DICTIONNAIRE

INFERNAL

Testo restaurato
da
Edoreo Mori
per il sito
www.mori.bz.it

APPROBATION.

Nous, PIERRE-LOUIS PARISIS, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

Vu le rapport qui nous a été soumis sur la nouvelle édition du *Dictionnaire infernal*, déjà approuvé en 1844 par Monseigneur AFFRE, archevêque de Paris, nous n'avons trouvé dans les additions qui y ont été faites rien qui puisse blesser la foi ou les mœurs.

PIERRE-LOUIS,
Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

Arras, le 26 décembre 1862.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.



LE SABBAT DANS TOUS SES DÉTAILS, D'APRÈS LE TABLEAU DE SPRANGER.

DICTIONNAIRE

INFERNAL

RÉPERTOIRE UNIVERSEL

DES ÊTRES, DES PERSONNAGES, DES LIVRES, DES FAITS ET DES CHOSES QUI TIENNENT AUX ESPRITS, AUX DÉMONS, AUX SORCIERS, AU COMMERCE DE L'ENFER, AUX DIVINATIONS, AUX MALÉFICES, A LA CABALE ET AUX AUTRES SCIENCES OCCULTES, AUX PRODIGES, AUX IMPOSTURES, AUX SUPERSTITIONS DIVERSES ET AUX PRONOSTICS, AUX FAITS ACTUELS DU SPIRITISME, ET GÉNÉRALEMENT A TOUTES LES FAUSSES CROYANCES MERVEILLEUSES, SURPRENANTES, MYSTÉRIEUSES ET SURNATURELLES;

PAR J. COLLIN DE PLANCY.

SIXIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE DE 800 ARTICLES NOUVEAUX,

ET ILLUSTRÉE DE 550 GRAVURES, PARMI LESQUELLES LES PORTRAITS DE 72 DÉMONS,

DESSINÉS PAR M. L. BRETON, D'APRÈS LES DOCUMENTS FORMELS.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

1863

PRÉFACE.

L'immense réunion de matières, toutes adhérentes par quelque point, que comprend le *Dictionnaire infernal*, forme un tel pandæmonium d'aberrations et de germes ou de causes d'erreurs, qui côtoient presque toujours la vérité, qu'il n'y a que l'Église, dont le flambeau ne pâlit jamais, qui puisse être, en ces excentricités, un guide sûr. Les ouvrages qui, avant ce livre, ont traité de ces matières si variées, et qui sont dans chaque spécialité extrêmement nombreux, ne sont généralement, à peu d'exceptions près, que d'indigestes amas d'idées extravagantes, ou d'incomplètes compilations, ou d'interminables discussions désordonnées, ou de mauvais livres dans tous les sens de ce mot. Le lecteur qui veut un peu connaître ce mystérieux dédale des croyances fausses ou dénaturées, et faire la collection des ouvrages rares et recherchés, mais très-peu lus, dont elles sont le sujet, doit, pour cela, dépenser de grandes sommes, consacrer des années à ces recherches, et hasarder sa foi en plusieurs cas. Tous ces frais, toute cette peine et ce péril seront épargnés par cette nouvelle édition du *Dictionnaire infernal*.

Nous disons « cette nouvelle édition, » parce que, dans les deux premières, publiées en 1818 et en 1825, l'auteur, en combattant l'énorme phalange des erreurs populaires et des impostures mystérieuses, est tombé lui-même dans des égarements non moins funestes. Il cherchait alors la vérité hors de son centre; au lieu de s'appuyer sur l'Église, où elle siége toujours inaltérable, il s'était ébloui aux lueurs d'une philosophie orgueilleuse et sans autorité, dont les enseignements pris d'en bas égareront longtemps encore les esprits frivoles. Entraîné là trop longtemps, il eut, en 1841, l'insigne bonheur de sortir des steppes où la lumière lui manquait et de la retrouver dans les seules doctrines où elle est indéfectible et toujours sûre. Il a donc entièrement refondu ses travaux, en reconnaissant que les superstitions, les folles croyances, les sciences et les pratiques occultes, insurrections plus ou moins tacites contre la religion, ne sont venues que des déserteurs de la foi, ou par l'hérésie, ou par le schisme, ou par des voies moins déterminées.

Tout homme qui étudiera l'histoire avec des intentions droites reconnaîtra que l'Église a constamment lutté contre les superstitions et les fourberies infernales; qu'elle n'a jamais cessé de répandre la lumière sur les fausses croyances, sur les folles terreurs et sur les pratiques périlleuses des docteurs en sciences secrètes.

Pour ne citer que quelques témoignages, saint Augustin dit que les superstitions sont l'opprobre du genre humain. Origène les condamne avec plus de force que les encyclopédistes, et surtout avec plus de poids. Le pape Léon X notait d'infamie ceux qui se livraient aux divinations et autres pratiques superstitieuses. Le quatrième concile de Carthage les exclut de l'assemblée des fidèles. Le concile provincial tenu à Toulouse en 1590 ordonne aux confesseurs et aux prédicateurs de déraciner, par de fréquentes exhortations et par des raisons solides, les pratiques superstitieuses que l'ignorance a introduites dans la religion. Le concile de Trente, après avoir condamné ces diverses erreurs, enjoint formellement aux évêques de défendre aux fidèles tout ce qui peut les porter à la superstition et scandaliser le prochain.

Nous réunirions au besoin mille témoignages pareils. Contentons-nous d'ajouter, sans craindre un démenti de quelque poids, que l'Église a seule les moyens et les grâces nécessaires pour dissiper ces égarements si souvent dangereux et toujours abominables.

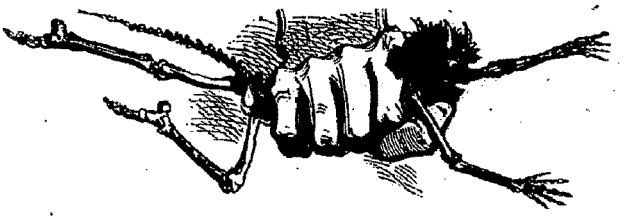
Ce qui peut-être n'a pas été remarqué suffisamment au milieu des clameurs intéressées des philosophes, c'est que les seuls hommes qui vivent exempts de superstitions sont les fidèles enfants de l'Église, parce qu'eux seuls possèdent la vérité. Les douteurs, au contraire, semblent tous justifier cette grande parole, que ceux qui se séparent de Dieu ont l'esprit fourvoyé; car, parmi eux, les plus incrédules sont aussi les plus superstitieux. Ils repoussent les dogmes révélés, et ils croient aux revenants; ils ont peur du nombre 13; ils ont un préjugé contre le vendredi; ils recherchent l'explication des songes; ils consultent les tireuses de cartes; ils étudient l'avenir dans des combinaisons de chiffres; ils redoutent les présages. On a cité un savant de nos jours qui poursuit l'élixir de vie; un mathématicien célèbre qui croit les éléments peuplés par les essences cabalistiques; un philosophe qui ne sait pas s'il croit à Dieu et qui exécute les cérémonies du grimoire pour faire venir le diable.

Ce livre donc reproduit les aspects les plus étranges des évolutions de l'esprit humain; il expose tout ce qui concerne les esprits, lutins, fées, génies, démons, spectres et fantômes, les sorciers et leurs maléfices, les prestiges des charmeurs, la nomenclature et les fonctions des démons et des magiciens, les traditions superstitieuses, les récits de faits surnaturels, les contes populaires. Il ouvre les cent portes fantastiques de l'avenir, par la définition claire des divinations, depuis la chiromancie des bohémiens jusqu'à l'art de prédire par le marc de café ou le jeu de cartes. L'astrologie, l'alchimie, la cabale, la phrénologie, le magnétisme, ont leur place en des notices qui résument par quelques pages de longs et lourds in-folio. Enfin, le spiritisme, les tables parlantes et les progrès du magnétisme se trouvent dans ces pages. Depuis quarante-cinq ans, l'auteur n'a cessé d'agrandir ce patient travail, en poursuivant ses recherches dans des milliers de volumes. Avant lui, personne n'avait songé à réunir en un seul corps d'ouvrage toutes les variétés que rassemble le *Dictionnaire infernal;* et nul ne peut nier l'utilité de cette entreprise.

Les superstitions et les erreurs ont toujours pour fondement une vérité obscurcie, altérée ou trahie; les éclairer, c'est les combattre. Si on les groupe, elles font saillie, et leurs difformités se révèlent. Ainsi, peu à peu, on produit la lumière dans ces pauvres intelligences qui refusent de s'élever jusqu'aux mystères sublimes de la foi, et qui s'abaissent à croire fermement les plus grossières impostures. On donne aussi des armes aux amis de la vérité, pour confondre les déceptions auxquelles se soumettent des esprits qui se croient supérieurs, parce qu'ils ne sentent pas leur faiblesse.

Par-dessus ces avantages, on a voulu satisfaire le goût de notre époque, qui exige des lectures piquantes, et, les sujets aidant, on a pu lui offrir très-fréquemment ces excentricités, ces singularités, cet imprévu et ces émotions dont il est si avide.

L'auteur de cette sixième édition, en la revoyant avec grand soin, l'a augmentée de 800 articles; et l'éditeur l'a illustrée de 550 gravures, parmi lesquelles 72 portraits de démons, dessinés, d'après les documents de Wierus et des plus curieux démonographes, par M. L. Breton.





LA DANSE DES FÉES.

DICTIONNAIRE INFERNAL.

A

Aaron, magicien du Bas-Empire, qui vivait du temps de l'empereur Manuel Comnène. On conte qu'il possédait les *Clavicules* de Salomon, qu'au moyen de ce livre il avait à ses ordres des légions de démons et se mêlait de nécromancie. On lui fit crever les yeux; après quoi on lui coupa la langue, et ce ne fut pas là une victime de quelque fanatisme; on le condamna comme bandit : on avait trouvé chez lui, entre autres abominations, un cadavre qui avait les pieds enchaînés et le cœur percé d'un clou. (Nicétas, *Annales*, liv. IV.)

Abaddon, le destructeur; chef des démons de la septième hiérarchie. C'est quelquefois le nom de l'ange exterminateur dans l'Apocalypse.

Abadie (Jeannette d'), jeune fille du village de Siboure ou Siboro, en Gascogne. Delancre, dans son *Tableau de l'inconstance des démons*, raconte que Jeannette d'Abadie, dormant, un dimanche (le 13 septembre 1609), pendant la sainte messe, un démon profita du moment et l'emporta au sabbat (quoiqu'on ne fît le sabbat ni le dimanche ni aux heures des saints offices, temps où les démons ont peu de joie). Elle trouva au sabbat grande compagnie, vit que celui qui présidait avait à la tête deux visages, comme Janus, remarqua des crapauds royalement vêtus et très-honorés, et fut scandalisée des débauches auxquelles se livraient les sorcières. Du reste, elle ne fit rien de criminel et fut remise à son logis par le même moyen de transport qui l'avait emmenée. Elle se réveilla alors et ramassa une petite relique que le diable avait eu la précaution d'ôter de son cou avant de l'emporter. Il paraît que le bon curé à qui elle confessa son aventure lui fit comprendre en vain les dangers qu'elle avait courus; elle retourna au sabbat et y fit sans scrupule tout ce que Satan ou ses représentants lui conseillaient de faire, se disant à elle-même qu'en faisant le mal prescrit elle n'en était pas responsable. *Voy.* SABBAT, BALCOIN, LOUPS-GAROUS, etc.

Abalam, prince de l'enfer, très-peu connu. Il est de la suite de Paymon. *Voy.* ce mot.

Abano. *Voy.* Pierre d'Apone.

Abaris, grand prêtre d'Apollon, qui lui donna une flèche d'or sur laquelle il chevauchait par les airs avec la rapidité d'un oiseau; ce qui a fait que les Grecs l'ont appelé l'*Aérobate*. Il fut, dit-on, maître de Pythagore, qui lui vola sa flèche, dans laquelle on doit voir quelque allégorie. On ajoute qu'Abaris prédisait l'avenir, qu'il apaisait les orages, qu'il chassait la peste; on conte même que, par ses sciences magiques, il avait trouvé l'art de vivre sans boire ni manger. Avec les os de Pélops, il fabriqua une figure de Minerve, qu'il vendit aux Troyens comme un talisman descendu du ciel : c'est le Palladium qui avait la réputation de rendre imprenable la ville où il se trouvait.

Abdeel (Abraham), appelé communément Schoenewald (Beauchamp), prédicateur à Custrin, dans la Marche de Brandebourg, fit imprimer à Than, en 1572, le *Livre de la parole cachetée*, dans lequel il a fait des calculs pour trouver qui est l'Antechrist et à quelle époque il doit paraître. Cette méthode consiste à prendre au hasard un passage du prophète Daniel ou de l'Apocalypse, et à donner à chaque lettre, depuis *a* jusqu'à *z*, sa valeur numérique. *A* vaut 1, *b* vaut 2, *c* vaut 3, et ainsi de suite. Abdeel déclare que l'Antechrist est le pape Léon X. Il trouve de la même manière les noms des trois anges par lesquels l'Antechrist doit être découvert. Ces trois anges sont Huss, Luther et un certain Noé qui nous est inconnu.

Abd-el-Azys, astrologue arabe du dixième siècle, plus connu en Europe sous le nom d'Alchabitius. Son *Traité d'astrologie judiciaire* a été traduit en latin par Jean de Séville (*Hispalensis*). L'édition la plus recherchée de ce livre : *Alchabitius, cum commento*, est celle de Venise, 1503, in-4° de 140 pages.

Abdias de Babylone. On attribue à un écrivain de ce nom l'histoire du combat merveilleux que livra saint Pierre à Simon le Magicien. Le livre d'Abdias a été traduit par Julius Africanus, sous ce titre : *Historia certaminis apostolici*, 1566, in-8°.

Abeilard. Il est plus célèbre aujourd'hui par ses tragiques désordres que par ses ouvrages théologiques, dont les dangereuses erreurs lui attirèrent justement les censures de saint Bernard. Il mourut en 1142. Vingt ans après, Héloïse ayant été ensevelie dans la même tombe, on conte (mais c'est un pur conte) qu'à son approche la cendre froide d'Abeilard se réchauffa tout à coup, et qu'il étendit les bras pour recevoir celle qui avait été sa femme. Leurs restes étaient au Paraclet, dans une précieuse tombe gothique que l'on a transportée à Paris en 1799, et qui est présentement au cimetière du Père-Lachaise.

Abeilles. C'était l'opinion de quelques démonographes que si une sorcière, avant d'être prise, avait mangé la reine d'un essaim d'abeilles, ce cordial lui donnait la force de supporter la torture sans confesser [1]; mais cette découverte n'a pas fait principe.

Dans certains cantons de la Bretagne, on prétend que les abeilles sont sensibles aux plaisirs comme aux peines de leurs maîtres, et qu'elles ne réussissent point, si on néglige de leur faire part des événements qui intéressent la maison. Ceux qui ont cette croyance ne manquent pas d'attacher à leurs ruches un morceau d'étoffe noire lorsqu'il y a une mort chez eux, et un morceau d'étoffe rouge lorsqu'il y a un mariage ou toute autre fête [2].

Les Circassiens, dans leur religion mêlée de christianisme, de mahométisme et d'idolâtrie, honorent la Mère de Dieu sous le nom de Mérième ou de Melissa. Ils la regardent comme la patronne des abeilles, dont elle sauva la race en conservant dans sa manche une de leurs reines, un jour que le tonnerre menaçait d'exterminer tous les insectes. Les revenus que les Circassiens tirent de leurs ruches expliquent leur reconnaissance pour le bienfait qui les leur a préservées.

Solin a écrit que les abeilles ne peuvent pas vivre en Irlande; que celles qu'on y amène y meurent tout à coup; et que si l'on porte de la terre de cette île dans un autre pays et qu'on la répande autour des ruches, les abeilles sont forcées d'abandonner la place, parce que cette terre leur est mortelle. On lit la même chose dans *les Origines* d'Isidore. « Faut-il examiner, ajoute le père Lebrun dans son *Histoire critique des superstitions*, d'où peut venir cette malignité de la terre d'Irlande? Non, car il suffit de dire que c'est une bourde, et qu'on trouve en Irlande beaucoup d'abeilles. »

Abel, fils d'Adam. Des docteurs musulmans disent qu'il avait quarante-huit pieds de haut. Il se peut qu'ils aient raisonné d'après un tertre long de cinquante-cinq pieds, que l'on montre auprès de Damas, et qu'on nomme la tombe d'Abel.

Les rabbins ont écrit beaucoup sur Abel. Ils lui attribuent un livre d'astrologie judiciaire qui lui aurait été révélé et qu'il aurait renfermé dans une pierre. Après le déluge, Hermès-Trismégiste le trouva : il y apprit l'art de faire des talismans sous l'influence des constellations. Ce livre est intitulé *Liber de virtutibus planetarum et de omnibus rerum mundanarum virtutibus*. *Voy.* le traité *De essentiis essentiarum*, qu'on décore faussement du nom de saint Thomas d'Aquin, pars IV, cap. II. *Voy.* les *Légendes de l'Ancien Testament*.

Abel de la Rue, dit *le Casseur*, savetier et mauvais coquin qui fut arrêté, en 1582, à Coulommiers, et brûlé comme sorcier, magicien,

[1] Wierus, *De præstigiis*, lib. VI, cap. VII.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 46.

noueur d'aiguillettes, et principalement comme voleur et meurtrier. *Voy.* Ligatures.

Aben-Ezra. *Voy.* Macha-Halla.

Aben-Ragel, astrologue arabe, né à Cordoue au commencement du cinquième siècle. Il a laissé un livre d'horoscopes, d'après l'inspection des étoiles, traduit en latin sous le titre *De judiciis seu fatis stellarum*, Venise, 1485; rare. On dit que ses prédictions, quand il en faisait, se distinguaient par une certitude très-estimable.

Abigor, démon d'un ordre supérieur, grand-duc dans la monarchie infernale. Soixante légions marchent sous ses ordres [1]. Il se montre sous la figure d'un beau cavalier portant la lance,



l'étendard ou le sceptre; il répond habilement sur tout ce qui concerne les secrets de la guerre, sait l'avenir, et enseigne aux chefs les moyens de se faire aimer des soldats.

Abîme, et plus correctement *abysme*. C'est le nom qui est donné, dans l'Écriture sainte, 1° à l'enfer, 2° au chaos ténébreux qui précéda la création.

Abominations. *Voy.* Sabbat.

Abou-Ryhan, autrement appelé Mohammed-ben-Ahmed, astrologue arabe, mort en 330. Il passe pour avoir possédé à un haut degré le don de prédire les choses futures. On lui doit une introduction à l'astrologie judiciaire.

Aboyeurs. Il y a en Bretagne et dans quelques autres contrées des hommes et des femmes affectés d'un certain délire inexpliqué, pendant lequel ils aboient absolument comme des chiens. Quelques-uns parlent à travers leurs aboiements, d'autres aboient et ne parlent plus. Le docteur Champouillon a essayé d'expliquer ce terrible phénomène, en l'attribuant aux suites d'une frayeur violente. Il cite un jeune conscrit de la classe de 1853 qui, appelé devant le conseil de révision, réclama son exemption pour cause d'aboiement; il racontait qu'étant mousse à bord d'un caboteur, il avait été précipité à la mer par un coup de vent; l'épouvante l'avait frappé d'un tel anéantissement, qu'il n'en était sorti que pour subir des suffocations qui l'empêchèrent de parler pendant une semaine. Lorsque la parole lui revint, elle s'entrecoupa à chaque phrase de cris véhéments, remplacés bientôt par des aboiements saccadés qui duraient quelques secondes. Ces spasmes furent reconnus bien réels, et le conscrit fut réformé.

Mais il y a en Bretagne des aboyeuses qui apportent en naissant cette affreuse infirmité implantée dans quelques familles. Les bonnes gens voient là un maléfice, et nous ne savons comment expliquer une si triste misère.

Nous pourrions citer un homme qui, dans l'agonie qui précéda sa mort, agonie qui dura trois jours, ne s'exprima que par des aboiements et ne put retrouver d'autre langage. Mais celui-là, dans la profanation des églises, en 1793, avait enfermé son chien dans un tabernacle.

Nous connaissons aussi une famille où le père et la mère devenus muets, nous ne savons par quelle cause ni pour quelle cause, n'ont que des enfants muets. Ainsi les frères et les sœurs ne poussent que des cris inarticulés et ne s'entendent pas autrement pour les plus urgents besoins de la vie.

Abracadabra. Avec ce mot d'enchantement, qui est très-célèbre, on faisait, surtout en Perse et en Syrie, une figure magique à laquelle on attribuait le don de charmer diverses maladies et de guérir particulièrement la fièvre. Il ne fallait que porter autour du cou cette sorte de philactère, écrit dans la disposition triangulaire que voici :

ABRACADABRA
ABRACADABR
ABRACADAB
ABRACADA
ABRACAD
ABRACA
ABRAC
ABRA
ABR
AB
A

Abracax ou **Abraxas**, l'un des dieux de quelques théogonies asiatiques, du nom duquel on a tiré le philactère abracadabra. Abracax est représenté sur des amulettes avec une tête de coq, des pieds de dragon et un fouet à la main. Les démonographes ont fait de lui un démon, qui a la tête d'un roi et pour pieds des serpents. Les basilidiens, hérétiques du deuxième siècle, voyaient en lui leur dieu suprême. Comme ils trouvaient que les sept lettres grecques dont ils formaient son nom faisaient en grec le nombre 365, qui est celui des jours de l'année, ils plaçaient sous ses ordres plusieurs génies qui présidaient aux trois cent soixante-cinq cieux, et

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*, etc.

auxquels ils attribuaient trois cent soixante-cinq vertus, une pour chaque jour. Les basilidiens disaient encore que Jésus-Christ, Notre-Seigneur,



n'était qu'un fantôme bienveillant envoyé sur la terre par Abracax. Ils s'écartaient de la doctrine de leur chef.

Abraham. Tout le monde connaît l'histoire de ce saint patriarche, écrite dans les livres sacrés. Les rabbins et les musulmans l'ont chargée de beaucoup de traditions curieuses, que le lecteur peut trouver dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

Les Orientaux voient dans Abraham un savant astrologue et un homme puissant en prodiges. Suidas et Isidore lui attribuent l'invention de l'alphabet, qui est dû à Adam. *Voy.* CADMUS.

Les rabbins font Abraham auteur d'un livre *De l'explication des songes,* livre que Joseph, disent-ils, avait étudié avant d'être vendu par ses frères. On met aussi sur son compte un ouvrage intitulé *Jetzirah,* ou la Création, que plusieurs disent écrit par le rabbin Akiba. *Voy.* ce nom. Les Arabes possèdent ce livre cabalistique, qui traite de l'origine du monde : ils l'appellent le *Sepher.* On dit que Vossius, qui raisonnait tout de travers là-dessus, s'étonnait de ne pas le voir dans les livres canoniques. Postel l'a traduit en latin : on l'a imprimé à Paris en 1552 ; à Mantoue en 1562, avec cinq commentaires ; à Amsterdam en 1642. On y trouve de la magie et de l'astrologie. — « C'est un ouvrage cabalistique très-ancien et très-célèbre, dit le docteur Rossi. Quelques-uns le croient composé par un écrivain antérieur au *Talmud,* dans lequel il en est fait mention. » — Le titre de l'ouvrage porte le nom d'Abraham ; mais ajoutons qu'il y a aussi des opinions qui le croient écrit par Adam lui-même.

Abrahel, démon succube, connu par une aventure que raconte Nicolas Remy dans sa *Démonolâtrie,* et que voici : — En l'année 1581, dans le village de Dalhem, au pays de Limbourg, un méchant pâtre, nommé Pierron, conçut un amour violent pour une jeune fille de son voisinage. Or cet homme mauvais était marié ; il avait même de sa femme un petit garçon. Un jour qu'il était occupé de la criminelle pensée de son amour, la jeune fille qu'il convoitait lui apparut dans la campagne : c'était un démon sous sa figure. Pierron lui découvrit sa passion ; la prétendue jeune fille promit d'y répondre, s'il se livrait à elle et s'il jurait de lui obéir en toutes choses. Le pâtre ne refusa rien, et son abominable amour fut accueilli. — Peu de temps après, la jeune fille, ou le démon qui se faisait appeler Abrahel par son adorateur, lui demanda, comme gage d'attachement, qu'il lui sacrifiât son fils. Le pâtre reçut une pomme qu'il devait faire manger à l'enfant ;



l'enfant, ayant mordu dans la pomme, tomba mort aussitôt. Le désespoir de la mère fit tant d'effet sur Pierron, qu'il courut à la recherche d'Abrahel pour en obtenir réconfort. Le démon promit de rendre la vie à l'enfant, si le père voulait lui demander cette grâce à genoux, en lui rendant le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu. Le pâtre se mit à genoux, adora, et aussitôt l'enfant rouvrit les yeux. On le frictionna, on le réchauffa ; il recommença à marcher et à parler. Il était le même qu'auparavant, mais plus maigre, plus hâve, plus défait, les yeux battus et enfoncés, les mouvements plus pesants. Au bout d'un an, le démon qui l'animait l'abandonna avec un grand bruit, et l'enfant tomba à la renverse...

Cette histoire décousue et incomplète se termine par ces mots, dans la narration de Nicolas Remy : « Le corps de l'enfant, d'une puanteur insupportable, fut tiré avec un croc hors de la maison de son père et enterré dans un champ. » — Il n'est plus question du démon succube ni du pâtre.

Absalon. On a écrit bien des choses supposées à propos de sa chevelure. Lepelletier, dans sa dissertation sur la grandeur de l'arche de Noé, dit que toutes les fois qu'on coupait les cheveux d'Absalon, on lui en ôtait trente onces...

Abstinence. On prétend, comme nous l'avons dit, qu'Abaris ne mangeait pas et que les magiciens habiles peuvent s'abstenir de manger et de boire.

Sans parler des jeûnes merveilleux dont il est fait mention dans la vie de quelques saints, Marie Pelet de Laval, femme du Hainaut, vécut trente-deux mois (du 6 novembre 1754 au 25 juin 1757) sans recevoir aucune nourriture, ni solide ni liquide. Anne Harley, d'Orival, près de Rouen, se soutint vingt-six ans en buvant seulement un peu de lait qu'elle vomissait quelques moments après l'avoir avalé. On citerait d'autres exemples.

Dans les idées des Orientaux, les génies ne se nourrissent que de fumées odorantes qui ne produisent point de déjections.

Abundia, fée bienfaisante honorée en Thuringe comme protectrice. Elle visite les maisons, où elle mange et boit avec ses compagnes ce qu'on leur a préparé, mais sans que rien des mets soit diminué par elles. Elles soignent les étables; et on a des marques de leur passage par des gouttes de leurs cierges de cire jaune, qu'on remarque sur la peau des animaux domestiques.

Acatriel, l'un des trois princes des bons démons, dans la cabale juive, qui admet des démons de deux natures.

Acca-Laurentia, appelée aussi *Lupa* : la Louve, à cause de ses mœurs débordées, était mise au rang des divinités dans l'ancienne Rome, pour avoir adopté et nourri Romulus.

Accidents. Beaucoup d'accidents peu ordinaires, mais naturels, auraient passé autrefois pour des sortiléges. Voici ce qu'on lisait dans un journal de 1841 : — « Mademoiselle Adèle Mercier (des environs de Saint-Gilles), occupée il y a peu de jours à arracher dans un champ des feuilles de mûrier, fut piquée au bas du cou par une grosse mouche qui, selon toute probabilité, venait de sucer le cadavre putréfié de quelque animal, et qui déposa dans l'incision faite par son dard une ou quelques gouttelettes du suc morbifique dont elle s'était repue. La douleur, d'abord extrêmement vive, devint insupportable. Il fallut que mademoiselle Mercier fût reconduite chez elle et qu'elle se mît au lit. La partie piquée s'enfla prodigieusement en peu de temps : l'enflure gagna. Atteinte d'une fièvre algide qui acquit le caractère le plus violent, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, et quoique sa piqûre eût été cautérisée et alcalisée, mademoiselle Mercier mourut le lendemain, dans les souffrances les plus atroces. »

Le *Journal du Rhône* racontait ce qui suit en juin 1841 : — « Un jeune paysan des environs de Bourgoin, qui voulait prendre un repas de cerises, commit l'imprudence, lundi dernier, de monter sur un cerisier que les chenilles avaient quitté après en avoir dévoré toutes les feuilles. Il y avait vingt minutes qu'il satisfaisait son caprice ou son appétit, lorsque presque instantanément il se sentit atteint d'une violente inflammation à la gorge. Le malheureux descendit en poussant péniblement ce cri : *J'étouffe! j'étouffe!* Une demi-heure après il était mort. On suppose que les chenilles déposent dans cette saison sur les cerises qu'elles touchent une substance que l'œil distingue à peine, mais qui n'en est pas moins un poison. C'est donc s'exposer que de manger ces fruits sans avoir pris la sage précaution de les laver. »

Accouchements. Chez les Grecs, les charmeuses retardaient un accouchement, un jour, une semaine et davantage, en se tenant les jambes croisées et les doigts entrelacés à la porte de la pauvre femme prise des douleurs de l'enfantement. *Voy.* Aétite.

Accouchements prodigieux. Torquemada, dans son *Examéron*, cite une femme qui mit au monde sept enfants à la fois, à Médina del Campo; une autre femme de Salamanque qui en eût neuf d'une seule couche. Jean Pic de la Mirandole assure qu'une femme de son pays eut vingt enfants en deux grossesses, neuf dans l'une et onze dans l'autre. *Voy.* Irmentrude, Trazegnies, Imagination. Torquemada parle aussi d'une Italienne qui mit au monde soixante-dix enfants à la fois; puis il rapporte, comme à l'abri du doute, ce que conte Albert le Grand, qu'une Allemande enfanta, d'une seule couche, cent cinquante enfants, tous enveloppés dans une pellicule, grands comme le petit doigt et très-bien formés[1].

Acham, démon que l'on conjure le jeudi. *Voy.* Conjurations.

Achamoth, esprit, ange ou éon du sexe féminin, mère de Jéhovah, dans les stupides doctrines des valentiniens.

Achârai-Rioho, chef des enfers chez les Yakouts. *Voy.* Mang-taar.

Achéron, fleuve de douleur dont les eaux sont amères; l'un des fleuves de l'enfer des païens. Dans des relations du moyen âge, l'Achéron est un monstre; dans la mythologie grecque, Achéron était un homme qui donna à boire aux Titans altérés; Jupiter l'en châtia en le changeant en fleuve et le jetant dans les enfers.

Achérusie, marais d'Égypte près d'Héliopolis. Les morts le traversaient dans une barque, lorsqu'ils avaient été jugés dignes des honneurs de la sépulture. Les ombres des morts enterrés dans le cimetière voisin erraient, disait-on, sur les bords de ce marais, que quelques géographes appellent un lac.

Achguaya-Xerac. *Voy.* Guayotta.

Achmet, devin arabe du neuvième siècle, auteur d'un livre *De l'interprétation des songes*, suivant les doctrines de l'Orient. Le texte original de ce livre est perdu; mais Rigault en a fait

[1] Plusieurs de ces faits, s'ils sont bien authentiques, peuvent être des miracles. Une aventure plus prodigieuse, et qui est admise comme un châtiment miraculeux, a eu lieu en Hollande. Voyez, dans les *Légendes des Vertus théologales : Les plats de Loosduynen*.

imprimer la traduction grecque et latine à la suite de l'*Onéirocritique* d'Artémidore ; Paris, 1603, in-4°.

Aconce (Jacques), curé apostat du diocèse de Trente, qui, poussé par la débauche, embrassa le protestantisme en 1557, et passa en Angleterre. La reine Élisabeth lui fit une pension. Aussi il ne manqua pas de l'appeler *diva Elisabetha*, en lui dédiant son livre *Des stratagèmes de Satan*[1]. Mais nous ne mentionnons ce livre ici qu'à cause de son titre : ce n'est pas un ouvrage de démonomanie, c'est une vile et détestable diatribe contre le Catholicisme.

Adalbert, hérétique qui fit du bruit dans les Gaules au huitième siècle ; il est regardé par les uns comme un habile faiseur de miracles et par les autres comme un grand cabaliste. Il distribuait les rognures de ses ongles et de ses cheveux, disant que c'étaient de puissants préservatifs ; il contait qu'un ange, venu des extrémités du monde, lui avait apporté des reliques et des amulettes d'une sainteté prodigieuse. On dit même qu'il se consacra des autels à lui-même et qu'il se fit adorer. Il prétendait savoir l'avenir, lire dans la pensée et connaître la confession des pécheurs rien qu'en les regardant. Il montrait impudemment une lettre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, disant qu'elle lui avait été apportée par saint Michel. Baluze, dans son appendice aux Capitulaires des rois francs, a publié cette lettre, dont voici le titre : — « Au nom de Dieu : Ici commence la lettre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est tombée à Jérusalem, et qui a été trouvée par l'archange saint Michel, lue et copiée par la main d'un prêtre nommé Jean, qui l'a envoyée à la ville de Jérémie à un autre prêtre, nommé Talasius ; et Talasius l'a envoyée en Arabie à un autre prêtre, nommé Léoban ; et Léoban l'a envoyée à la ville de Betsamie, où elle a été reçue par le prêtre Macarius, qui l'a renvoyée à la montagne du saint archange Michel ; et par le moyen d'un ange, la lettre est arrivée à la ville de Rome, au sépulcre de saint Pierre, où sont les clefs du royaume des cieux ; et les douze prêtres qui sont à Rome ont fait des veilles de trois jours, avec des jeûnes et des prières, jour et nuit, » etc. Et Adalbert enseignait à ses disciples une prière qui débutait ainsi :

« Seigneur, Dieu tout-puissant, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Alpha et Oméga, qui êtes sur le trône souverain, sur les Chérubins et les Séraphins, sur l'ange Uriel, l'ange Raguel, l'ange Cabuel, l'ange Michel, sur l'ange Inias, l'ange Tabuas, l'ange Simiel et l'ange Sabaoth, je vous prie de m'accorder ce que je vais vous dire. »

C'était, comme on voit, très-ingénieux. Dans un fragment conservé des mémoires qu'il avait écrits sur sa vie, il raconte que sa mère, étant enceinte de lui, crut voir sortir de son côté droit un veau ; ce qui était, dit-il, le pronostic des grâces dont il fut comblé en naissant par le ministère d'un ange. On arrêta le cours des extravagances de cet insensé en l'enfermant dans une prison, où il mourut.

Adam, le premier homme. Sa chute devant les suggestions de Satan est un dogme de la religion chrétienne.

Les Orientaux font d'Adam un géant démesuré, haut d'une lieue ; ils en font aussi un magicien, un cabaliste ; les rabbins en font de plus un alchimiste et un écrivain. On a supposé un testament de lui ; et enfin les musulmans regrettent toujours dix traités merveilleux que Dieu lui avait dictés[1].

Adam (l'abbé). Il y eut un temps où l'on voyait le diable en toutes choses et partout, et peut-être n'avait-on pas tort. Mais il nous semble qu'on le voyait trop matériellement. Le bon et naïf Césaire d'Heisterbach a fait un livre d'histoires prodigieuses où le diable est la machine universelle ; il se montre sans cesse et sous diverses figures palpables. C'était surtout à l'époque où l'on s'occupait en France de l'extinction des templiers. Alors un certain abbé Adam, qui



gouvernait l'abbaye des Vaux-de-Cernay, au diocèse de Paris, avait l'esprit tellement frappé de l'idée que le diable le guettait, qu'il croyait le reconnaître à chaque pas sous des formes que

[1] *De stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma*, etc., lib. VIII. Bâle, 1565. Souvent réimprimé et traduit en plusieurs langues.

[1] Voyez les légendes d'Adam, des préadamites et des génies, dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.

sans doute le diable n'a pas souvent imaginé de prendre. — Un jour qu'il revenait de visiter une de ses petites métairies, accompagné d'un serviteur aussi crédule que lui, l'abbé Adam racontait comment le diable l'avait harcelé dans son voyage. L'esprit malin s'était montré sous la figure d'un arbre blanc de frimas, qui semblait venir à lui. — C'est singulier, dit un de ses amis; n'étiez-vous pas la proie de quelque illusion causée par la course de votre cheval? — Non, c'était Satan. Mon cheval s'en effraya; l'arbre pourtant passa au galop et disparut derrière nous, il laissait une certaine odeur qui pouvait bien être du soufre. — Odeur de brouillard, marmotta l'autre. — Le diable reparut, et cette fois c'était un chevalier noir qui s'avançait vers nous pareillement. — Éloigne-toi, lui criai-je d'une voix étouffée. Pourquoi m'attaques-tu? Il passa encore, sans avoir l'air de s'occuper de nous. Mais il revint une troisième fois ayant la forme d'un homme grand et pauvre, avec un cou long et maigre. Je fermai les yeux et ne le revis que quelques instants plus tard sous le capuchon d'un petit moine. Je crois qu'il avait sous son froc une rondache dont il me menaçait. — Mais, interrompit l'autre, ces apparitions ne pouvaient-elles pas être des voyageurs naturels? — Comme si on ne savait pas s'y reconnaître! comme si nous ne l'avions pas vu derechef sous la figure d'un pourceau, puis sous celle d'un âne, puis sous celle d'un tonneau qui roulait dans la campagne, puis enfin sous la forme d'une roue de charrette qui, si je ne me trompe, me renversa, sans toutefois me faire aucun mal! — Après tant d'assauts, la route s'était achevée sans autres mal-encontres [1]. *Voy.* Hallucinations.



Adelites.

Adamantius, médecin juif, qui se fit chrétien à Constantinople, sous le règne de Constance, à qui il dédia ses deux livres sur la *Physiognomonie* ou l'art de juger les hommes par leur figure. Cet ouvrage, plein de contradictions et de rêveries, a été imprimé dans quelques collections, notamment dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres*, grec et latin, *cura J.-G.-F. Franzii;* Altembourg, 1780, in-8°.

Adamiens ou **Adamites.** Hérétiques du second siècle, dans l'espèce des basilidiens. Ils se mettaient nus et proclamaient la promiscuité des femmes. Clément d'Alexandrie dit qu'ils se vantaient d'avoir des livres secrets de Zoroastre, ce qui a fait conjecturer à plusieurs qu'ils étaient livrés à la magie.

Adelgreiff (Jean-Albert), fils naturel d'un pasteur allemand, qui lui apprit le latin, le grec, l'hébreu et plusieurs langues modernes. Il devint fou et crut avoir des visions. Il disait que sept anges l'avaient chargé de représenter Dieu sur la terre et de châtier les souverains avec des verges de fer. Il signait ses décrets : « Jean Albrecht Adelgreiff, Kihi Schmalkhit-mandis, archi-souverain pontife, roi du royaume des cieux, juge des vivants et des morts, Dieu et père, dans la gloire duquel le Christ viendra au dernier jour, Seigneur de tous les seigneurs et Roi de tous les rois. » Il causa beaucoup de troubles par ses extravagances, qui trouvèrent, comme toujours, des partisans. On lui attribua des prodiges, et il fut brûlé à Kœnigsberg comme magicien, hérétique et perturbateur, le 11 octobre 1636. Il avait prédit avec assurance qu'il ressusciterait le troisième jour, ce qui ne s'est pas vérifié.

Adeline, ou plutôt **Edeline**. *Voy.* ce mot.

Adelites, devins espagnols qui se vantaient de prédire par le vol ou le chant des oiseaux ce qui devait arriver en bien ou en mal.

Adelung (Jean-Christophe), littérateur alle-

[1] Robert Gaguin, *Philipp.*

mand, mort à Dresde en 1806. Il a laissé un ouvrage intitulé *Histoire des folies humaines*, ou Biographie des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, devins, etc.; sept parties; Leipzig. 1785-1789.

Adeptes, nom que prennent les alchimistes qui prétendent avoir trouvé la pierre philosophale et l'élixir de vie. Ils disent qu'il y a toujours onze adeptes dans ce monde; et, comme l'élixir les rend immortels, lorsqu'un nouvel alchimiste a découvert le secret du grand œuvre, il faut qu'un des onze anciens lui fasse place et se retire dans un autre des mondes élémentaires.

Adès, ou **Hadès**, roi de l'enfer. Ce mot est pris souvent, chez quelques poëtes anciens, pour l'enfer même.

Adhab-Algab, purgatoire des musulmans, où les méchants sont tourmentés par les anges noirs Munkir et Nékir.

Adjuration, formule d'exorcisme par laquelle on commande, au nom de Dieu, à l'esprit malin de dire ou de faire ce qu'on exige de lui.

Adonis, démon brûlé. Selon les démonologues, il remplit quelques fonctions dans les incendies[1]. Des savants croient que c'est le même que le démon Thamuz des Hébreux.

Adoration du crapaud. Les sorciers n'adorent pas seulement le diable dans leurs hideuses assemblées. Tout aspirant qui est reçu là sorcier après certaines épreuves reçoit un crapaud, avec l'ordre de l'adorer; ce qu'il fait en lui donnant un baiser en signe de révérence. *Voy.* SABBAT.

Adramelech, grand chancelier des enfers, intendant de la garde-robe du souverain des dé-



mons, président du haut conseil des diables. Il était adoré à Sépharvaïm, ville des Assyriens, qui brûlaient des enfants sur ses autels. Les rabbins disent qu'il se montre sous la figure d'un mulet, et quelquefois sous celle d'un paon.

[1] Wierus, *De præstigiis dæmon.*, lib. I.

Adranos, idole sicilienne, qui a donné son nom à la ville d'Adranum, aujourd'hui Aderno. On élevait dans son temple mille chiens, dits sacrés, qui avaient pour mission principale de reconduire chez eux les hommes ivres.

Adrien. Se trouvant en Mésie, à la tête d'une légion auxiliaire, vers la fin du règne de Domitien, Adrien consulta un devin (car il croyait aux devins et à l'astrologie judiciaire), lequel lui prédit qu'il parviendrait un jour à l'empire. Ce n'était pas, dit-on, la première fois qu'on lui faisait cette promesse. Trajan, qui était son tuteur, l'adopta, et il régna en effet.

On lui attribue en Écosse la construction de la muraille du Diable.

Fulgose, qui croyait beaucoup à l'astrologie, rapporte, comme une preuve de la solidité de cette science, que l'empereur Adrien, très-habile astrologue, écrivait tous les ans, le premier jour du premier mois, ce qui lui devait arriver pendant l'année, et que, l'an qu'il mourut, il n'écrivit que jusqu'au mois de sa mort, donnant à connaître par son silence qu'il prévoyait son trépas. Mais ce livre de l'empereur Adrien, qu'on ne montra qu'après sa mort, n'était qu'un journal.

Aéromancie, art de prédire les choses futures par l'examen des variations et des phénomènes de l'air. C'est en vertu de cette divination qu'une comète annonce la mort d'un grand homme. Cependant ces présages extraordinaires peuvent rentrer dans la *tératoscopie*.

François de la Torre-Blanca dit que l'aéromancie est l'art de dire la bonne aventure en faisant apparaître des spectres dans les airs, ou en représentant, avec l'aide des démons, les événements futurs dans un nuage, comme dans une lanterne magique. « Quant aux éclairs et au tonnerre, ajoute-t-il, ceci regarde les augures; et les aspects du ciel et des planètes appartiennent à l'astrologie. »

Aétite, espèce de pierre qu'on nomme aussi pierre d'aigle, selon la signification de ce mot grec, parce qu'on prétend qu'elle se trouve dans les nids des aigles. Matthiole dit que les aigles vont chercher cette pierre jusqu'aux Indes, pour faire éclore plus facilement leurs petits. De là vient qu'on attribue à l'aétite la propriété de faciliter l'accouchement lorsqu'elle est attachée au-dessus du genou d'une femme, ou de le retarder si on la lui met à la poitrine. — Dioscoride dit qu'on s'en servait autrefois pour découvrir les voleurs. Après qu'on l'avait broyée, on en mêlait la cendre dans du pain fait exprès; on en faisait manger à tous ceux qui étaient soupçonnés. On croyait que, si peu d'aétite qu'il y eût dans ce pain, le voleur ne pouvait avaler le morceau. Les Grecs modernes emploient encore cette vieille superstition, qu'ils rehaussent de quelques paroles mystérieuses. *Voy.* ALPHITOMANCIE.

Ævoli (César), auteur ou collecteur d'un livre peu remarquable, intitulé Opuscules sur les attributs divins et sur le pouvoir qui a été donné aux démons de connaître les choses secrètes et de tenter les hommes. *Opuscula de divinis attributis et de modo et potestate quam dæmones habent intelligendi et passiones animi excitandi*, in-4°; Venise, 1589.

Agaberte. « Aucuns parlent, dit Torquemada, d'une certaine femme nommée Agaberte, fille d'un géant qui s'appelait Vagnoste, demeurant aux pays septentrionaux, laquelle était grande enchanteresse; et la force de ses enchantements était si variée qu'on ne la voyait presque jamais en sa propre figure. Quelquefois c'était une petite vieille fort ridée, qui semblait ne se pouvoir remuer, ou bien une pauvre femme malade et sans forces; d'autres fois elle était si haute qu'elle paraissait toucher les nues avec sa tête. Ainsi elle prenait telle forme qu'elle voulait aussi aisément que les auteurs écrivent d'Urgande la Méconnue. Et, d'après ce qu'elle faisait, le monde avait opinion qu'en un instant elle pouvait obscurcir le soleil, la lune et les étoiles, aplanir les monts, renverser les montagnes, arracher les arbres, dessécher les rivières, et faire autres choses pareilles, si aisément qu'elle semblait tenir tous les diables attachés et sujets à ses volontés [1]. »

Agarès, démon. *Voy.* AGUARÈS.

Agate, pierre précieuse à laquelle les anciens attribuaient des qualités qu'elle n'a pas, comme de fortifier le cœur, de préserver de la peste et de guérir les morsures du scorpion et de la vipère.

Agathion, démon familier qui ne se montre qu'à midi. Il paraît en forme d'homme ou de bête; quelquefois il se laisse enfermer dans un talisman, dans une bouteille ou dans un anneau magique [2].

Agathodémon, ou bon démon, adoré des Égyptiens sous la figure d'un serpent à tête humaine. Les Grecs de l'Arcadie donnaient ce nom à Jupiter. Les dragons ou serpents ailés, que les anciens révéraient, s'appelaient *agathodæmones*, ou bons génies.

Agla, sigle ou mot cabalistique auquel les rabbins attribuent le pouvoir de chasser l'esprit malin. Ce mot se compose des premières lettres de ces quatre mots hébreux : *Athah gabor leolam, Adonaï :* « Vous êtes puissant et éternel, Seigneur. » Ce charme n'était pas seulement employé par les Juifs et les cabalistes, quelques chrétiens hérétiques s'en sont armés souvent pour combattre les démons. L'usage en était fréquent au seizième siècle [3], et plusieurs livres magiques en sont pleins, principalement l'*Enchiridion*, attribué ridiculement au pape Léon III. *Voy.* CABALE.

Aglaophotis, sorte d'herbe qui croît dans les marbrières de l'Arabie, et dont les magiciens se servaient pour évoquer les démons. Ils employaient ensuite l'anancitide et la syrrochite, autres ingrédients qui retenaient les démons évoqués aussi longtemps qu'on le voulait. *Voy.* BAARAS.

Agnan, ou **Agnian**, démon qui tourmente les Américains par des apparitions et des méchancetés. Il se montre surtout au Brésil et chez les



Topinamboux. Il paraît sous toutes sortes de formes, de façon que ceux qui veulent le voir peuvent le rencontrer partout.

Agobard, archevêque de Lyon au neuvième siècle. Il a écrit contre les épreuves judiciaires et contre plusieurs superstitions de son époque. On croyait de son temps que les sorciers faisaient les tempêtes, qu'ils étaient maîtres de la grêle et des intempéries. Ainsi, dit le saint évêque, on ôte à Dieu son pouvoir tout-puissant pour le donner à des hommes. Il éclaira donc son diocèse, et il est bon de remarquer ici que c'est toujours l'Église qui a le plus constamment combattu les superstitions. Cependant elle a cru avec raison aux magiciens et aux maléfices, mais jamais à leur omnipotence.

Agraféna-Shiganskaia. L'une des maladies

[1] *Examéron*, de Torquémada, traduit par Gabriel Chappuis, Tourangeau, sixième journée.
[2] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, liv. III, ch. v.
[3] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, liv. VIII, ch. VI.

les plus générales sur les côtes nord-est de la Sibérie, surtout parmi les femmes: c'est une extrême délicatesse des nerfs. Cette maladie, appelée mirak dans ce pays, peut être causée par le défaut absolu de toute nourriture végétale; mais la superstition l'attribue à l'influence d'une magicienne nommée Agraféna-Shiganskaia, qui, bien que morte depuis plusieurs siècles, continue, comme les vampires, à répandre l'effroi parmi les habitants et passe pour s'emparer des malades. — M. de Wrangel, qui rapporte ce fait dans le récit de son expédition au nord-est de la Sibérie, ajoute que parfois on trouve aussi des hommes qui souffrent du mirak; mais ce sont des exceptions.

Agrippa (Henri-Corneille), médecin et philosophe, contemporain d'Érasme, l'un des savants hommes de son temps, dont on l'a appelé le Trismégiste; né à Cologne en 1486, mort en 1535, après une carrière orageuse, chez le receveur général de Grenoble, et non à Lyon ni dans un hôpital, comme quelques-uns l'ont écrit, il avait été lié avec tous les grands personnages et recherché de tous les princes de son époque. Chargé souvent de négociations politiques, il fit de nombreux voyages, que Thevet, dans ses Vies des hommes illustres, attribue à la manie « de faire partout des tours de son métier de magicien; ce qui le faisait reconnaître et chasser incontinent ».



Agrippa.

Entraîné par ses études philosophiques dans des excentricités où la magie intervenait, comme de nos jours le magnétisme et le spiritisme, il s'est égaré dans la théurgie des néo-platoniciens et s'est posé « héritier de l'école d'Alexandrie [1]. » Il a donc fait réellement de la magie, comme l'en accusent les démonologues, ou du moins il l'a tenté. Il s'est occupé aussi de l'alchimie, sans grand succès probablement, puisqu'il mourut pauvre. Il avait des prétentions à pénétrer l'avenir, et on raconte qu'il promit au connétable de Bourbon des succès contre François Ier, ce qui était peu loyal, car il était alors le médecin de Louise de Savoie. On croit pouvoir établir aussi qu'il avait étudié les arts extranaturels dans ces universités occultes qui existaient au moyen âge.

Sa *Philosophie occulte* lui attira des persécutions. On y voit, malgré d'habiles détours, les traces évidentes de la théurgie. Aussi il a laissé une certaine réputation parmi les pauvres êtres qui s'occupent de sciences secrètes, et on a mis sous son nom de stupides opuscules magiques. On croyait encore sous Louis XIV qu'il n'était pas mort. Voyez sa légende, où il est peut-être trop ménagé, dans les *Légendes infernales*.

Aguapa, arbre des Indes orientales dont on prétend que l'ombre est venimeuse. Un homme vêtu qui s'endort sous cet arbre se relève tout enflé, et l'on assure qu'un homme nu *crève* sans ressource. Les habitants attribuent à la méchanceté du diable ces cruels effets. *Voy.* Bohon-Upas.

Aguarès, grand-duc de la partie orientale des enfers. Il se montre sous les traits d'un seigneur à cheval sur un crocodile, l'épervier au poing.



Il fait revenir à la charge les fuyards du parti qu'il protége et met l'ennemi en déroute. Il donne les dignités, enseigne toutes les langues, et fait danser les esprits de la terre. Ce chef des démons est de l'ordre des vertus: il a sous ses lois trente et une légions.

Aguerre (Pierre d'). Sous Henri IV, dans cette partie des Basses-Pyrénées qu'on appelait le pays de Labour [1], on fit le procès en sorcellerie à un vieux coquin de soixante-treize ans, qui se nommait Pierre d'Aguerre, et qui causait beaucoup de maux par empoisonnements, dits

[1] M. Gougenot des Mousseaux : *La magie au dix-neuvième siècle*, p. 210.

[1] Lapurdum, autrefois, dans la Gascogne.

sortiléges. On avait arrêté, en même temps que lui, Marie d'Aguerre et Jeanne d'Aguerre, ses petites-filles ou ses petites-nièces, avec d'autres jeunes filles et les sorcières qui les avaient menées au sabbat. Jeanne d'Aguerre exposa les turpitudes qui se commettaient dans les grossières orgies où on l'avait conduite; elle y avait vu le diable en forme de bouc. Marie d'Aguerre déposa que le démon adoré au sabbat s'appelait Léonard, qu'elle l'avait vu en sa forme de bouc sortir du fond d'une grande cruche placée au milieu de l'assemblée, qu'il lui avait paru prodigieusement haut, et qu'à la fin du sabbat il était rentré dans sa cruche.

Deux témoins ayant affirmé qu'ils avaient vu Pierre d'Aguerre remplir au sabbat le personnage de maître des cérémonies, qu'ils avaient vu le diable lui donner un bâton doré avec lequel il rangeait, comme un mestre de camp, les personnes et les choses, et qu'ils l'avaient vu à la fin de l'assemblée rendre au diable son bâton de commandement[1], le vieux coquin, qui avait bien d'autres méfaits, fut condamné à mort comme sorcier avéré. *Voy.* Bouc et Sabbat.

Aigle. L'aigle a toujours été un oiseau de présage chez les anciens. Valère-Maxime rapporte que la vue d'un aigle sauva la vie au roi Déjotarus, qui ne faisait rien sans consulter les oiseaux; comme il s'y connaissait, il comprit que l'aigle qu'il voyait le détournait d'aller loger dans la maison qu'on lui avait préparée, et qui s'écroula la nuit suivante.

De profonds savants ont dit que l'aigle a des propriétés surprenantes, entre autres celle-ci, que sa cervelle desséchée, mise en poudre, imprégnée de suc de ciguë et mangée en ragoût, rend si furieux ceux qui se sont permis ce régal, qu'ils s'arrachent les cheveux, et se déchirent jusqu'à ce qu'ils aient complétement achevé leur digestion. Le livre qui contient cette singulière recette[2] donne pour raison de ses effets que « la grande chaleur de la cervelle de l'aigle forme des illusions fantastiques en bouchant les conduits des vapeurs et en remplissant la tête de fumée ». C'est ingénieux et clair.

On donne en alchimie le nom d'aigle à différentes combinaisons savantes. L'*aigle céleste* est une composition de mercure réduit en essence, qui passe pour un remède universel; l'*aigle de Vénus* est une composition de vert-de-gris et de sel ammoniac, qui forment un safran; l'*aigle noir* est une composition de cette cadmie vénéneuse qui se nomme cobalt, et que quelques alchimistes regardent comme la matière du mercure philosophique.

Aiguilles. On pratique ainsi, dans quelques localités, une divination par les aiguilles. — On prend vingt-cinq aiguilles neuves; on les met dans une assiette sur laquelle on verse de l'eau. Celles qui s'affourchent les unes sur les autres annoncent autant d'ennemis.

On conte qu'il est aisé de faire merveille avec de simples aiguilles à coudre, en leur communiquant une vertu qui enchante. Kornmann écrit ceci[1] : « Quant à ce que les magiciens et les enchanteurs font avec l'aiguille dont on a cousu le suaire d'un cadavre, aiguille au moyen de laquelle ils peuvent lier les nouveaux mariés, cela ne doit pas s'écrire, de crainte de faire naître la pensée d'un pareil expédient... »

Aiguillette. On appelle nouement de l'aiguillette un charme qui frappe tellement l'imagination de deux époux ignorants ou superstitieux, qu'il s'élève entre eux une sorte d'antipathie dont les accidents sont très-divers. Ce charme est jeté par des malveillants qui passent pour sorciers ou qui le sont. *Voy.* Ligatures.

Aimant (Magnes), principal producteur de la vertu magnétique ou attractive. — Il y a sur l'aimant quelques erreurs populaires qu'il est bon de passer en revue. On rapporte des choses admirables, dit le docteur Brown[2], d'un certain aimant qui n'attire pas seulement le fer, mais la chair aussi. C'est un aimant très-faible, composé surtout de terre glaise semée d'un petit nombre de lignes magnétiques et ferrées. La terre glaise qui en est la base fait qu'il s'attache aux lèvres, comme l'hématite ou la terre de Lemnos. Les médecins qui joignent cette pierre à l'aétite lui donnent mal à propos la vertu de prévenir les avortements.

On a dit de toute espèce d'aimant que l'ail peut lui enlever sa propriété attractive; opinion certainement fausse, quoiqu'elle nous ait été transmise par Solin, Pline, Plutarque, Matthiole, etc. Toutes les expériences l'ont démentie. Un fil d'archal rougi, puis éteint dans le jus d'ail, ne laisse pas de conserver sa vertu polaire; un morceau d'aimant enfoncé dans l'ail aura la même puissance attractive qu'auparavant; des aiguilles laissées dans l'ail jusqu'à s'y rouiller n'en retiendront pas moins cette force d'attraction. On doit porter le même jugement de cette autre assertion, que le diamant a la vertu d'empêcher l'attraction de l'aimant. Placez un diamant (si vous en avez) entre l'aimant et l'aiguille, vous les verrez se joindre, dussent-ils passer par-dessus la pierre précieuse. Les auteurs que nous combattons ont sûrement pris pour des diamants ce qui n'en était pas.

Mettez sur la même ligne, continue Brown, cette autre merveille contée par certains rabbins, que les cadavres humains sont magnéti-

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. II, discours IV.

[2] *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. II, ch. III. (Livre supposé.)

[1] *De mirac. mortuor.*, pars V, cap. XXII.

[2] *Essai sur les erreurs*, etc., liv. II, ch. III.

ques, et que, s'ils sont étendus dans un bateau, le bateau tournera jusqu'à ce que la tête du corps mort regarde le septentrion. — François Rubus, qui avait une crédulité très-solide, reçoit comme vrais la plupart de ces faits inexplicables. Mais tout ce qui tient du prodige, il l'attribue au prestige du démon[1], et c'est un moyen facile de sortir d'embarras.

Disons un mot du tombeau de Mahomet. Beaucoup de gens croient qu'il est suspendu, à Médine, entre deux pierres d'aimant placées avec art, l'une au-dessus et l'autre au-dessous; mais ce tombeau est de pierre comme tous les autres, et bâti sur le pavé du temple. — On lit quelque part, à la vérité, que les mahométans avaient conçu un pareil dessein; ce qui a donné lieu à la fable que le temps et l'éloignement des lieux ont fait passer pour une vérité, et que l'on a essayé d'accréditer par des exemples. On voit dans Pline que l'architecte Dinocharès commença de voûter, avec des pierres d'aimant, le temple d'Arsinoé à Alexandrie, afin de suspendre en l'air la statue de cette reine; il mourut sans avoir exécuté ce projet, qui eût échoué. — Rufin conte que, dans le temple de Sérapis, il y avait un chariot de fer que des pierres d'aimant tenaient suspendu; que ces pierres ayant été ôtées, le chariot tomba et se brisa. Bède rapporte également, d'après des contes anciens, que le cheval de Bellérophon, qui était de fer, fut suspendu entre deux pierres d'aimant.

C'est sans doute à la qualité minérale de l'aimant qu'il faut attribuer ce qu'assurent quelques-uns, que les blessures faites avec des armes aimantées sont plus dangereuses et plus difficiles à guérir, ce qui est détruit par l'expérience; les incisions faites par des chirurgiens avec des instruments aimantés ne causent aucun mauvais effet. Rangez dans la même classe l'opinion qui fait de l'aimant un poison, parce que des auteurs le placent dans le catalogue des poisons. Garcias de Huerta, médecin d'un vice-roi espagnol, rapporte au contraire que les rois de Ceylan avaient coutume de se faire servir dans des plats de pierre d'aimant, s'imaginant par là conserver leur vigueur.

On ne peut attribuer qu'à la vertu magnétique ce que dit Ætius, que si un goutteux tient quelque temps dans sa main une pierre d'aimant, il ne se sent plus de douleur, ou que du moins il éprouve un soulagement. C'est à la même vertu qu'il faut rapporter ce qu'assure Marcellus Empiricus, que l'aimant guérit les maux de tête. Ces effets merveilleux ne sont qu'une extension gratuite de sa vertu attractive, dont tout le monde convient. Les hommes, s'étant aperçus de cette force secrète qui attire les corps magnétiques, lui ont donné encore une attraction d'un ordre différent, la vertu de tirer la douleur de toutes les parties du corps; c'est ce qui a fait ériger l'aimant en philtre.

On dit aussi que l'aimant resserre les nœuds de l'amitié paternelle et de l'union conjugale, en même temps qu'il est très-propre aux opérations magiques. Les basilidiens en faisaient des talismans pour chasser les démons. Les fables qui regardent les vertus de cette pierre sont en grand nombre. Dioscoride assure qu'elle est pour les voleurs un utile auxiliaire; quand ils veulent piller un logis, dit-il, ils allument du feu aux quatre coins, et y jettent des morceaux d'aimant. La fumée qui en résulte est si incommode, que ceux qui habitent la maison sont forcés de l'abandonner. Malgré l'absurdité de cette fable, mille ans après Dioscoride, elle a été adoptée par les écrivains qui ont compilé les prétendus secrets merveilleux d'Albert le Grand.

Mais on ne trouvera plus d'aimant comparable à celui de Laurent Guasius. Cardan affirme que toutes les blessures faites avec des armes frottées de cet aimant ne causaient aucune douleur.

Encore une fable : je ne sais quel écrivain assez grave a dit que l'aimant fermenté dans du sel produisait et formait le petit poisson appelé *rémore*, lequel possède la vertu d'attirer l'or du puits le plus profond. L'auteur de cette recette savait qu'on ne pourrait jamais le réfuter par l'expérience[1]; et c'est bien dans ces sortes de choses qu'il ne faut croire que les faits éprouvés.

Aimar. *Voy.* BAGUETTE DIVINATOIRE.

Ajournement. On croyait assez généralement autrefois que, si quelque opprimé, au moment de mourir, prenait Dieu pour juge, et s'il ajournait son oppresseur au tribunal suprême, il se faisait toujours une manifestation du gouvernement temporel de la Providence. Le mot toujours est une témérité, car on ne cite que quelques faits à l'appui de cette opinion. Le roi de Castille Ferdinand IV fut ajourné par deux gentilshommes injustement condamnés, et mourut au bout de trente jours. Énéas Sylvius raconte, et c'est encore un fait constaté, que François Ier, duc de Bretagne, ayant fait assassiner son frère (en 1450), ce prince, en mourant, ajourna son meurtrier devant Dieu, et que le duc expira au jour fixé[2].

Nous ne mentionnerons ici l'ajournement du grand maître des templiers, que l'on a dit avoir cité le pape et le roi au tribunal de Dieu, que pour faire remarquer au lecteur que cet ajournement a été imaginé longtemps après le supplice de ce grand maître. *Voy.* TEMPLIERS.

Akbaba, vautour qui vit mille ans en se

[1] Discours sur les pierres précieuses dont il est fait mention dans l'Apocalypse.

[1] Brown, au lieu cité.

[2] Voyez, dans les *Légendes des Femmes dans la vie réelle*, l'ajournement de la femme du comte Alarcos, et la légende de l'ajournement dans les *Légendes des Vertus théologales et cardinales*.

nourrissant de cadavres. C'est une croyance turque.



Akhmin. Ville de la moyenne Thébaïde, qui avait autrefois le renom d'être la demeure des plus grands magiciens [1]. Paul Lucas parle, dans son second voyage [2], du serpent merveilleux d'Akhmin, que les musulmans honorent comme un ange, et que les chrétiens croient être le démon Asmodée. *Voy.* HARIDI.

Akiba, rabbin du premier siècle de notre ère, précurseur de Bar-Cokébas [3]. De simple berger, poussé par l'espoir d'obtenir la main d'une jeune fille dont il était épris, il devint un savant renommé. Les Juifs disent qu'il fut instruit par les esprits élémentaires, qu'il savait conjurer, et qu'il eut, dans ses jours d'éclat, jusqu'à quatre-vingt mille disciples... On croit qu'il est auteur du *Jetzirah,* ou livre de la création, attribué aussi par les uns à Abraham, et par d'autres à Adam même.

Akouan, démon géant, qui, dans les traditions persanes, lutta longtemps contre Roustam, et fut enfin, malgré sa masse énorme, tué par ce héros. — Roustam est en Perse un personnage que l'on ne peut comparer qu'à Roland chez nous.

Alain de l'Isle (*Insulensis*), religieux bernardin, évêque d'Auxerre au douzième siècle, auteur vrai ou supposé de l'*Explication des prophéties de Merlin* (*Explanationes in prophetias Merlini Angli;* Francfort, 1608, in-8°). Il composa, dit-on, ce commentaire, en 1170, à l'occasion du grand bruit que faisaient alors lesdites prophéties.

Un autre ALAIN ou ALANUS, qui vivait dans le même siècle, a laissé pour les alchimistes un livre intitulé *Dicta de lapide philosophico,* in-8°; Leyde, 1600.

Alaric, roi des Goths et premier roi du premier royaume d'Italie (car il y en a eu quatre avant nos jours, et aucun n'a pu durer). Olympiodore nous a conservé un récit populaire de son temps, suivant lequel, lorsque Alaric voulut envahir la Sicile, il fut repoussé par une statue mystérieuse qui lui lançait des flammes par l'un de ses pieds et des jets d'eau par l'autre. Il se retira à Cosenza, où il mourut subitement peu de jours après (an 410).

Alary (François), songe-creux, qui a fait imprimer à Rouen, en 1701, *la Prophétie du comte Bombaste, chevalier de la Rose-Croix, neveu de Paracelse,* publiée en l'année 1609, sur la naissance de Louis le Grand.

Alastor, démon sévère, exécuteur suprême des sentences du monarque infernal. Il fait les fonctions de Némésis. Zoroastre l'appelle le bourreau; Origène dit que c'est le même qu'Azazel;



d'autres le confondent avec l'ange exterminateur. Les anciens appelaient les génies malfaisants *alastores,* et Plutarque dit que Cicéron, par haine contre Auguste, avait eu le projet de se tuer auprès du foyer de ce prince pour devenir son alastor.

Albert le Grand, Albert le Teutonique, Albert de Cologne, Albert de Ratisbonne, *Albertus Grotus,* car on le désigne sous tous ces noms (le véritable était Albert de Groot), savant et pieux dominicain, mis à tort au nombre des magiciens par les démonographes, fut, dit-on, le plus curieux de tous les hommes. Il naquit dans la Souabe, à Lawigen sur le Danube, en 1205. D'un esprit fort grossier dans son jeune âge, il devint, à la suite d'une vision qu'il eut de la sainte Vierge, qu'il servait tendrement et qui lui ouvrit les yeux de l'esprit, l'un des plus grands docteurs de son siècle. Il fut le maître de saint Thomas d'Aquin. Vieux, il retomba dans la médiocrité, comme pour montrer qu'évidemment son mérite et sa science étendue n'étaient qu'un don miraculeux et temporaire. — D'anciens écrivains ont dit, après avoir remarqué la dureté naturelle de sa conception, que d'âne il avait été transmué en

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*
[2] Liv. V, t. II, p. 83.
[3] Voyez la légende de Bar-Cokébas, dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

philosophe; puis,' ajoutent-ils, de philosophe il redevint âne [1].

Albert le Grand fut évêque de Ratisbonne, et mourut saintement à Cologne, âgé de quatre-vingt-sept ans. Ses ouvrages n'ont été publiés qu'en 1651; ils forment vingt et un volumes in-folio. En les parcourant, on admire un savant chrétien; on ne trouve jamais rien qui ait pu le charger de sorcellerie. Il dit formellement au contraire : « Tous ces contes de démons qu'on » voit rôder dans les airs, et de qui on tire le » secret des choses futures, sont trop souvent » des absurdités ou des fourberies [2]. » — C'est qu'on a mis sous son nom des livres de secrets merveilleux, auxquels il n'a jamais eu plus de part qu'à l'invention du gros canon et du pistolet que lui attribue Matthieu de Luna.

Mayer dit qu'il reçut des disciples de saint Dominique le secret de la pierre philosophale, et qu'il le communiqua à saint Thomas d'Aquin; qu'il possédait une pierre marquée naturellement d'un serpent, et douée de cette vertu admirable, que si on la mettait dans un lieu fréquenté par des serpents, elle les attirait tous; qu'il employa, pendant trente ans, toute sa science de magicien et d'astrologue à faire, de métaux bien choisis et sous l'inspection des astres, un automate doué de la parole, qui lui servait d'oracle et résolvait toutes les questions qu'on lui proposait : c'est ce qu'on appelle l'*androïde d'Albert le Grand;* que cet automate fut anéanti par saint Thomas d'Aquin, qui le brisa à coups de bâton, dans l'idée que c'était un ouvrage ou un agent du diable. On sent que tous ces petits faits sont des contes. On a donné aussi à Virgile, au pape Sylvestre II, à Roger Bacon, de pareils androïdes. Vaucanson a montré que c'était un pur ouvrage de mécanique.

Une des plus célèbres sorcelleries d'Albert le Grand eut lieu à Cologne. Il donnait un banquet dans son cloître à Guillaume II, comte de Hollande et roi des Romains; c'était dans le cœur de l'hiver; la salle du festin présenta, à la grande surprise de la cour, la riante parure du printemps; mais, ajoute-t-on, les fleurs se flétrirent à la fin du repas. A une époque où l'on ne connaissait pas les serres chaudes, l'élégante prévenance du bon et savant religieux dut surprendre. — Ce qu'il appelait lui-même ses opérations magiques n'était ainsi que de la magie blanche.

Finissons en disant que son nom d'Albert le Grand n'est pas un nom de gloire, mais la simple traduction de son nom de famille, *Albert de Groot.* On lui attribue donc le livre intitulé *les Admirables secrets d'Albert le Grand*, contenant plusieurs traités sur les vertus des herbes, des pierres précieuses et des animaux, etc., augmentés d'un abrégé curieux de la physionomie et d'un préservatif contre la peste, les fièvres malignes, les poisons et l'infection de l'air, tirés et traduits des anciens manuscrits de l'auteur qui n'avaient pas encore paru, etc., in-18, in-24, in-12. Excepté du bon sens, on trouve de tout dans ce fatras, jusqu'à un traité *des fientes* qui, « quoique viles et méprisables, sont cependant » en estime, si on s'en sert aux usages prescrits (les engrais) ». Le récollecteur de ces secrets débute par une façon de prière; après quoi il donne la pensée du prince des philosophes, lequel pense que l'homme est ce qu'il y a de meilleur dans le monde, attendu la grande sympathie qu'on découvre entre lui et les signes du ciel, qui est au-dessus de nous, et par conséquent nous est supérieur.

Le livre Ier traite principalement, et de la manière la plus inconvenante, de l'influence des planètes sur la naissance des enfants, du merveilleux effet des cheveux de la femme, des monstres, de la façon de connaître si une femme enceinte porte un garçon ou une fille, du venin que les vieilles femmes ont dans les yeux, surtout si elles y ont de la chassie, etc. Toutes ces rêveries grossières sont fastidieuses, absurdes et fort sales. On voit au livre II les vertus de certaines pierres, de certains animaux, et les merveilles du monde, des planètes et des astres. — Le livre III présente l'excellent traité des fientes, de singulières idées sur les urines, les punaises, les vieux souliers et la pourriture; des secrets pour amollir le fer, pour manier les métaux, pour dorer l'étain et pour nettoyer la batterie de cuisine. Le livre IV est un traité de physiognomonie, avec des remarques *savantes,* des observations sur les jours heureux et malheureux, des préservatifs contre la fièvre, des purgatifs, des recettes de cataplasmes et autres choses de même nature. Nous rapporterons en leur lieu ce qu'il y a de curieux dans ces extravagances, et le lecteur, comme nous, trouvera étonnant qu'on vende chaque année par milliers d'exemplaires les secrets d'Albert le Grand aux habitants malavisés des campagnes.

Le solide Trésor du Petit Albert, ou secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique, traduit exactement sur l'original latin intitulé *Alberti Parvi Lucii liber de mirabilibus naturæ arcanis,* enrichi de figures mystérieuses et la manière de les faire (ce sont des figures de talismans). Lyon, chez les héritiers de Beringos fratres, à l'enseigne d'Agrippa. In-18, 6516 (année cabalistique). — Albert le Grand est également étranger à cet autre recueil d'absurdités, plus dangereux que le premier, quoiqu'on n'y trouve pas, comme les paysans se l'imaginent, les moyens d'évoquer le diable. On y voit la

[1] Voyez, dans les *Légendes de la sainte Vierge,* la *Vision de l'Ecolier.*

[2] *De somn. et vig.,* lib. III, tract. I, cap. VIII.

manière de nouer et de dénouer l'aiguillette, la composition de divers philtres, l'art de savoir en songe qui on épousera, des secrets pour faire danser, pour multiplier les pigeons, pour gagner au jeu, pour rétablir le vin gâté, pour faire des talismans cabalistiques, découvrir les trésors, se servir de la main de gloire, composer l'eau ardente et le feu grégeois, la jarretière et le bâton du voyageur, l'anneau d'invisibilité, la poudre de sympathie, l'or artificiel, et enfin des remèdes contre les maladies, et des gardes pour les troupeaux. *Voy.* ces divers articles.

Albert d'Alby, auteur de l'*Oracle parfait*. *Voy.* CARTOMANCIE, à la fin.

Albert de Saint-Jacques, moine du dix-septième siècle, qui publia un livre intitulé *Lumière aux vivants par l'expérience des morts*, ou diverses apparitions des âmes du purgatoire en notre siècle. In-8°, Lyon, 1675.

Albigeois, fusion de manichéens très-perfides, dont l'hérésie éclata dans le Languedoc,



et eut pour centre Albi. Ils admettaient deux principes, disant que Dieu avait produit de lui-même Lucifer, qui était ainsi son fils aîné; que Lucifer, fils de Dieu, s'était révolté contre lui; qu'il avait entraîné dans sa rébellion une partie des anges; qu'il s'était vu alors chassé du ciel avec ses complices; qu'il avait, dans son exil, créé ce monde que nous habitons, où il régnait et où tout allait mal. Ils ajoutaient que Dieu, pour rétablir l'ordre, avait produit un second fils, qui était Jésus-Christ.

Ce singulier dogme se présentait avec des variétés, suivant les différentes sectes. Presque toutes niaient la résurrection de la chair, l'enfer et le purgatoire, disant que nos âmes n'étaient que des démons logés dans nos corps en châtiment de leurs crimes. — Les Albigeois avaient pris, dès la fin du douzième siècle, une effrayante consistance. Ils tuaient les prêtres et les moines, brûlaient les croix, détruisaient les églises. De si odieux excès marquaient leur passage, que, les remontrances et les prédications étant vaines, il fallut faire contre eux une croisade, dont Simon de Montfort fut le héros. On a dénaturé et faussé par les plus insignes mensonges l'histoire de cette guerre sainte [1]; on a oublié que, si les Albigeois eussent triomphé, l'Europe retombait dans la plus affreuse barbarie. Il est vrai que leurs défenseurs sont les protestants, héritiers d'un grand nombre de leurs erreurs, et les philosophes, amateurs assez souvent de leurs désordres.

Albigerius. Les démonographes disent que les possédés, par le moyen du diable, tombent quelquefois dans des extases pendant lesquelles leur âme voyage loin du corps, et fait à son retour des révélations de choses secrètes. C'est ainsi, comme dit Leloyer, que les corybantes devinaient et prophétisaient, phénomènes que le somnambulisme expliquerait peut-être. Saint Augustin parle d'un Carthaginois, nommé Albigerius, qui savait par ce moyen tout ce qui se faisait hors de chez lui. Chose plus étrange, à la suite de ses extases, il révélait souvent ce qu'un autre songeait dans le plus secret de sa pensée.

Saint Augustin cite un autre frénétique qui, dans une grande fièvre, étant possédé du mauvais esprit, sans extase, mais bien éveillé, rapportait fidèlement tout ce qui se faisait loin de lui. Lorsque le prêtre qui le soignait était à six lieues de la maison, le diable, qui parlait par la bouche du malade, disait aux personnes présentes en quel lieu était ce prêtre à l'heure où il parlait et ce qu'il faisait, etc. On prétend que Cagliostro en faisait autant. Ces choses-là sont surprenantes. Mais l'âme immortelle, suivant la remarque d'Aristote, peut quelquefois voyager sans le corps [2].

Albinos. Nom que les Portugais ont donné à des hommes d'une blancheur extrême, qui sont ordinairement enfants de nègres. Les noirs les regardent comme des monstres, et les savants ne savent à quoi attribuer cette blancheur. Les albinos sont pâles comme des spectres; leurs yeux, faibles et languissants pendant le jour, sont brillants à la clarté de la lune. Les noirs, qui donnent aux démons la peau blanche, regardent les albinos comme des enfants du démon. Ils croient qu'ils peuvent les combattre aisément pendant le jour, mais que la nuit les albinos sont les plus

[1] Voyez, dans les *Légendes des Croisades*, la croisade contre les Albigeois.

[2] Leloyer, *Hist. et disc. des spectres*, liv. IV.

forts et se vengent. Dans le royaume de Loango, les albinos passent pour des démons champêtres et obtiennent quelque considération à ce titre.

Vossius dit qu'il y a dans la Guinée des peuplades d'albinos. Mais comment ces peuplades subsisteraient-elles, s'il est vrai que ces infortunés ne se reproduisent point?

Il paraît que les anciens connaissaient les albinos. « On assure, dit Pline, qu'il existe en Albanie des individus qui naissent avec des cheveux blancs, des yeux de perdrix, et ne voient clair que pendant la nuit. » Il ne dit pas que ce soit une nation, mais quelques sujets affectés d'une maladie particulière. « Plusieurs animaux ont aussi leurs albinos, ajoute M. Salgues; les naturalistes ont observé des corbeaux blancs, des merles blancs, des taupes blanches; leurs yeux sont rouges, leur peau est plus pâle et leur organisation plus faible [1]. »

Alborak. *Voy.* Borak.

Albumazar, astrologue du neuvième siècle, né dans le Khorassan, connu par son traité astrologique intitulé *Milliers d'années*, où il affirme que le monde n'a pu être créé que quand les sept planètes se sont trouvées en conjonction dans le premier degré du Bélier, et que la fin du monde aura lieu quand ces sept planètes, qui sont aujourd'hui (en 1862) au nombre de cinquante et une, se rassembleront dans le dernier degré des Poissons. On a traduit en latin et imprimé d'Albumazar le *Tractatus florum astrologiæ*, in-4°, Augsbourg, 1488. On peut voir dans Casiri, *Biblioth. arab. hispan.*, t. Ier, p. 351, le catalogue de ses ouvrages.

Albunée, sibylle célèbre. On voit encore son temple à Tivoli, en ruines, il est vrai. *Voy.* Sibylles.

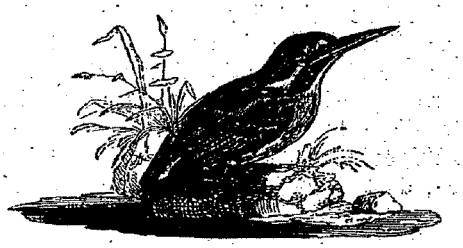
Alchabitius. *Voy.* Abd-el-Azys.

Alchimie. L'alchimie ou chimie par excellence, qui s'appelle aussi *philosophie hermétique*, est cette partie éminente de la chimie qui s'occupe de l'art de transmuer les métaux. Son résultat, en expectative, est la pierre philosophale. *Voy.* Pierre philosophale et Gobineau.

Alchindus, que Wierus [2] met au nombre des magiciens, mais que Delrio [3] se contente de ranger parmi les écrivains superstitieux, était un médecin arabe du onzième siècle qui employait comme remède les paroles charmées et les combinaisons de chiffres. Des démonologues l'ont déclaré suppôt du diable, à cause de son livre intitulé *Théorie des arts magiques*, qu'ils n'ont point lu. Jean Pic de la Mirandole dit qu'il ne connaît que trois hommes qui se soient occupés de la magie naturelle et permise : Alchindus, Roger Bacon et Guillaume de Paris. Alchindus était simplement un peu physicien dans des temps d'ignorance. — A son nom arabe *Alcendi*, qu'on a latinisé, quelques-uns ajoutent le prénom de Jacob; on croit qu'il était mahométan. — On lui reproche d'avoir écrit des absurdités. Par exemple, il pensait expliquer les songes en disant qu'ils sont l'ouvrage des esprits élémentaires qui se montrent à nous dans le sommeil et nous représentent diverses actions fantastiques, comme des acteurs qui jouent la comédie devant le public; ce qui n'est peut-être pas si bête.

Alcoran. *Voy.* Koran.

Alcyon. Une vieille opinion, qui subsiste encore chez les habitants des côtes, c'est que l'alcyon ou martin-pêcheur est une girouette naturelle, et



que, suspendu par le bec, il désigne le côté d'où vient le vent, en tournant sa poitrine vers ce point de l'horizon. Ce qui a mis cette croyance en crédit parmi le peuple, c'est l'observation qu'on a faite que l'alcyon semble étudier les vents et les deviner lorsqu'il établit son nid sur les flots, vers le solstice d'hiver. Mais cette prudence est-elle dans l'alcyon une prévoyance qui lui soit particulière? N'est-ce pas simplement un instinct de la nature qui veille à la conservation de cette espèce? « Bien des choses arrivent, dit Brown, parce que le premier moteur l'a ainsi arrêté, et la nature les exécute par des voies qui nous sont inconnues. »

C'est encore une ancienne coutume de conserver les alcyons dans des coffres, avec l'idée qu'ils préservent des vers les étoffes de laine. On n'eut peut-être pas d'autre but en les pendant au plafond des chambres. « Je crois même, ajoute Brown, qu'en les suspendant par le bec on n'a pas suivi la méthode des anciens, qui les suspendaient par le dos, afin que le bec marquât les vents. Car c'est ainsi que Kirker a décrit l'hirondelle de mer. » Disons aussi qu'autrefois, en conservant cet oiseau, on croyait que ses plumes se renouvelaient comme s'il eût été vivant, et c'est ce qu'Albert le Grand espéra inutilement dans ses expériences [1].

Outre les dons de prédire le vent et de chasser les vers, on attribue encore à l'alcyon la précieuse qualité d'enrichir son possesseur, d'entretenir l'union dans les familles et de communiquer la beauté aux femmes qui portent ses plumes. Les Tartares et les Ostiaks ont une très-grande vénération pour cet oiseau. Ils recherchent ses plumes

[1] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 479.
[2] *De præstigiis*, lib. II, cap. III.
[3] *Disquisit. magicæ*, lib. I, cap. III.

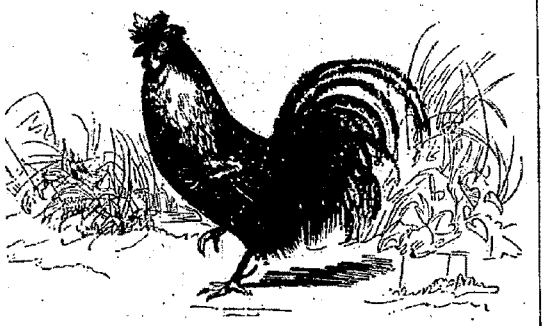
[1] Brown, *Erreurs populaires*, liv. III, ch. X.

avec empressement, les jettent dans un grand vase d'eau, gardent avec soin celles qui surnagent, persuadés qu'il suffit de toucher quelqu'un avec ces plumes pour s'en faire aimer. Quand un Ostiak est assez heureux pour posséder un alcyon, il en conserve le bec, les pattes et la peau, qu'il met dans une bourse, et, tant qu'il porte ce trésor, il se croit à l'abri de tout malheur[1]. C'est pour lui un talisman comme les fétiches des nègres. *Voy.* Âme damnée.

Aldon. *Voy.* Granson.

Alectorienne (Pierre). *Voy.* Coq.

Alectryomancie ou **Alectromancie.** Divination par le moyen du coq, usitée chez les anciens.



Voici quelle était leur méthode : — On traçait sur le sable un cercle que l'on divisait en vingt-quatre espaces égaux. On écrivait dans chacun de ces espaces une lettre de l'alphabet ; on mettait sur chaque lettre un grain d'orge ou de blé ; on plaçait ensuite au milieu du cercle un coq dressé à ce manége ; on observait sur quelles lettres il enlevait le grain ; on en suivait l'ordre, et ces lettres rassemblées formaient un mot qui donnait la solution de ce que l'on cherchait à savoir. Des devins, parmi lesquels on cite Jamblique, voulant connaître le successeur de l'empereur Valens, employèrent l'alectryomancie ; le coq tira les lettres *Théod*... Valens, instruit de cette particularité, fit mourir plusieurs des curieux qui s'en étaient occupés, et se défit même, s'il faut en croire Zonaras, de tous les hommes considérables dont le nom commençait par les lettres fatales. Mais, malgré ses efforts, son sceptre passa à Théodose le Grand. — Cette prédiction a dû être faite après coup[2].

Ammien-Marcellin raconte la chose autrement. Il dit que sous l'empire de Valens on comptait parmi ceux qui s'occupaient de magie beaucoup de gens de qualité et quelques philosophes. Curieux de savoir quel serait le sort de l'empereur régnant, ils s'assemblèrent la nuit dans une des maisons affectées à leurs cérémonies : ils commencèrent par dresser un trépied de racines et de rameaux de laurier, qu'ils consacrèrent par d'horribles imprécations ; sur ce trépied ils placèrent un bassin formé de différents métaux, et ils rangèrent autour, à distances égales, toutes les lettres de l'alphabet. Alors le mystagogue le plus savant de la compagnie s'avança, enveloppé d'un long voile, la tête rasée, tenant à la main des feuilles de verveine, et faisant à grands cris d'effroyables invocations qu'il accompagnait de convulsions. Ensuite, s'arrêtant tout à coup devant le bassin magique, il y resta immobile, tenant un anneau suspendu par un fil. C'était de la dactylomancie. A peine il achevait de prononcer les paroles du sortilége, qu'on vit le trépied s'ébranler, l'anneau se remuer, et frapper tantôt une lettre, tantôt une autre. A mesure que ces lettres étaient ainsi frappées, elles allaient s'arranger d'elles-mêmes, à côté l'une de l'autre, sur une table où elles composèrent des vers héroïques qui étonnèrent toute l'assemblée.

Valens, informé de cette opération, et n'aimant pas qu'on interrogeât les enfers sur sa destinée, punit les grands et les philosophes qui avaient assisté à cet acte de sorcellerie : il étendit même la proscription sur tous les philosophes et tous les magiciens de Rome. Il en périt une multitude ; et les grands, dégoûtés d'un art qui les exposait à des supplices, abandonnèrent la magie à la populace et aux vieilles, qui ne la firent plus servir qu'à de petites intrigues et à des maléfices subalternes. *Voy.* Coq, Mariage, etc.

Alès (Alexandre), ami de Mélanchthon, né en 1500 à Édimbourg. Il raconte que, dans sa jeunesse, étant monté sur le sommet d'une très-haute montagne, il fit un faux pas et roula dans un précipice. Comme il était près de s'y engloutir, il se sentit transporter en un autre lieu, sans savoir par qui ni comment, et se retrouva sain et sauf, exempt de contusions et de blessures. Quelques-uns attribuèrent ce prodige aux amulettes qu'il portait au cou, selon l'usage des enfants de ce temps-là. Pour lui, il l'attribue à la foi et aux prières de ses parents, qui n'étaient pas hérétiques.

Alessandro Alessandri, en latin *Alexander ab Alexandro,* — jurisconsulte napolitain, mort en 1523. Il a publié un recueil rare de dissertations sur les choses merveilleuses. Il y parle de prodiges arrivés récemment en Italie, de songes vérifiés, d'apparitions et de fantômes qu'il dit avoir vus lui-même. Par la suite, il a fondu ces dissertations dans son livre *Genialium dierum,* où il raconte toutes sortes de faits prodigieux. *Voy.* Possessions et Spectres, et les *Légendes des esprits et démons.*

Aleuromancie, divination qui se pratiquait avec de la farine. On mettait des billets roulés dans un tas de farine ; on les remuait neuf fois confusément. On partageait ensuite la masse aux

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. III, p. 374.

[2] M. Junquières, dans le quatrième chant de son poëme intitulé *Caquet-Bonbec,* ou *la Poule à ma tante,* a fait un spirituel usage de cette divination.

différents curieux, et chacun se faisait un thème selon les billets qui lui étaient échus. Chez les païens, Apollon était appelé Aleuromantis, parce qu'il présidait à cette divination. Il en reste quelques vestiges dans certaines localités, où l'on emploie le son au lieu de farine. C'est une amélioration.

Alexandre le Grand, roi de Macédoine, etc. Il a été le sujet de légendes prodigieuses chez les Orientaux, qui ont sur lui des contes immenses. Ils l'appellent Iskender. Les démonographes disent qu'Aristote lui enseigna la magie ; les cabalistes lui attribuent un livre sur les propriétés des éléments ; les rabbins écrivent qu'il eut un songe qui l'empêcha de maltraiter les Juifs, lorsqu'il voulut entrer en conquérant dans Jérusalem.



La figure d'Alexandre le Grand, gravée en manière de talisman sous certaines influences, passait autrefois pour un excellent préservatif. Dans la famille des Macriens, qui usurpèrent l'empire du temps de Valérien, les hommes portaient toujours sur eux la figure d'Alexandre ; les femmes en ornaient leur coiffure, leurs bracelets, leurs anneaux. Trebellius Pollio dit que cette figure est d'un grand secours dans toutes les circonstances de la vie, si on la porte en or ou en argent... Le peuple d'Antioche pratiquait cette superstition, que saint Jean Chrysostome eut beaucoup de peine à détruire[1].

Alexandre de Paphlagonie, imposteur et charlatan du genre d'Apollonius de Tyane, né au deuxième siècle, en Paphlagonie, dans le bourg d'Abonotique. Ses pauvres parents n'ayant pu lui donner aucune éducation, il profita, pour se pousser dans le monde, de quelques dons qu'il tenait de la nature. Il avait le teint net, l'œil vif, la voix claire, la taille belle, peu de barbe et peu de cheveux, mais un air gracieux et doux. Il s'attacha, presque enfant, à une sorte de magicien qui débitait des philtres pour produire l'affection ou la haine, découvrir les trésors, obtenir les successions, perdre ses ennemis, et autres résultats de ce genre. Cet homme, ayant reconnu dans Alexandre un esprit adroit, l'initia à ses secrets. Après la mort du vieux jongleur, Alexandre se lia avec un certain Cocconas, homme malin, et ils parcoururent ensemble divers pays, étudiant l'art de faire des dupes. Ils rencontrèrent une vieille dame riche, que leurs prétendus secrets charmèrent, et qui les fit voyager à ses dépens depuis la Bithynie jusqu'en Macédoine. — Arrivés en ce pays, ils remarquèrent qu'on y élevait de grands serpents, si familiers qu'ils jouaient avec les enfants sans leur faire de mal ; ils en achetèrent un des plus beaux pour les scènes qu'ils se proposaient de jouer. Ils se rendirent à Abonotique, où les esprits étaient grossiers, et là ils cachèrent des lames de cuivre dans un vieux temple d'Apollon qu'on démolissait. Ils avaient écrit dessus qu'Esculape et son père viendraient bientôt s'établir dans la ville.

Ces lames ayant été trouvées, les habitants se hâtèrent de décerner un temple à ces dieux, et ils en creusèrent les fondements. — Cocconas mourut alors de la morsure d'une vipère. Alexandre se hâta de prendre son rôle, et, se déclarant prophète, il se montra avec une longue chevelure, une robe de pourpre rayée de blanc ; il tenait dans sa main une faux, comme on en donne une à Persée, dont il prétendait descendre du côté de sa mère ; il publiait un oracle qui le disait fils de Podalyre, lequel, à la manière des dieux du paganisme, avait épousé sa mère en secret. Il faisait débiter en même temps une prédiction d'une sibylle qui portait que des bords du Pont-Euxin il viendrait un libérateur d'Ausonie.

Dès qu'il se crut convenablement annoncé, il parut dans Abonotique, où il fut accueilli comme un dieu. Pour soutenir sa dignité, il mâchait la racine d'une certaine herbe qui le faisait écumer, ce que le peuple attribuait à l'enthousiasme divin. Il avait préparé une tête habilement fabriquée, dont les traits représentaient la face d'un homme, avec une bouche qui s'ouvrait et se fermait par un fil caché. Avec cette tête et le serpent apprivoisé qu'il avait acheté en Macédoine, et qu'il cachait soigneusement, il prépara un grand prodige. Il se transporta de nuit à l'endroit où l'on creusait les fondements du temple, et déposa dans une fontaine voisine un œuf d'oie où il avait enfermé un petit serpent qui venait de naître. Le lendemain matin, il se rendit

[1] Voyez les faits merveilleux attribués à Alexandre le Grand dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.

sur la place publique, l'air agité, tenant sa faux à la main, et ceint d'une écharpe dorée. Il monta sur un autel élevé, et s'écria que ce lieu était honoré de la présence d'un dieu. A ces mots, le peuple accouru commença à faire des prières, tandis que l'imposteur prononçait des mots en langue phénicienne, ce qui servait à redoubler l'étonnement général. — Il courut ensuite vers le lieu où il avait caché son œuf, et, entrant dans l'eau, il commença à chanter les louanges d'Apollon et d'Esculape, et à inviter ce dernier à se montrer aux mortels; puis, enfonçant une coupe dans la fontaine, il en retira l'œuf mystérieux. Le prenant dans sa main, il s'écria : « Peuples, voici votre Dieu ! » Toute la foule attentive poussa des cris de joie, en voyant Alexandre casser l'œuf et en tirer un petit serpent qui s'entortilla dans ses doigts.

Chacun se répandit en accents de joie; les uns demandant au dieu la santé, les autres les honneurs ou des richesses. — Enhardi par ce succès, Alexandre fit annoncer le lendemain que le dieu qu'ils avaient vu si petit la veille avait repris sa grandeur naturelle.

Il se plaça sur un lit, revêtu de ses habits de prophète, et, tenant dans son sein le serpent qu'il avait apporté de Macédoine, il le laissa voir entortillé autour de son cou et traînant une longue queue; il en cachait la tête sous son aisselle, et faisait paraître à la place la figure humaine qu'il avait préparée. Le lieu de la scène était faiblement éclairé; on entrait par une porte et on sortait par une autre; sans qu'il fût possible, à cause de l'affluence, de s'arrêter longtemps. Ce spectacle dura quelques jours; il se renouvelait toutes les fois qu'il arrivait quelques étrangers. On fit des images du dieu en cuivre et en argent.

Alexandre, voyant les esprits préparés, annonça que le dieu rendrait des oracles, et qu'on eût à lui écrire des billets cachetés. Alors, s'enfermant dans le sanctuaire du temple qu'on venait de bâtir, il faisait appeler ceux qui avaient donné des billets, et les leur rendait sans qu'ils parussent avoir été ouverts, mais accompagnés de la réponse du dieu. Ces billets avaient été lus avec tant d'adresse qu'il était impossible de s'apercevoir qu'on eût rompu le cachet. Des espions et des émissaires informaient le prophète de tout ce qu'ils pouvaient apprendre, et ils l'aidaient à rendre ses réponses, qui d'ailleurs étaient toujours obscures ou ambiguës, suivant la prudente coutume des oracles. On apportait des présents pour le dieu et pour le prophète.

Voulant nourrir l'admiration par une nouvelle supercherie, Alexandre annonce un jour qu'Esculape répondrait en personne aux questions qu'on lui ferait : cela s'appelait des réponses de la propre bouche du dieu. On opérait cette fraude par le moyen de quelques artères de grues, qui aboutissaient d'un côté à la tête du dragon postiche, et de l'autre à la bouche d'un homme caché dans une chambre voisine; — à moins pourtant qu'il n'y eût dans son fait quelque magnétisme. — Les réponses se rendaient en prose ou en vers, mais toujours dans un style si vague, qu'elles prédisaient également le revers ou le succès. Ainsi l'empereur Marc-Aurèle, faisant la guerre aux Germains, lui demanda un oracle. On dit même qu'en 174 il fit venir Alexandre à Rome, le regardant comme le dispensateur de l'immortalité. L'oracle sollicité disait qu'il fallait, après les cérémonies prescrites, jeter deux lions vivants dans le Danube, et qu'ainsi l'on aurait l'assurance d'une paix prochaine, précédée d'une victoire éclatante. On exécuta la prescription. Mais les deux lions traversèrent le fleuve à la nage, les barbares les tuèrent, et mirent ensuite l'armée de l'empereur en déroute; à quoi le prophète répliqua qu'il avait annoncé la victoire, mais qu'il n'avait pas désigné le vainqueur.

Une autre fois, un illustre personnage fit demander au dieu quel précepteur il devait donner à son fils; il lui fut répondu : — Pythagore et Homère. L'enfant mourut quelque temps après. — L'oracle annonçait la chose, dit le père, en donnant au pauvre enfant deux précepteurs morts depuis longtemps. S'il eût vécu, on l'eût instruit avec les ouvrages de Pythagore et d'Homère, et l'oracle aurait encore eu raison.

Quelquefois le prophète dédaignait d'ouvrir les billets, lorsqu'il se croyait instruit de la demande par ses agents; il s'exposait à de singulières erreurs. Un jour il donna un remède pour le mal de côté, en réponse à une lettre qui lui demandait quelle était la patrie d'Homère. On ne démasqua point cet imposteur, que l'accueil de Marc-Aurèle avait entouré de vénération. Il avait prédit qu'il mourrait à cent cinquante ans, d'un coup de foudre, comme Esculape : il mourut dans sa soixante-dixième année, d'un ulcère à la jambe, ce qui n'empêcha pas qu'après sa mort il eût, comme un demi-dieu, des statues et des sacrifices.

Alexandre de Tralles, médecin, né à Tralles, dans l'Asie Mineure, au sixième siècle. On dit qu'il était très-savant; ses ouvrages prouvent au moins qu'il était très-crédule. Il conseillait à ses malades les amulettes et les paroles charmées. Il assure, dans sa Médecine pratique[1], que la figure d'Hercule étouffant le lion de la forêt de Némée, gravée sur une pierre et enchâssée dans un anneau, est un excellent remède contre la colique. Il prétend aussi qu'on guérit parfaitement la goutte, la pierre et les fièvres par des philactères et des charmes. Cela montre au moins qu'il ne savait pas les guérir autrement.

[1] Liv. X, ch. 1.

Alexandre III, roi d'Écosse. Il épousa en 1285 Yolette, fille du comte de Dreux. Le soir de la solennité du mariage, on vit entrer à la fin du bal dans la salle où la cour était assemblée un spectre décharné qui se mit à danser, suivi d'une ombre voilée. Les gambades du



spectre troublèrent les assistants; les fêtes furent suspendues, et des habiles déclarèrent que cette apparition annonçait la mort prochaine du roi. En effet, la même année, dans une partie de chasse, Alexandre, montant un cheval mal dressé, fut jeté hors de selle et mourut de la chute [1].

Alexandre VI, élu pape en 1492; pontife qui a été jugé sur un misérable pamphlet laissé par un chanoine laïque, son ennemi [2]. Quelques sots écrivains affirment qu'il avait à ses ordres un démon familier, qui passa ensuite aux ordres de César Borgia.

Alfader, dieu très-important dans la théogonie scandinave. Avant de créer le ciel et la terre, il était prince des géants. Les âmes des bons doivent vivre avec lui dans *le Simle* ou *le Wingolff;* mais les méchants passent aux mains d'Héla, qui les envoie au Niflheim, la région des nuages inférieurs au neuvième monde. L'Edda lui donne divers noms : Nikar (le sourcilleux), Svidrer (l'exterminateur), Svider (l'incendiaire), Oske (celui qui choisit les morts), etc. — Le nom d'Alfader a été donné aussi à Odin.

Alfares, génies scandinaves. Les bons sont appelés *lios* ou lumineux, les méchants *docks* ou noirs.

Alfridarie, espèce de science qui tient de l'astrologie et qui attribue successivement quelque influence sur la vie aux diverses planètes; chacune régnant à son tour un certain nombre d'années. *Voy.* Planètes.

Alfs, demi-lutins en Angleterre et dans le Nord. — *Voy.* Elfes.

Algol. Des astrologues arabes ont donné ce nom au diable.

Aliorumnas, sorcières qui, bannies par Fé-



limer, roi des Goths, avaient dans les déserts contracté des mariages avec les démons et furent mères des Huns, des Avares et des Hongrois.

Alice de Télieux, nonne du monastère de Saint-Pierre de Lyon, qui s'échappa de son couvent au commencement du seizième siècle, en un temps où cette maison avait besoin de réforme, mena mauvaise vie et mourut misérablement, toutefois dans le repentir. Son âme revint après sa mort et se manifesta à la manière de ce qu'on appelle aujourd'hui les esprits frappeurs. Cette histoire a été écrite par Adrien de Montalembert, aumônier de François Ier [1].

Alkalalaï, cris d'allégresse des Kamtschadales; ils le répètent trois fois à la fête des balais, en l'honneur de leurs trois grands dieux, *Filiat-Chout-Chi*, le père; *Touïta*, son fils, et *Gaëtch*, son petit-fils. La fête des balais consiste, chez ces peuples sales, à balayer avec du bouleau le foyer de leurs cabanes.

Aliette. *Voy.* Etteila.

Allan-Kardec. *Voy.* Kardec.

Alleluia, mot hébreu qui signifie louange à Dieu. Les bonnes gens disent encore dans plusieurs provinces qu'on fait pleurer la sainte Vierge lorsqu'on chante alleluia pendant le carême [2].

Il y avait à Chartres une singulière coutume.

[1] Hector de Boëce, in *Annalibus Scot.*
[2] Voyez son histoire, par M. l'abbé Jorry.

[1] *La merveilleuse histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon*, etc., par Adrien de Montalembert, aumônier du roi François Ier. Paris, 1528, petit in-8° gothique. Voyez cette légende résumée dans les *Légendes de l'autre monde.*
[2] Thiers, *Traité des superstitions.*

A l'époque où l'on en cesse le chant, l'Alleluia était personnifié et représenté par une toupie qu'un enfant de chœur jetait au milieu de l'église et poussait dans la sacristie avec un fouet. Cela s'appelait l'*Alleluia fouetté.*

On appelle trèfle de l'Alleluia une plante qui donne, vers le temps de Pâques, une petite fleur blanche étoilée. Elle passe pour un spécifique contre les philtres.

Allix. Voici un de ces traits qui accusent l'ignorance et la légèreté des anciens juges de parlement. — Allix, mathématicien, mécanicien et musicien, vivait à Aix en Provence, vers le milieu du dix-septième siècle; il fit un squelette qui, par un mécanisme caché, jouait de la guitare. Bonnet, dans son *Histoire de la musique*, page 82, rapporte l'histoire tragique de ce pauvre savant. Il mettait au cou de son squelette une guitare accordée à l'unisson d'une autre qu'il tenait lui-même dans ses mains, et plaçait les doigts de l'automate sur le manche; puis, par un temps calme et serein, les fenêtres et la porte étant ouvertes, il s'installait dans un coin de sa chambre et jouait sur sa guitare des passages que le squelette répétait sur la sienne. Il y a lieu de croire que l'instrument résonnait à la manière des harpes éoliennes, et que le mécanisme qui faisait mouvoir les doigts du squelette n'était pour rien dans la production des sons. (Nous citons M. Fétis [1] sans l'approuver, et nous le renvoyons aux automates musiciens de Vaucanson, qui n'étaient pas des harpes éoliennes). — Quoi qu'il en soit, poursuit le biographe, ce concert étrange causa de la rumeur parmi la population superstitieuse de la ville d'Aix; Allix fut accusé de magie, et le parlement fit instruire son procès. Jugé par la chambre de la Tournelle, il ne put faire comprendre que l'effet merveilleux de son automate n'était que la résolution d'un problème mécanique. L'arrêt du Parlement le condamna à être pendu et brûlé en place publique, avec le squelette complice de ses sortiléges; la sentence fut exécutée en 1664. »

Almanach. Nos ancêtres traçaient le cours des lunes pour toute l'année sur un petit morceau de bois carré qu'ils appelaient al-mon-agt (observation de toutes les lunes) : telles sont, selon quelques auteurs, l'origine des almanachs et l'étymologie de leur nom.

D'autres se réclament des Arabes, chez qui al-manack veut dire le mémorial.

Les Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'almanachs. Nous n'avons que douze constellations; ils en ont vingt-huit. Toutefois leurs almanachs ressemblent à ceux de Matthieu Lænsberg par les prédictions et les secrets dont ils sont farcis [2].

[1] *Biographie universelle des musiciens.*

[2] L'almanach de Matthieu Laensberg commença à paraître en 1636. Mais avant lui on avait déjà des annuaires de même nature. Fischer a découvert à Mayence, en 1804, un almanach imprimé pour 1457, tout à fait à la naissance de l'imprimerie.

Bayle raconte l'anecdote suivante, pour faire voir qu'il se rencontre des hasards puérils qui éblouissent les petits esprits et donnent un certain crédit à l'astrologie. Guillaume Marcel, professeur de rhétorique au collége de Lisieux, avait composé en latin l'éloge du maréchal de Gassion, mort d'un coup de mousquet au siége de Lens. Il était près de le réciter en public, quand on représenta au recteur de l'université que le maréchal était mort dans la religion prétendue réformée, et que son oraison funèbre ne pouvait être prononcée dans une université catholique. Le recteur convoqua une assemblée où il fut résolu, à la pluralité des voix, que l'observation était juste. Marcel ne put donc prononcer son panégyrique; et les partisans de l'astrologie triomphèrent en faisant remarquer à tout le monde que, dans l'almanach de Pierre Larrivey pour cette même année 1648, entre autres prédictions, il se trouvait écrit en gros caractères : LATIN PERDU !

Almanach du diable, contenant des prédictions très-curieuses pour les années 1737 et 1738; aux Enfers, in-24. Cette plaisanterie contre les jansénistes était l'ouvrage d'un certain Quesnel, joyeux quincaillier de Dijon, affublé d'un nom que le fameux appelant a tant attristé. Elle est devenue rare, attendu qu'elle fut supprimée pour quelques prédictions trop hardies. Nous ne la citons qu'à cause de son titre. Les jansénistes y répondirent par un lourd et stupide pamphlet dirigé contre les jésuites et supprimé également. Il était intitulé *Almanach de Dieu*, dédié à M. Carré de Montgeron, pour l'année 1738, in-24; au Ciel...

Almoganenses, nom que les Espagnols donnent à certains peuples inconnus qui, par le vol et le chant des oiseaux, par la rencontre des bêtes sauvages et par divers autres moyens, devinaient tout ce qui devait arriver. « Ils conservent avec soin, dit Laurent Valla, des livres qui traitent de cette espèce de science; ils y trouvent des règles pour toutes sortes de pronostics. Leurs devins sont divisés en deux classes : l'une de chefs ou de maîtres, et l'autre de disciples ou d'aspirants. » — On leur attribue aussi l'art d'indiquer non-seulement par où ont passé les chevaux et les autres bêtes de somme égarées, mais encore le chemin qu'auront pris une ou plusieurs personnes; ce qui est très-utile pour la poursuite des voleurs. Les écrivains qui parlent des *Almoganenses* ne disent ni dans quelle province ni dans quel temps ont vécu ces utiles devins.

Almuchefi, miroir merveilleux. *Voy.* BACON.

Almulus (Salomon), auteur d'une explication des songes en hébreu, in-8°. Amsterdam, 1642.

Alocer, puissant démon, grand-duc aux enfers; il se montre vêtu en chevalier, monté sur un cheval énorme; sa figure rappelle les traits



du lion; il a le teint enflammé, les yeux ardents; il parle avec gravité; il enseigne les secrets de l'astronomie et des arts libéraux; il domine trente-six légions.

Alogricus. *Voy.* Alruy.

Alomancie, divination par le sel, dont les procédés sont peu connus. C'est en raison de l'alomancie qu'on suppose qu'une salière renversée est d'un mauvais présage.

Alopécie, sorte de charme par lequel on fascine ceux à qui l'on veut nuire. Quelques auteurs donnent le nom d'alopécie à l'art de nouer l'aiguillette. *Voy.* Ligatures.

Aloros. C'est le nom que les Chaldéens don-



naient à leur premier roi; et, selon leurs traditions, il avait reçu le sceptre de la main de Dieu même en personne.

Alouette. *Voy.* Casso.

Alp. C'est le nom que les Allemands donnent au cauchemar.

Alpes. Les Alpes, les Pyrénées et tous les pays de montagnes ont été chez nous et ailleurs les principaux foyers de magie. *Voy.* Sorciers.

Alphitomancie, divination par le pain d'orge. Cette divination importante est très-ancienne. Nos pères, lorsqu'ils voulaient dans plusieurs accusés reconnaître le coupable et obtenir de lui l'aveu de son crime, faisaient manger à chacun des prévenus un rude morceau de pain d'orge. Celui qui l'avalait sans peine était innocent : le criminel se trahissait par une indigestion [1]. C'est même de cet usage, employé dans les épreuves du jugement de Dieu, qu'est venue l'imprécation populaire : « Je veux, si je vous trompe, que ce morceau de pain m'étrangle! »

Voici comment se pratique cette divination, qui, selon les doctes, n'est d'un effet certain que pour découvrir ce qu'un homme a de caché dans le cœur. On prend de la pure farine d'orge; on la pétrit avec du lait et du sel; on n'y met pas de levain; on enveloppe ce pain compacte dans un papier graissé, on le fait cuire sous la cendre; ensuite on le frotte de feuilles de verveine et on le fait manger à celui par qui on se croit trompé, et qui ne digère pas si la présomption est fondée.

Il y avait près de Lavinium un bois sacré où l'on pratiquait l'alphitomancie. Des prêtres nourrissaient dans une caverne un serpent, selon quelques-uns; un dragon, selon d'autres. A certains jours on envoyait des jeunes filles lui porter à manger; elles avaient les yeux bandés et allaient à la grotte, tenant à la main un gâteau fait par elles avec du miel et de la farine d'orge. « Le diable, dit Delrio, les conduisait leur droit chemin. Celle dont le serpent refusait de manger le gâteau n'était pas sans reproche. »

Alphonse X, roi de Castille et de Léon, surnommé l'astronome et le philosophe, mort en 1284. On lui doit les *Tables Alphonsines*. C'est lui qui disait que, si Dieu l'avait appelé à son conseil au moment de la création, il eût pu lui donner de bons avis. Ce prince extravagant croyait à l'astrologie. Ayant fait tirer l'horoscope de ses enfants, il apprit que le cadet serait plus heureux que l'aîné, et il le nomma son successeur au trône. Mais, malgré la sagesse de cet homme, qui se jugeait capable de donner des conseils au Créateur, l'aîné tua son frère cadet, mit son père dans une étroite prison et s'empara de la couronne; toutes choses que sa science ne lui avait pas révélées.

Alpiel, ange ou démon qui, selon le Talmud, a l'intendance des arbres fruitiers.

[1] Delrio, *Disquisit. magic.*, lib. IV, cap. II, quæst. VII.

Alrinach, démon de l'Occident, que les démonographes font présider aux tempêtes, aux tremblements de terre, aux pluies, à la grêle, etc. C'est souvent lui qui submerge les navires. Lorsqu'il se rend visible, il paraît sous les traits et les habits d'une femme.



Alphonse X.

Alrunes, démons succubes ou sorcières qui furent mères des Huns. Elles prenaient toutes sortes de formes, mais ne pouvaient changer de sexe. Chez les Scandinaves, on appelait alrunes des sortes de fétiches nommés ailleurs Mandragores. *Voy.* ce mot.

Alruy (David), imposteur juif qui, en 1199, se prétendant de la race de David, se vanta d'être le Messie destiné à ramener les Juifs dans Jérusalem. Le roi de Perse le fit mettre en prison; mais on voit dans Benjamin de Tudèle, qui le cite, qu'il s'échappa en se rendant invisible. Il ne daigna se remontrer qu'aux bords de la mer. Là, il étendit son écharpe sur l'eau, planta ses pieds dessus et passa la mer avec une légèreté incroyable, sans que ceux qu'on envoya avec des bateaux à sa poursuite le pussent arrêter. — Cela le mit en vogue comme grand magicien. Mais enfin le scheik Aladin, prince turc, sujet du roi de Perse, fit tant à force d'argent, avec le beau-père de David Alruy ou Alroy, lequel beau-père était peu délicat, que le prétendu Messie fut poignardé dans son lit. « C'est toujours la fin de telles gens, dit Leloyer; et les magiciens juifs n'en ont pas meilleur marché que les autres magiciens, quoi que leur persuadent leurs talmudistes, qu'ils sont obéis de l'esprit malin. Car c'est encore une menterie du Talmud des Juifs, qu'il n'est rien de difficile aux sages, maîtres et savants en leurs lois, que les esprits d'enfer et célestes leur cèdent, et que Dieu même (ô blasphème!) ne leur peut résister[1]... » — Ce magicien est appelé encore dans de vieux récits Alogricus. Il est enterré dans une île mystérieuse de l'Inde[2].

Altangatufun, idole des Kalmouks, qui avait le corps et la tête d'un serpent, avec quatre pieds de lézard. Celui qui porte avec vénération son image est invulnérable dans les combats. Pour en faire l'épreuve, un khan fit suspendre cette idole attachée à un livre, et l'exposa aux coups des plus habiles archers; leurs traits ne purent atteindre le livre, qu'ils percèrent au contraire dès que l'idole en fut détachée. C'est là une légende de Cosaques.

Alveromancie ou **Aleuromancie**. *Voy.* ce mot.

Amadeus, visionnaire qui crut connaître par révélation deux psaumes d'Adam : le premier, composé en transport de joie à la création de la femme; le second, en triste dialogue avec Ève après la chute[3].

Amaimon. *Voy.* Amoymon.

Amalaric, roi d'Espagne, qui épousa la prin-



cesse Clotilde, sœur du roi des Francs Childebert. La pieuse reine, n'approuvant pas les excès

[1] Leloyer, *Discours des spectres*, liv. IV, ch. IV.
[2] Voyez Corbeau. L'histoire d'Alruy est plus étendue dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.
[3] Ces deux psaumes sont imprimés dans le *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti* de Fabricius.

de son mari, tombé dans l'arianisme, le barbare, après d'autres mauvais traitements, lui fit crever les yeux. Clotilde envoya à son frère un mouchoir teint de son sang, et Childebert marcha aussitôt avec une armée contre Amalaric. La justice des hommes fut prévenue par la justice éternelle. Tandis que le bourreau de Clotilde s'avançait au-devant des Francs, il tomba percé d'un trait lancé par une main invisible. Des légendaires ont écrit que cette mort était l'ouvrage du diable ; mais le trait ne venait pas d'en bas [1].

Amalarie (Madeleine), sorcière qui allait au sabbat, et qui, chargée de onze homicides, fut mise à mort à soixante-quinze ans dans la baronnie de la Trimouille, à la fin du seizième siècle [2].

Amane. Le soleil, sans doute. C'était le dieu d'une secte des Parsis, qui l'honoraient par un feu perpétuel.

Amant (Jean d'), médecin empoisonneur qui fut accusé de magie et signalé à l'évêque de Fréjus au treizième siècle. Il avait une médecine empirique au moyen de laquelle il se vantait de pouvoir allonger la vie ou la raccourcir. Nous ignorons ce qu'il advint de lui.

Amarante, fleur que l'on admet parmi les symboles de l'immortalité. Les magiciens attribuent aux couronnes faites d'amarante de grandes propriétés, et surtout la vertu de concilier les faveurs et la gloire à ceux qui les portent.

Amazeroth. Reginald Scott, qui a fait, comme Wierus, un dénombrement des puissances de l'enfer, cite Amazeroth comme un duc, ayant soixante légions sous ses ordres.

Amasis. Hérodote raconte qu'Amasis, roi d'Égypte, eut l'aiguillette nouée, et qu'il fallut employer les plus solennelles imprécations de la magie pour rompre le charme. *Voy.* LIGATURES.

Amazones, nation de femmes guerrières, dont Strabon regarde à tort l'existence comme une fable. François de Torre-Blanca dit [3] qu'elles étaient sorcières ; ce qui est plus hasardé. Elles se brûlaient la mamelle droite pour mieux tirer de l'arc ; et le père Ménestrier croit que la Diane d'Éphèse n'était ornée de tant de mamelles qu'à cause que les Amazones lui consacraient celles qu'elles se retranchaient. On dit que cette république sans hommes habitait la Cappadoce et les bords du Thermodon. Les modernes ont cru retrouver des peuplades d'Amazones en voyant des femmes armées sur les bords du Maragnon, qu'on a nommé pour cela le fleuve des Amazones. Des missionnaires en placent une nation dans les Philippines, et Thévenot une autre dans la Mingrélie. Mais, dit-on, une république de femmes ne subsisterait pas six mois, et ces États merveilleux ne sont que des fictions inventées pour récréer l'imagination. Cependant, un curieux passage nous est fourni par les explorations récentes de M. Texier dans l'Asie Mineure : il a découvert une enceinte de rochers naturels, aplanis par l'art, et sur les parois de laquelle on a sculpté une scène d'une importance majeure dans l'histoire de ces peuples. Elle se compose de soixante figures, dont quelques-unes sont colossales. On y reconnaît l'entrevue de deux rois qui se font mutuellement des présents.

Dans l'un de ces personnages, qui est barbu ainsi que toute sa suite, et dont l'appareil a quelque chose de rude, le voyageur avait d'abord cru distinguer le roi de Paphlagonie ; et dans l'autre, qui est imberbe ainsi que les siens, il voyait le roi de Perse, monté sur un lion et entouré de toute la pompe asiatique. Mais en communiquant ses dessins et ses conjectures aux antiquaires de Smyrne, qu'il a trouvés fort instruits, M. Texier s'est arrêté à l'opinion que cette scène remarquable représentait l'entrevue annuelle des Amazones avec le peuple voisin, qui serait les Leuco-Syriens ; et la ville voisine, où le témoignage des géographes l'avait empêché de reconnaître Tavia, serait Thémiscyre, capitale de ce peuple.

Ambrosius ou **Ambroise,** roi d'Angleterre. — *Voy.* MERLIN.

Amduscias, grand-duc aux enfers. Il a la



forme d'une licorne ; mais lorsqu'il est évoqué, il se montre sous une figure humaine. Il donne des concerts, si on les lui commande ; on entend alors, sans rien voir, le son des trompettes et des autres instruments de musique. Les arbres s'inclinent à sa voix. Il commande vingt-neuf légions.

[1] Lambertini de Cruz-Houen, *Theatrum regium Hispanicum, ad ann.* 510.

[2] Rikius, *Disc. sommaire des sortiléges, vénéfices, idolâtries,* tirés des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou, la présente année 1599, p. 29.

[3] *Epist. delict., sive De magia,* lib. I, cap. VIII.

Ame. Tous les peuples ont reconnu l'immortalité de l'âme. Les hordes les plus barbares ne l'ont jamais été assez pour se rabaisser jusqu'à la brute. La brute n'est attachée qu'à la terre : l'homme seul élève ses regards vers un plus noble séjour. L'insecte est à sa place dans la nature ; l'homme n'est pas à la sienne.

La conscience, le remords, ce désir de pénétrer dans un avenir inconnu, ce respect que nous portons aux tombeaux, cet effroi de l'autre monde, cette croyance aux âmes qui ne se distingue que dans l'homme, tout nous instruirait déjà quand même la révélation ne serait pas là pour repousser nos doutes. Les matérialistes, qui, voulant tout juger par les yeux du corps, nient l'existence de l'âme parce qu'ils ne la voient point, ne voient pas non plus le sommeil ; ils ne voient pas le vent ; ils ne comprennent pas la lumière, ni l'électricité, ni cent mille autres faits que pourtant ils ne peuvent nier.

On a cherché de tout temps à définir ce que c'est que l'âme, ce rayon, ce souffle de la Divinité. Selon les uns, c'est la conscience, c'est l'esprit ; selon d'autres, c'est cet espoir d'une autre vie qui palpite dans le cœur de tous les hommes. C'est, dit Léon l'Hébreu, le cerveau avec ses deux puissances, le sentiment et le mouvement volontaire. C'est une flamme, a dit un autre. Dicéarque affirme que l'âme est une harmonie et une concordance des quatre éléments.

Quelques-uns sont allés loin, et ont voulu connaître la figure de l'âme. Un savant a même prétendu, d'après les dires d'un revenant, qu'elle ressemblait à un vase sphérique de verre poli, qui a des yeux de tous les côtés [1].

L'âme, a-t-on dit encore, est comme une vapeur légère et transparente qui conserve la figure humaine. Un docteur talmudique, vivant dans un ermitage avec son fils et quelques amis, vit un jour l'âme d'un de ses compagnons qui se détachait tellement de son corps, qu'elle lui faisait déjà ombre à la tête. Il comprit que son ami allait mourir, et fit tant par ses prières, qu'il obtint que cette pauvre âme rentrât dans le corps qu'elle abandonnait. « Je crois de cette bourde ce qu'il faut en croire, dit Leloyer [2], comme de toutes les autres bourdes et baveries des rabbins. »

Les Juifs se persuadent, au rapport du Hollandais Hoornbeeck, que les âmes ont toutes été créées ensemble, et par paires d'une âme d'homme et d'une âme de femme ; de sorte que les mariages sont heureux et accompagnés de douceur et de paix, lorsqu'on se marie avec l'âme à laquelle on a été accouplé dès le commencement ; mais ils sont malheureux dans le cas contraire. On a à lutter contre ce malheur, ajoute-t-il, jusqu'à ce qu'on puisse être uni, par un second mariage, à l'âme dont on a été fait le pair dans la création ; et cette rencontre est rare.

Philon, Juif qui a écrit aussi sur l'âme, pense que, comme il y a de bons et de mauvais anges, il y a aussi de bonnes et de mauvaises âmes, et que les âmes qui descendent dans les corps y apportent leurs qualités bonnes ou mauvaises. Toutes les innovations des hérétiques et des philosophes, et toutes les doctrines qui n'ont pas leur base dans les enseignements de l'Église, brillent par de semblables absurdités.

Les musulmans disent que les âmes demeurent jusqu'au jour du jugement dans le tombeau, auprès du corps qu'elles ont animé. Les païens croyaient que les âmes, séparées de leurs corps grossiers et terrestres, conservaient après la mort une forme plus subtile et plus déliée de la figure du corps qu'elles quittaient, mais plus grande et plus majestueuse ; que ces formes étaient lumineuses et de la nature des astres ; que les âmes gardaient de l'inclination pour les choses qu'elles avaient aimées pendant leur vie, et que souvent elles se montraient autour de leurs tombeaux. Quand l'âme de Patrocle se leva devant Achille, elle avait sa voix, sa taille, ses yeux, ses habits, du moins en apparence, mais non pas son corps palpable.



Origène trouve que ces idées ont une source respectable, et que les âmes doivent avoir en effet une consistance, mais subtile ; il se fonde sur ce qui est dit dans l'évangile de Lazare et du mauvais riche, qui ont tous deux des formes, puisqu'ils se parlent et se voient, et que le mauvais riche demande une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. Saint Irénée, qui est de l'avis d'Origène, conclut du même exemple que les âmes se souviennent après la mort de ce qu'elles ont fait en cette vie.

Dans la harangue que fit Titus à ses soldats pour les engager à monter à l'assaut de la tour Antonia, au siége de Jérusalem, on remarque une opinion qui est à peu près celle des Scandinaves. Vous savez, leur dit-il, que les âmes de

[1] Voyez Gontran, dont l'âme avait l'apparence d'une belette.

[2] Leloyer, *Dict. et hist. des spectres*, liv. IV, ch. I.

ceux qui meurent à la guerre s'élèvent jusqu'aux astres, et sont reçues dans les régions supérieures, d'où elles apparaissent comme de bons génies ; tandis que ceux qui meurent dans leur lit, quoique ayant vécu dans la justice, sont plongés sous terre dans l'oubli et les ténèbres [1].

Il y a parmi les Siamois une secte qui croit que les âmes vont et viennent où elles veulent après la mort ; que celles des hommes qui ont bien vécu acquièrent une nouvelle force, une vigueur extraordinaire, et qu'elles poursuivent, attaquent et maltraitent celles des méchants partout où elles les rencontrent. Platon dit, dans le neuvième livre de ses Lois, que les âmes de ceux qui ont péri de mort violente poursuivent avec fureur, dans l'autre monde, les âmes de leurs meurtriers. Cette croyance s'est reproduite souvent et n'est pas éteinte partout.

Les anciens pensaient que toutes les âmes pouvaient revenir après la mort, excepté les âmes des noyés. Servius en dit la raison : c'est que l'âme, dans leur opinion, n'était autre chose qu'un feu, qui s'éteignait dans l'eau ; comme si le matériel pouvait détruire le spirituel.

On sait que la mort est la séparation de l'âme d'avec le corps. C'est une opinion de tous les temps et de tous les peuples que les âmes en quittant ce monde passent dans un autre, meilleur ou plus mauvais, selon leurs œuvres. Les anciens donnaient au batelier Caron la charge de conduire les âmes au séjour des ombres. On trouve une tradition analogue à cette croyance chez les vieux Bretons. Ces peuples plaçaient le séjour des âmes dans une île qui doit se trouver entre l'Angleterre et l'Islande. Les bateliers et pêcheurs, dit Tzetzès, ne payaient aucun tribut, parce qu'ils étaient chargés de la corvée de passer les âmes ; et voici comment cela se faisait : — Vers minuit, ils entendaient frapper à leur porte ; ils suivaient sans voir personne jusqu'au rivage ; là ils trouvaient des navires qui leur semblaient vides, mais qui étaient chargés d'âmes ; ils les conduisaient à l'île des Ombres, où ils ne voyaient rien encore ; mais ils entendaient les âmes anciennes qui venaient recevoir et complimenter les nouvelles débarquées ; elles se nommaient par leurs noms, reconnaissaient leurs parents, etc. Les pêcheurs, d'abord étonnés, s'accoutumaient à ces merveilles et reprenaient leur chemin. — Ces transports d'âmes, qui pouvaient bien cacher une sorte de contrebande, n'ont plus lieu depuis que le Christianisme est venu apporter la vraie lumière.

On a vu parfois, s'il faut recevoir tous les récits des chroniqueurs, des âmes errer par troupes. Dans le onzième siècle, on vit passer près de la ville de Narni une multitude infinie de gens vêtus de blanc, qui s'avançaient du côté de l'Orient. Cette troupe défila depuis le matin jusqu'à trois heures après midi. Mais sur le soir elle diminua considérablement. Tous les bourgeois montèrent sur les murailles, craignant que ce ne fussent des troupes ennemies ; ils les virent passer avec une extrême surprise. Un citadin, plus résolu que les autres, sortit de la ville ; remarquant dans la foule mystérieuse un homme de sa connaissance, il l'appela par son nom et lui demanda ce que voulait dire cette multitude de pèlerins. L'homme blanc lui répondit : « Nous sommes des âmes qui, n'ayant point expié tous nos péchés et n'étant pas encore assez pures, allons ainsi dans les lieux saints, en esprit de pénitence ; nous venons de visiter le tombeau de saint Martin, et nous allons à Notre-Dame de Farfe [1]. »

Le bourgeois de Narni fut tellement effrayé de cette vision, qu'il en demeura malade pendant un an. Toute la ville de Narni, disent de sérieuses relations, fut témoin de cette procession merveilleuse, qui se fit en plein jour.

N'oublions pas, à propos du sujet qui nous occupe, une croyance très-répandue en Allemagne : c'est qu'on peut vendre son âme au diable. Dans tous les pactes faits avec l'esprit des ténèbres, celui qui s'engage vend son âme. Les Allemands ajoutent même qu'après cet horrible marché le vendeur n'a plus d'ombre. On conte à ce propos l'histoire d'un étudiant qui fit pacte avec le diable pour devenir l'époux d'une jeune dame dont il ne pouvait obtenir la main. Il y réussit en vertu du pacte. Mais au moment de la célébration du mariage, un rayon de soleil frappa les deux époux qu'on allait unir ; on s'aperçut avec effroi que le jeune homme n'avait pas d'ombre : on reconnut qu'il avait vendu son âme, et tout fut rompu.

Généralement les insensés qui vendent leur âme font leurs conditions, et s'arrangent pour vivre un certain nombre d'années après le pacte. Mais si on vend sans fixer de terme, le diable, qui est pressé de jouir, n'est pas toujours délicat ; et voici un trait qui mérite attention :

Trois ivrognes s'entretenaient, en buvant, de l'immortalité de l'âme et des peines de l'enfer. L'un d'eux commença à s'en moquer, et dit là-dessus des stupidités dignes de la circonstance. C'était dans un cabaret de village. Cependant survient un homme de haute stature, vêtu gravement, qui s'assied près des buveurs et leur demande de quoi ils rient. Le plaisant villageois le met au fait, ajoutant qu'il fait si peu de cas de son âme, qu'il est prêt à la vendre au plus offrant et à bon marché, et qu'ils en boiront l'argent. « Et combien me la veux-tu vendre ? » dit le nouveau venu. Sans marchander, ils con-

[1] Josèphe, *De bello jud.*, liv. VI, cap. I, cité par D. Calmet, première partie du *Traité des apparitions*, ch. XVI.

[1] *De cura pro mortuis*, cité par D. Calmet, première partie, ch. XIV.

viennent du prix; l'acheteur en compte l'argent, et ils le boivent. C'était joie jusque-là. Mais, la nuit venant, l'acheteur dit: « Il est temps, je pense, que chacun se retire chez soi; celui qui a acheté un cheval a le droit de l'emmener. Vous permettrez donc que je prenne ce qui est à moi. » Or, ce disant, il empoigne son vendeur tout tremblant, et l'emmène où il n'avait pas cru aller si vite; de telle sorte que jamais plus le pays n'en ouït nouvelles[1]. *Voy.* MORT.

Ame damnée. On donne ce nom, à Constantinople, à l'alcyon voyageur, qui est très-commun dans ce pays. Quelque rapide que soit son vol, il n'est jamais accompagné d'aucun bruit. On ne le voit jamais se poser, ni chercher, ni prendre sa nourriture. Il a le dos noir, le ventre blanc. Il plane toute la journée sur le Bosphore, et ne s'en écarte rarement que pour y revenir avec précipitation.

Ame des bêtes. Dans un petit ouvrage très-spirituel sur l'*âme des bêtes*, un père jésuite a ingénieusement développé cette singulière idée de quelques philosophes anciens, que les bêtes étaient animées par les démons les moins coupables, qui faisaient ainsi leur expiation. *Voy.* ALBIGÉOIS.

Ame du monde. « La force, sans cesse changeante, du sein de laquelle s'épanchent et se précipitent sur nous tant de merveilles, c'est l'*âme du monde*, » nous dit Cornélius Agrippa, le grand héritier de l'Ecole d'Alexandrie, et cette âme féconde toute chose, tout être que la nature enfante ou que façonne l'art! Elle le féconde *en y infusant* ses propriétés célestes. Arrangées *selon*



Les trois ivrognes.

la formule que la science enseigne, ces choses reçoivent le don de nous communiquer leurs vertus. Il suffit alors *de les porter sur soi* pour qu'elles opèrent *sur le corps et sur l'âme.* Tout aussitôt vous les sentez produire en vous la maladie ou la santé, l'audace ou la peur, la tristesse ou la joie, et nous devenons par elles tantôt un objet de faveur et d'amour, tantôt un objet de haine, d'horreur et d'abomination[2]. « Ainsi, ajoute M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, que nous transcrivons ici[3], l'âme du monde, la grande force universelle et fluidique, devient sous nos doigts l'âme des talismans et des charmes du magnétisme ou de la sorcellerie! Quel autre trait nous peindra plus au vif sa nature!... »

Amenon. Les Chaldéens comptaient ce héros parmi leurs rois. Ils disaient qu'il a régné douze sares. Or, s'il faut en croire les doctes, le sare est de trois mille six ans. Ce qui ferait un règne assez long.

Améthyste, pierre précieuse d'un violet foncé, autrefois la neuvième en ordre sur le pectoral du grand prêtre des Juifs. Une vieille opinion populaire lui attribue la vertu de garantir de l'ivresse.

Amiante, espèce de pierre incombustible, que Pline et les démonographes disent excellente contre les charmes de la magie[1].

Amilcar, général carthaginois. Assiégeant Syracuse, il crut entendre, pendant son sommeil, une voix qui l'assurait qu'il souperait le lende-

[1] Il se publie en ce moment (1862) à Genève un journal dont voici le titre : « *Journal de l'âme*, s'occupant essentiellement des phénomènes d'intuition ou de sentiment, et en particulier de ceux relatifs à la prière, aux songes, à la contemplation, à l'extase, aux visions, à la lucidité magnétique, à l'instinct des animaux, aux phénomènes des tables, à ceux du crayon, etc. » Les protestants commencent donc à croire au delà de leur Bible?

[2] *De philosophia occulta*, Cornelius Agrippa, p. 65, 239, etc.

[3] *La magie au dix-neuvième siècle*, p. 210, 211.

[1] Delancre, *De l'inconstance*, etc., liv. IV, disc. III.

main dans la ville. En conséquence, il fit donner l'assaut de bon matin, espérant enlever Syracuse et y souper, comme le lui promettait son rêve. Il fut pris par les assiégés et y soupa en effet, non pas en vainqueur, ainsi qu'il s'y était attendu, mais en captif, ce qui n'empêcha pas le songe d'avoir prédit juste[1].

Hérodote conte encore qu'Amilcar, vaincu par Gélon, disparut vers la fin de la bataille, et qu'on ne le retrouva plus, si bien que les Carthaginois le mirent au rang de leurs dieux et lui offrirent des sacrifices.

Ammon. *Voy.* Jupiter-Ammon.

Amniomancie, divination sur la coiffe ou membrane qui enveloppe quelquefois la tête des enfants naissants, ainsi nommée de cette coiffe que les médecins appelaient en grec amnios. Les sages-femmes prédisaient le sort futur du nouveau-né par l'inspection de cette coiffe; elle annonçait d'heureuses destinées si elle était rouge, et des malheurs si elle présentait une couleur plombée. *Voy.* Coiffe.

Amon, ou **Aamon**, grand et puissant marquis de l'empire infernal. Il a la figure d'un loup, avec une queue de serpent; il vomit de la flamme; lorsqu'il prend la forme humaine, il n'a de l'homme que le corps; sa tête ressemble à celle d'un hibou et son bec laisse voir des dents ca-



nines très-effilées. C'est le plus solide des princes des démons. Il sait le passé et l'avenir, et réconcilie, quand il le veut, les amis brouillés. Il commande à quarante légions.

Les Égyptiens voyaient dans Amon ou Amoun leur Dieu suprême; ils le représentaient avec la peau bleue, sous une forme assez humaine.

Amour. Parmi les croyances superstitieuses qui se rattachent innocemment à l'amour, nous citerons celle-ci, qu'un homme est généralement aimé quand ses cheveux frisent naturellement. A Roscoff, en Bretagne, les femmes, après la messe, balayent la poussière de la chapelle de la Sainte-Union, la soufflent du côté par lequel leurs époux ou leurs fiancés doivent revenir, et se flattent, au moyen de cet inoffensif sortilége, de fixer le cœur de celui qu'elles aiment[1]. Dans d'autres pays, on croit stupidement se faire aimer en attachant à son cou certains mots séparés par des croix. *Voy.* Philtres. *Voy.* aussi Rhombus.



Il y a eu des amants entraînés par leurs passions qui se sont donnés au démon pour être heureux. On conte qu'un valet vendit son âme au diable à condition qu'il deviendrait l'époux de la fille de son maître; ce qui le rendit le plus infortuné des hommes[2].

On attribue aussi à l'inspiration des démons certaines amours monstrueuses, comme la passion de Pygmalion pour sa statue. Un jeune homme devint pareillement éperdu pour la Vénus de Praxitèle; un Athénien se tua de désespoir aux pieds de la statue de la Fortune, qu'il trouvait insensible. Ces traits ne sont que des folies déplorables, pour ne pas dire plus.

Amoymon, ou **Amaimon**, l'un des quatre rois de l'enfer, dont il gouverne la partie orientale. On l'évoque le matin, de neuf heures à midi, et le soir de trois à six heures. Asmodée est son lieutenant et le premier prince de ses États[3].

Amphiaraüs, devin de l'antiquité, qui se cacha pour ne pas aller à la guerre de Thèbes, parce qu'il avait prévu qu'il y mourrait; ce qui eut lieu lorsqu'on l'eut découvert et forcé à s'y rendre. Mais on ajoute qu'il ressuscita. On lui éleva un temple dans l'Attique, près d'une fontaine sacrée par laquelle il s'était glissé en revenant des enfers.

Il guérissait les malades en leur indiquant des remèdes dans des songes, comme font de nos jours ceux qui pratiquent le somnambulisme magnétique. Il rendait aussi par ce moyen des oracles, moyennant argent. Après les sacrifices, le consultant s'endormait sur une peau de mouton, et il lui venait un rêve qu'on savait toujours interpréter après l'événement. On lui attribue des prophéties écrites en vers, qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Il inventa la pyromancie. *Voy.* ce mot.

Amphiloque, devin qui, après sa mort, rendit des oracles en Cilicie.

Amphion. Pausanias, Wierus et beaucoup

[1] Valère-Maxime.

[1] *Voyage de M. Cambry dans le Finistère*, t. I.

[2] Voyez à ce propos, dans les *Légendes infernales* : Un pacte à Césarée.

[3] Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

d'autres mettent Amphion au rang des habiles magiciens, parce qu'il rebâtit les murs de Thèbes au son de sa lyre.

Amphisbène, serpent auquel on attribue deux têtes aux deux extrémités, par lesquelles il mord également. Le docteur Brown a combattu cette erreur, que Pline avait adoptée. « On ne nie point, dit Brown [1], qu'il n'y ait eu quelques serpents à deux têtes, dont chacune était à l'extrémité opposée. Nous trouvons dans Aldrovandi un lézard de cette même forme, et tel était peut-être l'amphisbène dont Cassien du Puy montra la figure au savant Faber. Cela arrive quelquefois aux animaux qui font plusieurs petits à la fois, et surtout aux serpents, dont les œufs étant attachés les uns aux autres, peuvent s'unir sous diverses formes et s'éclore de la sorte. Mais ce sont là des productions monstrueuses, contraires à cette loi suivant laquelle toute créature engendre son semblable, et qui sont marquées comme irrégulières dans le cours général de la nature. Nous douterons donc que l'amphisbène soit une race de serpents à deux têtes, jusqu'à ce que le fait soit confirmé. »

Amrita. Breuvage de l'immortalité chez les Hindous. Leurs dieux ont été mortels pendant dix mille ans, à la suite desquels ils ont trouvé le moyen de faire l'amrita, ce qui les a placés hors des atteintes de la mort.

Amschaspands. Génies du premier ordre chez les Persans. Ils sont au nombre de six, et ont pour chef Ormusd ou Ormouzd. Ils président avec lui aux sept planètes.

Amulette, préservatif. On appelle ainsi certains remèdes superstitieux que l'on porte sur soi ou que l'on s'attache au cou pour se préserver de quelque maladie ou de quelque danger. Les Grecs les nommaient phylactères, les Orientaux, talismans. C'étaient des images capricieuses (un scarabée chez les Égyptiens), des morceaux de parchemin, de cuivre, d'étain, d'argent, ou encore des pierres particulières où l'on avait tracé certains caractères ou certains hiéroglyphes.

Comme cette superstition est née d'un attachement excessif à la vie et d'une crainte puérile de tout ce qui peut nuire, le Christianisme n'est venu à bout de la détruire que chez les fidèles [2]. Dès les premiers siècles de l'Église, les Pères et les conciles défendirent ces pratiques du paganisme. Ils représentèrent les amulettes comme un reste idolâtre de la confiance qu'on avait aux prétendus génies gouverneurs du monde. Le curé Thiers [3] a rapporté un grand nombre de passages des Pères à ce sujet, et les canons de plusieurs conciles.

Les lois humaines condamnèrent aussi l'usage des amulettes. L'empereur Constance défendit d'employer les amulettes et les charmes à la guérison des maladies. Cette loi, rapportée par Ammien Marcellin, fut exécutée si sévèrement, que Valentinien fit punir de mort une vieille femme qui ôtait la fièvre avec des paroles charmées, et qu'il fit couper la tête à un jeune homme qui touchait un certain morceau de marbre en prononçant sept lettres de l'alphabet pour guérir le mal d'estomac.

Mais comme il fallait des préservatifs aux esprits fourvoyés, qui sont toujours le plus grand nombre, on trouva moyen d'éluder la loi. On fit des amulettes avec des morceaux de papier chargés de versets de l'Écriture sainte. Les lois se montrèrent moins rigides contre cette coutume, et on laissa aux prêtres le soin d'en modérer les abus.

Les Grecs modernes, lorsqu'ils sont malades, écrivent le nom de leur infirmité sur un papier triangulaire qu'ils attachent à la porte de leur chambre. Ils ont grande foi à cette amulette.

Quelques personnes portent sur elles le commencement de l'Évangile de saint Jean comme un préservatif contre le tonnerre; et, ce qui est assez particulier, c'est que les Turcs ont confiance à cette même amulette, si l'on en croit Pierre Leloyer.

Une autre question est de savoir si c'est une superstition de porter sur soi les reliques des saints, une croix, une image, une chose bénite par les prières de l'Église, un *Agnus Dei*, etc., et si l'on doit mettre ces choses au rang des amulettes, comme le prétendent les protestants. — Nous reconnaissons que si l'on attribue à ces choses la vertu surnaturelle de préserver d'accidents, de mort subite, de mort dans l'état de péché, etc., c'est une superstition. Elle n'est pas du même genre que celle des amulettes, dont le prétendu pouvoir ne peut pas se rapporter à Dieu; mais c'est ce que les théologiens appellent une vaine observance, parce que l'on attribue à des choses saintes et respectables un pouvoir que Dieu n'y a point attaché. Un chrétien bien instruit ne les envisage point ainsi; il sait que les saints ne peuvent nous secourir que par leurs prières et par leur intercession auprès de Dieu. C'est pour cela que l'Église a décidé qu'il est utile et louable de les honorer et de les invoquer. Or c'est un signe d'invocation et de respect à leur égard de porter sur soi leur image ou leurs reliques; de même que c'est une marque d'affection et de respect pour une personne que de garder son portrait ou quelque chose qui lui ait appartenu. Ce n'est donc ni une vaine observance ni une folle confiance d'espérer qu'en considération de l'affection et du respect que nous témoignons à un saint, il intercédera et priera pour nous. Il en est de même des croix et des *Agnus Dei* [1].

[1] *Essai sur les erreurs*, liv. III, ch. XV.
[2] Bergier, *Dictionnaire théologique*.
[3] *Traité des superstitions*, liv. V, ch. I.

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique*.

On lit dans Thyræus [1] qu'en 1568, dans le duché de Juliers, le prince d'Orange condamna un prisonnier espagnol à mourir; que ses soldats l'attachèrent à un arbre et s'efforcèrent de le tuer à coups d'arquebuse; mais que leurs balles ne l'atteignirent point. On le déshabilla pour s'assurer s'il n'avait pas sur la peau une armure qui arrêtât le coup; on trouva une amulette portant la figure d'un agneau: on la lui ôta, et le premier coup de fusil l'étendit roide mort.

On voit dans la vieille chronique de don Ursino que quand sa mère l'envoya, tout petit enfant qu'il était, à Saint-Jacques de Compostelle, elle lui mit au cou une amulette que son époux avait arrachée à un chevalier maure. La vertu de cette amulette était d'adoucir la fureur des bêtes cruelles. En traversant une forêt, une ourse enleva le petit prince des mains de sa nourrice et l'emporta dans sa caverne. Mais, loin de lui faire aucun mal, elle l'éleva avec tendresse; il devint par la suite très-fameux sous le nom de don Ursino, qu'il devait à l'ourse, sa nourrice sauvage, et il fut reconnu par son père, à qui la légende dit qu'il succéda sur le trône de Navarre.

Les nègres croient beaucoup à la puissance des amulettes. Les bas Bretons leur attribuent le pouvoir de repousser le démon. Dans le Finistère, quand on porte un enfant au baptême, on lui met au cou un morceau de pain noir, pour éloigner les sorts et les maléfices que les vieilles sorcières pourraient jeter sur lui [2]. *Voy.* Alès.

Amy, grand président aux enfers, et l'un des princes de la monarchie infernale. Il paraît là-bas environné de flammes, mais il affecte sur la terre des traits humains. Il enseigne les secrets de l'astrologie et des arts libéraux; il donne de bons domestiques; il découvre à ses amis les trésors gardés par les démons; il est préfet de trente-six légions. Des anges déchus et des puissances sont sous ses ordres. Il espère qu'après deux cent mille ans il retournera dans le ciel pour y occuper le septième trône; ce qui n'est pas croyable, dit Wierus [1].

Amyraut (Moïse), théologien protestant, né dans l'Anjou en 1596, mort en 1664. On lui doit un *Traité des songes*, aujourd'hui peu recherché.

Anabaptistes, secte née de Luther, qui rebaptisait; ce que signifie son nom. *Voy.* Jean de Leyde et Munger.

Anagramme. Il y eut des gens, surtout dans les quinzième et seizième siècles, qui prétendaient trouver des sens cachés dans les mots qu'ils décomposaient, et une divination dans les anagrammes. On cite comme une des plus curieuses celle que l'on fit sur le meurtrier de Henri III, *Frère dit Jacques Clément,* où l'on trouve : *C'est l'enfer qui m'a créé.* — Deux religieux en dispute, le père *Proust* et le père *d'Orléans*, faisaient des anagrammes; le père Proust trouva dans le nom de son confrère : *l'Asne d'or,* et le père d'Orléans découvrit dans celui du père Proust : *Pur sot.*

Un nommé *André Pujon*, de la haute Auvergne, passant par Lyon pour se rendre à Paris, rêva la nuit que l'anagramme de son nom était : *pendu à Riom.* En effet, on ajoute que le lendemain il s'éleva une querelle entre lui et un homme de son auberge, qu'il tua son adversaire, et qu'il fut pendu huit jours après sur la place publique de Riom. — C'est un vieux conte renouvelé. On voit dans Delancre [2] que le pendu s'appelait Jean de Pruom, dont l'anagramme est la même.

J.-B. Roûsseau, qui ne voulait pas reconnaître son père, parce que ce n'était qu'un humble cordonnier, avait pris le nom de Verniettes, dont l'anagramme fut faite; on y trouva : *Tu te renies.* On fit de Pierre de Ronsard *rose de Pindare*, — L'anagramme de monde est *démon;* l'anagramme d'Amiens, *en amis;* celle de Lamartine, *mal t'en ira;* celle de révolution française, *un Corse te finira;* en 1848, on a trouvé insolemment dans ces trois noms : A. Thiers, Odilon Barrot, Chambolle, *trois Aliboron de la Chambre.*

On donna le nom de cabale à la ligue des favoris de Charles II d'Angleterre, qui étaient Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington, Lauderdale, parce que les initiales des noms de ces cinq ministres formaient le mot *cabal.*

On voulut présenter comme une prophétie cette anagramme de *Louis quatorzième, roi de France et de Navarre :* «Va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister... »

Parfois les anagrammes donnent pourtant un sens qui étonne. Qu'est-ce que la vérité? *Quid est veritas?* demande Pilate à l'Homme-Dieu; et il se lève sans attendre la réponse. Mais elle est dans la question, dont l'anagramme donne exactement : *Est vir qui adest,* c'est celui qui est devant vous.

[1] *Disp. de dæmoniac.,* pars III, cap. XLV.

[2] On lit dans les observations de Thomas Campbell sur Alger : « Il y a dans l'Algérie quelques Maures et quelques Juifs qui se prétendent docteurs, et des femmes qui se disent accoucheuses. Mais les médecins et les chirurgiens du pays ne savent pas un mot d'anatomie; ils ignorent jusqu'au nom des drogues qu'ils prennent à tort et à travers. En chirurgie, ils ne savent pas même manier la lancette. En médecine, ils viennent au secours d'une colique, de la pierre et de la pleurésie, par l'application d'un fer rouge sur la partie souffrante : ce traitement force souvent le patient à crier qu'il est guéri, afin qu'on cesse le remède. Ils saignent avec un rasoir, et arrêtent les hémorrhagies avec de la poix! Le docteur Abernethy, dans une leçon sur le goître, disait qu'il ne savait comment guérir cette maladie, et que peut-être la meilleure ordonnance serait de siffler. Il est possible, en vérité, que les amulettes données aux Algériens par leurs marabouts soient les remèdes les plus innocents de leur pharmacie. »

[1] In *Pseudomon. dæmonum.*

[2] *L'incrédulité et mécréance,* etc., traité V.

Les Juifs cabalistes ont fait des anagrammes la troisième partie de leur cabale : leur but est de trouver dans la transposition des lettres ou des mots des sens cachés ou mystérieux. *Voy.* ONOMANCIE.

Anamelech, ou **Anamalech**, démon obscur, porteur de mauvaises nouvelles. Il était adoré à Sepharvaïm, ville des Assyriens. Il s'est montré sous la figure d'une caille. Son nom signifie, à ce qu'on dit, *bon roi;* et des doctes assurent que ce démon est la lune, et Adramelech le soleil. Il joue un rôle dans le poëme où Gessner a chanté la mort d'Abel.

Anancitide. *Voy.* AGLAOPHOTIS.

Anania ou **Anagni** (Jean d'), jurisconsulte du quinzième siècle, à qui on doit quatre livres *De la nature des démons* [1], et un traité *De la magie et des maléfices* [2]. Ces ouvrages sont peu connus. Anania mourut en Italie en 1458.

Ananisapta. Les cabalistes disent que ce mot, écrit sur un parchemin vierge, est un talisman très-efficace contre les maladies. Les lettres qui le composent sont, à leur avis, les initiales des mots qui forment la prière suivante : *Antidotum Nazareni Auferat Necem Intoxicationis, Sanctificet Alimenta Poculaque Trinitas Alma.*

Anansié. C'est le nom de l'araignée gigantesque et toute-puissante à qui les nègres de la Côte-d'Or attribuent la création de l'homme. *Voy.* ARAIGNÉE.

Anarazel, l'un des démons chargés de la



garde des trésors souterrains, qu'ils transportent d'un lieu à un autre pour les dérober aux recherches des hommes. Anarazel, avec ses compagnons Gaziel et Fécor, ébranle les fondements des maisons, excite les tempêtes, sonne les cloches à minuit, fait paraître les spectres et inspire les terreurs nocturnes.

Anathème. Ce mot, tiré du grec, signifie *exposé, signalé, dévoué.* On donnait chez les païens le nom d'anathèmes aux filets qu'un pêcheur déposait sur l'autel des nymphes de la mer, au miroir que Laïs consacra à Vénus, aux offrandes de coupes, de vêtements, d'instruments et de figures diverses. On l'appliqua ensuite aux objets odieux que l'on exposait dans un autre sens, comme la tête ou les dépouilles d'un coupable; et l'on appela anathème la victime vouée aux dieux infernaux. Chez les Juifs l'anathème a été généralement pris ainsi en mauvaise part; chez les chrétiens c'est la malédiction ou l'être maudit. L'homme frappé d'anathème est retranché de la communion des fidèles.

Il y a beaucoup d'exemples qui prouvent les effets de l'anathème; et comment expliquer ce fait constant, que peu d'excommuniés ont prospéré? — *Voy.* EXCOMMUNICATION.

Les magiciens et les devins emploient une sorte d'anathème pour découvrir les voleurs et les maléfices : voici cette superstition. Nous prévenons ceux que les détails pourraient scandaliser qu'ils sont extraits des grimoires. — On prend de l'eau limpide, on rassemble autant de petites pierres qu'il y a de personnes soupçonnées, on les fait bouillir dans cette eau, on les enterre sous le seuil de la porte par où doit passer le voleur ou la sorcière, en y joignant une lame d'étain sur laquelle sont écrits ces mots : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* On a eu soin de donner à chaque pierre le nom de l'une des personnes qu'on a lieu de soupçonner. — On ôte le tout de dessus le seuil de la porte au lever du soleil; si la pierre qui représente le coupable est brûlante, c'est déjà un indice. Mais, comme le diable est sournois, il ne faut pas s'en contenter; on récite donc les sept psaumes de la pénitence avec les litanies des saints; on prononce ensuite les prières de l'exorcisme contre le voleur ou la sorcière; on écrit son nom dans un cercle, on plante sur ce nom un clou d'airain de forme triangulaire, qu'il faut enfoncer avec un marteau dont le manche soit de bois de cyprès, et on dit quelques paroles prescrites à cet effet. Alors le voleur se trahit par un grand cri.

S'il s'agit d'une sorcière, et qu'on veuille seulement ôter le maléfice pour le rejeter sur celle qui l'a fait, on prend, le samedi, avant le lever du soleil, une branche de coudrier d'une année, et on dit l'oraison suivante : « Je te coupe, ra» meau de cette année, au nom de celui que je » veux blesser comme je te blesse. » On met la branche sur la table, en répétant trois fois une certaine prière [1] qui se termine par ces mots :

[1] *De natura dæmonum*, lib. IV, in-12; Neapoli, 1562.
[2] *De magia et maleficiis*, in-4°; Lugduni, 1669.

[1] On ajoute aux paroles saintes du signe de la croix : *Droch, Mirroch, Esenaroth, Belubaroch, Assmaaroth*, qu'on entremêle de signes de croix.....

Que le sorcier ou la sorcière soit anathème, et nous saufs!...

Anatolius, philosophe platonicien, maître de Jamblique, et auteur d'un traité *Des sympathies et des antipathies*, dont Fabricius a conservé quelques fragments dans sa Bibliothèque grecque.

Anaxilas, philosophe pythagoricien qui vivait sous Auguste. On l'accusa de magie, parce qu'il faisait de mauvaises expériences de physique, et Auguste le bannit. Il fut l'inventeur du *flambeau infernal*, qui consiste à brûler du soufre dans un lieu privé de lumière, ce qui rend les assistants fort laids.

Andaine, fée suzeraine ou reine, qui chassait avec sa suite dans les bois du château de Rasnes, et qui en épousa le seigneur [1].

Anderson (Alexandre). *Voy.* VAMPIRES, à la fin de l'article.

Andrade, médecin qui eut des révélations en 853. Elles sont peu curieuses; cependant Duchesne les a recueillies dans sa collection des historiens français [2].

Andras, grand marquis aux enfers. On le voit avec le corps d'un ange, la tête d'un chat-huant,



à cheval sur un loup noir et portant à la main un sabre pointu. Il apprend à ceux qu'il favorise à tuer leurs ennemis, maîtres et serviteurs; c'est lui qui élève les discordes et les querelles; il commande trente légions.

André (Tobie), auteur d'un livre *Sur le pouvoir des mauvais anges*, rare et peu recherché [3]. Dix-septième siècle.

Andreæ (Jean-Valentin), luthérien, né dans le duché de Wurtemberg en 1596, mort en 1654. Ses connaissances confuses, son activité mal réglée, les mystérieuses allusions qui se remarquent dans ses premiers ouvrages, l'ont fait regarder comme le fondateur du fameux ordre des Rose-Croix. Plusieurs écrivains allemands lui attribuent au moins la réorganisation de cet ordre secret, affilié depuis à celui des Francs-Maçons, qui révèrent encore la mémoire d'Andreæ. — Ses ouvrages, au nombre de cent, prêchent généralement la nécessité des sociétés secrètes, surtout la *République Christianopolitaine*, la *Tour de Babel*, le *Chaos des jugements* portés sur la fraternité de la Rose-Croix, l'*Idée d'une société chrétienne*, la *Réforme générale du monde*, et les *Noces chimiques de Chrétien Rosencreutz*. — On attribue à Andreæ des voyages merveilleux, une existence pleine de mystère, et des prodiges qu'on a copiés récemment en grande partie dans la peinture qu'on nous a faite des tours de passe-passe de Cagliostro.

Andriague, animal fabuleux, espèce de cheval ou de griffon ailé, que les romans de chevalerie donnent quelquefois aux magiciens, qu'ils prêtent même à leurs héros, et qu'on retrouve aussi dans des contes de fées.

Androalphus, puissant démon, marquis de l'empire infernal; il se montre sous la figure d'un paon à la voix grave. Quand il paraît avec la forme humaine, on peut le contraindre à donner des leçons de géométrie. Il est astronome, et il enseigne de plus à ergoter habilement. Il donne aux hommes des figures d'oiseaux; ce qui permet à ceux qui commercent avec lui d'éviter la griffe des juges. Trente légions sont sous ses ordres [4].

Androgina. Bodin et Delancre content [2] qu'en 1536, à Casale, en Piémont, on remarqua qu'une sorcière, nommée Androgina, entrait dans les maisons, et que bientôt après on y mourait. Elle fut prise et livrée aux juges; elle confessa que quarante sorcières ses compagnes avaient composé avec elle le maléfice. C'était un onguent dont elles allaient graisser les loquets des portes; ceux qui touchaient ces loquets mouraient en peu de jours. — « La même chose advint à Genève en 1563, ajoute Delancre, si bien qu'elles y mirent la peste, qui dura plus de sept ans. Cent soixante-dix sorcières avaient été exécutées à Rome pour cas semblable, sous le consulat de Claudius Marcellus et de Valerius Flaccus : mais la sorcellerie n'étant pas encore bien reconnue, on les prenait simplement alors pour ce qu'elles étaient : des empoisonneuses..... »

Androïdes, automates à figure humaine. — *Voy.* ALBERT LE GRAND.

Ane. Les Égyptiens traçaient son image sur les gâteaux qu'ils offraient à Typhon, dieu du

[1] Voyez sa légende dans les *Légendes des esprits et démons*.

[2] *Excerpta libri revelationum Andradi medici*, anno 853, tomo II, *Scriptorum* And. Duchesne.

[3] Tobiæ Andreæ *Exercitationes philosophicæ de angelorum malorum potentia in corpora*, in-12; Amstel., 1691.

[4] Wierus, in *Pseudomon. dæmon.*

[5] *Démonomanie*, liv. IV, ch. IV. *Tableau de l'inconstance*, etc., liv. II, disc. IV.

mal. Les Romains regardaient la rencontre de l'âne comme un mauvais présage. Mais cet animal était honoré dans l'Arabie.

Certains peuples trouvaient quelque chose de mystérieux dans cette innocente bête, et on pratiquait autrefois une divination dans laquelle on employait une tête d'âne. *Voy.* KÉPHALONOMANCIE. Ce n'est pas ici le lieu de parler de la fête de l'Ane. Mais relevons une croyance populaire qui fait de la croix noire qu'il porte sur le dos une distinction accordée à l'espèce, à cause de l'ânesse de Bethphagé. C'est un fait assez singulier.



Chez les Indiens du Maduré, une des premières castes, celle des cavaravadouks, prétend descendre d'un âne ; ceux de cette caste traitent les ânes en frères, prennent leur défense, poursuivent en justice, et font condamner à l'amende quiconque les charge trop ou les bat et les outrage sans raison. Dans les temps de pluie, ils donneront le couvert à un âne avant de le donner à son conducteur, s'il n'est pas de certaine condition[1].

Voici une vieille fable sur l'âne : Jupiter venait de prendre possession de l'empire ; les hommes, à son avénement, lui demandèrent un printemps éternel, ce qu'il leur accorda ; il chargea l'âne de Silène de porter sur la terre ce présent. L'âne eut soif, et s'approcha d'une fontaine ; le serpent qui la gardait, pour lui permettre d'y boire, lui demanda le trésor dont il était porteur, et le pauvre animal troqua le don du ciel contre un peu d'eau. C'est depuis ce temps, dit-on, que les vieux serpents changent de peau et rajeunissent perpétuellement.

Mais il y a des ânes plus adroits que celui-là : à une demi-lieue du Kaire se trouvait, dans une grande bourgade, un bateleur qui avait un âne si instruit que les manants le prenaient pour un démon déguisé. Son maître le faisait danser ; ensuite il lui disait que le soudan voulait construire un bel édifice, et qu'il avait résolu d'employer tous les ânes du Kaire à porter la chaux, le mortier et la pierre. Aussitôt l'âne se laissait tomber, roidissait les jambes, et fermait les yeux comme s'il eût été mort. Le bateleur se plaignait de la mort de son âne, et priait qu'on lui donnât un peu d'argent pour en acheter un autre.

Après avoir recueilli quelque monnaie : Ah! disait-il, il n'est pas mort, mais il a fait semblant de l'être, parce qu'il sait que je n'ai pas le moyen de le nourrir. — Lève-toi, ajoutait-il. — L'âne n'en faisait rien. Ce que voyant, le maître annonçait que le soudan avait fait crier à son de trompe que le peuple eût à se trouver le lendemain hors de la ville du Kaire pour y voir de grandes magnificences. — Il veut, poursuivait-il, que les plus nobles dames soient montées sur des ânes...

L'âne se levait à ces mots, dressant la tête et les oreilles en signe de joie. — Il est vrai, reprenait le bateleur, que le gouverneur de mon quartier m'a prié de lui prêter le mien pour sa femme, qui est une vieille roupilleuse édentée.

L'âne baissait aussitôt les oreilles, et commençait à clocher comme s'il eût été boiteux[1].

Ces ânes merveilleux, disent les démonographes, étaient sinon des démons, au moins des hommes métamorphosés ; comme Apulée, qui fut, ainsi qu'on sait, transmué en âne. L'auteur du *Speculum naturæ* raconte la légende de deux femmes qui tenaient une petite auberge auprès de Rome, et qui allaient vendre leurs hôtes au marché après les avoir changés en pourceaux, en poulets, en moutons. Une d'elles, ajoute-t-il, transforma un comédien en âne, et comme il conservait ses talents sous sa nouvelle peau, elle le menait dans les foires des environs, où il lui gagnait beaucoup d'argent. Un voisin acheta très-cher cet âne savant. En le lui livrant, la sorcière se borna à lui recommander de ne pas le laisser entrer dans l'eau, ce que le nouveau maître de l'âne observa quelque temps. Mais un jour le pauvre animal, ayant trouvé moyen de rompre son licou, se jeta dans un lac, où il reprit sa forme naturelle, au grand étonnement de son conducteur. L'affaire, dit le conte, fut portée au juge, qui fit châtier les deux sorcières.

Les rabbins font très-grand cas de l'ânesse de Balaam. C'est, disent-ils, un animal privilégié que Dieu forma à la fin du sixième jour. Abraham se servit d'elle pour porter le bois destiné au sacrifice d'Isaac ; elle porta ensuite la femme et le fils de Moïse dans le désert. Ils assurent que cette ânesse est soigneusement nourrie, et réservée dans un lieu secret jusqu'à l'avénement du Messie juif, qui doit la monter pour soumettre toute la terre. *Voy.* BORACK.

Angada, roi des singes ; il aida le dieu Rama (septième incarnation de Vichnou) dans son expédition contre Ravana.

[1] Saint-Foix, *Essai sur Paris*, tome II.

[1] Leon Africanus, part. VIII, *della Africa*, cité dans Leloyer.

Angat. Nom du diable à Madagascar, où il est regardé comme un génie sanguinaire et cruel. On lui donne la figure du serpent.

Angelieri, Sicilien du dix-septième siècle qui n'est connu que par un fatras dont il publia deux volumes, et dont il en promettait vingt-quatre, sous le titre de *Lumière magique,* ou origine, ordre et gouvernement de toutes les choses célestes, terrestres et infernales, etc. [1]. Mongitore en parle dans le tome Ier de sa *Bibliothèque sicilienne.*

Angélique, plante qui passe pour un préservatif contre les fascinations de la magie. On la mettait en manière d'amulette au cou des petits enfants pour les garantir des maléfices.

Angerbode ou **Angurbode,** femme gigantesque qui se maria avec Lock, selon l'opinion des Scandinaves, et qui enfanta trois monstres : le loup Fenris, le serpent Jormungandur et la démone Héla, qui garde le monde souterrain.



Anges.

Anges. Saint Augustin prouve que les anges ont été créés dans l'œuvre des six jours, car ils ne l'ont pas été avant, puisqu'il n'existait alors aucune créature ; ils ne l'ont pas été après, puisque Dieu dit dans l'Écriture : « Quand les astres » furent formés, tous mes anges me louèrent à » haute voix. » Ils ont probablement reçu l'existence quand le Créateur dit : « Que la lumière » soit ! » parole qui s'applique toujours tout ensemble, suivant le grand évêque d'Hippone, au monde visible et au monde invisible.

Quel est leur nombre ? Daniel en vit mille millions qui servaient le Seigneur, et dix mille millions qui étaient devant lui. Les bienheureuses armées des esprits supérieurs forment, dit l'Aréopagite, une multitude que nous ne pouvons compter. Puisque Dieu veut la perfection dans ses ouvrages, poursuit l'Ange de l'école, plus une chose est parfaite, plus elle est multipliée ; de sorte que les substances immatérielles sont incomparablement plus nombreuses que les substances matérielles.

La théologie a donné des ailes aux anges, dit saint Denis l'Aréopagite, pour marquer la célérité de leur mouvement. Tertullien reprend : Ils peuvent se transporter partout en un moment. Albert le Grand signale quelques erreurs sur le mouvement angélique. « Les uns croient, dit-il, que les anges se meuvent par la pensée. Opinion fausse. Quand je me représente Constantinople, Calcutta, Canton, ma pensée ne traverse pas les régions de l'Orient ; elle trouve là, dans mon cerveau, les idées qui fixent son regard. Si donc les esprits célestes se mouvaient comme la pensée, ils resteraient dans le même lieu. » Albert le Grand continue : « D'autres pensent que les anges se meuvent par l'effet des vertus qui leur obéissent. Cette opinion va droit à l'hérésie : elle est contraire à l'enseignement des livres saints. Commander à des forces actives, leur donner l'impulsion, les diriger en quelque sorte à travers l'espace, ce n'est pas se mouvoir soi-même. Or, l'Écriture sainte attribue en mille endroits le mouvement personnel aux célestes intelligences. D'autres disent enfin que les anges se meuvent par la faculté qu'ils ont d'être en même temps dans plusieurs lieux, même partout quand ils le désirent. Mais cette opinion mérite aussi la note d'hérésie. L'être qui est partout ne se meut point, et un esprit supérieur qui pourrait être partout serait immense, infini ; il serait Dieu [1].

Les Juifs, à l'exception des sadducéens, admettaient et honoraient les anges, en qui ils voyaient, comme nous, des substances spirituelles, intelligentes, les premières en dignité

[1] *Lux magica academica, cœlestium, terrestrium et infernorum origo, ordo et subordinatio cunctorum, quoad esse, fieri et operari,* XXIV voluminibus divisa. Pars I, Venise, 1686, sous le nom de Livio Betani ; pars II, Venise, 1687. Ces deux volumes sont in-4°.

[1] M. l'abbé Lachat, *Analyse du livre de M. l'abbé Thiboudet sur les esprits.*

entre les créatures, et qui, pour nous, n'ont au-dessus d'eux que la sainte Vierge.

Les rabbins, qui depuis la dispersion ont tout altéré, et qui placent la création des anges au second jour, ajoutent qu'ayant été appelés au conseil de Dieu, lorsqu'il voulut former l'homme, leurs avis furent partagés, et que Dieu fit Adam à leur insu, pour éviter leurs murmures. Ils reprochèrent néanmoins à Dieu d'avoir donné trop d'empire à Adam. Dieu soutint l'excellence de son ouvrage, parce que l'homme devait le louer sur la terre, comme les anges le louaient dans le ciel. Il leur demanda ensuite s'ils savaient le nom de toutes les créatures? Ils répondirent que non; et Adam, qui parut aussitôt, les récita tous sans hésiter; ce qui les confondit.

L'Écriture sainte a conservé quelquefois aux démons le nom d'anges, mais anges de ténèbres, anges déchus ou mauvais anges. Leur chef est appelé le grand dragon et l'ancien serpent, à cause de la forme qu'il prit pour tenter la femme.

Zoroastre enseignait l'existence d'un nombre infini d'anges ou d'esprits médiateurs, auxquels il attribuait non-seulement un pouvoir d'intercession subordonné à la providence continuelle de Dieu, mais un pouvoir aussi absolu que celui que les païens prêtaient à leurs dieux [1]. C'est le culte rendu à des dieux secondaires que saint Paul a condamné [2].

Les musulmans croient que les hommes ont



chacun deux anges gardiens, dont l'un écrit le bien qu'ils font, et l'autre le mal. Ces anges sont si bons, ajoutent-ils, que, quand celui qui est sous leur garde fait une mauvaise action, ils le laissent dormir avant de l'enregistrer, espérant qu'il pourra se repentir à son réveil. Les Persans donnent à chaque homme cinq anges gardiens, placés : le premier à sa droite pour écrire ses bonnes actions, le second à sa gauche pour écrire les mauvaises, le troisième devant lui pour le conduire, le quatrième derrière pour le garantir des démons, et le cinquième devant son front pour tenir son esprit élevé vers le Prophète. D'autres en ce pays portent le nombre des anges gardiens de chaque homme jusqu'à cent soixante; ce qui est une grande vanité.

Les Siamois divisent les anges en sept ordres, et les chargent de la garde des planètes, des



villes, des personnes. Ils disent que c'est pendant qu'on éternue que les mauvais anges écrivent les fautes des hommes.

Les théologiens admettent neuf chœurs d'anges, en trois hiérarchies : les séraphins, les chérubins, les trônes; — les dominations, les principautés, les vertus des cieux; — les puissances, les archanges et les anges.

Parce que des anges, en certaines occasions où Dieu l'a voulu, ont secouru les Juifs contre leurs ennemis, les peuples modernes ont quelquefois attendu le même prodige. Le jour de la prise de Constantinople par Mahomet II, les Grecs schismatiques, comptant sur la prophétie d'un de leurs moines, se persuadaient que les Turcs n'entreraient pas dans la ville, mais qu'ils seraient arrêtés aux murailles par un ange armé d'un glaive, qui les chasserait et les repousserait jusqu'aux frontières de la Perse. Quand l'ennemi parut sur la brèche, le peuple et l'armée se réfugièrent dans le temple de Sainte-Sophie, sans avoir perdu tout espoir; mais l'ange n'arriva pas, et la ville fut saccagée.

Cardan raconte qu'un jour qu'il était à Milan, le bruit se répandit tout à coup qu'il y avait un ange dans les airs au-dessus de la ville. Il accourut et vit, ainsi que deux mille personnes rassemblées, un ange qui planait dans les nuages, armé d'une longue épée et les ailes étendues.

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.*
[2] *Coloss.*, cap. II, vers. 18.

Les habitants s'écriaient que c'était l'ange exterminateur ; et la consternation devenait générale, lorsqu'un ecclésiastique fit remarquer que ce qu'on voyait n'était que la représentation dans les nuées d'un ange de marbre blanc placé au haut du clocher de Saint-Gothard.

Angeweiller (Le comte d') épouse de la main gauche une fée qui lui laisse des dons merveilleux. *Voy.* Fées [1].

Anguekkok, espèce de sorciers auxquels les Groenlandais ont recours dans leurs embarras.



Quand les veaux marins ne se montrent pas en assez grand nombre, on va prier l'anguekkok d'aller trouver la femme prodigieuse qui, selon la tradition, a traîné la grande île de Disco de la rivière de Baal, où elle était située autrefois, pour la placer à plus de cent lieues de là, à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui. D'après la légende, cette femme habite au fond de la mer, dans une vaste maison gardée par les veaux marins ; des oiseaux de mer nagent dans sa lampe d'huile de poisson, et les habitants de l'abîme se réunissent autour d'elle, attirés par son éclat, sans pouvoir la quitter, jusqu'à ce que l'anguekkok la saisisse par les cheveux, et, lui enlevant sa coiffure, rompe le charme qui les retenait auprès d'elle.

Quand un Groenlandais tombe malade, c'est encore l'anguekkok qui lui sert de médecin ; il se charge également de guérir les maux du corps et ceux de l'âme [2]. *Voy.* Torngarsuk.

Anguille. Les livres de secrets merveilleux donnent à l'anguille des vertus surprenantes. Si on la laisse mourir hors de l'eau, qu'on mette ensuite son corps entier dans de fort vinaigre mêlé avec du sang de vautour, et qu'on place le tout sous du fumier, cette composition « fera ressusciter tout ce qui lui sera présenté, et lui redonnera la vie comme auparavant [3] ».

Des autorités de la même force disent encore que celui qui mange le cœur tout chaud d'une anguille sera saisi d'un instinct prophétique, et prédira les choses futures.

[1] Voyez aussi la Fée d'Angeweiller, dans les *Légendes des esprits et des démons*.

[2] *Expédition du capitaine Graah dans le Groenland.*

[3] *Admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. II, ch. III.

Les Égyptiens adoraient l'anguille, que leurs prêtres seuls avaient droit de manger.

On a beaucoup parlé, dans le dernier siècle, des anguilles formées de farine ou de jus de mouton ; c'était une de ces plaisanteries qu'on appelle aujourd'hui des canards.

N'oublions pas le petit trait d'un avare, rapporté par Guillaume de Malmesbury, doyen d'Elgin, dans la province de Murray, en Écosse, lequel avare fut, par magie, changé en anguille et mis en matelote [1].

Animaux. Ils jouent un grand rôle dans les anciennes mythologies. Les païens en adoraient plusieurs, ou par terreur, ou par reconnaissance, ou par suite des doctrines de la métempsycose. Chaque dieu avait un animal qui lui était dévoué.

Les anciens philosophes avaient parfois, au sujet des animaux, de singulières idées. Celse, qui a été si bien battu par Origène, soutenait que les animaux ont plus de raison, plus de sagesse, plus de vertu que l'homme (peut-être jugeait-il d'après lui-même), et qu'ils sont dans un commerce plus intime avec la Divinité. Quelques-uns ont cherché dans de telles idées l'origine du culte que les Égyptiens rendaient à plusieurs animaux. Mais d'autres mythologues vous diront que ces animaux étaient révérés, parce qu'ils avaient prêté leur peau aux dieux égyptiens en déroute et obligés de se travestir. *Voy.* Ame des bêtes.

Divers animaux sont très-réputés dans la sorcellerie, comme le coq, le chat, le crapaud, le bouc, le loup, le chien, ou parce qu'ils accompagnent les sorcières au sabbat, ou pour les présages qu'ils donnent, ou parce que les magiciens et les démons empruntent leurs formes. Nous en parlerons à leurs articles particuliers.

Dix animaux sont admis dans le paradis de Mahomet : la baleine de Jonas, la fourmi de Salomon, le bélier d'Ismaël, le veau d'Abraham, l'ânesse de Balaam, la chamelle du prophète Saleh, le bœuf de Moïse, le chien des sept dormants, le coucou de Balkis, reine de Saba, et la mule de Mahomet. *Voy.* Borack.

Nous ne dirons qu'un mot d'une erreur populaire qui, aujourd'hui, n'est plus très-enracinée. On croyait autrefois que toutes les espèces qui sont sur la terre se trouvaient aussi dans la mer. Le docteur Brown a prouvé que cette opinion n'était pas fondée. « Il serait bien difficile, dit-il, de trouver l'huître sur la terre ; et la panthère, le chameau, la taupe ne se rencontrent pas dans l'histoire naturelle des poissons. D'ailleurs le renard, le chien, l'âne, le lièvre de mer ne ressemblent pas aux animaux terrestres qui portent le même nom. Le cheval marin n'est pas plus un cheval qu'un aigle ; le bœuf de mer n'est qu'une grosse raie ; le lion marin, une espèce d'écre-

[1] Cité par M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*.

visse; et le chien marin ne représente pas plus le chien de terre que celui-ci ne ressemble à l'étoile Sirius, qu'on appelle aussi le chien [1]. »

Il serait long et hors de propos de rapporter ici toutes les bizarreries que l'esprit humain a enfantées par rapport aux animaux. *Voy.* Bêtes, etc.

Aniran, génie musulman qui préside aux noces.

Anjorrand. *Voy.* Denis.

Anka. *Voy.* Simorgue.

Annaberge, démon terrible parmi les démons gardiens des mines. Il tua un jour plusieurs ouvriers dans la riche mine d'argent de l'Allemagne appelée *Corona Rosacea*.

« L'annaberge se montrait sous la forme d'un bouc avec des cornes d'or, et se précipitait sur les mineurs avec impétuosité; ou sous la forme d'un cheval, qui jetait la flamme et la peste par ses naseaux. » Ce terrible annaberge pouvait bien n'être qu'un esprit très-connu aujourd'hui des chimistes sous le nom de *feu grisou*. La lampe de sûreté d'Humphrey Davy aurait été un talisman précieux aux mineurs de la Couronne de roses [2].

Annabry, l'un des sept princes de l'enfer qui se montrèrent un jour à Faust. Il était en chien noir et blanc, avec des oreilles longues de quatre aunes [3]. *Voy.* Faust.

Anne l'Écossaise. — *Voy.* Auxonne.

Anneau. Il y avait autrefois beaucoup d'anneaux enchantés ou chargés d'amulettes. Les magiciens faisaient des anneaux constellés avec lesquels on opérait des merveilles. *Voy.* Éléazar. — Cette croyance était si répandue chez les païens, que leurs prêtres ne pouvaient porter d'anneaux, à moins qu'ils ne fussent si simples qu'il était évident qu'ils ne contenaient pas d'amulettes [4].

Les anneaux magiques devinrent aussi de quelque usage chez les chrétiens, et même beaucoup de superstitions se rattachèrent au simple *anneau d'alliance*. On croyait qu'il y avait dans le quatrième doigt, qu'on appela spécialement doigt annulaire ou doigt destiné à l'anneau, un nerf qui répondait directement au cœur; on recommanda donc de mettre l'anneau d'alliance à ce seul doigt. Le moment où le mari donne l'anneau à sa jeune épouse devant le prêtre, ce moment, dit un vieux livre de secrets, est de la plus haute importance. Si le mari arrête l'anneau à l'entrée du doigt et ne passe pas la seconde jointure, la femme sera maîtresse; mais s'il enfonce l'anneau jusqu'à l'origine du doigt, il sera chef et souverain. Cette idée est encore en vigueur, et les jeunes mariées ont généralement soin de courber le doigt annulaire au moment où elles reçoivent l'anneau, de manière à l'arrêter avant la seconde jointure.

Les Anglaises, qui observent la même superstition, font le plus grand cas de l'anneau d'alliance, à cause de ses propriétés. Elles croient qu'en mettant un de ces anneaux dans un bonnet de nuit, et plaçant le tout sous leur chevet, elles verront en songe le mari qui leur est destiné.

Les Orientaux révèrent les anneaux et les bagues, et croient aux anneaux enchantés. Leurs contes sont pleins de prodiges opérés par ces anneaux. Ils citent surtout, avec une admiration sans bornes, l'*anneau de Salomon*, par la force duquel ce prince commandait à toute la nature. Le grand nom de Dieu est gravé sur cette bague, qui est gardée par des dragons, dans le tombeau inconnu de Salomon. Celui qui s'emparerait de cet anneau serait maître du monde et aurait tous les génies à ses ordres. *Voy.* Sakhar. — A défaut de ce talisman prodigieux, ils achètent à des magiciens des anneaux qui produisent aussi des merveilles.

L'abominable Henri VIII bénissait des anneaux d'or, qui avaient, disait-il, la propriété de guérir de la crampe [1]. Les faiseurs de secrets ont inventé des bagues magiques qui ont plusieurs vertus. Leurs livres parlent de l'*anneau des voyageurs*. Cet anneau, dont le secret n'est pas bien certain, donnait à celui qui le portait le moyen d'aller sans fatigue de Paris à Orléans, et de revenir d'Orléans à Paris dans la même journée.

Anneau d'invisibilité. On n'a pas perdu le secret de l'*anneau d'invisibilité*. Les cabalistes ont laissé la manière de faire cet anneau, qui plaça Gygès au trône de Lydie. Il faut entreprendre cette opération un mercredi de printemps, sous les auspices de Mercure, lorsque cette planète se trouve en conjonction avec une des autres planètes favorables, comme la Lune, Jupiter, Vénus et le Soleil. Que l'on ait de bon mercure fixé et purifié; on en formera une bague où puisse entrer facilement le doigt du milieu; on enchâssera dans le chaton une petite pierre que l'on trouve dans le nid de la huppe, et on gravera autour de la bague ces paroles : *Jésus passant † au milieu d'eux † s'en alla* [2]; puis, ayant posé le tout sur une plaque de mercure fixé, on fera le parfum de Mercure; on enveloppera l'anneau dans un taffetas de la couleur convenable à la planète, on le portera dans le nid de la huppe d'où l'on a tiré la pierre, on l'y laissera neuf jours; et quand on le retirera, on fera encore le parfum comme la première fois; puis on le gardera dans une petite boîte faite avec du mercure fixé, pour s'en servir à l'occa-

[1] Brown, *Des erreurs populaires*, liv. III, ch. xxiv.
[2] Quarterly Review, *Essai sur les superstitions populaires*.
[3] M. François Hugo, le *Faust anglais*.
[4] *Aulu-Gelle*, lib. X, cap. xxv.

[1] Misson, *Voyage d'Italie*, t. III, p. 16, à la marge.
[2] Saint Luc, ch. iv, verset 30.

sion. Alors on mettra la bague à son doigt. En tournant la pierre au dehors de la main, elle a la vertu de rendre invisible aux yeux des assistants celui qui la porte; et quand on veut être vu, il suffit de rentrer la pierre en dedans de la main, que l'on ferme en forme de poing.

Porphyre, Jamblique, Pierre d'Apone et Agrippa, ou du moins les livres de secrets qui leur sont attribués, soutiennent qu'un anneau fait de la manière suivante a la même propriété. Il faut prendre des poils qui sont au-dessus de la tête de l'hyène, et en faire de petites tresses avec lesquelles on fabrique un anneau, qu'on porte aussi dans le nid de la huppe. On le laisse là neuf jours; on le passe ensuite dans des parfums préparés sous les auspices de Mercure (planète). On s'en sert comme de l'autre anneau, excepté qu'on l'ôte absolument du doigt quand on ne veut plus être invisible.

Si, d'un autre côté, on veut se précautionner contre l'effet de ces anneaux cabalistiques, on aura une bague faite de plomb raffiné et purgé; on enchâssera dans le chaton un œil de jeune belette qui n'aura porté des petits qu'une fois; sur le contour on gravera les paroles suivantes : *Apparuit Dominus Simoni.* Cette bague se fera un samedi, lorsqu'on connaîtra que Saturne est en opposition avec Mercure. On l'enveloppera dans un morceau de linceul mortuaire qui ait enveloppé un mort; on l'y laissera neuf jours; puis, l'ayant retirée, on fera trois fois le parfum de Saturne, et on s'en servira.

Ceux qui ont imaginé ces anneaux ont raisonné sur le principe de l'antipathie qu'ils supposaient entre les matières qui les composent. Rien n'est plus antipathique à la huppe que l'hyène, et Saturne rétrograde presque toujours à Mercure; ou, lorsqu'ils se rencontrent dans le domicile de quelques signes du zodiaque, c'est toujours un aspect funeste et de mauvais augure[1]. Nous parlons astrologie.

On peut faire d'autres anneaux sous l'influence des planètes, et leur donner des vertus au moyen de pierres et d'herbes merveilleuses. « Mais dans ces caractères, herbes cueillies, constellations et charmes, le diable se coule, » comme dit Leloyer, quand ce n'est pas simplement le démon de la grossière imposture. « Ceux qui observent les heures des astres, ajoute-t-il, n'observent que les heures des démons qui président aux pierres, aux herbes et aux astres mêmes. »—Et il est de fait que ce ne sont ni des saints ni des cœurs honnêtes qui se mêlent de ces superstitions.

Anneberg, démon des mines; il tua un jour de son souffle douze ouvriers qui travaillaient à une mine d'argent dont il avait la garde. C'est un démon méchant, rancunier et terrible. Il se montre surtout en Allemagne; on dit qu'il a la figure d'un cheval, avec un cou immense et des yeux effroyables[1]. C'est le même que l'annaberge.

Année. Plusieurs peuples ont célébré par des cérémonies plus ou moins singulières le retour du nouvel an. Chez les Perses, un jeune homme s'approchait du prince et lui faisait des offrandes, en disant qu'il lui apportait la nouvelle année de la part de Dieu. Chez nous, on se donne des étrennes.

Les Gaulois commençaient l'année par la cérémonie du gui de chêne, qu'ils appelaient *le gui de l'an neuf* ou du nouvel an. Les druides, accompagnés du peuple, allaient dans une forêt, dressaient autour du plus beau chêne un autel triangulaire de gazon, et gravaient sur le tronc et sur les deux plus grosses branches de l'arbre révéré les noms des dieux qu'ils croyaient les plus puissants : *Theutatès, Hésus, Taranis, Belenus.* Ensuite l'un d'eux, vêtu d'une blanche tunique, coupait le gui avec une serpe d'or; deux autres druides étaient là pour le recevoir dans un linge et prendre garde qu'il ne touchât la terre. Ils distribuaient l'eau où ils faisaient tremper ce nouveau gui, et persuadaient au peuple qu'elle guérissait plusieurs maladies et qu'elle était efficace contre les sortiléges[2].

Année platonique. On appelle *année platonique* un espace de temps à la fin duquel tout doit se retrouver à la même place. Les uns comptent seize mille ans pour cette révolution, d'autres trente-six mille[3]. Il y en eut aussi qui croyaient anciennement qu'au bout de cette période le monde serait renouvelé, et que les âmes rentreraient dans leurs corps pour commencer une nouvelle vie semblable à la précédente. On conte là-dessus cette petite anecdote :

Des Allemands, arrêtés dans une auberge de Châlons-sur-Marne, amenèrent la conversation sur cette grande année platonique où toutes les choses doivent retourner à leur premier état; ils voulurent persuader au maître du logis qu'il n'y avait rien de si vrai que cette révolution; « de sorte, disaient-ils, que, dans seize mille ans d'ici, nous serons à boire chez vous à pareille heure et dans cette même chambre. »

Là-dessus, ayant très-peu d'argent, en vrais Allemands qu'ils étaient, ils prièrent l'hôte de leur faire crédit jusque-là.

Le cabaretier champenois leur répondit qu'il le voulait bien. « Mais, ajouta-t-il, parce qu'il y a seize mille ans, jour pour jour, heure pour heure, que vous étiez pareillement à boire ici comme

[1] *Petit Albert.*

[1] Wierus, *De præst.*, lib. I, cap. XXII.

[2] Saint-Foix, *Essais*, etc., t. II.

[3] Quelques-uns disaient que les corps célestes seulement se retrouvaient au même point au bout de la grande année. Cicéron, dans un passage de son *Hortensius*, conservé par Servius, fait cette grande année de douze mille neuf cent cinquante-quatre des nôtres.

vous faites, et que vous vous êtes retirés sans payer, acquittez le passé, et je vous ferai crédit du présent... »

Année climatérique. Le préjugé des *années climatériques* subsiste encore, quoiqu'on en ait à peu près démontré l'absurdité. Auguste écrivait à son neveu Caius pour l'engager à célébrer le jour de sa naissance, attendu qu'il avait passé la soixante-troisième année, — qui est cette grande climatérique si redoutable pour les humains. — Beaucoup de personnes craignent encore l'année climatérique; cependant une foule de relevés prouvent qu'il ne meurt pas plus d'hommes dans la soixante-troisième année que dans les années qui la précèdent. Mais un préjugé se détruit avec peine. Selon ces idées, que Pythagore fit naître par ses singulières rêveries sur les nombres, notre tempérament éprouve tous les sept ans une révolution complète. Quelques-uns disent même qu'il se renouvelle entièrement. D'autres prétendent que ce renouvellement n'a lieu que tous les neuf ans : aussi les années climatériques se comptent par sept et par neuf. Quarante-neuf et quatre-vingt-un sont des années très-importantes, disent les partisans de cette doctrine; mais soixante-trois est l'année la plus fatale, parce que c'est la multiplication de sept par neuf. Un Normand disait : Encore un des miens pendu à quarante-neuf ans! et qu'on dise qu'il ne faut pas se méfier des années climatériques!

« On ne doit pourtant pas porter trop loin, dit M. Salgues, le mépris de la période septénaire, qui marque en effet les progrès du développement et de l'accroissement du corps humain. Ainsi, généralement, les dents de l'enfance tombent à sept ans, la puberté se manifeste à quatorze, le corps cesse de croître à vingt et un. » — Mais cette observation n'est pas complétement exacte.



Allemands causant de l'année platonique.

Anninga, la lune chez les Groënlandais. C'était au commencement un jeune garçon qui aimait à courir les champs avec sa sœur Malina. Or un jour qu'il la poursuivait, elle se retourna tout à coup et lui barbouilla de noir la figure. Après quoi Malina, perdant terre, s'élança dans le ciel, où elle devint le soleil. Anninga, qui n'a cessé de la poursuivre, est devenu la lune.

Annius de Viterbe (Jean Nanni), savant ecclésiastique, né à Viterbe en 1432. Il a publié une collection de manuscrits attribués à Bérose, à Fabius Pictor, à Caton, à Archiloque, à Manéthon, etc., et connus sous le nom d'*Antiquités d'Annius*. Ce recueil a peu de crédit. On prétend qu'il contient beaucoup de fables; mais plusieurs de ces fables sont d'antiques légendes.

On doit encore à Annius un *Traité de l'empire des Turcs*, et un livre des *Futurs triomphes des chrétiens sur les Turcs et les Sarasins*, etc. Ces deux ouvrages sont des explications de l'Apocalypse. L'auteur pense que Mahomet est l'Antechrist, et que la fin du monde aura lieu quand le peuple des saints (les chrétiens) aura soumis entièrement les juifs et les mahométans.

Anocchiatura, fascination involontaire qui s'exerce soit par les yeux, soit par les paroles, selon les croyances populaires des Corses; mais dans un sens très-bizarre, les puissances mystérieuses qui président à l'anocchiatura ayant la singulière habitude d'exécuter le contraire de ce qu'on souhaite. Aussi, dans la crainte de fasciner les enfants en leur adressant des bénédictions ou des éloges, le peuple qui leur veut du bien le leur prouve par des injures et des souhaits d'autant plus favorables qu'ils sont plus affreusement exprimés[1].

Anpiel, l'un des anges que les rabbins chargent du gouvernement des oiseaux; car ils mettent chaque espèce créée sous la protection d'un ou de plusieurs anges.

Anselme de Parme, astrologue né à Parme, où il mourut en 1440. Il avait écrit des *Institu-*

[1] M. P. Mérimée, *Colomba*.

tions astrologiques, qui n'ont pas été imprimées. Wierus[1] et quelques démonographes le mettent au nombre des sorciers. Des charlatans, qui guérissaient les plaies au moyen de paroles mystérieuses que l'on prétend inventées par lui, ont pris le nom d'anselmistes; et, pour mieux en imposer, ils se vantaient de tenir leur vertu de guérir non d'Anselme de Parme, mais de saint Anselme de Cantorbéry. Voy. *Art de saint Anselme.*



Annochiatura.

Ansuperomain, sorcier des environs de Saint-Jean-de-Luz, qui, selon des informations prises sous Henri IV par le conseiller Pierre Delancre[2], fut vu plusieurs fois au sabbat, à cheval sur un démon qui avait la forme de bouc, et jouant de la flûte pour la danse des sorcières.

Anthæus. Il y a, comme dit Boguet, des familles où il se trouve toujours quelqu'un qui devient loup-garou. Évanthes et après lui Pline rapportent que dans la race d'un certain Anthæus, Arcadien, on choisissait par le sort un homme que l'on conduisait près d'un étang. Là, il se dépouillait, pendait ses habits à un chêne; et, après avoir passé l'eau à la nage, s'enfuyait dans un désert où, transformé en loup, il vivait et conversait avec les loups pendant neuf ans. Il fallait que durant ce temps il ne vît point d'hommes; autrement le cours des neuf ans eût recommencé. Au bout de ce terme il retournait vers le même étang, le traversait à la nage et rentrait chez lui, où il ne se trouvait pas plus âgé que le jour de sa transmutation en loup : le temps qu'il avait passé sous cette forme ne faisant pas compte dans le nombre des années de sa vie[3].

Antamtapp, enfer des Indiens, plein de chiens enragés et d'insectes féroces. On y est couché sur des branches d'épines et continuellement caressé par des corbeaux à bec de fer. Les Brahmes disent que les supplices de cet enfer sont éternels.

[1] *In libro apologetico.*
[2] *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. III, disc. IV.
[3] *Discours des spectres*, liv. IV, ch. XV.

Antechrist. Par Antechrist on entend ordinairement un tyran impie et cruel, ennemi de Jésus-Christ. Il doit régner sur la terre lorsque le monde approchera de sa fin. Les persécutions qu'il exercera contre les élus seront la dernière et la plus terrible épreuve qu'ils auront à subir; et même Notre-Seigneur a déclaré que les élus y succomberaient, si le temps n'en était abrégé en leur faveur; car il se donnera pour le Messie et fera des prodiges *capables d'induire en erreur les élus mêmes.*

Leloyer rapporte cette opinion populaire, que les démons souterrains ne gardent que pour lui les trésors cachés, au moyen desquels il pourra séduire les peuples; et sa persécution sera d'autant plus redoutable, qu'il ne manquera d'aucun moyen de séduire, et agira beaucoup plus par la corruption que par la violence brutale. C'est à cause des miracles qu'il doit faire que plusieurs l'appellent le singe de Dieu.

Le mot de passe des sectateurs de l'Antechrist sera, dit Boguet : *Je renie le baptême.*

Ce qui est assez grotesque, assurément, c'est que les protestants, ces précurseurs de l'Antechrist, donnent le nom d'Antechrist au pape, comme les larrons qui crient au voleur pour détourner d'eux les recherches[1]. *Voy.* Abdeel.

On a raillé l'abbé Fiard, qui regardait Voltaire et les encyclopédistes comme des précurseurs de l'Antechrist. Il est très-possible que les railleurs aient tort.

Antesser, démon. *Voy.* Blokula.

Anthropomancie, divination par l'inspection des entrailles d'hommes ou de femmes éventrés. Cet horrible usage était très-ancien. Hérodote dit que Ménélas, retenu en Égypte par les vents contraires, sacrifia à sa barbare curiosité deux enfants du pays, et chercha à savoir ses destinées dans leurs entrailles. Héliogabale pratiquait cette divination. Julien l'Apostat, dans ses opérations magiques et dans ses sacrifices nocturnes, faisait tuer, dit-on, un grand nombre d'enfants pour consulter leurs entrailles. Dans sa dernière expédition, étant à Carra, en Mésopotamie, il s'enferma dans le temple de la Lune; et, après avoir fait ce qu'il voulut avec les complices de son impiété, il scella les portes, et y posa une garde qui ne devait être levée qu'à son retour. Il fut tué dans la bataille qu'il livra aux Perses, et ceux qui entrèrent dans le temple de Carra sous le règne de Jovien, son successeur, y trouvèrent une femme pendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert et le foie arraché.

Anthropophages. Le livre attribué à Énoch dit que les géants nés du commerce des anges avec les filles des hommes furent les premiers anthropophages. Marc-Paul rapporte que de son

[1] Voyez la Légende de l'Antechrist, à la fin des *Légendes du Nouveau Testament.*

temps, dans la Tartarie, les magiciens avaient le droit de manger la chair des criminels; les sorciers ont été souvent convaincus d'anthropophagie, notamment les loups-garous, et des écrivains ont relevé ce fait notable qu'il n'y a que les chrétiens qui n'aient pas été anthropophages.

Antide. Une vieille tradition populaire rapporte que saint Antide, évêque de Besançon, vit un jour dans la campagne un démon fort maigre et fort laid, qui se vantait d'avoir porté le trouble dans l'Église de Rome. Le saint appela le démon, le fit mettre à quatre pattes, lui sauta sur le dos, se fit par lui transporter à Rome, répara le dégât dont l'ange déchu se montrait si fier, et s'en revint en son diocèse par la même voiture.

Antiochus, moine de Séba, qui vivait au commencement du septième siècle. Dans ses 190 homélies, intitulées *Pandectes des divines Écritures*, la 84e, *De insomniis*, roule sur les visions et les songes [1].

Antipathie. Les astrologues prétendent que ce sentiment d'opposition qu'on ressent pour une personne ou pour une chose est produit par les astres. Ainsi deux personnes nées sous le même aspect auront un désir mutuel de se rapprocher, et s'aimeront sans savoir pourquoi; de même que d'autres se haïront sans motif, parce qu'elles seront nées sous des conjonctions opposées. Mais comment expliqueront-ils les antipathies que les grands hommes ont eues pour les choses les plus communes? On en cite un grand nombre auxquelles on ne peut rien comprendre. La Mothe-le-Vayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument, et goûtait le plus vif plaisir au bruit du tonnerre. César n'entendait pas le chant du coq sans frissonner. Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune. Marie de Médicis ne pouvait supporter la vue d'une rose, pas même en peinture, et elle aimait toutes les autres fleurs. Le cardinal Henri de Cardonne éprouvait la même aversion, et tombait en syncope lorsqu'il sentait l'odeur des roses. Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait. Henri III ne pouvait rester seul dans une chambre où il y avait un chat. Le maréchal de Schomberg avait la même faiblesse. Ladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Scaliger frémissait à l'aspect du cresson. Érasme ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre. Tycho-Brahé défaillait à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Cardan ne pouvait souffrir les œufs; le poëte Arioste, les bains; le fils de Crassus, le pain; Jules César Scaliger, le son de la vielle.

On trouve souvent la cause de ces antipathies dans les premières sensations de l'enfance. Une dame qui aimait beaucoup les tableaux et les gravures s'évanouissait lorsqu'elle en trouvait dans un livre; elle en dit la raison : étant encore petite, son père l'aperçut un jour qui feuilletait les volumes de sa bibliothèque pour y chercher des images; il les lui retira brusquement des mains, et lui dit d'un ton terrible qu'il y avait dans ces livres des diables qui l'étrangleraient si elle osait y toucher.... Ces menaces absurdes, ordinaires à certains parents, occasionnent toujours de funestes effets qu'on ne peut souvent plus détruire.

Pline assure qu'il y a une telle antipathie entre le loup et le cheval, que si le cheval passe où le loup a passé, il sent aux jambes un engourdissement qui l'empêche de marcher. Un cheval sent le tigre en Amérique, et refuse obstinément de traverser une forêt où son odorat lui annonce la présence de l'ennemi. Les chiens sentent aussi très-bien les loups, avec lesquels ils ne sympathisent pas; et peut-être serions-nous sages de suivre jusqu'à un certain point, avec les gens que nous voyons la première fois, l'impression sympathique ou antipathique qu'ils nous font éprouver, car l'instinct existe aussi chez les hommes mêmes, qui le surmontent plus ou moins à propos par la raison.

Antipodes. L'existence des antipodes était regardée naturellement comme un conte, dans le temps où l'on croyait que la terre était plate. Mais il n'est pas vrai, comme on l'a perfidement écrit, que le prêtre Virgile fut excommunié par le pape Zacharie pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes. Ce Virgile au contraire, à cause de sa science, fut comblé d'honneurs par le saint-siége et nommé à l'évêché de Salzbourg. D'ailleurs le pape Zacharie savait probablement qu'il y a des antipodes, puisque avant lui Origène, le pape saint Clément et d'autres en avaient parlé. Saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Athanase et la plupart des Pères n'ignoraient pas la forme sphérique de la terre. On en a le témoignage dans le livre de *la Création du monde*, écrit par Jean Philoponos au septième siècle.

La plupart des hommes à qui l'éducation n'a pas étendu les bornes de l'esprit croient encore que la terre n'est qu'un grand plateau, et il serait difficile de leur persuader qu'on trouve au-dessous de nous des humains qui ont la tête en bas, et les pieds justement opposés aux nôtres [1].

Les anciens mythologues citent, dans un autre sens, sous le nom d'Antipodes, des peuples fabuleux de la Libye, à qui on attribuait huit doigts aux pieds, et les pieds *tournés* en arrière. On ajoute qu'avec cela ils couraient comme le vent.

Antithées. Les païens donnaient ce nom à des esprits grossiers, démons du dernier ordre, qui venaient souvent à la place des dieux évoqués par les magiciens et leur jouaient de vilains tours.

[1] Voyez t. XII de la *Bibliotheca Patrum*, ed. Lugdun.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t II, p. 72.

Antoine. Saint Antoine est célèbre par les tentations qu'il eut à subir de la part du diable. Ceux qui ont mis leur esprit à la torture pour donner à ces faits un côté plaisant n'ont pas toujours eu autant d'esprit qu'ils ont voulu en montrer. Ils n'égalent certainement pas le bon légendaire, qui conte qu'Antoine, ayant dompté Satan, le contraignit à demeurer auprès de lui sous sa forme la plus convenable, qui était celle d'un cochon. *Voy.* ARDENTS.

Apantomancie, divination tirée des objets qui se présentent à l'improviste. Tels sont les présages que donne la rencontre d'un lièvre ou d'un aigle, etc.

Aparctiens, peuples fabuleux que d'anciens conteurs ont placés dans le Septentrion. Ils étaient transparents comme du cristal, et avaient les pieds étroits et tranchants comme des patins, ce ce qui les aidait merveilleusement à glisser sur leurs lacs gelés. Leur longue barbe ne leur pendait pas au menton, mais au bout du nez. Ils n'avaient point de langue, mais deux solides râteliers de dents, qu'ils frappaient musicalement l'un contre l'autre pour s'exprimer. Ils ne sortaient que la nuit, et se reproduisaient par le moyen de la sueur, qui se congelait et formait un petit. Leur dieu était un ours blanc[1].

Apis, ou mieux Hapi. C'est le bœuf que les Égyptiens adoraient. Il devait être noir et avoir une tache blanche carrée sur le front. Dès qu'il avait trôné vingt-cinq ans dans ses deux étables, qui étaient deux temples, on le noyait, et on lui cherchait un remplaçant. On croit que ce bœuf représentait Osiris.

Apocalypse. Dans cette clôture redoutable du saint livre qui commence par la Genèse, l'esprit de l'homme s'est souvent égaré. La manie de vouloir tout expliquer, quand nous sommes entourés de tant de mystères que nous ne pouvons comprendre ici-bas, a fourvoyé bien des esprits. Après avoir trouvé la bête à sept têtes et l'Antechrist dans divers personnages, on est aussi peu avancé que le premier jour. Newton a échoué, comme les autres, dans l'interprétation de l'Apocalypse. Ceux qui l'ont lue comme un poëme hermétique ont leur excuse dans leur folie. Pour nous, attendons que Dieu lève les voiles.

Il y a eu plusieurs Apocalypses supposées, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Thomas, de saint Étienne, d'Esdras, de Moïse, d'Élie, d'Abraham, de Marie, femme de Noé, d'Adam même. Porphyre a cité encore une Apocalypse de Zoroastre.

Apollinaire, plante ainsi nommée chez les païens parce qu'elle était consacrée à Apollon. Les chrétiens lui ont conservé ce nom à cause du grand saint qui l'a porté.

Apollonie de Leuttershausen. Cette femme vivait au temps où s'établit la réforme. Elle habitait avec son mari, Hans Geisselbrecht, le margraviat de Brandebourg. Son histoire a été publiée par Sixte Agricola et Georges Witmer (Ingolstadt, 1584). Gorres l'a résumée dans le quatrième volume de sa *Mystique*. Nous l'empruntons à ce grand ouvrage. — Hans Geisselbrecht était un chenapan qui passait sa vie à boire, à jurer et à maltraiter sa femme. Un matin, les voisines reprochèrent à la pauvre Apollonie le vacarme qui s'était fait toute la nuit chez elle. Furieuse de subir des reproches après tout ce qu'elle endurait de son mari, elle s'écria : — Si le bon Dieu ne veut pas me délivrer de cet homme violent, eh bien, que le diable vienne à mon aide. — Le soir, lorsque le bétail fut rentré, elle s'en alla traire ses vaches. Alors elle vit voler autour de sa tête deux oiseaux qui semblaient des corbeaux, quoique à cette époque il n'y en eût plus dans le pays. Puis un homme de haute taille parut à ses côtés et lui dit : — Ah! ma pauvre femme, j'ai bien pitié de vous et de votre triste sort, avec un affreux mari qui dévorera tout ce que vous possédez. Si vous voulez être à moi, je vais vous conduire à l'instant en un lieu charmant où vous pourrez boire, manger, chanter, danser à votre aise, et mener une vie comme vous n'en avez jamais mené jusqu'ici, car le ciel n'est pas tel que vous le représentent vos prêtres; je vous ferai voir bien autre chose. — Apollonie, sans plus réfléchir, donna sa main à l'inconnu en disant qu'elle voulait bien être à lui. Aussitôt elle fut possédée. Les voisins, un instant après, accoururent à ses cris, car elle venait de se jeter dans un égout situé près de son étable, et elle pouvait s'y noyer. Comme on la remportait dans sa maison, elle s'écriait : — Laissez-moi! ne voyez-vous pas la vie délicieuse que je mène; je ne fais que boire, manger, chanter et danser[1]... Il paraît que les exorcismes la guérirent, et nous n'avons pas la suite de son histoire.

Apollonius de Tyane, philosophe pythagoricien, né à Tyane en Cappadoce, peu de temps après Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'était un de ces aventuriers qui s'occupaient de théurgie, et qui cherchaient auprès des magiciens et des jongleurs, si nombreux chez les païens, ces secrets mystérieux au moyen desquels ils étonnaient la foule. Il était oublié lorsque l'impératrice Julie, femme de Septime Sévère, princesse de mœurs dissolues, et par conséquent ennemie de l'Évangile, pria Philostrate, autre ennemi des chrétiens, de faire d'Apollonius un héros que l'on pût opposer au Christ. Avec des matériaux recueillis plus d'un siècle après la mort de cet homme, dont on ne se souvenait plus, il composa un récit que Lactance compare à l'*Ane d'or* d'Apulée. Apollonius de Tyane était un magicien

[1] *Supplément à l'Histoire véritable de Lucien.*

[1] *La mystique divine, naturelle et diabolique*, par Gorres, traduit de l'allemand par M. Charles Sainte-Foi.

comme Faust, et, comme lui, on l'a entouré de merveilles souvent imaginaires. Sa vie, qui n'est ainsi qu'un roman, a été traduite en français par Vigenère, un volume in-4°[1].

Eusèbe ne parle d'Apollonius de Tyane que comme d'un escamoteur. Leloyer dit que ce fut Simon le magicien qui lui enseigna la magie noire; et Ammien Marcellin le met au nombre des hommes qui ont été assistés d'un démon familier, comme Socrate, Numa et une foule d'autres. On sait peu de choses sur la fin d'Apollonius. Hiéroclès, qui, d'après les récits de Philostrate, voulait faire sa cour à Domitien en vantant ce faiseur de tours de passe-passe, eut le front de dire qu'il avait été enlevé au ciel, tandis que de plus avisés ont écrit qu'il avait été emporté par le diable dans un âge avancé.

Et il n'est pas le seul qui ait eu cette chance, quoique le vulgaire des philosophes n'y voie que du feu. On a dit aussi que, si Aurélien, qui venait de prendre Tyane en Cappadoce, et qui avait juré de la détruire, l'épargna cependant, c'est que



le spectre d'Apollonius lui avait apparu et avait intercédé pour sa ville. — Le croira qui voudra.

Il y a eu des gens qui ont trouvé Apollonius vivant au douzième siècle. *Voy.* Artephius.

Apomazar. *Des significations et événements des songes,* selon la doctrine des Indiens, Perses et Égyptiens, par Apomazar. Vol. in-8°; Paris, 1580. Fatras oublié, mais rare.

Apone. *Voy.* Pierre d'Apone.

[1] Voyez l'abrégé de cette vie dans les *Légendes infernales.*

pparitions. On ne peut pas très-bien préciser ce que c'est qu'une apparition. Dom Calmet dit que si l'on voit quelqu'un en songe, c'est une apparition. « Souvent, ajoute-t-il, il n'y a que l'imagination de frappée; ce n'en est pas moins quelquefois un fait surnaturel quand il a des relations. »

Dans la rigueur du terme, une apparition est la présence subite d'une personne ou d'un objet contre les lois de la nature : par exemple, l'apparition d'un mort, d'un ange, d'un démon, etc.

Ceux qui nient absolument les apparitions sont téméraires. Spinoza, malgré son matérialisme, reconnaissait qu'il ne pouvait nier les apparitions ni les miracles.

On ne raisonne pas mieux lorsqu'on dit qu'une chose qui est arrivée autrefois devrait arriver encore. Il y a bien des choses qui ont eu lieu jadis et qui ne se renouvellent pas, dans le système même des matérialistes, comme il y a bien des choses qui ont lieu aujourd'hui et que jadis on n'a pas soupçonnées.

Nous devons admettre et croire les apparitions rapportées dans les saintes Écritures. Nous ne sommes pas tenus à la même foi dans les simples histoires; et il y a des apparitions qui, réelles ou intellectuelles, sont fort surprenantes. On lit dans la vie de saint Macaire qu'un homme ayant reçu un dépôt le cacha sans en rien dire à sa femme et mourut subitement. On fut très-embarrassé quand le maître du dépôt vint le réclamer. Saint Macaire pria, dit la légende, et le défunt apparut à sa femme, à qui il déclara que l'argent redemandé était enterré au pied de son lit, ce qui fut trouvé vrai. Ces sortes d'apparitions ne peuvent pas être repoussées, parce qu'elles ont devant Dieu un motif raisonnable. Mais Dieu ne permet jamais les apparitions ridicules, qui ne sont généralement que de mauvaises farces. Ce sont les apparitions des morts chez les anciens qui ont donné naissance à la nécromancie. *Voy.* NÉCROMANCIE.

Nous ne songerons à nous occuper ici que des



apparitions illusoires ou douteuses, et le nombre en est immense. Nous suivrons un moment les écrivains qui ne doutent de rien, et qui, dans leurs excès mêmes, sont encore moins stupides et moins à quatre pattes que ceux qui doutent de tout. Quelquefois, disent-ils, les apparitions ne sont que vocales : c'est une voix qui appelle. Mais dans les bonnes apparitions l'esprit se montre. — Quand les esprits se font voir à un homme seul, ajoutent les cabalistes, ils ne présagent rien de bon; quand ils apparaissent à deux personnes à la fois, rien de mauvais; ils ne se montrent guère à trois personnes ensemble.

Il y a des apparitions imaginaires causées par les remords; des meurtriers se sont crus harcelés ou poursuivis par leurs victimes. Une femme, en 1726, accusée, à Londres, d'être complice du meurtre de son mari, niait le fait; on lui présente l'habit du mort, qu'on secoue devant elle; son imagination épouvantée lui fait voir son mari même; elle se jette à ses pieds et déclare qu'elle voit son mari. Mais on trouvera des choses plus inexplicables.

Les apparitions du diable, qui a si peu besoin de se montrer pour nous séduire, faibles que nous sommes, ont donné lieu à une multitude de récits merveilleux. Des sorciers brûlés à Paris ont dit en justice que, quand le diable veut se faire un corps aérien pour se montrer aux hommes, « il faut que le vent soit favorable et que la lune soit pleine ». Et lorsqu'il apparaît, c'est toujours avec quelque défaut nécessaire, ou trop

noir, ou trop pâle, ou trop rouge, ou trop grand, ou trop petit, ou le pied fourchu, ou les mains en griffes, ou la queue au derrière et les cornes en tête, etc., à moins qu'il ne prenne une forme bizarre. Il parlait à Simon le Magicien, et à d'autres, sous la figure d'un chien ; à Pythagore, sous celle d'un fleuve ; à Apollonius, sous celle d'un orme, etc.

Excepté les démons de midi, les démons et les spectres apparaissent la nuit plutôt que le jour, et la nuit du vendredi au samedi de préférence à toute autre, comme le déclare Jean Bodin, d'après un grand nombre de témoignages.

Les apparitions des esprits, dit Jamblique, sont analogues à leur essence. L'aspect des habitants des cieux est consolant, celui des archanges terrible, celui des anges moins sévère, celui des démons épouvantable. Il est assez difficile, ajoute-t-il, de se reconnaître dans les apparitions des spectres, car il y en a de mille sortes. — Delancre donne pourtant les moyens de ne point s'y tromper. « On peut distinguer les âmes des démons, dit-il. Ordinairement les âmes apparaissent en hommes portant barbe, en vieillards, en enfants ou en femmes, bien que ce soit en habit et en contenance funeste. Or les démons peuvent se montrer ainsi. Mais, ou c'est l'âme d'une personne bienheureuse, ou c'est l'âme d'un damné. Si c'est l'âme d'un bienheureux, et qu'elle revienne souvent, il faut tenir pour certain que c'est un démon, qui, ayant manqué son coup de surprise, revient plusieurs fois pour le tenter encore. Car une âme ne revient plus quand elle est satisfaite, si ce n'est par aventure une seule fois pour dire merci. — Si c'est une âme qui se dise l'âme d'un damné, il faut croire encore que c'est un démon, vu qu'à grand'peine laisse-t-on jamais sortir l'âme des damnés. » Voilà les moyens de se reconnaître que Pierre Delancre donne comme aisés[1].

Il dit un peu plus loin que le spectre qui apparaît sous une peau de chien ou sous toute autre forme laide est un démon ; mais le diable est si malin, qu'il vient aussi sous des traits qui le font prendre pour un ange. Il faut donc se défier. — *Voyez* pour les anecdotes : Visions, Spectres, Fantômes, Hallucinations, Esprits, Lutins, Vampires, Revenants, Songes, Armées prodigieuses, etc.

Voici, sur les apparitions, un petit fait qui a eu lieu à la Rochelle, et que les journaux rapportaient en avril 1843 : « Depuis quelque temps, la population se préoccupait des revenants qui apparaissaient tous les soirs sous la forme de flammes phosphorescentes, bleuâtres et mystérieuses. Ces revenants ont été pris au trébuchet : c'étaient cinq gros réjouis de paysans des environs qui, grimpés tous les soirs sur des arbres très-élevés, lançaient des boulettes phosphoriques avec un fil imperceptible. Pendant la nuit, ils donnaient le mouvement et la direction qu'ils voulaient à leurs globes de feu, et quand les curieux couraient après une flamme, elle devenait aussitôt invisible ; mais à l'instant il en surgissait une autre sur un point opposé pour détourner l'attention. Ce jeu s'effectuait ainsi pendant quelques instants successivement, et puis simultanément, de manière à produire plusieurs flammes à la fois. — Cette jonglerie trompa bien des incrédules effrayés ; mais enfin il se trouva un esprit rassis. Caché derrière une haie, il observa attentivement la mise en scène et devina le secret de la comédie. Suffisamment édifié, il alla querir la gendarmerie, et les cinq mystificateurs furent arrêtés au moment où ils donnaient une nouvelle représentation. Quel était leur but ? On l'ignore. Le plus curieux de l'histoire, c'est qu'une commission scientifique avait déjà préparé un rapport sur l'étonnant phénomène *météorologique* de ces mauvais plaisants. »

Mais il ne faut pas s'appuyer sur des farces de ce genre pour nier les apparitions. Il y en a d'incontestables, comme on le verra en divers articles de ce livre.

Apsaras. Les apsaras sont les fées de la mythologie indienne.



Apulée. Philosophe platonicien, né en Afrique, connu par le livre de *l'Ane d'or*. Il vécut au deuxième siècle, sous les Antonins. On lui attribue plusieurs prodiges auxquels sans doute il n'a jamais songé. Il dépensa tout son bien en voyages, et mit tous ses soins à se faire initier dans les mystères des diverses religions païennes ; après quoi il s'aperçut qu'il était ruiné. Comme il était bien fait, instruit et spirituel, il captiva l'affection d'une riche veuve de Carthage, nommée Pudentilla, qu'il parvint à épouser. Il était encore jeune, et sa femme avait cinquante ans. Cette disproportion d'âge et la pauvreté connue d'Apulée firent soupçonner qu'il avait employé,

[1] L'*Inconstance des démons*, liv. V, disc. II.

pour parvenir à ce riche mariage, la magie et les philtres. On disait même qu'il avait composé ces philtres avec des filets de poissons, des huîtres et des pattes d'écrevisses. Les parents de la femme, à qui ce mariage ne convenait pas, l'accusèrent de sortilége; il parut devant ses juges, et quoique les préjugés sur la magie fussent alors en très-grand crédit, Apulée plaida si bien sa cause qu'il la gagna pleinement.

Boguet et d'autres démonographes disent qu'Apulée fut métamorphosé en âne, comme quelques autres pèlerins, par le moyen des sorcières de Larisse, qu'il était allé voir pour essayer si la chose était possible et faisable [1]. La femme qui lui démontra que la chose était possible en le changeant en âne le vendit, puis le racheta. Par la suite, il devint si grand magicien qu'il se métamorphosait lui-même au besoin en cheval, en âne, en oiseau. Il se perçait le corps d'un coup d'épée sans se blesser. Il se rendait invisible, étant très-bien servi par son démon familier. C'est même pour couvrir son asinisme, dit encore Delancre, qu'il a composé son livre de *l'Ané d'or*.

Taillepied prétend que tout cela est une confusion, et que s'il y a un âne mêlé dans l'histoire d'Apulée, c'est qu'il avait un esprit familier qui lui apparaissait sous la forme d'un âne [2]. Les véritables ânes sont peut-être ici Delancre et Boguet. Ceux qui veulent jeter du merveilleux sur toutes les actions d'Apulée affirment que, par un effet de ses charmes, sa femme était obligée de lui tenir la chandelle pendant qu'il travaillait; d'autres disent que cet office était rempli par son démon familier. Quoi qu'il en soit, il y avait de la complaisance dans cette femme ou dans ce démon.

Outre son livre de *l'Ane d'or*, on a encore d'Apulée un petit traité du démon de Socrate, *De deo Socratis*, réfuté par saint Augustin; il a été traduit sous ce titre : *De l'esprit familier de Socrate*, avec des remarques, in-12. Paris, 1608.

Aquelare, ou le Bosquet du Bouc. C'est ainsi qu'on appelait dans le pays Basque un plateau où se faisait le sabbat.

Aquiel, démon que l'on conjure le dimanche. *Voy.* CONJURATIONS.

Aquin (Mardochée d'), rabbin de Carpentras, mort en 1650, qui se fit chrétien, et changea au baptême son nom de Mardochée en celui de Philippe. On recherche de lui *l'Interprétation de l'arbre de la cabale des Hébreux*; Paris, in-8°; sans date.

Arachula, méchant esprit de l'air et grand ennemi de la lune, chez les Chinois voisins de la Sibérie. *Voy.* LUNE.

Arael, l'un des esprits que les rabbins du Talmud font, avec Anpiel, princes et gouverneurs du peuple des oiseaux.

Araignées. Les anciens regardaient comme un présage funeste les toiles d'araignée qui s'attachaient aux étendards et aux statues des dieux. Chez nous, une araignée qui court ou qui file promet de l'argent; les uns prétendent que c'est de l'argent le matin, et le soir une nouvelle; d'autres, au contraire, vous citeront ce proverbe-axiome : Araignée du matin, petit chagrin; araignée de midi, petit profit; araignée du soir, petit espoir. « Mais, comme dit M. Salgues [1], si les araignées étaient le signe de la richesse, personne ne serait plus riche que les pauvres. »

Quelques personnes croient aussi qu'une araignée est toujours l'avant-coureur d'une nouvelle heureuse, si on a le bonheur de l'écraser. M. de T***, qui avait cette opinion, donna, en 1790, au théâtre de Saint-Pétersbourg, une tragédie intitulée *Abaco et Moïna*. La nuit qui en précéda la représentation, au moment de se coucher, il aperçut une araignée à côté de son lit. La vue de l'insecte lui fit plaisir; il se hâta d'assurer la bonté du présage en l'écrasant; il avait saisi sa pantoufle, mais l'émotion qu'il éprouvait fit manquer le coup, l'araignée disparut. Il passa deux heures à la chercher en vain; fatigué de ses efforts inutiles, il se jeta sur son lit avec désespoir : « Le bonheur était là, s'écria-t-il, et je l'ai perdu! Ah! ma pauvre tragédie! » Le lendemain il fut tenté de retirer sa pièce, mais un de ses amis l'en empêcha; la pièce alla aux nues, et l'auteur n'en demeura pas moins persuadé qu'une araignée porte bonheur lorsqu'on l'écrase [2].

Dans le bon temps de la loterie, des femmes enfermaient le soir une araignée dans une boîte avec les quatre-vingt-dix numéros écrits sur de petits carrés de papier. L'araignée, en manœuvrant la nuit, retournait quelques-uns de ces papiers. Ceux qui étaient retournés de la sorte étaient regardés le lendemain matin comme numéros gagnants.....

Cependant les toiles d'araignée sont utiles : appliquées sur une blessure, elles arrêtent le sang et empêchent que la plaie ne s'enflamme. Mais il ne faut peut-être pas croire, avec l'auteur des *Admirables secrets d'Albert le Grand*, que l'araignée pilée et mise en cataplasme sur les tempes guérisse la fièvre tierce.

Avant que Lalande eût fait voir qu'on pouvait manger des araignées, on les regardait généralement comme un poison. Un religieux du Mans disant la messe, une araignée tomba dans le calice après la consécration. Le moine, sans hésiter, avala l'insecte. On s'attendait à le voir enfler; ce qui n'eut pas lieu.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance de démons*, etc., liv. IV, ch. I.

[2] *De l'apparition des esprits*, ch. XV.

[1] *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 540.

[2] *Annales dramatiques*, ou *Dictionnaire des théâtres*, par une société de gens de lettres, t. I, au mot *Abaco*.

Il y a de vilaines histoires sur le compte des araignées. N'oublions pourtant pas que, dans son cachot, Pellisson en avait apprivoisé une que Delille a célébrée. Mais la tarentule est aussi une araignée. Le maréchal de Saxe, traversant un village, coucha dans une auberge infestée, disait-on, de revenants qui étouffaient les voyageurs. On citait des exemples. Il ordonna à son domestique de veiller la moitié de la nuit, promettant de lui céder ensuite son lit et de faire alors sentinelle à sa place. A deux heures du matin, rien n'avait encore paru. Le domestique, sentant ses yeux s'appesantir, va éveiller son maître, qui ne répond point; il le croit assoupi et le secoue inutilement. Effrayé, il prend la lumière, ouvre les draps, et voit le maréchal baigné dans son sang. Une araignée monstrueuse lui suçait le sein gauche. Il court prendre des pincettes pour combattre cet ennemi d'un nouveau genre, saisit l'araignée et la jette au feu. Ce ne fut qu'après un long assoupissement que le maréchal reprit ses sens; et depuis lors on n'entendit plus parler de revenant dans l'auberge. — Nous ne garantissons pourtant pas cette anecdote; mais elle est conservée dans plusieurs recueils.

Au reste, l'araignée a de quoi se consoler de notre horreur et de nos mépris. Les nègres de la côte d'Or attribuent la création de l'homme à une grosse araignée qu'ils nomment *Anansié*, et ils révèrent les plus belles araignées comme des divinités puissantes.

Arbres. On sait que dans l'antiquité les arbres étaient consacrés aux dieux : le cyprès à Pluton, etc. Plusieurs arbres et plantes sont encore dévoués aux esprits de l'enfer : le poirier sauvage, l'églantier, le figuier, la verveine, la fougère, etc.

Des arbres ont parlé. Chez les anciens, dans les forêts sacrées, on a entendu des arbres gémir. Les oracles de Dodone étaient des chênes qui parlaient. *Voy.* DODONE.

On entendit, dans une forêt d'Angleterre, un arbre qui poussait des gémissements; on le disait enchanté. Le propriétaire du terrain tira beaucoup d'argent de tous les curieux qui venaient voir une chose aussi merveilleuse. A la fin, quelqu'un proposa de couper l'arbre; le maître du terrain s'y opposa, non par un motif d'intérêt propre, disait-il, mais de peur que celui qui oserait y mettre la cognée n'en mourût subitement; on trouva un homme qui n'avait pas peur de la mort subite, et qui abattit l'arbre à coups de hache. Alors on découvrit un tuyau qui formait une communication à plusieurs toises sous terre, et par le moyen duquel on produisait les gémissements que l'on avait remarqués.

Arc-en-ciel. Le chapitre IX de la Genèse semble dire, selon des commentateurs, qu'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge; mais je ne sais[1] où l'on a vu qu'il n'y en aura plus quarante ans avant la fin du monde, « parce que la sécheresse qui précédera l'embrasement de l'univers consumera la matière de ce météore ». C'est pourtant une opinion encore répandue chez ceux qui s'occupent de la fin du monde.

L'arc-en-ciel a son principe dans la nature; et croire qu'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge, parce que Dieu en fit le signe de son alliance, c'est comme si l'on disait qu'il n'y avait point d'eau avant l'institution du baptême. Et puis, Dieu ne dit point, au chapitre IX de la Genèse, qu'il plaça son arc en ciel, mais son arc en signe d'alliance; et comment attribuera-t-on à l'arc-en-ciel ce passage d'Isaïe : *J'ai mis mon arc et ma flèche dans les nues!*

Chez les Scandinaves, l'arc-en-ciel est un pont qui va de l'enfer au walhalla. Les enfants croient en Alsace que toutes les fois qu'il y a dans le firmament un arc-en-ciel il tombe du ciel un petit plat d'or qui ne peut être trouvé que par un enfant né le dimanche.

Ardents (mal des), appelé aussi *feu infernal.* C'était au onzième et au douzième siècle une maladie non expliquée, qui se manifestait comme un feu intérieur et dévorait ceux qui en étaient frappés. Les personnes qui voyaient là un effet de la colère céleste l'appelaient *feu sacré;* d'autres le nommaient *feu infernal;* ceux qui l'attribuaient à l'influence des astres le nommaient *sidération.* Les reliques de saint Antoine, que le comte Josselin apporta de la terre sainte à la Motte-Saint-Didier, ayant guéri plusieurs infortunés atteints de ce mal, on le nomme encore *feu de saint Antoine.*

Le *mal des Ardents,* lorsqu'il tomba sur Paris et sur Arras, au douzième siècle, était une affreuse maladie épidémique, une sorte de lèpre brûlante, plus terrible que le choléra. On en dut à Paris la guérison à sainte Geneviève. Le même bienfait est célèbre à Arras, où quelques gouttes d'un cierge miraculeux, apporté par la sainte Vierge[2], distillées dans l'eau, enlevaient le mal des Ardents.

On fêtait à Paris *sainte Geneviève des Ardents,* en souvenir des cures merveilleuses opérées alors par la châsse de la sainte sur les infortunés atteints de ce mal.

Ardents, exhalaisons enflammées qui paraissent sur les bords des lacs et des marais, ordinairement en automne, et qu'on prend pour des esprits follets, parce qu'elles sont à fleur de terre et qu'on les voit quelquefois changer de place. Souvent on en est ébloui et on se perd. Leloyer dit que lorsqu'on ne peut s'empêcher de suivre les ardents, ce sont bien en vérité des démons[3].

[1] Brown, *Erreurs populaires,* liv. VII, ch. v.
[2] Voyez ce fait dans les *Légendes de la sainte Vierge.*
[3] *Discours des spectres,* liv. I, ch. VII.

Il y eut, sous le règne de Louis XIII, une histoire de revenant qui fit assez de bruit à Marseille ; c'était une espèce de feu ardent ou d'homme de feu. Le comte et la comtesse d'Alais voyaient toutes les nuits un spectre enflammé se promener dans leur chambre, et aucune force humaine ne pouvait le forcer à se retirer. La jeune dame supplia son mari de quitter une maison et une ville où ils ne pouvaient plus dormir. Le comte, qui se plaisait à Marseille, voulut employer d'abord tous les moyens pour l'expulsion du fantôme. Gassendi fut consulté ; il conclut que ce fantôme de feu qui se promenait toutes les nuits était formé par des vapeurs enflammées que produisait le souffle du comte et de la comtesse..... D'autres savants donnèrent des réponses aussi satisfaisantes. On découvrit enfin le secret. Une femme de chambre, cachée sous le lit, faisait paraître un phosphore à qui la peur donnait une taille et des formes effrayantes ; et la comtesse elle-même faisait jouer cette farce pour obliger son mari à partir de Marseille, qu'elle n'aimait pas...

Ardibehecht, l'un des sept Amschaspands. Il préside au feu.

Argens (Boyer d'), marquis, né en 1704, à Aix en Provence. On trouve, parmi beaucoup de fatras, des choses curieuses sur les gnomes, les sylphes, les ondins et les salamandres, dans ses « *Lettres cabalistiques*, ou Correspondance philosophique, historique et critique entre deux cabalistes, divers esprits élémentaires et le seigneur Astaroth ». La meilleure édition est de 1769, 7 vol. in-12. Ce livre, d'un très-mauvais esprit, est infecté d'un philosophisme que l'auteur a désavoué ensuite.

Argent. L'argent qui vient du diable est ordinairement de mauvais aloi. Delrio conte qu'un homme ayant reçu du démon une bourse pleine d'or n'y trouva le lendemain que des charbons et du fumier.

Un inconnu, passant par un village, rencontra un jeune homme de quinze ans d'une figure intéressante et d'un extérieur fort simple. Il lui demanda s'il voulait être riche ; le jeune homme ayant répondu qu'il le désirait, l'inconnu lui donna un papier plié, et lui dit qu'il en pourrait faire sortir autant d'or qu'ils le souhaiterait, tant qu'il ne le déplierait pas, et que s'il domptait sa curiosité, il connaîtrait avant peu son bienfaiteur. Le jeune homme rentra chez lui, secoua son trésor mystérieux, il en tomba quelques pièces d'or.... Mais, n'ayant pu résister à la tentation de l'ouvrir, il y vit des griffes de chat, des ongles d'ours, des pattes de crapaud, et d'autres figures si horribles, qu'il jeta le papier au feu, où il fut une demi-heure sans pouvoir se consumer. Les pièces d'or qu'il en avait tirées disparurent, et il reconnut qu'il avait eu affaire au diable.

Un avare, devenu riche à force d'usure, se sentant à l'article de la mort, pria sa femme de lui apporter sa bourse, afin qu'il pût la voir encore avant de mourir. Quand il la tint, il la serra tendrement, et ordonna qu'on l'enterrât avec lui, parce qu'il trouvait l'idée de s'en séparer déchirante. On ne lui promit rien précisément, et il mourut en contemplant son or. Alors on lui arracha la bourse des mains, ce qui ne se fit pas sans peine ; mais quelle fut la surprise de la famille assemblée, lorsqu'en ouvrant le sac on y trouva, non pas des pièces d'or, mais deux crapauds !... Le diable était venu ; et en emportant l'âme de l'usurier il avait emporté son or, comme deux choses inséparables et qui n'en faisaient qu'une.

Voici autre chose : Un homme qui n'avait que vingt sous pour toute fortune se mit à vendre du vin aux passants. Pour gagner davantage, il mettait autant d'eau que de vin dans ce qu'il vendait. Au bout d'un certain temps il amassa, par cette voie injuste, la somme de cent livres. Ayant serré cet argent dans un sac de cuir, il alla avec un de ses amis faire provision de vin pour continuer son trafic ; mais, comme il était près d'une rivière, il tira du sac de cuir une pièce de vingt sous pour une petite emplette ; il tenait le sac dans la main gauche et la pièce dans la droite ; incontinent un oiseau de proie fondit sur lui et lui enleva son sac, qu'il laissa tomber dans la rivière. Le pauvre homme, dont toute la fortune se trouvait ainsi perdue, dit à son compagnon : — Dieu est équitable ; je n'avais qu'une pièce de vingt sous quand j'ai commencé à voler ; il m'a laissé mon bien, et m'a ôté ce que j'avais acquis injustement.

Un étranger bien vêtu, passant au mois de septembre 1606 dans un village de la Franche-Comté, acheta une jument d'un paysan du lieu pour la somme de dix-huit ducatons. Comme il n'en avait que douze dans sa bourse, il laissa une chaîne d'or en gage du reste, qu'il promit de payer à son retour. Le vendeur serra le tout dans du papier, et le lendemain trouva la chaîne disparue, et douze plaques de plomb au lieu des ducatons [1].

Terminons en rappelant un stupide usage de quelques villageois qui croient que, quand on fait des beignets avec des œufs, de la farine et de l'eau, pendant la messe de la Chandeleur, de manière qu'on en ait de faits après la messe, on a de l'argent pendant toute l'année [2]. On en a toute l'année aussi, quand on en porte sur soi le premier jour où l'on entend le chant du coucou, — et tout le mois, si on en a dans sa poche la première fois qu'on voit la lune nouvelle.

Argent potable. Si vous êtes versé dans les secrets de l'alchimie et que vous souhaitiez

[1] Boguet, *Discours des sorciers.*
[2] Thiers, *Traité des superstitions.*

posséder cette panacée, prenez du soufre bleu céleste, mettez-le dans un vase de verre, versez dessus d'excellent esprit-de-vin, faites digérer au bain pendant vingt-quatre heures, et quand l'esprit-de-vin aura attiré le soufre par distillation, prenez une part de ce soufre, versez dessus trois fois son poids d'esprit blanc mercuriel extrait du vitriol minéral, bouchez bien le vase, faites digérer au bain vaporeux jusqu'à ce que le soufre soit réduit en liqueur; alors versez dessus de très-bon esprit-de-vin à poids égal, digérez-les ensemble pendant quinze jours, passez le tout par l'alambic, retirez l'esprit par le bain tiède, et il restera une liqueur qui sera le vrai argent potable, ou soufre d'argent, qui ne peut plus être remis en corps. Cet élixir blanc est un remède à peu près universel, qui fait merveilles en médecine, fond l'hydropisie et guérit tous les maux intérieurs [1].

Argouges. *Voy.* Fées, à la fin.



Arioch.

Arignote. Lucien conte qu'à Corinthe, dans le quartier de Cranaüs, personne n'osait habiter une maison qui était visitée par un spectre. Un certain Arignote, s'étant muni de livres magiques égyptiens, s'enferma dans cette maison pour y passer la nuit, et se mit à lire tranquillement dans la cour. Le spectre parut bientôt: pour effrayer Arignote, il prit d'abord la figure d'un chien, ensuite celles d'un taureau et d'un lion. Mais, sans se troubler, Arignote prononça dans ses livres des conjurations qui obligèrent le fantôme à se retirer dans un coin de la cour, où il disparut. Le lendemain on creusa à l'endroit où le spectre s'était enfoncé; on y trouva un squelette auquel on donna la sépulture, et rien ne parut plus dans la maison. — Cette anecdote n'est autre chose que l'aventure d'Athénodore, que Lucien avait lue dans Pline, et qu'il accommode à sa manière pour divertir ses lecteurs.

[1] *Traité de chimie philosoph. et hermétique*, p. 168.

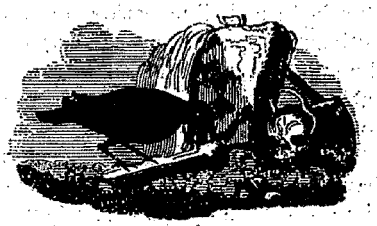
Arimane, prince des enfers chez les anciens Perses, source du mal, démon noir, engendré dans les ténèbres [1], ennemi d'Oromaze ou Ormouzd, principe du bien. Mais celui-ci est éternel, tandis qu'Arimane est créé et doit périr un jour.

Arimaspes, peuples fabuleux de la Scythie; ils n'avaient qu'un œil et passaient leur vie à détruire les dragons.

Arioch, démon de la vengeance, selon quelques démonographes; différent d'Alastor, et occupé seulement des vengeances particulières de ceux qui l'emploient.

Ariolistes, devins de l'antiquité, dont le métier se nommait *ariolatio*, parce qu'ils devinaient par les autels (*ab aris*). Ils consultaient les démons sur leurs autels, dit Daugis [2]; ils voyaient ensuite si l'autel tremblait ou s'il s'y faisait quelque merveille, et prédisaient ce que le diable leur inspirait.

Aristée, charlatan de l'île de Proconèse, qui vivait du temps de Crésus. Il disait que son âme sortait de son corps quand il voulait, et qu'elle y retournait ensuite. Les uns content qu'elle s'échappait, à la vue de sa femme et de ses enfants, sous la figure d'un cerf, Wierus dit sous la figure d'un corbeau [3]. — Hérodote rap-



porte, dans son quatrième livre, que cet Aristée, entrant un jour dans la boutique d'un foulon, y tomba mort; que le foulon courut avertir ses parents, qui arrivèrent pour le faire enterrer; mais on ne trouva plus le corps. Toute la ville était en grande surprise, quand des gens qui revenaient de quelque voyage assurèrent qu'ils avaient rencontré Aristée sur le chemin de Crotone [4]. Il paraît que c'était une espèce de vampire. Hérodote ajoute qu'il reparut au bout de sept ans à Proconèse, y composa un poëme et mourut de nouveau.

Leloyer, qui regarde Aristée comme un sorcier à extases [5], cite une autorité d'après laquelle, à l'heure même où ce vampire disparut pour la seconde fois, il aurait été transporté en Sicile, et s'y serait fait maître d'école.

Il se montra encore trois cent quarante ans après dans la ville de Métaponte, et il y fit élever des monuments qu'on voyait du temps d'Héro-

[1] Plutarque, *Sur Isis et Osiris*.
[2] *Traité sur la magie*, etc., p. 66.
[3] *De præstigiis dæm.*, lib. I, cap. XIV.
[4] Plutarque, dans la *Vie de Romulus*.
[5] *Discours des spectres*, liv. IV, ch. XXIV.

dote. Tant de prodiges engagèrent les Siciliens à lui consacrer un temple, où ils l'honoraient comme un demi-dieu.

Aristodème, roi des Messéniens. *Voy.* Opmioneus et Oolygmancie.

Aristolochie, ou paille de sarasin, ou plutôt espèce de plante appelée pistoloche, avec laquelle Apulée prétendait qu'on pouvait dénouer l'aiguillette, sans doute en l'employant à des fumigations. *Voy.* Ligatures.

Aristomène, général messénien, si habile et si adroit, que toutes les fois qu'il tombait au pouvoir des Athéniens, ses ennemis, il trouvait moyen de s'échapper de leurs mains. Pour lui ôter cette ressource, ils le firent mourir; après quoi on l'ouvrit et on lui trouva le cœur tout couvert de poils [1].

Aristote, que l'Arabe Averrhoës appelle le comble de la perfection humaine. Sa philosophie a été en grande vénération, et son nom a toujours de l'éclat. Mais il ne fallait pas se quereller pour ses opinions et emprisonner dans un temps ceux qui ne les partageaient pas, pour emprisonner dans un autre temps ceux qui les avaient adoptées. Ces querelles, au reste, n'ont été élevées que par les hérétiques.

Delancre semble dire qu'Aristote savait la magie naturelle [2]; mais il ne parle guère en homme superstitieux dans aucun de ses écrits. Quant à la vieille opinion, soutenue par Procope et quelques autres, qu'Aristote, ne pouvant comprendre la raison du flux et du reflux de l'Euripe, s'y précipita en faisant de désespoir ce mauvais calembour : — Puisque je ne puis te saisir, saisis-moi [3]; — cette opinion est aujourd'hui un conte méprisé.

Nous ne citerons ici des ouvrages d'Aristote que ceux qui ont rapport aux matières que nous traitons : 1° *De la divination par les songes*; 2° *Du sommeil et de la veille*, imprimés dans ses œuvres. On peut consulter aussi les Remarques de Michel d'Éphèse sur le livre *De la divination par les songes* [4], et la Paraphrase de Thémistius sur divers traités d'Aristote, principalement sur ce même ouvrage [5].

Arithmancie ou **Arithmomancie.** Divination par les nombres. Les Grecs examinaient le nombre et la valeur des lettres dans les noms de deux combattants, et en auguraient que celui dont le nom renfermait plus de lettres et d'une plus grande valeur remporterait la victoire. C'est en vertu de cette science que quelques devins avaient prévu qu'Hector devait être vaincu par Achille.

Les Chaldéens, qui pratiquaient aussi l'arithmomancie, partageaient leur alphabet en trois parties, chacune composée de sept lettres, qu'ils attribuaient aux sept planètes, pour en tirer des présages. Les platoniciens et les pythagoriciens étaient fort adonnés à cette divination, qui comprend aussi une partie de la cabale des Juifs [1].

Arius, fameux hérétique qui niait la divinité de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Voici comment on raconte sa mort : — Saint Alexandre, évêque de Byzance, voyant que les sectateurs d'Arius voulaient le porter en triomphe, le lendemain dimanche, dans le temple du Seigneur, pria Dieu avec zèle d'empêcher ce scandale, de peur que si Arius entrait dans l'église, il ne semblât que l'hérésie y fût entrée avec lui. Et le lendemain dimanche, au moment où l'on s'attendait à voir Arius, l'hérétique ivrogne, sentant un certain besoin qui aurait pu lui être fort incommode dans la cérémonie de son triomphe, fut obligé d'aller aux lieux secrets, où il creva par le milieu du ventre, perdit les intestins, et mourut d'une mort infâme et malheureuse, frappé, selon quelques-uns, par le diable, qui dut en recevoir l'ordre, car Arius était de ses amis.

Armanville. Une dame d'Armanville, à Amiens, fut battue dans son lit en 1746. Sa servante attesta que le diable l'avait maltraitée. La cloche de la maison sonna seule; on entendit balayer le grenier à minuit. Il sembla même que les démons qui prenaient cette peine avaient un tambour et faisaient ensuite des évolutions militaires. La dame, effrayée, quitta Amiens pour retourner à Paris; c'est ce que voulait la femme de chambre. Il n'y eut plus de maléfices dès lors, et l'on a eu tort de voir là autre chose que de la malice.

Armées prodigieuses. Au siége de Jérusalem par Titus, et dans plusieurs autres circonstances, on vit dans les airs des armées ou des troupes de fantômes, phénomènes non encore expliqués, et qui jamais ne présagèrent rien de bon.

Plutarque raconte, dans la Vie de Thémistocle, que pendant la bataille de Salamine on vit en l'air des armées prodigieuses et des figures d'hommes qui, de l'île d'Égine, tendaient les mains au-devant des galères grecques. On publia que c'étaient les Eacides, qu'on avait invoqués avant la bataille.

Quelquefois aussi on a rencontré des troupes de revenants et de démons allant par bataillons et par bandes. *Voy.* Retz, etc.

En 1123, dans le comté de Worms, on vit pendant plusieurs jours une multitude de gens armés, à pied et à cheval, allant et venant avec

[1] *Valère-Maxime*, liv. I, ch. VIII, ext. n° 15.

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. VI, disc. II.

[3] Si quidem ego non capio te, tu capies me.

[4] Michaelis Ephesii *Annotationes in Aristotelem de somno, id est, de divinatione per somnum*. Venise, in-8°, 1527.

[5] *Themistii Paraphrasis in Aristotelem de memoria et reminiscentia, de insomniis, de divinatione per somnum*, latine, interprete Hermolao Barbaro. Bâle, in-8°, 1530.

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*, traité V.

grand bruit, et qui se rendaient tous les soirs, vers l'heure de none, à une montagne qui paraissait le lieu de leur réunion. Plusieurs personnes du voisinage s'approchèrent de ces gens armés, en les conjurant, au nom de Dieu, de leur déclarer ce que signifiait cette troupe innombrable et quel était leur projet. Un des soldats ou fantômes répondit : Nous ne sommes pas ce que vous vous imaginez, ni de vrais fantômes ni de vrais soldats. Nous sommes les âmes de ceux qui ont été tués en cet endroit dans la dernière bataille. Les armes et les chevaux que vous voyez sont les instruments de notre supplice, comme ils l'ont été de nos péchés. Nous sommes tout en feu, quoique vous n'aperceviez en nous rien qui paraisse enflammé. — On dit qu'on remarqua en leur compagnie le comte Enrico et plusieurs autres seigneurs tués depuis peu d'années, qui déclarèrent qu'on pouvait les soulager par des aumônes et des prières[1]. *Voy.* APPARITIONS, PHÉNOMÈNES, VISIONS, AURORE BORÉALE, etc.

Armide. L'épisode d'Armide, dans le Tasse, est fondé sur une tradition populaire qui est rapportée dans les chroniques de la première croisade et citée par Pierre Delancre[2]. Cette habile enchanteresse était fille d'Arbilan, roi de Damas; elle fut élevée par Hidraote, son oncle, puissant magicien, qui en fit une grande sorcière. La nature l'avait si bien partagée, qu'elle surpassait en attraits les plus belles femmes de l'Orient. Son oncle l'envoya comme un redoutable ennemi vers la puissante armée chrétienne que le pape Urbain II avait rassemblée sous la conduite de Godefroid de Bouillon; et là, comme dit Delancre, « elle charma en effet quelques chefs croisés »; mais elle ne compromit pas l'espoir des chrétiens; et même elle fut tuée par un projectile au siége de Jérusalem[3].

Armomancie, divination qui se faisait par l'inspection des épaules[4]. On juge encore aujourd'hui qu'un homme qui a les épaules larges est plus fort qu'un autre qui les a étroites.

Arnauld (Angélique). *Apparition de la mère Marie-Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal de Paris, peu avant la mort de la sœur Marie-Dorothée Perdereaux, abbesse intruse de ladite maison;* rapportée dans une lettre écrite en 1685, par M. Dufossé, à la suite de ses mémoires sur Port-Royal. — « Deux religieuses de Port-Royal, étant à veiller le Saint-Sacrement pendant la nuit, virent tout à coup la feue mère Angélique, leur ancienne abbesse, se lever du lieu où elle avait été inhumée, ayant en main sa crosse abbatiale, marcher tout le long du chœur et s'aller asseoir à la place où se met l'abbesse pendant les vêpres.

» Étant assise, elle appela une religieuse qui se trouvait au même lieu, et lui ordonna d'aller chercher la sœur Dorothée, laquelle, ou du moins son esprit, vint se présenter devant la mère Angélique, qui lui parla quelque temps, sans qu'on pût entendre ce qu'elle lui disait; après quoi, tout disparut.

» On ne douta point que la mère Angélique n'eût cité la sœur Dorothée devant Dieu; et c'est la manière dont elle l'interpréta elle-même, lorsque les deux religieuses qui avaient été témoins de cette apparition la lui rapportèrent. Elle s'écria : — Ah! je mourrai bientôt. Et en effet, elle mourut quinze jours ou trois semaines après. » Voilà!

Arnauld de Bresse (Brescia), moine du douzième siècle, disciple d'Abeilard. Turbulent et ambitieux, il se fit chef de secte. Il disait que les bonnes œuvres sont préférables au sacrifice de la messe, ce qui est absurde; car le sacrifice de la messe n'empêche pas les bonnes œuvres, il les ordonne au contraire. Il avait jeté le froc, comme tous les réformateurs. Ayant excité de grands troubles, et chargé de noirs forfaits, il fut pris et brûlé à Rome en 1155.

Cet homme est peint sous d'affreuses couleurs dans une chronique contemporaine intitulée *le Maléfice,* attribuée à Hues de Braye-Selves et publiée en style moderne par M. Léon Dussillet. Chassé, maudit, traqué partout, il s'est attaché à Sibylle de Bourgogne, plus connue sous le nom de la Dame aux jambes d'or, qu'on lui donna dans les croisades, que par la violence de ses passions. Pendant qu'il prépare le maléfice qui doit tuer une jeune fille dont Sibylle veut la mort, neuf gouttes de sang jaillissent d'une cicatrice qu'il avait à la joue. — Déjà! dit le sorcier d'une voix creuse; maître, tu comptes bien, et moi seul j'oubliais le terme. — Quel terme? s'écria Sibylle frappée de la pâleur subite d'Arnauld de Bresse. Pour qui ce sang a-t-il coulé? je n'avais point remarqué ce terrible stigmate, qu'on croirait imprimé avec un sceau de feu. — Ce sceau brûle en effet, répliqua le moine, toujours plus troublé et plus pâle; et celui qui l'a imprimé ne souffre jamais qu'il s'efface. Les genoux du sorcier fléchirent sous lui, et ses membres frémirent d'une horreur invincible[1]... Il prévoyait que bientôt celui à qui il s'était vendu allait arriver; il acheva l'envoûtement qui amena la mort de la jeune fille; et c'est sans doute après ces abominations qu'il gagna Rome, on ne sait dans quel but. Il y mourut sur le bûcher.

Arnauld de Villeneuve, médecin, astrologue et alchimiste, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait quelquefois, avec Arnauld de

[1] *Chronique d'Ursperg.*

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges,* etc., liv. I.

[3] Voyez les *Légendes des croisades.*

[4] Du mot latin *armus,* épaule. Les anciens appliquaient surtout cette divination aux animaux. Ils jugeaient par l'armomancie si la victime était bonne pour les dieux.

[1] Chapitre III du livre cité.

Bresse. Il était né auprès de Montpellier; il mourut dans un naufrage en 1314.

La chimie lui doit beaucoup de découvertes; il ne cherchait, à la vérité, que la pierre philosophale et ne songeait qu'à faire de l'or; mais il trouva les trois acides sulfurique, muriatique et nitrique. Il composa le premier de l'alcool et du ratafia; il fit connaître l'essence de térébenthine, régularisa la distillation, etc. Il mêlait à ses vastes connaissances en médecine des rêveries astrologiques, et il prédit la fin du monde pour l'année 1335.

On l'accusa aussi de magie. François Pegna dit qu'il devait au démon tout ce qu'il savait d'alchimie, et Mariana[1] lui reproche d'avoir essayé de former un homme avec de certaines drogues déposées dans une citrouille. Mais Delrio justifie Arnauld de Villeneuve de ces accusations; et le pape Clément V ne l'eût pas pris pour son médecin s'il eût donné dans la magie. — L'inquisition de Tarragone fit brûler ses livres trois ans après sa mort, mais elle les fit brûler comme étant empreints de plusieurs sentiments hérétiques.

On recherche d'Arnauld de Villeneuve un traité de l'explication des songes[2]; mais on met sur son compte beaucoup d'ouvrages d'alchimie ou de magie auxquels il n'a pas eu la moindre part. Tels sont : le livre *des Ligatures physiques*[3], qui est une traduction d'un livre arabe; et celui des *Talismans des douze signes du zodiaque*[4]. On lui attribue aussi faussement le livre stupide et infâme des *Trois imposteurs*.

Arnold (Paul), vampire. *Voy.* PAUL.

Arnoux, auteur d'un volume in-12 publié à Rouen en 1630, sous le titre *des Merveilles de l'autre monde*, ouvrage écrit dans un goût bizarre et propre à troubler les imaginations faibles par des contes de visions et de revenants.

Arnuphis, sorcier égyptien. Voyant Marc-Aurèle et son armée engagés dans des défilés dont les Quades fermaient l'issue, et mourant de soif sous un ciel brûlant, il fit tomber, par le moyen de son art, une pluie prodigieuse qui permit aux Romains de se désaltérer, pendant que la grêle et le tonnerre fondaient sur les Quades et les contraignaient à rendre les armes. C'est ce que racontent, dans un but intéressé, quelques auteurs païens. D'autres font honneur de ce prodige aux impuissantes prières de Marc-Aurèle. Les auteurs chrétiens, les seuls qui soient ici dans la vérité, l'attribuent unanimement, et avec toute raison, à la prière des soldats chrétiens qui se trouvaient dans l'armée romaine.

Arnus, devin tué par Hercule, parce qu'il faisait le métier d'espion. Apollon vengea la mort d'Arnus, qu'il inspirait, en mettant la peste dans le camp des Héraclides. Il fallut, pour faire cesser le fléau, établir des jeux en l'honneur du défunt.

Arot. *Voy.* MAROT.

Arphaxat, sorcier perse, qui fut tué d'un coup de foudre, si l'on en croit Abdias de Babylone[1], à l'heure même du martyre de saint Simon et de saint Jude. — Dans la possession de Loudun, on a vu un démon *Arphaxat*.

Art de saint Anselme, moyen superstitieux de guérir, employé par des imposteurs qui prenaient le nom d'anselmistes. Ils se contentaient de toucher, avec certaines paroles, les linges qu'on appliquait sur les blessures. Ils devaient le secret de leur art, disaient-ils, à saint Anselme de Cantorbéry. Aussi l'appelaient-ils l'art de saint Anselme, voulant de la sorte se donner un certain vernis. Mais Delrio assure que leur véritable chef de file est Anselme de Parme. Voyez ce mot.

Art de saint Paul, moyen de prédire les choses futures, que des songe-creux ont prétendu avoir été enseigné à saint Paul dans son voyage au troisième ciel. Des charlatans ont eu le front de s'en dire héritiers.

Art des Esprits, appelé aussi *art angélique*. Il consiste dans le talent d'évoquer les esprits et de les obliger à découvrir les choses cachées. D'autres disent que l'art angélique est l'art de s'arranger avec son ange gardien, de manière à recevoir de lui la révélation de tout ce qu'on veut savoir. Cet art superstitieux se pratique de deux manières : ou par des extases, dans lesquelles on reçoit des avis, ou par des entretiens avec l'ange que l'on évoque, qui apparaît, et qui en cette circonstance n'est probablement pas un ange de lumière. *Voy.* ÉVOCATIONS.

Art notoire, espèce d'encyclopédie inspirée. Le livre superstitieux qui contient les principes de l'art notoire promet la connaissance de toutes les sciences en quatorze jours. L'auteur du livre dit effrontément que le Saint-Esprit le dicta à saint Jérôme. Il assure encore que Salomon n'a obtenu la sagesse et la science universelle que pour avoir lu en une seule nuit ce merveilleux livre. Il faudrait qu'il eût déjà été dicté à quelque enfant d'Israël; car ce serait un prodige trop grand que Salomon eût lu le manuscrit de saint Jérôme. Mais les faiseurs d'écrits de ce genre ne reculent pas pour si peu.

Gilles Bourdin a publié, au seizième siècle, un grimoire obscur sous le titre de *l'Art notoire*. Il n'est pas probable que ce soit la bonne copie, qui sans doute est perdue.

Delrio dit que de son temps les maîtres de cet art ordonnaient à leurs élèves une sorte de

[1] *Rerum hispanar.*, lib. XIV, c. IX.

[2] *Arnaldi de Villanova libellus de somniorum interpretatione et somnia Danielis*, in-4°. Ancienne édition très-rare.

[3] *De physicis ligaturis.*

[4] *De sigillis duodecim signorum.*

[1] *Certaminis apostolici*, lib. VI.

confession générale, des jeûnes, des prières, des retraites, puis leur faisaient entendre, à genoux, la lecture du livre de l'*Art notoire*, et leur persuadaient qu'ils étaient devenus aussi savants que Salomon, les prophètes et les apôtres. Il s'en trouvait qui le croyaient.

Ce livre a été condamné par le pape Pie V. Mêlant les choses religieuses à ses illusions, l'auteur recommande entre autres soins de réciter tous les jours, pendant sept semaines, les sept psaumes de la pénitence, et de chanter tous les matins au lever du soleil le *Veni Creator*, en commençant un jour de nouvelle lune, pour se préparer ainsi à la connaissance de l'*Art notoire*[1]. Érasme, qui parle de ce livre dans un de ses colloques, dit qu'il n'y a rien compris; qu'il n'y a trouvé que des figures de dragons, de lions, de léopards, des cercles, des triangles, des caractères hébreux, grecs, latins, et qu'on n'a jamais connu personne qui eût rien appris dans tout cela.

Des doctes prétendent que le véritable *Ars notoria* n'a jamais été écrit, et que l'esprit le révèle à chaque aspirant préparé. (Mais quel esprit?) Il leur en fait la lecture pendant leur sommeil, s'ils ont sous l'oreiller le nom cabalistique de Salomon, écrit sur une lame d'or ou sur un parchemin vierge. Mais d'autres érudits soutiennent que l'*Ars notoria* existe écrit, et qu'on le doit à Salomon. Le croira qui pourra.

Art sacerdotal. C'est, selon quelques adeptes, le nom que les Égyptiens donnaient à l'alchimie. Cet art, dont le secret, recommandé sous peine de mort, était écrit en langue hiéroglyphique, n'était communiqué qu'aux prêtres, à la suite de longues épreuves.

Arts du serpent. C'est le nom qu'on donne souvent aux arts magiques.

Artémidore, Éphésien qui vécut du temps d'Antonin le Pieux. On lui attribue le traité des songes intitulé *Oneïrocriticon*, publié pour la première fois en grec à Venise, 1518, in-8°. On recherche la traduction latine de Rigaut[2], et quelques traductions françaises[3].

Artéphius, philosophe hermétique du douzième siècle, que les alchimistes disent avoir vécu plus de mille ans par les secrets de la pierre philosophale. François Pic rapporte le sentiment de quelques savants qui affirment qu'Artéphius est le même qu'Apollonius de Tyane, né au premier siècle sous ce nom, et mort au douzième sous celui d'Artéphius.

On lui attribue plusieurs livres extravagants ou curieux : 1° l'*Art d'allonger sa vie* (*De vita propaganda*), qu'il dit dans sa préface avoir composé à l'âge de mille vingt-cinq ans; 2° la *Clef de la Sagesse suprême*[4]; 3° un livre sur les caractères des planètes, sur la signification du chant des oiseaux, sur les choses passées et futures, et sur la pierre philosophale[2]. Cardan, qui parle de ces ouvrages au seizième livre de la *Variété des choses*, croit qu'ils ont été composés par quelque plaisant qui voulait se jouer de la crédulité des partisans de l'alchimie.

Arthémia, fille de l'empereur Dioclétien. Elle fut possédée d'un démon qui résista aux exorcismes païens, et ne céda qu'à saint Cyriaque, diacre de l'Église romaine.

L'idée de rire et de plaisanter des possessions et des exorcismes de l'Église est venue quelquefois à des esprits égarés, qu'il eût été bon peut-être d'exorciser eux-mêmes.

Arthus ou **Artus,** roi des Bretons, célèbre dans les romans de la Table Ronde, et dont la vie est entourée de fables. On prétend qu'il n'est qu'assoupi à Avallon, et qu'il revient la nuit dans les forêts de la Bretagne chasser à grand bruit, avec des chiens, des chevaux et des piqueurs, qui ne sont que des démons et des spectres, au sentiment de Pierre Delancre[3]. Quand le grand veneur apparut à Henri IV dans la forêt de Fontainebleau, quelques-uns dirent que c'était la chasse du roi Arthus.

La tradition conserve, aux environs de Huelgoat, dans le Finistère, le souvenir curieux de l'énorme château d'Arthus. On montre des rochers de granit entassés comme étant les débris de ses vastes murailles. Il s'y trouve, dit-on, des trésors gardés par des démons, qui souvent traversent les airs sous la forme de feux follets en poussant des hurlements répétés par les échos du voisinage[4]. L'orfraie, la buse et le corbeau sont les hôtes sinistres qui fréquentent ces ruines merveilleuses, où de temps en temps apparaît l'âme d'Arthus endormi avec sa cour enchantée dans son vieux manoir d'Avalon. *Voy.* MERLIN.

En Angleterre on a cru et dans plusieurs contrées de ce pays on croit encore que le roi

[1] Franc. Torreblanca, cap. XIV, *Epist. de mag.*

[2] *Artemidori Ephesii Oneirocritica, seu de somniorum interpretatione*, græc-lat., cum notis Nic. Rigaltii, in-4°, Paris, 1603.

[3] Artémidore, *De l'explication des songes*, avec le livre d'Augustin Nyphus, *Des divinations*, in-16. Rouen, 1600; édition augmentée, 1604. — *Epitome* des cinq livres d'Artémidore traitant des songes, traduit du grec par Charles Fontaine; avec un recueil de Valère-Maxime sur le même sujet, traduit du latin, in-8°. Lyon, 1555.

[1] *Clavis majoris sapientiæ*, imprimé dans le *Théâtre chimique*. Francfort, 1614, in-8°, ou Strasbourg, 1699, in-12.

[2] *De characteribus planetarum, cantu et motibus avium, rerum præteritarum et futurarum, lapideque philosophico*. Le traité d'Artéphius sur la pierre philosophale a été traduit en français par P. Arnauld, et imprimé avec ceux de Sinésius et de Flamel. Paris, 1612, 1659, 1682, in-4°. On attribue encore à Artéphius le *Miroir des miroirs*, Speculum speculorum, et le *Livre secret*, Liber secretus.

[3] *Tableau de l'inconstance des mauvais songes*, liv. IV, disc. III.

[4] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. I, p. 277.

Arthus a été par enchantement transformé en corbeau; et pour cela on respecte beaucoup les corbeaux, car l'un d'eux pourrait être l'héroïque monarque.

Arundel (Thomas). Comme il s'était opposé (quatorzième siècle) aux séditions des wickleffites, Chassaignon, dans ses *Grands et redoutables jugements de Dieu,* imprimés à Morges en 1581, chez Jean Lepreux, imprimeur des très-puissants seigneurs de Berne, Chassaignon, réformé et défenseur de tous les hérétiques, dit qu'il mourut cruellement, la langue tellement enflée qu'il ne pouvait plus parler, « lui qui avait voulu empêcher, dans la bouche des disciples de Wickleff, le cours de la sainte parole..... » Mais il n'ose pas rechercher si Thomas Arundel fut, comme Wickleff, étranglé par le diable.

Aruspices, devins du paganisme, dont l'art se nommait *aruspicine.* Ils examinaient les entrailles des victimes pour en tirer des présages; il fallait être de bonne maison pour exercer cette espèce de sacerdoce. Ils prédisaient 1° par la simple inspection des victimes vivantes; 2° par l'état de leurs entrailles après qu'elles étaient ouvertes; 3° par la flamme qui s'élevait de leurs chairs brûlées. — La victime qu'il fallait amener avec violence, ou qui s'échappait de l'autel, donnait des présages sinistres; le cœur maigre, le foie double ou enveloppé d'une double tunique, et surtout l'absence du cœur ou du foie, annonçaient de grands maux. On croirait que les aruspices étaient habiles dans l'art d'escamoter, car le cœur manqua aux deux bœufs immolés le jour où l'on assassina César.

C'était mauvais signe quand la flamme ne s'élevait pas avec force et n'était pas transparente et pure; et si la queue de la bête se courbait en brûlant, elle menaçait de grandes difficultés dans les affaires. *Voy.* HÉPATOSCOPIE.

Arzels. *Voy.* CHEVAL.

Asaphins, devins ou sorciers chaldéens, qui expliquaient les songes et tiraient les horoscopes. Ils avaient pour divinité une idole nommé Asaph.

Ascaroth. C'est le nom que donnent les démonographes à un démon peu connu qui protége les espions et les délateurs. Il dépend du démon Nergal.

Ascèse diabolique. L'ascèse chrétienne élève les âmes à Dieu; l'ascèse diabolique les abaisse et les enfonce jusqu'aux démons.

Ascik-Pacha, démon turc, qui favorise les intrigues secrètes, facilite les accouchements, enseigne les moyens de rompre les charmes et donne l'art d'en composer.

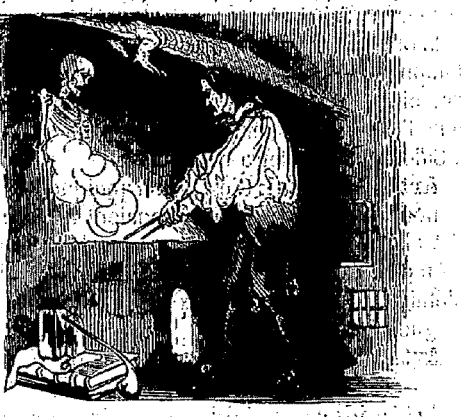
Asclétarion, astrologue qui se permit de faire des prophéties dont l'empereur Domitien ne fut pas content. Il le fit venir et lui dit : « Toi qui sais le moment de ma mort, connais-tu le genre de la tienne? — Oui, répondit l'astrologue. Je serai mangé par les chiens. » Domitien pour prouver que sa science était vaine, le fit tuer sur-le-champ et ordonna que son corps fût brûlé. Mais un grand orage qui survint éteignit le bûcher et mit les exécuteurs en fuite. Des chiens vinrent, mirent le corps en pièces et le mangèrent. Suétone et Dion Cassius mentionnent ce singulier fait.

Aselle. L'aselle aquatique, espèce de cloporte, était révérée des Islandais, qui croyaient qu'en tenant cet insecte dans la bouche, ou son ovaire desséché sur la langue, ils obtenaient tout ce qu'ils pouvaient désirer. Ils appelaient son ovaire sec *pierre à souhaits.*

Ases. Divinités scandinaves. Elles sont au nombre de trente, dont douze dieux qui ont pour maître Odin, et dix-huit déesses, à la tête desquelles domine Frigga.

Asgard. C'est la ville des ases ou dieux scandinaves. Odin habite cette ville somptueuse, située en un lieu du monde d'où il peut voir tous les êtres et tous les événements.

Ashmole (Élie), antiquaire et alchimiste anglais, né en 1617. On lui doit quelques ouvrages utiles et le musée ashmoléen d'Oxford. Mais il



publia à Londres, en 1652, un volume in-*h*°, intitulé *Theatrum chemicum britannicum,* contenant différents poëmes des philosophes anglais qui ont écrit sur les mystères hermétiques. Six ans après, il fit imprimer le *Chemin du bonheur,* in-*h*°, 1658. Ce traité, qui n'est pas de lui, mais auquel il mit une préface, roule aussi sur la pierre philosophale. *Voy.* PIERRE PHILOSOPHALE.

Asile. Les lois qui accordaient droit d'asile aux criminels dans les églises exceptaient ordinairement les sorciers, qui, d'ailleurs, ne cherchaient pas trop là leur recours.

Asima, démon qui rit quand on fait le mal. Il a été adoré à Emath, dans la tribu de Nephtali, avant que les habitants de cette ville fussent transportés à Samarie.

Aske, le premier homme dans les traditions religieuses des Scandinaves.

Asmodée, démon destructeur, le même que Samaël, suivant quelques rabbins. Il est surintendant des maisons de jeu. Il sème la dissipation

et l'erreur. — Les rabbins content qu'il détrôna un jour Salomon ; mais que bientôt Salomon le chargea de fers, et le força de l'aider à bâtir le temple de Jérusalem. — Tobie, suivant les mêmes rabbins, l'ayant expulsé, avec la fumée du fiel d'un poisson, du corps de la jeune Sara qu'il possédait, l'ange Raphaël l'emprisonna aux extrémités de l'Égypte. Paul Lucas dit qu'il l'a vu dans un de ses voyages. On s'est amusé de lui à ce sujet ; cependant on a pu lire dans le *Courrier de l'Egypte* que le peuple de ce pays adore encore le serpent Asmodée, lequel a un temple dans le désert de Ryanneh. On ajoute que ce serpent se coupe par morceaux, et qu'un instant après il n'y paraît pas. *Voy.* HARIDI.



Cet Asmodée est, au jugement de quelques-uns, l'ancien serpent qui séduisit Eve. Les Juifs, qui l'appellent *Asmodai*, faisaient de lui le prince des démons, comme on le voit dans la paraphrase chaldaïque. C'est aux enfers, dans Wierus, un roi fort et puissant, qui a trois têtes : la première ressemble à celle d'un taureau, la seconde à celle d'un homme, la troisième à celle d'un bélier. Il a une queue de serpent, des pieds d'oie, une haleine enflammée. Il se montre à cheval sur un dragon, portant en main un étendard et une lance. Il est soumis cependant, par la hiérarchie infernale, au roi Amoymon[1].

Lorsqu'on l'exorcise, il faut être ferme sur ses pieds, et l'appeler par son nom. Il donne des anneaux constellés ; il apprend aux hommes à se rendre invisibles et leur enseigne la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et les arts mécaniques. Il connaît aussi des trésors, qu'on peut le forcer à découvrir ; soixante-douze légions lui obéissent. On le nomme encore Chammadaï et Sydonaï. Asmodée était un des démons qui possédaient Madeleine Bavent.

Le Sage a fait d'Asmodée le héros d'un de ses romans (*le Diable boiteux*).

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

Asmund et Asweith, compagnons d'armes danois. Liés d'une étroite amitié, ils convinrent, par un serment solennel, de ne s'abandonner ni à la vie ni à la mort. Asweith mourut le premier et, suivant leur accord, Asmund, après avoir enseveli son ami, avec son chien et son cheval, dans une grande caverne, y porta des provisions pour une année et s'enferma dans ce tombeau. Mais le démon, qu'ils avaient probablement assez bien servi tous deux, étant entré dans le corps du mort, le remit debout et se mit à tourmenter le fidèle Asmund, le déchirant, lui défigurant le visage et lui arrachant même une oreille, sans lui donner de raisons de sa fureur. Asmund, impatienté après un siècle de lutte, coupa la tête du mort, voyant bien enfin qu'il avait affaire ou au diable ou à un vampire. — Sur ces entrefaites, précisément, le roi de Suède, Éric, passant devant la caverne murée et entendant du vacarme, crut qu'elle renfermait un trésor gardé par des esprits. Il la fit ouvrir, et fut bien surpris d'y trouver Asmund, pâle, ensanglanté, auprès d'un cadavre puant ; il lui fit conter son histoire, et le voyant mourir lui-même, aussitôt après son récit, il le fit percer d'un pieu et brûla son corps avec celui de son féroce compagnon[1] ; car alors déjà on connaissait les vampires, quoiqu'on ne leur donnât pas ce nom. *Voy.* GHOLE.

Asmoug, l'un des démons qui, sous les ordres d'Arimane, sèment en Perse les dissensions, les procès et les querelles.

Asoors ou Asouras. C'est le nom que les Indiens donnent à certains mauvais génies qui font tomber les voyageurs dans des embûches.

Aspame. « Zorobabel était épris d'un si fol amour pour Aspame, qu'elle le soufletait comme un esclave et lui ôtait le diadème pour en orner sa tête, indigne d'un tel ornement, dit Delancre ; elle le faisait rire et pleurer, quand bon lui semblait, le tout par philtres et fascinations[2]. » Les belles dames font tous les jours d'aussi grands excès et produisent d'aussi énormes stupidités, sans fascination et sans philtre.

Aspilcuetta (Marie d'), sorcière d'Andaye, dans le pays de Labour, sous le règne de Henri IV. Elle fut arrêtée à l'âge de dix-neuf ans, et avoua qu'on l'avait menée au sabbat, que là elle avait baisé le derrière du diable au-dessous d'une grande queue, et que ce derrière était fait comme le museau d'un bouc[3].



Aspidomancie, divination peu connue qui se pratique aux Indes, selon quelques voyageurs.

[1] *Saxo Grammat. Danicæ hist.*, lib. V.
[2] *Incrédulité et mécréance du sortilège*, etc.
[3] *Incrédulité et mécréance*, etc., traité V.

Delancre dit[1] que le devin ou sorcier trace un cercle, s'y campe assis sur un bouclier, marmotte des conjurations, devient hideux, et ne sort de son extase que pour annoncer les choses qu'on veut savoir, et que le diable vient de lui révéler.

Asrafil, ange terrible qui, selon les musulmans, doit sonner de la trompette et réveiller



tous les morts pour le jugement dernier. On le confond souvent avec Azraël.

Assa-fœtida. Les Hollandais appellent cette plante *fiente du diable* (duivelsdrek).

Assassinat. Ce crime a son démon.



Assassins, secte d'Ismaéliens qu'on enivrait de hrachick et à qui l'on faisait un dogme de tuer. Le souverain des Assassins s'appelait le cheick ou Vieux de la Montagne. Il est célèbre dans l'histoire des croisades. *Voy.* THUGGISME.

Assheton (Guillaume), théologien anglican, mort en 1711. Il publia, en 1691, un petit ouvrage peu recherché, intitulé *La possibilité des apparitions.*

Astaroth, grand-duc très-puissant aux enfers. Il a la figure d'un ange fort laid, et se montre chevauchant sur un dragon infernal ; il tient à la



main gauche une vipère. Quelques magiciens disent qu'il préside à l'Occident, qu'il procure l'amitié des grands seigneurs, et qu'il faut l'évoquer le mercredi. Les Sidoniens et les Philistins l'adorèrent. Il est, dit-on, grand trésorier aux enfers. Wierus nous apprend qu'il sait le passé et l'avenir, qu'il répond volontiers aux questions qu'on lui fait sur les choses les plus secrètes, et qu'il est facile de le faire causer sur la création, les fautes et la chute des anges, dont il connaît toute l'histoire. Mais dans ses conversations, il soutient que pour lui il a été puni injustement. Il enseigne à fond les arts libéraux, et commande quarante légions. Celui qui le fait venir doit prendre garde de s'en laisser approcher, à cause de son insupportable puanteur. C'est pourquoi il est prudent de tenir sous ses narines un anneau magique en argent, qui est un préservatif contre les odeurs fétides des démons[1]. Astaroth a figuré dans plusieurs possessions. Il est cité comme l'un des sept princes de l'enfer qui visitèrent Faust, selon la tradition anglaise ; il parut en serpent, ayant « la queue colorée comme des briques changeantes, deux petits pieds fort courts, tout jaunes, le ventre blanc et jaunâtre, le cou châtain roux, et une pointe en forme de trait, comme ceux du hérisson, qui avance de la longueur d'un doigt[2] ».

Astarté, femelle d'Astaroth. On la représente avec une tête de génisse.

Astiages, roi des Mèdes. Quand Cyrus eut vaincu l'Asie, on publia qu'Astiages, son grand-père, avait songé en dormant que dans le sein

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. II, disc. I.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[2] M. François Hugo, le *Faust anglais.*

de sa fille Mandane croissait une vigne qui de ses feuilles couvrait l'Asie entière : présage de la grandeur de Cyrus, fils de Mandane.

Astier, l'un des prophètes du Dauphiné. *Voy.* Prophètes.

Astragalomancie, divination par les dés. Prenez deux dés, marqués comme d'usage des numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6. On peut jeter à volonté un dé seul ou les deux dés à la fois; on a ainsi la chance d'amener les chiffres 1 à 12. Vous voulez deviner quelque affaire qui vous embarrasse ou pénétrer les secrets de l'avenir, posez la question sur un papier que vous aurez passé au-dessus de la fumée du bois de genièvre; placez ce papier renversé sur la table, et jetez les dés. — Vous écrirez les lettres à mesure qu'elles se présentent. En se combinant, elles vous donneront la réponse : 1 vaut la lettre A; 2 vaut E; 3 vaut I ou Y; 4 vaut O; 5 vaut U; 6 vaut B, P ou V; 7 vaut C, K ou Q; 8 vaut D ou T; 9 vaut F, S, X ou Z; 10 vaut G ou J; 11 vaut L, M ou N; 12 vaut R. — Si la réponse est obscure, il ne faut pas s'en étonner : le sort est capricieux. Dans le cas où vous n'y pouvez rien comprendre, recourez à d'autres divinations. — La lettre H n'est point marquée, parce qu'elle n'est pas nécessaire. Les règles du destin se dispensent de celles de l'orthographe. PH s'expriment fort bien par la lettre F, et CH par la lettre X.

Les anciens pratiquaient l'astragalomancie avec des osselets marqués des lettres de l'alphabet, et les lettres que le hasard amenait faisaient les réponses. C'est par ce moyen que se rendaient les oracles d'Hercule en Achaïe. On mettait les lettres dans une urne, et on les tirait comme on tire les numéros des loteries.

Astres. La première idolâtrie a commencé par le culte des astres. Tous les peuples fourvoyés les adoraient au temps de Moïse. Lui seul dit aux Hébreux : « Lorsque vous élevez les yeux vers le ciel, que vous voyez le soleil, la lune et les autres astres, gardez-vous de tomber dans l'erreur et de les adorer, car c'est Dieu qui les a créés. » (*Deutéronome*, chap. 4.)

Ceux qui ne croient pas à la révélation devraient nous apprendre comment Moïse a été plus éclairé que les sages de toutes les nations dont il était environné [1].

Mahomet dit dans le Koran que les étoiles sont les sentinelles du ciel, et qu'elles empêchent les démons d'en approcher et de connaître ainsi les secrets de Dieu.

Il y a des sectes qui prétendent que chaque corps céleste est la demeure d'un ange. — Les Arabes, avant Mahomet, adoraient les astres. Les anciens en faisaient des êtres animés; les Égyptiens croyaient qu'ils voguaient dans des navires à travers les airs comme nos aéronautes; ils disaient que le soleil, avec son esquif, traversait l'Océan toutes les nuits pour retourner d'Occident en Orient.

D'autres physiciens ont prétendu que les étoiles sont les yeux du ciel, et que les larmes qui en tombent forment les pierres précieuses. C'est pour cela, ajoutent-ils, que chaque étoile (ou plutôt chaque planète) a sa pierre favorite.

Astrolabe, instrument dont on se sert pour observer les astres et tirer les horoscopes. Il est souvent semblable à une sphère armillaire. L'astrologue, instruit du jour, de l'heure, du moment où est né celui qui le consulte ou pour lequel on le consulte, met les choses à la place qu'elles occupaient alors, et dresse son thème suivant la position des planètes et des constellations.

Il y a eu des gens autrefois qui faisaient le métier de découvrir les voleurs par le moyen



d'un astrolabe. « Le ciel, disaient-ils, est un livre dans lequel on voit le passé, le présent et l'avenir; pourquoi ne pourrait-on pas lire les événements de ce monde dans un instrument qui représente la situation des corps célestes [1]? »

Astrologie, art de dire la bonne aventure, de tirer les horoscopes et de prédire les événements, par l'aspect, les positions et les influences des

[1] Bergier, *Dict. théolog.*, au mot *Astres*.

[1] Le père Lebrun, *Hist. des pratiques superst.*, t. I, p. 220.

corps célestes. — On croit que l'astrologie, qu'on appelle aussi *astrologie judiciaire*, parce qu'elle consiste en jugements sur les personnes et sur les choses, a pris naissance dans la Chaldée, d'où elle pénétra en Égypte, en Grèce et en Italie. Quelques antiquaires attribuent l'invention de cette science à Cham, fils de Noé. Le commissaire de Lamarre, dans son *Traité de police*, titre VII, chap. 1er, ne repousse pas les opinions qui établissent qu'elle lui a été enseignée par le démon.

Diogène Laërce donne à entendre que les Égyptiens connaissaient la rondeur de la terre et la cause des éclipses. On ne peut leur disputer l'habileté en astronomie; mais, au lieu de se tenir aux règles droites de cette science, ils en ajoutèrent d'autres qu'ils fondèrent uniquement sur leur imagination; ce furent là les principes de l'art de deviner et de tirer les horoscopes. Ce sont eux, dit Hérodote, qui enseignèrent à quel dieu chaque mois, chaque jour est consacré; qui observèrent les premiers sous quel ascendant un homme est né, pour prédire sa fortune, ce qui lui arriverait dans sa vie, et de quelle mort il mourrait.

« J'ai lu dans les registres du ciel tout ce qui doit vous arriver à vous et à votre fils, » disait à ses crédules enfants Bélus, prince de Babylone. Pompée, César, Crassus, croyaient à l'astrologie. Pline en parle comme d'un art respectable. Cette science gouverne encore la Perse et une grande partie de l'Asie. « Rien ne se fait ici, dit Tavernier dans sa relation d'Ispahan, que de l'avis des astrologues. Ils sont plus puissants et plus redoutés que le roi, qui en a toujours quatre attachés à ses pas. Il les consulte sans cesse, et ils l'avertissent du temps où il doit se promener, de l'heure où il doit se renfermer dans son palais, se purger, se vêtir de ses habits royaux, prendre ou quitter le sceptre, etc. Ils sont si respectés dans cette cour, que le roi Schah-Sophi étant accablé depuis plusieurs années d'infirmités que l'art ne pouvait guérir, les médecins jugèrent qu'il n'était tombé dans cet état de dépérissement que par la faute des astrologues, qui avaient mal pris l'heure à laquelle il devait être élevé sur le trône. Les astrologues reconnurent leur erreur; ils s'assemblèrent de nouveau avec les médecins, cherchèrent de nouveau dans le ciel la véritable heure propice, ne manquèrent pas de la trouver, et la cérémonie du couronnement fut renouvelée, à la grande satisfaction de Schah-Sophi, qui mourut quelques jours après. »

Il en est de même en Chine, où l'empereur n'ose rien entreprendre sans avoir consulté son thème natal.

La vénération des Japonais pour l'astrologie est plus profonde encore : chez eux personne n'oserait construire un édifice sans avoir interrogé quelque astrologue sur la durée du bâtiment. Il y en a même qui, sur la réponse des astres, se dévouent et se tuent pour le bonheur de ceux qui doivent habiter la nouvelle maison [1].

Presque tous les anciens, Hippocrate, Virgile, Horace, Tibère, croyaient à l'astrologie. Le moyen âge en fut infecté. On tira l'horoscope de Louis XIII et de Louis XIV, et Boileau dit qu'*un téméraire auteur* n'atteint pas le Parnasse, *si son astre en naissant ne l'a formé poëte.*

En astrologie, on ne connaît dans le ciel que sept planètes et douze constellations dans le zodiaque. Le nombre de celles-ci n'a pas changé; mais il y a aujourd'hui neuf fois plus de planètes. Nous ne parlerons pourtant que des sept vieilles employées seules par les astrologues. Nous n'avons, disent-ils, aucun membre que les corps célestes ne gouvernent. Les sept planètes sont, comme on sait, le Soleil, la Lune, Vénus, Jupiter, Mars, Mercure et Saturne. Le Soleil préside à la tête, la Lune au bras droit, Vénus au bras gauche, Jupiter à l'estomac, Mars aux parties sexuelles, Mercure au pied droit, et Saturne au pied gauche; — ou bien Mars gouverne la tête, Vénus le bras droit, Jupiter le bras gauche, le Soleil l'estomac, la Lune les parties sexuelles, Mercure le pied droit, et Saturne le pied gauche.

Parmi les constellations, le Bélier gouverne la tête, le Taureau le cou, les Gémeaux les bras et les épaules, l'Écrevisse la poitrine et le cœur, le Lion l'estomac, la Vierge le ventre, la Balance les reins et les fesses, le Scorpion les parties sexuelles, le Sagittaire les cuisses, le Capricorne les genoux, le Verseau les jambes, et les Poissons les pieds.

On a mis aussi le monde, c'est-à-dire les empires et les villes sous l'influence des constellations. Des astrologues allemands, au seizième siècle, avaient déclaré Francfort sous l'influence du Bélier, Wurtzbourg sous celle du Taureau, Nuremberg sous les Gémeaux, Magdebourg sous l'Écrevisse, Ulm sous le Lion, Heidelberg sous la Vierge, Vienne sous la Balance, Munich sous le Scorpion, Stuttgard sous le Sagittaire, Augsbourg sous le Capricorne, Ingolstadt sous le Verseau, et Ratisbonne sous les Poissons.

Hermès a dit que c'est parce qu'il y a sept trous à la tête qu'il y a aussi dans le ciel sept planètes pour présider à ces trous : Saturne et Jupiter aux deux oreilles, Mars et Vénus aux deux narines, le Soleil et la Lune aux deux yeux, et Mercure à la bouche. Léon l'Hébreu, dans sa *Philosophie d'amour*, traduite par le sieur Duparc, Champenois, admet cette opinion, qu'il précise très-bien : « Le Soleil préside à l'œil droit, dit-il, et la Lune à l'œil gauche, parce que tous les deux sont les yeux du ciel; Jupiter gouverne l'oreille gauche, Saturne la droite, Mars le

[1] *Essai sur les erreurs et les superstitions*, par M. L. C., ch. v.

pertuis droit du nez, Vénus le pertuis gauche, et Mercure la bouche, parce qu'il préside à la parole. »

Ajoutons encore que Saturne domine sur la vie, les changements, les édifices et les sciences; Jupiter sur l'honneur, les souhaits, les richesses et la propreté des habits; Mars sur la guerre, les prisons, les mariages, les haines; le Soleil sur l'espérance, le bonheur, le gain, les héritages; Vénus sur les amitiés et les amours; Mercure sur les maladies, les pertes, les dettes, le commerce et la crainte; la Lune sur les plaies, les songes et les larcins. Ainsi, du moins, le décide le livre des *Admirables secrets d'Albert le Grand.*

En dominant de la sorte tout ce qui arrive à l'homme, les planètes ramènent le même cours de choses toutes les fois qu'elles se retrouvent dans le ciel au lieu de l'horoscope. Jupiter se retrouve au bout de douze ans au même lieu, les honneurs seront les mêmes; Vénus, au bout de huit ans, les amours seront les mêmes, etc., mais dans un autre individu.

N'oublions pas non plus que chaque planète gouverne un jour de la semaine : le Soleil le dimanche, la Lune le lundi, Mars le mardi, Mercure le mercredi, Jupiter le jeudi, Vénus le vendredi, Saturne le samedi; — que le jaune est la couleur du Soleil, le blanc celle de la Lune, le vert celle de Vénus, le rouge celle de Mars, le bleu celle de Jupiter, le noir celle de Saturne, le mélangé celle de Mercure; — que le Soleil préside à l'or, la Lune à l'argent, Vénus à l'étain, Mars au fer, Jupiter à l'airain, Saturne au plomb, Mercure au vif-argent, etc.

Le Soleil est bienfaisant et favorable, Saturne triste, morose et froid; Jupiter tempéré et bénin, Mars ardent, Vénus bienveillante, Mercure inconstant, la Lune mélancolique.

Dans les constellations, le Bélier, le Lion et le Sagittaire sont chauds, secs et ardents; le Taureau, la Vierge et le Capricorne, lourds, froids et secs; les Gémeaux, la Balance et le Verseau, légers, chauds et humides; l'Écrevisse, le Scorpion et les Poissons, humides, mous et froids.

Au moment de la naissance d'un enfant dont on veut tirer l'horoscope, ou bien au jour de l'événement dont on cherche à présager les suites, il faut d'abord voir sur l'astrolabe quelles sont les constellations et planètes qui dominent dans le ciel, et tirer les conséquences qu'indiquent leurs vertus, leurs qualités et leurs fonctions. Si trois signes de la même nature se rencontrent dans le ciel, comme, par exemple, le Bélier, le Lion et le Sagittaire, ces trois signes forment le *trin aspect*, parce qu'ils partagent le ciel en trois et qu'ils sont séparés l'un de l'autre par trois autres constellations. Cet aspect est bon et favorable.

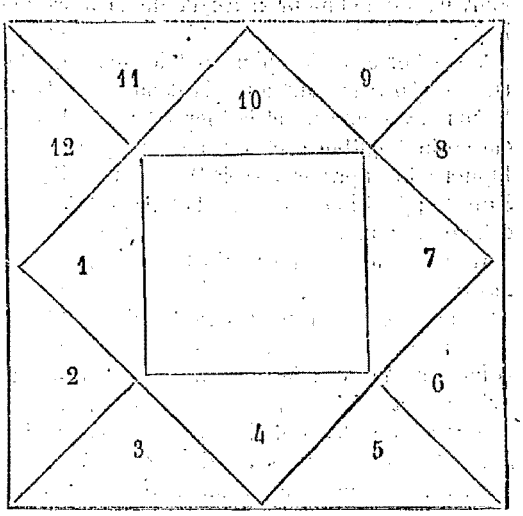
Quand ceux qui partagent le ciel par sixièmes se rencontrent à l'heure de l'opération, comme le Bélier avec les Gémeaux, le Taureau avec l'Écrevisse, etc., ils forment l'*aspect sextil*, qui est médiocre.

Quand ceux qui partagent le ciel en quatre, comme le Bélier avec l'Écrevisse, le Taureau avec le Lion, les Gémeaux avec la Vierge, se rencontrent dans le ciel, ils forment l'*aspect carré*, qui est mauvais.

Quand ceux qui se trouvent aux parties opposées du ciel, comme le Bélier avec la Balance, le Taureau avec le Scorpion, les Gémeaux avec le Sagittaire, etc., se rencontrent à l'heure de la naissance, ils forment l'*aspect contraire*, qui est méchant et nuisible.

Les astres sont en *conjonction* quand deux planètes se trouvent réunies dans le même signe ou dans la même maison, et en *opposition* quand elles sont à deux points opposés.

Chaque signe du zodiaque occupe une place qu'on appelle *maison céleste* ou *maison du soleil*; ces douze maisons du soleil coupent ainsi le zodiaque en douze parties. Chaque maison occupe trente degrés, puisque le cercle en a trois cent soixante. Les astrologues représentent les maisons par de simples numéros, dans une figure ronde ou carrée, divisée en douze cellules.



La première maison est celle du Bélier, qu'on appelle *l'angle oriental* en argot astrologique. C'est la maison de la vie, parce que ceux qui naissent quand cette constellation domine peuvent vivre longtemps.

La seconde maison est celle du Taureau, qu'on appelle *la porte inférieure*. C'est la maison des richesses et des moyens de fortune.

La troisième maison est celle des Gémeaux, appelée *la demeure des frères*. C'est la maison des héritages et des bonnes successions.

La quatrième maison est celle de l'Écrevisse. On l'appelle *le fond du ciel, l'angle de la terre*,

la demeure des parents. C'est la maison des trésors et des biens de patrimoine.

La cinquième maison est celle du Lion, dite *la demeure des enfants.* C'est la maison des legs et des donations.

La sixième maison est celle de la Vierge; on l'appelle *l'amour de Mars.* C'est la maison des chagrins, des revers et des maladies.

La septième maison est celle de la Balance, qu'on appelle *l'angle occidental.* C'est la maison des mariages et des noces.

La huitième maison est celle du Scorpion, appelée *la porte supérieure.* C'est la maison de l'effroi, des craintes et de la mort.

La neuvième maison est celle du Sagittaire, appelée *l'amour du soleil.* C'est la maison de la piété, de la religion, des voyages et de la philosophie.

La dixième maison est celle du Capricorne, dite *le milieu du ciel.* C'est la maison des charges, des dignités et des couronnes.

La onzième maison est celle du Verseau, qu'on appelle *l'amour de Jupiter.* C'est la maison des amis, des bienfaits et de la fortune.

La douzième maison est celle des Poissons, appelée *l'amour de Saturne.* C'est la plus mauvaise de toutes et la plus funeste: c'est la maison des empoisonnements, des misères, de l'envie, de l'humeur noire et de la mort violente.

Le Bélier et le Scorpion sont les maisons chéries de Mars; le Taureau et la Balance, celles de Vénus; les Gémeaux et la Vierge, celles de Mercure; le Sagittaire et les Poissons, celles de Jupiter; le Capricorne et le Verseau, celles de Saturne; le Lion, celle du Soleil; l'Écrevisse, celle de la Lune.

Il faut examiner avec soin les rencontres des planètes avec les constellations. Si Mars, par exemple, se rencontre avec le Bélier à l'heure de la naissance, il donne du courage, de la fierté et une longue vie; s'il se trouve avec le Taureau, richesses et courage. En un mot, Mars augmente l'influence des constellations avec lesquelles il se rencontre, et y ajoute la valeur et la force. — Saturne, qui donne les peines, les misères, les maladies, augmenté les mauvaises influences et gâte les bonnes. Vénus, au contraire, augmente les bonnes influences et affaiblit les mauvaises. — Mercure augmente ou affaiblit les influences suivant ses conjonctions: s'il se rencontre avec les Poissons, qui sont mauvais, il devient moins bon; s'il se trouve avec le Capricorne, qui est favorable, il devient meilleur. — La Lune joint la mélancolie aux constellations heureuses; elle ajoute la tristesse ou la démence aux constellations funestes. — Jupiter, qui donne les richesses et les honneurs, augmente les bonnes influences et dissipe à peu près les mauvaises. — Le Soleil ascendant donne les faveurs des princes; il a sur les influences presque autant d'effet que Jupiter; mais descendant il présage des revers.

Ajoutons que les Gémeaux, la Balance et la Vierge donnent la beauté par excellence; le Scorpion, le Capricorne et les Poissons donnent une beauté médiocre. Les autres constellations donnent plus ou moins la laideur. — La Vierge, la Balance, le Verseau et les Gémeaux donnent une belle voix; l'Écrevisse, le Scorpion et les Poissons donnent une voix nulle ou désagréable. Les autres constellations n'ont pas d'influence sur la voix.

Si les planètes et les constellations se trouvent à l'orient à l'heure de l'horoscope, on éprouvera leur influence au commencement de la vie ou de l'entreprise; on l'éprouvera au milieu si elles sont au haut du ciel, et à la fin si elles sont à l'occident.

Afin que l'horoscope ne trompe point, il faut avoir soin d'en commencer les opérations précisément à la minute où l'enfant est né, ou à l'instant précis d'une affaire dont on veut savoir les suites. — Pour ceux qui n'exigent pas une exactitude si sévère, il y a des horoscopes tout dressés, d'après les constellations de la naissance. *Voy.* Horoscopes.

Tels sont, en peu de mots, les principes de cet art, autrefois si vanté, si universellement répandu, et maintenant un peu tombé en désuétude. Les astrologues conviennent que le globe roule si rapidement, que la disposition des astres change en un moment. Il faudra donc, pour tirer les horoscopes, que les sages-femmes aient soin de regarder attentivement les horloges, de marquer exactement chaque point du jour, et de conserver à celui qui naît ses étoiles comme son patrimoine. « Mais combien de fois, dit Barclai, le péril des mères empêche-t-il ceux qui sont autour d'elles de songer à cela! Et combien de fois ne se trouve-t-il là personne qui soit assez superstitieux pour s'en occuper! Supposez, cependant, qu'on y ait pris garde, si l'enfant est longtemps à naître, et si, ayant montré la tête, le reste du corps ne paraît pas de suite, comme il arrive, quelle disposition des astres sera funeste ou favorable? sera-ce celle qui aura présidé à l'apparition de la tête, ou celle qui se sera rencontrée quand l'enfant est entièrement né?... »

Astrologues. Voici quelques anecdotes sur le compte des astrologues: Un valet, ayant volé son maître, s'enfuit avec l'objet dérobé. On mit des gens à sa poursuite, et, comme on ne le trouvait pas, on consulta un astrologue. Celui-ci, habile à deviner les choses passées, répondit que le valet s'était échappé parce que la lune s'était trouvée, à sa naissance, en conjonction avec Mercure, qui protége les voleurs, et que de plus longues recherches seraient inutiles. Comme il disait ces mots, on amena le domestique, qu'on

venait de prendre enfin, malgré la protection de Mercure.

Les astrologues tirent vanité de deux ou trois de leurs prédictions accomplies, quoique souvent d'une manière indirecte, entre mille qui n'ont pas eu de succès. L'horoscope du poëte Eschyle portait qu'il serait écrasé par la chute d'une maison; il s'alla, dit-on, mettre en plein champ, pour éviter sa destinée; mais un aigle, qui avait enlevé une tortue, la lui laissa tomber sur la tête, et il en fut tué. Si ce conte n'a pas été fait après coup, nous répondrons qu'un aveugle, en jetant au hasard une multitude de flèches, peut atteindre le but une fois par hasard. Quand il y avait en Europe des milliers d'astrologues qui faisaient tous les jours de nouvelles prédictions, il pouvait s'en trouver quelques-unes que l'événement, par cas fortuit, justifiait; et celles-ci, quoique rares, entretenaient la crédulité que des millions de mensonges auraient dû détruire.

L'empereur Frédéric-Barberousse, étant sur le point de quitter Vicence, qu'il venait de prendre d'assaut, défia le plus fameux astrologue de de-



viner par quelle porte il sortirait le lendemain. Le charlatan répondit au défi par un tour de son métier : il remit à Frédéric un billet cacheté, lui recommandant de ne l'ouvrir qu'après sa sortie. L'empereur fit abattre, pendant la nuit, quelques toises de mur, et sortit par la brèche. Il ouvrit ensuite le billet, et ne fut pas peu surpris d'y lire ces mots : — « L'empereur sortira par la porte neuve. » C'en fut assez pour que l'astrologue et l'astrologie lui parussent infiniment respectables.

Un homme que les astres avaient condamné en naissant à être tué par un cheval avait grand soin de s'éloigner dès qu'il apercevait un de ces animaux. Or, un jour qu'il passait dans une rue, une enseigne lui tomba sur la tête, et il mourut du coup : c'était, dit le conte, l'enseigne d'une auberge où était représenté un cheval noir.

Mais il y a d'autres anecdotes : Un bourgeois de Lyon, riche et crédule, ayant fait dresser son horoscope, mangea tout son bien pendant le temps qu'il croyait avoir à vivre. N'étant pas mort à l'heure que l'astrologue lui avait assignée, il se vit obligé de demander l'aumône, ce qu'il faisait en disant : — « Ayez pitié d'un homme qui a vécu plus longtemps qu'il ne croyait. »

Une dame pria un astrologue de deviner un chagrin qu'elle avait dans l'esprit. L'astrologue, après lui avoir demandé l'année, le mois, le jour et l'heure de sa naissance, dressa la figure de



son horoscope, et dit beaucoup de paroles qui signifiaient peu de chose. La dame lui donna une pièce de quinze sous. — « Madame, dit alors l'astrologue, je découvre encore dans votre horoscope que vous n'êtes pas riche. — Cela est vrai, répondit-elle. — Madame, poursuivit-il en considérant de nouveau les figures des astres, n'avez-vous rien perdu? — J'ai perdu, lui dit-elle, l'argent que je viens de vous donner. »

Darah, l'un des quatre fils du Grand Mogol Schah-Géhan, ajoutait beaucoup de foi aux prédictions des astrologues. Un de ces doctes lui avait prédit, au péril de sa tête, qu'il porterait la couronne. Darah comptait là-dessus. Comme on s'étonnait que cet astrologue osât garantir sur sa vie un événement aussi incertain : — « Il arrivera de deux choses l'une, répondit-il, ou Darah parviendra au trône, et ma fortune est faite; ou il sera vaincu : dès lors sa mort est certaine, et je ne redoute pas sa vengeance. »

Heggiage, général arabe sous le calife Valid, consulta, dans sa dernière maladie, un astrologue qui lui prédit une mort prochaine. — « Je compte tellement sur votre habileté, lui répondit Heggiage, que je veux vous avoir avec moi dans l'autre monde, et je vais vous y envoyer le premier, afin que je puisse me servir de vous dès mon arrivée. » Il lui fit couper la tête, quoique le temps fixé par les astres ne fût pas encore arrivé.

L'empereur Manuel, qui avait aussi des prétentions à la science de l'astrologie, mit en mer, sur la foi des astres, une flotte qui devait faire

des merveilles et qui fut vaincue, brûlée et coulée bas.

Henri VII, roi d'Angleterre, demandait à un astrologue s'il savait où il passerait les fêtes de Noël. L'astrologue répondit qu'il n'en savait rien. — « Je suis donc plus habile que toi, répondit le roi, car je sais que tu les passeras dans la Tour de Londres. » Il l'y fit conduire en même temps. Il est vrai que c'était une mauvaise raison.

Un astrologue regardant au visage Jean Galéas, duc de Milan, lui dit : — « Seigneur, arrangez vos affaires, car vous ne pouvez vivre longtemps. — Comment le sais-tu? lui demanda le duc. — Par la connaissance des astres. — Et toi, combien dois-tu vivre? — Ma planète me promet une longue vie. — Oh bien! tu vas voir qu'il ne faut pas se fier aux planètes; » et il le fit pendre sur-le-champ.

Astronomancie, divination par les astres. C'est la même chose que l'astrologie.

Astyle, devin fameux dans l'histoire des Centaures. On trouve dans Plutarque un autre devin nommé Astyphile. *Voy.* Cimon.

Asuman, l'ange de la mort, chez les Mages.

Asweith. *Voy.* Asmund.

Até, fille de la Discorde, divinité funeste dans la mythologie grecque.

Athénagore, philosophe platonicien, qui embrassa le christianisme au deuxième siècle. On peut lire son *Traité de la résurrection des morts*, traduit du grec en français par Gaussart, prieur de Sainte-Foy, Paris, 1574, et par Duferrier, Bordeaux, 1577, in-8°.

Athénaïs, sibylle d'Érythrée. Elle prophétisait du temps d'Alexandre.

Athénodore, philosophe stoïcien du siècle d'Auguste. On conte qu'il y avait à Athènes une fort belle maison où personne n'osait demeurer, à cause d'un spectre qui s'y montrait la nuit. Athénodore, étant arrivé dans cette ville, ne s'effraya point de ce qu'on disait de la maison décriée, et l'acheta.

La première nuit qu'il y passa, étant occupé à écrire, il entendit tout à coup un bruit de chaînes, et il aperçut un vieillard hideux, chargé de fers, qui s'approchait de lui à pas lents. Il continua d'écrire. Le spectre, l'appelant du doigt, lui fit signe de le suivre. Athénodore répondit à l'esprit, par un autre signe, qu'il le priait d'attendre, et continua son travail; mais le spectre fit retentir ses chaînes à ses oreilles, et l'obséda tellement, que le philosophe, fatigué, se détermina à voir l'aventure. Il marcha avec le fantôme, qui disparut dans un coin de la cour. Athénodore étonné arracha une poignée de gazon pour reconnaître le lieu, rentra dans sa chambre, et, le lendemain, il fit part aux magistrats de ce qui lui était arrivé. On fouilla dans l'endroit indiqué; on trouva les os d'un cadavre avec des chaînes, on lui rendit les honneurs de la sépulture, et, dès ce moment, ajoute-t-on, la maison fut tranquille [1]. *Voy.* Ayola et Arignote.

Atinius. Tite-Live raconte que, le matin d'un jour où l'on représentait les grands jeux, un citoyen de Rome conduisit un de ses esclaves à travers le cirque en le faisant battre de verges; ce qui divertit ce grand peuple romain. Les jeux commencèrent à la suite de cette parade; mais quelques jours après Jupiter Capitolin apparut la nuit, en songe, à un homme du peuple nommé Atinius [2], et lui ordonna d'aller dire de sa part aux consuls qu'il n'avait pas été content de celui qui menait la danse aux derniers jeux, et que l'on recommençât la fête avec un autre danseur. — Le Romain, à son réveil, craignit de se rendre ridicule en publiant ce songe, et le lendemain son fils, sans être malade, mourut subitement. La nuit suivante, Jupiter lui apparut de nouveau et lui demanda s'il se trouvait bien d'avoir méprisé l'ordre des dieux, ajoutant que s'il n'obéissait il lui arriverait pis. Atinius, ne s'étant pas encore décidé à parler aux magistrats, fut frappé d'une paralysie qui lui ôta l'usage de ses membres. Alors il se fit porter en chaise au sénat, et raconta tout ce qui s'était passé. Il n'eut pas plutôt fini son récit, qu'il se leva, rendu à la santé. Toutes ces circonstances parurent miraculeuses. On comprit que le mauvais danseur était l'esclave battu. Le maître de cet infortuné fut recherché et puni; on ordonna aussi de nouveaux jeux qui furent célébrés avec plus de pompe que les précédents. — An de Rome 265.

Atré, divinité ou plutôt démon des Anglo-Saxons, auxquels il ne faisait que du mal.

Atropos, l'une des trois Parques; c'est elle qui coupait le fil. Hésiode la peint comme très-féroce; on lui donne un vêtement noir, des traits ridés et un maintien peu séduisant.

Attila, dit le Fléau de Dieu, que saint Loup, évêque de Troyes, empêcha de ravager la Champagne. Comme il s'avançait sur Rome pour la détruire, il eut une vision : il vit en songe un vieillard vénérable, vêtu d'habits sacerdotaux, qui, l'épée nue au poing, le menaçait de le tuer s'il résistait aux prières du saint pape Léon. Le lendemain, quand le Pape vint lui demander d'épargner Rome, il répondit qu'il le ferait, et ne passa pas plus avant. Paul Diacre dit, dans le livre XV de son *Histoire de la Lombardie*, que ce vieillard merveilleux n'était autre, selon l'opinion générale, que saint Pierre, prince des apôtres. — Des légendaires ont écrit qu'Attila était fils du démon.

Attouchement. Pline dit que Pyrrhus guérissait les douleurs de rate en touchant les malades du gros doigt de son pied droit; et l'empereur Adrien, en touchant les hydropiques du bout de

[1] Plin. junior, lib. VII, epist. 27.
[2] Plutarque le nomme *Titus Latinus*.

l'index, leur faisait sortir l'eau du ventre. Beaucoup de magiciens et de sorciers ont su produire également des cures merveilleuses par le simple attouchement. *Voy.* CHARMES, ÉCROUELLES, etc.

Aubigné (Nathan d'), en latin *Albineus*, fils du fameux huguenot d'Aubigné. Il était partisan de l'alchimie. Il a publié, sous le titre de *Bibliothèque chimique*, un recueil de divers traités, recherché par ceux qui croient à la pierre philosophale[1].

Aubrey (Jean), *Alberius*, savant antiquaire anglais, mort en 1700. Il a donné, en 1696, un livre intitulé *Mélanges sur les sujets suivants : Fatalité de jours, fatalité de lieux, présages, songes, apparitions, merveilles et prodiges*; réimprimé en 1721, avec des additions.

Aubry (Nicole), jeune fille de Vervins, dont la possession a fait très-grand bruit au treizième siècle. A l'âge de seize ans, étant allée prier sur la tombe de son père, l'esprit de cet homme lui apparut, sortant du tombeau, et lui prescrivit combien elle devait faire dire de messes pour le repos de son âme. Elle exécuta ponctuellement tout ce qui lui était recommandé; mais, malgré son exacte obéissance, elle n'en continua pas moins à être tous les jours visitée par cet esprit, qui finit par lui avouer qu'il était un démon. Ce démon la transporta en divers lieux et l'enleva même devant de nombreux témoins, ce qui fit reconnaître évidemment qu'elle en était possédée. L'évêque de Laon la fit exorciser, et ce fut pendant trois mois sans résultat. Dix hommes, et quelquefois plus, la tenaient durant les exorcismes, et elle leur était arrachée à la vue de la foule. Des notaires publics dressaient les procès-verbaux de ces faits, qui se sont répétés deux siècles plus tard sur la tombe du diacre Pâris, et qui, dans l'une et l'autre affaire, ont été constatés dans toutes les formes et avec toutes les garanties désirables. La science humaine a barboté autour de ces monstrueux phénomènes sans pouvoir les expliquer. En même temps que cette puissance qui, dans une jeune fille, rendait vains les efforts de quinze ou seize hommes robustes, Nicole Aubry parlait plusieurs langues, découvrait les choses les plus secrètes et voyait ce qui se passait à quelques lieues d'elle.

Cette première période des exorcismes avait eu lieu à Vervins; l'évêque, étonné, fit venir la jeune fille à Laon, où il l'exorcisa lui-même dans la cathédrale, remplie continuellement à ce sujet de dix à douze mille spectateurs. Ce n'était plus un seul démon qui s'était installé dans Nicole Aubry. C'était dès lors, sans aucun doute, par la permission de Dieu, toute une légion d'esprits mauvais; et il y eut des scènes si étranges, que le Parlement de Paris et l'Université envoyèrent des commissaires à Laon; le nonce du pape y vint aussi. Les démons, voyant ce concours, en devinrent plus insolents : ils insultaient les exorcistes et l'évêque lui-même; mais ils ne ménageaient pas les protestants, qui demandèrent qu'on emprisonnât la possédée. Un médecin de leur secte ayant tenté de l'empoisonner, on ne les écouta point. Les démons, malgré eux probablement, turlupinaient la réforme par des sarcasmes si incisifs, qu'ils eurent pour résultat la conversion d'un grand nombre de calvinistes, parmi lesquels nous citerons Florimond de Rémond, qui a laissé un nom dans les sciences historiques. Les démons enfin furent vaincus et la jeune fille délivrée. On a dit qu'ils étaient au nombre de vingt-neuf, en tête desquels était Belzébut, qui était venu à elle sous la figure d'un taureau, Baltazo sous celle d'un mouton, Astaroth sous celle d'un porc, les autres sous forme de chats gros comme des brebis. — L'histoire de Nicole Aubry fut publiée par la Sorbonne, en français, en latin, en espagnol, en italien et en allemand. Elle avait tant de retentissement que Charles IX en voulut voir l'héroïne, qui lui fut présentée le 27 août 1566.

Cette histoire a été tellement dénaturée par les protestants, qui ont falsifié aussi celle de Loudun et quelques autres, qu'il est très-rare chez nous de la trouver exacte. Görres l'a donnée consciencieusement dans le tome IV de sa *Mystique*.

Audumla. Une étincelle de la lumière divine ayant fondu une portion des glaces de la Scandinavie, il naquit de cette goutte la génisse Audumla, qui nourrit de son lait Ymir, né avec elle. Puis elle lécha des glaçons d'où sortit Bor ou Buri. (*Mythologie scandinave.*)

Augerot d'Armore, sorcier. *Voy.* CHORROPIQUE.

Augures. Les augures étaient, chez les Romains, les interprètes des dieux. On les consultait avant toutes les grandes entreprises : ils jugeaient du succès par le vol, le chant et la façon de manger des oiseaux. On ne pouvait élire un magistrat, ni donner une bataille, sans avoir consulté l'appétit des poulets sacrés ou les entrailles des victimes. Annibal pressant le roi Prusias de livrer bataille aux Romains, celui-ci s'en excusa en disant que les victimes s'y opposaient. — « C'est-à-dire, reprit Annibal, que vous préférez l'avis d'un mouton à celui d'un vieux général. »

Les augures prédisaient aussi l'avenir par le moyen du tonnerre et des éclairs, par les éclipses et par les présages qu'on tirait de l'apparition des comètes. Les savants n'étaient pas dupes de leurs cérémonies, et Cicéron disait qu'il ne concevait pas que deux augures pussent se regarder sans rire.

Quelques-uns méprisèrent, il est vrai, la science des augures; mais ils s'en trouvèrent mal, parce que le peuple la respectait. On vint dire à Clau-

[1] *Bibliotheca chimica contracta ex delectu et amendatione Nathanis Albinei*, in-8°. Genève, 1654 et 1673.

dius Pulcher, prêt à livrer bataille aux Carthaginois, que les poulets sacrés refusaient de manger. — « Qu'on les jette à la mer, répondit-il, s'ils ne mangent pas, ils boiront. » Mais l'armée fut indignée de ce sacrilége, et Claudius perdit la bataille[1].

Les oiseaux ne sont pas, chez nos bonnes gens, dépourvus du don de prophétie. Le cri de la chouette annonce la mort ; le chant du rossignol promet de la joie ; le coucou donne de l'argent, quand on porte sur soi quelque monnaie le premier jour qu'on a le bonheur de l'entendre, etc.

Si une corneille vole devant vous, dit Cardan, elle présage un malheur futur ; si elle vole à droite, un malheur présent ; si elle vole à gauche, un malheur qu'on peut éviter par la prudence ; si elle vole sur votre tête, elle annonce la mort, pourvu toutefois qu'elle croasse ; si elle garde le silence, elle ne présage rien...

On dit que la science des augures passa des Chaldéens chez les Grecs, et ensuite chez les Romains. Elle est défendue aux Juifs par le chapitre xxix du Lévitique.

Gaspard Peucer dit que les augures se pre-



Augures.

naient de cinq choses : 1° du ciel ; 2° des oiseaux ; 3° des bêtes à deux pieds ; 4° des bêtes à quatre pieds ; 5° de ce qui arrive au corps humain, soit dans la maison, soit hors de la maison.

Mais les anciens livres auguraux, approuvés par Maggioli dans le deuxième colloque du supplément à ses Jours caniculaires, portent les objets d'augures à douze chefs principaux, selon le nombre des douze signes du zodiaque : 1° l'entrée d'un animal sauvage ou domestique dans une maison ; 2° la rencontre d'un animal sur la route ou dans la rue ; 3° la chute du tonnerre ; 4° un rat qui mange une savate, un renard qui étrangle une poule, un loup qui emporte une brebis, etc. ; 5° un bruit inconnu entendu dans la maison, et qu'on attribuait à quelque lutin ; 6° le cri de la corneille ou du hibou, un oiseau qui tombe sur le chemin, etc. ; 7° un chat ou tout autre animal qui entre par un trou dans la maison : on le prenait pour un mauvais génie ; 8° un flambeau qui s'éteint tout seul, ce que l'on croyait une malice d'un démon ; 9° le feu qui petille. Les anciens pensaient que Vulcain leur parlait alors dans le foyer ; 10° ils tiraient encore divers présages lorsque la flamme étincelait d'une manière extraordinaire ; 11° lorsqu'elle bondissait, ils s'ima-

[1] On sait que Livie, étant grosse, imagina de couver et d'éclore un œuf dans son sein, voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin qui viendrait. Ce poussin fut mâle, et son enfant aussi. Les augures ne manquèrent pas de se prévaloir du fait pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art ; mais ce qui reste le mieux prouvé, c'est que la chaleur humaine est suffisante pour l'incubation des œufs.

ginaient que les dieux Lares s'amusaient à l'agiter; 12° enfin, ils regardaient comme un motif d'augure une tristesse qui leur survenait tout à coup.

Nous avons conservé quelques traces de ces superstitions, qui ne sont pas sans poésie.

Les Grecs modernes tirent des augures du cri des pleureuses à gages. Ils disent que si l'on entend braire un âne à jeun, on tombera infailliblement de cheval dans la journée, — pourvu toutefois qu'on aille à cheval. *Voy.* ORNITHOMANCIE, AIGLE, CORNEILLE, HIBOU, ARUSPICES, etc.

Auguste. Leloyer rapporte, après quelques anciens, que la mère de l'empereur Auguste, étant enceinte de lui, eut un songe où il lui sembla que ses entrailles étaient portées dans le ciel, ce qui présageait la future grandeur de son fils. Ce nonobstant, d'autres démonographes disent qu'Auguste était enfant du diable. — Les cabalistes n'ont pas manqué de faire de ce diable une salamandre.

Auguste était superstitieux; Suétone rapporte[1] que, comme on croyait de son temps que la peau d'un veau marin préservait de la foudre, il était toujours muni d'une peau de veau marin. Il eut encore la faiblesse de croire qu'un poisson qui sortait de la mer, sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain d'une bataille. Suétone ajoute qu'ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; que l'ânier lui ayant répondu que son âne s'appelait Nicolas, qui signifie *vainqueur des peuples*, il ne douta plus de la victoire; et que, par la suite, il fit ériger des statues d'airain à l'ânier, à l'âne et au poisson sautant. Il dit même que ces statues furent placées dans le Capitole.

On sait qu'Auguste fut proclamé dieu de son vivant, et qu'il eut des temples et des prêtres[2].

Augustin (saint), évêque d'Hippone, l'un des plus illustres Pères de l'Église. On lit dans Jacques de Varasc une gracieuse légende sur ce grand saint :

Un jour qu'il était plongé dans ses méditations, il vit passer devant lui un démon qui portait un livre énorme sur ses épaules. Il l'arrêta et lui demanda à voir ce que contenait ce livre. — C'est le registre de tous les péchés des hommes, répond le démon; je les ramasse où je les trouve, et je les écris à leur place pour savoir plus aisément ce que chacun me doit. — Montrez-moi, dit le pieux évêque d'Hippone, quels péchés j'ai faits depuis ma conversion?.... Le démon ouvrit le livre, et chercha l'article de saint Augustin, où il ne trouva que cette petite note : — « Il a oublié tel jour de dire les complies. » Le prélat ordonna au diable de l'attendre un moment; il se rendit à l'église, récita les complies, et revint auprès du démon, à qui il demanda de lire une seconde fois sa note. Elle se trouva effacée. — Ah! vous m'avez joué, s'écria le diable,... mais on ne m'y reprendra plus.... En disant ces mots, il s'en alla peu content.

Nous avons dit que saint Augustin avait réfuté le petit livre du *Démon de Socrate*, d'Apulée. On peut lire aussi de ce Père le traité de l'Antechrist et divers chapitres de son admirable ouvrage *de la Cité de Dieu* qui ont rapport au genre de merveilles dont nous nous occupons.

Aumône. Le peuple croit, en Angleterre, que, pour les voyageurs qui ne veulent pas s'égarer dans leur route, c'est une grande imprudence de passer auprès d'une vieille femme sans lui donner l'aumône, surtout quand elle regarde en face celui dont elle sollicite la pitié[1]. — Cette opinion, nous n'aurons pas le courage de la condamner.

Aupetit (Pierre), prêtre sorcier du village de Fossas, paroisse de Paias, près la ville de Chalus, en Limousin, exécuté à l'âge de cinquante ans, le 25 mai 1598. — Il ne voulut pas d'abord répondre au juge civil; il en fut référé au parlement de Bordeaux, qui ordonna que le juge laïque connaîtrait de cette affaire, sauf à s'adjoindre un juge d'église. L'évêque de Limoges envoya un membre de l'officialité pour assister, avec le vice-sénéchal et le conseiller Peyrat, à l'audition du sorcier. — Interrogé s'il n'a pas été au sabbat de Menciras, s'il n'a pas vu Antoine Dumons de Saint-Laurent, chargé de fournir des chandelles pour l'adoration du diable; si lui, Pierre Aupetit, n'a pas tenu le fusil pour les allumer, etc.; il a répondu que non, et qu'à l'égard du diable, il priait Dieu de le garder de sa figure : ce qui était le langage ordinaire des sorciers. — Interrogé s'il ne se servait pas de graisses, et si, après le sabbat, il n'avait pas lu dans un livre pour faire venir une troupe de cochons qui criaient et lui répondaient : « Tiran, tiran, ramassien, rama-» sien, nous réclamons cercles et cernes pour » faire l'assemblée que nous t'avons promise; » il a répondu qu'il ne savait ce qu'on lui demandait. — Interrogé s'il ne sait pas embarrer ou désembarrer, et se rendre invisible étant prisonnier, il répond que non. — Interrogé s'il sait dire des messes pour obtenir la guérison des malades, il répond qu'il en sait dire en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur et de M. saint Côme.

Pour tirer de lui la vérité, selon les usages d'alors, on le menaça de la question. Il avoua alors qu'il était allé au sabbat; qu'il lisait dans le grimoire; que le diable, en forme de mouton, plus noir que blanc, se faisait baiser le derrière; que Gratoulet, insigne sorcier, lui avait appris le secret d'embarrer, d'étancher et d'arrêter le sang; que son démon ou esprit familier s'appelait Belzébut, et qu'il avait reçu en cadeau son petit doigt. Il déclara qu'il avait dit la messe en

[1] *In Augusto*, cap. XC.

[2] Il y a quelques légendes sur Auguste dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.

[1] Fielding, *Tom Jones*, liv. XIV, ch. II.

l'honneur de Belzébut, et qu'il savait embarrer en invoquant le nom du diable et en mettant un liard dans une aiguillette; il dit, de plus, que le diable parlait en langage vulgaire aux sorciers, et que, quand il voulait envoyer du mal à quelqu'un, il disait ces mots : « *Vach, vech, stet, sty, stu!* » Il persista jusqu'au supplice dans ces ridicules révélations, mêlées d'indécentes grossièretés [1]. Pour comprendre ces choses, *voy.* SABBAT.

Aurinie, druidesse dont les Germains vénéraient grandement la mémoire. Elle est antérieure à Velléda.

Aurore boréale, espèce de nuée rare, transparente, lumineuse, qui paraît la nuit, du côté du nord. On ne saurait croire, dit Saint-Foix, sous combien de formes l'ignorance et la superstition des siècles passés nous ont présenté l'aurore boréale. Elle produisait des visions différentes dans l'esprit des peuples, selon que ces apparitions étaient plus ou moins fréquentes, c'est-à-dire selon qu'on habitait des pays plus ou moins éloignés du pôle. Elle fut d'abord un sujet d'alarmes pour les peuples du Nord; ils crurent leurs campagnes en feu et l'ennemi à leur porte. Mais ce phénomène devenant presque journalier, ils s'y sont accoutumés. Ils disent que ce sont des esprits qui se querellent et qui combattent dans les airs. Cette opinion est surtout très-accréditée en Sibérie.

Les Groënlandais, lorsqu'ils voient une aurore boréale, s'imaginent que ce sont les âmes qui jouent à la boule dans le ciel, avec une tête de baleine. — Les habitants des pays qui tiennent le milieu entre les terres arctiques et l'extrémité méridionale de l'Europe n'y voient que des sujets tristes ou menaçants, affreux ou terribles; ce sont des armées en feu qui se livrent de sanglantes batailles, des têtes hideuses séparées de leurs troncs, des chars enflammés, des cavaliers qui se percent de leurs lances. On croit voir des pluies de sang; on entend le bruit de la mousqueterie, le son des trompettes, présages funestes de guerre et de calamités publiques.

Voilà ce que nos pères ont aussi vu et entendu dans les aurores boréales. Faut-il s'étonner, après cela, des frayeurs affreuses que leur causaient ces sortes de nuées quand elles paraissaient? — La *Chronique de Louis XI* rapporte qu'en 1465 on aperçut à Paris une aurore boréale qui fit paraître toute la ville en feu. Les soldats qui faisaient le guet en furent épouvantés, et un homme en devint fou. On en porta la nouvelle au roi, qui monta à cheval et courut sur les remparts. Le bruit se répandit que les ennemis qui étaient devant Paris se retiraient et mettaient le feu à la ville. Tout le monde se rassembla en désordre, et on trouva que ce grand sujet de terreur n'était qu'un phénomène.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, liv. VI, disc. IV.

Ausitif, démon peu connu, qui est cité dans la possession de Loudun.

Auspices, augures qui devinaient surtout par le vol et le chant des oiseaux. *Voy.* AUGURES, ARUSPICES, etc.

Automates. On croyait autrefois que ces ouvrages de l'art étaient l'œuvre du démon. *Voy.* ALBERT LE GRAND, BACON, ENCHANTEMENTS, etc.

Autopsie, espèce d'extase où des fous se croyaient en commerce avec les esprits.

Autruche. Il est bien vrai qu'elle avale du fer, car elle avale tout ce qu'elle rencontre; mais il n'est pas vrai qu'elle le digère, et l'expérience a détruit cette opinion erronée [1]. — Les traditions du moyen âge donnaient pour père à l'autruche un cygne et pour mère une chamelle.

Autun (Jacques d'). *Voy.* CHEVANNES.

Auxonne. On trouve dans le onzième tome des *Causes célèbres* l'histoire d'une possession qui eut lieu à Auxonne, au milieu du dix-septième siècle; et l'attestation des faits a été signée par l'archevêque de Toulouse, l'évêque de Rennes, l'évêque de Rodez, l'évêque de Châlons-sur-Saône et par F. Morel, N. Cornet, Ph. Leroy, N. Grandin, tous docteurs de Sorbonne. Dix-huit femmes, les unes religieuses, les autres du monde, se sont trouvées possédées, comme le reconnaissent les vénérables signataires de l'acte que nous citons, lequel porte la date du 20 janvier 1652. La possession avait duré dix ans, avec des phases diverses. Toutes ces filles étaient pieuses et de mœurs pures. C'était donc une série d'épreuves. On nomme dans la déclaration authentique des faits Anne l'Écossaise, appelée sœur de la Purification; Denise Parisot, servante du lieutenant général d'Auxonne; la sœur M. Janini; la sœur Humberte de Saint-François; la sœur Marguerite de l'Enfant Jésus; la sœur L. Arivey.



Elles étaient agitées de convulsions lorsqu'il leur fallait se confesser; elles frémissaient à la vue du Saint-Sacrement; elles proféraient des blasphèmes; elles se sentaient enlevées, courbées en deux; elles se frappaient le crâne aux piliers de l'église sans en rien souffrir. Elles étaient insensibles aux piqûres, aux brûlures. Lorsque les exorcismes eurent obtenu leur délivrance, l'une d'elles vomit un gros crapaud; Anne l'Écossaise vomit un morceau de drap enveloppé d'un cercle de cuir; une autre rejeta un rouleau de taffetas

[1] Voyez Brown, *Des erreurs populaires*, liv. III, ch. XXII.

sur lequel étaient des caractères. L'évêque de Châlons-sur-Saône ayant ordonné au démon qui possédait Denise de sortir par une vitre qu'il lui désigna, la vitre se brisa aussitôt. Il se fit ainsi de ces choses qui sont au-dessus des forces humaines et qui ne peuvent être qu'œuvres de démons. — Personne, jusqu'ici, n'a contesté ces récits que nous ne donnons qu'en sommaire.

Avarice. Ce vice infâme a souvent amené des



possessions. Voy. *Fischer* et *les Légendes des péchés capitaux.*

Avenar, astrologue qui promit aux Juifs, sur la foi des planètes, que leur Messie arriverait sans faute en 1414, ou, au plus tard, en 1464. Il donnait pour ses garants Saturne, Jupiter, l'Écrevisse et les Poissons. Tous les Juifs tinrent leurs fenêtres ouvertes pour recevoir l'envoyé de Dieu, qui n'arriva pas, soit que l'Écrevisse eût reculé, soit que les Poissons d'Avenar ne fussent que des poissons d'avril [1].

Avenir. C'est pour en pénétrer les secrets qu'on a inventé tant de moyens de dire la bonne aventure. Toutes les divinations ont principalement pour objet de connaître l'avenir.

Averne, marais consacré à Pluton, près de Bayes. Il en sortait des exhalaisons si infectes, qu'on croyait que c'était l'entrée des enfers.

Averroès, médecin arabe et le plus grand philosophe de sa nation, né à Cordoue dans le douzième siècle. Il s'acquit une si belle réputation de justice, de vertu et de sagesse, que le roi de Maroc le fit juge de toute la Mauritanie. Il traduisit Aristote en arabe, et composa plusieurs ouvrages sur la philosophie et la médecine. Quelques démonographes ont voulu le mettre au nombre des magiciens et lui donner un démon familier. Malheureusement, Averroès était un épicurien, mahométan pour la forme, et ne croyait pas à l'existence des démons [2]. L'empereur de Maroc, un jour, lui fit faire amende honorable à la porte d'une mosquée, où tous les passants eurent permission de lui cracher au visage, pour avoir dit que la religion de Mahomet était une religion de pourceaux.



Averroès.

Aveux des sorciers. Les ennemis de l'Église disent que les aveux des sorciers ont été d'ordinaire obtenus par la torture; ce qui n'est pas exact. Les aveux tacites sont sans nombre. Ceux qui sont au diable, par possession ou pacte, ne peuvent voir un prêtre sans frémir, ni assister à la messe, ni rien supporter de ce qui est à Dieu. Ensuite la torture n'a jamais été exercée par l'Église, mais seulement par la puissance civile.

Avicenne, célèbre médecin arabe, mort vers le milieu du onzième siècle, fameux par le grand nombre et l'étendue de ses ouvrages, et par sa vie aventureuse. On peut, en quelque sorte, le comparer à Agrippa. Les Arabes croient qu'il maîtrisait les esprits et qu'il se faisait servir par des génies. Comme il rechercha la pierre philosophale, on dit encore, dans plusieurs contrées de l'Arabie, qu'il n'est pas mort; mais que, grâce à l'élixir de longue vie et à l'or potable, il vit dans une retraite ignorée avec une grande puissance. — Il a composé divers livres d'alchimie recherchés des songe-creux. Son traité de la *Congélation de la pierre* et son *Tractatulus de alchimia* se trouvent dans les deux premiers volumes de l'*Ars aurifera*, Bâle, 1610. Son *Ars chimica* a été imprimé à Berne, 1572. On lui attribue encore deux opuscules hermétiques insérés dans le *Theatrum chimicum*, et un volume in-8°, publié à Bâle, en 1572, sous le titre de la Porte des éléments, *Porta elementorum.* — Les livres de secrets merveilleux s'appuient souvent du nom d'Avicenne pour les plus absurdes recettes.

Axaphat, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Axinomancie, divination par le moyen d'une hache ou cognée de bûcheron. François de Torre-Blanca, qui en parle [1], ne nous dit pas comment

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 90.

[2] *Magiam dæmoniacam pleno ore negarunt Averroes et alii epicurei, qui, una cum Saducæis dæmones esse negarunt.* (Torre-Blanca, *Délits magiques*, liv. II, ch. v.)

[1] *Epist. delict., sive de magia*, liv. I, cap. XXIV.

les devins maniaient la hache. Nous ne ferons donc connaître que les deux moyens employés ouvertement dans l'antiquité et pratiqués encore dans certains pays du Nord.

1° Lorsqu'on veut découvrir un trésor, il faut se procurer une agate ronde, faire rougir au feu le fer de la hache, et la poser de manière que le tranchant soit bien perpendiculairement en l'air. On place la pierre d'agate sur le tranchant. Si elle s'y tient, il n'y a pas de trésor; si elle tombe, elle roule avec rapidité. On la replace trois fois, et si elle roule trois fois vers le même lieu, c'est qu'il y a un trésor dans ce lieu même; si elle prend à chaque fois une route différente, on peut chercher ailleurs.

2° Lorsqu'on veut découvrir des voleurs, on pose la hache à terre; le fer en bas et le bout du manche perpendiculairement en l'air; on danse en rond alentour jusqu'à ce que le bout du manche s'ébranle et que la hache s'étende sur le sol : le bout du manche indique la direction qu'il faut prendre pour aller à la recherche des voleurs. Quelques-uns disent que pour cela il faut que le fer de la hache soit fiché en un pot rond : « Ce qui est absurde tout à fait, comme dit Delancre[1]; car quel moyen de ficher une cognée dans un pot rond, non plus que coudre ou rapiécer ce pot, si la cognée l'avait une fois mis en pièces? »

Aym. *Voy.* HABONYM.

Aymar (Jacques), paysan né à Saint-Véran, en Dauphiné, le 8 septembre 1662, entre minuit et une heure. De maçon qu'il était, il se rendit célèbre par l'usage de la baguette divinatoire. Quelques-uns, qui donnaient dans l'astrologie, ont attribué son rare talent à l'époque précise de sa naissance; car son frère, né dans le même mois, deux ans plus tard, ne pouvait rien faire avec la baguette. *Voy.* BAGUETTE DIVINATOIRE.

Aymon (les quatre fils). Siècle de Charlemagne. Ils avaient un cheval merveilleux. *Voy.* BAYARD.

Aynas, mauvais démons, ennemis des Coudaïs, qui sont les dieux des Tartares.

Ayola (Vasquès de). Vers 1570, un jeune homme nommé Vasquès de Ayola étant allé à Bologne, avec deux de ses compagnons, pour y étudier en droit, et n'ayant pas trouvé de logement dans la ville, ils habitèrent une grande et belle maison, abandonnée parce qu'il y revenait un spectre qui épouvantait tous ceux qui osaient y loger; mais ils se moquèrent de tous ces récits et s'y installèrent.

Au bout d'un mois, Ayola veillant un soir seul dans sa chambre, et ses compagnons dormant tranquillement dans leurs lits, il entendit de loin un bruit de chaînes, qui s'approchait et qui semblait venir de l'escalier de la maison; il se recommanda à Dieu, prit un bouclier, une épée, et, tenant sa bougie en main, il attendit le spectre, qui bientôt ouvrit la porte et parut. C'était un squelette qui n'avait que les os; il était, avec cela, chargé de chaînes. Ayola lui demanda ce qu'il souhaitait. Le fantôme, selon l'usage, lui fit signe de le suivre. En descendant l'escalier, la bougie s'éteignit. Ayola eut le courage d'aller la rallumer, et marcha derrière le spectre, qui le mena le long d'une cour où il y avait un puits. Il craignit qu'il ne voulût l'y précipiter, et s'arrêta. L'esprit lui fit signe de continuer à le suivre; ils entrèrent dans le jardin, où la vision disparut. — Le jeune homme arracha quelques poignées d'herbe, pour reconnaître l'endroit; il alla ensuite raconter à ses compagnons ce qui lui était arrivé, et, le lendemain matin, il en donna avis aux principaux de Bologne. Ils vinrent sur les lieux et y firent fouiller. On trouva un corps décharné, chargé de chaînes. On s'informa qui ce pouvait être; mais on ne put rien découvrir de certain. On fit faire au mort des obsèques convenables; on l'enterra, et depuis ce temps la maison ne fut plus inquiétée. Ce fait est rapporté par Antoine de Torquemada, dans son *Hexaméron*.

Ayperos, comte de l'empire infernal. C'est le même qu'Ipès. *Voy.* ce mot.

Azael, l'un des anges qui se révoltèrent contre Dieu. Les rabbins disent qu'il est enchaîné sur des pierres pointues, dans un endroit obscur du désert, en attendant le jugement dernier.

Azariel, ange qui, selon les rabbins du Talmud, a la surintendance des eaux de la terre. Les pêcheurs l'invoquent pour prendre de gros poissons.

Azazel, démon du second ordre, gardien du bouc. A la fête de l'Expiation, que les Juifs célébraient le dixième jour du septième mois[1], on



amenait au grand prêtre deux boucs qu'il tirait au sort : l'un pour le Seigneur, l'autre pour Aza-

[1] *L'incrédulité et mécréance*, etc., traité V.

[1] Le septième mois chez les Juifs répondait à septembre.

zel. Celui sur qui tombait le sort du Seigneur était immolé, et son sang servait pour l'expiation. Le grand prêtre mettait ensuite ses deux mains sur la tête de l'autre, confessait ses péchés et ceux du peuple, en chargeait cet animal, qui était alors conduit dans le désert et mis en liberté; et le peuple, ayant laissé au bouc d'Azazel, appelé aussi le bouc émissaire, le soin de ses iniquités, s'en retournait en silence.—Selon Milton, Azazel est le premier porte-enseigne des armées infernales. C'est aussi le nom du démon dont se servait, pour ses prestiges, l'hérétique Marc.

Azer, ange du feu élémentaire, selon les Guèbres. Azer est encore le nom du père de Zoroastre.

Aziel, l'un des démons évoqués par Faust.

Azote. L'aspiration de l'oxyde d'azote fait sur les sens l'effet du haschisch sur le cerveau. Elle amène des illusions.

Azourcheb, selon les traditions des mages de la Perse, est le plus grand de tous les anges. Il avait un temple à Balkh, dans le Korassan.

Azraël ou **Azraïl**, ange de la mort. On conte que cet ange, passant un jour sous une forme visible auprès de Salomon, regarda fixement un homme assis à côté de lui. Cet homme demanda qui le regardait ainsi, et, ayant appris de Salomon que c'était l'ange de la mort: — « Il semble m'en vouloir, dit-il; ordonnez, je vous prie, au vent de m'emporter dans l'Inde. » — Ce qui fut fait aussitôt. Alors l'ange dit à Salomon: — « Il n'est pas étonnant que j'aie considéré cet homme avec tant d'attention: j'ai ordre d'aller prendre son âme dans l'Inde, et j'étais surpris de le trouver près de toi, en Palestine... » — *Voy.* Mort, Ame, etc. — Mahomet citait cette histoire pour prouver que nul ne peut échapper à sa destinée. — Azraël est différent d'Asrafil.

B

Baal, grand-duc dont la domination est très-étendue aux enfers. Quelques démonomanes le désignent comme général en chef des armées infernales. Il était alors adoré des Chananéens, des Carthaginois, des Chaldéens, des Babyloniens et des Sidoniens; il le fut aussi des Israélites lorsqu'ils tombèrent dans l'idolâtrie. On lui offrait des victimes humaines. On voit dans Arnobe que ses adorateurs ne lui donnaient point de sexe déterminé. Souvent, en Asie, il a été pris pour le soleil.

Baalbérith, démon du second ordre, maître ou seigneur de l'*alliance*. Il est, selon quelques démonomanes, secrétaire général et conservateur des archives de l'enfer. Les Phéniciens, qui l'adoraient, le prenaient à témoin de leurs serments. Beaucoup de ces idoles étaient des démons dont le nom Baal signifiait dieu ou roi. Il y avait Baalgad, qui donnait la fortune; Baalpharas, qui était malfaisant; Baalsemen, qu'on disait trônant dans les cieux, ce qui n'était pas vrai; Baalzrépho, qu'on plaçait en sentinelle aux frontières, aussi selon les démonographes.

Baaltein. Le voyageur Pennant dit qu'il reste dans quelques pays du Nord un reste du culte de Baal ou Bel; il y vit la cérémonie du Baaltein ou Beltane qui se fait le 1er mai. On fait cuire au four, avec certaines cérémonies, un gâteau que l'on distribue par portions éparses aux oiseaux de proie, afin qu'ils épargnent les troupeaux.

Baalzephon est le capitaine des gardes ou sentinelles de l'enfer. Les Égyptiens l'adoraient et lui reconnaissaient le pouvoir d'empêcher leurs esclaves de s'enfuir. Néanmoins, disent les rabbins, c'est pendant un sacrifice que Pharaon faisait à cette idole que les Hébreux passèrent la mer Rouge, et on lit dans le *Targum* que l'ange exterminateur, ayant brisé les statues de tous les autres dieux, ne laissa debout que celle de Baalzephon.



Baaras, plante merveilleuse, que les Arabes appellent *herbe d'or*, et qui croît sur le mont Liban. Ils disent qu'elle paraît au mois de mai, après la fonte des neiges. La nuit, elle jette de la clarté comme un petit flambeau; mais elle est invisible le jour; et même, ajoutent-ils, les feuilles qu'on a enveloppées dans des mouchoirs disparaissent, ce qui leur fait croire qu'elle est ensorcelée, d'autant plus qu'elle transmue les métaux en or, qu'elle rompt les charmes et les sortiléges, etc. — Josèphe, qui admet beaucoup d'autres contes, parle de cette plante dans la guerre des Juifs [1]. « On ne la saurait toucher sans mourir, dit-il, si on n'a dans la main de la

[1] Liv. VII, ch. xxv, *Elien, de Animal.*, liv. XIV, ch. xxvii, accorde les mêmes vertus à la plante aglaophotis. Voyez ce mot.

racine de la même plante; mais on a trouvé un moyen de la cueillir sans péril : on creuse la terre tout alentour, on attache à la racine mise à nu un chien qui, voulant suivre celui qui l'a attaché, enlève la plante et meurt aussitôt. Après cela, on peut la manier sans danger. Les démons qui s'y logent, et qui sont les âmes des méchants, tuent ceux qui s'en emparent autrement que par le moyen qu'on vient d'indiquer; et, ce qui d'un autre côté n'est pas moins merveilleux, ajoute encore Josèphe, c'est qu'on met en fuite les démons des corps des possédés aussitôt qu'on approche d'eux la plante baaras. »

Babailanas. *Voy.* CATALONOS.

Babau, espèce d'ogre ou de fantôme dont les nourrices menacent les petits enfants dans les provinces du midi de la France, comme on les effraye à Paris de Croquemitaine, et en Flandre de Pier-Jan Claes, qui est Polichinelle. Mais Babau ne se contente pas de fouetter, il mange en salade les enfants qui sont méchants.

Babel. La tour de Babel fut élevée cent quinze ans après le déluge universel. On montre les ruines ou les traces de cette tour auprès de Bagdad. — On sait que sa construction amena la confusion des langues. Le poëte juif Emmanuel, à propos de cette confusion, explique dans un de ses sonnets comment le mot *sac* est resté dans tous les idiomes. « Ceux qui travaillaient à la tour de Babel avaient, dit-il, comme nos manœuvres, chacun un sac pour ses petites provisions. Quand le Seigneur confondit leurs langages, la peur les ayant pris, chacun voulut s'enfuir, et demanda son *sac*. On ne répétait partout que ce mot, et c'est ce qui l'a fait passer dans toutes les langues qui se formèrent alors. »

Babinet (M.), l'un de nos savants les plus forts et les plus spirituels. Cependant il s'est permis quelques excentricités. Par exemple, dans son admiration devant nos progrès, il annonce qu'un jour l'homme actuel ne sera que le chien de l'homme plus perfectionné qui doit venir. Ne soyons donc pas trop fiers.

Bacchus. Nous ne rapporterons pas ici les fables dont l'ancienne mythologie a orné son histoire. Nous ne faisons mention de Bacchus que parce que les démonographes le regardent comme l'ancien chef du sabbat fondé par Orphée; ils disent qu'il le présidait sous le nom de *Sabasius*. « Bacchus, dit Leloyer, n'était qu'un démon épouvantable et nuisant, ayant cornes en tête et javelot en main. C'était le maître guide-danse [1], et dieu des sorciers et des sorcières; c'est leur chevreau, c'est leur bouc cornu, c'est le prince des bouquins, satyres et silènes. Il apparaît toujours aux sorciers ou sorcières, dans leurs sabbats, les cornes en tête; et hors des sabbats, bien qu'il montre visage d'homme, les sorcières ont toujours confessé qu'il a le pied difforme, tantôt de corne solide comme ceux du cheval, tantôt fendu comme ceux du bœuf [1]. »

Les sorciers des temps modernes l'appellent plus généralement Léonard, ou Satan, ou le bouc, ou maître Rigoux.

Ce qui sans doute appuie cette opinion que le démon du sabbat est le même que Bacchus, c'est le souvenir des orgies qui avaient lieu aux bacchanales.

Bacis, devin de Béotie. Plusieurs de ceux qui se mêlèrent de prédire les choses futures portèrent ce même nom de Bacis [2]. Leloyer dit que les Athéniens révéraient les vers prophétiques de leurs *bacides*, « qui étaient trois insignes sorciers très-connus [3] ».

Bacon (Roger) parut dans le treizième siècle. C'était un cordelier anglais. Il passa pour magicien, quoiqu'il ait écrit contre la magie, parce qu'il étudiait la physique et qu'il faisait des expériences naturelles. Il est vrai pourtant qu'il y a dans ses écrits de singulières choses, et qu'il voulut élever l'astrologie judiciaire à la dignité de la science. On lui attribue l'invention de la poudre. Il paraîtrait même qu'on lui doit aussi les télescopes et les lunettes à longue vue. Il était versé dans les beaux-arts, et surpassait tous ses contemporains par l'étendue de ses connaissances et par la subtilité de son génie. Aussi on publia qu'il devait sa supériorité aux démons, avec qui il commerçait.

Cet homme savant croyait donc à l'astrologie et à la pierre philosophale. Delrio, qui n'en fait pas un magicien, lui reproche seulement des superstitions. Par exemple, François Pic dit avoir lu dans son livre des six sciences qu'un homme pouvait devenir prophète et prédire des choses futures par le moyen d'un miroir, que Bacon nomme *almuchefi*, composé suivant les règles de perspective; pourvu qu'il s'en serve, ajoute-t-il, sous une bonne constellation, et après avoir tempéré son corps par l'alchimie.

Cependant Wierus accuse Bacon de magie goétique, et d'autres doctes assurent que l'Antechrist se servira de ses miroirs magiques pour faire des miracles.

Bacon se fit, dit-on, comme Albert le Grand, un androïde. C'était, assurent les conteurs, une tête de bronze qui parlait distinctement, et même qui prophétisait. On ajoute que, l'ayant consultée pour savoir s'il serait bon d'entourer l'Angleterre d'un gros mur d'airain, elle répondit : *Il est temps.*

Un savant de nos jours (M. E. J. Delécluze) a publié sur Bacon une remarquable notice, qui le pose justement parmi les intelligences supérieures.

Les curieux recherchent, de Roger Bacon, le

[1] *Discours des spectres*, liv. VII, ch. III.

[1] *Discours des spectres*, liv. VIII, ch. V.
[2] Cicero, *De divin.*, lib. I, cap. XXXIV.
[3] *Discours des spectres*, liv. VII, ch. III.

petit traité intitulé *Speculum alchimiæ*, traduit en français par J. Girard de Tournus, sous le titre de *Miroir d'alchimie*, in-12 et in-8°, Lyon, 1557; Paris, 1612. Le même a traduit *l'Admirable puissance de l'art et de la nature*, in-8°, Lyon, 1557; Paris, 1729. *De potestate mirabili artis et naturæ.*

On ne confondra pas Roger Bacon avec François Bacon, grand chancelier d'Angleterre, mort en 1626, que Walpole appelle « le prophète (un peu aventureux) des vérités que Newton est venu révéler aux hommes. »

Bacoti, nom commun aux devins et aux sorciers de Tonquin. On interroge surtout le bacoti pour savoir des nouvelles des morts. Il bat le tambour, appelle le mort à grands cris, se tait ensuite pendant que le défunt lui parle à l'oreille sans se laisser voir, et donne ordinairement de bonnes nouvelles, parce qu'on les paye mieux.

Bad, génie des vents et des tempêtes chez les Persans. Il préside au vingt-deuxième jour de la lune.

Baducke, plante dont on prétend que le fruit, pris dans du lait, glace les sens. Les magiciens l'ont quelquefois employé pour nouer l'aiguillette. Il suffit, dit-on, d'en faire boire une infusion à celui qu'on veut lier.

Badumna, fée ou elfe supérieure qui domine dans les forêts : mythologie scandinave.

Baël, démon cité dans *le Grand Grimoire*, en tête des puissances infernales. C'est aussi par lui que Wiérus commence l'inventaire de sa fameuse *Pseudomonarchia dæmonum*. Il appelle Baël le premier roi de l'enfer; ses États sont dans la partie orientale. Il se montre avec trois



têtes, dont l'une a la figure d'un crapaud, l'autre celle d'un homme, la troisième celle d'un chat. Sa voix est rauque; mais il se bat très-bien. Il rend ceux qui l'invoquent fins et rusés, et leur apprend le moyen d'être invisibles au besoin. Soixante-six légions lui obéissent. — Est-ce le même que Baal ?

Bætiles, pierres que les anciens consultaient comme des oracles et qu'ils croyaient animées. C'étaient quelquefois des espèces de talismans. Saturne, pensant avaler Jupiter, dévora une de ces pierres emmaillottée. Il y en avait de petites, taillées en forme ronde, que l'on portait au cou; on les trouvait sur des montagnes où elles tombaient avec le tonnerre.

Souvent les bætiles étaient des statues ou mandragores. On en cite de merveilleuses qui rendaient des oracles, et dont la voix sifflait comme celle des jeunes Anglaises. On assure même que quelques bætiles tombèrent directement du ciel; telle était la pierre noire de Phrygie que Scipion Nasica amena à Rome en grande pompe.

On révérait à Sparte, dans le temple de Minerve Chalcidique, des bætiles de la forme d'un casque, qui, dit-on, s'élevaient sur l'eau au son de la trompette, et plongeaient dès qu'on prononçait le nom des Athéniens. On disait ces pierres trouvées dans l'Eurotas [1].

Bag, idole persane qui a donné son nom à la ville de Bagdad.

Bagoé, devineresse que quelques-uns croient être la sibylle Érythrée. C'est, dit-on, la première femme qui ait rendu des oracles. Elle devinait en Toscane, et jugeait surtout des événements par le tonnerre. *Voy.* Bigoïs.

Bague. *Voy.* Anneau.

Baguette divinatoire, rameau fourchu de coudrier, d'aune, de hêtre ou de pommier, à l'aide duquel on découvre les métaux, les sources cachées, les trésors, les maléfices et les voleurs.

Il y a longtemps qu'une baguette est réputée nécessaire à certains prodiges. On en donne une aux fées et aux sorcières puissantes. Médée, Circé, Mercure, Bacchus, Zoroastre, Pythagore, les sorciers de Pharaon, voulant singer la verge de Moïse, avaient une baguette; Romulus prophétisait avec un bâton augural. Les Alains et d'autres peuples barbares consultaient leurs dieux en fichant une baguette en terre. Quelques devins de village prétendent encore deviner beaucoup de choses avec la baguette. Mais c'est surtout à la fin du dix-septième siècle qu'elle fit le plus grand bruit : Jacques Aymar la mit en vogue en 1692. Cependant, longtemps auparavant, Delrio [2] avait indiqué, parmi les pratiques superstitieuses, l'usage d'une baguette de coudrier pour découvrir les voleurs; mais Jacques Aymar opérait des prodiges si variés et qui surprirent tellement, que le père Lebrun [3] et le sa-

[1] Tome III des *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

[2] *Disquisit. magic.*, lib. III, sect. ult.

[3] Dans ses *Lettres*, qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette et qui détruisent leurs systèmes (in-12, Paris, 1693), et dans son *Histoire des pratiques superstitieuses.*

vant Malebranche [1] les attribuèrent au démon, pendant que d'autres les baptisaient du nom de physique occulte ou d'électricité souterraine.

Ce talent de tourner la baguette divinatoire n'est donné qu'à quelques êtres privilégiés. On peut éprouver si on l'a reçu de la nature; rien n'est plus facile. Le coudrier est surtout l'arbre le plus propre. Il ne s'agit que d'en couper une branche fourchue, et de tenir dans chaque main les deux bouts supérieurs. En mettant le pied sur l'objet qu'on cherche ou sur les vestiges qui peuvent indiquer cet objet, la baguette tourne d'elle-même dans la main, et c'est un indice infaillible.

Avant Jacques Aymar on n'avait employé la baguette qu'à la recherche des métaux propres à l'alchimie. A l'aide de la sienne, Aymar fit des merveilles de tout genre. Il découvrait les eaux souterraines, les bornes déplacées, les maléfices, les voleurs et les assassins. Le bruit de ses talents s'étant répandu, il fut appelé à Lyon, en 1672, pour dévoiler un mystère qui embarrassait la justice. Le 5 juillet de cette même année, sur les dix heures du soir, un marchand de vin et sa femme avaient été égorgés à Lyon, enterrés dans leur cave, et tout leur argent avait été volé. Cela s'était fait si adroitement qu'on ne soupçonnait pas même les auteurs du crime. Un voisin fit venir Aymar. Le lieutenant criminel et le procureur du roi le conduisirent dans la cave. Il parut très-ému en y entrant; son pouls s'éleva comme dans une grosse fièvre; sa baguette, qu'il tenait à la main, tourna rapidement dans les deux endroits où l'on avait trouvé les cadavres du mari et de la femme. Après quoi, guidé par la baguette ou par un sentiment intérieur, il suivit les rues où les assassins avaient passé, entra dans la cour de l'archevêché, sortit de la ville par le pont du Rhône, et prit à main droite le long de ce fleuve. — Il fut éclairci du nombre des assassins en arrivant à la maison d'un jardinier, où il soutint opiniâtrément qu'ils étaient trois, qu'ils avaient entouré une table et vidé une bouteille sur laquelle la baguette tournait. Ces circonstances furent confirmées par l'aveu de deux enfants de neuf à dix ans, qui déclarèrent qu'en effet trois hommes de mauvaise mine étaient entrés à la maison et avaient vidé la bouteille désignée par le paysan. On continua de poursuivre les meurtriers avec plus de confiance. La trace de leurs pas, indiqués sur le sable par la baguette, montra qu'ils s'étaient embarqués. Aymar les suivit par eau, s'arrêtant à tous les endroits où les scélérats avaient pris terre, reconnaissant les lits où ils avaient couché, les tables où ils s'étaient assis, les vases où ils avaient bu.

Après avoir longtemps étonné ses guides, il s'arrêta enfin devant la prison de Beaucaire et assura qu'il y avait là un des criminels. Parmi les prisonniers qu'on amena, un bossu qu'on venait d'enfermer ce jour même pour un larcin commis à la foire fut celui que la baguette désigna. On conduisit ce bossu dans tous les lieux qu'Aymar avait visités : partout il fut reconnu.

En arrivant à Bagnols, il finit par avouer que deux Provençaux l'avaient engagé, comme leur valet, à tremper dans ce crime; qu'il n'y avait pris aucune part; que ses deux bourgeois avaient fait le meurtre et le vol, et lui avaient donné six écus et demi.

Ce qui sembla plus étonnant encore, c'est que Jacques Aymar ne pouvait se trouver auprès du bossu sans éprouver de grands maux de cœur, et qu'il ne passait pas sur un lieu où il sentait qu'un meurtre avait été commis sans se sentir l'envie de vomir.

Comme les révélations du bossu confirmaient les découvertes d'Aymar, les uns admiraient son étoile et criaient au prodige, tandis que d'autres publiaient qu'il était sorcier. Cependant on ne put trouver les deux assassins, et le bossu fut rompu vif.

Dès lors plusieurs personnes furent douées du talent de Jacques Aymar, talent ignoré jusqu'à lui. Des femmes mêmes firent tourner la baguette. Elles avaient des convulsions et des maux de cœur en passant sur un endroit où un meurtre avait été commis; ce mal ne se dissipait qu'avec un verre de vin.

Aymar faisait tant de bruit, qu'on publia bientôt des livres sur sa baguette et ses opérations. M. de Vagny, procureur du roi à Grenoble, fit imprimer une relation intitulée *Histoire merveilleuse d'un maçon qui, conduit par la baguette divinatoire, a suivi un meurtrier pendant quarante-cinq heures sur la terre, et plus de trente sur l'eau.* Ce paysan devint le sujet de tous les entretiens. Des philosophes ne virent dans les prodiges de la baguette qu'un effet des émanations des corpuscules, d'autres les attribuèrent à Satan. Le père Lebrun fut de ce nombre, et Malebranche adopta son avis.

Le fils du grand Condé, frappé du bruit de tant de merveilles, fit venir Aymar à Paris. On avait volé à mademoiselle de Condé deux petits flambeaux d'argent. Aymar parcourut quelques rues de Paris en faisant tourner la baguette; il s'arrêta à la boutique d'un orfévre, qui nia le vol et se trouva très-offensé de l'accusation. Mais le lendemain on remit à l'hôtel le prix des flambeaux; quelques personnes dirent que le paysan l'avait envoyé pour se donner du crédit.

Dans de nouvelles épreuves, la baguette prit des pierres pour de l'argent, elle indiqua de l'argent où il n'y en avait point. En un mot, elle opéra avec si peu de succès, qu'elle perdit son renom. Dans d'autres expériences, la baguette

[1] Dans ses réponses au père Lebrun. On écrivit une multitude de brochures sur cette matière.

resta immobile quand il lui fallait tourner. Aymar, un peu confondu, avoua enfin qu'il n'était qu'un charlatan adroit, que la baguette n'avait aucun pouvoir, et qu'il avait cherché à gagner de l'argent par ce petit procédé...

Pendant ses premiers succès, une demoiselle de Grenoble, à qui la réputation d'Aymar avait persuadé qu'elle était douée aussi du don de tourner la baguette, craignant que ce don ne lui vînt de l'esprit malin, alla consulter le père Lebrun, qui lui conseilla de prier Dieu en tenant la baguette. La demoiselle jeûna et prit la baguette en priant. La baguette ne tourna plus : d'où l'on conclut que c'était le démon ou l'imagination troublée qui l'agitait.

On douta un peu de la médiation du diable, dès que le fameux devin fut reconnu pour un imposteur. On lui joua surtout un tour qui décrédita considérablement la baguette. Le procureur du roi au Châtelet de Paris fit conduire Aymar dans une rue où l'on avait assassiné un archer du guet. Les meurtriers étaient arrêtés; on connaissait les rues qu'ils avaient suivies, les lieux où ils s'étaient cachés : la baguette resta immobile.



On fit venir Aymar dans la rue de la Harpe, où l'on avait saisi un voleur en flagrant délit; la perfide baguette trahit encore toutes les espérances.

Néanmoins la baguette divinatoire ne périt point; ceux qui prétendirent la faire tourner se multiplièrent même, et ce talent vint jusqu'en Belgique. Il y eut à Heigne, près de Gosselies, un jeune garçon qui découvrit les objets cachés ou perdus au moyen de la baguette de coudrier. Cette baguette, disait-il, ne pouvait pas avoir plus de deux ans de pousse. — Un homme, voulant éprouver l'art de l'enfant de Heigne, cacha un écu au bord d'un fossé, le long d'un sentier qu'on ne fréquentait presque pas. Il fit appeler le jeune garçon et lui promit un escalin s'il pouvait retrouver l'argent perdu. Le garçon alla cueillir une branche de coudrier, et tenant dans ses deux mains les deux bouts de cette baguette, qui avait la forme d'un Y, après avoir pris différentes directions, il marcha devant lui et s'engagea dans le petit sentier. La baguette s'agitait plus vivement. Il passa le lieu où l'écu était caché; la baguette cessa de tourner. L'enfant revint donc sur ses pas; la baguette sembla reprendre un mouvement très-vif; elle redoubla vers l'endroit qu'on cherchait. Le devin se baissa, chercha dans l'herbe et trouva le petit écu, à l'admiration de tous les spectateurs.

Sur l'observation que le bourgeois fit, pour essayer la baguette, qu'il avait perdu encore d'autre argent, le jeune garçon la reprit, mais elle ne tourna plus. — On se crut convaincu de la réalité du talent de l'enfant. On lui demanda qui l'avait instruit. « C'est le hasard, dit-il; ayant un jour perdu mon couteau en gardant les troupeaux de mon père, et sachant tout ce qu'on disait de la baguette de coudrier, j'en fis une qui tourna, qui me fit retrouver ce que je cherchais et ensuite beaucoup d'autres objets perdus. »

C'était très-bien. Malheureusement d'autres épreuves, examinées de plus près, ne réussirent pas, et on reconnut que la baguette divinatoire

était là aussi une petite supercherie. Mais on y avait cru un siècle et des savants avaient fait imprimer cent volumes pour l'expliquer.

« Faut-il rassembler des arguments pour prouver l'impuissance de la baguette divinatoire? ajoute M. Salgues[1]. Que l'on dise quel rapport il peut y avoir entre un voleur, une source d'eau, une pièce de métal et un bâton de coudrier. On prétend que la baguette tourne en vertu de l'attraction. Mais par quelle vertu d'attraction les émanations qui s'échappent d'une fontaine, d'une pièce d'argent ou du corps d'un meurtrier tordent-elles une branche de coudrier qu'un homme robuste tient fortement entre ses mains? D'ailleurs, pourquoi le même homme trouve-t-il des fontaines, des métaux, des assassins et des voleurs quand il est dans son pays, et ne trouve-t-il plus rien quand il est à Paris? Tout cela n'est que charlatanisme. Et ce qui détruit totalement le merveilleux de la baguette, c'est que tout le monde, avec un peu d'adresse, peut la faire tourner à volonté. Il ne s'agit que de tenir les extrémités de la fourche un peu écartées, de manière à faire ressort. C'est alors la force d'élasticité qui opère le prodige. »

Cependant on croit encore à la baguette divinatoire dans le Dauphiné et dans le Hainaut; les paysans n'en négligent pas l'usage, et elle a trouvé des défenseurs sérieux. Formey, dans l'*Encyclopédie*, explique ce phénomène par le magnétisme. Ritter, professeur de Munich, s'autorisait récemment du galvanisme pour soutenir les merveilles de la baguette divinatoire; mais il n'est pas mort sans abjurer son erreur.

L'abbé de la Garde écrivit au commencement avec beaucoup de foi l'histoire des prodiges de Jacques Aymar; en 1692 même, Pierre Garnier, docteur médecin de Montpellier, voulut prouver que les opérations de la baguette dépendaient d'une cause naturelle[2]; cette cause naturelle n'était, selon lui, que les corpuscules sortis du corps du meurtrier dans les endroits où il avait fait le meurtre et dans ceux où il avait passé. Les galeux et les pestiférés, ajoute-t-il, ne transpirent pas comme les gens sains, puisqu'ils sont contagieux; de même les scélérats lâchent des émanations qui se reconnaissent, et si nous ne les sentons pas, c'est qu'il n'est pas donné à tous les chiens d'avoir le nez fin. Ce sont là, dit-il page 23, des axiomes incontestables. « Or, ces corpuscules qui entrent dans le corps de l'homme muni de la baguette l'agitent tellement, que de ses mains la matière subtile passe dans la baguette même, et, n'en pouvant sortir assez promptement, la fait tourner ou la brise : ce qui me paraît la chose du monde la plus facile à croire... »

[1] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 165.

[2] Dans sa *Dissertation physique* en forme de lettres à M. de Sèvre, seigneur de Fléchères, etc., in-12. Lyon, 1692.

Le bon père Ménestrier, dans ses *Réflexions sur les indications de la baguette*, Lyon, 1694, s'étonne du nombre de gens qui devinaient alors par ce moyen à la mode. « A combien d'effets, poursuit-il, s'étend aujourd'hui ce talent! Il n'a point de limites. On s'en sert pour juger de la bonté des étoffes et de la différence de leurs prix, pour démêler les innocents des coupables, pour spécifier le crime. Tous les jours cette vertu fait de nouvelles découvertes inconnues jusqu'à présent. »

Il y eut même en 1700, à Toulouse, un brave homme qui devinait avec la baguette ce que faisaient des personnes absentes. Il consultait la baguette sur le passé, le présent et l'avenir; elle s'abaissait pour répondre oui et s'élevait pour la négative. On pouvait faire sa demande de vive voix ou mentalement. « Ce qui serait bien prodigieux, dit le père Lebrun, si plusieurs réponses (lisez la plupart) ne s'étaient trouvées fausses[1]. »

Un fait qui n'est pas moins admirable, c'est que la baguette ne tourne que sur les objets où l'on a intérieurement l'intention de la faire tourner. Ce serait donc du magnétisme? Ainsi quand on cherche une source, elle ne tournera pas sur autre chose, quoiqu'on passe sur des trésors enfouis ou sur des traces de meurtre.

Pour découvrir une fontaine, il faut mettre sur la baguette un linge mouillé : si elle tourne alors, c'est une preuve qu'il y a de l'eau à l'endroit qu'elle indique. Pour trouver les métaux souterrains, on enchâsse successivement à la tête de la baguette diverses pièces de métal, et c'est un principe constant que la baguette indique la qualité du métal caché sous terre, en touchant précisément ce même métal.

Nous répétons qu'on ne croit plus à la baguette, et que cependant on s'en sert encore dans quelques provinces. Il fallait autrefois qu'elle fût de coudrier ou de quelque autre bois spécial; depuis, on a employé toute sorte de bois, et même des côtes de baleine; on n'a plus même exigé que la baguette fût en fourche.

Voici le secret de la baguette divinatoire et le moyen de la faire tourner, tiré du *Grand Grimoire*, page 87[2] :

Dès le moment que le soleil paraît sur l'horizon, vous prenez de la main gauche une baguette vierge de noisetier sauvage, et la coupez de la droite en trois coups, en disant : « Je te ramasse au nom d'Éloïm, Mutrathon, Adonaï et Sémiphoras, afin que tu aies la vertu de la verge de Moïse et de Jacob pour découvrir tout ce que je voudrai savoir. » Et pour la faire tourner, il faut dire, la tenant serrée dans ses mains, par les deux bouts qui font la fourche : « Je te commande, au nom d'Éloïm, Mutrathon, Adonaï et

[1] *Histoire des pratiques superstitieuses*, t. II, p. 357.

[2] Ce secret est aussi dans le *Dragon rouge*, p. 83.

Sémiphoras, de me révéler... » (On indique ce qu'on veut savoir.)

Mais voici encore quelque chose sur cette matière, qui n'est pas épuisée. Nous empruntons ce qui suit au *Quarterly Magazine* :

« La baguette divinatoire n'est plus employée à la découverte des trésors, mais on dit que, dans les mains de certaines personnes, elle peut indiquer les sources d'eau vive. Il y a cinquante ans environ que lady Newark se trouvait en Provence dans un château dont le propriétaire, ayant besoin d'une source pour l'usage de sa maison, envoya chercher un paysan qui promettait d'en faire jaillir une avec une branche de coudrier ; lady Newark rit beaucoup de l'idée de son hôte et de l'assurance du paysan ; mais, non moins curieuse qu'incrédule, elle voulut du moins assister à l'expérience, ainsi que d'autres voyageurs anglais tout aussi philosophes qu'elle. Le paysan ne se déconcerta pas des sourires moqueurs de ces étrangers ; il se mit en marche suivi de toute la société, puis tout à coup s'arrêtant, il déclara qu'on pouvait creuser la terre. On le fit ; la source promise sortit, et elle coule encore. Cet homme était un vrai paysan, sans éducation : il ne pouvait expliquer qu'elle était la vertu dont il était doué, ni celle du talisman ; mais il assurait modestement n'être pas le seul à qui la nature avait donné le pouvoir de s'en servir. Les Anglais présents essayèrent sans succès. Quand vint le tour de lady Newark, elle fut bien surprise de se trouver tout aussi sorcière que le paysan provençal. A son retour en Angleterre, elle n'osa faire usage de la baguette divinatoire qu'en secret, de peur d'être tournée en ridicule. Mais en 1803, lorsque le docteur Hulton publia les *Recherches d'Ozanam*, où ce prodige est traité d'absurdité (t. IV, p. 260), lady Newark lui écrivit une lettre signée X. Y. Z., pour lui raconter les faits qui étaient à sa connaissance. Le docteur répondit,



demandant de nouveaux renseignements à son correspondant anonyme. Lady Newark le satisfit, et alors le docteur désira être mis en rapport direct avec elle. Lady Newark alla le voir à Woolwich, et, sous ses yeux, elle découvrit une source d'eau dans un terrain où il faisait construire sa résidence d'été. C'est ce même terrain que le docteur Hulton a vendu depuis au collége de Woolwich, avec un bénéfice considérable à cause de la source. Le docteur ne put résister à l'évidence lorsqu'il vit, à l'approche de l'eau, la baguette s'animer tout à coup, pour ainsi dire, s'agiter, se ployer, et même se briser dans les doigts de lady Newark.

On cite encore en Angleterre sir Charles H. et miss Fenwik comme étant doués de la même faculté que lady Newark, et à un degré plus élevé encore. Cette faculté inexplicable a une grande analogie avec celle qui distingue les Zahoris espagnols ; mais ceux-ci ne se servent pas de la baguette de coudrier. *Voy.* Bletton et Paramèle.

Baguette magique. On voit, comme on nous l'a dit, que toutes les fées ou sorcières ont une baguette magique avec laquelle elles opèrent. Boguet rapporte que Françoise Secrétain et Thévenne Paget faisaient mourir les bestiaux en les touchant de leur baguette ; et Cardan cite une sorcière de Paris qui tua un enfant en le frappant doucement sur le dos avec sa baguette magique.

C'est aussi avec leur baguette que les sorciers tracent les cercles, font les conjurations et opèrent de toutes les manières. Cette baguette doit être de coudrier, de la pousse de l'année. Il faut la couper le premier mercredi de la lune, entre onze heures et minuit, en prononçant certaines paroles. Le couteau doit être neuf et retiré en haut quand on coupe. On bénit ensuite la baguette, disent les formulaires superstitieux ; on écrit au gros bout le mot *Agla* †, au milieu *On* † ; et *Tetragammaton* † au petit bout, et l'on dit : *Conjuro te cito mihi obedire*, etc.

Bahaman, génie qui, suivant les Persans, apaise la colère, et, en conséquence, gouverne les bœufs, les moutons et tous les animaux susceptibles d'être apprivoisés.

Bahi (la). C'est le nom que donnent les Bohémiens à l'art de dire la bonne aventure dans la main. *Voy.* Main.

Bahir, titre du plus ancien livre des rabbins, où, suivant Buxtorf, sont traités les plus profonds mystères de la haute cabale des Juifs.

Bahman, deuxième Amschaspand.

Baïan. Wiérus et vingt autres démonographes comptent que Baïan ou Bajan, fils de Siméon, roi des Bulgares, était si grand magicien, qu'il se transformait en loup et en léopard pour épouvanter son peuple, qu'il pouvait prendre toute autre figure de bête féroce, et même se rendre invisible ; ce qui n'est pas possible sans l'aide de puissants démons, comme dit Nynauld dans sa *Lycanthropie*.

Baier (Jean-Guillaume), professeur de théologie à Altorf, mort en 1729. Il a laissé une

thèse intitulée *Dissertation sur Behemoth et Léviathan, l'éléphant et la baleine, d'après le livre de Job, chap.* XL *et* XLI, *avec la réponse de Stieber*[1]. Baïer ne voyait que deux animaux monstrueux dans Behemoth et Léviathan.



Baïan.

Bâillement. Les femmes espagnoles, lorsqu'elles bâillent, ne manquent pas de se signer quatre fois la bouche avec le pouce, de peur que



le diable n'y entre. Cette superstition remonte à des temps reculés, et chez beaucoup de peuples on a regardé le bâillement comme une crise périlleuse. Les Indiens font craquer leurs doigts quand quelqu'un baille, pour éloigner les démons.

Bailly (Pierre), médecin, auteur d'un livre publié à Paris en 1634, in-8°, sous le titre de *Songes de Phestion*, paradoxes physiologiques, suivis d'un dialogue sur l'immortalité de l'âme.

Balaam, sorte de magicien madianite qui florissait vers l'an du monde 2515. Lorsque les Israélites errants dans le désert se disposaient à passer le Jourdain, Balac, roi de Moab, qui les redoutait, chargea Balaam de les maudire. Mais le magicien, ayant consulté le Seigneur, qu'il connaissait, quoiqu'il servît d'autres dieux, et que surtout il redoutait, reçut une défense précise de céder à cette invitation. Cependant, les magnifiques présents du roi l'ayant séduit, il se rendit à son camp. On sait que l'ange du Seigneur arrêta son ânesse, qui lui parla. Balaam, après s'être irrité contre la bête, aperçut l'ange,



se prosterna, promit de faire ce que commanderait le Dieu d'Israël, et parut au camp de Balac très-embarrassé. Lorsqu'il fut devant l'armée des Israélites, en présence de la cour de Balac fort surprise, pendant qu'on s'attendait à entendre des malédictions, il se sentit dominé par un enthousiasme divin, et prononça, malgré lui, une magnifique prophétie sur les destinées glorieuses du peuple de Dieu. Il annonça même le Messie. Balac, furieux, le chassa; par la suite, les Hébreux, ayant vaincu les Madianites, firent Balaam prisonnier et le tuèrent.

Baladéva, troisième Rama, ou troisième incarnation de Vichnou.

Balai. Le manche à balai est la monture ordinaire des sorcières lorsqu'elles se rendent au sabbat. Remi conte à ce sujet que la femme d'un cordonnier allemand, ayant, sans le savoir, fourré le bout de son manche à balai dans un pot qui contenait l'onguent des sorcières, se mit machinalement aussitôt à califourchon sur ce manche, et se sentit transportée à Bruck, où se faisait le sabbat. Elle profita de l'occasion, se fit sorcière, et peu après fut arrêtée comme telle.

Il y a sur le balai d'autres croyances. Jamais, dans le district de Lesneven, en Bretagne, on ne balaye une maison la nuit : on prétend que c'est en éloigner le bonheur; que les âmes s'y promènent, et que les mouvements d'un balai les blessent et les écartent. Ils nomment cet usage proscrit balayement des morts. Ils disent que la veille du jour des Trépassés (2 novembre) il y a plus d'âmes dans chaque maison que de grains de sable dans la mer et sur le rivage.

Balan, roi grand et terrible dans les enfers. Il a quelquefois trois têtes : celle d'un taureau, celle d'un homme, celle d'un bélier. Joignez à cela une queue de serpent et des yeux qui jettent de la flamme. Mais plus ordinairement il se montre à cheval, nu et cornu, sur un ours, et porte un épervier au poing. Sa voix est rauque et violente. Il répond sur le passé, le présent et

[1] *Dissertatio* de Behemoth et de Leviathan, *elephas et balæna*, e Job XL, XLI. *Respond.* G. Steph. Stieber. In-4°, Altorf, 1708.

l'avenir. — Ce démon, qui était autrefois de l'ordre des dominations, et qui commande aujourd'hui quarante légions infernales, enseigne

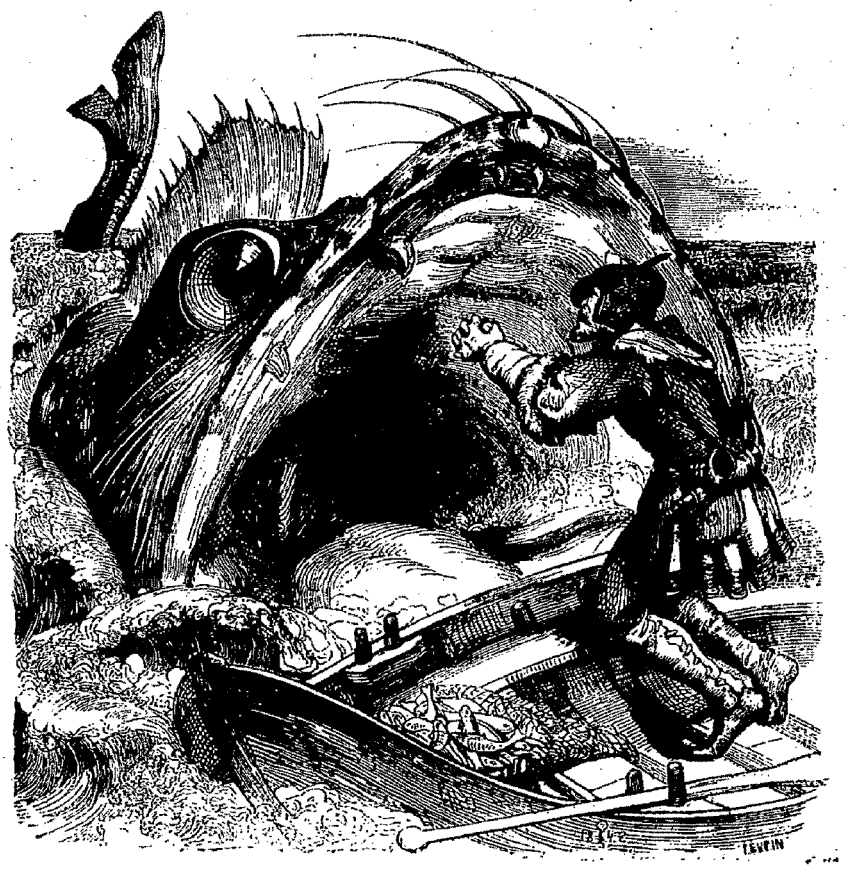


les ruses, la finesse et le moyen commode de voir sans être vu.

Balance, septième signe du zodiaque. Ceux qui naissent sous cette constellation aiment généralement l'équité. C'est, dit-on, pour être né sous le signe de la balance qu'on donna à Louis XIII le surnom de Juste.

Les Persans prétendent qu'il y aura au dernier jour une balance dont les bassins seront plus grands et plus larges que la superficie des cieux, et dans laquelle Dieu pèsera les œuvres des hommes. Un des bassins de cette balance s'appellera le bassin de lumière, l'autre le bassin de ténèbres. Le livre des bonnes œuvres sera jeté dans le bassin de lumière, plus brillant que les étoiles; et le livre des mauvaises dans le bassin de ténèbres, plus horrible qu'une nuit d'orage. Le fléau fera connaître qui l'emportera, et à quel degré. C'est après cet examen que les corps passeront le pont étendu sur le feu éternel.

Balcoin ou **Balcon** (Marie), sorcière du pays de Labourd, qui allait au sabbat du temps de Henri VI. On lui fit son procès, où elle fut convaincue d'avoir mangé, dans une assemblée nocturne, l'oreille d'un petit enfant. Elle fut sans doute brûlée.



Balder, dieu scandinave, fils d'Odin et de Frigga. Locke, son ennemi, le fit tuer par Hoder; et, tout dieu qu'il était, il descendit aux enfers, où il est resté.

Baleine. Mahomet place dans le ciel la baleine de Jonas. Pline et nos légendaires parlent de baleines longues de neuf cents pieds romains et de taille à avaler une barque.

Bali, prince des démons et l'un des rois de l'enfer, selon les croyances indiennes. Il se bat-

tit autrefois avec Vichnou, qui le précipita dans l'abîme, d'où il sort une fois par an pour faire du mal aux hommes ; mais Vichnou y met ordre.

Les Indiens donnent aussi le nom de *Bali* aux farfadets, à qui ils offrent du riz, que ces lutins ne manquent pas de venir manger la nuit.

Balkis ou **Belkis**, reine de Saba, qui vint honorer Salomon. On trouve son histoire dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.

Balles. On a cru autrefois que certains guerriers avaient un charme contre les balles, parce qu'on tirait sur eux sans les atteindre. Pour les tuer, on mettait dans les cartouches des pièces d'argent, car rien, dit-on, ne peut ensorceler la monnaie.

Balsamo. *Voy.* CAGLIOSTRO.

Baltazo, l'un des démons de la possession de Laon. *Voy.* AUBRY. On conte qu'un chenapan, se faisant passer pour le démon, alla souper dans la maison de Nicole Aubry, la possédée, sous prétexte de combiner sa délivrance, qu'il n'opéra pas. On remarqua en soupant qu'il buvait très-sec ; ce qui prouve, dit Leloyer, que l'eau est contraire aux démons [1].

Balthazar, dernier roi de Babylone, petit-fils de Nabuchodonosor. Un soir qu'il profanait dans ses orgies les vases sacrés de Jérusalem, il aperçut une main qui traçait sur la muraille, en lettres de feu, ces trois mots : *Mane, thecel, phares*. Ses devins et ses astrologues ne purent expliquer ces caractères ni en interpréter le sens. Il promit de grandes récompenses à qui lui en donnerait l'interprétation. Ce fut Daniel qui, méprisant ses récompenses, lui apprit que les trois mots signifiaient que ses années étaient comptées, qu'il n'avait plus que quelques moments à vivre, et que son royaume allait être divisé. Tout se vérifia peu d'instants après.

Baltus (Jean-François), savant jésuite, mort en 1743. *Réponses à l'Histoire des oracles* de Fontenelle, in-8°, Strasbourg, 1709, où il établit solidement que les oracles des anciens étaient l'ouvrage du démon, et qu'ils furent réduits au silence lors de la mission de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre.

Bamétrie, sorcière qui fut accusée en 1566 d'avoir ensorcelé les orphelins d'Amsterdam. *Voy.* ORPHELINATS.

Banians, Indiens idolâtres, répandus surtout dans le Mogol. Ils reconnaissent un Dieu créateur ; mais ils adorent le diable, qui est chargé, disent-ils, de gouverner le monde. Ils le représentent sous une horrible figure. Le prêtre de ce culte marque au front d'un signe jaune ceux qui ont adoré le diable, qui dès lors les reconnaît et n'est plus si porté à leur faire du mal [2].

[1] *Disc. et hist. des spectres*, liv. III, ch. x.

[2] *Histoire de la religion des Banians*, tirée de leur livre Shaster, etc., traduit de l'anglais. Paris, 1667, in-12.

Banshée, fée blanche chez les Irlandais. Elle a une robe blanche et une chevelure d'argent. Attachée à plusieurs familles : les Kearney, les Butler, les Keatin, les Trant, les Rices, elle vient



pleurer et battre des mains sous leurs fenêtres lorsqu'un membre de ces familles doit mourir. *Voy.* FEMMES BLANCHES.

Baptême. Dans le nord de l'Angleterre, lorsqu'on présente à la fois plusieurs enfants pour recevoir le baptême anglican, on veille attentivement à ce que les filles ne passent pas avant les garçons. On croit que les garçons baptisés après les filles n'ont point de barbe. — Les sorcières, dans leurs cérémonies abominables, baptisent au sabbat des crapauds et de petits enfants. Les crapauds sont habillés de velours rouge, les petits enfants de velours noir. Pour cette opération infernale, le diable urine dans un trou ; on prend de cette déjection avec un goupillon noir, on en jette sur la tête de l'enfant ou du crapaud, en faisant des signes de croix à rebours avec la main gauche, et disant : *In nomine Patrica, Matrica, araguaco Petrica agora, agora Valentia;* ce qui veut dire : « Au nom de Patrique, de Matrique, Pétrique d'Aragon, à cette heure, à cette heure, Valentia. » Cette stupide impiété s'appelle le baptême du diable. Le diable, ou celui qui le représente au sabbat, rebaptise aussi, avec du soufre, du sel et de l'urine, les adultes des deux sexes qui se font recevoir à ses assemblées.

Baptême de la Ligne. Lorsqu'on traverse la Ligne, les matelots font subir aux personnes qui la passent pour la première fois une cérémonie qu'ils appellent le baptême de la Ligne. Ce baptême consiste en une aspersion plus ou moins désagréable, dont on évite souvent les ennuis par une générosité. Les personnages qui font la plaisanterie se travestissent ; le *Père la Ligne* ar-

rive dans un tonneau, escorté par un diable, un courrier, un perruquier et un meunier. Le passager qui ne veut pas donner pour boire aux matelots est arrosé ou baigné, après avoir été poudré et frisé. On ne sait trop l'origine de cet usage, ni pourquoi le diable y figure.

Baraboulé. *Voy.* KACHER.

Barat, maladie de langueur, ordinairement le résultat d'un sort jeté, qui conduit infailliblement à la mort, et qui, selon les opinions bretonnes, est guérie par les eaux de la fontaine de Sainte-Candide, près de Scaer, dans le Finistère. Il n'est pas d'enfant qu'on ne trempe dans cette fontaine quelques jours après sa naissance; on croit qu'il vivra s'il étend les pieds, et qu'il mourra dans peu s'il les retire [1].

Barbas, démon. *Voy.* MARBAS.

Barbatos, grand et puissant démon, comte-duc aux enfers, type de Robin des Bois; il se montre sous la figure d'un archer ou d'un chas-



seur; on le rencontre dans les forêts. Quatre rois sonnent du cor devant lui. Il apprend à deviner par le chant des oiseaux, le mugissement des taureaux, les aboiements des chiens et les cris des divers animaux. Il connaît les trésors enfouis par les magiciens. Il réconcilie les amis brouillés. Ce démon, qui était autrefois de l'ordre des vertus des cieux ou de celui des dominations, est réduit aujourd'hui à commander trente légions infernales. Il connaît le passé et le futur [2].

Barbe. Les Romains gardaient avec un soin superstitieux leur première barbe. Néron faisait conserver la sienne dans une boîte d'or enrichie de pierreries [3].

Barbe-à-Dieu. Thiers, dans son *Traité des superstitions*, rapporte la prière dite la *Barbe-à-Dieu*; c'est une prière superstitieuse encore populaire, et qui se trouve dans divers recueils. La voici : « Pécheurs et pécheresses, venez à moi parler. Le cœur me dut trembler au ventre, comme fait la feuille au tremble, comme fait la Loisonni quand elle voit qu'il faut venir sur une petite planche, qui n'est plus grosse ni plus membre que trois cheveux de femme grosse ensemble. Ceux qui la *Barbe-à-Dieu* sauront, pardessus la planche passeront, et ceux qui ne la sauront, au bout de la planche s'assiseront, crieront, braieront : Mon Dieu! hélas! malheureux état! Est comme petit enfant celui qui la *Barbe-à-Dieu* n'apprend. »

Barbe bleue. *Voy.* RETZ.

Barbe de Saint-Michel, religieuse de Louviers. *Voy.* LOUVIERS.

Barbeloth. Des gnostiques, appelés barbeliots ou barboriens, disaient qu'un Éon immortel avait eu commerce avec un esprit vierge appelé Barbeloth, à qui il avait successivement accordé la prescience, l'incorruptibilité et la vie éternelle; que Barbeloth, un jour, plus gai qu'à l'ordinaire, avait engendré la lumière, qui, perfectionnée par l'onction de l'esprit, s'appela Christ; que Christ désira l'intelligence et l'obtint; que l'intelligence, la raison, l'incorruptibilité et Christ s'unirent; que la raison et l'intelligence engendrèrent Autogène; qu'Autogène engendra Adamas, l'homme parfait, et sa femme la connaissance parfaite; qu'Adamas et sa femme engendrèrent le bois; que le premier ange engendra le Saint-Esprit, sagesse ou Prunic; que Prunic engendra Protarchonte ou premier prince, qui fut insolent et sot; que Protarchonte et Arrogance engendrèrent les vices et toutes leurs branches. Les barbeliots débitaient ces merveilles en hébreu, et leurs cérémonies n'étaient pas moins abominables que leur doctrine était extravagante [1].

Barbier. Pline le jeune [2] avait un affranchi, nommé Marc, homme quelque peu lettré, qui couchait dans un même lit avec son jeune frère. Marc, dans le sommeil, crut voir une personne assise au chevet de son lit, qui lui coupait les cheveux du haut de la tête. A son réveil, il se trouva rasé, et ses cheveux jetés au milieu de la chambre. — La même chose arriva, dans le même temps, à un jeune garçon qui dormait avec plusieurs autres dans une pension. Il vit entrer par la fenêtre deux hommes vêtus de blanc, qui lui coupèrent les cheveux comme il dormait. A son réveil, on trouva ses cheveux répandus sur le plancher. « A quoi cela peut-il être attribué, dit D. Calmet [3], si ce n'est à des follets? » — ou aux compagnons de lit?

Il y a quelques lutins, du genre de ceux-là, qui ont fait pareillement les fonctions de *barbiers*. Les contes populaires de l'Allemagne vous apprendront que les revenants peuvent ainsi faire la barbe aux vivants.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 157.
[2] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[3] M. Nisard, *Stace.*

[1] Bergier, *Dictionnaire théolog.*, au mot *Barbeliots.*
[2] Lib. XVI., epist. XXVII.
[3] *Dissertation sur les apparitions.*

Barbieri. Dialogues sur la mort et sur les âmes séparées : *Dialoghi della morte e dell' anime separate, di Barbieri. In*-8°. *Bologna*, 1600.

Barbu. On appelle *démon barbu* le démon qui enseigne le secret de la pierre philosophale ; on le connaît peu. Son nom semblerait indiquer que c'est le même que *Barbatos*, qui n'a rien d'un démon philosophe. Ce n'est pas non plus *Barbas*, qui se mêle de mécanique. On dit que le *démon barbu* est ainsi appelé à cause de sa barbe remarquable.

Barcabas et **Barcoph.** *Voy.* Basilide.

Bareste (Eugène), auteur de *la Fin des temps* et de quelques prophéties du moins très-spirituelles. Il a été quelques années le rédacteur de l'*Almanach prophétique, pittoresque et utile*, la plus curieuse de ces légères productions que chaque année ramène.

Barkokebas ou **Barchochebas**, imposteur qui se fit passer pour le Messie juif, sous l'empire d'Adrien. Après avoir été voleur de grand chemin, il changea son nom de Barkoziba, *fils du mensonge*, en celui de Barkokebas, *fils de l'étoile*, et prétendit qu'il était l'étoile annoncée par Balaam. Il se mit à faire des prodiges. Saint Jérôme raconte qu'il vomissait du feu par la bouche, au moyen d'un morceau d'étoupes allumées qu'il se mettait dans les dents, ce que font maintenant les charlatans des foires. Les Juifs le reconnurent pour leur Messie. Il se fit couronner roi, rassembla une armée, et soutint contre les Romains une guerre assez longue ; mais enfin, en l'année 136, l'armée juive fut passée au fil de l'épée et Barkokebas tué. Les rabbins assurent que, lorsqu'on voulut enlever son corps pour le porter à l'empereur Adrien, un serpent se présenta autour du cou de Barkokebas, et le fit respecter des porteurs et du prince lui-même [1].

Barnaud (Nicolas), médecin protestant du seizième siècle, qui rechercha la pierre philosophale. Il a publié sur l'alchimie divers petits traités recueillis dans le troisième volume du *Theatrum chimicum*, compilé par Zetzner. Strasbourg, 1659.

Barrabas. « Quand les sorcières sont entre les mains de la justice, dit Pierre Delancre [2], elles font semblant d'avoir le diable leur maître en horreur, et l'appellent par dédain Barrabas ou *Barrabam.* »

Barron, un des démons auxquels sacrifiait le maréchal de Retz. *Voy.* Retz.

Barscher (Anne), femme de Köge, près de Copenhague, qui subit en 1609 et plus tard un ensorcellement jeté sur elle, sur son mari et ses enfants. Elle a publié en danois le récit curieux de ses souffrances, récit approuvé et attesté par des autorités imposantes. On peut lire cette histoire assez compliquée dans les *Energumeni Koagienses. Lipsiæ*, 1695.

Barthole, jurisconsulte, mort à Pérouse en 1356. Il commença à mettre de l'ordre dans la jurisprudence ; mais on retrouve les bizarreries de son siècle dans quelques-uns de ses ouvrages. Ainsi, pour faire connaître la marche d'une procédure, il imagina un procès entre la sainte Vierge et le diable, jugé par Notre-Seigneur Jésus-Christ [1]. Les parties plaident en personne. Le diable demande que le genre humain rentre sous son obéissance ; il fait observer qu'il en a été le maître depuis Adam ; il cite les lois qui établissent que celui qui a été dépouillé d'une longue possession a le droit d'y rentrer. La sainte Vierge lui répond qu'il est un possesseur de mauvaise foi, et que les lois qu'il cite ne le concernent pas. On épuise des deux côtés toutes les ressources de la chicane du quatorzième siècle, et le diable est débouté de ses prétentions [2].

Bartholin (Thomas), né à Copenhague en 1619. On recherche de lui le livre *De unguento armario*. Ce traité de la poudre de sympathie se ressent du temps et de la crédulité de l'auteur ; il contient cependant des choses singulières et qui ne sont pas indignes de quelque attention.

Barton (Élisabeth), religieuse de Kent, qui prévit et révéla, en 1525, les excès où tomberait bientôt le schisme qu'elle voyait naître en Angleterre. Les partisans de Henri VIII s'écrièrent qu'elle était possédée du diable. La protection de Thomas Morus, loin de la sauver, la perdit : en 1533, cette pieuse et sainte fille fut mise à mort avec beaucoup d'autres, sous prétexte de sorcellerie, par les réformés, qui se vantaient d'apporter la lumière et la liberté.

Bas. Qui a chaussé un de ses bas à l'envers recevra dans la journée un conseil, — probablement celui de le retourner.

Bascanie, sorte de fascination employée par les magiciens grecs ; elle troublait tellement les yeux, qu'on voyait tous les objets à rebours : blanches les choses noires, rondes les choses pointues, laides les plus jolies figures, et jolies les plus laides.

Basile. Michel Glycas [3] raconte que l'empereur Basile, ayant perdu son fils bien-aimé, obtint de le revoir peu après sa mort, par le moyen d'un moine magicien ; qu'il le vit en effet et le tint embrassé assez longtemps, jusqu'à ce qu'il disparut d'entre ses bras. « Ce n'était donc qu'un fantôme qui disparut sous la forme de son fils [4]. »

[1] Voyez son histoire plus étendue dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. VI, disc. III. Paris, 1612.

[1] Ce singulier ouvrage, intitulé *Processus Satanæ contra Virginem coram judice Jesu*, est imprimé dans le *Processus juris jocoserius*. In-8°. Hanau, 1611.

[2] Voyez ce procès résumé dans les *Légendes du Nouveau Testament*.

[3] *Annal.*, part. IV.

[4] D. Calmet, *Dissertation des revenants en corps*, ch. XVI.

Basile-Valentin, alchimiste, qui est pour les Allemands ce que Nicolas Flamel est pour nous. Sa vie est mêlée de fables qui ont fait croire à quelques-uns qu'il n'a jamais existé. On le fait vivre au douzième, au treizième, au quatorzième et au quinzième siècle; on ajoute même, sans la moindre preuve, qu'il était bénédictin à Erfurt. C'est lui qui, dans ses expériences chimiques, découvrit l'*antimoine*, qui dut son nom à cette circonstance, que, des pourceaux s'étant prodigieusement engraissés pour avoir avalé ce résidu de métal, Basile en fit prendre à des religieux qui en moururent.

On raconte que, longtemps après la mort de Basile-Valentin, une des colonnes de la cathédrale d'Erfurt s'ouvrit comme par miracle, et qu'on y trouva ses livres sur l'alchimie. Les ouvrages de Basile, ou du moins ceux qui portent son nom, écrits en haut allemand, ont été traduits en latin, et quelques-uns du latin en français. Les adeptes recherchent de lui l'*Azoth*[1], *les Douze clefs de la philosophie* de frère Basile-Valentin, traitant de la vraie médecine métallique[2], à la suite de la traduction de l'*Azoth*, in-12, 1660; in-8°, 1669; *l'Apocalypse chimique*[3]; *la Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux et de leurs vertus médicinales*[4], in-4°, Paris, 1546; *Du microcosme, du grand mystère du monde et de la médecine de l'homme*[5]; *Traité chimico-philosophique des choses naturelles et surnaturelles des minéraux et des métaux*[6]; *Haliographie, de la préparation, de l'usage et des vertus de tous les sels minéraux, animaux et végétaux*, recueillis par Antoine Salmincius, dans les manuscrits de Basile-Valentin[7], etc. La plupart de ces ouvrages ont fait faire des pas à la chimie utile.

Basilic, petit serpent, long d'un demi-mètre, qui n'a été connu que des anciens. Il avait deux ergots, une tête et une crête de coq, des ailes, une queue de serpent ordinaire, etc. Quelques-uns disent qu'il naît de l'œuf d'un coq couvé par un serpent ou par un crapaud. Boguet, au chapitre XIV de ses *Discours des sorciers*, le fait produire de l'accouplement du crapaud et du coq, comme le mulet naît d'un âne et d'une jument.

[1] *Azoth, sive Aureliæ philosophorum.* Francfort, 1613. In-4°, traduit en français en 1660.

[2] *Practica, una cum duodecim clavibus et appendice.* Francfort, 1618. In-4°.

[3] *Apocalypsis chimica.* Erfurt, 1624. In-8°.

[4] *Manifestatio artificiorum*, etc. Erfurt, 1624. In-4°. La traduction dont on indique le titre est de J. Israël.

[5] *De microcosmo, deque magno mundi mysterio et medicina hominis.* Marpurg, 1609. In-8°.

[6] *Tractatus chimico-philosophicus de rebus naturalibus et præternaturalibus metallorum et mineralium.* Francfort, 1676. In-8°.

[7] *Haliographia, de præparatione, usu ac virtutibus omnium salium mineralium, animalium ac vegetabilium, ex manuscriptis Basilii Valentini collecta ab Antonio Salmincio.* Bologne, 1644. In-8°.

C'est une opinion encore répandue dans les campagnes que les vieux coqs pondent un œuf duquel naît un serpent. Ce petit œuf, imparfait, n'est, comme on sait, que l'effet d'une maladie chez les poules; et l'absurdité de ce conte bleu n'a plus besoin d'être démontrée.



Il est possible que les anciens, dans leurs expériences, aient pris des œufs de serpent pour des œufs de coq. *Voy.* Coq. — Quoi qu'il en soit, on croit que le basilic tue de ses regards; et Mathiole demande comment on a su que le basilic tuait par son regard, s'il a tué tous ceux qui l'ont vu. On cite toutefois je ne sais quel historien qui raconte qu'Alexandre le Grand ayant mis le siége devant une ville d'Asie, un basilic se déclara pour les assiégés, se campa dans un trou des remparts, et lui tua jusqu'à deux cents soldats par jour. Une batterie de canons bien servie n'eût pas fait mieux.

« Il est vrai, ajoute M. Salgues[1], que si le basilic peut nous donner la mort, nous pouvons lui rendre la pareille en lui présentant la surface polie d'un miroir : les vapeurs empoisonnées qu'il lance de ses yeux iront frapper la glace, et, par réflexion, lui renverront la mort qu'il voudra donner. C'est Aristote qui nous apprend cette particularité. »

Des savants ont regardé en face le serpent qu'on appelle aujourd'hui basilic, et qui n'a pas les accessoires dont les anciens l'ont embelli; malgré tous les vieux contes, ils sont sortis bien portants de cette épreuve. Mais, nous le répétons, le reptile auquel les modernes donnent le nom de basilic n'est peut-être pas le basilic des anciens, car il y a des races perdues.

Au moyen âge, on donnait au basilic une couronne native ornée d'une pierre précieuse, et on voyait en lui le roi des serpents.

Basilide, hérétique du deuxième siècle, qui se fit un système en mêlant les principes de Pythagore et de Simon, les dogmes des chrétiens et les croyances des Juifs. Il prétendit que le monde avait été créé par les anges. « Dieu (Abracax), disait-il, produisit l'Intelligence, laquelle

[1] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 413.

produisit le Verbe, qui produisit la Prudence; la Prudence eut deux filles : la Puissance et la Sagesse, lesquelles produisirent les vertus, les princes de l'air et les anges. Les anges étaient de trois cent soixante-cinq ordres; ils créèrent trois cent soixante-cinq cieux; les anges du dernier ciel firent le monde sublunaire; ils s'en partagèrent l'empire. Celui auquel échurent les Juifs, étant puissant, fit pour eux beaucoup de prodiges; mais, comme il voulait soumettre les autres nations, il y eut des querelles et des guerres, et le mal fit de grands progrès. Dieu, ou l'Être supérieur, touché des misères d'ici-bas, envoya Jésus, son premier Fils, ou la première intelligence créée, pour sauver le monde. Il prit la figure d'un homme, fit les miracles qu'on raconte, et, pendant la passion, il donna son apparence à Simon le Cyrénéen, qui fut crucifié pour lui, pendant que, sous les traits de Simon, il se moquait des Juifs; après quoi il remonta aux cieux sans avoir été précisément connu. »

Basilide, à côté de ce système étrange, enseignait encore la métempsycose, et il donnait aux hommes deux âmes, pour accorder les combats qui s'élèvent sans cesse entre la raison et les passions.



Bateleurs.

Il était très-habile, ajoute-t-on, dans la cabale des Juifs. C'est lui qui inventa le puissant talisman *Abracadabra*, dont nous avons parlé, et dont l'usage fut longtemps extrêmement répandu. Il fit un évangile apocryphe et des prophéties qu'il publia sous les noms de Barcabas et de Barcoph. Il plaçait Dieu dans le soleil, et révérait prodigieusement les trois cent soixante-cinq révolutions de cet astre autour de la terre. *Voy.* Abracax et Achamoth.

Basilius. Il y eut à Rome, du temps de saint Grégoire, un sénateur de bonne et ancienne famille, nommé Basilius, magicien, scélérat et sorcier, lequel, s'étant fait moine pour éviter la peine de mort, fut enfin brûlé avec son compagnon Prétextatus, comme lui sénateur romain et de maison illustre. « Ce qui montre, dit Delancre[1], que la sorcellerie n'est pas une tache de simple femmelette, rustiques et idiots. »

Bassantin (Jacques), astrologue écossais qui, en 1562, prédit à sir Robert Melvil, si l'on en croit les mémoires de Jacques Melvil, son frère, une partie des événements arrivés depuis à Marie Stuart, alors réfugiée en Angleterre. Il ne fallait pour cela que quelque connaissance du temps et des hommes. Les autres prédictions de Bassantin ne se réalisèrent pas. Son grand *Traité d'astronomie*, ou plutôt *d'astrologie*, a été publié en français et en latin. On recherche l'édition latine de Genève, 1599, que les éditeurs appellent *ingens et doctum volumen*. Tous ses ouvrages pré-

1 Delancre, *De l'inconstance des démons*, etc., liv. IV, p. 416.

sentent un mélange d'heureuses observations et d'idées superstitieuses[1].

Bateleurs, faiseurs de tours en plein air, avaleurs de couleuvres, d'étoupes et de baguettes; ils passaient autrefois pour sorciers, comme les escamoteurs et même les comédiens.

Bathym. *Voy.* MARTHYM.

Bâton du diable. On conserve, dit-on, à Tolentino, dans la marche d'Ancône, un bâton dont on prétend que le diable a fait usage.

Bâton du bon voyageur. « Cueillez, le lendemain de la Toussaint, une forte branche de sureau, que vous aurez soin de ferrer par le bas; ôtez-en la moelle; mettez à la place les yeux d'un jeune loup, la langue et le cœur d'un chien, trois lézards verts et trois cœurs d'hirondelles, le tout réduit en poudre par la chaleur du soleil, entre deux papiers saupoudrés de salpêtre; placez par-dessus, dans le cœur du bâton, sept feuilles de verveine cueillies la veille de la Saint-Jean-Baptiste, avec une pierre de diverses couleurs qui se trouve dans le nid de la huppe; bouchez ensuite le bout du bâton avec une pomme à votre fantaisie, et soyez assuré que ce bâton vous garantira des brigands, des chiens enragés, des bêtes féroces, des animaux venimeux, des périls, et vous procurera la bienveillance de tous ceux chez qui vous logerez... »



Le lecteur qui dédaigne de tels secrets ne doit pas oublier qu'ils ont eu grand crédit, et qu'on cherche encore, dans beaucoup de villages, à se procurer le bâton du bon voyageur, avec lequel on marche si vite, qu'on doit se charger les pieds.

Batrachyte, pierre qui, suivant que l'indique son nom grec, se trouve dans le corps de la grenouille, et qui a, disent les bonnes gens, de grandes vertus contre les poisons et contre les maléfices.

[1] *Astronomia Jacobi Bassantini Scoti*, etc. In-fol. Genève, 1669. Paraphrase de l'astrolabe, avec une explication de cet instrument. In-8°. Paris, 1647. *Super mathematica genethliaca; arithmatica; musica secundum Platonem; de mathesi in genere*, etc.

Batscum-Bassa ou **Batscum-Pacha**, démon turc que l'on invoque en Orient pour avoir du beau temps ou de la pluie. On se le rend favorable en lui offrant des tartines de pain grillé, dont il est très-friand.

Baume universel, élixir composé par les alchimistes : c'est, disent-ils, le remède souverain et infaillible de toutes les maladies. Il peut même, au besoin, ressusciter des morts.

Bavent (Madeleine), possédée de Louviers, qui raconta en justice les orgies infâmes du sabbat, auxquelles, comme tant d'autres âmes perdues, elle avait pris part. *Voy.* LOUVIERS.

Baxter, écrivain anglais qui publia, à la fin du dix-septième siècle, un livre intitulé *Certitude du monde des esprits.*

Bayard, cheval des quatre fils Aymon. Il avait la taille d'un cheval ordinaire lorsqu'il ne portait qu'un des frères, et s'allongeait lorsqu'il les fallait porter tous quatre. On conte beaucoup de merveilles sur cette monture célèbre, qui se distinguait surtout par une vitesse incroyable, et qui a laissé la trace d'un de ses pieds dans la forêt de Soignes en Brabant. On trouve aussi la marque d'un de ses fers sur un rocher près de Dinant.

Bayemon. Le grimoire attribué stupidement au pape Honorius donne ce nom à un roi de l'occident infernal. On le conjure par cette prière : « O roi Bayemon, très-fort, qui règne aux parties occidentales, je t'appelle et invoque au nom de la Divinité ; je te commande, en vertu du Très-Haut, de m'envoyer présentement devant ce cercle (on nomme l'esprit dont on veut se servir, Passiel, Rosus, etc.), et les autres esprits



qui te sont sujets, pour répondre à tout ce que je leur demanderai. Si tu ne le fais, je te tourmenterai du glaive du feu divin ; j'augmenterai tes peines et te brûlerai. Obéis, roi Bayemon[1]. »

Bayer. En 1726, un curé du diocèse de Constance, nommé Bayer, pourvu de la cure de Rutheim, fut inquiété par un spectre ou mauvais génie qui se montrait sous la forme d'un paysan mal vêtu, de mauvaise mine et très-puant. Il vint frapper à sa porte ; étant entré dans son poêle, il lui dit qu'il était envoyé par le prince de Constance, son évêque, pour certaine commission qui se trouva fausse. Il demanda ensuite à manger. On lui servit de la viande, du pain et du vin. Il prit la viande à deux mains et la dévora avec les os, disant : « Voyez comme je mange la chair et les os ; faites-vous de même[2] ? » Puis il prit le vase où était le vin, et l'avala d'un trait ; il en demanda d'autre qu'il but de même. Après cela il se retira sans dire adieu ; et la servante, qui le conduisait à la porte, lui ayant demandé son nom, il répondit : « Je suis né à Rutsingue, et mon nom est Georges Raulin ; » ce qui était faux encore.



Il passa le reste du jour à se faire voir dans le village, et revint, le soir à minuit, à la porte du curé, en criant d'une voix terrible : Mynheer Bayer, je vous montrerai qui je suis...

Pendant trois ans, il revint tous les jours vers quatre heures après midi, et toutes les nuits avant le point du jour. Il paraissait encore sous diverses formes, tantôt sous la figure d'un chien barbet, tantôt sous celle d'un lion ou d'un autre animal terrible ; quelquefois sous les traits d'un homme, sous ceux d'une femme ; certains jours il faisait dans la maison un fracas semblable à celui d'un tonnelier qui relie des tonneaux ; d'autrefois on aurait dit qu'il voulait renverser le logis par le grand bruit qu'il y causait. Le curé fit venir comme témoins un grand nombre de personnes. Le spectre répandait partout une odeur insupportable, mais ne s'en allait pas. On eut recours aux exorcismes, qui ne produisirent aucun effet ; on résolut de se munir d'une branche bénite le dimanche des Rameaux, et d'une épée aussi bénite, et de s'en servir contre le spectre. On le fit deux fois, et depuis ce temps il ne revint plus.

Ces choses, rapportées par dom Calmet, peuvent-elles s'expliquer, comme le proposent les esprits forts, par les frayeurs qu'un garnement

[1] Grimoire dit du pape Honorius.

[2] Dom Calmet, *Traité sur les apparitions*, etc., t. II, ch. XLVIII.

aura causées au curé, frayeurs qui ont dû lui donner des visions?...

Bayer (Jean), ministre protestant, né à Augsbourg au seizième siècle. On recherche de lui une thèse sur cette question : « Si l'existence des anges peut se démontrer par les seules lumières naturelles[1] ? »

Bayerin (Anne), servante qui fit pacte avec le diable à Salzbourg ; elle causa de grands dégâts à un forgeron chez qui elle servait, et passa dans une autre maison où elle mit pareillement le désordre. Interrogée sur ses méchancetés ou maléfices, elle avoua, sans en être pressée, qu'elle s'était donnée au démon et qu'elle avait assisté au sabbat ; on ne voit pas qu'elle ait été brûlée.

Bayle (François), professeur de médecine à Toulouse, mort en 1709. Nous ne citerons de ses ouvrages que *la Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées, faite de l'autorité du parlement de Toulouse*, in-12 ; Toulouse, 1682. Il veut prouver que les démoniaques, s'ils ne sont pas des charlatans, sont très-souvent des fous ou des malades.

Bazine, célèbre reine des Tongres, qui épousa Childéric et qui fut mère de Clovis. Elle est représentée par les vieux historiens comme une habile magicienne. On sait qu'elle était femme de Bising, roi des Tongres ; que Childéric, chassé de ses États par une révolution et réfugié à la cour de Bising, plut à sa femme ; que lorsqu'il fut rétabli sur le trône, Bazine quitta tout pour venir le trouver. Childéric l'épousa. Le soir de ses noces, quand elle fut seule avec lui, elle le pria de passer la première nuit dans une curieuse observation. Elle l'envoya à la porte de son palais en lui enjoignant de venir lui rapporter ce qu'il y aurait vu. — Childéric, connaissant le pouvoir magique de Bazine, qui était un peu druidesse, s'empressa d'obéir. Il ne fut pas plutôt dehors, qu'il vit d'énormes animaux se promener dans la cour : c'étaient des léopards, des licornes, des lions. Étonné de ce spectacle, il vint en rendre compte à son épouse ; elle lui dit, du ton d'oracle qu'elle avait pris d'abord, de ne point s'effrayer, et de retourner une deuxième et même une troisième fois. Il vit à la deuxième fois des ours et des loups, et à la troisième des chiens et d'autres petits animaux qui s'entre-déchiraient. — « Les prodiges que vous avez vus, lui dit-elle, sont une image de l'avenir ; ils représentent le caractère de toute notre postérité. Les lions et les licornes désignent le fils qui naîtra de nous ; les loups et les ours sont ses enfants, princes vigoureux et avides de proie ; et les chiens, c'est le peuple indocile au joug de ses maîtres, soulevé contre ses rois, livré aux passions des puissants et souvent victime[2]. » — Au reste, on ne pouvait mieux caractériser les rois de cette première race ; et si la vision n'est qu'un conte, il est bien imaginé[1].

Beal. *Voy.* Bérith.

Beauchamp. *Voy.* Abdeel.

Beauffort (le comte Amédée de) a publié, en 1840, un volume in-8° intitulé *Légendes et traditions populaires de la France*, recueil piquant où les faits surnaturels ont grande part.

Beausoleil (Jean du Châtelet, baron de), astrologue et alchimiste allemand, qui précéda Jacques Aymar dans la recherche des sources inconnues et des trésors souterrains. Il avait épousé Martine Berthereau, qui avait ou à qui il souffla les mêmes penchants qui le dominaient. Ils furent les premiers qui firent profession de découvrir les sources cachées au moyen de baguettes mystérieuses. Ils cherchaient aussi les mines, et annonçaient que, par l'aide d'instruments merveilleux, ils connaissaient tout ce que la terre recèle dans son sein. Ces instruments étaient l'astrolabe minéral, le rateau métallique, la boussole à sept angles (à cause des sept planètes), les verges hydrauliques, etc. Les baguettes, ou verges hydrauliques et métalliques, étaient préparées, disaient-ils, sous l'influence des constellations qui dominaient l'art. On les accusa de magie ; ce qui motiva ce jugement, c'est qu'en visitant les coffres de Martine Berthereau, on y trouva des grimoires et autres objets qui sentaient à plein la sorcellerie. Le baron de Beausoleil, heureux du bruit qu'il faisait en Hongrie, était venu exploiter la France. Le cardinal de Richelieu le fit enfermer à la Bastille (1641) en même temps qu'on détenait sa femme Martine à Vincennes. On ne sait pas autre chose de leurs exploits.

Beauvoys de Chauvincourt, gentilhomme angevin, fit imprimer en 1599 un volume intitulé *Discours de la Lycanthropie ou de la transmutation des hommes en loups*.

Bebal, prince de l'enfer, assez inconnu. Il est de la suite de Paymon. *Voy.* ce mot.

Bechard, démon désigné dans les *Clavicules de Salomon* comme ayant puissance sur les vents et les tempêtes. Il fait grêler, tonner et pleuvoir, au moyen d'un maléfice qu'il compose avec des crapauds fricassés et autres drogues.

Bechet, démon que l'on conjure le vendredi. *Voy.* Conjurations.

Bédargon, l'un des lieutenants de Samaël, dans la cabale judaïque.

Bède (le vénérable), né au septième siècle, dans le diocèse de Durham, en Angleterre. Il mourut à soixante-trois ans. On dit qu'il prévit

[1] *An Angelorum existentia a solo lumine naturali possit demonstrari?* In-4°. Wittemberg. 1658.

[2] Selon d'autres chroniques, elle dit que les lions et les licornes représentaient Clovis, les loups et les ours ses enfants ; et les chiens les derniers rois de la race, qui seraient un jour renversés du trône par les grands et le peuple, dont les petits animaux étaient la figure.

[1] Dreux du Radier, *Tablettes des reines de France*.

l'heure précise de sa mort. Un instant avant d'expirer, il dictait quelques passages qu'il voulait extraire des œuvres de saint Isidore; le jeune moine qui écrivait le pria de se reposer parce qu'il parlait avec peine : — « Non, répondit Bède, prenez une autre plume, et écrivez le plus vite que vous pourrez. » — Lorsque le jeune eut dit : — C'est fait. — « Vous avez dit la vérité, » répliqua Bède, et il expira.

Peu de temps après sa mort, on dit qu'il se fit voir à un moine nommé Gamèle, à qui il témoigna le désir d'être enterré à Durham, auprès de saint Cuthbert. On se hâta de le satisfaire, car on avait un grand respect pour sa mémoire.

Béguins. *Voy.* DIGONNET.

Béhémoth, démon lourd et stupide, malgré ses dignités. Sa force est dans ses reins; ses domaines sont la gourmandise et les plaisirs du



ventre. Quelques démonomanes disent qu'il est aux enfers sommelier et grand échanson. Bodin croit [1] que Béhémoth n'est autre chose que le Pharaon d'Égypte qui persécuta les Hébreux. Il est parlé de Béhémoth dans Job comme d'une créature monstrueuse. Des commentateurs prétendent que c'est la baleine, et d'autres que c'est l'éléphant; mais il y eut d'autres monstres dont les races ont disparu. On voit dans le procès d'Urbain Grandier que Béhémoth est bien un démon. Delancre dit qu'on l'a pris pour un animal monstrueux, parce qu'il se donne la forme de toutes les grosses bêtes. Il ajoute que Béhémoth se déguise aussi avec perfection en chien, en éléphant, en renard et en loup.

Si Wierus, notre oracle en ce qui concerne les démons, n'admet pas Béhémoth dans son inventaire de la monarchie infernale, il dit, livre Ier, *des Prestiges des démons,* chapitre XXI, que Béhémoth ou l'éléphant pourrait bien être Satan lui-même, dont on désigne ainsi la vaste puissance.

Enfin, parce qu'on lit, au chapitre XL de Job, que Béhémoth mange du foin comme un bœuf, les rabbins ont fait de lui le bœuf merveilleux réservé pour le festin de leur Messie. Ce bœuf est si énorme, disent-ils, qu'il avale tous les jours le foin de mille montagnes immenses, dont il s'engraisse depuis le commencement du monde. Il ne quitte jamais ses mille montagnes, où l'herbe qu'il a mangée le jour repousse la nuit pour le lendemain. Ils ajoutent que Dieu tua la femelle de ce bœuf au commencement; car on ne pouvait laisser multiplier une telle race. Les Juifs se promettent bien de la joie au festin où il fera la pièce de résistance. Ils jurent par leur part du bœuf Béhémoth.

Béherit, démon sur lequel on a peu de renseignements, à moins qu'il ne soit le même que *Bérith. Voy.* ce mot. Il est cité dans la possession de Loudun. Il avait même promis d'enlever *la calotte du sieur commissaire,* et de la tenir en l'air à la hauteur de deux piques; ce qui n'eut pas lieu, à sa honte [1].

Remarquons pourtant que, sur cette possession de Loudun, le calviniste qui en fit l'histoire a imaginé beaucoup de quolibets, pour écorniller d'autant l'Église romaine, qu'il voulait, comme tant d'autres, démolir un peu, — mais qu'on ne démolit pas.

Bekker (Balthasar), docteur en théologie réformée, et ministre à Amsterdam, né en 1634. « Ce Balthasar Bekker, grand ennemi de l'enfer éternel et du diable, et encore plus de la précision, dit Voltaire, fit beaucoup de bruit en son temps par son gros livre du *Monde enchanté.* » Alors la sorcellerie, les possessions, étaient en vogue depuis la réforme, qui livrait de l'espace aux esprits malins; c'est ce qui le détermina à combattre le diable. « On eut beau lui dire, en prose et en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui ressemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible : rien ne l'arrêta; il commença par nier absolument le pouvoir de Satan, et s'enhardit jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. « S'il y avait un diable, disait-il, il se vengerait de la guerre que je lui fais. » Le laid bonhomme se croyait important. « Les ministres, ses confrères, prirent le parti de Satan et déposèrent Bekker. »

Il avait déjà fait l'esprit fort dans de précédents ouvrages. Dans l'un de ses catéchismes, *le Mets de carême* [2], il réduisait les peines de l'enfer au désespoir des damnés, et il en bornait la durée. On l'accusa de socinianisme, et son catéchisme fut condamné par un synode. Il publia, à l'occasion de la comète de 1680, des recherches sur les comètes, imprimées en flamand, in-8°, Leuwarde, 1683. — Il s'efforce de prouver que

[1] *Démonomanie des sorciers,* liv. I, ch. I.

[1] *Histoire des diables de Loudun.*

[2] Il publia deux espèces de catéchismes en langue hollandaise : *Vaste spize* (le mets de carême), et *Geschneden brood* (le pain coupé).

ces météores ne sont pas des présages de malheurs, et combat les idées superstitieuses que le peuple attache à leur apparition. Cet ouvrage fut reçu sans opposition. Il n'en fut pas de même de son livre *De Betooverde wereld* (Le monde ensorcelé), imprimé plusieurs fois, et traduit en français sous ce titre : « *Le monde enchanté*, ou examen des communs sentiments touchant les esprits, leur nature, leur pouvoir, leur administration et leurs opérations, et touchant les effets que les hommes sont capables de produire par leur communication et leur vertu ; divisé en quatre livres ; » 4 forts volumes petit in-12, avec le portrait de l'auteur[1], Amsterdam, 1694.

L'auteur, dans cet ouvrage, qui lui fit perdre sa place de ministre[2], cherche à prouver qu'il n'y a jamais eu ni possédés ni sorciers ; que tout ce qu'on dit des esprits malins n'est que superstition, etc. Un peu plus tard pourtant, dans une défense de ses opinions, il admit l'existence du diable ; mais il ajouta qu'il le croyait enchaîné dans les enfers et hors d'état de nuire.

Il ne fallait pas, pour des calvinistes qui se disent si tolérants et qui le sont si peu, poursuivre si sérieusement un livre que sa prolixité seule devait rendre inlisible. « Il y a grande apparence, dit encore Voltaire, qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son temps à le lire. » *Voy.* Chassen.

Bel, divinité suprême des Chaldéens. Wiérus dit que c'est un vieux démon dont la voix sonne le creux[3]. Les peuples qui en firent un dieu contaient qu'au commencement le monde n'était qu'un chaos habité par des monstres ; que Bel les tua, arrangea l'univers, se fit couper la tête par un de ses serviteurs, détrempa la terre avec son sang et en forma les animaux et les hommes.

Belaam, démon dont on ne sait rien, sinon qu'en 1632 il entra dans le corps d'une des possédées de Loudun, avec Isaacarum et Béhémoth : on le força de déloger[1].

Belbach ou **Belbog**, le dieu blanc des vieux Slavons. *Voy.* Belzébuth.

Belephantes, astrologue chaldéen qui prédit



à Alexandre, selon Diodore de Sicile, que son entrée à Babylone lui serait funeste : ce qui advint, comme chacun sait.

Belette. Les anciens croyaient que la belette faisait ses petits par la gueule, parce qu'elle les porte souvent entre ses lèvres, comme font les chattes. — Plutarque remarque que les Thébains honoraient la belette, tandis que les autres Grecs regardaient sa rencontre comme un présage funeste.

On prétend que sa cendre, appliquée en cataplasme, guérit les migraines et les cataractes ; et le livre des *Admirables secrets d'Albert le Grand* assure que si on fait manger à un chien le cœur et la langue d'une belette, il perdra incontinent la voix. Il ajoute imprudemment un secret qu'il dit éprouvé, et qu'il certifie infaillible : c'est qu'un amateur n'a qu'à manger le cœur d'une belette encore palpitant pour prédire les choses à venir[2]...

Bélial, démon adoré des Sidoniens. L'enfer n'a pas reçu d'esprit plus dissolu, plus crapuleux, plus épris du vice pour le vice même. Si son âme est hideuse et vile, son extérieur est séduisant. Il a le maintien plein de grâce et de dignité. Il eut un culte à Sodome et dans d'autres villes ; mais jamais on n'osa trop lui ériger des autels. Delancre dit que son nom signifie rebelle ou désobéissant. — Wiérus, dans son inventaire de la monarchie de Satan, lui consacre un grand article. « On croit, dit-il, que Bélial, l'un des rois de l'enfer, a été créé immédiatement après Lucifer, et qu'il entraîna la plupart des anges dans la révolte : aussi il fut renversé du ciel un des premiers. Lorsqu'on l'évoque, on l'oblige par des offrandes à répondre avec sincérité aux questions qu'on lui fait. Mais il conte bien vite des mensonges, si on ne l'adjure pas, au nom de Dieu, de ne dire que la vérité. Il se montre quelquefois sous la figure d'un ange plein de beauté,

[1] Bekker était si laid que la Monnoye fit sur lui cette épigramme :

> Oui, par toi, de Satan la puissance est bridée ;
> Mais tu n'as cependant pas encore assez fait :
> Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,
> Bekker, supprime ton portrait.

[2] Pendant que les ministres d'Amsterdam prenaient le parti du diable, un ami de l'auteur le défendit dans un ouvrage intitulé *Le diable triomphant, parlant sur le mont Parnasse ;* mais le synode qui avait déposé Bekker ne révoqua pas sa sentence. On écrivit contre lui une multitude de libelles. Benjamin Binet l'a réfuté dans un volume intitulé *Traité historique des dieux du paganisme, avec des remarques critiques sur le système de Balthasar Bekker*. Delft, 1696, in-12. Ce volume se joint ordinairement aux quatre de Bekker ; il a aussi été imprimé sous le titre d'*Idée générale de la théologie païenne, servant de réfutation au système de Balthasar Bekker*, etc. Amsterdam et Trévoux, 1699. Les autres réfutations du *Monde enchanté* sont : *Melchioris Leydekkeri dissertatio de vulgato nuper Bekkeri volumine*, etc. In-8°. Ultrajecti, 1693. *Brevis meditatio academica de spirituum actionibus in homines spiritualibus, cujus doctrinæ usus contra Bekkerum et alios fanaticos exhibetur a J. Zipellio*. In-8°. Francofurti, 1701, etc.

[3] *De præstigiis dæmon.*, lib. I, cap. v.

[1] *Histoire des diables de Loudun.*

[2] *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. II.

assis dans un char de feu; il parle avec aménité; il procure les dignités et les faveurs, fait vivre les amis en bonne intelligence, donne d'habiles serviteurs. Il commande quatre-vingts légions de de l'ordre des Vertus et de l'ordre des Anges. Il est exact à secourir ceux qui se soumettent à lui; s'il y manquait, il est facile de le châtier, comme fit Salomon, qui l'enferma dans une bouteille avec toutes ses légions, lesquelles font une armée de cinq cent vingt-deux mille deux cent quatre-vingts démons. Il fallait que la bouteille fût de grande taille.

Mais Salomon était si puissant que, dans une autre occasion, il emprisonna pareillement six mille six cent soixante-six millions de diables qui ne purent lui résister. — Des doctes racontent encore que Salomon mit la bouteille où était Bélial dans un grand puits, qu'il referma d'une pierre, près de Babylone; que les Babyloniens descendirent dans ce puits, croyant y trouver un trésor; qu'ils cassèrent la bouteille, que tous les diables s'en échappèrent, et que Bélial, qui avait peur d'être repris, se campa dans une idole qu'il trouva vide, et se mit à rendre des oracles; ce qui fit que les Babyloniens l'adorèrent.

Bélias, démon invoqué comme prince des Vertus dans les litanies du sabbat.

Beliche. C'est le nom qu'on donne au diable à Madagascar. Dans les sacrifices, on lui jette les premiers morceaux de la victime, avec la persuasion qu'il ne fait point de mal tant qu'il a de quoi mettre sous la dent.

Bélier. Le diable s'est quelquefois transmué en bélier, et des maléficiés ont subi cette métamorphose. C'est même sur une vieille tradition populaire de cette espèce qu'Hamilton a bâti son conte du Bélier.

Il paraît que le bélier a des propriétés magiques; car, lorsqu'on accusa Léonora Galigaï, femme du maréchal d'Ancre, d'avoir fait des sorcelleries, on prétendit que, pendant qu'elle s'occupait de maléfices, elle ne mangeait que des crêtes de coq et des rognons de bélier.

Pour l'influence du bélier, signe du zodiaque, *voyez* Astrologie et Horoscopes.

Belin (Albert), bénédictin, né à Besançon en 1610. On recherche parmi ses ouvrages : 1° le *Traité des talismans*, ou *Figures astrales*, dans lequel il est montré que leurs effets ou vertus admirables sont naturels, ensemble la manière de les faire et de s'en servir avec profit, in-12, Paris, 1671. On a joint à l'édition de 1709 un traité du même auteur, *de la Poudre de sympathie justifiée;* 2° *les Aventures du philosophe inconnu en la recherche et invention de la pierre philosophale*, divisées en quatre livres, au dernier desquels il est parlé si clairement de la manière de la faire que jamais on en a traité avec tant de candeur. In-12; Paris, 1664 et 1674.

Belinuncia, herbe consacrée à Belenus, dont les Gaulois employaient le suc pour empoisonner leurs flèches. Ils lui attribuaient la vertu de faire tomber la pluie. Lorsque le pays était affligé d'une sécheresse, on cueillait cette herbe avec de grandes cérémonies. Les femmes des druides choisissaient une jeune vierge; suivie des autres femmes, elle cherchait l'herbe sacrée; quand elle l'avait trouvée, elle la déracinait avec le petit doigt de la main droite; ses compagnes coupaient des branches d'arbre et les portaient à la main en la suivant jusqu'au bord d'une rivière voisine; là, on plongeait dans l'eau l'herbe précieuse, on y trempait aussi les branches, que l'on secouait sur le visage de la jeune fille. Après cette cérémonie, chacun se retirait en sa maison; seulement la jeune vierge était obligée de faire à reculons le reste du chemin.

Belkis. *Voy.* Balkis.

Belladone, plante qui donne des vertiges et peut empoisonner. Les magiciens s'en servaient.

Belloc (Jeanne), sorcière du pays de Labourd, prise à vingt-quatre ans, sous Henri IV. Pierre Delancre, qui l'interrogea, dit qu'elle commença d'aller au sabbat dans l'hiver de 1609; qu'elle fut présentée au diable, dont elle baisa le derrière, car il n'y avait que les notables sorcières qui le baisassent au visage. Elle conta que le sabbat est une espèce de bal masqué où les uns se promènent en leur forme naturelle, tandis que d'autres sont transmués en chiens, en chats, en ânes, en pourceaux et autres bêtes; qu'ils se rapetissent ou se grandissent à leur gré, par des moyens qu'elle ignore... *Voy.* Sabbat.

Belmonte, conseiller du parlement de Provence, qui eut au pied une petite plaie où la gangrène se mit; le mal gagna vite, et il en mourut. Comme il avait poursuivi les sorciers protestants et les perturbateurs réformés, les écrivains calvinistes virent dans sa mort prompte un châtiment et un prodige[1]. C'était au seizième siècle.

Bélomancie. Divination par le moyen des flèches. On prenait plusieurs flèches, sur lesquelles on écrivait des réponses relatives à ce qu'on voulait demander. On en mettait de favorables et de contraires; ensuite on mêlait les flèches, et on les tirait au hasard. Celle que le sort amenait était regardée comme l'organe de la volonté des dieux. — C'était surtout avant les expéditions militaires qu'on faisait usage de la bélomancie. Les Chaldéens avaient grande foi à cette divination.

Les Arabes devinent encore par trois flèches qu'ils enferment dans un sac. Ils écrivent sur l'une : *Commandez-moi, Seigneur;* sur l'autre : *Seigneur, empêchez-moi,* et n'écrivent rien sur la troisième. La première flèche qui sort du sac détermine la résolution sur laquelle on délibère. *Voy.* Flèches.

[1] Chassanion, *Des grands et redoutables jugements de Dieu.* Morges, 1584, p. 61.

Belphégor, démon des découvertes et des inventions ingénieuses. Il prend souvent un corps de jeune femme. Il donne des richesses. Les Moabites, qui l'appelaient Baalphégor, l'adoraient sur le mont Phégor. Des rabbins disent qu'on lui rendait hommage sur la chaise percée, et qu'on lui

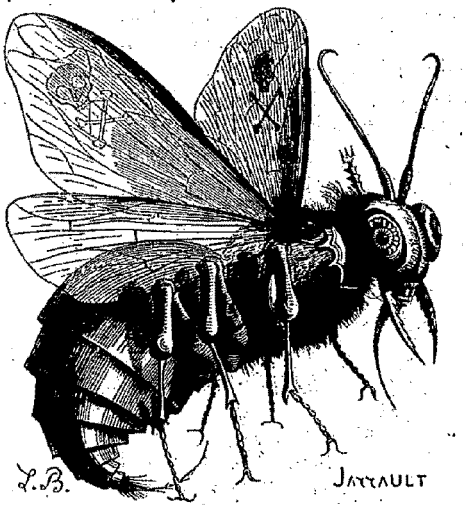


offrait l'ignoble résidu de la digestion. C'était digne de lui. C'est pour cela que certains doctes ne voient dans Belphégor que le dieu Pet ou *Crepitus ;* d'autres savants soutiennent que c'est Priape. — Selden, cité par Banier, prétend qu'on lui offrait des victimes humaines, dont ses prêtres mangeaient la chair. Wiérus remarque que c'est un démon qui a toujours la bouche ouverte; observation qu'il doit sans doute au nom de Phégor, lequel signifie, selon Leloyer, *crevasse* ou *fendasse*, parce qu'on l'adorait quelquefois dans des cavernes, et qu'on lui jetait des offrandes par un soupirail.

Beltram, Génois, dont l'âme revint après sa mort et posséda une femme de Ponte-Nuovo; les parents de cette femme l'avaient volé. Quand on eut restitué, il se retira en fumée.

Bélus, premier roi des Assyriens; on dit qu'il se fit adorer dans des temples de son vivant. Il était grand astrologue : « J'ai lu dans les registres du ciel tout ce qui doit vous arriver, disait-il à ses enfants, et je vous dévoilerai les secrets de vos destinées. » Il rendit des oracles après sa mort. Bélus pourrait être le même que Bel.

Belzebuth ou **Belzebub** ou **Beelzebuth**, prince des démons, selon les Écritures [1]; le premier en pouvoir et en crime après Satan, selon Milton; chef suprême de l'empire infernal, selon la plupart des démonographes. — Son nom signifie *seigneur des mouches*. Bodin [2] prétend qu'on n'en voyait point dans son temple. C'était la divinité la plus révérée des peuples de Chanaan, qui le représentaient quelquefois sous la figure d'une mouche, le plus souvent avec les attributs de la souveraine puissance. Il rendait des oracles, et le roi Ochozias le consulta sur une maladie qui l'inquiétait; il en fut sévèrement repris par le prophète Elisée.



On lui attribuait le pouvoir de délivrer les hommes des mouches qui ruinent les moissons.

Presque tous les démonomanes le regardent comme le souverain du ténébreux empire; et chacun le dépeint au gré de son imagination. Milton lui donne un aspect imposant, et une haute sagesse respire sur son visage. L'un le fait haut comme une tour; l'autre d'une taille égale à la nôtre; quelques-uns se le figurent sous la forme d'un serpent; il en est qui le voient aussi sous les traits d'une femme.

Le monarque des enfers, dit Palingène, *in Zodiaco vitæ*, est d'une taille prodigieuse, assis sur un trône immense, ayant le front ceint d'un bandeau de feu, la poitrine gonflée, le visage bouffi, les yeux étincelants, les sourcils élevés et l'air menaçant. Il a les narines extrêmement larges, et deux grandes cornes sur la tête; il est noir comme un Maure : deux vastes ailes de chauve-souris sont attachées à ses épaules; il a deux larges pattes de canard, une queue de lion, et de longs poils depuis la tête jusqu'aux pieds.

Les uns disent de plus que Belzébuth est encore Priape; d'autres, comme Porphyre, le confondent avec Bacchus. On a cru le trouver dans le Belbog ou Belbach (dieu blanc) des Slavons, parce que son image ensanglantée était toujours couverte de mouches, comme celle de Belzébuth chez les Syriens. On dit aussi que c'est le même que Pluton. Il est plus vraisemblable de croire que c'est Baël, que Wiérus fait empereur des enfers; d'autant mieux que Belzébuth ne figure pas sous son nom dans l'inventaire de la monarchie infernale.

[1] Notre-Seigneur Jésus-Christ même lui donne ce nom (saint Matthieu, ch. XII, v. 24; saint Luc, ch. XI, v. 15). Les scribes reprochaient au Seigneur qu'il chassait les diables au nom de Belzébuth, prince des démons.

[2] *Démonomanie des sorciers*; liv. IV, ch. III.

On voit dans les *Clavicules* de Salomon que Belzébuth apparaît quelquefois sous de monstrueuses formes, comme celle d'un veau énorme ou d'un bouc suivi d'une longue queue; souvent, néanmoins, il se montre sous la figure d'une mouche d'une extrême grosseur. Il s'est montré à Faust « habillé en bœuf, avec deux oreilles effroyables, des cheveux peints de toutes couleurs et une queue de dragon [1] ». Le maréchal de Retz l'a vu en léopard. Quand il est en colère, ajoute-t-on, il vomit des flammes et hurle comme un loup. Quelquefois enfin Astaroth apparaît à ses côtés, sous les traits d'un âne.



Une des figures de Belzébuth.

Benedict (Jean), médecin allemand du seizième siècle. On lui doit un livre *Sur les visions et les révélations naturelles et surnaturelles*, qui n'est presque pas connu [2].

Benoît VIII, cent quarante-huitième pape, élu en 1012, mort en 1024. On lit dans Platina, cité par Leloyer et par Wiérus [3], que quelque temps après sa mort Benoît VIII apparut, monté sur un cheval noir, à un saint évêque dans un lieu solitaire et écarté; que l'évêque lui demanda comment il se faisait qu'étant mort il se montrât ainsi sur un cheval noir. A quoi le pape répondit que pendant sa vie il avait été convoiteux d'amasser des biens; qu'il était en purgatoire; mais qu'il n'était pas damné, parce qu'il avait fait des aumônes. Il révéla ensuite le lieu où il avait caché des richesses, et pria le saint évêque de les distribuer aux pauvres. — Après cela, le fantôme (selon le récit) se montra pareillement au Pape son successeur, et le supplia d'envoyer en diligence un courrier à Cluny, et de recommander à saint Odilon de prier Dieu pour le repos de son âme. Saint Odilon le fit; et peu de jours après on vit un homme lumineux entrer dans le cloître, avec d'autres personnages habillés de blanc, et se mettre à genoux devant saint Odilon. Un religieux demanda qui était cet homme de si haute apparence qui faisait tant d'honneur à l'abbé. Il lui fut répondu que c'était le pape Benoît VIII qui, par les prières d'Odilon, jouissait de la gloire des bienheureux.

Benoît IX, cent cinquantième pape, élu en 1033, dans un temps de troubles, où les partis se disputaient Rome. Il eut à lutter contre des antipapes qui l'ont fort noirci. On a dit qu'il était magicien, et que, renversé du saint-siége par ses ennemis, il y remonta deux fois par son pouvoir magique. C'est un peu niais. On a dit encore avec autant de bon sens qu'il prédisait les choses futures, et qu'il était habile enchanteur : ce que Naudé a pulvérisé.

L'auteur calviniste des grands et redoutables jugements de Dieu ajoute même qu'il fut étranglé par le diable, et qu'après sa mort son âme fut condamnée à errer dans les forêts, sous la forme d'une bête sauvage, avec un corps d'ours à longs poils, une queue de chat et une tête d'âne. Un ermite qui le rencontra lui demanda pourquoi il avait cette figure. « J'étais un monstre, répondit Benoît, et vous voyez mon âme telle qu'elle a toujours été. » Voilà qui est très-gracieux. Mais Benoît IX, au contraire, mourut dans la retraite, sous le cilice, pieusement et saintement, en 1054. C'est encore là une des victimes de la calomnie historique.

Bensozia. Certains canonistes des douzième et treizième siècles s'élèvent fortement contre les femmes d'alors qui allaient à une espèce de sabbat sur lequel il ne nous est parvenu que très-peu de notions. On disait que des fées ou des démons transformés en femmes s'associaient toutes les dames qui voulaient prendre part à leurs plaisirs; et que toutes, dames et fées ou démons, montées sur des bêtes ailées, elles allaient de nuit faire des courses et des fêtes dans les airs. Elles avaient pour chef la fée Bensozia, à qui il fallait obéir aveuglément, avec une soumission sans réserve. C'était, dit-on, la Diane des anciens Gaulois; on l'appelait aussi Noctiula, Hérodias ou la Lune.

On voit dans des manuscrits de l'église de Cousérans que des dames au quatorzième siècle avaient le renom d'aller à cheval aux courses nocturnes de Bensozia. Toutes, comme les sorcières au sabbat, faisaient inscrire leur nom sur un catalogue, et après cela se croyaient fées. On remarquait encore au dernier siècle, à Montmorillon en Poitou, sur le portique d'un ancien temple, une femme enlevée par deux serpents dans les airs. C'était sans doute le modèle de la contenance des sorcières ou fées dans leurs courses de nuit [4].

[1] M. François Hugo, *le Faust anglais*.

[2] *Joannis Benedicti libellus de visionibus et revelationibus naturalibus et divinis*. In-8°. Moguntiæ, 1550.

[3] Leloyer, *Discours des spectres*, liv. VI, ch. XIII. Wiérus, *De præst.*, lib. I, cap. XVI.

[4] Dom Martin, *Religion des Gaulois*, t. II, p. 59 et 65.

Benthaméléon. Titus, ayant pris Jérusalem, publia un édit qui défendait aux Juifs d'observer le sabbat et de se circoncire, et qui leur ordonnait de manger toute espèce de viande. Les Juifs, consternés, envoyèrent à Titus le rabbin Siméon, qui passait pour un homme très-habile. Siméon s'étant mis en chemin avec le rabbin Eléazar, ils rencontrèrent un démon nommé, dirent-ils, Benthaméléon, qui demanda à les accompagner, leur avouant quelle était sa nature, mais se disant enclin à rendre service aux Juifs et leur promettant d'entrer dans le corps de la fille de Titus, et d'en sortir aussitôt qu'ils le lui commanderaient, afin qu'ils pussent gagner l'empereur par ce prodige. Les deux rabbins acceptèrent sa proposition avec empressement; et, Benthaméléon ayant tenu sa parole, ils obtinrent en effet la révocation de l'édit.

Berande, sorcière brûlée à Maubec, près Beaumont de Lomaignie, en 1577. En allant au supplice, elle accusa une demoiselle d'avoir été au sabbat; la demoiselle le nia. Bérande lui dit : « Oublies-tu que la dernière fois que nous fîmes la danse, à la croix du pâté, tu portais le pot de poison?... » Et la demoiselle fut réputée sorcière, parce qu'elle ne sut que répondre [1].

Berbiguier (Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve du Thym), né à Carpentras, est un auteur qui vit peut-être encore et qui a publié en 1821 un ouvrage dont voici le titre : *les Farfadets, ou tous les démons ne sont pas, de l'autre monde*, 3 vol. in-8°, ornés de huit lithographies et du portrait de l'auteur, entouré d'emblèmes, surmonté de cette devise : *Le fléau des farfadets.* — L'auteur débute par une dédicace à tous les empereurs, rois, princes souverains des quatre parties du monde. — « Réunissez vos efforts aux miens, leur dit-il, pour détruire l'influence des démons, sorciers et farfadets qui désolent les malheureux habitants de vos États. »

Il ajoute qu'il est tourmenté par le diable depuis vingt-trois ans, et il dit que les farfadets se métamorphosent sous des formes humaines pour vexer les hommes. Dans le chapitre II de son livre, il nomme tous ses ennemis par leurs noms, en soutenant que ce sont des démons déguisés, des agents de Belzébuth; qu'en les appelant infâmes et coquins, ce n'est pas eux qu'il insulte, mais les démons qui se sont emparés d'eux. « On me fait passer pour fou, s'écrie-t-il; mais si j'étais fou, mes ennemis ne seraient pas tourmentés comme ils le sont tous les jours par mes lardoires, mes épingles, mon soufre, mon sel, mon vinaigre et mes cœurs de bœuf. »

Les trois volumes sont en quelque sorte les Mémoires de l'auteur, que le diable ne quitte pas. Il établit le pouvoir des farfadets; il conte, au chapitre IV, qu'il s'est fait dire la bonne aventure en 1796 par une sorcière d'Avignon, appelée la Mansotte, qui se servait pour cela du jeu de tarots. « Elle y ajouta, dit-il, une cérémonie qui, sans doute, est ce qui m'a mis entre les mains des farfadets. Elles étaient deux disciples femelles de Satan; elles se procurèrent un tamis propre à passer de la farine, sur lequel on fixa une paire de ciseaux par les pointes. Un papier blanc plié était posé dans le tamis. La Mansotte et moi nous tenions chacun un anneau des ciseaux, de manière que le tamis était, par ce moyen, suspendu en l'air. Aux divers mouvements du tamis, on me faisait des questions qui devaient servir de renseignements à ceux qui voulaient me mettre en leur possession. Les sorcières demandèrent trois pots : dans l'un elles enfermèrent quelques-uns des tarots jetés sur la table, et préférablement les cartes à figures. Je les avais tirées du jeu les yeux bandés. Le second pot fut garni de sel, de poivre et d'huile; le troisième de laurier. Les trois pots, couverts, furent déposés dans une alcôve, et les sorcières se retirèrent pour attendre l'effet... Je rentrai chez moi à dix heures du soir; je trouvai mes trois croisées ouvertes, et j'entendis au-dessus de ma tête un bruit extraordinaire. J'allume mon flambeau; je ne vois rien. Le bruit que j'entendais ressemblait au mugissement des bêtes féroces; il dura toute la nuit. Je souffris trois jours diverses tortures, pendant lesquelles les deux sorcières préparaient leurs maléfices. Elles ne cessèrent, tant que dura leur manége, de me demander de l'argent. Il fallait aussi que je fusse là pour leur donner du sirop, des rafraîchissements et des comestibles; car leurs entrailles étaient dévorées par le feu de l'enfer. Elles eurent besoin de rubans de différentes couleurs, qu'elles ne m'ont jamais rendus. Pendant huit jours que dura leur magie, je fus d'une tristesse accablante. Le quatrième jour, elles se métamorphosèrent en chats, venant sous mon lit pour me tourmenter. D'autres fois elles venaient en chiens : j'étais accablé par le miaulement des uns et l'aboiement des autres. Que ces huit jours furent longs! »

Berbiguier s'adressa à un tireur de cartes, qui se chargea de combattre les deux sorcières; mais il ne lui amena que de nouveaux tourments.

Dans les chapitres suivants, l'auteur se fait dire encore sa bonne aventure et se croit obsédé; il entend sans cesse à ses oreilles des cris de bêtes affreuses; il a des peurs et des visions. Il vient à Paris pour un procès, fait connaissance d'une nouvelle magicienne, qui lui tire les cartes. « Je lui demandai, dit-il, si je serais toujours malheureux; elle me répondit que non; que, si je voulais, elle me guérirait des maux présents et à venir, et que je pouvais moi-même faire le remède. — Il faut, me dit-elle, acheter une chandelle de suif chez la première marchande dont la

[1] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 432.

boutique aura deux issues, et tâcher, en payant, de vous faire rendre deux deniers. « Elle me recommanda de sortir ensuite par la porte opposée à celle par laquelle je serais entré, et de jeter les deux deniers en l'air; ce que je fis. Je fus grandement surpris d'entendre le son de deux écus au lieu de celui des deux deniers.

» L'usage qu'elle me dit de faire de la chandelle fut d'allumer d'abord mon feu, de jeter dedans du sel, d'écrire sur un papier le nom de la première personne qui m'a persécuté, de piquer ce papier dans tous les sens, d'en envelopper la chandelle en l'y fixant avec une épingle, et de la laisser brûler entièrement ainsi.

» Aussitôt que j'eus tout exécuté, ayant eu la précaution de m'armer d'un couteau en cas d'attaque, j'entendis un bruit effroyable dans le tuyau de ma cheminée; je m'imaginai que j'étais au pouvoir du magicien Moreau, que j'avais consulté à Paris. Je passai la nuit à alimenter le feu, en y jetant de grosses poignées de sel et de soufre, pour prolonger le supplice de mes ennemis... »

M. Berbiguier fit neuf jours de suite la même opération, sans se voir débarrassé des farfadets et des magiciens.

Ses trois volumes sont partout de cette force, et nous ne dirons rien de trop en rangeant cet ouvrage parmi les plus extravagantes productions. L'auteur se croyait en correspondance avec des sorciers et des démons. Il rapporte des lettres faites par des plaisants assez malhabiles, et qu'il attribue à Lucifer, à Rothomago et à d'autres dont elles portent les signatures. En voici une qu'il a transcrite scrupuleusement :

A M. Berbiguier.

« Abomination de la détestation ! tremblement de terre, déluge, tempête, vent, comète, planète, Océan, flux, reflux, génie, sylphe, faune, satyre, sylvain, dryade et hamadryade !

» Le mandataire du grand génie du bien et du mal, allié de Belzébuth et de l'enfer, compagnon d'armes d'Astaroth, auteur du péché originel et ministre du Zodiaque, a droit de posséder et de tourmenter, de piquer, de purger, de rôtir, empoisonner, poignarder et liquéfier le très-humble et très-patient vassal Berbiguier, pour avoir maudit la très-honorable et indissoluble société magique : en foi de quoi nous avons fait apposer les armes de la société.

» Fait au soleil, en face de la lune, le grand officier, ministre plénipotentiaire, le 5818e jour et la 105819e heure de nuit, grand-croix et tribun de la société magique. Le présent pouvoir aura son effet sur son ami Coco (c'était l'écureuil de M. Berbiguier).

» Thésaurochrysonicochrysidès.

» *Par Son Excellence, le secrétaire*

» Pirichichi-Pinchi.

» 30 mars 1818.

» *P. S.* Dans huit jours tu seras en ma puissance; malheur à toi, si tu fais paraître ton ouvrage[1] ! »

Bérenger, hérétique du onzième siècle. Guillaume de Malmesbury raconte[2] qu'à l'heure de sa mort Bérenger reçut la visite de son ancien ami Fulbert, lequel recula devant le lit où gisait le malade, disant qu'il n'en pouvait approcher, parce qu'il voyait auprès de lui un horrible et grand démon très-puant. Les uns racontent qu'on chassa ce démon; d'autres assurent qu'il tordit le cou à l'hérétique mal converti et qu'il l'emporta.

Bérésith, branche de la cabale. C'est l'étude des vertus occultes que le monde renferme.

Bergers. On est encore persuadé dans beaucoup de villages que les bergers commercent avec le diable, et qu'ils font des maléfices. Il est dangereux, assure-t-on, de passer près d'eux sans les saluer; ils fourvoient loin de sa route le voyageur qui les offense, font naître des orages devant ses pas et des précipices à ses pieds. On conte là-dessus beaucoup d'histoires terribles.

Un voyageur passant à cheval à l'entrée d'une forêt du Mans renversa un vieux berger qui croisait sa route, et ne s'arrêta pas pour relever le bonhomme. Le berger, se tournant vers le voyageur, lui cria qu'il se souviendrait de lui. L'homme à cheval ne fit pas d'abord attention à cette menace; mais bientôt, réfléchissant que le berger pouvait lui jeter un maléfice, et tout au moins l'égarer, il eut regret de n'avoir pas été plus honnête. — Comme il s'occupait de ces pensées, il entendit marcher derrière lui; il se retourne et entrevoit un spectre nu, hideux, qui le poursuit..... c'est sûrement un fantôme envoyé par le berger... Il pique son cheval, qui ne peut plus courir. Pour comble de frayeur, le spectre saute sur la croupe de son cheval, enlace de ses deux longs bras le corps du cavalier, et se met à hurler. Le voyageur fait de vains efforts pour se dégager du monstre, qui continue de crier d'une voix rauque. Le cheval s'effraye, et cherche à jeter à terre sa double charge; enfin une ruade de l'animal renverse le spectre, sur lequel le cavalier ose à peine jeter les yeux. Il a une barbe sale, le teint pâle, les yeux hagards; il fait d'effroyables grimaces..... Le voyageur fuit au plus vite : arrivé au prochain village, il raconte sa mésaventure. On lui apprend que le spectre qui lui a causé tant de frayeur est un fou échappé qu'on cherche depuis quelques heures[3].

Les maléfices de bergers ont eu quelquefois des suites plus fâcheuses, et il a été prouvé, dans

[1] M. Champfleury, dans sa curieuse galerie des *excentriques*, publiée en 1856, a écrit un remarquable portrait de M. Berbiguier, qu'il a vu dans sa vieillesse toujours frappé des idées de ses farfadets.

[2] In *Historia Anglor. sub Gulielmo I.*

[3] Madame Gabrielle de P***, *Histoire des fantômes*, etc., p. 205.

le passé, qu'ils composaient des poudres mystérieuses avec lesquelles ils empoisonnaient certains pâturages et donnaient aux troupeaux des vertiges. Un boucher avait acheté des moutons sans donner le *pourboire* au berger de la ferme. Celui-ci se vengea ; en passant le pont qui se trouvait sur leur route, les moutons se ruèrent dans l'eau la tête la première.

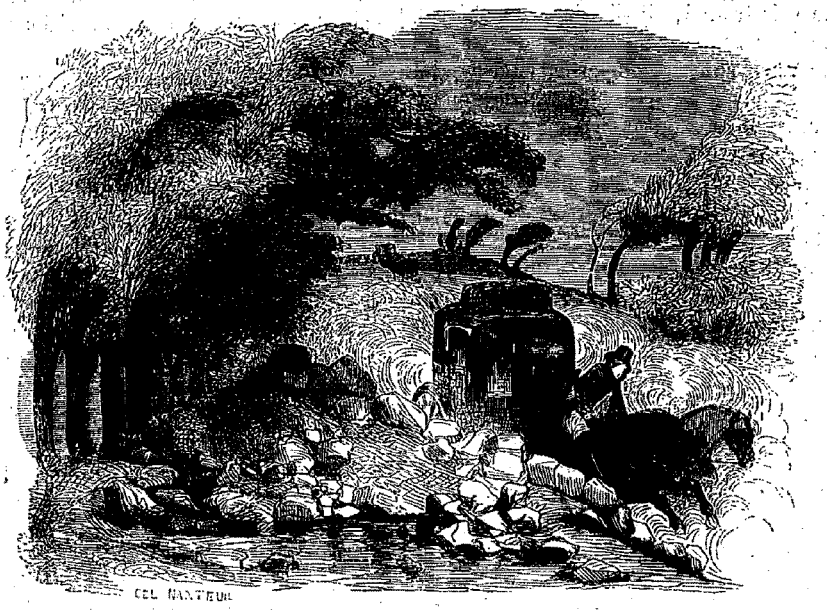
On conte aussi qu'un certain berger avait fait



un sort avec la corne des pieds de ses bêtes, comme cela se pratique parmi eux pour conserver les troupeaux en santé. Il portait ce sort dans sa poche : un berger du voisinage parvint à le lui escamoter, et, comme il lui en voulait depuis longtemps, il mit le sort en poudre, et l'enterra dans une fourmilière avec une taupe, une grenouille verte et une queue de morue, en disant : *Maudition, perdition, destruction!* et au bout de neuf jours, il déterra son maléfice et le sema dans l'endroit où devait paître le troupeau de son voisin, qui fut détruit.

D'autres bergers, avec trois cailloux pris en différents cimetières et certaines paroles magiques, donnent des dyssenteries, envoient la gale à leurs ennemis, et font mourir autant d'animaux qu'ils souhaitent. C'est du moins l'opinion hasardée des gens du village. Quoique les bergers ne sachent pas lire, on craint si fort leur savoir et leur puissance, dans quelques hameaux, qu'on a soin de recommander aux voyageurs de ne pas les insulter, et de passer auprès d'eux sans leur demander quelle heure il est, quel temps il fera, ou telle autre chose semblable, si l'on ne veut avoir des nuées, être noyé par des orages, courir de grands périls, et se perdre dans les chemins les plus ouverts.

Il est bon de remarquer que, dans tous leurs



maléfices, les bergers emploient des *Pater*, des *Ave*, des neuvaines de chapelet. Mais ils ont d'autres oraisons et des prières pour la conservation des troupeaux. *Voy.* Troupeaux, et pour les bergers, *voy.* Hocque, etc.

Bergmaenlen, nains de la classe des esprits follets, qui fréquentent les fermiers de l'Oberland, et leur rendent de petits services.

Berith, duc aux enfers, grand et terrible. Il est connu sous trois noms ; quelques-uns le nomment Béal, les Juifs Bérith et les nécromanciens Bolfri. Il se montre sous les traits d'un jeune soldat habillé de rouge des pieds à la tête, monté sur un cheval de même couleur, portant la couronne au front ; il répond sur le passé, le présent et l'avenir. On le maîtrise par la vertu des anneaux magiques ; mais il ne faut pas oublier qu'il est souvent menteur. Il a le talent de changer tous les métaux en or : aussi on le regarde quelquefois comme le démon des alchimistes. Il donne des dignités et rend la voix des chanteurs claire et déliée. Vingt-six légions sont à ses ordres.

C'était l'idole des Sichemites, et peut-être

est-ce le même que le Béruth de Sanchoniaton, que des doctes croient être Pallas ou Diane.

L'auteur du *Solide trésor du Petit Albert* conte de Bérith une aventure qui ferait croire que ce démon n'est plus qu'un follet ou lutin, si toutefois c'est le même Bérith.



« Je me suis trouvé, dit-il, dans un château où se manifestait un esprit familier qui depuis six ans avait pris soin de gouverner l'horloge et d'étriller les chevaux. Je fus curieux un matin d'examiner ce manége : mon étonnement fut grand de voir courir l'étrille sur la croupe du cheval, sans qu'elle parût conduite par aucune main visible. Le palefrenier me dit que, pour attirer ce farfadet à son service, il avait pris une petite poule noire, qu'il l'avait saignée dans un grand chemin croisé; que de ce sang il avait écrit sur un morceau de papier : « Bérith fera ma besogne pendant vingt ans, et je le récompenserai; » qu'ayant ensuite enterré la poule à un pied de profondeur, le même jour le farfadet avait pris soin de l'horloge et des chevaux, et que de temps en temps lui-même faisait des trouvailles qui lui valaient quelque chose... »

L'historien semble croire que ce lutin était une mandragore. Les cabalistes n'y voient autre chose qu'un sylphe.

Berkeley, savant irlandais, — supposé, nous l'espérons, — que M. Michel Masson a représenté comme voulant usurper la puissance divine et faire un géant haut, comme Og, de quinze pieds; il séquestra pour cela un enfant, et au moyen d'un régime alimentaire habilement combiné, il fit grandir cet enfant, qui, en croissant prodigieusement, devint inerte et stupide. Le savant n'y prenait pas garde; il voulait un géant, et il caressait l'espoir d'entendre dire un jour : Og, le roi de Bazan, est retrouvé. Le géant de Berkeley a quinze pieds! Mais ce que Dieu ne veut pas n'a pas lieu. La victime du savant, ayant à peine atteint la moitié de la taille qu'on en attendait, s'éteignit épuisée à quinze ans.

Berna (Benedetto), sorcier qui, au rapport de Bodin et de quelques autres démonographes, avoua à l'âge de quatre-vingts ans qu'il avait eu des liaisons pendant quarante années avec un démon qu'il nommait Hermione ou Hermeline, et qu'il menait partout avec lui sans que personne l'aperçût : il s'entretenait fréquemment, dit-on, avec cet esprit qu'on ne voyait pas; de manière qu'on le prenait pour un fou (et ce n'était pas autre chose). Il confessa aussi avoir humé le sang de divers petits enfants, et fait plusieurs méchancetés exécrables. Pour ces faits atroces il fut brûlé.

Bernache ou **Bernacle,** *voy.* MACREUSES.

Bernard. Cardan pense que la sorcellerie ne fut souvent qu'une espèce de maladie hypocondriaque, causée par la mauvaise nourriture des pauvres diables que l'on poursuivait comme sorciers. Il raconte que son père sauva un jour un paysan nommé Bernard, que l'on allait condamner à mort pour sorcellerie, en lui changeant sa façon ordinaire de vivre. Il lui donna le matin quatre œufs frais, et autant le soir avec de la viande et du vin; le bonhomme perdit son humeur noire, n'eut plus de visions et évita le bûcher.

Bernard de Côme, inquisiteur de la foi au quinzième siècle, dit, dans son traité des stryges ou sorciers, que la sorcellerie était de son temps très-répandue. C'était la *Vauderie.*

Bernard (Samuel). *Voy.* POULE NOIRE.

Bernard de Thuringe, ermite allemand qui vers le milieu du dixième siècle annonçait la fin du monde. Il appuyait son sentiment sur un passage de l'Apocalypse qui porte qu'après mille ans l'ancien serpent sera délié. Il prétendait que ce serpent était l'Antechrist; que par conséquent l'année 960 étant révolue, la venue de l'Antechrist était prochaine. Il disait aussi que, quand le jour de l'annonciation de la sainte Vierge se rencontrerait avec le vendredi saint, ce serait une preuve certaine de la fin du monde; cette prédiction a eu vainement des occasions de se vérifier [1].

Bernard le Trévisan, alchimiste du quinzième siècle, que quelques-uns croient avoir été sorcier, né à Padoue en 1406. Il a beaucoup travaillé sur le grand œuvre, et ses ouvrages inintelligibles sont recherchés des alchimistes; ils roulent tous sur la pierre philosophale [2].

[1] Voyez, dans les *Légendes des saintes images,* l'Enfant de chœur de Notre-Dame du Puy.

[2] *De philosophia hermetica,* lib. IV. Strasbourg, 1567, 1682; Nuremberg, 1643. — *Opus historico-dogmaticum peri chymeias, cum J.-F. Pici libris tribus de auro.* Urseltis, 1598. In-8°. — *Tractatus de secretissimo philosophorum opere chimico, et responsio ad Thomam de Bononia.* Bâle, 1600. — *Opuscula chimica de lapide philosophorum,* en français. An-

Bernardi (Pierre), d'Aréia, en Toscane, mordait le nez et les oreilles de ceux qui l'approchaient, hurlait sans cesse comme une bête féroce et faisait la terreur de la contrée. On l'exorcisa; il déclara qu'il était possédé, et qu'on ne le délivrerait qu'en ôtant un maléfice caché sous sa porte. On ne voulut pas le faire, parce qu'on croyait que ces paroles étaient un mensonge du démon. Le savant Raggiolo, qui s'occupait de lui, parvint à contraindre le démon, qui fit en sortant des cris si effroyables que l'église en fut ébranlée. Alors les parents de Bernardi fouillèrent sous le seuil de sa porte; ils y trouvèrent, dans un linge, un morceau de peau d'âne chargé de caractères mystérieux, avec un os d'enfant et des cheveux de femme. Ils brûlèrent le tout, et la possession ne reparut pas.

Berne (les moines de). *Voy.* JETZER.

Bernold. *Voy.* BERTHOLD.

Berquin (Louis), gentilhomme artésien, conseiller de François Ier; entraîné par de mauvaises mœurs, il se mit à déclamer contre les moines et à donner dans le luthéranisme. Ses livres furent brûlés, et la protection du roi le sauva seule d'une abjuration publique; mais on le reprit bientôt. Il se mêlait aux orgies des sorciers, plus fréquents que jamais depuis les excès de la réforme; on le convainquit d'avoir adoré le diable et commis des actes abominables; on produisit contre lui de si tristes griefs, que le roi n'osa plus le défendre, et il fut brûlé en place de Grève le 17 avril 1529.

Berrid. *Voy.* PURGATOIRE.

Berson, docteur en théologie et prédicateur visionnaire de la cour, sous Henri III. Il s'imaginait être Enoch, et il voulait aller porter l'Évangile dans le Levant, avec un prêtre flamand qui se vantait d'être Élie. Taillepied dit avoir entendu Berson prêcher cette bizarrerie devant le frère du roi, à Château-Thierry [1].

Berthe. *Voy.* ROBERT, roi.

Berthereau (Martine). *Voy.* BEAUSOLEIL.

Berthier (Guillaume-François), célèbre jésuite, mort en 1782. Voltaire a publié la relation de la maladie, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier; mais ce n'est qu'une assez mauvaise plaisanterie. Le père Berthier vivait encore.

Berthold. Après la mort de Charles le Chauve, un bourgeois de Reims, nommé Berthold ou Bernold, gravement malade, ayant reçu les sacrements, fut quatre jours sans prendre aucune nourriture et se sentit alors si faible, qu'à peine lui trouvait-on un peu de palpitation et de respiration. Vers minuit il appela sa femme et lui dit de faire promptement venir son confesseur. Le prêtre était à peine dans la cour, que Berthold dit: — Mettez ici un siége, car le prêtre vient. — Le confesseur, étant entré, récita quelques prières, auxquelles Berthold répondit; puis il tomba dans une longue extase, et, quand il en sortit, il raconta un voyage que son âme venait de faire en purgatoire, où il avait vu le roi défunt et d'autres personnages. Après son récit, il se remit à dormir et vécut encore quatorze ans [1].

Berthomé du Lignon, dit *Champagnat*, sorcier jugé à Montmorillon, en Poitou, dans l'année 1599. Il avoua que son père l'avait mené au sabbat dès sa jeunesse; qu'il avait promis au diable son âme et son corps; qu'à la Saint-Jean dernière, il avait vu un grand sabbat où le diable faisait danser les gens en rond; qu'il se mettait au milieu de la danse en forme de bouc noir, donnant à chacun une chandelle allumée, avec laquelle ils allaient lui baiser le derrière; que le diable lui octroyait à chaque sabbat quarante sous en monnaie, et des poudres pour faire des maléfices; que, quand il le voulait, il appelait le diable, qui venait à lui comme un tourbillon; que la nuit dernière il était venu le visiter en sa prison et lui avait dit qu'il n'avait pas moyen de le tirer d'où il était. Il dit encore que le diable défendait à tous les siens de prier Dieu, d'aller à la messe, de faire leurs Pâques, et que, pour lui, il avait fait mourir plusieurs personnes et plusieurs bêtes au moyen des poudres qu'on lui donnait au sabbat [2].

Berthomée de la Bedouche. *Voy.* BONNEVAULT (Mathurin).

Béruth. *Voy.* BÉRITH.

Bête-bigourne. *Voy.* LYCANTHROPIE.

Bêtes. Il y a dans les choses prodigieuses de ce monde beaucoup de bêtes qui figurent avec distinction. Les bêtes ont été longtemps des instruments à présages: les sorciers et les démons ont emprunté leurs formes, et souvent on a brûlé des chats et des chiens dans lesquels on croyait reconnaître un démon caché ou une sorcière.

Dans les campagnes, on effraye encore les enfants avec la menace de la *Bête à sept têtes*, dont l'imagination varie en tous lieux la laideur. L'opinion de cette bête monstrueuse remonte à la *Bête de l'Apocalypse*. Selon quelques-uns, les sept têtes sont les sept péchés capitaux.

vers, 1567. — *Bernardus redivivus, vel opus de chimia, historico-dogmaticum, e gallico in latinum versum.* Francfort, 1625.

[1] *Psychologie ou Traité de l'apparition des esprits*, ch. III.

[1] Voyez ce récit dans les *Légendes de l'autre monde;* il a été conservé par Hincmar, archevêque de Reims, et reproduit par Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, liv. VI, ch. XIII; par dom Calmet, *Traité sur les apparitions*, ch. LXVI; enfin par M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 56.

[2] *Discours sommaire des sortiléges et vénéfices, tiré des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année* 1599, p. 29.

Depuis les troubles des Cévennes, on a aussi effrayé les imaginations par l'image de la ***Bête du Gévaudan***, qui n'est autre chose que la sombre hérésie de cette contrée, laquelle produisait les excès des calvinistes, entés sur les abominations des Albigeois.

Des personnes accoutumées aux visions extraordinaires ont vu quelquefois des spectres de bêtes. On sait la petite anecdote de ce malade à qui son médecin disait : — Amendez-vous, car je viens de voir le diable à votre porte. — Sous quelle forme? demanda le moribond. — Sous celle d'un âne. — Bon, répliqua le malade, vous avez eu peur de votre ombre.

Des doctes croient encore que les animaux, à qui ils n'accordent point d'âme, peuvent revenir, et on cite des spectres de ce genre.

Meyer, professeur à l'université de Halle, dans son *Essai sur les apparitions*, § 17, dit que les revenants et les spectres ne sont peut-être que les âmes des bêtes, qui, ne pouvant aller ni dans le ciel ni dans les enfers, restent ici errantes et diversement conformées. Pour que cette opinion eût quelque fondement, il faudrait croire, avec les péripatéticiens, que les bêtes ont une âme quelconque; ce qui n'est pas facile.

Les pythagoriciens sont allés plus loin; ils ont cru que par la métempsycose les âmes passaient successivement du corps d'un homme dans celui d'un animal.

Le père Bougeant, de la compagnie de Jésus, dans un petit ouvrage plein d'esprit, l'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, adopta par plaisanterie un système assez singulier. Il trouve aux bêtes trop d'esprit et de sentiment pour n'avoir pas un âme; mais il prétend qu'elles sont animées par les démons les moins coupables, qui font pénitence sous cette enveloppe, en attendant le jugement dernier, époque où ils seront renvoyés en une contrée de l'enfer. Ce système est soutenu de la manière la plus ingénieuse : ce n'était qu'un amusement; on le prit trop au sérieux. L'auteur fut gravement réfuté, et obligé de désavouer publiquement des opinions qu'il n'avait mises au jour que comme un délassement.

Cependant le père Gaston de Pardies, de la même société de Jésus, avait écrit quelque temps auparavant que les bêtes ont une certaine âme [1], et on ne l'avait pas repris. Mais on pensa qu'auprès de quelques esprits l'ingénieux amusement du père Bougeant pouvait faire naître de fausses idées.

Betterave, plante potagère. *Le Register* de Newark, à l'occasion de la mort d'un jeune homme noyé dans les puits argileux d'Olivier-street, raconte un fait qui s'est passé il y a quelques années au même endroit.

« Un manœuvre allemand travaillait dans un jardin situé près d'un de ces puits. Tout à coup il aperçut une feuille blanche croissant sur une plante de betterave. Les Allemands regardent cette rencontre comme un signe de malheur, et le superstitieux ouvrier en eut l'esprit extrêmement frappé. En rentrant à la maison, il fit part à sa femme du nouveau présage et des sinistres pressentiments qui s'y rattachaient dans son esprit. Celle-ci entraîna aussitôt son mari dans le petit enclos qui entourait leur demeure et lui montra une seconde feuille blanche de betterave qu'elle avait également trouvée dans la matinée. Les deux époux, de plus en plus convaincus qu'un affreux malheur allait fondre sur eux, rentrèrent tout tristes dans leur maison, et dînèrent silencieusement, livrés aux plus sombres pensées.

» Après le repas, l'ouvrier retourna à son travail. Au commencement de la soirée, quelques personnes passant par là remarquèrent des vêtements au bord de l'eau. N'apercevant pas de baigneur, ils supposèrent qu'un malheur était arrivé. L'eau fut draguée, et l'on retira le corps du malheureux Allemand. On suppose qu'en se baignant il sera tombé dans quelque trou profond, et que, ne sachant pas nager, il y aura trouvé la mort.

» Mais voici le fait le plus curieux de cette singulière histoire. Le malheureux noyé avait une sœur à Brooklyn. Dans l'après-midi de la fatale journée, elle fut frappée tout à coup d'une espèce de sommeil somnambulique; elle vit son frère lutter contre l'eau qui allait l'engloutir; elle l'entendit appeler au secours. Quand elle se réveilla, elle avait la figure brûlante et portait les signes de la plus grande terreur. Elle raconta son rêve à son mari; elle lui dit qu'elle était décidée à aller à Newark s'informer de son frère.

» Son mari tâcha de retenir sa femme, dont l'état d'excitation lui inspirait des inquiétudes. Il lui représenta la folie de prêter ainsi foi à un songe et de s'alarmer sans sujet. Mais rien n'y fit. La sœur partit pour Newark, et elle arriva précisément au moment où le cadavre du pauvre noyé était transporté dans sa demeure. Ses pressentiments ne l'avaient point trompée! »

Beurre. On croit dans plusieurs villages empêcher le beurre de se faire en récitant à rebours le psaume *Nolite fieri* [1]. Bodin ajoute que, par un effet d'antipathie naturelle, on obtient le même résultat en mettant un peu de sucre dans la crème; et il conte qu'étant à Chelles, en Valois, il vit une chambrière qui voulait faire fouetter un petit laquais, parce qu'il l'avait tellement maléficiée en récitant à rebours le psaume cité, que depuis le matin elle ne pouvait faire son beurre. Le laquais récita alors naturellement le psaume, et le beurre se fit [2].

[1] Dans son *Discours de la connaissance des bêtes*. Paris, 4e édition, 1696.

[1] Thiers, *Traité des superstitions*, t. Ier. Il n'y a pas de psaume *Nolite fieri*. Ce n'est qu'une division du psaume 34.

[2] *Démonomanie des sorciers*, liv. II, ch. I.

Dans le Finistère, dit-on, l'on ensorcelle encore le beurre. On croit aussi dans ce pays que si l'on offre du beurre à saint Hervé, les bestiaux qui ont fourni la crème n'ont rien à craindre des loups, parce que ce saint, étant aveugle, se faisait guider par un loup [1].

Beurre des sorcières. Le diable donnait aux sorcières de Suède, entre autres animaux destinés à les servir, des chats qu'elles appelaient *emporteurs*, parce qu'elles les envoyaient voler dans le voisinage. Ces emporteurs, qui étaient très-gourmands, profitaient de l'occasion pour se régaler aussi, et quelquefois ils s'emplissaient si fort le ventre, qu'ils étaient obligés en chemin de rendre gorge. Leur vomissement se trouve habituellement dans les jardins potagers. « Il a une couleur aurore, et s'appelle *le beurre des sorcières* [2]. »

Beverland (Adrien), avocat hollandais de Middelbourg, auteur des *Recherches philosophiques sur le péché originel* [3], pleines de grossièretés infâmes. Les protestants mêmes, ses coreligionnaires, s'en indignèrent et mirent cet homme en prison à Leyde; il s'en échappa et mourut fou à Londres en 1712. Sa folie était de se croire constamment poursuivi par deux cents hommes qui avaient juré sa mort [4].

Beyrevra, démon indien, chef des âmes qui errent dans l'espace changées en démons aériens.



On dit qu'il a de grands ongles très-crochus. Brahma ayant un jour insulté un dieu supérieur, Beyrevra, chargé de le punir, lui coupa une tête avec son ongle. Brahma, humilié, demanda pardon, et le dieu Eswara lui promit pour le consoler qu'il ne serait pas moins respecté avec les quatre têtes qui lui restaient qu'il ne l'était auparavant avec cinq têtes.

Bézuel. *Voy.* DESFONTAINES.

Bhargheist ou **Bhar-geist**, spectre errant connu des Teutons. Les Anglais le voient encore quelquefois dans le Yorkshire.

Bibésia. C'était dans la mythologie païenne, que Boileau admirait si niaisement, la déesse protectrice des buveurs et des ivrognes.

Bible du diable. C'est sans doute le grimoire ou quelque autre fatras de ce genre. Mais Delancre dit que le diable fait croire aux sorciers qu'il a sa Bible, ses cahiers sacrés, sa théologie et ses professeurs; et un grand magicien avoua, étant sur la sellette au parlement de Paris, qu'il y avait à Tolède soixante-treize maîtres en la faculté de magie, lesquels prenaient pour texte la Bible du diable [1].

Bibliomancie, divination ou sorte d'épreuve employée autrefois pour reconnaître les sorciers. Elle consistait à mettre dans un des côtés d'une balance la personne soupçonnée de magie, et dans l'autre la Bible; si la personne pesait moins, elle était innocente; si elle pesait plus, elle était jugée coupable: ce qui ne manquait guère d'arriver, car bien peu d'in-folio pèsent un sorcier.

On consultait encore la destinée ou le sort en ouvrant la Bible avec une épingle d'or, et en tirant présage du premier mot qui se présentait.

Bietka. Il y avait en 1597 à Wilna, en Pologne, une fille nommée Bietka, qui était recherchée par un jeune homme appelé Zacharie. Les parents de Zacharie ne consentant point à son mariage, il tomba dans la mélancolie et s'étrangla. Peu de temps après sa mort il apparut à Bietka, lui dit qu'il venait s'unir à elle et tenir sa promesse de mariage. Elle se laissa persuader; le mort l'épousa donc, mais sans témoins. Cette singularité ne demeura pas longtemps secrète, on sut bientôt le mariage de Bietka avec un esprit, on accourut de toutes parts pour voir la mariée; et son aventure lui rapporta beaucoup d'argent, car le revenant se montrait et rendait des oracles; mais il ne donnait ses réponses que du consentement de sa femme, qu'il fallait gagner. Il faisait aussi beaucoup de tours; il connaissait tout le présent, et prédisait un peu l'avenir.

Au bout de trois ans, un magicien italien, ayant laissé échapper depuis cette époque un esprit qu'il avait longtemps maîtrisé, vint en Pologne, sur le bruit des merveilles de l'époux de Bietka; il reconnut que le prétendu revenant était le démon qui lui appartenait; il le renferma de nouveau dans une bague, et le remporta en Italie, en assurant

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. I, p. 14 et 15.

[2] Bekker, *Le monde enchanté*, liv. IV, ch. 29.

[3] *Hadriani Beverlandi peccatum originale philologice elucubratum, a Themidis alumno, Eleutheropoli in horto Hesperidum, typis Adami et Evæ, terræ fil.* In-8°, 1678. La *Justa detestatio libelli sceleratissimi Hadriani Beverlandi de peccato originali*, in-8°, Gorinchemii, 1680, est une réfutation de cet écrit détestable, dont on a publié en 1734, in-12, une imitation mêlée de contes aussi méprisés.

[4] Gabriel Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés au feu.*

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége*, etc., traité VII. Voyez *Universités occultes.*

qu'il eût causé de très-grands maux en Pologne s'il l'y eût laissé [1]. De sorte que la pauvre Bietka en fut pour trois années de mariage avec un démon.

Le fait est raconté par un écrivain qui croit fermement à ce prodige, et qui s'étonne seulement de ce que ce démon était assez matériel pour faire tous les jours ses trois repas. Des critiques n'ont vu là qu'une suite de supercheries, à partir de la prétendue strangulation de l'homme qui fit ensuite le revenant.

Bifrons, démon qui paraît avec la figure d'un monstre. Lorsqu'il prend forme humaine, il rend l'homme savant en astrologie, et lui enseigne à connaître les influences des planètes; il excelle



dans la géométrie; il connaît les vertus des herbes, des pierres précieuses et des plantes; il transporte les cadavres d'un lieu à un autre. On l'a vu aussi allumer des flambeaux sur les tombeaux des morts. Il a vingt-six légions à ses ordres.

Bifrost. L'Edda donne ce nom à un pont tricolore qui va de la terre aux cieux, et qui n'est que l'arc-en-ciel, auquel les Scandinaves attribuaient la solidité. Ils disaient qu'il est ardent comme un brasier, sans quoi les démons l'escaladeraient tous les jours. Ce pont sera mis en pièces à la fin du monde, après que les mauvais génies sortis de l'enfer l'auront traversé à cheval. *Voy.* SURTUR.

Bigoïs ou **Bigotis**, sorcière toscane qui, dit-on, avait rédigé un savant livre sur la connaissance des pronostics donnés par les éclairs et le tonnerre. Ce savant livre est perdu, et sans doute Bigoïs est la même que Bagoé.

Bigourne. *Voy.* LYCANTHROPIE.

Bilis. Les Madécasses désignent sous ce nom certains démons qu'ils appellent aussi anges du septième ordre.

Billard (Pierre), né dans le Maine en 1653, mort en 1726, auteur plat d'un volume in-12 intitulé la *Bête à sept têtes*, qui a paru en 1693. Cet ouvrage lourd, dirigé contre les jésuites, est très-niais. Selon Pierre Billard, la bête à sept têtes prédite par l'Apocalypse était la société de Jésus. L'auteur mourut à Charenton.

Billis, sorciers redoutés en Afrique, où ils empêchent le riz de croître et de mûrir. Les nègres mélancoliques deviennent quelquefois sorciers ou billis; le diable s'empare d'eux dans leurs accès de tristesse, et leur apprend alors, disent-ils, à faire des maléfices et à connaître les vertus des plantes magiques.

Binet (Benjamin), auteur du petit volume intitulé *Traité des dieux et des démons du paganisme*, avec des remarques critiques sur le système de Bekker. Delft, 1696, in-12.

Binet (Claude). On recherche de Claude Binet, avocat du seizième siècle, les *Oracles des douze sibylles, extraits d'un livre antique, avec les figures des sibylles portraites au vif, par Jean Rabel*, traduit du latin de Jean Dorat en vers français. Paris, 1586, in-folio.

Biragues (Flaminio de), auteur d'une facétie intitulée *l'Enfer de la mère Cardine*, traitant de l'horrible bataille qui fut aux enfers aux noces du portier Cerberus et de Cardine. In-8°, Paris, 1585 et 1597. C'est une satire qui ne tient que si on le veut bien à la démonographie. P. Didot l'a réimprimée à cent exemplaires en 1793. L'auteur était neveu du chancelier de France René de Biragues.

Birck (Humbert), bourgeois d'Oppenheim dont l'âme revint après sa mort, en 1620, et se manifesta, comme les esprits frappeurs, pour obtenir des messes, ce qu'on lui accorda; après quoi il ne revint plus [1].

Biron. Le maréchal de Biron, que Henri IV fit décapiter pour trahison en 1602, croyait aux prédictions. Pendant le cours de son procès, il



demanda de quel pays était le bourreau. On lui répondit qu'il était Parisien. — Bon, dit-il. — Et il s'appelle Bourguignon. — Ah! je suis perdu!

[1] Adrien Regenvolsius, *Systema historico-chronologicum ecclesiarum sclavonicarum*. Utrecht, 1652, p. 95.

[1] Voyez son histoire dans les *Légendes des esprits et démons*.

s'écria le maréchal ; on m'a prédit que si je pouvais éviter par derrière le coup d'un Bourguignon, je serais roi.

M. Chabot de Bouin a écrit très-agréablement cette légende, développée dans l'Almanach prophétique de 1846.

Biscar (Jeannette), sorcière boiteuse du Labourd, que le diable, en forme de bouc, transportait au sabbat, où, pour le remercier, elle faisait, au dire de Delancre, des culbutes et des cabrioles.

Biscayens, vagabonds de l'espèce des bohémiens. Ils disaient la bonne aventure dans les villages.

Bisclavaret. C'est le nom que donnent les Bretons au loup-garou. C'est souvent un renard



et quelquefois un loup, qui se jette devant les chevaux des chasseurs et les effraye. On croit que cet animal est un sorcier qui en a pris la forme ; et dans les temps passés, si une châtelaine inconnue venait offrir des rafraîchissements



aux chasseurs à l'instant où le Bisclavaret s'était montré, on la prenait pour une fée et on se défiait d'elle. M. Edouard d'Anglemont a consacré une de ses légendes poétiques au Bisclavaret.

Bithies, sorcières fameuses chez les Scythes. Pline dit qu'elles avaient le regard si dangereux, qu'elles pouvaient tuer ou ensorceler ceux qu'elles fixaient. Elles avaient à l'un des yeux la prunelle double, l'autre prunelle était marquée de la figure d'un cheval [1].

[1] Pline, liv. VII, ch. II.

Bitru, démon. *Voy.* SYTRY.

Blaise de Vilfracuria, femme qui magnétisait en Lorraine, avant que l'on connût le nom du magnétisme. Remi conte dans sa *Démonatrie* qu'en 1689 un homme qui venait lui faire des réclamations fut invité par elle à manger des pommes qu'elle faisait cuire. La première pomme qu'il prit, toute brûlante, s'attacha à sa main ; il voulut l'arracher de l'autre main, qui se trouva prise aussi. Il sortit en poussant des cris de douleur. Les voisins lui dirent qu'il devait retourner à la femme qui lui avait donné sa pomme. Blaise se moqua de lui, et lui fit sur les bras des passes qui ôtèrent la douleur en faisant tomber la pomme. Elle appelait sa malice une farce.

Blanc (M. Hippolyte), auteur d'un livre intitulé *De l'inspiration des Camisards*, recherches nouvelles sur les phénomènes extraordinaires observés parmi les protestants des Cévennes à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, pour servir à l'intelligence de certaines manifestations modernes. In-12, 1859. Henri Plon, éditeur. Ce savant travail établit par d'incontestables faits la part démoniaque de ces inspirations.

Blanc d'œuf (Divination par le). *Voyez* OOMANCIE.

Blanchard (Élisabeth), une des démoniaques de Loudun. Elle se disait possédée de plusieurs démons : Astaroth, Belzébuth, Pérou et Marou, etc. *Voy.* LOUDUN.

Blasphème. Souvent il est arrivé malheur aux gens grossiers qui blasphémaient. On en a vu, dans des accès de colère, mourir subitement. Étaient-ils étouffés par la colère ? ou frappés d'un coup d'apoplexie ? ou châtiés par une puissance suprême ? ou, comme on l'a dit quelquefois, étranglés par le diable ? Torquemada parle, dans la troisième journée de son *Hexaméron*, d'un blasphémateur qui fut tué un jour par le tonnerre, et l'on reconnut avec stupeur que la foudre lui avait arraché la langue. Si c'est un hasard, il est bien singulier.

Blendic. On exorcisa à Soissons, en 1582, cinq énergumènes. La relation de leurs réponses et de leurs convulsions a été écrite par Charles Blendic, Artésien.

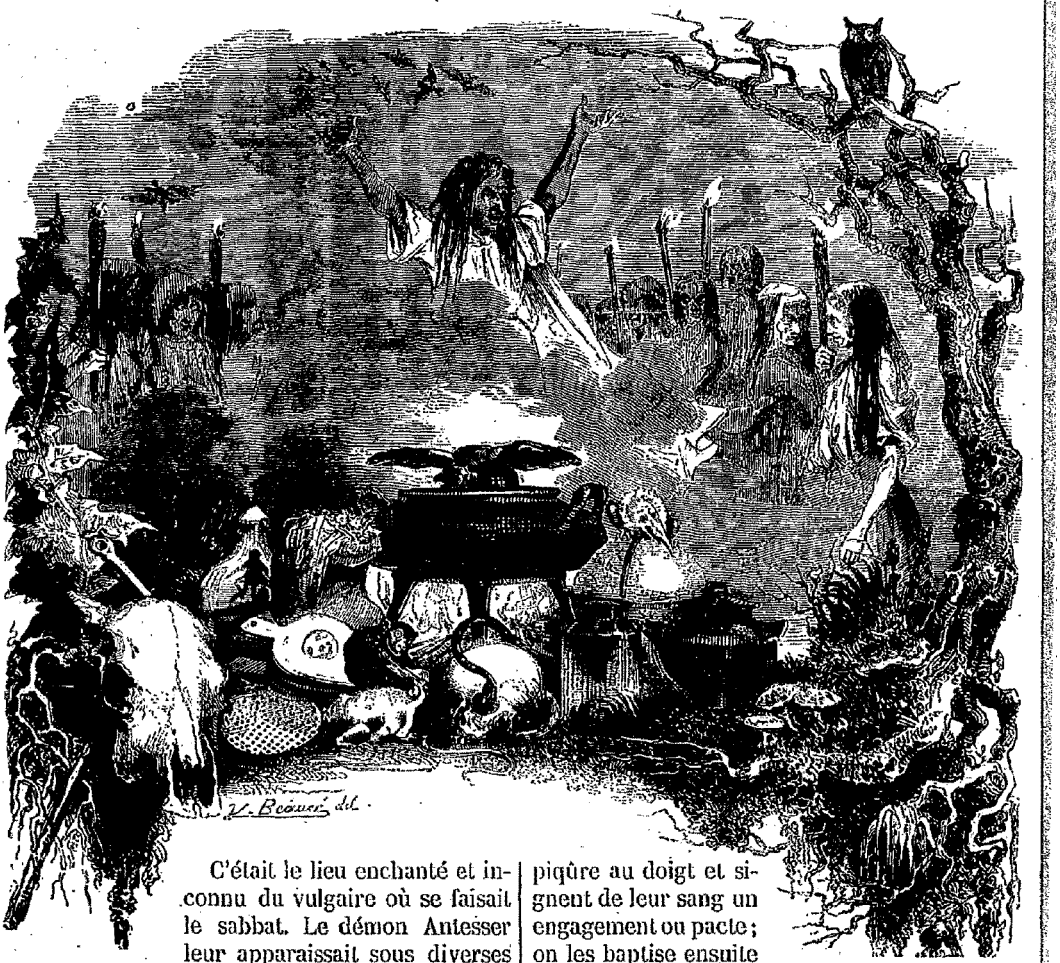
Bletton (Barthélemy), hydroscope qui, vers la fin du siècle dernier, renouvela à Paris les prodiges de la baguette divinatoire appliquée à la recherche des sources et des métaux. Sa gloire s'est promptement évanouie. *Voy.* BAGUETTE DIVINATOIRE *et* BEAUSOLEIL.

Bloemardine, femme de Bruxelles qui, au commencement du quatorzième siècle, troubla le Brabant, où elle établit une sorte de saint-simonisme, abolissant le mariage et les mœurs, et donnant à ses disciples dissolus le nom de frères et de sœurs du libre esprit. Elle avait un

fauteuil d'argent que ses adeptes regardaient comme un talisman puissant en prodiges[1].

Blokula. Vers l'année 1670, il y eut en Suède, au village de Mohra, dans la province d'Elfdalen, une affaire de sorcellerie qui fit grand bruit. On y envoya des juges. Soixante-dix sorcières furent condamnées à mort; une foule d'autres furent arrêtées, et quinze enfants se trouvèrent mêlés dans ces débats.

On disait que les sorcières se rendaient de nuit dans un carrefour, qu'elles y évoquaient le diable à l'entrée d'une caverne en disant trois fois : « Antesser! viens, et nous porte à Blokula! »



C'était le lieu enchanté et inconnu du vulgaire où se faisait le sabbat. Le démon Antesser leur apparaissait sous diverses formes, mais le plus souvent en justaucorps gris, avec des chausses rouges ornées de rubans, des bas bleus, une barbe rousse, un chapeau pointu. Il les emportait à travers les airs à Blokula, aidé d'un nombre suffisant de démons, pour la plupart travestis en chèvres; quelques sorcières plus hardies accompagnaient le cortége à cheval sur des manches à balai. Celles qui menaient des enfants plantaient une pique dans le derrière de leur chèvre; tous les enfants s'y perchaient à califourchon à la suite de la sorcière, et faisaient le voyage sans encombre.

Quand ils sont arrivés à Blokula, ajoute la relation, on leur prépare une fête; ils se donnent au diable, qu'ils jurent de servir; ils se font une piqûre au doigt et signent de leur sang un engagement ou pacte; on les baptise ensuite au nom du diable, qui leur donne des raclures de cloches. Ils les jettent dans l'eau en disant ces paroles abominables: « De même que cette raclure ne retournera jamais aux cloches dont elle est venue, que mon âme ainsi ne puisse jamais entrer dans le ciel!... »

La plus grande séduction que le diable emploie est la bonne chère, et il donne à ces gens un superbe festin, qui se compose d'un potage aux choux et au lard, de bouillie d'avoine, de beurre, de lait et de fromage. Après le repas, ils jouent et se battent; et si le diable est de bonne humeur, il les rosse tous avec une perche, « ensuite de quoi il se met à rire à plein ventre ». D'autres fois il leur joue de la harpe.

Les aveux que le tribunal obtint apprirent que les fruits qui naissaient du commerce des sor-

[1] Voyez son histoire aux *Légendes des femmes dans la vie réelle.*

cières avec les démons étaient des crapauds ou des serpents. Des sorcières révélèrent encore cette particularité, qu'elles avaient vu quelquefois le diable malade, et qu'alors il se faisait appliquer des ventouses par les sorciers de la compagnie.

Le diable enfin leur donnait des animaux qui les servaient et faisaient leurs commissions : à l'un un corbeau, à l'autre un chat, qu'ils appelaient *emporteur*, parce qu'on l'envoyait voler ce qu'on désirait et qu'il s'en acquittait habilement. Il leur enseignait à traire le lait par charme, de cette manière : le sorcier plante un couteau dans une muraille, attache à ce couteau un cordon qu'il tire comme le pis d'une vache, et les bestiaux qu'il désigne dans sa pensée sont traits aussitôt jusqu'à épuisement. Ils employaient le même moyen pour nuire à leurs ennemis, qui souffraient des douleurs incroyables pendant tout le temps qu'on tirait le cordon. Ils tuaient même ceux qui leur déplaisaient en frappant l'air avec un couteau de bois...

Sur ces aveux on brûla quelques centaines de sorciers, sans que pour cela il y en eût moins en Suède [1] ; mais ce qui est surprenant, c'est que les mêmes scènes de magie se reproduisent en Suède de nos jours. *Voy.* MAGIE.

Bobin (Nicolas), sorcier jugé à Montmorillon, en Poitou, dans l'année 1599. Il fit à peu près la même confession que Berthomé du Lignon. Il était allé comme lui au sabbat, et s'était donné au diable, qui lui avait fait renier Dieu, le baptême et ses parents. Il conte qu'après l'offrande le diable se montrait quelquefois en forme d'homme noir ayant la voix cassée d'un vieillard ; que, quand il appelait le diable, il venait à lui en homme ou en bouc ; que, lorsqu'il allait au sabbat, il y était porté par un vent ; qu'il y rendait compte de l'usage de ses poudres, qu'il avait toujours fidèlement employées à mal faire ; qu'il portait la marque du diable sur l'épaule ; que, quand il donnait des maladies, il les donnait au nom du diable et les guérissait au même nom ; qu'il en avait fait mourir ainsi, et guéri plusieurs [2]...

Bobou, l'un des grands elfs. Il préside aux vents tempêtueux de l'automne, s'assied la nuit sur les tilleuls et en casse les branches. Lorsqu'on voit, en Écosse, une de ces branches cassée, tordue, ou éclatée d'une certaine manière, on dit : « C'est la branche à Bobou, » et on n'ose pas la toucher.

Bocal, sorcier qui fut arrêté à vingt-sept ans dans le pays de Labourd, sous Henri IV, comme convaincu d'avoir été vu au sabbat, vêtu en prêtre et servant de diacre ou de sous-diacre, les nuits des trois jours qui précédèrent sa première messe dans l'église de Sibour ou Siboro (car ce malheureux était prêtre) ; et, comme on lui demandait pourquoi il disait plutôt la messe au sabbat qu'à l'église, il répondit que c'était pour s'essayer et voir s'il ferait bien les cérémonies. Sur la déposition de soixante-dix témoins, qui déclaraient l'avoir vu au sabbat chantant la messe du diable, il fut condamné à mort après avoir été dégradé. Lorsqu'il allait être exécuté (il n'avait que vingt-sept ans), il était tellement *tendu à rendre son âme au diable auquel il l'avait promise*, que jamais il ne sut dire ses prières au confesseur qui l'en pressait. Les témoins ont déclaré que la mère, les sœurs et tous les membres de la famille Bocal étaient sorciers, et que quand il tenait le bassin des offrandes, au sabbat, il avait donné l'argent desdites offrandes à sa mère, en récompense, sans doute, de ce qu'elle l'avait dès sa naissance voué au diable, comme font la plupart des autres mères sorcières [1]. Migaléna, mère de ce malheureux, âgée de soixante et un ans, fut exécutée avec lui.

Bodeau (Jeanne), sorcière du même pays de Labourd. Au rapport de Pierre Delancre, elle raconta qu'à l'abominable cérémonie appelée la messe du sabbat, on faisait l'élévation avec une hostie noire de forme triangulaire [2], et le salut de cette élévation était : Corbeau noir ! corbeau noir ! crié trois fois.

Bodilis. Cambry, dans son *Voyage au Finistère*, parle de la merveilleuse fontaine de Bodilis, à trois quarts de lieue de Landivisiau. Les habitants croient qu'elle a la propriété d'indiquer si une jeune fille n'a pas fait de faute. Il faut dérober à celle dont on veut apprécier ainsi la sagesse l'épine qui attache sa collerette en guise d'épingle, et la poser sur la surface de l'eau : tout va bien si elle surnage ; mais si elle s'enfonce, c'est qu'il y a blâme.

Bodin (Jean), savant jurisconsulte et démonographe angevin, mort de la peste en 1596. L'ouvrage qui fit sa réputation fut sa *République*, que la Harpe appelle le germe de l'*Esprit des lois*. Sa *Démonomanie* lui donne ici une place. Mais il est difficile de juger Bodin. On lui attribue un livre intitulé *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis*, dialogues en six livres, où sept interlocuteurs de diverses religions disputent sur leurs croyances, de manière que les chrétiens cèdent souvent l'avantage aux musulmans, aux juifs, aux déistes. Aussi l'on a dit que Bodin était à la fois protestant, déiste, sorcier, juif et athée. Pourtant, ces dialogues sont-ils vraiment de lui ? On ne les connaît que par des copies manuscrites, car ils n'ont jamais été imprimés. — Sa *Démonomanie des sorciers* parut in-4°, à Paris, en

[1] Bekker, *le Monde enchanté*.

[2] *Discours sommaire des sortiléges et vénéfices, tirés des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année* 1599, p. 30.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. VI, p. 420.

[2] *Ibid.*, liv. VI, disc. III.

1501; on en a fait des éditions sous le titre de *Fléau des démons et des sorciers* (Niort, 1616). Cet ouvrage est divisé en quatre livres; tout ce qu'ils contiennent de curieux est cité dans ce dictionnaire.

L'auteur définit le sorcier celui qui se pousse à quelque chose par des moyens diaboliques. Il démontre que les esprits peuvent s'associer et commercer avec les hommes. Il trace la différence d'humeur et de formes qui distingue les bons esprits des mauvais. Il parle des divinations que les démons opèrent, des prédictions licites ou illicites.

Dans le livre II, il recherche ce que c'est que la magie; il fait voir qu'on peut évoquer les malins esprits, faire pacte avec le diable, être porté en corps au sabbat; avoir, au moyen des démons, des révélations par extase, se changer en loup-garou; il termine par de longs récits qui prouvent que les sorciers ont pouvoir d'envoyer les maladies, stérilités, grêles et tempêtes, et de tuer les bêtes et les hommes.

Si le livre II traite des maux que peuvent faire les sorciers, on voit dans le livre III qu'il y a manière de les prévenir : qu'on peut obvier aux charmes et aux sorcelleries; que les magiciens guérissent les malades frappés par d'autres magiciens. Il indique les moyens illicites d'empêcher les maléfices. Rien ne lui est étranger. Il assure que, par des tours de leur métier, les magiciens peuvent obtenir les faveurs des grands et de la fortune, les dignités, la beauté et les honneurs.

Dans le livre IV, il s'occupe de la manière de poursuivre les sorciers, de ce qui les fait reconnaître, des preuves qui établissent le crime de sorcellerie, des tortures, comme excellent moyen de faire avouer. Un long chapitre achève l'œuvre, sur les peines que méritent les sorciers. Il conclut à la mort cruelle; et il dit qu'il y en a tant, que les juges ne suffiraient pas à les juger ni les bourreaux à les exécuter. « Aussi, ajoute-t-il, n'advient-il pas que de dix crimes il y en ait un puni par les juges, et ordinairement on ne voit que des *bélîtres condamnés*. Ceux qui ont des amis ou de l'argent échappent. »

L'auteur consacre ensuite une dissertation à réfuter Jean Wierus, sur ce qu'il avait dit que les sorciers sont le plus souvent des malades ou des fous, et qu'il ne fallait pas les brûler. — « Je lui répondrai, dit Bodin, pour la défense des juges, qu'il appelle bourreaux. »

L'auteur de *la Démonomanie* avoue que ces horreurs lui font dresser le poil en la tête, et il déclare qu'il faut exterminer les sorciers et ceux qui en ont pitié, et brûler les livres de Wierus[1].

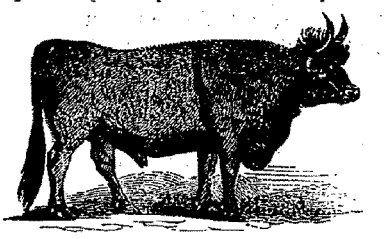
Bodry. *Voy.* REVENANTS.

[1] *Joannis Bodini universæ naturæ theatrum, in quo rerum omnium effectrices causæ et fines contemplantur.* In-8°. Lugduni, Roussin, 1596.

Boëce, l'un des plus illustres Romains du sixième siècle, auteur *des Consolations de la philosophie*. Il s'amusait, dans ses moments de loisir, à faire des instruments de mathématiques, dont il envoya plusieurs pièces au roi Clotaire. Il avait construit des cadrans pour tous les aspects du soleil, et des clepsydres qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient aussi le cours du soleil, de la lune et des astres, au moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse, entraînée, dit-on, par sa propre pesanteur. C'était donc le mouvement perpétuel. Théodoric avait fait présent d'une de ces clepsydres à Gondebaud, roi des Bourguignons. Ces peuples s'imaginèrent que quelque divinité, renfermée dans cette machine, lui imprimait le mouvement : c'est là sans doute l'origine de l'erreur où sont tombés ceux qui l'ont accusé de magie. Ils en donnent pour preuves ses automates; car on assure qu'il avait fait des taureaux qui mugissaient, des oiseaux qui criaient et des serpents qui sifflaient. Mais Delrio dit[1] que ce n'est là que de la magie naturelle, c'est-à-dire de la mécanique.

Boehm (Jacob), né en 1575, dans la haute Lusace. De cordonnier qu'il était il se fit alchimiste, homme à extases et chef d'une secte qui eut le nom de boehmistes. Il publia, en 1612, un livre de visions et de rêveries, intitulé *l'Aurore naissante*, que l'on poursuivit. Il expliquait le système du monde par la philosophie hermétique, et présentait Dieu comme un alchimiste occupé à tout produire par distillation. Les écrits de cet illuminé, qui forment plus de cinquante volumes inintelligibles, ne sont pas connus en France, excepté ce que Saint-Martin en a traduit : *l'Aurore naissante, les Trois principes* et *la Triple vie*. Ce songe-creux était anthropomorphite[2] et manichéen; il admettait pour deuxième principe du monde la colère divine ou le mal, qu'il faisait émaner du nez de Dieu. On recherche, parmi ses livres d'alchimie, son *Miroir temporel de l'éternité*, ou *de la Signature des choses*, traduit en français, in-8°, Francfort, 1669[3]. Ses doctrines philosophiques ont conservé des partisans en Allemagne.

Bœuf. Le bœuf de Moïse est un des dix animaux que Mahomet place dans son paradis.



[1] *Disquisition. magic.*, p. 40.

[2] Les anthropomorphites étaient des hérétiques qui donnaient à Dieu la forme humaine.

[3] On peut voir encore *Jacobi Bœhmi, alias dicti*

On attache à Marseille quelques idées superstitieuses au bœuf gras qu'on promène, dans cette ville, au son des flûtes et des timbales, non pas, comme partout, le jour du carnaval, mais la veille



et le jour de la Fête-Dieu. Des savants ont cru voir là une trace du paganisme; d'autres ont prétendu que c'était un usage qui remontait au bouc émissaire des Juifs. Mais Ruffi, dans son *Histoire de Marseille*, rapporte un acte du quatorzième siècle qui découvre l'origine réelle de cette coutume. Les confrères du Saint-Sacrement, voulant régaler les pauvres, achetèrent un bœuf et en avertirent le peuple en le promenant par la ville. Ce festin fit tant de plaisir qu'il se renouvela tous les ans; depuis il s'y joignit de petites croyances. Les vieilles femmes crurent préserver les enfants de maladie en leur faisant baiser ce bœuf; tout le monde s'empressa d'avoir de sa chair, et on regarde encore aujourd'hui comme très-heureuses les maisons à la porte desquelles il veut bien, dans sa marche, déposer ses déjections.

Parmi les bêtes qui ont parlé, on peut compter les bœufs. Fulgose rapporte qu'un peu avant la mort de César un bœuf dit à son maître qui le pressait de labourer : — « Les hommes manqueront aux moissons, avant que la moisson manque aux hommes. »

On voit dans Tite-Live et dans Valère-Maxime que pendant la deuxième guerre punique un bœuf cria en place publique : — « Rome, prends garde à toi! » — François de Torre-Blanca pense que ces deux bœufs étaient possédés de quelque démon [1]. Le père Engelgrave (*Lux evangelica*, page 286 des Dominicales) cite un autre bœuf qui a parlé. *Voy.* BÉHÉMOTH.

Bogaha, arbre-dieu de l'île de Ceylan. On conte que cet arbre traversa les airs afin de se rendre d'un pays très-éloigné dans cette île sainte; qu'il enfonça ses racines dans le sol pour servir d'abri au dieu Bouddha, et qu'il le couvrit de son ombrage tout le temps que ce dieu demeura sur la terre. Quatre-vingt-dix-neuf rois ont eu l'honneur d'être ensevelis aux pieds du grand arbre-dieu. Ses feuilles sont un excellent préservatif contre tout maléfice et sortilége. Un nombre considérable de huttes l'environnent pour recevoir les pèlerins; et les habitants plantent partout de petits bogahas, sous lesquels ils placent des images et allument des lampes. Cet arbre, au reste, ne porte aucun fruit et n'a de recommandable que le culte qu'on lui rend.

Bogarmiles, Bogomiles et **Bongomiles.** Sorte de manichéens qui parurent à Constantinople au douzième siècle. Ils disaient que ce n'est pas Dieu, mais un mauvais démon qui a créé le monde. Ils étaient iconoclastes.

Boggart, lutin pygmée de l'espèce des Cluricaunes, souvent méchant. Il est connu en Irlande. Voyez la légende d'un de ces esprits dans les *Légendes des esprits et des démons*.

Bogles, lutins écossais, de l'espèce des Kobolds et des Gobelins.

Boglia. Les indigènes de l'Australie donnent le nom de Boglia à l'homme endiablé que nous appelons un sorcier.

Boguet (Henri), grand juge de la terre de Saint-Claude au comté de Bourgogne, mort en 1619, auteur d'un livre plein d'une crédulité souvent puérile et d'un zèle outré contre la sorcellerie. Ce livre, publié au commencement du



dix-septième siècle, est intitulé *Discours des sorciers*, avec six avis en fait de sorcellerie et une instruction pour un juge en semblable matière [1].

teutonici philosophi, clavis præcipuarum rerum quæ in reliquis suis scriptis occurrunt pro incipientibus ad ulteriorem considerationem revelationis divinæ conscripta, 1624, un vol. in-4°.

[1] *Epit. delictor. sive de magia*, lib. II, cap. XV.

[1] Un vol. in-8°. Paris, 1603; Lyon, 1602; 1607, 1608, 1610; Rouen, 1606. Toutes ces éditions sont très-rares, parce que la famille de Boguet s'efforça d'en supprimer les exemplaires.

C'est une compilation des procédures auxquelles, comme juge, l'auteur a généralement présidé. On y trouve l'histoire de Louise Maillat, possédée de cinq démons à l'âge de huit ans; de Françoise Secrétain, sorcière, qui avait envoyé lesdits démons; des sorciers Gros-Jacques et Willermoz, dit le Baillu; de Claude Gaillard, de Rolande Duvernois et de quelques autres. L'auteur détaille les abominations qui se font au sabbat; il dit que les sorciers peuvent faire tomber la grêle, ce qui n'est pas; qu'ils ont une poudre avec laquelle ils empoisonnent, ce qui est vrai; qu'ils se graissent les jarrets avec un onguent pour s'envoler au sabbat; qu'une sorcière tue qui elle veut par son souffle seulement; qu'elles ont mille indices qui les feront reconnaître : par exemple, que la croix de leur chapelet est cassée, qu'elles ne pleurent pas en présence du juge, qu'elles crachent à terre quand on les force à renoncer au diable, qu'elles ont des marques sous leur chevelure, lesquelles se découvrent si on les rase; que les sorciers et les magiciens ont le talent de se changer en loups; que *sur le simple soupçon* mal lavé d'avoir été au sabbat, même sans autre maléfice, on doit les condamner; que tous méritent d'être brûlés, et que ceux qui ne croient pas à la sorcellerie sont criminels. C'est un peu trop violent, mais il faut remarquer qu'en ces choses ce n'était pas le clergé qui était sévère; c'étaient ces juges laïques qui se montraient violents et féroces.

A la suite de ces discours viennent les *Six avis*, dont voici le sommaire :

1° Les devins doivent être condamnés au feu, comme les sorciers et les hérétiques, et celui qui a été au sabbat est digne de mort. Il faut donc arrêter, sur la plus légère accusation, la personne soupçonnée de sorcellerie, quand même l'accusateur se rétracterait; et l'on peut admettre en témoignage contre les sorciers toutes sortes de personnes. On brûlera vifs, ajoute-t-il, les sorciers opiniâtres, et, par grâce, on se contentera d'étrangler celui qui confesse.

2° Dans le crime de sorcellerie, on peut condamner sur de simples indices, conjectures et présomptions; on n'a pas besoin pour de tels crimes de preuves très-exactes.

3° Le crime de sorcellerie est directement contre Dieu (ce qui est vrai dans ce crime, quand il existe réellement, puisque c'est une négation de Dieu et un reniement) : aussi il faut punir sans ménagement ni considération quelconque...

4° Les biens d'un sorcier condamné doivent être confisqués comme ceux des hérétiques; car sorcellerie est pire encore qu'hérésie, en ce que les sorciers renient Dieu. Aussi on remet quelquefois la peine à l'hérétique repenti; on ne doit jamais pardonner au sorcier...

5° On juge qu'il y a sorcellerie quand la personne accusée fait métier de deviner, ce qui est l'œuvre du démon; les blasphèmes et imprécations sont encore des indices. On peut poursuivre enfin sur la clameur publique.

6° Les fascinations, au moyen desquelles les sorciers éblouissent les yeux, faisant paraître les choses ce qu'elles ne sont pas, donnant des monnaies de corne ou de carton pour argent de bon aloi, sont ouvrages du diable; et les fascinateurs, escamoteurs et autres magiciens doivent être punis de mort.

Le volume de Boguet est terminé par le code des sorciers. *Voy.* Code.

Bogounskis, mauvais esprits russes, qui dansent la nuit sur le lac de Goplo et quelquefois sur la Vistule.

Bohémiens. Il n'y a personne qui n'ait entendu parler des Bohémiennes et de ces bandes vagabondes qui, sous les noms de Bohémiens, de Biscaïens et d'Égyptiens ou Gitanos, se répandirent au quatorzième siècle sur l'Europe, dans l'Allemagne surtout, la Hollande, la Belgique, la France et l'Espagne, avec la prétention de posséder l'art de dire la bonne aventure et d'autres secrets merveilleux. Les Flamands les nommaient *heyden*, c'est-à-dire païens, parce qu'ils les regardaient comme des gens sans religion. On leur donna divers autres sobriquets.

Les historiens les ont fait venir, sur de simples conjectures, de l'Assyrie, de la Cilicie, du Caucase, de la Nubie, de l'Abyssinie, de la Chaldée. Bellon, incertain de leur origine, soutient qu'au moins ils n'étaient pas Égyptiens; car il en rencontra au Caire, où ils étaient regardés comme étrangers aussi bien qu'en Europe. Il eût donc été plus naturel de croire les Bohémiens eux-mêmes sur leur parole, et de dire avec eux que c'était une race de Juifs, mêlés ensuite de chrétiens vagabonds. Voici ce que nous pensons être la vérité sur ces mystérieux nomades.

Vers le milieu du quatorzième siècle, l'Europe, et principalement les Pays-Bas, l'Allemagne et la France, étant ravagée par la peste, on accusa les Juifs, on ne sait pourquoi, d'avoir empoisonné les puits et les fontaines. Cette accusation souleva la fureur publique contre eux. Beaucoup de Juifs s'enfuirent et se jetèrent dans les forêts. Ils se réunirent pour être plus en sûreté et se ménagèrent des souterrains d'une grande étendue. On croit que ce sont eux qui ont creusé ces vastes cavernes qui se trouvent encore en Allemagne et que les indigènes n'ont jamais eu intérêt à fouiller.

Cinquante ans après, ces proscrits ou leurs descendants ayant lieu de croire que ceux qui les avaient tant haïs étaient morts, quelques-uns se hasardèrent à sortir de leurs tanières. Les chrétiens étaient alors occupés des guerres religieuses suscitées par l'hérésie de Jean Huss. C'était une diversion favorable. Sur le rapport de leurs espions, ces Juifs cachés quittèrent leurs ca-

vernes, sans aucune ressource, il est vrai, pour se garantir de la misère; mais pendant leur demi-siècle de solitude, ils avaient étudié les divinations et particulièrement l'art de dire la bonne aventure par l'inspection de la main; ce qui ne demande ni instrument, ni appareil, ni dépense aucune; et ils comptèrent bien que la chiromancie leur procurerait quelque argent.

Ils se choisirent d'abord un capitaine, nommé Zundel. Puis, comme il fallait déclarer ce qui les amenait en Allemagne, qui ils étaient, d'où ils venaient, et qu'on pouvait les questionner aussi sur leur religion; pour ne pas se découvrir trop clairement, ni pourtant se renier, ils convinrent de dire que leurs pères habitaient autrefois l'Égypte, ce qui est vrai des Juifs; et que leurs



Bohémiens.

ancêtres avaient été chassés de leur pays pour n'avoir pas voulu recevoir la Vierge Marie et son fils Jésus. — Le peuple comprit ce refus, du temps où Joseph emmena le divin Enfant en Égypte pour le soustraire aux recherches d'Hérode; au lieu que les vagabonds juifs l'entendaient de la persécution qu'ils avaient soufferte cinquante ans auparavant. De là vient le nom d'Égyptiens qu'on leur donna et sous lequel l'empereur Sigismond leur accorda un passe-port.

Ils s'étaient formé un argot ou un jargon déguisé, mêlé d'hébreu et de mauvais allemand, qu'ils prononçaient avec un accent étranger. Des savants, qui ne voyaient pas plus loin, furent flattés de reconnaître certains termes de la langue allemande dans un patois qu'ils prenaient pour de l'égyptien. Ils dénaturaient aussi plusieurs appellations; ils appelaient un enfant *un criard*, un manteau *un preneur de vent*, un soulier *un marcheur*, un oiseau *un volant*. Toutefois, la

multitude de mots hébreux qui est restée dans le langage des Bohémiens suffirait seule pour trahir leur origine juive.

Ils avaient des mœurs particulières et s'étaient fait des lois qu'ils respectaient. Chaque bande se choisissait un chef, à qui tout le monde était tenu d'obéir. Quand parmi eux une femme se mariait, elle se bornait, pour toute cérémonie, à briser un pot de terre devant l'homme dont elle voulait devenir la compagne; et elle le respectait comme son mari autant d'années que le vase avait produit de morceaux. Au bout de ce temps, les époux étaient libres de se quitter ou de rompre ensemble un nouveau pot de terre. On citerait beaucoup de bizarreries de ce genre.

Dès que les nouveaux Égyptiens virent qu'ils n'étaient pas repoussés, ils implorèrent la pitié des Allemands. Pour ne pas paraître à charge, ils assuraient que, par une grâce particulière du ciel, qui les protégeait encore en les punissant,



les maisons où ils étaient une fois reçus n'étaient plus sujettes à l'incendie. Ils se mirent aussi à dire



la bonne aventure, sur l'inspection du visage, des signes du corps, et principalement sur l'examen des lignes de la main et des doigts. Ils guérissaient les malades désespérés, par des remèdes que les Anglais ont conservés et qu'ils appellent héroïques, parce qu'ils tuent net les apoplectiques, s'ils ne les relèvent pas.

Cependant la fureur contre les Juifs s'était apaisée; ils furent admis de nouveau dans les villages, puis dans les villes. Mais il resta toujours de ces bandes vagabondes qui continuèrent la vie nomade, découvrant partout l'avenir, et joignant à cette profession de nombreuses friponneries plus matérielles. Bientôt, quoique la nation juive fût le noyau de ces bandes, il s'y fit un tel mélange de divers peuples, qu'il n'y eut pas plus entre eux de religion dominante qu'il n'y avait de patrie. Ils parcoururent les Pays-

Bas et passèrent en France, où on les appela les Bohémiens, parce qu'ils venaient de la Bohême.

Pasquier, dans ses Recherches, raconte à peu près ainsi leur apparition mystérieuse sur le sol français et leur arrivée aux portes de Paris en 1427 :— ils étaient au nombre de cent vingt; l'un de leurs chefs portait le titre de duc, un autre celui de comte; ils avaient dix cavaliers pour escorte. Ils disaient qu'ils venaient de la basse Égypte, chassés de leur pays par les Sarasins, qu'ils étaient allés à Rome confesser leurs péchés au Pape, qui leur avait enjoint pour pénitence d'errer sept ans par le monde, sans coucher sur aucun lit. (Les gens éclairés n'ajoutèrent sans doute pas foi à ce conte.) — On les logea au village de la Chapelle, près Paris; et une grande foule alla les voir. — Ils avaient les cheveux crépus, le teint basané, et portaient aux oreilles des anneaux d'argent. Comme leurs femmes disaient la bonne aventure et se livraient à des pratiques superstitieuses et mauvaises, l'évêque de Paris les excommunia, défendit qu'on les allât consulter et obtint leur éloignement.

Le seizième siècle fut infesté de Bohémiens. Les états d'Orléans, en 1560, les condamnèrent au bannissement, sous peine des galères, s'ils osaient reparaître. Soufferts dans quelques contrées que divisait l'hérésie, chassés en d'autres lieux comme descendants de Cham, inventeur de la magie, ils ne paraissaient nulle part que comme une plaie. On disait en Flandre qu'ils étaient si experts en sorcellerie, que dès qu'on leur avait donné une pièce de monnaie, toutes celles qu'on avait en poche s'envolaient aussitôt et allaient rejoindre la première, opinion populaire qui peut se traduire en d'autres termes et qui veut dire que les Bohémiens étaient des escrocs. — Leurs bandes diminuèrent au dix-septième siècle. Pourtant on en voit encore quelques rares détachements. Sous les nouvelles lois de police des États européens, les sociétés bohémiennes sont dissoutes. Mais il y a toujours çà et là des individus qui disent la bonne aventure, et des imbéciles qui vont les consulter. *Voy.* CHIROMANCIE [1].

[1] Le fait suivant est caractéristique des mœurs des Bohémiens, dont il existe encore plusieurs communautés dans la Lithuanie :

Un Bohémien demeurant à Mehlanken, près de Tilsitt, avait été incarcéré pour vol d'un cheval; il mourut avant que l'instruction fût terminée. La communauté à laquelle il appartenait, informée de son décès, arriva dans la ville au moment où l'on allait procéder à l'inhumation. Aussitôt les Bohémiennes supplièrent ceux qui portaient le corps d'ouvrir le cercueil et de leur permettre de faire venir un barbier pour raser le défunt; mais comme il y eut impossibilité de trouver immédiatement un barbier, il fallut se rendre directement au cimetière.

Pendant ce temps, les femmes bohémiennes avaient parcouru la ville pour chercher un barbier, et elles avaient fini par en trouver un. Elles arrivèrent au cimetière en même temps que le cercueil et obtinrent l'autorisation de faire procéder à l'ouverture et de raser le défunt.

Quand cette opération fut terminée, elles en témoignèrent la plus grande joie.

Bohinum, idole des Arméniens, qui était faite d'un métal noir, symbole de la nuit. Son nom vient du mot hébreu *bohu*, désolation, à ce que dit Leloyer. C'est le démon du mal.

Bohmius (Jean). Quelques-uns recherchent sa *Psychologie*, ou Traité des esprits, publiée en 1632, à Amsterdam [1], livre qui ne manque pas d'hérésies.

Bohon-Hupas, arbre-poison qui croît dans l'île de Java, à trente lieues de Batavia. Les criminels condamnés allaient autrefois recueillir une gomme qui en découle, et qui est un poison si prompt et si violent, que les oiseaux qui traversent l'air au-dessus de cet arbre tombent morts; du moins ces choses ont été contées. Après que leur sentence était prononcée, lesdits criminels pouvaient choisir ou de périr de la main du bourreau, ou de tenter de rapporter une boîte de gomme de l'hupas. Foerssèch rapporte qu'ayant interrogé un prêtre malais qui habitait ce lieu sauvage, cet homme lui dit qu'il avait vu passer environ sept cents criminels, sur lesquels il n'en était revenu que vingt-deux; qu'il n'y avait pas plus de cent ans que ce pays était habité par un peuple qui se livrait aux iniquités de Sodome et de Gomorrhe; que Mahomet ne voulut pas souffrir plus longtemps leurs mœurs abominables; qu'il engagea Dieu à les punir; et que Dieu fit sortir de la terre le bohon-hupas, qui détruisit les coupables, et rendit à jamais le pays inhabitable. Les Malais regardent cet arbre comme l'instrument de la colère du Prophète; et, toutefois, la mort qu'il procure passe chez eux pour honorable; voilà pourquoi les criminels qui vont chercher le poison se revêtent en général de leurs plus beaux habits [2].

Bois. Les anciens avaient une divination qui se pratiquait par le moyen de quelques morceaux de bois. *Voy.* XYLOMANCIE.

Ils croyaient les forêts habitées par des divinités bizarres; et dans les pays superstitieux, on y redoute encore les lutins. Les Kamstchadales disent que les bois sont pleins d'esprits malicieux. Ces esprits ont des enfants qui pleurent sans cesse pour attirer les voyageurs; ils les égarent ensuite, et ils leur ôtent quelquefois la raison. — Enfin, c'est généralement dans les bois que les sorciers font le sabbat. C'était autrefois dans des bois dits sacrés qu'on honorait les faux dieux.

Bois de vie. C'est le nom que les alchimistes donnent à la pierre parfaite du grand œuvre, plus clairement appelée baume universel ou pa-

[1] *Joannis Bohmii psychologia, cum vera applicatione Joannis Angeli.* In-24. Amstel., 1632.

[2] Extrait des *Voyages de M. Foerssech,* Hollandais, *Mélanges de littérature étrangère,* t. I, p. 64.

nacée, qui guérit tous les maux, et assure à ceux qui la possèdent une jeunesse inaltérable.



Démon des bois.

Les Juifs nomment *bois de vie* les deux bâtons qui tiennent la bande roulée sur laquelle est écrit le livre de leur loi. Ils sont persuadés que l'attouchement de ces bâtons affermit la vue et rend la santé. Ils croient aussi qu'il n'y a pas de meilleur moyen de faciliter l'accouchement des femmes que de leur faire voir ces bois, qu'il ne leur est pas permis de toucher.

Boistuau ou **Boaistuau** (Pierre), dit *Launay*, Nantais, mort à Paris en 1566. On recherche de lui deux ouvrages rares et curieux : 1° *Histoires prodigieuses*, extraites de divers auteurs, in-8°, 1561. Aux quarante histoires de Boistuau, Tesserant en ajouta quinze. Belleforêt, Hoyer et Marionville les firent réimprimer avec une nouvelle continuation, en 1575, six vol. in-16. — 2° *Histoires tragiques*, extraites des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue française, 1568 et années suivantes, 7 vol. In-16. Il n'y a que les six premières histoires du premier volume qui aient été traduites par Boistuau ; les autres sont de la traduction de Belleforêt, qui lui était bien inférieur.

Bojani (Michel). On peut lire de lui une *Histoire des songes*[1], publiée en 1587. Nous ne la connaissons que par le titre.

Bolacré (Gilles), bonhomme qui habitait une maison d'un faubourg de Tours, où il prétendit qu'il revenait des esprits qui l'empêchaient de dormir. C'était au seizième siècle. Il avait loué cette maison ; et comme il s'y faisait un bruit et un tintamarre d'esprits invisibles, sabbats et lutins, qui ne lui laissaient aucun repos, il voulut à toute force faire résilier son bail. La cause fut portée devant le siége présidial à Tours, qui cassa le bail. Le propriétaire en appela au parlement de Paris ; son avocat, maître René Chopin, soutint que les visions d'esprits n'étaient autre chose que des contes de vieilles, épouvantails de petits enfants. Le parlement ne décida rien et renvoya la cause au tribunal de la Tournelle, qui par son arrêt maintint la résiliation du bail[1].

Boléguéans, ou poulpiquets. Ce sont en Bretagne des lutins du genre des Coboldes. Voyez quelques détails sur un de ces bons petits lutins dans les *Légendes des esprits et des démons*.

Bolfri. *Voy.* Bérith.

Bolingbroke. *Voy.* Glocester.

Bolomancie. C'est la *Bélomancie*. *Voy.* ce mot.

Bolotoo, île imaginaire où les naturels des îles de Tonga placent leur paradis. Ils croient que les âmes de leurs chefs y deviennent des divinités du second ordre. Les arbres de Bolotoo sont chargés, disent-ils, des meilleurs fruits et toujours couverts des plus belles fleurs, qui renaissent toutes les fois qu'on les cueille. Ce séjour divin est rempli d'animaux immortels, que l'on ne tue que pour la nourriture des dieux et des élus ; mais aussitôt qu'on en tue un, un autre le remplace.

Bombast (Philippe). *Voy.* Paracelse.

Bona (Jean), savant et pieux cardinal, mort en 1674. On recherche de lui un *Traité du discernement des esprits*, in-12, publié en 1673 et traduit par l'abbé Leroy de Hautefontaine, 1676. Le chapitre xx de cet ouvrage traite avec beaucoup de lumières de ce qu'il y a de plus difficile dans la matière des visions et des révélations particulières[2].

Bonasses. *Voy.* Gullets.

Bonati (Gui), astrologue florentin du treizième siècle. Il vivait, dit-on, d'une manière originale, et possédait l'art de prédire l'avenir. Les troupes de Rome, sous le pontificat de Martin IV, assiégeaient Forli, ville de la Romagne, défendue par le comte de Montferrat. Bonati, qui s'y était retiré, voyant la ville prête à faire une sortie, annonça au comte qu'il serait blessé dans la mêlée. L'événement justifia la prédiction ; et le comte de Montferrat, qui avait porté avec lui ce qu'il fallait pour panser sa blessure, fit depuis le plus grand cas de l'astrologie. Bonati, sur la fin de sa vie, reconnut pourtant la vanité de sa science, se fit franciscain, et mourut pénitent en 1300. Ses ouvrages ont été recueillis par Jacques Cauterus, sous le titre de *Liber astronomicus*, in-4°, rare. Augsbourg, 1491.

Bongomiles. *Voy.* Bogarmiles.

[1] Michaelis Bojani *Historia de somniis*. In-8°, Wittemberg, 1587.

[1] Leloyer, *Discours des spectres*, liv. VI, ch. xv.

[2] Joannis cardinalis Bona *De discretione spirituum*. In-12, Paris, 1673.

Bonica, île imaginaire de l'Amérique, où Déotatus, médecin spagirique, place une fontaine dont les eaux, plus délicieuses que le meilleur vin, ont la vertu de rajeunir.

Boniface VIII, pape, élu le 24 décembre 1294. On a conté que, n'étant encore que cardinal, il fit percer une muraille qui avoisinait le lit du pape Célestin, et lui cria au moyen d'une sarbacane, qu'il eût à déposer la tiare s'il voulait être sauvé; que le bon pape Célestin obéit à cette voix qu'il croyait venir du ciel, et céda la place à Boniface. — Mais ce récit n'est qu'une imposture entièrement supposée par les protestants, qui ont imaginé cette calomnie comme tant d'autres. La vérité est que le pape Célestin déposa la tiare pour s'occuper uniquement de son âme. Le cardinal Cajetan (depuis Boniface VIII) n'y fut pour rien[1].

Bonne aventure. Les diseurs de bonne aventure et les magiciens étaient devenus si nombreux à Rome du temps des premiers empereurs, qu'ils y avaient une confrérie. Pour l'art de dire



la bonne aventure, *voy.* Chiromancie, Cartomancie, Astrologie, Métoposcopie, Horoscopes, Cranologie, et les cent autres manières.

Bonnes. On appelle *bonnes*, dans certaines provinces, des fées bienveillantes, des espèces de farfadets femelles sans malice, qui aiment les enfants et qui se plaisent à les bercer. On a sur elles peu de détails; mais c'est d'elles, dit-on, que vient aux berceuses le nom de *bonnes d'enfants*. Habondia est leur reine.

Bonnet (Jeanne), sorcière de Boissy en Forez, brûlée le 15 janvier 1583 pour s'être vantée d'avoir eu des liaisons abominables avec le diable.

[1] Voyez l'*Histoire du pape Boniface VIII*, par M. l'abbé Jorry.

Bonnet pointu, ou esprit au bonnet. *Voy.* Herdeckin.

Bonnevault (Pierre). Un sorcier poitevin du seizième siècle, nommé Pierre Bonnevault, fut arrêté parce qu'il allait au sabbat. Il confessa que la première fois qu'il y avait été mené par ses parents il s'était donné au diable, à qui il avait permis de prendre ses os après sa mort; mais qu'il n'avait pas voulu donner son âme. Un jour, venant de Montmorillon, où il avait acheté deux charges d'avoine qu'il emportait sur deux juments, il entendit des gens d'armes sur le chemin; craignant qu'ils ne lui prissent son avoine, il invoqua le diable, qui vint à lui comme un tourbillon de vent, et le transporta avec ses deux juments à son logis. Il avoua aussi qu'il avait fait mourir diverses personnes avec ses poudres; enfin il fut condamné à mort. *Voy.* Tailletroux. C'était sa femme.

Bonnevault (Jean), frère de Pierre, fut aussi accusé de sorcellerie; et le jour du procès, devant l'assemblée, il invoqua le diable, qui l'enleva de terre à une hauteur d'environ quatre ou cinq pieds, et le laissa retomber sur le carreau, comme un sac de laine, sans aucun bruit, quoiqu'il eût aux pieds des entraves. Etant relevé par deux archers, on lui trouva la peau de couleur bleue tirant sur le noir; il écumait et souffrait beaucoup. Interrogé là-dessus, il répondit qu'ayant prié le diable de le tirer de peine, il n'avait pu l'enlever, attendu que, comme il avait prêté serment à la justice, le diable n'avait plus pouvoir sur lui.

Bonnevault (Mathurin), parent des deux précédents, accusé comme eux de sorcellerie, fut visité par experts. On lui trouva sur l'épaule droite une marque de la figure d'une petite rose, dans laquelle on planta une longue épingle sans qu'il en ressentît aucune douleur, d'où on le jugea bien sorcier. Il confessa qu'ayant épousé en premières noces Berthomée de la Bédouche, qui était sorcière comme ses père et mère, il l'avait vue faire sécher au four des serpents et des crapauds pour des maléfices; qu'elle le mena alors au sabbat, et qu'il y vit le diable, ayant des yeux noirs, ardents comme une chandelle. Il dit que le sabbat se tenait quatre fois l'an : la veille de la Saint-Jean-Baptiste, la veille de Noël, le mardi-gras et la veille de Pâques. On le convainquit d'avoir fait mourir sept personnes par maléfices; se voyant condamné, il avoua qu'il était sorcier depuis l'âge de seize ans. — Il y aurait de curieuses études à faire sur tous ces procès, si nombreux pendant les troubles sanglants de la réforme.

Bonsovanis (Barthélemi de), brave homme du diocèse de Trévise, dont un démon appelé Belzébut, quoique de rang inférieur dans son infernale hiérarchie, parvint à s'emparer en le rendant jaloux de sa femme, qui était pieuse et

chaste. Il devint si furieux qu'il fallut le lier, et ne pouvant plus tuer les autres, il se fût tué lui-même, si on ne l'eût délivré de son démon et de sa jalousie par l'exorcisme.

Bonzes. Les bonzes chinois font généralement profession de prédire l'avenir et d'exorciser les démons; ils cherchent aussi la pierre philosophale. Lorsqu'un bonze promet de faire pleuvoir, si dans l'espace de six jours il n'a pas tenu sa promesse, on lui donne la bastonnade.



Il existe des bonzes au Congo. On croit que leurs âmes sont errantes autour des lieux qu'ils ont habités. Quand on voit un tourbillon balayer la plaine et faire lever la poussière et le sable, les naturels s'écrient que c'est l'esprit des bonzes.

Bophomet. *Voy.* Tête de Bophomet.

Borak, jument ou mule de Mahomet, qu'il a mise dans son paradis. Elle avait une belle tête de femme, et s'allongeait à chaque pas aussi loin que la meilleure vue peut s'étendre.

Borax, sorte de pierre qui se trouve, disent les doctes, dans la tête des crapauds; on lui attribue divers effets merveilleux, comme celui d'endormir. Il est rare qu'on la puisse recueillir, et il n'est pas sûr qu'elle soit autre chose qu'un os durci.

Borborites. *Voy.* Génies.

Bordelon (Laurent), né à Bourges en 1653, mort en 1730; écrivain médiocre, qui toutefois savait beaucoup de choses, et s'était occupé de recherches sur les superstitions, les sciences occultes et les erreurs populaires. Il est fâcheux qu'il ait écrit si pesamment. On achète encore ses entretiens sur l'*Astrologie judiciaire*, qui sont curieux. Le plus connu de ses ouvrages (et il a été réimprimé plusieurs fois) est intitulé « *Histoire des imaginations extravagantes de monsieur Oufle*, causées par la lecture des livres qui traitent de la magie, du grimoire, des démoniaques, sorciers, loups-garoux, incubes, succubes, et du sabbat, des fées, ogres, esprits, follets, génies, fantômes et autres revenants; des songes, de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, des horoscopes, talismans, jours heureux et malheureux, éclipses, comètes et almanachs; enfin de toutes les sortes d'apparitions, de divinations, de sortiléges, d'enchantements et d'autres superstitieuses pratiques. »

On voit par ce titre, que nous avons copié tout entier, que l'auteur avait pris un cadre assez vaste. Dans ses deux volumes in-12, ornés de figures, il s'est trouvé à l'étroit, et son travail, qui se modèle un peu sur le *Don Quichotte*, n'est recherché que pour les notes, très-nombreuses, lesquelles valent mieux que le texte.

Bordi ou **Al-Bordi**, montagne qui, selon les Persans, est l'œuf de la terre; ils disent qu'elle était d'abord très-petite, qu'elle grossit au commencemennt, produisit le monde, et s'accrut tellement, qu'elle supporte aujourd'hui le soleil sur sa cime. Ils la placent au milieu de notre globe. Ils disent encore qu'au bas de cette montagne fourmillent quantité de dives ou mauvais génies, et qu'au-dessous est un pont où les âmes passent pour aller dans l'autre monde, après qu'elles ont rendu compte de ce qu'elles ont fait dans celui-ci.

Borgia (César). On lui attribue l'honneur d'avoir eu un démon familier.

Borri (Joseph-François), imposteur et alchimiste du dix-septième siècle, né à Milan en 1627. Il débuta par des actions qui l'obligèrent à chercher un refuge dans une église jouissant du droit d'asile. Il parut depuis changer de conduite; puis il se dit inspiré du ciel, et prétendit que Dieu l'avait choisi pour réformer les hommes et pour rétablir son règne ici-bas. Il ne devait y avoir, disait-il, qu'une seule religion soumise au pape, à qui il fallait des armées, dont lui, Borri, serait le chef, pour exterminer tous les non catholiques. Il montrait une épée miraculeuse que saint Michel lui avait donnée; il disait avoir vu dans le ciel une palme lumineuse qu'on lui réservait. Il soutenait que la sainte Vierge était de nature divine, conçue par inspiration, égale à son fils et présente comme lui dans l'Eucharistie, que le Saint-Esprit s'était incarné dans elle, que la seconde et la troisième personne de la Trinité sont inférieures au Père; que la chute de Lucifer entraîna celle d'un grand nombre d'anges qui habitaient les régions de l'air. Il disait que c'est par le ministère de ces anges rebelles que Dieu a créé le monde et

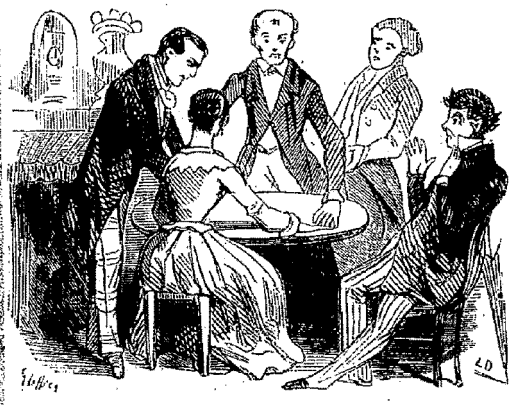
animé les brutes, mais que les hommes ont une âme divine ; que Dieu nous a faits malgré lui, etc. Il finit par se dire lui-même le Saint-Esprit incarné.

Il fut arrêté après la mort d'Innocent X, et le 3 janvier 1661, condamné comme hérétique et comme coupable de plusieurs méfaits. Mais il parvint à fuir dans le Nord, et il fit dépenser beaucoup d'argent à la reine Christine, en lui promettant la pierre philosophale. Il ne lui découvrit cependant pas ses secrets. Il voulait passer en Turquie, lorsqu'il fut arrêté de nouveau dans un petit village comme conspirateur. Le nonce du pape le réclama, et il fut conduit à Rome, où il vécut en prison jusqu'au 10 août 1695, jour de sa mort.

Il est l'auteur d'un livre intitulé *la Clef du cabinet du chevalier Borri, où l'on trouve diverses lettres scientifiques, chimiques et très-curieuses, ainsi que des instructions politiques, autres choses dignes de curiosité, et beaucoup de beaux secrets*. Genève, 1681, petit in-12 [1]. Ce livre est un recueil de dix lettres, dont les deux premières roulent sur les esprits élémentaires. L'abbé de Villars en a donné un abrégé dans l'ouvrage intitulé *le Comte de Gabalis*.

Bortisme. Parmi les nouvelles religions qui s'établissent à Genève, la plus curieuse est celle de M. Bort, ministre du saint Évangile, qui s'est ouvert un temple et n'a pas d'autre autel qu'une table tournante. Les détails que nous allons donner sont empruntés aux Annales catholiques de Genève.

La réunion des fidèles qui ont admis ce culte est composée d'hommes, de femmes, et même de toutes jeunes personnes, rangés autour d'un guéridon. La table est tenue par trois *influents*, dont M. Bort est le principal acteur. Autrefois,



la table répondait en frappant à mesure qu'on lui nommait une lettre de l'alphabet ; aujourd'hui, il y a, au milieu de la table, un pivot surmonté d'une tige et d'un plus petit guéridon, sur lequel se trouvent, à la circonférence, les lettres de l'alphabet, puis du pied part une autre tige fixe, qui se replie de manière à présenter sa pointe sur les lettres du petit guéridon, et quand la table veut répondre, ce petit guéridon tourne de manière que les lettres s'arrêtent sous la tige. Avec les lettres on fait des mots, avec les mots des phrases, et avec des phrases *les révélations divines et mystérieuses*. Quand il s'agit d'un oui ou d'un non, la table se penche ou frappe.

Il y a plusieurs secrétaires sténographes ; il y a le secrétaire qui rédige le procès-verbal et un lecteur. Pour gagner du temps, lorsque la table commence un mot, une ou deux lettres suffisent à M. Bort pour le compléter, sans attendre les interminables tours du guéridon supérieur. Lorsque c'est l'ange Gabriel qui parle par la table, les auditeurs sont assis ; mais lorsque c'est Jésus-Christ, tout le monde se lève dans l'attitude et le sentiment du respect. Quand c'est l'ange Gabriel qui répond, il commence ordinairement par ces mots : « Au nom du Père, du » Fils et du Saint-Esprit. Amen. » Jésus-Christ s'écrie : « Pais mes agneaux ! Au nom du Père, » du Fils et du Saint-Esprit. Amen. » Dans le livre des *Révélations divines et mystérieuses*, arrangé par M. Bort, il n'y aurait absolument rien de lui. « La préface elle-même aurait été dictée » par le Sauveur. » Puis « la préface de l'ange » Gabriel, » puis « la déclaration de l'ange Ga» briel, à l'occasion de quelques propos tenus » par quelques personnes qui attribuaient à Satan, » déguisé en ange de lumière, ces dictées qui » étaient pour les auditeurs un sujet d'allégresse » et d'actions de grâces... » Puis une oraison dominicale dictée par le Sauveur, différente de celle des Évangiles ; puis les paroles de l'ange et du Sauveur, jour par jour ; puis une préface, toujours « dictée par le Sauveur, pour l'ouvrage » intitulé *Du repentir envers Dieu*, traduit de » l'anglais par Gustave Petit-Pierre, et lu à la » table du Sauveur » ; puis les paroles du Sauveur à une maîtresse de pension ; puis les histoires du Millénium, ou de la vallée sauvage ; de Mon règne s'avance, ou la cabane du pauvre nègre ; de la sanctification du chrétien par l'épreuve, ou de deux petits agneaux ; de l'heureuse famille, ou de la main paternelle de Jéhovah. Puis les prières, les actions de grâces, les invocations, les supplications, réceptions, odes, entretiens, psaumes, hymnes, magnificat, etc. Et tout cela absolument de Jésus-Christ, de l'ange Gabriel, de l'ange Luther, de l'ange Uriel, de l'archange Michel, de l'ange L..., de l'ange M..., de l'ange David, etc.

Le tout imprimé à Lausanne, chez Pache, cité Drapière, n° 3.

[1] *La Chiave del gabinetto del cavagliere G. F. Borri, col favor della quale si vedono varie lettere scientifice, chimice, e curiosissime, con varie instruzioni politiche, ed altre cose degne di curiosita e molti segreti bellissimi*. Cologne (Genève), 1684.

La préface dictée par le Sauveur fait Notre-Seigneur Jésus-Christ Genevois et calviniste renforcé. Remarquez bien que c'est le Sauveur lui-même qui a parlé de Genève comme suit :

« Cette table n'est point à Bethléem. Tu ne la trouveras ni sur le Golgotha ni sur le Calvaire ; non. Cette table n'est point non plus à Jérusalem ; mais elle est à Genève, dans la petite ville que me prépara mon serviteur Calvin ; oui, c'est la fille de ce digne missionnaire qui reçoit aujourd'hui les honneurs des cieux.

» Bethléem fut bénie ; mais Dieu regarde Genève. Le Sinaï trembla sous le pied de Jéhovah ; mais Genève chante sous son regard d'amour. Le Calvaire se fendit à l'ouïe de la voix de Dieu ; mais Genève s'épanouit comme une fleur à l'appel de sa douce voix. La colère de Jéhovah couvrit Jérusalem comme un déluge ; mais Genève va se couvrir de la rosée de son souffle paternel. La foudre de Jéhovah frappera la ville rebelle et maudite ; mais un bon père sourit à Genève.

» Oui, Genève ! ville bénie qui fus dès ton enfance couchée sur les bras de ton Dieu, appelle tes eaux et tes riantes campagnes pour bénir le jour de l'Éternel !

» Un Dieu, jadis, fit la garde sur tes remparts, et tes enfants écrivirent de leur sang sur tes murs : « La liberté et l'amour d'un Dieu et de leur patrie ! » Genève ! relève-toi !... debout !... monte sur les cadavres de tes ennemis... et proclame encore la liberté de ton Dieu ! Genève, tu as encore des remparts... ne crains point ! car ces remparts sont l'Éternel ton Dieu, l'Éternel des armées, le Dieu des combats, le maître des batailles...

» Genève, petite ville d'entre les villes, tu es grande devant le Seigneur, parce que tu as gardé la foi pour servir de flambeau aux nations de la terre !

» Genève, Genève, ô Genève ! Rome s'avance tenant à la main un joug de fer. Genève, tu es libre, prends garde ! tu porteras la couronne de victoire, mais tes pieds ne seront jamais souillés par les fers ennemis. Ton épée se rougira, mais ton front restera pur comme le lis sous la rosée.

» Enfants de Genève, restez dans vos murs pour défendre la mère qui vous cacha au jour du danger. Tes portes, Genève, c'est le bras de l'Éternel, et sa voix est ton canon d'alarme.

» Ami lecteur, si tu as un cœur patriotique, tu me pardonneras ma petite digression ; mais je n'ai pu retenir le torrent qui bouillonnait dans mon âme. Aimes-tu ta patrie ? Oh ! si tu l'aimes, cours aux armes, car sa voix t'appelle, et tu pourrais un jour pleurer le sang qu'elle versa sous le feu ennemi. Oui, enfants libres d'un même Dieu, prenez vos armes et courez à la frontière ! Mais vos armes, ô enfants de Genève ! c'est la *Bible de votre Roi.* »

Bos (Françoise). Le 30 janvier 1606, le juge de Gueille procéda contre une femme de mauvaise vie que la clameur publique accusait d'avoir un commerce abominable avec un démon incube. Elle était mariée et se nommait Françoise Bos. De plus elle avait séduit plusieurs de ses voisines et les avait engagées à se souiller avec ce prétendu démon, qui avait l'audace de se dire capitaine du Saint-Esprit, mais qui, au témoignage desdites voisines, était fort puant. Cette dégoûtante affaire se termina par la condamnation de Françoise Bos, qui fut brûlée le 14 juillet 1606. — On présume, par l'examen des pièces, que le séducteur était un misérable vagabond [1].

Bosc (Jean du), président de la cour des aides de Rouen, décapité comme rebelle en 1562. On a de lui un livre intitulé *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septénaire.*

Botanomancie, divination par le moyen des feuilles ou rameaux de verveine et de bruyère, sur lesquelles les anciens gravaient les noms et les demandes du consultant.

On devinait encore de cette manière : lorsqu'il y avait eu un grand vent pendant la nuit, on allait voir de bon matin la disposition des feuilles tombées, et des charlatans prédisaient ou déclaraient là-dessus ce que le peuple voulait savoir.

Botis. *Voy.* Otis.

Botris ou **Botride**, plante dont les feuilles sont velues et découpées, et les fleurs en petites grappes. Les gens à secrets lui attribuent des vertus surprenantes, et particulièrement celle de faire sortir avec facilité les enfants morts du sein de leur mère.

Boubenhore (Michel-Louis de), jeune Allemand de bonne famille qui, entraîné par la passion du jeu, se donna au démon dans un moment où il avait tout perdu, fut possédé aussitôt et poussé au crime. Les exorcismes le délivrèrent devant une foule immense de personnages considérables, et son histoire ne peut être contestée : on peut la lire dans les *Légendes infernales.*

Bouc. C'est sous la forme d'un grand bouc noir aux yeux étincelants que le diable se fait adorer au sabbat ; il prend fréquemment cette figure dans ses entrevues avec les sorcières, et le maître des sabbats n'est pas autrement désigné dans beaucoup de procédures que sous le nom de bouc noir ou grand bouc. Le bouc et le manche à balai sont aussi la monture ordinaire des sorcières, qui partent par la cheminée pour leurs assemblées nocturnes.

Le bouc, chez les Égyptiens, représentait le dieu Pan, et plusieurs démonographes disent que Pan est le démon du sabbat. Chez les Grecs, on immolait le bouc à Bacchus ; d'autres démo-

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France.*

nomanes pensent que le démon du sabbat est Bacchus. Enfin le bouc émissaire des Juifs (Azazel) hantait les forêts et les lieux déserts consacrés au démon : voilà encore, dans certaines opinions, les motifs qui ont placé le bouc au sabbat. *Voy.* SABBAT.

L'auteur des *Admirables secrets d'Albert le Grand* dit, au chapitre III du livre II, que si on se frotte le visage de sang de bouc qui aura bouilli avec du verre et du vinaigre, on aura incontinent des visions horribles et épouvantables. On peut procurer la même surprise à des étrangers qu'on voudra troubler. Les villageois disent que le diable se montre fréquemment en forme de bouc à ceux qui le font venir avec le Grimoire. Ce fut sous la figure d'un grand bouc qu'il emporta Guillaume le Roux, roi d'Angleterre.

Voici une aventure de bouc qui peut tenir ici sa place. Un voyageur couché dans une chambre d'auberge avait pour voisinage, sans le savoir, une compagnie de chèvres et de boucs, dont il n'était séparé que par une cloison de bois



fort mince, ouverte en plusieurs endroits. Il s'était couché sans examiner son gîte et dormait paisiblement lorsqu'il reçut la visite d'un bouc son voisin : l'animal avait profité d'une ouverture pour venir le voir. Le bruit de ses sabots éveilla l'étranger, qui le prit d'abord pour un voleur. Le bouc s'approcha du lit et mit ses deux pieds dessus. Le voyageur, balançant entre le choix d'une prompte retraite ou d'une attaque vigoureuse, prit le parti de se saisir du voleur prétendu. Ses pieds, qui d'abord se présentent au bord du lit, commencent à l'intriguer; son effroi augmente, lorsqu'il touche une face pointue, une longue barbe, des cornes..... Persuadé que ce ne peut être que le diable, il saute de son lit tout troublé. Le jour vint seul le rassurer en lui faisant connaître son prétendu démon. *Voy.* GRIMOIRE.

Boucher. Ambroise Paré raconte, dans son livre *des Monstres*, chapitre 28, qu'un valet nommé Boucher étant plongé dans des pensées impures, un démon ou spectre lui apparut sous la figure d'une femme. Il suivit le tentateur; mais incontinent son ventre et ses cuisses s'enflammèrent, tout son corps s'embrasa, et il en mourut misérablement.

Bouchey (Marguerite Ragum), femme d'un maçon de la Sologne, vers la fin du seizième siècle; elle montrait une sorte de marionnette animée, que les gens experts découvrirent être un lutin. En juin 1603, le juge ordinaire de Romorantin, homme avisé, se mit en devoir de procéder contre cette femme. Elle confessa que maître Jehan, cabaretier de Blois, à l'enseigne *du Cygne*, chez qui elle était servante, lui avait fait gouverner trois mois cette marionnette ou mandragore, qu'elle lui donnait à manger avec frayeur d'abord, car elle était fort méchante, que quand son maître allait aux champs, il lui disait : — Je vous recommande ma bête, et que personne ne s'en approche que vous.

Elle conta qu'une certaine fois Jehan étant allé en voyage, elle demeura trois jours sans donner à manger à la bête, si bien qu'à son retour elle le frappa vivement au visage..... Elle avait la forme d'une guenon; et on la cachait bien, car elle était si hideuse, que personne ne l'osait regarder. Sur ces dépositions, le juge fit mettre la femme Bouchey à la question, et plus tard le parlement de Paris la condamna comme sorcière. Il est assez probable que la marionnette était simplement une vraie guenon.

Bouddha, dieu des Hindous. Mais ce dieu n'était d'abord qu'un homme, et c'est un parvenu.

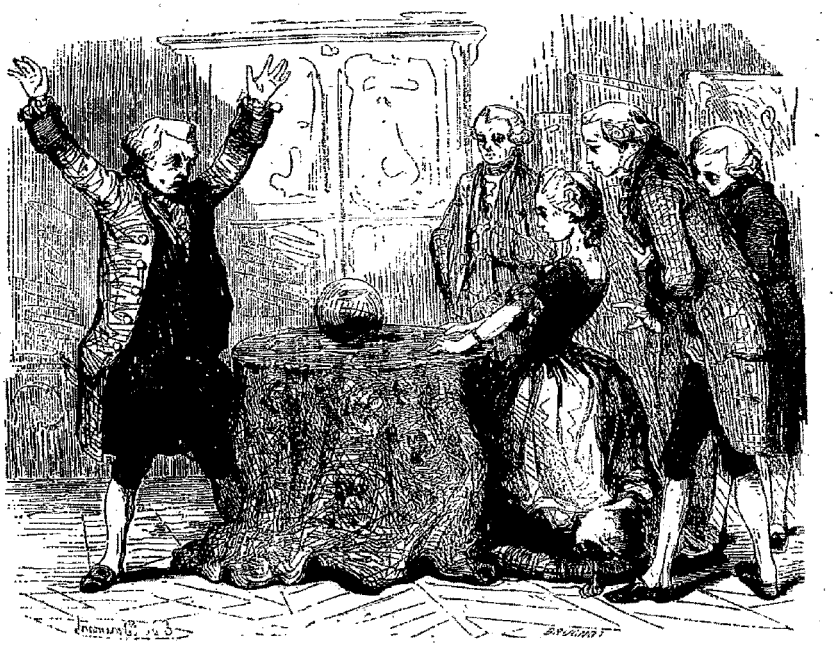
Bouillon du sabbat. Pierre Delancre assure, dans *l'Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*, traité dixième, que les sorcières, au sabbat, font bouillir des enfants morts et de la chair de pendu, qu'elles y joignent des poudres ensorcelées, du millet noir, des grenouilles, qu'elles tirent de tout cela un bouillon qu'elles boivent en disant : « J'ai bu du tympanon[1], et me voilà professe en sorcellerie. » On

[1] Le tympanon était le chaudron.

ajoute qu'après qu'elles ont bu ce bouillon, les sorcières prédisent l'avenir, volent dans les airs, et possèdent le pouvoir de faire des sortiléges.

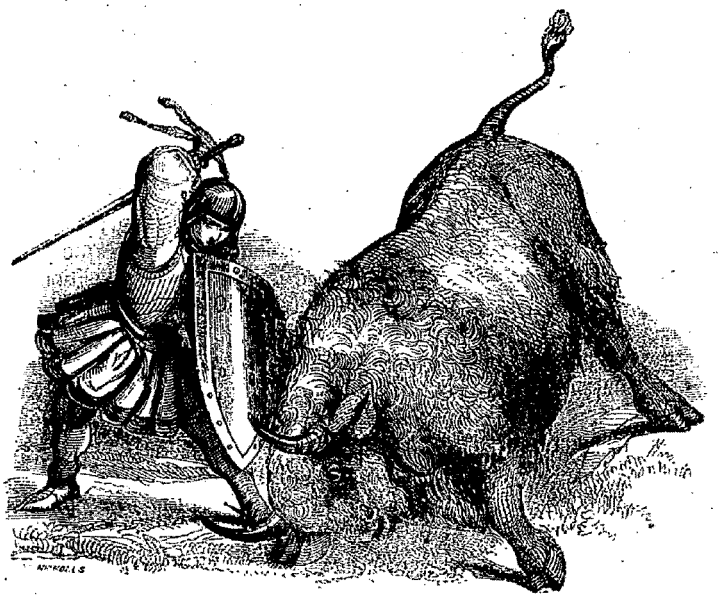
Boule de cristal. Plusieurs devins se sont servis d'une boule de cristal devant laquelle ils plaçaient un enfant qui voyait dans cette boule ce que l'on désirait apprendre. *Voy.* ENCRE.

Boules de Maroc. Il existe à Maroc une tour



surmontée de trois boules d'or, si artistement fixées au monument, que l'on a vainement tenté de les en détacher. Le peuple croit qu'un esprit garde ces boules et frappe de mort ceux qui essayent de les enlever[1].

Boullé (Thomas), vicaire de Picard, sorcier comme lui, et impliqué dans l'affaire de Madeleine Bavent et de la possession de Louviers. On le convainquit d'avoir noué et dénoué l'aiguillette, de s'être mis sur des charbons ardents sans



Boundschesch.

se brûler et d'avoir fait plusieurs abominations. Il souffrit la question sans rien dire, parce qu'il avait le sort de taciturnité, comme l'observe Boisroger. Cependant, quoiqu'il n'eût rien avoué, parce qu'il avait la marque des sorciers et qu'il

[1] H. Paillet, *Histoire de l'empire de Maroc*, p. 69.

avait commis des actes infâmes en grand nombre, il fut, après amende honorable, brûlé vif, à Rouen, sur le Vieux-Marché, le 22 août 1647[1]. *Voy.* Louviers.

Boullenc (Jacques), astrologue à Bologne, natif du diocèse de Dol en Bretagne. Il fit plusieurs traités d'astrologie que nous ne connaissons pas; il prédit les troubles de Paris sous Charles VI, ainsi que la prise de Tours par le Dauphin. Il dressa aussi, dit-on, l'horoscope de Pothon de Saintrailles, en quoi on assure qu'il rencontra juste[2].

Boulvèse, professeur d'hébreu au collége de Montaigu. Il a écrit l'histoire de la possession de Laon en 1556; c'est l'aventure de Nicole Aubry.

Boundschesch, ou *Livre de l'éternité*, très-révéré des anciens Persans. C'est là qu'on voit qu'Ormusd est l'auteur du bien et du monde pur, Arimane l'auteur du mal et du monde impur. Un jour qu'Ormusd l'avait vaincu, Arimane, pour se venger, tua un bœuf qu'Ormusd avait créé : du sang de ce bœuf naquit le premier homme, sur lequel Ormusd répandit la force et la fraîcheur d'un adolescent de quinze ans, en jetant sur lui une goutte d'*eau de santé* et une goutte d'*eau de vie*. Ce premier homme s'appela Kaid-Mords; il vécut mille ans et en régna cinq cent soixante. Il produisit un arbre, des fruits duquel naquit le genre humain. Arimane, ou le diable, sous la figure d'un serpent, séduisit le premier couple et le corrompit; les premiers hommes déchus se couvrirent alors de vêtements noirs et attendirent tristement la résurrection; car ils avaient introduit le péché dans le monde. On voit là une tradition altérée de la Genèse.

Bounsio, Japonaise que favorisaient les Kamis, esprits familiers du Japon. Elle désirait avoir des enfants. Par l'aide de ces esprits, elle pondit cinq cents œufs, d'où sortirent cinq cents enfants éclos au four.

Bourget ou **Burgot**, sorcier compromis avec Michel Verdung. *Voy.* Verdung.

Bourignon (Antoinette), visionnaire, née à Lille en 1616, morte en 1680 dans la Frise. Elle



était si laide, qu'à sa naissance on hésita si on ne l'étoufferait pas comme un monstre. Elle se consola de l'aversion qu'elle inspirait par la lecture mal digérée de livres qui enflammèrent son imagination vive et ardente. Elle eut des visions et des extases. Elle se mit à prêcher, se fit chasser de Lille, et se retira en Hollande. Elle voyait partout des démons et des magiciens; et ses nombreux ouvrages, qui furent tous imprimés sous ses yeux, en français, en flamand et en allemand, combattent tout culte extérieur et toute liturgie, en faveur d'une perfection mystique qui ne vient pas de Dieu. Les plus célèbres de ces écrits sont le traité du *Nouveau ciel et du règne de l'Antechrist*, et son livre *De l'aveuglement des hommes et de la lumière née en ténèbres*.

Bourreau. Le maître des hautes œuvres avait jadis diverses prérogatives. On lui attribuait même, dans plusieurs provinces, le privilége de guérir certaines maladies, en les touchant de la

[1] M. Jules Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 246.

[2] Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque du roi, rapporté à la fin des *Remarques de Joly sur Bayle*.

main lorsqu'il revenait d'une exécution de mort[1]. On disait autrefois à Paris qu'il était dangereux de se jouer avec le bourreau, peut-être à cause de ce fait : Un soir du dernier siècle, le marquis de Lally, revenant d'un petit souper, s'avisa de vouloir s'introduire, avec deux de ses amis, dans

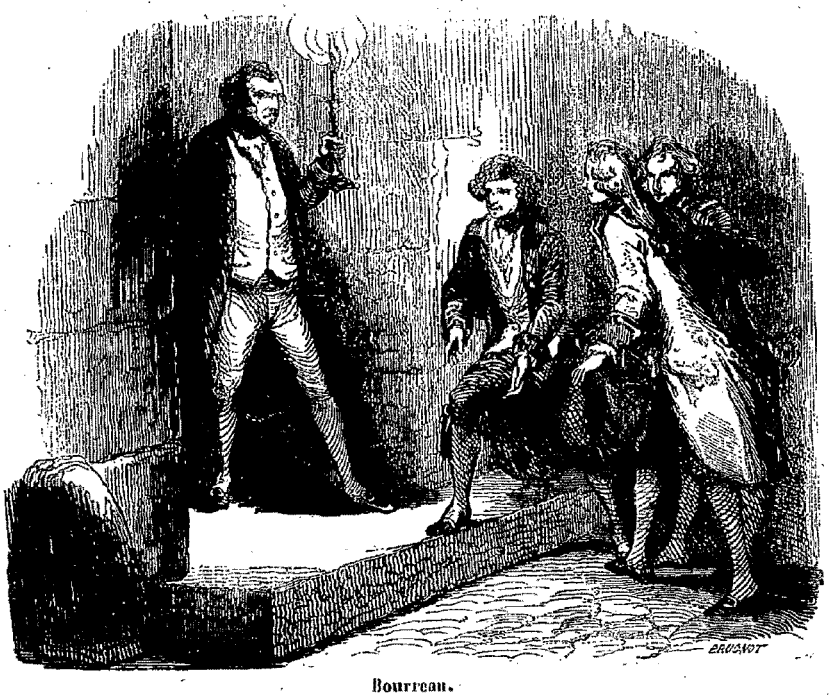


Bourignon. — Elle se mit à prêcher.

une maison où l'on dansait. C'était la maison du bourreau; et le bourreau, lui-même, leur ouvrit la porte en se faisant connaître. Vingt ans après, le marquis de Lally mourait de la main de ce bourreau.

Bourru. Les Parisiens faisaient autrefois beaucoup de contes sur un fantôme imaginaire qu'ils appelaient le moine bourru. Ils en effrayaient les enfants. Croque-mitaine lui a succédé.

Boury, agent de sorcellerie. *Voy.* Flaque.



Bourreau.

Bousanthropie, maladie d'esprit qui frappait certains visionnaires, et leur persuadait qu'ils étaient changés en bœufs. Mais les bousanthropes sont bien moins communs que les loups-garous ou lycanthropes dans les annales des égarements de l'esprit humain.

Bouton de bachelier. Les jeunes paysans anglais prétendaient autrefois savoir d'avance quels seraient leurs succès auprès des jeunes filles qu'ils voulaient rechercher en mariage, en portant dans leur poche une plante nommée bouton de bachelier, de l'espèce des lychnis, et dont la fleur ressemble à un bouton d'habit. Ils jugeaient s'il fallait espérer ou désespérer, selon que ces boutons s'épanouissaient ou non[1].

Boville ou **Bovelles**, *Bovillus* (Charles de),

[1] Thiers, *Traité des superstitions*, t. I, p. 443.

[1] Smith, *Notes aux joyeuses commères de Shakspeare*, acte III.

Picard, mort vers 1553. Il veut établir, dans son livre *De sensu*, cette opinion que le monde est un animal, opinion d'ailleurs ancienne, renouvelée plusieurs fois depuis et assez récemment par Félix Nogaret [1]. On cite encore de Bovillus ses *Lettres* [2], sa *Vie de Raymond Lulle*, son *Traité des douze nombres* et ses *Trois dialogues sur l'immortalité de l'âme, la résurrection et la fin du monde* [3].

Boxhorn (Marc Zuerius), critique hollandais, né à Berg-op-Zoom en 1612. On recherche de lui un *Traité des songes*, qui passe pour un ouvrage rare et curieux [4].

Braccesco (Jean), alchimiste de Brescia, qui florissait au seizième siècle. Il commenta l'ouvrage arabe de Geber, dans un fatras aussi obscur que le livre commenté. Le plus curieux de ses traités est *Le bois de vie, où l'on apprend la médecine au moyen de laquelle nos premiers pères ont vécu neuf cents ans* [5].

Brag, lutin nocturne qui s'annonce chez les Anglais par un bruit de grelots si fort qu'on peut le prendre pour un cheval de poste. On ne le voit pas d'abord, mais son plaisir est de poser ses deux pattes de devant sur les épaules du passager qu'il veut intriguer. Après s'être fait traîner ainsi quelques pas, il s'enfuit en poussant un joyeux hennissement. Il a eu l'audace de se montrer en 1809 dans la ville d'York.

Bragadini (Marc-Antoine), alchimiste, originaire de Venise, décapité dans la Bavière, en 1595, parce qu'il se vantait de faire de l'or, qu'il ne tenait que des libéralités d'un démon, comme disent les récits du temps. Son supplice eut lieu à Munich, par l'ordre du duc Guillaume II. On arrêta aussi deux chiens noirs qui accompagnaient partout Bragadini, et que l'on reconnut être ses démons familiers. On leur fit leur procès; ils furent tués en place publique à coups d'arquebuse.

[1] Dans un petit volume intitulé *La terre est un animal*.

[2] *Epistolæ complures super mathematicum opus quadripartitum*, recueillies avec les traités *De duodecim numeris, De numeris perfectis*, etc., à la suite du *Liber de intellectu, de sensu*, etc. In-fol., rare. Paris, H. Estienne, 1510.

[3] *Vita Raymundi eremitæ*, à la suite du *Commentarius in primordiale Evangelium Joannis*. In-4°. Paris, 1514. — *Dialogi tres de animæ immortalitate, de resurrectione, de mundi excidio et illius instauratione*, In-8°. Lyon, Gryphius, 1552.

[4] *Marci Zuerii Boxhornii Oratio de somniis*. Lugduni Batav., 1639, vol. in-4°.

[5] *Legno della vita, nel quale si dichiara la medicina per la quale i nostri primi padri vivevano nove cento anni*. Rome, 1542, in-8°. — *La esposizione di Geber filosofo, nella quale si dichiarano molti nobilissimi secreti della natura*. In-8°. Venise, 1544. — Ces deux ouvrages, traduits en latin, se trouvent dans le recueil de Gratarole, *Vera alchemiæ doctrina*, et dans le tome Ier de la bibliothèque chimique de Manget; ils sont aussi publiés séparément sous le titre : *De alchemia dialogi duo*. In-4°. Lugd., 1548.

Brahma, dieu créateur des Indiens. Ils lui reconnaissent neuf fils, qui sont autant de petits Brahmas: Takin, né de l'orteil du dieu; Poulaguin, de son nombril; Poulatien, de son oreille; Pirrougou, de son épaule; Méradou, de ses mains; Chanabadi, de son visage; Anguira, de son nez; Narissen, de son esprit, et Atri, de ses yeux.

Brahmanes, Brahmes et Brahmines, sectateurs de Brahma dans l'Inde. Ils croient que l'âme de Brahma passa successivement dans quatre-vingt mille corps différents, et s'arrêta un peu dans celui d'un éléphant blanc avec plus de complaisance; aussi révèrent-ils l'éléphant blanc.

Ils sont la première des quatre castes du peuple qui adore Brahma. Ces philosophes, dont on a conté tant de choses, vivaient autrefois en partie dans les bois, où ils consultaient les astres et faisaient de la divination, et en partie dans les villes pour enseigner la morale aux princes indiens. Quand on allait les écouter, dit Strabon, on devait le faire dans le plus grand silence. Celui qui toussait ou crachait était exclu.

Les Brahmanes croient à la métempsycose, ne mangent que des fruits ou du lait, et ne peuvent toucher un animal sans se rendre immondes. Ils disent que les bêtes sont animées par les âmes des anges déchus, système dont le père Bougeant a tiré un parti ingénieux.

Il y avait dans les environs de Goa une secte de brahmanes qui croyaient qu'il ne fallait pas attendre la mort pour aller dans le ciel. Lorsqu'ils se sentaient bien vieux, ils ordonnaient à leurs disciples de les enfermer dans un coffre et d'exposer le coffre sur un fleuve voisin qui devait les conduire en paradis. Mais le diable était là qui les guettait; aussitôt qu'il les voyait embarqués, il rompait le coffre, empoignait son homme; et les habitants du pays, retrouvant la boîte vide, s'écriaient que le vieux brahmane était allé auprès de Brahma.

Ce Brahma, chef des brahmanes ou brahmes, ou brahmines, est, comme on sait, l'une des trois personnes de la trinité indienne. Il resta plusieurs siècles, avant de naître, à réfléchir dans un œuf d'or, de la coquille duquel il fit le ciel et la terre. Il avait cinq têtes; il en perdit une dans une bataille, et se mit ensuite à produire quatorze mondes, l'un de son cerveau, l'autre de ses yeux, le troisième de sa bouche, le quatrième de son oreille gauche, le cinquième de son palais, le sixième de son cœur, le septième de son estomac, le huitième de son ventre, le neuvième de sa cuisse gauche, le dixième de ses genoux, le onzième de son talon, le douzième de l'orteil de son pied droit, le treizième de la plante de son pied gauche et le dernier de l'air qui l'environnait. Les habitants de chacun de ces mondes ont des qualités qui les distinguent, analogues à leur origine; ceux du monde sorti du cerveau de Brahma sont sages et savants.

Les brahmines sont fatalistes; ils disent qu'à la naissance de chaque être mortel, Brahma écrit tout son horoscope qu'aucun pouvoir n'a plus le moyen de changer.

Les brahmines, toujours astrologues et magiciens, jouissent encore à présent du privilége de ne pouvoir être mis à mort pour quelque crime que ce soit. Un Indien qui aurait le malheur de tuer un brahmine ne peut expier ce crime que par douze années de pèlerinage, en demandant l'aumône et faisant ses repas dans le crâne de sa victime.



Brahmane.

Les brahmanes de Siam croient que la terre périra par le feu, et que de sa cendre il en renaîtra une autre qui jouira d'un printemps perpétuel.

Le juge Boguet, qui fut dans son temps le fléau des sorciers, regarde les brahmanes comme d'insignes magiciens, qui faisaient le beau temps et la pluie en ouvrant ou fermant deux tonneaux qu'ils avaient en leur puissance. Leloyer assure, page 337, que les brahmanes, ou brahmines, vendent toujours les vents par le moyen du diable; et il cite un pilote vénitien qui leur en acheta au seizième siècle.

Brandebourg. On assure encore, dans les villages de la Poméranie et de la Marche électorale, que toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la maison de Brandebourg, un esprit apparaît dans les airs, sous l'apparence d'une grande statue de marbre blanc. Mais c'est une femme animée. Elle parcourt les appartements du château habité par la personne qui doit mourir, sans qu'on ose arrêter sa marche. Il y a longtemps que cette apparition n'a lieu; et l'on conte qu'un page ayant eu l'audace un jour de se placer devant la grande femme blanche, elle le jeta à terre avec tant de violence qu'il resta mort sur la place.

Bras de fer, berger sorcier. *Voy.* Hocque.

Brebis. *Voy.* Troupeaux.

Brennus, général gaulois. Après qu'il se fut emparé de Delphes, et qu'il eut profané le temple d'Apollon, il survint un tremblement de terre, accompagné de foudres et d'éclairs et d'une pluie de pierres qui tombait du mont Parnasse; ce qui mit ses gens en tel désarroi qu'ils se laissèrent vaincre; Brennus, déjà blessé, se donna la mort.

Briffaut, démon peu connu, quoique chef de

légion. Il s'était logé dans le corps d'une possédée de Beauvais, au commencement du dix-septième siècle.

Brigitte (sainte). Il y a dans les Révélations de sainte Brigitte de terribles peintures de l'enfer. Les ennemis de la religion ont trouvé dans ces écrits un thème à leurs déclamations. Mais ce ne sont pas là des livres canoniques; l'Église n'ordonne pas de les croire, et ils ne s'adressent pas à toute sorte de lecteurs.

Brinvilliers (Marie-Marguerite, marquise de),



femme qui, de 1666 à 1672, empoisonna, ou du moins fut accusée d'avoir empoisonné, sans motifs de haine, quelquefois même sans intérêt, parents, amis, domestiques; elle allait jusque dans les hôpitaux donner du poison aux malades. Il faut attribuer tous ces crimes à une horrible démence ou à cette dépravation atroce dont on ne voyait autrefois d'autre explication que la possession du diable. Aussi a-t-on dit qu'elle s'était vendue à Satan.

Dès l'âge de sept ans, la Brinvilliers commença, dit-on, sa carrière criminelle, et il a été permis à des esprits sérieux de redouter en elle un affreux démon possesseur. Elle fut brûlée en 1676. Les empoisonnements continuèrent après sa mort. *Voy.* VOISIN.

Dans l'*Almanach prophétique* de 1842, M. Eugène Bareste a tenté de justifier la marquise de Brinvilliers. Mais il n'est pas possible qu'on l'ait noircie. — Görres, dans sa *Mystique*, reconnaît dans les crimes de cette femme l'influence satanique, comme on a pu la voir de nos jours dans un monstre appelé Dumollard.

Brioché (Jean), arracheur de dents qui, vers l'an 1650, se rendit fameux par son talent dans l'art de faire jouer les marionnettes. Après avoir amusé Paris et les provinces, il passa en Suisse et s'arrêta à Soleure, où il donna une représentation en présence d'une assemblée nombreuse, qui ne se doutait pas de ce qu'elle allait voir, car les Suisses ne connaissaient pas les marionnettes. A peine eurent-ils aperçu Pantalon, le diable, le médecin, Polichinelle et leurs bizarres compagnons, qu'ils ouvrirent des yeux effrayés. De mémoire d'homme, on n'avait entendu parler dans le pays d'êtres aussi petits, aussi agiles et aussi babillards que ceux-là. Ils s'imaginèrent que ces petits hommes qui parlaient, dansaient, se battaient et se disputaient si bien ne pouvaient être qu'une troupe de lutins aux ordres de Brioché.

Cette idée se confirmant par les confidences que les spectateurs se faisaient entre eux, quelques-uns coururent chez le juge, et lui dénoncèrent le magicien.

Le juge, épouvanté, ordonna à ses archers d'arrêter le sorcier, et l'obligea à comparaître devant lui. On garrotta Brioché, on l'amena devant le magistrat, qui voulut voir les pièces du procès; on apporta le théâtre et les démons de bois, auxquels on ne touchait qu'en frémissant; et Brioché fut condamné à être brûlé avec son attirail. Cette sentence allait être exécutée, lorsque survint un nommé Dumont, capitaine des gardes suisses au service du roi de France : curieux de voir le magicien français, il reconnut le malheureux Brioché qui l'avait tant fait rire à Paris. Il se rendit en toute hâte chez le juge : après avoir fait suspendre d'un jour l'arrêt, il lui expliqua l'affaire, lui fit comprendre le mécanisme des marionnettes, et obtint l'ordre de mettre Brioché en liberté. Ce dernier revint à Paris, se promettant bien de ne plus songer à faire rire les Suisses dans leur pays [1].

Brizomantie, divination par l'inspiration de Brizo, déesse du sommeil; c'était l'art de deviner les choses futures ou cachées par les songes naturels.

Brocéliande, forêt enchantée des romans de chevalerie.

Brognoli, savant religieux italien de l'ordre des frères mineurs, a exorcisé et délivré plusieurs énergumènes et laissé un livre curieux, intitulé *Alexicacon, hoc est de maleficiis ac moribus maleficis cognoscendis*. Venise, 1714.

Brohon (Jean), médecin de Coutances, au seizième siècle. Des amateurs recherchent de lui : 1° *Description d'une prodigieuse et merveilleuse comète*, avec un traité présagique des comètes; in-8°, Paris, 1568. — 2° *Almanach*, ou *Journal astrologique*, avec les jugements pronostiques pour l'an 1572; Rouen, 1571, in-12.

Brolic (Corneille), jeune garçon du pays de Labourd, que Pierre Delancre interrogea comme sorcier au commencement du dix-septième siècle. Il avoua qu'il fut violenté pour baiser le derrière du diable. « Je ne sais s'il dit cela par modestie, ajoute Delancre; car c'est un fort civil enfant. Mais il ajouta qu'il soutint au diable qu'il aimerait mieux mourir que lui baiser le derrière, si bien qu'il ne le baisa qu'au visage; et il eut beau-

[1] *Lettres de Saint-André sur la magie, Démoniana, Dictionnaire d'anecdotes suisses.*

coup de peine à se tirer du sabbat, dont il n'approuvait pas les abominations[1]. »

Bronzet, lutin qui fréquentait l'abbaye de Montmajor, près d'Arles. *Voy.* Puck.

Brossier (Marthe), fille d'un tisserand de Romorantin, qui se dit possédée et convulsionnaire en 1569, à l'âge de vingt-deux ans. Elle se fit exorciser; les effets de la possession devinrent de plus en plus merveilleux. Elle parcourait les villes, et le diable, par sa bouche, parlait hébreu, grec, latin, anglais, etc. On disait aussi qu'elle découvrait les secrets; on assure que dans ses cabrioles elle s'élevait quelquefois à quatre pieds de terre.

L'official d'Orléans, qui se défiait d'elle, lui dit qu'il allait l'exorciser, et conjugua, dans Despautère, les verbes *nexo* et *texo*. Le démon aussitôt la renversa à terre, où elle fit ses contorsions. Charles Miron, évêque d'Angers, devant qui elle fut conduite, la fit garder dans une maison de confiance. On mit à son insu de l'eau bénite dans sa boisson, qui n'opéra pas plus d'effet que l'eau ordinaire; on lui en présenta dans un bénitier, qu'elle crut bénite, et aussitôt elle tomba par terre, se débattit et fit les grimaces accoutumées. L'évêque, un Virgile à la main, feignit de vouloir l'exorciser, et prononça d'un ton grave : *Arma virumque cano.* Les convulsions de Marthe ne manquèrent pas de redoubler. Certain alors de l'imposture, Charles Miron chassa la prétendue possédée de son diocèse, comme on l'avait chassée d'Orléans.

A Paris, les médecins furent d'abord partagés sur son état; mais bientôt ils prononcèrent qu'il y avait beaucoup de fraude, peu de maladie, et que le diable n'y était pour rien : *Nihil a dæmone, multa ficta, a morbo pauca.* Le parlement prit connaissance de l'affaire, et condamna Marthe à s'en retourner à Romorantin, chez ses parents, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle.

Cependant elle se fit conduire quelque temps après devant l'évêque de Clermont qu'elle espérait tromper; mais un arrêt du parlement la mit en fuite. Elle se réfugia à Rome, où elle fut enfermée dans une communauté; là finit sa possession. On peut voir sur cette affaire les lettres du cardinal d'Ossat et une brochure intitulée *Discours véritable sur le fait de Marthe Brossier*, par le médecin Marescot, qui assista aux exorcismes (in-8°, Paris, 1599).

Brothers (Richard), enthousiaste anglais qui, au dix-septième siècle, se disait prophète et neveu de Dieu, à peu près comme David-Georges. Il enseignait que toutes les âmes avaient été créées en même temps que celle d'Adam, et avaient péché avec lui dans le paradis terrestre; il croyait à la métempsycose, et disait que son âme était celle de saint Jacques le Mineur. Il se proposait d'aller rétablir le royaume d'Israël, et il s'adressa dans ce but au roi et au parlement. Il avait beaucoup de disciples, à qui il promettait un miracle éclatant. Il devait changer son bâton en serpent, au milieu du Strand, à l'heure de midi; ce qui échoua. Il annonçait aussi un tremblement de terre; à propos de cette prophétie, beaucoup de personnes désertèrent Londres. Mais le tremblement de terre n'eut pas lieu, et le prophète fut mis en prison. Nous n'en savons pas plus sur le compte de cet homme.

Broucolaques. *Voy.* Vampires.

Brouette de la Mort. C'est une opinion généralement reçue parmi les paysans de la basse Bretagne que, quand quelqu'un est destiné à rendre bientôt le dernier soupir, la brouette de la Mort passe dans le voisinage. Elle est couverte d'un drap blanc, et des spectres la conduisent; le moribond entend même le bruit de sa roue[1]. Dans certains cantons, cette brouette est le char de la Mort, *carrick an Nankou*, et le cri de la fresaie annonce son passage[2].

Brown (Thomas), médecin anglais, mort en 1682. Il combattit les erreurs dans un savant ouvrage[3] que l'abbé Souchay a traduit en français sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires*, ou examen de plusieurs opinions reçues comme vraies et qui sont fausses ou douteuses. 2 vol. in-12. Paris, 1733 et 1742. Ce livre, utile quand il parut, l'est encore aujourd'hui, quoique beaucoup de ses erreurs soient dissipées. Les connaissances du docteur Brown sont vastes, ses jugements souvent justes; quelquefois cependant il remplace une erreur par une autre.

L'*Essai sur les erreurs populaires* est divisé en sept livres. On recherche dans le premier la source des erreurs accréditées; elles doivent naissance à la faiblesse de l'esprit humain, à la curiosité, à l'amour de l'homme pour le merveilleux, aux fausses idées, aux jugements précipités.

Dans le second livre on examine les erreurs qui attribuent certaines vertus merveilleuses aux minéraux et aux plantes : telles sont les qualités surnaturelles qu'on donne à l'aimant et le privilége de la rose de Jéricho qui, dans l'opinion des bonnes gens, fleurit tous les ans la veille de Noël.

Le troisième livre est consacré aux animaux, et combat les merveilles qu'on débite sur leur compte et les propriétés que des charlatans donnent à quelques-unes de leurs parties ou de leurs sécrétions.

Le quatrième livre traite des erreurs relatives à l'homme. L'auteur détruit la vertu cordiale

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., p. 75.

[1] *Voyage de M. Cambry dans le Finistère*, t. I.
[2] M. Kératry, *Le dernier des Beaumanoir*, ch. xxvi.
[3] *Pseudodoxia epidemica or enquiries the vulgar errors*, etc. In-fol. Londres, 1646.

accordée au doigt annulaire, le conte populaire qui fait remonter l'origine des éternuments à une épidémie dans laquelle on mourait en éternuant, la puanteur spéciale des Juifs, les pygmées, les années climatériques.

Le cinquième livre est consacré aux erreurs qui nous sont venues par la faute des peintres; comme le nombril de nos premiers parents, le sacrifice d'Abraham, où son fils Isaac est représenté enfant, tandis qu'il avait quarante ans.

L'auteur discute dans le livre sixième les opinions erronées ou hasardées qui ont rapport à la cosmographie et à l'histoire. Il combat les jours heureux ou malheureux, les idées vulgaires sur la couleur des nègres.

Le septième livre enfin est consacré à l'examen de certaines traditions reçues, sur la mer Morte, la tour de Babel, les rois de l'Épiphanie, etc.

Le savant ne se montre pas crédule; cependant il croyait, comme tout chrétien, aux sorciers et aux démons. Le docteur Hutchinson cite de lui un fait à ce sujet dans son *Essai sur la sorcellerie*. En 1664, deux personnes accusées de sorcellerie allaient être jugées à Norwich; le grand jury consulta Brown, dont on révérait l'opinion et le savoir. Brown signa une attestation dont on a conservé l'original, dans laquelle il reconnaît l'existence de sorciers et l'influence du diable; il y cite même des faits analogues à ceux qui faisaient poursuivre les deux accusés, et qu'il présente comme incontestables. Ce fut cette opinion qui détermina la condamnation des prévenus.

Brownie, lutin écossais. Le roi Jacques regardait Brownie comme un agent de Satan; Kirck en fait un bon génie. Aux îles d'Arkney, on répand encore des libations de lait dans la cavité d'une pierre appelée la pierre de Brownie, pour s'assurer sa protection. Le peuple de ces îles croit Brownie doux et pacifique; mais si on l'offense, il ne reparaît plus. Dans quelques châteaux de l'Écosse, on croit avoir un Brownie, qui est un démon familier.

Brudemort, démon noir qui est dans la Normandie l'épouvante des campagnes. Il est servi par ses dix mille *huarts*, qui sont des lutins ténébreux, hurlant la nuit et mettant leur joie à faire peur aux bonnes gens.

Bruhesen (Pierre Van), docteur et astrologue de la Campine, mort à Bruges en 1571. Il publia dans cette ville, en 1550, son *Grand et perpétuel almanach*, où il indique scrupuleusement, d'après les principes de l'astrologie judiciaire, les jours propres à purger, baigner, raser, saigner, couper les cheveux et appliquer les ventouses. Ce modèle de l'almanach de Liége fit d'autant plus de rumeur à Bruges, que le magistrat, qui donnait dans l'astrologie, fit très-expresses défenses à quiconque exerçait dans sa ville le métier de barberie de rien entreprendre sur le menton de ses concitoyens pendant les jours *néfastes*.

François Rapaërt, médecin de Bruges, publia contre Bruhesen le *Grand et perpétuel almanach, ou fléau des empiriques et des charlatans* [1]. Mais Pierre Haschaert, chirurgien partisan de l'astrologie, défendit Bruhesen dans son *Bouclier astrologique contre le fléau des astrologues de François Rapaërt* [2], et depuis on a fait des almanachs sur le modèle de Bruhesen, et ils n'ont pas cessé d'avoir un débit immense.

Brulefer. C'est le nom que donnent les *Véritables clavicules de Salomon* à un démon ou esprit qu'on invoque quand on veut se faire aimer.

Brunehaut, reine d'Austrasie. Elle contracta avec Satan un marché en teneur duquel il devait lui faire en une nuit une route sur Tournay. Elle devait être finie avant le chant du coq. Mais Brunehaut fit chanter son coq au moment où le diable apportait la dernière pierre; ce qui rompait le marché. Cette pierre énorme est encore visitée et s'appelle la pierre de Brunehaut [3].

Bruno (Giordano), né à Nole dans le royaume de Naples, au milieu du seizième siècle. Il quitta l'habit monastique pour se jeter dans la philosophie hostile, et publia à Londres, en 1584, son livre de l'*Expulsion de la bête triomphante* [4]. Ce livre fut supprimé. C'était une critique, stupide dans le fond, maligne dans les détails, de toutes les religions, et spécialement de la religion chrétienne.

Ayant voulu revoir sa patrie, il fut arrêté à Venise en 1598, transféré à Rome, condamné et brûlé le 17 février de l'an 1600, moins pour ses impiétés flagrantes que pour ses doctrines effroyables et ses mauvaises mœurs. Il avait consumé beaucoup de temps à l'étude des rêveries hermétiques; il a même laissé des écrits sur l'alchimie [5], et d'autres ouvrages dont quelques-uns ont partagé son bûcher [6]. Si on s'étonne de cette rigueur, il faut songer que les crimes qu'on poursuivait ainsi et qui troublaient la société, la corrompaient et hâtaient sa dissolution, inspiraient plus d'horreur alors que n'en inspire aujourd'hui chez nous l'assassinat.

Brunon. « L'empereur Henri III allait en bateau sur le Danube, en son duché de Bavière,

[1] *Magnum et perpetuum almanach, seu empiricorum et medicastrorum flagellum.* In-12, 1551.

[2] *Clypeus astrologicus contra flagellum astrologorum Francisci Rapardi.* In-12, 1554.

[3] Voyez cette tradition dans les *Légendes infernales*.

[4] *Spaccio de la bestia triomphante, proposto da Giove, effetuato dal conseglo, revelato da Mercurio, recitato da Sofia, udito da Saulino, registrato dal Nolano, diviso in tre dialogi, subdivisi in tre parti.* In Parigi. Londres, 1584, in-8°.

[5] *De compendiosa architectura et complemento artis Lullii*, etc. In-16. Paris, 1582, etc.

[6] Particulièrement *La cena de le ceneri, descrita in cinque dialogi*, etc. In-8°. Londres, 1584.

accompagné de Brunon, évêque de Wurtzbourg, et de quelques autres seigneurs. Comme il passait près du château de Grein, il se trouva en péril imminent de se noyer, lui et les siens, dans un lieu dangereux; cependant il se tira heureusement de ce péril. Mais incontinent on aperçut au haut d'un rocher un homme noir qui appela Brunon, lui disant : — Évêque, sache que je suis un diable, et qu'en quelque lieu que tu sois, tu es à moi. Je ne puis aujourd'hui te mal faire; mais tu verras avant peu.

» Brunon, qui était homme de bien, fit le signe de la croix, et après qu'il eut conjuré le diable, on ne sut ce qu'il devint. Mais bientôt, comme l'empereur dînait à Ebersberg avec sa compagnie, les poutres et le plafond d'une chambre basse où ils étaient s'écroulèrent; l'empereur tomba dans une cuve où il ne se fit point de mal, et Brunon eut en sa chute tout le corps tellement brisé qu'il en mourut. — De ce Brunon ou Bruno nous avons quelques commentaires sur les Psaumes[1]. » — Il n'y a qu'un petit malheur dans ce conte rapporté par le Leloyer, c'est que tout en est faux.



Brunehaut.

Brur, nom donné dans le Dauphiné à certaines femmes qui sont, en quelque sorte, possédées. *Voy.* Kungon.

Brutus. Plutarque rapporte que, peu de temps avant la bataille de Philippes, Brutus, étant seul et rêveur dans sa tente, aperçut un fantôme d'une taille démesurée, qui se présenta devant lui en silence, mais avec un regard menaçant. Brutus lui demanda s'il était dieu ou homme, et ce qu'il voulait. Le spectre lui répondit : — Je suis ton mauvais génie, et je t'attends aux champs de Philippes. « Eh bien! nous nous y verrons! » répliqua Brutus. Le fantôme disparut; mais on dit qu'il se montra derechef au meurtrier de César, la nuit qui précéda la bataille de Philippes, où Brutus se tua de sa main.

Bucaille (Marie), jeune Normande de Valognes, qui, au dernier siècle, voulut se faire passer pour béate. Mais bientôt ses visions et ses extases devinrent suspectes; elle s'était dite quelquefois assiégée par les démons; elle se faisait accompagner d'un prétendu moine, qui disparut dès qu'on voulut examiner les faits; elle se proclama possédée. Pour s'assurer de la vé-

[1] Leloyer, *Discours et histoire des spectres*, liv. III, ch. XVI.

rité des prodiges qu'elle opérait, on la fit enfermer au secret. On reconnut que les visions de Marie Bucaille n'étaient que fourberies; qu'elle n'était certainement pas en commerce avec les anges. Elle fut fouettée et marquée, et tout fut fini [1].

Bucer (Martin), grand partisan de Luther, mort à Cambridge en 1551. On l'a peint suivi d'un démon qui le soufflait. « Comme il était



aux abois de la mort, assisté de ses amis, le diable s'y trouva aussi, l'accueillant avec une figure si hideuse, qu'il n'y eut personne qui, de frayeur, n'y perdît presque la vie. Icelui diable l'empoigna rudement, lui creva le ventre, le tua en lui tordant le cou, et emporta son âme, qu'il poussa rudement devant lui aux enfers [2]. »

Buckingham (George Villiers, duc de), favori de Jacques Ier, mort à Portsmouth en 1628, illustre surtout par sa fin tragique. — On sait qu'il fut assassiné par Felton, officier à qui il avait fait des injustices. Quelque temps avant sa mort, Guillaume Parker, ancien ami de sa famille, aperçut à ses côtés en plein midi le fantôme du vieux sir George Villiers, père du duc, qui depuis longtemps ne vivait plus. Parker prit d'abord cette apparition pour une illusion de ses sens; mais bientôt il reconnut la voix de son vieil ami, qui le pria d'avertir le duc de Buckingham d'être sur ses gardes, et disparut. Parker, demeuré seul, réfléchit à cette commission, et, la trouvant difficile, il négligea de s'en acquitter. Le fantôme revint une seconde fois et joignit les menaces aux prières, de sorte que Parker se décida à lui obéir; mais il fut traité de fou, et Buckingham dédaigna son avis.

Le spectre reparut une troisième fois, se plaignit de l'endurcissement de son fils, et tirant un poignard de dessous sa robe : « Allez encore, dit-il à Parker, annoncer à l'ingrat que vous avez vu l'instrument qui doit lui donner la mort. »

Et de peur qu'il ne rejetât ce nouvel avertissement, le fantôme révéla à son ami un des plus intimes secrets du duc. — Parker retourna à la cour. Buckingham, d'abord frappé de le voir instruit de son secret, reprit bientôt le ton de la raillerie, et conseilla au prophète d'aller se guérir de sa démence. Néanmoins, quelques semaines après, le duc de Buckingham fut assassiné. On ne dit pas si le couteau de Felton était ce même poignard que Parker avait vu dans la main du fantôme.

Bucon, mauvais démon, cité dans les *Clavicules de Salomon*. Il sème la jalousie et la haine.

Budas, hérétique qui fut maître de Manès, et auteur de l'hérésie manichéenne. C'était, dit Pierre Delancre [1], un magicien élève des Brahmanes, et en plein commerce avec les démons. Un jour qu'il voulait faire je ne sais quel sacrifice magique, le diable l'enleva de terre et lui tordit le cou [2] : digne récompense de la peine qu'il avait prise de rétablir par le manichéisme la puissance de Satan !

Buer, démon de seconde classe, président aux enfers; il a la forme d'une étoile ou d'une roue à cinq branches, et s'avance en roulant sur lui-



même. Il enseigne la philosophie, la logique et les vertus des herbes médicinales. Il se vante de donner de bons domestiques et de rendre la santé aux malades. Il commande cinquante légions.

Bugnot (Étienne), gentilhomme de la cham-

[1] *Lettres du médecin Saint-André sur la magie et sur les maléfices*, p. 188 et 431.
[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. I, disc. I.

[1] *Discours des spectres*, liv. VIII, ch. V.
[2] Socrate, *Histor. eccles.*, lib. I, cap. XXI.

bre de Louis XIV, auteur d'un livre rare intitulé *Histoire récente* pour servir de preuve à la vérité du purgatoire, vérifiée par procès-verbaux dressés en 1663 et 1664, avec un *Abrégé de la vie d'André Bugnot*, colonel d'infanterie, et le récit de son apparition après sa mort. In-12, Orléans, 1665. Cet André Bugnot était le frère d'Étienne. Son apparition et ses révélations n'ont rien d'original.

Buisson d'épines. Selon une coutume assez singulière, quand il y avait un malade dans une maison, chez les anciens Grecs, on attachait à la porte un buisson d'épines, pour éloigner les esprits malfaisants.

Bullet (Jean-Baptiste), académicien de Besançon, mort en 1775. On recherche ses *Dissertations sur la mythologie française* et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France. In-12, Paris, 1771.

Bune, démon puissant, grand-duc aux enfers. Il a la forme d'un dragon avec trois têtes, dont la troisième seulement est celle d'un homme. Il ne parle que par signes; il déplace les cadavres, hante les cimetières et rassemble les démons sur les sépulcres. Il se vante d'enrichir et de rendre éloquents ceux qui le servent. Trente légions lui obéissent [1].

Les démons soumis à Bune, et appelés *Bunis*, sont redoutés des Tartares, qui les disent très-malfaisants. Il faut avoir la conscience nette pour être à l'abri de leur malice; car leur puissance est grande et leur nombre est immense. Cependant les sorciers du pays les apprivoisent, et c'est par le moyen des Bunis qu'ils se vantent de découvrir l'avenir.

Bungey (Thomas), moine anglais, élève, ami et serviteur de Roger Bacon, avec qui les démonographes l'accusent d'avoir travaillé sept ans à la merveilleuse tête d'airain qui parla, comme on sait [2]. On ajoute qu'il était magicien, et on en donne pour preuve qu'il publia un livre de la magie naturelle, *De magia naturali*, aujourd'hui peu connu.

Les bonnes gens racontent que l'illustre religieux, ayant formé le projet d'entourer l'Angleterre d'un mur d'airain, avait fabriqué une tête de bronze, prodigieux androïde qui devait avertir son serviteur, le frère Bungey, du moment favorable à l'érection de la muraille. Un jour la tête dit : Il est temps. Bungey dormait. Un autre jour elle répéta : Il est temps. Bunger dormait encore. Une troisième fois elle ouvrit la bouche et s'écria : Il n'est plus temps. Aussitôt la maison, ébranlée dans ses fondements, ensevelit Bungey sous ses ruines.

Delrio l'absout de l'accusation de magie [3], et il avoue que son livre ne contient qu'une certaine dose d'idées superstitieuses. Une autre preuve qu'il n'était pas magicien, mais seulement un peu mathématicien, c'est qu'on l'élut provincial des franciscains en Angleterre [1].

Bunis, démons tartares. *Voy.* Bune.

Buplage ou **Buptage.** « Après la bataille donnée entre le roi Antiochus et les Romains, un officier nommé Buplage, tué dans le combat, où il avait reçu douze blessures mortelles, se leva tout d'un coup au milieu de l'armée romaine victorieuse, et cria d'une voix grêle à l'homme qui le pillait :

Cesse, soldat romain, de dépouiller ainsi
Ceux qui sont descendus dans l'enfer obscurci...

» Il ajouta en vers que la cruauté des Romains serait bientôt punie, et qu'un peuple sorti de l'Asie viendrait désoler l'Europe; ce qui peut marquer l'irruption des Francs sur les terres de l'empire. Après cela, bien que mort, il monta sur un chêne, et prédit qu'il allait être dévoré par un loup; ce qui eut lieu, quoiqu'il fût sur un chêne. Quand le loup eut avalé le corps, la tête parla encore aux Romains et leur défendit de lui donner la sépulture. Tout cela paraît très-incroyable [2]. Ce ne furent pas les peuples d'Asie, mais ceux du Nord qui renversèrent l'empire romain; mais on a cru longtemps que les Francs venaient de la Troade. »

Burgifer, démon ennemi de Brudemort.

Burgot (Pierre), loup-garou brûlé à Besançon en 1521 avec Michel Verdung.

Burrough (George), ministre de la religion anglicane à Salem, dans la Nouvelle-Angleterre, pendu comme sorcier en 1692. On l'accusait d'avoir maléficié deux femmes qui venaient de mourir. La mauvaise habitude qu'il avait de se vanter sottement qu'il savait tout ce qu'on disait de lui en son absence fut admise comme preuve qu'il communiquait avec le diable [3].

Burton (Robert), auteur d'un ouvrage intitulé *Anatomie de la mélancolie, par Démocrite le jeune*, in-4°, 1624; mort en 1639. L'astrologie était de son temps très-respectée en Angleterre, sa patrie. Il y croyait et voulait qu'on ne doutât pas de ses horoscopes. Ayant prédit publiquement le jour de sa mort, quand l'heure fut venue il se tua pour la gloire de l'astrologie et pour ne pas avoir un démenti dans ses pronostics. Cardan et quelques autres personnages habiles dans la science des astres ont fait la même chose [4].

Busas, prince infernal. *Voy.* Prufias.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[2] Voyez Bacon.
[3] *Disquisit. magic.*, lib. I, cap. III, q. I.

[1] Naudé, *Apol. pour les grands personnages*, etc., p. 495.
[2] *Traité dogmatique des apparitions*, t. II, p. 183. Leloyer, p. 253.
[3] Godwin, *Vie des nécromanciens.*
[4] *Curiosités de la littérature*, traduit de l'anglais par Bertin, t. I, p. 54.

Butadieu, démon rousseau, cité dans des procédures du dix-septième siècle.

Buxtorf (Jean), Westphalien, savant dans la littérature hébraïque, mort en 1629. Les curieux lisent son *Abrégé du Talmud*, sa *Bibliothèque rabbinique* et sa *Synagogue judaïque* [1]. Cet ouvrage, qui traite des dogmes et des cérémonies des Juifs, est plein des rêveries des rabbins, à côté desquelles on trouve des recherches curieuses.

Byleth, démon fort et terrible, l'un des rois de l'enfer, selon la Pseudomonarchie de Wierus. Il se montre assis sur un cheval blanc, précédé de chats qui sonnent du cor et de la trompe.



L'adjurateur qui l'évoque a besoin de beaucoup de prudence, car il n'obéit qu'avec fureur. Il faut pour le soumettre avoir à la main un bâton de coudrier; et, se tournant vers le point qui sépare l'orient du midi, tracer hors du cercle où l'on s'est placé un triangle; on lit ensuite la formule qui enchaîne les esprits, et Byleth arrive dans le triangle avec soumission. S'il ne paraît pas, c'est que l'exorciste est sans pouvoir, et que l'enfer méprise sa puissance. On dit aussi que quand on donne à Byleth un verre de vin, il faut le poser dans le triangle; il obéit plus volontiers et sert bien celui qui le régale. On doit avoir soin, lorsqu'il paraît, de lui faire un accueil gracieux, de le complimenter sur sa bonne mine, de montrer qu'on fait cas de lui et des autres rois ses frères : il est sensible à tout cela. On ne négligera pas non plus, tout le temps qu'on passera avec lui, d'avoir au doigt du milieu de la main gauche un anneau d'argent qu'on lui présentera devant la face. Si ces conditions sont difficiles, en récompense celui qui soumet Bylet devient le plus puissant des hommes. — Il était autrefois de l'ordre des puissances; il espère un jour remonter dans le ciel sur le septième trône, ce qui n'est guère croyable. Il commande quatre-vingts légions.

Byron. *Le Vampire*, nouvelle traduite de l'anglais de lord Byron, par H. Faber; in-8°, Paris, 1819. Cette nouvelle, publiée sous le nom de lord Byron, n'est pas l'ouvrage de ce poëte, qui l'a désavouée. L'auteur n'a pas suivi les idées populaires sur les vampires; il a beaucoup trop relevé le sien. C'est un spectre qui voyage dans la Grèce, qui fréquente les sociétés d'Athènes, qui parcourt le monde, qui se marie pour sucer sa femme. Les vampires de Moravie étaient extrêmement redoutés; mais ils avaient moins de puissance. Celui-ci, quoiqu'il ait l'œil *grismort*, fait des conquêtes. C'est, dit-on, une historiette populaire de la Grèce moderne que lord Byron raconta dans un cercle et qu'un jeune médecin écrivit à tort; car il remit à la mode, un instant, des horreurs qu'il fallait laisser dans l'oubli.

Bythies. *Voy.* BITHIES.

C

Caaba. *Voy.* KAABA.

Caacrinolaas, nommé aussi *Caassimolar* et *Glassialabolas*, grand président aux enfers. Il se présente sous la forme d'un chien, et il en a la démarche, avec des ailes de griffon. Il donne la connaissance des arts libéraux, et, par un bizarre contraste, il inspire les homicides. On dit qu'il prédit bien l'avenir. Ce démon rend l'homme invisible et commande trente-six légions [1]. Le Grand Grimoire le nomme *Classyalabolas*, et n'en fait qu'une espèce de sergent qui sert quelquefois de monture à Nébiros ou Naberus. *Voy.* CERBÈRE.

Cabadès. *Voy.* ZOUBDADEYER.

Cabale ou **Cabbale.** Pic de la Mirandole dit que ce mot, dans son origine hébraïque, signifie tradition [2]. L'ancienne cabale des Juifs est, selon

[1] *Operis talmudici brevis recensio et bibliotheca rabbinica.* In-8°. Bâle, 1613. *Synagoga judaica.* In-8°. Bâle, 1603, en allemand et en latin. Hanau, 1604; Bâle, 1644.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

[2] « Un critique ignorant voulait faire des affaires à Rome, au prince Pic de la Mirandole, particulière-

quelques-uns, une sorte de maçonnerie mystérieuse ; selon d'autres, ce n'est que l'explication mystique de la Bible, l'art de trouver des sens cachés dans la décomposition des mots [1], et la manière d'opérer des prodiges par la vertu de ces mots prononcés d'une certaine façon. Voyez THÉMURA et THÉOMANCIE. Cette science merveilleuse, si l'on en croit les rabbins, affranchit ceux qui la possèdent des faiblesses de l'humanité, leur procure des biens surnaturels, leur communique le don de prophétie, le pouvoir de faire des miracles, et l'art de transmuer les métaux en or, c'est-à-dire la pierre philosophale. Elle leur apprend aussi que le monde sublunaire ne doit durer que sept mille ans, et que tout ce qui est supérieur à la lune en doit durer quarante-neuf mille.



Cancrinolans.

Les Juifs conservent la cabale par tradition orale ; ils croient que Dieu l'a donnée à Moïse, au pied du mont Sinaï ; que le roi Salomon, auteur d'une figure mystérieuse que l'on appelle l'*arbre de la cabale des Juifs*, y a été très-expert, et qu'il faisait des talismans mieux que personne. Tostat dit même que Moïse ne faisait ses miracles avec sa verge que parce que le grand nom de Dieu y était gravé. Valderame remarque que les apôtres faisaient pareillement des miracles avec le nom de Jésus, et les partisans de ce système citent plusieurs saints dont le nom ressuscita des morts.

La cabale grecque, inventée, dit-on, par Pythagore et par Platon, renouvelée par les Valentiniens, tira sa force des lettres grecques combinées et fit des miracles avec l'alphabet.

La grande cabale, ou la cabale dans le sens moderne proprement dite, est l'art de commercer avec les esprits élémentaires ; elle tire parti pour cela de certains mots mystérieux. Elle explique les choses les plus obscures par les nombres, par le changement de l'ordre des lettres et par des rapports dont les cabalistes se sont formés des règles. Or, voici quels sont, selon les cabalistes, les divers esprits élémentaires :

Les quatre éléments sont habités chacun par des créatures particulières, beaucoup plus parfaites que l'homme, mais soumises comme lui aux lois de la mort. L'air, cet espace immense qui est entre la terre et les cieux, a des hôtes plus nobles que les oiseaux et les moucherons. Ces mers si vastes ont d'autres habitants que les dauphins et les baleines. Les profondeurs de la terre ne sont pas destinées aux taupes seulement ; et l'élément du feu, plus sublime encore que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile et vide.

Les salamandres habitent donc la région du feu ; les sylphes, le vague de l'air ; les gnomes, l'intérieur de la terre ; et les ondins ou nymphes, le fond des eaux. Ces êtres sont composés des plus pures parties des éléments qu'ils habitent. Adam, plus parfait qu'eux tous, était leur roi naturel ; mais, depuis sa faute, étant devenu impur et grossier, il n'eut plus de proportion avec ces substances ; il perdit tout l'empire qu'il avait sur elles.

Que l'on se console pourtant ; on a trouvé dans la nature les moyens de ressaisir ce pouvoir perdu. Pour recouvrer la souveraineté sur les salamandres, et les avoir à ses ordres, on attire le feu du soleil, par des miroirs concaves, dans un globe de verre ; il s'y forme une poudre solaire qui se purifie elle-même des autres éléments, et qui, avalée, est souverainement propre à exhaler le feu qui est en nous, et à nous faire devenir pour ainsi dire de matière ignée. Dès lors, les habitants de la sphère du feu deviennent nos inférieurs, et ont pour nous toute l'affection qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent au lieutenant de leur créateur.

De même, pour commander aux sylphes, aux gnomes, aux nymphes, on emplit d'air, de terre ou d'eau, un globe de verre ; on le laisse, bien fermé, exposé au soleil pendant un mois. Chacun de ces éléments, ainsi purifié, est un aimant qui attire les esprits qui lui sont propres.

Si on prend tous les jours, durant quelques mois, de la drogue élémentaire, formée, ainsi qu'on vient de le dire, dans le bocal ou globe de

ment pour le nom de cabale qu'il trouvait dans les ouvrages de ce prince. On demanda à ce critique ce qui l'indignait si fort dans ce mot de cabale. — Ne savez-vous pas, répondit le stupide, que ce Cabale était un scélérat tout à fait diabolique, qui eut l'impiété d'écrire beaucoup de choses contre Jésus-Christ même, qui forma une hérésie détestable et dont les sectateurs s'appellent encore cabalistes? » (Gabriel Naudé, *Apologie pour les grands personnages accusés de magie.* Adrien Baillet, *Jugements des savants.* Chap. XIII, § 2 des *Jugements sur les livres en général.*)

[1] Voyez *Abdeel.*

verre, on voit bientôt dans les airs la république volante des sylphes, les nymphes venir en foule au rivage, les gnomes, gardiens des trésors et des mines, étaler leurs richesses. On ne risque rien d'entrer en commerce avec eux, on les trouvera honnêtes, savants, bienfaisants et craignant Dieu. Leur âme est mortelle, et ils n'ont pas l'espérance de jouir un jour de l'être suprême, qu'ils connaissent et qu'ils adorent. Ils vivent fort longtemps, et ne meurent qu'après plusieurs siècles. Mais qu'est-ce que le temps auprès de l'éternité? Ils gémissent donc de leur condition. Pourtant, il n'est pas impossible de trouver du remède à ce mal; car, de même que l'homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité, les sylphes, les gnomes, les nymphes et les salamandres deviennent participants de l'immortalité, en contractant alliance avec l'homme. (Nous transcrivons toujours les docteurs cabalistes.) Ainsi, l'âme d'une nymphe ou d'une sylphide devient immortelle quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage; un gnome ou un salamandre cesse d'être mortel en son âme du moment qu'il épouse une fille des hommes. On conçoit par là que ces êtres se plaisent avec nous quand nous les appelons. Les cabalistes assurent que les déesses de l'antiquité, et ces nymphes qui prenaient des époux parmi les hommes, et ces démons incubes et succubes des temps barbares, et ces fées qui, dans le moyen âge, se montraient au clair de la lune, ne sont que des sylphes, ou des salamandres, ou des ondins.

Il y a pourtant des gnomes qui aiment mieux mourir que risquer, en devenant immortels, d'être aussi malheureux que les démons. C'est le diable (disent toujours nos auteurs) qui leur inspire ces sentiments; il ne néglige rien pour empêcher ces pauvres créatures d'immortaliser leur âme par notre alliance.

Les cabalistes sont obligés de renoncer à tout commerce avec l'espèce humaine, s'ils veulent ne pas offenser les sylphes et les nymphes dont ils recherchent l'alliance. Cependant, comme le nombre des sages cabalistes est fort petit, les nymphes et les sylphides se montrent quelquefois moins délicates, et emploient toutes sortes d'artifices pour les retenir. Un jeune seigneur de Bavière était inconsolable de la mort de sa femme. Une sylphide prit la figure de la défunte, et s'alla présenter au jeune homme désolé, disant que Dieu l'avait ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction. Ils vécurent ensemble plusieurs années, mais le jeune seigneur n'était pas assez homme de bien pour retenir la sage sylphide; elle disparut un jour, et ne lui laissa que ses jupes et le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses bons conseils.

Plusieurs hérétiques des premiers siècles mêlèrent la cabale juive aux idées du christianisme, et ils admirent entre Dieu et l'homme quatre sortes d'êtres intermédiaires, dont on a fait plus tard les salamandres, les sylphes, les ondins et les gnomes. Les Chaldéens sont sans doute les premiers qui aient rêvé ces êtres; ils disaient que ces esprits étaient les âmes des morts, qui, pour se montrer aux gens d'ici-bas, allaient prendre un corps solide dans la lune.

La cabale des Orientaux est encore l'art de commercer avec les génies, qu'on évoque par des mots barbares. Au reste, toutes les cabales sont différentes pour les détails; mais elles se ressemblent beaucoup dans le fond. On conte sur ces matières une multitude d'anecdotes. On dit qu'Homère, Virgile, Orphée furent de savants cabalistes.

Parmi les mots les plus puissants en cabale, le fameux mot *Agla* est surtout révéré. Pour retrouver les choses perdues, pour apprendre par révélations les nouvelles des pays lointains, pour faire paraître les absents, qu'on se tourne vers l'Orient, et qu'on prononce à haute voix le grand nom *Agla*. Il opère toutes ces merveilles, même lorsqu'il est invoqué par les ignorants, s'ils sont convenablement disposés. *Voy.* AGLA.

Les rabbins définissent la cabale: « Une science qui élève à la contemplation des choses célestes et au commerce avec les esprits bienheureux; elle fait connaître les vertus et les attributs de la divinité, les ordres et les fonctions des anges, le nombre des sphères, les propriétés des astres, la proportion des éléments, les vertus des plantes et des pierres, les sympathies, l'instinct des animaux, les pensées les plus secrètes des hommes. »

» Cinquante entrées différentes, d'après les rabbins, conduisent à la connaissance générale des mystères; c'est ce qui s'appelle les cinquante portes de l'intelligence. Dieu en fit connaître quarante-neuf à Moïse; celui-ci renferma toute cette doctrine, toute l'étendue de la science que Dieu lui avait donnée, dans les cinq livres du Pentateuque; elle y est contenue, ou dans le sens littéral ou dans le sens allégorique, ou dans la valeur et la combinaison arithmétiques des lettres, dans les figures géométriques des caractères, dans les consonnances harmoniques des sons. C'est à l'y découvrir que travaillent tous ceux qui se sont occupés de la cabale. On comprend par ce court exposé que, s'il est cinquante portes ouvertes à l'intelligence, le nombre de celles qui sont ouvertes à l'erreur doit être infini.

» Quelques savants même chrétiens se sont occupés de la cabale, et ont voulu lui assigner une place dans les études sérieuses. Le fameux Pic de la Mirandole a composé un livre tout exprès pour en faire sentir l'importance.

» Il y dit sérieusement que celui qui connaît la vertu du nombre 10, et la nature du premier nombre sphérique, qui est 5, aura le secret des cinquante portes d'intelligence, du grand jubilé

de cinquante ans des Juifs, de la millième génération de l'Apocalypse et du règne de tous les siècles dont il est parlé dans l'Évangile. Il enseignait en outre que, pour son compte, il y avait trouvé toute la doctrine de Moïse, la religion chrétienne, les mystères de la Trinité et de la Rédemption, les hiérarchies des anges, la chute des démons, les peines de l'enfer, etc. Toutes ces assertions forment les soixante-douze dernières propositions des neuf cents qu'il soutint à Rome, avec l'admiration générale, à l'âge de vingt-quatre ans [1]. »

Le savant juif Cahen, qui était réaliste, ne regardait guère la cabale que comme un enchaînement de superstitions. *Voy.* Ensoph.

On peut puiser sur les rêveries de la cabale des instructions plus étendues dans les divers ouvrages qui en traitent spécialement, mais qui sont peu recommandables : 1° *le Comte de Gabalis* ou *Entretiens sur les sciences secrètes*, par l'abbé de Villars. La meilleure édition est de 1742, in-12 ; 2° *les Génies assistants*, suite du *Comte de Gabalis*, in-12, même année ; 3° *le Gnome irréconciliable*, suite des *Génies assistants* ; 4° *Nouveaux entretiens sur les sciences secrètes*, suite nouvelle du *Comte de Gabalis*, même année ; 5° *Lettres cabalistiques*, par le marquis d'Argens, la Haye, 1741, 6 volumes in-12. Cet ouvrage est plein, beaucoup plus que les précédents, de passages condamnés. *Voy.* Zédéchias.

Cabanda. Hideux démon de l'Inde ; il est gros comme un rocher, n'a ni tête, ni jambes, mais des bras longs d'une lieue et qui ont été raccourcis par Râma.

Cabires, dieux des morts, adorés très-anciennement en Égypte. Bochard pense qu'il faut entendre sous ce nom les trois divinités infernales : Pluton, Proserpine et Mercure.

D'autres ont regardé les cabires comme des magiciens qui se mêlaient d'expier les crimes des hommes, et qui furent honorés après leur mort. On les invoquait dans les périls et dans les infortunes. Il y a de grandes disputes sur leurs noms, qu'on ne déclarait qu'aux seuls initiés [2]. Ce qui est certain, c'est que les cabires sont des démons qui présidaient autrefois à une sorte de sabbat. Ces orgies, qu'on appelait fêtes des Cabires, ne se célébraient que la nuit : l'initié, après des épreuves effrayantes, était ceint d'une ceinture de pourpre, couronné d'une branche d'olivier et placé sur un trône illuminé, pour représenter le maître du sabbat, pendant qu'on exécutait autour de lui des danses hiéroglyphiques plus ou moins infâmes.

Cacodémon, mauvais démon. C'est le nom que les anciens donnaient aux esprits malfaisants. Mais ils appelaient spécialement ainsi un monstre effrayant, un spectre horrible, qui n'était pas assez reconnaissable pour être désigné autrement. Chaque homme avait son bon et son mauvais démon, *eudémon* et *cacodémon*. Les astrologues appelaient



aussi la douzième maison du soleil, qui est la plus mauvaise de toutes, *cacodémon*, parce que Saturne y répand ses malignes influences, et qu'on n'en peut tirer que des pronostics redoutables.

Cacoux. *Voy.* Caqueux.

Cactonite, pierre merveilleuse qui, selon quelques-uns, n'est autre chose que la cornaline. On lui attribue de grandes propriétés. Les anciens en faisaient des talismans qui assuraient la victoire.

Cacus, espèce d'ogre de l'antiquité. Il était fils de Vulcain et vomissait du feu par la gueule. Ce monstre, de taille gigantesque, moitié homme et moitié bouc, mangeait les passants dans sa caverne, au pied du mont Aventin, et accrochait leurs têtes à sa porte. Il fut étranglé par Hercule. — Cacus a été peint quelquefois avec une tête de bête sur un corps d'homme.

Cadavre. Selon la loi des Juifs, quiconque avait touché un cadavre était souillé ; il devait se purifier avant de se présenter au tabernacle du Seigneur. Quelques censeurs des lois de Moïse ont jugé que cette ordonnance était superstitieuse. Il nous paraît au contraire, dit Bergier, qu'elle était très-sage. C'était une précaution contre la superstition des païens, qui interrogeaient les morts pour apprendre d'eux l'avenir ou les choses cachées : abus sévèrement interdit aux Juifs, mais qui a régné chez la plupart des nations. *Voy.* Aimant, Cercueil, etc.

Cadière. *Voy.* Girard.

Cadmée ou **Cadmie,** qu'on appelle plus généralement calamine, fossile bitumineux qui donne une teinte jaune au cuivre rouge, et que certains chimistes emploient pour faire de l'or.

[1] M. Bonetty (qui cite Reuchlin, *De arte cabalistica*), *Annales de philosophie chrétienne*, livraison du 30 novembre 1838.

[2] Delandine, l'*Enfer des peuples anciens*, ch. xix.

Cadmus. M. Appert a établi que l'écriture nous vient d'Adam, et que le Cadmus célébré par les Grecs comme l'inventeur de l'écriture n'est autre qu'Adam, Adamus, qui a reçu ce don en même temps que celui de la parole. On a altéré le nom d'*Adamus*, en mettant une aspiration orientale devant la première lettre [1].

Caducée. C'est avec cette baguette, ornée de deux serpents entrelacés, que Mercure conduisait les âmes aux enfers et qu'il les en tirait au besoin.

Cadulus, pieux soldat dont la légende rapporte qu'il était obsédé par le diable en forme d'ours [1]. Il s'en délivra par la prière.

Cæculus, petit démon né d'une étincelle qui vola de la forge de Vulcain dans le sein de Prenesta. Il fut élevé parmi les bêtes sauvages. On le reconnut à cette particularité, qu'il vivait dans le feu comme dans son élément; ses yeux, qui étaient fort petits, étaient seulement un peu endommagés par la fumée. Les cabalistes font de lui un salamandre.



Cadavre.

Caf. *Voy.* KAF.

Cagliostro (Joseph-Balsamo), célèbre aventurier du dix-huitième siècle, connu sous le nom d'Alexandre, comte de Cagliostro, naquit, dit-on, à Palerme en 1743, de parents obscurs. Il montra dans ses premières années un esprit porté à la friponnerie; tout jeune, il escroqua soixante onces d'or à un orfévre, en lui promettant de lui livrer un trésor enfoui dans une grotte, sous la garde des esprits infernaux; il le conduisit dans cette grotte, où le bonhomme fut assommé de coups de bâton. Cagliostro s'enfuit alors et voyagea, avec un alchimiste nommé Althotas, en Grèce, en Égypte, en Arabie, en Perse, à Rhodes, à Malte. Ayant perdu là son compère, il passa en Angleterre et d'Angleterre en France, vivant du produit de ses compositions chimiques. Il donnait dans la pierre philosophale, le magnétisme et diverses jongleries et intrigues ignobles.

Il se rendit à Strasbourg, où il fut reçu, en 1780, avec une sorte de triomphe; il y guérit certains malades qui l'attendaient, avec une adresse si prompte que l'on a cru qu'ils étaient apostés et leur mal supposé, à moins que le diable ne fût aux ordres de Cagliostro, comme beaucoup l'ont dit, et comme le faisait penser sa physionomie patibulaire.

Les uns ont regardé Cagliostro comme un homme extraordinaire, un inspiré; d'autres comme un charlatan; quelques-uns ont vu en lui un membre voyageur de la maçonnerie templière, constamment opulent par les secours nombreux qu'il recevait des diverses loges de l'ordre; mais le plus grand nombre s'accorde à donner au faste qu'il étalait une source moins honorable encore. Il se vantait de converser

[1] Voyez les *Légendes de l'Ancien Testament* (le livre d'Enoch).

[1] Bollandi *Acta sanctorum*, 21 aprilis.

avec les anges, et il faisait entendre en rase campagne (par ventriloquie) des voix venant du ciel. Il institua une espèce de cabale égyptienne. De jeunes garçons et de jeunes filles, qu'il appelait ses pupilles ou colombes, se plaçaient dans l'état d'innocence devant une boule de cristal, et là, abrités d'un paravent, ils obtenaient, par l'imposition des mains du grand cophte (c'était lui qui était le grand cophte), la faculté de communiquer avec les esprits. Ils voyaient dans cette boule tout ce qu'ils voulaient voir.—Les travaux de ces pupilles ou colombes ne se bornaient pas à cette cérémonie; Cagliostro leur enseignait à découvrir les choses occultes, les événements à venir et les matières curieuses. On ajoute qu'il a fait paraître aux grands seigneurs de Paris et de Versailles, dans des glaces, sous des cloches de verre et dans des bocaux, des spectres animés et mouvants, ainsi que des personnes mortes qu'on lui demandait à voir.—Un soir qu'il se trouvait à Versailles avec plusieurs des seigneurs de la cour, ceux-ci témoignèrent l'envie de connaître ce que faisait en ce moment une dame de leur société, qui était restée à Saint-Germain. Aussitôt il forma sur le parquet un carré, passa la main dessus, et l'on vit se tracer la figure de la dame jouant aux tresselles avec trois de ses amies, toutes assises sur un tapis. On envoya au logis de cette dame, qu'on trouva effectivement dans la même attitude, la même occupation, et avec les mêmes personnes.

On rapporte aussi que, dans des soupers qui ont fait grand bruit à Paris, il invoquait les morts illustres, tels que Socrate, Platon, Corneille, d'Alembert, Voltaire, etc. Dans sa lettre au peuple français, datée de Londres, le 20 juin 1786, il prédit que la Bastille serait détruite. Mais depuis longtemps on en avait le projet.

Cagliostro était très-lié avec un joueur de gobelets qui se disait assisté d'un esprit, lequel esprit, à ce que l'on prétend, était l'âme d'un juif cabaliste qui avait tué son père par art magique avant la venue de Notre-Seigneur. Il disait effrontément que les prodiges qu'il opérait étaient l'effet d'une protection spéciale de Dieu sur lui...; que l'Être suprême, pour l'encourager, avait daigné lui accorder la vision béatifique, etc.; qu'il venait convertir les incrédules. Il se vantait d'avoir assisté aux noces de Cana...; il était par conséquent contemporain de Notre-Seigneur.

Il est dit ailleurs que Cagliostro était né avant le déluge [1].—Il fut arrêté à Rome en 1789, et condamné comme pratiquant, à l'ombre de la franc-maçonnerie, de criminels mystères. Il s'étrangla dans sa prison en 1795.

Il a écrit, dit-on, la relation de quelques opérations prétendues magiques, ainsi que d'une transmutation de métaux vils en or, faites à Varsovie en 1780. — On met sur son compte une plate brochure qui apprenait aux vieilles femmes à trouver les numéros de la loterie dans leurs rêves. On vendait tous les ans à Paris un grand nombre d'exemplaires de ce fatras dont voici le titre : *Le Vrai Cagliostro*, ou le Régulateur des actionnaires de la loterie, augmenté de nouvelles cabales faites par Cagliostro, etc., in-8°, avec le portrait de l'auteur, au bas duquel on a mis ces treize syllabes : Pour savoir ce qu'il est, il faudrait être lui-même.

Cagots, individus des Pyrénées qui y sont des sortes de parias. Les autres habitants les évitent comme gens maudits. Ce sont, dit-on, des restes de la race des Goths, appelés *Ca-Goths,* en en abréviation de *canes Gothi,* chiens de Goths.

Caïn. Les musulmans et les rabbins disent qu'Ève, ayant deux fils, Caïn et Abel, et deux filles, Aclima et Lébuda, voulut unir Caïn avec Lébuda, et Aclima avec Abel. Or, Caïn était épris d'Aclima. Adam, pour mettre ses fils d'accord, leur proposa un sacrifice; et, comme on le sait, l'offrande de Caïn fut rejetée. Il ne voulut pourtant pas céder Aclima; il résolut, pour l'avoir plus sûrement, de tuer son frère Abel; mais il ne savait comment s'y prendre. Le diable, qui l'épiait, se chargea de lui donner une leçon. Il prit un oiseau, qu'il posa sur une pierre, et, avec une autre pierre, il lui écrasa la tête. Caïn, bien instruit alors, épia le moment où Abel dormait, et lui laissa tomber une grosse pierre sur le front [1].

Caïnan. On attribue à Caïnan, fils d'Arphaxad, la conservation d'un traité d'*Astronomie* qu'il trouva gravé sur deux colonnes par les enfants de Seth, ouvrage antédiluvien qu'il transcrivit. On prétend aussi que Caïnan découvrit encore d'autres ouvrages écrits par les géants, lesquels ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous [2].

Caïnites. Il y a eu, dans le deuxième siècle, une secte d'hommes effroyables qui glorifiaient le crime et qu'on a appelés *caïnites.* Ces misérables avaient une grande vénération pour Caïn, pour les horribles habitants de Sodome, pour Judas et pour d'autres scélérats. Ils avaient un *évangile de Judas,* et mettaient la perfection à commettre sans honte les actions les plus infâmes.

Caiumarath ou Kaid-Mords. Le premier homme selon les Persans. *Voy.* Boundschersch.

Cala (Charles), Calabrais qui écrivait au dix-septième siècle. On recherche son *Mémoire sur*

[1] *Charlatans célèbres,* t. Ier, p. 245. Voyez la légende de Cagliostro dans les *Légendes des sociétés secrètes.*

[1] Voyez la légende de Caïn et d'Abel dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

[2] *Syncelli chronographiæ,* p. 80.

l'apparition des croix prodigieuses [1], imprimé à Naples en 1651.

Calamités. On a souvent attribué aux démons ou à la malice des sorciers les calamités publiques. Pierre Delancre dit que les calamités des bonnes âmes sont les joies et les festoiements des démons pipeurs [2].

Calaya. Le troisième des cinq paradis indiens. Là réside Ixora ou Eswara, toujours à cheval sur un bœuf. Les morts fidèles le servent; les uns le rafraîchissant avec des éventails, d'autres portant devant lui la chandelle pour l'éclairer la nuit. Il en est qui lui présentent des crachoirs d'argent quand il veut expectorer.

Calcerand-Rochez. Pendant que Hugues de Moncade était vice-roi de Sicile pour le roi Ferdinand d'Aragon, un gentilhomme espagnol, nommé Calcerand-Rochez, eut une vision. Sa maison était située près du port de Palerme. Une nuit qu'il ne dormait pas, il crut entendre des hommes qui cheminaient et faisaient grand bruit dans sa basse-cour; il se leva, ouvrit la fenêtre, et vit, à la clarté du crépuscule, des soldats et des gens de pied en bon ordre, suivis de piqueurs; après eux venaient des gens de cheval divisés en escadrons, se dirigeant vers la maison du vice-roi. Le lendemain, Calcerand conta le tout à Moncade, qui n'en tint compte; cependant, peu après, le roi Ferdinand mourut, et ceux de Palerme se révoltèrent. Cette sédition, dont la vision susdite donnait clair présage, ne fut apaisée que par les soins de Charles d'Autriche (Charles-Quint) [3].

Calchas, devin de l'antiquité, qui augurait des choses sur le vol des oiseaux. Il prédit aux Grecs que le siége de Troie durerait dix ans, et il exigea le sacrifice d'Iphigénie. Apollon lui avait donné la connaissance du passé, du présent et de l'avenir. Il serait curieux de savoir s'il aurait prédit aussi la prise de la Bastille. Sa destinée était de mourir lorsqu'il aurait trouvé un devin plus sorcier que lui. Il mourut en effet de dépit, pour n'avoir pas su deviner les énigmes de Mopsus. *Voy.* Mopsus.

Calegueiers. Les plus redoutables d'entre les génies chez les Indiens. Ils sont de taille gigantesque, et habitent ordinairement le Patala, qui est l'enfer des Indes.

Calendrier. L'ancien calendrier des païens se rattachait au culte des astres; et presque toujours il était rédigé par des astrologues.

Ce serait peut-être ici l'occasion de parler du *Calendrier des bergers*, de l'*Almanach du bon laboureur*, du *Messager boiteux de Bâle en Suisse*, et de cent autres recueils où l'on voit exactement marqués les jours où il fait bon rogner ses ongles et prendre médecine; mais ces détails mèneraient trop loin. *Voy.* Almanach [1].

Cali, reine des démons et sultane de l'enfer indien. On la représente tout à fait noire, avec



un collier de crânes d'or. On lui offrait autrefois des victimes humaines.

Calice du Sabbat. On voit dans Pierre Delancre que, lorsque les prêtres sorciers disent la messe au sabbat, ils se servent d'une hostie et d'un calice noirs, et qu'à l'élévation ils disent ces mots : *Corbeau noir! corbeau noir!* invoquant le diable.

Calice du Soupçon. *Voy.* Infidélité.

Caligula. On prétend qu'il fut empoisonné ou assassiné par sa femme. Suétone dit qu'il apparut plusieurs fois après sa mort, et que sa maison fut infestée de monstres et de spectres, jusqu'à ce qu'on lui eût rendu les honneurs funèbres [2].

Callo. *Voy.* Spes.

Calmet (Dom Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, l'un des savants les plus laborieux et les plus utiles du dernier siècle, mort en 1757, dans son abbaye de Senones. Voltaire même mit ces quatre vers au bas de son portrait :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre
Son travail assidu perça l'obscurité;
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Nous le citons ici pour sa *Dissertation sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, et sur les revenants et vampires de Hongrie, de Bohême, de Moravie et de Silésie*, in-12, Paris,

[1] *Memorie historiche dell'apparizione delle croci prodigiose da Carlo Cala.* In-4°. In Napoli, 1661.
[2] *Tabl. de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. I, p. 25.
[3] Leloyer, *Discours et histoire des spectres*, p. 272.

[1] Voyez aussi les *Légendes du calendrier*.
[2] Delandine, *Enfer des peuples anciens*, ch. II, p. 346. Delancre, *l'Inconstance des démons*, etc., liv. VI, p. 461.

1746. La meilleure édition est de 1751; Paris, 2 vol. in-12. Ce livre est fait avec bonne foi; l'auteur est peut-être un peu crédule; mais il rapporte ce qui est contraire à ses idées avec autant de candeur que ce qui leur est favorable. *Voy.* VAMPIRES.

Calundronius, pierre magique dont on ne désigne ni la couleur ni la forme, mais qui a la vertu d'éloigner les esprits malins, de résister aux enchantements, de donner à celui qui la porte l'avantage sur ses ennemis, et de chasser l'humeur noire.

Calvin (Jean), l'un des chefs de la réforme prétendue, né à Noyon en 1509. Ce fanatique, qui se vantait, comme les autres protestants, d'apporter aux hommes la liberté d'examen, et qui fit brûler Michel Servet, son ami, parce qu'il différait d'opinion avec lui, n'était pas seulement hérétique; on l'accuse encore d'avoir été magicien. « Il faisait des prodiges à l'aide du diable, qui quelquefois ne le servait pas bien; car un jour il voulut donner à croire qu'il ressusciterait un homme qui n'était pas mort; et, après qu'il eut fait ses conjurations sur le compère, lorsqu'il lui ordonna de se lever, celui-ci n'en fit rien, et on trouva qu'icelui compère était mort tout de bon, pour avoir voulu jouer cette mauvaise comédie [1]. » Quelques-uns ajoutent que Calvin fut étranglé par le diable; il ne l'aurait pas volé. En son jeune âge, Calvin avait joué la comédie et fait des tours d'escamotage [2].

Cambions, enfants des démons. Delancre et Bodin pensent que les démons incubes peuvent s'unir aux démons succubes, et qu'il naît de leur commerce des enfants hideux qu'on nomme *cambions*, lesquels sont beaucoup plus pesants que les autres, avalent tout sans être plus gras, et tariraient trois nourrices qu'ils n'en profiteraient pas mieux [3]. Luther, qui était très-superstitieux, dit dans ses Colloques que ces enfants-là ne vivent que sept ans; il raconte qu'il en vit un qui criait dès qu'on le touchait, et qui ne riait que quand il arrivait dans la maison quelque chose de sinistre.

Maïole rapporte qu'un mendiant galicien excitait la pitié publique avec un cambion; qu'un jour un cavalier, voyant ce gueux très-embarrassé pour passer un fleuve, prit, par compassion, le petit enfant sur son cheval, mais qu'il était si lourd que le cheval pliait sous le poids. Peu de temps après, le mendiant étant pris, avoua que c'était un petit démon qu'il portait ainsi, et que cet affreux marmot, depuis qu'il le traînait avec lui, avait toujours agi de telle sorte que personne ne lui refusait l'aumône [4].

Caméléon. Démocrite, au rapport de Pline, avait fait un livre spécial sur les superstitions auxquelles le caméléon a donné lieu. Un plaideur était sûr de gagner son procès s'il portait avec lui la langue d'un caméléon arrachée à l'animal pendant qu'il vivait. On faisait tonner et pleuvoir en brûlant la tête et le gosier d'un caméléon sur un feu de bois de chêne, ou bien en rôtissant son foie sur une tuile rouge. Boguet n'a pas manqué de remarquer cette merveille dans le chapitre XXIII de ses Discours des sorciers. L'œil droit d'un caméléon vivant arraché et mis dans du lait de chèvre formait un cataplasme qui faisait tomber les taies des yeux. Sa queue arrêtait le cours des rivières. On se guérissait de toute frayeur en portant sur soi sa mâchoire, etc.

Des curieux assurent encore que cette espèce de lézard ne se nourrit que de vent. Mais il est constant qu'il mange des insectes; et comment aurait-il un estomac et tous les organes de la digestion, s'il n'avait pas besoin de digérer? Comment encore, s'il ne mange pas, produit-il des excréments, dont les anciens faisaient un onguent magique pour nuire à leurs ennemis? La couleur du caméléon paraît varier continuellement, selon la réflexion des rayons du soleil et la position où l'animal se trouve par rapport à ceux qui le regardent : c'est ce qui l'a fait comparer à l'homme de cour.—Delancre dit, d'un autre côté, que le caméléon est l'emblème des sorciers, et qu'on en trouve toujours dans les lieux où s'est tenu le sabbat.

Camephis, le plus ancien des dieux de l'Égypte; il est triple : aïeul, père et fils.

Camérarius (Joachim), savant allemand du seizième siècle. On recherche son traité *De la nature et des affections des démons* [2] et son *Commentaire sur les divinations* [3].

Nous indiquerons aussi de Barthélemi Camerario, Bénéventin, mort en 1564, un livre *Sur le feu du purgatoire* [4]; les *Centuries* de Jean-Rodolphe Camérarius, médecin allemand du dix-septième siècle, *Sur les horoscopes et l'astrologie* [5], et le fatras du même auteur *Sur les secrets merveilleux de la nature* [6].

Enfin, Élie Camérarius, autre rêveur de Tubingue, a écrit, en faveur de la magie et des ap-

[1] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. XVIII.

[2] Voyez la légende de Calvin dans les *Légendes infernales*.

[3] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. III, à la fin. Bodin, *Démonomanie*, liv. II, ch. VII.

[1] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. XIV.

[2] *De natura et affectionibus dæmonum libri duo.* Lipsiæ, 1576. In-8°.

[3] *Commentarius de generibus divinationum, ac græcis latinisque earum vocabulis.* Lipsiæ, 1576. In-8°.

[4] *De purgatorio igne.* Romæ, 1557.

[5] *Horarum natalium centuriæ II pro certitudine astrologiæ.* In-4°. Francfort, 1607 et 1610.

[6] *Sylloge memorabilium medicinæ et mirabilium naturæ arcanorum centuriæ XII.* In-12. Strasbourg, 1624. L'édition in-8° de Tubingue, 1683, est augmentée et contient vingt centuries.

paritions, des livres que nous ne connaissons pas.

Camisards. *Voy.* DAUPHINÉ.

Camnuz (l'esprit de). Sigebert raconte dans sa chronique les malices d'un esprit frappeur qui fréquenta assez longtemps Camnuz, près de Bingen, faisant divers bruits insolites et jetant des pierres sans se montrer. Il en arriva à dérober divers objets et à dénoncer comme voleurs ceux à qui il en voulait et chez qui il portait ses larcins. Il mit le feu à des maisons et à des récoltes, et vexa le pays assez longtemps. On l'entendait parler sans le voir. C'était à la fin du seizième siècle. Enfin, l'évêque de Mayence envoya des exorcistes qui le chassèrent.

Campanella (Thomas), homme d'esprit, mais de peu de jugement, né dans un bourg de la Calabre en 1568. Tout jeune il rencontra, dit-on, un rabbin qui l'initia dans les secrets de l'alchimie, et qui lui apprit toutes les sciences en quinze jours, au moyen de l'Art Notoire. Avec ces connaissances, Campanella, entré dans l'ordre des dominicains, se mit à combattre la doctrine d'Aristote, alors en grande faveur. Ceux qu'il attaqua l'accusèrent de magie; et il fut obligé de s'enfuir de Naples. On s'empara de ses cahiers. L'inquisition, y trouvant des choses répréhensibles, condamna l'auteur à la retraite dans un couvent. Notez que c'était l'inquisition d'État, et que la vraie cause qui lui fit imposer le silence dans une sorte de séquestration fut une juste critique qu'il avait faite, dans son *Traité de la monarchie espagnole*, des torts graves de cette nation, dominée alors par un immense orgueil. Il sortit de sa retraite par ordre du pape, en 1626, et vint à Paris, où il mourut chez les jacobins de la rue Saint-Honoré, le 21 mai 1639. — On a dit qu'il avait prédit l'époque de sa mort et les gloires du règne de Louis XIV. Nous ne citerons de ses ouvrages que ses quatre livres *Du sens des choses et de la magie* [1], et ses six livres d'*astrologie* [2]; l'auteur, qui faisait cas de cette science, s'efforce d'accorder les idées astrologiques avec la doctrine de saint Thomas.

Campbell (Gilbert). Son histoire. *Voy.* ESPRITS FRAPPEURS.

Campetti, hydroscope, qui renouvela, à la fin du dernier siècle, les merveilles de la baguette divinatoire. Il était né dans le Tyrol. Mais il a fait moins de bruit que Jacques Aymar. Au lieu de baguette pour découvrir les sources, les trésors cachés et les traces de vol ou de meurtre, il se servait d'un petit pendule formé d'un morceau de pyrite, ou de quelque autre substance métallique suspendue à un fil qu'il tenait à la main. Ses épreuves n'ont pas eu de suites.

Camuz (Philippe), romancier espagnol du seizième siècle. On lui attribue la *Vie de Robert le Diable* [1], qui fait maintenant partie de la Bibliothèque Bleue.

Canate, montagne d'Espagne, fameuse dans les anciennes chroniques; il y avait au pied une caverne où les mauvais génies faisaient leur résidence, et les chevaliers qui s'en approchaient étaient sûrs d'être enchantés, s'il ne leur arrivait pas pis.

Cancer ou l'Écrevisse, l'un des signes du zodiaque. C'est l'Écrevisse qui piqua Hercule au talon pendant qu'il combattait l'hydre de Lerne. *Voy.* HOROSCOPES.

Candelier, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Cang-Hy, dieu des cieux inférieurs, chez les Chinois. Il a pouvoir de vie et de mort. Trois esprits subalternes sont ses ministres : Tankwam, qui préside à l'air, dispense la pluie; Tsuikvam, qui gouverne la mer et les eaux, envoie les vents et les orages; Teikwam, qui préside à la terre, surveille l'agriculture et se mêle des batailles.

Canicida. *Voy.* ZERINTHE.

Canicule, constellation qui doit son nom à l'étoile Syrius ou le chien, et qui domine dans le temps des grandes chaleurs. Les Romains, persuadés de la malignité de ses influences, lui sacrifiaient tous les ans un chien roux. Une vieille opinion populaire exclut les remèdes pendant cette saison, et remet à la nature la guérison de toutes les maladies. C'est aussi une croyance encore répandue qu'il est dangereux de se baigner pendant la canicule.

Canidia, magicienne dont parle Horace; elle enchantait et envoûtait avec des figures de cire, et; par ses conjurations magiques, elle forçait la lune à descendre du ciel.

Canigou, montagne de France dans le Roussillon. Elle a aussi sa légende. Gervais de Tilbury nous apprend, dans sa chronique, qu'au sommet presque inaccessible de cette montagne il y a un lac d'eau noire dont on ne connaît pas le fond, que les hôtes de l'enfer ont un palais au fond de ce lac, et que si l'on y jette une pierre, les démons aussitôt font surgir une tempête qui effraye la contrée.

Canterme, nom que donnaient les anciens à certains enchantements et maléfices.

Cantwell (André-Samuel-Michel), mort bibliothécaire des Invalides le 9 juillet 1802. Il est auteur d'un roman intitulé *le Château d'Albert* ou *le Squelette ambulant*. 1799, 2 vol. in-18.

Canwyll-Corph, chandelle du mort ou chandelle de la mort. Superstition du pays de Galles, mais bornée, dit-on, au diocèse de Saint-David.

[1] *De sensu rerum et magia, libri IV*, etc. In-4°. Francfort, 1620.

[2] *Astrologicorum libri VI*. In-4°. Lyon, 1629. L'édition de Francfort, 1630, est plus recherchée, parce qu'elle contient un septième livre intitulé *De fato siderali vitando*.

[1] *La vida de Roberto el Diablo*, In-fol. Séville, 1629.

Les Gallois racontent que saint David, en mourant, demanda au ciel une faveur spéciale pour ses diocésains, et qu'il obtint qu'aucun d'eux ne mourrait sans avoir reçu d'avance un avis de sa fin prochaine. A cet effet une lumière, qu'on appelle chandelle de la mort, sort de la maison dont un habitant doit mourir, se dirige vers le cimetière et s'évanouit à la place que doit occuper le futur défunt; mais comme cette merveille a lieu la nuit, il est rare qu'on la voie.

Caous. Les Orientaux donnent ce nom à des génies malfaisants qui habitent les cavernes du Caucase.

Capnomancie, divination par la fumée. Les anciens en faisaient souvent usage : on brûlait de la verveine et d'autres plantes sacrées : on observait la fumée de ce feu, les figures et la direction qu'elle prenait, pour en tirer des présages. On distinguait deux sortes de capnomancie : l'une qui se pratiquait en jetant sur des charbons ardents des grains de jasmin ou de pavot, et en observant la fumée qui en sortait; l'autre, qui était la plus usitée, se pratiquait par la méthode que nous avons indiquée d'abord. Elle consistait aussi à examiner la fumée des sacrifices. Quand cette fumée était légère et peu épaisse, c'était bon augure. On respirait même cette fumée; et l'on pensait qu'elle donnait des inspirations.

Cappautas, grosse pierre brute qui, dans les croyances populaires, guérissait de la frénésie ceux qui allaient s'y asseoir; elle se trouvait à trois stades de Gytheum en Laconie.

Caperon, doyen de Saint-Maixant. Il publia, dans le Mercure de 1726, une lettre sur les fausses apparitions; Lenglet-Dufresnoy l'a réimprimée dans son recueil. Il montre peu de crédulité et combat les fausses apparitions avec des raisons assez bonnes. Il conte qu'un jour il fut consulté sur une femme qui disait voir chaque jour, à midi, un esprit en figure d'homme, vêtu de gris, avec des boutons jaunes, lequel la maltraitait fort, lui donnant même de grands soufflets; ce qui paraissait d'autant plus certain qu'une voisine protestait qu'ayant mis sa main contre la joue de cette femme dans le temps qu'elle se disait maltraitée, elle avait senti quelque chose d'invisible qui la repoussait. Ayant reconnu que cette femme était fort sanguine, Capperon conclut qu'il fallait lui faire une saignée, avec la précaution de lui en cacher le motif; ce qui ayant été exécuté, l'apparition s'évanouit.

Tous les traits qu'il rapporte et tous ses raisonnements prouvent que les vapeurs ou l'imagination troublée sont la cause de beaucoup de visions. Il admet les visions rapportées dans les livres saints; mais il repousse les autres un peu trop généralement. Il parle encore d'une autre femme à qui un esprit venait tirer toutes les nuits la couverture. Il lui donna de l'eau, en lui disant d'en asperger son lit, et ajoutant que cette eau, particulièrement bénite contre les revenants, la délivrerait de sa vision. Ce n'était que de l'eau ordinaire; mais l'imagination de la vieille femme se rassura par ce petit stratagème, qu'elle ne soupçonnait pas, et elle ne vit plus rien. *Voyez* HALLUCINATIONS.

Capricorne. L'un des signes du zodiaque. C'est Pan, qui, à l'assaut des Titans, eut peur et se changea en bouc. *Voy.* HOROSCOPES.

Capucin. Ce sont les protestants qui ont mis à la mode ce stupide axiome superstitieux que la rencontre d'un capucin était un mauvais pré-



sage. Un jour que l'abbé de Voisenon était allé à la chasse sur un terrain très-giboyeux, il aperçut un capucin. Dès ce moment il ne tira plus un coup juste, et comme on se moquait de lui : « Vraiment, messieurs, dit-il, vous en parlez fort à votre aise; vous n'avez pas rencontré un capucin [1]. »

Caqueux ou Cacoux. Les cordiers, nommés *caqueux* ou *cacoux*, en Bretagne, sont relégués dans certains cantons du pays comme des espèces de parias; on les évite; ils inspirent même de l'horreur, parce qu'ils font des cordes, autrefois instruments de mort et d'esclavage. Ils ne s'alliaient jadis qu'entre eux, et l'entrée des églises leur était interdite. Ce préjugé commence à se dissiper; cependant ils passent encore pour sorciers. Ils profitent de ce renom; ils vendent des talismans qui rendent invulnérable, des sachets à l'aide desquels on est invincible à la lutte; ils prédisent l'avenir; on croit aussi qu'ils jettent de mauvais vents. On les disait, au quinzième siècle, Juifs d'origine, et séparés par la lèpre du reste des hommes. Le duc de Bretagne, François II, leur avait enjoint de porter une marque de drap rouge sur un endroit apparent de leur robe. On a conté que le vendredi saint tous les caqueux versent du sang par le nombril. Néanmoins on ne fuit plus devant les cordiers; mais on ne s'allie pas encore aisément avec leurs familles [2]. N'est-ce pas ici la même origine que celle des cagots? *Voy.* ce mot.

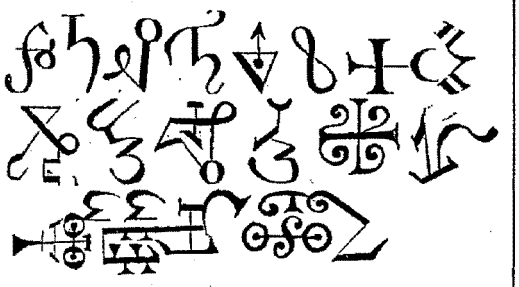
[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 509.

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 146; t. I, etc.

Carabia ou **Decarabia**, démon peu connu, quoiqu'il jouisse d'un grand pouvoir au sombre empire. Il est roi d'une partie de l'enfer, et comte d'une autre province considérable. Il se présente, comme Buer, sous la figure d'une étoile à cinq rayons. Il connaît les vertus des plantes et des pierres précieuses; il domine sur les oiseaux, qu'il rend familiers. Trente légions sont à ses ordres [1].

Caracalla. L'empereur Caracalla venait d'être tué par un soldat. Au moment où l'on n'en savait encore rien à Rome, on vit un démon en forme humaine qui menait un âne, tantôt au Capitole, tantôt au palais de l'empereur, en disant tout haut qu'il cherchait un maître. On lui demanda si ce n'était pas Caracalla qu'il cherchait? Il répondit que celui-là était mort. Sur quoi il fut pris pour être envoyé à l'empereur, et il dit ces mots : « Je m'en vais donc, puisqu'il le faut, non à l'empereur que vous pensez, mais à un autre; » et là-dessus on le conduisit de Rome à Capoue, où il disparut sans qu'on ait jamais su ce qu'il devint [2].

Caractères. La plupart des talismans doivent leurs vertus à des caractères mystérieux que les anciens regardaient comme de sûrs préservatifs. Le fameux anneau qui soumit les génies à la volonté de Salomon devait toute sa force à des caractères cabalistiques. Origène condamnait chez quelques-uns des premiers chrétiens l'usage de certaines plaques de cuivre ou d'étain chargées de caractères qu'il appelle des restes de l'idolâtrie. L'*Enchiridion*, attribué stupidement au pape Léon III, le *Dragon rouge*, les *Clavicules de Salomon*, indiquent dans tous leurs secrets magiques des caractères incompréhensibles, tracés dans des triangles ou dans des cercles, comme des moyens puissants et certains pour l'évocation des esprits.



Souvent aussi des sorciers se sont servis de papiers sur lesquels ils avaient écrit avec du sang des caractères indéchiffrables; et ces pièces, produites dans les procédures, ont été admises en preuves de maléfices jetés. Nous avons dit quel était le pouvoir des mots *agla, abracadabra*, etc. *Voy.* TALISMANS.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[2] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, liv. III, ch. XVI.

Caradoc (Saint), patron de Donzy en Nivernais, sous le nom de saint Caradeu. Comme d'autres saints, il fut obsédé par le diable; mais sa vertu était si vive que le diable ne put rien contre lui.

Cardan (Jérôme), médecin astrologue et visionnaire, né à Pavie en 1501, mort à Rome en 1576. Il nous a laissé une histoire de sa vie, où il avoue sans pudeur tout ce qui peut tourner à sa honte. Il se créa beaucoup d'ennemis par ses mœurs; du reste, ce fut un des hommes habiles de son temps. Il fit faire des pas aux mathématiques, et il paraît qu'il était savant médecin; mais il avait une imagination presque toujours délirante, et on l'a souvent excusé en disant qu'il était fou. Il rapporte, dans le livre *De vita propria*, que quand la nature ne lui faisait pas sentir quelque douleur, il s'en procurait lui-même en se mordant les lèvres, ou en se tiraillant les doigts jusqu'à ce qu'il en pleurât, parce que s'il lui arrivait d'être sans douleur, il ressentait des saillies et des impétuosités si violentes qu'elles lui étaient plus insupportables que la douleur même. D'ailleurs, il aimait le mal physique à cause du plaisir qu'il éprouvait ensuite quand ce mal cessait.

Il dit, dans le livre VIII *de la Variété des choses*, qu'il tombait en extase quand il voulait, et qu'alors son âme voyageait hors de son corps, qui demeurait impassible et comme inanimé. — Il prétendait avoir deux âmes, l'une qui le portait au bien et à la science, l'autre qui l'entraînait au mal et à l'abrutissement. Il assure que, dans sa jeunesse, il voyait clair au milieu des ténèbres; que l'âge affaiblit en lui cette faculté : que cependant, quoique vieux, il voyait encore en s'éveillant au milieu de la nuit, mais moins parfaitement que dans son âge tendre. Il avait cela de commun, disait-il, avec l'empereur Tibère : il aurait pu dire aussi avec les hiboux.

Il donnait dans l'alchimie, et on reconnaît dans ses ouvrages qu'il croyait à la cabale et qu'il faisait grand cas des secrets cabalistiques. Il dit quelque part que, dans la nuit du 13 au 14 août 1491, sept démons ou esprits élémentaires de haute stature apparurent à Fazio Cardan, son père (presque aussi fou que lui), ayant l'air de gens de quarante ans, vêtus de soie, avec des capes à la grecque, des chaussures rouges et des pourpoints cramoisis; qu'ils se dirent hommes aériens, assurant qu'ils naissaient et mouraient; qu'ils vivaient trois cents ans; qu'ils approchaient beaucoup plus de la nature divine que les habitants de la terre; mais qu'il y avait néanmoins entre eux et Dieu une distance infinie. Ces hommes aériens étaient sans doute des sylphes.

Il se vantait, comme Socrate, d'avoir un démon familier, qu'il plaçait entre les substances humaines et la nature divine, et qui se communiquait à lui par les songes. Ce démon était encore un esprit élémentaire; car, dans le dialogue intitulé *Tetim*,

et dans le traité *De libris propriis*, il dit que son démon familier tient de la nature de Mercure et de celle de Saturne. On sent bien qu'il s'agit ici des planètes. Il avoue ensuite qu'il doit tous ses talents, sa vaste érudition et ses plus heureuses idées à son démon. Tous ses panégyristes ont fait la part de son démon familier, ce qu'il est bon de remarquer pour l'honneur des esprits. Cardan assurait aussi que son père avait été servi trente ans par un esprit familier.

Comme ses connaissances en astrologie étaient grandes, il prédit à Édouard VI, roi d'Angleterre, plus de cinquante ans de règne, d'après les règles de l'art. Mais par malheur Édouard VI mourut à seize ans. Ces mêmes règles lui avaient fait voir clairement qu'il ne vivrait que quarante-cinq ans. Il régla sa fortune en conséquence, ce qui l'incommoda fort le reste de sa vie. Quand il dut avouer qu'il s'était trompé dans ses calculs, il refit son thème, et trouva qu'au moins il ne passerait pas la soixante-quinzième année. La nature s'obstina encore à démentir l'astrologie. Alors, pour soutenir sa réputation, et ne pas supporter davantage la honte d'un démenti (car il pensait que l'art est infaillible et que lui seul avait pu se tromper), on assure que Cardan se laissa mourir de faim.

« De tous les événements annoncés par les astrologues, je n'en trouve qu'un seul qui soit réellement arrivé tel qu'il avait été prévu, dit un écrivain du dernier siècle [1], c'est la mort de Cardan, qu'il avait lui-même prédite et fixée à un jour marqué. Ce grand jour arriva : Cardan se portait bien ; mais il fallait mourir ou avouer l'insuffisance et la vanité de son art ; il ne balança pas ; et, se sacrifiant à la gloire des astres, il se tua lui-même ; il n'avait pas expliqué s'il périrait par une maladie ou par un suicide. »

Il faut rappeler, parmi les extravagances astrologiques de Cardan, qu'il avait dressé l'horoscope de Notre-Seigneur Jésus-Christ : il le publia en Italie et en France. Il trouvait dans la conjonction de Mars avec la lune au signe de la Balance le genre de mort de l'Homme-Dieu ; et il voyait le mahométisme dans la rencontre de Saturne avec le Sagittaire, à l'époque de la naissance du Sauveur.

En somme, Jérôme Cardan fut un homme superstitieux, qui avait plus d'imagination que de jugement. Ce qui est bizarre, c'est que, croyant à tout, il croyait mal aux seules merveilles vraies, celles que l'Église admet. On le poursuivit à la fois comme magicien et comme impie. Delancre dit qu'il avait été bien instruit en la magie par son père, lequel avait eu trente ans un démon enfermé dans une cassette, et discourait avec ce démon sur toutes ses affaires [2]. On trouve donc des choses bizarres dans presque tous ses ouvrages, qui ont été recueillis en dix volumes in-folio, principalement dans le livre de *la Variété des choses*, de *la Subtilité des démons*, etc., et dans son *Traité des songes* [1]. *Voy.* MÉTOPOSCOPIE et ONGUENTS.

Carenus (Alexandre), auteur d'un *Traité des songes* [2] publié à Padoue en 1575.

Carlostad (André Bodenstein de), archidiacre de Wurtemberg, d'abord partisan, ensuite ennemi de Luther, mais toujours dissident comme lui. Le jour où il prononça son dernier prêche, un grand homme noir, à la figure triste et décomposée, monta derrière lui l'escalier de la chaire et lui annonça qu'il irait le voir dans trois



jours. D'autres disent que l'homme noir se tint ensuite devant lui le regardant d'un œil fixe, à quelques pas de la chaire et parmi les auditeurs. Carlostad se troubla ; il dépêcha son prêche, et, au sortir de la chaire, il demanda si l'on connaissait l'homme noir qui en ce moment sortait du temple. Mais personne que lui ne l'avait vu.— Cependant le même fantôme noir était allé à la maison de Carlostad et avait dit au plus jeune de ses fils : « Souviens-toi d'avertir ton père que je reviendrai dans trois jours, et qu'il se tienne prêt. » Quand l'archidiacre rentra, son fils lui raconta cette autre circonstance. Carlostad épouvanté se mit au lit, et trois jours après, le 25 décembre 1541, qui était la fête de Noël, on le trouva mort, le cou tordu. L'événement eut lieu à Bâle [3].

Carmentes, déesses tutélaires des enfants chez les anciens. Elles ont été remplacées par nos fées ; elles présidaient à la naissance, chantaient l'horoscope du nouveau-né, lui faisaient un don, comme les fées en Bretagne, et recevaient de petits présents de la part des mères. Elles ne se

[1] *Essai sur les superstitions*, par M. L. C. In-12.
[2] *L'incrédulité et mécréance*, etc., traité I, p. 13, etc.

[1] Hieronymus Cardanus, *De somniis*. Bâle, 1585, in-4°.
[2] Alex. Carenus, *De somniis*, in-4°. Patavii, 1575.
[3] Cette anecdote se trouve encore dans les écrits de Luther, et dans un livre du dernier siècle, intitulé : *La Babylone démasquée*, ou *Entretiens de deux dames hollandaises sur la religion catholique romaine*, etc., p. 226, édition de Pépie, rue Saint-Jacques, à Paris, 1727. — Voyez la légende de Carlostad dans les *Légendes infernales*.

montraient pas; cependant on leur servait à dîner dans une chambre isolée pendant les couches.

On donnait aussi, chez les Romains, le nom de *carmentes* ou (*charmeuses*) aux devineresses célèbres; et l'une des plus fameuses prophétesses de l'Arcadie s'est nommée Carmentia. On l'a mise dans le ci-devant Olympe.

Carnaval. *Voy.* Mascarades.

Carniveau, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Carnoet. *Voy.* Trou du chateau.

Carnus, devin d'Acarnanie, qui, ayant prédit de grands malheurs sous le règne de Codrus, fut tué à coups de flèches comme magicien. Apollon envoya la peste pour venger sa mort.

Caron. La fable du batelier des enfers vint, dit-on, de Memphis, en Grèce. Fils de l'Erèbe et de la Nuit, il traversait le Cocyte et l'Achéron dans une barque étroite. Vieux et avare, il n'y recevait que les ombres de ceux qui avaient reçu la sépulture et qui lui payaient le passage. Nul mortel pendant sa vie ne pouvait y entrer, à moins qu'un rameau d'or consacré à Proserpine ne lui servît de sauf-conduit; et le pieux Énée eut besoin que la sibylle lui fît présent de cette passe lorsqu'il voulut pénétrer dans le royaume de Pluton. Longtemps avant le passage de ce prince, le nocher infernal avait été exilé pendant un an dans un lieu obscur du Tartare, pour avoir reçu dans son bateau Hercule, qui ne s'était pas muni du rameau.

Mahomet, dans *le Koran*, chap. 28, a confondu Caron avec Coré, que la terre engloutit lorsqu'il outrageait Moïse. L'Arabe Mutardi, dans son ouvrage sur l'Égypte, fait de Caron un oncle du législateur des Hébreux, et comme il soutint toujours son neveu avec zèle, ce dernier lui apprit l'alchimie et le secret du grand œuvre, au moyen duquel il amassa des sommes immenses. Rien ici n'est conforme aux saintes Écritures.

Selon Hérodote, Caron, d'abord simple prêtre de Vulcain, usurpa le souverain pouvoir en Égypte. Devenu roi, il imposa sur les inhumations un gros tribut; et de l'or qu'il en tira il fit bâtir le célèbre labyrinthe d'Égypte.

Carpentier (Richard), bénédictin anglais du dix-septième siècle. On recherche de lui : 1° *la Ruine de l'Antechrist*, in-8°, 1648; 2° *Preuves que l'astrologie est innocente, utile et précise*, in-4°, Londres, 1653. Il a publié une autre singularité intitulée « *la Loi parfaite de Dieu, sermon qui n'est pas sermon, qui a été prêché et n'a pas été prêché*, 1652 ».

Carpocratiens, hérésiarques du deuxième siècle qui reconnaissaient pour chef Carpocrate, professeur de magie, selon l'expression de saint Irénée. Ils contaient que les anges venaient de Dieu par une suite de générations infinies, que lesdits anges s'étaient avisés un jour de créer le monde et les âmes, lesquelles n'étaient unies à des corps que parce qu'elles avaient oublié Dieu. Carpocrate prétendait que tout ce que nous apprenons n'est que réminiscence. Il regardait les anges comme nous les démons; il les disait ennemis de l'homme, et croyait leur plaire en se livrant à toutes ses passions et aux plaisirs les plus honteux. Ses disciples cultivaient la magie, faisaient des enchantements et avaient des secrets merveilleux. Ils marquaient leurs sectateurs à l'oreille et commettaient beaucoup d'abominations. Cette secte ne subsista pas longtemps.

Carra (Jean-Louis), aventurier du dernier siècle, qui se fit girondin, et fut guillotiné en 1793. Il a laissé entre autres ouvrages un *Examen physique du magnétisme animal*, in-8°, 1785.

Carreau, démon invoqué comme prince des puissances dans les litanies du sabbat.

Carrefours, lieux où quatre chemins aboutissent. C'est aux carrefours que les sorciers se réunissent ordinairement pour faire le sabbat. On montre encore, dans plusieurs provinces, quelques-uns de ces carrefours redoutés, au milieu desquels étaient placés des poteaux que les sorciers ou les démons entouraient de lanternes pendant la fête nocturne. On fait remarquer aussi sur le sol un large rond où les démons dansaient; et l'on prétend que l'herbe ne peut y croître. C'est aussi dans un carrefour que l'on tue la poule noire pour évoquer le diable.

Cartagra, région du purgatoire. *Voy.* Gamygyn.

Cartes. *Voy.* Cartomancie. Mais, outre l'art de tirer les cartes, qui est exposé plus bas, on pratique avec ce jeu d'autres divinations. Les journaux de janvier 1862 contenaient à ce sujet une anecdote que nous croyons devoir reproduire :

« Le 6 janvier, jour des Rois, trois jeunes gens, deux frères et un de leurs amis, jouaient, le soir, aux cartes au coin du feu, dans la maison de l'un d'eux, à Pignicourt (Aisne). Après quelques parties, il vint à un des joueurs la bizarre fantaisie d'interroger le sort par la voie des cartes, et de jouer à l'écarté et au dernier restant quel serait celui des trois qui mourrait le premier. Le plus jeune s'opposait vivement à ce que l'on tentât ainsi le hasard; mais, malgré lui, les deux autres s'attablèrent et commencèrent leur jeu de mort. La première partie fut perdue par le plus âgé, qui est mort le 16 février. Le plus jeune, celui qui avait d'abord refusé de jouer, perdit la seconde et mourut dix jours après son frère, c'est-à-dire le 26 février. Le dernier restant à l'écarté, celui qui aurait dû, ce semble, survivre, frappé peut-être plus vivement que les autres de la fatale prédiction, est mort le premier de tous, le 26 janvier. Ils étaient âgés de vingt, vingt-huit et trente-trois ans. (*Journal de l'Aisne.*)

Carticeya, divinité indienne qui commande les armées des génies et des anges; elle a six faces, une multitude d'yeux et un grand nombre de

bras armés de massues, de sabres et de flèches. Elle se prélasse à cheval sur un paon.

Cartomancie, divination par les cartes, plus connue sous le nom *d'art de tirer les cartes*. On dit que les cartes ont été inventées pour amuser la folie de Charles VI; mais Alliette, qui écrivit sous le nom d'Etteilla, nous assure que la cartomancie, qui est l'art de tirer les cartes, est bien plus ancienne. Il fait remonter cette divination au jeu des bâtons d'Alpha (nom d'un Grec fameux exilé en Espagne, dit-il). Il ajoute qu'on a depuis perfectionné cette science merveilleuse. On s'est servi de tablettes peintes; et quand Jacquemin Gringoneur offrit les cartes au roi Charles le Bien-Aimé, il n'avait eu que la peine de transporter sur des cartons ce qui était connu des plus habiles devins sur des planchettes. Il est fâcheux que cette assertion ne soit appuyée d'aucune preuve.

Cependant les cartes à jouer sont plus anciennes que Charles VI. Boissonade a remarqué que le petit Jehan de Saintré ne fut honoré de la faveur de Charles V que parce qu'il ne jouait ni aux



cartes ni aux dés. Il fallait bien aussi qu'elles fussent connues en Espagne lorsque Alphonse XI les prohiba en 1332, dans les statuts de l'ordre de la Bande. Quoi qu'il en soit, les cartes, d'abord tolérées, furent ensuite condamnées; et c'est une opinion encore subsistante dans l'esprit de quelques personnes que qui tient les cartes tient le diable. C'est souvent vrai, au figuré. « Ceux qui font des tours de cartes sont sorciers le plus souvent, » dit Boguet. Il cite un comte italien qui vous mettait en main un dix de pique, et vous trouviez que c'était un roi de cœur[1]. Que penserait-il des prestidigitateurs actuels?

Il n'est pas besoin de dire qu'on a trouvé tout dans les cartes, histoire, sabéisme, sorcellerie. Il y a même eu des doctes qui ont vu toute l'alchimie dans les figures; et certains cabalistes ont prétendu y reconnaître les esprits des quatre éléments. Les carreaux sont les salamandres, les cœurs sont les sylphes, les trèfles les ondins, et les piques les gnomes.

Arrivons à l'art de tirer les cartes. On se sert presque toujours, pour la cartomancie, d'un jeu de piquet de trente-deux cartes, où les figures n'ont qu'une tête. Les cœurs et les trèfles sont généralement bons et heureux; les carreaux et les piques, généralement mauvais et malheureux. Les figures en cœur et en carreau annoncent des personnes blondes ou châtain-blond; les figures en pique ou en trèfle annoncent des personnes brunes ou châtain-brun. Voici ce que signifie chaque carte: Les huit cœurs. — Le roi de cœur est un homme honorable qui cherche à vous faire du bien; s'il est renversé, il sera arrêté dans ses loyales intentions. La dame de cœur est une femme honnête et généreuse de qui vous pouvez attendre des services; si elle est renversée, c'est le présage d'un retard dans vos espérances. Le valet de cœur est un brave jeune homme, souvent un militaire, qui doit entrer dans votre famille et cherche à vous être utile; il en sera empêché s'il est renversé. L'as de cœur annonce une nouvelle agréable; il représente un festin ou un repas d'amis quand il se trouve entouré de figures. Le dix de cœur est une surprise qui fera grande joie; le neuf promet une réconciliation, il resserre les liens entre les personnes qu'on veut brouiller. Le huit promet de la satisfaction de la part des enfants. Le sept annonce un bon mariage.

Les huit carreaux. — Le roi de carreau est un homme assez important qui pense à vous nuire, et qui vous nuira s'il est renversé. La dame est une méchante femme qui dit du mal de vous, et qui vous fera du mal si elle est renversée. Le valet de carreau est un militaire ou un messager qui vous apporte des nouvelles désagréables; et s'il est renversé, des nouvelles fâcheuses. L'as de carreau annonce une lettre; le dix de carreau, un voyage nécessaire et imprévu; le neuf, un retard d'argent; le huit, des démarches qui surprendront de la part d'un jeune homme; le sept, un gain de loterie; s'il se trouve avec l'as de carreau, assez bonnes nouvelles.

Les huit piques. — Le roi représente un commissaire, un juge, un homme de robe avec qui on aura des disgrâces; s'il est renversé, perte d'un procès. La dame est une veuve qui cherche à vous tromper: si elle est renversée, elle vous

[1] *Discours des sorciers*, ch. LIII.

trompera. Le valet est un jeune homme qui vous causera des désagréments; s'il est renversé, présage de trahison. L'as, grande tristesse; le dix, emprisonnement; le neuf, retard dans les affaires; le huit, mauvaise nouvelle; s'il est suivi du sept de carreau, pleurs et discordes. Le sept, querelles et tourments, à moins qu'il ne soit accompagné de cœurs.

Les huit trèfles. — Le roi est un homme juste, qui vous rendra service; s'il est renversé, ses intentions honnêtes éprouveront du retard. La dame est une femme qui vous aime; une femme jalouse, si elle est renversée. Le valet promet un mariage, qui ne se fera pas sans embarras préliminaires, s'il est renversé. L'as, gain, profit, argent à recevoir; le dix, succès; s'il est suivi du neuf de carreau, retard d'argent; perte s'il se trouve à côté du neuf de pique. Le neuf, réussite; le huit, espérances fondées: le sept, faiblesse, et s'il est suivi d'un neuf, héritage.

Quatre rois de suite, honneurs; trois de suite, succès dans le commerce; deux rois de suite, bons conseils. Quatre dames de suite, grands caquets; trois dames de suite, tromperies; deux dames de suite, amitié. Quatre valets de suite, maladie contagieuse; trois valets de suite, paresse; deux valets de suite, dispute. Quatre as de suite, une mort; trois as de suite, libertinage; deux as de suite, inimitié. Quatre dix de suite, événements désagréables; trois dix de suite, changement d'état; deux dix de suite, perte. Quatre neuf de suite, bonnes actions; trois neuf de suite, imprudence; deux neuf de suite, argent. Quatre huit de suite, revers; trois huit de suite, mariage; deux huit de suite, désagréments. Quatre sept de suite, intrigues; trois sept de suite, divertissements; deux sept de suite, petites nouvelles.

Il y a plusieurs manières de tirer les cartes. La plus sûre méthode est de les tirer par sept, comme il suit : Après avoir mêlé le jeu, on le fait couper de la main gauche par la personne pour qui on opère; on compte les cartes de sept en sept, mettant de côté la septième de chaque paquet. On répète l'opération jusqu'à ce qu'on ait produit douze cartes. Vous étendez ces douze cartes sur la table les unes à côté des autres, selon l'ordre dans lequel elles sont venues; ensuite vous cherchez ce qu'elles signifient, d'après la valeur et la position de chaque carte, ainsi qu'on l'a expliqué. Mais avant de tirer les cartes, il ne faut pas oublier de voir si la personne pour laquelle on les tire est sortie du jeu. On prend ordinairement le roi de cœur pour un homme blond marié; le roi de trèfle pour un homme brun marié; la dame de cœur pour une dame ou une demoiselle blonde; la dame de trèfle pour une dame ou une demoiselle brune; le valet de cœur pour un jeune homme blond; le valet de trèfle pour un jeune homme brun. — Si la carte qui représente la personne pour qui on opère ne se trouve pas dans les douze cartes que le hasard vient d'amener, on la cherche dans le reste du jeu, et on la place simplement à la fin des douze cartes sorties. Si, au contraire, elle s'y trouve, on fait tirer à la personne pour qui on travaille (ou l'on tire soi-même si c'est pour soi que l'on consulte) une treizième carte à jeu ouvert. On la place pareillement à la fin des douze cartes étalées, parce qu'il est reconnu qu'il faut treize cartes. Alors, on explique sommairement l'ensemble du jeu. Ensuite, en partant de la carte qui représente la personne pour qui on interroge le sort, on compte sept et on s'arrête; on interprète la valeur intrinsèque et relative de la carte sur laquelle on fait station; on compte sept de nouveau, et de nouveau on explique, parcourant ainsi tout le jeu à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'on revienne précisément à la carte de laquelle on est parti. On doit déjà avoir vu bien des choses. Il reste cependant une opération importante. On relève les treize cartes, on les mêle, on fait à nouveau couper de la main gauche. Après quoi on dispose les cartes à couvert sur dix paquets : 1° pour la personne; 2° pour la maison ou son intérieur; 3° pour ce qu'elle attend; 4° pour ce qu'elle n'attend pas; 5° pour sa surprise; 6° pour sa consolation ou sa pensée. — Les six premières cartes ainsi rangées sur la table, il en reste sept dans la main. On fait un second tour, mais on ne met une carte que sur chacun des cinq premiers paquets. Au troisième tour, on pose les deux dernières cartes sur les numéros 1 et 2. On découvre ensuite successivement chaque paquet, et on l'explique en commençant par le premier, qui a trois cartes ainsi que le deuxième, en finissant par le dernier qui n'en a qu'une. — Voilà tout entier l'art de tirer les cartes; les méthodes varient ainsi que la valeur des cartes, auxquelles on donne dans les livres spéciaux des sens très-divers et très-arbitraires; mais les résultats ne varient pas.

Nous terminerons en indiquant la manière de faire ce qu'on appelle la réussite. — Prenez également un jeu de piquet de trente-deux cartes. Faites huit paquets à couvert de quatre cartes chacun, et les rangez sur la table; retournez la première carte de chaque paquet; prenez les cartes de la même valeur deux par deux, comme deux dix, deux rois, deux as, etc., en retournant toujours à découvert sur chaque paquet la carte qui suit celle que vous enlevez. Pour que la réussite soit assurée, il faut que vous retiriez de la sorte toutes les cartes du jeu, deux par deux, jusqu'aux dernières. — On fait ces réussites pour savoir si un projet ou une affaire aura du succès, ou si une chose dont on doute a eu lieu.

Alliette, sous le nom d'Etteilla, a publié un long traité sur cette matière. Citons encore l'*Oracle parfait*, ou nouvelle manière de tirer les

cartes, au moyen de laquelle chacun peut faire son horoscope. In-12, Paris, 1802. Ce petit livre, de 92 pages, est dédié au beau sexe par Albert d'Alby. L'éditeur est M. de Valembert, qui fait observer que *l'Oracle parfait* devait paraître en 1788; que la censure l'arrêta, et qu'on n'a pu qu'en 1802 en gratifier le public. La méthode de ce livre est embrouillée; l'auteur veut qu'on emploie vingt cartes disposées en cinq tas, de cette manière : un au milieu, un au-dessus, un au-dessous, et un de chaque côté; ce qui fait une croix. Les cartes d'en haut signifient ce qui doit arriver bientôt, les cartes de droite ce qui arrivera dans un temps plus éloigné; les cartes d'en bas sont pour le passé; les cartes de gauche pour les obstacles; les cartes du milieu pour le présent. On explique ensuite d'après les principes.

Mais c'en est assez sur la cartomancie. Nous n'avons voulu rien laisser ignorer du fondement de cette science aux dames qui consultent leurs cartes et qui doutent de Dieu. Cependant nous les prierons d'observer que ce grand moyen de lever le rideau qui nous cache l'avenir s'est trouvé quelquefois en défaut. Une des plus fameuses tireuses de cartes fit le jeu pour un jeune homme sans barbe qui s'était déguisé en fille. Elle lui promit un époux riche et bien fait, trois garçons, une fille, des couches laborieuses, mais sans danger. — Une dame qui commençait à hésiter dans sa confiance aux cartes se fit un jour une réussite pour savoir si elle avait déjeuné. Elle était encore à table devant les plats vides; elle avait l'estomac bien garni; toutefois les cartes lui apprirent qu'elle était à jeun, car la réussite ne put avoir lieu.

Casaubon (Médéric), fils d'Isaac Casaubon, né à Genève en 1599. On a de lui un *Traité de l'Enthousiasme*, publié en 1655, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre ceux qui attribuent l'enthousiasme à une inspiration du ciel ou à une inspiration du démon. On lui doit de plus un *Traité de la crédulité et de l'incrédulité* dans les choses spirituelles, in-8°, Londres, 1670. Il y établit la réalité des esprits, des merveilles surnaturelles et des sorciers [1]. Nous citerons aussi sa *Véritable et fidèle relation de ce qui s'est passé entre Jean Dée et certains esprits*, 1659, in-fol.

Casi. C'est le nom d'une pagode fameuse sur les bords du Gange. Les Indiens recherchent le privilége d'y mourir; car Eswara ne manque pas de venir souffler dans leur oreille droite au dernier instant pour les purifier : aussi ont-ils grand soin de mourir couchés sur le côté gauche.

Casmann (Othon), savant Allemand du seizième siècle, auteur d'un livre sur les anges intitulé *Angélographie* [1]. Il a laissé un autre ouvrage, que quelques personnes recherchent, sur les mystères de la nature [2].

Cassandre. Fille de Priam, à qui Apollon accorda le don de prophétie pour la séduire; mais quand elle eut le don, elle ne voulut pas répondre à la tendresse du dieu, et le dieu discrédita ses pronostics. Aussi, quoique grande magicienne et sorcière, comme dit Delancre [3], elle ne put pas empêcher la ruine de Troie, ni se garantir elle-même des violences d'Ajax.

Cassius de Parme. Antoine venait de perdre la bataille d'Actium; Cassius de Parme, qui avait suivi son parti, se retira dans Athènes : là, au milieu de la nuit, pendant que son esprit s'abandonnait aux inquiétudes, il vit paraître devant lui un homme noir qui lui parla avec agitation. Cassius lui demanda qui il était. — Je suis ton démon [4], — répondit le fantôme. Ce mauvais démon était la peur. A cette parole, Cassius s'effraya et appela ses esclaves; mais le démon disparut sans se laisser voir à d'autres yeux. Persuadé qu'il rêvait, Cassius se recoucha et chercha à se rendormir; aussitôt qu'il fut seul, le démon reparut avec les mêmes circonstances. Le Romain n'eut pas plus de force que d'abord; il se fit apporter des lumières, passa le reste de la nuit au milieu de ses esclaves, et n'osa plus rester seul. Il fut tué peu de jours après par l'ordre du vainqueur d'Actium [5].

Casso ou **Alouette.** On assure que celui qui portera sur soi les pieds de cet oiseau ne sera jamais persécuté; au contraire, il aura toujours l'avantage sur ses ennemis. Si on enveloppe l'œil droit de l'alouette dans un morceau de la peau d'un loup, l'homme qui le portera sera doux, agréable et plaisant; et si on le met dans du vin, on se fera chérir de la personne qui le boira [6].

Cassotide. Fontaine de Delphes, dont la vertu prophétique inspirait des femmes qui y rendaient des oracles.

Castaigne (Gabriel de), aumônier de Louis XIII, cordelier et alchimiste. On lui doit l'*Or potable qui guérit de tous maux*, in-8°, rare, Paris, 1611; *le Paradis terrestre*, où l'on trouve la guérison de toute maladie, in-8°, Paris, 1615; « *le Grand Miracle de nature métallique*, que en imitant » icelle sans sophistiqueries, tous les métaux im- » parfaits se rendront en or fin, et les maladies

[1] Cet ouvrage est connu aussi sous le titre de *Traité des esprits, des sorciers et des opérations surnaturelles*, en anglais, Londres, 1672, in-8°.

[1] *Angelographia*, 2 vol. in-8°. Francfort, 1597 et 1605.

[2] *Nucleus mysteriorum naturæ enucleatus*, 1605, in-8°.

[3] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. I, disc. III.

[4] L'original porte *cacodaimon*, mauvais démon. Chez les Grecs *daimon*, simplement, signifiait *un génie, une bonne intelligence*, comme le démon de Socrate et quelques autres.

[5] Valère-Maxime, et d'autres anciens.

[6] *Admirables secrets d'Albert le Grand.*

» incurables se guériront, » in-8°, Paris, 1615.

Castalie. Fontaine d'Antioche, au faubourg de Daphné; ses eaux étaient prophétiques, et il y avait auprès un oracle célèbre qui prédit l'empire à Adrien. Quand cet oracle fut accompli, Adrien fit boucher la fontaine avec de grosses pierres, de peur qu'un autre n'y allât chercher la même faveur qu'il avait obtenue.

Castalin (Diégo). *Discours prodigieux et épouvantable* de trois Espagnols et une Espagnole, magiciens et sorciers qui se faisaient porter par les diables de ville en ville, avec leurs déclarations d'avoir fait mourir plusieurs personnes et bétail par leurs sortiléges, et aussi d'avoir fait plusieurs dégâts aux biens de la terre. Ensemble, l'arrêt prononcé contre eux par la cour du parlement de Bordeaux, in-8°, rare. Paris, 1626.

« Trois Espagnols, accompagnés d'une femme espagnole, aussi sorcière et magicienne, se sont promenés par l'Italie, Piémont, Provence, Franche-Comté, Flandre, et ont, par plusieurs fois, traversé la France, et tout aussitôt qu'ils avaient reçu quelque déplaisir de quelques-uns, en quelques villes, ils ne manquaient, par le moyen de leurs pernicieux charmes, de faire sécher les blés et les vignes; et pour le regard du bétail, il languissait quelques trois semaines, puis demeurait mort, tellement qu'une partie du Piémont a senti ce que c'était que leurs maudites façons de faire.

» Quand ils avaient fait jouer leurs charmes en quelques lieux par leurs arts pernicieux, ils se faisaient porter par les diables dans les nuées, de ville en ville, et quelquefois faisaient cent lieues le jour. Mais comme la justice divine ne veut pas longuement souffrir les malfaiteurs, Dieu permit qu'un curé, nommé messire Benoît la Fave, passant près de Dôle, rencontrât ces Espagnols avec leur servante, lesquels se mirent en compagnie avec lui et lui demandèrent où il allait. Après leur avoir déclaré et conté une partie de son ennui pour la longueur du chemin, un de ces Espagnols, nommé Diégo Castalin, lui dit : — Ne vous déconfortez nullement, il est près de midi; mais je veux que nous allions aujourd'hui coucher à Bordeaux.

» Le curé ne répliqua rien, croyant qu'il le disait par risée, vu qu'il y avait près de cent lieues. Néanmoins, après s'être assis tous ensemble, ils se mirent à sommeiller. Au réveil du curé, il se trouve aux portes de Bordeaux avec ces Espagnols. Un conseiller de Bordeaux fut averti de cette merveille; il voulut savoir comment cela s'était passé : il dénonce les trois Espagnols et la femme. On fouille leurs bagages, où se trouvent plusieurs livres, caractères, billets, cires, couteaux, parchemins et autres denrées servant à la magie. Ils sont examinés; ils confessent le tout, disant, entre autres choses, d'avoir fait, par leurs œuvres, périr les fruits de la terre aux endroits qu'il leur plaisait, d'avoir fait mourir plusieurs personnes et bestiaux, et qu'ils étaient résolus de faire plusieurs maux du côté de Bordeaux. La cour leur fit leur procès extraordinaire, qui fut prononcé le 1er mars 1610, et condamna Diégo Castalin, Francisco Ferdillo, Vincentio Torrados et Catalina Fiosela à être pris et menés par l'exécuteur de la haute justice en la place du marché aux porcs, et être conduits sur un bûcher, pour là être brûlés tout vifs, et leurs corps être mis en cendres, avec leurs livres, caractères, couteaux, parchemins, billets et autres choses propres servant à la magie.

» L'Espagnole qui les servait, nommée Catalina Fiosela, confessa une infinité de méchancetés par elle exercées, entre autres que, par ses sortiléges, elle avait infecté, avec certains poisons, plusieurs fontaines, puits et ruisseaux, et aussi qu'elle avait fait mourir plusieurs bétails, et fait, par ses charmes, tomber pierres et grêles sur les biens et fruits de la terre.

» Voilà qui doit servir d'exemple à plusieurs personnes qui s'étudient à la magie; d'autres, sitôt qu'ils ont perdu quelque chose, s'en vont au devin et sorcier, et ne considèrent pas qu'allant vers eux, ils vont vers le diable, prince des ténèbres. »

On ne peut voir dans ce récit que l'histoire d'une bande de malfaiteurs.

Castellini (Luc), frère prêcheur du dix-septième siècle. On rencontre des prodiges infernaux dans son *Traité des miracles* [1].

Castor. C'est une opinion très-ancienne et très-commune que le castor se mutile pour se dérober à la poursuite des chasseurs. On la trouve dans les hiéroglyphes des Égyptiens, dans les fables d'Ésope, dans Pline, dans Aristote, dans Élien; mais cette opinion n'en est pas moins une erreur aujourd'hui reconnue [2].

Castor et **Pollux**, fils de Jupiter et de Léda. On en fit des dieux marins; et, dans l'antiquité, les matelots appelaient feux de Castor et Pollux ce que nos marins appellent feux Saint-Elme. Les histoires grecques et romaines sont remplies d'apparitions de Castor et Pollux. Pendant que Paul-Émile faisait la guerre en Macédoine, Publius Vatinius, revenant à Rome, vit subitement devant lui deux jeunes gens beaux et bien faits, montés sur des chevaux blancs, qui lui annoncèrent que le roi Persée avait été fait prisonnier la veille. Vatinius se hâta de porter au sénat cette nouvelle; mais les sénateurs, croyant déroger à la majesté de leur caractère en s'arrêtant à des puérilités, firent mettre cet homme en prison. Cependant, après qu'on eut reconnu par les lettres du consul que le roi de Macédoine avait été effectivement pris ce jour-là, on tira Vatinius de sa prison; on le gratifia de plusieurs arpents de

[1] *Tractatus de miraculis*. Rome, 1629.

[2] Brown, *Des erreurs populaires*, liv. III, ch. IV.

terre, et le sénat reconnut que Castor et Pollux étaient les protecteurs de la république.

Pausanias explique cette apparition : « C'étaient, dit-il, des jeunes gens revêtus du costume des Tyndarides et apostés pour frapper les esprits crédules. »

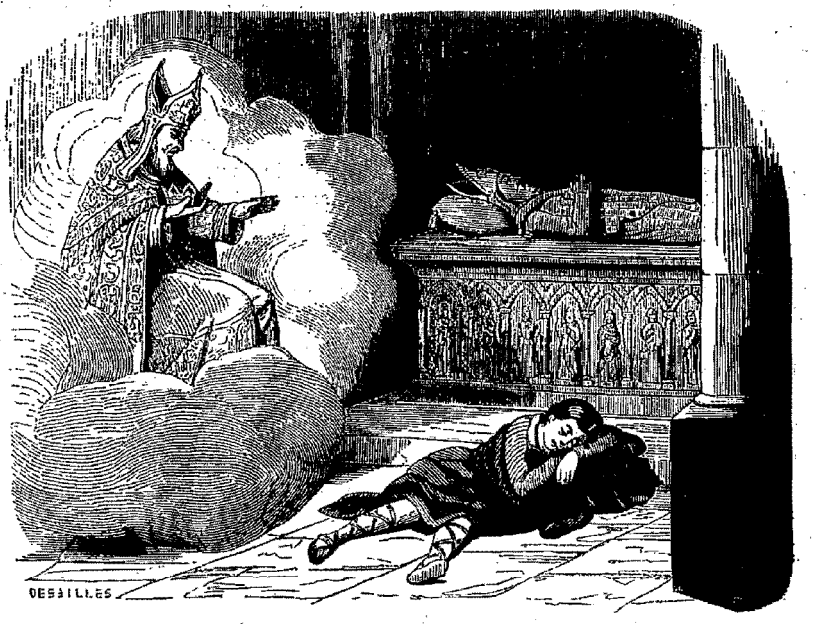
On sait que Castor et Pollux sont devenus la constellation des Gémeaux.

Castro (Alphonse de), célèbre prédicateur né au Pérou, et l'un des plus savants théologiens du seizième siècle, auteur d'un livre contre les magiciens [1].

Cataboliques. « Ceux qui ont lu les anciens savent que les démons *cataboliques* sont des démons qui emportent les hommes, les tuent, brisent et fracassent, ayant cette puissance sur eux. De ces démons cataboliques, Fulgence raconte qu'un certain Campester avait écrit un livre particulier, qui nous servirait bien, si nous l'avions, pour apprendre au juste comment ces diables traitaient leurs suppôts, les magiciens et les sorciers [2]. »

Cathaï-Khann, prince de la mer chez les Tartares. Ce démon est un affreux cannibale qui se saisit un jour de son compère Djilbeguenn, dit le trompeur, le fit bouillir et le mangea. Il possède une flèche qui lui revient toujours quand elle a accompli sa mission. Elle a percé un jour une montagne de cuivre et lui est revenue après avoir fait le tour de la terre. Un serpent aux écailles d'or, qui avait sur sa tête une corne d'argent et des yeux d'escarboucle, distants de douze arpents l'un de l'autre, avec une queue sans fin, dévora son enfant. Cataï lui décocha sa flèche au front, qu'elle sépara en deux. Le prince de la mer trouva son enfant dans le ventre du serpent; l'enfant vivait encore là, en compagnie de quelques héros, vivants encore aussi, avec leurs chevaux. Alors le cheval de Cataï dit à son maître: « Enlève la couverture qui est sous ma selle; et je donnerai à l'enfant le peu de lait qui me reste du temps où je tetais ma mère; » et l'enfant vécut; et plus tard il mangea aussi son père [1]. Ce sont là des traditions tartares.

Catalde, évêque de Tarente au sixième siècle. Mille ans après sa mort, on raconte qu'il se montra une nuit, en vision, à un jeune Tarentin du seizième siècle, et le chargea de creuser en un lieu



qu'il lui désigna, où il avait caché et enterré un livre écrit de sa main pendant qu'il était au monde, lui disant qu'incontinent qu'il aurait recouvré ce livre, il ne manquât point de le faire tenir à Ferdinand, roi d'Aragon et de Naples, qui régnait alors. Le jeune homme n'ajouta point foi d'abord à cette vision, quoique Catalde lui apparût presque tous les jours pour l'exhorter à faire ce qu'il lui avait ordonné. Enfin, un matin, avant l'aurore, comme il était en prière, il aperçut Catalde vêtu de l'habit épiscopal, lequel lui dit avec une contenance sévère : — Tu n'as pas tenu compte de chercher le livre que je t'avais enseigné et de l'envoyer au roi Ferdinand; sois assuré, cette fois pour toutes, que si tu n'exécutes ce que je t'ai commandé, il t'en adviendra mal.

Le jouvenceau, intimidé de ces menaces, publia sa vision; le peuple ému s'assembla pour l'accompagner au lieu marqué. On y arriva; on

[1] *De sortilegis ac maleficis, eorumque punitione.* Lyon, 1568.

[2] Leloyer, *Hist. et discours des spectres*, liv. VII, ch. IV.

[1] M. Elie Reclus, *Légendes tartares*, extraites d'A. Scheifner. (*Revue germanique*, livraison d'août 1860, p. 424 et 427.)

creusa la terre; on trouva un petit coffre de plomb, si bien clos et cimenté que l'air n'y pouvait pénétrer, et au fond du coffret se vit le livre où toutes les misères qui devaient arriver au royaume de Naples, au roi Ferdinand et à ses enfants, étaient décrites en formes de prophétie, lesquelles ont eu lieu; car Ferdinand fut tué au premier conflit; son fils Alphonse, à peine maître du trône, fut mis en déroute par ses ennemis, et mourut en exil. Ferdinand, le puîné, périt misérablement à la fleur de son âge, accablé de guerres, et Frédéric, petit-fils du défunt Ferdinand, vit brûler, saccager et ruiner son pays [1].

Catalepsie, semblance d'apoplexie, état d'où résulte, dit M. Lecouturier, « une insensibilité capable de faire supporter sans douleur l'opération chirurgicale la plus cruelle. La catalepsie est causée par l'obstruction des agents nerveux. Il en naît une singulière combinaison de roideur et de souplesse dans les muscles, qui fait que les cataleptiques, complétement immobiles par eux-mêmes, se laissent aller à tous les mouvements réguliers qu'on leur imprime et restent fixés dans toutes les attitudes normales qu'on leur communique. On peut même leur faire prendre des attitudes pénibles dans lesquelles il serait impossible à l'homme le plus robuste de se maintenir. »

Cette maladie, qui explique quelques phénomènes de la sorcellerie, est provoquée ou spontanée. *Voy.* Hypnotisme et Sommeil magnétique.

Catalonos ou **Babailanas**, prêtresses des Indiens des îles Philippines. Elles lisent dans l'avenir et prédisent ce qui doit arriver. Quand elles ont annoncé le bien ou le mal à ceux qui les consultent, elles font le sacrifice d'un cochon, qu'elles tuent d'un coup de lance et qu'elles offrent en dansant aux mauvais génies et aux âmes des ancêtres, lesquelles, dans l'opinion des Indiens, fixent leurs demeures sous de grands arbres.

Catanancée, plante que les femmes de Thessalie employaient dans leurs philtres. On en trouve la description dans Dioscoride.

Cataramonachia, anathème que fulminent les popes grecs. Dans quelques îles de la Morée, on dit que cet anathème donne une fièvre lente dont on meurt en six semaines.

Catelan (Laurent), pharmacien de Montpellier au dix-septième siècle. Il a laissé une *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usages de la licorne*, Montpellier, in-8°, 1624, et un *rare et curieux discours de la plante appelée mandragore*, Paris, in-12, 1639.

Cathares, hérétiques abominables qui devaient leur nom à un chat, *Catto*, dont ils baisaient le derrière dans leurs réunions secrètes, persuadés qu'ils étaient que Satan lui-même recevait ainsi leurs hommages sous cette forme. Ils immolaient des enfants et commettaient d'autres horreurs, qu'on peut lire dans la *Mystique* de Görres, chap. II et III du livre V.

Catharin (Ambroise), dominicain de Florence, mort à Rome en 1553, auteur d'une réfutation de la doctrine et des prophéties de Savonarole [1], et d'un *Traité de la mort et de la résurrection*.

Catherine *Voy.* Revenants.

Catherine (Sainte). *Voy.* Incombustibles.

Catherine de Médicis, célèbre reine de France, singulièrement maltraitée dans l'histoire, où l'esprit de la réforme n'a pas ménagé les princes catholiques: née à Florence en 1519, morte en 1589. Elle avait foi à l'astrologie judiciaire et, s'il faut en croire les protestants, à la



magie; ils l'accusaient même d'avoir porté sur l'estomac une peau de vélin, peut-être d'un enfant égorgé (voyez l'effet de ce *peut-être* en histoire), laquelle peau, semée de figures, de lettres et de caractères de différentes couleurs, devait la garantir de toute entreprise contre sa personne. Elle fit faire la colonne de l'hôtel de Soissons [2], dans le fût de laquelle il y avait un escalier à vis pour monter à la sphère armillaire qui est au haut. Elle allait y consulter les astres avec ses astrologues.

Cette princesse, que l'on a fort noircie, eut beaucoup d'ennemis, surtout les huguenots, qui

[1] *Histoires prodigieuses de Boistuaux*, t. I.

[1] *Discorso contra la dottrina e le profetie di Girolamo Savonarola, da Ambrosio Catarino polito.* In-8°, Venise, 1548. Thomas Neri combattit cet ouvrage dans un livre intitulé *Apologia di Tomaso Neri, in difesa della dottrina di Girolamo Savonarola.* In-8°. Florence, 1564.

[2] Cette colonne existe encore à Paris, elle est adossée à la halle au blé.

alors ne reculaient devant aucune calomnie. Ils la représentent comme ayant été très-versée dans l'art d'évoquer les esprits; ils ajoutent que, sur la peau d'enfant qu'elle portait au cou, étaient représentées plusieurs divinités païennes. Étant tombée gravement malade, elle remit, disent-ils, à M. de Mesmes une boîte hermétiquement fermée, en lui faisant promettre de ne jamais l'ouvrir et de la lui rendre si elle revenait à la vie. Longtemps après, les enfants du dépositaire, ayant ouvert la boîte, dans l'espoir d'y trouver des pierreries ou un trésor, n'y découvrirent qu'une médaille de forme antique, large et ovale, où Catherine de Médicis était représentée à genoux, adorant les Furies et leur présentant une offrande.

Ce conte absurde donne la mesure de vingt autres. Catherine de Médicis survécut à M. de Mesmes, et elle n'aurait pas manqué de retirer la cassette.

Elle avait attaché à sa personne, suivant l'usage du temps, quelques astrologues, parmi lesquels il ne faut pas oublier l'illustre Luc Gauric. Ils lui prédirent que Saint-Germain la verrait mourir. Dès lors elle ne voulut plus demeurer à Saint-Germain en Laye et n'alla plus à l'église de Saint-Germain d'Auxerre. Mais l'évêque de Nazareth, l'ayant assistée à l'heure de sa mort, on regarda la prédiction comme accomplie, attendu que ce prélat s'appelait Nicolas de Saint-Gerbain.

Catho (Angelo), savant habile dans l'astrologie, qui prédit à Charles le Téméraire sa mort funeste. Le duc de Bourgogne n'en tint compte, et perdit tout, comme on sait. Malheureusement, rien ne prouve que la prédiction ait été faite en temps utile.

Louis XI estimait tant Angelo Catho, à cause de sa science, qu'il lui donna l'archevêché de Vienne, en Dauphiné. C'est peut-être pour cela que les protestants en ont fait un astrologue.

Catiau, sorcier contemporain, condamné par le tribunal de Béthune, le 30 juillet 1850. Voici le résumé des faits à cette date :

« Salvien-Édouard-Joseph Catiau, aujourd'hui âgé de soixante ans, tisserand, demeurant à Loos, près Lens, vivait péniblement de son travail, lorsqu'il eut, il y a cinq ans environ, la pensée de vivre aux dépens de la sottise humaine. Bien des gens de la campagne, beaucoup de nos villes aussi, sont disposés, lorsque plusieurs accidents ou malheurs leur arrivent, à les attribuer à une influence secrète et maligne. On leur a jeté un sort; c'est ce sort que Catiau va entreprendre de conjurer. Sa clientèle, d'abord restreinte, s'augmente peu à peu. Nous voyons une femme de Douvrin, la dame Cappe, qui perd successivement ses poulets et sa basse-cour; Catiau lui fait faire une neuvaine; des *Pater*, des *Ave Maria* récités journellement enlèveront le sort.

» Plus tard, Catiau élargit le cercle de ses opérations : ce ne sera plus le sort jeté sur les animaux qu'il conjurera, c'est aux maladies humaines qu'il va s'attaquer. Charles Delhaye, âgé de soixante-huit ans, rentier à Richebourg-l'Avoué, est atteint d'une hernie; il va voir Catiau chez son gendre. Catiau lui dit qu'il a reçu des missionnaires d'Amiens le pouvoir de guérir les hernies; pour cela il faut boire de l'eau que Catiau a heureusement chez lui et qui vient d'une fontaine de Rome où l'*ange* va se baigner une fois par an. Cette consultation merveilleuse coûte 150 fr. au père Delhaye. Il prend encore plusieurs bouteilles d'eau; toutes lui sont cédées généreusement au prix de 10 fr. chacune.

» Comme on le voit, la matière exploitable était bonne. Catiau ne se fait pas faute d'en user; il fait croire à Delhaye que ses intelligences avec les puissances surnaturelles lui font entrevoir que la guerre de Crimée reviendra envahir la France; qu'il faut se hâter de faire des provisions de blé, parce que tout va être pillé, et que ceux qui seront pris au dépourvu mourront de faim. Pour arriver à ce but, il faut que Delhaye retire des mains d'un notaire (car les notaires vont disparaître avec tout le reste, sort fatal!) tout l'argent qu'il lui a donné en dépôt; avec cet argent, qu'il achète de grandes quantités de blé qu'il mettra dans des sacs tissus par la main de filles vierges, et que Catiau a seul le bonheur de posséder, mais qu'il cédera au prix modeste de 9 fr. la pièce. Delhaye retire en effet un peu d'argent, pas trop, car le paysan commence à se réveiller et à retrouver sa malice; il achète un peu de blé qu'il met dans des sacs immaculés. Mais le blé ne se conserve pas; et puis Catiau s'avise de découvrir qu'outre sa hernie, Delhaye est atteint de la pierre. Pour le coup, c'en est trop; Catiau lui a pris plus de 1,200 fr., il veut encore le gratifier d'une souffrance qu'il est sûr de ne pas avoir. Il porta sa plainte, et c'est ainsi que les hauts faits du sorcier arrivent à la connaissance du public, et malheureusement pour lui à celle de la justice, qui poursuit ses investigations, découvre une énorme série de faits et condamne le sorcier à cinq ans de prison. »

Catillus. *Voy.* GILBERT.

Catoblepas, serpent qui donne la mort à ceux qu'il regarde, si on en veut bien croire Pline. Mais la nature lui a fait la tête fort basse, de manière qu'il lui est difficile de fixer quelqu'un. On ajoute que cet animal habite près de la fontaine Nigris, en Éthiopie, que l'on prétend être la source du Nil.

Caton le Censeur. Dans son livre *De re rustica*, il enseigne, parmi divers remèdes, la manière de remettre les membres démis, et donne même les paroles enchantées dont il faut se servir.

Catoptromancie, divination par le moyen d'un miroir. On trouve encore dans beaucoup de villages des devins qui emploient cette divination, autrefois fort répandue. Quand on a fait une perte, essuyé un vol, ou reçu quelques



coups clandestins dont on veut connaître l'auteur, on va trouver le sorcier ou devin, qui introduit le consultant dans une chambre à demi éclairée. On n'y peut entrer qu'avec un bandeau sur les yeux. Le devin fait les évocations, et le diable montre dans un miroir le passé, le présent et le futur. Malgré le bandeau, les crédules villageois, dans de telles occasions, ont la tête tellement montée qu'ils ne manquent pas de voir quelque chose.

On se servait autrefois pour cette divination d'un miroir que l'on présentait, non devant, mais derrière la tête d'un enfant à qui l'on avait bandé les yeux...

Pausanias parle d'un autre effet de la catoptromancie. « Il y avait à Patras, dit-il, devant le temple de Cérès, une fontaine séparée du temple par une muraille; là on consultait un oracle, non pour tous les événements, mais seulement pour les maladies. Le malade descendait dans la fontaine un miroir suspendu à un fil, en sorte qu'il ne touchât la surface de l'eau que par sa base. Après avoir prié la déesse et brûlé des parfums, il se regardait dans ce miroir, et, selon qu'il se trouvait le visage hâve et défiguré ou gras et vermeil, il en concluait très-certainement que la maladie était mortelle ou qu'il en réchapperait. »

Cattani (François), évêque de Fiésole, mort en 1595, auteur d'un livre sur les superstitions de la magie [1].



Cattéri, démon du Malabar, qui possède surtout les femmes et les rend folles ou furieuses. Si elles sont belles et bien faites, il leur donne des difformités.



Cauchemar. On appelle ainsi un embarras dans la poitrine, une oppression et une difficulté de respirer qui surviennent pendant le sommeil, causent des rêves fatigants, et ne

[1] *Sopra la superstitione dell' arte magica.* Florence, 1562.

cessent que quand on se réveille. On ne savait pas trop autrefois, et encore au quinzième siècle, ce que c'était que le cauchemar, qu'on appelait aussi alors *chauche-poulet*. On en fit un monstre; c'était un moyen prompt de résoudre la difficulté. Les uns imaginaient dans cet accident une sorcière ou un spectre qui pressait le ventre des gens endormis, leur dérobait la parole et la respiration, et les empêchait de crier et de s'éveiller pour demander du secours; les autres, un démon qui étouffait les gens. Les médecins n'y voyaient guère plus clair. On ne savait d'autre remède pour se garantir du cauchemar que de suspendre une pierre creuse dans l'écurie de sa maison; et Delrio, embarrassé, crut décider la question en disant que *Cauchemar* était un suppôt de Belzébuth; il l'appelle ailleurs *incubus morbus*.

Dans les guerres de la république française en Italie, on caserna en une église profanée un de nos régiments. Les paysans avaient averti les soldats que la nuit on se sentait presque suffoqué dans ce lieu-là, et que l'on voyait passer un gros chien sur sa poitrine. Les soldats en riaient; ils se couchèrent après mille plaisanteries. Minuit arrive, tous se sentent oppressés, ne respirent plus et voient, chacun sur son estomac, un chien noir qui disparut enfin, et leur laissa reprendre leurs sens. Ils rapportèrent le fait à leurs officiers, qui vinrent y coucher eux-mêmes la nuit suivante, et furent tourmentés du même fantôme. — Comment expliquer ce fait? — « Mangez peu, tenez-vous le



ventre libre, ne couchez point sur le dos, et votre cauchemar vous quittera sans grimoire, » dit M. Salgues [1]. Il est certain que dans les pays où l'on ne soupe plus, on a moins de cauchemars.

Bodin conte [2] qu'au pays de Valois, en Picardie, il y avait de son temps une sorte de sorciers et de sorcières qu'on appelait *cauchemares*, qu'on ne pouvait chasser qu'à force de prières.

Cauchon (Pierre), évêque intrus de Beauvais au quinzième siècle, poursuivit Jeanne d'Arc comme sorcière et la fit brûler à Rouen. Il mourut subitement en 1443. Le pape Calixte III excommunia après sa mort ce prélat déshonoré, dont le corps fut déterré et jeté à la voirie. Ce qui est assez curieux, c'est que son nom a été donné depuis à l'animal immonde qu'on n'appelait auparavant que porc ou pourceau.

Causathan, démon ou mauvais génie que Porphyre se vantait d'avoir chassé d'un bain public.

Causimomancie, divination par le feu, employée chez les anciens mages. C'était un heureux présage quand les objets combustibles jetés dans le feu venaient à n'y pas brûler.

Cautzer, fleuve du huitième ciel dans le paradis de Mahomet. Son cours est d'un mois de chemin; ses rivages d'or; son lit, odoriférant comme le musc, est semé de rubis et de perles; son eau douce comme le lait; son écume brillante comme les étoiles. Qui en boit une fois n'a plus jamais soif.

Cayet (Pierre-Victor-Palma), savant écrivain tourangeau du seizième siècle. Outre la *Chronologie novennaire* et la *Chronologie septennaire*, il a laissé l'*Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust, grand magicien*, traduite de l'allemand en français. Paris, 1603, in-12; et l'*Histoire véritable comment l'âme de l'empereur Trajan a été délivrée des tourments de l'enfer par les prières de saint Grégoire le Grand*, traduite du latin d'Alphonse Chacon; in-8°, rare. Paris, 1607.

Cayet rechercha la pierre philosophale, qu'il n'eut pas le talent de trouver; on débita aussi qu'il était magicien; mais on peut voir qu'il ne pensait guère à se mêler de magie, dans l'épître dédicatoire qu'il a mise en tête de l'histoire de Faust. Ce sont les huguenots, dont il avait abandonné le parti, qui l'accusèrent d'avoir fait pacte avec le diable, pour qu'il lui apprît les langues. C'était alors une grande injure; Cayet s'en vengea vivement dans un livre où il défendit contre eux la doctrine du purgatoire [1].

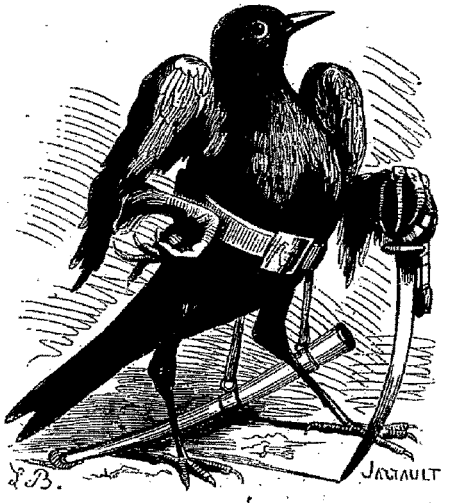
Caym, démon de classe supérieure, grand président aux enfers; il se montre habituellement sous la figure d'un merle. Lorsqu'il paraît en forme humaine, il répond du milieu d'un brasier ardent; il porte à la main un sabre effilé. C'est, dit-on, le plus habile sophiste de l'enfer; et il peut, par l'astuce de ses arguments, désespérer le logicien le plus aguerri. C'est avec

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 332.

[2] *Démonomanie des sorciers*, liv. II, ch. VII.

[1] *La fournaise ardente et le four du réverbère pour évaporer les prétendues eaux de Siloé, et pour corroborer le purgatoire contre les hérésies, calomnies, fausselés et cavillations ineptes du prétendu ministre Dumoulin.* Paris, 1603, in-8°. Dumoulin venait de publier les *Eaux de Siloé, pour éteindre le feu du purgatoire*, contre les raisons d'un cordelier portugais. In-8°, 1603.

lui que Luther eut cette fameuse dispute dont il nous a conservé les circonstances. Caym donne l'intelligence du chant des oiseaux, du mugis-



sement des bœufs, de l'aboiement des chiens et du bruit des ondes. Il connaît l'avenir. Quelquefois il s'est montré en homme coiffé d'une aigrette et orné d'une queue de paon. Ce dé-



mon, qui fut autrefois de l'ordre des anges, commande à présent trente légions aux enfers [1].

Cayol, propriétaire à Marseille, mort au commencement de ce siècle. Un de ses fermiers lui apporta un jour douze cents francs; il les reçut et promit la quittance pour le lendemain, parce qu'il était alors occupé. Le paysan ne revint qu'au bout de quelques jours. M. Cayol venait subitement de mourir d'apoplexie. Son fils avait pris possession de ses biens; il refuse de croire au fait que le paysan raconte, et réclame les douze cents francs en justice. Le paysan fut condamné à payer une seconde fois. Mais la nuit qui suivit cette sentence, M. Cayol apparut à son fils bien éveillé, et lui reprocha sa conduite. — « J'ai été payé, ajouta-t-il; regarde derrière le miroir qui est sur la cheminée de ma chambre, tu y trouveras mon reçu. »

Le jeune homme se lève tremblant, met la main sur la quittance de son père et se hâte de payer les frais qu'il avait faits au pauvre fermier, en reconnaissant ses torts [1]....

Cazotte (Jacques), né à Dijon en 1720, guillotiné en 1793, auteur du poëme d'*Olivier*, où beaucoup d'épisodes roulent sur les merveilles magiques. Le succès qu'obtint cette production singulière le décida à faire paraître *le Diable amoureux*. Comme il y a dans cet ouvrage des conjurations et autres propos de grimoire, un étranger alla un jour le prier de lui apprendre à conjurer le diable, science que Cazotte ne possédait pas.

Ce qui lui obtient encore place dans ce recueil, c'est sa prophétie rapportée par la Harpe; où il avait pronostiqué la révolution dans la plupart de ses détails. Mais on n'avait imprimé, dit-on, qu'un fragment de cette pièce. On l'a plus tard découverte plus entière, et quelques-uns disent à présent que cette prophétie a été supposée, ce qui n'est pas prouvé. On a publié en l'an VI, à Paris, une *Correspondance mystique* de Cazotte, saisie par le tribunal révolutionnaire, et où brille un certain esprit prophétique inexplicable.

Cébus ou **Céphus**, monstre adoré des Égyptiens. C'était une espèce de satyre ou singe qui avait, selon Pline, les pieds et les mains semblables à ceux de l'homme. Diodore lui donne une tête de lion, le corps d'une panthère et la taille d'une chèvre. On ajoute que Pompée en fit venir un à Rome, et qu'on n'en a jamais vu que cette fois-là.

Cecco d'Ascoli (François Stabili, *dit*), professeur d'astrologie, né dans la Marche d'Ancône, au treizième siècle. Il se mêlait aussi de magie et d'hérésie. On dit, ce qui n'est pas certain, qu'il fut brûlé en 1327, avec son livre d'astrologie, qui est, à ce qu'on croit, le commentaire sur la sphère de Sacrobosco [2].

Il disait qu'il se formait dans les cieux des esprits malins qu'on obligeait, par le moyen des constellations, à faire des choses merveilleuses. Il assurait que l'influence des astres était absolue, et reconnaissait le fatalisme. Selon sa doctrine, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait été pauvre et n'avait souffert une mort ignominieuse que parce qu'il était né sous une constel-

[1] Wierus, in *Pseudomonarchiâ dæmon.*

[1] *Infernaliana*, p. 226.

[2] *Commentarii in sphæram Joannis de Sacrobosco.* In-fol. Bâle, 1485.

lation qui causait nécessairement cet effet....; au contraire, l'Antechrist sera riche et puissant, parce qu'il naîtra sous une constellation favorable. Cette doctrine stupide fut condamnée en 1327.



« Une preuve que Cecco était fou, disent Naudé et Delrio, c'est : 1° qu'il interprète le livre de Sacrobosco dans le sens des astrologues, nécromanciens et chiroscopistes; 2° qu'il cite un grand nombre d'auteurs falsifiés, comme les *Ombres des idées* de Salomon, le *Livre des esprits d'Hipparchus*, les *Aspects des étoiles*, d'Hippocrate, etc. »

On demandait un jour à Cecco ce que c'était que la lune ; il répondit : « C'est une terre comme la nôtre, *ut terra terra est.* »

On a beaucoup disputé sur cet astrologue, connu aussi sous le nom de *Cecus Asculan*, et plus généralement sous celui de *Chicus Æsculanus*. Delrio ne voit en lui qu'un homme superstitieux, qui avait la tête mal timbrée. Naudé, ainsi que nous l'avons noté, le regarde comme un fou savant. Quelques auteurs, qui le mettent au nombre des nécromanciens, lui prêtent un esprit familier, nommé Floron, de l'ordre des Chérubins, lequel Floron l'aidait dans ses travaux et lui donnait de bons conseils; ce qui ne l'empêcha pas de faire des livres ridicules.

Cécile. Vers le milieu du seizième siècle, une femme nommée Cécile se montrait en spectacle à Lisbonne; elle possédait l'art de si bien varier sa voix qu'elle la faisait partir tantôt de son coude, tantôt de son pied, tantôt de son ventre. Elle liait conversation avec un être invisible qu'elle nommait Pierre-Jean, et qui répondait à toutes ses questions. Cette femme ventriloque fut réputée sorcière et bannie dans l'île Saint-Thomas [1].

[1] M. Salgues, *Des erreurs*, etc., t. II, p. 227.

Ceintures magiques. Plusieurs livres de secrets vous apprendront qu'on guérit toutes sortes de maladies intérieures en faisant porter au malade une ceinture de fougère cueillie la veille de la Saint-Jean, à midi, et tressée de manière à former le caractère magique HVTY. Le synode tenu à Bordeaux en 1600 a condamné ce remède, et la raison, d'accord avec l'Église, le condamne tous les jours.

Celse, philosophe éclectique du deuxième siècle, ennemi des chrétiens. En avouant les miracles de Jésus-Christ, il disait qu'ils avaient été opérés par la magie, et que les chrétiens étaient des magiciens. Il a été réfuté par Origène.

Celsius (André), Suédois, mort en 1744, auteur d'une *Lettre sur les comètes*, publiée à Upsal l'année de sa mort.

Cenchroboles, nation imaginaire dont parle Lucien. Il dit que les Cenchroboles allaient au combat montés sur de grands oiseaux, couverts d'herbes vivaces au lieu de plumes.

Cendres. On soutenait dans le dix-septième siècle, entre autres erreurs, qu'il y avait des semences de reproduction dans les cadavres, dans les cendres des animaux et même des plantes brûlées; qu'une grenouille, par exemple, en se pourrissant, engendrait des grenouilles, et que les cendres de roses avaient produit d'autres roses. *Voy.* PALINGÉNÉSIE.

Le Grand Albert dit que les cendres de bois astringent resserrent, et qu'on se relâche avec des cendres de bois contraire. « Et, ajoute-t-il, Dioscoride assure que la lessive de cendres de sarments, bue avec du sel, est un remède souverain contre la suffocation de poitrine. Quant à moi, ajoute-t-il, j'ai guéri plusieurs personnes de la peste en leur faisant boire une quantité d'eau où j'avais fait amortir de la cendre chaude, et leur ordonnant de suer après l'avoir bue [1]. »

Cène. Au sabbat, les meneurs qui veulent singer ou contrefaire tout ce qui est du culte divin font même la cène ou communion, c'est-à-dire qu'ils donnent ce nom à une horrible scélératesse. On lit ceci dans les déclarations de Madeleine Bavent. « J'ai vu faire une fois la cène au sabbat, la nuit du jeudi saint. On apporta un enfant tout rôti, et les assistants en mangèrent. Pendant ce repas horrible, un démon circulait en disant à tous : Aucun de vous ne me trahira. » Et ces horreurs ne sont pas des contes. *Voy.* SABBAT.

Cénéthus, second roi d'Écosse. Désirant venger la mort de son père, tué par les Pictes, il exhortait les seigneurs du pays à reprendre les armes; mais, parce qu'ils avaient été malheureux aux précédentes batailles, les seigneurs hésitaient. Cénéthus, sous prétexte de les en-

[1] *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. III, ch. I.

tretenir des affaires du pays, manda les plus braves chefs à un conseil. Il les fit loger dans son château, où il avait caché dans un lieu secret quelques soldats accoutrés de vêtements horribles faits de grandes peaux de loups marins, qui sont très-fréquents dans le pays, voisin de la mer. Ils avaient à la main gauche des bâtons de ce vieux bois qui luit la nuit, et dans la droite des cornes de bœuf percées par le bout. Ils se tinrent reclus jusqu'à ce que les seigneurs fussent ensevelis dans leur premier sommeil : alors ils commencèrent à se montrer avec leurs bois qui éclairaient, et firent résonner leurs cornes de bœuf, disant qu'ils étaient envoyés pour leur annoncer la guerre contre les Pictes. — Leur victoire, ajoutaient-ils, était écrite dans le ciel. Ces fantômes jouèrent bien leur rôle, et s'évadèrent sans être découverts. Les chefs émus vinrent trouver le roi, auquel ils communiquèrent leur vision ; et ils assaillirent si vivement les Pictes qu'ils ne les défirent pas seulement en bataille, mais qu'ils en exterminèrent la race [1].

Céphalonomancie. *Voy.* Céphalonomancie.

Ceram, l'une des îles Moluques. On y remarque, sur la côte méridionale, une montagne où résident, dit-on, les mauvais génies. Les navigateurs de l'île d'Amboine, qui sont tous très-superstitieux, ne passent guère en vue de cette montagne sans faire une offrande à ces mauvais génies, qu'ils empêchent ainsi de leur susciter des tempêtes. Le jour, ils déposent des fleurs et une petite pièce de monnaie dans une coque de coco ; la nuit, ils y mettent de l'huile avec de petites mèches allumées, et ils laissent flotter cette coque au gré des vagues.

Cérambe, habitant de la terre, qui se retira sur une montagne au moment du déluge de Deucalion et qui fut changé en cette espèce d'escargot qui a des cornes. Il en est la tige ou la souche, dans l'ancienne mythologie.

Ceraunoscopie. Divination qui se pratiquait, chez les anciens, par l'observation de la foudre et des éclairs, et par l'examen des phénomènes de l'air.

Cerbère. Cerberus ou Naberus est chez nous un démon. Wierus le met au nombre des marquis de l'empire infernal. Il est fort et puissant ; il se montre, quand il n'a pas ses trois têtes de chien, sous la forme d'un corbeau ; sa voix est rauque : néanmoins il donne l'éloquence et l'amabilité ; il enseigne les beaux-arts. Dix-neuf légions lui obéissent.

On voit que ce n'est plus là le Cerbère des anciens, ce redoutable chien, portier incorruptible des enfers, appelé aussi la bête aux cent têtes, *centiceps bellua*, à cause de la multitude de serpents dont ses trois crinières étaient ornées. Hésiode lui donne cinquante têtes de chien ; mais on s'accorde généralement à ne lui en reconnaître que trois. Ses dents étaient noires et tranchantes, et sa morsure causait une prompte mort. On croit que la fable de Cerbère remonte aux Égyptiens, qui faisaient garder les tombeaux par



des dogues. Mais c'est principalement ici du démon Cerberus qu'il a fallu nous occuper. En 1586, il fit alliance avec une Picarde nommée Marie Martin. *Voy.* Martin.

Cercles magiques. On ne peut guère évoquer les démons avec sûreté sans s'être placé dans un cercle qui garantisse de leur atteinte, parce que leur premier mouvement serait d'empoigner, si l'on n'y mettait ordre. Voici ce qu'on lit à ce propos dans le fatras intitulé *Grimoire du pape Honorius :* « Les cercles se doivent faire avec du charbon, de l'eau bénite aspergée, ou du bois d'une croix bénite... Quand ils seront faits de la sorte, et quelques paroles de l'Évangile écrites autour du cercle, sur le sol, on jettera de l'eau bénite en disant une prière superstitieuse dont nous devons citer quelques mots : « — Alpha, » Oméga, Ély, Élohé, Zébahot, Élion, Saday. » Voilà le lion qui est vainqueur de la tribu de » Juda, racine de David. J'ouvrirai le livre et » ses sept signets... » il est fâcheux que l'auteur de ces belles oraisons ne soit pas connu, on pourrait lui faire des compliments.

On récite cela après quelque formule de conjuration, et les esprits paraissent. *Voy.* Conjuration. Le *Grand Grimoire* ajoute qu'en entrant dans le cercle, il faut n'avoir sur soi aucun métal impur, mais seulement de l'or ou de l'argent, pour jeter la pièce à l'esprit. On plie cette pièce dans un papier blanc, sur lequel on n'a rien écrit ; on l'envoie à l'esprit pour l'empêcher de nuire ; et, pendant qu'il se baisse pour la ramasser devant le cercle, on prononce la conjuration qui le soumet. Le *Dragon rouge* recommande les mêmes précautions.

Il nous reste à parler des cercles que les sor-

[1] Boistuaux, *Histoires prodigieuses*, t. I.

ciers font au sabbat pour leurs danses. On en montre encore dans les campagnes; on les appelle cercles du sabbat ou cercles des fées, parce qu'on croyait que les fées traçaient de ces cercles magiques dans leurs danses au clair de la lune. Ils ont quelquefois douze ou quinze toises de diamètre et contiennent un gazon pelé à la ronde de la largeur d'un pied, avec un gazon vert au milieu. Quelquefois aussi tout le milieu est aride, desséché, et la bordure tapissée d'un gazon vert. Jessorp et Walker, dans *les Transactions philosophiques*, attribuent ce phénomène au tonnerre : ils en donnent pour raison que c'est le plus souvent après des orages qu'on aperçoit ces cercles. D'autres savants ont prétendu que les cercles magiques étaient l'ouvrage des fourmis, parce qu'on trouve souvent ces insectes qui y travaillent en foule. On regarde encore aujourd'hui, dans les campagnes peu éclairées, les places arides comme le rond du sabbat. Dans la Lorraine, les traces que forment sur le gazon les tourbillons des vents et les sillons de la foudre passent toujours pour les vestiges de la danse des fées, et les paysans ne s'en approchent qu'avec terreur [1].

Cercueil. L'épreuve ou jugement de Dieu par le cercueil a été longtemps en usage. Lorsqu'un assassin, malgré les informations, restait inconnu, on dépouillait entièrement le corps de la victime; on le mettait dans un cercueil, et tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir eu part au meurtre étaient obligés de le toucher. Si l'on remarquait un mouvement, un changement dans les yeux, dans la bouche ou dans toute autre partie du mort, si la plaie saignait, — celui qui touchait le cadavre dans ce mouvement extraordinaire était regardé et poursuivi comme coupable. Richard Cœur de lion s'était révolté contre Henri II son père, à qui il succéda. On rapporte qu'après la mort de Henri II, Richard s'étant rendu à Fontevrault, où le feu roi avait ordonné sa sépulture, à l'approche du fils rebelle, le corps du malheureux père jeta du sang par la bouche et par le nez, et que ce sang jaillit sur le nouveau souverain. On cite plusieurs exemples semblables, dont la terrible morale n'était pas trop forte dans les temps barbares :

Voici un petit fait qui s'est passé en Écosse : — Un fermier, nommé John Mac Intos, avait eu quelques contestations avec sa sœur Fanny Mac-Allan. Peu de jours après il mourut subitement. Les magistrats se rendirent chez lui et remarquèrent qu'il avait sur le visage une large blessure, de laquelle aucune goutte de sang ne s'échappait. Les voisins de John accoururent en foule pour déplorer sa perte; mais, quoique la maison de sa sœur fût proche de la sienne, elle n'y entra pas et parut peu affectée de cet événement. Cela suffit pour exciter parmi les ministres et les baillis le soupçon qu'elle n'y était peut-être pas étrangère. En conséquence, ils lui ordonnèrent de se rendre près du défunt et de placer la main sur son cadavre. Elle y consentit; mais avant de le faire, elle s'écria d'une voix solennelle : Je souhaite humblement que le Dieu puissant qui a ordonné au soleil d'éclairer l'univers fasse jaillir de cette plaie un rayon de lumière dont le reflet désignera le coupable. Dès que ces paroles furent achevées, elle s'approcha, posa légèrement un de ses doigts sur la blessure, et le sang coula immédiatement. Les magistrats crurent y voir une révélation du ciel; et Fanny, condamnée, fut exécutée le jour même.

On voit dans la vie de Charles le Bon, par Gualbert, que les meurtriers en Flandre, au douzième siècle, après avoir tué leur victime, mangeaient et buvaient sur le cadavre, dans la persuasion qu'ils paralysaient par cette cérémonie toute poursuite contre eux à l'occasion du meurtre. Les assassins de Charles le Bon avaient pris cette précaution; ce qui ne les empêcha pas d'être tous mis au supplice.

Cercopes, démons méchants et impies, dont Hercule réprima les brigandages.

Cerdon, hérétique du deuxième siècle, chef des cerdoniens. Il enseignait que le monde avait été créé par le démon, et admettait deux principes égaux en puissance.

Cérès. « Qu'étaient-ce que les mystères de Cérès à Éleusis, sinon les symboles de la sorcellerie, de la magie et du sabbat? A ces orgies, on dansait au son du clairon, comme au sabbat des sorcières; et il s'y passait des choses abominables, qu'il était défendu aux profès de révéler [1]. » On voit dans Pausanias que les Arcadiens représentaient Cérès avec un corps de femme et une tête de cheval. On a donné le nom de *Cérès* à une planète découverte par Piazzi en 1801. Cette planète n'a encore aucune influence sur les horoscopes. *Voy.* ASTROLOGIE.

Cerf. L'opinion qui donne une très-longue vie à certains animaux, et principalement aux cerfs, est fort ancienne. Hésiode dit que la vie de l'homme finit à quatre-vingt-seize ans, que celle de la corneille est neuf fois plus longue, et que la vie du cerf est quatre fois plus longue que celle de la corneille. Suivant ce calcul, la vie du cerf est de trois mille quatre cent cinquante-six ans.

Pline rapporte que, cent ans après la mort d'Alexandre, on prit dans les forêts plusieurs cerfs auxquels ce prince avait attaché lui-même des colliers. On trouva, en 1037, dans la forêt de Senlis, un cerf avec un collier portant ces mots : *Cæsar hoc me donavit.* « C'est César qui me l'a donné; » mais quel César? Ces circonstances ont fortifié toutefois le conte d'Hésiode. Les cerfs ne vivent pourtant que trente-cinq à quarante ans.

[1] Madame Elise Voïart, notes au livre Ier de la *Vierge d'Arduène.*

[1] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, p. 689, 768.

Ce que l'on a débité de leur longue vie, ajoute Buffon, n'est appuyé sur aucun fondement; ce n'est qu'un préjugé populaire, dont Aristote lui-même a révélé l'absurdité. Le collier du cerf de la forêt de Senlis ne peut présenter une énigme qu'aux personnes qui ignorent que tous les empereurs d'Allemagne ont été désignés par le nom de César.

Une autre tradition touchant le cerf, c'est que la partie destinée à la génération lui tombe chaque année. Après avoir ainsi observé ce qui a lieu par rapport à son bois, on s'est persuadé que la même chose arrivait à la partie en question. L'expérience et la raison détruisent également une opinion si absurde [1].

Cerinthe, hérétique du temps des apôtres. Il disait que Dieu avait créé des génies chargés de gouverner le monde; qu'un de ces génies avait fait tous les miracles de l'histoire des Juifs; que les enfants de ces esprits étaient devenus des démons, et que le Fils de Dieu n'était descendu sur la terre que pour ruiner le pouvoir des mauvais anges. Il avait écrit des révélations qu'il prétendait lui avoir été faites par un ange de bien, avec qui il se vantait de converser familièrement. « Mais cet ange, comme dit Leloyer, était un chenapant de démon, et pas autre chose. »

Cerne, mot vieilli. C'était autrefois le nom qu'on donnait au cercle que les magiciens traçaient avec leur baguette pour évoquer les démons.

Céromancie ou **Ciromancie**. Divination par le moyen de la cire, qu'on faisait fondre et qu'on versait goutte à goutte dans un vase d'eau, pour en tirer, selon les figures que formaient ces gouttes, des présages heureux ou malheureux. Les Turcs cherchaient surtout à découvrir ainsi les crimes et les larcins. Ils faisaient fondre un morceau de cire à petit feu, en marmottant quelques paroles; puis ils ôtaient cette cire fondue de dessus le brasier, et y trouvaient des figures qui indiquaient le voleur, sa maison et sa retraite. Dans l'Alsace, au seizième siècle, et peut-être encore aujourd'hui, lorsque quelqu'un est malade et que les bonnes femmes veulent découvrir qui lui a envoyé sa maladie, elles prennent autant de cierges d'un poids égal qu'elles soupçonnent d'êtres ou de personnes; elles les allument, et celui dont le cierge est le premier consumé passe dans leur esprit pour l'auteur du maléfice [2].

Cerveau. Les quarterons de savants qui ont attaqué le dogme de l'unité de l'espèce humaine ont avancé que le cerveau des nègres était inférieur au cerveau des blancs. Mais le savant Tiedman a parfaitement établi et prouvé qu'il n'existe aucune différence appréciable dans le poids moyen et les dimensions moyennes du cerveau du nègre et de l'Européen. La légère différence qu'on remarque dans sa forme extérieure disparaît dans la structure interne.

Cervelle. On fait merveille avec la cervelle de certaines bêtes. L'auteur des *Admirables secrets d'Albert le Grand* dit, au liv. III, que la cervelle de lièvre fait sortir les dents aux enfants, lorsqu'on leur en frotte les gencives. Il ajoute que les personnes qui ont peur des revenants se guérissent de leurs terreurs paniques, si elles mangent souvent de la cervelle de lièvre. La cervelle de chat ou de chatte, si on s'en frotte les dehors du gosier, guérit en moins de deux jours les inflammations qui s'y font sentir, mais après une crise de fièvre violente. Les premiers hommes ne mangeaient la cervelle d'aucun animal, par respect pour la tête, qu'ils regardaient comme le siége de la vie et du sentiment.

Cesaire ou **Cesarius d'Heisterbach** (Pierre), moine de Cîteaux, mort en 1240. On lui doit un recueil de miracles où les démons figurent très-souvent [1]. Ce recueil, nous ne saurions trop en dire la raison, a été mis à l'index en Espagne. Il est cité plusieurs fois dans ce dictionnaire.

Cesaire (Saint). *Voy.* MIRABILIS LIBER.

Césalpin (André), médecin du seizième siècle, né à Arezzo en Toscane, auteur de *Recherches sur les Démons*, où l'on explique le passage d'Hippocrate, relatif aux causes surnaturelles de certaines maladies [2]. Ce traité, composé à la prière de l'archevêque de Pise, parut au moment où les religieuses d'un couvent de cette ville étaient obsédées du démon. L'archevêque demandait à tous les savants si les contorsions de ces pauvres filles avaient une cause naturelle ou surnaturelle. Césalpin, particulièrement consulté, répondit par le livre que nous citons. Il commence par exposer une immense multitude de faits attribués aux démons et à la magie. Ensuite il discute ces faits; il avoue qu'il y a des démons, mais qu'ils ne peuvent guère communiquer matériellement avec l'homme; il termine en se soumettant à la croyance de l'Église. Il déclare que la possession des religieuses de Pise est surnaturelle; que les secours de la médecine y sont insuffisants, et qu'il est bon de recourir au pouvoir des exorcistes.

César (Caïus Julius). On a raconté de cet homme fameux quelques merveilles surprenantes.

Suétone rapporte que, César étant avec son

[1] Brown, *Essais sur les erreurs*, etc., t. I, liv. III, ch. x. M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. II, p. 215. Buffon, *Histoire naturelle*, etc.

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*, traité V. *Delrio*, liv. IV.

[1] *Illustrium miraculorum et historiarum memorabilium libri XII, a Cæsario Heisterbachensi, ordinis cisterciensis*, etc. In-8°. Antverpiæ, 1605. Nuremberg, 1481. In-fol. Cologne, 1599. In-8°. Douai, 1604.

[2] *Dæmonum investigatio peripatetica, in qua explicatur locus Hippocratis : si quid divinum in morbis habeatur*. In-4°. Florence, 1580.

armée sur les bords du Rubicon que ses soldats hésitaient à traverser, il apparut un inconnu de taille extraordinaire qui s'avança en sifflant vers le général. Les soldats accoururent pour le voir; aussitôt le fantôme saisit la trompette de l'un d'eux, sonne la charge, passe le fleuve; et César s'écrie, sans délibérer davantage : — Allons où les présages des dieux et l'injustice de nos ennemis nous appellent. — L'armée le suivit avec ardeur.

Lorsqu'il débarqua en Afrique pour faire la guerre à Juba, il tomba à terre. Les Romains se troublèrent de ce présage; mais César rassura les esprits en embrassant le sol et en s'écriant, comme si sa chute eût été volontaire : « Afrique, tu es à moi, car je te tiens dans mes bras. »

On a vanté l'étonnante force de ses regards; on a dit que des côtes des Gaules, il voyait ce qui se passait dans l'île des Bretons. Roger Bacon, qui ne doute pas de ce fait, dit que Jules César n'examinait ainsi tout ce qui se faisait dans les camps et dans les villes d'Angleterre qu'au moyen de grands miroirs destinés à cet usage.

On assure que plusieurs astrologues prédirent à César sa mort funeste; que sa femme Calpurnie lui conseilla de se défier des ides de mars; qu'un devin célèbre tâcha également de l'effrayer par de sinistres présages lorsqu'il se rendait au sénat, où il devait être assassiné : toutes choses contées après l'événement.

On ajoute qu'une comète parut à l'instant de sa mort. On dit encore qu'un spectre poursuivit Brutus, son meurtrier, à la bataille de Philippes; que, dans la même journée, Cassius crut voir au fort de la mêlée César accourir à lui à toute bride, avec un regard foudroyant, et qu'effrayé de cette vision terrible, il se perça de son épée.

Quoi qu'il en soit, Jules César fut mis au rang des dieux par ordre d'Auguste, qui prétendit que Vénus avait emporté son âme au ciel. On le représentait dans ses temples avec une étoile sur la tête, à cause de la comète qui parut au moment de sa mort.

César, charlatan qui vivait à Paris sous Henri IV, et qui était astrologue, nécromancien, chiromancien, physicien, devin, faiseur de tours magiques. Il disait la bonne aventure par l'inspection des lignes de la main. Il guérissait en prononçant des paroles et par des attouchements. Il arrachait les dents sans douleur, vendait assez cher de petits joncs d'or émaillés de noir, comme talismans qui avaient des propriétés merveilleuses contre toutes les maladies. Il escamotait admirablement et faisait voir le diable avec ses cornes. Quant à cette dernière opération, il semble qu'il voulait punir les curieux d'y avoir cru; car ils en revenaient toujours si bien rossés par les sujets de Belzébuth, que le magicien lui-même était obligé de leur avouer qu'il était fort imprudent de chercher à les connaître. Le bruit courut à Paris, en 1611, que l'enchanteur César et un autre sorcier de ses amis avaient été étranglés par le diable. On publia même, dans un petit imprimé, les détails de cette aventure infernale. Ce qu'il y a de certain, c'est que César cessa tout à coup de se montrer. Il n'était cependant pas mort; il n'avait même pas quitté Paris. Mais il était devenu invisible, comme quelques autres que l'État se charge de loger [1]. *Voy.* Ruggiéri.

Césara. Les Irlandais croient remonter à Césara, petite-fille de Noé, disent-ils, qui se réfugia dans leur île, où, par grâce spéciale, elle fut à l'abri des eaux du déluge.

Césonie, femme de Caligula. Suétone conte que, pour s'assurer le cœur de son auguste époux, elle lui fit boire un philtre qui acheva de lui faire perdre l'esprit. On prétend qu'il y avait dans ce philtre de l'hippomane, qui est un morceau de chair qu'on trouve quelquefois, dit-on, au front du poulain nouveau né. *Voy.* Hippomane.

Ceurawats, sectaires indiens, qui ont si grande peur de détruire des animaux, qu'ils se couvrent la bouche d'un linge pour ne pas avaler d'insectes. Ils admettent un bon et un mauvais principe, et croient à des transmigrations perpétuelles dans différents corps d'hommes ou de bêtes.

Cévennes. *Voy.* Dauphiné.

Ceylan. Les habitants croient que cette île fut le lieu qu'Adam et Ève habitèrent, après avoir été chassés du jardin de délices.

Chabbalach. *Voy.* Malache.

Chacon (Alphonse), en latin *Ciaconius*, dominicain espagnol du seizième siècle, auteur du traité traduit par Cayet : *Comment l'âme de Trajan fut délivrée de l'enfer* [2].

Chacran, tonnerre de Wishnou. Les Indiens le représentent sous la figure d'un cercle qui vomit du feu de tous côtés, comme nos soleils d'artifice.

Chahriver, amschaspand qui préside aux richesses métalliques enfouies dans le sein de la terre.

Chaîne du diable. C'est une tradition parmi les vieilles femmes de la Suisse que saint Bernard tient le diable enchaîné dans quelqu'une des montagnes qui environnent l'abbaye de Clairvaux. Sur cette tradition est fondée la coutume des maréchaux du pays de frapper tous les lundis, avant de se mettre en besogne, trois coups de marteau sur l'enclume pour resserrer la chaîne du diable, afin qu'il ne puisse s'échapper.

Chaire salée. On donnait ce nom en Champagne à une monstrueuse effigie de dragon que l'on promenait à Troyes dans les processions

[1] *Charlatans célèbres*, t. I, p. 202.

[2] *Tractatus de liberatione animæ Trajani imperatoris a pœnis inferni*, etc. Rome, 1576. Reggio, 1585.

des Rogations. C'était un symbole de l'hérésie domptée par saint Loup. Le jansénisme a supprimé de nos fêtes ces accessoires, qui attiraient la foule et qui rappelaient des souvenirs utiles.

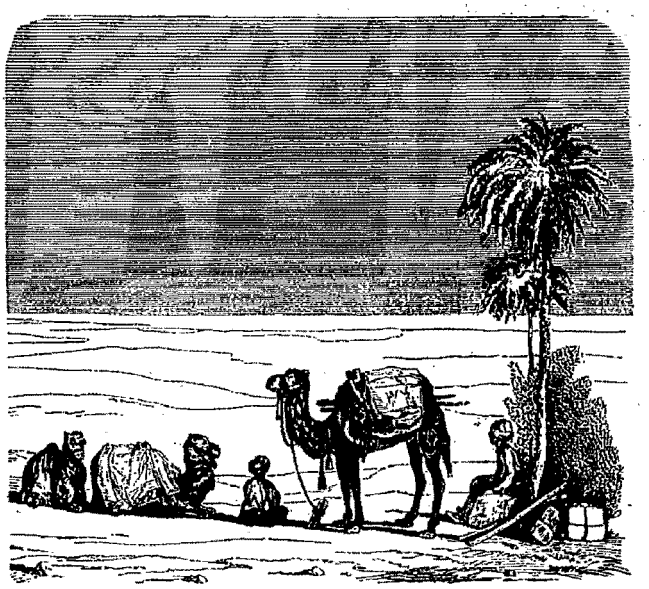
Chaires de magie. Il y a eu de ces chaires tenues secrètement à l'université de Salamanque, à Tolède, au pays de Naples et en d'autres lieux, au moyen âge; et assurément il y en a encore aujourd'hui.

Chais (Pierre), ministre protestant, né à Genève en 1701. Dans son livre intitulé *le Sens littéral de l'Écriture sainte*, etc., traduit de l'anglais, de Stackhouse, 3 volumes in-8°, 1738, il a mis une curieuse dissertation, dont il est l'auteur, sur les démoniaques.

Chalcédoine. On conte qu'après que les Perses eurent ruiné Chalcédoine, sur le Bosphore, Constantin le Grand voulut la rebâtir, parce qu'il en aimait le séjour. Mais des aigles vinrent qui, avec leurs serres, enlevèrent les pierres des mains des ouvriers. Ce prodige se répéta tant de fois, qu'il fallut renoncer à reconstruire la ville, si bien que l'empereur alla bâtir Constantinople....

Chaldéens. On prétend qu'ils trouvèrent l'astrologie ou du moins qu'ils la perfectionnèrent. Ils étaient aussi habiles magiciens.

Cham, troisième fils de Noé, inventeur ou conservateur de la magie noire. Il perfectionna les divinations et les sciences superstitieuses. Cecco d'Ascoli dit, dans le chapitre IV de son Commentaire sur la Sphère de Sacrobosco, avoir vu un livre de magie composé par Cham, et contenant *les Éléments et la pratique de la nécromancie.* Il enseigna cette science redoutable à son fils Misraïm, qui, pour les merveilles qu'il faisait, fut appelé Zoroastre, et composa, sur cet art diabolique, cent mille vers, selon Suidas, et trois cent mille, selon d'autres. — Les monstruosités de Cham lui attirèrent, dit-on, un châtiment terrible; il fut emporté par le diable à la vue de ses disciples.



Chameau.

Bérose prétend que Cham est le même que Zoroastre. Annius de Viterbe pense que Cham pourrait bien être le type du Pan des anciens païens [1]. Kircher dit que c'est leur Saturne et leur Osiris. D'autres prétendent que c'est Cham ou Chamos qui fut adoré sous le nom de Jupiter-Ammon. On dit encore que Cham a inventé l'alchimie, et qu'il avait laissé une prophétie dont l'hérétique Isidore se servait pour faire des prosélytes. Nous ne la connaissons pas autrement que par un passage de Christophe Sand, qui dit que Cham, dans cette prophétie, annonçait l'immortalité de l'âme [2].

[1] *Comment. ad Berosi lib. III.* Wierus, *De præstigiis,* dit que Pan est le prince des démons incubes.
[2] *Christop. Sandii lib. de origine animæ,* p. 99.

Chamans, prêtres sorciers des Yacouts. *Voy.* Mang-Taar.

Chambres infestées. *Voy.* Chat, Deshoulières, Despilliers, Athénagore, Ayola, etc.

Chameau. Les musulmans ont pour cet animal une espèce de vénération; ils croient que c'est un péché de le trop charger ou de le faire travailler plus qu'un cheval. La raison de ce respect qu'ils ont pour le chameau, c'est qu'il est surtout commun dans les lieux sacrés de l'Arabie, et que c'est lui qui porte le Koran, quand on va en pèlerinage à la Mecque.

Mahomet a mis dans son paradis la chamelle du prophète Saleh [1].

Les conducteurs des chameaux, après les avoir fait boire dans un bassin, prennent l'écume

[1] Voyez l'histoire de cette chamelle dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

qui découle de leur bouche et s'en frottent dévotement la barbe, en disant : « O père pèlerin ! ô père pèlerin ! » Ils croient que cette cérémonie les préserve de méchef dans leur voyage. — Les Turcs croient aussi que la peau du chameau a des vertus propres aux opérations magiques.

On voit dans les *Admirables Secrets d'Albert le Grand*, livre II, chap. III, que « si le sang du chameau est mis dans la peau d'un taureau pendant que les étoiles brillent, la fumée qui en sortira fera qu'on croira voir un géant dont la tête semblera toucher le ciel. Hermès assure l'avoir éprouvé lui-même. Si quelqu'un mange de ce sang, il deviendra bientôt fou ; et si l'on allume une lampe qui aura été frottée de ce même sang, on s'imaginera que tous ceux qui seront présents auront des têtes de chameau, pourvu cependant qu'il n'y ait point d'autre lampe qui éclaire la chambre. » *Voy.* JEAN-BAPTISTE.

Chammadai, le même qu'*Asmodée*.

Chamos, démon de la flatterie, membre du conseil infernal. Les Ammonites et les Moabites adoraient le soleil, sous le nom de Chamos, Kamosch ou Kemosch ; et Milton l'appelle l'*obscène terreur des enfants de Moab*. D'autres le confondent avec Jupiter-Ammon. Vossius a cru que c'était le Comus des Grecs et des Romains, qui était le dieu des jeux, des danses et des bals.

Ceux qui dérivent ce mot de l'hébreu Kamos prétendent qu'il signifie le dieu caché, c'est-à-dire Pluton, dont la demeure est aux enfers.

Chamouillard, noueur d'aiguillette et coquin coupable de plusieurs méfaits, qui fut condamné, par arrêt du parlement de Paris, en 1597, à être pendu et brûlé, pour avoir maléficié une demoiselle de la Barrière. *Voy.* LIGATURES.

Champ du rire. Annibal, lorsqu'il faisait le siége de Rome, se retira, dit-on, de devant cette ville, épouvanté de vaines terreurs et de fantômes qui troublèrent ses esprits. Les Romains, le voyant lever le siége, poussèrent de tels cris de joie et firent de si grands éclats de rire, que le lieu d'où il décampa s'appela le Champ du rire.

Champier (Symphorien), Lyonnais du quinzième siècle, qui a publié en 1503 *la Nef des dames vertueuses*, en quatre livres mêlés de prose et de vers, dont le troisième contient les prophéties des sibylles. On l'a soupçonné à tort d'être l'auteur du traité des *Trois Imposteurs ;* mais il a laissé un petit livre intitulé *De Triplici disciplina.* In-8°, Lyon, 1508. On lui doit aussi des dialogues sur la nécessité de poursuivre les magiciens [1].

Champignon. Les Hollandais appellent le champignon *pain du diable* (duivels-brood).

[1] *Dialogus in magicarum artium destructionem.* In-4°. Lyon, Balsarin, sans date (vers 1507).

Chandelle. Cardan prétend que, pour savoir si un trésor est enfoui dans un souterrain où l'on creuse dans ce but, il faut avoir une grosse chandelle, faite de suif humain, enclavée dans un morceau de coudrier en forme de croissant, de manière à figurer avec les deux branches une fourche à trois rameaux. Si la chandelle, étant allumée dans le lieu souterrain, y fait beaucoup de bruit en petillant avec éclat, c'est une marque qu'il y a un trésor. Plus on approchera du trésor, plus la chandelle petillera ; enfin elle s'éteindra quand elle en sera tout à fait voisine.

Ainsi il faut avoir d'autres chandelles dans des lanternes, afin de ne pas demeurer sans lumière. Quand on a des raisons solides pour croire que ce sont les esprits des hommes défunts qui gardent les trésors, il est bon de tenir des cierges bénits au lieu de chandelles communes ; et on les conjure de la part de Dieu de déclarer si l'on peut faire quelque chose pour les mettre en lieu de repos ; il ne faudra jamais manquer d'exécuter ce qu'ils auront demandé [1].

Les chandelles servent à plus d'un usage. On voit dans tous les démonographes que les sorcières, au sabbat, vont baiser le derrière du diable avec une chandelle noire à la main. Boguet dit qu'elles allument ces chandelles à un flambeau qui est sur la tête de bouc du diable, entre ses deux cornes, et qu'elles s'éteignent et s'évanouissent dès qu'on les lui a offertes [2].

N'oublions pas que trois chandelles ou trois bougies sur une table sont de mauvais augure ; et que quand de petits charbons se détachent de la lumière d'une chandelle, ils annoncent, selon quelques-uns, une visite [3] ; mais, selon le sentiment plus général, une nouvelle, agréable s'ils augmentent la lumière, fâcheuse s'ils l'affaiblissent.

Chandelle de la mort. *Voy.* CANWYLL-CORPH.

Chant. Le chant des possédés est toujours altéré, de manière que les femmes ont une voix d'homme et les hommes une voix de femme.

Chant du coq. Il dissipe le sabbat.

Chaomancie, art de prédire les choses futures par le moyen des observations qu'on fait sur l'air. Cette divination est employée par quelques alchimistes, qui ne nous en ont pas donné le secret.

Chapeau venteux. *Voy.* ERIC.

Chapelet. On a remarqué pertinemment que tous les chapelets de sorcières avaient une croix cassée ou endommagée : c'était même un indice de sorcellerie qu'une croix de chapelet qui n'était pas entière.

Chapelle du damné. Raymond Diocres, chanoine de Notre-Dame de Paris, mourut en

[1] *Le solide trésor du Petit Albert.*
[2] *Discours des sorciers*, ch. XXII.
[3] Brown, liv. V, ch. XXIII.

réputation de sainteté vers l'an 1084. Son corps ayant été porté dans le chœur de la cathédrale, il leva la tête hors du cercueil à ces graves paroles de l'office des morts : — Répondez-moi, quelles sont mes iniquités? *Responde mihi quantas habeo iniquitates?* etc., et qu'il dit : *Justo judicio Dei accusatus sum.* (J'ai été cité devant le juste jugement de Dieu.) Les assistants effrayés suspendirent le service et le remirent au lendemain. En attendant, le corps du chanoine resta déposé dans une chapelle de Notre-Dame, la même qu'on appelle depuis *la Chapelle du damné.* Le lendemain on recommença l'office; lorsqu'on fut au même verset, le mort parla de nouveau et dit : — *Justo Dei judicio judicatus sum.* (J'ai été jugé au juste jugement de Dieu.) On remit encore l'office au jour suivant, et au même verset le mort s'écria : — *Justo Dei judicio condemnatus sum.* (J'ai été condamné au juste jugement de Dieu.) Là-dessus, dit la chronique, on jeta le corps à la voirie; et ce miracle effrayant fut cause, selon quelques-uns, de la retraite de saint Bruno, qui s'y trouvait présent.

Quoique cette anecdote soit contestée, elle est consacrée par des monuments. La peinture s'en est emparée, et le Sueur en a tiré parti dans sa belle galerie de Saint-Bruno.

Chapuis (Gabriel), né à Amboise en 1546. Nous citerons de ses ouvrages celui qui porte ce titre : *les Mondes célestes, terrestres et infernaux*, etc., tiré des Mondes de Doni; in-8°, Lyon, 1583. C'est un ouvrage satirique.

Char de la mort. *Voy.* Brouette.

Charadrius, oiseau immonde que nous ne connaissons pas; les rabbins disent qu'il est merveilleux, et que son regard guérit la jaunisse. Il faut pour cela que le malade et l'oiseau se regardent fixement; car si l'oiseau détournait la vue, le malade mourrait aussitôt.

Charbon d'impureté, l'un des démons de la possession de Loudun. *Voy.* Loudun.

Charité. Les offenses à la charité sont quelquefois punies par la justice divine. On lit dans les *Acta sanctorum*[1] « qu'un Espagnol connu sous le nom de Michel de Fontarabie, ayant craché dans la main d'un pauvre mendiant qui lui demandait l'aumône, fut aussitôt renversé par terre, et, devenu furieux et possédé, se démena en criant que saint Yves et d'autres personnages vêtus de blanc le rouaient de coups. » — On cite beaucoup d'autres hommes durs aux pauvres qui ont été possédés des démons.

Charlatans. On attribuait souvent autrefois aux sorciers ou au diable ce qui n'était que l'ouvrage des charlatans. Si nous pensions comme au seizième siècle, tous nos escamoteurs seraient des sorciers.

Voici ce qu'on lit pourtant dans le *Voyage de Schouten aux Indes orientales :*

« Il y avait au Bengale un charlatan qui, en faisant plusieurs tours de souplesse, prit une canne longue de vingt pieds, au bout de laquelle était une petite planche large de trois ou quatre pouces; il mit cette canne à sa ceinture, après quoi une fille de vingt-deux ans lui vint sauter légèrement par derrière sur les épaules, et, grimpant au haut de la canne, s'assit dessus, les jambes croisées et les bras étendus. Après cela, l'homme ayant les deux bras balancés commença à marcher à grands pas, portant toujours cette fille sur le bout de la canne, tendant le ventre pour l'appuyer, et regardant sans cesse en haut pour tenir la machine en équilibre. La fille descendit adroitement, remonta derechef et se pencha le ventre sur le bâton, en frappant des mains et des pieds les uns contre les autres. Le charlatan ayant mis alors le bâton sur sa tête, sans le tenir ni des mains ni des bras, cette même fille et une autre petite Mauresque de quinze ans montèrent dessus l'une après l'autre; l'homme les porta ainsi autour de la place en courant et se penchant, sans qu'il leur arrivât le moindre mal. Ces deux mêmes filles marchèrent sur la corde la tête en bas, et firent une multitude d'autres tours de force très-merveilleux. Mais quoique plusieurs d'entre nous crussent que tous ces tours de souplesse fussent faits par art diabolique, il me semble qu'ils pouvaient se faire naturellement; car ces filles, qui étaient très-adroites, subtiles, et dont les membres étaient grandement agiles, faisaient tout cela à force de s'y être accoutumées et exercées. »

Il y a eu des charlatans de toutes les espèces : en 1728, du temps de Law, un certain Villars confia à quelques amis que son oncle, qui avait vécu près de cent ans, et qui n'était mort que par accident, lui avait laissé le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyait passer un enterrement, il levait les épaules de pitié. « Si le défunt, disait-il, avait bu de mon eau, il ne serait pas où il est. » Ses amis, auxquels il en donna généreusement, et qui observèrent un peu le régime prescrit, s'en trouvèrent bien et le prônèrent; alors il vendit la bouteille six francs; le débit en fut prodigieux. C'était de l'eau de Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent et qui s'astreignirent au régime, surtout s'ils étaient nés avec un bon tempérament, recouvrèrent en peu de jours une santé parfaite. Il disait aux autres : — C'est votre faute si vous n'êtes pas entièrement guéris. — On sut enfin que l'eau de Villars n'était que de l'eau de rivière; on n'en voulut plus et on alla à d'autres charlatans. Mais celui-là avait fait sa fortune. *Voy.* Ane, Chèvre, Alexandre de Paphlagonie, etc.

Charles-Martel. On attribue à saint Eucher,

[1] 19 mai, *Vie de saint Yves de Kermartin.*

évêque d'Orléans, une vision dans laquelle, transporté par un ange dans le purgatoire, il vit Charles-Martel qui expiait les pillages qu'il avait soufferts contre les biens de l'Église. A cette vision, on ajoute ce conte que le tombeau de Charles-Martel fut ouvert, et qu'on y trouva un serpent, lequel n'était qu'un démon. Et là-dessus les philosophes, s'en prenant au clergé, l'ont accusé de fraudes. Mais le tombeau de Charles-Martel n'a été ouvert à Saint-Denis que par les profanateurs de 1793 [1].

Charlemagne. On lit dans la légende de Berthe au grand pied que, Pépin le Bref voulant épouser Berthe, fille du comte de Laon, qu'il ne connaissait pas, ceux qui la lui amenaient lui substituèrent une autre femme qu'il épousa. Ils avaient chargé des assassins de tuer la princesse dans la forêt des Ardennes. Ayant ému leur pitié, elle en obtint la vie, à condition de se laisser passer pour morte. Elle se réfugia chez un meunier, où elle vécut plusieurs années.

Un jour Pépin, égaré à la chasse, vint chez ce meunier. Son astrologue lui annonça qu'il se trouvait là une fille *destinée à quelque chose de grand.* Berthe fut reconnue, rétablie dans ses droits; elle devint mère de Charlemagne. — La légende ajoute que la première épouse de Pépin avait donné le jour à un fils, lequel, par la suite, élu pape sous le nom de Léon III, couronna Charlemagne empereur d'Occident [1].

Il serait long de rapporter ici tous les prodiges que l'on raconte de Charlemagne. Son règne est



Charlemagne.



Berthe.

l'époque chérie de nos romans chevaleresques. On voit toujours auprès de lui des enchanteurs, des géants, des fées. On a même dit qu'il ne porta la guerre en Espagne que parce que saint Jacques lui avait apparu pour l'avertir qu'il retirât son corps des mains des Sarrasins.

Ses guerres de Saxe ne sont pas moins fécondes en merveilles, et les circonstances de sa vie privée sont rapportées également d'une manière extraordinaire par les chroniqueurs.

On dit qu'en sa vieillesse il devint si éperdûment épris d'une Allemande, qu'il en négligea non-seulement les affaires de son royaume, mais même le soin de sa propre personne. Cette femme étant morte, sa passion ne s'éteignit pas; de sorte qu'il continua d'aimer son cadavre, dont il ne voulait pas se séparer. L'archevêque Turpin, ayant appris la durée de cette effroyable passion, alla un jour, pendant l'absence du prince, dans la chambre où était le cadavre, afin de voir s'il n'y trouverait pas quelque sort ou maléfice qui fût la cause de ce déréglement. Il visita exactement le corps mort, et trouva en effet sous la langue un anneau qu'il emporta. Le même jour Charlemagne, étant rentré dans son palais, fut fort étonné d'y trouver une carcasse si puante; et, se réveillant comme d'un profond sommeil, il la fit ensevelir promptement.

Mais la passion qu'il avait eue pour le ca-

[1] Voyez Charles-Martel dans les *Légendes de l'histoire de France.*

[1] Voyez dans les *légendes de l'histoire de France* la légende de la reine Berthe au grand pied.

lavre, il l'eut alors pour l'archevêque Turpin, qui portait l'anneau : il le suivait partout et ne pouvait le quitter. Le prélat, effrayé de cette nouvelle folie, et craignant que l'anneau ne tombât en des mains qui en pussent abuser, le jeta dans un lac, afin que personne n'en pût faire usage à l'avenir. Dès lors Charlemagne devint amoureux du lac, ne voulut plus s'en éloigner, y bâtit auprès un palais et un monastère, et y fonda la ville d'Aix-la-Chapelle, où il voulut être enseveli. On sent que tout ce récit n'est qu'un conte, mais il est fort répandu. Charlemagne, dans ses Capitulaires, consigna contre les sorciers des mesures qui méritent d'être mentionnées. Nous citerons spécialement ce passage : « Quant aux conjurateurs, aux augures, aux devins, à ceux qui troublent le temps ou commettent d'autres maléfices, l'archiprêtre du diocèse les fera interroger soigneusement et les amènera à avouer le mal qu'ils auront fait. Alors ils resteront en prison jusqu'à ce que, par l'aide de Dieu, ils se montrent disposés à se convertir. » *Voy.* Oldenberg, Vétin, etc.

Charles le Chauve, deuxième du nom de Charles parmi les rois des Francs. Il eut une vision qui le transporta au purgatoire et en enfer : il y vit beaucoup de personnages qu'il avait connus, entre autres son père, Louis le Débonnaire. De plusieurs il reçut des conseils et des prédictions; et il écrivit lui-même la relation de ce voyage, relation qui a quelque peu l'air d'une brochure politique [1].

Charles VI, roi de France. Ce prince, chez qui on avait déjà remarqué une raison affaiblie, allant faire la guerre en Bretagne, fut saisi en chemin d'une frayeur qui acheva de lui déranger entièrement le cerveau. Il y vit sortir d'un buisson, dans la forêt du Mans, un inconnu d'une figure hideuse, vêtu d'une robe blanche, ayant la tête et les pieds nus, qui saisit la bride de son



cheval, et lui cria d'une voix rauque : — « Roi, ne chevauche pas plus avant; retourne, tu es trahi! » Le monarque, hors de lui-même, tira son épée et ôta la vie aux quatre premières personnes qu'il rencontra, en criant : — « En avant sur les traîtres! »

Son épée s'étant rompue et ses forces épuisées, on le plaça sur un chariot et on le ramena au Mans.

Le fantôme de la forêt est encore aujourd'hui un problème difficile à résoudre. Était-ce un insensé qui se trouvait là par hasard? était-ce un émissaire du duc de Bretagne contre lequel Charles marchait? Tous les raisonnements du temps aboutissaient au merveilleux ou au sortilége. Quoi qu'il en soit, le roi devint tout à fait fou. Un médecin de Laon, Guillaume de Harsely, fut appelé au château de Creil, et, après six mois de soins et de ménagements, la santé du roi se trouva rétablie. — Mais en 1393 son état devint désespéré, à la suite d'une autre imprudence. La reine, à l'occasion du mariage d'une de ses femmes, donnait un bal masqué. Le roi y vint déguisé en sauvage, conduisant avec lui de jeunes seigneurs dans le même costume, attachés par une chaîne de fer. Leur vêtement était

[1] *Visio Caroli Calvi de locis pœnarum et felicitate justorum.* Manuscripta bibl. imper., nº 2247, p. 188.
Voyez ce voyage de Charles le Chauve dans les *Légendes de l'autre monde*

fait d'une toile enduite de poix-résine, sur laquelle on avait appliqué des étoupes. Le duc d'Orléans, voulant connaître les masques, approcha un flambeau : la flamme se communiqua avec rapidité, quatre des seigneurs furent brûlés; mais un cri s'étant fait entendre : — « Sauvez le roi, » Charles dut la vie à la présence d'esprit de la duchesse de Berri, qui le couvrit de son manteau et arrêta la flamme.

L'état du roi empira de cette frayeur et s'aggrava de jour en jour; le duc d'Orléans fut soupçonné de l'avoir ensorcelé. Jordan de Mejer, *De divin.*, cap. XLII, écrit que ce duc, voulant exterminer la race royale, confia ses armes et son anneau à un apostat, pour les consacrer au diable et les enchanter par des prestiges; qu'une matrone évoqua le démon dans la tour de Montjoie, près de Ligny; qu'ensuite le duc se servit des armes ensorcelées pour ôter la raison au roi Charles, son frère, si subtilement qu'on ne s'en aperçut pas d'abord.

Le premier enchantement, selon cette version, se fit près de Beauvais; il fut si violent que les ongles et les cheveux en tombèrent au roi. Le second, qui eut lieu dans le Maine, fut plus fort encore; personne ne pouvait assurer si le roi vivait ou non. Aussitôt qu'il revint à lui : — Je vous supplie, dit-il, enlevez-moi cette épée, qui me perce le corps par le pouvoir de mon frère d'Orléans. — C'est toujours Mejer qui parle. Le médecin qui avait guéri le roi n'existait plus; on fit venir du fond de la Guienne un charlatan qui se disait sorcier, et qui s'était vanté de guérir le roi d'une seule parole : il apportait avec lui un grimoire qu'il appelait *Simagorad*, par le moyen duquel il était maître de la nature. Les courtisans lui demandèrent de qui il tenait ce livre; il répondit effrontément que « Dieu, pour consoler Adam de la mort d'Abel, le lui avait donné, et que ce livre, par succession, était venu jusqu'à lui ». Il traita le roi pendant six mois et ne fit qu'irriter la maladie. — Dans ses intervalles lucides, le malheureux prince commandait qu'on enlevât tous les instruments dont il pourrait frapper. — J'aime mieux mourir, disait-il, que de faire du mal. — Il se croyait de bonne foi ensorcelé. Deux moines empiriques, à qui on eut l'imprudence de l'abandonner, lui donnèrent des breuvages désagréables, lui firent des scarifications magiques; puis ils furent pendus, comme ils s'y étaient obligés en cas que la santé du roi ne fût pas rétablie au bout de six mois de traitement. Au reste, la mode de ce temps-là était d'avoir près de soi des sorciers ou des charlatans, comme depuis les grands eurent des fous, des nains et des guenons [1].

Charles IX, roi de France. Croirait-on qu'un des médecins astrologues de Charles IX lui ayant assuré qu'il vivrait autant de jours qu'il pourrait tourner de fois sur son talon dans l'espace d'une heure, il se livrait tous les matins à cet exercice solennel, et que les principaux officiers de l'État, les généraux, le chancelier, les vieux juges pirouettaient tous sur un seul pied pour imiter le prince et lui faire leur cour [1] !

On assure qu'après le massacre politique de la Saint-Barthélemi, par suite surtout de l'effroi que lui causaient les conspirateurs, Charles IX vit des corbeaux sanglants, eut des visions effroyables et reçut par divers tourments le présage de sa mort prématurée. On ajoute qu'il mourut au moyen d'images de cire faites à sa ressemblance, et maudites par art magique, que ses ennemis, les magiciens protestants, faisaient fondre tous les jours par les cérémonies de l'envoûtement, et qui éteignaient la vie du roi à mesure qu'elles se consumaient [2]. En ces temps-là, quand quelqu'un mourait de consomption ou de chagrin, on publiait que les sorciers l'avaient envoûté. Les médecins rendaient les sorciers responsables des malades qu'ils ne guérissaient pas; — à moins qu'il n'y ait, dans ce crédit universel des sorciers, un mystère qui n'est pas encore expliqué.

Charles II, duc de Lorraine. *Voy.* SABBAT.

Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Il disparut après la bataille de Morat; et, parmi les chroniqueurs, il en est qui disent qu'il fut emporté par le diable, comme Roderik; d'autres croient qu'il se réfugia en une solitude et se fit ermite. Cette tradition a fait le sujet du roman de M. d'Arlincourt intitulé *le Solitaire*.

Charles II, roi d'Angleterre. Quoique assez instruit, Charles II était, comme son père, plein de confiance dans l'astrologie judiciaire. Il recherchait aussi la pierre philosophale.

Charme, enchantement, sortilége, certain arrangement de paroles, en vers ou en prose, dont on se sert pour produire des effets merveilleux. Une femme de je ne sais quelle contrée, ayant grand mal aux yeux, s'en alla à une école publique et demanda à un écolier quelques mots magiques qui pussent charmer son mal et le guérir, lui promettant récompense. L'écolier lui donna un billet enveloppé dans un chiffon et lui défendit de l'ouvrir. Elle le porta et guérit. Une des voisines ayant eu la même maladie porta le billet et guérit pareillement. Ce double incident excita leur curiosité; elles développent le chiffon et lisent : « Que le diable t'écarquille les deux yeux et te les bouche avec de la boue..... »

Delrio cite un sorcier qui, en allumant une certaine lampe charmée, excitait toutes les personnes qui étaient dans la chambre, quelque graves et réservées qu'elles fussent, à danser devant lui. « Ces sortes de charmes, dit-il, s'opèrent ordinairement par des paroles qui font agir le diable. »

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 87.

[1] *Curiosités de la littérature*, traduit de l'anglais par Bertin, t. I, p. 249.

[2] Delrio, *Disquisit. mag.*, lib. III, quæst. III.

Toute l'antiquité a remarqué que les sorciers charmaient les serpents, qui quelquefois tuent le charmeur. Un sorcier de Salzbourg, devant tout le peuple, fit assembler en une fosse tous les serpents d'une lieue à la ronde, et là les fit tous nourrir, hormis le dernier, qui était grand, lequel, sautant furieusement contre le sorcier, le tua. « En quoi il appert que ce n'est pas le mot *hivolindo*, comme dit Paracelse, ni autres mots semblables, ni certaines paroles du psaume 9e qui font seuls ces prodiges; car comment les serpents eussent-ils ouï la voix d'un homme d'une lieue à la ronde, si le diable ne s'en fût mêlé [1].

Nicétas indique à ce propos un charme qui s'opère sans le secours des paroles : « On tue un serpent, une vipère et tout animal portant aiguillon, dit-il, en crachant dessus avant déjeuner... » Figuier prétend qu'il a tué diverses fois des serpents de cette manière, « mouillant de sa salive un bâton ou une pierre, et en donnant un coup sur la tête du serpent... »

On cite un grand nombre d'autres charmes dont les effets sont moins vrais qu'étonnants. Dans quelques villages du Finistère, on emploie celui-ci : on place secrètement sur l'autel quatre pièces de six liards, qu'on pulvérise après la messe; et cette poussière, avalée dans un verre de vin, de cidre ou d'eau-de-vie, rend invulnérable à la course et à la lutte [2]. Ces charmes se font au reste à l'insu du curé; car l'Église a toujours sévèrement interdit ces superstitions.

Le *Grand Grimoire* donne un moyen de charmer les armes à feu et d'en rendre l'effet infaillible; il faut dire en les chargeant : « Dieu y ait part, et le diable la sortie; » et, lorsqu'on met en joue, il faut dire en croisant la jambe gauche sur la droite : *Non tradas... Mathon. Amen*, etc.

La plupart des charmes se font ainsi par des paroles dites ou tracées dans ce sens. Charme vient du mot latin *carmen*, qui signifie non-seulement des vers et de la poésie, mais une formule de paroles déterminées dont on ne doit point s'écarter. On nommait *carmina* les lois, les formules des jurisconsultes, les déclarations de guerre, les clauses d'un traité, les évocations des dieux [3]. Tite-Live appelle *lex horrendi carminis* la loi qui condamnait à mort Horace meurtrier de sa sœur.

Quand les Turcs ont perdu un esclave qui s'est enfui, ils écrivent une conjuration sur un papier qu'ils attachent à la porte de la hutte ou de la cellule de cet esclave, et il est forcé de revenir au plus vite, devant une main invisible qui le poursuit à grands coups de bâton [4].

Pline dit que de son temps, par le moyen de certains charmes, on éteignait les incendies, on arrêtait le sang des plaies, on remettait les membres disloqués, on guérissait la goutte, on empêchait un char de verser, etc. — Tous les anciens croyaient fermement aux charmes, dont la formule consistait ordinairement en certains vers grecs ou latins.

Bodin rapporte, au chap. v du liv. III de *la Démonomanie*, qu'en Allemagne les sorcières tarissent par charme le lait des vaches, et qu'on s'en venge par un contre-charme qui est tel : — On met bouillir dans un pot du lait de la vache tarie, en récitant certaines paroles (Bodin ne les indique pas) et frappant sur le pot avec un bâton.



En même temps le diable frappe la sorcière d'autant de coups, jusqu'à ce qu'elle ait ôté le charme.

On dit encore que si, le lendemain du jour où l'on est mis en prison, on avale à jeun une croûte de pain sur laquelle on aura écrit : *Senozam, Gozozá, Gober, Dom*, et qu'on dorme ensuite sur le côté droit, on sortira avant trois jours.

On arrête les voitures en mettant au milieu du chemin un bâton sur lequel sont écrits ces mots : *Jerusalem, omnipotens*, etc., *convertis-toi, arrête-toi là*. Il faut ensuite traverser le chemin par où l'on voit arriver les chevaux.

On donne à un pistolet la portée de cent pas, en enveloppant la balle dans un papier où l'on a inscrit le nom des trois rois. On aura soin, en ajustant, de retirer son haleine, et de dire : « Je te conjure d'aller droit où je veux tirer. »

Un soldat peut se garantir de l'atteinte des armes à feu avec un morceau de peau de loup ou de bouc, sur lequel on écrira, quand le soleil entre dans le signe du bélier : « Arquebuse, pistolet, canon ou autre arme à feu, je te commande que tu ne puisses tirer, de par l'homme, etc. »

On guérit un cheval encloué en mettant trois fois les pouces en croix sur son pied, en prononçant le nom du dernier assassin mis à mort, en récitant trois fois certaines prières [1]...

Il y a une infinité d'autres charmes.

On distingue le charme de l'enchantement, en ce que celui-ci se faisait par des chants. Souvent

[1] Bodin, *Démonomanie*, etc., liv. II, ch. II.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 495.
[3] Bergier, *Dictionnaire théologique*, au mot *Charme*.
[4] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, liv. IV, ch. XXI.

[1] Thiers, *Traité des superstitions*.

on les a confondus. *Voy.* CONTRE-CHARMES, ENCHANTEMENTS, MALÉFICES, TALISMANS, PAROLES, PHILACTÈRES, LIGATURES, CHASSE, PHILTRES, etc.

Chartier (Alain), poëte du commencement du quinzième siècle. On lui attribue un traité *sur la Nature du feu de l'enfer*, que nous ne sommes pas curieux de connaître.

Chartumins, sorciers chaldéens, qui étaient en grand crédit du temps du prophète Daniel.

Chasdins, astrologues de la Chaldée. Ils tiraient l'horoscope, expliquaient les songes et les oracles et prédisaient l'avenir par divers moyens.

Chassanion (Jean de), écrivain protestant du seizième siècle. On lui doit le livre « *des Grands et redoutables jugements et punitions de Dieu* advenus au monde, principalement sur les grands, à cause de leurs méfaits. » In-8°, Morges, 1581. Dans cet ouvrage très-partial, il se fait de grands miracles en faveur des protestants; ce qui est prodigieux. Chassanion a écrit aussi un volume sur les géants [1].

Chasse. — *Secrets merveilleux pour la chasse.*



— Mêlez le suc de jusquiame avec le sang et la peau d'un jeune lièvre; cette composition attirera tous les lièvres des environs. — Pendez le gui de chêne avec une aile d'hirondelle à un arbre; tous les oiseaux s'y rassembleront de deux lieues et demie. — On dit aussi qu'un crâne d'homme caché dans un colombier y attire tous les pigeons d'alentour. — Faites tremper une graine, celle que vous voudrez, dans la lie de vin, puis jetez-la aux oiseaux; ceux qui en tâteront s'enivreront, et se laisseront prendre à la main.

Et le *Petit Albert* ajoute : « Ayez un hibou que vous attacherez à un arbre : allumez tout près un gros flambeau, faites du bruit avec un tambour; tous les oiseaux viendront en foule pour faire la guerre au hibou, et on en tuera autant qu'on voudra avec du menu plomb. »

Pour la *chasse de Saint-Hubert*, *Voy.* VENEUR. *Voy.* aussi ARTHUS, M. DE LA FORÊT, ÉCUREUILS, etc.

En 1832, on vit à Francfort, aux premiers jours du printemps, un chasseur surnaturel qui est supposé habiter les ruines du vieux château gothique de Rodenstein. Il traversa les airs dans la nuit, avec un grand fracas de meutes, de cors de chasse, de roulements de voitures, ce qui infailliblement annonce la guerre, selon le préjugé du peuple [2].

Chassen (Nicolas), petit sorcier de Franeker, au dix-septième siècle; il se distingua dès l'âge de seize ans. Ce jeune homme, Hollandais et calviniste, étant à l'école, faisait des grimaces étranges, roulait les yeux et se contournait tout le corps; il montrait à ses camarades des cerises mûres au milieu de l'hiver; puis, quand il les leur avait offertes, il les retirait vivement et les mangeait.

Dans le prêche, où les écoliers avaient une

[1] *De gigantibus eorumque reliquiis atque iis qui ante annos aliquot nostra ætate in Gallia reperta sunt.* In-8°. Bâle, 1580.

[2] Voyez, dans les *Légendes de l'autre monde*, le chevalier Hakelberg, seigneur de Rodenstein.

place à part, il faisait sortir de l'argent du banc où il était assis. Il assurait qu'il opérait tous ces tours par le moyen d'un esprit malin qu'il appelait Sérug. — Balthazar Bekker dit dans *le Monde enchanté* [1] qu'étant à cette école, il vit sur le plancher un cercle fait de craie, dans lequel on avait tracé des signes dont l'un ressemblait à la tête d'un coq; quelques chiffres étaient au milieu. Il remarqua aussi une ligne courbe comme la poignée d'un moulin à bras; tout cela était à demi effacé. Les écoliers avaient vu Chassen faire ces caractères magiques. Lorsqu'on lui demanda ce qu'ils signifiaient, il se tut d'abord; il dit ensuite qu'ils les avait faits pour jouer. On voulut savoir comment il avait des cerises et de l'argent; il répondit que l'esprit les lui donnait.

— Qui est cet esprit?

— *Beelzébuth*, répondit-il.

Il ajouta que le diable lui apparaissait sous forme humaine quand il avait envie de lui faire du bien; d'autres fois sous forme de bouc ou de veau; qu'il avait toujours un pied contrefait, etc. « Mais, dit Bekker, on finit par reconnaître que tout cela n'était qu'un jeu que Chassen avait essayé pour *se rendre considérable* parmi les enfants de son âge; on s'étonne seulement qu'il ait pu le soutenir devant tant de *personnes d'esprit* pendant plus d'une année. »

Chassi, démon auquel les habitants des îles Mariannes attribuent le pouvoir de tourmenter ceux qui tombent dans ses mains. L'enfer est pour eux *la maison de Chassi*.

Chastenet (Léonarde), vieille femme de quatre-vingts ans, mendiante en Poitou, vers 1591, et sorcière. Confrontée avec Mathurin Bonnevault, qui soutenait l'avoir vue au sabbat, elle confessa qu'elle y était allée avec son mari; que le diable, qui s'y montrait en forme de bouc, était une bête fort puante. Elle nia qu'elle eût fait aucun maléfice. Cependant elle fut convaincue, par dix-neuf témoins, d'avoir fait mourir cinq laboureurs et plusieurs bestiaux. Quand elle se vit condamnée, pour ses crimes reconnus, elle confessa qu'elle avait fait pacte avec le diable, lui avait donné de ses cheveux, et promis de faire tout le mal qu'elle pourrait; elle ajouta que la nuit, dans sa prison, le diable était venu à elle, en forme de chat, « auquel ayant dit qu'elle voudrait être morte, icelui diable lui avait présenté deux morceaux de cire, lui disant qu'elle en mangeât, et qu'elle mourrait; ce qu'elle n'avait voulu faire. Elle avait ces morceaux de cire; on les visita, et on ne put juger de quelle matière ils étaient composés. Cette sorcière fut donc condamnée, et ces morceaux de cire brûlés avec elle [2]. »

Chasteté. Les livres de secrets merveilleux, qui ne respectent rien, indiquent des potions qui, selon eux, ont pour effet de révéler la chasteté, mais qui, selon l'expérience, ne révèlent rien du tout.

Chat. Le chat tient sa place dans l'histoire de la superstition. Un soldat romain ayant tué par mégarde un chat en Égypte, toute la ville se souleva; ce fut en vain que le roi intercéda pour lui, il ne put le sauver de la fureur du peuple. Observons que les rois d'Égypte avaient rassemblé dans Alexandrie une bibliothèque immense, et qu'elle était publique : les Égyptiens cultivaient les sciences, et n'en adoraient pas moins les chats [1].



Mahomet avait beaucoup d'égards pour son chat. L'animal s'était un jour couché sur la manche pendante de la veste du prophète, et semblait y méditer si profondément, que Mahomet, pressé de se rendre à la prière, et n'osant le tirer de son extase, coupa, dit-on, la manche de sa veste. A son retour, il trouva son chat qui revenait de son assoupissement, et qui, s'apercevant de l'attention de son maître, se leva pour lui faire la révérence et plia le dos en arc. Mahomet comprit ce que cela signifiait; il assura au chat qui faisait le gros dos une place dans son paradis. Ensuite, passant trois fois la main sur l'animal, il lui imprima, par cet attouchement, la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes. Ce conte n'est pas ridicule chez les Turcs [2].

[1] Tome IV, p. 154.

[2] *Discours sommaire des sortilèges et vénéfices, tirés des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année* 1599, p. 19.

[1] Saint-Foix, *Essai sur Paris*, t. II, p. 300.

[2] Quelquefois ils laissent à leur chat par testament une rente viagère. Il existe au Caire, près de Bab-el-Naza (porte de la Victoire), un hôpital de ces ani-

Voici une anecdote où le chat joue un mauvais rôle ; il est vrai que c'est un chat sauvage. Un aide de camp du maréchal de Luxembourg vint loger dans une auberge dont la réputation n'était pas rassurante. Le diable, disait-on, arrivait toutes les nuits dans une certaine chambre, tordait le cou à ceux qui osaient y coucher et les laissait étranglés dans leur lit. Un grand nombre de voyageurs remplissaient l'auberge quand l'aide de camp y entra ; on lui dit qu'il n'y avait malheureusement de vide que la chambre fréquentée par le diable, où personne ne voulait prendre gîte.

— Oh bien, moi, répondit-il, je ne serai pas fâché de lier connaissance avec lui ; qu'on fasse mon lit dans la chambre en question, je me charge du reste.

Vers minuit, l'officier vit descendre le diable par la cheminée, sous la figure d'une bête furieuse, contre laquelle il fallut se défendre. Il y eut un combat acharné, à coups de sabre de la part du militaire, à coups de griffes et de dents de la part de la bête ; cette lutte dura une heure. Mais le diable finit par rester sur la place ; l'aide de camp appela du monde : on reconnut un énorme chat sauvage, qui, selon le rapport de l'hôte, avait déjà étranglé quinze personnes [1].



On lit dans *la Démonomanie* de Bodin [1] que des sorciers de Vernon, auxquels on fit le procès en 1566, s'assemblaient ordinairement en grand nombre dans un vieux château sous la forme de chats. Quatre hommes qui avaient résolu d'y coucher se trouvèrent assaillis par cette multitude de chats ; l'un de ces hommes y fut tué, les autres blessés ; néanmoins ils blessèrent aussi plusieurs chattes, qui se trouvèrent après en forme de femmes, mais bien réellement mutilées...

On sait que les chats assistent au sabbat, qu'ils accompagnent les sorcières, et que lesdites sorcières, aussi bien que le diable leur maître, prennent volontiers la figure de cet animal. On lit dans Boguet qu'un laboureur près de Strasbourg fut assailli par trois gros chats, et qu'en se défendant il les blessa sérieusement. Une heure après, le juge fit mander le laboureur et le mit en prison pour avoir maltraité trois dames de la ville. Le laboureur étonné assura qu'il n'avait maltraité que des chats et en donna les preuves les plus évidentes : il en avait gardé de la peau. On le relâcha, parce qu'on vit que le diable était coupable en cette affaire.

On ne finirait pas si on rappelait tout ce que les démonomanes ont rêvé sur les chats. Boguet dit encore que la chatte étant frottée d'une herbe appelée népeta conçoit sur-le-champ, cette herbe

maux ; on y recueille les chats malades et sans asile ; les fenêtres sont souvent encombrées d'hommes et de femmes qui leur donnent à manger à travers les barreaux.

[1] Chap. IV, liv. II, p. 257.

[1] Gabrielle de P***, *Histoire des fantômes et des démons*, etc., p. 203.

suppléant au défaut du mâle[1]. Les sorciers se servent aussi de la cervelle des chats pour donner la mort; car c'est un poison, selon Bodin et quelques autres[2].

Les matelots américains croient que si d'un navire on jette un chat vivant dans la mer, on ne manque jamais d'exciter une furieuse tempête. *Voy.* BLOKULA, BEURRE DES SORCIÈRES, MÉTAMORPHOSES, VOLTIGEUR HOLLANDAIS, etc.

Château du diable. Plusieurs vieux manoirs portent ce nom dans des traditions et des contes populaires.

Chat-Huant. *Voy.* CHEVESCHE, CHOUETTE, HIBOU.

Chatrab. C'est le nom que donnent les Arabes à l'être mystérieux que nous appelons loup-garou.

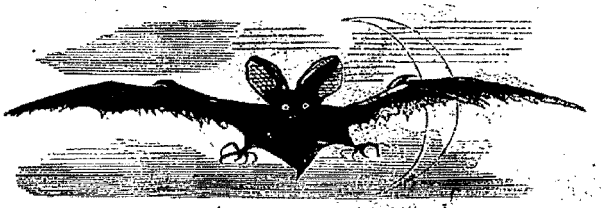
Chauche-Poulet. *Voy.* CAUCHEMAR.

Chaudière. C'est ordinairement dans une chaudière de fer que, de temps immémorial, les sorcières composent leurs maléfices, qu'elles font bouillir sur un feu de verveine et d'autres plantes magiques.

Chaudron (Madeleine-Michelle), Genevoise, accusée d'être sorcière en 1652. On dit qu'ayant rencontré le diable en sortant de la ville réformée, elle lui rendit hommage, et que le diable lui imprima sur la lèvre supérieure son seing ou marque. Ce petit seing rend la peau insensible, comme l'affirment les démonographes. — Ledit diable ordonna à Michelle Chaudron d'ensorceler deux filles : elle obéit; les parents l'accusèrent de magie; les filles interrogées attestèrent qu'elles étaient possédées. On appela ceux qui passaient pour médecins; ils cherchèrent sur Michelle Chaudron le sceau du diable, que le procès-verbal appelle les *marques sataniques;* ils y enfoncèrent une aiguille. Michelle fit connaître par ses cris que les marques sataniques ne rendent point insensible. — Les juges protestants, ne voyant pas de preuve complète, lui firent donner la question. Cette malheureuse, cédant à la violence des tourments, confessa tout ce qu'on voulut. Elle fut brûlée, après avoir été pendue et étranglée; chez les catholiques, on l'eût admise à pénitence.

Chaudron du diable, gouffre qui se trouve au sommet du pic de Ténériffe. Les Espagnols ont donné le nom de Chaudron du diable à ce gouffre, à cause du bruit que l'on entend lorsqu'on y jette une pierre; elle y retentit comme fait un vaisseau creux de cuivre contre lequel on frapperait avec un marteau d'une prodigieuse grosseur. Les naturels de l'île sont persuadés que c'est l'enfer, et que les âmes des méchants y font leur séjour[1].

Chauve-Souris. Les Caraïbes regardent les chauves-souris comme de bons anges qui veillent



à la sûreté des maisons durant la nuit; les tuer, chez eux, est un sacrilége : chez nous, c'est un des animaux qui figurent au sabbat.

Chavigny (Jean-Aimé de), astrologue, disciple de Nostradamus, mourut en 1604. Il a composé : *la Première face du Janus français, contenant les troubles de France depuis* 1534 *jusqu'en* 1589; *Fin de la maison valésienne, extraite et colligée des Centuries et commentaires de Michel Nostradamus* (en latin et en français), Lyon, 1594, in-8°; et nouvelle édition, augmentée, sous le titre de *Commentaires sur les Centuries et pronostications de Nostradamus,* Paris, in-8°, rare; *les Pléiades, divisées en sept livres, prises des anciennes prophéties, et conférées avec les oracles de Nostradamus,* Lyon, 1603; la plus ample édition est de 1606. C'est un recueil de prédictions dans lesquelles l'auteur promet à Henri VI l'empire de l'univers. *Voy.* NOSTRADAMUS.

Chax ou **Scox**, démon. *Voy.* SCOX.

Cheke, professeur de grec à Cambridge, mort en 1557. Il a écrit un livre[2] qu'il adressa au roi Henri VIII, et qu'il plaça à la tête de sa traduction latine du traité de Plutarque *De la superstition.* Il avait des connaissances en astrologie et croyait fermement à l'influence des astres, quoiqu'ils lui promissent du bonheur, tout juste à des époques où il devenait le plus malheureux.

Chemens, génies ou esprits que les Caraïbes supposent chargés de veiller sur les hommes. Ils leur offrent les premiers fruits et placent ces offrandes dans un coin de leur hutte, sur une table faite de nattes, où ils prétendent que les génies se rassemblent pour boire et manger; ils en donnent pour preuve le mouvement des vases et le bruit qu'ils se persuadent que font ces divinités en soupant.

Chemim est chez les Caraïbes le grand esprit ou l'être suprême, comme on disait en 1793.

Chemise de nécessité. Les sorcières allemandes portaient autrefois une chemise faite

[1] *Discours des sorciers,* ch. XIV, p. 84.
[2] Bodin, *Démonomanie des sorciers,* liv. III, ch. II, p. 326.

[1] La Harpe, *Abrégé de l'histoire générale des voyages,* t. I.
[2] *De superstitione, ad regem Henricum.*

d'une façon détestable, et chargée de croix mêlées à des caractères diaboliques, par la vertu de laquelle elles se croyaient garanties de tous maux[1]. On l'appelait la *chemise de nécessité*. — Les habitants du Finistère conservent encore quelques idées superstitieuses sur les *chemises* des jeunes enfants. Ils croient que si elles enfoncent dans l'eau de certaines fontaines, l'enfant meurt dans l'année; il vit longtemps, au contraire, si ce vêtement surnage.



Cheriour, ange terrible, chargé de punir le crime et de poursuivre les criminels, selon la doctrine des guèbres.

Chesnaye des Bois (François-Alexandre-Aubert de la), capucin, mort en 1784. On a de lui: *l'Astrologue dans le puits*, 1740, in-12; et *Lettres critiques*, avec des songes moraux, sur les songes philosophiques de l'auteur des *Lettres juives* (le marquis d'Argens), in-12, 1745.

Cheteb ou **Chereb.** *Voy.* Deber.

Cheval. Mahomet, voulant ennoblir ce bel animal, raconte que, quand Dieu se décida à créer le cheval, il appela le vent du midi et lui dit: « Je veux tirer de ton sein un nouvel être; condense-toi en te dépouillant de ta fluidité. » Et il fut obéi. Alors il prit une poignée de cet élément, souffla dessus, et le cheval parut.

Le cheval était chez les anciens un instrument à présages pour la guerre. Les Suèves, qui habitaient la Germanie, nourrissaient à frais com-



muns, dans des bois sacrés, des chevaux dont ils tiraient des augures. Le grand prêtre et le chef de la nation étaient les seuls qui pouvaient les toucher : ils les attachaient aux chariots sacrés et observaient avec attention leurs hennissements et leurs frémissements. Il n'y avait pas de présages auxquels les prêtres et les principaux de la nation ajoutassent plus de foi. On voit encore que chez certains peuples on se rendait les divinités favorables en précipitant des chevaux dans les fleuves. Quelquefois on se contentait de les laisser vivre en liberté dans les prairies voisines, après les avoir dévoués. Jules César, avant de passer le Rubicon, voua à ce fleuve un grand nombre de chevaux qu'il abandonna dans les pâturages des environs.

Une tradition superstitieuse portait qu'une espèce de chevaux, qu'on nommait *arzels*, et qui ont une marque blanche au pied de derrière du côté droit, était malheureuse et funeste dans les combats. — Anciennement on croyait aussi que les chevaux n'avaient pas de fiel; mais c'est une erreur aujourd'hui presque

[1] Bodin, *Démonomanie*, liv. I, ch. III.

généralement reconnue. *Voy.* Drapé, Bayard, Troupeaux, etc.

Chevalier (Guillaume), gentilhomme béarnais, auteur d'un recueil de quatrains moraux, intitulé *le Décès ou Fin du monde, divisée en trois visions*, in-8°, 1584.

Chevalier impérial. *Voy.* Espagnet, à la note.

Chevaliers de l'enfer. Ce sont des démons plus puissants que ceux qui n'ont aucun titre, mais moins puissants que les comtes, les marquis et les ducs. On peut les évoquer depuis le lever de l'aurore jusqu'au lever du soleil, et depuis le coucher du soleil jusqu'à la nuit[1].

Chevanes (Jacques), capucin, plus connu sous le nom de *Jacques d'Autun*, du lieu de sa naissance, mort à Dijon en 1678. On a de lui *l'Incrédulité savante et la crédulité ignorante, au sujet des magiciens et des sorciers*. Lyon, 1671, in-4°. Ce recueil, plein d'excentricités curieuses, dont nous rapportons en leur lieu les passages remarquables, est une réponse à l'apologie de Naudé pour tous les grands personnages soupçonnés de magie. Heureusement pour l'auteur, dit l'abbé Papillon, l'irascible Naudé était mort depuis longtemps quand ce livre parut.

Chevesche, espèce de chouette, que Torquemada définit un oiseau nocturne fort bruyant, lequel tâche d'entrer où sont les enfants; et, quand il y est, il leur suce le sang du corps et le boit. Les démonographes ont donné le nom de *chevesche* aux sorcières, parce que, semblables à cet oiseau, elles sucent le sang de ceux qu'elles peuvent saisir, et principalement des petits enfants[2]. C'est sans doute là l'idée mère des vampires. Les sorcières qui sucent le sang ont aussi quelque analogie avec les gholes des Arabes. *Voy.* Lamies et Gholes.

Cheveux. « Prenez des cheveux d'une femme dans ses jours de maladie; mettez-les sous une terre engraissée de fumier, au commencement du printemps, et, lorsqu'ils seront échauffés par la chaleur du soleil, il s'en formera des serpents[3]... »

Quelques conteurs assurent que les mauvais anges étaient amoureux des cheveux des femmes, et que les démons incubes s'attachent de préférence aux femmes qui ont de beaux cheveux. — Les sorcières donnent de leurs cheveux au diable, comme arrhes du contrat qu'elles font avec lui; le démon les coupe très-menus, puis les mêle avec certaines poudres : il les remet aux sorciers, qui s'en servent pour faire tomber la grêle; d'où vient qu'on trouve ordinairement dans la grêle de petits poils, qui n'ont pas une autre origine... On fait encore avec ces mêmes cheveux, divers maléfices[4].

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*, ad finem.
[2] Torquemada, *Hexameron*, troisième journée.
[3] *Secrets d'Albert le Grand*, p. 27.
[4] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. xv, p. 156.

On croit en Bretagne qu'en soufflant des cheveux en l'air on les métamorphose en animaux; les petits garçons de Plougasnou qui font des échanges entre eux confirment la cession en soufflant au vent un cheveu, parce que ce cheveu était autrefois l'emblème de la propriété. Des cheveux dans les temps modernes ont même été trouvés sous des sceaux : ils tenaient lieu de signatures[1].

Enfin il y a des personnes qui croient qu'il faut observer les temps pour se couper les cheveux et se rogner les ongles. — Autrefois on vénérait le toupet, par lequel les Romains juraient, et qu'on offrait aux dieux. Il paraît qu'ils étaient sensibles à ces présents, puisque, quand Bérénice eut offert sa chevelure, ils en firent une constellation. — Chez les Francs, c'était une politesse de donner un de ses cheveux, et les familles royales avaient seules le privilége de les laisser pousser dans tout leur développement.

En Hollande, beaucoup de gens croient qu'en vendant leurs cheveux à un perruquier, ils auront par sympathie les maux de tête de ceux qui les porteront. Une dame âgée, il y a peu de temps, se faisait couper à la Haye de beaux cheveux blancs d'argent, très-abondants et très-longs. Le tondeur lui en offrit 20 florins (42 francs). Elle aima mieux les brûler. — J'aurais, dit-elle, toutes les douleurs que mes cheveux couvriraient.

Chevillement, sorte de maléfice employé par les sorciers et surtout par les bergers. Il empêche d'uriner. Le nom de ce maléfice lui vient de ce que pour le faire on se sert d'une cheville de bois ou de fer qu'on plante dans la muraille, en faisant des conjurations. « J'ai connu une personne, dit Wecker, qui mourut du chevillement : il est vrai qu'elle avait la pierre. » Et le diable, qui parfois aime à se divertir, chevilla un jour la seringue d'un apothicaire en fourrant sa queue dans le piston. *Voy.* Noals. — Pour empêcher l'effet de ce charme, il faut cracher sur son soulier du pied droit avant de s'en chausser. Ce qui approche de ce qu'on lit dans Tibulle, que les anciens crachaient dans leur sein par trois fois pour se désensorceler ou empêcher le sortilége. On voit dans un livre intitulé *l'Urotopégnie ou chevillement*, que les tonneaux, les fers, les fours, les lessives, les moulins à vent et ceux qui sont sur les ruisseaux et rivières, peuvent être pareillement liés et maléficiés. *Voy.* Ligatures.

Chèvres. Ces animaux étaient fort révérés à Mendès en Égypte. Il était défendu d'en tuer, parce qu'on croyait que Pan, la grande divinité de cette ville, s'était caché sous la figure d'une chèvre ou plutôt d'un bouc; aussi le représentait-on avec une face de bouc, et on lui immolait des brebis. *Voy.* Capricorne.

[1] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. I, p. 174 et 195.

Souvent des démons et des sorciers ont pris la forme de chèvre. Claude Chappuis de Saint-Amour, qui suivit l'ambassadeur de Henri III près la sublime Porte, conte qu'il vit sur une place publique de Constantinople des bateleurs qui faisaient faire à des chèvres plusieurs tours d'agi-



lité et de passe-passe tout à fait admirables; après quoi, leur mettant une écuelle à la bouche, ils leur commandaient d'aller demander la pièce, pour leur entretien, tantôt au plus beau ou au plus laid, tantôt au plus riche ou au plus vieux de la compagnie : ce qu'elles faisaient dextrement, entre quatre à cinq mille personnes, et avec une façon telle, qu'il semblait qu'elles voulussent parler. Or, qui ne voit clairement que ces chèvres étaient hommes ou femmes ainsi transmués, ou démons déguisés[1] ?... *Voy.* Bouc.

Chibados, secte de sorciers qui font merveille au royaume d'Angola.

Chicota, oiseau des îles Tonga, qui a l'habitude de descendre du haut des airs en poussant de grands cris. Les naturels sont persuadés qu'il a le don de prédire l'avenir. Quand il s'abaisse près d'un passant, on croit que c'est pour lui annoncer quelque malheur.

Chicus Æsculanus. *Voy.* Cecco d'Ascoli.

Chien. Les chiens étaient quelquefois les compagnons des magiciens. C'était le diable qui les suivait sous cette forme, pour donner moins à



soupçonner. Mais on le reconnaissait malgré ses déguisements. Léon de Chypre écrit que le diable sortit un jour d'un possédé sous la figure d'un chien noir.—C'est surtout la couleur noire que le diable prend sous une peau de chien. De bonnes gens se noient assez fréquemment à Quimper. Les vieilles et les enfants assurent que c'est le diable, en forme de gros chien noir qui précipite les passants dans la rivière[1]. Il y a beaucoup de superstitions qui tiennent au chien dans le Finistère, où les idées druidiques ne sont pas toutes éteintes. On croit encore dans le canton sauvage de Saint-Ronal que l'âme des scélérats passe dans le corps d'un chien noir. Les anciens mages croyaient aussi que les démons se montraient en forme de chiens; et Plutarque, dans la vie de Cimon, raconte qu'un mauvais génie travesti en chien noir vint annoncer à Cimon qu'il mourrait bientôt.

Un charlatan, du vivant de Justinien, avait un chien si habile que, quand toutes les personnes d'une assemblée avaient mis à terre leurs anneaux, il les rendait sans se tromper, l'un après l'autre, à qui ils appartenaient. Ce chien distinguait aussi dans la foule, lorsque son maître le lui ordonnait, les riches et les pauvres, les gens honnêtes et les fripons : « Ce qui fait voir, dit Leloyer, qu'il y avait là de la magie, et que ce chien était un démon[2]. »

Delancre conte qu'en 1530 le démon, par le moyen d'un miroir, découvrit, à un pasteur de

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 22.

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, traité VI, p. 348.

[2] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, liv. I, ch. VIII.

Nuremberg, des trésors cachés dans une caverne près de la ville et enfermés dans des vases de cristal. Le pasteur prit avec lui un de ses amis pour lui servir de compagnon ; ils se mirent à fouiller et découvrirent une espèce de coffre, auprès duquel était couché un énorme chien noir. Le pasteur s'avança avec empressement pour se saisir du trésor ; mais à peine fut-il entré dans la caverne qu'elle s'enfonça sous ses pieds et l'engloutit [1]. Notez que c'est un conte et que personne n'a vu le grand chien. Mais on peut juger par ces traits quelle idée avaient des chiens les peuples mal civilisés. Chez les anciens, on appelait les furies les chiennes de l'enfer ; on sacrifiait des chiens noirs aux divinités infernales. Chez nos pères on pendait entre deux chiens les plus grands criminels.

Quelques peuples pensaient pourtant autrement ; on a même honoré le chien d'une manière distinguée. Élien parle d'un pays d'Éthiopie dont les habitants avaient pour roi un chien ; ils prenaient ses caresses et ses aboiements pour des marques de sa bienveillance ou de sa colère. Les guèbres ont une grande vénération pour les chiens. On lit dans Tavernier que, lorsqu'un guèbre est à l'agonie, les parents prennent un chien dont ils appliquent la gueule sur la bouche du mourant, afin qu'il reçoive son âme avec son dernier soupir. Le chien leur sert encore à faire connaître si le défunt est parmi les élus. Avant d'ensevelir le corps, on le pose à terre : on amène un chien qui n'ait pas connu le mort, et, au moyen d'un morceau de pain, on l'attire le plus près du corps qu'il est possible. Plus le chien en approche, plus le défunt est heureux. S'il vient jusqu'à monter sur lui et à lui arracher de la bouche un morceau de pain qu'on y a mis, c'est une marque assurée que le défunt est dans le paradis des guèbres. Mais l'éloignement du chien est un préjugé qui fait désespérer du bonheur du mort.

Il y a aussi des gens qui tiennent à honneur de descendre d'un chien. Les royaumes de Pégu et de Siam reconnaissent un chien pour chef de leur race. A Pégu et à Siam on a donc grand respect pour les chiens, si maltraités ailleurs [2]. La population du Liban, qui s'élève à quatre cent mille âmes, est composée de trois races, les Ansariés, les Druses et les Maronites. Les Ansariés sont idolâtres. Les uns parmi eux professent le culte du soleil ; les autres celui du chien [3]. On a toutefois honoré quelques individus de cette race : tel est le dogue espagnol Bérecillo, qui dévorait les Indiens à Saint-Domingue, et qui avait par jour la paye de trois soldats...

Il y aurait encore bien des choses à dire sur les chiens. En Bretagne surtout, les hurlements d'un chien égaré annoncent la mort. Il faut que le chien de la mort soit noir ; et s'il aboie tristement à minuit, c'est une mort inévitable qu'il annonce à quelqu'un de la famille pour la personne qui l'entend. Wierus dit qu'on chasse à jamais les démons en frottant les murs de la chambre qu'ils infestent avec le fiel ou le sang d'un chien noir [4]. *Voy.* Adranos, Agrippa, Bragadini, Dormants, etc.

M. Ménechet, dans sa spirituelle description des superstitions du pays de Galles, parle d'une espèce de chiens assez merveilleux pour mériter ici une mention : « Les *cwes annon* (chiens d'enfer), que l'on appelle aussi quelquefois *cwes wyloir* (chiens du ciel), forment, dit-il, une meute fort extraordinaire. Les personnes qui ont l'ouïe assez fine pour cela les entendent souvent courir la chasse dans les airs, quoique l'on ne dise pas quel est le gibier qu'ils poursuivent. On assure qu'ils sont surtout bruyants peu de temps avant la mort des personnes très-perverses. Les uns disent que ces animaux sont blancs et ont les oreilles rouges ; d'autres prétendent, au contraire, qu'ils sont tout noirs. Ils sont peut-être de la nature du caméléon, qui se nourrit d'air comme eux. »

Chifflet (Jean), chanoine de Tournay, né à Besançon vers 1611. Il a publié : *Joannis Macarii Abraxas, seu Apistopistus, quæ est antiquaria de gemmis basilidianis disquisitio, commentariis illust.*, Anvers, 1657, in-4°. Cette dissertation traite des pierres gravées portant le nom cabalistique Abraxas, par lequel Basilide, hérétique du deuxième siècle, désignait le Dieu créateur et conservateur. Elle est curieuse, et les commentaires que Chifflet y a joints sont estimés.

Chija ou **Chaja** (Abraham Ben), rabbin espagnol du onzième siècle. Il a écrit en hébreu le *Volume du Révélateur* ; il y traite de l'époque où viendra le Messie et de celle où se fera la résurrection générale. Pic de la Mirandole cite cet ouvrage dans son traité contre les astrologues.

Childéric Ier. *Voy.* Bazine et Cristallomancie.

Childéric III, fils de Chilpéric II, et dernier des rois de la première race. Il publia, en 742, un édit contre les sorciers, où il ordonne que chaque évêque, aidé du magistrat défenseur des églises, mette tous ses soins à empêcher le peuple de son diocèse de tomber dans les superstitions païennes. Il défend les sacrifices aux mânes, les sortiléges, les philtres, les augures, les enchantements, les divinations, etc.

Chilpéric Ier, roi de France, fils de Clotaire Ier. Saint Grégoire de Tours rapporte, sur le témoignage de Gontrand, frère de Chilpéric, cette vision merveilleuse. Gontrand vit l'âme de son frère Chilpéric liée et chargée de chaînes, qui lui fut présentée par trois évêques. L'un était Tétricus, l'autre Agricola, le troisième Nicétius de Lyon.

[1] Madame Gabrielle de P***, *Histoire des fantômes*, p. 27.

[2] *Hexaméron* de Torquemada, traduit par G. Chappuis, première journée.

[3] *Voyages du duc de Raguse.*

[4] *De præst. dæm.*, lib. V, cap. XXI.

Agricola et Nicétius, plus humains que l'autre, disaient : — Nous vous prions de le détacher, et, après l'avoir puni, de permettre qu'il s'en aille. L'évêque Tétricus répondit avec amertume de cœur : — Il n'en sera pas ainsi ; mais il sera châtié à cause de ses crimes. — Enfin, dit Gontrand, le résultat fut de précipiter cette pauvre âme dans une chaudière bouillante que j'aperçus de loin. Je ne pus retenir mes larmes lorsque je vis le misérable état de Chilpéric, jeté dans la chaudière, où tout à coup il parut fondu et dissous [1].

Chimère, monstre imaginaire, né en Lycie, que les poëtes disent avoir été vaincu par Bellérophon ; il avait la tête et l'estomac d'un lion, le ventre d'une chèvre et la queue d'un dragon. Sa gueule béante vomissait des flammes. Les démonographes disent que c'était un démon.

Chimie. On la confondait autrefois avec l'alchimie. La chimie, selon les Persans, est une science superstitieuse qui tire ce qu'il y a de plus subtil dans les corps terrestres pour s'en servir aux usages magiques. Ils font Caron (le Coré du Pentateuque) inventeur de cette noire science qu'il apprit, disent-ils, de Moïse. Louis de Fontenettes, dans l'épître dédicatoire de son *Hippocrate dépaysé*, dit que « d'aucuns prétendent que » la chimie, qui est un art diabolique, a été in» ventée par Cham. »

China, idole de la Sénégambie. Elle a une tête de veau ; on lui offre en sacrifice du miel qu'on fait brûler, pour obtenir de bonnes récoltes.

Chion, philosophe d'Héraclée, disciple de Platon. Il fut averti en songe de tuer Cléarque, tyran d'Héraclée, qui était son ami. Il lui sembla voir une femme qui lui mit devant les yeux la bonne renommée qu'il acquerrait par le meurtre du tyran ; et, poussé par cette vision, il le tua. Mais ce qui prouve que c'était une vision diabolique, c'est que Cléarque, tyran tolérable, ayant été tué, fut remplacé par Satyre, son frère, bien plus cruel que lui, et que rien ne pouvait adoucir.

Chiorgaur. *Voy.* GAURIE.

Chiridirellès, démon qui secourt les voyageurs dans leurs besoins, et qui leur enseigne leur chemin lorsqu'ils sont égarés. On dit qu'il se montre à ceux qui l'invoquent sous la forme d'un passant à cheval.

Chiromancie ou **Chiroscopie**, art de dire la bonne aventure par l'inspection des lignes de la main. Cette science, que les bohémiens ont rendue célèbre, est, dit-on, très-ancienne. Nous en exposons les principes à l'article MAIN.

Chiron, non pas centaure, mais Hippocentaure, car, fils de Saturne, il était moitié Dieu et moitié cheval.

Chodar, démon que les nécromanciens nomment aussi Bélial ; il a l'orient pour district, et commande aux démons des prestiges.

Choquet (Louis), auteur d'un mystère très-rare intitulé *l'Apocalypse de saint Jean Zébédée*, où sont comprises les visions et révélations qu'icelui saint Jean eut en l'île de Patmos ; in-fol., Paris, 1541.

Chorropique (Marie), sorcière bordelaise du temps de Henri IV, qui confessa s'être donnée au diable par le moyen d'un nommé Augerot d'Armore, lequel la mena dans une lande où elle trouva un grand seigneur vêtu de noir, avec la figure voilée. Il était entouré d'une infinité de gens richement habillés. Marie Chorropique ayant prononcé le nom de Jésus, tout disparut incontinent. Son guide ne vint la reprendre que trois heures après, la tança d'avoir prononcé le nom de Notre-Seigneur, et la conduisit au sabbat près d'un moulin, où elle retrouva le même seigneur noir, avec un nommé Menjoin, qui portait un pot de terre plein de grosses araignées enflées d'une drogue blanche, et deux crapauds qu'on tua à coups de gaule, et qu'on chargea Marie d'écorcher.

Ensuite, Augerot pila ces araignées dans un mortier avec les crapauds. On jeta cette composition sur des pâturages pour faire mourir les bestiaux. Après quoi, ces gens s'en allèrent au bourg d'Irauris, où ils prirent sans bruit un enfant au berceau. Augerot et Menjoin l'étranglèrent et le mirent entre son père et sa mère qui dormaient, afin que le père crût que sa femme l'avait étouffé, et que la mère à son tour accusât son mari. Ils en empoisonnèrent d'autres. Dans toutes ces exécutions, Marie Chorropique attendait les deux bandits à la porte. Que penser de ces récits ?

Elle dit encore que, dans un sabbat, elle vit deux sorcières qui apportèrent le cœur d'un enfant dont la mère s'était fait avorter, et qu'elles le gardèrent pour en faire un sacrifice au diable. Cette horrible sorcière fut brûlée le 2 octobre 1576 [1].

Chouette, espèce de hibou de la grosseur d'un pigeon. La chouette ne paraît qu'au point du jour ou à l'approche de la nuit. Chez les Athéniens et les Siciliens, cet oiseau était d'un bon augure ; partout ailleurs, la rencontre d'une chouette est d'un mauvais présage. Cette superstition vit encore dans plusieurs contrées. *Voy.* CHEVESCHE.

Choun, divinité adorée chez les Péruviens, qui racontaient ainsi son histoire : — Il vint des parties septentrionales un homme qui avait un corps sans os et sans muscles, et qui s'appelait *Choun ;* il abaissait les montagnes, comblait les vallées et se frayait un chemin dans les lieux inaccessibles. Ce Choun créa les premiers habi-

[1] Greg. Turon., *Hist. franc.*, lib. VIII, cap. v. — Lenglet-Dufresnoy, *Recueil de dissertations sur les apparitions*, p. 72 de la préface.

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., p. 107.

tants du Pérou; il leur apprit à se nourrir des herbes et des fruits sauvages. Mais un jour, offensé par quelques Péruviens, il convertit en sables arides une partie de la terre, auparavant très-fertile partout; il arrêta la pluie, dessécha les plantes; et ensuite, ému de compassion, il ouvrit les fontaines et fit couler les rivières, pour réparer le mal qu'il avait causé... C'est un système qui n'est pas plus bête que celui des philosophes modernes.

Choux. Une croyance qui n'est pas extrêmement rare, c'est qu'on ne doit pas manger de choux le jour de saint Étienne, parce qu'il s'était caché dans un carré de choux pour éviter le martyre [1]... Conte très-stupide et superstition très-absurde.

Chrétiens. Dans les persécutions, on les accusait de magie.

Christolytes, hérétiques du sixième siècle, qui disaient que Notre-Seigneur avait laissé son corps et son âme aux enfers, et qu'il n'était remonté aux cieux qu'avec sa divinité.

Christophe. Autrefois, d'après une opinion exprimée par ce vers :

Christophorum videas, postea tutus eas,

on croyait que celui qui avait vu quelque image de saint Christophe le matin était en sûreté toute la journée.

Christoval de la Garrade. *Voy.* MARISSANE.

Chrysolithe, pierre précieuse qu'Albert le Grand regarde comme un préservatif contre la folie. Elle a encore, dit-il, la vertu de mettre le repentir dans le cœur de l'homme qui a fait des fautes...

Chrysomallon, nom du fameux bélier qui portait la toison d'or. On dit qu'il volait dans les airs, qu'il nageait en perfection, qu'il courait avec la légèreté d'un cerf, et que Neptune, dont il était fils, l'avait couvert de soie d'or au lieu de laine. Il avait aussi l'usage de la parole, et donnait de bons avis. Il est le premier signe du zodiaque.

Chrysopée, œuvre d'or. C'est le nom grec que les alchimistes donnent à la pierre philosophale, ou à l'art de transmuer tous les métaux en or pur.

Chrysopole, démon. *Voy.* OLIVE.

Chrysoprase, pierre précieuse à laquelle la superstition attachait la propriété de fortifier la vue, de réjouir l'esprit et de rendre l'homme libéral et joyeux.

Ciaconius. *Voy.* CHACON.

Cicéron (Marcus Tullius). Leloyer dit qu'un spectre apparut à la nourrice de Cicéron : c'était un démon de ceux qu'on appelle *génies familiers.* Il lui prédit qu'elle allaitait un enfant qui, un jour, ferait grand bien à l'État. « Mais d'où tenait-il tout cela? me dira-t-on. Je répondrai : C'est la coutume du diable de bégayer dans les choses futures [1]. » Cicéron devint en effet ce qu'on sait. C'est lui qui disait qu'il ne concevait pas que deux augures pussent se regarder sans rire. Il a combattu quelques idées superstitieuses dans plusieurs de ses ouvrages, surtout dans les trois livres *de la Nature des dieux*, et dans *les Tusculanes.* Dans ses deux livres *de la Divination*, il reconnaît aux hommes le don de lire dans l'avenir.

Valère-Maxime conte que Cicéron, ayant été proscrit par les triumvirs, se retira dans sa maison de Formies, où les satellites des tyrans ne tardèrent pas à le poursuivre. Dans ces moments de trouble, il vit un corbeau arracher l'aiguille d'un cadran : c'était lui annoncer que sa carrière était finie. Le corbeau s'approcha ensuite de lui, comme pour lui faire sentir qu'il allait bientôt être sa proie, et le prit par le bas de sa robe, qu'il ne cessa de tirer que quand un esclave vint dire à l'orateur romain que des soldats arrivaient pour lui donner la mort. Les corbeaux d'aujourd'hui sont plus sauvages.

Ciel. Un tel article ne peut entrer dans ce dictionnaire qu'à propos de quelques folles croyances. Les musulmans admettent neuf cieux. Il y eut parmi les chrétiens des hérétiques qui en annonçaient trois cent soixante-cinq, avec des anges spécialement maîtres de chaque ciel. *Voy.* BASILIDE.

Bodin assure qu'il y a dix cieux, qui sont marqués par les dix courtines du tabernacle et par ces mots : « Les cieux sont les œuvres de tes doigts, » qui sont au nombre de dix [2]... Les rabbins prétendent que le ciel tourne sans cesse, et qu'il y a au bout du monde un lieu où le ciel touche la terre. On lit dans le *Talmud* que le rabbin Bar-Chana, s'étant arrêté en cet endroit pour se reposer, mit son chapeau sur une des fenêtres du ciel, et que, l'ayant voulu reprendre un moment après, il ne le retrouva plus, les cieux l'ayant emporté dans leur course : de sorte qu'il fallut qu'il attendît la révolution des mondes pour le rattraper.

Cienga. C'est chez quelques peuples de l'Océanie le mauvais esprit, le démon.

Cierges. On allume deux cierges à Scaer, en Bretagne, au moment du mariage; on en place un devant le mari, l'autre devant la femme : la lumière la moins brillante indique celui des deux qui doit mourir le premier. L'eau et le feu, comme chez les anciens, jouent un grand rôle chez les Bretons. Du côté de Guingamp, et ailleurs, quand on ne peut découvrir le corps d'un noyé, on met un cierge allumé sur un pain qu'on abandonne au cours de l'eau : on trouve, dit-on, le cadavre dans l'endroit où le pain s'arrête [3].

[1] Thiers, *Traité des superstitions,* t. I.

[1] Leloyer, *Histoire et discours des spectres,* liv. II, ch. v; liv. III, ch. XVII.

[2] Préface de la *Démonomanie des sorciers.*

[3] *Voyage de Cambry dans le Finistère,* t. III, p. 159.

Cigogne. On croit que les cigognes préservent des incendies les maisons où elles se retirent. Cette erreur n'est plus très-répandue. On a dit aussi que les cigognes ne s'établissaient que dans les États libres; mais les Égyptiens, qui eurent toujours des rois, leur rendaient un culte; et c'était un crime capital en Thessalie, qui était monarchique, de tuer une cigogne, parce que le pays est plein de serpents, et que les cigognes les détruisent. Elles sont enfin très-communes et très-protégées en Turquie, en Égypte et en Perse, où l'on ne songe guère aux idées républicaines.

Cilano (George-Chrétien-Maternus de), Hongrois du dix-huitième siècle, qui a écrit un livre *de l'Origine et de la Célébration des Saturnales chez les Romains* [1], et (sous le nom d'Antoine Signatelli) des *Recherches sur les géants* [2].

Cimeriès, grand et puissant démon, marquis de l'empire infernal. Il commande aux parties africaines. Il enseigne la grammaire, la logique et la rhétorique; il découvre les trésors et révèle les choses cachées; il rend l'homme léger à la course, et donne aux bourgeois la tournure fringante des militaires. Le marquis Cimeriès, capitaine de vingt légions, est toujours à cheval sur un grand palefroi noir [3].

Cimetière. Il n'était pas permis en Espagne, au quatrième siècle, d'allumer des cierges en plein jour dans les cimetières, *de peur d'inquiéter les esprits.* On croyait que les âmes des trépassés fréquentaient les cimetières où leurs corps étaient



enterrés [4]; et le clergé eut quelque peine à détruire cette opinion. On croit encore aujourd'hui dans les campagnes que les âmes du purgatoire reviennent dans les cimetières; on dit même que les démons aiment à s'y montrer, et que c'est pour les écarter qu'on y plante des croix. On conte des anecdotes effrayantes. Peu de villageois traverseraient le cimetière à minuit : ils ont toujours l'histoire de l'un d'entre eux rossé par une âme (ou plutôt par un mauvais plaisant) qui lui a reproché de troubler sa pénitence. Henri Estienne et les ennemis du catholicisme ont forgé des aventures facétieuses, où ils attribuent de petites fraudes aux gens d'église pour maintenir cette croyance; mais ces historiettes sont des inventions calomnieuses. On a vu quelquefois, dans les grandes chaleurs, des exhalaisons enflammées sortir des cimetières; on sait aujourd'hui qu'elles ont une cause naturelle.

Cimmériens, peuples qui habitaient autour des Palus-Méotides, et dont les Cimbres sont les descendants. Beaucoup de savants ont placé dans ce pays l'antre par lequel on allait aux enfers. Leloyer dit que les Cimmériens étaient de grands sorciers, et qu'Ulysse ne les alla trouver que pour interroger par leur moyen les esprits de l'enfer.

Cimon, général athénien, fils de Miltiade. Ayant vu en songe une chienne irritée qui aboyait contre lui et qui lui disait d'une voix humaine : — « Viens, tu me feras plaisir à moi et à mes petits, » il alla consulter un devin nommé Astyphile, qui interpréta sa vision de cette manière : — « Le chien est ennemi de celui contre lequel il aboie; or, on ne pourrait faire à son ennemi un plus grand plaisir que de mourir; et ce mélange de la voix humaine avec l'aboi dénote un Mède qui vous tuera. » Les Grecs étaient en guerre avec les Perses et les Mèdes : il y avait donc chance. Malheureusement pour le devin, le songe ne s'accomplit pas, et Cimon ne mourut que de maladie.

Cincinnatulus ou **Cincinnatus** (*le petit frisé*), esprit qui, au rapport de Rhodiginus, parlait par la bouche d'une femme nommée Jocaba, laquelle était ventriloque.

Cinq. Les Grecs modernes se demandent excuse en prononçant le nombre cinq, qui est du plus mauvais augure, parce qu'il exprime un nombre indéfini, réprouvé par les cabalistes.

Ciones. *Voy.* KIONES.

Cippus Venelius, chef d'une partie de l'Italie, qui, pour avoir assisté à un combat de taureaux et avoir eu toute la nuit l'imagination occupée de cornes, se trouva un front cornu le lendemain. D'autres disent que ce prince, entrant victorieux à Rome, s'aperçut, en se penchant au-dessus des eaux du Tibre, car il n'avait pas de miroir, qu'il lui était poussé des cornes. Il consulta les devins pour savoir ce que lui présageait une circonstance si extraordinaire. On pouvait expliquer ce prodige de plusieurs façons; on lui dit seulement que c'était une marque qu'il

[1] *De Saturnalium origine et celebrandi ritu apud Romanos,* 1759.

[2] *De gigantibus nova disquisitio historica et critica,* 1756.

[3] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

[4] Dom Calmet, *Traité sur les apparitions,* etc., ch. XI.

régnerait dans Rome; mais il n'y voulut plus entrer. Cette modération est plus merveilleuse que les cornes.

Circé, fameuse magicienne qui changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux. Elle savait composer des potions magiques et des enchantements par lesquels elle troublait l'air, excitait les grêles et les tempêtes, et donnait aux hommes des maladies de corps et d'esprit. Saint Jean Chrysostome regarde la métamorphose des compagnons d'Ulysse comme une vive allégorie.

Circoncellions, fanatiques du quatrième siècle, de la secte des donatistes. Ils parurent en Afrique. Armés d'abord de bâtons qu'ils appelaient bâtons d'Israël, ils commettaient tous les brigandages, sous prétexte de rétablir l'égalité. Ils prirent bientôt des armes plus offensives pour tuer les catholiques. On les appelait aussi scotopètes. Ils faisaient grand cas du diable et l'honoraient en se coupant la gorge, en se noyant, en se jetant, eux et leurs femmes, dans les précipices. A la suite de Frédéric Barberousse, au treizième siècle, on vit reparaître des circoncellions qui damnaient les catholiques. Ces violents sectaires, qui pratiquaient le meurtre contre eux-mêmes et contre les autres, à l'une et l'autre époque, ne durèrent pas longtemps.

Cire. C'est avec de la cire que les sorcières composaient les petites figures magiques qu'elles faisaient fondre lorsqu'elles voulaient envoûter et faire périr ceux qu'elles avaient pour ennemis. On décapita à Paris, en 1574, un gentilhomme chez qui l'on trouva une petite image de cire ayant la place du cœur percée d'un poignard. *Voy.* Envoûtement et Céromancie.

Ciruelo (Pierre), savant aragonais du quinzième siècle, à qui l'on doit un livre d'astrologie[1], où il défend les astrologues et leur science contre les raisonnements de Pic de la Mirandole.

Citation, formule employée pour appeler les esprits et les forcer à paraître. *Voy.* Évocation.

Cités. Saint Augustin a parfaitement décrit ce bas monde, en le divisant en deux cités : la cité de Dieu, peuplée des hommes attachés à l'Église, et la cité du diable, composée de tous les autres.

Citu, fête au Pérou, dans laquelle tous les habitants se frottaient d'une pâte où ils avaient mêlé un peu de sang tiré de l'entre-deux des sourcils de leurs enfants. Ils pensaient par là se préserver pour tout le mois de tout malaise. Les prêtres idolâtres faisaient ensuite des conjurations afin d'éloigner les maladies, et les Péruviens croyaient que toutes les fièvres étaient chassées dès lors à cinq ou six lieues de leurs habitations.

Civile (François de), gentilhomme normand, né en 1536, dont la vie fut remplie de catastrophes, pour la plupart imaginées par les écrivains protestants, qui ont si souvent fabriqué des romans et des historiettes, dans le but de faire lire leurs écrits. On classe cette vie prodigieuse dans les impostures historiques.

Clairon (Claire-Josèphe-Leyris de Latude, connue sous le nom d'Hippolyte), tragédienne française, morte en 1803. Dans ses *Mémoires*, publiés en 1799, elle raconte l'histoire d'un revenant qu'elle croit être l'âme de M. de S...., fils d'un négociant de Bretagne, dont elle avait rejeté les vœux; il en mourut de chagrin; et dès lors mademoiselle Clairon entendit toutes les nuits, vers les onze heures du soir, pendant plusieurs mois, un cri aigu. Ses gens, ses amis, ses voisins, la police même, entendirent ce bruit, toujours à la même heure, toujours partant sous ses fenêtres, et ne paraissant sortir que du vague de l'air.

Ces cris cessèrent quelque temps, puis ils furent remplacés, à la même heure, par un coup de fusil tiré dans ses fenêtres, sans qu'il en résultât aucun dommage.

La rue fut remplie d'espions, et ce bruit fut entendu, sans que jamais personne pût voir de quel endroit il partait. A ces explosions succéda un claquement de mains, puis des sons mélodieux. Enfin, tout cessa après un peu plus de deux ans et demi[1]. Voilà ce que disent des mémoires publiés par mademoiselle Raucourt. C'était sans doute une mystification, qui eût fait un peu plus de bruit à Paris si c'eût été autre chose.

Clairvoyance. On exprime par ce mot le don que possèdent quelques personnes de deviner des choses obscures; à peu près comme ceux qui découvrent des sources où le commun des hommes n'en soupçonne pas.

Clarus. Saint Augustin rapporte qu'un jeune homme de condition nommé Clarus, s'étant donné à Dieu dans un monastère d'Hippone, se persuada qu'il avait commerce avec les anges. Il en parla dans le couvent. Comme les frères refusaient de le croire, il prédit que la nuit suivante Dieu lui enverrait une robe blanche avec laquelle il paraîtrait au milieu d'eux. En effet, vers minuit, le monastère fut ébranlé, la cellule du jeune homme parut brillante de lumière; on entendit le bruit de plusieurs personnes qui allaient, venaient et parlaient entre elles, sans qu'on pût les voir. Clarus sortit de sa cellule et montra aux frères la tunique dont il était vêtu : c'était une étoffe d'une blancheur admirable et d'une finesse si extraordinaire, qu'on n'avait jamais rien vu de semblable. On passa le reste de la nuit à chanter des psaumes en actions de grâces; ensuite on voulut conduire le jeune homme à saint Augustin; mais il s'y opposa, disant que les anges le lui avaient défendu. Ce-

[1] *Apotelesmata astrologiæ humanæ, hoc est de mutationibus temporum.* Alcala, 1521.

[1] *Mémoires d'Hippolyte Clairon*, édit. de Buisson, p. 167.

pendant on ne l'écouta point; et, comme on l'y conduisait malgré sa résistance, la tunique disparut aux yeux des assistants; ce qui fit juger que le tout n'était qu'une illusion de l'esprit de ténèbres.

Classyalabolas. *Voy.* CAACRINOLAAS.

Claude, prieur de Laval, fit imprimer à la fin du seizième siècle un livre intitulé *Dialogues de la Lycanthropie.*

Clauder (Gabriel), savant saxon, mort en 1691, membre de l'Académie des Curieux de la nature. Il a laissé dans les Mémoires de cette société divers opuscules singuliers. Tels sont: « le Remède diabolique du délire » et « les Vingt-cinq ans de séjour d'un démon sur la terre [1]. »

Son neveu, Frédéric-Guillaume Clauder, a donné dans les Éphémérides de la même académie un traité sur les nains [2].

Clauneck, démon turc qui a puissance sur les biens, sur les richesses; il fait trouver des trésors à celui qu'il sert en vertu d'un pacte. Il est



aimé de Lucifer, qui le laisse maître de prodiguer l'argent. Il rend complaisance pour complaisance à qui l'appelle [1].

Clauzette. Sur la fin de 1681, une fille insensée, Marie Clauzette, se mit à courir les champs aux environs de Toulouse, en se réclamant du nom de Robert, qu'elle disait être le maître de tous les diables. On la crut possédée, et tout le monde voulut la voir. Quatre jeunes filles, qui assistèrent aux premiers exorcismes, se crurent possédées pareillement. Le vicaire général de Toulouse, voulant éprouver si la possession était vraie, fit employer d'abord des exorcismes feints; et l'eau commune, la lecture d'un livre profane, le ministère d'un laïque habillé en prêtre agitèrent aussi violemment les prétendues possédées, qui n'étaient pas prévenues, que si un prêtre eût lu le Rituel avec des aspersions d'eau bénite. Les médecins déclarèrent que le diable n'était pour rien dans cette affaire. Les possédées vomissaient des épingles crochues; mais on remarqua qu'elles les cachaient dans leur bouche pour les rejeter devant les spectateurs. Le parlement de Toulouse proclama la fraude et dissipa cette ridicule affaire.

Clavicules de Salomon. *Voy.* SALOMON.

Clay (Jean), littérateur allemand, mort en 1592. On recherche son *Alkumistica*, petit poëme en vers allemands contre la folie des alchimistes et faiseurs d'or.

Clédonismancie, divination tirée de certaines paroles qui, entendues ou prononcées en diverses rencontres, étaient regardées comme bons ou mauvais présages. Cette divination était surtout en usage à Smyrne; il y avait là jadis un temple où c'était ainsi qu'on rendait les oracles. Un nom seul offrait quelquefois l'augure d'un bon succès. Léotychide, pressé par un Samien d'entreprendre la guerre contre les Perses, demanda à ce Samien son nom; et, en apprenant qu'il s'appelait Hégésistrate, mot qui signifie conducteur d'armée, il répondit: « J'accepte l'augure d'Hégésistrate. » Ce qu'il y avait de commode en tout ceci, c'est qu'on était libre

[1] *Obedias illi, et obediet. Clavicules de Salomon*, p. 14.

[1] *De diabolico delirii remedio. — De diabolo per viginti quinque annos frequentante cum muliere, nullo veneficii opera.*

[2] *De nanorum generatione.*

d'accepter ou de refuser le mot à présage. S'il était saisi par celui qui l'entendait et qu'il frappât son imagination, il avait toute son influence; mais si l'auditeur le laissait tomber, ou n'y faisait pas une prompte attention, l'augure était sans force.

Clef d'or. On a publié, sous le titre de *la Clef d'or,* plusieurs petits volumes stupides qui enseignent les moyens infaillibles de faire fortune avec la loterie, et qui, quand la loterie existait, ne faisaient que des dupes. *La Clef d'or ou le Véritable trésor de la fortune,* qui se réimprimait de temps en temps à Lille, chez Castiaux, n'est pas autre chose que la découverte des nombres sympathiques, que l'auteur se vante d'avoir trouvés; « ce qui lui a valu trois cent » mille francs en deux ans et demi ». Il est affreux de mentir aussi impunément pour engager les pauvres gens à se ruiner dans les loteries. Or, les cinq nombres sympathiques ne manquent pas de sortir, dit-il effrontément, dans les cinq tirages qui suivent la sortie du numéro indicateur. Il faut donc les suivre pendant cinq tirages seulement pour faire fortune. Par exemple, les nombres sympathiques de 4 sont 30, 40, 50, 70, 76. Ces cinq numéros sortiront dans les cinq tirages qui suivront la sortie de 4, non pas tous à la fois peut-être, mais au moins deux ou trois ensemble. Du reste, les nombres sympathiques sont imaginaires, et chacun les dispose à son gré.

Cleidomancie ou **Cleidonomancie**, divination par le moyen d'une clef. On voit dans Delrio et Delancre qu'on employait cette divination pour découvrir l'auteur d'un vol ou d'un meurtre. On tortillait autour d'une clef un billet contenant le nom de celui qu'on soupçonnait; puis on attachait cette clef à une Bible, qu'une fille vierge soutenait de ses mains. Le devin marmottait ensuite tout bas le nom des personnes soupçonnées; et on voyait le papier tourner et se mouvoir sensiblement. On devine encore d'une autre manière par la cleidomancie. On attache étroitement une clef sur la première page d'un livre; on ferme le livre avec une corde, de façon que l'anneau de la clef soit dehors; la personne qui a quelque secret à découvrir par ce moyen pose le doigt dans l'anneau de la clef, en prononçant tout bas le nom qu'elle soupçonne. S'il est innocent, la clef reste immobile; s'il est coupable, elle tourne avec une telle violence qu'elle rompt la corde qui attache le livre [1].

Les Cosaques et les Russes emploient souvent cette divination; mais ils mettent la clef en travers et non à plat, de manière que la compression lui fait faire le quart de tour. Ils croient savoir par là si la maison où ils sont est riche, si leur famille se porte bien en leur absence, si leur père vit encore, etc. Ils font usage surtout de cette divination pour découvrir les trésors. On les a vus plusieurs fois en France recourir à cet oracle de la clef sur l'Évangile de saint Jean, durant l'invasion de 1814.

Clément, prêtre écossais, contemporain de Charlemagne. Il soutenait qu'en descendant aux enfers Jésus-Christ en avait délivré tous les damnés, sans exception. Cette doctrine a été condamnée.

Cléonice. Pausanias, général lacédémonien, ayant tué à Vicence une vertueuse jeune fille, nommée Cléonice, qui lui avait résisté, vécut dans un effroi continuel et ne cessa de voir, jusqu'à sa mort, le spectre de cette jeune fille à ses côtés. — Si l'on connaissait ce qui a précédé les visions, on en trouverait souvent la source dans les remords.

Cléopâtre. C'est, dit-on, une erreur que l'opinion où nous sommes que Cléopâtre se fit mourir avec deux aspics. Plutarque dit, dans la vie de Marc-Antoine, que personne n'a jamais su comment elle était morte. Quelques-uns assurent qu'elle prit un poison qu'elle avait coutume de porter dans ses cheveux. On ne trouva point d'aspic dans le lieu où elle était morte; on dit seulement qu'on lui remarqua au bras droit deux piqûres imperceptibles; c'est là-dessus qu'Auguste hasarda l'idée qui est devenue populaire sur le genre de sa mort. Il est probable qu'elle se piqua avec une aiguille empoisonnée [1].

Cléromancie, art de dire la bonne aventure par le sort jeté, c'est-à-dire avec des dés, des osselets, des fèves noires ou blanches. On les agitait dans un vase, et, après avoir prié les dieux, on les renversait sur une table et l'on prédisait l'avenir d'après la disposition des objets. Il y avait à Bura, en Achaïe, un oracle d'Hercule qui se rendait sur un tablier avec des dés. Le pèlerin, après avoir prié, jetait quatre dés, dont le prêtre d'Hercule considérait les points, et il en tirait la conjecture de ce qui devait arriver. Il fallait que ces dés fussent faits d'os de bêtes sacrifiées [2]. Le plus souvent on écrivait sur des osselets ou sur de petites tablettes qu'on mêlait dans une urne; ensuite on faisait tirer un lot par le premier jeune garçon qui se rencontrait; et si l'inscription qui sortait avait du rapport avec ce qu'on voulait savoir, c'était une prophétie certaine. Cette divination était commune en Égypte et chez les Romains; et l'on trouvait fréquemment des cléromanciens dans les rues et sur les places publiques, comme on trouve dans nos fêtes des cartomanciens. *Voy.* ASTRAGALOMANCIE.

Clèves. On dit que le diable est chef de cette noble maison et père des comtes de Clèves. Les cabalistes prétendent que ce fut un sylphe qui vint à Clèves par les airs, sur un navire merveil-

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues,* traité V.

[1] Voyez Brown, *Des erreurs populaires,* liv. V, ch. XII.

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance,* etc., traité V.

leux traîné par des cygnes, et qui repartit un jour, en plein midi, à la vue de tout le monde, sur son navire aérien. « Qu'a-t-il fait aux docteurs qui les oblige à l'ériger en démon? » dit l'abbé de Villars[1]. C'est en mémoire de cette origine merveilleuse, diversement expliquée, qu'on avait fondé au pays de Clèves l'ordre des chevaliers du Cygne.

Climatérique. *Voy.* Année.

Clistheret, démon qui fait paraître la nuit au milieu du jour, et le jour au milieu de la nuit, quand c'est son caprice, si vous en croyez *les Clavicules de Salomon.*

Cloches. Les anciens connaissaient les cloches, dont on attribue l'invention aux Égyptiens. Elles étaient en usage à Athènes et chez les Romains. Les musulmans n'ont point de cloches dans leurs minarets; ils croient que le son des cloches effrayerait les âmes des bienheureux dans le paradis. Les cloches ne furent généralement employées dans les églises chrétiennes que vers le septième siècle. On voit dans Alcuin que la cérémonie du baptême qui les consacre avait lieu déjà du temps de Charlemagne.

C'est, dit-on, parce qu'elles sont baptisées que les cloches sont odieuses à Satan. On assure que quand le diable porte ses suppôts au sabbat, il est forcé de les laisser tomber s'il entend le son des cloches. Torquemada raconte, dans son *Hexameron,* qu'une femme revenant du sabbat, portée dans les airs par l'esprit malin, entendit la cloche qui sonnait l'*Angelus.* Aussitôt le diable l'ayant lâchée, elle tomba dans une haie d'épines, au bord d'une rivière. Elle aperçut un jeune homme à qui elle demanda secours, et qui, à force de prières, se décida à la reconduire en sa maison. Il la pressa tellement de lui avouer les circonstances de son aventure, qu'elle la lui apprit; elle lui fit ensuite de petits présents, pour l'engager à ne rien dire; mais la chose ne manqua pourtant pas de se répandre.

On croit dans quelques contrées que c'est le diable qui excite les tempêtes, et que, par conséquent, les cloches conjurent les orages. Les paysans sonnent donc les cloches dès qu'ils entendent le tonnerre, ce qui maintenant est reconnu pour une imprudence. Citons à ce sujet un fait consigné dans *les Mémoires de l'Académie des sciences :* « En 1718, le 15 août, un vaste orage s'étendit sur la basse Bretagne, le tonnerre tomba sur vingt-quatre églises situées entre Landernau et Saint-Pol de Léon; c'était précisément celles où l'on sonnait pour écarter la foudre; celles où l'on ne sonna pas furent épargnées. » M. Salgues pense cependant que le son des cloches n'attire pas le tonnerre, parce que leur mouvement a peu d'intensité; mais le bruit seul agite l'air avec violence, et le son du tambour sur un lieu élevé ferait peut-être le même effet d'attirer la foudre.

On a cru encore, dans certains pays, qu'on se mettait à l'abri de toute atteinte des orages en portant sur soi un morceau de la corde attachée à la cloche au moment de son baptême.

Cloche du diable. Il nous reste à dire un mot de cette cloche. Dusaulx visitant les Pyrénées à pied, son guide, qui était un franc montagnard, le conduisit dans un marécage comme pour lui montrer quelque chose de curieux. Il prétendit qu'une cloche avait jadis été enfoncée dans cet endroit; que cent ans après le diable, à qui appartenaient alors tous les métaux souterrains, s'était emparé de cette cloche, et qu'un pâtre depuis peu de temps l'avait entendu sonner pendant la nuit de Noël dans l'intérieur de la montagne. — Fort bien, dit Dusaulx; ce qu'on a pris pour le son d'une cloche ne viendrait-il pas plutôt des eaux souterraines qui s'engouffrent dans quelque cavité? — Oh! que non, répliqua le guide.

Cloche du jugement dernier. Il y a des cloches célèbres. On respecte beaucoup dans les Pyrénées la cloche de la vallée; on lui donne toutes sortes d'origines merveilleuses : la plus commune, c'est qu'elle a été fondue par les anges. On l'entend, ou peut-être on croit l'entendre quelquefois : mais on ne sait pas où elle est suspendue. C'est cette cloche qui doit, à ce que disent les montagnards, réveiller leurs patriarches endormis dans les creux des rochers, et appeler les hommes au dernier jugement.

Lorsque Ferdinand le Catholique fut attaqué de la maladie dont il mourut, la fameuse cloche de la Villela (qui a dix brasses de tour) sonna, dit-on, d'elle-même; ce qui arrive quand l'Espagne est menacée de quelque malheur. On publia aussitôt qu'elle annonçait la mort du roi, qui mourut effectivement peu après[1].

Clofye, oiseau d'Afrique, noir et gros comme un étourneau. C'est pour les nègres un oiseau de présage. Il prédit les bons événements, lorsque en chantant il s'élève dans les airs; il en pronostique de mauvais s'il s'abaisse. Pour annoncer à quelqu'un une mort funeste, on lui dit que le Clofye a chanté sur lui.

Clotho. L'une des trois Parques et la plus jeune. C'est elle qui file les destinées; on lui donne une quenouille d'une hauteur prodigieuse. La plupart des mythologues la placent avec ses sœurs à la porte du repaire de Pluton. Lucien la met dans la barque à Caron; mais Plutarque dit qu'elle est dans la lune, dont elle dirige les mouvements.

Clou. Il y a sur les clous quelques petites superstitions dont on fera son profit. Les Grecs modernes sont persuadés qu'en fichant le clou

[1] L'abbé de Villars, dans le *Comte de Gabalis.*

[1] Voyez, dans les *Légendes d'Allemagne,* de Raoul de Navery, *La cloche du prieur.*

d'un cercueil à la porte d'une maison infestée, on en écarte à jamais les revenants et les fantômes. Boguet parle d'une sorcière qui, pour un cheval blessé, disait certains mots en forme d'oraison et plantait en terre un clou qu'elle ne retirait jamais. Les Romains, pour chasser la peste, fichaient un clou dans une pierre qui était au côté droit du temple de Jupiter; ils en faisaient autant contre les charmes et sortiléges, et pour apaiser les discordes qui survenaient entre les citoyens. « Il y en a pareillement qui, se voulant prévaloir contre leurs ennemis, plantent un clou dans un arbre. Or, quelle force peut avoir ce clou ainsi planté[1] ? »

Clovis, fils de Chilpéric Ier. Il ne restait à Chilpéric que ce fils de sa première femme. Le jeune homme fut assez indiscret pour s'expliquer sans ménagement sur Frédégonde, qu'il regardait comme son ennemie. Elle résolut de se débarrasser de lui. Clovis aimait une jeune fille de basse extraction; un émissaire de Frédégonde vint dire au roi que c'était la fille d'une magicienne; que Clovis avait employé les artifices de cette femme pour se défaire de ses deux frères (empoisonnés, à ce qu'on croit), et qu'il tramait la mort de la reine. La vieille femme, mise à la question, fut forcée d'avouer qu'elle était sorcière. Clovis, convaincu, se vit dépouillé de ses riches vêtements et conduit dans une prison, où des assassins le poignardèrent, si les historiens disent vrai; et on fit accroire au monarque qu'il s'était tué lui-même. La magicienne, dont la fille venait aussi d'être mise à mort, fut épouvantée de ses aveux, qu'elle rétracta; mais on se hâta de lui imposer silence en la conduisant au bûcher. C'est du moins ainsi que racontent les choses des chroniqueurs peu favorables, il est vrai, à Frédégonde[2].

Cluricaunes, esprits familiers un peu lutins en Irlande. On en compte beaucoup d'histoires[3].

Cobales, génies malins et trompeurs de la suite de Bacchus, dont ils étaient à la fois les gardes et les bouffons. Selon Leloyer, les cobales, connus des Grecs, étaient des démons doux et paisibles, nommés par quelques-uns bonhomets ou petits bonshommes des montagnes, parce qu'ils se montrent en vieux nains de basse stature; ils sont vêtus court, demi-nus, la manche retroussée sur l'épaule, et portent un tablier de cuir sur les reins.

« Cette sorte de démons est présentement assez plaisante, car tantôt vous les verrez rire, tantôt se gaudir, tantôt sauter de joie, et faire mille tours de singe; ils contreferont et imiteront les singes, et feront tant et plus les embesognés, combien qu'ils ne fassent rien du tout. A cette heure, vous les verrez bêcher dans les veines d'or ou d'argent, amasser ce qu'ils auront bêché, et le mettre en des corbeilles et autres vaisseaux pour cet effet préparés, tourner la corde et la poulie afin d'avertir ceux d'en haut de tirer le métal, et fort rarement voit-on qu'ils offensent les ouvriers, s'ils ne sont grandement provoqués de brocards, injures et risées dont ils sont impatients. Alors ils jetteront premièrement de la terre et de petits cailloux aux yeux des pionniers, et quelquefois les blesseront[1]. »



Les Allemands appellent ces mêmes démons familiers *Kobold*. *Voy.* ce mot.

Coboli, génies ou démons révérés par les anciens Sarmates. Ils croyaient que ces esprits habitaient les parties les plus secrètes des maisons, et même les fentes du bois. On leur offrait les mets les plus délicats. Lorsqu'ils avaient l'intention de se fixer dans une habitation, ils en prévenaient ainsi le père de famille : la nuit ils assemblaient des tas de copeaux et répandaient de la fiente de divers animaux dans les vases de lait: gracieuses manières de s'annoncer. Si le lendemain le maître de la maison laissait ces copeaux en un tas, et faisait boire à sa famille le lait ainsi souillé, alors les cobolis se rendaient visibles et habitaient désormais avec lui; mais s'il dispersait les copeaux et jetait le lait, ils allaient chercher un autre gîte.

Les cobolis sont de l'essence des gobelins, des cobales, du kobold des Allemands, des boggards et des cluricaunes.

Cocconas. *Voy.* Alexandre de Papilagonie.

Cochon. Est-il vrai, comme le croit le peuple,



que de tous les animaux le cochon soit celui dont l'organisation ait le plus de ressemblance avec

[1] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. IX.

[2] Sur le roi Clovis Ier, voyez ses légendes, dans les *Légendes de l'histoire de France*.

[3] Voyez les *Légendes des esprits et démons*.

[1] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, etc., p. 345, post Wierum, *De præst.*, lib. I, cap. XXII.

celle de l'homme? Sur ce point, dit M. Salgues, on ne saurait mieux faire que de s'en rapporter à Cuvier. Or, voici ce que lui ont révélé ses recherches. L'estomac de l'homme et celui du cochon n'ont aucune ressemblance : dans l'homme, ce viscère a la forme d'une cornemuse ; dans le cochon, il est globuleux ; dans l'homme, le foie est divisé en trois lobes ; dans le cochon, il est divisé en quatre : dans l'homme, la rate est courte et ramassée ; dans le cochon, elle est longue et plate ; dans l'homme, le canal intestinal égale sept à huit fois la longueur du corps ; dans le cochon, il égale quinze à dix-huit fois la même longueur. Son cœur présente des différences notables avec celui de l'homme ; et j'ajouterai, pour la satisfaction des savants et des beaux esprits, que le volume de son cerveau est aussi beaucoup moins considérable, ce qui prouve que ses facultés intellectuelles sont inférieures à celles de nos académiciens.

Il y aurait bien des choses à dire sur le cochon. Le diable s'est souvent montré sous sa figure ; et elle est digne de lui. On conte à Naples qu'autrefois il apparaissait souvent avec cette forme dans le lieu même où l'église de Sainte-Marie-Majeure a depuis été bâtie, ce qui réjouissait peu les Napolitains. Dès que l'église fut commencée, la singulière apparition ne se montra plus. C'est en mémoire de cet événement que l'évêque Pomponius fit faire le pourceau de bronze qui est encore sur le portail de cette église. Camérarius raconte que, dans une ville d'Allemagne, un juif malade étant venu chez une vieille, et lui ayant demandé du lait de femme, qu'il croyait propre à le guérir, la sorcière s'avisa de traire une truie et en porta le lait au juif, qui le but. Ce lait commençant à opérer, le juif s'aperçut qu'il grognait et devina la ruse de la sorcière, qui voulait sans doute lui faire subir la métamorphose des compagnons d'Ulysse. Il jeta le reste du lait sans le boire, et incontinent tous les cochons du voisinage moururent [1].

Coclès (Barthélemy), chiromancien du seizième siècle. Il avait aussi des connaissances en astrologie et en physiognomonie. Il prédit à Luc Gauric, célèbre astrologue du même temps, qu'il subirait injustement une peine douloureuse et infamante ; et Luc Gauric fut en effet condamné au supplice de l'estrapade par Jean Bentivoglio, tyran de Bologne, dont il avait pronostiqué l'expulsion prochaine.

Coclès prophétisa qu'il serait lui-même assassiné, et qu'il périrait d'un coup sur la tête. Son horoscope s'accomplit ponctuellement, car Hermès de Bentivoglio, fils du tyran, ayant appris qu'il se mêlait aussi de prédire sa chute, le fit assassiner par un brigand nommé Caponi, le 24 septembre 1504 [2]. On assure même que, connaissant le sort qui le menaçait, il portait depuis quelque temps une calotte de fer, et qu'il ne sortait qu'armé d'une épée à deux mains. On dit encore que celui qui devait l'assassiner étant venu le consulter peu auparavant, il lui prédit qu'avant vingt-quatre heures il se rendrait coupable d'un meurtre. Il est plus que probable que ces prophéties n'ont été faites qu'après coup.



Coclès a écrit sur la physiognomonie et la chiromancie, mais son livre a subi des modifications. L'édition originale est : *Physiognomoniæ et chiromanciæ anastasis, sive compendium ex pluribus et pene infinitis auctoribus, cum approbatione Alexandri Achillini.* Bologne, 1504, in-fol. La préface est d'Achillini.

Cocoto, démon succube, adoré aux Indes occidentales, et mentionné par Bodin [1].

Cocyte, l'un des fleuves de l'enfer des anciens. Il entourait le Tartare, et n'était formé que des larmes des méchants.

Code des sorciers. Boguet, qui avait tant de zèle pour l'extinction de la sorcellerie, a mis à la fin de son *Discours des sorciers* une *instruction pour un juge en fait de sorcellerie.* Cette pièce curieuse, publiée en 1601, est divisée en quatre-vingt-onze articles. On la connaît plus généralement sous le titre de *Code des sorciers.* En voici le précis :

Le juge du ressort instruit l'affaire et la juge, sans suivre en cas pareil les formes ordinaires. La présomption de sorcellerie suffit pour faire arrêter le suspect ; l'interrogatoire doit suivre l'arrestation, parce que le diable assiste les sorciers en prison. Le juge doit faire attention à la contenance de l'accusé, voir s'il ne jette point de larmes, s'il regarde à terre, s'il barbote à part, s'il blasphème ; tout cela est indice.

Souvent la honte empêche le sorcier d'avouer ; c'est pourquoi il est bon que le juge soit seul, et que le greffier soit caché pour écrire les réponses. Si le sorcier a devant lui un compagnon du sabbat, il se trouble. On doit le raser, afin de mettre à découvert le sort de taciturnité. Il faut le visiter avec un chirurgien pour chercher les marques.

[1] Camerarius, *De nat. et affect. dæmon., in proœmio.*
[2] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés.*

[1] *Démonomanie,* liv. II, ch. VII.

Si l'accusé n'avoue pas, il faut le mettre dans une dure prison et avoir gens affidés qui tirent de lui la vérité. Il y a des juges qui veulent qu'on promette le pardon, et qui ne laissent pas de passer à l'exécution; mais cette coutume me paraît barbare.

Le juge doit éviter la torture, elle ne fait rien sur le sorcier; néanmoins il est permis d'en user.

Si le prévenu se trouve saisi de graisses, si le bruit public l'accuse de sorcellerie, ce sont de grandes présomptions qu'il est sorcier. Les indices légers sont les variations dans les réponses, les yeux fixés en terre, le regard effaré. Les indices graves sont la naissance, comme si, par exemple, le prévenu est enfant de sorcier, s'il est marqué, s'il blasphème. Le fils en tel cas est admis à déposer contre son père. Les témoins reprochables doivent être entendus comme les autres; on doit aussi entendre les enfants. Les variations dans les réponses du témoin ne peuvent faire présumer en faveur de l'innocence du prévenu, si tout l'accuse d'être sorcier.

La peine est le supplice du feu : on doit étrangler les sorciers et les brûler après; les loups-garous doivent être brûlés vifs. On condamne justement sur des conjectures et présomptions; mais alors on ne brûle pas, on pend. Le juge doit assister aux exécutions, suivi de son greffier, pour recueillir les dépositions...

Ce chef-d'œuvre de jurisprudence et d'humanité, ouvrage d'un avocat, reçut dans le temps les suffrages des barreaux français. Boguet le dédia à Daniel Romanez, avocat à Salins [1].

Codronchi (Baptiste), médecin d'Imola, au seizième siècle. Il a laissé un traité des années climatériques, de la manière d'en éviter le danger, et des moyens d'allonger sa vie [2].

Cœlicoles, secte juive qui adorait les astres et les anges gardiens des astres.

Cœur. Des raisonneurs modernes ont critiqué ce qui est dit dans l'*Ecclésiaste*, que le cœur du sage est au côté droit, et celui de l'insensé au côté gauche. Mais il faut entendre cette maxime comme le mot de Jonas à propos de ceux des Ninivites qui ne savaient pas faire la différence entre leur main droite et leur gauche, c'est-à-dire entre le bien et le mal. Que le cœur de l'homme soit situé au côté gauche de la poitrine, c'est un sentiment qui, à la rigueur, peut être réfuté par l'inspection seule, dit le docteur Brown; car il est évident que la base et le centre du cœur sont exactement placés au milieu. La pointe, à la vérité, incline du côté gauche; mais on dit de l'aiguille d'un cadran qu'elle est située au centre, quoique la pointe s'étende vers la circonférence du cadran.

Nous rappellerons que quelques hommes ont eu le cœur velu. *Voy.* Aristomène.

Cohoba, herbe dont les vapeurs enivraient les Indiens d'Hispaniola jusqu'à les plonger dans l'extase.

Coiffe. On s'est formé différentes idées sur la membrane appelée coiffe, qui couvre quelquefois la tête des enfants lorsqu'ils sortent du sein de leur mère. Les personnes superstitieuses la conservent avec soin, comme un moyen de bonheur, et on dit d'un homme heureux qu'il est né coiffé. On a même avancé que cette coiffe étend ses effets favorables jusque sur ceux qui la portent avec eux. Spartien parle de cette superstition dans la vie d'Antonin. Il dit que les sages-femmes vendaient ordinairement ces coiffes naturelles à des jurisconsultes crédules, qui en attendaient d'heureux résultats pour leurs affaires. Ils étaient persuadés que ce talisman leur ferait gagner toutes les causes [1]. On se le disputait chez nous au seizième siècle. Dans quelques provinces, on croyait que la coiffe révélait une vocation à la vie monastique [2]. Les sages-femmes prédisaient aussi chez nos pères le sort de l'enfant qui apportait la coiffe sur la tête. *Voy.* Amniomancie. Avant que l'empereur Macrin montât sur le trône, sa femme lui donna un fils qui naquit coiffé. On prédit qu'il s'élèverait au rang suprême, et on le surnomma *Diadematus*. Mais quand Macrin fut tué, il arriva de Diadematus qu'il fut proscrit et tué comme son père.

Coirières (Claude), sorcière du seizième siècle. Pendant qu'elle était détenue en prison, elle donna une certaine graisse à un nommé François Gaillard, pareillement prisonnier, lequel, s'en étant frotté les mains, fut enlevé de sa prison par l'assistance du diable, qui toutefois le laissa reprendre [3].

Colarbase, hérétique valentinien, qui prêchait la cabale et l'astrologie comme sciences religieuses. Il était disciple de Valentin. Il disait que la génération et la vie des hommes dépendaient des sept planètes, et que toute la perfection et la plénitude de la vérité était dans l'alphabet grec, puisque Jésus-Christ était nommé *Alpha et Oméga* [4].

Colas (Antide), sorcière du seizième siècle, qui, faisant commerce avec le diable, qu'elle nommait Lizabet, fut appréhendée et mise en prison sur l'avis de Nicolas Millière, chirurgien. Elle confessa qu'étant détenue à Betoncourt, le diable s'était apparu à elle en forme d'homme noir et l'avait sollicitée à se jeter par une fenêtre ou bien à se pendre; une autre voix l'en avait

[1] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 320.

[2] *De annis climatericis, nec non de ratione vitandi eorum pericula, itemque de modis vitam producendi commentarius.* In-8°. Bologne, 1620.

[1] Brown, *Des erreurs populaires*, t. II, p. 88.

[2] Salgues, *Des erreurs et des préjugés.*

[3] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. LII, p. 327.

[4] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

dissuadée. Convaincue d'être sorcière, mais aussi d'avoir commis beaucoup de turpitudes, cette femme fut brûlée à Dôle en 1599 [1]; et c'est ainsi que se terminent ordinairement les histoires racontées par Boguet.

Colère, bien des gens ont été possédés plus ou moins grièvement dans un accès de colère.

Coleti (Étienne), auteur d'un livre intitulé *Manière de reconnaître et de délivrer les énergumènes* [2].

Coley (Henry), astrologue anglais, mort en 1690. On a de lui la *Clef des éléments de l'astrologie*. Londres, 1675, in-8°. C'est un traité complet de cette science fantastique. On y trouve l'art de dresser toutes sortes de thèmes d'horoscopes, avec des exemples de nativités calculées.

Collanges (Gabriel de), mathématicien, né en Auvergne en 1524. Il n'employa ses connaissances qu'à la recherche des secrets de la cabale et des nombres. Il est traducteur de *la Polygraphie et universelle écriture cabalistique de Trithème*, Paris, 1561, in-4°. On cite plusieurs ouvrages de lui, dont aucun n'a été imprimé, non plus que sa version de la *Philosophie occulte d'Agrippa*. Il a laissé en manuscrit un *Traité de l'heur et malheur du mariage*.

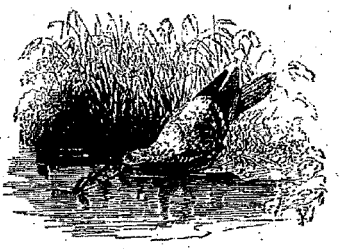
Collehites, pierre que l'on assure être propre à chasser les démons et à prévenir les charmes [3]; mais on aurait dû la désigner.

Colleman (Jean), astrologue, né à Orléans; le roi Charles VII en faisait grand cas. Louis XI, dit-on, lui donna des pensions, parce qu'il lui apprit à supputer des almanachs. On dit que Colleman étudiait si assidûment le cours de la lune, qu'à force d'application il en devint lépreux [4]...

Collyre. On voit dans *la Lycanthropie* de Nynauld qu'un sorcier composait un certain collyre avec le fiel d'un homme, les yeux d'un chat noir et quelques autres choses que l'écrivain ne nomme pas; « lequel collyre appliqué aux yeux faisait voir et apparaître en l'air ou ailleurs les ombres des démons. »

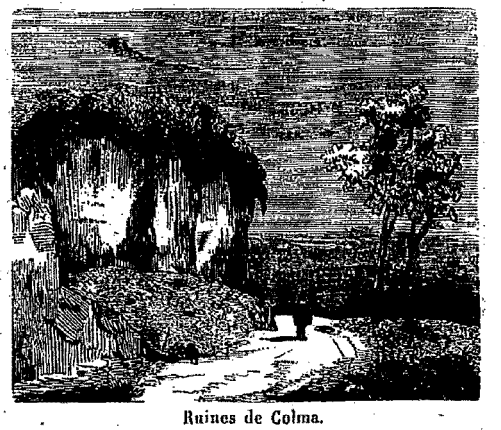
Colokyntho-Pirates, pirates nains fabuleux, qui, dans l'histoire véritable de Lucien, naviguaient sur de grandes citrouilles ou coloquintes, longues de six coudées (trois mètres). Lorsqu'elles étaient sèches, ils les creusaient; les grains leur servaient de pierres dans les combats, et les feuilles de voiles, qu'ils attachaient à un mât de roseau.

Colombes. Il y avait dans le temple de Jupiter, à Dodone, des colombes que l'on gardait soigneusement; elles répondaient d'une voix humaine lorsqu'elles étaient consultées. Mais on lit dans Pausanias que c'étaient des femmes prêtresses qu'on appelait colombes dodoniennes. Les



Perses, persuadés que le soleil avait en horreur les colombes blanches, les regardaient comme des oiseaux de mauvais augure, et n'en souffraient point dans leur pays.

Colma, château fort sur le Danube, qui, selon la tradition, est sorti de terre tout construit, par une puissance magique, comme autrefois dans la mythologie grecque Pégase sous le pied de Minerve. Des savants disent qu'en réalité il a été bâti en une nuit par la puissante armée sarmate du roi Deucaos.



Ruines de Colma.

Colonne du diable. On conserve à Prague trois pierres d'une colonne que le diable apporta de Rome pour écraser un prêtre avec lequel il avait fait pacte, et le tuer pendant qu'il disait la messe. Mais saint Pierre, s'il faut en croire la légende populaire, étant survenu, jeta trois fois de suite le diable et sa colonne dans la mer, et cette diversion donna au prêtre le temps de se repentir. Le diable en fut si désolé qu'il rompit la colonne et se sauva [1].

Coltreni, lutins italiens, de l'espèce de nos Gobelins.

Combadaxus, divinité dormante des Japonais. C'était un bonze dont ils racontent l'anecdote suivante. « A huit ans il fit construire un temple magnifique, et, prétendant être las de la vie, il annonça qu'il voulait se retirer dans une caverne et y dormir dix mille ans : en consé-

[1] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. XIII, p. 325.
[2] *Energumenos dignoscendi et liberandi ratio*. Vérone, 1746.
[3] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. IV, p. 297.
[4] Ancien manuscrit de la bibliothèque royale. Voyez Joly, *Remarques sur Bayle*, à la fin.

[1] *Voyages du docteur Patin.*

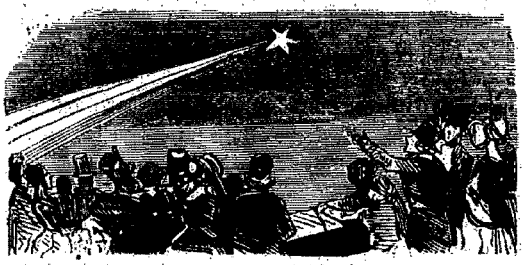
quence il y entra; l'issue fut scellée sur-le-champ. Les Japonais le croient encore vivant. »

Combourg. « Les gens étaient persuadés (au sombre château de Combourg, en Bretagne) qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans l'escalier de la tourelle. Sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois, seule, avec un chat noir[1]. »

Comédiens. « Il serait bon, comme dit Boguet, de chasser nos comédiens et nos jongleurs, attendu qu'ils sont pour la plupart sorciers et magiciens, n'ayant d'autre but que de vider nos bourses et de nous débaucher. » Boguet n'est pas tout à fait dans son tort.

Comenius (Jean-Amos), philologue du dix-septième siècle. Il a laissé *la Lumière dans les ténèbres*, Hollande, 1657, in-4°; *idem*, *augmentée de nouveaux rayons*, 1665, 2 vol. in-4°, fig. C'est une traduction latine des prétendues prophéties et visions de Kotter, de Dabricius et de Christine Poniatowska, habiles gens que nous ne connaissons point.

Comètes. On a toujours vu dans les comètes les signes avant-coureurs des plus tristes calamités. Une comète parut quand Xerxès vint en



Europe avec dix-huit cent mille hommes (nous ne les avons pas comptés); elle prédisait la défaite de Salamine. Il en parut une avant la guerre du Péloponnèse; une avant la défaite des Athéniens en Sicile; une avant la victoire que les Thébains remportèrent sur les Lacédémoniens; une quand Philippe vainquit les Athéniens; une avant la prise de Carthage par Scipion; une avant la guerre civile de César et de Pompée; une à la mort de César; une à la prise de Jérusalem par Titus; une avant la dispersion de l'empire romain par les Goths; une avant l'invasion de Mahomet, etc.; une enfin avant la chute du premier Empire.

Tous les peuples regardent également les comètes comme un mauvais présage; cependant, si le présage est funeste pour les uns, il est heureux pour les autres, puisque en accablant ceux-ci d'une grande défaite, il donne à ceux-là une grande victoire.

Cardan explique ainsi les causes de l'influence des comètes sur l'économie du globe. « Elles rendent l'air plus subtil et moins dense, dit-il, en l'échauffant plus qu'à l'ordinaire : les personnes qui vivent au sein de la mollesse, qui ne donnent aucun exercice à leur corps, qui se nourrissent trop délicatement, qui sont d'une santé faible, d'un âge avancé et d'un sommeil peu tranquille, souffrent dans un air moins animé et meurent souvent par excès de faiblesse. Cela arrive plutôt aux princes qu'à d'autres, à cause du genre de vie qu'ils mènent; et il suffit que la superstition ou l'ignorance aient attaché aux comètes un pouvoir funeste pour qu'on remarque, quand elles paraissent, des accidents qui eussent été fort naturels en tout autre temps. — On ne devrait pas non plus s'étonner de voir à leur suite la sécheresse et la peste, puisqu'elles dessèchent l'air et ne lui laissent pas la force d'empêcher les exhalaisons pestiférées. Enfin les comètes produisent les séditions et les guerres en échauffant le cœur de l'homme et en changeant les humeurs en bile noire. » On a dit de Cardan qu'il avait deux âmes, l'une qui disait des choses raisonnables, l'autre qui ne savait que déraisonner. Après avoir parlé comme on vient de voir, l'astrologue retombe dans ses visions. Quand une comète paraît auprès de Saturne, dit-il, elle présage la peste, la mort des souverains pontifes et les révolutions dans les gouvernements; auprès de Mars, les guerres; auprès du soleil, de grandes calamités sur tout le globe; auprès de la lune, des inondations et quelquefois des sécheresses; auprès de Vénus, la mort des princes et des nobles; auprès de Mercure, divers malheurs en fort grand nombre.

Wiston a fait de grands calculs algébriques pour démontrer que les eaux extraordinaires du déluge furent amenées par une comète, et que quand Dieu décidera la fin du monde, ce sera une comète qui le brûlera...

Comiers (Claude), docteur en théologie, mort en 1693. Il est auteur d'un *Traité de prophéties, vaticinations, prédictions et prognostications*. Il a écrit aussi sur la baguette divinatoire et sur les sibylles.

Communisme, doctrine qui nie le péché originel, et par conséquent les démons; qui déclare, d'après Jean-Jacques Rousseau, l'homme né parfait; qui met tout en commun, qui donne à l'homme et à la femme tous les droits. C'est le résumé d'une foule d'hérésies et le procédé le plus sûr pour ramener l'homme à l'état sauvage. Les apotactiles, les bézards, les vaudois, les hussites et une foule d'autres sectes ont prêché cette doctrine sans pouvoir l'établir.

Compitales, fêtes des dieux lares ou lutins du foyer, chez les anciens Romains. On leur sacrifiait, dans l'origine, des enfants, auxquels Brutus substitua des têtes de pavots.

Comtes de l'enfer, démons d'un ordre supérieur dans la hiérarchie infernale, et qui com-

[1] Chateaubriand, *Mémoires*, tome Ier.

mandent de nombreuses légions. On les évoque à toute heure du jour, pourvu que ce soit dans un lieu sauvage que les hommes n'aient pas coutume de fréquenter [1].

Conclamation, cérémonie romaine du temps du paganisme. Elle consistait à appeler à grands cris l'individu qui venait de mourir, afin d'arrêter l'âme fugitive et de lui indiquer son chemin ou de la réveiller si elle était encore trop attachée au corps.

Condé. On lit dans une lettre de madame de Sévigné au président du Monceau que, trois semaines avant la mort du grand Condé, pendant qu'on l'attendait à Fontainebleau, M. de Vernillon, l'un de ses gentilshommes, revenant de la chasse sur les trois heures, et approchant du château de Chantilly (séjour ordinaire du prince), vit, à une fenêtre de son cabinet, un fantôme revêtu d'une armure qui semblait garder un homme enseveli; il descendit de cheval et s'approcha, le voyant toujours; son valet vit la même chose et l'en avertit. Ils demandèrent la clef du cabinet au concierge; mais ils en trouvèrent les fenêtres fermées et un silence qui n'avait pas été troublé depuis six mois. On conta cela au prince, qui en fut un peu frappé, qui s'en moqua cependant ou parut s'en moquer; mais tout le monde sut cette histoire et trembla pour ce prince, qui mourut trois semaines après...

Condormants, sectaires qui parurent en Allemagne au treizième et au seizième siècle, et qui durent leur nom à l'usage qu'ils avaient de coucher tous ensemble, sous prétexte de charité. Ils adoraient une image de Lucifer et ils en tiraient des oracles, dans un bois voisin de Cologne. Les récits contemporains nous apprennent qu'un prêtre ayant apporté dans cette assemblée la sainte Eucharistie, l'idole se brisa en mille pièces.

Conférentes, dieux des anciens dont parle Arnobe, et qui étaient, dit Leloyer, des démons incubes.

Confucius. On sait que ce philosophe est révéré comme un dieu à la Chine. On lui offre surtout en sacrifice de la soie dont les restes sont distribués aux jeunes filles, dans la persuasion où l'on est que, tant qu'elles conservent ces précieuses amulettes, elles sont à l'abri de tous dangers.

Conjurateurs, magiciens qui s'attribuent le pouvoir de conjurer les démons et les tempêtes.

Conjuration, exorcismes, paroles et cérémonies par lesquelles on chasse les démons. Dans l'Église romaine, pour faire sortir le démon du corps des possédés, on emploie certaines formules ou exorcismes, des aspersions d'eau bénite, des prières et des cérémonies instituées à ce dessein [2]. — Les personnes superstitieuses et criminelles qui s'occupent de magie abusent du mot et nomment conjuration leurs sortiléges impies. Dans ce sens la conjuration est un composé de paroles souvent sacriléges et de cérémonies détestables ou absurdes, adoptées par les sorciers pour évoquer les démons.



Conjuration des sorcières.

On commence par se placer dans le cercle magique (*Voy.* Cercle); puis on récite les formules. Voici quelque idée de ces procédés. Nous les empruntons aux *Grimoires*.

Conjuration universelle pour les esprits. — « Moi (on se nomme), je te conjure, esprit (on nomme l'esprit qu'on veut évoquer), au nom du grand Dieu vivant, de m'apparaître en telle forme (on l'indique); sinon saint Michel archange, invisible, te foudroiera dans le plus profond des enfers; viens donc (on nomme l'esprit), viens, viens, viens pour faire ma volonté. »

Conjuration d'un livre magique. — « Je vous conjure et ordonne, esprits, tous et autant que vous êtes, de recevoir ce livre en bonne part, afin que toutes les fois que nous lirons ledit livre, ou qu'on le lira étant approuvé et reconnu être en forme et en valeur, vous ayez à paraître en belle forme humaine lorsqu'on vous appellera, selon que le lecteur le jugera, dans toutes circonstances. Je vous conjure de venir aussitôt la conjuration faite, afin d'exécuter sans retardement tout ce qui est écrit et mentionné en son lieu dans cedit livre : vous obéirez, vous servirez, enseignerez, donnerez, ferez tout ce qui est en votre puissance, en utilité de ceux qui vous ordonneront, le tout sans illusion. — Et si par hasard quelqu'un des esprits appelés parmi vous ne pouvait venir ou paraître lorsqu'il serait requis, il sera tenu d'en envoyer d'autres revêtus de son pouvoir, qui jureront solennellement d'exécuter tout ce que le lecteur pourra demander, en vous conjurant tous par les très-saints noms du tout-puissant Dieu vivant, etc..... »

Conjuration des démons. — « Alerte, venez tous, esprits. Par la vertu et le pouvoir de votre roi, et par les sept couronnes et chaînes de vos rois, tous esprits des enfers sont obligés d'ap-

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[2] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

paraître à moi devant ce cercle, quand je les appellerai. Venez tous à mes ordres pour faire tout ce qui est en votre pouvoir, étant recommandés ; venez donc de l'orient, midi, occident et septentrion; je vous conjure et ordonne, par la vertu et puissance de celui qui est Dieu, etc. »

Conjuration pour chaque jour de la semaine.— Pour le lundi, à Lucifer. Cette expérience se fait souvent depuis onze heures jusqu'à douze, et depuis trois heures jusqu'à quatre. Il faudra du charbon, de la craie bénite pour faire le cercle, autour duquel on écrira : « Je te défends, Lucifer, par le nom que tu crains, d'entrer dans ce cercle. » Ensuite on récite la formule suivante : « Je te conjure, Lucifer, par les noms ineffables On, Alpha, Ya, Rey, Sol, Messias, Ingodum, etc., que tu aies à faire, sans me nuire (on désigne sa demande). »

Pour le mardi, à Nambroth. Cette expérience se fait la nuit, depuis neuf heures jusqu'à dix; on doit donner à Nambroth la première pierre que l'on trouve, pour être reçu de lui en dignité et honneur. On procédera de la façon du lundi; on fera un cercle autour duquel on écrira : « Obéis-moi, Nambroth, obéis-moi, par le nom que tu crains. » On récite à la suite cette formule : « Je te conjure, Nambroth, et te commande par tous les noms par lesquels tu peux être contraint et lié de faire telle chose. »

Pour le mercredi, à Astaroth. Cette expérience se fait la nuit, depuis dix heures jusqu'à onze; on le conjure pour avoir les bonnes grâces du prince et des autres. On écrira dans le cercle : « Viens, Astaroth; viens, Astaroth; viens, Astaroth; » ensuite on récitera cette formule : « Je te conjure, Astaroth, méchant esprit, par les paroles et les vertus de Dieu, etc. »

Pour le jeudi, à Acham. Cette expérience se fait la nuit, de trois heures à quatre; il paraît en forme de roi. Il faut lui donner un morceau de pain lorsqu'on veut qu'il parte. On écrira autour du cercle : « Par le Dieu saint —, Nasim, 7, 7, H. M. A.; » ensuite on récitera la formule qui suit : « Je te conjure, Acham; je te commande par tous les royaumes de Dieu, agis, je l'adjure, etc. »

Pour le vendredi, à Béchet. Cette expérience se fait la nuit, de onze heures à douze; il lui faut donner une noix. On écrira dans le cercle : « Viens, Béchet; viens, Béchet; viens, Béchet; » et ensuite on dira cette conjuration : « Je te conjure, Béchet, et te contrains de venir à moi; je te conjure derechef de faire au plus tôt ce que je veux, qui est, etc. »

Pour le samedi, à Nabam. Cette expérience se fait de nuit, de onze heures à douze, et sitôt qu'il paraît il faut lui donner du pain brûlé et lui demander ce qui lui fait plaisir. On écrira dans son cercle : « N'entre pas, Nabam; n'entre pas, Nabam; n'entre pas Nabam; » et puis on récitera la conjuration suivante : « Je te conjure, Nabam, au nom de Satan, au nom de Belzébuth, au nom d'Astaroth et au nom de tous les esprits, etc. »

Pour le dimanche, à Aquiel. Cette expérience se fait la nuit, de minuit à une heure; il demandera un poil de votre tête; il lui faut donner un poil de renard; il le prendra. On écrira dans le cercle : « Viens, Aquiel; viens, Aquiel; viens, Aquiel. » Ensuite on récitera la conjuration suivante : « Je te conjure, Aquiel, par tous les noms écrits dans ce livre, que sans délai tu sois ici tout prêt à m'obéir, etc. »

Conjuration très-forte, pour tous les jours et à toute heure du jour et de la nuit, pour les trésors cachés tant par les hommes que par les esprits.— « Je vous commande, démons qui résidez en ces lieux, ou en quelque partie du monde que vous soyez, et quelque puissance qui vous ait été donnée de Dieu et des saints anges sur ce lieu même, je vous envoie au plus profond des abîmes infernaux. Ainsi, allez tous, maudits esprits et damnés, au feu éternel qui vous est préparé et à tous vos compagnons. Si vous m'êtes rebelles et désobéissants, je vous contrains et commande par toutes les puissances de vos supérieurs démons de venir, obéir et répondre positivement à ce que je vous ordonnerai au nom de J.-C., etc. » *Voy.* Pierre d'Apone, etc.

Nous n'avons fait qu'indiquer ces stupidités inconcevables. Les commentaires sont inutiles. *Voy.* Évocations.

Conjureurs de tempêtes. Les marins superstitieux donnent ce nom à certains êtres, marins comme eux, mais en commerce avec le diable, de qui ils obtiennent le pouvoir de commander aux vents. Ce pouvoir réside dans un anneau de fer qu'ils portent au petit doigt de la main droite, et il les soumet à certaines conditions, comme de faire des voyages qui ne dépassent pas un mois lunaire, de n'être jamais à terre plus de trois jours. Si ces conditions n'ont pas été observées, on n'apaise l'esprit maître de l'anneau qu'en luttant avec lui, ce qui est périlleux, ou en jetant un homme à la mer.

Constantin. Tout le monde sait que, frappé de l'apparition d'une croix miraculeuse et de l'avis qui lui était donné qu'il vaincrait par ce signe, Constantin le Grand se convertit et mit la croix sur ses étendards.

Jusqu'au seizième siècle, aucun écrivain n'avait attaqué la vision de Constantin; tous les monuments contemporains attestent ce miracle. Mais les protestants, voyant qu'il pouvait servir à autoriser le culte de la croix, ont entrepris d'en faire une ruse militaire..... Les philosophes du dernier siècle n'ont pas manqué de copier leurs déraisonnements.

J.-B. Duvoisin, évêque de Nantes, et l'abbé de l'Estocq, docteurs en Sorbonne, ont publié

des dissertations sur la vision de Constantin, qui a au moins cela pour elle qu'elle n'a été contestée qu'après plus de douze siècles par des gens intéressés à tout nier.

« Combien de remarques ne pourrait-on pas ajouter, dit Lenglet-Dufresnoy dans son *Traité des visions*. On peut voir ce qu'ont dit de celle-ci le savant père Pagi sur Baronius, et Tillemont dans son histoire. Ces témoignages rendus à la vérité par de tels écrivains doivent l'emporter sur les doutes des critiques à qui rien ne plaît que ce qui part de leur incrédule imagination. Volontiers pour se distinguer du commun, ils adoptent des fables qui peuvent préjudicier à quelque doctrine généralement avouée; mais ils se gardent bien de croire des points d'histoire, appuyés sur les preuves communément reçues dans la discussion des faits historiques. »

Constantin Copronyme, empereur iconoclaste de Constantinople. Il était, dit-on, magicien; il conjurait habilement les démons, dit Leloyer; il évoquait les morts et faisait des sacrifices détestables et invocations du diable. Il mourut d'un feu qui le saisit par tout le corps, et dont la violence était telle qu'il ne faisait que crier[1].

Constellations. Il y en a douze, qui sont les douze signes du zodiaque, et que les astrologues appellent les douze maisons du soleil, savoir : le bélier, le taureau, les gémeaux, l'écrevisse, le lion, la vierge, la balance, le scorpion, le sagittaire, le capricorne, le verseau et les poissons. On les désigne très-bien dans ces deux vers techniques, que tout le monde connaît :

Sunt aries, taurus, gemini, cancer, leo, virgo,
Libraque, scorpius, arcitenens, caper, amphora, pisces.

On dit la bonne aventure par le moyen de ces constellations. *Voy.* Horoscopes et Astrologie.

Contre-Charmes, charmes qu'on emploie pour détruire l'effet d'autres charmes. Quand les charmeurs opèrent sur des animaux ensorcelés, ils font des jets de sel préparés dans une écuelle avec du sang tiré d'un des animaux maléficiés. Ensuite ils récitent pendant neuf jours certaines formules. *Voy.* Gratianne, Amulettes, Sort, Maléfices, Ligatures, etc.

Contre-Sorciers, nom que prennent des charlatans d'un genre spécial, qui se donnent pour maîtres en fait de sorcellerie et se présentent comme ayant le pouvoir d'anéantir les maléfices. Deux hommes de ce genre ont exploité tout récemment une commune de l'Aube où ils prétendaient que l'épizootie qui y régnait n'était qu'un ensorcellement. Ils ne guérirent aucune bête et tirèrent des bonnes gens beaucoup d'écus. Le tribunal d'Arcis-sur-Aube les a condamnés à dix-huit mois de prison, le 3 juillet 1857. — Et l'on dit que nos campagnes sont en progrès, depuis qu'on y lit des journaux démolisseurs.

Convulsions. Au neuvième siècle, des personnes suspectes déposèrent dans une église de Dijon des reliques qu'elles avaient, disaient-elles, apportées de Rome, et qui étaient d'un saint dont elles avaient oublié le nom. L'évêque Théobald refusa de recevoir ces reliques sur une allégation aussi vague. Néanmoins, elles faisaient des prodiges. Ces prodiges étaient des convulsions dans ceux qui venaient les révérer. L'opposition de l'évêque fit bientôt de ces convulsions une épidémie; les femmes surtout s'empressaient de leur donner de la vogue. Théobald consulta Amolon, archevêque de Lyon, dont il était suffragant. « Proscrivez, lui répondit l'évêque, ces fictions infernales, ces hideuses merveilles, qui ne peuvent être que des prédiges et des impostures. Vit-on jamais, aux tombeaux des martyrs, ces funestes prodiges qui, loin de guérir les malades, font souffrir les corps et troublent les esprits?... » Cette espèce de manie fanatique se renouvela quelquefois; elle fit grand bruit au commencement du dix-huitième siècle; et on prit encore pour des miracles les convulsions, les contorsions et les grimaces d'une foule d'insensés. Les gens mélancoliques et atrabilaires ont beaucoup



Convulsionnaires du cimetière Saint-Médard.

de dispositions à ces jongleries. Si, dans le temps surtout où leur esprit est dérangé, ils s'appliquent à rêver fortement, ils finissent toujours par tomber en extase, et se persuadent qu'ils peuvent ainsi prophétiser. Cette maladie se communique aux esprits faibles, et le corps s'en ressent. De là vient, ajoute Brueys[1], que, dans le fort de leurs accès, les convulsionnaires se jettent par terre, où ils demeurent quelquefois assoupis. D'autres fois, ils s'agitent extraordinairement; et c'est en ces différents états qu'on les entend parler d'une voix étouffée et débiter toutes les

[1] Leloyer, *Histoire des spectres et des apparitions des esprits*, liv. IV, ch. VI, p. 302.

[1] Préface de l'*Histoire du fanatisme*.

extravagances dont leur folle imagination est remplie. Tout le monde a entendu parler des convulsions et des merveilles absurdes qui eurent lieu, dans la capitale de la France, sur le tombeau du diacre Pâris, homme inconnu pendant sa vie, et trop célèbre après sa mort[1]. La frénésie fanatique alla si loin, que le gouvernement fut obligé, en 1732, de fermer le cimetière Saint-Médard, où Pâris était enterré. Sur quoi un plaisant fit ces deux vers :

De par le roi, défense à Dieu,
D'opérer miracle en ce lieu.

Dès lors les convulsionnaires tinrent leurs séances dans des lieux particuliers et se donnèrent en spectacle certains jours du mois. On accourait pour les voir, et leur réputation surpassa bientôt celle des bohémiens ; puis elle tomba, tuée par l'excès et le ridicule.

Copernic, astronome célèbre, mort en 1543. On dit communément que son système fut condamné par la cour de Rome : ce qui est faux et controuvé. Il vivait à Rome d'un bon canonicat et y professait librement l'astronomie. Mais voyez à ce sujet l'article Galilée.

Coq. Le coq a, dit-on, le pouvoir de mettre en fuite les puissances infernales ; et comme on a remarqué que le démon, qu'on appelle le lion d'enfer, disparaît dès qu'il voit ou entend le coq, on a répandu aussi cette opinion que le chant ou la vue du coq épouvante et fait fuir le lion. C'est du moins le sentiment de Pierre Delancre. « Mais il faut répondre à ces savants, dit M. Salgues[2], que nous avons des lions dans nos ménageries ; qu'on leur a présenté des coqs ; que ces coqs ont chanté, et qu'au lieu d'en avoir peur, les lions n'ont témoigné que le désir de croquer l'oiseau chanteur ; que toutes les fois qu'on a mis un coq dans la cage d'un lion, loin que le coq ait tué le lion, c'est au contraire le lion qui a mangé le coq. » On sait que tout disparaît au sabbat aussitôt que le coq chante. On cite plusieurs exemples d'assemblées de démons et de sorcières que le premier chant du coq a mises en déroute ; on dit même que ce son, qui est pour nous, par une sorte de miracle perpétuel, une horloge vivante, force les démons, dans les airs, à laisser tomber ce qu'ils portent : c'est à peu près la vertu qu'on attribue au son des cloches. Pour empêcher le coq de chanter pendant leurs assemblées nocturnes, les sorciers, instruits par le diable, ont soin de lui frotter la tête et le front d'huile d'olive, ou de lui mettre au cou un collier de sarment.

Beaucoup d'idées superstitieuses se rattachent à cet oiseau, symbole du courage et de la vigilance, vieil emblème des Gaulois. On dit qu'un jour Vitellius rendant la justice à Vienne en Dauphiné, un coq vint se percher sur son épaule ; ses devins décidèrent aussitôt que l'empereur tomberait sûrement sous un Gaulois ; et, en effet, il fut vaincu par un Gaulois de Toulouse.

On devinait les choses futures par le moyen du coq. *Voy.* Alectryomancie. On dit aussi qu'il se forme dans l'estomac des coqs une pierre qu'on nomme pierre alectorienne, du nom grec de l'animal. Les anciens accordaient à cette pierre la propriété de donner le courage et la force : c'est à sa vertu qu'ils attribuaient la force prodigieuse de Milon de Crotone. On lui supposait encore le don d'enrichir, et quelques-uns la regardaient comme un philtre qui modérait la soif. On pensait autrefois qu'il y avait dans le coq des vertus propres à la sorcellerie. On disait qu'avant d'exécuter ses maléfices, Léonora Galigaï ne mangeait que des crêtes de coq et des rognons de bélier qu'elle avait fait charmer. On voit dans les accusations portées contre elle qu'elle sacrifiait des coqs aux démons[1].

Certains juifs, la veille du chipur ou jour du pardon, chargent de leurs péchés un coq blanc qu'ils étranglent ensuite, qu'ils font rôtir, que personne ne veut manger, et dont ils exposent les entrailles sur le toit de leur maison. On sacrifiait, dans certaines localités superstitieuses, un coq à saint Christophe, pour en obtenir des guérisons. On croyait enfin que les coqs pondaient des œufs, et que, ces œufs étant maudits, il en sortait un serpent ou un basilic. « Cette superstition fut très-répandue en Suisse ; et dans une petite chronique de Bâle, Gross raconte sérieusement qu'au mois d'août 1474 un coq de cette ville, ayant été accusé et convaincu de ce crime, fut condamné à mort. Le bourgeois le brûla publiquement avec son œuf, dans un endroit nommé Kablenberg, à la vue d'une grande multitude de personnes[2]. » *Voy.* Basilic, Mariage, etc.

Corail. Quelques auteurs ont écrit que le corail a la vertu d'arrêter le sang et d'écarter les mauvais génies. Marsile Ficin prétend que le corail éloigne les terreurs paniques et préserve de la foudre et de la grêle. Luceti en donne cette raison, que le corail exhale une vapeur chaude qui, s'élevant en l'air, dissipe tout ce qui peut causer la grêle ou le tonnerre. Brown, dans ses *Essais sur les erreurs populaires*, dit qu'il est tenté de croire que l'usage de mettre des colliers de corail au cou des enfants, dans l'espérance de leur faire sortir les dents, a une origine su-

[1] Carré de Mongeron a recueilli ces merveilles en trois gros volumes in-4°, avec figures. Voici un de ces miracles rapporté dans une chanson de madame la duchesse du Maine :

Un décroteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint, par grâce spéciale,
D'être boiteux de l'autre pié.

Voyez le cimetière de Saint-Médard, dans les *Légendes infernales*.

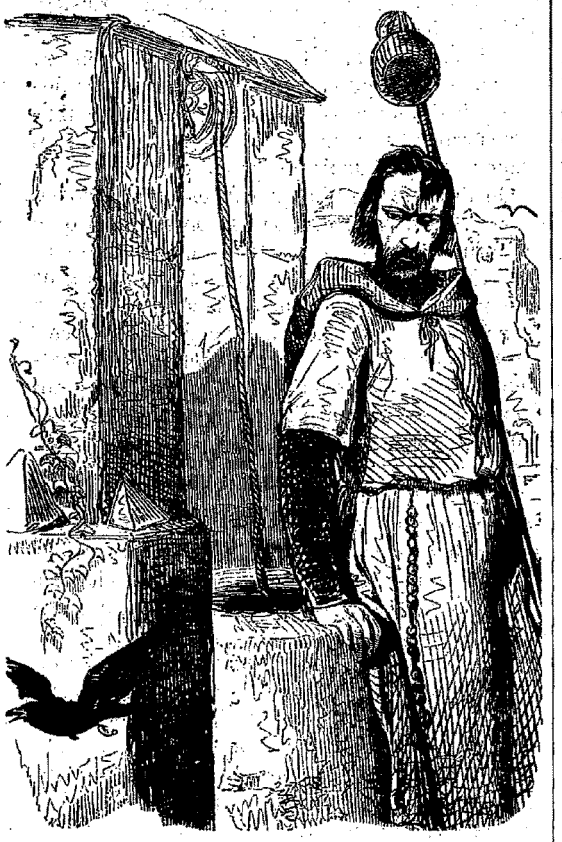
[2] *Des erreurs et des préjugés*, etc., préface.

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 400.

[2] *Dictionnaire d'anecdotes suisses*, p. 414.

perstitieuse, et que l'on se servait autrefois du corail comme d'une amulette ou préservatif contre les sortiléges.

Corbeau, oiseau de mauvais augure, qui,



dans les idées superstitieuses, annonce des malheurs et quelquefois la mort. Il a pourtant des qualités merveilleuses. Le livre des *Admirables secrets d'Albert le Grand* dit que, si l'on fait cuire ses œufs, et qu'ensuite on les remette dans le nid où on les aura pris, aussitôt le corbeau s'en ira dans une île où Alogricus, autrement appelé Alruy, a été enseveli, et il en apportera une pierre avec laquelle, touchant ses œufs, il les fera revenir dans leur premier état; « ce qui est tout à fait surprenant ». Cette pierre se nomme pierre *indienne*, parce qu'elle se trouve ordinairement aux Indes. On a deviné, par le chant du corbeau, si son croassement peut s'appeler chant. M. Bory de Saint-Vincent trouve que c'est un langage. On l'interprétait en Islande pour la connaissance des affaires d'État. Les Islandais croient le corbeau instruit de tout ce qui se passe au loin; il annonce l'avenir, disent-ils; il prévoit surtout les morts qui doivent frapper une famille : alors il vient se percher sur le toit de la maison, d'où il part pour faire le tour du cimetière, avec un cri continu et des inflexions de voix. Les Islandais disent encore qu'un de leurs savants, qui avait le don d'entendre l'idiome du corbeau, était par ce moyen instruit des choses les plus cachées.

Hésiode avance que la corneille vit huit cent soixante-quatre ans, tandis que l'homme ne doit vivre que quatre-vingt-seize ans, et il assure que le corbeau vit trois fois plus que la corneille, ce qui fait deux mille cinq cent quatre-vingt-douze ans. On croit dans la Bretagne que deux corbeaux président à chaque maison, et qu'ils annoncent la vie et la mort. Les habitants du Finistère assurent encore que l'on voit sur un rocher éloigné du rivage les âmes de leur roi Gralon et de sa fille Dahut qui leur apparaissent sous la forme de deux corbeaux; elles disparaissent à l'œil de ceux qui s'en approchent[1]. *Voy.* Odin, Cicéron, Augures, Arthus, etc.

Corbeau noir. *Voy.* Calice du sabbat.

Corde de pendu. Les gens crédules prétendaient autrefois qu'avec de la corde de pendu on échappait à tous les dangers et qu'on était heureux au jeu. On n'avait qu'à se serrer les tempes avec une corde de pendu pour se guérir de la migraine. On portait un morceau de cette corde dans sa poche pour se garantir du mal de dents. Enfin, on se sert de cette expression proverbiale, *avoir de la corde de pendu*, pour indiquer un bonheur constant, et les Anglais du menu peuple courent encore après la corde de pendu[2].

Cordeliers d'Orléans. On a fait grand bruit de l'affaire des cordeliers d'Orléans, qui eut lieu sous François Ier. Les protestants s'en emparèrent; et d'un tort qui est assez mal établi, on fit un crime aux moines. C'était peut-être faire leur éloge que de s'étonner qu'ils ne fussent pas tous des anges. Voici l'histoire. Le seigneur de Saint-Mesmin, prévôt d'Orléans, qui donnait dans les erreurs de Luther, devint veuf. Sa femme était comme lui luthérienne en secret. Il la fit enterrer sans flambeaux et sans cérémonies. Elle n'avait pas reçu les derniers sacrements. Le gardien et le custode des cordeliers d'Orléans, indignés de ce scandale, firent cacher, dit-on, un de leurs novices dans les voûtes de l'église, avec des instructions. Aux matines, ce novice fit du bruit sous les voûtes. L'exorciste, qui pouvait bien n'être pas dans le secret, prit le rituel, et croyant que c'était un esprit, lui demanda qui il était? Point de réponse. — S'il était muet? — Il frappa trois coups.

On n'alla pas plus loin ce jour-là. Le lendemain et le surlendemain; le même incident se répéta. — Fantôme ou esprit, dit alors l'exorciste, es-tu l'âme d'un tel? — Point de réponse. — D'un tel. — Point de réponse. — On nomma successivement plusieurs personnes enterrées dans l'église. Au nom de Louise de Mareau, femme de François de Saint-Mesmin, prévôt d'Orléans, l'esprit frappa trois coups. — Es-tu

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 261.
[2] Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 433.

dans les flammes. — Trois coups. — Es-tu damnée pour avoir partagé les erreurs de Luther? — Trois grands coups...

Les assistants étaient dans l'effroi. On se disposait à signifier au seigneur de Saint-Mesmin l'ordre d'enlever de l'église sa luthérienne; mais il ne se déconcerta pas. Il courut à Paris et obtint des commissaires du conseil d'État un arrêt qui condamnait huit cordeliers d'Orléans à faire amende honorable pour avoir supposé de fausses apparitions (1534).

Cette faute (s'il y a eu faute) était individuelle, et les huit condamnés, dont deux seulement étaient coupables, le gardien et le custode, furent bannis sans que personne appelât ni réclamât.

Coré, compagnon de Dathan et d'Abiron. Les mahométans, qui le confondent avec le batelier Charon, le font cousin germain de Moïse, qui, le voyant pauvre, lui enseigna l'alchimie, par le moyen de laquelle il acquit de si grandes richesses qu'il lui fallait quarante chameaux pour porter son or et son argent. Il y en a qui prétendent même que plusieurs chameaux étaient chargés seulement des clefs de ses coffres-forts.

Moïse ayant ordonné aux Israélites de payer la dîme de tous leurs biens (nous suivons toujours les auteurs musulmans), Coré refusa d'obéir, se souleva même contre son bienfaiteur jusqu'à répandre sur lui des calomnies qui compromettaient son autorité parmi le peuple, si Moïse ne s'en fût plaint à Dieu, qui punit l'ingrat; la terre l'engloutit, comme on sait, avec ses adhérents.

Corneille. Le chant de la corneille était regardé par les anciens comme un très-mauvais présage pour celui qui commençait une entreprise. Ils l'invoquaient cependant avant le mariage, parce qu'ils croyaient que les corneilles, après la mort de l'un ou de l'autre dans chaque couple, observaient une sorte de veuvage. *Voy.* Corbeau, Augures, etc. Les sorcières ont eu quelquefois des corneilles à leur service, comme on le voit dans plusieurs légendes[1].

Cornelius, prêtre païen de Padoue, dont parle Aulu-Gelle. Il avait des extases et son âme voyageait hors de son corps; le jour de la bataille de Pharsale, il dit en présence de plusieurs assistants qu'il voyait une forte mêlée, désignant les vainqueurs et les fuyards; et à la fin il s'écria tout à coup que César avait vaincu[2].

Cornes. Tous les habitants du ténébreux empire portent des cornes; c'est une partie essentielle de l'uniforme infernal.

On a vu des enfants avec des cornes, et Bartholin cite un religieux du monastère de Saint-Justin qui en avait deux à la tête. Le maréchal de Lavardin amena au roi un homme sauvage qui portait des cornes. On montrait à Paris, en 1699, un Français, nommé Trouillon, dont le front était armé d'une corne de bélier[1]. *Voyez* Cippus.

Dans le royaume de Naples et dans d'autres contrées, les cornes passent pour un préservatif contre les sortiléges. On a dans les maisons des cornes ornées; et dans la rue ou dans les conversations, lorsqu'on soupçonne un sorcier, on lui fait discrètement des cornes avec les doigts pour paralyser ses intentions magiques. On pend au cou des enfants, comme ornement, une paire de petites cornes.

Cornet d'Oldenbourg. *Voy.* Oldenbourg.

Cornouailles. Les habitants de ce comté disent qu'il doit son nom au petit chevalier Corinéus, qui a tué Gog et Magog, auprès de Plymouth.

Corsned, sorte d'épreuve chez les Anglo-Saxons, qui consistait à faire manger par l'accusé à jeun une once de pain ou de fromage consacré, avec beaucoup de cérémonies. Si l'accusé était coupable, cette nourriture devait l'étouffer en s'arrêtant dans le gosier; mais si elle passait aisément, l'accusé était déclaré innocent.

Corybantiasme, espèce de frénésie. Ceux qui en étaient attaqués s'imaginaient voir des fantômes et entendre continuellement des sifflements. Ils ouvraient les yeux lorsqu'ils dormaient. Ce délire sanguin a été souvent jugé possession du diable par les démonomanes.

Cosingas, prince des Cerrhéniens, peuples de Thrace, et prêtre de Junon. Il s'avisa d'un singulier expédient pour réduire ses sujets rebelles. Il ordonna d'attacher plusieurs longues échelles les unes aux autres, et fit courir le bruit qu'il allait monter au ciel, vers Junon, pour lui demander raison de la désobéissance de son peuple. Alors les Thraces, superstitieux et grossiers, se soumirent à Cosingas et s'engagèrent par serment à lui rester fidèles.

Cosmas, voyageur du sixième siècle, surnommé *Indicopleustès*, parce qu'il avait beaucoup navigué dans l'Inde, a laissé une bizarre topographie où il établit que la terre est un carré long, le firmament un cintre supporté par des voûtes immenses. Il pose la terre sur une montagne renversée qui n'est visitée que par les astres, dans leur tour journalier. Mabillon a publié ce livre curieux en 1707.

Dans ce livre, où le monde est comparé à un grand coffre, Cosmas dit, entre autres faits singuliers, que le soleil, la lune et les autres astres sont conduits chacun par un ange, et que ce sont d'autres anges qui préparent la pluie et les orages, qui distribuent le chaud, le froid, la neige, la rosée, les brouillards, etc. — Ne nous étonnons pas de ces opinions. Sous Philippe Auguste le

[1] Voyez, dans les *Légendes infernales*, la Corneille de Barklay.

[2] Lelover, *Histoire des spectres*, ou *Apparitions des esprits*, liv. IV, ch. xxv, p. 456.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. III, p. 128.

vulgaire croyait encore que la terre était carrée.

Cosquinomancie ou **Coscinomancie**, sorte de divination qui se pratique au moyen d'un crible, d'un sas, ou d'un tamis. On met un crible sur des tenailles, qu'on prend avec deux doigts; ensuite on nomme les personnes soupçonnées de larcin ou de quelque crime secret, et on juge coupable celle au nom de qui le crible tourne ou tremble, comme si celui qui tient les tenailles ne pouvait pas remuer le crible à sa volonté!

Au lieu du crible, on met aussi (car ces divinations se pratiquent encore) un tamis sur un pivot, pour connaître l'auteur d'un vol; on nomme de même les personnes soupçonnées, et le tamis tourne au nom du voleur. C'est ce qu'on appelle dans les campagnes *tourner le sas*. Cette superstition est surtout très-répandue dans la Bretagne[1]. *Voy.* CRIBLE.

Cossen, rocher du Fichtelberg, que les Allemands disent être le sommet du haut duquel le diable montra à Notre-Seigneur tous les royaumes de la terre.

Côte. Dieu prit une côte d'Adam pour en faire notre mère Ève. Mais il ne faut pas croire pour cela, comme fait le vulgaire, que dans les descendants d'Adam les hommes ont une côte de moins que les femmes.

Cou. On regardait chez les anciens comme un augure favorable une palpitation dans la partie gauche du cou, et comme funeste celle qui avait lieu dans la partie droite.

Couberen, idole de l'Inde, qui donne les richesses.

Couches. On prétendait en certains pays faire accoucher aisément les femmes en liant leur ceinture à la cloche de l'église, et en sonnant trois coups. Ailleurs, la femme en couches mettait la culotte de son mari. *Voy.* AÉTITE.

Coucou. On croit en Bretagne qu'en comptant le chant du coucou, on y trouve l'annonce de l'année précise où l'on doit se marier[2]. S'il chante trois fois, on se mariera dans trois ans, etc.

On croit aussi, dans la plupart des provinces, que si on a de l'argent avec soi la première fois qu'on entend le chant du coucou, on en aura toute l'année. — Le coucou de Balkis, probablement la reine de Saba, est un des dix animaux que Mahomet place dans son paradis.

Coucoulampons, anges du deuxième ordre, qui, quoique matériels, selon les habitants de Madagascar, sont invisibles et ne se découvrent qu'à ceux qu'ils honorent d'une protection spéciale. Il y en a des deux sexes; ils contractent mariage entre eux et sont sujets à la mort; mais leur vie est bien plus longue que celle des hommes, et leur santé n'est jamais troublée par les maladies. Leur corps est à l'épreuve du poison et de tous les accidents.

Coudaïs, dieux des Tartares de l'Altaï en Sibérie. Ils sont au nombre de sept, tous géants de forme humaine, assez peu puissants et assez peu honorés.

Coudrier. Les branches de cet arbre ont servi à quelques divinations. *Voy.* BAGUETTE DIVINATOIRE.

Couleurs. Pline le naturaliste nous apprend que les anciens tiraient des augures et des présages de la couleur des rayons du soleil, de la lune, des planètes, de l'air, etc. Le noir est le signe du deuil, dit Rabelais, parce que c'est la couleur des ténèbres, qui sont tristes, et l'opposé du blanc, qui est la couleur de la lumière et de la joie.

Coumbhacarna, géant de la mythologie indienne, qui était si vorace qu'on craignait qu'il ne dévorât la terre. Il fut tué par Rama.

Coupe (divination par la), très-usitée en Égypte dès le temps de Joseph, employée encore aujourd'hui. *Voy.* HYDROMANCIE.

Coups. En 1582, dit Pierre Delancre[1], il arriva qu'à Constantinople, à Rome et à Paris, certains démons et mauvais esprits frappaient des coups aux portes des maisons; c'était un indice de la mort d'autant de personnes qu'il y avait de coups.

Cour infernale. Wierus et d'autres démonomanes, versés dans l'intime connaissance des enfers, ont découvert qu'il y avait là des princes, des nobles, des officiers, etc. Ils ont même compté le nombre des démons, et distingué leurs emplois, leurs dignités et leur puissance. Suivant ce qu'ils ont écrit, Satan n'est plus trop le souverain de l'enfer; Belzébuth règne à sa place. Voici l'état actuel du gouvernement infernal :

Princes et grands dignitaires: Belzébuth, chef suprême de l'empire infernal, fondateur de l'ordre de la Mouche; Satan, chef du parti de l'opposition. Eurynome, prince de la mort, commandeur de l'ordre de la Mouche; Moloch, prince du pays des larmes, commandeur de l'ordre; Pluton, prince du feu; Léonard, grand maître des sabbats, chevalier de la Mouche; Baalberith, maître des alliances; Proserpine, archidiablesse, souveraine princesse des esprits malins.

Ministères. Adrameleck, grand chancelier, commandeur de l'ordre de la Mouche; Astaroth, grand trésorier; Nergal, chef de la police secrète; Baal, général en chef des armées infernales, commandeur de l'ordre de la Mouche; Léviathan, grand amiral, chevalier de la Mouche.

Ambassadeurs. Belphégor, ambassadeur en France; Mammon, ambassadeur en Angleterre; Bélial, ambassadeur en Turquie; Rimmon, ambassadeur en Russie; Thamuz, ambassadeur en

[1] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 48.

[2] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. I, p. 175.

[1] *Incrédulité et mécréance du sortilége*, etc., traité VII, p. 37.

Espagne ; Hutgin, ambassadeur en Italie ; Martinet, ambassadeur en Suisse, etc.

Justice. Lucifer, grand justicier ; Alastor, exécuteur des hautes œuvres.

Maison des princes. Verdelet, maître des cérémonies ; Succor-Benoth, chef des eunuques ; Chamos, grand chambellan, chevalier de la Mouche ; Melchom, trésorier payeur ; Nisroch, chef de la cuisine ; Béhemoth, grand échanson ; Dagon, grand panetier ; Mullin, premier valet de chambre.

Menus plaisirs. Kobal, directeur des spectacles ; Asmodée, surintendant des maisons de jeu ; Nybbas, grand paradiste ; Antechrist, escamoteur et nécromancien. Boguet l'appelle *le singe de Dieu.*

On voit que les démonomanes se montrent assez gracieux envers les habitants du noir séjour. Dieu veuille qu'après tant de rêveries ils n'aient pas mérité d'aller en leur société !

M. Berbiguier a écrit en 1821, après avoir transcrit cette liste des princes de la cour infernale : « Cette cour a aussi ses représentants sur la terre : Moreau, magicien et sorcier à Paris, représentant de Belzébuth ; Pinel père, médecin à la Salpêtrière, représentant de Satan ; Bonnet, employé à Versailles, représentant d'Eurynome ; Bouge, associé de Nicolas, représentant de Pluton ; Nicolas, médecin à Avignon, représentant de Moloch ; Baptiste Prieur, de Moulins, représentant de Pan ; Prieur aîné, son frère, marchand droguiste, représentant de Lilith ; Étienne Prieur, de Moulins, représentant de Léonard ; Papon-Lominy, cousin des Prieur, représentant de Baalberith ; Jeanneton Lavalette, la Mansotte et la Vandeval, représentant l'archidiablesse Proserpine, qui a voulu mettre trois diablesses à mes trousses [1]. » *Voy.* Berriguier

Courils, petits démons malins, corrompus et danseurs, dont M. Cambry a trouvé la croyance établie sur les côtes du Finistère. On les rencontre au clair de la lune, sautant autour des pierres consacrées ou des monuments druidiques. S'ils vous saisissent par la main, il faut suivre leurs mouvements ; ils vous laissent exténués sur la place quand ils la quittent. Aussi, les Bretons, dans la nuit, évitent-ils avec soin les lieux habités par cette espèce de démons, genre des cobales.

On ajoute que les courils perdirent une grande partie de leur puissance à l'arrivée des apôtres du Catholicisme dans le pays. *Voy.* Willis.

Courma-Vataram. Les Indiens adorent sous ce nom leur dieu Vichnou, dans sa seconde incarnation, qui est celle d'une tortue.

Couronne nuptiale. Chez les habitants de l'Entlebuch, en Suisse, le jour des noces, après le festin et les danses, une femme vêtue de jaune demande à la jeune épousée sa couronne virginale, qu'elle brûle en cérémonie. Le petillement du feu est, dit-on, de mauvais augure pour les nouveaux mariés.

Courroie de soulier. C'était un mauvais présage chez les Romains de rompre la courroie de son soulier en sortant de chez soi. Celui qui avait ce malheur croyait ne pouvoir terminer une affaire commencée et ajournait celles qu'il s'était proposé d'entreprendre.

Court de Gébelin, écrivain extravagant, venu de Lausanne à Paris au dernier siècle ; il fit, sous le titre de *Monde primitif*, un roman philosophique en neuf volumes in-4°, que la livrée de Voltaire prôna parce qu'il attaquait la vérité religieuse, et qui est descendu chez les épiciers. Il se passionna pour le magnétisme, et le 13 mai 1784 il se magnétisa si bien lui-même qu'il en tomba roide mort. On lui fit cette épigraphe :

Ci-gît ce pauvre Gébelin,
Qui parlait grec, hébreu, latin.
Admirez tous son héroïsme :
Il fut martyr du magnétisme.

Courtinière. Un gentilhomme breton, nommé M. de la Courtinière, ayant reçu un jour dans son château plusieurs seigneurs ses voisins, les traita bien pendant quelques jours. Après leur départ, il se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne leur avait pas fait assez bon visage ; il fit sans doute ces remontrances avec des paroles peu honnêtes ; la femme, d'une humeur hautaine, ne répondit rien, mais elle résolut intérieurement de se venger. M. de la Courtinière s'étant couché et dormant profondément, la dame, après avoir corrompu deux de ses domestiques, leur fit égorger son mari, dont ils portèrent le corps dans un cellier. Ils y firent une fosse, l'enterrèrent, et ils placèrent sur la fosse un tonneau plein de porc salé. La dame, le lendemain, annonça que son mari était allé faire un voyage. Peu après, elle dit qu'il avait été tué dans un bois, en porta le deuil, montra du chagrin et fit faire des services dans les paroisses voisines.

Mais ce crime ne resta pourtant pas impuni : le frère du défunt, qui venait consoler sa belle-sœur et veiller à ses affaires, se promenant un jour dans le jardin du château, et contemplant un parterre de fleurs en songeant à son frère, fut pris d'un saignement de nez qui l'étonna, n'ayant jamais éprouvé cet accident. Au même instant il lui sembla voir l'ombre de M. de la Courtinière qui lui faisait signe de le suivre. Il suivit le spectre jusqu'au cellier, où il le vit disparaître. Ce prodige lui ayant donné des soupçons, il en parla à la veuve, qui se montra épouvantée. Les soupçons du frère se fortifiant de ce trouble, il fit creuser dans le lieu où il avait vu disparaître le fantôme. On découvrit le cadavre, qui fut levé et reconnu par le juge de Quimper-Corentin. Les coupables, arrêtés, furent condamnés, la veuve (Marie de Sornin), à avoir la

[1] *Les farfadets*, etc., t. I, p. 4 et 5.

tête tranchée et tous les membres de son corps dispersés, pour être ensuite brûlés et les cendres jetées au vent; les deux domestiques, à avoir la main droite coupée, et après être pendus et étranglés, leurs corps aussi brûlés [1]. — Cet événement eut lieu vers la fin du seizième siècle.

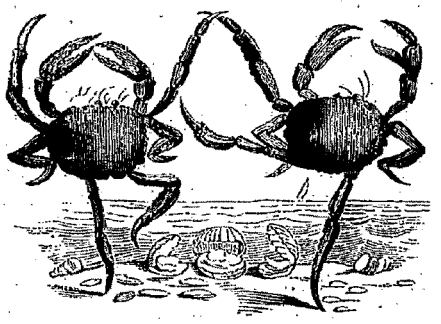
Courtisanes. Les chrétiens sont bien étonnés de voir des courtisanes servir de prêtresses dans les Indes. Ces filles, justement déshonorées chez nous, sont privilégiées là depuis l'aventure de l'une d'elles. Dévendiren, dieu du pays, alla trouver un jour cette courtisane sous la figure d'un homme, et lui promit une haute récompense si elle était fidèle; pour l'éprouver le dieu fit le mort. La courtisane, le croyant véritablement mort, se résolut à mourir aussi dans les flammes qui allaient consumer le cadavre, malgré les représentations qu'on lui faisait de ce qu'elle n'était pas mariée. Elle allait se mettre sur le bûcher déjà enflammé, lorsque Dévendiren se réveilla, avoua sa supercherie, prit la courtisane pour sa femme et l'emmena dans son paradis...

Coutellier, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Couvéra, dieu des richesses dans l'Inde, arrière-petit-fils de Brahma. C'est un lépreux difforme; il a trois jambes. Sa bouche ne possède que huit dents, et une pièce d'or couvre un de ses yeux.

Crabançon (Jacques de). *Voy.* IMAGES.

Crabes. Ces hideux petits habitants de la mer sont attachés par quelque lien aux démons des eaux, et, suivant le dire des Écossais riverains,



ils dansent au sabbat des sorcières, lorsqu'il se rassemble sur la plage.

Craca, magicienne qui, au rapport de Saxon le Grammairien, changeait les viandes en pierres ou autres objets, aussitôt qu'elle les voyait posées sur une table.

Crachat. Lorsque les sorciers renoncent au diable, ils crachent trois fois à terre. Ils assurent que le diable n'a plus alors aucun pouvoir sur eux. Ils crachent encore lorsqu'ils guérissent des écrouelles et font de leur salive un remède.

Les anciens avaient l'habitude de cracher trois fois dans leur sein pour se préserver de tous charmes et fascinations.

Cracher sur soi : mauvais présage. *Voy.* CHEVILLEMENT.

Crachat de la lune. Les alchimistes appellent ainsi la matière de la pierre philosophale avant sa préparation. C'est une espèce d'eau congelée, sans odeur et sans saveur, de couleur verte, qui sort de terre pendant la nuit ou après un orage. Sa substance aqueuse est très-volatile et s'évapore à la moindre chaleur, à travers une peau extrêmement mince qui la contient. Elle ne se dissout ni dans le vinaigre, ni dans l'eau, ni dans l'esprit-de-vin; mais si on la renferme dans un vase bien scellé, elle s'y dissout d'elle-même en une eau puante. Les philosophes hermétiques la recueillent avant le lever du soleil dans du verre ou du bois et en tirent une espèce de poudre blanche semblable à l'amidon, qui produit ensuite ou ne produit pas la pierre philosophale.

Crampe. Les morses ont sur les babines, comme au-dessous, plusieurs soies creuses. Il n'y a point de matelot qui ne se fasse une bague de ces soies, dans l'opinion qu'elles garantissent de la crampe [1].

Crâne d'enfant. La cour d'assises de la Haute-Marne a jugé, en février 1857, une affaire qui puise sa cause première dans une horrible superstition. « Des cultivateurs de la commune d'Heuillez-le-Grand, dit l'acte d'accusation, vivaient dans une ferme isolée, et devaient à cet isolement même une tranquillité que rien ne semblait vouloir troubler, lorsque le 21 janvier dernier un crime horrible, unique peut-être dans les annales judiciaires, vint les jeter dans le deuil et la désolation. Le mari, Jean-Baptiste Pinot, était parti dès le matin pour le travail, et sa femme l'avait bientôt rejoint après s'être assurée toutefois que son enfant, âgé de onze mois, qui était couché dans son berceau, dormait profondément. Comme la grange où elle allait travailler n'était qu'à quelques pas de la maison d'habitation, elle n'avait pas pensé en sortant à fermer les portes à la clef.

» Le travail dura quelque temps; la femme Pinot rentra la première pour s'assurer si l'enfant dormait encore. Quel ne fut pas son effroi lorsqu'elle s'aperçut que le berceau était vide. On fit immédiatement de vaines recherches. Ce ne fut que le lendemain, dans l'après-midi, que l'on découvrit, caché sous des gerbes de paille, dans une écurie de la ferme, le corps de l'enfant entièrement nu, affreusement mutilé. La tête en avait été détachée au moyen d'un instrument tranchant, et ne put être retrouvée. De profondes entailles, faites sur l'une des épaules, indiquaient qu'on avait eu la pensée de couper le corps en morceaux pour le faire disparaître. Le crime était constant, mais

[1] Arrêt du parlement de Bretagne, t. II des *Dissertations* de Lenglet-Dufresnoy; et Leloyer, liv. III, ch. IV.

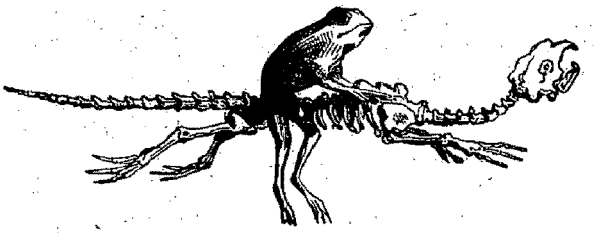
[1] H. Lebrun, *Abrégé des voyages au pôle nord*, ch. I.

quel était l'assassin, et quel intérêt avait pu armer son bras? La pauvre victime était âgée de onze mois à peine; les soupçons ne tardèrent pas à se porter sur un homme qui était au service de la ferme. Ses antécédents étaient faits pour les éveiller. Voleur d'habitude depuis son enfance, il avait été condamné pour vol à deux ans de prison, et pour se soustraire aux recherches de la justice, il avait changé de nom; il avait substitué à son nom de Vautrin celui de Morisot. Cet homme est âgé de vingt-quatre ans. Il était taciturne, recherchait l'isolement, et avait plusieurs fois donné des preuves d'une froide cruauté. A la nouvelle de la disparition de l'enfant, Vautrin avait pâli; et au lieu de se livrer comme tous à des recherches actives, on l'avait vu morne et préoccupé, cherchant à diriger les soupçons sur un ancien domestique de son maître, qui aurait pris l'enfant pour lui couper la tête et aller avec cette tête dans les châteaux.

» Mais cet étrange propos, émis avant que personne sût si la tête de l'enfant avait été mutilée, était une révélation. Il indiquait le mobile et l'intérêt du crime. Vautrin avouait en effet le lendemain qu'il avait entendu dire que le crâne d'un enfant assassiné avait la propriété de rendre invisible celui qui le portait, et de permettre à un voleur qui s'en ferait une lanterne, de pénétrer impunément dans les habitations. Vautrin croyait à cette odieuse superstition; ainsi s'expliquaient l'intérêt du crime et la mutilation. Vautrin fut arrêté, et l'interrogatoire qui suivit ne vint que trop confirmer les soupçons qu'on avait eus sur lui. Les investigations ont d'ailleurs fait découvrir derrière des buissons des débris de chemise et un pantalon souillés de sang et de boue appartenant à Vautrin et reconnus par lui; la tête de la victime a été également retrouvée dans un bois voisin, et à quelques mètres un vieux bonnet rayé ayant appartenu à l'inculpé. A l'audience, comme dans l'instruction, Vautrin se renferma dans un système complet de dénégations. Mais les dépositions des témoins étaient si accablantes, que le verdict du jury fut affirmatif sans circonstances atténuantes. En conséquence, Vautrin fut condamné à la peine de mort. »

Crânologie. *Voy.* GALL.

Crapaud. Les crapauds tiennent une grande place dans la sorcellerie. Les sorcières les aiment et les choient. Elles ont toujours soin d'en avoir



Crapaud se rendant au sabbat.

quelques-uns, qu'elles soignent, qu'elles nourrissent et qu'elles accoutrent de livrées de velours vert, rouge ou noir. Pierre Delancre dit que les grandes sorcières sont ordinairement assistées de quelque démon, qui est toujours sur leur épaule gauche en forme de crapaud, ayant deux petites cornes en tête; il ne peut être vu que de ceux qui sont ou qui ont été sorciers. Le diable baptise ces crapauds au sabbat. Jeannette Abadie et d'autres femmes ont révélé qu'elles avaient vu de ces crapauds habillés de velours rouge, et quelques-uns de velours noir; ils portaient une sonnette au cou et une autre aux pattes de derrière.

Au mois de septembre 1610, un homme se promenant dans la campagne, près de Bazas, vit un chien qui se tourmentait devant un trou; ayant fait creuser, il y trouva deux grands pots renversés l'un sur l'autre, liés ensemble à leur ouverture et enveloppés de toile; le chien ne se calmant pas, on ouvrit les pots, qui se trouvèrent pleins de son, au dedans duquel reposait un gros crapaud vêtu de taffetas vert[1]. C'était à coup sûr une sorcière qui l'avait mis là pour quelque maléfice.



Crapauds dansant au sabbat.

Nous rions de ces choses à présent, mais c'étaient choses sérieuses au seizième siècle, et choses dont l'esprit ne nous est pas expliqué.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. II, discours IV, p. 133.

Le peuple est persuadé, dit M. Salgues[1], que le crapaud a la faculté de faire évanouir ceux qu'il regarde fixement, et cette assertion est accréditée par un certain abbé Rousseau, qui a publié, dans le cours du dernier siècle, quelques observations d'histoire naturelle: il prétend que la vue seule du crapaud provoque des spasmes, des convulsions, la mort même. Il rapporte qu'un gros crapaud, qu'il tenait renfermé sous un bocal, l'ayant regardé fixement, il se sentit aussitôt saisi de palpitations, d'angoisses, de mouvements convulsifs, et qu'il serait mort infailliblement si l'on n'était venu à son secours... Élien, Dioscoride, Nicandre, Ætius, Gesner, ont encore écrit que l'haleine du crapaud était mortelle, et qu'elle infectait les lieux où il respire. On a cité l'exemple de deux amants qui, ayant pris de la sauge sur laquelle un crapaud s'était promené, moururent aussitôt[2]. Mais ce sont là souvent des contes. Cependant le crapaud est en horreur chez tous les peuples, excepté sur les bords de l'Orénoque, où, pour le consoler de nos mépris, des Indiens lui rendaient les honneurs d'un culte; ils gardaient soigneusement les crapauds sous des vases, pour en obtenir de la pluie ou du beau temps, selon leurs besoins, et ils étaient tellement persuadés qu'il dépendait de ces animaux de l'accorder, qu'on les fouettait chaque fois que la prière n'était pas exaucée[3].

Crapaudine, pierre qui se trouve dans la tête des crapauds; les sorcières la recherchent pour leurs maléfices. Plusieurs écrivains assurent que c'est un objet très-rare, et si rare, que quelques-uns nient l'existence de cette pierre. Cependant Thomas Brown ne croit pas le fait impossible, puisque, dit-il, tous les jours on trouve des substances pierreuses dans la tête des morues, des carpes, des gros limaçons sans coquilles. Il en est qui pensent que ces crapaudines sont des concrétions minérales que les crapauds rejettent après les avoir avalées, pour nuire à l'homme[4]. Mais ce ne sont là encore que des contes.

Crapoulet. *Voy.* Zozo.

Cratéis, déesse des sorciers et des enchanteurs, mère de la fameuse Scylla.

Crédulité. Elle a ses excès, qui pourtant sont moins funestes que ceux de l'incrédulité.

Crescence, cardinal, légat du saint-siége au concile de Trente, qui mourut paisiblement en 1552. Jean de Chassanion, huguenot, n'aimant pas ce prince de l'Église, parce qu'il s'était élevé contre les protestants, a écrit que le diable, en forme de chien noir, était venu le voir à son dernier moment et l'avait étranglé[1], ce qui est un mensonge niais. *Voy.* Carlostad et Luther.

Crespet (Pierre), religieux célestin, mort en 1594, auteur d'un traité contre la magie intitulé *Deux livres de la haine de Satan et des malins esprits contre l'homme,* etc. Paris, 1590, in-8°. Cet ouvrage est rare et curieux.

Crétinisme, infirmité qui dispose quelquefois, dit-on, au vampirisme.

Crible. Parler au crible est un ancien proverbe qui signifiait faire danser un tamis par le moyen de paroles mystérieuses. Théocrite nommait les gens qui avaient ce pouvoir crible-sorciers ou sorciers du crible. « Je me suis trouvé, dit Bodin[2], il y a vingt ans, dans une maison à Paris où un jeune homme fit mouvoir un tamis sans y toucher, par la vertu de certaines paroles françaises, et cela devant une société, et la preuve, dit-il, que c'était par le pouvoir de l'esprit malin, c'est qu'en l'absence de ce jeune homme, on essaya vainement d'opérer en prononçant les mêmes paroles. » *Voy.* Cosquinomancie.

Criériens, fantômes des naufragés, que les habitants de l'île de Sein, en Bretagne, croient entendre demander la sépulture, à travers ce bruit sourd qui précède les orages. Les anciens Bretons disaient : « Fermons les portes, on entend les criériens; le tourbillon les suit. »

Crimes. *Voy.* Possessions.

Cristalomancie, divination par le moyen du cristal. On tirait des présages des miroirs et des vases de cristal, dans lesquels le démon faisait, dit-on, sa demeure. Le roi Childéric cherchait l'avenir dans les prismes d'un petit globe de cristal.

Les devins actuels prédisent encore par le miroir. L'anecdote suivante fera connaître leur méthode. — Un pauvre laboureur des environs de Sézanne, à qui on avait volé six cents francs, alla consulter le devin; c'était en 1807. Le devin lui fit donner douze francs, lui mit trois mouchoirs sur les yeux, un blanc, un noir et un bleu, lui dit de regarder dans un miroir où il faisait venir le diable et tous ceux qu'il voulait évoquer. — Que voyez-vous? lui demanda-t-il. — Rien, répondit le paysan. Là-dessus le sorcier parla fort et longtemps; il recommanda au bonhomme de songer à celui qu'il croyait capable de l'avoir volé, de se représenter les choses et les personnes. Le paysan se monta la tête, et, à travers les trois mouchoirs qui lui serraient les yeux, il crut voir passer dans le miroir un homme qui avait un sarrau bleu, un chapeau à grands bords et des sabots. Un moment après il crut le reconnaître, et il s'écria qu'il voyait son voleur. — Eh bien, dit le devin, vous prendrez

[1] *Des erreurs et des préjugés,* etc., t. I, p. 423.
[2] C'est un conte du Décameron.
[3] Pons, *Voyage à la partie orientale de la terre ferme de l'Amérique méridionale,* t. I.
[4] Thomas Brown, *Essai sur les erreurs populaires,* t. I, liv. III, ch. XIII, p. 312.

[1] *Des grands et redoutables jugements de Dieu,* p. 66.
[2] *Démonomanie des sorciers,* liv. II, p. 155.

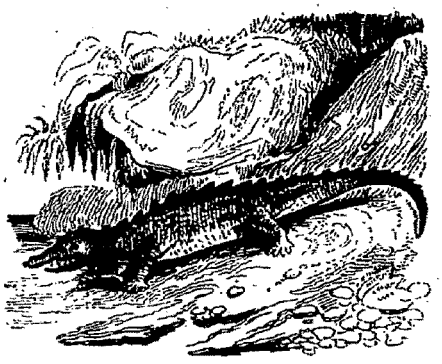
un cœur de bœuf, et soixante-trois clous à lattes que vous planterez en croix dans ledit cœur; vous le ferez bouillir dans un pot neuf avec un crapaud et une feuille d'oseille; trois jours après, le voleur, s'il n'est pas mort, viendra vous rapporter votre argent, ou bien il sera ensorcelé.

Le paysan fit tout ce qui lui était recommandé. Mais son argent ne revint pas; d'où il conclut que son voleur était ensorcelé, et il s'en frotta les mains.

Cristoval de Garalde. *Voy.* Marissane.

Critomancie, divination qui se pratiquait par le moyen des viandes et des gâteaux. On considérait la pâte des gâteaux qu'on offrait en sacrifice, et la farine d'orge qu'on répandait sur les victimes, pour en tirer des présages.

Crocodiles. Les Égyptiens modernes assurent que jadis les crocodiles étaient des animaux doux, et ils racontent de la manière suivante l'origine de leur férocité. Humeth, gouverneur d'Égypte sous Gisar Al-Mutacil, calife de Bagdad, ayant fait mettre en pièces l'image de plomb d'un grand crocodile (figure talismanique) que l'on avait trouvée en creusant les fondements d'un ancien temple de païens, à l'heure même de cette exécution les crocodiles sortirent du Nil, et ne cessèrent, depuis ce temps, de nuire par leur voracité [1]. *Voy.* Étoiles. Pline et Plutarque témoignent que les Égyptiens connaissent, par l'endroit où les crocodiles pondent



leurs œufs, jusqu'où ira le débordement du Nil. Mais il serait difficile, dit Thomas Brown, de comprendre comment ces animaux ont pu deviner un effet qui, dans ces circonstances, dépend de causes extrêmement éloignées, c'est-à-dire de la mesure des rivages dans l'Éthiopie. Les habitants de Thèbes et du lac Mœris rendaient un culte particulier aux crocodiles. Ils leur mettaient aux oreilles des pierres précieuses et des ornements d'or, et les nourrissaient de viandes consacrées. Après leur mort, ils les embaumaient et les déposaient en des urnes que l'on portait dans le labyrinthe qui servait de sépulture aux rois. Les Ombites poussaient même la superstition jusqu'à se réjouir de voir leurs enfants enlevés par les crocodiles. Mais ces animaux étaient en horreur dans le reste de l'Égypte, excepté à Tentiris ou Denderah, dont les habitants ne les redoutaient pas. Ceux qui les adoraient disaient que, pendant les sept jours consacrés aux fêtes de la naissance d'Apis, ils oubliaient leur férocité naturelle et ne faisaient aucun mal; mais que le huitième jour, après midi, ils redevenaient furieux.

Croft (Élisabeth). Quand les Anglais apprirent que leur reine Marie Tudor, que l'on a si lâchement calomniée, allait épouser le roi d'Espagne Philippe II, ce fut parmi les réformés un grand effroi, et plusieurs intrigues surgirent pour empêcher cette union. Un certain Drack obtint d'une jeune fille nommée Élisabeth Croft, moyennant une somme d'argent, qu'elle se laisserait enfermer entre deux murs, et qu'au moyen de tuyaux dissimulés elle pourrait dire les paroles qu'on lui mettrait à l'oreille, ce qui se fit. Bientôt donc on apprit dans Londres qu'on entendait des voix qui venaient certainement du ciel, puisqu'on ne voyait absolument personne. La multitude accourut. La voix menaçait l'Angleterre des plus affreux désastres si la reine se mariait avec l'Espagnol; elle s'élevait avec fureur contre le Pape et contre l'Église romaine, et les réformés se pâmaient d'aise. Cette imposture dura plusieurs jours sans qu'on en soupçonnât le procédé, et il n'était bruit dans Londres que de l'ange qui parlait. Mais parmi les magistrats, quelques-uns étaient encore catholiques; ils soupçonnèrent un stratagème; on démolit le mur d'où sortait la voix, et on découvrit Élisabeth Croft. Il ne paraît pas qu'on l'ait punie, non plus que son suborneur, parce qu'ils avaient dans la foule de nombreux partisans.

Croix. Ce saint nom, qui est la terreur de l'enfer, ne devrait pas non plus figurer ici. Mais la superstition, qui abuse de tout, ne l'a pas respecté. Il y a des croix dans toutes les formules des grimoires, et aucun sorcier ne s'est jamais vanté de commander au moindre démon sans ce signe.

Les croix que les sorcières portent au cou et à leurs chapelets, et celles qui se trouvent aux lieux où se fait le sabbat, ne sont jamais entières, comme on le voit par celles que l'on découvre dans les cimetières infestés de sorciers et dans les lieux où les sabbats se tiennent. La raison en est, disent les démonomanes, que le diable ne peut approcher d'une croix intacte.

Croix (Épreuve de la). *Voy.* Épreuves.

Croix (Magdeleine de la). *Voy.* Magdeleine.

Gromeruach, idole principale des Irlandais, avant l'arrivée de saint Patrice en leur pays. L'approche du saint la fit tomber, disent les légendes, tandis que les divinités inférieures s'en-

[1] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, etc., liv. IV, ch. XXI, p. 447.

foncèrent dans la terre jusqu'au menton. Suivant certains récits, en mémoire de ce prodige, on voit encore leurs têtes à fleur de terre dans une plaine qui ne se trouve plus.

Cromniomancie, divination par les oignons. Ceux qui la pratiquaient mettaient, la veille de Noël, des oignons sur un autel. Ils écrivaient sur les oignons le nom des personnes dont on voulait avoir nouvelle. L'oignon qui germait le plus vite annonçait que la personne dont il portait le nom jouissait d'une bonne santé.

Cette divination est encore en usage dans plusieurs cantons de l'Allemagne, parmi les jeunes filles, qui cherchent à savoir ainsi qui elles auront pour époux [1].

Croque-Mitaine, espèce d'ogre dont on épouvante à Paris les petits enfants indociles. Aujourd'hui que ses dents sont tombées, il se contente de les mettre au cachot et de leur donner le fouet, malgré les lumières du siècle. *Voy.* BABAU.

Crucifixion au sabbat. On lit dans les déclarations de Madeleine Bavent, de la possession de Louviers, qu'au sabbat, où elle a assisté longtemps, elle a vu crucifier plusieurs fois des hosties consacrées, attachées à une croix et dont quelques-unes ont saigné. Une certaine nuit, celle du vendredi saint au samedi saint, elle vit une sorcière apporter un enfant nouveau-né, que l'on crucifia en lui clouant à une croix noire les pieds et les mains. On lui enfonça ensuite des clous autour de la tête en forme de couronne, et on lui perça le côté. Elle ajoutait que deux hommes qui étaient venus au sabbat en novices, ayant à ce sujet témoigné quelque sentiment d'horreur, furent crucifiés eux-mêmes et mis à mort. *Voy.* LOUVIERS.

Crusembourg (Guy de), alchimiste. *Voy.* PIERRE PHILOSOPHALE.

Cubomancie, divination par le moyen des dés. Auguste et Tibère avaient grande confiance en cette manière de consulter le sort. Les Grecs s'en servaient aussi. C'est à peu près la même chose que l'astragalomancie. *Voy.* ce mot.

Cuivre. Théocrite assure que le cuivre pur a naturellement la vertu de chasser les spectres et les fantômes; c'est pourquoi les Lacédémoniens frappaient sur un chaudron toutes les fois qu'un de leurs rois venait à mourir.

Culte. Les démons recevaient un culte par tout l'univers avant le christianisme. Jupiter et les autres dieux n'étaient véritablement que des démons; mais le diable a reçu un culte plus spécial de gens qui savaient bien qu'ils s'adressaient à lui et non à un dieu. Ainsi les sorciers au sabbat adorent le diable par son nom. Le culte qu'ils lui rendent consiste principalement à lui baiser le derrière, à genoux, avec une chandelle noire à la main, et à commettre ensuite tout le contraire de ce que prescrit l'Église.

Certains peuples de l'Afrique ne rendent aucun culte à Dieu, qu'ils croient bon, et font des sacrifices au diable pour la raison contraire. *Voy.* KURDES.

Cunégonde, femme de Henri II, empereur d'Allemagne. Elle fut accusée d'adultère par des calomniateurs, et se purgea de l'accusation en marchant pieds nus, sans accident, sur des socs de charrue rougis au feu. *Voy.* ÉPREUVES.

Cupai. *Voy.* KUPAY.

Curdes. *Voy.* KURDES.

Cureau de la Chambre, habile médecin, mort en 1669. On a de lui un *Discours sur les principes de la chiromancie et de la métoposcopie.* Paris, 1653, in-8°. On l'a aussi imprimé sous le titre de l'*Art de connaître les hommes.*

Curko, divinité des Prussiens avant leur conversion au christianisme. Elle était leur pourvoyeuse, et ils rendaient quelques honneurs à son image. Or cette image était une peau de chèvre élevée sur une perche de trois mètres et couronnée d'épis.

Curma. Du temps de saint Augustin, un paysan des environs d'Hippone, nommé Curma, mourut un matin et demeura deux ou trois jours sans sentiment. Comme on allait l'enterrer, il rouvrit les yeux et demanda ce qui se passait chez un autre paysan du voisinage qui, comme lui, se nommait Curma. On lui répondit que ce dernier venait de mourir à l'instant où lui-même était ressuscité. — Cela ne me surprend pas, dit-il; on s'était trompé sur les noms : on vient de me dire que ce n'était pas Curma le jardinier, mais Curma le maréchal qui devait mourir. — Il raconta en même temps qu'il avait entrevu les enfers, et il mena depuis meilleure vie.

Curson. *Voy.* PURSAN.

Curtius, fils d'un gladiateur romain. On dit qu'un spectre lui annonça ainsi sa mort : il avait accompagné en Afrique un lieutenant du gouverneur de ce pays conquis. Il vit un jour dans une galerie le spectre d'une femme de haute stature, qui lui dit qu'elle était l'Afrique, et qu'elle venait lui annoncer le bonheur. Elle l'assura qu'il aurait de grands honneurs à Rome; qu'il reviendrait encore sur le sol africain, non plus comme valet, mais avec la qualité de commandant en chef, et qu'il y mourrait. Cette prédiction s'accomplit entièrement; Curtius fut questeur, puis préteur; il eut les priviléges du consulat, et fut envoyé comme gouverneur en Afrique; mais en débarquant il se sentit frappé d'une maladie dont il mourut [1]. Il est très-probable que ce conte a été fait après coup. Pour un autre Curtius, *voy.* DÉVOUEMENT.

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance*, etc., traité V.

[1] Lelover, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. III, ch. XVI, p. 268.

Cwes. *Voy.* Chien.

Cyclopes, personnages fabuleux qui habitaient la Sicile dans la partie qui entoure l'Etna. Ils étaient forgerons; géants rudes et grossiers, anthropophages, ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. *Voy.* L'Odyssée.

Cylindres, sortes d'amulettes circulaires que les Perses et les Égyptiens portaient au cou, et qui étaient ornées de figures et d'hiéroglyphes.

Cymbale, c'est le nom que les sorciers donnent au chaudron dans lequel ils mangent leur soupe au lard parmi les fêtes du sabbat.

Cynanthropie. Ceux qui sont attaqués de cette espèce de frénésie se persuadent qu'ils sont changés en chiens. C'est, comme la bousanthropie, une nuance de l'état de loup-garou. *Voy.* Loups-garous.

Cynobalanes, nation imaginaire que Lucien représente avec des museaux de chien et montés sur des glands ailés.

Cynocéphale, singe que les Égyptiens nourrissaient dans leurs temples pour connaître le temps de la conjonction du soleil et de la lune. On était persuadé que, dans cette circonstance, l'animal devenu aveugle refusait toute nourriture. Son image, placée sur les clepsydres, était purement hiéroglyphique. On prétendait qu'à chaque heure du jour le cynocéphale criait très-exactement. *Voy.* Loups-garous.

Cyprien (saint). Avant de se convertir au christianisme, saint Cyprien s'occupait de magie. On voit dans ses *Actes*, écrits par Siméon Métaphraste, qu'il évoquait les démons, et que ce furent les épreuves qu'il fit de leur impuissance contre le simple signe de la croix qui l'amenèrent à la foi chrétienne.

Cyrano de Bergerac, écrivain remarquable du dix-septième siècle. On trouve dans ses œuvres deux *lettres très-originales sur les sorciers*. Nous n'avons pas besoin d'indiquer ses histoires des *empires du soleil et de la lune*. Il a fait aussi un voyage aux enfers; c'est une pure plaisanterie [1].

D

Dabaïda. Les naturels de Panama ont une idole de ce nom, qui était née de race mortelle et qu'on déifia après sa mort. Quand il tonne ou qu'il fait des éclairs, c'est Dabaïda qui est fâchée; alors on brûle des esclaves en son honneur.

Dactyles, génies phrygiens du genre des cabires; ils enseignèrent aux hommes l'art de forger le fer, si on veut bien en croire la mythologie grecque.

Dactylomancie, divination qui se pratiquait au moyen de bagues ou anneaux fondus sous l'aspect de certaines constellations, et auxquels étaient attachés des charmes et des caractères magiques. C'est, dit-on, avec un de ces anneaux que Gygès se rendait invisible en tournant le chaton dans sa main. Clément d'Alexandrie parle de deux anneaux que possédaient les tyrans de la Phocide, et qui les avertissaient, par un son, du temps propre à certaines affaires; ce qui ne les empêcha pas de tomber dans les griffes du démon, lequel leur tendait un piége par ses artifices [1].

Dadjal ou **Deggial**, nom de l'Antechrist chez les Chaldéens et chez les mahométans; il signifie dans leur langue le menteur et l'imposteur par excellence.

Dagobert Ier, roi de France, mort en 638, à l'âge de trente-sept ans. Une vieille légende établit qu'après qu'il fut mort un bon ermite, nommé Jean, qui s'était retiré dans une petite île voisine des côtes de la Sicile, vit en songe, sur la mer, l'âme du roi Dagobert enchaînée dans une barque, et des démons qui la maltraitaient en la conduisant vers l'Etna, où ils devaient la précipiter. On croyait autrefois que le cratère de ce volcan était une des entrées de l'enfer, et il n'est pas encore vérifié que ce soit une erreur. L'âme appelait à son secours saint Denis, saint Maurice et saint Martin, que le roi, en son vivant, avait fort honorés, parce qu'un jour qu'il avait offensé son père ils lui avaient promis leur appui, dans une vision. Les trois saints descendirent, revêtus d'habits lumineux, assis sur un nuage brillant. Ils arrêtèrent les malins esprits, leur enlevèrent la pauvre âme et l'emportèrent [2]. Un monument curieux, le tombeau de Dagobert, sculpté au temps de saint Louis, retrace naïvement ces circonstances. La principale façade est divisée en trois bandes. Dans la première on voit quatre démons (deux ont des oreilles d'âne) qui emmènent l'âme du roi dans une barque; la seconde représente saint Denis, saint Maurice et saint Martin, accompagnés de deux anges, avec un bénitier; ils chassent les démons. Sur la troisième bande, on voit l'âme qui s'enlève, et une main généreuse sort d'un nuage pour l'accueillir. Les farceurs ont glosé sur cette poésie du moyen âge, sur cette légende et sur le monu-

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, traité V, p. 261.

[1] Voyez les *Légendes de l'autre monde*.

[2] *Gesta Dagoberti regis*, etc.

ment, qui est toujours dans l'église de Saint-Denis. Mais quel mal y a-t-il donc dans ces récits que l'Église n'a jamais imposés, et qui sont au moins des fleurs? Ce qu'il y a de mal, c'est que ces fleurs tombent quelquefois devant des pourceaux.



Vision de Dagobert

Dagon, démon de second ordre, boulanger et grand panetier de la cour infernale. On le trouve figurant dans la possession d'Auxonne. Les Philistins l'adoraient sous la forme d'un monstre réunissant le buste de l'homme à la queue du poisson. Ils lui attribuaient l'invention de l'agriculture, qu'on a attribuée à tant d'autres. On lit dans le premier livre des Rois que, les Philistins s'étant rendus maîtres de l'arche du Seigneur, et l'ayant placée à Azot dans leur temple, où se trouvait l'idole de Dagon, on vit le lendemain cette idole mutilée, et sa tête avec ses deux mains sur le seuil de la porte. « Depuis lors, dit l'auteur sacré, les sacrificateurs de Dagon et tous ceux qui entraient dans son temple ne marchaient plus sur le seuil de cette porte. » Au Pégu on regarde Dagon comme le Dieu créateur, et on croit là que, quand les kiakias auront détruit ce monde, Dagon ou Dagoun en fera paraître un autre qui sera bien plus beau et beaucoup plus agréable.

Dahman est chez les Persans le génie qui reçoit et protége les âmes des morts, et il les place comme elles l'ont mérité.

Dahut. *Voy.* Is.

Damnetus ou **Damachus**, loup-garou de l'antiquité. On conte qu'ayant mangé le ventre d'un petit enfant sacrifié à Jupiter Lycien en Arcadie, il fut changé en loup. Mais il reprit sa première forme au bout de dix ans. Il remporta même, depuis, le prix de la lutte aux jeux Olympiques[1].

Danaké. C'est le nom de l'obole que l'on plaçait chez les païens sous la langue des morts, et qu'ils donnaient à Charon pour leur passage dans sa barque.

Daniel, l'un des quatre grands prophètes. On lui attribue un traité apocryphe de l'*Art des songes*. Les Orientaux le regardent aussi comme l'inventeur de la géomancie.

Danis, sorcier du dernier siècle, qui fut accusé d'avoir ensorcelé un jeune homme de Noisy le Grand, en 1705. Ce fait est rapporté longuement dans l'*Histoire des pratiques superstitieuses* du père Lebrun, qui pense qu'il pourrait bien y avoir là de la sorcellerie. D'autres croient que le

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. IV, disc. III, p. 267.

jeune homme ensorcelé n'avait que des hallucinations. Le magnétisme, dont on commence à comprendre la puissance, pourrait donner raison au père Lebrun, comme il explique maintenant beaucoup de maléfices qu'on niait, contre tous les témoignages, il n'y a pas encore trente ans [1].

Danse de saint Guy, danse épidémique qui gagnait au moyen âge des populations tout entières, et que les uns attribuaient à un châtiment de Dieu, les autres à l'obsession des démons; et cela à propos d'un ménétrier qu'on voulait mettre à mort injustement, et qui amena sa délivrance en faisant danser les masses [2]. On



Le ménétrier d'Echternach.

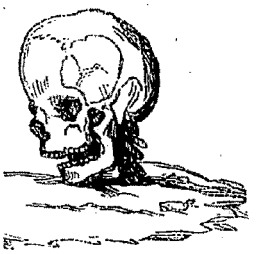
en chercha la guérison à Echternach, en Luxembourg, devant les reliques vénérées de saint Willibrord, et le souvenir de ce singulier phénomène y est toujours vivant. Ces danses eurent lieu au quatorzième siècle surtout. On croyait ces danseurs possédés, parce qu'ils dansaient malgré eux et qu'ils se disaient frappés souvent de visions merveilleuses. Au reste on ne les guérit que par des exorcismes.

Danse des Esprits. Olaüs Magnus, au troisième livre de son *Histoire des peuples septentrionaux*, écrit qu'on voyait encore de son temps, en beaucoup de ces pays-là, des esprits et fantômes dansant et sautant, principalement de nuit, au son de toutes sortes d'instruments de musique. Cette danse est appelée par les gens du pays *chorea elvarum* (danse des elfes). Saxon le Grammairien fait mention de ces danses fantastiques dans son *Histoire de Danemark*. Pomponius Mela, dans sa description de l'Ethiopie, dit qu'on a vu quelquefois, au delà du mont Atlas, des flambeaux, et entendu des flûtes et clochettes, et que le jour venu on n'y trouvait plus rien [1]. On ajoutait que les fantômes faisaient danser ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin, lesquels ne manquaient pas de se tenir pour avertis qu'ils mourraient bientôt. On ne rencontre plus guère de ces choses-là.

Danse des fées. On prétendait chez nos pères que les fées habitaient les forêts désertes, et qu'elles venaient danser sur la gazon au clair de lune. *Voy.* Fées.

Danse des géants. Merlin, voulant faire une galanterie de courtisan, fit venir, dit-on, d'Irlande en Angleterre, des rochers qui prirent la figure de géants, et s'en allèrent en dansant former un trophée pour le roi Ambrosius. C'est ce qu'on appela la danse des géants. Des écrivains soutenaient, il n'y a pas longtemps, que ces rochers dansaient encore à l'avénement des rois d'Angleterre.

Danse des morts. L'origine des danses des morts, dont on fit le sujet de tant de peintures, date du moyen âge; elles ont été longtemps en vogue. D'abord on voyait fréquemment, pendant



le temps du carnaval, des masques qui représentaient la mort; ils avaient le privilége de danser avec tous ceux qu'ils rencontraient en les prenant par la main, et l'effroi des personnes qu'ils forçaient de danser avec eux amusait le public. Bientôt ces masques eurent l'idée d'aller dans les cimetières exécuter leur danse en l'honneur des trépassés. Ces danses devinrent ainsi un effrayant exercice de dévotion; elles étaient accompagnées de sentences lugubres, et l'on ne sait pourquoi alors elles prirent le nom de *danses macabres*. On fit des images de ces danses qui furent révérées par le peuple. Ces danses macabres se multiplièrent à l'infini au quinzième et au seizième siècle: les artistes les plus habiles furent employés à les peindre dans les vestibules des couvents et sur les murs des cimetières. La danse des morts de Bâle fut d'abord exécutée dans cette

[1] Voyez les *Légendes infernales*.

[2] Voyez dans les *Légendes des Commandements de Dieu* le *Ménétrier d'Echternach*.

[1] Taillepied, *Psychologie*, p. 175.

ville en 1435 par l'ordre du concile qui y était rassemblé. Ce qui l'a rendue célèbre, c'est qu'elle fut ensuite refaite par Holbein. « L'idée de cette danse est juste et vraie, disait il y a quelque temps M. Saint-Marc Girardin. Ce monde-ci est un grand bal où la mort donne le branle. On danse plus ou moins de contredanses, avec plus ou moins de joie; mais cette danse enfin, c'est



Danse des fées.

toujours la mort qui la mène : et ces danseurs de tous rangs et de tous états, que sont-ils? Des mourants à plus ou moins long terme.

» Je connais deux danses des morts, poursuit le même écrivain : l'une à Dresde, dans le cimetière au delà de l'Elbe; l'autre en Auvergne, dans l'admirable église de la Chaise-Dieu. Cette dernière est une fresque que l'humidité ronge



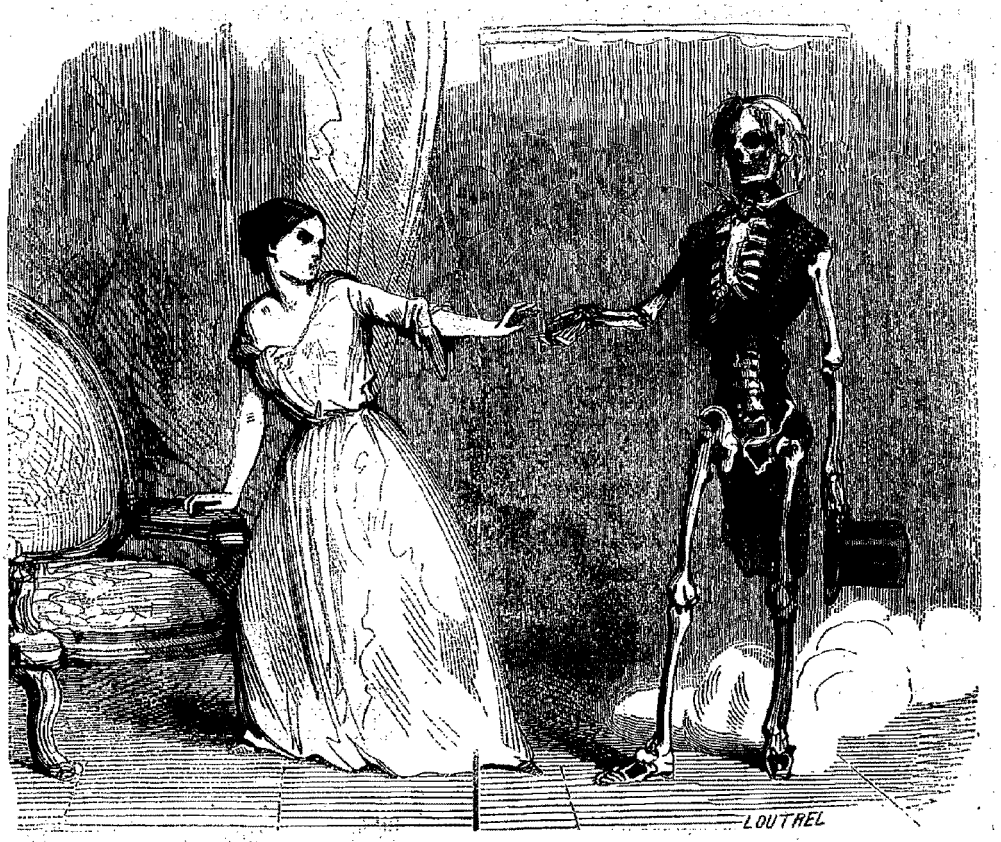
Danse des fées.

chaque jour. Dans ces deux danses des morts, la mort est en tête d'un chœur d'hommes d'âges et d'états divers : il y a le roi et le mendiant, le vieillard et le jeune homme, et la mort les entraîne tous après elle. Ces deux danses des morts expriment l'idée populaire de la manière la plus

simple. Le génie d'Holbein a fécondé cette idée dans sa fameuse *Danse des morts* du cloître des dominicains à Bâle; c'était une fresque, et elle a péri comme périssent peu à peu les fresques. Il en reste au musée de Bâle quelques débris et des miniatures coloriées. La danse d'Holbein n'est pas, comme celles de Dresde et de la Chaise-Dieu, une chaîne continue de danseurs menés par la mort; chaque danseur a sa mort costumée d'une façon différente, selon l'état du mourant. De cette manière, la danse d'Holbein est une suite d'épisodes réunis dans le même cadre. Il y a quarante et une scènes dans le drame d'Holbein, et dans ces quarante et une scènes une variété infinie. Dans aucun de ces tableaux vous ne trouverez la même pose, la même attitude, la même expression : Holbein a compris que les hommes ne se ressemblent pas plus dans leur mort que dans leur vie, et que, comme nous vivons tous à notre manière, nous avons tous aussi notre manière de mourir.



» Holbein costume le laid et vilain squelette sous lequel nous nous figurons la mort, et il le

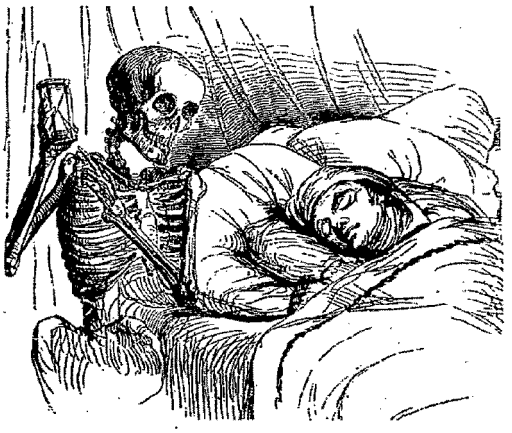


costume de la façon du monde la plus bouffonne, exprimant, par les attributs qu'il lui donne, le caractère et les habitudes du personnage qu'il veut représenter. Chacun de ses tableaux est un chef-d'œuvre d'invention. — Il est incroyable avec quel art il donne l'expression de la vie et du sentiment à ces squelettes hideux, à ces figures décharnées. Tous ses morts vivent, pensent, respirent; tous ont le geste, la physionomie, j'allais presque dire les regards et les couleurs de la vie.

» Holbein avait ajouté à l'idée populaire de la Danse des morts : le peintre inconnu du pont de Lucerne a ajouté aussi à la danse d'Holbein. Ce ne sont pas des peintures de prix que les peintures du pont de Lucerne; mais elles ont un mérite d'invention fort remarquable. Le peintre a représenté, dans les triangles que forment les poutres qui soutiennent le toit du pont, les scènes ordinaires de la vie, et comment la mort les interrompt brusquement.

» Dans Holbein, la mort prend le costume et

les attributs de tous les états, montrant par là que nous sommes tous soumis à sa nécessité. Au



pont de Lucerne, la mort vit avec nous. Faisons-nous une partie de campagne, elle s'habille en cocher, fait claquer son fouet ; les enfants rient et pétillent : la mère seule se plaint que la voiture va trop vite. Que voulez-vous ! c'est la mort qui conduit, elle a hâte d'arriver. Allez-vous au bal, voici la mort qui entre en coiffeur, le peigne à la main. « Hâtez-vous, dit la jeune fille, hâtez-vous ! je ne veux pas arriver trop tard. — Je ferai vite ! » Elle fait vite ; car à peine a-t-elle touché du bout de son doigt décharné le front de la danseuse, que ce front de dix-sept ans se dessèche aussi bien que les fleurs qui devaient le parer.

» Le pont de Lucerne nous montre la mort à nos côtés et partout : à table, où elle a la serviette autour du cou ; le verre à la main, et porte des santés ; dans l'atelier du peintre, où, en garçon barbouilleur, elle tient la palette et broie les couleurs ; dans le jardin, où, vêtue en jardinier, l'arrosoir à la main, elle mène le maître voir si ses tulipes sont écloses ; dans la boutique,



où en garçon marchand, assise sur des ballots d'étoffe, elle a l'air engageant et appelle les pratiques ; dans le corps de garde, où, le tambour en main, elle bat le rappel ; dans le carrefour, où, en faiseur de tours, elle rassemble les badauds ; au barreau, où, vêtue en avocat, elle prend des conclusions : le seul avocat (dit la légende en mauvais vers allemands placés au bas de chaque tableau) qui aille vite et qui gagne toutes ses causes ; dans l'antichambre du ministre, où, en solliciteur, l'air humble et le dos courbé, elle présente une pétition qui sera écoutée ; dans le combat, enfin, où elle court en tête des bataillons, et pour se faire suivre elle s'est noué le drapeau autour du cou... »

Danse des tables. *Voy.* TABLES TOURNANTES.

Danse du sabbat. Pierre Delancre assure que les danses du sabbat rendent les hommes furieux et font avorter les femmes. Le diable, dit-on, apprenait différentes sortes de danses aux sorciers de Genève. Ces danses étaient fort rudes, puisqu'il se servait de verges et de bâtons comme ceux qui font danser les animaux. Il y avait dans ce pays une jeune femme à qui le diable avait donné une baguette de fer qui avait la vertu de faire danser les personnes qu'elle touchait. Elle se moquait des juges durant son procès, et leur protestait qu'ils ne pourraient la faire mourir ; mais elle déchanta [1].



Les démons [2] dansent avec les sorcières, en

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. III, disc. IV, p. 204.

[2] Bodin, *Démonomanie*, liv. I, ch. IV.

forme de bouc ou de tout autre animal. On danse généralement en rond au sabbat, dos à dos, rarement seul ou à deux. Il y a trois branles : le premier se nomme le branle à la bohémienne ; le second s'exécute comme celui de nos artisans dans les campagnes, c'est-à-dire en sautant toujours le dos tourné ; dans le troisième branle, on se place tous en long, se tenant par les mains et avec certaine cadence, à peu près comme dans ce qu'on appelle aujourd'hui le galop. On exécute ces danses au son d'un petit tambourin, d'une flûte, d'un violon ou d'un autre instrument que l'on frappe avec un bâton. C'est la seule musique du sabbat. Cependant des sorciers ont assuré qu'il n'y avait pas de concerts au monde mieux exécutés...

Danse du soleil. C'est une croyance encore répandue dans beaucoup de villages que le soleil danse le jour de Pâques. Mais cette gracieuse tradition populaire n'est que de la poésie, comme les trois soleils qui se lèvent sur l'horizon le matin de la Trinité.

Dante, le plus grand poëte de l'Italie, mort en 1321, a fait dans sa *Divina Comedia* une description prodigieuse, en trente-trois chants, de l'enfer et une autre du purgatoire. Mais il ne faut chercher là qu'une grande poésie. M. E. Aroux, dans son livre intitulé *l'Hérésie du Dante,* a voulu démontrer que Dante était attaché à l'hérésie vaudoise, qui entraîna tant d'imaginations au treizième siècle ; c'est douteux.

Daphnéphages, devins qui, avant de répondre aux questions qu'on leur faisait, mangeaient des feuilles de laurier, parce que, cet arbre étant consacré à Apollon, ils se croyaient de la sorte inspirés de ce dieu.

Daphnomancie, divination par le laurier. On en jetait une branche dans le feu ; si elle pétillait en brûlant, c'était un heureux présage ; mais si elle brûlait sans faire de bruit, le pronostic était fâcheux.

Dards magiques. Les Lapons, qui passaient autrefois pour de grands sorciers et qui le sont à présent bien peu, lançaient, dit-on, des dards de plomb longs d'un doigt contre leurs ennemis absents, et croyaient leur envoyer avec ces dards enchantés des maladies et des douleurs violentes. *Voy.* TYRE.

Daroudji. C'est le nom que les Persans donnent à la troisième classe de leurs mauvais génies.

Darvands, mauvais génies en Perse, opposés aux amschaspands.

Daugis, auteur peu connu d'un livre contre les sorciers intitulé *Traité sur la magie, le sortilége, les possessions, obsessions et maléfices,* où l'on en démontre la vérité et la réalité ; avec une méthode sûre et facile pour les discerner, et les règlements contre les devins, sorciers, magiciens, etc. Paris, in-12, 1732.

Dauphin. On ne sait pas trop sur quoi est fondée cette vieille croyance populaire, que le dauphin est l'ami de l'homme. Les anciens le connaissaient si imparfaitement, qu'on l'a presque toujours représenté avec le dos courbé en arc, tandis qu'il a le dos plat comme les autres poissons, à moins que nous ne donnions le nom de dauphin à un poisson qui ne serait pas celui des anciens. Il y a des races perdues. On trouve dans Élien et dans d'autres naturalistes des enfants qui se promènent en mer à cheval sur des dauphins apprivoisés ; ce sont de ces merveilles qui ne sont plus faites pour nous. — On sait que le dauphin est le symbole de la rapidité : et c'est dans un sens emblématique, pour rappeler qu'il faut se hâter avec prudence, qu'on a peint le dauphin entortillé à une ancre ; car il est faux que par affection pour l'homme il la conduise au fond de la mer, comme le contaient nos pères [1].

Dauphiné, ancienne province de France qui, dès le quatorzième siècle, attaquée dans sa foi, ainsi que les Cévennes, par diverses bandes hérétiques, accueillit rapidement le calvinisme, et lors de la révocation de l'édit de Nantes, devint le théâtre de phénomènes extraordinaires où se glissa vite la magie. Il s'éleva là des *écoles de prophètes,* qui, dans des extases et des transports, disaient et faisaient des choses tout à fait excentriques. Un nommé Serre ou Duserre était le gouverneur et le maître de l'école de prophétie. Quelques-uns de ses élèves se firent un nom, entre autres Gabriel Astier et une jeune fille (car il y avait prophètes et prophétesses) nommée Isabelle, connue sous le nom de la belle Isabeau. Des ministres protestants se mêlaient à cet ébranlement ; Jurieu lui-même prophétisa. Il fallut envoyer des troupes pour abattre cette tempête qui devenait menaçante. Isabeau se convertit ; et la répression, que les réformés ont fort noircie, se fit avec modération [2]. On a appelé ces singuliers rebelles *camisards,* à cause de leur manière de se reconnaître dans leurs réunions secrètes : ils se mettaient une chemise par-dessus leurs habits.

David. Selon les Orientaux, ce prophète-roi se faisait obéir des poissons, des oiseaux et des pierres ; ils ajoutent que le fer qu'il tenait dans ses mains s'amollissait, et que les larmes qu'il versa pendant les quarante jours qu'il pleura son péché faisaient naître des plantes. Adam, disent les musulmans, avait donné soixante ans de la durée de sa vie pour prolonger celle de David, dont il prévoyait le règne glorieux.

David, prêtre apostat, mêlé à la possession de

[1] Brown, *Des erreurs populaires,* liv. V, ch. II.

[2] Voyez, dans les *Légendes infernales,* les *Prophètes du Dauphiné.* M. Hippolyte Blanc a donné récemment une curieuse et très-intéressante histoire de ces faits, sous ce titre : *De l'inspiration des camisards,* in-12, 1860, à Paris, chez Henri Plon.

Louviers par ses relations avec Madeleine Bavent. Il eut une mort subite.

David Georges, vitrier de Gand, qui en 1525 se mit à courir les Pays-Bas, en disant qu'il était le Messie envoyé sur la terre pour remplir le ciel, qui avait beaucoup trop de vide. On le signala comme un fou dangereux; mais il changeait de nom pour se mettre à couvert des poursuites. Il ensorcelait les esprits, dit Delancre, tandis que les autres sorciers ensorcelaient les corps. Au bout de treize ans qu'il séjourna à Bâle, il mourut. Ses disciples furent étonnés de sa mort, car ils le croyaient immortel : cependant il leur avait prédit qu'il ressusciterait trois jours après son trépas. Ce qui n'eut pas lieu [1]; et ses restes furent brûlés en 1559.

David Jones. Les matelots anglais appellent de ce nom le mauvais génie qui préside à tous les esprits malfaisants de la mer. Il est dans tous les ouragans; on l'a vu quelquefois d'une taille gigantesque, montrant trois rangs de dents aiguës dans sa bouche énorme, ouvrant de grands yeux effrayants et de larges narines, d'où sortaient des flammes bleues.

Deber. Des théologiens hébreux disent que Deber signifie le démon qui offense la nuit; et Cheteb ou Chereb, celui qui offense en plein midi.

Decarabia. *Voy.* CARABIA.

Décius (Publius). Pendant la guerre des Romains contre les Latins, les consuls Publius Décius et Manlius Torquatus, campés près du Vésuve, eurent tous deux le même songe dans la même nuit : ils virent en dormant un homme d'une figure haute, qui leur dit que l'une des deux armées devait descendre chez les ombres, et que celle-là serait victorieuse dont le général se dévouerait aux puissances de la mort.

Le lendemain les consuls, s'étant raconté leur songe, firent un sacrifice pour s'assurer encore de la volonté des dieux, et les entrailles des victimes confirmèrent ce qu'ils avaient vu. Ils convinrent donc entre eux que le premier qui verrait plier ses bataillons s'immolerait au salut de la patrie.

Quand le combat fut engagé, Décius, qui vit fléchir l'aile qu'il commandait, se dévoua, et avec lui toute l'armée ennemie aux dieux infernaux, et se précipita dans les rangs des Latins, où il reçut la mort en assurant à Rome une victoire éclatante [2].

Si ce double songe des consuls et les présages des victimes publiés dans les deux armées n'étaient qu'un coup de politique, le dévouement de Décius était un acte de patriotisme bien grand, même chez les Romains.

Decremps, escamoteur du dernier siècle, qui publia un *Traité de la magie blanche.*

[1] Voyez l'histoire de David Georges, dans les *Légendes infernales.*
[2] Tite-Live et Valère-Maxime.

Dedshail, le diable chez plusieurs tribus arabes.

Dée (Jean), savant fou, né à Londres en 1527. Il s'occupa de cabale, d'alchimie et d'astrologie. La reine Élisabeth le tira de sa misère et l'appela *son philosophe.* Il a laissé quelques écrits que Casaubon a publiés. Mort en 1607.

Déification. Vespasien, se voyant sur le point de mourir, dit à ses amis, par une assez fine raillerie de l'adulation des Romains, qui déifiaient leurs empereurs après la mort : « Je sens que je deviens dieu. »

Deiphobe, sibylle de Cumes. *Voy.* SIBYLLES.

Déisme. Le déisme n'est autre chose que la religion de la nature matérielle, mais en niant tout dans le surnaturel: cette triste et froide doctrine n'explique rien, ne produit rien, ne mène à rien.

Déjections. Le médecin de Haën, dans le dernier chapitre de son *Traité de la magie,* dit que si l'on voit sortir de quelques parties que ce soit du corps humain, sans lésion considérable, des choses qui naturellement ne peuvent y entrer, comme des couteaux, des morceaux de verre, du fer, de la poix, des touffes de crin, des os, des insectes, de grosses épingles tordues, des charbons, etc., on doit attribuer tout cela au démon et à la magie. *Voy.* EXCRÉMENTS.

Delancre (Pierre), démonographe renommé, né à Bordeaux dans le seizième siècle. Il fut chargé d'instruire le procès de quantités de vauriens accusés de sortiléges. Dans ces travaux il demeura convaincu de toutes les abominations du sabbat et des sorciers. Il mourut à Paris vers 1630. On a de lui deux ouvrages recherchés sur ces matières.

1° *L'incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues,* où il est amplement et curieusement traité de la vérité ou illusion du sortilége, de la fascination, de l'attouchement, du scopélisme, de la divination, de la ligature ou liaison magique, des apparitions et d'une infinité d'autres rares et nouveaux sujets, par P. Delancre, conseiller du roi en son conseil d'État. Paris, Nicolas Buon, 1612, in-4° de près de 900 pages, assez rare, dédié au roi Louis XIII, divisé en dix traités.

Dans le premier traité, l'auteur prouve que tout ce qu'on dit des sorciers est véritable. Le second, intitulé *de la Fascination,* démontre que les sorcières ne fascinent, en ensorcelant, qu'au moyen du diable. Par le troisième traité, consacré à l'*attouchement,* on voit ce que peuvent faire les sorciers par le toucher, bien plus puissant que le regard. Le traité quatrième, où il s'agit du *scopélisme,* nous apprend que par cette science secrète on maléficie les gens en jetant simplement des pierres charmées dans leur jardin. Le magnétisme explique aujourd'hui la plupart de ces prodiges. Le traité suivant détaille toutes les divinations. Au sixième traité, on s'instruit de

tout qui tient aux ligatures. Le septième roule sur les apparitions. L'auteur, qui ne doute peut-être pas assez, en rapporte beaucoup. Il tombe, dans le huitième traité, sur les juifs, les apostats et les athées. Dans le neuvième, il s'élève contre les hérétiques, dont l'apparition dans tous les temps a produit en effet des fanatismes plus ou moins absurdes ou abominables. Il se récrie, dans le dernier traité, contre l'incrédulité et mécréance des juges en fait de sorcellerie. Le tout est suivi d'un recueil d'*arrêts notables* contre les sorciers.

2° *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons*, où il est amplement traité de la sorcellerie et des sorciers; livre très-curieux et très-utile, avec un discours contenant la procédure faite par les inquisiteurs d'Espagne et de Navarre à cinquante-trois magiciens, apostats, juifs et sorciers, en la ville de Logrogne, en Castille, le 9 novembre 1610; en laquelle on voit combien l'exercice de la justice en France est plus juridiquement traité et avec de plus belles formes qu'en tous autres empires, royaumes, républiques et États, par P. Delancre, conseiller du roi au parlement de Bordeaux; Paris, Nicolas Buon, 1612, in-4° d'environ 800 pages [1], très-recherché, surtout lorsqu'il est accompagné de l'estampe qui représente les cérémonies du sabbat.

Cet ouvrage est divisé en six livres; le premier contient trois discours sur l'inconstance des démons, le grand nombre des sorciers et le penchant des femmes du pays de Labourd pour la sorcellerie. Le second livre traite du sabbat en cinq discours. Le troisième roule sur la même matière et sur les pactes des sorciers avec le diable, pareillement en cinq discours. Le quatrième livre, qui contient quatre discours, est consacré aux loups-garous; le livre cinquième, en trois discours, aux superstitions et apparitions; et le sixième, aux prêtres sorciers, en cinq discours.

Tout ce que ces ouvrages présentent de curieux tient sa place dans ce dictionnaire.

Delangle (Louis), médecin espagnol et grand astrologue. On raconte qu'il prédit au roi de France Charles VII la journée de Frémigny en 1450; il prédit aussi, selon quelques auteurs, l'emprisonnement du petit prince de Piémont, ainsi que la peste de Lyon l'année suivante. On l'accusa de superstition, quoiqu'il ne se dît qu'astrologue. Le roi le retint à quatre cents livres de pension et l'envoya pratiquer sa science à Lyon. Il fit plusieurs livres et traduisit d'espagnol en latin les *Nativités*, de Jean de Séville. On ajoute qu'il prévit le jour de sa mort. Il fit faire, dit-on, quinze jours d'avance son service, que l'on continua jusqu'à l'heure marquée où en effet il mourut [2].

Delphes (l'oracle de). Diodore de Sicile nous apprend l'origine des merveilles qu'on en a contées. Il arriva un jour que des chèvres s'étant approchées sur le Parnasse d'un trou d'où sortait une exhalaison forte, elles se mirent à danser. La nouveauté de la chose et l'ignorance où l'on était de la vertu naturelle de ces vapeurs firent croire qu'il y avait là-dessous du merveilleux, et que sans doute ce trou était la demeure de quelque dieu (ou démon), dont on ne devait pas négliger les inspirations. Il n'en fallut pas plus : on y bâtit un temple, on y institua un oracle, des prêtres, une pythie, des cérémonies. L'exhalaison qui montait à la tête de la prêtresse l'agitait violemment : c'était, comme le remarque Benjamin Binet, l'inspiration du dieu qui la saisissait. Elle parlait sans se faire comprendre : c'était le dieu qui combattait ses facultés. Elle revenait à elle-même et prononçait l'oracle : c'était le dieu qui, devenu le maître, parlait par son organe. La force de l'exhalaison était quelquefois si violente qu'elle faisait mourir la pythie. Plutarque en cite un exemple.

Delrio (Martin-Antoine), né à Anvers en 1551, savant jésuite, auteur d'un livre intitulé *Recherches magiques* [1], en six livres, où il est traité soigneusement des arts curieux et des vaines superstitions; in-4°, Louvain, 1599, souvent réimprimé. Ce livre célèbre, qui eut dans son temps beaucoup de vogue, a été abrégé et traduit en français par André Duchesne, Paris, in-4° et in-8°, 2 vol., 1611, très-recherché. L'auteur se montre généralement plus éclairé que la plupart des écrivains de son siècle. Son ouvrage est divisé en six livres; le premier traite de la magie en général, naturelle et artificielle, et des prestiges; le second, de la magie infernale; le troisième, des maléfices; le quatrième, des divinations et prédictions; le cinquième, des devoirs du juge et de la manière de procéder en fait de sorcellerie; le sixième, des devoirs du confesseur et des remèdes permis ou prohibés contre la sorcellerie. En général, ces disquisitions magiques sont un recueil de faits bizarres, mêlés de raisonnements et de citations savantes.

Déluge. *Voy.* Is [2].

Démence. *Voy.* Possession.

Démocrite, philosophe célèbre qui florissait en Grèce environ trois cents ans après la fondation de Rome. Les écrivains du quinzième et du seizième siècle l'ont accusé de magie; quelques-uns lui ont même attribué un traité d'alchimie. Psellus prétend qu'il ne s'était crevé les yeux qu'après avoir *soufflé* tout son bien à la recherche de la pierre philosophale. La cécité de Démocrite a embarrassé bien des personnes. Tertullien dit qu'il se priva de la vue parce qu'elle était pour lui une occasion de mauvaises convoitises. Plu-

[1] Il y a une préface de Jean d'Espagnet.

[2] Ancien manuscrit de la bibliothèque du roi, rapporté à la fin des Remarques de Joly sur Bayle.

[1] *Disquisitionum magicarum libri sex*, etc., auctore Martino Delrio, etc.

[2] Pour le déluge universel, voyez les *Légendes de l'Ancien Testament*.

tarque pense que c'était pour philosopher plus à son aise, et c'est le sentiment le plus répandu, quoiqu'il soit aussi dénué de fondement que les autres. Démocrite ne fut point aveugle, si l'on en croit Hippocrate, qui raconte qu'appelé par les Abdéritains pour guérir la folie prétendue de ce philosophe, il le trouva occupé à la lecture de certains livres et à la dissection de quelques animaux, ce qu'il n'eût point fait s'il eût été aveugle.

De jeunes Abdéritains, sachant que Démocrite s'était enfermé dans un sépulcre écarté de la ville pour philosopher, s'habillèrent un jour en démons avec de longues robes noires et des masques hideux; puis ils l'allèrent trouver et se mirent à danser autour de lui; Démocrite n'en parut pas effrayé; il ne leva pas même les yeux de dessus son livre et continua d'écrire [1]. Il riait de tout, nous dit-on, mais son rire était moral, et il voyait autrement que les hommes dont il se moquait. Croyons donc, avec Scaliger, qu'il était aveugle moralement, *quod aliorum more oculis non uteretur*.

On a dit qu'il entendait le chant des oiseaux, et qu'il s'était procuré cette faculté merveilleuse en mangeant un serpent engendré du sang mélangé de certains oisillons; mais que n'a-t-on pas dit! On a dit aussi qu'il commerçait avec le diable, parce qu'il vivait solitaire.

Démogorgon, adoré en Arcadie, a laissé une curieuse histoire. Il était enfoui au milieu de la terre, alors inerte, et il s'y ennuyait, car il n'avait pour compagnon que le chaos. Il s'avisa donc de se faire une petite voiture en forme de sphère; il la lança et se mit dessus. Comme elle tournait toujours circulairement, son excursion forma le ciel. Ayant rencontré le feu en chemin, il en fit le soleil, et pièce à pièce il construisit ce monde. Voilà un des dogmes des païens.

Démon barbu. *Voy.* Barbu.

Démoniaques. *Voy.* Possédés.

Démonocratie, gouvernement des démons, influence immédiate des esprits malfaisants, religion de quelques peuplades américaines, africaines, asiatiques, sibériennes, kamtschadales, etc., qui révèrent le diable avant tout, comme par exemple les Kurdes.

Démonographie, histoire et description de ce qui regarde les démons. On appelle démonographes les auteurs qui écrivent sur ce sujet, comme Boguet, Delancre, Leloyer, Wierus, etc.

Démonolâtrie, culte des démons. On a publié à Lyon vers 1819 un volume in-12 intitulé *Superstitions et démonolâtrie des philosophes*. Ce livre a été un peu bafoué, quoiqu'il contienne de très-bonnes choses et de sérieuses vérités. Il est certain que chez nous-mêmes, qui sommes si fiers de nos lumières et de nos progrès, le démon compte encore d'innombrables serviteurs. Qu'on lise les savantes pages de *la Mystique divine, naturelle et diabolique* de Görres, on y verra qu'aujourd'hui, au moment où ces lignes se lisent, il y a sur notre sol, dans les bas-fonds de la société, une foule de démonolâtres ou adorateurs du démon, qui lui rendent un culte ténébreux, qui se donnent et se livrent à lui et qui agissent en conséquence. C'est du reste la suite logique et constante de toutes les ères philosophiques.

Démonologie, discours et traités sur les démons. Pour la démonologie du roi Jacques, *voy.* ce nom. *Voy.* aussi Walter Scott.

Démonomancie, divination par le moyen des démons. Cette divination a lieu par les oracles qu'ils rendent ou par les réponses qu'ils font à ceux qui les évoquent.

Démonomanie, manie de ceux qui croient sans réserve à tout ce qu'on raconte sur les démons et les sorciers, comme Boguet, Leloyer, Delancre, Wierus, etc. Un ouvrage de Bodin porte le titre de *Démonomanie des sorciers*; mais là ce mot signifie diablerie. *Voy.* Bodin.

Démons. Ce que nous savons d'exact sur les démons se borne à ce que nous en enseigne l'Église: que ce sont des anges tombés, qui, privés de la vue de Dieu depuis leur révolte, ne respirent plus que le mal et ne cherchent qu'à nuire. Ils ont commencé leur règne sinistre par la séduction de nos premiers pères; ils continuent de lutter contre les anges fidèles qui nous protégent, et ils triomphent de nous quand nous ne leur résistons pas avec courage, oubliant de nous appuyer sur la grâce de Dieu. On ne peut nier leur existence sans tomber dans l'absurde et dans l'inexplicable. Lock, Clarke, Leibniz, Newton, toutes les têtes solides ont compris l'impossibilité de cette négation.



[1] Leloyer, *Histoire des spectres* ou *Apparition des esprits*, liv. I, ch. IX, p. 80.

Nous ne pouvons faire ici un traité dogmatique sur les démons. Nous devons nous borner à rapporter les opinions bizarres et singulières auxquelles ces êtres maudits ont donné de l'intérêt. Les païens admettaient trois sortes de démons, les bons, les mauvais et les neutres. Mais ils appelaient démon tout esprit. Nous entendons par démon un ange de ténèbres, un esprit mauvais. Presque toutes les traditions font remonter l'existence des démons plus loin que la création de l'homme. La chute des anges a eu lieu en effet auparavant. Parmi les Juifs, Aben-Esra prétend qu'on doit fixer cette chute au second jour de la création. Ménassé Ben-Israël, qui suit la même opinion, ajoute qu'après leur chute, Dieu les plaça dans les nuages et leur donna le pouvoir d'habiter l'air inférieur [1].

Origène et quelques philosophes soutiennent que les bons et les mauvais esprits sont beaucoup plus vieux que notre monde; qu'il n'est pas probable que Dieu se soit avisé tout d'un coup, il y a seulement six ou sept mille ans [2], de tout créer pour la première fois; que les anges et les démons étaient restés immortels après la ruine des mondes qui ont précédé le nôtre, etc. Manès, ceux qu'il a copiés et ceux qui ont adopté son système font le diable presque éternel et le regardent comme le principe du mal, ainsi que Dieu est le principe du bien. Quoique faux à l'excès, ce système a encore trop de partisans. Pour nous, nous devons nous en tenir sur les démons au sentiment de l'Église catholique. Dieu avait créé les chœurs des anges. Toute cette milice céleste était pure et non portée au mal. Quelques-uns se laissèrent aller à l'orgueil; ils osèrent se croire aussi grands que leur Créateur, et entraînèrent dans leur révolte une partie de l'armée des anges. Satan, le premier des séraphins et le plus grand de tous les êtres créés [3], s'était mis à la tête des rebelles. Il jouissait dans le ciel d'une gloire inaltérable et ne reconnaissait d'autre maître que l'Éternel. Une folle ambition causa sa perte; il voulut régner sur la moitié du ciel, et siéger sur un trône aussi élevé que celui du Créateur. L'archange Michel et les anges restés dans le devoir lui livrèrent combat. Satan fut vaincu et précipité avec tous ceux de son parti [4], loin du ciel, dans un lieu que nous nommons *l'enfer* ou *l'abîme*, et que plusieurs opinions placent au centre enflammé de notre globe. Mais les démons habitent aussi l'air, qu'ils remplissent. Nous le lisons dans saint Paul. Saint Prosper les place dans les brouillards. Swinden a voulu démontrer qu'ils logeaient dans le soleil; d'autres les ont relégués dans la lune. Bornons-nous à savoir qu'ils sont dans les *lieux inférieurs*, et que Dieu leur permet de tenter les hommes et de les éprouver. Nous connaissons la dure et incontestable histoire du péché originel, réparé, dans ses effets éternels, par la rédemption. Depuis, le pouvoir des démons, resserré dans de plus étroites limites, se borne à un rôle vil et ténébreux qui a produit pourtant de lamentables faits.

On n'a aucune donnée du nombre des démons. Wierus, comme s'il les avait comptés, dit qu'ils se divisent en six mille six cent soixante-six légions, composées chacune de six mille six cents soixante-six anges noirs; il en réduit ainsi le nombre à quarante-cinq millions, ou à peu près, mais il y en a bien davantage. Il leur donne soixante-douze princes, ducs, marquis ou comtes. Ils ont leur large part dans le mal qui se fait ici-bas, puisque les mauvaises inspirations viennent d'eux seuls.

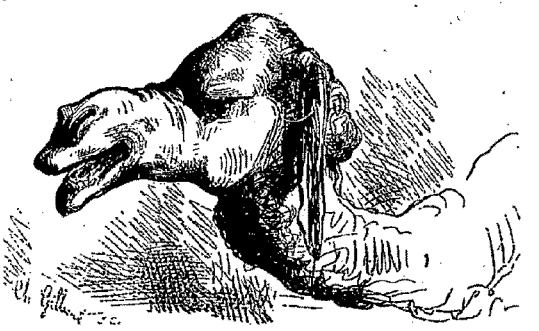


Figure d'un démon.

Selon Michel Psellus, les démons se divisent en six grandes sections. Les premiers sont les démons du feu, qui en habitent les régions; les seconds sont les démons de l'air, qui volent autour de nous et ont le pouvoir d'exciter les orages; les troisièmes sont les démons de la terre, qui se mêlent avec les hommes et s'occupent de les tenter; les quatrièmes sont les démons des eaux, qui habitent la mer et les rivières, pour y élever des tempêtes et causer des naufrages; les cinquièmes sont les démons souterrains, qui préparent les tremblements de terre, soufflent les volcans, font écrouler les puits et tourmentent les mineurs; les sixièmes sont les démons ténébreux, ainsi nommés parce qu'ils vivent loin du soleil et ne se montrent que peu sur la terre. On ne sait trop où Michel Psellus a trouvé ces détails; mais c'est dans ce système que les cabalistes ont imaginé les salamandres, qu'ils placent dans les régions du feu; les sylphes qui remplissent l'air; les ondins, ou nymphes, qui vivent dans l'eau, et les gnômes, qui sont logés dans l'intérieur de la terre.

Des doctes ont prétendu que les démons multiplient entre eux comme les hommes; ainsi, leur nombre doit s'accroître, surtout si l'on considère

[1] *De resurrectione mortuorum*, lib. III, cap. VI.

[2] La version des Septante donne au monde quinze ou dix-huit cents ans de plus que nous. Les Grecs modernes ont suivi ce calcul, et le P. Pezron l'a un peu réveillé dans l'*Antiquité rétablie*.

[3] *Quique creaturæ præfulsit in ordine primus....* *Alc. Activi poem.*, lib. II.

[4] *Apocalypse*, ch. V, vers. 7 et 9.

la durée de leur vie, que quelques savants ont bien voulu supputer; car il en est qui ne les font pas immortels. Hésiode leur donne une vie de six cent quatre-vingt mille quatre cents ans. Plutarque, qui ne conçoit pas bien qu'on ait pu faire l'expérience d'une si longue vie, la réduit à neuf mille sept cent vingt ans...

Ajoutons ici une remarque de Benjamin Binet, dans son *Traité des dieux et des démons du paganisme :* « Les anciens s'étaient imaginé que, Dieu étant esprit, il fallait que les anges et les démons fussent des corps, à cause de la distance infinie qui éloigne le Créateur de la créature. » « Il est certain, dit Tertullien, que les anges n'ont pas eu une chair qui leur fût personnelle, étant spirituels de leur nature; et s'ils ont un corps, il convient à leur nature. (Tert., *De carne Christi,* cap. 6.) » Saint Macaire l'ancien pousse encore la chose plus loin en ce passage : « Chacun est corps selon sa propre nature; en ce sens, l'ange et l'âme et le démon sont corps. » (Mac., *hom.* 4.)

Plutarque compare la nature des démons à celle des hommes. Il les représente sujets aux mêmes besoins, aux mêmes infirmités, se nourrissant de la fumée, de la graisse et du sang des sacrifices...

Il y a bien des choses à dire sur les démons et sur les diverses opinions qu'on s'est faites d'eux. On trouvera généralement ces choses à leurs articles dans ce dictionnaire.

Les Moluquois s'imaginent que les démons s'introduisent dans leurs maisons par l'ouverture du toit et apportent un air infect qui donne la petite vérole. Pour prévenir ce malheur, ils placent à l'endroit où passent ces démons certaines petites statues de bois pour les épouvanter, comme nous hissons des hommes de paille sur nos cerisiers pour écarter les oiseaux. Lorsque ces insulaires sortent le soir ou la nuit, temps attristé par les excursions des esprits malfaisants, ils portent toujours sur eux comme sauvegarde un oignon ou une gousse d'ail, un couteau, quelques morceaux de bois; et quand les mères mettent leurs enfants au lit, elles ne manquent pas de mettre l'un ou l'autre de ces préservatifs sous leur tête.

Les Chingulais pour empêcher que leurs fruits ne soient volés annoncent qu'ils les ont donnés aux démons. Dès lors, personne n'ose plus y toucher.

Les Siamois ne connaissent point d'autres démons que les âmes des méchants qui, sortant des enfers où elles étaient détenues, errent un certain temps dans ce monde et font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. De ce nombre sont encore les criminels exécutés, les enfants mort-nés, les femmes mortes en couches et ceux qui ont été tués en duel.

A ceux qui sont assez obtus pour nier les démons, nous citerons encore Bayle, qu'on n'accusera pas de crédulité excessive. Il reconnaît lui-même l'existence des démons et les faits que l'Église leur attribue avec fondements. « Il se trouve dans les régions de l'air, dit-il, des êtres pensants, qui étendent leur empire aussi bien que leurs connaissances sur notre monde. Et comme on ne peut nier l'existence sur la terre d'êtres méchants qui font le mal et s'en réjouissent, on serait ridicule si on osait nier qu'il y ait, outre ceux-là qui ont des corps, plusieurs autres qu'on ne voit pas et qui sont encore plus malins et plus habiles que l'homme[1]. »

Démons blancs. *Voy.* Femmes blanches.

Démons familiers, démons qui s'apprivoisent et se plaisent à vivre avec les hommes qu'ils aiment assez à obliger.

Un historien suisse rapporte qu'un baron de Regensberg s'était retiré dans une tour de son château de Bâle pour s'y adonner avec plus de soin à l'étude de l'Écriture sainte et aux belles-lettres. Le peuple était d'autant plus surpris du choix de cette retraite, que la tour était habitée par un démon. Jusqu'alors le démon n'en avait permis l'entrée à personne; mais le baron était au-dessus d'une telle crainte. Au milieu de ses travaux, le démon lui apparaissait, dit-on, en habit séculier, s'asseyait à ses côtés, lui faisait des questions sur ses recherches et s'entretenait avec lui de divers objets, sans jamais lui faire aucun mal. L'historien crédule ajoute que, si le baron eût voulu exploiter méthodiquement ce démon, il en eût tiré beaucoup d'éclaircissements utiles. *Voy.* Béruth, Cardan, Esprits, Lutins, Farfadets, Kobold, Socrate, etc.

Démons de midi. On parlait beaucoup chez les anciens de certains démons qui se montraient particulièrement vers midi à ceux avec lesquels ils avaient contracté familiarité. *Voy.* Agathion. Ces démons visitent ceux à qui ils s'attachent, en forme d'hommes ou de bêtes, ou en se laissant enclore en un caractère, chiffre, fiole, ou bien en un anneau vide et creux au dedans. « Ils sont connus, ajoute Leloyer, des magiciens qui s'en servent; et, à mon grand regret, je suis contraint de dire que l'usage n'en est que trop commun[2]. » *Voy.* Empuse.

Démons obsesseurs. *Voy.* Obsessions.

Démons possesseurs. *Voy.* Possessions.

Denis Anjorand, docteur de Paris, médecin et astrologue au quatorzième siècle. Ce fut lui qui prédit la venue du prince de Galles, et qui configura d'avance par astrologie la prise du roi Jean à Poitiers. Mais on n'en tint pas compte. Néanmoins, après que la chose fut advenue, il fut grandement estimé à la cour[3].

[1] *Dictionnaire critique.* Art. *Spinoza* et *Ruggeri.*
[2] *Histoire des spectres,* liv. III, ch. IV, p. 198.
[3] Ancien manuscrit de la bibliothèque du roi, cité par Joly, *Remarques sur Bayle.*

Denis le Chartreux, écrivain pieux du quinzième siècle, né dans le pays de Liége. Nous ne citerons que son ouvrage *Des quatre dernières fins de l'homme*, où il traite du purgatoire et de l'enfer. *Voy.* Enfer.

Denis de Vincennes, médecin de la faculté de Montpellier et grand astrologue. Appelé au service du duc Louis d'Anjou, il fut fort expert en ses jugements particuliers, entre lesquels il en fit un audit duc, qui était gouverneur du petit roi Charles VI, au moyen duquel il trouva le trésor du roi Charles V, qui était seulement à la connaissance d'un nommé Errart de Serreuze, homme vertueux, discret et sage. Il y avait dans ce trésor, que Denis de Vincennes découvrit par son art, dix-huit millions d'or. Aucuns (attendu que ce roi avait toujours eu la guerre) disent que Jean de Meung, auteur du roman de *la Rose*, lui avait amassé ce trésor par la vertu de la pierre philosophale[1].

Dents. Il y a aussi quelques histoires merveilleuses sur les dents ; et d'abord on a vu des enfants naître avec des dents ; Louis XIV en avait deux lorsqu'il vint au monde. Pyrrhus, roi des Épirotes, avait au lieu de dents un os continu en haut de la mâchoire et un os pareil en bas. Il y avait même en Perse une race d'hommes qui apportaient ces os-là en naissant[2]. La république des Gorgones devait être bien laide, comme dit M. Salgues, s'il est vrai que ces femmes n'avaient pour elles toutes qu'un œil et qu'une dent, qu'elles se prêtaient l'une à l'autre.

En 1691, le bruit courut en Silésie que les dents étant tombées à un enfant de sept ans, il lui en était venu une d'or. On prétendait qu'elle était en partie naturelle et en partie merveilleuse, et qu'elle avait été envoyée du ciel à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs, quoiqu'il n'y eût pas grand rapport entre cette dent et les Turcs, et qu'on ne voie pas quelle consolation les chrétiens en pouvaient tirer. Cette nouvelle occupa plusieurs savants ; elle éleva plus d'une dispute entre les grands hommes du temps, jusqu'à ce qu'un orfévre ayant examiné la dent, il se trouva que c'était une dent ordinaire à laquelle on avait appliqué une feuille d'or avec beaucoup d'adresse : mais on commença par disputer et faire des livres, puis on consulta l'orfévre.

On voit dans *les Admirables secrets d'Albert le Grand* qu'on calme le mal de dents en demandant l'aumône en l'honneur de saint Laurent. C'est une superstition. — Les racines d'asperges sont, dit-on, un très-bon spécifique : séchées et appliquées sur les dents malades, elles les arrachent sans douleur. Nous ne l'avons pas éprouvé.

Dérodon (David), dialecticien du dix-septième siècle. On conte qu'un professeur, pressé par un argumentateur inconnu, lui dit, sur le point de se rendre : « Tu es le diable, ou tu es Dérodon. » Ce savant a laissé un *Discours contre l'astrologie judiciaire*, in-8°, 1663.

Dersail ou **Detsail**, sorcier du pays de Labourd, qui portait le bassin au sabbat, vers l'an 1610. Plusieurs sorcières ont avoué l'y avoir vu recevant les offrandes à la messe du sabbat ; elles ont assuré de plus qu'il employait cet argent pour les affaires des sorciers et pour les siennes[1].

Desbarolles (M. Adolphe), auteur d'un livre intitulé *les Mystères de la main*, chiromancie nouvelle, assez fantastique. Un vol. in-12 de 624 pages.

Desbordes, valet de chambre du duc de Lorraine Charles IV. Ce valet fut accusé, en 1628, d'avoir avancé la mort de la princesse Christine, mère du duc, et causé diverses maladies que les médecins attribuaient à des maléfices. Charles IV avait conçu de violents soupçons contre Desbordes, depuis une partie de chasse où il avait servi un grand dîner au duc, sans autres préparatifs qu'une petite boîte à trois étages, dans laquelle se trouvait un repas exquis. C'était peut-être un autoclave. Dans une autre occasion, il s'était permis de ranimer trois pendus (car il faisait toujours tout par trois) qui, depuis trois jours, étaient attachés à trois gibets ; et il leur avait ordonné de rendre hommage au duc, après quoi il les avait renvoyés à leurs potences. On vérifia encore qu'il avait ordonné aux personnages d'une tapisserie de s'en détacher et de venir danser dans le salon... Charles IV, effrayé de ces prodiges, voulut qu'on informât contre Desbordes. On lui fit son procès et il fut condamné au feu[2] ; mais soyez assuré qu'il y avait à la charge de cet homme autre chose que des tours de gibecière et des tours de passe-passe.

Descartes (René), l'un des hommes célèbres du dix-septième siècle. Il fut persécuté en Hollande lorsqu'il publia pour la première fois ses opinions. Voët (*Voetius*), qui jouissait de beaucoup de crédit à Utrecht, l'accusa d'athéisme ; il conçut même le dessein de provoquer sa condamnation, sans lui permettre de se défendre, et, avec la mansuétude protestante, de le faire brûler à Utrecht sur un bûcher très-élevé, dont la flamme serait aperçue de toutes les Provinces-Unies[3]..., pays assez plat pour une telle tentative. — A côté de ces fureurs peu chrétiennes, comparez l'Église romaine, qui s'est contentée de signaler les quelques erreurs de Descartes parce

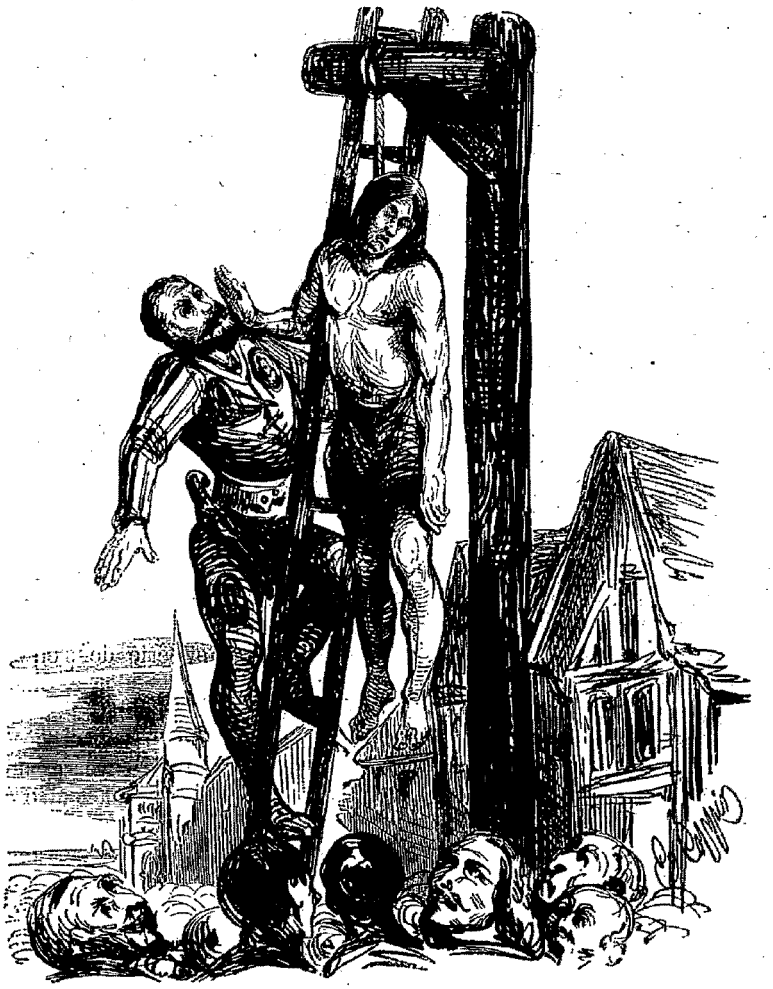
[1] Torquemada, *Hexaméron*, p. 29.
[2] Saint-Foix, *Essais*, t. I.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., p. 90.
[2] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, et M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 204.
[3] *Curiosités de la littérature*, trad. de l'anglais par Bertin, t. 1, p. 52.

qu'elles sont dangereuses, et que ce danger est reconnu bien réel, puisque les philosophes séparés s'en appuient.

Déserts. C'est surtout dans les lieux déserts et abandonnés que les sorciers font leur sabbat et les démons leurs orgies. C'est dans de tels lieux que le diable se montre à ceux qu'il veut acheter ou servir. C'est là aussi qu'on a peur et qu'on voit des fantômes. *Voy.* Carrefours.

Desfontaines. En 1695, un certain M. Bézuel (qui depuis fut curé de Valognes), étant alors écolier de quinze ans, fit la connaissance des enfants d'un procureur nommé d'Abaquène, écoliers comme lui. L'aîné était de son âge; le cadet, un peu plus jeune, s'appelait Desfontaines; c'était celui des deux frères que Bézuel aimait davantage. Se promenant tous deux, en 1696, ils s'entretenaient d'une lecture qu'ils avaient



Desbordes.

faite de l'histoire de deux amis, lesquels s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au survivant. Le mort revint, disait-on, et conta à son ami des choses surprenantes. Le jeune Desfontaines proposa à Bézuel de se faire mutuellement une pareille promesse. Bézuel ne le voulut pas d'abord; mais quelques mois après il y consentit, au moment où son ami allait partir pour Caen. Desfontaines tira de sa poche deux petits papiers qu'il tenait tout prêts, l'un signé de son sang, où il promettait, en cas de mort, de venir voir Bézuel; l'autre, où la même promesse était écrite, fut signée par Bézuel. Desfontaines partit ensuite avec son frère, et les deux amis entretinrent correspondance.

Il y avait six semaines que Bézuel n'avait reçu de lettres lorsque, le 31 juillet 1697, se trouvant dans une prairie, à deux heures après midi, il se sentit tout d'un coup étourdi et pris d'une faiblesse, laquelle néanmoins se dissipa; le lendemain, à pareille heure, il éprouva le même symptôme; le surlendemain il vit pendant son affaiblissement son ami Desfontaines qui lui faisait signe de venir à lui..... Comme il était assis, il se recula sur son siége. Les assistants remarquèrent ce mouvement. Desfontaines n'avançant pas, Bézuel se leva enfin pour aller à sa ren-

contre; le spectre s'approcha, le prit par le bras gauche et le conduisit à trente pas de là dans un lieu écarté. — « Je vous ai promis, lui dit-il, que si je mourais avant vous je viendrais vous le dire : je me suis noyé avant-hier dans la rivière, à Caen, vers cette heure-ci. J'étais à la promenade; il faisait si chaud qu'il nous prit envie de nous baigner. Il me vint une faiblesse dans l'eau et je coulai. L'abbé de Ménil-Jean, mon camarade, plongea; je saisis son pied; mais, soit qu'il crût que c'était un saumon, soit qu'il voulût promptement remonter sur l'eau, il secoua si rudement le jarret qu'il me donna un grand coup dans la poitrine et me jeta au fond de la rivière, qui est là très-profonde. » Desfontaines raconta ensuite à son ami beaucoup d'autres choses. Bézuel voulut l'embrasser, mais il ne trouva qu'une ombre. Cependant son bras était si fortement tenu qu'il en conserva une douleur. Il voyait continuellement le fantôme, un peu plus grand que de son vivant, à demi nu, portant entortillé dans ses cheveux blonds un écriteau où il ne pouvait lire que le mot *in*..... Il avait le même son de voix; il ne paraissait ni gai ni triste, mais dans une tranquillité parfaite. Il pria son ami survivant, quand son frère serait revenu, de le charger de dire certaines choses à son père et à sa mère; il lui demanda de réciter pour lui les sept psaumes qu'il avait eus en pénitence le dimanche précédent et qu'il n'avait pas encore récités; ensuite il s'éloigna en disant : *jusqu'au revoir*, qui était le terme ordinaire dont il se servait quand il quittait ses camarades. Cette apparition se renouvela plusieurs fois. Quelques-uns l'expliqueront par les pressentiments, la sympathie, etc. L'abbé Bézuel en raconta les détails dans un dîner, en 1708, devant l'abbé de Saint-Pierre, qui en fait une longue mention dans le tome IV de ses œuvres politiques.

Desforges (Pierre-Jean-Baptiste Choudard), né à Paris en 1746, auteur plus que frivole. Dans les *Mille et un souvenirs, ou Veillées conjugales*, livre immoral qu'on lui attribue, il raconte plusieurs histoires de spectres qui ont été reproduites par divers recueils.

Deshoulières. Madame Deshoulières étant allée passer quelques mois dans une terre, à quatre lieues de Paris, on lui permit de choisir la plus belle chambre du château; mais on lui en interdisait une qu'un revenant visitait toutes les nuits. Depuis longtemps madame Deshoulières désirait voir des revenants; et, malgré les représentations qu'on lui fit, elle se logea précisément dans la chambre infestée. La nuit venue, elle se mit au lit, prit un livre selon sa coutume; et, sa lecture finie, elle éteignit sa lumière et s'endormit. Elle fut bientôt éveillée par un bruit qui se fit à la porte, laquelle se fermait mal; on l'ouvrit, quelqu'un entra qui marchait assez fort. Elle parla d'un ton très-décidé; car elle n'avait pas peur. On ne lui répondit point. L'esprit fit tomber un vieux paravent et tira les rideaux avec bruit. Elle harangua encore l'âme, qui, s'avançant toujours lentement et sans mot dire, passa dans la ruelle du lit, renversa le guéridon et s'appuya sur la couverture. Ce fut là que madame Deshoulières fit paraître toute sa fermeté. — « Ah! dit-elle, je saurai qui vous êtes!.... » Alors, étendant ses deux mains vers l'endroit où elle entendait le spectre, elle saisit deux oreilles velues qu'elle eut la constance de tenir jusqu'au matin. Aussitôt qu'il fut jour, les gens du château vinrent voir si elle n'était pas morte. Il se trouva que le prétendu revenant était un gros chien, qui trouvait plus commode de coucher dans cette chambre déserte que dans la basse-cour.

Despilliers. Le comte Despilliers le père, qui mourut avec le grade de maréchal de camp de l'empereur Charles VI, n'était encore que capitaine de cuirassiers lorsque, se trouvant en quartier d'hiver en Flandre, un de ses cavaliers vint un jour le prier de le changer de logement, disant que toutes les nuits il revenait dans sa chambre un esprit qui ne le laissait pas dormir. Despilliers se moqua de sa simplicité et le renvoya. Mais le militaire revint au bout de quelques jours et répéta la même prière; il fut encore moqué. Enfin il revint une troisième fois et assura à son capitaine qu'il serait obligé de déserter si on ne le changeait pas de logis. Despilliers, qui connaissait cet homme pour bon soldat, lui dit en jurant : — « Je veux aller cette nuit coucher avec toi et voir ce qui en est.» Sur les dix heures du soir, le capitaine se rend au logis de son cavalier. Ayant mis ses pistolets armés sur la table, il se couche tout vêtu, son épée à côté de lui. Vers minuit il entend quelqu'un qui entre dans la chambre, qui, en un instant, met le lit sens dessus dessous, et enferme le capitaine et le soldat sous le matelas et la paillasse. Après s'être dégagé de son mieux, le comte Despilliers, qui était cependant très-brave, s'en retourna tout confus et fit déloger le cavalier. Il raconta depuis son aventure, pensant bien qu'il avait eu affaire avec quelque démon. Néanmoins il se trouva, dit-on, que le lutin n'était qu'un grand singe.

Desrues, empoisonneur, rompu et brûlé à Paris en 1777, à l'âge de trente-deux ans. Il avait été exécuté depuis quinze jours lorsque tout à coup le bruit se répandit qu'il revenait toutes les nuits sur la place de Grève. On voyait un homme en robe de chambre, tenant un crucifix à la main, se promenant lentement autour de l'espace qu'avaient occupé son échafaud et son bûcher, et s'écriant d'une voix lugubre : — « Je viens chercher ma chair et mes os. » Quelques nuits se passèrent ainsi, sans que personne osât

s'approcher assez pour savoir quel pouvait être l'auteur de cette farce un peu sombre. Plusieurs soldats de patrouille et de garde en avaient été épouvantés. Mais enfin la terreur cessa : un intrépide eut le courage de s'avancer sur la place; il empoigna le spectre et le conduisit au corps de garde, où l'on reconnut que ce revenant était le frère de Desrues, riche aubergiste de Senlis, qui était devenu fou de désespoir.

Destinée. *Voy.* FATALISME.

Desvignes, Parisienne qui avait, au commencement du dix-septième siècle, des attaques de nerfs dont elle voulut tirer parti pour se faire une ressource. Les uns la disaient sorcière ou possédée, les autres la croyaient prophétesse. Le père Lebrun, qui parle d'elle dans son *Histoire des superstitions,* reconnut, comme les médecins, qu'il y avait dans son fait une grande fourberie. Le bruit qu'elle avait fait tomba subitement.

Detsail. *Voy.* DERSAIL.

Deuil. Les premiers poëtes disaient que les âmes, après la mort, allaient dans le sombre empire; c'est peut-être conformément à ces idées, dit Saint-Foix, qu'ils crurent que le noir était la couleur du deuil. Les Chinois et les Siamois choisissent le blanc, croyant que les morts deviennent des génies bienfaisants. En Turquie, on porte le deuil en bleu ou en violet; en gris chez les Éthiopiens; on le portait en gris de souris au Pérou quand les Espagnols y entrèrent. Le blanc, chez les Japonais, est la marque du deuil, et le noir est celle de la joie. En Castille, les vêtements de deuil étaient autrefois de serge blanche. Les Perses s'habillaient de brun et se rasaient avec toute leur famille et tous leurs animaux. Dans la Lycie, les hommes portaient des habits de femme pendant tout le temps du deuil. Chez nous, Anne de Bretagne, femme de Louis XII, changea en noir le deuil, qui jusque-là avait été porté en blanc à la cour. A Argos on s'habillait de blanc et on faisait de grands festins. A Délos on se coupait les cheveux, qu'on mettait sur la sépulture du mort. Les Égyptiens se meurtrissaient la poitrine et se couvraient le visage de boue. Ils portaient des vêtements jaunes ou feuille-morte. Chez les Romains, les femmes étaient obligées de pleurer la mort de leurs maris, et les enfants celle de leur père, pendant une année entière. Les maris ne pouvaient pleurer leurs femmes; et les pères n'avaient droit de pleurer leurs enfants que s'ils avaient au moins trois ans. Le grand deuil des Juifs dure un an; il a lieu à la mort des parents. Les enfants ne s'habillent pas de noir; mais ils sont obligés de porter toute l'année les habits qu'ils avaient à la mort de leur père, sans qu'il leur soit permis d'en changer, quelque déchirés qu'ils soient. Ils jeûnent tous les ans à pareil jour. Le deuil moyen dure un mois; il a lieu à la mort des enfants, des oncles et des tantes. Ils n'osent, pendant ce temps, ni se laver, ni se parfumer, ni se raser la barbe, ni même se couper les ongles; ils ne mangent point en famille. Le petit deuil dure une semaine : il a lieu à la mort du mari ou de la femme. En rentrant des funérailles, l'époux en deuil se lave les mains, déchausse ses souliers et s'assied à terre, se tenant toujours en cette posture, et ne faisant que gémir et pleurer, sans travailler à quoi que ce soit jusqu'au septième jour. Ces usages n'ont lieu que chez les Juifs pur sang. Les Chinois en deuil s'habillent de grosse toile blanche, coupent leur queue et pleurent pendant trois mois. Le magistrat n'exerce pas ses fonctions; le plaideur suspend ses procès. Les jeunes gens vivent dans la retraite, ne peuvent se marier qu'après trois années et n'écrivent qu'à l'encre bleue pendant un an. Le deuil des Caraïbes consiste à se couper les cheveux et à jeûner rigoureusement jusqu'à ce que le corps du défunt qu'ils pleurent soit pourri; après quoi ils font la débauche pour chasser toute tristesse de leur esprit. Chez certains peuples de l'Amérique, le deuil était conforme à l'âge du mort. On était inconsolable à la mort des enfants et on ne pleurait presque pas les vieillards. Le deuil des enfants, outre sa durée, était commun, et ils étaient regrettés de tout le canton où ils étaient nés. Le jour de leur mort, on n'osait pas approcher des parents, qui faisaient un bruit effroyable dans leur maison, se livraient à des accès de fureur, hurlaient comme des désespérés, s'arrachaient les cheveux, se mordaient, s'égratignaient tout le corps. Le lendemain ils se renversaient sur un lit qu'ils trempaient de leurs larmes. Le troisième jour ils commençaient les gémissements qui duraient toute l'année, pendant laquelle le père et la mère ne se lavaient jamais. Le reste de la ville, pour compatir à leur affliction, pleurait trois fois le jour, jusqu'à ce qu'on eût porté le corps à la sépulture [1]. *Voy.* FUNÉRAILLES.

Deumus ou **Deumo,** divinité des habitants de Calicut, au Malabar. Cette divinité, qui n'est qu'un diable adoré sous le nom de Deumus, a une couronne, quatre cornes à la tête et quatre dents crochues à la bouche, qui est fort grande; elle a le nez pointu et crochu, les pieds en pattes de coq, et tient entre ses griffes une âme qu'elle semble prête à dévorer [2].

Dévadi, pénitent hindou de noble race, qui avait reçu de ses dieux le privilége de rajeunir les vieillards.

Devaux, sorcier du seizième siècle, à qui l'on trouva une marque sur le dos, de la forme d'un chien noir. Lorsqu'on lui enfonçait une épingle dedans, il n'en éprouvait aucune dou-

[1] Muret, *Des cérémonies funèbres,* etc.

[2] Leloyer, *Histoire des spectres* ou *Apparitions des esprits,* liv. III, ch. IV, p. 207.

leur; mais lorsqu'on se disposait à y planter l'aiguille, il se plaignait beaucoup, quoiqu'il ne vît pas celui qui portait les doigts au-dessus de la marque [1].

Devendiren. *Voy.* Courtisanes.



Deumus.

Devins, gens qui devinent et prédisent les choses futures. Dans un siècle aussi éclairé que le nôtre prétend l'être, il est encore des personnes qui croient aux devins; souvent même ces personnes si crédules ont reçu une éducation qui devrait les élever au-dessus de ces préjugés vulgaires. Un plat d'argent ayant été dérobé dans la maison d'un grand seigneur, celui qui avait la charge de la vaisselle s'en alla avec un de ses compagnons trouver une vieille qui gagnait sa vie à deviner. Croyant déjà avoir découvert le voleur et recouvré le plat, ils arrivèrent de bon matin à la maison de la devineresse, qui, remarquant en ouvrant sa porte qu'on l'avait salie de boue et d'ordure, s'écria tout en colère : — « Si je connaissais le gredin qui a mis ceci à ma porte pendant la nuit, je lui rejetterais tout au nez. » Celui qui la venait consulter regardant son compagnon : — « Pourquoi, lui dit-il, allons-nous perdre de l'argent? cette vieille nous pourra-t-elle dire qui nous a volés, quand elle ne sait pas les choses qui la touchent [2]? »

Un passage des *Confessions de saint Augustin* (liv. IV, chap. II) nous donne une idée de ce que faisaient les devins de son temps. — « J'ai un souvenir bien distinct, dit-il, quoiqu'il y ait longtemps que la chose soit arrivée, qu'ayant eu dessein de disputer un prix de poésie qui se donnait publiquement à celui qui avait le mieux réussi, un certain homme qui faisait le métier de devin voulut traiter avec moi pour me faire remporter le prix. Saisi d'horreur pour les sacrifices abominables que les gens de cette profession offraient aux démons, je le renvoyai au plus loin et lui fis dire que, quand la couronne dont il s'agissait ne se devrait jamais flétrir, quand même ce serait une couronne d'or, je ne consentirais jamais que, pour me la procurer, il en coûtât la vie à une mouche. »



Devin.

Aujourd'hui, chez nous, dans beaucoup de départements encore, les jeunes villageois que le recrutement militaire menace dans la plus sainte des libertés vont trouver les devins pour obtenir un heureux numéro au tirage. L'Irlande a toujours des devineresses. Elles font la médecine, et disent surtout la bonne aventure; elles tordent pour cela un écheveau mystique qu'il faut descendre dans la carrière à chaux, au bord de laquelle la curieuse demande : « Qui tient? » Elle attend la réponse avec grande inquiétude. La devineresse explique si c'est un prétendant ou un démon. Ces femmes connaissent le lieu où quatre sources se réunissent. C'est là qu'à une époque mystérieuse de l'année elles trempent la chemise qui doit ensuite être déployée devant le feu, à minuit, au nom de Belzébuth, pour être retournée avant le matin par l'image de l'époux destiné à celle qui consulte cette voix du sort. Elles font tenir le peigne de la main gauche à une jeune fille qui porte en même temps de la droite une pomme à sa bouche, pour voir son futur adjuré dans une glace. On ôte pendant cette opération tout instrument de fer de la maison; car sans cela, au lieu d'un beau jeune homme avec une bague au doigt, la curieuse verrait un corps sans tête venir à elle armé d'une broche ou d'un fourgon.

Voy. Cartomancie, Main, Prédictions, et cent autres moyens de deviner.

Dévouement, mouvement de ceux qui se dévouent ou sort de ceux qu'on dévoue. Les histoires grecque et romaine fournissent beaucoup de traits de dévouement. Nous ne rappellerons

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. III, p. 185.

[2] Barclay, dans l'*Argenis*.

pas ici le dévouement de Décius (*Voy.* ce mot), ni celui de Codrus, ni tant d'autres. Il y avait aussi des villes où l'on donnait des malédictions à un homme pour lui faire porter tous les maux publics que le peuple avait mérités. Valère-Maxime rapporte l'exemple d'un chevalier romain, nommé Curtius, qui voulut attirer sur lui-même tous les malheurs dont Rome était menacée. La terre s'était épouvantablement entr'ouverte au milieu du marché ; on crut qu'elle ne reprendrait son premier état que lorsqu'on verrait quelque action de dévouement extraordinaire. Le jeune chevalier monte à cheval, fait le tour de la ville à toute bride, et se jette dans le précipice que l'ouverture de la terre avait produit, et qu'on vit se refermer ensuite presque en un moment. On lit dans Servius, sur Virgile, qu'à Marseille, avant le christianisme, dès qu'on apercevait quelque commencement de peste, on nourrissait un pauvre homme des meilleurs aliments ; on le faisait promener par toute la ville en le chargeant hautement de malédictions, et on le chassait ensuite, afin que la peste et tous les maux sortissent avec lui[1]. Les Juifs dévouaient un bouc pour la rémission de leurs péchés. *Voy.* Azazel.

Voici des traits plus modernes : un inquisiteur, en Lorraine, ayant visité un village devenu presque désert par une mortalité, apprit qu'on attribuait ce fléau à une femme ensevelie, qui avalait peu à peu le drap mortuaire dont elle était enveloppée. On lui dit encore que le fléau de la mortalité cesserait lorsque la morte, qui avait dévoué le village, aurait avalé tout son drap. L'inquisiteur, ayant rassemblé le conseil, fit creuser la tombe. On trouva que le suaire était déjà avalé et digéré. A ce spectacle, un archer tira son sabre, coupa la tête au cadavre, le jeta hors de la tombe et la peste cessa. Après une enquête exacte, on découvrit que cette femme avait été adonnée à la magie et aux sortiléges[2]. Au reste, cette anecdote convient au vampirisme. *Voy.* Envoutement et Vampires.

Dia. Les anciens peuples de la Sibérie adoraient une divinité appelée *Dia*, qu'ils croyaient triple et une. Ses images la représentaient avec trois têtes et six bras. Elle tenait un sceptre, un miroir et un cœur enflammé.

Diable. C'est le nom général que nous donnons à toute espèce de démons. Il vient d'un mot grec qui désigne Satan, *précipité* du ciel. Mais on dit *le diable* lorsqu'on parle d'un esprit malin, sans le distinguer particulièrement. On dit *le diable* pour nommer spécialement l'ennemi des hommes.

On a fait mille contes sur le diable. Citons-en un.

Un chartreux étant en prières dans sa chambre sent tout à coup une faim non accoutumée, et aussitôt il voit entrer une femme, laquelle n'était qu'un diable. Elle s'approche de la cheminée, allume le feu et, trouvant des pois qu'on avait donnés au religieux pour son dîner, les fricasse, les met dans l'écuelle et disparaît. Le chartreux continue ses prières, puis il demande au supérieur s'il peut manger les pois que le diable a préparés. Celui-ci répond qu'il ne faut jeter aucune chose créée de Dieu, pourvu qu'on la reçoive avec actions de grâces. Le religieux mangea les pois, et assura qu'il n'avait jamais rien mangé qui fût mieux préparé.

Nous ne dirons rien de ce petit trait, qui est rapporté sans doute en manière de rire par le cardinal Jacques de Vitry. Mais voici d'autres histoires qui font voir qu'on a pris quelquefois pour le diable des gens qui n'étaient pas de l'autre monde. Un marchand breton s'embarqua pour le commerce des Indes, et laissa à sa femme le soin de sa maison. Cette femme était sage ; le mari ne craignit pas de prolonger le cours de son voyage et d'être absent plusieurs années. Or, un jour de carnaval, la dame, voulant pourtant s'égayer un peu, donna à ses parents et à ses amis une petite fête qui devait être suivie d'une collation. Lorsqu'on se mit au jeu, un masque habillé en procureur, ayant des sacs de procès à la main, entra et proposa à la dame de jouer quelques pistoles avec elle ; elle accepta le défi et gagna ; le masque présenta encore plusieurs pièces d'or qu'il perdit sans dire mot. Quelques personnes ayant voulu jouer contre lui perdirent ; il ne se laissait gagner que lorsque la dame jouait. On fit d'injurieux soupçons sur la cause qui l'engageait à perdre. — Je suis le démon des richesses, dit alors le masque en sortant de ses poches plusieurs bourses pleines de louis. Je joue tout cela, madame, contre tout ce que vous avez gagné. La dame trembla à cette proposition et refusa le défi en femme prudente. Le masque lui offrit cet or sans le jouer ; mais elle ne voulut pas l'accepter. Cette aventure commençait à devenir extraordinaire. Une dame âgée, qui se trouvait présente, vint à s'imaginer que ce masque pouvait bien être le diable. Cette idée se communiqua à l'assemblée, et comme on disait à demi-voix ce qu'on pensait, le masque, qui l'entendit, se mit à parler plusieurs langues pour les confirmer dans cette opinion ; puis il s'écria tout à coup qu'il était venu de l'autre monde pour venir prendre une dame qui s'était donnée à lui, et qu'il ne quitterait point la place qu'il ne se fût emparé d'elle, quelque obstacle qu'on voulût y apporter... Tous les yeux se fixèrent sur la maîtresse du logis. Les gens crédules étaient saisis de frayeur, les autres à demi épouvantés ; la dame de la maison se mit à rire. Enfin le faux diable leva son masque, et se fit

[1] Lebrun, *Histoire des superstitions*, t. I, ch. IV, p. 413.

[2] Sprenger, *Malleus malefic.*, part. I, quæst. XV. Voyez aussi *Envoûtement*.

reconnaître pour le mari. Sa femme jeta un cri de joie en le reconnaissant. — J'apporte avec moi l'opulence, dit-il. Puis se tournant vers les joueurs : Vous êtes des dupes, ajouta-t-il ; apprenez à jouer. Il leur rendit leur argent, et la fête devint plus vive et plus complète.

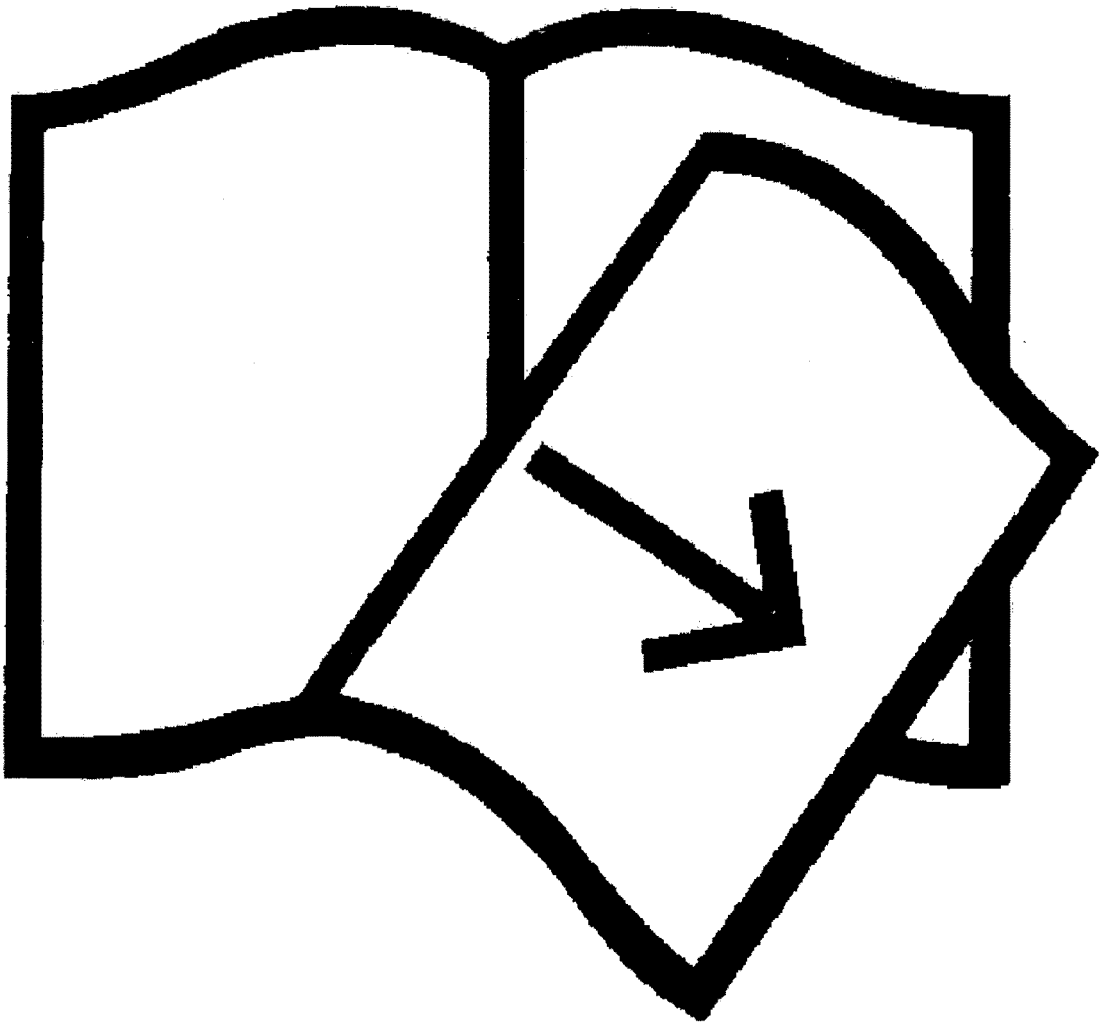
Un vieux négociant des États-Unis, retiré du commerce, vivait paisiblement de quelques rentes acquises par le travail. Il sortit un soir pour toucher douze cents dollars qui lui étaient dus. Son débiteur, n'ayant pas davantage pour le moment, ne lui paya que la moitié de la somme.



En rentrant chez lui, il se mit à compter ce qu'il venait de recevoir. Mais, pendant qu'il s'occupait de ce soin, il entend quelque bruit, lève les yeux, et voit descendre de sa cheminée dans sa chambre le diable en personne. Il était en costume : tout son corps, couvert de poils rudes et noirs, avait six pieds de haut. De grandes cornes surmontaient son front, accompagnées d'oreilles pendantes ; il avait des pieds fourchus, des griffes au lieu de mains, une queue, un museau comme on n'en voit point, et des yeux comme on n'en voit guère.

A la vue de ce personnage, le vieux marchand eut le frisson. Le diable s'approcha et lui dit : — Mes affaires vont mal, je suis le diable ; il faut que tu me donnes sur l'heure douze cents dollars, si tu ne veux pas que je t'emporte en enfer. — Hélas ! répondit le négociant, je n'ai pas ce que vous me demandez..... — Tu mens, interrompit brusquement le diable ; je sais que tu viens de les recevoir à l'instant. — Dites que je devais les recevoir ; mais on ne m'en a pu donner que six cents. Si vous voulez me laisser jusqu'à demain, je promets de vous compter la somme...

Eh bien, ajouta le diable en prenant les six cents dollars, après un moment de réflexion, j'y consens ; mais que demain, à dix heures du soir, je trouve ici les six cents autres, ou je t'entraîne sans miséricorde. Surtout que personne, si tu tiens à la vie, ne soit instruit de notre entrevue. — Après avoir dit ces mots, le diable sortit par la porte. — Le lendemain matin, le négociant, qui était un méthodiste calme, alla trouver un vieil ami, et le pria de lui prêter six cents dollars. Son ami lui demanda s'il en était bien pressé. — Oh ! oui, très-pressé ; il me les faut avant la nuit. Il y va de ma parole et peut-être d'autre chose. — Mais n'avez-vous pas reçu hier une somme ? — J'en ai disposé. — Cependant je ne vous connais aucune affaire qui nécessite absolument de l'argent. — Je vous dis qu'il y va de ma vie... Le vieil ami, étonné, demande l'éclaircissement d'un pareil mystère. On lui répond que le secret ne peut se trahir. — Considérez, dit-il au négociant effaré, que personne ne nous écoute ; dites-moi votre affaire : je vous prêterai les six cents dollars. — Sachez donc que le diable est venu me voir ; qu'il faut que je lui donne douze cents dollars ; que je n'ai pu



Documents manquants (pages, cahiers...)

NF Z 43-120-13

hier lui en remettre que six cents, et qu'il me faut les six cents autres. — L'ami ne répliqua plus; il savait l'imagination de ce pauvre ami facile à effrayer. Il tira de son coffre la somme qu'on lui demandait, et la prêta de bonne grâce; mais à huit heures du soir il se rendit chez le vieux marchand. — Je viens vous faire société, lui dit-il, et attendre avec vous le diable que je ne serais pas fâché de voir. Le négociant répondit que c'était impossible, ou qu'ils s'exposeraient à être emportés tous les deux. Après des débats, il permit que son ami attendît l'événement dans un cabinet voisin. A dix heures précises, un bruit se fit entendre dans la cheminée, le diable paraît dans son costume de la veille. Le vieillard se met en tremblant à compter les écus. En même temps, l'homme du cabinet entra. — Es-tu bien le diable? dit-il à celui qui demandait de l'argent... — Puis, voyant qu'il ne se pressait pas de répondre, et que son ami frissonnait, grelottait et tremblotait, il tira de sa poche deux longs pistolets, et, les présentant à la gorge du diable, il s'écria : — Je veux savoir si tu es à l'épreuve du feu..... Le diable recula, cherchant à gagner la porte. — Fais-toi bien vite connaître ou tu es mort... — Le démon se hâta de se démasquer et de mettre bas son costume infernal. On trouva sous ce déguisement un voisin du bon marchand, qui faisait quelquefois des dupes et qu'on n'avait pas encore soupçonné. Il fut jugé comme escroc, et le négociant apprit par là que le diable n'est pas le seul qui soit disposé à nous nuire.

Voici une autre aventure où la coquinerie a voulu se cacher sous le masque du diable. Elle a eu lieu il n'y a que quelques années. Toute la ville de Brunn était en émoi; les rues étaient encombrées. Les jeunes gens riaient; les vieillards et les femmes pleuraient, se signaient et appelaient à leur aide tous les saints. Cinq gendarmes conduisaient à la prison le diable même. Tête surmontée de deux cornes, et flanquée d'oreilles de bouc, corps velu, à jambes de cheval, à pieds fourchus, et ce Lucifer penaud se laissait conduire à la geôle. Voici dans quelles circonstances. Au village de Dernou, une paysanne, Marie Hert, venait d'accoucher; pendant qu'elle se trouvait seule dans sa chambre, elle entendit un bruit semblable à un cliquetis de chaînes, puis à l'instant même s'approcha de son lit le diable que nous venons de décrire, et qui lui dit : « Donnez-moi votre enfant nouveau-né ou les cent florins que vous avez en pièces neuves de vingt-quatre kreutzers! » La pauvre femme intimidée indiqua au diable l'endroit où se trouvait cette somme; le diable s'en empara et disparut.

Le jour venu, Marie Hert fit appeler son curé, et lui raconta ce qui lui était arrivé; elle ajouta que les cent florins que le diable lui avait enlevés, elle les avait économisés sou par sou. bon curé lui demanda si elle n'avait dit à p sonne qu'elle possédât les cent florins; elle répondit qu'elle n'avait confié ce secret qu'à sage-femme. « Alors, dit le curé, il y a peut-ê un moyen d'arracher au diable votre arge Voici ce que vous devez faire : racontez vo aventure de la nuit à votre sage-femme, et dit lui qu'il est fort heureux que le diable igno que vous eussiez encore cinquante florins bonne monnaie blanche, car autrement il v aurait forcé à les lui livrer aussi. Si le diable vient chez vous, ne craignez rien; je place dans le voisinage de votre maison un exorci qui l'empêchera de faire le moindre mal à v et aux vôtres. » Ce conseil, Marie Hert le sui Elle fit la communication dont il s'agissait à sage-femme. Dans la même nuit, le diable lui une nouvelle visite, mais cette fois il n'eut pas temps de lui demander de l'argent, car, au m ment où il ouvrait la porte de la chamb l'exorciste, c'est-à-dire un des gendarmes, saisit par le collet. Ce prétendu diable était mari de la sage-femme.

Encore une historiette sur les idées qu'on fait du diable :

Rich, célèbre arlequin de Londres, sortant soir de la comédie, appela un fiacre, et lui de le conduire à la taverne du Soleil, sur le m ché de Clarri. A l'instant où le fiacre était p de s'arrêter, Rich s'aperçut qu'une fenêtre la taverne était ouverte, et ne fit qu'un saut d portière dans la chambre. Le cocher descer ouvre son carrosse, et est bien surpris de trouver personne. Après avoir bien juré, suiv l'usage, contre celui qui l'avait ainsi escroq il remonte sur son siége, tourne et s'en va. R épie l'instant où la voiture repassait vis-à-vis fenêtre, et d'un saut se remet dedans. Alor crie au cocher qu'il se trompe et qu'il a pass taverne. Le cocher, tremblant, retourne de n veau, et s'arrête encore à la porte. Rich desc de voiture, gronde beaucoup cet homme, tire bourse et veut le payer. « A d'autres! monsi le diable, s'écria le cocher, je vous conn bien : vous voudriez m'empaumer; gardez vo argent. » A ces mots, il fouette et se sauv toute bride.

Nous nous représentons souvent le dia comme un monstre noir : les nègres lui at buent la couleur blanche. Au Japon, les pa sans de la secte de Sintos sont persuadés qu diable n'est que le renard. En Afrique le dia est généralement respecté. Les nègres de Côte-d'Or n'oublient jamais, avant de pren leur repas, de jeter à terre un morceau de p qui est destiné pour le mauvais génie. Dans canton d'Auté, ils se le représentent comme géant d'une prodigieuse grosseur, dont la mo du corps est pourrie, et qui cause infailliblem

de la Ralde. Elle allait au sabbat et
sabbat est un vrai paradis.
lice), jeune Anglaise de Wincauton
Glanvill. Elle avait un esprit familier
t un peu de sang tous les soirs.
nposteur bordelais du sixième siècle,
rs ce temps-là dans la ville de Tours.
de communiquer avec saint Pierre
il; il assurait même qu'il était plus
saint Martin et se disait égal aux
mme il avait su gagner le peuple, on
de tous côtés des malades à guérir;
exemple, comment il traitait les pa-
l ordonnait qu'on étendît le malade
is il lui faisait tirer les membres si
lquefois il en mourait; s'il guérissait,
iracle. Didier n'était pourtant qu'un
un sorcier, comme dit Pierre Delan-
quelqu'un disait du mal de lui en se-
il reprochait lorsqu'il le voyait; « ce
ivait savoir que par le moyen du dé-
allait révéler tout ce qui se passait. »
tromper le public, il avait un capu-
robe de poil de chèvre. Il était sobre
nonde; mais lorsqu'il se retrouvait
iculier, il mangeait tellement qu'un
irait pu supporter la viande qu'il ava-
es fourberies ayant été découvertes,
et chassé de la ville de Tours; et on
lus parler de lui.
savant archéologue qui a publié ré-
ie curieuse *Histoire du diable*.
Voy. POSSÉDÉS DE FLANDRE.
. Petites images chargées de carac-
es guerriers de l'île de Java portent
talismans, et avec lesquelles ils se
ulnérables : persuasion qui ajoute à
lité.
on lit dans Tite-Live (IV, 30) : « Les
chargés de veiller à ce qu'aucun dieu
à Rome, s'il n'est Romain et adoré à
.. »
e chevalier), original anglais du dix-
ècle, connu sous le nom du *Docteur sym-*
avait le secret d'une poudre sympa-
laquelle il guérissait les malades sans
donnait la fièvre aux arbres. Cette
mposée de rognures d'ongles, d'urine
ux du malade et placée dans un arbre,
ait, disait-il, la maladie à l'arbre.
t. C'est, de nos jours, le dieu d'une
guins qui descend des manichéens et
tistes. Ce dieu est vivant et M. Daniel
mé de lui, dans le journal *la Patrie*,
si curieuse que nous croyons devoir
r ici :
aptiste Digonnet est né à Tence (Haute-
'ut successivement maçon, scieur de
otier. Un chef de la secte des *momiers*
mpli la tête d'idées mystiques, il aban-
donna ses travaux et se livra au vagabondage. Arrêté en 1845, conduit dans les prisons de Moulins, puis rendu à la liberté, il continua sa vie errante pendant plusieurs mois. Arrêté de nouveau l'année suivante, il fut incarcéré dans la maison d'arrêt de Saint-Étienne, où se trouvait un jeune béguin de Saint-Jean-Bonnefond qui, l'entendant citer à tout propos des passages de la Bible, lui confia que depuis longtemps les habitants de cette commune attendaient le Dieu prédit par les Écritures.

» Digonnet se promit de tirer parti de cette confidence. Peu de temps après, ayant recouvré sa liberté, il se rendit à Saint-Jean-Bonnefond, où il exécuta son projet. Les béguins crurent à sa divinité et le surnommèrent leur petit bon dieu. A partir de cette époque, de fréquentes réunions de béguins eurent lieu dans cette commune. Dans ces réunions Digonnet prêchait la religion à sa manière, et par suite de son ascendant sur les hommes et surtout sur les femmes, se livrait à des actes d'une immoralité si profonde que la décence ne permet pas de les raconter. Arrêté au milieu de ses fidèles, il subit diverses condamnations et fut détenu plusieurs fois dans des maisons d'aliénés. S'étant évadé de celle d'Aurillac le 7 juillet 1848, il revint à Saint-Jean-Bonnefond, où la gendarmerie le saisit de nouveau pour l'emprisonner à Montbrison.

» Ce fut dans cette dernière ville que je le vis. Digonnet est de petite taille; il a le regard terne



et sans aucune expression; son front ne présente aucun indice d'intelligence; ses joues et le dessous de ses yeux sont colorés d'une teinte bleuâtre et par endroits légèrement violacée; un tic nerveux balance continuellement sa tête sur ses épaules, et lorsqu'il débite ses lamentations ridicules, on voit de temps à autre passer entre les trois dents jaunes qui lui restent une petite chique, qu'il paraît sucer avec un sentiment de délicieuse volupté.

» Ce fut un de mes amis, commis greffier au tribunal de Montbrison, qui me procura l'avantage de voir ce *divin* vieillard et qui voulut bien le prier de me faire connaître les diverses con-

damnations qu'il avait déjà subies. — N'ayant jamais passé en jugement, répondit-il, je n'ai pas encore subi de condamnation. Des brigands, il est vrai, m'ont fait emprisonner pour étouffer ma parole; mais je n'ai point été jugé et ne le serai jamais en ce monde, parce que *ne relevant que du* Père, la justice des hommes ne peut arriver jusqu'à moi!...

— Qu'appelez-vous donc le Père? lui demandai-je, après lui avoir entendu prononcer ce mot pour la seconde fois. — Le Père! s'écria-t-il, c'est Dieu!... c'est le Tout-Puissant qui m'a envoyé sur la terre pour annoncer aux hommes *que les temps sont proches et que le châtiment sera terrible!* — Mais, murmura en souriant mon compagnon, vous n'êtes donc que *prophète?...* Je croyais que vous étiez *dieu?* — Je suis *dieu* et *prophète* tout à la fois, me répondit-il d'une voix lente. Je suis le premier des sept élus qui sont répandus sur la terre. Il m'a mis au-dessus d'eux parce que j'avais une foi plus forte que leur foi, et en ceci il a agi comme un père de famille, qui ayant sept enfants en aimerait un plus que les autres, parce que dans celui-là il aurait reconnu des qualités dont les autres seraient dépourvus. »

» En ce moment, j'avoue que j'éprouvais un certain plaisir à écouter ce vieillard, fou pour les uns, fripon pour les autres. Le voyant assez bien disposé à me répondre, je me préparais à l'interroger longuement; mais j'avais compté sans mon hôte, c'est-à-dire sans mon ami, qui, voulant *taquiner* un peu *son prophète,* comme il l'appelait, s'écria tout à coup: — Mais, père Digonnet, dites-moi donc pourquoi vous êtes si bien vêtu, vous qui défendez le luxe à vos fidèles?... Savez-vous qu'il n'y a pas à Paris de plus beaux par-dessus que le vôtre; qu'on n'y voit rien d'aussi coquet que cette calotte de velours brodée d'or qui orne votre tête; que ce superbe gilet noir brodé comme votre calotte; que cette chemise si fine, si blanche... si...

— Je sais tout cela, interrompit Digonnet sans se fâcher du ton railleur de mon compagnon; je porte ces vêtements parce que pour me les donner les béguins s'appauvrissent, ce qui les empêche de penser au superflu... Pour moi, je vous assure que je ne tiens pas à ces beaux habits. J'en ai de toutes les façons. Mes béguins m'ont donné une culotte où il y a pour plus de *douze mille francs d'or en broderies.* Tenez, voyez ces *attaches,* continua-t-il en déboutonnant son gilet pour me montrer de superbes bretelles marquées à ses initiales; eh bien, j'en ai encore de plus belles... Mais, ajouta-t-il en faisant un geste des plus comiques, ça me coupe horriblement les épaules... j'aimerais mieux n'en pas avoir. »

» Mon ami se mordit les lèvres pour ne pas rire; quant à moi, je me hâtai de demander à Digonnet à quel âge il avait été inspiré. — A cinquante-cinq ans, me répondit-il; je ne devais l'être qu'à soixante, mais le Père m'a avancé cinq années, à cause des iniquités qui se co mettent sur la terre.

— Comme *dieu,* comme *prophète,* vous de avoir le don des miracles? — Oui! — Ainsi vous le vouliez, vous sortiriez à l'instant de ce prison? — Non pas! Descendu sur la terre p y accomplir un sacrifice, je dois tout souf sans me plaindre. Les portes de cette prison raient ouvertes que je n'en sortirais pas av l'ordre du Père. Oh! je suis d'une garde fa maintenant; *mais quand le moment sera ve* les geôliers auront beau fermer leurs portes, t leurs verrous, je m'ouvrirai un passage invis dans les murs épais qui m'entourent, et quitt la *laide carcasse* dans laquelle je suis incar j'irai rejoindre le Père.

— On dit, je crois, que vous fabriquez échelle pour vous faciliter cette ascension. — sont les *brigands* qui disent ces absurdités... Es que la puissance du Père ne suffira pas pour faire traverser l'espace et m'y soutenir?... Es que le soleil, est-ce que la lune, est-ce que étoiles ont eu besoin d'une échelle pour mo au firmament? Est-ce que la puissance du n'est pas infinie? *Est-ce que je ne puis pas ce je veux, moi!* » Le petit dieu des béguins nonça ces dernières paroles avec un ton d' mation qui, malgré sa mauvaise prononciatio quelques liaisons hasardées, ne manquait d'une certaine poésie. Son visage s'était fo ment empourpré, et ne voulant pas sans d s'entretenir plus longtemps avec nous, il re dans sa chambre sans ajouter un seul mot.

» Maintenant si, abandonnant le côté com de ce monomane, on se prend à penser q dix-neuvième siècle il peut encore se rencor des populations assez crédules pour se la prendre aux absurdes prédications d'un indi sans intelligence, sans apparence même, o saisi d'un sentiment de tristesse amère, et se demande en tremblant s'il est vrai que l vilisation ait chassé le fanatisme et l'ignor du fond de nos campagnes? »

Dindarte (Marie), jeune sorcière de dans les Basses-Pyrénées. Elle confessa avoi souvent au sabbat. Quand elle se trouvait et que ses voisines étaient absentes, le diab donnait un onguent dont elle se frottait, et



le-champ elle se transportait par les airs. voyageait ainsi la nuit du 27 septembre 1 on l'aperçut et on la prit le lendemain. confessa aussi avoir mené des enfants au sa lesquels se trouvèrent marqués de la marq

On lui demanda si on pouvait faire
voyage du sabbat. Elle répondit qu'on
u'après avoir dormi, et que quelque-
isait d'avoir fermé un œil pour s'en-

ps, sorcière et sibylle du pays de Clè-
parle Bodin en son quatrième livre.
celait et maléficiait tous ceux vers qui
ait la main. On la brûla; et quand sa
ère et endiablée fut bien cuite, tous
le avait frappés de quelque mal revin-
nté...

ien. N'étant encore que dans les grades
le l'armée, il réglait un jour ses comptes
cabaretière de Tongres, dans la Gaule
Comme cette femme, qui était drui-
reprochait d'être avare : « Je serai plus
lui dit-il en riant, quand je serai em-
Tu le seras, répliqua la druidesse,
auras tué le sanglier. » Dioclétien,
entit l'ambition s'éveiller dans son âme
sérieusement à presser l'accomplisse-
tte prédiction, qui nous a été conservée
cus. Il se livra particulièrement à la
sanglier. Cependant il vit plusieurs
river au trône sans qu'on songeât à l'y
il disait sans cesse : « Je tue bien les
mais les autres en ont le profit. » Il
consul et il occupait des fonctions im-
Quand Numérien eut été tué par son
, Arius Aper, toutes les espérances de
se réveillèrent : l'armée le porta au
premier usage qu'il fit de son pouvoir
lui-même de son épée le perfide Aper,
om est celui du sanglier, en s'écriant
it enfin de tuer le sanglier fatal. — On
Dioclétien fut ensuite un des plus cruels
urs de l'Église. Il était philosophe.

s. *Voy.* Chapelle du damné.

e de Catane, magicien dont le peuple
garda longtemps le souvenir. C'était
rand sorcier de son temps; il fascinait
les personnes qu'elles se persuadaient
gées en bêtes : il faisait voir en un in-
curieux ce qui se passait dans les pays
loignés. Comme on l'eût arrêté en qua-
agicien, il voulut se faire passer pour
miracles. Il se fit donc transporter par
de Catane à Constantinople, et de Con-
le à Catane en un jour, ce qui lui acquit
coup parmi le peuple une grande ré-
; mais ayant été pris malgré son habi-
puissance, on le jeta en un feu ardent
brûlé [2]. Le peuple de Catane, qui ne l'a
ié, l'appelle Liodore.

ncre, *Tableau de l'inconst. des démons,* etc.,
. 117.
ver. *Histoire des spectres et apparitions des*
iv. III, ch. VIII, p. 316. Après Thomas Fa-
rebus siculis, decas I, lib. III.

Dion de Syracuse. Étant une nuit couché sur son lit, éveillé et pensif, il entendit un grand bruit, et se leva pour voir ce qui pouvait le produire. Il aperçut au bout d'une galerie une femme de haute taille, hideuse comme les Furies, qui balayait sa maison. Il fit appeler aussitôt ses amis et les pria de passer la nuit auprès de lui. Mais le spectre ne reparut plus. — Quelques jours après le fils de Dion se précipita d'une fenêtre et se tua. Sa famille fut détruite en peu de temps, et, « par manière de dire, ajoute Leloyer, balayée et exterminée de Syracuse, comme la Furie, qui n'était qu'un diable, avait semblé l'en avertir par le balai ».

Dionysio dal Borgo, astrologue italien qui professait la théologie à l'université de Paris au treizième siècle. Villani conte (livre X) qu'il prédit juste la mort de Castruccio, tyran de Pistoie.

Diopite, bateleur, né à Locres, qui, après avoir parcouru la Grèce, se présenta sur le théâtre de Thèbes pour y faire des tours. Il avait sur le corps deux peaux de bouc, l'une remplie de vin et l'autre de lait, par le moyen desquelles il faisait sortir de ces liqueurs par sa bouche, si bien qu'on l'a mis au rang des sorciers.

Discours. *Discours des esprits follets,* publié dans *le Mercure galant de* 1680. — *Discours épouvantable d'une étrange apparition de démons en la maison d'un gentilhomme en Silésie,* in-8°, Lyon, par Jean Gazeau, 1609, brochure de 7 pages. — *Discours sur la vanité des songes, et sur l'opinion de ceux qui croient que ce sont des pressentiments. Voy.* Songes, etc.

Disputes. L'abominable Henri VIII avait une telle passion pour l'argumentation, qu'il ne dédaigna pas d'argumenter avec un pauvre argumentateur nommé Lambert. Une assemblée extraordinaire avait été convoquée à Westminster pour juger des coups. Le roi, voyant qu'il avait affaire à forte partie, et ne voulant pas avoir le dernier, donna à Lambert le choix d'être de son avis ou d'être pendu. C'est ainsi qu'un dey d'Alger, faisant un cent de piquet avec son vizir, lui disait : « Joue cœur, ou je t'étrangle. » Lambert ne joua pas cœur; il fut étranglé. Nous citons cette anecdote parce que l'abominable Henri VIII était assurément possédé du diable.

Diti, et son œuf. *Voy.* Garuda.

Dives. Les Persans nomment ainsi les mauvais génies; ils en admettent de mâles et de femelles et disent qu'avant la création d'Adam Dieu créa les *Dives* ou génies mâles et leur confia le gouvernement du monde pendant sept mille ans; après quoi, les *Péris* ou génies femelles leur succédèrent et prirent possession de l'univers pour deux autres mille ans, sous l'empire de Gian-ben-Gian, leur souverain; mais ces créatures étant tombées en disgrâce pour leur désobéissance, Dieu envoya contre eux Éblis, qui, étant

d'une plus noble nature, et formé de l'élément du feu, avait été élevé parmi les anges. Éblis, chargé des ordres divins, descendit du ciel et fit la guerre contre les Dives et les Péris, qui se réunirent pour se défendre; Éblis les défit et prit possession de ce globe, lequel n'était encore habité que par des génies. Éblis ne fut pas plus sage que ses prédécesseurs; Dieu, pour abattre son orgueil, fit l'homme et ordonna à tous les anges de lui rendre hommage. Sur le refus d'Éblis, Dieu le dépouilla de sa souveraineté et le maudit. Ce ne sont là, comme on voit, que des altérations de l'Écriture sainte.

Divinations. Il y en a plus de cent sortes. *Voy.* ALECTRYOMANCIE, ALPHITOMANCIE, ASTRAGALOMANCIE, ASTROLOGIE, BOTANOMANCIE, CARTOMANCIE, CATOPTROMANCIE, CHIROMANCIE, CRISTALLOMANCIE, CRANOLOGIE, DAPHNOMANCIE, GASTROMANCIE, HYDROMANCIE, LAMPADOMANCIE, MÉTOPOSCOPIE, MIMIQUE, NÉCROMANCIE, ONOMANCIE, ORNITHOMANCIE, PHYSIOGNOMONIE, PYROMANCIE, RABDOMANCIE, THÉOMANCIE, etc., etc., etc. Cicéron réduit toute la divination à deux espèces, dont l'une était naturelle et l'autre artificielle (Cicero, *De divin.*, lib. I). La première se faisait par une émotion de l'esprit qui, étant saisi d'une espèce de fureur, prédisait les choses à venir. Tel était l'esprit qui animait la Pythie sur le trépied. La divination artificielle se faisait par l'observation de signes et de circonstances naturelles dans les sujets que l'on savait destinés à prédire l'avenir. A cette seconde espèce appartenait l'astrologie, les augures, les auspices, les sortiléges et les prodiges.

Djilbéguenn, magicien tartare dont le souvenir est vivace encore en Sibérie. Il brillait dans les temps héroïques; et on raconte de lui de grandes merveilles. Il se montrait quelquefois sous la figure d'un monstre à neuf têtes. Il était monté sur un bœuf à trente cornes lorsqu'il coupa la tête de Comdaï-Mirguenn. Il entendait le langage de toutes les bêtes. A la suite de beaucoup d'actions atroces, il est allé en enfer et n'en est pas revenu.

Dobie, esprit familier dans le comté d'York en Angleterre. On donne cet esprit à toute famille qui porte le nom de Dobie. C'est, dit-on, le spectre d'un ancêtre qui s'attache à quelques-uns de ses descendants.

Docètes, hérétiques du premier siècle qui niaient l'incarnation et qui soutenaient que Notre-Seigneur était trop pur pour avoir pris une chair humaine. Saint Jérôme écrit à ce sujet que le sang du Sauveur fumait encore dans la Judée, lorsqu'on se mit à enseigner que son corps n'avait été qu'un fantôme. Ils doivent leur nom de docètes à un mot grec qui signifie *apparence* et qui explique leur système que Jésus avait simplement *paru* un homme.

Docks. *Voy.* ALFARES.

Dodone. Hérodote raconte ainsi l'origine des oracles de Dodone. Deux colombes noires, sel les habitants de la contrée, vinrent dans le pay l'une s'abattit sur un chêne et dit d'une v humaine qu'il fallait bâtir sous ce chêne temple à Jupiter : ce qui eut lieu; et le ch rendit des oracles. Hérodote explique ensu que ces deux colombes étaient deux prêtres égyptiennes. La seconde de ces colombes se r dit en Libye, où elle institua le culte de Jupi Ammon.

Dogdo, ou **Dodo,** et encore **Dodu.** *Voy.* ROASTRE.

Doigt. Dans le royaume de Macassar, si malade est à l'agonie, le prêtre idolâtre lui pre la main et lui frotte doucement le doigt du lieu, afin de favoriser par cette friction un ch min à l'âme, qui sort toujours, selon eux, par le bout du doigt.

Les Turcs mangent habituellement le riz a les doigts; ils n'emploient pour cela que le pou l'index et le médius; ils sont persuadés que diable mange avec les deux autres doigts.

Dans certaines contrées de la Grèce moder on se croit ensorcelé quand on voit quelqu étendre la main en présentant les cinq doigts

Doigt annulaire. C'est une opinion re que le quatrième doigt de la main gauche a vertu cordiale; que cette vertu vient d'un v seau, d'un nerf ou d'une veine qui lui est co muniquée par le cœur, et, par cette raison, q mérite préférablement aux autres doigts l'h neur de porter l'anneau. Levinus Lemnius ass que ce vaisseau singulier est une artère, et pas un nerf, ni une veine, ainsi que le prétend les anciens. Il ajoute que les anneaux qui s portés à ce doigt influent sur le cœur. Dans évanouissements, il avait coutume de frotte doigt, pour tout médicament. Il dit encore la goutte l'attaque rarement, mais toujours tard que les autres doigts, et que la fin est l proche quand il vient à se nouer.

Dojartzabal, jeune sorcière de quinze à s ans qui confessa, vers 1609, avoir été mené sabbat par une autre sorcière, laquelle était tenue en prison[1]; ce que celle-ci niait, di qu'étant attachée à de grosses chaînes de fe surveillée, elle ne pouvait être sortie de son chot; et que, si elle en était sortie, elle serait pas rentrée. La jeune personne expli toutefois que, comme elle était couchée près sa mère, cette sorcière l'était venue cher sous la forme d'un chat..., pour la transpo au sabbat, et que, malgré leurs fers, les cières peuvent aller à ces assemblées, bien le diable n'ait pas moyen de les délivrer mains de la justice. Elle assura encore qu diable, qui la faisait enlever ainsi d'auprès d mère, mettait en sa place une figure qui lui

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons,* liv. II, p. 101.

Cette prétendue sorcière, qui n'exerblement qu'une petite vengeance, si pas en proie à quelque illusion, ne itiée.

démon invoqué dans les litanies du

nt (Guérin de), fils de Guillaume de eigneur de Domfront, ayant traîtreut couper la tête à son ennemi endormi ut, dit-on, étouffé par le diable [1].

jina-Maletana, sorcière qui, dans qu'elle fit avec une autre sorcière, se blesser du haut de la montagne ne, qui borne les trois royaumes de 'Espagne et de Navarre, et gagna le

que. *Voy.* HALLUCINATIONS.

en. Un jour qu'il donnait un festin aux de Rome, à l'occasion de son triomphe ces, Domitien, qui avait de singuliers les fit entrer dans une salle qu'il avait en noir, et qui était éclairée par des pulcrales. Chaque convive se trouva à-vis d'un cercueil, sur lequel il vit crit... Une troupe d'enfants barbouillés présentait une danse des ombres infer- danse finie, ils se dispersèrent, chacun convive qu'il devait servir. Les mets mêmes que ceux que l'on offrait aux s les cérémonies funèbres. Un morne gnait dans cette assemblée. Domitien l; il ne racontait que des histoires sann'entretenait les sénateurs que de mort. ves sortirent enfin de la salle du festin accompagnés chacun à leur maison par nes vêtus de noir, armés et silencieux. e respiraient-ils, que l'empereur les fit ler; mais c'était pour leur donner la qu'on avait servie devant eux et à cha- de ces petits esclaves qui les avaient était bien là un plaisir de tyran.

voi, esprits de ténèbres chez les Russes. hasse par l'eau de la Néva, bénite le Épiphanie.

istes, sectateurs de Donat, qui domine pardonnaient rien. Dans leurs fureurs s catholiques, qui admettent à la reconceux qui sont tombés, les donatistes nt partout les fidèles enfants de l'Église, maient, brûlaient leurs maisons et leurs « Ils commencent leurs massacres au le l'*Alleluia*, disent les récits contem-s; ni l'âge, ni l'innocence n'obtiennent leurs yeux; quand ils veulent bien faire orde, ils tuent d'un seul coup. » Leur élevé au commencement du quatrième siècle, dura une centaine d'années. Les procédés des donatistes ont été renouvelés par les Albigeois, puis par les hussites, par les luthériens et par les calvinistes. Les camisars entraient dans cette voie, si on ne les eût pas arrêtés.

Doni (Antoine-François), Florentin, né en 1503; il y a des choses bizarres dans ses *Mondes célestes, terrestres et infernaux*, volume in-4°, dont on a une vieille traduction française.

Doppet (François-Amédée), membre du conseil des Cinq-Cents, auteur d'un *Traité théorique et pratique du magnétisme animal*; Turin, 1784, un vol. in-8°; d'une *Oraison funèbre de Mesmer, avec son testament*, Genève, 1785, in-8°; d'une *Médecine occulte* ou *Traité de la magie naturelle et médicinale*, 1786, in-4°.

Dorâch-y-Rhibyn, fée sinistre du pays de Galles. Elle vient frotter ses ailes de cuir contre les vitres pour annoncer la mort de quelqu'un. Elle appelle le malade par un long cri lamentable.

Dorée (Catherine), sorcière du dix-septième siècle, qui fut brûlée vive pour avoir tué son enfant par ordre du diable; elle jetait des poudres et guérissait les ensorcelés en leur mettant un pigeon sur l'estomac. Barbe Dorée, autre sorcière, était parente de Catherine.

Dormants. L'histoire des sept Dormants est encore plus fameuse chez les Arabes que chez les chrétiens. Mahomet l'a insérée dans son Koran, et les Turcs l'ont embellie.

Sous l'empire de Décius, l'an de notre ère 250, il y eut une grande persécution contre les chrétiens. Sept jeunes gens, attachés au service de l'empereur, ne voulant pas désavouer leur croyance et craignant les supplices, se réfugièrent dans une caverne située à quelque distance d'Éphèse. Par une grâce particulière, ils y dormirent d'un sommeil profond pendant deux cents ans. Les mahométans assurent que, durant ce sommeil, ils eurent des révélations surprenantes, et qu'ils apprirent en songe tout ce que pourraient savoir des hommes qui auraient employé un pareil espace de temps à étudier assidûment.

Leur chien, ou du moins celui d'un d'entre eux, les avait suivis dans leur retraite; il mit à profit, aussi bien qu'eux, le temps de son sommeil. Il devint le chien le plus instruit du monde.

Sous le règne de Théodose le jeune, l'an de Notre-Seigneur 450, les sept Dormants se réveillèrent et entrèrent dans la ville d'Éphèse, croyant n'avoir fait qu'un bon somme; mais ils trouvèrent tout bien changé. Il y avait longtemps que les persécutions contre le christianisme étaient finies; des empereurs chrétiens occupaient les deux trônes impériaux d'Orient et d'Occident. Les questions des frères et l'étonnement qu'ils témoignèrent aux réponses qu'on leur fit surprirent tout le monde. Ils contèrent naïvement leur his-

[1] ...oires de Thiébaut de Champassais sur la ville ...ont.

...ncre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., ..., 240.

toire. Le peuple, frappé d'admiration, les conduisit à l'évêque, celui-ci au patriarche et le patriarche à l'empereur. Ces sept Dormants révélèrent les choses du monde les plus singulières, et en prédirent qui ne l'étaient pas moins. Ils annoncèrent entre autres l'avénement de Mahomet, l'établissement et les succès de sa religion, comme devant avoir lieu deux cents ans après son réveil.

Quand ils eurent satisfait la curiosité de l'empereur, ils se retirèrent de nouveau dans leur caverne et y moururent tout de bon : on montre encore cette grotte auprès d'Éphèse.

Quant à leur chien Kratim ou Katmir, il acheva sa carrière et vécut autant qu'un chien peut vivre, en ne comptant pour rien les deux cents ans qu'il avait dormi en compagnie de ses maîtres. C'était un animal dont les connaissances surpassaient celles de tous les philosophes, les savants et les beaux esprits de son siècle ; aussi s'empressait-on de le fêter et de le régaler ; et les musulmans le placent dans le paradis de Mahomet, entre l'âne de Balaam et celui qui portait Notre-Seigneur le jour des Rameaux.

Cette historiette a tout l'air d'une contre-partie de la fable d'Épiménides de Crète, qui, s'étant endormi sur le midi dans une caverne en cherchant une de ses brebis égarée, ne se réveilla que quatre-vingt-sept ans après, et se remit à chercher ses brebis comme s'il n'eût dormi qu'un peu de temps.

Delrio parle d'un paysan qui dormit un automne et un hiver sans se réveiller[1].

Dosithée, magicien de Samarie, contemporain de Simon le Magicien ; il se présentait comme étant le vraie Messie, et il parvint à séduire la foule par des prestiges, des enchantements et des tours d'adresse. Il menait avec lui trente disciples, autant qu'il y avait de jours dans le mois, et n'en voulait pas plus. Il avait admis à sa suite une femme qu'il appelait la Lune. Il judaïsait, et le point capital de sa doctrine consistait, pour ceux qu'il entraînait, à passer le jour du sabbat dans l'immobilité la plus complète.

Double. On croit en Ecosse qu'un homme peut être double, c'est-à-dire qu'il peut être vu à fois en deux lieux différents, qu'il peut lui-mêi en certaines occasions, voir sa doublure dev lui. Cette doublure n'est qu'une ombre, à la rité. Eh bien, nous pouvons avoir le même av tage en nous plaçant devant une glace. — *V* FLAXBINDER.

Dourga, monstrueuse divinité des Indi *Voy.* FÊTES RELIGIEUSES DE L'INDE.

Dourlet (Simone). *Voy.* POSSÉDÉES DE FLANI

Douze, c'est un nombre heureux. Les apô étaient douze, dit Césaire d'Hesterbach, pa que le nombre douze est composé de quatre trois, ou de trois fois quatre. Ils ont été douze ajoute-t-il, pour annoncer aux qu coins du monde la foi de la sainte Trinité. douze apôtres, dit-il encore, sont les dc signes du zodiaque, les douze mois de l'an les douze heures du jour, les douze étoiles d couronne de l'épouse. Les douze apôtres encore les douze fils de Jacob, les douze taines du désert, les douze pierres du Jourd les douze bœufs de la mer d'airain, les dc fondements de la Jérusalem céleste.

Drac, démon du rang des princes de l'en Il se montra à Faust en manière de flamme bl avec une queue rougeâtre.

Drack, lutin du midi de la France. Dans taines contrées, ce n'est qu'un follet malin prend toutes sortes de formes et fait toutes sc d'espièglerie. Dans d'autres, c'est un o *Voy.* OGRES.

Draconites ou **Dracontia.** Pierre fabul que Pline et quelques naturalistes anciens placée dans la tête du dragon. Pour se la pr rer, il fallait l'endormir avant de lui couper la

Dragon. Les dragons ont fait beaucou bruit ; et, parce que nous n'en voyons plus, sceptiques les ont niés : mais Cuvier et les logues modernes ont reconnu que les dra avaient existé. C'est seulement une race per C'étaient des sortes de serpents ailés. Philos dit que, pour devenir sorciers et devins, Arabes mangeaient le cœur ou le foie d'un gon volant. On montre auprès de Beyrout



lieu où saint Georges tua un monstrueux dragon ; il y avait sur ces lieux, consacrés par le courage de saint Georges, une église qui ne subsiste p Il est fait mention de plusieurs dragons dan

[1] Dans les *Disquisitions magiques.*

[1] Voyage de Monconis, de Thévenot et du P. Go

quelques-uns peuvent être des allé-
par le dragon il faut entendre le dé-
es saints ont vaincu. Le diable, en effet,
rent le nom d'*ancien dragon*, et quel-
a pris la forme de cet animal merveil-
t ainsi qu'il se montra à sainte Margue-
t que le dragon dont parle Possidonius
m arpent de terre, et qu'il avalait,
e pilule, un cavalier tout armé ; mais
encore qu'un petit dragon en compa-
celui qu'on découvrit dans l'Inde, et
nt Maxime de Tyr, occupait cinq ar-
errain.

inois rendent une espèce de culte au
)n en voit sur leurs vêtements, dans
s, dans leurs tableaux. Ils le regardent
principe de leur bonheur ; ils s'ima-
'il dispose des saisons et fait à son gré
pluie et gronder le tonnerre. Ils sont
que tous les biens de la terre ont été
sa garde, et qu'il fait son séjour ordi-
les montagnes élevées.

;on était aussi très-important chez nos
tous nos contes de dragons doivent re-
me haute antiquité. Voici la chronique du
Niort[1]. Un soldat avait été condamné
)ur crime de désertion ; il apprit qu'à
patrie, un énorme dragon faisait depuis
des ravages, et qu'on promettait bonne
se à celui qui pourrait en délivrer la
Il se présente ; on l'admet à combattre
e, et on lui promet sa grâce s'il par-
détruire. Couvert d'un masque de verre
le toutes pièces, l'intrépide soldat va à
)scur où se tient le monstre ailé, qu'il
dormi. Réveillé par une première bles-
e lève, prend son essor et vole contre
r. Tous les spectateurs se retirent, lui
et l'attend de pied ferme. Le dragon
r lui et le terrasse de son poids ; mais
nt qu'il ouvre la gueule pour le dévo-
ldat saisit l'instant de lui enfoncer son
dans la gorge. Le monstre tombe à ses
brave soldat allait recueillir les fruits
:toire, lorsque, poussé par une fatale
, il ôta son masque pour considérer à
le redoutable ennemi dont il venait de
r. Déjà il en avait fait le tour, quand le
blessé mortellement, et nageant dans
, recueille des forces qui paraissaient
s'élance subitement au cou de son vain-
lui communique un venin si malfaisant
t au milieu de son triomphe. — On voyait
il y a peu de temps, dans le cimetière
tal de Niort, un ancien tombeau d'un
ué par le venin du serpent. Est-ce aussi
orie ?

s, on vous contera l'histoire du dragon
qui dévastait le Hainaut[1], lorsqu'il fut tué par le vaillant Gilles de Chin, en 1132. Et que direz-vous du dragon de Rhodes, qui n'est certainement pas un conte[2] ? *Voy.* TROU DU CHATEAU DE CARNOET.

Dragon rouge. *Le dragon rouge*, ou l'art de commander les esprits célestes, aériens, terrestres, infernaux, avec le vrai secret de faire parler les morts, de gagner toutes les fois qu'on met aux loteries, de découvrir les trésors cachés, etc., etc., in-18, 1521.

On a réimprimé très-fréquemment ce fatras absurde, dont on trouvera les plus curieuses élucubrations à leur place, dans ce dictionnaire.

Drames. Le théâtre n'a pas négligé les merveilleuses ressources que lui offraient les démons, les follets, les revenants, la magie et les sciences occultes. De nos jours on a fait *les Sept châteaux du Diable*, *les Pilules du Diable*, *la Part du Diable* ; on a même mis en vaudeville *les Mémoires du Diable*, de M. Soulié. *L'Esprit follet*, de Collé ; *le Spectre*, de Séraminis ; celui d'Hamlet ; *les Sorcières*, de *Macbeth* ; *la Sylphide*, *le Magicien du Pied de mouton*, et une foule d'autres données sont prises, comme *Robin des bois*, *le Chasseur rouge*, *Trilby*, *le Vampire*, *les Wilis*, etc., etc., du vaste répertoire de prodiges qui alimentent les livres de démonologie.

Drapé. On donne à Aigues-Mortes le nom de *Lou Drapé* à un cheval fabuleux, qui est la terreur des enfants, qui les retient un peu sous l'aile de leurs parents, et réprime la négligence des mères. On assure que quand *Lou Drapé* vient à passer, il ramasse sur son dos, l'un après l'autre, tous les enfants égarés ; et que sa croupe, d'abord de taille ordinaire, s'allonge, au besoin, jusqu'à contenir cinquante et cent enfants qu'il emporte on ne sait où.

Drawcansir, lutin matamore qui, chez les Anglais, gourmande les rois, disperse les armées et sème le désordre partout. C'est probablement ce que les anciens appelaient la terreur panique.

Drépano. L'esprit de Drépano a aussi sa célébrité : il faisait grand bruit, jetait des pierres qui ne blessaient pas, lançait en l'air les ustensiles de ménage sans rien briser, et chantait des chansons scandaleuses, le tout sans se montrer. Quand le maître de la maison où il hantait revenait de quelque course trempé par la pluie, il l'annonçait avant que personne le vît, et pressait la famille d'allumer un grand feu. C'était un

ge dans le Finistère, t. III, p. 112.

[1] Voyez cette légende dans *Les douze convives du chanoine de Tours*.

[2] « Les divers insectes carnivores, vus au microscope, sont des animaux formidables ; ils étaient peut-être ces dragons ailés dont on retrouve les anatomies ; diminués de taille à mesure que la matière diminuait d'énergie, ces hydres, griffons et autres se trouveraient aujourd'hui à l'état d'insectes. Les géants antédiluviens sont les petits hommes d'aujourd'hui. »
(CHATEAUBRIAND, *Mémoires*, tome II.)

démon obsesseur qui ne réussit pas; car les habitants de la maison se conduisirent en chrétiens, ce qui suffit souvent [1].

Driff, nom donné à la pierre de Buttler, à laquelle on attribuait la propriété d'attirer le venin; elle était, dit-on, composée de mousse formée sur des têtes de mort, de sel marin, de vitriol cuivreux empâté avec de la colle de poisson. On a poussé le merveilleux jusqu'à prétendre qu'il suffisait de toucher cette pierre du bout de la langue pour être guéri des maladies les plus redoutables. Van Helmont en fait de grands éloges.

Drolles. Les drolles sont des démons ou lutins qui, dans certains pays du Nord, prennent soin de panser les chevaux, font tout ce qu'on leur commande et avertissent des dangers. *Voy.* FARFADETS, BÉRITH, KOBOLD, etc.

Drouva, roi de l'Hindoustan, qui régna vingt-six mille ans, on ne sait où, et qui laissa trois



enfants : Karpagatarou, Kouraga et Kourkala; ce qui est peu pour une si longue vie.

Drows. C'est le nom qu'on donne aux duergars dans les îles Orcades.

Drude (la), cauchemar femelle qui, en forme d'une vieille furie, paraît serrer la gorge d'une personne endormie. Pline l'appelle *Malum dæmoniacum.*

Druides, prêtres des Gaulois. Ils enseignaient la sagesse et la morale aux principaux personnages de la nation. Ils disaient que les âmes circulaient éternellement de ce monde-ci dans l'autre; c'est-à-dire que ce qu'on appelle la mort est l'entrée dans l'autre monde, et ce qu'on appelle la vie en est la sortie pour revenir dans ce monde-ci [2].

Les druides d'Autun attribuaient une grande vertu à l'œuf de serpent; ils avaient pour armoiries dans leurs bannières : d'azur à la couchée de serpents d'argent, surmontée d'un gui de chêne garni de ses glands de sinople. Le chef des druides avait une clef pour symbole [3].

[1] Delrio, *Disquisit.*, lib. VI, cap. II.
[2] Diodore de Sicile.
[3] Saint-Foix, *Essais*, etc., t. II.

Druidesses. Dans la petite île de Sena, jourd'hui Sein, vis-à-vis la côte de Quimpe y avait un collége de druidesses que les Ga appellent *Senes* (prophétesses). Elles étaien nombre de neuf, gardaient une perpétuelle ginité, rendaient des oracles et avaient le voir de retenir les vents et d'exciter les pêtes; elles pouvaient aussi prendre la form toute espèce d'animaux, guérir les maladie plus invétérées et prédire l'avenir. Elles çaient un sacerdoce. Il y avait d'autres d desses qui se mariaient; mais elles ne sort qu'une fois dans l'année, et ne passaient q seul jour avec leurs maris [1]. *Voy.* aussi CLÉTIEN, VELLÉDA, etc.



Druide.

Druses, peuplade féroce qui habite le L Elle adore un veau et n'est ni chrétien musulmane.

Drusus. Chargé par l'empereur Augus commandement de l'armée romaine qui f la guerre en Allemagne, Drusus se prépa passer l'Elbe, après avoir déjà remporté sieurs victoires, lorsqu'une femme majest lui apparut et lui dit : — « Où cours-tu si Drusus? Ne seras-tu jamais las de vaincre? prends que tes jours touchent à leur term Drusus troublé tourna bride, fit sonner l traite et mourut au bord du Rhin. On v même temps deux chevaliers inconnus qu saient caracoler leurs chevaux autour des chées du camp romain, et on entendit aux virons des plaintes et des gémissements femmes [2]; ce qui n'est pas merveille dans déroute.

Drutes. Les drutes sont des sorcière suivent Holda avec leurs quenouilles. HOLDA.

[1] Saint-Foix, *Essais sur Paris*, t. III, p. 38
[2] Dion Cassius.

ı (Jean), célèbre poëte anglais, mort
On rapporte qu'il tirait aux dés le jour
sance de ses enfants, pour deviner s'il
garçon ou une fille; et sa prédiction
a sexe de son fils Charles se réalisa[1];
est pas fort étonnant. *Voy.* Astraga-

k, partie de l'enfer japonais où les
sont tourmentés suivant le nombre ou
de leurs crimes. Leurs supplices ne
'un certain temps, au bout duquel leurs
renvoyées dans ce monde, pour animer
ux impurs dont les vices s'accordent
x dont ces âmes s'étaient souillées.
les passent successivement dans les



Duergars.

trouvera encore plus absurde que l'ido-

apons disent que Dieu, avant de pro-
terre, se consulta avec l'esprit malin,
éterminer comment il arrangerait chaque
lieu se proposa donc de remplir les ar-
moelle, les lacs de lait, et de charger
es et les arbres de tous les plus beaux
ar malheur, un plan si convenable à
déplut à l'esprit malin, qui fit toutes
e niches; et il en résulta que Dieu n'éta-
les choses aussi bien qu'il l'aurait voulu...
in Ptolomée soutenait que le grand Être
ux femmes; que, par jalousie, elles se
aient sans cesse, et que le mal, tant dans
in, *Curiosités de la littérature*, t. I, p. 248.

corps des animaux plus nobles, jusqu'à ce qu'elles rentrent dans des corps humains, où elles peuvent mériter ou démériter sur nouveaux frais.

Dualisme. Il y a des tremblements de terre, des tempêtes, des ouragans, des débordements de rivières, des maladies pestilentielles, des bêtes venimeuses, des animaux féroces, des hommes naturellement méchants, perfides et cruels. Or, un être bienfaisant, disaient les dualistes, ne peut être l'auteur du mal. Donc il y a deux êtres, deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, également puissants, coéternels, et qui ne cessent point de se combattre. Si l'on réfléchit sur le dualisme, dit Saint-Foix, je crois le moral que dans le physique, venait uniquement de leur mésintelligence, l'une se plaisant à gâter, à changer ou à détruire tout ce que faisait l'autre. Les manichéens ont adopté le système des deux principes. Bardesane, les Appellistes et une foule d'autres chefs de secte les ont dans cette voie précédés ou suivis. La vérité et le sens commun ont toujours repoussé ces absurdes suppositions. Les luttes du bien et du mal nous sont exposées dans leur réalité par la doctrine de l'Église catholique.

Duende. Le *Duende*, lutin espagnol, correspond au Gobelin normand et au Tomtegobbe suédois. Duende, selon Cobaruvias, est une contraction de *dueno de casa*, maître de la maison. Ce farfadet espagnol a été cité de tout

temps pour la facilité de ses métamorphoses.

Duergars. Les *diables nains* ou duergars de la Scandinavie sont de la même famille que les elfs de la nuit. Ils assistent à la mort de la dame de la maison qu'ils hantent et la gardent la nuit. Les doctrines scandinaves disent que leurs dieux les ont fait naître en foule du cadavre d'Imer, et leur ont infusé toutes les sciences et tous les arts. Les Norvégiens attribuent la forme régulière et le poli des pierres cristallisées aux travaux de ces petits habitants de la montagne dont l'écho n'est autre chose que leur voix. Cette personnification poétique a donné naissance à un mètre particulier en Islande, appelé le *galdralag*, ou le lai diabolique, dans lequel le dernier vers de la première stan termine toutes les autres.

Dufay (Charles-Jérôme de Cisternay), chimiste, quoique homme de guerre. Il s'c cupait du grand œuvre; et il dépensa beauco d'argent à la recherche de la pierre philos phale. Il mourut en 1723.

Duffo ou **Duffus**, roi d'Écosse. Pendant u maladie de ce prince, on arrêta plusieurs s ciers de son royaume qui rôtissaient, aup d'un petit feu, une image faite à la resse blance du roi, sortilége qui, selon leurs conf sions, causait le mal du monarque. En eff après leur arrestation, la santé de Duffus se tablit [1].



Dulot (Jacques), magicien. *Voy.* Marigny.

Dumons (Antoine), sorcier du dix-septième siècle, accusé de fournir des chandelles au sabbat pour l'adoration du diable.

Duncanius, abbé de Liebenthal, qui, au douzième siècle, fit un pacte avec le diable pour l'érection d'un immense édifice et crut jouer le malin. Mais le diable lui avait laissé un livre de conjurations au moyen duquel tout était possible. L'abbé osa s'en servir; il fit des choses prodigieuses, entra dans les voies de l'orgueil, tomba dans les vices, et, au bout de quinze ans, devint la proie de Satan, qui l'emporta. Sa légende a été écrite par Henry Zschokke.

Dupleix (Scipion), conseiller d'État et historiographe de France, mort en 1661. Parmi ses ouvrages très-remarquables, on peut voir la *Cause de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort.* Paris, 1615, in-12; Lyon, 1620, in-8°.

Durandal, épée merveilleuse de Charlemagne. C'était, selon les romans de chevalerie, un ouvrage des fées.

Durer (Albert), peintre illustre, né à Nuremberg en 1471, mort en 1528, avec la gloire assez rare d'avoir laissé beaucoup de chefs-d'œuvre où son pinceau, son crayon et son l rin n'ont jamais offensé en rien la religion ni mœurs. On raconte de lui une vision que n rapporterons ici :

« Albert, le pieux artiste, rêvait quelque n veau chef-d'œuvre; il voulait se surpasser l même; mais le génie de l'homme a ses lim que jamais il ne peut franchir sans se per dans les abîmes du monde intellectuel. Pend une belle nuit d'été, il avait commencé et commencé l'esquisse des quatre évangélistes voulait retracer les traits de ces hommes inspi qui furent trouvés dignes de devenir les his riens de l'Homme-Dieu. Mais rien de ce que main produisait ne rendait à son gré les tr qui se peignaient dans son âme. C'était à N remberg. La nuit était superbe, la lune éclai de sa magique lumière les églises de Saint- bald et de Saint-Laurent. Des milliers d'éto brillaient à la voûte céleste au-dessus de ce ville silencieuse et de ses rues désertes. « Di s'écria Albert, a permis à des hommes de tra former ici des débris de rochers en bâtime magnifiques, pleins d'harmonie dans leur

[1] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, liv. IV, ch. XV, p. 369.

lans toutes leurs parties, élevant ma-
ent leurs tours vers le ciel, et il ne
trait pas à moi de rendre sur la toile
ıonneur les portraits de ses saints en-
ɪtraits que cependant je porte en mon
ɔert se sent ému; ses mains se re-
ıur prier; et en ce moment l'église de
ld se colore de feu et de flamme; des
us forment le fond sur lequel se des-
igures imposantes des quatre évangé-
! voilà, dit-il, les traits que j'ai en vain
qui échappaient à mon art débile! »
ɜa toile abandonnée, il saisit ses pin-
ıientôt l'esquisse est terminée. Il ne
ifficile au grand artiste d'achever di-
on œuvre.

croyait et voyait. Voilà pourquoi il
les chefs-d'œuvre d'une si pure spiri-
ucoup de ceux qui voulurent marcher sur ses traces échouèrent souvent, non parce que le talent leur manquait, mais parce qu'ils n'avaient pas sa foi naïve et forte. Le ciel et ses merveilles restèrent cachés pour eux, derrière les sombres nuages du monde matériel [1]. »

Duses, démons de la nuit qui effrayent les Allemands par une sorte de cauchemar.

Duvernois. *Voy.* ROLANDE.

Dysers, déesses des anciens Celtes, que l'on supposait employées à conduire les âmes des héros au palais d'Odin, où ces âmes buvaient de la bière dans des coupes faites des crânes de leurs ennemis.

Dythican, démon prince qui se montra au docteur Faust sous la forme d'une perdrix colossale, avec le cou moucheté de vert.

Dzivogeon, femmes étranges, du genre des esprits élémentaires. Elles habitent plusieurs montagnes de la Russie.

E

ou **Atouas**, dieux subalternes des Otaï-
nts de leur divinité suprême, Taroa-
ɔo, et du rocher Lépapa. Les Eatuas,
gendrèrent le premier homme.
ux sont des deux sexes : les hommes
ɜ dieux mâles, et les femmes les dieux
ls ont des temples où les personnes
lifférent ne sont pas admises, quoiqu'ils
ussi d'autres où les hommes et les
ıuvent entrer.

d'*Eatua* ou *Atoua* est aussi donné à
x, tels que le héron et le martin-pê-
ɜ Otaïtiens et les insulaires leurs voi-
ɜent ces oiseaux d'une attention parti-
ɜ ne les tuent point et ne leur font
l; mais ils ne leur rendent pourtant
pèce de culte, et paraissent n'avoir à
que des idées superstitieuses relatives
ɜ ou mauvaise fortune; ainsi le peuple
égrossi en a chez nous sur le rouge-
r l'hirondelle et sur quelques autres

ïtiens croient que le grand Eatua lui-
soumis en certains cas aux génies in-
qui il a donné l'existence, qu'ils le dé-
ıvent, mais qu'il a toujours le pouvoir
réer.

resque tous les anciens peuples ont fait
té de cet élément, qui, suivant certains
ɜs, était le principe de toutes choses. Les
e respectent; un de leurs livres sacrés
d d'employer l'eau la nuit et de jamais
ut à fait un vase d'eau pour la faire bouillir, de peur d'en renverser quelques gouttes.

Les cabalistes peuplent l'eau d'ondins et de nymphes. *Voy.* ces mots.

Eau amère (Épreuve de l'). Elle avait lieu ainsi chez les anciens Juifs : lorsqu'un homme soupçonnait sa femme en mal, il demandait qu'elle se purgeât selon la loi. Le juge envoyait les parties à Jérusalem, au grand consistoire, composé de soixante vieillards. La femme était exhortée à bien regarder sa conscience, avant de se soumettre au hasard de boire les eaux amères. Si elle persistait à dire qu'elle était nette de péché, on la menait à la porte du Saint des saints, et on la promenait afin de la fatiguer et de lui laisser le loisir de songer en elle-même. On lui donnait alors un vêtement noir. Un prêtre était chargé d'écrire son nom et toutes les paroles qu'elle avait dites; puis se faisant apporter un pot de terre, il versait dedans avec une coquille la valeur d'un grand verre d'eau; il prenait de la poudre du tabernacle, avec du jus d'herbes amères, raclait le nom écrit sur le parchemin et le donnait à boire à la femme, qui, si elle était coupable, aussitôt blêmissait; les yeux lui tournaient et elle ne tardait pas à mourir [2]; mais il ne lui arrivait rien si elle était innocente.

Eau ardente, renommée chez les sorciers d'autrefois. Elle prenait feu au contact d'une allumette enflammée : ce que fait l'eau-de-vie à présent.

Eau bénite. C'est une coutume aussi ancienne

[1] *Nouvelle revue de Bruxelles.* Février 1844.
[2] Leloyer, *Histoire des spectres*, liv. IV, ch. XXI.

que l'Église et de tradition apostolique [1], de bénir par des prières, des exorcismes et des cérémonies, l'eau dont on fait des aspersions sur les fidèles et sur les choses qui sont à leur usage. Par cette bénédiction, l'Église demande à Dieu de purifier du péché ceux qui s'en serviront, d'écarter d'eux les embûches de l'ennemi du salut et les fléaux de ce monde [2]. Dans les constitutions apostoliques, l'eau bénite est appelée un moyen d'expier le péché et de mettre en fuite le démon.

On se sert aussi au sabbat d'une eau particulière, que l'on ose appeler eau bénite. Le sorcier qui fait les fonctions sacriléges qu'on appelle la messe du sabbat est chargé d'en asperger les assistants [3].

Eau bouillante (Épreuve de l'). On l'employait autrefois pour découvrir la vérité dans les tortures qu'on appelait témérairement jugements de Dieu. L'accusé plongeait la main dans un vase plein d'eau bouillante, pour y prendre un anneau suspendu plus ou moins profondément. Ensuite on enveloppait la main du patient avec un linge sur lequel le juge et la partie adverse apposaient leurs sceaux. Au bout de trois jours on les levait; s'il ne paraissait point de marque de brûlure, l'accusé était renvoyé absous.

Eau d'ange. Pour faire de bonne eau d'ange, ayez un grand alambic dans lequel vous mettez les drogues suivantes : benjoin, quatre onces; styrax, deux onces; sandal citrin, une once; clous de girofle, deux drachmes; deux ou trois morceaux d'iris de Florence; la moitié d'une écorce de citron; deux noix muscades; cannelle, demi-once; deux pintes de bonne eau de roche; chopine d'eau de fleurs d'orange; chopine d'eau de mélilot; vous mettez le tout dans un alambic bien scellé et vous distillez au bain-marie. Cette distillation sera une eau d'ange exquise [4], ainsi nommée parce que la recette en fut enseignée par un ange... Elle guérit beaucoup de maladies, disent ses prôneurs.

Eau froide (Épreuve de l'). Elle était fort en usage au neuvième siècle et s'étendait non-seulement aux sorciers et aux hérétiques, mais encore à tout accusé dont le crime n'était pas évident. Le coupable ou prétendu tel était jeté, la main droite liée au pied gauche, et la main gauche liée au pied droit, dans un bassin ou dans une grande cuve pleine d'eau, sur laquelle on priait pour qu'elle ne pût supporter un criminel : de façon que celui qui n'enfonçait pas était déclaré innocent.

Eau lustrale. Eau commune dans laquelle, chez les peuples païens, on éteignait un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Quand il y a un mort dans une maison, on mettait à la po un grand vase rempli d'eau lustrale, apportée quelque maison où il n'y avait point de m Tous ceux qui venaient à la maison en deuil s' pergeaient de cette eau en sortant. — Les drui employaient l'eau lustrale à chasser les maléfic

Eau verte. On lit dans Delancre que les s ciers composaient de son temps une eau ve dont le contact donnait la mort. *Voy.* Poiso

Ébérard, archevêque de Trèves, mort 1067. Ayant menacé les Juifs de les chasser sa ville, si dans un certain temps qu'il leur corda pour se faire instruire, ils n'embrassai pas le christianisme, ces misérables, qui se saient réduits au désespoir, subornèrent sorcier qui, pour de l'argent, leur baptisa du n de l'évêque une image de cire, à laquelle ils tachèrent des mèches et des bougies; ils les lumèrent le samedi saint, comme le prélat al donner le baptême. Pendant qu'il était occup cette sainte fonction, la statue étant à mo consumée, Ébérard se sentit extrêmement m on le conduisit dans la sacristie, où (dit la ch nique) il expira bientôt après [1].

Éblis, nom que les mahométans donnent diable. Ils disent qu'au moment de la naissa de leur prophète, le trône d'Éblis fut précip au fond de l'enfer et que les idoles des gen furent renversées.

Ébroin. On lit ceci dans le B. Jacques de rasc (legenda CXIV) : — Une petite troupe pieux cénobites regagnait de nuit le monastè Ils arrivèrent au bord d'un grand fleuve et s'



rêtèrent sur le gazon pour se reposer un insta Bientôt ils entendirent plusieurs rameurs qui d cendaient le fleuve avec une grande impétuosi L'un des moines leur demanda qui ils étaie « Nous sommes des démons, répondirent les meurs, et nous emportons aux enfers l'âme d

[1] Le P. Lebrun, *Explication des cérém.*, t. I, p. 76.
[2] Bergier, *Dictionnaire théologique.*
[3] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. XXII, p. 141, et Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. IV, disc. III, p. 457.
[4] *Secrets du Petit Albert*, p. 162.

[1] *Histoire des archevêques de Trèves*, ch. LVII.

re du palais, qui tyrannisa la France
donna le monastère de Saint-Gal pour
ıs le monde. »
démon honoré à Tournay, du temps
On ne voyait que sa tête, qui se re-
répondre à ses dévots. Il est cité
lémons dans le roman de *Godefroid de*
vieux poëme dont l'auteur était du

resque tous les physiciens ont attribué
n de l'écho à une répercursion de son,
à celle qu'éprouve la lumière quand
sur un corps poli. L'écho est donc
r le moyen d'un ou de plusieurs ob-
interceptent le son et le font rebrousser
Il y a des échos simples et des échos
Dans les premiers, on entend une
étition du son, dans les autres on l'en-
deux, trois, quatre fois et davantage.
ui répètent plusieurs mots de suite les
les autres ; ce phénomène a lieu toutes
on se trouve à une distance de l'écho
ait le temps de prononcer plusieurs
que la répétition du premier soit par-
reille. Dans la grande avenue du châ-
llebertain, à deux lieues de Troyes, on
écho qui répète deux fois un vers de
abes. Quelques échos ont acquis une
élébrité. On cite celui de la vigne de
, qui répétait quarante fois le même
odstock, en Angleterre, il y en avait
létait le même son jusqu'à cinquante
elques lieues de Glascow, en Écosse,
e un écho encore plus singulier. Un
ue un air de trompette de huit à dix
cho les répète fidèlement, mais une
bas et cela jusqu'à trois fois, inter-
ar un petit silence.
des gens assez simples pour chercher
s dans les échos. Les écrivains du der-
nous ont conservé quelques dialogues
s goût sur ce sujet : — *Un amant :* Dis-
amour, mon bonheur est-il évanoui?
ui. — *L'amant :* Tu ne parles pas ainsi
séduis nos cœurs, et que tes promesses
nent dans de funestes engagements.
mens. — *L'amant :* Par pitié, ne ris
a peine. Réponds-moi, me reste-t-il
poir ou non? *L'écho :* Non. — *L'amant :*
'en est fait, tu veux ma mort, j'y cours.
urs. — *L'amant :* La contrée, instruite
ieurs, ne sera plus assez insensée pour
un mot d'éloges. *L'écho :* Déloge.
iens Écossais croyaient que l'écho était
qui se plaisait à répéter les sons. Les
ıvaient fait une nymphe. *Voy.* LAVISAM.
(Le fidèle). Ce héros d'une tradition
vivait à la cour d'un duc de Bourgogne
ière dynastie. Dans un combat il sauva
exposant sa vie. Le prince reconnais-
sant le combla de faveurs et lui donna le nom de *fidèle* que la tradition lui maintient. Mais les courtisans, jaloux de son influence, parvinrent à le faire tomber en disgrâce. Le duc de Bourgogne le bannit et lui enleva ses deux fils, dont il n'eut plus de nouvelles qu'au bout de plusieurs années. Alors il apprit que l'ingrat prince avait fait périr ses deux fils, voulant anéantir sa race, et qu'il était lui-même en danger. Or il y avait dans un canton de l'Helvétie, qui reconnaissait alors l'autorité de ce duc, une montagne dite la Montagne de Freya (la Vénus des Germains). Un mystérieux joueur de guitare en sortait de temps en temps, et il tirait de sa guitare des sons d'une magie si puissante qu'ils entraînaient les passants dans une caverne dont on ne les voyait plus sortir. Le fidèle Eckart s'était retiré non loin de là et connaissait ce sortilége. Un jour le duc de Bourgogne, égaré à la chasse où il avait perdu son cheval, se traînait épuisé dans le bois qui servait de refuge au fidèle Eckart. Le vieux serviteur eut pitié de son prince malgré son crime; il le porta sur ses épaules à une cabane où il reçut des soins ; là il fut reconnu par le duc, qui lui rendit ses bonnes grâces et le nomma tuteur de ses fils. Il s'acquitta dignement de ses devoirs sans quitter sa retraite. Un soir qu'il se promenait avec eux, le joueur de guitare parut et les entraîna. Mais Eckart était avec eux, il combattit et mit en fuite les mauvais génies qui voulaient s'emparer des jeunes princes, les écarta de la caverne de Freya, et craignant que ce danger se renouvelât pour eux, il se dévoua à rester devant l'entrée du repaire infernal pour en repousser tous ceux qui y seraient attirés ; il y est encore, mais on ne le voit pas.

Éclairs. On rendait autrefois une espèce de culte aux éclairs, en faisant du bruit avec la bouche ; et les Romains honoraient sous le nom de *Papysma* une divinité champêtre, pour qu'elle en préservât les biens de la terre. Les Grecs de l'Orient les redoutent beaucoup.

Éclipses. C'était une opinion générale chez les païens que les éclipses de lune procédaient de la vertu magique de certaines paroles par lesquelles on arrachait la lune du ciel, et on l'attirait vers la terre pour la contraindre à jeter sur les herbes une écume qui les rendait plus propres aux sortiléges des enchanteurs. Pour délivrer la lune de son tourment et pour éluder la force du charme, on empêchait qu'elle n'en entendît les paroles en faisant un bruit horrible.

Une éclipse annonçait ordinairement de grands malheurs, et on voit souvent dans l'antiquité des armées refuser de se battre à cause d'une éclipse. Au Pérou, quand le soleil s'éclipsait, les gens du pays disaient qu'il était fâché contre eux et se croyaient menacés d'un grand malheur. Ils avaient encore plus de crainte dans l'éclipse de lune. Ils la croyaient malade lorsqu'elle paraissait noire;

ils comptaient qu'elle mourrait infailliblement si elle achevait de s'obscurcir; qu'alors elle tomberait du ciel, qu'ils périraient tous et que la fin du monde arriverait. Ils en avaient une telle frayeur, qu'aussitôt qu'elle commençait à s'éclipser ils faisaient un bruit terrible avec des trompettes, des cornets et des tambours; ils fouettaient des chiens pour les faire aboyer, dans l'espoir que la lune, qui avait de l'affection pour ces animaux, aurait pitié de leurs cris et s'éveillerait de l'assoupissement que sa maladie lui causait. En même temps, les hommes, les femmes et les enfants la suppliaient, les larmes aux yeux et avec de grands cris, de ne point se laisser mourir, de peur que sa mort ne fût cause de leur perte universelle. Tout ce bruit ne cessait que quand la lune reparaissant ramenait le calme dans les esprits épouvantés.



Les Talapoins prétendent que quand la lune s'éclipse, c'est un dragon qui la dévore; et que quand elle reparaît, c'est le dragon qui rend son dîner. Dans les vieilles mythologies germaniques, deux loups poursuivaient sans cesse le soleil et la lune; les éclipses étaient des luttes contre ces monstres. Les Européens, crédules aussi, regardaient autrefois les éclipses comme des signes fâcheux; une éclipse de soleil qui eut lieu le 13 août 1664 fut annoncée comme l'avant-coureur d'un déluge semblable à celui qui était arrivé du temps de Noé ou plutôt d'un déluge de feu qui devait amener la fin du monde. Cette prédiction épouvanta tellement les masses qu'un curé de campagne (c'est un petit conte que nous rapportons) ne pouvant suffire à confesser tous ses paroissiens, qui craignaient de mourir dans cette circonstance, et sachant que tout ce qu'il pourrait leur dire de raisonnable à cet égard ne prévaudrait pas contre les prédictions fâcheuses, fut contraint de leur annoncer au prône qu'ils ne se pressassent pas tant, et que l'éclipse avait été remise à quinzaine [1].

[1] Legall., *Calend. véritable*, p. 46.

Dans les Indes on est persuadé, quand le so ou la lune s'éclipse, qu'un certain démon griffes noires les étend sur l'astre dont il veu saisir; pendant ce temps on voit les rivières c vertes de têtes d'Indiens qui croient soula l'astre menacé en se tenant dans l'eau jusqu cou, et jetant sans relâche avec leurs mains l'eau au nez du soleil ou de la lune. Les Lap sont convaincus aussi que les éclipses de l sont l'ouvrage des démons. Les Chinois prét daient, avant l'arrivée des missionnaires jésui qui les éclairèrent, que les éclipses étaient oc sionnées par un mauvais génie, lequel cacha soleil de sa main droite et la lune de sa n gauche. Cependant cette opinion n'était pas nérale, puisque quelques-uns d'entre eux disa qu'il y avait au milieu du soleil un grand trou que, quand la lune se rencontrait vis-à-vis, devait naturellement être privée de lumière. D disent les Persans, tient le soleil enfermé c un tuyau qui s'ouvre et se ferme au bout pa volet. Ce bel œil du monde éclaire l'univer l'échauffe par ce trou; et quand Dieu veut p les hommes par la privation de la lumière, il voie l'ange Gabriel fermer le volet, ce qui pro les éclipses. Mais Dieu est si bon qu'il n'est mais fâché longtemps.

Les Mandingues, nègres mahométans de térieur de l'Afrique, attribuent les éclipse lune à un chat gigantesque qui met sa patte e la lune et la terre; et pendant tout le temps dure l'éclipse, ils ne cessent de chanter e danser en l'honneur de Mahomet. Les Mexic effrayés jeûnaient pendant les éclipses. Les mes se maltraitaient, et les filles se tiraien sang des bras. Ils s'imaginaient que la lune a été blessée par le soleil pour quelque que de ménage.

On racontait des habitants de l'Arcadie c étaient tellement ignorants qu'au moment d éclipse ils éventrèrent un âne qu'ils accus d'avoir mangé la lune, parce que l'image c lune avait disparu dans l'eau où l'âne buv l'instant où l'éclipse avait eu lieu.

Écregores, pères des géants, suivant un apocryphe d'Énoch. Les anges qu'il nomme s'assemblèrent sur le mont Hémon, du temp patriarche Jared, et s'engagèrent par des thèmes à ne se point séparer qu'ils n'eussen levé les filles des hommes.

Écriture. *Art de juger les hommes par l' ture*, d'après Lavater. Tous les mouvement notre corps reçoivent leurs modifications du pérament et du caractère. Le mouvement du n'est pas celui de l'idiot, le port et la déma diffèrent sensiblement du colérique au flegm que, du sanguin au mélancolique.

De tous les mouvements du corps, il n'e point d'aussi variés que ceux de la main et doigts, et de tous les mouvements de la ma

, les plus diversifiés sont ceux que nous écrivant. Le moindre mot jeté sur le mbien de points, combien de courbes ne-t-il point!... Il est évident encore, avater, que chaque tableau, que chaque ıchée, et aux yeux de l'observateur et sseur, chaque trait conservent et rap- lée du peintre. — Que cent peintres, es écoliers d'un même maître dessinent figure, que toutes ces copies ressem- riginal de la manière la plus frappante, auront pas moins chacune un caractère , une teinte et une touche qui les fe-

ront distinguer. Si l'on est obligé d'admettre une expression caractéristique pour les ouvrages de peinture, pourquoi voudrait-on qu'elle disparût entièrement dans les dessins et dans les figures que nous traçons sur le papier? Chacun de nous a son écriture propre, individuelle et inimitable, ou qui du moins ne saurait être contrefaite que très-difficilement et très-imparfaitement. Les exceptions sont en trop petit nombre pour détruire la règle. Cette diversité incontestable des écritures ne serait-elle point fondée sur la différence réelle du caractère moral?

On objectera que le même homme, qui pour-



u'un seul et même caractère, peut di- on écriture. Mais cet homme, malgré é de caractère, agit ou du moins paraît ent de mille manières différentes. De 'un esprit doux se livre quelquefois à rtements, de même aussi la plus belle ermet dans l'occasion une écriture né- ais alors encore celle-ci aura un ca- ut à fait différent du griffonnage d'un ui écrit toujours mal. On reconnaîtra la n du premier jusque dans sa plus mau- ture, tandis que l'écriture la plus soi- second se ressentira toujours de son ge. Cette diversité de l'écriture d'une même personne ne fait que confirmer il résulte de là que la disposition d'es- ous nous trouvons influe sur notre écri- e la même encre, avec la même plume même papier, l'homme façonnera tout autrement son écriture quand il traite une affaire désagréable, ou quand il s'entretient cordialement avec son ami. Chaque nation, chaque pays, chaque ville a son écriture particulière, tout comme ils ont une physionomie et une forme qui leur sont propres [1]. Tous ceux qui ont un commerce de lettres un peu étendu pourront vérifier la justesse de cette remarque. L'observateur intelligent ira plus loin, et il jugera déjà du caractère de son correspondant sur la seule adresse (*j'entends l'écriture de l'adresse,* car le style fournit des indices plus positifs encore), à peu près comme le titre d'un livre nous fait connaître souvent la tournure d'esprit de l'auteur. Une belle écriture suppose nécessairement une certaine justesse d'esprit, et en particulier l'amour de l'ordre.

[1] Quand Lavater écrivait, on n'avait pas encore introduit l'écriture mécanique, dite écriture anglaise ou américaine.

Pour écrire avec une belle main, il faut avoir du moins une veine d'énergie, d'industrie, de précision et de goût, chaque effet supposant une cause qui lui est analogue. Mais ces gens dont l'écriture est si belle et si élégante, la peindraient peut-être encore mieux, si leur esprit était plus cultivé et plus orné. On distingue dans l'écriture la substance et le corps des lettres, leur forme et leur arrondissement, leur hauteur et leur longueur, leur position, leur liaison, l'intervalle qui les sépare, l'intervalle qui est entre les lignes, la netteté de l'écriture, sa légèreté ou sa pesanteur. Si tout cela se trouve dans une parfaite harmonie, il n'est nullement difficile de découvrir quelque chose d'assez précis dans le caractère fondamental de l'écrivain.

Une écriture de travers annonce un esprit faux, dissimulé, inégal. Il y a la plupart du temps une analogie admirable entre le langage, la démarche et l'écriture. Des lettres inégales, mal jointes, mal séparées, mal alignées, et jetées en quelque sorte séparément sur le papier, dénotent un naturel flegmatique, lent, peu ami de l'ordre et de la propreté. Une écriture plus liée, plus suivie, plus énergique et plus ferme accuse plus de vie, plus de chaleur, plus de goût. Il y a des écritures qui signalent la lenteur d'un homme lourd et d'un esprit pesant. Une écriture bien formée, bien arrondie, promet de l'ordre, de la précision et du goût. Une écriture *extraordinairement* soignée annonce plus de précision et de fermeté, mais peut-être moins d'esprit. Une écriture lâche dans quelques-unes de ses parties, serrée dans quelques autres, puis longue, puis étroite, puis soignée, puis négligée, laisse entrevoir un caractère léger, incertain et flottant. Une écriture lancée, des lettres jetées pour ainsi dire d'un seul trait, et qui dénotent la vivacité de l'écrivain, désignent un esprit ardent, du feu et des caprices. Une écriture un peu penchée sur la droite et bien coulante annonce de l'activité et de la pénétration. Une écriture bien liée, coulante et presque perpendiculaire, promet de la finesse et du goût. Une écriture originale et hasardée d'une certaine façon, sans méthode, mais belle et agréable, porte l'empreinte du génie, etc.

Il est inutile d'observer combien, avec quelques remarques judicieuses, ce système est plein de témérités et d'exagérations. *Voy.* MIMIQUE et PHYSIOGNOMONIE.

Écrouelles. Delancre dit que ceux qui naissent légitimement septièmes mâles, sans mélanges de filles, ont le don inné de guérir les écrouelles en les touchant. Les anciens rois d'Angleterre, suivant certains auteurs, avaient ce pouvoir [1], mais d'une autre source. Quand Jacques II fut reconduit de Rochester à White-Hall, on proposa de lui laisser faire quelque acte de royauté, comme de toucher les écrouelles. Il ne se présenta personne. On attribua aussi aux rois de France don d'enlever les écrouelles par l'imposit des mains, accompagnée du signe de la croi Louis XIII en 1639 toucha à Fontainebleau dou cents scrofuleux, et les mémoires du temps testent que plusieurs furent guéris. On fait monter cette prérogative jusqu'à Clovis. *Voy.* L CINET, CRACHAT, GRÉATRAKES, etc.

Écume. On a remarqué que beaucoup de p sédés écument de la bouche comme les chi enragés. Une jeune fille que l'on amena à sa Vincent Ferrier, rendait par la bouche et par nez une écume qui prenait successivement p sieurs nuances [2].

Écureuils. Les chasseurs des monts Our ont pour la chasse de l'écureil une superstitie idée qu'on ne peut déraciner. Ils ne cherch dans toute la journée les écureuils qu'au haut sapins rouges, si le premier tué le matin s' trouvé sur un arbre de cette espèce; et ils s fermement convaincus qu'ils en chercheraient vain ailleurs. Si c'est au contraire sur un sa *sylvestris* qu'ils ont aperçu leur premier écure ils ne porteront leurs regards que sur cette s d'arbres pendant tout le jour de la chasse.

Edda, livre des origines scandinaves. Il plein de rudes merveilles.

Edeline ou **Adeline** (Guillaume), doct en théologie du quinzième siècle, prieur Carmes de Saint-Germain en Laye. Il fut exp et admonesté publiquement à Évreux pour s' donné au diable, afin de satisfaire ses passi mondaines. Il avoua, sans y être poussé pa torture, qu'il s'était transporté au sabbat à ch sur un balai [3]; que de sa bonne volonté il a fait hommage à l'ennemi, qui était là sous la fo d'un mouton; qu'il lui avait alors baisé brut ment sous la queue son derrière en signe de vérence et d'hommage [4]. Ce sabbat n'était c posé que de Vaudois. Le jour du jugement é arrivé, il fut conduit en place publique, ayant mitre de papier sur la tête; l'inquisiteur l' gagea à se repentir et lut la sentence qui le c domnait à la prison, au pain et à l'eau. « l ledit maître Guillaume commença à gémir condouloir de son méfait, criant merci à Die l'évêque et à justice [5]. » Quinzième siècle.

Edris, nom que les musulmans donne Énoch ou Hénoch, sur lequel ils ont forgé verses traditions. Dans les guerres continu que se faisaient les enfants de Seth et de C Hénoch, disent-ils, fut le premier qui introd

[1] Polydore Virgile.

[1] Görres, *Mystique*, liv. VII, ch. XI, d'apr *Demonomania* de Georges Seiler.

[2] *Edoctus scopam sumere, et inter femora eq instar ponere, quo volebat brevi momento*, etc. guin, liv. X.

[3] Monstrelet, Alain Chartier, à l'année 1453.

[4] Monstrelet, cité par M. Garinet, *Histoire magie en France*, p. 107.

de faire des esclaves. Il avait reçu du
e don de science et de sagesse, trente
mplis des connaissances les plus ab-
-même en composa beaucoup d'autres,
mnus que les premiers. Dieu l'envoya
pour les ramener dans la bonne voie.
i ayant refusé de l'écouter, il leur fit
réduisit leurs femmes et leurs enfants
ge. Les Orientaux lui attribuent l'in-
la couture et de l'écriture [1], de l'as-
de l'arithmétique, et encore plus par-
nt de la géomancie. On dit de plus
cause innocente de l'idolâtrie. Un de
affligé de son enlèvement, forma de
stigation du démon, une représenta-
ment exprimée, qu'il s'entretenait des
s avec elle, et lui rendait des hom-
iculiers, qui peu à peu dégénérèrent
tion. *Voy.* Hénoch.

is, hérétiques qui parurent dans la
oitié du seizième siècle. Ils niaient le
t, pratiquaient diverses superstitions,
e baptême et le remplaçaient par une
qui consistait à se racler le front avec
qu'à effusion de sang, puis à le panser
uile. C'est cette marque qui leur res-
it qui leur a fait donner leur nom

nymphe qui seconda Numa Pompi-
on projet de civiliser les Romains. Les
nes en ont fait un démon succube, et
es un esprit élémentaire, une ondine
ns, une salamandre selon les autres,
nt fille de Vesta. *Voy.* Zoroastre et

, démons que les païens disaient ha-
ois et les montagnes, et qu'ils re-
it comme de petits hommes velus,
ornes et des pieds de chèvre. Les an-
ent de certains monstres de Libye,
n donnait le même nom; ils avaient
de chèvre avec une queue de pois-
ainsi qu'on représente le *capricorne*.
cette même figure dans plusieurs mo-
gyptiens et romains.

sorte d'épervier boiteux, dont une
e avait répandu l'opinion chez les an-
sa rencontre était du plus heureux
ur les nouveaux mariés.

(l') et les Sorciers. Les pauvres
sés de sorcellerie n'ont jamais été
l'Église avec les cruautés des juges
oy. l'article Sorciers, à la fin.

me des filles d'Anios, d'Élée, magi-
changeait en huile tout ce qu'elle tou-

té. Il y a des pierres élastiques et des
les. Une poutre en marbre, qui fait
nt des curieux à la cathédrale de Lin-
Cadmus.

coln, est élastique [1]. De telles raretés ont passé autrefois pour œuvres de féerie.

Éléazar, magicien, Juif de nation, qui attachait au nez des possédés un anneau où était enchâssée une racine dont Salomon se servait, et que l'on présume être la squille [2]. A peine le démon l'avait-il flairée qu'il jetait le possédé par terre et l'abandonnait. Le magicien récitait ensuite des paroles que Salomon avait laissées par écrit; et, au nom de ce prince, il défendait au démon de revenir dans le même corps; après quoi il remplissait une cruche d'eau et commandait audit démon de la renverser. L'esprit malin obéissait; ce signe était la preuve qu'il avait quitté son gîte.

Éléazar de Garniza, auteur hébreu qui a laissé divers ouvrages dont plusieurs ont été imprimés et d'autres sont restés manuscrits. On distingue de lui un *Traité de l'âme,* cité par Pic de la Mirandole dans son livre contre les astrologues, et un *Commentaire cabalistique sur le Pentateuque.*

Éléments. Les éléments sont peuplés de substances spirituelles, selon les cabalistes. Le feu est la demeure des salamandres; l'air, celle des sylphes; les eaux, celle des ondins ou nymphes, et la terre, celle des gnômes. Il est certain que les éléments, l'air surtout, sont abondamment peuplés de démons et d'esprits, et que *les puissances de l'air* ne le laissent pas vide.

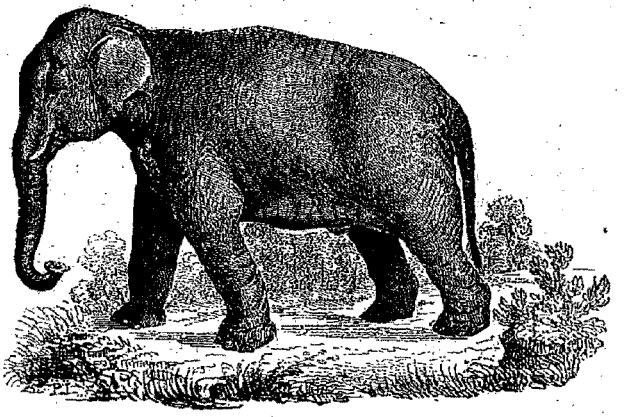
Éléphant. On a dit des choses merveilleuses de l'éléphant. On lit encore dans de vieux livres qu'il n'a pas de jointures, et que, par cette raison, il est obligé de dormir debout, appuyé contre un arbre ou contre un mur; que s'il tombe, il ne peut se relever. Cette erreur a été accréditée par Diodore de Sicile, par Strabon et par d'autres écrivains. Pline conte aussi que l'éléphant prend la fuite lorsqu'il entend un cochon : et, en effet, on a vu en 1769 qu'un cochon ayant été introduit dans la ménagerie de Versailles, son grognement causa une agitation si violente à un éléphant qui s'y trouvait qu'il eût rompu ses barreaux si l'on n'eût retiré aussitôt l'animal immonde. Ælien assure qu'on a vu un éléphant qui avait écrit des sentences entières avec sa trompe, et même qui avait parlé. Christophe Acosta assure la même chose [3]. Dion Cassius prête à cet animal des sentiments religieux. Le matin, dit-il, il salue le soleil de sa trompe; le soir il s'agenouille; et quand la nouvelle lune paraît sur l'horizon, il rassemble des fleurs pour lui en composer un bouquet. On sait que les éléphants ont beaucoup de goût pour la musique; Arrien rapporte qu'il y en a eu un qui faisait danser ses camarades au son des cymbales. On

[1] *Monthly Magazine*, oct. 1825, p. 224.
[2] Bodin, *Démonomanie*, liv. I, ch. III, p. 88.
[3] Thomas Brown, *Essai sur les erreurs populaires*, liv. III, ch. I, p. 241.

vit à Rome des éléphants danser la pyrrhique et exécuter des sauts périlleux sur la corde... Enfin, avant les fêtes données par Germanicus, douze éléphants en costume dramatique exécutèrent un ballet en action. On leur servit ensuite une collation ; ils prirent place avec décence sur des lits qui leur avaient été préparés. Les éléphants mâles étaient revêtus de la toge ; les femelles de la tunique. Ils se comportèrent avec toute l'urbanité de convives bien élevés, choisirent les mets avec discernement et ne se firent pas moins remarquer par leur sobriété que par leur politesse [1].

Au Bengale l'éléphant blanc a les honne de la divinité ; il ne mange jamais que dan vaisselle de vermeil. Lorsqu'on le conduit à promenade, dix personnes de distinction p tent un dais sur sa tête. Sa marche est une pèce de triomphe, et tous les instruments pays l'accompagnent. Les mêmes cérémo s'observent lorsqu'on le mène boire. Au sc de la rivière, un seigneur de la cour lui lave pieds dans un bassin d'argent.

Voici sur l'éléphant blanc des détails étendus : « Un Européen, établi à Calcutta puis deux ans, écrivait dernièrement au *Sé*



phore de Marseille une lettre dont le passage suivant rappelle une des plus étranges superstitions des peuples de l'Inde :

« Je vous envoie le récit que vient de me faire M. Smithson, voyageur anglais, arrivé tout récemment de Juthia, capitale du royaume de Siam. M. Smithson m'a beaucoup amusé aux dépens de ces Siamois qui continuent toujours à adorer leurs éléphants blancs. Depuis plusieurs mois, la tristesse était à la cour et parmi tous les habitants de Juthia : un seul éléphant blanc avait survécu à une espèce de contagion qui s'était glissée dans les écuries sacrées. Le roi fit publier à son de trompe qu'il donnerait dix esclaves, autant d'arpents de terre qu'un éléphant pourrait en parcourir dans un jour, et une de ses filles en mariage à l'heureux Siamois qui trouverait un autre éléphant blanc. — M. Smithson avait pris à son service, pour lui faire quelques commissions dans la ville, un pauvre hère borgne, bossu, tout exténué de misère, qui s'appelle Tungug-Poura. Ce Tungug-Poura avait touché le cœur compatissant du voyageur anglais, qui l'avait fait laver, habiller, et le nourrissait dans sa cuisine. Tungug, malgré sa chétive et stupide apparence, nourrissait une vaste ambition dans sa chemise de toile, son unique vêtement ; il entendit la proclamation de l'empereur de Siam et vint, d'un air recueilli, se présenter à M. Smithson, qui rit beaucoup en l'entendant lui déclarer qu'il allait cherche éléphant blanc, et qu'il était décidé à m s'il ne trouvait pas l'animal sacré. Tungug-P ne faisait pas sur M. Smithson l'effet d'un seur bien habile : les éléphants blancs se vent en très-petit nombre dans des ret d'eaux et de bois d'un accès difficile. Mais ne put changer la résolution de Tungug, serrant avec reconnaissance une petite so d'argent dont son maître le gratifia, partit un arc, des flèches et une mauvaise pai pistolets. — M. Smithson, que je vais l parler, me disait donc l'autre soir : « Cinq après, je me réveillai au bruit de tous les bours de l'armée du roi ; un tintamarre af remplissait la ville. Je m'habille et descends la rue, où des hommes, des femmes, de fants couraient en poussant des cris de jo m'informai de la cause de tous ces bruit me répondit que l'éléphant blanc arrivait rieux d'assister à la réception de ce gra haut personnage, je me rendis à la porte ville que précède une place immense ent d'arbres et de canaux ; la foule la rempl Sous un vaste dais, des officiers richement attendaient le monarque, qui a bientôt par tous ses ministres et ses esclaves. On agita vant lui un vaste éventail de plume. — phant sacré, arrivé la veille, avait passé l sous une tente magnifique dont j'apercev banderoles. Peu après les *gongs*, les tam

[1] M. Salgues, *Des erreurs*, etc., t. III, p. 196.

les retentirent avec leurs sons aigres ts. J'étais assez commodément placé. e de talapoins commença à défiler; ces raient l'air grave et s'avançaient lente- e triple rangée de soldats entourait le nal, qui avait un air maladif et mar- icilement. — On cria à mes côtés : i qui l'a pris. — Je regardai et vis un me borgne et bossu qui tenait un des rubans dorés passés au cou de l'élé- t homme était mon domestique, Tun- . Le voilà donc gendre du roi. Il vint n jour en palanquin et me parut fort e sa nouvelle position. L'éléphant blanc t sa fortune se présenta à lui à cin- rnées de marche de Juthia, dans un marais où il était couché, abattu par une fièvre à laquelle les animaux de cette espèce sont sujets; car leur couleur blanche est, comme on sait, le résultat d'une maladie. Tungug-Poura s'approcha de l'éléphant, le nettoya, versa de l'eau sur les plaies et les boutons du dos, et prodigua tellement ses soins et ses caresses à l'intelligente bête que celle-ci lécha Tungug de sa trompe et se mit à le suivre avec la docilité d'un petit chien. Tungug est ainsi parvenu, favorisé d'abord par un hasard presque inespéré, à s'emparer d'un éléphant blanc. Le pauvre bossu a maintenant des esclaves et possède la princesse dont le nom signifie en langue siamoise *les yeux de la nuit.* »

Éléphant-Dieu. *Voy.* KOSAKS.



La reine des Elfes.

l, vallée des Elfes dans la Suède. Là on bir des épreuves aux enfants qu'on vou- er au sabbat. On les menaçait de les s des fondrières s'ils refusaient de re- Dieu. Dans les procédures qui eurent re eux, plusieurs de ces enfants décla- ne souvent un ange blanc s'en venait au l'eux et leur défendait de faire ce que le eur demandait.

, génies scandinaves. On croit aux la Baltique qu'il y a un roi des Elfes, ègne à la fois sur l'île de Stern, sur celle t sur celle de Rugen. Il a un char attelé re étalons noirs. Il s'en va d'une île à n traversant les airs; alors on distingue le hennissement de ses chevaux, et la mer est toute noire. Ce roi a une grande armée à ses ordres; ses soldats ne sont autre chose que les grands chênes qui parsèment l'île. Le jour ils sont condamnés à vivre sous une écorce d'arbre; mais la nuit ils reprennent leur casque et leur épée et se promènent fièrement au clair de la lune. Dans les temps de guerre, le roi les assemble autour de lui. On les voit errer au-dessus de la côte, et alors malheur à celui qui tenterait d'envahir le pays[1]! La tradition des bons et des mauvais anges est sensible dans les fictions de l'Edda. Snorro Sterlason nous apprend que les *elfs* de la lumière, dont Ben Johnson a fait les esprits blancs de ses masques, séjournent dans Alf-Heim (demeure des Elfs), le

[1] M. Marmier, *Traditions de la Baltique.*

palais du ciel, tandis que les *swart elfs*, elfs de la nuit, habitent les entrailles de la terre. Les premiers ne seront pas sujets à la mort; car les flammes de Surtur ne les consumeront pas, et leur dernière demeure sera Vid-Blain, le plus haut ciel des bienheureux; mais les *swart elfs* sont mortels et sujets à toutes les maladies, quels que soient d'ailleurs leurs attributs. — Les Islandais modernes considèrent aussi le peuple elf comme formant une monarchie, ou du moins ils le font gouverner par un vice-roi absolu qui, tous les ans, se rend en Norvége avec une députation de pucks (lutins), pour y renouveler son serment d'hommage-lige au souverain seigneur qui réside dans la mère patrie. Il est évident que les Islandais croient que les elfs sont, comme eux, une colonie transplantée dans l'île [1]. *Voy.* DANSES DES ESPRITS.

Elfland, le pays, l'île, le royaume des fées et des Elfes. Les fées et les Elfes, qui sont les fées du Nord, enlèvent quelquefois les enfants et les emportent dans l'Elfland pour le peupler. Quelques hommes faits y ont été transportés aussi, lorsqu'ils s'étaient endormis sur quelque montagne hantée par les fées ou les Elfes. *Voy.* ERCELDOUNE.

Elf-Roi, le roi des Elfes. *Voy.* NAIN-LAURI

Élie. Les musulmans et la plupart des Orie taux font de ce grand prophète un puissant m gicien [1] : ils l'appellent Khizzer.

Élie de Worms, rabbin juif allemand, c passait au treizième siècle pour un magicien tr habile.

Éligor, démon, le même qu'Abigor. *Vo* ABIGOR.

Élinas, roi d'Albanie, père de Mélusi *Voy.* MÉLUSINE.

Élingsor. Dans le poëme de Percival, c' un magicien qui descend de la famille de Virgi Il est né dans la Calabre; il est initié à la ma par des Juifs. Il bâtit sur une montagne un pal enchanté où l'on voit un lit qui fuit devant ce qui veut y monter et qui lui lance des flèc s'il y parvient. C'est un vieux conte popula qui remonte au temps où les Sarasins occ paient la Sicile et une partie du pays de Napl

Élixir de vie. L'élixir de vie n'est au chose, selon le Trévisan, que la réduction de pierre philosophale en eau mercurielle; on l' pelle aussi *or potable*. Il guérit toutes sortes maladies et prolonge la vie bien au delà bornes ordinaires. L'*élixir parfait au ro*



change le cuivre, le plomb, le fer et tous les métaux en or plus pur que celui des mines. L'*élixir parfait au blanc*, qu'on appelle encore *huile de talc*, change tous les métaux en argent très-fin.

Voici la recette d'un autre *élixir de vie*. Pour faire cet élixir, prenez huit livres de suc mercuriel; deux livres de suc de bourrache; tiges et feuilles; douze livres de miel de Narbonne ou autre, le meilleur du pays; mettez le tout à bouillir ensemble un bouillon pour l'écumer; passez-le par la chausse à hypocras et clarifiez-le. Mettez à part infuser, pendant vingt-quatre heures, quatre onces de racine de gentiane coupée par tranches dans trois chopines de blanc, sur des cendres chaudes, agitant temps en temps; vous passerez ce vin dans linge sans l'exprimer; mettez cette colature d lesdits sucs avec le miel, faisant bouillir dou ment le tout et cuire en consistance de sir vous le ferez rafraîchir dans une terrine v nissée, ensuite le déposerez dans des boutei que vous conserverez en un lieu tempéré, p vous en servir, en en prenant tous les ma une cuillerée. Ce sirop prolonge la vie, réta la santé contre toutes sortes de maladies, m la goutte, dissipe la chaleur des entrailles

[1] *Traditions populaires*, dans la *Quarterly Review*.

[1] Voyez sa légende dans les *Légendes de l'An Testament*.

ıe resterait dans le corps qu'un petit
le poumon et que le reste serait gâté,
ıdrait le bon et rétablirait le mauvais;
ɛs douleurs d'estomac, la sciatique, les
la migraine et généralement les dou-
nes. Ce secret a été donné par un pau-
ın de Calabre à celui qui fut nommé
ɛs-Quint pour général de cette armée
'il envoya en Barbarie. Le bonhomme
le cent trente-deux ans, à ce qu'il as-
général, lequel était allé loger chez
voyant d'un si grand âge, s'était in-
sa manière de vivre et de celle de plu-
ses voisins, qui étaient presque tous
me lui [1].

te qu'un médecin charlatan apporta
à l'empereur de la Chine Li-kon-pan
merveilleux et l'exhorta à le boire,
omettant que ce breuvage le rendrait
Un ministre qui était présent, ayant
lement de désabuser le souverain, prit
ɛt but la liqueur. Li-kon-pan, irrité de cette hardiesse, condamna à mort le mandarin, qui lui dit d'un air tranquille : « Si ce breuvage donne l'immortalité, vous ferez de vains efforts pour me faire mourir; et s'il ne la donne pas, auriez-vous l'injustice de me faire mourir pour un si frivole larcin? » Ce discours calma l'empereur, qui loua la sagesse et la prudence de son ministre.

Éloge de l'enfer, ouvrage critique, historique et moral; nouvelle édition; la Haye, 1759, 2 vol. in-12, fig. — C'est un livre satirique très-pesamment écrit, dans un esprit très-médiocre.

Élossite, pierre qui a la vertu de guérir les maux de tête. On ne sait pas trop où elle se trouve.

Elpide, médecin qui vivait sous Théodoric, roi des Ostrogoths. Sa maison était hantée par des lutins qui lui jetaient souvent des pierres. Saint Césaire, d'Arles, étant venu à Ravenne, purifia cette maison avec de l'eau bénite, et dès lors elle ne fut plus infestée.

Elspeth-Rule, sorcière écossaise qui floris-



708. Elle était signalée comme faisant
eux qui la priaient et guérissant ceux
ltraitaient.

ou **Elcesai**, chef des elcésaïtes, héré-
deuxième siècle, qui faisait du Saint-
e femme, et qui proposait une liturgie
ɔrières étaient des jurements absurdes.

ıinquilliers, race de géants, serviteurs
dieu de la mort chez les Indiens. Ils
ɣgés de tourmenter les méchants dans
ɜ.

ɾrer. *Voy.* LIGATURES.

rables secrets du Petit Albert, p. 165.

Embungala, prêtre idolâtre du Congo. Il passe, chez les noirs de ces contrées, pour un si grand sorcier, qu'il peut d'un coup de sifflet faire venir devant lui qui bon lui semble, s'en servir comme d'un esclave et le vendre même s'il le juge à propos.

Émeraude. La superstition a longtemps attribué à cette pierre des vertus miraculeuses, telles entre autres que celle d'empêcher les symptômes du mal caduc, et de se briser lorsque la crise est trop violente pour qu'elle puisse la vaincre. La poudre de franche émeraude arrêtait, disait-on, la dyssenterie et guérissait la morsure des animaux vénéneux. Les peuples de

la vallée de Manta, au Pérou, adoraient une émeraude grosse comme un œuf d'autruche et lui offraient d'autres émeraudes.

Emma, fille de Richard II, duc de Normandie. Cette princesse épousa Ethelred, roi d'Angleterre, et en eut deux fils dont l'un régna après la mort de son père : c'est saint Édouard. Ce prince écoutait avec déférence les pieux avis de sa mère; mais un ambitieux que l'histoire peint sous d'assez laides couleurs, Godwin, comte de Kent, qui était son ministre, et qui voyait avec peine son autorité partagée avec Emma, chercha à perdre cette princesse; il l'accusa de différents crimes, et il eut l'adresse de faire appuyer son accusation par plusieurs seigneurs, mécontents comme lui du pouvoir d'Emma. Le roi dépouilla sa mère de toutes ses richesses. La princesse eut recours à Alwin, évêque de Winchester, son parent. Le comte de Kent, voulant écarter un protecteur aussi puissant, et ne reculant pas devant les moyens les plus infâmes, accusa la princesse d'un commerce coupable avec ce prélat : cette odieuse accusation, appuyée impudemment par les ennemis de la princesse et du saint évêque, fit impression sur l'esprit d'Édouard; il eut la faiblesse de mettre sa mère en jugement; elle fut condamnée à se purger par l'épreuve du feu. La coutume de ce temps-là en Angleterre voulait que l'accusé passât nu-pieds sur neuf coutres de charrue rougis au feu; et la condamnation portait qu'Emma ferait sur ces coutres neuf pas pour elle-même et cinq pour l'évêque de Winchester. Elle employa en prières la nuit qui précéda cette périlleuse épreuve; puis raffermie, elle marcha sur les neuf coutres, au milieu de deux évêques, habillée comme une simple bourgeoise et les jambes nues jusqu'aux genoux. Le feu ne lui fit aucun mal; de sorte que son innocence fut reconnue.

Émodès, l'un des démons qui possédaient Madeleine de la Palud.

Émole, génie que les basilidiens invoquaient dans leurs cérémonies magiques.

Empuse, démon de midi. Aristophane, dans sa comédie des *Grenouilles*, le représente comme un spectre horrible, qui prend diverses formes, de chien, de femme, de bœuf, de vipère, qui a le regard atroce, un pied d'âne et un pied d'airain, une flamme autour de la tête, et qui ne cherche qu'à faire du mal. Les paysans grecs et russes ont conservé des idées populaires attachées à ce monstre; ils tremblent au temps des foins et des moissons à la seule pensée de l'Empuse, qui, dit-on, rompt bras et jambes aux faucheurs et aux moissonneurs, s'ils ne se jettent la face en terre lorsqu'ils l'aperçoivent. On dit même en Russie que l'Empuse et les démons de midi, qui sont soumis à cet horrible fantôme, parcourent quelquefois les rues à midi en habits de veuve et rompent les bras à ceux qui osent l regarder en face. Le moyen de conjurer l'Empu et de s'en faire obéir chez les anciens, c'était lui dire les plus grandes injures. Chacun a s goûts.

Vasco de Gama, cité par Leloyer [1], rappo qu'il y a dans la ville de Calicut un temple c sacré à des démons qui sont des espèces d'E puses. Personne n'ose entrer dans ces temp surtout le mercredi, qu'après que le midi passé; car si on y entrait à cette heure-là, mourrait à l'instant même.

Énarque. Il revint de l'autre monde (ou d'u syncope) après avoir passé plusieurs jours enfer, et raconta à Plutarque lui-même tout qui concernait Pluton, Minos, Éaque, les P ques, etc. [2].

Encelade, géant de la mythologie grecque. avait cent bras et donnait de grandes inquiétu à Jupiter. Minerve, qui n'avait que deux br mais longs et solides, jeta sur le géant l'île de Sicile; et il est retenu sous l'Etna, où il soup toujours. C'est là cette mythologie que Boil admirait.

Encens. « En la région Sachalite, qui n' autre que le royaume de Tartas, l'encens qui recueillait se mettait à grands monceaux en c taine place, non loin du port où les marcha abordaient. Cet encens n'était gardé de perso parce que le lieu était assez gardé des démo et ceux qui abordaient près de la place n'euss osé, en cachette ni ouvertement, prendre un s grain d'encens et le mettre en leur navire san licence et permission expresse du prince; au ment leurs navires étaient retenus par la puissa secrète des démons, gardiens de l'encens et pouvaient se mouvoir ni partir du port [3]. »

Enchantements. On entend par encha ment l'art d'opérer des prodiges par des par chantées; mais on a beaucoup étendu le sens ce mot.

On voyait, au rapport de Léon l'Africain, t au haut des principales tours de la citadelle Maroc, trois pommes d'or d'un prix inestimal si bien gardées par enchantement, que les de Fez n'y ont jamais pu toucher, quelques forts qu'ils aient faits. Ces pommes d'or ne s plus.

Marc Paul conte que les Tartares, ayant huit insulaires de Zipangu, avec qui ils étaient guerre, se disposaient à les décapiter; mais n'en purent venir à bout, parce que ces i laires portaient au bras droit, entre cuir et ch une petite pierre enchantée qui les rendait sensibles au tranchant du cimeterre : de s qu'il fallut les assommer pour les faire mou

[1] *Histoire des spectres*, liv. III, ch. XIV.
[2] M. Salgues: *Des erreurs et des préjugés*, t p. 343.
[3] Leloyer, *Dict. et hist. des spectres*, p. 415.

ES MAGIQUES, CHARMES, FASCINATION, NTÉE, etc.

d souvent par enchantement quelque erveilleux. Les arts ont aussi produit tements, mais naturels, et regardés vre de magie par ceux-là seuls qui ı la magie tout ce qui est extraordi-. Van Estin, dit Decremps dans sa *he dévoilée*, nous fit voir son cabinet s. Nous entrâmes dans une salle bien de grandes fenêtres pratiquées dans le dôme. — Vous voyez, nous dit-il, tout ce que j'ai pu rassembler de piquant et de curieux en mécaniques. — Cependant nous n'apercevions de tous côtés que des tapisseries sur lesquelles étaient représentées des machines utiles, telles que des horloges, des pompes, des pressoirs, des moulins à vent, des vis d'Archimède, etc.

— Toutes ces pièces ont apparemment beaucoup de valeur, dit en riant M. Hill; elles peuvent récréer un instant la vue ; mais il paraît qu'elles ne produiront jamais de grands effets



Enfant volé par une Fée. — Page 238.

mouvements. M. Van Estin répondit up de sifflet. Aussitôt les quatre tapisvent et disparaissent; la salle s'agrandit x éblouis voient ce que l'industrie huıventé de plus étonnant. D'un côté des ui rampent, des fleurs qui s'épanouisoiseaux qui chantent; de l'autre, des i nagent, des canards qui mangent et nt, des orgues jouant d'elles-mêmes, ɔmates qui touchent du clavecin. Estin donna un second coup de sifflet, mouvements furent suspendus. ınt après nous vîmes un canard nageant ınt dans un vase, au milieu duquel était un arbre. Plusieurs serpents rampaient autour du tronc et allaient successivement se cacher dans les feuillages. Dans une cage voisine étaient deux serins qui chantaient en s'accompagnant, un homme qui jouait de la flûte, un autre qui dansait, un petit chasseur et un sauteur chinois, tous artificiels et obéissant au commandement. *Voy.* BRIOCHÉ, etc.

Enchiridion. *Voy.* LÉON III.

Encre. Divination par la goutte d'encre. *Voy.* HARVIS.

Endor (Pythonisse d'). *Voy.* PYTHONISSE.

Énergumène. On appelle énergumènes ceux qui sont possédés du démon. *Voy.* POSSESSION.

Enfants. Croirait-on que des savants en démence et des médecins sans clientèle ont recherché les moyens de s'assurer du sexe d'un enfant qui n'était pas né, et qu'on a fait autour de ce thème absurde des livres niais qui trouvent de niais lecteurs? *Voy.* Sexe.

Enfants du diable. *Voy.* Cambions.

Enfants volés par les fées. On prétend dans le Nord que les fées enlèvent quelquefois les enfants qui leur plaisent et leur substituent de petits monstres nés d'elles. Pour les forcer à rendre l'enfant qu'elles ont pris, on expose l'enfant substitué sur une pelle et on le tourmente cruellement. En Danemark la mère chauffe le four et met l'enfant sur la pelle en menaçant de le lancer dans la flamme, ou bien elle le fouette avec des verges, elle le jette dans la rivière. En Suède et en Irlande on l'expose à la porte sur une pelle. Quelquefois on lui fait boire une potion de coquilles d'œufs. Dans le Glossaire provincial de Grose, on voit la mère d'un enfant volé casser une douzaine d'œufs et placer les vingt-quatre demi-coquilles devant l'enfant substitué, qui s'écrie : « J'avais sept ans quand on me mit en nourrice, quatre ans se sont passés depuis, et je n'ai jamais vu de petits pots aussi blancs. » Le changement d'un enfant est toujours fait avant le baptême. Le moyen de prévenir ce malheur est de faire une croix sur la porte et sur le berceau, de mettre un morceau de fer auprès de l'enfant, de laisser une lumière allumée. En Thuringe on suspend au mur les culottes du père [1].

En Écosse on attribue le même crime de rapt aux elfes, et quand un enfant est sourd, muet, aveugle ou contrefait, ou le croit substitué.

Les sorcières, ce que les procédures ont établi, enlevaient aussi des enfants, ou pour les affilier au diable ou pour les lui sacrifier. *Voy.* Elfdal..



Enfants au sabbat.

Enfants dans la divination. *Voy.* Harvis.

Enfers, lieux inférieurs où les méchants subissent après leur mort le châtiment dû à leurs crimes. Nier qu'il y ait des peines et des récompenses après le trépas, c'est nier l'existence de Dieu, puisqu'il ne peut être que nécessairement juste. Mais les tableaux que certains poëtes et d'autres écrivains nous ont faits des enfers ont été souvent les fruits de l'imagination. On doit croire ce que l'Église enseigne, sans s'égarer dans des détails que Dieu n'a pas jugé à propos de révéler.

[1] M. Dufau, *Contes irlandais.*

Les anciens et la plupart des modernes cent les enfers au centre de la terre. Le doc Swinden, dans ses recherches sur le feu de l'e prétend que l'enfer est dans le soleil, *parce le soleil est le feu perpétuel.* Quelques-uns ajouté que les damnés entretiennent ce feu une activité continuelle, et que les taches paraissent dans le disque du soleil après grandes catastrophes ne sont produites que l'encombrement.

Il serait très-long de rapporter les sentim des différents peuples sur l'enfer [1]. Les D disent que tout ce qu'on mangera dans les e aura un goût de fiel et d'amertume, et qu damnés porteront sur la tête, en signe éternelle réprobation, un bonnet de poil d chon d'un pied et demi de long.

Ce que nous savons positivement, c'est l'enfer a été fait pour les démons et pour qui les suivent.

Enflure. L'enflure du corps est un symp de la possession. Un moine fut possédé au vent de l'abbé Baithin, successeur de sain lomban, en Écosse. Il était tout enflé. L'abb frit pour lui le saint sacrifice, le fit amener l'église et chassa le démon. Au moment démon sortit, l'enflure disparut tout à coup peau parut collée sur les os. Souvent l'enflur mobile et passe d'une partie du corps à autre, affectant diverses formes [2].

Engagements du sabbat. L'initié s'oblig d'horribles serments à faire tout le contrai ce que prescrit l'Église, à détruire tout ce q sacré, à séduire au moins une fois par moi chrétien pour l'attacher au démon, à lui am des enfants, en un mot à reculer devant to qui est bien et à faire avec zèle tout ce q réprouvé. Ces excès ont été avoués dans pre toutes les procédures.

Engastrimisme, art des ventriloques. O tribuait autrefois à la magie.

Engastrimithes ou **Engastrimandres** vins qui faisaient entendre leurs réponses leur ventre. *Voy.* Ventriloque, Cécile, etc.

Engelbrecht (Jean), visionnaire allem mort en 1642. Il était protestant et d'un na si mélancolique qu'il tenta souvent de s'ôt vie. Un soir, vers minuit, il lui sembla que corps était transporté, et il arriva à la por l'enfer où régnait une obscurité profonde, et s'exhalait une puanteur à laquelle il n'y a r comparer sur la terre. De là il fut conduit e radis. Quand il en eut goûté les délices, un le renvoya sur la terre, et il raconta sa visi en eut d'autres; il entendit pendant qua nuits une musique céleste si harmonieuse

[1] Voyez les *Légendes de l'autre monde,* pour s à l'histoire du paradis, du purgatoire et de l'enf

[2] Görres, *Mystique,* liv. VII, ch. XXII, extrai *Acta Sanctorum,* 19 mai. S. Dunstan.

pêcher d'y joindre sa voix. Parcourant
e, il prêchait, disait-il, comme il en
ordre d'en haut. Un jour qu'il racon-
ses, il dit qu'il avait vu les âmes des
voltiger autour de lui, sous la forme
et que voulant se mêler à leur danse,



s le soleil d'une main et la lune de
absurdités ne l'empêchèrent pas de
osélytes parmi les réformés. Il a laissé
mes : 1° *Véritable vue et histoire du*
rdam, 1690, in-4° : c'est le récit de
on en enfer et en paradis ; 2° *Mandat*
in et céleste délivrés par la chancellerie céleste, Brême, 1625, in-4°; cet écrit manque dans le recueil intitulé *OEuvres, visions et révélations de Jean Engelbrecht*, Amsterdam, 1680, in-4°.

Énigme. On lit dans de vieilles histoires de Naples que, sous le règne de Robert Guiscard, on trouva une statue qui avait eu la tête dorée, et sur laquelle était écrit : *Aux calendes de mai, quand le soleil se lèvera, j'aurai la tête toute d'or.* Robert chercha longtemps à deviner le sens de cette énigme ; mais ni lui ni les savants de son royaume ne purent la résoudre. Un prisonnier de guerre sarasin promit de l'interpréter si on lui accordait la liberté sans rançon. Il avertit donc le prince d'observer aux premiers jours de mai l'ombre de la tête de la statue au lever du soleil, et de faire bêcher la terre à l'endroit où tomberait cette ombre. Robert suivit ce conseil et trouva de grands trésors, qui lui servirent dans ses guerres d'Italie. Il récompensa le Sarasin, non-seulement en lui accordant la liberté, mais en lui donnant de bonnes sommes.

Il y a beaucoup d'énigmes dans les divinations. On peut voir le traité des énigmes du père Ménestrier, de la compagnie de Jésus, intitulé *la Philosophie des images énigmatiques*, où il est traité des énigmes, hiéroglyphes, oracles, prophéties, sorts, divinations, loteries, talismans, songes, centuries de Nostradamus, et de la baguette. Lyon, 1694, in-12.

Enlèvement. Nous ne parlons ici que de ceux qui ont été enlevés par le diable. Une Allemande



acté l'habitude de jurer et de dire des
orps de garde. Elle fut bientôt prise
le par quelques femmes de son pays,
un exemple qui arrêtât le désordre.
elle prononçait avec énergie ces pa-
sont tristes, surtout dans la bouche
me : *Que le diable m'emporte!...* le
va en hussard et l'emporta[1]. On lit en

s, *De præst. dæm.*, lib. II; Bodin, *Démo-*
iv. III, ch. I.

beaucoup de livres qu'un certain comte de Mâcon, homme violent et impie, exerçait une espèce de tyrannie contre les ecclésiastiques et contre ce qui leur appartenait, sans se mettre en peine de cacher ni de colorer ses violences. Un jour qu'il était assis dans son palais, bien accompagné, on y vit entrer un inconnu à cheval, qui s'avança jusqu'auprès du comte, et lui dit : — Suivez-moi, j'ai à vous parler : — Le comte suit l'étranger, entraîné par un pouvoir surnaturel. Lorsqu'il ar-

rive à la porte, il trouve un cheval préparé, le monte et il est transporté dans les airs, criant d'une voix terrible à ceux qui étaient présents: —A moi! au secours!... On le perdit de vue, et on ne put douter que le diable ne l'eût emporté [1]. Dans la même ville, il y eut un bailli qui fut aussi enlevé par le diable à l'heure de son dîner et porté trois fois autour de Mâcon, à la vue de tous les habitants, qui assurent ne l'avoir pas vu revenir [2]. Ce fait est raconté par un protestant. *Voy.* Agrippa, Carlostad, Gabrielle d'Estrées, Luther, etc., etc.

Ennoïa, la suprême intelligence chez quelques disciples de Simon le Magicien. *Voy.* Ménandre.

Énoch. *Voy.* Hénoch.

Enrico, comte allemand qui reparut en fantôme. *Voy.* Armées prodigieuses.

Enrôleurs de Satan. Ceux qui s'engagent au diable s'obligent à lui amener des recrues; comme il se fait au reste dans toute société secrète. *Voy.* Engagements.

Ensalmadores. *Voy.* Saludadores.

Ensoph, dieu suprême de la cabale juive. Il est caché dans les plus profonds abîmes de l'être. Il est tout, et pourtant il n'est rien de ce qui est. C'est lui qui a tout créé par Menra, qui est son verbe. Et Menra a produit les trois grands séphiroths; de ces trois sont sortis les séphiroths inférieurs. Ensoph s'est manifesté dans les dix sphères qui composent l'univers; ses émanations s'étendent sur les quatre mondes, depuis les esprits les plus hauts jusqu'à la matière la plus infime. Dans ces émanations se trouvent diverses séries d'esprits ou démons que l'on rencontre partout; des esprits particuliers sont chargés de surveiller les soixante-dix peuples. De ces esprits, les uns sont des esprits de lumière qui ont pour chef suprême Jézer-Job; les autres sont des esprits de ténèbres qui obéissent à Jézer-Hara. Trois intelligences supérieures, Métraton, Sandalphon et Acatries, président les phalanges des bons esprits, qui se partagent en dix chœurs et ont pour séjours les trois cieux et les sept planètes. Le chef des esprits mauvais est Samaël ou Satan, qui a pour lieutenants Asmodée et Bédargon, et pour ministres les Schédim, les Sayrim, les Malache-Chabbalah. Ces mauvais esprits ou démons ont domicile dans les sept régions de l'enfer. Les esprits de la nature (sans doute les fées, les elfes, les follets et toutes les espèces de ce genre), sont dispersés entre les bons et les mauvais esprits des séjours invisibles. Ils pullulent dans notre atmosphère et se montrent à l'occasion [3].

[1] C'est l'histoire du comte Guillaume III, qu'on peut voir, détaillée, dans les *Légendes infernales*.

[2] Jean de Chassanion, huguenot, *Des grands et redoutables jugements de Dieu, advenus au monde*, p. 116.

[3] Görres, *Mystique*, liv. V, ch. II. Tiré de l'histoire, doctrine et noms de toutes les sectes jui qui ont existé autrefois et existent encore aujo d'hui, par Beer.

Ensorcellement. Bien des gens se sont cr ensorcelés, qui n'étaient que le jouet de quelq hallucination. On lisait ce fait dans le *Journal Débats* du 5 mars 1841. — « Il y a trois jou M. Jacques Coquelin, demeurant rue du Marc Saint-Jean, n° 21, à Paris, logé au troisième étag rentrait chez lui vers onze heures du soir, la t échauffée par le vin. Arrivé sur le palier deuxième étage, il se croit dans son domicile se déshabille tranquillement, jette une à une hardes par une large fenêtre donnant sur la c et que dans son ivresse il prend pour son alcô puis il se fait un bonnet de nuit avec sa crava et n'ayant plus que sa chemise sur le corps il lance lui-même par la fenêtre, croyant se jeter son lit... Ce ne fut que le lendemain vers six heu du matin que les autres habitants de la mais s'aperçurent de ce malheureux événement. corps de l'infortuné Coquelin était étendu s mouvement sur les dalles de la cour. Pourtant homme, âgé seulement de vingt-sept ans et d d'une grande force physique, n'était pas mo quoique son corps fût horriblement mutilé. Tra porté chez lui, il vécut deux jours encore; m son état était désespéré, et il expira après soixa heures des plus cruelles souffrances. » — D d'autres temps ou dans d'autres pays, on eût là un ensorcellement. *Voy.* toutefois Sortilèg Paroles, Bergers, etc., etc.

Enterrés vivants. *Voy.* Vampire, à la fin.

Enthousiastes. On a donné ce nom à certa sectaires qui, étant agités du démon, se croyai inspirés.

Énus. *Voy.* Gunem.

Envie (L'), péché capital qui réjouit le mon, parce qu'il offense Dieu.

Envoûtement. Les sorciers font, dit-on, figure en cire de leurs ennemis, la piquent, tourmentent, la fondent devant le feu, afin les originaux vivants et animés ressentent mêmes douleurs. C'est ce que l'on appelle *voûter*, du nom de la figure, vols ou voult. *V* Vols.

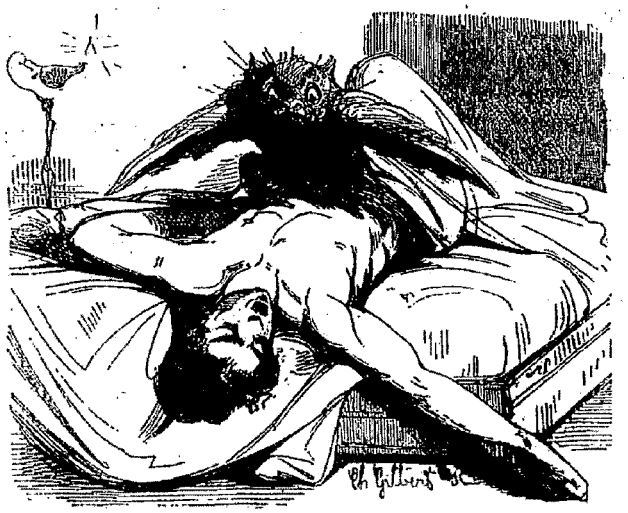
Éon de l'Étoile. Dans le douzième siècle, certain Éon de l'Étoile, gentilhomme bret abusant de la manière dont on prononçait ces roles : *Per eum qui venturus est* (on pronon *per Eon*), prétendit qu'il était le fils de Dieu doit venir juger les vivants et les morts, se do pour tel, eut des adhérents qu'on appela Éonie et qui se mirent, comme tous les novateurs piller les églises et les monastères.

Éons. Selon les gnostiques, les Éons sont êtres vivants et intelligents que nous appel des esprits. Les Grecs les nommaient démo ce mot a le même sens. Ces Éons préten étaient ou des attributs de Dieu personnifiés,

ibreux tirés de l'Écriture, ou des mots rgés à discrétion. Ainsi de *Pléroma*, ; ou la divinité, sortaient *Sophia*, la *ius*, l'intelligence; *Sigé*, le silence; 'erbe; *Achamoth*, la prudence, etc. s Éons avait formé le monde, l'autre rné les Juifs et fabriqué leur loi, un tait venu parmi les hommes sous le s de Dieu ou de Jésus-Christ. Il n'en pour les multiplier; les uns étaient es autres femelles, et de leurs ma- ait sorti une nombreuse famille. Les t issus de Dieu par émanation et par le nature. Les inventeurs de ces saient encore que l'homme a deux sensitive qu'il a reçue des Éons, et lligente et raisonnable que Dieu lui a ur réparer les bévues des Éons mal-

de mouton. Giraud, cité par M. Gau- son mémoire sur la part que les Fla- mands prirent à la conquête de l'Angleterre par les Normands, dit que les Flamands qui vinrent en Angleterre connaissaient l'avenir et le passé par l'inspection de l'épaule droite d'un mouton, dépouillée de la viande non rôtie, mais cuite à l'eau : « Par un art admirable et vraiment prophétique, ajoute le même écrivain, ils savent les choses qui dans le moment même se passent loin d'eux; ils annoncent avec la plus grande certitude, d'après certains signes, la guerre et la paix, les massacres et les incendies, la maladie et la mort du roi. C'est à tel point qu'ils prévirent un an auparavant le bouleversement de l'État après la mort de Henri Ier, vendirent tous leurs biens et échappèrent à la ruine en quittant le royaume avec leurs richesses. » — Pourtant on voit dans les historiens du temps que ce fait avancé par Giraud n'est pas exact, et qu'il arriva au contraire à ces Flamands beaucoup de choses qu'ils n'avaient pas prévues.

Éphialtes ou **Hyphialtes, Éphélès,** nom grec



mar. Les Éoliens donnaient ce nom à de démons incubes qui étouffent[2].

e. « Qui pourrait ne pas déplorer le cure, qui a le malheur de passer pour hé le souverain bien aux plaisirs des ont à cette occasion on a flétri la mé- l'on fait réflexion qu'il a vécu soixante- 'il a composé plus d'ouvrages qu'aucun s philosophes, qu'il se contentait de eau, et que quand il voulait dîner avec n'y faisait ajouter qu'un peu de fro- reviendra bientôt de cette fausse pré- ue l'on consulte Diogène Laërce, on lans ses écrits la vie d'Épicure, ses n testament, et l'on se convaincra que que l'on avance contre lui sont ca- Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est que l'on a mal pris sa doctrine; en effet, il ne faisait pas consister la félicité dans les plaisirs du corps, mais dans ceux de l'âme, et dans la tranquillité que selon lui on ne peut obtenir que de la sagesse et de la vertu [1]. » Voilà ce que disent quelques critiques combattus par d'autres.

Épidémies démoniaques. *Voy.* Bourignon, Orphelines d'Amsterdam, Kentorp, etc.

Épilepsie. Les rois d'Angleterre ne guérissaient pas seulement les écrouelles; ils bénissaient encore des anneaux qui préservaient de la crampe et du mal caduc. Cette cérémonie se faisait le vendredi saint. Le roi, pour communiquer aux anneaux leur vertu salutaire, les frottait entre ses mains. Ces anneaux, qui étaient d'or ou d'argent, étaient envoyés dans toute l'Europe comme des préservatifs infaillibles; il en est fait mention

r, *Dict. théologique*, au mot *Gnostiques*.
r, *Hist. des spectres*, ou *Apparitions des es-* II, ch. v, p. 197.

[1] Brown, *Essai sur les erreurs*, etc., liv. VII, ch. xxvii, p. 329.

dans différents monuments anciens [1]. Il y a d'autres moyens naïfs de traiter l'épilepsie, qui n'obligent pas à passer la mer. On croyait en guérir chez nos aïeux en attachant au bras du malade un clou tiré d'un crucifix. La même cure s'opérait en lui mettant sur la poitrine ou dans la poche les noms des trois mages, *Gaspar, Balthazar, Melchior*. Cette recette est indiquée dans des livres anciens:

Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthazar aurum,
Hæc tria qui secum portabit nomina regum
Solvitur a morbo, Christi a pietate, caduco.

Mais il y a encore bien d'autres remèdes. Le *Journal du Cateau* publiait dernièrement, sous le titre d'une tradition suédoise, les faits que voici : « Dans ce pays de Suède que j'habite depuis peu, la peine de mort consiste en la décollation par le moyen d'une hache, et à cet effet la tête du patient est posée sur un billot devant lequel on creuse une fosse où la tête tombe après avoir été coupée, et où l'on jette aussi le corps du supplicié; après quoi on la remplit de manière qu'il n'en reste aucune trace à la surface du sol. Or, il existe parmi le peuple suédois une croyance déplorable; à savoir, que le sang d'une personne décapitée, pris comme médicament interne, guérit radicalement l'épilepsie; et ce qui est encore plus déplorable, c'est que l'autorité, d'après un usage immémorial, permette ou tolère que les spectateurs des exécutions recueillent ce sang. Dans une exécution qui a eu lieu ces jours-ci, après que la tête du criminel eut été séparée du corps, une paysanne d'un âge mûr, atteinte du haut mal, se précipita vers le lieu du supplice avec un morceau de pain à la main, pour le tremper dans le sang qui jaillissait du cadavre; mais au moment où elle allait consommer cet acte, elle fut frappée d'une attaque de sa cruelle maladie, et elle tomba roide morte dans la fosse où venait de rouler la tête ensanglantée. Cet effet a produit sur l'opinion égarée un grand mouvement. La foule semblait frappée de terreur. Alors l'autorité, profitant de cette épouvante, s'est empressée de faire comprendre au public, par des affiches qui défendent à l'avenir un pareil usage, combien Dieu le réprouvait, puisqu'il le punissait de mort subite et faisait tomber les deux cadavres dans la même fosse. »

Épona, déesse des écuries chez les Romains. Son image était honorée dans les étables. Elle avait eu pour père Fulvius Stellus et pour mère une jument.

Époques diaboliques. On donna ce nom aux temps déplorables où la recrudescence des sorciers a produit le plus d'horreurs. Les manichéens albigeois ont présenté au treizième siècle une de ces époques sinistres. Le seizième siècle a vu renaître dans la guerre des paysans, dans les atrocités des premiers anabaptistes et ailleurs, une de ces époques. La guerre de trente ans, dont le héros était un manichéen affilié aux sociétés infernales, a failli jeter l'Europe dans la barbarie. Les triomphes de la philosophie séparée se sont presque toujours clos par un retour aux choses de Satan. Les États-Unis sont aujourd'hui avec leur spiritisme à une de ces époques que nous signalons.

Épreuves. L'épreuve gothique qui servait à reconnaître les sorciers a beaucoup de rapport avec la manière judicieuse que le peuple emploie pour s'assurer si un chien est enragé ou ne l'est pas. La foule se rassemble et tourmente autant que possible le chien qu'on accuse de rage. Si l'animal dévoué se défend et mord, il est condamné d'une voix unanime d'après ce principe qu'un chien enragé mord tout ce qu'il rencontre. S'il tâche au contraire de s'échapper et de fuir à toutes jambes, l'espérance de salut est perdue sans ressource; on sait de reste qu'un chien enragé court avec force et tout droit devant lui sans se détourner. La sorcière soupçonnée était plongée dans l'eau, les mains et les pieds fortement liés ensemble. Surnageait-elle, on l'enlevait aussitôt pour la précipiter dans un bûcher comme convaincue d'être criminelle, puisque l'eau des épreuves la rejetait de son sein. Enfonçait-elle, son innocence était dès lors irréprochable; mais cette justification lui coûtait la vie [2].

Il y avait bien d'autres épreuves. Celle de la croix consistait généralement, pour les deux adversaires, à demeurer les bras étendus devant une croix, celui qui s'y tenait le plus longtemps gagnait sa cause. Mais le plus souvent les épreuves judiciaires se faisaient autrefois par l'eau et le feu. *Voy.* Eau bouillante, Cercueil, Fer chaud, Ordalie, etc.

Épreuves du Sabbat. *Voy.* Elfdal.

Érard, vieillard de Césarée, dont la fille fut ensorcelée par un valet lui-même possédé. Saint Basile les délivra [3].

Erceldoune. Les aventures merveilleuses de Thomas d'Erceldoune sont l'une des plus vieilles légendes de fées que l'on connaisse. Thomas d'Erceldoune, dans le Lauderdale, surnommé le Rimeur, parce qu'il avait composé un roman poétique sur Tristrem et Yseult, roman curieux comme l'échantillon de vers anglais le plus ancien qu'on sache exister, florissait sous le règne d'Alexandre III d'Écosse. Ainsi que d'autres hommes de talent à cette époque, Thomas fut soupçonné de magie. On disait aussi qu'il avait le don de prophétiser, parce qu'il était entré un jour dans le royaume des fées [1].

[1] Lebrun, *Histoire des pratiques superstitieuses*, t. II, p. 128.

[1] Goldsmith, *Essai sur les mœurs.*

[2] Voyez cette histoire : *Un pacte à Césarée,* dans les *Légendes infernales.*

[3] Voyez sa légende, dans les *Légendes des esprits* (lutins, fées et démons).

fleuve des enfers. On le prend aussi partie de l'enfer et pour l'enfer même. hez les païens un sacerdoce particulier nes qui étaient dans l'Érèbe.

a, devin d'Étrurie dans l'antiquité.

chapeau venteux. On lit dans Hector que le roi de Suède Éric ou Henri, sur- *Chapeau venteux*, faisait changer les ournant son bonnet ou chapeau sur sa montrer au démon avec qui il avait de quel côté il les voulait; et le démon ict à donner le vent que demandait le onnet, qu'on aurait pu en toute sûreté e couvre-chef royal pour une gi-

10, sorcière qui, dans la guerre entre ompée, évoqua un mort lequel prédit circonstances de la bataille de Phar-

esprits ou génies qui donnent la peur gne. Goëthe a fait sur eux une bal-

sortok, le diable au Groenland. Il est ux aguets, et il se jette sur toute âme ppe de sa prison mortelle; habituelle- dévore, car il a toujours faim.

u Erlig. Les Kalmouks croient que tout eur est causé par un mauvais génie lik ou le diable, qui, avec son nez en



aire les mourants. Dès qu'un malade s d'espoir, les guéloungs (leurs prêtres) rs à l'expédient du rachat, en présen- lik, qui s'obstine à ne pas se montrer, ée d'argile comme offrande. Pour con- vie d'un kan ou de quelque autre chef , si l'opiniâtreté de la maladie prouve t que l'Erlik est décidé à s'emparer du on cherche parmi ses subordonnés un qui, par attachement, soit disposé à se our lui. Des exemples d'un pareil dé- ne sont pas rares chez les Kalmouks. se détermine à sauver des griffes de chef atteint d'une affection mortelle om, les habillements les plus riches et complète du malade; on tâche de lui donner extérieurement la plus grande ressemblance avec lui; il monte son cheval favori, couvert d'une selle brillante; et aux sons guerriers de la trompette et d'autres instruments, escorté par le peuple et les guélongs qui font les prières prescrites pour un tel cas, il est conduit autour de l'houroul (temple de l'idole), et puis on le poursuit à grands cris comme un andyne (exclu). L'andyne peut cependant se naturaliser dans un autre oulousse (village); il peut même s'y marier; mais il conserve le nom d'andyne et le transmet à ses enfants. Toutefois cet usage se perd, et on substitue des andynes d'argile ou de farine aux andynes vivants. — Indépendamment de ces artifices, les guéloungs se servent d'autres expédients. Dans le but de satisfaire leur avidité, ils réussissent quelquefois à persuader au malade que son âme s'est déjà séparée du corps, et qu'il faut attribuer aux derniers efforts de sa force vitale ce qui lui reste encore de connaissance et de respiration. Cependant ils lui laissent l'espoir qu'il est possible de réunir son âme à son corps, alors que l'infortuné offre tout ce qu'il possède pour prolonger ses jours. Le guéloung semble faire des efforts pour rappeler l'âme, d'abord en faisant entendre le son d'instruments à vent; puis il sort de la kibithé (tente), fait des signes à l'âme qui s'enfuit et l'invite en lui criant : « Reviens sur tes pas, si tu ne veux être dévorée par les loups. » Le malade, flottant entre la crainte et l'espérance, demande le résultat de ces efforts, et le guéloung répond : « Tout va bien; l'âme se montre déjà dans le lointain et semble disposée à revenir. » Il continue ainsi à flatter son malade jusqu'à sa mort ou jusqu'à son rétablissement. Dans ce dernier cas il le félicite de l'heureux retour de son âme; mais si l'événement est contraire, il assure aux parents du défunt que l'âme était sur le point de revenir, quand le méchant Erlik employa un artifice inattendu qu'il raconte en détail.

Si dans une maladie grave un homme tombe dans le délire et prononce des paroles inintelligibles, les assistants ne manquent pas de croire que l'Erlik le tourmente et veut lui ravir son âme. Alors ils font non-seulement dans la kibithé, mais aussi au dehors, un bruit effroyable; ceux qui se trouvent auprès du malade s'arment de tout ce qui leur tombe sous les mains, courent de tous les côtés en jetant de grands cris, frappent l'air et s'efforcent de chasser le mauvais génie, encouragés d'ailleurs par l'exemple et les exhortations des guéloungs[1].

Erlik-Khan, prince des enfers; il a une tête de buffle ornée de cornes et un collier de crânes autour du cou. Quelquefois il prend une tête d'homme, car il en a deux à son usage. Quand il fait l'homme, il tient dans l'une de ses quatre

is, *De præstigiis*, lib. II, cap. IX.

[1] Extrait d'un voyage fait en 1832 et 1833 au pays des Kalmouks, par Nésédieff.

mains un sceptre surmonté d'une tête de mort. Sa femme s'appelle Samorindo ou Samoundo.

Éroconopes, peuples imaginaires que Lucien représente comme d'habiles archers, montés sur des moucherons monstres.

Érocordacès, autre peuple imaginaire que le même auteur représente combattant avec des raves en guise de flèches.

Éromantie, une des six espèces de divinations pratiquées chez les Perses par le moyen de l'air. Ils s'enveloppaient la tête d'une serviette, exposaient à l'air un vase rempli d'eau et proféraient à voix basse l'objet de leurs vœux. Si l'eau venait à bouillonner, c'était un pronostic heureux.

Érotylos, pierre fabuleuse dont Démocrite et Pline après lui vantent la propriété pour la divination.

Erouniakcha. Dans la mythologie hindoue, c'est un fils de Diti, mère des génies malfaisants. Un jour il prit le monde et le jeta dans la mer. Nous ne chargeons pas, nous copions. Vichnou irrité revêtit pour le combattre la forme d'un sanglier; ce qui est sa troisième incarnation. Il éventra le fils de Diti et remit le monde à sa place. Voilà des dogmes!

Erreurs populaires. Lorsque le Dante publia son *Enfer*, la simplicité de son siècle le reçut comme une véritable narration de sa descente dans les sombres manoirs. A l'époque où l'utopie de Thomas Morus parut pour la première fois, elle occasionna une plaisante méprise. Ce roman poétique donne le modèle d'une république imaginaire dans une île qui est supposée avoir été nouvellement découverte en Amérique. Comme c'était le siècle, dit Granger, Buddée et d'autres écrivains prirent le conte pour une histoire véritable et regardèrent comme une chose importante qu'on envoyât des missionnaires dans cette île. — Ce ne fut que longtemps après la publication des *Voyages de Gulliver*, par Swift, qu'un grand nombre de ses lecteurs demeurèrent convaincus qu'ils étaient fabuleux [1].

Les erreurs populaires sont en si grand nombre qu'elles ne tiendraient pas toutes dans ce livre. Nous ne parlerons pas des erreurs physiques ou des erreurs d'ignorance : nous ne nous élèverons ici que contre les erreurs enfantées par les savants. Ainsi Cardan eut des partisans lorsqu'il débita que, dans le nouveau monde, les gouttes d'eau se changent en petites grenouilles vertes. Cédrénus a écrit très-merveilleusement que tous les rois francs de la première race naissaient avec l'épine du dos couverte et hérissée d'un poil de sanglier. Le peuple croit fermement, dans certaines provinces, que la louve enfante, avec ses louveteaux, un petit chien qu'elle dévore aussitôt qu'il voit le jour.—*Voy.* la plupart des articles de ce dictionnaire.

[1] Bertin, *Curiosités de la littérature*, t. I, p. 304.

Érus ou **Er**, fils de Zoroastre. Platon assure qu'il sortit de son tombeau douze jours après avoir été brûlé sur un bûcher, et qu'il conta beaucoup de choses sur le sort des bons et des méchants dans l'autre monde.

Escalibor, épée merveilleuse du roi Arthus.

Escamotage. On l'a pris quelquefois pour la sorcellerie; le diable, dit Leloyer, s'en est souvent mêlé. Delrio (liv. II, quest. 2) rapporte qu'on punit du dernier supplice, à Trèves, une sorcière très-connue qui faisait venir le lait de toutes les vaches du voisinage en un vase placé dans le mur. Sprenger assure pareillement que certaines sorcières se postent la nuit dans un coin de leur maison, tenant un vase devant elles, qu'elles plantent un couteau ou tout autre instrument dans le mur; qu'elles tendent la main pour traire, en invoquant le diable, qui travaille avec elles à traire telle ou telle vache qui paraît la plus grasse et la mieux fournie de lait; que le démon s'empresse de presser les mamelles de la vache et de porter le lait dans l'endroit où se trouve la sorcière, qui l'escamote aussi. Dans nos villages, les escamoteurs ont encore le nom de sorciers. Mais il y a mieux qu'eux :

« Faisant route de Bombay à Pounah (en 1839) dit M. Théodore Pavie [1], je m'arrêtai à Karl pour visiter le temple souterrain creusé dans la colline qui fait face au village; et pendant la chaleur du jour je me reposais sous l'ombrage des cocotiers, si beaux en ce lieu, quand je vis s'avancer, au bruit d'instruments discordants, une bande d'Hindous. L'un d'eux tenait dans chaque main une *cobra-capella*, la plus terrible espèce de serpents dont l'Inde puisse se vanter, et en outre il portait en sautoir un énorme *boa*. Arrivé près de moi, le *jongleur* jeta ses serpents à terre, les fit courir, irrita les cobras, qui déroulaient leurs anneaux d'une manière effrayante, embrassa son boa; puis il se prit à les faire danser tous les trois au son d'un flageolet singulier qui se touchait comme une vielle, bien qu'il fût formé d'une calebasse. Pendant ce temps, ses acolytes avaient disposé tout leur établissement sur la poussière; le tambourin rassemblait les enfants du village, et bientôt se forma un cercle considérable de spectateurs, de dix ans et au-dessous : les plus petits nus, les autres portant une ceinture, et tous accroupis dans l'attente de grandes choses qui se préparaient.

» Ce jongleur avait toute la volubilité d'expressions d'un saltimbanque européen. Il s'exprimait très-clairement, en bon hindoustani, bien qu'il se trouvât en pays mahratte; mais le public semblait n'y rien perdre, tant ses gestes et ses gambades étaient inintelligibles. D'abord il posa par terre une marionnette, soldat portant

[1] *Les harvis et les jongleurs*, écrit daté de Pounah chez les Mahrattes, le 25 décembre 1839, publié par la *Revue des Deux-Mondes*.

l'arc. A l'entendre, c'était un *sipahi*, chasseur, un tueur de lions, de tigres, s... Bientôt, à son commandement, la te lança une flèche et renversa le but evant elle, non pas une fois, mais à reprises, à la satisfaction évidente de ssemblée.

Était là qu'un préambule, *les bagatelles de la porte!* Le jongleur prit une poignée de blé noir (*djouari*), la mit dans un manteau; puis, quand on eut bien secoué le manteau, bien vanné le grain, il se trouva changé en un beau riz blanc, pur, prêt à faire un *karry*. Je n'y avais rien compris, et je commençais à rentrer dans mes habitudes de crédulité lorsque l'escamoteur ambulant étala une seconde marionnette



Escamoteur indien.

six pouces au plus et de la grosseur et. Cette informe poupée épouvanta nt la partie la plus naïve du public; le ne fut pas la surprise générale quand ceau de bois caché sous un mouchoir successivement jusqu'à quatre gros pi- devaient y être contenus d'avance, à sortilége... Quant à moi, j'aurais eu introduire quatre moineaux. Notre jon- mpagnait ses tours de *mantras* (prières magiques) et traçait des cercles avec sa baguette. Mais il avait sur ses confrères d'Europe un avantage, ou plutôt une supériorité bien marquée; car il opérait sur le sol, sans table ni gobelets, et complétement nu, sauf le turban et la ceinture que les Hindous ne quittent jamais: donc, pas de manches, pas de gibecière. Son cabinet consistait en quelques mauvais paniers de bambou, destinés à porter les serpents qu'il escamotait aussi et faisait paraître et disparaître

avec une telle adresse que le plus fin n'y eût rien compris. Ainsi d'un mouchoir déroulé, secoué et mis au vent comme un pavillon, je le vis faire sortir une de ces cobras laissée dans un panier près de moi, à une très-grande distance du lieu où il se trouvait; en sorte que, voyant le nid de l'animal entièrement vide, je soupçonnai qu'il s'était frayé un chemin sous terre.

» Cependant les tours de magie continuaient sans interruption. Le jongleur tenait à la main une cruche aussi impossible à vider que le tonneau des Danaïdes l'était à remplir : il versait l'eau à terre, la jetait dans son oreille et la rendait par la bouche, s'administrait des douches sur la tête, et toujours le vase était plein jusqu'au bord. Ensuite il tira de son sac une paire de pantoufles de bois plus larges que la plante de ses pieds. Après bien des discours et des charges, il finit par faire adhérer à ses talons nus ces semelles très-polies, et fit plus de gambades avec de telles chaussures que n'en pourraient faire à l'Opéra de jolis petits pieds chaussés d'élégants escarpins. Tantôt il s'élevait en l'air; tantôt il frappait la pantoufle sur la terre, de manière à la faire tomber; mais jamais elle ne glissait. Ce fut encore là une chose inexplicable pour moi; car il n'avait appliqué à ses pieds aucune substance collante, et il pouvait à volonté lâcher ces pantoufles unies comme la glace.

» Enfin la séance se termina par une expérience plus surprenante encore que, par cette raison sans doute, notre magicien gardait pour la dernière. L'un des joueurs de tambourins, grand garçon d'une belle taille, se laissa attacher les pieds, lier les mains derrière le cou et enfermer dans un filet à poissons bien serré par une douzaine de nœuds. Dans cet état, après l'avoir promené autour du cercle des spectateurs, on le conduisit près d'un panier de deux pieds de haut sur quatorze pouces de large. « — Voulez-vous que je le jette dans l'étang? demanda le chef de bande. C'est un vaurien; le voilà bien lié; l'occasion est bonne : j'ai envie de m'en défaire! »

» Et l'auditoire crédule se tournait déjà du côté de cette pièce d'eau ombragée d'arbres magnifiques et creusée au bas de la pagode pour les ablutions et les besoins du village. — Non, dit en s'interrompant le jongleur, après une minute de réflexion; je vais l'escamoter, l'envoyer... où vous voudrez : à Pounah, à Dehli, à Ahmed-Nagar, à Bénarès!

» Et sur-le-champ il enleva le patient, toujours incarcéré dans son filet, et le plaça au fond du panier, en rabattant le couvercle sur sa tête; il s'en fallait de plus de trois pieds que les bords se joignissent. On jeta un manteau sur le tout.

» Insensiblement le volume diminua, s'affaissa; on vit voler en l'air le filet et les cordes qui attachaient le jeune Hindou; puis le panier s ferma de lui-même, et une voix qui sembla sortir des nues cria : — Adieu!

» — Il est parti pour Ahmed-Nagar, il est en volé; *Our-Gaya! Our-Gaya!* répéta le jongleu avec transport; il ne saurait tenir dans un aus petit espace (et cela paraissait physiqueme impossible). Je vais donc attacher le panier prendre congé de l'assemblée.

» Le paquet fut ficelé; il ne restait plus qu le mettre sur le dos du buffle destiné à porter l bagages de la troupe. — Un instant! reprit s bitement le jongleur; si pourtant il était dans panier! Qui sait? — Et là-dessus, tirant un lo sabre, il traversa le panier presque par le m lieu... Le sang coula en abondance... l'anxi était à son comble... lorsque tout à coup le co vercle se lève de nouveau, et d'un bond le gra garçon saute hors de sa niche frais et dispo sans la moindre égratignure!

» Ce tour est simple, très-simple, dira-t-o mais se débarrasser des cordes et du filet, cacher dans un si petit espace, y rester un qu d'heure sans broncher, et de telle façon que sabre ne puisse rencontrer quelque membre entamer, ce sont là des prodiges de dextéri de souplesse et de patience que l'on ne p concevoir, surtout quand on les a vus.

» Après ce *nec plus ultra* de la science, jongleurs firent leurs paquets et se mirent marche vers Nagapour, leur patrie. Je les vis perdre dans la foule de bœufs chargés que troupes de mahrattes, tribus ambulantes traîn avec eux armes et bagages, femmes et enfar conduisent dans l'intérieur. La foule se dispe peu à peu [1]. »

[1] Voici une anecdote d'escamotage rapportée la *Chronique de Courtrai* du 25 avril 1843.

« Dans une des baraques, sur la Grand'Place, l pendant qu'un escamoteur exécutait ses tours, il un des assistants dérober fort adroitement le m choir de son voisin et s'en écarter aussitôt en al se placer d'un autre côté. Il trouva là une occa superbe de se donner du relief. — Monsieur, dit camoteur titulaire à la victime du larcin, prêtez-m s'il vous plaît, votre foulard, je vais faire un des plus surprenants. Celui-ci s'empressa de m la main dans sa poche, et tout ébahi s'écria qu'il volé, en dirigeant ses regards accusateurs sur qui l'entouraient. — Volé! s'écria l'escamoteur étonné; eh bien, tant mieux! mon tour en sera beau. — De quelle couleur est votre foulard? — R et jaune. — Bon, soyez tranquille, s'il est encore la salle, il vous reviendra. Et faisant tourne baguette sur le bout de ses doigts, il en arrê mouvement dans la direction de l'escamoteur de trebande, et lui dit : — Le foulard est dans ta po rends-le. Cette apostrophe consterna le voleur cependant se remit aussitôt, affecta une grande prise et passa le mouchoir à son propriétaire acclamations des spectateurs saisis d'admiration police fut avertie, le filou mis en prison et l'a devin, prôné par toutes les bouches, ne cessa tirer une foule considérable à sa baraque pe toute la journée. »

gots. On ne voit nulle part que ces hon- latures aient jamais figuré au sabbat. ıraît qu'elles ont aussi leur côté myste- qu'elles pourraient, quand les études cupent les savants auront abouti, faire ıce au télégraphe électrique. On a donc ın 1850 un procédé qui se mûrit, c'est la *boussole pasilalinique-sympathique*. Si vous trouvez ce nom bizarre, l'agent de cette boussole ne l'est pas moins; c'est l'escargot. Deux amis séparés par de grandes distances se seront munis chacun d'un escargot de même espèce, les auront magnétisés ensemble pour établir la sympathie; puis l'ami resté à Paris chargera son es-



es nouvelles qu'il veut transmettre à son ıllé à Pékin, et ce dernier répondra de la ıanière; par quels moyens faciles? nous ıs; mais en mars de la présente année, ıaux disaient qu'on était à la veille de ré- atisfaisants, et les spirites affirment que couverte se rattache à ce que nos pères nt la magie naturelle. Un Américain pré- me que les escargots magnétisés parleront, ou bien un esprit, de ceux qui tiennent aux tables, pourra parler pour eux.

Eschyle, tragique grec à qui on avait prédit qu'il mourrait de la chute d'une maison, ce qui fit qu'il s'alla loger en pleine campagne; mais le conte ajoute qu'un aigle qui portait une tortue entre ses griffes la laissa tomber sur la tête chauve du poëte, pensant que ce fût un rocher, et la prédiction s'accomplit.

Esdras, pour les écrits cabalistiques qu'on lui attribue, *voy.* PIC DE LA MIRANDOLE [1].

Eskthirnir, daim monstrueux des mythologies scandinaves. C'est de ses cornes que s'échappent les fleuves qui circulent sur la terre.

Espagnet (Jean d'), philosophe hermétique, qui a fait deux traités intitulés, l'un *Enchiridion de la physique rétablie*, l'autre *Secret de la philosophie hermétique* [2]; encore lui conteste-t-on ce dernier, que l'on attribue à un inconnu qui se faisait appeler le Chevalier Impérial [3]. Le *Secret de la philosophie* renferme la pratique du grand œuvre, et l'*Enchiridion* la théorie physique sur laquelle repose la transmutabilité des métaux. D'Espagnet est encore auteur de la préface qui précède le *Traité de l'inconstance des démons* de Pierre Delancre. On lit dans cette préface que les sorcières ont coutume de voler les petits enfants pour les consacrer au démon.

Espagnol (Jean l'), docteur en théologie, grand prieur de Saint-Remi de Reims, auteur d'un livre intitulé *Histoire notable de la conversion des Anglais*, etc., in-8°, Douai, 1614. La vingtième annotation, qui commence à la page 206 et va jusqu'à la page 306, est un traité sur les apparitions des esprits, où avec des choses passables et médiocres on trouve de bonnes observations [4].

Esprits. Les anciens ont cru que les esprits, qu'ils appelaient démons ou génies, étaient des demi-dieux. Chaque nation, dit Apulée, même chaque famille et chaque homme, a son esprit qui le guide et qui veille sur sa conduite. Tous les peuples avaient du respect pour eux et les Romains les révéraient. Ils n'assiégeaient les villes et n'entreprenaient leurs guerres qu'après que leurs prêtres avaient invoqué le génie du pays. Caligula même fit punir publiquement quelques-uns de ceux qui les avaient maudits [5]. Des philosophes se sont imaginé que les âmes des morts, dès qu'elles étaient séparées de leurs corps, erraient incessamment sur la terre. Ce sentiment leur paraissait d'autant plus vraisemblable, qu'ils se vantaient de voir des spectres auprès des tombeaux, dans les cimetières et dans les lieux où l'on avait tué quelques personnes. « Les esprits, dit Wecker, sont les seigneurs de l'air; ils peuvent exciter les tempêtes, rompre les nues et le transporter où ils veulent avec de grands tourbillons, enlever l'eau de la mer, en former l grêle et tout ce que bon leur semble. »

Il y a dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale des peuplades sauvages qui croient qu lorsqu'un homme est enterré sans qu'on plac auprès de lui tout ce qui lui a appartenu, son e prit revient sous forme humaine, et se monti sur les arbres les plus près de sa maison arm d'un fusil; on ajoute qu'il ne peut jouir du repo qu'après que les objets qu'il réclame ont é déposés dans sa tombe. Les Siamois admette une multitude d'esprits répandus dans l'air; leu puissance est fort grande et ils sont très-malfa sants. On trace certaines paroles magiques s des feuilles de papier pour se prémunir cont leur malice. Lorsqu'on prépare une médecin on garnit le bord du vase d'un grand nomb de ces papiers, de peur que les esprits n'en portent la vertu des remèdes. Les auteurs cab listiques prétendent que les esprits sont d créatures matérielles, composées de la substan la plus pure des éléments; que plus cette m tière est subtile, plus ils ont de pouvoir et d'a tion. Ces auteurs en distinguent de deux sorte de supérieurs et d'inférieurs : les supérieurs so ou célestes ou aériens; les inférieurs sont aquatiques ou terrestres. Ceux qui ont cru q ces esprits étaient des créatures matérielles ont assujettis à la mort comme les homme Cardan dit que les esprits qui apparurent à s père lui firent connaître qu'ils naissaient et qu' mouraient comme nous; mais que leur vie ét plus longue et plus heureuse que la nôtre.

Voici de petits traits d'esprits : Guillaume Paris écrit que, l'an 1447, il y avait un esprit Poitiers dans la paroisse de Saint-Paul, leq rompait vitres et verrières et frappait à coups pierres sans blesser personne [1]. Cæsarius racon que la fille d'un prévôt de Cologne était si tou mentée d'un esprit malin qu'elle en devint frén tique. Le père fut averti de faire aller sa fille delà du Rhin et de la changer de lieu, ce qu fit. L'esprit fut obligé d'abandonner la fil mais il battit tant le père qu'il en mourut tr jours après [2]. Cet esprit pouvait bien être corps. — Au commencement du règne de Ch les IV, dit *le Bel*, l'esprit d'un bourgeois m depuis quelques années parut sur la place p blique d'Arles en Provence; il rapportait c choses merveilleuses de l'autre monde. Le pri des jacobins d'Arles, homme de bien, pensa c cet esprit pouvait être un démon déguisé. Il rendit sur la place; soudain l'esprit découv qui il était et pria qu'on le tirât du purgatoi

[1] Voyez, dans les *Légendes de l'Ancien Testament*, la légende d'Esdras.

[2] *Enchiridon physicæ restituæ. Arcanum philosophiæ hermeticæ.*

[3] Ce chevalier, très-révéré des alchimistes, est mentionné souvent dans la *Trompette française*, petit volume contenant une *Prophétie de Bombart sur la naissance de Louis XIV*. On a du Chevalier impérial le *Miroir des alchimistes*, avec instructions aux dames pour dorénavant être belles sans plus user de fards venimeux, 1609. In-16.

[4] Lenglet-Dufresnoy, Catalogue des auteurs qui ont écrit sur les apparitions.

[5] Discours sur les esprits follets, *Mercure galant*, 1680.

[1] Bodin, *Démonomanie des sorciers*, liv. III, p. 3

[2] Bodin, *Démonomanie des sorciers*, liv. III, p. 3

parlé, il disparut, et comme on pria
ne, *il ne fut oncques vu depuis* [1].
un officier du prince de Conti, étant
s le château de l'Ile-Adam, sentit tout
ver sa couverture. Il la retire ; on re-
manége tant qu'à la fin l'officier en-
'exterminer le mauvais plaisant, met
nain, cherche dans tous les coins et
ien. Étonné, mais brave, il veut avant
on aventure éprouver encore le lén-
importun reviendra. Il s'enferme avec
uche, écoute longtemps et finit par
Alors on lui joue le même tour que
s'élance du lit, renouvelle ses mena-
son temps en recherches. La crainte
e lui ; il appelle un frotteur qu'il prie
dans sa chambre, sans lui dire pour
Mais l'esprit, qui avait fait son tour, ne
La nuit suivante il se fait accompa-
otteur, à qui il raconte ce qui lui est
ls se couchent tous deux. Le fantôme
ôt, éteint la chandelle qu'ils avaient
née, les découvre et s'enfuit. Comme
entrevu cependant un monstre dif-
eux et gambadant, le frotteur s'écria
le diable et courut chercher de l'eau
s au moment qu'il levait le goupillon
ger la chambre, l'esprit le lui enlève
... Les deux champions poussent des
court, on passe la nuit en alarmes, et le
perçoit sur le toit de la maison un
qui, armé du goupillon, le plongeait
de la gouttière et en arrosait les pas-

un bourgeois d'Épinal, nommé Hu-
sité par un esprit qui faisait des choses
es, et qui parlait sans se montrer. On
a son nom et de quel lieu il venait. Il
'il était l'esprit d'un jeune homme de
village à sept lieues d'Épinal, et que
vivait encore. Un jour Hugues ayant
son valet de seller son cheval et de
à manger, le valet différa de faire ce
commandait ; l'esprit fit son ouvrage
tonnement de tout le monde. Un autre
s, voulant se faire saigner, dit à sa fille
r des bandelettes. L'esprit alla prendre
se neuve dans une autre chambre, la
r bandes et vint la présenter au maître
nt de choisir les meilleures. Un autre
vante du logis ayant étendu du linge
rdin pour le faire sécher, l'esprit le
renier et le plia plus proprement que
faire la plus habile blanchisseuse. Ce
narquable, c'est que pendant six mois
enta cette maison, il n'y fit aucun mal
e et ne rendit que de bons offices,

[1], *Histoire des spectres et apparitions des* contre l'ordinaire de ceux de son espèce. *Voy.* HECDEKIN.

Sur la fin de l'année 1746 on entendit comme des soupirs qui partaient d'un coin de l'imprimerie du sieur Lahard, l'un des conseillers de la ville de Constance. Les garçons de l'imprimerie n'en firent que rire d'abord. Mais dans les premiers jours de janvier on distingua plus de bruit qu'auparavant. On frappait rudement contre la muraille, vers le même coin où l'on avait d'abord entendu des soupirs ; on en vint jusqu'à donner des soufflets aux imprimeurs et à jeter leurs chapeaux par terre. L'esprit continua son manége pendant plusieurs jours, donnant des soufflets aux uns, jetant des pierres aux autres ; en sorte que les compositeurs furent obligés d'abandonner ce coin de l'imprimerie. Il se fit alors beaucoup d'autres tours, dans lesquels les expériences de la physique amusante entrèrent probablement pour beaucoup, et enfin cette farce cessa sans explication. *Voy.* REVENANTS, APPARITIONS, DROLES, etc.

Voici l'histoire d'un esprit qui fut cité en justice : — En 1761 un fermier de Southams, dans le comté de Warwick (Angleterre), fut assassiné en revenant chez lui. Le lendemain un voisin vint trouver la femme de ce fermier et lui demanda si son mari était rentré ; elle répondit que non et qu'elle en était dans de grandes inquiétudes. — Vos inquiétudes, répliqua cet homme, ne peuvent égaler les miennes, car comme j'étais couché cette nuit sans être encore endormi, votre mari m'est apparu, couvert de blessures et m'a dit qu'il avait été assassiné par son ami John Dick et que son cadavre avait été jeté dans une marnière. La fermière alarmée fit des perquisitions. On découvrit dans la marnière le corps blessé aux endroits que le voisin avait désignés. Celui que le revenant avait accusé fut saisi et mis entre les mains des juges, comme violemment soupçonné de meurtre. Son procès fut instruit à Warwick ; les jurés l'auraient condamné aussi témérairement que le juge de paix l'avait arrêté, si lord Raymond, le principal juge, n'avait suspendu l'arrêt. — Messieurs, dit-il aux jurés, je crois que vous donnez plus de poids au témoignage d'un revenant qu'il n'en mérite. Quelque cas qu'on fasse de ces sortes d'histoires, nous n'avons aucun droit de suivre nos inclinations particulières sur ce point. Nous formons un tribunal de justice, et nous devons nous régler sur la loi ; or je ne connais aucune loi existante qui admette le témoignage d'un revenant, et quand il y en aurait une qui l'admettrait, le revenant ne paraît pas pour faire sa déposition. Huissier, ajouta-t-il, appelez le revenant. Ce que l'huissier fit par trois fois sans que le revenant parût. — Messieurs, continua lord Raymond, le prisonnier qui est à la barre est, suivant le témoignage de gens irréprochables, d'une réputation sans tache, et il n'a

point paru dans le cours des informations qu'il y ait eu aucune espèce de querelle entre lui et le mort. Je le crois absolument innocent, et comme il n'y a aucune preuve contre lui, ni directe ni indirecte, il doit être renvoyé. Mais par plusieurs circonstances qui m'ont frappé dans le procès, je soupçonne fortement la personne qui a vu le revenant d'être le meurtrier, auquel cas il n'est pas difficile de concevoir qu'il ait pu désigner la place, les blessures, la marnière et le reste sans aucun secours surnaturel; en conséquence de ces soupçons, je me crois en droit de la faire arrêter jusqu'à ce que l'on fasse de plus amples informations. — Cet homme fut effectivement arrêté; on fit des perquisitions dans sa maison; on trouva les preuves de son crime, qu'il avoua lui-même à la fin, et il fut exécuté aux assises suivantes.

Esprits élémentaires. Les cabalistes, qui s'obstinent à ne reconnaître que quatre éléments : l'air, le feu, l'eau et la terre, peuplent ces éléments d'esprits divers. Les salamandres habitent le feu; les sylphes, l'air; les gnomes, la terre; l'eau est le séjour des ondins ou nymphes. *Voy.* ces mots. Les cabalistes, cherchant les mystères du grand œuvre dans toutes les figures, les trouvent jusque dans les cartes. Suivant ces doctes, les carreaux sont les salamandres; les cœurs, les sylphes; les trèfles, les ondins, et les piques, les gnomes.

Esprits familiers. Scaliger, Cecco d'Ascoli, Cardan et plusieurs autres visionnaires ont eu, comme Socrate, des esprits familiers. Bodin dit avoir connu un homme qui était toujours accompagné d'un esprit familier, lequel lui donnait un petit coup sur l'oreille gauche quand il faisait bien et le tirait par l'oreille droite quand il faisait mal. Cet homme était averti de la même façon si ce qu'il voulait manger était bon ou mauvais, s'il se trouvait avec un honnête homme ou avec un coquin, etc. C'était très-avantageux.

Esprits follets. *Voy.* Feux follets.

Esprits frappeurs. Depuis les précédentes éditions de ce livre, des faits nouveaux sont venus jeter de grandes lumières sur les esprits. Tout le monde sait aujourd'hui qu'on peut les évoquer par divers procédés, et notamment au moyen de tables qu'ils animent. Ces tables dès lors frappent, tournent, s'agitent, marchent, gesticulent et répondent aux questions. C'est aux États-Unis que Dieu a permis d'abord ces manifestations. Elles ont éclaté bientôt partout, comme pour confirmer ces paroles de saint Paul, que nous vivons entourés des puissances de l'air contre lesquelles nous avons à lutter. Les consciencieux ouvrages de M. Eudes de Mirville et de M. des Mousseaux ont parfaitement donné l'histoire de ces nouveaux prodiges. Mais leurs savants écrits ne peuvent pas être mis indifféremment dans toutes les mains. Il y a danger à se jouer avec les démons, et quoique les esprits frappeurs et parleurs se donnent quelquefois pour de bons anges ou po des âmes d'honnêtes défunts, il ne faut pas s tromper. On voit dans saint Thomas que souve les esprits se font passer pour des âmes dont prennent frauduleusement le nom, afin de ne p effrayer tout d'abord [1]. Aussi l'Église catholiq a-t-elle partout défendu ces coupables tentativ qui appellent les démons.

Sur ces faits nouveaux qui déconcertent science humaine, voici le jugement d'un sava médecin, publié dans la *Revue médicale :*

« En ma qualité de chrétien, je crois sur parole de l'Évangile que la *foi,* cette force l'homme par excellence, peut faire qu'un mûri planté sur une rive du fleuve, aille se planter s l'autre rive. Je crois, sur la parole de saint Pa qu'il y a des puissances répandues *dans l'a* des esprits, des intelligences intermédiaires do Dieu, le diable et l'homme peuvent provoqu l'intervention, pour produire dans le monde ph sique des phénomènes dont le physicien aura droit d'être fort étonné... Quant à la questi spéciale du fait réalisé, la quantité, et dans ce quantité la qualité des témoins qui l'attester me paraît suffisante pour obliger à l'admett Les tables ont donc *tourné* et *parlé.* Mais ap la question de réalité vient pour moi la questi de l'*utilité* des tables tournantes au beau mili du dix-neuvième siècle. Selon moi, si un f comme celui-là n'était pas utile, il aurait beau ê possible, il ne se serait pas réalisé. Je crois do qu'à l'époque où des corps bruts et inertes exécuté des mouvements et reproduit des sign d'intelligence, il y avait utilité à ce que cela lieu ainsi. Je ne sais pas, ignorant que je su tout ce à quoi pouvaient servir ces manifes tions; mais je sais que, lorsqu'elles ont paru, science selon nos savants n'existait que pour par l'*observation :* la science était l'observati même et l'observation sensuelle la plus gr sière ! L'intelligence avait failli, dans ces temps lumière menteuse, devenir inutile et superflue Je connais des savants de la veille qui n'os plus prononcer le mot *observation* depuis qu ont observé des tables tournantes. Le fait é donc *utile* pour le rétablissement des droits l'intelligence. En un mot, je crois que les tab ont tourné pour la mystification des savants, avaient dégradé la science jusqu'à la réduire à qu'ils appelaient l'*observation sensuelle...* »

Voici un fait très-singulier et en même ten assez remarquable pour donner à réfléchir lecteur; il est raconté par M. de Mirville d son livre sur la *Question des esprits :* « M. le ba de N***, occupant une position officielle et c

[1] Pour mieux venir à bout de leurs mauvais d seins, les démons, dit saint Thomas, feignent s vent d'être les âmes des morts : *Frequenter dæm simulant se esse animas mortuorum.* (*Summa,* p. quest. CXVII, art. 4.)

ns un des ministères de Paris, en ant, à M. des Mousseaux et à nous, es faits qui vont suivre, a bien voulu ermission de le nommer *verbalement.* nt parfaitement ses expressions, nous oir les reproduire avec la plus grande lourri, nous dit-il, ou plutôt saturé scepticisme du dix-huitième siècle, x-neuvième de celui que je tenais de ature, j'avais et j'aurais défié tous urs du monde de pratiquer la moindre e pareille forteresse... Mais arrivè- es; les manier, les écouter et deviner ère ne fut pas long pour moi. Vous révolution cette conviction nouvelle non esprit serait une chose impos- premier instant, j'entrevis à quelles ut cela devait infailliblement me con- ne le cachai pas à ces convertisseurs u genre. — Savez-vous bien, leur e vous travaillez contre vous? Savez- us me mènerez tout droit à confesse? , répondirent-ils. — Mais si, si. — — Non, je t'en empêcherai bien. — pensez-vous vous y prendre? — Tu Le fait est que je remportai la vic- j'allai tout droit à ce qui les révoltait partir de ce moment, leur vengeance je devins leur *table* à mon tour ; *ils* t de moi et l'*identification* fut com- pensais plus par moi-même; ce n'é- ui qui parlais; je souffrais tous les le l'enfer et littéralement j'étais fou ossédé. Mon désespoir était extrême, is ce que tout cela fût devenu, sans t prudente vertu du directeur que je né. Grâce à lui, à la paix, à l'obéis- redoublement de prière et de con- lesquels il avait su me maintenir, la disparut, et le dernier de ces cruels itta en me disant : — Adieu, tu l'em- is nous te retrouverons sur ton lit et à la mort; c'est là que nous sommes its. Depuis lors, messieurs, je me nme sauvé, et suis le plus heureux s. Néanmoins, un jour, je voulus en- r de tirer d'eux quelques vérités et uelque bien. — Donnez-nous, leur di- lque idée de la bonté divine. — Com- udrais-tu, puisqu'elle est infinie? — inie, et cependant tu souffres, mal- — Cruellement... — Et toujours? — — Mais, misérable comme tu parais Dieu étant bon comme tu le dis, si tu le fléchir!... Qui sait? — Tu demandes me chose absolument impossible. — i? — Il ne saurait me pardonner, *puis- veux pas?* — Et s'il te proposait l'a- ent complet, accepterais-tu? Après sitation, l'un des esprits répond : — *Oui, parce que l'être est le seul bien que je tienne encore de lui, et qu'alors, ne lui devant plus rien, je serais quitte envers lui.* Quant à l'autre : — *Non, je n'accepterais pas,* dit-il, *parce que je n'aurais plus la consolation de le haïr.* — Tu hais donc bien!... — *Si je hais! Mais mon nom est : la haine. Je hais tout; je me hais moi-même...* Quant à l'authenticité du récit, nous ferons remarquer pour la dernière fois que la permission de nommer équivaut à l'acte de signer. »

Ce qui doit sembler prodigieux à tout esprit qui n'est pas détraqué, c'est que les pays protestants voient s'élever dans leur sein le culte des esprits à la hauteur d'une religion. Les démons, qui ont déjà des temples à Genève, à New-York et ailleurs, se flatte sans doute de ramener le paganisme au sein des sociétés que les philosophes ont égarées. C'est du reste la fin et la clôture de toutes les époques de philosophie.

Citons encore un petit trait fort original, rapporté dans le journal français de New-York :

« Un jeune homme, fiancé à une jeune fille de Bordentown, où il demeurait, mourut vendredi dernier. Les deux promis et leurs familles étaient les uns et les autres de fermes croyants dans l'existence et les manifestations des esprits, ce qui leur suggéra l'idée la plus bizarre dont on ait entendu parler. Il fut résolu d'un commun accord que le mariage ne serait pas suspendu par la mort du futur, mais que son esprit, dégagé de l'enveloppe terrestre, serait néanmoins uni à l'esprit incarné dans le corps de la fiancée.

» Dimanche, en effet, la cérémonie a été célébrée entre la jeune fille, pleine de vie et de jeunesse, et le cadavre inanimé de son adorateur, dont l'esprit avait guidé ces absurdes prescriptions.

» Heureusement cette mômerie impie ne saurait avoir d'effet qu'autant que la survivante le trouvera bon, car il n'est pas de loi au monde qui reconnaisse un pareil mariage. Lors donc que la première exaltation sera calmée, elle sera libre encore de reconnaître efficacement que, si l'union des esprits a quelque chose de séduisant, c'est surtout lorsqu'ils ont des corps animés pour leur servir d'intermédiaires. » *Voy.* Drépano, Hudemullen, Spiritisme, Tables tournantes, Wesley, Bortisme, etc.

Esséniens, secte célèbre parmi les Juifs. Les Esséniens avaient des superstitions particulières. Leurs devins prétendaient connaître l'avenir par l'étude des livres saints faite avec certaines préparations. Ils y trouvaient même la médecine et toutes les sciences, par des combinaisons cabalistiques.

Esterelle, fée. *Voy.* Fées.

Étang de la vie. Au sortir du pont où se fait la séparation des élus et des réprouvés, les docteurs persans font descendre les bienheureux dans cet étang dont les eaux sont blanches et

douces comme le miel. Pour la commodité des âmes, il y a tout le long de l'étang des cruches en forme d'étoiles, toujours pleines de cette eau; les fidèles en boiront avant d'entrer dans le paradis, parce que c'est l'eau de la vie éternelle, et que si l'on en boit seulement une goutte, on n'a plus rien à désirer.

Éternité. Boëce définit l'éternité : l'entière, parfaite et complète possession d'une manière d'exister, sans commencement, sans fin, sans aucune succession. Le latin est plus rapide : *Interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio.* L'éternité n'a point de parties qui se succèdent; elle ne va point par le présent du passé au futur, comme fait le temps; elle est un présent continuel. Voilà pourquoi, comme le remarquent les théologiens, Dieu dit en parlant de lui-même : *Ego sum qui sum.* L'éternité n'appartient qu'à Dieu; elle ne peut être communiquée à aucune créature, puisque ce qui est créé a un commencement. Mais pourtant on dit l'*éternité,* pour désigner la vie future des intelligences créées, vie qui n'aura point de fin. Dans ce sens il y aura dans le ciel l'éternité de bonheur pour les justes et dans l'enfer l'éternité de peines pour les réprouvés. C'est un dogme que les cerveaux impies ont combattu, mais qu'ils n'ont pu ébranler; et saint Thomas d'Aquin en a démontré la nécessité équitable.



Éternument. On vous salue quand vous éternuez, pour vous marquer, dit Aristote, qu'on honore votre cerveau, le siége du bon sens et de l'esprit. Cette politesse s'étend jusque chez les peuples que nous traitons de barbares. Quand l'empereur du Monomotapa éternuait, ses sujets en étaient avertis par un signal convenu, et il se faisait des acclamations générales dans tous ses États. Le père Famien Strada prétend que, pour trouver l'origine de ces salutations, il faut remonter jusqu'à Prométhée; que cet illustre contrefacteur de Jupiter, ayant dérobé un rayon solaire dans une petite boîte pour animer sa statue, le lui insinua dans les narines comme une prise de tabac, ce qui la fit éternuer aussitôt. Les rabbins soutiennent que c'est à Adam qu'il faut faire honneur du premier éternument. Dans l'origine des temps, c'était, dit-on, un mauvais pronostic et le présage de la mort. Cet état continua jusqu'à Jacob, qui, ne voulant pas mourir pour cause aussi légère, pria Dieu de changer cet ordre de choses; et c'est de là qu'est venu, selon ces docteurs, l'usage de faire des souhaits heureux quand on éternue. On a trouvé une autre raison de cette politesse; c'est que, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, il y eut en Italie une sorte de peste qui se manifest par des éternuments; tous les pestiférés éte nuaient; on se recommanda à Dieu, et c'est là qu'est venue l'opinion populaire que la co



tume de se saluer tire son origine d'une mala épidémique qui emportait ceux dont la me brane pituitaire était stimulée trop vivement.



En général l'éternument chez les anciens é pris tantôt en bonne, tantôt en mauvaise pa suivant les temps, les lieux et les circonstanc Un bon éternument était celui qui arrivait dep midi jusqu'à minuit, et quand la lune était d les signes du Taureau, du Lion, de la Balan du Capricorne et des Poissons; mais s'il ve de minuit à midi, si la lune était dans le si de la Vierge, du Verseau, de l'Écrevisse, Scorpion; si vous sortiez du lit ou de la tal c'était alors le cas de se recommander à Die

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés.* Q ques savants, entre autres Perkains et Voët, blâmé la coutume de saluer l'éternument, p

, quand on l'entendait à sa droite, chez les Grecs et les Romains eureux présage. Les Grecs, en parbelle personne, disaient que les nt éternué à sa naissance. Les Siant un enfer. Ils disent que, dans éjour, il y a des juges qui écrivent livre tous les péchés des hommes, est continuellement occupé à parueil, et que les personnes dont il ne manquent jamais d'éternuer au t. De là, disent-ils, est venue la souhaiter une longue vie ou l'aspe à ceux qui éternuent. Lorsque nnaar éternuait, ses courtisans lui dos, en se donnant de la main une fesse droite.

Un homme qui s'appelait Étienne vaise habitude de parler à ses gens ût parlé au diable, ayant toujours a bouche. Un jour qu'il revenait de ppela son valet en ces termes : — on diable, tire-moi mes chausses. l prononcé ces paroles qu'une griffe a ses caleçons, fit tomber ses jarescendit ses chausses jusqu'aux taie, effrayé, s'écria : — Retire-toi, est pas toi, mais bien mon domesappelle. Le diable se retira sans se maître Étienne n'invoqua plus ce

utre Étienne, *Voy.* Guido.

christianisme chassa de l'Etna et Lipari Vulcain, les Cyclopes et les les démons se mirent à leur place ; institua la fête des morts, afin d'engatoire et de rendre au paradis une souffrantes, on entendit, comme le aint ermite, des bruits affreux dans détonations étourdissantes dans les C'était Satan et toute sa cour, Satan

itume nous est venue des Juifs et des ne si nous devions rejeter tous les usages nous sont venus des uns et des autres. u'elles doivent passer pour criminelles, Pères de l'Eglise les ont condamnées. Chevreau, « ils n'ont condamné que la et les augures que l'on tirait d'éternuer tin ou à minuit, à certaines heures, à auche, une fois ou deux, sous le signe u Taureau, du Sagittaire, du Capriet il ne faut que le sens commun pour ue cela ne présage ni bien ni mal. Mais ûtons bonheur et santé à nos parents et quand ils s'embarquent pour un long u'ils entreprennent une grande affaire, de leur dire : Dieu vous soit en aide! ernuent, puisque l'éternument est une nvulsion et d'épilepsie de courte durée; sible quand il est violent et redoublé; vous, des historiens et des médecins, ivi de la mort en quelques rencontres, même quelquefois un signe? »

Magni *Dialog.*, lib. III, cap. xx.

et tout son peuple de démons qui hurlaient de désespoir et redemandaient à grands cris les âmes que la nouvelle foi venait de leur ravir [1].

Ethnophrones, hérétiques du septième siècle, qui joignaient au christianisme les superstitions païennes, l'astrologie, les augures, les expiations, les jours heureux et malheureux, les divinations diverses.

Étoiles. Mahomet dit que les étoiles stables et les étoiles qui filent sont les sentinelles du ciel ; elles empêchent les diables d'en approcher et de connaître les secrets de Dieu. Les Romains voyaient des divinités dans les étoiles. Les Étéens observaient, un certain jour de l'année, le lever de l'étoile Sirius : si elle paraissait obscure, ils croyaient qu'elle annonçait la peste.

Étraphill, l'un des anges des musulmans. Il se tient toujours debout : c'est lui qui embouchera la trompette pour annoncer le jour du jugement.

Étrennes. Dans les temps reculés, chez nos pères, loin de se rien donner mutuellement dans les familles le premier jour de l'an, on n'osait même rien prêter à son voisin. Mais chacun mettait à sa porte des tables chargées de viandes pour les passants. On y plaçait aussi des présents superstitieux pour les esprits. Peut-être était-ce un reste de ce culte que les Romains rendaient, le premier jour de l'année, aux divinités qui présidaient aux petits cadeaux d'amis. Quoi qu'il en soit, l'Église fut obligée, sous Charlemagne, d'interdire les présents superstitieux que nos ancêtres déposaient sur leurs tables. Les canons donnent à ces présents le nom d'*étrennes du diable*.

Etteilla. On a publié sous ce nom déguisé, qui est l'anagramme d'Alliette, plusieurs traités de *cartomancie*.

Eubius, auteur d'un livre intitulé *Apparitions d'Apollonius, ou Démonstration des apparitions d'aujourd'hui,* in-4°, Amsterdam, 1735 (en latin).

Eucharistie. « L'épreuve par l'Eucharistie se faisait en recevant la communion. Ainsi Lotaire, roi de Lotharingie, jura, en recevant la communion de la main du pape Adrien II, qu'il avait renvoyé Valdrade, sa concubine; ce qui était faux. Comme Lothaire mourut un mois après, en 868, sa mort fut attribuée à ce parjure sacrilége. Cette épreuve fut supprimée par le pape Alexandre II [2]. »

Euchites. *Voy.* Satanaki.

Eumèces, caillou fabuleux, ainsi nommé de sa forme oblongue, et que l'on disait se trouver dans la Bactriane. On lui attribuait la vertu d'apprendre à une personne endormie ce qui s'était passé pendant son sommeil, si elle avait dormi avec cette pierre posée sur sa tête.

Eurynome, démon supérieur, prince de la

[1] M. Didron, *Histoire du diable.*
[2] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

mort, selon quelques démonomanes. Il a de grandes et longues dents, un corps effroyable tout rempli de plaies, et pour vêtement une peau



de renard. Les païens le connaissaient. Pausanias dit qu'il se repaît de charognes et de corps morts. Il avait dans le temple de Delphes une statue qui le représentait avec un teint noir, montrant ses grandes dents comme un loup affamé et assis sur une peau de vautour.

Évangile de saint Jean. On croit dans les campagnes que celui qui porte sur soi l'Évangile de saint Jean, *In principio erat Verbum,* écrit sur du parchemin vierge, et renfermé dans un tuyau de plume d'oie, le premier dimanche de l'année, une heure avant le lever du soleil, sera invulnérable et se garantira de quantité de maux [1]. *Voy.* Cléidomancie.

Ève. Les musulmans et les talmudistes lui donnent, comme à notre premier père, une taille d'une lieue [2]. *Voy.* Adam et une singulière facétie au mot Paniers.

Évêque marin. On lit dans la *Grande Chronique des Pays-Bas,* sous l'année 1433, qu'on pêcha cette année-là dans la mer du Nord un poisson qui avait la forme d'un homme mal dégrossi, une mitre en tête formée d'écailles, et les nageoires disposées de manière à présenter la ressemblance des autres ornements d'un évêque qui officie. On ajoute qu'il se pouvait dresser sur ses pieds, qu'il se laissait toucher sans témoigner d'effroi; mais qu'il manifestait un extrême désir de retourner à la mer. Aldovrandus, dans son livre des poissons, décrit un être tout semblable à celui que la *Grande Chronique des Pays-Bas* appelle l'*évêque marin.* Est-ce un conte? est-ce un phénomène?

Évocations. Celui qui veut évoquer le diable lui doit le sacrifice d'un chien, d'un chat ou d'une poule, à condition que ces trois anim soient sa propriété. Il jure ensuite fidélité obéissance éternelles et reçoit une marque moyen de laquelle il jouit d'une puissance solue sur trois esprits infernaux, l'un de la ter l'autre de la mer, le troisième de l'air [1]. On flatte de faire venir le diable en lisant certai formules du Grimoire. *Voy.* Conjurations.—D chevaliers de Malte avaient un esclave qui vantait de posséder le secret d'évoquer les mons et de les obliger à découvrir les cho cachées. On le conduisit dans un vieux châ où l'on soupçonnait des trésors enfouis. L clave descendit dans un souterrain, fit ses é cations : un rocher s'ouvrit, et il en sortit coffre. Il tenta plusieurs fois de s'en empar mais il n'en put venir à bout, parce que le co rentrait dans le rocher dès qu'il s'en approch Il vint dire aux chevaliers ce qui lui arrivai demanda un peu de vin pour reprendre forces. On lui en donna. Quelque temps ap comme il ne revenait point, on alla voir ce q faisait; on le trouva étendu mort, ayant toute sa chair des coups de canif représen des croix. Les chevaliers portèrent son corps bord de la mer et l'y précipitèrent avec pierre au cou [2]. — Sur l'évocation des âm *voy.* Nécromancie, Tables tournantes, etc.

Exael, le dixième des premiers anges. Il prit aux hommes, selon le livre d'Énoch, l de fabriquer les armes et les machines de gue les ouvrages d'or et d'argent qui plaisent femmes; il leur enseigna l'usage des pierres p cieuses et du fard.

Exagération. Il y en a beaucoup dans plupart des juges laïques qui ont écrit sur les s ciers et qui ont vu trop généralement des cri où il n'y avait souvent que démence ou malad Cependant le mal diabolique, *malum dæmoniac* était si répandu à certaines époques qu'il permis de leur trouver là des excuses. Les ju ecclésiastiques ont pourtant toujours été be coup plus indulgents. *Voy.*, à la fin de l'art Sorciers, les prescriptions de la cour romai et comparez-les au code des sorciers de Bog

Excommunication. Il y a eu quelquefois abus de la part des hommes dans l'usage excommunications; et on est parti de là p crier contre ces excommunications, qui rendu cependant de si grands services à la ciété dans des siècles barbares. Mais on ne tr verait pas facilement dans toute l'histoire un communié frappé régulièrement par le saint-si qui ait prospéré jusqu'au bout [3]. On lit dans

[1] Thiers, *Traité des superstitions*, t. I.
[2] Voyez la légende d'Eve et d'Adam, dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

[1] *Danæus Fortianis.*
[2] D. Calmet et Guyot-Delamarre.
[3] Voyez, dans les *Légendes des commandements Dieu,* la *Légende du chanoine de Liége,* et dans *Légendes des commandements de l'Église,* le pa graphe intitulé *Ne touchez pas au Pape.*

Grecs, au 16 octobre, « qu'un reli- ert de Scélé, ayant été excommunié érieur pour quelque désobéissance, sert et vint à Alexandrie, où il fut gouvernement de la ville, dépouillé it, puis vivement sollicité de sacri- ix dieux. Le solitaire résista géné- il fut tourmenté en diverses ma- u'à ce qu'enfin on lui tranchât la a son corps hors de la ville. Les nlevèrent la nuit, et l'ayant enve- linceuls l'enterrèrent dans l'église tyr. Mais pendant le saint sacrifice le diacre ayant crié tout haut à l'or- ue les catéchumènes et ceux qui ne pas se retirent », on vit tout à coup s'ouvrir de lui-même et le corps du etirer dans le vestibule de l'église. sse il rentra de lui-même dans son pieux vieillard ayant prié pendant pprit par révélation que ce religieux u l'excommunication pour avoir dés- supérieur, et qu'il demeurait lié jus- ce même supérieur lui eût donné

On alla donc au désert; on en périeur, qui fit ouvrir le cercueil du ui donna l'absolution; après quoi il paix dans son tombeau[1]. » C'est là veilleux que nous ne prétendons pas me fréquent.

econd concile de Limoges, tenu en ue de Cahors raconte une aventure particulière et qu'il présenta comme e : « Un chevalier de notre diocèse, t, ayant été tué dans l'excommuni- e voulus pas céder aux prières de qui me suppliaient vivement de lui solution : je voulais en faire un fin que les autres fussent touchés de fut enterré par quelques gentils- ns cérémonies ecclésiastiques et sans des prêtres, dans une église dédiée re. Le lendemain matin on trouva hors de terre et jeté au loin de son ui était demeuré entier, et sans au- e qui prouvât qu'on y eût touché. ommes qui l'avaient enterré n'y trou- les linges où il avait été enveloppé; rent une seconde fois et couvrirent me énorme quantité de terre et de lendemain ils trouvèrent de nouveau rs du tombeau, sans qu'il parût qu'on illé. La même chose arriva jusqu'à Enfin ils enterrèrent l'excommunié purent, loin du cimetière, dans une e; ce qui remplit les seigneurs voi- si grande terreur qu'ils vinrent tous la paix[2]. »

et, *Dissertation sur les revenants*, p. 329.
t. IX, p. 902.

Jean Bromton raconte dans sa chronique que saint Augustin, apôtre de l'Angleterre, ayant dit devant tout le peuple, avant de commencer la messe : « Que nul excommunié n'assiste au saint sacrifice! » on vit sortir aussitôt de l'église un mort qui était enterré depuis longues années. Après la messe, saint Augustin, précédé de la croix, alla demander à ce mort pourquoi il était sorti. Le défunt répondit qu'il était mort dans l'excommunication. Le saint pria cet excommunié de lui dire où était enterré le prêtre qui avait porté contre lui la sentence. On s'y transporta. Augustin conjura le prêtre de se lever : il le fit; à la demande du saint évêque, il donna l'absolution à l'excommunié, et les deux morts retournèrent dans leurs tombeaux. » Les Grecs schismatiques croient que les corps excommuniés ne pourrissent pas en terre, mais qu'ils s'y conservent noirs et puants.

En Angleterre, le tribunal des *doctors commons* excommunie encore; et, en 1837, il a frappé de cette peine un marchand de pain d'épices, nommé Studberry, pour avoir dit une parole injurieuse à un autre paroissien, dans une sacristie anglicane. *Voy.* INTERDIT.

Excréments. On sait que le dalaï-lama, chef de la religion des Tartares indépendants, est regardé comme un dieu. Ses excréments sont conservés comme des choses vénérables. Après qu'on les a fait sécher et réduire en poudre, on les renferme dans des boîtes d'or enrichies de pierreries, et on les envoie aux plus grands princes. Son urine est un élixir propre à guérir toute espèce de maladie. Dans le royaume de Boutan, on fait sécher également les plus grossières déjections du roi, et après les avoir renfermées dans de petites boîtes, on les vend dans les marchés pour saupoudrer les viandes. *Voy.* DÉJECTIONS, FIENTE, TANCHELM, VACHE, etc.

Exorcisme, conjuration, prière à Dieu et commandement fait au démon de sortir du corps des personnes possédées. Souvent il est seulement destiné à les préserver du danger. On regarde quelquefois *exorcisme* et *conjuration* comme synonymes; cependant la conjuration n'est que la formule par laquelle on commande au démon de s'éloigner; l'exorcisme est la cérémonie entière[1].—Les gens qui s'occupent de magie ont aussi leurs exorcismes pour évoquer et renvoyer. *Voy.* CONJURATIONS.

Voici une légende bizarre sur un exorcisme : on lit dans Césaire d'Hesterbach[2] que « Guillaume, abbé de Sainte-Agathe, au diocèse de Liége, étant allé à Cologne avec deux de ses moines, fut obligé de tenir tête à une possédée. Il fit à l'esprit malin des questions auxquelles celui-ci répondit comme il lui plut. Le diable fai-

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.*
[2] Cæsarii *Heisterbach miracul.*, liv. V, ch. XXIX, et Schellen, *De diabol.*, liv. VII.

sant autant de mensonges que de réponses, l'abbé s'en aperçut et le conjura de dire la vérité; il obéit. Il apprit au bon abbé comment se portaient plusieurs défunts dont il voulait savoir des nouvelles. Un des frères qui l'accompagnaient voulut lier conversation avec le diable. — Tais-toi, lui dit l'esprit malin, tu as volé hier douze sous à ton abbé; ces douze sous sont maintenant dans ta ceinture.—L'abbé, ayant entendu ces choses, voulut bien en donner l'absolution à son moine; après quoi il ordonna au diable de quitter la possédée.

» — Où voulez-vous que j'aille? demanda le démon. — Je vais ouvrir ma bouche, répondit l'abbé, tu entreras dedans, si tu peux. — Il y fait trop chaud, répliqua le diable; vous avez communié. — Eh bien! mets-toi ici. Et l'abbé, qui était gai, tendait son pouce. — Merci, vos doigts sont sanctifiés. — En ce cas, vas où tu voudras, mais pars. — Pas si vite, répliqua le diable; j'ai permission de rester ici deux ans encore....

» L'abbé dit alors au diable : — Montre-toi à nos yeux dans ta forme naturelle. — Vous le voulez? — Oui. — Voyez.

» En même temps la possédée commença de grandir et de grossir d'une manière effroyable. En deux minutes elle était déjà haute comme une tour de trois cents pieds; ses yeux devinrent ardents comme des fournaises et ses traits épouvantables. Les deux moines tombèrent évanouis; l'abbé, qui seul avait conservé du courage, adjura le diable de rendre à la possédée la taille et la forme qu'elle avait d'abord. Il obéit encore et dit à Guillaume : — Vous faites bien d'être pur: car nul homme ne peut, sans mourir, me voir tel que je suis, s'il est souillé. » *Voy.* Pactes, Possessions, etc.

Expiation. Les anciens Arabes coupaient l'oreille à quelque animal et le lâchaient au travers des champs en expiation de leurs péchés. — Un juif, dit Saint-Foix, s'arme d'un couteau, prend un coq, le tourne trois fois autour de sa tête et lui coupe la gorge en lui disant : — Je te charge de mes péchés; ils sont à présent à toi : tu vas à la mort, et moi je suis rentré dans le chemin de la vie éternelle.....

Extases. L'extase (considérée comme crise matérielle) est un ravissement d'esprit, une suspension des sens causée par une forte contemplation de quelque objet extraordinaire et surnaturel. Les mélancoliques peuvent avoir des extases. Saint Augustin fait mention d'un prêtre qui paraissait mort à volonté et qui resta mort, très-involontairement sans doute, dans une de ses expériences. S'il fit le mort, il le fit bien. Ce prêtre se nommait Prétextat; il ne sentait rien de ce qu'on lui faisait souffrir pendant son extase.

Les démonomanes appellent l'extase un *transport en esprit seulement*, parce qu'ils reconnaissent le transport en chair et en os, par l'aide et assistance du diable. Une sorcière se frotta de graisse, puis tomba pâmée sans aucun sentiment; et trois heures après elle retourna à son corps, disant nouvelles de plusieurs pays *qu'elle ne connaissait point*, lesquelles nouvelles furent par la suite avérées [1]. Le magnétisme fait tout cela.



Cardan dit avoir connu un homme d'église qui tombait sans vie et sans haleine toutes les fois qu'il le voulait. Cet état durait ordinairement quelques heures; on le tourmentait, on le frappait, on lui brûlait les chairs sans qu'il éprouvât aucune douleur. Mais il entendait confusément, et comme à une distance très-éloignée, le bruit qu'on faisait autour de lui. Cardan assure encore qu'il tombait lui-même en extase à sa volonté; qu'il entendait alors les voix sans y rien comprendre, et qu'il ne sentait aucunement les douleurs.

Le père de Prestantius, après avoir mangé un fromage maléficié, crut qu'étant devenu cheval il avait porté de très-pesantes charges, quoique son corps n'eût pas quitté le lit; et il le regarda comme une extase produite par sortilége ce qui n'était qu'un cauchemar causé par une indigestion.

« Saint Augustin distingue deux sortes d'extases [2], l'une naturelle et l'autre surnaturelle, cite comme appartenant à la première l'exemple d'un prêtre nommé Restitut, de l'église de Talama. Toutes les fois qu'on imitait devant lui la voix d'un homme qui se plaint, il perdait l'usage de ses sens et devenait semblable à un mort; de sorte qu'on pouvait le piquer, le percer ou même le brûler sans qu'il le sentît. La respiration s'arrêtait. Cependant, si on lui parlait sur un ton élevé, il lui semblait, disait-il, entendre des voix lointaines [3]. » Les extases naturelles sont généralement périodiques et amenées par des causes spéciales. L'extase se

[1] Bodin, dans la *Démonomanie*.
[2] *La Cité de Dieu*, liv. XIV, ch. XXIV.
[3] Görres, *Mystique*, liv. IV, ch. V.

; à son tour de deux sortes : l'extase
:t l'extase diabolique. De la première
r beaucoup de faits dans la vie des
ıtre est souvent exposée dans les
de ces malheureux qui ont aban-
é de Dieu pour entrer dans la cité
'était souvent dans des extases que
s assistaient au sabbat. Bodin raconte
monomanie qu'en 1571 une sorcière
e à Bordeaux ayant avoué qu'elle
bbat toutes les semaines, le magis-
ı pria d'y aller devant lui. Elle ré-
lle n'en avait pas le pouvoir. Il la
liberté. Aussitôt elle s'oignit tout le
onguent dont l'effet fut tel qu'elle tomba comme morte. Le magistrat ne la quitta point. Elle revint à elle au bout de cinq heures et raconta beaucoup de choses toutes actuelles des lieux qu'elle avait parcourus. On fit prendre sur-le-champ des informations, et les déclarations de la sorcière furent trouvées véritables. — Les âmes des somnambules magnétisés font la même chose. Ce qui est la preuve de l'existence des âmes, à part des corps qu'elles occupent. *Voy.* ELFDAL.

Ézéchiel. Les musulmans disent que les ossements desséchés que ranima le prophète Ézéchiel étaient les restes de la ville de Davardan, que la peste avait détruite et qu'il releva par une simple prière [1].

F

)m que les habitants de Saint-Jean
ıent à un recueil d'observations astro-
u'ils consultent dans beaucoup d'oc-

ılbert-Othon), médecin de Hambourg
ième siècle; il a écrit quelques rêve-
potable.
ıbraham); de simple soldat, il devint
France, et il s'illustra sous Louis XIV.
s si extraordinaire qu'on l'accusa de
succès à un commerce avec le diable.
donner lieu à cette prévention, c'est
t à l'astrologie judiciaire.
'ierre-Jean), médecin de Montpellier,
des pas à la chimie au commence-
-septième siècle. Il y mêlait un peu
Il a écrit sur cette matière et sur la
)agyrique. Son plus curieux ouvrage
iste chrétien (*Alchimista christianus*),
use, 1632. Il a publié aussi l'*Hercules*
, Toulouse, 1634, in-8°, livre où il
e les travaux d'Hercule ne sont que
ıes qui couvrent les secrets de la phi-
rmétique.
ıs (Jean-Albert), bibliographe alle-
ı Leipzig en 1668. Il y a des choses
ır les superstitions et les contes popu-
)rient dans son recueil des livres apo-
e l'Église a repoussés de l'*Ancien* et
Testament [1].
ben-Sahal, vizir du kalife Almamon,
grand astrologue, et on cite de lui
des horoscopes et des prévisions surprenantes, si elles sont vraies. Il est certain que sa prudence habile tira souvent son maître d'embarras [2].

Faim diabolique. Il y a des possédés chez lesquels le démon s'est plu à produire une faim insatiable. Brognoli délivra un enfant qui mangeait sans s'arrêter du matin au soir et ne pouvait se rassasier. Görres, au chap. xx du livre VII de sa *Mystique*, cite beaucoup d'exemples de cette faim enragée, entre autres un enfant qui buvait d'un seul coup un seau d'eau. Ce qui est digne de remarque, c'est que ces affreuses maladies n'ont jamais été guéries que par l'exorcisme.

Fairfax (Édouard), poëte anglais du seizième siècle, auteur d'un livre intitulé *la Démonologie*, où il parle de la sorcellerie avec assez de crédulité.

Fairfolks, espèce de farfadets qui se montrent en Écosse, et qui sont à peu près nos fées.

Fairies. C'est le nom qu'on donne aux fées en Angleterre.

Fakir. *Voy.* FAQUIR.

Fakone, lac du Japon, où les habitants placent une espèce de limbes habités par tous les enfants morts avant l'âge de sept ans. Ils sont persuadés que les âmes de ces enfants souffrent quelques supplices dans ce lieu-là, et qu'elles y sont tourmentées jusqu'à ce qu'elles en soient rachetées par les passants. Les bonzes vendent des papiers sur lesquels sont écrits les noms de Dieu. Comme ils assurent que les enfants éprouvent allégement lorsqu'on jette ces papiers sur l'eau, on en voit les bords du lac couverts. — Il

seudepigraphus Veteris Testamenti, col-gatus, testimoniisque censuris et ani-bus illustratus. In-8°. Hambourg et Leip- - *Codex apocriphus Novi Testamenti*, etc. 1719. In-8°.

[1] Voyez cette légende dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

[2] Voyez son histoire, dans les *Légendes de l'esprit prophétique.*

est aisé de reconnaître dans ces usages des traditions altérées de l'Église..

Falcon. L'annaliste allemand Archenolz, mort



Le docteur Falcon.

en 1812, raconte ce qui suit, dans son *Tableau de l'Angleterre,* publié à Paris en 1788 : « Il y a » à Londres un homme extraordinaire qui depuis trente ans est célèbre dans les annales ca » balistiques. Il se nomme Caïn Chenul Falk, et » est connnu généralement sous le nom de *do* » *teur Falcon.* Un certain comte de Ranzow » mort depuis peu au service de France comm » maréchal de camp, assure dans ses mémoir » cabalistiques, magiques, etc., avoir vu ce Fal » dans le pays de Brunswick, sur une des terr » de son père, en présence de beaucoup de pe » sonnes connues, qu'il nomme toutes et qu' » prend à témoin de la vérité de ce qu'il avanc » (il évoquait les esprits.) Falk s'est-il servi da » cette opération de la méthode de Schropfe » Je n'en sais rien, ce qu'il y a de certain, c'e » que cet homme vit actuellement à Londre » Lorsqu'il sort, ce qui arrive très-rarement, » est toujours revêtu d'un long talar, qui va trè » bien avec sa longue barbe et sa figure s » rieuse et intéressante. Il est actuellement âgé » soixante-dix ans à peu près. Je ne me donner » pas la peine de rapporter ici toutes les chos » incroyables et extraordinaires qu'on raconte » ce vieillard... » *Voy.* SCHOPFER.

Falconet (Noël), médecin, mort en 173



Fadhel-ben-Sahal.

Nous ne citerons de ses ouvrages que ses Lettres et ses remarques sur l'*or* prétendu *potable ;* elles sont assez curieuses.

Fanatisme. L'Église l'a toujours condamné, comme elle condamne tous les excès. Les actes de fanatisme des conquérants du nouveau monde étaient commis par des scélérats, contre lesquels le clergé s'élevait de toutes ses forces. On peut le voir dans la vie et dans les écrits de Barthélemi de Las Casas. Les écrivains philosophes ont souvent appelé fanatisme ce qui ne l'était pas. I se sont trompés ou ils ont trompé lorsque, p exemple, ils ont attribué le massacre politiq de la Saint-Barthélemi à la religion, qui y f étrangère ; lorsqu'ils ont défendu les fanatiqu des Cévennes, qui exterminaient tout auto d'eux, etc.

Il y a eu très-souvent du fanatisme outré da les hérésies et même dans la sorcellerie. Sous règne de Louis XII, un écolier de l'université

nadé que la religion d'Homère était la
acha la sainte hostie des mains d'un
la consacrait et la foula aux pieds.
natisme. Les Juifs en ont fourni de
exemples, et un très-grand fanatisme



Falconet.

beaucoup de philosophes modernes.
fanatisme politique, un fanatisme lit-
fanatisme guerrier, un fanatisme phi-
[1]. » On a nommé d'abord fanatiques
lus devins qui rendaient leurs oracles
emples, *fana*. Aujourd'hui on entend
me tout zèle aveugle.

s (Caius), historien qui mourut de peur
sant un ouvrage contre Néron. Il en
iné trois livres, et il commençait le
, lorsque Néron, dont il avait l'imagi-
plie, lui apparut en songe, et, après
ouru les trois premiers livres de son
se retira sans toucher au quatrième
train. Ce rêve frappa Fannius; il crut
son ouvrage ne serait pas achevé, et
en effet peu après.

magoriana, titre d'un recueil de contes
, où les apparitions et les spectres
premiers rôles. Ces contes prolixes
r la plupart, traduits de l'allemand,
2; Paris, 1812.

magorie, spectacle d'optique, du genre
nes magiques perfectionnées, et qui,
des ignorants, peut paraître de la sor-

ies, esprits ou revenants de mauvais
ii effrayaient fort nos pères, quoiqu'ils
en qu'on n'a aucunement peur des fan-
l'on tient dans sa main de l'ortie avec
uille [2]. Les Juifs prétendent que le fan-
pparaît ne peut reconnaître la personne
ffrayer, si elle a un voile sur le visage;
nd cette personne est coupable, ils
u rapport de Buxtorf, que le masque

r, *Dictionnaire théologique.*
mirables secrets d'Albert le Grand.

tombe, afin que l'ombre puisse la voir et la poursuivre. Des fantômes sont venus quelquefois annoncer la mort; un spectre se présenta pour cela aux noces du roi d'Écosse, Alexandre III, qui



mourut peu après. Camerarius rapporte que de son temps on voyait quelquefois dans les églises



des fantômes sans tête, vêtus en moines et en religieuses, assis dans les stalles des vrais moines et des sœurs qui devaient bientôt mourir. — Un chevalier espagnol avait osé concevoir une passion criminelle pour une religieuse. Une nuit qu'il traversait l'église du couvent dont il s'était procuré la clef, il vit des cierges allumés et des prêtres, qui lui étaient inconnus, occupés à célébrer l'office des morts autour d'un tombeau. Il s'approcha de l'un d'eux et demanda pour qui on faisait le service. « Pour vous, » lui dit le prêtre. Tous les autres lui firent la même réponse; il sortit effrayé, monta à cheval, s'en retourna à sa maison, et deux chiens l'étranglèrent à sa porte [1].

Une dame voyageant dans une chaise de poste fut surprise par la nuit près d'un village où l'essieu de sa voiture s'était brisé. On était en automne, l'air était froid et pluvieux; il n'y avait point d'auberge dans le village; on lui indiqua le château. Comme elle en connaissait le maître, elle n'hésita pas à s'y rendre. Le concierge alla la recevoir, et lui dit qu'il y avait au château dans ce moment beaucoup de monde qui était venu célébrer une noce, et qu'il allait informer le seigneur de son arrivée. La fatigue, le désordre de

[1] Torquemada, *Hexaméron.*

sa toilette et le désir de continuer son voyage engagèrent la voyageuse à prier le concierge de ne point déranger son maître. Elle lui demanda seulement une chambre. Toutes étaient occupées, à l'exception d'une seule, dans un coin écarté du château, qu'il n'osait lui proposer à cause de son délabrement; mais elle lui dit qu'elle s'en contenterait, pourvu qu'on lui fît un bon lit et un bon feu. Après qu'on eut fait ce qu'elle désirait, elle soupa légèrement, et s'étant bien réchauffée, elle se mit au lit. Elle commençait à s'endormir, lorsqu'un bruit de chaînes et des sons lugubres la réveillèrent en sursaut. Le bruit approche, la porte s'ouvre, elle voit, à la clarté de son feu, entrer un fantôme couvert de lambeaux blanchâtres; sa figure pâle et maigre, sa barbe longue et touffue, les chaînes qu'il portait autour du corps, tout annonçait un habitant d'un autre monde. Le fantôme s'approche du feu, se couche auprès tout de son long, se tourne de tous côtés en gémissant, puis, à un léger mouvement qu'il entend près du lit, il se relève promptement et s'en approche. Quelle amazone eût bravé un tel adversaire? Quoique notre voyageuse ne manquât pas de courage, elle n'osa l'attendre, se glissa dans la ruelle du lit, et, avec une agilité dont la frayeur rend capables les moins légères, elle se sauve en chemise à toutes jambes, enfile de longs et obscurs corridors, toujours poursuivie par le terrible fantôme, dont elle entend le frottement des chaînes contre la muraille. Elle aperçoit enfin une faible clarté, et, reconnaissant la porte du concierge, elle y frappe et tombe évanouie sur le seuil. Il vient ouvrir, la fait transporter sur son lit et lui prodigue tous les secours qui sont en son pouvoir. Elle raconta ce qui lui était arrivé. Hélas! s'écria le concierge, notre fou aura brisé sa chaîne et se sera échappé! Ce fou était un parent du maître du château, qu'on gardait depuis plusieurs années. Il avait effectivement profité de l'absence de ses gardiens, qui étaient à la noce, pour détacher ses chaînes, et le hasard avait conduit ses pas à la chambre de la voyageuse, qui en fut quitte pour une grande peur[1]. *Voy.* APPARITIONS, VISIONS, HALLUCINATIONS, ESPRITS, REVENANTS, SPECTRES, DESHOULIÈRES, etc., etc.

Fantôme volant. On croit, dans la Basse-Bretagne, entendre dans les airs, lorsqu'il fait un orage, un fantôme volant qu'on accuse de déraciner les arbres et de renverser les chaumières. *Voy.* VOLTIGEUR HOLLANDAIS.

Fapisia, herbe fameuse chez les Portugais, qui l'employaient comme un excellent spécifique pour chasser les démons[2].

Faquir ou **Fakir.** Il y a dans l'Inde des fakirs qui sont d'habiles jongleurs. On lit ce qui suit dans l'ouvrage de M. Osborne, intitulé *Cour et le camp de Rundjet-Sing :* « A la cour ce prince indien, la mission anglaise eut l'occ sion de voir un personnage appelé spécialem le Fakir, homme enterré et ressuscité, dont prouesses avaient fait du bruit dans les provin du Punjaub. Ce Fakir est en grande vénérat parmi les Sihks, à cause de la faculté qu'il a s'enterrer tout vivant pendant un temps don Nous avions ouï raconter de lui tant d'histoir que notre curiosité était excitée. Depuis plusie années, il fait le métier de se laisser enter Le capitaine Wade me dit avoir été témoin d'u de ses résurrections, après un enterrement quelques mois. La cérémonie préliminaire a eu lieu en présence de Rundjet-Sing, du géné Ventura et des principaux sirdars. Les prépa tifs avaient duré plusieurs jours, on avait arra un caveau tout exprès. Le Fakir termina dispositions finales en présence du souverain se boucha avec de la cire les oreilles, le nez tous les autres orifices par lesquels l'air au pu entrer dans son corps. Il n'excepta que bouche. Cela fait, il fut déshabillé et mis d un sac de toile, après qu'il se fut retourné langue pour fermer le passage de la gorge, qu'il se fut posé dans une espèce de léthar le sac fut fermé et cacheté du sceau de Rund Sing et déposé dans une boîte de sapin, q fermée et scellée également, fut descendue d le caveau. Par-dessus on répandit et on foula la terre, on sema de l'orge et on plaça des s tinelles permanentes.

» Il paraît que le maha-rajah, très-scepti sur cette mort, envoya deux fois des gens fo ler la terre, ouvrir le caveau et visiter le c cueil. On trouva chaque fois le Fakir dan même position et avec tous les signes d'une s pension de vie. Au bout de dix mois, terme fi le capitaine Wade accompagna le maha-ra pour assister à l'exhumation : il examina att tivement par lui-même l'intérieur de la tom il vit ouvrir les serrures, briser les sceaux porter la boîte ou cercueil au grand air. Qu on en tira le Fakir, les doigts posés sur son tère et sur son cœur ne purent percevoir cune pulsation. La première chose qui fut f pour le rappeler à la vie, et la chose ne se pas sans peine, fut de ramener sa langue à place naturelle. Le capitaine Wade remar que l'occiput était brûlant, mais le reste du cc très-frais et très-sain. On l'arrosa d'eau chau — et au bout de deux heures le ressuscité é aussi bien que dix mois auparavant.

» Il prétend faire dans son caveau les rê les plus délicieux : aussi redoute-t-il d'être veillé de sa léthargie. Ses ongles et ses chev cessent de croître : sa seule crainte est d'ê entamé par des vers ou des insectes; c'est p s'en préserver qu'il fait suspendre au centre

[1] *Spectriana*, p. 79.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance de démons*, etc., liv. IV, p. 297.

boîte où il repose: Ce Fakir eut la
fantaisie de faire l'épreuve de sa
sa résurrection devant la mission an-
squ'elle arriva à Lahore. Mais les An-
une cruelle méfiance, proposèrent de
r quelques précautions de plus : ils
t des cadenas à eux appartenant, et
le mettre au tombeau des factionnaires
. Le Fakir fit d'abord de la diploma-
troubla et finalement refusa de se sou-
conditions britanniques. Rundjet-Sing
— Je vois bien, dit le Fakir au capitaine
que vous voulez me perdre, et que je
i pas vivant de mon tombeau. Le ca-
e désirant pas du tout avoir à se re-
mort du pauvre charlatan, renonça à
» *Voy.* JAMAMBUXES.

ets, esprits, lutins ou démons fami-
les personnes simples croient voir ou
la nuit. Quelques-uns se montrent sous
es d'animaux; le plus grand nombre
visibles. Ils passent généralement pour
bons offices. Des voyageurs content
des sont pleines de ces esprits bons ou
et qu'ils ont un commerce habituel avec
es du pays.

histoire d'un farfadet : En l'année 1221,
mps des vendanges, le frère cuisinier
astère de Cîteaux chargea deux servi-
arder les vignes pendant la nuit. Un soir,
s deux hommes, ayant grande envie de
ppela le diable à haute voix et promit
payer s'il voulait garder la vigne à sa
achevait à peine ces mots, qu'un far-
ut. — Me voici prêt, dit-il à celui qui
nandé. Que me donneras-tu si je remplis
? — Je te donnerai un panier de rai-
ıdit le serviteur, et du bon, à condition
eilleras jusqu'au matin. — Le farfadet
offre; et le domestique rentra à la mai-
s'y reposer. Le frère cuisinier, qui était
ebout, lui demanda pourquoi il avait
igne? — Mon compagnon la garde, ré-
et il la gardera bien. — Va, va, reprit
er, qui n'en savait pas davantage, ton
on peut avoir besoin de toi. — Le valet
liquer et sortit; mais il se garda bien de
dans la vigne. Il appela l'autre valet,
le procédé dont il s'était avisé; et tous
reposant sur la bonne garde du lutin,
dans une petite grotte qui était près
s'y endormirent. Les choses se passè-
i bien qu'on pouvait l'espérer; le farfa-
dèle à son poste jusqu'au matin, et on
le panier de raisin promis. — Ainsi
nte [1]. *Voy.* BERBIGUIER, BÉRITH, ESPRITS,
LETS, HECDEKIN, ORTHON, etc.

relli. C'est le nom qu'on donne aux far-
Italie.

rius Heisterbacheensis ill. miracul., lib. V.

Farmer (HUGUES), théologien anglican, mort en 1787. On a de lui un *Essai sur les démoniaques du Nouveau Testament*, 1775, où il cherche à prouver, assez gauchement, que les maladies attribuées à des possessions du démon sont l'effet de causes naturelles, et non l'effet de l'action de quelque malin esprit.

Fascination, espèce de charme qui fait qu'on ne voit pas les choses telles qu'elles sont. Un bohémien sorcier, cité par Boguet, changeait des bottes de foin en pourceaux, et les vendait comme tels, en avertissant toutefois l'acheteur de ne laver ce bétail dans aucune eau. Un acquéreur de la denrée du bohémien, n'ayant pas suivi ce conseil, vit, au lieu de pourceaux, des bottes de foin nager sur l'eau où il voulait décrasser ses bêtes.

Delrio conte qu'un certain magicien, au moyen d'un certain arc et d'une certaine corde tendue à cet arc, tirait une certaine flèche, faite d'un certain bois, et faisait tout d'un coup paraître devant lui un fleuve aussi large que le jet de cette flèche. Et d'autres rapportent qu'un sorcier juif, par fascination, dévorait des hommes *et des charretées de foin*, coupait des têtes et démembrait des personnes vivantes, puis remettait tout en bon état.

Dans la guerre du duc Vladislas contre Grémozislas, duc de Bohême, une vieille sorcière dit à son beau-fils, qui suivait le parti de Vladislas, que son maître mourrait dans la bataille, avec la plus grande partie de son armée, et que, pour lui, il pouvait se sauver du carnage en faisant ce qu'elle lui conseillerait; c'est-à-dire, qu'il tuât le premier qu'il rencontrerait dans la mêlée; qu'il lui coupât les deux oreilles, et les mît



Le bonnet magique.

dans sa poche; puis qu'il fît, avec la pointe de son épée, une croix sur la terre entre les pieds de devant de son cheval, et qu'après avoir baisé cette croix il se hâtât de fuir. Le jeune homme, ayant accompli toutes ces choses singulières, revint sain et sauf de la bataille où périrent Vladislas et le plus grand nombre de ses troupes.

Mais en rentrant dans la maison de sa marâtre, ce jeune guerrier trouva sa femme, qu'il chérissait uniquement, percée d'un coup d'épée, expirante et sans oreilles....

Mais beaucoup et la plupart des fascinations ne sont généralement que des tours d'adresse. On lit dans les *Aventures de Til l'espiègle* des fascinations de ce genre. Un jour, dans une foire, il paria avec un grand seigneur que, sur un signe magique qu'il allait faire, une marchande de faïence briserait toute sa boutique, ce qui eut lieu. Mais il avait payé d'avance les pots cassés. Il joua un autre tour semblable en payant u festin, au moyen de son chapeau, qu'il disa magique et qu'il faisait pirouetter sur son doi pour solder l'addition. Le dîner pareillement trouvait payé d'avance.

Les femmes maures s'imaginent qu'il y a d sorciers qui fascinent par leur seul regard, tuent les enfants. Cette idée leur est commu avec les anciens Romains, qui honoraient dieu Fascinus, à qui l'on attribuait le pouvoir garantir les enfants des fascinations et malé ces. *Voy.* Yeux, Zilon, Prestiges, etc.



Les faïences brisées.

Fatalisme, doctrine de ceux qui reconnaissent une destinée inévitable. Si quelqu'un rencontre un voleur, les fatalistes disent que c'était sa destinée d'être tué par un voleur. Ainsi cette fatalité a assujetti le voyageur au fer du voleur, et a donné longtemps auparavant au voleur l'intention et la force, afin qu'il eût, au temps marqué, la volonté et le pouvoir de tuer celui-ci. Et si quelqu'un est écrasé par la chute d'un bâtiment, le mur est tombé parce que cet homme était destiné à être enseveli sous les ruines de sa maison..... Dites plutôt qu'il a été enfoui sous les ruines parce que le mur est tombé [1]. Où serait la liberté des hommes, s'il leur était impossible de se soustraire à une fatalité aveugle, à une destinée inévitable? Est-il rien de plus libre que de se marier, de suivre tel ou tel genre de vie? Est-il rien de plus fortuit que de périr par le fer, de se noyer, d'être malade?...

[1] Barclai, dans l'*Argenis*.

L'homme vertueux, qui parvient par de gra efforts à vaincre ses passions, n'a donc plus soin de s'étudier à bien faire, puisqu'il ne p être vicieux?... C'est un peu la détestable d trine de Calvin.

Faunes, dieux rustiques inconnus aux Gre On les distingue des satyres et sylvains, q qu'ils aient aussi des cornes de chèvre ou bouc, et la forme d'un bouc depuis la ceint jusqu'en bas. Mais ils ont les traits moins hide une figure plus gaie que celle des satyres, moins de brutalité. D'anciens Pères les regard comme des démons incubes [1]; et voici l'histo qu'en donnent les docteurs juifs : « Dieu a déjà créé les âmes des faunes et des satyr lorsqu'il fut interrompu par le jour du sabbat, sorte qu'il ne put les unir à des corps, et q restèrent ainsi de purs esprits et des créatu

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, p. 214.

. Aussi, ajoutent-ils, ces esprits crai-
our du sabbat, et se cachent dans les
squ'à ce qu'il soit passé; ils prennent
des corps pour épouvanter les hom-
ils sont sujets à la mort. Cependant
t approcher si près des intelligences
u'ils leur dérobent quelquefois la con-
de certains événements futurs, ce qui
produire des prophéties, au grand
t des amateurs. »

(Jean), célébrité allemande dans la
brilla au commencement du seizième
génie plein d'audace, une curiosité indomptable, un immense désir de savoir, telles étaient, disent ses panégyristes, ses qualités prononcées. Il apprit la médecine, la jurisprudence, la théologie; il approfondit la science des astrologues; quand il eut épuisé les connaissances naturelles, il se jeta dans la magie. — On l'a confondu souvent avec Faust, l'associé de Guttenberg dans l'invention de l'imprimerie; on sait que quand les premiers livres imprimés parurent, on cria à la sorcellerie; on soutint qu'ils étaient l'ouvrage du diable; et sans la protection de Louis XI et de la Sorbonne, l'imprimerie en naissant était étouffée à Paris.



Faust et Méphistophélès.

histoire de Faust ne sera jamais bien
ns ses détails intimes. Ceux qui l'ont
uement le font naître à Weimar, ou
ou dans la Souabe, ou dans la Marche
ebourg. On ne peut guère trouver rien
sur cet homme que dans Trithème et
nchthon. Il était né à Gundling, dans le
erg, à la fin du quinzième siècle. Son
un paysan; il avait des parents riches
berg; il y alla, y fit ses études et con-
uther, Mélanchthon et plusieurs autres
es avancés. On voit, dit Philippe Camera-
l alla, à dix-neuf ans, étudier la magie
e, où l'on donnait alors des leçons de
occultes. Il reparut ensuite, se disant le chef des nécromanciens, le premier astrologue, le second dans la magie, dans la chiromancie et les autres divinations. Ayant hérité alors des biens considérables que laissait un oncle qu'il avait à Wittemberg, il se livra sans frein à la débauche et s'adonna entièrement à l'évocation des esprits et aux sortiléges. Il se procura tous les livres magiques, prit des leçons d'un célèbre cristallomancien (Christophe Kayllinger), et rechercha tous les arts défendus. On dit qu'il se vanta de faire d'aussi grands miracles que le Christ. Ce qui paraît incontestable, c'est qu'à vingt-sept ans il conjura le démon et fit avec lui un pacte qui devait durer vingt-quatre ans, au bout desquels il s'obligeait à livrer son âme. Il

reçut pour serviteur assidu le démon Méphistophélès, et dès lors il fit tout ce qu'il voulut. De graves historiens rapportent les fascinations étonnantes qu'il produisit à la cour de l'empereur Maximilien et à la cour de Charles-Quint. Il prétendait que les armées impériales lui devaient toutes leurs victoires. Mélanchthon, qui le connaissait personnellement, le peint comme la bête la plus immonde, le cloaque des hôtes de l'enfer, chassé de partout par les magistrats. Il raconte qu'ayant tenté de voler, comme Simon le magicien, il fut à demi écrasé en tombant. Au terme de son pacte, il fut étranglé par le démon, auprès de Rimlich, et l'écrivain que nous citons parle de cette fin horrible comme d'un fait notoire.

Dans l'étude publiée par M. François Hugo sur le Faust anglais (*Revue française du* 10 *mai* 1858), Faust est l'imprimeur. Le Parlement de Paris le tient emprisonné, mais il s'évade et gagne Mayence. Il évoque le diable, qui paraît sous diverses formes, de dragon, de griffon, d'étoile, de poutre de feu, enfin de moine gris. Il s'accorde avec lui et va le visiter en enfer. Sa visite lui est rendue assez vite, et sept princes de l'enfer arrivent chez lui : Belzébub, habillé en bœuf; Lucifer en homme couleur des glands du chêne rouge; Astaroth en serpent, avec deux petits pieds jaunes; Satan en âne, avec une queue de chat; Anabry en chien noir et blanc, avec des oreilles de quatre aunes; Dythican en perdrix; Drac en flamme bleue, avec une queue rouge; Bélial en éléphant, riché d'une trompe démesurée.

On a recueilli, sous le nom de triple ban de l'enfer de Faust, une sorte de rituel infernal qui donne des formules de la dernière stupidité pour évoquer toute espèce de démons. On y voit qu'il faut écrire des sommations à comparaître sur du papier noir avec du sang de corbeau. *Voy.* PACTES. — Wagner, disciple de Faust, Videman et plusieurs autres, ont écrit l'histoire de Faust. Goëthe en a fait un poëme singulier [1].

Fechner (Jean), auteur d'un traité latin sur la pneumatique, ou doctrine des esprits selon les plus célèbres philosophes de son temps. Breslau, in-12, 1698.

Fécondité. De graves écrivains affirment que le vent produit des poulains et des perdrix. Varron dit qu'en certaines saisons le vent rend fécondes les juments et les poules de Lusitanie. Virgile, Pline, Columelle, ont adopté ce conte, et le mettent au nombre des faits constamment vrais, quoiqu'on n'en puisse dire la raison. On a soutenu autrefois beaucoup d'impertinences de ce genre, qui aujourd'hui sont reconnues des erreurs. On a publié un arrêt donné en 1537 par le parlement de Grenoble, qui aurait reconnu la fécondité d'une femme produite par la seu puissance de l'imagination. Cet arrêt suppo n'est qu'une assez mauvaise plaisanterie.

Fècor, compagnon d'Anarazel. *Voy.* ce mot

Fées. Si les histoires des génies sont ancienn dans l'Orient, la Bretagne a peut-être le dr de réclamer les fées et les ogres. Nos fées fades (*fatidicæ*) sont assurément les druidess de nos pères. Chez les Bretons, de temps imm morial, et dans tout le reste des Gaules, pe dant la première race des rois francs, on croy généralement que les druidesses pénétraient l secrets de la nature, et disparaissaient du mon visible. Elles ressemblaient en puissance a magiciennes des Orientaux. On en a fait fées. On disait qu'elles habitaient au fond puits, au bord des torrents, dans des caver sombres. Elles avaient le pouvoir de donner a hommes des formes d'animaux, et faisaient qu quefois dans les forêts les mêmes fonctions q les nymphes du paganisme. Elles avaient u reine qui les convoquait tous les ans en asse blée générale, pour punir celles qui avai abusé de leur puissance et récompenser cel qui avaient fait du bien.

Dans certaines contrées de l'Écosse, on que les fées sont chargées de conduire au les âmes des enfants nouveau-nés, et qu'el aident ceux qui les invoquent à rompre les n léfices de Satan. On voit dans tous les conte dans les vieux romans de chevalerie, où les f jouent un très-grand rôle, que, quoique i mortelles, elles étaient assujetties à une loi les forçait à prendre tous les ans, pendant qu ques jours, la forme d'un animal, et les ex sait, sous cette métamorphose, à tous les sards, même à la mort, qu'elles ne pouvai recevoir que violente. On les distinguait bonnes et méchantes fées; on était persuadé leur amitié ou leur haine décidait du bonh ou du malheur des familles. A la naissance leurs enfants, les Bretons avaient grand soin dresser dans une chambre écartée une t abondamment servie, avec trois couverts, d'engager les mères ou fées à leur être fa rables, à les honorer de leur visite, et à do le nouveau-né de quelques qualités heureu Ils avaient pour ces êtres mystérieux le m respect que les premiers Romains pour les *mentes*, déesses tutélaires des enfants, qui p sidaient à leur naissance, chantaient leur ho cope et recevaient des parents un culte.

On trouve des fées chez tous les anciens p ples du Nord, et c'était une opinion par adoptée que la grêle et les tempêtes ne gâta pas les fruits dans les lieux qu'elles habitai Elles venaient le soir, au clair de la lune, da dans les prairies écartées; elles se transporta aussi vite que la pensée partout où elles soul taient, à cheval sur un griffon, ou sur un

[1] Voyez la légende de Faust et de Méphistophélès, dans les *Légendes infernales*.

ou sur un nuage. On assurait que, rice de leur destin, les fées étaient ez elles et avaient cent yeux dehors, rque qu'il y avait entre les fées, mi les hommes, inégalité de moyens ance. Dans les romans de chevalerie contes on voit souvent une bonne par une méchante qui a plus de

listes ont aussi adopté l'existence des ils prétendent qu'elles sont des *syl*- esprits de l'air. On vit, sous Charle- ous Louis le Débonnaire, une multitude de ces esprits, que les légendaires appelèrent des démons, les cabalistes des sylphes, et nos chroniqueurs des fées. Corneille de Kempen assure que, du temps de Lothaire, il y avait en Frise quantité de fées qui séjournaient dans les grottes, autour des montagnes, et qui ne sortaient qu'au clair de la lune. Olaüs Magnus dit qu'on en voyait beaucoup en Suède de son temps. « Elles ont pour demeure, ajoute-t-il, des antres obscurs dans le plus profond des forêts; elles se montrent quelquefois, parlent à ceux qui les consultent, et s'évanouissent subitement. » On voit dans Froissart qu'il y avait



Fée des cavernes.

une multitude de fées dans l'île de ; qu'elles protégeaient le pays contre ef, et qu'elles s'entretenaient familiè- vec les femmes de l'île. Les *femmes* le l'Allemagne sont encore des fées; s-là étaient presque toujours dange-

conte que les Écossais avaient des *airs*, ou *fairfolks*, qui venaient la nuit prairies. Ces fées paraissent être les u magiciennes, dont parle Ausone. Boëce, dans ses *Annales d'Écosse*, dit de ces fées prophétisèrent à Banquo, Stuarts, la grandeur future de sa mai- speare, dans son *Macbeth*, en a fait ères. Il reste beaucoup de monuments de la croyance aux fées : telles sont ces grottes du Chablais qu'on appelle *les grottes des fées*. On n'y aborde qu'avec peine. Chacune des trois grottes a, dans le fond, un bassin dont l'eau passe pour avoir des vertus miraculeuses. L'eau qui distille dans la grotte supérieure, à travers le rocher, a formé, sous la voûte, la figure d'une poule qui couve ses poussins. A côté du bassin on voit un rouet, ou tour à filer, avec la quenouille. Les femmes des environs, dit un écrivain du dernier siècle, prétendent avoir vu autrefois, dans l'enfoncement, une femme pétrifiée au-dessus du rouet. Aussi on n'osait guère approcher de ces grottes; mais depuis que la figure de la femme a disparu on est devenu moins timide. Auprès de Ganges, en Languedoc, on

montre une autre grotte des fées, ou *grottes des demoiselles*, dont on fait des contes merveilleux. On voit à Merlingen, en Suisse, une citerne noire qu'on appelle *le puits de la fée*. Non loin de Bord-Saint-Georges, à deux lieues de Chambon, on respecte encore les débris d'un vieux puits qu'on appelle aussi *le puits des fées* ou *fades*, et sept bassins qu'on a nommés *les creux des fades*. On voit près de là, sur la roche de Beaune, deux empreintes de pied humain : l'une est celle du pied de saint Martial, l'autre appartient, suivant la tradition, à la reine des fées, qui, dans un moment de fureur, frappa si fortement le rocher de son pied droit qu'elle en laissa la marque. On ajoute que, mécontente des habitants du canton, elle tarit les sources minérales qui remplissaient les creux des fées, et les fit couler à Évaux, où elles sont encore. On voyait près de Domremy *l'arbre des fées* : Jeanne d'Arc fut même accusée d'avoir eu des relations avec les fées qui venaient danser sous cet arbre.

On remarque dans la petite île de Concourie, à une lieue de Saintes, une haute butte de terre qu'on appelle *le Mont des fées*. La Bretagne est pleine de vestiges semblables; plusieurs fontaines y sont encore consacrées à des fées, lesquelles métamorphosent en or, en diamant, la main des indiscrets qui souillent l'eau de leurs sources [1]. Le mail d'Amiens, appelé aujourd'hui promenade de la Hautoye, était autrefois le mail des fées.

Le comte d'Angeweiller épousa une fée, comme le rapporte Tallemant des Réaux; elle lui donna un gobelet, une cuiller et une bague, trois merveilleux objets qui restèrent dans sa famille comme gages de bonheur. On lit aussi dans la légende de saint Armentaire, écrite en l'an 1300, quelques détails sur la fée *Esterelle*, qui vivait auprès d'une fontaine où les Provençaux lui apportaient des offrandes. Elle donnait des breuvages enchantés aux femmes. Le monastère de Notre-Dame de l'Esterel était bâti sur le lieu qu'avait habité cette fée. Mélusine était encore une fée; il y avait dans son destin cette partic larité, qu'elle était obligée tous les samedis prendre la forme d'un serpent dans la partie i férieure de son corps. La fée qui épousa le s gneur d'Argouges, au commencement du qui zième siècle, l'avait, dit-on, averti de ne jam parler de la mort devant elle; mais un jo qu'elle s'était fait longtemps attendre, son ma impatienté, lui dit qu'elle serait bonne à al chercher la mort. Aussitôt la fée disparut laissant les traces de ses mains sur les mu contre lesquels elle frappa plusieurs fois de dép C'est depuis ce temps que la noble maison d'A gouges porte dans ses armes trois mains pos en pal, et une fée pour cimier. L'époux de M lusine la vit également disparaître pour n'av pu vaincre la curiosité de la regarder à trav la porte dans sa métamorphose du samedi [1].

La reine des fées est Titania, épouse du Obéron, qui a inspiré à Wieland un poëme lèbre en Allemagne.

Felgenhaver (Paul), visionnaire allema du dix-septième siècle. Il se vantait d'av reçu de Dieu la connaissance du présent, passé et de l'avenir; il prêchait un esprit astr soumis aux régénérés (ses disciples), leq esprit astral est celui qui a donné, dit-il, prophètes et aux apôtres le pouvoir d'opé des prodiges et de chasser les démons. Ayant mis en prison à cause de quelque scandale q avait causé, il composa un livre où il prou la divinité de sa mission par ses souffrances y raconte une révélation dont le Seigneur ce qu'il disait, l'avait favorisé. Ses princip ouvrages sont :

1° *Chronologie ou efficacité des années monde*, sans désignation du lieu d'impressi 1620, in-4°. Il prétend y démontrer que monde est de deux cent trente-cinq ans p vieux qu'on ne le croit; que Jésus-Christ est l'an 4235 de la création; et il trouve de gra mystères dans ce nombre, parce que le dou septénaire y est contenu [2]. Or, le monde pouvant pas subsister plus de six mille ans n'avait plus, en 1620, à compter que sur

[1] Le *Quimpérois* racontait, il y a quinze ans, une singulière aventure arrivée auprès de Châteaulin :

« Le bateau à vapeur *le Parisien*, revenant du pardon de Sainte-Philomène à Landévénec, coula dans la rivière de Châteaulin. Il faisait nuit; les dames qui se trouvaient à bord furent débarquées comme les autres passagers sur la plage. Elles se dirigèrent vers une métairie située à quelque distance pour y demander l'hospitalité. Le fermier, qui était couché, vint à leur appel ouvrir sa porte. Mais aussitôt qu'il les eut vues dans leurs élégantes et blanches parures, il ferma vivement son huis et refusa obstinément de les recevoir, les prenant pour des fées ou pour des fantômes. Le jour, toute la ferme eût été à leur disposition, elles y eussent été reçues comme des reines; la nuit, elles en furent chassées comme des esprits malfaisants. Si pareille aventure arrivait à tel de nos poëtes ou antiquaires celtiques, on les verrait sans doute moins épris des naïves et touchantes superstitions de la Bretagne. »

[1] Voyez les légendes de Mélusine et de quelq autres, dans les *Légendes des esprits et démons*.

[2] C'est de la cabale : comme en a fait dans l'al nach prophétique M. Eug. Bareste : 4,235 se com sent de quatre chiffres qu'on additionne :

4
2
3
5

14 ou deux fois 7.

Mais 4,136 donnent le même résultat, aussi l qu'une foule d'autres combinaisons de quatre c fres, par exemple, 3,245, 2,453, etc., à moins q ne veuille prendre le premier et le troisième ch qui font 7, comme le second avec le quatrième qui ne fait que diminuer le nombre des combinais

ent quarante-cinq ans. Le jugement
it très-proche, et Dieu lui en avait
oque, qui était 1765. 2° *Miroir des*
s lequel, indépendamment des admo-
ssées à tout le monde, on expose aux
i a été et ce qui est parmi tous les
par la grâce de Dieu et par l'inspi-
Saint-Esprit..., 1620, in-4°; 3° *Pos-*
louveau calendrier et pronosticon-as-
ophcticum, présenté à tout l'univers
les créatures, 1636, in-12 (en alle-
lgenhaver, en résumé, nous paraît
n rival de Matthieu Laensberg.

s. Il y eut une doctrine adoptée par
érétiques, que les femmes étaient des
lieres non esse homines. Les prélats,
concile de Mâcon, foudroyèrent cette
ce, qui venait des rabbins. Nous ne
is pas ici toutes les mille et une er-
n a débitées contre les femmes. De-
odin assurent qu'elles sont bien plus
es hommes à la sorcellerie, et que c'est
e chose qu'une femme qui s'entend
ole. D'anciens philosophes disent aussi
sence des femmes en certains jours
le lait, ternit les miroirs, dessèche
nes, engendre des serpents et rend
enragés. Les philosophes sont bien

s blanches. Quelques-uns donnent le
mmes blanches aux sylphides, aux



et à des fées qui se montraient en
, protégeant les enfants et s'intéressant
familles. D'autres entendent par là cer-
mes qui causent plus de peur que de
une sorte de spectres peu dangereux,
qui apparaissent en femmes toutes
ans les bois et les prairies; quelquefois
même on les voit dans les écuries, tenant des chandelles de cire allumées dont elles laissent tomber des gouttes sur le toupet et le crin des chevaux, qu'elles peignent et qu'elles tressent ensuite fort proprement; ces femmes blanches, ajoute le même auteur, sont aussi nommées sibylles et fées. En Bretagne, des femmes blanches, qu'on appelle *lavandières* ou *chanteuses de nuit*, lavent leur linge en chantant, au clair de la lune, dans les fontaines écartées; elles réclament l'aide des passants pour tordre leur linge et cassent le bras à qui les aide de mauvaise grâce.

Érasme parle d'une femme blanche célèbre en Allemagne et dont voici le conte : — « La chose qui est presque la plus remarquable dans notre Allemagne, dit-il, est la femme blanche, qui se fait voir quand la mort est prête à frapper à la porte de quelque prince, et non-seulement en Allemagne, mais aussi en Bohême. En effet, ce spectre s'est montré à la mort de la plupart des grands de Neuhaus et de Rosemberg, et il se montre encore aujourd'hui. Guillaume Slavata, chancelier de ce royaume, déclare que cette femme ne peut être retirée du purgatoire tant que le château de Neuhaus sera debout. Elle y apparaît non-seulement quand quelqu'un doit mourir, mais aussi quand il se doit faire un mariage ou qu'il doit naître un enfant; avec cette différence que quand elle apparaît avec des vêtements noirs, c'est signe de mort; et, au contraire, un témoignage de joie quand on la voit tout en blanc. Gerlanius témoigne aussi avoir ouï dire au baron d'Ungenaden, ambassadeur de l'empereur à la Porte, que cette femme blanche apparaît toujours en habit noir lorsqu'elle prédit en Bohême la mort de quelqu'un de la famille de Rosemberg. Le seigneur Guillaume de Rosemberg s'étant allié aux quatre maisons souveraines de Brunswick, de Brandebourg, de Bade et de Pernstein, l'une après l'autre, et ayant fait pour cela de grands frais, surtout aux noces de la princesse de Brandebourg, la femme blanche s'est rendue familière à ces quatre maisons et à quelques autres qui leur sont alliées. A l'égard de ses manières d'agir, elle passe quelquefois très-vite de chambre en chambre, ayant à sa ceinture un grand trousseau de clefs dont elle ouvre et ferme les portes aussi bien de jour que de nuit. S'il arrive que quelqu'un la salue, pourvu qu'on la laisse faire, elle prend un ton de voix de femme veuve, une gravité de personne noble, et, après avoir fait une honnête révérence de la tête, elle s'en va. Elle n'adresse jamais de mauvaises paroles à personne; au contraire, elle regarde tout le monde avec modestie et avec pudeur. Il est vrai que souvent elle s'est fâchée, et que même elle a jeté des pierres à ceux à qui elle a entendu tenir des discours inconvenants tant contre Dieu

que contre son service ; elle se montre bonne envers les pauvres et se tourmente fort quand on ne les aide pas à sa fantaisie. Elle en donna des marques lorsque, après que les Suédois eurent pris le château, ils oublièrent de donner aux pauvres le repas de bouillie qu'elle a institué de son vivant. Elle mena si grand charivari que les soldats qui y faisaient la garde ne savaient où se cacher. Les généraux mêmes ne furent pas exempts de ses importunités, jusqu'à ce qu'enfin un d'eux rappelât aux autres qu'il fallait faire de la bouillie et la distribuer aux pauvres ; ce qui ayant été accompli, tout fut tranquille. » *Voy.* Fées.

Femmes-cygnes. Il y a des femmes-cygnes dans les légendes scandinaves : ce sont des ondines ; mais elles ont quelque chose d'humain, quoiqu'elles ne soient pas de l'espèce, tandis que chez les Tartares de l'Altaï ce sont probablement des démons. On en voit une se déguiser en renard noir pour égarer les héros. Il paraît qu'elles sont au nombre de quarante. Un jour trente de ces femmes se métamorphosèrent en un seul loup-garou. Quelquefois elles concentrent leur quarante perfidies pour constituer une seule femme-cygne dont la malice est alors effroyable. Pour se défatiguer, elle avale du sang trois fois plein sa main, après quoi elle peut courir quarante ans sans désemparer [1].

Femmes vertes. Les Écossais donnent ce nom à des fées qui paraissent, aux lieux déserts, habillées de robes vertes éclatantes.

Fenris. Le loup Fenris est un des monstres de l'enfer scandinave, né de Loke et de la géante Angerbode. Il est assez fort pour ébranler la terre. Il doit, à la fin du monde, dévorer Odin. Jusque-là il est enchaîné.

Fer chaud (épreuve du). Celui qui voulait se justifier d'une accusation, ou prouver la vérité d'un fait contesté, et que l'on condamnait pour cela à l'épreuve du fer chaud, était obligé de porter à neuf ou douze pas une barre de fer rouge pesant environ trois livres. Cette épreuve se faisait aussi en mettant la main dans un gantelet de fer sortant de la fournaise, ou en marchant sur du fer rougi. *Voy.* Emma. Un mari de Didymotèque, soupçonnant la fidélité de sa femme, lui proposa d'avouer son crime ou de prouver son innocence par l'attouchement d'un fer chaud. Si elle avouait, elle était morte ; si elle tentait l'épreuve, elle craignait d'être brûlée. Elle eut recours à l'évêque de Didymotèque, prélat recommandable ; elle lui avoua sa faute en pleurant et promit de la réparer. L'évêque, assuré de son repentir, et sachant que le repentir vrai restitue l'innocence, lui dit qu'elle pouvait sans crainte se soumettre à l'épreuve. Elle prit un fer rougi au feu, fit trois fois le tour d'une chaise, l'ayant toujours à main ; et le mari fut pleinement rassuré. Ce t eut lieu sous Jean Cantacuzène.

Sur la côte du Malabar, l'épreuve du fer ch était aussi en usage. On couvrait la main criminel d'une feuille de bananier, et l'on y pliquait un fer rouge ; après quoi le surint dant des blanchisseurs du roi enveloppai main de l'accusé avec une serviette trem dans de l'eau de riz ; il la liait avec des dons ; puis le roi appliquait lui-même son ca sur le nœud. Trois jours après on déliait la n et on déclarait le prévenu innocent, s'il ne tait aucune marque de brûlure ; mais s'il était autrement, il était envoyé au supplic Au reste, l'épreuve du fer chaud est fort cienne ; car il en est question dans l'*Électr* Sophocle.

Ferdinand IV, dit l'**Ajourné**, roi de Cas et de Léon, né en 1285. Ayant condamn mort deux frères que l'on accusait d'avoir sassiné un seigneur castillan au sortir du pa il voulut que la sentence fût exécutée, quo les accusés protestassent de leur innocenc quoiqu'il n'y eût aucune preuve solide co eux. Alors, disent les historiens de ce ter les deux frères, en montant le rocher du duquel ils devaient être précipités, ajourné *Ferdinand* à comparaître dans trente jour tribunal du juge des rois ; et, précisément t jours après, le roi, s'étant retiré après le d pour dormir, fut trouvé mort dans son lit. Ajournement.

Fernand (Antoine), jésuite espagnol, teur d'un commentaire assez curieux sur le sions et révélations de l'*Ancien Testament*, p en 1617.

Ferragus, géant dont parle la Chroniqu l'archevêque Turpin. Il avait douze pied haut et la peau si dure qu'aucune lance ou ne la pouvait percer. Il fut vaincu par l'un preux de Charlemagne.

Ferrier (Auger), médecin et astrolo auteur d'un livre peu connu intitulé *Juge d'astronomie sur les nativités, ou horosc* in-16, qu'il dédia à la reine Catherine de dicis. — Auger Ferrier a laissé encore un traité latin, *De somniis*, imprimé à Lyon en 1 avec le traité d'Hippocrate sur les insomnie

Féry (Jeanne), jeune fille de Sore, s Sambre, qui, ayant été maudite par son fut obsédée d'un démon dès l'âge de quatre Il lui donnait du pain blanc et des pomm faisait qu'elle ne sentait pas les coups qu'c appliquait comme châtiment. Lorsqu'elle grande, il la démoralisa peu à peu ; il l signer un papier où elle renonçait à son tême, à l'Église et au Christ. Elle avala ce ce papier dans une orange, et, livrée au dé elle commit tous les péchés imaginables,

[1] M. Elie Reclus, *Légendes tartares*, dans la *Revue germanique*, 31 août 1860.

sacriléges, blasphèmes, abominations. ransportée aux réunions diaboliques, ra plusieurs démons; elle en nomma ıs dans sa confession : l'un s'appelait n autre Ninus, un autre Esprit de ıtre Béléal, etc. Lorsqu'elle eut vingt- on remarqua à beaucoup de signes it possédée. L'archevêque de Cam- de Berlaimont, la fit exorciser. Mais ames, où de grandes horreurs furent lurèrent près de deux ans; et une moignages très-graves ne permettent ıtester cette histoire, dont les détails sont reproduits par Görres au livre VIII *stique*, chap. XII. La malheureuse délivrée enfin par la protection spé- inte Marie Madeleine qu'elle invoquait

du sabbat. Le sel n'y paraît jamais. st pas fait de farine de blé, mais de ois. Les viandes sont de la chair de e chat volé. Si elle est en putréfac- un régal. On mange des cadavres En quelques lieux, les habitués du déterré le corps d'un des leurs dé- nt mangé à toutes sauces. Dans les sorciers, on voit des sorcières con- 'avoir mis à la broche des enfants dé- ne boit que des liqueurs. Le vin, sel et tout ce que l'Église bénit est ces hideuses fêtes.

lans l'Inde. Nous donnons ici une lte public en un pays où les Anglais, t ans, auraient porté la lumière s'ils tés catholiques : c'est la fête que les élèbrent au commencement d'octobre, eur de la déesse Dourga, épouse de lée aussi Bhavani, et de sa fille Cali, n œil, appelée encore Mohakali, la grande noire, et Roudrani, la mère . Cette fête est l'une des plus magni- s plus coûteuses et des plus populaires indou. Voici les détails que donne, à ces cérémonies religieuses, l'*India*, de cqueler :

liminaires seuls prennent plus de temps ation, qui dure cependant trois jours. toute cette période, les affaires sont s, et chacun se livre sans mesure au à la gaieté. Le premier jour on donne l'existence à l'idole destinée à devenir la vénération générale. Un brahme s'en n touchant les joues, les yeux, la poi- le front de la divinité, en disant : l'âme de Dourga être longtemps heu- ıs ce corps! » D'autres cérémonies, l'immolation d'un grand nombre de tels que des bisons, des moutons, des etc., succèdent à celle-là. La chair et les victimes sont offerts en holocauste aux images de la déesse et des divinités qui l'entourent. Les cérémonies et les sacrifices qui s'accomplissent le deuxième et le troisième jour sont presque semblables à ceux du premier. A la fin, lorsque tous les animaux ont été immolés, la multitude se couvre de boue et de sang coagulé, puis danse avec frénésie au lieu même où elle s'est prosternée. Le lendemain des fêtes, l'idole est dépouillée de ses pouvoirs par le même brahme qui l'en avait revêtue.

Cette statue, l'une des plus révoltantes qu'on puisse imaginer, représente Dourga ou Cali, personnifiant la mort : c'est une horrible femme très-noire, quelquefois bleue, qui tient d'une de ses quatre mains un cimeterre, de l'autre une tête de géant qu'elle a saisie par les cheveux; de la troisième, étendue tout ouverte, elle semble bénir, et de la quatrième elle défend d'avoir peur. Ses boucles d'oreilles sont deux squelettes; son collier une rangée de crânes. Sa langue tombe jusqu'au bas de son menton, en témoignage de la honte qu'elle éprouve en s'apercevant que, dans sa fureur indomptable, elle a foulé aux pieds son mari Siva. Des têtes de géants coupées entourent sa taille d'une ceinture, et ses nattes tombent jusque sur ses talons. Comme elle a bu le sang des géants qu'elle a tués pendant le combat, ses sourcils ont pris la couleur du breuvage qui l'a désaltérée, et un ruisseau vermeil, de la même nature, s'échappe de sa poitrine; ses yeux sont rouges comme ceux d'un ivrogne; elle est debout, un pied sur la poitrine de son mari, l'autre sur sa cuisse.

Cette statue est placée par les prêtres sur une estrade de bambous et transportée, accompagnée d'une foule immense, au bruit des tambours, des cornets et d'autres instruments hindous, sur la rive du fleuve sacré; on la précipite dans les flots, en présence d'un concours de tous rangs et de toutes conditions, tandis que les prêtres invoquent la déesse et lui demandent la vie, la santé et la prospérité, la suppliant, elle, leur mère universelle, comme ils disent, de retourner momentanément dans ses domaines, pour revenir plus tard au milieu d'eux.

Pendant ces trois jours d'*adoration*, les maisons des riches Hindous sont splendidement illuminées la nuit, et ouvertes le jour à tout venant.

Mais tout n'est pas fini : le jour suivant on apporte des villages, souvent fort éloignés du fleuve, des idoles que l'on vient y jeter, et le tumulte, la confusion qui règnent alors sont indescriptibles. Les statues exhibées en pareille occasion sont faites de foin, de morceaux de bois, d'argile, et quelques-unes atteignent dix à douze pieds de haut.

Ces fêtes absorbent des sommes immenses; une partie, et c'est la plus considérable, est distribuée en aumônes, employées à nourrir et à vêtir les prêtres et les mendiants; le reste est

consacré aux réjouissances publiques et à enrichir les bayadères qui dansent devant la déesse.

Les Anglais n'ont jamais porté la lumière dans ces hideuses ténèbres ; et ils n'ont rien fait pour empêcher ces abominations.

Fétiches, divinités des nègres de Guinée. Ces divinités varient : ce sont des animaux desséchés, des branches d'arbres, des arbres mêmes, des montagnes, ou toute autre chose. Ils en ont de petits qu'ils portent au cou ou au bras, souvent des coquillages. Ils honorent un arbre qu'ils appellent l'*arbre des fétiches ;* ils placent au pied une table couverte de vin de palmier, de riz et de millet. — Cet arbre est un oracle que l'on consulte dans les occasions importantes ; il ne manque jamais de faire connaître sa réponse par l'organe d'un chien noir, qui est le diable, selon nos démonographes. — Un énorme rocher nommé Tabra, qui s'avance dans la mer en forme de presqu'île, est le grand fétiche du cap Corse. On lui rend des honneurs particuliers, comme au plus puissant des fétiches. — Au Congo, personne ne boit sans faire une oblation à son principal fétiche, qui est souvent une défense d'éléphant.

Nous empruntons ce qui suit à la *Revue coloniale :*

« Dans les deux Guinées règne partout un affreux fétichisme, avec un cortége de superstitions ridicules, dégradantes et parfois cruelles. La métempsycose, la polygamie, le divorce, les sacrifices humains et même souvent l'anthropophagie sont consacrés par la religion.

» Pour comprendre la force et l'influence des idées et des pratiques superstitieuses de ces peuples, il est bon de faire observer qu'elles font partie intégrante de leur état social, et que les fétichistes, pas plus que les mahométans, n'établissent de distinction entre l'ordre politique et l'ordre religieux. Chez eux les idées et les pratiques religieuses sont l'essence de leur état social. Aussi le culte de leurs fétiches ou génies protecteurs se révèle partout, dans la vie publique comme dans la vie individuelle. Ainsi il y a le fétiche du royaume, celui du village, celui de la famille, celui de l'individu.

» C'est au nom du fétiche que les chefs gouvernent, qu'ils jugent les litiges, qu'ils règlent le commerce et même l'usage des aliments. C'est au nom du fétiche que le maître exerce sur son esclave son droit de vie et de mort, et que la chair humaine devient l'aliment de l'homme. C'est au fétiche supposé irrité qu'on immole des victimes humaines pour l'apaiser.

» Les formes sous lesquelles le fétiche est honoré varient selon les pays. Tantôt c'est sous la figure d'un animal, tel que le lézard, le cheval, l'hyène, le tigre, le vautour et plus souvent le serpent ; tantôt c'est sous la forme d'un arbre ou d'une plante dont l'espèce devient sacrée ; tantôt, enfin, c'est sous l'image d'une statuette de bois à figure humaine. »

Feu. Plusieurs nations ont adoré cet élémer En Perse, on faisait des enclos fermés de m railles et sans toit, où l'on entretenait du feu. I grands y jetaient des essences et des parfun Quand un roi de Perse était à l'agonie, on él gnait le feu dans les villes principales du royaun pour ne le rallumer qu'au couronnement de s successeur. Certains Tartares n'abordent jam les étrangers qu'ils n'aient passé entre deux fe pour se purifier ; ils ont bien soin de boire la fi tournée vers le midi, en l'honneur du feu. I Jagous, peuple de Sibérie, croient qu'il exi dans le feu un être qui dispense le bien et mal ; ils lui offrent des sacrifices perpétuels.

On sait que, selon les cabalistes, le feu l'élément des Salamandres. *Voy.* ce mot.

Parmi les épreuves superstitieuses qu'on a pelait jugements de Dieu, *l'épreuve du feu* doit pas être oubliée. *Voy.* Fer chaud, Eau bou lante, etc.

Feu de la Saint-Jean. En 1634, à Quimp en Bretagne, les habitants mettaient encore siéges auprès des feux de joie de la Saint-Jea pour que leurs parents morts pussent en joui leur aise. — On réserve, en ce pays, un tis du feu de la Saint-Jean pour se préserver du t nerre. Les jeunes filles, pour être sûres de marier dans l'année, sont obligées de danser tour de neuf feux de joie dans cette même nu ce qui n'est pas difficile, car ces feux sont tel ment multipliés dans la campagne qu'elle pa illuminée. On conserve ailleurs la même opin qu'il faut garder des tisons du feu de Saint-J comme d'excellents préparatifs qui, de pl portent bonheur. — A Paris, autrefois, on je deux douzaines de petits chats (emblèmes diable sans doute) dans le feu de la Saint-Jea parce qu'on était persuadé que les sorciers f saient leur grand sabbat cette nuit-là. — On sait aussi que la nuit de la Saint-Jean était plus propre aux maléfices, et qu'il fallait recu lir alors le trèfle à quatre feuilles, et toutes autres herbes dont on avait besoin pour les s tiléges.

Feu grégeois. *Du terrible feu grégeois et la manière de le composer.* « Ce feu est si v lent qu'il brûle tout ce qu'il touche, sans p voir être éteint, si ce n'est avec de l'urine, fort vinaigre ou du sable. On le compose a du soufre vif, du tartre, de la sarcocole, de picole, du sel commun recuit, du pentréole de l'huile commune ; on fait bien bouillir le to jusqu'à ce qu'un morceau de toile qu'on a jeté dedans soit consumé ; on le remue a une spatule de fer. Il ne faut pas s'expose faire cette composition dans une chambre, n dans une cour ; parce que si le feu prenait, serait très-embarrassé pour l'éteindre[2]. »

[1] Voyez l'article *Chat*.

[2] *Admirables secrets du Petit Albert*, p. 88.

sans doute pas là le feu grégeois d'Ar-

nt-Elme, ou Feu Saint-Germain, nt-Anselme. Le prince de Radzivill, *'oyage de Jérusalem,* parle d'un feu plusieurs fois au haut du grand mât sur lequel il était monté ; il le nom- *aint-Germain ;* d'autres, *feu Saint- eu Saint-Anselme.* Les païens attri- prodige à Castor et Pollux, parce que il paraît double. Les physiciens disent st qu'une exhalaison enflammée. Mais croyaient y voir quelque chose de et de divin[1].

llets. On appelle feux follets, ou es- s, ces exhalaisons enflammées que la uffée par les ardeurs de l'été, laisse e son sein, principalement dans les ts de l'Avent ; et, comme ces flammes urellement vers les lieux bas et les



, les paysans, qui les prennent pour esprits, s'imaginent qu'ils conduisent ce le voyageur égaré que leur éclat qui prend pour guide leur trompeuse laüs Magnus dit que les voyageurs et s de son temps rencontraient des es- s qui brûlaient tellement l'endroit où nt qu'on n'y voyait plus croître ni erdure[2]. Chez les Russes et chez les es feux follets sont les âmes des morts. e homme, revenant de Milan pendant ort noire, fut surpris en chemin par bientôt il crut apercevoir dans le loin- mière et entendre plusieurs voix à sa eu après il distingua un char enflammé ait à lui, conduit par des bouviers dont épétés laissaient entendre ces mots : *rde à toi !* Le jeune homme épouvanté cheval ; mais plus il courait, plus le rait de près. Enfin, après une heure de course, il arriva, en se recommandant à Dieu de toutes ses forces, à la porte d'une église où tout s'engloutit. Cette vision, ajoute Cardan, était le présage d'une grande peste qui ne tarda pas à se faire sentir, accompagnée de plusieurs autres fléaux. Cardan était enfant lorsqu'on lui raconta cette histoire, de sorte qu'il peut aisément l'avoir dénaturée. Le jeune homme qui eut la vision n'avait que vingt ans ; il était seul, il avait éprouvé une grande frayeur. Quant à la peste qui suivit, elle était occasionnée, aussi bien que l'exhalaison, par une année de chaleurs extraordinaires. *Voy.* ELFS, JACK OF LANTERN, etc.

Un des habitants de Cardigan, en Écosse, eut une vision de follets qui ne paraît pas tant une illusion. Elle est rapportée par Barter, dans son livre *De la certitude des esprits.* S'étant réveillé une nuit après minuit sonné, il vit entrer successivement, un à un, dans sa chambre, douze feux follets qui avaient forme de femmes portant de petits enfants. Sa chambre en était parfaitement éclairée. Les follets, après avoir dansé, s'assirent autour d'un tapis et parurent se disposer à souper. Ils l'invitèrent même à venir manger avec eux ; et comme il priait pendant cette vision, une voix lui dit de n'avoir pas peur. Au bout de quatre heures la vision disparut. Celui qui l'avait eue jura qu'il était bien éveillé et qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. C'était un homme de bon sens et qui méritait confiance.

Féval (Paul), auteur de la belle légende intitulée *la Femme blanche des marais,* de *la Fée des grèves* et *Du fils du diable.* 1846. Ce dernier ouvrage est moins recommandable.

Fèves. Pythagore défendait à ses élèves de manger des fèves, légume pour lequel il avait une vénération particulière, parce qu'elles servaient à ses opérations magiques et qu'il savait bien qu'elles étaient animées. On dit qu'il les faisait bouillir ; qu'il les exposait ensuite quelques nuits à la lune, jusqu'à ce qu'elles vinssent à se convertir en sang, dont il se servait pour écrire sur un miroir convexe ce que bon lui semblait. Alors, opposant ces lettres à la face de la lune quand elle était pleine, il faisait voir à ses amis éloignés, dans le disque de cet astre, tout ce qu'il avait écrit sur son miroir... Pythagore avait puisé ses idées sur les fèves chez les Égyptiens, qui ne touchaient pas à ce légume, s'imaginant qu'il servait de refuge à certaines âmes, comme les oignons servaient de logement à certains dieux. On conte qu'il aima mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivaient que de se sauver à travers un champ de fèves. C'est du moins une légende borgne très-répandue. Quoi qu'il en soit, on offrait chez les anciens des fèves noires aux divinités infernales.

Il y avait en Égypte, aux bords du Nil, de petites pierres faites comme des fèves, lesquelles mettaient en fuite les démons. N'étaient-ce pas

[1] almet, *Dissert. sur les apparitions,* p. 88.
[2] almet, *Dissert. sur les apparitions,* p. 109.

des fèves pétrifiées? Festus prétend que la fleur de la fève a quelque chose de lugubre, et que le fruit ressemble exactement aux portes de l'enfer... Dans *l'Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincue*, page 263, Delancre dit qu'en promenant une fève noire, avec les mains nettes, par une maison infestée, et la jetant ensuite derrière le dos en faisant du bruit avec un pot de cuivre et priant neuf fois les fantômes de fuir, on les force de vider le terrain. Les jeunes filles de Venise pratiquaient avec des fèves noires une divination qui n'est pas encore passée de mode. Quand on veut savoir de plusieurs cœurs quel sera le plus fidèle, on prend des fèves noires, on leur donne à chacune le nom d'un des jeunes gens par qui on est recherchée, on les jette ensuite sur le carreau : la fève, qui se fixe en tombant, annonce le cœur certain; celles qui s'écartent avec bruit sont des poursuivants volages.

Fey, nom que l'on donne en Écosse à toute personne que l'on croit ensorcelée.

Fian, docteur en médecine, qui, selon les procédures, était associé ou affilié aux sorcières du temps du roi Jacques. *Voy.* JACQUES.

Fiard (l'abbé), auteur de *Lettres philosophiques sur la magie*, du livre intitulé *la France trompée par les démonolâtres*, d'un autre intitulé *les Précurseurs de l'Antechrist*, d'un autre intitulé *Superstitions et prestiges des philosophes ou les démonolâtres du siècle de lumières*, mort à Paris en 1818. On l'a beaucoup critiqué, parce qu'il voyait dans les ennemis de Dieu des serviteurs du diable. C'est pourtant conforme à l'adage divin : qui n'est pas pour moi est contre moi. Il disait que Voltaire était un démon; mais Thomas l'a dit avant lui.

Ficino (Marsile), philosophe florentin, né en 1433. Un jour qu'il disputait avec Michel Mercati, son disciple, sur l'immortalité de l'âme, comme ils ne s'entendaient pas, ils convinrent que le premier qui partirait du monde en viendrait donner des nouvelles à l'autre. Peu après ils se séparèrent. Un soir que Michel Mercati, bien éveillé, s'occupait de ses études, il entendit le bruit d'un cheval qui venait en toute hâte à sa porte, et en même temps la voix de Marsile Ficino qui lui criait : — Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre vie. — Michel Mercati ouvrit la fenêtre et vit son maître Ficino, monté sur un cheval blanc, qui s'éloignait au galop. Il lui cria de s'arrêter; mais Marsile Ficino continua sa course jusqu'à ce qu'on ne le vit plus. Le jeune homme, stupéfait, envoya aussitôt chez Ficino et apprit qu'il venait d'expirer.

Marsile Ficino a publié sur l'astrologie, sur l'alchimie, sur les apparitions et sur les songes, divers ouvrages devenus rares.

Fidélité. On lit dans *Les admirables secrets d'Albert le Grand* qu'en mettant un diamant sur la tête d'une femme qui dort, on connaît si elle est fidèle ou infidèle; parce que, si elle est infidèle, elle s'éveille en sursaut et de mauvaise humeur; si, au contraire, elle est fidèle, elle a un réveil gracieux. Le Petit Albert dit qu'on peut être bien sûr de la fidélité d'une femme, quand on lui a fait manger de la moelle de l'épine du dos d'un loup[1].

Fien (Thomas), Anversois, auteur d'un livre curieux sur les effets prodigieux de l'imagination, *De viribus imaginationis*, Londres, 165

Fientes. *Des vertus et propriétés de plusieurs sortes de fientes.* — « Comme l'homme est la plus noble créature, ses excréments ont aussi une propriété particulière pour guérir plusieurs maladies. Dioscoride et Galien en font cas et assurent qu'ils enlèvent les maux de gosier ou esquinancies. Voici la manière de les préparer. On donnera à manger à un jeune homme de bon tempérament des lupins pendant trois jours, du pain bien cuit, où il y aura du levain et du sel; on lui fera boire du vin clairet, et on recueillera les excréments qu'il rendra après trois jours de ce régime. On les mêlera avec autant de miel, et on les fera boire et avaler comme de l'opium, ou bien, si le malade n'est pas ragoûté d'un tel condiment, on les appliquera comme un cataplasme : le remède est infaillible. » Nous ne garantirons pas s'il est agréable.

Fiente de chien. — « Si on enferme un chien et qu'on ne lui donne pendant trois jours que des os à ronger, on ramassera sa fiente, qui, séchée et réduite en poudre, est un admirable remède contre la dyssenterie. On prendra des cailloux de rivière qu'on fera chauffer; ensuite on les jettera dans un vaisseau plein d'urine dans lequel on mettra un peu de cette fiente de chien réduite en poudre; on en donnera à boire au malade deux fois la journée, pendant trois jours, sans qu'il sache ce qu'on lui donne... Cette fiente est aussi un des meilleurs dessiccatifs pour les vieux ulcères malins et invétérés... »

Fiente de loup. — « Comme on sait que cet animal dévore souvent les os avec la chair de sa proie, on prendra les os que l'on trouvera pleins de sa fiente, parce que, pilés bien menus, bus dans du vin, c'est un spécifique contre la colique.

Fiente de bœuf et de vache. — « La fiente de bœuf et de vache, récente et nouvelle, enveloppée dans des feuilles de vigne ou de chou, chauffée dans les cendres, guérit les inflammations causées par les plaies. La même fiente apaise la sciatique. Si on la mêle avec du vinaigre, elle a la propriété de faire suppurer les glandes scrofuleuses et écrouelles. Galien dit qu'un médecin de Mysie guérissait toutes sortes d'hydropisies en mettant sur l'enflure de la fiente chaude de vache. Cette fiente aussi appliquée

[1] *Le solide trésor du Petit Albert*, p. 24.

es mouches à miel, frelons et autres, ussitôt la douleur. »

porc. — « Cette fiente guérit les cra- le sang. On la fricasse avec autant de sang du malade, y ajoutant du beurre la lui donne à avaler (s'il en a le cou-

chèvre. — « La fiente de chèvre a la ire suppurer toutes sortes de tumeurs. rissait fort souvent ces tumeurs et les genoux, mêlant cette fiente avec de 'orge et de l'oxycrat, et l'appliquant le cataplasme sur la dureté; elle est pour les oreillons, mêlée avec du s et de la lie d'huile de noix. Ce secret idicule; mais il est véritable, car on is de vingt personnes de la jaunisse, t boire tous les matins, pendant huit in, cinq petites crottes de chèvre dans ic... »

brebis. — « Il ne faut jamais prendre par la bouche comme celle des autres mais l'appliquer extérieurement sur le a les mêmes propriétés que la fiente Elle guérit toutes sortes de verrues, s durs et de clous, si on la détrempe naigre, et qu'on l'applique sur la dou-

les pigeons ramiers et des pigeons do- — « Pour les douleurs de l'os ischion, es pigeons ramiers ou domestiques est , étant mêlée avec de la graine de cres- ; et lorsqu'on veut faire mûrir une une fluxion, on peut user d'un cata- is lequel entre une once de cette fiente, mes de graine de moutarde et de cres- once d'huile distillée de vieilles tuiles. que plusieurs personnes ont été guéries iente, mêlée avec de l'huile de noyaux . » Galien dit que la *fiente d'oie* est inu- e de son âcreté; mais on est certain érit aussi de la jaunisse, lorsqu'on la dans du vin blanc et qu'on en boit pen- jours. « Dioscoride dit que la *fiente de* eut être efficace que pour guérir de la orsqu'elle est mêlée avec de l'huile ro- Galien et Éginette assurent que, jointe oxymel, cette fiente apaise la suffoca- ilage ceux qui ont mangé des champi- elle fait vomir tout ce qui embarrasse Un médecin du temps de Galien guéris- ique avec cette fiente, détrempée d'hy- t de miel et de vin. La *fiente de souris,* c du miel, fait revenir le poil lorsqu'il , pourvu qu'on en frotte l'endroit avec ion... »

conserver la beauté, voici un secret rtant au beau sexe : c'est une manière fard. On prendra de la fiente de petits lu tartre de vin blanc, de la raclure de corne de cerf, du corail blanc et de la farine de riz, autant de l'un que de l'autre; on broiera le tout dans un mortier, bien menu, on le fera tremper ensuite dans de l'eau distillée d'une semblable quantité d'amandes, de limaces de vigne ou de jardin, et de fleurs de bouillon-blanc, après cela on y mêlera autant de miel blanc, et l'on broiera encore le tout ensemble. Cette composition doit être conservée dans un vase d'argent ou de verre, et l'on s'en servira pour se frotter le visage et les mains[1]... » Voilà, convenez-en, une singulière pharmacopée.

Fièvre. Quelques personnes croient encore se guérir de la fièvre en buvant de l'eau bénite la veille de Pâques ou la veille de la Pentecôte. En Flandre, on croyait autrefois que ceux qui sont nés un vendredi ont reçu de Dieu le pouvoir de guérir la fièvre [2].

Figuier (M. Louis), auteur d'études curieuses sur le merveilleux dans les temps modernes. Trop sceptique.

Figures du diable. Le diable change souvent de formes, selon le témoignage de quantité de sorcières. Marie d'Aguerre confessa qu'il sortait en figure de bouc d'une cruche placée au milieu du sabbat. Françoise Secrétain déclara qu'il avait la mine d'un grand cadavre. D'autres sorcières ont dit qu'il se faisait voir sous les



Une des figures du diable.

traits d'un tronc d'arbre, sans bras et sans pieds, assis dans une chaire, ayant cependant quelque forme de visage humain. Mais plus généralement c'est un bouc ayant deux cornes par devant et deux par derrière. Lorsqu'il n'a que trois cornes, on voit une espèce de lumière dans celle du milieu, laquelle sert à allumer les bougies noires du sabbat. Il a encore une manière de bonnet ou chapeau au-dessus des cornes. Il s'est montré aussi en squelette.

On a prétendu que le diable se présente souvent sous l'accoutrement d'un homme qui ne veut pas se laisser voir clairement, et qui a le visage rouge de feu [3]. D'autres disent qu'il a

[1] *Secrets d'Albert le Grand,* p. 167.

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue,* p. 157.

[3] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons,* etc., liv. II, p. 70.

deux visages à la tête, comme Janus. Delancre rapporte que, dans les procédures de la Tournelle, on l'a représenté en grand levrier noir, et parfois ressemblant à un bœuf d'airain couché à terre. Il prend encore la forme d'un dragon, ou bien c'est un gueux qui porte les livrées de la misère, dit Leloyer. D'autres fois il abuse de la figure des prophètes; et, du temps de Théodose, il prit celle de Moïse pour noyer les Juifs de Candie, qui comptaient, selon ses promesses, traverser la mer à pied sec [1]. Le commentateur de Thomas Valsingham rapporte que le diable sortit du corps d'un diacre schismatique sous la figure d'un âne, et qu'un ivrogne du comté de Warwick fut longtemps poursuivi par un esprit malin déguisé en grenouille. Leloyer cite quelque part un démon qui se montra à Laon sous la figure d'une mouche ordinaire. Ces métamorphoses diverses que se donnent les démons pour se faire voir aux hommes sont multipliées à l'infini. Quand ils apparaissent avec un corps d'homme, on les reconnaît à leurs pieds de bouc ou de canard, à leurs griffes et à leurs cornes, qu'ils peuvent bien cacher en partie, mais qu'ils ne déposent jamais entièrement.

Cæsarius d'Heisterbach ajoute à ce signalement qu'en prenant la forme humaine, le diable n'a ni dos ni derrière, de sorte qu'il se garde de montrer ses talons. (*Miracul.*, lib. III.) Les Européens représentent ordinairement le diable avec un teint noir et brûlé; les nègres au contraire soutiennent que le diable a la peau blanche. Un officier français se trouvant au dix-septième siècle dans le royaume d'Ardra, en Afrique, alla faire une visite au chef des prêtres du pays. Il aperçut dans la chambre du pontife une grande poupée blanche et demanda ce qu'elle représentait. On lui répondit que c'était le diable. — Vous vous trompez, dit bonnement le Français, le diable est noir. — C'est vous qui êtes dans l'erreur, répliqua le vieux prêtre; vous ne pouvez pas savoir aussi bien que moi quelle est la couleur du diable : *je le vois tous les jours*, et je vous assure qu'il est blanc comme vous [1]. *Voy.* à leurs articles particuliers les principaux démons. *Voy.* aussi Formes.

Fil de la Vierge. Les bonnes gens croient que ces flocons blancs cotonneux qui nagent dans l'atmosphère et descendent du ciel sont des présents que la sainte Vierge nous fait, et que c'est de sa quenouille céleste qu'elle les détache. Ils annoncent le beau temps. Le physicien Lamarck prétend que ce ne sont pas des toiles d'araignées ni d'autres insectes fileurs, mais des filaments atmosphériques qui se remarquent dans les jours qui n'ont pas offert de brouillard. Selon le résultat des observations de ce savant, le fil de la Vierge n'est qu'un résidu des brouillards dissipés, et en quelque sorte réduits condensés par l'action des rayons solaires, « sorte qu'il ne nous faudrait qu'une certaine s de beaux soleils et de brouillards secs p approvisionner nos manufactures et nous fou un coton tout filé, beaucoup plus beau que c que nous tirons des pays chauds [1]. »

Filiat-Chout-Chi, dieu des Kamtschada père de Touita.

Filles du diable. *Voy.* Mariage du diai

Fin du monde. Hérodote a prédit que monde durerait 10,800 ans; Dion, qu'il d rait 13,984 ans; Orphée, 120,000; Cassan 1,800,000. Il serait peut-être mieux de croi ces gens-là, dont les prédictions ne sont pas core démenties, qu'à une foule de prophè maintenant réputés sots dans les annales as logiques. Tels furent Aristarque, qui prédisa débâcle générale du genre humain en l'an monde 3384; Darétès en l'an 5552; Arnauld Villeneuve, en l'an de Notre-Seigneur 1395; Hilten, Allemand, en 1651. L'Anglais Wist explicateur de l'Apocalypse, qu'il voulait écl cir par la géométrie et l'algèbre, avait con après bien des supputations, que le juge dernier aurait lieu en 1715, ou au plus tar 1716. On nous a donné depuis bien d'au frayeurs. Le 18 juillet 1816 devait être le nier jour. M. de Krudener l'avait remis à 1 M. de Libenstein à 1823, M. de Sallmard-M fort à 1836, et d'autres prophètes, sans plu succès, au 6 janvier 1840. Attendons; mai nous sommes sages, tenons-nous prêts.

Non loin d'Avignonet, village qui est au de Villefranche en Languedoc, est *un petit m ticule* situé au milieu d'une des plus fer plaines de l'Europe; au haut de ce monti sont placées les pierres de Naurause, c'es dire deux énormes blocs de granit qui doi avoir été transportés là du temps des drui Or, il faut que vous sachiez (tous les gen pays vous le diront) que quand ces deux pie viendront à se baiser, ce sera le signal de l du monde. Les vieilles gens disent que de un siècle elles se sont tellement rapproc qu'un gros homme a tout au plus entre elle passage libre, tandis qu'il y a cent ans un ho à cheval y passait sans difficulté. *Voy.* Ber de Thuringe, Felgenhaver, Éclipses, etc.

Finnes. On lit dans Albert Krantz [2] que Finnes ou Finlandais sont sorciers, qu'ils o pouvoir de connaître l'avenir et les choses chées; qu'ils tombent en extase; que, dans état, ils font de longs voyages sans que corps se déplace, et qu'à leur réveil ils racon ce qu'ils ont vu, apportant en témoignage d

[1] Socrate, *Hist. eccl.*, liv. VII, ch. XXVIII.
[2] *Anecdotes africaines de la côte des Esclaves*, p. 57.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. p. 184.
[2] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions esprits*, liv. IV, p. 450.

bague, un bijou que leur âme a pris ant dans les pays éloignés. Delancre s sorciers du Nord vendent les vents, outres, aux navigateurs, lesquels se ors comme ils veulent. Mais un jour oit, qui ne savait ce que contenaient , les ayant crevées, il en sortit une si empête que le vaisseau y périt. Olaüs pporte que certains de ces magiciens aux navigateurs trois nœuds magiques c une courroie. En dénouant le pre- s nœuds, on avait des vents doux et ; le second en élevait de plus véhé- troisième excitait les plus furieux ou-

alden, espèce de magie en usage chez is; elle a été apportée en Islande par en du pays, qui avait fait à ce dessein en Laponie. Elle consiste à maîtriser qui suit le sorcier sous la forme d'un ne mouche, et lui fait opérer des mer-

anti (Léonard), médecin, chirurgien ste du seizième siècle. On remarque ouvrages, qui sont nombreux, le *Ré- ecrets qui regardent la médecine, la chi- alchimie* [1]. Venise, 1571, in-8°, 1666; 30.

. *Voy.* FLORINE.

(Gertrude). M. l'abbé David, du Liége, a conté l'histoire de cette fille, d'un récit très-remarquable intitulé le *l'usurière* : « L'histoire d'une per- mée Gertrude, fille de Fischer, bour- Lubus, qui vivait au seizième siècle, ie l'amour de l'argent nous dispose s à recevoir les influences du démon. n'avait qu'à prendre quelqu'un par son par sa manche, ou par sa barbe, pour d'attraper toujours de l'argent; puis ttait aussitôt dans sa bouche, le mâ- avalait, si on ne l'en empêchait. Plu- itants de sa ville natale ont conservé des pièces de monnaie qui leur étaient lle. Son contemporain, le trop fameux artin Luther, fut consulté sur l'état de Il conseilla de la conduire au sermon r Dieu pour elle. Les pasteurs protes- ant rien pu pour la soulager, le père de Fischer s'adressa à un prêtre ca- qui reconnut en elle une véritable pos- u démon de l'avarice, et la délivra cisme. Gertrude servit, après sa gué- mme domestique dans une maison où qu'à se louer de sa conduite.

comment Gertrude avait été séduite émon. Elle était tourmentée du désir er de l'or et de l'argent. Une nuit elle endant son sommeil une voix qui lui dit : — De grandes richesses te seront données; lève-toi. Gertrude obéit et voit devant elle un homme qui lui dit : — Si tu veux être mon esclave, tu posséderas tous mes trésors qui sont dans la terre. Elle avait eu l'imprudence de répondre, poussée par l'avarice : — Qui que tu sois, tu es mon maître. — Tout à coup l'apparition avait pris une forme terrible, et Gertrude était possédée. L'histoire de cette fille offre des circonstances bizarres qu'il est inutile de raconter [1]. Qu'on sache seulement qu'avant que le démon, chassé de son corps par les prières de l'Église, l'eût définitivement quittée, elle exerçait sur les métaux une attraction inimaginable. Gardons-nous donc de l'avarice, qui, corroborée par des influences sataniques, peut nous attirer le même sort. »

Flade, recteur de l'université de Trèves, grand ennemi des sorciers, en fit brûler plusieurs; après quoi, reconnu sorcier lui-même et vendu aux démons que ses cruautés servaient, il fut brûlé publiquement lui-même dans sa ville, en l'an 1586. Temps et pays de réforme!

Flaga, fée malfaisante des Scandinaves. Quel-



ques-uns disent que ce n'était qu'une magicienne qui avait un aigle pour monture.

Flambeaux. Trois flambeaux allumés dans la même chambre sont un présage de mort. Ayez donc soin d'en avoir deux ou quatre.

Flamel (Nicolas), célébrité du quatorzième siècle. On ne sait précisément ni la date ni le lieu de sa naissance, que l'on suppose avoir eu lieu à Paris ou à Pontoise. Il fut écrivain public aux charniers des Innocents, poëte, peintre, architecte. De pauvre qu'il était, il devint extrêmement riche, et on attribua sa fortune au bonheur qu'il avait eu de trouver la pierre philosophale. Les uns disent qu'elle lui fut révélée par un esprit dont on ne déclare pas l'espèce;

[1] Görres, dans sa *Mystique*, en rapporte quelques- unes, t. V, p. 284.

les autres qu'il la dut à une certaine prière cabalistique que plusieurs curieux ont récitée sans profit, et qu'il parvint à changer le cuivre en or.

Dans un livre que M. Aug. Vallet, de l'École des chartes, a analysé, Flamel conte qu'il trouva, à force d'aides et d'application, le secret du grand œuvre. Il devint riche à cinq millions, qui en valaient plus de cinquante d'aujourd'hui. Mais ce ne sont là que des fables. L'abbé Vilain a démontré que Flamel était un simple bourgeois qui devint riche par le travail opiniâtre, et qui fit de bonnes œuvres. Toutefois bien des amateurs voient encore en lui le plus habile des philosophes hermétiques; et il se trouve des gens, même de nos jours, qui croient que, grâce à la pierre philosophale, qui est aussi l'élixir de vie, Nicolas Flamel n'est pas mort.

Voici toutefois sa légende : « Une nuit, dit-on, pendant son sommeil, un ange lui apparut, tenant un livre assez remarquable, couvert de cuivre bien ouvragé, *les feuilles d'écorce déliée, gravées d'une très-grande industrie,* et écrites avec une pointe de fer. Une inscription en grosses lettres dorées contenait une dédicace *faite à la gent des Juifs,* par *Abraham le Juif,* prince, prêtre, astrologue et philosophe. — Flamel, dit l'ange, vois ce livre auquel tu ne comprends rien : pour bien d'autres que toi il resterait inintelligible; mais tu y verras un jour ce que tout autre n'y pourrait voir.—A ces mots Flamel tend les mains pour saisir ce présent précieux; mais l'ange et le livre disparaissent, et il voit des flots d'or rouler sur leur trace. Il se réveilla; et le songe tarda si longtemps à s'accomplir, que son imagination s'était beaucoup refroidie, lorsqu'un jour, dans un livre qu'il venait d'acheter en bouquinant, il reconnut l'inscription du même livre qu'il avait vu en songe, la même couverture, la même dédicace et le même nom d'auteur. Ce livre avait pour objet la transmutation métallique, et les feuillets étaient au nombre de vingt et un, qui font la mystérieuse combinaison cabalistique de trois fois sept. Nicolas se mit à étudier; et, ne pouvant comprendre les figures, il fit un vœu, disent les conteurs hermétiques, pour posséder l'interprétation d'icelles, qu'il n'obtint pourtant que d'un rabbin. Le pèlerinage à Saint-Jacques, qui était son vœu, eut lieu aussitôt; Flamel en revint tout à fait illuminé. Et voici, selon les mêmes conteurs, la prière qu'il avait faite pour obtenir l'intelligence : — « Dieu tout-puissant, éternel, père de la lumière, de qui viennent tous les biens et tous les dons parfaits, j'implore votre miséricorde infinie; laissez-moi connaître votre éternelle sagesse; c'est elle qui environne votre trône, qui a créé et fait, qui conduit et conserve tout. Daignez me l'envoyer du ciel, votre sanctuaire, et du trône de votre gloire, afin qu'elle soit et qu'elle travaille en moi; car c'est elle qui est la maîtresse de tous les arts célestes et occultes, qui possède science et l'intelligence de toutes choses. Fai qu'elle m'accompagne dans toutes mes œuvr que par son esprit j'aie la véritable intelligen que je procède infailliblement dans l'art no auquel je me suis consacré, dans la recher de la miraculeuse pierre des sages que vous a cachée au monde, mais que vous avez coutu au moins de découvrir à vos élus; que ce gra œuvre que j'ai à faire ici-bas je le commence, le poursuive et je l'achève heureusement; q content, j'en jouisse à toujours. Je vous le mande par Jésus-Christ, la pierre céleste, gulaire, miraculeuse et fondée de toute éterni qui commande et règne avec vous [1], etc. »

Cette prière eut tout son effet, puisque Fla convertit d'abord du mercure en argent, bientôt du cuivre en or. Il ne se vit pas plu en possession de la pierre philosophale q voulut que des monuments publics attestass sa piété et sa prospérité. Il n'oublia pas a de faire mettre partout ses statues et son ima sculptées, accompagnées d'un écusson où main tenait une écritoire en forme d'armoi Il fit graver, de plus, le portrait de sa femm Pernelle, qui l'accompagna dans ses travaux chimiques.

Flamel fut enterré dans l'église de Saint-J ques de la Boucherie, à Paris. Après sa mort, p sieurs personnes se sont imaginé que toutes sculptures allégoriques de cette église étaient tant de symboles cabalistiques qui renfermai un sens qu'on pouvait mettre à profit. Sa mais vieille rue de Marivaux, n° 16, passa dans l imagination pour un lieu où l'on devait trou des trésors enfouis : un ami du défunt s'en gea, dans cet espoir, à la restaurer gratis brisa tout et ne trouva rien.

D'autres ont prétendu que Flamel n'était mort, et qu'il avait encore mille ans à vivre pourrait même vivre plus, en vertu du bau universel qu'il avait découvert. Quoi qu'il soit, le voyageur Paul Lucas affirme, dans de ses relations, avoir parlé à un derviche moine turc, qui avait rencontré Nicolas Fla et sa femme s'embarquant pour les Indes.

On ne s'est pas contenté de faire de Flamel adepte, on en a fait un auteur. En 1561, quarante-trois ans après sa mort, Jacques Goho publia, in-18, sous le titre de *Transformat métallique,* trois traités en rhythme française : *Fontaine des amoureux des sciences;* les *Rem trances de nature à l'alchimiste errant,* avec réponse, par Jean de Meung, et le *Somme philosophique* attribué à Nicolas Flamel. On aussi sur son compte le *Désir désiré, ou Tré de philosophie,* autrement le *Livre des six roles,* qui se trouve avec le *Traité du soufre,*

[1] *Hydrolicus sophicus seu aquarium sapient.* B chim. de Manget, t. II, p. 557.

te, et l'œuvre royale de Charles VI, 8, 1629, in-8°. On le fait encore au- *rand éclaircissement de la pierre phi- pour la transmutation de tous métaux,* is, 1628. L'éditeur promettait la *Joie e moi, Nicolas Flamel, et de Pernelle,* , ce qui n'a point paru. On a donné *usique chimique*, opuscule très-rare, et tras qu'on ne recherche plus.

mé, Flamel était un homme laborieux quérir de la fortune en travaillant avec et comme il en fit mystère, on l'attri- moyens merveilleux. L'abbé de Villars hose Flamel, dans le *Comte de Gabalis,* rgien qui commerçait avec les esprits es. On a débité sur lui mille contes ; et de nos jours un chercheur de peut-être un plaisant, répandit en dans les cafés de Paris, une espèce ment où il déclarait qu'il était le fa- blas Flamel qui recherchait la pierre le au coin de la rue Marivaux, à Paris, de quatre cents ans ; qu'il avait voyagé les pays du monde, et qu'il prolon- carrière depuis quatre siècles par le *l'élixir de vie* qu'il avait le bonheur ler. Quatre siècles de recherches l'a- du, disait-il, très-savant et le plus alchimistes. Il faisait de l'or à volonté. ux pouvaient se présenter chez lui, rue n° 22, et y prendre une inscription t *trois cent mille francs*, moyennant eraient initiés aux secrets du maître, ient sans peine *un million huit cent s de rente.*

(Louis-Eugène), sorcier jugé à Amiens n l'accusa d'escroqueries à l'aide d'opé- giques et cabalistiques, de complicité y, teinturier, logé rue des Hautes- udit Amiens, et encore avec François oureur de Conti. — Au mois de mars our royale d'Amiens confirma un juge- lequel il appert que les trois individus is ont, par des manœuvres fraudu- ersuadé à des particuliers l'existence oir mystérieux surnaturel ; sur quoi, user, l'un de ces crédules particuliers oury la somme de cent quatre-vingt- cs ; Boury présenta le consultant à un léguisé en démon, dans le bois de e démon promit au particulier huit francs, qui n'arrivèrent jamais. Boury, Russe n'en gardèrent pas moins les e-vingt-douze francs ; mais le bailleur ivit. Boury fut condamné à quinze mois Flaque et Russe à une année, à l'amende nte francs, et au remboursement des

e qu'on apprit dans les débats. Boury l'état de chirurgien dans la commune de Mirvaux ; n'étant pas toujours heureux dans ses cures, il persuadait à ses malades que l'on avait jeté un sort sur eux ; il leur conseillait de chercher un devin plus savant que lui ; cependant il se faisait payer et se retirait. Ces escroqueries n'étaient que le prélude de facéties plus graves. En 1820, le charron Louis Pâque, ayant besoin d'argent, se rendit à Amiens ; là il en emprunta à un menuisier. Boury, qui sut la chose, dit qu'il procurerait de l'argent à meilleur compte, moyennant quelques avances. Le charron alla le trouver ; Boury lui déclara que le meilleur moyen d'avoir des fonds était de se vendre au diable ; et voyant que Pâque ne reculait pas à une telle proposition, il lui demanda deux cents francs pour assembler le conseil infernal ; Louis Pâque les donna. Boury s'arrangea de façon à toucher ainsi pour frais préliminaires sept à huit mille francs. Enfin il fut convenu qu'en donnant encore quatre louis, Pâque obtiendrait cent mille francs ; malheureusement il s'était fort dépouillé ; il n'en put donner que deux. Il partit néanmoins avec Boury, Flaque, le chef sorcier, et un sieur de Noyencourt, pour le bois de Saint-Gervais. Boury tira d'une de ses poches un papier écrit qu'il fit tenir aux assistants, chacun par un coin. Il était minuit. Flaque fit aussitôt trois conjurations. Le diable ne parut pas. Noyencourt et Boury dirent alors que le diable était occupé ce jour-là ; on prit un autre rendez-vous au bois de Naours. Pâque à cet autre rendez-vous mena sa fille avec lui ; pauvre fille ! Mais Boury lui avait dit qu'il fallait que son premier-né assistât à l'opération. Flaque et Boury appelèrent le diable en latin. Le diable enfin parut. Il avait une redingote *rouge-bleuâtre*, un chapeau galonné. Il portait un sabre. Sa taille était d'environ cinq pieds six pouces. Le nom de ce démon était Robert, et celui du valet qui l'accompagnait Saday. Boury dit au diable : — Voici un homme que je te présente ; il désire avoir quatre cent mille francs pour quatre louis, peux-tu les lui donner ? — Le diable répondit : — Il les aura. — Pâque lui présenta l'argent ; et le diable lui fit faire le tour du bois en quarante-cinq minutes, avec Boury et Flaque, avant de bailler les quatre cent mille francs. L'un des sorciers perdit même un de ses souliers dans la course. Pâque, à son détour, aperçut une table et des chandelles dessus ; il poussa un cri : — Tais-toi, lui dit Flaque, ton cri a tout perdu ; l'affaire est manquée. — Le stupide charron s'enfuit à travers le bois ; puis reprenant courage, il revint devant le diable, qui lui dit : — Scélérat, tu as traversé le bois au lieu d'en faire le tour. Retire-toi sans te retourner, ou je te tords le cou...

Mais ce n'était pas fini. Une autre opération eut encore lieu dans le même bois ; quand Pâque cette fois demanda l'argent, le diable lui dit : — Adresse-toi au bureau. — C'était un buisson...

Comme il n'y avait rien dans ce buisson, le démon promit que la somme se trouverait le lendemain dans la cave même du charron; Pâque s'y rendit le lendemain, avec sa femme et celle du bonhomme qui avait donné les cent quatre-vingt-douze francs pour la première affaire. Mais néant encore; et pour surcroît, Boury, qu'ils prenaient à partie, les menaça de se plaindre au procureur du roi... Pâque reconnut qu'il était trompé, et se retira avec son argent perdu... Nous sommes cependant dans le dix-neuvième siècle, et nous avons les lumières du dix-huitième!...

Flauros, grand général aux enfers. Il se fait voir sous la figure d'un terrible léopard. Lorsqu'il prend la forme humaine, il porte un visage



affreux, avec des yeux enflammés. Il connaît le passé, le présent et l'avenir, soulève tous les démons ou esprits contre ses ennemis les exorcistes, et commande vingt légions[1].

Flavia-Veneria-Bessa, femme qui fit bâtir une chapelle en l'honneur des anciens monarques de l'enfer, Pluton et Proserpine, par suite d'un avertissement qu'elle avait eu en songe[2].

Flavin, auteur d'un ouvrage intitulé *l'État des âmes trépassées*, in-8°, Paris, 1579.

Flaxbinder. Le professeur Hanov, bibliothécaire à Dantzig, après avoir combattu les apparitions et les erreurs des différents peuples touchant les revenants et les spectres, raconte toutefois le fait suivant:

« Flaxbinder, plus connu sous le nom de *Johannes de Curiis*, passa les années de sa jeunesse dans l'intempérance et la débauche. Un soir, tandis qu'il se plongeait dans l'ivresse des plus sales plaisirs, sa mère vit un spectre qui ressemblait si fort, par la figure et la contenance, à son fils qu'elle le prit pour lui-même. Ce spectre était assis près d'un bureau couve de livres, et paraissait profondément occupé méditer et à lire tour à tour. Persuadée qu'el voyait son fils, et agréablement surprise, elle s livrait à la joie que lui donnait ce changeme inattendu, lorsqu'elle entendit dans la rue la voi de ce même Flaxbinder, qui lui semblait êt dans la chambre. Elle fut horriblement effrayé On le serait à moins. Cependant ayant obser que celui qui jouait le rôle de son fils ne parl pas, qu'il avait l'air sombre, hagard et taciturn elle conclut que ce devait être un spectre; e cette conséquence redoublant sa terreur, elle hâta de faire ouvrir la porte au véritable Fla binder. Il entre, il approche; le spectre ne dérange pas. Flaxbinder, pétrifié à ce spectacl forme, en tremblant, la résolution de s'éloigu du vice, de renoncer à ses désordres, d'étudi enfin et d'imiter le fantôme. A peine a-t-il con ce louable dessein que le spectre sourit d'u manière un peu farouche, comme font les s vants, ferme les livres et s'envole... »

Flèches. Voici une divination qui se pratiq chez les Turcs par le moyen des flèches. S' doivent aller à la guerre, entreprendre un voyag ou acheter quelque marchandise, ils prenne quatre flèches qu'ils dressent en pointe l'u contre l'autre, et qu'ils font tenir par deux pe sonnes, c'est-à-dire par quatre mains; puis mettent sur un coussin une épée nue devant eu et lisent un certain chapitre du Koran. Alors l flèches se battent durant quelque temps, et ent les unes montent sur les autres. Si, par exempl les victorieuses ont été nommées chrétiennes (c dans les divinations relatives à la guerre ils a pellent deux de ces flèches les Turcs, et donne aux deux autres le nom de leur ennemi), c'e signe que les chrétiens vaincront; si autremen c'est une marque du contraire[1].... *Voy.* Bél MANCIE.

Fleurs. On a eu aussi des idées mystérieus sur les fleurs. On donnait des vertus à leurs p tales, surtout quand ils sont au nombre cinq. On croyait guérir la fièvre quotidien avec un pétale, la fièvre tierce avec trois, fièvre quarte avec quatre.

Flins. Les anciens Vandales adoraient sous nom une grosse pierre qui représentait la Mo couverte d'un long drap, tenant un bâton à main et portant une peau de lion sur les épaul Ces peuples croyaient que cette divinité, lo qu'elle était de bonne humeur, pouvait les r susciter après leur trépas.

Florent de Villiers. *Voy.* Villiers.

Florimond de Rémond, conseiller au par ment de Bordeaux, mort en 1602. Il s'était j dans la réforme de Calvin. Les révélations d'u possédée qu'il vit exorciser le firent rentrer da

[1] Wierus, *De præstigiis dæmon.*, p. 929.
[2] Leloyer, *Hist. des spectres ou apparitions*, t. IV, p. 439.

[1] Lebrun, *Histoire des pratiques superstitieus* t. II, p. 405.

a écrit sur l'Antechrist et sur les hé-
es ouvrages présentent de précieuses
. Mais les protestants qu'il avait dé-
nt efforcés de l'amoindrir.

, Fiorina et Florinde, nom d'un dé-
er qui, au rapport de Pic de la Miran-
nta longtemps un sorcier nommé Pinet.
démon familier de Cecco d'Ascoli. Il
re des chérubins damnés.

. Ce personnage est inconnu ; mais ses
été conservées. On les trouve dans
le Duchesne[1].

ambry parle d'un genre de divination
ux, qui se pratique dans les environs
nou : des devins interprètent les mou-
la mer, les flots mourants sur la plage,
t l'avenir d'après cette inspection[2].

« Cette force souveraine, et simple ou
que le vulgaire nomme fluidique, elle
e ; donc elle existe, cette force ! elle
; elle est connue de toute antiquité.
us se former et naître d'elle, — on
, — le lien qui noue le magnétisme
, l'âme au corps, notre personne à
prits que le nôtre, nos âmes et ces
in aux êtres divers de la création,
els je ne sais quelle nécessité de na-
lige à communiquer[3] ? » Des hommes
nsent que le fluide nerveux est l'agent
s hommes en communication avec les
y. Magnétisme, Panthéisme, Esprits
Spiritisme, etc.

oé, l'un des principaux dieux des Chi-
quit dans les Indes, environ mille ans
ère. Sa mère, étant enceinte de lui,
elle avalait un éléphant blanc, conte
tre a donné lieu aux honneurs que les
s rendent aux éléphants de cette cou-
it ses jours à soixante-dix-neuf ans.
s assurent qu'il est né huit mille fois,
passé successivement dans le corps
d nombre d'animaux avant de s'élever
té. Aussi est-il représenté dans les pa-
la forme d'un dragon, d'un éléphant,
, etc. Ses sectateurs l'adorent comme
eur du genre humain.

r, général aux enfers. Il se montre sous
l'un homme ayant des ailes de griffon.
forme il tue les bourgeois et les jette
lots. Il commande à la mer, aux vents,
se les vaisseaux de guerre. Il espère
ciel dans mille ans ; mais il se trompe.
nde à trente légions, et obéit en rechi-
exorciste[4].

læ visiones, in t. II Script. Hist franc.,
nesne, 1836.
e dans le Finistère, t. I, p. 195.
chevalier Gougenot des Mousseaux, *La*
dix-neuvième siècle, p. 199.
us, *De præstigiis dæm.*, p. 926.

Foi. Un ministre suisse de la secte des dissidents méthodistes, persuadé que tout est possible à la foi et à l'esprit de Dieu, deux grâces qu'il se flattait vaniteusement de posséder, se vanta en 1832 qu'il marcherait sur le lac de Constance. Le résultat de cette épreuve insensée a été ce qu'on pouvait prévoir, sans que cette étrange confiance ait pu s'ébranler dans le cœur de celui qui s'y livrait. Il en tira la conséquence que sa foi était trop faible, que son cœur n'avait pas assez ressenti l'efficacité de l'esprit de Dieu ; et il remit à l'année suivante de recommencer sa tentative. Cette seconde épreuve faite en 1833 s'est terminée comme la première. Le ministre a pris un bain[1] ; et il a pu apprendre là 1° que la foi vraie ne s'amuse pas à tenter Dieu ; 2° qu'il ne se fait pas de miracles dans les branches séparées de l'Église. *Voy.* Raison.

Folgar, fête des nègres du Sénégal, avec les âmes de leurs parents. *Voy.* Lézards.

Folie. *Voy.* Possession.

Follet. *Voy.* Feux follets, Lutins, Farfadets, etc.

Fong-Chwi, opération mystérieuse qui se pratique en Chine dans la disposition des édifices, et surtout des tombeaux. Si quelqu'un bâtit par hasard dans une position contraire à ses voisins, et qu'un coin de sa maison soit opposé au côté de celle d'un autre, c'est assez pour faire croire que tout est perdu. Il en résulte des haines qui durent aussi longtemps que l'édifice. Le remède consiste à placer dans une chambre un dragon ou quelque autre monstre de terre cuite, qui jette un regard terrible sur le coin de la fatale maison, et qui repousse ainsi toutes les influences qu'on en peut appréhender. Les voisins qui prennent cette précaution contre le danger ne manquent pas chaque jour de visiter plusieurs fois le magot chargé de veiller à leur défense. Ils brûlent de l'encens devant lui, ou plutôt devant l'esprit qui le gouverne, et qu'ils croient sans cesse occupé de ce soin.

Fong-Onhang, oiseau fabuleux auquel les Chinois attribuent à peu près les mêmes propriétés qu'au phénix. Les femmes se parent d'une figure de cet oiseau, qu'elles portent en or, en argent ou en cuivre, suivant leurs richesses et leurs qualités.

Fonséca (le P. Pierre de). Dans sa métaphysique estimée il établit que les âmes des saints, qui reviennent en ce monde, peuvent prendre un corps et le rendre visible.

Fontaines. On prétend encore dans la Bretagne que les fontaines bouillonnent quand le prêtre chante la préface le jour de la Sainte-Trinité[2]. *Voy.* Hydromancie. Il y avait au château de Coucy, en Picardie, une fontaine appelée *Fon-*

[1] *Le libre examen*, journal protestant. Janvier 1834.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 15.

taine de la Mort, parce qu'elle se tarissait lorsqu'un seigneur de Coucy devait mourir.

Fontenelle. Son *Histoire des oracles* est loin d'être exacte. Elle a été réfutée par le P. Baltus. Ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* sont un jeu d'esprit.

Fontenettes (Charles), auteur d'une *Dissertation sur une fille de Grenoble qui depuis quatre ans ne boit ni mange*, 1737, in-4°, prodige qu'on attribuait au diable, et dont Fontenettes explique les causes moins ténébreuses.

Foray ou **Morax.** *Voy.* MORAX.

Forcas, Forras ou **Furcas**, chevalier, grand président des enfers; il apparaît sous la forme d'un homme vigoureux, avec une longue barbe et des cheveux blancs; il est monté sur un grand



cheval et tient un dard aigu. Il connaît les vertus des herbes et des pierres précieuses; il enseigne la logique, l'esthétique, la chiromancie, la pyromancie et la rhétorique. Il rend l'homme invisible, ingénieux et beau parleur. Il fait retrouver les choses perdues; il découvre les trésors, et il a sous ses ordres vingt-neuf légions de démons[1].

Force. Milon de Crotone n'eut pas seul une force prodigieuse. Louis de Boufflers, surnommé le Fort, au quatorzième siècle, possédait une force et une agilité extraordinaires, s'il faut en croire les récits du temps. Quand il avait croisé ses deux pieds, il était impossible de le faire avancer ou reculer d'un pas. Il brisait sans peine un fer à cheval; et lorsqu'il saisissait un taureau par la queue, il l'entraînait où il voulait. Il enlevait un cheval et l'emportait sur ses épaules. On l'a vu souvent, armé de toutes pièces, sauter à cheval sans s'appuyer et sans mettre le pied dans l'étrier. Sa vitesse à la course n'était pas moins remarquable, puisqu'il dépassait le cheval d'Espagne le plus léger, dans un espace de deux cents pas. Un certain Barsabas, qui servait au commencement du dix-huitième siècle dans les armées françaises, emporta un jour, dev Louis XIV, un cheval chargé de son cavalier alla trouver une autre fois un maréchal ferra il lui donna un fer de cheval à forger. Celu s'étant un peu éloigné, Barsabas prit l'encl et la cacha sous son manteau. Le maréchal retourne bientôt pour battre le fer; il est étonné de ne plus trouver son enclume, et l plus surpris encore de voir cet officier la reme sans difficulté à sa place. Un Gascon, que Ba bas avait offensé dans une compagnie, lui posa un duel : — Très-volontiers, lui répo Barsabas; touchez là. — Il prit la main du con, et la lui serra si fort que tous les doigts furent écrasés. Il le mit ainsi hors d'état de battre. Le maréchal de Saxe était de même libre. — Dans les anciens jours, on regar comme favorisés par le diable les gens d d'une force extraordinaire.

Forêts. Les forêts sombres sont des lieux comme dit Leloyer[1], les diables se mêlent a les sorciers. Ces diables y font leurs orgies c modément sous la feuillée, et il n'y a pas lieux où ils se rendent plus volontiers visible

Formes du diable. « Le démon, quan veut approcher de l'homme, prend diverses



mes, à l'exception de celles de l'agneau et d colombe que Dieu semble lui avoir interdite prend souvent la forme du bouc. S'il veu



rendre familier, il prend celle d'un chat ou chien; celle d'un cheval, s'il veut emporter q qu'un; celle d'une souris ou d'une fouine, faut passer par un lieu étroit; celle d'un b

[1] Wierus, *De præstigiis*, p. 921.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparit* ch. IV, p. 344.

veut empêcher de parler; celles d'un
n vautour, d'un renard, d'un hibou,
ignée, d'un dragon, s'il prétend ef-
uelquefois il prend une tête d'homme
rps de bête. Les coqs alors le devinent
rayent. Sil paraît en homme, la con-

trefaçon ne peut jamais être parfaite; il est donc toujours sale, puant, laid; son nez est incorrect; ses yeux sont enfoncés, ses mains et ses pieds ont des griffes; il boite d'une jambe quand il ne boite pas des deux. Sa voix semble sortir d'une pierre creuse ou d'un tonneau[1]... »



1, en tête de sa curieuse Histoire du *listoire archéologique*), fait remarquer
3 l'Inde le diable, avec ses formes mons-

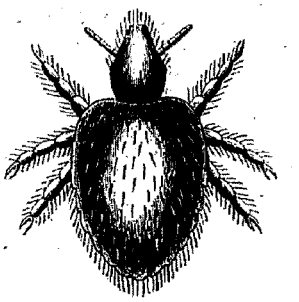


ne se compose que de membres con-
naux féroces ou perfides; il a généra-



plusieurs têtes et plusieurs bras. En
, le diable a le plus souvent la forme
, mais laide et repoussante. » Le savant
gue induit de l'Apocalypse que le chef

des démons est Satan; il est représenté par saint Jean avec sept têtes, dix cornes, sept couronnes et une queue immense. Il a deux lieutenants : l'un, qui règne sur les mers, a pareillement sept têtes, dix cornes et dix couronnes, trois de plus



que le maître, avec un corps de léopard, des pieds d'ours et une queue de lion; l'autre, qui règne sur la terre, est une bête à deux cornes qui n'a que le nom de la Bête. Les démons subalternes ont d'autres formes de bêtes monstrueuses. *Voy.* Figures.

Fornéus, marquis infernal, semblable à un monstre marin. Il instruit l'homme dans les plus hautes affaires, fait du bien à ses amis et du mal à ses ennemis; il a sous son pouvoir vingt-neuf légions de Trônes et d'Anges[2].

Forras. *Voy.* Forcas.

Fortes-épaules. Le peuple de Dijon croit à l'existence d'une espèce de lutin de ce nom qui porte des fardeaux, et qui rappelle le Forte-échine de madame d'Aulnoy, dans le conte du *Chevalier Fortuné.*

[1] Görres, *Mystique*, liv. VII, ch. xxvi.
[2] Wierus, *De præstigiis.*

Fosite. Saint Willibrord, au septième siècle, apôtre des Frisons, jeté par une tempête dans une petite île des côtes de la Frise, l'île d'Alemand, appelée alors Fositeland[1], vit avec douleur que ces pauvres peuples adoraient là le démon Fosite, qui donnait son nom au pays. Il y recevait un culte étendu. On regardait comme impie et sacrilége quiconque aurait osé tuer les animaux qui y vivaient, manger quelque chose de ce qu'elle produisait, et parler en puisant de l'eau à une fontaine qui y était. Le saint voulut détromper ces peuples, aveuglés d'une superstition si grossière. Il fit tuer quelques animaux que lui et ses compagnons mangèrent; et il baptisa trois enfants dans la fontaine, en prononçant à haute voix les paroles prescrites par l'Église. Les insulaires s'attendaient à voir les saints punis de mort; mais ils durent reconnaître que leur dieu Fosite ne pouvait rien contre e Le roi frison, Radbod, furieux de l'audace missionnaires, ordonna de tirer au sort trois jo de suite et trois fois chaque jour, déclarant q ferait périr celui sur qui le sort tomberait tomba sur un compagnon du saint, qui fut sa fié à la superstition, et mourut martyr de la rité. Mais il ne tomba jamais sur saint W librord.

Fossiles. Ce qu'on a découvert des fossil dans ce premier feuillet de la géologie, que n n'avons encore tourné qu'à demi, est venu molir toutes les tours de Babel que dressa les philosophes du dernier siècle. Et Cuvier, n'est pas allé loin, a déjà fait voir aux pau têtes étroites, qui n'ont pas place pour loger peu de foi, que Moïse ne pouvait pas être a qué. — Attendons.



Fossoyeur des catacombes.

Fossoyeur. Dans beaucoup de villages peu avancés, les bonnes gens ont une certaine peur

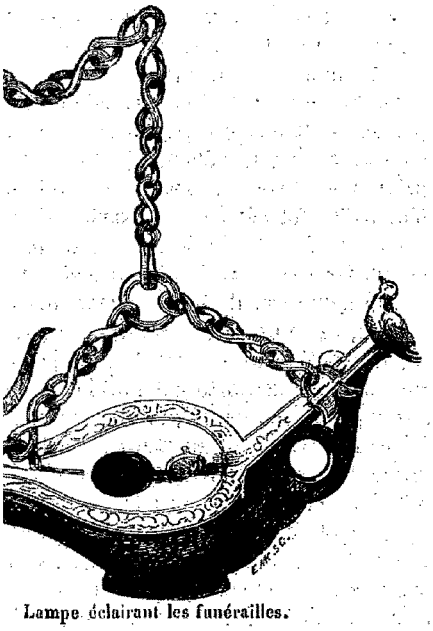


du fossoyeur; on le croit en communication avec les morts; et on n'ose pas trop l'aller visiter la nuit; les âmes des corps qu'il a mis en pourraient vaguer autour de sa demeure. — oublie trop que la fonction de fossoyeur doit entourée, quand elle est dignement remplie respect et non de crainte, et que dans les combes elle était un des ordres mineurs ét par l'Église. Les fossoyeurs préparaient les bes; ils prenaient soin des vases où l'on rec lait le sang des martyrs, et des lampes qui raient les saintes funérailles.

Foudre. L'empereur Auguste gardait soig sement une peau de veau marin pour se m à l'abri de la foudre. — Tibère portait da même vue une couronne de laurier. — Qua foudre partait de l'orient, et que, n'ayan qu'effleurer quelqu'un, elle retournait du n

[1] Land, dans l'idiome neerlandais, veut dire *pays*.

tait le signe d'un bonheur parfait. Les dernes chassent les chiens et les chats onne, parce que leur présence est cen- la foudre sur les maisons.



Lampe éclairant les funérailles.

re. « Personne n'ignore les mauvaises iques façons dont on se sert pour cueil- gère aux maléfices. Le 23 juin, veille de Jean-Baptiste, après un jeûne de qua- rs, plusieurs sorciers, conduits par Sa- neillent pendant cette nuit la graine de be, qui n'a ni tige, ni fleur, ni semence, naît de la même racine; qui plus est, le joue de ces misérables sorciers en leur sant cette nuit-là, au milieu des tempê- quelques formes monstrueuses, pour les er davantage. Ils croient s'en défendre exorcismes, par les cercles et caractères at sur la terre autour d'eux; ensuite ils une nappe neuve de fin lin ou de chan- la fougère qu'ils croient voir fleurir en re, pour en recevoir la graine. Ils la ans un taffetas ou dans un parchemin et la gardent soigneusement pour devi- songes et faire paraître les esprits. Le par ses malices et menteries, leur per- ue cette semence n'est pas seulement deviner, et que si on met de l'or ou de dans la bourse où l'on doit garder la de fougère, le nombre en sera doublé ivant. Si l'événement n'a pas lieu, les s vous accuseront de mauvaise foi, ou t que vous avez commis quelque crime, s nous laissons aller à ces abominables es de Satan[1]. » Des sorciers anglais pré- ncre, *Tab. de l'Inconstance des démons,* etc., tendaient avoir un secret par lequel, au moyen de la graine de fougère, ils se rendaient invisibles.

Foulques. Au temps de la guerre des Albigeois, vivait un méchant comte Foulques, lequel avait la coutume détestable de jurer et maugréer. Un jour qu'étant à cheval, il blasphémait furieusement, il fut jeté à bas de sa monture et ne se releva point. On pensa qu'il avait été assommé par le diable, son grand ami.

Fourberies. *Voy.* Sorciers, Sabbat, etc. — *Voy.* aussi les divers imposteurs.

Fourmis. Les Thessaliens honoraient ces animaux, dont ils croyaient tirer leur origine. Les Grecs étaient si sottement vains qu'ils aimaient mieux descendre des fourmis de la forêt d'Égine, que de reconnaître qu'ils étaient des colonies de peuples étrangers. — La fourmi était un attribut de Cérès; elle fournissait matière aux observations des augures.

Fourner (Catherine). *Voy.* Possédées de Flandre.

Fous. On sait le respect superstitieux que les musulmans ont pour les fous. Ils les croient des saints. *Voy.* Possession.

Francs-maçons. Les francs-maçons font remonter leur origine jusqu'au temps de Salomon et l'entourent de contes merveilleux. C'est un ordre qui paraît avoir pris naissance en Angleterre, et qui avait pour but dans le principe la construction des églises. Maintenant ce goût de maçonnerie est purement allégorique, et il a bien changé de destination : former le cœur, régler l'esprit, rappeler le bon ordre, voilà, disent les maçons, ce qu'on entend par le *compas* et l'*équerre*. Mais la vérité est que la franc-maçonnerie, comme société secrète, créée au commencement du dernier siècle par un Anglais, lord Montague, n'est autre chose que le protestantisme parvenu à l'état d'indifférence, et une sourde conspiration contre le Catholicisme. — Quand la franc-maçonnerie, qui détruit à présent, construisait, il n'y avait qu'un seul *grand maître,* qui résidait en Angleterre; aujourd'hui chaque pays a le sien. Les assemblées des maçons se nomment communément *loges*. Une loge doit être au moins composée de sept membres. Le président de la loge porte le nom de *vénérable*. Il a au-dessous de lui deux *surveillants,* qui font exécuter les règlements de l'ordre. — Dans les assemblées solennelles, chaque *frère* a un tablier de peau ou de soie blanche, dont les cordons sont blancs aussi et d'étoffe pareille à celle du tablier; les apprentis le portent tout uni, les compagnons l'entourent des couleurs de la loge, les maîtres y font broder une équerre, un compas, deux colonnes et les divers ornements de l'ordre. Les maîtres portent aussi un cordon bleu, auquel pendent une équerre et un compas. — Dans les repas, les lumières doivent être en

triangle; la table servie a trois, cinq, sept, neuf couverts et plus, suivant le nombre des convives, mais toujours en nombre impair. Tous les termes qu'on y emploie sont empruntés de l'artillerie, comme ceux qu'on emploie dans les travaux sont empruntés de l'architecture. On porte la première santé au prince à qui on obéit, la seconde au grand maître, la troisième au *vénérable* de la loge. On boit ensuite aux surveillants, aux nouveaux reçus et à tous les frères. — Le fils d'un franc-maçon est *Loufton* [1]; il peut être reçu à quatorze ans. Le fils d'un *profane* (celui qui n'est pas franc-maçon) ne peut l'être qu'à vingt et un ans. Entre plusieurs signes mystérieux qui se voient dans les loges, on remarque au milieu de l'*étoile flamboyante*, un *G*, première lettre de *God* (en anglais Dieu). — Il y a dans la maçonnerie trois principaux grades. Il faut être *apprenti* avant d'être *compagnon*, et *compagnon* avant d'être *maître*. Les maîtres n'entrent en loge qu'avec le geste de l'horreur [2], et cela en mémoire de la mort d'*Adoniram* ou *Hiram*, dont on raconte diversement l'histoire. — Cette histoire ou ce conte n'est que pour amuser les niais. On peut appeler ainsi ceux qui se parent des trois grades dont nous venons de parler, et qui ne sont pas initiés aux grands secrets réservés aux dignitaires supérieurs. — Les uns vous diront que dans ce récit il s'agit de *Hiram*, roi de Tyr, qui fit alliance avec Salomon, et lui fut d'un grand secours pour la construction du temple. — D'autres content que ce *Hiram* était un excellent ouvrier en or, en argent et en cuivre; qu'il était fils d'un Tyrien et d'une femme de la tribu de Nephtali [3]; que Salomon le fit venir de Tyr pour travailler aux ornements du temple, comme on le voit au quatrième livre des Rois; qu'entre autres ouvrages, il construisit, à l'entrée du temple, deux colonnes de cuivre, qui avaient chacune dix-huit coudées de haut et quatre de diamètre; qu'il donna le nom de *Jakin* à l'une, près de laquelle on payait les apprentis, et le nom de *Booz* à l'autre, près de laquelle on payait les compagnons, etc. Mais voici l'histoire d'*Adoniram* [4] ou de *Hiram*, suivant l'opinion la plus commune chez les francs-maçons. Ils prétendent qu'elle a été puisée dans le Talmud, où on lit que le *vénérable Hiram* donna l'habit et le caractère de maçon à Salomon, qui se fit h neur de le porter.

Adoniram, que Salomon avait chargé de d ger les travaux de son temple, avait un si gr nombre d'ouvriers à payer, qu'il ne pouvait connaître tous. Pour ne pas risquer de pa l'apprenti comme le compagnon, et le com gnon comme le maître, il convint avec les n tres de mots et d'attouchements qui serviraï à les distinguer de leurs subalternes, et do pareillement aux compagnons des signes de connaissance qui n'étaient point connus des prentis. — Trois compagnons, peu satisfaits leur paye, formèrent le dessein de demande *mot de maître* à Adoniram, dès qu'ils pourra le trouver seul, ou de l'assassiner s'il ne vou pas le leur dire. Ils l'attendirent un soir dan temple, et se postèrent, l'un au nord, l'autr midi, le troisième à l'orient. Adoniram étant tré seul par la porte de l'occident, et vou sortir par celle du midi, un des trois compagn lui demanda le mot de maître, en levant sur le marteau qu'il tenait à la main. Adoniram dit qu'il n'avait pas reçu le mot de maître cette façon-là. Aussitôt le compagnon lui p sur la tête un coup de marteau. Le coup n'a pas été assez violent pour le renverser, Ad ram s'enfuit vers la porte du nord, où il tr le second, qui lui en fit autant. Cependant ce cond coup lui laissant encore quelques force tenta de sortir par la porte de l'orient, o troisième, après lui avoir fait la même dema que les deux premiers, acheva de l'assomm Les assassins enfouirent le corps sous un ta pierres, et quand la nuit fut venue, ils le tr portèrent sur un monticule où ils l'enterrèr et, afin de pouvoir reconnaître l'endroit, plantèrent une branche d'*acacia* sur la fosse Salomon, ayant été sept jours sans voir Ad ram, ordonna à neuf maîtres de le cherc Ces neuf maîtres exécutèrent fidèlement l'or Après de longues et vaines recherches, d'entre eux, qui se trouvaient fatigués, s'é assis par hasard à l'endroit où Adoniram a été enterré, l'un des trois arracha machin ment la branche d'acacia, et s'aperçut qu terre, en cet endroit, avait été remuée de peu. Les trois maîtres, curieux d'en savoi cause, se mirent à fouiller et trouvèrent le c d'Adoniram. Alors ils appelèrent les autres ayant tous reconnu leur chef, dans la pe que quelques compagnons pouvaient bien a commis le crime, et qu'ils avaient peut-être d'Adoniram le mot de maître, ils le chang sur-le-champ [1], et allèrent rendre compte à lomon de cette aventure. Ce prince en fut

[1] La plupart des Français disent improprement *Louveteau*.

[2] Les lamentations des maîtres sur la mort de Hiram, décédé il y a bientôt trois mille ans, rappellent, en quelque sorte, les fêtes funèbres d'Adonis chez les païens.

[3] Salomon tulit Hiram de Tyro, filium mulieris viduæ de tribu Nephtali, artificem ærarium, etc. (*Reg.*, lib. IV.)

[4] L'Écriture nous apprend que celui qui conduisait les travaux du temple de Salomon s'appelait *Adoniram*. Josèphe, dans son *Histoire des Juifs*, le nomme *Adoram*.

[1] Le mot de maître était *Jehovah*. Celui qu' pris depuis signifie, selon les francs-maçons, *le est corrompu*.

onna à tous les maîtres de transporter Adoniram dans le temple, où on l'enrande pompe. Pendant la cérémonie, naîtres portaient des tabliers et des eau blanche, pour marquer qu'aucun ait souillé ses mains du sang de leur

l'histoire d'Adoniram. — L'ordre des ons a des prétentions à la gravité, oit pétri et nourri de ridicules. Ce se- l n'avait pas en religion de perni- ndances. Aussi le saint-siége, par qua- ifférents, a-t-il formellement condamné açonnerie. Les mystérieuses jongleries oges leur ont donné la réputation de ns les campagnes. — Outre les ordres erie qu'ils ont créés pour leur amu- y a chez eux plusieurs schismes, et t beaucoup de sociétés secrètes de ce s ou moins absurdes. Les *mopses*, en , étaient des francs-maçons qui avaient lême un bouledogue. Une autre secte l'*ordre de la liberté*, et ceux-là regare comme leur fondateur. Les chevasiens font remonter leur origine à la bel; d'autres à Noé.

eçoit les femmes chez les francs-maçons les loges dites d'adoption, loges où l'on t festins. On change alors les mots et d'argot, pour ne pas exposer les seordre. — Insulte de plus aux femmes[1].

le livre intitulé *Jacquemin le franc-maçon*, es sociétés secrètes.

nal de Bruxelles a obtenu d'un illustre n communication d'un diplôme à lui dé- *es puissants et souverains grands inspecraux trente-troisième degré et dernier du is*. En voici la description :

ense parchemin déroulé sous nos regards sque éblouis par son luxe. De doubles aiyées portant une épée dans les serres, un arsemé de petits carrés autour du lion s avec la devise : *Je maintiendrai*, trois spendus par des cordons de couleurs différut cela était de nature à inspirer le res- y remarque trois mots en majuscules : *abilité, Pouvoir*. Les signataires déclarent *s la voûte céleste du zénith;* ils se qualifient *ants, souverains grands inspecteurs génébres du suprême conseil*. Et les lettres de nt adressées : « *A nos très-illustres, très- et sublimes Princes du royal secret, Che- K.·. H.·. Illustres princes et chevaliers ineffables et sublimes, libres et acceptés matous grades anciens et modernes sur la surdeux hémisphères.* »

aegen, chef de l'*Université libre* de Bruxelauteur du manifeste contre les évêques, a diplôme tout semblable, où *lesdits puisouverains grands inspecteurs* déclarent ce

certifions et proclamons qu'il est : maître symboliques, — maître secret, — maître — secrétaire intime, — maître anglais, — ar curiosité, — prévôt et juge, — maître — intendant des bâtiments, — maître en

Frank (Christian), visionnaire qui mourut en 1590 ; il changea souvent de religion, ce qui le fit surnommer la *Girouette*. Il croyait la religion japonaise meilleure que les autres, parce qu'il avait lu que ses ministres avaient des extases.

Frank (Sébastien), autre visionnaire du seizième siècle, sur la vie duquel on a peu de données positives, quoiqu'il ait dans son temps excité l'attention du public. Il donna en 1531 un traité de *l'Arbre de la science du bien et du mal, dont Adam a mangé la mort, et dont encore aujourd'hui tous les hommes la mangent*. Le péché d'Adam n'est selon lui qu'une allégorie, et l'arbre que la personne, la volonté, la science, la vie d'Adam. Frank mourut en 1545.

On a encore de lui une traduction allemande de *l'Éloge de la folie*, par Érasme ; *le Traité de la vanité des sciences*, et *l'Éloge de l'âne*, traduits d'Agrippa en allemand ; *Paradoxa* ou *Deux cent quatre-vingts discours miraculeux*, tiré de l'Écriture sainte, Ulm, 1533, in-8°. *Témoignage de l'Écriture sur les bons et les mauvais anges*, 1535, in-8°, etc. N'était-il pas le père du précédent?

Franzotius, auteur d'un ouvrage intitulé : *De la divination des anges*, in-4°, Francfort ou Venise, 1632.

Frappeurs. On cite dans le pays de Galles des esprits dits *frappeurs* qui habitent les mines. Louis Merris a écrit deux lettres sur ces esprits dans le troisième volume du *Gentleman's magazine*. Ces esprits ont peu de rapports avec ceux qui parlent aujourd'hui par les tables. *Voy.* Esprits frappeurs.

Fratricelles, ramas de vagabonds qui formaient au treizième et au quatorzième siècle une société occulte, opposée à l'Église, mais alliée à ceux qu'on appelait vaudois ou sorciers. Ils avaient des orgies, où hommes et femmes se jetaient de main en main un enfant jusqu'à ce qu'il fût mort. Celui entre les mains duquel il expirait, on le proclamait grand prêtre. Il brûlait l'enfant mort; quand il était réduit en cendres, il noyait ces cendres dans du vin et faisait boire cette potion à tous ceux qui voulaient être initiés.

Israël, — maître élu des neuf, — illustre élu des quinze, — sublime chevalier élu, — grand maître architecte, — royale arche, — grand élu, — grand écossais, — sublime maçon, — chevalier de l'Orient ou de l'épée, — prince de Jérusalem, — chef des loges régulières, — chevalier d'Orient et d'Occident. — chevalier du Pélican et de Saint-André, — souverain prince rose-croix, — grand pontife, — sublime écossais, — vénérable grand maître des loges symboliques, — grand maître *ad vitam*, — Noachite, — chevalier prussien, — royale hache, — grand patriarche, — prince du Liban, — chef du tabernacle, — prince de Mercy, — chevalier du Serpent d'airain, — grand commandeur du Temple, — chevalier de l'Aigle et du Soleil, — prince adepte, — grand écossais de Saint-André, — patriarche des croisades, — grand élu, — chevalier de l'Aigle blanc et noir, — chevalier Kadosch, — grand inspecteur inquisiteur, commandeur chevalier de Saint-André. »

Frayeur. Piron racontait souvent qu'il avait environ dix ans lorsqu'un soir d'hiver, soupant en famille chez son père, on entendit des cris affreux qui partaient de chez un tonnelier voisin; on alla voir ce que c'était. Un petit garçon, transi de peur, conduisit les curieux dans la chambre d'où venaient les cris, qui redoublèrent bientôt. — Ah! messieurs, dit le tonnelier tremblant, couché en travers sur son lit, daignez au plus tôt faire appeler un chirurgien, car je sens que je n'ai pas longtemps à vivre. — Le père de Piron, après avoir chargé un domestique de remplir les intentions du prétendu malade, s'étant approché de lui, et l'ayant interrogé sur la cause de sa maladie : — Vous voyez, mon cher voi répondit le tonnelier, l'homme le plus miséra Ah! maudite femme! on m'avait bien dit qu liaisons avec la plus détestable sorcière d Bourgogne ne tarderaient guère à m'être tales... — Ces propos faisant soupçonner qu tête de cet homme était dérangée, on atte que le chirurgien fût arrivé. — Monsieur, s'é le tonnelier lorsqu'il le vit entrer, j'implore v secours, je suis un homme mort! — Sac d'abord, lui dit le chirurgien, de quoi il s'a — Ah! faut-il que je sois forcé, en vous di d'où partent mes douleurs, de déshonorer femme même! répondit le pauvre homme.



Frédéric Barberousse.

elle le mérite, et, dans mon état, je n'ai plus rien à ménager. Apprenez donc qu'en rentrant chez moi ce soir, après avoir passé deux heures au plus chez le marchand de vin du coin, ma femme, qui me croit toujours ivre, m'ayant trop poussé à bout, je me suis vu forcé, pour pouvoir me coucher en paix, d'être un peu rude à son égard; sur quoi, après m'avoir menacé de sa vengeance, elle s'est sauvée du logis; je me suis déshabillé pour gagner mon lit; mais au moment d'y monter... Dieu! la méchante créature! une main, pour ne pas dire une barre de fer, plus brûlante qu'un tison, est tombée sur ma fesse droite, et la douleur que j'en ai ressentie, jointe à la peur qui m'a saisi, m'a fait manquer le cœur, au point que je ne crois pas y survivre!... Mais vous en riez, je crois? Eh bien, messieurs, voyez si toute autre main que celle de Lucifer n put jamais appliquer une pareille claque! Au mier aspect de la plaie, de sa noirceur et griffes qui semblaient y être imprimées, la part des assistants furent saisis, et le petit l voulut se sauver. Mais on rassura le malade les idées qu'il avait conçues, tant contre sa fe que contre la prétendue sorcière; le chiru lui appliqua les remèdes convenables : on le l un peu dans son effroi, ce qui le corrigea lé ment de son ivrognerie. Ce remède avait été ployé par la femme (au moyen d'un parent q avait fait cacher dans la maison) pour cor l'intempérance du tonnelier.

Voici une autre anecdote assez connue :

Un homme, couché dans une hôtellerie, pour voisinage, sans qu'il le sût, une comp

s et de boucs; une cloison fort mince
par plusieurs trous les séparait de son
ent. Notre homme, très-fatigué, s'était
ns examiner son gîte et dormait de-
heures d'un sommeil tranquille, lors
roublé par la visite d'un bouc, son voi-
avait profité d'une grande ouverture
enir voir. Le bruit de ses sabots éveilla
notre voyageur, qui fut fort inquiet et
nal pour un voleur de nuit; le bouc,
sieurs tours de chambre, vint au lit et
eux pieds dessus. Le pauvre homme,
ment, balançant entre le choix d'une
retraite ou d'une attaque vigoureuse,
rti de se saisir du voleur prétendu. Ses
i les premiers se présentent à lui, l'in-
mais il est bien plus surpris, lorsque
a main sur la face pointue de cet ani-
trouve une grande barbe, et plus haut
s. Persuadé alors que ce ne pouvait être
ible, il sauta de son lit tout troublé, et
reste de la nuit à genoux, en prières et
continuelle frayeur. Le jour, qui dissipa
ténèbres, fit voir à cet homme son pré-
ble.

ric Barberousse. On croit en Alle-
n'il n'est pas mort, mais endormi dans
rrain du vieux château de Kiffhausen,
ne table de marbre, que sa barbe, qui
ujours, a déjà enveloppée de trois tours.
ait quelquefois sur sa montagne, et il
t de beaucoup de légendes[1].
. Cet arbre passe, dans le Nord, pour
avoir une vertu qui éloigne les esprits malfaisants.

Fribourg. M. Lucien Brun, dans un piquant récit, a conté comment un jour le vieux Conrad de Blumenthal, alors bourgmestre de Fribourg en Brisgaw, ayant dit à propos des priviléges de sa ville que l'on entamait, cette imprudente parole : — Je veux que Satan nous emporte et avec nous la moitié de notre bonne cité, si dès hier je n'y ai mis quelque ordre ! — C'était une bravade. Deux démons, qui l'entendaient sans être vus, enlevèrent aussitôt la moitié de Fribourg en Brisgaw et s'en allèrent la poser sur le flanc d'une montagne de la vieille Helvétie. — Telle est l'origine de Fribourg en Suisse[1].

Frisson des cheveux. On disait autrefois, dans certaines provinces, que le frisson des cheveux annonçait la présence ou le passage d'un démon.

Front. Divination par les rides du front. C'est la *métoposcopie*.

Cardan publia au seizième siècle un traité de *Métoposcopie*, dans lequel il fait connaître au public une foule de découvertes curieuses. Le front, dit-il, est de toutes les parties du visage la plus importante et la plus caractéristique ; un physionomiste habile peut, sur l'inspection du front seul, deviner les moindres nuances du caractère d'un homme. En général, un front très-élevé, avec un visage long et un menton qui se termine en pointe, est l'indice de la nullité des moyens. Un front très-osseux annonce un naturel opiniâtre et querelleur. Si ce front est aussi très-



il est le signe de la grossièreté. Un front
rge, avec un œil franc sans effronterie,
du courage uni à la sagesse. Un front ar-
saillant par le haut, qui descend ensuite
iculairement sur l'œil, et qui paraît plus
élevé, annonce du jugement, de la mé-
le la vivacité, mais un cœur froid. Des
liques au front, surtout si elles se trou-
rallèles, annoncent un esprit soupçon-
ces rides parallèles sont presque droites,
es, pas très-profondes, elles promettent
nent, de la sagesse, un esprit net. Un
i serait bien ridé dans sa moitié supé-
z-en quelques-unes dans les *Légendes de onde.*

rieure, et sans rides dans sa moitié inférieure, serait l'indice de quelque stupidité. Les rides ne se prononcent qu'avec les années. Mais avant de paraître, elles existent dans la conformation du front; le travail quelquefois les marque dans l'âge tendre. Il y a au front sept rides ou lignes principales qui le traversent d'une tempe à l'autre. La planète de Saturne préside à la première, c'est-à-dire la plus haute; Jupiter préside à la seconde; Mars préside à la troisième; le Soleil à la quatrième; Vénus à la cinquième; Mercure à la sixième; la Lune à la septième, qui est la dernière, la plus basse et la plus voisine des sourcils. Si ces lignes sont petites, tortueuses, faibles,

[1] Voyez les *Légendes des esprits et démons.*

elles annoncent un homme débile et dont la vie sera courte. Si elles sont interrompues, brisées, inégales, elles amènent des maladies, des chagrins, des misères; également marquées, disposées avec grâce ou prononcées fortement, c'est l'indice d'un esprit juste et l'assurance d'une vie longue et heureuse. Remarquons cependant que chez un homme à qui le travail ou des revers ont sillonné le front de rides profondes, on ne peut plus tirer de ce signe les mêmes conséquences;



car alors ces lignes étant forcées, ce n'est plus que l'indice de la constance. Quand la ligne de Saturne n'est pas marquée, on peut s'attendre à des malheurs que l'on s'attirera par imprudence. Si elle se brise au milieu du front, c'est une vie agitée. Prononcée fortement, c'est une heureuse mémoire, une patience sage. La ride de Jupiter,



quand elle est brisée, présage qu'on fera des sottises. Si elle n'est pas marquée, esprit faible, inconséquent, qui restera dans la médiocrité. Si elle se prononce bien, on peut espérer les honneurs et la fortune. La ligne de Mars brisée promet un caractère inégal. Si elle ne paraît point, c'est un homme doux, timide et modeste. Fortement prononcée, elle contient de l'audace, de colère, de l'emportement. Quand la ligne du leil manque tout à fait, c'est le signe de l'avari Brisée et inégale, elle dénote un bourru ma sade et avare, mais qui a de meilleurs momer Fortement prononcée, elle annonce de la mo ration, de l'urbanité, du savoir-vivre, un p chant à la magnificence. La ride de Vénus fo ment prononcée est le signe d'un homme pc aux plaisirs. Brisée et inégale, cette ride pro des retours sur soi-même. Si elle n'est pres pas marquée, la complexion est froide. La r de Mercure bien prononcée donne de l'imagi tion, les inspirations poétiques, l'éloquence. l sée, elle n'amène plus que l'esprit de conve tion, le ton de la société. Si elle ne paraît du tout, caractère nul. Enfin la ride de la Lu lorsqu'elle est très-apparente, indique un tem rament froid, mélancolique. Inégale et bris elle promet des moments de gaieté entrem de tristesse. Si elle manque tout à fait, c'est l' jouement et la bonne humeur. L'homme q une croix sur la ride de Mercure se consac aux lettres et aux sciences. Deux lignes parall et perpendiculaires sur le front annoncent q se mariera deux fois, trois fois si ces lignes s au nombre de trois, quatre fois si elles son nombre de quatre, et toujours ainsi. Une fig qui aura la forme d'un *C*, placée au haut du f sur la ligne de Saturne, annonce une grande moire. Ce signe était évident sur le front jeune Corse dont parle Muret, qui pouvait r nir en un jour et répéter sans effort dix- mille mots barbares qu'il n'entendait pas. U sur la ligne de Mars présage la force du co Ce signe était remarquable sur le front du m chal de Saxe, qui était si robuste qu'il ca des barres de fer aussi aisément qu'un pa ordinaire casse une branche d'arbre ou un b de bois blanc. Un *C* sur la ligne de Vénus pro de mauvaises affaires. Un *C* sur la ligne de l cure annonce un esprit mal fait, un jugen timbré. Un *C* entre les deux sourcils, au- sous de la ride de la Lune, annonce un nat prompt à s'emporter, une humeur vindica Les hommes qui portent cette figure sont o nairement des duellistes, des boxeurs. Les é qui ont le front chargé de ce signe se batten ménage...

Ces aphorismes sont bien hardis. Celui aura entre les deux sourcils, sur la ligne d Lune, la figure d'un *X*, est exposé à mouri champ d'honneur dans une grande bataille. C qui porte au milieu du front, sur la ligne du leil, une petite figure carrée ou un triangle, fortune sans peine. Si ce signe est à droit promet une succession. S'il est à gauche, il nonce des biens mal acquis. Deux lignes pa du nez et se recourbant des deux côtés s front, au-dessus des yeux, annoncent des pr

s sont au nombre de quatre et qu'elles ent deux à deux sur le front, on peut être un jour prisonnier de guerre et aptif sur un sol étranger... Les figures la ligne de la Lune annoncent des ux yeux. Si vous avez dans la partie front, sur la ligne de Mars, quelque ressemble à un *V*, vous aurez des es. Si cette figure est au milieu du gnez la goutte. Si elle est à gauche, r la ligne de Mars, vous pourrez bien ne goutte remontée. La figure du sur la ligne de Saturne annonce des âton; sur la ligne de Jupiter, un emif; sur la ligne de Mars, commande-corps d'armée dans une bataille, mais dant sera fait prisonnier dans le com- la ligne du Soleil, ce signe annonce ccident qui vous fera perdre le tiers rtune. Sur la ride de Vénus, disgrâces énage. Sur la ligne de Mercure, elle cat. Enfin, sur la ligne de la Lune, la chiffre 3 annonce à celui qui la porte ra malheureusement, s'il ne réprime pour le vol. La figure d'un *V* sur la ars annonce qu'on sera soldat et qu'on poral. La figure d'un *H* sur la ligne du ur celle de Saturne est le présage qu'on cuté pour des opinions politiques. La *P* est le signe, partout où elle paraît, hant à la gourmandise qui pourra faire andes fautes. Nous terminerons ce petit la révélation du signe le plus flatteur: qui a une ressemblance plus ou moins avec la lettre *M*. En quelque partie du quelque ride que cette figure paraisse, nce le bonheur, les talents, une conalme, la paix du cœur, une heureuse l'estime générale et une bonne mort. nédictions que je vous souhaite.

n. On lit dans Albert Krantz que Frode Danemark, fut tué par une sorcière ée en vache. Ce roi croyait à la magie nait à sa cour une insigne sorcière qui son gré la forme des animaux. Elle ils aussi méchant qu'elle, avec qui elle s trésors du roi, et se retira ensuite. s'étant aperçu du larcin et ayant appris rcière et son fils s'étaient absentés, ne s qu'ils n'en fussent coupables. Il réer dans la maison de la vieille. La sorant entrer le roi chez elle, eut recours son art, se changea en vache et son euf. Le roi s'étant baissé pour contemiche plus à son aise, pensant bien que sorcière, la vache se rua avec impétuoui et lui donna un si grand coup dans qu'elle le tua sur-le-champ [1].

er, *Des spectres*, etc., p. 142.

Fruit défendu. *Voy.* Tabac, Pomme d'Adam, etc.

Fruitier. Celui qui fait le fromage et le beurre dans le Jura est le docteur du canton. On l'appelle le fruitier; il est sorcier, comme de juste. La richesse publique est dans ses mains; il peut à volonté faire avorter les fromages, et en accuser les éléments. Son autorité suffit pour ouvrir ou fermer en ce pays les sources du Pactole; on sent quelle considération ce pouvoir doit lui donner, et quels ménagements on a pour lui! Si vous ajoutez à cela qu'il est nourri dans l'abondance, et qu'une moitié du jour il n'a rien à faire qu'à songer au moyen d'accaparer encore plus de confiance; qu'il voit tour à tour, en particulier, les personnes de chaque maison, qui viennent faire le beurre à la *fruiterie;* qu'il passe avec elles une matinée tout entière; qu'il peut les faire jaser sans peine, et par elles apprendre, sans même qu'elles s'en doutent, les plus intimes secrets de leurs familles ou de leurs voisins; si vous pesez bien toutes ces circonstances, vous ne serez point étonné d'apprendre qu'il est presque toujours sorcier, au moins devin; qu'il est consulté quand on a perdu quelque chose, qu'il prédit l'avenir, qu'il jouit enfin dans le canton d'un crédit très-grand, et que c'est l'homme qu'on appréhende le plus d'offenser [1].

Fume-Bouche, démon invoqué, nous ne savons à quel titre, dans les litanies du sabbat.

Fumée. Dans toutes les communes du Finistère, on voit à chaque pas, dit Cambry, des usages antérieurs à la religion catholique. Quand un individu va cesser d'être, on consulte la fumée. S'élève-t-elle avec facilité, le mourant doit habiter la demeure des bienheureux. Est-elle épaisse, il doit descendre dans les antres du désespoir, dans les cavernes de l'enfer. — C'est une espèce de proverbe en Angleterre que la fumée s'adresse toujours à la plus belle personne. Et quoique cette opinion ne semble avoir aucun fondement dans la nature, elle est pourtant fort ancienne. Victorin et Casaubon en ont fait la remarque, à l'occasion d'un personnage d'Athénée, où un parasite se dépeint ainsi : — « Je suis toujours le premier arrivé aux bonnes tables, d'où quelques-uns se sont avisés de m'appeler soupe. Il n'y a point de porte que je n'ouvre comme un bélier; semblable à un fouet, je m'attache à tout, et, comme la fumée, je me lie toujours à la plus belle [2]. » On dit en Champagne que la fumée du foyer, quand elle s'échappe, s'adresse aux plus gourmands.

Fumée (Martin), sieur de Génillé; il a publié, comme traduit d'Athénagore, un roman dont il est l'auteur, intitulé *Du vrai et parfait amour.* Tout insipide qu'est ce roman, Fumée trouva le

[1] Lequinio, *Voyage dans le Jura*, t. II, p. 366.
[2] Thomas Brown, *Essai sur les erreurs*, etc., ch. xxii, p. 80.

moyen de le faire rechercher des adeptes alchimistes, par diverses allusions, et surtout par un passage curieux où, sous le voile de l'allégorie, il peint la confection du grand œuvre. Ce passage, devenu célèbre chez les enfants de l'art, se trouve à la page 345 de l'édition de 1612, moins rare que la première, ainsi que dans l'*Harmonie mystique* de David Laigneau, Paris, 1636, in-8°.

Fumigations. Quelques doctes pensent que les bonnes odeurs chassent les démons, *gens qui puent et qui ne peuvent aimer,* comme a dit une grande sainte. Les exorcistes emploient diverses fumigations pour chasser les démons; les magiciens les appellent également par des fumigations de fougère et de verveine; mais ce ne sont que des cérémonies accessoires.

Funérailles. *Voy.* DEUIL.

Furcas (le même que *Forcas*). *Voy.* ce nom.

Furfur, comte aux enfers. Il se fait voir sous la forme d'un cerf avec une queue enflammée; il ne dit que des mensonges, à moins qu'il ne soit enfermé dans un triangle. Il prend souvent la figure d'un ange, parle d'une voix rauque et entretient l'union entre les maris et les femmes. Il fait tomber la foudre, luire les éclairs et gronder le tonnerre dans les lieux où il en reçoit l'ordre. Il répond sur les choses abstraites. Vingt-six légions sont sous ses ordres[1].

Furies, divinités infernales chez les anciens, ministres de la vengeance des dieux, et chargées d'exécuter les sentences des juges de l'enfer.

Fusely (Henri), célèbre artiste anglais. Il ressemblait un peu à nos peintres de l'école romantique : il affectionnait les sujets hideux et sauvages. C'est pour cela, sans doute, qu'il aimait beaucoup la mythologie barbare des Scandinaves : il l'a prouvé par plusieurs tableaux, *la Descen d'Odin au Nastrand; Lock, dieu des jours noir dévorant des victimes humaines,* etc. Fusely av tant de prédilection pour son *Thor combattant serpent,* qu'il le présenta à l'Académie royal comme son tableau d'admission. Il était emba rassé quand il avait à peindre la beauté tranquil



Furfur.

ou les grâces paisibles. Dans les sujets chrétien il introduisait toujours Satan ou Lucifer. Son ge pour les sujets effrayants était si connu de s confrères qu'ils l'avaient surnommé *le peint ordinaire du diable.* Il en riait lui-même en ce sant avec eux. — C'est vrai, disait-il, le dia a souvent posé pour moi, et si j'avais pu le rend comme je l'ai vu, j'aurais surpassé Michel-Ang et vous seriez tous morts de peur et d'admi tion.

G

Gaap (autrement dit *Tap*). *Voy.* TAP.

Gabinius ou **Gabienus.** Dans la guerre de Sicile, entre Octave et Sextus Pompée, un des gens d'Octave, nommé *Gabinius,* ayant été fait prisonnier, eut la tête coupée. Un loup emporta cette tête; on l'arracha au loup, et sur le soir on entendit ladite tête qui se plaignait et demandait à parler à quelqu'un. On s'assembla autour; alors la bouche de cette tête dit aux assistants qu'elle était revenue des enfers pour révéler à Pompée des choses importantes. Pompée envoya aussitôt un de ses lieutenants, à qui le mort déclara que ledit Pompée serait vainqueur. La tête chanta ensuite dans un poëme les malheurs qui menaçaient Rome; après quoi elle se tut, à ce q disent Pline et Valère Maxime.

Si ce trait a quelque fondement, c'était s doute une fourberie exécutée au moyen d'un v triloque, et imaginée pour relever le courage troupes. Mais elle n'eut point de succès : Sex Pompée, vaincu et sans ressource, s'enfuit Asie, où il fut tué par les gens de Marc-Anto

Gabino, démon de l'espèce de Kleudde; il montre le plus souvent sous la peau du che sauvage, très-redouté dans le pays de Vann

Gabkar. Les Orientaux croient à une ville buleuse appelée Gabkar, qu'ils disent située d les déserts habités par les génies.

Gabriel (Gilles) a écrit au dix-septiè

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

sai de la morale chrétienne comparée
du diable : *Specimina moralis chri-
oralis diabolicæ in praxi.* Bruxelles,
.

e. Dans le Vexin français, le bourgeois
e filles et veut avoir un garçon nomme
Gabrielle ; charme qu'il croit de na-
mener infailliblement un fils.

e **d'Estrées**, maîtresse de Henri IV,
599. Elle cherchait à épouser le roi
ait logée dans la maison de Zamet,
ier de ce temps. Comme elle se pro-
s les jardins, elle fut frappée d'une
udroyante. On la porta chez sa tante,
Sourdis. Elle eut une mauvaise nuit ;
n elle éprouva des convulsions qui la
nir toute noire : sa bouche se con-
lle expira horriblement défigurée. On
ement de sa mort ; plusieurs en char-
able ; on publia qu'il l'avait étranglée ;
en était bien capable.

le de P., auteur de l'*Histoire des fan-
es démons qui se sont montrés parmi*
, in-12, 1819, et du *Demoniana*, ou
sur les apparitions de démons, de lu-
pectres, in-18, 1820.

fils de Touita, dieu des morts chez
hadales. *Voy.* Lézards.

(Jacques), hébraïsant et orientaliste,
s en Provence en 1601, mort en 1681.
aux ouvrages sont : *Mystères secrets
divine*, défendus contre les paradoxes
es, Paris, 1625, in-4°. *Curiosités inouïes
pture talismanique des Persans, l'ho-
patriarches et la Lecture des Étoiles.*
), in-8°. *Index de 19 cahiers cabalis-
s'est servi Jean Pic de la Mirandole.*
, in-8°. *Histoire universelle du monde
contenant la description des plus beaux
es plus rares grottes, caves, voûtes, ca-
vélonques de la terre.* Le prospectus de
ouvrage fut imprimé à Paris, 1666,
8 feuillets : il est très-rare. Quant au
parut pas, à cause de la mort de l'au-
lit que c'était un monument de folie et
. Il voyait des grottes jusque dans
dont le corps présente mille cavités ; il
les cavernes de l'enfer, du purgatoire
bes, etc. Ce savant avait été bibliothé-
ardinal de Richelieu.

Les Arabes appellent ainsi une es-
émon des forêts qui tue les hommes
naux.

d (François). *Voy.* Comières.

aveugle guéri par un prodige, du temps
. Esculape l'avertit, dans un songe, de
nt son autel, de s'y prosterner, de pas-
e de la droite à la gauche, de poser ses
s sur l'autel, de lever la main, et de la
r ses yeux. Il obéit et recouvra la vue
en présence du peuple, qui applaudit avec transport. — C'était une singerie qu'on faisait pour balancer les miracles réels du christianisme.

Galachide ou **Garachide**, pierre noirâtre, à laquelle des auteurs ont attribué plusieurs vertus merveilleuses, celle entre autres de garantir celui qui la tenait des mouches et autres insectes. Pour en faire épreuve, on frottait un homme de miel pendant l'été, et on lui faisait porter cette pierre dans la main droite : quand cette épreuve réussissait, on reconnaissait que la pierre était véritable. On prétendait aussi qu'en la portant dans sa bouche, on découvrait les secrets des autres.

Galanta, sorcière du seizième siècle. Elle donna un jour une pomme à goûter à la fille du suisse de l'église du Saint-Esprit à Bayonne, qui désirait avoir trois paniers de ces pommes. Cette fille n'eut pas plutôt mordu la pomme, qu'elle tomba du haut mal ; et la force du maléfice fut telle, qu'elle en fut tourmentée toute sa vie. Aussitôt qu'elle voyait la sorcière, les accès lui prenaient très-violemment : « ce qui a été confirmé devant nos yeux, » comme dit Delancre. De nos jours, on n'attribuerait peut-être pas cela au sortilége ; mais alors on poursuivit la sorcière.

Galdarkraftigans, sorciers des Anglo-Saxons, qui liaient ou déliaient par des chants magiques appelés Galdra. Ce chant vient d'Odin.

Galien. Le plus grand médecin des temps passés après Hippocrate. On lui attribue un *Traité des enchantements*, et les médecins empiriques ont souvent abusé de son nom.

Galigaï (Léonora), épouse du maréchal d'Ancre Concino Concini, qui fut tué par la populace en 1617. On la crut sorcière ; et en effet elle s'occupait de sciences occultes et de charmes. On publia que par ses maléfices elle avait ensorcelé la reine ; surtout lorsqu'on eut trouvé chez elle trois volumes pleins de caractères magiques, cinq rouleaux de velours destinés à dominer les esprits des grands, des amulettes qu'elle se mettait au cou, des agnus que l'on prit pour des talismans, car elle mêlait les choses saintes aux abominations magiques, et une lettre que Léonora avait ordonné d'écrire à une sorcière nommée Isabelle. Il fut établi au procès que le maréchal et sa femme se servaient pour envoûter d'images de cire qu'ils gardaient dans de petits cercueils ; qu'ils consultaient des magiciens, des astrologues et des sorciers ; qu'ils en avaient fait venir de Nancy pour sacrifier des coqs aux démons, et que dans ces cérémonies Galigaï ne mangeait que des crêtes de coqs et des rognons de bélier qu'elle faisait charmer auparavant. Elle fut encore convaincue de s'être fait exorciser par un certain Matthieu de Montanay, charlatan sorcier. Sur ses propres aveux, dit-on, elle eut la tête tranchée, en place de Grève à Paris, et fut

brûlée en 1617. Cependant le président Courtin lui demandant par quel charme elle avait ensorcelé la reine, elle répondit fièrement : « Mon sortilége a été le pouvoir que les âmes fortes ont sur les âmes faibles. »

Galilée. Les protestants, copiés par les jansénistes, ont beaucoup déclamé contre la prétendue persécution qu'essuya Galilée *à cause de ses découvertes astronomiques*. On a fait fracas de ce qu'on appelle sa condamnation au tribunal de l'inquisition romaine. Mais il est prouvé, il est constant, il est avéré, il est établi, depuis longtemps déjà, qu'on en impose effrontément dans ces récits infidèles : ce qui n'empêche pas les écrivailleurs de les répéter toujours, et les peintres ignorants de déshonorer leurs pinceaux par ces mensonges. Galilée ne fut pas censuré comme astronome, mais comme mauvais théologien. Il voulait expliquer la Bible. — Ses découvertes, à l'appui du système de Copernic, ne lui eussent pas fait plus d'ennemis qu'à cet autre savant. Ce fut son entêtement à vouloir concilier, à sa manière, la Bible et Copernic, qui le fit rechercher par l'inquisition. En même temps que lui, vivaient à Rome un grand nombre d'hommes célèbres, et le saint-siége n'était pas entouré d'ignorants. En 1611, pendant son premier voyage dans la capitale du monde chrétien, Galilée fut admiré et comblé d'honneurs par les cardinaux et les grands seigneurs auxquels il montra ses découvertes. Lorsqu'il y retourna, en 1615, le cardinal Delmonte lui traça le cercle savant dans lequel il devait se renfermer. Mais son ardeur et sa vanité l'emportèrent. « *Il exigeait,* dit Guichardin, que le Pape et le saint-office déclarassent le système de Copernic fondé sur la Bible. » Il écrivit à ce sujet mémoires sur mémoires. Paul V, fatigué de ses instances, accorda que cette controverse fût jugée dans une congrégation. Malgré tout l'emportement qu'y mit Galilée, il ne fut point intéressé dans le décret rendu par la congrégation, qui déclara seulement que le système de Copernic ne paraissait pas s'accorder avec les expressions de la Bible. Avant son départ, il eut une audience très-gracieuse du Pape; et Bellarmin se borna, sans lui interdire aucune hypothèse astronomique, à lui interdire ses prétentions théologiques.

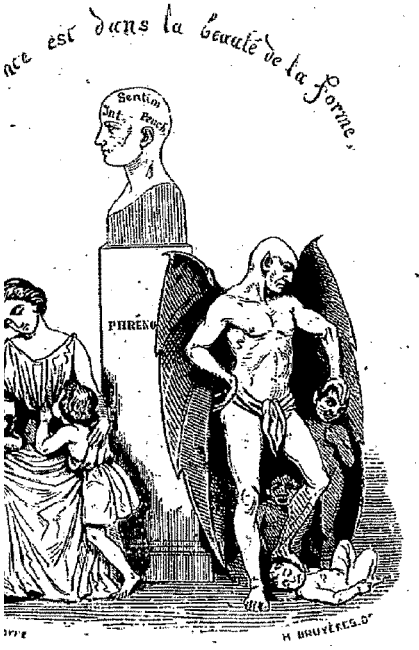
Quinze ans après, en 1632, sous le pontificat d'Urbain VIII, Galilée imprima ses célèbres dialogues *Delle due massime systeme del mondo,* avec une permission et une approbation supposées. Personne ne réclama. Il fit reparaître ses mémoires écrits en 1616, où il s'efforçait d'ériger la rotation du globe sur son axe *en question de dogme*. Ses bravades le firent citer à Rome. Il y arriva le 3 février 1633. Il ne fut point logé à l'inquisition, mais au palais de l'envoyé de Toscane. Un mois après, il fut mis, — non dans les prisons de l'inquisition, — comme tant de menteurs l'ont écrit, mais dans l'appartement du fi cal. Au bout de dix-huit mois, s'étant rétrac c'est-à-dire ayant renoncé à sa conciliation Copernic et de la sainte Bible, seule question fût en cause, il s'en retourna dans sa pati Voici ce qu'il écrivait en 1633, au P. Récéné son disciple : — « Le pape me croyait digne de s estime. Je fus logé dans le délicieux palais de Trinité-du-Mont. Quand j'arrivai au saint-offi deux pères dominicains m'invitèrent très-hon tement à faire mon apologie. J'ai été obligé rétracter mon opinion en bon catholique. P me punir, on m'a défendu les dialogues, et c gédié après cinq mois de séjour à Rome. Com la peste régnait à Florence, on m'a assuré p demeure le palais de mon meilleur ami, mons gneur Piccolomini, archevêque de Sienne; j'y joui d'une pleine tranquillité. Aujourd'hui je s à ma campagne d'Arcêtre, où je respire un pur auprès de ma chère patrie [1]. » Néanmo les philosophes rebelles continueront à faire Galilée une victime de la superstition et du fa tisme. On citera le conte de Galilée *en pris* écrivant sur la muraille, autour d'un cercle *pur si muove;* « et pourtant elle tourne ! » Com si jamais on lui eût interdit d'avancer cela. consacrera cette malice absurde par la peint et la gravure; et on citera avec emphase la mê fausseté malveillante illustrée par les beaux v de Louis Racine, dans le poëme de *la Religi* Tant il est difficile de déraciner une erreur p sionnée ! Dans tout cela, nous ne jugeons pa système de Galilée, sur lequel il n'est pas imp sible que le dernier mot ne soit pas dit. On vi de retrouver les manuscrits de Galilée, que l avait dit brûlés par l'inquisition. Que ne peut retrouver, à l'usage des ennemis de l'Église, bonne foi !

Gall (Jean-Joseph), né vers 1775 dans le W temberg, mort à Montrouge, près Paris, en 18 inventeur d'une science qui juge le caractèr les dispositions des hommes sur l'inspection protubérances du crâne. Cette science était c lui le résultat de longues études sur un gr nombre de crânes d'hommes et d'animaux. l'appelle crânologie et phrénologie. Comme est mort après cinq jours d'idiotisme, où il put témoigner d'aucun sentiment religieux. l'a accusé de matérialisme; et on a jeté c même injure à son système, un peu aventur

Nous ne voyons pas cependant, comme q ques-uns l'ont dit, que la crânologie consac matérialisme, ni qu'elle consolide les fun principes de la fatalité. Nous sommes pers au contraire que les dispositions prétendue nées se modifient par l'éducation religieuse, tout par rapport aux mœurs. Dans les arts o bien que le génie est inné : c'est peut-être en partie seulement, car il n'y a pas de g

[1] Bergier, *Dict. de théologie,* au mot Sciences

it produit des chefs-d'œuvre. Les tes et les grands peintres ne sont evenus grands qu'à force de travail. dit Buffon, c'est la patience; et So- icieux, est devenu homme de bien. et Spurzheim, son élève, les vieux tes n'avaient jeté que des idées vagues ologie, ou crânoscopie, ou phrénolo- t l'art de juger les hommes au moral



formation du crâne et ses protubé- ll et Spurzheim en firent un système apparition, divisa le public en deux mme c'est l'usage; les uns admirèrent irent; les autres doutèrent et firent de n. Peu à peu on reconnut des vérités ductions crânologiques des deux Alle- système devint une science; la méde- y recourut; aujourd'hui il y a des crânologie, et peut-être que cette ont on avait commencé par rire, de- auxiliaire de la procédure criminelle. outenu fréquemment que l'âme a son le cerveau. Dans toute l'échelle de la la masse du cerveau et des nerfs aug- raison de la capacité pour une éduca- élevée. La gradation, pour ne parler térielleement, a lieu jusqu'à l'homme, i tous les êtres créés, roi de la créa- usceptible du plus haut degré d'enno- , et à qui Dieu a donné le cerveau le t et proportionnellement le plus grand. s certains animaux certaines disposi- es. Il y a immensément de ces disposi- l'homme, que peut-être on n'aurait comparer à ce qui n'a pas comme lui L'histoire nous offre plusieurs grands hommes qui, dès leur tendre jeunesse, ont eu un penchant décidé pour tel art ou telle science. La plupart des grands peintres et des poëtes distingués se sont livrés aux beaux-arts par cette inclination et sont devenus fameux quelquefois malgré leurs parents. Ces dispositions peuvent être développées et perfectionnées par l'éducation; mais elle n'en donne pas le germe, car les premiers indices de ces talents commencent à se montrer quand les enfants ne sont pas encore propres à une éducation proprement dite.

Dans le règne animal, toutes les espèces ont des inclinations qui leur sont particulières : la cruauté du tigre, l'industrie du castor, l'adresse de l'éléphant, sont dans chaque individu de ces espèces, sauf quelques variations accidentelles. L'homme n'est pas ainsi restreint dans une spécialité.

De même donc qu'il y a des dispositions innées, de même il existe autant d'organes rassemblés et placés les uns près des autres dans le cerveau, qui est le mobile des fonctions supérieures de la vie. Ces organes s'expriment sur la surface du cerveau par des protubérances. Plus ces protubérances sont grandes, plus on doit s'attendre à de grandes dispositions. Ces organes, exprimés à la surface du cerveau, produisent nécessairement des protubérances à la surface extérieure du crâne, enveloppe du cerveau depuis sa première existence dans le sein maternel. Cette thèse au reste n'est applicable qu'aux cerveaux sains en général, les maladies pouvant faire des exceptions. Mais il ne faut pas, comme a fait Gall, l'appliquer aux vertus et aux vices, qui seraient sans mérite si les bosses du crâne les donnaient. Ce serait admettre une fatalité matérielle. S'il est vrai qu'un voleur ait la protubérance du vol, c'est son mauvais penchant qui, peu à peu, a fait croître la protubérance en agissant sur le cerveau. Mais la protubérance antérieure n'est pas vraie.

Voici une notice rapide de tout ce système : L'instinct de *propagation* se manifeste par deux éminences placées derrière l'oreille immédiatement au-dessus du cou. Cet organe est plus fortement développé chez les mâles que chez les femelles. L'*amour des enfants* est dans la plus étroite union avec ces organes. Aussi la protubérance qui le donne est-elle placée auprès de celle qui indique l'instinct de la propagation. Elle s'annonce par deux éminences sensibles derrière la tête, au-dessus de la nuque, à l'endroit où se termine la fosse du cou. Elle est plus forte chez les femelles que chez les mâles; et si on compare les crânes des animaux, on le trouvera plus prononcé dans celui du singe que dans tout autre. L'organe de l'*amitié* et de la *fidélité* est placé dans la proximité de celui des enfants; il se présente des deux côtés par deux protubérances arrondies, dirigées vers l'oreille. On le trouve dans

les chiens, surtout dans le barbet et le basset. L'organe de l'*humeur querelleuse* se manifeste de chaque côté par une protubérance demi-globulaire, derrière et au-dessus de l'oreille. On le trouve bien prononcé chez les duellistes. L'organe du *meurtre* s'annonce de chaque côté par une protubérance placée au-dessus de l'organe de l'humeur querelleuse, en se rapprochant vers les tempes. On le trouve chez les animaux carnivores et chez les assassins. L'organe de la *ruse* est indiqué de chaque côté par une éminence qui s'élève au-dessus du conduit extérieur de l'ouïe, entre les tempes et l'organe du meurtre. On le rencontre chez les fripons, chez les hypocrites, chez les gens dissimulés. On le voit aussi chez de sages généraux, d'habiles ministres et chez des auteurs de romans ou de comédies, qui conduisent finement les intrigues de leurs fictions. L'organe du *vol* se manifeste de chaque côté par une protubérance placée au haut de la tempe, de manière à former un triangle avec le coin de l'œil et le bas de l'oreille. On le remarque dans les voleurs et dans quelques animaux. Il est très-prononcé au crâne de la pie. L'organe des *arts* forme une voûte arrondie à côté de l'os frontal, au-dessous de l'organe du vol; il est proéminent sur les crânes de Raphaël, de Michel-Ange et de Rubens. L'organe des *tons* et de la *musique* s'exprime par une protubérance à chaque angle du front, au-dessous de l'organe des arts. On trouve ces deux protubérances aux crânes du perroquet, de la pivoine, du corbeau et de tous les oiseaux mâles chantants; on ne les rencontre ni chez les oiseaux et les animaux à qui ce sens manque, ni même chez les hommes qui entendent la musique avec répugnance. Cet organe est d'une grandeur sensible chez les grands musiciens, tels que Mozart, Gluck, Haydn, Viotti, Boïeldieu, Rossini, Meyerbeer, etc. L'organe de l'*éducation* se manifeste par une protubérance au bas du front, sur la racine du nez, entre les deux sourcils. Les animaux qui ont le crâne droit, depuis l'occiput jusqu'aux yeux, comme le blaireau, sont incapables d'aucune éducation; et cet organe se développe de plus en plus dans le renard, le lévrier, le caniche, l'éléphant et l'orang-outang, dont le crâne approche un peu des têtes humaines mal organisées. L'organe du *sens des lieux* se manifeste extérieurement par deux protubérances placées au-dessus de la racine du nez, à l'os intérieur des sourcils. Il indique en général la capacité de concevoir les distances, le penchant pour toutes les sciences et arts où il faut observer, mesurer et établir des rapports d'espace : par exemple, le goût pour la géographie. Tous les voyageurs distingués ont cet organe, comme le prouvent les bustes de Cook, de Colomb et d'autres. On le trouve aussi chez les animaux errants. Les oiseaux de passage l'ont plus ou moins, selon le terme plus ou moins éloigné de leurs migrations. Il est très-sensible au crâne de la c gogne. C'est par la disposition de cet organe q la cigogne retrouve l'endroit où elle s'est arrêt l'année précédente, et que, comme l'hirondell elle bâtit tous les ans son nid sur la même ch minée. L'organe *du sens des couleurs* forme chaque côté une protubérance au milieu de l'a des sourcils, immédiatement à côté du sens d lieux. Lorsqu'il est porté à un haut degré, forme une voûte particulière. C'est pour cela q les peintres ont toujours le visage plus jovi plus réjoui, que les autres hommes, parce q leurs sourcils sont plus arqués vers le haut. organe donne la manie des fleurs et le pench à réjouir l'œil par la diversité des couleurs qu'el offrent. S'il est lié avec l'organe du sens lieux, il forme le paysagiste. Il paraît que sens manque aux animaux, et que leur sensi lité à l'égard de certaines couleurs ne provi que de l'irritation des yeux. L'organe du *sens nombres* est placé également au-dessus de la vité des yeux, à côté du sens des couleurs, d l'angle extérieur de l'os des yeux. Quand il exi à un haut degré, il s'élève vers les tempes gonflement qui donne à la tête une appare carrée. Cet organe est fortement exprimé sur buste de Newton, et, en général, il est visi chez les grands mathématiciens. Il est ordina ment lié aux têtes des astronomes avec l'org du sens des lieux. L'organe de la *mémoire* a siége au-dessus de la partie supérieure et po rieure de la cavité des yeux. Il presse les y en bas et en avant. Beaucoup de comédiens lèbres ont les yeux saillants par la disposition cet organe. Le *sens de la méditation* se manif par un renflement du crâne, environ un de pouce sous le bord supérieur du front. O trouve au buste de Socrate et à plusieurs p seurs. L'organe de la *sagacité* se manifeste un renflement oblong au milieu du front. L gane de la *force de l'esprit* se manifeste par d protubérances demi-circulaires, placées au- sous du renflement de la méditation et sépa par l'organe de la sagacité. On le trouve Lesage, Boileau, Cervantes, etc. L'organe d *bonhomie* se manifeste par une élévation oblo partant de la courbure du front vers le som de la tête, au-dessus de l'organe de la saga On le trouve au mouton, au chevreuil et à sieurs races de chiens. L'organe de la *piété* ou *fausse* se manifeste par un gonflement dessus de l'organe de la bonhomie. L'organ l'*orgueil* et de la *fierté* se manifeste par une tubérance ovale au haut de l'occiput. L'or de l'*ambition* et de la *vanité* se manifeste deux protubérances placées au sommet de la et séparées par l'organe de la fierté. L'or de la *prudence* se manifeste par deux prot rances placées à côté des protubérances de l bition, sur les angles postérieurs du crâne. E

e la *constance* et de la *fermeté* se ma-
une protubérance placée derrière la
ssous de l'organe de la fierté.
me du docteur Gall a eu, comme on
nombreux partisans, mais il n'a guère
'ennemis. Quelques-uns l'ont comparé
es de certains physionomistes, quoi-
en apparence du moins, un fondement
nérique. On a vu cent fois le grand
l'homme ordinaire se ressembler par
lu visage, et jamais, dit-on, le crâne
e ressemble à celui de l'idiot. Peut-
teur Gall a-t-il voulu pousser trop loin
e, et on peut s'abuser en donnant des
riables sur des choses qui ne sont pas
onstantes. Un savant de nos jours a
contre le sentiment du docteur Gall,
clinations innées n'existaient pas dans
érances du crâne, puisqu'il dépendrait
on plaisir des sages-femmes de dé-
enfants, et de les modeler, dès leur
en idiots ou en génies; mais le doc-
trouve cette objection risible, parce
d même on enfoncerait le crâne par
un endroit où se trouve un organe
cet organe comprimé se rétablirait
1 de lui-même, et parce que le cer-
ste à toute pression extérieure par
des tendres filets, et qu'aussi long-
il n'a pas été écrasé ou totalement dé-
t une répression suffisante. Cependant
ch écrit que les Caraïbes pressent le
leurs enfants avec une certaine ma-
donnent à la tête la forme propre à ce
es naturalistes placent aussi les qualités
t, non dans les protubérances, mais
nformation du crâne, et plusieurs pré-
u'un soufflet ou une pression au crâne
lle venant de naître en eût pu faire un
On voit d'ailleurs des gens qui perdent
ou la mémoire par un coup reçu à la
urplus, le docteur Fodéré parle, dans
ne légale, de voleurs et de fous sur le
quels on n'a point remarqué les protu-
du vol ni celles de la folie. Ajoutons
ne de Napoléon Ier avait des bosses qui
trigué les phrénologistes.

é ou **Camaieu**, espèce de talisman qui
lans des images ou des caractères na-
nt gravés sur certaines pierres, aux-
superstition a fait attribuer de grandes
arce qu'elle les croit produits par l'in-
s esprits. Gaffarel dit qu'Albert le Grand
de ces pierres, sur laquelle était un
ui possédait cette admirable vertu d'at-
utres serpents lorsqu'on la plaçait dans
ils venaient. D'autres pierres, ajoute-
ssent les morsures et chassent les ve-
rges Agricola rapporte qu'on voit des
de la forme de quelques parties du corps, ou de quelques plantes, et qui ont des vertus merveilleuses; ainsi celles qui représentent du sang arrêtent les pertes, etc.

Gamoulis, esprits qui, selon les habitants du Kamtschatka, produisent les éclairs; en se lançant dans leurs querelles les tisons à demi consumés qui ont chauffé leurs huttes. Lorsqu'il tombe de la pluie, ce sont les Gamoulis qui rejettent le superflu de la boisson.

Gamygyn, grand marquis des enfers. C'est un puissant démon. On le voit sous la forme d'un petit cheval. Mais dès qu'il prend celle d'un homme, il a une voix rauque et discourt sur les arts libéraux. Il fait paraître aussi devant l'exorciste les âmes qui ont péri dans la mer, et celles qui souffrent dans cette partie du purgatoire qui est appelée Cartagra (c'est-à-dire affliction des âmes). Il répond clairement à toutes les questions qu'on lui fait; il reste auprès de l'exorciste jusqu'à ce qu'il ait exécuté tout ce qu'on lui ordonne; cependant là-bas, trente légions lui sont soumises [1].

Gandillon (Pierre), sorcier de la Franche-Comté, qui fut brûlé vers 1610, pour avoir couru la nuit en forme de lièvre [2].

Gandreid, sorte de magie en usage chez les Islandais, laquelle magie donne la faculté de voyager dans les airs; elle est, dit-on, d'invention nouvelle, quoique le nom en soit connu depuis des temps reculés. Mais on attribuait autrefois les cavalcades aériennes au diable et à de certains esprits. Les Islandais prétendent aujourd'hui que ce sont des sorcières montées sur des côtes de cheval et des tibias, en guise de manche à balais, qui se promènent par les airs. Les sorcières de basse Saxe et du duché de Brunswick se mettent à califourchon sur la même monture; et tous les autres ossements qui se trouvent dans la campagne se pulvérisent à l'approche de l'un de ces cavaliers nocturnes. L'art de préparer leur équipage consiste dans une courroie d'une espèce de cuir qu'ils appellent Gandreid-Jaum, sur laquelle ils impriment leurs runes ou caractères magiques [3].

Ganelon. *Voy.* GUINEFORT.

Ganga-Gramma, démon femelle que les Indiens craignent beaucoup, et par conséquent auquel ils rendent de grands honneurs. Il a une seule tête et quatre bras; il tient dans la main gauche une petite jatte, et dans la droite une fourchette à trois pointes. On le mène en procession sur un char avec beaucoup de pompe; quelquefois il se trouve des fanatiques qui se font écraser par dévotion sous ses roues. Les boucs sont les victimes ordinaires qu'on lui immole. Dans les maladies ou dans quelque autre danger, il se trouve des Indiens qui font vœu, s'ils en

1 Wierus, *De præst. dæm.*, p. 926.
2 M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 166.
3 *Voyage en Islande*, traduit du danois, etc., 1802.

réchappent, de pratiquer en l'honneur de Ganga-Gramma la cérémonie suivante. On leur enfonce dans la peau du dos des crochets, par le moyen desquels on les élève en l'air; là ils font quelques tours d'adresse, comme des entrechats, en présence des spectateurs. Il se trouve des femmes simples et crédules, à qui l'on persuade que cette cérémonie est agréable à Ganga-Gramma, et



qu'elle ne cause aucune douleur. Lorsqu'elles la sentent, il n'est plus temps de s'en dédire, elles sont déjà en l'air, et les cris des assistants étouffent leurs plaintes. Une sorte de pénitence, toujours en l'honneur du même démon, consiste à se laisser passer une ficelle dans la chair, et à danser pendant que d'autres personnes tirent cette ficelle. La nuit qui suit la fête de Ganga-Gramma, on lui sacrifie un buffle dont on recueille le sang dans un vase; on le place devant l'idole, et l'on assure que le lendemain il se trouve vide. Des auteurs disent qu'autrefois, au lieu d'un buffle, on immolait une victime humaine.

Ganguy (Simone), dite la petite mère, sorcière, amie de Madeleine Bavent. Il ne paraît pas qu'elle ait été brûlée.

Ganipotes, loups-garous de la Saintonge. *Voy.* Lycanthropie.

Ganna, devineresse germaine; elle avait succédé à Velléda; elle fit un voyage à Rome, où elle reçut de grands honneurs de Domitien[1].

Gantière, sorcière. En 1582, le parlement de Paris confirma la sentence de mort du bailli de la Ferté contre la femme Gantière. Elle avouait que la Lofarde l'avait transportée au sabbat; que le diable l'avait marquée; qu'il était vêtu d'un habit jaune; qu'il lui avait donné huit sous pour payer sa taille; mais que, de retour dans son logis, elle ne les avait plus trouvés dans son mouchoir.

Garandier, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

[1] Tacite, *Annales*, 55.

Garcia (Marie), femme de Madrileschos, p de Tolède, qui, ayant mangé une orange qu'i autre femme lui avait donnée, devint possé et fut tourmentée sept ans par une légion de mons. Elle fut exorcisée enfin; le démon qui dominait, sommé de dire son nom, répon qu'il s'appelait Asmodée, et qu'il était logé c cette femme avec plusieurs autres. On leur manda un signe de leur soumission; ils répondir que la veille ils avaient enlevé quelques pièces monnaie d'argent chez la sœur du prêtre qui forçait à sortir, parce que cette femme, ne ayant pas retrouvées, les avait données au dial On signifia aux démons de rapporter immédi ment ces pièces; aussitôt la possédée tendit cou et les vomit. Ces faits eurent lieu le 14 tobre 1609, devant une foule d'assistants.

Garde des troupeaux. *Voy.* Troupeaux.

Gardemain (Marie). *Voy.* Gloucester.

Gargantua, héros populaire de taille gig tesque, dont la légende ne s'accorde pas ave roman de Rabelais. Quoique son histoire ne qu'un conte bleu, on montre aux environs d gues-Mortes la vieille *tour de Gargantua;* et n'ose en approcher la nuit, de peur d'être ha par un bras de vingt-cinq mètres.

Gargouille. « Que vous dire de la gargou de Rouen? Il est certain que tous les ans le c pitre métropolitain de cette ville présentait parlement, le jour de l'Ascension, un crim qui obtenait sa grâce, en l'honneur de saint main et de la gargouille. La tradition po qu'à l'époque où saint Romain occupait le si épiscopal de Rouen, un dragon, embusqué à q que distance de la ville, s'élançait sur les p sants et les dévorait. C'est ce dragon qu'on pelle la gargouille. Saint Romain, accompa d'un criminel condamné à mort, alla attaque monstre jusque dans sa caverne; il l'enchaî le conduisit sur la place publique, où il fut br à la grande satisfaction des diocésains[1]. » C contesté cette légende en niant les dragons, c les géologues actuels reconnaissent pourtant l'existence a été réelle. Il se peut toutefois ce dragon soit ici une allégorie. Des histor rapportent que, du temps de saint Romain ville de Rouen fut menacée d'une inondat que ce saint prélat eut le bonheur de l'arr par ses soins et par ses prières. Voilà l'expl tion toute simple du miracle de la gargouille mot, dans notre vieille langue, signifie irrupt bouillonnement de l'eau. Des savants au rendu le mot *hydra* par celui de dragon.

Garibaut (Jeanne), sorcière. *Voy.* Grenie Pierre Labourant.

Garinet (Jules), auteur de l'*Histoire de la gie en France*, Paris, 1818, in-8°. On trouve tête de cet ouvrage curieux une descriptio sabbat, une dissertation sur les démons, un

[1] M. Salgues, *Des erreurs*, t. III, p. 370.

es superstitions qui se rattachent à la
: les anciens et chez les modernes.
le faits intéressants mériteraient à ce
nouvelle édition ; mais l'auteur, fort
u'il le publia, lui a donné une teinte
que et peu morale que son esprit élevé
es études doivent lui faire désapprou-
l'hui. Une nouvelle édition serait donc

(Gilles), loup-garou, condamné à
Louis XIII, comme ayant dévoré plu-
nts. On le brûla vif, et son corps, ré-
ıdres, fut dispersé au vent. Henri Ca-
ur en droit et conseiller du roi, exposa
es Garnier avait pris dans une vigne
fille de dix ans, l'avait tuée et occise,
ıée jusqu'au bois de la Serre, et que,
ıt d'en manger, il en avait apporté à
qu'un autre jour étant en forme de
stissement horrible qu'il prenait sans
sa chasse), il avait également tué et
jeune garçon, à une lieue de Dôle,
lisans et Monotée ; qu'en sa forme
ct non de loup il avait pris un autre
on de l'âge de douze à treize ans, et
t emporté dans le bois pour l'étran-
C'est sans doute le même que Ger-

ı. *Voy.* Éléazar.
ancie. *Voy.* Gastromancie.
, oiseau fabuleux qu'on représente
ec la tête d'un beau jeune homme, un
nc et le corps d'un aigle. Il sert de
Wishnou, comme l'aigle servait de



ı Jupiter. Les Indiens racontent qu'il
n œuf que sa mère Diti avait pondu et
ava cinq ans.
d, démon qui servait Héliodore. *Voyez*

es Garinet, *Hist. de la magie en France,*

Gastrocnémie, pays imaginaire dont parle Lucien, où les enfants étaient portés dans le gras de la jambe ; ils en étaient extraits au moyen d'une incision.

Gastromancie ou **Garosmancie**, divination qui se pratiquait en plaçant entre plusieurs bougies allumées des vases de verre ronds et pleins d'eau claire ; après avoir invoqué et interrogé les démons à voix basse, on faisait regarder attentivement la superficie de ces vases par un jeune garçon ou par une jeune femme ; puis on lisait la réponse sur des images tracées par la réfraction de la lumière dans les verres. Cagliostro employait cette divination.

Une autre espèce de gastromancie se pratiquait par le devin qui répondait sans remuer les lèvres, en sorte qu'on croyait entendre une voix aérienne. Le nom de cette divination signifie divination par le ventre ; aussi, pour l'exercer, il faut être ventriloque, ou possédé, ou sorcier. Dans le dernier cas, on allume des flambeaux autour de quelques verres d'eau limpide, puis on agite l'eau en invoquant un esprit qui ne tarde pas à répondre d'une voix grêle dans le ventre du sorcier en fonction. Les charlatans trouvant dans les moindres choses des moyens sûrs d'en imposer au peuple et de réussir dans leurs fourberies, la ventriloquie doit être pour eux d'un grand avantage. Un marchand de Lyon, étant un jour à la campagne avec son valet, entendit une voix qui lui ordonnait, de la part du ciel, de donner une partie de ses biens aux pauvres, et de récompenser son serviteur. Il obéit et regarda comme miraculeuses les paroles qui sortaient du ventre de son domestique. On savait si peu autrefois ce que c'était qu'un ventriloque, que les plus grands personnages attribuaient toujours ce talent à la présence des démons. Photius, patriarche de Constantinople, dit dans une de ses lettres : « On a entendu le malin esprit parler dans le ventre d'une personne, et il mérite bien d'avoir l'ordure pour logis. »

Gâteau des rois. La part des absents, quand on partage le gâteau des rois, se garde précieusement ; dans certaines maisons superstitieuses, elle indique l'état de la santé de ces personnes absentes par sa bonne conservation ; une maladie, par des taches ou des ruptures.

Gâteau triangulaire de Saint-Loup. Les personnes superstitieuses font ce gâteau le 29 juillet, avant le lever du soleil ; il est composé de pure farine de froment, de seigle et d'orge, pétrie avec trois œufs et trois cuillerées de sel, en forme triangulaire. On le donne, par aumône, au premier pauvre qu'on rencontre, pour rompre les maléfices.

Gauchelin, prêtre du onzième siècle, qui eut une vision célèbre. C'était une immense troupe de défunts faisant leur pénitence et conduits par

des démons. Elle a été conservée par Orderic Vital[1].

Gaufridi (Louis-Jean-Baptiste), curé de Marseille qui, infidèle à ses devoirs, tomba dans le désordre et se fit sorcier vers la fin du seizième siècle. On raconte que le diable lui apparut un jour, pendant qu'il lisait un livre de magie; ils entrèrent en conversation et firent connaissance. Le prêtre se livra au diable par un pacte en règle, à condition qu'il lui donnerait le pouvoir de suborner et de séduire en soufflant au visage. Le diable y consentit d'autant plus volontiers, qu'il trouvait dans ce marché un double avantage. L'apostat s'éprit de la fille d'un gentilhomme, Madeleine de la Palud, dont l'histoire est devenue célèbre. Mais bientôt la demoiselle effrayée se retira dans un couvent d'ursulines. Gaufridi furieux y envoya, disent les relations du temps, une légion de démons; la sorcellerie du prêtre fut prouvée. Un arrêt du parlement de Provence le condamna au feu, en avril 1611.

Gauric (Luc), astrologue napolitain, né en 1476. Selon Mézeray et le président de Thou, il annonça positivement que le roi Henri II serait tué dans un duel et mourrait d'une blessure à l'œil; ce qui fut vrai. Catherine de Médicis avait



en Luc Gauric la confiance la plus entière. Bentivoglio, seigneur de Bologne, le condamna à cinq tours d'estrapade, pour avoir eu la hardiesse de lui prédire qu'il serait chassé de ses États; ce qui n'était pas difficile à prévoir, vu la disposition des esprits qui détestaient ce seigneur. Gauric mourut en 1558, âgé de quatre-vingt-deux ans. On a de lui une *Description de la sphère céleste*, publiée dans ses œuvres, Bâle, 1575, 3 vol. in-fol. On y trouve aussi un *Élog de l'astrologie*. On attribue à son frère Pompo nius Gauric un livre dans lequel on traite *de physiognomonie, de l'astrologie naturelle*, etc.[1] mais il ne paraît pas que cet ouvrage soit d Pomponius, il serait plutôt de Luc. Le *Trai astrologique* de Luc Gauric[2] est un livre asse curieux. Pour prouver la vérité de l'astrologie il dresse l'horoscope de tous les personnage illustres, dont il a pu découvrir l'heure de naissance; il démontre que tout ce qui leur e arrivé se trouvait prédit dans leur horoscope, comme si on n'y trouvait pas tout ce qu'on veu

Gaurie, génie ou lutin que la superstition d villageois bas bretons croit voir danser auto des amas de pierres, ou monuments druidique désignés dans la langue des anciens insulair par le mot *chiorgaur*, que l'on a traduit p ceux-ci : *chorea gigantum*, ou danse des géant mais qu'il serait peut-être plus exact d'entend *chorea Gauriorum*, danse des Gauries.

Gauthier (Jean), alchimiste. Charles D trompé par ses promesses, lui fit donner, po faire de l'or, cent vingt mille livres, et l'adep se mit à l'ouvrage. Mais après avoir travaillé h jours, il se sauva avec l'argent du monarque on courut à sa poursuite, on l'attrapa, et il f pendu.

Gauthier, conspirateur écossais. *Voy.* WA TER.

Gauthier de Bruges. On conte que ce co delier, nommé évêque par le pape Nicolas II et déposé par Clément V, appela à Dieu de cet déposition et demanda qu'en l'inhumant on l mît son acte d'appel à la main. Quelque tem après sa mort, le pape Clément V, étant venu Poitiers, et se trouvant logé au couvent des co deliers, désira visiter les restes de celui qu avait déposé; on ajoute qu'il se fit ouvrir tombeau, et qu'il fut effrayé en voyant Gauth de Bruges agitant son acte d'appel d'une ma desséchée[3]. » Conte imaginé par les ennemis Pape.

Gayot de Pitaval, Lyonnais, auteur de compilation des *Causes célèbres*, ouvrage in geste. Mort en 1743. Nous ne le citons que po faire remarquer l'esprit léger, mais hostile, da lequel, à propos de la possession de Loudun, a admis tous les mensonges de Saint-Aub *Voy.* ce nom.

[1] Voyez cette vision dans les *Légendes de l'autre monde*.

[1] *Pomponii Gaurici Neapolitani tractatus de sy metriis, lineamentis et physiognomonia, ejusque s ciebus*, etc., Argentor., 1630, avec la Chiroman de Jean *Ab Indagine*.

[2] *Lucæ Gaurici geophonensis episcopi civitaten tractatus astrologicus, in quo agitur de præter multorum hominum accidentibus per proprias eor genituras, ad unguem examinatis. Venetiis.* In- 1552.

[3] M. de Marchangy, *Tristan le voyageur*, ou *France au quatorzième siècle*, t. Ier, ch. IV, p. 63

el, ange qui, selon le Talmud, pré-
ent, afin d'avoir soin que le soleil se
'éveiller s'il ne se levait pas.

néodore de), propriétaire d'une ferme
npanie, au seizième siècle; il la fai-
r par un fermier. Comme ce bon-
vaillait un jour dans un champ, il
n vase rond où étaient enfermées les
an mort. Aussitôt il lui apparut un
lui commanda de remettre en terre
ise avec ce qu'il contenait, sinon qu'il
ir son fils aîné. Le fermier ne tint
ces menaces, et peu de jours après
é fut trouvé mort dans son lit. Quel-
plus tard, le même spectre lui appa-
érant le même commandement, et le
faire mourir son second fils. Le la-
ertit de tout cela Théodore de Gaze,
i-même à sa métairie et fit remettre
a place : sachant bien, dit Leloyer,
auvais jouer avec les morts.....
démon chargé de la garde des trésors
, qu'il transporte d'un lieu à un autre
oustraire aux hommes. C'est lui qui
fondements des maisons et fait souf-
nts accompagnés de flammes. Quel-
orme des danses qui disparaissent tout
inspire la terreur par un grand bruit
et de clochettes; il ranime les cada-
pour un moment. Anarazel est son
.

Les géants de la fable avaient le re-
che et effrayant, de longs cheveux,
e barbe, des jambes et des pieds de
quelques-uns cent bras et cinquante-
ière représente les Aloïdes, géants re-
s, comme étant d'une taille si prodi-
à l'âge de neuf ans ils avaient neuf
e grosseur, trente-six de hauteur, et
chaque année d'une coudée de cir-
et d'un mètre de haut. Les talmudistes
u'il y avait des géants dans l'arche.
y tenaient beaucoup de place, on fut
ent-ils, de faire sortir le rhinocéros,
l'arche à la nage. Aux noces de Charles
de France, on vit une femme de Zé-
ne taille extraordinaire, auprès de qui
es les plus hauts paraissaient des en-
était si forte, qu'elle enlevait de chaque
tonneaux de bière, et portait aisément
nes sur une poutre[1]. Il est certain qu'il
e tout temps des hommes d'une taille
rce au-dessus de l'ordinaire. On trouva
ne des os d'hommes trois fois aussi
e nous, et, dit-on, dans l'île de Crète
e de quarante-cinq pieds... Hector de
avoir vu les restes d'un homme qui
orze pieds. En 1693, il y avait à Le-
homme assez maigre, nommé Guerrit
oni thaumatographia.

Baastrausée, pêcheur de son métier, qui avait huit pieds du Rhin de hauteur et qui pesait cinq cents livres. Pour la force, nous citerons Milon de Crotone, tant de fois vainqueur aux jeux Olympiques; ce Suédois qui, sans armes, tua dix soldats armés; ce Milanais qui portait un cheval chargé de blé; ce Barsabas qui, du temps de Louis XIV, enlevait un cavalier avec son équipage et sa monture; ces géants et ces hercules qu'on montre tous les jours au public. Mais la différence qu'il y a entre eux et le reste des hommes est petite, si on compare leur taille réelle à la taille prodigieuse que les traditions donnent aux anciens géants.

Geber, roi des Indes et grand magicien, auquel on attribue un traité absurde du rapport des sept planètes aux sept noms de Dieu, et quelques autres opuscules inconnus[1].

Gedi, pierre merveilleuse qui, dans l'opinion des Gètes, avait la vertu, lorsqu'on la trempait dans l'eau, de changer l'air et d'exciter des vents et des pluies orageuses. On ne connaît plus la forme de cette pierre.

Geilana, duchesse de Franconie, ayant ordonné le meurtre de saint Kilian, fut, aussitôt après le crime, possédée d'un démon.

Geillis Duncane, sorcière anglaise qui guérissait certaines maladies par l'aide d'un démon, comme elle le déclara. Le roi Jacques la fit arrêter.

Geiralda, sorcière. *Voy.* KALTA.

Gello ou Gilo, c'était une fille qui avait la manie d'enlever les petits enfants. On dit même que parfois elle les mangeait, et qu'elle emporta un jour le petit empereur Maurice; mais qu'elle ne put lui faire aucun mal, parce qu'il avait sur lui des amulettes. Son fantôme errait dans l'île de Lesbos, où, comme elle était jalouse de toutes les mères, elle faisait mourir dans leur sein les enfants qu'elles portaient, un peu avant qu'ils fussent à terme[2]. On voit que c'était l'épouvantail du sixième siècle. Elle n'était pas seule.

Gellons, compagnons de Gello en Grèce. Ces esprits pénètrent dans les appartements quoique les portes en soient fermées et y enlèvent les enfants. *Voyez* aussi GÉLUDES.

Gellone (vallée de). *Voy.* PIE.

Geloscopie. Espèce de divination qui se tire du rire. On prétend acquérir ainsi la connaissance du caractère d'une personne, et de ses penchants bons ou mauvais. Un rire franc n'annonce certainement pas une âme fausse, et on peut se défier quelquefois d'un rire forcé. *Voy.* PHYSIOGNOMONIE.

Géludes, sorcières-vampires de l'Orient. Saint Jean Damascène parle de ces monstres qui entraient dans les maisons malgré serrures et ver-

[1] Naudé, *Apologie pour tous les grands personnages soupçonnés de magie*, ch. XIV, p. 360.
[2] Delrio, *Disquisitions magiques;* Wierus, *De præst.*, p. 466.

rous, suçaient le sang des enfants ou les enlevaient pour manger leur foie. Mais il cite ces propos comme croyances erronées.

Gématrie. C'est une des divisions de la cabale chez les Juifs. Elle consiste à prendre les lettres d'un mot hébreu pour des chiffres ou nombres arithmétiques, et à expliquer chaque mot par la valeur arithmétique des lettres qui le composent. Selon d'autres, c'est une interprétation qui se fait par la transposition des lettres.

Gemma (Cornélius), savant professeur de Louvain, auteur d'un livre intitulé *Des caractères divins et des choses admirables*[1], publié à Anvers, chez Christophe Plantin, architypographe du roi; 1575, in-12. C'est un tableau des merveilles de la nature dont l'auteur a profondément saisi la marche et le but. Il y a des réflexions admirables, exprimées avec un langage de sentiment qui touche autant qu'il instruit le lecteur.

Génération. *Voy.* ENFANTS.

Gengues, devins japonais qui font profession de découvrir les choses cachées et de retrouver les choses perdues. Ils habitent des huttes perchées sur le sommet des montagnes et sont tous extrêmement laids. Il leur est permis de se marier, mais seulement avec des femmes de leur caste et de leur secte. Un voyageur prétend que le signe caractéristique de ces devins est une corne qui leur pousse sur la tête. Il ajoute qu'ils sont tous vendus au diable qui leur souffle leurs oracles; quand leur bail est fini, le diable leur ordonne de l'attendre sur une certaine roche. A midi, ou plus souvent vers le soir, il passe au milieu de l'assemblée; sa présence cause une vive émotion. Une force irrésistible entraîne alors ces malheureux, qui sont précipités à sa suite et ne reparaissent plus....

Géniane, pierre fabuleuse à laquelle on attribuait la vertu de chagriner les ennemis de ceux qui la portaient. On pouvait de très-loin, en frottant sa pierre, vexer de toute façon les amis dont on avait à se plaindre, et se venger sans se compromettre. Les doctes n'indiquent pas où se trouve cette pierre curieuse.

Génies. La tradition des anges, parvenue altérée chez les païens, en a fait des génies. Chacun avait son génie. Un magicien d'Égypte avertit Marc-Antoine que son génie était vaincu par celui d'Octave; et Antoine intimidé se retira vers Cléopâtre[2]. Néron, dans *Britannicus*, dit en parlant de sa mère :

> Mon génie étonné tremble devant le sien.

Les borborites, hérétiques des premiers siècles de l'Église, enseignaient que Dieu ne peut être l'auteur du mal; que, pour gouverner le cou du soleil, des étoiles et des planètes, il a cr une multitude innombrable de génies, qui c été, qui sont et seront toujours bons et bienfa sants; qu'il créa l'homme indifféremment av tous les autres animaux, et que l'homme n'av que des pattes comme les chiens; que la paix la concorde régnèrent sur la terre pendant pl sieurs siècles, et qu'il ne s'y commettait auc désordre; que malheureusement un génie j l'espèce humaine en affection, lui donna c mains, et que voilà l'origine et l'époque du m L'homme alors se procura des forces artificiell se fabriqua des armes, attaqua les autres a maux, fit des ouvrages surprenants; et l'adre de ses mains le rendit orgueilleux; l'orgueil inspira le désir de la propriété et la vanité posséder certaines choses à l'exclusion des autr les querelles et les guerres commencèrent; victoire fit des tyrans et des esclaves, des rich et des pauvres. Il est vrai, ajoutent les bor rites, que si l'homme n'avait jamais eu que pattes, il n'aurait pas bâti des villes, ni des lais, ni des vaisseaux; qu'il n'aurait pas couru mers; qu'il n'aurait pas inventé l'écriture, composé des livres; et qu'ainsi les connaissan de son esprit ne se seraient point étendues. M aussi il n'aurait éprouvé que les maux physiq et corporels, qui ne sont pas comparables à c d'une âme agitée par l'ambition, l'orgueil, l'a rice, par les inquiétudes et les soins qu'on donne pour élever une famille, et par la crai de l'opprobre, du déshonneur, de la misère des châtiments. Aristote observe que l'hom n'est pas supérieur aux animaux parce qu'i une main, mais qu'il a une main parce qu'il supérieur aux animaux.

Les Arabes ne croient pas qu'Adam ait été premier être raisonnable qui ait habité la ter mais seulement le père de tous les hommes tuellement existants. Ils pensent que la te était peuplée avant la création d'Adam par êtres d'une espèce supérieure à la nôtre; dans la composition de ces êtres, créés de f comme nous, il entrait plus de feu divin et mo de limon. Ces êtres, qui ont habité la terre p dant plusieurs milliers de siècles, sont les gén qui ensuite furent renvoyés dans une région p ticulière, mais d'où il n'est pas impossible de évoquer et de les voir paraître encore quelq fois, par la force des paroles magiques et talismans. Il y a deux sortes de génies, ajoute ils, les péris, ou génies bienfaisants, et les div ou génies malfaisants. Gian-ben-gian, du nom qui ils furent appelés ginnes ou génies, est plus fameux de leurs rois. Le Ginnistan est pays de délices et de merveilles, où ils ont relégués par Taymural, l'un des plus anciens r de Perse. Ce sont encore là des vestiges alté de l'ancienne tradition.

[1] *De naturæ divinis characterismis, seu raris et admirandis spectaculis, causis, indiciis, proprietatibus rerum in partibus singulis universi libri II, auctore Cornelio Gemma*, etc.

[2] Plutarque, *Vie de Marc-Antoine.*

ıois ont des génies qui président aux nontagnes ; et chacun d'eux est honoré ifices solennels. — *Voy.* Fées, Anges, c.

le, médecin matérialiste, ami de saint très-connu à Carthage pour sa grande doutait qu'il y eût un autre monde ci. Mais une nuit il vit en songe un me qui lui dit : — Suivez-moi. — Il le trouva dans une ville où il entendit e admirable. Une autre fois il vit le e homme qui lui dit : — Me connais- — Fort bien, lui répondit-il. — Et d'où sez-vous ? — Gérinade lui raconta ce vait fait voir dans la ville où il l'avait e jeune homme ajouta : — Est-ce en veillé que vous avez vu tout cela ? — onge, répondit le médecin. Le jeune : — Où est à présent votre corps? — lit. — Savez-vous bien que vous ne à présent des yeux du corps ? — Je Quels sont donc les yeux par lesquels voyez ?... Comme le médecin hésitait it que répondre, le jeune homme lui : — De même que vous me voyez et z, à présent que vos yeux sont fermés is engourdis, ainsi après votre mort z, vous verrez, vous entendrez, mais de l'esprit. Ne doutez donc plus. — conclut que si l'âme pouvait voyager le sommeil, elle n'était donc pas liée re ; et il se convertit.

lius, patriarche de Constantinople. Al- église, il rencontra un spectre hideux. it que c'était le diable, le conjura et me voix qui lui dit : — Je t'avertis, , que durant ta vie je ne pourrai nuire toi à l'Église grecque ; mais après ta a ruinerai. — Le patriarche se mit à oria pour son Église, et mourut peu eci se passait tandis que Mahomet II conquête de l'empire.

oi d'Iden, chevalier du treizième siècle, é dans une guerre injuste au diocèse de qui revint, deux mois après, réclamer es. Il se montra deux fois à deux per- différentes, portant encore saignante blessure qui lui avait donné la mort ; nt ce qu'il demandait. Ces faits, dont contrée ne put douter, sont rapportés e le Vénérable [2].

ıncie ou **Géomance**, divination par la e consiste à jeter une poignée de pous- de terre au hasard sur une table, pour événements futurs par les lignes et les ui en résultent : c'est à peu près le même procédé que celui du marc de café. Selon d'autres docteurs, la géomancie se pratique tantôt en traçant par terre ou sur un globe des lignes et des cercles, sur lesquels on veut deviner ce qu'on a



envie d'apprendre ; tantôt en faisant au hasard, par terre ou sur le papier, plusieurs points sans garder aucun ordre ; les figures que le hasard forme alors fondent un jugement sur l'avenir ; tantôt enfin en observant les fentes et les crevasses qui se font naturellement à la surface de la terre, d'où sortent, dit-on, des exhalaisons prophétiques, comme de l'antre de Delphes.

Gérard. C'est le nom, à ce qu'on croit, de l'architecte qui entreprit la somptueuse basilique de Cologne. Plusieurs traditions se rattachent à cet immense édifice. Selon les unes, le diable en aurait fait le plan et l'aurait offert à Gérard, moyennant un pacte qui lui eût livré son âme. L'architecte aurait d'une main saisi le plan, et de l'autre, armée d'une relique de sainte Ursule, il aurait mis le diable en fuite. Mais en se retirant violemment le diable avait arraché du plan la portion la plus importante ; ce qui fit que le monument n'a pu être achevé. Selon d'autres traditions, Gérard était avancé dans l'érection de sa cathédrale au point où nous la voyons, lorsqu'il paria orgueilleusement avec le diable qu'il aurait achevé sa grande tour avant que lui, Satan, eût terminé le grand aqueduc de Trèves à Cologne, qu'il avait entrepris. Mais le diable gagna le pari, et Gérard humilié se précipita du haut de sa tour, dont personne jusqu'ici n'a entrepris l'achèvement.

Gérard le Diable, garnement du treizième siècle, enfant de grande maison à Gand. La sinistre histoire de ce possédé, de son fils *Gérard le Maure* et de la tour rouge est établie dans les *Légendes infernales*.

Gérardine (Rose), pauvre femme de la Lorraine qui fut arrêtée comme sorcière en 1856. Elle confessa qu'on l'avait emmenée au sabbat malgré elle, qu'on l'avait cruellement battue parce qu'elle se refusait à faire le mal qui lui

er, *Histoire des spectres et apparitions des* . 270.
z cette histoire dans les *Légendes de l'autre* gendes du purgatoire).

était prescrit; et elle montrait les traces des plaies qu'elle avait reçues. Elle ne fut pas punie.

Gerbert. *Voy.* Sylvestre II.

Géréahs. Les habitants de Ceylan croient les planètes occupées par des esprits qui sont les arbitres de leur sort. Ils leur attribuent le pouvoir de rendre leurs favoris heureux en dépit des démons. Ils forment autant d'images d'argile appelées Géréahs qu'ils supposent d'esprits mal disposés; ils leur donnent des figures monstrueuses et les honorent en mangeant et buvant; le festin est accompagné de tambours et de danses jusqu'au point du jour: les images sont jetées alors sur les grands chemins, où elles reçoivent les coups et épuisent la colère des démons malintentionnés.

Germanicus, général romain qui fut empoisonné par Plancine. On ne dit pas si ce fut par des parfums ou par un poison plus direct, ou par des maléfices; mais ce qui est certain, dit Tacite, c'est que l'on trouva dans sa demeure des ossements et des cendres de morts arrachés aux tombeaux, et le nom de Germanicus écrit sur une lame de plomb qu'on avait dévouée à l'enfer[1].

Germar (Gilles), infâme coquin, né à Lyon et arrêté à Dôle pour ses crimes, à travers les guerres de la réforme. Il avoua, sans y être contraint, qu'un jour, habillé en loup-garou, il avait, dans le bois de la Serre près de Dôle, étranglé une jeune fille et qu'après avoir mangé la chair de ses bras et de ses jambes, il en avait porté à sa femme qui partageait ses goûts; qu'un mois après il avait, sous la même forme de loup-garou, tué une jeune fille pour la manger pareillement, mais qu'il en avait été empêchée par l'arrivée de trois personnes, à l'aspect desquelles il s'était enfui; que quinze jours plus tard, dans la vigne de Grédisans, il avait tué un enfant et en avait mangé aussi la chair des bras et des jambes; enfin que, cette fois en sa forme d'homme et non plus en loup-garou, il avait tué un enfant de douze à treize ans dans le bois de Pérouze et qu'il se disposait à le manger lorsqu'on l'avait arrêté. Cet anthropophage fut condamné au feu[2].

Géroldseck, l'un des vieux manoirs des bords du Rhin. Sous ses ruines sont ensevelis Wittich, Siegfried et d'autres chevaliers bandits des plus mauvais jours du moyen âge, attendant le jugement dernier.

Gerson (Jean Charlier de), chancelier, pieux et savant, de l'université de Paris, mort en 1429, auteur de l'*Examen des esprits*, où l'on trouve des règles pour discerner les fausses révélations des véritables; auteur aussi de l'*Astrologie réformée*, qui eut un grand succès. Nous ne parlons pas ici de ses ouvrages de piété.

Gert (Berthomine de), sorcière de la ville de Préchac en Gascogne, qui confessa vers 16(que, lorsqu'une sorcière revenant du sabbat éta tuée dans le chemin, le diable avait l'habitu de prendre sa figure, et de la faire reparaître mourir dans son logis pour la tenir en bonne r putation. Mais si celui qui l'a tuée a quelq bougie ou chandelle de cire sur lui, et qu'il fasse une croix sur la morte, le diable ne pe malgré toute sa puissance, la tirer de là, et p conséquent est forcé de l'y laisser[1].

Gervais, archevêque de Reims, mort en 106 dont on conte cette aventure. Un chevalier n mand qui le connaissait, voulant, pour le bes de son âme, aller à Rome visiter les tombea des saints apôtres, passa par Reims, où il d manda à l'archevêque sa bénédiction, puis reprit son chemin, dont il s'était écarté. Il arri à Rome et fit ses oraisons. Il voulut ensuite al au mont Saint-Ange. Dans son chemin, il re contra un ermite qui lui demanda s'il connaiss Gervais, archevêque de Reims; à quoi le voy geur répondit qu'il le connaissait. — Gervais mort, reprit l'ermite. — Le Normand demeu stupéfait; il pria l'inconnu de lui dire comm il savait cette nouvelle. L'ermite lui répond qu'ayant passé la nuit en prière dans sa cellu il avait entendu le bruit d'une foule de gens marchaient le long de son corridor en fais beaucoup de bruit; qu'il avait ouvert sa fenêt et demandé où ils allaient; que l'un d'eux avait répondu : Nous sommes les anges de S tan; nous venons de Reims. Nous emporti l'âme de Gervais; mais à cause de ses bon œuvres, on vient de nous l'enlever, ce qui n lâche rudement. Le pèlerin remarqua le ten et le jour où il avait appris tout cela, et de rel à Reims, il trouva que l'archevêque Gervais é mort à la même heure[2].

Geyseric, démoniaque goth, dont l'âme emportée par le diable en enfer après que corps eut crevé, comme ceux de Bucer et d'Ari pendant qu'il était au lit[3].

Ghilcul ou **Gilgoul.** Chez les Juifs moder c'est la métempsycose ou transmigration âmes en d'autres corps, doctrine reçue dans q ques-unes de leurs sectes. Selon une de le traditions, le prophète Élie avait été auparav Phinées, fils d'Aaron.

Ghirardelli (Corneille), franciscain, n Bologne vers la fin du seizième siècle. Il étu l'astrologie et la métoposcopie; on connaît lui des discours astrologiques, des almana comme celui de Matthieu Lænsberg, enfin la *phalonie physionomique*, avec cent têtes de

[1] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits*, p. 370.
[2] Bodin, *Démonomanie*, liv. II.

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, p. 455.
[2] Manuscrit de la bibliothèque impériale, rapp par Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations*, t. 1er.
[3] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, p. 5.

jugements sur chaque figure, lesquels sont renfermés en un sonnet rehaussé ue; in-4°, 1630.

La croyance aux vampires, aux ghoumies, qui sont à peu près le même pectres, est répandue de temps immé- z les Arabes, chez les Perses, dans la erne et dans tout l'Orient. *Les Mille et* et plusieurs autres contes arabes rou- te matière, et maintenant encore cette perstition porte l'épouvante dans plu- rées de la Grèce moderne et de l'Ara- oles sont du sexe féminin. On en cite es qui remontent jusqu'au dixième ême jusqu'au règne d'Haroun al Ras- mangent la chair humaine et boivent mme les loups-garous plutôt que comme es, car elles n'ont pas toujours besoin tes pour se livrer à leurs festins fu- uand la chair vivante leur manque, dans les cimetières déterrer les cada- Ces traditions doivent être fondées sur nistres.

aussi dans les contes orientaux une vampire qui ne peut conserver son e qu'en avalant de temps en temps le jeune homme : ces contes prouvent rribles idées du vampirisme sont an- Arabie.

e-Beenban, vampire, ou lamie ou Afghans croient que chaque solitude, sert de leur pays est habité par un l'ils appellent le Ghoolée-Beenban ou de la solitude. Ils désignent souvent la une tribu en disant qu'elle est sauvage démon du désert.

fleuve des enfers scandinaves; on le un pont appelé *Giallar*.

en-Gian. *Voy.* GÉNIES.

c'est l'Etna, montagne volcanique au e laquelle se trouve un cratère d'où l'on squ'on prête l'oreille des gémissements illonnement effroyable. Les Grecs je- s ce soupirail des vases d'or et d'argent, naient comme un bon présage que la les repoussât pas ; ils pensaient apaiser dieux de l'enfer, dont ils croyaient que rture était une des entrées [1].

:, démon dont parle Olaüs Magnus. Il it chez les Ostrogoths et il avait en- ns une caverne le savant Catillus, né- n suédois qui l'avait insulté [2].

de Chin, chevalier célèbre par sa force rage, est regardé comme le vainqueur on terrible qui désolait les environs de s le Hainaut. On montre la tête du dra- ôtel de ville de Mons, et on voyait à l'abbaye de Saint-Guislain l'épitaphe de Gilles de Chin ; mais elle a disparu avec la vieille église [1].

Gilles de Vailladoros. *Voy.* VAILLADOROS.

Gilo. *Voy.* GELLO.

Gimi ou **Gimin**, génies que les musulmans croient d'une nature mitoyenne entre l'ange et l'homme. Ce sont nos esprits follets.

Ginguérers, cinquième tribu des géants ou génies malfaisants chez les Orientaux.

Ginnes, génies femelles chez les Persans, qui les disent maudites par Salomon, et formées d'un feu liquide et bouillonnant avant la création de l'homme.

Ginnistan, pays imaginaire où les génies malfaisants font leur résidence, selon les opinions populaires des Persans. *Voy.* GÉNIES.

Ginnungagap, nom de l'abîme, partie de l'enfer chez les Scandinaves.

Gioerninca-Vedur. Les Islandais appellent de ce nom le pouvoir magique d'exciter des orages et des tempêtes, et de faire périr des barques et des bâtiments en mer. Cette idée superstitieuse appartient autant à la magie moderne qu'à l'ancienne. Les ustensiles que les initiés emploient sont très-simples : par exemple une bajoue de tête de poisson sur laquelle ils peignent ou gravent différents caractères magiques, entre autres la tête du dieu Thor, de qui ils ont emprunté cette espèce de magie. Le grand art consiste à n'employer qu'un ou deux caractères, et tout leur secret est que les mots *Thor hafot* ou *hafut* puissent être lus devant eux ou en leur absence, sans être compris de ceux qui ne sont pas admis à la connaissance de ces mystères.

Giourtasch, pierre mystérieuse que les Turcs orientaux croient avoir reçue de main en main de leurs ancêtres en remontant jusqu'à Japhet, fils de Noé, et qu'ils prétendent avoir la vertu de leur procurer de la pluie quand ils en ont besoin.

Girard (Jean-Baptiste), jésuite né à Dôle en 1680. Les ennemis de la société de Jésus n'ont négligé aucun effort pour le présenter comme un homme de scandale. Ils l'ont accusé d'avoir séduit une fille nommée Catherine Cadière, et sur ce thème ils ont bâti tous les plus hideux romans. Cette fille, folle ou malade, sembla possédée dans les idées du temps ou le fut peut-être, et on dut l'enfermer aux Ursulines de Brest. Sur quelques divagations qu'elle débita, un procès fut intenté par le parlement d'Aix. Mais toutes choses examinées et pesées, il fallut se borner à rendre Catherine Cadière à sa famille. On ne put pas même trouver moyen d'impliquer le père Girard dans cette affaire comme coupable, quoiqu'on eût ameuté trois partis violents contre lui, les jansénistes, le parlement et les philosophes.

er, *Histoire des spectres ou apparitions des* 50.

is, *De præst.*, p. 466.

[1] Voyez l'histoire de Gilles de Chin, dans les *Légendes des douze convives du chanoine de Tours*, nouvelle édition.

— Ce qui n'a pas empêché les écrivains antireligieux de faire revivre sur son compte des calomnies condamnées. On a rassemblé ces calomnies en six gros volumes. L'avocat janséniste François Richer les a concentrées dans ses *Causes célèbres* avec une férocité haineuse qui fait peine. Fréron, dans *l'Année littéraire* 1772, t. II, p. 250, a pulvérisé, preuves en main, cet échafaudage d'odieux mensonges. Ce qui n'a pas empêché une tête obtuse dans son fiel de les republier de nos jours en une brochure in-8° intitulée *Détails historiques sur le père Girard, jésuite, et mademoiselle Cadière de Toulon,* imprimée à Nîmes, chez Ballivet et Fabre, 1844. Au résumé, la Cadière était une coquine, le père Girard un saint et ses calomniateurs des faussaires [1].

Girtanner, docteur de Gœttingue qui a annoncé que, dans le dix-neuvième siècle, tout le monde aurait le secret de la transmutation des métaux; que chaque chimiste saurait faire de l'or; que les instruments de cuisine seraient d'or et d'argent, ce qui contribuera beaucoup, dit-il, à prolonger la vie, qui se trouve aujourd'hui compromise par les oxydes de cuivre, de plomb et de fer que nous avalons avec notre nourriture [2]. Les bons chimistes actuels partagent cet avis.

Gitanos, mot espagnol, qui veut dire Égyptiens. *Voy.* Bohémiens.

Giwon, esprit japonais. Les habitants croient qu'il veille particulièrement à la conservation de leur vie, et qu'il peut les préserver de tout accident fâcheux, comme des chutes, des mauvaises rencontres, des maladies et surtout de la petite vérole. Aussi ont-ils coutume de placer sur la porte de leurs maisons l'image de Giwon.

Glanvil, curé anglican d'Abbey-Church à Bath, mort en 1680. On lui attribue un traité des *Visions et apparitions,* in-8°, Londres, 1700; mais il est certainement auteur d'un ouvrage intitulé *Considérations philosophiques touchant l'existence des sorciers et la sorcellerie,* 1666, in-4°.

Glaphyra, épouse d'Alexandre, fils de cet effroyable Hérode, qu'on a appelé Hérode le Grand. Cette princesse, ayant perdu Alexandre, se maria avec Archelaüs, son beau-frère, et mourut la nuit même de ses noces, l'imagination troublée par la vision de son premier époux, qui semblait lui reprocher ses secondes noces avec son frère [3].

Glasialabolas. *Voy.* Caacrinolaas.

Gleditch. *Voy.* Hallucinations.

Glocester. Sous Henri VI, les ennemis de la duchesse de Glocester, voulant la perdre, l'ac sèrent d'être sorcière. On prétendit qu'elle a eu des entretiens secrets avec Roger Bolingbro soupçonné de nécromancie, et Marie Gardem réputée sorcière. On déclara que ces trois p



La duchesse de Glocester.

sonnes réunies avaient, à l'aide de cérémo diaboliques, placé sur un feu lent une effigi roi faite en cire, dans l'idée que les forces d prince s'épuiseraient à mesure que la cire drait, et qu'à sa totale dissolution la vie Henri VI serait terminée. Cette accusation crédita sans peine. Tous trois furent déc coupables, et ni le rang ni l'innocence ne pu les sauver. La duchesse fut condamnée emprisonnement perpétuel, Roger Bolingb pendu et Marie Gardemain brûlée dans Sm field [1].

Glubbdubdrib. Ile des sorciers dans les voy de Gulliver. Swift y fait des contes très-piqu

Gnomes, esprits élémentaires amis de l'hom composés des plus subtiles parties de la te dont ils habitent les entrailles, selon les c listes. — La terre, disent-ils, est presque qu'au centre remplie de gnomes, gens de p



stature, gardiens des trésors, des mines e pierreries. Ils aiment les hommes, sont ingé et faciles à gouverner. Ils fournissent aux

[1] Nous ajouterons avec regret que, dans le tome IV de sa *Mystique,* Görres expose assez mal, pages 476 à 479, l'affaire de la Cadière; il est vrai qu'un peu plus loin, page 482, il défend le père Girard. Il est fâcheux qu'il n'ait pas lu la judicieuse dissertation de Fréron, que nous avons citée.

[2] *Philosophie magique,* t. VI, p. 383, citée dans les *Curiosités de la littérature,* t. Ier, p. 262.

[3] Leloyer, *Histoire des spectres et des apparitions des esprits*, ch. XXIII, p. 436.

[1] Goldsmith, *Histoire d'Angleterre.*

'argent qui leur est nécessaire et ne guère, pour prix de leurs services, e d'être commandés. Les gnomides, es, sont petites, mais agréables, et e manière fort curieuse[1]. Les gnomes eurent à peu près comme les hommes; villes et se rassemblent en sociétés. tes prétendent que ces bruits qu'on au rapport d'Aristote, dans certaines rtant on ne voyait personne, n'étaient que les réjouissances et les fêtes de uelque gnome. Ils ont une âme mor- ils peuvent se procurer l'immortalité tant des alliances avec les hommes. o, Cabale, Pygmées, Nains, Gobe- ld, etc.

ues, hérétiques qui admettent une énies producteurs de tout le monde. signifie illuminés; ils l'avaient pris s se croyaient plus éclairés que les mes. Ils parurent au premier et au iècle, principalement dans l'Orient. Ils , parmi les génies, ceux qu'ils croyaient u au genre humain les bons offices les rtants. Ils disaient que le génie qui is aux hommes à manger le fruit de la science du bien et du mal avait fait quelque chose de très-signalé... Ils nt sous la figure qu'il avait prise, et serpent enfermé dans une cage : lors- braient leurs mystères, ils ouvraient la ppelaient le serpent, qui montait sur où étaient les pains, et s'entortillait C'est ce qu'ils appelaient leur eucharis- gnostiques, auxquels se rattachaient liens, les ophites, les simoniens, les ens, etc., tentèrent contre le Catholi- grands efforts. Leur serpent, non plus utres, n'y put faire qu'user ses dents. de Bophomet, Éons, etc.

roi des démons de midi. On peut l'évo- rois heures du matin à midi, et de neuf soir à minuit[2].

10. *Voy.* Imagination.

ns, espèce de lutins domestiques qui se ans les endroits cachés de la maison, tas de bois. On les nourrit des mets les cats, parce qu'ils apportent à leurs u blé volé dans les greniers d'autrui. de l'espèce des cobales. On dit que la ure des Gobelins à Paris doit son nom à follets qui, dans l'origine, venaient tra- ec les ouvriers et leur apprendre à faire tapis. C'est d'eux, ajoute-t-on, qu'on ecret des riches couleurs.

ormands regardent les Gobelins comme les bons génies des campagnes. S'ils sont irrités cependant, ils entrent dans les maisons et changent les enfants, mettant le fils d'un prince dans le berceau d'un fils de mendiant et celui-ci dans le berceau royal.

On appelait Gobelin ce démon d'Évreux que saint Taurin expulsa, mais qui, ayant montré un respect particulier au saint exorciste, obtint la permission de ne pas retourner en enfer, et continua de hanter la ville sous diverses formes, à condition qu'il se contenterait de jouer des tours innocents aux bons chrétiens de l'Eure. Mais le Gobelin d'Évreux semble s'être ennuyé de ses espièglerie depuis quelques années, et il a rompu son ban pour aller tourmenter les habitants de Caen. L'un de ces derniers hivers, les bourgeois de la bonne ville de Guillaume le Bâtard furent souvent effrayés de ses apparitions. Il s'était affublé d'une armure blanche et se grandissait jusqu'à pouvoir regarder à travers les fenêtres des étages les plus élevés. Un vieux général rencontra ce diable importun dans une impasse et le défia, mais Gobelin lui répondit : — Ce n'est pas de toi que j'ai reçu ma mission, ce n'est pas à toi que je dois en rendre compte. Le général ayant insisté, six diables blancs de la même taille sortirent tout à coup de terre, et le général jugea prudent de battre en retraite devant le nombre. Le journal du département rendit justice à son courage; mais le général n'eut pas moins besoin de se faire saigner par le docteur Vastel. *Voy.* Lutins, Follets, Kobold, etc.

Gobineau de Montluisant, gentilhomme chartrain qui cherchait la pierre philosophale. Il voyait toute la science hermétique exposée dans les sculptures qui décorent le portail de Notre-Dame de Paris. Le Père éternel et les deux anges qui sont auprès de lui représentent, dit-il, le Créateur tirant du néant le souffre incombustible et le mercure de vie, figurés par ces deux anges. Une figure a sous ses pieds un dragon volant qui mort sa queue; elle n'est pas autre chose que la pierre philosophale, composée de deux substances, la fixe et la volatile. La gueule du dragon dénote le sel fixe qui, par sa siccité, dévore le volatile que désigne la queue glissante de l'animal. Une autre figure a sous ses pieds un chien et une chienne qui s'entremordent. C'est encore la lutte de l'humide et du sec, etc. Le savant abbé Lebœuf a vu ces figures avec d'autres yeux. La statue qui foule aux pieds le dragon est Jésus-Christ vainqueur du démon; l'autre, qui a au-dessous d'elle un chien et une chienne, représente le même Jésus-Christ écrasant le péché et l'hérésie, etc.

Gobs, lutins écossais du genre des Gobelins.

Gobes. On appelle gobes, dans la campagne, des boules sphériques que l'on trouve quelquefois dans l'estomac des animaux ruminants, et qui sont formées de poils avalés spontanément,

1 apparence que ces contes de gnomes doi- origine aux relations de quelques anciens s en Laponie.

us, in *Pseudomonarchia dæmon.*

mêlés de fourrages et agglutinés par les sucs gastriques. On persuaderait difficilement à la plupart des gens de la campagne que ces boules ne sont pas l'effet d'un sort[1].

Godeslas, meunier du diocèse de Maëstricht, qui se raillait des Croisés et du saint sépulcr et qui fut emporté par le diable[1].

Godwin, comte de Kent. *Voy.* EMMA.

Godwin, écrivain anglais qui a publié *la* i *des nécromanciens*, ou histoire des personna



Godeslas.

les plus célèbres auxquels on a attribué, dans les différents âges, une puissance surnaturelle.

Goëthe, auteur du drame de *Faust*, qui a fait un si grand bruit. M. François Hugo a démontré que le fond de ce poëme appartient à Marlowe, poëte anglais, antérieur à Goëthe de deux siècles.

Goétie. La goétie est une phase de la magie, qui consiste à s'adresser aux esprits de l'abîme pour se les rendre favorables et arracher leurs secrets par des enchantements, des formules mystérieuses, des conjurations, des amulettes et des talismans.

Quand on s'adresse aux puissances de la lumière, c'est la théurgie.

Il y a dans le magnétisme des faits qui tiennent de la goétie et d'autres qui sont de la théurgie. — La goétie est la magie noire des temps antiques, et la théurgie leur magie blanche.

Goffe (Marie), femme de Rochester, qui se sentant mourir témoigna un ardent désir de revoir ses enfants, dont elle était éloignée de quelques lieues. C'était le 3 juin 1691. On lui fit comprendre qu'elle ne pouvait être transportée; ce qui l'affligea vivement. A deux heures du matin, le 4 juin, elle eut une sorte d'extase qui la mit auprès de ses enfants. Elle sortit de son évanouissement au point du jour, toute joyeuse les avoir revus; et ce qui est singulier, c'est la bonne qui gardait les enfants avait vu a surprise leur mère assise en silence sur leur l l'heure même où elle était évanouie, à qu lieues de là. La pauvre mère mourut ce m jour.

Goguis, démons de forme humaine qui compagnent les pèlerins du Japon dans le voyages, les font entrer dans une balance et contraignent de dire leurs péchés. Si les pèle taisent une de leurs fautes dans cet examen, diables font pencher la balance, de sorte q ne peuvent éviter de tomber dans un préci où ils se rompent tous les membres[2].

Gohorry (Jacques), écrivain alchimiste a ignoré.

Goîtres. Les Arabes prétendent guérir c infirmité avec des amulettes. Le docteur Al nethy, que l'on consultait sur la manière de siper un goître, répondit : « Je crois que le m leur topique serait de siffler... »

Goldner. On lit dans *la Chronique de Tho* en Prusse, que le fils d'un marchand de c

[1] Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. II, p. 14.

[1] Voyez son histoire dans les *Légendes infern*

[2] Lelover, *Histoire des spectres ou apparitions esprits*, ch. II, p. 336.

Goldner, avait un enfant obsédé par
ppeur. Cet esprit se montrait quel-
forme de bouc, de chevreuil ou
al, battait l'enfant et le tourmentait
manières; ce qui dura trois mois de

puissant duc des enfers; il apparaît
e d'une femme; il a une couronne
a tête, et il est monté sur un cha-



ond sur le présent, le passé et l'ave-
découvrir les trésors cachés; il com-
gt-six légions[1].
c, roi des Vandales, qui fut, à l'exemple
et de Bucer, éventré par le diable, et
selon les chroniqueurs, fut conduite

es Français d'autrefois donnaient le
âtre gonin à leurs petits sorciers,



, escamoteurs et faiseurs de tours de
[2].

1. Helinand conte qu'un soldat nommé
le la suite de Henry, archevêque de
ant endormi en pleine campagne après
omme il dormait la bouche ouverte,

, in *Pseudomon. dæmonum.*
e, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc.,

Démonomanie, p. 448.

ceux qui l'accompagnaient, et qui étaient éveillés, virent sortir de sa bouche une bête blanche semblable à une petite belette, qui s'en alla droit à un ruisseau assez près de là. Un homme d'armes, la voyant monter et descendre le bord du ruisseau pour trouver un passage, tira son épée et en fit un petit pont sur lequel elle passa et courut plus loin... Peu après, on la vit revenir, et le même homme d'armes lui fit de nouveau un pont de son épée. La bête passa une seconde fois et s'en retourna à la bouche du dormeur, où elle rentra... Il se réveilla alors; et comme on lui demandait s'il n'avait point rêvé pendant son sommeil, il répondit qu'il se trouvait fatigué et pesant, ayant fait une longue course et passé deux fois sur un pont de fer. Mais ce qui est plus merveilleux, c'est qu'il alla par le chemin qu'avait suivi la belette; qu'il bêcha au pied d'une petite colline et qu'il déterra un trésor que son âme avait vu en songe. Le diable, dit Wierus, se sert souvent de ces machinations pour tromper les hommes et leur faire croire que l'âme, quoique invisible, est corporelle et meurt avec le corps; car beaucoup de gens ont cru que cette bête blanche était l'âme de ce soldat, tandis que c'était une imposture du diable...

Goo, épreuve par le moyen de pilules de papier que les *jammabos*, fakirs du Japon, font avaler aux personnes soupçonnées d'un vol ou de quelque autre délit. Ce papier est rempli de caractères magiques et de représentations d'oiseaux noirs; le jammabos y met ordinairement son cachet. Le peuple est persuadé que si celui qui prend cette pilule est coupable, il ne peut la digérer et souffre cruellement jusqu'à ce qu'il confesse son crime. *Voy.* KHOMANO-GOO.

Goodwin. *Voy.* PARRIS.

Gœrres, auteur contemporain d'un très-savant livre, qui a pourtant quelques erreurs : ***La Mystique divine, naturelle et diabolique.*** Cet ouvrage a été traduit en français par M. Ch. Sainte-Foi. 5 vol. in-8°, 1855.

Gorson, l'un des principaux démons, roi de l'Occident; il est visible le matin à neuf heures[1].

Gouffres. On en a souvent fait des objets d'effroi. Sur une montagne voisine de Villefranche, on trouve trois gouffres ou étangs considérables, qui sont toujours le théâtre des orages; les habitants du pays croient que le diable est au fond, et qu'il ne faut qu'y jeter une pierre pour qu'il s'élève aussitôt sur ces étangs une tempête.

Gougou. « Champlain, à la fin de son premier voyage au Canada, en 1603, raconte que « proche de la baie des Chaleurs, tirant au sud, » est une île où fait résidence un monstre épou- » vantable que les sauvages appellent Gougou. » Le Canada avait son géant, comme le cap des Tempêtes avait le sien. Homère est le véritable père de ces inventions; ce sont toujours les

[1] Wierus, *Pseudom. dæm.*, p. 934.

cyclopes, Charybde et Scylla, ogres ou gougous[1]. »

Goul, espèce de larves ou sorcières vampires qui répondent aux empuses des anciens. C'est la même chose que *ghole*.

Goule (la grande). C'est un énorme dragon que l'on promenait à Poitiers aux processions des Rogations. On l'appelait la bonne sainte vermine; ce qui est assez singulier; car elle représentait le démon, que la foi chrétienne avait détrôné. Il en était ainsi de la Chair Salée de Troyes, de la Graouilli de Metz, de la Gargouille de Rouen, du Dragon de saint Marcel à Paris, de la Tarasque à Tarascon.

Gouleho, génie de la mort chez les habitants des *îles des Amis*. Il gouverne un royaume sombre où se rendent les âmes.

Gourmandise (la), péché capital, odieux au Ciel et à la terre, et qui envoie aux enfers beaucoup de recrues. Elle a un autre effet, qui suffirait peut-être aux matérialistes pour les faire hésiter devant elle: c'est qu'elle amène brusquement le triomphe de cet âpre squelette que nous appelons la mort.

Goyon. *Voy.* MATIGNON.

Graa, sorte d'immortelle (plante) que les Islandais employaient autrefois à la magie, et qui servait aussi à écarter les sorciers.

Grains bénits. On se sert encore dans les campagnes (et cette coutume est désapprouvée par l'Église comme superstitieuse) de certains grains dits bénits qui ont la propriété de délivrer les possédés par l'attouchement, d'éteindre les incendies et les embrasements, de garantir du tonnerre, d'apaiser les tempêtes, de guérir la peste, la fièvre, la paralysie; de délivrer des scrupules, des inquiétudes d'esprit, des tentations contre la foi, du désespoir, des magiciens et des sorciers[2].

Grains de blé, divination du jour de Noël. Dans plusieurs pays du Nord, on fait, le jour de Noël, une cérémonie qui ne doit pas manquer d'apprendre au juste combien on aura de peine à vivre dans le courant de l'année. Les paysans surtout pratiquent cette divination. On se rassemble auprès d'un grand feu, on fait rougir une plaque de fer ronde, et, lorsqu'elle est brûlante, on y place douze grains de blé sur douze points marqués à la craie, auxquels on a donné les noms des douze mois de l'année. Chaque grain qui brûle annonce disette et cherté dans le mois qu'il désigne; et si tous les grains disparaissent, c'est le signe assuré d'une année de misères. Triste divination!

Graisse des sorciers. On assure que le diable se sert de graisse humaine pour ses maléfices. Les sorcières se frottent de cette graisse pour aller au sabbat par la cheminée; mais celles de France croient qu'en se mettant un b entre les jambes, elles sont transportées s graisse ni onguent. Celles d'Italie ont toujo un bouc à la porte pour les transporter.

Gralon. *Voy.* Is.

Grandier (Urbain). L'histoire de cet hom n'est guère connue du public que par le livre calviniste Saint-Aubin, qui l'a écrite sous le t d'*Histoire des diables de Loudun*, et qui avait térêt, dans l'esprit de sa secte, à travestir faits. Son livre, on le reconnaît aujourd'h n'est qu'un pamphlet menteur et calomnie Grandier était malheureusement un prêtre dissipé, comme le disent les récits du temps, sa condition ne le comportait. Il avait donc là titre aux sympathies des ennemis de l'Ég romaine. Il y avait depuis sept ans à Lou un couvent d'ursulines, que Grandier voulut duire. Il ensorcela les religieuses, comme disait alors; on dirait aujourd'hui il les mag tisa, au moyen de fleurs charmées qu'il leu parvenir; et ces saintes filles devinrent po dées et frénétiques. Les phénomènes que duit le magnétisme sous nos yeux expliq bien des faits que les dissidents et les phil phes ont traités d'absurdes, et qu'on ne plus révoquer en doute. Une procédure fut e mée, suivie avec beaucoup d'ordre, de len et de sagesse. Grandier, en prison, composai fredonnait des chansons. Il fut condamné à m On s'est récrié contre cette sentence et gémi à propos de son exécution. Mais le mag tisme et les tables tournantes ont produit ou duiront des crimes, qui seront, aussi bien ceux de Grandier, du ressort des cours prév les ou des cours d'assises. *Voy.* Loudun[1].

Grando. Une légende citée par Görres[2] d'un vampire nommé Grando, qui inquiéta a longtemps les habitants de la Carniole. O trouva tout rouge, longtemps après sa mort. visage fit les mouvements du rire lorsqu'o découvrit, et il bâilla comme pour respirer frais. On lui présenta un crucifix; aussit versa des larmes. Après qu'on eut prié po repos de son âme, on eut recours à l'expé qui délivre des vampires, on lui coupa la tê poussa un cri, se tourna et se tordit comm eût été vivant et remplit tout le cercueil de sang...

Grange du diable. On voit encore à la f d'Hamelghem, qui appartient à M. d'Hoogsv et qui est tenue par M. Sterckx, frère de l'ar vêque de Malines, ferme dépendante de la mune d'Osselt, entre Meysse et Ophem, à bonne lieue de Vilvorde, à trois lieues de Br les; en allant par Laeken, on voit, dis-je, cette ferme une grange, qui passe pour la

[1] Chateaubriand, *Mémoires*, tome II.
[2] Lebrun, *Histoire des superstitions*, t. Ier, p. 397.

[1] Voyez aussi l'histoire de Grandier, dans le *gendes infernales*.
[2] Livre V de sa *Mystique*, ch. XIV.

ıys, mais qui en est assurément la
uable, et qu'on appelle la Grange du
vel's dak).
presque pas de province où l'on ne
ıs quelque ferme écartée, une grange
qu'on appelle la Grange du diable.
ın pacte avec un paysan dans l'em-
t toujours le diable qui l'a bâtie en
partout le chant du coq l'a fait fuir
ût gagné son pari; car il y a un trou
ıs couvert, ou quelque autre chose
qui manque à toutes ces granges. On en cite plusieurs qui sont fameuses [1].

Granson. Paul Diacre (*Hist. Longob.*) raconte ceci : Deux seigneurs lombards, nommés Aldon et Granson, ayant déplu à Cunibert, roi de Lombardie, ce prince résolut de les faire mourir. Il s'entretenait de ce projet avec son favori, lorsqu'une grosse mouche vint se planter sur son front et le piqua vivement; Cunibert chassa l'insecte, qui revint à la charge, et qui l'importuna jusqu'à le mettre dans une grande colère. Le favori,



Grandier en prison.

maître irrité, ferma la fenêtre pour emnemi de sortir et se mit à poursuivre
pendant que le roi tira son poignard
r. Après avoir sué bien longtemps,
ignit l'insecte fugitif, le frappa; mais
ıpa qu'une patte, et la mouche dispamême instant Aldon et Granson, qui
emble, virent apparaître devant eux
d'homme qui semblait épuisé de faavait une jambe de bois. Cet homme
du projet du roi Cunibert, leur conuir et s'évanouit tout aussitôt. Les
eurs rendirent grâces à l'esprit de ce
pour eux; après quoi ils s'éloignèrent
igeaient les circonstances.

nir, dragon scandinave qui épouvante le monde de ses sifflements dans les tempêtes.

Gratarole (Guillaume), médecin du seizième siècle, mort en 1568. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Observations des différentes parties du corps de l'homme pour juger de ses facultés morales* [2]. Bâle, 1554, in-8. Il a composé aussi sur l'Antechrist un ouvrage que nous ne connaissons pas; enfin, des traités sur l'alchimie et sur l'art de faire des almanachs.

Gratianne (Jeannette), habitante de Sibour ou Siboro, au commencement du dix-septième siècle. Accusée de sorcellerie à l'âge de seize ans,

[1] Voyez la Grange du diable, dans les *Légendes infernales*.

[2] *De prædictione morum naturarumque hominum facili ex inspectione partium corporis.*

elle déposa qu'elle avait été menée au sabbat; qu'un jour le diable lui avait arraché un bijou de cuivre qu'elle portait au cou; ce bijou avait la forme d'un poing serré, le pouce passé entre les doigts, ce que les femmes du pays regardaient comme un préservatif contre toute fascination et sortilége. Aussi le diable ne le put emporter, mais le laissa près de la porte. Elle assura aussi qu'en revenant un jour du sabbat, elle avait vu le diable en forme d'homme noir, avec six cornes sur la tête, une queue au derrière, deux visages, etc.; que, lui ayant été présentée, elle en avait reçu une grosse poignée d'or; qu'il l'avait fait renoncer à son Créateur, à la sainte Vierge, à tous les saints et à tous ses parents [1]....



Gratarole.

Gratidia, devineresse qui trompa Pompée, comme le rapporte Horace : car lui ayant demandé l'issue de la guerre de Pharsale, elle l'assura qu'il serait victorieux; néanmoins il fut vaincu [2].

Gratoulet, insigne sorcier qui apprenait le secret d'embarrer ou nouer l'aiguillette, et qui s'était vendu à Belzébuth. Il donna des leçons de sorcellerie à Pierre Aupetit, condamné en 1598.

Greatrakes (Valentin), empirique qui fit du bruit en Angleterre dans le dix-septième siècle; il était né en Irlande en 1628. On ignore la date de sa mort. Il remplit de brillants emplois, mais il avait la tête dérangée. En 1662, il lui sembla entendre une voix lui dire qu'il avait le don de guérir les écrouelles; il voulut en user et se crut même appelé à traiter toutes les maladies : ce qui lui attira une grande célébrité. Cependant une sentence de la cour de l'évêque de Lismore lui défendit de guérir. Sa méthode consistait à appliquer les mains sur la partie malade et à faire de légères frictions de haut en bas; était-ce du magnétisme? Il touchait même les possédés, qui tombaient dans des convulsions aussitôt qu'ils le voyaient ou l'entendaient parler. Plusieurs écrivains se moquèrent de lui. Saint-Évremont écrivit contre la folle confiance qu lui accordait. Mais Greatrakes a eu des déf seurs, et Deleuze, dans son *Histoire du mag tisme animal*, l'a présenté sous un jour qui voir que c'était en effet un magnétiseur.

Green (Christine), Anglaise du dix-septi siècle, citée par Glanvil. Elle avait un esprit milier qui vivait avec elle sous la forme d'un risson, et lui suçait tous les matins un pe sang pour lui donner des extases.

Grégoire le Thaumaturge (saint). *V* IDOLES.

Grégoire VII (saint), l'un des plus gra papes, sauva l'Europe au onzième siècle. Co il fit de grandes choses pour l'unité, il eut ennemis dans tous les hérétiques, et en der lieu dans les protestants, qui l'accusèren magie et même de commerce avec le dia Leurs mensonges furent stupidement répétés les catholiques. Ce saint pape vient d'être vengé; car l'histoire, qui lui rend justice e est écrite par un protestant (Voigt) [1].

Greillmeil, sorcier. *Voy.* JACQUES Ier.

Grêle. Chez les Romains, lorsqu'une nuée raissait disposée à se résoudre en grêle, on molait des agneaux; ou, par quelque incisi un doigt, on en faisait sortir du sang do vapeur, montant jusqu'à la nuée, l'écarta la dissipait entièrement : ce que Sénèque r comme une folie [2].

Grenier (Jean), loup-garou qui florissait l'an 1600. Accusé d'avoir mangé des enf par Jeanne Garibaut et par d'autres, quoi eût à peine quinze ans, il avoua qu'il était d'un prêtre noir (prêtre du sabbat), qui p une peau de loup [3], et qui lui avait appr métier. On le condamna à servir toute s dans un couvent, où il se convertit. *Voy.* RIER et PIERRE LABOURANT.

Grenouille. On n'ignore pas cet admi secret des paysans, que la grenouille des sons, coupée et mise sur les reins, fait ment uriner, que les hydropiques en sont ris..... *Voy.* MESSIE DES JUIFS, TREMBLEMEN TERRE, etc.

Des philosophes allemands ont prétend force de profondes recherches, établir que descendons de la grenouille, qui, peu à s'est perfectionnée : ce qu'elle ne fait pou plus. Et Lavater a fait graver un tableau montrer qu'au moyen d'une vingtaine de tr tions légères, une tête de crapaud devien tête d'Apollon....

Grésili, l'un des démons qui possé Louise Capelle, compagne de Madeleine Palud.

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. IV, p. 432.
[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. II, p. 53.

[1] Voyez l'abrégé de cette histoire par M. Jorry.
[2] Lebrun, t. Ier, p. 376.
[3] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en F*

eil, Anglaise qui remplissait au sab-
ictions de portière, dans la procédure
mpson, dirigée par le roi Jacques.

Brown assure qu'il y a des griffons, des animaux mixtes qui par devant t à l'aigle et par derrière au lion, avec s droites, quatre pieds et une large traditions du moyen âge donnaient au gle pour père et la louve pour mère. démon familier que l'on voit chez les , et surtout dans les forêts du Ca- la Guinée.

dus (Paul), Castillan, auteur d'un Maléfices (*De maleficiis*), publié à 1555; de traités des sortiléges, des la torture, etc.; Lyon, 1536, et de utres ouvrages de ce genre. Il conte art qu'un avocat, ayant été noué par t maléfice que nul art de médecine ne courir, eut recours à un magicien qui ndre, avant de dormir, une certaine lui dit de ne s'effrayer de rien. A s et demie de la nuit, survint un vio- accompagné d'éclairs; l'avocat crut e la maison lui tombait sur le dos; il ientôt de grands cris, des gémisse- vit dans sa chambre une multitude de qui se meurtrissaient à coups de poing de pied, et se déchiraient avec les on- dents; il reconnut une certaine femme e voisin, qui avait la réputation de sor- u'il soupçonnait de lui avoir donné son e plaignait plus que tous et s'était elle- hiré la face et arraché les cheveux. Ce ura jusqu'à minuit, après quoi le maî- r entra; tout disparut; il déclara au 'il était guéri: ce qui fut vrai [1].

. Dans beaucoup de villages, et surtout erre, on regarde les grillons qui ani- oyer à la campagne, et qui chantent si nt la nuit, comme de petits esprits d'une nature bienveillante, qui em- leur forme exiguë pour échapper aux umaines. Beaucoup de villageois se ue leur présence porte bonheur dans et qu'on ne les tue pas impunément. général, ne voit-on pas d'un bon œil utal qui les écrase. « Toute la tribu des e compose de puissants esprits, bien soit ignoré des gens qui ont affaire à n'est pas dans le monde invisible de s gentilles et plus sincères à qui on fier davantage ou dont les conseils us dévoués et plus sûrs que les voix ntent ces esprits de l'âtre et du foyer resser à l'espèce humaine [2]. »

ere, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc.,

. Dyckens, *Le grillon du foyer*, conte de

Grimaldi. Sous le règne de Louis le Débonnaire, il y eut dans toute l'Europe une maladie épidémique qui s'étendit sur les troupeaux. Le bruit se répandit dans le peuple que Grimaldi, duc de Bénévent, ennemi de Charlemagne, avait occasionné ce dégât en faisant répandre de tous côtés une poudre meurtrière par ses affidés. On arrêta un grand nombre de malheureux soupçonnés de ce crime; la crainte et la torture leur firent confesser qu'ils avaient en effet répandu cette poudre qui faisait mourir les troupeaux. Saint Agobard, archevêque de Lyon, prit leur défense et démontra que nulle poudre n'avait la vertu d'infecter l'air; et qu'en supposant même que tous les habitants de Bénévent, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards et enfants, se fussent dispersés dans toute l'Europe, chacun suivi de trois chariots de cette poudre, ils n'auraient jamais pu causer le mal qu'on leur attribuait [1].

Grimalkin. C'est le nom que les sorcières anglaises donnent au démon lorsqu'il vient au sabbat sous la figure d'un chat.

Grimoire. Tout le monde sait qu'on fait venir le diable en lisant le *Grimoire;* mais il faut avoir soin, dès qu'il paraît, de lui jeter quelque chose à la tête, une savate, une souris, un chiffon, autrement on risque d'avoir le cou tordu. Le terrible petit volume connu sous le nom de *Grimoire*, autrefois tenu secret, était brûlé très-justement dès qu'il était saisi. Nous donnerons ici quelques notes sur les trois *Grimoires* les plus connus.

Grémoire (sic) *du pape Honorius, avec un recueil des plus rares secrets;* sous la rubrique de Rome, 1670, in-16, orné de figures et de cercles. Les cinquante premières pages ne contiennent que des conjurations. *Voy.* CONJURATIONS et ÉVOCATIONS.—Dans le *Recueil des plus rares secrets*, on trouve celui qui force trois demoiselles à venir danser le soir dans une chambre. Il faut que tout soit lavé dans cette chambre; qu'on n'y remarque rien d'accroché ni de pendu; qu'on mette sur la table une nappe blanche, trois pains de froment, trois siéges, trois verres d'eau; on récite ensuite une certaine formule de conjuration [2], et les trois personnes qu'on veut voir viennent, se mettent à table et dansent; mais au coup de minuit tout disparaît. On trouve dans le même livre beaucoup de bêtises de ce genre que nous rapportons en leur lieu.

Grimorium verum, vel probatissimæ Salomonis claviculæ rabbini Hebraici, in quibus tum na-

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 298.

[2] Voici les paroles de cette conjuration : « Besticirum! consolation, viens à moi. Vertu créon, créon, créon... Je ne mens pas; je suis maître du parchemin; par la louange, prince de la montagne, fais taire mes ennemis et donne-moi ce que tu sais. »

turalia, tum supernaturalia secreta, licet abditissima, inpromptu apparent, modo operator pernecessaria et contenta faciat; sciat tamen opportet dæmonum potentia duntaxat peragantur : traduit de l'hébreu, par Plaingière, avec un recueil de secrets curieux. A. Memphis, chez Alibeck l'Égyptien, 1517, in-16 (*sic omnia*); et sur le revers du titre : *Les véritables clavicules de Salomon*, à Memphis, chez Alibeck l'Égyptien, 1517.

Le *grand Grimoire avec la grande clavicule de Salomon*, et la magie noire ou les forces infernales du grand Agrippa, pour découvrir les trésors cachés et se faire obéir à tous les e prits; suivis de tous les arts magiques, in-1 sans date ni nom de lieu. Ces deux grimoi contiennent, comme l'autre, des secrets q nous donnons ici aux divers articles qu'ils co cernent.

Voici une anecdote sur le Grimoire : — petit seigneur de village venait d'emprun à son berger le livre du Grimoire avec leq celui-ci se vantait de forcer le diable à paraît Le seigneur, curieux de voir le diable, se tira dans sa chambre et se mit à lire les paro qui obligent l'esprit de ténèbres à se montr



Grimalkin.

Au moment où il prononçait avec agitation ces syllabes niaises qu'il croyait puissantes, la porte, qui était mal fermée, s'ouvre brusquement : le diable paraît, armé de ses longues cornes et tout couvert de poils noirs... Le curieux seigneur perd connaissance et tombe mourant de peur sur le carreau, en faisant le signe de la croix. Il resta longtemps sans que personne vînt le relever. Enfin il rouvrit les yeux et se retrouva avec surprise dans sa chambre. Il visita les meubles pour voir s'il n'y avait rien de dégradé : un grand miroir qui était sur une chaise se trouvait brisé; c'était l'œuvre du diable. Malheureusement pour la beauté du conte, on vint dire un instant après à ce pauvre seigneur que son bouc s'était échappé et qu'on l'avait repris devant la porte de cette même pièce où il avait si bien représenté le diable. Il avait vu dans miroir un bouc semblable à lui et avait bris glace en voulant combattre son ombre [1].

Grisgris, nom de certains fétiches chez Maures d'Afrique, qui les regardent comme puissances subalternes. Ce sont de petits bil sur lesquels sont tracées des figures magiq ou des pages du Koran en caractères arabes; billets sont vendus assez cher, et les habita les croient des préservatifs assurés contre t les maux. Chaque grisgris a sa forme et sa p priété. *Voy.* Goo.

Grisou. Le feu grisou est un gaz qui s' flamme spontanément ou par occasion dans mines de houille, et qui produit souvent grands désastres. — Beaucoup de mineurs

[1] *Histoire des fantômes et des démons*, p. 214.

grison comme un lutin de méchante

tte. Il y a sur les côtes de la Bal-
ıme dans la plupart des contrées mon-
de l'Europe, des chasseurs défunts,
s pour leurs méfaits à courir éternel-
travers les marais et les taillis. Les
du Sternsklint entendent souvent le
ıoiements des chiens de Grœnjette; ils
ɔasser dans la vallée, le chasseur ré-
ı pique à la main; et ils déposent de-
porte un peu d'avoine pour son cheval,
dans ses courses il ne foule pas aux
s moissons [1]. *Voy.* VENEUR.

acques, sorcier. *Voy.* BOGUET.

tter. *Voy.*, LAGHERNARD.

sse. On a cru longtemps à Paris qu'une
ıceinte qui se regarde dans un miroir
le diable : fable autorisée par la peur
son ombre une femme grosse, dans
ıu'elle s'y mirait, et persuadée par son
ır qui lui dit qu'il était toujours dan-
se regarder enceinte. On assure aussi
ımme grosse qui regarde un cadavre
ıfant pâle et livide [2]. Dans certains can-
ésil, aucun mari ne tue d'animal durant
se de sa femme, dans l'opinion que le
lle porte s'en ressentirait. *Voy.* IMAGI-
ın ignore encore le motif pour lequel
églises particulières refusèrent long-
sépulture aux femmes qui mouraient
; c'était sans doute pour engager les
redoubler de soins envers leurs en-
concile tenu à Rouen en 1074 a or-
e la sépulture en terre sainte ne fût
t refusée aux femmes enceintes ou
ındant l'accouchement.

-Tête (Robert), évêque de Lincoln,
ouvérus donne une androïde comme
ɔert le Grand.

de la Barre, un des nombreux pré-
que nous avons vus réclamer le trône
XVI, en prenant sans peur le nom
XVII, a fait imprimer en 1840 un
ı-12 intitulé *Révélations sur les erreurs*
n Testament. Il débute ainsi :

« Londres, 1840, le mercredi 5 février.

Charles-Louis, duc de Normandie, qui
, j'ai reconnu que la sainte volonté de
le Tout-Puissant, est infaillible; et
, selon son incomparable sagesse, dans
lu salut des mortels de cette terre, a
servir de l'orphelin du Temple, fils du
r de France et de Marie-Antoinette,
andre dans le monde entier la lumière
ritable doctrine céleste qui déjà avait été renouvelée, dans son temps, par l'ange de la face de l'Éternel, notre Seigneur Jésus-Christ. J'atteste et je confesse devant Dieu et devant l'univers qu'en accomplissant ce devoir qui m'est commandé, je ne fais rien de moi-même; mais que je suis guidé par l'ange du Tout-Puissant, qui me parle visiblement en esprit et en vérité. J'atteste et je confesse encore que cet ange est celui qui m'a dicté et fait écrire la *Doctrine céleste.* »

Or, cette doctrine céleste, dictée par un ange au duc de Normandie, n'est autre chose que la négation de tout l'Ancien Testament, pour établir l'éternité de la matière et un stupide panthéisme tiré des plus absurdes écarts de Pigault-Lebrun, de Dupuis, de d'Holbach et de Voltaire. Ce livre a été publié à Paris par le docteur Charles de Cosson, seulement en sa première partie. En 1841, une deuxième et une troisième partie ont paru réunies en un autre volume in-12, sous le titre de *Salomon le Sage, fils de David, sa renaissance sur cette terre et révélation céleste, publié par M. Gruau de la Barre, ancien procureur du roi. Deuxième et troisième partie, faisant suite à la première, intitulée Révélations sur les erreurs de l'Ancien Testament.* Si le duc de Normandie a démoli l'histoire de nos origines, M. Gruau de la Barre la reconstruit. Il fait créer le monde avec cent soixante-douze paradis, par l'éternel Esprit-Saint. La terre subit six révolutions avant d'être propre à recevoir des hommes pour habitants. Alors l'éternel Esprit-Saint forme *Lithamana*, son premier né, et crée toutes les âmes, leur donnant la connaissance du bien et du mal. Il crée aussi les anges, parmi lesquels il y a bientôt un séditieux qu'on appelle *Lisathama.* L'éternel Esprit-Saint met les âmes créées dans des corps qui peuplent la terre; il chasse du ciel *Lisathama* et ses adhérents, qui vont tenter les hommes et les font tomber. Caïn tue Abel; mais pourtant Caïn est *bon au fond* et fait une grande pénitence. Toute l'histoire sainte est travestie ensuite de la manière la plus prolixe et dans un but que nous ne pouvons apercevoir.

Guacharo. Dans la montagne de Tumérequiri, située à quelque distance de Cumana, se trouve la caverne de Guacharo, fameuse parmi les Indiens. Elle est immense et sert d'habitation à des milliers d'oiseaux nocturnes dont la graisse donne l'huile de guacharo. Il en sort une assez grande rivière; on entend dans l'intérieur le cri lugubre de ces oiseaux, cri que les Indiens attribuent aux âmes qu'ils croient forcées d'entrer dans cette caverne pour passer dans l'autre monde. Ce séjour ténébreux, disent-ils, leur arrache les gémissements plaintifs qu'on entend au dehors. Les Indiens du gouvernement de Cumana, non convertis à la foi, ont encore du respect pour cette opinion. Parmi ces peuples,

ier, *Trad. de la Baltique.*
ı, *Essai sur les erreurs populaires*, p. 104.

jusqu'à deux cents lieues de la caverne, *descendre au Guacharo* est synonyme de mourir.

Guayotta, mauvais génie que les habitants de l'île Ténériffe opposent à Achguaya-Xérac, qui est chez eux le principe du bien.

Gudeman (bon homme). C'est le nom d'un esprit redouté en Écosse, auquel les laboureurs croient devoir laisser un de leurs champs qu'ils ne cultivent jamais.

Guecuba, esprit du mal chez les Araucans. *Voy.* Toqui.

Gueldre. On trouve ce récit dans les histo riens hollandais : « Un monstre affreux, d'u grandeur prodigieuse, ravageait la campagn dévorant les bestiaux et les hommes mêmes; empoisonnait le pays de son souffle empest Deux braves gens, Wichard et Lupold, entr prirent de délivrer la contrée d'un fléau si te rible, et y réussirent. Le monstre, en mourar jeta plusieurs fois un soupir qui semblait e primer le mot *ghelre*. Les deux vainqueurs vo lurent qu'en mémoire de leur triomphe, la vi



Entrée du Guacharo

qu'ils bâtirent prît le nom de Ghelre, dont nous avons fait *Gueldre*.

Guérin (Pierre). *Voy.* Illuminés.

Gui de chêne, plante parasite qui s'attache au chêne, et qui était regardée comme sacrée chez les druides. Au mois de décembre, qu'on appelait le mois sacré, ils allaient la cueillir en grande cérémonie. Les devins marchaient les premiers en chantant, puis le héraut venait, suivi de trois druides portant les choses nécessaires pour le sacrifice. Enfin paraissait le chef des druides, accompagné de tout le peuple; il montait sur le chêne, coupait le gui avec une faucille d'or, le plongeait dans l'eau lustrale et criait : « Au gui de l'an neuf (ou du nouvel an). » On croyait que l'eau charmée ainsi par le de chêne était très-efficace contre le sortilége guérissait de plusieurs maladies. *Voy.* Gutui Dans plusieurs provinces on est persuadé qu on pend le gui de chêne à un arbre avec aile d'hirondelle, tous les oiseaux s'y rass bleront de deux lieues et demie.

Guibert de Nogent, abbé de Nogent-s Coucy, au diocèse de Laon (onzième siècl homme savant, qui a écrit, sous le nom de *G Dei per Francos*, l'histoire des premières c sades. Il y a dans ses écrits plusieurs petits l qui établissent les relations des vivants avec morts.

Guido. Un seigneur nommé Guido, bless

is un combat, apparut autrefois tout
n prêtre nommé Étienne ou Stéphane,
rgea de commissions qui devaient, en
quelques-unes de ses fautes, abréger
atoire. Cette histoire est rapportée par
Vénérable [1].

ume, domestique de Mynheer Clatz,
me du duché de Juliers, au quinzième
e Guillaume fut possédé du diable et
pour exorciste un pasteur hérétique
artholomée Panen, homme qui se fai-
r pour chasser le diable, et qui, dans
constance, fut penaud. Comme le dé-
pâlissait, que son gosier enflait et
ignait qu'il ne fût suffoqué entièrement,
du seigneur Clatz, dame pieuse, ainsi
sa famille, se mit à réciter la prière
. Guillaume alors se prit à vomir, entre
débris, la ceinture d'un bouvier, des
les pelotons de fil, du sel, des aiguilles,
eaux de l'habit d'un enfant, des plumes
que huit jours auparavant il avait arra-
la queue du paon même. On lui de-
cause de son mal. Il répondit que,
sur un chemin, il avait rencontré une
nconnue qui lui avait soufflé au visage,
out son mal datait de ce moment. Ce-
lorsqu'il fut rétabli, il nia le fait, et
e le démon l'avait forcé à faire cet aveu;
utes ces matières n'étaient pas dans son
ais qu'à mesure qu'il vomissait, le dé-
ngeait ce qui sortait de sa bouche [2]....

ume de Carpentras, astrologue qui
le roi René de Sicile et pour le duc de
es sphères astrologiques sur lesquelles
les horoscopes. Il en fit une pour le
les VIII à qui elle coûta douze cents écus;
ière, contenant *plusieurs utilités*, était
e de telle manière que tous les mouve-
s planètes, à toute heure de jour et de
pouvaient trouver; il l'a, depuis, ré-
r écrit en tables astrologiques [3].

aume le Roux, fils de Guillaume le
ant, et tyran de l'Angleterre dans le
siècle. C'était un prince abominable,
, sans mœurs, blasphémateur et cruel.
ucoup de mal à l'Église, chassa l'arche-
le Cantorbéry et ne voulut point que ce
t rempli de son vivant, afin de profiter
nus qui y étaient attachés. Il laissa les
dans la misère et condamna les moines
nière pauvreté. Il entreprit des guerres
et se fit généralement détester. Un jour
it à la chasse (en l'année 1100, dans la
e-quatrième de son âge et la treizième
de son règne), il fut tué d'une flèche lancée par une main invisible. Pendant qu'il rendait le dernier soupir, le comte de Cornouailles, qui s'était un peu écarté de la chasse, vit un grand bouc noir et velu, qui emportait un homme défiguré et percé d'un trait de part en part.... Le comte, troublé de ce spectacle, cria pourtant au bouc de s'arrêter, et lui demanda qui il était, qui il portait, où il allait? Le bouc répondit: — « Je suis le diable; j'emporte Guillaume le Roux, et je vais le présenter au tribunal de Dieu, où il sera condamné pour sa tyrannie; et il viendra avec nous [4]. »

Guillaume de Paris. Il est cité par les démonographes pour avoir fait des statues parlantes, à l'exemple de Roger Bacon, chose qui ne peut avoir lieu que par les opérations diaboliques [2]. Naudé a réfuté cette imputation.

Guillaume III, comte de la comté de Bourgogne. C'était un bandit sans vergogne et un bourreau sans pitié. Un jour que, chargé de crimes et de sacriléges, il était en orgie, un inconnu le fit demander pour lui offrir un beau cheval. Dès qu'il l'eut monté, il fut emporté et disparut. L'inconnu était le diable qui venait prendre son bien [5].

Guillemin, esprit familier de Michel Verdung, avec l'aide duquel il pouvait courir *aussi vite qu'il le voulait*.

Guinefort. C'est le nom d'un chien que les fabliaux du moyen âge ont illustré. Ce chien, ayant sauvé un enfant qu'un serpent voulait dévorer, fut tué par son maître, qui, lui voyant la gueule ensanglantée, crut qu'il avait étranglé son enfant; suivant une autre version, il périt dans le combat avec le serpent. Le maître éclairé lui fit un petit tombeau; ce qui était imprudent; car, dans la suite, des paysans trompés prirent ce tombeau pour celui d'un saint et invoquèrent saint Guinefort. Le P. Bourbon, dans une mission qu'il fit au pays de Lyon et en Auvergne, fit tomber cette superstition, qui certainement n'était qu'une suggestion du diable. Ce chien, appelé Guinefort dans le Lyonnais, s'appelait Ganelon en Auvergne [6].

Guivre, monstre qu'on ne trouve que dans les bestiaires du moyen âge et que les artistes ont reproduit. M. Paulin Paris a établi qu'il ne faut pas confondre la Guivre avec la Vouivre; la Guivre n'est qu'un griffon ou une hydre que l'on voit figurer sur quelques vieux monuments.

Gullets ou **Bonasses**, démons qui servent les hommes dans la Norvége, et qui se louent

ez-la dans les *Légendes de l'autre monde* :
s du purgatoire.
rus, *De præst.*, lib. III, cap. VI.
ait d'un ancien manuscrit, cité à la fin des
ues de Joly sur Bayle.

[1] *Matthæi Tympii præmia virtutum.* — Matthieu Pâris, *Historia major*, t. II.

[2] Naudé, *Apologie pour les grands personnages accusés de magie*, ch. XVII, p. 493.

[3] Voyez sa légende dans les *Légendes infernales*.

[4] Voyez les *Fabliaux du moyen âge*, recueillis par J. Loyseau, 1846, p. 26.

pour peu de chose. Ils pansent les chevaux, les étrillent, les frottent, les bridٍent, les sellent, dressent leurs crins et leurs queues, comme le meilleur palefrenier : ils font même les plus viles fonctions de la maison. *Voy.* Bérith, Hecdekin, etc.

Gunem, appelé aussi Æmus, soldat anglais qui, après avoir servi sous le roi Étienne, se trouvant chargé de bien des crimes, s'en alla en Irlande, décidé à faire sa pénitence dans le purgatoire de Saint-Patrice. Il y subit diverses douleurs qu'il accepta en expiation, s'en revint soulagé et mena depuis une vie exemplaire.

Gurme, chien redoutable, espèce de Cerbère de l'enfer des Celtes. Pendant l'existence du monde, ce chien est attaché à l'entrée d'une caverne ; mais au dernier jour il doit être lâché, attaquer le dieu Tyr ou Thor, et le tuer. C'est le même que le loup Fénris.

Gusandal (vallée de lumière). En Suède, où la magie est en plein mouvement, de nos jours, on donne ce nom au carrefour où se fait le sabbat.

Gusoyn, grand-duc aux enfers. Il apparaît sous la forme d'un chameau. Il répond sur le présent, le passé, l'avenir, et découvre les choses cachées. Il augmente les dignités et affermit les honneurs. Il commande à quarante-cinq légions.

Gustaph. *Voy.* Zoroastre.

Gutheyl ou **Guthyl**, nom sous lequel les Germains vénéraient le gui de chêne. Ils lui attribuaient des vertus merveilleuses, particulièrement contre l'épilepsie, et le cueillaient avec les mêmes cérémonies que les Gaulois. Dans certains endroits de la haute Allemagne, cette superstition s'est conservée, et les habitants sont encore aujourd'hui dans l'usage de courir de maison en maison et de ville en ville, en criant : « Guthey ! Guthey ! » — Des Septentrionaux s'imaginaient qu'un homme muni du gui de chêne non-seulement ne pouvait être blessé, mais était sûr de blesser tous ceux contre lesquels il lançait une flèche. C'est à cause de ce vertus magiques, attribuées au gui de chêne qu'on l'appelle en Alsace *Marentakein*, c'est-à-dire arbrisseau des spectres.

Guymond de la Touche, poëte dramatique et philosophe du dernier siècle. Il était allé le 11 février 1760 chez une sorcière, à Paris, dans le dessein de rire, car il ne croyait à rien. Il fut frappé pourtant de l'appareil mystérieux qui entourait la sorcière et de l'attention grave que lui prêtaient les assistants. Sa curiosité fut piquée. Dans l'instant où, un peu troublé, il s'approchait d'une jeune fille à qui on enfonçait des épingles dans la gorge : — « Vous êtes bien empressé, lui dit la sorcière, à vous éclairer de ce qu'on fait ici. Puisque vous êtes si curieux, apprenez que vous mourrez dans trois jours. » — Ces paroles dites avec solennité firent sur Guymond de la Touche, *qui ne croyait à rien*, une impression telle qu'il se retira chez lui bouleversé, se mit au lit et mourut en effet trois jours après, le 14 février 1760 [1].

Gymnosophistes, philosophes ainsi nommés parce qu'ils allaient nus ou sans habits. Chez les démonomanes, les gymnosophistes sont des magiciens qui obligeaient les arbres à s'incliner et à parler aux gens comme des créatures raisonnables. Tespesion, l'un de ces sages, ayant commandé à un arbre de saluer Apollonius, il s'inclina, et, rabaissant le sommet de sa tête et ses branches les plus hautes, il lui fit des compliments d'une voix distincte, mais féminine, « ce qui surpasse la magie naturelle [2]. »

Gyromancie, sorte de divination qui se pratiquait en marchant en rond, ou en tournant autour d'un cercle, sur la circonférence duquel étaient tracées des lettres. A force de tourner on s'étourdissait jusqu'à se laisser tomber, et de l'assemblage des caractères qui se rencontraient aux divers endroits où l'on avait fait des chutes on tirait des présages pour l'avenir. *Voy.* Alectryomancie.

H

Haagenti, grand président aux enfers. Il paraît sous la figure d'un taureau avec des ailes de griffon. Lorsqu'il se montre portant face humaine, il rend l'homme habile à toutes choses ; il enseigne en perfection l'art de transmuer tous les métaux en or, et de faire d'excellent vin avec de l'eau claire. Il commande trente-trois légions.

Habondia, reine des fées, des femmes blanches, des bonnes, des sorcières, des larves, des furies et des harpies, comme l'assure Pierre Delancre en son livre de l'Inconstance des démons.

Haborym, démon des incendies, appelé aussi Aym. Il porte aux enfers le titre de duc ; il se montre à cheval sur une vipère, avec trois têtes, l'une de serpent, l'autre d'homme, la troisième

[1] Voyez cette histoire dans les *Légendes de l'autre monde.*

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, p. 33.

ll tient à la main une torche allumée. nde vingt-six légions. Quelques-uns e c'est le même que Raum; ce qui ît au moins douteux.



dama ou **Hakeldama**, qui signifie *hé- portion de sang.* Ce mot est devenu à toutes les langues du Christianisme, récit sacré qui nous apprend qu'après s se fut pendu, les prêtres juifs ache- des trente pièces d'argent qu'ils lui données pour trahir Notre-Seigneur, un ui fut destiné à la sépulture des étran- qui porta le nom d'Haceldama. On encore ce champ aux étrangers. Il est couvert d'une voûte sous laquelle on que les corps qu'on y dépose sont con- ans l'espace de trois à quatre heures. , démon cité dans les Clavicules dites de , comme un des plus puissants chefs de

lberg. « L'origine du nom de *Woden* ou révèle par la racine étymologique de saxon Woodin, qui signifie le *féroce* ou le Aussi l'appelle-t-on dans le Nord le *féroce,* et en Allemagne *Groden'sheer* ou *sheer.* Woden, dans le duché de Bruns- e retrouve sous le nom du *chasseur Ha-* . »

t seigneur de Rodenstein, et avait renoncé t de paradis pour qu'il lui fût permis de toujours. Le diable, avec qui il faisait le lui avait promis qu'il chasserait jusqu'au jugement dernier. Il mourut, et on montre forêt d'Usslar une pierre brute qui est, son tombeau, parmi les ruines de son de Rodenstein. Les savants pensent que erre est un monument druidique. Mais les racontent qu'elle est gardée par les chiens fer, et que le chasseur indomptable sort de sa tombe à minuit pour chasser avec fureur. Lorsqu'il se laisse voir, c'est un signe de guerre prochaine. Lorsqu'on l'évoque, il se montre; mais à son aspect effroyable et au bruit de sa suite, le curieux tombe à demi mort de peur; et aussitôt la vision s'évanouit [1].

Hakkims, médecins qui guérissent par charmes, en Perse.

Hakkin. *Voy.* Haquin.

Haleine. Une haleine forte et violente est la marque d'un grand esprit, dit un savant, et au contraire, ajoute-t-il, une haleine faible est la marque d'un tempérament usé et d'un esprit débile...

Hallucination. Walter Scott, dans sa Démonologie, voit la plupart des apparitions comme de véritables hallucinations. Il a raison quelque-



fois. Mais il ne faut pas faire de cette explication un système, à la manière des esprits qui veulent tout comprendre, dans un monde où nous sommes environnés de tant de choses que nous ne comprenons pas. C'est une hallucination épidémique ou un singulier mirage, que l'exemple qu'il cite de l'Écossais Patrick Walker, si, en effet, il n'y avait là que les phénomènes d'une aurore boréale. — « En l'année 1686, aux mois de juin et de juillet, dit l'honnête Walker, plusieurs personnages encore vivants peuvent attester que, près le bac de Crosford, à deux milles au-dessous de Lanark, et particulièrement aux Mains, sur la rivière de la Clyde, une grande foule de curieux se rassembla plusieurs fois après midi pour voir une pluie de bonnets, de chapeaux, de fusils et d'épées; les arbres et le terrain en étaient couverts; des compagnies d'hommes armés marchaient en l'air le long de la rivière, se ruaient les unes contre les autres, et disparaissaient pour faire place à d'autres bandes aériennes. Je suis allé là trois fois consécutivement dans l'après-

ditions populaires. *Quarterly Review.*

[1] Voyez le chevalier Hakelberg, dans les *Legendes infernales.*

midi, et j'ai observé que les deux tiers des témoins avaient vu, et que l'autre tiers n'avait rien vu. *Quoique je n'eusse rien vu* moi-même, ceux qui voyaient avaient une telle frayeur et un tel tremblement, que ceux qui ne voyaient pas s'en apercevaient bien. Un gentilhomme, tout près de moi, disait : — Ces damnés sorciers ont une *seconde vue ;* car le diable m'emporte si je vois quelque chose ! — Et, sur-le-champ, il s'opéra un changement dans sa physionomie. Il voyait... — Plus effrayé que les autres, il s'écria : — Vous tous qui ne voyez rien, ne dites rien ; car je vous assure que c'est un fait visible pour tous ceux qui ne sont pas aveugles. — Ceux qui voyaient ces choses-là pouvaient décrire les espèces de batterie des fusils, leur longueur et leur largeur, et la poignée des épées, les ganses des bonnets, etc. »

Ce phénomène singulier, auquel la multitude croit, bien que seulement les deux tiers eussent vu, peut se comparer, ajoute Walter Scott, à l'action de ce plaisant qui, se posant dans l'attitude de l'étonnement, les yeux fixés sur le lion de bronze bien connu qui orne la façade de l'hôtel de Northumberland dans le Strand à (Londres), attira l'attention de ceux qui le regardaient en disant : — Par le ciel, il remue !... il remue de nouveau ! — et réussit ainsi, en peu de minutes, à faire obstruer la rue par une foule immense : les uns s'imaginant avoir effectivement aperçu le lion de Percy remuer la queue, les autres attendant pour admirer la même merveille.

De véritables hallucinations sont enfantées par une funeste maladie, que diverses causes peuvent faire naître. Leur source la plus fréquente est produite par les habitudes d'intempérance de ceux qui, à la suite d'excès de boisson, contractent ce que le peuple nomme les *diables bleus*, sorte de spleen ou désorganisation mentale. Les joyeuses illusions que, dans les commencements, enfante l'ivresse, s'évanouissent avec le temps et dégénèrent en impressions d'effroi. Le fait qui va suivre fut raconté à l'auteur par un ami du patient. Un jeune homme riche, qui avait mené une vie de nature à compromettre à la fois sa santé et sa fortune, se vit obligé de consulter un médecin. Une des choses dont il se plaignait le plus était la présence habituelle d'une suite de fantômes habillés de vert, exécutant dans sa chambre une danse bizarre, dont il était forcé de supporter la vue, quoique bien convaincu que tout le *corps de ballet* n'existait que dans son cerveau. — Le médecin lui prescrivit un régime ; il lui recommanda de se retirer à la campagne, d'y observer une diète calmante, de se lever de bonne heure, de faire un exercice modéré, d'éviter une trop grande fatigue. Le malade se conforma à cette prescription et se rétablit.

Un autre exemple d'hallucinations est celui de M. Nicolaï, célèbre libraire de Berlin. Cet homme ne se bornait pas à vendre des livres, c'éta encore un littérateur ; il eut le courage mor d'exposer à la Société philosophique de Berlin l récit de ses souffrances, et d'avouer qu'il éta sujet à une suite d'illusions fantastiques. Les ci constances de ce fait peuvent être exposées trè brièvement, comme elles l'ont été au publi attestées par les docteurs Ferriar, Hibbert autres qui ont écrit sur la démonologie. Nicol fait remonter sa maladie à une série de désagr ments qui lui arrivèrent au commencement 1791. L'affaissement d'esprit occasionné par c événements fut encore aggravé par ce fait, qu' négligea l'usage de saignées périodiques au quelles il était accoutumé ; un tel état de san créa en lui la disposition à voir des groupes fantômes qui se mouvaient et agissaient deva lui, et quelquefois même lui parlaient. Ces fa tômes n'offraient rien de désagréable à son im gination, soit par leur forme, soit par leurs a tions ; et le visionnaire possédait trop de for d'âme pour être saisi, à leur présence, d'un se timent autre que celui de la curiosité, convain qu'il était, pendant toute la durée de l'accès, q ce singulier effet n'était que la conséquence sa mauvaise santé, et ne devait sous aucun aut rapport être considéré comme sujet de frayeu Au bout d'un certain temps, les fantômes parure moins distincts dans leurs formes, prirent d couleurs moins vives, s'affaiblirent aux yeux malade, et finirent par disparaître entièremen

Un malade du docteur Gregory d'Édimbour l'ayant fait appeler, lui raconta dans les term suivants ses singulières souffrances : — J'ai l'h bitude, dit-il, de dîner à cinq heures ; et lorsq six heures précises arrivent, je suis sujet à u visite fantastique. La porte de la chambre, mêm lorsque j'ai eu la faiblesse de la verrouiller, qui m'est arrivé souvent, s'ouvre tout à coup une vieille sorcière, semblable à celles qui ha taient les bruyères de Forrès, entre d'un a menaçant, s'approche, se pose devant moi, mais brusquement, que je ne puis l'éviter, et alors donne un violent coup de sa béquille ; je tom de ma chaise sans connaissance, et je reste ain plus ou moins longtemps. Je suis tous les jou sous la puissance de cette apparition. Quelqu fois la vieille est une dame qui, en parure bal, me fait des mines. — Le docteur demand au malade s'il avait jamais invité quelqu'un être avec lui témoin d'une semblable visite. répondit que non. Son mal était si particuli on devait si naturellement l'imputer à un d rangement mental qu'il lui avait toujours r pugné d'en parler à qui que ce fût. — Si vo le permettez, dit le docteur, je dînerai avec vo aujourd'hui tête à tête, et nous verrons si vot méchante vieille viendra troubler notre société Le malade accepta avec gratitude. Ils dînèren et le docteur, qui supposait l'existence de que

e nerveuse, employa le charme de sa
nversation à captiver l'attention de
pour l'empêcher de penser à l'heure
avait coutume d'attendre avec ter-
ussit d'abord. Six heures arrivèrent
y fit attention. Mais à peine quelques
ient-elles écoulées que le monomane
ne voix troublée : — Voici la sorcière !
enversant sur sa chaise, il perdit con-
Le médecin lui tira un peu de sang, et
quit que cet accident périodique, dont
t le malade, était une tendance à l'apo-



Une dame en parure de bal. — Page 318.

garder la chambre, quelquefois le lit ;
t, de temps à autre, appliqué aux af-
e manière que rien n'indiquait à un
ur superficiel la moindre altération dans
és morales ; aucun symptôme ne faisait
une maladie aiguë ou alarmante ; mais
se du pouls, l'absence de l'appétit, le
affaiblissement des esprits, semblaient
eur origine dans une cause cachée que
était résolu à taire. Le sens obscur des
e cet infortuné, la brièveté et la con-
ses réponses aux questions du méde-
éterminèrent à une sorte d'enquête. Il
rs à la famille : personne ne devinait
du mal. L'état des affaires du patient
spère ; aucune perte n'avait pu lui oc-
un chagrin ; aucun désappointement
affections ne pouvait se supposer à son
une idée de remords ne s'alliait à son

plexie. Le fantôme à la béquille était simplement une sorte de combinaison analogue à celle dont la fantaisie produit le dérangement appelé éphialte, ou cauchemar, ou toute autre impression extérieure exercée sur nos organes pendant le sommeil.

Un autre exemple encore me fut cité, dit Walter Scott, par le médecin qui avait été dans le cas de l'observer. Le malade était un honorable magistrat, lequel avait conservé entière sa réputation d'intégrité, d'assiduité et de bon sens. — Au moment des visites du médecin, il en était

caractère. Le médecin eut donc recours avec le monomane à une explication ; il lui parla de la folie qu'il y avait à se vouer à une mort triste et lente, plutôt que de dévoiler la douleur qui le minait. Il insista sur l'atteinte qu'il portait à sa réputation, en laissant soupçonner que son abattement pût provenir d'une cause scandaleuse, peut-être même trop déshonorante pour être pénétrée ; il lui fit voir qu'ainsi il léguerait à sa famille un nom suspect et terni. Le malade frappé exprima le désir de s'expliquer franchement avec le docteur, et, la porte de la chambre fermée, il entreprit sa confession en ces termes :

« Vous ne pouvez comprendre la nature de mes souffrances, et votre zèle ni votre habileté ne peuvent m'apporter de soulagement. La situation où je me trouve n'est pourtant pas nouvelle, puisqu'on la retrouve dans le célèbre roman de Lesage. Vous vous souvenez sans doute

de la maladie dont il y est dit que mourut le duc d'Olivarès : l'idée qu'il était visité par une apparition, à l'existence de laquelle il n'ajoutait aucunement foi; mais il en mourut néanmoins, vaincu et terrassé par son imagination. — Je suis dans la même position; la vision acharnée qui me poursuit est si pénible et si odieuse, que ma raison ne suffit pas à combattre mon cerveau affecté : bref, je suis victime d'une maladie imaginaire. »

Le médecin écoutait avec anxiété.

« Mes visions, reprit le malade, ont commencé il y a deux ou trois ans. Je me trouvais de temps en temps troublé par la présence d'un gros chat qui entrait et sortait sans que je pusse dire comment, jusqu'à ce qu'enfin la vérité me fût démontrée, et que je me visse forcé à ne plus le regarder comme un animal domestique, mais bien comme un jeu, qui n'avait d'existence que dans mes organes visuels en désordre, ou dans mon imagination déréglée. Jusque-là je n'avais nullement pour cet animal l'aversion absolue de ce brave chef écossais qu'on a vu passer par les différentes couleurs de son plaid lorsque par hasard un chat se trouvait dans un appartement avec lui. Au contraire, je suis ami des chats, et je supportais avec tranquillité la présence de mon visiteur imaginaire, lorsqu'un spectre d'une grande importance lui succéda. Ce n'était autre chose que l'apparition d'un huissier de la cour. Ce personnage, avec la bourse et l'épée, une veste brodée et le chapeau sous le bras, se glissait à mes côtés, et, chez moi ou chez les autres, montait l'escalier devant moi, comme pour m'annoncer dans un salon, puis se mêlait à la société, quoiqu'il fût évident que personne ne remarquait sa présence, et que seul je fusse sensible aux chimériques honneurs qu'il me voulait rendre. Cette bizarrerie ne produisit pas beaucoup d'effet sur moi : cependant elle m'alarma à cause de l'influence qu'elle pouvait avoir sur mes facultés. Après quelques mois, je n'aperçus plus le fantôme de l'huissier. Il fut remplacé par un autre, horrible à la vue, puisque ce n'est autre chose que l'image de la mort elle-même, un squelette. Seul ou en compagnie, la présence de ce fantôme ne m'abandonne jamais. En vain je me suis répété cent fois que ce n'est qu'une image équivoque et l'effet d'un dérangement dans l'organe de ma vue; lorsque je me vois, en idée à la vérité, le compagnon d'un tel fantôme, rien n'a de pouvoir contre un pareil malheur, et je sens que je dois mourir victime d'une affection aussi mélancolique, bien que je ne croie pas à la réalité du spectre qui est devant mes yeux. »

Le médecin affligé fit au malade, alors au lit, plusieurs questions. « Ce squelette, dit-il, semble donc toujours là? — Mon malheureux destin est de le voir toujours. — Je comprends; il est, à l'instant même, présent à votre imagination? — Il est présent à l'instant même. — Et dans qu partie de votre chambre le voyez-vous? — pied de mon lit; lorsque les rideaux sont entr' verts, il se place entre eux et remplit l'esp



vide. — Aurez-vous assez de courage pour v lever et pour vous placer à l'endroit qui v semble occupé, afin de vous convaincre d déception? »

Le pauvre homme soupira et secoua la d'une manière négative. « Eh bien, dit le d teur, nous ferons l'expérience une autre foi

Alors il quitta sa chaise aux côtés du lit; e plaçant entre les deux rideaux entr'ouverts, diqués comme la place occupée par le fantô il demanda si le spectre était encore visil « Non entièrement, dit le malade, parce que v personne est entre lui et moi; mais j'aperçoi tête par-dessus vos épaules. »

Le docteur tressaillit un moment, malgr philosophie, à une réponse qui affirmait d' manière si précise que le spectre le touchait si près. Il recourut à d'autres moyens d'inve gation, mais sans succès. Le malade tomba d un marasme encore plus profond; il en mou et son histoire laissa un douloureux exemple pouvoir que le moral a sur le physique, même que les terreurs fantastiques ne parvi nent pas à absorber l'intelligence de la perso qu'elles tourmentent.

Rapportons encore, comme fait attribué à l'h lucination, la célèbre apparition de Maupertu un de ses confrères, professeur de Berlin. est décrite dans les *Actes de la Société royal Berlin*, et se trouve rapportée par M. Thiéb dans ses *Souvenirs de Frédéric le Grand*. Il essentiel de prévenir que M. Gleditch, à qui est arrivée, était un botaniste distingué, pro seur de philosophie naturelle, et regardé com un homme d'un caractère sérieux, simple tranquille. Peu de temps après la mort de M pertuis, M. Gleditch, obligé de traverser la s dans laquelle l'académie tenait ses séances, a

rrangements à faire dans le cabinet
turelle qui était de son ressort, aperçut
dans la salle l'ombre de M. de Mau-
pout et fixe dans le premier angle à
e et ses yeux braqués sur lui. Il était
s de l'après-midi. Le professeur de
en savait trop sur sa physique pour
ne son président, mort à Bâle dans la
Bernouilli, serait revenu à Berlin en
l ne regarda la chose que comme une
venant du dérangement de ses or-
ontinua de s'occuper de ses affaires
er plus longtemps à cet objet. Mais il
le vision à ses confrères, les assurant
vu une figure aussi bien formée et
lle que M. de Maupertuis lui-même
présenter.

autre petit fait : Un prince, s'étant
il était mort, ne voulut plus prendre
re, quelque chose qu'on lui dît pour
er qu'il vivait. Cette diète hors de
it craindre avec justice des suites fâ-
l'on commençait à perdre toute es-
rsqu'un des principaux officiers s'avisa
biller trois valets de chambre en sé-
nains, tels qu'on les voit représenter
âtres, et les fit placer à une table
cellents mets, qu'il fit dresser dans la
l le prince était couché : le prince
appareil demanda qui étaient ces
« Ce sont, dit l'officier, Alexandre,
npée. — Comment! répliqua le prince,
rts, et les morts ne mangent point. —
répondit-il, qu'ils sont morts, mais
de bon appétit. — Si cela est, dit le
on me mette mon couvert, je veux
ec eux. » Ce mort d'imagination se
ea avec ses illustres convives, et cette
e son officier lui fit recouvrer la santé
de l'esprit qui était en grand danger[1].

, grand comte des enfers. Il paraît
rme d'une cigogne, avec une voix
l bâtit des villes, ordonne les guerres
de vingt-six légions[2]. C'est peut-être
ne Malphas.

Les Lapons donnent ce nom aux va-
s'élèvent des lacs, et qu'ils prennent
sprits auxquels est commise la garde
nes.

, prince de Danemark, à qui apparut
le son père pour demander une ven-

geance dont il se chargea. Shakspeare a illustré cette sombre histoire. On montre toujours sur une colline voisine d'Elseneur la tombe d'Hamlet, que des croyances peureuses entourent et protégent.

Hammerlein. C'est le nom que donnait au démon qui le dominait un possédé cité par Brognoli dans son *Alexiacon*. Cet homme ne put être délivré.

Handel, célèbre musicien saxon. Se trouvant en 1700 à Venise, dans le temps du carnaval, il joua de la harpe dans une mascarade. Il n'avait alors que seize ans, mais son nom dans la musique était déjà très-connu. Dominique Scarlati, habile musicien d'alors sur cet instrument, l'entendit et s'écria : « Il n'y a que le Saxon Handel ou le diable qui puisse jouer ainsi... »

Hanneton. Il y a dans la Cafrerie une sorte de hanneton qui porte bonheur quand il entre dans une hutte. On lui sacrifie des brebis. S'il se pose sur un nègre, le nègre en devient tout fier.

Hannon, général carthaginois, distingué par cette fourberie : il nourrissait des oiseaux à qui il apprenait à dire : *Hannon est un dieu ;* puis il leur donnait la liberté.

Hantise, fréquentation. Le mot *hanter* est toujours pris en mauvaise part : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Les maisons où paraissent des démons s'appellent des maisons hantées. Sous le titre de *la Maison hantée*, le comte Yermolof a écrit avec beaucoup de charme une tradition de Moscou. Cette maison avait été habitée par un alchimiste qui évoquait les esprits élémentaires. Une salamandre la hantait, et on disait que depuis qu'elle avait brûlé quelques-uns des évocateurs, elle gémissait tous les jours à minuit, sans qu'on vît jamais rien et sans qu'on pût rien découvrir dans la chambre où l'alchimiste avait opéré.

Hapi. *Voy.* Apis.

Haquart. Rémi, dans sa *Démonologie*, rapporte qu'une sorcière nommée Françoise Haquart, condamnée au feu en 1587, avait livré sa fille Jeanne au démon lorsqu'elle n'avait encore que sept ans. Une femme chrétienne se chargea de cette enfant, et pour la protéger contre le démon, elle la mit coucher entre deux pieuses servantes. Mais, à la vue de tous les voisins, elle fut enlevée et resta longtemps suspendue en l'air, pendant que les servantes criaient : « Seigneur Jésus, sauvez-nous. » Elle resta huit jours sans prendre aucun aliment, et on ne la délivra que par l'exorcisme.

Haquin. Les anciennes histoires scandinaves font mention d'un vieux roi de Suède, nommé Haquin, qui commença à régner au troisième siècle et ne mourut qu'au cinquième, âgé de deux cent dix ans, dont cent quatre-vingt-dix de règne. Il avait déjà cent ans lorsque, ses sujets s'étant révoltés contre lui, il consulta l'oracle d'Odin

eau de Restout, peintre célèbre, mort
nna lieu à une aventure assez plaisante.
eprésentait la destruction du palais d'Ar-
isse, qui était dans le vin, se passionna
is, à peu près comme don Quichotte pour
s et la belle Mélissande. Il prit son sabre,
grands coups sur les démons qui démo-
édifice, il détruisit l'effet magique du
tableau lui-même.
, in *Pseudomonarchia dæm.*

qu'on révérait auprès d'Upsal. Il lui fut répondu que s'il voulait sacrifier le seul fils qui lui restait, il vivrait et régnerait encore soixante ans. Il y consentit, et ses dieux lui tinrent parole. Bien plus, sa vigueur se ranima à l'âge de cent cinquante ans; il eut un fils à nouveau et successivement cinq autres, depuis cent cinquante ans jusqu'à cent soixante. Se voyant près d'arriver à son terme, il tâcha encore de le prolonger; et les oracles lui répondirent que s'il sacrifiait l'aîné de ses enfants, il régnerait encore dix ans; il le fit. Le second lui valut dix autres années de règne, et ainsi de suite jusqu'au cinquième. Enfin il ne lui restait plus que celui-là; il était d'une caducité extrême, mais il vivait toujours; ayant voulu sacrifier encore ce dernier rejeton de sa race, le peuple, lassé du monarque et de sa barbarie, le chassa du trône; il mourut, et son fils lui succéda. Delancre dit que ce monarque était grand sorcier, et qu'il combattait ses ennemis à l'aide des éléments. Par exemple il leur envoyait de la pluie ou de la grêle.

Haridi, serpent honoré à Akhmin, ville d'Égypte. Il y a quelques siècles qu'un derviche nommé Haridi y mourut; on lui éleva un tombeau, surmonté d'une coupole, au pied de la montagne; les peuples vinrent lui adresser des prières. Un autre derviche profita de la crédulité des bonnes gens, et leur dit que Dieu avait fait passer l'esprit du défunt dans le corps d'un serpent. Il en avait apprivoisé un de ceux qui sont communs dans la Thébaïde et qui ne font pas de mal; ce reptile obéissait à sa voix. Le derviche mit à l'apparition de son serpent tout l'appareil du charlatanisme; il éblouit le vulgaire et prétendit guérir toutes les maladies. Quelques succès lui donnèrent la vogue. Ses successeurs n'eurent pas de peine à soutenir une imposture lucrative; ils s'enrichirent en donnant à leur serpent l'immortalité et poussèrent l'impudence jusqu'à en faire un essai public; le serpent fut coupé en morceaux en présence de l'émir, et déposé sous un vase pendant deux heures. A l'instant où le vase fut levé, les serviteurs du derviche eurent sans doute l'adresse d'en substituer un semblable; on cria au prodige, et l'immortel Haridi acquit un nouveau degré de considération.

Paul Lucas raconte que, voulant s'assurer des choses merveilleuses que l'on racontait de cet animal, il fit pour le voir le voyage d'Akhmin; qu'il s'adressa à Assan-Bey, lequel fit venir le derviche avec le serpent ou l'ange, car tel est le nom qu'on lui donnait, et que ce derviche tira de son sein en sa présence l'animal merveilleux. C'était, ajoute-t-il, une couleuvre de médiocre grosseur et qui paraissait fort douce.

Haro, amille noble d'Espagne, qui prétend descendre d'une fée.

Harold-Germson, roi de Norvége qui, voulant châtier l'Islande, envoya un habile et savant troldman (magicien) espionner le pays après avoir étudié ses abordages. Le troldman, pour n'être pas deviné, se changea en baleine, et nagea vers l'Islande. Il vit venir à lui dans une nacelle un Islandais qui, étant aussi magicien, le reconnut sous son déguisement; le prétendu baleinier siffla; et les ladwaiturs, génies protecteurs de l'Islande, dûment avertis, s'élancèrent en formes de dragons et firent tomber sur la baleine une trombe de venin. Le troldman déguisé s'échappa et courut dans un autre site sous la forme d'un énorme oiseau. Le magicien islandais l'attaqua avec une pique; l'oiseau blessé tomba; le troldman en sortit encore et se métamorphosa en un taureau monstrueux; c'était auprès de Bredafort; échouant de nouveau, il reparut en géant, mais toujours sans succès; et Harold-Germson ne put avoir les renseignements qu'il voulait.

Tout ce récit nous vient d'une saga due à un vieux barde idolâtre, et c'est une altération de la vérité. Il s'agit là des efforts que firent les rois scandinaves Olof Triggvason et Harald ou Harold-Germson pour convertir l'Islande au christianisme. Ce ne furent pas des magiciens, mais des missionnaires qu'ils y envoyèrent; et il fallut des efforts immenses pour établir dans cette île sauvage un peu de christianisme, qui depuis est tombé, avec celui des autres pays du Nord dans le luthéranisme, tout en conservant ses magiciens ou sorciers, qui florissent encore de nos jours [1].

Harpe. Chez les Calédoniens, lorsqu'un guerrier célèbre était exposé à un grand péril, les harpes rendaient d'elles-mêmes un son lugubre et prophétique; souvent les ombres des aïeux du guerrier en pinçaient les cordes. Les bardes alors commençaient un chant de mort, sans lequel aucun guerrier n'était admis dans le palais des nuages, et dont l'effet était si salutaire que les fantômes retournaient dans leur demeure pour recevoir avec empressement et revêtir de leurs armes fantastiques le héros décédé.

Harppe. Thomas Bartholin, qui écrivait au dix-septième siècle, raconte, après une ancienne magicienne nommée Landela, dont l'ouvrage n'a jamais été imprimé, un trait qui doit être du treizième siècle ou du quatorzième.—Un homme du Nord, qui se nommait Harppe, étant à l'article de la mort, ordonna à sa femme de le faire enterrer tout debout devant la porte de sa cuisine, afin qu'il ne perdît pas tout à fait l'odeur des ragoûts qui lui étaient chers, et qu'il pût voir à son aise ce qui se passerait dans sa maison. La veuve exécuta docilement et fidèlement ce que son mari lui avait commandé. Quelques semaines après la mort de Harppe, on le vit souvent apparaître sous la forme d'un fantôme hideux, qui tuait

[1] Voyez la belle et savante introduction de M. Léouzon-le-Duc à sa traduction du *Glaive rune* de Nicander.

et molestait tellement les voisins, que n'osait plus demeurer dans le village. i, nommé Olaüs Pa, fut assez hardi pour e vampire, car c'en était un ; il lui porta coup de lance, et laissa la lance dans e spectre disparut. Le lendemain, Olaüs le tombeau du mort ; il trouva sa lance orps de Harppe, au même endroit où il pé le fantôme. Le cadavre n'était pas ; on le tira de terre ; on le brûla, on ndres à la mer, et on fut délivré de ses pparitions [1].

« Le corps de Harppe, dit ici Dom Calmet (si l'on admet la vérité de ce fait), était donc réellement sorti de terre lorsqu'il apparaissait. Ce corps devait être palpable et vulnérable, puisqu'on trouva la lance dans la plaie. Comment sortit-il de son tombeau, et comment y rentra-t-il ? C'est la difficulté ; car qu'on ait trouvé la lance et la blessure sur son corps, cela ne doit pas surprendre, puisqu'on assure que les sorciers, qui se métamorphosent en chiens, en loups-garous, en chats, etc., portent dans leurs corps humains les blessures qu'ils ont reçues aux mêmes parties



Le magicien islandais l'attaqua avec une pique. — Page 322.

dont ils se sont revêtus, et dans lesapparaissent. » Le plus croyable sur cette ieu avérée est probablement qu'elle est le. *Voy.* Vampires.

liers (Jeanne), sorcière des environs ième, au commencement du seizième ns son procès, elle raconta que sa mère ésentée au diable dès l'âge de douze c'était un grand nègre vêtu de noir; vait, quand elle le voulait, botté, épeeint d'une épée ; qu'elle seule le voyait, son cheval, qu'il laissait à la porte. —

olini, *De causa contemptus mortis*, etc.,

La mère de Jeanne avait été brûlée comme sorcière. Elle, qui du reste avait commis d'autres crimes, fut également brûlée, à l'âge de cinquante ans, le dernier jour d'avril de l'année 1578 [1].

Harvis. C'est le nom qu'on donne aux sorciers de l'Égypte moderne.

« De tout temps, dit M. Théodore Pavie, l'Égypte a eu des sorciers. Les devins qui luttèrent contre Moïse firent tant de prodiges, qu'il fallut au législateur des Hébreux la puissance invincible dont Jéhovah l'avait doué pour triompher de ses ennemis. La cabalistique, la magie,

[1] M. Jules Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 133.

les sciences occultes ; importées par les Arabes en Espagne, puis dans toute l'Europe, où déjà elles avaient paru sous d'autres formes à la suite des barbares venus d'Orient par le Nord, n'étaient que des tentatives pour retrouver ces pouvoirs surnaturels, premier apanage de l'homme, alors qu'il commandait aux choses de la création en les appelant du nom que la voix de l'Éternel leur avait imposé. Désormais, soit que les lumières de la vérité, plus répandues, rendent moins faciles les expériences des sorciers dégénérés, soit que l'homme en avançant dans les siècles perde peu à peu ce reste d'empire sur la matière, qu'il cherche aujourd'hui à dompter par l'analyse des lois auxquelles elle obéit, toujours est-il que la magie est une science perdue ou considérée comme telle. L'Égypte cependant prétend en avoir conservé la tradition ; et les devins du Caire jouissent encore, sur les bords du Nil, d'une réputation colossale. Il ne s'agit pas pour eux précisément de jeter des sorts, de prédire des malheurs ; ils n'ont pas la *seconde vue* du Tyrol ou de l'Écosse ; leur science consiste à évoquer, dans le creux de la main d'un enfant pris au hasard, telle personne éloignée dont le nom est prononcé dans l'assemblée, et de la faire dépeindre par ce même enfant, sans qu'il l'ait jamais vue, sous des traits impossibles à méconnaître. Le plus célèbre des *harvis* a eu l'honneur de *travailler* devant plusieurs voyageurs européens, dont les écrits ont été lus avec avidité, et il a généralement assez bien réussi pour que sa gloire n'ait eu rien à souffrir de ces rencontres périlleuses. Voir cet homme, assister à une séance de magie, juger par mes propres yeux de l'état de la sorcellerie en Orient, ces trois désirs me tentaient violemment : l'occasion s'en présenta.

» C'était au Caire, dans une des hôtelleries de cette capitale de l'Égypte. A la suite de quelques discussions qui s'étaient élevées entre nous au sujet du grand harvi, il fut unanimement résolu de le faire appeler. La table était presque toute composée d'Anglais. Vers la fin du dîner, le sorcier arriva. Il entre, fait un léger signe de tête, et va s'asseoir au coin du divan, dans le fond du salon. Bientôt, après avoir accepté le café et la pipe, comme chose due à son importance, il se recueille, tout en parcourant l'assemblée d'un regard scrutateur. Le devin est né à Alger ; sa physionomie n'a rien de gracieux, son œil est perçant et peu ouvert ; sa barbe grisonnante laisse voir une bouche petite, à lèvres minces et serrées ; ses traits, plus fins que ceux d'un Égyptien, n'ont pas non plus le calme impassible et sauvage du Bédouin ; il est grand, fier, dédaigneux, et se pose en homme supérieur. Tandis que nous achevions de fumer, celui-ci son chibouk, celui-là son narguilé, le harvi, immobile dans son coin, cherchait à lire sur nos visages le degré de croyance que nous étions disposés à lui accorder ; puis tout à coup il tira de sa poch un *calam* (sorte de plume) et de l'encre, demand un réchaud, et se mit à écrire ligne à ligne, s un long morceau de papier, de mystérieuses se tences. Dès qu'il eut jeté dans le feu quelque unes de ces lignes, déchirées successivement, l charme commençant à opérer, un enfant fut in troduit. C'était un Nubien de sept à huit an esclave au service de l'un de nos convives, r cemment arrivé de son pays, noir comme l'enc du harvi, et affublé du plus simple costume tur



L'Algérien et son Nubien.

Le sorcier prit la main de l'enfant, y laissa tom ber une goutte du liquide magique, l'étendit av sa plume de roseau, et abaissant la tête du pa tient sur ses doigts, de manière qu'il ne p rien voir, il le plaça dans un coin de l'apparte ment, près de lui, le dos tourné à l'assemblé — Lady K... ! s'écria le plus impétueux d spectateurs. — Et l'enfant, après avoir hési quelques instants, prit la parole d'une voix faibl — Que vois-tu ? lui demanda son maître, tand que le harvi, de plus en plus sérieux, marmotta des vers magiques, tout en brûlant ses papier dont il tira une grande poignée de dessous s robe. — Je vois, répondit le petit Nubien ; j vois des bannières, des mosquées, des chevau des cavaliers, des musiciens, des chameaux. — Toutes choses qui n'ont rien à faire av Lady K..., me dit tout bas un esprit fort. — *Shouf ta' ib ! Shouf ta' ib !* regarde bien ! cri le spectateur qui voulait évoquer lady K... L'e fant se taisait, balbutiait ; puis il déclara qu voyait une personne. — Est-ce une dame, u monsieur ? — Une dame ! — Le harvi s'aperç à nos regards qu'il avait déjà converti à moit les plus incrédules. — Et comment est cette dam — Elle est belle, reprit l'enfant, bien vêtue bien blanche ; elle a un bouquet à la main ; el est près d'un balcon, et regarde un beau jardi — On dirait que ce négrillon a vu quelquefo les portraits de Lawrence, dit le maître de l'e

n voisin; il a deviné juste, et pourtant
ı de semblable ne s'est présenté à ses
Et puis, reprit l'enfant après quelques
car il parlait lentement et par mots
és, cette belle dame a *trois jambes!*
ıe fit le harvi pour ne pas anéantir le
d'un coup de poing se trahit par un
cé. Il lui répéta avec une douceur con-
ıe grâce pleine de rage : — *Shouf ta'*
le bien! L'enfant tremblait; toutefois il
e le personnage évoqué dans le creux
ı avait trois jambes.
ı de nous ne put se rendre compte de
mais on fit retirer le petit nègre, qui
ıcé par un autre en tout semblable.
tte interruption, le sorcier avait mar-
nombre de phrases magiques et brûlé
ers. L'assemblée fumait, le café circu-
esse : l'animation allait croissant. On
évoquer cette fois sir F. S..., facile à
e, puisqu'il a perdu un bras. Le nou-
illon prit la place du premier, abaissa
sa tête sur la goutte d'encre, et l'on fit
- Sir F. S...! dit une voix dans l'as-
et l'enfant répéta, syllabe par syllabe,
ıt à fait barbare pour lui. Ainsi que son
eur, il déclara voir des chevaux, des
, des bannières et des troupes de mu-
'est le prélude ordinaire, le chaos qui
ille avant que la lumière magique de la
ncre éclaire le personnage demandé.
ıe comprend ni le français, ni l'anglais,
; mais, habitué à lire dans les regards
, il devina qu'on lui proposait un *sujet*
ar quelque signe particulier. Jadis on
emandé de faire paraître Nelson, à qui,
ıcun sait, il manquait un bras et une
il avait rencontré juste, grâce à la
du héros. Cette fois, il eut vent de
our de ce genre; aussi, après bien
ıses confuses, l'enfant s'écria : — Je
ıonsieur! c'est un chrétien, il n'a pas
: son habit est vert..... Je ne vois
ıs! A ces mots, nous échangeâmes
, comme des gens qui s'avouent vain-
ıllait croire à la magie... Mais mon
prit fort, après avoir fait bouillonner
ıon narguilé avec un bruit effroyable,
ı harvi. Je remarquai que notre pensée
mal interprétée par le devin, et qu'il
dans son affirmation, supposant que
ns ri de pitié. Il demanda donc à l'en-
Tu ne vois qu'un bras? Et l'autre?
ne répondit pas, et il se fit un grand
On entendit les petits papiers s'enflam-
vivement sur le réchaud. — L'autre
ırit le négrillon... je le vois : ce mon-
ıet devant son dos, et il tient un gant
ıain!... »

e harvi qui opéra devant M. Th. Pavie ne fut pas heureux ou ne fut pas adroit[1]. M. Léon de Laborde avait été plus favorisé; car voici un fragment curieux qu'il a publié en 1833 dans *la Revue des deux mondes*, et qu'on retrouve dans ses *Commentaires géographiques sur la Genèse.*

« L'Orient, cet antique pays, ce vieux berceau de tous les arts et de toutes les sciences, fut aussi et de tout temps le domaine du savoir occulte et des secrets puissants qui frappent l'imagination des peuples. J'étais établi au Caire depuis plusieurs mois (1827), quand je fus averti un matin par lord Prudhoe qu'un Algérien[2], sorcier de son métier, devait venir chez lui pour lui montrer un tour de magie qu'on disait extraordinaire. Bien que j'eusse alors peu de confiance dans la magie orientale, j'acceptai l'invitation; c'était d'ailleurs une occasion de me trouver en compagnie fort agréable. Lord Prudhoe me reçut avec sa bonté ordinaire et cette humeur enjouée qu'il avait su conserver au milieu de ses connaissances si variées et de ses recherches assidues dans les contrées les plus difficiles à parcourir. Un homme grand et beau, portant turban vert et benisch de même couleur, entra : c'était l'Algérien. Il laissa ses souliers sur le bout du tapis, alla s'asseoir sur un divan et nous salua tous, à tour de rôle, de la formule en usage en Égypte. Il avait une physionomie douce et affable, un regard vif, perçant, je dirai même accablant, et qu'il semblait éviter de fixer, dirigeant ses yeux à droite et à gauche plutôt que sur la personne à laquelle il parlait; du reste, n'ayant rien de ces airs étranges qui dénotent des talents surnaturels et le métier de magicien. Habillé comme les écrivains ou les hommes de loi, il parlait fort simplement de toutes choses et même de sa science, sans emphase ni mystère, surtout de ses expériences, qu'il faisait ainsi en public et qui semblaient à ses yeux plutôt un jeu, à côté de ses autres secrets qu'il ne faisait qu'indiquer dans la conversation. On lui apporta la pipe et le café, et pendant qu'il parlait, on fit venir deux enfants sur lesquels il devait opérer.

» Le spectacle alors commença. Toute la société se rangea en cercle autour de l'Algérien, qui fit asseoir un des enfants près de lui, lui prit la main et sembla le regarder attentivement. Cet enfant, fils d'un Européen, était âgé de onze ans et parlait parfaitement l'arabe. Achmed, voyant son inquiétude au moment où il tirait de son écritoire sa plume de jonc, lui dit : — N'aie pas peur, enfant, je vais t'écrire quelques mots dans la main, tu y regarderas, et voilà tout. L'enfant se remit de sa frayeur, et l'Algérien lui traça dans la main un carré, entremêlé bizarrement de lettres et de chiffres, versa au milieu une encre épaisse et lui dit de chercher le reflet de

[1] L'extrait qu'on vient de lire de M. Théodore Pavie a vu le jour en 1839.

[2] Ce n'était pas celui que vit plus tard M. Pavie.

son visage. L'enfant répondit qu'il le voyait. Le magicien demanda un réchaud qui fut apporté sur-le-champ ; puis il déroula trois petits cornets de papier qui contenaient différents ingrédients, qu'il jeta en proportion calculée sur le feu. Il l'engagea de nouveau à chercher dans l'encre le reflet de ses yeux, à regarder bien attentivement, et à l'avertir dès qu'il verrait paraître un soldat turc balayant une place. L'enfant baissa la tête ; les parfums pétillèrent au milieu des charbons : et le magicien, d'abord à voix basse, puis l'élevant davantage, prononça une kyrielle de mots dont à peine quelques-uns arrivèrent distinctement à nos oreilles. — Le silence était profond ; l'enfant avait les yeux fixés sur sa main ; la fumée s'éleva en larges flocons, répandant une odeur forte et aromatique. Achmed, impassible, semblait vouloir stimuler de sa voix, qui de douce devenait saccadée, une apparition trop tardive, quand tout à coup, jetant sa tête en arrière, poussant des cris et pleurant amèrement, l'enfant nous dit, à travers les sanglots qui le suffoquaient, qu'il ne voulait plus regarder, qu'il avait vu une figure affreuse ; il semblait terrifié. L'Algérien n'en parut point étonné, il dit simplement : — Cet enfant a eu peur, laissez-le ; en le forçant, on pourrait lui frapper trop vivement l'imagination.

» On amena un petit Arabe au service de la maison et qui n'avait jamais vu ni rencontré le magicien ; peu intimidé de tout ce qui venait de se passer, il se prêta gaiement aux préparatifs et fixa bientôt ses regards dans le creux de sa main, sur le reflet de sa figure, qu'on apercevait même de côté, vacillant dans l'encre. — Les parfums recommencèrent à s'élancer en fumée épaisse, et les formules parlées en un chant monotone, se renforçant et diminuant par intervalles, semblaient devoir soutenir son attention : — Le voilà, s'écria-t-il, et nous remarquâmes l'émotion soudaine avec laquelle il porta ses regards sur le centre des signes magiques. — Comment est-il habillé ? — Il a une veste rouge brodée d'argent, un turban et des pistolets à sa ceinture. — Que fait-il ? — Il balaye une place devant une grande tente riche et belle ; elle est rayée de rouge et de vert avec des boules d'or en haut. — Regarde qui vient à présent ? — C'est le sultan suivi de tout son monde. Oh ! que c'est beau !... Et l'enfant regardait à droite et à gauche, comme dans les verres d'une optique dont on cherche à étendre l'espace. — Comment est son cheval ? — Blanc, avec des plumes sur la tête. — Et le sultan ? — Il a une barbe noire, un benisch vert.

» Ensuite l'Algérien nous dit : Maintenant, messieurs, nommez la personne que vous désirez faire paraître ; ayant soin seulement de bien articuler les noms, afin qu'il ne puisse pas y avoir d'erreur. Nous nous regardâmes tous, et, comme toujours, dans ce moment personne ne retrouva un nom dans sa mémoire. — Shakspeare, dit enfin le major Félix, compagnon de voyage de lord Prudhoe. — Ordonnez au soldat d'amener Shakspeare, dit l'Algérien. — Amène Shakspeare ! cria l'enfant d'une voix de maître. — Le voilà ! ajouta-t-il après le temps nécessaire pour écouter quelques-unes des formules inintelligibles du sorcier. Notre étonnement serait difficile à décrire, aussi bien que la fixité de notre attention aux réponses de l'enfant. — Comment est-il ? — Il porte un benisch noir ; il est tout habillé de noir, il a une barbe. — Est-ce lui ? nous demanda le magicien d'un air fort naturel, vous pouvez d'ailleurs vous informer de son pays, de son âge. — Eh bien, où est-il né ? dis-je. — Dans un pays tout entouré d'eau. Cette réponse nous étonna encore davantage. — Faites venir Cradock, ajouta lord Prudhoe avec cette impatience d'un homme qui craint de se fier trop facilement à une supercherie. Le caouas (soldat turc) l'amena. — Comment est-il habillé ? — Il a un habit rouge, sur sa tête un grand tarbousch noir, et quelles drôles de bottes ! je n'en ai jamais vu de pareilles : elles sont noires et lui viennent par-dessus les jambes.

» Toutes ces réponses dont on retrouvait la vérité sous un embarras naturel d'expressions qu'il aurait été impossible de feindre, étaient d'autant plus extraordinaires qu'elles indiquaient d'une manière évidente que l'enfant avait sous les yeux des choses entièrement neuves pour lui. Ainsi, Shakspeare avait le petit manteau noir de l'époque, qu'on appelait benisch, et tout le costume de couleur noire qui ne pouvait se rapporter qu'à un Européen, puisque le noir ne se porte pas en Orient, et en y ajoutant une barbe que les Européens ne portent pas avec le costume franc, c'était une nouveauté aux yeux de l'enfant. Le lieu de sa naissance, expliqué par un pays tout entouré d'eau, est à lui seul surprenant. Quant à l'apparition de M. Cradock, qui était alors en mission diplomatique près du pacha, elle est encore plus singulière ; car le grand tarbousch noir, qui est le chapeau militaire à trois cornes, et ces bottes noires qui se portent par-dessus la culotte, étaient des choses que l'enfant avouait n'avoir jamais vues auparavant ; et pourtant elles lui apparaissaient.

» Nous fîmes encore apparaître plusieurs personnes ; et chaque réponse, au milieu de son irrégularité, nous laissait toujours une profonde impression. Enfin le magicien nous avertit que l'enfant se fatiguait ; il lui releva la tête, en lui appliquant ses pouces sur les yeux et en prononçant des paroles mystérieuses ; puis il le laissa. L'enfant était comme ivre : ses yeux n'avaient point une direction fixe, son front était couvert de sueur ; tout son être semblait violemment attaqué. Cependant il se remit peu à peu, devint gai, content de ce qu'il avait vu ; il se plaisait à le raconter, à en rappeler toutes les circon-

ajoutait des détails comme à un événe- serait réellement passé sous ses yeux. tonnement avait surpassé mon at- s j'y joignais une appréhension plus ore ; je craignais une mystification, et d'examiner par moi-même ce qui, paritions, en apparence si réelles et t si faciles à obtenir, appartenait au charlatan, et ce qui pouvait résulter ence *magnétique* quelconque. Je me s le fond de la chambre, et j'appelai n drogman. Je lui dis de prendre à d et de lui demander si, pour une gent, qu'il fixerait, il voulait me dé- ecret ; à la condition, bien entendu, ngagerais à le tenir caché de son vi- spectacle terminé, Achmed, tout en était mis à causer avec quelques-uns eurs, encore surpris de son talent ; il partit. J'étais à peine seul avec Bel- m'informai de la réponse qu'il avait chmed lui avait dit qu'il consentait à e son secret.

demain nous arrivâmes à la grande l-Ahzar, près de laquelle demeurait lgérien. Le magicien nous reçut po- ec une gaieté affable ; un enfant jouait : c'était son fils. Peu d'instants après, oir d'une bizarre tournure nous ap- pipes. La conversation s'engagea. us apprit qu'il tenait sa science de ks célèbres de son pays, et ajouta us avait montré que bien peu de ce it faire. — Je puis, dit-il, endormir ur-le-champ, le faire tomber, rouler, age, et au milieu de ses accès le for- ndre à mes demandes et de me dé- ses secrets. Quand je le veux aussi, je la personne sur un tabouret isolé, et, utour avec des gestes particuliers, je nmédiatement ; mais elle reste les rts, parle et gesticule comme dans ille.

réglâmes nos conditions ; il demanda iastres d'Espagne et le serment sur le ne révéler ce secret à personne. La réduite à trente piastres ; et le ser- ou plutôt chanté, il fit monter son n et prépara, pendant que nous fu- us les ingrédients nécessaires à son Après avoir coupé dans un grand rou- tit morceau de papier, il traça dessus à dessiner dans la main et les lettres apport ; puis, après un moment d'hé- me le donna. J'écrivis la prière que sa dictée : « Anzilou-Aiouha-el-Djenni- Djennoun-Anzilou-Bettakki-Matalahou- ikoum-Taricki-Anzilou-Taricky. » — parfums sont : « Takeh-Mabachi, — di. — Kousombra-Djaou. »

» L'Algérien opéra sur son enfant devant moi. Ce petit garçon en avait une telle habitude que les apparitions se succédaient sans difficulté. Il nous raconta des choses fort extraordinaires, et dans lesquelles on remarquait une originalité qui ôtait toute crainte de supercherie. J'opérai le lendemain devant Achmed avec beaucoup de succès, et avec toute l'émotion que peut donner le pouvoir étrange qu'il venait de me communiquer. A Alexandrie je fis de nouvelles expériences, pensant bien qu'avec cette distance je ne pourrais avoir de doute sur l'absence d'intelligence entre le magicien et les enfants que j'employais, et, pour en être encore plus sûr, je les allai chercher dans les quartiers les plus reculés ou sur les routes, au moment où ils arrivaient de la campagne. J'obtins des révélations surprenantes, qui toutes avaient un caractère d'originalité encore plus extraordinaire que ne l'eût été celui d'une vérité abstraite. Une fois entre autres, je fis apparaître lord Prudhoe, qui était au Caire, et l'enfant, dans la description de son costume, se mit à dire : — Tiens, c'est fort drôle, il a un sabre d'argent. Or, lord Prudhoe était le seul peut-être en Égypte qui portât un sabre avec un fourreau de ce métal. De retour au Caire, je sus qu'on parlait déjà de ma science, et un matin, à mon grand étonnement, les domestiques de M. Msarra, drogman du consulat de France, vinrent chez moi pour me prier de leur faire retrouver un manteau qui avait été volé à l'un d'eux. Je ne commençai cette opération qu'avec une certaine crainte. J'étais aussi inquiet des réponses de l'enfant que les Arabes qui attendaient le recouvrement de leur bien. Pour comble de malheur, le caouas ne voulait pas paraître, malgré force parfums que je précipitais dans le feu, et les violentes aspirations de mes invocations aux génies les plus favorables ; enfin il arriva et, après les préliminaires nécessaires, nous évoquâmes le voleur. Il parut. Il fallait voir les têtes tendues, les bouches ouvertes, les yeux fixes de mes spectateurs, attendant la réponse de l'oracle, qui en effet nous donna une description de sa figure, de son turban, de sa barbe : — C'est Ibrahim, oui, c'est lui, bien sûr ! — s'écria-t-on de tous côtés ; et je vis que je n'avais plus qu'à appuyer mes pouces sur les yeux de mon patient, car ils m'avaient tous quitté pour courir après Ibrahim. Je souhaite qu'il ait été coupable, car j'ai entendu vaguement parler de quelques coups de bâton qu'il reçut à cette occasion.... »

Hasard. Le hasard, que les païens appelaient la Fortune, a toujours eu un culte étendu, quoiqu'il ne soit rien par lui-même. Les joueurs, les guerriers, les coureurs d'aventures, ceux qui cherchent la fortune dans les roues de la loterie, dans l'ordre des cartes, dans la chute des dés, dans un tour de roulette, ne soupirent qu'après le hasard ! Qu'est-ce donc que le hasard ? Un évé-

nement fortuit amené par l'occasion ou par des causes qu'on n'a pas su prévoir, heureux pour les uns, malheureux pour les autres. « Un Allemand sautant en la ville d'Agen sur le gravier, l'an 1597, au saut de l'Allemand, mourut tout roide au troisième saut. Admirez le hasard, la bizarrerie et la rencontre du nom, du saut et d sauteur, dit gravement Delancre : *Un Alleman saute au saut de l'Allemand, et la mort, au tro sième saut, lui fait faire le saut de la mort...* » C voit qu'au seizième siècle même on trouvait aus des hasards merveilleux dans les jeux de mot



Le Hasard ou la Fortune.

Hasparius-Eubedi. Saint Augustin cite cet homme de son diocèse comme ayant eu sa maison infestée par les esprits malins. Un prêtre qu'il envoya l'en délivra [1].

Hatchy. *Voy.* Hracmich.

Hatton II, surnommé Bonose, usurpateur du siége archiépiscopal de Mayence; il vivait en 1074. Il avait refusé de nourrir les pauvres dans un temps de famine, et avait même fait brûler une grange pleine de gens qui lui demandaient du pain : il périt misérablement. On rapporte que cet intrus, étant tombé malade dans une tour qui est située en une petite île sur les bords du Rhin, y avait été visité de tant de rats, qu'il fut impossible de les chasser. Il se fit transporter ailleurs, dans l'espoir d'en être délivré, mais les rats, s'étant multipliés, le suivirent à la nage, le joignirent et le dévorèrent. Poppiel II, roi de Pologne, souillé de crimes, fut pareillement dévoré par les rats.

[1] *La Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. VIII.

Haussy (Marie de), sorcière du seizième s cle, qu'une autre sorcière déclara dans sa co fession avoir vue danser au sabbat avec un s cier de la paroisse de Faks, lequel adorait diable [1].

Hécate, diablesse qui préside aux rues et a carrefours. Elle est chargée, aux enfers, de police des chemins et de la voie publique. Ell trois visages : le droit de cheval, le gauche chien, le mitoyen de femme. Delrio dit : « présence fait trembler la terre, éclater les f et aboyer les chiens. » Hécate, chez les ancie était aussi la triple Hécate : Diane sur la ter Proserpine aux enfers, la lune dans le ciel. Ce s au dire des astronomes, les trois phases de la lu

Hécatonchires. Ce sont les géants marins se révoltèrent contre Jupiter avec les Titans. doivent leur nom à cette circonstance q avaient cent bras et cinquante têtes.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des dém* p. 44.

.es Islandais prétendaient autrefois que
t dans leur île, et ils le plaçaient dans
lu mont Hécla. Ils croyaient aussi que
roduit par les glaces, quand elles se
t s'amoncellent sur leurs rivages, vient
es damnés tourmentés par un froid
ıt qu'il y a des âmes condamnées à
ıellement, comme il y en a qui brû-
les feux éternels.
lit que cette montagne est célèbre par
ı des spectres et des esprits. Il pense
yer [1] que c'est dans cette montagne
que les âmes des sorciers sont punies
mort.

in ou **Hodeken.** En l'année 1130, un
e les Saxons appelaient Hecdekin ou
c'est-à-dire l'*esprit au bonnet,* à cause
dont il était coiffé, vint passer quel-
dans la ville d'Hildesheim, en basse
vêque d'Hildesheim en était aussi le
En raison de ces deux titres, le dé-
devoir s'attacher à sa maison. Il se
c dans le palais et s'y fit bientôt con-
ntageusement, soit en se montrant avec
ıce à ceux qui avaient besoin de lui,
paraissant avec prudence lorsqu'il de-
portun, soit en faisant des choses re-
ıs et difficiles. — Il donnait de bons
ans les affaires diplomatiques, portait
à la cuisine et servait les cuisiniers.
s'est passée dans le douzième siècle: les
ıient alors plus simples qu'aujourd'hui.
ıentait donc la cuisine et le salon; et
ıtons, le voyant de jour en jour plus
se divertissaient en sa compagnie. —
ıoir un d'eux se porta contre lui aux
uelques-uns disent même aux voies de
ímon en colère s'alla plaindre au maître
le qui il ne reçut aucune satisfaction;
ut pouvoir se venger. Il étouffa le mar-
ı assomma quelques autres, rossa le
hôtel, et sortit de la maison pour n'y
raître [2].

aste, sylphide qui se familiarisait avec
r Auguste. Les cabalistes disent qu'Ovide
é à Tomes pour avoir surpris Auguste
-tête avec elle; que la sylphide fut si
ı ce que ce prince n'avait pas donné
ıns ordres pour qu'on ne la vît point,
ıbandonna pour toujours [3].

ontâlithos. Pierre qui en renferme
autres diverses, que les troglodytes of-
ı diable dans leurs sorcelleries [4].

fille d'Angerbode et reine des trépassés
anciens Germains. Son gosier, toujours
ouvert, ne se remplissait jamais. Elle avait le même nom que l'enfer. La mythologie scandinave donne le pouvoir de la mort à Héla, qui gouverne les neuf mondes du Niflheim. Ce nom signifie mystère, secret, abîme. Selon la croyance populaire des paysans de l'antique Cimbrie, Héla répand au loin la peste et laisse tomber tous les fléaux de ses terribles mains en voyageant la nuit sur le cheval à trois pieds de l'enfer (Helhest). Héla et les loups de la guerre ont longtemps exercé leur empire en Normandie. Cependant, lorsque les *hommes du Nord* de Hastings devinrent les *Normands* de Rollon, ils semblent n'avoir pas perdu le souvenir de leurs vieilles superstitions aussi rapidement que celui de leur langue maternelle. D'Héla naquit Hellequin, nom dans lequel il est facile de reconnaître Hela-Kïon, la race d'Héla déguisée sous l'orthographe romaine. Ce fut le fils d'Héla que Richard Sans peur, fils de Robert le Diable, duc de Normandie, rencontra chassant dans la forêt. Le roman raconte qu'Hellequin était un cavalier qui avait dépensé toute sa fortune dans les guerres de Charles-Martel contre les Sarasins païens. La guerre finie, Hellequin et ses fils, n'ayant plus de quoi soutenir leur rang, se jetèrent dans de mauvaises voies. Devenus de vrais bandits, ils n'épargnaient rien; leurs victimes demandèrent vengeance au ciel, et leurs cris furent entendus. Hellequin tomba malade et mourut; ses péchés l'avaient mis en danger de damnation éternelle: heureusement ses mérites comme champion de la foi contre les païens lui servirent. Son bon ange plaida pour lui, et obtint qu'en expiation de ses derniers crimes, la famille d'Hellequin errerait après sa mort, gémissante et malheureuse, tantôt dans une forêt, tantôt dans une autre, n'ayant d'autres distractions que la chasse au sanglier, mais souvent poursuivie elle-même par une meute d'enfer, punition qui durera jusqu'au jugement dernier.

Hélène ou **Oleine,** reine des Adiabénites, dont le tombeau se voyait à Jérusalem, non sans artifice, car on ne pouvait l'ouvrir et le fermer qu'à certain jour de l'année. Si on l'essayait dans un autre temps, tout était rompu [1].

Hélène ou **Sélène,** compagne mystérieuse de Simon le magicien [2].

Hélénéion, plante que Pline fait naître des larmes d'Hélène auprès du chêne où elle fut pendue, et qui avait la vertu d'embellir les femmes et de rendre gais ceux qui en mettaient dans leur vin.

Helgafell, montagne et canton d'Islande, qui a joui longtemps d'une grande réputation dans

ire des spectres, p. 549.
ıme, *Chronique d'Hirsauge.*
s cabalistiques, t. Ier, p. 64.
ere, *Tabl. de l'inconstance des démons,* etc.,

[1] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits,* p. 61. Voyez sur cette reine les *Légendes du Nouveau Testament.*

[2] Voyez, dans les *Légendes infernales,* celle de Simon le magicien.

l'esprit des Islandais. Lorsque des parties plaidaient sur des objets douteux, et qu'elles ne pouvaient s'accorder, elles s'en allaient à Helgafell pour y prendre conseil : on s'imaginait que tout ce qui s'y décidait devait avoir une pleine réussite. Certaines familles avaient aussi la persuasion qu'après leur mort elles devaient revenir habiter ce canton. La montagne passait pour un lieu saint. Personne n'osait la regarder qu'il ne se fût lavé le visage et les mains.

Helhest, cheval à trois pieds de l'enfer. *Voy.* HÉLA.

Hélias. « Apparition admirable et prodigieuse arrivée à Jean Hélias, le premier jour de l'an 1623, au faubourg Saint-Germain à Paris. » — C'est un gentilhomme qui conte[1] : « Étant allé le dimanche, premier jour de l'année 1623, sur les quatre heures après midi à Notre-Dame, pour parler à M. le grand pénitencier sur la conversion de Jean Hélias, mon laquais, ayant décidé d'une heure pour le faire instruire, parce qu'il quittait son hérésie pour embrasser la vraie religion, je m'en fus passer le reste du jour chez M. de Sainte-Foi, docteur en Sorbonne, et me retirai sur les six heures. Lorsque je rentrai, j'appelai mon laquais avant de monter dans ma chambre; il ne me répondit point. Je demandai s'il n'était pas à l'écurie; on ne m'en sut rien dire. Je montai, éclairé d'une servante; je trouvai les deux portes fermées, les clefs sur les serrures. En entrant dans la première chambre, j'appelai encore mon laquais, qui ne répondit point; je le trouvai à demi couché auprès du feu, la tête appuyée contre la muraille, les yeux et la bouche ouverts; je crus qu'il avait du vin dans la tête; et, le poussant du pied, je lui dis : — Levez-vous, ivrogne! — Lui, tournant les yeux sur moi : — Monsieur, me dit-il, je suis perdu; je suis mort; le diable tout à l'heure voulait m'emporter. — Il poursuivit qu'étant entré dans la chambre, ayant fermé les portes sur lui et allumé le feu, il s'assit auprès, tira son chapelet de sa poche et vit tomber de la cheminée un gros charbon ardent entre les chenets. Aussitôt on lui dit : — Eh bien, vous voulez donc me quitter? — Croyant d'abord que c'était moi qui parlais, il répondit : — Pardonnez-moi, monsieur, qui vous a dit cela? — Je l'ai bien vu, dit le diable; vous êtes allé tantôt à l'église. Pourquoi voulez-vous me quitter? je suis bon maître; tenez, voilà de l'argent; prenez-en tant qu'il vous plaira. — Je n'en veux point, répondit Hélias. Le diable, voyant qu'il refusait son argent, voulut lui faire donner son chapelet. — Donnez-moi ces grains que vous avez dans la main, dit-il, ou bien jetez-les au feu. Mon laquais répondit : — Dieu ne commande point cela; je ne veux pas vous obéir. Alors le diable se montra à lui; et voyant qu'il était tout noir, Hélias lui dit : — Vous n'êtes pas mon maître, il porte une fraise blanche et du clinquant habits. Au même instant, il fit le signe croix et le diable incontinent disparut... »

Était-ce une hallucination?

Héliodore, magicien qui se donna au d et que quelques-uns croient être le même Diodore; il fit à Catane des prodiges que l cile raconte encore. On le compare à Sim magicien, à Virgile et aux plus célèbres enc teurs. Comme Faust était servi par Mépl phélès, Héliodore était servi par un autre d nommé Gaspard. Il faisait accepter des pi pour de l'or. Il voyageait sur un cheval qui un démon. Il fascinait ceux qui voulaient l'ar en prenant une figure et des formes qui n'ét pas les siennes. On lit dans la vie de saint l traduite du grec en 1826, qu'un jour l'imp magicien, entrant dans la basilique où saint célébrait les saints mystères, annonça que son charme, il allait le faire danser avec to prêtres. Mais le saint descendit de l'autel, de son étole et le conduisit à un bûcher pré où il resta avec lui jusqu'à ce que cet ho vendu au diable fût réduit en cendres.

Héliogabale, empereur de Rome; il s'occ de nécromancie, quoiqu'il méprisât toute gion. Bodin assure qu'il allait au sabbat et y adorait le diable.

Héliotrope. On donnait ce nom à une p précieuse, verte et tachetée ou veinée de r à laquelle les anciens ont attribué un grand no de vertus fabuleuses, comme de rendre invi ceux qui la portaient.

L'héliotrope, plante qui suit, dit-on, le cou soleil, a été aussi l'objet de plusieurs c populaires.

Hellequin, fils d'Héla. Pour sa lég *voy.* HÉLA.

Helsingeland, contrée de la Suède qui femme blanche. On dit qu'elle ne fait q bien. On l'appelle la dame de l'Helsingel

Hennisseur (Le), lutin flamand, ainsi n à cause de son cri qui est celui d'un chev hilarité.

Hénoch. Les rabbins croient qu'Hénoch, porté au ciel, fut reçu au nombre des ang que c'est lui qui est connu sous les noms d traton et de Michel, l'un des premiers prin ciel, lequel tient registre des mérites et d chés des Israélites. Ils ajoutent qu'il eut D Adam pour maîtres. Saint Jude, dans son É parlant de plusieurs chrétiens mal convert « C'est d'eux qu'Hénoch, qui a été le sep depuis Adam, a prophétisé en ces terme Voilà le seigneur qui va venir avec la mul de ses saints pour exercer son jugement su les hommes, et pour convaincre tous les im

[1] *Recueil de dissertations* de Lenglet-Dufresnoy, t. II, p. 459.

[1] Voyez *Hodéaldis,* dans les *Légendes des et démons.*

d'Hénoch, tel que nous l'avons, passe ryphe et n'est probablement pas celui int Jude.

III, fils de Catherine de Médicis; il é de superstitions. Ses contemporains ntent comme sorcier. Dans un des pam- on répandit contre lui, on lui reproche nu au Louvre des écoles de magie et çu en présent des magiciens un es- er nommé Terragon (*voyez* ce mot), du es soixante esprits nourris à l'école de' Cette accusation de sorcellerie est, dit- i mit le poignard dans les mains de lément. Les ennemis de ce mauvais ient tenté auparavant de le faire mourir t ses images en cire, ce qui s'appelait

extrait d'un pamphlet intitulé *les Sor- e Henri de Valois et les oblations qu'il liable dans le bois de Vincennes*, Didier- 89, pamphlet qui parut quelques mois ssassinat de Henri III : « Henri de Valois, et les autres mignons faisaient quasi ient profession de sorcellerie, étant à la cour entre iceux et plusieurs per- voyées de la religion catholique; on a z d'Épernon un coffre plein de papiers lerie, auxquels il y avait divers mots chaldaïques, latins et plusieurs caracnnus, des rondeaux ou cernes, desquels l y avait diverses figures et écritures; s miroirs, onguents ou drogues, avec s blanches, lesquels semblaient être de que l'on a incontinent brûlés pour l'hor- n en avait. On a encore trouvé dernière u bois de Vincennes deux satyres d'ar- la hauteur de quatre pieds. Ils étaient d'une croix d'or, au milieu de laquelle enchâssé du bois de la vraie croix de gneur Jésus-Christ. Les politiques disent ient des chandeliers. Ce qui fait croire ire, c'est que dans ces vases, il n'y it d'aiguille qui passât pour y mettre un une petite chandelle. Ces monstres es ont été vus par messieurs de la ville. s deux diables, on a trouvé une peau laquelle avait été corroyée, et sur icelle ussi plusieurs mots de sorcellerie et dic- tères... » Le fait est que les Valois ent de sciences occultes. On fit l'ana- du nom de Henri III : *Henri de Valois*, ouve *Vilain Hérode*.

III, empereur d'Allemagne. Étant en- jeune, Henri III obtint d'un clerc une nule d'argent avec laquelle les enfants t à jeter de l'eau. Pour l'engager à lui modique présent, il avait promis à ce , dès qu'il serait monté sur le trône, il uerait pas de le faire évêque. C'était à que où le saint-siége ne cessait de tra- vailler à éteindre la simonie, fréquente surtout en Allemagne. Henri devint empereur en 1139; il se souvint de sa parole et l'exécuta. Mais il ne tarda guère à tomber dans une fâcheuse maladie; il fut trois jours à l'extrémité sans aucun sentiment. Un faible mouvement du pouls fit juger seulement qu'il y avait encore quelque lueur d'espérance de le ramener à la vie. Le prince recouvra en effet la santé. Aussitôt il fit appeler ce prélat, qu'il avait fait si précipitamment évêque, et, de l'avis de son conseil, il le déposa. Afin de justifier un jugement aussi bizarre, il assura que, pendant les trois jours de sa léthargie, les démons se servaient de cette même canule d'argent, qui avait été le prix de l'évêché, pour lui souffler un feu si violent que notre feu élémentaire ne saurait lui être comparé. Ce fait singulier est rapporté par Guillaume de Malmesbury, historien du douzième siècle.

Henri IV, empereur d'Allemagne, l'un des monstres de l'histoire. Excommunié, il eut une mort misérable[1]. Son fils, Henri V, marcha sur ses traces.

Henri IV, roi d'Angleterre. Il poursuivit les sorciers; mais il encouragea d'autres philosophes. Au rapport d'Evelyn, dans ses *Numismata*, Henri IV fut réduit à un tel degré de besoin par ses folles dépenses, qu'il chercha à remplir ses coffres avec les secours de l'alchimie. L'enregistrement de ce singulier projet contient les protestations les plus solennelles et les plus sérieuses de l'existence et des vertus de la pierre philosophale, avec des encouragements à ceux qui s'occuperont de sa recherche, et leur affranchissement de toute espèce de contrariétés de la part des statuts et prohibitions antérieures. On avait prédit à ce roi Henri IV qu'il mourrait à Jérusalem. Il se garda bien d'y aller. Mais il tomba malade subitement dans l'abbaye de Westminster et y mourut dans une chambre appelée *Jérusalem*.

Henri VIII. Le Néron de l'Angleterre servait le diable, aussi bien que Luther, Calvin et consorts.

Henri IV, roi de France. On fit une recherche assez curieuse sur le nombre quatorze relativement à Henri IV. Il naquit quatorze siècles, quatorze décades, et quatorze ans après l'ère chrétienne. Il vint au monde le 14 décembre et mourut le 14 mai. Il a vécu quatre fois quatorze ans, quatorze semaines, quatorze jours. Enfin, dans son nom de *Henri de Bourbon*, il y a quatorze lettres.

Henri le Lion. C'est le duc Henri de Brunswick, qui partit à la croisade vers la fin du douzième siècle, et fut jeté en revenant dans une île déserte, où un lion s'attacha à lui. Il y avait sept ans qu'il soupirait là après sa patrie, lorsque le diable se présenta à ses regards, offrant de le

[1] Voyez à ce sujet les *Légendes des croisades*.

remettre dans son palais, s'il voulait lui vendre son âme, marché qu'il accepta. Il fut donc reporté chez lui en un clin d'œil, lui et son lion. Mais on ajoute qu'il disparut en 1195, empo par la même voie qui l'avait tiré du désert. C'est une calomnie, et le lion un conte[1].



Hépatoscopie ou **Hiéroscopie**, divination qui avait lieu par l'inspection du foie des victimes dans les sacrifices, chez les Romains. Quelques sorciers modernes cherchaient aussi l'avenir dans les entrailles des animaux. Ces animaux étaient ordinairement ou un chat, ou une taupe, ou un lézard, ou une chauve-souris, ou un crapaud, ou une poule noire. *Voy.* Aruspices.

Héra. C'est en Westphalie une bonne fée qui parcourt les airs entre Noël et l'Épiphanie, répandant sur la terre l'abondance et le bonheur.

Héraïde. *Voy.* Hermaphrodites.

Herbadilla. Autrefois, il y avait à la place du lac de Grand-Lieu en Bretagne un vallon délicieux et fertile qu'ombrageait la forêt de Vertou. Ce fut là que se réfugièrent les plus riches citoyens de Nantes, et qu'ils sauvèrent leurs trésors de la rapacité des légions de César. Ils y bâtirent une cité qu'on nomma *Herbadilla*, à cause de la beauté des prairies qui l'environnaient. Le commerce centupla leurs richesses; mais en même temps le luxe charria jusqu'au sein de leurs murs les vices des Romains. Ils provoquèrent le courr



Héra.

du ciel. Un jour que saint Martin de Verton, gué de ses courses apostoliques, se reposait

1 Voyez cette aventure dans les *Légendes n nales*.

, à l'ombre d'un chêne, une voix lui *confesseur de la foi, éloigne-toi de la se.* Saint Martin s'éloigne, et soudain vec un bruit affreux, des eaux jusperçues, et qui faisaient éruption e profonde. Le vallon où s'élevait la s Bretons fut tout à coup submergé. e de cette onde sépulcrale vinrent milliers des bulles d'air, derniers eux qui expiraient dans l'abîme. Pour souvenir du châtiment, Dieu permet ende encore au fond de cet abîme le la ville engloutie, et que l'orage y ement. Auprès est une île au milieu s'élève une pierre en forme d'obépierre ferme l'entrée du gouffre qui aux du lac, et ce gouffre est la prient formidable qui pousse d'horribles s. C'est une légende.

lieues de cet endroit, vers l'est, on rande pierre qu'on appelle *la vieille de n;* car il est bon de savoir que cette pour bonne raison garde figure hujadis une femme véritable, laquelle, rnée malgré la défense en sortant de rbadilla, fut transformée en statue[1].

le coq. Les habitants de Panama aucoup une herbe qu'ils appellent q, et dont ils prétendent que l'appliapable de guérir sur-le-champ un l'on aurait coupé la tête, en respecule vertèbre du cou. Des voyageurs en vain ceux qui faisaient ce récit de r l'herbe ; ils ne purent l'obtenir, eur assurât qu'elle était commune : it conclure que ce n'est qu'un conte

or. *Voy.* BAARAS.

audite. Les paysans normands croient une fleur qu'on appelle l'*herbe mau*qui marche dessus ne cesse de tourn même cercle, et il s'imagine qu'il n chemin, sans avancer d'un pas au où l'herbe magique l'a enchaîné.

ui égare. Il y a, dit-on aussi, dans le ne certaine herbe qu'on ne peut fougarer ensuite de manière à ne plus on chemin. Cette herbe, qui n'est pas trouvait abondamment aux environs de Lusignan, bâti par Mélusine ; ceux aient dessus erraient dans de longs fforçaient en vain de s'éloigner, et se t dans l'enceinte redoutée jusqu'à ce préservé de l'enchantement les remît ne voie.

Marchangy, *Tristan le voyageur,* t. I,

e, *Histoire abrégée des voyages.*

Herbourt, famille de la grande Pologne dont on a cru que les membres sont changés en oiseaux lorsqu'ils meurent.

Hérésies. Celui qui étudiera un peu attentivement l'origine des diverses hérésies reconnaîtra que tous les rebelles qui les ont fondées étaient évidemment possédés, d'une manière plus ou moins patente, par quelqu'un de ces anges insurgés qui sont devenus les démons. Ajoutons qu'aucun de ces pervers n'a quitté ce monde par une mort douce.

Hérenberg (JEAN-CHRISTOPHE), auteur de *Pensées philosophiques et chrétiennes sur les vampires,* 1733.

Hermaphrodites. Longtemps avant Antoinette Bourignon, qui soutint cette singulière thèse au dix-septième siècle, il s'était élevé, sous le pontificat d'Innocent III, une secte de novateurs qui enseignait qu'Adam était à sa naissance homme et femme tout à la fois. Pline assure qu'il existait en Afrique, au delà du désert de Zara, un peuple d'androgynes. — Les lois romaines mettaient les hermaphrodites au nombre des monstres, et les condamnaient à mort. Tite-Live et Eutrope rapportent qu'il naquit auprès de Rome, sous le consulat de Claudius Néron, un enfant pourvu des deux sexes ; que le sénat, effrayé de ce prodige, décréta qu'il fallait le noyer. On enferma l'enfant dans un coffre ; on l'embarqua sur un bâtiment et on le jeta en pleine mer. Leloyer parle longuement d'une femme de Macédoine, nommée Héraïde, qui se maria comme femme, et devint homme ensuite dans une absence de son mari. C'était, dans les vieilles opinions, un hermaphrodite. Mais on ne voit plus d'hermaphrodites aujourd'hui. Les hermaphrodites, dans les contes plus anciens, avaient les deux sexes, deux têtes quatre bras et quatre pieds. Les dieux, dit Platon, avaient d'abord formé l'homme avec deux corps et les deux sexes. Ces hommes doubles étaient d'une force si extraordinaire qu'ils résolurent de faire la guerre aux dieux. Jupiter irrité les partagea pour les affaiblir ; et Apollon seconda le père des dieux dans l'exécution de ses volontés. *Voy.* POLYCRITE.

Hermeline, démon familier qui s'appelait aussi Hermione et Hermelinde, et qui fréquenta quarante ans Benedetto Berna, dont François Pic de la Mirandole rapporte lui-même l'histoire. « Cet homme, dit-il, buvait, mangeait, parlait avec son démon, qui l'accompagnait partout sans qu'on le vît ; de sorte que le vulgaire, ne pouvant comprendre le mystère de ces choses, se persuadait qu'il était fou. » Le vulgaire n'avait peut-être pas tort.

Hermès. On vous dira qu'il a laissé beaucoup de livres merveilleux, qu'il a écrit sur les démons et sur l'astrologie. C'est lui qui a décidé que, comme il y a sept trous à la tête, il y a aussi sept planètes qui président à ces trous, savoir : Saturne

et Jupiter aux deux oreilles, Mars et Vénus aux deux narines, le soleil et la lune aux deux yeux, et Mercure à la bouche.

Hermialites ou **Hermiens**, disciples d'un hérétique du deuxième siècle, nommé Hermas; ils honoraient l'Univers-Dieu, disant à la fois que ce monde est Dieu et que ce monde est l'enfer.

Hermione. *Voy.* HERMELINE.

Hermolao Barbaro, savant du quinzième siècle, qu'on accusa, selon Bodin, d'avoir invoqué le diable pour obtenir l'intelligence de quelques passages difficiles d'Aristote.

Hermotime. On sait que Cardan et une foule d'autres se vantaient de faire voyager leur âme sans que le corps fût de la partie. L'âme d'Hermotime de Clazomène s'absentait de son corps lorsqu'il le voulait, parcourait les pays éloignés, et racontait à son retour des choses surprenantes. Apparemment que Hermotime eut des ennemis. Un jour que son âme était allée en course, et que son corps était comme de coutume semblable à un cadavre, ses ennemis le brûlèrent et ôtèrent ainsi à l'âme le moyen de rentrer dans son étui. Mais, dans d'autres versions, Hermotime est un vampire. *Voy.* HUET.

Hérodiade. On dit en Catalogne que la danseuse homicide d'Hérode, l'infâme Salomé, fille d'Hérodiade, ayant longtemps couru le monde, se noya dans le Ségré, fleuve qui passe à Lérida, et cause de temps en temps des dévastations. Les bonnes femmes ajoutent qu'Hérode y est enseveli avec elle.

D'autres traditions noient Salomé dans un lac glacé sur lequel elle dansait; ce qu'elle n'avait cessé de faire depuis son affreuse aventure. La glace se creva sous ses pieds, et, se refermant pendant qu'elle s'enfonçait, lui trancha la tête.

Ce lac est en Suisse, et cette tête danse toujours. Mais peu de gens la peuvent voir. D'autres font noyer cette malheureuse dans le Rhône.

Héron, ermite qui, après avoir passé plus de cinquante ans dans les déserts de la Thébaïde, se laissa persuader par le diable, sous la figure d'un ange, de se jeter dans un puits, attendu que, comme il était en bonne grâce avec Dieu, il ne se ferait point de mal. Il ajouta foi, dit Leloyer, aux paroles du diable, et, se précipitant d'un lieu élevé, dans la persuasion que les anges le soutiendraient, il tomba dans le puits, d'où on le retira disloqué; il mourut trois jours après[1].

Hertha, femme blanche honorée dans la Poméranie, où elle fait croître l'herbe dans les prairies et remplit les greniers.

Hervilliers (Jeanne). C'est la même que Jeanne Harvilliers.

Hèse (Jean de), voyageur du quinzième siècle, qui a parcouru l'Asie et vu des merveilles, hommes à tête de chien, poissons à face h maine, pygmées, sauvages qui n'ont qu' œil, etc. M. de Reiffenberg a donné une curie analyse de ce voyage singulier, dans le *Recu encyclopédique belge.*

Heure. *Voy.* MINUIT. Anges ou démons heures. *Voy.* PIERRE D'APONE.

Hexagone, habitant de l'île de Chypre, vivait très-bien avec les serpents. Il en donna preuve en se faisant jeter dans une cuve ple de serpents, lesquels, loin de lui faire aucun m l'enlaçaient d'une manière caressante et le chaient de leurs langues en lui faisant de b yeux.

Hibou, oiseau de mauvais augure. On le garde vulgairement comme le messager de



mort; et les personnes superstitieuses qui p dent quelque parent ou quelque ami se ress viennent toujours d'avoir entendu le cri du hib Sa présence, selon Pline, présage la stérilité. œuf, mangé en omelette, guérit, dit-on, l'ivrognerie.

Cet oiseau est mystérieux, parce qu'il recher la solitude, qu'il hante les clochers, les tours les cimetières. On redoute son cri, parce qu ne l'entend que dans les ténèbres; et, si on vu quelquefois sur la maison d'un mourant, était peut-être attiré par l'odeur cadavéreuse, par le silence qui régnait dans cette maison. philosophe arabe, se promenant dans la campa avec un de ses disciples, entendit une voix testable qui chantait un air plus détestable enc — Les gens superstitieux, dit-il, prétendent le chant du hibou annonce la mort d'un hom si cela était vrai, le chant de cet homme ann cerait la mort d'un hibou. Cependant si le hi est regardé comme un mauvais présage chez

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations sur les apparitions*, t. I, p. 459, et Bodin, *Démonomanie des sorciers*, p. 279.

campagne, quand on le voit perché d'une maison, il est aussi regardé n bon augure quand il vient se réfu- n colombier. Les anciens Francs con- à une forte amende quiconque tuait hibou qui s'était réfugié dans le co- son voisin [1]. Il y détruisait les souris et c'est une grande maladresse aux de tuer le hibou.

ut passer sous silence ses vertus.

net son cœur avec son pied droit sur me endormie, elle dira aussitôt ce i fait et répondra aux demandes qu'on ra; de plus, si on met les mêmes par- oiseau sous les aisselles, les chiens ne boyer après la personne qui les por- nfin, si on pend son foie à un arbre, seaux se rassembleront dessus [2].

hie. Agrippa disait qu'il y avait au- auvais anges que de bons, qu'il y en avait neuf hiérarchies de bons et neuf de mauvais. Wierus, son disciple, a fait l'inventaire de la monarchie de Satan, avec les noms et surnoms de soixante-douze princes et de plusieurs millions de diables, nombres fantastiques, qui ne sont appuyés sur d'autres raisons que sur la révélation de Satan même. *Voy.* Cour infernale.

Hiéroglyphes. Les Égyptiens avaient beaucoup d'idées superstitieuses, s'il faut les juger par leurs hiéroglyphes. Ils expriment le sexe masculin par un vautour, dit un ancien, parce que tous les vautours sont femelles, et que le vent seul féconde leurs œufs; ils représentaient le cœur par deux drachmes, parce que le cœur d'un enfant d'un an ne pèse que deux gros. Une femme qui n'avait qu'un enfant, ils la figuraient par une lionne, parce que cet animal ne fait qu'un petit (du moins ils le croyaient de la sorte). Ils indiquaient l'avortement par un cheval qui donne un coup de pied à un loup, parce que,



s, une cavale avorte si elle marche sur d'un loup [3], etc. M. Champollion donne xplications.

nnénon, pierre que les anciens em- dans leurs divinations, mais dont ils nt laissé aucune description.

copie. *Voy.* Hépatoscopie.

emberg, contrée du paradis d'Odin. vait par un pont lumineux, qui est l'arc-

indo, mot qui, prononcé d'une certaine narme les serpents et les empêche de racelse en parle.

rchus. On lui attribue un ouvrage in- *Livre des esprits.*

crate, père de la médecine. Les lé- lu moyen âge font de lui un grand ma- t lui prêtent des aventures dans le genre de celles qu'elles attribuent à Virgile [1]. On met sous son nom un *Traité des songes* dont on recherche les éditions accompagnées des *Commentaires* de Jules-César Scaliger; in-8°, Gnesne, 1610; et un autre livre intitulé *les Aspects des étoiles.*

Hippogriffe, animal fabuleux, composé du cheval et du griffon, que l'Arioste et les autres romanciers donnent quelquefois pour monture aux héros des romans de chevalerie.

Hippomane, excroissance charnue que les poulains apportent à la tête en naissant, et que la mère mange aussitôt. Les anciens donnaient le nom d'*hippomane* à certains philtres, parce qu'on prétend qu'il y entrait de cette excroissance.

Hippomane est aussi le nom d'une herbe qui fait entrer les chevaux en fureur lorsqu'ils la broutent [2]. — On raconte qu'une cavale de bronze, placée auprès du temple de Jupiter Olympien, faisait hennir les chevaux comme si elle eût été

algues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., 39.

dmirables secrets d'Albert le Grand, p. 107.

n, *Essai sur les erreurs populaires*, t. II,

[1] Voyez ces légendes, dans les *Légendes infernales.*

[2] Manuel lexique de l'abbé Prévost.

vivante, vertu qui lui était communiquée par l'hippomane qu'on avait mêlée avec le cuivre en la fondant. *Voy.* Philtres.

Hippomancie, divination des Celtes. Ils formaient leurs pronostics sur le hennissement et le trémoussement de certains chevaux blancs, nourris aux dépens du public dans des forêts consacrées, où ils n'avaient d'autre couvert que les arbres. On les faisait marcher immédiatement après le char sacré. Le prêtre et le roi ou chef du canton observaient tous leurs mouvements, et en tiraient des augures auxquels ils donnaient une ferme confiance, persuadés que ces animaux étaient confidents du secret des dieux, tandis qu'ils n'étaient eux-mêmes que leurs ministres. Les Saxons tiraient aussi des pronostics d'un cheval sacré, nourri dans le temple de leurs dieux, et qu'ils en faisaient sortir avant de déclarer la guerre à leurs ennemis. Quand le cheval avançait le pied droit, l'augure était favorable; sinon, le présage était mauvais, et ils renonçaient à leur entreprise.

Hippomyrmèces, peuple imaginaire, placé par Lucien dans le globe du soleil. C'étaient des hommes montés sur des fourmis ailées, qui couvraient deux arpents de leur ombre, et qui combattaient de leurs corbes.

Hippopodes, peuple fabuleux qui avait des pieds de cheval, et que les anciens géographes placent au nord de l'Europe.

Hirigoyen, sorcier du commencement du dix-septième siècle, que l'on a vu danser au sabbat avec le diable, qu'il adorait [1].

Hirondelles. Plutarque cite l'histoire d'un nommé Bessus qui avait tué son père et dont on ignorait le crime. Étant un jour près d'aller à un souper, il prit une perche avec laquelle il abattit un nid d'hirondelles. Ceux qui le virent en furent indignés et lui demandèrent pourquoi il maltraitrait ainsi ces pauvres oiseaux. Il leur répondit qu'il y avait assez longtemps qu'elles lui criaient qu'il avait tué son père. Toutes stupéfaites de cette réponse, ces personnes la rapportèrent au juge, qui ordonna de prendre Bessus et de le mettre à la torture. Il avoua son crime et fut pendu [2]. Brown, dans son *Essai sur les erreurs populaires*, dit que l'on craint de tuer les hirondelles, quoiqu'elles soient incommodes, parce qu'on est persuadé qu'il en résulterait quelque malheur. Élien nous apprend que les hirondelles étaient consacrées aux dieux Pénates, et que par cette raison on s'abstenait de les tuer. On les honorait, dit-il, comme les héraults du printemps, et à Rhodes on avait une espèce de chant pour célébrer le retour des hirondelles.

Histoire. Il y a dans la bibliographie infernale beaucoup d'histoires prodigieuses publiées sans nom d'auteur. Nous n'en citerons que qu ques-unes : « Histoire d'une apparition, avec réflexions qui prouvent la difficulté de savoir vérité sur le retour des esprits; in-8°; Pa chez Saugrin, 1722, brochure de 24 pages. Histoire prodigieuse nouvellement arrivée à ris, d'une jeune fille agitée d'un esprit fant tique, in-8°. — Histoire du diable, in-12; Amst dam, 1729, 2 vol.; et Rouen, 1730, 2 vol. Histoire miraculeuse advenue en la Roche ville de Maurienne en Savoie, d'une jeune f ayant été enterrée dans un jardin en temps peste, l'espace de quinze ans, par lequel esprit est venu rechercher ses os par plusie évidents signes miraculeux; in-8°, Lyon. — H toire remarquable d'une femme décédée dep cinq ans, laquelle est revenue trouver son m et parler à lui au faubourg Saint-Marcel; Pa 1618, etc. » *Voy.* Apparitions.

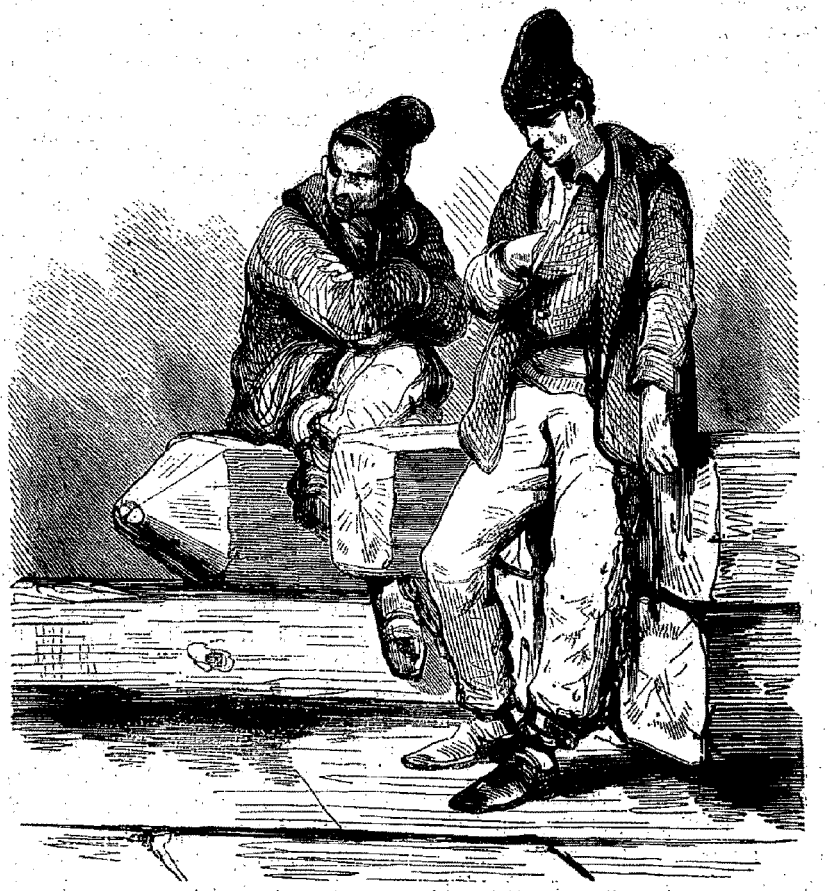
Hocque. Après l'édit de 1682 pour la punit des maléfices, la race des sorciers malfaisa diminua sensiblement en France. Mais il res encore dans la Brie, aux environs de Pa une cabale de bergers qui faisaient mourir bestiaux, attentaient à la vie des hommes, co mettaient plusieurs autres crimes et s'étai rendus formidables à la province. Il y en enfin d'arrêtés; le juge de Pacy instruisit le p cès, et par les preuves il parut évident que t ces maux étaient commis par maléfices et s tiléges.

Les sorts et les poisons dont ces bandits servaient pour faire mourir les bestiaux con taient dans une composition qu'ils avouèrent procès, et qui est rapportée dans les factu mais remplie de sacriléges, d'impiétés, d'a minations et d'horreurs, en même temps que poisons. Ils mettaient cette composition dans pot de terre, et l'enterraient ou sous le seuil la porte des étables aux bestiaux, ou dans chemin par où ils passaient; et tant que ce demeurait en son lieu, ou que celui qui l'a posé était en vie, la mortalité ne cessait poi c'est ainsi qu'ils s'en expliquèrent dans leurs terrogatoires.

Une circonstance singulière de leur procès croire qu'il y avait un vrai pacte entre eux e diable pour commettre tous ces maléfices. avouèrent qu'ils avaient jeté des sorts sur bestiaux du fermier de la terre de Pacy, près Brie-Comte-Robert, pour venger l'un d'eux ce fermier avait chassé et mis hors de son s vice. Ils firent le récit exact de leur composit mais jamais aucun d'eux ne voulut découvri lieu où ils avaient enterré le sort, et on ne sav après de semblables aveux, d'où pouvait v leur réticence sur ce dernier fait. Le juge pressa de s'en expliquer; ils dirent que s'ils couvraient ce lieu, et qu'on levât le sort, c qui l'avait posé mourrait à l'instant.

[1] *De l'inconstance des démons*, etc., p. 444.
[2] Taillepied, *Apparitions des esprits*, p. 40.

leurs complices, nommé Étienne noins coupable que les autres, et qui condamné qu'aux galères, était à la ns les prisons de la Tournelle. On ga- itre forçat nommé Béatrix, qui était ec lui. Ce dernier, à qui le seigneur de Pacy avait fait tenir de l'argent, fit un jour tant boire Hocque qu'il l'enivra, et en cet état le mit sur le chapitre du sort de Pacy. Il tira de lui le secret qu'il n'y avait qu'un berger nommé Bras-de-Fer, qui demeurait près de Sens, qui pût lever le sort par ses conjurations.



, profitant de ce commencement de e, engagea le vieux berger à écrire à ne lettre par laquelle il lui mandait d'al- er Bras-de-Fer, pour le prier de lever t lui défendait surtout de dire à Bras- 'il fût condamné et emprisonné, ni que , Hocque, qui avait posé ce sort.

ettre écrite, Hocque s'endormit. Mais à il, les fumées du vin étant dissipées, et ant sur ce qu'il avait fait, il poussa des les hurlements épouvantables, se plai- e Béatrix l'avait trompé et qu'il serait sa mort. Il se jeta en même temps sur ulut l'étrangler, ce qui excita les autres ontre Béatrix, en sorte qu'il fallut que andant de la Tournelle vînt avec ses our apaiser ce désordre et tirer Béatrix mains.

lant la lettre fut envoyée au seigneur, t remettre à son adresse. Bras-de-Fer acy, entra dans les écuries, et, après t des figures et des imprécations, il trouva effectivement le sort qui avait été jeté sur les chevaux et sur les vaches; il le leva et le jeta au feu, en présence du fermier et de ses domestiques. Mais à l'instant il parut chagrin, témoigna du regret de ce qu'il venait de faire et dit que le diable lui avait révélé que c'était Hocque, son ami, qui avait posé le sort en cet endroit, et qu'il était mort à six lieues de Pacy, au moment où ce sort venait d'être levé....

En effet, par les observations qui furent faites au château de la Tournelle, il y a preuve qu'au même jour et à la même heure où Bras-de-Fer avait commencé à lever le sort, Hocque, qui était un homme des plus forts et des plus robustes, était mort en un instant dans des convulsions étranges, et se tourmentant comme un possédé, sans vouloir entendre parler de Dieu ni de confession....

Bras-de-Fer avait été pressé de lever aussi le sort jeté sur les moutons, mais il dit qu'il n'en ferait rien, parce qu'il venait d'apprendre que ce sort avait été posé par les enfants de Hocque,

et qu'il ne voulait pas les faire mourir comme leur père. Sur ce refus, le fermier eut recours aux juges du lieu. Bras-de-Fer, les deux fils et la fille de Hocque furent arrêtés avec deux autres bergers, leurs complices, nommés Jardin et le Petit-Pierre ; leur procès instruit, Bras-de-Fer, Jardin et le Petit-Pierre furent condamnés à être pendus et brûlés, et les trois enfants de Hocque bannis pour neuf ans [1]....



Bras-de-Fer.

Hodeken. *Voy.* Hedekin.

Hoffmann. Célèbre auteur allemand de contes nocturnes ou fantastiques, et d'autres écrits, où le surnaturel a une place très-originale.

Holda. La holda était, chez les anciens Gaulois, une espèce de sabbat nocturne, où des sorciers faisaient leurs orgies avec des démons transformés en danseuses. *Voy.* Bensozia. On parle encore en Allemagne de *holda, la bonne fileuse* (sorte de fée qui remplace, dans les opinions populaires, une divinité antique). Elle visite sans être vue la maison du laboureur, elle charge de laine les fuseaux des ménagères diligentes et répand l'abondance autour d'elle [2]. Mais dans d'autres contrées, holda est la reine des sorcières.

Hollandais errant. C'est un vaisseau fantastique qui apparaît, dit-on, dans les parages du cap de Bonne-Espérance. Ce vaisseau déploie toutes ses voiles lorsque aucun navire n'oserait en risquer une seule. On est partagé d'opinions sur la cause de ce prodige ; d'après la version la plus répandue, c'était, dans l'origine, un navire richement chargé à bord duquel se commit un horrible forfait. La peste s'y déclara, et les c pables errèrent vainement de port en port, frant leur riche cargaison pour prix d'un as On les repoussait partout, de peur de la con gion. Les matelots disent que la Providen pour perpétuer le souvenir de ce châtime permet que le *Hollandais errant* apparaisse core dans ces mers où la catastrophe eut li Cette apparition est considérée comme un m vais augure par les navigateurs [1].

Le *Hollandais errant*, sujet de beaucoup traditions, s'appelle aussi le *Voltigeur holland*

Hollere, magicien danois qui s'était acq au treizième siècle, la réputation d'un homm miracles, et qui n'était qu'un sorcier adr Pour passer la mer, il se servait d'un os gig tesque, marqué de quelques charmes et car tères magiques. Sur ce singulier esquif, il trav sait l'Océan comme s'il eût été aidé de voile poussé par les vents. Il fut maltraité par autres sorciers, ses envieux, qui l'obligèrei quitter le pays [2].

Holzhauser (Barthélemy), pieux allema né en 1613, célèbre par des visions sur quelles nous ne saurions nous prononcer [3] qui sont admises comme respectables. Sa vi été publiée, en 1836, par M. l'abbé Tresva qui l'avait traduite de l'Italien.

Homme. Il paraît qu'il n'y a que l'homm qui la nature ait donné une figure droite e faculté de contempler les cieux. Seul parmi animaux il a l'épine du dos et l'os de la cu en ligne droite. C'est un fait, dit Aristote, si l'homme est le seul à qui il arrive des illusi nocturnes, c'est parce qu'il n'y a propren que lui qui se couche sur le dos, c'est-à-dire manière que l'épine et la cuisse fassent ligne droite, et que l'une et l'autre, avec les b soient parallèles à l'horizon. Or, les animaux peuvent pas se coucher ainsi : quoique épine soit parallèle à l'horizon, leurs épa sont détournées et forment deux angles.

Lisez Hérodote, Plutarque et autres hi riens, vous verrez qu'il existe des contrées buleuses où les hommes ont une tête de do ou de bichon, des pays où ils n'ont qu'un d'autres où ils n'ont qu'un pied, sur leque sautent, de sorte que quand ils veulent cou ils sont obligés de se mettre deux et de se t par le bras ; d'autres enfin où ils n'ont poin tête, etc. [4].

[1] Le commissaire Delamarre, *Traité de la police.*
[2] M. Ozanam, *De l'établissement du christianisme en Allemagne.*

[1] Walter Scott, *Mathilde de Rokeby*, chant iv
[2] *Jugements de Dieu*, de Chassanion, p. 414.
[3] *Biographia venerabilis servi Dei Bartholo Holzhauser*, etc., Bambergæ, 1784, in-8°. *Acce ejusdem in Apocalypsim commentarii plane adm biles.* — *Visiones venerabilis servi Dei Bartholo Holzhauser*, etc., *digna ævi nostri memoria ad Biographiam appendix*, Bambergæ, 1793, in-8°
[4] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, p. 10.

noir. L'homme noir qui promet aux les faire riches s'ils veulent se don- 'est autre que le diable. — On lit ce ns la *Légende dorée:* — Un chevalier ait sa fortune en libéralités, devint tomba dans une grande tristesse. Oc- s chagrins, il s'égara dans une soli- /it un homme noir, d'une taille haute, un beau cheval. Ce cavalier lui de- ause de sa douleur, et quand il l'eut lui dit : « Si vous voulez me rendre je vous donnerai plus de richesses 'en avez perdu. » Le chevalier promit r de faire ce qu'on exigerait. « Eh it le diable (car c'était lui), retournez ison, vous trouverez dans tel endroit s sommes d'or et une quantité de cieuses. Quant à l'hommage que j'at- vous, c'est que vous ameniez votre lans un an. » Le chevalier s'engagea, maison, trouva les trésors indiqués, habitude de largesses, et à la fin de songea à tenir ce qu'il avait promis. a femme. « Vous allez monter à che- r avec moi, lui dit-il, nous avons un faire. » C'était une dame pieuse, qui le dévotion à la sainte Vierge. Elle fit t suivit son mari sans demander où isait. Après avoir marché une heure, époux rencontrèrent une église. La nt y entrer, descendit de cheval ; son ndit à la porte. A peine fut-elle dans elle s'endormit ; la sainte Vierge ayant ure, rejoignit le chevalier et partit rendez-vous. Lorsqu'ils arrivèrent au é, le démon y parut avec fracas. Mais ant la dame que le chevalier lui ame-



embla. « Homme perfide, s'écria-t-il, si que tu devais reconnaître mes bien- faits ? Je t'avais prié de m'amener ta femme, et tu viens ici avec la mère de Dieu, qui va me renvoyer aux enfers ! » Le diable dut en effet se retirer. Le chevalier éperdu se jeta à genoux devant Notre-Dame, et retourna à l'église où sa femme dormait encore. Les deux époux rentrèrent chez eux ; ils se dépouillèrent des richesses qu'ils tenaient du diable ; mais ils n'en furent pas plus pauvres, parce qu'ils reconnurent que les biens matériels ne sont pas les vraies richesses [1].

Le père Abram rapporte l'anecdote suivante, dans son histoire manuscrite de l'université de Pont-à-Mousson : « Un jeune garçon de bonne famille, mais peu fourni d'argent, se mit à servir dans l'armée parmi les valets. De là ses parents l'envoyèrent aux écoles ; mais ne s'accommodant pas de l'assujettissement que demandent les études, il résolut de retourner à son premier genre de vie. En chemin il rencontra un homme vêtu de soie noire, mais de mauvaise mine, qui lui demanda où il allait et pourquoi il avait l'air triste ? — Je suis, ajouta-t-il, en état de vous mettre à votre aise, si vous voulez vous donner à moi. Le jeune homme, croyant qu'il parlait de l'engager à son service, lui demanda un moment pour y penser. Mais, commençant à se défier des magnifiques promesses que l'étranger lui faisait, il le considéra de plus près, et ayant remarqué qu'il avait le pied gauche fendu comme celui d'un bœuf, il fut saisi de frayeur, fit le signe de la croix et invoqua le nom de Jésus. Le spectre s'évanouit. Trois jours après, la même figure lui apparut de nouveau et lui demanda s'il avait pris sa résolution ? Le jeune homme répondit qu'il n'avait pas besoin de maître. L'homme noir jeta à ses pieds une bourse pleine d'écus, dont quelques-uns paraissaient d'or et nouvellement frappés. Dans la même bourse il y avait une poudre que le spectre disait très-subtile. Il lui donna ensuite des conseils abominables et l'exhorta à renoncer à l'usage de l'eau bénite et à l'adoration de l'hostie. Le jeune homme eut horreur de ces propositions ; il fit le signe de la croix sur son cœur, et en même temps il se sentit jeté si rudement contre terre qu'il y demeura une demi-heure. S'étant relevé, il retourna chez ses parents, fit pénitence et changea de conduite. Les pièces qui paraissaient d'or et nouvellement frappées, ayant été mises au feu, ne se trouvèrent être que du cuivre. » Ainsi, bonnes gens, défiez-vous de l'homme noir.

Homme rouge, — démon des tempêtes. « La nuit, dans les affreux déserts des côtes de la Bretagne, près Saint-Paul-de-Léon [2], des fantômes hurlants parcourent le rivage. L'homme rouge en fureur commande aux éléments et pré-

[1] Voyez, dans les *Légendes infernales*, la légende du *Sire de Champ-Fleury*.

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. I.

cipite dans les ondes le voyageur qui trouble ses secrets et la solitude qu'il aime. » On a cru un moment dans le peuple qu'un petit *homme rouge* mystérieux avait apparu à Napoléon Ier pour lui annoncer ses revers.

Hongrois. *Voy.* Ogres.

Honorius. *Voy.* Grimoire.

Hopkins, juge anglais qui, du temps de Charles Ier, fit mourir une multitude de malheureuses accusées de sorcellerie. Il continua ses fonctions sous le long parlement, et Grey rapporte qu'il possédait une liste de trois mille personnes suppliciées en ce temps-là, le plus grand nombre par ce juge qui se croyait doué d'un talent sans pareil pour deviner les sorcières. Jamais l'Église catholique n'eût souffert ces abominations. Cet homme faisait avouer, par des tortures de cinq à six jours, tout ce qu'il voulait.

Nous empruntons quelques détails sur lui à de curieuses recherches publiées par *le Droit :*

« Un certain Matthew Hopkins fut nommé rechercheur de sorcières (*witch finder*) pour quatre comtés, et dans l'espace d'un an, dans la seule ville d'Essex, il ne fit pas pendre moins de soixante malheureuses femmes. Ce misérable prétendait avoir acquis une expérience infaillible pour les reconnaître à de certaines taches sur la peau, certains signes, certaines veines qu'il regardait comme autant de tétines pour allaiter de petits démons. Son épreuve favorite était celle de l'eau. Si les sorcières prétendues revenaient à la surface de l'eau et nageaient, il les déclarait coupables, les faisait retirer de l'eau et brûler; si au contraire elles enfonçaient, elles étaient simplement noyées, mais leur innocence était reconnue. Cette épreuve venait peut-être d'une parole fort sage que sa Très-Sacrée Majesté le roi Jacques avait souvent à la bouche, à savoir que, comme quelques personnes avaient renoncé aux avantages de leur baptême par l'eau, de même l'eau refusait à son tour de les recevoir dans son sein.

« A la fin Hopkins, ce qui est assez original, devint lui-même suspect de sorcellerie; on lui fit subir l'épreuve qu'il avait souvent fait subir aux autres; il eut la maladresse de nager; il fut tout naturellement déclaré coupable, pendu et brûlé vif.

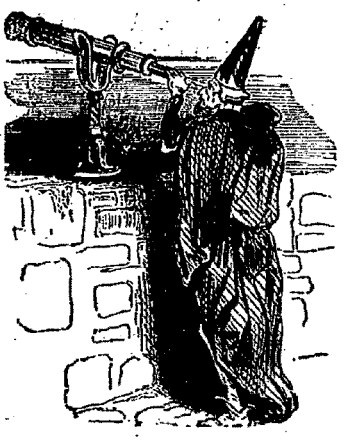
« Il ne fut pas le seul rechercheur de sorcières; bien d'autres se mêlèrent de ce métier, qui ne laissait pas que d'être lucratif, puisqu'il leur procurait vingt schellings (25 francs) par chaque exécution. »

Hoppo, maître sorcier et vrai coquin, qui fut poursuivi à Berne. Il était de la secte des Lollards et faisait des disciples. Nous ignorons sa fin.

Horey, nom que les nègres de la côte occidentale d'Afrique donnent au diable, qui n'est sans doute qu'un nègre aposté par les marabouts. Les cérémonies de la circoncision ne manquent jamais d'être accompagnées des mugissements du Horey. Ce bruit ressemble au son le plus bas de la voix humaine. Il se fait entendre à peu de distance et cause une frayeur extrême aux jeunes gens. Dès qu'il commence, les nègres préparent des aliments pour le diable et les portent sous un arbre. Tout ce qu'on lui présente est dévoré, dit-on, sur-le-champ, sans qu'il en reste un os. Si la provision ne lui suffit pas, il trouve le moyen d'enlever quelque jeune homme non encore circoncis. Les nègres prétendent qu'il garde sa proie dans son ventre, quoique plusieurs jeunes gens y ont passé jusqu'à dix ou douze jours. Après sa délivrance, la victime qui a été avalée demeure muette autant de jours qu'elle en a passé dans le ventre du diable. Les nègres parlent avec effroi de cet esprit malin, et l'on ne peut qu'être surpris de la confiance avec laquelle ils assurent avoir été non seulement enlevés, mais avalés par ce monstre.

Hornock, docteur suédois, qui raconte avec complaisance le supplice de soixante-deux femmes et de quinze enfants, accusés d'avoir été au sabbat et d'y avoir soigné le diable, qui s'y trouvait malade.... Ce spectacle, car il donne ce nom à l'exécution d'une pareille sentence, eut lieu le 25 août 1672, « par un temps superbe.

Horoscopes. Un maréchal ferrant de Bervais avait fait tirer l'horoscope de son fils. L'astrologue, après avoir examiné les divers aspects



des astres, découvrit que l'enfant était menacé de mourir à quinze ans d'un coup de tonnerre. Il désigna en même temps le mois, le jour, l'heure où l'événement devait avoir lieu; mais ajouta qu'une cage de fer sauverait le jeune homme. Quand le temps arriva, le père chercha comment la cage de fer pourrait éviter à son fils une mort si prématurée; il pensa que le sens de l'oracle était probablement d'enfermer ce jeune son enfant dans une cage de fer bien fermée, et se mit à travailler à la construction de cette cage sans en parler à personne. Le moment arrivé. Une nuée paraissait se former dans le ciel et justifiait jusqu'alors le dire de l'astrologue.

ıc son fils et lui annonça que son étoile ıait à être tué du tonnerre, un peu , s'il n'avait heureusement trouvé le e soustraire à sa mauvaise planète; il ıtrer dans la cage de fer. Le fils, un instruit que son père, pensa que, garantir du tonnerre, cette cage ne ı contraire qu'à l'attirer; il s'obstina ns sa chambre, où il se mit à réciter de saint Jean. Cependant les nuages ent, le temps se couvre, le tonnerre éclair brille, la foudre tombe sur la et la réduit en poudre. Le maréchal ıit pour la première fois le ciel d'avoir ils désobéissant, et vit toutefois l'ora-li. Du moins tel est le conte. *Voy.* es.

ıpes tout faits, ou moyen de con-destinée par les constellations de la Nous empruntons ces plaisanteries, si sérieuses pour nos pères, et que oujours combattues, aux divers livres ère, traitée par Jacques de Hagen et ıtres, du ton le plus grave. Les au-ont écrit sur les horoscopes ont établi ystèmes semblables à celui-ci pour la forme, et tout différents pour les présages. Les personnes qui se trouvent ici nées avec le plus heureux naturel, seront ailleurs des êtres abominables. Les astrologues ont fondé leurs oracles sur le caprice de leur imagination, et chacun d'eux nous a donné les passions qui se sont rencontrées sous sa plume au moment où il écrivait. Qui croira aux présages de sa constellation, devra croire aussi à tous les pronostics de l'almanach journalier, et avec plus de raison encore, puisque les astres ont sur la température une influence qu'ils n'ont pas tant sur nous. Enfin, si la divination qu'on va lire était fondée, il n'y aurait dans les hommes et dans les femmes que douze sortes de naturels, dès lors que tous ceux qui naissent sous le même signe ont les mêmes passions et doivent subir les mêmes accidents; et tout le monde sait si dans les millions de mortels qui habitent la surface du globe, il s'en trouve souvent deux dont les destinées et les caractères se ressemblent.

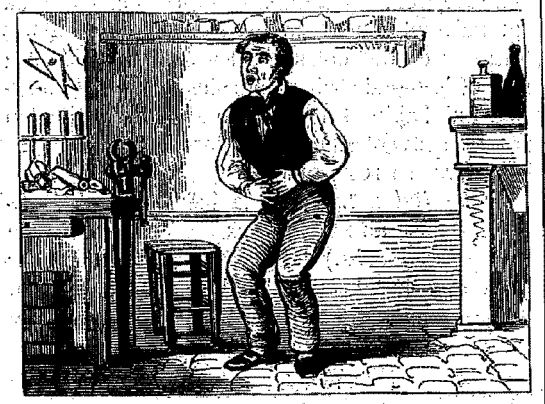
1° *La Balance.* (C'est la balance de Thémis qu'on a mise au nombre des constellations. Elle donne les procès.) La Balance domine dans le ciel depuis le 22 septembre jusqu'au 21 octobre. — Les hommes qui naissent dans cet espace de



sent sous le signe de la Balance. — Ils ıairement querelleurs. Ils aiment les éussissent dans le commerce, princi-ur les mers, et feront de grands voya-t en partage la beauté, des manières talents pour la parole; cependant ils à leurs promesses et ont plus de bon-le soin. Ils auront de grands héritages. veufs de leur première femme et n'au-beaucoup d'enfants. Qu'ils se défient des incendies et de l'eau chaude. — La femme qui naît sous cette constellation sera aimable, gaie, agréable, enjouée, assez heureuse. Elle aimera les fleurs; elle aura de bonnes manières; la douce persuasion coulera de ses lèvres. Elle sera cependant susceptible et querelleuse. — Elle se mariera à dix-sept ou à vingt-trois ans. Qu'elle se défie du feu et de l'eau chaude.

2° *Le Scorpion.* (C'est Orion, que Diane changea en cet animal, et qu'on a mis au nombre des

constellations. Il donne la malice et la fourberie.) Le Scorpion domine dans le ciel du 22 octobre au 21 novembre. — Ceux qui naissent sous cette constellation seront hardis, effrontés, flatteurs, fourbes et cachant la méchanceté sous une aimable apparence. On les entendra dire une chose, tandis qu'ils en penseront une autre. Ils seront généralement secrets et dissimulés. Leur naturel emporté les rendra inconstants. Ils jugeront mal des autres, conserveront rancune, parleront beaucoup et auront des accès de mélancolie. Ils n'aimeront à rire qu'aux dépens d'autrui, auront quelques amis et l'emporteront sur leurs ennemis. — Ils seront sujets aux coliques et peuvent



s'attendre à de grands héritages. — La femme qui naît sous cette constellation sera adroite et trompeuse. Elle se conduira moins bien avec son premier mari qu'avec son second. Elle aura les paroles plus douces que le cœur. Elle sera enjouée, gaie, aimant à rire, mais aussi aux dépens des autres. Elle fera des inconséquences, parlera beaucoup, pensera mal de tout le monde. Elle deviendra mélancolique avec l'âge. — Elle aura un cautère aux épaules à la suite d'une maladie d'humeurs.

3° *Le Sagittaire.* (C'est Chiron le Centaure, qui apprit à Achille à tirer de l'arc, et qui fut mis au nombre des constellations. Il donne l'amour de la chasse et des voyages.) Le Sagittaire domine dans le ciel du 22 novembre au 21 décembre. — L'homme qui naît sous cette constellation aimera les voyages et s'enrichira sur les mers. Il sera d'un tempérament robuste, aura de l'agilité et se montrera d'un esprit attentif. Il se fera des amis dont il dépensera l'argent. Il aura un goût déterminé pour l'équitation, la chasse, les courses, les jeux de force et d'adresse, et les combats. Il sera juste, secret, fidèle, laborieux, sociable, et aura autant d'amour-propre que d'esprit. — La femme qui naît sous cette constellation sera d'un esprit inquiet et remuant; elle aimera le travail. Son âme s'ouvrira aisément à la pitié; elle aura du goût pour les voyages et ne pourra rester longtemps dans le même pays. Elle sera présomptueuse et douée de quelques qualités tant de l'esprit que du cœur. Elle se mariera à dix-neuf ou à vingt-quatre. Elle sera bonne mère.

4° *Le Capricorne.* (C'est la chèvre Amalthée qui allaita Jupiter, et qui fut mise au nombre des constellations. Elle donne l'étourderie.) Le Capricorne domine dans le ciel du 22 décembre au 21 janvier. Celui qui naît sous cette constellation sera d'un naturel irascible, léger, soupçonneux, ami des procès et des querelles; il aimera le travail, mais il hantera de mauvaises sociétés; les excès le rendront malade. Rien n'est plus inconstant que cet homme, s'il est né dans la nuit, sera enjoué, actif et fera quelquefois du bien. Son étoile le rendra heureux sur mer. Il parlera légèrement, aura la tête petite et les yeux enfoncés. Il deviendra riche et avare dans les dernières années de sa vie. Les bains, dans ses maladies, pourront lui rendre la santé. — La femme qui naît sous cette constellation sera vive, gaie, cependant tellement timide dans ses jeunes années, qu'un rien pourra la faire rougir. Mais son caractère deviendra plus ferme et plus hardi avec l'âge plus avancé. Elle se montrera toujours bonne, avec un peu de jalousie. Elle parlera légèrement, évitera les inconséquences, sera bonne fille et bonne mère; elle aimera à voyager, et sera d'une beauté moyenne.

5° *Le Verseau.* (C'est Ganymède, fils de Tros que Jupiter enleva pour verser le nectar aux dieux, et qu'on a mis au nombre des constellations. Il donne la gaieté.) Le Verseau domine dans le ciel du 22 janvier au 21 février. L'homme qui naît sous cette constellation sera aimable, spirituel, ami de la joie, curieux, sujet à la fièvre, facile aux projets, pauvre dans la première partie de sa vie, riche ensuite, mais modérément. Il sera bavard et léger, quelquefois discret. Il fera des maladies, courra des dangers. Il aimera la gloire, vivra longtemps, et aura beaucoup d'enfants. — La femme qui naît sous cette constellation sera constante, généreuse, sincère, libérale. Elle aura des chagrins, sera en butte aux adversités, et fera de longs voyages. Elle sera sage et enjouée.

6° *Les Poissons.* (Les dauphins qui amenèrent Amphitrite à Neptune furent mis au nombre des constellations. Ils donnent la douceur.) Les Poissons dominent dans le ciel du 22 février au 22 mars.— Celui qui naît sous cette constellation sera officieux, gai, aimant à jouer, d'un bon naturel, heureux hors de sa maison. Il ne sera riche dans sa jeunesse. Devenu plus âgé, il prendra peu de soin de sa fortune, et ne prendra pas des leçons de l'expérience. Des paroles discrètes lui attireront quelques désagréments. Il sera présomptueux. — La femme qui naîtra sous cette constellation sera belle. Elle éprouvera des ennuis et des peines dans sa jeunesse. Elle aimera à faire du bien. Elle sera sensée, discrète

diocrement sensible, et fuira le monde. faible jusqu'à vingt-huit ans, deviendra robuste. Elle aura cependant de temps des coliques.

Bélier. (C'est le bélier qui portait la toi- et qui fut mis au nombre des constel- l donne les emportements.) Le bélier ans le ciel du 23 mars au 21 avril. — naissent sous cette constellation sont irascibles, prompts, vifs, éloquents, studieux, violents, menteurs, enclins à l'inconstance. Ils tiennent rarement leur parole et oublient leurs promesses. Ils courront des dangers avec les chevaux. Ils aimeront la pêche et la chasse. — La femme qui naît sous cette constellation sera jolie, vive et curieuse. Elle aimera les nouvelles, aura un grand penchant pour le mensonge, et ne sera pas ennemie de la bonne chère. Elle aura des



sera médisante dans sa vieillesse et ju- èrement les femmes. Elle se mariera de ure et aura beaucoup d'enfants.

Taureau. (C'est le taureau dont Jupiter rme pour enlever Europe, et qui fut mis re des constellations. Il donne la har- la force.) Le Taureau domine dans le 2 avril au 21 mai. — L'homme qui naît e constellation est audacieux; il aura des qu'il saura mettre hors d'état de lui e bonheur ne lui sera pas étranger. Il dans des pays lointains. Sa vie sera t peu sujette aux maladies. — La femme ous cette constellation est douée de force gie. Elle aura du courage; mais elle sera et emportée. Néanmoins elle saura se on devoir et obéir à son mari. On trou- is cette femme un fonds de raison et de . Elle parlera pourtant un peu trop. Elle sieurs fois veuve et aura quelques en- qui elle laissera des richesses.

Gémeaux. (Les Gémeaux sont Castor et u'on a mis au nombre des constellations. ent l'amitié.) Les Gémeaux dominent ciel du 22 mai au 21 juin. — Celui qui s cette constellation aura un bon cœur, e figure, de l'esprit, de la prudence et nérosité. Il sera présomptueux, aimera les courses et les voyages, et ne cherchera pas beaucoup à augmenter sa fortune; cependant il ne s'appauvrira point. Il sera rusé, gai, enjoué; il aura des dispositions pour les arts.—La femme qui naît sous cette constellation est aimante et belle. Elle aura le cœur doux et simple. Elle négligera peut-être un peu trop ses affaires. Les beaux-arts, principalement le dessin et la musique, auront beaucoup de charmes pour elle.

10° *L'Écrevisse.* (C'est le cancer ou l'écrevisse qui piqua Hercule tandis qu'il tuait l'hydre du marais de Lerne, et qui fut mise au nombre des constellations. Elle donne les désagréments.) L'Écrevisse domine dans le ciel du 22 juin au 21 juillet. — Les hommes qui naissent sous cette constellation sont sensuels. Ils auront des procès et des querelles, dont ils sortiront souvent à leur avantage; ils éprouveront de grands périls sur mer. Cet horoscope donne ordinairement un penchant à la gourmandise; quelquefois aussi de la prudence, de l'esprit, une certaine dose de modestie. — La femme qui naît sous cette constellation est assez belle, active, emportée, mais facile à apaiser. Elle ne deviendra jamais très-grasse; elle aimera à rendre service, sera timide et un peu trompeuse.

11° *Le Lion.* (C'est le lion de la forêt de Némée, qu'Hercule parvint à étouffer, et qui fut

mis au nombre des constellations. Il donne le courage.) Le Lion domine dans le ciel du 22 juillet au 21 août. — Celui qui naît sous cette constellation est brave, hardi, magnanime, fier, éloquent et orgueilleux. Il aime la raillerie. Il sera souvent entouré de dangers; ses enfants feront sa consolation et son bonheur. Il s'abandonnera à sa colère et s'en repentira toujours. Les honneurs et les dignités viendront le trouver; mais auparavant il les aura cherchés longtemps. Il aura gros mollets. — La femme qui naît sous ce constellation sera vive, colère et hardie. I gardera rancune. Elle parlera beaucoup, et paroles seront souvent amères. Au reste, sera belle; elle aura la tête grosse. — Qu'elle tienne en garde contre l'eau bouillante et le f Elle sera sujette aux coliques d'estomac. aura peu d'enfants.



Le dessin aura du charme pour elle. — Page 243.

12° *La Vierge.* (C'est Astrée qu'on a mise au nombre des constellations. Elle donne la pudeur.) La Vierge domine dans le ciel du 22 août au 21 septembre. — L'homme qui naît sous cette constellation est bien fait, sincère, généreux, spirituel, aimant les honneurs. Il sera volé. Il ne saura garder le secret des autres ni le sien. Il aura de l'orgueil, sera décent dans son maintien, dans son langage, et fera du bien à ses amis. Il sera compatissant aux maux des autres. Il aimera la propreté et la toilette. — La femme qui naît sous cette constellation sera chaste, honnête, timide, prévoyante et spirituelle. Elle aimera à faire et à dire du bien. Elle rendra service toutes les fois qu'elle le pourra; mais elle sera un peu irascible. Cependant sa colère ne sera ni dangereuse ni de longue durée...

On peut espérer que le lecteur ne s'arrêtera à cette ridicule prescience, que pour se divertir un instant.

Horst (Conrad), conseiller ecclésiastique du grand duché de Hesse, a publié en allemand un livre intitulé *Bibliothèque magique,* ou la ma la théurgie, la nécromancie, etc. Nous y a trouvé quelques faits.

Hortensius (Martin), célèbre professeur mathématiques à Amsterdam, donnait dans petitesses de l'astrologie. Dans un voyage fit en Italie, il voulut se mêler de faire son roscope, et dit à deux jeunes Hollandais d compagnie qu'il mourrait en 1639, et que eux ils ne lui survivraient pas longtemps. Il rut en effet l'été de cette année-là. Les Hol dais en furent si frappés, que l'un d'eux mo bientôt après, et que l'autre qui était fils de niel Heinsius, était devenu si languissant, q rapport de Descartes, qui fait mention de aventure, il semblait faire tout son possible ne pas démentir l'astrologue[1].

Hortilopits (Jeanne), sorcière du pay Labour, arrêtée comme telle en 1603, dès l de quatorze ans, et châtiée pour avoir ét sabbat.

[1] Baillet, *Vie de Descartes.*

». Le charbon de terre qui se trouve
inaut et dans le pays de Liége, et que
brûle communément, porte le nom de
cause d'un certain maréchal nommé
re-le-Houilleux, qui, dit-on, en fit la
découverte au onzième siècle ; et des
surent qu'un fantôme, sous la figure
lard habillé de blanc, ou sous celle
, lui montra la première mine et dis-

s contes populaires font intervenir un
un gobelin dans la découverte de la
ui eut lieu au douzième siècle, selon
u onzième, selon d'autres, mais qui est
plus ancienne[1] ; car il en est question

ni, génie femelle qui gouverne la ré-
astres chez les Orientaux. *Voy.* SCHADA-
.

, vierges merveilleuses du paradis de
; elles naîtront des pepins de toutes les
ervies aux fidèles croyants dans ce sé-
eux. Il y en aura de blanches, de jaunes,
et de rouges. Leur crachat sera néces-
parfumé.

ich, matière enivrante qui produit des
ions singulières. Sa préparation n'est
cret ; les Arabes nous ont appris que ce
it l'ivresse n'était autre chose que de la
de la racine de chanvre infusées, qu'on
ir dans du beurre, et dont on forme une
en la mêlant avec du sucre, des amandes
staches. On le vend en tablettes grandes
main, et la moitié suffit pour procurer
On le prend aussi en liqueur. Voici une
qui a été racontée dans le *Sémaphore*
ille :

re jeunes gens de notre ville ont voulu
derniers, à leurs risques et périls, s'ex-
er sur le hrachich ; mais leur curiosité a
être funeste. On s'était réuni dans une
les environs de Saint-Loup ; M. B...,
d'Alexandrie, fournissait le hrachich,
de ses conseils l'inexpérience de ses
pagnons. Avant toute chose, on prit
lu café ordinaire, et on mit dans chaque
x ou trois morceaux de sucre raffiné tout
nt ; puis on passa au hrachich. Chaque
avala courageusement sa cuillerée ; le
était pas mauvais au goût, au contraire,
ivé fort agréable ; immédiatement après
à table, et ce ne fut que vers la fin du
e se manifestèrent chez nos amis de
ptômes de désorganisation cérébrale,
irs des hallucinations étranges qui al-
ntôt les assaillir.

remière impression physique qu'on re-

çoive distinctement en se permettant cette débauche, est celle-ci : un grand coup de bâton qu'on vous assène sur la nuque ; c'est l'initiation, et il faut convenir qu'elle est parfaitement turque. Mais la transition de l'état normal à l'extase consiste à sentir sa tête se détacher doucement du corps et prendre une vie joyeusement séparée de ce grossier amas de matières qu'elle n'a plus besoin de gouverner. La tête se soutient en l'air d'une façon fantastique, comme celle des chérubins dans les églises au milieu des nuages ; après quoi tout est bouleversé, et le désordre s'empare de l'esprit, plus ou moins, selon les tempéraments et en raison de l'habitude.

» A la bastide de M. B..., eut lieu une scène comique et douloureuse à la fois ; sitôt que ces messieurs arrivèrent à cette période de l'influence du hrachich, M. B... lui-même, jeune homme connu par sa gaieté expansive et franche, et par une organisation ardente, se prit à pleurer et à sangloter dans d'effrayantes convulsions ; M. V... d'une complexion délicate et nerveuse, se crut mort ; il s'étendit sur le plancher et croisa ses mains sur sa poitrine ; il lui semblait qu'on l'avait placé sur un catafalque noir dans une chapelle ardente ; il entendait les chants des moines, et à travers cela les coups de marteau qui clouaient le cercueil dans lequel il était renfermé. Un autre se persuada qu'il avait des ailes, il s'élança hors de la chambre, et franchissant les degrés comme un oiseau, il alla se poser sur la table du salon au rez-de-chaussée. A cette table dînaient plusieurs dames de la famille de M. B..., qu'on n'avait pas voulu, par convenance, rendre témoins des effets du hrachich. Qu'on se figure le désastre !... les plats, les cristaux, les bouteilles renversés et brisés, et l'effroi de ces dames !... Force fut d'aller chercher du secours dans le voisinage. Les amis arrivèrent de tous côtés et on parvint, à grand'peine, à maîtriser les plus furieux.

» Il serait trop long d'entrer dans le récit détaillé du drame qui se déroula bien avant dans la nuit chez M. B... Il suffit de savoir que ces messieurs furent livrés durant leur longue excitation, aux conceptions les plus folles, aux fantaisies les plus bizarres, aux féeries les plus étincelantes. A les voir dans l'état où ils étaient, tous les assistants consternés les croyaient pour jamais privés de la raison. Le jeune négociant d'Alexandrie, qui avait une mince lueur de perception au sein du désordre général, gémissait au fond de l'âme du triste résultat de la partie, et craignait de les avoir empoisonnés tout de bon. Cependant deux d'entre eux en ont été quittes pour cinq ou six jours de douleurs de tête, sans compter l'atonie morale qu'ils n'ont pas encore tout à fait secouée ; M. V... seul se trouva beaucoup plus fatigué que les autres. Une véritable congestion cérébrale a mis ses jours en danger, et il ne s'en est tiré que

[1] la légende du houilleur, dans les *Légendes et des démons.*

grâces aux soins empressés du docteur Cauvière, qui l'a tout de suite saigné abondamment. »

Quand on est dans des dispositions de gaieté et de bonheur, dit M. Granal, le hrachich pris, en dose raisonnable, vous promène à travers les mille et mille caprices de l'imagination la plus riche; je crois qu'on y acquiert la perception d'un monde invisible, de ce monde de fées et de génies que nos yeux ne peuvent voir dans l'état naturel. On ne connaît pas l'auteur des *Mille et une Nuits*, je crois le tenir; c'est, j'en suis sûr, le *hrachich* en personne. J'ai vu peu de cas de sombre fureur; quelquefois des accès de colère très-passagers, le plus souvent la gaieté la plus folle. J'ai retenu une seule fois, un *hrachach* (preneur de *hrachich*) qui, se croyant oiseau, voulait s'envoler de la fenêtre sur un arbre du jardin. Il avait dénoué les deux bouts de sa ceinture de soie, et, les tenant dans ses mains, il s'écriait : « Je suis oiseau de paradis, je vais m'envoler. » Heureusement, on mit l'oiseau en cage; un autre entendait le langage des serpents, et, ce qui est plus fort, il le parlait; je n'en compris pas un mot, bien que je fusse monté à son diapason. Il paraîtra extraordinaire que les individus dans cette situation ne se méprennent pas sur le compte les uns des autres; ils se traitent de fous sans façon; mais, si une personne dans son état de bon sens se moque d'eux et les contrarie, ils se fâchent, s'irritent, entrent en fureur ou tombent dans la tristesse. Sentir sa tête se détacher du corps est encore un des effets du *hrachich*, mais ce n'est pas un effet nécessaire; il en est qui sentent toujours leur tête sur leurs épaules. Dans une de ces parties, j'ai vu un cas à peu près semblable. Un de mes amis s'écriait : « Ne me touchez pas, je suis statue, vous allez me briser; et, quelqu'un l'ayant touché; « Voilà » qui est bien, dit-il; ma tête roule par ici, mes » bras par là, mes jambes s'en vont chacune de » leur côté. »

« J'ajouterai, dit encore M. Granal, que le Vieux de la Montagne exaltait ses sectaires par l'emploi de cette drogue : de là le nom de *hrachachin*, qui est le pluriel de *hrachach*, qui veut dire *preneur de hrachich*, d'où vient le nom français d'*assassins*. Auriez-vous pensé que ces mots *assassiner*, *assassin*, avaient une parenté quelconque avec le hrachich ? C'est pourtant la vérité. »

Huarts, lutins des forêts de Normandie; qui ont le cri du chat-huant, et qui huèrent Richard sans Peur, croyant l'effrayer. Ils sont de la suite du démon Brudemort.

Hubner (Étienne), revenant de Bohême. Plusieurs auteurs ont dit qu'il parut, quelque temps après sa mort, dans sa ville, et qu'il embrassa même quelques-uns de ses amis qu'il rencontra [1].

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations*, t. I.

Hudemuhlen, château de Lunebourg, qui infesté au temps de la réforme par un lutin se disait chrétien, mais qui paraissait peu cat lique. Il chantait sans se montrer, et frapp comme les esprits de nos jours.

Huet (Pierre-Daniel), célèbre évêque d vranches, mort en 1721. — On trouve ce suit dans le *Huetiana*, ou Pensées diverses M. Huet, évêque d'Avranches [1], touchant broucolaques et les tympanites des îles de l' chipel. « C'est une chose assez étrange que qu'on rapporte des broucolaques des îles l'Archipel. On dit que ceux qui, après une chante vie, sont morts dans le péché, paraiss en divers lieux avec la même figure qu'ils taient pendant leur vie; qu'ils font souvent désordre parmi les vivants, frappant les tuant les autres; rendant quelquefois des serv utiles, et donnant toujours beaucoup d'effroi. croient que ces corps sont abandonnés à la p sance du démon, qui les conserve, les anim s'en sert pour la vexation des hommes. Le Richard, jésuite, employé aux missions de îles, il y a environ cinquante ans, donna au pu une relation de l'île de Saint-Erini ou de Sai Irène, qui était la *Thera* des anciens, don fameuse Cyrène fut une colonie. Il a fait un gr chapitre de l'histoire des broucolaques. Il que, lorsque le peuple est infesté de ces app tions, on va déterrer le corps, qu'on trouve tier et sans corruption, qu'on le brûle, ou q le met en pièces, principalement le cœur; a quoi les apparitions cessent et le corps se rompt [2]. Le mot de *Broucolaques* vient du moderne *Bourcos* qui signifie *de la boue*, e *Laucos* qui signifie *fosse, cloaque*, parce q trouve ordinairement, comme on l'assure, tombeaux où l'on a mis ces corps, pleins de b Je n'examine point si les faits que l'on rapp sont véritables, ou si c'est une erreur popula mais il est certain qu'ils sont rapportés par d'auteurs habiles et dignes de foi, et par tan témoins oculaires, qu'on ne doit pas pre parti sans beaucoup d'attention. Il est ce aussi que cette opinion, vraie ou fausse, est ancienne, et les auteurs en sont pleins. Lorsq avait tué quelqu'un frauduleusement et par prise, les anciens habitants croyaient ôter au le moyen de s'en venger en lui coupant les p les mains, le nez et les oreilles. Cela s'app *Acroteriazein*. Ils pendaient tout cela au cou défunts, ou ils le plaçaient sous leurs aisse d'où s'est formé le mot *Mascalizein* qui sig la même chose. On en lit un témoignage ex dans les Scholies grecques [3] de Sophocle.

[1] In-12, Paris, 1722.

[2] *Relation de l'île Santerini*, par le P. Rich ch. XVIII.

[3] *Vide Elect.*, v. 448; *Meursium in Lycophro* p. 309; *Stanleium in Æschil. Cœph.* v. 437.

fut traité par Ménélas Déiphobe, mari
et ce fut en cet état qu'il fut vu d'Énée
enfers.

c Priamidem laniatum corpore toto
am vidit, lacerum crudeliter ora,
nusque ambas, populataque tempora raptis
et truncas inhonesto vulnere nares.

one écrit qu'après la mort violente de
son corps n'ayant été brûlé qu'à moitié
é fort superficiellement, la maison où
t tué et les jardins où il était mis en
rent inquiétés de spectres toutes les
squ'à ce que cette maison fût brûlée, et
œurs du défunt eussent rendu plus ré-

gulièrement à son corps les derniers devoirs. Servius [1] marque expressément que les âmes des morts (dans l'opinion des anciens) ne trouvaient le lieu de leur repos qu'après que le corps était entièrement consumé. Les Grecs aujourd'hui sont encore persuadés que les corps des excommuniés ne se corrompent point, mais s'enflent comme un tambour et en expriment le bruit quand on les frappe ou qu'on les roule sur le pavé. C'est ce qui les fait appeler *toupi* ou *tympanites*. »

Hugon, espèce de mauvais fantôme, à l'existence duquel le peuple de Tours croit très-fermement. Il servait d'épouvantail aux petits



pour qui il était une manière de Croine. C'est de lui, dit-on, que les *réformés* pelés *huguenots*, à cause du mal qu'ils t et de l'effroi que semait leur passage au e siècle, qu'ils ont ensanglanté et coudébris.

ıes, bourgeois d'Epinal. *Voy.* Esprits.

ıes le Grand, chef des Français, père ues Capet. Gualbert Radulphe rapporte ait guetté par le diable à l'heure de la Jne grande troupe d'hommes noirs se présentant à lui, le plus apparent lui dit : Me connais-tu?—Non, répondit Hugues; qui peux-tu être? — Je suis, dit l'homme noir, le puissant des puissants, le riche des riches; si tu veux croire en moi, je te ferai vivre. Quoique ce capitaine eût été assez dérangé dans sa vie, il fit le signe de la croix. Aussitôt cette bande de diables se dissipa en fumée [2].

[1] In *Æneid.*, liv. IV, vers. 418

[2] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. III, p. 273.

Huile bouillante. Les habitants de Ceylan et des côtes du Malabar emploient l'huile bouillante comme épreuve. Les premiers n'y recourent que dans les affaires de grande importance, comme lorsqu'ils ont des procès pour leurs terres, et qu'il n'y a point de témoins. On se servait autrefois en Europe de l'épreuve par l'huile bouillante pour les causes obscures. L'accusé mettait le poing dans la chaudière ; s'il le retirait sans brûlure, il était acquitté.

Huile de baume. « L'huile de baume, extraite du marc de l'eau céleste, dissipera la surdité, si on en met dans les oreilles trois gouttes de temps en temps, en bouchant lesdites oreilles avec du coton imbibé de ce baume. Il guérit toute sorte de gale et de teigne les plus invétérées, apostèmes, plaies, cicatrices, ulcères vieux et nouveaux, morsures venimeuses de serpents, de scorpions, etc., fistules, crampes et érésypèles, palpitation de cœur et des autres membres, le tout par fomentation et emplâtre. Crollius en fait tant d'estime, qu'il le nomme par excellence *huile mère de baume*[1]. »

Huile de talc. Le talc est la pierre philosophale fixée au blanc. Nos anciens ont beaucoup parlé de l'huile de talc, à laquelle ils attribuaient tant de vertus que presque tous les alchimistes ont mis en œuvre tout leur savoir pour la composer. Ils ont calciné, purifié, sublimé le talc et n'en ont jamais pu extraire cette huile précieuse. — Quelques-uns entendent, sous ce nom, l'élixir des philosophes hermétiques.

Hu-Jum-Sin, célèbre alchimiste chinois qui trouva, dit-on, la pierre philosophale. Ayant tué un horrible dragon qui ravageait le pays, Hu-Jum-Sin attacha ce monstre à une colonne qui se voit encore aujourd'hui, et s'éleva ensuite dans le ciel. Les Chinois, par reconnaissance, lui érigèrent un temple dans l'endroit même où il avait tué le dragon.

Hulin, petit marchand de bois d'Orléans. Étant ensorcelé à mort, il envoya chercher un sorcier qui se vantait d'enlever toutes les maladies. Le sorcier répondit qu'il ne pouvait le guérir, s'il ne donnait la maladie à son fils qui était encore à la mamelle. Le père y consentit. La nourrice, ayant entendu cela, s'enfuit avec l'enfant pendant que le sorcier touchait le père pour lui ôter le mal. Quand il eut fait, il demanda où était l'enfant. Ne le trouvant pas, il commença à s'écrier ; — Je suis mort, où est l'enfant? — Puis il s'en alla très-piteux ; mais il n'eut pas plutôt mis les pieds hors la porte, que le diable le tua soudain. Il devint aussi noir que si on l'eût noirci de propos délibéré ; car la maladie était restée sur lui[2].

Humbert de Beaujeu. Geoffroi d'Iden lui apparut après sa mort pour réclamer des prière

Humma, dieu souverain des Cafres, qui tomber la pluie, souffler les vents, et qui dor le froid et le chaud. Ils ne croient pas qu'on s obligé de lui rendre hommage, parce que, sent-ils, il les brûle de chaleur et de sécher sans garder la moindre proportion.

Hunéric. Avant la persécution d'Hunéric, de Genseric, roi des Vandales, qui fut si v lente contre les catholiques d'Afrique, plusie signes annoncèrent, dit-on, cet orage. On ap çut sur le mont Ziquen un homme de haute s ture, qui criait à droite et à gauche : « Sort sortez. » On vit aussi à Carthage, dans l'ég de Saint-Fauste, une grande troupe d'Éthiopi qui chassaient les saints comme le berger cha ses brebis. Il n'y eut guère de persécution d' rétiques contre les catholiques plus forte celle-là[2].

Huns. Les anciens historiens donnent à peuples l'origine la plus monstrueuse. Jornan raconte[3] que Philimer, roi des Goths, entr dans les terres gétiques, n'y trouva que des s cières d'une laideur affreuse ; qu'il les repou loin de son armée ; qu'elles errèrent seules d les déserts, où des démons s'unirent avec el C'est de ce commerce infernal que naquirent Huns, si souvent appelés *les enfants du dia* Ils étaient d'une difformité horrible. Les his riens disent qu'à leurs yeux louches et sauva à leur figure torse, à leur barbe de bouc, on pouvait s'empêcher de les reconnaître pour fants de démons. Besoldus prétend, après S vin, que le nom de *Huns* vient d'un mot desque, ou celtique, ou barbare, qui sign *puissants par la magie*, *grands magiciens*. B naire dit, dans son *Histoire de France*, que Huns, venant faire la guerre à Cherebert, Caribert, furent attaqués près de la rivière d'I par Sigebert, roi de Metz, et que les Francs rent obligés de combattre contre les Huns contre les spectres dont ces barbares ava rempli l'air, par un effet de la magie ; ce qui dit leur victoire plus distinguée. *Voy.* Ogres.

Huppe, oiseau commun, nommé par les C déens *Bori*, et par les Grecs *Isan*. Celui qu regarde devient gros ; si on porte les yeux d huppe sur l'estomac, on se réconciliera a tous ses ennemis. Enfin, c'est de peur d'ê trompé par quelque marchand qu'un homme précaution a sa tête dans une bourse[4].

Hus, l'un des précurseurs de Luther. Il faire des progrès à la confrérie occulte des s ciers.

Hutgin, démon qui trouve du plaisir à o

[1] *Le Petit Albert*, p. 112.
[2] Bodin, *Démonomanie*, p. 330.

[1] Voyez cette légende du purgatoire dans les *gendes de l'autre monde.*
[2] Leloyer, *Histoire des spectres*, p. 272.
[3] *De rebus gothicis.*
[4] *Secrets d'Albert le Grand*, p. 111.

hommes, se plaisant en leur société, ıt à leurs questions, et leur rendant ser- nd il le peut, selon les traditions de la ›ici une des nombreuses complaisances attribue : — Un Saxon partant pour un et se trouvant fort inquiet sur la con- sa femme, dit à Hutgin ; — Compa- te recommande ma femme ; aie soin de jusqu'à mon retour. — La femme, aus- ; son mari fut parti, voulut se donner ices ; mais le démon l'en empêcha. Enfin evint ; Hutgin courut au devant de lui et — Tu fais bien de revenir, car je com- me lasser de la commission que tu m'as Je l'ai remplie avec toutes les peines du et je te prie de ne plus t'absenter, parce nerais mieux garder tous les pourceaux ıxe que ta femme [1]. On voit que ce dé- ressemble guère aux autres.



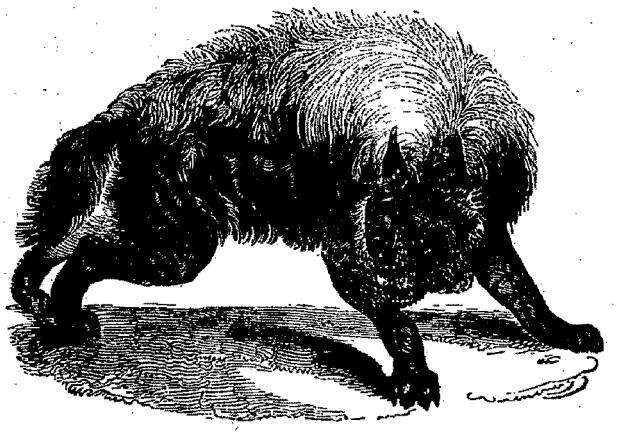
La Huppe.

gelmer, fontaine infernale. *Voy*, NIF-

inthe, pierre précieuse que l'on pen- dait au cou pour se défendre de la peste. De plus, elle fortifiait le cœur, garantissait de la foudre et augmentait les richesses et les hon- neurs.

Hydraoth, magicien célébré par le Tasse : il était père du soudan de Damas et oncle d'Armide, qu'il instruisit dans les arts magiques [1].

Hydromancie ou **Hydroscopie**, art de pré- dire l'avenir par le moyen de l'eau ; on en attri- bue l'invention aux Perses. Les doctes en distin- guent plusieurs espèces : 1° Lorsqu'à la suite des invocations et autres cérémonies magiques, on voyait écrits sur l'eau les noms des personnes ou des choses qu'on désirait connaître ; et ces noms se trouvaient écrits à rebours ; 2° on se se servait d'un vase plein d'eau et d'un anneau suspendu à un fil, avec lequel on frappait un certain nombre de fois les côtés du vase ; 3° on jetait successivement, et à de courts intervalles, trois petites pierres dans une eau tranquille et dormante, et, des cercles qu'en formait la sur- face, ainsi que de leur intersection, on tirait des présages ; 4° on examinait attentivement les di- vers mouvements et l'agitation des flots de la mer. Les Siciliens et les Eubéens étaient fort adonnés à cette superstition ; 5° on tirait des pré- sages de la couleur de l'eau et des figures qu'on croyait y voir. C'est ainsi, selon Varron, qu'on apprit à Rome quelle serait l'issue de la guerre contre Mithridate. Certaines rivières ou fontaines passaient chez les anciens pour être plus pro- pres que d'autres à ces opérations ; 6° c'était en- core par une espèce d'hydromancie que nos pères les Gaulois éclaircissaient leurs soupçons sur la fidélité des femmes : ils jetaient dans le Rhin, sur un bouclier, les enfants dont elles ve-



Hyène.

d'accoucher ; s'ils surnageaient, ils les pour légitimes, et pour bâtards s'il al- u fond [2] ; 7° on remplissait d'eau une coupe ou une tasse, et, après avoir prononcé dessus certaines paroles, on examinait si l'eau bouillonnait et se répandait par-dessus les bords ; 8° on mettait de l'eau dans un bassin de verre

ɔrus, *De præstigiis dæm.*, etc.
ez, dans les légendes de l'histoire de France, *ille gauloise avant César.*

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. 1, p. 57.

ou de cristal ; puis on y jetait une goutte d'huile, et l'on s'imaginait voir dans cette eau, comme dans un miroir, ce dont on désirait d'être instruit ; 9° les femmes des Germains pratiquaient une neuvième sorte d'hydromancie, en examinant, pour y deviner l'avenir, les tours et détours et le bruit que faisaient les eaux des fleuves dans les gouffres ou tourbillons qu'ils formaient ; 10° enfin, on peut rapporter à l'hydromancie une superstition qui a longtemps été en usage en Italie. Lorsqu'on soupçonnait des personnes d'un vol, on écrivait leurs noms sur autant de petits cailloux qu'on jetait dans l'eau. Le nom du voleur ne s'effaçait pas. *Voy.* Oomancie. Cagliostro, etc.

Hyène. Les Égyptiens croyaient que la hyène changeait de sexe chaque année. On donnait le nom de pierres de la hyène à des pierres qui, au rapport de Pline, se trouvent dans le corps de la hyène, lesquelles, placées sous la langue, attribuaient à celui qui les portait le don de prédire l'avenir.

Hyméra. — Une femme de Syracuse, nommée Hyméra, eut un songe, pendant lequel elle crut monter au ciel, conduite par un jeune homme qu'elle ne connaissait point. Après qu'elle eut vu tous les dieux et admiré les beautés de leur séjour, elle aperçut, attaché avec des chaînes de fer, sous le trône de Jupiter, un homme robuste, d'un teint roux, le visage tacheté de lentilles. Elle demanda à son guide quel était ce homme ainsi enchaîné ? Il lui fut répondu que c'était le *mauvais destin* de l'Italie et de la Sicile et que, lorsqu'il serait délivré de ses fers, il causerait de grands maux. Hyméra s'éveilla là-dessus, et le lendemain elle divulgua son rêve.

Quelque temps après, quand Denys le Tyran se fut emparé du trône de la Sicile, Hyméra vit entrer à Syracuse, et s'écria que c'était l'homme qu'elle avait remarqué si bien enchaîné dans le ciel. Le tyran ayant appris cette singulière circonstance, fit mourir la songeuse [1].

Hynerfanger (Isaac), juif cabaliste du treizième siècle, qui fut considéré comme un puissant magicien.

Hypnotisme. C'est le nom qu'on a donné à un procédé du docteur Braid (Anglais), lequel consiste, au moyen du sommeil nerveux ou magnétique, à produire un état de catalepsie artificielle, et permet ainsi de faire des opérations chirurgicales sans douleur actuelle. On pourrait expliquer par là quelques faits de sorcellerie.

I

Ialysiens, peuple dont parle Ovide, et dont les regards avaient la vertu magique de gâter tout ce qu'ils fixaient. Jupiter les changea en rochers et les exposa aux fureurs des flots.

Iamen, dieu de la mort chez les Indiens.

Ibis, oiseau d'Égypte, qui ressemble à la cigogne, sauf le bec qui est un peu courbe. Quand



il met sa tête et son cou sous ses ailes, dit Élien, sa figure est à peu près celle du cœur humain. On dit que cet oiseau a introduit l'usage des lavements, honneur qui est réclamé aussi par les cigognes. Les Égyptiens autrefois lui rendaient les honneurs divins, et il y avait peine de mort pour ceux qui tuaient un ibis, même par mégarde. De nos jours, les Égyptiens regardent encore comme sacrilége celui qui tue l'ibis blanc, de la présence bénit, disent-ils, les travaux champêtres, et qu'ils révèrent comme un symbole d'innocence.

Iblis, le même qu'Éblis. *Voy.* Ce mot.

Ichneumon, rat du Nil, auquel les Égyptiens rendaient un culte particulier ; il avait ses prêtres et ses autels. Buffon dit qu'il vit dans l'état de domesticité, et qu'il sert comme les chats à prendre les souris. Il est plus fort que le chat, s'accommode de tout, chasse aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux serpents et aux lézards. Pline conte qu'il fait la guerre au crocodile, qu'il l'épie pendant son sommeil, et que, si ce vaste reptile est assez imprudent pour dormir la gueule ouverte, l'ichneumon s'introduit dans son estomac et lui ronge les entrailles. M. Denon assure que c'est une fable. Ces deux animaux n'ont jamais rien à démêler ensemble, ajoute-t-il, puisqu'ils n'habitent pas les mêmes parages. On ne voit point de crocodiles dans la basse Égypte : on ne voit pas non plus d'ichneumons dans la haute [2].

[1] Valère-Maxime.

[2] M. Salgues, *Des erreurs*, etc., t. III, p. 361.

)mancie, divination très-ancienne qui
e par l'inspection des entrailles des
'olydamas, pendant la guerre de Troie,
s'en sont servis. — On dit que les
e la fontaine d'Apollon à Miré, étaient
et Apulée fut aussi accusé de les avoir

voit dans la légende de la bienheureuse
ivain quelques apparitions du diable,
ie à la troubler et qui n'y parvient
ndistes, 13 avril.)
leoffroid). *Voy.* GEOFFROID.
n Écosse, les gens du peuple ne voient
e un malheur un enfant idiot dans une
voient là, au contraire, un signe de
n. Cette opinion est partagée par plu-
ples de l'Orient. Nous nous bornons à
ner sans la juger.

L'idole est une image, une figure, une
tion d'un être imaginaire ou réel. Le
ration rendu à quelque idole s'appelle
— Si les idoles ont fait chez les payens
s que l'on pouvait appeler prodiges,
es n'ont eu lieu que par le pouvoir
is ou par le charlatanisme. Saint Gré-
aumaturge, se rendant à Néocésarée,
par la nuit et par une pluie violente
ea d'entrer dans un temple d'idoles,
ns la contrée à cause des oracles qui
nt. Il invoqua le nom de Jésus-Christ,
e de la croix pour purifier le temple, et
partie de la nuit à chanter les louanges
suivant son habitude. Après qu'il fut
rêtre des idoles vint au temple, se dis-
faire les cérémonies de son culte. Les
ui apparurent aussitôt, et lui dirent
ouvaient plus habiter ce lieu, depuis
it évêque y avait séjourné. Il promit
acrifices pour les engager à tenir ferme
utels; mais la puissance de Satan s'était
levant Grégoire. Le prêtre, furieux,
l'évêque de Néocésarée, et le menaça
punir juridiquement s'il ne réparait le
venait de causer. Grégoire, qui l'écou-
émouvoir, lui répondit : — Avec l'aide
ui chasse les démons, ils pourront re-
le permet. Il prit alors un papier sur
écrivit : — Grégoire à Satan : Rentre.
cateur étonné porta ce billet dans son
t ses sacrifices, et les démons y revin-
échissant alors à la puissance de Gré-
etourna vers lui à la hâte, se fit instruire
ligion chrétienne et, convaincu par un
miracle du saint thaumaturge, il devint
ole. — Porphyre avoue que les démons
ient dans les idoles pour recevoir le
gentils. « Parmi les idoles, dit-il, il y
rits impurs, trompeurs et malfaisants,

ere, *Incrédulité et mécréance*, etc., p. 267.

qui veulent passer pour des dieux et se faire adorer par les hommes; il faut les apaiser, de peur qu'ils ne nous nuisent. Les uns, gais et enjoués, se laissent gagner par des spectacles et des jeux; l'humeur sombre des autres veut l'odeur de la graisse et se repaît des sacrifices sanglants. »

Ce qui est bien singulier, c'est qu'aujourd'hui il y a, à Birmingham, une fabrique d'idoles pour les payens de l'Inde et de la Chine. Voici un extrait de son curieux catalogue : — « Yamen, dieu » de la mort, en cuivre fin, fabriqué avec beau- » coup de goût. — Nirondi, roi des démons; » modèles très-variés. Le géant qu'il monte est » du plus hardi dessin, et son sabre de modèle » moderne. — Varonnin, dieu du soleil, plein de » vie; son crocodile est en airain et son fouet en » argent. — Couberen, dieu des richesses; ce » dieu est d'un travail admirable; le fabricant y » a mis tout son art et tout son talent. On trouve » des demi-dieux et des démons inférieurs de » toute espèce. — On ne fait pas de crédit, es- » compte sur payement comptant. »

Mais, les Indiens respectent leurs stupides idoles, tandis que les payens de l'antiquité traitaient assez cavalièrement les leurs. Benjamin Binet, dans son *Traité des dieux et des démons du paganisme*, nous en fournit quelques exemples :

« On ne peut rien concevoir, dit-il, de plus indigne que la manière dont ils traitaient leurs idoles. Je ne parle point d'Ochus, roi des Perses, qui tua le bœuf Apis et le mangea avec ses amis (*Plut., de Isid. et Osid.*), parce que l'on pourrait demander si ce bœuf était ou un simple hiéroglyphe, ou le dieu même des Perses. Quoi qu'il en soit, c'était une extrême profanation de faire d'un animal si sacré un repas à ses amis. Denis, roi de Sicile, n'était pas plus favorablement prévenu en faveur des dieux de la Grèce et de leurs images. Comme il ne manquait pas d'esprit, il apostropha agréablement Jupiter Olympien pour s'approprier ses riches dépouilles : « Je te plains, lui dit-il, d'être toujours chargé d'un habit d'or; il t'est trop pesant en été, et trop léger en hiver; prends plutôt cet habit de laine, qui te sera commode en l'une et l'autre saison (*Arn., lib.* VI, *et Lact., lib.* II, *cap.* 4). » Ce fut ce même prince qui, ne pouvant souffrir qu'Esculape, fils d'Apollon, portât une barbe d'or longue et épaisse, pendant que son père paraissait comme un jeune homme sans barbe, la lui arracha, disant : « Que peut-on voir de plus malséant qu'Esculape, fils d'Apollon, ait le menton chargé d'une barbe philosophique, et qu'Apollon ne paraisse que comme un jouvenceau sans barbe (*Arn. et Lact., ib.*)? » Il poussa encore la profanation jusqu'à prendre des mains des idoles des coupes et des ornements d'or et d'argent, *parce que*, disait-il, *il ne faut rien refuser de la main des dieux*. Nous lisons aussi que Caligula outragea les

dieux de la Grèce de la manière la plus cruelle : « car, dit Suétone, il commanda que l'on apportât de Grèce les images des dieux célèbres par leur culte et par leur art, entre lesquelles était celle de Jupiter Olympien, et il les fit décapiter pour y mettre sa tête (*Suet., lib.* IV, *cap.* 22). » Vous direz apparemment qu'il ne faut pas s'étonner que ces princes, qui étaient des tyrans, aient eu si peu de vénération pour les dieux ; qu'étant les oppresseurs de la liberté et de la religion, leur exemple ne prouve rien. Mais il est étrange que le sénat, les prêtres, les peuples ne se soient pas soulevés contre cette impiété. Vous les voyez tous se liguer contre la tyrannie de leurs rois et de leurs empereurs, les massacrer quand ils l lent aux pieds leurs priviléges ; ici au contr ils demeurent tranquilles, lorsque l'on dét leur religion, la chose du monde à laquelle hommes sont le plus attachés. Mais choisiss un exemple décisif, c'est celui de César. Les mées navales de Sextus Pompée et les temp ayant dissipé ses deux flottes, il s'écria : *Je v crai, en dépit de Neptune !* et afin de mon combien il méprisait les dieux, *il jeta par t l'image de ce dieu pendant la célébration des j circulaires où l'on portait en pompe les im des dieux pour les rendre témoins de cet hon* (*Suelon., lib.* II, *cap.* 16). »



Illuminés allemands.

Ifurinn, enfer des Gaulois. C'était une région sombre et terrible, inaccessible aux rayons du soleil, infectée d'insectes venimeux, de reptiles, de lions rugissants et de loups carnassiers. Les grands criminels étaient là enchaînés dans des cavernes encore plus horribles, plongés dans un étang plein de couleuvres et brûlés par les poisons qui distillaient sans cesse de la voûte. Les gens inutiles, ceux qui n'avaient fait ni bien ni mal, résidaient au milieu des vapeurs épaisses et pénétrantes, élevées au-dessus de ces hideuses prisons. Le plus grand supplice était un froid très-rigoureux.

Ignorance. Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé de peur qu'il ne se corrompît, et que les marées étaient faites pour conduire nos v seaux dans les ports, ne savaient sûrement que la Méditerranée a des ports et point de re *Voy.* Erreurs, Merveilles, Prodiges, etc.,

Ile fantôme. C'est l'île de Saint-Bran riche de sept belles cités, que beaucoup de v geurs ont cru voir de loin, mais qu'ils n'on mais abordée, parce qu'elle disparaît à me que l'on croit s'en approcher. Ce n'est q mirage.

Iles. Il y a, dans la Baltique, des îles rap chées que les pêcheurs croient avoir été f par des enchanteurs, qui voulaient s'en aller facilement d'un lieu à un autre, et qui éta saient ainsi des stations sur leur route. C'est

es riverains de la mer Baltique, men-
r M. Marmier.

iés, sorte de francs-maçons d'Alle-
ii croient avoir la seconde vue et qui
nt. On connaît peu leur doctrine, qui
et libre; mais ils ont eu des prédéces-
1575, Jean de Villalpando et une car-
mmée Catherine de Jésus, établirent
d'illuminés, que l'inquisition de Cor-
ersa. Pierre Guérin les ramena en
1634. Ils prétendaient que Dieu avait
un d'entre eux, le frère Antoine Boc-
pratique de vie et de foi suréminente,
de laquelle on devenait tellement saint,
aisait plus qu'un avec Dieu, et qu'alors
t sans péché se livrer à toutes ses pas-
e flattaient d'en remontrer aux apôtres,
saints et à toute l'Église. Louis XIII
tte secte de fous. *Voy.* Saint Martin.

de cire. Ceux qui faisaient des images
our l'envoûtement les baptisaient au
elzébub; puis ils les perçaient de coups
ou les brûlaient, dans la pensée que
ie dont l'image portait le nom subissait
ent de l'image. Cette sorcellerie était
s anciens. *Voy.* Envoûtement, Duffus,
Henri III, etc.

ıation. Les rêves, les songes, les chi-
s terreurs paniques, les superstitions,
és, les prodiges, les châteaux en Es-
bonheur, la gloire et plusieurs contes
t de revenants, de sorciers et de diables,
airement les enfantements de l'imagina-
domaine est immense, son empire est
e; une grande force d'esprit peut seule
ier les écarts. Un Athénien, ayant rêvé
devenu fou, en eut l'imagination telle-
ppée, qu'à son réveil il fit des folies
croyait devoir en faire, et perdit en
aison. On connaît l'origine de la fièvre
Vallier. A cette occasion, Pasquier parle
t d'un bouffon du marquis de Ferrare,
onelle, qui, ayant entendu dire qu'une
eur guérissait de la fièvre, voulut guérir
re quarte le prince son maître, qui en
menté. Pour cet effet, passant avec lui
ont assez étroit, il le poussa et le fit
ans l'eau au péril de sa vie. On repêcha
ain, et il fut guéri. Mais, jugeant que
tion de Gonelle méritait quelque puni-
condamna à avoir la tête coupée, bien
pendant à ne pas le faire mourir. Le
exécution, il lui fit bander les yeux, et
qu'au lieu d'un coup de sabre on ne lui
u'un petit coup de serviette mouillée;
t exécuté et Gonelle délié aussitôt après;
nalheureux bouffon était mort de peur.
ai? Mais Pasquier a fait tant de contes!
parle d'un homme qui, s'étant couché
cheveux noirs, se leva le matin avec les
cheveux blancs, parce qu'il avait rêvé qu'il était condamné à un supplice cruel et infamant. Dans le *Dictionnaire de police* de des Essarts, on trouve l'histoire d'une jeune fille à qui une sorcière prédit qu'elle serait pendue; ce qui produisit un tel effet sur son esprit, qu'elle mourut suffoquée la nuit suivante. Athénée raconte que quelques jeunes gens d'Agrigente étant ivres, dans une chambre de cabaret, se crurent sur une galère, au milieu de la mer en furie, et jetèrent par les fenêtres tous les meubles de la maison, pour soulager le bâtiment. Il y avait à Athènes un fou qui se croyait maître de tous les navires qui entraient dans le Pirée, et il donnait ses ordres en conséquence. Horace parle d'un autre fou qui croyait toujours assister à un spectacle, et qui, suivi d'une troupe de comédiens imaginaires, portait un théâtre dans sa tête, où il était tout à la fois et l'acteur et le spectateur. On voit chez les maniaques des choses aussi singulières; tel s'imagine être un moineau, un vase de terre, un serpent; tel autre se croit un dieu, un orateur, un Hercule. Et parmi les gens qu'on dit sensés, en est-il beaucoup qui maîtrisent leur imagination, et se montrent exempts de faiblesses et d'erreurs? Plusieurs personnes mordues par des chiens ont été très-malades parce que, les supposant atteints de la rage, elles se croyaient menacées ou déjà affectées du même mal. La Société royale des sciences de Montpellier rapporte, dans un mémoire publié en 1730, que, deux



frères ayant été mordus par un chien enragé, l'un d'eux partit pour la Hollande, d'où il ne revint qu'au bout dix ans. Ayant appris, à son retour, que son frère, depuis longtemps, était mort hydrophobe, il se sentit malade et mourut lui-même enragé par la crainte de l'être.

Voici un fait qui n'est pas moins extraordinaire : un jardinier rêva qu'un grand chien noir l'avait mordu. Il ne pouvait montrer aucune trace de morsure; sa femme, qui s'était levée au premier cri, lui assura que toutes les portes étaient bien fermées et qu'aucun chien n'avait pu entrer. Ce fut en vain; l'idée du gros chien noir restait toujours présente à son imagination; il croyait

le voir sans cesse : il en perdit le sommeil et l'appétit, devint triste, rêveur, languissant. Sa femme, qui, raisonnable au commencement, avait fait tous ses efforts pour le calmer et le guérir de son illusion, finit par s'imaginer que, puisqu'elle n'avait pas réussi, il y avait quelque chose de réel dans l'idée de son mari, et qu'ayant été couchée à côté de lui, il était fort possible qu'elle eût été aussi mordue. Cette disposition d'esprit développa chez elle les mêmes symptômes que chez son mari, abattement, lassitude, frayeur, insomnie. Le médecin, voyant échouer toutes les ressources ordinaires de son art contre cette maladie de l'imagination, leur conseilla d'aller en pèlerinage à Saint-Hubert. Dès ce moment les deux malades furent plus tranquilles : ils allèrent à Saint-Hubert, y subirent le traitement usité, et revinrent guéris [1].

Un homme pauvre et malheureux s'était tellement frappé l'imagination de l'idée des richesses, qu'il avait fini par se croire dans la plus grande opulence. Un médecin le guérit, et il regretta sa folie. On a vu, en Angleterre, un homme qui voulait absolument que rien ne l'affligeât dans ce monde. En vain on lui annonçait un événement fâcheux ; il s'obstinait à le nier. Sa femme étant morte, il n'en voulut rien croire. Il faisait mettre à table le couvert de la défunte, et s'entretenait avec elle, comme si elle eût été présente ; il en agissait de même lorsque son fils était absent. Près de sa dernière heure, il soutint qu'il n'était pas malade, et mourut avant d'en avoir eu le démenti.

Voici une autre anecdote : Un maçon, sous l'empire d'une monomanie qui pouvait dégénérer en folie absolue, croyait avoir avalé une couleuvre ; il disait la sentir remuer dans son ventre. M. Jules Cloquet, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, à qui il fut amené, pensa que le meilleur, peut-être le seul moyen pour guérir ce monomane, était de se prêter à sa folie. Il offrit en conséquence d'extraire la couleuvre par une opération chirurgicale. Le maçon y consent ; une incision longue, mais superficielle, est faite à la région de l'estomac, des linges, des compresses, des bandages rougis par le sang sont appliqués. La tête d'une couleuvre dont on s'était précautionné est passée avec adresse entre les bandes et la plaie. « Nous la tenons enfin, s'écria l'adroit chirurgien ; la voici. » En même temps, le patient arrache son bandeau : il veut voir le reptile qu'il a nourri dans son sein. Quelque temps après, une nouvelle mélancolie s'empare de lui ; il gémit, il soupire ; le médecin est rappelé : « Monsieur, lui dit-il avec anxiété, si elle avait fait des petits ? — Impossible ! c'est un mâle. »

On attribue ordinairement à l'imagination des femmes la production des fœtus monstrueux. M. Salgues a voulu prouver que l'imagination n'avait aucune part, en citant quelques animaux qui ont produit des monstres, et d'autres preuves pourtant insuffisantes. Plessman, dans sa *Medecine puerpérale ;* Harting, dans une thèse, Demangeon, dans ses *Considérations physiologiques sur le pouvoir de l'imagination maternel dans la grossesse,* soutiennent l'opinion générale. Les femmes enceintes défigurent leurs enfants, quoique déjà formés, lorsque leur imagination est violemment frappée. Malebranche parle d'une femme qui, ayant assisté à l'exécution d'un malheureux condamné à la roue, en fut si affectée qu'elle mit au monde un enfant dont les bras, les cuisses et les jambes étaient rompus à l'endroit où la barre de l'exécuteur avait frappé le criminel damné. Le peintre Jean-Baptiste Rossi fut surnommé Gobbino parce qu'il était agréablement *gobbo,* c'est-à-dire bossu. Sa mère était enceinte de lui lorsque son père sculptait le gobbo, bénitier devenu célèbre, et qui a fait le pendant du pasquino, autre bénitier de Gabriel Cagliari.

Une femme enceinte jouait aux cartes. En levant son jeu, elle voit que, pour faire un grand coup, il lui manque l'as de pique. La dernière carte qui lui rentre était effectivement celle qu'elle attendait. Une joie immodérée s'empare de son esprit, se communique, comme un choc électrique, à toute son existence ; et l'enfant qu'elle mit au monde porta dans la prunelle de l'œil la forme d'un as de pique, sans que l'organe de la vue fût d'ailleurs offensé par cette conformation extraordinaire. Le trait suivant est encore plus étonnant, dit Lavater. « Un de mes amis m'en a garanti l'authenticité. Une dame de condition, Rhinthal voulut assister, dans sa grossesse, au supplice d'un criminel qui avait été condamné à avoir la tête tranchée et la main droite coupée. Le coup qui abattit la main effraya tellement la femme enceinte, qu'elle détourna la tête avec mouvement d'horreur, et se retira sans attendre la fin de l'exécution. Elle accoucha d'une fille qui n'eut qu'une main, et qui vivait encore lorsque mon ami me fit part de cette anecdote. L'autre main sortit séparément, après l'enfantement. »

Il y a, du reste, sur les accouchements prodigieux bien des contes : « J'ai lu dans un recueil de faits merveilleux, dit M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés répandus dans la société,* qu'en 17.. un chat, né à Stap, en Normandie, devint épris d'une poule du voisinage et qu'il lui fit une cour assidue. La fermière ayant mis sous les ailes de la poule des œufs de cane qu'elle voulait faire couver, le chat s'associa à ses travaux maternels. Il détourna une partie des œufs et les couva

[1] Cette anecdote ne doit infirmer en rien la juste réputation du pèlerinage de Saint-Hubert, où il est avéré (comme il est facile aux curieux de s'en convaincre) qu'aucun malade n'est allé sans trouver la guérison.

t, qu'au bout de vingt-cinq jours il en
etits êtres amphibies, participant de
du chat, tandis que ceux de la poule
canards ordinaires. Le docteur Vi-
te qu'il a vu, connu, tenu le père et
cette singulière famille, et les petits
. Mais on dit au docteur Vimond : —
la vue bien nette quand vous avez
s canards amphibies? vous avez trouvé
tu d'un poil noirâtre, touffu et soyeux;
avez-vous pas que c'est le premier
canards? Croyez-vous que l'incubation
d'un chat puisse dénaturer le germe renfermé dans l'œuf? Alors pourquoi l'incubation de la poule aurait-elle été moins efficace et n'aurait-elle pas produit des êtres moitié poules et moitié canards? »

On rit aujourd'hui de ces contes, on n'oserait plus écrire ce que publiaient les journaux de Paris il y a soixante ans, qu'une chienne du faubourg Saint Honoré venait de mettre au jour quatre chats et trois chiens. — Élien, dans le vieux temps, a pu parler d'une truie qui mit bas un cochon ayant une tête d'éléphant, et



Le coup qui abattit la main effraya tellement la femme enceinte. . . — Page 354.

ois qu mit bas un lion. Nous le range-
é de Torquemada, qui rapporte, dans
journée de son *Hexameron*, qu'en un
agne, qu'il ne nomme pas, une jument
ment pleine, qu'au temps de mettre
uit, elle creva et qu'il sortit d'elle une
mourut incontinent, ayant comme sa
entre si gros et si enflé, que le maître
r ce qui était dedans. On l'ouvrit et on
une autre mule de laquelle elle était

necdote : Un duc de Mantoue avait dans
s une cavale pleine qui mit bas un
envoya aussitôt aux plus célèbres as-
trologues d'Italie l'heure de la naissance de cette bête, les priant de lui faire l'horoscope d'un bâtard né dans son palais sous les conditions qu'il indiquait. Il prit bien soin qu'ils ne sussent pas que c'était d'un mulet qu'il voulait parler. Les devins firent de leur mieux pour flatter le prince, ne doutant pas que ce bâtard ne fût de lui. Les uns dirent qu'il serait général d'armée; les autres en firent mieux encore et tous le comblèrent de dignités. — Mais rentrons dans les accouchements prodigieux. On publia au seizième siècle qu'une femme ensorcelée venait d'enfanter plusieurs grenouilles. De telles nouveautés étaient reçues alors sans opposition. Au commencement

du dix-huitième siècle les gazettes d'Angleterre annoncèrent, d'après le certificat du chirurgien accoucheur, appuyé de l'anatomiste du roi, qu'une paysanne venait d'accoucher de beaucoup de lapins ; et le public le crut jusqu'au moment où l'anatomiste avoua qu'il s'était prêté à une mystification. On fit courir le bruit, en 1471, qu'une femme à Pavie, avait mis bas un chien ; on cita la Suissesse qui, en 1278, avait donné le jour à un lion, et la femme que Pline dit avoir été mère d'un éléphant. — On voit dans d'autres conteurs anciens qu'une autre Suissesse se délivra d'un lièvre ; une Thuringienne, d'un crapaud ; que d'autres femmes mirent bas des poulets [1]. Ambroise Paré cite, sur ouï-dire, un jeune cochon napolitain qui portait une tête d'homme sur son corps de cochon. Boguet assure, dans ses *Discours des exécrables sorciers*, qu'une femme maléficiée mit au jour à la fois, en 1531, une tête d'homme, un serpent à deux pieds et un petit pourceau. Bayle parle d'une femme qui passa pour être accouchée d'un chat noir ; le chat fut brûlé comme produit d'un démon [2]. Volaterranus se préoccupe d'un enfant qui naquit homme jusqu'à la ceinture, et chien dans la partie inférieure du corps. Un autre enfant monstrueux vint au monde, sous le règne de Constance, avec deux bouches, quatre yeux, deux petites oreilles et de la barbe. Un savant professeur de Louvain, Cornélius Gemma, écrivant à une époque où l'on admettait beaucoup de choses, rapporte qu'en 1545 une dame de noble lignée mit au monde, dans la Belgique, un garçon qui avait, au dire des experts, la tête d'un démon avec une trompe d'éléphant au lieu de nez, des pattes d'oie au lieu de mains, des yeux de chat au milieu du ventre, une tête de chien à chaque genou, deux visages de singe sur l'estomac et une queue de scorpion longue d'une demi-aune de Brabant (trente-cinq centimètres). Ce petit monstre ne vécut que quatre heures, et poussa des cris en mourant par les deux gueules de chien qu'il avait aux genoux [3].

Nous pourrions multiplier ces contes, fondés sur quelques phénomènes naturels que l'imagination des femmes enceintes a produits. Arrêtons-nous un moment aux faits prodigieux plus réels. Tels sont les enfants nés sans tête, ou plutôt dont la tête n'est pas distincte des épaules. Un de ces enfants vint au monde au village de Schmechten, près de Paderborn, le 16 mai 1565 ; il avait la bouche à l'épaule gauche et une seule oreille à l'épaule droite. Mais en compensation de ces enfants sans tête, une Normande accoucha, le 20 juillet 1684, d'un enfant mâle dont la tête semblait double. Il avait quatre yeux, deux nez crochus, deux bouches, deux langues et seu ment deux oreilles. L'intérieur renfermait d cerveaux, deux cervelets et trois cœurs ; les aut viscères étaient simples. Ce garçon vécut heure ; et peut-être eût-il vécu plus longtemp la sage-femme, qui en avait peur, ne l'eût lai tomber. — Le phénomène des êtres bicéph est moins rare que celui des acéphalès. On p senta en 1779, à l'Académie des sciences de Pa un lézard à deux têtes, qui se servait égalem bien de toutes les deux. Le *Journal de méde* du mois de février 1808 donne des détails curi sur un enfant né avec deux têtes, mais plac l'une au-dessus de l'autre, de sorte que la p mière en portait une seconde ; cet enfant étai au Bengale. A son entrée dans le monde, il fraya tellement la sage-femme que, croyant t le diable dans les mains, elle le jeta au feu. se hâta de l'en retirer, mais il eut les orei endommagées. Ce qui rendait le cas encore p singulier, c'est que la seconde tête était r versée, le front en bas et le menton en h Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de six mois, deux têtes se couvrirent d'une quantité à près égale de cheveux noirs. On remarqua qu tête supérieure ne s'accordait pas avec l'i rieure ; qu'elle fermait les yeux quand l'autre ouvrait, et s'éveillait quand la tête princi était endormie ; elles avaient alternativement mouvements indépendants et des mouvem sympathiques. Le rire de la bonne tête s'é nouissait sur la tête d'en haut ; mais la dou de, cette dernière ne passait pas à l'autre ; sorte qu'on pouvait la pincer sans occasionne moindre sensation à la tête d'en bas. Cet en mourut d'un accident à sa quatrième année.

Ce que nous venons de rapporter n'est p être pas impossible. Mais remarquez que ces r veilles viennent toujours de très-loin. Cepend nous avons vu de nos jours Ritta-Christina, c jeune fille à deux têtes, ou plutôt ces deux jeu filles accouplées. Nous avons vu aussi les jume Siamois, deux hommes qu'une partie du ve rendait inséparables et semblait réunir en un être. Pour le reste, le plus sûr est de rejete ces matières ce qui n'est pas certifié par de fisants témoignages. Dans ce genre de faits, attribuait autrefois au diable tout ce qui so du cours ordinaire de la nature, et il est cer qu'on exagère ordinairement ces phénomè On a vu des fœtus monstrueux, à qui on don gratuitement la forme d'un mouton, et qui éta aussi bien un chien, un cochon, un lièvre, puisqu'ils n'avaient aucune figure distincte. prend souvent pour une cerise, ou pour fraise, ou pour un bouton de rose, ce qui r qu'un seing plus large et plus coloré qu'ils r sont ordinairement. *Voy.* Frayeurs, Halluc tions, etc.

Imberta *Voy.* Possédées de Flandre.

[1] Bayle, *République des lettres*, 1684, t. III, p. 472, cité par M. Salgues.
[2] Bayle, *République des lettres*, 1686, t. III, p. 1048.
[3] *Cornelii Gemmæ cosmocriticæ*, lib. I, cap. VIII.

ıu **Imir**. *Voy.* Ymer.

'talité. Ménandre, disciple de Simon en, se vantait de donner un baptême it immortel. On fut bien vite détrompé. ıis sont persuadés qu'il y a quelque part



ui empêche de mourir, et ils cherchent ɔe breuvage d'immortalité, qui n'est pas ıcore.

rulldbrugges ou immortels de Gulliver, malheureux de leur immortalité. La nsée se retrouve dans cette légende des la Baltique : — A Falster, il y avait au- ıe femme fort riche qui n'avait point . Elle voulut faire un pieux usage de sa t elle bâtit une église. L'édifice achevé, ɔuva si bien qu'elle se crut en droit de r à Dieu une récompense. Elle le pria a laisser vivre aussi longtemps que son ɔsisterait. Son vœu fut exaucé. La mort ant sa porte sans entrer; la mort frappa 'elle voisins, parents, amis et ne lui ɔas seulement le bout de sa faux. Elle milieu de toutes les guerres, de toutes s, de tous les fléaux qui traversèrent le e vécut si longtemps qu'elle ne trouva ımi avec qui elle pût s'entretenir. Elle ɔujours d'une époque si ancienne que ne la comprenait. Elle avait bien de- ne vie perpétuelle; mais elle avait ou- lemander aussi la jeunesse; le ciel ne ı que juste ce qu'elle voulait avoir, et la femme vieillit; elle perdit ses forces, ue, et l'ouïe et la parole. Alors elle se ner dans une caisse de chêne et porter lise. Chaque année, à Noël, elle recou- dant une heure, l'usage de ses sens; et ınnée, à cette heure-là, le prêtre s'ap- l'elle pour prendre ses ordres. La mal- ; se lève à demi dans son cercueil et « Mon église subsiste-t-elle encore? — ond le prêtre. — Hélas! » dit-elle. Et elle s'affaisse en poussant un profond soupir, et le coffre de chêne se referme sur elle[1].

Impair. Une crédulité superstitieuse a attribué, dans tous les temps, bien des prérogatives au nombre impair [2]. Le nombre pair passait chez les Romains pour mauvais, parce que ce nombre, pouvant être divisé également, est le symbole de la mortalité et de la destruction; c'est pourquoi Numa, corrigeant l'année de Romulus, y ajouta un jour, afin de rendre impair le nombre de ceux qu'elle contenait. C'est en nombre impair que les livres magiques prescrivent leurs opérations les plus mystérieuses. L'alchimiste d'Espagnet, dans sa *Description du jardin des sages*, place à l'entrée une fontaine qui a sept sources. « Il faut, dit-il, y faire boire le dragon par le nombre magique de trois fois sept, et l'on doit y chercher trois sortes de fleurs, qu'il faut y trouver nécessairement pour réussir au grand œuvre. » Le crédit du nombre impair s'est établi jusque dans la médecine : l'année climatérique est, dans la vie humaine, une année impaire.

Impostures. On lit dans Leloyer qu'un valet, par le moyen d'une sarbacane, engagea une veuve d'Angers à l'épouser, en le lui conseillant de la part de son mari défunt. Plus d'un imposteur a employé ce stratagème. Un roi d'Écosse, voyant que ses troupes ne voulaient pas combattre contre les Pictes, suborna des gens habillés d'écailles brillantes, ayant en main des bâtons de bois luisant, qui, se présentant comme des anges, les excitèrent à combattre, ce qui eut le succès qu'il souhaitait [3]. Nous aurions un gros volume à faire, si nous voulions citer ici toutes les impostures de l'histoire. On y pourrait joindre maints stratagèmes et ruses de guerre. *Voy.* Apparitions, Fantomes, Bohémiens, Jetzer, etc.

Imprécations. Ce qui va suivre est de Chassanion, huguenot, en ses *Grands Jugements de Dieu* : « Quant à ceux qui sont adonnés à maugréer et qui, comme des gueules d'enfer, à tout propos dépitent Dieu par d'horribles exécrations, et sont si forcenés que de le renier pour se donner au diable, ils méritent bien d'être abandonnés de Dieu et d'être livrés entre les mains de Satan pour aller avec lui en perdition : ce qui est advenu visiblement à certains malheureux de notre temps, qui ont été emportés par le diable, auquel ils s'étaient donnés. Il y a quelque temps qu'en Allemagne un homme de mauvaise vie était si mal embouché, que jamais il ne parlait sans nommer les diables. Si en cheminant il lui advenait de faire quelque faux pas ou de se heurter, aussitôt il avait les diables dans sa gueule. De quoi, combien que plusieurs fois il eût été repris par ses voisins, et admonesté de se châtier d'un si méchant et détestable vice, toutefois ce

[1] Marmier, *Traditions de la Baltique*.
[2] *Numero Deus impare gaudet*.
[3] Hertor de Boëce.

fut en vain. Continuant dans cette mauvaise et damnable coutume, il advint un jour qu'en passant sur un pont il trébucha et, étant tombé du haut en bas, proféra ces paroles : « Lève-toi par tous les cent diables. » Soudain, voici celui qu'il avait tant de fois appelé qui le vint étrangler et l'emporta.

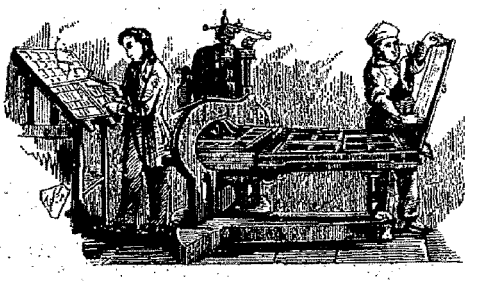
» L'an mil cinq cent cinquante et un, près Mégalopole, joignant Voilstadt, il advint encore, durant les fêtes de la Pentecôte, ainsi que le peuple s'amusait à boire, qu'une femme, qui était de la campagne, nommait ordinairement le diable parmi ses jurements, lequel, à cette heure, en la présence d'un chacun, l'enleva par la porte de la maison et l'emporta en l'air. Ceux qui étaient présents sortirent incontinent, tout étonnés, pour voir où cette femme était ainsi transportée : laquelle ils virent, hors du village, pendue quelque temps en l'air bien haut, dont elle tomba en bas, et la trouvèrent à peu près morte au milieu d'un champ. Environ ce temps-là il y eut un grand jureur en une ville de Savoie, homme fort vicieux et qui donnait beaucoup de peine aux gens de bien, qui, pour le devoir de leur charge, s'employèrent à le reprendre et l'admonestèrent bien souvent, afin qu'il s'amendât : à quoi il ne voulut oncques entendre. Or, advint que la peste étant dans la ville, il en fut frappé et se retira en un sien jardin avec sa femme et quelques parents. Là, les ministres de l'Église ne cessèrent de l'exhorter à repentance, lui remontrant ses fautes et péchés pour le réduire au bon chemin. Mais tant s'en fallut qu'il fût touché par tant de bonnes et saintes remontrances, qu'au contraire il ne fit que s'endurcir davantage en ses péchés. Avançant donc son malheur, un jour, comme ce méchant reniait Dieu, et se donnait au diable et l'appelait tant qu'il pouvait, voilà le diable qui le ravit soudainement et l'emporta en l'air; sa femme et sa parente le virent passer par-dessus leurs têtes. Étant ainsi transporté, son bonnet lui tomba du chef et fut trouvé auprès du Rhône. Le magistrat, averti de cela, vint sur le lieu et s'informa du fait, prenant attestation de ces deux femmes de ce qu'elles avaient vu. Voilà des événements terribles, épouvantables, pour donner crainte et frayeur à tels ou semblables jureurs et renieurs de Dieu, desquels le monde n'est que trop rempli aujourd'hui. Refrénez donc, misérables que vous êtes, vos langues infernales; départez-vous de toutes méchantes paroles et exécrations, et vous accoutumez à louer et glorifier Dieu, tant de bouche que de fait [1]. »

Quand les femmes grecques entendent des imprécations, comme il s'en fait dans les chaudes colères de leur pays, elles se hâtent de mouiller leurs seins avec leur salive, de peur qu'une partie de ces malédictions ne tombent sur elles [2].

Voy. JUREMENTS.

[1] Chassanion, *Jugements de Dieu*, p. 169.
[2] Mac-Farlane, *Souvenirs du Levant*.

Imprimerie (L'), inventée, comme on sait quinzième siècle. Nous ne citons ici cette ad rable découverte, instrument si prodigieux p le bien, si terrible dans le mal, que dans la cessité de remarquer l'étonnement qu'il fit na à sa naissance, et l'humilité du parlement Paris. Ce corps si vanté ne croyait pas les duits de l'imprimerie possibles au génie hum



il en attribuait les œuvres au diable, et il fait brûler les premiers imprimeurs comme ciers, si Louis XI et la Sorbonne, plus luci ne les eussent pas protégés.

Incendie. En 1807, un professeur de Br wick annonça qu'il vendait de la poudre incendies, comme un apothicaire vend d poudre aux vers; il ne s'agissait, pour sauve édifice, que de le saupoudrer de quelques cées de cette poudre; deux onces suffisaient pied carré : et comme la livre ne coûtait sept à huit sous, et qu'un homme n'a que torze pieds de superficie, on pouvait, pour sept sous six deniers (vieux style), se re incombustible. Quelques gens crédules ach rent la poudre du docteur. Les gens raisonna jugèrent qu'il voulait attraper le public, moquèrent de lui [1].

Incombustibles. Il y avait jadis en Esp des hommes d'une trempe supérieure qu'o pelait *Saludadores, Santiguadores, Ensalmad* Ils avaient non-seulement la vertu de g toutes les maladies avec leur salive, mai maniaient le feu impunément; ils pouvaient ler de l'huile bouillante, marcher sur les c bons ardents, se promener à l'aise au milie bûchers enflammés. Ils se disaient parent sainte Catherine et montraient sur leur l'empreinte d'une roue, signe manifeste de glorieuse origine. — Il existe aujourd'hu France, en Allemagne et dans presque toute rope, des hommes qui ont les mêmes privil et qui pourtant évitent avec soin l'examen savants et des docteurs. Léonard Vair c qu'un de ces hommes incombustibles ayan sérieusement enfermé dans un four très-ch on le trouva calciné quand on rouvrit le fou y a quelques années qu'on vit à Paris un E gnol marcher pieds nus sur des barres d

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t p. 213.

u feu, promener des lames ardentes as et sur sa langue, se laver les mains lomb fondu, etc.; on publia ces mer- ans un autre temps, l'Espagnol eût r un homme qui avait des relations émon; alors on se contenta de citer ui dit que les prêtres d'Apollon, au cte, marchaient sur des charbons ar- cita Varron, qui affirme que ces prê- nt le secret d'une composition qui les our quelques instants inaccessibles à u feu. Le P. Regnault, qui a fait quel- erches pour découvrir les secrets de dés, en a publié un dans ses *Entretiens ysique expérimentale*. Ceux qui font mé- , de manier le feu et d'en tenir à la mploient quelquefois un mélange égal e soufre, de sel ammoniac, d'essence n et de suc d'oignon. L'oignon est, en dé par les gens de la campagne comme vatif contre la brûlure.

temps où le P. Regnault s'occupait de rches, un chimiste anglais, nommé Ri- , remplissait toute l'Europe du bruit de iences merveilleuses. Il mâchait des ardents sans se brûler; il faisait fondre , le plaçait tout animé sur sa main, et it sur sa langue, où il achevait de se ; il mettait aussi sur sa langue des embrasés, y faisait cuire un morceau ou une huître, et souffrait, sans sour- 'on excitât le feu avec un soufflet; il fer rouge dans ses mains, sans qu'il y une trace de brûlure, prenait ce fer dents, et le lançait au loin avec une mante; il avalait de la poix et du verre lu soufre et de la cire mêlés ensemble rdents, de sorte que la flamme sortait uche comme d'une fournaise. Jamais, es ces épreuves, il ne donnait le moin- de douleur. Depuis le chimiste Ri- , plusieurs hommes ont essayé comme anier le feu impunément. En 1774, on rge de Laune un homme qui marchait, rûler, sur des barres de fer ardentes, r sa main des charbons et les soufflait ouche: sa peau était épaisse et enduite eur grasse, onctueuse, mais il n'em- icun spécifique. Tant d'exemples prou- l n'est pas nécessaire d'être parent de itherine pour braver les effets du feu. allait que quelqu'un prît la peine de par des expériences décisives, qu'on ment opérer tous les prodiges dont l'Es- icombustible a grossi sa réputation; ce s'est trouvé à Naples.

entini, premier professeur de chimie à té de cette ville, a publié à ce sujet des es qui ne laissent rien à désirer. Ses s tentatives ne furent pas heureuses; mais il ne se découragea point. Il conçut que ses chairs ne pouvaient acquérir subitement les mêmes facultés que celles du fameux Lionetti, qui était alors incombustible; qu'il était nécessaire de répéter longtemps les mêmes tentatives, et que, pour obtenir les résultats qu'il cherchait, il fallait beaucoup de constance. A force de soins, il réussit. Il se fit sur le corps des frictions sulfureuses et les répéta si souvent, qu'enfin il put y promener impunément une lame de fer rouge. Il essaya de produire le même effet avec une dissolution d'alun, l'une des substances les plus propres à repousser l'action du feu: le succès fut encore plus complet. Mais quand M. Sementini avait lavé la partie incombustible, il perdait aussitôt tous ses avantages, et devenait aussi périssable que le commun des mortels. Il fallut donc tenter de nouvelles expériences.

Le hasard servit à souhait M. Sementini. En cherchant jusqu'à quel point l'énergie du spécifique qu'il avait employé pouvait se conserver, il passa sur la partie frottée un morceau de savon dur, et l'essuya avec un linge: il y porta ensuite une lame de fer. Quel fut son étonnement de voir que sa peau avait non-seulement conservé sa première insensibilité, mais qu'elle en avait acquis une bien plus grande encore! Quand on est heureux, on devient entreprenant: M. Sementini tenta sur sa langue ce qu'il venait d'éprouver sur son bras, et sa langue répondit parfaitement à son attente; elle soutint l'épreuve sans murmurer; un fer étincelant n'y laissa pas la moindre empreinte de brûlure — Voilà donc les prodiges de l'incombustibilité réduits à des actes naturels et vulgaires [1]. Mais ces découvertes ne peuvent atténuer la protection toute divine des saints qui ont résisté à l'action du feu, en des temps où aucune des découvertes qu'on vient de lire n'avait eu lieu.

Incrédules. On a remarqué, par de tristes expériences, que les incrédules, qui nient les faits de la religion, croient aux fables superstitieuses, aux songes, aux cartes, aux présages, aux plus vains pronostics, — comme pour montrer que l'esprit fort est surtout un esprit faible, et que, suivant cet axiome que les extrêmes se touchent, les incrédules, devant les vérités éternelles, sont les plus crédules devant les mensonges.

Incubes. Démons qui séduisaient les femmes. Servius Tullius, qui fut roi des Romains, était le fils d'une esclave et de Vulcain, selon d'anciens auteurs; d'une salamandre, selon les cabalistes; d'un démon incube, selon les démonographes.

Incubo, génie gardien des trésors de la terre. Le petit peuple de l'ancienne Rome croyait que les trésors cachés dans les entrailles de la terre étaient gardés par des esprits nommés *Incubones*,

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. II, p. 186 et suiv.

qui avaient de petits chapeaux dont il fallait d'abord se saisir. Si on avait ce bonheur, on devenait leur maître, et on les contraignait à déclarer et à découvrir où étaient ces trésors. Ces esprits sont nos gnomes et nos lutins.

Infernaux. On nomma ainsi, dans le seizième siècle, les partisans de Nicolas Gallus et de Jacques Smidelin, qui soutenaient que, pendant les trois jours de la sépulture de Notre-Seigneur, son âme, descendue dans le lieu où les damnés souffrent, y avait été tourmen avec ces malheureux [1].

Infidélité. Quand les hommes de certa peuplades d'Égypte soupçonnaient leurs fem d'infidélité, ils leur faisaient avaler de l'eau frée, dans laquelle ils mettaient de la pouss et de l'huile de lampe, prétendant que, si étaient coupables, ce breuvage leur ferait s frir des douleurs insupportables ; espèce preuve connue sous le nom de *calice du soup*



Calice du soupçon.

Influence des astres. Le Taureau domine sur le cou ; les Gémeaux sur les épaules ; l'Écrevisse sur les bras et sur les mains ; le Lion sur la poitrine, le cœur et le diaphragme ; la Vierge sur l'estomac, les intestins, les côtes et les muscles ; la Balance sur les reins ; le Scorpion sur les parties secrètes ; le Sagittaire sur le nez et les excréments ; le Capricorne sur les genoux ; le Verseau sur les cuisses ; le Poisson sur les pieds.

Voilà en peu de mots ce qui regarde les douze signes du zodiaque touchant les différentes parties du corps. Il est donc très-dangereux d'offenser quelque membre lorsque la lune est dans le signe qui domine, parce que la lune en augmente l'humidité, comme on le verra si on expose de la chair fraîche pendant la nuit aux rayons de la lune : il s'y engendrera des vers, et surtout dans la pleine lune [1]. *Voy.* Astrologie.

Inis-Fail, nom d'une pierre fameuse attachée encore aujourd'hui sous le siége où l'on couronnait, dans l'église de Westminster, les rois de la Grande-Bretagne. Cette pierre du destin, que dans la légende héroïque de ces peuples les anciens Écossais avaient apportée d'Irlande, au quatrième siècle, devait les faire régner pa où elle serait placée au milieu d'eux.

Initiations. *Voy.* Sabbat.

Inquisition. Ce fut vers l'an 1200 qu pape Innocent III établit le tribunal de l'inq tion pour procéder contre les Albigeois, l tiques perfides, qui bouleversaient la socié ramenaient les hommes à l'état sauvage. l en 1184, le concile de Vérone avait ordonn évêques de Lombardie de rechercher ces l tiques rebelles et de livrer au magistrat ceux qui seraient opiniâtres. Le comte de louse adopta ce tribunal en 1229 ; Grégoire en 1233, le confia aux dominicains. Les vains qui ont dit que saint Dominique fut le mier inquisiteur général ont dit là une chos n'est pas. Saint Dominique ne fut jamais i siteur ; il était mort en 1221. Le premier i siteur général fut le pieux légat Pierre de Ca nau, que les Albigeois assassinèrent. Le Innocent IV étendit l'inquisition dans toute lie, à l'exception de Naples. L'Espagne y fut mise de 1480 à 1484, sous le règne de F nand et d'Isabelle ; le Portugal l'établit en 1

[1] *Admirables secrets d'Albert le Grand*, p. 18.

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique*.

on parut depuis dans les pays où ces
s dominèrent ; mais elle ne s'est exer-
aucun royaume que du consentement
souvent à la demande des souverains [1].
ait plus d'espace que nous ne pouvons
r ici pour renverser tous les mensonges
ix que les ennemis de l'Église, protes-
sénistes et philosophes, ont accumulés
ontre l'inquisition. Dans les deux pre-
itions de ce livre, l'auteur, jeune et
nt égaré, a reproduit les hostiles et
s quolibets de Voltaire sur ce grave
plates suppositions de Gilles de Witte,
Montesquieu d'une jeune juive brûlée à
uniquement parce qu'elle était née
d'autres contes pareils. Depuis, on a
re, mais surchargée à dessein, l'*His-
inquisition* de Llorente ; et plus récem-
a publié, sous le titre de *Mystères de
on*, un énorme roman qui est un arse-
utations fausses. On a même illustré de
ces divers pamphlets, et on a traduit
yeux, à l'usage de ceux qui ne savent
des mensonges souvent impurs à la
l'inquisition. Nous reproduisons ici une
inches d'imposture ; elle représente des
ginaires dont l'Espagne et le Portugal
ais eu le spectacle. A la place des ar-
a mis des moines ; bien plus, un de
eux, armé d'une torche, met le feu au
ce qui ne s'est jamais fait. Les moines
aux auto-da-fé que pour donner aux
és les consolations suprêmes.
Joseph de Maistre, l'abbé Jules Morel et
on Godard ont fait pleine justice de ces
ences de la presse.
n excepte un très-petit nombre d'hom-
uits, dit Joseph de Maistre, il ne vous
guère de parler de l'inquisition sans
r dans chaque tête trois erreurs capi-
ntées et comme rivées dans les esprits,
qu'elles cèdent à peine aux démonstra-
plus évidentes. On croit que l'inquisi-
un tribunal purement ecclésiastique :
faux. On croit que les ecclésiastiques
nt dans ce tribunal condamnent certains
à la peine de mort : cela est faux. On
ils les condamnent pour de simples opi-
cela est faux. Le tribunal espagnol de
ion était purement royal. C'était le roi
gnait l'inquisiteur général, et celui-ci
à son tour les inquisiteurs particuliers,
grément du roi. Le règlement constitutif
ibunal fut publié en l'année 1484 par le
Torquemada, de concert avec le roi [2].
olérant, charitable, consolateur dans
pays du monde, par quelle magie le

ier, *Dictionnaire théologique*.
z le rapport officiel en vertu duquel l'inqui-
supprimée par les Cortès de 1812.

gouvernement ecclésiastique sévirait-il en Espagne, au milieu d'une nation éminemment noble et généreuse ? Dans l'examen de toutes les questions possibles, il n'y a rien de si essentiel que d'éviter la confusion des idées. Séparons donc et distinguons bien exactement, lorsque nous raisonnons sur l'inquisition, la part du gouvernement de celle de l'Église. Tout ce que le tribunal montre de sévère et d'effrayant, et la peine de mort surtout, appartient au gouvernement ; c'est son affaire ; c'est à lui, et c'est à lui seul qu'il faut en demander compte. Toute la clémence, au contraire, qui joue un si grand rôle dans le tribunal de l'inquisition, est l'action de l'Église, qui ne se mêle de supplices que pour les supprimer ou les adoucir. Ce caractère indélébile n'a jamais varié. Aujourd'hui, ce n'est plus une erreur, c'est un crime de soutenir, d'imaginer seulement que des prêtres puissent prononcer des jugements de mort. Il y a dans l'histoire de France un grand fait qui n'est pas assez observé, c'est celui des templiers ; ces infortunés, coupables ou non (ce n'est point de quoi il s'agit ici), demandèrent expressément d'être jugés par le tribunal de l'inquisition ; car ils savaient bien, disent les historiens, que s'ils obtenaient de tels juges, ils ne pouvaient plus être condamnés à mort.... Le tribunal de l'inquisition était composé d'un chef nommé grand inquisiteur, qui était toujours archevêque ou évêque ; de huit conseillers ecclésiastiques, dont six étaient toujours séculiers, et de deux réguliers, dont l'un était toujours dominicain, en vertu d'un privilége accordé par le roi Philippe III [1]. »

Ainsi les dominicains ne dirigeaient donc pas l'inquisition, puisque l'un d'eux seulement en faisait partie par privilége.

« On ne voit pas bien précisément, dit encore Joseph de Maistre, à quelle époque le tribunal de l'inquisition commença à prononcer la peine de mort. Mais peu nous importe ; il nous suffit de savoir, ce qui est incontestable, qu'il ne put acquérir ce droit qu'en devenant royal, et que tout jugement de mort demeure, par sa nature, étranger au sacerdoce. La teneur des jugements établit ensuite que les confiscations étaient faites *au profit de la chambre royale et du fisc de Sa Majesté*. Ainsi, encore un coup, ce tribunal était purement royal, malgré la fiction ecclésiastique ; et toutes les belles phrases sur l'avidité sacerdotale tombent à terre. Ainsi l'inquisition religieuse n'était, dans le fond, comme dit Garnier, qu'une inquisition politique [2]. Le rapport des Cortès de 1812 appuie ce jugement. Philippe II, le plus absolu des princes, dit ce rapport, fut le véritable fondateur de l'inquisition. Ce fut sa politique raffinée qui la porta à ce point de hauteur

[1] Joseph de Maistre, *Lettres à un gentilhomme russe sur l'inquisition espagnole*.
[2] *Histoire de Francois Ier*, t. II, ch. III.

où elle était montée. Les rois ont toujours repoussé les avis qui leur étaient adressés contre ce tribunal, parce qu'ils sont, dans tous les cas, maîtres absolus de nommer, de suspendre ou de renvoyer les inquisiteurs, et qu'ils n'ont, d'a leurs, rien à craindre de l'inquisition, qui n'c terrible que pour leurs sujets.... » Ainsi tombe ces contes bleus de rois d'Espagne qui s'a



L'une des gravures menteuses imaginées contre l'inquisition.

loyaient sur des condamnés sans pouvoir leur faire grâce, quand il est démontré que c'étaient ces rois eux-mêmes qui condamnaient.

On a dit que depuis trois siècles l'histoire était une vaste conspiration contre le Catholicisme. On ferait un volume effrayant du catalogue mensonges qui ont été prodigués dans ce s par les historiens. La plupart viennent de la forme; mais les écrivains catholiques les copi tous les jours sans réflexion. C'est la réfo

ière a écrit l'histoire de l'inquisition ; commode de transcrire son odieux épargnait des recherches. Vous trou- partout des faits inventés qui se pré- c une effronterie incroyable. Nous en ux ou trois. « Si l'on en croit quel- iens, Philippe III, roi d'Espagne, sister à un auto-da-fé (c'est le nom e aux exécutions des inquisiteurs), e put retenir ses larmes en voyant uive et une jeune Maure de quinze à qu'on livrait aux flammes, et qui n'é- ables que d'avoir été élevées dans la leurs pères et d'y croire. Ces histo- nt que l'inquisition fit un crime à ce ne compassion si naturelle; que le isiteur osa lui dire que pour l'expier l'il lui en coûtât du sang; que Phi- laissa saigner, et que le sang qu'on brûlé par la main du bourreau.... » -Foix qui rapporte ce tissu de fausse- ses *Essais sur Paris*, sans songer istorien n'est là pour appuyer ces s ont été imaginés quatre-vingts ans ort de Philippe III; que Philippe III e de faire grâce et de condamner; que ne brûlait pas les juifs et les Maures seulement d'avoir été élevés dans la leurs pères et d'y croire; qu'elle se de les bannir pour raisons politi-

z ailleurs que le cardinal Torquemada, t dix-huit ans les fonctions de grand , condamnait dix mille victimes par ferait cent quatre-vingt mille victimes. verrez pourtant ensuite qu'il mourut dans sa vie six mille poursuites, ce s cent quatre-vingt mille; que le pape fois des représentations pour arrêter ; vous trouverez dans les jugements de condamnations à mort. Les auto- se faisaient que tous les deux ans; les s à mort attendaient longuement leur parce qu'on espérait toujours leur ; et vous regretterez de rencontrer si la vérité dans les livres. Un gros ou- vient de paraître (*le Dictionnaire de la géographie et de l'histoire*, par) porte à cinq millions le nombre des que l'inquisition a fait périr en Es- C'est, de plus de quatre millions et neuf e-vingt-dix mille, une erreur, — pour e plus.

tons maintenant quelque procédure de n. Le fait qui va suivre est tiré de de l'inquisition d'Espagne, faite à Paris atériaux fournis par D. Llorente, maté- n n'a pas toujours employés comme 'eût voulu; car on a fait de son livre let. — « L'inquisition faisait naturel- lement la guerre aux francs-maçons et aux sor- ciers. A la fin du dernier siècle, un artisan fut arrêté au nom du saint-office pour avoir dit dans quelques entretiens qu'il n'y avait ni diables, ni aucune autre espèce d'esprits infernaux capables de se rendre maîtres des âmes humaines. Il avoua, dans la première audience, tout ce qui lui était imputé, ajouta qu'il en était alors per- suadé pour les raisons qu'il exposa, et déclara qu'il était prêt à détester de bonne foi son er- reur, à en recevoir l'absolution, et à faire la pé- nitence qui lui serait imposée. J'avais vu (dit-il en se justifiant) un si grand nombre de mal- heurs, dans ma personne, ma famille, mes biens et mes affaires, que j'en perdis patience, et que, dans un moment de désespoir, j'appelai le diable à mon secours : je lui offris en retour ma per- sonne et mon âme. Je renouvelai plusieurs fois mon invocation dans l'espace de quelques jours, mais inutilement, car le diable ne vint point. Je m'adressai à un pauvre homme qui passait pour sorcier; je lui fis part de ma situation. Il me conduisit chez une femme, qu'il disait beaucoup plus habile que lui dans les opérations de la sor- cellerie. Cette femme me conseilla de me rendre, trois nuits de suite, sur la colline des *Vistillas* de saint François, et d'appeler à grands cris Lucifer, sous le nom d'*ange de lumière*, en re- niant Dieu et la religion chrétienne et en lui offrant mon âme. Je fis tout ce que cette femme m'avait conseillé, mais je ne vis rien : alors elle me dit de quitter le rosaire, le scapulaire et les autres signes de chrétien que j'avais coutume de porter sur moi, et de renoncer franchement et de toute mon âme à la foi de Dieu, pour em- brasser le parti de Lucifer, en déclarant que je reconnaissais sa divinité et sa puissance comme supérieures à celles de Dieu même; et après m'être assuré que j'étais véritablement dans ces dispositions, de répéter, pendant trois autres nuits, ce que j'avais fait la première fois. J'exé- cutai ponctuellement ce que cette femme venait de me prescrire; cependant l'*ange de lumière* ne m'apparut point. La vieille me recommanda de prendre de mon sang et de m'en servir pour écrire sur du papier que j'engageais mon âme à Lucifer, comme à son maître et à son souverain; de porter cet écrit au lieu où j'avais fait mes in- vocations, et, pendant que je le tiendrais à la main, de répéter mes anciennes paroles : je fis tout ce qui m'avait été recommandé, mais tou- jours sans résultat. Me rappelant alors tout ce qui venait de se passer, je raisonnai ainsi : S'il y avait des diables, et s'il était vrai qu'ils dési- rassent de s'emparer des âmes humaines, il se- rait impossible de leur en offrir une plus belle occasion que celle-ci, puisque j'ai véritablement désiré de leur donner la mienne. Il n'est donc pas vrai qu'il y ait des démons; le sorcier et la sorcière n'ont donc fait aucun pacte avec le dia-

ble, et ils ne peuvent être que des fourbes et des charlatans l'un et l'autre. »

Telles étaient en substance les raisons qui avaient fait apostasier l'artisan Jean Pérez. Il les exposa, en confessant sincèrement son péché. On entreprit de lui prouver que tout ce qui s'était passé ne prouvait rien contre l'existence des démons, mais faisait voir seulement que le diable avait manqué de se rendre à l'appel, Dieu le lui défendant quelquefois, pour récompenser le coupable de quelques bonnes œuvres qu'il a pu faire avant de tomber dans l'apostasie. Il se soumit, reçut l'absolution et fut condamné à une année de prison, à se confesser et à communier aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, pendant le reste de ses jours, sous la conduite d'un prêtre qui lui serait donné pour directeur spirituel; à réciter une partie du rosaire et à faire tous les jours des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, etc. Tel fut son châtiment.

Voici maintenant l'histoire d'un autre épouvantable auto-da-fé, extraite du *Voyage fait en Espagne pendant les années* 1786 et 1787, par Joseph Townsend, recteur de Pewsey : « Un



mendiant, nommé Ignazio Rodriguez, fut mis en jugement au tribunal de l'inquisition pour avoir distribué des philtres amoureux, dont les ingrédients étaient tels que *l'honnêteté ne permet pas de les désigner*. En administrant le *ridicule* remède (il paraît que le prédicant anglais n'est pas sévère), il prononçait quelques paroles de cromancie. Il fut bien constaté que la pou avait été administrée à des personnes de t rang. Rodriguez fut condamné à être con dans les rues de Madrid, monté sur un âne, à être fouetté. On lui imposa de plus quelques p tiques de religion et l'exil de la capitale p cinq ans. La lecture de la sentence fut souv interrompue par de grands éclats de rire, a quels se joignait le mendiant lui-même. Le c pable fut, en effet, promené par les rues, n non fouetté; et pendant la route, on lui off du vin et des biscuits pour se rafraîchir.... »

Nous pourrions rassembler beaucoup de tr pareils, qui peindraient l'inquisition tout au ment que ne la montrent des livres infinir trop menteurs. Bornons-nous à citer encor témoignage d'un homme qui n'est pas susp aux ennemis de l'Église catholique :

« Depuis le seizième siècle, dit le protes Ranke, l'inquisition n'était qu'un tribunal re muni d'armes spirituelles. » Les inquisite n'étaient en effet que des fonctionnaires roya en partie laïques, soumis aux inspections roya nommés et destitués par le roi, relevant c conseil qui siégeait à la cour. Tout le béné des confiscations prononcées par eux revenai roi; aucune grandesse, aucun prélat ne pou se soustraire à ce tribunal, toujours docile. C par lui que Charles-Quint fit juger les évêc partisans des communes; c'est à lui que l lippe II livra son ex-favori Pérez. Il en étendi juridiction aux arts, au commerce, aux imp et à la marine. « Ce tribunal, ajoute Ranke, partie de ces dépouilles du pouvoir ecclés tique, dont le gouvernement s'est enrichi. » nonce Visconti écrivait en 1563 que l'inquisi espagnole avait diminué grandement l'auto du saint-siége. Saint Charles Borromée en pêcha l'établissement à Milan pendant sa vie clergé de Sicile la combattit, et elle ne put toute-puissante ni en Italie ni dans les provin basques. » *Voy.* Tribunal secret.

Insensibilité. On a exposé souvent que diable rendait les sorciers insensibles à la q tion ou torture, et ce fait s'est vu souvent a certitude, notamment dans les possédés.

Institor (Henri), auteur, avec Sprenger *Malleus maleficorum ;* Lyon, 1484.

Interdit, censure de l'Église qui suspend ecclésiastiques de leurs fonctions et qui priv peuple de l'usage des sacrements, du ser divin et de la sépulture en terre sainte. L'o de l'interdit n'était, dans son origine, que punir ceux qui avaient causé quelque scan public, et de les ramener au devoir en les c geant à demander la levée de l'interdit. C nairement l'interdit arrêtait les déréglements monastères, empêchait les hérésies de s'éten mettait un frein aux excès des seigneurs ty

criminels puissants, des perturbateurs ublique. Ainsi, après le massacre des iennes, le pape Martin IV mit en in- cile et les États de Pierre d'Aragon. II, qui fit grand usage de l'interdit, l'une fois par cette mesure la cause de l'humanité, qui sans lui périssait de toutes parts. — L'interdit doit être prononcé dans les mêmes formes que l'excommunication, par écrit, nommément, avec l'expression de la cause et après trois monitions. La peine de ceux qui violent l'interdit est de tomber dans l'excommunication.



Le pape lançant l'interdit.

gnes. Avis mystérieux et sympathique d'une manière inexplicable. Dans le de M. Hippolyte Violeau, intitulé *une meste*, une mère, inquiète de son fils, ui l'appelle à son secours. Il était à une e ; cependant elle l'entend, court en sauve d'une mort affreuse. Les Bre- nt aux intersignes, qu'on appelle aussi is des pressentiments.

ibilité. Pour être invisible, il ne faut e devant soi le contraire de la lumière ; par exemple [1]. Mais le *Petit Albert* et *ules de Salomon* nous découvrent des lus rares et plus importants pour l'invi- n se rend invisible, par exemple, en us son bras droit le cœur d'une chauve- celui d'une poule noire ou celui d'une . Ou bien, disent ces infâmes petits secrets stupides, volez un chat noir, n pot neuf, un miroir, un briquet, une gate, du charbon et de l'amadou, ob- mte de Gabalis. servant d'aller prendre de l'eau au coup de minuit à une fontaine ; après quoi allumez votre feu, mettez le chat dans le pot, et tenez-le couvert de la main gauche sans jamais bouger ni regarder derrière vous, quelque bruit que vous entendiez ; et après l'avoir fait bouillir vingt-quatre heures, toujours sans bouger, sans regarder derrière vous, sans boire ni manger, mettez-le dans un plat neuf, prenez la viande et la jetez par-dessus l'épaule gauche, en disant ces paroles : *Accipe quod tibi do et nihil amplius ;* puis mettez les os l'un après l'autre sous vos dents, du côté gauche, en vous regardant dans le miroir ; et si l'os que vous tenez n'est pas le bon, jetez-le successivement, en disant les mêmes paroles jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé ; sitôt que vous ne vous verrez plus dans le miroir, retirez-vous à reculons. La possession de cet os vous rendra invisible toutes les fois que vous le prendrez entre les dents.

On peut encore, pour se rendre invisible, faire cette opération que l'on commence un mercredi,

avant le soleil levé. On se munit de sept fèves noires : puis on prend une tête de mort; on met une fève dans la bouche, deux dans les narines, deux dans les yeux et deux dans les oreilles; on fait ensuite sur cette tête la figure d'un triangle, puis on l'enterre la face vers le ciel; on l'arrose pendant neuf jours avec d'excellente eau-de-vie, de bon matin, avant le soleil levé. Au huitième jour, vous y trouverez un esprit ou démon qui vous demandera : — Que fais-tu là? — Vous lui répondrez : — J'arrose ma plante. — Il vous dira : — Donne-moi cette bouteille, je l'arroserai moi-même. — Vous lui répondrez que vous ne le voulez pas. Il vous la demandera encore; vo la lui refuserez jusqu'à ce qu'il tende la mai où vous verrez une figure semblable à celle q vous avez faite sur la tête; vous devez être suré dès lors que c'est l'esprit véritable de la tê — N'ayant plus de surprise à craindre, vous donnerez votre fiole, il arrosera lui-même, vous vous en irez. — Le lendemain, qui est neuvième jour, vous y retournerez; vous y tro verez vos fèves mûres, vous les prendrez, vo en mettrez une dans votre bouche, puis vo regarderez dans un miroir : si vous ne vous voyez pas, elle sera bonne. Vous en ferez



Un des trois se rend invisible.

même de toutes les autres; celles qui ne vaudront rien doivent être enterrées au lieu où est la tête. — Pour cette expérience, ayez toutes les choses bien préparées avec diligence et avec toutes les solennités requises....

Il y a encore de malheureux niais qui croient à ces procédés. *Voy.* Anneau.

Invocations. Agrippa dit que, pour invoquer le diable et l'obliger à paraître, on se sert des paroles magiques : *Dies mies jesquet benedo eſet donvema enitemaüs!* Mais Pierre Leloyer dit que ceux qui ont des rousseurs au visage ne peuvent faire venir les démons, quoiqu'ils les invoquent. *Voy.* Évocations et Conjurations.

Io. Cette femme que Junon changea en génisse est traitée de sorcière dans les démonographes. Delancre assure que c'était une magicienne qui se faisait voir tantôt sous les traits d'une femme, tantôt sous ceux d'une vache avec ses cornes.

Ipès ou Ayperos, prince et comte de l'enfer; il apparaît sous la forme d'un ange, quelquefois sous celle d'un lion, avec la tête et les pattes d'une oie et une queue de lièvre, ce qui est un peu court; il connaît le passé et l'avenir, don



Ipès.

du génie et de l'audace aux hommes, et co mande trente-six légions.

Parmi beaucoup d'opinions poétiques
es Irlandais croient qu'une personne
urir naturellement ou par accident
a nuit à quelqu'un, ou plutôt son
loppée d'un drap mortuaire. Cette
lieu dans les trois jours qui précè-
annoncée.

ne. *Voy.* KHANE.

ide. Une demoiselle provençale nom-
ude, ayant épousé Isambard, comte
oucha un jour de douze garçons, en
son mari. Comme elle n'en voulait
n, elle ordonna à sa servante d'aller
e autres à la rivière. Mais le comte
ant rencontré la femme qui les avait
ier, lui demanda ce qu'elle portait là.
petits chiens que je vais aller noyer, »
mbard voulut les voir : découvrant
le mystère, il prit les onze enfants,
r en secret et ne les présenta à sa
lorsqu'ils furent devenus grands. Ils
mémoire de cette aventure, le nom
ir en allemand signifiait chien, et
scendants gardent encore. *Voy.* TRA-

pretonne, gouvernée par le roi Gra-
spèce de luxe et de débauche régnait
pulente cité. Les plus saints person-
chaient en vain les mœurs et la ré-
incesse Dahut, fille du roi, oubliant
la modération naturelles à son sexe,
exemple de tout genre de déprava-
e de la vengeance approchait : le
récède les plus horribles tempêtes,
la musique, le vin, toute espèce de
le débauche enivraient, endormaient
s endurcis de la grande ville. Le roi
n'était pas insensible à la voix du
le prophète Guénolé prononça d'une



e ces mots devant le roi Gralon :
désordre est au comble, le bras de
lève, la mer se gonfle, la cité d'Is
va disparaître : partons. » Gralon monte aussitôt à cheval et s'éloigne à toute bride ; sa fille Dahut le suit en croupe. La main de l'Éternel s'abaisse ; les plus hautes tours de la ville sont englouties, les flots pressent en grondant le coursier du saint roi, qui ne peut s'en dégager ; une voix terrible se fait entendre : « *Prince, si tu veux te sauver, renvoie le diable qui te suit en croupe.* » La belle Dahut perdit la vie ; elle se noya près du lieu qu'on nomme Poul-Dahut. La tempête cessa, l'air devint calme, le ciel serein ; mais depuis ce moment le vaste bassin sur lequel s'étendait une partie de la ville d'Is fut couvert d'eau. C'est maintenant la baie de Douarnenez [1].

Isaacarum, l'un des adjoints de Leviathan, dans la possession de Loudun.

Isabelle ou **Isabeau**, prophétesse. *Voy.* DAUPHINÉ.

Isis avait un temple à Isemberg (montagne d'Isis) au canton de Zurich. On croit qu'elle a eu aussi un culte à Paris.

Islandais. « Les Islandais sont si experts dans l'art magique, dit un voyageur du dernier siècle, qu'ils font voir aux étrangers ce qui se passe dans leurs maisons, même leurs pères, mères, parents et amis, vivants ou morts [2]. » Les Islandais prétendent encore avoir la seconde vue et voir les esprits.

Isle en Jourdain (Mainfroy de l'), habile devin qui découvrit par l'astrologie l'horrible conduite de deux chevaliers, Philippe et Gauthier d'Aunoy, lesquels étaient amants, l'un de Marguerite de Navarre, femme de Louis le Hutin, et l'autre de Blanche, femme de Charles le Bel ; on prouva encore qu'ils envoûtaient les maris de ces deux dames. C'étaient les deux frères de Philippe de Valois. Le roi Philippe en fit justice : les deux chevaliers furent écorchés vifs et pendus, et les deux dames périrent en prison.

Isparetta, idole principale des habitants de la côte du Malabar. Antérieurement à toute création, Isparetta se changea en un œuf d'où sortirent le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. On le représente avec trois yeux et huit mains, une sonnette pendue au cou, une demi-lune et des serpents sur le front.

Israfil ou **Asrafil**. *Voy.* ASRAFIL.

Ithyphallé, nom d'une espèce d'amulette que l'on pendait au cou des enfants et des vestales ; on lui attribuait de grandes vertus. Pline dit que c'était un préservatif pour les empereurs mêmes, qu'il protégeait contre les effets de l'envie.

Ivo le noir. Au pied de la tour d'Obod, un des plus vieux monuments du Monténégro, dans une sombre et profonde caverne, dort Ivo le noir, le héros, le fondateur ou plutôt l'organisa-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II.
[2] *Nouveau voyage au septentrion*, 1708, p. 66.

teur sauvage de la nation ou peuplade qui habite le Monténégro. Quand la mer Bleue et Kataro seront rendus aux Monténégrins, alors Ivo sortira de son sommeil magique et se mettra de nouveau à la tête de ses descendants pour renvoyer les Autrichiens dans leurs humides et nuageuses contrées [1].

Iwan Basilowitz. *Voy.* JEAN.

Iwangis, sorciers des îles Moluques, qui fo aussi le métier d'empoisonneurs. On préte qu'ils déterrent les corps morts et s'en nou rissent, ce qui oblige les Moluquois à mont la garde auprès des sépultures, jusqu'à ce q les cadavres soient pourris.

J

Jabamiah, mot puissant de la cabale élémentaire, lequel, prononcé par un sage cabaliste, restitue les membres tronqués.

Jacob. *Voy.* ETERNUMENT.

Jacobins de Berne. *Voy.* JETZER.

Jack. Parmi les démons inférieurs de la sphère du feu, nous ne saurions oublier le feu follet appelé vulgairement en Angleterre *Jack with the lantern*, Jack à la lanterne, que Milton nomme aussi *le moine des marais*. Selon la chronique de l'abbaye de Corwey, ce *moine* en séduisit un autre, frère Sébastien, qui, revenant de prêcher la fête de saint Jean, se laissa conduire à travers champs par la fatale lanterne jusqu'au bord d'un précipice où il périt. C'était en l'année 1034; nous ne saurions vérifier le fait.

Les paysans allemands regardent ce diable de feu comme très-irritable; pourtant ils ont quelquefois la malice de lui chanter un couplet qui le met en fureur. — Il n'y a pas trente ans qu'une fille du village de Lorsch eut l'imprudence de chanter ce refrain, au moment où le follet dansait sur une prairie marécageuse : aussitôt il poursuivit la chanteuse; celle-ci se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes; elle se croyait déjà sauvée en apercevant sa maison, mais à peine franchissait-elle le seuil que Jack à la lanterne la franchit aussi et frappa si violemment de ses ailes tous ceux qui étaient présents qu'ils en furent éblouis. Quant à la pauvre fille, elle en perdit la vue; elle ne chanta plus que sur le banc de sa porte, lorsqu'on lui assurait que le ciel était pur. Telle est du moins la légende.

Il ne faut pas être un très-fort chimiste pour deviner la nature de ce démon électrique; mais on peut le classer avec les démons du feu qui dénoncent les trésors cachés par les flammes livides qu'ils font exhaler de la terre, et avec ceux qui parcourent les cimetières par un temps d'orage. Maintes fois, autour des sources sulfureuses où les petites maîtresses vont chaque année réconforter leurs poitrines délicates, le montagnard des Pyrénées voit voltiger des gobelins de la même famille : ils agitent leurs aigrettes bleuâtres pendant la nuit, et font même entend de légères détonations.

Le plus terrible de ces démons est celui q fond son essence vivante dans les liqueurs fe mentées, qui s'introduit sous cette forme liqui dans les veines d'un buveur, et y allume à longue un incendie qui le dévore, en fournissa aux médecins un exemple de plus de ce qu'i appellent scientifiquement une *combustion spo tanée* [1].

Jacques Ier. Le roi d'Angleterre Jacques I que Henri IV appelait si plaisamment maît Jacques, ne se contentait pas de faire brûler l sorciers; il a produit encore, sous le titre *Démonologie*, un gros volume pour prouver q les sorciers entretiennent un commerce exécrab avec le diable. Aujourd'hui on ne peut nier l'i tervention des esprits dans les choses de la v commune. Mais le roi Jacques mit peut-être poursuivre ces délits une férocité un peu grand Elle était de son temps et de sa secte. En 159 un attentat contre la vie du roi Jacques et de reine fut attribué à la magie. Voici comment parvint à le découvrir : Une domestique nomm Gellis Duncan avait attiré les soupçons de s maître par certaines cures extraordinaires. bailli de Tranent, pour les éclaircir, la fit a pliquer à la question. On lui serra les doig dans des poucettes et on lui comprima la tête l'aide d'une corde; mais sans en tirer auc aveu. On conclut de son silence qu'elle port une marque du diable, et on n'en douta pl quand on eut remarqué un signe sur sa gorg

A cette vue le charme tomba; elle avo n'avoir fait de cure extraordinaire qu'avec l'ai de Satan; elle révéla des maléfices inouïs ju qu'alors, commis avec l'assistance d'une foule complices qu'elle signala, et dont trente ou qu rante furent arrêtés. Dans ce nombre figuraie de grandes dames, entre autres Euphémie M calzean, sœur de lord Clistonhall, l'un des mem bres du sénat judiciaire d'Édinbourg. Jacqu devait se faire un point d'honneur de suivre a sidûment les fils de ce dédale de mystères d

[1] M. Edmond Texier, *Le prince de Monténégro*, 1854.

[1] Emprunté à la *Quarterly Review*.

iaque jour il était présent à l'examen
et manifestait son étonnement à
t horrible ou grotesque de leur con-

Il assista à la danse du sabbat, exécutée par Gellis Duncan, dont la fameuse Agnès Sampson, nommée la femme sage de Keith, avait la première reconnu le talent. Le personnage le plus



Quelques-unes des sorcières du roi Jacques.

e ce drame est le nommé Cuningham,
ction désigne sous le nom du docteur
e d'école près de Tranent. Il subit la
une énergie physique et un courage
ordinaires. On commença par lui ser-
nt une corde autour de la tête. Cette
preuve ne lui arracha aucun aveu. On
ersuasion pour l'engager à confesser
procédé fut également inutile. Enfin
t à un instrument de torture nommé
près avoir eu les jambes écrasées à
application du fatal instrument, il
détails qui attestaient une profonde
et embrassaient toutes les circon-
crime de haute trahison à l'aide de
lamené dans sa prison et mis au se-
t deux ou trois jours, Fian parvint à
Repris après son évasion, il rétracta
au grand désappointement du roi,
ui rendre la mémoire, le fit remettre
n. On lui écrasa les ongles à l'aide
, et, entre les ongles et la chair, on
qu'à la tête des clous garnis de deux

a néanmoins à garder le silence.
mit encore au supplice des bottes, et
le épreuve dura si longtemps qu'à la
bes n'étaient plus qu'une plaie, et que
s se faisaient jour à travers des lam-
hair d'où le sang ruisselait à flots.
cu par la douleur, le docteur rompit
et ses réponses offrirent avec les
la torture arracha à Agnès Sampson
lence qui frappa de douleur et de stu-
it du roi. Mais ce qui passe toute croyance, c'est l'aplomb avec lequel les deux accusés révélèrent les incidents le plus horriblement grotesques; aussi Jacques s'écria-t-il après les avoir entendus : « Voilà de grands imposteurs. »



On sait que la monomanie superstitieuse de Jacques était de guerroyer contre Satan et ses agents terrestres. Les chroniques du temps assurent même qu'un jour, désappointé du mauvais

succès d'un attentat contre sa personne, le diable s'écria en français. « Je n'ai aucun pouvoir sur lui, il est l'homme de Dieu... » Un voyage que Sa Majesté fit à Norway, pour y voir la reine et la ramener à Édimbourg, offrit aux instruments de Satan une occasion favorable. Le comité diabolique résolut de soulever une tempête pour engloutir son plus terrible ennemi. Les préparatifs en furent solennels. Le prince des ténèbres proposa d'élever un brouillard qui ferait échouer le roi sur la côte d'Angleterre, et le docteur Fian, en sa qualité de secrétaire de Sa Majesté Infernale, écrivit à Marion Linkup et à quelques autres associés pour les inviter à se rendre dans cinq jours sur l'Océan, à la rencontre de leur maître, dans le dessein de faire périr le roi.

Le ban et l'arrière-ban, ainsi convoqués, se mirent en route au nombre de deux cents, et chaque sorcière s'embarqua sur un crible ou un tamis. On ne dit pas à quelle latitude elles rencontrèrent le diable.

Dès qu'il leur apparut, il expédia à Robert Wierson un chat qui avait été pendu neuf fois à une crémaillère, et en même temps il proféra ces mots : « Jette-le dans la mer, holà! » Le charme produisit son effet, car Jacques, dont la flotte n'avait aperçu la terre qu'en vue du Danemark, déclara que son vaisseau était le seul qui eût le vent contraire.

Le premier acte de ce drame terminé, les sorcières prirent terre, toujours sur leurs cribles, qui leur servirent de coupes dans les nombreuses libations qu'elles firent après le débarquement. Elles se rendirent en procession à l'église de Northberwick (c'était le second rendez-vous que leur maître leur avait assigné). La bande était de plus de cent (Agnès Sampson en désigne trente-deux dans sa révélation) ; elle était précédée par Gellis Duncan, qui chantait en s'accompagnant de la harpe.

Là, leur maître leur apparut sous la forme d'un prédicateur. Le docteur Fian joua le rôle de maître des cérémonies. D'un souffle il fit crier les portes de l'église sur leurs gonds rouillés, et convertit en charbons allumés les cierges qui bordaient la chaire. Greillmeil remplit l'office de portier. Soudain le diable en personne apparut en chaire, couvert d'une robe et d'un chapeau noirs. Voici son portrait, crayonné à la façon du Dante, dans les Mémoires de James Melville : Son corps était dur comme le fer, sa figure terrible, son nez comme le bec de l'aigle, ses yeux comme un brasier ardent, ses mains et ses pieds armés de griffes et sa voix entrecoupée. Il fit d'abord l'appel de sa congrégation. Il demanda ensuite à chacun s'il l'avait fidèlement servi, ce qu'il avait fait depuis la dernière assemblée pour le succès de la grande conjuration contre le roi. Greillmeil, le portier, ayant étourdiment répondu : *Rien encore, Dieu merci!* Lucifer lui fit rudement sentir qu'il avait dit une sottise. Il recommanda ensuite expressément à ses disciples de faire au roi tout le mal qu'ils pourraient; après quoi il quitta la chaire et reçut en partant leurs hommages, accompagnés de cérémonies qu'il serait trop long de décrire ici.

Le sort des insensés qui firent de tels aveux ne pouvait être un instant douteux dans ce siècle de superstition. Fian, dont la vie n'était plus d'aucun prix après tant de souffrances, fut étranglé et livré aux flammes. Agnès Sampson subit le même sort.

Barbara Napier, désignée comme l'un des auteurs dans la scène de Northberwick, acquitté sur ce chef, fut condamnée pour d'autres faits de sorcellerie. La victime la plus digne d'intérêt dans ce drame épouvantable était Euphémie Macalzean, fille de lord Clistonhall, douée d'un esprit ferme, animée de passions ardentes, zélée catholique, ennemie jurée de Jacques et de la réforme.

On établit nécessairement qu'elle avait eu des rapports intimes avec des sorciers, et qu'elle avait employé leur assistance pour se défaire des personnes qui contrariaient sa *perversité*. Son acte d'accusation la charge d'un tissu de maléfices ou de tentatives de crime. Acquittée sur quelques chefs par le jury, elle fut convaincue d'avoir participé à d'anciens meurtres, et d'avoir assisté à la convention de Northberwick et à d'autres assemblées de sorciers conjurés contre la vie du roi. La peine de crimes semblables était d'être étranglé à un poteau et ensuite livré aux flammes : elle fut condamnée à être brûlée vive. Le supplice qu'elle subit avec un grand courage le 25 juin 1591. Telle fut l'impression produite par ces scènes sur l'esprit du Salomon écossais qu'elles lui inspirèrent un projet de statut amendant la procédure contre les sorciers et son bizarre *Traité de démonologie* [1].

Jade. Pierre à laquelle les Indiens attribuaient entre autres propriétés merveilleuses, celles de soulager les douleurs de reins, quand on l'y appliquait, et de faire écouler le sable de la vessie. Ils la regardaient aussi comme un remède souverain contre l'épilepsie, et s'étaient persuadés que, portée en amulette, elle était un préservatif contre les morsures des bêtes venimeuses. Ces prétendues propriétés lui avaient donné la vogue à Paris il y a quelques années ; mais cette pierre prodigieuse a perdu sa réputation, et ses grandes vertus sont mises au rang des fables.

Jagghernat, horrible idole de l'Inde; ne disons dire imprudemment divinité, car on abuse des mots. Mais ce n'est qu'un démon et des pires. Le sang et la mort sont ses délices; et quand les Anglais se disent effrontément les civilisateurs du monde, Jagghernat règne encore. Voici ce que

[1] Extrait de la *Foreign Quarterly Review*, juin 1830.

y a peu de temps dans tous les jour-
') : « La grande procession de Jag-
i a lieu tous les ans dans l'Inde, a été
5 août dernier par le renouvellement
ifices volontaires qu'inspire le fana-
xquels les Anglais se vantaient d'avoir
ıq dévots exaltés se postèrent auprès
de de Bali, sans donner le moindre
leur projet aux agents de l'autorité,
ent où le char gigantesque de l'idole
rtir, ils se précipitèrent sous les roues,
ıt Visshnou, et restèrent littéralement
la place. A la vue d'une ferveur si
nthousiasme de la multitude fut excité
que, sans l'intervention de la force
har sacré eût écrasé une centaine de
ns son parcours. Le moyen qui a le
si à contenir les dévots, ç'a été la
supprimer la procession pour toujours,
aux suicides venaient ensanglanter la

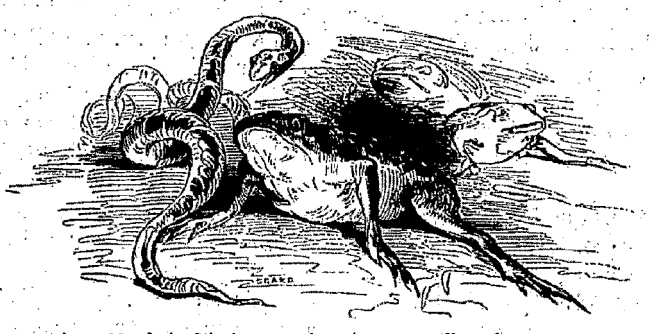
esprits malins répandus dans l'air
ponais. On célèbre des fêtes pour ob-
bonnes grâces.

oth, une des déités des Ophites. Ce
avait pour mère Sophie ou la Sagesse
e le Chaos.

Jamambuxes ou **Jammabos**, espèce de fanatiques japonais du genre des fakirs. Ils errent dans les campagnes et prétendent converser familièrement avec le diable. Quand ils vont aux enterrements, ils enlèvent, dit-on, le corps, sans qu'on s'en aperçoive, et ressuscitent le mort. Après s'être meurtris de coups de bâton pendant trois mois, ils entrent en nombre dans une barque, s'avancent en pleine mer, font un trou à la barque et se noient en l'honneur de leurs dieux.

Cette sorte de fakirs fait sa profession, à ce qu'on assure, entre les mains du diable même, qui se montre à eux sous une forme terrible. Ils découvrent les objets perdus ou dérobés; pour cela, ils font asseoir un petit garçon à terre, les deux pieds croisés ; ensuite ils conjurent le diable d'entrer dans le corps du jeune homme, qui écume, tourne les yeux, et fait des contorsions effrayantes. Le jamambuxe, après l'avoir laissé se débattre, lui recommande de s'arrêter et de dire où est ce qu'on cherche; le jeune homme obéit : il prononce d'une voix enrouée le nom du voleur, le lieu où il a mis l'objet volé, le temps où il l'a pris, et la manière dont on peut le faire rendre. *Voy.* Goö.

Jamblique, philosophe platonicien du qua-



Jannès et Mambrès faisaient paraître des grenouilles, des serpents...

:le, né en Syrie sous le règne de Con-
Grand. Il fut disciple d'Anatole et de
Il admettait l'existence d'une classe de
ı esprits d'un ordre inférieur, média-
ɜ Dieu et les hommes. Il s'occupait des
ı, et on a vu, à l'article *Alectryomancie*,
ui qui prédit par cette divination l'avé-
ı trône de Théodose. On ignore où,
:omment il mourut; mais Bodin assure
poisonna lui-même pour éviter le sup-
Valens réservait aux magiciens. On
ıtant un jour dans la ville de Gadare en
ır faire voir sa science magique, il fit
ırésence du peuple deux génies ou dé-
ıe fontaine; il les nommait Amour et
ıour[1]; l'Amour avait les cheveux dorés,
lottants sur les épaules; ils paraissaient
comme les rayons du soleil; l'autre
s brillant; ce qui attira l'admiration de
t Antéros.

toute la populace. Leloyer dit[1] encore que c'est Jamblique et Maximus qui ont perdu Julien l'Apostat. — On recherche de Jamblique le traité des *Mystères des Égyptiens, des Chaldéens et des Assyriens*[2]. Il s'y montre crédule pour toutes les rêveries des astrologues.

Jamma-Loka, enfer indien d'où, après un certain temps de peines et de souffrances, les âmes reviennent en ce monde pour y animer le premier corps où elles peuvent entrer.

Jannès et **Mambrès**, magiciens d'Égypte, les plus anciens que les saints livres nous fassent connaître par leur nom, après Cham. Ils faisaient apparaître des grenouilles, des serpents; ils changeaient l'eau du Nil en sang, et tâchaient d'anéan-

[1] *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. IV, p. 342.

[2] Jamblicus, *De mysteriis Ægyptiorum, Chaldæorum, Assyriorum*, avec d'autres opuscules. In-16, 1607.

tir par leurs prestiges la vérité des miracles que Dieu faisait par l'organe de Moïse [1].

Jarretière. *Secret de la jarretière pour les voyageurs.* Vous cueillerez de l'herbe que l'on appelle armoise, dans le temps où le soleil fait son entrée au premier signe du Capricorne; vous la laisserez un peu sécher à l'ombre, et en ferez des jarretières avec la peau d'un jeune lièvre, c'est-à-dire qu'ayant coupé la peau du lièvre en courroie de la largeur de deux pouces, vous en ferez un redoublé dans lequel vous coudrez ladite herbe, et les porterez aux jambes. Il n'y a point de cheval qui puisse suivre longtemps un homme de pied qui est muni de ces jarretières.

Ou bien vous prendrez un morceau de cuir de la peau d'un jeune loup, dont vous ferez deux jarretières; sur lesquelles vous écrirez avec votre sang les paroles suivantes : *Abumalith cados;* vous serez étonné de la vitesse avec laquelle vous cheminerez, étant muni de ces jarretières à vos jambes. De peur que les caractères écrits ne s'effacent, il sera bon de doubler la jarretière d'un padoue de fil blanc du côté de l'écriture.

« Il y a encore une manière de faire la jarretière, que j'ai lue dans un vieux manuscrit en lettres gothiques. En voici la recette. Vous aurez les cheveux d'un larron pendu, desquels vous ferez des tresses dont vous formerez des jarretières que vous coudrez entre deux toiles de telle couleur qu'il vous plaira; vous les attacherez aux jambes de derrière d'un jeune poulain; puis vous laisserez échapper le poulain, le ferez courir à perte d'haleine, et vous vous servirez ensuite avec plaisir de ces jarretières [2]. »

On prétendait autrefois que les magiciens pouvaient donner une jarretière enchantée, avec laquelle on faisait beaucoup de chemin en peu de temps. C'est là peut-être l'origine des bottes de sept lieues.

Jaunisse. Les rois de Hongrie croyaient avoir le privilége de guérir la jaunisse par l'attouchement [3].

Javanais. Nous empruntons aux *Études sur les Indes* d'un résident néerlandais quelques détails sur les superstitions des Javanais idolâtres : Ils ont une foi entière aux songes, aux présages, divisent les jours en heureux et malheureux, jettent le sort à la naissance, croient aux dons surnaturels, à l'invulnérabilité, à la sorcellerie, aux enchantements, aux charmes, aux philtres. Rocs, forêts, montagnes, cavités, abîmes, tout est, selon eux, habité par des êtres invisibles; et, ne se bornant point aux rêves de leur cerveau malade, ils ont adopté tout ce que le continent de l'Inde, l'Arabie, la Perse, présentent d'êtres merveilleux. Grands et petits, princes et paysans, ont la même crédulité. Heureusement tout cel est dépourvu le plus souvent de malice et d'art fice; mais quelquefois leur aveuglement, excit par des motifs puissants, les pousse aux excè les plus coupables et les plus dangereux.

Entre les pratiques les moins à redouter, j citerai la suivante. Il est d'usage parmi les vo leurs, à Java, d'exorciser, pour ainsi dire, l maison qu'ils ont dessein de piller; à cet effet ils jettent contre les murs, et même, s'il est pos sible, jusque dans le lit des habitants, une cer taine quantité de terre tirée d'une fosse nouvel lement creusée, afin d'y introduire un sommei léthargique : après quoi ils volent avec la plu parfaite sécurité. Cette croyance n'est point bor née aux seuls larrons; leurs victimes la partagen également. Ils mettent précieusement en réserv de la terre préparée pour cette opération, e souvent, dans les tournées que mes fonction me forçaient de faire pour réprimer les dépré dations, les voleurs que j'ai interrogés m'on expliqué comment ils s'en servaient.

L'ancien code de Java, encore en vigueur Bali, est rempli de lois contre la sorcellerie, e prouve jusqu'à l'évidence les funestes effets de l superstition sur l'esprit d'un peuple ignorant e entêté. En voici quelques extraits : « Si l'o » écrit le nom d'un individu quelconque sur u » drap mortuaire, une bière, une figure de pâte » ou une feuille, et ensuite si l'on enterre ce » objet, si on le suspend à un arbre, si on l'ex » pose sur la voie publique, ou au milieu de deu chemins qui se croisent, il y a sorcellerie. — » Si l'on écrit le nom d'un individu quelconqu » sur un ossement, soit de la tête, soit de tout » autre partie du corps, et qu'après avoir em » ployé pour cette opération un mélange de sang » et de charbon, on le place sur le seuil d'un » porte, il y a sorcellerie. — Quiconque use d » sortiléges, sera condamné à mort par le juge » et si la chose est prouvée d'une manière évi » dente, la peine de mort s'étendra sur les pa » rents, les enfants, les petits-enfants du cou » pable, sans qu'aucun puisse en être excepté » — Qu'il ne soit point permis aux criminel convaincus d'une telle abomination de souille » plus longtemps la terre par leur présence; que » leurs propriétés de toute espèce soient confis » quées; que les parents et enfants du sorcie » soient relégués dans la partie la plus reculé » du pays, et s'ils prennent la fuite, qu'ils soien » punis de mort; que leurs biens soient, dan » tous les cas, recherchés et confisqués. »

Jayet d'Islande. Les anciens Islandais attribuaient des vertus surnaturelles à ce jayet, qu'ils regardaient comme un ambre noir. Sa principale qualité était de préserver de tout sortilége celu qui en portait sur lui. En second lieu, ils le croyaient un antidote contre le poison. Sa troisième propriété était de chasser les esprits e

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits,* liv. II, p. 129.
[2] *Secrets du Petit Albert,* p. 90.
[3] Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. I, p. 272.

s, lorsqu'on en brûlait dans une maatrième, de préserver de maladies s les appartements qui en étaient parplupart de ces idées superstitieuses ncore.

vangile de saint). *Voy.* BIBLIOMANCIE.

magicien sectateur d'Apollonius de ourait de ville en ville, faisant le médatan, et portait une chaîne de fer au avoir séjourné quelque temps à Lyon, ne si grande célébrité par ses cures es, que le souverain du pays l'admit nce. Jean donna à ce prince une suenchantée; elle s'entourait merveildans le combat, de cent quatre-vingts rés. Il lui donna aussi un bouclier miroir, qu'il disait avoir la vertu de s plus grands secrets. Ces armes dis- jour ou furent volées; sur quoi Declut[1] que si les rois de France dresme les ducs d'Italie, des arsenaux de (ce qu'ils font à présent), on y trous armes enchantées et fabriquées par gicien ou sorcier.

atriarche schismatique de Constantiras conte que l'empereur grec Théoyant obligé de mettre à la raison une voltée sous la conduite de trois capisulta le patriarche Jean, habile en- Celui-ci fit faire trois gros marteaux s mit entre les mains de trois hommes t conduisit ces hommes au milieu du ant une statue de bronze à trois têtes. nt deux de ces têtes avec leurs marfirent pencher le cou à la troisième re. Peu après, une bataille se donna phile et les rebelles : deux des capint tués, le troisième fut blessé et mis nbat, et tout rentra dans l'ordre.

III, pape, mort en 1334, après un le dix-huit ans. On lui attribue les *la chambre apostolique*, traduites en s le titre de *Taxes des parties casuelles que du pape*. Ce texte, presque parme supposition d'un protestant fausonne encore à Jean XXII l'*Élixir des* ou l'*Art transmutatoire des métaux*, n'a pas fait. Ce livre a été traduit du nçais; in-12, Lyon, 1557.

nfin que Jean XXII ou Jean XXI s'ocstrologie et s'amusait à supputer les ts de temps. On a fait là-dessus de es assez dépourvus de sel.

Iwan Basilowitz, grand-duc de au quatorzième siècle, tyran cruel. A la mort, il tomba, dit-on, dans des terribles, et son âme fit de pénibles ans le premier, il fut tourmenté en un *de l'inconstance des démons*, etc., liv. V, lieu obscur, pour avoir tenu au cachot des prisonniers innocents; dans la seconde excursion, il fut encore plus tourmenté pour avoir accablé le peuple d'impôts; et son successeur Théodore eut soin de l'en décharger en partie. Iwan mourut à son troisième voyage; son corps jeta une puanteur si infecte qu'on ne pouvait l'approcher; ce qui fit penser que son âme avait été emportée par le diable; d'autant plus que son cadavre avait disparu, quand vint le jour fixé pour l'enterrement[1].

Jean-Baptiste. Il y a des paysans qui croient, on ne sait sur quelle autorité, que saint Jean-Baptiste est né dans un chameau...

Jean d'Arras, écrivain français du quatorzième siècle, qui compila le roman de *Mélusine*. *Voy.* CE MOT.

Jean d'Estampes. D'anciennes chroniques rapportent que Jean d'Estampes, l'un des gardes de Charlemagne, mourut en 1139, après avoir vécu 336 ans; mais d'autres disent qu'il ne vécut que 250 ans : malheureusement son secret de longévité n'est connu de personne[2].

Jean de Leyde ou **Jean Bockelson**, chef des anabaptistes de Münster, qu'il constitua en répu-



JOHAN BOCKELSOHN KONIG
DER WIEDERTAUFFER ZU MUNSTER
IN WESTPHALEN

blique communiste et sociale; il s'y posa en inspiré, fit une constitution ébouriffante et une religion spéciale. Il était tailleur à Leyde; il se proclama roi à Münster, prit la couronne et battit monnaie. Il disait qu'il ramenait le règne de Salomon. Dans sa liturgie commode, on dansait, puis on communiait en plein air avec des gâteaux et du vin; le gâteau et la coupe étaient présentés aux hommes par des femmes et aux femmes par des hommes. Devenu roi, Jean, que possédaient évidemment plusieurs démons dont il servait les désirs, épousa seize femmes qu'il appela toutes reines; il tua en même temps tous ceux qui lui

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. IV, p. 301.
[2] Legall, *Calend. véritab.*, p. 140.

paraissaient suspects de ne pas le vénérer. Il en venait à se faire adorer, quand les princes qu'il



Le gâteau et la coupe étaient présentés aux hommes par des femmes et aux femmes par des hommes. — Page 373.

dépossédait l'assiégèrent dans Münster, le prirent et le mirent à mort sur un échafaud [1].

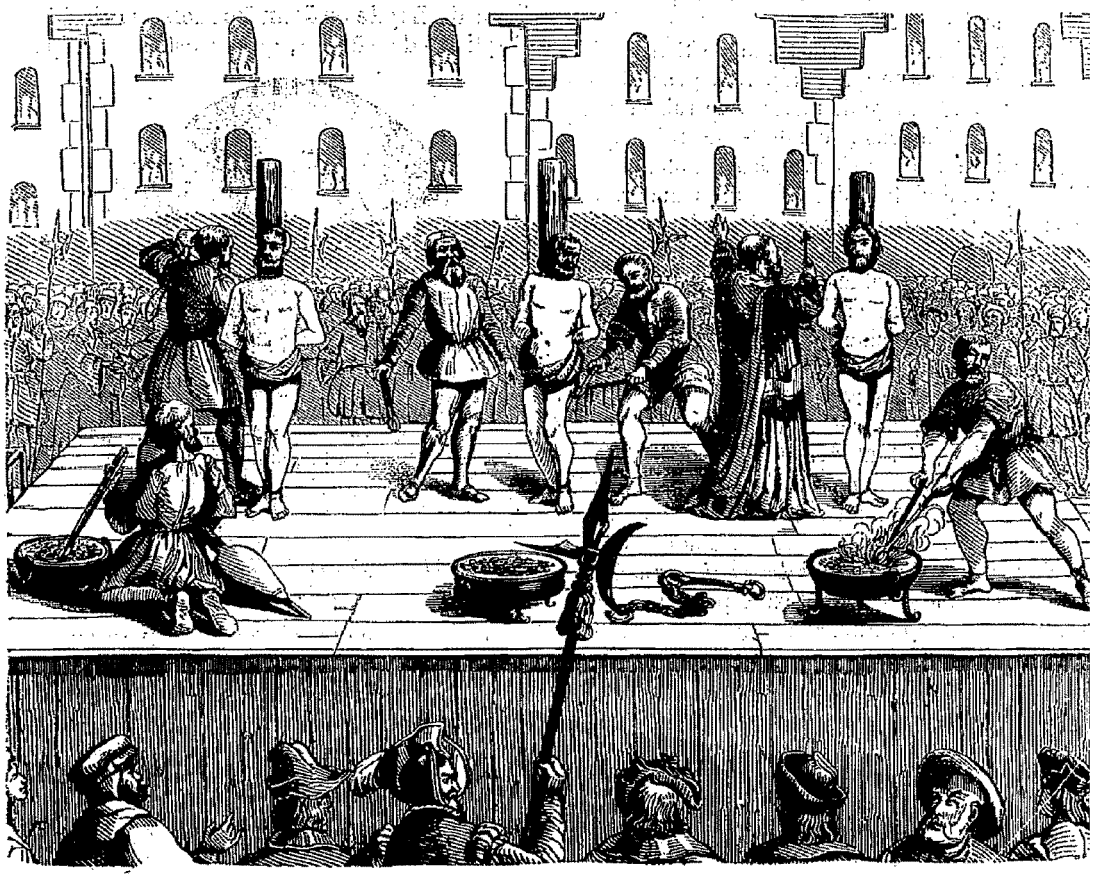
Jean de Meung, astrologue qui composa le roman de *la Rose*, où il montra bien son savoir, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-neuf ans lorsqu'il le fit. Il est aussi l'auteur d'un livre intitulé *Traité sur la direction des nativités et révolutions des ans;* il traduisit le livre des *Merveilles d'Irlande*. On prétend que c'est lui qui a prédit les hauts faits d'armes du connétable de France Bertrand du Guesclin [1].

Jean de Milan, astrologue du quinzième siècle, qui prédit à Velasquez, gouverneur d'Hispaniola ou Saint-Domingue, l'heureuse issue de la guerre du Pérou, entreprise par Fernand Cortez.

Jean de Sicile, habile astrologue et théologien qui prédit le couronnement de l'empereur Sigismond. C'est encore lui qui annonça à Boucicault ce qui lui devait advenir, et qui l'avertit de la trahison que firent aux Français le marquis de Montferrat et le comte Francisque, trahison qu'il évita en fuyant [2].

Jean le Chasseur. *Voy.* KOJOSED.

Jean Mullin. *Voy.* MULLIN.



Le supplice de Jean de Leyde et de ses complices.

Jeanne d'Arc, dite la *Pucelle d'Orléans*, née en Champagne, à Domrémi près de Vaucouleurs, sur la lisière de la Lorraine, en 1410. Jamais la France ne fut accablée de calamités aussi grande

[1] Voyez, dans la légende du Juif errant et des seize reines de Münster, toute l'histoire de Jean de Leyde.

[1] Manuscrit de la bibliothèque impériale, cité dan les *Remarques de Joly sur Bayle*.

[2] Manuscrit de la bibliothèque impériale, extrai du livre de Joly.

le demi-siècle qui précéda l'année où l'on vit le courage abattu de ses rès de subir complétement le joug de se ranimer à la voix d'une jeune fille ans. Charles VII était sur le point de nnemi Chinon, sa dernière place, me d'Arc parut, vers la fin de février l'était qu'une simple paysanne. Son mait Jacques d'Arc ; sa mère, Isabelle s sa plus tendre enfance elle avait timidité sans exemple et fuyait le se livrer tout entière à Dieu ; elle ans, lorsqu'un jour, à midi, elle vit dans le jardin de son père l'archange Michel, l'ange Gabriel, sainte Catherine et sainte Marguerite, resplendissants de lumière. Ces saints, depuis, la guidèrent dans ses actions. Les *voix* (car elle s'exprimait ainsi) lui ordonnèrent d'aller en aide au roi de France, et de faire lever le siége d'Orléans. Malgré les avis contraires, elle obéit aux *voix* et se rendit d'abord à Vaucouleurs. Jean de Metz, frappé de ce qu'elle lui dit, se chargea de la présenter au roi. Ils arrivèrent tous deux, le 24 février 1429, à Chinon, où Charles tenait sa petite cour. Jeanne s'agenouilla devant lui. L'étonnement fut grand ; et on hésita d'abord



mission si merveilleuse ; mais après sérieux et de savantes consultations, à la jeune fille des chevaux et des n l'arma d'une épée que, sur sa révérouva enterrée dans l'église de Sainte-le Fierbois. Elle se rendit aussitôt sous Orléans, et combattit dès le premier n courage qui éclipsa celui des grands Elle chassa les Anglais d'Orléans, fit lon l'ordre qu'elle avait reçu, sacrer Reims, lui rendit Troyes, Châlons, la plus grande partie de son royaume. , elle voulut se retirer, disant formel- sa mission était accomplie. Mais elle avait donné trop de preuves de sa vaillance, et l'armée avait trop de confiance en elle, pour qu'on lui accordât sitôt sa liberté. Ce fut la cause de ses malheurs : elle les prévit, les annonça en pleurant ; et bientôt, s'étant jetée dans Compiègne pour défendre cette place contre le duc de Bourgogne, elle fut prise par un gentilhomme picard qui la vendit à Jean de Luxembourg, lequel la revendit aux Anglais.

Pour se venger de ce qu'elle les avait trop souvent vaincus, ceux-ci l'accusèrent d'avoir employé les sortiléges et la magie à ses triomphes. On la traduisit devant un tribunal corrompu, qui la déclara fanatique et sorcière. Ce qui n'est pas moins horrible, c'est que l'ingrat monarque qui lui devait sa couronne l'abandonna ; il crut n'avoir plus besoin d'elle. Le procès se poursuivit avec activité. Durant l'instruction, Ligny-Luxembourg vint la voir, accompagné de Warwick et de Straffort : — Je sais bien, leur dit-elle, que ces Anglais me feront mourir, croyant qu'après ma mort ils gagneront le royaume de France. Mais, seraient-ils cent mille, avec ce qu'ils sont à présent, ils n'auront pas ce royaume. — Fatiguée de mauvais traitements, elle tomba dangereusement malade. Bedfort, Wincester, Warwick chargèrent deux médecins d'avoir soin d'elle, et leur enjoignirent de prendre bien garde qu'elle ne mourût de sa mort naturelle ; « le roi d'Angleterre l'avait trop cher achetée pour être privé de la joie de la faire brûler. »

Enfin on la conduisit à la place du cimetière de l'abbaye de Rouen. L'exécuteur l'attendait là avec une charrette, pour la mener au bûcher sous l'escorte de cent vingt hommes. On l'avait revêtue d'un habit de femme ; sa tête était chargée d'une mitre en carton, sur laquelle étaient écrits ces mots : Hérétique, relapse, apostate, idolâtre. Deux pères dominicains la soutenaien elle s'écriait sur la route : Ah ! Rouen, Roue tu seras ma dernière demeure !

On avait élevé deux échafauds sur la place Vieux-Marché. Les juges attendaient leur victi chargée de fers. Son visage était baigné de pleur on la fit monter sur le bûcher, qui était fort élev



pour que le peuple entier pût la voir. Lorsqu'elle sentit que la flamme approchait, elle avertit les deux religieux de se retirer. Tant qu'elle conserva un reste de vie, au milieu des gémissements que lui arrachait la douleur, on l'entendit répéter le nom de Jésus, en baisant une croix de bois qu'elle tenait de ses mains enchaînées. Un dernier soupir, longuement prolongé, avertit qu'elle venait d'expirer. Alors le cardinal de Wincester fit rassembler ces cendres, et ordonna qu'elles fussent jetées dans la Seine. Son cœur, dit-on, fut respecté par les flammes : on le trouva sain et entier. En face du bûcher, s'élevait un tableau portant une inscription qui qualifiait Jeanne de meurderesse, invocatrice des démons, apostate et mal créante de la foi de Jésus-Christ.

Louis XI fit réhabiliter la mémoire de Jeanne d'Arc. Deux de ses juges furent brûlés vifs, deux autres exhumés, pour expier aussi dans les flammes leur jugement inique. Mais le procès de la Pucelle n'en sera pas moins à jamais un sujet d'opprobre pour les Anglais et aussi pour le roi Charles VII [1].

Jeanne Dibisson, sorcière, arrêtée à l'âge de vingt-neuf ans. On l'avait vue plusieurs f danser au sabbat ; elle disait que ceux qui y vc trouvent le temps si court qu'ils n'en peuv sortir sans regret. Il ne paraît pas qu'elle ait brûlée [1].

Jeanne du Hard, sorcière, saisie à l'âge cinquante-six ans. On la trouve impliquée da l'affaire de Marie Chorropique, pour lui av touché le bras, lequel devint mort. Nous ne dirc pas si elle fut brûlée [2].

Jeanne (Mère). Une vieille fille vénitien connue sous le nom de mère Jeanne, infat tellement Guillaume Postel de ses rêveries q soutint, dans un livre écrit à son sujet, que rédemption des femmes n'avait pas encore achevée, et que cette Vénitienne devait acco plir ce grand ouvrage. C'était la mère que ch chent aujourd'hui les saints-simoniens et qu ne retrouvent plus.

Jeanne Southcote. *Voy.* SOUTHCOTE.

Jéchiel, rabbin et cabaliste. *Voy.* LAMPE M VEILLEUSE.

[1] Voyez, dans les *Légendes des femmes*, la vie de Jeanne d'Arc.

[1] Delancre. *Tabl. de l'inconstance des démons*, el liv. III, p. 427.

[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, el liv. II, p. 107.

livinité peu précise des Tartares de
lui donnent cependant le titre de roi,
tent qu'il possédait un briquet duquel
llir des guerriers par centaines ; il en
des ponts pour traverser les fleuves,
s qui lui frayaient une route à travers
.

. Ce nom auguste est employé souvent
balistes juifs. On le trouve dans les
absurdes conjurations de la magie

s. Quelques Arabes nomment ainsi
e génies intermédiaires entre les anges
es : ils fréquentent les bosquets et les
cachés sous la forme de divers rep-
sés à être foulés sous les pieds des
a plupart des maladies sont le ré-



urs vengeances. Lorsqu'un Arabe est
il s'imagine avoir outragé un de ces
sibles ; il a aussitôt recours à une ma-
i se rend à quelque source voisine, y
'encens et sacrifie un coq ou une
bélier ou une brebis, suivant le sexe,
lu malade ou la nature de la maladie.

(Saint). On a eu le front de lui at-
livres de nécromancie, et particuliè-
rt notoire. Voy. ce mot.

, habitant de Plaisance au quinzième
uit par une magicienne, il se frotta
nt qu'elle lui donna et fit certains si-
e lui indiquait. Il se sentit aussi en-
ne s'il eût été sur un cheval, et em-
abbat, autour du noyer de Bénévent.
si, il renonça à Satan et entra dans
Saint-Benoît, où il mourut chrétien.

em. Avant la destruction de Jérusalem
fils de Vespasien, on distingua, dit-on,
de lune qui se répéta douze nuits de
soir, vers le coucher du soleil, on
ns l'air des chariots de guerre, des
les cohortes de gens armés, qui, mêlés
s, couvraient toute la ville et l'envi-
de leurs bataillons. Pendant le siége,
ours avant la ruine de la ville, on vit
p paraître un homme absolument in-
i se mit à parcourir les rues et les
oliques, criant sans cesse : « Malheur
salem ! » On le fit battre de verges ; on
de coups, pour lui faire dire d'où il
sortait ; mais sans pousser une seule plainte, sans répondre un seul mot, sans donner le moindre témoignage de souffrance, il criait toujours et sans relâche : « Malheur à toi, Jérusalem ! » Enfin, un jour qu'il se trouvait sur le rempart, il s'écria : « Malheur à moi-même ! » et un instant après il fut écrasé par une des pierres que lançaient les assiégeants [1].

Jésabel, reine des Israélites, que Jéhu fit manger aux chiens après l'avoir fait précipiter du haut d'une tour, et que Bodin met au nombre des sorcières. Elle mérite cet opprobre, car elle adorait les démons.

Jetzer. L'affaire des jacobins de Berne a fait un grand bruit ; et les ennemis de la religion l'ont travestie avec une insigne mauvaise foi. Voici toute l'histoire :

Les dominicains ou jacobins ne s'accordaient pas entièrement avec les cordeliers sur le fait auguste de l'immaculée conception de la très-sainte Vierge. Les dominicains ne l'admettaient pas absolument. Or, au commencement du seizième siècle, il y avait au couvent des dominicains de Berne, alors fort relâché, quatre mauvais moines, qui imaginèrent une affreuse jonglerie pour faire croire que la sainte Vierge se prononçait contre les cordeliers, qui défendaient une de ses plus belles et de ses plus incontestables prérogatives. Ils avaient parmi eux un jeune moine, simple et crédule, nommé Jetzer ; ils lui firent apparaître pendant la nuit des âmes du purgatoire et lui persuadèrent qu'il les délivrerait en restant couché en croix dans une chapelle, pendant le temps qu'on célébrerait la sainte messe. On lui fit voir ensuite sainte Barbe, à laquelle il avait beaucoup de dévotion, et qui lui annonça qu'il était destiné à de grandes choses. Par une nouvelle imposture sacrilége, le sous-prieur, qui était un des quatre moines criminels, fit le personnage de la sainte Vierge, s'approcha la nuit de Jetzer et lui donna trois gouttes de sang, disant que c'étaient trois larmes que Jésus-Christ avaient répandues sur Jérusalem. Ces trois larmes signifiaient que la sainte Vierge était restée trois heures dans le péché originel... Cette explication était rehaussée de diatribes contre les cordeliers. Jetzer, qui était de bonne foi et qui avait l'âme droite, s'inquiétait de la passion qui perçait dans cette affaire, et se troublait surtout de reconnaître la voix du sous-prieur dans la voix de la sainte Vierge. Pour le raffermir, on l'endormit avec un breuvage et on voulut le stigmatiser ; puis, comme il ne répondait pas à l'espoir qu'on avait mis en lui, on chercha, dit-on, à l'empoisonner et on l'enferma ; mais il trouva moyen de s'échapper ; il s'enfuit à Rome, où il révéla toute l'intrigue. Le saint-siége fit poursuivre les moines scélérats et

[1] Voyez Josèphe, *Histoire de la guerre de Judée* ; Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, deuxième partie, ch. VIII.

ermanique, août 1860, p. 449.

les fit livrer au bras séculier. Les quatre dominicains coupables furent brûlés le 31 mars 1509, à la porte de Berne. Mais le malheur de ces grandes profanations, c'est que les ennemis de l'Église oublient la réparation ou la taisent, et n'en gardent que le scandale.

Jeu. Prenez une anguille morte par faute d'eau; prenez le fiel d'un taureau qui aura été tué par la fureur des chiens; mettez-le dans la peau de cette anguille, joignez-y une drachme de sang de vautour; liez la peau d'anguille par les deux bouts avec de la corde de pendu, et cachez cela dans du fumier chaud l'espace de quinze jours; puis vous le ferez sécher dans un four chauffé avec de la fougère cueillie la veille de la Saint-Jean, et vous en ferez un bracelet, sur lequel vous écrirez avec une plume de corbeau et de votre propre sang ces quatre lettres H V T V, et, portant ce bracelet autour de votre bras, vous ferez fortune dans tous les jeux [1]. *Voy.* Roitelet.

Jeudi. Les sorciers font ce jour-là un de leurs plus abominables sabbats, s'il faut en croire les démonomanes.

Jézer-Tob, Jézer-Hara. Suivant l'ancienne cabale des Juifs, le monde des esprits est partagé, comme notre monde, en deux catégories : les esprits de lumière et les esprits de ténèbres. Jézer-Tob est le chef ou président des esprits de lumière, et Jézer-Hara le chef des esprits de ténèbres ou démons.

Joachim, abbé de Flore, en Calabre, passa pour prophète pendant sa vie et laissa des livres de prédictions qui ont été condamnés en 1215 par le concile de Latran. On lui attribue aussi l'ouvrage intitulé *l'Évangile éternel*.

Job. Des alchimistes disent que Job, après son affliction, connut le secret de la pierre philosophale, et devint si puissant qu'il pleuvait chez lui du sel d'or : idée analogue à celle des Arabes, qui tiennent que la neige et les pluies qui tombaient chez lui étaient précieuses.

Isidore place dans l'Idumée la fontaine de Job, claire trois mois de l'année, trouble trois mois, verte trois mois et rouge trois autres mois. C'est peut-être cette fontaine que, selon les musulmans, l'ange Gabriel fit sortir en frappant du pied, et dont il lava Job et le guérit.

Jobard, savant très-spirituel, mort à Bruxelles en 1861. Les spirites de Paris l'ont évoqué; il a répondu : au moins on l'assure; et les journaux annonçaient, au commencement de 1862, que sa verve était très-compromettante pour beaucoup de savants restés en vogue.

Jocaba. *Voy.* Cincinnatulus.

Jockey des Fées. On a souvent répété, en Écosse, l'histoire d'un audacieux jockey, lequel vendit un cheval à un vieillard très-vénérable d'extérieur, qui lui indiqua, dans les montagnes d'Eildon, Lucken-Hare comme l'endroit où, à minuit sonnant, il recevrait son prix. Le marchand y alla, son argent lui fut payé en pièces antiques, et l'acheteur l'invita à visiter sa résidence. Il suivit avec étonnement plusieurs longues rangées de stalles, dans chacune desquelles un cheval se tenait immobile, tandis qu'un soldat armé de toutes pièces était couché, aussi sans mouvement, aux pieds de chaque noble animal. « Tous ces hommes, dit à voix basse le maître du lieu, s'éveilleront à la bataille de Sheriffmoor. »

A l'extrémité étaient suspendus une épée et un cor qui devait rompre le charme. Le jockey prit le cor et essaya d'en donner. Les chevaux tressaillirent aussitôt dans leurs stalles; les soldats se levèrent et firent retentir leurs armes. Une voix forte prononça ces mots : « Malheur au lâche qui ne saisit pas le glaive avant d'enfler le cor. » Un tourbillon de vent chassa l'acheteur de la caverne, dont il ne put jamais retrouver l'entrée [1]...

Jogonnata. *Voy.* Jagghernat.

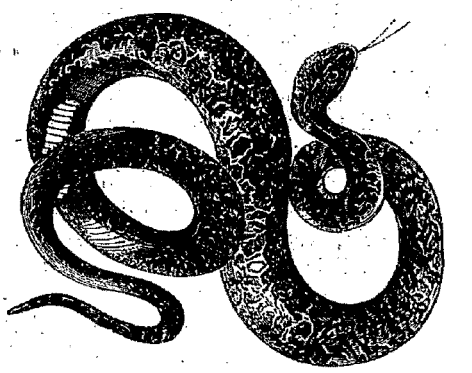
Johannes de Curüs. *Voy.* Flaxbinder.

Johnson (Samuel). Johnson, incrédule pour tout ce qui n'était qu'extraordinaire, adoptait avec plus de confiance tout ce qui sentait le miracle, traitant de fable, par exemple, un phénomène de la nature, et écoutant volontiers le récit d'un songe; doutant du tremblement de terre de Lisbonne pendant six mois, et allant à la chasse du revenant de Cock-Lane; rejetant les généalogies et les poëmes celtiques, et se déclarant prêt à ajouter foi à la *seconde vue* des montagnards d'Écosse. En religion, plusieurs de ses opinions étaient plus que libres, et en même temps il vivait sous la tyrannie de certaines pratiques superstitieuses [2].

Joli-Bois. *Voy.* Verdelet.

Jongleurs. *Voy.* Escamoteurs, Harvis, Charlatans, etc.

Jormungandur, serpent monstrueux de l'



fer scandinave, né du diable et de la géante Angerbode.

Josefsdal (Vallée de Josef). De nos jours

[1] Walter Scott, *Démonologie.*

[2] J. Macaulay, *Samuel Johnson et ses contemporains.*

[1] *Admirables secrets du Petit Albert,* p. 25.

nné ce nom, en Suède, au lieu où se
ıt des sorciers.
On croit dans plusieurs pays que les
ıt sorciers n'ont aucun pouvoir sur
t reçu au baptême le nom de Joseph[1].
en-Levi, rabbin si rusé et si sage
a le ciel et l'enfer tout ensemble.
était près de trépasser, il gagna si
ıle qu'il lui fit promettre de le porter
ıtrée du paradis, lui disant qu'il ne
voir le lieu de l'habitation divine, et
ıit du monde plus content. Le diable,
pas lui refuser cette satisfaction, le
'au guichet du paradis; mais Josué,
si près, se jeta dedans avec vitesse,
diable derrière, et jura par le Dieu
n'en sortirait point. Dieu, disent les
conscience que le rabbin se parjurât
à ce qu'il demeurât avec les justes[2].
es magiciens et sorciers ne peuvent
ır le vendredi ni le dimanche. Quel-
isent même que le diable ne fait pas
ent ses orgies et ses assemblées ces
ais ce sentiment n'est pas général. Si on
ngles les jours de la semaine qui ont
e le mardi, le mercredi et le vendredi,
es envies aux doigts. Il n'est pas facile
la raison. Suivant une autre croyance
n Hollande, en ne coupant ses ongles
lredi, on n'a jamais mal aux dents. On
ables des jours heureux et malheureux
ue mois; mais comme elles varient
our heureux de l'une étant malheureux
, nous laissons aux amateurs le soin
es tables à leur gré pour leur usage[3].
scariote. Après sa trahison infâme,
dé du diable et se pendit à un sureau.
ıds appellent encore les excroissances
e l'écorce du sureau sueur de Judas[4].
nt de Dieu. *Voy.* Épreuves, Orda-

nt dernier. Les musulmans disent
du jugement dernier durera cinquante
Mais chacun y sera si occupé qu'on ne
evra pas.
rant. On voit dans la légende du Juif
ce personnage était cordonnier de sa
, et qu'il se nommait Ahasvérus; mais
nte l'appelle Isaac Laquedem. A l'âge
, il avait entendu dire que trois rois
t le nouveau roi d'Israël; il les suivit
ec eux la sainte étable de Bethléem. Il
ent entendre Notre-Seigneur. Lorsque

ice de saint Joseph, Bruxelles, 1695.

aussi, dans les *Légendes infernales*, le
Tamine.
sur les jours les *Légendes du calendrier*.
es traditions sur Judas dans les *Légendes*
Testament.

Judas eut vendu son maître, Ahasvérus abandonna aussi celui qu'on trahissait.



Comme on conduisait Jésus au Calvaire chargé de l'instrument de sa mort, le bon Sauveur voulut se reposer un instant devant la boutique du cordonnier, qui, craignant de se compromettre, lui dit : « Allez plus loin, je ne veux pas qu'un criminel se repose à ma porte. » Jésus le regarda et lui répondit : « Je vais et reposerai; mais vous marcherez et vous ne reposerez pas; vous marcherez tant que le monde durera, et au jugement dernier vous me verrez assis à la droite de mon Père. » Le cordonnier prit aussitôt un bâton à la main et se mit à marcher sans pouvoir s'arrêter nulle part. Depuis dix-huit siècles il a parcouru toutes les contrées du globe sous le nom de Juif errant. Il a affronté les combats, les naufrages, les incendies. Il a cherché partout la mort et ne l'a pas trouvée. Il a toujours cinq sous dans sa bourse. Personne ne peut se vanter de l'avoir vu; mais nos grands-pères nous disent que leurs grands-pères l'ont connu, et qu'il a paru, il y a plus de cent ans, dans certaines villes. Les aïeux de nos grands-pères en disaient autant, et les bonnes gens croient à l'existence personnelle du Juif errant.

Ce n'est pourtant qu'une allégorie ingénieuse, qui représente toute la nation juive, errante et dispersée depuis l'anathème tombé sur elle. Leur race ne se perd point, quoique confondue avec les nations diverses, et leurs richesses sont à peu près les mêmes dans tous les temps aussi bien que leurs forces. M. Edgar Quinet a fait sur Ahasvérus un poëme humanitaire; M. le baron de Reiffenberg une chronique[1].

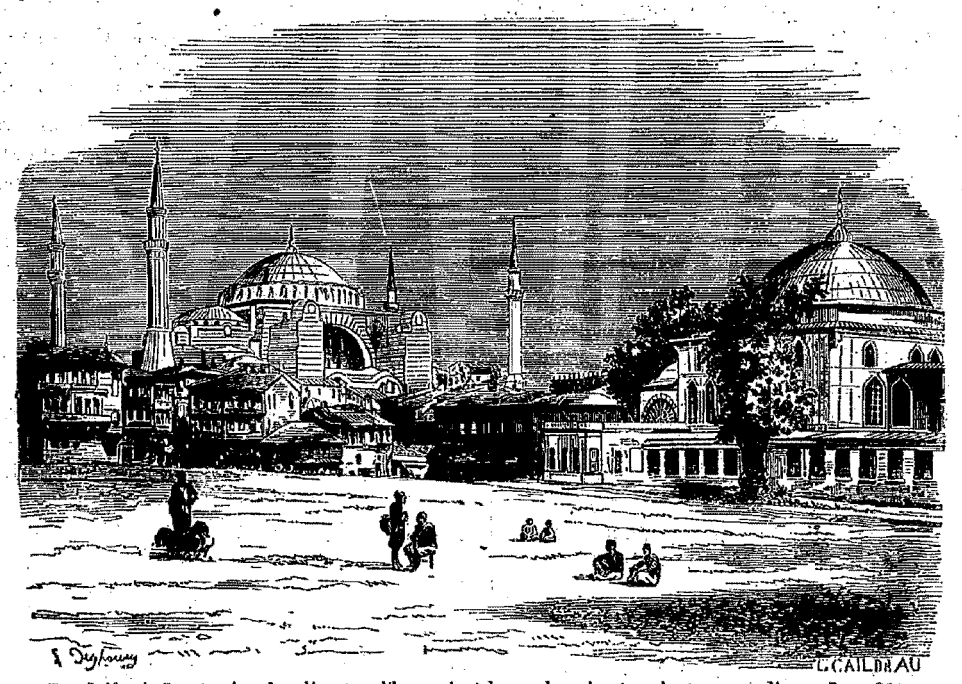
Juifs. Indépendamment de ce coup de foudre qui marque partout les juifs et les fait partout reconnaître, il y a sur eux plusieurs signes d'abandon. Tant qu'ils ont été le peuple fidèle, ils ont conservé intact le dépôt des saintes Écritures. Depuis leur crime, les enseignements de Moïse et des prophètes se sont étouffés chez eux sous les incroyables absurdités du Talmud; et le sens

[1] Voyez les Légendes du Juif errant et des seize reines de Münster.

n'est plus avec eux. La terre sainte, qui était le plus fertile et le plus beau pays du monde, maudite depuis dix-huit siècles, est devenue si misérable qu'elle ne nourrit plus ses rares habitants. Partout les juifs se sont vus mal tolérés. Souvent on les poursuivit pour des crimes imaginaires; mais leur histoire est souvent chargée de crimes trop réels. On les chassa de l'Espagne, qu'ils voulaient dominer; et sans cette mesure la Péninsule serait aujourd'hui la proie des juifs et des Maures. Souvent, sans doute, on mit peu d'humanité dans les poursuites exercées contre eux; mais on ne les bannissait pas sans leur donner trois mois pour s'expatrier, et ils s'obstinaient à demeurer dans les pays où leurs têtes étaient proscrites.

Parmi les moyens que l'on employait pour découvrir, il en est un singulier que rappo Tostat dans son livre *des Démons :* c'était t tête d'airain, une androïde, qui, en Espag dit-il, révélait les juifs cachés...

Ils faisaient l'usure et dépouillaient les chréti dans les contrées où ils étaient soufferts; pu quand ils avaient tout ravi, les princes qui avai besoin d'argent les faisaient regorger avec v lence. Dans de tels cas, ils essuyèrent surtout grandes vexations chez les Anglais. Le roi J fit un jour emprisonner les riches juifs de royaume pour les forcer à lui donner de l' gent; un d'eux, à qui on arracha sept de l'une après l'autre, en l'engageant de la sort contribuer, paya mille marcs d'argent à la h



Des Juifs, à Constantinople, dirent qu'ils seraient les seuls qui entreraient au paradis. — Page 381.

tième. Henri III tira d'Aaron, juif d'York, quarante mille marcs d'argent et dix mille pour la reine. Il vendit les autres Juifs de son pays à son frère Richard pour le terme d'une année, afin que ce comte éventrât ceux qu'il avait déjà écorchés, comme dit Matthieu Pâris... En général, lorsqu'on tolérait les juifs, on les distinguait des autres habitants par des marques infamantes.

« Avant de quitter Jaffa, dit un illustre voyageur, je ne vous parlerai pas d'une coutume que vous ignorez peut-être et qui est établie chez les Grecs de cette ville. Chaque soir, pendant le carême, les petits enfants des familles grecques vont à la porte des maisons chrétiennes et demandent avec des cris monotones, qu'on prendrait pour une complainte, du bois ou des paras (liards) pour acheter du bois. — Donnez, donnez, disent-ils; et l'an prochain vos enfants seront mariés; et leurs jours seront heureux vous jouirez longtemps de leur bonheur.

» Le bois que sollicitent ces enfants est des à *brûler les juifs.* C'est le soir du jeudi saint Grecs qu'on allume les feux; chaque petite tro allume le sien. On fabrique un homme de paille a le costume juif, et la victime en effigie est a conduite devant le feu, au milieu des clam et des huées. Les enfants délibèrent gravement le genre de supplice auquel il faut condam l'Israélite; les uns disent : Crucifions-le, il a cifié Jésus-Christ; les autres : Coupons-lui barbe et les bras; puis la tête; d'autres en Fendons-le, déchirons-lui les entrailles, car tué notre Dieu. Le chef de la troupe, pre alors la parole : — Qu'est-il besoin, dit-il, de courir à tous ces supplices? Il y a là un feu allumé; brûlons le juif. — Et le juif est jeté les flammes. — Feu, feu, s'écrient les enfa

pas, dévore-le ; il a souffleté Jésus-
ii a cloué les pieds et les mains. —
énumèrent ainsi toutes les souffran-
juifs firent endurer au Sauveur.
ctime est consumée, on jette au vent
avec des imprécations; et puis cha-
e, satisfait d'avoir puni le bourreau
— De semblables coutumes portent
eur caractère, et n'ont pas besoin
npagnées de réflexions [1]. »
ses religions sont plus ou moins to-
les États des Turcs et des Persans.
Constantinople, s'avisèrent de dire,
tion, qu'ils seraient les seuls qui en-
ns le paradis. — Où serons-nous donc,
? leur demandèrent quelques Turcs
s'entretenaient. — Les juifs, n'osant
e ouvertement qu'ils en seraient ex-
répondirent qu'ils seraient dans les
rand vizir, informé de cette dispute,
rcher les chefs de la synagogue et
, puisqu'ils plaçaient les musulmans
rs du paradis, il était juste qu'ils leur
des tentes, afin qu'ils ne fussent pas
nt exposés aux injures de l'air. On
e c'est depuis ce temps-là que les
le tribut ordinaire, payent une somme
e pour les tentes du grand seigneur et
maison, quand il va à l'armée [2].
réveillerons pas ici les accusations
tre les juifs à propos de l'assassinat
amas, le 5 février 1840, contre le
is et son domestique. Ceux qui ont lu
fficielles de ce triste procès savent ce
nt en penser. Mais nous extrairons
ournal historique et littéraire de Liége
41) un passage relatif à la doctrine
r le meurtre :
bre rabbin Maimonides, mort en 1205,
époque où les juifs furent le plus ac-
ieurtres sur les chrétiens. Un de ses
ouvrages est le *Jad Chazakah* ou *la*
, qui est un abrégé substantiel du
ici ce qu'il dit :
est ordonné de tuer les hérétiques
'est-à-dire ceux des Israélites qui se
dolâtrie, ou celui qui pêche pour irri-
neur, et les épicuriens, c'est-à-dire
raélites qui n'ajoutent pas foi à la loi
hétie. Si quelqu'un a la puissance de
bliquement par le duel, qu'il les tue
anière. S'il ne peut faire ainsi, qu'il
s circonvenir par fraude jusqu'à ce
it donné la mort. Mais de quelle ma-
éponds : S'il voit l'un d'eux tombé au
uits dans lequel une échelle avait été
ravant, qu'il la retire et dise : Je suis
obligé de faire descendre du toit mon fils qui est en danger; quand je l'aurai sauvé, je vous remettrai l'échelle. Et ainsi des autres circonstances. »

» Ce passage n'est qu'une paraphrase du texte talmudique de l'*Avoda-Sara*, chap. II, qui prescrit les mêmes manœuvres pour faire périr les hérétiques. Il ajoute un autre expédient, celui de fermer le puits au moyen d'une pierre, et de dire qu'on l'a couvert de crainte que le bétail n'y tombât. L'objet de ces homicides est moins déterminé dans le Talmud que dans le passage de Maimonides ; il laisse plus de latitude aux coups meurtriers. Tous les *minim* sont désignés au fer assassin ; et il est notoire que les chrétiens sont appelés de ce nom. Le Talmud appelle les Évangiles le livre des *minim*. Maimonides compte parmi les hérétiques (*minim*) ceux qui prétendent que Dieu a pris un corps et qui adorent, outre le Seigneur, un médiateur entre lui et nous, c'est-à-dire les chrétiens.

» La haine des juifs contre les chrétiens est ancienne. Sans remonter au premier siècle, tout plein d'exemples sanglants, Khosroès, roi de Perse, fit, en 615, une irruption sur la Palestine ; il comptait sur les juifs pour se défaire des chrétiens. Il prit Jérusalem et fit une multitude de prisonniers chrétiens qu'il vendit aux juifs. Leur empressement fut tel que chacun consacrait une partie de son patrimoine à l'achat des prisonniers chrétiens, qu'il massacrait aussitôt. Mais est-ce vrai? Basnage, dans son *Histoire des juifs*, raconte ces massacres sans élever le moindre doute sur leur authenticité. Des Juifs convertis ont avoué plusieurs fois que chez eux on massacrait des enfants volés ou achetés, sous prétexte qu'en les tuant on empêchait toute une race idolâtre de naître. On peut aller loin avec ce principe.

» Leurs rabbins disent que le précepte du Décalogue : *Non occides*, vous ne tuerez point, n'oblige qu'à l'égard des Israélites. Lévi ben Gersom, dans son commentaire sur le Pentateuque, dit : « Les paroles *Vous ne tuerez point* signifient : vous ne tuerez point parmi les Israélites ; car il nous est permis de tuer les animaux ; il nous est aussi ordonné de tuer une partie des nations, comme Amalech et les autres nations à qui il nous est commandé de ne pas laisser la vie. Il est donc clair que le commandement défend seulement de tuer les Israélites. »

» Maimonides dit aussi qu'on viole ce commandement lorsqu'on tue un Israélite, laissant assez entendre qu'on ne le viole pas en tuant un chrétien ou un gentil. « Un Israélite qui a tué un étranger habitant parmi nous, dit-il ailleurs, ne peut d'aucune manière être condamné à mort. » Dans le *Bava mezia*, il est encore dit que les juifs sont des hommes et que les autres peuples du monde sont des brutes. Les rabbins ensei-

[1] et Poujoulat, *Correspondance de l'Orient*.
oix, *Essais*, t. II.

gnent que les autres peuples du monde n'ont pas d'âme humaine ; et ils les traitent, surtout les chrétiens, de porcs, de bœufs, de chiens, d'ânes et de sangliers. Dès lors le précepte : Vous ne tuerez point, n'obligeant point envers les animaux, n'oblige pas envers les chrétiens.

» Ces doctrines ne sont ni celles de Moïse, ni celles des autres livres saints. Ce sont les doctrines des talmudistes, rabbins ou scribes. Mais Buxtorf assure (*in Synagoga Judaïca*) que cet axiome est vulgaire : Mon fils, faites plus attention aux paroles des scribes (ou rabbins) qu'à celles de la loi. Salomon Jarchi, un des plus fameux docteurs juifs, écrit dans ses commentaires sur le Deutéronome : « Vous ne vous écarterez pas des paroles des rabbins, quand même ils vous diraient que votre main droite est votre main gauche, ou que votre gauche est votre droite. Vous le ferez donc bien moins lorsqu'ils appelleront votre droite, droite, et votre gauche, gauche. »

Cependant, de nos jours et chez nous, les juifs, non plus tolérés seulement, mais devenus citoyens, ne s'occupent plus de la magie comme autrefois et abandonnent complétement les doctrines désolantes de leurs vieux talmudistes. Nous pourrions en citer plusieurs parmi les notables qui comprennent le lien des deux testaments et qui sont beaucoup plus près du catholicisme que les philosophes et quelques protestants. Dieu veuille qu'ils deviennent tous bientôt nos frères en Jésus-Christ !

Julien l'Apostat, né en 331, empereur romain, mort en 363. Variable dans sa philosophie, inconstant dans sa manière de penser, après avoir été chrétien, il retomba dans le paganisme. Les ennemis seuls de l'Église ont trouvé dans quelques qualités apparentes des prétextes pour faire son éloge. Ce sage consultait Apollon et sacrifiait aux dieux de pierre, quoiqu'il connût la vérité. Les démonomanes l'ont mis au nombre des magiciens ; et il est vrai qu'il croyait fermement à la magie, qu'il attribuait à cette puissance les miracles de Notre-Seigneur, dont il n'était pas assez stupide pour nier l'évidence, et il expliquait de la même manière les prodiges que Dieu accordait alors encore à la foi ferme des chrétiens. Enfin, avec Maximus et Jamblique, il évoquait les esprits, consultait les entrailles des victimes et cherchait l'avenir par la nécromancie. Il avait des visions : Ammien Marcellin rapporte que peu avant sa mort, comme il écrivait dans sa tente, à l'imitation de Jules César, il vit paraître devant lui le génie de Rome avec un visage blême.

Il fut tué par un trait que personne ne vit venir, à l'âge de trente-deux ans. Ennemi acharné de Jésus-Christ, il recueillit, dit-on, en tombant, un peu de son sang dans sa main et le lança vers le ciel en disant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Après sa mort, on trouva dans le palais c habitait des charniers et des cercueils pleins têtes et de corps morts. En la ville de Carre Mésopotamie, dans un temple d'idoles, on tro une femme morte pendue par les cheveux, bras étendus, le ventre ouvert et vide. On tend que Julien l'avait immolée pour apaiser dieux infernaux auxquels il s'était voué, et apprendre par l'inspection du foie de cette fe le résultat de la guerre qu'il faisait alors co les Perses.

La mort de l'Apostat fut signifiée, dit-on, plusieurs lieux à la fois, et au même mo qu'elle advint. Un de ses domestiques, qui a le trouver en Perse, ayant été surpris pa nuit et obligé de s'arrêter dans une église, f d'auberge, vit en songe des apôtres et des phètes assemblés qui déploraient les calamité l'Église sous un prince aussi impie que Jul et un d'entre eux, s'étant levé, assura les au qu'il allait y porter remède. La nuit suiva ce valet, ayant vu dans son sommeil la m assemblée, vit venir l'homme de la veille annonça la mort de Julien. Le philosophe dyme d'Alexandrie vit aussi en songe des h mes montés sur des chevaux blancs, et cou dans les airs en disant ; « Annoncez à Did qu'à cette heure Julien l'Apostat est tué. »

Jung, auteur allemand, vivant encore p être. Il a écrit sur les esprits un ouvrage tulé *Théorie de Geister-Kunder*, Nurembe 1808, in-8°.

Junier, démon invoqué comme prince anges dans les litanies du sabbat.

Jupiter-Ammon. Les Égyptiens portaient le cœur, comme un puissant préservatif, amulette ou philactère, qui était une lame laquelle ils écrivaient le nom de Jupiter-Amm Ce nom était si grand dans leur esprit, et m chez les Romains, qu'on en croyait l'invoca suffisante pour obtenir toutes sortes de bi On sait que Jupiter-Ammon avait des corne bélier. Sa statue, adorée à Thèbes, dans la h Égypte, était un automate qui faisait des sig de tête.

Jurement. « C'est une chose honteuse, un bon légendaire, que d'entendre si sou répéter le nom du diable sans nécessité. Un en colère dit à ses enfants : — Venez ici, n vais diables ! Un autre s'écrie : — Te voilà, diable ! Celui-ci qui a froid vous l'apprend disant : — Diable ! le temps est rude. Cel qui soupire après la table dit qu'il a une de diable. Un autre qui s'impatiente sou que le diable l'emporte. Un savant de soci quand il a proposé une énigme, s'écrie br ment : — Je me donne au diable si vous dev cela. Une chose paraît-elle embrouillée, on avertit que le diable s'en mêle. Une baga est-elle perdue, on dit qu'elle est à tous les

nme laborieux prend-il quelques mo-
nmeil, un plaisant vient vous dire que
berce. — Ce qu'il y a de pis, c'est que
ploient le nom du diable en bonne
n vous dira d'une chose médiocre :
pas le diable. Un homme fait-il plus
nande, on dit qu'il travaille comme le
ble. Que l'on voie passer un grenadier
s dix pouces, on s'écrie : — Quel grand
homme qui vous étonne par son
son adresse ou par ses talents, vous
el diable d'homme ! On dit encore :
e diable, un esprit de diable, un cou-
ible ; un homme franc est un bon
homme qu'on plaint, un pauvre
homme divertissant a de l'esprit en
, et une foule de mots semblables.
grandes aberrations. »
en colère dit un jour à son fils : —
liable ! Le fils, étant sorti peu après,
diable, qui l'emmena, et on ne le
Un autre homme, irrité contre sa
ngeait trop avidement une écuelle de
nprudence de lui dire : — Puisses-tu
able dans ton ventre ! La jeune fille
tôt la présence du démon, et elle fut
usieurs mois [2]. Un mari de mauvaise
nna sa femme au diable ; au même
mme s'il fût sorti de la bouche de
démon entra par l'oreille dans le
te pauvre dame [3]. Ces contes vous font
ent-ils vous corriger !

it gascon avait recours aux grandes
r émouvoir ses juges. Il plaidait au
siècle, dans ces temps où les juge-
ieu étaient encore en usage. Un jour
dait la cause d'un Manceau cité en
une somme d'argent dont il niait la
me il n'y avait aucun témoin pour
ffaire, les juges déclarèrent qu'on au-
s à une épreuve judiciaire. L'avocat
adverse, connaissant l'humeur peu
du Gascon, demanda que les avocats
épreuve, aussi bien que leurs clients ;
n'y consentit qu'à condition que l'é-
à son choix. — La chose se passait au Mans. Le jour venu, l'avocat gascon, ayant longuement réfléchi sur les moyens qu'il avait à prendre pour ne courir aucun péril, s'avança devant les juges et demanda qu'avant de recourir à une plus violente ordalie on lui permît d'abord d'essayer celle-ci, c'est-à-dire qu'il se donnait hautement et fermement au diable, lui et sa partie, s'ils avaient touché l'argent dont ils niaient la dette. Les juges, étonnés de l'audace du Gascon, se persuadèrent là-dessus qu'il était nécessairement fort de son innocence et se disposaient à l'absoudre ; mais auparavant ils ordonnèrent à l'avocat de la partie adverse de prononcer le même dévouement que venait de faire l'avocat gascon. — Il n'en est pas besoin, s'écria aussitôt du fond de la salle une voix rauque.

En même temps on vit paraître un monstre noir, hideux, ayant des cornes au front, des ailes de chauve-souris aux épaules, et avançant les griffes sur l'avocat gascon..... Le champion, tremblant, se hâta de révoquer sa parole, en suppliant les juges et les assistants de le tirer des griffes de l'ange des ténèbres. — Je ne céderai, répondit le diable, que quand le crime sera révélé.....

Disant ces mots, il s'avança encore sur le plaideur manceau et sur l'avocat gascon..... Les deux menteurs, interdits, se hâtèrent d'avouer, l'un, qu'il devait la somme qu'on lui demandait, l'autre, qu'il soutenait sciemment une mauvaise cause. Alors le diable se retira ; mais on sut par la suite que le second avocat, sachant combien le Gascon était peureux, avait été instruit de son idée ; qu'il avait en conséquence affublé son domestique d'un habit noir bizarrement taillé et l'avait équipé d'ailes et de cornes pour découvrir la vérité par ce ministère. *Voy.* IMPRÉCATIONS.

Jurieu, ministre protestant, né en 1637, mort en 1713. Il prit ses désirs pour des inspirations et se fit prophète. Dans son livre, *De l'accomplissement des prophéties*, il annonçait en 1685, avec la ferme assurance d'un oracle, que dans cinq ans le calvinisme triompherait par toute la France. Mais 1690 arriva et n'eut pas la complaisance de lui donner raison. Ce qui l'aplatit un peu.

K

Ce lieu célèbre à la Mecque, dans
du temple ou plutôt de la mosquée,
, la maison d'Abraham, bâtie par lui,
selon les croyances musulmanes. Le seuil est un bloc de pierre qui a été, disent les Arabes, la statue de Saturne, autrefois élevée sur la Kaaba même, et renversée par un prodige, ainsi que toutes les autres idoles du lieu, au moment de la naissance de Mahomet.

[2] Heisterb. *miracul.*, lib. V, cap. XII.
[3] *n*, cap. II, *ibid.*
m, cap. II, *ibid.*

La Kaaba est un petit édifice d'une quinzaine de pieds. Les musulmans l'appellent la maison carrée et la maison de Dieu ; dans le Koran elle est désignée comme le lieu le plus saint de la terre : aussi les bons musulmans se tournent-ils toujours dans leurs prières vers la Kaaba ; et il faut être peu dévot pour n'en pas faire au moins une fois en sa vie le pèlerinage. On y révère la fameuse pierre noire qui servait d'échafaud à Abraham lorsqu'il maçonnait la maison carrée. On conte qu'elle se haussait et se baissait d'elle-même, selon les désirs du patriarche. Elle lui avait été apportée par l'ange Gabriel ; et on ajoute que cette pierre, se voyant abandonnée après qu'on n'eut plus besoin d'elle, se mit à pleurer ; Abraham la consola en lui promettant qu'elle serait extrêmement vénérée des musulmans ; et il la plaça en effet près de la porte, où elle est baisée par tous les pèlerins.

Kabires, dieux des morts, adorés très-anciennement en Égypte. Bochard pense qu'il faut entendre sous ce nom les trois divinités infernales : Pluton, Proserpine et Mercure.

D'autres ont regardé les Cabires comme des magiciens qui se mêlaient d'expier les crimes des hommes, et qui furent honorés après leur mort. On les invoquait dans les périls et dans les infortunes. Il y a de grandes disputes sur leurs noms, qu'on ne déclarait qu'aux seuls initiés [1]. Ce qui est certain, c'est que les Cabires sont des démons qui présidaient autrefois à une sorte de sabbat. Ces orgies, qu'on appelait fêtes des Cabires, ne se célébraient que la nuit : l'initié, après des épreuves effrayantes, était ceint d'une ceinture de pourpre, couronné de branches d'olivier et placé sur un trône illuminé, pour représenter le maître du sabbat, pendant qu'on exécutait autour de lui des danses hiéroglyphiques plus ou moins infâmes.

Kaboutermannekens, petits lutins flamands qui font des niches aux femmes de la campagne, surtout en ce qui touche le laitage et le beurre.

Kacher, vieux magicien qui, dans l'histoire fabuleuse des anciens rois de Kachemire, transforma le lac qui occupait ce beau pays en un vallon délicieux, et donna aux eaux une issue miraculeuse en coupant une montagne nommée Baraboulé.

Kaf, montagne prodigieuse qui entoure l'horizon de tous côtés, à ce que disent les musulmans. La terre se trouve au milieu de cette montagne, ajoutent-ils, comme le doigt au milieu de l'anneau. Elle a pour fondement la pierre Sakhrat, dont le moindre fragment opère les plus grands miracles. C'est cette pierre, faite d'une seule émeraude, qui excite les tremblements de terre, en s'agitant selon que Dieu le lui ordonne.

Pour arriver à la montagne de Kaf, il faut traverser de vastes régions ténébreuses, ce qu'on ne peut faire que sous la conduite d'un être supérieur. C'est, dit-on, la demeure des génies. Il est souvent parlé de cette montagne dans les contes orientaux. *Voy.* SAKHRAT.

Kaha, maléfice employé aux îles Marquises. Les habitants attribuent au Kaha la plupart de leurs maladies. Voici comment il se pratique : « Quelque sorcier aura attrapé de votre salive et puis il vous a lié du terrible Kaha ou maléfice du pays, en enveloppant cette salive dans un morceau de feuille d'arbre et la conservant en sa puissance. Il tient là votre âme et votre vie chaînées. — A ce mal voici le remède : ceux qui ont eu le pouvoir de vous jeter le charme ont aussi le pouvoir de vous l'ôter, moyennant quelque présent. Le sorcier vient donc se coucher près de vous ; il voit ou il entend le génie du mal ou de la maladie quand il entre en vous, quand il en sort, car il paraît que ces génies se promènent souvent ; et il l'attrape comme au vol, ou bien il le saisit en vous frottant le bras, et l'enferme à son tour dans une feuille, où il peut le détruire [1]. »

Kahlhammer (Marie), Bavaroise, qui a fait récemment beaucoup de bruit à Munich, à propos de ses communications avec les esprits au moyen des tables tournantes. Un livre d'e



intitulé *Communications des bienheureux esprits et de l'archange Raphaël*, par la main de Mlle Kahlhammer et par la bouche de Cressence W... a été condamné comme superstitieux et dangereux, et les deux héroïnes excommuniées.

Kaïdmords. Chez les Perses, c'est le nom du premier homme ; il sortit de la jambe de droite d'un taureau, selon la doctrine des mages ; il fut tué par les Dives ; mais il ressuscitera le jour du jugement. On invoque son âme chez les Guèbres. *Voy.* BOUNDSCHESCH.

[1] Delandine, *l'Enfer des peuples anciens*, ch. XIX.

[1] Lettres du P. Mathias Gracia sur les îles Philippines, lettre sixième.

rs, le premier roi de l'antique dynastie
liens; il était, suivant les historiens
petit-fils de Noé. C'est lui qui vainquit
ou mauvais génies à la puissance des-
ys était soumis.
démon invoqué dans les litanies du

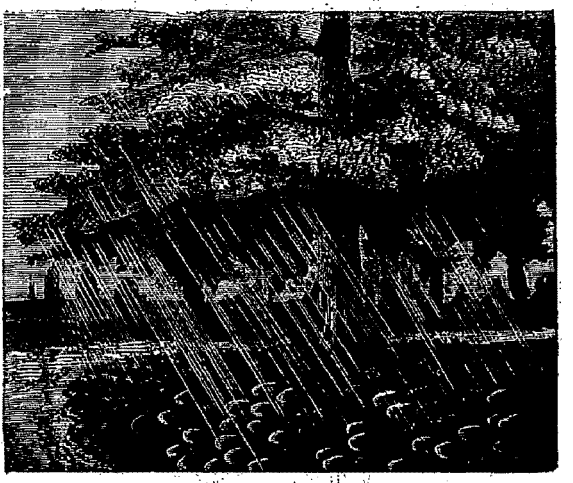
lks. Les Kalmouks rendent hommage
res puissants : au génie du bien et
lu mal, sacrifiant sur le sommet des



s, sur les bords des rivières, ou dans
des cabanes, à l'un comme à l'autre,
lus souvent à la divinité malfaisante,
ils jugent nécessaire de la fléchir et
son courroux. Le soleil, ou, comme ils
t, l'œil de Dieu, est pour eux l'objet
e particulier. Quelque dégénérée que
fausse religion, on reconnaît cependant
t qui existe entre elle et l'une des plus
, celle des disciples de Zoroastre, qui
adu son influence non-seulement sur
la Perse, mais encore sur les peuples
des steppes mongoles; et nous voyons
e nos jours des tribus, telles que les
, qui en ont conservé le souvenir pen-
suite de siècles.
lmouks, dans le département de Staw-
ssie), célèbrent l'entrée de la nouvelle
r des sacrifices et des prédictions qui
sont dans les attributions des *geljunes*, prêtres et devins. Pendant la nuit qui précède le nouvel an, chaque Kalmouk allume une lampe devant son idole et, quand ses moyens le lui permettent, va trouver le geljune pour se faire prédire ce qui arrivera dans l'année. Le geljune, assis gravement sur un tabouret, examine les entrailles d'un agneau, parcourt ses tables astrologiques et répond aux questions qui lui sont posées par des paroles à double sens. Là ne se bornent point ses fonctions. Il doit annoncer aussi quel temps il fera pendant l'année, si les récoltes seront bonnes, etc.

Au reste, il faut avouer que les Kalmouks sont d'excellents prophètes en ce qui concerne le temps. Il y a quelques années, un Kalmouk qui passait par la ville de Stawropol prédit deux ou trois semaines avant Pâques que ce jour-là il tomberait de la neige.

C'était dans les derniers jours du mois de mars (ancien style); le temps était superbe, les prés commençaient à verdir, les arbres à bourgeonner. On le traita de fou, et comme il s'en allait dans le bazar, criant : A Pâques, de la neige ! de la



neige à Pâques ! on l'arrêta, en lui promettant que, s'il disait vrai, on lui compterait 25 roubles; mais que, dans le cas contraire, on lui administrerait une correction exemplaire. Le temps resta comme il était; mais le dimanche de Pâques, vers dix heures, voilà tout à coup qu'un léger vent nord-ouest se met à souffler, devient plus intense, et, à onze heures, éclate une véritable tempête de neige, qui força les habitants de Stawropol à s'envelopper de leurs plus chaudes pelisses. Au lieu de 25 roubles, le Kalmouk en reçut 75.

Aujourd'hui, comme au moyen âge, les Kalmouks ont des *schamanes* qui, abusant de leur crédulité, leur persuadent qu'ils possèdent un empire magique sur une foule de génies invisibles dont ils se disent accompagnés et qui leur révèlent l'avenir et les choses secrètes. Comme au moyen âge, le mort et même le malade leur in-

spirent une horreur qu'ils n'ont garde de cacher. Après avoir placé près de lui tout ce dont il peut avoir besoin à leur avis, ils s'éloignent du malade, fût-ce leur père; la couche du mourant, s'il est riche, est gardée tout au plus par un schamane; la famille se contente d'envoyer de temps en temps demander de ses nouvelles. Cette indifférence inhumaine ne les empêche pas de rendre après la mort tous les honneurs possibles à celui qu'ils viennent de perdre. Le défunt, vêtu de ses plus beaux habits, est quelquefois enterré au fond des bois, avec son arc et ses flèches, sa pipe, sa selle et son fouet. D'autres suspendent leurs morts dans des couvertures de feutre au haut des arbres les plus élevés; d'autres enfin en brûlent les restes mortels sur un bûcher pour garder leurs cendres. Dans ce cas le cheval favori du défunt est brûlé avec lui. Ce sont encore les mœurs dont parlent les chroniques et les voyageurs du moyen âge. En général cette peuplade offre jusqu'à présent l'image fidèle de ce qu'étaient les Mongols à une époque malheureusement trop glorieuse pour cette nation, lorsque, conduits par Tchinguis-Khan, ils portèrent de victoire en victoire la terreur et la désolation jusqu'au centre de l'Europe, jusque dans les plaines riantes de la Silésie. — *Voyez* Kosaks.

Kalpa-Tarou, arbre fabuleux sur lequel les



Indiens d'autrefois cueillaient tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Kalstrara. C'est le nom que donnaient les anciens Bavarois aux sorciers charmeurs.

Kalta. On trouve dans l'Eyrbiggia Saga l'histoire curieuse d'une lutte entre deux sorcières du Nord. L'une d'elles, Geiralda, était résolue à faire mourir Oddo, le fils de l'autre, nommée Kalta, qui dans une querelle avait coupé une main à sa bru. Ceux que Geiralda avait envoy tuer Oddo s'en revinrent déconcertés. Ils n'avaie rencontré que Kalta, filant du lin à une gran quenouille. — Fous, leur dit Geiralda, cette qu nouille était Oddo. — Ils retournèrent sur leu pas, s'emparèrent de la quenouille et la brûlèren Mais alors Kalta avait caché son fils sous la forn d'un chevreau. Une troisième fois, elle le cha gea en pourceau. Les émissaires, furieux de pouvoir mettre la main sur celui qu'ils cherchaien voulurent se dédommager de leurs peines, s'er parèrent du porc, le tuèrent, et ne furent q



demi satisfaits quand, le charme détruit, ils r connurent qu'au lieu d'un cochon gras, ils n' vaient que le cadavre du fils de Kalta.

Kamis, esprits familiers au Japon.

Kamlat, opération magique en usage ch les Tartares de Sibérie, et qui consiste à évoqu le diable au moyen d'un tambour magique aya la forme d'un tamis ou plutôt d'un tambour basque. Le sorcier qui fait le kamlat marmo quelques mots tartares, court de côté et d'aut s'assied, se relève, fait d'épouvantables grimac et d'horribles contorsions, roulant les yeux, fermant, et gesticulant comme un insensé. bout d'un quart d'heure, il fait croire que, p ses conjurations, il évoque le diable, qui vie toujours du côté de l'occident en forme d'ou pour lui révéler ce qu'il doit répondre; il f entendre qu'il est quelquefois maltraité cruel ment par le démon, et tourmenté jusque dans sommeil. Pour en convaincre ses auditeurs, feint de s'éveiller en sursaut en criant comme possédé.

Kamosch et **Kemosch.** *Voy.* Chamos.

Kantius le Silésien. L'histoire de Jean Ka tius, racontée au docteur More par un médec de la Silésie, est un des exemples les plus fra pants de cette croyance aux vampires, qui régné en souveraine sur certains esprits au d nier siècle. — On dit que Kantius, échevin de ville de Pesth, sortant du tombeau, apparut da la ville qui l'avait vu naître; mais ce qui est sitif, c'est que de nombreuses rumeurs, relati à ce même fait, jetèrent une agitation viole

ur profonde parmi ses concitoyens
le l'étendue de la Silésie. On con-



Kantius le Silésien.

cadavre à être brûlé comme vam-
; l'exécution rencontra un obstacle étonnant. On ne put tirer le corps de la fosse, tant il était pesant.

Enfin les citoyens de Pesth, bien inspirés, cherchèrent et découvrirent le cheval dont la ruade avait tué Kantius; ce cheval parvint à grand'peine à amener hors de terre les restes de son ancien maître. Lorsqu'il s'agit d'anéantir ces restes, une autre difficulté se présenta. On mit le corps sur un bûcher allumé, et il ne se consuma pas... On fut obligé de le couper en morceaux que l'on réduisit partiellement en cendres, et depuis lors l'échevin Jean Kantius cessa de faire des apparitions dans sa ville natale.

Karajaméa. Les Persans ont un livre mystérieux appelé Karajaméa (recueil des révolutions futures); il est pour eux ce qu'étaient autrefois les oracles des sibylles pour le peuple romain. On le consulte dans les affaires importantes, et surtout avant d'entreprendre une guerre; on le dit composé de neuf mille vers, chaque vers formant une ligne de cinquante lettres. Son au-



Le diable vient toujours en forme d'ours. — Page 386.

célèbre cheik Sephy, l'aïeul du prince
t au temps du voyageur Chardin; et
it fortement en Perse qu'il contenait
des principales révolutions d'Asie,
fin du monde. Il était alors gardé avec
le trésor royal, comme un original
a point de double ni de copie, car la
ce en était interdite au peuple.
, nom qu'on donne, dans le *Dragon rouge*, à l'adepte ou sorcier qui parle avec les esprits.

Kardec (Allan), écrivain contemporain, qui s'occupe du spiritisme et s'est mis en rapport avec les esprits. Il a publié quelques ouvrages dont le plus important est intitulé « *Le Livre des* » *esprits*, contenant les principes de la doctrine » spirite sur la nature des esprits, leur manifes- » tation et leurs rapports avec les hommes, les

» lois morales, la vie présente, la vie future et » l'avenir de l'humanité; écrit sous la dictée et » publié par l'ordre d'esprits supérieurs, par » Allan Kardec. » Paris, 1857, chez Dentu. D'après le système de ce livre, qui n'est pas d'accord avec notre foi, nos âmes vivaient à l'état d'esprits avant de s'incarner en nous, et elles revivront esprits en nous quittant. *Voy.* SPIRITISME.

Karra-Kalf, le plus haut degré de la magie en Islande. Dans les temps modernes, lorsqu'on pratiquait le kara-kalf, le diable paraissait sous la forme d'un veau nouvellement né et non encore nettoyé par sa mère. Celui qui désirait d'être initié parmi les magiciens était obligé de nettoyer le veau avec sa langue; par ce moyen, il parvenait à la connaissance des plus grands mystères.

Katakhanès. C'est le nom que les habitants de l'île de Candie donnent à leurs vampires. En aucune contrée du Levant la croyance aux vampires ou katakhanès n'est aussi générale que dans cette île, où l'on croit aussi aux démons des montagnes, de l'air et des eaux. Voici un fait raconté il n'y a pas longtemps à un voyageur anglais[1] :

« Un jour, le village de Kalikrati, dans le district de Sfakia, fut visité par un katakhanès; les habitants s'efforcèrent de découvrir qui il était et d'où il venait. Ce katakhanès tuait non-seulement les enfants, mais encore les adultes, et il étendait ses ravages jusqu'aux villages des environs. Il avait été enterré dans le cimetière de l'église de Saint-Georges à Kalikrati, et une arcade avait été construite au-dessus de sa tombe. Un garçon, gardant ses moutons et ses chèvres auprès de l'église, fut surpris par une averse et vint se réfugier sous cette arcade. Après avoir ôté ses armes pour prendre du repos, il les posa en croix à côté de la pierre qui lui servait d'oreiller. La nuit était venue. Le katakhanès, sentant alors le besoin de sortir, dit au berger : — Compère, lève-toi de là; car il faut que j'aille à mes affaires. Le berger ne répondit ni la première fois, ni la deuxième, ni la troisième. Il supposa que le mort inhumé dans cette tombe était le katakhanès, auteur de tous les meurtres commis dans la contrée. En conséquence, la quatrième fois qu'il lui adressa la parole, le berger répondit : — Je ne me lèverai point de là, compère, car je crains que tu ne vailles pas grand'chose; et tu pourrais me faire du mal; mais s'il faut que je me lève, jure par ton linceul que tu ne me toucheras pas; alors je me lèverai.

» Le katakhanès ne prononça pas d'abord les paroles qu'on lui demandait; mais le berger persistant à ne point se lever, il finit par faire le serment exigé. Sur cela le berger se leva et ôta ses armes du tombeau; le katakhanès sortit aussitôt; après avoir salué le berger, il lui dit : — Compère, il ne faut pas que tu t'en ailles; res assis là; j'ai des affaires dont il est nécessai que je m'occupe; mais je reviendrai dans u heure, et je te dirai quelque chose.

» Le berger donc attendit; le katakhanès s' alla à environ dix milles de là, où vivaient de jeunes époux nouvellement mariés; il les égorg tous deux. A son retour, le berger s'aperçut q les mains du vampire étaient souillées de sa et qu'il rapportait un foie dans lequel il souffla comme font les bouchers, pour le faire paraît plus grand. — Asseyons-nous, compère, lui le katakhanès, et mangeons le foie que j'appor — Mais le berger fit semblant de manger; n'avalait que le pain et laissait tomber les mo ceaux de foie sur ses genoux.

» Or, quand le moment de se séparer fut ver le katakhanès dit au berger : — Compère, ce q tu as vu, il ne faut point en parler; car, si tu fais, mes vingt ongles se fixeront dans ta figu et dans celles de tes enfants. — Malgré cela, berger ne perdit point de temps; il alla sur-champ tout déclarer à des prêtres et à d'autr personnes; et on se rendit au tombeau, d lequel on trouva le corps du katakhanès préci ment dans l'état où il était quand on l'avait e terré : tout le monde fut convaincu que c'ét lui qui était cause des maux qui pesaient sur pays. On rassembla une grande quantité de b que l'on jeta dans la tombe, et on brûla le c davre. Le berger n'était pas présent; mais, qua le katakhanès fut à moitié consumé, il arriva po voir la fin de la cérémonie, et alors le vamp lança un crachat : c'était une goutte de sang tomba sur le pied du berger; ce pied se dessé comme s'il eût été consumé par le feu. Quand vit cela, on fouilla avec soin dans les cendr on y trouva encore l'ongle du petit doigt du k takhanès; et on le réduisit en poussière. » — To est la terrible histoire du vampire de Kalikr C'est sans doute au goût qu'on suppose à êtres malfaisants pour le foie humain qu'il f attribuer cette exclamation que Tavernier attri à une femme candiote : — J'aimerais mieux m ger le foie de mon enfant ! *Voy.* VAMPIRES.

Katmir. Chien des sept Dormants. *Voy.* D MANTS.

Kaybora, esprit des forêts, à l'existence quel croient encore les Américains; ils disent cet esprit enlève les enfants, les cache dan creux des arbres et les y nourrit[1].

Kayllinger, fameux cristalomancien allema de qui Faust prit des leçons pendant deux ans

Kelby, esprit qu'une superstition écoss suppose habiter les rivières sous différentes mes, mais plus fréquemment sous celle du val. Il est regardé comme malfaisant et p

[1] M. Pashley, *Revue britannique*, mars 1837.

[1] *Voyage au Brésil*, par le P. Neuwied, t ch. XII.

une torche. On attribue aussi à ses pouvoir de fascination.

Nysrock, démons que les démonot présider aux débauches, aux danses,

cheval-diable. *Voy.* NICKAR.

i. *Voy.* CHAMOS.

pierre fabuleuse qui se forme dans erf, et à laquelle on attribue des verles venins.

, couvent non loin de Hamm, dont es furent possédées au seizième siècle aléfices que leur cuisinière mêlait, l'avoua, à leurs aliments. Leur posisistait en démences et en épilepsies. le de ces faits.

nomancie, divination qui se prati-

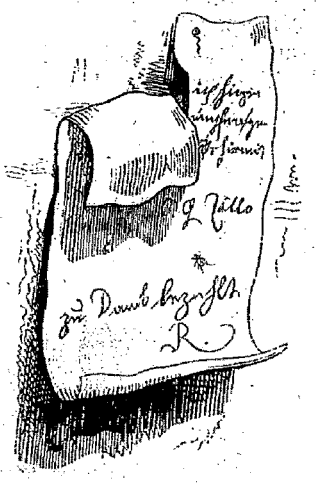


isant diverses cérémonies sur la tête ne. Elle était familière aux Germains. rds y substituèrent une tête de chèvre. çonne que ce genre de divination, en les juifs infidèles, donna lieu à l'imui leur fut faite d'adorer un âne. Les pratiquaient en mettant sur des charés la tête d'un âne, en récitant des perstitieuses, en prononçant les noms l'on soupçonnait d'un crime, et en obmoment où les mâchoires se rapprocc un léger craquement. Le nom procet instant désignait le coupable. Le vait aussi quelquefois sans se montrer ndre aux questions qu'on avait à lui

f, démon des lacs, très-redouté en bat les flots de ses pieds de cheval à tempêtes, élève des trombes et, de s mains noires, fait sombrer les barursuit ensuite le marin qui cherche à sur une planche ou sur un tonneau, et né se retourne, il voit la grosse tête u mauvais esprit.

r. Les Orientaux donnent ce nom au lie, dont ils font un grand enchanteur, Alexandre le Grand.

no-Goo, sorte d'épreuve en usage au Japon. On appelle goo un petit papier rempli de caractères magiques, de figures de corbeau et d'autres oiseaux noirs. On prétend que ce papier est un préservatif assuré contre la puissance des esprits malins ; et les Japonais ont soin d'en



acheter pour les exposer à l'entrée de leurs maisons. Mais parmi ces goos, ceux qui ont la plus grande vertu viennent d'un certain endroit nommé Khumano ; ce qui fait qu'on les appelle Khumanogoos. Lorsque quelqu'un est accusé d'un crime et qu'il n'y a pas de preuves suffisantes pour le condamner, on le force à boire une certaine quantité d'eau dans laquelle on met un morceau de khumano-goo. Si l'accusé est innocent, cette boisson ne produit sur lui aucun effet ; mais s'il est coupable, il se sent attaqué de coliques qui le forcent à avouer. Quelquefois on fait avaler le goo. *Voy.* CE MOT.

Kiakiak, le démon au Pégu. Il a son temple au sommet d'une montagne, et les bonzes seuls osent y entrer. Kiakiak doit un jour détruire le monde. Mais alors Dagoun, le dieu suprême, qui s'y attend et qui se prépare, en créera un autre bien plus parfait.

Kijoun, nom d'une idole que les Israélites honorèrent dans le désert, et qui paraît avoir été le soleil. Le prophète Amos en parle au chap. v.

Kiones, idoles communes en Grèce. C'étaient des pierres oblongues en forme de colonnes, d'où vient leur nom.

Kirghis. Les Kirghis, voisins des Kalmouks, sont mahométans ; ils ont un grand prêtre appelé *Achoun*, qui réside près du khan ; ignorants et superstitieux, ils croient aux sortiléges et possèdent cinq classes de magiciens : les uns font leurs prédictions avec des livres, d'autres se servent de l'omoplate d'une brebis, dépouillée avec un couteau, car elle serait sans vertu si quelqu'un y avait porté les dents ; une troisième classe, pour lire dans l'avenir, sacrifie un cheval, un mouton ou un bouc sans défaut ; la quatrième consulte la flamme qui s'élève du beurre ou de la graisse

jetés dans le feu. Enfin il y a des sorcières qui ensorcèlent les esclaves, persuadent aux maîtres que si l'esclave ensorcelé venait à déserter, il s'égarerait indubitablement dans sa fuite et retomberait dans les mains de son maître ; que s'il s'échappait, il rentrerait au moins dans l'esclavage du même peuple.

Pallas rapporte, d'après le récit même qu'il en a entendu faire par les Kirghis, un fait assez ingénieusement inventé : Un parti de Kirghi mit un jour en campagne avec un des devin la seconde classe pour attaquer les Kalmo ceux-ci avaient également un devin qui, ployant toute sa science, avertit ses compatr de l'arrivée des Kirghis, et les engagea à s' gner à mesure que ceux-ci avançaient. Le d kirghis, voyant que son frère le Kalmouk faire échouer l'entreprise, employa la rus



Kerikoff, démon des lacs. — Page 389.

dit aux Kirghis de seller leurs chevaux à reculons et de monter dessus. Le Kalmouk, ainsi induit en erreur, vit sur son os que les Kirghis rétrogradaient; il conseilla donc à son parti de revenir sur ses pas. Les Kirghis joignirent par ce moyen les Kalmouks et les firent prisonniers[1].

Kisilova (le vampire de). Le marquis d'Argens, qui n'était pas un homme crédule, raconte, dans sa cent trente-septième lettre juive, une histoire de vampire qui eut lieu au village de Kisilova, à trois lieues de Gradisch. Ce qui doit le plus étonner dans ce récit, c'est que d'Argens, alors incrédule, ne met pas en doute cette aventure :

On vient d'avoir en Hongrie, dit-il, une scène de vampirisme qui est dûment attestée par deux officiers du tribunal de Belgrade, lesquels o une descente sur les lieux, et par un officie troupes de l'empereur, à Gradisch : celui-ci témoin oculaire des procédures. Au comm ment de septembre mourut, dans le villa Kisilova, un vieillard âgé de soixante-deux Trois jours après qu'il fut enterré, il app son fils pendant la nuit et lui demanda à ma Celui-ci l'ayant satisfait, le spectre ma après quoi il disparut. Le lendemain, le fi conta à ses voisins ce qui lui était arriv fantôme ne se montra pas ce jour-là ; mais nuits après, il revint demander encore à so On ne sait pas si son fils lui obéit enco non ; mais on le trouva le lendemain mor son lit. Le même jour, cinq ou six pers tombèrent subitement malades dans le villa

[1] *La Russie pittoresque.*

t l'une après l'autre en peu de temps. lu lieu, informé de ce qui se passait, enter une relation au tribunal de Bel- envoya à ce village deux de ses agents,



Le vampire de Kisilova.

ourreau, pour examiner l'affaire. Un npérial s'y rendit de Gradisch, pour in d'un fait dont il avait si souvent ouï ı ouvrit les tombeaux de tous ceux qui orts depuis six semaines. Quand on en lui du vieillard, on le trouva les yeux l'une couleur vermeille, ayant une res- aturelle, cependant immobile et mort : conclut que c'était un insigne vampire. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le cœur; on fit un bûcher et l'on réduisit en cendres son cadavre. On ne trouva aucune marque de vampirisme ni dans le corps du fils, ni dans celui des autres morts.

« Grâces à Dieu, ajoute le marquis d'Argens, nous ne sommes rien moins que crédule; nous avouons que toutes les lumières de la physique que nous pouvons approcher de ce fait ne découvrent rien de ses causes : cependant nous ne pouvons refuser de croire véritable un fait attesté juridiquement et par des gens de probité. »

Klabber ou **Kab-Outer**, lutins de petite taille qui, l'hiver, en Écosse, quand il n'y a pas de clair de lune, descendent par les cheminées dans les maisons des paysans, s'assoient tranquillement devant le foyer, qu'ils rallument, mais qu'on ne voit pas brûler, et se chauffent. Le matin, quand la ménagère se lève, elle voit que tout le bois qu'elle avait laissé dans l'âtre est consumé, excepté quelques menus brins. Si elle les rallume, ils font autant de chaleur et de profit que de grosses bûches. Si elle fait le signe de la croix ou si elle maudit le klabber, le charme est rompu, et le lutin se venge par quelque malice.

Les klabbers sont vêtus de rouge et ont la peau verte.

Kleudde. Kleudde, tout barbare, tout caco-



que doive vous paraître ce nom, est un un lutin vivant des brouillards de la un lutin malfaisant, qui a les regards ; et la bouche du vampire, l'agilité du la *hideur* du griffon. Il aime les nuits t brumeuses, les prairies désertes et les champs incultes. Nuire et semer l'épouvante sont, dit-on, le seul bonheur de cet affreux lutin; il se plaît au milieu des ruines couvertes de mousse; il fuit les saints lieux où reposent des chrétiens; l'aspect d'une croix l'éblouit et le torture; il ne boit qu'une eau verte croupissant au fond d'un étang desséché : le pain n'approche jamais de ses lèvres, la lumière du grand jour lui brûle les yeux; il n'apparaît qu'aux heures où le hibou gémit dans la tour abandonnée; une caverne souterraine est sa demeure; ses pieds n'ont jamais souillé le seuil d'une habitation humaine; le mystère et l'horreur entourent son existence maudite. Vagues comme les atomes de l'air, ses formes échappent aux doigts et ne laissent aux mains de l'imprudent qui essayerait de les étreindre qu'une ligne noire et

douloureuse comme une brûlure. Son rire est semblable à celui des damnés; son cri, rauque et indéfinissable, fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles; Kleudde a du sang de démon dans les veines. Malheur à qui, le soir, dans sa route, rencontre Kleudde, le lutin noir[1] !

Klinger (Frédéric-Maximilien de), militaire allemand, né à Francfort-sur-le-Mein en 1753, mort à Saint-Pétersbourg en 1831, auteur de quelques ouvrages singuliers, entre autres : *la Vie, les faits et gestes de Faust* et sa *Descente aux enfers*, publié à Kœnigsberg, en 1819.

Knipperdolinck, l'un des associés de Jean de Leyde. *Voyez* CE MOT.



BERNHARD KNIPPERDOLLINCK
STADTVOGT ZU MUNSTER IN WESTPHALEN
1533.

Knox (Jean), apostat écossais et l'un des plus féroces brigands de la réforme, né en 1505, mort en 1572. Il était chapelain d'Édouard VI et se fit chasser pour ses mœurs immondes. Il alla se redresser à Genève, revint dans son pays réformer en abattant les églises, en assommant les prêtres; car il marchait suivi d'une bande. Il contribua par ses diatribes à la perte de Marie Stuart. Il s'occupait aussi de magie, et dans le procès qu'il dut subir sur cette accusation, on établit qu'il avait fait des évocations dans le cimetière de Saint-André, qu'il y avait fait paraître le diable sous une forme épouvantable, et que cette apparition terrible avait frappé son secrétaire, présent à cette scène, d'un tel effroi qu'il en était mort...

Kobal, démon perfide qui mord en riant, directeur général des farces de l'enfer, peu joyeuses sans doute; patron des comédiens.

Kobold, esprit de la classe des lutins. « C'est un petit nain étrange, de forme rabougrie, avec des habits bariolés, un bonnet rouge sur la tête. Honoré par les valets, les servantes et les cuisinières de l'Allemagne, il leur rend de bons offices; il étrille leurs chevaux, il lave la maison, tient la cuisine en bon ordre et veille à tout.



Qu'on ne s'avise pas de le négliger. Si c'est une cuisinière, rien ne lui réussit; elle se brûle dans l'eau bouillante; elle brise la vaisselle; elle renverse ou gâte les sauces; et quand le maître du logis la gronde, elle entend le Kobold rire aux éclats derrière elle. S'il a reçu quelque insulte, la scène devient plus tragique, il verse dans les plats du poison ou du sang de vipère; quelquefois même il tord le cou à l'imprudent valet qui l'a harcelé[1]. » — Il est de la famille des *Cobales* et des *Coboli*; peut-être leur tige. *Voy.* CES MOTS.

Kojozed. « Le lévrier du seigneur de Kojozed



parcourt les bois et les plaines, léger comme le souffle du vent; c'est le favori de son maître, l

[1] M. le baron Jules de Saint-Genois. Voyez la légende de Claude, dans les *Légendes des esprits et démons*.

[1] Article signé XX, dans l'*Ami de la religion*, o tobre 1844.

ıeur, qui hait les hommes, donne
ection à l'animal, compagnon de ses
bondes par les forêts et les campa-
l a disparu le beau lévrier, l'ami
seigneur. Le front assombri, le re-
ınt, environné des vassaux qui le
ojozed revient de la chasse. Il veut
ve son chien; sa menace épouvante
ıtourent. Vingt chasseurs s'élancent
s bois du voisinage. Mais le lévrier
as. Une femme, accablée par l'âge,
ne la mort, arrête la bride du cheval
— Que veux-tu? dit le seigneur. —
ami que tu as perdu. — Où est-il?
e sais; il va dépasser les frontières
ıe. — Vieille, comment le sais-tu?
ille, mais puissante. Regarde-moi. »
redressa, l'œil étincelant de som-
ne clarté sinistre brillait sur sa tête;
verti par son instinct, hennissait et
le seigneur de Kojozed reconnut la

ne donnes Jean le Chasseur, ton
rendrai ton lévrier. Tu sais que la
ıe peut recouvrer sa jeunesse perdue
ınt ses membres flétris dans le sang
omme.
la soit! » répondit Kojozed.
t et tomba aux genoux de son maître:
ès, s'écrie-t-il, ont servi vos pères
x cents ans; ma mère vous a nourri
et vous voulez me donner la mort!
ez pas le sang de Jean le Chasseur
ier! »
e en vain: le pacte s'accomplit. Quand
amènera le lévrier à son maître, elle
e jeune homme. Elle témoigne de sa
ffreux sourire, et bientôt elle revient
isse le chien favori. Jean le Chasseur
me payement de la dette contractée
neur, et bientôt, parmi les rites ma-
ang du vassal coulé dans une urne
la sorcière se plonge dans ce bain
a noire caverne retentit des derniers
eau et des accents de joie de la ma-
ıi a retrouvé les forces et les grâces
ise.
fini: Jean le Chasseur venait d'ex-
d le lévrier chéri, auquel Kojozed
é son serviteur, mourut sous les yeux
re [1].

est aussi sous ce nom qu'on désigne

ivre et code des musulmans écrit par
›lein de fables, de singularités et de
oyez Maoridath.

nn (Henri), jurisconsulte allemand,
20. Il a laissé un livre curieux intitulé

de Snaider, poëte bohème, publiée avec
ue par *le Dimanche des familles*.

De miraculis mortuorum, imprimé in-8° l'année de sa mort et devenu très-rare.

Kosaks. Les Kosaks, ainsi que les Kalmouks de leur voisinage, ne sont généralement ni chrétiens ni musulmans. Ils ont tiré de l'Asie une cosmogonie où se retrouvent, comme partout, quelques souvenirs de l'Ancien Testament, enfouis sous des monceaux de folles croyances. De leurs bourkans ou dieux, celui qui protége spécialement la terre est un éléphant blanc comme la neige, long de deux lieues, riche de trente-trois têtes rouges, chacune desquelles se joue de six trompes qui lancent six fontaines. Ce dieu principal est peut-être unique dans les mythologies.

Mais les Kalmouks content, ainsi que quelques hordes de Kosaks, que les hommes, au commencement, vivaient plusieurs siècles; qu'ils étaient heureux; que l'un d'eux mangea d'un fruit qu'il n'était pas permis de manger, que tous les autres l'imitèrent et qu'alors l'espèce humaine perdit sa sainteté et le privilége qu'elle avait de prendre son vol et d'aller dans les cieux; qu'elle vécut longuement dans les ténèbres et dans la misère; que la terre, maudite à cause de leur péché, devint stérile, etc. Ils attendent un réparateur et croient à un enfer où les méchants souffriront deux cents millions d'années.

Kotter, visionnaire. *Voy.* Comenius.

Koughas, démons ou esprits malfaisants, redoutés des Aléotes, insulaires voisins du Kamtschatka. Ils attribuent leur état d'asservissement et leur détresse à la supériorité des koughas russes sur les leurs; ils s'imaginent aussi que les étrangers, qui paraissent curieux de voir leurs cérémonies, n'ont d'autre intention que d'insulter à leurs koughas, et de les engager à retirer leur protection aux gens du pays.

Koupaïs. Ce sont les dieux des Tartares de l'Altaï. Ils sont sept et peu puissants; ils laissent faire.

Kourrigans, lutins redoutés qui se promènent à cheval sur des juments blanches dans les forêts de la Bretagne.

Kraken. « C'est une tradition répandue dans les mers du Nord et sur les côtes de Norvége qu'on voit souvent des îles flottantes surgir au sein des vagues avec des arbres tout formés, aux rameaux desquels pendent des coquillages au lieu de feuilles, mais qui disparaissent au bout de quelques heures. Deber y fait allusion dans son livre intitulé *Feroa reserata*, et Harpelius dans son *Mundus mirabilis*; Torfœus dans son *Histoire de la Norvége*. Les gens du peuple et les matelots regardent ces îles comme les habitations sous-marines d'esprits malins, qui ne les font ainsi surnager que pour railler les navigateurs, confondre leurs calculs et multiplier les embarras de leur voyage. Le géographe Burœus avait placé sur sa carte une de ces îles merveilleuses

qu'on appelait *Gommer's-Ore*, et qui apparaît parmi les récifs en vue de Stokholm. Le baron Charles de Grippenheim raconte qu'il avait vainement cherché cette île en sondant la côte, lorsqu'un jour, tournant la tête par hasard, il distingua comme trois points de terre qui s'étaient tout à coup élevés sur la surface des flots. « Voilà sans doute la Gummer's-Ore de Burœus? demanda-t-il au pilote qui gouvernait sa chaloupe. — Je ne sais, répondit celui-ci; mais soyez certain que ce que nous voyons pronostique une tempête ou une grande abondance de poisson. » Gummer's-Ore n'est qu'un amas de récifs à fleur d'eau, où se tient volontiers le *Sœ-trolden* ou plutôt c'est le *Sœ-trolden* lui-même. »

En citant cette conversation, le savant baron ajoute que l'opinion du pilote lui parut plus vraisemblable que celle du géographe, et il l'adopta.

« Les pêcheurs norvégiens, dit Pontoppidan, affirment tous, et sans la moindre contradiction dans leurs récits, que, lorsqu'ils poussent au large à plusieurs milles, particulièrement pendant les jours les plus chauds de l'année, la mer semble tout à coup diminuer sous leurs barques, et s'ils jettent la sonde, au lieu de trouver quatre-vingts ou cent brasses de profondeur, il arrive souvent qu'ils en mesurent à peine trente : c'est un kraken qui s'interpose entre les bas-fonds et l'onde supérieure. Accoutumés à ce phénomène, les pêcheurs disposent leurs lignes, certains que là abonde le poisson, surtout la morue et la lingue, et ils les retirent richement chargées; mais si la profondeur de l'eau va toujours diminuant, et si ce bas-fond accidentel et mobile remonte, les pêcheurs n'ont pas de temps à perdre : c'est le kraken qui se réveille, qui se meut, qui vient



respirer l'air et étendre ses larges bras au soleil. Les pêcheurs font alors force de rames, et quand, à une distance raisonnable, ils peuvent enfin se reposer avec sécurité, ils voient en effet le monstre qui couvre un espace d'un mille et demi d partie supérieure de son dos.

» Les poissons surpris par son ascension, tillent un moment dans les creux humides for par les protubérances inégales de son envel extérieure; puis de cette masse flottante sor des espèces de pointes ou de cornes luisar qui se déploient et se dressent, semblables à mâts armés de leurs vergues : ce sont les bra kraken, et telle est leur vigueur que s'ils sissaient les cordages d'un vaisseau de ligne le feraient infailliblement sombrer. Après resté quelque temps sur les flots, le kraken descend avec la même lenteur, et le danger guère moindre pour le navire qui serait portée, car en s'affaissant il déplace un tel lume d'eau, qu'il occasionne des tourbillon des courants aussi terribles que ceux de la meuse rivière Male.

» C'est évidemment du kraken que parle C Wormius sous le nom de *hafgufe*. Cet auteu aussi que son apparition sur l'eau ressemble p à celle d'une île qu'à celle d'un animal, *simili insulæ quam bestiæ*, et il ajoute qu'on n'a ja trouvé son cadavre, parce que le kraken vivre aussi longtemps que le monde, et n'est pas probable qu'aucun pouvoir ou ins ment soit capable d'abréger violemment la d'un animal si monstrueux. Cependant, en 1 un jeune kraken vint s'engager dans les qui courent entre les récifs d'Altstahong; périt misérablement. Comme ce corps imm remplissait à peu près tout le chenal, la pu faction fut telle qu'on eut une crainte assez dée que la peste ne vînt désoler le pays. l sesseur consistorial de Bodœn, M. Friis, di un rapport de cet événement.

» Olaüs Magnus, dans son ouvrage *De pis monstruosis*; Paulinus, dans ses *Éphémérid curiosités de la nature*, et Bartholin, dans *Histoire anatomique*, admettent également l' tence du kraken et le décrivent à peu près les mêmes termes que M. Wormius. Bart ajoute que l'évêque de Nidros, voyant cett flottante apparaître sur les eaux, eut la pi idée de la consacrer immédiatement à Dieu y célébrant le sacrifice de la messe. Il y fit t porter et dresser un autel et officia lui-m Soit hasard, soit miracle, le kraken resta in bile au soleil tout le temps que dura la c monie; mais à peine l'évêque eut-il regag rivage, on vit l'île supposée se submerger même et disparaître. Selon le même Barth il n'y aurait que deux krakens, qui dateraie commencement du monde et ne pourraie multiplier. De peur que l'eau, la nourritu l'espace ne vinssent à manquer à une rac pareils géants, Dieu, dans sa prévoyance, a mesuré avec une sage lenteur tous les mo ments du kraken, qui n'éprouverait les s

a faim qu'une fois dans l'année. Sa chevée, le monstre, dit encore Barse échapper ses excréments, qui ré- e odeur si suave que les poissons our s'en repaître; mais lui, ouvrant ble gueule, semblable à un golfe ou *star sinus aut freti*, y aspire tous reux poissons affriandés et pris au

ou **Katmir.** C'est le nom qu'on donne s sept Dormants. *Voy.* Dormants.



ng, l'un des séides de Jean de Leyde. OT.

vieux dieu scandinave qui vit à cheval sson gigantesque, et autour duquel on r du sang mêlée au parfum des fleurs. Catherine), sorcière lorraine qui vi- Henri III. Elle confessa qu'elle avait bbat et qu'un jour elle y avait compté cinq cents personnes, parmi lesquelles les femmes étaient en grande majorité.

Kuhlmann (Quirinus), l'un des visionnaires du dix-septième siècle, né à Breslau en 1651. Il était doué d'un esprit vif; étant tombé malade à l'âge de huit ans, il éprouva un dérangement dans ses organes et crut avoir des visions. Une fois il s'imagina voir le diable, escorté d'une foule de démons subalternes : un autre jour il se persuada que Dieu lui avait apparu; dès ce moment, il ne cessa de voir à côté de lui une auréole éclatante de lumière. Il parcourut le Nord escorté d'une très-mauvaise réputation. Il escroquait de l'argent à ceux qui lui montraient quelque confiance, et l'employait, disait-il, à l'avancement du royaume de Dieu. Il fut chassé de Hollande au commencement de l'année 1675 et voulut se lier avec Antoinette Bourignon, qui rejeta ses avances. Il fut arrêté en Russie, pour des prédictions séditieuses, et brûlé à Moscou le 3 octobre 1689. Il a publié à Lubeck un *Traité de la sagesse infuse d'Adam et de Salomon* [1]; on lui doit une quarantaine d'opuscules qui n'ont d'autre mérite que leur rareté.

Kupay, nom qui, chez les Péruviens, désignait le diable. Quand ils prononçaient ce nom, ils crachaient par terre en signe d'exécration. On l'écrit aussi Cupaï, et c'est encore le nom que les Floridiens donnent au souverain de l'enfer.

Kurdes, habitants de l'Asie qui adorent le diable.

Kurgon, nom que l'on donnait en Gascogne et en Dauphiné aux sorcières qui allaient adorer le diable en forme de bouc au sabbat.

Kutuktus. Les Tartares Kalkas croient que leur souverain pontife, le kutuktus, est immortel; et, dans le dernier siècle, leurs fakirs firent déterrer et jeter à la voirie le corps d'un savant qui, dans ses écrits, avait paru en douter.

L

e (Jean), fanatique du dix-septième en 1610 à Bourg sur la Dordogne. Il nouveau Jean-Baptiste, envoyé pour a seconde venue du Messie, et il s'imaavait des révélations. Il assurait que st lui avait déclaré qu'il l'envoyait sur mme son prophète. Il poussa bientôt ce jusqu'à se dire revêtu de la divinité ant du nom et de la substance de Notre- Mais il joignit à l'ambition d'un secût des plaisirs; il faisait servir à ses bjets le masque de la religion, et il ne dinand Denis, *Le monde enchanté.*

fut qu'un détestable hypocrite. Il mourut en 1674. Voici quelques-unes de ses productions : *Le Héraud du grand roi Jésus*, Amsterdam, 1667, in-12. *Le Véritable exorcisme*, ou *l'unique moyen de chasser le diable du monde chrétien.* — *Le Chant royal du roi Jésus-Christ.* Ces ouvrages sont condamnés.

Labitte, dit l'*abbé de peu de sens*, peintre,

[1] *De sapientia infusa Adamea Salomoneaque.* — *Arcanum microcosmicum*; Paris, 1681. — *Prodromus quinquennii mirabilis.* In-8°; Leyde, 1674. On n'a qu'un volume de cet ouvrage, qui devait en avoir trois et contenir cent mille inventions curieuses, etc.

poëte et prêtre d'Arras au milieu du quinzième siècle. Il était très-excentrique, ce qui lui fit donner le surnom que nous venons de citer, et il recherchait un peu les sociétés de ce que nous appelons aujourd'hui le demi-monde. Il se fit initier à la vauderie, hérésie descendue bien bas, puisqu'on y adorait le diable, que ses fêtes étaient le sabbat, et qu'elle reconnaissait pour son maître et seigneur Lucifer, le prince ou l'un des princes des anges déchus. Les Vaudois vivaient en union apparente avec les chrétiens fidèles. Dans les causeries où l'on disait du bien de la sainte Vierge, des bienheureux et des choses saintes, ils renchérissaient, mais ils ajoutaient toujours cette conclusion : « N'en déplaise à mon maître, ou n'en déplaise à mon Seigneur. » Au moyen de cette restriction, toute parole chrétienne leur était permise par leur maître que nous avons nommé. Cet homme fut arrêté comme habitué du sabbat. Dans sa prison, il se coupa la langue avec un canif pour ne rien révéler. Mais il fut condamné au feu et brûlé en 1459. Jacques du Clerq raconte au long cette triste histoire dans ses mémoires. Louis Tieck en a fait, sous le titre de *Sabbat des sorcières*, un roman hostile aux catholiques, qu'on a traduit en français.

Labourd, pays de Gascogne dont les habitants s'adonnaient au commerce et entreprenaient de longs voyages, où ils croyaient que le diable les protégeait. Pendant que les hommes étaient absents, Delancre dit que les femmes devenaient d'habiles sorcières. Henri IV envoya en 1609 un conseiller au parlement de Bordeaux, Pierre Delancre, que nous avons souvent cité, pour purger le pays de ces sorcières. Instruites de son arrivée, elles s'enfuirent en Espagne. Il en fit toutefois brûler quelques-unes qui étaient d'affreuses coquines.

Labourant. *Voy.* Pierre Labourant.

Labrosse. Le médecin Labrosse se mêlait de lire aux astres. Le jeune duc de Vendôme, qui avait grande confiance en cet astrologue, vint un matin conter à Henri IV que Labrosse recommandait au roi de se tenir sur ses gardes ce jour-là. Henri IV répondit : « Labrosse est un vieux fou d'étudier l'astrologie, et Vendôme un jeune fou d'y croire. »

Lac. Grégoire de Tours rapporte que dans le Gévaudan il y avait une montagne appelée Hélanie, au pied de laquelle était un grand lac; à certaines époques de l'année les villageois s'y rendaient de toutes parts pour y faire des festins, offrir des sacrifices et jeter dans le lac, pendant trois jours, une infinité d'offrandes de toute espèce. Quand ce temps était expiré, selon la tradition que rapporte Grégoire de Tours, un orage mêlé d'éclairs et de tonnerre s'élevait; il était suivi d'un déluge d'eau et de pierres. Ces scènes durèrent jusqu'à la fin du quatrième siècle.

Cent ans avant l'ère chrétienne il y avait aussi à Toulouse un lac célèbre, consacré au dieu jour, et dans lequel les Tectosages jetaien offrandes de l'or et de l'argent à profusion, en lingots et monnayé que mis en œuvr façonné.

On lit dans *la Vie de saint Sulpice*, évêqu Bourges, qu'il y avait de son temps dans le B un lac de mauvaise renommée, qu'on appel *lac des Démons. Voy.* Pilate, Herbadilla, Is,

Lacaille (Denyse de). En 1612, la vill Beauvais fut le théâtre d'un exorcisme sur le on n'a écrit que des facéties sans autorité possédée était une vieille nommée Denys Lacaille. Nous donnons de cette affaire la suivante en résumé : elle a été évidemment posée par quelque farceur.

Extrait de la sentence donnée contre les dé qui sont sortis du corps de Denyse de Laca

« Nous étant dûment informés que plus démons et malins esprits vexaient et tour taient une certaine femme nommée Denys Lacaille, de la Landelle, nous avons donné à rent Lepot toute-puissance de conjurer le malins esprits. Ledit Lepot, ayant pris la ch a fait plusieurs exorcismes et conjurations, quels plusieurs démons sont sortis, comm procès-verbal le démontre. Voyant que, de en jour, plusieurs diables se présentaient; co il est certain qu'un certain démon nommé a dit posséder ladite Denyse, nous comman voulons, mandons, ordonnons audit Lis descendre aux enfers, sortir hors du corp ladite Denyse, sans jamais y rentrer; et, obvier à la venue des autres démons, nous mandons, voulons, mandons et ordonnons Belzébuth, Satan, Motelu et Briffault, les q chefs, et aussi les quatre légions qui sont leur puissance, et tous les autres, tant ceu sont de l'air, de l'eau, du feu, de la terre e tres lieux, qui ont encore quelque puissanc ladite Denyse de Lacaille, comparaissent r tenant et sans délai, qu'ils aient à parler le après les autres, à dire leurs noms de qu'on puisse les entendre, pour les faire m par écrit.

» Et à défaut de comparoir, nous les me et les jetons en la puissance de l'enfer, être tourmentés davantage que de coutume faute de nous obéir, après les avoir appelé trois fois, commandons, voulons, mandons chacun d'eux reçoive les peines imposée dessus, défendant au même Lissi, et à tous qui auraient possédé le corps de ladite De de Lacaille, d'entrer jamais dans aucun c tant de créatures raisonnables que d'autres.

» Suivant quoi ledit Lessi, malin esprit, à sortir, a signé ces présentes. Belzébuth pa sant, Lissi s'est retiré au bras droit; lequel zébuth a signé; pareillement Belzébuth s' retiré, Satan apparut, et a signé pour sa lé

au bras gauche; Motelu, paraissant, ur toute la sienne, s'étant retiré à ite; incontinent Briffault est comparu es présentes. — *Signé :* Lissi, Belzé-n, Motelu, Briffault.

ne et la marque de ces cinq démons is à l'original du procès-verbal. Beau- décembre 1612. »

répétons, c'est une farce de huguenot t sérieux, mais qui a fait peu de bruit.

pteres, animaux imaginaires que Lu- dans le globe de la lune. C'étaient de eaux couverts d'herbes au lieu de

, génie céleste, dont les Basilidiens e nom sur leurs pierres d'aimant ma- lisman préservait des enchantements.

n), auteur d'un ouvrage intitulé *Aver- prophétiques*, publié en 1708; un vo- ; il parut différents ouvrages de cette ccasion des prétendus prophètes des qui étaient des fous furieux.

turs, génies propices chez les Scan- *oy.* Harold.

rgh (Matthieu). *Voy.* Matthieu Læns-

acques), sorcier qui fut accusé d'en- sous Henri IV; on dit qu'on trouva sur ges de cire qu'il faisait parler [1].

nhard (Nicole), femme du pays de ui, au mois d'août 1590, vit sur la li- forêt, à l'heure de midi, des hommes mes dansant une ronde en se tournant remarqua quelques-uns de ces per- qui avaient des pieds de chèvre, et, que c'était le sabbat, elle fit le signe x en invoquant le nom de Jésus. Aus- disparut. Un certain Grospetter s'en- les airs en laissant échapper une brosse les fours. Un berger qui, assis sur les d'un chêne, jouait de la flûte avec sa ont il tirait des sons, fut enlevé pareil- t Nicole Laghernhard se sentit rem- un tourbillon dans sa maisonnette, où rder le lit huit jours...

u ou **Laigneau** (David), adepte mort ptième siècle. Il a traduit *les Douze philosophie* (hermétique), de Basile Va- l'on voit dans son *Harmonie mystique*, Paris en 1636, qu'il s'occupait d'al-

Nom de fées chez les Péruviens. Les ient ordinairement bienfaisantes, au a plupart des autres magiciennes met- r plaisir à faire du mal.

, reine de Libye, qui fendait le ventre es grosses pour dévorer leurs fruits. né son nom aux lamies.

rinet, *Hist. de la magie en France*, p. 173.

Lamies, démons mauvais, qu'on trouve dans les déserts sous des figures de femmes, ayant des têtes de dragon au bout des pieds. Elles



hantent aussi les cimetières, y déterrent les cadavres, les mangent et ne laissent des morts que les ossements. A la suite d'une longue guerre, on aperçut dans la Syrie, pendant plusieurs nuits, des troupes de lamies qui dévoraient les cadavres des soldats inhumés à fleur de terre. On s'avisa de leur donner la chasse, et quelques jeunes gens en tuèrent plusieurs à coups d'arquebuse; il se trouva que le lendemain ces lamies n'étaient plus que des loups et des hyènes.

Il se rencontre des lamies, très-agiles à la course, dans l'ancienne Libye; leur voix est un sifflement de serpent. Quelle que soit leur demeure, il est certain, ajoute Leloyer, qu'il en existe, « puisque cette croyance était en vigueur chez les anciens ». Le philosophe Ménippe fut épris d'une lamie. Elle l'attirait à elle; heureusement qu'il fut averti de s'en défier, sans quoi il eût été dévoré. « Semblables aux sorcières, dit encore Leloyer [1], ces démons sont très-friands du sang des petits enfants. »

Tous les démonomanes ne sont pas d'accord sur la forme des lamies : Torquemada, dans son *Hexameron*, dit qu'elles ont une figure de femme et des pieds de cheval; qu'on les nomme aussi chevesches, à cause du cri et de la friandise de ces oiseaux pour la chair fraîche. Ce sont des espèces de sirènes selon les uns; d'autres les comparent aux gholes de l'Arabie. On a dit bien des bizarreries sur ces femmes singulières. Quelques-uns prétendent qu'elles ne voient qu'à travers une lunette [2]. Wierus parle beaucoup de ces monstres dans le troisième livre de son ouvrage

[1] *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. III, p. 199.

[2] Naudé, *Apol. pour les grands personnages*, etc., ch. VIII.

sur les *Prestiges*. Il a même consacré aux *lamies* un traité particulier [1].

« Les lamies écossaises, dit un écrivain que nous croyons à ses initiales être M. Alfred Michiels, enlèvent surtout des enfants, et c'est ce qui a rendu les fées en général si redoutables en nos contrées. Il y en avait en Flandre qui envoyaient de toutes parts des esprits inférieurs, conduisant des voitures peintes en rouge, couvertes de toiles rouges, attelées d'un cheval noir. Les enfants qu'ils trouvaient isolés, ceux qu'ils pouvaient attirer par des promesses, ou en leur montrant des dragées et des joujoux, étaient emmenés par eux, et ils les jetaient dans la voiture avec un bâillon dans la bouche. Selon d'autres, ils les massacraient aussitôt; c'est pour que le sang ne se vît pas qu'ils avaient adopté la couleur rouge pour leurs voitures. Ces voitures s'appelaient bloed-chies et ceux qui les menaient bloed-elven. Dès qu'on les poursuivait ils disparaissaient, et l'on ne trouvait plus que de grandes taupinières au beau milieu du pavé. Cette croyance causait un effroi si grand aux enfants que, dès qu'une voiture de couleur rouge venait à passer, tous se sauvaient en grande hâte. Je me rappelle fort bien avoir partagé la terreur générale. »

Lamotte le Vayer (François), littérateur, né à Paris en 1588 et mort en 1672. C'était, selon Naudé, le Plutarque de la France, ressemblant aux anciens par ses opinions et ses mœurs. Il a laissé des *Opuscules sur le sommeil et les songes*, in-8°, Paris, 1643.

Lampadomancie, divination dans laquelle on observait la forme, la couleur et les divers mouvements de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

Lampe merveilleuse. Il y avait à Paris du temps de saint Louis un rabbin fameux, nommé Jéchiel, grand faiseur de prodiges, et si habile à fasciner les yeux par les illusions de la magie ou de la physique que les juifs le regardaient comme un de leurs saints, et les Parisiens comme un sorcier. La nuit, quand tout le monde était couché, il travaillait à la clarté d'une lampe merveilleuse, qui répandait dans sa chambre une lumière aussi pure que celle du jour. Il n'y mettait point d'huile; elle éclairait continuellement, sans jamais s'éteindre et sans avoir besoin d'aucun aliment. On disait que le diable entretenait cette lampe et venait passer la nuit avec Jéchiel. Aussi tous les passants heurtaient à sa porte pour l'interrompre. Quand des seigneurs ou d'honnêtes gens frappaient, la lampe jetait une lueur éclatante, et le rabbin allait ouvrir; mais toutes les fois que des importuns faisaient du bruit pour le troubler dans son travail, la lampe pâlissait; le rabbin, averti, donnait un coup de marteau sur un grand clou fiché au milieu de la chambre; aussitôt la terre s'entr'ouv et engloutissait les mauvais plaisants [1].

Les miracles de la lampe inextinguible él naient tout Paris. Saint Louis, en ayant ente parler, fit venir Jéchiel afin de le voir; il content, disent les juifs, de la science étonni de ce rabbin, qui peut-être avait décou quelque gaz.

Lampes perpétuelles. En ouvrant d'anc tombeaux tels que celui de la fille de Cicé on trouva des lampes qui répandirent un pe lumière pendant quelques moments, et m pendant quelques heures; d'où l'on a prét que ces lampes avaient toujours brûlé dans tombeaux. « Mais comment le prouver? di père Lebrun; on n'a vu paraître des lu qu'après que les sépulcres ont été ouvert qu'on leur a donné de l'air. Or, il n'est pas prenant que dans les urnes qu'on a prises des lampes il y eût une matière qui, étant e sée à l'air, devînt lumineuse comme les p phores. On sait qu'il s'excite quelquefois flammes dans les caves, dans les cimetière dans tous les endroits où il y a beaucoup de et de salpêtre. L'eau de la mer, l'urine et tains bois produisent de la lumière et même flammes, et l'on ne doute pas que cet effe vienne des sels qui sont en abondance dans sortes de corps.

Ferrari a voulu démontrer, dans une sav dissertation, que ce qu'on débitait sur ces lan éternelles n'était appuyé que sur des conte des histoires fabuleuses [2].

Lampon, devin d'Athènes. On apporta un à Périclès, de sa maison de campagne, un b qui n'avait qu'une corne très-forte au milie front; sur quoi Lampon pronostiqua (ce que le monde prévoyait) que la puissance, jusqu'a partagée en deux factions, celle de Thucydid celle de Périclès, se réunirait dans la pers de celui chez qui ce prodige était arrivé.

[1] *J. Wieri de Lamiis liber.* In 4°. Bâle, 1577.

[1] Sauval, *Antiquités de Paris*, etc.

[2] Vers 1750 cependant, on fit, à Naples, la couverte d'un phosphore que l'on dut également hasard. Le prince de San-Severo travaillait à un cédé chimique. Il ouvrit, à une heure après mi quatre cucurbites de verre. En voulant les exa de trop près avec une bougie, la matière cont dans un de ces vases prit feu sur-le-champ et d une flamme jaune très-vive. Il laissa brûler pen environ six heures la matière renfermée dans ce La flamme, au bout de cet espace de temps, s' trouvée aussi belle et aussi forte qu'au premie stant, le prince San-Severo l'étouffa; mais a voulu la raviver le lendemain, il n'y put par qu'en ajoutant dans le même vase un quart d'onc la même matière, quoiqu'elle ne fût pas sensible diminuée de poids. Une fois rallumée, elle brû mois de suite, sans mouvement, sans altératio clarté, et sans déperdition apparente. Cette dé verte justifia, jusqu'à un certain point, la vérité lampes sépulcrales dont ont parlé les anciens, et des savants modernes ont traitées de fables.

es, poissons auxquels on a donné neuf
on a reconnu que c'était une erreur
ondée sur ce que les lamproies ont
de la tête des cavités, qui n'ont au-
nication avec le cerveau [1].

. Les rois de France ont de temps
revendiqué l'honneur de guérir les
Le premier qui fut guéri fut un che-
né Lancinet. Voici comment le fait

un chevalier nommé Lancinet, de
l le roi Clovis se servait ordinaire-
'il était question de faire la guerre à
s. Étant affligé de cette maladie des
et s'étant voulu servir de la recette
Cornélius Celsus, qui dit que les
e guérissent si l'on mange un serpent,
yée par deux fois, et ce remède ne
oint réussi, un jour, comme le roi
neillait, il lui fut avis qu'il touchait
le cou à Lancinet, et qu'au même
t Lancinet se trouvait guéri sans que
rût aucune cicatrice.
s'étant levé plus joyeux qu'à l'ordi-
ussitôt qu'il fit jour, manda Lancinet
e le guérir en le touchant, ce qui fut
jours depuis, cette vertu et faculté a
héréditaire aux rois de France, et
ise à leur postérité [2]. »
is contredit, un prodige; mais on re-
que personne ne se nommait Lancinet
e Clovis; que ni Clovis, ni Clotaire,
gobert, ni aucun des Mérovingiens ne
t de guérir les humeurs froides; que
it également inconnu aux Carlovin-
'il faut descendre aux Capétiens pour
l'origine [3].

ou **Landalde** (Catherine), paysanne
es de l'Espagne. Delancre dit qu'in-
r ses voyages au sabbat, elle déclara
vait pas besoin de dormir pour s'y
e dès qu'elle s'asseyait près de son
sentait un grand désir d'aller au sab-
y trouvait aussitôt transportée. Cette
it trente ans.

, magicienne. *Voy.* HARPPE.

, ministre de France, qui employait
l'espions, et qui fut souvent accusé
iquer avec le diable [4].

On lit dans Diodore de Sicile que les
uples de la Taprobane avaient une
ble, fendue jusqu'à la racine, ce qui
gulièrement leur conversation et leur
facilitait le plaisir de parler à deux personnes en même temps [1]. Mahomet vit dans son paradis des anges bien plus merveilleux; car ils avaient chacun soixante-dix mille têtes, à chaque tête soixante-dix mille bouches, et dans chaque bouche soixante-dix mille langues qui parlaient chacune soixante-dix mille idiomes différents.

Les sorcières prétendaient avoir le don de parler toutes les langues : ce qui ne s'est pas vérifié, sinon dans quelques possédées.

Langue primitive. On a cru autrefois que si on abandonnait des enfants à la nature, ils apprendraient d'eux-mêmes la langue primitive, c'est-à-dire celle que parlait Adam, que l'on croit être l'hébreu. Mais malheureusement l'expérience a prouvé que cette assertion n'était qu'une erreur populaire [2]. Les enfants élevés par des chèvres parlent l'idiome des boucs, et il est impossible d'établir que le langage n'a pas été révélé.

Languet, curé de Saint-Sulpice, qui avait un talent tout particulier pour l'expulsion de certains esprits malins. Quand on lui amenait une de ces prétendues possédées que les convulsionnaires ont produites, et qui ont donné matière à tant de scandales, il accourait avec un grand bénitier plein d'eau commune, qu'il lui versait sur la tête en disant : « Je t'adjure de te rendre tout à l'heure à la Salpêtrière, sans quoi je t'y ferai conduire à l'instant. » La possédée ne reparaissait plus.

Lanthila, nom que les habitants des Moluques donnent à un être supérieur qui commande à tous les Nétos ou génies malfaisants.

Lapalud. *Voy.* PALUD.

Lapons. Les Lapons se distinguent un peu des autres peuples : la hauteur des plus grands n'excède pas un mètre et demi; ils ont la tête grosse, le visage plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Leur habit d'hiver est une peau de renne, taillée comme un sac, descendant sur les genoux, et rehaussée sur les hanches d'une ceinture ornée de plaques d'argent; ce qui a donné lieu à plusieurs historiens de dire qu'il y avait des hommes vers le Nord velus comme des bêtes, et qui ne se servaient point d'autres habits que ceux que la nature leur avait donnés.

On dit qu'il y a chez eux une école de magie où les pères envoient leurs enfants, persuadés que la magie leur est nécessaire pour éviter les embûches de leurs ennemis, qui sont eux-mêmes grands magiciens. Ils font passer les démons familiers dont ils se servent en héritage à leurs

Des erreurs populaires, t. I, liv. III,

e, *Traité de l'attouchement*, p. 159; For-
nper. et philosop. gall.
ues, *Des erreurs et des préjugés*, etc.,

Curiosités de la littérature. t. I, p. 54.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. III, p. 119.

[2] Thomas Brown, *Essai sur les erreurs*, t. II, ch. XXIII, p. 95.

enfants, afin qu'ils les emploient à surmonter les démons des autres familles qui leur sont contraires. Ils se servent souvent d'un tambour pour les opérations de leur magie. Quand ils ont envie d'apprendre ce qui se passe en pays étranger, un d'entre eux bat le tambour, mettant dessus, à l'endroit où l'image du soleil est dessinée, des anneaux de laiton attachés ensemble par une chaîne de même métal. Il frappe sur ce tambour avec un marteau fourchu fait d'un os, de telle sorte que ces anneaux se remuent. Le curieux chante en même temps d'une voix distincte une chanson que les Lapons nomment jonk; tous ceux qui sont présents, hommes et femmes, y ajoutent chacun son couplet, exprimant de temps en temps le nom du lieu dont ils désirent savoir quelque chose. Le Lapon qui frappe le tambour le met ensuite sur sa tête d'une certaine façon et tombe aussitôt par terre, où il ne donne plus signe de vie; les assistants co tinuent de chanter jusqu'à ce qu'il soit revenu lui, car si on cesse de chanter, l'homme meu disent-ils, ce qui lui arrive également si qu qu'un essaye de l'éveiller en le touchant de main ou du pied. On éloigne même de lui l mouches et les autres animaux. Quand il repre ses sens de lui-même, il répond aux questio qu'on lui fait sur le lieu où il a été envoyé. Qu quefois il ne se réveille qu'au bout de ving quatre heures, selon que le chemin qu'il lui fallu parcourir a été long ou court. Pour ne la ser aucun doute sur la vérité de ce qu'il racont il se vante d'avoir rapporté du pays où il a é la marque qu'on lui a demandée, comme un co teau, un anneau, un soulier ou quelque aut chose. Les Lapons se servent aussi du même ta bour pour savoir la cause d'une maladie, ou po faire perdre la vie ou la santé à leurs ennem



Lapons.

Parmi ces peuples, certains magiciens ont une espèce de gibecière de cuir, dans laquelle ils tiennent des mouches magiques ou des démons, qu'ils lâchent de temps en temps contre leurs ennemis, ou contre le bétail, ou simplement pour exciter des tempêtes et faire lever des vents orageux. Ils ont aussi une sorte de dard qu'ils jettent en l'air, et qui, dans leur opinion, cause la mort à tout ce qu'il rencontre. Ils se servent, pour ce même effet, d'une pelote nommée tyre, de la grosseur d'une noix, fort légère, presque ronde, qu'ils envoient contre leurs ennemis pour les faire périr; si par malheur cette pelote rencontre en chemin quelque autre personne ou quelque animal, elle ne manque pas de leur causer la mort [1]. *Voy.* Finnes, Tyre, etc.

Lares. Les lares étaient, chez les anciens, des démons ou des génies gardiens du foyer. Cicéron, traduisant le *Timée* de Platon, appelle lares ce que Platon nomme démons. Festus les appelle dieux ou démons inférieurs, gardiens des toits et des maisons. Apulée dit que les la n'étaient autre chose que les âmes de ceux avaient bien vécu et bien rempli leur carriè Au contraire, ceux qui avaient mal vécu errai vagabonds et épouvantaient les hommes. Sel Servius, le culte des dieux lares est venu de qu'on avait coutume autrefois d'enterrer l corps dans les maisons, ce qui donna occasi au peuple crédule de s'imaginer que leurs âm y demeuraient aussi, comme des génies secou rables et propices, et de les honorer en cet qualité.

La coutume s'étant introduite plus tard d'i humer les morts sur les grands chemins, on prit occasion de les regarder comme les die des chemins. C'était le sentiment des platoi ciens, qui des âmes des bons faisaient des lare et les lémures des âmes des méchants. On pl çait les statuettes des lares dans un oratoire q l'on avait soin de tenir proprement. Cependa quelquefois on perdait le respect à leur égar comme à la mort de quelques personnes chère

[1] Dom Calmet, *Sur les vampires.*

ısait de n'avoir pas bien veillé à leur
ɔn, et de s'être laissé surprendre par
malfaisants. Caligula fit jeter les siens
ıêtre, parce que, disait-il, il était
de leurs services.
ɛs jeunes garçons étaient devenus assez
ır quitter les bulles qu'on ne portait
a première jeunesse, ils les pendaient
dieux lares. Les esclaves y pendaient
s chaînes, lorsqu'ils recevaient la

ı. Les femmes accusées de sorcellerie
ardées comme véritablement sorcières
s voulaient pleurer et qu'elles ne le
Une sorcière dont parle Boguet dans
er avis ne put jeter aucune larme, bien
fût plusieurs fois efforcée devant son
ar il a été reconnu par expérience que
s ne jettent point de larmes : ce qui a
asion à Spranger, Grilland et Bodin de
'une des plus fortes présomptions que
ɛ élever contre le sorcier est qu'il ne
ɔint [1]. »

ɛy (Pierre), poëte dramatique du sei-
ɛle, né à Troyes en 1596. Il s'est fait
par un *Almanach avec grandes prédic-*
tout diligemment calculé, qu'il publia
1647. Il précéda ainsi Matthieu Laens-
ne mangeait point de poisson, parce
ɔn son horoscope, il devait mourir
ar une arête, prédiction qui ne fut pas
. Les almanachs qui continuent de
ı nom sont encore très-estimés dans le
la France, comme ceux de Matthieu
ɡh dans le Nord.
, âmes des méchants que l'on dit errer
ɔur épouvanter les vivants; on les con-
ɛnt avec les lémures, mais les larves
ue chose de plus effrayant.
ɛ Caligula fut assassiné, on dit que son
ɛint inhabitable, à cause des larves qui
ınt, jusqu'à ce qu'on lui eut décerné
ıe funèbre.
y (Jean), célèbre docteur de Sorbonne,
décembre 1603 à Valdéric, diocèse de
ɔ. Il a laissé une dissertation pédan-
r la vision de saint Simon Stock, qu'il
ı comprendre, étant un peu trop jansé-
volume in-8° ; 1653 et 1663.
ır, arbre qu'Apulée met au rang des
ui préservent les hommes des esprits
ɔn croyait aussi chez les anciens qu'il
ıit de la foudre.
u, magicien tunquinois, qui prétendait
porté soixante-dix ans dans le sein de
Ses disciples le regardaient comme le
de toutes choses. Sa morale est très-
c'est celle que suit le peuple, tandis
ur suit celle de Confucius.

t, *Premier avis*, n° 60, p. 26.

Lavater (Louis), théologien protestant, né à Kibourg en 1527, auteur d'un traité sur *les spectres, les lémures* [1], etc. ; Zurich, 1570, in-12, plusieurs fois réimprimé.

Lavater (Jean-Gaspard), né à Zurich en 1741,



mort en 1801, auteur célèbre de l'*Art de juger les hommes par la physionomie*. *Voy.* PHYSIOGNOMONIE.

Lavisari. Gardan écrit qu'un Italien nommé Lavisari, conseiller et secrétaire d'un prince, se trouvant une nuit seul dans un sentier, le long d'une rivière, et ne sachant où était le gué pour la passer, poussa un cri dans l'espoir d'être entendu des environs. Son cri ayant été répété par une voix de l'autre côté de l'eau, il se persuada que quelqu'un lui répondait, et demanda : — *Dois-je passer ici ?* — La voix lui répondit : — *Ici.*

Il vit alors qu'il était sur le bord d'un gouffre où l'eau se jetait en tournoyant. Épouvanté du danger que ce gouffre lui présentait, il s'écrie encore une fois : — *Faut-il que je passe ici ?* — La voix lui répondit : — *Passe ici.* — Il n'osa s'y hasarder, et, prenant l'écho pour le diable, il crut qu'il voulait le faire périr et retourna sur ses pas [2].

Layra, nom d'une maladie que donnaient les sorciers dans une pomme ou dans un autre aliment, et qui produisait le besoin indomptable d'aboyer. Delancre en a eu les preuves. Les mêmes coquins infusaient aussi par le même procédé de violentes épilepsies.

Lazare, tzar des Serviens dans leurs temps héroïques. On lit sur ce prince, dans les chants populaires des Serviens, de singulières légendes.

Leur grand cycle poétique, c'est l'ère fatale de la conquête, c'est la bataille de Kossowo, où périt le roi Lazare, trahi par son gendre Wuk et par ses douze mille guerriers. A cette bataille, le poëte fait intervenir le prophète Élio, qui annonce au roi la volonté de Dieu et l'avertit qu'il est temps de choisir entre le royaume du ciel et celui de la terre. Lazare mande le patriarche de Servie et les douze grands archevêques, pour qu'ils donnent la sainte communion

[1] *De spectris, lemuribus et magnis atque insolitis fragoribus et præsagitionibus quæ obitum hominum, clades mutationesque imperiorum præcedunt*, etc.
[2] Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations*, t. I, p. 469.

à ses braves, et que purifiés ils se préparent à la mort.... Au moment où les troupes défilent en bon ordre, la tzarine Militza demande à son noble époux qu'au moins un de ses frères reste avec elle dans la forteresse de Kruschwatz. Ils refusent tous. Golabun, le serviteur, reste seul. Dès que l'aube du matin paraît, deux corbeaux messagers arrivent auprès de la tzarine qui se trouble; puis le guerrier Milutine, couvert de dix-sept blessures et portant sa main gauche dans sa droite, vient lui conter comment l'illustre tzar, son époux, est tombé, comment est tombé le vieux Jug, son père, comment sont tombés les neuf Jugowitz[1], et comment est tombé Milosch le waiwode.

« On n'avait pu retrouver sur la sanglante plaine la tête de Lazare. Un jeune Turc, né d'une Servienne, l'avait jetée dans une source d'eau vive; elle y resta quarante ans, et elle brillait comme la lune sur l'eau. Tirée de là enfin et déposée sur le gazon, elle alla rejoindre son corps, qui fut déposé par les douze grands archevêques dans le beau monastère de Rawanitza en Macédoine, « fondé par Lazare de son propre argent, sans qu'il en coûtât un para ou une larme à son pauvre peuple[2] ».

Lazare (Denys), prince de Servie, qui vivait en l'année de l'hégire 788. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *les Songes*, publié en 1686; 1 vol. in-8°. Il prétend avoir eu des visions nocturnes dans les royaumes de Stéphan, de Mélisch et de Prague.

Leaupartie, seigneur normand d'un esprit épais, qui fit paraître en 1735 un mémoire pour établir la possession et l'obsession de ses enfants et de quelques autres filles qui avaient copié les extravagances de ces jeunes demoiselles. — Il envoya à la Sorbonne et à la faculté de médecine de Paris des observations pour savoir si l'état des possédées pouvait s'expliquer naturellement. Il exposa que les possédées entendaient le latin; qu'elles étaient malicieuses; qu'elles parlaient en hérétiques; qu'elles n'aimaient pas le son des cloches; qu'elles aboyaient comme des chiennes; que l'aboiement de l'une d'elles ressemblait à celui d'un dogue; que leur servante Anne Néel, quoique fortement liée, s'était dégagée pour se jeter dans le puits: ce qu'elle ne put exécuter, parce qu'une personne la suivait; mais que, pour échapper à cette poursuite, elle s'élança contre une porte fermée et passa au travers, etc. — Le bruit s'étant répandu que les demoiselles de Leaupartie étaient possédées, un curé nommé Heurtin, faible ou intrigant, s'empara de l'affaire, causa du scandale, fit des extravagances. Mgr de Luynes, évêque de Bayeux, le fit renfermer dans un séminaire; et les demoiselles, ayant été placées dans des communautés religieus se trouvèrent immédiatement paisibles.

Lebrun (Charles), célèbre peintre, né à Pa en 1619, mort en 1690. On lui doit un *Tr sur la physionomie humaine comparée avec c des animaux*, 1 vol. in-folio.

Lebrun (Pierre), oratorien, né à Brigno en 1661, mort en 1729. On a de lui: 1° *L tres qui découvrent l'illusion des philosophes la baguette, et qui détruisent leurs systèm* 1693, in-12; 2° *Histoire critique des pratiq superstitieuses qui ont séduit les peuples et emb rassé les savants*, 1702, 3 vol. in-12, avec supplément, 1737, in-12.

Nous avons occasion de le citer souvent.

Lécanomancie, divination par le moyen l'eau. On écrivait des paroles magiques sur lames de cuivre, qu'on mettait dans un v plein d'eau, et une vierge, qui regardait d cette eau y voyait ce qu'on voulait savoir, ou qu'elle voulait y voir. Ou bien on remplissait d' un vase d'argent pendant un beau clair de lu ensuite on réfléchissait la lumière d'une ch delle dans le vase avec la lame d'un couteau l'on y voyait ce qu'on cherchait à connaître. C'est encore par la lécanomancie que chez anciens on mettait dans un bassin plein d' des pierres précieuses et des lames d'or et d gent, gravées de certains caractères, dont faisait offrande aux démons. Après les avoir c jurés par certaines paroles, on leur proposa question à laquelle on désirait une réponse. A il sortait du fond de l'eau une voix basse, s blable à un sifflement de serpent, qui donna solution désirée. Glycas rapporte que Necta bus, roi d'Égypte, connut par ce moyen c serait détrôné; et Delrio ajoute que de son te cette divination était encore en vogue parmi Turcs. Elle était anciennement familière Chaldéens, aux Assyriens et aux Égypti Vigenère dit qu'on jetait aussi du plomb fo tout bouillant dans un bassin plein d'eau; et les figures qui s'en formaient on avait répon ce qu'on demandait[1].

Lecanu (M. l'abbé), du clergé de Paris, teur d'un livre intitulé « Histoire de Satan chute, son culte, ses manifestations, ses vres, la guerre qu'il fait à Dieu et aux homm magie, possessions, illuminisme, magnétis esprits frappeurs, spirites, etc. » In-8°, Pa 1862.

Léchies, démons des bois, espèces de sat chez les Russes, qui leur donnent un corps main, depuis la partie supérieure jusqu'à la c ture, avec des cornes, des oreilles, une b de chèvre; et, de la ceinture en bas, des fo de bouc. Quand ils marchent dans les chan

[1] Jugowitz, enfants de Jug.

[2] Extrait de comptes rendus par la presse périodique sur les légendes de la Servie.

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sort pleinement convaincues*, p. 268.

issent au niveau des herbages ; mais
ourent dans les forêts, ils égalent en
s arbres les plus élevés. Leurs cris
ibles. Ils errent sans cesse autour des
s, empruntent une voix qui leur est
les égarent vers leurs cavernes, où
t plaisir à les chatouiller jusqu'à la



Lechies.

sorcier qui fut exécuté à Saumur, au
ècle, pour avoir composé des vénésons contre les enfants. Le bruit couce temps-là que lui et d'autres sorciers
leurs sorts diaboliques sur les lits de
levait s'y engendrer certains serpents
aient et tueraient les bonnes gens enbien qu'on n'osait plus se coucher.
Lecoq et on le brûla, après quoi on
[1], ce que vous pouvez faire aussi.
(Mademoiselle), tireuse de cartes,
le procès à Paris le 14 juillet 1818.
damnée à deux ans d'emprisonnement
francs d'amende, pour avoir prescrit
e demoiselle d'aller la nuit en pèleridvaire du mont Valérien, près Paris,
er quatre queues de morue envelopquatre morceaux d'un drap coupé en
n de détacher, par ce moyen cabalisœur d'un jeune homme riche, de neuf
demoiselles qui le poursuivaient en

re (Gilbert-Charles), marquis de Saint-Loire, né à Paris en 1688, mort en
a de lui un *Traité de l'opinion, ou pour servir à l'histoire de l'esprit hu*is, 1733, 6 vol. in-12 ; ouvrage dont
a tiré très-grand parti pour son livre

e, *Incrédulité*, etc., p. 268.
inet, *Histoire de la magie en France*, *des Erreurs et des préjugés répandus dans la société.*

Légions. Il y a aux enfers six mille six cent soixante-six légions de démons. Chaque légion de l'enfer se compose de six mille six cent soixante-six diables, ce qui porte le nombre de tous ces démons à quarante-quatre millions quatre cent trente-cinq mille cinq cent cinquante-six, à la tête desquels se trouvent soixante-douze chefs, selon le calcul de Wierus. Mais d'autres doctes mieux informés élèvent bien plus haut le nombre des démons.

Leleu (Augustin), contrôleur des droits du duc de Chaulnes sur la chaîne de Piquigny, qui demeurait à Amiens, rue de l'Aventure, et dont la maison fut infestée de démons pendant quatorze ans. Après s'être plaint, il avait obtenu qu'on fît la bénédiction des chambres infestées ; ce qui força les diables à détaler [1].

Leloyer. *Voy.* Loyer (le).

Lemia, sorcière d'Athènes, qui fut punie du dernier supplice, au rapport de Démosthène, pour avoir enchanté, charmé et fait périr le bétail ; car dans cette république on avait établi une chambre de justice pour poursuivre les sorciers [2].

Lemnius ou **Lemmens** (Liévin), né en 1505 à Ziriczée en Zélande, médecin et théologien, publia un livre sur ce qu'il y a de vrai et de faux en astrologie, et un autre sur les merveilles occultes de la nature [3].

Lémures, génies malfaisants ou âmes des morts damnés qui (selon les croyances superstitieuses) reviennent tourmenter les vivants, et dans la classe desquels il faut mettre les vampires. On prétend que le nom de Lémure est une corruption de Rémure, qui vient à son tour du nom de Rémus, tué par Romulus, fondateur de Rome ; car après sa mort les esprits malfaisants se répandirent dans Rome [4]. *Voy.* Lares, Larves, Spectres, Vampires, etc.

Lenglet-Dufresnoy (Nicolas), né à Beauvais en 1674 et mort en 1755. On lui doit : 1° une *Histoire de la philosophie hermétique*, accompagnée d'un catalogue raisonné des écrivains de cette science, avec le véritable *Philalète*, revu sur les originaux, 1742, 3 vol. in-12 ; 2° un *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, visions et révélations particulières*, avec des observations sur les dissertations du R. P. dom Calmet sur les apparitions et les revenants,

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations sur les apparitions*, t. III, p. 213.
[2] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 14.
[3] *De Astrologia liber unus, in quo obiter indicatur quid illa veri, quid ficti falsique habeat, et quatenus arti sit habenda fides;* Anvers, 1554, in-8°. — *De occultis naturæ miraculis libri II;* Anvers, 1559, in-12. Réimprimé chez Plantin en quatre livres ; Anvers, 1564.
[4] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, ch. v.

1751, 2 vol. in-12; 3° un *Recueil de dissertations* anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes, avec une préface historique et un catalogue des auteurs qui ont écrit sur les esprits, les visions, les apparitions, les songes et les sortiléges; 1752, 4 vol. in-12.

Nous avons puisé fréquemment dans ces ouvrages.

Lenormand (Mademoiselle), femme qui, sous l'Empire et la Restauration, exerçait à Paris le métier de sibylle. Elle prenait le nom de sibylle du faubourg Saint-Germain, tirait les cartes et disait la bonne aventure par le marc de café. On prétend qu'elle était un des organes de la police. Elle a laissé des mémoires et des souvenirs sibyllins. Morte en 1843. Ce qui est curieux, c'est que, de notre temps, les grandes dames allaient la consulter.

Le Normant (Martin), astrologue qui fut apprécié par le roi Jean, auquel il prédit la victoire qu'il gagna contre les Flamands [1].

Léon III, élu pape en 795. On a eu l'effronterie de lui attribuer un recueil de platitudes, embrouillées dans des figures et des mots inin-



telligibles, composé par un visionnaire plus de trois cents ans après lui, sous le titre d'*Enchiridion Leonis papæ* [2]. On a ajouté qu'il avait envoyé ce livre à Charlemagne. Voici le titre exact de ce ridicule fatras : *Enchiridion du pape Léon*, donné comme un présent précieux au sérénissime empereur Charlemagne, récemment purgé de toutes ses fautes. Rome, 1670, in-12 long, avec un cercle coupé d'un triangle pour vignette, et à l'entour ces mots en légende : *Formation, réformation, transformation.* Après un avis aux sages cabalistes, le livre commence par l'Évangile de saint Jean, que suivent les secrets et oraisons pour conjurer le diable. *Voy.* Conjurations, etc.

Léonard, démon des premiers ordres, grand maître des sabbats, chef des démons subalternes, inspecteur général de la sorcellerie, de la magie noire et des sorciers. On l'appelle souvent



Grand Nègre. Il préside au sabbat sous la figure d'un bouc de haute taille; il a trois cornes sur la tête, deux oreilles de renard, les cheveux hérissés, les yeux ronds, enflammés et fort ouverts, une barbe de chèvre et un visage au derrière. Les sorciers l'adorent en lui baisant ce visage inférieur avec une chandelle verte à la main. Quelquefois il ressemble à un lévrier ou à un bœuf, ou à un grand oiseau noir, ou à un tronc d'arbre surmonté d'un visage ténébreux. Ses pieds, quand il en porte au sabbat, sont toujours des pattes d'oie. Cependant, les experts qui ont vu le diable au sabbat observent qu'il n'a pas de pieds quand il prend la forme d'un tronc d'arbre et dans d'autres circonstances extraordinaires. Léonard est taciturne et mélancolique; mais dans toutes les assemblées de sorciers et de diables où il est obligé de figurer, il se montre avantageusement et déploie une gaieté superbe [1].

Léopold, fils naturel de l'empereur Rodolphe II. Il embrassa la magie et étudia les arts du diable, qui lui apparut plus d'une fois. Il arriva que son frère Frédéric fut pris en bataille combattant contre Louis de Bavière. Léopold, voulant lui envoyer un magicien pour le délivrer de la prison de Louis sans payer rançon, s'enferma avec ce magicien dans une chambre, conjurant et appelant le diable, qui se présenta à eux sous forme et costume d'un messager, pied, ayant ses souliers usés et rompus, le chaperon en tête; quant au visage, il avait les yeux chassieux. Il leur promit, sans que le magi-

[1] Manuscrit cité à la fin des remarques de Joly sur Bayle.

[2] *Enchiridion Leonis papæ serenissimo imperatori Carolo Magno in munus pretiosum datum, nuperrime mendis omnibus purgatum*, etc.

[1] Delrio, Delancre, Bodin, etc.

eât, de tirer Frédéric d'embarras, l'il y consentît. Il se transporta de la prison, changea d'habit et de forme, l'un écolier, avec une nappe autour du vita Frédéric à entrer dans la nappe, lusa en faisant le signe de la croix. Le a retourna confus chez Léopold, qui a point pour cela; car pendant la ma- uite de laquelle il mourut, s'étant levé r son séant, il commanda à son magi- tenait à gages, d'appeler le diable, nontra sous la forme d'un homme noir Léopold ne l'eut pas plutôt vu qu'il assez; et il demanda qu'on le recou- son lit, où il trépassa [1].

, rocher mystique. *Voy.* EATUAS.

ian. C'est le nom qu'on donne au clu- ns quelques comtés de l'Irlande. *Voyez* .

(M. l'abbé), prêtre du diocèse de uteur d'un savant livre intitulé *Études sessions en général et sur la possession en particulier*, précédées d'une lettre ura. 1 vol. in-12, 1859. Dans cet ou- faitement écrit et solidement appuyé s, l'auteur a mis au néant tous les du calviniste Saint-Aubin.

de Lincy, auteur vivant de travaux itulés *Le Livre des légendes*, 1836.

Voy. LUXEMBOURG.

ère (Marie), vieille sorcière arrêtée ie siècle à l'âge de quatre-vingt-dix pondit dans son interrogatoire qu'elle ir sorcière sans l'être; qu'elle croyait l'avait prié journellement, et avait liable depuis longtemps; qu'il y avait ns qu'elle n'avait été au sabbat. Inter- le sabbat, elle dit qu'elle avait vu le orme d'homme et de bouc, qu'elle lui les galons dont elle liait ses cheveux, ible les lui avait payés un écu qu'elle ans sa bourse; qu'il lui avait surtout lé de ne pas prier Dieu, de nuire aux en, et qu'il lui avait remis pour cela re dans une boîte; qu'il était venu la forme de chat, et que, parce qu'elle d'aller au sabbat, il l'avait meurtrie e pierres; que quand elle appelait le enait à elle en figure de chien pen- r et en figure de chat pendant la nuit; s elle l'avait prié de faire mourir une e qu'il avait fait; qu'une autre fois, un village, les chiens l'avaient suivie ; que dans l'instant elle avait appelé ui les avait tués. Elle dit aussi qu'il it autre chose au sabbat sinon hon- ible, qui promettait ce qu'on lui de- u'on lui faisait offrande en le baisant au derrière ayant chacun une chandelle à la main [2].

Lescot, devin de Parme, qui disait indifféremment à tout homme qui en voulait faire l'essai : « Pensez ce que vous voudrez, et je devinerai ce que vous pensez, » parce qu'il était servi par un démon [3].

Lespèce, Italien qui fut avalé pendant le séjour de la flotte française au port de Zante, sous le règne de Louis XII. Il était dans le brigantin de François de Grammont. Un jour, après avoir bien bu, il se mit à jouer aux dés et perdit tout son argent. Il maugréa Dieu, les saints, la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, et invoqua le diable à son aide. La nuit venue, comme l'impie commençait à ronfler, un gros et horrible monstre, aux yeux étincelants, approcha du brigantin. Quelques matelots prirent cette bête pour un monstre marin et voulurent l'éloigner; mais elle aborda le navire et alla droit à l'hérétique, qui fuyait de tous côtés. Dans sa fuite, il trébucha et tomba dans la gueule de cet horrible serpent [4].

Léthé, fleuve qui arrosait une partie du Tartare et allait jusqu'à l'Élysée. Ses ondes faisaient oublier aux ombres, forcées d'en boire, les plaisirs et les peines de la vie qu'elles avaient quittée. On surnommait le Léthé le fleuve d'Huile, parce que son cours était paisible, et par la même raison Lucain l'appelle *deus tacitus*, dieu silencieux, car il ne faisait entendre aucun murmure. Les âmes des méchants, après avoir expié leurs crimes par de longs tourments, venaient aux bords du Léthé perdre le souvenir de leurs maux et puiser une nouvelle vie. Sur ses rives, comme sur celles du Cocyte, on voyait une porte qui communiquait au Tartare [5].

Lettres de l'alphabet. Leur mystère. *Voyez* MARC L'HÉRÉTIQUE.

Lettres infernales, ou *Lettres des campagnes infernales*, publiées en 1734. Ce n'est qu'une satire contre les fermiers généraux.

Lettres *sur les diverses apparitions d'un bénédictin de Toulouse*, in-4°, 1679. Ces apparitions étaient, dit-on, des supercheries de quelques novices de la congrégation de Saint-Maur, qui voulaient tromper leurs supérieurs. On les fit sortir de l'ordre.

Leuce-Carin, hérétique du second siècle, auteur apocryphe d'un livre intitulé *Voyages des apôtres*. Il y conte des absurdités.

Leucophylle, plante fabuleuse qui, selon les anciens, croissait dans le Phase, fleuve de la

, *Histoire des spectres*, p. 304.

[1] *Discours des sortiléges et vénéfices*, tirés des procès criminels.

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance de la divination, du sortilége*, p. 304.

[3] D'Auton, *Histoire de Louis XII*, cité par M. Jules Garinet, dans son *Histoire de la Magie en France*.

[4] Delandine, *l'Enfer des anciens*, p. 284.

Colchide. On lui attribuait la vertu d'empêcher les infidélités; mais il fallait la cueillir avec de certaines précautions, et on ne la trouvait qu'au point du jour, vers le commencement du printemps, lorsqu'on célébrait les mystères d'Hécate.

Lévi de Moravie, rabbin juif, réputé grand magicien au XVIe siècle.

Léviathan, grand amiral de l'enfer, selon les démonomanes. Wierus l'appelle le grand menteur. Il s'est mêlé de posséder, de tous temps, les gens qui courent le monde. Il leur apprend à mentir et à en imposer. Il est tenace, ferme à son poste et difficile à exorciser. On donne aussi le nom de Léviathan à un poisson immense que les rabbins disent destiné au repas du Messie. Ce poisson est si monstrueux qu'il en avale d'un coup un autre, lequel, pour être moins grand que lui, ne laisse pas d'avoir trois lieues de long. Toute la masse des eaux est portée sur Léviathan. Dieu, au commencement, en créa deux, l'un mâle et l'autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre et qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, Dieu, disent encore les rabbins, tua la femelle et la sala pour le repas du Messie qui doit venir. En hébreu, Léviathan veut dire monstre des eaux. Il paraît que c'est le nom de la baleine dans le livre de Job, chap. LXI. Samuel Bochard croit que c'est aussi le nom du crocodile. *Voy.* KRAKEN.

Lewis (Matthieu-Grégoire), auteur de romans et de pièces de théâtre, né en 1773 et mort en 1818. On a de lui le *Moine*, 1795, 3 vol. in-12, production effroyable et dangereuse, qui fit plus de bruit qu'elle ne mérite; le *Spectre du château*, opéra ou drame en musique, etc.

Lézards. Les Kamtschadales en ont une crainte superstitieuse. Ce sont, disent-ils, les espions de Gaeth (dieu des morts) qui viennent leur prédire la fin de leurs jours. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux pour qu'ils n'aillent rien dire au dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse et meurt quelquefois de la peur qu'il a de mourir.

Les nègres qui habitent les deux bords du Sénégal ne veulent pas souffrir, au contraire, qu'on tue les lézards autour de leurs maisons. Ils sont persuadés que ce sont les âmes de leurs pères, de leurs mères et de leurs proches parents qui viennent faire le folgar, c'est-à-dire se réjouir avec eux [1].

Libanius, magicien né en Asie, qui, pendant le siége de Ravenne par Constance, employait des moyens magiques pour vaincre les ennemis [2].

Libanomancie, divination qui se faisait par le moyen de l'encens. Voici, selon Dion Cassius, les cérémonies que les anciens pratiquaient d la libanomancie. On prend, dit-il, de l'ence et, après avoir fait des prières relatives choses que l'on demande, on jette cet enc dans le feu, afin que sa fumée porte les pri jusqu'au ciel. Si ce qu'on souhaite doit arri l'encens s'allume sur-le-champ, quand mêm serait tombé hors du feu; le feu semble l'a chercher pour le consumer. Mais si les v qu'on a formés ne doivent pas être remplis, l'encens ne tombe pas dans le feu, ou le feu éloigne et ne le consume pas. Cet oracle, ajo t-il, prédit tout, excepté ce qui regarde la n et le mariage.

Libertins, fanatiques qui s'élevèrent en F dre au milieu du seizième siècle et qui se ré dirent en France, où ils eurent pour chef tailleur picard nommé Quintin. Ils professa exactement le panthéisme des philosophes de jours; et les rêveurs allemands les copient. regardaient le paradis et l'enfer comme des sions et se livraient à leurs sens. Le nom q se donnaient, comme affranchis, est devenu injure.

Libres penseurs, personnages qui se po de nos jours en esprits forts et qui ont toutes doctrines des hérétiques dont on vient de pa

Licorne. On croyait chez nos pères qu corne de licorne préservait des sortiléges. licornes du cap de Bonne-Espérance sont déc avec des têtes de cheval, d'autres avec des t de cerf. On dit que le puits du palais de Sa Marc ne peut être empoisonné, parce qu'on jeté des cornes de licornes. On est d'ailleurs décis sur ce qui concerne ces animaux, don race semble perdue, quoique, dit-on, elle e encore en Chine. *Voy.* CORNES.

Lierre. Nous ne savons pourquoi les Flam appellent le lierre *fil du diable* (Duivels-N garen).

Lieder (Madeleine), femme de Lewenbur Saxe, qui fut possédée en 1605, avec des c singulières. Quelquefois son démon l'enro comme une pelote, de sorte que sa tête touc ses genoux; et, dans cette situation, elle lancée en l'air. D'autres fois sa taille grandi au point que sa tête touchait le plafond. D'au



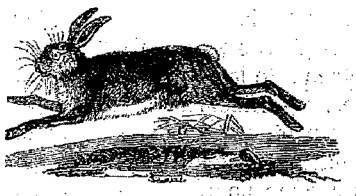
fois ses yeux sortaient de sa tête gros comme œufs de poule, ou sa langue pendait noir

[1] *Abrégé des voyages*, par de la Harpe, t. II, p. 131.

[2] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, etc., p. 726.

ı pied hors de sa bouche[1]. On l'exor-
démon qui la possédait dit, par sa
ıe ses meilleurs amis étaient Judas,
ate et Faust.

On raconte des choses merveilleuses
Évax et Aaron disent que si l'on joint
ıvec la tête d'un merle, ils rendront
ıi les portera si hardi qu'il ne crain-
me la mort. Celui qui se les attachera
partout où il voudra, et s'en retour-
langer. — Si on en fait manger à un
: le cœur d'une belette, il est sûr qu'il
mais, quand même on le tuerait[2].
eillards aperçoivent un lièvre traver-
ıemin, ils ne manquent guère d'en au-



que mal. Ce n'est pourtant, au fond,
ıace des anciens augures exprimée en
: *Inauspicatum dat iter oblatus lepus.*
n'avait apparemment d'autre fonde-
ı n'est que nous devons craindre quand
timide passe devant nous; comme un
y passe aussi, nous présage quelque im-
es observations superstitieuses étaient
aux Juifs. Chez les Grecs modernes, si
:roise le chemin d'une caravane, elle
jusqu'à ce qu'un passant qui ne l'ait
ıpe le charme en traversant la même
Les Romains croyaient que celui qui
lu lièvre pendant sept jours était par là
li; et on conte qu'Alexandre-Sévère,
ımmeñt avait un grain de coquetterie,
lu lièvre à tous ses repas.
ıeur des lièvres, *voy.* SAKIMOUNI.
(Le Grand). Les Chipouyans, peuplade
ıi habite l'intérieur de l'Amérique sep-
ı, croient que le Grand Lièvre, nom
ıent à l'Être suprême, étant porté sur
vec tous les quadrupèdes qui compo-
our, forma la terre d'un grain de sable
céan et tira les hommes des corps des
Mais le Grand Tigre, dieu des eaux,
ıux desseins du Grand Lièvre. Voilà,
x, les principes qui se combattent per-
ıt.
re. On donne ce nom à un maléfice spé-
equel on liait et on paralysait quelque
ysique de l'homme ou de la femme. On
hevillement le sortilége qui fermait un

omania de Tobie Seiler, cité par Görres,
50 de sa *Mystique.*
ı *d'Albert le Grand*, p. 108.
ı, *Erreurs populaires.*

conduit et empêchait par exemple les déjections naturelles. On appelait embarrer l'empêchement magique qui s'opposait à un mouvement. On appelait plus spécialement ligature le maléfice qui affectait d'impuissance un bras, un pied ou tout autre membre.

Le plus fameux de ces sortiléges est celui qui est appelé dans tous les livres où il s'agit de superstitions, dans le curé Thiers, dans le père Lebrun et dans tous les autres, le *nouement de l'aiguillette* ou l'aiguillette nouée, désignation honnête d'une chose honteuse. C'est au reste le terme populaire. Cette matière si délicate, que nous aurions voulu pouvoir éviter, tient trop de place dans les abominations superstitieuses pour être passée sous silence.

Les rabbins attribuent à Cham l'invention du nouement de l'aiguillette. Les Grecs connaissaient ce maléfice. Platon conseille à ceux qui se marient de prendre garde à ces charmes ou ligatures qui troublent la paix des ménages[1]. On nouait aussi l'aiguillette chez les Romains; cet usage passa des magiciens du paganisme aux sorciers modernes. On nouait surtout beaucoup au moyen âge. Plusieurs conciles frappèrent d'anathème les noueurs d'aiguillette; le cardinal du Perron fit même insérer dans le rituel d'Évreux des prières contre l'aiguillette nouée; car jamais ce maléfice ne fut plus fréquent qu'au seizième siècle. Le nouement de l'aiguillette devient si commun, dit Pierre Delancre, qu'il n'y a guère d'hommes qui osent se marier, sinon à la dérobée. On se trouve lié sans savoir par qui, et de tant de façons que le plus rusé n'y comprend rien. Tantôt le maléfice est pour l'homme, tantôt pour la femme, ou pour tous les deux. Il dure un jour, un mois, un an. L'un aime et n'est pas aimé; les époux se mordent, s'égratignent et se repoussent; ou bien le diable interpose entre eux un fantôme, etc. Le démonologue expose tous les cas bizarres et embarrassants d'une si fâcheuse circonstance.

Mais l'imagination, frappée de la peur du sortilége, faisait le plus souvent tout le mal. On attribuait aux sorciers les accidents qu'on ne comprenait point, sans se donner la peine d'en chercher la véritable cause. L'impuissance n'était donc généralement occasionnée que par la peur du maléfice, qui frappait les esprits et affaiblissait les organes; et cet état ne cessait que lorsque la sorcière soupçonnée voulait bien guérir l'imagination du malade en lui disant qu'elle le restituait. Une nouvelle épousée de Niort, dit Bodin[1], accusa sa voisine de l'avoir liée. Le juge fit mettre la voisine au cachot. Au bout de deux jours, elle commença à s'y ennuyer et s'avisa de faire dire aux mariés qu'ils étaient déliés; et dès lors ils furent déliés. — Les détails de ce désordre sont

[1] Platon, *Des lois*, liv. II.
[2] *Démonomanie des sorciers*, liv. IV, ch. v.

presque toujours si ignobles qu'on ne peut mettre sous les yeux d'un lecteur honnête cet enchenillement, comme l'appelle Delancre[1].

Les mariages ont rarement lieu en Russie sans quelque frayeur de ce genre. « J'ai vu un jeune homme, dit un voyageur[2], sortir comme un furieux de la chambre de sa femme, s'arracher les cheveux et crier qu'il était ensorcelé. On eut recours au remède employé chez les Russes, qui est de s'adresser à des magiciennes blanches, lesquelles pour un peu d'argent, rompent le charme et dénouent l'aiguillette; ce qui était la cause de l'état où je vis ce jeune homme. »



Désaccord.

Nouement de l'aiguillette. — Nous croyons devoir rapporter, comme spécimen des bêtises de l'homme, la stupide formule suivante, qu'on lit au chapitre premier des *Admirables secrets du Petit Albert :*

« Qu'on prenne la verge d'un loup nouvellement tué; qu'on aille à la porte de celui qu'on veut lier, et qu'on l'appelle par son propre nom. Aussitôt qu'il aura répondu, on liera la verge avec un lacet de fil blanc, et le pauvre homme sera impuissant aussitôt. »

Ce qui est surprenant, c'est que les gens de village croient à de telles formules, qu'ils les emploient, et qu'on laisse vendre publiquement des livres qui les donnent avec de scandaleux détails.

[1] *L'incrédulité et mécréance*, etc., traité VI.
[2] *Nouveau voyage vers le septentrion*, ch. II.

On trouve dans Ovide et dans Virgile les pr cédés employés par les noueurs d'aiguillette d leur temps. Ils prenaient une petite figure d cire qu'ils entouraient de rubans ou de cordons ils prononçaient sur sa tête des conjurations, e serrant les cordons l'un après l'autre; ils lui en fonçaient ensuite, à la place du foie, des aiguill ou des clous, et le charme était achevé.

Bodin assure qu'il y a plus de cinquante moyen de nouer l'aiguillette. Le curé Thiers rapport avec blâme plusieurs de ces sortes de moyens qui sont encore usités dans les villages.

Contre l'aiguillette nouée. — On prévient c maléfice en portant un anneau dans lequel e enchâssé l'œil droit d'une belette; ou en mettan du sel dans sa poche, ou des sous marqués dan ses souliers, lorsqu'on sort du lit; ou, selo Pline, en frottant de graisse de loup le seuil e les poteaux de la porte qui ferme la chambre coucher. — Hincmar de Reims conseille ave raison aux époux qui se croient maléficiés d nouement de l'aiguillette la pratique des sacre ments comme un remède efficace; d'autres o donnaient le jeûne et l'aumône.

Le *Petit Albert* conseille contre l'aiguillett nouée de manger un pivert rôti avec du sel bé nit, ou de respirer la fumée de la dent d'un mo jetée dans un réchaud. — Dans quelques pays o se flatte de dénouer l'aiguillette en mettant deu chemises à l'envers l'une sur l'autre. Ailleurs on perce un tonneau de vin blanc, dont on fa passer le premier jet par la bague de la mariée Ou bien, pendant neuf jours, avant le soleil levé on écrit sur du parchemin vierge le mot *aviga zirtor*. Il n'y a, comme on voit, aucune extrava gance qui n'ait été imaginée.

Voici, avant de finir, un exemple curieux d'un manière peu usitée de nouer l'aiguillette : « Un sorcière, voulant exciter une haine mortelle entr deux futurs époux, écrivit sur deux billets des ca ractères inconnus et les leur fit porter sur eux Comme ce charme ne produisait pas assez vit l'effet qu'elle désirait, elle écrivit les mêmes ca ractères sur du fromage qu'elle leur fit manger puis elle prit un poulet noir qu'elle coupa par l milieu, en offrit une partie au diable et leu donna l'autre, dont ils firent leur souper. Cel les anima tellement qu'ils ne pouvaient plus s regarder l'un l'autre. — Y a-t-il rien de si ridi cule, ajoute Delancre, persuadé pourtant de l vérité du fait, et peut-on reconnaître en cel quelque chose qui puisse forcer deux personne qui s'entr'aiment à se haïr à mort? »

On dit que les sorciers ont coutume d'enterre des têtes et des peaux de serpents sous le seuil d la porte des mariés, ou dans les coins de leu maison, afin d'y semer la haine et les dissen sions. Mais ce ne sont que les marques visible des conventions qu'ils ont faites avec Satan, le quel est le maître et l'auteur du maléfice de l

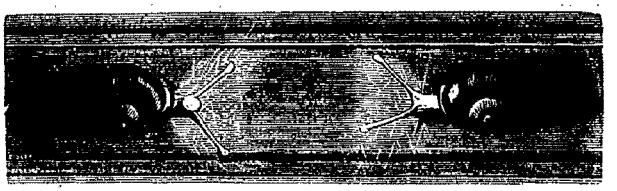
ois, continue Delancre, le diable ne avant, et se contente, au lieu de la porter seulement de l'oubli, mettant n tel oubli de leurs femmes qu'ils en it à fait la mémoire, comme s'ils ne mais connus. Un jeune homme d'Etru- si épris d'une sorcière, qu'il aban- emme et ses enfants pour venir de- ec elle, et il continua ce triste genre u'à ce que sa femme, avertie du malé- t venue trouver, fureta si exactement ison de la sorcière, qu'elle découvrit it le sortilége, qui était un crapaud ns un pot, ayant les yeux cousus et elle le prit, et, lui ayant ouvert les e brûla. Aussitôt l'amour et l'affection autrefois pour sa femme et ses enfants out à coup dans la mémoire du jeune ri s'en retourna chez lui honteux et et passa dans de bons sentiments le es jours. — Delancre cite d'autres bizarres des effets de ce charme, époux qui se détestaient de près et issaient de loin. Ce sont de ces choses it aussi de nos jours, sans qu'on pense du sortilége.

run ne semble pas croire aux noueurs ; cependant il rapporte le trait de ert de Nogent, qui raconte[1] que son mère avaient eu l'aiguillette nouée ot ans, et qu'après cet intervalle pa- eille femme rompit le maléfice et leur ge du mariage. — Nous le répétons, ce mal, qui n'a guère pu exister que aginations faibles, était autrefois très- Personne aujourd'hui ne s'en plaint dans les villes ; mais on noue encore l'aiguillette dans les villages ; bien plus, on se sert encore des procédés que nous rapportons ici, car la superstition n'est pas progressive. Et tandis qu'on nous vante à grand bruit l'avancement des lumières, nous vivons à quelques lieues de pauvres paysans qui ont leurs devins, leurs sorciers, leurs présages, qui ne se marient qu'en tremblant, et qui ont la tête obsédée de terreurs infernales.

Lilith. Wierus et plusieurs autres démonomanes font de Lilith le prince ou la princesse des démons succubes. — Les démons soumis à Lilith portent le même nom que leur chef, et, comme les Lamies, cherchent à faire périr les nouveau-nés ; ce qui fait que les juifs, pour les écarter, ont coutume d'écrire aux quatre coins de la chambre d'une femme nouvellement accouchée : « Adam, Ève ; hors d'ici Lilith ! »

Lilly (William), astrologue anglais du dix-septième siècle qui se fit une réputation en publiant l'horoscope de Charles Ier. Il mourut en 1681. Sa Vie, écrite par lui-même, contient des détails si naïfs et en même temps une imposture si palpable qu'il est impossible de distinguer ce qu'il croit vrai de ce qu'il croit faux. C'est lui qui a fourni la partie la plus considérable de l'ouvrage intitulé *Folie des astrologues*. Les opinions de Lilly et sa prétendue science avaient tant de vogue dans son siècle que Gataker, théologien anglican, se crut obligé d'écrire contre cette déception populaire. Parmi un grand nombre d'écrits ridicules dont le titre indique assez le sujet, nous citerons de Lilly : 1° *le Jeune Anglais Merlin*, Londres, 1644 ; 2° *le Messager des étoiles*, 1645 ; 3° *Recueil de prophéties*, 1646.

Limaçons. Les limaçons ont de grandes pro-



r le corps humain, dit l'auteur des *lbert le Grand*, et il indique de suite crissades. — De nos jours, on a es- s douer de sympathies telles qu'ils ent le télégraphe électrique. Mais on dans cette donnée une mystification. GOT.

de personnes doutent si les limaçons x. On s'est guéri de ce doute par le s microscopes ; les points ronds et urs cornes sont leurs yeux, et il est ls en ont quatre.

C'est le mot consacré parmi les théor signifier le lieu où les âmes des saints étaient détenues en attendant la ve- nue de Jésus-Christ. On donnait aussi le nom de Limbes aux lieux où vont les âmes des enfants morts sans baptême.

Limyre, fontaine de Lycie qui rendait des oracles par le moyen de ses poissons. Les consultants leur présentaient à manger : si les poissons se jetaient dessus, le présage était favorable ; s'ils le refusaient, surtout s'ils le rejetaient avec leurs queues, c'était un mauvais indice.

Linkup ou **Linkop** (Marion), sorcière. *Voyez* JACQUES Ier.

Linurgus, pierre fabuleuse qui se trouvait, dit-on, dans le fleuve Achéloüs. Les anciens l'appelaient *lapis lineus*. On l'enveloppait dans un

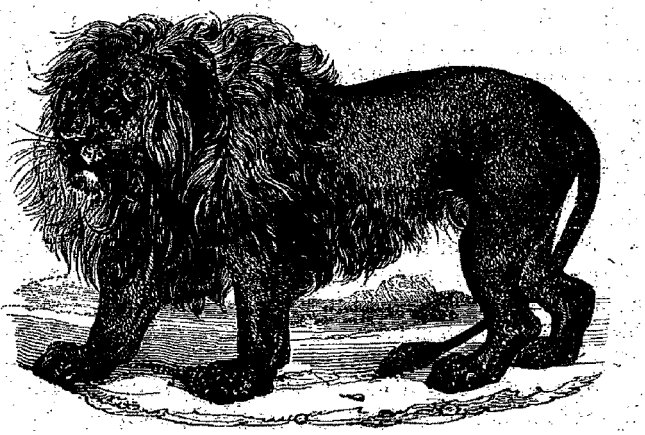
sua, lib. I, cap. XI.

[1] Dom Calmet, *Dissertation sur les apparitions*, t. II, p. 74.

linge, et lorsqu'elle devenait blanche, on se promettait bon succès dans ses projets de mariage.

Lion. Si on fait des courroies de sa peau, celui qui s'en ceindra ne craindra point ses ennemis; si on mange de sa chair, ou qu'on boive de son urine pendant trois jours, on guérira de la fièvre quarte..... Si vous portez les yeux de cet anim sous l'aisselle, toutes les bêtes s'enfuiront deva vous en baissant la tête [1].

Le lion est un des signes du zodiaque. *Voy.* H noscopes. — Le diable s'est montré quelquef sous la forme d'un lion, disent les démon



graphes. Un des démons qui possédèrent Élisabeth Blanchard est désigné sous le nom du *lion d'enfer*. Voy. Messie des juifs.

Lios. *Voy.* Alfares.

Lisathama. *Voy.* Gruau de la Barre.

Lissi, démon peu connu qui posséda Denise de la Caille et signa le procès-verbal d'expulsion, qui n'est qu'une farce.

Litanies du sabbat. Les mercredis et vendredis on chantait au sabbat les litanies suivantes, s'il faut en croire les relations :

Lucifer, Belzébuth, Léviathan, prenez pitié de nous. Baal, prince des séraphins; Baalbérith, prince des chérubins; Astaroth, prince des Trônes; Rosier, prince des Dominations; Carreau, prince des Puissances; Bélias, prince des Vertus; Perrier, prince des Principautés; Olivier, prince des Archanges; Junier, prince des Anges; Sarcueil, Fume-Bouche, Pierre-de-Feu, Carniveau, Terrier, Coutellier, Candelier, Béhémoth, Oilette, Belphégor, Sabathan, Garandier, Dolers, Pierre-Fort, Axaphat, Prisier, Kakos, Lucesme, priez pour nous [1]. — Il faut remarquer que Satan n'est pas invoqué dans ces litanies, non plus qu'une foule d'autres.

Lithomana. *Voy.* Gruau de la Barre.

Lithomancie, divination par les pierres. Elle se faisait au moyen de plusieurs cailloux qu'on poussait l'un contre l'autre, et dont le son plus ou moins clair ou aigu donnait à connaître la volonté des dieux. On rapporte encore à cette divination la superstition de ceux qui croient que l'améthyste a la vertu de faire connaître à ceux qui la possèdent les événements futurs par les songes. On disait aussi que si on arrose l'améthyste avec de l'eau et qu'on l'approche de l'aimant, elle répondra aux questions qu'on lui fe mais d'une voix faible comme celle d'un enfant

Lituus, baguette d'augure, recourbée d le bout le plus fort et le plus épais. Le lit dont on fit usage à l'élection de Numa, sec roi de Rome, était conservé dans le temple Mars. On conte qu'il fut trouvé entier après l cendie général de Rome [3].

Livres. Presque tous les livres qui contienn les secrets merveilleux et les manières d'évoq le diable ont été attribués à de grands pers nages. Abel, Adam, Alexandre, Albert le Gra Daniel, Hippocrate, Galien, Léon III, Hern Platon, saint Thomas, saint Jérôme, pass dans l'idée des imbéciles, pour auteurs de li magiques. La plupart de ces livres sont inin ligibles et d'autant plus admirés des sots q en sont moins entendus. Voyez à leurs noms grands hommes auxquels on attribue les li magiques. Le *Livre des prodiges*, ou *Histoire aventures merveilleuses et remarquables de s tres, revenants, esprits, fantômes, démons,* e *rapportées par des personnes dignes de foi.* 1 lume in-12, cinquième édition, Paris, 1821 compilation sans objet. *Voy.* Mirabilis Liber

Lizabet, démon. *Voy.* Colas.

Loannocks (Susanna), Anglaise qui, en 1(fut accusée par une de ses voisines de lui a ensorcelé son rouet, en sorte qu'elle ne p vait plus le faire tourner. Elle offrit de sout son dire par serment. Le mari de l'accusée lá culpabilité de sa femme, sans nier la pos lité du crime; et, pour la disculper, il dem qu'elle fût soumise à l'*épreuve de la Bible.*

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France.*

[1] *Admirables secrets d'Albert le Grand*, p. 1(
[2] Brown, *Erreurs populaires*, t. 1, p. 162.
[3] Lebrun, *Traité des superstitions*, t. II, p.

ıls y consentirent, et c'est probablement ère fois que cette singulière épreuve eut ccusée fut conduite en chemise à l'église aroisse et placée dans un plateau de la , tandis qu'on mit dans l'autre la grande l'Église. La femme fut plus lourde que et en conséquence honorablement ac- car c'était un fait incontestable et in- jusqu'alors chez les anglicans qu'une déshabillée ne pesait pas une Bible d'é-

Chez les Scandinaves, les tremblements étaient personnifiés dans un dieu, un ıuvais, un démon nommé Lock. Après pandu le mal dans toute la Scandinavie, un semeur sa graine, Lock fut à la fin é sur des roches aiguës. Lorsqu'il se re- ainsi que le ferait un malade, sur son lit es coupantes, la terre tremble; lorsqu'il t répand sa bave, qui est un poison, ses trent en convulsion et la terre s'agite [2].

rde, sorcière qui fut accusée, en 1582, ompagne, la femme Gantière, de l'avoir ıu sabbat, où le diable l'avait marquée, lait vêtu d'un bilaret jaune [3].

erys. *Voy.* LURIGAUNES.

n (Nephtali), rabbin de Francfort, réputé ème siècle grand magicien.

démon farceur des Scandinaves. C'est igaye les dieux et les héros de Walhalla.

ıan, fabuliste célèbre de l'Orient. Il vi- t-on, vers le temps de David, ce qui s certain; il fut surnommé *le Sage*. Les lisent qu'il trouva le secret de faire re- s morts, et qu'il usa de ce secret pour e. Ils lui accordent une longévité de trois ns; quelques-uns prétendent qu'il en ille.

aissé, ou du moins on a mis sous son es apologues qui jouissent d'une grande i. Les écrivains de l'Asie réclament pour lupart des faits et gestes que les Grecs ıt à Ésope [4].

rd (Gauthier), hérétique qui commença à semer ses erreurs; il les avait prises geois. Il enseignait que les démons avaient sés du ciel injustement, qu'ils y seraient rétablis, et que saint Michel et les autres raient alors damnés à leur tour. Il prê- s mœurs corrompues, et ses disciples aucoup de mal. Brûlé à Cologne en 1322.

ılli (Battista), mystique italien qui pré- Paris, sous Louis XIII, les prestiges de Cagliostro. Il disait la bonne aventure avec beaucoup de cérémonies qui en imposaient.

Longévité. On a vu, surtout dans les pays du Nord, des hommes qui ont prolongé leur vie au delà des termes ordinaires. Cette longévité ne peut s'attribuer qu'à une constitution robuste, à une vie sobre et active, à un air vif et pur. Il n'y a pas cinquante ans que Kotzebue rencontra en Sibérie un vieillard bien portant, marchant et travaillant encore, dans sa cent quarante-deuxième année. Des voyageurs dans le Nord trouvèrent au coin d'un bois un vieillard à barbe grise qui pleurait à chaudes larmes. Ils lui demandèrent le sujet de sa douleur : le vieillard répondit que son père l'avait battu. Les voyageurs surpris le reconduisirent à la maison paternelle et intercédèrent pour lui. Après quoi, ils demandèrent au père le motif de la punition infligée à son fils. « Il a manqué de respect à son grand-père, » répondit le vieux bonhomme.

Les chercheurs de merveilles ont ajouté les leurs à celles de la nature. Torquemada conte qu'en 1531 un vieillard de Trente, âgé de cent ans, rajeunit et vécut encore cinquante ans; et Langius dit que les habitants de l'île de Bonica en Amérique peuvent aisément s'empêcher de vieillir, parce qu'il y a dans cette île une fontaine qui rajeunit pleinement. *Voy.* HAQUIN. Lorsque l'empereur Charles-Quint envoya une armée navale en Barbarie, le général qui commandait cette expédition passa par un village de la Calabre où presque tous les paysans étaient âgés de cent trente-deux ans, et tous aussi sains et dispos que s'ils n'en avaient eu que trente. C'était, disent les relations, un sorcier qui les rajeunissait. En 1773 mourut, près de Copenhague, un matelot nommé Drakenberg, âgé de cent quarante-six ans : la dernière fois qu'il se maria il avait cent onze ans, et il en avait cent trente quand sa femme mourut. Il devint épris d'une jeune fille de dix-huit ans qui le refusa; de dépit il jura de vivre garçon désormais, et il tint parole.

En 1670, sous Charles II, mourut dans l'Yorkshire Henri Jenkins, né en 1501, sous Henri VII. Il se rappelait à merveille d'avoir été de l'expédition de Flandre sous Henri VIII, en 1513. Il mourut à cent soixante-neuf ans révolus, après avoir vécu sous huit rois, sans compter le règne de Cromwell. Son dernier métier était celui de pêcheur. Âgé de plus de cent ans, il traversait la rivière à la nage. Sa petite-fille mourut à Cork à cent treize ans. *Voy.* ARTHEPHIUS, DORMANTS, FLAMEL, JEAN D'ESTAMPES, LOKMAN, ZOROASTRE, etc.

Loota, oiseau qui, dans l'opinion des habitants des îles des Amis, mange, à l'instant de la mort, les âmes des gens du peuple, et qui, pour cet effet, se promène sur leurs tombes. (*Voyages de Cook.*)

Loray. *Voy.* ORAY.

Loterie. La loterie doit son origine à un Gé-

ıerches curieuses sur la sorcellerie, publiées *)roit* en 1845.

on, *Histoire du diable.*

ret, espèce de jaquette, qui s'appelle aujourıchmann.

ez sur Lokman les *Légendes de l'Ancien Tes-*

nois. Elle fut établie à Gênes en 1720, en France elle a été supprimée de nos jours.

Entre plusieurs moyens imaginés par les visionnaires pour gagner à la loterie, le plus commun était celui des songes. Un rêve, sans que l'on en sache la raison, indiquait à celui qui l'avait fait les numéros qui devaient sortir au prochain tour de roue. Si l'on voit en songe un aigle, disent les livres qui enseignent cette science, il donne 8, 20, 46; un ange, 20, 46, 56; un bouc, 10, 13, 90; des brigands, 4, 19, 33; un champignon, 70, 80, 90; un chat-huant, 13, 85; un crapaud, 4, 46; le diable, 4, 70, 80; un dindon, 80, 40, 66; un dragon, 8, 12, 43, 60; les fantômes, 1, 22, 52; une femme, 4, 9, 22; une fille, 20, 35, 58; une grenouille, 3, 19, 27; la lune, 9, 46, 79, 80; un moulin, 15, 49, 62; un ours, 21, 50, 63; un pendu, 17, 71; des puces, 45, 57, 83. Des rats, 9, 40, 56; un spectre, 31, 43, 74, etc. Or, dans cent mille personnes qui mettaient à la loterie, il y avait cent mille rêves différents, et il ne sortait que cinq numéros; de plus, aucun système ne ressemblait à un autre. Si Cagliostro donnait pour tel rêve les numéros 11, 27, 82, un autre indiquait des numéros tout différents. — Croirait-on que les livres de secrets merveilleux donnent gravement ce procédé pour gagner à la loterie? Il faut : avant de vous coucher, réciter trois fois la formule qui va suivre; après quoi vous la mettrez sous votre oreiller, écrite sur un parchemin vierge; et pendant votre sommeil le génie de votre planète viendra vous dire l'heure où vous devez prendre votre billet, et vous révéler en songe les numéros. Voici la formule : « Seigneur, montrez-moi donc un mort mangeant de bonnes viandes, un beau pommier ou de l'eau courante, tous bons signes; et envoyez-moi les anges Uriel, Rubiel ou Barachiel, qui m'instruisent des nombres que je dois prendre pour gagner; par celui qui viendra juger les vivants et les morts et le siècle par le feu. » Dites alors trois *Pater* et trois *Ave* pour les âmes du purgatoire...

Loudun, ville de France dans le département de la Vienne, célèbre par une possession qui fit grand bruit dans le premier tiers du dix-septième siècle. Un couvent d'ursulines, qui s'occupaient de l'éducation des jeunes filles, avait été établi à Loudun en 1626. Il était tenu par quatorze religieuses, toutes de bonnes et honnêtes familles et toutes d'une vie irréprochable. Il y avait en même temps dans Loudun un prêtre nommé Urbain Grandier, d'une conduite si légère que l'évêque de Poitiers l'avait interdit *a divinis* le 3 janvier 1630. On savait qu'il faisait des chansons, des pamphlets et qu'il écrivait contre le célibat des prêtres. Peu après la sentence de l'évêque qui devait le ramener à des mœurs plus recueillies, le directeur des ursulines étant mort, Grandier osa se présenter pour le remplacer. La supérieure le refusa. Bientôt d phénomènes singuliers se produisirent dans couvent : les quatorze religieuses se trouvère possédées; et, chose surprenante, toutes voyaie la nuit Grandier, pour qui elles ressentaient u grande répulsion, se présenter à elles et l pousser à mal faire. Ce fut un grand bruit da la ville; les parents avaient retiré leurs enfan et les ursulines vivaient dans une épouvant dans des crises et des convulsions contre le quelles les médecins ne pouvaient rien. Un co seiller du roi Louis XIII fut envoyé à Loudun po connaître de ce mystère; on exorcisa les re gieuses, et les mauvais esprits qui les poss daient, contraints par les conjurations ecclésia tiques, déclarèrent que c'était Grandier qui l avait envoyés et les retenait dans les corps ces femmes.

Une grande affluence de curieux et de savai assistait aux exorcismes. On parlait à ces simpl filles en latin, en grec, en hébreu, en turc dans d'autres idiomes de l'ancien et du nouve monde. Elles comprenaient tout et répondaie à tout si exactement qu'un savant s'écria : « faudrait être fou ou athée pour nier ici la poss sion, » et que plusieurs hérétiques, entre aut lord Montagu, plusieurs hommes dissolus, ent autres Kériolet, se convertirent publiqueme

Un éminent écrivain du diocèse de Poitie M. l'abbé Leriche, a publié tout récemment, un livre plein d'intérêt [1], l'histoire de cette p session, et ses preuves mettent à néant les p quinades du protestant Saint-Aubin et des aut esprits avariés qui ont voulu ne pas voir. Nous e prunterons à ce livre quelques renseigneme utiles. Voici les noms des religieuses : madame Belciel, fille du baron de Cose en Saintonge, religion sœur Jeanne des Anges, supérieur madame de Zazilli, en religion sœur Claire Saint-Jean; madame de la Motte, fille du ma quis de la Motte-Baracé, en religion sœur Agn de Saint-Jean; les deux dames de Barbeziers, religion sœur Louise de Jésus et sœur Catheri de la Présentation, toutes deux de l'illustre mais de Nogeret; madame d'Escoubleau de Sourd en religion sœur Jeanne du Saint-Esprit; tr autres dont les noms de famille ne sont pas co nus, sœur Élisabeth de la Croix, sœur Moniq de Sainte-Marthe et sœur Séraphique Arch enfin huit sœurs laies, en tout dix-sept religieus

S'intéressaient, présents aux exorcismes, e cepté le cardinal de Richelieu : l'évêque de P tiers, l'archevêque de Tours, l'archevêque Toulouse, l'évêque de Nîmes, huit prêtres pie et savants, cinq docteurs de Sorbonne, on pères de la compagnie de Jésus, deux pères c

[1] *Etudes sur les possessions en général et sur c de Loudun en particulier*, 1 vol. in-12, précédé d'u lettre du P. Ventura. Paris, 1859, chez Henri Plo éditeur.

apucins, un dominicain, un récollet, riens, etc., et parmi les laïques, outre s XIII, la reine Anne d'Autriche, Lau-, conseiller du roi, intendant de la du Maine et de l'Anjou, les sieurs evallier, Richard et Housnain, magis-oitiers, Coltreau, Burges, Péguineau, eux, Delabarre, Lapicherie, Riverain, Deniau, magistrats de Tours, de Chi-Saint-Maxent, de Laflèche. Outre huit n médecine, douze médecins appelés s environs; enfin, douze personnages entre autres lord Montagu, lord Kille-riolet, etc., etc., etc.

ne pareille assistance, dont nous ne que les sommités, que les niais, qui , ont osé accuser de fourberie, ou de e ou de stupidité. Or, le crime de après deux années d'études et d'examen eux, fut reconnu; Grandier fut empri-s'occupait là à écrire sa défense. Mais rendu le 18 août 1634, le condamna omme reconnu coupable de magie et néfaits [1].

Ier, surnommé *le Pieux* et *le Débon-*s de Charlemagne, né en 778, mort Les astrologues jouirent, dit-on, de aveur à sa cour. A l'article de la mort, e qu'au moment où il recevait la der-édiction, il se tourna du côté gauche, yeux comme une personne fâchée et s mots allemands : Hutz, hutz (dehors, Ce qui fit conclure qu'il s'adressait au nt il redoutait les approches [2].

XI, roi de France, né en 1423, mort en astrologue ayant prédit la mort d'une qu'il aimait, et cette personne étant effet, il crut que la prédiction de l'as-n était la cause. Il le fit venir devant dessein de le faire jeter par la fenêtre. ni prétends être si habile homme, lui prends-moi quel sera ton sort? » Le qui se doutait du projet du prince, lui « Sire, je prévois que je mourrai trois nt Votre Majesté. » Le roi le crut et se n de le faire mourir. Du moins tel est et on en a prêté beaucoup à ce roi si ent jugé.

XIII, roi de France, né en 1601, mort surnommé *le Juste*, parce qu'il était e signe de la Balance; mais il mérita ce Lorsqu'il épousa l'infante Anne d'Au-n prouva, dit Sainte-Foix, qu'il y avait une merveilleuse et très-héroïque cor-nce. Le nom de *Loys de Bourbon* con-ze lettres. Ce prince avait treize ans mariage fut résolu; il était le treizième roi de France du nom de Loys. Anne d'Autriche avait aussi treize lettres en son nom; son âge était de treize ans, et treize infantes du même nom se trouvaient dans la maison d'Espagne. Anne et Loys étaient de la même taille; leur condition était égale; ils étaient nés la même année et le même mois.



Louis XIV. *Voy.* ANAGRAMMES.

Louis de Hongrie. Peu de temps avant la mort de ce prince, arrivée en 1526, comme il dînait enfermé dans la citadelle de Bude, on vit paraître à sa porte un boiteux mal vêtu, qui demandait avec instance à parler au roi. Il assurait qu'il avait des choses de la dernière importance à lui communiquer. On le méprisa d'abord, et l'on ne daigna pas l'annoncer. Il cria plus haut et protesta qu'il ne pouvait découvrir qu'au roi seul



ce dont il était chargé. On alla dire à Louis ce qui se passait. Le prince envoya le plus apparent

[1] l'histoire d'Urbain Grandier, dans les *Lé-ernales*.

[2] et, *Histoire de la magie en France*, p. 41.

des seigneurs qui étaient auprès de lui et qui feignit d'être le roi ; il demanda à cet homme ce qu'il avait à lui dire. Il répondit : « Je sais que vous n'êtes pas le roi ; mais, puisqu'il méprise de m'entendre, dites-lui qu'il mourra certainement bientôt. » Ayant dit cela, il disparut, et le roi mourut en effet peu après [1].

Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, morte en 1532. Elle avait quelques préjugés superstitieux et redoutait surtout les comètes. Brantôme raconte que, trois jours avant sa mort, ayant aperçu pendant la nuit une grande clarté dans sa chambre, elle fit tirer son rideau et fut frappée de la vue d'une comète. « Ah ! dit-elle alors, voilà un signe qui ne paraît pas pour une personne de basse qualité ; refermez la fenêtre. C'est une comète q m'annonce la mort ; il faut donc s'y préparer. Les médecins l'assuraient néanmoins qu'elle n' était pas là. « Si je n'avais vu, dit-elle, le sig de mort, je le croirais, car je ne me sens poi si bas. »

Cette comète n'est pas la seule qui ait épo vanté Louise de Savoie. Comme elle se prom nait dans le bois de Romorantin, la nuit 28 août 1514, elle en vit une vers l'occident, s'écria : — Les Suisses ! les Suisses ! — Elle re persuadée que c'était un avertissement que roi serait en grande affaire contre eux [1].

Loup. Chez les anciens Germains et chez Scandinaves, le diable ou le mauvais princi était représenté par un loup énorme et béa



C'est Lock. A Quimper, en Bretagne, les habitants mettent dans leurs champs un trépied ou un couteau fourchu, pour garantir le bétail des loups et autres bêtes féroces [2]. Pline dit que si un loup aperçoit un homme avant qu'il en soit vu, cet homme deviendra enroué et perdra la voix ; fable qui est restée en vigueur dans toute l'Italie. En Espagne, on parle souvent des sorciers qui vont faire des courses à cheval sur des loups, le dos tourné vers la tête de la bête, parce qu'ils ne sauraient aller autrement, à cause de la rapidité. Ils font cent lieues par heure ; car ces loups sont des démons. La queue de ces loups est roide comme un bâton, et il y a au bout une chandelle qui éclaire la route.

Il n'y a pas un homme à la campagne qui ne vous assure que les moutons deviennent à l'odorat la présence du loup ; qu'un troupeau ne franchira jamais le lieu où l'on aura enterré quelque portion des entrailles d'un loup ; qu'un violon monté avec des cordes tirées des intestins d'un loup mettrait en fuite tout le bercail. Des hommes instruits et sans préjugés ont vérifié toutes ces croyances et en ont reconnu l'absurdité. Kirker a répété à ce sujet des expériences démonstratives ; il a même poussé l'épreuve jusqu'à suspendre un cœur de loup au cou d'un mouto et le pacifique animal n'en a pas moins bro l'herbe [2]. *Voy.* ORAISON DU LOUP.

Un journal anglais de l'Inde dit qu'il a été p blié un étrange document constatant qu'en très-court espace de temps il a été dévoré 600 fants par les loups dans le Penjaub (royau de Lahore). Il y a vingt ans, près de 1,000 fants ont été dévorés de la même manière d le voisinage d'Agra. On retrouve les vêteme de ces pauvres petites victimes dans les ant où se tiennent ces animaux. Les misérables font le métier de recueillir les habillements parures des victimes ont eu l'habileté d'accré ter parmi le peuple le bruit que tout village l'on tue un loup doit être infailliblement ruin de là cette superstitieuse vénération pour animaux féroces. Quand on en prend, on s'e presse de les relâcher en se contentant de l attacher une sonnette au cou.

Lou-pécat, nom du diable en Gascogne.

Loup-garou (le). C'est le nom du démon la nuit à Blois. Il est de mauvaise rencontre.

Loups-garous. On appelle loups-garous sorcellerie les hommes et les femmes qui été métamorphosés ou qui se métamorphos

[1] Leunclavius. *Pandectæ hist. turcicæ*, etc., p. 59.
[2] *Voyage au Finistère*, t. III, p. 35.

[1] M. Weiss, *Biographie universelle*.
[2] Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p.

uent eux-mêmes en loups, ou qui se
pour feindre cette transmutation,
ginant, par une démence abominable,
hangés en loups, prennent des habi-
mœurs de loups. Le nom de loups-
dire loups dont il faut se garer.
-garous ont été bien longtemps la
campagnes, parce qu'on savait que
ne pouvaient se faire loups que par
u diable. Dans les idées des démono-
loup-garou est un sorcier que le
ême transmue en loup, et qu'il oblige
les campagnes en poussant d'affreux
L'existence de loups-garous est at-
Virgile, Solin, Strabon, Pomponius
ysius Afer, Varron, et par tous les
es et aussi par des démonomanes des
ècles. A peine commençait-on à en
Louis XIV. L'empereur Sigismond fit
vant lui la question des loups-garous,
nimement résolu que la transformation
arous était un fait positif et constant.
ment qui voulait faire des friponneries
ément les gens en fuite en se faisant
r loup-garou. Il n'avait pas besoin
d'avoir la figure d'un loup, puisque
arous de réputation étaient arrêtés
s, quoique sous leur figure humaine,
alors qu'ils portaient le poil de loup-
cuir et chair.
onte qu'en Livonie, sur la fin du mois
re, il se trouve tous les ans un belître
mer les sorciers de se rendre en cer-
et, s'ils y manquent, le diable les y
orce, à coups si rudement appliqués
rques y demeurent. Leur chef passe
quelques milliers le suivent, traver-
rivière, laquelle passée, ils changent
en celle d'un loup, se jettent sur les
sur les troupeaux et font mille dom-
uze jours après, ils retournent au
ve et redeviennent hommes.
pa un jour un loup-garou qui courait
es de Padoue; on lui coupa ses pattes
t il reprit au même instant la forme
mais avec les bras et les pieds coupés,
it Fincel.
38, en un village distant de deux lieues
dans les montagnes d'Auvergne, un
ne, étant sur le soir à sa fenêtre,
n chasseur de sa connaissance et le
rapporter de sa chasse. Le chasseur
t, s'étant avancé dans la plaine, il vit
oup qui venait à sa rencontre. Il lui
oup d'arquebuse et le manqua. Le loup
lui et l'attaqua vivement. Mais l'autre,
ndant, lui ayant coupé la patte droite
couteau de chasse, le loup estropié
ne revint plus. Comme la nuit appro-
chasseur gagna la maison de son ami,
qui lui demanda s'il avait fait bonne chasse. Il tira de sa gibecière la patte coupée au prétendu loup, mais il fut bien étonné de la voir convertie en main de femme, et à l'un des doigts un anneau d'or que le gentilhomme reconnut être celui de son épouse. Il alla aussitôt la trouver. Elle était auprès du feu, cachant son bras droit sous son tablier. Comme elle refusait de l'en tirer, il lui montra la main que le chasseur avait rapportée; cette malheureuse, éperdue, avoua que c'était elle, en effet, qu'on avait poursuivie sous la figure d'un loup-garou; ce qui se vérifia encore en confrontant la main avec le bras dont elle faisait partie. Le mari courroucé livra sa femme à la justice; elle fut brûlée.

Que penser d'une telle histoire, racontée par Boguet comme étant de son temps? Était-ce une trame d'un mari qui voulait, comme disent les Wallons, être quitte de sa femme?

Daniel Sennert, médecin célèbre qu'on a appelé le Galien de l'Allemagne, au chap. v de ses *Maladies occultes*, rapporte des faits d'où il résulterait que l'habitude pour certains maniaques endiablés de courir le loup-garou aurait de l'analogie avec la mystérieuse puissance qui transportait au sabbat certaines personnes dont le corps, pendant cette excursion, restait en syncope. Une femme accusée d'avoir couru le loup-garou, rassurée par la promesse de son juge, qui lui assurait la vie sauve si elle voulait donner la preuve de ce qu'elle faisait dans ses courses, se frotta le corps d'un onguent particulier et tomba aussitôt endormie. Elle ne se réveilla qu'au bout de trois heures. Elle raconta alors qu'étant changée en loup, elle avait éventré une brebis près d'un bourg qu'elle nomma; on y envoya aussitôt, et on trouva qu'en effet la brebis qu'elle avait désignée, était déchirée et mourante. Comment expliquer cela?

Les loups-garous étaient fort communs dans le Poitou; on les y appelait *la bête bigourne qui court la galipode*. Quand les bonnes gens entendent les hurlements du loup-garou, ce qui n'arrive qu'au milieu de la nuit, ils se gardent de mettre la tête à la fenêtre, parce qu'ils auraient le cou tordu. On assure, dans cette province, qu'on peut forcer le loup-garou à quitter sa forme d'emprunt, en lui donnant un coup de fourche entre les deux yeux.

On sait que la qualité distinctive des loups-garous est un grand goût pour la chair fraîche. Delancre assure qu'ils étranglent les chiens et les enfants; qu'ils les mangent de bon appétit; qu'ils marchent à quatre pattes; qu'ils hurlent comme de vrais loups, avec de grandes gueules, des yeux étincelants et des dents crochues.

On dit, dans la Saintonge, que la peau des loups-garous est d'une dureté telle qu'elle est à l'épreuve des balles ordinaires; mais il n'en est plus de même si ces balles ont été bénites à

certaines heures mystérieuses de la nuit, dans une chapelle dédiée à saint Hubert : alors le sorcier peut être tué, et la forme de bête qu'il avait prise s'évanouit et disparaît. Or, les cérémonies de la bénédiction des balles sont d'un accomplissement difficile ; il faut avoir sur soi tant de choses précieuses, du trèfle à quatre feuilles surtout, que la peau coriace des loups-garous échappe le plus souvent aux embûches ; et c'est ce qui fait que nul ne peut être assuré avoir vu un sorcier autrement que sous la forme naturelle de bête bipède. Les croyances saintongeoises, au reste, ne s'éloignent en rien de celles des peuples du Nord, et sont nées aux mêmes sources que la fable de *Robin des Bois* des charbonniers allemands. Le nom des loups-garous a été connu dans toutes les provinces de France au moyen âge, bien que souvent travesti en loups-béroux.

Bodin raconte sans rougir qu'en 1542 on vit un matin cent cinquante loups-garous sur une place de Constantinople. — On trouve dans le roman de *Persilès et Sigismonde*, dernier ouvrage de Cervantès, des îles de loups-garous et des sorcières qui se changent en louves pour enlever leur proie, comme on trouve dans Gulliver une île de sorciers. Mais au moins ces livres sont des romans. — Delancre propose[1] comme un bel exemple ce trait d'un duc de Russie. Averti qu'un sien sujet se changeait en toutes sortes de bêtes, il l'envoya chercher, le fit enchaîner et lui commanda de donner une preuve de son art ; ce qu'il fit, se transformant en loup ; mais ce duc, ayant préparé deux dogues, les fit lancer contre ce misérable, qui aussitôt fut mis en pièces. — On amena au médecin Pomponace un paysan atteint de lycanthropie, qui criait à ses voisins de s'enfuir s'ils ne voulaient pas qu'il les mangeât. Comme ce pauvre homme n'avait rien de la forme d'un loup, les villageois, persuadés pourtant qu'il l'était, avaient commencé à l'écorcher, pour voir s'il ne portait pas le poil sous la peau. Pomponace le guérit ; ce n'était qu'un hypocondre.

J. de Nynauld a publié en 1615 un traité complet de la *Lycanthropie*, qu'il appelle aussi *Folie louvière* et *lycaonie*, mais dont il admet incontestablement la réalité.—Un sieur de Beauvoys de Chauvincourt, gentilhomme angevin, a fait imprimer en 1599 (Paris, petit in-12) un volume intitulé *Discours de la lycanthropie, ou de la transmutation des hommes en loups*. — Claude, prieur de Laval, avait publié quelques années auparavant un autre livre sur la même matière, intitulé *Dialogue de la lycanthropie*. Ils affirment tous qu'il y a certainement des loups-garous.

Ce qui est plus singulier, c'est qu'il y a encore dans plusieurs villages des loups-garous, ou mauvais garnements qui passent pour tels. On demandera comment il se peut qu'un sorcier un loup-garou trouble ou épouvante une con pendant trois ou quatre ans, sans que la jus l'arrête. C'est encore une des misères de paysans. Comme il y a chez eux beaucoup méchants, ils se craignent entre eux ; ils ont discernement et une expérience qui leur appr nent que la justice n'est pas toujours juste ; e disent : Si nous dénonçons un coupable et q ne soit pas hors d'état de nuire, c'est un enn implacable que nous allons nous faire. Les pays sont vindicatifs. Après dix ans de galères, reviennent se venger de leurs dénonciateurs faudrait peut-être qu'un coupable qui sort galères n'eût pas le droit de reparaître dans pays qui a été le théâtre de ses méfaits. *Voy.* NANTHROPIE, BOUSANTHROPIE, RAOLLET, BISCLA RET, etc.

Louviers (possession de). Un prêtre, nom David, déserteur de Dieu, se trouvant confess des religieuses franciscaines de Louviers, per tit ces jeunes sœurs et les mit sur les voies mènent aux démons. En mourant, après a entamé son œuvre infernale, il eut pour succ seur son ami Mathurin Picard, qui était com lui lié à Satan et qui se faisait seconder Boulé, son vicaire. C'en était assez pour ame une possession chez les franciscaines de L viers. Cette possession devint effroyable. Ma leine Bavent, qui était venue là innocente dévouée à saint François, déclara comment l'avait entraînée à profaner la sainte hostie commettre d'autres sacriléges. Elle raconta co ment elle avait été emmenée à ces orgies e crables qu'on appelle le sabbat. Elle y trou Picard, Boulé, son vicaire, ses sœurs Cathe de la Croix, Anne Barré, Élisabeth de la Nativ Catherine de sainte Geneviève, une nomm Simonette et plusieurs autres personnes qui saient sans horreur des abominations affreu C'est toute une monstrueuse histoire. Les pos sions de cette maison se manifestèrent si viole ment qu'on dut exorciser les religieuses. La saillante était Madeleine Bavent. Après la d vrance du couvent, on ne la condamna qu'à pénitence qu'elle fit généreusement toute sa Mais Boulé fut condamné au feu par le parlem de Rouen ; et il le méritait. On déterra le co de Picard pour lui faire subir le même suppli ce misérable était mort, un peu avant la senten On publia qu'il s'était suicidé, peut-être aidé Satan.

Loyer (Pierre le), sieur de la Brosse, c seiller du roi au siége présidial d'Angers, démonographe, né à Huillé dans l'Anjou, en 15 auteur d'un ouvrage intitulé *Discours et histo des spectres, visions et apparitions des espr anges, démons et âmes se montrant visibles*

[1] *Inconstance des mauvais anges*, liv. IV, p. 304.

ivisé en huit livres, desquels, par les
veilleuses et prodigieuses apparitions
tous les siècles, tirées et recueillies
èbres auteurs tant sacrés que profanes,
tée la certitude des spectres et visions
, et sont baillées les causes d'iceux,
, leurs différences, les moyens pour
les bons et les mauvais et chasser
; aussi est traité des extases et ravis-
e l'essence, nature et origine des
leur état après le décès de leurs
des magiciens et sorciers; de leurs
tions avec les malins esprits; ensemble
s pour se préserver des illusions et
diaboliques. Paris, chez Nicolas Buon,
. in-4°.

ne singulier est dédié *Deo optimo*
l est divisé en huit livres, comme
titre qu'on vient de lire. Le premier
définition du spectre, la réfutation
ens, qui nient les apparitions et les
réfutation des épicuriens, qui tiennent
orporels, etc. Le deuxième livre traite,
sique du temps, des illusions de nos
estiges, des extases et métamorphoses
, des philtres. Le troisième livre éta-
és, charges, grades et honneurs des
histoires de Philinnion et de Poly-
iverses aventures de spectres et de

livre suivant, on apprend à quelles
les spectres apparaissent; on y parle
iaques, des pays où les spectres et
montrent plus volontiers. Le démon
les voix prodigieuses, les signes
, les songes diaboliques; les voyages
s âmes hors de leur corps tiennent
ce livre. Le cinquième traite de l'es-
me, de son origine, de sa nature, de
rès la mort, des revenants. Le livre
le tout entier sur l'apparition des
démontre que les âmes des damnés
eureux ne reviennent pas; mais seu-
âmes qui souffrent en purgatoire.
tième livre, on établit que la pytho-
or fit paraître un démon sous la figure
Samuel. Il est traité en ce livre de
le l'évocation des démons, des sor-
e dernier livre est employé à l'indi-
exorcismes, fumigations, prières et
ens antidiaboliques. L'auteur, qui a
ouvrage de recherches et de science
combat le sentiment ordinaire qu'il
quelque chose au diable pour le ren-

à ce qui est de donner quelque chose
it-il, l'exorciste ne le peut faire, non
un cheveu de la tête, non pas jus-
n d'herbe d'un pré; car la terre et
habite en elle appartient à Dieu. »

Lubin. C'est le poisson dont le fiel servit au jeune Tobie pour rendre la vue à son père. On dit qu'il a contre l'ophthalmie une grande puissance, et que son cœur sert à chasser les démons[1].

Lucesme, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Lucien, écrivain grec dont on ignore l'époque de la vie et de la mort. On a dit qu'il fut changé en âne, ainsi qu'Apulée, par les sorciers de Larisse, qu'il était allé voir pour essayer si leur art magique était véritable; de sorte qu'il devint sorcier.

Lucifer, nom de l'esprit qui préside à l'orient, selon l'opinion des magiciens. Lucifer était évoqué le lundi, dans un cercle au milieu duquel était son nom. Il se contentait d'une souris pour



prix de ses complaisances. On le prend souvent pour le roi des enfers, et, selon quelques démonomames, il est supérieur à Satan. On dit qu'il est parfois facétieux, et qu'un de ses tours est de retirer les balais sur lesquels les sorcières vont au sabbat et de leur en donner sur les épaules; ce que les sorcières de Moira, en Suède, ont attesté en 1672. Les mêmes sorcières ont affirmé qu'elles avaient vu au sabbat le même Lucifer en habit gris, avec des bas bleus et des culottes rouges, ornées de rubans. Lucifer commande aux Européens et aux Asiatiques. Il apparaît sous la forme et la figure du plus bel enfant. Quand il est en colère, il a le visage enflammé, mais cependant rien de monstrueux. C'est, selon quelques démonographes, le grand justicier des enfers. Il est invoqué le premier dans les litanies du sabbat.

Luciférіens, nom donné aux partisans de Lucifer, évêque schismatique de Cagliari, au quatrième siècle.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. VIII, p. 833.

Lucumoriens, sujets du czar de Moscovie, qui, à l'instar de la marmotte, depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin du mois d'avril suivant, demeurent comme morts, au dire de Leloyer[1].

Ludlam, sorcière, fée ou magicienne très-fameuse, dont les habitants du comté de Surrey, en Angleterre, placent l'habitation dans une caverne voisine du château de Farnham, connu dans le pays sous le nom de Ludlam's Hole, *caverne de la mère Ludlam*. La tradition populaire porte que cette sorcière n'était point un de ces êtres malfaisants qui tiennent une place distinguée dans la démonologie; au contraire, elle faisait du bien à tous ceux qui imploraient sa protection d'une manière convenable. Les pauvres habitants du voisinage, manquant d'ustensiles de cuisine ou d'instruments de labourage,



n'avaient qu'à lui manifester leurs besoins, ils la trouvaient disposée à leur prêter ce qui leur était nécessaire. L'homme qui voulait avoir un de ces meubles se rendait à la caverne à minuit, en faisait trois fois le tour et disait ensuite : — Bonne mère Ludlam, ayez la bonté de m'envoyer un chaudron, ou telle chose; je vous promets de vous le rendre dans deux jours.

Cette prière faite, on se retirait; le lendemain, de grand matin, on retournait à la caverne, à l'entrée de laquelle on trouvait la chose demandée. Mais ceux qui invoquaient la mère Ludlam ne se montrèrent pas toujours aussi honnêtes qu'elle : un paysan vint la prier une fois de lui prêter une grande chaudière et la garda plus longtemps qu'il ne l'avait promis. La mère Ludlam, offensée de ce manque d'exactitude, refusa de recevoir sa chaudière lorsqu'on la lui rapporta, et depuis ce temps elle se venge en ne se prêtant plus à aucune des demandes qu'on lui fait [2].

Lugubre, oiseau du Brésil, dont le cri funèbre ne se fait entendre que la nuit; ce qui le fait respecter des naturels, qui sont persuadés qu'il est chargé de leur apporter des nouvelles des morts. Léry, voyageur français, raconte que, traversant un village, il en scandalisa les habitants pour avoir ri de l'attention avec laquelle ils écoutaient le cri de cet oiseau. — Tais-toi, lui dit rudement un vieillard, ne nous empêche pas d'entendre les nouvelles que nos grands-pères nous envoient.

Lulle (Raymond), l'un des maîtres le plus souvent cités de la philosophie hermétique, et l'un des savants les moins connus du moyen âge. Il était né à Palma, dans l'île de Majorque en 1235.

C'était un saint plus encore qu'un savant. Il consacra presque toute sa vie, missionnaire dévoué, à la conversion des Maures. Il reçut la martyre près de Bougie, à l'âge de quatre-vingt ans, tué à coups de pierre par les sectateurs de Mahomet, le 29 juin 1315, jour de Saint-Pierre.

Toutefois, il était savant chimiste; et les annales de son temps soutiennent, avec preuves qu'il fit de l'or. M. E.-J. Delécluse termine ainsi une belle notice qu'il a publiée sur cet homme :

« Les chimistes des onzième, douzième et treizième siècles étaient-ils des fous, et la transmutation des métaux est-elle une opération impossible?

» Il ne m'appartient pas de traiter une pareille question, et je me bornerai à rapporter à ce sujet les paroles d'un des chimistes les plus éclairés de nos jours : — S'il ne sort de ces rapprochements, dit M. Dumas, aucune preuve de la possibilité d'opérer des transmutations dans les corps simples, du moins s'opposent-ils à ce qu'on repousse cette idée comme une absurdité qui serait démontrée par l'état actuel de nos connaissances. »

Lumière merveilleuse. — Prenez quatre onces d'herbe appelée serpentinette, mettez-la dans un pot de terre bouché, puis faites-la digérer au ventre de cheval, c'est-à-dire dans le fumier chaud, quinze jours; elle se changera en de petits vers rouges, desquels vous tirerez une huile selon les principes de l'art; de cette huile vous garnirez une lampe, et lorsqu'elle sera allumée dans une chambre, elle provoquera au sommeil et endormira si profondément ceux qui seront dans ladite chambre, que l'on ne pourra en éveiller aucun tant que la lampe brûlera.

Lune, la plus grande divinité du sabéisme après le soleil. Pindare l'appelle l'œil de la nuit et Horace la reine du silence. Une partie des Orientaux l'honoraient sous le titre d'Urania. C'est l'Isis des Égyptiens, l'Astarté des Phéniciens, la Mylitta des Perses, l'Alilat des Arabes, la Séléné des Grecs, et la Diane, la Vénus, la Junon des Romains. César ne donne point d'autres divinités aux peuples du Nord et aux anciens Germains que le feu, le soleil et la lune. Le culte de la lune passa dans les Gaules, où la lune avait un oracle desservi par des druidesses dans l'île de Sein, sur la côte méridionale de la basse Bretagne. Elle avait un autel à Arlon (*A*

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. IV, p. 455.
[2] Noël, *Dictionnaire de la Fable*.

magiciennes de Thessalie se vantaient
grand commerce avec la lune, et de
ar leurs enchantements, la délivrer
qui voulait la dévorer (lorsqu'elle
ée), ou la faire à leur gré descendre
).

ue cet astre pouvait être habité a
à des fictions ingénieuses : telles sont,
s, les voyages de Lucien, de Cyrano
c, et la fable de l'Arioste, qui place
ne un vaste magasin rempli de fioles
où le bon sens de chaque individu est
On a publié en 1835, sous le chaperon
astronome Herschell, qui sans doute
mait pas l'honneur qu'on lui faisait,
ıte description des habitants de la lune,
venait des États-Unis.
ıviens regardaient la lune comme la
femme du soleil, et la mère de leurs
appelaient mère universelle, et avaient
a plus grande vénération. Cependant
vaient point élevé de temple à part et
aient point de sacrifices. Ils préten-
les marques noires qu'on aperçoit
ıe avaient été faites par un renard qui,
ıté au ciel, l'avait embrassée si étroi-
'il lui avait fait ces taches à force de

les Taïtiens, les taches que nous
a lune sont des bosquets d'une espèce
ıi croissaient autrefois à Taïti ; un acci-
t détruit ces arbres, les graines fu-
es par des pigeons à la lune, où elles
iré [1].

hométans ont une grande vénération
ne ; ils la saluent dès qu'elle paraît, lui
leurs bourses ouvertes et la prient
ıltiplier les espèces à mesure qu'elle

est la divinité des Nicaborins, habi-
lava. Lorsqu'il arrive une éclipse de
Chinois idolâtres, voisins de la Sibérie,
des cris et des hurlements horribles,
s cloches, frappent contre du bois ou
lrons et touchent à coups redoublés
ıballes de la grande pagode. Ils croient
chant esprit de l'air Arachula attaque
que leurs clameurs doivent l'effrayer.
es gens qui prétendent que la lune est
n appétit extraordinaire ; que son estо-
mme celui de l'autruche, digère des
n voyant un bâtiment vermoulu, ils
la lune l'a mutilé et qu'elle peut ron-
ırbre, ce qui est vrai dans certains

n de personnes n'osent couper leurs
lans le décours de la lune ! dit M. Sal-
ais les médecins sont convenus enfin

es de Cook.
reurs et des préjugés, etc., t. I, p. 240.

que la lune influe sur le corps humain, comme sur bien d'autres choses [1].

La plupart des peuples ont cru encore que le lever de la lune était un signal mystérieux auquel les spectres sortaient de leurs tombeaux. Les Orientaux content que les lamies et les gholes déterrent les morts dans les cimetières et font leurs festins au clair de la lune. Dans certains cantons de l'orient de l'Allemagne, on prétendait que les vampires ne commençaient leurs infestations qu'au lever de la lune, et qu'ils étaient obligés de rentrer en terre au chant du coq.

L'idée la plus extraordinaire, adoptée dans quelques villages, c'est que la lune ranimait les vampires. Lorsqu'un de ces spectres, poursuivi dans ses courses nocturnes, était frappé d'une

[1] Ceux qui ont observé les phénomènes que présente le climat des régions intertropicales n'ont pas prêté une assez grande attention à l'influence que la lune y exerce. Si l'on s'accorde à reconnaître que la pression ou l'attraction lunaire agit fortement sur les marées, on ne doit pas craindre d'affirmer que l'atmosphère est soumise à une action semblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les basses terres des régions intertropicales, un observateur attentif de la nature est frappé du pouvoir que la lune exerce sur les saisons aussi bien que sur le règne animal et sur le végétal. A Démérara, il y a chaque année treize printemps et treize automnes; car il est constaté que la sève des arbres y monte aux branches et redescend aux racines treize fois alternativement.

Le vallaba, arbre résineux assez commun dans les bois de Démérara, et qui ressemble à l'acajou, fournit un exemple très-curieux en ce genre. Si on le coupe la nuit, quelques jours avant la nouvelle lune, son bois est excellent pour les charpentes et toute espèce de constructions, et la dureté en est telle qu'on ne peut le fendre qu'avec beaucoup de peine, et encore inégalement. Abattez-le pendant la pleine lune, vous le partagez en une infinité de planches aussi minces et aussi droites qu'il vous plaît avec la plus grande facilité; mais alors il ne vaut rien pour les constructions et se détériore bientôt. Faites des pieux avec des bambous de la grosseur du bras; si vous les avez coupés à la nouvelle lune, ils dureront dix à douze années; mais si c'est pendant qu'elle était dans son plein, ils seront pourris en moins de deux ans.

Les effets de la lune sur la vie animale sont prouvés aussi par un grand nombre d'exemples. On a vu en Afrique des animaux nouveau-nés périr en quelques heures auprès de leur mère pour être restés exposés aux rayons de la pleine lune. S'ils en sont frappés, les poissons fraîchement pêchés se corrompent, et la viande ne se peut plus conserver, même au moyen du sel.

Le marinier qui dort sans précaution la nuit sur le tillac, la face tournée vers la lune, est atteint de nyctalopie ou cécité nocturne, et quelquefois sa tête enfle d'une manière prodigieuse. Les paroxysmes des fous redoublent d'une manière effrayante à la nouvelle et à la pleine lune; les frissons humides de la fièvre intermittente se font sentir au lever de cet astre, dont la douce lueur semble à peine effleurer la terre. Mais, qu'on ne s'y méprenne pas, ses effets sont puissants, et, parmi les agents qui règnent sur l'atmosphère, on peut affirmer qu'elle ne tient pas le dernier rang.

(*Martin's history of the British colonies.*)

balle ou d'un coup de lance, on pensait qu'il pouvait mourir une seconde fois, mais qu'exposé aux rayons de la lune il reprenait ses forces et pouvait sucer de nouveau les vivants.

Lundi. En Russie, le lundi passe pour un jour malheureux. Parmi le peuple et les personnes superstitieuses, la répugnance à entreprendre ce jour-là quelque chose, surtout un voyage, est si universelle que le petit nombre des gens qui ne la partagent pas s'y soumet par égard pour l'opi nion publique.

Lure (Guillaume), docteur en théologie, qu fut condamné comme sorcier, à Poitiers, en 1453 convaincu par son propre aveu, par témoins, e pour avoir été trouvé saisi d'un pacte fait ave le diable, par lequel il renonçait à Dieu et s donnait à icelui diable [1].

Luricaunes, lutins pygmées de la race de



fées. On les appelle en Irlande luricaunes et cluricaunes, lurigadaunes à Tipperari, logherys dans l'Ulster. Ils connaissent les trésors cachés.

Luridan, puissant esprit de l'air en Norvége et en Laponie. *Voy.* HAROLD.

Lusignan. On prétend que la maison de Lusignan descend en ligne directe de Mélusine. *Voy.* MÉLUSINE.

Lusmore. Les Irlandais donnent ce nom à la *digitalis purpurea,* qu'ils appellent aussi plus communément *bonnet de fée,* à cause de la ressemblance supposée de ses clochettes avec cette partie de l'habillement des fées. On prétend qu'elle salue les êtres surnaturels en pliant devant eux sa longue tige, en signe de reconnaissance [1].

Luther (Martin), le plus fameux novateur religieux du seizième siècle, né en 1484 en Saxe, mort en 1546. Il dut son éducation à la charité des moines et entra chez les augustins d'Erfurt. Devenu professeur de théologie, il s'irrita de ne pas être le Judas des indulgences, c'est-à-dire de n'en pas tenir la bourse; il écrivit contre le Pape et prêcha contre l'Église romaine. Devenu épris de Catherine Bore, religieuse, il l'enleva de son couvent avec huit autres sœurs, se hâta de l'épouser et publia un écrit où il comparait ce rapt à celui que Jésus-Christ fit, le jour de la Passion, lorsqu'il arracha les âmes de la tyrannie de Satan.....

Nous ne pouvons ici faire sa vie [2], mais s mort nous revient. Ses ennemis ont assuré qu le diable l'avait étranglé; d'autres qu'il mour subitement en allant à la garde-robe, comm Arius, après avoir trop soupé; que, son tombea ayant été ouvert le lendemain de son enterre ment, on n'y avait pu trouver son corps, et qu' en était sorti une odeur de soufre insupportable — Georges Lapôtre le dit fils d'un démon et d'un sorcière.

A la mort de Luther, disent les relations re pandues chez ses contemporains, les démons e deuil, habillés en corbeaux, vinrent chercher c ami de l'enfer. Ils assistèrent invisiblement au funérailles; et Thyræus ajoute qu'ils l'emporti rent ensuite loin de ce monde, où il ne deva que passer. — On conte encore que le jour de s mort tous les démons qui se trouvaient en un certaine ville de Brabant (à Malines) sortirent de corps qu'ils possédaient et y revinrent le lende main; et comme on leur demandait où ils avaien passé la journée précédente, ils répondirent qu par l'ordre de leur prince, ils s'étaient rendus l'enterrement de Luther. Le valet de Luther, q l'assistait à sa mort, déclara, ce qui est très singulier, en conformité de ceci, qu'ayant mis tête à la fenêtre pour prendre l'air au mome du trépas de son maître, il avait vu plusieu

[1] M. Dufau, *Contes irlandais.*

[1] Delancre, *Inconstance des démons,* t. VI, p. 49

[2] On trouvera cette vie de Luther dans les *Légend infernales.*

ibles qui dansaient autour de la mai-
uite des corbeaux maigres qui accom-
le corps en croassant jusqu'à Wit-

te de Luther avec le diable a fait beau-
uit. Un religieux vint un jour frapper
sa porte, en demandant à lui parler.
ouvre; le prétendu moine regarde un
réformateur et lui dit : —J'ai décou-
vos opinions certaines erreurs papis-
lesquelles je voudrais conférer avec
rlez, répond Luther. L'inconnu pro-
d quelques discussions assez simples,
résolut aisément. Mais chaque ques-
lle était plus difficile que la précé-
le moine supposé exposa bientôt des
syllogismes très-embarrassants. Luther, offensé, lui dit brusquement : —Vos questions sont trop embrouillées; j'ai pour le moment autre chose à faire que de vous répondre. Cependant il se levait pour argumenter encore, lorsqu'il remarqua que le religieux avait le pied fendu et les mains armées de griffes. —N'es-tu pas, lui dit-il, celui dont la naissance du Christ a dû briser la tête?

Et le diable, qui s'attendait avec son ami à un combat d'esprit et non à un assaut d'injures, reçut dans la figure l'encrier de Luther, qui était de plomb[1] : il dut en rire à pleine gorge. On montre encore sur la muraille, à Wittemberg, les éclaboussures de l'encre. On trouve ce fait rapporté, avec quelque différence de détails, dans le livre de Luther lui-même sur la messe



Luther.

ıs le titre de *Conférence de Luther avec*
Il conte que, s'étant éveillé un jour,
t, Satan disputa avec lui, l'éclaira sur
s du Catholicisme et l'engagea à se
ı Pape. C'est donner à sa secte une
e origine. L'abbé Cordemoy pense,
oup d'apparence de raison, que cer-
ques ont tort de prétendre que cette
pas de Luther. Il est constant qu'il
visionnaire; M. Michelet l'a reconnu
nt, ce qui doit suffire aux incrédules;
oyants, il était très en état de voir le
est même possible que la bravade de
oit une vanterie.

ium Lutherum inter et diabolum, ab ipso nscriptum, in ejus libro de Missa pri-

Lutins. Les lutins sont du nombre des démons qui ont plus de malice que de méchanceté. Ils se plaisent à tourmenter les gens et se contentent de faire plus de peur que de mal. Cardan parle d'un de ses amis qui, couchant dans une chambre que hantaient les lutins, sentit une main froide et molle comme du coton passer sur son cou et son visage, et chercher à lui ouvrir la bouche. Il se garda bien de bâiller; mais, s'éveillant en sursaut, il entendit de grands éclats de rire sans rien voir autour de lui. Leloyer raconte que de son temps il y avait de mauvais garnements qui faisaient leurs sabbats dans les cimetières pour établir leur réputation et se faire craindre, et que, quand ils y étaient parvenus, ils allaient dans les maisons buffeter le bon vin.

[1] Mélanchthon, *De examin. theolog. operum*, t. I.

Les lutins s'appelaient ainsi parce qu'ils prenaient quelquefois plaisir à lutter avec les hommes. Il y en avait un à Thermesse qui se battait avec tous ceux qui arrivaient dans cette ville. Au reste, disent les bons légendaires, les lutins ne mettent ni dureté ni violence dans leurs jeux.... *Voy.* ELFES, etc.

Lutschin. Au pied de Lutschin, rocher gigantesque de la Suisse, coule un torrent où se noya un fratricide en voulant laver son poignard ensanglanté. La nuit, à l'heure où le meurtre fut commis, on entend encore près du torrent des soupirs et comme le râle d'un homme qui se meurt. On se dit aussi que l'âme du meurtrier rôde dans les environs, cherchant un repos qu'elle ne peut trouver.

Lutteurs, démons qui aiment la lutte et les petits jeux de mains. C'est de leur nom qu'on a nommé les lutins.

Luxembourg (François de Montmorency), maréchal de France, né en 1628, mort en 1695. On l'accusa de s'être donné au diable. Un de ses gens, nommé Bonard, voulant retrouver des papiers qui étaient égarés, s'adressa à un certain Lesage pour les retrouver. Ce Lesage était un homme dérangé, qui se mêlait de sorcellerie et de divination. Il lui ordonna d'aller visiter les églises, de réciter des psaumes; Bonard se soumit à tout ce qu'on exigeait de lui, et les papiers ne se retrouvèrent pas. Une fille, nommée la Dupin, les retenait. Bonard, sous les yeux de Lesage, fit une conjuration au nom du maréchal de Luxembourg; la Dupin ne rendit rien. Désespéré, Bonard fit signer un pacte au maréchal qui se donnait au diable. A la suite de ces menées, la Dupin fut trouvée assassinée. On en accusa le maréchal. Le pacte fut produit au procès. Lesage déposa que le maréchal s'était adressé au diable et à lui pour faire mourir la Dupin. Les assassins de cette fille avouèrent qu'ils l'avaient découpée en quartiers et jetée dans la rivière par les ordres du maréchal. La cour des pairs devait le juger; mais on mit de la négligence à instruire son procès; enfin on lui confronta Lesage et un autre sorcier, nommé Davaux, avec lesquels on l'accusa d'avoir fait des sortiléges pour faire mourir plus d'une personne. — Parmi les imputations horribles qui faisaient la base du procès, Lesage dit que le maréchal avait fait un pacte avec le diable, pour pouvoir allier un de ses fils avec la famille de Louvois. Le procès dura quatorze mois. Il n'y eut de jugement ni pour ni contre. La Voisin, la Vigoureux et Lesage, compromis dans ces crimes, furent brûlés à la Grève. Le maréchal de Luxembourg fut élargi, passa quelques jours à la campagne, puis revint à la cour et reprit ses fonctions de capitaine des gardes.

Luxembourg (la maréchale de). Madame la maréchale de Luxembourg avait pour valet de chambre un vieillard qui la servait depuis longtemps, et auquel elle était attachée. Ce vieillard tomba tout à coup dangereusement malade. La maréchale était dans l'inquiétude. Elle ne cessait d'envoyer demander des nouvelles de cet homme, et souvent allait elle-même en savoir. Se portant très-bien, elle s'éveille au milieu de la nuit avec une agitation singulière; elle veut sonner pour demander ce que fait son valet de chambre; elle ouvre les rideaux de son lit; à l'instant, l'imagination fortement frappée, elle croit apercevoir dans son appartement un fantôme couvert d'un linceul blanc; elle croit entendre ces paroles : — Ne vous inquiétez point de moi, je ne suis plus de ce monde, et avant la Pentecôte vous viendrez me rejoindre. « La fièvre s'empara d'elle; elle fut bientôt à toute extrémité. Ce qui contribua le plus à augmenter sa terreur, c'est qu'à l'instant même où elle fut frappée de cette vision, l'homme en question venait effectivement d'expirer. La maréchale a cependant survécu à la prédiction du fantôme imaginaire, et cette résurrection fait furieusement de tort aux spectres pour les choses de l'avenir[1]. »

Lycanthropie, transformation d'un homme en loup. Le lycanthrope s'appelle communément loup-garou. *Voy.* LOUPS-GAROUS.

Lycaon, fils de Phorénée, roi d'Arcadie, laquelle il donna le nom de Lycaonie. Il bâtit sur les montagnes la ville de Lycosure, la plus ancienne de toute la Grèce, et y éleva un autel à Jupiter Lycæus, auquel il commença à sacrifier des victimes humaines. Il faisait mourir, pour les manger, tous les étrangers qui passaient dans ses États. Jupiter étant allé loger chez lui, Lycaon se prépara à ôter la vie à son hôte pendant qu'il serait endormi; mais auparavant il voulut s'assurer si ce n'était pas un dieu et lui fit servir à souper les membres d'un de ses hôtes; d'autres disent d'un esclave. Un feu vengeur allumé par l'ordre de Jupiter, consuma bientôt le palais, et Lycaon fut changé en loup. C'est le plus ancien loup-garou.

Suivant quelques traditions, il reprenait figure d'homme au bout de dix ans, si, dans ce dix ans, il s'était abstenu de chair humaine.

Lycas, démon de Thémèse, chassé par le champion Euthymius, et qui fut en grande renommée chez les Grecs. Il était très-noir, avait le visage et tout le corps hideux, et portait une peau de loup pour vêtement[2].

Lychnomancie, divination qui se faisait par l'inspection de la flamme d'une lampe; il en reste quelques traces. Lorsqu'une étincelle se détache de la mèche, elle annonce une nouvelle et la direction de cette nouvelle. *Voy.* LAMPADOMANCIE.

Lynx. Les anciens disent des merveilles du lynx. Non-seulement ils lui attribuent la faculté

[1] *Histoire des revenants ou prétendus tels,* t. I, p. 474.

[2] Leloyer, *Histoire des spectres,* p. 198.

travers les murs, mais encore la vertu
re des pierres précieuses. Pline raconte



Lynx.

ent que les filets de son urine se trans-
n ambre, en rubis et en escarboucles.

Mais il ajoute que, par un sentiment de jalousie, cet animal avare a soin de nous dérober ces richesses en couvrant de terre ses précieuses évacuations. Sans cela nous aurions pour rien l'ambre, les rubis et les escarboucles[1].

Lysimachie, plante ainsi nommée parce que, posée sur le joug auquel les bœufs et autres animaux étaient attelés, elle avait la vertu de les empêcher de se battre.

Lysimaque, devin dont parle Démétrius de Phalère dans son livre de Socrate. Il gagnait sa vie à interpréter des songes au moyen de certaines tables astrologiques. Il se tenait auprès du temple de Bacchus[2].

M

om japonais de l'esprit malin; on le
renard, qui cause de grands ravages
, où des sectaires n'admettent qu'une
démons, qui sont les âmes des mé-
squelles, après la mort, sont unique-
inées à animer les renards.
'est en Irlande la reine des fées, appe-
Titania.

the. On lit dans l'*Histoire des possédés*
e, tome II, page 275, qu'il y avait, en
royaume de l'Europe, une jeune fille
Maberthe, menant une vie qui semblait
qu'elle fut reçue en pitié dans la maison
ur de Swert, l'an 1618. Elle se faisait
ur sainte et se vantait que son Dieu lui
uvent. Mais elle refusa de conférer de
illes avec un évêque, ce qui parut sus-
comme on disait qu'un jour le diable
se par la main et s'était promené avec
igneur de Swert insista pour qu'elle en
dit évêque, ce qu'enfin elle accorda.
conférence, qui embarrassa tout le
ms rien éclaircir, elle s'en alla de la
disant : « S'ils savaient que je sais ce
, ils diraient que je suis une sorcière. »
ar découvrir de grandes abominations
fille. Mais elle était effrontée; et lors-
parlait de se convertir, elle répondait :
serai; il y a vingt-quatre heures au
n croit qu'elle finit par être brûlée.

llan (Fanny). *Voy.* CERCUEIL.

lzéan (Euphémie), accusée de sorcelle-
qu'elle était catholique. *Voy.* JACQUES Ier.

arthy. Les légendes irlandaises racon-
toire d'un certain Charles Mac-Carthy
s une jeunesse très-dissipée, mourut un
essuscita au moment où on allait l'enle-
le cimetière. Il raconta des détails cu-
rieux sur l'autre monde. Était-ce une léthargie avec rêve ou une grâce spéciale? C'est ce que nous ne décidons pas.

Mac-Donald (Archibald), voyant célèbre. Il voyait à dix lieues un homme qui passait, et le décrivait avec toutes les singularités qui pouvaient le faire reconnaître[3].

Macha-Halla ou **Messa-Hala**, astrologue arabe du huitième siècle de notre ère. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans Casiri. Les principaux ont été traduits en latin : 1° Un *Traité des éléments et des choses célestes;* 2° un autre, *De la révolution des années du monde;* 3° un troisième, *De la signification des planètes pour les nativités*, Nuremberg, 1549. La bibliothèque Bodléienne a parmi ses manuscrits une traduction hébraïque de ses *Problèmes astrologiques*, faite par Aben-Ezra.

Machines. Des savants ont produit par la mécanique des machines compliquées où de bonnes gens ont vu de la magie, parce qu'ils ne savaient pas. *Voy.* ALBERT LE GRAND.

Descartes avait fait, dit-on, avec beaucoup d'industrie, une machine automate pour prouver démonstrativement que les bêtes n'ont point d'âme, et que ce ne sont que des machines bien composées qui se remuent à l'occasion des corps étrangers qui les frappent et leur communiquent une partie de leur mouvement. Ce philosophe ayant mis cette machine sur un vaisseau, le capitaine eut la curiosité d'ouvrir la caisse dans laquelle elle était enfermée; surpris des mouvements qu'il remarqua dans cette machine, qui agissait comme si elle eût été animée, il la jeta

[1] M. Salgues, *Des erreurs*, etc., t. II, p. 105.
[2] Plutarque, *Vie d'Aristote*, § 66.
[3] Cité, à propos de la seconde vue, dans le t. III de la *Mystique* de Görres.

dans la mer, croyant que c'était le diable. Au reste, la raison que donnait Descartes pour établir que les bêtes n'ont point d'âmes, c'est qu'elles sont à jamais incapables de progrès. Ce qui est prouvé depuis le commencement du monde.

Machlyes, peuple fabuleux d'Afrique, que Pline prétend avoir eu les deux sexes et deux mamelles, la droite semblable à celle d'un homme, et la gauche à celle d'une femme.

Mac-Intos. *Voy.* Cercueil.

Macreuses, oiseaux de la famille des canards, qui sont très-communs sur les côtes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ils ont été le sujet de bien des contes. Plusieurs auteurs ont assuré que ces oiseaux sont produits sans œufs : les uns les font venir des coquilles qui se trouvent dans la mer; d'autres ont avancé qu'il y a des arbres semblables à des saules, dont le fruit se change en macreuses, et que les feuilles de ces arbres qui tombent sur la terre produisent des oiseaux, pendant que celles qui tombent dans l'eau deviennent des poissons. Il est surprenant, dit le P. Lebrun, que ces pauvretés aient été si souvent répétées, quoique divers auteurs aient remarqué et assuré que les macreuses étaient engendrées de la même manière que les autres oiseaux. Albert le Grand l'avait déclaré en termes précis; et depuis, un voyageur a trouvé, au nord de l'Écosse, de grandes troupes de macreuses et les œufs qu'elles devaient couver, dont il mangea.

« Il n'y a pas longtemps qu'un journal de Normandie nous racontait sérieusement, dit M. Salgues[1], qu'on venait de pêcher, sur les côtes de Granville, un mât de vaisseau qui dormait depuis plus de vingt ans sous les eaux; que l'on fut fort étonné de le trouver enveloppé d'une espèce de poisson fort singulier, que les Normands nomment *bernacle* ou *bernache*. Or, ce bernache ou bernacle est un long boyau rempli d'eau jaunâtre, au bout duquel se trouve une coquille qui renferme un oiseau, lequel produit une macreuse. Cette absurde nouvelle se répandit, et les Parisiens, ajoute M. Salgues, furent bien étonnés d'apprendre qu'il y avait des oies qui naissaient au bout d'un boyau, dans une petite coquille. »

Johnston, dans sa *Taumatographie naturelle*, rapporte que les macreuses se forment dans le bois pourri; que le bois pourri se change en ver et le ver en oiseau... Hector de Boëce est l'homme dont l'autorité lui paraît la plus imposante. Or, ce savant rapporte qu'en 1490 on pêcha sur les côtes d'Écosse une pièce de bois pourri; qu'on l'ouvrit en la présence du seigneur du lieu, et qu'on y trouva une quantité énorme de vers; mais ce qui surprit singulièrement l'honorable baronnet et les spectateurs, c'est que plusieurs de ces vers commençaient à prendre la forme d'oiseau, que les uns avaient des plumes, et que les autres étaient encore tout rouges. Ce phénomène parut si éto nant, que l'on déposa la pièce de bois da l'église voisine, où elle fut conservée. Boë ajoute à ce conte, et pour le faire tenir debou qu'il fut lui-même témoin d'un prodige sen blable; que le ministre d'une paroisse voisi des bords de la mer ayant pêché une gran quantité d'algues et de roseaux, il aperçut l'extrémité de leurs racines des coquillages si guliers, qu'il les ouvrit et y trouva au lieu poissons des oiseaux. L'auteur assure que le pa teur lui fit part de cette merveille, et il répé qu'il fut lui-même témoin de la vérité du fait.

Mac-Rodor, médecin écossais dont vo l'aventure : « En l'année 1574, un nommé Tro Rieux s'obligea envers un médecin écossai nommé Mac-Rodor (tous deux habitants de Bo deaux), de lui servir de démon après sa mo c'est-à-dire que son esprit viendrait lui obéir toutes choses et lui faire connaître ce qui ét caché aux hommes. Pour parvenir à ces fins, signèrent un pacte en lettres de sang sur un pa chemin vierge. — Ce Mac-Rodor était regar comme sorcier et magicien; il eut une fin mis rable, ainsi que toute sa famille. On surprit ch lui l'obligation que nous venons de mentionn avec une platine de cuivre ronde, de médioc grandeur, sur laquelle étaient gravés les se noms de Dieu, sept anges, sept planètes et p sieurs autres figures, caractères, lignes, poin tous inconnus[1]. »

Maczocha, gouffre célèbre en Pologne l'aventure d'un condamné qui, jeté là du tem des hussites, en fut tiré par un monstrueux dr gon, sur le dos duquel il se glissa. *Voy.* Obesst

Madeleine de la Croix, religieuse de C doue, qui mena mauvaise vie au seizième siècl se disant sorcière et se vantant d'avoir pe familier un démon. François de Torre-Blanca conte qu'elle avait à volonté des roses en hiv de la neige dans le mois d'août, et qu'elle p sait à travers les murs, qui s'ouvraient dev elle. Elle fut arrêtée par l'inquisition; mais ay tout confessé, elle fut admise à pénitence; les inquisiteurs n'ont jamais eu la férocité d leur prêtent certains livres ultra-menteurs.

Magares, sorciers de Mingrélie, fort redou des gens du pays, parce qu'ils nouaient l'aig lette. Aussi la cérémonie du mariage, en ce pa se faisait toujours en secret, et sans qu'on sût le jour, de peur que ces prétendus sorci ne jetassent quelques sortiléges fâcheux sur époux. *Voy.* Ligatures.

Mages, sectateurs de Zoroastre, adorate du feu et grands magiciens. C'est d'eux, dis les démonomanes, que la magie ou science mages tire son nom. Ils prêchaient la métemp cose astronomique; c'est-à-dire que, selon l

[1] *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 448.

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, e liv. II, p. 174.

les âmes, au sortir de ce monde, al-
ter successivement toutes les planètes
evenir sur la terre.

et Magiciens. La magie est l'art de
ans la nature des choses au-dessus du
s hommes, par le secours des démons,
loyant certaines cérémonies que la re-
dit. Celui qui exerce cet art est appelé
On distingue la magie noire, la magie
la *cœlestialis*, qui est l'astrologie judi-
la *cæremonialis*. Cette dernière consiste
ocation des démons, en conséquence
e formel ou tacite fait avec les puis-
ernales. Ses diverses branches sont la
nchantement, le sortilége, l'évocation
et des esprits malfaisants, la décou-
trésors cachés et des plus grands se-
livination, le don de prophétie, celui
par des termes magiques et par des
mystérieuses les maladies les plus opi-
le préserver de tous maux, de tous
au moyen d'amulettes, de talismans, la
ion du sabbat, etc. [1]

ie naturelle, selon les démonographes,
e connaître l'avenir et de produire des
veilleux par des moyens naturels, mais
de la portée du commun des hommes.
artificielle est l'art de fasciner les yeux
er les spectateurs, ou par des automates,
s escamotages, ou par des tours de
La magie blanche est l'art de faire des
s surprenantes par l'évocation des bons
simplement par adresse et sans aucune
. Dans le premier cas, on prétend que
en est l'inventeur; dans le second, la
nche est la même chose que la magie
confondue avec la magie artificielle.
noire ou diabolique, enseignée par le
diable, et pratiquée sous son influence, est l'art de commercer avec les démons, en conséquence d'un pacte fait avec eux, et de se servir de leur ministère pour opérer des effets au-dessus de la nature. C'est de cette magie que sont accusés ceux qu'on appelle proprement magiciens. Cham en a été, dit-on, l'inventeur ou plutôt le conservateur; car Dieu n'envoya le déluge, disent les démonomanes, que pour nettoyer la terre des magiciens et des sorciers qui la souillaient. Cham enseigna la magie et la sorcellerie à son fils Misraïm, qui, pour les grandes merveilles qu'il faisait, fut appelé Zoroastre. On a dit qu'il avait composé cent mille vers sur ce sujet, et qu'il fut emporté par le diable en présence de ses disciples.

En fait, la magie existe; et l'Église n'a pu se tromper en la considérant comme une apostasie et un enrôlement dans les phalanges de Satan. Il n'est pas nécessaire d'établir ici la vérité des faits rapportés dans l'Écriture sainte sur la magie et les magiciens. Ils ne sont contestés que par la mauvaise foi des incrédules qui ont leur parti pris de nier. Mais tous les peuples ont reconnu l'existence de la magie; et les plus forts des esprits forts ne la nieront pas, s'ils ont vu quelques-unes des merveilles du magnétisme. Nous ne parlons ici que des faits et non de la manière de les interpréter. Disons toutefois qu'on a attribué à cet art noir bien des accidents qui n'en ont pas été les produits. Il est constant que les écrivains des siècles passés ont entouré les histoires de faits magiques d'une crédulité trop étendue. La magie, disent-ils, donne à ceux qui la possèdent une puissance à laquelle rien ne peut résister: d'un coup de baguette, d'un mot, d'un signe, ils bouleversent les éléments, changent l'ordre immuable de la nature, livrent le monde aux puissances infernales, déchaînent les tempêtes, les vents et les orages; en un mot, font le froid et le chaud. Les magiciens et sorciers, dit Vecker, sont portés par l'air d'un très-léger mouvement, vont où ils veulent, et cheminent sur les eaux, comme Oddon le pirate, lequel voltigeait çà et là en haute mer, sans esquif ni navire.....

On conte qu'un magicien coupa la tête d'un valet en présence de plusieurs personnes qu'il voulait divertir; toutefois il coupait cette tête avec le dessein de la remettre; mais pendant qu'il se disposait à la rétablir, il vit un autre magicien qui s'obstinait à le contre-carrer, quelque prière qu'il lui adressât; il fit naître tout d'un coup un lis sur une table, et en ayant abattu la tête, son ennemi tomba par terre sans tête et sans vie. Puis il rétablit celle du valet et s'enfuit. Ce sont là des contes. Or, ces contes sur l'histoire la chargent sans l'anéantir.

Un autre magicien, en 1284, délivra la ville d'Hameln des rats innombrables qui l'infestaient; il opéra cette merveille au moyen d'une flûte en-

s sais si je dois vous dire que l'on compte
six espèces principales de magie: la né-
, la pyromancie, l'aéromancie, l'hydro-
géomancie et la chiromancie. Mais peut-
rez-vous pas fâché que j'observe que ces
pèces de divination étaient bien sacrées en
quand les lois les autorisaient comme au-
ystères, mais qu'elles étaient abominables
autres que le collége des prêtres s'en mê-
rce que l'on s'imaginait qu'il n'y avait
rêtres qui eussent le droit, en vertu des
nsulter les bons démons; et que, par con-
les magiciens, qui n'étaient que des per-
rticulières sans vocation, n'agissaient que
n, ou tout au plus par le commerce des
émons, qui ne demandaient pas mieux que
par leur ministère des marques de leur

ourquoi les païens, qui avaient en horreur
m de magie, donnèrent à leurs mystères
ivination, et afin d'y mettre une différence
, ils en changèrent, autant qu'ils le pu-
divers sujets, et en augmentèrent les es-

, *Traité historique des dieux et des démons paganisme*, lettre troisième.)

chantée dont les sons attiraient invinciblement les rats. Mais, après ce service rendu, les magistrats d'Hameln refusèrent au magicien le prix convenu. Il s'en vengea, au moyen d'une autre flûte qui, par ses vibrations, entraîna tous les enfants de la ville. On ne les revit plus; et des documents établissent qu'ils furent transportés en Transylvanie. Des monuments appuient ce trait d'histoire[1], dont Gustave Nieritz a fait un conte de fantaisie[2].

Mouchemberg, dans la suite de *l'Argenis*, va plus loin. Il raconte les aventures bizarres du magicien Lexilis. Ce magicien ayant été mis en prison par ordre du souverain de Tunis (le fait a eu lieu quelque temps avant la splendeur de Rome), il arriva dans ces entrefaites une chose étrange au fils du geôlier de la prison où Lexilis était détenu. Ce jeune homme venait de se marier, et les parents célébraient les noces hors de la ville. Le soir venu, on joua au ballon. Pour avoir la main plus libre, le jeune marié ôta de son doigt l'anneau nuptial; il le mit au doigt d'une statue qui était près de là. Après avoir bien joué, il retourne vers la statue pour reprendre son anneau; mais la main s'était fermée, et il lui fut impossible de le retirer. Ce fait se retrouve dans plusieurs légendes du moyen âge. Le jeune homme ne dit rien d'un tel prodige; mais quand tout le monde fut rentré dans la ville, il revint seul devant la statue, trouva la main ouverte et étendue comme auparavant, toutefois sans la bague qu'il y avait laissée. Ce second événement le jeta dans une grande surprise. Il n'en alla pas moins rejoindre sa famille. Mais il voulut inutilement se rapprocher de sa femme. Un corps solide se plaçait continuellement devant lui. « C'est moi que tu dois embrasser, lui dit-on enfin, puisque tu m'as épousée aujourd'hui : je suis la statue au doigt de laquelle tu as mis ton anneau. » Le jeune époux effrayé révéla la chose à ses parents. Son père lui conseilla d'aller trouver Lexilis dans son cachot; il lui en remit la clef. Le jeune homme s'y rendit et trouva le magicien endormi sur la table. Après avoir attendu longtemps qu'il s'éveillât, il le tira doucement par le pied : le pied avec la jambe lui demeura dans les mains... Lexilis, s'éveillant alors, poussa un cri : la porte du cachot se referma d'elle-même. Le marié tremblant se jeta aux genoux du magicien, lui demanda pardon de sa maladresse et implora son assistance. Le magicien promit de le débarrasser de la statue, moyennant qu'on le mît en liberté. Le marché fait, il rajusta sa jambe à sa place et sortit. Quand il fut libre, Lexilis écrivit une lettre qu'il donna au jeune homme : « Va-t'en à minuit, lui dit-il, dans le carrefour voisin où aboutissent quatre rues; attends debout et en silence ce que le hasard t'amènera. Tu n'y seras pas longtemps sans voir passer plusieurs personnages chevaliers, piétons, gentilshommes : les uns armés, les autres sans armes; les uns tristes, les autres gais. Quoi que tu voies et que tu entendes garde-toi de parler ni de remuer. Après cette troupe, suivra *un certain*, puissant de taille assis sur un char; tu lui remettras ta lettre, sans dire un mot, et tout ce que tu désires arrivera. Le jeune homme fit ce qui lui était prescrit, vit passer un grand cortége. Le maître de compagnie venait le dernier, monté sur un char triomphal. Il passa devant le fils du geôlier, et jetant sur lui des regards terribles, il lui demanda de quel front il osait se trouver à sa rencontre. Le jeune homme, mourant de peur, eut pourtant le courage d'avancer la main et de présenter la lettre. L'esprit, reconnaissant le cachet, la lut aussitôt et s'écria : « Ce Lexilis sera-t-il longtemps encore sur la terre!... » Un instant après il envoya un de ses gens ôter l'anneau du doigt de la statue, et le jeune époux cessa d'être troublé.

Cependant le geôlier fit annoncer au souverain de Tunis que Lexilis s'était échappé. Tandis qu'on le cherchait de toutes parts, le magicien entra dans le palais, suivi d'une vingtaine de jeunes filles qui portaient des mets choisis pour le prince. Mais, tout en avouant qu'il n'avait rien mangé de si délicieux, le roi de Tunis n'en renouvela pas moins l'ordre d'arrêter Lexilis. Les gardes voulant s'emparer de lui, ne trouvèrent à sa place qu'un chien mort, sur le ventre duquel ils avaient tous la main,... prestige qui excita la risée générale. Après qu'on se fut calmé, on alla à la maison du magicien; il était à sa fenêtre, regardant venir son monde. Aussitôt que les soldats le virent, ils coururent à sa porte, qui se ferma incontinent. *De par le roi,* le capitaine des gardes lui commanda de se rendre, le menaçant d'enfoncer la porte s'il refusait d'obéir. « Et si je me rends, dit Lexilis, que ferez-vous de moi? — Nous vous conduirons courtoisement au prince. — Je vous remercie de votre courtoisie; mais par où irons-nous au palais? — Par cette rue, reprit le capitaine en la montrant du doigt. En même temps il aperçut un grand fleuve qui venait à lui en grossissant ses eaux et remplissait la rue qu'il venait de désigner, tellement qu'en moins de rien ils en eurent jusqu'à la gorge. Lexilis, riant, leur criait : « Retournez au palais, car pour moi je ne me soucie pas d'aller en barbet. »

Le prince, ayant appris ceci, résolut de perdre sa couronne plutôt que de laisser le magicien impuni : il s'arma lui-même pour aller à sa poursuite et le trouva dans la campagne qui se promenait paisiblement. Les soldats l'entourèrent pour le saisir; mais Lexilis faisant un geste

[1] Voyez cette curieuse tradition dans les *Légendes des Commandements de Dieu.*

[2] *Le sifflet magique,* traduit de l'allemand en français, par J. B. J. Champagnac. 1 vol. in-12.

ldat se trouva la tête engagée entre
ls, avec deux cornes de cerf qui l'em-
de se retirer. Ils restèrent longtemps
posture, pendant que des enfants leur
de grands coups de houssine sur les
Le magicien sautait d'aise à ce spec-
e prince était furieux. Ayant aperçu à
pieds de Lexilis, un morceau de par-
rré, sur lequel étaient tracés des ca-
le roi de Tunis se baissa et le ramassa
u du magicien. Dès qu'il eut ces ca-
ns la main, les soldats perdirent leurs
piquets s'évanouirent, Lexilis fut pris,
mené en prison, et de là sur l'écha-
y être rompu. Mais ici il joua encore
son métier ; car, comme le bourreau
it la barre de fer sur lui, le coup tomba
abour plein de vin, qui se répandit sur
et Lexilis ne reparut plus à Tunis...
ne autre histoire contée par Wierus :
icien de Magdebourg gagnait sa vie en
s tours de son métier, des enchante-
s fascinations et des prestiges sur un
blic. Un jour qu'il montrait, pour quel-
nie, un petit cheval auquel il faisait exé-
la force de sa magie, des choses in-
après qu'il eut fini son jeu, il s'écria
uit trop peu d'argent avec les hommes
lait monter au ciel... Ayant donc jeté
en l'air, ce fouet commença de s'en-
petit cheval ayant saisi avec sa ma-
trémité du fouet, s'enleva pareillement.
eur, comme s'il eût voulu retenir son
prit par la queue et fut emporté de
femme de cet habile magicien em-
on tour les jambes de son mari qu'elle
in la servante s'accrocha aux pieds de
sse, le valet aux jupes de la servante,
le fouet, le petit cheval, le sorcier, la
cuisinière, le laquais, s'enlevèrent si
n ne les vit plus. Pendant que tous les
demeuraient stupéfaits d'admiration, il
n homme qui leur demanda pourquoi
nt aux corneilles, et quand il le sut :
n paix, leur dit-il, votre sorcier n'est
du, je viens de le voir à l'autre bout de
qui descendait à son auberge avec tout
nde [1]... » *Voy.* Harvis.

onte qu'Hemmingius, théologien cé-
n un jour deux vers barbares dans une
ons, et ajouta, pour se divertir, qu'ils
chasser la fièvre, parce qu'ils étaient
L'un de ses auditeurs en fit l'essai sur
et le guérit. Puis après on fit courir le
et il arriva que plusieurs fébricitants
èrent bien. Hemmingius, après cela,
bligé de dire qu'il n'avait parlé de la
en riant, et que ce n'était qu'un jeu

is, *De præst.*, lib. II, cap. VII.

d'esprit. Dès lors le remède tomba ; mais il y en eut beaucoup qui ne voulurent point se dédire de la confiance qu'ils y avaient ajoutée. Les maladies n'existent souvent que dans l'imagination : telle personne guérira avec un charlatan en qui elle a confiance ; telle autre ne guérira point avec un excellent médecin de qui elle se défie.

La magie a reparu en Suède en 1859 avec une sorte d'épidémie diabolique. Voici ce qu'on écrivait alors :

« Une superstition étrange, qui a pris la forme d'une véritable épidémie, a sévi pendant l'été dernier dans quelques contrées de la Suède. Le prévôt du chapitre de Leksand, le docteur Hvaser, chargé de faire une enquête, a consigné dans son rapport les faits suivants :

» Cette superstition a beaucoup de ressemblance avec celles des sorcières du moyen âge qui croyaient avoir assisté au sabbat du diable, ce qui s'appelait en Suède aller à *Blokulla*. Mais cette fois, et c'est ce qu'il y a de plus curieux, ce ne sont presque que des enfants qui sont en proie à ces hallucinations. En outre, ce n'est plus à Blokulla qu'on est censé aller, mais à Josefsdal, qui doit être près de Stockholm.

» Voici ce que les enfants racontent sur leurs pérégrinations. D'abord ils sont changés en vers, et ils s'échappent au dehors à travers un trou pratiqué dans la fenêtre ; ensuite ils prennent la forme de pies, et, quand ils se sont rassemblés, ils redeviennent enfants. Alors ils montent sur des peaux de veaux ou de vaches à travers les airs vers un clocher, où ils se vouent au diable.

» Anciennement on enlevait des parcelles du métal de la cloche en prononçant ces mots : « Que » mon âme n'arrive jamais au règne de Dieu avant » que ce métal redevienne une cloche. » Aujourd'hui la farine a remplacé le métal, et arrivé à Josefsdal, on en prépare une bouillie appelée *welling*, qu'on mange en société avec le malin esprit, qui s'appelle *Nordsqubb* (le vieux du Nord).

» En dansant, il porte des bottes fourrées dont il se débarrasse quand il s'est échauffé. Presque tous les enfants des deux communes de Gagnef et de Mockjards sont affectés de ces hallucinations. Quelques-uns en souffrent, d'autres restent bien portants. Les parents, qui croient leurs enfants perdus et vendus au prince des ténèbres, s'en désolent. D'autres, et ce ne sont pas les moins superstitieux, quand leurs enfants ne veulent pas faire des aveux, les tourmentent d'une manière incroyable.

» Un petit garçon nommé Grabo Pehr, qui affirmait avoir été plusieurs fois à Josefsdal, prétendait y avoir vu une petite fille, et lorsque la mère de celle-ci interrogeait Grabo Pehr, il indiquait pour preuve qu'en mangeant à Josefsdal, la petite fille s'était éclaboussée à la figure, d'où il serait résulté une blessure qui ne pourrait jamais guérir. La petite fille, en effet, souffrait,

tout près de l'œil, d'une plaie de mauvaise nature et dont on ignorait l'origine. On peut croire quelle impression fâcheuse une telle coïncidence apparente faisait sur sa pauvre mère. La petite fille, cependant, n'avait aucune idée de Josefsdal, ni du welling, et par conséquent ne put jamais faire aucune révélation.

» Heureusement cette épidémie, dans ces deux villages, s'est calmée un peu au bout de quelques mois; mais les esprits de la population n'en sont pas moins extrêmement agités, et des symptômes alarmants se montrent dans les contrées voisines. »

Il y a eu de tout temps, chez tous les peuples peu éclairés, grand nombre de magiciens, et on a beaucoup écrit contre eux. Nous citerons ici quelques-uns des mille et un volumes qui traitent de cette matière *ex professo* : 1° le *Traité de la magie blanche*, ou de *l'escamotage*, de Decremps; 2° *la Magie naturelle*, de Porta; 3° *la Véritable magie noire*, ou *le Secret des secrets*, manuscrit trouvé à Jérusalem dans le sépulcre de Salomon, contenant quarante-cinq talismans, avec la manière de s'en servir et leurs merveilleuses propriétés; plus, tous les caractères magiques connus jusqu'à ce jour, traduit du mage Iroé-Grego, Rome, 1750. Cet ouvrage stupide est donné comme un écrit de Salomon. On y trouve surtout des conjurations. 4° *Trinum magicum*, ou *Traité des secrets magiques*, contenant des recherches sur la magie naturelle, artificielle et superstitieuse; les talismans, les oracles de Zoroastre, les mystères des Égyptiens, Hébreux, Chaldéens, etc., in-8°, Francfort, 1673; 5° *Lettres* de Saint-André, conseiller médecin ordinaire du roi, à quelques-uns de ses amis, au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers, etc., Paris, in-12, 1725; 6° *Traité sur la magie*, le sortilége, les possessions, obsessions et maléfices, etc.; par M. Daugis; Paris, in-12, 1732. De nos jours on a vu paraître sur ces matières quelques ouvrages d'esprit divers. M. Jules Garinet a donné en 1818 une *Histoire de la magie en France*, pleine de faits curieux, mais trop sceptiques. Plus récemment, M. Alfred Maury a écrit sur la magie pour la nier. M. Louis Figuier a voulu ainsi expliquer le merveilleux sans trop l'admettre. L'abbé Fiard, dont on s'est raillé, a été peut-être un peu crédule aux yeux du vulgaire; mais il n'a pas toujours vu faux. M. Eudes de Mirville a parfaitement démontré l'existence palpable des esprits. M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, dans son savant livre intitulé *la Magie au dix-neuvième siècle*, a solidement établi les faits magiques, dans le passé et de nos jours, ainsi que le concours actif des démons autour de nous [1]. Enfin, *la Mystique divine, naturelle et diabolique*, de Görres, est aussi un livre que négations ne tueront pas. *Voy.* Bodin, Del Delancre, Leloyer, Boguet, Wierus, etc.

[1] *La magie au dix-neuvième siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges*, par le chevalier Gougenot des Mousseaux, etc. Beau vol. in-8°, Henri Plon, éditeur, 1861.

Magie islandaise. La première magie de peuples, devenus aujourd'hui plus sensés, c sistait autrefois à évoquer des esprits aéri et à les faire descendre sur la terre pour servir. Elle était regardée comme la magie grands. Cependant ces derniers en avaient seconde, qui consistait à interpréter le chant oiseaux, surtout des corneilles, les oiseaux plus instruits dans la connaissance des affa d'État et les plus capables de prédire l'ave Mais comme il n'en existe point en Islande, corbeaux remplissaient cet office : les rois faisaient pas même scrupule de se servir de c magie.

Magnétisme, science longtemps occulte. pendant elle a été pratiquée par l'hérétique M plus récemment par Mesmer et Cagliostro. V ce qu'écrivait à Bruxelles, en 1839, dans un cueil périodique intitulé *le Magnétophile*, un vain qui pouvait être M. Jobard ou M. Vi Idgiez :

« Le nom de magnéliseurs ne désignait au fois que quelques mesmériens ou illuminé quelques songe-creux. Aujourd'hui le mag tisme a fraternisé avec les sciences physiq qui seules pouvaient éclairer ses données; il fo la souche principale dont les autres science sont que les rameaux... Ses progrès sont plus immédiatement au profit de la société qu ne semble le penser, dans la préoccupation ses mesquines passions, de sa vie tumultu et agitée. Sous quelque point de vue qu'o considère, son importance éclate et grandit cha jour; mais son immensité nuit encore à ses p grès, parce que personne, isolément, n'a en le pouvoir d'embrasser son étendue. Le mag tisme est un problème qui se débat depuis d'un siècle en Europe, dont l'Académie de decine, en France, a ranimé l'énergie sans donner la solution, et qui se complique, au traire, chaque jour davantage par des phé mènes plus merveilleux. On l'a vu conce d'abord entre les mains de quelques ade ignorants ou fanatiques; de grandes expérie ont été faites ensuite, appuyées sur des n qui ont porté la conviction dans quelques esp Aujourd'hui des savants le rejettent encore est vrai; mais un savant se décide si difficilen à désapprendre! Une innovation l'épouvante, elle l'humilie et le détrône. Les doctrines ca siennes ont lutté longtemps en France co les vieilles universités avant d'obtenir leur de cité; plus tard elles repoussèrent elles-mê les principes de la philosophie newtonie celle-ci rejetait les découvertes d'Huyg Beaumé et Lesage niaient les belles théorie la chimie moderne; Romé-Delisle persiflait

les phénomènes électro-magnétiques. , le tabac, le café, l'émétique, la vac- qu'aux pommes de terre, n'ont-ils pas eur temps de persécution? L'Académie ine ne se constitua-t-elle pas formelle- osée à ce que la chimie, cette corne ce des sociétés modernes, fût enseignée , *comme étant, pour bonnes causes et ions, défendue et censurée par arrêt du ?* L'établissement des banques, des éco- oitures publiques, ne rencontra-t-il nent une opposition formidable dans ce lement? Jacquart ne vit-il pas brûler publique, par ordre des prud'hommes ses métiers, qui devaient faire cepen- ospérité et la fortune de cette seconde la France? Franklin ne fut-il pas tourné quand il apprit aux campagnards l'art- er les champs avec du plâtre? Chris- omb ne fut-il pas chassé de toutes les id son génie lui fit apparaître un monde ulait doter sa patrie[1]?... Pitheas, Wedel, inghausen, Biscoé et autres voyageurs ne furent-ils pas taxés d'imposture? , Volta, Fulton, Salomon de Caus, Davy, t, Gall, Lavater et tous ceux qui se entés, une découverte à la main, à la ce vaste *Charenton* qu'on appelle le l'ont-ils pas été reçus à coups de sif-

ndant le magnétisme voit aussi son Déjà il a détruit les doctrines impies de dicale physiologique de Broussais, qui t ramener aux seuls organes matériels les nobles facultés de l'intelligence; l'autant plus grande que là sont les toute société, la clef de voûte et le ci- out édifice social. Le premier et le plus ge du magnétisme est donc de devenir toute-puissante contre les partisans de , une preuve irrésistible, irréfragable, palpable, de l'existence de l'âme indé- du secours des sens... »

ser juger ici le magnétisme, et sans hier ses effets, qui sont évidents, bor- s à dire que le magnétisme existe; que nouvelle branche de merveilles plus hensible encore que le galvanisme; en pourra jamais sans doute établir les , mais qu'on en doit tirer un immense médecine. L'Académie des sciences, qui t à le nier lorsqu'elle n'était composée ité que de matérialistes, le reconnaît ui. Les juges religieux n'ont condamné abus. *Voy.* SOMNAMBULISME. *Voy.* aussi

s sûrs ouvrages à consulter pour con-

crivain, se trompant comme tant d'autres. e. Voyez *Galilée.*

naître impartialement le magnétisme sont les livres spéciaux de M. Aubin Gauthier, surtout son *Traité pratique du magnétisme*, in-8°, Paris, 1845. On peut voir aussi le livre de M. l'abbé Loubers et le remarquable ouvrage de M. de Mirville sur les esprits.

Magoa, l'un des plus puissants démons, roi de l'Orient. On l'évoque par l'oraison suivante prononcée au milieu d'un cercle. Elle peut servir tous les jours et à toute heure, dit un grimoire : « Je te conjure et invoque, ô puissant Magoa, roi de l'Orient; je te fais commandement d'obéir à ce que tu aies à venir ou m'envoyer sans retardement Massayel, Asiel, Satiel, Arduel, Acorib, et sans aucun délai, pour répondre à tout ce que je veux savoir et faire. »

Magog. Schradérus, dans son lexique scandinave, fait le géant Magog chef des anciens Scythes, inventeur des runes, espèces d'hiéroglyphes ou caractères dont se sont servis les peuples septentrionaux, et dont l'usage a précédé en Europe celui des lettres grecques. *Voy.* OG.

Mahomet, imposteur suffisamment connu. On peut voir le plus curieux de ses faits extraordinaires, son voyage au paradis, dans les *Légendes de l'autre monde.*

Maillat (Louise), petite démoniaque, qui vivait en 1598; elle perdit l'usage de ses membres; on la trouva possédée de cinq démons qui s'appelaient *loup, chat, chien, joly, griffon.* Deux de ces démons sortirent d'abord par sa bouche en forme de pelotes de la grosseur du poing; la première rouge comme du feu; la deuxième, qui était le chat, sortit toute noire; les autres partirent avec moins de violence. Tous ces démons, étant hors du corps de la jeune personne, firent plusieurs tours devant le foyer et disparurent. On a su que c'était Françoise Secrétain qui avait fait avaler ces diables à cette petite fille dans une croûte de pain de couleur de fumier [1].....

Maimon, chef de la neuvième hiérarchie des démons, capitaine de ceux qui sont tentateurs, insidiateurs, dresseurs de piéges, lesquels se tortillent autour de chaque personne pour contrecarrer le bon ange [2].

Main. On s'est moqué avec raison des borborites, secte hérétique des premiers siècles de l'Église, qui avaient des idées absurdes en théologie, et qui disaient que la main est toute la civilisation de l'homme; que sans la main l'homme ne serait qu'un cheval ou un bœuf; que l'esprit ne serait bon à rien avec des pieds fourchus ou des mains de corne ou des pattes à longues griffes. Ils faisaient un système d'origines; ils contaient que l'homme, dans le com-

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 162.

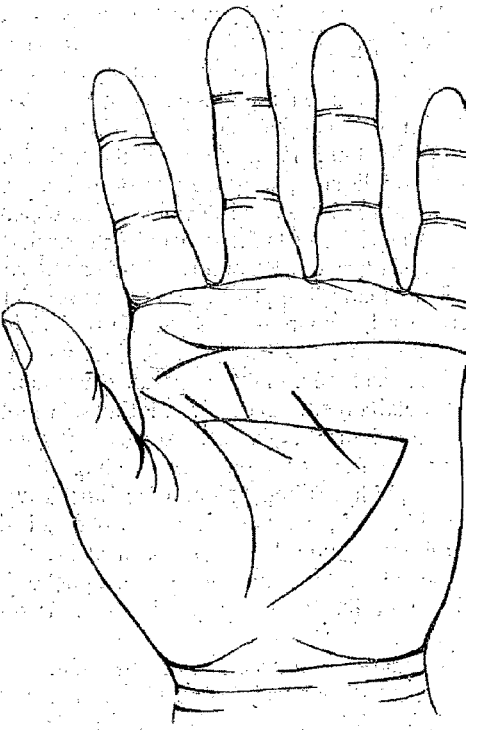
[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. I, p. 22.

mencement, n'avait que des pattes comme les chiens; que tant qu'ils n'eurent que des pattes, les hommes, comme des brutes, vécurent dans la paix, l'heureuse ignorance et la concorde; mais, ajoutaient-ils, un génie prit les hommes en affection et leur donna des mains. Dès lors nos pères se trouvèrent adroits; ils se firent des armes, ils subjuguèrent les autres animaux, ils imaginèrent, ils produisirent avec leurs mains des choses surprenantes, bâtirent des maisons, taillèrent des habits et firent des peintures. Otez à l'homme ses mains, disaient-ils, et, avec tout son esprit, vous verrez ce qu'il deviendra.

Mais nous avons les mains, et c'est Dieu qui nous les a données. Quoique nous n'en possédions que deux, la loi de l'égalité si vantée, cette loi impossible, a échoué aussi dans nos mains. Il y a de l'aristocratie jusque-là. La main droite se croit bien au-dessus de la main gauche; c'est un vieux préjugé qu'elle a de temps immémorial. Aristote cite l'écrevisse comme un être privilégié, parce qu'il a la patte droite beaucoup plus grosse que la gauche. Dans les temps anciens, les Perses et les Mèdes faisaient comme nous leurs serments de la main droite. Les nègres regardent la main gauche comme la servante de l'autre; elle est, disent-ils, faite pour le travail, et la droite seule a le droit de porter les morceaux à la bouche et de toucher le visage. Un habitant du Malabar ne mangerait pas d'aliments que quelqu'un aurait touchés de la main gauche. Les Romains donnaient une si haute préférence à la droite que, lorsqu'ils se mettaient à table, ils se couchaient toujours sur le côté gauche pour avoir l'autre entièrement libre. Ils se défiaient tellement de la main gauche, qu'ils ne représentaient jamais l'amitié qu'en la figurant par deux mains droites réunies. Chez nous, toutes ces opinions ont survécu. Les gens superstitieux prétendent même qu'un signe de croix fait de la main gauche n'a aucune valeur. Aussi on habitue les enfants à tout faire de la main droite et à regarder la gauche comme nulle, tandis que peut-être il y aurait avantage à se servir également des deux mains.

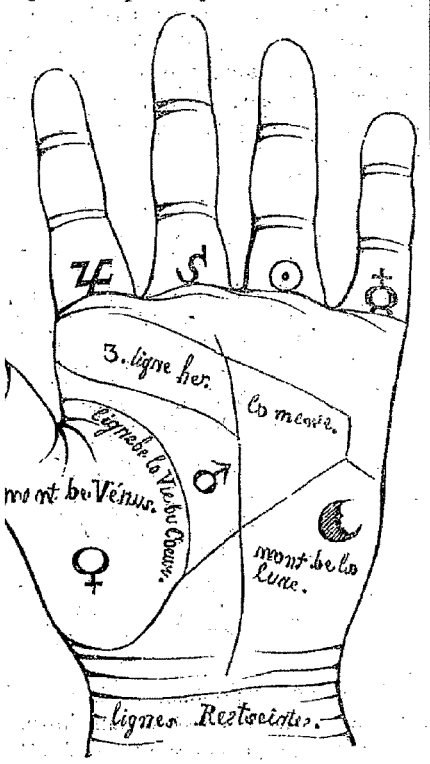
Puisqu'on attache à la main une si juste importance, on doit voir sans surprise que des savants y aient cherché tout le sort des hommes. On a écrit d'énormes volumes sous le titre de *chiromancie* ou divination par la main. Cette science bizarre présente une foule d'indices qui sont au moins curieux; c'est toute la science des bohémiennes, que nos pères regardaient ordinairement comme des prophétesses et que l'on écoute encore dans les campagnes. De tout temps, dit-on, l'homme fut de glace pour les vérités et de feu pour les mensonges; il est surtout ami du merveilleux. Si *Peau d'Ane* m'était conté, a dit la Fontaine, j'y prendrais un plaisir extrême. Voilà la cause de la crédulité que nos bons aïeux accordaient aux bohémiennes; et voici les pr cipes de l'*art de dire la bonne aventure dans main*, science célèbre parmi les sciences mys rieuses, appelée par les adeptes chiromanc xeiromancie et chiroscopie.

Il y a dans la main plusieurs parties qu'il important de distinguer : la paume ou dedans



la main, le poing ou dehors de la main l qu'elle est fermée, les doigts, les ongles, jointures, les lignes et les montagnes. — Il cinq doigts : le pouce, l'index, le doigt du lieu, l'annulaire, l'auriculaire ou petit doigt. a quinze jointures : trois au petit doigt, tro l'annulaire, trois au doigt du milieu, trois à l dex, deux au pouce et une entre la main e bras. Il y a quatre lignes principales. La ligne la vie, qui est la plus importante, commence haut de la main, entre le pouce et l'index, e prolonge au bas de la racine du pouce jusqu milieu de la jointure qui sépare la main du b la ligne de la santé et de l'esprit, qui a la m origine que la ligne de vie, entre le pouc l'index, coupe la main en deux et finit au mi de la base de la main, entre la jointure du gnet et l'origine du petit doigt; la ligne d fortune ou du bonheur, qui commence à l' gine de l'index, finit sous la base de la m en deçà de la racine du petit doigt; enfin la li de la jointure, qui est la moins importante trouve sous le bras, dans le passage du br la main; c'est plutôt un pli qu'une ligne. On marque une cinquième ligne qui ne se trouve dans toutes les mains; elle se nomme ligne triangle, parce que, commençant au milieu

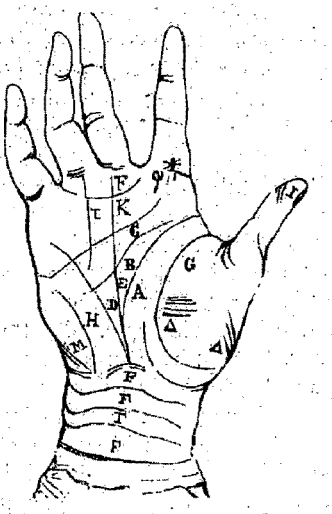
, sous la racine du pouce, elle finit
cine du petit doigt. Il y a aussi sept
; ou montagnes, qui portent le nom
lanètes. Nous les désignerons tout à
ur la chiromancie, on se sert toujours
n gauche, parce que la droite, étant



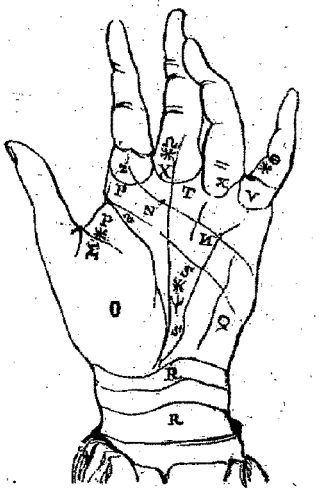
ıée, quoique plus noble, présente quel-
ıns les lignes des irrégularités qui ne
t naturelles. On prend donc la main
ɔrsqu'elle est reposée, un peu fraîche
ıcune agitation, pour voir au juste la
es lignes et la forme des traits qui s'y
La figure de la main peut déjà donner
, sinon du sort futur des personnes, au
leur naturel et de leur esprit. En géné-
grosse main annonce un esprit bouché,
que les doigts ne soient longs et un peu
ne main potelée, avec des doigts qui se
t en fuseau, comme on se plaît à en
aux femmes, n'annonce pas un esprit
lu. Des doigts qui rentrent dans la main
igne non équivoque d'un esprit lent,
ɔis d'un naturel enclin à la fourberie.
ts qui se relèvent au-dessus de la main
ıt des qualités contraires. Des doigts
ɔs à l'extrémité qu'à la racine n'annon-
ı de mauvais. Des doigts plus gros à la
du milieu qu'à la racine n'annoncent
de bon.
donnons sérieusement ces détails, ne
pas qu'il soit nécessaire de les réfuter.
ıain large vaut mieux qu'une main trop
Pour qu'une main soit belle, il faut
qu'elle porte en largeur la longueur du doigt du milieu. Si la *ligne de la jointure*, qui est quelquefois double, est vive et colorée, elle annonce un heureux tempérament. Si elle est droite, également marquée dans toute sa longueur, elle promet des richesses et du bonheur. Si la jointure présentait quatre lignes visibles, égales et droites, on peut s'attendre à des honneurs, à des dignités, à de riches successions. Si elle est traversée de trois petites lignes perpendiculaires ou marquée de quelques points bien visibles, c'est le signe certain qu'on sera trahi. Des lignes qui partent de la jointure et se perdent le long du bras annoncent qu'on sera exilé. Si ces lignes se perdent dans la paume de la main, elles présagent de longs voyages sur terre et sur mer. Une femme qui porte la figure d'une croix sur la ligne de la jointure est chaste, douce, remplie d'honneur et de sagesse; elle fera le bonheur de son époux. Si la *ligne de vie*, qui se nomme aussi ligne du cœur, est longue, marquée, égale, vivement colorée, elle présage une vie exempte de maux et une belle vieillesse. Si cette ligne est sans couleur, tortueuse, courte, peu apparente, séparée par de petites lignes transversales, elle annonce une vie courte, une mauvaise santé. Si cette ligne est étroite, mais longue et bien colorée, elle désigne la sagesse, l'esprit ingénieux. Si elle est large et pâle, c'est le signe quelquefois de la sottise. Si elle est profonde et d'une couleur inégale, elle dénote la malice, le babil, la jalousie, la présomption. Lorsqu'à son origine, entre le pouce et l'index, la ligne de vie se sépare en deux, de manière à former la fourche, c'est le signe de l'inconstance. Si cette ligne est coupée vers le milieu par deux petites lignes transversales bien apparentes, c'est le signe d'une mort prochaine. Si la ligne de vie est entourée de petites rides qui lui donnent la forme d'une branche chargée de rameaux, pourvu que ces rides s'élèvent vers le haut de la main, c'est le présage des richesses. Si ces rides sont tournées vers le bas de la main, elles annoncent la pauvreté. Toutes les fois que la ligne de vie est interrompue, brisée, c'est autant de maladies.

La *ligne de la santé et de l'esprit* est aussi appelée ligne du milieu. Lorsqu'elle est droite, bien marquée, d'une couleur naturelle, elle donne la santé et l'esprit, le jugement sain, une heureuse mémoire et une conception vive. Si elle est longue, on jouira d'une santé parfaite. Si elle est tellement courte qu'elle n'occupe que la moitié de la main, elle dénote la timidité, la faiblesse, l'avarice. Si la ligne de santé est tortueuse, elle donne le goût du vol; droite, au contraire, c'est la marque d'une conscience pure et d'un cœur juste. Si cette ligne s'interrompt vers le milieu pour former une espèce de demi-cercle, c'est le présage qu'on sera exposé à de grands périls avec les bêtes féroces. La *ligne de*

la fortune ou du bonheur commence, comme nous l'avons dit, sous la racine de l'index, et se termine à la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt : elle est presque parallèle à la ligne de santé. Si la ligne de la fortune est égale, droite, assez longue et bien marquée, elle annonce un excellent naturel, la force, la modestie et la constance dans le bien. Si, au lieu de commencer sous la racine de l'index, entre l'index et le doigt du milieu, elle commence presque au haut de la main, c'est le signe de



l'orgueil. Si elle est très-rouge dans sa partie supérieure, elle dénote l'envie. Si la ligne de la fortune est chargée de petites lignes formant des rameaux qui s'élèvent vers le haut de la main, elle présage des dignités, le bonheur, la puissance et les richesses; mais si cette ligne est absolument nue, unie, sans rameaux, elle prépare la misère et l'infortune. S'il se trouve une petite croix sur la ligne de la fortune, c'est la marque d'un cœur libéral, ami de la véracité, bon, affable, orné de toutes les vertus. Si la ligne du bonheur ou de la fortune, au lieu de naître où nous l'avons dit, prend racine entre le pouce et l'index, au même lieu que la ligne de santé, de façon que les deux lignes forment ensemble un angle aigu, on doit s'attendre à de grands périls, à des chagrins. Si la ligne de santé ne se trouvait pas au milieu de la main, et qu'il n'y eût que la ligne de vie et la ligne de la fortune et du bonheur réunies à leur origine, de manière à former un angle, c'est le présage qu'on perdra la tête à la bataille ou qu'on sera blessé mortellement dans quelque affaire. Si la ligne de la fortune est droite et déliée dans sa partie supérieure, elle donne le talent de gouverner sa maison et de faire face honnêtement à ses affaires. Si cette ligne est interrompue vers le milieu par de petites lignes transversales, elle indique la duplicité. Si la ligne de la fortune est pâle dans toute sa longueur, elle promet la pudeur et la chasteté. La ligne du triangle manque dans beaucoup de mains, sans qu'on en soit pl malheureux. Si la ligne du triangle est droi apparente (car ordinairement elle paraît peu) qu'elle s'avance jusqu'à la ligne de la santé, promet de grandes richesses. Si elle se prolo jusque vers la racine du doigt du milieu, donne les plus heureux succès. Mais si elle perd au-dessous de la racine du petit doigt, v le bas de la main, elle amène des rivalités. elle est tortueuse, inégale, de quelque côté qu' se dirige, elle annonce qu'on ne sortira pas d pauvreté.



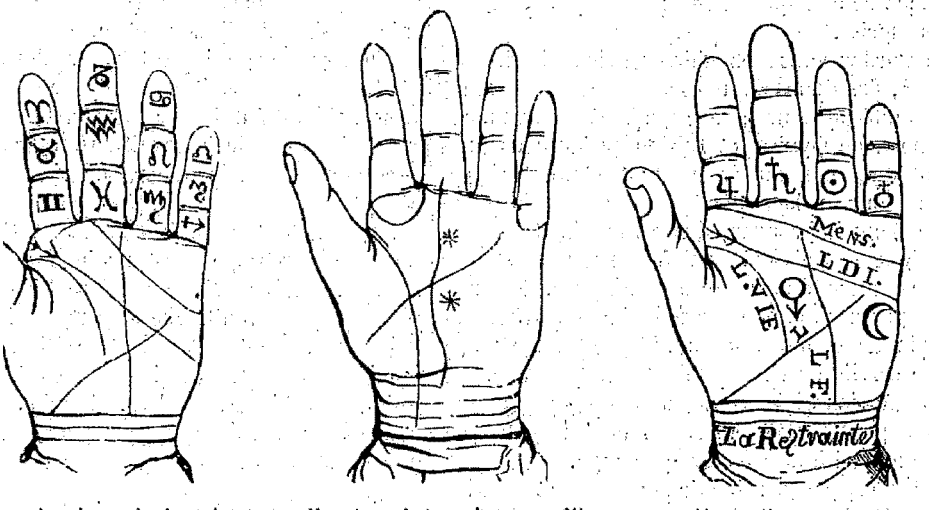
L'éminence ou gonflement charnu qui se tro à la racine du pouce et s'étend jusqu'à la li de la vie se nomme *la montagne de Vénus*. Qu cette tubérosité est douce, unie, sans rides, c l'indice d'un heureux tempérament. Si cette m tagne est ornée d'une petite ligne parallèle ligne de vie et voisine de cette ligne, c'es présage des richesses. Si le pouce est trav dans sa longueur de petites lignes qui se rend de l'ongle à la jointure, ces lignes promettent grand héritage. Mais si le pouce est coupé lignes transversales, comme le pli des jointu c'est le signe qu'on fera des voyages long périlleux. Si le pouce ou la racine du pouce sente des points ou des étoiles, c'est la gai

L'éminence qui se trouve à la racine de l'in se nomme *la montagne de Jupiter*. Quand c tubérosité est unie et agréablement colorée, le signe d'un heureux naturel et d'un cœur p à la vertu. Si elle est chargée de petites li doucement marquées, on recevra des hon et des dignités importantes. La tubérosité s'élève dans la paume de la main, à la racin doigt du milieu, se nomme *la montagne de turne*. Si cette éminence est unie et natur ment colorée, elle marque la simplicité et mour du travail; mais si elle est chargée de tites rides, c'est le signe de l'inquiétude, l'indice d'un esprit prompt à se chagriner. jointure qui sépare la main du doigt du m

es plis tortueux, elle désigne un juge- un esprit paresseux, une conception femme qui aurait sous le doigt du mi- la seconde jointure et la jointure voi- ıgle, la figure d'une petite croix, por- ı signe heureux pour l'avenir.

'osité qui se trouve à la racine du doigt se nomme *la montagne du Soleil.* Si agne est chargée de petites lignes na- t marquées, elle annonce un esprit eux, de l'éloquence, des talents pour s, un peu d'orgueil. Si ces lignes ne nombre de deux, elles donnent moins e, mais aussi plus de modestie. Si la doigt annulaire est chargée de lignes s unes sur les autres, celui qui porte ra victorieux sur ses ennemis et l'emportera sur ses rivaux. L'éminence qui s'élève dans la main à la racine du petit doigt se nomme *la montagne de Mercure.* Si cette éminence est unie, sans rides, on aura un heureux tempérament, de la constance dans l'esprit et dans le cœur; pour les hommes, de la modestie; pour les femmes, de la pudeur. Si cette éminence est traversée par deux lignes légères qui se dirigent vers le petit doigt, c'est la marque de la libéralité.

L'espace qui se trouve sur le bord inférieur de la main au-dessous de la montagne de Mercure, depuis la ligne du bonheur jusqu'à l'extrémité de la ligne de l'esprit, se nomme *la montagne de la Lune.* Quand cet espace est uni, doux, net, il indique la paix de l'âme et un esprit naturellement tranquille. Lorsqu'il est fort



est le signe de la tristesse, d'un esprit t morose, et d'un tempérament mélan- i cet espace est chargé de rides, il an- voyages et des dangers sur mer.

e qui se trouve au bord inférieur de la deçà de la montagne de la Lune, depuis é de la ligne de l'esprit jusqu'à l'extérieure de la ligne de la jointure, se *montagne de Mars.* Quand cet esmi, doux et net, il est le caractère du ge et de cette bravoure que la pru- compagne toujours. S'il est fortement désigne l'audace, la témérité. Lorsque ne de Mars est chargée de grosses ri- rides sont autant de dangers plus ou ands, suivant leur profondeur et leur ; c'est aussi le présage d'une mort entre les mains des brigands, si les nt livides; elles sont l'indice d'un neste si elles sont fort rouges, d'une ieuse au champ de bataille si elles sont es croix sur la montagne de Mars prodes dignités et des commandements. ons pas les signes des ongles. De petits nchâtres sur les ongles présagent des craintes; s'ils sont noirs, ils annoncent des frayeurs et des dangers; s'ils sont rouges, ce qui est plus rare, des malheurs et des injustices; s'ils sont d'un blanc pur, des espérances et du bonheur. Quand ces signes se trouvent à la racine de l'ongle, l'accomplissement de ce qu'ils présagent est éloigné. Ils se rapprochent avec le temps, et se trouvent à la sommité de l'ongle quand les craintes et les espérances se justifient par l'événement.

Pour qu'une main d'homme ou de femme soit très-heureuse, il faut qu'elle ne soit pas trop potelée, qu'elle soit un peu longue, que les doigts ne soient pas trop arrondis, que l'on distingue les nœuds des jointures. La couleur en sera fraîche et douce, les ongles plus longs que larges; la ligne de la vie, bien marquée, égale, fraîche, ne sera point interrompue et s'éteindra dans la ligne de la jointure. La ligne de la santé occupera les trois quarts de l'étendue de la main. La ligne de la fortune sera chargée de rameaux et vivement colorée.

On voit, dans tous les livres qui traitent de la chiromancie, que les doctes en cette matière reconnaissaient deux sortes de divinations par

le moyen de la main : la *chiromancie physique*, qui, par la simple inspection de la main, devine le caractère et les destinées des personnes ; et la *chiromancie astrologique*, qui examine les influences des planètes sur les lignes de la main, et croit pouvoir déterminer le caractère et prédire ce qui doit arriver en calculant ces influences. Nous nous sommes plus appesanti sur les principes de la chiromancie physique, parce que c'est la seule qui soit encore en usage. C'est aussi la plus claire et la plus ancienne.

Aristote regarde la chiromancie comme une science certaine ; Auguste disait lui-même la bonne aventure dans la main. Mais les démonomanes pensent qu'on ne peut pas être chiromancien sans avoir aussi un peu de nécromancie, et que ceux qui devinent juste en vertu de cette science sont inspirés souvent par quelque mauvais esprit[1].

« Gardez-vous, en chiromancie, dit M. Salgues[2], des lignes circulaires qui embrasseraient la totalité du pouce ; les cabalistes les nomment l'anneau de Gygès, et Adrien Sicler nous prévient que ceux qui les portent courent risque qu'un jour un lacet fatal ne leur serre la jugulaire. Pour le prouver, il cite Jacquin Caumont, enseigne de vaisseau, qui fut pendu, ne s'étant pas assez méfié de cette funeste figure. Ce serait bien pis si ce cercle était double en dehors et simple en dedans : alors nul doute que votre triste carrière ne se terminât sur une roue. Le même Adrien Sicler a connu à Nîmes un fameux impie qui fut roué en 1559, et qui portait ce signe mortel à la première phalange.

» Il n'est pas possible de vous tracer toutes les lignes décrites et indiquées par les plus illustres chiromanciens pour découvrir la destinée et fixer l'horoscope de chaque individu ; mais il est bon que vous sachiez qu'Isaac Kim-Ker a donné soixante-dix figures de mains au public ; le docte Mélampus, douze ; le profond Compotus, huit ; Jean de Hagen, trente-sept ; le subtil Romphilius, six ; l'érudit Corvæus, cent cinquante ; Jean Cirus, vingt ; Patrice Tricassus, quatre-vingts ; Jean Belot, quatre ; Traisnerus, quarante, et Perrucho, six ; ce qui fait de bon compte quatre cent vingt-trois mains sur lesquelles votre sagacité peut s'exercer. Mais, dites-vous, l'expérience et les faits parlent en faveur de la chiromancie. Un Grec prédit à Alexandre de Médicis, duc de Toscane, sur l'inspection de sa main, qu'il mourrait d'une mort violente ; et il fut en effet assassiné par Laurent de Médicis, son cousin. De tels faits ne prouvent rien ; car, si un chiromancien rencontra juste une fois ou deux, il se trompa mille fois. A quel homme raisonnable persuadera-t-on en effet que le soleil se mêle de régler le mouvement de son index (comme le disent les maît en chiromancie astrologique) ? que Vénus a s de son pouce, et Mercure de son petit doi Quoi ! Jupiter est éloigné de vous immensém il est quatorze cents fois plus gros que le p globe que vous habitez, et décrit dans son bite des années de douze ans, et vous vo qu'il s'occupe de votre doigt médius !... »

Le docteur Bruhier, dans son ouvrage *Caprices de l'imagination*, rapporte qu'un hon de quarante ans, d'une humeur vive et enjou rencontra en société une femme qu'on avait venir pour tirer des horoscopes. Il présente main ; la vieille le regarde en soupirant : — C dommage qu'un homme si aimable n'ait qu'un mois à vivre ! — Quelque temps après s'échauffe à la chasse, la fièvre le saisit, son i gination s'allume, et la prédiction de la bo mienne s'accomplit à la lettre. »

Un personnage important du dernier siè M. Raillon, racontait souvent que, dans sa j nesse, s'étant fait dire sa bonne aventure par bohémienne, elle lui avait surtout conseillé prendre garde à l'échafaud, qui lui serait fune Son état et sa conduite le mettaient certainem à l'abri de toute crainte à cet égard. Cepend le triste horoscope s'est malheureusement compli, quoique d'une manière bien différe du sens que l'on attribue à ce mot pris en m vaise part. Étant à Paris, et se faisant bâti hôtel, il voulut voir par lui-même si les ouvri exécutaient bien ses ordres. Monté sur un éc faud mal construit, qui cassa sous lui, il to de trente pieds de hauteur, et resta mort su coup.

Main de gloire. Ce que les sorciers appel *main de gloire* est la main d'un pendu, q prépare de la sorte : on l'enveloppe dans morceau de drap mortuaire, en la pressant b pour lui faire rendre le peu de sang qui pou y être resté ; puis on la met dans un vase terre, avec du sel, du salpêtre, du zimat c poivre long, le tout bien pulvérisé. On la la dans ce pot l'espace de quinze jours ; après on l'expose au grand soleil de la canicule, qu'à ce qu'elle soit parfaitement desséchée : soleil ne suffit pas, on la met dans un chauffé de fougère et de verveine. On comp ensuite une espèce de chandelle avec de graisse de pendu, de la cire vierge et du sés de Laponie ; et on se sert de la main de gl comme d'un chandelier, pour tenir cette veilleuse chandelle allumée. Dans tous les l où l'on va avec ce funeste instrument, ceux y sont demeurent immobiles, et ne peuvent plus remuer que s'ils étaient morts.

Il y a diverses manières de se servir d main de gloire ; les scélérats les connaissent h mais, depuis qu'on ne pend plus chez nous doit être chose rare.

[1] *Hexameron* de Torquemada, quatrième journée.
[2] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. II, p. 49 et suivantes.

nagiciens, étant venus loger dans un our y voler, demandèrent à passer la ès du feu, ce qu'ils obtinrent. Lorsque onde fut couché, la servante, qui se la mine des deux voyageurs, alla re- r un trou de la porte pour voir ce qu'ils faisaient. Elle vit qu'ils tiraient d'un sac la main d'un corps mort, qu'ils en oignaient les doigts de je ne sais quel onguent, et les allumaient, à l'exception d'un seul qu'ils ne purent allumer, quelques efforts qu'ils fissent, et cela parce que, comme elle le comprit, il n'y avait qu'elle des



Malgré les secours qu'il reçut des Sarasins, ses alliés, il fut tué dans le combat. — Page 436.

la maison qui ne dormît point; car les oigts étaient allumés pour plonger dans profond sommeil ceux qui étaient déjà s. Elle alla aussitôt à son maître pour , mais elle ne put en venir à bout, non des autres personnes du logis, qu'après int les doigts allumés, pendant que les deux voleurs commençaient à faire leur coup dans une chambre voisine. Les deux magiciens, se voyant découverts, s'enfuirent au plus vite, et on ne les trouva plus [1].

Les voleurs ne peuvent se servir de la main

[1] Delrio, *Disquisitions magiques*.

de gloire, quand on a eu la précaution de frotter le seuil de la porte avec un onguent composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche et de sang de chouette, lequel onguent doit être fait dans la canicule[1].

Main invisible. Gaspard Schott, dans sa *Magie universelle*, livre IV, page 407, rapporte le fait suivant, dont il a été témoin dans son enfance, et qu'il a entendu raconter à des témoins plus âgés que lui. Deux compagnons sortaient d'une ville, armés et portant leur bagage, pour aller travailler dans une contrée. L'un d'eux ayant trop bu attaque l'autre, qui refuse de se battre avec un homme ivre; mais il reçoit un coup à la tête. Voyant couler son sang, il riposte et perce de part en part le malheureux ivrogne. On accourt aussitôt de la ville, et parmi les assistants se trouve la femme même du mort. Dans le moment qu'elle donnait des soins à son époux, le meurtrier, qui s'enfuyait, se sentit saisi par une main invisible et fut entraîné auprès du magistrat, lequel le fit mettre en prison. Qu'était-ce que cette main invisible? Celle du mort qui revenait dégrisé.

Mainfroi ou **Manfred**, roi de Naples, qui régna dans les Deux-Siciles de 1254 à 1266, fils naturel de l'empereur Frédéric II. Lorsqu'il fut excommunié pour ses crimes, il s'occupa, dit-on, de magie. Pic de la Mirandole conte que Mainfroi, étant en guerre contre Charles d'Anjou, voulut savoir des démons l'événement de la bataille qu'il allait lui livrer, et que le démon, pour le tromper, ne lui répondit qu'en paroles ambiguës, quoique cependant il lui prédît sa mort; et en effet, malgré les secours qu'il reçut des Sarasins, ses alliés, il fut tué dans le combat. On remarque que Charles d'Anjou écrivit à Mainfroi, avant la bataille, ces singulières paroles : « Aujourd'hui, je t'enverrai en enfer si tu ne m'envoies pas en paradis. » On a attribué à Manfred un livre latin intitulé *la Pomme philosophique*, où il traite de la science de l'alchimie, qu'il dit être la sœur germaine de la magie[2].

Maison ensorcelée. A la fin de nivôse an XIII (1805), il s'est passé à Paris, rue Notre-Dame-de-Nazareth, dans une ancienne maison dont on avait dépouillé des religieuses cordelières, une scène qui fit quelque bruit. On vit tout à coup voler en l'air des bouteilles depuis la cave jusqu'au grenier; plusieurs personnes furent blessées; les débris de bouteilles restèrent entassés dans le jardin, sans que la foule des curieux pût découvrir d'où provenait ce phénomène. On consulta des physiciens et des chimistes, ils ne purent pas même dire de quelle manufacture venaient les bouteilles qu'on leur montra. Les gens du quartier se persuadèrent qu'elles venaient de la manufacture du diable, et que cette aventu ne pouvait être que l'ouvrage des sorciers des revenants; les personnes plus instruites, t aussi crédules, ne surent que penser. La pol découvrit enfin que ces revenants n'étaient c des habitants de la maison voisine, aidés d physicien de leurs amis, qui, au moyen de l'él tricité et d'un trou imperceptible pratiqué d le mur, parvenait à faire mouvoir à leur les meubles de la maison prétendue ensorcel Ils avaient pour objet d'empêcher le nouv propriétaire de la vendre; ils se vengeaient même temps d'une personne dont ils croyai avoir à se plaindre[1]. *Voy.* ALESSANDRO, ATHÉ DORE, AYOLA, BOLACRÉ, CHAMBRES INFESTÉES, VENANTS, etc.

Malache-Chabbalah. On nomme ainsi, d la cabale juive, les démons qui sont aux ord de Samaël. Ils remplissent « les sept régions l'enfer ».

Malades. « Divers sont les jugements qu font d'aucuns, si un malade doit vivre ou mou mais je publierai ce présent signe infaillib duquel se pourra servir un chacun, et en f un ferme jugement : Prenez une ortie et la n tez dans l'urine du malade, incontinent après le malade l'aura faite, et avant qu'elle soit c rompue; laissez l'ortie dans ladite urine l'esp de vingt-quatre heures; et après, si l'ortie trouve verte, c'est un signe de vie[2]. »

Delancre[3] nous conseille de ne pas adme l'opinion des gnostiques, qui disent que cha maladie a son démon, et d'éviter l'erreur po laire qui prétend que tous ceux qui tomben haut mal sont possédés. Les maladies ont s vent causé de grands désordres. Le P. Leb rapporte l'exemple d'une femme attaquée d maladie de l'œil qui lui faisait voir une f d'images bizarres et effrayantes; elle se crut sorcelée : un habile oculiste l'opéra, et guéri même temps son œil et son imagination. sieurs des sorciers, loups-garous et poss n'étaient que des malades; mais il est des où les maladies sont des effets de possessi *Voy.* HALLUCINATION.

Malafar. *Voy.* VALAFAR.

Malaingha, nom général des anges du mier ordre chez les habitants de Madagas Ces anges font mouvoir les cieux, les étoiles planètes, et sont chargés du gouvernement saisons : les hommes sont confiés à leur ga ils veillent sur leurs jours, détournent les gers qui les menacent et écartent les démon

Malatasca. C'est le nom que sainte Cath de Sienne donnait au diable.

Mal caduc. Pour guérir ce mal, on se sert

[1] *Le solide trésor du Petit Albert.*

[2] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits*, liv. IV, p. 303.

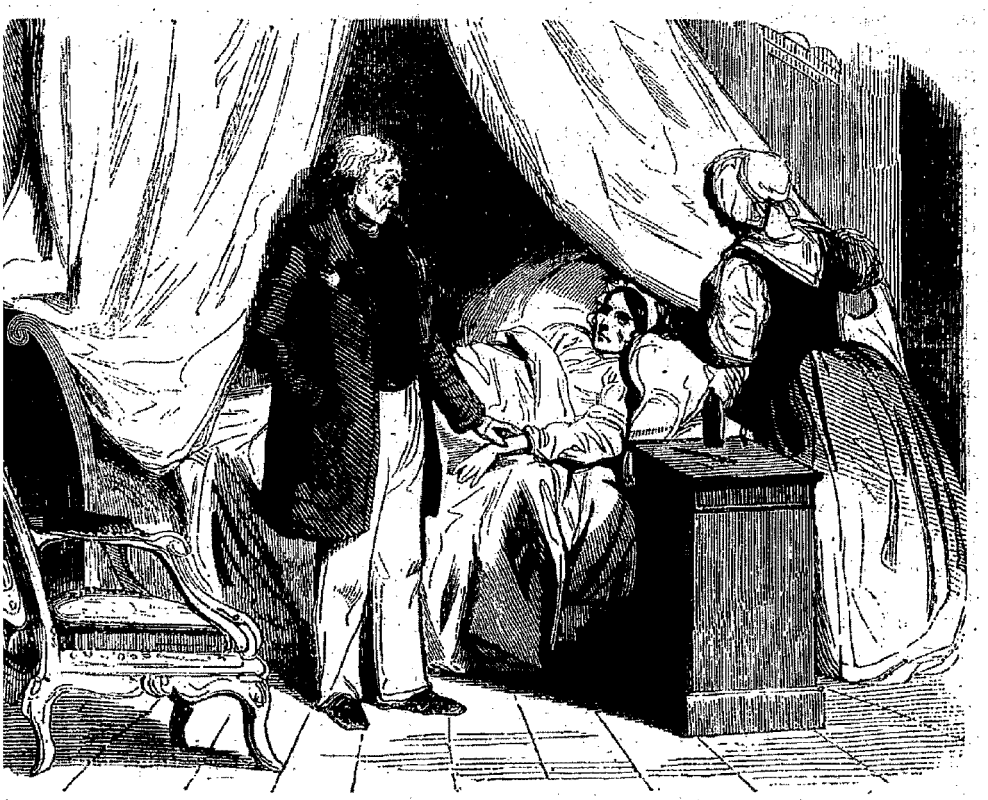
[1] Salgues, *Des erreurs et des préjugés.*

[2] *Le Petit Albert.*

[3] *Tableau de l'inconstance des démons, sorcie magiciens*, liv. IV, p. 284.

ont voici la recette : « Vous ferez un
e pur argent, dans le chaton duquel
hâsserez un morceau de corne de pied
is vous choisirez un lundi du printemps
lune sera en aspect bénin ou en con-
avec Jupiter ou Vénus, et à l'heure fa-
le la constellation, vous graverez en
l'anneau ce qui suit : ✠ *Dabi*, ✠ *Habi*,
, ✠ *Habi*. Soyez assuré qu'en portant
ment cet anneau au doigt du milieu de
il vous garantira du mal caduc[1]. » Si
croyez pas, moi non plus.

nat, célèbre jésuite, né en 1534, à
la Reina dans l'Estramadure. Il étudia
à Salamanque et entra chez les jésuites de Rome
en 1562. Deux ans après, il ouvrit, au collége de
Clermont, à Paris, un cours de philosophie, dans
lequel il obtint les plus brillants succès, quoiqu'il
n'eût encore que trente ans. Ayant formé le des-
sein de travailler à un commentaire sur les quatre
évangélistes, il crut voir, pendant quelques nuits,
un homme qui l'exhortait à finir promptement cet
ouvrage, et qui l'assurait qu'il l'achèverait, mais
qu'il survivrait peu de jours à sa conclusion ; cet
homme lui marquait en même temps un certain
endroit du ventre, qui fut le même où Maldonat
sentit les vives douleurs dont il mourut en 1583,
peu de temps après avoir achevé son ouvrage.



Si l'ortie se trouve verte, c'est un signe de vie. — Page 436.

Bête, monstre qui passait autrefois,
pinion du peuple de Toulouse, pour cou-
nes la nuit. La superstition avait fait
ne tous ceux qui rencontraient ou envi-
t la male-bête mouraient le lendemain.

branche (Nicolas), savant prêtre de
e, né à Paris en 1638, mort en 1715. On
dans sa *Recherche de la vérité* d'assez
choses sur la sorcellerie, qu'il regarde
une maladie d'imagination : ce qui est
ez souvent. On dit qu'en un certain temps
pas se moucher, parce qu'il était per-
l'il lui pendait un gigot de mouton au bout
On ne le guérit de cette hallucination
qu'en faisant semblant de couper le gigot avec un
rasoir : c'est du moins ce qui a été raconté[1].
Voy. MALLEBRANCHE.

etit Albert, p. 136.

Maléfices. On appelle maléfices toutes pra-
tiques superstitieuses employées dans le dessein
de nuire aux hommes, aux animaux ou aux fruits
de la terre. On appelle encore maléfices les ma-
ladies et autres accidents malheureux causés par
un art infernal, et qui ne peuvent s'enlever que
par un pouvoir surnaturel. Il y a sept principales
sortes de maléfices employés par les sorciers :
1° ils mettent dans le cœur une passion crimi-
nelle ; 2° ils inspirent des sentiments de haine

[1] M. l'abbé Blampignon, dans la remarquable vie
de Malebranche, qu'il a mise en avant de sa pré-
cieuse étude sur ce grand homme, n'a pas cité ce fait.

ou d'envie à une personne contre une autre; 3° ils jettent des ligatures; 4° ils donnent des maladies; 5° ils font mourir les gens; 6° ils ôtent l'usage de la raison; 7° ils nuisent dans les biens et appauvrissent leurs ennemis. Les anciens se préservaient des maléfices à venir en crachant dans leur sein. En Allemagne, quand une sorcière avait rendu un homme ou un cheval impotent et maléficié, on prenait les boyaux d'un autre homme ou d'un cheval mort, on les traînait jusqu'à quelque logis, sans entrer par la porte commune, mais par le soupirail de la cave, ou par-dessous terre, et on y brûlait ces intestins. Alors la sorcière qui avait jeté le maléfice sentait dans ses entrailles une violente douleur, et s'en allait droit à la maison où l'on brûlait les intestins pour y prendre un charbon ardent, ce qui faisait cesser le mal. Si on ne lui ouvrait promptement la porte, la maison se remplissait de ténèbres avec un tonnerre effroyable, et ceux qui étaient dedans étaient contraints d'ouvrir pour conserver leur vie [1]. Les sorciers, en ôtant un sort ou maléfice, sont obligés de le donner à quelque chose de plus considérable que l'être ou l'objet à qui ils l'ôtent: sinon, le maléfice retombe sur eux. Mais un sorcier ne peut ôter un maléfice s'il est entre les mains de la justice: il faut pour cela qu'il soit pleinement libre.

On a regardé souvent les épidémies comme des maléfices. Les sorciers, disait-on, mettent quelquefois sous le seuil de la bergerie ou de l'étable qu'ils veulent ruiner une touffe de cheveux ou un crapaud, avec trois maudissons, pour faire mourir étiques les moutons et les bestiaux qui passent dessus: on n'arrête le mal qu'en ôtant le maléfice. Delancre dit qu'un boulanger de Limoges voulant faire du pain blanc suivant sa coutume, sa pâte fut tellement charmée et maléficiée par une sorcière, qu'il fit du pain noir, insipide et infect. Une magicienne ou sorcière, pour gagner le cœur d'un jeune homme marié, mit sous son lit, dans un pot bien bouché, un crapaud qui avait les yeux fermés; le jeune homme quitta sa femme et ses enfants pour s'attacher à la sorcière; mais la femme trouva le maléfice, le fit brûler, et son mari revint à elle [2]. Un pauvre jeune homme ayant quitté ses sabots pour monter à une échelle, une sorcière y mit *quelque poison* sans qu'il s'en aperçût, et le jeune homme, en descendant, s'étant donné une entorse, fut boiteux toute sa vie [3]. Une femme ensorcelée devint si grasse, dit Delrio, que c'était une boule dont on ne voyait plus le visage, ce qui ne laissait pas que d'être considérable. De plus, on entendait dans ses entrailles le même bruit que font les poules, les coqs, les canards, les moutons, les bœufs, les chiens, les cochons et les chevaux, de façon qu'on aurait pu la prendre pour une basse-cour ambulante.

Une sorcière avait rendu un maçon impotent et tellement courbé, qu'il avait presque la tête entre les jambes. Il accusa la sorcière du maléfice qu'il éprouvait; on l'arrêta, et le juge lui dit qu'elle ne se sauverait qu'en guérissant le maçon. Elle se fit apporter par sa fille un petit paquet de sa maison, et, après avoir adoré le diable, la face en terre, en marmottant quelques charmes, elle donna le paquet au maçon, lui commanda de se baigner et de le mettre dans son bain, en disant: *Va de par le diable!* Le maçon le fit, et guérit. Avant de mettre le paquet dans le bain, on voulut savoir ce qu'il contenait; on y trouva trois petits lézards vifs; et quand le maçon fut dans le bain, il sentit sous lui comme trois grosses carpes, qu'on chercha un moment après sans rien trouver [1].

Les sorciers mettent parfois le diable dans des noix, et les donnent aux petits enfants, qui deviennent maléficiés. Un de nos démonographes (c'est, je pense, Boguet) rapporte que, dans je ne sais quelle ville, un sorcier avait mis sur le parapet d'un pont une pomme maléficiée, pour un de ses ennemis, qui était gourmand de tout ce qu'il pouvait trouver sans desserrer la bourse. Heureusement le sorcier fut aperçu par des gens expérimentés, qui défendirent prudemment à quelque fût d'oser porter la main à la pomme sous peine d'avaler le diable. Il fallait pourtant l'ôter, à moins qu'on ne voulût lui donner des gardes. On fut longtemps à délibérer, sans trouver aucun moyen de s'en défaire; enfin il se présenta un champion qui, muni d'une perche, s'avança à distance de la pomme et la poussa dans la rivière, où étant tombée, on en vit sortir plusieurs petits diables en forme de poisson. Les spectateurs prirent des pierres et les jetèrent à la tête de ces petits démons, qui ne se montrèrent plus... Boguet conte encore qu'une jeune fille ensorcelée rendit de petits lézards, lesquels s'envolèrent par un trou qui se fit au plancher. *Voy.* CHARMES, ENCHANTEMENTS, MAGICIENS, SORCIERS, etc.

Maletena (Domingina), femme des environs de Fontarabie, qui allait au sabbat et qui fit un jour le pari de sauter plus loin que ses compagnes; elle le gagna en montant sur le mont de la Rhune et de là exécutant, devant témoins, un saut qui l'emporta à deux lieues [2].

Malheur. En beaucoup de lieux, détruire le nid d'une hirondelle, tuer un roitelet, un grillon du foyer, un chien devenu caduc au service de la famille, et quelques autres faits de ce genre portent malheur. Et pourquoi pas, puisque ce sont des actions mauvaises?

Malices des démons. On trouve sur ce chapitre

[1] Bodin, *Démonomanie*, liv. IV.
[2] Delrio, *Disquisitions magiques*.
[3] Delancre, *De l'inconstance*, etc.

[1] Bodin, *Démonomanie*.
[2] Rapporté par Pierre Delancre.

gendes bien naïves. Il y avait à Bonn, l'Heisterbach, un prêtre remarquable té, sa bonté et sa dévotion. Le diable ı lui jouer de petits tours de laquais ; ait son bréviaire, l'esprit malin s'ap- ıs se laisser voir, mettait sa griffe sur bon curé et l'empêchait de finir ; une fermait le livre, ou tournait le feuillet mps. Si c'était la nuit, il soufflait la Le diable espérait se donner la joie sa victime en colère ; mais le bon vait tout cela si bien et résistait si nt à l'impatience, que l'importun es- gé de chercher une autre dupe [1].

parle de plusieurs esprits ou démons e trempe qui se plaisaient à tromper ; à les détourner de leur chemin et à r de fausses routes, le tout par ma- rtissement [2].

in avait un démon familier qui jouait se plaisait à lui faire des espiégleries. le réveillait en tirant les couvertures, id qu'il fît ; et quand le baladin dor- ıdément, son démon l'emportait hors déposait au milieu de la chambre [3].

de quelques jeunes gens qui furent le diable. Pendant que ces jeunes gens des esprits familiers, vêtus de blanc, ans leurs chambres, se posaient sur r coupaient les cheveux proprement, ient après les avoir répandus sur le

C'est une des épithètes qu'on donne ıu démon, appelé souvent l'esprit ma- ıt prise dans son plus mauvais sens. *Voy.* ANNINGA.

anche, marqueur du jeu de paume, en la rue Sainte-Geneviève, à Paris, le 11 décembre 1618, visité par un C'était sa femme, morte depuis cinq ıi donna de bons conseils qui redres- auvaise vie, mais parla sans se mon- fait là-dessus une brochure in-12, *listoire nouvelle et remarquable de ne femme qui s'est apparue au fau- t-Marcel, après qu'elle a demeuré cinq ensevelie ; elle a parlé à son mari, lui 'é de faire prier pour elle, ayant com- vrler le mardi 11 décembre* 1618. Paris, 3 [6].

s, grand président des enfers, qui us la forme d'un corbeau. Quand il se c la figure humaine, le son de sa voix ; il bâtit des citadelles et des tours

[1] *Heisterb. miracul.*, lib. V, cap. LIII.
[2] *i collat.* VII, cap. XXXII.
[3] *ni Parisiensis* partis II princip., cap. VIII. ib. XVI, epist. XXVII.
[4] cette aventure résumée dans les *Légendes t démons.*

inexpugnables, renverse les remparts ennemis, fait trouver de bons ouvriers, donne des esprits familiers, reçoit des sacrifices et trompe les sacrificateurs : quarante légions lui obéissent.



Malphas.

Mambrès, célèbre enchanteur de l'Égypte, un de ceux que Moïse confondit par ses miracles.

Mammon, démon de l'avarice : c'est lui, dit Milton, qui, le premier, apprit aux hommes à déchirer le sein de la terre pour en arracher les trésors.



Mammon.

Mammouth, animal dont la race est perdue. Voici sur ce monstre une tradition des indigènes de l'Amérique du Nord :

« Il y a dix mille lunes que cette terre était couverte de forêts épaisses. Des bandes de bêtes féroces et des hommes aussi libres qu'elles étaient les seuls maîtres du pays. Il existait une race d'animaux grands comme un précipice, cruels comme des panthères, légers comme l'aigle ; les

chênes craquaient sous leurs pieds, et le lac diminuait quand ils venaient y éteindre leur soif. C'est en vain qu'on tirait contre eux le fort javelot; la flèche aiguë était également inutile. Les forêts étaient dévastées et réduites en farine. On entendait de tous côtés les gémissements des animaux expirants, et des contrées entières habitées par des hommes étaient détruites. Les clameurs qu'excitait cette désolation s'étendaient de tous côtés, jusque dans la région de la paix, qui est à l'ouest.

» L'esprit bon s'interposa pour sauver les malheureux : un éclair fourchu brilla et un très-grand coup de tonnerre ébranla le monde; les feux du ciel furent lancés seulement contre les cruels destructeurs, et les échos des montagnes retentirent des mugissements de la mort. Tous furent tués, excepté un mâle, le plus féroce de la race, contre lequel les traits du ciel frappèrent en vain. L'animal monta sur le sommet le plus bleu d'où sort la source du Monangohela, et par ses terribles rugissements, il bravait toute vengeance : la foudre rouge cassa un très-gros chêne et lança contre lui les éclats de cet arbre; mais à peine effleurèrent-ils la peau du monstre enragé. A la fin, la fureur le rendit fou; il fit un grand saut par-dessus les vagues de l'ouest, et il règne maintenant monarque absolu du désert; il règne malgré la toute-puissance divine[1]. »

Man, ennemi de Sommona-Kodom. Les Siamois le représentent comme une espèce de monstre, avec une tête hérissée de serpents, un visage fort large et des dents horriblement grandes.

Mancanas, imposteur qui, dans les îles Mariannes, s'attribuait le pouvoir de commander aux éléments, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons et de procurer une récolte abondante ou d'heureuses pêches.



Manche à balai. Quand les sorciers et les démons faisaient le sabbat, les sorcières s'y rendaient souvent à cheval sur un manche à balai.

Mandragores, démons familiers assez débonnaires; ils apparaissent sous la figure de petits hommes sans barbe, avec les cheveux épars. Un jour qu'une mandragore osa se montrer à la requête d'un sorcier qu'on tenait en justice, le juge ne craignit pas de lui arracher les bras et de les jeter dans le feu. Ce qui explique ce fait, c'est qu'on appelle aussi mandragores de petites poupées dans lesquelles le diable se loge, et que les sorciers consultent en cas d'embarras. On lit dans le *Petit Albert* que, voyageant en Flandre et passant par Lille, l'auteur de cet ouvrage fut invité par un de ses a à l'accompagner chez une vieille femme qui sait pour une grande devineresse, et dont il couvrit la fourberie. Cette vieille conduisit deux amis dans un cabinet obscur, éclairé s lement par une lampe, à la lueur de laquelle voyait, sur une table couverte d'une nappe, espèce de petite statue ou mandragore, as sur un trépied, ayant la main gauche étendu tenant de cette main un cordon de soie très- lié, au bout duquel pendait une petite mou de fer bien poli. On avait placé au-dessous verre de cristal, en sorte que la mouche se t vait suspendue au-dessus de ce verre. Le tère de la vieille consistait à commander mandragore de frapper la mouche contre le ve pour rendre témoignagne de ce que l'on vo savoir. Ainsi elle disait, en s'adressant à la tue : « Je t'ordonne, mandragore, au nom celui à qui tu dois obéir, que si monsieur être heureux dans le voyage qu'il va faire fasses frapper trois fois la mouche contre verre. » La mouche frappait aussitôt les coups demandés, quoique la vieille ne tou aucunement ni au verre, ni au cordon de s ni à la mouche, ni à la statue; ce qui surpre les spectateurs. Et afin de mieux duper les par la diversité de ses oracles, la vieille fa de nouvelles questions à la mandragore e défendait de frapper si telle ou telle chose d ou ne devait pas arriver; alors la mouche re immobile. Voici en quoi consistait tout l'ar de la vieille : la mouche de fer, qui était sus due dans le verre, étant fort légère et bie mantée, quand la vieille voulait qu'elle fra contre le verre, elle mettait à un de ses d une bague dans laquelle était enchâssé un morceau d'aimant. On sait que la pierre mant a la vertu d'attirer le fer : l'anneau d vieille mettait en mouvement la mouche mantée, et la faisait frapper autant de qu'elle voulait contre le verre. Lorsqu'elle rait que la mouche ne frappât point, elle la bague de son doigt, sans qu'on s'en ape Ceux qui étaient d'intelligence avec elle av soin de s'informer des affaires de ceux qu'i menaient, et c'est ainsi que tant de perso furent trompées.

Les Germains avaient aussi des mandrag qu'ils nommaient Alrunes : c'étaient des fig de bois qu'ils révéraient, comme les Ro leurs dieux lares, et comme les nègres leu tiches. Ces figures prenaient soin des maiso des personnes qui les habitaient. On les f des racines les plus dures, surtout de la dragore. On les habillait proprement, on les chait mollement dans de petits coffrets; t les semaines on les lavait avec du vin et de l et à chaque repas on leur servait à boire manger, sans quoi elles auraient jeté des

[1] M. Ferdinand Denis, *Le monde enchanté.*

es enfants qui souffriraient la faim et qui eût attiré des malheurs; enfin on renfermées dans un lieu secret, d'où retirait que pour les consulter. Dès it le bonheur d'avoir chez soi de pares (hautes de huit à neuf pouces), on heureux, on ne craignait plus aucun n en attendait toutes sortes de biens, santé et la guérison des maladies les les. Mais ce qui était encore plus admist qu'elles faisaient connaître l'avenir; itait pour cela, et on croyait attraper nses dans des hochements de tête que nent leur imprimait. On dit que cette on des anciens Germains subsiste enurd'hui parmi le peuple de la basse e, du Danemark et de la Suède.

ciens attribuaient de grandes vertus à appelée mandragore. Les plus merveilces racines étaient celles qui avaient rrosées de l'urine d'un pendu; mais on it l'arracher sans mourir. Pour éviter ur, on creusait la terre tout autour, on ne corde attachée par l'autre extrémité l'un chien; ensuite ce chien, étant rrachait la racine en s'enfuyant; il suc- l'opération, mais l'heureux mortel qui alors cette racine ne courait plus le danger et possédait un trésor inestimable maléfices. *Voy.* Bouchet, Brigné, etc.

Raja. C'est le Noé de la mythologie qui n'est qu'une tradition horriblement e l'Écriture sainte. Il fut sauvé au jour universel, en récompense des vertus t seul pratiquées au milieu de la core son temps. Un jour qu'il se baignait, résenta à lui sous la forme d'un petit t lui dit de le prendre: Mâné l'ayant voyant grossir dans sa main, le mit vase où il grossit encore avec tant de ade, que le raja fut contraint de le por- un grand bassin, de là dans un étang, le Gange, et enfin dans la mer. Alors n lui apprit que tous les hommes alre noyés dans les eaux du déluge, à m de lui, Mâné. Il lui ordonna en conde prendre une barque qui se trouvait au rivage, de l'amarrer à ses nageoires, mettre dedans à sa remorque. Mâné, ôi, fut sauvé de la sorte, et le poisson quand les eaux se retirèrent. Le déluge dura que sept jours.

s, dieux des morts, qui présidaient aux x chez les anciens. Plus souvent encore s sont les âmes des morts. Le nom de n Italie était particulièrement attribué es bienfaisants et secourables. Les mânes t sortir des enfers, avec la permission anus, leur souverain. Ovide rapporte s une peste violente, on vit les mânes se lever de leurs tombeaux et errer dans la ville et les champs en jetant des hurlements affreux. Ces apparitions ne cessèrent avec la peste, suivant ce poëte, que quand on eut rétabli les fêtes *férales*, établies par Numa, et qu'on eut rendu aux ombres le culte ordinaire qu'on avait depuis quelque temps interrompu. Lorsque les mânes étaient nommés *Lémures* ou *Rémures*, on les regardait comme des génies irrités, malfaisants et ardents à nuire. Leloyer [1] dit que les mânes n'étaient que des démons noirs et hideux, comme les diables et les ombres infernales. *Voy.* Lémures.

Manfred. *Voy.* Mainfroi.

Mang-Taar, espèce d'enfer des Yakouts, habité par huit tribus d'esprits malfaisants; ces esprits ont un chef, dont le nom est *Acharaï Rioho,* le puissant. Le bétail dont le poil est entièrement blanc est sacré pour les Yakouts, comme dévoué au grand Acharaï. Les Yakouts croient que, dès que leurs schamanes meurent, ils se réunissent à ces esprits. Ces schamanes sont des sorciers, ou prétendus tels, qui font auprès de leurs idoles l'office de prêtres.

Manichéens, sectateurs de l'hésésiarque Manès, né dans la Perse en 240. Ils reconnaissaient deux principes également puissants, également éternels, Dieu, auteur du bien, et le diable, auteur du mal.

Manie. Il y a des manies féroces qu'on n'explique plus. Nos pères y voyaient une possession, et peut-être n'avaient-ils pas si tort. Le 24 octobre 1833, un fermier de Habershausen (Bavière), nommé Joseph Raas, sans doute possédé, tua sa femme par fanatisme; il la croyait elle-même possédée du démon, il voulait le chasser du corps de cette malheureuse; à cet effet il la frappa à coups redoublés d'une croix de métal qui lui ôta la vie. Pendant cette affreuse opération, quatre de ses enfants étaient présents et priaient, par son ordre, pour l'heureuse délivrance de leur mère. Aux cris de la victime, les voisins accoururent; mais malheureusement il était trop tard: l'infortunée venait d'expirer.

Dernièrement, à Paris, un homme d'une quarantaine d'années, ayant une visite à faire dans le quartier Saint-Marcel, s'aperçut que sa barbe était plus longue qu'il ne convenait, et entra, pour se faire raser, chez le sieur R., perruquier dans une petite rue du quartier Mouffetard. Le barbier silencieux barbouilla de mousse de savon le visage de sa pratique et commença son office. Quand il en fut arrivé au cou du patient, il s'arrêta tout à coup et alla fermer à double tour la porte d'entrée, dont il mit la clef dans sa poche. Il revint alors vers son homme, qui l'avait regardé avec étonnement, et lui mettant le rasoir sur la gorge: « Monsieur, lui dit-il, je suis sous la dépendance d'un esprit qui est toujours invi-

[1] *Histoire des spectres,* etc.

sible près de moi et qui vient de m'ordonner de vous couper le cou. » Trouvant la plaisanterie assez déplacée, le monsieur regarda le perruquier et remarqua que ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Quoique commençant à s'effrayer, il ne perdit pas son sang-froid, et d'un air dégagé il répondit : « Vous me laisserez au moins le temps de faire ma prière. — C'est juste, répond le barbier, et pour que ma présence ne vous dérange pas, je vais me retirer. » Il entra en effet dans l'arrière-boutique et en ferma la porte sur lui. Le monsieur courut alors à la devanture, brisa un carreau et appela du monde. La porte ayant été enfoncée, on pénétra dans l'arrière-boutique, et on trouva le perruquier étendu sanglant sur le parquet; il s'était à lui-même coupé la gorge avec le rasoir. Depuis quelques jours cet homme donnait des signes d'aliénation mentale ; mais on était loin de supposer qu'il atteindrait d'une manière si subite le paroxysme de la folie.

Manifestations fluidiques. *Voy.* TABLES TOURNANTES.

Manipa, idole adorée dans les royaumes de Tangut et de Barantola, en Tartarie. Elle a neuf têtes, qui s'élèvent en pyramide. Tous les ans, des jeunes gens armés, saisis d'une rage enthousiaste, courent la ville et tuent tout ce qu'ils rencontrent, en l'honneur de Manipa, croyant se faire ainsi de grands droits à ses faveurs.

Manitou. C'est le nom que les nègres do nent au diable. *Voy.* MATCHI-MANITOU.

Manto, sibylle thessalienne, à qui on attrib cette prophétie, appliquée à Notre-Seigneur J sus-Christ : « Celui qui est grand viendra; traversera les montagnes et les eaux du ciel régnera dans la pauvreté et dominera dans silence, et il naîtra d'une vierge [1]. »

Mansote (La). *Voy.* BERBIGUIER.

Many, faux prophète et peintre célèbre par les Orientaux, qui fonda en Perse une sec dont l'existence des deux principes éternels bien et du mal, la métempsycose, l'abstine des viandes, la prohibition du meurtre de t animal, sont les dogmes principaux. C'est, c on, le même que Manès.

Maoun, troisième ciel des musulmans, p plé d'anges qui ont la figure du vautour.

Maoridath, préservatif contre les enchan ments. C'est le nom que les musulmans donn aux deux derniers chapitres du Koran, qu'ils citent souvent pour se garantir des sortiléges de toutes autres mauvaises rencontres.

Marais. Dans le Pallène, contrée du Sept trion que nous ne connaissons pas, les conte anciens signalent un marais non moins igno où ceux qui se baignaient neuf fois recevaien plumage d'un cygne et la faculté de voler.

Marat, monstre qui éclata chez nous en 1 et qui était sans doute un démon incarné, p

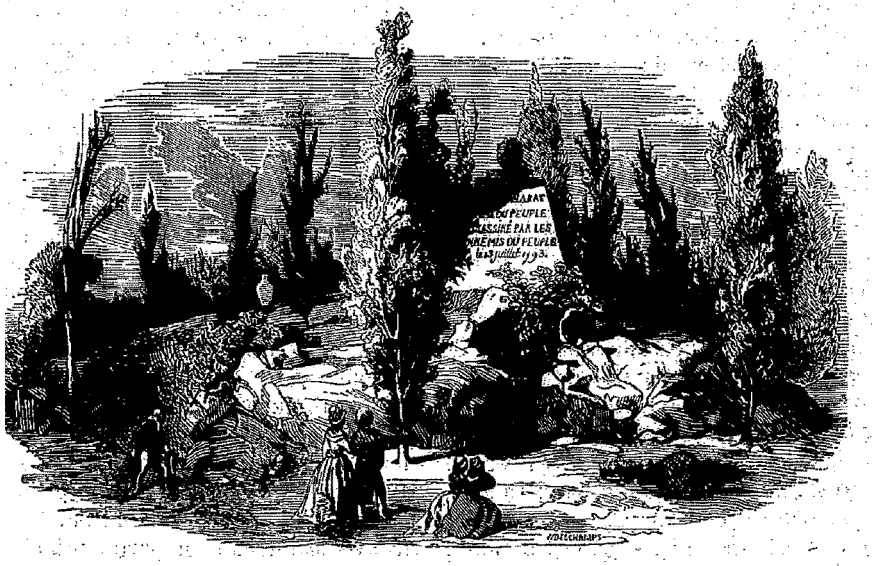


bablement le démon du massacre; au moins il en était possédé, et il était Prussien. A sa mort, on lui rendit un culte à Paris. Son buste était sur une sorte d'autel à la place du Carrousel, et les passants devaient lui faire hommage en se mettant à genoux devant sa figure. De plus, on éleva une chapelle dans son club, et on se

[1] Magnus veniet, et transibit montes et aquas regnabit in paupertate et in silentio dominab nasceturque ex utero virginis.

: en ce lieu au *cœur de Marat*..... Il
, peu de jours après, on jeta son buste
stait de lui dans l'égout de la rue
[1].

Marbas ou **Barbas**, grand président des enfers ; il se montre sous la forme d'un lion furieux. Lorsqu'il est en présence d'un exorciste, il prend la figure humaine et répond sur les choses ca-



nvoie les maladies ; il donne la con-
es arts mécaniques ; il change l'homme
ntes métamorphoses ; il commande
égions [2].

'hérésiarque Valentin eut entre autres
n nommé Marc, qui exerçait une es-
nagnétisme par lequel il prétendait
ner le don de prophétie. Quand une
qui il avait promis ce don lui disait :
suis pas prophétesse, il faisait sur elle
tions afin de l'étonner, et il ajoutait :
ouche à présent et dis tout ce qui te
a prophétiseras. La pauvre femme se
et se croyait prophétesse. Il donnait
bale ; et sans doute ses sectateurs te-
lui cette doctrine que les vingt-quatre
l'alphabet sont vingt-quatre éons ou
dirigent toutes choses. On ajoute que
restiges, car il faisait aussi de la ma-
t secondé par le démon Azazel.

e café (Art de dire la bonne aventure
s préparatifs de l'*art de lire les choses
ns le marc de café* sont fort simples.
erez dans la cafetière le marc que le
éposé ; qu'il soit vieux ou frais, il a des
pourvu qu'il soit à peu près sec quand
rez l'employer. Vous jetterez un verre
e marc ; vous le ferez chauffer jusqu'à
délaye. Vous aurez une assiette blan-
tache, essuyée et séchée. Vous re-
abord le marc avec une cuiller, vous
z sur l'assiette, mais en petite quantité
n qu'il n'emplisse l'assiette qu'à moitié.

Vous l'agiterez en tous sens, avec légèreté, pendant une minute ; ensuite vous répandrez doucement tout le liquide dans un autre vase. Par ce moyen il ne reste dans l'assiette que des particules de marc de café disposées de mille manières, et formant une foule de dessins hiéroglyphiques. Si ces dessins sont trop brouillés, que le marc soit trop épais, que l'assiette ne ressemble à rien, vous recommencerez l'opération. On ne peut lire les secrets de la destinée que si les dessins de l'assiette sont clairs et distincts, quoique pressés. Les bords sont ordinairement plus épais ; il y a même souvent des parties embrouillées dans le milieu ; mais on ne s'en inquiète point ; on peut *deviner* quand la majeure partie de l'assiette est déchiffrable. Des sibylles prétendent qu'on doit dire certaines paroles mystérieuses [1] en versant l'eau dans la cafetière, en remuant le marc avec la cuiller devant le feu, en le répandant sur l'assiette. C'est peut-être une supercherie. Les paroles n'ont pas ici de vertu. Si on les ajoute, ce n'est que pour donner à l'œuvre quelque *solennité* et pour contenter les gens qui veulent que tout se fasse en cérémonie.

Le marc de café, après qu'on l'a versé dans l'assiette, y laisse donc diverses figures. Il s'agit de les démêler ; car il y a des courbes, des ondulations, des ronds, des ovales, des carrés, des triangles, etc., etc. Si le nombre des *ronds*

la légende de Sylvain Maréschal dans les
e *l'autre monde*.
s, in *Pseudomonarchia dæmon*.

[1] Les voici. En jetant l'eau sur le marc : *Aqua boraxit venias carajos ;* en remuant le marc avec la cuiller : *Fixatur et patricam explinabit tornare ;* en répandant le marc sur l'assiette : *Hax verticaline, pax fantas marobum, max destinatus, veida porol.* Ces paroles ne signifiant rien, ne s'adressant à personne, pourraient bien être sans utilité.

ou cercles, plus ou moins parfaits, l'emporte sur la quantité des autres figures, ce signe annonce qu'on recevra de l'argent. S'il y a peu de *ronds*, il y à de la gêne dans les finances de la personne qui consulte. Des figures carrées annoncent des désagréments, en raison de leur nombre. Des figures ovales promettent du succès dans les affaires, quand elles sont nombreuses ou distinctement marquées. Des lignes grandes ou petites, pourvu qu'elles soient saillantes ou multipliées, présagent une vieillesse heureuse. Les ondulations ou lignes qui serpentent annoncent des revers et des succès entremêlés. Une croix au milieu des dessins de l'assiette promet une mort douce. Trois croix présagent des honneurs. S'il se trouve dans l'assiette un grand nombre de croix, on reviendra à Dieu après la fougue des passions : il eût été mieux de ne pas le quitter. Un triangle promet un emploi honorable. Trois triangles à peu de distance l'un de l'autre sont un signe heureux ; en général, cette figure est de bon présage. Une figure qui aurait la forme d'un H annonce un empoisonnement. Un carré long bien distinct promet des discordes dans le ménage. Si vous apercevez au milieu des dessins de l'assiette une raie dégagée, c'est un chemin qui annonce un voyage. Il sera long, si ce chemin s'étend ; facile si le chemin est net ; embarrassé si le chemin est chargé de points ou de petites lignes. Un rond dans lequel on trouve quatre points promet un enfant. Deux ronds de cette sorte en promettent deux, et ainsi de suite. Vous découvrez dans l'assiette la figure d'une maison à côté d'un cercle? Attendez-vous à posséder cette maison. Elle sera à la ville, car vous voyez un X dans le voisinage. Elle serait à la campagne si vous distinguiez auprès de ce signe la forme d'un arbre, d'un arbuste ou d'une plante quelconque. Cette maison vous sera donnée, ou du moins vous l'aurez par héritage, lorsqu'elle est accompagnée de triangles. Vous y mourrez si elle est surmontée d'une croix. Vous trouverez peut-être la forme d'une couronne ; elle vous promet des succès à la cour. On rencontre souvent la figure d'un ou de plusieurs petits poissons ; ils annoncent qu'on sera invité à quelque bon dîner. La figure d'un animal à quatre pattes promet des peines. La figure d'un oiseau présage un coup de bonheur. Si l'oiseau semble pris dans un filet, c'est un procès. La figure d'un reptile annonce une trahison. La figure d'une rose donne la santé ; la forme d'un saule pleureur, une mélancolie ; la figure d'un buisson, des retards. La forme d'une roue est le signe d'un accident. Une fenêtre ou plusieurs carrés joints ensemble de manière à former une espèce de croisée vous avertissent que vous serez volé. C'est bon à savoir. Si vous voyez une tête ou une forme de chien à côté d'une figure humaine, vous avez un ami. Si vous voyez un homme monté sur un cheval ou sur tout autre quadrupède, un hom estimable fait pour vous de grandes démarch Quand vous apercevez trois figures l'une aup de l'autre, attendez quelque emploi honoral Si vous distinguiez une couronne de croix, homme de vos parents mourrait dans l'ann Une couronne de triangles ou de carrés anno la mort d'une de vos parentes également d l'année qui court. Un bouquet composé de qua fleurs ou d'un plus grand nombre est le p heureux de tous les présages. — Voilà.

Marceau, l'un des généraux les plus rene més de la première république française. *Gazette de Cologne* a publié récemment l'histo suivante, qui lui a été communiquée par correspondant de Coblentz, et qui forme enc dans cette ville le sujet de toutes les conv sations.

On sait qu'au-dessous du fort Empereur-Fr çois, auprès de la route de Cologne, se trou le monument du général français républic Marceau, qui tomba à Altenkirchen et fut en veli à Coblentz, sur le mont Saint-Pierre, où trouve maintenant la partie principale du sus-mentionné. Le monument du général, est une pyramide tronquée, fut plus tard enle lorsqu'on commença les fortifications de Cobler Toutefois, sur l'ordre exprès du feu roi Frédé Guillaume III, il fut reconstruit à la place o se trouve maintenant.

M. de Stramberg, qui, dans son *Rheinisc antiquarius*, donne une biographie très-détail de Marceau, raconte, en faisant mention du n nument de ce dernier, que des personnes p tendent avoir vu le général, de nuit, à di rentes reprises, après sa mort, monté sur cheval blanc et couvert d'un manteau de mê couleur (des chasseurs français), se dirige vers le mont Saint-Pierre.

Dernièrement, un soldat qui était en factio minuit sur ce mont dit avoir vu venir à lui spectre blanc monté sur un cheval gris. N'ay reçu aucune réponse à son interpellation, le dat a fait feu trois fois. Une patrouille, ét arrivée au bruit de ces décharges, a trouv sentinelle étendue sur le sol, presque évano et dans un affreux paroxysme de fièvre. El été transportée à l'hôpital, où elle est tom dangereusement malade, et où, au milieu délire, elle n'a parlé que de l'apparition s mentionnée.

Marcellus, médecin en Pamphylie, conte porain de l'empereur Marc-Aurèle, a compos poëme sur la lycanthropie, mélancolie diaboli qui frappe ceux qui en sont atteints de l'idée q sont changés en loups. Des fragments de poëme sont conservés dans le *Corpus poeta* de Maittaire. Londres, 1713 à 1722, 27 v. in-

Marchocias, grand marquis des enfers. I montre sous la figure d'une louve féroce, a

de griffon et une queue de serpent; racieux aspect le marquis vomit des Lorsqu'il prend la figure humaine, on



un grand soldat. Il obéit aux exor- t de l'ordre des Dominations et com- ente légions [1].

nites, hérétiques du cinquième siècle nt pour chef Marcion. Ils étaient dua- lisaient que Dieu avait créé nos âmes, le diable, jaloux, avait aussitôt créé , dans lesquels il avait emprisonné les- s.

: Si on rogne ses ongles les jours de la qui ont un R, comme le mardi, le mer- e vendredi, les bonnes gens disent qu'il es envies aux doigts.

hal de salon. *Voy.* Michel.

ıtakein, arbrisseau des spectres. *Voy.*

ıritomancie, divination par les perles. ose une auprès du feu; on la couvre e renversé, on l'enchante en récitant les ceux qui sont suspects. Si quelque chose obé, au moment où le nom du larron ncé, la perle bondit en haut et perce le vase pour sortir; c'est ainsi qu'on re- e coupable [2].

uerite, Hollandaise qui vivait au trei- ècle. Ayant refusé brutalement l'aumône uvre femme qui avait plusieurs enfants, ant reproché sa fécondité, cette pau- il prédit qu'elle-même aurait autant d'en- il y a de jours dans l'an. Elle accoucha de trois cent soixante-cinq enfants, qui résentés au baptême, tous les garçons, nme le doigt, avec le nom de Jean, et s filles, aussi mignonnes, avec le nom , sur deux grands plats que l'on garde

rus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
ncre, *Incrédulité et mécréance du sortilége nt convaincues*, p. 270.

toujours à Loosduynen, près de la Haye, où cette histoire n'est pas mise en doute. Avec les deux plats bien conservés, on montre le tombeau des trois cent soixante-cinq enfants, morts tous aussitôt après leur baptême [1].

Marguerite, Italienne qui avait un esprit familier. Lenglet-Dufresnoy rapporte ainsi son histoire



sur le témoignage de Cardan : « Il y avait à Milan une femme nommée Marguerite, qui publiait partout qu'elle avait un démon ou esprit familier qui la suivait et l'accompagnait partout, mais qui pourtant s'absentait deux ou trois mois de l'année. Elle trafiquait de cet esprit; car souvent elle était appelée en beaucoup de maisons, et incontinent qu'on lui avait fait commandement d'évoquer son esprit, elle courbait la tête ou l'enveloppait de son tablier et commençait à l'appeler et adjurer en sa langue italienne. Il se présentait soudain à elle et répondait à son évocation; la voix de cet esprit ne s'entendait pas auprès d'elle, mais loin, comme si elle fût sortie de quelque trou de muraille; et si quelqu'un se voulait approcher du lieu où la voix de cet esprit résonnait, il était étonné qu'il ne l'entendait plus en cet endroit, mais en quelque autre coin de la maison.

» Quant à la voix de l'esprit, elle n'était point articulée ni formée de manière qu'on la pût bien entendre; elle était grêle et faible, de sorte qu'elle se pouvait dire plutôt un murmure qu'un son de voix. Après que cet esprit avait sifflé ainsi et murmuré, la vieille lui servait de truchement et faisait entendre aux autres ce qu'il avait dit. Elle a demeuré en quelques maisons où les femmes, qui ont observé ses façons de faire, disent qu'elle enferme quelquefois cet esprit en un linceul, et qu'il a coutume de lui mordre la bouche tellement qu'elle a presque toujours les lèvres

[1] Voyez cette légende dans les *Légendes des vertus théologales.*

ulcérées. Cette misérable femme est en si grande horreur à tout le monde, à cause de cet esprit, qu'elle ne trouve personne qui la veuille loger ni qui consente à fréquenter avec elle [1]. » Nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'était là un tour de ventriloquie.

Marguerite de Navarre. Cette reine, malade, vit la nuit une grande lumière, et, apprenant que c'était une comète, elle regarda cette apparition comme l'annonce de sa mort. Quoiqu'elle ne se sentît pas trop mal, elle s'y prépara, frappée, et mourut en effet trois jours après.

Mariacho de Molères, insigne sorcière qui fut accusée par une jeune fille nommée Marie Aspiculette, âgée de dix-neuf ans, de l'avoir menée au sabbat, l'emportant sur son cou après s'être frottée d'une eau épaisse et verdâtre, dont elle se graissait les mains, les hanches et les genoux [2].

Mariage. On a plusieurs moyens de connaître quand et avec qui on se mariera. M. Chopin conte qu'en Russie les jeunes filles curieuses de connaître si elles seront mariées dans l'année forment un cercle dans lequel chacune répand devant soi une pincée de grains d'avoine. Cela fait, une femme placée au centre, et tenant un coq enveloppé, tourne plusieurs fois sur elle-même en fermant les yeux et lâche l'animal, qu'on a eu soin d'affamer; il ne manque pas d'aller picoter le grain. Celle dont l'avoine a été la première entamée peut compter sur un prochain mariage. Plus le coq y met d'avidité, et plus promptement l'union pronostiquée doit se conclure.

S'il est naturel à une jeune fille russe de désirer le mariage, il ne l'est pas moins qu'elle souhaite de connaître celui qui sera son époux. Le moyen suivant satisfait sa curiosité. Elle se rend à minuit dans une chambre écartée où sont préparés deux miroirs placés parallèlement vis-à-vis l'un de l'autre et éclairés de deux flambeaux. Elle s'assied et prononce par trois fois [3] ces mots : *Kto moy soujnoy kto moy riajnoy, tot pokajetsia mnie.* « Que celui qui sera mon époux m'apparaisse! » Après quoi elle porte ses regards sur l'un des miroirs, et la réflexion lui présente une longue suite de glaces; sa vue doit se fixer sur un espace éloigné et plus obscur, où l'on prétend que se fait l'apparition. On conçoit que plus le lieu observé paraît éloigné, plus il est facile à l'imagination déjà préoccupée de se faire une illusion. On se sert du même procédé pour savoir ce que font des personnes absentes.

[1] *Recueil de dissertations* de Lenglet-Dufresnoy, t. I, p. 156.

[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons,* etc., liv. II, p. 446.

[3] Les Russes supposent au nombre trois une vertu particulière. *Bog tionbit troitzon* est un dicton populaire qui signifie : Dieu aime le nombre trois.

Ceux qui désirent apprendre (toujours ch les Russes) si une jeune fille se mariera bient font un treillage en forme de pont avec de petit branches entrelacées, et le mettent sous s chevet sans qu'elle s'en aperçoive. Le lendema on demande ce qu'elle a vu en songe; si el raconte avoir passé un pont avec un jeune homm c'est un signe infaillible qu'elle lui sera unie même année. Cette divination s'appelle en rus *most mastite* [1].

On lit dans les *Admirables secrets du Pe Albert* cette manière de connaître avec qui s'unira. Il faut avoir du corail pulvérisé et de poudre d'aimant, les délayer ensemble avec sang de pigeon blanc; on fera un petit pelot de pâte qu'on enveloppera dans un morceau taffetas bleu; on se le pendra au cou; on met sous son chevet une branche de myrte vert, on verra en songe la personne qu'on doit épo ser. Les filles ou veuves obtiennent le même sultat en liant une branche de peuplier avec le chausses sous leur chevet, et se frottant tempes, avant de dormir, d'un peu de sang huppe.

On croit aussi dans plusieurs provinces, et le croit sur nombre d'exemples, que les épo qui mangent ou boivent avant la célébration leur mariage ont des enfants muets.

Les coutumes superstitieuses qui en Éco précèdent et suivent les mariages sont innom brables; le peuple croit que les évocations, compagnées de certaines paroles magiques, la puissance de faire apparaître l'ombre des turs époux, et que des noisettes jetées au feu diquent, par les divers petillements de la flamm si leur union sera heureuse. Un savant regre de n'avoir pu découvrir l'origine certaine et signification des présents échangés entre les fi cés. L'anneau est le symbole de l'esclavage pèse sur la femme, et on a cru qu'il était pl au quatrième doigt de la main gauche, pa qu'une veine conduit de ce doigt au cœur. Ce opinion était répandue chez les Égyptiens et c les Grecs. Un anneau de mariage avec un d mant présageait une union malheureuse, pa que l'interruption du cercle annonçait que l'at chement des époux ne serait pas de durée, o donc adopté un cercle d'or.

On entend dire encore de nos jours que qua deux mariages se font à la même messe, l'un deux n'est pas heureux.

Mariage du diable. Görres, dans le cha tre XIV de la sixième partie de sa *Mystique*, r porte une allégorie que voici : « L'idée vint jour au diable de prendre femme, afin de p pager sa race. Il s'adressa donc à l'Impié et après l'avoir épousée il en eut sept fill Il les maria bientôt, l'Orgueil aux puissants

[1] M. Chopin, *De l'état actuel de la Russie, coup d'œil sur Saint-Pétersbourg*, p. 82.

varice aux marchands, l'Avidité dé-
ıercenaires, l'Hypocrisie aux fourbes,
artistes, la Vanité aux efféminés.
lui restait; car, réflexion faite, il sé-
à la garder chez lui pour que ceux
ient l'avoir vinssent la chercher. Il
r un grand nombre de visites, et il
rompé dans ses prévisions.

ane (Marie), sorcière qui dit avoir
le diable, et qui se trouve citée dans

r (Enguerrand de), ministre de
oi de France. Alix de Mons, femme
ıd, et la dame de Canteleu, sa sœur,
ées d'avoir eu recours aux sortiléges
ter le roi, messire Charles, son frère,
arons, et d'avoir fait des maléfices
évader Enguerrand, qui était empri-
fit arrêter les deux dames. Jacques
icien, qui était censé les avoir ai-
sortiléges, fut mis en prison; sa
brûlée et son valet pendu. Tous ces
des bandits. Dulot, craignant pareil
tua dans son cachot. Le comte de
le du roi, fit considérer à ce prince
rt volontaire du magicien était une
uve contre Marigny. On montra au
es images de cire; il se laissa persuader
u'il ôtait sa main de Marigny et qu'il
ıit à son oncle. On assembla aussitôt
ges; la délibération ne fut pas longue :
t condamné, malgré sa qualité de
ıe, à être pendu comme sorcier. L'ar-
cuté la veille de l'Ascension, et son
ttaché au gibet de Montfaucon, qu'il
elever durant son ministère. Le peu-
nsolence du ministre avait irrité, se
ché de son malheur. Les juges n'osè-
ıner sa femme et sa sœur; le roi lui-
epentit d'avoir abandonné Marigny à
s. Dans son testament il laissa une
ısidérable à sa famille, en considéra-
, de la grande infortune qui lui était

nettes. On croyait autrefois que dans
ınettes logeaient de petits démons.
HÉ, BOUCHET, MANDRAGORES, etc.

ıne. Un jeune homme de quinze ou
nommé Christoval de la Garrade, fut
ns graisse ni onguent, par Marissane
, sorcière, laquelle le porta si loin et
travers les airs, qu'il ne put recon-
eu du sabbat; mais il avoua qu'il avait
rillé pour n'avoir pas voulu prendre
sabbat, et sa déposition fut une des
ıi firent brûler la sorcière. Pourtant il
ıvoir fait qu'un rêve. *Voy.* RALDE.

. Il menait avec lui une sorcière scythe
ınostiquait le succès de ses entreprises.

ınet, *Histoire de la magie en France.*

Marle (Thomas de), comte d'Amiens et sire de Coucy, dont on peut lire les crimes dans les chroniques du règne de Louis le Gros. A sa mort, il recula sur ses forfaits et voulut se réconcilier avec Dieu; mais comme il refusait de réparer une des plus sombres actions de sa vie [1], lorsqu'il se souleva pour recevoir la sainte communion qu'il avait demandée, Suger atteste qu'une main invisible lui tordit le cou.

Marlowe, poëte anglais de la fin du seizième siècle, né en février 1563, tué en duel le 15 juin 1593 à l'âge de trente ans. C'était un débauché, si on s'en rapporte à son épitaphe. Il a laissé un poëme de *Faust*, antérieur de deux siècles à celui de Gœthe [2].

Marot. Mahomet cite l'histoire des deux anges Arot et Marot pour justifier la défense qu'il fait de boire du vin. « Dieu, dit-il, chargea Arot et Marot d'une commission sur la terre. Une jeune dame les invita à dîner, et ils trouvèrent le vin si bon qu'ils s'enivrèrent. Ils remarquèrent alors que leur hôtesse était belle, s'éprirent d'amour et se déclarèrent. Cette dame, qui était sage, répondit qu'elle ne les écouterait que quand ils lui auraient appris les mots dont ils se servaient pour monter au ciel. Dès qu'elle les sut, elle s'éleva jusqu'au trône de Dieu, qui la transforma, pour prix de sa vertu, en une étoile brillante (c'est l'étoile du matin), et qui condamna les deux anges ivrognes à demeurer jusqu'au jour du jugement, suspendus par les pieds dans le puits de Babel, que les pèlerins musulmans vont visiter encore auprès de Bagdad.

Marque du diable. On sait que les sorcières qui vont au sabbat sont marquées par le diable, et ont particulièrement un endroit insensible que les juges ont fait quelquefois sonder avec de longues épingles. Lorsque les prévenues ne jettent aucun cri et ne laissent voir aucune souffrance, elles sont réputées sorcières et condamnées comme telles, parce que c'est une preuve évidente de leur transport au sabbat. Delancre [3] ajoute que toutes celles qui ont passé par ses mains ont avoué toutes ces choses lorsqu'elles furent jetées au feu. Bodin prétend que le diable ne marque point celles qui se donnent à lui volontairement et qu'il croit fidèles; mais Delancre réfute cette assertion, en disant que toutes les plus grandes sorcières qu'il a vues avaient une ou plusieurs marques, soit à l'œil, soit ailleurs. Ces marques ont d'ordinaire la forme d'un petit croissant ou d'une griffe, ou d'une paire de cornes qui font la fourche.

Marquis de l'enfer. Les marquis de l'enfer,

[1] Il tenait sa belle-mère enfermée dans un cachot ignoré de tous, connu de lui seul; il s'obstina en mourant à ne pas révéler son affreux secret.....

[2] M. François Hugo nous a fait connaître le poëme de Marlowe, dans la *Revue française*, mai 1858.

[3] *Tableau de l'inconstance des démons*, p. 103.

comme Phœnix, Cimeriès, Andras, sont, ainsi que chez nous, un peu supérieurs aux comtes. On les évoque avec fruit (dans le sens diabolique) depuis trois heures du soir jusqu'à la chute du jour [1].

Marsay. *Voy.* Oberkff.

Martibel (Sarena ou Séréna), sorcière du diocèse de Soissons au quinzième siècle. Des moins déclarèrent l'avoir vue danser au sab avec quatre crapauds habillés, l'un sur son épa gauche, l'autre sur son épaule droite, et les d autres sur ses deux poings, où ils se tenai comme les faucons ou les éperviers sur le po du chasseur.



Martin (Saint). Un jour que saint Martin de Tours disait la messe, le diable entra dans l'église avec l'espoir de le distraire. C'est une naïve historiette de la *Légende dorée*; elle est représentée dans une église de Brest. Elle parut à Grosnet un trait si joli qu'il le mit en vers. Le diable était, selon cet ancien poëte, dans un coin de l'église écrivant sur un parchemin les caquets des femmes et les propos inconvenants qu'on tenait à ses oreilles pendant les saints offices. Quand sa feuille fut remplie, comme il avait encore bien des notes à prendre, il mit le parchemin entre ses dent le tira de toutes ses forces pour l'allonger; n la feuille se déchira, et la tête du diable frapper contre un pilier qui se trouvait derr lui. Saint Martin, qui se retournait alors pou *Dominus vobiscum*, se mit à rire de la grim du diable et perdit ainsi le mérite de sa mes au jugement du moins de l'esprit malin, qui tou fois se hâta de fuir...

Martin (Marie), sorcière du bourg de la N ville-le-Roi, en Picardie, qui fut arrêtée p avoir fait mourir des bêtes et des hommes sortilége ou plutôt par maléfice, car au moins

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

ire mauvaise action. Un magicien qui là la reconnut, et, sur son avis, la t rasée. On lui trouva la marque du nt l'empreinte d'une patte de chat. i juge qu'elle se reconnaissait coulitè à la prévôté, elle avoua qu'elle re, qu'elle jetait des sorts au moyen lre composée d'ossements de trépas- diable Cerbérus lui parlait ordinaire- nomma les personnes qu'elle avait et les chevaux qu'elle avait malé- dit encore que, pour plaire à Cerbé- allait pas à la messe deux jours avant s sorts; elle conta qu'elle était allée tenu par Cerbérus, et qu'elle y avait e la première fois par Louise Morel, Dans son second interrogatoire, elle e la dernière fois qu'elle était allée au tait à Varipon, près Noyon, que Cer- d'une courte robe noire, ayant une e, coiffé d'un chapeau à forme haute, chapitre près des haies dudit Varipon, pelait là par leurs noms les sorciers ières. Elle fut condamnée par le con- ille de Montdidier à être pendue, le . Elle en appela au parlement de Paris, le pourvoi. Son exécution eut lieu le même année [1].

(Thomas), laboureur de Gaillardon en ui eut, dans un de ses champs, le 15 16, vers deux heures de l'après-midi, d'un personnage vêtu de blanc, le- chargea d'une mission pour le roi l. Il eut beau s'en défendre, la vision nta tant de fois qu'on le fit partir pour



, après avoir été minutieusement exa- les plus habiles médecins, il fut admis roi, avec qui il s'entretint seul à seul une heure. Quelques-uns ont cru que it un halluciné, ce qui n'a pu être.éta- publié cette aventure plusieurs fois. La relation est celle qui a été éditée chez Paris, en 1831, petit in-8°.

rinet, *Hist. de la magie en France*, p. 146.

Martinet, démon familier, qui accompagnait les magiciens et leur défendait de rien entreprendre sans sa permission, ni de sortir d'un lieu sans le congé de maître Martinet. Quelquefois aussi il rendait service aux voyageurs, en leur indiquant les chemins les plus courts, ce qui était de la complaisance.

Martre. On croit, en Russie, que la peau de martre est un préservatif assuré contre les charmes, sortiléges et maléfices.

Martym ou **Batym**, duc aux enfers, grand et fort : il a l'apparence d'un homme robuste, et au derrière une queue de serpent. Il monte un cheval d'une blancheur livide. Il connaît les vertus des herbes et des pierres précieuses. Il transporte les hommes d'un pays dans un autre avec une vitesse incroyable. Trente légions lui obéissent.

Mascarades. Les Gaulois croyaient que Mythras présidait aux constellations ; ils l'adoraient comme le principe de la chaleur, de la fécondité et des bonnes et mauvaises influences. Les initiés à ses mystères étaient partagés en plusieurs confréries, dont chacune avait pour symbole une constellation ; les confrères célébraient leurs fêtes et faisaient leurs processions et leurs festins déguisés en lions, en béliers, en ours, en chiens, etc., c'est-à-dire sous les figures qu'on suppose à ces constellations. Voilà sans doute, selon Saint-Foix, l'origine de nos mascarades.

On lit, sur les mascarades, cette plaisanterie ingénieuse dans Montesquieu :

On demandait à un Turc, revenu d'Europe, ce qu'il y avait vu de remarquable. « A Venise, répondit-il, ils deviennent fous pendant un temps de l'année ; ils courent déguisés par les rues, et cette extravagance augmente au point que les ecclésiastiques sont obligés de l'arrêter ; de savants exorcistes font venir les malades un certain jour (le mercredi des Cendres), et, aussitôt qu'ils leur ont répandu un peu de cendre sur la tête, le bon sens leur revient, et ils retournent à leurs affaires. »

Massaliens ou **Messaliens**, illuminés des premiers siècles qui croyaient que chaque homme tire de ses parents et apporte en lui un démon qui ne le quitte pas. Ils faisaient de longues prières pour le dompter ; après quoi ils dansaient et se livraient à des contorsions et à des gambades en disant qu'ils sautaient sur le diable. Une autre secte de massaliens, au dixième siècle, admettait deux dieux nés d'un premier être ; le plus jeune gouvernait le ciel, l'aîné présidait à la terre ; ils nommaient le dernier Sathan, et supposaient que les deux frères se faisaient une guerre continuelle, mais qu'un jour ils devaient se réconcilier [1].

Mastication. Les anciens croyaient que les morts mangeaient dans leurs tombeaux. On ne

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

sait pas s'ils les entendaient mâcher; mais il est certain qu'il faut attribuer à l'idée qui conservait aux morts la faculté de manger l'habitude des repas funèbres qu'on servait de temps immémorial, et chez tous les peuples, sur la tombe du défunt.

L'opinion que les spectres se nourrissent est encore répandue dans le Levant. Il y a longtemps que les Allemands sont persuadés que les morts *mâchent comme des porcs* dans leurs tombeaux, et qu'il est facile de les entendre grogner en broyant ce qu'ils dévorent. Philippe Rherius, au dix-septième siècle, et Michel Raufft, au commencement du dix-huitième, ont même publié des *Traités sur les morts qui mâchent dans leurs sépulcres* [1]. Ils disent qu'en quelques endroits de l'Allemagne, pour empêcher les morts de mâcher, on leur met dans le cercueil une motte de terre sous le menton; ailleurs on leur fourre dans la bouche une petite pièce d'argent, et d'autres leur serrent fortement la gorge avec un mouchoir. Ils citent ensuite plusieurs morts qui ont dévoré leur propre chair dans leur sépulcre. On doit s'étonner de voir des savants trouver quelque chose de prodigieux dans des faits aussi naturels. Pendant la nuit qui suivit les funérailles du comte Henri de Salm, on entendit dans l'église de l'abbaye de Haute-Seille, où il était enterré, des cris sourds que les Allemands auraient sans doute pris pour le grognement d'une personne qui mâche; et le lendemain, le tombeau du comte ayant été ouvert, on le trouva mort, mais renversé et le visage en bas, au lieu qu'il avait été inhumé sur le dos. On l'avait enterré vivant, comme on en a enterré tant d'autres.

On doit attribuer à une cause semblable l'histoire, rapportée par Raufft, d'une femme de Bohême, qui, en 1345, mangea, dans sa fosse, la moitié de son linceul sépulcral. Dans le dernier siècle, un pauvre homme ayant été inhumé précipitamment au cimetière, on entendit pendant la nuit du bruit dans son tombeau : on l'ouvrit le lendemain, et on trouva qu'il s'était mangé les chairs des bras. Cet homme, ayant bu de l'eau-de-vie avec excès, avait été enterré vivant. Une demoiselle d'Augsbourg étant tombée en léthargie, on la crut morte, et son corps fut mis dans un caveau profond, sans être couvert de terre. On entendit bientôt quelque bruit dans son tombeau; mais on n'y fit pas attention. Deux ou trois ans après, quelqu'un de la famille mourut : on ouvrit le caveau, et l'on trouva le corps de la demoiselle auprès de la pierre qui en fermait l'entrée. Elle avait inutilement tenté de déranger cette pierre, et elle n'avait plus de doigts à la main droite, qu'elle s'était dévorée de désespoir. *Voy.* VAMPIRES.

Mastiphal. C'est le nom qu'on donne au prince des démons, dans un livre apocryphe cit par Cédrénus et qui a pour titre : *la Petite Ge nèse.*

Matchi-Manitou, esprit malfaisant, auqu les sauvages de l'Amérique septentrionale attr buent tous les maux qui leur arrivent. Ce mau vais génie n'est autre que la lune. Plusieurs d ces sauvages s'imaginent que les orages son causés par l'esprit de la lune. Ils jettent à la m ce qu'ils ont de plus précieux dans leurs canot espérant apaiser par ces offrandes l'esprit irrit

Matière. C'est le culte de la matière qui donné naissance à la cabale et à toutes les scienc occultes.

Matignon (Jacques Goyon de), gentilhomm qui servit Henri III et Henri IV. Ses envieu apparemment pour le décrier, disaient que l'e prit, l'habileté, la prudence, le courage n'étaie point naturellement en lui, mais qu'ils lui venaie d'un pacte qu'il avait fait avec le diable. Il fall que ce diable fût une bonne créature, dit Sain Foix, puisque Matignon donna, dans toutes l occasions, des marques d'un caractère plein douceur et d'humanité [1].

Matignon (le P. A. de), de la compagnie Jésus, a publié en 1861 *la Question du surn turel*, vol. in-12, qui traite du merveilleux notamment du spiritisme, et, en 1862, *les Mo et les Vivants*, entretiens sur les communicatio d'outre-tombe, vol. in-12, qui se rattache précédent.

Matthieu Laensberg, Liégeois célèbre q passe parmi le peuple pour le plus grand math maticien, astrologue et prophète des temps m dernes. C'était un bon chanoine, qui donnait de l'astrologie. Ses prédictions trouvent encor dans les campagnes, de bonnes gens qui se raient scrupule d'en douter, et qui, quand s almanach prédit de la pluie pour un jour de be temps, se contentent de dire : « Il pleut ailleurs Le premier almanach de Matthieu Laensberg paru en 1636 [2].

Matzou, divinité chinoise. C'était, suiv quelques auteurs, une magicienne.

Maupertuis. *Voy.* HALLUCINATION.

Maurice, empereur, couronné en 582. On dans sa vie qu'étant petit enfant, il fut enlevé emporté plusieurs fois, par les esprits appe Gellons; mais qu'ils ne lui purent faire auc mal, à cause de son baptême.

Maury (Alfred), savant de notre temps a écrit avec une grande érudition sur la magie l'astrologie, mais pour nier la magie, malgré évidences. Nous n'entendons ici par la magie q les relations avec les mauvais esprits qui n entourent.

Maury (Jean-Siffrein). Un colporteur,

[1] *De masticatione mortuorum in tumulis.*

[1] *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, promot de 1579.

[2] Voyez sa légende dans les *Légendes du calendr*

mieux piquer la curiosité du peuple
ait, en vendant ses pamphlets : *Mort
ury !* L'abbé passe, s'en approche,
soufflet et lui dit : « Tiens, si je suis
ins tu croiras aux revenants. »

ue. Ainsi que toutes les sciences
, la mécanique a produit des combi-
renantes qui ont été reçues autrefois
prodiges. Ce qui a le plus étonné les
t l'automate qu'on appelait aussi an-
s avons parlé de l'androïde d'Albert
ui passa aux yeux de ses contempo-
une œuvre de magie. Jean Muller,
quinzième siècle, plus connu sous le
iomontanus, fit, dit-on, un aigle au-
avait la faculté de se diriger dans les
ançait le canard automate de Vaucan-
rbotait, voltigeait, cancanait et digé-
elle rapporte qu'Architas, dans l'an-
it construit un pigeon qui prenait son
it à une certaine hauteur et revenait

On attribue à Roger Bacon une tête
çait quelques paroles. Vaucanson fit



de flûte qui exécutait plusieurs airs.
oz, son contemporain, fit au dernier
utomate qui dessinait et un autre qui
clavecin. Dans le même temps, l'abbé
ruisit deux têtes de bronze qui, comme
de Roger Bacon, prononçaient des
ais ce qui fit plus d'effet encore, ce fut
'échecs du baron de Kempelen. C'était
te mû par des ressorts, qui jouait aux
tre les plus forts joueurs et les gagnait
s. On ignorait, il est vrai, que le mé-
tait dirigé par un homme caché dans
laquelle l'automate était adossé. Mais
it pas moins un travail admirable.

Autrefois, nous le répétons, on ne voyait dans les androïdes que l'œuvre d'une science occulte. Aujourd'hui, par un revirement inconcevable, on semble faire peu de cas de ces efforts du génie de la mécanique. On a laissé périr tous les automates célèbres, et nos musées et nos conservatoires, qui sont encombrés de tant de futilités, ne possèdent pas d'androïdes.

Mécasphins, sorciers chaldéens qui usaient d'herbes, de drogues particulières et d'os de morts, pour leurs opérations superstitieuses.

Méchant. Le diable est appelé souvent le méchant, le mauvais et le malin. Il est le principe en effet et le père de la méchanceté.

Mechtilde (sainte). Elle parut environ cent ans après sainte Hildegarde. Elle était sœur de sainte Gertrude. Ses visions et révélations ont été imprimées en 1513. C'est un recueil assez curieux et assez rare, qui contient le livre du *Pasteur* et les *Visions* du moine Vetin, réimprimées depuis par le père Mabillon, au quatrième livre de ses *Actes de l'ordre de saint Benoît*, partie première. On y trouve aussi les révélations de sainte Élisabeth de Schonaw, qui contiennent cinq livres, aussi bien que celles de sainte Mechtilde. Celles de sainte Gertrude viennent ensuite, et sont suivies des visions du frère Robert, dominicain, qui vivait en 1330. Sainte Mechtilde est morte en l'an 1284 ou 1286. On trouve dans ce recueil beaucoup de descriptions de l'enfer.

Médecine. Si la médecine et la chirurgie ont fait quelque progrès en Turquie et en Égypte, lisait-on, il y a six ou sept ans, dans la *Revue britannique*, c'est grâce aux efforts de quelques Européens actifs et éclairés ; les Persans en sont encore réduits, dans toutes les maladies graves, aux prédictions des astrologues et aux incantations mystiques de leurs hakkims ; souvent l'infortuné patient meurt faute de soins, lorsque l'emploi des moyens convenables lui aurait facilement conservé la vie. Celui qui ferait en ce pays des expériences chimiques passerait pour être en correspondance avec le diable et serait immédiatement regardé comme un magicien ; ainsi les préjugés des Persans s'opposent à toute espèce de progrès.

Médée, enchanteresse de Colchide qui rendit Jason victorieux de tous les monstres et guérit Hercule de sa fureur par certains remèdes magiques. Elle n'est pas moins célèbre par ses vastes connaissances en magie que par le meurtre de ses enfants (récit qui, selon Elien, est une calomnie). Les démonographes remarquent qu'elle pouvait bien être grande magicienne, parce qu'elle avait appris la sorcellerie de sa mère, Hécate. Les songe-creux lui attribuent un livre de conjuration qui porte en effet son nom. *Voy.* MÉLYE.

Médie. On trouvait, dit-on, chez les Mèdes, des pierres merveilleuses, noires ou vertes, qui rendaient la vue aux aveugles et guérissaient la

goutte, appliquées sur le mal dans une compresse de lait de brebis.

Meerman, homme de mer. Les habitants des bords de la mer Baltique croient à l'existence de ces hommes de mer ou esprits des eaux, qui ont la barbe verte et les cheveux tombants sur les épaules comme des tiges de nénuphar[1]. Ils chantent le soir parmi les vagues, appelant les pêcheurs. Mais malheur à qui se laisse séduire par eux ; leur chant précède les tempêtes.

Mégalanthropogénésie, moyen d'avoir de beaux enfants et des enfants d'esprit. — On sait quels sont les effets de l'imagination sur les intelligences qui s'y laissent emporter ; ces effets sont surtout remarquables dans les femmes enceintes, puisque souvent l'enfant qu'elles portent dans leur sein est marqué de quelqu'un des objets dont leur imagination a été fortement occupée pendant la grossesse. Quand Jacob voulut avoir des moutons de diverses couleurs, il présenta aux yeux des brebis des choses bigarrées, qui les frappèrent assez pour amener le résultat qu'il en espérait. L'effet que l'imagination d'une brebis a pu produire doit agir plus sûrement encore sur l'imagination incomparablement plus vive d'une femme. Aussi voyons-nous bien plus de variété dans les enfants des hommes que dans les petits des animaux. On a vu des femmes mettre au monde des enfants noirs et velus ; et lorsque l'on a cherché la cause de ces effets, on a découvert que, pendant sa grossesse, la femme avait l'esprit occupé de quelque tableau monstrueux. Les statues de marbre et d'albâtre sont quelquefois dangereuses. Une jeune épouse admira une petite statue de l'Amour de marbre blanc. Cet Amour était si gracieux, qu'elle en demeura frappée ; elle conserva plusieurs jours les mêmes impressions, et accoucha d'un enfant plein de grâces, parfaitement semblable à l'Amour de marbre, mais pâle et blanc comme lui. Torquemada rapporte qu'une Italienne des environs de Florence, s'étant frappé l'esprit d'une image de Moïse, mit au monde un fils qui avait une longue barbe blanche. On peut se rappeler, sur le même sujet, une foule d'anecdotes non moins singulières ; peut-être quelques-unes sont-elles exagérées. *Voy.* Accouchements.

En 1802, une paysanne enceinte, arrivant à Paris pour la première fois, fut menée au spectacle par une sœur qu'elle avait dans la capitale. Un acteur qui jouait le rôle d'un *niais* la frappa si fortement, que son fils fut idiot, stupide et semblable au personnage forcé que la mère avait vu avec trop d'attention.

Puisque l'imagination des femmes est si puissante sur leur fruit, c'est de cette puissance qu'il faut profiter, disent les professeurs de mégalanthropogénésie. Ornez la chambre des femmes de belles peintures durant toute la grossesse ; n'occupez leurs regards que de beaux anges et de sujet gracieux ; évitez de les conduire aux spectacle de monstres, etc. A Paris, où les salons de peir ture occupent les dames, les enfants ont été long temps plus jolis que dans les villages, où l'o voit rarement des choses qui puissent donne une idée de la beauté. Si aujourd'hui la popu lation parisienne est généralement laide, on doit aux caricatures qui s'étalent partout et s'ap pliquent à tout. C'est un goût qui nous vient de Anglais ; mais les Anglais ne font pas autant d laideurs que nous. Chez les Cosaques, où tou est grossier, tous les enfants sont hideux comm leurs pères. Pour obtenir des enfants d'esprit, n'est pas nécessaire que les parents en aien mais qu'ils en désirent, qu'ils admirent ceux q en ont, qu'ils lisent de bons livres, que la mèr se frappe des avantages que donnent l'esprit, science, le génie ; qu'on parle souvent de ce choses, qu'on s'occupe peu de sottises. *Voy.* Im GINATION.

On a publié il y a quelques années un traité d *Mégalanthropogénésie* qui est un peu oublié, qui mérite de l'être davantage, 2 vol. in-8°.

Mehdi. Les journaux d'avril 1841 annonçaie l'apparition en Arabie d'un nouveau prophè appelé Mehdi. « Ceux qui croient en lui (disaie ces journaux), et ils sont nombreux, compte la nouvelle ère mahométane du jour de son a parition. Ils disent qu'il entrera à la Mecque da sa quarantième année, que de là il ira à Jérus lem et régnera avec puissance et grandeur ju qu'à ce que *Dedschail*, le démon du mal, se s levé contre lui et l'ait vaincu. Alors Jésus, prophète des chrétiens, viendra à son secou avec soixante-dix mille anges. Toute la ter reconnaîtra Mehdi, et après la conversion d païens, des juifs et des chrétiens à l'islamisn commencera l'empire des mille et mille année Ce prophète a fait battre des monnaies, sur le quelles il s'intitule *Imam des deux continents des deux mers.* » Toutefois, on ne parla de Mehdi qu'un moment. C'était ce qu'on appelle *canard* de journal ; et voici l'origine de celui-l Les Persans disent qu'il y a eu douze grands ima ou guides. Ali fut le premier ; ses successeu furent les enfants qu'il eut de Fatimé, sa glorieu épouse, fille de Mahomet. Le dernier a été ret par Dieu de ce monde corrompu ; et les homn sont restés sans imam visible. Il s'appelle *le Meh* c'est-à-dire celui qui est conduit et dirigé p Dieu. Il doit reparaître sur la terre à la fin monde.

Meigmalloch, esprit de l'espèce des Bro nies. Il paraît toujours sous la forme d'une jeu fille et semble se plaire en Écosse.

Mélampus, auteur d'un Traité de l'art de ger les inclinations et le sort futur des homn par l'inspection des *seings* ou grains de beau *Voy.* Seings.

[1] M. Marmier, *Traditions de la Baltique.*

ıthon, disciple de Luther, mort en
yait aux revenants comme son maître,
it pas à l'Église. Il rapporte, dans un
, que sa tante, ayant perdu son mari
était enceinte, vit un soir, étant as-
de son feu, deux personnes entrer
ambre, l'une ayant la figure de son
ıt, l'autre celle d'un franciscain de la
ord elle en fut effrayée; mais son dé-
rassura et lui dit qu'il avait quelque
ortant à lui communiquer. Ensuite il
fit signe au franciscain de passer un moment dans la pièce voisine, en attendant qu'il eût fait connaître ses volontés à sa femme; alors il la pria de lui faire dire des messes et l'engagea à lui donner la main sans crainte; elle donna donc la main à son mari, et elle la retira sans douleur, mais brûlée, de sorte qu'elle en demeura noire tout le reste de ses jours. Après cela, le spectre rappela le franciscain, et tous deux disparurent...

Mélancolie. Les anciens appelaient la mélan-



Mehdi.

in du diable, à ce que disent quel-
nomanes. Les personnes mélancoliques
noins maléficiées, quand elles n'étaient
iaques; et les choses qui dissipaient
élancolique, comme faisait la musique
de Saül, passaient pour des moyens
ılager les possédés.

édech. Plusieurs sectes d'hérétiques,
la melchisédéchiens, tombèrent dans
res erreurs à propos de ce patriarche.
urent qu'il n'était pas un homme, mais
vertu de Dieu et supérieur à Jésus-
autres dirent qu'il était le Saint-Es-
n eut qui soutinrent qu'il était Jésus-
ne. Une de ces sectes avait soin de ne
rsonne, de peur de se souiller.

m, démon qui porte la bourse; il est
le payeur des employés publics.

al-Mout. C'est le nom que les anciens
nnent à l'ange de la mort. Les Per-
nes l'appellent aussi l'ange aux vingt
ır faire entendre comment il peut suf-
édier toutes les âmes. Il paraît être
aël des Juifs et le Mordad des mages,
ore Asuman.

Melissa. *Voy.* ABEILLES.

Mélèze, arbre maudit chez les Tartares.



Melchom.

Mélusine, fée célèbre qui épousa le chef de la maison de Lusignan, à condition qu'il n'entrerait jamais, le samedi, dans la chambre où elle

se retirait. C'est qu'elle était obligée tous les samedis de passer ce jour dans sa forme naturelle, moitié femme et moitié serpent. Il vécut longtemps avec elle et en eut plusieurs enfants, surmontant jusque-là sa curiosité. Mais un jour, qu'il n'en fut pas le maître, c'était un samedi, il alla, par une fente de la porte, épier sa femme, et il la vit telle qu'elle était. La fée s'aperçut de l'indiscrétion, s'envola et ne se remontra plus à son mari.

On dit, dans le Poitou, qu'elle vient la nuit battre des mains et pousser des cris autour du château de Lusignan, toutes les fois qu'un de ses descendants doit mourir[1].

Melye. Il y avait chez les fées, comme chez les hommes, une inégalité de moyens et de puissance. On voit dans les romans de chevalerie et dans les contes merveilleux que souvent une fée bienfaisante était gênée dans ses bonnes intentions par une méchante fée dont le pouvoir était plus étendu.

Melye était une méchante fée. *Voy.* URGANDE.

Menah. C'est une vallée mystérieuse à quatre lieues de la Mecque. Les pèlerins qui la parcourent doivent y jeter sept pierres par-dessus leur épaule. On en trouve trois raisons chez les docteurs musulmans : c'est, selon les uns, pour renoncer au diable et le rejeter, à l'imitation d'Ismaël, qu'il voulut tenter au moment où son père Abraham allait le sacrifier (car ils confondent Ismaël avec Isaac). Ismaël, disent-ils, fit fuir le démon en lui jetant des pierres.

Mais d'autres docteurs disent que le diable tenta Abraham lui-même, voulant l'empêcher d'égorger Ismaël. Il ne put rien gagner, ni sur le patriarche, ni sur Ismaël, ni même sur Agar : ces trois personnages l'éloignèrent à coups de pierres. Le troisième sentiment diffère : cette cérémonie aurait lieu en mémoire des pierres qu'Adam jeta au diable lorsqu'il vint l'aborder effrontément après lui avoir fait commettre le péché originel.

Ménandre, disciple de Simon le Magicien ; il profita des leçons de son maître et enseigna la même doctrine que lui. Il professait la magie. Simon se faisait appeler *la Grande Vertu.* Ménandre dit que, quant à lui, il était envoyé sur la terre par les puissances invisibles pour opérer le salut des hommes. Ainsi Ménandre et Simon doivent être mis au rang des faux messies plutôt qu'au rang des hérétiques. L'un et l'autre enseignaient que la suprême intelligence, qu'ils nommaient Ennoïa, avait donné l'être à un grand nombre de génies qui avaient formé le monde et la race des hommes. Valentin, qui vint plus tard, trouva là ses éons [2]. Ménandre donnait un baptême qui devait rendre immortel...

Menasseh ben Israël, savant juif portugais, né vers 1604. Il a beaucoup écrit sur le Thalmud. Il y a quelques faits merveilleux dans ses *Trois livres de la résurrection des morts*[1]. Son ouvrage de *l'Espérance d'Israël*[2] est curieux. Un juif converti de Villaflor en Portugal, Antoine Montesini, étant venu à Amsterdam vers 1649, publia qu'il avait vu dans l'Amérique méridionale de nombreuses traces des anciens Israélites. Ménasseh ben Israël s'imagina là-dessus (avait-il tort? que les dix tribus enlevées par Salmanasar étaient allées s'établir dans ce pays-là, et que telle était l'origine des habitants de l'Amérique ; il publia son *Spes Israelis* pour le prouver. Dans la troisième partie de son livre, *Souffle de vie*[3], il traite des esprits et des démons, selon les idées des rabbins de son temps, et, dans la quatrième partie de la métempsycose, qui est pour beaucoup de juifs une croyance. Il avait commencé un traité de la science des thalmudistes et un autre de la philosophie rabbinique, qui n'ont pas été achevés.

Ménestrier (Claude-François), jésuite, auteur d'un livre intitulé *la Philosophie des images énigmatiques,* où il traite des énigmes, hiéroglyphes, oracles, prophéties, sorts, divinations, loteries, talismans, songes, centuries de Nostradamus et baguette divinatoire, in-12, Lyon, 1694.

Meneurs de loups. Près du château de Lusignan, ancienne demeure de Mélusine, on rencontre de vieux bergers, maigres et hideux comme des spectres : on dit qu'ils mènent des troupeaux de loups. Cette superstition est encore accréditée dans quelques pays, entre autres dans le Nivernais [4].

Menippe, compagnon d'Apollonius de Tyane. Visité d'une lamie ou démon succube, il en fut délivré par Apollonius [5].

Menjoin, sorcier. *Voy.* CHORROPIQUE.

Menra ou le Verbe. C'est le Créateur dans la doctrine des cabalistes.

Mensonge. Le diable est appelé dans l'Évangile le père du mensonge.

Méphistophélès, démon de Faust ; on le reconnaît à sa froide méchanceté, à ce rire amer qui insulte aux larmes, à la joie féroce que lui cause l'aspect des douleurs. C'est lui qui, par la raillerie, attaque les vertus, abreuve de mépris les talents, fait mordre sur l'éclat de la gloire la rouille de la calomnie. Il n'était pas inconnu à Voltaire, à Parny et à quelques autres. C'est, après Satan, le plus redoutable meneur de l'enfer [6]. *Voy.* FAUST.

[1] Voyez sa légende dans les *Légendes des esprits et démons.*

[2] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

[1] *Libri tres de resurrectione mortuorum.* Amsterdam, 1636, in-8°. Typis sumptibus auctoris.

[2] *Spes Israelis,* Amsterdam, 1650, in-12.

[3] En hébreu. Amsterdam, 5412 (1652), in-4°.

[4] M. de Marchangy, *Tristan le voyageur,* ou *France au quatorzième siècle,* t. Ier.

[5] Lelover, *Histoire des spectres et des apparitions des esprits,* liv. IV, p. 340.

[6] MM. Desaur et de Saint-Geniès, *les Aventures de Faust,* t. Ier.

, branche de la cabale qui donne la choses surnaturelles.
(Michel). *Voy.* FICINO.
, auteur d'un *Tableau de Paris*, qui ie bruit, et de *Songes philosophiques*, ve deux ou trois songes qui roulent pires et les revenants.
i. Ce jour est celui où les sorciers bbat leurs mystères et chantent leurs *y.* LITANIES DU SABBAT. Les Persans e mercredi comme un jour blanc, heureux, parce que la lumière fut r-là ; pourtant ils exceptent le dernier ı mois de séphar, qui répond à fé- ›pellent celui-là le mercredi du mal- le plus redouté de leurs jours noirs.
. Il est chargé, dans l'ancienne my- conduire les âmes des morts à leur dernière.
'est le nom qu'on donne souvent aux tagne ; et comme on croit qu'elles se équemment en oies, on appelle quel- ontes de fées, *Contes de ma mère l'oie.*
iseau commun, dont la vertu est ad- l'on pend les plumes de son aile un fil rouge au milieu d'une maison ıra pas encore habité, personne n'y meiller tant qu'elles y seront pendues. son cœur sous la tête d'une personne qu'on l'interroge, elle dira tout haut ıra fait dans la journée. Si on le jette le puits, avec le sang d'une huppe, otte de ce mélange les tempes de il tombera malade et en danger de e sert de ces secrets sous une planète propre, comme celles de Jupiter et et quand on veut faire du mal, celles et de Mars[1]... Le diable s'est quelque- sous la forme de cet oiseau. On sait a des merles blancs.
Merlin n'est pas né en Angleterre, le dit communément, mais en basse ans l'île de Sein. Il était fils d'un dé- ne druidesse, fille d'un roi des bas es cabalistes disent que le père de un sylphe. Que ce fût un sylphe ou il éleva son fils dans toutes les sciences habile à opérer des prodiges. Ce qui à quelques-uns que Merlin était An- qu'il fut porté dans ce pays quelques sa naissance. Voici l'occasion de ce

n, roi d'Angleterre, avait résolu de une tour inexpugnable où il pût se sûreté contre les bandes de pirates ient ses États. Lorsqu'on en jeta les , la terre engloutit pendant la nuit vaux de la journée. Ce phénomène se répéta tant de fois que le roi assembla les magiciens pour les consulter. Ceux-ci déclarèrent qu'il fallait affermir les fondements de la tour avec le sang d'un petit enfant qui fût né sans père. Après beaucoup de recherches, dans le pays et hors du pays, on apprit qu'il venait de naître dans l'île de Sein un petit enfant d'une druidesse, qui n'avait point de père connu. C'était Merlin. Il présentait les qualités requises par les magiciens ; on l'enleva et on l'amena devant le roi Wortigern. Merlin n'avait que seize jours. Cependant il n'eut pas plutôt entendu la décision des magiciens qu'il se mit à disputer contre eux avec une sagesse qui consterna tout l'auditoire. Il annonça ensuite que, sous les fondements de la tour que l'on voulait bâtir, il y avait un grand lac, et dans ce lac deux dragons furieux. On creusa ; les deux dragons parurent : l'un, qui était rouge, représentait les Anglais ; l'autre, qui était blanc, représentait les Saxons. Ces deux peuples étaient alors en guerre, et les deux dragons étaient leurs génies protecteurs. Ils commencèrent, à la vue du roi et de sa cour, un combat terrible, sur lequel Merlin se mit à prophétiser l'avenir des Anglais. On pense bien qu'après ce qui venait de se passer, il ne fut plus question de tuer le petit enfant. On se disposa à le reconduire dans son pays et on l'invita à visiter quelquefois l'Angleterre. Merlin pria qu'on ne s'occupât point de lui ; il frappa la terre, et il en sortit un grand oiseau sur lequel il se plaça ; il fut en moins d'une heure dans les bras de sa mère, qui l'attendait sans inquiétude, parce qu'elle savait ce qui se passait. Merlin fut donc élevé dans les sciences et dans l'art des prodiges par son père et par les conseils de sa mère, qui était prophétesse ; on croit même qu'elle était fée. Quand il fut devenu grand, il se lia d'amitié avec Ambrosius, autre roi des Anglais. Pour rendre plus solennelle l'entrée de ce prince dans sa capitale, il fit venir d'Irlande en Angleterre plusieurs rochers qui accompagnèrent en dansant le cortége royal, et formèrent en s'arrêtant une espèce de trophée à la gloire du monarque. On voit encore ces rochers à quelques lieues de Londres, et on assure qu'il y a des temps où ils s'agitent par suite du prodige de Merlin ; on dit même que pour ce roi, son ami, il bâtit un palais de fées en moins de temps que Satan ne construisit le Pandémonium des enfers.

Après une foule de choses semblables, Merlin, jouissant de la réputation la plus étendue et de l'admiration universelle, pouvait étonner le monde et s'abandonner aux douceurs de la gloire ; il aima mieux agrandir ses connaissances et sa sagesse. Il se retira dans une forêt de la Bretagne, s'enferma dans une grotte et s'appliqua sans relâche à l'étude des sciences mystérieuses. Son père le visitait tous les sept jours et sa mère plus fréquemment encore ; il fit, sous eux, des progrès

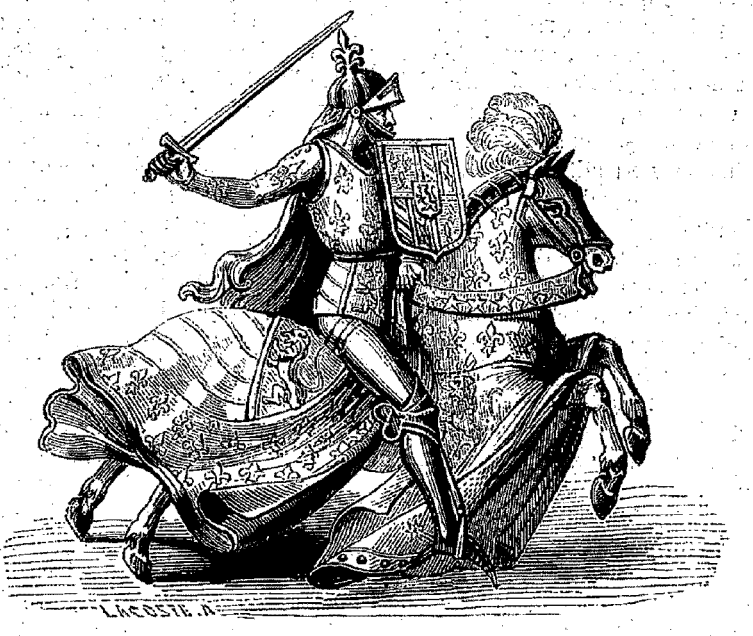
[1] Grand, *Admirables secrets*, p. 115.

étonnants et les surpassa bientôt l'un et l'autre. On a lu dans les histoires de la chevalerie héroïque les innombrables aventures de Merlin. Il purgea l'Europe de plusieurs tyrans; il protégea les dames, et bien souvent les chevaliers errants bénirent ses heureux secours. Las de parcourir le monde, il se condamna à passer sept ans dans l'île de Sein. C'est là qu'il composa ses prophéties, dont quelques-unes ont été publiées. On sait qu'il avait donné à l'un des chevaliers errants qui firent la gloire de la France une épée enchantée avec laquelle on était invincible; un autre avait reçu un cheval indomptable à la course. Le sage enchanteur avait aussi composé pour le roi Arthus une chambre magique, où ne pouvaient entrer que les braves, une couronne transparente qui se troublait sur la tête d'une coquette, et une épée qui jetait des étincelles dans les mains des guerriers intrépides.

Quelques-uns ont dit que Merlin mourut dan une extrême vieillesse; d'autres, qu'il fut emport par le diable; mais l'opinion la plus répandu aujourd'hui en Bretagne, c'est que Merlin n'e pas mort; qu'il a su se mettre à l'abri de la fa talité commune, et qu'il est toujours plein de vi dans une forêt du Finistère nommée Brocéliand où il est enclos et invisible à l'ombre d'un bo d'aubépine. On assure que messire Gauvain quelques chevaliers de la Table-Ronde cherch rent vainement partout ce magicien célèbre Gauvain seul l'entendit, mais ne put le voi dans la forêt de Brocéliande.

La science donne à Merlin le nom de *My dhinn* [1].

Mérovée, troisième roi des Francs, dont naissance doit être placée vers l'an 410; il mon sur le trône en 440 et mourut en 458. Il siégea dans les provinces belgiques. Des chroniqueu



L'épée d'Arthus

rapportent ainsi sa naissance : « La femme de Clodion le Chevelu, se promenant un jour au bord de la mer, fut surprise par un monstre qui sortit des flots; elle en eut un fils qui fut nommé Mérovée, et qui succéda à Clodion. » Sauval croit que cette fable fut inventée par Mérovée lui-même, pour imprimer du respect dans l'esprit des siens en s'attribuant une origine si extraordinaire. Des chroniqueurs ont dit que son nom Meer-Wech signifie *veau marin*....

Merveilles. Pline assure que les insulaires de Minorque demandèrent un secours de troupes à l'empereur Auguste contre les lapins qui renversaient leurs maisons et leurs arbres. Aujourd'hui, dit un critique moderne, on demanderait à peine un secours de chiens. Un vieux chroniqueur conte qu'il y avait à Cambaya, dans l'Hindousta un roi qui se nourrissait de venin, et qui devi si parfaitement vénéneux, qu'il tuait de son h leine ceux qu'il voulait faire mourir.

On lit dans Pausanias que, quatre cents a après la bataille de Marathon, on entendait tou les nuits dans l'endroit où cette grande lu avait eu lieu des hennissements de chevaux des bruits de gens d'armes qui se battaient. ce qui est admirable, c'est que ceux qui y v

[1] M. le vicomte de la Villemarqué vient de publ sur ce personnage un livre très-remarquable et tr curieux, intitulé *Myrdhinn, ou l'enchanteur Merl son histoire, ses œuvres, son influence.* In-8°. Pa 1862. Nous ne devions donner ici que les traditi populaires.

ès n'entendaient rien de ces bruits : entendus que de ceux que le hasard à.

Grand assure qu'il y avait en Alle- enfants jumeaux dont l'un ouvrait s mieux fermées en les touchant avec oit; l'autre les fermait en les touchant as gauche.

dit qu'il a vu beaucoup de sages années sans manger quoi que ce fût. se donner cette satisfaction, qu'on it-il, de la terre dans un globe de n l'expose au soleil jusqu'à ce qu'elle e, qu'on se l'applique sur le nombril, renouvelle quand elle sera sèche, on de manger et de boire sans aucune celse assure intrépidement avoir fait cette expérience pendant six mois. part des articles de ce Dictionnaire.

(Antoine), médecin allemand, fa- doctrine du magnétisme animal, né en 1734, mort en 1815. Il a laissé uvrages dans lesquels il soutient que élestes, en vertu de la même force leurs attractions mutuelles, exercent ce sur les corps animés, et principa- le système nerveux, par l'intermé- fluide subtil qui pénètre tous les corps tout l'univers. Il alla s'établir à Vienne, guérir par le magnétisme minéral en des aimants sur les parties malades. vé un rival dans cet art, il se restrei- gnétisme animal, c'est-à-dire à l'ap- es mains seulement sur le corps, ce regarder à tort comme un fou et un par les différentes académies de mé- il présenta ses découvertes. Mais les nous prouvent tous les jours qu'elles infaillibles. Il vint à Paris : le peuple urent surpris de ce nouveau genre de nomma des docteurs pour examiner sme animal, et on publia des écrits si ntre Mesmer qu'il fut contraint de rance. Il alla vivre incognito en An- nsuite en Allemagne, où il mourut. Il lui : 1° *De l'influence des planètes*, 66, in-12 ; 2° *Mémoire sur la déco- gnétisme animal*, Paris, 1779, in-12 ; *istorique des faits relatifs au magné- l, jusqu'en avril* 1781, Londres, 1781, *listoire abrégée du magnétisme animal*, 3, in-8° ; 5° *Mémoire de F.-A. Mesmer ouvertes*, Paris, an VII (1799), in-8°. ÉTISME.

Hala. *Voy.* MACHA-HALLA.

du diable. On a vu, par différentes s de sorciers, que le diable fait aussi esses au sabbat. Pierre Aupetit, prêtre village de Fossas, en Limousin, fut y avoir célébré les mystères. Au lieu de dire les saintes paroles de la consécration, on dit au sabbat : *Belzébuth*, *Belzébuth*, *Belzébuth*. Le diable vole sous la forme d'un papillon autour de celui qui dit la messe et qui mange une hostie noire, qu'il faut mâcher pour l'avaler[1]. *Voy.* SABBAT.

Messie des juifs. Comme ils n'ont pas reconnu le vrai, plusieurs faux messies se sont offerts à eux : Dosithée, André, Bar-Kokébas, le faux Moïse, Julien, Alruy, Sabataï-Zévi, etc. Pour prévenir de nouvelles tentatives d'imposteurs vulgaires, les rabbins ont représenté le messie qu'ils attendent avec une apparence et des entourages si gigantesques qu'on ne peut les simuler. Ainsi se prépare pour son festin, où seront appelés tous les juifs, un bœuf qui mange chaque jour le foin de mille montagnes, un poisson qui occupe de sa masse tout un océan, et un oiseau qui couvrirait Paris de sa queue[2].

Métamorphoses. La mythologie des païens avait ses métamorphoses variées; nous avons aussi les transformations gracieuses des fées et les transformations plus brutales des sorciers. Les sorciers qu'on brûla à Vernon, en 1566, s'assemblaient dans un vieux château, sous des formes de chats. Quatre ou cinq hommes, un peu plus hardis qu'on ne l'était alors, résolurent d'y passer la nuit; mais ils se trouvèrent assaillis d'un si grand nombre de chats que l'un d'eux fut tué et les autres grièvement blessés. Les chats, de leur côté, n'étaient pas invulnérables; et on en vit plusieurs le lendemain qui, ayant repris leur figure d'hommes et de femmes, portaient les marques du combat qu'ils avaient soutenu. *Voy.* LOUPS-GAROUS.

Spranger conte qu'un jeune homme de l'île de Chypre fut changé en âne par une sorcière, parce qu'il avait un penchant pour l'indiscrétion. Si les sorcières étaient encore puissantes, bien des jeunes gens d'aujourd'hui auraient les oreilles longues. On dit quelque part qu'une sorcière métamorphosa en grenouille un cabaretier qui mettait de l'eau dans son vin. *Voy.* FÉES, URGANDE, SORCIERS, etc.

Métatron, une des trois intelligences de la cabale; les deux autres sont Acatriel et Sandalphon.

Métempsycose. La mort, suivant cette doctrine, n'était autre chose que le passage de l'âme dans un autre corps. Ceux qui croyaient à la métempsycose disaient que les âmes, étant sorties des corps, s'envolaient, sous la conduite de Mercure, dans un lieu souterrain où étaient d'un côté le Tartare et de l'autre les champs Élysées. Là, celles qui avaient mené une vie pure étaient heureuses, tandis que les âmes des méchants se voyaient tourmentées par des furies. Mais, après

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance*, etc., p. 506.
[2] Voyez, sur le Messie des Juifs, les *Légendes de l'Ancien Testament*, à la fin.

un certain temps, les unes et les autres quittaient ce séjour pour habiter de nouveaux corps, même ceux des animaux; et afin d'oublier entièrement tout le passé, elles buvaient de l'eau du fleuve Léthé. On peut regarder les Égyptiens comme les premiers auteurs de cette ancienne opinion de la métempsycose, que Pythagore a répandue dans la suite. Les manichéens croient à la métempsycose, tellement que les âmes, selon eux, passent dans les corps de l'espèce qu'elles ont le plus aimée dans leur vie précédente ou qu'elles ont le plus maltraitée. Celui qui a tué un rat ou une mouche sera contraint, par punition, de laisser passer son âme dar corps d'un rat ou d'une mouche. L'état où sera mis après sa mort sera pareillement opp à l'état où l'on est pendant la vie : celui qui riche sera pauvre, et celui qui est pauvre viendra riche. C'est cette dernière croyance dans les temps, multiplia un peu le parti manichéens. *Voy.* GHILCUL et TRANSMIGRATIO

Métoposcopie. Art de connaître les hom par les rides du front. *Voy.* FRONT.

Meurtre. « Dans la nuit qui suivit l'ens lissement du comte de Flandre Charles le I ses meurtriers, selon la coutume des païer



des sorciers, firent apporter du pain et un vase plein de cervoise. Ils s'assirent autour du cadavre, placèrent la boisson et le pain sur le linceul, comme sur une table, buvant et mangeant sur le mort, dans la confiance que par cette action ils empêcheraient qui que ce fût de venger le meurtre commis[1]. » Année 1127.

Meyer, professeur de philosophie à l'université de Halle, auteur d'un *Essai sur les apparitions,* traduit de l'allemand par F.-Ch. de Baer, 1748, in-12. L'auteur convient qu'on est sur un mauvais terrain lorsqu'on écrit sur les spectres. Il avoue qu'il n'en a jamais vu et n'a pas grande envie d'en voir. Il observe ensuite que l'imagination est pour beaucoup dans les aventures d'apparitions.

[1] Gualbert, *Vie de Charles le Bon,* ch. XVIII, dans la collection des bollandistes, 2 mars.

« Supposons, dit-il, un homme dont la moire est remplie d'histoires de revenants; les nourrices, les vieilles et les premiers tres ne manquent pas de nous en appren que cet homme pendant la nuit soit couché dans sa chambre, s'il entend devant sa une démarche mesurée, lourde et traîna ce qui marche est peut-être un chien, il est loin d'y songer, et il a entendu un nant, qu'il pourra même avoir vu dans moment de trouble. » L'auteur termine en nant cette recette contre les apparitic 1° qu'on tâche d'améliorer son imaginatio d'éviter ce qui pourrait la faire extravag 2° qu'on ne lise point d'histoires de spec car un homme qui n'en a jamais lu ni ent n'a guère d'apparitions. « Qu'un spectre so qu'il voudra, ajoute Meyer, Dieu est le ma

sera toujours plus favorable que con-

l (Éliacim). Jean Desmarets, sieur de
n, avait publié des *Avis du Saint-Es-
i.* Mais le plus éclatant et le plus im-
s avis de cette sorte est celui qui fut
1 peu plus tard par le grand prophète
ichael. Il nous avertissait, dit Baillet,
peu de temps on verrait une armée de
nte mille hommes de troupes sacrées
rdres du roi, qui aurait pour lieute-
quatre princes des anges. Il ajoutait
XIV, avec cette armée, exterminerait
t tous les hérétiques et tous les maho-
nais que tous ses soldats merveilleux
nmolés [1].

ilis (Sébastien), dominicain, né au dio-
arseille en 1543. Il a écrit l'*Histoire
le ce qui s'est passé dans l'exorcisme de
possédées au pays de Flandre*, avec un
sorciers et des magiciens, 2 vol. in-12,
, imprimés à Paris en 1623, cinq ans
nort de l'auteur. Il dit dans cet ou-
les tribunaux sensés ne considéraient
on de magie et d'assistance au sabbat
ıe preuves chimériques, et qu'ils ne
ient la magie que si elle était aggravée
onstance d'un attentat contre les hom-
ıntre leurs biens.

(Mont Saint-). Il y a sur le mont Saint-
Bretagne, cette croyance que les dé-
ssés du corps des hommes sont en-
ıns un cercle magique au haut de cette
. Ceux qui mettent le pied dans ce
ırent toute la nuit sans pouvoir s'arrê-
i la nuit on n'ose traverser le mont
ıel [2].

, maréchal ferrant de Salon en Pro-
t une singulière aventure en 1697. Un
lisait-on, s'était montré à un bourgeois
: et lui avait ordonné d'aller parler à
, qui était alors à Versailles, en lui re-
ınt le secret envers tout autre que l'in-
: la province, sous peine de mort. Ce
effrayé conta sa vision à sa femme et
indiscrétion de sa vie. Quelque temps
même apparition s'étant adressée à un
tant de Salon, il eut l'imprudence à son
faire part à son père, et il mourut
: premier. Tous les alentours furent
is de ces deux tragédies. Le spectre se
lors à Michel, le maréchal ferrant;
: rendit aussitôt chez l'intendant, où il
'd traité de fou; mais ensuite on lui
es dépêches pour le marquis de Barbe-
quel lui facilita les moyens de se pré-

senter au premier ministre du roi. Le ministre voulut savoir les motifs qui engageaient ce bonhomme à parler au prince en secret. Michel, à qui le spectre apparut de nouveau à Versailles,



Le spectre.

assura qu'au risque de sa vie il ne pouvait rien divulguer, et, comme il était néanmoins pressé de parler, il dit au ministre que, pour lui prouver qu'il ne s'agissait pas de chimères, il pouvait demander à Sa Majesté si, à sa dernière chasse de Fontainebleau, elle-même n'avait pas vu un fantôme? si son cheval n'en avait pas été troublé? s'il n'avait pas pris un écart? et si Sa Majesté, persuadée que ce n'était qu'une illusion, n'avait pas évité d'en parler à personne? Le marquis et le ministre ayant informé le roi de ces particularités, Louis XIV voulut voir secrètement Michel le jour même. Personne n'a jamais pu savoir ce qui eut lieu dans cette entrevue. Mais Michel, après avoir passé trois jours à la cour, s'en revint dans sa province, chargé d'une bonne somme d'argent que lui avait donnée Louis XIV, avec l'ordre de garder le secret le plus rigoureux sur le sujet de sa mission. On ajoute que, le roi étant un jour à la chasse, le duc de Duras, capitaine des gardes du corps, ayant dit qu'il n'aurait jamais laissé approcher Michel de la personne du roi, s'il n'en avait reçu l'ordre, Louis XIV répondit: « Il n'est pas fou, comme vous le pensez, et voilà comme on juge mal. » Mais on n'a pu découvrir autre chose de ce mystère.

Michel de Sahourspe, sorcier du pays de Saxe, qui déclara qu'il avait vu au sabbat un grand et un petit diable; que le grand se servait du petit comme d'un aide de camp; et que le derrière du grand maître des sabbats était un visage.

Michel l'Écossais, astrologue du seizième siècle. Il prédit qu'il mourrait dans une église; ce qui arriva, dit Granger. Comme il était un

olle, sous le nom de Damvilliers, *Lettres naires;* Baillet, *Jugements des savants, les titres des livres.*
ry, *Voyage dans le Finistère*, t. I, p. 242.

jour à l'office, il lui tomba sur la tête une pierre de la voûte qui le tua.

Michel le Bohémien, médecin empirique du seizième siècle, accusé d'avoir eu des relations avec le diable. On le cite souvent sous le nom de Michel Boemius [1].

Midas. Lorsque Midas, qui fut depuis roi de Phrygie, était encore enfant, un jour qu'il dor-



mait dans son berceau, des fourmis emplirent sa bouche de grains de froment. Ses parents voulurent savoir ce que signifiait ce prodige : les devins consultés répondirent que ce prince serait le plus riche des hommes. Ce qui n'a été écrit qu'après qu'il l'était devenu.

Midi. *Voy.* DÉMON DE MIDI.

Migalena, sorcière du pays de Labourd, qui fut arrêtée à l'âge de soixante et un ans et traduite devant les tribunaux, en même temps que Bocal, son fils, sorcier du même terroir. Migalena avoua qu'elle avait été au sabbat, qu'elle y avait fait des choses abominables, qu'elle y avait assisté aux mystères en présence de deux cents sorciers. Pressée par son confesseur de prier Dieu, elle ne put réciter une prière couramment : elle commençait le *Pater* et l'*Ave*, sans les achever, comme si le diable, qu'elle servait, l'en eût empêchée formellement [2].

Mikado, l'un des deux empereurs du Japon. Il est spécialement chargé du spirituel. Aux yeux de ses sujets, disent les voyageurs, le mikado n'est pas un homme, c'est un dieu; c'est même bien plus qu'un dieu, car tous les autres dieux de la mythologie japonaise, tous les *kamis* (ainsi les nomme-t-on) sont d'un rang inférieur au *mikado;* ils le craignent, ils lui obéissent, et ils viennent, tous les ans, passer un mois à sa cour. Il est vrai qu'ils ne sont visibles qu'à l'œil du *mikado*. Pendant ce mois, les temples restent déserts; les dieux n'y résidant plus, perso ne vient en troubler la solitude.

Le *mikado* ne touche jamais la terre de pied sacré; notre planète est indigne d'un honneur. Toujours porté sur les épaules de valets, ce monarque ne sort jamais de sa meure; nul regard profane ne saurait veni souiller. Tout ce qui pourrait ressembler à mutilation de sa personne auguste est défer c'est lorsqu'il dort qu'on lui coupe les chev que l'on rogne ses ongles. Il peut épouser fois neuf femmes, mais habituellement il que neuf c'est bien assez pour un dieu japo On ne l'approche qu'à genoux, on le con sur toutes les affaires importantes; mais o lui accorde, après tout, qu'un vain titre e riches revenus. Sa race est impérissable; s'i vient cependant qu'il ne devienne point pèr ciel y pourvoit; on trouve un matin sous un a du jardin un bel enfant que des mains surn relles y ont déposé durant la nuit : c'est le mi présomptif. Le mikado actuel est le cent septième de la troisième dynastie, et la pren dynastie monta sur le trône, suivant les ch logistes japonais les plus exacts, 836794 avant notre ère. C'est une date qu'on peut battre.

C'est dans le corps du mikado que s'est inc le dieu Ama-terasu-oo-Kami, l'arbitre souv des hommes et des choses; il s'occupe à fixe jours auxquels doivent se célébrer certaines mobiles; il détermine les couleurs propres frayer les mauvais esprits; il passe, chaque quatre heures, un assez long espace de t assis sur son trône, dans une immobilité plète. S'il faisait, de droite ou de gauch moindre mouvement, on ne doute point n'amenât d'affreuses catastrophes sur ce côt prouvé de l'empire. Lorsqu'il est demeuré comme pétrifié durant trois heures, il se lè s'en va. Le reste du temps, la couronne i riale occupe sa place; elle doit se conform même principe d'immobilité absolue durant heures.

Le mikado ne porte jamais deux fois le m vêtement; tout ce qui a touché sa personn crée est brûlé aussitôt qu'il s'en dépouille verres, les plats, les assiettes, qui paraissen sa table sont brisés immédiatement après le sert; nul profane ne pourra s'en servir.

L'empereur temporel s'appelle le Taïcoun

Milan, oiseau qui a des propriétés admira Albert le Grand dit que, si l'on prend sa t qu'on la porte devant son estomac, on se aimer de tout le monde. Si on l'attache a d'une poule, elle courra sans relâche jusq qu'elle l'ait déposée; si on frotte de son sa crête d'un coq, il ne chantera plus. Il se t dans ses rognons une pierre qui, mise da casserole où cuit la viande que doivent m

[1] M. Ch. Rabou a donné sur lui des détails curieux dans le *Châtiment des pipeurs et charlatans.*

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. VI, p. 423.

mis, les rend bons amis et les fait vivre
intelligence...

aires. On a donné ce nom : 1° à des
croyaient que Notre-Seigneur, à la fin
, régnera mille ans sur la terre; 2° à
ui pensaient que la fin du monde arri-
l'an mil ; 3° à d'aucuns encore qui
aginé que, de mille ans en mille ans,
pour les damnés une cessation des
l'enfer.



Milan.

Le prophète américain Miller, qui avait
é en 1833 ses prédictions de la fin pro-
monde, et qui les a continuées pen-
ns sans que les démentis qu'il recevait
ement parussent altérer sa confiance im-
le, est mort le 20 décembre 1844 à
dans le comté de Washington (État de
), à l'âge de 68 ans. Ses calculs du
étaient fondés sur l'interprétation d'un
e l'Apocalypse qui a déjà occasionné les
ires les plus extravagants. Cet illuminé
uit pas moins de 30 ou 40,000 disciples.
eries ont donné lieu à plusieurs contes-
diciaires, dont les journaux américains
compte.

lénaires, persuadés qu'ils n'avaient plus
de temps à vivre, s'empressaient de
urs biens, et surtout croyaient pouvoir
ser de payer leurs dettes. Le dernier
igueur irrévocable et sans remise, fixé
ain jour de l'année 1843, s'est écoulé
e phénomène qu'une éclipse totale de
oncée dans tous les almanachs. Depuis
, la crédulité des adeptes du prophète a
branlée, et, s'il reste encore des illu-
uelques-uns d'entre eux, la mort même
ète a dû les faire évanouir. Il avait an-
ie lui et un très-petit nombre d'élus
survivre à la catastrophe, afin de pro-
oraison funèbre du genre humain et de
la clémence céleste lors du jugement
que Miller appelait le jour de l'épreuve.
vampire de Hongrie au dix-huitième siècle. Une jeune fille, nommée Stanoska, s'étant couchée un soir en parfaite santé, se réveilla au milieu de la nuit toute tremblante, jetant des cris affreux, et disant que le jeune Millo, enterré depuis neuf semaines, avait failli l'étrangler. Cette fille mourut au bout de neuf jours. On pensa que Millo pouvait être un vampire; il fut déterré, reconnu pour tel et décapité après avoir eu le cœur percé d'un clou. Ses restes furent brûlés et jetés dans la rivière. *Voy.* VAMPIRES.

Milon, athlète grec, dont on a beaucoup vanté la force prodigieuse. Galien, Mercurialis et d'autres disent qu'il se tenait si ferme sur une planche huilée, que trois hommes ne pouvaient la lui faire abandonner. Athénée ajoute qu'aux jeux Olympiques il porta longtemps sur ses épaules un bœuf de quatre ans, qu'il mangea le même jour tout entier; fait aussi vrai que le trait de Gargantua, lequel avala six pèlerins dans une bouchée de salade[1].

Milton. Dans son beau poëme du *Paradis perdu,* il a pompeusement peint les démons. Satan figure aussi dans son *Paradis reconquis.*

Mimer. En face de Kullan, on aperçoit une colline couverte de verdure, qu'on appelle la colline d'Odin. C'est là, dit-on, que le dieu scandinave a été enterré. Mais on n'y voit que le tombeau du conseiller d'État Schimmelmann, qui était un homme fort paisible, très-peu soucieux, je crois, de monter au Valhalla et de boire le *miæd* avec les valkyries. Cependant une enceinte d'arbres protége l'endroit où les restes du dieu suprême ont été déposés; une source d'eau limpide y coule avec un doux murmure. Les jeunes filles des environs, qui connaissent leur mythologie, disent que c'est la vraie source de la sagesse, la source de Mimer, pour laquelle Odin sacrifia un de ses yeux. Dans les beaux jours d'été, elles y viennent boire[2].

Mimi. *Voy.* Zozo.

Mimique, art de connaître les hommes par leurs gestes, leurs habitudes. C'est la partie la moins douteuse peut-être de la physiognomonie. La figure est souvent trompeuse, mais les gestes et les mouvements d'une personne qui ne se croit pas observée peuvent donner une idée plus ou moins parfaite de son caractère. Rien n'est plus significatif, dit Lavater, que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche. Naturel ou affecté, rapide ou lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou badin, aisé ou forcé, dégagé ou roide, noble ou bas, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant, menaçant, le geste est différencié de mille manières. L'harmonie étonnante qui existe entre la démarche, la voix et le geste, se dément rarement. Mais pour démêler le fourbe,

[1] Brown, *Essai sur les erreurs populaires,* liv. VII, ch. XVIII, p. 334.
[2] Marmier, *Souvenirs danois.*

il faudrait le surprendre au moment où, se croyant seul, il est encore lui-même et n'a pas eu le temps de faire prendre à son visage l'expression qu'il sait lui donner. Découvrir l'hypocrisie est la chose la plus difficile et en même temps la plus aisée : difficile tant que l'hypocrite se croit observé, facile dès qu'il oublie qu'on l'observe. Cependant on voit tous les jours que la gravité et la timidité donnent à la physionomie la plus honnête un aperçu de malhonnêteté. Sou c'est parce qu'il est timide, et non point p qu'il est faux, que celui qui vous fait un réci une confidence n'ose vous regarder en face. I tendez jamais une humeur douce et tranq d'un homme qui s'agite sans cesse avec viole et en général ne craignez ni emportement ni e de quelqu'un dont le maintien est toujours et posé.



Avec une démarche alerte, on ne peut guère être lent et paresseux ; et celui qui se traîne nonchalamment à pas comptés n'annonce pas cet esprit d'activité qui ne craint ni dangers ni obstacles pour arriver au but. Une bouche béante et fanée, une attitude insipide, les bras pendants et la main gauche tournée en dehors, sans qu'on en devine le motif, annoncent la stupidité naturelle, la nullité, le vide, une curiosité hébétée.

La démarche d'un sage est différente de celle d'un idiot, et un idiot est assis autrement qu'un homme sensé. L'attitude du sage annonce la ditation, le recueillement ou le repos. L'imb reste sur sa chaise sans savoir pourquoi ; il se fixer quelque chose, et son regard ne porte rien ; son assiette est isolée comme lui-même prétention suppose un fond de sottise. Atten vous à rencontrer l'une et l'autre dans toute sionomie disproportionnée et grossière, qu fecte un air de solennité et d'autorité. Ja l'homme sensé ne se donnera des airs, n prendra l'attitude d'une tête éventée. Si so

xcitée l'oblige à lever la tête, il ne croi-tant pas les bras sur le dos ; ce maintien de l'affectation, surtout avec une phy-sionomie qui n'a rien de désagréable, mais qui n'est pas celle d'un penseur. Un air d'incertitude dans l'ensemble, un visage qui, dans son immo-



dit rien du tout, ne sont pas des signes se. Un homme qui, réduit à son néant, lit encore lui-même avec joie, qui rit



n sot sans savoir pourquoi, ne parvien-is à former ou à suivre une idée raison-

La crainte d'être distrait se remarque dans la bouche. Dans l'attention elle n'ose respirer.



Un homme vide de sens qui veut se donner des airs met la main droite dans son sein et la gauche dans la poche de sa culotte, avec un maintien

affecté et théâtral. Une personne qui est toujours aux écoutes ne promet rien de bien distingué. Quiconque sourit sans sujet avec une lèvre de



travers, quiconque se tient souvent isolé sans aucune direction, sans aucune tendance déterminée, quiconque salue le corps roide, n'inclinant que la tête en avant, est un fou.

Si la démarche d'une femme est sinistre, i seulement désagréable, mais gauche, in tueuse, sans dignité, se précipitant en avar de côté d'un air dédaigneux, soyez sur vos gai Ne vous laissez éblouir ni par le charme c beauté, ni par les grâces de son esprit, ni m par l'attrait de la confiance qu'elle pourra témoigner; sa bouche aura les mêmes caract que sa démarche, et ses procédés seront du faux comme sa bouche; elle sera peu touché tout ce que vous ferez pour elle et se ven de la moindre chose que vous aurez négli Comparez sa démarche avec les lignes de front et les plis qui se trouvent autour d bouche, vous serez étonné du merveilleux ac de tous ces signes caractéristiques.

Ayez le plus de réserve possible en prés de l'homme gras et d'un tempérament colèr semble toujours mâcher, roule sans cesse yeux autour de soi, ne parle jamais de sens ra s'est donné cependant l'habitude d'une poli affectée, mais traite tout avec une espèc désordre et d'impropreté. Dans son nez r court, retroussé, dans sa bouche béante, les mouvements irréguliers de sa lèvre inféri



de son front saillant et plein d'excroissances, dans sa démarche, qui se fait entendre de loin, vous reconnaîtrez l'expression du mépris et de la dureté, des demi-talents avec la prétention d'un talent accompli, de la méchanceté sous une gauche apparence de bonhomie.

Fuyez l'homme dont la voix tendue, toujours montée, toujours haute et sonore, ne cesse de décider; dont les yeux, tandis qu'il décide, s'agrandissent, sortent de leur orbite; dont les sourcils se hérissent, les veines se gonflent, la lèvre inférieure se pousse en avant, don mains se tournent en poings, mais qui se c tout à coup, qui reprend le ton d'une poli froide, qui fait rentrer dans un calme app ses yeux et ses lèvres, s'il est interrompu la présence imprévue d'un personnage impo qui se trouve être votre ami. — L'homme do traits et la couleur du visage changent su ment, qui cherche avec soin à cacher cette ration soudaine et sait reprendre aussitôt u calme; celui qui possède l'art de tendre e

muscles de sa bouche, de les tenir
liré en bride, particulièrement lorsque
vateur se dirige sur lui : cet homme
probité que de prudence ; il est plus
ue sage et modéré.
-vous les gens qui glissent plutôt qu'ils
ne marchent, qui reculent en s'avançant, qui disent des grossièretés d'une voix basse et d'un air timide, qui vous fixent hardiment dès que vous ne les voyez plus et n'osent jamais vous regarder tranquillement en face, qui ne disent du bien de personne, sinon des méchants, qui



es exceptions à tout et paraissent avoir
ontre l'assertion la plus simple une
on toute prête ; fuyez l'atmosphère où
espirent. Celui qui relève la tête et la
porte en arrière (que cette tête soit grosse ou singulièrement petite) ; celui qui se mire dans ses pieds mignons de manière à les faire remarquer ; celui qui, voulant montrer de grands yeux



ıs grands qu'ils ne sont, les tourne
côté comme pour regarder tout par-
ɔaule ; celui qui, après vous avoir prêté
un silence orgueilleux, vous fait en-
réponse courte, sèche et tranchante,
mpagne d'un froid sourire ; qui, du
moment qu'il aperçoit la réplique sur vos lèvres, prend un air sourcilleux et murmure tout bas d'un ton propre à vous ordonner le silence : cet homme a pour le moins trois qualités haïssables, avec tous leurs symptômes, l'entêtement, l'orgueil, la dureté ; très-probablement il y joint

encore la fausseté, la fourberie et l'avarice. Le corps penché en avant annonce un homme prudent et laborieux. Le corps penché en arrière annonce un homme vain, médiocre et orgueilleux.



Les borgnes, les boiteux et surtout les bossus, dit Albert le Grand, sont rusés, spirituels, un peu malins et passablement méchants.

L'homme sage ne rit aux éclats que rarement



et peu. Il se contente ordinairement de sourire. Quelle différence entre le rire affectueux de l'humanité et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui ! Il est des larmes qui pénètrent les cieux ; il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris.

Remarquez aussi la voix (comme les Italiens le font dans leurs passe-ports et dans leurs signalements) ; distinguez si elle est haute ou basse, forte ou faible, claire ou sourde, douce ou rude juste ou fausse. Le son de la voix, son articulation, sa faiblesse et son étendue, ses inflexion dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'en barras de la langue, tout cela est infiniment ca ractéristique. Le cri des animaux les plus cou rageux est simple, dit Aristote, et ils le pousser sans effort marqué. Celui des animaux timide est beaucoup plus perçant. Comparez à cet égar le lion, le bœuf, le coq qui chante son triomphe avec le cerf et le lièvre ; ceci peut s'applique aux hommes. La voix grosse et forte annonce u homme robuste ; la voix faible un homme timide La voix claire et sonnante dénote quelquefois u menteur ; la voix habituellement tremblante in dique souvent un naturel soupçonneux. L'effront et l'insolent ont la voix haute. La voix rude e un signe de grossièreté. La voix douce et pleine agréable à l'oreille, annonce un heureux nature



Un homme raisonnable se met tout autremer qu'un fat ; une femme pieuse, autrement qu'un coquette. La propreté et la négligence, la sim plicité et la magnificence, le bon et le mauva goût, la présomption et la décence, la modesti et la fausse honte : voilà autant de choses qu'o distingue à l'habillement seul. La couleur, coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, to cela est expressif encore et nous caractérise. L sage est simple et uni dans son extérieur ; simplicité lui est naturelle. On reconnaît bient un homme qui s'est paré dans l'intention d plaire, celui qui ne cherche qu'à briller et celi qui se néglige, soit pour insulter à la décenc soit pour se singulariser.

Il y aurait aussi des remarques à faire sur choix et l'arrangement des meubles, dit Lavate Souvent d'après ces bagatelles on peut jug l'esprit et le caractère du propriétaire ; mais c ne doit pas tout dire. *Voy.* PHYSIOGNOMONIE.

s (Démon). Il y a de malins esprits es formes de satyres, de boucs et de ont tourmenter les mineurs; on dit raissent souvent aux mines métalli- ttent ceux qui tirent les métaux. Ce- s démons ne sont pas tous mauvais, en cite qui, au contraire, aident les Olaüs Magnus dit que ces derniers se ir sous la forme de nains, grands d'un ; qu'ils aident à scier les pierres, à terre; mais que malgré cela ils ont ne tendance aux tours malicieux, et alheureux mineurs sont souvent vic- urs mauvais traitements. Au reste, on six sortes d'esprits qui fréquentent et sont plus ou moins méchants. Quel- isent qu'ils en ont vu dans les mines ie, pays où les démons semblent assez re; et que ces malins esprits ne lais- un repos aux travailleurs, tellement nt contraints d'abandonner le métier. es exemples qu'ils donnent de la ma- cette engeance infernale, nous ne si- qu'un démon mineur qui tua douze la fois : ce qui fit délaisser une mine rès-productive [1]. *Voy.* Anneberg, ns, etc.

lie. Le christianisme dans ce pays de rec est très-corrompu. On y voit des ptiser les enfants distingués avec du u'un malade demande des secours spi- prêtre ne lui parle pas de confession; erche dans un livre la cause de sa ma- attribue à la colère de quelqu'une de es, qu'il faut apaiser par des offrandes.

n, démon qui fait gagner à toutes jeux; il dépend de Baël, l'un des plus chefs de l'enfer [2].

. C'est à cette heure-là que se fait gé- t le sabbat des sorciers, et que les t les démons apparaissent. Cependant n'aime pas uniquement l'heure de mi- il peut tenir sabbat à midi, comme é plusieurs sorcières, telles que Jean- adie et Catherine Naguille [3].

l (Honoré), fripon qui fut condamné es perpétuelles, après avoir été appli- question, par arrêt du 18 février 1729. romis à un de ses amis, nommé Au- lui faire trouver des trésors par le diable. Il fouilla, après maintes con- dans des ruines près de Marseille, et avait là un sac de pièces portugaises ait indiqué un spectre. Il tira, en pré- lusieurs personnes et d'un valet nommé Bernard, un paquet enveloppé d'une serviette; l'ayant emporté chez lui, il le délia et y trouva un peu d'or, qu'il donna à Augier, lui en promettant davantage et le priant de lui prêter quarante francs; ce qui doit sembler assez singulier. L'ami lui prêta cette somme, lui passa un billet par lequel il reconnaissait lui devoir vingt mille livres, et lui remettait les quarante francs. Le billet fut signé le 27 septembre 1726. Quelque temps après, Mirabel demanda le payement du



billet; comme on le refusa, parce que le sorcier n'avait donné que des espérances qui ne s'étaient pas réalisées, il eut la hardiesse d'intenter un procès; mais, en fin de cause, il se vit, comme on l'a dit, condamné aux galères, par messieurs du parlement d'Aix [4].

Mirabilis liber. On attribue la plus grande part de ce livre à saint Césaire. C'est un recueil de prédictions dues à des saints et à des sibylles. Ce qui peut surprendre les esprits forts, c'est que dans l'édition de 1522 on voit annoncés les événements qui ont clos si tragiquement le dernier siècle, l'expulsion et l'abolition de la noblesse, les persécutions contre le clergé, la suppression des couvents, le mariage des prêtres, le pillage des églises, la mort violente du roi et de la reine, etc. On y lit ensuite que l'aigle venant des pays lointains rétablira l'ordre en France [2]....

Miracles. Un certain enchanteur abattit une bosse en y passant la main; on cria au miracle!.... La bosse était une vessie enflée [3]. Tels sont les miracles des charlatans. Mais parce que les charlatans font des tours de passe-passe qui singent les faits surnaturels proprement appelés miracles (et il n'y a de miracles que ceux qui viennent de Dieu), il est absurde de les nier. Nous vivons entourés de miracles qui ne se peu-

t-Dufresnoy, *Recueil de dissertations*, t. I,

ules de Salomon, p. 20.
re, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., 66.

[1] Dom Calmet, *Dissert. sur les apparitions*, p. 145.
[2] *Mirabilis liber qui prophetias revelationesque, necnon res mirandas, præteritas, præsentes et futuras aperte demonstrat.* In-4°. Paris, 1522.
[3] Voyez, dans les *Légendes des sept péchés capitaux*, la légende de Tachelin.

vent expliquer, quoiqu'ils soient constants. Nous ne pouvons parler ici que des faux miracles, œuvre de Satan, ou fourberies des imposteurs qui servent ainsi la cause de l'esprit du mal. Ce qui est affligeant, c'est que les jongleries ont souvent plus de crédit chez les hommes fourvoyés que les faits extraordinaires dont la vérité est établie, comme les superstitions ont plus de racines que les croyances religieuses dans les têtes détraquées [1].

On raconte l'anecdote suivante pour prouver que les plus grandes absurdités trouvent des partisans. Deux charlatans débutaient dans une petite ville de province, au temps où Cagliostro et d'autres personnages importants venaient de se présenter à Paris à titre de docteurs qui guérissaient toutes les maladies. Ils pensèrent qu'ils fallait quelque chose de plus relevé pour accréditer leur savoir-faire. Ils s'annoncèrent donc comme ayant le pouvoir de ressusciter les morts; et, afin qu'on n'en pût douter, ils déclarèrent qu'au bout de trois semaines, jour pour jour, ils rappelleraient à la vie, publiquement, dans le cimetière indiqué, le mort dont on leur montrerait la sépulture, fût-il enterré depuis dix ans. Ils demandent au juge du lieu qu'on les garde à vue pour s'assurer qu'ils ne s'échapperont pas, mais qu'on leur permette en attendant de vendre des drogues et d'exercer leurs talents. La proposition paraît si belle qu'on n'hésite pas à les consulter. Tout le monde assiége leur maison; tout le monde trouve de l'argent pour payer de tels médecins. Le grand jour approchait. Le plus jeune des deux charlatans, qui avait moins d'audace, témoigna ses craintes à l'autre, et lui dit: — Malgré toute votre habileté, je crois que vous nous exposez à être lapidés; car enfin vous n'avez pas le talent de ressusciter les morts. — Vous ne connaissez pas les hommes, lui répliqua le docteur, je suis tranquille.

L'événement justifia sa présomption. Il reçut d'abord une lettre d'un gentilhomme du lieu; elle était ainsi conçue: « Monsieur, j'ai appris que vous deviez faire une grande opération qui me fait trembler. J'avais une méchante femme; Dieu m'en a délivré; et je serais le plus malheureux des hommes si vous la ressuscitiez. Je vous conjure donc de ne point faire usage de votre secret dans notre ville, et d'accepter un petit dédommagement que je vous envoie, etc. » Une heure après, les charlatans virent arriver chez eux deux jeunes gens qui leur présentèrent une autre gratification, sous la condition de ne poi employer leur talent à la résurrection d'un vie parent dont ils venaient d'hériter. Ceux-ci fure suivis par d'autres, qui apportèrent aussi le argent pour de pareilles craintes, en faisant même supplication. Enfin le juge du lieu vi lui-même dire aux deux charlatans qu'il ne do tait nullement de leur pouvoir miraculeux, qu' en avaient donné des preuves par une foule guérisons; mais que l'expérience qu'ils devaie faire le lendemain dans le cimetière avait n d'avance toute la ville en combustion; que l' craignait de voir ressusciter un mort dont retour pourrait causer des révolutions dans l fortunes; qu'il les prjait de partir, et qu'il all leur donner une attestation comme quoi ils re suscitaient réellement les morts. Le certificat signé, paraphé, légalisé, dit le conte; et deux compagnons parcoururent les province montrant partout la preuve légale de leur tale surnaturel....

[1] On contait devant M. Mayran qu'il y avait une boucherie à Troyes où jamais la viande ne se gâtait, quelque chaleur qu'il fît. Il demanda si dans le pays on n'attribuait pas cette conservation à quelque chose de particulier. On lui dit qu'on l'attribuait à la puissance d'un saint révéré dans l'histoire. « Eh bien, dit M. Mayran, je me range du côté du miracle, pour ne pas compromettre ma physique. » Ce saint est saint Loup.

Mirage, déception des sens, causée par c tains phénomènes de l'atmosphère, qui fait v des aspects enchanteurs, soit sur les mers, s sur les déserts de sables, tandis qu'il n'y a ri Certains voyageurs ont cru voir là des charm magiques.

Mirak. *Voy.* AGRAFÉNA.

Miroir. Lorsque François Ier faisait la gue à Charles-Quint, on conte qu'un magicien prenait aux Parisiens ce qui se passait à Mil en écrivant sur un miroir les nouvelles de ce ville et l'exposant à la lune, de sorte que Parisiens lisaient dans cet astre ce que portait miroir. Ce secret est perdu comme tant d'autr *Voy.* PYTHAGORE. Pour la divination par le m roir, *voy.* CRISTALLOMANCIE. En Bretagne, se garder la nuit dans un miroir, c'est le moyen devenir laide ou d'être ornée d'un visage de lo



Mirville (J. Eudes de), auteur de trava remarquables sur les *Esprits*, leurs faits incont tables et leur réalité.

n-Marry. On donne ce nom, en Ir-
feu follet, *ignis fatuus*.
n, fils de Cham. *Voy.* Magie.
lint. Les riverains de la mer Baltique
rent avec orgueil une grande masse de
blanche, taillée à pic, surmontée de
lèches aiguës et couronnée d'arbustes.
:, ce que le géologue appelle pierre
:e n'est pas la pierre calcaire, et ce
: au haut de cette montagne sous la
n massif d'arbres, ce n'est pas un
bres. Il y a là une jeune fée très-belle
sur les eaux et sur l'île. Ce roc nu,
be blanche qui tombe à grands replis
gues et se diapre aux rayons du soleil;
nide aiguë qui le surmonte, c'est son
t ces rameaux de chêne, c'est sa cou-
e est assise au haut du pic qu'on ap-
onnings Stol (le siége de la Reine). De
le sur son empire, elle protége la bar-
cheur et le navire du marchand. Sou-
it on a entendu sur cette côte des voix
ses, des voix étranges qui ne ressem-
à celles qu'on entend dans le monde.
es jeunes fées qui chantent et dan-
ur de leur reine, et la reine est là
garde et leur sourit. Oh! le peuple
s grand de tous les poëtes. Là où la
nalyse et discute, il invente, il donne
nature animée, il spiritualise les êtres
ysicien regarde comme une matière
asse le long d'un lac, et il y voit des
passe au pied d'un roc de craie, il y
reine et il l'appelle le *Mœnsklint* (le
la Jeune Fille) [1].
e ce nom peut-être est venu le mot
agicien. On retrouve encore dans l'Ar-
ncienne région des Mogs. « Le nom de
M. Eugène Boré [2], est un mot zend et
a passé dans la langue chaldéenne à
où le symbole religieux de la Perse fut
r le peuple de Babylone. Il représentait
ontificale, initiée sans doute à des doc-
rètes dont l'abus et l'imposture firent
suite ce titre en discrédit. Les prêtres
gnées étaient ces anciens desservants
: de Bélus, qu'avait visités et entrete-
lote, et qu'il nomme Chaldéens aussi
le prophète Daniel. Ils avaient encore
e sages ou philosophes, de voyants et
nes. Lorsqu'ils mêlèrent aux principes
la science et de la sagesse les super-
e l'idolâtrie et toutes les erreurs de
e et de la divination, ils furent appelés
rs, interprètes de songes, sorciers, en
agiciens. » Mais, au dixième siècle, Tho-
érouni, cité par M. Boré, appelle en-
core la contrée qu'ils habitaient le pays des Mogs. Les Mogols viendraient-ils des Mogs?

Mogol. Delancre dit qu'un empereur mogol guérissait certaines maladies avec l'eau dans laquelle il lavait ses pieds.

Mohra, bourg célèbre dans la Suède pour les sorciers qu'il a produits. En 1559, pendant les débuts de la réforme, on y arrêta soixante-dix sorcières qui avaient séduit trois cents enfants.

Moine bourru. *Voy.* Bourru.

Moines. On lit partout ce petit conte. Un moine qu'une trop longue abstinence faisait souffrir s'avisa un jour, dans sa cellule, de faire cuire un œuf à la lumière de sa lampe. L'abbé, qui faisait sa ronde, ayant vu le moine occupé à sa petite cuisine, l'en reprit; le bon religieux, pour s'excuser, dit que c'était le diable qui l'avait tenté et lui avait inspiré cette ruse. Tout aussitôt parut le diable lui-même, lequel était caché sous la table, et s'écria en s'adressant au moine : « Tu en as menti par ta barbe; ce tour n'est pas de mon invention, et c'est toi qui viens de me l'apprendre. » Césaire d'Heisterbach donne cet autre petit fait. « Le moine Herman, comparant la rigoureuse abstinence de son ordre aux bons ragoûts que l'on mange dans le monde, vit entrer dans sa cellule un inconnu de bonne mine qui lui offrit un plat de poisson. Il reçut ce présent, et lorsqu'il voulut accommoder son poisson, il ne trouva plus sous sa main qu'un plat de fiente de cheval. Il comprit qu'il venait de recevoir une leçon, et fut plus sobre [1].

Mois. *Divinités de chaque mois chez les païens.* — Junon présidait au mois de janvier; Neptune, à février; Mars, au mois qui porte son nom; Vénus, au mois d'avril; Phébus, au mois de mai; Mercure, au mois de juin; Jupiter, à juillet; Cérès, au mois d'août; Vulcain, à septembre; Pallas, au mois d'octobre; Diane, à novembre; Vesta, à décembre.

Anges de chaque mois. Selon les cabalistes, janvier est le mois de Gabriel; février, le mois de Barchiel; mars, le mois de Machidiel; avril, le mois d'Asmodel; mai, le mois d'Ambriel; juin, le mois de Muriel; juillet, le mois de Verchiel; août, le mois d'Hamaliel; septembre, le mois d'Uriel; octobre, le mois de Barbiel; novembre, le mois d'Adrachiel; décembre, le mois d'Hanaël.

Démons de chaque mois. Janvier est le mois de Bélial; février, le mois de Léviathan; mars, le mois de Satan; avril, le mois d'Astarté; mai, le mois de Lucifer; juin, le mois de Baalberith; juillet, le mois de Belzébuth; août, le mois d'Astaroth; septembre, le mois de Thamuz; octobre, le mois de Baal; novembre, le mois d'Hécate; décembre, le mois de Moloch.

er, *Traditions de la mer Baltique.*
Chaldée et des Chaldéens.

[1] Cæsarii Heisterbach., *De tentat.*, lib. IV; *Miracul.*, cap. LXXXVII.

Animaux de chaque mois. La brebis est consacrée au mois de janvier; le cheval, au mois de février; la chèvre, au mois de mars; le bouc, au mois d'avril; le taureau, au mois de mai; le chien, au mois de juin; le cerf, au mois de juillet; le sanglier, au mois d'août; l'âne, au mois de septembre; le loup, au mois d'octobre; la biche, au mois de novembre; le lion, au mois de décembre.

Oiseaux de chaque mois. Le paon est consacré au mois de janvier; le cygne, au mois de février; le pivert, au mois de mars; la colombe, au mois d'avril; le coq, au mois de mai; l'ibis, au mois de juin; l'aigle, au mois de juillet; le moineau, au mois d'août; l'oie, au mois de septembre; la chouette, au mois d'octobre; la corneille, au mois de novembre; l'hirondelle, au mois de dédécembre.

Arbres de chaque mois. Le peuplier est l'arbre de janvier; l'orme, de février; le noisetier, de mars; le myrthe, d'avril; le laurier, de mai; le coudrier, de juin; le chêne, de juillet; le pommier, d'août; le buis, de septembre; l'olivier, d'octobre; le palmier, de novembre; le pin, de décembre.

Moïse. Les talmudistes et les Orientaux ont surchargé l'histoire de Moïse de beaucoup de légendes et de contes prodigieux[1]. En 434, un imposteur, selon les uns, le diable lui-même, selon les autres, se présenta aux Israélites de Candie, en leur disant qu'il était Moïse, ressuscité pour les ramener en Palestine. La multitude se laissa séduire et suivit son prétendu chef jusqu'à la mer, comptant bien qu'elle allait s'ouvrir de nouveau pour lui livrer passage; mais il n'y eut pas de miracle. La mer furieuse engloutit vingt mille Juifs, s'il faut en croire les historiens, et le faux Moïse ne se retrouva plus.

Moiset. C'est le nom que prit le démon ou le fourbe qui se donnait pour tel, et qui engagea pour le sabbat et la sorcellerie Pierre Bourget et Michel Verdung.

Mokissos, génies révérés des habitants de Loango, mais subordonnés au Dieu suprême. Ils pensent que ces génies peuvent les châtier et même leur ôter la vie s'ils ne sont pas fidèles à leurs obligations. Lorsqu'un homme est heureux et bien portant, il est dans les bonnes grâces de son mokisso. Est-il malade ou éprouve-t-il des revers, il attribue cette calamité à la colère de son génie. Ces peuples donnent le même nom à leur souverain, auquel ils croient une puissance divine et surnaturelle, comme de pouvoir faire tomber la pluie et d'exterminer en un instant des milliers d'hommes, etc. Les mokissos sont des figures de bois qui représentent ou des hommes grossièrement faits, ou des oiseaux. On leur offre des vœux et des sacrifices pour les apaiser. *Voy.* Fétiches.

Molitor (Ulrich), auteur d'un livre rare intitulé Traité des lamies et des pythonisses : *Tractatus de lamiis et pythonicis*, Constance, 1489, in-4°. Paris, 1561, in-8°. On y voit des choses singulières, qui ne sont pourtant pas des fables, car l'auteur est circonspect et critiqué sérieux.

Moloch, prince du pays des larmes, membre du conseil infernal. Il était adoré par les Ammonites sous la figure d'une statue de bronze assise



dans un trône de même métal, ayant une tête de veau surmontée d'une couronne royale. Ses bras étaient étendus pour recevoir les victimes humaines : on lui sacrifiait des enfants. Dans Milton, Moloch est un démon affreux et terrible *couvert des pleurs des mères et du sang des enfants*

Les rabbins prétendent que, dans l'intérieur de la statue du fameux Moloch, dieu des Ammonites, on avait ménagé sept espèces d'armoires. On en ouvrait une pour la farine, une autre pour les tourterelles, une troisième pour une brebis, une quatrième pour un bélier, la cinquième pour un veau, la sixième pour un bœuf, la septième pour un enfant. C'est ce qui a donné lieu de confondre Moloch avec Mithras, et ses sept portes mystérieuses avec les sept chambres. Lorsqu'on voulait sacrifier des enfants à Moloch, on allumait un grand feu dans l'intérieur de cette statue. Mais afin qu'on n'entendît pas leurs cris plaintifs, les prêtres faisaient un grand bruit de tambours et d'autres instruments autour de l'idole. *Voy.* Mystères.

Momies. Le prince de Radzivill, dans son *Voyage de Jérusalem*, raconte une chose singulière dont il a été le témoin. Il avait acheté en Égypte deux momies, l'une d'homme et l'autre de femme, et les avait enfermées secrètement en des caisses qu'il fit mettre dans son vaisseau lorsqu'il partit d'Alexandrie pour revenir en E

[1] Voyez ces excentricités dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

'y avait que lui et ses deux domesti-
sussent ce que contenaient les caisses,
e les Turcs alors permettaient difficile-
on emportât les momies, croyant que
ens s'en servaient pour des opérations
. Lorsqu'on fut en mer, il s'éleva une
ui revint à plusieurs reprises avec tant
:e, que le pilote désespérait de sauver
Tout le monde était dans l'attente d'un
prochain et inévitable. Un bon prêtre
qui accompagnait le prince de Radzi-
ait les prières convenables à une telle
circonstance ; le prince et sa suite y répondaient. Mais le prêtre était tourmenté, disait-il, par deux spectres (un homme et une femme) noirs et hideux, qui le harcelaient et le menaçaient. On crut d'abord que la frayeur et le danger du naufrage lui avaient troublé l'imagination. Le calme étant revenu, il parut tranquille ; mais le tumulte des éléments reparut bientôt ; alors ces fantômes le tourmentèrent plus fort qu'auparavant, et il n'en fut délivré que quand on eut jeté les deux momies à la mer, ce qui fit en même temps cesser la tempête [1]. »



is que de nos jours les marins du Le-
ervent cette opinion que les momies
s tempêtes, et on ne peut les embar-
leur insu.

chie infernale. Elle se compose, selon
d'un empereur, qui est Belzébuth ; de
qui règnent aux quatre points cardi-
qui sont Baël, Pursan, Byleth, Paymon,
smoday, Zapan ; de vingt-trois ducs,
garès, Busas, Gusoyn, Bathym, Eligor,
Zepar, Sytry, Bune, Berith, Astaroth,
iax, Pricel, Murmur, Focalor, Gomory,
s, Aym, Orobas, Vapula, Hauros,
e treize marquis, Aamon, Loray, Na-
orneus, Ronève, Marchocias, Sabnac,
Arias, Andras, Androalphus, Cime-
enix ; de dix comtes, Barbatos, Botis,
pès, Furfur, Raym, Halphas, Vine,
, Zalcos ; de onze présidents, Marbas,
asialabolas, Forcas, Malphas, Gaap,
olac, Oze, Amy, Haagenti, et de plu-
valiers, comme Furcas, Bifrons, etc.
ces de la monarchie infernale se compo-
666 légions, chacune de 6666 démons ;
fait que 44,635,566 combattants. Mais
le ces démons a sous lui des bandes.
R.

. *Voy.* ORIGINES.

r et **Nékir**, anges qui, selon la croyance
lmans, interrogent le mort aussitôt qu'il est dans le sépulcre, et commencent leur interrogatoire par cette demande : — Qui est votre seigneur, et qui est votre prophète ? — Leurs fonctions sont aussi de tourmenter les réprouvés. Ces anges ont un aspect hideux et une voix aussi terrible que le tonnerre. Après qu'ils ont reconnu que le mort est dévoué à l'enfer, ils le fouettent avec un fouet moitié fer et moitié feu. Les mahométans ont tiré cette idée du Talmud.

Monsieur de Laforêt. C'est le nom qu'on donnait autrefois au fantôme plus connu sous le titre de grand *Veneur* de la forêt de Fontainebleau. *Voy.* VENEUR.

Sa résidence ordinaire était dans cette forêt ; mais il s'en écartait quelquefois. Delancre rapporte qu'un enfant qui vivait en Allemagne fut trouvé vêtu d'une peau de loup et courant comme un petit loup-garou ; il dit que c'était M. de Laforêt qui lui avait donné sa peau ; que son père s'en servait aussi. Dans un interrogatoire, cet enfant avoua que si M. de Laforêt lui apparaissait, il pouvait le mettre en fuite par des signes de croix. Il ajouta que M. de Laforêt lui demandait quelquefois s'il voulait être à lui, et qu'il lui offrait pour cela de grandes richesses.

Monstres. Méry, célèbre anatomiste et chirurgien-major des Invalides, vit et disséqua, en

[1] Dom Calmet, *Dissertation sur les apparitions.*

1720, un petit monstre né à six mois de terme, sans tête, sans bras, sans cœur, sans poumons, sans estomac, sans reins, sans foie, sans rate, sans pancréas, et pourtant né vivant. Cette production extraordinaire fut suivie d'une fille bien organisée, qui tenait au petit monstre par u cordon ombilical commun. Son observation e consignée dans les *Mémoires de l'Académie d sciences*. Comment la circulation du sang s'op rait-elle dans cet individu dépourvu de cœur



Montagnards.

Méry essaya de l'expliquer dans une dissertation [1]. En d'autres temps, on eût tout mis sur le compte du diable, et qui sait? *Voy.* IMAGINATION.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. III, p. 116.

Torquemada rapporte qu'Alexandre le Grand lorsqu'il faisait la guerre des Indes, vit plus d cent trente mille hommes ensemble qui avaien

des têtes de chiens et aboyaient comme eux ce qui ne se voit de nos jours que dans l caricatures. Il dit aussi que certains habitant du mont Milo avaient huit doigts aux pieds et l

nés en arrière, ce qui rendait ces extrêmement légers à la course.

dans de vieilles chroniques qu'il y ord des hommes qui n'avaient qu'un ieu du front; en Albanie, des hommes eveux devenaient blancs dès l'enfance, aient mieux la nuit que le jour (conte r les Albinos); des Indiens qui avaient e chien; d'autres sans cou et sans tête, eux aux épaules, et, ce qui surpasse iration, un peuple dont le corps était uvert de plumes comme les oiseaux, nourrissait seulement de l'odeur des a pourtant ajouté foi à ces fables.

ns pas celles qui se trouvent consi- le *Journal des voyages* de Jean Struys, oir vu de ses propres yeux les habi- île de Formose ayant une queue au comme les bœufs. Il parle aussi d'une concombre, qui se nourrit, dit-on, s voisines. Cet auteur ajoute que ce enant a la figure d'un agneau, avec les tête et la queue de cet animal distinc- més; d'où on l'appelle, en langage du *aret* ou *bonarez*, qui signifie agneau. est couverte d'un duvet fond blanc, que la soie. Les Tartares en font et la plupart le gardent avec soin dans ons, où cet auteur en a vu plusieurs. r une tige d'environ trois pieds de droit par où il tient à sa tige est une nombril, sur lequel il se tourne et se s les herbes qui lui servent de nourri- échant et se flétrissant aussitôt que ces manquent. Les loups l'aiment et le avec avidité, parce qu'il a le goût de 'agneau; et l'auteur ajoute qu'on lui a e cette plante a effectivement des os, de la chair : d'où vient qu'on l'appelle ns le pays *zoaphité*, c'est-à-dire plante

gnards, démons qui font leur séjour ines sous les montagnes, et tourmen- ineurs. Ils ont trois pieds de haut, un rible, un air de vieillesse, une cami- tablier de cuir, comme les ouvriers dont nt souvent la figure. Ils sont soumis à géant; ce qui fait contraste. On dit que s autrefois n'étaient pas malfaisants, endaient même la plaisanterie; mais e leur était sensible, et ils la souffraient sans se venger. Un mineur eut l'audace s injures à un de ces démons. Le dé- gné sauta sur le mineur et lui tordit le ortuné n'en mourut pas, mais il eut le rsé et le visage tourné par derrière tout e sa vie. Il y a eu des gens qui l'ont vu at, dit le narrateur.... Ils avaient de t. *Voy.* MINEURS.

n, *Histoire des superstitions*, t. I, p. 112.

Montalembert (Adrien de), aumônier de François Ier, auteur d'un ouvrage intitulé *La merveilleuse Histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon.* Paris, 1528, in-4°; Rouen, 1529; Paris, 1580, in-12. C'est l'histoire d'Alice de Télieux.

Montan, chef des hérétiques montanistes au onzième siècle. C'était un eunuque phrygien. Il avait des attaques d'épilepsie, et il les fit passer pour des extases où il s'entretenait avec Dieu. Il reconnaissait que le Saint-Esprit était venu, mais il le distinguait du Paraclet, et il disait : C'est moi qui suis le Paraclet. Les montanistes admettaient les femmes à la prêtrise.

Montanay, sorcier. *Voy.* GALIGAÏ.

Montézuma. *Voy.* PRÉSAGES.

Monture des esprits. Dans les idées de l'Irlande et de plusieurs autres peuplades du Nord, les esprits, fées ou lutins, qui ont à voyager enfourchent un jonc, un brin d'herbe, un tronc de



choux, et toute autre chose; sur cette monture ils parcourent des distances incroyables en un quart d'heure.

Mopsus, devin de l'antiquité, qui se montra plus habile que Calchas et le fit mourir de jalousie.

Morail, démon qui a la puissance de rendre invisible, selon les *Clavicules de Salomon.*

Morax ou **Forai**, capitaine, comte et président de plusieurs bandes infernales; il se fait voir sous la forme d'un taureau. Lorsqu'il prend la figure humaine, il instruit l'homme dans l'astronomie et dans tous les arts libéraux. Il est le prince des esprits familiers qui sont doux et sages.

Il a sous ses ordres trente-six légions.

Mordad, l'ange de la mort chez les mages.

Moreau, chiromancien du dix-neuxième siècle, qui, dit-on, prédit à Napoléon sa chute et ses malheurs. Bien d'autres furent aussi sorciers que lui. Il exerçait à Paris, où il est mort en 1825.

Morel (Louise), sorcière, tante de Marie Martin. *Voy.* MARTIN.

Morgane, sœur du roi Arthus, élève de Merlin, qui lui enseigna la magie; elle est fameuse

dans les romans de chevalerie par ses enchantements et par les tours qu'elle joua à Genièvre, sa belle-sœur. C'est dans la Bretagne une grande fée, l'une des prophétesses de l'île de Sein, et la plus puissante des neuf sœurs druidesses. Les Bretons l'appellent la Chanteuse des mers, et il y a dans ce pays des pêcheurs qui prétendent descendre d'elle.

Pour plusieurs, Morgane est un mirage; Morgiane, chez les Orientaux, est une péri qu'ils appellent aussi Mergiann.

Morin (Jean-Baptiste), médecin de mademoiselle de Guise, né au Mans en 1615, et mort en 1705. Il pronostiquait comme Luc Gauric. On dit qu'il annonça le sort de Gustave-Adolphe et du jeune Cinq-Mars, et qu'il fixa, à quelques légères différences près, le jour et l'heure où moururent le cardinal de Richelieu et le connétable de Lesdiguières. On lui attribue à tort la réponse adroite de cet astrologue qui, interrogé par Louis XI s'il connaissait lui-même l'époque de sa propre mort, répondit: — Oui, prince, trois jours avant la vôtre.

Sous le règne de Louis XIII, on était très-infatué de l'astrologie judiciaire. Morin ayant prédit que tel jour le roi était menacé de quelque malheur, on respecta assez sa prédiction pour recommander au roi de ne pas sortir. Il garda effectivement l'appartement toute la matinée; mais s'ennuyant l'après-midi, il voulut prendre l'air et tomba. — Qu'on ne parle pas de cela à Morin, dit le prince; cet accident le rendrait trop glorieux.

Morin (Simon), visionnaire fanatique du dix-septième siècle, né vers 1623, qui voulut rétablir la secte des illuminés, et qui annonçait que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'était incarné en lui. Il fit quelques prosélytes; mais à la suite de plusieurs détentions à la Bastille, il fut condamné à être brûlé, après avoir fait amende honorable comme accusé de conspiration contre le roi; il monta sur le bûcher le 14 mars 1663. C'était un agitateur fanatique qui eût bien voulu une petite révolution.

Mort. « La mort, si poétique parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse à cause de son silence, devait avoir mille manières de s'énoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisait prévoir par le tintement d'une cloche qui sonnait d'elle-même, tantôt l'homme qui devait mourir entendait frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît, près de quitter la terre, trouvait une couronne d'épines blanches sur le seuil de sa cellule. Une mère perdait-elle son fils dans un pays lointain, elle en était instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient les pressentiments ne connaîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri, sortant du tombeau, se présentait à son ami, recommandait de dire des prières pour le rach ter des flammes et le conduire à la félicité d élus [1]. »

De tous les spectres de ce monde, la m est le plus effrayant. Dans une année d'in gence, un paysan se trouve au milieu de qua petits enfants qui portent leurs mains à le bouche, qui demandent du pain, et à qui il n rien à donner.... La démence s'empare de l il saisit un couteau; il égorge les trois aînés; plus jeune, qu'il allait frapper aussi, se jett ses pieds et lui crie: — Ne me tuez pas, je n plus faim.

Dans les armées des Perses, quand un simp soldat était malade à l'extrémité, on le port en quelque forêt prochaine, avec un morceau pain, un peu d'eau et un bâton pour se défend contre les bêtes sauvages, tant qu'il en aurait force. Ces malheureux étaient ordinairement d vorés. S'il en échappait quelqu'un qui revi chez lui, tout le monde le fuyait comme si c'é été un démon ou un fantôme; on ne lui perm tait de communiquer avec personne qu'il n'e été purifié. On était persuadé qu'il devait av eu de grandes liaisons avec les démons, puisq les bêtes ne l'avaient pas mangé, et qu'il av recouvré ses forces sans aucun secours.

Les anciens attachaient tant d'importance a cérémonies funèbres, qu'ils inventèrent les die mânes pour veiller aux sépultures. On trou dans la plupart de leurs écrits des traits fra pants qui nous prouvent combien était sa parmi eux ce dernier devoir que l'homme pui rendre à l'homme. Pausanias conte que, ce tains peuples de l'Arcadie ayant tué inhumain ment quelques jeunes garçons qui ne leur f saient aucun mal, sans leur donner d'au sépulture que les pierres avec lesquelles ils avaient assommés, et leurs femmes, quelq temps après, se trouvant atteintes d'une mala qui les faisait toutes avorter, on consulta les or cles, qui commandèrent d'enterrer au plus v les enfants si cruellement privés de funérailli

Les Égyptiens rendaient de grands ho neurs aux morts. Un de leurs rois, se voya privé d'héritiers par la mort de sa fille unique n'épargna rien pour lui rendre les derniers d voirs et tâcha d'immortaliser son nom par plus riche sépulture qu'il put imaginer. Au li d'un mausolée, il lui fit bâtir un palais; et ensevelit le corps de la jeune princesse dans bois incorruptible, qui représentait une génie couverte de lames d'or et revêtue de pourp Cette figure était à genoux, portant entre s cornes un soleil d'or massif, au milieu d'u salle magnifique et entourée de cassolettes brûlaient continuellement des parfums odori rants.

[1] M. de Chateaubriand, *Génie du christianisme*

yptiens embaumaient les corps et les
ent précieusement; les Grecs et les
les brûlaient. Cette coutume de brûler
est fort ancienne. Les Égyptiens, avant
à leurs rois les honneurs funèbres, les
devant le peuple et les privaient de
s'ils s'étaient conduits en tyrans.
le roi des Tartares mourait, on mettait
embaumé dans un chariot, et on le
dans toutes ses provinces. Il était
chaque gouverneur de lui faire quelque
pour se venger du tort qu'il en avait
exemple, ceux qui n'avaient pu obte-
ace maltraitaient les oreilles, qui leur
é fermées; ceux qui avaient été indi-
es débauches s'en prenaient aux che-
étaient sa principale beauté, et lui
mille huées, après l'avoir rasé, pour le
d et ridicule. Ceux qui se plaignaient
p grande délicatesse lui déchiraient le
ant qu'il n'était devenu efféminé que
il avait trop aimé les parfums. Ceux
ient son gouvernement lui brisaient le
ù étaient sortiés toutes ses ordonnances
es; ceux qui en avaient reçu quelque
ui mettaient les bras en pièces. Après
ait ramené au lieu où il était mort, on
avec une de ses femmes, un échan-
cuisinier, un écuyer, un palefrenier,
chevaux et cinquante esclaves [1].
un Romain mourait, on lui fermait les
qu'il ne vit point l'affliction de ceux
uraient. Lorsqu'il était sur le bûcher,
rouvrait pour qu'il pût voir la beauté
qu'on lui souhaitait pour demeure. On
e ordinairement la figure du mort, ou
ou en marbre, ou en pierre; et cette
ompagnait le cortége funèbre, entourée
uses à gages. Chez plusieurs peuples de
le l'Afrique, aux funérailles d'un homme
e quelque distinction, on égorge et on
vec lui cinq ou six de ses esclaves.
Romains, dit Saint-Foix, on égorgeait
vivants pour honorer les morts; on
mbattre des gladiateurs devant le bû-
n donnait à ces massacres le nom de
raires. En Égypte et au Mexique, dit le
teur, on faisait toujours marcher un
tête du convoi funèbre. En Europe,
ciens tombeaux des princes et des che-
n voit communément des chiens à leurs

thes, les Mèdes et les Ibériens expo-
corps, ainsi que chez les Perses, pour
sent au plus tôt dévorés par les bêtes
ne trouvant rien de plus indigne de
que la putréfaction. Les Bactriens nour-
pour ce sujet, de grands chiens dont

, *Des cérémonies funèbres.*

ils avaient un soin extrême. Ils se faisaient autant de gloire de les nourrir grassement que les autres peuples de se bâtir de superbes tombeaux. Un Bactrien faisait beaucoup d'estime du chien qui avait mangé son père. Les Barcéens faisaient consister le plus grand honneur de la sépulture à être dévorés par les vautours; de sorte que toutes les personnes de mérite et ceux qui mouraient en combattant pour la pâtrie étaient aussitôt exposés dans les lieux où les vautours pouvaient en faire curée. Quant à la populace, on l'enfermait dans des tombeaux, ne la jugeant pas digne d'avoir pour sépulture le ventre des oiseaux sacrés.

Plusieurs peuples de l'Asie eussent cru se rendre coupables d'une grande impiété en laissant pourrir les corps; c'est pourquoi, aussitôt que quelqu'un était mort parmi eux, ils le mettaient en pièces et le mangeaient en grande dévotion avec les parents et les amis. C'était lui rendre honorablement les derniers devoirs. Pythagore enseigna la métempsycose des âmes; ceux-ci pratiquaient la métempsycose des corps, en faisant passer le corps des morts dans celui des vivants. D'autres peuples, tels que les anciens Hiberniens, les Bretons et quelques nations asiatiques, faisaient encore plus pour les vieillards: ils les égorgeaient dès qu'ils étaient septuagénaires et en faisaient pareillement un festin. C'est ce qui se pratique encore chez quelques peuplades sauvages.

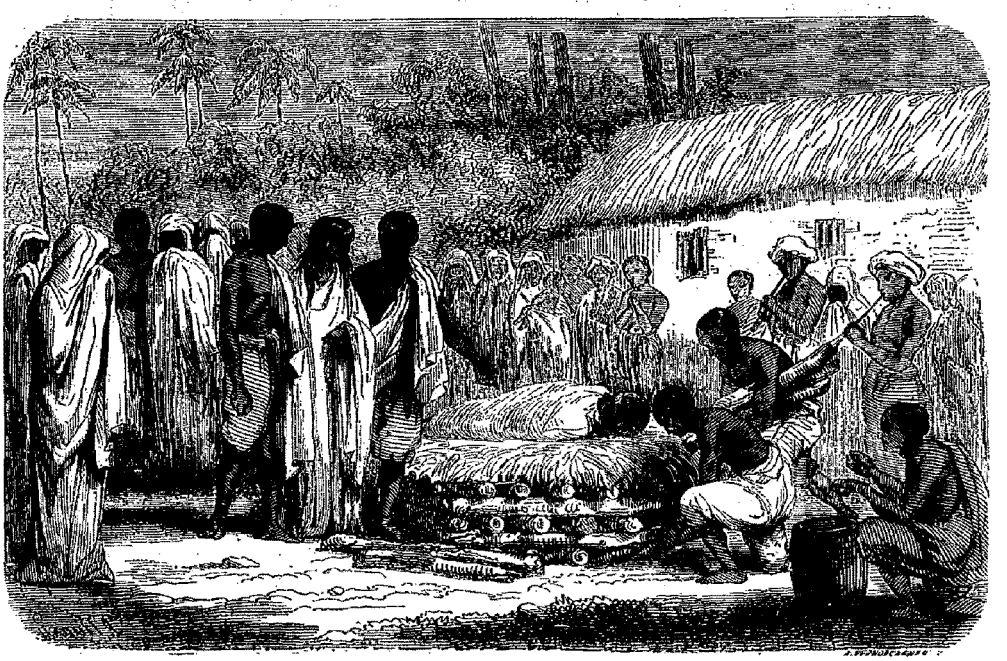
Les Chinois font publier le convoi, pour que le concours du peuple soit plus nombreux. On fait marcher devant le mort des drapeaux et des bannières, puis des joueurs d'instruments, suivis de danseurs revêtus d'habits fort bizarres, qui sautent tout le long du chemin avec des gestes ridicules. Après cette troupe viennent des gens armés de boucliers et de sabres, ou de gros bâtons noueux. Derrière eux, d'autres portent des armes à feu dont ils font incessamment des décharges. Enfin, les prêtres, criant de toutes leurs forces, marchent avec les parents, qui mêlent à ces cris des lamentations épouvantables; le cortége est fermé par le peuple. Cette musique enragée et ce mélange burlesque de joueurs, de danseurs, de soldats, de chanteuses et de pleureurs donnent beaucoup de gravité à la cérémonie. On ensevelit le mort dans un cercueil précieux, et on enterre avec lui, entre plusieurs objets, de petites figures horribles, pour faire sentinelle près de lui et effrayer les démons; après quoi on célèbre le festin funèbre, où l'on invite de temps en temps le défunt à manger et à boire avec les convives. Les Chinois croient que les morts reviennent en leur maison une fois tous les ans, la dernière nuit de l'année. Pendant toute cette nuit, ils laissent leur porte ouverte, afin que les âmes de leurs parents trépassés puissent entrer; ils leur préparent des lits

et mettent dans la chambre un bassin plein d'eau pour qu'ils puissent se laver les pieds. Ils attendent jusqu'à minuit. Alors, supposant les morts arrivés, ils leur font compliment, allument des cierges, brûlent des odeurs et les prient, en leur faisant de profondes révérences, de ne pas oublier leurs enfants et de leur obtenir des dieux la force, la santé, les biens et une longue vie.

Les Siamois brûlent les corps et mettent autour du bûcher beaucoup de papiers où sont peints des jardins, des maisons, des animaux, des fruits, en un mot, tout ce qui peut être utile et agréable dans l'autre vie. Ils croient que ces papiers brûlés deviennent réellement ce qu'ils représentent. Ils croient aussi que tout être, dans la nature, quel qu'il soit, un habit, une flèche, une hache, un chaudron, etc., a une âme, et que cet âme suit dans l'autre monde le maître à qui la chose appartenait dans ce monde-ci. On aurait dit sérieusement pour eux ces vers burlesques :

J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
En frottait l'ombre d'un carrosse [1].

Le gibet, qui nous inspire tant d'horreur, a passé chez quelques peuples pour une telle marque d'honneur que souvent on ne l'accor qu'aux grands seigneurs et aux souverains. Tibaréniens, les Suédois, les Goths suspendai les corps à des arbres et les laissaient se d gurer ainsi peu à peu, et servir de jouet vents. D'autres emportaient dans leurs mais ces corps desséchés et les pendaient au plan comme des pièces de cabinet [1]. Les Groënl dais, habitant le pays du monde le plus fr ne prennent pas d'autres soins des morts que les exposer nus à l'air, où ils se gèlent et se d cissent aussitôt comme des pierres ; puis, de p qu'en les laissant au milieu des champs ils soient dévorés par les ours, les parents les ferment dans de grands paniers qu'ils suspend aux arbres. Les Troglodytes exposaient les co morts sur une éminence, le derrière tourné v les assistants ; de sorte qu'excitant, par c posture, le rire de toute l'assemblée, on se r quait du mort au lieu de le pleurer ; chacun jetait des pierres, et quand il en était couv on plantait au-dessus une corne de chèvre et se retirait. Les habitants des îles Baléares dé çaient le corps en petits morceaux et croyai honorer infiniment le défunt en l'enseveliss dans une cruche. Dans certains pays de l'In la femme se brûle sur le bûcher de son m



Lorsqu'elle a dit adieu à sa famille, on lui apporte des lettres pour le défunt, des pièces de toile, des bonnets, des souliers, etc. Quand les présents cessent de venir, elle demande jusqu'à trois fois à l'assemblée si l'on n'a plus rien à lui apporter et à lui recommander, ensuite elle fait un paquet de tout et l'on met le feu au bûcher. Dans le royaume de Tonquin, il est d'usage, parmi les personnes riches, de remplir la bouche du m de pièces d'or et d'argent, pour ses besoins d l'autre monde. On revêt l'homme de sept de meilleurs habits et la femme de neuf robes. Galates mettaient dans la main du mort un tificat de bonne conduite.

Chez les Turcs, on loue des pleureuses accompagnent le convoi, et on porte des raf

[1] De Ch. Perrault, attribués mal à propos à Scarron.

[1] Muret, *Des cérémonies funèbres*, etc

ts auprès du tombeau pour régaler les qu'on invite à pleurer et à pousser des ıtables. Les Gaulois enterraient avec le rt ses armes, ses habits, ses animaux, ceux de ses esclaves qu'il avait paru ıérir. Quand on découvrit le tombeau ric, père de Clovis, à Tournay, on y s pièces d'or et d'argent, des boucles, es, des filaments d'habits, la poignée e, le tout d'or; la figure en or d'une euf, qui était, dit-on, l'idole qu'il ado- ıs, le mors, un fer et quelques restes s d'un cheval, un globe de cristal dont ıit pour deviner, une pique, une hache un squelette d'homme en entier, une moins grosse, qui paraissait avoir été ı jeune homme, et apparemment de u'on avait tué, selon la coutume, pour ner et aller servir là-bas son maître. ıu'on avait eu soin d'enterrer avec lui , ses armes, de l'argent, un cheval, un ıe, des tablettes pour écrire, en un mot u'on croyait devoir lui être nécessaire tre monde. Quelquefois même on en- ec les grands personnages leur médecin. Austregilde obtint en mourant, du roi son mari, qu'il ferait tuer et enterrer les deux médecins qui l'avaient soignée a maladie. « Ce sont, je crois, les seuls, Foix, qu'on ait inhumés dans le tom- rois; mais je ne doute pas que plusieurs ıient mérité le même honneur. »

servait anciennement en France une singulière aux enterrements des nobles : coucher dans le lit de parade qui se ıx enterrements un homme armé de ıp pour représenter le défunt. On trouva comptes de la maison de Polignac : *ıq sous à Blaise, pour avoir fait le cher- rt, à la sépulture de Jean, fils de Ran- mand, vicomte de Polignac.*

es peuples de l'Amérique enterraient ts assis et entourés de pain, d'eau, de l'armes. A Panuco, dans le Mexique, on les médecins comme de petites divi- ause qu'ils procuraient la santé, qui est ırécieux de tous les biens. Quand ils t, on ne les enterrait pas comme les ı les brûlait avec des réjouissances pu- les hommes et les femmes dansaient e autour du bûcher. Dès que les os ıduits en cendres, chacun tâchait d'en dans sa maison et les buvait ensuite in, comme un préservatif contre toutes maux. Quand on brûlait le corps de mpereur du Mexique, on égorgeait d'a- son bûcher l'esclave qui avait eu soin, sa vie, d'allumer ses lampes, afin qu'il rendre les mêmes devoirs dans l'autre nsuite on sacrifiait deux cents esclaves, tant hommes que femmes, et parmi eux quelques nains et quelques bouffons pour son divertissement. Le lendemain, on enfermait les cendres dans une petite grotte voûtée, toute peinte en dedans, et on mettait au-dessus la figure du prince, à qui l'on faisait encore de temps en temps de pareils sacrifices; car le quatrième jour après qu'il avait été brûlé, on lui envoyait quinze esclaves en l'honneur des quatre saisons, afin qu'il les eût toujours belles; on en sacrifiait cinq le vingtième jour, afin qu'il eût, toute l'éternité, une vigueur pareille à celle de vingt ans; le soixantième, on en immolait trois autres, afin qu'il ne sentît aucune des principales incommodités de la vieillesse, qui sont la langueur, le froid et l'humidité. Enfin, au bout de l'année, on lui en sacrifiait encore neuf, qui est le nombre le plus propre à exprimer l'éternité, pour lui souhaiter une éternité de plaisir.

Quand les Indiens supposent qu'un de leurs chefs est près de rendre le dernier soupir, les savants de la nation se rassemblent. Le grand prêtre et le médecin apportent et consultent chacun la figure de la divinité, c'est-à-dire de l'esprit bienfaisant de l'air et de celui du feu. Ces figures sont en bois, artistement taillées, et représentent un cheval, un cerf, un castor, un cygne, un poisson, etc. Tout autour sont suspendues des dents de castor, des griffes d'ours et d'aigle. Leurs maîtres se placent avec elles dans un coin écarté de la cabane pour les consulter; il existe ordinairement entre eux une rivalité de réputation, d'autorité, de crédit; s'ils ne tombent pas d'accord sur la nature de la maladie, ils frappent violemment ces idoles les unes contre les autres, jusqu'à ce qu'une dent ou une griffe en tombe. Cette perte prouve la défaite de l'idole qui l'a éprouvée et assure par conséquent une obéissance formelle à l'ordonnance de son compétiteur.

Aux funérailles du roi de Méchoacan, le corps était porté par le prince que le défunt avait choisi pour son successeur; la noblesse et le peuple le suivaient avec de grandes lamentations. Le convoi ne se mettait en marche qu'à minuit, à la lueur des torches. Quand il était arrivé au temple, on faisait quatre fois le tour du bûcher; après quoi on y déposait le corps et on amenait les officiers destinés à le servir dans l'autre monde; entre autres, sept jeunes filles, l'une pour serrer ses bijoux, l'autre pour lui présenter sa coupe, la troisième pour lui laver les mains, la quatrième pour lui donner la serviette, la cinquième pour lui faire sa cuisine, la sixième pour mettre son couvert, la septième pour laver son linge. On mettait le feu au bûcher, et toutes ces malheureuses victimes, couronnées de fleurs, étaient assommées à grands coups de massue et jetées dans les flammes.

Chez les sauvages de la Louisiane, après les

cérémonies des obsèques, quelque homme notable de la nation, mais qui doit n'être pas de la famille du mort, fait son éloge funèbre. Quand il a fini, les assistants vont tout nus, les uns après les autres, se présenter devant l'orateur, qui leur applique à chacun, d'un bras vigoureux, trois coups d'une lanière large de deux doigts, en disant : « Souvenez-vous que pour être un bon guerrier comme l'était le défunt, il faut savoir souffrir. »

Les protestants luthériens n'ont point de cimetière et enterrent indistinctement les morts dans un champ, dans un bois, dans un jardin. « Parmi nous, dit Simon de Paul, l'un de leurs prédicants, il est fort indifférent d'être enterré dans les cimetières ou dans les lieux où l'on écorche les ânes. — Hélas, disait un vieillard du Palatinat, faudra-t-il donc qu'après avoir vécu avec honneur, j'aille demeurer après ma mort parmi les rayes, pour en être éternellement le gardien? »

Les Circassiens lavent les corps des morts, à moins que le défunt ne soit mort loyalement dans une bataille pour la défense du pays, auquel cas on l'enterre dans son harnais, sans le laver, supposant qu'il sera reçu d'emblée en paradis [1].

Les Japonais témoignent la plus grande tristesse pendant la maladie d'un des leurs, et la plus grande joie à sa mort. Ils s'imaginent que les maladies sont des démons invisibles, et souvent ils présentent requête contre elles dans les temples. Ces mêmes Japonais poussent quelquefois si loin la vengeance, qu'ils ne se contentent pas de faire périr leur ennemi; mais ils se donnent encore la mort pour aller l'accuser devant leur dieu et le prier d'embrasser leur querelle; on conte même que des veuves, non contentes d'avoir bien tourmenté leurs maris pendant leur vie, se poignardent pour avoir le plaisir de les faire enrager après leur mort.

Quand un Caraïbe est mort, ses compagnons viennent visiter le corps et lui font mille questions bizarres, accompagnées de reproches sur ce qu'il s'est laissé mourir, comme s'il eût dépendu de lui de vivre plus longtemps : « Tu pouvais faire si bonne chère! il ne te manquait ni manioc, ni patates, ni ananas; d'où vient donc que tu es mort? Tu étais si considéré! chacun avait de l'estime pour toi, chacun t'honorait, pourquoi donc es-tu mort?... Tes parents t'accablaient de caresses; ils ne te laissaient manquer de rien; dis-nous donc pourquoi tu es mort? Tu étais si nécessaire au pays! tu t'étais signalé dans tant de combats! tu nous mettais à couvert des insultes de nos ennemis; d'où vient donc que tu es mort? » Ensuite on l'assied dans une fosse ronde; on l'y laisse pendant dix jours sans l'enterrer; ses compagnons lui apport tous les matins à manger et à boire; mais enf voyant qu'il ne veut point revenir à la vie, toucher à ces viandes, ils les lui jettent sur tête, et, comblant la fosse, ils font un gra feu, autour duquel ils dansent avec des h lements.

Les Turcs en enterrant les morts leur la sent les jambes libres, pour qu'ils puissent mettre à genoux quand les anges viendront examiner; ils croient qu'aussitôt que le mort dans la fosse, son âme revient dans son corp que deux anges horribles se présentent à lu lui demandent : « Quel est ton dieu, ta relig et ton prophète? » S'il a bien vécu, il répon « Mon dieu est le vrai Dieu, ma religion es vraie religion, et mon prophète est Mahome Alors on lui amène une belle figure, qui n autre chose que ses bonnes actions, pour le vertir jusqu'au jour du jugement, où il entre paradis. Mais si le défunt est coupable, il trem de peur et ne peut répondre juste. Les an noirs le frappent aussitôt avec une massue feu et l'enfoncent si rudement dans la te que tout le sang qu'il a pris de sa nourrice coule par le nez. Là-dessus vient une figure t vilaine (ses mauvaises actions) qui le tourme jusqu'au jour du jugement, où il entre en en C'est pour délivrer le mort de ces anges n que les parents lui crient sans cesse : « N'a pas peur et répondez bravement. » Ils font autre distinction des bons et des méchants, n'est pas moins absurde. Ils disent qu'au jou jugement Mahomet viendra dans la vallée de saphat, pour voir si Jésus-Christ jugera bien hommes; qu'après le jugement il prendra forme d'un mouton blanc; que tous les Turc cacheront dans sa toison, changés en petite v mine, qu'il se secouera alors, et que tous c qui tomberont seront damnés, tandis que ceux qui resteront seront sauvés, parce qu'il mènera en paradis. Des docteurs musulmans ex sent encore autrement la chose : Au jugem dernier, Mahomet se trouvera à côté de D monté sur le Borak et couvert d'un manteau des peaux de tous les chameaux qui auront p à la Mecque le présent que chaque sultan y voie à son avénement à l'empire. Les âmes bienheureux musulmans se transformeront puces, qui s'attacheront aux poils du manteau prophète, et Mahomet les emportera dans paradis avec une rapidité prodigieuse; il ne plus question alors que de se bien tenir, car âmes qui s'échapperont, soit par la rapidité vol, soit autrement, tomberont dans la mer, elles nageront éternellement.

Parmi les juifs modernes, aussitôt que le lade est abandonné des médecins, on fait v un rabbin, accompagné, pour le moins, de personnes. Le juif répare le mal qu'il a pu fa

[1] Stanislas Bell, *Voyage en Circassie.*

change de nom, pour que l'ange de la
ui doit le punir, ne le reconnaisse plus;
il donne sa bénédiction à ses enfants, s'il
t reçoit celle de son père, s'il ne l'a pas
perdu. De ce moment on n'ose plus le
seul, de peur que l'ange de la mort, qui
sa chambre, ne lui fasse quelque violence.
hant esprit, disent-ils, avec l'épée qu'il a
main, paraît si effroyable que le malade
out épouvanté. De cette épée, qu'il tient
nue sur lui, découlent trois gouttes d'une
funeste : la première qui tombe lui donne
, la seconde le rend pâle et difforme, la
e le corrompt et le fait devenir puant et
Aussitôt que le malade expire, les assis-
ttent par la fenêtre toute l'eau qui se
dans la maison; ils la croient empoison-
rce que l'ange de la mort, après avoir
nalade, y a trempé son épée pour en ôter
. Tous les voisins, dans la même crainte,
autant. Les juifs racontent que cet ange
nort était bien plus méchant autrefois;
ie, par la force du grand nom de Dieu,
bins le lièrent un jour et lui crevèrent
uche; d'où vient que, ne voyant plus si
ne saurait plus faire tant de mal. Dans
érémonies funèbres, les juifs sont per-
que, si on omettait une seule des observa-
des prières prescrites, l'âme ne saurait
rtée par les anges jusqu'au lit de Dieu,
y reposer éternellement; mais que, tris-
obligée d'errer çà et là, elle serait ren-
par des troupes de démons qui lui fe-
souffrir mille peines. Ils disent qu'avant
r en paradis ou en enfer, l'âme revient
dernière fois dans le corps et le fait lever
pieds; qu'alors l'ange de la mort s'ap-
avec une chaîne, dont la moitié est de fer
re moitié de feu, et lui en donne trois
au premier, il disjoint tous les os et les
ıber confusément à terre; au second, il
e et les éparpille, et au dernier, il les ré-
poudre. Les bons anges viennent ensuite
velissent les cendres. Les juifs croient que
ui ne sont point enterrés dans la terre
e ne pourront point ressusciter; mais que
grâce que Dieu leur fera, ce sera de leur
de petites fentes au travers desquelles ils
le séjour des bienheureux. Cependant le
Juda, pour consoler les vrais israélites,
que les âmes des justes enterrées loin du
e Chanaan rouleront par de profondes ca-
, qui leur seront pratiquées sous terre,
la montagne des Oliviers, d'où elles
nt en paradis.

Bretagne, on croit que tous les morts ou-
la paupière à minuit [1]. Et à Plouerden,
andernau, si l'œil gauche d'un mort ne se
ferme pas, un des plus proches parents est menacé sous peu de cesser d'être [1]. On dit ailleurs que tout le monde voit les démons en mourant, et que la sainte Vierge fut seule exempte de cette vision. Le jour de la Commémoration des trépassés, les Bretons ne balayent pas leurs maisons pour ne pas troubler les morts, qui y reviennent ce jour-là en grandes troupes.

Les Arméniens frottent les morts d'huile, parce qu'ils s'imaginent qu'ils doivent lutter corps à corps avec de mauvais génies. Chez les chrétiens schismatiques de l'archipel Grec, si le corps d'un mort n'est pas bien roide, c'est un signe que le diable y est entré, et on le met en pièces pour empêcher ses fredaines. Les Tonquinois de la secte des lettrés rendent un culte religieux à ceux qui sont morts de faim; les premiers jours de chaque semaine, ils leurs présentent du riz cuit qu'ils ont été mendier par la ville.

Chez les anciens, celui qui rencontrait un cadavre était obligé de jeter sur lui, par trois fois, de la poussière, sous peine d'immoler à Cérès la victime que l'on nommait *porca præcidanea;* on regardait même comme maudits ceux qui passaient devant un cadavre sans lui rendre ce dernier devoir.

Voici sur les morts des anecdotes d'un autre genre. Méhémet Almédi, roi de Fez, prince ambitieux, rusé, hypocrite, eut une longue guerre à soutenir contre des peuples voisins qui refusaient de se soumettre à lui. Il remporta sur eux quelques victoires; mais ayant perdu une bataille, où il avait exposé ses troupes avec une fureur aveugle, elles refusèrent de retourner à l'ennemi. Pour les ranimer, il employa un stratagème. Il offrit à un certain nombre de ses officiers, ceux qui lui étaient le plus affectionnés, des récompenses considérables, s'ils voulaient se laisser enfermer quelques heures dans des tombeaux, comme s'ils fussent morts à la bataille. — J'ai fait pratiquer à ces tombeaux, leur dit-il, des ouvertures par lesquelles vous pourrez respirer et vous faire entendre; car je disposerai les esprits, et, quand l'armée passera, je vous interrogerai; vous répondrez que vous avez trouvé ce que je vous avais promis, c'est-à-dire une félicité entière et parfaite, récompense de votre dévouement, bonheur réservé à tous ceux qui combattront avec vaillance. Le tout s'exécuta comme l'avait proposé Méhémet Almédi. Il cacha parmi les morts ses plus fidèles serviteurs, les couvrit de terre, leur laissant un petit soupirail pour respirer et se faire entendre. Ensuite il rentra au camp, et faisant assembler les principaux chefs au milieu de la nuit : — Vous êtes, leur dit-il, les soldats de Dieu, les défenseurs de la loi et les protecteurs de la vérité. Disposez-vous à exterminer nos ennemis, qui sont aussi ceux

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 45.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 170.

du Très-Haut; comptez que vous ne retrouverez jamais une occasion aussi certaine de lui plaire. Mais comme il pourrait se trouver parmi vous des cœurs pusillanimes qui ne s'en rapporteraient pas à mes paroles, je veux les convaincre par un grand prodige. Allez au champ de bataille; interrogez ceux de nos frères qui ont été tués aujourd'hui; ils vous assureront qu'ils jouissent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans la guerre sainte. Il conduisit alors ses guerriers sur le champ de bataille, où il cria de toute sa force : — Assemblée des fidèles martyrs, faites-nous savoir ce que vous avez vu des merveilles du Dieu Très-Haut. Les compères enfouis répondirent : — Nous avons reçu du Tout-Puissant des récompenses infinies et qui ne peuvent être comprises par des vivants. Les chefs, surpris du prodige de cette réponse, coururent la publier dans l'armée et réveillèrent le courage dans le cœur de tous les soldats. Pendant que le camp s'agitait, le roi, feignant une extase occasionnée par le miracle qui venait d'avoir lieu, était demeuré près des tombeaux où ses serviteurs ensevelis attendaient leur délivrance. Mais il boucha les soupiraux par lesquels ils respiraient et les envoya recueillir, par ce barbare stratagème, les récompenses qu'il venait d'annoncer à leurs frères.

Disons un mot de la peur que tous les hommes ont pour les morts. Trois mauvais sujets de musiciens, au retour d'une partie de débauche, passaient devant un cimetière; ils y entrent; après s'être permis, pour s'encourager, de mauvaises plaisanteries sur les morts qui habitaient là, une idée folle leur vint. Ils portaient avec eux leurs instruments de musique. Ils trouvent original de donner un concert à un tas d'ossements rassemblés en faisceau dans l'une des extrémités de ce champ du repos. Ils n'ont pas plutôt commencé leur affreuse sérénade, qu'un cri part du fond de l'ossuaire; tous les ossements qui le composent se meuvent, s'agitent, s'entrechoquent avec bruit, semblent se réunir et se ranimer pour punir les audacieux qui bravent ainsi l'empire de la mort. Les concertants sont tellement effrayés que deux d'entre eux tombent morts à l'instant; et l'autre, à demi écrasé, reste longtemps sans connaissance. En reprenant ses sens il demeura si vivement frappé qu'il se fit ermite. — Voici le secret de l'aventure. Un pauvre mendiant, qui n'avait pas d'asile, s'était réfugié derrière le monceau d'ossements, pour y passer la nuit; cette musique inattendue lui avait fait une telle frayeur, en le réveillant en sursaut, qu'il s'était enfui et qu'en se sauvant il avait fait crouler la pyramide fatale.

Voy. Nécromancie, Vampires, Revenants, etc.

Mortemart. Un seigneur de cette famille célèbre perdit sa femme qu'il chérissait. Tandis qu'il se livrait à son désespoir, le diable lui apparut et lui offrit de ranimer la défunte s'il voulait se donner à lui. Le mari, dit-on, y consentit; femme revécut. Mais un jour qu'on prononça d vant elle le nom de Jésus, elle retomba mort et ce fut tout de bon.

Most-Mastite. *Voy.* Mariage.

Motelu, démon que l'on trouve cité dans procès intenté à Denise de Lacaille.

Motogon, le dieu créateur en Australie. « L Australiens disent que le Motogon, qu'ils croie un homme très-fort, très-grand, très-sage, leur couleur et de leur pays, quand il créa soleil, la terre, les arbres, le kangarou, et usa de cette parole : « Terre, parais dehors! » il souffla, et la terre fut créée. « Eau, parais dehors! » il souffla, et l'eau fut créée. Ainsi de t les autres êtres. C'est une tradition assurém de la formule de la Genèse [1]. » Chez ces peupl le démon se nomme *Cienga*.

Mouche. Le diable apparaît quelquefois forme de mouche ou de papillon. On le vit so sous cette forme de la bouche d'un démoniac de Laon [2]. Les démonomanes appellent Bel buth *seigneur des mouches*; les habitants de Ge lan appellent le diable *Achor*, qui signifie en l langue dieu des mouches ou chasse-mouch ils lui offrent des sacrifices pour être déliv de ces insectes, qui causent quelquefois d leur pays des maladies contagieuses; ils dis qu'elles meurent aussitôt qu'on a sacrifié à Acho M. Émeric David, à propos de Jupiter, dit les ailes de mouches qui, dans quelques mo ments, forment (à ce qu'on prétend) la ba de Jupiter, sont un hommage au feu générate les mouches étant produites par la canicule. *Voy.* Granson, Myiagorus, etc.

Moult (Thomas-Joseph), astrologue nap tain, inférieur à Matthieu Laensberg; il a la des prédictions populaires.

Mouni, esprits que reconnaissent les Indie quoique aucun de leurs livres sacrés n'en fa mention; ils leur attribuent les qualités que Européens accordent aux esprits follets. Ces prits n'ont point de corps, mais ils prennen forme qui leur plaît, ils rôdent la nuit pour f mal aux hommes, tâchent de conduire les vo geurs égarés dans des précipices, des puits des rivières, se transformant en lumière et

[1] *Voyage en Australie*, par le R. P. Salvado, duit par M. Charles Auberive.

[2] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*.

[3] Les Actiatiques étaient des fêtes qui se c bruient tous les trois ans en l'honneur d'Apol Elles avaient pris leur nom du promontoire d'Acti Ces fêtes consistaient en jeux et danses; on y t un bœuf qu'on abandonnait aux mouches, dan persuasion où l'on était que, rassasiées de son s elles s'envolaient et ne revenaient plus. Augu vainqueur de Marc-Antoine, renouvela les jeux tiatiques; on ne les célébra d'abord qu'à Actium tous les trois ans; mais ce prince en transport célébration à Rome et en fixa le retour tous les ans.

ril où ils les entraînent. C'est pour se propices que les Indiens élèvent en ur de grossières statues colossales, ils vont adresser des prières.

. Le diable s'est montré plusieurs fois



me d'un mouton. Le sorcier Aupetit, damné à être brûlé vif, avoua qu'il enté à lui sous la figure d'un mouton que blanc, et qu'il lui avait dit que fois qu'il verrait dans les nuages un serait le signal du sabbat[1]. Quand ntrez dans un voyage des moutons nt à vous, c'est un signe que vous reçu; s'ils fuient devant vous, ils n triste accueil. *Voy.* Morts.

ko, nom que les habitants du Mononnent au diable, qu'ils représentent t méchant[2]. Il n'est bon nulle part.

Tout le monde sait les circonstances de la mort de ce célèbre compositeur. vint lui demander, à haut prix, une *Requiem* pour un grand personnage ulut pas lui nommer. Le mystère dont cet inconnu, sa figure peut-être, l'imde découvrir qui il était, troublèrent Mozart. Il traîna assez longtemps le mis, se figurant que ce serait sa der-e. Il mourut après l'avoir terminé. son rival, qu'il ne connaissait pas, mourant à son tour, que c'était lui oué le personnage de l'inconnu; et il nsi de la mort de Mozart, dont il était

d'**Essen**, sorcière lorraine qui fut au bûcher. Avant d'y monter, elle l'esprit impur défend à ses adhérents le matin et qu'il a la propreté en horonséquence, elle conseilla à son mari, faire reculer les démons, de se laver atins les mains et la figure et de se rer à Dieu dès son réveil[3].

imim, nom que les Africains donnent ssédés. Ils font des cercles, impriment ères sur le front de ces muhazimim, et qui les possède déloge aussitôt[4].

re, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc.,

des Voyages, par la Harpe.
Démonologie.
Démonomanie, p. 396.

Mulet. C'est sous cette forme que se montre le lutin Odet.

Muller (Jean), astronome et astrologue, plus connu sous le nom de Regiomontanus, né en 1436, en Franconie, mort à Rome en 1476. Il paraît qu'il prophétisait aussi, puisqu'on dit qu'il annonça la fin du monde en même temps que Stoffler. Ces deux hommes firent tant de bruit que les esprits faibles crurent que le monde finirait infailliblement en 1588. On dit qu'il construisit deux automates merveilleux : 1° un aigle qui volait et qui alla au-devant de l'Empereur, lors de son entrée à Ratisbonne; 2° une mouche de fer, qui faisait le tour d'une table en bourdonnant à l'oreille de chaque convive, et revenait se poser sur sa main. Ses contemporains voyaient dans ces deux objets, dont on exagère la perfection, des œuvres de magie.



Mozart.

Mullin, démon d'un ordre inférieur, premier valet de chambre de Belzébuth. Il y a aussi dans quelques procès de sorciers un certain *maître Jean Mullin*, qui est le lieutenant du grand maître des sabbats.

Mummol. En 578, Frédégonde perdit un de ses fils, qui mourut de la dyssenterie. On accusa

le général Mummol, qu'elle haïssait, de l'avoir fait périr par des charmes et des maléfices. Il avait eu l'imprudence de dire à quelques personnes qu'il connaissait une herbe d'une efficacité absolue contre la dyssenterie[1]. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût soupçonné d'être sorcier. La reine fit arrêter plusieurs femmes de Paris, qui confessèrent qu'elles étaient sorcières, qu'elles avaient tué plusieurs personnes, que Mummol devait périr, et que le prince avait été sacrifié pour sauver Mummol. De ces sorcières, qui étaient coupables de meurtres, les unes furent brûlées, d'autres noyées ; quelques-unes expirèrent sur la roue. Après ces exécutions, Frédégonde partit pour Compiègne et accusa Mum auprès du roi[1]. Ce prince le fit venir ; on lui les mains derrière le dos ; on lui demanda maléfice il avait employé pour tuer le prince ne voulut rien avouer de ce qu'avaient dé les sorcières ; mais il convint qu'il avait sou charmé des onguents et des breuvages, pour gner la faveur du roi et de la reine. Quand il retiré de la torture, il appela un sergent et commanda d'aller dire au roi qu'il n'avait épro aucun mal. Chilpéric, entendant ce rapp s'écria : « Il faut vraiment qu'il soit sorcier n'avoir pas souffert de la question !... » En m temps il fit reprendre Mummol ; on l'appliqu



Muncer (Thomas).

nouveau à la torture ; mais quand on se préparait à lui trancher la tête, la reine lui fit grâce de la vie, se contentant de prendre ses biens. On le plaça sur une charrette attelée pour le conduire à Bordeaux, où il était né ; il ne devait point y mourir, tout son sang se perdit pendant la route, et il expira d'épuisement. On brûla tout ce qui avait appartenu au jeune prince, autant à cause des tristes souvenirs qui s'y attachaient, que pour anéantir tout ce qui portait avec soi l'idée du sortilége[2].

Muncer (Thomas), d'abord disciple de Luther, puis son rival. Il se donna comme inspiré de l'Esprit-Saint pour renverser tous les trônes et rendre tous les hommes égaux. Il pratiquait la prophétie, racontait ses visions ; et il charma si bien les masses qu'il rassembla une armée de quar mille hommes. Comme il saccageait non-se ment les églises et les objets sacrés, mai châteaux des princes, ceux-ci s'armèrent co lui. Il marcha à la bataille en annonçant l'esprit qui l'inspirait lui assurait pleine vic et qu'il recevrait dans sa manche tous les lets qu'on allait lancer contre ses fidèles. M s'en tint si loin qu'il n'en put recevoir au Cependant on lui tua sept mille hommes e dispersa ses bandes. Lui-même, pris à Mulh monta sur l'échafaud en 1525 et alla rejoi l'esprit qui le possédait.

Munnings, vieille Anglaise qu'on amena juges, comme sorcière, en 1694. Un témoin que, sortant du cabaret vers neuf heures du et regardant chez elle par sa fenêtre, il l' vue tirer de son panier deux petits démons, blanc et l'autre noir. La pauvre femme eut

[1] C'est l'herbe que les paysans appellent l'herbe à cochon.

[2] Grégoire de Tours, livre IV de l'*Histoire des Francs*. Cité par M. Garinet, *Histoire de la magie en France*.

[1] Chilpéric Ier.

er que le démon blanc était un fuseau de
lanche qu'elle allait filer, et que le démon
en était que l'ombre, elle n'en fut pas
pendue. C'était la justice laïque. L'Église
e, qui n'envoyait les vrais sorciers ni à la
ni au feu, et qui se contentait de les exor-
vec l'eau bénite et la prière, n'a jamais vu
baries qu'avec horreur.

ıster. « Si l'on en croit le témoignage de
es contemporains, des signes précurseurs
annoncé les calamités qui frappèrent
r (de 1531 à 1535, sous la domination
ıbaptistes). Dès 1517, la veille des ides de
, on vit trois soleils à la fois, que perçaient
en outre des glaives lumineux. Quelques
ıprès, trois lunes; on ne dit pas qu'elles
té traitées aussi cruellement que les so-
lais les étoiles ne furent point épargnées.
ites épées qu'on apercevait çà et là dans
es semblaient les poignarder : *In nubibus
n gladioli, quasi stellas transfigentes.* N'ou-
point un bras qui ne tenait à rien, étendu
nord et armé d'un sabre nu, ni des éclipses
eil et de lune, ni une comète, ni des feux
pendant la nuit. Ajoutons à ces prodiges
lantements monstrueux. En plein jour, un
e céleste traversa les airs; il avait une
ne d'or sur la tête, un glaive dans une
une verge dans l'autre. Mais qu'était-ce,
nparaison d'un spectre hideux, vu pareil-
en l'air, tenant dans ses mains décharnées
ıtrailles palpitantes, qu'il comprimait si
nent, que le sang en dégoutta sur le toit
sieurs maisons ?

'auteur que je suis est trop sage pour ga-
ces tristes merveilles, et je me borne
e lui à les donner pour ce qu'elles valent.
st une cependant qui mérite plus d'atten-
parce que l'historien assure qu'il en fut té-
præsente me, dit-il. La fille d'un tailleur,
é Tomberg, âgée de quinze à seize ans,
et parlant difficilement, fut tout à coup
d'un enthousiasme terrible, parla trois
de suite avec une sorte de fureur, annon-
la ville les malheurs dont elle était mena-
la prédiction finie, elle tomba morte. Ce
ressemble assez au juif du siége de Jérusa-
» *Voy.* JEAN DE LEYDE.

raille du diable. C'est cette fameuse mu-
qui séparait autrefois l'Angleterre de l'É-
et dont il subsiste encore diverses parties
temps n'a pas trop altérées. La force du
t et la dureté des pierres ont persuadé aux
nts des lieux voisins qu'elle a été faite de
in du diable; et les plus superstitieux ont
soin d'en recueillir jusqu'aux moindres
, qu'ils mêlent dans les fondements de
leurs maisons, pour leur communiquer la même solidité. Elle a été bâtie par l'empereur Adrien. Un jardinier écossais, ouvrant la terre dans son jardin, trouva une pierre d'une grosseur considérable, sur laquelle on lisait, en caractères du pays, qu'elle était là pour la sûreté des murs du château et du jardin, et qu'elle y avait été apportée de la grande muraille dont elle avait fait autrefois partie; mais qu'il serait aussi dangereux de la remuer qu'il y aurait d'avantage à la laisser à sa place. Le seigneur de la maison, moins crédule que ses ancêtres, voulut la faire transporter dans un autre endroit, pour l'exposer à la vue, comme un ancien monument. On entreprit de la faire sortir de terre à force de machines, et on en vint à bout, comme on l'aurait fait d'une pierre ordinaire. Elle demeura sur le bord du trou, pendant que la curiosité y fit descendre le jardinier, plusieurs domestiques, les deux fils du gentilhomme, qui s'amusèrent quelques moments à creuser encore le fond. La pierre fatale, qu'on avait négligé apparemment de placer dans un juste équilibre, prit ce temps pour retomber au fond du trou, et écrasa tous ceux qui s'y trouvaient. Ce n'était là que le prélude des malheurs que devait causer cette pierre. La jeune épouse de l'aîné des deux frères apprit ce qui venait d'arriver. Elle courut au jardin; elle y arriva dans le temps que les ouvriers s'empressaient de lever la pierre, avec quelque espérance de trouver un reste de vie aux infortunés qu'elle couvrait. Ils l'avaient levée à demi, et l'on s'aperçut en effet qu'ils respiraient encore, lorsque l'imprudente épouse, perdant tout soin d'elle-même, se jeta si rapidement sur le corps de son mari, que les ouvriers, saisis de son action, lâchèrent malheureusement les machines qui soutenaient la pierre et l'ensevelirent ainsi avec les autres. Cet accident confirma plus que jamais la superstitieuse opinion des Écossais : on ne manqua pas de l'attribuer à quelque pouvoir établi pour la conservation du mur d'Écosse et de toutes les pierres qui en sont détachées.

Murmur, grand-duc et comte de l'empire infernal, démon de la musique. Il paraît sous la forme d'un soldat monté sur un vautour et accompagné d'une multitude de trompettes; sa tête est ceinte d'une couronne ducale; il marche précédé du bruit des clairons. Il est de l'ordre des Anges et de celui des Trônes [1].

Murzanti. Une jeune Italienne de Poncini était possédée d'un esprit qui se donnait pour l'âme d'un homme appelé Murzanti, lequel avait été assassiné dans une partie de jeu. L'esprit, interpellé, déclara qu'il quitterait le corps de cette jeune fille lorsqu'on aurait fait dire des prières et des messes pour le repos de son âme. On le fit, et la possédée fut guérie.

Baston, *Jean Bockelson*. Fragment historique un manuscrit contemporain de la prévôté de d.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

Muschat. En Écosse, près d'Edimbourg et des rochers de Salisbury, on remarque une élévation appelée « la butte de Muschat, » ainsi nommée parce que là même un scélérat nommé Muschat coupa la gorge à sa femme. Les témoins indignés le lapidèrent sur le lieu même où il venait de commettre son crime; et la butte s'est formée, dit-on, de l'immense quantité de pierres amoncelées sur l'assassin et sa victime. Or, on prétend dans la contrée que Muschat et sa femme sont toujours là-dessous, que la femme a recousu son gosier et qu'ils se querellent encore.

Musique céleste. Entre plusieurs découvertes surprenantes que fit Pythagore, on admire surtout cette musique céleste que lui seul entendait. Il trouvait les sept tons de la musique dans la distance qui est entre les planètes: de la terre à la lune, un ton; de la lune à Mercure, un demi-ton; de Mercure à Vénus, un demi-ton; de Vénus au soleil, un ton et demi; du soleil à Mars, un ton; de Mars à Jupiter, un demi-ton; de Jupiter à Saturne, un demi-ton, et de Saturne au zodiaque, un ton et demi. C'est à cette musique des corps célestes qu'est attachée l'harmonie de toutes les parties qui composent l'univers. Nous autres, dit Léon l'Hébreu, nous ne pouvons entendre cette musique, parce que nous en sommes trop éloignés, ou bien parce que l'habitude continuelle de l'entendre fait que nous ne nous en apercevons point, comme ceux qui habitent près de la mer ne s'aperçoivent plus du bruit des vagues, parce qu'ils y sont accoutumés.

Muspelheim. Les Scandinaves nomment ainsi un monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers. Surtur le Noir y tient son empire; dans ses mains brille une épée flamboyante. Il viendra à la fin du monde, vaincra tous les dieux et livrera l'univers aux flammes.

Musucca, nom du diable chez quelques peuples de l'Afrique. Ils en ont une très-grande peur et le regardent comme l'ennemi du genre humain; mais ils ne lui rendent aucun hommage. C'est le même que Mouzouko.

Mutisme. Souvent les possédés sont privés passagèrement ou longtemps de l'usage de la parole; dans le cas surtout où réside en eux l'esprit qu'on appelle le démon muet. On exorcisa à Laon, en 1566, une femme par la bouche de laquelle le démon parlait, tandis que la langue de la possédée était retirée dans sa gorge.

Mycale, magicienne qui faisait descendre la lune par la force de ses charmes. Elle fut mère de deux célèbres Lapithes, Brotéas et Orion.

Myagorus, génie imaginaire auquel on attribuait la vertu de chasser les mouches pendant les sacrifices. Les Arcadiens avaient des jours d'assemblée, et commençaient par invoquer ce dieu et le prier de les préserver des mouches. Les Éléens encensaient avec constance les autels de Myagorus, persuadés qu'autrement des essaims de grosses mouches viendraient infester leur pay sur la fin de l'été et semer la peste. *Voy.* Achor Belzébuth.



Mycale.

Myoam, génie invoqué par les basilidiens.

Myomancie, divination par les rats ou l souris; on tirait des présages malheureux ou leur cri, ou de leur voracité. Elien raconte q le cri aigu d'une souris suffit à Fabius Maxim



pour l'engager à se démettre de la dictature; selon Varron, Cassius Flaminius, sur un pa présage, quitta la charge de général de cavaler Plutarque dit qu'on augura mal de la dernièr campagne de Marcellus, parce que des rats avai rongé quelques dorures du temple de Jupiter. Romain vint un jour, fort effrayé, consulter C ton, parce que les rats avaient rongé un de s souliers. Caton lui répondit que c'eût été un to autre prodige si le soulier avait rongé un rat.

Myricæus, surnom donné à Apollon, com présidant à la divination par les tiges de bruyèr à laquelle on donnait l'épithète de prophétiqu

ettait alors à la main une tige de cette

ères. Nonnus dit que chez les Romains passer par quatre-vingts épreuves différour être initié dans les mystères de ou du Soleil. D'abord on faisait baigner lat, puis on l'obligeait à se jeter dans le uite on le reléguait dans un désert, où oumis à un jeûne rigoureux de cinquante près quoi on le fustigeait durant deux n le mettait vingt autres jours dans la le n'était qu'après ces épreuves, sur ution rigoureuse desquelles veillait un et dans lesquelles le récipiendiaire succ souvent, qu'on était admis aux mys- y avait d'autres cérémonies très-bizarres stères d'Éleusis, de Trophonius, de la léesse, etc.

ologie. Contentons-nous de citer ici s fragments de Benjamin Binet dans son *es dieux et des démons du paganisme :*

'on fixait la théologie païenne à ce que es nous en débitent, et à ce que le vulgru, il y aurait d'abord de quoi s'étonner nt comment l'homme, qui a conservé s linéaments de l'image de Dieu et qui en ée naturelle, s'est abandonné à des suns si absurdes. Les païens, qui n'avaient autre guide que la mèche fumante de leur sont tombés dans une espèce de délire en utant de monstres de dieux qu'il y avait de s. Il est juste, avant d'examiner la croyance osophes, de vous décrire succinctement la croyance du vulgaire était grossière. irs dieux les plus vénérés, tels que les ious les dépeignent, étaient plus propres ire qu'à exciter la dévotion. Ils en avaient s, de carrés, de triangulaires, d'informes, eux, de borgnes, d'aveugles. Combien ragances ne leur attribuait-on pas ! Les ious parlent d'une manière bouffonne des d'un Anubis impudique et de la Lune; apprennent que Diane avait été fouettée ; lisons la précaution pieuse d'un Jupiter nt sur le point de mourir, fit son testaious y voyons les dieux en guerre au siége e, l'attentat des Titans contre Jupiter, la qu'ils donnèrent à tous les dieux, terreur r fit quitter leur domicile et interrompre nctions pour aller se cacher en Égypte, étamorphoser en crocodiles et en oignons. s dépeignent la faim pressante des trois s, les accents lugubres du Soleil déplorant leur de son fils foudroyé par Jupiter, les d'une Cybèle lascive qui se plaint de l'inice d'un berger insensible à ses flammes. vidait du fumier. Apollon était bouvier ; e se loua à Laomédon pour bâtir les murs e, et fut en cela d'autant plus malheureux en fut pas payé. Jupiter, le plus grand des dieux, prenait d'étranges formes pour séduire et ravir les femmes : il se changeait tantôt en pluie d'or, tantôt en cygne, tantôt en taureau.

» Pour ce qui est des fonctions des dieux, Arnobe reproche aux païens qu'ils en avaient dont les uns étaient drapiers, les autres matelots, ménétriers, gardes du bétail ; que l'un était musicien, l'autre servait de sage-femme, l'autre savait l'art de deviner, l'un était médecin, l'autre présidait à l'éloquence, l'un se mêlait des armes, l'autre était forgeron. » Enfin, saint Augustin, parlant des charges que les païens attribuaient à leurs dieux, conclut que « cela sent plutôt la bouffonnerie de théâtre que la majesté de Dieu (*De Civit. Dei,* lib. III, cap. v ».)

« Mais afin de vous montrer combien la théologie des païens était grossière, il faut vous en donner un petit abrégé plus exact. Évhémérus de Messine, qui a recueilli l'histoire de Jupiter et des autres dieux avec leurs titres, leurs épitaphes et leurs inscriptions, trouvées dans les temples les plus anciens, et particulièrement dans celui de Jupiter Triphilin, qui possédait une colonne où Jupiter avait lui-même gravé ses actions ; cet Évhémérus dit en substance que Saturne prit Ops pour femme ; que Titan, qui était l'aîné de ses enfants, voulut régner : mais que Vesta, leur mère, et Cérès et Ops, leurs sœurs, conseillèrent à Saturne de ne point céder l'empire. Ce que voyant, Titan, qui se sentait le plus faible, s'accorda avec Saturne, à condition que, s'il engendrait des enfants mâles, il ne les élèverait point, afin que l'empire revînt à ses enfants : ainsi ils tuèrent le premier fils qui naquit à Saturne ; qu'ensuite naquirent Jupiter et Junon, dont ils ne montrèrent que Junon, et donnèrent Jupiter à Vesta pour le nourrir en cachette ; qu'après vint Neptune, que l'on cacha aussi, et enfin Pluton et Glauca ; que l'on montra Glauca, qui mourut bientôt après, et que Pluton fut nourri, comme Jupiter, en cachette. Or, cela étant parvenu aux oreilles de Titan, il assembla ses enfants, et mit Saturne et Ops au cachot. Mais Jupiter, étant devenu grand, combattit contre les Titans, les vainquit, et mit son père et sa mère hors de prison. Cependant, ayant découvert que son père, qu'il avait rétabli, était jaloux de lui et attentait à sa vie, il s'empara de l'État et le relégua en Italie. (*Lactant.*, lib. I, cap. XIV.)

» Les païens distinguaient leurs dieux en divers ordres ; les uns étaient *majores* ou *communes*, comme Virgile les appelle (*Æneid.*, lib. XII), parce qu'ils étaient reconnus et servis pour tels par toutes les nations sujettes à l'empire romain. On les nommait aussi *aviterni*. Ces grands dieux composaient une espèce de cour souveraine et étaient au nombre de douze, compris en ces deux vers d'Ennius :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jupiter, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

» Les autres dieux passaient pour des divinités moyennes, célestes, terrestres, aquatiques et infernales, auxquelles on confiait le gouvernement de certaines parties de l'univers. Il y en avait d'autres que l'on ne reconnaissait que pour des dieux nouveaux qui avaient été ou engendrés des hommes et des dieux, ou déifiés par l'apothéose, à cause des bienfaits que l'on en avait reçus. Ces dieux s'appelaient *indigetes*, *semidei*. Tels étaient Hercule, Castor, Pollux, Esculape, et tous ceux que leurs mérites avaient élevés au ciel. Sur quoi Cicéron dit agréablement que *le ciel est peuplé du genre humain*. Il y en avait encore d'autres que l'on ne considérait que comme des dieux ou barbares et étrangers, ou incertains et inconnus, que l'on invoquait d'une manière douteuse, *si tu es dieu*, *si tu es déesse*, ou en général, sans les nommer, comme fait le bouffon comique de Plaute : *Fassent*, dit-il, *tous les dieux grands ou petits, et les dieux des pots* (Plaut., *Cist.*, act. II), etc. Ce sont ces divinités qu'Ovide appelle *la populace des dieux*, les Faunes, les Satyres, les Lares, les Nymphes.

» De tous ces dieux, il y en avait de bons et de mauvais, auxquels on sacrifiait afin qu'ils ne fissent point de mal (Aul. Gell., lib. v). (
divinités hautes, moyennes et basses, n'étai
pas toutes également vénérées : on rendai
celles du premier ordre un culte suprême et u
versel, à celles du second un service subalter
Que l'on adore, dit Cicéron, *les dieux et c
qui ont toujours été estimés célestes, et ceux
leurs mérites ont élevés au ciel* (*De leg.*, lib.
Mais pour les dieux inférieurs, étrangers, inc
tains et particuliers, on ne leur déférait qu
honneur arbitraire, ou proportionné à leur fa
pouvoir, qui ne s'étendait que sur certaines p
ties du monde, dont on leur avait donné le g
vernement.

» Je ne dirai rien de cette multitude de d
nités païennes dont le nom seul est ridicule :
étaient les dieux *Vagitonus*, *Robigus*, *Pic
Tiberinus*, *Pilumnus*, *Consus* ; telles étaient
déesses *Cloacina*, *Educa*, *Potina*, *Volup
Febris*, *Fessonia*, *Flora*, etc. Je ne vous en r
porterai point mille histoires absurdes pour v
prouver que ce que l'on contait des dieux
venait que des fictions des poëtes, que le p
ple, naturellement superstitieux, avait adop
comme conformes à ses préjugés. »

N

Nabam, démon que l'on conjure le samedi. *Voy.* CONJURATIONS.

Nabérus, appelé aussi NÉBIROS, marquis du sombre empire, maréchal de camp et inspecteur général des armées. Il se montre sous la figure d'un corbeau ; sa voix est rauque ; il donne l'éloquence, l'amabilité et enseigne les arts libéraux. Il fait trouver la main de gloire ; il indique les qualités des métaux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs ; l'un des chefs des nécromanciens, il prédit l'avenir. Il commande à dix-neuf légions [1].

Nabuchodonosor, roi de Babylone, crut pouvoir exiger des peuples le culte et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu, et il fut pendant sept ans changé en bœuf. Les paradistes croient faire une grande plaisanterie en annonçant qu'on verra chez eux l'ongle de Nabuchodonosor [2] parmi d'autres bagatelles ; mais l'ongle de Nabuchodonosor est dans le cabinet de curiosités du roi de Danemark....

« Entre les Pères de l'Église, les uns, dit Chevreau, ont cru certaine la réprobation de Ne
chadnetzar, les autres n'ont douté nullemen
son salut. On a fait encore des questions a
inutiles sur le texte de Daniel, où il est dit
« Nabuchodonosor fut banni sept ans de la c
pagnie des hommes ; qu'il demeurait avec
bêtes des champs ; qu'il mangeait l'herbe cor
les bœufs ; que son poil devint long comme
plumes des aigles, et ses ongles comme ceux
oiseaux. » Saint Cyrille de Jérusalem, Cédr
et d'autres ont été persuadés qu'il avait
changé en bœuf ; et notre Bodin y aurait s
crit, lui qui a cru à la lycanthropie. Je ne p
serai point cette question, et je me content
dire ici, après beaucoup d'autres, qu'il p
l'usage de la raison ; qu'il fut tellement ch
par les injures de l'air, par la longueur de
poil et de ses ongles, et par sa manière de v
avec les bêtes, qu'il s'imagina qu'il en était
Tertullien dit qu'en cet état il fut frénétic
saint Thomas, qu'il eut l'imagination bles
et les paroles de saint Jérôme sont remarquab
*Quando autem dixit sensum sibi redditum, os
dit non formam se amisisse, sed mentem* [1]. »

Nachtmaneken, ou petit homme de n
nom que les Flamands donnent aux incubes.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmonum*.

[2] Et plus exactement Nebuchadnetzar, nom qui signifie *Nebo le dieu prince*, et Nebo serait le nom chaldéen de la planète de Mercure (M. Eugène Boré, *De la Chaldée et des Chaldéens*).

[1] *Chevræana*, t. I, p. 249.

htvrouwtje, ou petite femme de nuit, ue les Flamands donnent aux succubes.
ates, astrologues de Ceylan. Des voya- crédules vantent beaucoup le savoir de ces



, qui, disent-ils, font souvent des prédic- que l'événement accomplit. Ils décident du s enfants. S'ils déclarent qu'un astre malin idé à leur naissance, les pères, en qui la tition étouffe la nature, leur ôtent une vie it être malheureuse. Cependant, si l'en- ui voit le jour sous l'aspect d'une planète ire est un premier-né, le père le garde, en des prédictions; ce qui prouve que l'as- ie n'est qu'un prétexte dont les pères trop és d'enfants se servent pour en débarrasser naison. Ces nagates se vantent encore de e, par l'inspection des astres, si un ma- sera heureux, si une maladie est mor- etc.

glefare, vaisseau fatal chez les Celtes. Il t des ongles des hommes morts; il ne doit chevé qu'à la fin du monde, et son appa- fera trembler les hommes et les dieux. sur ce vaisseau que l'armée des mauvais s doit arriver d'Orient.

gual. C'est le nom que donnent les Mexi- à leur esprit familier. Chaque nouveau-né ien. Les peuplades ont le leur collectif. Le l de chaque nouveau-né est vivant sous la d'un animal, d'un poisson, d'un oiseau, st signalé le jour de sa naissance par son cope. C'est un tigre, un chat, un perro- un insecte. Dans le culte du Mexique, avant nquête, on offrait souvent du sang aux et aussi aux esprits familiers; on tirait à nt qui venait de naître une goutte de sang l'oreille ou sous la langue pour l'offrir avant à Chalchinhlicué, la déesse des eaux et la ctrice des enfants.

ira, gros perroquet, recevait un culte pro- l dans quelques lieux du Mexique. Il avait prêtres, qui lui présentaient goutte par e leur propre sang en se tatouant de pi- qûres, et ce culte subsistait encore dans des cavernes il n'y a pas longtemps [1].

Naguille (Catherine), petite sorcière âgée de onze ans, qui fut accusée d'aller au sabbat en plein midi [2].

Naguille (Marie), jeune sorcière, sœur de la précédente. Arrêtée à seize ans, elle avoua que sa mère l'avait conduite au sabbat. Lorsqu'elles devaient y aller ensemble, le diable venait ouvrir la fenêtre de leur chambre et les attendait à la porte. La mère tirait un peu de graisse d'un pot, s'en oignait la tête, excepté la figure, prenait sa fille sous le bras, et elles s'en allaient en l'air au sabbat. Pour revenir à la maison, le diable leur servait de porteur. Elle avoua encore que le sabbat se tenait à Pagole, près d'un petit bois [3].

Nahama, sœur de Tubalcain. On lit dans le Talmud que c'est une des quatre mères des diables. Elle est devenue elle-même, selon les démonomanes, un démon succube.

Nain-Laurin ou l'Elf-roi. C'est le roi des



petits elfs, des kobolds et d'autres esprits nains.

[1] Voyez sur ces faits de curieux détails dans l'intéressant voyage de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, sur l'isthme de Tchuantépec, l'Etat de Chiapos et la république de Guatémala.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. II, p. 66.

[3] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. II, p. 118.

Il joue un grand rôle dans le poëme de Nibelungs.

Nains. Presque tous les esprits de l'espèce des fées sont nains en Irlande.

Aux noces d'un certain roi de Bavière, on vit un nain si petit qu'on l'enferma dans un pâté, armé d'une lance et d'une épée. Il en sortit au milieu du repas, sauta sur la table, la lance en arrêt, et excita l'admiration de tout le monde [1].

La fable dit que les pygmées n'avaient pas deux pieds de haut et qu'ils étaient toujours en guerre avec les grues. Les Grecs, qui reconnaissaient des géants, pour faire le contraste parfait, imaginèrent ces petits hommes, qu'ils appelèrent pygmées. L'idée leur en vint peut-être de certains peuples d'Éthiopie, appelés *Péchimies*, qui étaient d'une petite taille. Et comme les grues se retiraient tous les hivers dans leur pays, ils s'assemblaient pour leur faire peur et les empêcher de s'arrêter dans leurs champs : voilà le combat des pygmées contre les grues.



Swift fait trouver à son Gulliver des hommes hauts d'un demi-pied dans l'île de Lilliput. Avant lui, Cyrano de Bergerac, dans son *Voyage au soleil*, avait vu de petits nains *pas plus hauts que le pouce*.

Les Celtes pensaient que les nains étaient de espèces de créatures formées du corps du géan Ime, c'est-à-dire de la poudre de la terre. Il n'étaient d'abord que des vers; mais, par l'ordr des dieux, ils participèrent à la raison et à l figure humaines, habitant toujours cependa entre la terre et les rochers. « On a découve sur les bords de la rivière Merrimak, à vin milles de l'île Saint-Louis, dans les États-Uni des tombeaux en pierre, construits avec u sorte d'art et rangés en ordre symétrique, ma dont aucun n'avait plus de quatre pieds de lon Les squelettes humains n'excèdent pas tro pieds en longueur. Cependant les dents pro vent que c'étaient des individus d'un âge mû Les crânes sont hors de proportion avec le res du corps. Voilà donc les pygmées retrouvés [1]. *Voy.* Pygmée.

Laissons passer une anecdote de nain.

On montre dans le château d'Umbres, à u lieue d'Inspruck, le tombeau d'Haymon, géa né dans le Tyrol au quinzième siècle. Il av seize pieds de haut et assez de force, dit-o pour porter un bœuf d'une main. A côté du squ lette d'Haymon est celui d'un nain qui fut cau de sa mort. Ce nain ayant délié le cordon du so lier du géant, celui-ci se baissa pour le renoue le nain profita de ce moment pour lui donner soufflet. Cette scène se passa devant l'archid Ferdinand et sa cour; on en rit : ce qui fit ta de peine au géant que peu de jours après il mourut de chagrin.

C'était un luxe, autrefois, d'avoir à la co des nains ou des fous.

Nairancie. Espèce de divination usitée par les Arabes et fondée sur plusieurs phénomèn du soleil et de la lune.

Nakaronkir, esprit que Mahomet envoie da leur sommeil aux musulmans coupables, pour l pousser au repentir.

Nambroth, démon que l'on conjure le marc *Voy.* Conjurations.

Nan, mouches assez communes en Laponi Les Lapons les regardent comme des esprits les portent avec eux dans des sacs de cuir, bi persuadés que par ce moyen ils seront préserv de toute espèce de maladies.

Napier (Barbara). *Voy.* Jacques Ier.

Napoléon Ier, empereur des Français. On prétendu qu'il avait un génie familier, comm Socrate et tous les grands hommes dont les a tions ont excité l'admiration de leurs contemp rains. On l'a fait visiter par un petit homm rouge, espèce de génie mystérieux. Des espri hostiles ont vu aussi dans Napoléon un des pr curseurs de l'Antechrist; ce qui est absurde.

[1] Johnston, *Thaumatographia naturalis.*

[1] *Journal des Débats* du 25 janvier 1819.

ac, enfer des Indiens; on y sera tour- par des serpents.

rande ou **Nastrund**, partie de l'enfer ndinaves. Là sera un bâtiment vaste et ; la porte, tournée vers le nord, ne sera ite que de cadavres et de serpents, dont les têtes, tendues à l'intérieur, vomiront s de venin. Il s'en formera un fleuve empoisonné, dans les ondes rapides duquel flotteront les parjures, les assassins et les adultères. Dans une autre région, la condition des damnés sera pire encore; car un loup dévorant y déchirera sans cesse les corps qui y seront envoyés.

Nathan de Gaza, juif visionnaire qui se présenta en précurseur du faux messie Sabathaï-Zévi.



Napoléon Ier, empereur des Français. — Page 488.

ona (Berthe), Génoise qui fut possédée en de trois démons. Ils l'enlevaient en l'air à u neuf pieds. Elle fut délivrée devant les es de saint Ubald, dont ses exorcistes iment l'intercession.

turel et **Surnaturel**. Ce qui a fourvoyé oup d'esprits qui se sont crus forts parce étaient faibles et qu'ils ne s'en doutaient 'est qu'ils ont confondu ces deux essences : urel et le surnaturel. Ainsi Balthasar Beclans son *Monde enchanté*, veut anéantir les ns, parce que sa laideur faisait dire qu'il 'un d'eux. Il voulait s'escrimer sur la chute omme ; or, il s'insurgea contre ces paroles ïse : « Le serpent dit à la femme. » Est-ce que pent a les organes qu'il faut pour parler? se demanda-t-il. Et si on lui objecte que le diable a pris la figure du serpent, il répond qu'un esprit n'a pas non plus les organes qui parlent. Il en tire donc cette conclusion : « Cela ne se peut naturellement; donc cela n'est pas. » Mais Benjamin Binet lui a répliqué : « Ce que vous répondez, c'est ne rien dire, puisqu'il s'agit là d'un fait surnaturel. »

Les naturalistes, les rationalistes, les réalistes (car nous avons ces sectes autour de nous) raisonnent comme Becker; et ainsi ils déraisonnent.

Naudé (Gabriel), l'un des savants distingués de son temps, né à Paris en 1600. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal Mazarin, ensuite de la reine Christine, et mourut à Abbeville en 1653. Il a laissé une *Instruction à la France sur la vé-*

rité de l'histoire des frères de la Rose-Croix, 1623, in-4° et in-8°; rare. Naudé y prouve que les prétendus frères de la Rose-Croix n'étaient que des fourbes qui cherchaient à trouver des dupes, en se vantant d'enseigner l'art de faire de l'or, et d'autres secrets non moins merveilleux. Ce curieux opuscule est ordinairement réuni à une autre brochure intitulée *Avertissement au sujet des frères de la Rose-Croix*. On a encore de lui : *Apologie pour les grands hommes faussement soupçonnés de magie*, 1625, in-8°. Cet ouvrage, peut-être un peu trop systématique, a eu plusieurs éditions. Il y prend la défense des sages, anciens et modernes, accusés d'avoir eu des génies familiers, tels que Socrate, Aristote, Plotin, etc., ou d'avoir acquis par la magie des connaissances au-dessus du vulgaire.

Naurause (Pierres de). *Voy.* Fin du monde.

Navius (Accius). Ce Navius, étant jeune, dit Cicéron, fut réduit par la pauvreté à garder les pourceaux. En ayant perdu un, il fit vœu que, s'il le retrouvait, il offrirait aux dieux la plus belle grappe de raisin qu'il y aurait dans l'année. Lorsqu'il eut retrouvé son pourceau, il se tourna vers le midi, s'arrêta au milieu d'une vigne, partagea l'horizon en quatre parties; et après avoir eu dans les trois premières des présages contraires, il trouva une grappe de raisin d'une admirable grosseur. Ce fut le récit de cette aventure qui donna à Tarquin la curiosité de mettre à l'épreuve son talent de divination. Il coupa un jour un caillou avec un rasoir, pour prouver qu'il devinait bien.

Naylor (James), imposteur du seizième siècle, né dans le diocèse d'York, en Angleterre. Après avoir servi quelque temps en qualité de maréchal des logis dans le régiment du colonel Lambert, il se retira parmi les trembleurs et s'acquit tant de réputation par ses discours, qu'on le regardait comme un saint homme. Voulant profiter de la bonne opinion qu'on avait de lui et se donner en quelque sorte pour un dieu, il résolut, en 1656, d'entrer dans Bristol en plein jour, monté sur un cheval dont un homme et une femme tenaient les rênes, suivi de quelques autres qui chantaient tous : *Saint, saint, saint, le Dieu de sabaoth*[1]. Les magistrats l'arrêtèrent et l'envoyèrent au parlement, où, son procès ayant été instruit, il fut condamné, le 25 janvier 1657, comme blasphémateur et séducteur du peuple, à avoir la langue percée avec un fer chaud et le front marqué de la lettre B (blasphémateur), à être ensuite reconduit à Bristol, où il rentrerait à cheval, ayant le visage tourné vers la queue : ce qui fut exécuté à la lettre, quoique ce fou misérable eût désiré paraître sur un âne. Naylor fut ensuite enfermé pour le reste de ses jours; mais on l'élargit un peu plus tard, et il ne cessa de prêcher ceux de sa secte jusqu'à sa mort.

Naxac, séjour de peines où les habitants du Pégu font arriver les âmes après plusieurs transmigrations.

Nébiros. *Voy.* Naberus.

Nécato, sorcière d'Andaye qui allait au sabbat avec d'autres, quoique emprisonnée; ce qui établit que, comme plusieurs de ces malheureuses, elle n'y allait qu'en esprit. Delancre dépeint cette sorcière comme un monstre de laideur. Elle avait une barbe de satyre, des yeux de chat sauvage, une voix rauque. Son regard effrayait même ses compagnes.

Nécromancie, art d'évoquer les morts ou de deviner les choses futures par l'inspection des cadavres. *Voy.* Anthropomancie, Érichtho, etc.

Il y avait à Séville, à Tolède et à Salamanque des écoles publiques de nécromancie dans de profondes cavernes, dont la grande Isabelle fit murer les entrées. Pour prévenir les superstitions de l'évocation des mânes et de tout ce qui a pris le nom de nécromancie, Moïse avait fait de sages défenses aux Juifs. Isaïe condamne également ceux qui demandent aux morts ce qui intéresse les vivants et ceux qui dorment sur les tombeaux pour avoir des rêves. C'est même pour obvier aux abus de la nécromancie répandue en Orient que chez le peuple israélite celui qui avait touché un mort était impur. Cette divination était en usage chez les Grecs et surtout chez les Thessaliens; ils arrosaient de sang chaud un cadavre, et ils prétendaient ensuite en recevoir des réponses certaines sur l'avenir. Ceux qui consultaient le mort devaient auparavant avoir fait les expiations prescrites par le magicien qui présidait à cette cérémonie, et surtout avoir apaisé par quelques sacrifices les mânes du défunt : sans ces préparatifs, le défunt demeurait sourd à toutes les questions. Les Syriens se servaient aussi de cette divination, et voici comment ils s'y prenaient : Ils tuaient de jeunes enfants en leur tordant le cou, leur coupaient la tête, qu'ils salaient et embaumaient, puis gravaient sur une lame ou sur une plaque d'or le nom de l'esprit malin pour lequel ils avaient fait ce sacrifice; ils plaçaient la tête sur cette plaque, l'entouraient de cierges, adoraient cette sorte d'idole et en tiraient des réponses[1]. *Voy.* Magie.

Les rois idolâtres d'Israël et de Juda se livrèrent à la nécromancie. Saül y eut recours lorsqu'il voulut consulter l'ombre de Samuel. L'Église a toujours condamné ces abominations. Lorsque Constantin, devenu chrétien, permit encore aux païens de consulter leurs augures, pourvu que ce fût au grand jour, il ne toléra ni la magie noire ni la nécromancie. Julien se livrait à cette pratique exécrable.

Il restait, au moyen âge, quelques traces

[1] Nous traduisons *le Dieu des armées;* mais *Deus sabaoth* veut dire *le Dieu des phalanges célestes.*

[1] Leloyer. *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. V, p. 544.

ɛcromancie dans l'épreuve du cercueil.

ɔoliens, secte de mahométans qui prétêtre nés du Saint-Esprit, c'est-à-dire ıration d'homme : ce qui les fait tellelérer qu'on ne s'approche d'eux qu'avec On prétend qu'un malade guérit pour l puisse toucher un de leurs cheveux. ancre dit que ces saints hommes sont au ɔ des enfants du diable, qui tâchent de des prosélytes[1] ; et c'est le plus pro-

. « Tu as fait un vœu à sainte Néga. » ɔn des bandits corses. Cette sainte n'est ɜ le calendrier ; mais, chez ces bandits, · à sainte Néga, c'est nier tout de parti

tion. La première négation a été faite ın, qui a donné un insolent démenti à ɜme. La plus affreuse négation dans ce ɔst celle des insensés qui nient Dieu. La éclairera malheureusement trop tard.

es. Il est démontré que les nègres ne d'une race différente des blancs, comme ulu dire quelques songe-creux ; qu'ils ne non plus la postérité de Caïn, laquelle ans le déluge. Les hommes, cuivrés en ɔnt devenus noirs en Afrique et blancs Septentrion ; et tous descendent d'un ple. Les erreurs, plus ou moins innodes philosophes à ce sujet ne sont plus que par les ignorants. Les sorciers apquelquefois le diable le grand nègre. Un sulte dont on n'a conservé ni le nom ni ayant envie de voir le diable, se fit conır un magicien dans un carrefour peu fréoù les démons avaient coutume de se Il aperçut un grand nègre sur un trône ɛntouré de plusieurs soldats noirs armés ɜs et de bâtons. *Le grand nègre*, qui était ɜ, demanda au magicien qui il lui ame-Seigneur, répondit le magicien, c'est un r fidèle. — Si tu veux me servir et m'adole diable au jurisconsulte, je te ferai asma droite. Mais le prosélyte, trouvant la ernale plus triste qu'il ne l'avait espéré, igne de la croix, et les démons s'éva-t[3].

ègres font le diable blanc.

r. *Voy.* MONKIR.

broth, un des esprits que les magiciens ɛnt. Le mardi lui est consacré et on l'évoque là : il faut, pour le renvoyer, lui jeter une ce qui est facile.

rod, roi d'Assyrie. Ayant fait bâtir la tour de Babel, et voyant, disent les auteurs arabes, que cette tour, à quelque hauteur qu'il l'eût fait élever, était encore loin d'atteindre au ciel, il imagina de s'y faire transporter dans un panier par quatre énormes vautours. Les oiseaux l'emportèrent en effet lui et son panier, mais si haut et si loin que depuis on n'entendit plus parler de lui.

Nénufar, plante aquatique froide, dont voici un effet : Un couvreur travaillait en été sur une maison, à l'une des fenêtres de laquelle le maître avait un flacon d'eau de fleurs de nénufar à purifier au soleil. Le couvreur, étant échauffé et altéré, prit le flacon et but de cette eau ; il s'en retourna chez lui avec les sens glacés. Au bout de quelques jours, surpris de son refroidissement, il se crut ensorcelé. Il se plaint du maléfice qu'on lui a fait. Le maître de la maison examine son flacon et le trouve vide. Il reconnaît aussitôt d'où vient le maléfice, console le couvreur en lui faisant boire du vin de gingembre confit et toutes choses propres à le réchauffer. Il le rétablit enfin et fit cesser ses plaintes[1].

Néphélim, nom qui signifie également géants ou brigands. Aussi est-ce celui que l'Écriture donne aux enfants nés du commerce des anges avec les filles des hommes. Selon l'auteur du livre d'Énoch, les néphélim étaient fils des géants.

Nequam, prétendu prince des magiciens, à qui les chroniques mayençaises attribuent la fondation de Mayence.

Ner ou **Néré.** C'est le nom que l'on donne en Perse aux génies mâles de la race des Dives. Ils sont très-méchants. Les plus renommés de ces dives pour leur férocité sont Demrousch-Néré, Séhélan-Néré, Mordach-Néré, Cahamérage-Néré. Ils ont fait la guerre aux premiers monarques de l'Orient (dans les temps fabuleux). Tahmuras les a vaincus et enchaînés dans des cavernes bien closes[2].

Nergal, démon du second ordre, chef de la police du ténébreux empire, premier espion de Belzébuth, sous la surveillance du grand justicier Lucifer. Ainsi le disent les démonomanes. Toutefois Nergal ou Nergel fut une idole des Assyriens ; il paraît que dans cette idole ils adoraient le feu.

Néron, empereur romain, dont le nom odieux est devenu la plus cruelle injure pour les mauvais princes. Il portait avec lui une petite statue ou mandragore qui lui prédisait l'avenir. On rapporte qu'en ordonnant aux magiciens de quitter l'Italie, il comprit sous le nom de magiciens les philosophes, parce que, disait-il, la philosophie favorisait l'art magique. Cependant il est certain, disent les démonomanes, qu'il évoqua lui-même les mânes de sa mère Agrippine[3].

ıncre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., p. 231.
ılérimée, *Colomba*.
ɛnda aurea Jacobi de Voragine, leg. LXIV.
ur les nègres les *Légendes de l'Ancien Tes*p. 84.

[1] Saint-André, *Lettres sur la magie*.
[2] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. *Div*.
[3] Suétone, *Vie de Néron*, ch. XXIV.

Netla. *Voy.* Ortie.

Nétos, génies malfaisants aux Moluques. Ils ont pour chef Lanthila.

Neuf. Ce nombre est sacré chez différents peuples. Les Chinois se prosternent neuf fois devant leur empereur. En Afrique, on a vu des princes, supérieurs aux autres en puissance, exiger des rois leurs vassaux de baiser neuf fois la poussière avant de leur parler. Pallas observe que les Mogols regardent aussi ce nombre comme très-auguste, et l'Europe n'est pas exempte de cette idée.

Neuhaus (Femme blanche de). *Voy.* Femmes blanches.

Neures ou **Neuriens**, peuples de la Sarmatie européenne qui prétendaient avoir le pouvoir de se métamorphoser en loups une fois tous les ans, et de reprendre ensuite leur première forme.

New-Haven. La barque de la fée de New-Haven apparaît, dit-on, sur les mers avant les naufrages au nouveau monde. Cette tradition prend sa source dans une de ces apparitions merveilleuses et inexplicables qu'on suppose être occasionnées par la réfraction de l'atmosphère, comme le palais de la fée Morgane, qui brille au-dessus des eaux dans la baie de Messine.

Niais est un adjectif qui vient de nier; et ceux qui nient n'en doivent pas être bien fiers.

Nibrianes. Les nibrianes sont les fées des Napolitains. Il y en a une attachée à chaque maison; et ceux qui l'occupent offensent la nébriane s'ils se plaignent de leur logis. C'est là sans doute une invention de propriétaires.

Nickar ou **Nick.** D'après la mythologie scandinave, source principale de toutes les croyances populaires de l'Allemagne et de l'Angleterre,



Odin prend le nom de Nickar ou Hnickar lorsqu'il agit comme principe destructeur ou mauvais génie. Sous ce nom et sous la forme de *kelpie*, cheval-diable d'Écosse, il habite les lacs et les rivières de la Scandinavie, où il soulève des tempêtes et des ouragans. Il y a dans l'île de Rugen un lac sombre dont les eaux sont troubles et les rives couvertes de bois épais. C'est là qu'il aime à tourmenter les pêcheurs en faisant chavirer leurs bateaux et en les lançant quelquefois jusqu'au sommet des plus hauts sapins. Du Nickar scandinave sont provenus les *hommes d'eau* et les *femmes d'eau*, les nixes des Teutons. Il n'en est pas de plus célèbres que les nymphes de l'Elbe et de la Gaal. Avant l'établissement du Christianisme, les Saxons qui habitaient le voisinage de ces deux fleuves adoraient une divinité du sexe féminin, dont le temple était dans la ville de Magdebourg ou Megdeburch (ville de la jeune fille), et qui inspira toujours depuis une certaine crainte comme la naïade de l'Elbe. Elle apparaissait à Magdebourg, où elle avait coutume d'aller au marché avec un panier sous le



bras : elle était pleine de grâce, propre, et au premier abord on l'aurait prise pour la fille d'un bon bourgeois ; mais les malins la reconnaissaient à un petit coin de son tablier, toujours humide, en souvenir de son origine aquatique[1].

Chez les Anglais, les matelots appellent le diable le *vieux Nick*.

Nicksa. *Voy.* Nixas.

Nicolaï. *Voy.* Hallucination.

Nid, degré supérieur de magie que les Islandais comparaient à leur seidur ou magie noire. Cette espèce de magie consistait à chanter un charme de malédictions contre un ennemi.

Nider (Jean), savant dominicain mort en 1440. Son *Formicarium* contient sur les possessions des faits curieux.

Niflheim (Abîme), nom d'un double enfer chez les Scandinaves. Ils le plaçaient dans le neuvième monde; suivant eux, la formation en avait précédé de quelques hivers celle de la terre. Au milieu de cet enfer, dit l'Edda, il y a une fontaine nommée Hvergelmer. De là coulent

[1] *Traditions populaires du Nord.* (*Revue britannique*, 1837.)

es suivants : l'Angoisse, l'Ennemi de la Séjour de la Mort, la Perdition, le Gouf- empête, le Tourbillon, le Rugissement, ment, le Vaste; celui qui s'appelle le coule près des grilles du Séjour de la t enfer est une espèce d'hôtellerie, ou, ut, une prison dans laquelle sont déte- ommes lâches ou pacifiques qui ne peu- endre les dieux inférieurs en cas d'atta- révue. Mais les habitants doivent en dernier jour pour être condamnés ou C'est une idée très-imparfaite du purga-

mancie, art de connaître les choses dans les endroits noirs, ténébreux, les mines, les pétrifications souterrai- . Ceux qui faisaient des découvertes de évoquaient les démons et leur comman- apporter les trésors cachés. La nuit était èrement destinée à ces évocations, et si durant ce temps que les démons exé- les commissions dont ils étaient chargés.

a de Lenclos. On conte qu'elle dut de r une certaine beauté, trop vantée, jus- e de quatre-vingts ans, à certain pacte t avec le diable, lequel lui avait apparu, moment de vanité, sous les traits d'un u de noir. On ajoute qu'à l'heure de sa e vit aux pieds de son lit le nain qui it [1].

ly ou **Nirondy**, roi des démons malfai- ez les Indiens. On le représente porté épaules d'un géant et tenant un sabre à

Nisgodreng, lutins danois de l'espèce icaunes. *Voy.* ce mot.

s, petites fées en Écosse.

s, démons ou génies que les habitants Moluques consultent dans les affaires ntes. On se rassemble, on appelle les au son d'un petit tambour, on allume beaux, et l'esprit paraît, ou plutôt un de stres; on l'invite à boire et à manger, et, se faite, l'assemblée dévore les restes du

s ou Nicksa, dieu d'une rivière ou de adoré sur les bords de la Baltique, pa- ntestablement avoir tous les attributs une. Parmi les vents brumeux et les tables tempêtes de ces sombres contrées, pas sans raison qu'on l'a choisi comme nce la plus contraire à l'homme, et le e surnaturel qu'on lui a attribué est jusqu'à nous sous deux aspects bien dif- La Nixa des Germains est une de ces s fées, nommées Naïades par les anciens; Nick (le diable en Angleterre) est un e descendant du dieu de la mer du Nord,

z son aventure dans les *Légendes infernales*.

et possède une grande portion de sa puissance. Le matelot anglais, qui semble ne rien craindre, avoue la terreur que lui inspire cet être redoutable, qu'il regarde comme l'auteur des différentes calamités auxquelles sa vie précaire est continuellement en butte.

Noals (Jeanne), sorcière qui fut brûlée par arrêt du parlement de Bordeaux, le 20 mars 1619, pour avoir chevillé le moulin de Las-Coudourleiras, de la paroisse de Végenne. Ayant porté un jour du blé à moudre à ce moulin avec deux autres femmes, le meunier, Jean Destrade, les pria d'attendre que le blé qu'il avait déjà depuis plusieurs jours fût moulu; mais elles s'en allèrent mécontentes, et aussitôt le moulin se trouva chevillé, de façon que le meunier ni sa femme n'en surent trouver le défaut. Le maître du moulin ayant été appelé, il s'avisa d'y amener ladite sorcière, qui, s'étant mise à genoux sur l'engin avec lequel le meunier avait coutume d'arrêter l'eau, fit en sorte qu'un quart d'heure après le moulin se remit à moudre avec plus de vitesse qu'il n'avait jamais fait [1].

Nodier (Charles), spirituel auteur de *Trilby ou le lutin d'Argail* (Argyle), et de beaucoup d'écrits charmants où les fées et les follets tiennent poétiquement leur personnage.

Noé. Les Orientaux ont chargé de légendes merveilleuses l'histoire de ce patriarche [2].

Noël (Jacques), prétendu possédé et peut-être obsédé, qui fit quelque bruit en 1667. Il était neveu d'un professeur de philosophie au collége d'Harcourt, à Paris. Il s'imaginait sans cesse voir des spectres. Il était sujet aux convulsions épileptiques, faisait des grimaces, des contorsions, des cris et des mouvements extraordinaires. On le crut démoniaque, on l'examina; il prétendit qu'on l'avait maléficié, parce qu'il n'avait pas voulu aller au sabbat. Il assura avoir vu le diable plusieurs fois en différentes formes [3]. On finit par découvrir qu'il était fou.

Noh, nom du premier homme selon les Hottentots. Ils prétendent que leurs premiers parents entrèrent dans le pays par une porte ou par une fenêtre; qu'ils furent envoyés de Dieu même, et qu'ils communiquèrent à leurs enfants l'art de nourrir les bestiaux, avec quantité d'autres connaissances.

Noix. Un grand secret est renfermé dans les noix; car si on les fait brûler, qu'on les pile et qu'on les mêle avec du vin et de l'huile, elles entretiennent les cheveux et les empêchent de tomber [4].

Nomancie, divination par les noms et par les

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance de la divination, du sortilége*, etc., tr. VI, p. 348.

[2] Voyez ces légendes dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.

[3] *Lettres de Saint-André sur la magie*, etc.

[4] *Albert le Grand*, p. 199.

lettres qui les composent. C'est la même science que l'onomancie. *Voy.* ce mot.

Nombre deux. Depuis Pythagore, qui avait regardé le nombre deux comme représentant le mauvais principe, ce nombre était aux yeux de l'Italie le plus malheureux de tous; Platon, imbu de cette doctrine, comparaît le nombre deux à Diane, toujours stérile, et partant peu honorée. C'est d'après le même principe que les Romains avaient dédié à Pluton le deuxième mois de l'année et le deuxième jour du mois; parce que tout ce qui était de mauvais augure lui était spécialement consacré.

Diverses croyances s'attachaient à quelques autres nombres. *Voy.* NEUF, etc.

Nonos, génies malfaisants, que les Indiens des îles Philippines placent dans des sites extraordinaires entourés d'eau; ils ne passent jamais dans ces lieux, qui remplissent leur imagination d'effroi, sans leur en demander permission. Quand ils sont attaqués de quelque infirmité ou maladie, ils portent à ces génies, en forme d'offrande, du riz, du vin, du coco et le cochon, qu'on donne ensuite à manger aux malades.

Nornes, fées ou parques chez les Celtes. Elles dispensaient les âges des hommes, et se nommaient Urda (le passé), Verandi (le présent) et Skalda (l'avenir).

Norsgubb, le Vieux du Nord ou des Norses. C'est le nom populaire du diable en Suède.

Nostradamus (Michel), médecin et astrologue, né en 1503 à Saint-Remi en Provence, mort à Salon en 1566. Les talents qu'il déploya pour la guérison de plusieurs maladies qui affligeaient la Provence lui attirèrent la jalousie de ses collègues; il se retira de la société. Vivant seul avec ses livres, son esprit s'exalta au point qu'il crut avoir le don de connaître l'avenir. Il



écrivit ses prédictions dans un style énigmatique; et pour leur donner plus de poids, il les mit en vers. Il en composa autant de quatrains, dont il publia sept *centuries* à Lyon en 1555. Ce recueil eut une vogue inconcevable; on prit parti pour le nouveau devin; les plus raisonnables le regardèrent comme un visionnaire, les au imaginèrent qu'il avait commerce avec le dia d'autres qu'il était véritablement prophète. plus grand nombre des gens sensés ne vit lui qu'un charlatan qui, n'ayant pas fait fort à son métier de médecin, cherchait à mett profit la crédulité du peuple. La meilleure de visions est celle qui lui annonça qu'il s'enri rait à ce métier. Il fut comblé de biens et d'h neurs par Catherine de Médicis, par Charles et par le peuple des petits esprits. Le poëte delle fit ce jeu de mots sur son nom :

Nostra damus cum falsa damus, nam fallere nostrum
Et cum falsa damus, nil nisi *nostra damus*.

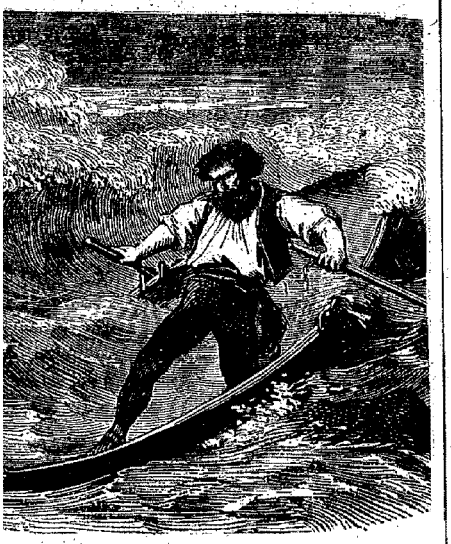
Ce n'est point merveille, dit Naudé, si, pa le nombre de mille quatrains, dont chacun p toujours de cinq ou six choses différentes, surtout de celles qui arrivent ordinairement rencontre quelquefois un hémistiche, qui mention d'une ville prise en France, de la r d'un grand en Italie, d'une peste en Espag d'un monstre, d'un embrasement, d'une vict ou de quelque chose semblable. Ces prophe ne ressemblent à rien mieux qu'à ce soulie Théramène, qui se chaussait indifféremment toutes sortes de personnes. Et quoique Ch gny, qui a tant rêvé là-dessus, ait prouvé, c son *Janus français*, que la plupart des pré tions de Nostradamus étaient accomplies au c mencement du dix-septième siècle, on ne la pas néanmoins de les remettre encore su tapis. Il en est des prophéties comme des al nachs; les idiots croient à tout ce qu'ils y lis parce que sur mille mensonges ils ont renco une fois la vérité. Nostradamus est enter Salon; il avait prédit de son vivant que son t beau changerait de place après sa mort. On l terra dans l'église des Cordeliers, qui fut truite. Alors le tombeau se trouva dans un cha et le peuple est persuadé plus que jamais q homme qui prédit si juste mérite au moins q le croie [1].

Notarique, une des trois divisions de la bale chez les Juifs. Elle consiste à prendre chaque lettre d'un mot pour en faire une phr entière, ou les premières lettres d'une sente pour en former un seul mot.

Noyés. Les marins anglais et américains cro que retirer un noyé et l'amener sur le pont

[1] De Thou rapporte que le fils de Nostradamu disait héritier du don de son père, et se mêlai prédire comme lui. Lorsqu'on assiégeait le Pous en Dauphiné, interrogé par Saint-Luc sur le sor attendait le Poussin, il lui répondit : — « Il p par le feu. » — Pendant que les soldats pillaie place, continue l'historien, le fils du prophète y lui-même le feu en plusieurs endroits, afin qu prédiction fût accomplie. Mais Saint-Luc, irrit cette action, poussa son cheval contre le jeune a logue qui en fut foulé aux pieds.

ii va appareiller, c'est, si le noyé y
n mauvais présage, qui annonce des
et le danger de périr. Superstition in-
Aussi laissent-ils les noyés à l'eau.
me légende qui a été racontée par le
ılenschlœsger. Ce n'est point une lé-
est un drame de la vie réelle. Un pauvre
perdu un fils dans un naufrage, et la
a rendu fou. Chaque jour il monte sur



e et s'en va en pleine mer; là, il frappe
coups sur un tambour, et il appelle son
ıte voix : — Viens, lui dit-il, viens ! sors
ɪtraite, nage jusqu'ici, je te placerai à
noi dans mon bateau; et si tu es mort,
nerai une tombe dans le cimetière, une
ıtre des fleurs et des arbustes; tu dor-
ieux là que dans les vagues. Mais le mal-
appelle en vain et regarde en vain.
a nuit descend, il s'en retourne en di-
J'irai demain plus loin, mon pauvre fils
ɔas entendu [1].

des trépassés. De tous les jours de



, il n'en est point que l'imagination su-
perstitieuse des Flamands ait entouré de plus grandes terreurs que le 1er novembre. Les morts sortent à minuit de leurs tombes pour venir, en longs suaires, rappeler les prières dont ils ont besoin aux vivants qui les oublient. La sorcière et le vieux berger choisissent cette soirée pour exercer leurs redoutables maléfices. L'ange Gabriel soulève alors pour douze heures le pied sous lequel il retient le démon captif, et rend à cet infernal ennemi des hommes le pouvoir momentané de les faire souffrir. D'ordinaire, la désolation de la nature vient encore ajouter aux terreurs de ces croyances; la tempête mugit, la neige tombe avec abondance, les torrents se gonflent et débordent; enfin la souffrance et la mort menacent de toutes parts le voyageur [1].

Numa-Pompilius, second roi de Rome. Il donna à son peuple des lois assez sages, qu'il disait tenir de la nymphe Égérie. Il marqua les jours heureux et les jours malheureux, etc. [2].

Les démonomanes font de Numa un insigne enchanteur et un profond magicien. Cette nymphe, qui se nommait Égérie, n'était autre chose qu'un démon qu'il s'était rendu familier, comme étant un des plus versés et mieux entendus qui aient jamais existé en l'évocation des diables. Aussi tient-on pour certain, dit Leloyer, que ce fut par l'assistance et l'industrie de ce démon qu'il fit beaucoup de choses curieuses pour se mettre en crédit parmi le peuple de Rome, qu'il voulait gouverner à sa fantaisie. A ce propos, Denys d'Halicarnasse raconte qu'un jour, ayant invité à souper bon nombre de citoyens, il leur fit servir des viandes simples et communes en vaisselle peu somptueuse; mais dès qu'il eut dit un mot, sa diablesse le vint trouver, et tout incontinent la salle devint pleine de meubles précieux, et les tables furent couvertes de toutes sortes de viandes exquises et délicieuses. Il était si habile dans ses conjurations, qu'il forçait Jupiter à quitter son séjour et à venir causer avec lui. Numa-Pompilius fut le plus grand sorcier et le plus fort magicien de tous ceux qui ont porté couronne, dit Delancre; il avait encore plus de

[1] H. Berthould, *La nuit de la Toussaint.*

[2] Entre autres choses, il présenta aux Romains, un jour, un certain bouclier (qu'on nomma ancile ou ancilie) et qu'il dit être tombé du ciel pendant une peste qui ravageait l'Italie; il prétendit qu'à la conservation de ce bouclier étaient attachées les destinées de l'empire romain, important secret qui lui avait été révélé par Egérie et les Muses. De peur qu'on n'enlevât ce bouclier sacré, il en fit faire onze autres, si parfaitement semblables, qu'il était impossible de les distinguer du véritable, et que Numa lui-même fut dans l'impossibilité de le reconnaître. Les douze boucliers étaient échancrés des deux côtés. Numa en confia la garde à douze prêtres qu'il institua pour cet effet, et qu'il nomma Saliens ou Agonaux. Mammurius, qui avait fait les onze copies si habilement, ne voulut d'autre récompense de son travail que la gloire de l'avoir convenablement exécuté.

mier, *Traditions des bords de la Baltique.*

pouvoir sur les diables que sur les hommes. Il composa des livres de magie qu'on brûla quatre cents ans après sa mort... *Voy.* Égérie.

Nursie, au royaume de Naples. Là était la grotte de la Sibylle, remplacée au moyen âge par des sorcières qu'on allait consulter.

Nybbas, démon d'un ordre inférieur, grand



paradiste de la cour infernale. Il a aussi l'intendance des visions et des songes. On le traite avec assez peu d'égards, le regardant comme bateleur et charlatan.

Nymphes, démons femelles. Leur nom vient de la beauté des formes sous lesquelles ils se montrent. Chez les Grecs, les nymphes, très-honorées, étaient partagées en plusieurs classes : les mélies suivaient les personnes qu'elles voulaient favoriser ou tromper ; elles couraient avec une vitesse inconcevable. Les nymphes genetyllides présidaient à la naissance, assistaient les enfants au berceau, faisaient les fonctions de sages-femmes, et leur donnaient même la nourriture. Ainsi Jupiter fut nourri par la nymphe Mélisse, etc. Ce qui prouve que ce sont bien des démons, c'est que les Grecs disaient qu'une personne était remplie de nymphes pour dire qu'elle était possédée des démons. Du reste, les cabalistes pensent que ces démons habitent les eaux, ainsi que les salamandres habitent le feu, les sylphes l'air, et les gnomes ou pygmées la terre. *Voy.* Ondins.

Nymphe de l'Elbe. Prétorius, auteur estimable du seizième siècle, raconte que la nymphe de l'Elbe s'assied quelquefois sur les bords du fleuve, peignant ses cheveux à la manière des sirènes. Une tradition semblable à celle que Walter Scott a mise en scène dans la *Fiancée de Lamermoor* avait cours au sujet de la sirène de l'Elbe ; elle est rapportée tout au long par les frères Grimm, dans leur Recueil de légendes germaniques. Quelque belles que paraissent les on-

dines ou nixes, le principe diabolique fait tou jours partie de leur essence : l'esprit du mal n'e



Nymphes.

couvert que d'un voile plus ou moins transp rent, et tôt ou tard la parenté de ces beaut mystérieuses avec Satan devient manifeste. U



mort inévitable est le partage de quiconque laisse séduire par elles. Des auteurs prétend que les dernières inondations du Valais fure

ar des démons qui, s'ils ne sont pas
rs ou des nixes, sont du moins de na-
ıibie. Il y a près de la vallée de Bagnes
agne fatale où les démons font le sab-
année 1818, deux frères mendiants de
venus de cette assemblée illégale, gra-
campagne pour vérifier le nombre et
ions des délinquants. Un diable, l'ora-
troupe, s'avança. — Révérends frères,
us sommes ici une armée telle que, si
t entre nous à parts égales tous les gla-
ous les rochers des Alpes, nous n'en
as chacun une livre pesant [1].

ıld (Jean de), auteur d'un livre intitulé *anthropie, transformation et extases des* Paris, 1615, in-8°.

vicomte de Brosse, poursuivi comme
la fin du seizième siècle. Il confessa
entendu dire qu'on brûlait les sorciers,
quitté sa maison et en était demeuré
s absent. Ses voisins, l'ayant suivi, l'a-
ouvé dans une étable de pourceaux; ils
èrent sur différents maléfices dont il
ısé; il reconnut qu'il était allé une fois
, à la croix de la Motte, où il avait vu
en forme de chèvre noire; qu'il s'était
donné audit diable, sous promesse qu'il aurait des richesses et serait bien heureux au monde, « et lui bailla pour gage sa ceinture, partie de ses cheveux, et après sa mort un de ses pouces. Ensuite le diable le marqua sur l'épaule; il lui commanda de donner des maladies, de faire mourir les hommes et les bestiaux, de faire périr les fruits par des poudres qu'il jetterait au nom de Satan. Il avoua encore que le diable l'avait fait danser au sabbat avec les autres sorciers ayant chacun une chandelle, et que quand le diable se retirait enfin, eux tous se trouvaient transportés dans leurs maisons. » Vingt-huit témoins confrontés soutinrent que le vicomte de Brosse avait la réputation de sorcier, et qu'il avait fait mourir quatre hommes et beaucoup de bestiaux [1]. Il fut condamné.

Nypho ou **Nyphus** (Augustin), sorcier italien, qui avait un démon familier et barbu, dit Delancre [2], lequel démon lui apprenait toutes choses. Il a fait un livre *Des divinations*, imprimé à la suite de l'explication des songes par Artémidore. *Voy.* ARTÉMIDORE.

Nysrock, démon du second ordre, chef de cuisine de Belzébuth, seigneur de la délicate tentation et des plaisirs de la table.

O

ès ou Oès, monstre moitié homme et
oisson, dans les vieilles mythologies de
venu de la mer égyptienne, il sortait
primitif, d'où tous les autres êtres avaient
. Il parut, dit Bérose, près d'un lieu
e Babylone. Il avait une tête d'homme
e tête de poisson. A sa queue étaient
s pieds d'homme, et il en avait la voix
role. Ce monstre demeurait parmi les
sans manger, leur donnait la connais-
s lettres et des sciences, leur enseignait
l'arithmétique, l'agriculture; en un mot,
qui pouvait contribuer à adoucir les
Au soleil couchant, il se retirait dans la
passait la nuit sous les eaux. C'était un
comme on n'en voit guère.

démon des Syriens, qui était, à ce qu'il
ventriloque. Il donnait ses oracles par le
, organe qui n'est pas ordinairement des-
parole, et toujours d'une voix basse et
le, en sorte que celui qui le consultait
endait souvent pas du tout, ou plutôt
it tout ce qu'il voulait.

eit (Jacques Hermann), alchimiste et mystique, né en 1725, à Arbon en Suisse, et mort en 1798. Son père avait eu le même goût pour l'alchimie, qu'il appelait l'art de perfectionner les métaux par la grâce de Dieu. Le fils voulut profiter des leçons que lui avait laissées le vieillard; comme sa famille était réduite à l'indigence, il travailla sans relâche dans son laboratoire; mais l'autorité vint le fermer, comme dangereux pour la sûreté publique. Cependant il réussit à prouver que ses opérations ne pouvaient nuire, et il s'établit chez un frère de Lavater. Depuis dix-huit ans, Jacques (qui était fou), connaissait, disait-il, une personne qu'il nomme *Théantis, bergère séraphique*; il l'épousa dans un château, sur une montagne entourée de nuages. « Notre mariage, dit-il, n'était ni platonique ni épicurien, c'était un état dont le monde n'a aucune idée. » Elle mourut au bout de trente-six jours, et le veuf, se souvenant que Marsay, grand mystique de ce temps, avait entonné un cantique de reconnaissance à la mort de sa femme, chanta à gorge déployée durant toute la nuit

litions populaires du Nord. (*Revue britan-*
837.)

[1] Rikius, *Discours sommaire des sortiléges, vénéfices, idolâtries*, etc.

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. V, p. 414.

du décès de la sienne. Il a publié, en 1776, à Augsbourg, un traité de la *Connexion originaire des esprits et des corps, d'après les principes de Newton.* On lui doit aussi les *Promenades de Gamaliel, juif philosophe,* 1780.

Obergemeiner, propriétaire à Munchhof, près de Gratz, d'une maison qui fut infestée, en janvier 1821, de mains invisibles ou de procédés inexplicables qui, malgré la surveillance de trente hommes armés, lançaient aux fenêtres des pierres de quinze livres, parties le plus souvent de l'
térieur de la maison où ces pierres ne se tr
vaient pas, qui brisaient la vaisselle, cassai
les pots et jetaient rudement à la tête des as
tants les cuillers à pot en fer, lesquelles arrivai
violemment à leur but, mais sans causer le moin
mal, au contraire des pierres qui brisaient
vitres. Le seau plein d'eau s'enlevait tout s
au plafond; les plats volaient et faisaient
courbes. On n'a pu avoir explication de ces p



Obéron et Titania.

nomènes, mentionnés et décrits longuement dans la *Mystique* de Görres [1].

[1] Chapitre xx du livre V.

Obéron, roi des fées et des fantômes aérie
Il joue un grand rôle dans la poésie anglai
c'est l'époux de Titania. Ils habitent l'Inde;
nuit, ils franchissent les mers et viennent d
nos climats danser au clair de la lune; ils
doutent le grand jour et fuient au premier ray
du soleil, ou se cachent dans les bourgeons
arbres jusqu'au retour de l'obscurité. Obéron
le sujet d'un poëme célèbre de Wieland.

Obesslik. Du temps des hussites, un briga

besslik se rendit à la justice, qui le pour-
epuis longtemps; mais il se rendit à
qu'on épargnât son sang. Il fut donc
à mourir de faim et descendu dans le
e Maczocha avec une cruche d'eau et un
. Le pain fut bientôt dévoré, la cruche
ntôt vidée. Alors commença pour lui
rible agonie dont on peut se faire une
es avoir lu l'épisode d'Ugolin dans le
a mort lente s'approchait avec le déses-
sque tout à coup le condamné entendit
nent étrange dans l'air et vit, en levant
, un dragon ailé qui plongea à grands
aile dans le précipice. Obesslik, qu'é-
it l'idée que ce dragon le dévorerait,
le reste de ses forces, se recula dans
asse de la paroi, prit une pierre et la
le dragon, qui fut atteint sous le ventre,
roit qui n'était pas protégé par des
comme tout le reste de son corps. Un
r sortit de la blessure du monstre, qui
sur une saillie du cratère, où il se reposa
temps; une demi-heure s'écoula ainsi,
ıd il eut repris quelques forces par le
se releva et sortit. Ainsi délivré de son
ıstrueux, Obesslik pensa ceci :
pourrais-je pas me sauver par son se-
il revenait?
ıdemain, à la même heure, le dragon
dit dans le gouffre et se mit à fouiller la
c son bec immense pour y chercher des
d'eau dont il se nourrissait. Obesslik se-
rrière lui et se plaça sur son dos écaillé.
monstre se fut bien repu, il reprit son
s s'apercevoir qu'un homme était sur
ortit du précipice. Il s'éleva bien haut
ir, portant toujours son cavalier, qui at-
un moment favorable pour descendre
étrange coursier. Ses ailes bruissaient
vent, et il s'abattit dans une forêt voi-
à il se coucha sous un grand chêne et
nit.
lik sauvé reprit son ancien métier de dé-
, et plus d'une fois l'effroi se répandit
contrée au récit des crimes de celui que
yait mort dans la Maczocha. Les monta-
Hradi étaient surtout le théâtre de ses
aires exploits. Mais il fut repris et déca-
lmütz.

e, pièce de monnaie que les Romains et
es mettaient dans la bouche des morts,
yer leur passage dans la barque à Caron.

édés. Dom Calmet fait cette distinction
s *possédés* et les *obsédés*. Dans les posses-
lit-il, le diable parle, pense, agit pour le
. Dans les obsessions, il se tient au de-
assiége, il tourmente, il harcèle. Saül
ssédé, le diable le rendit sombre; Sara,
usa le jeune Tobie, n'était qu'*obsédée*, le
l'agissait qu'autour d'elle. *Voy.* Possédés.

Obsequens (Julius). Il a laissé un livre des prodiges, dont une partie est perdue.

Occultes. On appelle sciences occultes la magie, la nécromancie, la cabale, l'alchimie et toutes les sciences secrètes.

Ochosias, roi d'Israël, mort 896 ans avant notre ère. Il s'occupait de magie et consultait Belzébuth, honoré à Accaron. Il eut une fin misérable.

Oculomancie, divination dont le but était de découvrir un larron, en examinant la manière dont il tournait l'œil, après certaines cérémonies superstitieuses.

Oddo. *Voy.* Kalta.

Oddon, pirate flamand des temps anciens, qui voguait en haute mer par magie, sans esquif ni navire.

Od-esprit. M. Gagne, qui est un des adeptes du spiritisme, croit avoir découvert dans l'atmosphère un agent impondérable où flottent les esprits qui nous circonviennent, et avec qui les habiles se mettent en communication. Il appelle cet agent l'Od-esprit.

Odet, démon de la nuit, qui se montre à Orléans sous la forme d'un mulet et fait de mauvais tours à ceux qu'il rencontre. Il est de l'espèce de kleudde.

Odeur. On voit dans tous les procès de sorcellerie que l'odeur des sorciers est abominable, ce qui ne peut surprendre, puisque leurs chefs leur défendent de se laver. — Plusieurs possédés sont aussi très-puants.

Odin, dieu des Scandinaves. Deux corbeaux sont souvent placés sur ses épaules et lui disent à l'oreille tout ce qu'ils ont vu ou entendu de neuf. Odin les lâche tous les jours; et, après qu'ils ont parcouru le monde, ils reviennent le soir à l'heure du repas. C'est pour cela que ce dieu sait tant de choses, et qu'on l'appelle le *dieu des corbeaux*. A la fin des siècles, il sera mangé par le loup Fenris. Les savants vous diront que l'un de ces corbeaux est l'emblème de la pensée; quelle pensée! et l'autre le symbole de la mémoire. Les deux loups qui se tiennent aux pieds d'Odin figuraient la puissance. Il y a des gens qui ont admiré ce *mythe*.

Odin, à la fois pontife, conquérant, monarque, orateur et poëte, parut dans le Nord, environ soixante-dix ans avant Notre-Seigneur selon les uns, plus tard selon d'autres. Le théâtre de ses exploits fut principalement le Danemark. Il avait la réputation de prédire l'avenir et de ressusciter les morts. Quand il eut fini ses expéditions glorieuses, il retourna en Suède, et, se sentant près du tombeau, il ne voulut pas que la maladie tranchât le fil de ses jours, après avoir si souvent bravé la mort dans les combats. Il convoqua tous ses amis, les compagnons de ses exploits; il se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle;

et, au moment d'expirer, il déclara qu'il allait dans la Scythie prendre place parmi les dieux, promettant d'accueillir un jour avec honneur dans son paradis tous ceux qui s'exposeraient courageusement dans les batailles, ou qui mourraient les armes à la main. Toute la mythologie des Islandais a Odin pour principe, comme le prouve l'Edda, traduit par Mallet, à la tête de son *Histoire de Danemark* [1]. *Voy.* WODEN, HAKELBERG, etc.

Odontotyrannus. *Voy.* SERPENT DE MER.

Odorat. Cardan dit au livre XIII de la *Subtilité* qu'un odorat excellent est une marque d'esprit parce que la qualité chaude et sèche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus subtil, et que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive et plus féconde. Rien n'est moins sûr que cette assertion; il n'y a point de peuple qui ait si bon nez que les habitants de Nicaragua, le Abaquis, les Iroquois; et on sait qu'ils n'en son



Odet, démon de la nuit, sous la forme d'un mulet. — Page 499.

pas plus spirituels. Mamurra, selon Martial, ne consultait que son nez pour savoir si le cuivre qu'on lui présentait *était de Corinthe.*

Œil. Les gorgones avaient un seul œil, dont elles se servaient tour à tour pour changer en pierres tous ceux qui les regardaient. Les anciens font mention des Arimaspes, comme de peuples qui n'avaient qu'un œil, et qui étaient souvent aux prises avec les griffons, pour ravir l'or confié à la garde de ces monstres. Pour le mauvais œil, *Voy.* YEUX.

Œnomancie, divination par le vin, dont on considère la couleur en le buvant, et dont on remarque les moindres circonstances pour en tirer des présages. Les Perses étaient fort attachés à cette divination.

Œnothère, géant de l'armée de Charlemagne, qui, d'un revers de son épée, fauchait des bataillons ennemis comme on fauche l'herbe d'un pré [2].

Œonistice, divination par le vol des oiseaux. *Voy.* AUGURES.

Oès. *Voy.* OANNÈS.

Œufs. On doit briser la coque des œufs frais, quand on les a mangés, par pure civilité; aussi cet usage est-il pratiqué par les gens bien élevés, dit M. Salgues [3]; cependant il y a des personnes qui n'ont pas coutume d'en agir ainsi. Quoi qu'il en soit, cette loi remonte à une très-haute antiquité. On voit, par un passage de Pline, que les Romains y attachaient une grande importance. L'œuf était regardé comme l'emblème de la nature, comme une substance mystérieuse et sacrée. On était persuadé que les magiciens s'en servaient dans leurs conjurations, qu'ils le vidaient et traçaient dans l'intérieur des caractères magiques dont la puissance pouvait opérer beaucoup de mal. On en brisait les coques pour détruire les charmes. Les anciens se contentaient quelquefois de les percer avec un couteau, et dans d'autres moments de frapper trois coups dessus. Les œufs leur servaient aussi d'augure. Julie, fille d'Auguste, étant grosse de Tibère, désirait ardemment un fils. Pour savoir si ses vœux seraient accomplis, elle prit un œuf, le mit dans son sein, l'échauffa; quand elle était obligé de le quitter, elle le donnait à une nourrice pour lui conserver sa chaleur. L'augure fut heureux, dit Pline : elle eut un coq de son œuf et mit au monde un garçon [4].

Les druides pratiquaient, dit-on, cette super

[1] *Le livre unique,* numéro 9.

[2] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* etc., t. I, p. 446.

[3] *Des erreurs et des préjugés,* t. I, p. 392.

[4] Cicéron rapporte qu'un homme ayant rêvé qu'il mangeait un œuf frais alla consulter l'interprète des songes, qui lui dit que le blanc d'œuf signifiait qu'il aurait bientôt de l'argent, et le jaune, de l'or. Il en effectivement peu après une succession où il y avait de l'un et de l'autre. Il alla remercier l'interprète, e

ange ; ils vantaient fort une espèce nnu à tout le monde, formé en été par ité prodigieuse de serpents entortillés qui y contribuaient tous de leur bave me qui sortait de leur corps. Aux sif- ès serpents, l'œuf s'élevait en l'air; il emparer alors, avant qu'il touchât celui qui l'avait reçu devait fuir; les ouraient tous après lui jusqu'à ce qu'ils têtés par une rivière qui coupât leur Ils faisaient ensuite des prodiges avec

'hui on n'est pas exempt de bien des ns sur l'œuf. Celui qui en mange tous sans boire meurt, dit-on, au bout de faut pas brûler les coques des œufs, ne croyance populaire superstitieuse, e brûler une seconde fois saint Lau- été brûlé sur un feu nourri de pareils . Albert le Grand nous apprend, dans s, que la coque d'œuf, broyée avec du et bue, rompt les pierres tant des de la vessie.

divination par les blancs d'œufs, *voyez* GARUDA, etc.

de Basan. Og, selon les rabbins, était géants qui ont vécu avant le déluge. Il en montant sur le toit de l'arche où é et ses fils. Il était si pesant, qu'on de mettre dehors le rhinocéros, qui che à la nage. Noé cependant fournit à i se nourrir, non par compassion, mais voir aux hommes qui viendraient après quelle avait été la puissance du Dieu exterminé de pareils monstres. Les aient longtemps. Og était encore du and les Israélites, sous la conduite de npèrent dans le désert. Le roi de Basan guerre. Voulant d'un seul coup détruire Israël, il enleva une montagne large de as, avec laquelle il se proposait d'écra- e de Moïse. Mais Dieu permit que des revassent la montagne, à l'endroit où sur la tête du géant, de sorte qu'elle son cou en manière de collier. Ensuite s'étant accrues extraordinairement, s'en- dans le roc et l'empêchèrent de s'en er. Moïse alors le tua, mais non sans r le roi Og était d'une si énorme sta- Moïse, qui lui-même était haut de prit une hache de la même hauteur; fallut-il qu'il fît un saut de six aunes venir à frapper la cheville du pied

le Danois. On croit qu'il vit dans sa

me pièce d'argent. L'interprète, en le re- , lui dit : — Et pour le jaune n'y a-t-il *ne de vitello?*
liv. XXIX, ch. III.
, *Traité des superstitions*, etc.

tombe, comme Frédéric-Barberousse et d'autres[1].

Ogres. Sauf le nom, ces monstres étaient connus des anciens. Polyphème, dans l'*Odyssée*, n'est autre chose qu'un ogre; on trouve des ogres dans *les Voyages de Sindbad le marin*; et un autre passage des *Mille et une nuits* prouve que les ogres ne sont pas étrangers aux Orientaux. Dans le conte du *Vizir puni*, un jeune prince égaré rencontre une dame qui le conduit à sa masure : elle dit en entrant : — Réjouissez-vous, mes fils, je vous amène un garçon bien fait et fort gras. — Maman, répondent les enfants, où est-il, que nous le mangions? car nous avons bon appétit. — Le prince reconnaît alors que la femme, qui se disait fille du roi des Indes, est une ogresse, femme de ces démons sauvages qui se retirent dans les lieux abandonnés et se servent de mille ruses pour surprendre et dévorer les passants, comme les sirènes, qui, selon quelques mythologues, étaient certainement des ogresses. C'est à peu près l'idée que nous nous faisons de ces êtres effroyables; les ogres, dans nos opinions, tenaient des trois natures : humaine, animale et infernale. Ils n'aiment rien tant que la chair fraîche; et les petits enfants étaient leur plus délicieuse pâture. Le Drac, si redouté dans le Midi, était un ogre qui avait son repaire aux bords du Rhône, où il se nourrissait de chair humaine. Il paraît que cette anthropophagie est ancienne dans nos contrées, car le chapitre LXVII de la loi salique prononce une amende de deux cents écus contre tout sorcier ou stryge qui aura mangé un homme.

Quelques-uns font remonter l'existence des ogres jusqu'à Lycaon, ou du moins à la croyance où l'on était que certains sorciers se changeaient en loups dans les orgies nocturnes, et mangeaient au sabbat la chair des petits enfants qu'ils pouvaient y conduire. On ajoutait que, quand ils en avaient mangé une fois, ils en devenaient extrêmement friands et saisissaient ardemment toutes les occasions de s'en repaître : ce qui est bien le naturel qu'on donne à l'ogre. On voit une multitude d'horreurs de ce genre dans les procès des sorciers; on appelait ces ogres des loups-garous; et le loup du petit Chaperon-Rouge n'est pas autre chose. Quant à l'origine du nom des ogres, l'auteur des *Lettres sur les contes des fées* de Ch. Perrault l'a trouvée sans doute. Ce sont les féroces Huns ou Hongrois du moyen âge, qu'on appelait Hunnigours, Oïgours, et ensuite par corruption *Ogres*. Les Hongrois, disait-on, buvaient le sang de leurs ennemis; ils leur coupaient le cœur par morceaux et le dévoraient en manière de remède contre toute maladie. Ils mangeaient de la chair humaine, et les mères hongroises, pour donner à leurs enfants l'habitude de la dou-

[1] Voyez sa légende dans les *Légendes de l'autre monde*.

leur, les mordaient au visage dès leur naissance.

C'était en effet un terrible peuple que ces païens, dont les hordes innombrables, accourues des extrémités septentrionales de l'Asie, dévastèrent pendant deux tiers de siècle l'Italie, l'Allemagne et la France. Ils incendiaient les villes et les villages, égorgeaient les habitants ou les emmenaient prisonniers. La pitié leur était in-



Hongrois.

connue, car ils croyaient que les guerriers étaient servis dans l'autre monde par les ennemis qu'ils avaient tués dans celui-ci. Une défaite signalée que leur fit éprouver Othon, empereur d'Allemagne, délivra pour jamais de leurs ravages l'Europe occidentale. La terreur profonde qu'ils avaient inspirée se propagea longtemps encore après leur disparition, et les mères se servirent du nom des Hongrois, ogres, pour épouvanter leurs petits enfants. *Voy.* Fées, Ogresses, etc.

Oiarou, objet du culte des Iroquois. C'est la première bagatelle qu'ils auront vue en songe, un calumet, une peau d'ours, un couteau, une plante, un animal, etc. Ils croient pouvoir, par la vertu de cet objet, opérer ce qui leur plaît, même se transporter et se métamorphoser.

Oigours. *Voy.* Ogres.

Oilette, démon sans renommée, invoqué dans les litanies du sabbat.

Oiseaux. Naudé conte que l'archevêque Laurent expliquait le chant des oiseaux, comme il en fit en jour l'expérience à Rome devant quelques prélats; car il entendit un petit moine qui avertissait les autres par son chant qu'u chariot de blé venait de verser à la porte Majeure, et qu'ils trouveraient là de quoi faire leu profit[1].

A la côte du Croizic, en Bretagne, sur un r cher au fond de la mer, les femmes du pays von parées avec recherche, les cheveux épars, o nées d'un beau bouquet de fleurs no velles; elles se placent sur le rocher, l yeux élevés vers le ciel, et demande avec un chant sentimental aux oiseau de leur ramener leurs époux et leu fiancés[2]. *Voy.* Augures, Cornélle, l bou, etc.

Okkisiks, nom sous lequel les H rons désignent des génies ou esprits, bie faisants ou malfaisants, attachés à chaq homme.

Oldenberg, montagne de l'Allemag sous laquelle Charlemagne vit toujo avec ses douze pairs et son armée. Ti dition locale.

Oldenbourg. « Je ne puis m'empêcher, Balthasar Bekker, dans le tome IV, chapitre xv du *Monde enchanté*, de rapporter une fable d j'ai cherché aussi exactement les détails qu'il n été possible : c'est celle du fameux cornet d'O denbourg. « On dit que le comte Otton d'Olde bourg, étant allé un jour à la chasse sur la mo tagne d'Ossemberg, fut atteint d'une soif qu'il pouvait étancher; il se mit à jurer d'une manié indigne, en disant qu'il ne se souciait pas de qui pourrait lui arriver, pourvu que quelqu' lui donnât à boire. Le diable lui apparut aussi



sous la forme d'une femme; elle semblait sor de terre; elle lui présenta à boire dans un cor

[1] *Apologie pour les grands personnages accusés magie.*

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère.*

», d'une matière inconnue et qui ressem-
ermeil. Le comte, se doutant de quelque
e voulut pas boire et renversa ce qui
s le cornet sur la croupe de son cheval.
de ce breuvage emporta tout le poil aux
qu'il avait touchés. Le comte frémit;
rda le cornet, qui subsiste encore, dit-on,
usieurs se sont vantés d'avoir vu. On le
eprésenté dans plusieurs hôtelleries :
grand cornet recourbé, comme un cor-
quin, et chargé d'ornements bizarres. »

entleman. Le peuple en Angleterre ap-
liable le vieux gentleman.

(Robert), sorcier qui fut brûlé à Falaise
On établit à son procès que le diable le
ait d'un lieu à un autre; que ce diable
t Chrysopole, et que c'était à l'instiga-
t Chrysopole que Robert Olive tuait les
fants et les jetait au feu[1].

r, démon invoqué comme prince des
s dans les litanies du sabbat.

ɔmancie, divination tirée du hurlement
ns. Dans la guerre de Messénie, le roi
ne apprit que les chiens hurlaient comme
», et que du chiendent avait poussé au-
ı autel. Désespérant du succès, d'après
e et d'autres encore (*Voy.* Ophioneus),
eût déjà immolé sa fille pour apaiser les
se tua sur la foi des devins, qui virent
signes de sinistres présages.

talisman que les prêtres de Madagascar
aux peuples pour les préserver de plu-
alheurs, et notamment pour enchaîner
nce du diable.

e. Dans le système de la mythologie
ce qu'on nommait ombre n'appartenait
ps ni à l'âme, mais à un état mitoyen.
ette ombre qui descendait aux enfers.
it que les animaux voyaient les ombres
ts. Aujourd'hui même, dans les mon-
Écosse, lorsqu'un animal tressaille subi-
sans aucune cause apparente, le peuple
e mouvement à l'apparition d'un fantôme.
etagne, les portes des maisons ne se
qu'aux approches de la tempête. Des
ets, des sifflements l'annoncent. Quand
ıdait ce murmure éloigné qui précède
les anciens s'écriaient : — Fermons les
écoutez les criériens : le tourbillon les
criériens sont les ombres, les ossements
ragés qui demandent la sépulture, dé-
d'être depuis leur mort ballottés par les
»[2]. On dit encore que celui qui vend son
diable n'a plus d'ombre au soleil; cette
ı, très-répandue en Allemagne, est le fon-
de plusieurs légendes. *Voy.* Revenants.

ɔiel, génie vieux et rechigné, à l'aile pe-
sante, à l'air refrogné. Il joue un rôle dans *la Boucle de cheveux enlevée* de Pope.

Omestès, surnom de Bacchus, considéré comme chef des ogres ou loups-garous qui mangent la chair fraîche.

Omomancie, divination par les épaules chez les rabbins. Les Arabes devinent par les épaules du mouton, lesquelles, au moyen de certains points dont elles sont marquées, représentent diverses figures de géomancie.

Omphalomancie, divination par le nombril. Les sages-femmes, par les nœuds inhérents au nombril de l'enfant premier-né, devinaient combien la mère en aurait encore après celui-là.

Omphalophysiques, fanatiques de Bulgarie que l'on trouve du onzième au quatorzième siècle, et qui, par une singulière illusion, croyaient voir la lumière du Thabor à leur nombril.

On, mot magique, comme tétragrammaton, dont on se sert dans les formules de conjurations.

Ondins ou **Nymphes,** esprits élémentaires, composés des plus subtiles parties de l'eau qu'ils habitent. Les mers et les fleuves sont peuplés, disent les cabalistes, de même que le feu, l'air et la terre. Les anciens sages ont nommé *Ondins*



ou *Nymphes* cette espèce de peuple. Il y a peu de mâles, mais les femmes y sont en grand nombre; leur beauté est extrême, et les filles des hommes

n, *Démonomanie*, p. 108.
bry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 253.

n'ont rien de comparable[1]. *Voy.* CABALE, NICKAR, etc.

En Allemagne, le peuple croit encore aux *Ondines*, esprits des eaux, qui ont une assez mauvaise réputation. Du fond de leurs humides demeures, elles épient le pêcheur qui rêve au bord des ondes et l'attirent dans un gouffre où il disparaît pour toujours.

On croit en Suède à l'esprit des eaux. Chaque rivière a le sien; tous sont soumis à un chef. De même que ceux des montagnes, ils sont invisibles : leur main seule ne l'est pas, suivant la tradition en vogue le long du lac Miæsen. Un pêcheur qui demeurait sur ses bords, désirant présenter un gâteau de Noël à l'esprit des eaux, le porta au rivage; l'eau était gelée, il ne voulut pas poser le gâteau sur la glace, pour ne pas donner au démon la peine de la casser; il retourna chez lui pour y prendre une pioche, puis frappa de toute sa force pour briser la glace, mais ne réussit qu'à faire un trou trop petit pour que le gâteau pût y passer. Dans son désespoir, ne sachant plus que faire, il plaça son gâteau sur la glace; aussitôt une très-petite main, aussi blanche que la neige, sortit du trou, et le gâteau se réduisant à une dimension proportionnée, la main put s'en saisir et l'emporter.

Les habitants du bord du lac ont profité de cet exemple pour épargner leur farine et leurs raisins secs. Afin d'éviter au génie du Miæsen la peine de changer la dimension du gâteau, celui qu'ils lui offrent est toujours de taille à pouvoir pénétrer par la plus petite ouverture que l'on puisse faire dans la glace. Cette tradition a formé matière à un compliment pour les dames : on dit habituellement de celles dont on veut faire l'éloge : « Elle a la main comme celle de l'esprit du lac. » *Voy.* NYMPHES, NICTAR, etc.

Oneirocritique, art d'expliquer les songes. *Voy.* SONGES.

Ongles. Les Madécasses ont grand soin de se couper les ongles une ou deux fois la semaine; ils s'imaginent que le diable s'y cache quand ils sont longs. C'était une impiété chez les Romains que de se couper les ongles tous les neufs jours. Cardan assure, dans son traité *De varietate rerum*, qu'il avait prévu par les taches de ses ongles tout ce qui lui était arrivé de singulier. *Voy.* CHIROMANCIE.

On sait qu'il pousse des envies aux doigts quand on coupe ses ongles les jours qui ont un R, comme mardi, mercredi et vendredi.... Enfin, quelques personnes croient en Hollande qu'on se met à l'abri du mal de dents en coupant régulièrement ses ongles le vendredi. *Voy.* ONYCHOMANCIE.

Onguents. Il y a plusieurs espèces d'onguents, qui ont tous leur propriété particulière. On sait que le diable en compose de différentes façon et qu'il les emploie à nuire au genre humain. Po endormir, on en fait un avec de la racine de b ladone, de la morelle furieuse, du sang de chau souris, du sang de huppe, de l'aconit, de la su du persil, de l'opium et de la ciguë. *Voy.* GRAIS

Onomancie ou **Onomatomancie**, divinati par les noms. Elle était fort en usage chez anciens. Les pythagoriciens prétendaient que esprits, les actions et les succès des homn étaient conformes à leur destin, à leur génie à leur nom. On remarquait qu'Hippolyte av été déchiré par ses chevaux, comme son nom portait. De même, on disait d'Agamemnon q suivant son nom, il devait rester longtemps vant Troie; et de Priam, qu'il devait être rach d'esclavage. Une des règles de l'onomancie, pa les pythagoriciens, était qu'un nombre pair voyelles dans le nom d'une personne signif quelque imperfection au côté gauche, et nombre impair quelque imperfection au c droit. Ils avaient encore pour adage que de de personnes, celle-là était la plus heureuse dans nom de laquelle les lettres numérales jointes semble formaient la plus grande somme. Ai disaient-ils, Achille devait vaincre Hector, pa que les lettres numérales comprises dans le n d'Achille formaient une somme plus grande celles du nom d'Hector. C'était sans doute d'ap un principe semblable que, dans les parties plaisir, les Romains buvaient à la santé de le belles autant de coups qu'il y avait de lett dans leur nom. Enfin, on peut rapporter à l'o mancie tous les présages qu'on prétendait ti des noms, soit considérés dans leur ordre na rel, soit décomposés et réduits en anagramm folie trop souvent renouvelée chez les moder *Voy.* ANAGRAMMES.

Cœlius Rhodiginus a donné la description d' singulière espèce d'onomancie; Théodat, roi Goths, voulant connaître le succès de la gue qu'il projetait contre les Romains, un devin lui conseilla de faire enfermer un certain nom de porcs dans de petites étables, de donner uns des noms goths, avec des marques pour distinguer, et de les garder jusqu'à un cer jour. Ce jour étant arrivé, on ouvrit les étab et l'on trouva morts les cochons désignés par noms goths, ce qui fit prédire au juif que Romains seraient vainqueurs[1].

Onychomancie, divination par les ong Elle se pratiquait en frottant avec de la suie ongles d'un jeune garçon, qui les présentait soleil, et l'on s'imaginait y voir des figures faisaient connaître ce qu'on souhaitait de sav On se servait aussi d'huile et de cire.

Oomancie ou **Ooscopie**, divination par œufs. Les devins des anciens jours voyaient d

[1] L'abbé de Villars, dans le *Comte de Gabalis*.

[1] M. Noël, *Dictionnaire de la Fable*.

e extérieure et dans les figures intérieures
uf les secrets les plus impénétrables de
'. Suidas prétend que cette divination fut
e par Orphée.

evine à présent par l'inspection des *blancs*
et des sibylles modernes (entre autres
oiselle Lenormand) ont rendu cette divi-
célèbre. Il faut prendre pour cela un verre
casser dessus un œuf frais et l'y laisser
doucement. On voit par les figures que le
orme dans l'eau divers présages. Quel-
ns cassent l'œuf dans de l'eau bouillante;
lique alors les signes comme pour le marc
. Au reste, cette divination n'est pas nou-
elle est même indiquée par le Grimoire.
ération de l'œuf, dit ce livre, est pour sa-
qui doit arriver à quelqu'un qui est pré-
s de l'opération. On prend un œuf d'une
oire, pondu du jour; on le casse, on en
germe; il faut avoir un grand verre bien
ien net, l'emplir d'eau claire et y mettre
e de l'œuf; on met ce verre au soleil de
ans l'été, en récitant des oraisons et des
itions, et avec le doigt on remue l'eau du
pour faire tourner le germe; on le laisse
reposer un instant, et on regarde sans
'. On voit ce qui aura rapport à celui ou
pour qui l'opération se fait. Il faut tâcher
soit un jour de travail, parce qu'alors les
s'y présentent dans leurs occupations or-
s [1]. *Voy.* Œufs.

le. Cette pierre récrée le cœur, préserve
venin et contagion de l'air, chasse la tris-
empêche les syncopes, les maux de cœur
ffections malignes...

lski, sources d'eaux chaudes dans le
hatka. Les habitants s'imaginent que c'est
eure de quelque démon et ont soin de lui
er de légères offrandes pour apaiser sa
Sans cela, disent-ils, il soulèverait contre
terribles tempêtes.

iogènes, charmeurs qui, dans l'Helles-
guérissaient par le simple toucher les mor-
les serpents. Varron cite quelques-uns de
biles qui faisaient la même chose avec leur

iomancie, divination par les serpents.
ait fort usitée chez les anciens, et consis-
irer présage des divers mouvements qu'on
faire aux serpents. On avait tant de foi à
icles, qu'on nourrissait exprès des serpents
onnaître ainsi l'avenir. *Voy.* Serpents.

ionée, chef des démons ou mauvais gé-
ni se révoltèrent contre Jupiter, selon Phé-
le Syrien.

ioneus, célèbre devin de Messénie, aveugle
ssance. Il demandait à ceux qui venaient
sulter comment ils s'étaient conduits jus-

s *trois grimoires*, p. 55.

qu'alors, et, d'après leur réponse, prédisait ce qui leur devait arriver. Ce n'était pas si bête. Aristodème, roi des Messéniens, ayant consulté l'oracle de Delphes sur le succès de la guerre contre les Lacédémoniens, il lui fut répondu que quand deux yeux s'ouvriraient à la lumière et se refermeraient peu après, c'en serait fait des Messéniens. Ophioneus se plaignit de violents maux de tête qui durèrent quelques jours, au bout desquels ses yeux s'ouvrirent pour se refermer bientôt. Aristodème, en apprenant cette double nouvelle, désespéra du succès et se tua pour ne pas survivre à sa défaite. *Voy.* Ololygmancie.

Ophites, hérétiques du deuxième siècle qui rendaient un culte superstitieux au serpent. Ils enseignaient que le serpent avait rendu un grand service aux hommes en leur faisant connaître le bien et le mal; ils maudissaient Jésus-Christ, parce qu'il est écrit qu'il est venu dans le monde pour écraser la tête du serpent. Aussi Origène ne les regardait-il pas comme chrétiens. Leur secte était peu nombreuse.

Ophthalmius, pierre fabuleuse qui rendait, disait-on, invisible celui qui la portait.

Ophthalmoscopie, art de connaître le caractère ou le tempérament d'une personne par l'inspection de ses yeux. *Voy.* Physiognomonie.

Optimisme. On parle d'une secte de philosophes optimistes qui existaient jadis dans l'Arabie, et qui employaient tout leur esprit à ne rien trouver de mal. Un docteur de cette secte avait une femme acariâtre, qu'il supporta longtemps, mais qu'enfin il étrangla de son mieux; et il trouva que tout était bien. Le calife fit empaler le coupable, qui souffrit sans se plaindre. Comme les assistants s'étonnaient de sa tranquillité : — Eh mais! leur dit-il, ne suis-je pas bien empalé?

On fait aussi ce conte : Le diable emportait un philosophe de la même secte, et celui-ci se laissait emporter tranquillement. — Il faut bien que nous arrivions quelque part, disait-il, et tout est pour le mieux [1].

[1] Un jeune homme était bossu; il se consacrait aux arts et ne rêvait que la gloire. Un savant chirurgien le redressa; devenu un homme bien fait, il se jeta dans le monde et y fut englouti sans y laisser de nom. M. Eugène Guinot, qui cite ce fait, ajoute :

« Esope n'aurait peut-être pas composé ses fables, si l'orthopédie avait été inventée de son temps. Le même écrivain cite d'autres victimes de la science. Un homme du monde était bègue, on lui trouvait de l'esprit; l'hésitation prêtait de l'originalité à ses discours; il avait le temps de réfléchir en parlant; il s'arrêtait quelquefois d'une manière heureuse au milieu d'une phrase; il avait des demi-mots qui faisaient fortune. Un opérateur lui rend le libre exercice de sa langue; il parle net, et on trouve qu'il n'est plus qu'un sot. Un pauvre aveugle, commodément installé sur le pont Neuf, recevait d'abondantes aumônes. Un savant docteur lui rend la vue. Il retourne à son poste; mais bientôt un sergent de ville le prend au collet en vertu des ordonnances qui régissent la mendicité. — Je suis en règle, dit le mendiant, voici

Oracles. Les oracles étaient chez les anciens ce que sont les devins parmi nous. Toute la différence qu'il y a entre ces deux espèces, c'est que les gens qui rendaient les oracles se disaient les interprètes des dieux, et que les sorciers ne peuvent relever que du diable. On honorait les premiers; on méprise les seconds.

Le P. Kirker, dans le dessein de détromper le



Un docteur de cette secte avait une femme acariâtre. . — Page 505.

gens superstitieux sur les prodiges attribués à l'oracle de Delphes, avait imaginé un tuyau adapté avec tant d'art à une figure automate, que quand quelqu'un parlait un autre entendait dans une chambre éloignée ce qu'on venait de dire, et répondait par ce même tuyau, qui faisait ouvrir la bouche et remuer les lèvres de l'automate. Il supposa en conséquence que les prêtres du paganisme, en se servant de ces tuyaux, faisaient accroire aux sots que l'idole satisfaisait à leurs questions.

L'oracle de Delphes est le plus fameux de tous. Il était situé sur un côté du Parnasse, coupé de sentiers taillés dans le roc, entouré de rochers qui répétaient plusieurs fois le son d'une seule trompette. Un berger le découvrit en remarquant que ses chèvres étaient enivrées de la vapeur que produisait une grotte autour de laquelle elles paissaient. La prêtresse rendait ses oracles, assise sur un trépied d'or, au-dessus de cette cavité; la vapeur qui en sortait la faisait entrer dans une sorte de délire effrayant, qu'on prenait pour un enthousiasme divin.

Les oracles de la Pythie n'étaient autre chose qu'une inspiration démoniaque, dit Leloyer, et ne procédaient point d'une voix humaine. Dès qu'elle entrait en fonction, son visage s'altérait, sa gorge s'enflait, « sa poitrine pantoisait et ha-

mon autorisation. — Vous vous moquez, reprit le sergent de ville, cette permission est pour un aveugle, et vous jouissez d'une fort bonne vue. Vous irez en prison. »

letait sans cesse; elle ne ressentait rien que rag
elle remuait la tête, faisait la roue du cou, po



Devin.

parler comme le poëte Stace, agitait tout le co
et rendait ainsi ses réponses. »

Les prêtres de Dodone disaient que deux

aient venues d'Égypte dans leur forêt, langage des hommes, et qu'elles avaient é d'y bâtir un temple à Jupiter, qui t de s'y trouver et d'y rendre des ora- anias conte que des filles merveilleuses aient en colombes, et sous cette forme les célèbres oracles de Dodone. Les arlaient dans cette forêt enchantée ines), et on y voyait une statue qui ré- tous ceux qui la consultaient, en frap- une verge sur des chaudrons d'airain, ses prêtres le soin d'expliquer les sons ues qu'elle produisait.

uf Apis, dans lequel l'âme du grand ait retirée, était regardé chez les Égyp- me un oracle. En le consultant, on se s mains sur les oreilles et on les tenait jusqu'à ce qu'on fût sorti de l'enceinte ; alors on prenait pour réponse du dieu re parole qu'on entendait.

ui allaient consulter en Achaïe l'oracle , après avoir fait leur prière dans le jetaient au hasard quatre dés, sur les quels étaient gravées quelques figures ; t ensuite à un tableau où ces hiéroglyphes xpliqués et prenaient pour la réponse interprétation qui répondait à la chance ient amenée.

racles présentaient ordinairement un ns, qui sauvait l'honneur du dieu et leur n air de vérité, mais de vérité cachée du mensonge, que peu de gens avaient e voir.

me de Thase avait remporté quatorze ronnes en différents jeux, de sorte sa mort on lui éleva une statue en mé- ses victoires. Un de ses ennemis allait nsulter cette statue, qui tomba sur lui a. Ses enfants, conformément aux lois , qui permettaient d'avoir action même s choses inanimées, quand il s'agissait l'homicide, poursuivirent la statue de pour le meurtre de leur père ; elle fut ée à être jetée dans la mer. Les Thasiens u après affligés d'une peste. L'oracle répondit : *Rappelez vos exilés.* Ils rap- en conséquence quelques-uns de leurs ens ; mais la calamité ne cessant point, yèrent à l'oracle, qui leur dit alors plus t : *Vous avez détruit les honneurs du héagène !...* La statue fut remise à sa n lui sacrifia comme à un dieu, et la paisa.

nsultait l'oracle sur toutes choses. Eu- eune Platéen, périt victime de son zèle pays. Après la bataille de Platée, l'oracle es ordonna à ses compatriotes d'éteindre u qui était dans le pays, parce qu'il avait né par les barbares, et d'en venir prendre pur à Delphes. Le feu fut éteint dans toute la contrée. Euchidas se chargea d'aller chercher celui de Delphes avec toute la diligence possible. En effet, il partit en courant et revint de même, après avoir fait mille stades dans un jour. En arrivant, il salua ses compatriotes, leur remit le feu sacré et tomba mort de lassitude. Les Platéens lui élevèrent un tombeau avec cette épitaphe : « Ci-gît Euchidas, mort pour être allé à Delphes et en être revenu en un seul jour. »

Philippe, roi de Macédoine, fut averti par l'oracle d'Apollon qu'il serait tué par une charrette : c'est pourquoi il commanda aussitôt qu'on fît sortir toutes les charrettes et tous les chariots de son royaume. Toutefois il ne put échapper au sort que l'oracle avait si bien prévu : Pausanias, qui lui donna la mort, portait une charrette gravée à la garde de l'épée dont il le perça. Ce même Philippe désirant savoir s'il pourrait vaincre les Athéniens, l'oracle qu'il consultait lui répondit :

Avec lances d'argent quand tu feras la guerre,
Tu pourras terrasser les peuples de la terre.

Ce moyen lui réussit merveilleusement, et il disait quelquefois qu'il était maître d'une place s'il pouvait y faire entrer un mulet chargé d'or.

L'ambiguïté était un des caractères les plus ordinaires des oracles, et le double sens ne pouvait que leur être favorable. Ainsi, quand la Pythie dit à Néron : « Garde-toi des soixante-treize ans, » ce prince crut que les dieux lui annonçaient par là une longue vie. Mais il fut bien étonné quand il vit que cette réponse indiquait Galba, vieillard de soixante-treize ans, qui le détrôna.

Quelquefois les oracles ont dit des vérités. Qui les y contraignait ? On est surpris de lire dans Porphyre que l'oracle de Delphes répondit un jour à des gens qui lui demandaient ce que c'était que Dieu : « Dieu est la source de la vie, le principe de toutes choses, le conservateur de tous les êtres. Tout est plein de Dieu : il est partout. Personne ne l'a engendré : il est sans mère. Il sait tout, et on ne peut rien lui apprendre. Il est inébranlable dans ses desseins, et son nom est ineffable. Voilà ce que je sais de Dieu, ne cherche pas à en savoir davantage : ta raison ne saurait le comprendre, quelque sage que tu sois. Le méchant et l'injuste ne peuvent se cacher devant lui ; l'adresse et l'excuse ne peuvent rien déguiser à ses regards perçants. »

Dans Suidas, l'oracle de Sérapis dit à Thulis, roi d'Égypte : « Dieu, le Verbe, et l'Esprit qui les unit, tous ces trois ne sont qu'un : c'est le Dieu dont la force est éternelle. Mortel, adore et tremble, ou tu es plus à plaindre que l'animal dépourvu de raison. »

Le comte de Gabalis, en attribuant les oracles aux esprits élémentaires, ajoute qu'avant Jésus-Christ ces esprits prenaient plaisir à expliquer aux hommes ce qu'ils savaient de Dieu et à leur

donner de sages conseils ; mais qu'ils se retirèrent quand Dieu vint lui-même instruire les hommes, et que dès lors les oracles se turent.

« On pensera des oracles des païens ce que l'on voudra, dit dom Calmet dans ses Dissertations sur les apparitions, je n'ai nul intérêt à les défendre, je ne ferai pas même difficulté d'avouer qu'il y a eu de la part des prêtres et des prêtresses qui rendaient ces oracles beaucoup de supercheries et d'illusions. Mais s'ensuit-il que le démon ne s'en soit jamais mêlé? On ne peut disconvenir que, depuis le Christianisme, les oracles ne soient tombés insensiblement dans le mépris et n'aient été réduits au silence, et que les prêtres, qui se mêlaient de prédire les choses cachées et futures, n'aient été souvent forcés d'avouer que la présence des chrétiens leur imposait silence. »

Orages. *Voy.* Criériens, Tonnerre, etc.

Oraison du loup. Quand on l'a prononcée pendant cinq jours au soleil levant, on peut défier les loups les plus affamés et mettre les chiens à la porte. La voici, cette oraison fameuse :

« Viens, bête à laine, c'est l'agneau d'humilité ; je te garde. Va droit, bête grise, à gris agripeuse ; va chercher ta proie, loups et louves et louveteaux : tu n'as point à venir à cette viande qui est ici. *Vade retro, o Satana!* » *Voy.* Gardes.

Oray ou **Loray**, grand marquis des enfers, qui se montre sous la forme d'un superbe archer portant un arc et des flèches ; il anime les combats, empire les blessures faites par les archers, lance les javelines les plus meurtrières. Trente légions le reconnaissent pour dominateur et souverain [1].

Orcavelle, magicienne célèbre dans les romans de chevalerie. Elle opérait des enchantements extraordinaires.

Ordalie. On donnait le nom d'*ordalie* à une série d'épreuves par les éléments. Elles consistaient à marcher les yeux bandés parmi des socs de charrue rougis au feu, à traverser des brasiers enflammés, à plonger le bras dans l'eau bouillante, à tenir à la main une barre de fer rouge, à avaler un morceau de pain mystérieux, à être plongé, les mains liées aux jambes, dans une grande cuve d'eau, enfin à étendre pendant assez longtemps les bras devant une croix. *Voy.* Croix, Eau, Feu, etc.

Oreille. On dit que nos amis parlent de nous quand l'oreille gauche nous tinte, et nos ennemis quand c'est la droite.

Oresme (Guillaume), astrologue du quatorzième siècle, dont on sait peu de chose.

Orfa. Le lac d'Orfa, près d'Édesse, pullule de poissons réputés sacrés. Il est expressément défendu, en mémoire d'Abraham, d'y jamais tendre un filet ou d'y jeter une amorce.

Orgueil, le péché qui ouvre la phalange odieuse des sept péchés capitaux. C'est le péché d'Adam, et il nous est resté.

[1] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

Orias, démon des astrologues et des devin grand marquis de l'empire infernal. Il se mont sous les traits d'un lion furieux, assis sur cheval qui a la queue d'un serpent. Il porte da chaque main une vipère. Il connaît l'astronon et enseigne l'astrologie. Il métamorphose hommes à leur volonté, leur fait obtenir des gnités et des titres, et commande trente légio

Originel (Péché), la source de tous les ma qui affligent l'humanité, réparé par le baptê dans ses conséquences éternelles. Ceux qui nie le péché originel n'ont pourtant jamais pu exp quer leur négation. *Voy.* Péché.

Origines du monde. Tout s'accorde po reconnaître au monde une origine peu éloigne L'histoire, aussi bien que la sainte Bible, ne nc permet guère de donner au monde plus de mille ans; et rien dans les arts, dans les mo ments, dans la civilisation des anciens peupl ne contredit l'Écriture sainte. Racontons tou fois les rêveries des conteurs païens. Sanchon ton présente ainsi l'origine du monde. Le Tr Haut et sa femme habitaient le sein de la lumiè Ils eurent un fils beau comme le Ciel, dont porta le nom, et une fille belle comme la Ter dont elle porta le nom. Le Très-Haut mour tué par des bêtes féroces, et ses enfants le déil rent. Le Ciel, maître de l'empire de son pè épousa alors la Terre, sa sœur, et en eut p sieurs enfants, entre autres Hus ou Saturne, prit encore soin de sa postérité avec quelq autres femmes ; mais la Terre en témoigna t de jalousie qu'ils se séparèrent. Néanmoins Ciel revenait quelquefois à elle et l'abandonn ensuite de nouveau, ou cherchait à détruire enfants qu'elle lui avait donnés. Quand Satu fut grand, il prit le parti de sa mère et la p tégea contre son père, avec le secours d'Herm son secrétaire. Saturne chassa son père et rég en sa place. Ensuite il bâtit une ville, et se fiant de *Sadid,* l'un de ses fils, il le tua et cou la tête à sa fille, au grand étonnement des dieu Cependant le Ciel, toujours fugitif, envoya tr de ses filles à Saturne pour le faire périr; prince les fit prisonnières et les épousa. A ce nouvelle, le père en détacha deux autres q Saturne épousa pareillement. Quelque temps apr Saturne, ayant tendu des embûches à son pèr l'estropia et l'honora ensuite comme un dic

Tels sont les divins exploits de Saturne, tel l'âge d'or. Astarté la Grande régna alors dans pays par le consentement de Saturne; elle po sur sa tête une tête de taureau pour marque sa royauté, etc. [1].

[1] L'auteur du *Monde primitif* trouve la clef de morceau dans l'agriculture.....; d'autres en ch chent l'explication dans l'astronomie, ce qui n' pas moins ingénieux; ceux-ci n'y voient que les o nions religieuses des Phéniciens touchant l'origine monde, ceux-là y croient voir l'histoire dénatu des premiers princes du pays, etc.

nencement, dit Hésiode, était le Chaos, Terre, le Tartare, l'Amour, le plus ieux. Le Chaos engendra l'Érèbe et la union desquels naquirent le Jour et la La Terre produisit alors les étoiles, les et la mer. Bientôt, unie au Ciel, elle céan, Hypérion, Japhet, Rhéa, Phœbé, némosyne, Thémis et Saturne, ainsi clopes et les géants Briarée et Gygès, cinquante têtes et cent bras. A mesure nfants naissaient, le Ciel les enfer- le sein de la Terre. La Terre, irritée, ne faux qu'elle donna à Saturne. Ce- rappa son père, et du sang qui sortit blessure naquirent les géants et les fu- ne eut de Rhéa, son épouse et sa sœur, ès, Junon, Pluton, Neptune et Jupiter. , sauvé de la dent de son père, qui es enfants, fut élevé dans une caverne, suite fit rendre à Saturne ses oncles t en prison, ses frères qu'il avait ava- ıssa du ciel, et, la foudre à la main, naître des dieux et des hommes.



ptiens faisaient naître l'homme et les lu limon échauffé par le Soleil. Les s disaient que le Soleil, la Lune et les nt paru, le Limon, fils de l'Air et du nta tous les animaux; que les premiers habitaient la Phénicie; qu'ils furent d'une grandeur démesurée et donnèrent leur nom aux montagnes du pays; que bientôt ils adorèrent deux pierres, l'une consacrée au Vent, l'autre au Feu, et leur immolèrent des victimes. Mais le Soleil fut toujours le premier et le plus grand de leurs dieux.

Tous les peuples anciens faisaient ainsi remonter très-haut leur origine; et chaque nation se croyait la première sur la terre. Quelques nations modernes ont la même ambition : les Chinois se disent antérieurs au déluge de quelques centaines de mille ans. Ils croient la matière éternelle; ils lui font produire un jour le dragon, la tortue, le dragon-cheval, des oiseaux singuliers, et un homme que les chroniques chinoises appellent Pan-kou; quand il s'est tâté et reconnu dans le chaos, Pan-kou, qui n'est ni créé ni créateur, se fait un ciseau et un maillet avec quoi il débrouille



les éléments divers. Les Japonais soutiennent que les dieux dont ils sont descendus ont habité leur pays plusieurs millions d'années avant le règne de *Sin-Mu*, fondateur de leur monarchie. C'est ainsi que les vieux chroniqueurs français font remonter la généalogie de nos rois plus loin que Noé. Une seule découverte dans ces prétentions explique toutes les autres. Nos chroniqueurs ont mis à la file soixante petits rois qui régnaient ensemble, dans le même temps, chacun en sa

ville. Telle est la vérité des dynasties chinoises, égyptiennes et japonaises.

Les Parsis ou Guèbres prétendent que, pour peupler plus promptement le monde nouvellement créé, Dieu permit qu'Ève, notre mère commune, mît au monde chaque jour deux enfants jumeaux; ils ajoutent que durant mille ans la mort respecta les hommes et leur laissa le temps de se multiplier. Les Lapons, qui ne sont pas très-forts, s'imaginent que le monde existe de toute éternité et qu'il n'aura jamais de fin.

Disons un mot de quelques autres origines.

Les hommes tirent plus de vanité d'une noble souche ou d'une souche singulière que d'un cœur noble et d'un mérite personnel. Les peuples de la Côte-d'Or, en Afrique, croient que le premier homme fut produit par une araignée. Les Athéniens se disaient descendus des fourmis d'une forêt de l'Attique. Parmi les sauvages du Canada, il y a trois familles principales : l'une prétend descendre d'un lièvre, l'autre dit qu'elle descend d'une très-belle et très-courageuse femme qui eut pour mère une carpe, dont l'œuf fut échauffé par les rayons du soleil; la troisième famille se donne pour premier ancêtre un ours. Les rois des Goths étaient pareillement nés d'un ours. Les Pégusiens sont nés d'un chien. Les Suédois et les Lapons sont issus de deux frères, dont le courage était bien différent, s'il faut en croire les Lapons. Un jour qu'il s'était élevé une tempête horrible, l'un des deux frères (ils se trouvaient ensemble) fut si épouvanté qu'il se glissa sous une planche, que Dieu, par pitié, convertit en maison. De ce poltron sont nés tous les Suédois. L'autre, plus courageux, brava la furie de la tempête, sans chercher même à se cacher : ce brave fut le père des Lapons, qui vivent encore aujourd'hui sans s'abriter.

Les Syriens disent que notre planète n'était pas faite pour être habitée originairement par des gens raisonnables, mais que, parmi les citoyens du ciel, il se trouva deux gourmands, le mari et la femme, qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empire où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues de nous? C'est là. Ils y allèrent, et on les y laissa pour les en punir.

Selon les Indiens, huit éléphants soutiennent le monde; ils les appellent Achtequedjams.

On peut voir, pour plus de détails, le préambule des *Légendes de l'Ancien Testament*.

Ornithomancie, divination qu'on tirait de la langue, du vol, du cri et du chant des oiseaux. *Voy.* Augures.

Orobas, grand prince du sombre empire. On le voit sous la forme d'un beau cheval. Quand il paraît sous la figure d'un homme, il parle de l'essence divine. Consulté, il donne des réponses sur le passé, le présent et l'avenir. Il



découvre le mensonge, accorde des dignités et des emplois, réconcilie les ennemis, et a sous ses ordres vingt légions.

Oromasis, salamandre distingué que les cabalistes donnent pour compagnon de Noé dans l'arche.

Oromaze, Ormos, Ormuzd. La mythologie persane dit que le dieu Oromaze fit vingt-quatre dieux, et les mit tous dans un œuf. Ahrimane son ennemi, en ayant aussi fait un pareil nombre, ceux-ci percèrent l'œuf, et le mal se trouva alors mêlé avec le bien. *Voy.* Ahrimane.

Oronte. Pausanias raconte qu'un empereur romain, voulant transporter ses troupes depuis la mer jusqu'à Antioche, entreprit de rendre l'Oronte navigable, afin que rien n'arrêtât ses vaisseaux. Ayant donc fait creuser un canal avec beaucoup de peines et de frais, il détourna le fleuve et lui fit changer de lit. Quand le premier canal fut à sec, on y trouva un tombeau de briques long de onze coudées, qui renfermait un cadavre de pareille grandeur et de figure humaine dans toutes ses parties. Les Syriens ayant consulté l'oracle d'Apollon, à Claros, pour savoir ce que c'était, il leur fut répondu que c'était Oronte, Indien de nation.

Orphée, époux d'Eurydice, qu'il perdit le jour de ses noces, qu'il pleura si longtemps, et qu'il alla enfin redemander aux enfers. Pluton la lui rendit, à condition qu'il ne regarderait point derrière lui jusqu'à ce qu'il fût hors du sombre empire. Orphée ne put résister à son impatience : il se retourna et perdit Eurydice une seconde fois et sans retour. Il s'enfonça alors dans un désert, jura de ne plus aimer, et chanta ses douleurs d'un ton si touchant qu'il attendrit les bêtes féroces. Les bacchantes furent moins sensibles; car sa tristesse le fit mettre en pièces par ces furieuses. Les anciens voyaient dans Orphée un

ıbile à qui rien ne pouvait résister. ıteurs du moyen âge l'ont regardé magicien insigne, et ont attribué aux la magie les merveilles que la myribue au charme de sa voix.

'ut le plus grand sorcier et le plus ɔmancien qui jamais ait vécu, dit yer. Ses écrits ne sont farcis que des es diables. Il savait les évoquer. Il rdre des *Orphéotélestes*, espèce de ımmi lesquels Bacchus tenait ancienveil lieu que le diable tient aujourassemblées du sabbat. Bacchus, qui n diable déguisé, s'y nommait *Saba*de là que le sabbat a tiré son nom. ort d'Orphée, sa tête rendit des oraile de Lesbos. Tzetzès dit qu'Orphée gypte la funeste science de la magie, en grand crédit, et surtout l'art de ı serpents. Pausanias explique sa desnfers par un voyage en Thesprotie, quait par des enchantements les âmes L'époux d'Eurydice, trompé par un 'on lui fit voir pendant quelques inırut de regret, ou du moins renonça à la société des hommes et se retira ntagnes de Thrace. Leclerc prétend était un grand magicien; que ses ıt des évocations infernales, et que, croit Apollodore et Lucien, c'est lui ı vogue dans la Grèce la magie, l'art s les astres et l'évocation des mânes.

ıats. Plusieurs fois ces établissements ɔnt été obsédés par les malins esprits. ison d'orphelines fondée à Lille au mi-septième siècle par Antoinette Bourindatrice crut voir un jour une nuée émons voltigeant autour des têtes de illes. Elle les entoura de surveillance. me d'elles s'étant échappée d'une ien close où on l'avait enfermée, on a qui l'avait mise en liberté; elle ré-'ai été délivrée par un esprit auquel vouée dès l'enfance. » Dès lors cinhelines se déclarèrent possédées; elles 'elles étaient emportées au sabbat uits. On accusa la Bourignon d'avoir es imaginations de ces pauvres jeunes ı peur qu'elle eut d'être poursuivie ı s'enfuir.

, les orphelins de l'hospice de Horn illement atteints de convulsions et de tait un pays de protestants, et les aient beau jeu; car les ministres, qui emplaçaient nos prêtres, ne pouvaient Cependant, ces orphelins hurlaient et comme des chiens. Ils se jetaient par heurtaient à se briser contre des corps iècle auparavant, en 1566, la même eu lieu dans la maison des orphelins d'Amsterdam. Hooft, dans son *Histoire des Pays-Bas*, rapporte que soixante-dix de ces pauvres enfants étaient évidemment possédés par de mauvais esprits. Ils grimpaient aux murs les plus élevés et couraient sur les toits comme des chats. Si on les fâchait, leurs figures devenaient horribles. Ils parlaient des langues qu'ils n'avaient jamais apprises et racontaient dans leur petite chambre ce qui se passait et ce qui se disait à l'hôtel de ville, au moment même où ils parlaient. C'était donc une épidémie diabolique; et nous ne saurions dire comment elle fut calmée.

Orphéotelestes, gens qui faisaient le sabbat, c'est-à-dire les mystères d'Orphée.

Or portable, Or artificiel. *Voy.* Alchimie.

Orr (John). C'était un Américain, en correspondance sans doute avec les esprits. Il prêchait le spiritisme dans les rues, se disant l'ange Gabriel, et par conséquent à l'abri de la mort. Il avait des adeptes qui furent donc bien surpris de le voir mourir comme un homme, au commencement de l'année 1857, à Démérara.

Orthon, lutin ou esprit familier qui s'attacha au comte de Foix. Le bon Froissart en a parlé[1].

Ortie brûlante. Les Islandais, qui appellent cette plante *netla*, croient qu'elle a une vertu singulière pour écarter les sortiléges. Selon eux, il faut en faire des poignées de verges et en fouetter les sorciers à nu.

Os des morts. Certains habitants de la Mauritanie ne mettent jamais deux corps dans la même sépulture, de peur qu'ils ne s'escamotent mutuellement leurs os au jour de la résurrection.

Othon. Suétone dit que le spectre de Galba poursuivait sans relâche Othon, son meurtrier, le tiraillait hors du lit, l'épouvantait et lui causait mille tourments. C'était peut-être le remords.

Otis ou **Botis**, grand président des enfers. Il apparaît sous la forme d'une vipère; quand il prend la figure humaine, il a de grandes dents, deux cornes sur la tête et un glaive à la main; il répond effrontément sur le présent, le passé et l'avenir. Il a autant d'amis que d'ennemis. Il commande soixante légions[2].

Ouahiche, génie ou démon dont les jongleurs iroquois se prétendent inspirés. C'est lui qui leur révèle les choses futures.

Ouikka, mauvais génie qui, chez les Esquimaux, fait naître les tempêtes et renverse les barques.

Oulon-Toyon, chef des vingt-sept tribus d'esprits malfaisants, que les Yakouts supposent répandus dans l'air et acharnés à leur nuire. Il a une femme et beaucoup d'enfants.

Oupires. *Voy.* Vampires.

Ouran ou **Ouran-Soangue**, homme endiablé, sorte de magiciens de l'île Gromboccanore, dans

[1] Voyez son histoire dans les *Légendes des esprits et démons*.

[2] Wierus, in *Pseudom. dæmon.*

les Indes orientales. Ils ont la réputation de se rendre invisibles quand il leur plaît, et de se transporter où ils veulent. Le peuple les craint et les hait mortellement; quand on peut en attraper quelqu'un, on le tue sans miséricorde.

Ourisk, lutin du genre des sylvains et des satyres du paganisme.

Ours. Quand les Ostiacks ont tué un ours, ils l'écorchent et mettent sa peau sur un arbre auprès d'une de leurs idoles; après quoi ils lui rendent leurs hommages, lui font de très-humbles excuses de lui avoir donné la mort et lui représentent que dans le fond ce n'est pas à eux qu'il doit s'en prendre, puisqu'ils n'ont pas forgé le fer qui l'a percé, et que la plume qui a hâté le vol de la flèche appartient à un oiseau étranger. Au Canada, lorsque des chasseurs tuent un ours, un d'eux s'en approche, lui met entre les dents le tuyau de sa pipe, souffle dans le fourneau, et, lui remplissant ainsi de fumée la gueule et le gosier, il conjure l'esprit de cet animal de ne pas s'offenser de sa mort. Mais comme l'esprit ne fait aucune réponse, le chasseur, pour savoir si sa prière est exaucée, coupe le filet qui est sous la langue de l'ours et le garde jusqu'à la fin de la chasse. Alors on fait un grand feu dans toute la bourgade, et toute la troupe y jette ces filets avec cérémonie : s'ils y pétillent et se retirent, comme il doit naturellement arriver, c'est une marque certaine que les esprits des ours sont apaisés;



autrement on se persuade qu'ils sont irrités et que la chasse ne sera point heureuse l'année d'après, à moins qu'on ne prenne soin de se les réconcilier par des présents et des invocations [1].

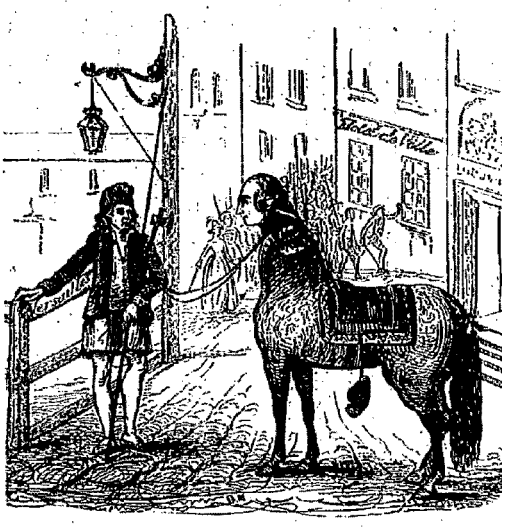
[1] La Harpe, *Hist. des voyages*, t. XVIII, p. 396.

Le diable prend quelquefois la forme de c animal. Il s'est présenté un jour sous cette pe à une Allemande; il entraînait à sa suite que ques petits, qui n'étaient que des cobolds. L'All mande se défia et le mit en fuite par le signe la croix. Un choriste de Cîteaux, s'étant légèr ment endormi aux matines, s'éveilla en sursa et aperçut un ours qui sortait du chœur. Cet vision commença à l'effrayer, quand il vit l'ou reparaître et considérer attentivement tous l novices, comme un officier de police qui fait ronde... Enfin, le monstre sortit de nouveau disant : « Ils sont bien éveillés; je reviendr tout à l'heure voir s'ils dorment... » Le naïf l gendaire ajoute que c'était le diable, qu'on ava envoyé pour contenir les frères dans leur devoir

On croyait autrefois que ceux qui avaient man la cervelle d'un ours étaient frappés de vertige durant lesquels ils se croyaient transformés ours et en prenaient les manières.

Ovide. On lui attribue un ouvrage de mag intitulé le *Livre de la vieille*, que nous ne co naissons pas.

Oxyones, peuples imaginaires de German qui avaient, dit-on, la tête d'un homme et reste du corps d'une bête. C'est une fable une farce. Les faiseurs de caricatures ont so vent pris ce thème, notamment en 1791, pour général Lafayette, qui était toujours à cheval.



Oze, grand président des enfers. Il se préser sous la forme d'un léopard ou sous celle d' homme. Il rend ses adeptes habiles dans les a libéraux. Il répond sur les choses divines et al traites, métamorphose l'homme, le rend insen au point de lui faire croire qu'il est roi ou e pereur. Oze porte une couronne; mais son règ ne dure qu'une heure par jour [2].

[1] Cæsarii Heisterb. *Miracul. illustrium*, lib. cap. XLIX.

[2] Wierus, in *Pseudomon. dæmon.*

P

ıs). *Voy.* Harppe.

l y a plusieurs manières de faire pacte
ble. Les gens qui donnent dans les
superstitieuses pensent le faire venir
Grimoire à l'endroit des évocations,
les formules de *conjuration* rappor-
ce dictionnaire, ou bien en saignant
ıoire dans un grand chemin croisé, et
avec des paroles magiques. Quand le
bien se montrer, on fait alors le mar-
ɔn signe de son sang. Au reste, on dit
ténèbres accommodant, sauf la con-
ıtumée de se donner à lui.
de Gabalis, qui ôte aux démons leur
ıvoir, prétend que ces pactes se font
ɔmes, qui achètent l'âme des hommes
ésors qu'ils donnent largement; en
lant, conseillés par les hôtes du sombre

, dit Bergier, est une convention,
ı tacite, faite avec le démon, dans
d'obtenir par son entremise des
passent les forces de la nature. Un
donc être exprès et formel, ou tacite
it. Il est censé exprès et formel : 1° lors-
i-même on invoque expressément le
ue l'on demande son secours, soit que
ellement cet esprit de ténèbres, soit
ɔie le voir; 2° quand on l'invoque par
ɔ de ceux que l'on croit être en rela-
commerce avec lui; 3° quand on fait
ıose dont on attend l'effet de lui. Le
eulement tacite ou équivalent, lorsque
ne à faire une chose de laquelle on
effet qu'elle ne peut produire naturel-
surnaturellement et par l'opération de
ɔ qu'alors on ne peut espérer cet effet
intervention du démon. Ceux, par
ıui prétendent guérir les maladies par
doivent comprendre que les paroles
naturellement cette vertu. Dieu n'y a
non plus cette efficacité. Si donc elles
ıt cet effet, ce ne pourrait être que par
de l'esprit infernal. De là, les théolo-
luent que non-seulement toute espèce
mais encore toute espèce de superstı-
rme un pacte au moins tacite ou équi-
ɔ le démon, puisque aucune pratique
ıse ne peut rien produire, à moins
en mêle. C'est le sentiment de saint
de saint Thomas et de tous ceux qui
ette matière[1].

, *Dictionnaire théologique*. Voyez les dif-
les les plus célèbres, dans les *Légendes*

Donnons ici une pièce curieuse des grimoires. C'est ce qu'ils appellent le « *Sanctum regnum* de la Clavicule, ou la *véritable manière de faire les pactes; avec les noms, puissances et talents de tous les grands esprits supérieurs, comme aussi la manière de les faire paraître par la force de la grande appellation du chapitre des pactes de la grande Clavicule, qui les force d'obéir à quelque opération que l'on souhaite* ».



« Le véritable *sanctum regnum* de la grande Clavicule, autrement dit les *pacta conventa dæmoniorum*, dont on parle depuis si longtemps, sont une chose fort nécessaire à établir ici pour l'intelligence de ceux qui, voulant forcer les esprits, n'ont point la qualité requise pour composer la verge foudroyante et le cercle cabalistique. Ils ne



peuvent venir à bout de forcer aucun esprit de paraître, s'ils n'exécutent de point en point tout ce qui est décrit ci-après touchant la manière de faire des pactes avec quelque esprit que ce puisse être, soit pour avoir des trésors, soit pour découvrir les secrets les plus cachés, soit pour faire travailler un esprit pendant la nuit à son ouvrage, ou pour faire tomber une grêle ou la tempête partout où l'on souhaite; soit pour se rendre invisible, pour se faire transporter partout où l'on veut, pour ouvrir toutes les serrures, voir tout ce qui se passe dans les maisons et apprendre tous les tours et finesses des bergers; soit pour acquérir la main de gloire et pour connaître les

qualités et les vertus des métaux et des minéraux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs ; pour faire, en un mot, des choses si merveilleuses, qu'il n'y a aucun homme qui n'en soit dans la dernière surprise. C'est par la grande Clavicule de Salomon que l'on a découvert la véritable manière de faire les pactes ; il s'en est servi lui-même pour acquérir de grandes richesses, et pour connaître les plus impénétrables secrets de la nature.

« Nous commencerons par décrire les noms des principaux esprits avec leur puissance et pouvoir, et ensuite nous expliquerons les *pacta dæmoniorum*, ou la véritable manière de faire les pactes avec quelque esprit que ce soit. Voici les noms des principaux :

» Lucifer, empereur. — Belzébut, prince. — Astarot, grand-duc.

» Ensuite viennent les esprits supérieurs qui sont subordonnés aux trois nommés ci-devant :

» Lucifuge, premier ministre. — Satanachia, grand général. — Fleurety, lieutenant général. — Nebiros, maréchal de camp. — Agaliarept, grand sénéchal. — Sargatanas, brigadier chef.

» Les six grands esprits que je viens de nommer ci-devant dirigent, par leur pouvoir, toute la puissance infernale qui est donnée aux autres esprits. Ils ont à leur service dix-huit autres esprits qui leur sont subordonnés, savoir :

» Baël, Agarès, Marbas, Pruflas, Aamon, Barbatos, Buer, Gusoyn, Botis, Bathim, Pursan, Abigar, Loray, Valafar, Foray, Ayperos, Naberus, Glassyalabolas.

» Après vous avoir indiqué les noms des dix-huit esprits ci-devant, qui sont inférieurs aux six premiers, il est bon de vous prévenir de ce qui suit, savoir :

» Que Lucifuge commande sur les trois premiers, qui se nomment Baël, Agarès et Marbas ; Satanachia sur Pruflas, Aamon et Barbatos ; Agaliarept sur Buer, Gusoyn et Botis ; Fleurety sur Bathim, Pursan et Abigar ; Sargatanas sur Loray, Valafar et Foray ; Nebiros sur Ayperos, Naberus et Glassyalabolas.

» Et, quoiqu'il y ait encore des millions d'esprits qui sont tous subordonnés à ceux-là, il est très-inutile de les nommer, à cause que l'on ne s'en sert que quand il plaît aux esprits supérieurs de les faire travailler à leur place, parce qu'ils se servent de tous ces esprits inférieurs comme s'ils étaient leurs esclaves. Ainsi, en faisant le pacte avec un des six principaux dont vous avez besoin, il n'importe quel esprit vous serve ; néanmoins demandez toujours à l'esprit avec lequel vous faites votre pacte que ce soit un des trois principaux qui lui sont subordonnées.

» Voici précisément les puissances, sciences, arts et talents des esprits susnommés, afin que celui qui veut faire un pacte puisse trouver dans chacun des talents des six esprits supérieurs dont il aura besoin.

» Le premier est le grand Lucifuge Rofocal, premier ministre infernal ; il a la puissance que Lucifer lui a donnée sur toutes les richesses et sur tous les trésors du monde.

» Le second est Satanachia, grand général ; il a la puissance de soumettre toutes les femmes, commande la grande légion des esprits.

» Agaliarept, aussi général, a la puissance de découvrir les secrets les plus cachés dans tou les cours et dans tous les cabinets du monde, dévoile les plus grands mystères ; il commande la seconde légion des esprits.

» Fleurety, lieutenant général, a la puissance de faire tel ouvrage que l'on souhaite pendant la nuit ; il fait aussi tomber la grêle partout où il veut. Il commande un corps très-considérable d'esprits.

» Sargatanas, brigadier, a la puissance de se rendre invisible, de vous transporter partout, d'ouvrir toutes les serrures, de vous faire voir tout ce qui se passe dans les maisons, de vous apprendre tous les tours et finesses des bergers ; il commande plusieurs brigades d'esprits.

» Nebiros, maréchal de camp et inspecteur général, a la puissance de donner du mal à qui il veut ; il fait trouver la main de gloire, enseigne toutes les qualités des métaux, des minéraux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs ; c'est lui qui a aussi l'art de prédire l'avenir, étant un des plus grands cromanciens de tous les esprits infernaux ; il va partout ; il a inspection sur toutes les mal infernales.

» Quand vous voudrez faire votre pacte avec des principaux esprits que je viens de nommer, l'avant-veille du pacte, vous irez couper, avec un couteau neuf qui n'ait jamais servi, une baguette de noisetier sauvage, qui n'ait jamais porté qui soit semblable à la *verge foudroyante* ; vous la couperez positivement au moment où le soleil paraît sur l'horizon. Cela fait, vous vous munirez d'une pierre *ématille* et de deux cierges bénits, et vous choisirez ensuite pour l'exécution un endroit où personne ne vous incommode. Vous pouvez même faire le pacte dans une chambre écartée ou dans quelque masure de vieux château ruiné, parce que l'esprit a le pouvoir d'y transporter tel trésor qui lui plaît. Vous tracerez un triangle avec votre pierre *ématille*, et cela seulement la première fois que vous faites le pacte ; ensuite vous placerez les deux cierges bénits à côté ; vous écrirez autour le saint nom de Jésus, afin que les esprits ne vous puissent faire aucun mal. Ensuite vous vous poserez au milieu du triangle, ayant en main la baguette mystérieuse, avec la grande appellation à l'esprit, la demande que vous voulez lui faire, le pacte et le renvoi de l'esprit.

s commencerez à réciter l'appellation sui-
ec fermeté.



peretur Lucifer, maître de tous les esprits
, je te prie de m'être favorable dans l'ap-
n que je fais à ton grand ministre Lucifuge
E, ayant envie de faire pacte avec lui. Je
aussi, prince Belzébut, de me protéger
on entreprise. Comte Astarot, sois-moi
, et fais que dans cette nuit le grand
E m'apparaisse sous une forme humaine,
cune mauvaise odeur, et qu'il m'accorde,
noyen du pacte que je vais lui présenter,
es richesses dont j'ai besoin. O grand
e! je te prie de quitter ta demeure, dans
partie du monde qu'elle soit, pour venir
er; sinon je t'y contraindrai par la force
id Dieu vivant, de son cher Fils et du
prit; obéis promptement, ou tu vas être
ement tourmenté par la force des puis-
aroles de la grande Clavicule de Salomon,
dont il se servait pour obliger les esprits
à recevoir son pacte. Ainsi, parais au
, ou je te vais continuellement tourmen-
la force de ces puissantes paroles de la
le : Agion, tetagram, vaychéon stimulama-
parès tetragrammaton oryoram irion esy-
stion eryona onera brasim moym messias
manuel Sabaot Adonay, te adoro et invoco. »
is êtes sûr que, d'abord que vous aurez lu
ssantes paroles, l'esprit paraîtra et vous
qui suit : « Me voici : que me demandes-
urquoi troubles-tu mon repos ? Réponds-
- Je te demande pour faire pacte avec toi,
i que tu m'enrichisses au plus tôt; sinon
urmenterai par les puissantes paroles de
icule. — Je ne puis l'accorder ta demande
qu'à condition que tu te donnes à moi dans vingt ans, pour faire de ton corps et de ton âme ce qu'il me plaira. »

» Alors vous lui jetterez votre pacte, qui doit être écrit de votre propre main sur un petit morceau de parchemin vierge ; il consiste en ce peu de mots auxquels vous mettrez votre signature avec votre véritable sang. « Je promets au grand Lucifuge de le récompenser dans vingt ans de tous les trésors qu'il me donnera. En foi de quoi je me suis signé. »

» L'esprit vous répondra : « Je ne puis accorder ta demande. »

» Alors, pour le forcer à vous obéir, vous relirez la grande interpellation avec les terribles paroles de la Clavicule, jusqu'à ce que l'esprit reparaisse et vous dise ce qui suit : « Pourquoi me tourmentes-tu davantage ? Si tu me laisses en repos, je te donnerai le plus prochain trésor, à condition que tu me consacreras une pièce tous les premiers lundis de chaque mois, et que tu ne m'appelleras qu'un jour de chaque semaine, de dix heures du soir à deux heures après minuit. Ramasse ton pacte, je l'ai signé ; et, si tu ne tiens pas ta parole, tu seras à moi dans vingt ans. —

» J'acquiesce à ta demande, à condition que tu me feras paraître le plus prochain trésor que je pourrai emporter tout de suite. »

» L'esprit dira : « Suis-moi et prends le trésor que je vais te montrer. »

» Vous le suivrez sans vous épouvanter ; vous jetterez votre pacte tout signé sur le trésor, en le touchant avec votre baguette ; vous en prendrez tant que vous pourrez, et vous vous en retournerez dans le triangle en marchant à reculons ; vous y poserez votre trésor devant vous, et vous commencerez tout de suite à lire le renvoi de l'esprit.

» Voici maintenant la conjuration et renvoi de l'esprit avec lequel on a fait pacte :

« O grand Lucifuge ! je suis content de toi pour le présent ; je te laisse en repos et te permets de te retirer où bon te semblera, sans faire aucun bruit ni laisser aucune mauvaise odeur. Pense aussi à ton engagement de mon pacte, car, si tu y manques d'un instant, tu peux être sûr que je te tourmenterai éternellement avec les grandes et puissantes paroles de la Clavicule de Salomon, par lequel on force tous les esprits rebelles à obéir..... [1] »

Pain (Épreuve du). C'était un pain fait de farine d'orge, bénit ou plutôt maudit par les imprécations d'un prêtre. Les Anglo-Saxons le faisaient manger à un accusé non convaincu, persuadés que s'il était innocent ce pain ne lui ferait point de mal ; que s'il était coupable il ne pourrait l'avaler, ou que s'il l'avalait, il étouffe-

[1] Voyez sur les pactes plusieurs légendes dans les *Légendes infernales*.

rait. Le juge qui faisait cette cérémonie demandait, par une prière composée exprès, que les mâchoires du criminel restassent roides, que son gosier se rétrécît, qu'il ne pût avaler, qu'il rejetât le pain de sa bouche. C'était une profanation des prières de l'Église[1]. La seule chose qui fût réelle dans cette épreuve, qu'on appelait souvent l'*épreuve du pain conjuré*, c'est que, de toutes les espèces de pain, le pain d'orge moulue un peu gros est le plus difficile à avaler. *Voy.* CORSNED, ALPHITOMANCIE, etc.

Pain bénit. Du côté de Guingamp en Bretagne, et dans beaucoup d'autres lieux, quand on ne peut découvrir le corps d'un noyé, on met un petit cierge allumé sur un pain que l'on a fait bénir et qu'on abandonne au cours de l'eau ; on trouve le cadavre dans l'endroit où le pain s'arrête[2], et ce qui peut surprendre les curieux, c'est que ce prodige s'est vu très-souvent. Comment l'expliquer ? On a le même usage en Champagne et ailleurs.

Pajot (Marguerite), sorcière qui fut exécutée à Tonnerre en 1576, pour avoir été aux assemblées nocturnes des démons et des sorciers. Elle composait des maléfices et faisait mourir les hommes et les animaux. Elle avait de plus tué un sorcier qui n'avait pas voulu lui prêter un lopin de bois avec lequel il faisait des sortiléges.



Une remarque singulière qu'on avait notée, c'est qu'elle revenait du sabbat toujours toute froide[3].

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique*.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 159.
[3] Bodin, *Démonomanie*.

Palingénésie. Ce mot veut dire renaissance. Duchêne dit avoir vu à Cracovie un médecin polonais qui conservait dans des fioles la cendre de plusieurs plantes ; lorsqu'on voulait voir une rose dans ces fioles, il prenait celle où se trouvait la cendre du rosier, et la mettait sur une chandelle allumée : après qu'elle avait un peu senti la chaleur, on commençait à voir remuer la cendre ; puis on remarquait comme une petite nue obscure qui, se divisant en plusieurs parties, venait enfin à représenter une rose si belle, si fraîche et si parfaite, qu'on l'eût jugée palpable et odorante comme celle qui vient du rosier. Cette nouveauté fut poussée plus loin. On assura que les morts pouvaient revivre naturellement, et qu'on avait des moyens de les faire ressusciter en quelque façon. Van der Beken, surtout, a donné ces opinions pour des vérités incontestables ; et dans le système qu'il a composé pour expliquer de si étranges merveilles, il prétend qu'il y a dans le sang des idées séminales, c'est-à-dire des corpuscules qui contiennent en petit tout l'animal. Quelques personnes, dit-il, ont distillé du sang humain nouvellement tiré, et elles y ont vu, au grand étonnement des assistants saisis de frayeur, un spectre humain *qui poussait des gémissements*. C'est pour ces causes, ajoute-t-il, que Dieu a défendu aux Juifs de manger le sang des animaux, de peur que les esprits ou idées de leurs espèces qui y sont contenues ne produisissent de funestes effets. Ainsi, en conservant les cendres de nos ancêtres, nous pourrons en tirer des fantômes qui nous en représenteront la figure. Quelle consolation, dit le P. Lebrun, que de repasser en revue son père et ses aïeux, sans le secours du démon et par une nécromancie très permise ! Quelle satisfaction pour les savants que de ressusciter en quelque manière les Romains, les Grecs, les Hébreux et toute l'antiquité ! Rien d'impossible à cela, il suffit d'avoir les cendres de ceux qu'on veut faire paraître. Ce système eut, comme toutes les rêveries, beaucoup de partisans. On prétendait qu'après avoir mis un moineau en cendres et en avoir extrait le sel, on avait obtenu, par une chaleur modérée, le résultat désiré. L'académie royale d'Angleterre essaya, dit-on, cette expérience sur un homme. Je ne sache pas qu'elle ait réussi. Mais cette découverte, qui n'aurait pas dû occuper un seul instant les esprits, ne tomba que quand un grand nombre de tentatives inutiles eurent prouvé que ce n'était non plus qu'une ridicule chimère. *Voy.* CENDRES. La *palingénésie philosophique* de Bonnet est un système publié au dernier siècle et condamné ; il est plus du ressort des théologiens que du nôtre.

Palmoscopie, augure qui s'appelait aussi palmicum, et qui se tirait de la palpitation des parties du corps de la victime, calculées à la main.

(Madeleine de Mendoz de la), fille
tilhomme de Marseille, et sœur du cou-
Ursulines, qui fut ensorcelée par Gau-
'âge de dix-neuf ans. *Voy.* Gaufridi.
nme, quarante ans après le procès de
Gaufridi, vieille et n'ayant qu'un chien pour compagnie, voulut se mêler encore de sorcellerie, elle fut condamnée, par arrêt du parlement de Provence, à la prison perpétuelle, en 1653.



lius. Pamilius de Phères, tué dans un
resta dix jours au nombre des morts ;
va ensuite du champ de bataille pour le
ur le bûcher; mais il revint à la vie et
s histoires surprenantes de ce qu'il avait
ant que son corps était resté sans senti-

l'un des huit grands dieux ou dieux de
ère classe chez les Égyptiens. On le re-
it sous les traits d'un homme dans la
périeure de son corps, et sous la forme
c dans la partie inférieure. — Dans les
graphies, c'est le prince des démons.
Quelques-uns entendent par le grand
règne des démons, qui fut brisé par la
Jésus-Christ sur la croix. Plutarque ra-
u'à cette époque solennelle, Épitherse
mbarqué sur un vaisseau avec plusieurs
our aller en Italie, le vent leur manqua
certaines îles de la mer Égée; que
la plupart des passagers veillaient et
t après souper, l'on entendit tout d'un
e voix venant de l'une de ces îles, qu'il
Paxès, et qui appelait si fort Thamus,
gyptien, qu'il n'y eut personne de la
yer, *Histoire des spectres ou apparitions des* compagnie qui n'en fût effrayé. Ce Thamus ne répondit qu'à la troisième fois, lorsque la voix, se renforçant, lui cria que quand il serait arrivé en un certain lieu qu'elle désignait, il annonçât que le grand Pan était mort. On délibéra pour savoir si on obéirait, et la conclusion fut que si le vent n'était pas assez fort pour outre-passer le lieu indiqué, il fallait exécuter l'ordre. C'est pourquoi, le calme les arrêtant, Thamus cria de toute sa force : *Le grand Pan est mort.* Il n'eut pas plutôt achevé que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements. L'empereur Tibère, informé de l'aventure, envoya querir Thamus, et assembla à ce sujet les savants. Sur quoi Démétrius, pour confirmer cette pensée de la mort des démons, ajouta une autre histoire : il dit qu'ayant été lui-même envoyé par l'empereur pour reconnaître certaines îles stériles situées vers l'Angleterre, il aborda à une de celles qui sont habitées; que peu après il s'éleva une tempête effroyable qui fit dire aux insulaires que c'était quelqu'un des démons ou des demi-dieux qui était mort [1].

Pandæmonium, capitale de l'empire infernal, selon Milton.

[1] Benjamin Binet, *Traité des dieux et démons du paganisme.*

Panen (Bartholomée), exorciste protestant. *Voy.* GUILLAUME.

Paneros. Pline cite une pierre précieuse de ce nom qui rendait les femmes fécondes.

Paniers. Les rabbins racontent une fable assez plaisante sur l'étymologie du mot Ève. Ève, disent-ils, dérive du mot qui signifie causer; la première femme prit ce nom parce que, lorsque Dieu créa le monde, il tomba du ciel douze paniers remplis de caquets, et qu'elle en ramassa neuf, tandis que son mari n'eut le temps de ramasser que les trois autres.

Panjacartaguel. Ce mot, qui chez les Indiens désigne les cinq dieux, exprimait aussi les cinq éléments qui, engendrés par le Créateur, concoururent à la formation de l'univers. Dieu, disent-ils, tira l'air du néant. L'action de l'air forma le vent. Du choc de l'air et du vent naquit le feu. A sa retraite celui-ci laissa une humidité, d'où l'eau tire son origine. De l'union de ces puissances résulta une écume; la chaleur du feu en composa une masse qui fut la terre.

Panjangam, almanach des brahmines, où sont marqués les jours heureux et les jours malheureux, et les heures du jour et de la nuit heureuses ou malheureuses.

Pantacles, espèces de talismans magiques. Toute la science de la Clavicule dépend de l'usage des pantacles, qui contiennent les noms ineffables de Dieu. Les pantacles doivent être faits le mercredi, au premier quartier de la lune, à trois heures du matin, dans une chambre aérée, nouvellement blanchie, où l'on habite seul. On y brûle des plantes odoriférantes. On a du parche-



min vierge, sur lequel on décrit trois cercles l'un dans l'autre, avec les trois principales couleurs : or, cinabre et vert; la plume et les couleurs doivent être exorcicées. On écrit alors les noms sacrés, puis on met le tout dans un drap de soie. On prend un pot de terre, où l'on allume du charbon neuf, de l'encens mâle et du bois d'aloès, le tout exorcisé et purifié; puis, la face tournée vers l'orient, on parfume encore les pantacles avec les espèces odoriférantes, et on les remet dans le drap de soie consacré pour s'en servir au besoin.

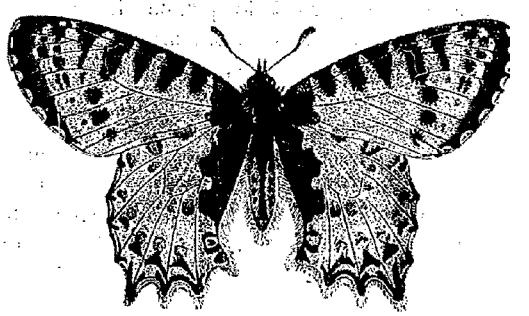
On ne peut faire aucune opération magique pour exorciser les esprits sans avoir ce sceau, qui contient les noms de Dieu. Le pantacle n'est parfait qu'après qu'on a renfermé un triangle dans les cercles; on lit dans le triangle ces trois mois : *fi natio*, *reformatio*, *transformatio*. A côté du triangle est le mot *agla*, qui est très-puissant pour arrêter la malice des esprits. Il faut que la peau sur laquelle on applique le sceau soit exorcisée et bénite; on exorcise aussi l'encre et la plume dont on se sert pour écrire les mots que l'on vient de citer.

Pantarbe, pierre fabuleuse à laquelle quelques docteurs ont attribué la propriété d'attirer l'or, comme l'aimant attire le fer. Philostrate, dans la *Vie d'Apollonius*, en raconte des merveilles. L'éclat en est si vif, dit-il, qu'elle ramène le jour au milieu de la nuit; mais, ce qui est le plus étonnant encore, cette lumière est un esprit qui se répand dans la terre et attire insensiblement les pierres précieuses; plus cette vertu s'étend, plus elle a de force; et toutes ces pierres dont la pantarbe se fait une ceinture ressemblent à un essaim d'abeilles qui environnent leur roi. De peur qu'un si riche trésor ne devînt trop vil, non-seulement la nature l'a caché dans la terre profonde, mais elle lui a donné la faculté de s'échapper des mains de ceux qui voudraient le prendre sans précaution. On la trouve dans cette partie des Indes où s'engendre l'or. Suivant l'auteur des *Amours de Théagène et de Chariclée*, elle garantit du feu ceux qui la portent.

Paouaouci, enchantements ou conjurations au moyen desquels les naturels de la Virginie prétendent faire paraître des nuages et tomber de la pluie.

Pape. Les huguenots ont dit que le pape était l'Antechrist. C'est ainsi que les filous crient au voleur pour détourner l'attention.

Le conte absurde de la *papesse Jeanne*, inventé par les précurseurs de Luther, est maintenant reconnu si évidemment faux qu'il ne peut nous arrêter un instant [1].



Papillon. L'image matérielle de l'âme la plus généralement adoptée est le papillon. Les artistes

[1] Voyez Bergier, *Dictionnaire théologique*, au mot *Papesse Jeanne*.

ment à Platon une tête avec des ailes
, parce que c'est le premier philo-
qui ait écrit dignement sur l'immor-
me.

se (Philippe Bombast, dit), né dans
le Zurich en 1493. Il voyagea, vit les
le presque toute l'Europe, et conféra
Il se donnait pour le réformateur de
e; et voulant en arracher le sceptre à
et à Galien, il décria leurs principes
éthode. On lui doit la découverte de
du mercure, dont il enseigna l'usage.
st surtout le héros de ceux qui croient
philosophale, et qui lui attribuent
l'avantage de l'avoir possédée, s'ap-
cela de sa propre autorité. C'était
s un homme étonnant et un grand
« Quand il était ivre, dit Wettern,
euré vingt-sept mois avec lui, il me-
aire venir un million de diables, pour
uel empire et quelle puissance il avait
ais il ne disait pas de si grandes extra-
uand il était à jeun. » Il avait, selon les
nes, un démon familier renfermé dans
u de son épée. Il disait que Dieu lui
lé le secret de faire de l'or, et il se
pouvoir, soit par le moyen de la pierre
le, soit par la vertu de ses remèdes,
la vie aux hommes pendant plusieurs
éanmoins il mourut à quarante-huit
541, à Salzbourg.

lecins, ses rivaux, n'ont pas peu con-
décrier. « Ce fut le diable, dit le doc-
de Fontenettes, dans la préface de son
dépaysé, qui suscita Paracelse, auteur
s damnable hérésie qui ait jamais été
ntre le corps humain. »

elle. Tout le monde a connu de répu-
bé Paramelle, qui découvrait à coup
rces cachées, sans baguette divinatoire.
de ses anecdotes :

ie propriétaire du Jura voulut se mo-
peu de la science de l'hydroscope. Il
dans son jardin une source abondante;
a soigneusement aux yeux. « Aurai-je
ir de trouver de l'eau sur cette pro-
Telle est la question qui fut adressée
Paramelle. — Non, répondit-il résolû-
Mais enfin, monsieur l'abbé, voyez,
bien; il est impossible qu'il n'y ait pas
e source. — Non, vous dis-je, il n'y
de source ici. Le financier rit sous
hôte n'a pas l'air de s'en apercevoir,
ge jusqu'à un champ éloigné de quel-
taines de pas. C'était l'unique richesse
vre paysan. « Seriez-vous bien aise,
bbé, de posséder une source dans votre
— Hé! monsieur l'abbé, répond l'autre,
as le moyen de souscrire. — Vous l'au-
s. Apportez une pioche. » La pioche
vient, la terre est fouillée, et une belle source jaillit à tous les yeux. Le riche propriétaire se prépare enfin à jouir du fruit de son stratagème et de la confusion de l'abbé. Il retourne sur ses pas, accompagné de la foule; il veut lui montrer la riche fontaine qu'il avait dissimulée. Qui fut surpris? La source a disparu. L'hydroscope l'avait arrêtée dans sa course au milieu du champ du cultivateur. Notre homme jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Parchemin vierge. Il est employé dans la magie en plusieurs manières. On appelle parchemin vierge celui qui est fait de peaux de bêtes n'ayant jamais engendré. Pour le faire, on met l'animal qui doit le fournir dans un lieu secret où personne n'habite; on prend un bâton vierge ou de la sève de l'année; on le taille en forme de couteau, puis on écorche l'animal avec ce couteau de bois, et avec le sel on sale ladite peau, que l'on met au soleil pendant quinze jours. On prendra alors un pot de terre vernissé, autour duquel on écrira des caractères magiques; dans ce pot on mettra une grosse pierre de chaux vive avec de l'eau bénite et ladite peau; on l'y laissera neuf jours entiers. On la tirera enfin, et avec le couteau de bois, on la ratissera pour en ôter le poil; on la mettra sécher pendant huit jours à l'ombre, après l'avoir aspergée; on la serrera ensuite dans un drap de soie avec tous les instruments de l'art. Qu'aucune femme ne voie ce parchemin, parce qu'il perdrait sa vertu. C'est sur ce parchemin qu'on écrit ensuite les pantacles, talismans, figures magiques, pactes et autres pièces.

Parfums. On dit que si l'on se parfume avec de la semence de lin et de psellium, ou avec les racines de violette et d'ache, on connaîtra les choses futures, et que, pour chasser les mauvais esprits et fantômes nuisibles, il faut faire un parfum avec calament, pivoine, menthe et palma-christi. On peut assembler les serpents par le parfum des os de l'extrémité du gosier de cerf, et, au contraire, on les peut chasser et mettre en fuite si on allume la corne du même cerf. La corne du pied droit d'un cheval ou d'une mule, allumée dans une maison, chasse les souris, et celle du pied gauche les mouches. Si on fait un parfum avec du fiel de seiche, du thymiamas, des roses et du bois d'aloès, et qu'on jette sur ce parfum allumé de l'eau ou du sang, la maison semblera pleine d'eau ou de sang, et si on jette dessus de la terre labourée, il semblera que le sol tremble [1].

Paris. Une prédiction avait annoncé que Paris serait détruit par une pluie de feu le 6 janvier 1840. Mais la catastrophe a été remise au cinquième mois de l'année 1900.

Parker (Guillaume). *Voy.* BUCKINGHAM.

[1] Nynauld, p. 72 de la *Lycanthropie*.

Parkes (Thomas), Anglais qui, en voulant se mettre en relation avec les esprits, se vit poursuivi de visions épouvantables.

Parlements. Le clergé n'a jamais demandé la mort des sorciers. Ce sont les parlements qui les ont toujours poursuivis avec chaleur. A la fin du dix-septième siècle, le clergé réclamait contre l'exécution de plusieurs sorcières convaincues d'avoir fait le sabbat avec maître Verdelet; le parlement de Rouen pria très-humblement le roi de permettre qu'on brûlât incontinent toutes les sorcières. On citerait mille exemples pareils.

Paroles magiques. On peut charmer les dés ou les cartes de manière à gagner continuellement au jeu, en les bénissant en même temps que l'on récite ces paroles : *Contra me ad incarte cla, a filii a Eniol, Lieber, Braya, Braguesca.* On n'est point mordu des puces si l'on dit en se couchant : *Och, och.* On fait tomber les verrues des mains en les saluant d'un *bonsoir* le matin et d'un *bonjour* le soir. On fait filer le diable avec ces mots : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso.* Qu'on dise : *Sista, pista, rista, xista,* pour n'avoir plus mal à la cuisse. Qu'on prononce trois fois : *Onasages,* pour guérir le mal de dents. On prévient les suites funestes de la morsure des chiens enragés en disant : *Hax, pax, max. Voy.* Beurre, Charmes, Sabbat, Éléazar, Ananisapta, Amulettes, etc.

Parque (Marie de la), compagne au sabbat de Domingina Maletena. *Voy.* ce mot.

Parques, divinités que les anciens croyaient présider à la vie et à la mort; maîtresses du sort des hommes, elles en réglaient les destinées. La vie était un fil qu'elles filaient : l'une tenait la quenouille, l'autre le fuseau, la troisième, avec ses grands ciseaux, coupait le fil. On les nomme *Clotho, Lachésis* et *Atropos.* On les fait naître de la Nuit, sans le secours d'aucun dieu. Orphée, dans l'hymne qu'il leur adresse, les appelle les fille de l'Érèbe.

Parris, famille protestante établie à Salem, dans la Nouvelle-Angleterre. Plusieurs jeunes filles de cette famille, dont le père était ministre, furent obsédées en 1692, et tombèrent dans un état extraordinaire. Elles se glissaient dans des trous, sous les bancs, sous les meubles, et faisaient des contorsions étranges. En ce même temps une jeune fille d'un nommé Goodwin, dans la même ville, avait des hallucinations, voyait à tout moment un cheval devant elle, se mettait à califourchon sur une chaise et prenait le galop. On crut que ces jeunes filles étaient ensorcelées, d'autant plus qu'elles accusaient certaines femmes de les avoir maléficiées. On mit ces femmes en prison, et les obsédées respirèrent. Tout cela est un peu obscur; mais ce qui est clair, c'est que l'esprit malin était là pour quelque chose.

Parthénomancie, divination ridicule pour connaître la présence ou l'absence de la vir nité. On mesurait le cou d'une fille avec un et en répétant l'épreuve avec le même fil, tirait mauvais présage du grossissement du c

Pasétès, magicien qui achetait les cho sans les marchander; mais l'argent qu'il a donné n'enrichissait que les yeux, car il reto nait toujours dans sa bourse. *Voy.* Pistole lante.

Passalorynchithes, hérétiques des prem siècles, ainsi nommés de deux mots grecs veulent dire pieu dans le nez. Ils croyaient q ne pouvaient prier convenablement qu'en mettant deux doigts, comme deux pieux, d les deux narines.

Patala, nom de l'enfer des Indiens.

Patiniac, superstition particulière aux Ind des îles Philippines. C'est un sortilége q prétendent attacher au fruit d'une femme, c l'effet est de prolonger les douleurs de l'enfa ment et même de l'empêcher. Pour lever charme, le mari ferme bien la porte de sa c fait un grand feu tout à l'entour, quitte le pe vêtements dont il est ordinairement couv prend une lance ou un sabre, et s'en escr avec fureur contre les esprits invisibles jus ce que sa femme soit délivrée.

Patris (Pierre), poëte, né à Caen en 1 Il fut premier maréchal des logis de Gasto France, duc d'Orléans. L'esprit de plaisant lui valut sa fortune et la confiance dont il jo sait auprès du prince. Il mourut à Paris en 1 On raconte qu'étant au château d'Egmond, une chambre où un esprit venait de se mont il ouvrit la porte de cette chambre, qui don sur une longue galerie, au bout de laquell trouvait une grande chaise de bois si pes que deux hommes avaient peine à la soule Il vit cette chaise matérielle se remuer, qu sa place et venir à lui comme soutenue en l Il s'écria : — Monsieur le diable, les intérêts Dieu à part, je suis bien votre serviteur; je vous prie de ne pas me faire peur davant

La chaise s'en retourna à sa place comme était venue. Cette vision, dit-on, fit une f impression sur l'esprit de Patris, et ne contr pas peu à le faire rentrer dans son devoir.

Patroüs. Jupiter avait, sous le nom de Patr à Argos, une statue de bois, qui le représe avec trois yeux, pour marquer qu'il voyai qui se passait dans le ciel, sur la terre et dan enfers. Les Argiens disaient que c'était le Ju Patroüs qui était dans le palais de Priam, et ce fut au pied de son autel que ce prince fut par Pyrrhus.

Pauana. C'est le nom qu'on donnait en Fla à la danse infernale, violente, déhanchée, ex trique, que dansaient les sorcières au sabba

Paul (Arnold), paysan de Médroïga, villag Hongrie, qui fut écrasé par la chute d'un ch

de foin, vers l'an 1728. Trente jours
a mort, quatre personnes moururent su-
it et de la même manière que meurent
ıi sont molestés des vampires. On se res-
alors qu'Arnold avait souvent raconté
environs de Cassova, sur les frontières
urquie, il avait été tourmenté longtemps
vampire turc; mais que, sachant que
ıi étaient victimes d'un vampire le deve-
après leur mort, il avait trouvé le moyen
uérir en mangeant de la terre du tombeau
ınt et en se frottant de son sang. On pré-
ue si ce remède avait guéri Arnold (Paúl),
avait pas empêché de devenir vampire à
r; en conséquence on le déterra pour s'en
, et, quoiqu'il fût inhumé depuis quarante
ɔn lui trouva le corps vermeil; on s'aper-
ɜ ses cheveux, ses ongles, sa barbe, s'é-
enouvelés, et que ses veines étaient rem-
l'un sang fluide. Le bailli du lieu, en
ce de qui se fit l'exhumation, et qui était
nme expert, ordonna d'enfoncer dans le
le ce cadavre un pieu fort aigu et de le
de part en part; ce qui fut exécuté sur-
np. Le corps du vampire jeta un cri et fit
ouvements; après quoi on lui coupa la tête
ɜ brûla dans un grand bûcher. On fit subir
le même traitement aux quatre morts
old (Paul) avait tués, de peur qu'ils ne
ɜent vampires à leur tour, et il y eut un
calme. *Voy.* VAMPIRES.

l (Saint). *Voy.* ART DE SAINT PAUL.

le. Il y avait au couvent des cordeliers
louse un caveau qui servait de catacom-
ɜs morts s'y conservaient. Dans ce caveau
nterrée, depuis la fin du seizième siècle,
nme célèbre dans le pays, sous le nom de
ɜ Paule. Il était d'usage de visiter son tom-
e jour anniversaire de sa mort. Un jeune
er, la tête un peu échauffée, s'était un jour
à descendre dans ces catacombes sans
e et sans témoin, et à enfoncer un clou
ɜ cercueil de Paule. Il y descendit en effet;
l attacha par mégarde au cercueil un pan
robe. Lorsqu'il voulut remonter, il se crut
par la défunte; ce qui lui causa une telle
r qu'il tomba mort sur la place.

ısanias. Quelques écrivains ont prétendu
s Lacédémoniens n'avaient point de sor-
parce que, quand ils voulurent apaiser les
de Pausanias, qu'on avait laissé mourir de
ans un temple, et qui s'était montré depuis
ines personnes, on fut obligé de faire venir
rciers d'Italie pour chasser le spectre du
. Mais ce trait ne prouve rien, sinon que
rciers de Lacédémone n'étaient pas aussi
ɜ que ceux de l'Italie.

'anis (Les). C'est le nom qu'on donne aux
iens et devins dans l'isthme de Dari.

ɾmon, l'un des rois de l'enfer. S'il se montre aux exorcistes, c'est sous la forme d'un homme à cheval sur un dromadaire, couronné d'un diadème étincelant de pierreries, avec un visage de femme. Deux cents légions, partie de



l'ordre des Anges, partie de l'ordre des Puissances, lui obéissent. Si Paymon est évoqué par quelque sacrifice ou libation, il paraît accompagné des deux grands princes Bébal et Abalam[1].

Péanite, pierre fabuleuse, que les anciens croyaient douée du privilége de faciliter les accouchements.

Peau. Pour guérir les taches de la peau et les verrues, il suffit, selon certaines croyances populaires, de toucher un cadavre ou de se frotter les mains au clair de la lune. *Voy.* VERRUES[2].

Péché, chemin de l'enfer.

Péché originel. « Un enfant, dites-vous, ne peut naître responsable de la faute d'un père. En êtes-vous bien sûr? Au sein de l'humanité un sentiment universel se manifeste; la vie de tous les peuples exprime par les faits les plus significatifs l'existence d'une loi terrible et mystérieuse, de la loi d'hérédité et de solidarité pour le crime et la peine entre les hommes. Interrogez les nations qui furent les plus voisines des traditions primitives. En Chine, le fils est puni pour le père; une famille et même une ville entière répondent pour le crime d'un seul. Dans l'Inde, les parents, l'instituteur, l'ami du coupable, doivent être punis. Tout l'Orient jugeait ainsi. Il en est de même encore parmi les peuplades sauvages. De là aussi ces chants lugubres des poëtes qui, voyant Rome désolée par les guerres civiles, en donnent instinctivement pour raison qu'elle expiait les parjures de Laomédon, les parjures des Troyens, le parricide de Romulus, c'est-à-dire les crimes commis par ses aïeux.

» Alexandre meurt au milieu de ses plus belles années; après lui de sanglantes divisions se dé-

[1] Wierus, in *Pseudomon. dæmon.*
[2] Brown, *Erreurs populaires*, t. II.

clarent; des maux sans nombre accablent les parents du conquérant; les historiens païens attribuent sans hésiter tous ces malheurs à la vengeance divine, qui punissait les impiétés et les parjures du père d'Alexandre sur sa famille. Thésée, dans Euripide, troublé de l'attentat dont il croit son fils coupable, s'écrie : « Quel est donc » celui de nos pères qui a commis un crime digne » de m'attirer un tel opprobre ? » J'omets à dessein une foule d'autres monuments, et je m'abstiens même de citer les livres de l'Ancien Testament, fort explicites sur ce point. Mais parmi ces témoignages et ces faits, une loi est écrite évidemment; elle est écrite en caractères de sang dans les annales de tous les peuples : c'est la loi de l'hérédité du crime et de la peine. Un sentiment profond et universel la proclame. Ce cri des peuples ne saurait être ni la fausseté ni l'injustice[1]. »

Pédasiens. Chez les Pédasiens, peuples de Carie, toutes les fois qu'eux ou leurs voisins étaient menacés de quelque malheur, une longue barbe poussait à la prêtresse de Minerve. Hérodote remarque que ce prodige arriva trois fois.

Pédegache. *Voy.* Yeux.

Pégomancie, divination par les sources. Elle se pratiquait soit en y jetant un certain nombre de pierres dont on observait les divers mouvements, soit en y plongeant des vases de verre, et en examinant les efforts que faisait l'eau pour y entrer et chasser l'air qui les remplissait. La plus célèbre des pégomancies est la divination par le sort des dés, qui se pratiquait à la fontaine d'Abano, près de Padoue; on jetait les dés dans l'eau pour voir s'ils surnageaient ou s'ils s'enfonçaient, et quels numéros ils donnaient; sur quoi un devin expliquait l'avenir.

Pégu. Kiak-Kiak, dieu des dieux, ou plutôt démon des démons, idole principale du Pégu, est représenté sous une figure humaine, qui a vingt aunes de longueur, couchée dans l'attitude d'un homme endormi. Cette idole est placée dans un temple magnifique, dont les portes et les fenêtres sont toujours ouvertes et dont l'entrée est permise à tout le monde.

Peigne. Trouver un peigne, présage de bonheur.

Pendus. On sait qu'on gagne à tous les jeux, quand on a dans sa poche de la corde de pendu. — Un soldat de belle corpulence ayant été pendu, quelques jeunes chirurgiens demandèrent la permission d'anatomiser son corps. On la leur accorda, et ils allèrent, à dix heures du soir, prier le bourreau de le leur remettre. Le bourreau était déjà couché; il leur répondit qu'il ne se souciait pas de se lever, et qu'ils pouvaient aller eux-mêmes dépendre le mort. Pendant qu'ils s'y décidaient, le plus éveillé d'entre eux se détacha sans être remarqué, courut devant, se mit en chemise et se cacha sous son manteau au pied de la potence en attendant les autres. Quand ils furent arrivés, le plus hardi de la bande monta à l'échelle et se mit à couper la corde pour faire tomber le corps; mais aussitôt le camarade caché se montra et dit : « Qui êtes-vous ? et pourquoi venez-vous enlever mon corps ? » A ces mots, et à la vue du fantôme blanc qui gardait la potence, les jeunes gens prennent la fuite épouvantés; celui qui était sur l'échelle saute à bas sans compter les échelons, pensant que l'esprit du pendu le tenait déjà. « Et ne furent ces pauvres chirurgiens de longtemps rassurés[1]. »



On lisait dernièrement ce qui suit dans l *Moniteur du Calvados :* — « Voici un déplorabl exemple d'aberration causée par la ridicul croyance aux erreurs et aux préjugés populaires malheureusement enracinés encore profondémer dans l'esprit de nos populations des campagnes Un maçon, honnête ouvrier d'une petite commun du département de l'Orne, arrivait à grand'peine à l'aide d'un travail opiniâtre, à nourrir sa nom breuse famille; aussi, la tête troublée par le superstitions et la lecture du *Petit-Albert,* résc lut-il de se sacrifier pour le bonheur des sien Il se pendit, en laissant un billet ainsi conçu « Adieu, ma femme et mes enfants ! Comme j » n'ai pas de fortune à vous donner, je veu » vous laisser de quoi réussir dans tout ce qu » vous entreprendrez : *Partagez-vous ma corde.*

Pénitence. Le Kari-Chang est le temps d pénitence des idolâtres de l'île Formose; et ch les peuples que les ténèbres couvrent encor les pénitences sont bien autrement dures qu chez les chrétiens. Le Kari-Chang les oblige vingt-sept articles qu'ils doivent observer exa tement, sous peine d'être sévèrement châtié Entre autres choses, il leur est défendu, penda ce temps, de construire des huttes, de se marie de vendre des peaux, de semer, de forger d

[1] Le P. de Ravignan, *Conférences de* 1843 à Notre-Dame de Paris.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres.*

'aire rien de neuf, de tuer des cochons,
r un enfant nouveau-né, etc.
mosans prétendent que ces lois leur
posées par un de leurs compatriotes,
yant exposé au mépris, parce qu'il
me et hideux, conjura les dieux de
dans le ciel, la première fois qu'il
quelque insulte. Ses vœux furent en-
Formosan, qui avait à peine figure
devint donc un dieu, et, comme il
un dieu redoutable. Il ne tarda pas à
des railleries de ses compatriotes : il
lans l'île de Formose et leur apporta
ept articles du Kari-Chang, leur faisant
rribles menaces, s'ils en négligeaient

Un alchimiste, réduit à l'hôpital (c'était
vait coutume de dire qu'il ne souhai-
ses plus mortels ennemis qu'un peu de
l'alchimie.

an. Le peintre Penteman, né à Rot-
rs l'an 1650, fut chargé de représenter
bleau des têtes de morts et plusieurs
ets capables d'inspirer du mépris pour
ments et les vanités du siècle. Afin
s les yeux des modèles, il entra dans
d'anatomie, qui devait lui servir d'ate-
essinant les tristes objets qui l'entou-
tiste s'assoupit malgré lui et céda bien-
rmes du sommeil. Il en goûtait à peine
urs, qu'il fut réveillé par un bruit ex-
e. Quelle dut être sa frayeur, en voyant
s têtes des squelettes qui l'environ-
en apercevant les corps suspendus au
s'agiter et se heurter avec violence !
roi, Penteman sort de ce lieu terrible,
e du haut de l'escalier et tombe dans
mi mort. Lorsqu'il eut repris connais-
ut facile de s'assurer que le spectacle
nait d'être épouvanté n'était que trop
puisqu'il avait été occasionné par un
nt de terre. Mais la terreur avait telle-
é son sang qu'il mourut peu de jours

scopie, divination par l'inspection des
es et choses extraordinaires qui appa-
ns les airs.

x. On dit qu'un malade ne peut mou-
il est couché sur un lit de plumes d'ailes
[1].

(Juan). *Voy.* Inquisition.

s, général athénien qui, se défiant de
ne bataille, pour rassurer les siens, fit
s un bois consacré à Pluton un homme
e haute, chaussé de longs brodequins,
cheveux épars, vêtu de pourpre, et assis
ar traîné par quatre chevaux blancs;
u moment de la bataille, appela Pé-

[1] *Traité des superstitions.*

riclès par son nom, et lui commanda de combattre, l'assurant que les dieux donnaient la victoire aux Athéniens. Cette voix fut entendue des ennemis, comme venant de Pluton, et ils en eurent une telle peur qu'ils s'enfuirent sans tirer l'épée.

Péris, génies femelles des Persans, d'une beauté extraordinaire; elles sont bienfaisantes, habitent le Ginnistan, se nourrissent d'odeurs exquises, et ressemblent un peu à nos fées. Elles ont pour ennemis les dives. *Voy.* Dives.

Périthe, pierre jaune qui avait, dit-on, la vertu de guérir la goutte et qui brûlait la main quand on la serrait fortement.

Péroun, génie ou dieu du tonnerre chez les anciens Slaves; il était très-redouté; et son culte avait lieu encore au sixième siècle.

Perrier, démon invoqué comme prince des principautés, dans les litanies du sabbat.

Persil (Maître). *Voy.* Verdelet.

Perteman. Une jeune fille de la commune d'Uccle (près de Bruxelles) avait dit à plusieurs personnes qu'elle était ensorcelée; que la nuit des spectres et des revenants, vêtus de longues robes jaunes, se présentaient devant son lit et venaient lui causer de grandes frayeurs, au point que sa santé en était altérée. Les frères de cette jeune fille, croyant que leur sœur était réellement ensorcelée, eurent recours à un individu de la commune surnommé le *perteman* (le joueur de mauvais tours), qui avait la réputation de posséder le moyen de conjurer les spectres et les esprits malins. Cet homme s'attendait probablement, et pour cause, à être consulté par les parents de la jeune fille; il se mit donc en devoir d'employer, moyennant salaire, bien entendu, ses talents surnaturels, comme il les appelait, pour combattre les œuvres des nombreuses sorcières dont il prétendait que la jeune fille était la victime. Presque tous les soirs il se rendait, muni d'un gros livre, au domicile de la fille, y allumait des chandelles et restait souvent là toute la nuit; cependant le revenant reparaissait toujours lorsque l'exorciseur ne venait pas; enfin, le *perteman* vint annoncer qu'il était parvenu à reconnaître la cause du malheur et le remède à employer; ce remède était une somme de 15 fr. à répartir entre les trente sorcières qui assiégeaient la malheureuse jeune fille; on les calmait donc à raison de 50 centimes par tête.

Le frère de cette infortunée, ne possédant pas la somme de quinze francs, alla consulter le bourgmestre, et l'on conçoit qu'il n'en fallut pas davantage pour mettre un terme aux manœuvres du sorcier. L'autorité communale envoya, le soir même où le *perteman* devait venir opérer le désenchantement définitif, deux gardes forestiers chargés de vérifier ce qui se passait; ceux-ci trouvèrent le *perteman* dans la maison. Il s'occupait à feuilleter son gros volume, à jeter de

l'eau bénite et à marmotter certaines paroles; vers minuit, ils virent approcher de la maison une femme habillée de jaune, qui alla écouter à la porte; un instant après, le *perteman* sortit, disposé à lier conversation avec le revenant; il aperçut alors les gardes, prit la fuite, ainsi que la femme, et dans son trouble il laissa tomber son volume mystérieux qui, vérification faite, fut trouvé être un ouvrage de Mirabeau, intitulé *De la monarchie prussienne sous Frédéric le Grand*. Le *perteman* fut arrêté, et depuis le revenant n'a plus été vu ni par la jeune fille ni par personne. Ce fait s'est passé il y a moins de trente ans.

Pertinax. Trois ou quatre jours avant que l'empereur Pertinax fût massacré par les soldats de sa garde, on conte qu'il vit dans un étang je ne sais quelle figure qui le menaçait l'épée au poing.

Peste. Les rois de Hongrie se vantaient de guérir la jaunisse, comme les rois de France guérissaient les écrouelles, et comme ceux de Bourgogne dissipaient la peste.

Dans le pays de Reuss, on attribue les pestes et les diverses épidémies à une grande diablesse maigre, et remarquable par ses grands cheveux noirs et sordides. Elle parcourt les airs sur un chariot noir et marche, suivie de nombreuses filles de l'enfer, qui répandent partout des germes de mort.

Pet. Qui pète en mangeant voit le diable en mourant. Axiome populaire, répandu pour enseigner la bienséance aux enfants dans les contrées où l'on mange beaucoup de choux et de navets.

Petchimancie, divination par les brosses ou vergettes. Quand un habit ne peut pas se vergeter, c'est un signe qu'il y aura de la pluie.

Petit monde. On appelait *petit monde* une société secrète qui conspirait en Angleterre au dernier siècle pour le rétablissement des Stuarts. On débitait beaucoup de contes sur cette société : par exemple, on disait que le diable en personne, assis dans un grand fauteuil, présidait aux assemblées. C'étaient des francs-maçons.

Petit-Pierre. Les contes populaires de l'Allemagne donnent ce nom au démon qui achète les âmes et avec qui on fait pacte. Il vient au lit de mort, sous la forme d'un nain, chercher ceux qu'il a achetés.

Petpayatons. Les Siamois appellent ainsi les mauvais esprits répandus dans l'air. S'ils préparent une médecine, ils attachent au vase plusieurs papiers, où sont écrites des paroles mystérieuses pour empêcher que les *Petpayatons* n'emportent la vertu du remède.

Pétrobusiens, disciples de Pierre de Bruys, hérétique du Dauphiné, contemporain de la première croisade. Ils reconnaissent deux créateurs : Dieu et le diable. Ils disaient que les prières sont aussi bonnes dans un cabaret que dans une église, dans une étable que sur un autel ; en conséquence, ils détruisaient les édifices sacrés et brûlaient croix et les images.

Pettimancie, divination par le jet des *Voy.* Astragalomancie et Cubomancie.

Peucer (Gaspard), médecin, né à Bau en 1525. Il était gendre de Mélanchthon et cor lui séparé de l'Église. Il a laissé un livre su divinations : *De præcipuis divinationum gen bus*, traduit en français par Simon Goulard. vers, 1584.

Peuplier. Les anciens regardaient le peu comme un arbre dédié aux enfers et aux dém

Peur. On prétend que pour se préserve la peur il faut porter sur soi une épingle qu été fichée dans le linceul d'un mort.

Un officier logé en chambre garnie, et s point de rejoindre son régiment, était en dans son lit au petit point du jour, lorsq menuisier, porteur d'un cercueil pour un hor qui venait de mourir dans la pièce voisine, en croyant ouvrir la porte de la chambre du m « Voilà, dit-il, une bonne redingote pour l'hiv L'officier ne douta pas qu'on ne vînt pour le ler. Aussitôt il saute à bas du lit et s'élance co le prétendu voleur.... Le menuisier, voyant q que chose de blanc, laisse tomber son cerc et s'enfuit à toutes jambes, criant que le m était à ses trousses.... On dit qu'il en fut mal

Un marchand de la rue Saint-Victor, à P donnant un grand souper, la servante de la son fut obligée de descendre à la cave à heures du soir. Elle était peureuse; elle ne pas plutôt descendue, qu'elle remonta tout é vantée, en criant qu'il y avait un fantôme e deux tonneaux !... L'effroi se répandit dan maison, les domestiques les plus hardis des dirent à la cave, les maîtres suivirent, et reconnut que le spectre était un mort qui y glissé de la charrette de l'Hôtel-Dieu, et tombé dans la cave par le soupirail.

Un provincial venu à Paris dans le temps carnaval fit la partie, comme tant d'autres id d'aller au bal masqué avec un de ses amis, se déguisa en diable; c'était très-ingénieux. deux amis se retirèrent avant le jour. Comm carrosse qui les remmenait passait dans le q tier où logeait le provincial, il fut le premie descendit, et son ami le laissa devant sa p où il frappa vivement, parce qu'il faisait g froid. Il fut obligé de redoubler les coups a de pouvoir éveiller une vieille servante de so berge, qui vint enfin à moitié endormie lui ou mais qui, dès qu'elle le vit, referma sa port plus vite et s'enfuit en criant. Le provincia pensait pas à son costume; et, ne sachan que pouvait avoir la servante, il se remit à per; mais inutilement, personne ne revint. rant de froid, il prit le parti de chercher ailleurs. En marchant le long de la rue, il a çut de la lumière dans une maison ; pour co

r, la porte n'était pas fermée tout à
n entrant un cercueil avec des cierges
un bon homme qui, en gardant le
ait endormi auprès d'un bon brasier.
ial, sans faire de bruit, s'approcha le
put du brasier, s'y installa et s'endor-
ort tranquillement sur un siége. Cepen-
rdien s'éveilla ; voyant la figure qui lui
mpagnie, avec ses cornes et le reste, il
pas que ce ne fût le diable qui venait
mort. Il poussa des cris si épouvan-
le provincial, s'éveillant en sursaut,
fut tout effrayé, croyant de son côté voir le défunt à ses trousses. Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement et comprit que c'était ce qui avait causé ses embarras. Comme le jour commençait à paraître, il alla changer de mise dans une friperie et retourna à son auberge, où il n'eut pas de peine cette fois à se faire ouvrir la porte. Il apprit en entrant que la servante était malade, et que c'était une visite que le diable lui avait rendue qui causait son mal. Il n'eut garde de dire que lui-même était le diable. Il sut ensuite que l'on publiait dans le



Peucer (Gaspard).

que le diable était venu pour enlever un
a servante attestait la chose ; et ce qui
t le plus de vraisemblance, c'est que le
défunt avait été usurier. *Voy.* Apparitions, Revenants, Fannius, Visions, etc.

-Ildis, ou simplement *Phara*, bonne et
nte fée en Norvége.

nacie, divination employée par les ma-
t enchanteurs, lesquels devinent, à l'aide
nerce qu'ils ont avec les démons, qu'ils
t pour cela au moyen de fumigations
un réchaud.

ix, grand marquis des enfers. Il paraît
orme d'un phénix avec la voix d'un en-
fant ; avant de se montrer à l'exorciste, il rend des sons mélodieux. Il faut au contraire se boucher les oreilles quand on lui commande de prendre la forme humaine. Il répond sur toutes les sciences. C'est un bon poëte, qui satisfait en vers à toutes les demandes. Après mille ans, il espère retourner au septième ordre des Trônes. Vingt légions lui obéissent[1].

Phénix. Il y a, dit Hérodote, un oiseau sacré qu'on appelle phénix. Je ne l'ai jamais vu qu'en peinture. Il est grand comme un aigle ; son plumage est doré et entremêlé de rouge. Il se nour-

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

rit d'aromates et vient tous les cinq cents ans en Égypte, chargé du cadavre de son père enveloppé de myrrhe, qu'il enterre dans le temple du Soleil. Solin dit que le phénix naît en Arabie; que sa gorge est entourée d'aigrettes, son cou brillant comme l'or, son corps pourpre, sa queue mêlée d'azur et de rose; qu'il vit cinq cent quarante ans. Certains historiens lui ont donné jusqu'à douze mille neuf cent cinquante-quatre ans de vie.

Saint Clément le Romain rapporte qu'on croit que le phénix naît en Arabie, qu'il est unique dans son espèce, qu'il vit cinq ans; que, lorsqu'il est près de mourir, il se fait, avec de l'encens, de la myrrhe et d'autres aromates, un cercueil où il entre à temps marqué, et il y meurt; que sa chair corrompue produit un ver qui se nourrit de l'humeur de l'animal mort et se revêt de plumes; qu'ensuite, devenu plus fort, il prend le cercueil de son père et le porte en Égypte, sur l'autel du Soleil, à Héliopolis.

Outre que tous ceux qui parlent de cet oiseau mystérieux ne l'ont point vu et n'en parlent que par ouï-dire, qui peut être sûr qu'il a vécu cinq cents ans? qui peut assurer qu'il soit seul de son espèce?

Le P. Martini rapporte, dans son *Histoire de la Chine*, qu'au commencement du règne de l'empereur Xao-Hao IV, on vit paraître l'oiseau du soleil, dont les Chinois regardent l'arrivée comme un heureux présage pour le royaume. Sa forme, dit-il, le ferait prendre pour un aigle, sans la beauté et la variété de son plumage. Il ajoute que sa rareté lui fait croire que cet oiseau est le même que le phénix[1].

Phénomènes. Une négresse de Carthagène, dans le nouveau royaume de Grenade, mit au monde un enfant tel qu'on n'en a jamais vu; c'était une fille qui naquit en 1738 et vécut environ six mois. Elle était tachetée de blanc et de noir, depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, avec tant de symétrie et de variété qu'il semblait que ce fût l'ouvrage du compas et du pinceau. Sa tête était couverte de cheveux noirs bouclés, d'entre lesquels s'élevait une pyramide de poil crépu, qui du sommet de la tête descendait, en élargissant ses deux lignes latérales, jusqu'au milieu des sourcils, avec tant de régularité dans la division des couleurs que les deux moitiés des sourcils qui servaient de base aux deux angles de la pyramide étaient d'un poil blanc et bouclé, au lieu que les deux autres moitiés, du côté des oreilles, étaient d'un poil noir et crépu. Pour relever encore l'espace blanc que formait la pyramide dans le milieu du front, la nature y avait placé une tache noire qui dominait le reste du visage. Une autre pyramide blanche, s'appuyant sur la partie inférieure du cou, s'élevait en proportion, et, partageant le menton, venait aboutir au-dessus de la lèvre inférieure. Depuis l'extrémité des doigts jusqu'au-dessus du poignet, et depuis les pieds jusqu'à la moitié des jambes, la jeune fille paraissait avoir des bottines et des gants naturels, d'un noir clair, tirant sur le cendré, mais parsemées d'un grand nombre de mouches aussi noires que du jais. De l'extrémité inférieure du cou descendait une espèce de pèlerine noire sur la poitrine et les épaules; elle se terminait en trois pointes, dont deux étaient placées sur les gros muscles des bras; la troisième, qui était la plus large, sur la poitrine. Les épaules étaient d'un noir clair, tacheté comme celui des pieds et des mains. Les autres parties du corps étaient tachetées de blanc et de noir dans une agréable variété; deux taches noires couvraient les deux genoux. Toutes les personnes du pays voulurent voir ce phénomène, comblèrent cette petite fille de présents; et on offrit de l'acheter à grand prix.

L'auteur à qui nous empruntons cette description assure que la mère avait une petite chienne noire et blanche qui ne la quittait jamais, qu'ayant examiné en détail les taches de sa fille et de la chienne, il y trouva une ressemblance totale, non-seulement par la forme des couleurs, mais encore par rapport aux lieux où les nuances étaient placées. Il en conclut que la vue continuelle de cet animal avait été plus que suffisante pour tracer dans l'imagination de la mère cette variété de teintes et l'imprimer à la fille qu'elle portait dans son sein.

On dit que le peuple anglais est un peuple de philosophes; ce qui n'empêcha pas, en 17[illegible], une femme de Londres d'accoucher, disait-elle, d'un lapereau chaque jour; le chirurgien qui l'accouchait, nommé Saint-André, assurait que rien n'était plus positif, et le peuple philosophe le croyait. — Marguerite Daniel, femme de Robert Rondeau, du bourg du Plessé, dépendant du marquisat de Blin, devint grosse en 1685, vers la mi-octobre. Elle sentit remuer son enfant le jour de la Chandeleur et entendit le vendredi saint suivant trois cris sortir de son ventre. Depuis son enfant continua de faire les mêmes cris trois ou quatre fois le jour, à chaque fois quatre, ces cris, et même jusqu'à huit et neuf fort distincts, semblables à ceux d'un enfant nouvellement né, mais quelquefois avec de tels efforts, qu'on voyait l'estomac de cette femme s'enfler comme si elle eût dû étouffer...

En octobre 1842, à Bruxelles, une femme accoucha, dans l'hospice de la Maternité, d'une petite fille qui avait une queue de cheval. Son père était un cocher. L'opération qui l'a délivré

[1] Des critiques pensent que le phénix était le symbole de la chasteté et de la tempérance chez les païens; ils comptaient quatre apparitions de cet oiseau merveilleux, la première sous le roi Sésostris, la seconde sous Amasis, la troisième sous le troisième des Ptolémées, la quatrième sous Tibère.

promettre aucunement, de cet orne-
lier, a été faite par le docteur Seutin,
mène fut aussitôt régulièrement con-
IMAGINATION, etc.

lon. Voici un trait rapporté par Phlé-
'on présume être arrivé à Hypate en
Philinnion, fille unique de Démocrate
to, mourut en âge nubile; ses parents
es firent enterrer avec le corps mort
t les atours que la jeune fille avait le
pendant sa vie. Quelque temps après,
igneur, nommé Machates, vint loger
ocrate, qui était son ami. Le soir,



était dans sa chambre, Philinnion lui
lui déclare qu'elle l'aime; ignorant sa
épouse en secret. Machates, pour gage
our, donne à Philinnion une coupe d'or
e tirer un anneau de fer qu'il avait au
linnion, de son côté, lui fait présent
llier et d'un anneau d'or, et se retire
ur. Le lendemain, elle revint à la même
ndant qu'ils étaient ensemble, Charito
ie vieille servante dans la chambre de
pour voir s'il ne lui manquait rien.
me retourna bientôt éperdue vers sa
et lui annonça que Philinnion était avec
On la traita de visionnaire; mais
e s'obstinait à soutenir ce qu'elle disait,
natin fut venu, Charito alla trouver son
i demanda si la vieille ne l'avait point
Machates avoua qu'elle n'avait pas fait
nge, raconta les circonstances de ce qui
rrivé, et montra le collier et l'anneau
la mère reconnut pour ceux de sa fille.
réveilla la douleur de la perte qu'elle
avait faite; elle jeta des cris épouvantables e
supplia Machates de l'avertir quand sa fille re-
viendrait, ce qu'il exécuta. Le père et la mère la
virent et coururent à elle pour l'embrasser. Mais
Philinnion, baissant les yeux, leur dit avec une
contenance morne : — Hélas! mon père, et vous,
ma mère, vous détruisez ma félicité, en m'em-
pêchant, par votre présence importune, de vivre
seulement trois jours. Votre curiosité vous sera
funeste, car je m'en retourne au séjour de la
mort, et vous me pleurerez autant que quand je
fus portée en terre pour la première fois. Mais je
vous avertis que je ne suis pas venue ici sans la
volonté des dieux. Après ces mots, elle retomba
morte, et son corps fut exposé sur un lit à la vue
de tous ceux de la maison. On alla visiter le tom-
beau, qu'on trouva vide et ne contenant seulement
que l'anneau de fer et la coupe que Machates lui
avait donnés.....

Philosophie hermétique. *Voy.* PIERRE PHI-
LOSOPHALE.

Philotanus, démon d'ordre inférieur, soumis
à Bélial.

Philtre, breuvage ou drogue dont l'effet pré-
tendu est de donner l'amour. Les anciens, qui en
connaissaient l'usage, invoquaient dans la con-
fection des philtres les divinités infernales. Il y
entrait différents animaux, herbes ou matières,
tels que le poisson appelé remore, certains os de
grenouilles, la pierre astroïte et surtout l'hippo-
mane. Delrio, qui met les philtres au rang des
maléfices, ajoute qu'on s'est aussi servi pour les
composer de rognures d'ongles, de limailles de
métaux, de reptiles, d'intestins de poissons et
d'oiseaux, et qu'on y a mêlé quelquefois des
fragments d'ornements d'église.

Les philtres s'expliquent, comme les poisons,
par la pharmacie. L'hippomane est le plus fa-
meux de tous les philtres; c'est un morceau de
chair noirâtre et de forme ronde, de la grosseur
d'une figue sèche, que le poulain apporte quel-
quefois sur le front en naissant. Suivant les livres
de secrets magiques, ce mystérieux morceau de
chair fait naître une passion ardente, quand,
étant mis en poudre, il est pris avec le sang de
celui qui veut se faire aimer. Jean-Baptiste Porta
détaille au long les surprenantes propriétés de
l'hippomane; il est fâcheux qu'on n'ait jamais pu
le trouver tel qu'il le décrit, ni au front du pou-
lain naissant, ni ailleurs. *Voy.* HIPPOMANE.

Les philtres sont en grand nombre et plus ri-
dicules les uns que les autres. Les anciens les
connaissaient autant que nous, et chez eux on
rejetait sur les charmes magiques les causes
d'une passion violente, un amour disproportionné, le rapprochement de deux cœurs entre
qui la fortune avait mis une barrière, ou que les
parents ne voulaient point unir.

Il y a de certains toniques qui enflamment les
intestins, causent la démence ou la mort et in-

spirent une ardeur qu'on a prise pour de l'amour. Telles sont les mouches cantharides avalées dans un breuvage. Un Lyonnais, voulant se faire aimer de sa femme qui le repoussait, lui fit avaler quatre de ces insectes pulvérisés dans un verre de vin du Rhône; il s'attendait à un succès, il fut veuf le lendemain. A ces moyens violents on a donné le nom de philtres.

Rien n'est plus curieux, dit un contemporain, que la superstition qui en Écosse préside aux moyens employés pour faire naître l'amour ou vaincre la résistance de l'objet aimé. Sir John Colquhoun avait épousé depuis peu de mois lady Lilia Graham, fille aînée de Jean, quatrième comte de Montrose, lorsque lady Catherine, sa belle-sœur, vint passer quelque temps chez lui. Bientôt il en devint épris, et, pour vaincre l'indifférence qu'elle lui témoignait, il eut recours à un nécromancien habile, qui composa un bouquet formé de diamants, de rubis et de saphirs montés en or, et le doua de la propriété de livrer à la personne qui le donnait le corps et l'âme de celle qui le recevait. Il paraît que sir John fit un usage immédiat de ce talisman. Les chroniques de cette époque disent qu'il partit avec lady Catherine pour Londres, après qu'il eut criminellement abandonné son épouse, et qu'il fut obligé d'y rester caché pour échapper à la sentence de mort qui avait été prononcée contre lui dans sa patrie.

Mais on comprend très-bien l'effet sur une femme mondaine et vaniteuse d'un philtre composé de riches diamants.

Phlégéton, fleuve d'enfer qui roulait des torrents de flamme et environnait de toutes parts la prison des méchants. On lui attribuait les qualités les plus nuisibles. Après un cours assez long en sens contraire du Cocyte, il se jetait comme lui dans l'Achéron.

Phooka, mauvais esprit qui paraît en Irlande sous la forme d'un poulain sauvage, chargé de chaînes pendantes, ou sous l'apparence d'une vache farouche, d'un oiseau de proie, d'un cheval maigre. Il parle; et son plus grand plaisir est d'inquiéter les voyageurs égarés pendant la nuit.

Phosphore. *Voy.* Lampes perpétuelles, Stratagèmes, etc.

Phrénologie ou **Crânologie**, art ou science qui donne les moyens de juger les hommes par les protubérances du crâne. *Voy.* Gall.

Phylactères, préservatifs. Les Juifs portaient à leurs manches et à leur bonnet des bandes de parchemin, sur lesquelles étaient écrits des passages de la loi; ce que Notre-Seigneur leur reproche dans saint Matthieu, chap. xxiii. Leurs descendants suivent la même pratique et se persuadent que ces bandes ou phylactères sont des amulettes qui les préservent de tout danger, et surtout qui les gardent contre l'esprit malin.

Des chrétiens ont fait usage aussi de paroles écrites ou gravées comme de phylactères et pr servatifs. L'Église a toujours condamné cet ab *Voy.* Amulettes.

Phyllorhodomancie, divination par les feuil de roses. Les Grecs faisaient claquer sur la m une feuille de rose et jugaient par le son du s cès de leurs vœux.

Physiognomonie, art de juger les homm par les traits du visage, ou talent de connaî l'intérieur de l'homme par son extérieur.

Cette science a eu plus d'ennemis que de p tisans; elle ne paraît pourtant ridicule que qua on veut la pousser trop loin. Tous les visag toutes les formes, tous les êtres créés diffèr entre eux, non-seulement dans leurs class dans leurs genres, dans leurs espèces, mais au dans leur individualité. Pourquoi cette divers de formes ne serait-elle pas la conséquence de diversité des caractères, ou pourquoi la divers des caractères ne serait-elle pas liée à cette versité de forme? Chaque passion, chaque se chaque qualité prend sa place dans le corps tout être créé; la colère enfle les muscles : muscles enflés sont donc un signe de colère?. Des yeux pleins de feu, un regard aussi pron que l'éclair et un esprit vif et pénétrant se trouvent cent fois ensemble. Un œil ouvert sereiu se rencontre mille fois avec un cœur fra et honnête. Pourquoi ne pas chercher à co naître les hommes par leur physionomie? juge tous les jours le ciel sur sa physionomie. marchand apprécie ce qu'il achète par son ex rieur, par sa physionomie..... Tels sont les r sonnements des physionomistes pour prouver sûreté de leur science. Il est vrai, ajoutent-i qu'on peut quelquefois s'y tromper; mais u exception ne doit pas nuire aux règles.

J'ai vu, dit Lavater, un criminel condamné la roue pour avoir assassiné son bienfaiteur, ce monstre avait le visage ouvert et gracie comme l'ange du Guide. Il ne serait pas impo sible de trouver aux galères des têtes de Régul et des physionomies de vestales dans une mais de force. Cependant le physionomiste habile d tinguera les traits, souvent presque imperce tibles, qui annoncent le vice et la dégradation.

Quoi qu'il en soit de la physiognomonie, voici les principes, tantôt raisonnables, tan forcés; le lecteur saura choisir.

La beauté morale est ordinairement en harm nie avec la beauté physique. (Socrate et mille mille autres prouvent le contraire.) Beaucoup personnes gagnent à mesure qu'on apprend à connaître, quoiqu'elles vous aient déplu au pr mier aspect. Il faut qu'il y ait entre elles et vo quelque point de dissonance, puisque, du pr mier abord, ce qui devait vous rapprocher vous a point frappé. Il faut aussi qu'il y ait ent vous quelque rapport secret, puisque plus vo vous voyez, plus vous vous convenez. Cepe

attention au premier mouvement d'in-
vous inspire une nouvelle liaison. Tout
nt la figure, dont la bouche, dont la
, dont l'écriture est de travers, aura
açon de penser, dans son caractère,
procédés, du louche, de l'inconsé-
le la partialité, du sophistique, de la
de la ruse, du caprice, des contradic-
la fourberie, une imbécillité dure et
y. MIMIQUE, ÉCRITURE, etc.

est la plus noble partie du corps hu-
iége de l'esprit et des facultés intellec-
.e docteur Van Helmont plaçait les fa-
ellectuelles dans l'estomac.) Une tête
proportion avec le reste du corps, qui
e au premier abord, qui n'est ni trop
trop petite, annonce un caractère d'es-
arfait qu'on n'en oserait attendre d'une
oportionnée. Trop volumineuse, elle
resque toujours la grossièreté ; trop pe-
est un signe de faiblesse. Quelque pro-
e que soit la tête au corps, il faut encore
soit ni trop arrondie ni trop allongée :



est régulière, et plus elle est parfaite.
ppeler bien organisée celle dont la hau-
endiculaire, prise depuis l'extrémité de
jusqu'à la pointe du nez, est égale à sa
orizontale. Une tête trop longue an-
homme de peu de sens, vain, curieux,
t crédule. La tête penchée vers la terre
rque d'un homme sage, constant dans
prises. Une tête qui tourne de tous côtés
la présomption, la médiocrité, le men-
n esprit pervers, léger, et un jugement

it diviser le visage en trois parties, dont
ère s'étend depuis le front jusqu'aux
la seconde depuis les sourcils jusqu'au
ez ; la troisième depuis le bas du nez
jusqu'à l'extrémité de l'os du menton. Plus ces trois étages sont symétriques, plus on peut compter sur la justesse de l'esprit et sur la régularité du caractère en général. Quand il s'agit d'un visage dont l'organisation est extrêmement forte ou extrêmement délicate, le caractère peut être apprécié plus facilement par le profil que par la face. Sans compter que le profil se prête moins à la dissimulation, il offre des lignes plus vigoureusement prononcées, plus précises, plus simples, plus pures ; par conséquent la signification en est aisée à saisir ; au lieu que souvent les lignes de la face en plein sont assez difficiles à démêler.

Un beau profil suppose toujours l'analogie d'un caractère distingué. Mais on trouve mille profils qui, sans être beaux, peuvent admettre la supériorité du caractère. Un visage charnu annonce une personne timide, enjouée, crédule et présomptueuse. Un homme laborieux a souvent le visage maigre. Un visage qui sue à la moindre agitation annonce un tempérament chaud, un esprit vain et grossier, un penchant à la gourmandise.

Les cheveux offrent des indices multipliés du tempérament de l'homme, de son énergie, de sa façon de sentir, et aussi de ses facultés spirituelles. Ils n'admettent pas la moindre dissimulation ; ils répondent à notre constitution physique, comme les plantes et les fruits répondent au terroir qui les produit. Je suis sûr, dit Lavater, que par l'élasticité des cheveux on pourrait juger de l'élasticité du caractère. Les cheveux longs, plats, disgracieux n'annoncent rien que d'ordinaire.



Les chevelures d'un jaune doré, ou d'un blond tirant sur le brun, qui reluisent doucement, qui se roulent facilement et agréablement, sont les *chevelures nobles* (en Suisse, patrie de Lavater).

Des cheveux noirs, plats, épais et gros dénotent peu d'esprit, mais de l'assiduité et de l'amour de l'ordre. Les cheveux blonds annoncent généralement un tempérament délicat, sanguin-flegmatique. Les cheveux roux caractérisent, dit-on, un homme souverainement bon, ou souverainement méchant. Les cheveux fins marquent la timidité ; rudes, ils annoncent le

courage (Napoléon les avait fins, dit-on) : ce signe caractéristique est du nombre de ceux qui sont communs à l'homme et aux animaux. Parmi les quadrupèdes, le cerf, le lièvre, la brebis, qui sont au rang des plus timides, se distinguent particulièrement des autres par la douceur de leur poil, tandis que la rudesse de celui du lion et du sanglier répond au courage qui fait leur caractère.

Mais que dire du chat et du tigre, qui ont le poil fin?



En appliquant ces remarques à l'espèce humaine, les habitants du Nord sont ordinairement très-courageux, et ils ont la chevelure rude ; les Orientaux sont beaucoup plus timides, et leurs cheveux sont plus doux.

Les cheveux crépus marquent un homme de dure conception. Ceux qui ont beaucoup de cheveux sur les tempes et sur le front sont grossiers et orgueilleux. Alexandre Dumas est crépu.

Une barbe fournie et bien rangée annonce un homme d'un bon naturel et d'un tempérament raisonnable. Celui qui a la barbe claire et mal disposée tient plus du naturel et des inclinations de la femme que de celles de l'homme. Si la couleur de la barbe diffère de celle des cheveux, elle n'annonce rien de bon. De même, un contraste frappant entre la couleur de la chevelure et la couleur des sourcils peut inspirer quelque défiance.....

Le front, de toutes les parties du visage, est la plus importante et la plus caractéristique. Les fronts, vus de profil, peuvent se réduire à trois classes générales. Ils sont ou *penchés en arrière,* ou *perpendiculaires,* ou *proéminents.* Les fronts penchés en arrière indiquent en général de l'imagination, de l'esprit et de la délicatesse. Une perpendicularité complète, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils, est le signe d'un manque total d'esprit. Une forme perpendiculaire, qui s



voûte insensiblement par le haut, annonce u esprit capable de beaucoup de réflexion, u penseur rassis et profond. Les fronts proém nents appartiennent à des esprits faibles et bo nés et qui ne parviendront jamais à une certai maturité. Plus le front est allongé, plus l'espr est dépourvu d'énergie et manque de ressor Plus il est serré, court et compacte, plus le ca ractère est concentré, ferme et solide..... Po



qu'un front soit heureux, parfaitement beau d'une expression qui annonce à la fois la riches du jugement et la noblesse du caractère, il d se trouver dans la plus exacte proportion avec

isage. Exempt de toute espèce d'iné-
le rides permanentes, il doit pourtant
sceptible. Mais alors il ne se plissera
es moments d'une méditation sérieuse,
ouvement de douleur ou d'indignation.
ller par le haut. La couleur de la peau
e plus claire que celle des autres par-
age.

de l'œil est un peu saillant, c'est
une aptitude singulière aux travaux de
'une sagacité extraordinaire pour les
ntreprises. Mais sans cet angle saillant,
têtes excellentes, qui n'en ont que
idité lorsque le bas du front s'affaisse,
mur perpendiculaire, sur des sourcils
izontalement, et qu'il s'arrondit et se
erceptiblement, des deux côtés, vers
s. Les fronts courts, ridés, noueux,
, enfoncés d'un côté, échancrés, ou
ssent toujours différemment, ne sont
onne recommandation, et ne doivent
er beaucoup de confiance. Les fronts
ont les marges latérales sont encore
ieuses, et dont l'os de l'œil est en
ips bien solide, supposent un grand
gesse et de courage. Tous les physio-
'accordent sur ce point. Un front très-
garni de beaucoup de peau annonce un
ariâtre et querelleur. Un front élevé,
isage long et pointu vers le menton,
ne de faiblesse. Des fronts allongés,
peau fortement tendue et très-unie,
ls on n'aperçoit, même à l'occasion
peu commune, aucun pli doucement
ont toujours l'indice d'un caractère
pçonneux, caustique, opiniâtre, fâ-
npli de prétentions, rampant et vindi-
ront qui, du haut, penche en avant et
vers l'œil est, dans un homme fait,
me imbécillité sans ressource. *Voy.* Mé-
.

ous du front commence sa belle fron-
ourcil, arc-en-ciel de paix dans sa dou-
tendu de la discorde lorsqu'il exprime
x. Des sourcils doucement arqués s'ac-
ec la modestie et la simplicité. Placés
roite et horizontalement, ils se rap-
n caractère mâle et vigoureux. Lors-
orme est moitié horizontale et moitié
la force de l'esprit se trouve réunie à
ingénue.

rcils rudes et en désordre sont tou-
igne d'une vivacité intraitable; mais
e confusion annonce un feu modéré, si
fin. Lorsqu'ils sont épais et compactes,
ils sont coupés parallèlement, et pour
tirés au cordeau, ils promettent un
mûr et solide, un sens droit et rassis.
rcils qui se joignent passaient pour un
eauté chez les Arabes, tandis que les anciens physionomistes y attachaient l'idée d'un caractère sournois. La première de ces deux opinions est fausse, la seconde exagérée, car on trouve souvent ces sortes de sourcils aux physionomies les plus honnêtes et les plus aimables. Les sourcils minces sont une marque infaillible de flegme et de faiblesse; ils diminuent la force et la vivacité du caractère dans un homme énergique. Anguleux et entrecoupés, les sourcils dénotent l'activité d'un esprit productif. Plus les sourcils s'approchent des yeux, plus le caractère est sérieux, profond et solide. Une grande distance de l'un à l'autre annonce une âme calme et tranquille. Le mouvement des sourcils est d'une expression infinie; il sert principalement à marquer les passions ignobles, l'orgueil, la colère, le dédain. Un homme *sourcilleux* est un être méprisant et souventes fois méprisable.

C'est surtout dans les yeux, dit Buffon, que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les sentiments les plus délicats. Il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides. Les yeux bleus annoncent plus de faiblesse que les yeux bruns ou noirs. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens très-énergiques avec des yeux bleus; mais, sur la totalité, les yeux bruns sont l'indice plus ordinaire d'un esprit mâle; tout comme le génie, proprement dit, s'associe presque toujours des yeux d'un jaune tirant sur le brun. Les gens colères ont des yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres. Les yeux de cette dernière nuance sont en quelque sorte un signe distinctif de vivacité et de courage. On ne voit presque jamais des yeux bleu clair à des personnes colères. Des yeux qui forment un angle allongé, aigu et pointu vers le nez, appartiennent à des personnes ou très-judicieuses ou très-fines. Lorsque la paupière d'en haut décrit un plein cintre, c'est la marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide. Quand la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil et coupe diamétralement la prunelle, elle annonce souvent un homme très-adroit, très-rusé; mais il n'est pas dit pour cela que cette forme de l'œil détruise la droiture du cœur. Des yeux très-grands, d'un bleu fort clair, et vus de profil presque transparents, annoncent toujours une conception facile, étendue, mais en même temps un caractère extrêmement sensible, difficile à manier, soupçonneux, jaloux, susceptible de prévention. De petits yeux noirs, étincelants, sous des sourcils noirs et touffus, qui paraissent s'enfoncer lorsqu'ils sourient maligne-

ment, annoncent de la ruse, des aperçus profonds, un esprit d'intrigue et de chicane. Si de pareils yeux ne sont pas accompagnés d'une bouche moqueuse, ils désignent un esprit froid et pénétrant, beaucoup de goût, de l'élégance, de la précision, plus de penchant à l'avarice qu'à la générosité. Des yeux grands, ouverts, d'une clarté transparente, et dont le feu brille avec une mobilité rapide dans les paupières parallèles, peu larges et fortement dessinées, réunissent ces caractères : une pénétration vive, de l'élégance et du goût, un tempérament colère, de l'orgueil.

Des yeux qui laissent voir la prunelle entière, et sous la prunelle encore plus ou moins de blanc, sont dans un état de tension qui n'est pas naturel, ou n'appartiennent qu'à des hommes inquiets, passionnés, à moitié fous, jamais à des hommes d'un jugement sain, mûr, précis, et qui méritent confiance. Certains yeux sont très-ouverts, très-luisants, avec des physionomies fades; ils annoncent de l'entêtement, de la bêtise unie à des prétentions.

Les gens soupçonneux, emportés, violents, ont souvent les yeux enfoncés dans la tête et la vue longue et étendue. Le fou, l'étourdi, ont



Olivier le Daim.

souvent les yeux hors de la tête. Le fourbe a, en parlant, les paupières penchées et le regard en dessous. Les gens fins et rusés ont coutume tenir un œil et quelquefois les deux yeux à de fermés. C'est un signe de faiblesse. En effet, voit bien rarement un homme bien énergique soit rusé : notre méfiance envers les autres n du peu de confiance que nous avons en no

Les anciens avaient raison d'appeler le n *honestamentum faciei.* Un beau nez ne s'asso jamais avec un visage difforme. On peut ê laid et avoir de beaux yeux; mais un nez ré lier exige nécessairement une heureuse analo des autres traits; aussi voit-on mille beaux ye contre un seul nez parfait en beauté, et là où se trouve, il suppose toujours un caractère d tingué : *Non cuiquam datum est habere nasu*

Voici, d'après les physionomistes, ce q faut pour la conformation d'un nez parfaitem beau : sa longueur doit être égale à celle front; il doit y avoir une légère cavité auprès sa racine. Vue par-devant, l'épine du nez d être large et presque parallèle des deux côt mais il faut que cette largeur soit un peu p sensible vers le milieu. Le bout ou la pomme nez ne sera ni dure ni charnue. De face, il f que les ailes du nez se présentent distincteme et que les narines se raccourcissent agréab ment au-dessous. Dans le profil, le bas du n n'aura d'étendue qu'un tiers de sa hauteur. V le haut, il joindra de près l'arc de l'os de l'œ et sa largeur, du côté de l'œil, doit être au mo d'un demi-pouce. Un nez qui rassemble tou ces perfections exprime tout ce qui peut s'exp mer. Cependant nombre de gens du plus gra mérite ont le nez difforme; mais il faut dif rencier aussi l'espèce de mérite qui les distingu Un petit nez, échancré en profil, n'empêche p d'être honnête et judicieux, mais ne donne po le génie. Des nez qui se courbent au haut de racine conviennent à des caractères impérieu appelés à commander, à opérer de grand choses, fermes dans leurs projets et ardents les poursuivre. Les nez perpendiculaires (c'e à-dire qui approchent de cette forme, car, da toutes ses productions, la nature abhorre lignes complétement droites) tiennent le mili entre les nez échancrés et les nez arqués; supposent une âme qui sait *agir et souffrir tra quillement et avec énergie.* Un nez dont l'épi est large, n'importe qu'il soit droit ou courb annonce toujours des facultés supérieures. M cette forme est très-rare. La narine petite est signe certain d'un esprit timide, incapable hasarder la moindre entreprise. Lorsque les ai du nez sont bien dégagées, bien mobiles, el dénotent une grande délicatesse de sentimer qui peut dégénérer en sensualité. Où vous trouverez pas une petite inclinaison, une espè d'enfoncement dans le passage du front au ne à moins que le nez ne soit fortement recourb n'espérez pas découvrir le moindre caractère

Les hommes dont le nez penche ex- vers la bouche ne sont jamais ni vrai- , ni vraiment gais, ni grands, ni r pensée s'attache toujours aux choses ; ils sont réservés, froids, insensibles, unicatifs; ils ont ordinairement l'esprit sont hypocondres ou mélancoliques. es tartares ont généralement le nez foncé; les nègres d'Afrique l'ont ca- Juifs, pour la plupart, aquilin; les cartilagineux et rarement pointu. S'il er par les tableaux et les portraits, les ne sont pas communs parmi les Hol- hez les Italiens, au contraire, ce trait if. Enfin, il est absolument caractéris- les hommes célèbres de la France et ique.



ies charnues indiquent l'humidité du ent. Maigres et rétrécies, elles an- a sécheresse des humeurs. Le chagrin ; la rudesse et la bêtisse leur impriment s grossiers; la sagesse, l'expérience et d'esprit les entrecoupent de traces lé- loucement ondulées. Certains enfonce- lus ou moins triangulaires, qui se re- quelquefois dans les joues, sont le illible de l'envie ou de la jalousie. Une rellement gracieuse, agitée par un doux nent qui la relève vers les yeux, est le un cœur sensible. Si, sur la joue qui voit se former trois lignes parallèles ires, comptez dans ce caractère sur un olie.

le, aussi bien que les autres parties du main, a sa signification déterminée; elle n'admet pas le moindre déguisement; elle a ses convenances et une analogie particulière avec l'individu auquel elle appartient. Quand le bout de l'oreille est dégagé, c'est un bon augure pour les facultés intellectuelles. Les oreilles larges et dépliées annoncent l'effronterie, la vanité, la faiblesse du jugement. Les oreilles grandes et grosses marquent un homme simple, grossier, stupide. Les oreilles petites dénotent la timidité. Les oreilles trop repliées et entourées d'un bourrelet mal dessiné n'annoncent rien de bon quant à l'esprit et aux talents.

Une oreille moyenne, d'un contour bien arrondi, ni trop épaisse, ni excessivement mince,



ne se trouve guère que chez des personnes spirituelles, judicieuses, sages et distinguées.

La bouche est l'interprète de l'esprit et du cœur; elle réunit, dans son état de repos et dans la variété infinie de ses mouvements, un monde de caractères. Elle est éloquente jusque dans son silence. On remarque un parfait rapport entre les lèvres et le naturel. Qu'elles soient fermes, qu'elles soient molles et mobiles, le caractère est toujours d'une trempe analogue. De grosses lèvres bien prononcées et bien proportionnées, qui présentent des deux côtés la ligne du milieu également bien serpentée et facile à reproduire au dessin, de telles lèvres sont incompatibles avec la bassesse, elles répugnent aussi à la fausseté et à la méchanceté. La lèvre supérieure caractérise le goût. L'orgueil et la colère la courbent; la finesse l'aiguise; la bonté

l'arrondit; le libertinage l'énerve et la flétrit. L'usage de la lèvre inférieure est de lui servir de support.

Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite, et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain du sang-froid, d'un esprit appliqué, de l'exactitude et de la propreté, mais aussi de la sécheresse de cœur. Si elle remonte en même temps aux deux extrémités, elle suppose un fond d'affectation et de vanité. Des lèvres rognées inclinent à la timidité et à l'avarice. Une lèvre de dessus qui déborde un peu est la marque distinctive de la bonté; non qu'on puisse refuser absolument cette qualité à la lèvre d'en bas qui avance; mais, dans ce cas, on doit s'attendre plutôt à une froide et sincère bonhomie qu'au sentiment d'une vive tendresse. Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu n'appartient qu'aux esprits enjoués. Regardez attentivement un homme gai dans le moment où il va produire une saillie, le centre de sa lèvre ne manquera jamais de se baisser et de se creuser un peu.

Une bouche bien close, si toutefois elle n'est pas affectée et pointue, annonce le courage; et dans les occasions où il s'agit d'en faire preuve, les personnes mêmes qui ont l'habitude de tenir la bouche ouverte la ferment ordinairement. Une bouche béante est plaintive; une bouche fermée souffre avec patience, dit le Brun, dans son *Traité des passions*, et c'est la partie qui, de tout le visage, marque le plus particulièrement les mouvements du cœur. Lorsqu'il se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés; lorsqu'il est content, les coins de la bouche s'élèvent en haut; lorsqu'il a de l'aversion, la bouche se pousse en avant et s'élève par le milieu. Toute bouche qui a deux fois la largeur de l'œil est la bouche d'un sot; j'entends la largeur de l'œil prise de son extrémité vers le nez jusqu'au bout intérieur de son orbite, les deux largeurs mesurées sur le même plan. Si la lèvre inférieure, avec les dents, dépasse horizontalement la moitié de la largeur de la bouche vue de profil, comptez, suivant l'indication des autres nuances de physionomie, sur un de ces quatre caractères isolés, ou sur tous les quatre réunis, bêtise, rudesse, avarice, malignité. De trop grandes lèvres, quoique bien proportionnées, annoncent toujours un homme peu délicat, sordide ou sensuel, quelquefois même un homme stupide ou méchant.

Une bouche, pour ainsi dire, sans lèvres, dont la ligne du milieu est fortement tracée, qui se retire vers le haut, aux deux extrémités, et dont la lèvre supérieure, vue de profil depuis le nez, paraît arquée; une pareille bouche ne se voit guère qu'à des avares rusés, actifs, industrieux, froids, durs, flatteurs et polis, mais atterrants dans leurs refus. Une petite bouche, étroite, sous de petites narines, et un front elliptique, est toujours peureuse, timide à l'excès, d'une vanité puérile, et s'énonce avec difficulté. S'il se joint à cette bouche de grands yeux saillants,



troubles, un menton osseux, oblong, et surtout si la bouche se tient habituellement ouverte



soyez encore plus sûr de l'imbécillité d'une pareille tête.

Les dents petites et courtes sont regardées par les anciens physionomistes, comme le sig

stitution faible. De longues dents sont de timidité. Les dents blanches, pro- en rangées, qui, au moment où la bouche paraissent s'avancer sans déborder, et



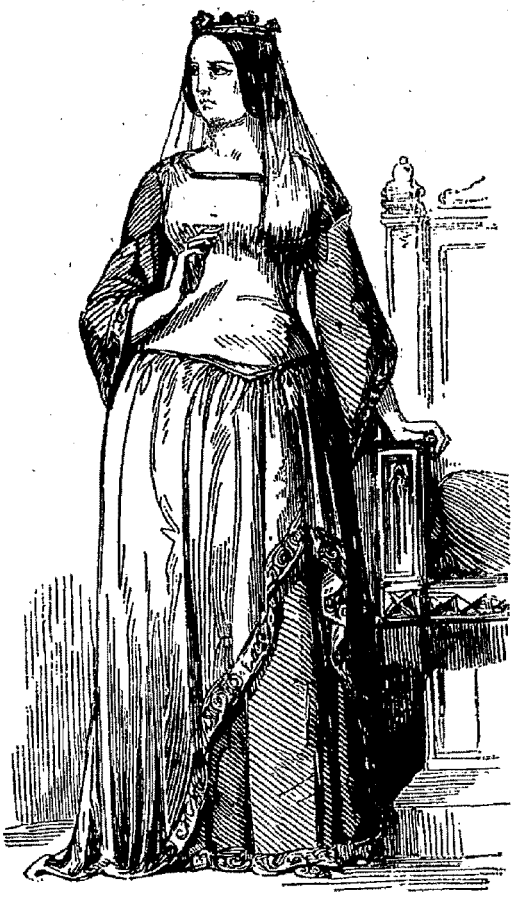
montrent pas toujours entièrement à , annoncent dans l'homme fait un esprit oli, un cœur bon et honnête. Ce n'est ne puisse avoir un caractère très-es- vec des dents gâtées, laides ou inégales; lérangement physique provient, la plu- emps, de maladie ou de quelque mé- nperfection morale. Celui qui a les dents st envieux. Les dents grosses, larges et nt la marque d'un tempérament fort, ttent une longue vie, si l'on en croit

tre en belle proportion, dit Herder, le ne doit être ni pointu, ni creux, mais nenton avancé annonce toujours quelque



positif, au lieu que la signification du reculé est toujours négative. Souvent le de l'énergie ou de la non-énergie de se manifeste uniquement par le menton. ois principales sortes de mentons : les qui reculent, ceux qui, dans le profil, perpendicularité avec la lèvre inférieure, qui débordent la lèvre d'en bas, ou, en termes, les mentons pointus. Le menton u'on pourrait appeler hardiment le men- nin, puisqu'on le retrouve presque à s personnes de l'autre sexe, fait tou- jours soupçonner quelque côté faible. Les mentons de la seconde classe inspirent la confiance. Ceux de la troisième dénotent un esprit actif et délié, pourvu qu'ils ne fassent pas anse, car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice. Une forte incision au milieu du menton semble indiquer un homme judicieux, rassis et résolu, à moins que ce trait ne soit démenti par d'autres traits contradictoires. Un menton pointu passe ordinairement pour le signe de la ruse. Cependant on trouve cette forme chez les personnes les plus honnêtes; la ruse n'est alors qu'une bonté raffinée.

Cet entre-deux de la tête et de la poitrine, qui tient de l'une et de l'autre, est significatif comme tout ce qui a rapport à l'homme. Nous connaissons certaines espèces de goîtres qui sont le signe infaillible de la stupidité, tandis qu'un cou bien proportionné est une recommandation irrécusable pour la solidité du caractère. Le cou long et la tête haute sont quelquefois le signe de l'orgueil et de la vanité. Un cou raisonnablement épais et



un peu court ne s'associe guère à la tête d'un fat ou d'un sot. Ceux qui ont le cou mince, délicat et allongé sont timides comme le cerf, au sentiment d'Aristote, et ceux qui ont le cou épais et court ont de l'analogie avec le taureau irrité. Mais les analogies sont fausses pour la plupart, dit

Lavater, et jetées sur le papier sans que l'esprit d'observation les ait dictées.

Il y a autant de diversité et de dissemblance entre les formes des mains qu'il y en a entre les physionomies. Deux visages parfaitement ressemblants n'existent nulle part; de même vous ne rencontrerez pas chez deux personnes différentes deux mains qui se ressemblent.

Chaque main, dans son état naturel, c'est-à-dire abstraction faite des accidents extraordinaires, se trouve en parfaite analogie avec les corps dont elle fait partie. Les os, les nerfs, les muscles, le sang et la peau de la main ne sont que la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang et de la peau du reste du corps. Le même sang circule dans le cœur, dans la tête et dans la main. La main contribue donc, pour sa part, à faire connaître le caractère de l'individu; elle est, aussi bien que les autres membres du corps, un objet de physiognomonie, objet d'autant plus significatif et d'autant plus frappant, que la main ne peut pas *dissimuler*, et que sa mobilité la trahit à chaque instant. Sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles; ses flexions, nos actions et nos passions. Dans tous ses mouvements, elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps. *Voy.* MAIN.

Tout le monde sait que des épaules larges, qui descendent insensiblement et qui ne remontent pas en pointe sont un signe de santé et de force. Des épaules de travers influent ordinairement aussi sur la délicatesse de la complexion; mais on dirait qu'elles favorisent la finesse et l'activité de l'esprit, l'amour de l'exactitude et de l'ordre. Une poitrine large et carrée, ni trop convexe, ni trop concave, suppose toujours des épaules bien constituées et fournit les mêmes indices. Une poitrine plate, et pour ainsi dire creuse, dénote la faiblesse du tempérament. Un ventre gros et proéminent incline bien plus à la sensualité et à la paresse qu'un ventre plat et rétréci.

On doit attendre plus d'énergie et d'activité, plus de flexibilité d'esprit et de finesse, d'un tempérament sec que d'un corps surchargé d'embonpoint. Il se trouve cependant des gens d'une taille effilée qui sont excessivement lents et paresseux; mais alors le caractère de leur indolence reparaît dans le bas du visage. Les gens d'un mérite supérieur ont ordinairement les cuisses maigres. Les pieds plats s'associent rarement avec le génie.

Quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance proprement dite entre l'homme et les animaux, selon la remarque d'Aristote, il peut arriver néanmoins que certains traits du visage humain nous rappellent l'idée de quelque animal.

Porta a été plus loin, puisqu'il a trouvé dans chaque figure humaine la figure d'un animal ou d'un oiseau, et qu'il juge les hommes par le naturel de l'animal dont ils simulent un peu les traits.

Le singe, le cheval et l'éléphant sont les an maux qui ressemblent le plus à l'espèce humain par le contour de leurs profils et de leur fac Les plus belles ressemblances sont celles du ch val, du lion, du chien, de l'éléphant et de l'aigl Ceux qui ressemblent au singe sont habiles, a tifs, adroits, rusés, malins, avares et quelquef méchants. La ressemblance du cheval donne courage et la noblesse de l'âme. Un front comm celui de l'éléphant annonce la prudence et l' nergie. Un homme qui par le nez et le fro ressemblerait au profil du lion ne serait cert nement pas un homme ordinaire (la face du li porte l'empreinte de l'énergie, du calme et de force); mais il est bien rare que ce caractè puisse se trouver en plein sur une face humain



La ressemblance du chien annonce la fidélité, droiture et un grand appétit [1]; celle du loup, en diffère si peu, dénote un homme violent, d lâche, féroce, passionné, traître et sanguinai celle du renard indique la petitesse, la faibles la ruse et la violence. La ligne qui partage museau de l'hyène porte le caractère d'une reté inexorable. La ressemblance du tigre nonce une férocité gloutonne. Dans les yeux le mufle du tigre, quelle expression de perfid La ligne que forme la bouche du lynx et du ti est l'expression de la cruauté. Le chat : hyp crisie, attention et friandise. Les chats sont tigres en petit, apprivoisés par une éducati

[1] Dans la *Physiognomonie de Porta*, Platon r semble à un chien de chasse.

ıe. La ressemblance de l'ours indique , le pouvoir de déchirer, une humeur ›pe [1]; celle du sanglier ou du cochon un naturel lourd, vorace et brutal. Le ɛst ignoble, méfiant et glouton. Le bœuf ıt, opiniâtre, pesant, d'un appétit gros- ligne que forme la bouche de la vache uf est l'expression de l'insouciance, de té et de l'entêtement. Le cerf et la bi- idité craintive, agilité, attention, douce e innocence. La ressemblance de l'aigle une force victorieuse; son œil étince- ıt le feu de l'éclair. Le vautour a plus ɛsse, et en même temps quelque chose ; noble. Le hibou est plus faible, plus ıe le vautour. Le perroquet : affectation aigreur et babil, etc. Toutes ces sortes mblances varient à l'infini, mais elles ciles à trouver.

ınt les principes de la physiognomonie, Aristote, Albert le Grand, Porta, etc., ıcipalement d'après Lavater, qui a le t sur cette matière, et qui du moins a quefois un grain de bon sens dans ses parle avec sagesse lorsqu'il traite des ents du corps et du visage, des gestes rties mobiles qui expriment, sur la figure me, ce qu'il sent intérieurement et au où il le sent. Mais combien il extravague squ'il veut décidément trouver du génie nain! Il juge les femmes avec une injus- ème.

que la physiognomonie apprendra à à connaître la dignité de l'être que Dieu mé, cette science, quoique en grande asardeuse, méritera pourtant quelques puisqu'elle aura un but utile et louable. qu'elle dira qu'une personne constituée orte est vicieuse de sa nature; qu'il faut s'en défier; que, quoique cette personne un extérieur séduisant et un air plein de de candeur, il faut toujours l'éviter,

parce que son *naturel* est affreux, que son visage l'annonce et que le signe en est certain, immuable, la physiognomonie sera une science abominable qui établit le fatalisme.

On a vu des gens assez infatués de cette science pour se donner les défauts que leur visage portait nécessairement, et devenir vicieux, en quelque sorte, parce que *la fatalité de leur physionomie* les y condamnait, semblables à ceux-là qui abandonnaient la vertu parce que *la fatalité de leur étoile* les empêchait d'être vertueux.

Les pensées suivantes, publiées par le *Journal de santé*, sont extraites d'un petit *Traité de la physiognomonie*, par M. Bourdon :

« La douleur physique, les souffrances, donnent souvent à la physionomie une expression analogue à celle du génie. J'ai vu une femme du peuple, affectée d'un cancer, qui ressemblait parfaitement à madame de Staël quant à l'expression profonde de la physionomie. Je dis la même chose des passions contrariées, des violents chagrins, des fatigues de l'esprit et de l'abus des jouissances : tout ce qui remue vivement notre âme, tout ce qui porte coup à la sensibilité, a des effets à peu près semblables sur la figure.

» Une grosse tête annonce de l'imagination par instants, de la pesanteur par habitude, de l'enthousiasme par éclairs, beaucoup de volonté et souvent du génie. Un front étroit indique de la vivacité; un front rond de la colère.

» Chaque homme a beaucoup de peine à se faire une juste idée de ses propres traits; les femmes elles-mêmes n'y parviennent que très-difficilement. Cela vient de ce qu'on ne peut voir les mouvements des yeux, par qui la physionomie reçoit sa principale expression.

» On peut, jusqu'à un certain point, juger de la respiration d'une personne d'après son style, d'après la coupe de ses phrases et sa ponctuation. Assurément J. J. Rousseau ne ponctuait pas comme Voltaire, ni Bossuet comme Fénelon. Quand je dis qu'on peut à l'aide du style apprécier la respiration d'un individu, c'est dire qu'on peut aussi juger des passions qui l'agitent, de l'émotion qu'il éprouve; car les vives pensées ont pour effet de remuer le cœur, et les palpitations du cœur accélèrent la respiration et rendent la voix tremblante. Voilà d'où vient le pouvoir qu'une voix émue est toujours sûre d'exercer sur nous : elle attire l'attention, elle indique un orateur ou inspiré, ou timide, ou consciencieux. Les orateurs froids et médiocres simulent cette émotion vraie, qui vient du cœur, à l'aide de l'agitation oscillatoire et saccadée des bras.

» La même émotion morale qui hâte la respiration, qui fait palpiter le cœur et rend la voix tremblante, rend de même tous les mouvements du corps vacillants et incertains, tant que dure l'inspiration morale, et quelquefois même long-

coup d'écrivains se sont exercés dans ces M. Alexis Dumesnil, dans ses *Mœurs poli-* ivise les hommes en deux espèces sociales, conservatrice et l'espèce destructive. Le mot correct. Pour être conséquent en langage, urait dû dire : l'espèce destructrice. Destruc- lus ne s'applique pas rigoureusement aux més; et nous le sommes, nous que M. Du- létracteur du présent, juge en dernier res- ce *destructive*. Ce sont les anciens qui con- , si on veut l'en croire, eux qui n'ont cessé ger et de renverser. Il va plus loin; il pré- on peut reconnaître par la mimique et la omonie les individus *destructifs*. « L'espèce ve, dit-il, a sa forme de tête particulière, rdinairement et étroite du haut, quelquefois rminée en pain de sucre, mais toujours re- le par un très-grand développement du crâne oreilles; ce qui lui donne l'apparence d'une Voilà qui passe la plaisanterie; une tête au qui a la tournure d'un pain de sucre ren- d'un navet dénote l'espèce conservatrice.....

temps après que l'agitation de l'esprit a cessé. Voilà pourquoi l'écriture de nos grands écrivains est généralement si illisible ; et comme il est écrit que toujours l'incapacité singera jusqu'aux défauts inséparables du vrai mérite, voilà pourquoi beaucoup d'hommes médiocres se sont crus engagés d'honneur à graver en caractères indéchiffrables les stériles pensées qu'une verve engourdie leur suggérait.

» L'extrême laideur est presque toujours un signe d'esclavage, de souffrances morales ou de durs travaux. Il est certain que l'oisiveté, qu'une douce incurie sont favorables à la beauté corporelle : il y avait donc plus de vrai qu'on ne pense dans ce titre de *gentilhomme* dont on gratifiait jadis tout heureux fainéant.

» Il n'est pas d'homme peut-être qui ne consentît très-volontiers à échanger, à son choix et selon son goût, quelque trait de sa physionomie, une partie quelconque de son corps. On n'est jamais aussi complétement satisfait de sa figure que de son esprit. Jugez combien la perfection corporelle doit être rare chez les peuples actuels de l'Europe, puisque la Vénus de Tornwaldsen lui a nécessité trente différents modèles ! J'observe toutefois que la démoralisation des villes capitales, mais surtout les bienfaits récents de la vaccine, sont des causes qui doivent puissamment seconder le génie des peintres et des sculpteurs de nos jours.

» Un homme qui a le malheur de loucher doit se montrer beaucoup plus réservé qu'un autre dans ses actions et ses discours ; car la malignité humaine est naturellement disposée à augurer mal de la symétrie de tout édifice dont les issues sont désordonnées.

» De profondes rides aux côtés de la bouche font conjecturer qu'on est ou moqueur, ou naturellement gai, ou soumis aux caprices d'un maître mauvais plaisant.

» Le rire (je ne parle pas du sourire) est un caractère d'ineptie plutôt que d'intelligence : les hommes supérieurs sont généralement graves. L'habitude des grandes pensées rend presque toujours indifférent aux petites choses qui sont en possession d'exciter le rire.

» Plus sont profondes celles des rides qui dépendent des muscles, et plus il est permis de croire à une longue vie, à une santé durable. En effet, l'énergie des muscles indique toujours une heureuse organisation, des fonctions régulières. Voilà sur quel principe vrai l'art de la *chiromancie* est fondé : s'il ne conduit si souvent qu'à des mensonges, cela vient de ce qu'on lui fait dire autre chose que ce qu'il dit en effet... »

Terminons ce long article par une anecdote : Louis XIV était si persuadé du talent que Lachambre, médecin et académicien français, s'attribuait de juger, sur la seule physionomie des gens, quel était non-seulement leur caractère, mais encore à quelle place et à quels emplois chacun d'e pouvait être propre, que ce prince ne se dét minait, soit en bien, soit en mal, sur les ch qu'il avait à faire qu'après avoir consulté ce s gulier oracle. « Si je meurs avant Sa Majes disait Lachambre, elle court grand risque faire à l'avenir beaucoup de mauvais choix. » chambre mourut en effet avant le roi, et sa p diction parut plus d'une fois justifiée. — Ce n decin a laissé des ouvrages dont le genre dén assez le penchant qu'il avait à étudier les p sionomies. *Voy.* MIMIQUE.

Piaces, prêtres magiciens de l'île d'Hispanic au moment de la conquête ou découverte de ce île. On voit dans l'*Histoire des Indes* de Fer nand d'Oviédo, ami de Christophe Colomb, faits qui établissent sérieusement l'intervent des démons dans les paroles des piaces qui vélaient exactement ce qui se faisait au loin moins que ce ne fût du magnétisme.

Piaches, prêtres idolâtres de la côte de mana, aussi en Amérique. Pour être admis d leur ordre, il fallait passer par une espèce noviciat qui consistait à errer deux ans dans forêts. Ils persuadaient au peuple qu'ils re vaient là des instructions de certains esprits forme humaine. Ils disaient que le soleil et lune étaient le mari et la femme. Pendant éclipses, les femmes se tiraient du sang et gratignaient les bras ; elles croyaient la lune querelle avec son mari.

Ces piaches, qui ressemblent aux pia d'Hispaniola, donnaient un talisman en for de X comme préservatif contre les fantômes. disaient que les échos sont les voix des trépas

Picard (Mathurin), directeur d'un couvent Louviers, qui fut accusé d'être sorcier et d'a conduit au sabbat Madeleine Bavent, tourière ce couvent. Comme il était mort lorsqu'on ar Madeleine, et qu'on lui fit son procès, où il condamné ainsi qu'elle, son corps fut déliv l'exécuteur des sentences criminelles, traîné des claies par les rues et lieux publics, puis duit en la place du Vieux-Marché ; là brûlé et cendres jetées au vent ; 1647.

Picatrix, médecin ou charlatan arabe, vivait en Espagne vers le treizième siècle. livra de bonne heure à l'astrologie, et se re si recommandable dans cette science, que écrits devinrent célèbres parmi les amateurs sciences occultes. On dit qu'Agrippa, étant en Espagne, eut connaissance de ses ouvra et y prit beaucoup d'idées creuses, notamm dans le traité que Picatrix avait laissé *De la losophie occulte.*

Pic de la Mirandole (Jean), l'un des h mes les plus célèbres par la précocité et l'é due de l'étude, né le 24 février 1463. Il a une mémoire prodigieuse et un esprit très-p trant. Cependant un imposteur l'abusa en

voir soixante manuscrits qu'il assurait
é composés par l'ordre d'Esdras, et qui
enaient que les plus ridicules rêveries
ques. L'obstination qu'il mit à les lire
erdre un temps plus précieux que l'ar-
il en avait donné et le remplit d'idées
ques dont il ne fut jamais entièrement
é. Il mourut en 1494. On a recueilli de
rages des *Conclusions philosophiques de*
t de théologie, Rome, Silbert, in-folio
ment rare; c'est là le seul mérite de ce
ır, de l'aveu même de Tiraboschi, on ne
e gémir en le parcourant, de voir qu'un
génie, un esprit si étendu et si laborieux,
ccupé de questions si frivoles. On a dit
ait un démon familier.

acha, nom collectif des esprits follets
Indiens.

lus, démon révéré par les anciens habi-
la Prusse, qui lui consacraient la tête



omme mort et brûlaient du suif en son
r. Ce démon se faisait voir aux derniers
es personnages importants. Si on ne l'a-
pas, il se présentait une seconde fois; et
on lui donnait la peine de paraître une
ie, on ne pouvait plus l'adoucir que par
n du sang humain.

que Picollus était content, on l'entendait
is son temple; car il avait un temple.

oiseau de mauvais augure. En Bretagne,
eurs sont les entremetteurs des mariages;
font nommer, dans cette fonction, *bas-*
ces basvanals, pour réussir dans leurs
les, portent un bas rouge et un bas bleu,
ntrent chez eux s'ils voient une pie, qu'ils
nt comme un funeste présage [1].

eurs vieilles sorcières ont eu leur démon
en forme de pie ou de corbeau. Les pies
symbole des caquetages.

nbry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 47.

M. Berbiguier dit que la *pie voleuse*, dont on a fait un mélodrame, était un farfadet.



Pied. Les Romains distingués avaient dans leur vestibule un esclave qui avertissait les visiteurs d'entrer du pied droit. On tenait à mauvais augure d'entrer du pied gauche chez les dieux et chez les grands. On entrait du pied gauche lorsqu'on était dans le deuil ou dans le chagrin [1]. Les anciens avaient pour règle de religion de construire en nombre impair les degrés des temples; d'où il résultait qu'après les avoir montés, on entrait nécessairement dans l'édifice auquel ces degrés conduisaient par le pied droit; ce que les païens regardaient comme un point essentiel et d'un augure aussi favorable que le contraire eût été funeste.

Pied fourchu. Le diable a toujours un pied fourchu quand il se montre en forme d'homme.

Pierre à souhaits. *Voy.* ASELLE.

Pierre d'aigle, ainsi nommée parce qu'on a supposé qu'elle se trouvait dans les nids d'aigle. *Voy.* AÉTITE, et à leur nom les autres pierres précieuses. *Voy.* aussi RUGNER et SAKHRAT.

Pierre du diable. Il y a dans la vallée de Schellenen, en Suisse, des fragments de rocher de beau granit, qu'on appelle la *pierre du diable.* Dans un démêlé qu'il y eut entre les gens du pays et le diable, celui-ci les apporta là pour renverser un ouvrage qu'il avait eu, quelque temps auparavant, la complaisance de leur construire.

Pierre philosophale. On regarde la pierre philosophale comme une chimère. Un mépris si mal raisonné, disent les philosophes hermétiques, est un effet du juste jugement de Dieu, qui ne permet pas qu'un secret si précieux soit connu des méchants et des ignorants. La science de la pierre philosophale ou la philosophie hermétique fait partie de la cabale, et ne s'enseigne que de bouche à bouche. — Les alchimistes donnent une foule de noms à la pierre philosophale : c'est *la fille du grand secret; le soleil est son père, la lune est sa mère, le vent l'a portée dans son ventre*, etc.

Le secret plus ou moins chimérique de faire de l'or a été en vogue parmi les Chinois longtemps avant qu'on n'en eût les premières notions en Europe. Ils parlent dans leurs livres, en termes magiques, de la semence d'or et de la poudre de projection. Ils promettent de tirer de leurs creusets non-seulement de l'or, mais encore un

[1] M. Nisard, *Stace.*

remède spécifique et universel qui procure à ceux qui le prennent une espèce d'immortalité.

Zosime, qui vivait au commencement du cinquième siècle, est un des premiers parmi nous qui aient écrit sur l'art de faire de l'or et de l'argent, ou la manière de fabriquer la pierre philosophale. Cette pierre est une poudre ou une liqueur formée de divers métaux en fusion sous une constellation favorable.

Gibbon remarque que les anciens ne connaissaient pas l'alchimie. Cependant on voit dans Pline que l'empereur Caligula entreprit de faire de l'or avec une préparation d'arsenic, et qu'il abandonna son projet, parce que les dépenses l'emportaient sur le profit.

Des partisans de cette science prétendent que les Égyptiens en connaissaient tous les mystères. Cette précieuse pierre philosophale, qu'on appelle aussi élixir universel, eau du soleil, poudre de projection, qu'on a tant cherchée, et que sans doute on n'a jamais pu découvrir [1], procurerait à celui qui aurait le bonheur de la posséder des richesses incompréhensibles, une santé toujours florissante, une vie exempte de toutes sortes de maladies, et même, au sentiment de plus d'un cabaliste, l'immortalité... Il ne trouverait rien qui pût lui résister, et serait sur la terre le plus glorieux, le plus puissant, le plus riche et le plus heureux des mortels; il convertirait à son gré tout en or, et jouirait de tous les agréments. L'empereur Rodolphe n'avait rien plus à cœur que cette recherche. Le roi d'Espagne Philippe II employa, dit-on, de grandes sommes à faire travailler les chimistes aux conversions des métaux. Tous ceux qui ont marché sur leurs traces n'ont pas eu de grands succès. Quelques-uns donnent cette recette comme le véritable secret de faire l'œuvre hermétique : Mettez dans une fiole de verre fort, au feu de sable, de l'élixir d'Aristée, avec du baume de mercure et une pareille pesanteur du plus pur or de vie ou précipité d'or, et la calcination qui restera au fond de la fiole se multipliera cent mille fois. Que si l'on ne sait comment se procurer de l'élixir d'Aristée et du baume de mercure, on peut implorer les esprits cabalistiques, ou même, si on l'aime mieux, le démon barbu, dont nous avons parlé.

On a dit aussi que saint Jean l'évangéliste avait enseigné le secret de faire de l'or; et en effet, on chantait autrefois dans quelques églises une hymne en son honneur, où se trouve une allégorie que les alchimistes s'appliquent :

Inexhaustum fert thesaurum
Qui de virgis facit aurum,
Gemmas de lapidibus.

D'autres disent que, pour faire le grand œuvre, il faut de l'or, du plomb, du fer, de l'antimoine du vitriol, du sublimé, de l'arsenic, du tartre du mercure, de la terre et de l'air, auxquels o joint un œuf de coq, du crachat, de l'urine e des excréments humains. Aussi un philosophe dit avec raison que la pierre philosophale éta une salade, et qu'il y fallait du sel, de l'huile e du vinaigre.

Nous donnerons une plus ample idée de l matière et du raisonnement des adeptes en pré sentant au lecteur quelques passages du *Trai de chimie philosophique et hermétique*, publié Paris en 1725 [1]. « Au commencement, dit l'au teur, les sages, ayant bien considéré, ont reconn que l'or engendre l'or et l'argent, et qu'ils peu vent se multiplier dans leurs espèces.

» Les anciens philosophes, travaillant par l *voie sèche*, ont rendu une partie de leur or volati et l'ont réduit en sublimé blanc comme neige e luisant comme cristal; ils ont converti l'autr partie en sel fixe; et de la conjonction du volat avec le fixe, ils ont fait leur *élixir*. Les philoso phes modernes ont extrait de l'intérieur du mer cure un esprit igné, minéral, végétal et multi plicatif, dans la concavité humide duquel es caché le *mercure primitif* ou *quintessence univer selle*. Par le moyen de cet esprit, ils ont attir la semence spirituelle contenue en l'or; et pa cette voie, qu'ils ont appelée *voie humide*, leu soufre et leur mercure ont été faits : c'est l mercure des philosophes, qui n'est pas solid comme le métal, ni mou comme le vif-argen mais entre les deux. Ils ont tenu longtemps c secret caché, parce que c'est le commencemen le milieu et la fin de l'œuvre; nous l'allons dé couvrir pour le bien de tous. Il faut donc pou faire l'œuvre : 1° purger le mercure avec du s et du vinaigre (salade); 2° le sublimer avec d vitriol et du salpêtre; 3° le dissoudre dans l'eau forte; 4° le sublimer derechef; 5° le calciner le fixer; 6° en dissoudre une partie par défai lance à la cave, où il se résoudra en liqueur c huile (salade); 7° distiller cette liqueur pour c séparer l'eau spirituelle, l'air et le feu; 8° mett de ce corps mercuriel calciné et fixé dans l'es spirituelle ou esprit liquide mercuriel distill 9° les putréfier ensemble jusqu'à la noirceu puis il s'élèvera en superficie de l'esprit un so fre blanc non odorant, qui est aussi appelé *ammoniac;* 10° dissoudre ce sel ammoniac da l'esprit mercuriel liquide, puis le distiller jusqu ce que tout passe en liqueur, et alors sera fa le *vinaigre des sages;* 11° cela parachevé, il fa dra passer de l'or à l'antimoine par trois foi et après le réduire en chaux; 12° mettre cet

[1] Voyez pourtant Raymond Lulle, quant à ce qui concerne l'or.

[1] *Traité de chimie philosophique et hermétiqu* enrichi des opérations les plus curieuses de l'a sans nom d'auteur. Paris, 1725, in-12, avec appr bation signée Audry, docteur en médecine, et priv lége du roi.

)r dans ce vinaigre très-aigre, les lais-
ifier; et en superficie du vinaigre, il
une terre feuillée de la couleur des
ientales; il faut sublimer de nouveau
e que cette terre soit très-pure; alors
ez fait la première opération du grand

le second travail, prenez, au nom de
e part de cette chaux d'or et deux parts
spirituelle chargée de son sel ammoniac;
ette noble confection dans un vase de
la forme d'un œuf, scellez le tout du
Iermès; entretenez un feu doux et con-
eau ignée dissoudra peu à peu la chaux
e formera une liqueur qui est l'eau des
leur vrai *chaos*, contenant les qualités
ires, chaud, sec, froid et humide. Lais-
fier cette composition jusqu'à ce qu'elle
noire : cette noirceur, qui est appelée
corbeau et le *saturne des sages*, fait
à l'artiste qu'il est en bon chemin.
r ôter cette noirceur puante, qu'on ap-
si *terre noire*, il faut faire bouillir de
jusqu'à ce que le vase ne présente plus
ubstance blanche comme la neige. Ce
l'œuvre s'appelle le *cygne*. Il faut enfin
le feu cette liqueur blanche, qui se
t se divise en deux parts, l'une blanche
gent, l'autre rouge pour l'or; alors vous
ompli les travaux et vous posséderez la
ilosophale.

les diverses opérations, on peut tirer
oduits : d'abord le *lion vert*, qui est un
pais, qu'on nomme aussi l'*azot*, et qui
l'or caché dans les matières ignobles;
ouge, qui convertit les métaux en or :
poudre d'un rouge vif; la *tête de corbeau*,
ore *la voile noire du navire de Thésée*,
ir qui précède le lion vert, et dont l'ap-
au bout de quarante jours promet le
l'œuvre : il sert à la décomposition et
ion des objets dont on veut tirer l'or;
blanche, qui transmue les métaux blancs
t fin; l'*élixir au rouge*, avec lequel on
or et on guérit toutes les plaies; l'*élixir*
, avec lequel on fait de l'argent et on
re une vie extrêmement longue : on
aussi la *fille blanche des philosophes*.
es variétés de la pierre philosophale
et se multiplient... » Le reste du livre
même ton. Il contient tous les secrets
mie. *Voy.* BAUME UNIVERSEL, ELIXIR DE
POTABLE, etc.

eptes prétendent que Dieu enseigna l'al-
Adam, qui en apprit le secret à Hé-
quel il descendit par degrés à Abraham,
à Job, qui multiplia ses biens au septu-
e moyen de la pierre philosophale, à
, et surtout à Nicolas Flamel. Ils citent
ect des livres de philosophie hermé-
tique qu'ils attribuent à Marie, sœur de Moïse, à Hermès Trismégiste, à Démocrite, à Aristote, à saint Thomas d'Aquin, etc. La boîte de Pandore, la toison d'or de Jason, le caillou de Sisyphe, la cuisse d'or de Pythagore, ne sont selon eux que le grand œuvre [1]. Ils trouvent tous leurs mystères dans la Genèse, dans l'*Apocalypse* surtout, dont ils font un poëme à la louange de l'alchimie; dans l'*Odyssée*, dans les *Métamorphoses d'Ovide*. Les dragons qui veillent, les taureaux qui soufflent du feu, sont les emblèmes des travaux hermétiques.

Gobineau de Montluisant, gentilhomme chartrain, a même donné une explication extravagante des figures bizarres qui ornent la façade de Notre-Dame de Paris; il y voyait une histoire complète de la pierre philosophale. Le Père éternel étendant les bras et tenant un ange dans chacune de ses mains annonce assez, dit-il, la perfection de l'œuvre achevée.

D'autres assurent qu'on ne peut posséder le grand secret que par le secours de la magie; ils nomment *démon barbu* le démon qui se charge de l'enseigner; c'est, disent-ils, un très-vieux démon.

On trouve à l'appui de cette opinion, dans plusieurs livres de conjurations magiques, des formules qui évoquent les démons hermétiques. Cédrénus, qui donnait dans cette croyance, raconte qu'un alchimiste présenta à l'empereur Anastase, comme l'ouvrage de son art, un frein d'or et de pierreries pour son cheval. L'empereur accepta le présent et fit mettre l'alchimiste dans une prison, où il mourut; après quoi le frein devint noir, et on reconnut que l'or des alchimistes n'était qu'un prestige du diable. Beaucoup d'anecdotes prouvent que ce n'est qu'une friponnerie ordinaire.

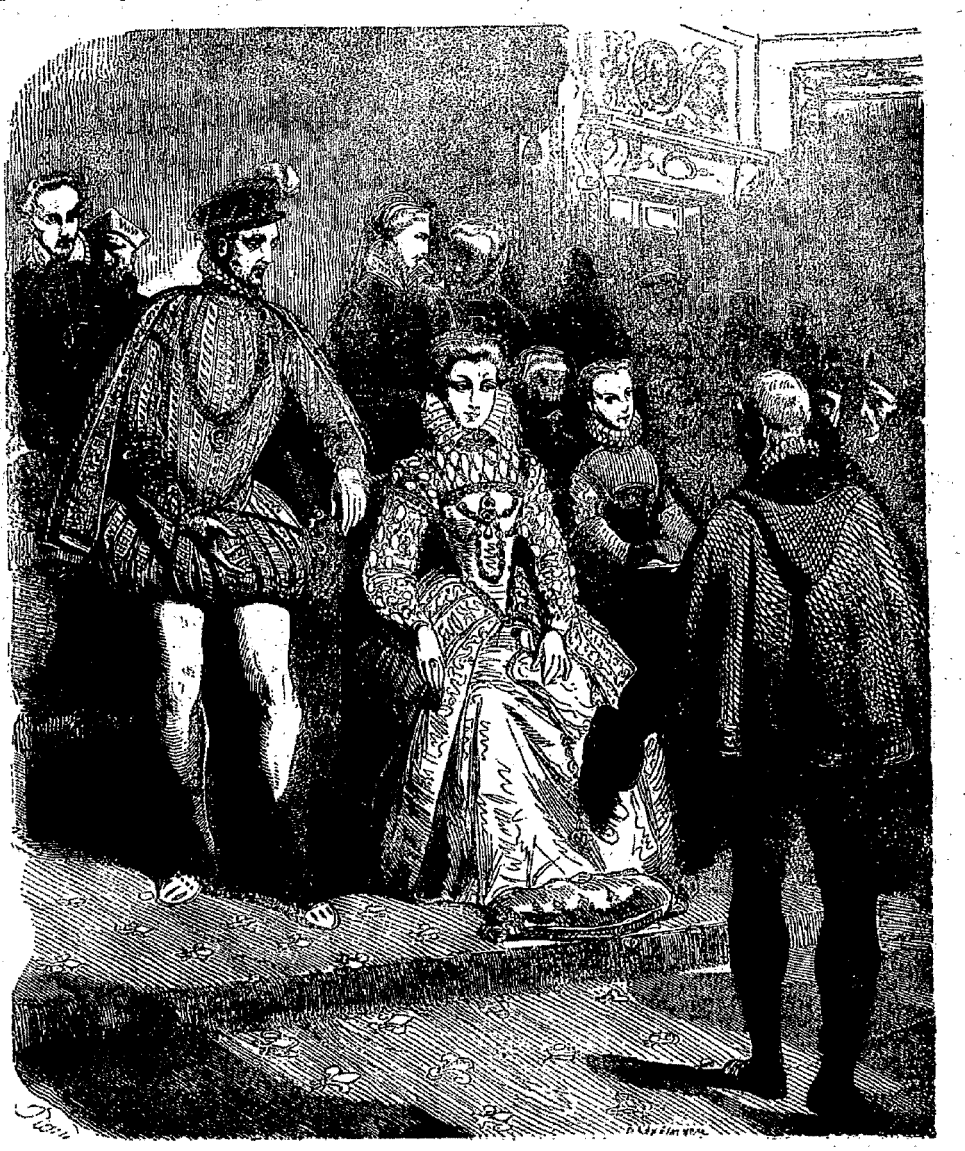
Un rose-croix, passant à Sedan, donna à



Henri Ier, prince de Bouillon, le secret de faire

[1] Naudé, *Apol. pour les grands personnages*, etc.

de l'or, qui consistait à faire fondre dans un creuset un grain d'une poudre rouge qu'il lui remit, avec quelques onces de litharge. Le prince fit l'opération devant le charlatan, et tira trois onces d'or pour trois grains de cette poudre; il fut encore plus ravi qu'étonné; et l'adepte, pour achever de le séduire, lui fit présent de toute sa poudre transmutante. Il y en avait trois cent mille grains. Le prince crut posséder trois cent mille onces d'or. Le philosophe était pressé partir; il allait à Venise tenir la grande asse blée des philosophes hermétiques; il ne lui r tait plus rien, mais il ne demandait que vi mille écus. Le duc de Bouillon les lui donna e renvoya avec honneur. Comme en arrivan Sedan le charlatan avait fait acheter toute litharge qui se trouvait chez les apothicaires cette ville, et l'avait fait revendre ensuite ch



Le baron de Plumerolles présenté à Charles IX.

gée de quelques onces d'or, quand cette litharge fut épuisée, le prince ne fit plus d'or, ne vit plus le rose-croix et en fut pour ses vingt mille écus.

Jérémie Médérus, cité par Delrio[1], raconte un tour absolument semblable qu'un autre adepte joua au marquis Ernest de Bade.

Tous les souverains s'occupaient autrefois de la pierre philosophale; la fameuse Élisabet chercha longtemps. Jean Gauthier, baron Plumerolles, se vantait de savoir faire de l Charles IX, trompé par ses promesses, lu donner cent vingt mille livres, et l'adepte mit à l'ouvrage. Mais après avoir travaillé jours, il se sauva avec l'argent du monarq On courut à sa poursuite, on l'attrapa, et il pendu : mauvaise fin, même pour un alchimi

[1] *Disquisit. mag.*, lib. I, cap. v, quæst. 3.

3, la reine Marie de Médicis donna à
usembourg vingt mille écus pour tra-
ıs la Bastille à faire de l'or. Il s'évada
e trois mois avec les vingt mille écus,
ırut plus en France.

e Léon X fut moins dupe. Un homme
ıtait de posséder le secret de la pierre
ale lui demandait une récompense. Le
: des arts le pria de revenir le lende-
l lui fit donner un grand sac, en lui di-
puisqu'il savait faire de l'or, il lui offrait
contenir [1]. Mais il y eut des alchimistes
. L'empereur Rodolphe II, ayant en-
rier d'un chimiste franc-comtois qui
our être certainement un adepte, lui
n homme de confiance pour l'engager
trouver à Prague. Le commissionnaire
ni persuasion, ni promesses pour s'ac-
sa commission ; mais le Franc-Comtois
nlable, et se tint constamment à cette
Ou je suis adepte ou je ne le suis pas;
is, je n'ai pas besoin de l'empereur, et
e suis pas, l'empereur n'a que faire de

ıimiste anglais vint un jour rendre visite
ı Rubens, auquel il proposa de partager
es trésors du grand œuvre, s'il voulait
ı un laboratoire et payer quelques petits
ens, après avoir écouté patiemment les
nces du souffleur, le mena dans son
ous êtes venu, lui dit-il, vingt ans trop
depuis ce temps j'ai trouvé la pierre
ale avec cette palette et ces pinceaux,
d'Angleterre Henri VI fut réduit à un
de besoin que, au rapport d'Évelyn
Numismata), il chercha à remplir ses
ec le secours de l'alchimie. L'enregis-
le ce singulier projet contient les pro-
les plus solennelles et les plus sérieuses
ence et des vertus de la pierre philoso-
ec des encouragements à ceux qui s'en
nt. Il annule et condamne toutes les
ns antérieures. Aussitôt que cette pa-
ale fut publiée, il y eut tant de gens
agèrent à faire de l'or, selon l'attente
ue l'année suivante Henri VI publia un
t dans lequel il annonçait que l'heure
chaine où, par le moyen de la pierre
ale, il allait payer les dettes de l'État
en argent monnayés.

s II d'Angleterre s'occupait aussi d'al-
es personnes qu'il choisit pour opérer
œuvre formaient un assemblage aussi
que leur patente était ridicule. C'était
ion d'épiciers, de merciers et de mar-
le poisson. Leur patente fut accordée
le parliamenti.

mte d'Oxenstiern attribue ce trait au pape
III, à qui un adepte dédiait un traité d'al-
ensées, t. I, p. 172.

Les alchimistes était appelés autrefois multiplicateurs; on le voit par un statut de Henri IV d'Angleterre, qui ne croyait pas à l'alchimie. Ce statut se trouve rapporté dans la patente de Charles II. Comme il est fort court, nous le citerons. « Nul dorénavant ne s'avisera de multiplier l'or et l'argent, ou d'employer la supercherie de la multiplication, sous peine d'être traité et puni comme félon. »

On lit dans les *Curiosités de la littérature*, ouvrage traduit de l'anglais par Th. Bertin, qu'une princesse de la Grande-Bretagne, éprise



de l'alchimie, fit rencontre d'un homme qui prétendait avoir la puissance de changer le plomb en or. Il ne demandait que les matériaux et le temps nécessaires pour exécuter la conversion. Il fut emmené à la campagne de sa protectrice, où l'on construisit un vaste laboratoire, et, afin qu'il ne fût pas troublé, on défendit que personne n'y entrât. Il avait imaginé de faire tourner sa porte sur un pivot, et recevait à manger sans voir, sans être vu, sans que rien pût le distraire. Pendant deux ans il ne condescendit à parler à qui que ce fût, pas même à la princesse. Lorsqu'elle fut introduite enfin dans son laboratoire, elle vit des alambics, des chaudières, de longs tuyaux, des forges, des fourneaux, et trois ou quatre feux d'enfer allumés; elle ne contempla pas avec moins de vénération la figure enfumée de l'alchimiste, pâle, décharné, affaibli par ses veilles, qui lui révéla, dans un jargon inintelligible, les succès obtenus; elle vit ou crut voir des monceaux d'or encore imparfait répandus dans le laboratoire. Cependant l'alchimiste demandait souvent un nouvel alambic et des

quantités énormes de charbon. La princesse, malgré son zèle, voyant qu'elle avait dépensé une grande partie de sa fortune à fournir aux besoins du philosophe, commença à régler l'essor de son imagination sur les conseils de la sagesse. Elle découvrit sa façon de penser au physicien : celui-ci avoua qu'il était surpris de la lenteur de ses progrès ; mais il allait redoubler d'efforts et hasarder une opération de laquelle, jusque-là, il avait cru pouvoir se passer. La protectrice se retira ; les visions dorées reprirent leur premier empire. Un jour qu'elle était à dîner, un cri affreux, suivi d'une explosion semblable à celle d'un coup de canon, se fit entendre ; elle se rendit avec ses gens auprès du chimiste. On trouva deux larges retortes brisées, une grande partie du laboratoire en flamme, et le physicien grillé depuis les pieds jusqu'à la tête.

Élie Ashmole écrit dans sa *Quotidienne* du 13 mai 1655 : « Mon père Backouse (astrologue qui l'appelait son fils, méthode pratiquée par les gens de cette espèce) étant malade dans Fleet-Street, près de l'église de Saint-Dunstan, et se trouvant, sur les onze heures du soir, à l'article de la mort, me révéla le secret de la pierre philosophale, et me le légua un instant avant d'expirer. »

Nous apprenons par là qu'un malheureux qui connaissait l'art de faire de l'or vivait cependant de charités, et qu'Ashmole croyait fermement être en possession d'une pareille recette.

Ashmole a néanmoins élevé un monument curieux des savantes folies de son siècle, dans son *Theatrum chimicum britannicum*, vol. in-4°, dans lequel il a réuni les traités des alchimistes anglais. Ce recueil présente divers échantillons des mystères de la secte des roses-croix, et Ashmole raconte des anecdotes dont le merveilleux surpasse toutes les chimères des inventions arabes. Il dit de la pierre philosophale qu'il en sait assez pour se taire et qu'il n'en sait pas assez pour en parler.

La chimie moderne n'est pourtant pas sans avoir l'espérance, pour ne pas dire la certitude, de voir un jour vérifiés les rêves dorés des alchimistes. Le docteur Girtanner de Gœttingue a dernièrement hasardé cette prophétie que, dans le dix-neuvième siècle, la transmutation des métaux sera généralement connue ; que chaque chimiste saura faire de l'or ; que les instruments de cuisine seront d'or et d'argent, ce qui contribuera beaucoup à prolonger la vie, qui se trouve aujourd'hui compromise par les oxydes de cuivre, de fer et de plomb que nous avalons avec notre nourriture [1]. C'est ce que surtout le galvanisme amènera.

Pierre de santé. A Genève et en Savoie, on appelle ainsi une espèce de pyrite martiale très-dure et susceptible d'un beau poli. On taille pyrites en facettes comme le cristal, et l'on fait des bagues, des boucles et d'autres or ments. Sa couleur est à peu près la même celle de l'acier poli. On lui donne le nom santé, d'après le préjugé où l'on est qu'elle lorsque la santé de la personne qui la porte sur le point de s'altérer.

Pierre-de-feu, démon inconnu qui est voqué dans les litanies du sabbat.

Pierre-fort, démon invoqué dans les lita du sabbat. Nous ne le connaissons pas autrem et il se peut aussi que ce soit un des plus affi saints des sorciers.

Pierre d'Apone, philosophe, astrologu médecin, né dans le village d'Abano ou Apor près de Padoue, en 1250. C'était le plus hi magicien de son temps, disent les démonoma il s'acquit la connaissance des sept arts libér par le moyen de sept esprits familiers qu'il t



enfermés dans des bouteilles ou dans des h de cristal. Il avait de plus l'industrie de revenir dans sa bourse tout l'argent qu'il dépensé. Il fut poursuivi comme hérétiq magicien ; et s'il eût vécu jusqu'à la fin du pr il y a beaucoup d'apparence qu'il eût été vivant, comme il le fut en effigie après sa Il mourut à l'âge de soixante-six ans. Cet ho avait, dit-on, une telle antipathie pour l qu'il n'en pouvait sentir le goût ni l'odeur. mazo Garsoni dit, entre autres contes merve sur Pierre d'Apone, que, n'ayant point de dans sa maison, il commanda au diable de p dans la rue le puits de son voisin, parce refusait de l'eau à sa servante. Malheureuse

[1] *Philosophie magique*, v. VI, p. 383.

[1] Il y a dans le village d'Abone, aujou Abano, une fontaine qui prêtait autrefois la aux muets, et qui donnait à ceux qui y buva talent de dire la bonne aventure. Voyez le sep chant de la *Pharsale* de Lucain.

belles histoires, il paraît prouvé que
ıpone était une sorte de pauvre esprit
ıe croyait pas au diable, du reste homme
ıis renom. Les amateurs de livres su-
x recherchent sa *Géomancie* [1]. Mais ne
ions pas un petit livre qu'on met sur
ıte et dont voici le titre : *les Œuvres de Henri-Corneille Agrippa, par Pierre atin et français, avec des secrets occultes*, imprimé à Liége, 1788. On dit dans ce Pierre d'Aban était disciple d'Agrippa, trois siècles après lui...
tie principale est intitulée *Heptaméron iments magiques.* On y trouve les sûrs 'évoquer les esprits et de faire venir le our cela, il faut tracer trois cercles l'un re, dont le plus grand ait neuf pieds de ence, et se tenir dans le plus petit, où le nom des anges qui président à l'heure, au mois, à la saison, etc.
es anges qui président aux heures. Notez eures sont indiquées ici dans la langue Yayn ou première heure, l'ange Mi-ıor ou deuxième heure, Anaël; Nasnia me heure, Raphaël; Salla ou quatrième abriel; Sadedali ou cinquième heure, Thamus ou sixième heure, Sachiel; ı septième heure, Samaël; Thanir ou heure, Araël; Néron ou neuvième heure, Jaya ou dixième heure, Uriel; Abaï ou heure, Azaël; Natalon ou douzième mbaël.—Les anges du printemps, caba-ent nommés Talvi, sont Spugliguel, Cara-ınmissoros et Amatiel; le nom de la alors Amadaï, le nom du soleil Abraïm, la lune Agusita. Les anges de l'été, Gasmaran, sont Tubiel, Gargatiel, Tariel . La terre s'appelle alors Festativi, le ıémaï, et la lune Armatas. Les anges de e, qui se nommera Ardaraël, sont Tor-'arquam et Guabarel. La terre s'appelle ı, le soleil Abragini, la lune Matafi-es anges de l'hiver, appelés Fallas, sont Amabaël, Crarari. La terre se nomme le soleil Commutat et la lune Affaterim. anges des mois et des jours, *voy.* Mois

avoir écrit tous les noms dans le cer-ez les parfums dans un vase de terre . dites : « Je t'exorcice, parfum, pour fantôme nuisible s'éloigne de moi. » ıe feuille de parchemin vierge sur la-ous écrirez des croix; puis appelez des oins du monde les anges qui président à sommant de vous aider sur-le-champ, : « Nous t'exorcisons par la mer flottante ıarente, par les quatre divins animaux et viennent devant le trône de la divine Majesté; nous t'exorcisons; et si tu ne parais pas aussitôt ici, devant ce cercle, pour nous obéir en toutes choses, nous te maudissons et te privons de tout office, bien et joie; nous te condamnons à brûler sans aucun relâche dans l'étang de feu et de soufre, etc. » Cela dit, on verra plusieurs fantômes qui rempliront l'air de clameurs. On ne s'en épouvantera point, et on aura soin surtout de ne point sortir du cercle. On apercevra des spectres qui paraîtront menaçants et armés de flèches; mais ils n'auront pas puissance de nuire. On soufflera ensuite vers les quatre parties du monde et on dira : « Pourquoi tardez-vous? soumettez-vous à votre maître. » Alors paraîtra l'esprit en belle forme qui dira : « Ordonnez et demandez, me voici prêt à vous obéir en toutes choses. » Vous lui demanderez ce que vous voudrez, il vous satisfera, et après que vous n'aurez plus besoin de lui, vous le renverrez en disant : « Allez en paix chez vous, et soyez prêt à venir quand je vous appellerai. » Voilà ce que présentent de plus curieux les *Œuvres magiques.* Et le lecteur qui s'y fiera sera du moins mystifié [1].

Pierre Labourant, nom que des sorciers donnèrent au diable du sabbat. Jeanne Garibaut, sorcière, déclara que Pierre Labourant porte une chaîne de fer qu'il ronge continuellement, qu'il habite une chambre enflammée où se trouvent des chaudières dans lesquelles on fait cuire des personnes, pendant que d'autres rôtissent sur de larges chenets, etc.

Pierre le Brabançon, charlatan, né dans les Pays-Bas. M. Salgues rapporte de lui le fait suivant. Étant devenu épris d'une Parisienne, riche héritière, le Brabançon contrefit aussitôt la voix du père défunt et lui fit pousser, du fond de sa tombe, de longs gémissements; le mort se plaignit des maux qu'il endurait au purgatoire, et reprocha à sa femme le refus qu'elle faisait de donner sa fille à un si galant homme. La femme, effrayée, n'hésita plus : le Brabançon obtint la main de la demoiselle, mangea la dot, s'évada de Paris et courut se réfugier à Lyon. Un gros financier venait d'y mourir, et son fils se trouvait possesseur d'une fortune opulente. Le Brabançon va le trouver, lie connaissance avec lui, et le mène dans un lieu couvert et silencieux; là, il fait entendre la voix plaintive du père, qui se reproche les malversations qu'il a commises dans ce monde, et conjure son fils de les expier par des prières et des aumônes; il l'exhorte d'un ton pressant et pathétique à donner six mille francs au Brabançon pour racheter des captifs. Le fils hésite et remet l'affaire au lendemain. Mais le lendemain la même voix se fait entendre, et le père déclare nettement à son fils qu'il sera damné lui-même s'il tarde davantage à donner les six

uantia, in-8°, Venise, 1549.

[1] *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 345.

mille francs à ce brave homme que le ciel lui a envoyé. Le jeune traitant ne se le fit pas dire trois fois; il compta les six mille francs au ventriloque, qui alla boire et rire à ses dépens.

Pierre le Vénérable, savant abbé de Cluny, mort en 1156. Il a laissé un livre de miracles qui contient plusieurs légendes où les démons ne jouent pas le beau rôle.

Pierres d'anathème. « Non loin de Patras, je vis des tas de pierres au milieu d'un champ; j'appris que c'était ce que les Grecs appellent pierres d'anathème, espèce de trophées qu'ils élèvent à la barbarie de leurs oppresseurs. En dévouant leurs tyrans aux génies infernaux, ils les maudissent dans leurs ancêtres, dans leur âme et dans leurs enfants; car tel est le formulaire de leurs imprécations. Ils se rendent dans le champ qu'ils veulent vouer à l'anathème, et chacun jette sur le même coin de terre la pierre de réprobation. Les passants ne manquant pas dans la suite d'y joindre leur suffrage, il s'élève bientôt dans le lieu voué à la malédiction un tas de pierres assez semblable aux monceaux de cailloux qu'on rencontre sur le bord de nos grandes routes, ce qui du reste nettoie les champs [1]. »

Pigeons. C'est une opinion accréditée dans le peuple que le pigeon n'a point de fiel. Cependant Aristote et de nos jours l'anatomie ont prouvé qu'il en avait un, sans compter que la fiente de cet oiseau contient un sel inflammable qui ne peut exister sans le fiel. On conte que le crâne d'un homme caché dans un colombier y attire tous les pigeons des environs.

Le maréchal de Mouchy prétendait que la chair du pigeon a une vertu consolante. Lorsque ce seigneur avait perdu un ami, un parent, il disait à son cuisinier : « Vous me servirez à dîner des pigeons rôtis. J'ai remarqué, ajoutait-il, qu'après avoir mangé deux pigeons, je me lève de table beaucoup moins chagrin. »

Pij, nom que les Siamois donnent aux lieux où les âmes des coupables sont punies; elles y doivent renaître avant de revenir en ce monde.

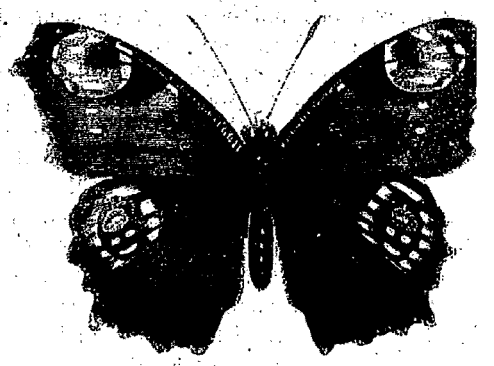
Pilal-Karras, exorcistes ou devins du Malabar, aux conjurations desquels les pêcheurs de perles ont recours pour se mettre à l'abri des attaques du requin, lorsqu'ils plongent dans la mer. Ces conjurateurs se tiennent sur la côte, marmottent continuellement des prières et font mille contorsions bizarres.

Pilapiens, peuples qui habitent une presqu'île sur les bords de la mer Glaciale, et qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les ombres. On allait autrefois les consulter. Leloyer rapporte que, quand un étranger voulait savoir des nouvelles de son pays, il s'adressait à un Pilapien, qui tombait aussitôt en extase et invoquait le diable, lequel lui révélait les choses cachées.

[1] M. Mangeart, *Souvenirs de la Morée*, 1830.

Pilate (Mont), montagne de Suisse, au sc
met de laquelle est un lac ou un étang célè
dans les légendes. On disait que Pilate s'y é
jeté, que les diables y paraissaient souvent,
Pilate, en robe de juge, s'y faisait voir tous
ans une fois, et que celui qui avait le malh
d'avoir cette vision mourait dans l'année.
plus, il passait pour certain que, quand on
çait quelque chose dans ce lac, cette imprude
excitait des tempêtes terribles qui causaient
grands ravages dans le pays; en sorte que, m
au seizième siècle, on ne pouvait monter
cette montagne, ni aller voir ce lac, sans
permission expresse du magistrat de Lucerne
il était défendu, sous de fortes peines, d'y
jeter. La même tradition se rattache au lac
Pilate, voisin de Vienne en Dauphiné [1].

Piletski, puissante famille polonaise, dont
filles, après leur mort, se changeaient en
lombes si elles n'étaient pas mariées; et, si
étaient mariées, en papillons de nuit. Elles



laient, sous ces formes, annoncer leur mo
tous leurs parents. C'est une de ces tradit
qu'il suffit de mentionner et qui est proba
ment l'œuvre de quelque poëte légendaire.

Pinet. Pic de la Mirandole parle d'un sor
nommé Pinet, lequel eut commerce trente
avec le démon Fiorina [2].

Pipi (Marie), sorcière qui sert d'échanso
sabbat; elle verse à boire dans le repas
seulement au roi de l'enfer, mais encore à
officiers et à ses disciples, qui sont les sorc
et magiciens [3].

Piqueur. A Marsanne, village du Dauph
près de Montélimart, on entend toutes les n
vers les onze heures, un bruit singulier qu
gens du pays appellent *le piqueur* ; il semble
effet, que l'on donne plusieurs coups sous ter
M. Berbiguier, dans son tome III des *Farfac*
nous apprend qu'en 1821 les piqueurs qui
quaient les femmes dans les rues de Paris n'éta

[1] Voyez, dans les *Légendes du Nouveau Testan*
les légendes de Pilate.

[2] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions*
esprits, liv. III, p. 215.

[3] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*,
liv. II, p. 143.

[4] *Bibliothèque de société*, t. III.

ıs, ni des méchants, mais des farfadets
s. « J'étais plus savant, dit-il, que le
qui ignore que les farfadets ne font le
ar plaisir. »

is, talismans en usage chez certains
ı Pérou. Ils sont composés de diverses
ls doivent faire réussir la chasse, assu-
issons, amener de la pluie, provoquer
ations et défaire les armées ennemies.
Après la mort de Germanicus, le bruit
'il avait été empoisonné par les malé-
ison. On fondait les soupçons sur les
ivants : on trouva dans la demeure de
ıs des ossements de mort, des charmes
›précations contre les parois des murs,
› Germanicus gravé sur des lames de
es cendres souillées de sang, et plu-
res maléfices par lesquels on croyait
es dévoués aux dieux infernaux[1].

volante. Quoique les sorciers de pro-
ent toujours vécu dans la misère, on
qu'ils avaient cent moyens d'éviter
e et le besoin. On cite entre autres la
ante, qui, lorsqu'elle était enchantée
ns charmes et paroles magiques, reve-
urs dans la poche de celui qui l'em-
u grand profit des magiciens qui ache-
au grand détriment des bonnes qui
ainsi en pure perte. *Voy.* AGRIPPA,
ASÉTÈS, etc.

, démon qui était familier avec Made-
a Croix.

. Nos anciens, dit *le Petit Albert*, as-
ıe le pivert est un souverain remède
sortilége de l'aiguillette nouée, si on le
ti à jeun avec du sel bénit; c'était un
ıugure. Élius, préteur romain, rendait
sur son tribunal, lorsqu'un pivert vint
r sur sa tête. Les augures, consultés sur
épondirent que tant qu'Élius prendrait
l'oiseau, sa famille prospérerait, mais
ıublique serait malheureuse; qu'au con-
rsque le pivert périrait, la république
ait et la famille d'Élius serait à plaindre.
r, préférant l'intérêt public au sien, tua
amp l'oiseau en présence du sénat; et
temps après, dix-sept jeunes guerriers
ison furent tués à la bataille de Cannes.
e bataille n'accomplit que la moitié de
tion et démentit l'autre, puisqu'elle fut
ésastreuse de toutes celles que perdit la
ıe.

tes. Il y a maintenant plus de soixante
Les anciens n'en connaissaient que sept,
tant la lune, qui n'est qu'un satellite de
; ainsi les nouvelles découvertes dé-
tout le système de l'astrologie judiciaire.
les planètes sont : le soleil, la lune,
Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Chaque planète gouverne un certain nombre d'années[1]. Les années où Mercure préside sont bonnes au commerce, etc.; la connaissance de cette partie de l'astrologie judiciaire s'appelle *Alfridaric*.

Plante-bornes. Le *plante-bornes* est une des plus poétiques et des plus morales traditions. Les *Auvergnats* ont la passion de la propriété : conserver et surtout agrandir l'héritage, c'est le but principal de leur vie, l'honneur d'un nom; et l'on dit : « Ce champ est dans ma famille depuis un siècle, » avec l'orgueil que l'on peut avoir ailleurs en montrant un parchemin établissant que son ancêtre était cousin de saint Louis ou frère d'armes de François Ier. A cet amour de la propriété, il fallait un frein; car la tentation était dangereuse dans un pays où l'on ne connaissait pas de clôtures. La religion fut ce frein salutaire; et longtemps encore après la révolution, ce n'étaient ni les juges, ni les experts qui réglaient les différends entre propriétaires, mais bien le curé. Le prêtre avait donc dû placer le respect des limites des champs au rang des choses les plus sacrées, et menacer souvent des vengeances éternelles ceux qui failliraient à ce respect. Il n'est donc pas étonnant que des imaginations frappées si vivement aient conçu la pensée du *plante-bornes*; c'est-à-dire de l'esprit, ou plutôt de l'âme de l'homme injuste revenant après sa mort expier son crime, en réparant ou faisant réparer le dommage causé à ses voisins. Le *plante-bornes* est d'un effet autrement puissant que la loi; elle est terrible, mais aveugle; souvent, avec de certaines précautions, on peut lui échapper; tandis qu'avec le monde des esprits, il n'est ni ruses, ni chicanes, ni secret possible. L'amour de la famille même, le désir si naturel à tous les cœurs d'enrichir ses enfants, de les rendre heureux, conduisent le propriétaire à se surveiller scrupuleusement, à ne commettre jamais la plus légère infraction aux règles de la probité. Quel père voudrait léguer à ses fils des tourments perpétuels, la honte publique, avec le soin de réparer ses fautes, sous peine de la mort la plus affreuse?

Car le *plante-bornes* ne s'en tient pas à une course vague, désordonnée, à travers les villages, mêlée de douloureux gémissements; il finit par arriver à sa destination, frappe trois grands coups à l'étroite fenêtre de sa chaumière, en répétant par trois fois : « *Plante-bornes!!!* » Si les habitants, sous l'empire de la terreur, restent muets, on entend autour de la maison des

[1] Les sept vieilles planètes président aussi aux sept jours de la semaine. Jarchas, brachmane, avec lequel Apollonius de Tyane philosopha secrètement, reçut de lui en présent sept anneaux portant les noms des sept planètes; il les mettait à ses doigts les jours où elles régnaient, et chacun avait une vertu particulière.

pas lourds et des battements d'ailes; et le *plante-bornes* revient gémir tous les soirs, sans se lasser jamais, jusqu'à ce qu'enfin l'on se décide à lui répondre.

Il se trompe quelquefois, s'adresse à une famille pure de toutes fraudes, et qui peut hardiment répondre pour ses aïeux; mais c'est pour lui ménager un triomphe; car, sûr de sa conscience et de celles de ses pères, le chef de famille ouvre la fenêtre, crie trois fois: « *Plante-les toi-même!* » Alors tout est fini; la paroisse est en admiration devant ceux qui ont pu chasser les *plante-bornes*. C'est comme une consécration de l'antique probité de la famille; chasser un *plante-bornes*, c'est plus honorable que faire ses preuves de cent ans de noblesse devant Chérin.

Mais si, se mentant à lui-même, le fils d'un coupable osait prononcer la formule sacramentelle, malheur à lui! Un homme injuste mourut subitement; il avait bien souvent dit à son fils, en se raillant des croyances superstitieuses: « Si » jamais je reviens vous tourmenter pour le bor- » nage, n'ayez pas peur; chassez-moi. »

Cependant une vieille femme l'avait ajourné devant ce même fils: « Vous avez planté des » arbres sur le champ qui m'appartenait; vous » ne voulez pas vous arranger avec moi pendant » que vous êtes vivant: prenez garde, il en coûte » aux morts de se lever de leurs tombes! »

Des semaines, des mois s'écoulèrent, le fils commençait à rire des *plante-bornes;* mais un soir, tout le monde l'affirme, la paroisse était en émoi; on frappa à la porte de sa chaumière. Rien ne bougea à l'intérieur; alors, ce qui n'était plus jamais arrivé arriva: le *plante-bornes* appela son fils par son nom. Furieux, celui-ci s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit, et aux cris de *plante-bornes!...* qui se répercutaient dans les montagnes, il répondit effrontément: « *Plante-les toi-même!* » puis il voulut refermer le volet; mais une invisible main le saisit à la gorge, et l'on entendit de très-près crier d'une voix désolée: « *Plante-bornes! plante-bornes!* » L'infortuné, demi-mort de frayeur, refusant encore de croire au surnaturel, essaya de se défendre; au même instant, sa femme, ses enfants, sa vieille mère le virent disparaître dans l'espace; puis, la chute d'un corps les fit frisonner; puis un cri déchirant remplit la contrée; et le lendemain on trouva le corps de l'esprit fort étendu mort sur le pavé du chemin, les lèvres sanglantes et les mains crispées[1].



Platon, célèbre philosophe grec, né l'an 430 avant Jésus-Christ. On lui attribue un livre de nécromancie. Il y a vingt-cinq ans qu'on a publié de lui une *prophétie* contre les francs-maçons; des doctes l'ont expliquée comme ce de Nostradamus.

Plats. Divination par les plats. Quinte-Cu dit que les prêtres égyptiens mettaient Jup Ammon sur une nacelle d'or d'où pendaient plats d'argent, par le mouvement desquels jugeaient de la volonté du dieu, et réponda à ceux qui les consultaient.

Pline. Les Orientaux en font un géomètre j digieux; il est lié, chez eux, à l'histoire d'Ale dre le Grand.

Plogojowits (Pierre), vampire qui répa la terreur au dernier siècle dans le village de solova en Hongrie, où il était enterré depuis semaines. Il apparut la nuit à quelques-uns habitants pendant leur sommeil et leur serra lement le gosier qu'en vingt-quatre heures ils moururent. Il fit périr ainsi neuf personnes, vieilles que jeunes, dans l'espace de huit jo La veuve de Plogojowits déclara elle-même son mari lui était venu demander ses souli ce qui l'effraya tellement qu'elle quitta le vil de Kisolova. Ces circonstances déterminèrent habitants du village à tirer de terre le corps Plogojowits et à le brûler pour se délivrer de infestations. Ils trouvèrent que son corps n'e lait aucune mauvaise odeur; qu'il était entie comme vivant, à l'exception du nez, qui pa sait flétri; que ses cheveux et sa barbe ava poussé, et qu'à la place de ses ongles, qui éta tombés, il lui en était venu de nouveaux; sous la première peau, qui paraissait cor morte et blanchâtre, il en croissait une nouv saine et de couleur naturelle. Ils remarquè aussi dans sa bouche du sang tout frais, qu vampire avait certainement sucé aux gens avait fait mourir. On envoya chercher un pointu, qu'on lui enfonça dans la poitrine, il sortit quantité de sang frais et vermeil même que par le nez et par la bouche. Ens les paysans mirent le corps sur un bûcher, l duisirent en cendres[1], et il ne suça plus.

Plotin, philosophe de l'école d'Alexandrie troisième siècle. Il se vantait d'avoir un e familier de haut rang et de la race des dieux qui paraît peu dans ses écrits, qui n'ont rie divin. Il se croyait bien au-dessus de l'huma et il eût été flatté d'espérer l'apothéose. Lors mourut, à soixante-six ans, il disait: Je m cupe de réunir le dieu qui est en moi à la d nité qui occupe l'univers. Au même instan vit un serpent sortir de dessous son lit et s'éc per par un trou qui existait dans la muraille. assistants prétendirent que ce serpent éta dieu qui possédait Plotin, ou du moins qui l tait en lui.

Pluies merveilleuses. Le peuple mel

[1] Hermann, *Les provinces.*

[1] *Traité des visions et apparitions*, t. II, p. 2

crapauds et de grenouilles au nombre
omènes de mauvais augure ; et il n'y a
re longtemps qu'on les attribuait aux
des sorciers. Elles ne sont pourtant pas
à concevoir : les grenouilles et les cra-
posent leur frai en grande quantité dans
marécageuses. Si ce frai vient à être
ec les vapeurs que la terre exhale, et
e longtemps exposé aux rayons du so-
naît ces reptiles que nous voyons tom-
la pluie. Les pluies de feu ne sont autre
e la succession très-rapide des éclairs et
s de tonnerre dans un temps orageux.
nts ont avancé que les pluies de pierres
aient de la lune ; et cette opinion a grossi
énorme des erreurs populaires. Ces
sont ordinairement que les matières
tes, les ponces, les sables et les terres
ui sont portés par les vents impétueux
s-grande distance. On a vu les cendres
e tomber jusque sur les côtes d'Afrique.
té de ces matières, la manière dont elles
lent dans les campagnes, souvent si loin
origine, et les désastres qu'elles occa-
quelquefois, les ont fait mettre au rang
s les plus formidables. Mais, de toutes
prodigieuses, la pluie de sang a tou-
la plus effrayante aux yeux du peuple ;
lant elle est chimérique. Il n'y a jamais
ie pluie de sang. Toutes celles qui ont
ges ou approchant de cette couleur ont
s par des terres, des poussières de mi-
u d'autres matières emportées par les
s l'atmosphère, où elles se sont mêlées
u qui tombait des nuages. Plus souvent
e phénomène, en apparence si extraor-
a été occasionné par une grande quan-
etits papillons qui répandent des gouttes
rouge sur les endroits où ils passent[1].

rque, le plus sage des philosophes, mort
l'an 140 de notre ère. Il était initié et
Apollon à Delphes. Cependant il a mérité
crits les éloges même des chrétiens. Ses
la Cessation des oracles, son *Histoire de*
s et ses *Livres de morale*, comme ses
hommes illustres, établissent sa probité.
onnaître les chrétiens.

n, roi des enfers, selon les païens, et,
démonomanes, archidiable, prince du
verneur général des pays enflammés,
lant des travaux forcés du ténébreux

s, dieu des richesses. Il était mis au
des dieux infernaux, parce que les ri-
se tirent du sein de la terre. Dans les
s en son honneur, les signes ordinaire-
estes qu'offraient les entrailles des vic-

z l'*Histoire naturelle de l'air et des météores*,
Richard.

times devaient toujours s'interpréter en bonne part.

Pnigalion. C'est le nom que quelques méde-



cins ont donné au cauchemar, parce que, au moyen de visions effrayantes, il étouffe la voix et l'estomac.

Pocel, roi de l'enfer chez les Prussiens. Ils nomment aussi *Pocol* le chef des hordes d'esprits aériens, et *Porquet* celui qui garde les forêts. Ce dernier est le Pan des anciens[1]. *Voy.* PICOLLUS et PUCEL.

Pochwist, divinité de l'hiver et du mauvais temps chez les Polonais, avant qu'ils fussent chrétiens.

Pogoda, chez les mêmes, à la même époque, divinité du beau temps.

Points de côté. De bonnes gens dans les Ardennes croient guérir les points de côté au moyen de cette singulière prière : « Pointe ! Pointe sur pointe ! que Dieu te guérisse de cette pointe ! comme saint Côme et saint Damien ont guéri les plaies de Notre-Seigneur dans le jardin des Olives.... »

Poirier (Marguerite), petite fille de treize ans qui déposa comme témoin contre Jean Grenier, jeune loup-garou. Elle déclara qu'un jour qu'elle gardait ses moutons dans la prairie, Grenier s'était jeté sur elle en forme de loup et l'eût mangée si elle ne se fût défendue avec un bâton, dont elle lui donna un coup sur l'échine. Elle avoua qu'il lui avait dit qu'il se changeait en loup à volonté, qu'il aimait à boire du sang et à manger la chair des petits garçons et des petites filles ; cependant qu'il ne mangeait pas les bras ni les épaules[2].

Poisons. On a souvent attribué à la magie des forfaits qui n'étaient dus qu'à la connaissance de l'art des poisons. « Il est certain que, pendant le seizième siècle, dans les années qui le précédèrent et le suivirent, l'empoisonnement était arrivé à une perfection inconnue à la chimie moderne et que l'histoire a constatée. L'Italie, berceau des sciences modernes, fu

[1] Leloyer, *Histoire des spectre* p. 212.
[2] Delancre, *Tableau de l'inconst.* liv. IX, p. 237.

inventrice et maîtresse de ces secrets, dont plusieurs se perdirent. De là vint cette réputation qui pesa, durant les deux siècles suivants, sur les Italiens. Les romanciers en ont si fort abusé, que partout où ils introduisent des Italiens, ils leur font jouer des rôles d'assassins et d'empoisonneurs. Si l'Italie avait alors l'entreprise des poisons subtils dont parlent quelques historiens, il faudrait seulement reconnaître sa suprématie en toxicologie comme dans d'autres connaissances. Elle servait les passions du siècle, comme elle bâtissait d'admirables édifices, commandait les armées, peignait de belles fresques, chantait des romances, dessinait des fêtes ou des ballets et raffinait la politique. A Florence, l'art des poisons était à un si haut point, qu'une femme partageant une pêche avec un duc, en se servant d'une lame d'or dont un côté seulement était empoisonné, mangeait la moitié saine et donnait la mort avec l'autre. Une paire de gants parfumés infiltrait par les pores une maladie mortelle. On mettait le poison dans un bouquet de roses naturelles, dont la seule senteur, une fois respirée, donnait la mort. Don Juan d'Autriche fut, dit-on, empoisonné par une paire de bottes[1]. »

Polkan, centaure des Slavons, auquel on attribuait une force et une vitesse extraordinaires. Dans les anciens contes russes, on le dépeint homme depuis la tête jusqu'à la ceinture, et cheval ou chien depuis la ceinture. En cheval, ses ruades gracieuses ont donné naissance à la danse bête qu'on nomme polka.

Pollier (Abraham). C'était un Suisse qui servait comme dragon chez le comte de Hohenlohe-Pfédelbach, au commencement de l'an 1684. Le 4 avril, il annonça qu'il allait être congédié; et comme on s'en étonnait, il ajouta qu'il était au service du diable; que le diable, en prenant hypothèque sur son âme, lui avait avancé de l'argent; mais que toutes les fois qu'il avait voulu le rembourser, comme il s'en était réservé le droit dans le pacte conclu entre eux, il manquait toujours un thaler, et enfin qu'on ne le reverrait plus le lendemain. Il disparut en effet le soir. Et, durant cette soirée, on l'entendit dans plusieurs hameaux implorer du secours, sans que personne osât aller à son aide. On trouva, au matin qui suivit, ses armes et ses habits près du village qu'il avait quitté. Huit jours après, un pêcheur repêcha son haut-de-chausse et sa chemise, et peu après son corps, où l'on constata qu'il avait eu le cou tordu. On l'enterra sous la potence[2].

Polycrite. Il y avait en Étolie un citoyen vénérable, nommé Polycrite, que le peuple avait élu gouverneur du pays, à cause de son rare mérite et de sa probité. Sa dignité lui fut prorogée jusqu'à trois ans, au bout desquels il se maria avec une femme de Locres. Mais il mourut l quatrième nuit de ses noces et la laissa enceint d'un hermaphrodite, dont elle accoucha nei mois après. Les prêtres et les augures, ayant ét consultés sur ce prodige, conjecturèrent que le Étoliens et les Locriens auraient guerre ensemble parce que ce monstre avait les deux sexes. O conclut enfin qu'il fallait mener la mère et l'en fant hors des limites d'Étolie et les brûler tou deux. Comme on était près de faire cette abom nable exécution, le spectre de Polycrite appari et se mit auprès de son enfant. Il était vêtu d'u habit noir. Les assistants, effrayés, voulaient s'en fuir; il les rappela, leur dit de ne rien craindi et fit ensuite, d'une voix grêle et basse, un bea discours par lequel il leur montra que, s'ils bri laient sa femme et son fils, ils tomberaient dan des calamités extrêmes. Mais, voyant que, ma gré ses remontrances, les Étoliens étaient décid à faire ce qu'ils avaient résolu, il prit son enfan le mit en pièces et le dévora. Le peuple pous des huées contre lui et lui jeta des pierres po le chasser; il fit peu d'attention à ces insultes continua de manger son fils, dont il ne lais que la tête, après quoi il disparut. Ce prodi sembla si effroyable qu'on prit le dessein d'all consulter l'oracle de Delphes. Mais la tête l'enfant, s'étant mise à parler, leur prédit, vers, tous les malheurs qui devaient leur arriv dans la suite, et, disent les anciens conteurs, prédiction s'accomplit. La tête de l'enfant de P lycrite, se trouvant exposée sur un marché p blic, prédit encore aux Étoliens, alors en guer contre les Acarnaniens, qu'ils perdraient la b taille. — Le Polycrite de ce conte était un vampi ou un ogre.

Polyglossos, nom que les anciens donnaie à un chêne prophétique de la forêt de Dodon ce chêne extraordinaire rendait des oracles da la langue de ceux qui venaient le consulter.

Polyphage. On a publié à Wittemberg, il y vingt ou trente ans, une dissertation sous titre : *De polyphago et alio triophago Wittemb gensis dissertatio*, in-4°. C'est l'histoire d'un plus grands mangeurs qui aient jamais existé. homme, si distingué dans son espèce, dévor quand il voulait (ce qu'il ne faisait toutefois pour de l'argent) un mouton entier, ou un chon, ou deux boisseaux de cerises avec le noyaux; il brisait avec les dents, mâchait et a lait des vases de terre et de verre, et même pierres très-dures; il engloutissait des anima vivants, oiseaux, souris, chenilles, etc. Enf ce qui surpasse toute croyance, on présenta jour à cet *avale-tout* une écritoire couverte plaques de fer; il la mangea avec les plumes, canif, l'encre et le sable. Ce fait si singulier, doit consterner nos hommes sauvages, nos m geurs de cailloux et nos jongleurs de places p bliques, a été attesté par sept témoins oculair

[1] M. de Balzac, le *Secret des Ruggieri*.
[2] Görres, *Mystique*, liv. VI, ch. xvii.

à cette époque
etc., liv. III,
s démons, etc.,

sénat de Wittemberg. Quoi qu'il en
rrible estomac jouissait d'une santé
; il termina ses prouesses à l'âge de
ıs. Alors il commença à mener une
et réglée, et vécut jusqu'à l'âge de
x-neuf ans. Son cadavre fut ouvert;
'a rempli de choses extraordinaires,
ır donne la description[1]. La seconde
a dissertation renferme l'histoire de
ommes de cette trempe et l'explica-
singularités. Mais le tout nous semble
ci de ce que l'on appelle, en termes
ime, des *canards;* et il y en a beau-
es récits de merveilles.

me, géant qui n'avait qu'un œil au
front, célèbre dans l'Odyssée, type
e nos ogres.

dée, devin d'Hypérésie, pays d'Argos.

isme. Un brahme de Calcutta a publié,
es années, une défense théologique du
s Hindous, qui admettent trois cent cin-
ions de dieux et de déesses.

d'Adam. La légère protubérance qu'on
nme d'Adam à la gorge des hommes
s les opinions populaires, d'un pepin
là quand notre premier père mangea
ısement le fruit défendu.

ace, professeur de philosophie sou-
dée; né à Mantoue en 1462, mort
ans son *Traité des enchantements*, il



ıe les démons ne sont pour rien dans
t les phénomènes occultes; mais que
on leur attribue est l'œuvre des astres,
des démons.

ıwska (Catherine), visionnaire du
. Comenius.

Les anciens Scandinaves disaient que
ıvaient fait un pont qui communiquait
a terre, et qu'ils le montaient à che-
l Satan se révolta contre Dieu, il fit
meux pont qui allait de l'abîme au pa-
ıt rompu.

Adam. On appelle *Pont d'Adam* une
ınes de sable qui s'étendent presque en
ıte entre l'île de Manar et celle de
Ceylan, où les indigènes placent le paradis terrestre. C'est, selon les Chingulais, le chemin par lequel Adam, chassé du paradis, se rendit sur le continent. Les Indiens disent que le golfe se referma pour empêcher son retour.

Pont du diable. Dans la vallée de Schellenen, en Suisse, l'imagination croit voir partout les traces d'un agent surnaturel. Le diable n'est point, aux yeux de ces montagnards, un ennemi malfaisant; il s'est même montré assez bonne personne, en perçant des rochers, en jetant des ponts sur les précipices, etc., ce que lui seul, selon les habitants, pouvait exécuter. On ne peut rien imaginer de plus hardi que la route qui parcourt la vallée de Schellenen. Après avoir suivi quelque temps les détours capricieux de cette route terrible, on arrive à cette œuvre de Satan, qu'on appelle le *Pont du diable*. Cette construction imposante est moins merveilleuse encore que le site où elle est placée. Le pont est jeté entre deux montagnes droites et élevées, sur un torrent furieux, dont les eaux tombent par cascades sur des rocs brisés et remplissent l'air de leur fracas et de leur écume[1].

Le pont de Jouy-aux-Arches, près Metz, était aussi l'ouvrage du diable, aussi bien que l'ancien



pont de Saint-Cloud, qui s'ébranla au seizième siècle, au passage d'un enfant qu'on venait de baptiser, et s'écroula ensuite. Plusieurs autres ponts ont le même nom.

Popoguno, enfers des Virginiens, dont le supplice consiste à être suspendu entre le ciel et la terre.

de l'*Almanach historique* de l'an XI.

[1] *Voyage en Suisse* d'Hélène-Marie Williams.

Poppiel Ier, roi de Pologne au neuvième siècle. On rapporte qu'il jurait souvent et que son serment ordinaire était : *Que les rats me puissent manger!* Si ce serment ne lui fut pas funeste, il le fut du moins à sa postérité, comme on va le voir. Il mourut de maladie, dans un âge peu avancé. Poppiel II, son fils, fut comme lui un tyran. On lui avait donné pour tuteurs ses oncles, guerriers braves et expérimentés, qu'il n'écouta point. Il épousa une princesse qui s'empara de son esprit, lui rendit d'abord ses oncles suspects, ensuite odieux, et ses conseils le décidèrent à les faire empoisonner. La cour frémit et le peuple s'indigna à cette nouvelle. Poppiel, avec l'audace qui est le propre des grands criminels, accusa ses oncles de trahison et défendit qu'on leur accordât ni bûcher, ni sépulture. Les Polonais, qui aimaient ces princes si lâchement assassinés, murmurèrent de nouveau ; mais on n'eût fait que les plaindre, si le ciel ne leur eût envoyé des vengeurs. Du milieu de leurs restes tombés en pourriture, il sortit une armée de rats, destinés à punir Poppiel. L'horreur qu'avait inspirée son crime avait fait fuir la plus grande partie de sa cour ; elle était presque réduite à la reine et à lui seul, lorsque ces bêtes les assiégèrent et vinrent à bout de les dévorer. *Voy.* HATTON.

Porcs (Divination par les). Nous ne pouvons citer qu'un exemple de ce singulier procédé pour la connaissance de l'avenir. Justinien ayant déclaré la guerre à Théodat, ce roi des Goths fut vaincu par Bélisaire ou plutôt par la peur. Procope explique ainsi le fait : Ce pauvre prince ayant consulté un juif qui passait pour un devin très-habile, afin de savoir d'avance le résultat de la guerre, le Juif enferma trente porcs, dix par dix, dans trois étables. On les tint un certain temps sans manger. Le terme de l'expérience étant expiré, le prince et le juif entrèrent dans les étables ; on avait donné aux porcs de la première le nom de Goths, à ceux de la seconde le nom de Romains et aux porcs de la troisième le nom de Grecs. Les porcs qui représentaient les Goths se trouvèrent morts, à l'exception de deux ; cinq des porcs romains restaient debout ; mais les porcs grecs se montrèrent tous vivants. Théodat vit là que la victoire serait à l'empereur, et subit en conséquence une défaite. Les Goths, instruits de ces détails, chassèrent leur roi Théodat et proclamèrent à sa place Vitigès, son écuyer.

Porom-Houngse, sorte de fakirs chez les Indiens. Ils se vantent d'être descendus du ciel et de vivre des milliers d'années sans jamais prendre la moindre nourriture. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on ne voit jamais un porom-houngse manger ou boire en public.

Porphyre, visionnaire grec et philosophe creux du troisième siècle, que quelques-uns de ses ouvrages ont fait mettre au rang des sorciers. Il donnait dans les arts magiques.

Porriciæ, entrailles de la victime que le prêtres jetaient dans le feu, après les avoir con sidérées pour en tirer de bons ou de mauva présages.

Porta (Jean-Baptiste), physicien célèbre, q a fait faire des pas à la science et qui a prépar les découvertes photographiques dont nous jou sons aujourd'hui, né à Naples vers 1550. On d qu'il composa à quinze ans les premiers livres d sa *Magie naturelle*, qui sont gâtés par les préj gés du siècle où il vécut. Il croyait à l'astrolog judiciaire, à la puissance indépendante des e prits, etc. On cite, comme le meilleur de ses o vrages, la *Physiognomonie céleste*, 1661, in-4° ; s'y déclare contre les chimères de l'astrologi mais il continue néanmoins à attribuer une grand influence aux corps célestes. On lui doit enco un traité de *Physiognomonie*, où il compare l figures humaines aux figures des animaux, po en tirer des inductions systématiques. *Voy.* PH SIOGNOMONIE, à la fin.

Porte. Les Tartares mantchoux révèrent esprit gardien de la porte, sorte de divinité d mestique qui écarte le malheur de leurs maison

Portes des Songes. Dans Virgile, l'une est corne, l'autre est d'ivoire. Par la porte de cor passent les Songes véritables, et par la po d'ivoire, les vaines illusions et les Songes tro peurs.

Possédés. Le bourg de Teilly, à trois lie d'Amiens, donna en 1816 le spectacle d'une f qui voulait se faire passer pour possédée. E était, disait-elle, au pouvoir de trois démo Mimi, Zozo et Crapoulet. Un honnête ecclésiastiq prévint l'autorité, qui reconnut que cette f était malade. On la fit entrer dans un hôpital. il ne fut plus parlé de la possession. On trou de la sorte dans le passé quelques supercher que la bonne foi de nos pères a su répri souvent. Il y eut jadis bien moins de scand qu'on ne le conte, et les possessions n'étai pas de si libre allure qu'on le croit. Une dém niaque commençait à faire du bruit sous Henri le roi aussitôt envoya son chirurgien Pigr avec deux autres médecins, pour examiner l faire. Quand la possédée fut amenée devant docteurs, on l'interrogea, et elle débita sornettes. Le prieur des capucins lui fit demandes en latin auxquelles elle répondit mal ; et enfin on trouva, dans certains papi qu'elle avait été déjà, quelques années précéd ment, fouettée en place publique pour avoir v se faire passer pour démoniaque ; on la condam à une réclusion perpétuelle. Du temps du m Henri III, une Picarde se disait possédée diable, apparemment pour se rendre formida L'évêque d'Amiens, soupçonnant quelque im ture, la fit exorciser par un laïque déguisé prêtre et lisant les épîtres de Cicéron. La dé niaque savait son rôle par cœur ; elle se t

des grimaces effroyables, des cabrioles , absolument comme si le diable, qu'elle z elle, eût été en face d'un prêtre lisant cré[1]. Elle fut ainsi démasquée.

y a les vrais possédés ou démoniaques. ux dont le diable s'est emparé. Plusieurs ui prétendent que les possessions sont manies, des folies plus ou moins fu- lus ou moins bizarres. Mais comment ce fait qu'à Gheel en Belgique, où l'on fous colonisés, on guérit les fous fu- es exorcisant?...

nt docteur Moreau, dans la visite of- 'il a faite à Gheel en 1842, et qu'il a reconnu ce fait, qui ne peut être con- diable serait-il donc pour quelque s certaines folies? et connaissons-nous les mystères au milieu desquels nous Dans tous les cas, si plusieurs posses- été soupçonnées de charlatanisme, nous que le soupçon a été fondé moins sou- n ne le dit.

eaucoup écrit sur les démoniaques, qui ent les experts, plus ou moins agités, cours de la lune. L'historien Josèphe ne sont pas les démons, mais les âmes nants, qui entrent dans les corps des et les tourmentent.

vu des démoniaques à qui les diables nt les ongles des pieds sans leur faire On en a vu marcher à quatre pattes, se r le dos, ramper sur le ventre, marcher te. Il y en eut qui se sentaient cha- es pieds sans savoir par qui; d'autres des langues qu'ils n'avaient jamais ap- omment expliquera-t-on les convulsion- insénistes du dernier siècle, si on en diable[2]? En l'an 1556, il se trouva à m une phalange d'enfants démoniaques, xorcismes ordinaires ne purent délivrer; qu'ils n'étaient en cet état que par ma- t sortiléges; ils vomissaient des ferre- les lopins de verre, des cheveux, des et autres choses semblables. On conte ne, dans un hôpital, soixante-dix filles t folles ou démoniaques en une seule ux ans se passèrent sans qu'on les pût Cela peut être arrivé, dit Cardan, ou par ais air du lieu, ou par la mauvaise eau, a fourberie, ou par suite de mauvais dé- nts. C'est que la suite de mauvais dé- nts entraîne souvent les mauvais esprits esquels nous luttons tous et sans cesse, ne sommes à eux. On croyait reconnaître qu'une personne était démoniaque à s signes : 1° les contorsions; 2° l'enflure e; 3° l'insensibilité et la ladrerie; 4° l'immobilité; 5° les clameurs du ventre; 6° le regard fixe; 7° des réponses en français à des mots latins; 8° les piqûres de lancette sans effusion de sang, etc. Mais, dit-on, les saltimbanques et les grimaciers font des contorsions, sans pour cela être possédés du diable; et qu'en savez-vous? L'enflure du visage, de la gorge, de la langue, est souvent causée par des vapeurs ou par la respiration retenue. L'insensibilité peut bien être la suite de quelque maladie ou n'être que factice, si la personne insensible a beaucoup de force. Un jeune Lacédémonien se laissa ronger le flanc par un renard qu'il venait de voler, sans donner le moindre signe de douleur; un enfant se laissa brûler la main dans un sacrifice que faisait Alexandre, sans faire aucun mouvement; du moins les historiens le disent. Ils en content bien d'autres. Ceux qui se faisaient fouetter devant l'autel de Diane ne fronçaient pas le sourcil..... On vous dira même que l'immobilité est volontaire, aussi bien dans les gestes que dans les regards, qu'on est libre de se mouvoir ou de ne pas se mouvoir, pour peu qu'on ait de fermeté dans les nerfs; que les *clameurs et jappements* que les possédés faisaient entendre dans leur ventre sont expliqués par nos ventriloques. On explique aussi les piqûres d'aiguille ou de lancette sans effusion de sang; dans les mélancoliques, dit-on, le sang qui est épais et grossier ne peut souvent sortir par une petite ouverture, et certaines personnes piquées de la lancette ne saignent point. On exclura des possédés les gens d'un estomac qui, ne digérant point, rendent les choses telles qu'ils les ont avalées, ainsi que les fous et les maniaques. Les symptômes de la manie sont si affreux[1] que nos ancêtres l'ont mise sur le compte des esprits malins. Et qui pourra établir qu'ils se trompaient?

On a publié un traité sur ce sujet, intitulé *Recherches sur ce qu'il faut entendre par les démoniaques dont il est parlé dans le Nouveau Testament*, par T. P. A. P. O. A. B. J. T. C. O. S., in-12, 1738, livre où la question n'est pas du tout décidée.

Il y a sur quelques possessions prétendues des explications naturelles, comme dans cette anecdote :

[1] La manie universelle est le spectacle le plus hideux et le plus terrible qu'on puisse voir. Le maniaque a les yeux fixes, sanglants, tantôt hors de l'orbite, tantôt enfoncés, le visage rouge, les vaisseaux engorgés, les traits altérés, tout le corps en contraction; il ne reconnaît plus ni amis, ni parents, ni enfants, ni épouse. Sombre, furieux, rêveur, cherchant la terre nue et l'obscurité, il s'irrite du contact de ses vêtements, qu'il déchire avec les ongles et avec les dents, même de celui de l'air et de la lumière, contre lesquels il s'épuise en sputations et en vociférations. La faim, la soif, le chaud, le froid, deviennent souvent, pour le maniaque, des sensations inconnues, d'autres fois exaltées. (Le docteur Fodéré, *Médecine légale*.)

[1] ...y, *Traité de chirurgie*.
[2] ...z dans les Légendes infernales *Le cimetière Médard*.

Dans une petite ville du Piémont, un abbé qui s'en revenait de la promenade étant tout à coup tombé dans la rue, la population l'environne, le porte dans une maison voisine, où tous les secours ordinaires ne peuvent le rappeler à la vie. Arrive un distillateur, qui lui remplit sans succès la bouche d'une liqueur très-spiritueuse. Quelques-uns des assistants courent donc à la paroisse la plus voisine, et reviennent avec un vicaire, qu'on prie, à tout hasard, de lui administrer les sacrements. Le jeune prêtre désire s'assurer d'abord de l'état du malade; c'était le soir : il demande une lumière, et la porte à la bouche du patient. Un hoquet du prétendu mort en sort aussitôt, et cette vapeur s'enflamme à la chandelle; les assistants fuient en criant que l'abbé a un démon dans le corps; ils vont supplier le curé de venir l'exorciser. Pendant ce temps, le hoquet, auteur de l'esclandre, ayant été suivi d'une explosion d'humeurs qui étouffaient le pauvre abbé, les exorcistes, en arrivant, sont surpris de le trouver debout; le distillateur rentre et éclaircit le prodige : ayant été forcé de quitter pour quelques instants le malade, après lui avoir rempli la bouche de son élixir, il n'avait pu expliquer que le hoquet, en repoussant au dehors la liqueur spiritueuse, avait naturellement produit la flamme dont l'assemblée avait été si vivement électrisée.

Mais ces petits faits n'atténuent pas l'incontestable véracité des possessions réelles, qui ne peuvent être repoussées que par l'Église. *Voy.* Grandier, Bavent, Picard, Boulé, etc.

Possédées de Flandre. L'affaire des possédées de Flandre, au dix-septième siècle, a fait trop de bruit pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Leur histoire a été écrite en deux volumes in-8°, par les Pères Domptius et Michaelis. Ces possédées étaient trois sorcières, qu'on exorcisa à Douai. L'une était Didyme, qui répondait en vers et en prose, en latin et en hébreu. C'était une pauvre religieuse infectée d'hérésie et convaincue des mauvaises mœurs qui sont les compagnes de l'apostasie. La seconde était une fille, appelée Simone Dourlet, qui ne répugnait pas à passer pour sorcière. La troisième était Marie de Sains, qui allait au sabbat et prophétisait par l'esprit de Satan... La presse du temps a publié un factum curieux, intitulé *les Confessions de Didyme, sorcière pénitente, avec les choses qu'elle a déposées touchant la synagogue de Satan. Plus, les instances que cette complice (qui depuis est rechutée) a faites pour rendre nulles ses premières confessions : véritable récit de tout ce qui s'est passé en cette affaire;* Paris, 1623. On voit dans cette pièce que « Didyme n'était pas en réputation de sainteté, mais suspecte au contraire, à cause de ses mœurs fâcheuses ». On la reconnut possédée et sorcière; on découvrit, le 29 mars 1617, qu'elle avait sur le dos une marque faite par le diable. Elle confessa avoir été la synagogue (c'est ainsi qu'elle nommait le sal bat), y avoir eu commerce avec le diable et avoir reçu ses marques. Elle s'accusa d'avoir fa des maléfices, d'avoir reçu du diable des poudr pour nuire, de les avoir employées avec certai formule de paroles terribles. Elle avait, disai elle, un démon familier de l'ordre de Belzébut Elle dit encore qu'elle avait entrepris d'ôter dévotion à sa communauté pour la perdre; qu pour elle, elle avait mieux aimé le diable que s Dieu. Elle avait renoncé à Dieu, se livrant cor et âme au démon; ce qu'elle avait confirmé donnant au diable quatre épingles : conventi qu'elle avait signée de son sang, tiré de sa vei avec une petite lancette que le diable lui ava fournie. Elle se confessa encore de plusieu abominations, et dit qu'elle avait entendu parl au sabbat d'un certain grand miracle par lequ Dieu exterminera la synagogue; et alors ce se fait de Belzébuth, qui sera plus puni que l autres. Elle parla de grands combats que l livraient le diable et la princesse des enfers po empêcher sa confession. Puis elle désavoua to ce qu'elle avait confessé, s'écriant que le diab la perdait. Était-ce folie? dans tous les cas cet folie était affreuse. Marie de Sains disait de s côté qu'elle s'était aussi donnée au diable, qu'el avait assisté au sabbat, qu'elle y avait adoré diable, une chandelle noire à la main. Elle pr tendit que l'Antechrist était venu, et elle expl quait l'Apocalypse. Simone Dourlet avait aus fréquenté le sabbat. Mais comme elle témoigna du repentir, on la mit en liberté, car elle éta arrêtée comme sorcière. Un jeune homme de V lenciennes, de ces jeunes gens dont la race n'e pas perdue, pour qui le scandale est un attrai s'éprit alors de Simone Dourlet et voulut l'épo ser. L'ex-sorcière y consentit. Mais le com d'Estaires la fit remettre en prison, où elle f retenue longtemps avec Marie de Sains. Didyn fut brûlée. *Voy.* Sabbat.

Postel (Guillaume), visionnaire du seizièn siècle, né au diocèse d'Avranches. Il fut si pr coce, qu'à l'âge de quatorze ans on le fit maît d'école. Il ne devint absurde que dans l'âge mû On dit qu'une lecture trop approfondie des o vrages des rabbins et la vivacité de son imagin tion le précipitèrent dans des écarts qui semère sa vie de troubles, et lui causèrent de cuisan chagrins. Il crut qu'il était appelé de Dieu réunir tous les hommes sous une même loi, p la parole ou par le glaive, voulant toutefois l soumettre à l'autorité du Pape et du roi France, à qui la monarchie universelle appart nait de droit, comme descendant en ligne direc du fils aîné de Noé. S'étant donc fait nomm aumônier de l'hôpital de Venise, il se lia av une femme timbrée, connue sous le nom *mère Jeanne*, dont les visions achevèrent de l

tête. Postel se prétendit capable d'in-
de convertir le monde entier. A la
les rêveries qu'il débitait, il fut dénoncé
rétique ; mais on le mit hors de cause
érant qu'il était fou. Après avoir par-
ient et fait paraître plusieurs ouvrages
uels il parle des visions de la *mère*



l rentra dans de meilleurs sentiments,
u. prieuré de Saint-Martin des Champs,
l y mourut en chrétien à quatre-vingt-
, le 6 septembre 1581. On lui attri-
t le livre des *Trois Imposteurs*. *Voy.*

beurre. Un certain exorciste avait en-
sieurs démons dans un pot à beurre ;
mort, comme les démons faisaient du
s le pot, les héritiers le cassèrent, per-
r'ils allaient y surprendre quelque tré-
ils n'y trouvèrent que le diable assez
Il s'envola avec ses compagnons et
ot vide [1]. Conte populaire.

'argent. C'est la décoration que le
me aux sorciers.

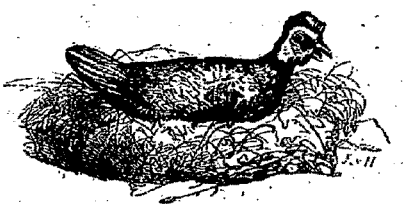
t, savetier de Toulouse, dans la maison
diable se cacha en 1557. Le malin je-
ierres qu'il tenait enfermées dans un
l'on trouva fermé à clef, et que l'on
mais, malgré qu'on le vidât, il se rem-
ujours. Cette circonstance fit beaucoup
lans la ville, et le président de la cour
, M. Latomy, vint voir cette merveille.
fit sauter son bonnet d'un coup de
moment où il entrait dans la chambre
; il s'enfuit effrayé, et on ne délogea

da aurea. Jac. de Voragine, leg. LXXXVIII.

qu'avec peine cet esprit malin, qui faisait des tours de physique amusante [1].

Poudres. Les sorciers composaient pour leurs maléfices des poudres qui, comme leurs onguents, étaient des poisons.

Poule noire. C'est en sacrifiant une poule noire à minuit, dans un carrefour isolé, qu'on engage le diable à venir faire pacte. Il faut prononcer une conjuration, ne se point retourner, faire un trou en terre, y répandre le sang de la



poule et l'y enterrer. Le même jour, et plus ordinairement neuf jours après, le diable vient et donne de l'argent; ou bien il fait présent à celui qui a sacrifié d'une autre poule noire qui est une poule aux œufs d'or. Les doctes croient que ces sortes de poules, données par le diable, sont de vrais démons. Le juif Samuel Bernard, banquier de la cour de France, mort à quatre-vingt-dix ans en 1739, et dont on voyait la maison à la place des Victoires, à Paris, avait, disait-on, une poule noire qu'il soignait extrêmement; il mourut peu de jours après sa poule, laissant trente-trois millions. La superstition de la poule noire est encore très-répandue. On dit en Bretagne qu'on vend la poule noire au diable, qui l'achète à minuit, et paye le prix qu'on lui en demande [2]. Il y a un mauvais et sot petit livre dont voici le titre : « *La Poule Noire*, ou la poule aux œufs d'or, avec la science des talismans et des anneaux magiques, l'art de la nécromancie et de la cabale, pour conjurer les esprits infernaux, les sylphes, les ondins, les gnomes, acquérir la connaissance des sciences secrètes, découvrir les trésors et obtenir le pouvoir de commander à tous les êtres et déjouer tous les maléfices et sortiléges, etc. » En Égypte, 740, 1 vol. in-18. — Ce n'est qu'un fatras niais et incompréhensible.

Poulets. *Voy.* AUGURES.

Poulpiquets. *Voy.* BOLÉGUÉANS.

Poupart. *Voy.* APPARITIONS.

Pourang, nom du premier homme, selon les Japonais, lequel sortit d'une citrouille échauffée par l'haleine d'un bœuf, après qu'il eut cassé l'œuf d'où le monde était issu.

Pou-Sha, dieu de la porcelaine chez les Chinois. Des ouvriers, dit-on, ne pouvant exécuter un dessin donné par un empereur, l'un d'eux, nommé Pou-Sha, dans un moment de désespoir,

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 124.

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 46.

s'élança dans le fourneau tout ardent. Il fut à l'instant consumé, et la porcelaine prit la forme que souhaitait le prince. Ce malheureux acquit à ce prix l'honneur de présider, en qualité de dieu, aux ouvrages de porcelaine.

Poussière. Un nuage de poussière soulevé par le vent est toujours supposé, par les basses classes du peuple irlandais, être occasionné par la marche d'une troupe de fées changeant de domicile, et l'on observe scrupuleusement envers ces cavalières invisibles les mêmes politesses que si la poussière était causée par une société de personnes les plus considérables du pays. En Écosse, le bruit des brides retentissant dans les airs accompagne toujours le tourbillon qui marque la marche des fées.

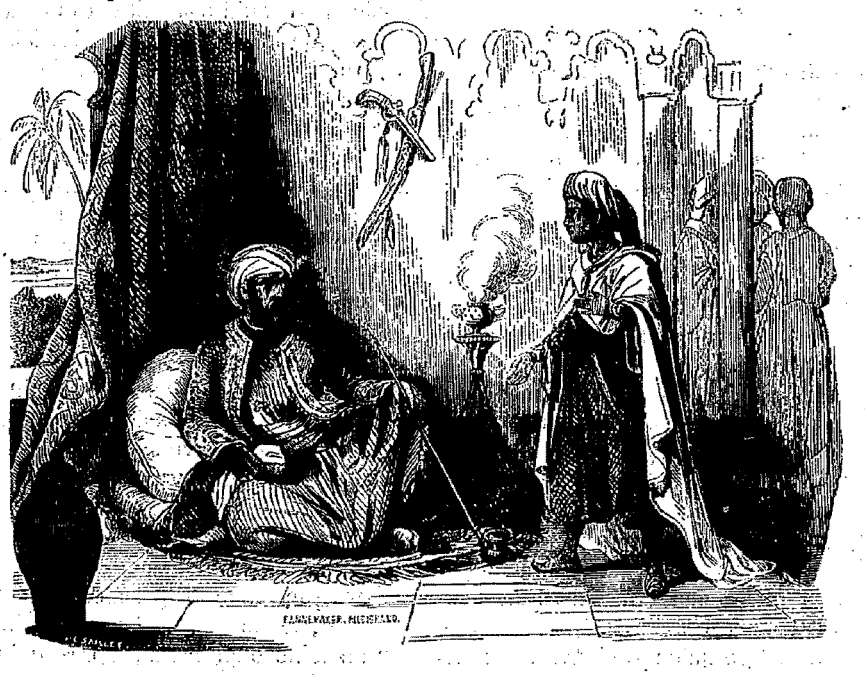
Powel, chief-justice anglais, en 1711. On lui amena un charlatan accusé de relations avec le diable. Le misérable avoua que l'accusation était vraie, et il confessa que le diable s'était montré à lui sous diverses formes. Powel ne vit là qu'un homme, ou imposteur par nécessité, ou affligé d'hallucinations, ou fou ; et comme les jurés, qui voyaient partout des sorciers, voulaient le condamner au feu, il leur demanda s'ils le déclaraient coupable sur le chef d'accusation portant qu'il était entré en communication avec le diable, sous la forme d'un chat. Le chef du jury répondit : « Oui, il est coupable sur ce chef. » Le magistrat s'appuya de cette stupidité pour obtenir grâce du malheureux.

Pra-Ariaseria, personnage fameux qui viv dans le royaume de Siam du temps de So mona-Codom. Les Siamois en font un colosse quarante brasses et demie de circonférence, de trois brasses et demie de diamètre, ce paraît peu compréhensible. Il est vrai que n ne savons pas quelle était sa forme.

Préadamites. En 1655, Isaac de la Perre fit imprimer, en Hollande, un livre dans leq il voulait établir qu'il y a eu des hommes av Adam. Quoiqu'il n'eût pour appui que les fab des Égyptiens et des Chaldéens, ce paradoxe un moment des sectateurs, comme en ont tou les absurdités. Desmarais, qui professait à G ningue, le combattit, et plus tard l'auteur mê se rétracta.

Précy. *Voy.* RAMBOUILLET.

Prédictions. D'habiles astrologues avaient suré à Pompée, à César et à Crassus qu'ils mo raient chez eux comblés de gloire, de biens d'années, et tous trois périrent misérableme Charles-Quint, François Ier et Henri VIII, tous t contemporains, furent menacés de mort violen et leur mort ne fut que naturelle. Le Grand S gneur Osman voulant déclarer la guerre à la logne en 1621, malgré les remontrances de ministres, un santon aborda ce sultan et lui d



« Dieu m'a révélé la nuit dernière, dans une vision, que si Ta Hautesse va plus loin, elle est en danger de perdre son empire ; ton épée ne peut cette année faire de mal à qui que ce soit. » « Voyons, dit Osman, si la prédiction est certaine. » Et donnant son cimeterre à un janissaire, il lui commanda de couper la tête à ce prétendu prophète, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Cependant Osman réussit mal dans son entrep contre la Pologne, et perdit, peu de temps ap la vie avec l'empire.

On cite encore le fait suivant, comme exem de prédiction accomplie : Un ancien cour nommé Languille, s'était retiré sur ses vi jours à Aubagne, près de Marseille. Il se pri querelle avec le bedeau de la paroisse, qui

temps fossoyeur ; cette dispute avait
e haine si vive, que Languille avait
bedeau qu'il ne mourrait jamais que
: sorte que le pauvre bedeau, effrayé,
mme un ennemi formidable. Peu de
s, Languille mourut, âgé de soixante-
. Il logeait dans une espèce de chambre
l'on montait par un escalier étroit et
Quand il fut question de l'enterrer, le
en joyeux, alla le chercher et chargea
aules la bière dans laquelle était le
anguille, qui était devenu assez gros.
descendant d'un air triomphal, il fit
s, glissa en avant ; la bière, tombant
crasa. Ainsi s'accomplit la menace de
autrement sans doute qu'il ne l'avait

t prédit à un duc de Choiseul qu'il
ns une sédition. On a prétendu que
ction s'était accomplie, quoique le duc
le maladie, parce qu'il expira dans le
douze médecins, rassemblés pour une
n à son sujet, se battaient à propos
s divers proposés pour le guérir.
le Luna, favori de Jean II, roi de Cas-
nis à mort pour avoir gouverné l'État
Après avoir consulté un astrologue
tinée, il lui avait été répondu qu'il eût
r de Cadahalso. Il crut que c'était d'un
s de Tolède, qui portait ce nom ; il
l'y aller. Mais ayant été condamné à
ête sur un échafaud, que les Espagnols
aussi cadahalso, on dit qu'il s'était
r le sens du mot.
, un astrologue anglais fit crier par la
ondres que la veille de l'Ascension
ne sortît de sa maison sans avoir dit
e *Pater noster*, et sans avoir déjeuné,
u brouillard pestilentiel qui arriverait
; parce que ceux qui ne le feraient pas
t infailliblement. Plusieurs, se fiant à
liction, firent ce que l'astrologue avait
mais, comme on reconnut après qu'il
pé le peuple, on le mit sur un cheval
s, tenant la queue en place de bride,
marmites au cou, et on le promena
toute la ville.
, dans les *Secrets merveilleux*, donne ce
omme infaillible pour prédire l'avenir :
rûle de la graine de lin, des racines de
de violette ; qu'on se mette dans cette
prédira les choses futures. *Voy.* Astro-
ophéties, Bohémiens, etc.
gé. Manière banale, absurde ou irréflé-
précier les choses. Les sujets du Grand
nt dans l'usage de peser leur prince
ans, et c'est toujours en raison de ce
qu'ils l'estiment valoir plus ou moins.
i, charlatan de magie. *Voy.* Raiz.
ges. Cette faiblesse, qui consiste à re-
garder comme des indices de l'avenir les événements les plus simples et les plus naturels, est l'une des branches les plus considérables de la superstition. Il est à remarquer qu'on distinguait autrefois les présages des augures, en ce que ceux-ci s'entendaient des augures recherchés ou interprétés selon les règles de l'art augural, et que les présages qui s'offraient fortuitement étaient interprétés par chaque particulier d'une manière plus vague et plus arbitraire. De nos jours on regarde comme d'un très-mauvais augure de déchirer trois fois ses manchettes, de trouver sur une table des couteaux en croix, d'y voir des salières renversées, etc. Quand nous rencontrons en chemin quelqu'un qui nous demande où nous allons, il faut, selon les enseignements superstitieux, retourner sur nos pas, de peur que mal ne nous arrive. Si une personne à jeun raconte un mauvais songe à une personne qui ait déjeuné, le songe sera funeste à la première. Il sera funeste à la seconde, si elle est à jeun, et que la première ait déjeuné. Il sera funeste à toutes les deux, si toutes les deux sont à jeun. Il serait sans conséquence si toutes les deux avait l'estomac garni... Malheureux généralement qui rencontre le matin, ou un lièvre, ou un serpent, ou un lézard, ou un cerf, ou un chevreuil, ou un sanglier ! Heureux qui rencontre un loup, une cigale, une chèvre, un crapaud ! *Voy.* Araignée, Chasse, Pie, Hibou, etc., etc., etc. Cécilia, femme de Métellus, consultait les dieux sur l'établissement de sa nièce, qui était nubile. Cette jeune fille, lasse de se tenir debout devant l'autel sans recevoir de réponse, pria sa tante de lui prêter la moitié de son siége. « De bon cœur, lui dit Cécilia, je vous cède ma place tout entière. » Sa bonté lui inspira ces mots, qui furent pourtant, dit Valère-Maxime, un présage de ce qui devait arriver ; car Cécilia mourut quelque temps après, et Métellus épousa sa nièce. Lorsque Paul-Émile faisait la guère au roi Persée, il lui arriva quelque chose de remarquable. Un jour, rentrant à sa maison, il embrassa, selon sa coutume, la plus jeune de ses filles, nommée Tertia, et la voyant plus triste qu'à l'ordinaire, il lui demanda le sujet de son chagrin. Cette petite fille lui répondit que Persée était mort (un petit chien que l'enfant nommait ainsi venait de mourir). Paul saisit le présage ; et en effet, peu de temps après, il vainquit le roi Persée, et entra triomphant dans Rome[1].

Un peu avant l'invasion des Espagnols au Mexique, on prit au lac de Mexico un oiseau de la forme d'une *grue*, qu'on porta à l'empereur Montézuma, comme une chose prodigieuse. Cet oiseau, dit le conte, avait au haut de la tête une espèce de miroir où Montézuma vit les cieux parsemés d'étoiles, de quoi il s'étonna grande-

[1] Valère-Maxime.

ment. Puis, levant les yeux au ciel, et n'y voyant plus d'étoiles, il regarda une seconde fois dans le miroir, et aperçut un peuple qui venait de l'Orient, *armé, combattant et tuant.* Ses devins étant venus pour lui expliquer ce présage, l'oiseau disparut, les laissant en grand trouble. « C'était, à mon avis, dit Delancre, son mauvais démon qui venait lui annoncer sa fin, laquelle lui arriva bientôt. » Dans le royaume de Loango, en Afrique, on regarde comme le présage le plus funeste pour le roi que quelqu'un le voie boire et manger : ainsi il est absolument seul et sans domestiques quand il prend ses repas. Les voyageurs, en parlant de cette superstition, rapportent un trait barbare d'un roi de Loango : Un de ses fils, âgé de huit ou neuf ans, étant entré imprudemment dans la salle où il mangeait, et dans le moment qu'il buvait, il se leva de table, appela le grand prêtre, qui saisit cet enfant, le fit égorger, et frotta de son sang les bras du père, pour détourner les malheurs dont ce présage semblait le menacer. Un autre roi de Loango fit assommer un chien qu'il aimait beaucoup, et qui, l'ayant un jour suivi, avait assisté à son dîner[1].

Les hurlements des bêtes sauvages, les cris des cerfs et des singes sont des présages sinistres pour les Siamois. S'ils rencontrent un serpent qui leur barre le chemin, c'est pour eux une raison suffisante de s'en retourner sur leurs pas, persuadés que l'affaire pour laquelle ils sont sortis ne peut pas réussir. La chute de quelque meuble que le hasard renverse est aussi d'un très-mauvais augure. Que le tonnerre vienne à tomber, par un effet naturel et commun, voilà de quoi gâter la meilleure affaire. Plusieurs poussent encore plus loin la superstition et l'extravagance : dans une circonstance critique et embarrassante, ils prendront pour règle de leur conduite les premières paroles qui échapperont au hasard à un passant, et qu'ils interpréteront à leur manière. Dans le royaume de Benin, en Afrique, on regarde comme un augure très-favorable qu'une femme accouche de deux enfants jumeaux : le roi ne manque pas d'être aussitôt informé de cette importante nouvelle, et l'on célèbre par des concerts et des festins un événement si heureux. Le même présage est regardé comme très-sinistre dans le village d'Arebo, quoiqu'il soit situé dans le même royaume de Benin.

Un serpent s'était entortillé autour d'une clef à la porte d'une maison, et les devins annonçaient que c'était un présage. « Je ne le crois pas, dit un philosophe, mais c'en pourrait bien être un si la clef s'était entortillée autour du serpent. »

Prescience, connaissance certaine et infaillible de l'avenir. Elle n'appartient qu'à Dieu. Rappelons-nous ici la maxime d'Hervey : « Mortel, qui que tu sois, examine et pèse tant qu tu voudras; nul sur la terre ne sait quelle l'attend. »

Préservatifs. *Voy.* Amulettes, Cornes, Phylactères, Troupeaux, etc.

Pressentiment. Suétone assure que Calpu nie fut tourmentée de noirs pressentiments pe d'heures avant la mort de César. Mais que so les pressentiments? Est-ce une voix secrète intérieure? Est-ce une inspiration céleste? Est- la présence d'un génie invisible qui veille sur n destinées? Les anciens avaient fait du pressent ment une sorte de religion, et de nos jours on ajoute foi. M. C. de R..., après s'être beauco amusé au bal de l'Opéra, mourut d'un coup sang en rentrant chez lui. Madame de V..., sœur, qui l'avait quitté assez tard, fut tourment toute la nuit de songes affreux qui lui représe taient son frère dans un grand danger, l'appela à son secours. Souvent réveillée en sursaut, dans des agitations continuelles, quoiqu'elle s que son frère était au bal de l'Opéra, elle n'e rien de plus pressé, dès que le jour parut, q de demander sa voiture et de courir chez l Elle arriva au moment où le suisse avait re ordre de ne laisser entrer personne et de di que M. C. de R... avait besoin de repos. E s'en retourna consolée et riant de sa frayeur. ne fut que dans l'après-midi qu'elle apprit q ses noirs pressentiments ne l'avaient point tro pée. *Voy.* Songes.

On lisait dans le journal *la Patrie*, en se tembre 1857 :

« M. de S..., neveu de la comtesse K..., h bite l'Angleterre. Un soir, il rentre chez lui, l'esp fort tranquille. A peine a-t-il allumé sa bou qu'il entend un bruit étrange. Il se détourne, voit sur sa table une main qui trace rapideme quelques lettres sur le papier et disparaît. s'approche et lit : *Godefroy.* C'est le nom d' de ses amis qui voyageait alors dans l'Amériq du Nord.

» M. de S... a pris note précise du jour et l'heure de cette apparition ; quelque temps apr il a su officiellement que ce même jour, à même heure, son ami était mort au Cana L'impression que cet événement a produite s lui a été si vive, qu'il vient de renoncer monde et d'entrer aux oratoriens de Londres.

Pressine. *Voy.* Mélusine.

Prestantius. *Voy.* Extases.

Prestiges. « Il y a eu de nos jours, dit Ga pard Peucer, en ses commentaires *De divin tione*, une vierge bateleuse à Bologne, laquel pour l'excellence de son art, était fort renomm par toute l'Italie ; néanmoins elle ne sut, av toute sa science, si bien prolonger sa vie, qu'e fin, surprise de maladie, elle ne mourût. Quelq autre magicien, qui l'avait toujours accompagn sachant le profit qu'elle retirait de son art pe

[1] Saint-Foix, *Essais historiques.*

, lui mit, par le secours des esprits, arme ou poison sous les aisselles : de semblait qu'elle eût vie ; et elle com- e retrouver aux assemblées, jouant de chantant, sautant et dansant, comme



accoutumé : de sorte qu'elle ne diffé- personne vivante que par la couleur, xcessivement pâle. Peu de jours après, a à Bologne un autre magicien, lequel, l'excellence de l'art de cette fille, la ir jouer comme les autres. Mais à peine ie, qu'il s'écria : Que faites-vous ici, ? celle que vous voyez devant vos yeux, si jolis soubresauts, n'est autre qu'une morte. Et à l'instant elle tomba morte au moyen de quoi le prestige et l'en- furent découverts. »

me femme de la ville de Laon vit le us la forme de son grand-père, puis s d'une bête velue, d'un chat, d'un d'une guêpe et d'une jeune fille[1]. lutôt des hallucinations que des pres- *y.* Apparitions, Enchantements, Sici- TAMORPHOSES, Charmes, etc.

s noirs. C'est le nom que donnent les ux prêtres du sabbat.

s superstitieuses. Nous empruntons Thiers et à quelques autres ces petits uvre de niaiserie ou de naïveté.

mal de dents : Sainte Apolline, qui êtes la pierre ; sainte Apolline, que faites- — Je suis venue ici pour le mal de c'est un ver, ça s'ôtera ; si c'est une a s'en ira.

le tonnerre : Sainte Barbe, sainte Fleur, roix de Notre Seigneur. Partout où cette e dira, jamais le tonnerre ne tombera.

lii gemmæ cosmocriticæ, lib. II, cap. II.

Pour toutes les blessures : Dieu me bénisse et me guérisse, moi pauvre créature, de toute espèce de blessure, quelle qu'elle soit, en l'honneur de Dieu et de la Vierge Marie, et de MM. saint Cosme et saint Damien. *Amen.*

Pour les maladies des yeux : M. saint Jean, passant par ici, trouva trois vierges en son chemin. Il leur dit : Vierges, que faites-vous ici ? Nous guérissons de la maille. — Oh ! guérissez, vierges, guérissez cet œil.

Pour arrêter le sang du nez : Jésus-Christ est né en Bethléem et a souffert en Jérusalem. Son sang s'est troublé ; je le dis et te commande, sang, que tu t'arrêtes par la puissance de Dieu, par l'aide de saint Fiacre et de tous les saints, tout ainsi que le Jourdain, dans lequel saint Jean-Baptiste baptisa Notre-Seigneur, s'est arrêté. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Contre la brûlure : Feu de Dieu, perds ta chaleur, comme Judas perdit sa couleur, quand il vendit Notre-Seigneur au jardin des Olives. *Voyez* Point de côté, Oraison du loup, Gardes, Barbe-a-Dieu, etc.

Prierio (Sylvestre Mozzolino de), savant dominicain, a publié un livre curieux sur les faits étranges des sorcières et des démons : *De strigimagarum demonumque prestigiis.* Rome, 1521 ; in-4°.

Prisier, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Prodiges, événements surprenants dont on ignore la cause, et que l'on est tenté de regarder comme surnaturels. C'est la définition de Bergier. Sous le consulat de Volumnius, on entendit parler un bœuf. Il tomba du ciel, en forme de pluie, des morceaux de chair, que les oiseaux dévorèrent en grande partie ; le reste fut quelques jours sur la terre sans rendre de mauvaise odeur. Dans d'autres temps, on rapporta des événements aussi extraordinaires, qui ont néanmoins trouvé créance parmi les hommes. Un enfant de six mois cria victoire dans un marché de bœufs. Il plut des pierres à Picenna. Dans les Gaules, un loup s'approcha d'une sentinelle, lui tira l'épée du fourreau et l'emporta. Il parut en Sicile une sueur de sang sur deux boucliers, et, pendant la seconde guerre punique, un taureau dit, en présence de Cnéus Domitius : *Rome, prends garde à*



toi[1] ! Dans la ville de Galéna, sous le consulat de

[1] Valère-Maxime.

Lépide, on entendit parler un coq d'Inde, qui ne s'appelait pas alors un coq d'Inde; car c'était une pintade. Voilà des prodiges.

Delancre parle d'une sorcière qui, de son temps, sauta du haut d'une montagne sur un rocher éloigné de deux lieues. Quel saut!.... Un homme ayant bu du lait, Schenck dit qu'il vomit deux petits chiens blancs aveugles. Vers la fin du mois d'août 1682, on montrait à Charenton une fille qui vomissait des chenilles, des limaçons, des araignées et beaucoup d'autres insectes. Les docteurs de Paris étaient émerveillés. Le fait semblait constant. Ce n'était pas en secret : c'était devant des assemblées nombreuses que ces singuliers vomissements avaient lieu. Déjà on préparait de toutes parts des dissertations pour expliquer ce phénomène, lorsque le lieutenant criminel entreprit de s'immiscer dans l'affaire. Il interrogea la maléficiée, lui fit peur du fouet et du carcan, et elle avoua que depuis sept ou huit mois elle s'était accoutumée à avaler des chenilles, des araignées et des insectes; qu'elle désirait depuis longtemps avaler des crapauds, mais qu'elle n'avait pu s'en procurer d'assez petits[1]. On a pu lire, il y a vingt ans, un fait pareil rapporté dans les journaux : une femme vomissait des grenouilles et des crapauds; un médecin peu crédule, appelé pour vérifier le fait, pressa de questions la malade et parvint à lui faire avouer qu'elle avait eu recours à cette jonglerie pour gagner un peu d'argent[2].

« Il y a, dit Chevreau, des choses historiques et qui ne sont presque pas vraisemblables. Il plut du sang sous l'empereur Louis II; de la laine sous l'empereur Jovinien; des poissons, dont on ne put approcher pour leur puanteur, sous Othon III; et Valère-Maxime, dans le chapitre *des Prodiges*, de son premier livre, a parlé d'une pluie de pierres et d'une autre de pièces sanglantes de chair, qui furent mangées par les oiseaux. Louis, fils de Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, pour être venu avant terme, naquit sans peau, et les médecins trouvèrent moyen de lui en faire une. Une femme, dans le Péloponnèse, comme le dit Pline, eut en quatre couches vingt enfants, cinq à la fois, dont la plupart vécurent; et selon Trogus, une autre, en Égypte, eut sept enfants d'une même couche. Saint Augustin, dans le chapitre XXIII du livre XIV de la *Cité de Dieu*, dit qu'il a vu un homme qui suait quand il voulait, sans faire aucun exercice violent, et qu'il y prenait un fort grand plaisir. Le bras d'un des capitaines de Brutus sua de l'huile rosat en telle abondance, que toute la peine qu'on se donna pour l'essuyer et pour le sécher fut inutile. Démophon, maître d'hôtel d'Alexandre, s'échauffait à l'ombre et se rafraîchissait au soleil. Il s'[illegible] trouvé une Athénienne qui a vécu de ciguë ju[illegible] qu'à la vieillesse; et un certain Mahomet, roi [illegible] Cambaye, s'accoutuma si bien aux viandes e[illegible] poisonnées, dans la peur qu'il eut de périr par [illegible] poison, qu'il n'en eut plus d'autres dans ses repa[illegible] Il devint si venimeux qu'une mouche qui le to[illegible] chait tombait morte dans le même instant; [illegible] tuait de son haleine ceux qui passaient une heu[illegible] avec lui. Pyrrhus, roi d'Épire, comme le dise Pline et Plutarque, guérissait avec le pouce [illegible] son pied droit tous les maux de rate, et, sel[illegible] d'autres, tous les ulcères qui s'étaient form[illegible] dans la bouche; mais ce qui n'est pas mo[illegible] étonnant, c'est que, le corps de Pyrrhus ét[illegible] brûlé et réduit en cendre, on trouva tout ent[illegible] le même pouce, qui fut porté en cérémonie da[illegible] un temple, et là enchâssé comme une reliq[illegible] C'en est assez pour justifier qu'il y a des cho[illegible] historiques qui ne sont presque jamais vraise[illegible] blables[1].

Prométhée. Atlas et Prométhée, tous de[illegible] grands astrologues, vivaient du temps de Josep[illegible] Quand Jupiter délivra Prométhée de l'aigle ou [illegible] vautour qui devait lui dévorer les entrailles p[illegible] dant trente mille ans, le dieu, qui avait juré [illegible] ne le point détacher du Caucase, ne voulut [illegible] fausser son serment, et lui ordonna de porte[illegible] son doigt un anneau où serait enchâssé un fr[illegible] ment de ce rocher. C'est là, selon Pline, l'orig[illegible] des bagues enchantées.

Pronostics populaires. Quand les chê[illegible] portent beaucoup de glands, ils pronostiqu[illegible] un hiver long et rigoureux. Tel vendredi, tel [illegible] manche. Le peuple croit qu'un vendredi pluvie[illegible] ne peut être suivi d'un dimanche serein. Rac[illegible] a dit au contraire :

> Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fiera :
> Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Si la huppe chante avant que les vignes g[illegible] ment, c'est un signe d'abondance de vin :

> De saint Paul la claire journée
> Nous dénote une bonne année.
> Si l'on voit épais les brouillards,
> Mortalité de toutes parts.
> S'il fait vent, nous aurons la guerre;
> S'il neige ou pleut, cherté sur terre;
> Si beaucoup d'eau tombe en ce mois,
> Lors peu de vin croître tu vois.

Des étoiles en plein jour pronostiquent des [illegible] cendies et des guerres. Sous le règne de Co[illegible] stance, il y eut un jour de ténèbres pend[illegible] lequel on vit les étoiles; le soleil à son le[illegible] était aussi pâle que la lune; *ce qui présageait famine et la peste.*

> Du jour de saint Médard, en juin,
> Le laboureur se donne soin;

[1] *Dictionnaire des merveilles de la nature*, article *Estomac*.

[2] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. II, p. 94.

[1] *Chevræana*, t. I, p. 257.

es anciens disent : S'il pleut,
ante jours pleuvoir il peut.
il fait beau, sois tout certain
oir abondamment de grain.

ans *les Mélanges tirés d'une grande* [1] que, les habitants de Salency ayant, mps de sécheresse, invoqué particu- aint Médard, évêque de Noyon, pour la pluie, il arriva qu'en effet cette fut suivie d'une pluie de quarante t là, dit-on, l'origine du pronostic at- int Médard. On dit encore que :

leut le jour de saint Gervais,
uvra quinze jours après.

erres du soir amènent un orage ; les lu matin promettent des vents ; ceux nd vers midi annoncent la pluie. Les pierres pronostiquent des charges et its d'impôts.

onque en août dormira
midi s'en repentira.
en tout temps je te prédi
ne faut dormir à midi.

Trois soleils pronostiquent un triumvirat. On vit trois soleils, dit Cardan, après la mort de Jules César ; la même chose eut lieu un peu avant le règne de François Ier, Charles-Quint et Henri VIII.

Si le soleil luit avant la messe le jour de la Chandeleur, c'est un signe que l'hiver sera encore bien long. — Qui se couche avec les chiens se lève avec les puces.

Les paysans ont mille signes que nous n'avons pas pour prévoir le beau ou le mauvais temps ; leurs baromètres naturels sont souvent plus infaillibles que les nôtres ; leurs signes, en effet, sont fondés sur une constante observation. Newton, se promenant à la campagne avec un livre à la main, passa devant un pâtre, à qui il entendit marmotter : — Ce gentleman ne lira pas tout le long de sa promenade, ou bien son livre sera mouillé ; et le philosophe ne tarda pas à voir tomber la pluie. Il repassé et demande au pâtre : — A quoi, mon ami, avez-vous donc jugé qu'il allait pleuvoir ? C'est, répondit-il, que mes vaches fourraient leurs museaux dans les haies [1].

Prophètes. Les Turcs reconnaissent plus de cent quarante mille prophètes ; les seuls que nous



Un groupe des cent quarante mille prophètes turcs.

vérer comme vrais prophètes sont ceux s Écritures. Toutes les fausses religions de faux comme elles.

elques mots sur un prophète moderne, s'en voit encore. Le lord juge Holt avait prison un soi-disant prophète qui se Londres les airs de passer pour un enviel. Un particulier, partisan de cet inrendit chez milord et demanda à lui n lui dit qu'il ne pouvait pas entrer, parce que milord était malade. — Dites à milord que je viens de la part de Dieu, répliqua le visiteur. Le domestique se rendit auprès de son maître, qui lui donna ordre de faire entrer. — Qu'y a-t-il pour votre service ? lui demanda le juge. — Je viens, lui dit l'aventurier, de la part du Seigneur, qui m'a envoyé vers toi pour t'or-

[1] Voyez les pronostics populaires plus étendus dans les *Légendes du Calendrier*.

donner de mettre en liberté John Atkins, son fidèle serviteur, que tu as fait mettre en prison. — Vous êtes un faux prophète et un insigne menteur, lui répondit le juge, car si le Seigneur vous avait chargé de cette mission, il vous aurait adressé au procureur général. Il sait qu'il n'est pas en mon pouvoir d'ordonner l'élargissement d'un prisonnier; mais je puis lancer un décret de prise de corps contre vous, pour que vous lui teniez compagnie, et c'est ce que je vais faire.

La rebellion contre l'Église connue sous le nom de la réforme a eu ses prophètes, dont les plus célèbres sont Astier, Isabeau et Jurieu, qui a prophétisé si bien à rebours. Voyez *les Prophètes du Dauphiné*, dans *les Légendes infernales*.

Comme le diable cherche toujours à singer Dieu, il a donc aussi ses prophètes. Mais ils sont menteurs. Tous les oracles des faux dieux passaient pour prophéties. Mais sur cent de ces oracles, quatre-vingt-dix-neuf n'étaient que des énigmes qu'il fallait deviner. *Voy.* PSELLUS.

Propreté. Saint Bernard met la propreté au nombre des vertus; car Dieu aime ce qui est pur. Les démons, naturellement opposés, font de la propreté un vice dans leurs adeptes, qui sont obligés de l'éviter.

Proserpine, épouse de Pluton selon les païens, et reine de l'empire infernal. Selon les démonomanes, Proserpine est archiduchesse et souveraine princesse des esprits malins. Son nom vient de *proserpere*, ramper, serpenter; les interprètes voient en elle le serpent funeste.

Prostrophies, esprits malfaisants qu'il fallait supplier avec ferveur, chez les anciens, pour éviter leur colère.



Pruflas.

Proudhon, écrivain contemporain qui a eu la stupide grossièreté d'écrire que Dieu est le diable, et de s'offrir pour gouverner mieux que lui les choses de ce monde. C'est cet ennemi de Dieu qui a établi que la propriété est le vol. Le diab a dû bien rire.

Pruflas ou **Busas,** grand prince et grand-d de l'empire infernal. Il régna dans Babylon et là il avait la tête d'un hibou. Il excite les d cordes, allume les guerres, les querelles réduit les gens à la mendicité; il répond av profusion à tout ce qu'on lui demande; il vingt-six légions sous ses ordres[1].

Psellus (Michel), auteur du livre *De oper tione dæmonum*. Paris, 1623; in-8°. Il a été tr duit en français par Gaulmin. Il est fort curieu On y voit que les démons promettaient à ce qu'ils pouvaient enrôler sous leurs bannières d honneurs, de l'or et des richesses; mais qu' n'accomplissaient pas leurs promesses; qu' trompaient habituellement leurs initiés par u certaine fantasmagorie et par des apparitions l mineuses qu'ils appelaient théopsies ou visio divines; mais que les amateurs ne pouvaient arriver qu'après avoir commis des actions ab minables. Psellus parle aussi d'excréments h mains, solides et fluides, que les sorciers devai goûter pour se rendre les démons favorables. raconte une aventure qui lui fut personnelle que nous empruntons à la traduction de Gör par M. de Sainte-Foi.

Psellus, qui était puissant à la cour de Const tinople, fit mettre en prison un sorcier ma



chéen qui prophétisait. « Comme je lui dem dais, dit-il, d'où il tenait le don de prophétie refusa d'abord de répondre. Mais, forcé de parl il me dit qu'il avait appris son art d'un vagabo de Libye. — Celui-ci, me poursuivit-il, m'ay mené la nuit sur une montagne, me fit goû

[1] Wierus, in *Pseudom. dæmonum.*

ine herbe, me cracha dans la bouche, ; yeux d'un certain onguent et me fit ıultitude de démons, parmi lesquels s un qui volait vers moi sous la forme ıu ; et, entrant par ma bouche, il pé- i'au fond de mes entrailles. A partir ent jusqu'aujourd'hui, j'ai pu lire dans ıtes les fois que mon démon l'a bien 'y a que quelques jours dans l'année ıis obtenir de lui qu'il me révèle quoi : c'est aux fêtes de la Croix, aux jours on et de la Résurrection. — Il me dit 'ous aurez beaucoup à souffrir dans ; ; les démons vous en veulent, parce abolissez leur culte ; et ils vous ont s dangers auxquels vous n'échapperez puissance supérieure à la leur ne vous leurs mains. — Tout arriva comme il lit, ajoute Psellus, et je serais mort des dangers de toutes sortes dont j'ai nné, si Dieu ne m'en avait inopiné- ré[1].



Un psylle charmeur.

ıs, sorte de divination où l'on faisait etits cailloux qu'on cachait dans du sable.
ımancie, divination par les esprits,

[1] *ue* de Görres, liv VIII, ch. III.

ou art d'évoquer les morts. *Voy.* Nécromancie.

Psylles, peuples de Libye, dont la présence seule charmait le poison le plus subtil des serpents les plus redoutables. Ils prétendaient aussi guérir la morsure des serpents avec leur salive ou par leur simple attouchement. Hérodote prétend que les anciens Psylles périrent dans la guerre insensée qu'ils entreprirent contre le vent du midi, indignés qu'ils étaient de voir leurs sources desséchées.

Psylotoxotes, peuples imaginaires de Lucien. Ils étaient montés sur des puces grosses comme des éléphants.

Publius. *Voy.* Tête.

Pucel, grand et puissant duc de l'enfer. Il paraît sous la forme d'un ange obscur ; il répond sur les sciences occultes ; il apprend la géométrie et les arts libéraux ; il cause de grands bruits et fait entendre le mugissement des eaux dans les lieux où il n'y en a pas. Il commande quarante-huit légions. Il pourrait bien être le même que Pocel.

Pucelle d'Orléans. *Voy.* Jeanne d'Arc.

Puces. L'abbé Thiers, parmi les superstitions qu'il a recueillies, rapporte celle-ci : qu'on peut se prémunir contre la morsure des puces en disant : *Och, och.*

Puck. C'était un démon familier que ce Puck, qui eut longtemps son domicile chez les dominicains de Schwerin dans le Mecklembourg. Malgré les tours qu'il jouait aux étrangers qui venaient visiter le monastère, Puck, soumis aux moines, avait l'air d'être pour eux un bon serviteur. Sous la forme d'un singe, il tournait la broche, tirait le vin, balayait la cuisine. Cependant, malgré tous ces services, le religieux à qui nous devons la *Veridica relatio de dæmonio Puck* ne reconnaît



en lui qu'un esprit malin. Le Puck de Schwerin recevait pour ses gages deux pots d'étain et une veste bariolée de grelots en guise de boutons.

Le moine Rusch, de la légende suédoise, et Bronzet, de l'abbaye de Montmajor, près d'Arles, sont encore Puck sous d'autres noms. On le retrouve en Angleterre sous la forme de Robin Goodfellow ou de Robin Hood (Robin des bois),

le fameux bandit de la forêt de Sherwood ayant reçu ce surnom à cause de sa ressemblance avec ce diable populaire. Enfin Robin Hood est aussi le *Red Cap* d'Écosse et le diable saxon Hodeken, ainsi appelé de l'hoodiwen, ou petit chaperon rouge qu'il porte en Suède lorsqu'il y apparaît sous la forme du *Nisse* ou *Nissegodreng*. Puck, en Suède, se nomme *Nissegodreng* (ou Nisse le bon enfant), et vit en bonne intelligence avec *Tomtegobbe*, ou le Vieux du Grenier, qui est un diable de la même classe. On trouve Nissegodreng et Tomtegobbe dans presque toutes les fermes, complaisants et dociles si on les traite avec douceur, mais irascibles et capricieux si on les offense.

Dans le royaume voisin, en Danemark, les Pucks ont un rare talent comme musiciens. Il existe une certaine danse appelée la gigue du roi des Elfes, bien connue des ménétriers de campagne et qu'aucun d'eux n'oserait exécuter. L'air seul produit le même effet que le cor d'Obéron : à peine la première note se fait-elle entendre, vieux et jeunes sont forcés de sauter en mesure; les tables, les chaises et les tabourets de la maison commencent à se briser, et le musicien imprudent ne peut rompre le charme qu'en jouant la même danse à rebours sans déplacer une seule note, ou bien en laissant approcher un des danseurs involontaires assez adroit pour passer derrière lui et couper toutes les cordes du violon par-dessus son épaule [1].

Punaises. Si on les boit avec de bon vinaigre, elles font sortir du corps les sangsues que l'on a avalées, sans y prendre garde, en buvant de l'eau de marais [2].

Purgatoire. Les juifs reconnaissent une sorte de purgatoire; il dure pendant toute la première année qui suit la mort de la personne décédée. L'âme, durant ces douze mois, a la liberté de venir visiter son corps et revoir les lieux et les personnes pour lesquels elle a eu quelque affection particulière. Le jour du sabbat est pour elle un jour de relâche. Les Kalmouks croient que les Berrids, qui sont les habitants de leur purgatoire, ressemblent à des tisons ardents et souffrent surtout de la faim et de la soif. Veulent-ils boire, à l'instant ils se voient environnés de sabres, de lances, de couteaux; à l'aspect des aliments, leur bouche se rétrécit comme un trou d'aiguille, leur gosier ne conserve que le diamètre d'un fil, et leur ventre s'élargit et se déploie sur leurs cuisses comme un paquet d'allumettes. Leur nourriture ordinaire se compose d'étincelles. Ceux qui ont dit que le purgatoire n'est séparé de l'enfer que par une grande toile d'araignée ou par des murs de papier qui en forment l'enceinte et la voûte, ont dit des choses que les vivants ne savent pas. Le purgatoire est indiqué dans saint Matthieu, chap. xii, où Not Seigneur parle de péchés qui ne sont remis dans le siècle présent, ni dans le siècle fut Or, les péchés qui peuvent être remis dans siècle futur ne le seront ni dans le ciel, où r de souillé ne peut entrer, ni dans l'enfer, où n'y a plus de rémission. Donc ils seront exp dans un lieu intermédiaire; et ce lieu est le p gatoire.

Purrikeh, épreuve par le moyen de l'eau du feu, en usage chez les Indiens pour déc vrir les choses cachées.

Pursan ou **Curson**, grand roi de l'enfer



apparaît sous la forme humaine, en costume temps, avec une tête qui rappelle le lion porte une couleuvre; il est quelquefois mo sur un ours et précédé continuellement du de la trompette. Il connaît à fond le présent passé, l'avenir, découvre les choses enfou comme les trésors. En prenant la forme d homme, il est aérien; il est le père des b esprits familiers. Vingt-deux légions reçoi ses ordres [1].

Putéorites, secte juive dont la superstit consistait à rendre des honneurs particuliers puits et aux fontaines.

Pygmées, peuple fabuleux qu'on disait a existé en Thrace. C'étaient des hommes qui vaient qu'une coudée de haut; leurs fem accouchaient à trois ans et étaient vieilles à h Leurs villes et leurs maisons n'étaient bâties de coquilles d'œufs; à la campagne, ils se r raient dans des trous qu'ils faisaient sous te Ils coupaient leurs blés avec des cognées, com s'il eût été question d'abattre une forêt. armée de ces petits hommes attaqua Herc qui s'était endormi après la défaite du g Antée, et prit pour le vaincre les mêmes pré tions qu'on prendrait pour former un siége. deux ailes de cette petite armée fondent su main droite du héros, et, pendant que le c de bataille s'attache à la gauche et que les

[1] *Quarterly Review.*
[2] *Albert le Grand*, p. 187.

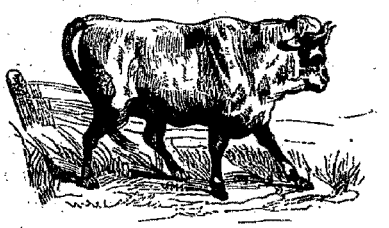
[1] Wierus, *Pseudom. dæmon.*

ient ses pieds assiégés, la reine, avec
aves sujets, livre un assaut à la tête.
réveille, et, riant du projet de ces
s, les enveloppe toutes dans sa peau
les porte à Eurysthée.
nées avaient guerre permanente contre
qui venaient de la Scythie les atta-
tés sur des perdrix ou, selon d'autres,
chèvres d'une taille proportionnée à
s'armaient de toutes pièces pour aller
leurs ennemis.
Morlaix, il existe, dit-on, de petits
'un pied de haut, vivant sous terre,
et frappant sur des bassins. Ils étalent
le font sécher au soleil. L'homme qui
in modestement reçoit deux poignées
al ; celui qui vient avec un sac dans
de le remplir est éconduit et mal-
on de modération qui tient à des temps
Voy. NAINS, GNOMES, etc.
ides. Les Arabes prétendent que les
ont été bâties longtemps avant le dé-
une nation de géants. Chacun d'eux
ous son bras une pierre de vingt-cinq

ancie, divination par le feu. On jetait
quelques poignées de poix broyée, et,
llumait promptement, on en tirait un
e; ou bien on brûlait une victime, et
it l'avenir sur la couleur et la figure de
Les démonomanes regardent le devin
is comme l'inventeur de cette divina-
avait à Athènes un temple de Minerve
à se trouvaient des vierges occupées à
les mouvements de la flamme d'une
tinuellement allumée. Delrio rapporte
on temps, les Lithuaniens pratiquaient
e de pyromancie qui consistait à mettre
e devant un grand feu ; et si l'ombre
r le corps était droite et directement
u feu, c'était signe de guérison ; si
ait de côté, c'était signe de mort.
s, roi d'Épire, avait forcé les Locriens
entre ses mains les trésors de Proser-
argea ses vaisseaux de ce butin sacri-
t à la voile ; mais il fut surpris par une
furieuse qu'il échoua sur la côte voi-
mple. On retrouva sur le rivage tout
ui avait été enlevé, et on le remit dans
acré [2].
gore, fils d'un sculpteur de Samos. Il
our s'instruire : les prêtres d'Égypte l'i-
à leurs mystères, les mages de Chaldée
uniquèrent leurs sciences : les sages de
s lumières. Il rapporta dans Samos tout
s peuples les plus instruits possédaient
e et de connaissances utiles ; mais trou-
atrie sous le joug du tyran Polycrate,

ry, *Voyage dans le Finistère*, en 1794.
e-Maxime.

il passa à Crotone, où il éleva une école de philosophie dans la maison du fameux athlète Milon. C'était vers le règne de Tarquin le Superbe. Il enseignait la morale, l'arithmétique, la géométrie et la musique. On le fait inventeur de la métempsycose. Il paraît que, pour étendre l'empire qu'il exerçait sur les esprits, il ne dédaigna pas d'ajouter le secours des prestiges aux avantages que lui donnaient ses connaissances et ses lumières. Porphyre et Jamblique lui attribuent des prodiges ; il se faisait entendre et obéir des bêtes mêmes. Une ourse faisait de grands ravages dans le pays des Dauniens ; il lui ordonna de se retirer : elle disparut. Il se montra avec une cuisse d'or aux jeux olympiques ; il se fit saluer par le fleuve Nessus ; il arrêta le vol d'un aigle ; il fit mourir un serpent ; il se fit voir, le même jour et à la même heure, à Crotone et à Métaponte. Il vit un jour, à Tarente, un bœuf qui



broutait un champ de fèves ; il lui dit à l'oreille quelques paroles mystérieuses qui le firent cesser pour toujours de manger des fèves [1]. On n'appelait plus ce bœuf que le bœuf sacré, et, dans sa vieillesse, il ne se nourrissait que de ce que les passants lui donnaient. Enfin, Pythagore prédisait l'avenir et les tremblements de terre avec une adresse merveilleuse ; il apaisait les tempêtes, dissipait la peste, guérissait les maladies d'un seul mot ou par l'attouchement. Il fit un voyage aux enfers, où il vit l'âme d'Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, et celle d'Homère pendue à un arbre au milieu d'une légion de serpents, pour toutes les fictions injurieuses à la Divinité dont leurs poëmes sont remplis. Pythagore intéressa les femmes au succès de ses visions, en assurant qu'il avait vu dans les enfers beaucoup de maris très-rigoureusement punis pour avoir maltraité leurs femmes, et que c'était le genre de coupables le moins ménagé dans l'autre vie. Les femmes furent contentes, les maris eurent peur, et tout fut reçu. Il y eut encore une circonstance qui réussit merveilleusement : c'est que Pythagore, au moment de son retour des enfers, et portant encore sur le visage la pâleur et l'effroi qu'avait dû lui causer la vue de tant de supplices, savait parfaite-

[1] Les pythagoriciens respectaient tellement les fèves, que non-seulement ils n'en mangeaient point, mais même il ne leur était pas permis de passer dans un champ de fèves, de peur d'écraser quelque parent dont elles pouvaient loger l'âme.

ment tout ce qui était arrivé sur la terre pendant son absence.

Pythonisse d'Endor. L'histoire de la pythonisse dont il est parlé dans le vingt-huitième chapitre du premier livre des Rois a exercé beaucoup de savants, et leurs opinions sont partagées. Les uns croient que cette femme évoqua véritablement l'âme de Samuel, et les autres n'en sont nullement persuadés. Le cardinal Bellarmin, qui est de la première opinion, appuie fort sur les paroles de la pythonisse, qui dit « qu'elle a vu un homme haut avec sa robe, et que par là Saül connut que ce devait être Samuel. » Il y a dans l'hébreu *Élohim*, qui, par quelques-uns a été traduit *des dieux*, *un dieu*, *un homme divin*, *un grand homme*; par Jonathan, l'*ange du Seigneur*; et ceux qui sont faits au style de l'Écriture se souviendront du vingt-deuxième chapitre de l'Exode : *Tu ne médiras point d'Élohim* ou de l'ange du Seigneur, c'est-à-dire des magistrats, des juges du peuple et des prophètes. Dans le verset douzième, elle dit qu'elle a vu Samuel, et c'est une manière de parler dans toutes les langues, où l'on appelle du nom des choses la plupart de celles qui les représentent. Nicolas de Lyre dit à ce propos : *Rerum similitudines in sacra Scriptura frequenter nominantur nominibus ipsarum.* Quand Pharaon vit sept vaches grasses et sept vaches maigres, sept épis de blé qui étaient sortis d'un tuyau et sept autres qui étaient flétris, il ne vit ni ces épis ni ces vaches, puisqu'il songea seulement qu'il les voyait. Où il est dit que Saül connut que ce devait être Samuel, le mot hébreu a été rendu par *crut*, *s'imagina*, *se mit dans l'esprit*; et l'opinion de saint Augustin est que Satan, qui se transforme quelquefois en ange de lumière, apparut sous la forme de Samuel à la pythonisse.

Rabby Ménassé Ben Israël, qui, dans le deuxième livre de la *Résurrection des morts*, chap. VI, ne trouve point de fondement dans l'opinion de saint Augustin, établit pour une maxime indubitable qu'il y a certains esprits qui peuvent se mettre dans le corps les âmes de ceux qui n'ont plus de vie, parce que l'âme n'est pas tout à fait absente du corps la première année qui suit la mort[1]; que dans ce temps-là elle y peut rentrer et en sortir, et qu'après ce temps elle ne dépend plus de ces esprits. Mais il raisonne sur une fausseté, qu'il suppose comme une vérité indubitable avec la plupart des talmudistes. Quoique Saül soit mort sept mois après Samuel, comme le croient quelques-uns, cela ne fait rien pour Ménassé, qui ne s'en rapporte qu'à ses rabbins, fort persuadés, avec l'auteur du Juchasin, qu'il y a eu deux années entières entre la mort de l'un et de l'autre. Si ces esprits dont il parle sont des démons, les âmes des bienheureux ne peuvent être de leur dépendance; et si ces esprits sont eux-mêmes bienheureux, ils n'envient point la fe licité de leurs semblables, et ne pourront pas le rendre sujets au pouvoir prétendu d'une pythe nisse. *Quidam dicunt Samuelem vere revocatu esse*, dit Procope de Gaza sur le verset : J'ai vu u grand homme qui montait : *Quid magis impiu est, quam si dicamus dæmones incantamentis curi sorum, in animas potestatem habere, in quas, qu ad homines vixerunt, potestatem nullam habu runt?* On peut cependant remarquer ici que Saü qui auparavant avait tâché d'exterminer tous l devins, était persuadé du contraire, puisqu'il d mande à cette femme qu'elle lui fasse voir S muel; et c'est de là qu'elle eut une occasion de le tromper, comme l'a remarqué Van Dale da son livre des Oracles, qu'il a donné au public.

En effet, quoiqu'elle feignît de ne point co naître ce premier roi des Israélites qui s'ét déguisé et avait changé d'habit, il ne pouvait p lui être inconnu; son palais ne devait pas êt fort éloigné de la maison de la pythonisse; et était assez remarquable par sa beauté, puisqu était le plus beau des Israélites, et par sa taill puisqu'il surpassait les autres hommes de tou la tête. Ajoutez que toute cette pièce fut jou par la pythonisse que Saül interrogea sans av rien vu; il y avait peut-être quelque murai ou quelque autre séparation entre lui et ell Comme elle connaissait le trouble d'esprit était le roi pour ce que Samuel lui avait préd et que les armées des Israélites et des Philisti étaient en présence, elle put lui dire fort sû ment : « Toi et ton fils serez demain avec m ou vous ne serez plus au monde. » Pour ne p porter son coup à faux, elle se servit du m *machar*, demain, qui signifie un temps à ve indéfini, bientôt, comme on le peut voir dans Deutéronome, chap. VI, vers. 20, et dans Jos chap. IV, vers. 6. *Objicere aliquis posset*, ajo Procope de Gaza, *ignorantiam mortis Saul non enim postero die, sed diebus aliquot interject videtur obiisse. Nisi dicamus*, etc. Ainsi la scè a pu se passer naturellement, sans le secours la magie, par la seule adresse d'une femme devait être assez bien instruite dans son métie

Pythons. Les Grecs nommaient ainsi, du n d'Apollon Pythien, les esprits qui aidaient à p dire les choses futures, et les personnes qui étaient possédées. La Vulgate se sert souvent ce terme pour exprimer les devins, les magicie les nécromanciens. La sorcière qui fit apparaî devant Saül l'ombre de Samuel est appelée Pythonisse d'Endor. *Voy.* l'article précédent. dit aussi esprit de python pour esprit de dev Les prêtresses de Delphes s'appelaient pyth nisses ou pythées. Python, dans la mytholo grecque, est un serpent qui naquit du limon la terre après le déluge. Il fut tué par Apoll pour cela surnommé Pythien.

[1] Voyez PURGATOIRE.

[1] *Chevræana*, t. I, p. 284.

Q

ısme, secte fondée chez les Anglais ır un cordonnier nommé Fox. Il exposa), qui consiste, en raison de ce que ɔmmes sont égaux, à tutoyer tout le ne saluer personne, à ne porter ni dentelles, ni aucune autre superfluité, qu'on soit homme ou femme, enfant l, dès qu'on se sent inspiré par l'es- voir ni culte, ni prêtres, etc. Cette ɔssière fut fardée par deux savants, Penn et Robert Barklay, à qui cette n ne fait pas très-grand honneur. La ndit en Angleterre et en Amérique. onsiste à se réunir pour danser grave- ment, mais jusqu'à ce que l'esprit vienne inspirer quelqu'un de la compagnie. Cette inspiration s'annonce par des convulsions et par un certain tremblement; ce qui n'est pas trop la manière du Saint-Esprit. Ce tremblement a constitué le nom des quakers, qui veut dire trembleurs. Aussitôt que l'un ou l'une des danseurs sent l'Esprit, il ou elle se met à prêcher.

Queiran (Isaac), sorcier de Nérac, arrêté à Bordeaux, où il était domestique depuis vingt-cinq ans. Interrogé comment il avait appris le métier de sorcier, il avoua qu'à un âge encore jeune, étant au service d'un habitant de la Bastide d'Armagnac, un jour qu'il allait chercher



z une vieille voisine, elle lui dit de se ɛr de renverser des pots qui étaient cheminée : ils étaient pleins de poison lui avait ordonné de faire. Cette cir- ayant piqué sa curiosité, après plu- stions, la vieille lui demanda s'il voulait nd maître des sabbats et son assemblée. ɔrna de telle sorte qu'après l'avoir oint isse dont il n'a pas vu la couleur ni senti l'odeur, il fut enlevé et porté dans les airs jusqu'au lieu où se tenait le sabbat. Des hommes et des femmes y criaient et y dansaient; ce qui l'ayant épouvanté, il s'en retourna.

Le lendemain, comme il passait par la métairie de son maître, un grand homme maigre se présenta à lui et lui demanda pourquoi il avait quitté l'assemblée où il avait promis à la vieille de rester. Il s'excusa sur ce qu'il n'y avait là rien à faire

pour lui; et il voulut continuer son chemin. Mais l'homme maigre lui déchargea un coup de gaule sur l'épaule, en lui disant : « Demeure, je te baillerai bien chose qui t'y fera venir. » Ce coup lui fit mal pendant deux jours, et il s'aperçut que ce grand homme noir l'avait marqué sur le bras auprès de la main; la peau en cet endroit paraissait noire et tannée.

Un autre jour, comme il traversait le pont de la rivière qui est près de la Bastide, le même homme maigre lui apparut de nouveau, lui demanda s'il se ressouvenait des coups qu'il lui avait donnés, et s'il voulait le suivre. Il refusa. Le diable aussitôt, l'ayant chargé sur son cou, voulut le noyer; mais le pauvre garçon cria si fort, que les gens d'un moulin voisin de là étant accourus, le vilain noir fut obligé de fuir. Enfin le diable l'enleva un soir dans une vigne qui appartenait à son maître, et le conduisit, quoi qu'il en eût, au sabbat; il y dansa et mangea comme les autres. Un petit démon frappait sur un tambour pendant les danses, jusqu'à ce que le diable, ayant entendu les coqs chanter, renvoya tout son monde.



L'homme maigre.

Interrogé s'il n'avait pas fait quelques maléfices, Queiran répondit qu'il avait maléficié un enfant dans la maison où il avait servi; qu'il lui avait mis dans la bouche une boulette que le diable lui avait donnée, laquelle avait rendu cet enfant muet pendant trois mois. Après avoir été entendu en la chambre de la Tournelle, où il fut reconnu pour un bandit qui faisait l'ingénu, Queiran fut condamné au supplice le 8 mai 1609 [1].

Question. *Voy.* Insensibilité.

Queys, mauvais génies chez les Chinois.

Quintillianites. Une femme de la secte des caïnites, nommée Quintille, vint en Afrique du temps de Tertullien et y pervertit plusieurs personnes. On appela quintillianites les abominables sectateurs qu'elle forma. Il paraît qu'elle ajoutait encore d'horribles pratiques aux infamies des caïnites. *Voy.* Caïn.

Quirim, pierre merveilleuse qui, suivant les démonographes, placée sur la tête d'un homme dormant son sommeil, lui fait dire tout ce qu'il a dans l'esprit. — On l'appelle aussi *pierre des traîtres*.

Quivogne (femme), sorcière contemporaine. Les prétendus sorciers et sorcières, ou devineresses, trouvent encore tous les jours, dans notre siècle si éclairé, le moyen de faire des dupes, quelle que soit la grossièreté des piéges qu'ils tendent à la crédulité et à l'ignorance. Tout récemment une fille Rupt, de Vesoul, s'était laissé



persuader par la femme Quivogne qu'à l'aide d'un char aérien son futur, qui était au service, allait lui être ramené pour l'épouser. Elle avait exigé pour cela douze francs, qu'elle devait employer, assurait-elle, à faire dire des messes, et elle avait reçu du linge et d'autres objets. Tout cela était passé dans les mains de la femme Quivogne; mais il fallait encore, pour faire le coup de la machine, quinze aunes de toile; et c'est lorsque la pauvre jeune fille délaissée cherchait à se les procurer qu'elle avoua à la marchande à qui elle s'adressait l'emploi qui devait en être fait. — Tout étant découvert ainsi, la sorcière a été arrêtée, jugée et convaincue de bien d'autres escroqueries encore. Enfin elle a été condamnée à un an de prison, d'où probablement son art ne la tirée qu'à l'expiration de sa peine. — Autrefois on eût été plus sérieux; on eût séquestré cette voleuse infâme de la société. Aurait-on eu tort?

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance*, etc., p. 278.

R

…s, lutins qui font du vacarme dans les …t empêchent les gens de dormir. On les …bbats parce qu'ils portent une bavette …vate, comme les gens qu'on appelle en …*consolateurs des malades,* et qui ne con…sonne.

…s, docteurs juifs qui, rebelles à la vé…it longtemps soupçonnés d'être magi…'avoir commerce avec les démons [1].

…mancie, divination par les bâtons. C'est …lus anciennes superstitions. Ézéchiel et …ochent aux Juifs de s'y laisser tromper. …illait, d'un côté et dans toute sa lon…e baguette choisie; on la jetait en l'air; …tombant, elle présentait la partie dé…et qu'en la jetant une seconde fois elle …le côté revêtu de l'écorce, on en tirait …ux présage. Si, au contraire, elle tom…econde fois du côté pelé, c'était un au…eux. Cette divination était connue chez …, chez les Tartares et chez les Romains. …tte divinatoire, qui a fait grand bruit …du dix-septième siècle, tient à la rab… *Voy.* Baguette. Bodin dit qu'une sorte …nancie était de son temps en vigueur à …; qu'on marmottait quelques paroles; …ait baiser les deux parties d'un certain …du, et qu'on en prenait deux parcelles …dait au cou pour guérir la fièvre quarte.

…ders, génies malfaisants des Indiens.

…ffe (Anne), Anglaise qui publia, il y a … ans, des romans pleins de visions, de … et de terreurs, comme les *Mystères* …, etc.

…omancie, divination qui se faisait avec …inets, des osselets, de petites balles, …ttes peintes, et que nul auteur n'a pu …iquer [2].

Pour être guéri de la rage, des écrivains …eux donnent ce conseil : On mangera …me ou un morceau de pain dans lequel …nera ces mots : *Zioni, Kirioni, Ezzeza;* …on brûlera les poils d'un chien enragé, …ra la cendre dans du vin, et on guérira [3]. …l moyen sûr de guérir la rage et qui n'a …anqué, c'est d'aller à Saint-Hubert, …attestent les noms de plus de trois cent …erins qui y sont enregistrés.

…is, espèce de fées chez les Kalmouks. Elles …le séjour de la joie, d'où elles s'échap…pent quelquefois pour venir au secours des malheureux. Mais elles ne sont pas toutes bonnes; c'est comme chez nous.

Raguse (George de), théologien, médecin et professeur à l'université de Padoue, a publié un livre rare sur les divinations, où il traite spécialement de l'astrologie, de la chiromancie, de la physiognomonie, de la géomancie, de la nomancie, de la cabale, de la magie, etc. Paris, 1623, in-8°.

Rahouart, démon que nous ne connaissons pas. Dans la *Moralité* du mauvais riche et du ladre, imprimée à Rouen, sans date, chez Durzel, et



jouée à la fin du quinzième siècle, Satan a pour compagnon le démon Rahouart. C'est dans sa hotte que Rahouart emporte l'âme du mauvais riche quand il est mort.

Raiz. *Voy.* Retz.

Ralde (Marie de la), sorcière qu'on arrêta à l'âge de dix-huit ans, au commencement du dix-septième siècle. Elle avait débuté dans le métier à dix ans, conduite au sabbat pour la première fois par la sorcière Marissane. Après la mort de cette femme, le diable, selon la procédure, la mena lui-même à son assemblée, où elle avoua qu'il se tenait en forme de tronc d'arbre. Il semblait être dans une chaire, et avait quelque ombre humaine *fort ténébreuse.* Cependant elle l'a vu sous la figure d'un homme ordinaire, tantôt rouge, tantôt noir. Il s'approchait souvent des enfants, tenant un fer chaud à la main; mais elle ignore s'il les marquait. Elle n'avait jamais baisé le diable; mais elle avait vu comment on s'y prenait : le diable présentait sa figure ou son derrière, *le tout à sa discrétion et comme il lui plaisait.* Elle ajouta qu'elle aimait tellement le sabbat

…er, *Histoire des spectres ou apparitions des* …. 294.
…cre, *Incrédulité et mécréance du sortilége* …t *convaincues,* p. 278.
…ius.

qu'il lui semblait aller à la noce, « non pas tant par la liberté et licence qu'on y a, mais parce que le diable tenait tellement liés leur cœur et leurs volontés qu'à peine y laissait-il entrer nul autre désir ». En outre les sorcières y entendaient une musique harmonieuse, et le diable leur persuadait que l'enfer n'est qu'une *niaiserie*, que le feu qui brûle continuellement n'est qu'artificiel. Elle dit encore qu'elle ne croyait pas faire mal d'aller au sabbat, et que même elle avait bien du plaisir à la célébration de la messe qui s'y disait, où le diable se faisait passer pour le vrai Dieu. Cependant elle voyait à l'élévation l'hostie noire[1]. Il ne paraît pas que Marie de la Ralde ait été brûlée; mais on ignore ce que les tribunaux en firent.

Raleigh (Walter), courtisan célèbre de la reine Élisabeth. Il se vante d'avoir vu, dans l'Amérique du Sud, des sauvages trois fois aussi grands que des hommes ordinaires, des cyclopes qui avaient les yeux aux épaules, la bouche sur la poitrine et la chevelure au milieu du dos.

Rambouillet. Le marquis de Rambouillet, partant avec Louis XIV pour la guerre de Flandre, et le marquis de Précy retenu au lit par la fièvre, s'étaient promis que celui des deux qui mourrait le premier viendrait donner à l'autre des nouvelles de l'autre monde. Six semaines après, à six heures du matin, Rambouillet vint éveiller son ami, lui annoncer qu'il avait été tué la veille, lui montrer sa blessure, lui déclarer que lui-même Précy serait tué à la première bataille à laquelle il prendrait part, et disparut. Précy aussitôt réveilla sa maison, raconta ce qui venait d'arriver et fut pris pour un visionnaire dont la fièvre avait troublé les sens. Huit jours après la poste de Flandre apporta la nouvelle de la mort de Rambouillet, avec les détails donnés par Précy. Cependant on est si difficile à croire l'extraordinaire qu'on persuada à Précy que son aventure n'était qu'un pressentiment produit par la sympathie. Sans doute qu'il en vint à le croire lui-même, puisqu'il alla peu après au combat du faubourg Saint-Antoine, et il y fut tué : ce qui dut le faire réfléchir.

Ranfaing (Marie de). M. le chevalier Gougenot des Mousseaux raconte l'histoire de cette dame : « Une veuve illustre a refusé la main d'un médecin, dont l'amour n'excita en elle qu'un insurmontable dégoût; et ce misérable, qui croyait à la magie, parvient à lui faire boire un philtre préparé par son art. Cette femme tombe aussitôt dans un lamentable état. Les médicaments que lui administrent les plus habiles médecins, réunis en consultation, ont perdu toute efficacité. La science est à bout de voies et déclare enfin que les accidents éprouvés par la patiente ne peuvent avoir d'autre cause qu'une possession diabolique. »

[1] M. J. Garinet, *Histoire de la magie en France.*

Cette dame était une femme de grande ver elle avait fondé un refuge pour les malheur que le monde abandonne à cause de leurs fau Les démons, à qui elle ravissait leur proie, rent se réjouir de la posséder. On l'amen Nancy, où les évêques de Nancy et de Tou firent exorciser par les plus saints prêtres et plus habiles théologiens. On la questionnait, plutôt le démon qui était en elle, en latin, grec et en hébreu; et quoiqu'elle sût à peine le latin et qu'elle ne comprît d'autre idiome sa langue, elle répondait avec une exactit extrême. Le démon, qui parlait par sa bouc relevait même les solécismes et les autres fa qui échappaient à ses interrogateurs. L'hist de ces exorcismes est assez longue. Ils se faisa devant le duc de Lorraine Henri II et devant assemblée immense, que les grandes douleurs cette pauvre dame intéressaient vivement. fut délivrée enfin, en même temps que le pable qui avait causé ces horreurs avoua crime et fut condamné à mort par la cour de tice de Nancy. (*La Magie au dix-neuvième siè*

Rani-Razal, femme de Bava-Coumba, les Indiens du Satpoura. Les jeunes mariés rendent un culte et font des offrandes à son i sous un arbre qui lui est consacré.

Rannou. C'est une légende bretonne qui a publiée, il y a vingt ans, dans une feuille ca lique et signée : *Un Glaneur.*

« La mère de Rannou était une pauvre fem qui, en se promenant un jour au bord de la pour chercher des coquillages, aperçut une rène que les eaux, en se retirant, avaient lai à sec. La pauvre femme, tout effrayée, allait lorsque le monstre la rappela de sa voix la douce. « Venez donc à mon aide, disait la sir ne laissez pas une pauvre mère mourir ici secours. Je suis une créature inoffensive, qu fais jamais de mal à personne; bien plus, vent par mes chants j'avertis les matelots présence des écueils. »

La mère de Rannou avait l'âme bonne; fut tellement touchée par les prières de la si qu'elle l'aida à regagner la mer. Alors cel lui dit : « Que veux-tu que je fasse pour toi? mande et tu es sûre d'obtenir. — Je ne qu'une pauvre femme; Dieu m'a fait la g d'être contente de mon sort. Je ne veux pour moi. Mais j'ai un fils encore tout enfan voudrais bien qu'il eût de l'esprit et de la lance. »

La sirène plongea dans la mer et revin instant après avec une coquille pleine d'un l vage semblable à du lait. « Voici, dit-elle, philtre que tu feras prendre à ton enfant. fais attention à ce qu'il le boive tout enti sans qu'une seule goutte soit perdue. Adie fais ponctuellement ce que je te recomman

La pauvre femme s'en revint avec le pr

rène; mais, craignant les tromperies de fée malicieuse, elle n'osa pas donner le à son enfant avant d'en avoir fait l'expé- Elle commença donc par en faire boire tie à son chat. Quelques jours après, elle se promenait encore au bord de la revit la sirène, qui lui dit : « Vous avez de foi, malheur à vous, car vous serez de grandes infortunes. » Puis elle dis- ous les flots.

édiction ne tarda pas à s'accomplir. Le l'enfant de la pauvre femme ressentirent mais d'une façon différente, les effets du eux breuvage. Rannou devint si fort et te qu'à l'âge de huit ans il jouait au palet s meules de moulin. Le chat, de son uit une intelligence surhumaine; mais ces animaux, qui hantent les sabbats, ne nature méchante et infernale, il ne se e son esprit que pour faire du mal. La vint au point que la population du can- oulevá en masse pour le tuer.

à Rannou, il resta tellement dépourvu intelligence, qu'il ne savait pas faire sa force prodigieuse. Par désœuvrement hait les vergers et abattait les maisons ıser à mal. Il tua même sa mère, avec il voulait plaisanter, et qu'il s'amusait à n l'air comme un jouet. On forma aussi ıe contre lui, et une mort malheureuse à cette existence funeste.

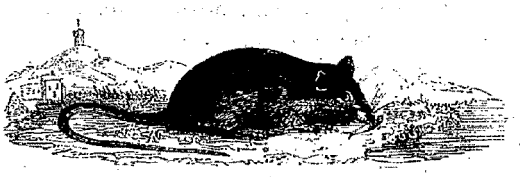
d'existences manquées ainsi parce que égligé quelques gouttes du breuvage de , c'est-à-dire de la religion!

let (Jacques), loup-garou de la paroisse nusson, près de Nantes, qui fut arrêté mné à mort par le parlement d'Angers. son interrogatoire, il demanda à un gen- ıe qui était présent s'il ne se souvenait oir tiré de son arquebuse sur trois loups; ayant répondu affirmativement, il avoua it l'un des trois loups, et que, sans l'ob- u'il avait eu en cette occasion, il aurait ne femme qui était près du lieu. Rickius lorsque Raollet fut pris, il avait les che- ttants sur les épaules, les yeux enfoncés tête, les sourcils refrognés, les ongles ment longs; qu'il puait tellement qu'on vait l'approcher. Quand il se vit con- par la cour d'Angers, il ajouta à ses qu'il avait mangé des charrettes ferrées, ılins à vent, des avocats, procureurs et , disant que cette dernière viande était ıt dure et assaisonnée qu'il n'avait pu la .....

Pline dit que, de son temps, la rencontre blanc était de bon augure. Les boucliers inium rongés par les rats présagèrent

ius, *Discours de la lycanthropie*, p. 18.

un événement funeste, et la guerre des Marses, qui survint bientôt après, donna un nouveau crédit à cette superstition. Le voile de Proserpine était parsemé de rats brodés.



Les peuples de Bassora et de Cambaie se feraient un cas de conscience de nuire à ces animaux, qu'ils révèrent.

Les matelots donnent aux rats une prescience remarquable. « Nous sommes condamnés, disent-ils, à un calme plat ou à quelque autre accident; il n'y a pas un seul rat à bord... » Ils croient que les rats abandonnent un bâtiment qui est destiné à périr. *Voy.* Hatton, Poppiel, Siffelet magique.

« Les Indiens jadis menaient un grand deuil lorsqu'ils avaient immolé par mégarde quelques rats musqués, la femelle du rat musqué étant, comme chacun sait, la mère du genre humain. Les Chinois, meilleurs observateurs, tiennent pour certain que le rat se change en caille et la taupe en loriot [1]. »

Raum, grand comte du sombre empire; il se présente sous la forme d'un corbeau lorsqu'il est conjuré. Il détruit des villes, donne des dignités. Il est de l'ordre des Trônes et commande trente légions [2].

Réalisme, la plus aplatie de toutes les philosophies exposées par les songe-creux. Selon cette doctrine, tout s'est créé soi-même, comme l'établit M. Michelet dans son livre de *La Mer*, et tout est une portion de Dieu, un chou, un navet, un cloporte, aussi bien que M. Comte, M. Michelet lui-même et M. Süe.

Red-cap, lutin écossais. *Voy.* Puck.

Regard. *Voy.* Yeux.

Regensberg. *Voy.* Démons familiers.

Regiomontanus. *Voy.* Muller.

Reid (Thomas), Écossais qui eut commerce assez long avec les fées [3].

Reine Guétet, dite la Possédée de Riel-les-Eaux. M. Roze des Ordons a publié dans les journaux, en 1853, de curieux détails sur cette femme, connue dans la Côte-d'Or sous le nom de la Possédée de Riel-les-Eaux (dans l'arrondissement de Châtillon-sur-Seine). Se trouvant à ce village, le 8 mai 1853, qui était un dimanche, comme on lui disait que le démon ne tourmentait la pauvre Reine que le dimanche ou les jours de fête, il eut le désir de la voir, quoiqu'on lui attestât que, sous la possession de son démon,

[1] Chateaubriand, *Mémoires*, t. II.
[2] Wierus, in *Pseudom. dæm.*
[3] Voyez les *Légendes des esprits et démons*.

cette sage et pieuse fille n'était plus « une créature humaine, mais un monstre hideux, qui hurlait, qui beuglait, qui jappait, qui grinçait des dents, qui rugissait; que son œil fauve alors ne pouvait plus voir le ciel, ni supporter la douce lumière du jour; qu'elle se tenait enfermée dans l'ombre et se cachait à tous les regards; enfin que le malheur de cette infortunée était impénétrable. »

M. Roze des Ordons obtint assez difficilement la permission de voir cette calamité affreuse; mais enfin il l'obtint : il fut bientôt accompagné d'un notaire du voisinage et du curé de Riel. Les habitants, qui le savaient disposé à voir la possédée dans sa crise, le suivaient de l'œil, comme on suit un insensé qui parle de se jeter à la rivière. Quand la parente de Reine prit sa grosse clef pour ouvrir la porte du lieu où se renfermait la possédée, les curieux s'arrêtèrent pour entrevoir de loin ce qui allait se passer. — Mais laissons le narrateur raconter lui-même. « Tout cela n'était pas rassurant, dit-il. Je recommandai à notre introductrice de ne pas fermer la porte sur nous; je lui dis que la porte, restée ouverte, nous permettrait mieux de voir au fond du sombre appartement; mais c'était, en réalité, pour me ménager une retraite en cas d'accident. D'un tour de clef la porte nous est ouverte; j'entre hardiment, je vais droit au lit et je soulève le rideau. Un cri affreux s'est fait entendre; j'avance en m'écriant : Reine, ma bonne Reine, écoutez-moi.

» Des hurlements de bête féroce, d'horribles imprécations, des vociférations assourdissantes couvrent ma voix. Je vois tourbillonner devant moi quelque chose qui rugit, qui souffle, qui râle..... Une tête qui bat sur ses épaules avec une telle violence que je ne puis en distinguer les traits... Un corps qui roule comme un serpent et bondit par soubresauts terribles à se briser contre les murailles. Plus j'insiste pour être entendu, plus la rage redouble, plus la tempête devient furieuse. On criait au dehors : Retirez-vous, monsieur, retirez-vous; elle va se tuer. Le notaire était déjà bien loin. M. le curé, que des personnes charitables avaient fait prévenir, accourait avec une jeune femme tenant un enfant dans ses bras. Cette femme, pâle et émue, était arrêtée devant la porte; elle semblait vouloir me parler et me montrait son enfant. On me criait : «Prenez l'enfant, ne craignez rien; prenez donc vite et le portez sur Reine. » Je regardais, j'écoutais et je ne comprenais point.

» Enfin, la jeune femme, surmontant sa frayeur, entre précipitamment, va droit au lit et pose son enfant sur le corps enragé. O prodige inouï et incompréhensible, marque éclatante de la puissance du ciel sur celle de l'enfer! O spectacle admirable et que je n'oublierai de ma vie! ô science attendrissante et digne des anges, qui fait encore couler mes larmes! A peine l'innocente créature a-t-elle touché la possédée que le corps de Reine, comme frappé de la foudre s'affaisse sur lui-même sans mouvement, sans voix. Le calme succède à la tempête, le tumulte a fait place à un silence profond!

» Alors je vois une tête humaine, une figure angélique, un doux regard fixé sur moi... Je vois la pauvre Reine! Tout le monde, rassuré, envahit la demeure; on approche du lit, dont on répare le désordre. On tend la main à Reine. Ma bonne Reine, lui dit-on, c'est M. Roze qui vient vous voir et qui ne voulait pas s'en aller sans vous faire ses adieux et vous dire un mot d'amitié.

» — Ah! monsieur, que je suis reconnaissante dit alors la pauvre affligée; je savais bien que c'était vous, vous vous êtes nommé en entrant vous m'avez dit de me calmer, de me contenir un peu pour vous entendre; je vous entendais parfaitement, mais je ne pouvais pas vous répondre : je n'avais plus l'usage de ma parole car ce n'est pas moi qui blasphème le saint nom de Dieu, croyez-le bien, mon cher monsieur j'aimerais mieux mourir! Mon corps seul est coupable, puisqu'il sert au démon; mais mon âme n'est pas en son pouvoir; il ne l'aura jamais elle n'appartient qu'à Dieu.

» — Et c'est donc ce petit enfant, ma bonne Reine, qui calme vos tourments et chasse le démon?

» — Oh! oui, monsieur; tant que cette innocente créature est dans mes bras, je suis comme inviolable, et le démon n'oserait pas profaner ce qu'il touche; mais je retomberai sous sa puissance dès que mon ange m'abandonnera.

» Et la pauvre fille nous regardait avec un doux sourire; elle semblait toute heureuse de l'intérêt que nous lui témoignions et du bien-être hélas! de si courte durée qu'elle goûtait avec nous. Elle comblait de caresses son petit ange gardien. L'enfant tendait toujours ses bras à sa mère, qui amusait son impatience pour prolonger le plus longtemps possible cette touchante entrevue. Mais enfin il fallut bien céder à ses instances réitérées. La pauvre Reine s'en aperçut et je la vis pâlir. Le charme allait cesser, et nous touchions à cet instant terrible dont l'attente serrait tous les cœurs.

» A peine la jeune femme eut-elle enlevé son enfant des bras de l'infortunée, que l'on vit ses bras se tordre et s'agiter de désespoir, comme s'ils eussent ressenti les flammes de l'enfer. Bientôt la rage du démon, si merveilleusement enchaînée, si longtemps comprimée, éclatait en affreux rugissements. Un spectre échevelé se dressait devant nos yeux. Il fallut fuir. En un instant la chambre fut déserte. Je sortis le dernier; mais je restai cloué derrière cette porte écoutant, dans une muette terreur, ces cr

s plaintes lamentables, ces voix ago-
lées à des accents de rage, à de
ssements, tels qu'on en peut entendre
tte acharnée entre un bourreau et sa
ttendais avec anxiété la fin de ce
me, qui ne devait se dénouer que
bres de la nuit et quand la vie serait
es forces de la martyre épuisées. Je
n'arracher de ces lieux étranges, où
t le charme du prodige dont je venais
n. Ce n'était point un rêve, une vaine
fait, je n'en pouvais douter; je l'avais
eux et touché de mes mains. Je ren-
à Dieu.

'écriais-je dans le transport de mon
la religion a ses lois éternelles qu'il
rmis de mettre en doute! Oui, il y a
aints, consacrés pour elle, que le
l s'efforce de profaner! Oui, le dé-
, l'enfer existe! Mais au-dessus de
e ciel! Au-dessus de l'ange des ténè-
e de lumière et de l'innocence dont
iomphe! Dieu tout-puissant! donnez-
e à vos apôtres, l'esprit divin de la
e publierai vos merveilles, vos misé-
inies. *Labia mea aperies et os meum laudem tuam!*

ii ad te convertentur, ajoute M. le
frappant doucement sur l'épaule, car
lepuis une heure, ce digne et bon
h bien, mon cher monsieur, me dit-il
nt la main, vous voilà donc converti
de bonne femme. Ces bons habitants
Eaux, les trouvez-vous toujours bien
croire à la possédée? — Monsieur le
uis anéanti. Mais il y a donc encore
s? — Eh! qu'y voyez-vous d'impos-
a-t-il d'impossible à Dieu? S'il permet
d'éprouver les âmes, ne peut-il lui
l'éprouver nos corps? Ce qu'il a voulu
eut-il le vouloir aujourd'hui? Ne lisez-
ans l'Évangile que Notre-Seigneur a
lémons qui tourmentaient les possé-
voulut qu'au temps de Jésus-Christ il
plus grand nombre, sans doute pour
plus d'occasions de signaler sa puis-
us donner plus de preuves de sa mis-
sa divinité. Qui me dira que Dieu n'a
desseins en permettant, dans notre
lage, le phénomène étrange que nous
e moment devant les yeux? Saint Jé-
nt Hilaire assurent que l'on voyait de
s des personnes extraordinairement
s par les démons sur les tombeaux
martyrs. De nos jours, Reine Guetet
trer dans une église ni passer un seul
nanche ou de fête sans être elle-même
irement tourmentée. Nous croyons
s voyons; comment faire autrement?
rmer ses yeux à la lumière et résister
à l'évidence? Pouvons-nous mettre en doute un fait public qui se renouvelle depuis trente ans et sans interruption à la face de tout un pays? Ce fait résulte-t-il d'un préjugé de notre part, d'une erreur populaire ou du charlatanisme d'une comédienne? Une femme peut jouer la comédie et faire des dupes; elle peut en imposer quelques jours et même quelques années; mais elle ne saurait continuer toute sa vie ce jeu terrible dont la conséquence est la mort. Voyez l'état de la pauvre Reine; elle ne marche plus, elle se traîne, son corps est disloqué; c'est un spectre ambulant qui n'a que le souffle de la vie, et, en effet, après les crises affreuses dont vous avez été témoin et qui se renouvellent si souvent, son existence tient du prodige. Mais ce qui fait l'objet de notre admiration, c'est le moyen si extraordinaire et si simple que le Ciel, dans sa miséricorde, vient de nous révéler pour calmer les tourments de la pauvre Reine; c'est celui que vous avez vu et dont nous nous servons maintenant pour lui administrer la communion. Dès qu'elle est préparée à cette action, elle se couche; on lui apporte un jeune enfant, on le pose sur son cœur, et elle reçoit avec bonheur le pain des forts. Reine, avec l'enfant, est invincible. Assis sur sa poitrine comme sur un trône inébranlable, le petit ange défie l'enfer. En vain Satan relève la tête, il terrasse le monstre, il le tient écrasé sous ses pieds. *Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem!* Vous voyez donc que le bon Dieu fait encore, quand il lui plaît, des choses extraordinaires, et vous pouvez en rendre témoignage. — Si je le puis, monsieur le curé! mais c'est un devoir sacré pour moi. Je monterai sur les toits pour publier ce que j'ai vu et pour rendre hommage à la vérité. — Ne montez pas si haut; contentez-vous de glorifier Dieu en racontant tout simplement et sans emphase le fait dont vous avez été témoin. La vérité parle d'elle-même et n'a pas besoin de recommandation. Faites mieux, adressez-moi vos incrédules; qu'ils viennent comme vous s'assurer du fait par eux-mêmes. Je sers un Dieu de charité; envoyez-moi tous vos amis : ils sont déjà les miens; mes bras leur sont ouverts, je les accueillerai avec joie. Mon presbytère ne sera jamais trop étroit pour les recevoir, ni mon cœur pour les bénir! »

» Lecteurs, entendez cette voix, si vous doutez encore. Hâtez-vous d'aller voir cette terre où vous attendent, non les jouissances d'une frivole curiosité, mais un grand enseignement, de vives et salutaires émotions, l'occasion si heureuse d'affermir votre foi et de glorifier Dieu.

» Roze des Ordons. »

Riel-les-Eaux, le 11 juin 1853.

Le journal chrétien qui contenait ce récit ajoutait : « Conformément aux désirs et aux re-

commandations de M. Roze des Ordons, nous avons pris des renseignements. Nous rapportons, pour dégager notre responsabilité, la lettre suivante :

» J'apprends que M. Roze des Ordons vous a transmis la relation d'un fait extraordinaire, dont lui, un notaire et moi avons été témoins, lequel fait se répète depuis environ trente-cinq ans dans la personne de Reine Guétet, ma paroissienne. Tous les faits donnés par M. Roze sont exacts. M. Roze est fabricien de la cathédrale de Sens, honnête père d'une nombreuse famille, et surtout homme de foi, catholique pratiquant. Ce témoignage d'un prêtre qui le connaît depuis dix ans me semble suffisant pour mettre votre responsabilité à couvert.

» Agréez, etc. BERGEROT,
curé de Rieł-les-Eaux. »

Reines du sabbat. On voit dans la plupart des relations qui nous remettent sous les yeux ces monstrueuses assemblées que la plus jeune et la plus belle des sorcières présentes était invitée par le démon président à s'asseoir auprès de lui comme reine du sabbat.

Religion. Toutes les erreurs sont filles de la vérité, mais des filles perdues, qui ne savent plus reconnaître leur mère. Toutes les fausses religions ainsi n'ont d'autre source que la vraie religion. Brahma est Abraham prodigieusement travesti. Bacchus, Janus, Saturne, sont des charges grotesques dont le type est Noé; s trois fils sont les trois grands dieux Jupiter, Ne tune et Pluton. Ce n'est pas ici le lieu de le d montrer; la thèse a été savamment établie.

Le diable s'est un peu mêlé de la chose; comme des lunes, des semaines et des jours a fait des années et des siècles, pour donner ces mythologies quelque antiquité granitique, les a fortifiées dans leur essence, qui est l'erreu

La religion de Bouddha, par exemple, est u singerie très-singulière du christianisme. Seul ment née au deuxième ou au troisième siècle, l savants doublent son âge et la font remonter voisinage du déluge; assertion aussi fondée q les généalogies merveilleuses de nos vieux chr niqueurs, qui posent à la tête des Francs quat vingts rois successifs avant Pharamond.

Remi (Nicolas), magistrat qui s'occupa bea coup des sorciers de la Lorraine au commenceme du seizième siècle. Son livre *De la démonolâtr* contient un grand nombre de faits et de déta singuliers.

Remmon. *Voy.* RIMMON.

Remords. Voici sur ce sujet, qui a prod bien des spectres, une ballade populaire all mande, dont nous regrettons de ne pouvoir nor mer le traducteur :

« La duchesse d'Orlamunde a deux enfar de son premier mari, qui l'a laissée veuve. E s'éprend du comte de Nuremberg; ce dernier



dit qu'il ne peut l'épouser : il y a dans sa maison quatre yeux qui l'en empêchent; ces yeux funestes sont ceux des enfants de la veuve. Poussée au crime par sa passion, elle charge un de ses gens, nommé dans le conte *le chasseur farouche*, de tuer les pauvres petits. La mauvaise mère détache de son voile de veuve les épingles q l'assassin doit enfoncer dans la cervelle des e fants, lorsqu'ils seront à jouer. Ainsi armé, s'avance vers eux; il les trouve jouant dans grande salle du château. Aujourd'hui même or conservé le souvenir des rimes puériles que p

enfants de la duchesse au milieu de
elles sont encore répétées par les pe-
s dans la haute Lusace. La scène de
des enfants est aussi touchante que
ıkspeare montre le jeune Arthur priant
ıe pas crever ses petits yeux.
'çon promet au meurtrier son duché
i laisser la vie. La petite fille lui offre
ɔoupées, et enfin son oiseau favori. Il
iseau, devenu le persécuteur du meur-
it partout, en lui répétant le nom de
'il a égorgée. « Mon Dieu! mon Dieu!
, où fuirai-je cet oiseau qui me pour-
ıs côtés? Il ne cesse de me redire le
ette enfant! O mon Dieu! où aller

son désespoir, il se brise le crâne, et
ıfants tués, dit la ballade, restent dans
ieils de marbre, sans que la corrup-
ıre leurs petits corps innocents, dont
éfie la mort. »
de la ballade allemande n'a pas achevé
ɔ duc égoïste et la duchesse dénaturée
artout devant eux leurs deux petites vic-
e noyèrent tous deux dans l'Orla, après
nnées d'une vie misérable, croyant évi-
ıx spectres....
ɔ, poisson sur lequel on a fait bien des
Les rémores, dit Cyrano de Bergerac,
ın plaisant, habitent vers l'extrémité
ıu plus profond de la mer Glaciale; et
ɔideur évaporée de ces poissons, à tra-
écailles, qui fait geler en ces quar-
au de la mer, quoique salée. La rémore
i éminemment tous les principes de la
que, passant par-dessous un vaisseau,
ı se trouve saisi de froid, en sorte qu'il
re tout engourdi jusqu'à ne pouvoir dé-
e sa place. La rémore répand autour
; les frissons de l'hiver. Sa sueur forme
s glissant. C'est un préservatif contre
.... » Rien n'est plus singulier, dit le
, que ce qu'on raconte de la rémore.
Ælien, Pline, assurent qu'elle arrête
t un vaisseau voguant à pleines voiles.
ait est absurde et n'a jamais eu lieu;
t plusieurs auteurs l'ont soutenu, et ont
ur cause de cette merveille une qua-
te. Ce poisson, qu'on nomme à présent
t grand de deux ou trois pieds. Sa peau
te et visqueuse. Il s'attache et se colle
ins, aux chiens de mer; il s'attache
corps inanimés; de sorte que, s'il s'en
ı grand nombre collés à un navire, ils
bien l'empêcher de couler légèrement
ıux, mais non l'arrêter.

res. *Voy.* Lémures et Manes.

ds. Les sintoïstes, secte du Japon, ne
ısent d'autres diables que les âmes des
; qu'ils logent dans le corps des renards,
animaux qui font beaucoup de ravages en ce pays. *Voy.* Lune et Ma.



Réparé, homme qui, avec un soldat nommé Étienne, eut une vision du purgatoire, de l'enfer et du paradis, vers le douzième siècle.

Repas du mort, cérémonie funéraire en usage chez les anciens Hébreux et chez d'autres peuples. Dans l'origine, c'était simplement la coutume de faire un repas sur le tombeau de celui qu'on venait d'inhumer. Plus tard on y laissa des vivres, dans l'opinion que les morts venaient les manger.

Repas du sabbat. D'après les relations des doctes, les festins du sabbat s'ouvrent par cette formule : « Au nom de Belzébuth, notre grand maître, souverain commandeur et seigneur, nos viandes, boire et manger, soient garnis et munis pour nos réfections, plaisirs et voluptés. » Sur quoi tous crient en chœur : Ainsi soit-il. Après le repas, on dit : « De notre réfection salutaire, prise et rendue, notre commandeur, seigneur et maître Belzébuth soit loué, gracié et remercié, à son exaltation et commun bien. Ainsi soit-il[1]. » *Voy.* Psellus.

Résurrection. Les Parsis ou Guèbres pensent que les gens de bien, après avoir joui des délices de l'autre monde pendant un certain nombre de siècles, rentreront dans leurs corps et reviendront habiter la même terre où ils avaient fait leur séjour pendant leur première vie; mais cette terre, purifiée et embellie, sera pour eux un nouveau paradis. Les habitants du royaume d'Ardra, sur la côte occidentale d'Afrique, s'imaginent que ceux qui sont tués à la guerre sortent de leurs tombeaux au bout de quelques jours et reprennent une vie nouvelle. Cette opinion est une invention de la politique pour animer le courage des soldats. Les amantas, docteurs et philosophes du pays, croyaient la résurrection universelle, sans pourtant que leur esprit s'élevât plus haut que cette vie animale pour laquelle ils disaient

[1] Görres, *Mystique*, liv. VIII, ch. XXI.

que nous devions ressusciter, et sans attendre ni gloire ni supplice. Ils avaient un soin extraordinaire de mettre en lieu de sûreté les rognures de leurs ongles et de leurs cheveux, et de les cacher dans les fentes ou dans les trous de muraille. Si, par hasard, ces cheveux et ces ongles venaient à tomber à terre avec le temps, et qu'un Indien s'en aperçût, il ne manquait pas de les relever de suite et de les serrer de nouveau. — Savez-vous bien, disaient-ils à ceux qui les questionnaient sur cette singularité, que nous devons revivre dans ce monde, et que les âmes sortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles auront de leurs corps? Pour empêcher donc que les nôtres ne soient en peine de chercher leurs ongles et leurs cheveux (car il y aura ce jour-là bien de la presse et du tumulte), nous les mettons ici ensemble, afin qu'on les trouve plus facilement.

Gaguin, dans sa description de la Moscovie, dit que, dans le nord de la Russie, les peuples meurent le 27 novembre, à cause du grand froid, et ressuscitent le 24 avril : ce qui est, à l'instar des marmottes, une manière commode de passer l'hiver. *Voy.* GABINIUS, PAMILIUS DE PHÈRES, THESPÉSIUS, VAMPIRES, etc.

Retz ou **Raiz** (Gilles de Laval de), maréchal de France qui fut convaincu de forfaits monstrueux au quinzième siècle. Pour d'affreux débordements il s'était vendu au diable, qu'il voulait servir en égorgeant des enfants et se souillant des plus odieuses infamies. Il était dirigé par un escroc italien nommé Prélati, qui se disait magicien et qui disparut après l'avoir volé.

Le diable ne répondit pas aux espérances du maréchal de Retz; et il fut condamné à mort. Comme le président Pierre de l'Hôpital le pressait de dire par quel motif il avait fait périr tant d'innocents, et brûlé ensuite leurs corps; le maréchal impatienté lui dit: — Hélas! monseigneur, vous vous tourmentez, et moi avec; je vous en ai dit assez pour faire mourir dix mille hommes. Le lendemain, le maréchal en audience publique réitéra ses aveux. Il fut condamné à être brûlé vif, le 25 octobre 1440. L'arrêt fut exécuté dans le pré de la Madeleine, près de Nantes[1].

Retz. Le cardinal de Retz, n'étant encore qu'abbé, avait fait la partie de passer une soirée à Saint-Cloud, dans la maison de l'archevêque de Paris, son oncle, avec madame et mademoiselle de Vendôme, madame de Choisy, le vicomte de Turenne, l'évêque de Lisieux, et MM. Brion et Voiture. On s'amusa tant, que la compagnie ne put s'en retourner que très-tard à Paris. La petite pointe du jour commençait à paraître (on était alors dans les plus grands jours d'été) quand on fut au bas de la descente des Bons-Hommes. Justement au pied, le carrosse s'arrêta tout court.

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France.* Voyez l'histoire du maréchal de Retz dans les *Légendes infernales.*

« Comme j'étais à l'une des portières avec mad moiselle de Vendôme, dit le cardinal dans s *Mémoires,* je demandai au cocher pourquoi s'arrêtait? Il me répondit, avec une voix trem blante : — Voulez-vous que je passe par-dess tous les diables qui sont là devant moi? Je mis tête hors de la portière, et, comme j'ai toujou eu la vue fort basse, je ne vis rien. Madame Choisy, qui était à l'autre portière avec M. Turenne, fut la première qui aperçut du carros la cause de la frayeur du cocher; je dis du ca rosse, car cinq ou six laquais, qui étaient de rière, criaient : *Jesus, Maria!* et tremblaient dé de peur. M. de Turenne se jeta en bas aux c de madame de Choisy. Je crus que c'étaient d voleurs : je sautai aussitôt hors du carrosse; pris l'épée d'un laquais et j'allai joindre M. Turenne, que je trouvai regardant fixement qu que chose que je ne voyais point. Je lui demand ce qu'il regardait, et il me répondit, en me pou sant du bras et assez bas : — Je vous le dira mais il ne faut pas épouvanter ces dames, qu à la vérité, hurlaient plutôt qu'elles ne criaie Voiture commença un *oremus;* madame de Choi poussait des cris aigus; mademoiselle de Ve dôme disait son chapelet; madame de Vendô voulait se confesser à M. de Lisieux, qui lui sait : — Ma fille, n'ayez point de peur, vous êt en la main de Dieu. Le comte de Brion avait e tonné bien tristement les litanies de la sai Vierge. Tout cela se passa, comme on peut l'imaginer, en même temps et en moins de ri M. de Turenne, qui avait une petite épée à s côté, l'avait aussi tirée, et, après avoir un p regardé, comme je l'ai déjà dit, il se tourna v moi de l'air dont il eût donné une bataille, et dit ces paroles : — *Allons voir ces gens-là!* Quelles gens? lui repartis-je; — et dans la rité, je croyais que tout le monde avait perdu sens. Il me répondit : — Effectivement je cr que ce pourraient bien être des diables. Com nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté la Savonnerie, et que nous étions par conséqu plus proches du spectacle, je commençai à ent voir quelque chose, et ce qui m'en parut fut u longue procession de fantômes noirs, qui donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en av donné à M. de Turenne, mais qui, par la réflexi que je fis que j'avais longtemps cherché des prits, et qu'apparemment j'en trouverais en lieu, me fit faire deux ou trois sauts vers la p cession. Les pauvres augustins déchaussés, q l'on appelle capucins noirs et qui étaient nos p tendus diables, voyant venir à eux deux homm qui avaient l'épée à la main, eurent encore p peur. L'un d'eux, se détachant de la troupe, n cria : — Messieurs, nous sommes de pauvres ligieux, qui ne faisons de mal à personne, et venons nous rafraîchir un peu dans la rivi pour notre santé. Nous retournâmes au carros

ne et moi, avec des éclats de rire
t s'imaginer. »
bon temps de la loterie royale, les
nes croyaient que, quand on dor-
t doigt de la main gauche dans la
on était assuré de voir en rêve une
ambes, de ternes et de quaternes.
rêvait qu'il mangeait la lune. Ce rêve
se lève encore à moitié endormi, il
nêtre ; regardant au ciel, il ne voit
moitié de cet astre.... ; il s'écrie : —
vous avez bien fait de me réveiller ;
appétit que j'avais, la pauvre lune,
angée tout entière. *Voy.* Songes.

-matin. Les Flamands appellent cette
t du diable (Duivelsmelk).

ons. Un citoyen d'Alexandrie vit, sur
les statues d'airain se remuer et crier
que l'on massacrait à Constantinople
Maurice et ses enfants ; ce qui se
. Mais la révélation ne fut publiée
ue l'événement fut connu. L'arche-
lo-Catto (Philippe de Comines l'at-
ut la mort de Charles le Téméraire,
ça au roi Louis XI à la même heure
t arrivée. — Les prodiges faux sont
s singeries de vrais miracles. Pareille-
foule de révélations supposées ont
moyen de se faire admettre, parce
à des révélations vraies.

parlons pas ici de la Révélation qui
fondements de notre foi, et sans la-
ne peut s'expliquer dans l'homme.

uts. On débite, comme une chose as-
an revenant se trouve toujours froid
e touche. Cardan et Alessandro-Ales-
t des témoins qui l'affirment. Cajetan
a raison, qu'il a apprise de la bouche
, lequel, interrogé à ce sujet par une
ui répondit qu'*il fallait que la chose*
La réponse est satisfaisante. Elle nous
moins que le diable se sauve quel-
le pont aux ânes.

met a rapporté l'histoire d'un revenant
qui se manifestait en esprit frappeur.
autres en ont fait autant ; et de nos
a de fréquents exemples.

Scott, dans *Péveril du Pic*, raconte
seur de Chesterfield, mort du spleen,
omaine voisin qui lui avait appartenu,
la connaissance de tous et se pro-
is une allée solitaire, accompagné du
qui, lorsqu'il était vivant, était son

s revenants, quoi qu'en disent ceux qui
e tout, des revenants réels. Mais les
supposés, ou par la supercherie, ou
l entendu, ou par le hasard, ou par la
mille fois plus nombreux que les reve-
itables.

Un Italien, retournant à Rome après avoir fait enterrer son ami de voyage, s'arrêta le soir dans une hôtellerie où il coucha. Étant seul et bien éveillé, il lui sembla que son ami mort, tout pâle et décharné, lui apparaissait et s'approchait de lui. Il leva la tête pour le regarder et lui demanda en tremblant qui il était. Le mort ne répond rien, se dépouille, se met au lit et se serre contre le vivant, comme pour se réchauffer. L'autre, ne sachant de quel côté se tourner, s'agite et repousse le défunt. Celui-ci, se voyant ainsi rebuté, regarde de travers son ancien compagnon, se lève du lit, se rhabille, chausse ses souliers et sort de la chambre, sans plus apparaître. Le vivant a rapporté qu'ayant touché dans le lit un des pieds du mort, il l'avait trouvé plus froid que la glace. — Cette anecdote peut n'être qu'un conte. En voici une autre qui est plus claire :

Un aubergiste d'Italie qui venait de perdre sa mère, étant monté le soir dans la chambre de la défunte, en sortit hors d'haleine, en criant à tous ceux qui logeaient chez lui que sa mère était revenue et couchée dans son lit ; qu'il l'avait vue, mais qu'il n'avait pas eu le courage de lui parler. Un ecclésiastique qui se trouvait là voulut y monter ; toute la maison se mit de la partie. On entra dans la chambre ; on tira les rideaux du lit, et on aperçut la figure d'une vieille femme, noire et ridée, coiffée d'un bonnet de nuit et qui faisait des grimaces ridicules. On demanda au maître de la maison si c'était bien là sa mère ? — Oui, s'écria-t-il, oui, c'est elle ; ah ! ma pauvre mère ! Les valets la reconnurent de même. Alors le prêtre lui jeta de l'eau bénite sur le visage. L'esprit, se sentant mouillé, sauta à la figure de l'abbé. Tout le monde prit la fuite en poussant des cris. Mais la coiffure tomba et on reconnut que la vieille femme n'était qu'un singe. Cet animal avait vu sa maîtresse se coiffer, il l'avait imitée.

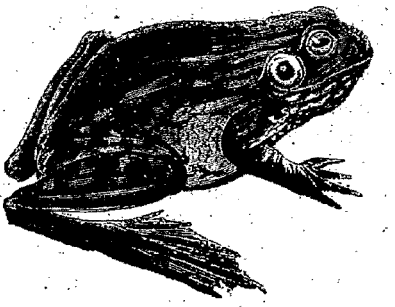
L'auteur de *Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle* raconte une histoire de revenant assez originale. M. Bodry, fils d'un riche négociant de Lyon, fut envoyé, à l'âge de vingt-deux ans, à Paris, avec des lettres de recommandation de ses parents pour leur correspondant, dont il n'était pas personnellement connu. Muni d'une somme assez forte pour pouvoir vivre agréablement quelque temps dans la capitale, il s'associa pour ce voyage un de ses amis, extrêmement gai. Mais, en arrivant, M. Bodry fut attaqué d'une fièvre violente ; son ami, qui resta près de lui la première journée, ne voulait pas le quitter, et se refusait d'autant plus aux instances qu'il lui faisait pour l'engager à se dissiper, que, n'ayant fait ce voyage que par complaisance pour lui, il n'avait aucune connaissance à Paris. M. Bodry l'engagea à se présenter sous son nom chez le correspondant de sa famille, et à lui remettre ses lettres de recommandation, sauf à éclaircir comme

il le pourrait l'imbroglio qui résulterait de cette supposition, lorsqu'il se porterait mieux.

Une proposition aussi singulière ne pouvait que plaire au jeune homme ; elle fut acceptée : sous le nom de M. Bodry, il se rend chez le correspondant, lui présente les lettres apportées de Lyon, joue très-bien son rôle et se voit parfaitement accueilli. Cependant, de retour au logis, il trouve son ami dans l'état le plus alarmant ; et, nonobstant tous les secours qu'il lui prodigue, il a le malheur de le perdre dans la nuit. Malgré le trouble que lui occasionnait ce cruel événement, il sentit qu'il n'était pas possible de le taire au correspondant de la maison Bodry ; mais comment avouer une mauvaise plaisanterie dans une si triste circonstance ? N'ayant plus aucun moyen de la justifier, ne serait-ce pas s'exposer volontairement aux soupçons les plus injurieux, sans avoir, pour les écarter, que sa bonne foi, à laquelle on ne voudrait pas croire ?... Cependant il ne pouvait se dispenser de rester pour rendre les derniers devoirs à son ami ; et il était impossible de ne pas inviter le correspondant à cette lugubre cérémonie. Ces différentes réflexions, se mêlant avec le sentiment de la douleur, le tinrent dans la plus grande perplexité ; mais une idée originale vint tout à coup fixer son incertitude.

Pâle, défait par les fatigues, accablé de tristesse, il se présente à dix heures du soir chez le correspondant, qu'il trouve au milieu de sa famille, et qui, frappé de cette visite à une heure indue, ainsi que du changement de sa figure, lui demande ce qu'il a, s'il lui est arrivé quelque malheur... « Hélas ! monsieur, le plus grand de tous, répond le jeune homme d'un ton solennel ; je suis mort ce matin, et je viens vous prier d'assister à mon enterrement qui se fera demain. » Profitant de la stupeur de la société, il s'échappe sans que personne fasse un mouvement pour l'arrêter ; on veut lui répondre ; il a disparu. On décide que le jeune homme est devenu fou, et le correspondant se charge d'aller le lendemain, avec son fils, lui porter les secours qu'exige sa situation. Arrivés en effet à son logement, ils sont troublés d'abord par les préparatifs funéraires ; ils demandent M. Bodry ; on leur répond qu'il est mort la veille et qu'il va être enterré ce matin... A ces mots, frappés de la plus grande terreur, ils ne doutèrent plus que ce ne fût l'âme du défunt qui leur avait apparu et revinrent communiquer leur effroi à toute la famille, qui n'a jamais voulu revenir de cette idée.

On a pu lire ce qui suit dans plusieurs journaux : « Une superstition incroyable a causé récemment un double suicide dans la commune de Bussy-en-Oth, département de l'Aube. Voici les circonstances de ce singulier et déplorable événement (1841) : un jeune homme des environs était allé à la pêche aux grenouilles et en avait mis plusieurs toutes vivantes dans un sac. En s'en revenant, il aperçoit un paysan qui chemi nait à petits pas. Ce bonhomme portait une vest dont la poche était entrebâillée. Le pêcheur trouv plaisant de prendre une de ses grenouilles et d la glisser dans la poche de la veste du paysar Ce dernier, nommé Joachim Jacquemin, rentr chez lui et se couche, après avoir mis sa vest sur son lit. Au milieu de la nuit, il est réveill par un corps étranger qu'il sent sur sa figure, qui s'agitait en poussant de petits cris inarticulés C'était la grenouille qui avait quitté sa retraite



et qui, cherchant sans doute une issue pour s sauver, était arrivée jusque sur le visage du do meur et s'était mise à coasser. Le paysan n'os remuer, et bientôt sa visiteuse nocturne dispa raît. Mais le pauvre homme, dont l'esprit éta d'une grande faiblesse, ne doute pas qu'il n'a eu affaire à un revenant. Sur ces entrefaites, u de ses amis, voulant lui jouer un tour, vient prévenir qu'un de ses oncles, qui habite Sens est mort il y a peu de jours, et il l'engage à s rendre sur les lieux pour recueillir l'héritage.

» Jacquemin fait faire des vêtements de deu pour lui et pour sa femme, et se met en rou pour le chef-lieu du département de l'Yonn distant de son domicile de huit lieues. Il se pr sente à la maison du défunt ; la première pe sonne qu'il aperçoit en entrant, c'est son oncl tranquillement assis dans un fauteuil, et qui t moigne à son neveu la surprise qu'il éprouve d le voir. Jacquemin saisit le bras de sa femme se sauve, en proie à une terreur qu'il ne pe dissimuler, et sans donner à son oncle étoni aucune explication. Cependant la grenouille n'ava pas abandonné la demeure du paysan : elle ava trouvé une retraite dans une fente de planche et là elle poussait fréquemment des coassemen qui jetaient Jacquemin dans des angoisses épo vantables, surtout depuis qu'il avait vu son oncl Il était convaincu que c'était l'ombre de ce p rent qu'il avait aperçue, et que les cris qu'il e tendait étaient poussés par lui, qui revena chaque nuit pour l'effrayer. Pour conjurer le m léfice, Jacquemin fit faire des conjurations, q restaient inefficaces ; car les coassements n' continuaient pas moins. Chaque nuit le malhe reux se relevait, prenait sa couverture, qu'il m tait sur sa tête en guise de capuce, et chant

ɔahut qu'il avait transformé en autel.
ıents continuaient toujours !... Enfin,
, plus tenir, le pauvre Jacquemin fit
lques personnes de l'intention où il
lonner la mort, et les pria naïvement
; il acheta un collier en fer, se le mit
un de ses amis voulut bien serrer la
étrangler ; mais il s'arrêta quand il
ı douleur aurait fait renoncer Jacque-
projet. Le paysan choisit un autre
ɔria une autre personne de l'étouffer
matelas ; cette personne feignit d'y
et s'arrêta quand elle pensa que Jac-
it assez souffert et que ce serait pour
on. Mais l'esprit de Jacquemin était
ent impressionné, et un malheur était
En effet, un jour, on fut étonné de ne
evoir ; on fit des recherches dans la
on le trouva pendu dans son grenier.
in, sa femme, au désespoir de la perte
i, se jeta dans une mare où elle trouva
rt. »

les suites d'une de ces stupides plai-
ɔmme les jeunes étourdis en font tant !
e qu'il y avait dans un village du Poi-
nier nommé Hervias. Le valet de cet
ısa qu'il lui serait avantageux d'épou-
de la maison, qui s'appelait Catherine
t riche. Comme il ne possédait rien,
r surcroît la main de la jeune fille était
un cousin qu'elle aimait, le valet ima-
tratagème. Un mois avant la noce,
fermier se trouvait une certaine nuit
ıs son meilleur sommeil, il en fut tiré
par un bruit étrange qui se fit auprès
e main agita les rideaux de son lit ; et
nd de sa chambre un fantôme couvert
noir sur une longue robe blanche. Le
ınait une torche à demi éteinte à la
e et une fourche à la gauche. Il traî-
haînes ; il avait une tête de cheval lu-
Hervias poussa un gémissement, son
ça ; et il eut à peine la force de deman-
tôme ce qu'il voulait.
ourras dans trois jours, répondit bru-
'esprit, si tu songes encore au mariage
tre ta fille et son jeune cousin ; tu dois
dans ta maison, avec le premier homme
rras demain à ton lever. Garde le si-
viendrai la nuit prochaine savoir ta
» En achevant ces mots, le fantôme

passa la nuit sans dormir. Au point du
lqu'un entra pour lui demander des
était le valet. Le fermier fut consterné
sée qu'il fallait lui donner sa fille ; mais
ıigna rien, se leva, alla trouver Cathe-
ıit par lui raconter le tout. Catherine,
ıe sut que répondre. Son jeune cousin
our-là ; elle lui apprit la chose, mais il
ne se troubla point. Il proposa à son futur beau-père de passer la nuit dans sa chambre, Hervias y consentit. Le jeune cousin feignit donc de partir le soir pour la ville, et rentra dans la ferme après la chute du jour. Il resta sur une chaise auprès du lit d'Hervias, et tous deux attendirent patiemment le spectre. La fenêtre s'ouvrit vers minuit ; comme la veille, on vit paraître le fantôme dans le même accoutrement, il répéta le même ordre. Hervias tremblait, le jeune cousin, qui ne craignait pas les apparitions, se leva et dit : « Voyons qui nous fait des menaces si précises. » En même temps il sauta sur le spectre qui voulait fuir ; il le saisit, et, sentant entre ses bras un corps solide, il s'écria : « Ce n'est pas un esprit. » Il jeta le fantôme par la fenêtre, qui était élevée de douze pieds. On entendit un cri plaintif. « Le revenant n'osant plus revenir, dit le jeune cousin, allons voir s'il se porte bien. » Le fermier ranima son courage autant qu'il put, et descendit avec son gendre futur. On trouva que le prétendu démon était le valet de la maison... On n'eut pas besoin de lui donner des soins ; sa chute l'avait assommé, et il mourut au bout de quelques heures : sort fâcheux dans tous les cas.

Dans le château d'Ardivilliers, près de Breteuil, en Picardie, au temps de la jeunesse de Louis XV, un esprit faisait un bruit effroyable. C'étaient toute la nuit des flammes qui faisaient paraître le château en feu, c'étaient des hurlements épouvantables. Mais cela n'arrivait qu'en certain temps de l'année, vers la Toussaint. Personne n'osait y demeurer que le fermier, avec qui l'esprit était apprivoisé. Si quelque malheureux passant y couchait une nuit, il était si bien étrillé qu'il en portait longtemps les marques. Les paysans d'alentour voyaient mille fantômes qui ajoutaient à l'effroi. Tantôt quelqu'un avait aperçu en l'air une douzaine d'esprits au-dessus du château ; ils étaient tous de feu et dansaient un branle à la paysanne ; un autre avait trouvé dans une prairie je ne sais combien de présidents et de conseillers en robe rouge, assis et jugeant à mort un gentilhomme du pays, qui avait eu la tête tranchée il y avait bien cent ans. Plusieurs autres avaient vu, ou tout au moins ouï dire, des merveilles du château d'Ardivilliers. Cette farce dura quatre ou cinq ans, et fit grand tort au maître du château, qui était obligé d'affermer sa terre à très-vil prix. Il résolut enfin de faire cesser la lutinerie, persuadé par beaucoup de circonstances qu'il y avait de l'artifice en tout cela. Il se rend à sa terre vers la Toussaint, couche dans son château et fait demeurer dans sa chambre deux gentilshommes de ses amis, bien résolus, au premier bruit ou à la première apparition, de tirer sur les esprits avec de bons pistolets. Les esprits, qui savent tout, surent apparemment ces préparatifs ; pas un ne parut. Ils se

contentèrent de traîner des chaînes dans une chambre du haut, au bruit desquelles la femme et les enfants du fermier vinrent au secours de leur seigneur, en se jetant à ses genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre.

« Ah ! monseigneur, lui criaient-ils, qu'est-ce que la force humaine contre des gens de l'autre monde ? Tous ceux qui ont tenté avant vous la même entreprise en sont revenus disloqués. » Ils firent tant d'histoires au maître du château, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât ; mais ils montèrent tous deux à cette grande et vaste chambre où se faisait le bruit, le pistolet dans une main, la chandelle dans l'autre. Ils ne virent d'abord qu'une épaisse fumée, que quelques flammes redoublaient par intervalles. Un instant après, elle s'éclaircit et l'esprit parut confusément au milieu. C'était un grand diable tout noir qui faisait des gambades, et qu'un autre mélange de flammes et de fumée déroba une seconde fois à la vue. Il avait des cornes, une longue queue. Son aspect épouvantable diminua un peu l'audace de l'un des deux champions. « Il y a là quelque chose de surnaturel, dit-il à son compagnon ; retirons-nous. — Non, non, répondit l'autre ; ce n'est que de la fumée de poudre à canon... et l'esprit ne sait son métier qu'à demi de n'avoir pas encore soufflé nos chandelles. » Il avance à ces mots, poursuit le spectre, lui lâche un coup de pistolet, ne le manque pas ; mais au lieu de tomber, le spectre se retourne et le fixe. Il commence alors à s'effrayer à son tour. Il se rassure toutefois, persuadé que ce ne peut être un esprit ; et, voyant que le spectre évite de l'approcher, il se résout à le saisir ; pour voir s'il sera palpable ou s'il fondra entre ses mains. L'esprit, trop pressé, sort de la chambre et s'enfuit par un petit escalier. Le gentilhomme descend après lui, ne le perd point de vue, traverse cours et jardins, et fait autant de tours qu'en fait le spectre, tant qu'enfin le fantôme, étant parvenu à une grange qu'il trouve ouverte, se jette dedans et fond contre un mur au moment où le gentilhomme pensait l'arrêter. Celui-ci appelle du monde ; et dans l'endroit où le spectre s'était évanoui, il découvre une trappe qui se fermait d'un verrou après qu'on y était passé. Il descend, trouve le fantôme sur de bons matelas, qui l'empêchaient de se blesser quand il s'y jetait la tête la première. Il l'en fait sortir, et l'on reconnaît sous le masque du diable le malin fermier, qui avoua toutes ses souplesses et en fut quitte pour payer à son maître les redevances de cinq années sur le pied de ce que la terre était affermée avant les apparitions. Le caractère qui le rendait à l'épreuve du pistolet était une peau de buffle ajustée à tout son corps...

Mais retournons aux revenants sérieux. Les peuples du Nord reconnaissaient une espèce de revenants qui, lorsqu'ils s'emparaient d'un édifice ou du droit de le fréquenter, ne se défendaien pas contre les hommes, mais devenaient for traitables à la menace d'une procédure légale L'Eyrbiggia-Saga nous apprend que la maiso d'un respectable propriétaire en Islande se trouva peu après que l'île fut habitée, exposée à un infestation de cette nature. Vers le commence ment de l'hiver, il se manifesta, au sein d'un famille nombreuse, une maladie contagieuse qu emportant quelques individus de tout âge, sem bla menacer tous les autres d'une mort précoce Le trépas de ces malades eut le singulier résult de faire rôder leurs ombres autour de la maiso en terrifiant les vivants qui en sortaient. Comm le nombre des morts dans cette famille surpass bientôt celui des vivants, les esprits résolure d'entrer dans la maison et de montrer leurs for mes vaporeuses et leur affreuse physionomi jusque dans la chambre où se faisait le feu pou l'usage général des habitants, chambre qui pen dant l'hiver, en Islande, est la seule où puisse s réunir une famille. Les survivants effrayés se r tirèrent à l'autre extrémité de la maison et aba donnèrent la place aux fantômes. Des plainte furent portées au pontife du dieu Thor, q jouissait d'une influence considérable dans l'île Par son conseil, le propriétaire de la maiso hantée assembla un jury composé de ses voisin constitué en forme, comme pour juger en m tière civile, et cita individuellement les dive fantômes et ressemblances des membres mor de la famille, pour qu'ils eussent à prouver e vertu de quel droit ils disputaient à lui et à s serviteurs la paisible possession de sa propriét et quelle raison ils pouvaient avoir de venir ain troubler et déranger les vivants. Les mânes p rurent dans l'ordre où ils étaient appelés ; apr avoir murmuré quelques regrets d'abandonn leur toit, ils s'évanouirent aux yeux des jur étonnés.

Un jugement fut donc rendu alors par défa contre les esprits ; et l'épreuve par jury, do nous trouvons ici l'origine, obtint un triomph inconnu à quelques-uns de ces grands écrivain qui en ont fait le sujet d'une eulogie.

Le singulier fait que nous venons d'expos est emprunté à la *Démonologie* de Walter Scot

Dans la Guinée, on croit que les âmes d trépassés reviennent sur la terre, et qu'ell prennent dans les maisons les choses dont ell ont besoin ; de sorte que, quand on a fait que que perte, on en accuse les revenants ; opini très-favorable aux voleurs. *Voy.* Apparition Fantômes, Spectres, Athénagore, etc.

Rhapsodomancie, divination qui se fais en ouvrant au hasard les ouvrages d'un poët et prenant l'endroit sur lequel on tombait po une prédiction de ce qu'on voulait savoir. C'ét ordinairement Homère et Virgile que l'on ch sissait. D'autres fois on écrivait des sentences

étachés du poëte ; on les remuait dans la sentence ou le vers qu'on en tirait e sort. On jetait encore des dés sur ne où des vers étaient écrits, et ceux lles s'arrêtaient les dés passaient pour prédiction. Chez les modernes, on



livre avec une épingle, et on interpré- que l'épingle marquait.

us, instrument magique des Grecs, toupie dont on se servait dans les sor- l'entourait de lanières tressées, à l'aide on la faisait pirouetter. Les magiciens nt que le mouvement de cette toupie ertu de donner aux hommes les pas- es mouvements qu'ils voulaient leur quand on l'avait fait tourner dans un on voulait corriger l'effet qu'elle avait lui en donner un contraire, le magi- prenait et lui faisait décrire un cercle celui qu'elle avait déjà parcouru. Les alheureux la faisait tourner en adres- nésis des imprécations contre l'objet de r, s'ils en étaient dédaignés.

Ce fleuve est honoré de quelques petits temps immémorial, quand les glaciers , on voit le diable descendre le Rhône , une épée nue d'une main, un globe utre. Alors il est en homme. D'autres lescend travesti en femme sur un ra- sier. Il s'arrêta un jour devant la ville ıy, et cria en patois : *Aïgou, haoüssou!* oulève-toi!) Aussitôt le Rhône obéit en nt ses rives, et détruisit une partie de i est encore en ruines.

t, dans l'Oberland (Suisse), que le fra- cas qu'on entend dans le glacier de la Fourche qui produit le Rhin est l'effet des cris et des gémissements des âmes qui ont mal vécu sur



la terre et qui sont condamnées là à travailler dans les glaces souterraines, pour alimenter sans relâche le cours violent du fleuve.

Rhotomago, magicien fameux au théâtre des



ombres chinoises. M. Berbiguier en fait sérieuse- ment une espèce de démon, qui serait le grand maître des sorciers [1].

Rhune, montagne du pays basque, appelée le bosquet du Bouc, parce que les sorciers se sont longtemps réunis là pour faire leur sabbat.

Ribadin (Jeannette), jeune personne de dix- huit ans, dont l'histoire a fait du bruit au sei- zième siècle. Elle était de la paroisse de Jouin de Cernes, aux environs de Bordeaux. Cueillant un dimanche des herbes dans la campagne, elle fut saisie de convulsions et réprimandée par un de ses parents, qui voulut qu'elle publiât sa faute en pleine assemblée ; il la conduisit à la paroisse après lui avoir donné ses instructions. Un grand concours arriva ; la jeune fille annonça au peuple assemblé qu'elle avait eu grand mal pour avoir travaillé le dimanche ; ce qu'il fallait éviter pour

[1] Les *Farfadets*, t. I, p. 275.

ne pas s'attirer les mêmes maux; ensuite elle feignit des extases, se roula par terre, et prononça d'un ton prophétique que Dieu ne voulait pas que les femmes portassent des manches froncées, ni les hommes des bonnets rouges. L'affaire parvint aux oreilles de l'archevêque de Bordeaux, qui la fit arrêter avec son complice, reconnut la fraude et fit avouer à la fille que l'argent que les fidèles lui donnaient pour ses prétendues révélations était partagé entre trois suborneurs qui l'avaient engagée à contrefaire la sainte. Le juge ecclésiastique la condamna *à faire amende honorable en l'église métropolitaine de Saint-André, la torche au poing, et là demander pardon à Dieu.* Cette sentence fut exécutée; mais elle fut encore renvoyée en la cour, ou, par arrêt donné à la Tournelle, elle fut condamnée, comme criminelle d'imposture, de séduction, d'impiété, d'abus et de scandale public (1587). Ses complices furent condamnés avec elle à la réclusion, comme convaincus de séductions envers cette malheureuse fille. Ce qui fait voir que les fraudes pieuses n'étaient pas encouragées autrefois, comme le disent les menteurs qui attaquent la religion.

Ribesal, spectre dont le peuple en Silésie place la demeure au sommet du Risemberg. C'est



lui, dans leur idée, qui couvre subitement cette montagne de nuages et qui excite les tempêtes. C'est le même que Rubezal. *Voy.* ce mot.

Richard Cœur de lion. On a accusé ce prince orgueilleux de certain commerce avec le diable. Les protestants l'ont maltraité, comme ils font en général de tous les héros du catholicisme; et Walter Scott l'a sacrifié dans un de ses romans[1].

Richard Sans peur, fils selon les uns, frère selon les autres de Robert le Diable. Quelques romans de chevalerie le présentent comme ayan épousé un démon succube. *Voy.* aussi HÉLA.



Richard Cœur de lion.

Richelieu. Le maréchal de Richelieu, éta ambassadeur à Vienne, se fit initier dans la s ciété de quelques nécromanciens, qui lui pron rent de lui montrer Belzébuth, le prince des d mons. Il donna dans cette chimère. Il y eut u assemblée nocturne, des évocations : en so que l'affaire éclata. Un jour que le maréch disait à Louis XV que les Bourbons avaient pe du diable, le roi lui répondit : « C'est qu'ils l'ont pas vu comme vous. »

Rickius (Jacques), auteur d'une défense d épreuves par l'eau froide; publiée en latin [1], Cologne, 1597.

Rigoux (maître), nom donné quelquefois démon qui préside le sabbat.

Rimmon, démon d'un ordre inférieur, p considéré là-bas, quoique premier médecin l'empereur infernal. Il était adoré à Damas sc le nom de Remmon ou Remnon, qui, selon uns, est Saturne, et, selon les autres, le sole On lui attribuait le pouvoir de guérir la lèpr

[1] Voyez cependant sur lui un conte singulier, dans les *Légendes des croisades*. Voyez aussi l'article *Saladin*.

[1] *Defensio compendiosa certisque modis astri probe ut loquuntur aquæ frigidæ quæ in examin tione maleficorum judices hodie utuntur, omnil scitu perquam necessaria, quatuor distincta ca tibus;* auctore Jacobo Rickio, in-12. Coloniæ Agr pinæ, 1597

e (Roch le Baillif, sieur de la), médecin et astrologue, né à Falaise, dans le siècle. Il devint premier médecin de fut comblé des faveurs de la cour, et 5 novembre 1605. On dit que Henri eut e de lui faire tirer l'horoscope de son s Louis XIII. Il s'en défendit longtemps; , forcé par le roi, dont sa résistance é la curiosité, il lui prédit que ce jeune tacherait à ses opinions, et que cependonnerait à celles des autres; qu'il ucoup à souffrir des huguenots; qu'il randes choses et vivrait âge d'homme. fut affligé de cette prédiction, dont il deviner aussi une partie. La Rivière a son temps, pour un grand amateur de e naturelle, et curieux des secrets de ce. On a de lui : *Discours sur la signi- la comète apparue en Occident au signe aire, le 10 novembre.* Rennes, 1577, .

. C'est le nom que la petite démoniaque zette donnait au maître des sabbats. i le nom du démon évoqué par Flaque.

le Diable, frère aîné selon les uns, d'autres, de Richard Sans peur. On dit



fils d'un démon. Ce fut un effroyable rès les excès les plus horribles, il se fit une longue pénitence et mourut n croit en Normandie que son spectre it expier jusqu'au jugement dernier. s les *Légendes infernales* et dans les *de l'autre monde*, la chronique de Roable, avant et après sa mort.

, sorcier de l'Artois, qui fut condamné, en 1331, au bannissement et à la confiscation de ses biens. Il avait formé le dessein d'envoûter le roi, la reine et le duc de Normandie. Il avait montré à un prêtre une petite figure de cire mystérieusement enveloppée dans un écrin. Cette figure représentait Jean, duc de Normandie, fils du roi [1].

Robert, roi de France. Ce monarque avait épousé Berthe, sa cousine issue de germain. Le pape Grégoire V examina l'affaire dans un concile. Suivant la discipline du temps, le mariage fut déclaré incestueux, et le concile décréta que les époux seraient tenus de se séparer et de faire pénitence. Le roi Robert, hésitant à se soumettre, fut excommunié et son royaume mis en interdit. Un jour qu'il était allé faire sa prière à la porte d'une église, on lui présenta un petit monstre qui avait le cou et la tête d'un canard. Mais c'est un conte des historiens. La reine était accouchée d'un enfant mort. Le roi, frappé, se sépara de Berthe, et l'excommunication fut levée. C'est à cause de cette fable que la reine Berthe, femme de Robert, fut représentée dans quelques-unes de ses statues avec un pied d'oie.

Robin Hood ou **Robin des bois**. *Voy.* Puck.

Robinet de Vaulx, faux ermite, affilié à la vauderie et condamné à Arras, avec Labitte, dit l'abbé de peu de sens : quinzième siècle.

Rocaya (Marie de), sorcière fameuse par ses crimes, qui fut condamnée au feu dans le pays basque, à la fin du seizième siècle.

Rodenstein. *Voy.* Hakelberg.

Roderik ou **Rodrigue**. Roderik, dernier roi des Goths en Espagne, se rendit fameux par ses crimes et ses débauches, au commencement du



huitième siècle; mais il y eut une fin. Il était devenu épris de la fille du comte Julien, l'un des grands seigneurs de l'Espagne; il la déshonora et la renvoya ensuite de sa cour. Le comte Julien se vengea en ouvrant aux Maures les portes de l'Espagne. Dans une grande bataille qui dura sept jours, Roderik fut tué, et comme on ne put retrouver son corps, on publia qu'il avait été enlevé

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 87.

par le démon, que ses méfaits avaient rendu son maître [1].

Rodriguez (Ignazio). *Voy.* Inquisition.

Rois de l'enfer. Les rois de l'enfer sont au nombre de sept. On peut les lier depuis trois heures jusqu'à midi, et depuis neuf heures jusqu'au soir. *Voy.* Monarchie infernale.

Rois de France. Il est rapporté dans quelques chroniques que les premiers rois de France portaient une queue comme les singes; qu'ils avaient du poil de sanglier tout le long de l'épine du dos, etc.

Roitelet. Une plume de cet oiseau portée en secret fait gagner à tous les jeux. On le croit au moins dans les villages.

Rolande du Vernois. Boguet cite cette femme comme sorcière. Elle fut convaincue, au seizième siècle, tout à la fois d'être possédée, voleuse et ventriloque, et fut pendue et brûlée.

Rome, siége et domaine de l'Église, à qui Notre-Seigneur a dit que « les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ». Satan et ceux qu'il entraîne savent bien que Rome et tous ses monuments appartiennent au Pape; que Constantin, se sentant amoindri en face du seul pouvoir incontestablement divin, céda Rome et ses États au Saint-Siége et se fit une autre capitale; que Charlemagne confirma et agrandit cette donation; que tous ceux qui ont honoré ou défendu l'Église Romaine ont été bénis et ont prospéré; que, depuis saint Pierre jusqu'à nos jours, par la violence ou par les sophismes, tous ceux qui ont attaqué le Pape, ou dans sa personne, ou dans son pouvoir, ou dans son domaine, ont subi les coups de la justice divine. Mais Satan, le père des hérésies, des schismes et des désertions, ne désarme pas.

Romulus, celui qui éleva la ville de Rome. Romulus était enfant du diable selon quelques-uns, et grand magicien selon tous les démonomanes. Mars, au fait, qui fut son père n'était qu'un démon. Après qu'il eut bien établi son empire, un jour qu'il faisait la revue de son armée, il fut enlevé par un tourbillon, devant la multitude, et Bodin observe que le diable, à qui il devait le jour, l'emporta dans un autre royaume.

Ronwe, marquis et comte de l'enfer, qui apparaît sous la forme d'un monstre; il donne à ses adeptes la connaissance des langues et la bienveillance de tout le monde. Dix-neuf cohortes infernales sont sous ses ordres [2].

Rose-croix. Les rose-croix sont maintenant de hauts officiers dans les grades ridicules de la maçonnerie. Autrefois c'étaient les conservateurs des secrets de la cabale.

Naudé a écrit sur les rose-croix un petit livre curieux. *Voy.* Naudé, Andreæ, etc.

Rose de Jéricho. *Voy.* Brown.

[1] Voyez son histoire dans les *Légendes infernales*.
[2] Wierus, in *Pseudomon. dæm.*

Rosemberg. *Voy.* Femmes blanches.

Rosendal. Les Suédois de nos jours donnent ce nom (vallée des roses) au lieu où se fait le sabbat.

Rosier, démon invoqué comme prince des Dominations dans les litanies du sabbat.

Roskolnicks, sectaires russes qui proscrivent le tabac, qu'ils appellent l'arbre du diable.

Rounfl. C'est le nom que les Bretons donnent aux ogres.

Roussalkis, ondines des Russes, chez qui elles peuplent les étangs et les rivières.

Roustem ou **Rustam**, héros si fameux dans la Perse qu'il y est devenu presque fabuleux. Il vivait au sixième siècle. On lui prête des actions surnaturelles, comme d'avoir tué mille Tartares d'un seul coup, d'avoir vaincu des dragons, des diables blancs, d'avoir pris des villes à lui seul. C'est l'Hercule des Persans [1].



Ronwe.

Roux. Il y a chez les modernes une antipathie assez générale contre les roux. On expliquait autrefois ainsi l'origine des barbes rousses. Lorsque Moïse surprit les Israélites adorant le veau d'or, il le fit mettre en poudre, mêla cette poudre dans de l'eau et la fit boire au peuple. L'or s'arrêta sur les barbes de ceux qui avaient adoré l'idole et les fit reconnaître; car toujours depuis ils eurent la barbe dorée [2].

Rubezal, prince des gnomes, fameux chez les habitants des monts Sudètes. Il est extrêmement malin, comme tous les êtres de son espèce et joue mille tours aux montagnards. On a écrit des volumes sur son compte; il est même le héros de quelques romans; Musœus a conté longuement ses prouesses. Et toutefois on n'a pas encore suffisamment éclairci ce qui concerne Lutin, qui probablement est un personnage

[1] M. Eugène Flandin, *Voyage en Perse*.
[2] Jérémie de Pours, la *Divine mélodie du Psalmiste*, p. 829.

mythologie slave. Il paraît encore, ıs quelque coin éloigné; mais chaque rd de sa renommée et de sa considé- C'est le même que Ribenzal.

Les anciens attribuaient à cette pierre la propriété de résister au venin, de le la peste, de bannir la tristesse et er les mauvaises pensées. S'il venait à e couleur, il annonçait des malheurs nt arriver; il reprenait sa teinte aus- étaient subis.

ınfer. *Voy.* VAUVERT.

, magiciens musulmans qui font leurs publiquement dans l'Inde, où toute ıît avoir les coudées franches. Voici t à ce sujet, et c'est très-remarquable, *gasin naval et militaire,* publié par des ieux, 1838, n° 116 :

s que nous sommes dans l'Inde, j'avais arler très-souvent d'une secte de mu- ú'on appelle les ruffaïs. Ils prêchent ; et croient le prouver en s'enfonçant dans les chairs, en se coupant la langue rôtir et qu'ils replacent ensuite, et ils donner le pouvoir d'opérer ces pro- urs disciples, en ajoutant qu'avec leur t faire de son corps tout ce que l'on qu'à s'arracher les yeux et se couper

lonel G. avait été témoin de ces expé- n compagnie d'un grave ecclésiastique, rouvant mal, s'était enfui en disant que œuvre de Satan. Le colonel s'écriait qu'il que magie; ce qui se ressemble assez. d'peine à croire que ces récits fussent se qu'une mystification; et quand plu- oignages m'eurent ébranlé, j'exprimai voir de mes propres yeux ce que j'ap- jongleries. Le jour fixé pour l'épreuve, une large tente; on y apporta cin- npes, des plats pleins d'arsenic et des me sorte de cactus qui fournit un suc ont une seule goutte produit des am- la peau. On se procura aussi de vieux d'oreilles, de vieux bracelets, des poi- es épées, des broches de fer, et quand rêt, nous entrâmes, cinq officiers et une centaine de curieux. Vingt ruffaïs ient là, battant du tambour. Aussitôt fûmes assis, les ruffaïs chantèrent des rées de leurs livres saints, accompa- tambours qui alors battaient en me- vacarme alla *crescendo* jusqu'à ce que entissent en une sorte d'extase : leurs ent secoués par des tressaillements con- s saisirent les instruments qu'on avait les uns se percèrent les joues, la lan- rge avec des broches et des poignards; se traversèrent le corps avec des épées; uns se coupèrent la langue, la rôtirent et la remirent à sa place où elle se rejoignit complétement; un d'entre eux avala, sans en rien souffrir, de grandes quantités d'arsenic, pendant qu'un autre dévorait les bracelets et les pendants d'oreilles, comme les enfants dévorent les friandises.

» Tout cela s'opérait à un pied de moi, au milieu des lampes, de manière que je ne pouvais supposer aucune supercherie. Mais ce spectacle me faisait mal, et je ne savais qu'en penser. Le colonel m'assurait que tout ce que je voyais était réel, et que si quelque imposture s'y mêlait, il l'aurait découverte depuis longtemps. Cependant j'hésitais, et comme je disais que j'aurais plus de confiance si ces faits extraordinaires se passaient au grand jour, sans tambours et sans bruit, le lendemain, un peu après midi, je lisais un journal, étendu sur mon lit, lorsque le chef des ruffaïs vint à moi, portant sous son bras toutes sortes d'instruments qu'il jeta à terre. Il prit une lame de poignard, se l'enfonça dans la joue gauche, en planta une autre dans la joue droite, se perça la langue d'une troisième et d'une quatrième la gorge; puis il plongea dans son corps trois pouces d'une lame de couteau très-affilée; tout cela sans qu'une goutte de sang sortît. Il allait se couper la langue, je l'en empêchai avec horreur, car il se tailladait le visage, et ses regards, égarés par une sorte de fureur, me faisaient frémir. Il avala trois onces d'arsenic; puis il retira toutes les lames qui le lardaient, et il ne sortit de son corps aucune goutte de sang... »

L'officier qui a écrit ce compte rendu déclare en finissant qu'il ne sait que croire de tout cela, mais qu'il atteste avoir vu positivement tout ce qu'il expose.

Ruggieri (Cosme), sorcier florentin et courtisan de Catherine de Médicis; il fut appliqué à la question en 1574, comme prévenu d'avoir attenté par ses charmes aux jours de Charles IX, qu'il voulait envoûter [1].

Rugner, géant scandinave, dont la lance énorme était faite de pierre à aiguiser. Dans un duel, Thor la lui brisa d'un coup de sa massue, grosse comme un dôme, et en fit sauter les éclats si loin, que c'est de là que viennent toutes les pierres à aiguiser que l'on trouve dans le monde, et qui paraissent évidemment rompues par quelque effort.

Rule (Elspet), Écossais convaincu de sorcellerie en 1708. Les cours de justice devenant alors moins rigoureuses contre ces crimes, il ne fut condamné qu'au bannissement avec une joue brûlée.

Runes, lettres ou caractères magiques que les peuples du Nord croyaient d'une grande vertu dans les enchantements. Il y en avait de nuisibles, que l'on nommait *runes amères;* on les employait lorsqu'on voulait faire du mal. Les

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France,* p. 451.

runes secourables détournaient les accidents ; les *runes victorieuses* procuraient la victoire à ceux qui en faisaient usage ; les *runes médicinales* guérissaient des maladies ; on les gravait sur des feuilles d'arbre. Enfin, il y avait des runes pour éviter les naufrages, pour soulager les femmes en travail, pour préserver des empoisonnements. Ces runes différaient par les cérémonies qu'on observait en les écrivant, par la matière sur laquelle on les traçait, par l'endroit où on les exposait, par la façon dont on arrangeait les lignes, soit en cercle, soit en ligne serpentante, soit e triangle, etc. On trouve encore plusieurs de ce caractères tracés sur les rochers des mers du Nord

Rush, lutin suédois. *Voy.* Puck.

Ryence, roi fabuleux de la partie septentrio nale du pays de Galles ; il était magicien et por tait un manteau bordé de vingt-quatre barbes d rois. Il fut tué par le roi Arthus.

Rymer, géant, ennemi des dieux chez le Scandinaves ; il doit à la fin du monde être l pilote du vaisseau Naglefare. *Voy.* ce mot.

S

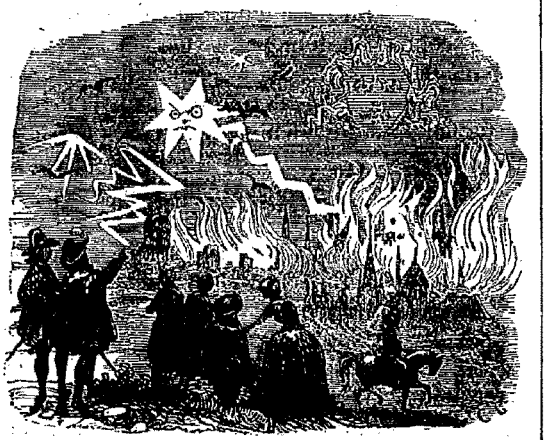
Sabaoth. Les archontiques, secte du deuxième siècle, faisaient de Sabaoth un ange douteux qui était pour quelque chose dans les affaires de ce monde. Les mêmes disaient que la femme était l'ouvrage de Satan, galanterie digne des hérétiques.

Sabasius, chef du sabbat, selon certains démonographes. C'était autrefois l'un des surnoms de Bacchus, grand maître des sorciers dans l'antiquité païenne. C'est un gnome chez les cabalistes.

Sabathan, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

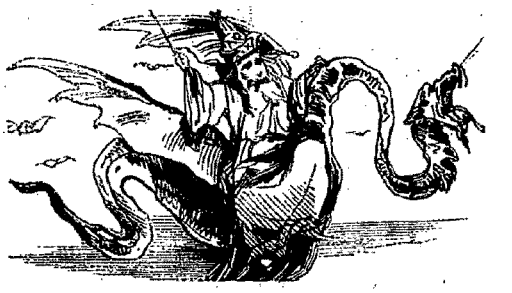
Sabba, devineresse mise au nombre des sibylles. On croit que c'était celle de Cumes.

Sabbat. C'est l'assemblée des démons, des sorciers et des sorcières dans leurs orgies nocturnes. Nous devons donner ici les relations des démonomanes sur ce sujet. On s'occupe au sabbat, disent-ils, à faire ou à méditer le mal, à donner des craintes et des frayeurs, à préparer les maléfices, à accomplir des mystères abominables. Le sabbat se fait dans un carrefour ou dans quelque lieu désert et sauvage, auprès d'un



lac, d'un étang, d'un marais, parce qu'on y produit la grêle et qu'on y fabrique des orages. Le lieu qui sert à ce rassemblement reçoit une tel malédiction qu'il n'y peut croître ni herbe autre chose. Strozzi dit avoir vu autour d'u châtaignier, dans un champ du territoire de V cence, un cercle dont la terre était aussi ari que les sables de la Libye, parce que les sorcie y dansaient et y faisaient le sabbat. Les nui ordinaires de la convocation du sabbat sont cell du mercredi au jeudi et du vendredi au samed Quelquefois le sabbat se fait en plein midi, ma c'est fort rare. Les sorciers et les sorcières por tent une marque qui leur est imprimée par diable ; cette marque, par un certain mouvemer intérieur qu'elle leur cause, les avertit de l'heu du ralliement. En cas d'urgence, le diable fa paraître un mouton dans une nuée (lequel mo ton n'est vu que des sorciers), pour rassembl son monde en un instant.

Dans les circonstances ordinaires, lorsqu l'heure du départ est arrivée, après que les so ciers ont dormi, ou du moins fermé un œil, qui est d'obligation, ils se rendent au sabb montés sur des bâtons ou sur des manches balai oints de graisse d'enfant ; ou bien des di bles subalternes les transportent sous des form de boucs, de chevaux, d'ânes ou d'autres an maux. Ce voyage se fait toujours en l'air. Quan



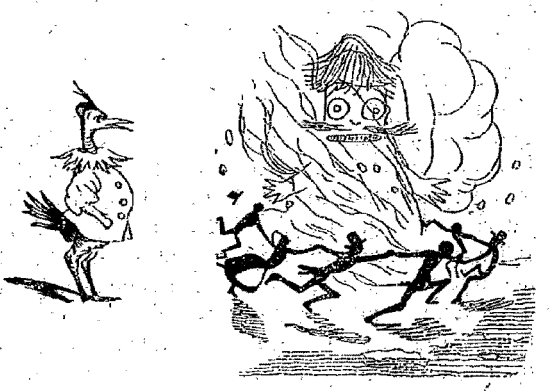
les sorcières s'oignent pour monter sur le manch à balai qui doit les porter au sabbat, elles répè tent plusieurs fois ces mots : *Emen-hétan ! eme hétan !* qui signifient, dit Delancre : *Ici et là ! i*

avait cependant en France des sor-allaient au sabbat sans bâton, ni monture, seulement en prononçant roles. Mais celles d'Italie ont toujours les attend pour les emporter. Elles , comme les nôtres, de sortir géné-r la cheminée. Ceux ou celles qui u rendez-vous payent une amende ; ne la discipline.

ères mènent souvent au sabbat, pour ages, des enfants qu'elles dérobent. ère promet de présenter au diable, bat prochain, le fils ou la fille de ux du voisinage et qu'elle ne puisse t de l'attraper, elle est obligée de n propre fils ou quelque autre en-haut prix. Les enfants qui plaisent ont admis parmi ses sujets de cette aître Léonard, le grand nègre, pré-abbats, et le petit diable, maître Jean lieutenant, donnent d'abord un par-marraine à l'enfant (*Voy.* Baptême ; puis on le fait renoncer Dieu, la s saints, et, après qu'il a renié sur le , Léonard le marque d'une de ses l'œil gauche. Il porte cette marque t son temps d'épreuves, à la suite s'en est bien tiré, le diable lui admi-tre signe qui a la figure d'un petit l'une patte de crapaud, ou d'un chat

ur noviciat, on charge les enfants arder les crapauds, avec une gaule r le bord du lac, tous les jours de nd ils ont reçu la seconde marque, r eux un brevet de sorciers, ils sont lanse et au festin. Les sorciers, initiés es du sabbat, ont coutume de dire : *tabourin, j'ai mangé du cymbale, it profès.* Ce que Leloyer explique de Par le tabourin, on entend la peau lée de laquelle ils tirent le jus et con-r boire, et par le cymbale le chau-ssin dont ils usent pour cuire leurs Les petits qui ne promettent rien de sont condamnés à être fricassés. Il y rcières qui les dépècent et les font le banquet.

n est arrivé au sabbat, le premier de-ller rendre hommage au maître. Il est n trône ; ordinairement il affecte la grand bouc ayant trois cornes, dont lieu jette une lumière qui éclaire l'as-uelquefois il prend la forme d'un oi-un bœuf, ou d'un tronc d'arbre sans une face humaine fort ténébreuse ; ou it en oiseau noir ou en homme tantôt t rouge. Mais sa figure favorite est ouc. Il porte une couronne noire, les rissés, le visage pâle et troublé, les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammé et hideux ; une barbe de chèvre, les mains comme celles d'un homme, excepté que les doigts sont tous égaux, courbés comme les griffes d'un oiseau de proie, et terminés en pointe ; les pieds



en pattes d'oie, la queue longue comme celle d'un âne ; il a la voix effroyable et monotone, tient une gravité superbe, et porte toujours sous la queue un visage d'homme noir, visage que tous les sorciers baisent en arrivant au sabbat ; c'est là ce qu'on appelle l'hommage. Il donne ensuite un pou d'argent à tous ses adeptes ; puis il se lève pour le festin, où le maître des cérémonies place tout le monde, chacun selon son rang, mais toujours un diable à côté d'un sorcier.

Quelques sorcières ont dit que la nappe du sabbat est dorée, et qu'on y sert toutes sortes de bons mets, avec du pain et du vin délicieux. Mais le plus grand nombre de ces femmes ont déclaré, au contraire, qu'on n'y sert que des crapauds, de la chair de pendus, de petits enfants non baptisés et mille autres horreurs, et que le pain du diable est fait de millet noir. On chante pendant le repas des choses abominables ; et après qu'on a mangé, on se lève de table, on adore le maître, puis chacun se divertit. Les uns dansent en rond, ayant chacun un chat pendu au derrière ; d'autres rendent compte des maux qu'ils ont faits, et ceux qui n'en ont pas fait assez sont punis. Des sorcières répondent aux accusations des crapauds qui les servent ; quand ils se plaignent de n'être pas bien nourris par leurs maîtresses, les maîtresses subissent un châtiment.

Les correcteurs du sabbat sont de petits démons sans bras, qui allument un grand feu, y jettent les coupables, et les en retirent quand il le faut.

Ici, on fait honneur à des crapauds, habillés de velours rouge ou noir, portant une sonnette au cou et une autre au pied droit. On les donne comme d'utiles serviteurs aux sorcières qui ont bien mérité des légions infernales. Là, une magicienne dit la messe du diable pour ceux qui veulent l'entendre. Ailleurs se commettent les plus révoltantes et les plus honteuses horreurs.

Ceux et celles qui vont baiser le visage inférieur du maître tiennent une chandelle sombre à la main. Il en est qui forment des quadrilles avec des crapauds vêtus de velours et chargés de sonnettes. Ces divertissements durent jusqu'au chant du coq. Aussitôt qu'il se fait entendre, tout est forcé de disparaître. Alors le grand nègre leur donne congé, et chacun s'en retourne chez soi [1].

On conte qu'un charbonnier, ayant été averti que sa femme allait au sabbat, résolut de l'épier. Une nuit qu'il faisait semblant de dormir, elle se leva, se frotta d'une drogue et disparut. Le charbonnier, qui l'avait bien examinée, prit le pot à la graisse, s'en frotta comme elle, et fut aussitôt transporté, par la cheminée, dans la cave d'un comte, homme considéré au pays; il trouva là sa femme et tout le sabbat rassemblé pour une séance secrète. Le souper descendait là par une poulie. La femme du charbonnier, l'ayant aperçu, fit un signe : au même instant tout s'envola, et il ne resta dans la cave que le pauvre charbonnier, qui, se voyant pris pour un voleur, avoua ce qui s'était passé à son égard et ce qu'il avait vu dans cette cave [2].



Un paysan se rencontrant de nuit dans un lieu où l'on faisait le sabbat, on lui offrit à boire. Il jeta la liqueur à terre et s'enfuit, emportant le vase, qui était d'une matière et d'une couleur inconnues. Il fut donné à Henri le Vieux, roi d'Angleterre, si l'on en croit le conte [3]. Mais, malgré son prix et sa rareté, le vase est sans do retourné à son premier maître. Pareillement, boucher allemand entendit, en passant de n par une forêt, le bruit des danses du sabbat eut la hardiesse de s'en approcher, et tout s'é nouit. Il prit des coupes d'argent qu'il porta magistrat, lequel fit arrêter et pendre toutes personnes dont les coupes portaient le non Un sorcier mena son voisin au sabbat en lui p mettant qu'il serait l'homme le plus heureux monde. Il le transporta fort loin, dans un lieu se trouvait rassemblée une nombreuse com gnie, au milieu de laquelle était un grand bo Le nouvel apprenti sorcier appela Dieu à son cours. Alors vint un tourbillon impétueux : disparut; il demeura seul et fut trois ans à tourner dans son pays [2].

« Le sabbat se fait, disent les cabalistes, qu les sages rassemblent les gnomes pour les en ger à épouser les filles des hommes. Le gr Orphée fut le premier qui convoqua ces peu souterrains. A sa première semonce, Sabasius plus ancien des gnomes, contracta alliance a une femme. C'est de ce Sabasius qu'a pris nom cette assemblée, sur laquelle on a fait n contes impertinents. Les démonomanes pré dent aussi qu'Orphée fut le fondateur du sab et que les premiers sorciers qui se rassemblè de la sorte se nommaient *orphéotélestes*. La v table source de ces orgies sinistres a pu prer naissance dans les bacchanales, où l'on in quait Bacchus en criant : *Saboé!* »

Dans l'affaire de la possession de Louvi Madeleine Bavent, tourière du couvent de ville, confessa des choses singulières sur le bat. Elle avoua qu'étant à Rouen, chez une turière, un magicien l'avait engagée et conc au sabbat; qu'elle fut mariée là à Dagon, di d'enfer; que Mathurin Picard l'éleva à la dig de princesse du sabbat, quand elle eut pr d'ensorceler toute sa communauté; qu'elle c posa des maléfices en se servant d'hosties co crées; que, dans une maladie qu'elle épro Picard lui fit signer un pacte de grimoire; qu vit accoucher quatre magiciennes au sab qu'elle aida à égorger et à manger leurs enfa que le jeudi saint on y fit la cène en y mang un petit enfant; que, dans la nuit du vendr Picard et Boulé avaient percé une hostie pa milieu, et que l'hostie avait jeté du sang. De elle confessa avoir assisté à l'évocation de l de Picard, faite par Thomas Boulé dans grange, pour confirmer les maléfices du dic d'Évreux. Elle ajouta à ces dépositions, de le parlement de Rouen, que David, premie recteur du monastère, était magicien; qu'il donné à Picard une cassette pleine de sorc ries, et qu'il lui avait délégué tous ses pou

[1] M. Jules Garinet, après Delancre, Bodin, Delrio, Maiol, Leloyer, Danæus, Boguet, Monstrelet, Torquemada, etc.

[2] Delrio, *Disquisitions magiques*, et Bodin, p. 30.

[3] *Trinum magicum.*

[1] Joachim de Cambrai.

[2] Torquemada, dans l'*Hexameron.*

; qu'un jour, dans le jardin, s'étant un mûrier, un horrible chat noir et vait mis ses pattes sur ses épaules et ché sa gueule de sa bouche; c'était Elle dit en outre qu'on faisait au sab- session; que le diable, moitié homme ouc, assistait à ces cérémonies exécra- e sur l'autel il y avait des chandelles ui étaient toutes noires. On trouve gé- le secret de ces horreurs dans les minables de la fin du seizième siècle. Limbourg, il n'y a pas cent ans, on ncore beaucoup de bohémiens et de faisaient le sabbat. Leurs initiations dans un carrefour solitaire, où végé- asure qu'on appelait la Chapelle des ai qu'on recevait sorcier était enivré, à califourchon sur un bouc de bois uit au moyen d'un pivot; on lui disait eait par les airs. Il le croyait d'autant le descendait de sa monture pour le une orgie qui était pour lui le sabbat[1]. dit Malebranche, que cette erreur du quelquefois aucun fondement; que le abbat des sorciers est quelquefois l'ef- lire et d'un déréglement de l'imagina- é par certaines drogues desquelles se s malheureux qui veulent se procurer le qui entretient la crédulité populaire, gier, ce sont les récits de quelques ui, se trouvant égarés la nuit dans les pris pour le sabbat des feux allumés cherons et les charbonniers, ou qui, lormis dans la peur, ont cru entendre sabbat, dont ils avaient l'imagination n'y a aucune notion du sabbat chez s Pères de l'Église. Il est probable que imagination qui a pris naissance chez es du Nord; que ce sont eux qui l'ont lans nos climats, et qu'elle s'y est accré- des faits, comme celui de la Chapelle , au milieu de l'ignorance dont leur fut suivie.

II, duc de Lorraine, voyageant inco- s ses États, arriva un soir dans une il se décida à passer la nuit. Il fut sur- ir qu'après son souper on préparait un pas plus délicat que le sien, et servi oin et une propreté admirables. Il de- fermier s'il attendait de la compagnie. onsieur, répondit le paysan; mais c'est ui jeudi, et toutes les semaines, à pa- re, les démons se rassemblent dans la ine avec les sorciers des environs pour ur sabbat. Après qu'on a dansé le branle , ils se divisent en quatre bandes. La vient souper ici; les autres se rendent dans des fermes peu éloignées. — Et payent-ils ce qu'ils prennent? demanda Charles. — Loin de payer, répondit le fermier, ils emportent encore ce qui leur convient, et s'ils ne se trouvent pas bien reçus, nous en passons de dures; mais que voulez-vous qu'on fasse contre des sorciers et des démons? » Le prince, étonné, voulut approfondir ce mystère; il dit quelques mots à l'oreille d'un de ses écuyers, et celui-ci partit au grand galop pour la ville de Toul, qui n'était qu'à trois lieues. Vers deux heures du matin, une trentaine de sorciers, de sorcières et de démons entrèrent; les uns ressemblaient à des ours, les autres avaient des cornes et des griffes. A peine étaient-ils à table que l'écuyer de Charles II reparut, suivi d'une troupe de gens d'armes. Le prince, escorté, entra dans la salle du souper : — Des diables ne mangent pas, dit-il; ainsi vous voudrez bien permettre que mes gens d'armes se mettent à table à votre place... Les sorciers voulurent répliquer, et les démons proférèrent des menaces. — Vous n'êtes point des démons, leur cria Charles : les habitants de l'enfer agissent plus qu'ils ne parlent, et si vous en sortiez, nous serions déjà tous fascinés par vos prestiges. Voyant ensuite que la bande infernale ne s'évanouissait pas, il ordonna à ses gens de faire main basse sur les sorciers et leurs patrons. On arrêta pareillement les autres membres du sabbat, et le matin Charles II se vit maître de plus de cent vingt personnes. On les dépouilla, et on trouva des paysans, qui, sous ces accoutrements, se rassemblaient de nuit dans la forêt pour y faire des orgies abominables, et piller ensuite les riches fermiers. Le duc de Lorraine (qui avait généreusement payé son souper avant de quitter la ferme) fit punir ces prétendus sorciers et démons comme des coquins et des misérables. Le voisinage fut délivré pour le moment de ces craintes; mais la peur du sabbat ne s'affaiblit pas pour cela dans la Lorraine.

Duluc, dans ses *Lettres sur l'histoire de la terre et de l'homme*, tome IV, lettre 91, rapporte encore ce qui suit : « Il y a environ dix ans, vers 1760, qu'il s'était formé dans la Lorraine allemande et dans l'électorat de Trèves une association de gens de la campagne qui avaient secoué tout principe de religion et de morale. Ils s'étaient persuadé qu'en se mettant à l'abri des lois ils pouvaient satisfaire sans scrupule toutes leurs passions. Pour se soustraire aux poursuites de la justice, ils se comportaient dans leurs villages avec la plus grande circonspection : l'on n'y voyait aucun désordre; mais ils s'assemblaient la nuit en grandes bandes, allaient à force ouverte dépouiller les habitations écartées, commettaient d'abominables excès, et employaient les menaces les plus terribles pour forcer au silence les victimes de leur brutalité. Un de leurs complices ayant été saisi par hasard pour quel-

z, aux *Légendes infernales*, l'histoire de la les boucs, insérée dans le chapitre des sor-

que délit isolé, on découvrit la trame de cette confédération détestable, et l'on compte par centaines les scélérats qu'il a fallu faire périr sur l'échafaud. » *Voy.* Blokula, Litanies du sabbat, etc.

Sabbathaï Zévi, faux messie des juifs au dix-septième siècle [1].

Sabéisme, culte que l'on rend aux éléments et aux astres, et qui, selon quelques-uns, est l'origine de l'astrologie judiciaire.

Sabellicus (Georges), farceur allemand qui parcourait l'Allemagne au commencement du dix-septième siècle, en se disant chef des nécromanciens, astrologues, magiciens, chiromanciens, pyromanciens, etc. Il gagna ainsi beaucoup d'argent, et fut très-révéré des vieilles femmes et des petits enfants [2].

Sabiénus. Dans la guerre de Sicile entre César et Pompée, Sabiénus, commandant la flotte de César, ayant été pris, fut décapité par ordre de Pompée. Il demeura tout le jour sur le bord de la mer, sa tête ne tenant plus au corps que par un filet. Sur le soir, il pria qu'on fît venir Pompée ou quelqu'un des siens, parce qu'il arrivait des enfers, et qu'il avait des choses importantes à communiquer. Pompée envoya plusieurs de ses amis, auxquels Sabiénus déclara que la cause et le parti qu'ils servaient alors étaient agréables aux dieux des enfers, et que leur chef réussirait ; qu'il avait ordre de le lui annoncer, et que, pour preuve de ce qu'il disait, il allait mourir aussitôt : ce qui eut lieu. Mais on ne voit pas que le parti ait réussi, dans le sens naturel du mot.

Sabim, nom des astrologues turcs.

Sable. Les Madécasses n'entreprennent jamais la guerre sans consulter leurs augures : ceux-ci ont une petite calebasse remplie d'un sable qui ne se trouve qu'en certains lieux; ils le répandent sur une planche et y marquent plusieurs figures. Ils prétendent connaître par là s'ils vaincront leurs ennemis [3].

Sabnac ou **Salmac**, grand marquis infernal, démon des fortifications. Il a la forme d'un soldat armé, avec une tête de lion. Il est monté sur un cheval hideux. Il métamorphose les hommes en pierres, et bâtit des tours avec une adresse surprenante. Il a sous ses ordres cinquante légions [4].

Sacaras, anges du sixième ordre chez les Madécasses. Ils sont tous malfaisants.

Saccilaires, anciens charlatans qui se servaient de la magie pour s'approprier l'argent d'autrui.

Sacrifices. L'homme, partout où il a perdu les lumières de la révélation, s'est fait des di cruels, altérés de sang, avides de carnage. rodote dit que les Scythes immolaient la quième partie de leurs prisonniers à Mars Ex minateur. Autrefois les Sibériens se disputa l'honneur de périr sous le couteau de leurs tres. — Tout cela est un mystère, sur leque doit lire ce qu'en a écrit Joseph de Maistre.

Il y avait un temple chez les Thraces l'on n'immolait que des victimes humaines; prêtres de ce temple portaient un poignard pe au cou, pour marquer qu'ils étaient touj prêts à tuer. Dans le temple de Bacchus, Arcadie, et dans celui de Minerve, à Lacédém on croyait honorer ces divinités en déchirant pitoyablement, à coups de verges, de jeu filles sur leurs autels. Les Germains et les C bres ne sacrifiaient les hommes qu'après avoir fait endurer les plus cruels supplices. avait dans le Pégu un temple où l'on renfer les filles les plus belles et de la plus haute n sance; elles étaient servies avec respect; jouissaient des honneurs les plus distingués; tous les ans une d'elles était solennellement crifiée à l'idole de la nation. C'était ordinaire la plus éclatante qui avait l'honneur d'être c sie; et le jour de ce sacrifice était un jour de pour tout le peuple. Le prêtre dépouillait la time, l'étranglait, fouillait dans son sein, en rachait le cœur, et le jetait au nez de l'id Les Mexicains immolaient des milliers de victi humaines au dieu du mal. Presque tous les ples, hors le peuple de Dieu dans l'ère anci et les chrétiens dans la nouvelle, ont exercé scrupule de pareilles barbaries.

C'est un usage établi à Benin de sacrifier idoles les criminels; on les réserve dans vue. Ils doivent toujours être au nombre vingt-cinq. Lorsque ce nombre n'est pas c plet, les officiers du roi se répandent dans l' curité de la nuit et saisissent indistincte tous ceux qu'ils rencontrent; mais il ne faut qu'ils soient éclairés par le moindre rayo lumière. Les victimes saisies sont remises e les mains des prêtres, qui sont maîtres de sort. Les riches ont la liberté de se rache ainsi que leurs esclaves; les pauvres sont sacri

Ce qu'on appelait l'hécatombe était le s fice de cent victimes, proprement de cent bœ mais qui s'appliqua dans la suite aux sacri de cent animaux de même espèce, même de lions ou de cent aigles; c'était le sacrifice in rial. Ce sacrifice se faisait en même temps cent autels de gazon par cent sacrificateurs.

On accusait les sorciers de sacrifier au dia dans leurs orgies, des crapauds, des poules n et de petits enfants non baptisés : belle assin tion!

Sadey, compère de Flaque. *Voy.* ce mot.

Sadial ou **Sadiel**, ange qui, selon les m

[1] Voyez son histoire à la fin des *Légendes de l'Ancien Testament*.
[2] Salgues, *Des erreurs et des préjugés*.
[3] *Voyage de Madagascar*, de 1722.
[4] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

erne le troisième ciel et qui est chargé
a terre, laquelle serait dans un mou-
pétuel, s'il n'avait le pied dessus.

ient de nez. Quand on perd par le
uttes de sang seulement, c'est un pré-
rt pour quelqu'un de la famille. Si on
atre, le présage est nul.

vara, endroit du lac Fakone où les
oient que les âmes des enfants sont
mme dans une espèce de limbes.

Marie de), sorcière et possédée.
DÉES DE FLANDRE.

ndré. Ce docteur, qui a écrit contre
tions, fut appelé, en 1726, par une
lui fit confidence qu'elle était accou-
apereau. Le docteur témoigna d'abord
; mais, quelques jours après, cette
tendit ressentir des tranchées; elle ne
qu'elle n'eût encore quelque lapin à
monde. Saint-André arrive, et, pour
gliger, il délivre lui-même la malade.
che en effet d'un petit lapin encore
s voisines et le docteur de crier mi-
donne de l'argent à la mère des la-
prend goût au métier, et se met indis-
à accoucher tous les huit jours. La
nnée d'une si féconde maternité, croit
mêler de cette affaire. On enferme la
lapins, on la surveille exactement, et
e bientôt qu'elle s'est moquée du pu-
u'elle a cru trouver une dupe dans le
int-André [1].

des lettres sur la magie, un vol. in-12.
ent n'est pas exact.

ubin, auteur calviniste de l'*Histoire de Loudun*, dans l'affaire d'Urbain
Un vol. in-12. Amsterdam, 1716. Ce
avec une mauvaise foi insigne, n'est
le fausse tés.

bé Leriche, à la suite de ses belles
les possessions en général et sur celle en particulier, a redressé complé-
mille et un mensonges de ce calvi-
ui n'a donné son livre au public, que
is après l'événement, lorsque les juges
bins étaient morts, qui a supprimé tout
gênait dans son roman, qui présente
innocent opprimé ce Grandier, homme
, violent, vindicatif, débauché. Indé-
nt du crime de magie bien prouvé, cet
éritait le feu, « sur la déposition de
émoins ».

ubin a été copié par Gayot de Pitaval,
rde collection des *Causes célèbres*. Les
bits qui recherchent la vérité feront
re le savant ouvrage que nous citons;
graphes, s'ils sont seulement honnêtes,
nt plus Grandier en victime.

s, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. III,

Saint-Germain (le comte de), charlatan célèbre du dernier siècle, qui se vantait de faire de l'or, de gonfler les diamants et d'opérer beaucoup de choses merveilleuses. Comme on ignorait son origine, il se disait immortel par la vertu de la pierre philosophale; et le bruit courait qu'il était âgé de deux mille ans. Il avait l'art d'envelopper ses dupes dans le tissu de ses étranges confidences. Contant un jour qu'il avait beaucoup connu Ponce-Pilate à Jérusalem, il décrivait minutieusement la maison de ce gouverneur romain et disait les plats qu'on avait servis sur sa table, un soir qu'il avait soupé chez lui. Le cardinal de Rohan, croyant n'entendre là que des rêveries, s'adressa au valet de chambre du comte de Saint-Germain, vieillard aux cheveux blancs, à la figure honnête : « Mon ami, lui dit-il, j'ai de la peine à croire ce que dit votre maître. Qu'il soit ventriloque, passe; qu'il fasse de l'or, j'y consens; mais qu'il ait deux mille ans et qu'il ait vu Ponce-Pilate, c'est trop fort. Étiez-vous là? — Oh! non, monseigneur, répondit ingénument le valet de chambre, c'est plus ancien que moi. Il n'y a guère que quatre cents ans que je suis au service de M. le comte... »

Saint-Gille, marchand épicier à Saint-Germain en Laye, qui fut présenté comme ventriloque à l'Académie des sciences, le 22 décembre 1770. Il avait le talent d'articuler des paroles très-distinctes, la bouche bien fermée et les lèvres bien closes, ou la bouche grandement ouverte, en sorte que les spectateurs et auditeurs pouvaient y plonger. Il variait admirablement le timbre, la direction et le ton de sa voix, qui semblait venir tantôt du milieu des airs, tantôt du toit d'une maison opposée, de la voûte d'un temple, du haut d'un arbre, tantôt du sein de la terre, etc. [1].

Saints. D'impudents charlatans ont imaginé



Le sorcier. — Page 592.

une abominable superstition dont les saints mêmes sont l'objet. Le tribunal de Saint-Quentin a jugé, en mars 1828, une cause où cette imposture s'est

[1] Le ventriloque de l'abbé de la Chapelle, cité par M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 278.

mise à jour. Des paysannes, dont les enfants dépérissaient, s'adressèrent à un sorcier, nommé Pierre-Louis D....., batteur en grange à Pithon (diocèse de Cambrai). Il leur dit que le mal dont elles gémissaient venait de quelques saints mécontents, que la famille avait irrités, et qui faisaient sentir leur colère sur les enfants; mais qu'il y avait moyen de les apaiser. Ce moyen, il l'employa en se faisant donner des pièces de six liards (monnaie qui n'est plus qu'un souvenir) et les faisant sauter dans de l'eau, qu'il disait bénite pour son opération. Éclairé par cette cérémonie, le sorcier, car on lui donnait ce nom, révéla les noms des saints dont les bonnes femmes devaient désarmer la vengeance. Nous citons ses expressions. Après quoi, il se fit payer sa consultation. Mais comme les enfants n'éprouvèrent aucun soulagement, sur la rumeur publique, D..... fut appelé en justice et condamné à un an de prison.

Sakhar, génie infernal qui, suivant le Talmud, s'empara du trône de Salomon. Après avoir pris Sidon et tué le roi de cette ville, Salomon emmena sa fille Téréda; comme elle ne cessait de déplorer la mort de son père, il ordonna au diable de lui en faire l'image pour la consoler. Mais cette statue, placée dans la chambre de la princesse, devint l'objet de son culte et de celui de ses femmes. Salomon, informé de cette idolâtrie par son vizir Asaf, brisa la statue, châtia sa femme et se retira dans le désert, où il s'humilia devant Dieu. Ses larmes et son repentir ne le sauvèrent pas de la peine que méritait sa faute. Ce prince était dans l'usage de remettre, avant d'entrer dans le bain, son anneau, dont dépendait sa couronne, à une de ses femmes nommée Amina. Un jour, Sakhar vint à elle sous les traits du roi, et, recevant l'anneau de ses mains, prit, en vertu de ce talisman, possession du trône, et fit dans les lois tous les changements dont sa méchanceté s'avisa. En même temps Salomon, dont la figure n'était plus la même, méconnaissable aux yeux de ses sujets, fut obligé d'errer et de demander l'aumône. Enfin, au bout de quarante jours, espace de temps durant lequel l'idole avait été honorée dans son palais, le diable prit la fuite et jeta l'anneau dans la mer. Un poisson qui venait de l'avaler fut pris et servi devant Salomon, qui retrouva la bague dans ses entrailles. Rentré en possession de son royaume, ce prince saisit Sakhar, lui chargea le cou d'une pierre, et le précipita dans le lac de Tibériade.

Sakhrat. Il y a une montagne que les mahométans croient entourer tout le globe. C'est la montagne de Kaf. Elle a pour fondement la pierre Sakhrat, dont Lokman disait que quiconque en aurait seulement le poids d'un grain ferait des miracles. Cette pierre est faite d'une seule émeraude, et c'est de sa réflexion que le ciel nous paraît azuré. Lorsque Dieu veut exciter un tremblement de terre, il commande à cette pierre donner le mouvement à quelqu'une de ses r cines. La terre se trouve au milieu de cette m tagne, comme le doigt au milieu de l'anne sans cet appui, elle serait dans une perpétu agitation. Pour y arriver, il faut traverser très-grand pays ténébreux; nul homme n'y p pénétrer s'il n'est conduit par quelque inte gence. C'est là que les dives ou mauvais gén ont été confinés, après avoir été subjugués les premiers héros de la race des hommes; c' là aussi que les péris ou fées font leur demeu ordinaire.

Sakimouni, génie ou dieu, dont les légen



des Kalmouks racontent qu'il habitait le c d'un lièvre; il rencontra un homme qui mou de faim, il se laissa prendre pour satisfaire l pétit de ce malheureux. L'esprit de la terre, tisfait de cette belle action, plaça aussitôt l' de ce lièvre dans la lune, où les Kalmouks tendent la découvrir encore [1].

Saladin. Au moyen âge, on croyait très néralement que les Sarasins, dans leurs guer étaient, comme insignes sorciers, assistés pa diable. Walter Scott, dans sa *Démonologie*, porte un exemple que voici; il est tiré du v roman de *Richard Cœur de lion.*

Le fameux Saladin, y est-il dit, avait env une ambassade au roi Richard, avec un je cheval qu'il lui offrait comme un vaillant dest Il défiait en même temps Cœur de lion à combat singulier, en présence des deux arm dans le but de décider tout d'un coup leurs tentions à la Palestine et la question théologi de savoir quel était le vrai Dieu, ou le Dieu chrétiens, ou celui qu'adoraient les Sarasins. ce semblant de défi chevaleresque cachait perfidie, dans laquelle l'esprit malin jouait

[1] *Voyages de Pallas.*

armeur sarasin avait enfermé deux dé-
les corps d'une jument et de son pou-
donnant pour instruction que chaque
jument hennirait, le poulain, qui était
e peu commune, devrait s'agenouiller
sa mère. Le poulain maléficié fut en-
oi Richard, dans l'espoir qu'il obéirait
accoutumé, et que le soudan, monté
e, aurait ainsi l'avantage. Mais le mo-
glais fut averti par un songe du piége
endait, et avant le combat le poulain
é, avec ordre de rester docile à la voix
alier durant le choc. L'animal endiablé
umission en baissant la tête; et cette
n'inspirant pas assez de confiance, on
encore les oreilles avec de la cire.
itions prises, Richard, armé de toutes
urut à la rencontre de Saladin, qui,
t dans son stratagème, l'attendit de
e. La cavale hennit de manière à faire
a terre à plusieurs milles à la ronde;
oulain ou démon, que la cire empê-
tendre le signal, n'y put obéir. Sala-
rçonné, n'échappa que difficilement à
et son armée fut taillée en pièces par
ns.

ndres. Selon les cabalistes, ce sont
élémentaires, composés des plus sub-
es du feu, qu'ils habitent. « Les sa-
, habitants enflammés de la région
rvent les sages, dit l'abbé de Villars;
e cherchent pas leur compagnie : leurs
urs femmes se font voir rarement. De
tres élémentaires, les salamandres sont
vivent le plus longtemps. » Les histo-
nt que Romulus était fils de Mars. Les
ts ajoutent : c'est une fable; les démo-
disent : il était fils d'un incube. Nous
issons la nature, poursuit le même au-
s savons que ce Mars prétendu était un
re. *Voy.* CABALE.

un animal amphibie, du genre des
qu'on nomme la salamandre. Sa peau
parsemée de taches jaunes, sans écailles
e toujours enduite d'une matière vis-
ui en suinte continuellement. La sala-
essemble, pour la forme, à un lézard.
ns croyaient que cet animal vivait dans
La salamandre loge dans la terre, dit
qui est toujours farceur, sous des mon-
bitume allumé, comme l'Etna, le Vé-
e cap Rouge. Elle sue de l'huile bouil-
ache de l'eau-forte, quand elle s'échauffe
se bat. Avec le corps de cet animal,
ne faire de feu dans une cuisine. Pendu
naillère, il fait bouillir et rôtir tout ce
net devant la cheminée. Ses yeux éclai-
uit comme de petits soleils; et, placés
chambre obscure, ils y font l'effet
ipe perpétuelle.. »

Salgues (Jean-Baptiste), auteur d'un livre intitulé *Des erreurs et des préjugés répandus dans les diverses classes de la société*, 3 vol. in-8°, 3e édit., Paris, 1818. Une quatrième édition a paru depuis; mais ce livre a maintenant peu de lecteurs.

Salière. Le sel, chez les anciens, était consacré à la sagesse; aussi n'oubliait-on jamais la salière dans les repas. Si l'on ne songeait pas à la servir, cet oubli était regardé comme un mauvais présage.

Il était aussi regardé comme le symbole de l'amitié; les amis avaient coutume de s'en servir au commencement des repas, et si quelqu'un en répandait, c'était le signe de quelque brouillerie future. Aujourd'hui c'est encore un mauvais augure pour les personnes superstitieuses, lorsque les salières se renversent sur la table.

Le maréchal de Montrevel, étant à table chez le père du maréchal de Biron, vit renverser une salière sur son habit. Il en fut si effrayé, qu'il s'écria à l'instant : « Je suis un homme mort ! » En effet, il tomba en faiblesse; on l'emporta chez lui; la fièvre le prit, et il mourut au bout de quatre jours (1718). Cet événement fortifia la superstition des gens qui sont aussi sots. *Voy.* SEL.

Salisateurs, devins du moyen âge qui formaient leurs prédictions sur le mouvement du premier membre de leur corps qui venait à se remuer, et en tiraient de bons ou mauvais présages.

Salive. Pline le naturaliste rapporte, comme un ancien usage, celui de porter avec le doigt un peu de salive derrière l'oreille, pour bannir les soucis et les inquiétudes. Mais ce n'est pas là toute la vertu de la salive; elle tue les aspics et les serpents, les vipères et les autres reptiles venimeux. Albert le Grand dit qu'il faut qu'elle soit d'un homme à jeun et qui ait demeuré longtemps sans boire. Figuier assure qu'il a tué plusieurs serpents d'un petit coup de bâton mouillé de sa salive. M. Salgues ajoute qu'il est possible de tuer les vipères avec un peu de salive, mais qu'il est à propos que le coup de bâton qui l'accompagne soit suffisant. Ce qui est certain, c'est que Redi a voulu vérifier les témoignages d'Aristote, de Galien, de Lucrèce, etc. Il s'est amusé à cracher, à jeun, sur une multitude de vipères que le grand-duc de Toscane avait fait rassembler; mais, à la grande confusion de l'antiquité, les vipères ne sont pas mortes. *Voy.* CRACHAT.

Salomon. Les philosophes, les botanistes, les devins et les astrologues orientaux regardent *Salomon* ou *Soliman* comme leur patron. Selon eux, Dieu, lui ayant donné sa sagesse, lui avait communiqué en même temps toutes les connaissances naturelles et surnaturelles; et entre ces dernières, la science la plus sublime et la plus utile, celle d'évoquer les esprits et les génies,

de leur commander. Salomon avait, disent-ils, un anneau chargé d'un talisman qui lui donnait pouvoir absolu sur tous les êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Cet anneau existe encore; il est renfermé dans le tombeau de Salomon, et quiconque le posséderait deviendrait le maître du monde; mais on ne sait où trouver le tombeau. Il ne reste que des formules, des pratiques et des figures, par lesquelles on peut acquérir, quoique imparfaitement, une petite partie du pouvoir que Salomon avait sur les esprits. Ces beaux secrets sont conservés dans les livres niais qu'on attribue à ce prince, et surtout dans ses Clavicules, intitulées les *Véritables Clavicules de Salomon*, in-18, à Memphis, chez Alibeck l'Égyptien. On y trouve des conjurations et des formules magiques. Agrippa, dit-on faussement, faisait grand cas de cet ouvrage. On attribue encore à Salomon un *Traité de la pierre philosophale*, les *Ombres des idées*, le *Livre des neuf anneaux*, le *Livre des neuf chandeliers*, le *Livre des trois figures des esprits*, des *Sceaux qui chassent les démons*, et un *Traité de nécromancie*, adressé à son fils Roboam. *Voy.* Conjurations, Sakhar, Bélial, Asrael, Asmodée, Art notoire.

Saludadores, gens qui se mêlent en Espagne de guérir certaines maladies, et qui tous ont, dit-on, de naissance, certaine marque sur le corps, en forme de demi-roue. Ils se disent descendants de sainte Catherine, qui n'eut pas de descendants. *Voy.* Hommes incombustibles.

Salvation de Rome. *Voy.* Virgile.

Salverte (Eusèbe), auteur d'un *Essai sur la magie, les prodiges*, etc., un vol. in-12, Bruxelles, 1821; réimprimé à Paris. C'est un traité philosophique, dans le mauvais sens de ce mot.

Samaël, prince des démons, selon les rabbins. Ce fut lui qui, monté sur le serpent, séduisit Ève. C'est encore, chez plusieurs docteurs juifs, l'ange de la mort, qu'ils représentent tantôt avec une épée, tantôt avec un arc et des flèches. C'est enfin pour quelques-uns le même qu'Asmodée.

Samaritaine (la). C'était une fontaine élevée sur le pont Neuf et chère aux Parisiens. Suivant une opinion répandue parmi eux, le jour où l'on détruirait cette fontaine, les peuplades du Nord entreraient en France pour envahir Paris. On la détruisit en 1813.

Sambethe. *Voy.* Sibylles.

Sampson (Agnès). *Voy.* Jacques Ier.

Samuel. Une nécromancienne, la pythonisse d'Endor, fit voir au roi Saül l'ombre du prophète Samuel, qui lui prédit ses désastres. Menassé-ben-Israël, dans son second livre de la *Résurrection des morts*, dit que la pythonisse ne pouvait pas forcer l'âme de Samuel à rentrer dans son corps, et que le fantôme qu'elle évoqua était un démon revêtu de la forme du prophète. Cependant Samuel dit au roi : *Pourquoi troublez-vous mon repos, en me forçant à remonter sur la ter*
Les uns pensent que l'âme du prophète pou
seule prononcer ces paroles; d'autres souti
nent que ces mots *remonter sur la terre* s'ap
quent au corps seulement, que le diable avait
emprunter. Le rabbin Meyer-Gabaï, qui est
sentiment des premiers, ajoute que Samuel
pouvait dire à Saül, devant la sorcière qui le
sait venir : Demain, toi et tes fils, vous viend
me rejoindre. *Cras tu et filii tui mecum eri*
C'est aussi l'avis de la plupart des théologie

Sanaves. Amulettes que les femmes ma
casses portent au cou et aux poignets; ce
des morceaux d'un bois odorant, envelop
dans une toile; ils préservent de l'atteinte
sorciers.

Sanche, serviteur de Pierre d'Engelbert, l'avait envoyé à ses frais au secours d'Alphon roi d'Aragon, alors en guerre avec la Cast Le serviteur revint sain et sauf, quand la gu fut finie; mais bientôt il tomba malade et m rut. Quatre mois après sa mort, Pierre, maître, couché dans sa chambre, vit entre clair de la lune un spectre à demi nu, qui s procha de la cheminée, découvrit le feu e chauffa. Pierre lui demanda qui il était. « Je répondit le fantôme d'une voix cassée, Sanc votre serviteur. — Hé! que viens-tu faire — Je vais en Castille, avec quelques aut expier le mal que nous y avons fait. Moi en ticulier, j'ai pillé les ornements d'une église suis condamné pour cela à faire ce voyage. pouvez me soulager par vos bonnes œuvres votre femme, qui me doit huit sous, m'obli de les donner aux pauvres en mon nom. » Pi lui demanda alors des nouvelles de quelques de ses amis morts depuis peu; Sanche le sa là-dessus. « Et, où est maintenant le roi phonse? » demanda Pierre. Alors un autre spec qu'il n'avait pas vu d'abord, et qu'il aperçut l'embrasure de la fenêtre, lui dit : « Sanch peut rien vous apprendre touchant le roi d' gon; il n'y a pas assez longtemps qu'il est notre bande, pour en savoir des nouvelles; qui suis mort il y a cinq ans, je puis vou dire quelque chose. Alphonse, après son tré a été quelque temps avec nous; mais les pri des bénédictins de Cluny l'en ont tiré, et je sais où il est à présent. » Alors les deux re nants sortirent. Pierre éveilla sa femme et demanda si elle ne devait rien à Sanche. « J dois encore huit sous, » répondit-elle. Pierre douta plus, fit des prières et distribua des mônes pour l'âme du défunt[2].

Sandalphon, l'une des trois intelligences périeures de la cabale juive.

Sang. Les anciens regardaient le sang de

[1] Voyez Bergier. *Dictionnaire de théologie*, au *Pythonisse*.

[2] Dom Calmet, *Dissertations sur les apparitio*

› un poison ; Plutarque rapporte que
s'empoisonna avec ce sang; Pline
s prêtres d'Égine ne manquaient ja-
avaler avant de descendre dans la
sprit prophétique les attendait. Quoi
t, le sang de taureau n'empoisonne
s qu'il ne soit vicié ; tous les jours on
oudin. Pline assure que le sang de
aussi l'homme ; mais il se contredit
re passage, lorsqu'il dit que les Sar-
ent de la farine et du sang de cheval
e des gâteaux fort délicats. Enfin les
i regardaient le sang de taureau
poison pour le corps, l'estimaient
remède pour l'âme ; on expiait les
e faisant asperger de sang de taureau.
t un taureau, on en recueillait le sang
e dont le fond était percé de petits
iminel se tenait dessous ; après quoi
purifié.

classes populaires en Suède, et sur-
les paysans, règne une croyance ab-
voir, que le sang d'une personne dé-
squ'on en boit et surtout lorsqu'on
chaud au moment où il jaillit du corps,
ient après la décollation, fait vivre
nps, rend robustes les faibles, bien
malades, et guérit toutes les maladies,
ment l'épilepsie.

(Rénée), jeune fille née à Munich
à cette époque sauvage où la guerre
s avait ramené toutes les perversités
uvais jours. Une vieille femme l'initia



res diaboliques dès l'âge de sept ans;
, elle reçut d'autres leçons d'une ser-
ne grande dame et de deux officiers.
ux réunions du sabbat; là, pour prix
elle apostasie, on lui promit soixante-
e vie et de santé. Mais à l'âge de dix-
es parents, qui ne soupçonnaient rien
t, la mirent dans un couvent où elle
n clôture; il lui fallut donc vivre d'hy-
de dissimulation. Elle joua si bien son
e que, dans son monastère d'Unterzell, elle devint sous-prieure; mais la contrainte où elle vivait lui pesait trop, quoique en secret elle cultivât la magie. Des contrariétés qui lui vinrent la poussèrent à ensorceler les religieuses ses compagnes. Aussitôt elles furent troublées de maladies, de visions, de tumultes nocturnes, d'oppressions, de mauvais traitements et de singuliers vertiges. On découvrit enfin, par des exorcismes, que ce désordre était l'œuvre de la spus-prieure. On trouva dans sa chambre des boîtes d'onguent, des herbes magiques, un vêtement jaune et d'autres objets singuliers. Reconnue coupable, elle fut remise aux juges séculiers, qui la condamnèrent à la peine de mort. On voit qu'elle se repentit; mais les maux qu'elle avait causés étaient si grands qu'elle fut exécutée le 21 janvier 1749. Oswald Loschert, abbé d'Oberzell, et témoin de tous les faits, a écrit l'histoire de cette possession et l'a envoyée à Marie-Thérèse.

Santabarenus. Basile, empereur de Constantinople, ayant perdu son fils Constantin, qu'il aimait uniquement, voulut le voir à quelque prix que ce fût. Il s'adressa à un moine hérétique, nommé Santabarenus, qui, après quelques conjurations, lui montra un spectre semblable à son fils [1].



Pareillement, un prétendu sorcier a fait voir à un fanatique admirateur de Frédéric II le spectre de ce roi de Prusse, et cela de notre temps, par la fantasmagorie, qui a été certainement connue des anciens.

Saphis, morceaux de papier sur lesquels sont écrits des passages du Koran, et que les Maures vendent aux nègres, comme ayant la propriété de rendre invulnérable celui qui les porte.

Sapondomad, génie sous la protection duquel est la terre, et qui, selon les Guèbres, fait des souhaits pour celui qui la cultive, et des imprécations contre celui qui la néglige.

Sarcueil, démon que nous ne connaissons pas, invoqué dans les litanies du sabbat.

[1] Michel Glycas.

Sare (Marguerite de). Prévenue de sorcellerie à seize ans, elle mourut en prison à Bordeaux, où elle avait été renfermée pour avoir fait un pacte avec le diable[1] vers l'an 1600.

Sarmenius-Lapis, pierre à laquelle on attribuait la vertu de prévenir les avortements.

Sas, divination par le sas ou tamis. *Voy.* COSQUINOMANCIE.

Satan, démon du premier ordre, du troisième selon Réginald Scott, chef des démons et de l'enfer, selon l'opinion générale; démon de la discorde, selon les démonomanes, prince révolutionnaire dans l'empire de Belzébuth. Quand les anges se révoltèrent contre Dieu, Satan, alors gouverneur d'une partie du nord dans le ciel, se mit à la tête des rebelles; il fut vaincu et précipité dans l'abîme. Le nom de Satan en hébreu veut dire ennemi, adversaire. Milton dit que Satan est semblable à une tour par sa taille, et, un peu plus loin, il fixe sa hauteur à quarante mille pieds. Il n'est pas invoqué dans les litanies du sabbat.

On a publié, il y a vingt ans, une *Lettre de Satan aux francs-maçons*; elle eût pu être plus piquante. On a vu de nos jours, à Paris, un journal intitulé d'abord *Satan*, et ensuite *le Corsaire-Satan*, comme il y en avait un à Bruxelles intitulé *Méphistophélès*. Ce ne sont pas des esprits bien spirituels qui se mettent ainsi sous le couvert des esprits malins.

Satan, un jour, s'est montré à Faust, sous la forme d'un âne, avec des cornes longues d'une aune et la queue d'un chat[2].

Satanaki. On voit dans Psellus que les manichéens, ou du moins quelques-unes de leurs sectes, rendaient un culte à Satanaki, créateur des animaux et des plantes.

Satamins, démons contradicteurs de la suite de Satan, dans la cabale juive.

Satanalogie. Dans un tableau remarquable des écarts de l'école philosophique allemande, publié à Louvain il y a quelques années, le savant professeur Moeller a consacré un curieux chapitre à la satanalogie. Nous ne pouvons faire mieux que de le reproduire ici :

« La théorie du Christianisme de Schelling serait incomplète s'il avait passé sous silence l'esprit puissant qui, depuis le commencement des choses, a joué un si grand rôle dans le monde. La satanalogie, ou la théorie du démon, ne pouvait manquer de trouver place dans son système. Ce chapitre de sa philosophie actuelle est si remarquable, il renferme des idées sur la nature du démon tellement neuves (mais erronées), il présente sur cette puissance méconnue jusqu'ici des vues et des éclaircissements si extraordinaires, qu'il mérite de fixer toute l'attention des savants. Nous l'exposerons donc à nos lecteu espérant qu'ils parviendront à comprendre vrai sens des idées du philosophe de Berlin.

» Satan, selon lui, était d'abord une puissan un principe universel : tout le système repo comme on sait, sur des puissances qui précèd des réalités. Dieu lui-même débute[1] comme pu sance, et il en est de même du démon. Schell avoue cependant que le mot hébreu *husatan*, a l'article défini, signifie un adversaire déterm qu'on peut concevoir comme personne indi duelle ou comme esprit général.

» Dans le Nouveau Testament, Satan est rep senté comme l'adversaire du Christ, qui est v pour détruire ses œuvres. Cette position du pri des ténèbres prouve sa dignité. S'il n'eût qu'une simple créature, la lutte, qui ne peut a lieu qu'entre des puissances égales, n'aurait été possible entre le Christ et Satan. Le Ch n'aurait pas eu un adversaire digne de lui, n'avait eu affaire qu'à une pauvre créature. grands préparatifs, les travaux et les souffra du Sauveur ne pourraient alors se compren dit-il. On a jusqu'ici regardé le diable con une créature qui, bonne d'abord, devint chante; mais, selon Schelling, c'est une err Les bogomiles, secte hérétique du onzième siè avaient mieux compris la nature du démon, ils faisaient le frère aîné du Christ... Dan Nouveau Testament, Satan est nommé le pri de ce monde : l'apôtre saint Paul l'appelle m le dieu de ce monde. Il a ses anges, ses minis à lui; voilà des dignités auxquelles une sin créature ne peut aspirer. Il est donc évid pour Schelling, que Satan est un principe ou puissance; qu'il est reçu dans l'économie de D dans l'ensemble des puissances, et que nou devons du respect comme à une puissance l time.....

» Il n'est pas permis, dit Schelling, de le connaître, de le mépriser, de s'en moquer. moin l'apôtre saint Jude, qui, parlant de lui que l'archange Michel, dans la contestation eut avec le démon touchant le corps de M *n'osa le condamner avec exécration et se cont de lui dire : « Que le Seigneur te réprim* (Epist., vers. 9.) Le même apôtre, cont Schelling, blâme ceux qui méconnaissent l gnité des démons, et dit d'eux : « *Ces perso méprisent la domination et blasphèment la jesté.* » (Vers. 8.) L'apôtre nomme ici le dé la domination, s'il faut suivre l'interprétatio Schelling, comme on dit sa seigneurie en pa d'un seigneur; car *c'est de la majesté du d qu'il est question,* dit-il. Saint Pierre, dans s conde épître, se trouve d'accord avec saint J il parle également, en les blâmant, de ces sonnes qui méprisent les puissances. (Vers. Dans ces puissances, le philosophe allemand

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., p. 95.

[2] M. François Hugo, *le Faust anglais*.

[1] Pour nous.

lémons. Schelling nous explique aussi la lutte de saint Michel contre le décorps de Moïse était le principe cosaïen, qui existait encore dans le juilà pourquoi le démon prétendit avoir ur ce corps. » Si Satan n'avait été ature, comment, demande Schelling, montrer au Christ tous les royaumes avec leur gloire et lui dire : *Je vous cela, si vous voulez m'adorer?...* Satan principe cosmique...

t maintenant la haute dignité de Satan, e à comprendre quelle est son origine. assigné, dit Schelling, au Christ une termédiaire entre Dieu et la créature. oniste, le démon, ne pouvait lui être puisque le combat devait avoir lieu personnes d'un rang égal. Par conséan n'est ni créateur ni créature, mais nce intermédiaire, fonctionnant dans de Dieu. Quelle est cette fonction? sainte lui donne plusieurs épithètes; nme accusateur, calomniateur, celui des soupçons et des doutes. Le vrai dénominations se trouve dans le livre ns l'introduction de ce livre, il est dit Satan se présenta hardiment parmi de Dieu, pour rendre suspectes les de l'ancien émir. Dieu lui permit alors ler Job de sa fortune. Satan, incapable la fidélité du serviteur de Dieu, apseconde fois devant le Seigneur pour Voilà, dit Schelling, la fonction du décuser les hommes devant Dieu, de précontre eux, d'éveiller des doutes et ons sur leur conduite. Il est, par conséprincipe actif qui travaille à la manifesce qui est caché. Sous son influence, devient certain, et ce qui est encore rvient à être décidé.

rtu de ce principe, le mal qui est caché u cœur de l'homme se manifeste, et ribue ainsi à la gloire de Dieu; car le pouvoir être vaincu et repoussé, doit nu. C'est à cause de cela qu'il remplit ortantes fonctions lors de la chute de Si l'homme eût soutenu l'épreuve à fut soumis, la fonction de Satan aurait ée; mais l'homme succomba, et ce fut le vaincre le démon. D'après Schelling, it donc d'abord une puissance ayant tion de révéler ce qui était caché au œurs; et ce ne fut pas Satan qui coromme, mais bien l'homme qui cordémon. — L'homme, dans son état prinocence, fut, dit-il, un être indécis; il ne décision que par sa chute. L'être e principe de toute existence, même Dieu, était caché et latent au fond de et devait rester dans cet état pour toujours. (On nous excusera de citer ces erreurs.) Le principe aveugle était renfermé dans des limites qu'il n'aurait jamais dû franchir; mais Satan, le principe incitatif, vint alors et remua l'homme. Celui-ci éveilla le principe aveugle qui s'empara de lui et l'assujettit. Dès lors Satan devint méchant; il devint une personne réelle et cosmique qui tend partout des piéges à l'homme.

» Aucune notion, dit encore Schelling, n'est aussi dialectique que celle de Satan, qui varie à chaque époque de son existence. D'abord il n'est pas méchant du tout; il révèle seulement le mal caché dans l'homme; mais insensiblement il s'envenime, il s'empire et devient méchant à la fin de la lutte, lorsque sa puissance lui a été enlevée par le Christ. Cependant il continue à exister; et l'on doit toujours être sur ses gardes pour ne pas retomber sous sa puissance. Mais à la fin, lorsque le Fils aura assujetti toutes choses au Père, lorsque Dieu sera devenu tout en tous, Satan aura terminé sa carrière.

» Schelling explique, dans sa *Satanalogie*, plusieurs autres passages du Nouveau Testament. — Satan, comme créature, n'aurait jamais eu, dit-il, de puissance sur l'homme; mais comme principe universel et cosmique, il est le dieu du monde. Tous les hommes sont soumis à son pouvoir; car chacun de nous sait que toute sa vie, quoi qu'il fasse, est mauvaise devant Dieu. C'est dans ce sens que l'Apôtre dit : — Nous avons à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances de l'air.

» Dans la Genèse, continue-t-il, Satan est représenté comme un serpent. Le symbole est vrai et profond, car le démon s'insinue d'une manière imperceptible et empoisonne notre intérieur. Il est la Proserpine de la mythologie ancienne : ce nom en effet vient de *proserpere*, ramper. Ce qui se passa intérieurement dans l'homme est raconté dans la Genèse comme un fait extérieur. — C'est un mythe, si l'on veut, mais c'est un mythe nécessaire, puisque le principe latent sollicite continuellement l'homme pour arriver à une existence réelle. Il rôde autour de l'homme comme un lion affamé, cherchant son repos dans l'homme, là où il trouve l'entrée ouverte; et chassé d'un lieu, il se rend à un autre. Il est le principe mobile de l'histoire, qui sans lui arriverait bientôt à un état de stagnation et de sommeil. Il dresse toujours des embûches à la conscience de l'homme, car la vie consiste dans la conscience du moi.

» Comparons encore, continue Schelling, notre manière de voir avec d'autres passages des saintes Écritures. Nous lisons dans l'Apocalypse que Satan tomba du ciel sur la terre. Il ne s'agit pas ici d'un bon ange devenu méchant, mais d'un changement des relations du démon avec Dieu. Il perdit par le Christ sa fonction religieuse, et acquit en même temps une existence politique; son action se révéla sur les champs de bataille

arrosés de sang. C'est donc, selon Schelling, dans la politique, que, de nos jours, le démon exerce son empire. Lorsque saint Jean dit : Celui qui commet le péché est du diable, parce que le diable pèche dès le commencement, » on ne doit pas entendre par ces paroles le commencement de son existence, mais de son activité; car aussi longtemps qu'il resta dans un état latent, comme puissance inactive, il n'était pas encore question de lui. En dehors de cette fonction historique et politique, Satan est encore en rapport avec chaque homme. — Chacun de nous, dit Schelling, naît sous l'influence du principe satanique; et c'est là le vrai sens du péché originel, qui n'est nié que par une philosophie superficielle... L'avénement du Christ fut le moment de la crise pour Satan. — *C'est maintenant,* dit saint Jean, *que le prince du monde va être chassé dehors.* » C'est-à-dire, selon Schelling, il perd son domaine dans la religion pour le regagner dans la politique.

» Schelling ajoute quelques observations sur les anges tant bons que mauvais. Que les anges soient pour lui des puissances, cela va sans dire. « Les mauvais anges, dit-il, sont des puissances négatives; à chaque royaume et à chaque province de Satan, préside une de ces puissances, dont il est le chef qui les gouverne toutes. Quant à leur naissance, elle est la même que celle de leur chef. Ce ne sont pas des êtres créés; ils doivent, comme lui, leur existence à la volonté de l'homme. La raison de leur existence est cependant posée par la création : ce sont des possibilités opposées à la création réelle. Aussitôt que la création fut terminée, les possibilités négatives devaient apparaître. Si un état, par exemple, se forme, tous les crimes deviennent possibles. Les bons anges, comme les mauvais, sont des puissances, mais opposées à ceux-ci. » Ici se manifestent, selon Schelling, des relations très-intéressantes et très-remarquables : lorsque les mauvais anges deviennent des réalités, les bons anges deviennent des possibilités; et la réalité des bons anges réduit les mauvais à de pures possibilités. Les mauvais anges sortirent, par le péché de l'homme, de leur état purement potentiel et devinrent des réalités; par conséquent les bons anges, les anges positifs, furent renfermés dans la simple potentialité. C'est là le sens de cette expression; ils restaient dans le ciel, c'est-à-dire dans l'état potentiel. L'homme se sépara, par sa chute, de son bon ange, qui fut mis en dehors de lui et privé de son existence réelle. Les bons anges sont les idées positives, ce qui doit être. L'homme donc, ayant accueilli par sa volonté ce qui ne doit pas être, a chassé le contraire. Toutefois ces idées positives suivirent, comme des envoyés divins, l'homme même dans son plus grand éloignement de Dieu. C'est ainsi qu'on peut dire avec raison que chaque homme se trouve placé entre son bon et son mauvais ange...

» Tout homme et tout peuple a son ang
Aussi longtemps que l'homme ne s'était pas s
paré de Dieu, les bons anges n'avaient pas b
soin de le suivre. Voilà pourquoi le Christ
des enfants que leurs anges voient toujours
visage du Père dans le ciel : ce qui veut dire q
les enfants sont auprès de Dieu. A l'époque
la crise, vers la fin de la lutte décidée par
Christ, les anges reviennent plus souvent.
apparaissent alors plusieurs fois, car les bo
anges sont les ministres du Christ. Ils échange
alors la possibilité avec la réalité, tandis que l
mauvais anges rentrent de nouveau dans l'ét
de simple possibilité. Les mauvais anges so
d'après l'Épître de saint Jude, retenus par d
chaînes éternelles dans les profondes ténèbre
jusqu'au grand jour du jugement. »

C'est là de la philosophie allemande (et co
damnée) que nous ne donnons qu'à titre
curiosité. On y voit qu'en se perdant parmi
nuages germaniques, Schelling peut altérer
grandes vérités, mais non les nier.

Satyres. Les satyres étaient chez les païens d
divinités champêtres qu'on représentait comm
de petits hommes velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal.



Pline le naturaliste croit que les satyres étaient une espèce de singes, et il assure que dans une montagne des Indes il se trouve des singes qu'on prendrait de loin pour des hommes : ces sortes de singes ont souvent épouvanté les bergers. L
démonomanes disent que les satyres n'ont
mais été autre chose que des démons qui
paru sous cette figure sauvage; les cabalistes
voient que des gnomes.

Saint Jérôme rapporte que saint Antoine re
contra dans son désert un satyre qui lui prése
des dattes, et l'assura qu'il était un de ces hal
tants des bois que les païens avaient honorés sc
les noms de satyres et de faunes; il ajouta q
était venu vers lui comme député de toute
nation, pour le conjurer de prier pour eux
Sauveur, qu'ils savaient bien être venu en
monde. Les satyres ne seraient ainsi que des s
vages.

Le maréchal de Beaumanoir chassant d
une forêt du Maine, en 1599, ses gens lui am
nèrent un homme qu'ils avaient trouvé endor
dans un buisson, et dont la figure était très-s
gulière : il avait au haut du front deux corn
faites et placées comme celle d'un bélier; il ét
chauve, et avait au bas du menton une ba
rousse par flocons, telle qu'on peint celle des
tyres. Il conçut tant de chagrin de se voir pron
ner de foire en foire, qu'il en mourut à Paris,
bout de trois mois. On l'enterra dans le cimeti

me. « Sous le roi Étienne, dit Leloyer, le moissons, sortirent en Angleterre s enfants de couleur verte, ou plutôt es, mâle et femelle, qui, après avoir ingage du pays, se dirent être d'une ipodes, où le soleil ne luisait, et ne ue par une lumière sombre qui pré- oleil d'orient, ou suivait celui d'occi- rplus, étaient chrétiens et avaient des Enfin, un rabbin s'est imaginé que les les faunes des anciens étaient en effet es, mais dont la structure était restée parce que Dieu, lorsqu'il les faisait, le soir du sabbat, avait interrompu ge.

ine de Subiette, mère de Marie de orcière, que sa fille accusa de l'avoir sabbat plusieurs fois[1].

, sorcière et prêtresse du sabbat. Elle onsidérée des chefs de l'empire infer- la première des femmes de Satan. On



uvent, avec ses yeux troubles, dans les s qui se tenaient au pays de Labour[2].

Buisson. *Voy.* Verdelet.

elles. Pendant que Charles le Chauve Angers, des sauterelles grosses comme ayant six ailes, vinrent assaillir les Fran- ennemis d'un nouveau genre volaient en ordre, rangés en bataille, et se faisaient éclairer par des piqueurs d'une forme élancée. On les exorcisa, suivant l'usage du temps, et, chose qui surprend les niais, le tourbillon, mis en déroute, s'alla précipiter dans la mer[1].

Sauveurs d'Italie, charlatans qui se disent parents de saint Paul et portent imprimée sur leur chair une figure de serpent qu'ils donnent pour naturelle. Ils se vantent de ne pouvoir être blessés par les serpents, ni par les scorpions, et de les manier sans danger.

Savon. Dans l'île de Candie et dans la plupart des îles de Turquie et de la Grèce, on évite d'offrir du savon à quelqu'un. On craindrait par là d'effacer l'amitié.

Savonarole (Jérôme), célèbre dominicain ferrarais du quinzième siècle. Machiavel dit qu'il avait persuadé au peuple de Florence qu'il parlait avec Dieu. Nardin, dans son *Histoire de Florence*, livre II, dit que les partisans de Savonarole étaient appelés Piagnoni, les pleureurs, et ses ennemis Arrabiati (les enragés) ou les indisciplinables[2]. Nous ne jugerons pas ici cet homme, qui put bien avoir des torts graves.

Sayrims, ministres de Satan dans la cabale.

Scaf ou **Schaf**, magicien du canton de Berne, au quinzième siècle. Il pouvait, disait-il, se changer en souris pour échapper à ses ennemis, qui le prirent et le tuèrent.

Scandinaves. Alfader est le plus ancien des dieux dans la Théogonie des Scandinaves. L'Edda lui donna douze noms : premièrement, Alfader (père de tout) ; deuxièmement, Héréon (seigneur ou plutôt guerrier) ; troisièmement, Nikar (le sourcilleux), lorsqu'il est mécontent ; quatrièmement, Nikuder (dieu de la mer) ; cinquièmement, Fiolner (savant universel) ; sixièmement, Ome (le bruyant) ; septièmement, Bifid (l'agile) ; huitièmement, Vidrer (le magnifique) ; neuvièmement, Svidrer (l'exterminateur) ; dixièmement, Svider (l'incendiaire) ; onzièmement, Oské (celui qui choisit les morts) ; douzièmement, Falker (l'heureux). Alfader est le nom que l'Edda emploie le plus souvent. *Voy.* Odin.

Schada-Schivaoun, génies indiens qui régissent le monde. Ils ont des femmes ; mais ce ne sont que des attributs personnifiés. La principale se nomme ***Houmani*** : c'est elle qui gouverne le ciel et la région des astres.

Schadukian, province du Ginnistan, que les romans orientaux disent peuplée de dives et de péris.

Schamanes, sorciers de la Sibérie, qui font des conjurations pour retrouver une vache perdue, pour guérir une maladie, et qui invoquent les esprits en faveur d'une entreprise ou d'un voyage. Ils sont très-redoutés.

re, *Tableau de l'inconstance des démons, magiciens*, liv. II, p. 119.
re, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc.,

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 48.
[2] Saint-Foix, t. III, p. 368.

Schéda, le Faust juif aux premiers temps de notre ère. Il se vantait d'avoir appris beaucoup avec le diable.

Schédims, ministres de Samaël dans la cabale.

Scheithan, Satan chez les musulmans, qui ne prononcent jamais son nom sans ajouter : Dieu nous en préserve !

Schenck (Jean-Georges), médecin de Haguenau qui publia, en 1609, une curieuse histoire des monstres : *Monstrorum historia mirabilis.* Francfort ; in-4°.

Schéol. Nom de l'enfer chez les Hébreux.

Schertz (Ferdinand), auteur de *la Magia posthuma.* Olmutz, 1706. *Voy.* VAMPIRES.

Schmidt (Hans), jeune forgeron d'Heydingsfeld, envoyé à Ingolstadt pour acheter du fer avec un compagnon nommé Wolf, fut enrôlé par lui dans les bandes du diable. Wolf lui prêta un petit livre de magie et ne le lui expliqua que quand ce jeune homme lui eut juré de le suivre



dans sa voie. Alors il lui dit qu'il devait tous les matins se lever en sortant du lit le pied gauche et invoquant le nom du diable, puis lire un passage du livre magique. Mais Hans s'effraya bientôt, jeta son livre et voulut se dégager. Dès lors Wolf, devenu son ennemi, le persécuta, cherchant à le tuer. Il s'enfuit de chez son maître, rencontra le démon qu'il avait invoqué, s'égara fut accablé de peines diverses et ne put être délivré que par les exorcismes.

Schoumnus, fées malfaisantes très-redouté des Kalmouks ; elles se nourrissent du sang et la chair des humains, prennent souvent la forn de femmes charmantes ; mais un air sinistre, regard perfide, dévoilent leur âme infernal Quatre dents de sanglier sortent ordinaireme de leur bouche, qui se prolonge quelquefois trompe d'éléphant.

Schramm (Michel), jeune Allemand qui fais ses études à Wurzbourg, et qui, selon l'usa malheureusement trop fréquent, y fit de ma vaises connaissances. Il avait dix-sept ans, lor qu'un de ses amis qui, comme lui, étudiait droit le présenta chez un homme qui s'occup de magie. Tout en buvant, on parla d'une ce taine racine qui, introduite dans un doigt, o vrait les portes et les caisses et attirait l'or. magicien ajouta qu'il était facile de se la proc rer ; qu'il fallait seulement avoir le courage supporter la vue du démon, qui du reste n'ét pas trop désagréable, et lui signer un petit écr



Cette merveille les tente ; le magicien rédige de pactes, pique à chacun des deux étudiants doigt ; il en sort une goutte de sang avec laqu ils signent leur engagement. Le magicien l donne à chacun un bâton, les conduit à un c refour hors de la ville, trace autour d'eux cercle et appelle le diable, qui paraît sous traits d'un jeune homme. L'épouvante les sai et ils veulent fuir ; mais le magicien les avait li Ils présentent en tremblant leurs pactes, au b de leurs bâtons ; le diable fixe alors la rac magique dans leurs doigts, à l'endroit qui a

t sans qu'ils en ressentent aucune dou-
e lendemain leurs doigts ouvraient les
attiraient les pièces d'or; ils deve-
riches.
hel Schramm, en songeant qu'il avait
âme, perdit tout repos. Il eut l'heureux
plutôt la grâce de retourner à Dieu. Il
hez les jésuites de Molsheim, abjura sa
ut délivré au bout de trois semaines, le
traint par les exorcismes, ayant rendu
Ce qui eut lieu le 13 janvier 1613 [1].

ttelis, les esprits montagnards ou
Suisse.

r (Ulrich). En 1552, à Willissaw, dans
le Lucerne, un joueur de profession,
rich Schroter, se voyant malheureux
férait des blasphèmes qui ne rendaient
ties meilleures. Il jura que, s'il ne ga-
dans la chance qui allait tourner, il
dague contre un crucifix qui était sur
e. Les menaces d'Ulrich n'épouvan-
t celui dont il outrageait l'image; Ul-
encore. Furieux, il se lève, lance sa
n'atteignit pas son but sacrilége, et
lisent les chroniques du temps, une
démons tombe sur lui et l'étouffe, avec
épouvantable, que toute la ville en
e [2].

ncie, divination qui consiste à évo-
mbres des morts, pour apprendre les
ires. Elle différait de la nécromancie
sychomancie en ce que c'était, non
corps du défunt qui paraissait, mais
un simulacre.

s. Les musulmans attribuent la diffu-
ciences dans le monde à Édris, qui
e qu'Énoch. Ce nom Édris vient
arabe qui signifie méditation, étude.
ent-ils, fut l'un des plus anciens pro-
eu lui envoya trente volumes qui ren-
les principes de toutes les sciences et
les connaissances humaines. Il fit la
x infidèles descendus de Caïn; et ré-
remier en esclavage ses prisonniers de
inventa la plume et l'aiguille, l'arith-
t l'astronomie. Édris vécut 375 ans et
au ciel.

es occultes ou **Sciences secrètes.** On
nom à la magie, à la théurgie, au plus
mbre des divinations, à la jurisprudence
s, à l'art notoire, à l'art des talismans,
ques des grimoires, aux secrets et aux
ons des sorciers, aux procédés qui évo-
rigent ou renvoient les démons et les
tc., etc., etc.

[1] *posthuma S. Ignatii*, cité par Görres, liv. VI, ch. XVI.
[2] *Démonomanie*, liv. III, ch. 1, après Job-André-Muscul. Voyez les preuves de ce es *Légendes des saintes images*.

Scimasar, une des douze espèces d'augures que Michel Scot distingue dans son *Traité de la physionomie*. Il l'appelle *Scimasar nova*. Lorsque vous voyez, dit-il, un homme ou un oiseau derrière vous, qui vous joint ou vous passe, s'il passe à votre droite, c'est bon augure, et mauvais s'il passe à votre gauche.

Sciopodes, peuples fabuleux de l'Éthiopie, dont parle Pline, lesquels, n'ayant qu'un pied, s'en servaient pour se mettre à l'ombre du soleil, en se couchant par terre et levant leur pied en l'air.

Scopelisme, sorte de maléfice qu'on donnait par le moyen de quelques pierres charmées. On jetait une ou plusieurs pierres ensorcelées dans un jardin ou dans un champ : la personne qui les découvrait ou y trébuchait en recevait le maléfice, qui faisait parfois mourir.

Scorpion. Les Persans croient que, par le moyen de certaines pierres merveilleuses, on peut ôter le venin aux scorpions, qui se trouvent chez eux en grand nombre.

Frey assure qu'il n'y a jamais eu ni de serpents ni de scorpions dans la ville de Hamps, à cause de la figure d'un scorpion gravée sur un talisman dans les murailles de cette ville.

Scot, magicien. *Voy.* SIBYLLES, à la fin.

Scotopètes. *Voy.* CIRCONCELLIONS.

Scott (Michel), magicien écossais, que Dante a mis dans son enfer. Il vivait au treizième siècle.

Scott (Réginald) a publié en Angleterre une description et statistique du gouvernement des démons. Il n'est pas d'accord avec Wierus.

Scott (Walter). *Voy.* WALTER SCOTT.

Scouminkes, esprits familiers allemands, qui s'attachent surtout aux maisons nobles.

Scox ou **Chax**, duc et grand marquis des en-



fers. Il a la voix rauque, l'esprit porté au mensonge; il se présente sous la forme d'une cigogne. Il vole l'argent dans les maisons qui en possèdent et ne restitue qu'au bout de douze cents ans, si

toutefois il en reçoit l'ordre. Il enlève les chevaux. Il exécute tous les commandements qui lui sont donnés, lorsqu'on l'oblige d'agir de suite; et quoiqu'il promette d'obéir aux exorcistes, il ne le fait pas toujours. Il ment, s'il n'est pas dans un triangle; si au contraire il y est renfermé, il dit la vérité en parlant des choses surnaturelles. Il indique les trésors cachés qui ne sont pas gardés par les malins esprits. Il commande trente légions [1].

Scylla, nymphe dont Glaucus fut épris. N'ayant pu la rendre sensible, il eut recours à Circé, qui mit un charme dans la fontaine où Scylla avait coutume de se baigner. A peine y fut-elle entrée, qu'elle se vit changée en un monstre qui avait douze griffes, six gueules et six têtes; une meute de chiens lui sortait de la ceinture. Effrayée d'elle-même, Scylla se jeta dans la mer à l'endroit où est le détroit qui porte son nom.

Sébhil ou **Sébhaël**, génie qui, selon les musulmans, tient les livres où sont écrites les bonnes et les mauvaises actions des hommes.

Secrétain (Françoise), sorcière qui fut brûlée à Saint-Claude, en Franche-Comté, sous Boguet. Elle avoua qu'elle avait vu le diable, tantôt en forme de chien, tantôt en forme de chat, tantôt en forme de poule [2]. Elle le vit aussi sous les traits peu agréables d'un grand cadavre....

Secrets merveilleux. Faites tremper une graine quelconque dans la lie de vin, puis jetez-la aux oiseaux; ceux qui en tâteront s'enivreront et se laisseront prendre à la main. Mangez à jeun quatre branches de rue, neuf grains de genièvre, une noix, une figue sèche et un peu de sel, pilés ensemble, vous vous maintiendrez en parfaite santé, dit *le Petit Albert*. Qu'on pile et qu'on prenne dans du vin une pierre qui se trouve dans la tête de quelques poissons, Avicenne dit qu'on guérira de la pierre. Mizaldus prétend que les grains d'aubépine, pris avec du vin blanc, guérissent de la gravelle. La grenouille des buissons, coupée et mise sur les reins, fait tellement uriner, si l'on en croit Cardan, que les hydropiques en sont souvent guéris.

Qu'on plume, qu'on brûle et qu'on réduise en poudre la tête d'un milan, qu'on en avale dans de l'eau autant qu'on peut en prendre avec trois doigts, Mizaldus promet qu'on guérira de la goutte. Cardan assure encore qu'une décoction de l'écorce du peuplier blanc, appliquée sur les membres souffrants, guérit la goutte sciatique. Wecker déclare qu'une tasse de thé guérit les morsures des vipères.

On voit dans Thiers qu'on fait sortir les ordures des yeux en crachant trois fois.

Ce ne sont là que des secrets de santé. Leloyer dit que, pour se garantir des enchantements, il faut cracher sur le soulier du pied droit, et qu se préserve des maléfices en crachant trois f sur les cheveux qu'on s'arrache en se peigna avant de les jeter à terre.

Un ancien assure qu'une vierge arrête la gr en en mettant trois grains dans son sein. N entrons là dans les secrets plus mystérieux. empêche un mari de dormir en mettant dans lit un œuf d'hirondelle.

Mettez un œuf dans le vin : s'il descend suite au fond, le vin est trempé; s'il surnage vin est pur. Qu'on mêle l'herbe *centaurée* avec sang d'une huppe femelle, et qu'on en me dans une lampe avec de l'huile, tous ceux qui trouveront présents se verront les pieds en l et la tête en bas. Si on en met au nez de qu qu'un, il s'enfuira et courra de toutes ses forc Celui-ci est d'Albert le Grand, ou du moins livre de secrets merveilleux qu'on lui attrib Qu'on mette pourrir la *sauge* dans une fiole, s du fumier, il s'en formera un ver qu'on brûle En jetant sa cendre au feu, elle produira un co de tonnerre. Le même livre ajoute que, si on mêle à l'huile de la lampe, toute la chambre se blera pleine de serpents.

La poudre admirable que les charlatans pellent poudre de perlimpinpin, et qui opère t de prodiges, se fait avec un chat écorché, crapaud, un lézard et un aspic, qu'on met s de bonne braise jusqu'à ce que le tout soit p vérisé [1]. On pourrait citer une foule de secr pareils, car nous en avons de toutes les couleu mais ceux qu'on vient de lire donnent une i de la totalité. *Voy.* Charmes, Enchantemen Maléfices, Prières, Superstitions, etc.

Pline assure qu'un certain Babilius fit en jours la traversée de la Sicile à Alexandrie, la vertu d'une herbe dont il ne dit pas le n On cite d'autres voyageurs qui ont fait en un j cent lieues à pied au moyen de la jarretière bon voyageur. *Voy.* Jarretière.

Il y a des livres très-gros, uniquement cor crés aux formules des secrets dits naturels et secrets dits magiques. Nous devons donner idée textuelle de cette partie de l'encyclop infernale.

Secrets de l'art magique du grand grimoir

« *Composition de mort, ou la pierre phil phale.* — Prenez un pot de terre neuf, mette une livre de cuivre rouge avec une demi-chop d'eau-forte que vous ferez bouillir pendant demi-heure : après quoi vous y mettrez t onces de vert-de-gris que vous ferez bouillir heure; puis vous mettrez deux onces et de d'arsenic que vous ferez bouillir une heure; v y mettrez trois onces d'écorce de chêne, l pulvérisée, que vous laisserez bouillir une de

[1] Wierus, in *Pseudomon. dæm.*
[2] Boguet, *Discours des exécrables sorciers.*

[1] Kivasseau.

e potée d'eau rose bouillie douze mi-
is onces de noir de fumée que vous
ouillir jusqu'à ce que la composition
. Pour voir si elle est assez cuite, il
nper un clou : si elle y prend, ôtez-la ;
procurera une livre et demie de bon
elle ne prend point, c'est une preuve
st pas assez cuite ; la liqueur peut ser-
fois.



faire la baguette divinatoire et la faire
— Dès le moment que le soleil paraît
zon, vous prenez de la main gauche
ette vierge de noisetier sauvage et la
la droite en trois coups, en disant : *Je*
au nom d'Éloïm, Matrathon, Adonaï
oras, afin que tu aies la vertu de la
Moïse et de Jacob, pour découvrir tout
voudrai savoir. Et pour la faire tour-
t dire, la tenant serrée dans ses mains
ux bouts qui font la fourche : *Je te re-*
au nom d'Éloïm, Matrathon, Adonaï
oras, de me relever....

gagner toutes les fois qu'on met aux
— Il faut, avant de se coucher, réciter
cette oraison, après quoi vous la met-
l'oreiller, écrite sur du parchemin
r lequel vous aurez fait dire une messe
Esprit..., et pendant le sommeil le génie
planète vient vous dire l'heure où vous
ndre votre billet : *Domine Jesu Christe,*
i ego sum via, veritas et vita, ecce enim
dilexisti, incerta et occulta sapientiæ
festasti mihi, adhuc quæ reveles in hac
t ita revelatum fuit parvulis solis, incoe-
ntura unaque alia me doceas, ut possim
gnoscere, si et si sit; ita monstra mihi
rnatum omni vino bono, pulchrum et
omarium, aut quamdam rem gratam,
n ministra mihi ignem ardentem, vel
currentem, vel aliam quamcunque rem
ino placeat, et vel Angeli Ariel, Rubiel
iel sitis mihi multum amatores et facto-
ns istud obtinendum quod cupio scire,
videre, cognoscere et prævidere per illum Deum qui venturus est judicare vivos et mortuos, et sæculum per ignem. Amen. Vous direz trois *Pater* et trois *Ave Maria* pour les âmes du purgatoire....

» *Pour charmer les armes à feu.* — Il faut dire : — *Dieu y ait part et le diable la sortie,* — et lorsqu'on met en joue, il faut dire en croisant la jambe gauche sur la droite : — *Non tradas Dominum nostrum Jesum Christum. Mathon. Amen...*

» *Pour parler aux esprits la veille de la Saint-Jean-Baptiste.* — Il faut se transporter, de onze heures à minuit, près d'un pied de fougère, et dire : — Je prie Dieu que les esprits à qui je souhaite parler apparaissent à minuit précis. — Et aux trois quarts vous direz neuf fois ces cinq paroles : *Bar, Kirabar, Alli, Alla-Tetragamaton.*

» *Pour se rendre invisible.* — Vous *volerez* un chat noir, et vous achèterez un pot neuf, un miroir, un briquet, un pierre d'agate, du charbon et de l'amadou, observant d'aller prendre de l'eau au coup de minuit à une fontaine ; après quoi, allumez votre feu, mettez le chat dans le pot, et tenez le couvert de la main gauche sans bouger ni regarder derrière vous, quelque bruit que vous entendiez ; et, après l'avoir fait bouillir vingt-quatre heures, vous le mettez dans un plat neuf ; prenez la viande et la jetez par-dessus l'épaule gauche, en disant ces paroles : *Accipe quod tibi do, et nihil amplius* [1] ; puis vous mettrez les os un à un sous les dents du côté gauche, en vous regardant dans le miroir ; et si ce n'est pas le bon os, vous le jetterez de même, en disant les mêmes paroles jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé, et sitôt que vous ne vous verrez plus dans le miroir, retirez-vous à reculons en disant : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum...*

» *Pour faire la jarretière de sept lieues par heure.* — Vous achèterez un jeune loup au-dessous d'un an, que vous égorgerez avec un couteau neuf à l'heure de Mars, en prononçant ces paroles : *Adhumalis cados ambulavit in fortitudine cibi illius;* puis vous couperez sa peau en jarretières larges d'un pouce, et y écrirez dessus les mêmes paroles que vous avez dites en l'égorgeant, savoir, la première lettre de votre sang, la seconde de celui du loup, et immédiatement de même jusqu'à la fin de la phrase. Après qu'elle est écrite et sèche, il faut la doubler avec un padoue de fil blanc, et attacher deux rubans violets aux deux bouts pour la nouer du dessus au-dessous du genou ; il faut prendre garde qu'aucune femme ou fille ne la voie ; comme aussi la quitter avant de passer une rivière, sans quoi elle ne serait plus assez forte.

» *Composition de l'emplâtre pour faire dix lieues par heure.* — Prenez deux onces de graisse humaine, une once d'huile de cerf, une once

[1] On disait à Belphégor :

Accipe quod tibi do, stercus in ore tuo.

d'huile de laurier, une once de graisse de cerf, une once de momie naturelle, une demi-chopine d'esprit-de-vin et sept feuilles de verveine. Vous ferez bouillir le tout dans un pot neuf, jusqu'à demi-réduction; puis vous en formez les emplâtres sur de la peau neuve, et, lorsque vous les appliquez sur la rate, vous allez comme le vent. Pour n'être point malade quand vous le quittez, il faut prendre trois gouttes de sang dans un verre de vin blanc.

» *Composition de l'encre pour écrire les pactes.* — Les pactes ne doivent point être écrits avec l'encre ordinaire. Chaque fois qu'on fait une appellation à l'esprit, on doit en changer. Mettez dans un pot de terre vernissé neuf de l'eau de rivière et la poudre décrite ci-après. Alors prenez des branches de fougère cueillie la veille de la Saint-Jean, du sarment coupé en pleine lune de mars; allumez ce bois avec du papier vierge, et dès que votre eau bouillira, votre encre sera faite. Observez bien d'en changer à chaque nouvelle écriture que vous aurez à faire. Prenez dix onces de noix de galle et trois onces de vitriol romain, ou couperose verte; d'alun de roche ou de gomme arabique, deux onces de chacun; mettez le tout en poudre impalpable, dont, lorsque vous voudrez faire de l'encre, vous préparerez comme il est dit ci-dessus.

» *Encre pour noter les sommes qu'on prendra dans les trésors cachés et pour en demander de plus fortes à* Lucifuge[1] *dans les nouveaux besoins.* — Prenez des noyaux de pêche sans en ôter les amandes, mettez-les dans le feu pour les réduire en charbons bien brûlés; alors retirez-les, et, lorsqu'ils sont bien noirs, prenez-en une partie, que vous mêlerez avec autant de noir de fumée; ajoutez-y deux parties de noix de galle concassées; faites dans l'huile desséchée de gomme arabique quatre parties; que le tout soit mis en poudre très-fine et passée par le tamis. Mettez cette poudre dans de l'eau de rivière. Il est inutile de faire remarquer que tous les objets décrits ci-dessus doivent être absolument neufs.

» Lecteur bénévole, dit pour sa conclusion l'auteur de ces recettes, dont nous ne donnons que le bouquet, pénètre-toi bien de tout ce que le grand Salomon vient de t'enseigner par mon organe. Sois sage comme lui, si tu veux que toutes les richesses que je viens de mettre en ton pouvoir puissent faire ta félicité. Sois humain envers tes semblables, soulage les malheureux; vis content. Adieu. »

Il est triste de savoir que de tels livres se vendent en grand nombre dans nos campagnes. Les voltairiens se plaignent de l'innocente diffusion de quelques petites brochures pieuses qui prêchent la paix; ils ne disent rien des Grimoires et des Clavicules.

[1] Pour *Lucifage* (qui fait la lumière), voyez *Pactes*.

Segjin, septième partie de l'enfer chez mahométans. On y jette les âmes des impi sous un arbre noir et ténébreux, où l'on ne jamais aucune lumière; ce qui n'est pas gai.

Seidur, magie noire chez les Islandais. *V.*

Seings. *Divination à l'aide des seings, adre par Mélampus au roi Ptolémée.* — Un seing grain de beauté, au front de l'homme ou d femme, promet des richesses. Un seing au des sourcils d'une femme la rend à la fois bo et belle; auprès des sourcils d'un homme seing le rend riche et beau. Un seing dans sourcils promet à l'homme cinq femmes et femme cinq maris. Celui qui porte un seing joue deviendra opulent. Un seing à la lar promet le bonheur en ménage. Un seing aux vres indique la gourmandise. Un seing au n ton annonce des trésors. Un seing aux ore donne une bonne réputation. Un seing au promet une grande fortune; mais pourtant qui porte un seing derrière le cou pourrait être décapité. Un seing aux reins caractéris pauvre gueux. Un seing aux épaules annonce captivité. Un seing à la poitrine ne donne pa grandes richesses. Celui qui porte un seing le cœur est quelquefois méchant; celui qui un seing au ventre aime la bonne chère. qui ont un seing aux mains auront beau d'enfants. *Voy.* CHIROMANCIE.

Sel. Le sel, dit Boguet, est un antidote so rain contre la puissance de l'enfer. Le dial tellement le sel en haine qu'on ne mange rie salé au sabbat. Un Italien, se trouvant par ha à cette assemblée pendable, demanda d avec tant d'importunité, que le diable fut traint d'en faire servir. Sur quoi l'Italien s'éc — Dieu soit béni, puisqu'il m'envoie ce se tout délogea à l'instant. Quand du sel se ré sur la table, mauvais présage, que l'on conju prenant une pincée du sel répandu et le j derrière soi avec la main droite par-dessus paule gauche. Les Écossais attribuent une extraordinaire à l'eau saturée de sel; les tants des Hébrides et des Orcades n'oublien mais de placer un vase rempli d'eau et d sur la poitrine des morts, afin, disent-ils de ser les esprits infernaux. Le sel est le sym de l'éternité et de la sagesse, parce qu'il corrompt point. *Voy.* SALIÈRE.

Sépar. *Voy.* VÉPAR.

Séphirioths (les) sont dans la cabale êtres supérieurs mal définis.

Sépulture. Quelques philosophes qui geaient en Perse, ayant trouvé un cadavre a donné sur le sable, l'ensevelirent et le mire terre. La nuit suivante, un spectre apparut de ces philosophes et lui dit que ce mort ét corps d'un infâme qui avait commis un inc et que la terre lui refusait son sein. Les phi phes se rendirent le lendemain au même

rrer le cadavre ; mais ils trouvèrent la
ıite, et continuèrent la route sans plus
ıer. *Voy.* Mort et Funérailles.
ıuvons ajouter un trait de plus aux bi-
les usages funèbres.
l'un des rois comans, mourut subite-
ıt d'être baptisé ; pour cette raison, on
omme païen hors des murs de Constan-
n permit à ses officiers de faire ses fu-
elon leurs pratiques barbares. Son mo-
t dressé sur une éminence, et dans la
tour de son cadavre, on pendit à sa
à sa gauche plusieurs de ses écuyers
rent volontairement à aller servir leur
ns l'autre monde ; on y pendit aussi,
ême usage, vingt-six chevaux vivants.
ns. Le diable, qui affecte de singer tous
s de l'Église, fait faire au sabbat des
ıuxquels doivent assister tous les sor-



nodée est son prédicateur ordinaire, et
sorcières ont rapporté lui avoir entendu
les abominations.
ch, génie de la terre chez les Parsis. Il
l'homme des embûches du diable.
nt. C'est sous cette figure redoutée que
sa première tentation. Le serpent noir
lvanie a le pouvoir de charmer ou de
les oiseaux et les écureuils : s'il est cou-
un arbre et qu'il fixe ses regards sur
ıu l'écureuil qui se trouve au-dessus de
force à descendre et à se jeter directe-
ıs sa gueule. Cette opinion est justement
éditée, et ceux qui la nient parce qu'elle
nerveilleux ne connaissent pas les effets
cination naturelle. Il y a dans les royau-
uida et d'Ardra, en Afrique, des serpents
x, très-familiers, et qui n'ont aucun ve-
ont une guerre continuelle aux serpents
x : voilà sans doute l'origine du culte
ımmença et qu'on a continué de leur
ans ces contrées. Un marchand anglais,
ouvé un de ces serpents dans son maga-
ıa, et, n'imaginant pas avoir commis une
ominable, le jeta devant sa porte. Quel-
ımes passèrent, poussèrent des cris af-
t coururent répandre dans le canton la
de ce sacrilége. Une grande fureur s'em-
s esprits : on massacra les Anglais ; on
mit le feu à leurs comptoirs, et leurs marchandises furent consumées par les flammes.



Des chimistes ont soutenu que le serpent, en muant et en se dépouillant de sa peau, rajeunit, croît, acquiert de nouvelles forces, et qu'il ne meurt que par des accidents et jamais de mort naturelle. On ne peut pas prouver par des expériences la fausseté de cette opinion ; car si l'on nourrissait un serpent et qu'il vînt à mourir, les partisans de son espèce d'immortalité diraient qu'il est mort de chagrin de n'avoir pas sa liberté, ou parce que la nourriture qu'on lui donnait ne convenait point à son tempérament.

On dit qu'Ajax, roi des Locriens, avait apprivoisé un serpent de quinze pieds de long, qui le suivait comme un chien et venait manger à table. *Voy.* Alexandre de Papilagonie, Ane, Harold, Haridi, etc.

Serpent de mer (Le grand). On se rappelle le bruit que fit en 1837 la découverte du grand serpent de mer vu par le navire *le Havre* à la hauteur des Açores. Tous les journaux s'en sont occupés ; et, après s'en être montrée stupéfaite, la presse, faisant volte-face, a présenté ensuite le grand serpent marin comme un être imaginaire. M. B. de Xivrey a publié à ce propos, dans le *Journal des Débats*, des recherches curieuses que nous reproduisons en partie :

« Les mers du Nord, dit-il, paraissent être aujourd'hui la demeure habituelle du grand serpent de mer, et son existence est en Norvége un fait de notoriété vulgaire. Ce pays a vu souvent échouer sur ses côtes des cadavres de ces animaux, sans que l'idée lui soit venue de mettre de l'importance à constater ces faits. Les souvenirs s'en sont mieux conservés lorsqu'il s'y joi-

gnait quelque autre incident plus grave, comme la corruption de l'air causée quelquefois par la putréfaction de ces corps. Pontoppidan en a cité des exemples, mais jamais on n'avait pensé à rédiger, à l'occasion de pareils faits, un procès-verbal. Celui qui fut rédigé à Stronza offre les notions les plus précises que l'on possède sur la figure du serpent de mer. Nous y voyons notamment ce signe remarquable de la crinière, dont les observateurs plus anciens et les récits des Norvégiens s'accordent à faire mention. Nous le trouvons dans une lettre datée de Bergen, 21 février 1751, où le capitaine Laurent Ferry termine ainsi sa description du serpent de mer qu'il rencontra : « Sa tête, qui s'élevait au-dessus des vagues les plus hautes, ressemblait à celle d'un cheval; il était de couleur grise, avec la bouche très-brune, les yeux noirs et une longue crinière qui flottait sur son cou. Outre la tête de ce reptile, nous pûmes distinguer sept ou huit de ses replis, qui étaient très-gros et renaissaient à une toise l'un de l'autre. Ayant raconté cette aventure devant une personne qui désira une relation authentique, je la rédigeai et la lui remis avec la signature des deux matelots, témoins oculaires, Nicolas Peterson Kopper et Nicolas Nicolson Angleweven, qui sont prêts à attester sous serment la description que j'en ai faite. »

» C'est probablement cette crinière que Paul Égède compare à des oreilles ou à des ailes dans sa description du serpent marin qu'il vit à son second voyage au Groënland : « Le 6 juillet, nous aperçûmes un monstre qui se dressa si haut sur les vagues, que sa tête atteignait la voile du grand mât. Au lieu de nageoires, il avait de grandes oreilles pendantes comme des ailes; des écailles lui couvraient tout le corps, qui se terminait comme celui d'un serpent. Lorsqu'il se reployait dans l'eau, il s'y jetait en arrière et, dans cette sorte de culbute, il relevait sa queue de toute la longueur du navire. »

» Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal au milieu du seizième siècle, fait une mention formelle de cette crinière, dans le portrait du serpent de deux cents pieds de long et de vingt de circonférence, dont il parle comme témoin oculaire : « Ce serpent a une crinière de deux pieds de long; il est couvert d'écailles et ses yeux brillent comme deux flammes; il attaque quelquefois un navire, dressant sa tête comme un mât et saisissant les matelots sur le tillac. » Les mêmes caractères, qui se reproduisent dans d'autres récits dont la réunion serait trop longue, se retrouvent dans les descriptions des poëtes scandinaves. Avec une tête de cheval, avec une crinière blanche et des joues noires, ils attribuent au serpent marin six cents pieds de long. Ils ajoutent qu'il se dresse tout à coup comme un mât de vaisseau de ligne, et pousse des sifflements qui effrayent comme le cri d'une tempête. Ici nous apercevons bien les effets de l'exagération poétique, mais nous n'avons pas les données suffisantes pour marquer le point précis où elle abandonne la réalité.

» En comparant ces notions [1] avec ce que peuvent nous offrir d'analogue les traditions du moyen âge et de l'antiquité, je trouve des similitudes frappantes dans la description qu'Albert le Grand nous a laissée du grand serpent de l'Inde : « Avicenne en vit un, dit-il, dont le cou était garni dans toute sa longueur de poils longs et gros comme la crinière d'un cheval. » Albert ajoute que ces serpents ont à chaque mâchoire trois dents longues et proéminentes. Cette dernière circonstance paraît une vague réminiscence de ce que Ctésias, dans ses *Indiques*, et d'après lui Élien dans ses *Propriétés des animaux*, ont rapporté du ver du Gange. Pour la dimension, ce ver était sans doute inférieur à la grandeur que peut atteindre le serpent marin, puisque ces auteurs grecs lui donnent sept coudées de long et une circonférence telle qu'un enfant de dix ans aurait de la peine à l'embrasser. Les deux dents dont ils le disent pourvu, une à chaque mâchoire, lui servent à saisir les bœufs, les chevaux ou les chameaux qu'il trouve sur la rive du fleuve, et il les entraîne et les dévore. Il est à propos de remarquer ici qu'un grand nombre de traits d'Hérodote et même de Ctésias, rejetés d'abord comme des contes ridicules, ont été plus tard repris pour ainsi dire en sous-œuvre par la science, qui souvent y a découvert des faits vrais et même peu altérés. Malte-Brun a plusieurs fois envisagé Ctésias sous ce point de vue.

» Nous arrivons naturellement à l'épouvantable animal appelé *odontotyrannus*, dans les récits romanesques des merveilles qu'Alexandre rencontra dans l'Inde. Tous les romans du moyen âge sur ce conquérant, provenant des textes grecs désignés sous le nom du Pseudo-Callisthène, sont unanimes sur l'*odontotyrannus*, dont parlent aussi plusieurs auteurs byzantins. Tous en font un animal amphibie, vivant dans le Gange et sur ses bords, d'une taille dont la grandeur dépasse toute vraisemblance, « telle, dit Palladius, qu'il peut *avaler* un éléphant tout entier ». Quelque ridicule que paraisse cette dernière circonstance, on pourrait y voir une allusion hyperbolique à la manière dont les plus gros serpents terrestres dévorent les grands quadrupèdes, comme les chevaux et les bœufs; ils les avalent en effet sans les diviser, mais après les avoir broyés, allongés en une sorte de rouleau informe, par les puissantes étreintes et les secousses terribles de leurs replis. Il est vrai que M. Grœfe, par une docte dissertation insérée dans les Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, a prétendu que l'*odontotyrannus* des traditions

[1] Fournies par l'auteur anglais d'un article de la *Retrospective Review*, traduit en 1835 dans la *Revue britannique*.

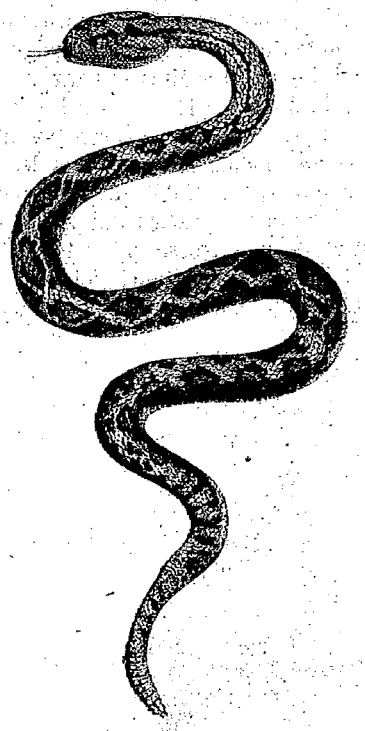
devait être un souvenir du mammouth. russe ne peut guère fonder cette sinterprétation que sur les versions latines d'*Alexandre*, dont monsignor Mai a texte en 1818, sous le nom de Julius Il est dit que l'*odontotyrannus* foula aux *culcavit*) un certain nombre de soldats ens. Le même récit se trouve dans une lettre d'Alexandre à Aristote, et dans *raité des monstres et des bêtes extraor-* récemment publié. Mais dans les aus que je viens d'indiquer, c'est-à-dire textes grecs inédits du Pseudo-Callis-Palladius, Cédrénus, Glycas, Hamarto-ajoute aucun détail figuratif à l'expresle grandeur énorme et d'une nature

la qualité d'amphibie, qui n'appartient ent pas au mammouth, peut-elle s'apu grand serpent de mer? Sir Everard proposant de placer parmi les squales avait échoué sur la place de Stronza, par là qu'il le regardait comme un véritable poisson. Mais si l'on en fait un reptile, on lui supposera par cela même une nature amphibie, avec la faculté de rester indéfiniment dans l'eau, et l'on pourra en même temps rapporter au même animal les exemples de serpents énormes vus sur terre et consignés de loin en loin dans la mémoire des hommes. Le serpent de mer dont Olaüs Magnus a conservé une description était, au rapport du même prélat, un serpent amphibie qui vivait de son temps dans les rochers aux environs de Bergen, dévorait les bestiaux du voisinage et se nourrissait aussi de crabes. Un siècle plus tard, Nicolas Grammius, ministre de l'Évangile à Londen en Norvége, citait un gros serpent d'eau qui des rivières Mios et Banz, s'était rendu à la mer le 6 janvier 1656. « On le vit s'avancer tel qu'un long mât de navire, renversant tout sur son passage, même les arbres et les cabanes. Ses sifflements, ou plutôt ses hurlements, faisaient frissonner tous ceux qui les entendaient. Sa tête était aussi grosse qu'un tonneau, et son corps, taillé en proportion, s'élevait au-dessus des ondes à une hauteur considérable. »



s temps plus anciens, nous citerons le le l'île de Rhodes, dont triompha au ne siècle le chevalier Gozon, qui, par cet exploit, trop légèrement traité de vint grand maître de l'ordre de Saint-Jérusalem; au seizième siècle, celui que de Tours rapporte avoir été vu à Rome dans une inondation du Tibre, et qu'il représente grand comme une forte poutre : *in modum trabis validæ*. Le mot *draco*, dont se sert là notre vieil historien, est le terme de la bonne latinité, où il signifie seulement un grand serpent. Dans l'antiquité proprement dite, Suétone nous apprend qu'Auguste publia aux comices, c'est-à-dire an-

nonça officiellement, la découverte faite en Étrurie d'un serpent long de soixante-quinze pieds. Dion Cassius dit que, sous le même prince, on vit dans la même contrée un serpent de quatre-vingt-cinq pieds de long, qui causa de grands ravages et fut frappé de la foudre. Le plus célèbre de tous ceux dont ont parlé les auteurs anciens est celui qu'eut à combattre l'armée romaine près de Carthage, sur les bords du lac Bagrada, pendant le second consulat de Régulus, l'an de Rome 498, qui répond à l'année 256 avant Jésus-Christ. Ce



serpent avait cent vingt pieds de long et causait de grands ravages dans l'armée romaine. Régulus fut obligé de diriger contre lui les balistes et les catapultes, jusqu'à ce qu'une pierre énorme lancée par une de ces machines l'écrasa. Le consul, pour prouver au peuple romain la nécessité où il se trouvait d'employer son armée à cette expédition extraordinaire, envoya à Rome la peau du monstre, et on la suspendit dans un temple où elle resta jusqu'à la guerre de Numance. Mais la dissolution du corps causa une telle infection, qu'elle força l'armée à déloger. Il n'y a peut-être pas dans l'histoire de fait mieux attesté, plus circonstancié et raconté par un plus grand nombre d'auteurs.

» Philostorge parle de peaux de serpents de soixante-huit pieds de long, qu'il avait vues à Rome. Diodore rapporte qu'un serpent de quarante-cinq pieds de long fut pris dans le Nil et envoyé vivant à Ptolémée-Philadelphe à Alexandrie. Strabon, qui, d'après Agatharchides, parle d'autres serpents de la même grandeur, cite ailleurs Posidonius, qui vit dans la Cœlésyrie un serpent mort de cent vingt pieds de long et d'u circonférence telle que deux cavaliers sépa par son corps ne se voyaient pas.

» Alléguerons-nous que le même Strabon ra porte, d'après Onésicrite, que, dans une conti de l'Inde appelée Aposisares, on avait nourri de serpents, l'un de cent vingt pieds, l'autre de de cent dix, et qu'on désirait beaucoup les faire v à Alexandre? Si nous ajoutions le serpent c Maxime de Tyr prétend avoir été montré Taxile au même conquérant, et qui avait c cents pieds de long, nous arriverions dans traditions de l'Orient, presque au même de d'extension où nous avons vu les traditions sc dinaves, qui donnent six cents pieds à leur s pent de mer. Mais on peut juger par ces rapp chements que l'existence de cet animal, b qu'entourée souvent de traits suspects, est l d'être nouvelle; qu'elle a été observée de b des manières et depuis bien longtemps. Ce n' pas, comme on le disait, un danger de plus p les navigateurs; car ce terrible monstre est d indiqué dans la Bible sous le nom de Léviath que l'Écriture applique à diverses bêtes énorm ainsi que le remarque Bochart. Le prophète Is l'applique ainsi : *Léviathan, ce serpent immen Léviathan, serpent à divers plis et replis*[1].

» Dans ce siècle, la présence du serpent mer a été signalée en 1808, en 1815, en 181 en 1837. Il n'est pas présumable qu'on le r contre plus fréquemment à l'avenir que pa passé; du moins l'attention publique, appelée ce phénomène par les organes de la presse, p tera à la publicité des faits du même genre pourraient survenir encore, et qui sans cela raient passé inaperçus. L'auteur anglais qui premier a publié ceux qu'il avait recueillis, e qui nous devons toutes nos citations des tém guages modernes, fait aussi connaître le mo que les pêcheurs norvégiens emploient pour garantir du serpent de mer. Lorsqu'ils l'aperç vent tout près d'eux, ils évitent surtout les vi que laisse sur l'eau l'alternative de ses plis replis. Si le soleil brille, ils rament dans la dir tion de cet astre qui éblouit le serpent. Mais lo qu'ils l'aperçoivent à distance, ils font toujo force de rames pour l'éviter. S'ils ne peuvent pérer d'y parvenir, ils se dirigent droit sur sa t après avoir arrosé le pont d'essence de musc. a observé l'antipathie de cet animal pour ce p fum violent; aussi les pêcheurs norvégiens en s toujours pourvus quand ils se mettent en pendant les mois calmes et chauds de l'été. D la rencontre faite en 1837, les personnes étaient à bord du *Havre* ont aperçu seulement ondulations du corps de l'immense reptile ont évalué approximativement sa longueur à sieurs fois celle du navire. »

[1] Isaïe, ch. xxvi, verset 1, traduct. de Sacy.

esprit malin. *Voy.* CHASSEN.
ıs, lutins familiers dans les Alpes. Ils entretiennent le jardin si on a pour rds, ils le bouleversent si on les irrite. ıise en leur jetant de la main gauche ée de lait sous la table.



-**Tullius.** Leloyer et d'autres prétendent roi de Rome Servius était fils d'un s cabalistes soutiennent de leur côté s d'un salamandre.

ıs ou **Sethites,** hérétiques du deuxième ıonoraient particulièrement le patriarıls d'Adam. Ils disaient que deux anges ıé Caïn et Abel et débitaient beaucoup êveries. Selon ces hérétiques, Jésusait autre que Seth, venu au monde le fois. Ils forgèrent des livres sous le th et des autres patriarches.

Il y avait à la suite de l'empereur magicien, nommé Séthus, qui rendit ɔrise de lui par le moyen d'une pêche ɔnna, à ce que conte Nicétas.

Sévère (Septime). Des historiens rapportent qu'à la sortie d'Antioche l'ombre de l'empereur Sévère apparut à Caracalla, et lui dit pendant son sommeil : « Je te tuerai comme tu as tué ton frère. »

Sexe. On prétend aussi reconnaître d'avance, à certains symptômes, le sexe d'un enfant qui n'est pas né. Si la mère est gaie dans sa grossesse, elle aura un garçon ; si elle est pesante du côté droit, elle aura un garçon. Si elle se sent lourde du côté gauche, elle aura une fille. Si elle est pâle et pensive, elle aura une fille. Albert le Grand donne à entendre qu'il naît des garçons dans un ménage où l'on mange du lièvre, et des filles dans une maison où l'on fait cas de la fressure de porc. Voici autre chose : Ems possède deux sources, la Bubenquelle et la Maegdenquelle, qui, selon les gens du pays, ont une vertu merveilleuse : en buvant de la première, on est sûr d'avoir des garçons, et en buvant de l'autre, d'avoir des filles. Croyez cela et buvez..... du johannisberg ou du champagne [1].

Shamavedam, l'un des quatre livres sacrés des Indiens. C'est celui qui contient la science des augures et des divinations.

Shelo. *Voy.* SOUTHCOTE.

Shoupeltins. Les habitants des îles Schetland appelaient ainsi des tritons ou hommes marins, dont les anciennes traditions et la superstition populaire ont peuplé les mers du Nord.

Sibylles. Les sibylles étaient chez les anciens des femmes enthousiastes qui ont laissé une



Caricature allemande de la sibylle qui donne à Énée le rameau d'or.

ıommée, et les paroles de plusieurs cachet respectable. Ou il faut admettre ues-unes ont été inspirées, ou il faut plusieurs des saints Pères un crédit qu'ils méritent assurément. Leurs prophéties étaient en langage poétique. Malheureusement

[1] Jacquemin, *Fragments d'un voyage en Allemagne.*

les originaux sont presque tous perdus, et les morceaux qui nous en restent passent pour supposés en grande partie. Enée, dans Virgile, s'adresse à une sibylle pour obtenir le rameau d'or qui doit le protéger aux enfers. Les sibylles sont au nombre de dix selon Varron ; d'autres en comptent jusqu'à douze :

1° La sibylle de Perse. Elle se nommait Sambethe ; on la dit bru de Noé dans des vers sibyllins apocryphes.

2° La sibylle libyenne. Elle voyagea à Samos, à Delphes, à Claros et dans plusieurs autres pays. On lui attribue des vers contre l'idolâtrie : elle reproche aux hommes la sottise qu'ils font de placer leur espoir de salut dans un dieu de pierre ou d'airain, et d'adorer les ouvrages de leurs mains.

3° La sibylle de Delphes. Elle était fille du devin Tirésias. Après la seconde prise de Thèbes, elle fut consacrée au temple de Delphes par les Épigones, descendants des guerriers qui avaient pris Thèbes la première fois. Ce fut elle, selon Diodore, qui porta la première le nom de sibylle. Elle a célébré dans ses vers la grandeur divine ; et des savants prétendent qu'Homère a tiré parti de quelques-unes de ses pensées.

4° La sibylle d'Érythrée. Elle a prédit la guerre de Troie, dans le temps où les Grecs s'embarquaient pour cette expédition. Elle a prévu aussi qu'Homère chanterait cette guerre longue et cruelle. Si l'on en croit Eusèbe et saint Augustin, elle connaissait les livres de Moïse ; elle a parlé en effet de l'attente de Jésus-Christ. On lui attribue même des vers dont les premières lettres expriment, par acrostiche, *Jésus-Christ, fils de Dieu.* On l'a quelquefois représentée avec un petit Jésus et deux anges à ses pieds.

5° La sibylle cimmérienne a parlé de la sainte Vierge plus clairement encore que celle d'Érythrée, puisque, selon Suidas, elle la nomme par son propre nom.

6° La sibylle de Samos a prédit que les Juifs crucifieraient un juste qui serait le vrai Dieu.

7° La sibylle de Cumes, la plus célèbre de toutes, faisait sa résidence ordinaire à Cumes, en Italie. On l'appelait Déiphobe ; elle était fille de Glaucus et prêtresse d'Apollon. Elle rendait ses oracles au fond d'un antre qui avait cent portes, d'où sortaient autant de voix qui faisaient entendre ses réponses. Ce fut elle qui offrit à Tarquin le Superbe un recueil de vers sibyllins, dont on sait qu'il ne reçut que la quatrième partie : ces vers furent soigneusement conservés dans les archives de l'empire, au Capitole. Cet édifice ayant été brûlé du temps de Sylla, Auguste fit ramasser tout ce qu'il put de fragments détachés des vers sibyllins et les fit mettre dans des coffres d'or au pied de la statue d'Apollon Palatin [1], où l'on allait les consulter. Petit, dans son trai *De sibylla*, prétend qu'il n'y a jamais eu qu'u sibylle, celle de Cumes, dont on a partagé l actions et les voyages. Ce qui a donné lieu, sel lui, à cette multiplicité, c'est que cette fille my térieuse a prophétisé en divers pays, mais c'e là une idée de savant à système.

8°. La sibylle hellespontine. Elle naquit à Ma pèse, dans la Troade ; elle prophétisa du tem de Solon et de Crésus. On lui attribue aussi d prophéties sur la naissance de Notre-Seigneu

9° La sibylle phrygienne. Elle rendait ses or cles à Ancyre, en Galatie. Elle a prédit l'anno ciation et la naissance du Sauveur.

10° La sibylle tiburtine ou Albunée, qui l honorée à Tibur comme une femme divine. E prédit que Jésus-Christ naîtrait d'une vierge Bethléem et régnerait sur le monde.

11° La sibylle d'Épire. Elle a aussi prédit naissance du Sauveur.

12° La sibylle égyptienne a chanté également les mystères de la Passion et la trahison de Juda Saint Jérôme pense que les sibylles avaient re du ciel le don de lire dans l'avenir en récompen de leur chasteté. Mais il paraît que les huit livr sibyllins que nous avons aujourd'hui sont en ef douteux. Bergier, dans son savant *Dictionna de théologie*, les croit supposés et les attrib dans ce cas aux gnostiques du deuxième siècl

Sibylles modernes. Il y a eu succession, p connue à la vérité, dans les sibylles. Pier Crespet, dans ses deux livres *De la haine des mons pour les hommes*, en cite quelques faits. grotte de Nursie, au pays de Naples, s'appe encore la grotte de la Sibylle, et une sibylle florissait dans le moyen âge et dans les premi temps de la réforme. Dominique Mirabelli, d nous ignorons l'origine, arrêté pour magi car il portait avec lui des livres de magie, c fessa, dans son interrogatoire, qu'il avait vis la sibylle de Nursie, avec quelques compagnon que Scot, l'un d'eux, avait reçu d'elle un liv mystérieux, avec un démon renfermé dans anneau ; qu'il avait fait alors des choses pro gieuses devant plusieurs princes ; qu'à l'aide livre et de l'anneau il pouvait se transporter il voulait, toutes les fois qu'il n'avait pas les ve contraires. Il ajouta que l'autorité religieuse av établi des surveillants à la porte de la grot

[1] On appelait quindécemvirs les quinze magistrats préposés pour consulter les livres des sibylles. M ces livres, où l'on croyait contenues les destinées peuple romain, ayant été brûlés, l'an de Rome 670, a le Capitole où ils étaient gardés, on envoya de t côtés des ambassadeurs faire la recherche des orac des sibylles, et les quindécemvirs en composèr d'autres livres qu'Auguste fit cacher sous le piédes de la statue d'Apollon Palatin. Ils avaient été d'ab établis par Tarquin au nombre de deux, puis fur portés à dix, et enfin jusqu'à quinze par Sylla. les créait de la même manière que les pontifes. (*Livre unique*, n° 15.)

ceux qui étaient initiés à la magie y
ən se rendant invisibles. Il dépeignait
« Sa taille était petite; elle était assise
ge peu élevé, et ses cheveux flottaient
ire. » Pendant que le visiteur s'entrete-
ille, les éclairs et le tonnerre désolaient
ns de la grotte. Mirabelli, son ami Scot
es compagnons furent emmenés à Paris.
ıavons pas ce qu'il advint d'eux. Mais ces faits ont dû avoir lieu aux temps où les Français avaient le pouvoir à Naples.

Enfin nous avons eu dans mademoiselle Lenormand, dans mademoiselle Ledoux et dans d'autres femmes, des sibylles contemporaines. Il y en a une que nous ne nommons pas, car elle vit peut-être encore, en retraite sans doute; elle faisait des horoscopes longuement écrits, et les débitait à bon marché en 1829.



La sibylle de 1829.

tes. Leloyer conte que ce magicien,
ur les fenêtres de l'empereur Manuel
, avec les courtisans, regardait le port
ıntinople. Il arriva une petite chaloupe
de pots de terre. Sicidites offrit à ceux
ıuraient de leur faire voir le potier cas-
ots; ce qu'il effectua à l'instant au grand
ement des courtisans qui se pâmaient de
is ce rire se changea en compassion
ı aperçurent ce pauvre homme qui se
, en s'arrachant la barbe, à la vue de tous ses pots cassés. Et comme on lui demandait pourquoi il les avait brisés de la sorte, il répondit qu'il avait vu un serpent à crête rouge et étincelante, entortillé autour de ses pots, qui le regardait la gueule ouverte et la tête levée comme s'il eût voulu les dévorer, et qu'il n'avait disparu qu'après tous les pots cassés. Un autre jour, pour se venger de quelques gens qui l'insultaient dans un bain, Sicidites se retira dans une chambre prochaine pour reprendre ses habits. Dès qu'il fut sorti, tous ceux qui étaient dans le bain déta-

lèrent avec précipitation, parce que du fond de la cuve du bain il sortit des hommes noirs qui les chassaient à coups de pied.

Sidéromancie, divination qui se pratiquait avec un fer rouge, sur lequel on plaçait avec art un certain nombre de petites paillettes qu'on brûlait et qui jetaient des reflets comme les étoiles.

Sidragasum, démon qui a le pouvoir de faire danser les femmes mondaines.

Siffler le vent. « Cette coutume de siffler pour appeler le vent est une de nos superstitions nautiques, qui, malgré son absurdité, s'empare insensiblement, aux heures de calme, des esprits les plus forts et les plus incrédules; autant vaudrait raisonner avec la brise capricieuse elle-même que d'essayer de convaincre le matelot anglais que, le vent soufflant où il lui plaît et quand il lui plaît, il ne sert à rien de l'invoquer. En dépit de la marche des intelligences, lorsque l'air manque à la voile, toujours le matelot sifflera[1]. »

Sifflet magique. La ville d'Hameln, en 1284, fut délivrée des rats qui l'infestaient en nombre immense par un magicien, lequel les attirait au son de sa flûte et les entraîna dans le Wéser, où ils se noyèrent. Mais les magistrats de la cité, ayant refusé de payer le prix convenu pour ce service, le même magicien, sifflant un autre air, entraîna tous les enfants d'Hameln, que leur parents ne revirent plus. Cet événement est constaté par plusieurs monuments très-graves[2].

Sigéani, esprit qui, dans le royaume d'Ava, préside à l'ordre des éléments et lance la foudre et les éclairs.

Signe de croix. Un Juif qui se rendait à Fondi, dans le royaume de Naples, fut surpris par la nuit et ne trouva pas d'autre gîte qu'un temple d'idoles, où il se décida, faute de mieux, à attendre le matin. Il s'accommoda comme il put dans un coin, s'enveloppa dans son manteau et se disposa à dormir. Au moment où il allait fermer l'œil, il vit plusieurs démons tomber de la voûte dans le temple et se disposer en cercle autour d'un autel. Le roi de l'enfer descendit aussi, se plaça sur un trône et ordonna à tous les diables subalternes de lui rendre compte de leur conduite. Chacun fit valoir les services qu'il avait rendus à la chose publique; chacun fit l'exposé de ses bonnes actions. Le Juif, qui ne jugeait pas comme le prince des démons et qui trouvait leurs bonnes actions un peu mauvaises, fut si effrayé de la mine des démons et de leurs discours qu'il se hâta de dire les prières et de faire les cérémonies que la synagogue met en usage pour chasser les esprits malins. Mais inutilement : les démons ne s'aperçurent pas qu'ils étaient vus par un homme. Ne sachant plus à quoi recourir, le Juif s'avisa d'employer le signe de la croix. On lui avait dit que ce signe était formidable aux démons; il en eut la preuve, dit le légendaire, car les démons cessèrent de parler, aussitôt qu'il commença de se signer. Après avoir regardé autour de lui, le roi de l'enfer aperçut l'enfant d'Israël.

— Allez voir qui est là, dit-il à un de ses gens. Le démon obéit; lorsqu'il eut examiné le voyageur, il retourna vers son maître. — C'est un vase de réprobation, dit-il; mais il vient de s'appuyer du signe de la croix.

Sortons, reprit le diable. Nous ne pourrons bientôt plus être tranquilles dans nos temples. — En disant ces paroles, le prince des démons s'envola; tous ses gens disparurent et le Juif se fit chrétien.

Silènes. On donnait ce nom aux satyres lorsqu'ils étaient vieux. On entendait aussi quelquefois par sylènes des génies familiers tels que celui dont Socrate se vantait d'être accompagné.

Simagorad. Grimoire. *Voy.* CHARLES VI.

Simle, partie du paradis scandinave, d'un agrément assez médiocre.

Simon le magicien. Ce Simon, connu pour avoir voulu acheter aux apôtres le don de faire des miracles et pour avoir donné son nom maudit à la *simonie*, n'ayant pu traiter avec les saints, traita avec les démons. Il en avait un à sa porte sous la forme d'un gros dogue, et dès lors il fit des miracles ou plutôt des prestiges. Il disait que si on lui coupait la tête, il ressuscilerait trois jours après. L'empereur le fit décapiter; par ses artifices, il supposa la tête d'un mouton à la place de la sienne et se remontra le troisième jour. Il commandait à une faux de faucher d'elle-même, et elle faisait autant d'ouvrage que le plus habile faucheur. Sous le règne de l'empereur Néron, il parut un jour en l'air comme un oiseau. Mais saint Pierre, plus puissant que lui, le fit tomber, et il se cassa les jambes. Ce imposteur eut des disciples; et on le croit le premier chef des gnostiques. Il attribuait la création aux Éons ou esprits; il affirmait que les plus parfaits des divins Éons résidaient dans sa personne qu'un autre Éon, très-distingué, quoique du sexe féminin, habitait dans sa maîtresse Sélène, dont il contait des choses prodigieuses; que lui, Simon, était envoyé de Dieu sur la terre pour détruire l'empire des esprits qui ont créé le monde matériel, et surtout pour délivrer Sélène de leur puissance. Il est certain que Simon, après sa mort, fut honoré comme un dieu par les Romains, et qu'il eut une statue[1].

Simon de Pharès, auteur d'un recueil d'histoires de quelques célèbres astrologues et homme

[1] Le capitaine Bazil Hall.

[2] Voyez cette histoire dans les *Légendes des commandements de Dieu*. Gustave de Nieritz a fait de ce sujet un pur roman que M. J.-B. de Champagnac a traduit en français et qui est intitulé le *Sifflet magique* ou *les Enfants d'Hameln*.

[1] Voyez sa vie dans les *Légendes infernales*.

t'il dédia au roi Charles VIII. Il ne pa-
ıe ce livre ait été imprimé[1].
de. Un jour qu'il soupait chez un de
on vint l'avertir que deux jeunes gens
a porte, qui voulaient lui parler d'une
e affaire. Il sort aussitôt, ne trouve per-
, dans l'instant qu'il veut rentrer à la
lle s'écroule et écrase les convives sous
. Il dut son salut à un hasard si singu-
ı le regarda, parmi le peuple, comme
le bienveillance de Castor et Pollux,
chantés dans un de ses poëmes.
ue, oiseau fabuleux que les Arabes
Anka, les rabbins Jukhneh, et que les
ent habiter dans les montagnes de Kaf.
and qu'il consomme pour sa subsistance
croît sur plusieurs montagnes. Il parle;
raison; en un mot, c'est une fée qui a
l'un oiseau immense. Étant un jour in-
ur son âge, la Simorgue répondit :
nonde s'est trouvé sept fois rempli de
, et sept fois entièrement vide d'ani-
cycle d'Adam, dans lequel nous sommes,
sept mille ans, qui font un grand cycle
j'ai déjà vu douze de ces cycles, sans
he combien il m'en reste à voir. — La
joue un grand rôle dans les légendes
ın.
. Ces animaux étaient vénérés en Égypte.



Romains, au contraire, c'était un mau-
age de rencontrer un singe en sortant
ison. — Tous les faits du démon l'ont
mmer *le singe de Dieu*.
ı. C'est le nom que donnent les musul-
pont que les âmes passent après leur
au-dessous duquel est un feu éternel. Il
mince que le tranchant d'un sabre; les
ivent le franchir avec la rapidité de
our entrer dans le paradis.
ıde, démon qui a tout pouvoir sur les

, plante qui, selon Aristote, se trouvait
Scamandre, ressemblait au pois chiche
la vertu de mettre à l'abri de la crainte
tres et des fantômes ceux qui la tenaient
).
ı, démon indien, qui habite les bois sous
humaine.
a. *Voy.* Nornes.
raftigans, conjurateurs qui, chez les

ularités historiques et littéraires de D. Liron,
43.

Anglo-Saxons, opposaient aux chrétiens de faux miracles par des moyens magiques.

Smaël, le même que Samaël.

Smyrne. On dit qu'antérieurement aux temps historiques, une amazone fonda la ville de Smyrne et lui donna son nom, qu'elle n'a jamais perdu.

Socrate. Les anciens, qui trouvaient les grandes qualités surhumaines, ne les croyaient pas étrangères à l'essence des démons. Il est vrai que les démons chez eux n'étaient pas pris tous en mauvaise part. Aussi disaient-ils que Socrate avait un démon familier; et Proclus soutient qu'il lui dut toute sa sagesse[1]. Peut-être les hommes trouvaient-ils leur compte à cet arrangement. Ils se consolaient d'être moins vertueux que Socrate en songeant qu'ils n'avaient pas un appui comme le sien.

Soleil. *Voy.* Danse du soleil.

Solèves, esprits de la montagne, légers comme des sylphes, dans les Alpes.

Soliman. C'est le nom de Salomon chez les musulmans. Ils entendent par ce nom quelque chose de très-grand; et ils assurent qu'il y a eu quarante solimans ou monarques universels de la terre, qui ont régné successivement pendant le cours d'un très-grand nombre de siècles avant la création d'Adam. Tous ces monarques prétendus commandaient chacun à des créatures de leur espèce, différentes de l'espèce humaine actuelle, quoique raisonnables comme les hommes; ce sont les génies.

Sommeil. Van der Viel rapporte qu'en 1684 un potier de terre de Londres dormit quinze jours de suite sans avoir été affaibli par le défaut de nourriture; il lui semblait n'avoir dormi qu'un jour. Épiménide, philosophe de Crète, étant entré dans une caverne, y dormit, selon Diogène Laërce, cinquante-sept ans; selon Plutarque cinquante, selon d'autres vingt-sept. On prétend qu'au sortir de là il ne reconnaissait plus personne. *Voy.* Dormants.

Somnambules. Des gens d'une imagination vive, d'un sang trop bouillant, font souvent en dormant ce que les plus hardis n'osent entreprendre éveillés. Barclai parle d'un professeur qui répétait la nuit les leçons qu'il avait données le jour, et qui grondait si haut qu'il réveillait tous ses voisins. Johnston rapporte, dans sa *Thaumatographia naturalis*, qu'un jeune homme sortait toutes les nuits de son lit, vêtu seulement de sa chemise; puis montant sur la fenêtre de sa chambre, il sautait à cheval sur le mur et le talonnait pour accélérer la course qu'il croyait faire. Un autre descendit dans un puits et s'éveilla aussitôt que son pied eut touché l'eau, qui était très-froide. Un autre monta sur une tour, enleva un nid d'oiseaux et se glissa à terre par une corde, sans s'éveiller. Un Parisien, de même en-

[1] Proclus, *De anima et dæmone*. Naudé, *Apologie*.

dormi, se leva, prit son épée, traversa la Seine à la nage, tua un homme que, la veille, il s'était proposé d'assassiner ; et, après qu'il eut consommé son crime, il repassa la rivière, retourna à sa maison et se mit au lit sans s'éveiller.

Le *Courrier de la Gironde* rapportait, il y a quelques années, le petit fait suivant :

Il existe dans une commune près de Bordeaux une famille citée de père en fils comme somnambule. Le chef actuel de la famille vient de donner la preuve qu'il n'avait pas dégénéré. Après la veillée, il était allé se reposer des fatigues de la journée ; sa femme et ses enfants l'avaient bientôt imité. A minuit, le laboureur ouvre l'œil, bâille, étend les bras comme un homme qui secoue le sommeil et descend de sa couche. Il passe son pantalon et sa veste de travail, noue sa cravate de coton autour de son cou, chausse ses sabots, tire la chevillette de sa porte, et sort. Notre laboureur va droit à son étable, saisit l'aiguillon, et, un juron aidant, il réveille ses bœufs pour le travail. Ces bons animaux, tout animaux qu'ils sont, comprennent que l'heure d'aller aux champs n'est pas encore venue, font la sourde oreille, se roulent un instant encore sur la litière, puis enfin se décident à se lever. Les voilà partis pour la vigne, traînant le soc au clair de la lune. Le laboureur suit par derrière, la gourde à la main et l'aiguillon sur l'épaule. On arrive aux champs, les instruments de travail sont disposés ; la charrue est emmanchée, et voilà la glèbe qui se retourne et le sillon qui se creuse droit et profond. Il était six heures environ, et le jour commençait à poindre quand la besogne fut achevée. Le laboureur tourna la rége, attacha le cordon de sa gourde vide au bouton de son gilet, remit l'aiguillon sur l'épaule et ramena ses bœufs à l'écurie.

Il était temps qu'il arrivât, car la maison était dans un désordre indescriptible. La femme se lamentait et les enfants couraient le village, cherchant les bœufs et la charrue qui avaient disparu pendant la nuit. Tout le quartier était soulevé. Cette scène de désolation se changea soudain en un immense éclat de rire, quand on vit entrer dans la cour les grands bœufs roux, suant et fumant comme s'ils sortaient d'un bain à la vapeur, et précédés du laboureur nocturne, lequel, secouant enfin le sommeil magnétique, s'aperçut à sa grande surprise qu'il avait gagné sa journée quand les autres l'avaient à peine commencée.

On peut expliquer le somnambulisme comme une activité partielle de la vie animale, disent les philosophes. L'organe actif transmet ainsi l'incitation sur les organes voisins, et ceux-ci commencent également, par l'effet de leurs relations avec la représentation qui a été excitée, à devenir actifs et à coopérer. Par là l'idée de l'action représentée devient si animée que, même les instruments corporels nécessaires pour son opération, sont mis en activité par les nerfs qui agissent sur eux. Le somnambule commence même à agir corporellement, et remplit l'objet qu'il s'est proposé avec la même exactitude que s'il était éveillé, avec cette différence néanmoins qu'il n'en a pas le sentiment général, parce que les autres organes de la vie animale qui n'ont pas participé à l'activité reposent, et que, par conséquent, le sentiment n'y a pas été réveillé. Gall a connu un prédicateur somnambule qui, très-souvent, ayant un sermon à faire, se levait la nuit en dormant, écrivait son texte ou en faisait la division, en travaillait des morceaux entiers, rayait ou corrigeait quelques passages, en un mot, qui se conduisait comme s'il eût été éveillé, et qui cependant en s'éveillant n'avait aucun sentiment de ce qu'il venait de faire. La Fontaine a composé, dit-on, sa fable des *deux Pigeons* en dormant ; anecdote contestée.

Suivant le rapport de Fritsh, qui le tenait du père Delrio, un maître d'école, nommé Gondisalve, allait enseigner pendant la journée le catéchisme à des enfants et venait coucher le soir dans un monastère, où la nuit, en dormant, il recommençait ses leçons, reprenait les enfants et entonnait le chant de son école. Un moine dans la chambre duquel il couchait, le menaça de l'étriller s'il ne restait pas tranquille. Le maître d'école se coucha sur cette menace et s'endormit. Dans la nuit, il se lève, prend de grands ciseaux et va au lit du moine, qui par bonheur, était éveillé, le vit venir à la faveur du clair de lune sur quoi il prit le parti de se glisser hors du lit et de se cacher dans la ruelle. Le maître d'école arrivé au lit, hache le traversin de coups de ciseaux et va se recoucher. Le lendemain, quand on lui présenta le traversin en lambeaux, il dit que tout ce qu'il se rappelait c'était que, le moine l'ayant voulu rosser, il s'était défendu avec des ciseaux.

Il y a un grand nombre d'histoires de somnambules. Le remords a souvent produit cette crise, et, depuis la femme de Macbeth, la série des coupables qui se sont trahis dans leur sommeil serait longue.

Somnambulisme magnétique. Nous devons parler aussi de celui-là. Une personne magnétisée s'endort profondément et parle aussitôt pour révéler les choses secrètes et lire dans les cœurs par un prodige jusqu'ici inexplicable. Le fait dans tous les cas est constant. Nous ne l'apprécierons ni ne le jugerons, nous contentant de citer des passages curieux de divers observateurs sur un sujet si mystérieux. Voici d'abord un article digne d'attention, publié, il y a une trentaine d'années par la *Revue britannique* et répété dans plusieurs journaux ; il contredit les dénégations systématiques de certaines académies. Nous mentionnerons après cela le jugement de la cour de Rom

ıs usages du somnambulisme, que dans le sagesse elle ne condamne pas en dont elle réprouve les abus et les pro- moins dangereux.

érentes époques, dit l'auteur anglais, ısme a donné lieu à des discussions si animées, que des deux côtés on arriva ent aux extrêmes; c'est presque dire à es partisans du magnétisme préten- l'homme possède, dans cet état, des squ'alors inconnues. Pour quelques-uns x, l'espace disparaissait devant les pro- eurs sujets magnétisés; il n'en coûtait ıple effort de la volonté pour la nature s les plus différentes, pour métamor- e tonne d'eau de la Tamise en vin de e, ou pour répandre sur une popula- ée les bienfaits d'une nourriture agréa- ndante. Pour eux, les sciences les plus iques, celles qui exigent les études les ndes et les plus sévères, s'apprennent es instants. La femme nerveuse, qu'une ieuse de quelques minutes fatigue, de- re les mains des habiles du parti, plus plus heureuse dans ses prescriptions le nos praticiens les plus expérimentés. r côté, les antagonistes du magnétisme t admettre aucun phénomène insolite, ception aux règles ordinaires de la na- r eux, tout l'échafaudage du magné- repose que sur l'erreur des sens de personnes et sur la fourberie de quel- es. Le fait suivant, exemple remar- somnambulisme naturel, ne permet ıuter que, dans cet état, l'homme ne uelquefois des facultés qui sont à peine les dans l'état de veille. Au reste, ces ıes, quoique très-curieux, n'ont rien ırel; et il est facile d'expliquer ce qu'ils prenant par la concentration de toutes de l'intelligence sur un seul objet et cice de quelques sens dans des circon- rticulières. Les faits rapportés dans la américaine dont nous allons donner et sur la véracité desquels aucun pra- États-Unis n'a élevé de doute, pré- ı haut degré d'intérêt, surtout si on les de ceux du même genre qui ont été r l'infortuné Gaspard Hauser, quoique circonstances différentes.

e Rider, âgée de dix-sept ans, est fille nt, artisan. Son éducation a été supé- celle que reçoivent ordinairement les des classes moyennes de la société. beaucoup la lecture et fait surtout ses celle des poëtes. Bien que son extérieur me bonne santé, cependant elle a tou- sujette à de fréquents maux de tête; il rivé plusieurs fois de se lever du lit au son sommeil; mais il n'y avait rien là qui ressemblât aux phénomènes remarquables que depuis elle a éprouvés.

» Cette singulière affection a débuté chez elle subitement. D'abord ses parents firent tous leurs efforts pour l'empêcher de se lever; les secours de l'art furent même invoqués sans un grand succès, car au bout d'un mois elle fut prise d'un nouveau paroxysme, pendant lequel on résolut de ne la soumettre à aucune contrainte et de se contenter d'observer ses mouvements. Aussitôt qu'elle se sentit libre, elle s'habilla, descendit et fit tous les préparatifs du déjeuner. Elle mit la table, disposa avec la plus grande exactitude les divers objets dont elle devait être couverte, entra dans une chambre obscure, et de là dans un petit cabinet encore plus reculé, où elle prit les tasses à café, les plaça sur un plateau qu'elle déposa sur la table, après beaucoup de précautions pour ne pas le heurter en l'apportant. Elle alla ensuite dans la laiterie, dont les contrevents étaient fermés, et poussa la porte derrière elle; après avoir écrémé le lait, elle versa la crème dans une coupe et le lait dans une autre sans en épancher une seule goutte. Elle coupa ensuite le pain, qu'elle plaça sur la table; enfin, quoique les yeux fermés, elle fit tous les préparatifs du déjeuner avec la même précision qu'elle eût pu y mettre en plein jour. Pendant tout ce temps, elle sembla ne faire aucune attention à ceux qui l'entouraient, à moins qu'ils ne se missent sur sa route ou qu'ils ne plaçassent des chaises ou d'autres obstacles devant elle; alors elle les évitait, mais en témoignant un léger sentiment d'impatience.

» Enfin, elle retourna d'elle-même au lit; et lorsque le lendemain, en se levant, elle trouva la table toute préparée pour le déjeuner, elle demanda pourquoi on l'avait laissée dormir pendant qu'une autre avait fait son travail. Aucune des actions de la nuit précédente n'avait laissé la plus légère impression dans son esprit. Un sentiment de fatigue fut le seul indice qu'elle reconnut à l'appui de ce qu'on lui rapportait.

» Les paroxysmes devinrent de plus en plus fréquents; la malade ne passait pas de semaine sans en éprouver deux ou trois, mais avec des circonstances très-variées. Quelquefois elle ne sortait pas de sa chambre, et s'amusait à examiner ses robes et les autres effets d'habillement renfermés dans sa malle. Il lui arrivait aussi de placer divers objets dans des endroits où elle n'allait plus les chercher éveillée, mais dont le souvenir lui revenait pendant le paroxysme. Ainsi, elle avait tellement caché son étui qu'elle ne put le trouver pendant le jour, et l'on fut étonné de la voir la nuit suivante occupée avec une aiguille qu'elle avait dû certainement y prendre. Non-seulement elle cousait dans l'obscurité, mais encore elle enfilait son aiguille les yeux fermés. Les idées de Jeanne Rider relatives au temps étaient ordinairement inexactes; con-

stamment elle supposait qu'il était jour. Aussi, quand on lui répétait qu'il était temps d'aller se coucher : — Quoi! disait-elle, aller au lit en plein jour! Voyant une fois une lampe brûler dans l'appartement où elle était occupée à préparer le dîner, elle l'éteignit en disant qu'elle ne concevait pas pourquoi on voulait avoir une lampe pendant la journée. Elle avait le plus souvent les yeux fermés; quelquefois cependant elle les tenait grands ouverts, et alors la pupille offrait une dilatation considérable. Au reste, que l'œil fût ouvert ou fermé, il n'en résultait aucune différence dans la force de la vue. On lui présentait des écritures très-fines, des monnaies presque effacées; elle les lisait très-facilement dans l'obscurité et les yeux fermés.

» Si les idées de la somnambule, par rapport au temps, étaient ordinairement erronées, il n'en était pas de même de celles qui étaient relatives aux lieux; tous ses mouvements étaient toujours réglés par ses sens, dont les rapports étaient le plus souvent exacts, et non par des notions préconçues. Sa chambre était contiguë à une allée à l'extrémité de laquelle se trouvait l'escalier. Au haut de ce dernier était une porte qu'on laissait ordinairement ouverte, mais que l'on ferma un jour avec intention après qu'elle fut couchée, et que l'on assura en plaçant la lame d'un couteau au-dessus du loquet. A peine levée, dans son accès de somnambulisme, elle sort avec rapidité de sa chambre, et, sans s'arrêter, elle tend la main d'avance pour enlever le couteau, qu'elle jette avec indignation en demandant pourquoi on veut l'enfermer.

» On fit diverses tentatives pour l'éveiller, mais elles furent toutes également infructueuses; elle entendait, sentait et voyait tout ce qui se passait autour d'elle; mais les impressions qu'elle recevait par les sens étaient insuffisantes pour la tirer de cet état. Un jour qu'on jeta sur elle un seau d'eau froide, elle s'écria : — Pourquoi voulez-vous me noyer? Elle alla aussitôt dans sa chambre changer de vêtement et redescendit de nouveau. On lui donnait quelquefois de fortes doses de laudanum pour diminuer la douleur de tête dont elle se plaignait habituellement, et alors elle ne tardait pas à s'éveiller. Les excitations de toute espèce, et surtout les expériences que l'on faisait pour constater les phénomènes du somnambulisme, prolongeaient invariablement les accès, et aggravaient habituellement sa douleur de tête.

» Les paroxysmes du somnambulisme étaient précédés tantôt d'un sentiment désagréable de pesanteur à la tête, tantôt d'une véritable douleur, d'un tintement dans les oreilles, d'un sentiment de froid aux extrémités et d'une propension irrésistible à l'assoupissement. Ces paroxysmes, au commencement, ne venaient que la nuit et quelques instants seulement après qu'elle s'était mise au lit; mais à mesure que la maladie fit de progrès, ils commencèrent plus tôt. A une époque plus avancée, les attaques la prirent à tout heure de la journée, et quelquefois elle en eu jusqu'à deux dans le même jour. Lorsqu'elle e pressentait l'approche, elle pouvait les retarde de quelques heures en prenant un exercice vi lent. Le grand air surtout était le meilleur moye qu'elle pût employer pour obtenir ce répit; ma aussitôt qu'elle se relâchait de cette précautio ou même quelquefois au milieu de l'occupatio la plus active, elle éprouvait une sensatio qu'elle comparait à quelque chose qui lui aura monté vers la tête, et perdait aussitôt le mo vement et la parole. Si alors on la transporta immédiatement en plein air, l'attaque était sou vent arrêtée; mais si l'on attendait trop lon temps, on ne pouvait plus se mettre en rappo avec elle, et il était tout à fait impossible de tirer de cet état. On aurait cru qu'elle venait s'endormir tranquillement; ses yeux étaient fe més, la respiration était longue et bruyante, son attitude, ainsi que les mouvements de tête, ressemblaient à ceux d'une personne plo gée dans un profond sommeil.

» Pendant les accès qui avaient lieu durant jour, elle prit toujours le soin de se couvrir l yeux avec un mouchoir, et ne permettait jam qu'on l'enlevât, à moins que la pièce où elle trouvait ne fût très-obscure, et cependant e lisait à travers ce bandeau des pages entière distinguait l'heure de la montre; elle jouiss enfin d'une vision aussi parfaite que si elle eût les yeux libres et ouverts. Dans quelques exp riences qui furent faites par le docteur Belde on appliqua sur ses yeux un double mouche et l'on garnit le vide qu'il laissait de chaque c du nez avec de la ouate. Toutes ces précautio ne diminuèrent en rien la force de sa vue; m un fait important, bien qu'il n'explique pas phénomène curieux, c'est que, de tout temp elle a eu les yeux si sensibles à la lumière qu'e n'a pu jamais s'exposer au grand jour sans s voile. Cette sensibilité était encore bien plus v pendant le somnambulisme, comme le doct Belden le constata.

» Cependant toutes ces expériences fatiguai considérablement la pauvre fille, dont l'état, lieu de s'améliorer, allait au contraire en em rant. Cette circonstance et l'insuccès de tous moyens employés jusqu'alors firent prendre résolution de l'envoyer à l'hôpital de Worces où elle entra le 5 décembre 1833. Les accès répétèrent avec la même fréquence et la mé intensité; mais on remarqua bientôt des chan ments importants dans les paroxysmes. D'ab la malade commença à rester les yeux ouve disant qu'elle n'y voyait pas clair lorsqu'ils éta fermés; ensuite les accès se dessinèrent m bien. Elle conservait dans le somnambuli

ouvenir de ce qui lui était arrivé dans eille, et on avait de la peine à distinment exact où finissait l'accès de celui it éveillée. Peu à peu, ces accès eux- sont éloignés, et, d'après le dernier docteur Woodward, médecin de l'hôorcester, on avait tout lieu d'espérer on complète. »

orte un fait de magnétisme tout récent nblera extraordinaire. « M. Ferrand, quincaillier à Antibes, ayant trouvé ent, dans sa propriété, une pièce de n argent frappée du temps des Roovoya à ses correspondants de Paris, ux et Gronnet aîné, 18, rue du Grand- en les priant d'aller avec cette pièce agnétiseur Marcillet, pour consulter sujet. Ce dernier, dans l'état de somne, leur dit qu'il voyait chez M. Ferlibes, une petite urne enfouie à quels en terre..... renfermant une assez antité de ces mêmes pièces... mais udrait le plan de la propriété, afin de signer le lieu où ce petit trésor avait é. Le plan ayant été envoyé par M. Fers correspondants, puis communiqué r eux à Alexis, il leur indiqua, en faarque au crayon, l'endroit où l'on deser. Les instructions du somnambule suivies, l'urne indiquée par lui fut trou- contenait trois kilogrammes cinq cents de pièces de monnaie en argent, semcelle qui lui avait été remise précédem-

isme dans ses rapports avec la religion. rée pénitencerie à Rome a été saisie, de la question de savoir si le somnambtenu par les pratiques magnétiques, naladies, était chose convenable et per- l'exposé rapide des procédés employés nir l'état du somnambulisme, ainsi que ts extraordinaires produits par les som-, la sacrée pénitencerie a répondu exnt que l'application du magnétisme *ans les termes de l'exposé en question*, s chose licite. Voici la traduction de la on envoyée à Rome et du jugement du saint-siége :

entissime Seigneur, vu l'insuffisance des données jusqu'à ce jour sur le *magnémal*, et comme il est grandement à dél'on puisse décider plus sûrement et rmément les cas qui se présentent assez le soussigné expose ce qui suit à Votre e. Une personne magnétisée (on la choisit re dans le sexe féminin) entre dans un le sommeil ou d'assoupissement, appelé *ulisme magnétique*, que ni le plus grand à ses oreilles, ni la violence du fer ou ne sauraient l'en tirer. Le magnétiseur seul, qui a obtenu son consentement (car le consentement est nécessaire), la fait tomber dans cette espèce d'extase, soit par des attouchements et des gesticulations en divers sens, s'il est auprès d'elle, soit par un simple commandement intérieur, s'il en est éloigné, même de plusieurs lieues.

» Alors, interrogée de vive voix ou mentalement sur sa maladie et sur celles de personnes absentes, qui lui sont absolument inconnues, cette magnétisée, notoirement ignorante, se trouve à l'instant douée d'une science bien supérieure à celle des médecins : elle donne des descriptions anatomiques d'une parfaite exactitude; elle indique le siége, la cause, la nature des maladies internes du corps humain, les plus difficiles à connaître et à caractériser; elle en détaille les progrès, les variations et les complications, le tout dans les termes propres; souvent elle en prédit la durée précise et en prescrit les remèdes les plus simples et les plus efficaces.

» Si la personne pour laquelle on consulte la magnétisée est présente, le magnétiseur la met en rapport avec celle-ci par le contact. Est-elle absente? une boucle de ses cheveux la remplace et suffit. Aussitôt que cette boucle de cheveux est seulement approchée contre la main de la magnétisée, celle-ci dit ce que c'est, sans y regarder, de qui sont ces cheveux, où est actuellement la personne de qui ils viennent, ce qu'elle fait. Sur sa maladie, elle donne tous les renseignements énoncés ci-dessus, et cela avec autant d'exactitude que si elle faisait l'autopsie du corps.

» Enfin la magnétisée ne voit pas par les yeux. On peut les lui bander, elle lira quoi que ce soit, même sans savoir lire, un livre ou un manuscrit qu'on aura placé ouvert ou fermé, soit sur sa tête, soit sur son ventre. C'est aussi de cette région que semblent sortir ses paroles. Tirée de cet état, soit par un commandement même intérieur du magnétiseur, soit comme spontanément à l'instant annoncé par elle, elle paraît complétement ignorer tout ce qui lui est arrivé pendant l'accès, quelque long qu'il ait été : ce qu'on lui a demandé, ce qu'elle a répondu, ce qu'elle a souffert, rien de tout cela n'a laissé aucune idée dans son intelligence, ni dans sa mémoire la moindre trace.

» C'est pourquoi l'exposant, voyant de si fortes raisons de douter que de tels effets, produits par une cause occasionnelle manifestement si peu proportionnée, soient purement naturels, supplie très-instamment Votre Éminence de vouloir bien, dans sa sagesse, décider, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand avantage des âmes si chèrement rachetées par Notre-Seigneur Jésus-Christ, si, supposé la vérité des faits énoncés, un confesseur ou un curé peut sans danger permettre à ses pénitents ou à ses paroissiens : 1° d'exercer le magnétisme ani-

mal ainsi caractérisé, comme s'il était un art auxiliaire et supplémentaire de la médecine; 2° de consentir à être plongés dans cet état de somnambulisme magnétique; 3° de consulter, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres, les personnes ainsi magnétisées; 4° de faire l'une de ces trois choses, avec la précaution préalable de renoncer formellement dans leur cœur à tout pacte diabolique, explicite ou implicite, et même à toute intervention satanique, vu que nonobstant cela quelques personnes ont obtenu du magnétisme ou les mêmes effets ou du moins quelques-uns.

» Eminentissime Seigneur, de Votre Excellence, par ordre du révérendissime évêque de Lausanne et Genève, le très-humble et très-obéissant serviteur,

» JAC.-XAVIER FONTANA,
» chancelier de la chancellerie épiscopale.

» Fribourg en Suisse, palais épiscopal, le 19 mai 1841. »

RÉPONSE.

» La sacrée pénitencerie, après une mûre délibération, se croit en droit de répondre que l'usage du magnétisme, dans les cas mentionnés par la présente consultation, n'est pas chose licite.

» A Rome, dans la sacrée pénitencerie, le 1er juillet 1841.

» C. CASTRACANE, M. P. — PH. POMELLA,
» secrétaire de la sacrée pénitencerie. »

« Pour les catholiques dévoués, ajoute l'écrivain distingué à qui nous empruntons ces réflexions, l'arrêt de la sacrée pénitencerie est un jugement sans appel, qui n'a nul besoin d'explications ni de commentaires. »

» Mesmer ne connaissait pas ou n'a pas mentionné le somnambulisme magnétique. Ses pratiques ordinaires se réduisaient à traiter les maladies au moyen de crises accompagnées fréquemment de convulsions. Rien de plus prestigieux que les opérations de Mesmer. C'était autour d'un baquet, dans un appartement éclairé d'un demi-jour, que les malades allaient se soumettre aux influences magnétiques. Le baquet consistait dans une petite cuve de diverses figures, fermée par un couvercle à deux pièces; au fond se plaçaient des bouteilles en rayons convergents, le goulot dirigé vers le centre de la cuve; d'autres bouteilles, disposées sur celles-ci, mais en rayons divergents, étaient remplies d'eau comme les premières, bouchées et magnétisées également. La cuve recevait de l'eau de manière à recouvrir les lits de bouteilles; on y mêlait quelquefois diverses substances, telles que du verre pilé, de la limaille de fer, etc.; d'autres fois, Mesmer ne se servait que de baquets à sec. Le couvercle du baquet livrait passage à des baguettes de fer mobiles et d'une longueur suffisante pour être dirigées vers diverses régions du corps des ma lades. De l'une de ces tiges, ou d'un anneau scellé au couvercle du baquet, partait en outr une corde très-longue, destinée à toucher le parties souffrantes ou à entourer le corps de malades sans la nouer. Les malades se formaien en cercle, en tenant chacun cette corde, et e appuyant le pouce droit sur le pouce gauche d son voisin. Il fallait de plus que tous les individ composant la chaîne se rapprochassent les u des autres, au point de se toucher avec les pie et les genoux. Au milieu de cet appareil app raissait Mesmer, vêtu d'un habit de soie d'u couleur agréable, tenant en main une baguet qu'il promenait d'un air d'autorité au-dessus la tête des magnétisés. Nous tenions à repr duire, au moins en abrégé, les traits principa du spectacle magnétique dont le premier magn tiseur avoué avait soin de s'environner, afin mettre le lecteur en mesure de juger qui av plus de part aux effets tant vantés du magn tisme animal de la fin du dix-huitième siècle, des jongleries de Mesmer, ou de l'imaginati des malades irritables, ou de la sotte crédul des mesméristes bien intentionnés. Les jongler de Mesmer couvraient pourtant une puissan réelle; car il est certain, — et on l'a expliq ailleurs, — que son regard, ses gestes, ses p roles, ses attouchements obtenaient maintes f des résultats surprenants et des cures vraim prodigieuses.

» Le somnambulisme magnétique ne fut découvert que par le marquis de Puységur. Lui s commença à se servir de cet état pour traiter maladies, soit chez les somnambules mêmes, s chez les autres personnes. Alors s'ouvrit une n velle source de fraudes que la foi des magnétise était incapable de dévoiler, et qui en imposait plus forte raison, à la masse du public. Beauc de magnétisés feignaient de succomber au so meil magnétique, tout en restant très-éveill voyaient à leur aise, en apparence les yeux f més, répondaient aux questions qui leur étai adressées, obéissaient, en un mot, au moin mouvement du magnétiseur abusé. C'était b autre chose, ce qui ne manquait pas d'arriv quand le magnétiseur et le somnambule, ai de quelques compères avisés, se concertai derrière les coulisses et s'appliquaient de l mieux, par cupidité ou par une vanité puéril mystifier les spectateurs. »

Soneillon, démon qui se trouve cité dans phases de la possession de Louviers.

Songes. Le cerveau est le siége de la pens du mouvement et du sentiment. Si le cerv n'est pas troublé par une trop grande abonda de vapeurs crues, si le travail ne lui a pas toutes ses forces, il engendre dans le somn des songes, excités ou par les images dont il s vivement frappé durant la veille, ou par des i

outes nouvelles, que produisent les aturelles ou accidentelles des nerfs ou lu tempérament. C'est aussi limpide 'on a lu sur le somnambulisme. Les rels viennent des émotions de la jour- empérament. Les personnes d'un tem- anguin songent les festins, les danses, sements, les plaisirs, les jardins et Les tempéraments bilieux songent les les querelles, les combats, les incen- uleurs jaunes, etc. Les mélancoliques bscurité, les ténèbres, la fumée, les s nocturnes, les spectres et les choses ; tempéraments pituiteux ou flegmati- nt la mer, les rivières, les bains, les , les naufrages, les fardeaux pe- Les tempéraments mêlés, comme les élancoliques, les sanguins-flegmati- bilieux-mélancoliques, etc., ont des i tiennent des deux tempéraments : Peucer.

ens attachaient beaucoup d'importance et l'antre de Trophonius était célèbre sorte de divination. Pausanias nous a près sa propre expérience, la descrip- érémonies qui s'y observaient. « Le passait d'abord plusieurs jours dans le la bonne Fortune. Là il faisait ses , observant d'aller deux fois par jour uand les prêtres le déclaraient purifié, au dieu des victimes; cette cérémonie dinairement par le sacrifice d'un bélier le curieux était frotté d'huile par deux conduit à la source du fleuve; on lui là une coupe d'eau du Léthé, qui ban- son esprit toute idée profane, et une u de Mnémosyne, qui disposait sa mé- nserver le souvenir de ce qui allait se s prêtres découvraient ensuite la sta- phonius, devant laquelle il fallait s'in- rier; enfin, couvert d'une tunique de ront ceint de bandelettes, on allait à était placé sur une montagne, au mi- enceinte de pierres qui cachait une caverne, où l'on ne pouvait descendre que par une étroite ouverture. Quand, après beaucoup d'efforts et à l'aide de quelques échelles, on avait eu le bonheur de descendre par là sans se rompre le cou, il fallait passer encore de la même manière dans une seconde caverne, très-petite et très-obscure. Là on se couchait à terre, et on n'oubliait pas de prendre dans ses mains une espèce de pâte faite avec de la farine, du lait et du miel. On présentait les pieds à un trou qui était au milieu de la caverne : au même instant, on se sentait rapidement emporté dans l'antre; on s'y trouvait couché sur des peaux de victimes récemment sacrifiées, enduites de certaines drogues dont les agents du dieu connaissaient seuls la vertu; on ne tardait pas à s'endormir profondément; et c'était alors qu'on avait d'admirables visions et que les temps à venir découvraient tous leurs secrets. »

Hippocrate dit que, pour se soustraire à la malignité des songes, quand on voit en rêvant pâlir les étoiles, on doit courir en rond; quand on voit pâlir la lune, on doit courir en long; quand on voit pâlir le soleil, on doit courir tant en long qu'en rond... On rêve feu et flammes quand on a une bile jaune; on rêve fumée et ténèbres quand on a une bile noire; on rêve eau et humidité quand on a des glaires et des pituites, à ce que dit Galien. C'est le sentiment de Peucer. Songer à la mort, annonce mariage, selon Artémidore; songer des fleurs, prospérité; songer des trésors, peines et soucis; songer qu'on devient aveugle, perte d'enfants... Ces secrets peuvent donner une idée de l'*Onéirocritique* d'Artémidore, ou explication des rêves. Songer des bonbons et des crèmes, dit un autre savant, annonce des chagrins et des amertumes; songer des pleurs, annonce de la joie; songer des laitues, annonce une maladie; songer or et richesses, annonce la misère... Il y a eu des hommes assez superstitieux pour faire leur testament parce qu'ils avaient vu un médecin en songe. Ils croyaient que c'était un présage de mort.

Songes (explication des), suivant les livres les plus consultés :

Aigle. Si on voit en songe voler un aigle, bon



igne de mort s'il tombe sur la tête du *Ane.* Si on voit courir un âne, pré- alheur; si on le voit en repos, caquets ncetés; si on l'entend braire, inquié- fatigues. *Arc-en-ciel.* Vu du côté de igne de bonheur pour les pauvres; du côté de l'occident, le présage est pour les riches. *Argent* trouvé, chagrin et pertes; argent perdu, bonnes affaires.

Bain dans l'eau claire, bonne santé; bain dans l'eau trouble, mort de parents et d'amis. *Belette.* Si on voit une belette en songe, signe

qu'on aura ou qu'on a une méchante femme. *Boire* de l'eau fraîche, grandes richesses ; boire de l'eau chaude, maladie ; boire de l'eau trouble, chagrins. *Bois.* Être peint sur bois dénote longue vie. *Boudin.* Faire du boudin, présage de peines ; manger du boudin, visite inattendue. *Brigands.* On est sûr de perdre quelques parents ou une partie de sa fortune si on songe qu'on est attaqué par des brigands.

Cervelas. Manger des cervelas, bonne santé. *Champignons,* signe d'une vie longue, par contraste, sans doute. *Chanter.* Un homme qui chante, espérance ; une femme qui chante, pleu et gémissements. *Charbons* éteints, mort ; ch bons allumés, embûches ; manger des charbo pertes et revers. *Chat-huant,* funérailles. *Cheve* arrachés, pertes d'amis. *Corbeau* qui vole, p de mort. *Couronne.* Une couronne d'or sur la tê présage des honneurs ; une couronne d'arge bonne santé ; une couronne de verdure, dignit une couronne d'os de morts annonce la mo *Cygnes noirs*, tracas de ménage.

Déménagements. Annonce d'un mariage d'une succession.



Dents. Chute de dents, présage de mort. *Dindon.* Voir ou posséder des dindons, folie de parents ou d'amis.

Enterrement. Si quelqu'un rêve qu'on l'enterre vivant, il peut s'attendre à une longue misère. Aller à l'enterrement de quelqu'un, heureux mariage. *Étoiles.* Voir des étoiles tomber du ciel, chutes, déplaisirs et revers.

Fantôme blanc, joie et honneurs ; fantôme noir, peines et chagrins. *Femme.* Voir une femme, firmité ; une femme blanche, heureux événem une femme noire, maladie ; plusieurs femn caquets. *Fèves.* Manger des fèves, querelle procès. *Filets.* Voir des filets, présage de pl *Flambeau* allumé, récompense ; flambeau éte emprisonnement. *Fricassées,* caquets de vois

Gibet. Songer qu'on est condamné à être pen heureux succès. *Grenouilles,* indiscrétions et bal

ıs, importunités. *Homme* vêtu de blanc, êtu de noir, malheur; homme assas-
ś.
Si quelqu'un songe qu'il est devenu recevra des bienfaits de son prince.
ı au jeu, perte d'amis.
ire du lait, amitié. *Lapins* blancs, ins noirs, revers; manger du lapin, ś; tuer un lapin, tromperie et perte. er du lard, victoire. *Limaçon*, charges *Linge* blanc, mariage; linge sale, . Voir la lune, retard dans les affaires; , peines; la lune obscure, tourments. à terre, emportements. *Médecine.* édecine, misère; donner médecine à profit. *Meurtre.* Voir un meurtre, sû-r, trahison. *Moustaches.* Songer qu'on les moustaches, augmentation de ri-

vaines espérances. *Nuées*, discorde. ıncs, bonheur; œufs cassés, malheur. voit des oies en songe peut s'attendre oré des princes. *Ossements*, traverses ıévitables.
, *palmes*, succès et honneurs. *Paon.* ui voit un paon aura de beaux enfants. indiscrétion, secret révélé.
le, pauvreté.
ıemis cachés. *Roses*, bonheur et plaisirs. lans l'eau, persécutions. *Scorpions*, ıenilles, scolopendres, etc., malheurs s. *Soufflet* donné, paix et union entre la femme. *Soufre*, présage d'empoi-, *Spectre.* Signe d'une surprise.



, outrage et grand péril. *Tête* blanche, tondue, tromperie; tête chevelue, te coupée, infirmité; tête coiffée d'un eureux présage. *Tourterelles*, accord nariés, mariage pour les célibataires. *ger*, santé et richesses. *Violette*, suc-*n.* Entendre jouer du violon et des ruments de musique, concorde et bonne e entre le mari et la femme, etc., etc. sont les extravagances que débitent, lue et complaisance, les interprètes des t l'on sait combien ils trouvent de les croient! Le monde fourmille de rits qui, pour avoir entendu dire que hommes étaient au-dessus de la super-oient se mettre à leur niveau en refu-ne son immortalité et à Dieu son pouvoir, et qui n'en sont pas moins les serviles esclaves des plus absurdes préjugés. On voit tous les jours d'ignorants esprits forts, de petits sophistes populaires, qui ne parlent que d'un ton railleur des saintes Écritures, et qui passent les premières heures du jour à chercher l'explication d'un songe insignifiant, comme ils passent les moments du soir à interroger les cartes sur leurs plus minces projets [1].

Il y a des songes qui ont embarrassé ceux qui veulent expliquer tout. Nous ne pouvons passer sous silence le fameux songe des deux Arcadiens. Il est rapporté par Valère-Maxime et par Cicéron. Deux Arcadiens, voyageant ensemble, arrivèrent à Mégare. L'un se rendit chez un ami qu'il avait en cette ville; l'autre alla loger à l'auberge. Après que le premier fut couché, il vit en songe son compagnon, qui le suppliait de venir le tirer des mains de l'aubergiste, par qui ses jours étaient menacés. Cette vision l'éveille en sursaut; il s'habille à la hâte, sort et se dirige vers l'auberge où était son ami. Chemin faisant, il réfléchit sur sa démarche, la trouve ridicule, condamne sa légèreté à agir ainsi sur la foi d'un songe; et après un moment d'incertitude, il retourne sur ses pas et se remet au lit. Mais à peine a-t-il de nouveau fermé l'œil, que son ami se présente de nouveau à son imagination, non tel qu'il l'avait vu d'abord, mais mourant, mais souillé de sang, couvert de blessures, et lui adressant ce discours : « Ami ingrat, puisque tu as négligé de me secourir vivant, ne refuse pas au moins de venger ma mort. J'ai succombé sous les coups du perfide aubergiste; et pour cacher les traces de son crime, il a enseveli mon corps, coupé en morceaux, dans un tombereau plein de fumier, qu'il conduit à la porte de la ville. » Le songeur, troublé de cette nouvelle vision, plus effrayante que la première, épouvanté par le discours de son ami, se lève derechef, vole à la porte de la ville et y trouve le tombereau désigné, dans lequel il reconnaît les tristes restes de son compagnon de voyage. Il arrête aussitôt l'assassin et le livre à la justice.

Cette aventure, on l'explique. Les deux amis étaient fort liés et naturellement inquiets l'un pour l'autre; l'auberge pouvait avoir un mauvais renom : dès lors, le premier songe n'a rien d'ex-

[1] Il y a des gens qui ne croient à rien et qui mettent à la loterie sur la signification des songes. Mais qui peut leur envoyer des songes, s'il n'y a pas de Dieu?... Comment songent-ils quand leur corps est assoupi, s'ils n'ont point d'âme? Deux savetiers s'entretenaient, sous l'Empire, de matières de religion. L'un prétendait qu'on avait eu raison de rétablir le culte; l'autre, au contraire, qu'on avait eu tort. — Mais, dit le premier, je vois bien que tu n'es pas foncé dans la *politique;* ce n'est pas pour moi qu'on a remis Dieu dans ses fonctions, ce n'est pas pour toi non plus; *c'est pour le peuple.* — Ces deux savetiers, avec tout leur esprit, se faisaient tirer les cartes et se racontaient leurs songes.

traordinaire. Le second en est la conséquence dans l'imagination agitée du premier des deux voyageurs. Les détails du tombereau sont plus forts; il peut se faire qu'ils soient un effet des pressentiments ou d'une anecdote du temps, ou une rencontre du hasard. Mais il y a des choses qui sont plus inexplicables et qu'on ne peut pourtant contester.

Un célèbre médecin irlandais, le docteur Abercombie, raconte, dans ses *Études de psychologie*, deux songes de deux de ses malades qui peuvent appuyer le récit qu'on vient de lire. « Un ministre, venu d'un village voisin à Édimbourg, y passait la nuit dans une auberge; là, pendant son sommeil, il songea que le feu prenait à sa maison et que ses enfants y couraient danger de mort. Aussitôt il se lève et se hâte de quitter la ville; à peine hors des murs, il aperçoit sa maison en feu; il y court et arrive assez à temps pour sauver un de ses fils en bas âge que, dans le désordre causé par l'incendie, on avait laissé au milieu des flammes. » — Voici le second fait : « Un bourgeois d'Édimbourg était affecté d'un anévrysme de l'artère crurale. Deux chirurgiens distingués qui le soignaient devaient faire l'opération dans quelques jours. La femme du patient songea que le mal avait disparu et que l'opération projetée devenait inutile. En effet, le malade, en examinant le matin le siége de son affection, fut surpris de voir qu'elle n'avait pas laissé la moindre trace. » Il est important d'ajouter, dit le compte rendu, que ces sortes de guérisons sont extrêmement rares et qu'il est presque inconnu que cette maladie se soit résolue ainsi sans le secours de l'art.

Alexander ab Alexandro raconte, chap. xi du premier livre de ses *Jours Géniaux*, qu'un sien fidèle serviteur, homme sincère et vertueux, couché dans son lit, dormant profondément, commença à se plaindre, soupirer et se lamenter si fort, qu'il éveilla tous ceux de la maison. Son maître, après l'avoir éveillé, lui demanda la cause de son cri. Le serviteur répondit : « Ces plaintes que vous avez entendues ne sont point vaines; car lorsque je m'agitais ainsi, il me semblait que je voyais le corps mort de ma mère passer devant mes yeux, par des gens qui la portaient en terre. » On fit attention à l'heure, au jour, à la saison où cette vision était advenue, pour savoir si elle annoncerait quelque désastre au garçon : et l'on fut tout étonné d'apprendre la mort de cette femme quelques jours après. S'étant informé des jour et heure, on trouva qu'elle était morte le même jour et à la même heure qu'elle s'était présentée morte à son fils. *Voy.* Rambouillet.

Saint Augustin, sur la *Genèse*, raconte l'histoire d'un frénétique qui revient un peu à ce songe. Quelques gens étant dans la maison de ce frénétique entrèrent en propos d'une femme qu'ils connaissaient, laquelle était vivante et sait bonne chère, sans aucune appréhension mal. Le frénétique leur dit : « Comment par vous de cette femme? Elle est morte; je l'ai passer comme on la portait en terre. » Et u deux jours après, la prédiction fut confirm *Voy.* Cassius, Hymera, Amilcar, Décius, et

Un certain Égyptien, joueur de luth, so une nuit qu'il jouait de son luth aux oreilles âne. Il ne fit pas d'abord grandes réflexions un tel songe; mais quelque temps après, A chus, roi de Syrie, étant venu à Memphis voir son neveu Ptolomée, ce prince fit ven joueur de luth pour amuser Antiochus. L de Syrie n'aimait pas la musique; il écouta air distrait et ordonna au musicien de se ret L'artiste alors se rappela le songe qu'il avait et ne put s'empêcher de dire en sortant : « J' bien rêvé que je jouerais devant un âne. » tiochus l'entendit par malheur, commanda q le liât, et lui fit donner les étrivières. Depu moment, le musicien perdit l'habitude de r ou du moins de se vanter de ses rêves.

On raconte sur la mort de l'acteur Cha meslé une anecdote plus extraordinaire. Il perdu sa femme et sa mère. Frappé d'un s où il avait vu sa mère et sa femme lui faire du doigt de venir les trouver, il était allé les cordeliers demander deux messes des m l'une pour sa mère, l'autre pour sa femme. noraire de ces messes était alors de dix Champmeslé ayant donné au sacristain une de trente sous, le religieux était embarrassé lui rendre les dix sous restants. « Gardez dit l'acteur et faites dire sur-le-champ une sième messe des morts; elle sera pour moi. effet, il mourut subitement le même jou moment où le cordelier venait le voir.



Terminons par un petit fait récent, con dans l'*Indicateur de Champagne* :

Un jeune homme de vingt-cinq ans, M. tiste Renard, cultivateur demeurant che parents, au hameau dit les Tourneurs, com de Fontenelle, rêve, la nuit en dormant,

[1] Boistuau, *Visions prodigieuses.*

é sur un arbre, que la branche sur la-
ltait se rompait sous lui et qu'il se bri-
embres en tombant.
e homme, le lendemain, eut la fatale
aller grimper sur l'arbre qu'il avait vu
, comme pour prouver qu'il n'ajoutait
i aux rêves. Il était sur l'arbre, et ra-
riant à l'un de ses camarades son rêve
t précédente, lorsque tout à coup la
ui le portait rompt sous le poids de son
Renard tombe, et dans sa chute il se
bras et une jambe; il est relevé dans
el, que trois jours après il expira au
s plus cruelles souffrances.

rdibel, prêtre apostat des Basses-Py-
ui disait au sabbat la messe du diable
hostie noire en triangle. Il était quel-
ssez longtemps enlevé en l'air, la tête
in du seizième siècle. Nous n'en savons

rs, gens qui, avec le secours des puis-
fernales, peuvent opérer des choses
lles, en conséquence d'un pacte fait
iable. Ce n'étaient en général que des
rs, des charlatans, des fourbes, des
s, des fous, des hypocondres ou des
qui, désespérant de se donner quelque
ce par leur propre mérite, se rendaient
ibles par les terreurs qu'ils inspiraient.
s les peuples, on trouve des sorciers:
pelle magiciens lorsqu'ils opèrent des
, et devins lorsqu'ils devinent les choses
Il y avait à Paris, du temps de Charles IX,
lle sorciers qu'on chassa de la ville. On
tait plus de cent mille en France sous
enri III. Chaque ville, chaque bourg,
illage, chaque hameau, avait les siens;
s jours en France, où la partie la plus
et la plus répandue de la presse com-
choses religieuses au lieu d'éclairer les
rossiers, il y a encore les deux tiers des
où l'on croit aux sorciers. On les poursui-
Henri IV et sous Louis XIII; le nombre de
rables ne commença à diminuer que sous
V. L'Angleterre n'en était pas moins in-
e roi Jacques Ier, qui leur faisait la chasse
ement, écrivit contre eux un gros livre,
irer la question.
t constant, c'est que la plupart des sor-
de ceux qui se disent tels sont des ban-
prennent un masque diabolique pour
mal; c'est que la plupart de leurs sorti-
nt des empoisonnements, et leurs sab-
freuses orgies. Ces sorciers étaient encore
s de bandes hérétiques, conduits d'aber-
n aberrations au culte tout cru du démon.
orciers sont coupables de quinze crimes,
a: 1° ils renient Dieu; 2° ils le blasphè-
3° ils adorent le diable; 4° ils lui vouent
nfants; 5° ils les lui sacrifient souvent,
avant qu'ils soient baptisés[1]; 6° ils les consacrent à Satan, dès le ventre de leur mère; 7° ils lui



Bandits, graine de sorciers.

promettent d'attirer tous ceux qu'ils pourront à son service; 8° ils jurent par le nom du démon, et s'en font honneur; 9° ils ne respectent plus aucune loi, et commettent jusqu'à des incestes; 10° ils tuent les personnes, les font bouillir et les mangent; 11° ils se nourrissent de chair humaine et même de pendus; 12° ils font mourir les gens



Enfants sacrifiés.

par le poison et les sortiléges; 13° ils font crever le bétail; 14° ils font périr les fruits, et cau-

[1] Spranger fit condamner à mort une sorcière qui avait fait mourir quarante et un petits enfants.

sent la stérilité; 15° ils se font en tout les esclaves du diable.

On s'est moqué de ce passage de Bodin; il est pourtant vrai presque en tout. Sandoval, dans son *Histoire de Charles-Quint*, raconte que deux jeunes filles, l'une de onze ans et l'autre de neuf, s'accusèrent elles-mêmes comme sorcières devant les membres du conseil royal de Navarre; elles avouèrent qu'elles s'étaient fait recevoir dans la secte des sorciers, et s'engagèrent à découvrir toutes les femmes qui en étaient, si on consentait à leur faire grâce. Les juges l'ayant promis, ces deux enfants déclarèrent qu'en voyant l'œil gauche d'une personne elles pourraient dire si elle était sorcière ou non; elles indiquèrent l'endroit où l'on devait trouver un grand nombre de ces femmes, et où elles tenaient leurs assemblées. Le conseil chargea un commissaire de se transporter sur les lieux avec les deux enfants, escortés de cinquante cavaliers. En arrivant dans chaque bourg ou village, il devait enfermer les deux jeunes filles dans deux maisons séparées, et faire conduire devant elles les femmes suspectes de magie, afin d'éprouver le moyen qu'elles avaient indiqué. Il résulta de l'expérience que celles de ces femmes qui avaient été signalées par les deux filles comme sorcières l'étaient réellement. Lorsqu'elles se virent en prison, elles déclarèrent qu'elles étaient plus de cent cinquante; que, quand une femme se présentait pour être reçue dans leur société, on lui faisait renier Jésus-Christ et sa religion. Le jour où cette cérémonie avait lieu, on voyait paraître au milieu d'un cercle un bouc noir qui en faisait plusieurs fois le tour. A peine avait-il fait entendre sa voix rauque, que toutes les sorcières accouraient et se mettaient à danser; après cela, elles venaient toutes baiser le bouc au derrière, et faisaient ensuite un repas avec du pain, du vin et du fromage.

Aussitôt que le festin était fini, chaque sorcière s'envolait dans les airs, pour se rendre aux lieux où elle voulait faire du mal. D'après leur propre confession, elles avaient empoisonné trois ou quatre personnes, pour obéir aux ordres de Satan, qui les introduisait dans les maisons, en leur en ouvrant les portes et les fenêtres. Il avait soin de les refermer quand le maléfice avait eu son effet. Toutes les nuits qui précédaient les grandes fêtes de l'année, elles avaient des assemblées générales, où elles faisaient des abominations et des impiétés. Lorsqu'elles assistaient à la messe, elles voyaient l'hostie noire; mais si elles avaient déjà formé le propos de renoncer à leurs pratiques diaboliques, elles la voyaient blanche. Sandoval ajoute que le commissaire, voulant s'assurer de la vérité des faits par sa propre expérience, fit prendre une vieille sorcière, et lui promit sa grâce, à condition qu'elle ferait devant lui toutes ses opérations de sorcellerie. La vieille, ayant accepté la propositic demanda la boîte d'onguent qu'on avait trouv sur elle, et monta dans une tour avec le co missaire et un grand nombre de personnes. E se plaça devant une fenêtre, et se frotta d' guent la paume de la main gauche, le poign le nœud du coude, le dessous du bras, l'aine le côté gauche; ensuite elle cria d'une voix for *Es-tu là?* Tous les spectateurs entendirent d les airs une voix qui répondit : *Oui, me vo* La sorcière se mit alors à descendre le long la tour, la tête en bas, se servant de ses pi et de ses mains à la manière des lézards. Arri au milieu de la hauteur, elle prit son vol d les airs devant les assistants, qui ne cessèr de la voir que lorsqu'elle eut dépassé l'horiz Dans l'étonnement où ce prodige avait plo tout le monde, le commissaire fit publier q donnerait une somme d'argent considérable quiconque lui ramènerait la sorcière. On la présenta au bout de deux jours, qu'elle fut ar tée par des bergers. Le commissaire lui dema pourquoi elle n'avait pas volé assez loin p échapper à ceux qui la cherchaient. A quoi répondit que son maître n'avait voulu la tra porter qu'à la distance de trois lieues, et q l'avait laissée dans le champ où les berg l'avaient rencontrée.

Ce récit singulier, dû pourtant à un écriv grave, n'est pas facile à expliquer. Le juge dinaire ayant prononcé sur l'affaire des cent quante sorcières, ni l'onguent ni le diable purent leur donner des ailes pour éviter le timent de deux cents coups de fouet et de sieurs années de prison qu'on leur fit subir.

Notre siècle, comme nous l'avons remarq n'est pas encore exempt de sorciers. Il y e dans tous les villages. On en trouve à Paris mê où le magicien Moreau faisait merveilles il quarante ans. Mais souvent on a pris pour s ciers des gens qui ne l'étaient pas. Mademois Lorimier, à qui les arts doivent quelques table remarquables, se trouvant à Saint-Flour en 1 avec une autre dame artiste, prenait, de la plai l'aspect de la ville, située sur un rocher. Elle d sinait et faisait des gestes d'aplomb avec crayon. Les paysans, qui voient encore partou sorcellerie, jetèrent des pierres aux deux dam les arrêtèrent et les conduisirent chez le mai les prenant pour des sorcières qui faisaient sorts et des charmes. Vers 1778, les Auvergn prirent pour des sorciers les ingénieurs qui vaient le plan de la province, et les accablèr de pierres. Le tribunal correctionnel de Marse eut à prononcer, en 1820, sur une cause de s cellerie. Une demoiselle, abandonnée par homme qui devait l'épouser, recourut à un d teur qui passait pour sorcier, lui demandant aurait *un secret* pour ramener un infidèle et n à une rivale. Le nécromancien commença pa

· de l'argent, puis une *poule noire,* ır *de bœuf,* puis des *clous.* Il fallait , le cœur et les clous fussent *volés;* t, il pouvait être légitimement acquis, e chargeait du reste. Mais il arriva t pu rendre à la plaignante le cœur ıt, celle-ci voulut au moins que son ıt restitué; de là le procès, dont le a été ce qu'il devait être : le sorcier ımné à l'amende et à deux mois de ne *escroc.*

ore ce qu'on écrivait de Valognes en gera des sorciers passés par les sor- ts, sous le rapport de l'intérêt qu'ils d'inspirer : « Notre tribunal correc- d'avoir à juger des sorciers de Brix. ıs, au nombre de sept, se trouvent l'ordre suivant : Anne-Marie, femme , dit *le Marquis,* âgée de soixante- figure d'Atropos ou d'une sorcière de eblond, son mari, âgé de soixante- Charles Lemonnier, maçon, âgé de s; Drouet, maçon, âgé de quarante- Thérèse Leblond, dite *la Marquise,* ante-huit ans (teint fiévreux ou animé e); Jeanne Leblond, sa sœur, égale- mmé *la Marquise,* âgée de trente- femme de Lemonnier, et Lemon- de la précédente, équarrisseur, âgé ois ans, né à Amfreville, tous de- Brix. Divers délits d'escroquerie à nœuvres frauduleuses leur sont im- témoins, dont bon nombre figurent upes qu'ils ont faites, comparaissent ent et reçoivent une ovation particu- ue aveu de leur crédulité. Les époux Morbois, et leur frère et beau-frère ouche, des Moitiers-en-Bauptois, se sorcelés. Or il n'était bruit à dix lieues ue des *Marquis* de Brix. On alla donc d'user de leur pouvoir en faveur de dont la maison, remplie de myriades n'était plus habitable. Le vieux *Mar-* aussitôt en route avec sa fille Thé- mande des tisanes. Mais il en faut lus actives, et la société, composée : filles et des frères Lemonnier, qui remis dans la guérison, apporte des llement puissantes que toute la famille danser dans le panier qui les conte- en effet de bien grands remèdes pour t que le curé, le vicaire et le bedeau se ont jeté sur eux, au dire des *Mar-* ut en outre du temps et de l'argent. e passent en opérations, et avec le ule l'argent. Mais enfin une si longue si nombreux sacrifices auront un e terme, c'est la nuit de Pâques fleu- aquelle le grand maître sorcier vien- sser les époux Halley des maléfices qu'ils endurent. Ce qui avait été promis a lieu; non pas précisément la guérison, mais l'arrivée de plusieurs membres de la compagnie de Brix. Que s'est-il passé dans la maison? c'est ce que des voisins assignés ne peuvent nous dire, parce qu'ils n'ont osé ni regarder ni entendre. Un seul rapporte avoir ouï, lorsque les sorciers sont re- partis, une voix s'écrier : — Il faut qu'ils soient plus bêtes que le cheval qui nous traîne! D'au- tres racontent la ruine de cette maison, qui date des fréquents voyages de la compagnie. Les Halley et les Legouche étaient dans une parfaite aisance avant qu'il fût question de les désensorceler. Leurs meubles, leurs bestiaux, leur jardin, leur peu de terre, ils ont tout vendu; leurs hardes, parce qu'elles étaient ensorcelées comme leurs personnes, ils les ont données; ils ont arraché jus- qu'à leur plant de pommiers pour en faire un peu d'argent et rassasier l'hydre insatiable qui les dé- vorait; 2,000 fr., tel est peut-être le chiffre des sommes que l'accusation reproche aux prévenus d'avoir escroquées à ces pauvres gens. Cepen- dant ceux-ci avouent à peine 250 fr. qu'ils auraient pu remettre pour prix de médicaments qui les ont, disent-ils, radicalement guéris. Ils ne con- fessent aucuns détails, n'accusent personne. Ils rendent grâces au contraire du bien qu'on leur a fait. Les malheureux tremblent encore en pré- sence de ceux qu'ils ont appelés auprès d'eux, et dont le regard semble toujours les fasciner! Un nommé Henri Lejuez, de Flottemanville-Hague (arrondissement de Cherbourg), vient ensuite ra- conter avec la même bonne foi et le même air de simplicité les tours subtils de magie dont il a été victime. Chevaux et porcs, chez lui tout mourait; ce n'était point naturel; mais aux grands maux les grands remèdes. Il se mit donc en quête pour les trouver. Un jour, dit-il, que j'étais à l'assemblée de Vasteville, je trouvai un homme qui me dit que je ferais bien d'aller à Brix, chez un nommé le Marquis. J'y allai; or, quand je lui eus dit mon affaire, et qu'il eut lu deux pages dans un livre que sa femme alla lui chercher dans l'ar- moire, il me répondit : — Ce sont des jaloux; mais je vais vous *butter* ça; baillez-moi 5 fr. 50 c. pour deux bouteilles de drogues, et je ferai mou- rir le malfaiteur. — Nenni, que je lui dis, je n'en demande pas tant; domptez-le seulement de façon qu'il ne me fasse plus de mal, c'en est assez. Quinze jours après, j'y retournai, et j'apportai vingt-cinq kilogrammes de farine, deux pièces de 5 fr., et environ deux kilogrammes de filasse que sa bonne femme m'avait demandés. Il n'y avait point d'amendement chez mes *avers,* et je lui dis en le priant de *travailler* comme il faut l'homme qui m'en voulait. Enfin, après un autre *voyage* que je fis encore, il fut convenu que sa fille Thérèse viendrait à la maison. Elle y vint donc et fit sa magie avec une poule qu'on *happa* sans lui ôter une plume du corps. Sur le coup

elle la *saignit*, et quand elle eut ramassé son sang dans un petit pot avec le cœur, elle le fit porter à la porte de l'homme que nous soupçonnions. Pendant que le sang s'égoutterait, notre homme devait dessécher, à ce qu'elle disait. Après cela elle nous demanda vingt-cinq aiguilles neuves qu'elle mit dans une assiette et sur laquelle elle versa de l'eau. Autant il y en aurait qui s'affourcheraient les unes sur les autres, autant il y aurait d'ennemis qui nous en voudraient. Il s'en trouva trois. Tout cela fait, elle emporta la poule et revint quelques jours après avec Jeanne sa sœur. Mais il se trouva qu'il leur manqua quelque chose pour arriver à leur *définition* : c'étaient des drogues qu'avec 25 fr. que je leur donnai, et que j'empruntai en partie, elles allèrent quérir à Cherbourg, et qu'elles devaient rapporter le soir, avec deux mouchoirs que ma femme leur prêta; mais elles ne revinrent plus. Pour lors j'eus l'idée qu'elles n'étaient pas aussi savantes qu'on le disait. Pour m'en assurer, j'allai consulter une batteuse de cartes du Limousin, et je l'amenai chez Thérèse. Là-dessus les deux femelles se prirent de langue : la Limousine traita la Marquise d'*agrippeuse* et le Marquis d'*agrippeur*. Ça fit une brouille, et les affaires en restèrent là. A quelque temps de là cependant, ma femme la revit dans une boutique à la Pierre-Butée, avec Charles Lemonnier, qu'elle appelait son homme. Elle lui parla de ce qu'elle lui avait donné, de trois chemises que *j'oubliais*, de deux draps de lits, d'un canard et d'une poule que je lui avais portés moi-même; elle lui demanda aussi ce qu'était devenue la poule qu'elle avait saignée pour sa magie. Sur-le-champ, Thérèse répondit qu'après l'avoir fait rôtir elle s'était dressée sur table et avait chanté trois fois comme un coq. — C'est vrai, reprit Charles Lemonnier, car quand je l'ai vue, ça m'a fait un effet que je n'ai pas osé en manger.

» Les *Marquis* et compagnie n'appliquaient pas seulement leurs talents à la levée des sorts; mais tels sont les principaux faits qui amènent les différents prévenus devant le tribunal, et auxquels on pourrait ajouter le vol de deux pièces de fil et de deux livres de piété, imputé à la même Thérèse, lors de sa visite, au préjudice de la femme Helland, et le fait d'escroquerie reproché au vieux sorcier *Marquis*, à raison de ses sortiléges sur la fille d'un nommé Yves Adam, de Brix. M. le substitut Desmortiers rappelle les fâcheux antécédents, d'abord de Thérèse, condamnée par un premier jugement, pour vol, à un an et un jour d'emprisonnement; par un second jugement de la cour d'assises de la Manche, en sept années de travaux forcés; de sa sœur ensuite, condamnée pareillement en six années de la même peine; de Leblond père, dit le *Marquis*, qui a subi deux condamnations correctionnelles dont la durée de l'une a été de neuf ans; de Drouet enfin, condamné à un an et un jour de prison.

» Le tribunal, après avoir renvoyé de l'actio la vieille femme Leblond, prononce son juge ment, qui condamne aux peines qui suivent le coprévenus : Thérèse Leblond, dix années d'en prisonnement; Jeanne Leblond, femme Lemor nier, six ans; Jacques Leblond, dit le *Marquis* cinq ans; Charles Lemonnier, un an et un jour Pierre-Amable Drouet, six mois; Pierre Lemon nier, un mois; les condamne chacun, en outre en 50 fr. d'amende, et solidairement aux dé pens, et dit qu'à l'expiration de leur peine i resteront pendant dix ans sous la surveillance d la haute police. » *Voy.* Sicidites, Agrippa, Fau et une foule de petits articles sur divers sorcier

On trouve des sorciers dans les plus vieux re cits. Les annales mythologiques vous diront qu Jalysié, ville située dans l'île de Rhodes, il y ava six hommes qui étaient si malfaisants que leu seuls regards ensorcelaient les objets de le haine. Ils faisaient pleuvoir, neiger et grêler s les héritages de ceux auxquels ils en voulaien On dit que, pour cet effet, ils arrosaient la ter avec de l'eau du Styx, d'où provenaient l pestes, les famines et les autres calamités. Jup ter les changea en écueils.

Le voyageur Beaulieu conte qu'il rencontra de ces sorciers ou escrocs, qu'on a aussi appel grecs, à la cour du roi d'Achem. C'était un jeu Portugais nommé Dom Francisco Carnero; il pa sait pour un joueur habile et si heureux qu semblait avoir enchaîné la fortune. On découv néanmoins que la mauvaise foi n'avait pas moi de part que le bonheur et l'habileté aux ava tages qu'il remportait continuellement. Apr avoir gagné de grosses sommes à un ministre cette cour, qui se dédommageait de ses pert par les vexations qu'il exerçait sur les ma chands, il jouait un jour contre une dame i dienne, à laquelle il avait gagné une somme co sidérable, lorsqu'en frappant du poing sur table, pour marquer son étonnement d'un co extraordinaire, il rencontra un de ses dés qu brisa, et dont il sortit quelques gouttes de argent. Elles disparurent aussitôt, parce que table avait quelque pente. Les Indiens, d'aut plus étonnés de cette aventure, que le Portug se saisit promptement des pièces du dé, et qu refusa de les montrer, jugèrent qu'il y avait l'enchantement. On publia qu'il en était so un esprit, que tout le monde avait vu sous u forme sensible, et qui s'était évanoui sans nu à personne. Beaulieu pénétra facilement la véri Mais il laissa les Indiens dans leur erreur; loin de rendre aucun mauvais office à Carner il l'exhorta fortement à renoncer au jeu dont ne pouvait plus espérer les mêmes avantages la cour d'Achem [1].

Sous le règne de Jacques Ier, roi d'Angleter

[1] *Histoire générale des voyages.*

ly fut accusé d'user de sortilége de- peu éclairé, qui le condamna au ait rien moins que sorcier; son crime abuser de l'ignorance superstitieuse loyens. Il osa s'adresser au souve- présenter un placet écrit en grec. langues était alors fort négligée en In semblable placet parut un phéno- narque. — Non, dit-il, cet homme ne cuté, je le jure, fût-il encore plus n ne l'accuse de l'être. Ce que je u'il est plus sorcier dans la langue tous mes prélats anglicans.

, d'un génie très-médiocre, envieux d'un capitaine qui avait fait une belle it à M. de Louvois que ce capitaine Le ministre lui répondit : « Mon- t part au roi de l'avis que vous m'a- e la sorcellerie du capitaine en ques- esté m'a répondu qu'elle ignorait s'il , mais qu'elle savait parfaitement l'étiez pas. »

Salem, dans l'Amérique du Nord, en nguliers symptômes qui tiennent à la sorcellerie. Beaucoup d'hypocon- yaient des spectres, d'autres subis- onvulsions rebelles aux médecins; on à la nécromancie, et Godwin, dans *des nécromanciens*, donne sur ces s des détails étendus. Plusieurs fem- pendues comme accusées et convain- donné des convulsions ou fait appa- autômes. « On voit constamment, dit s accusations de ce genre suivre la e épidémie. Les vertiges et les con- communiquent d'un sujet à un autre. ion surnaturelle est un thème à l'u- norance et de la vanité. L'amour de le est une passion universelle. Quoi- rement placée hors de l'atteinte des linaires, elle se trouve, dans cer- ions, mise d'une manière inattendue des esprits les plus communs, et ent s'en servir avec une avidité pro- au peu de chances qu'ils avaient d'y uand les diables et les esprits de l'en- venus les sujets ordinaires de la con- quand les récits d'apparition sont aux u jour, et que telle ou telle personne, ignorée jusqu'alors, devient tout à de la surprise générale, les imagina- ivement frappées, on en rêve, et tout jeunes et vieux, devient sujet à des

ne ville comme Salem, la seconde en de la colonie, de semblables accusa- landirent avec une merveilleuse rapi- oup d'individus furent frappés de urs visages et leurs membres furent par d'effroyables contorsions, et ils devinrent un spectacle d'horreur pour ceux qui les approchaient. On leur demandait d'indiquer la cause de leurs souffrances; et leurs soupçons ou leurs prétendus soupçons se portaient sur quelque voisin, déjà malheureux et abandonné, et pour cette cause en butte aux mauvais traitements des habitants de la ville. Bientôt les personnes favorisées de l'apparition surnaturelle formèrent une classe à part, et furent envoyées, aux dépens du public, à la recherche des coupables, qu'eux seuls pouvaient découvrir. Les prisons se remplirent des individus accusés. On s'entretint avec horreur d'une calamité qui n'avait jamais régné avec un tel degré d'intensité dans cette partie du monde, et, par une coïncidence malheureuse, il arriva qu'à cette époque beaucoup d'exemplaires de l'ouvrage de Baxter intitulé *Certitude du monde des esprits* parvinrent dans la Nouvelle-Angleterre. Des hommes honorables donnèrent crédit à cette ridicule superstition et entretinrent même la violence populaire par la solennité et l'importance qu'ils donnèrent aux accusations, et par le zèle et l'ardeur qu'ils déployèrent dans les poursuites. On observa dans cette occasion toutes les formes de la justice; on ne manqua ni de juges, ni de jurés, grands ou petits, ni d'exécuteurs, encore moins de persécuteurs et de témoins. Du 10 juin au 22 septembre 1692, dix-neuf accusés furent pendus; bien des gens avouèrent qu'ils pratiquaient la sorcellerie, car cet aveu paraissait la seule voie ouverte de salut. On vit des maris et des enfants supplier à genoux leur femme et leur mère de confesser qu'elles étaient coupables. On mit à la torture plusieurs de ces malheureuses en leur attachant les pieds au cou jusqu'à ce qu'elles eussent avoué tout ce qu'on leur suggérait.

» Dans cette douloureuse histoire, l'affaire la plus intéressante fut celle de Gilles Gory et de sa femme. Celle-ci fut jugée le 9 septembre et pendue le 22; dans cet intervalle on mit aussi le mari en jugement. Il affirma qu'il n'était point coupable. Quand on lui demanda comment il voulait être jugé, il refusa de répondre, selon la formule ordinaire, *par Dieu et mon pays*. Il observa qu'aucun de ceux qui avaient été précédemment jugés n'ayant été proclamé innocent, le même mode de procédure rendrait sa condamnation également certaine; il refusa donc obstinément de s'y conformer. Le juge ordonna que, selon l'usage barbare prescrit en Angleterre, il fût couché sur le dos et mis à mort au moyen de poids graduellement accumulés sur toute la surface de son corps, moyen qu'on n'avait point encore mis en pratique dans l'Amérique du Nord. Gilles Gory persista dans sa résolution et demeura muet pendant toute la durée de son supplice. Tout s'enchaîna par un lien étroit dans cette horrible tragédie. Pendant fort longtemps

les visionnaires n'étendirent leurs accusations que sur les gens mal famés ou qui ne tenaient qu'aux rangs inférieurs de la communauté. Bientôt cependant, perdant toute retenue, ils ne craignirent pas de porter leurs accusations de sorcellerie sur quelques personnes appartenant aux premières familles et du caractère le moins suspect. Dès lors tout changea de face. Les principaux habitants reconnurent combien il serait imprudent de mettre leur honneur et leur vie à la merci de si misérables accusateurs. De cinquante-six actes d'accusation qui furent soumis au grand jury, le 3 janvier 1693, on n'en trouva que vingt-six qui eussent quelque fondement, et on en écarta trente. Sur les vingt-six accusations auxquelles on donna suite, on ne trouva que trois coupables, et le gouvernement leur fit grâce. On ouvrit les prisons : deux cent cinquante personnes, tant de celles qui avaient fait des aveux que de celles qui étaient simplement accusées, furent mises en liberté, et on n'entendit plus parler d'accusations de ce genre. Les *affligés*, c'est ainsi qu'on nommait les visionnaires, furent rendus à la santé. Les apparitions de spectres disparurent complétement, et l'on ne s'étonna plus que d'une chose, ce fut d'avoir été victime d'une si horrible illusion. — Ces phénomènes de démence infernale en pays hostile à l'Eglise demanderaient une étude.

Sort. On appelle sort ou sortilége certaines paroles, caractères, drogues, etc., par lesquels les esprits crédules s'imaginent qu'on peut produire des effets extraordinaires, en vertu d'un pacte supposé fait avec le diable : ce qu'ils appellent *jeter un sort*. La superstition populaire attribuait surtout cette faculté nuisible aux bergers ; et cette opinion était sinon fondée, au moins excusée par la solitude et l'inaction où vivent ces sortes de gens. *Voy.* MALÉFICES, CHARMES, SCOPÉLISME, etc.

Les hommes ont de tout temps consulté le sort ou, si l'on veut, le hasard. Cet usage n'a rien de ridicule lorsqu'il s'agit de déterminer un partage, de fixer un choix douteux, etc. Mais les anciens consultaient le sort comme un oracle, et quelques modernes se sont montrés aussi insensés. Toutes les divinations donnent les prétendus moyens de consulter le sort.

Sortiléges. *Voy.* SORT.

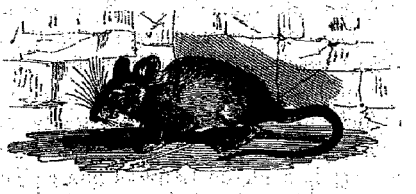
Sotray, nom que les Solognots et les Poitevins donnent à un lutin qui tresse les crinières des chevaux.

Souad, goutte noire, germe de péché, inhérente depuis la chute originelle au cœur de l'homme, selon les musulmans, et dont Mahomet se vantait d'avoir été délivré par l'ange Gabriel. Il dit aussi, dans le Koran, que Jésus et Marie sont les seuls êtres humains qui n'aient pas eu le Souad.

Sougai-Toyon, dieu du tonnerre chez les Yakouts ; il est mis par eux au rang des es malfaisants. C'est le ministre des venge d'Oulon-Toyon, chef des esprits.

Soulié (Frédéric). Dans les *Mémoires du ble*, l'auteur a déployé un très-beau talent à malheureusement un mauvais livre en mora

Souris. Le cri d'une souris était chez le ciens de si mauvais augure qu'il rompai auspices. *Voy.* RATS.



Dans plusieurs contrées, les laboureurs chent à préserver leurs granges des souri un procédé superstitieux que voici :

Ils prennent quatre œufs, qui doivent été pondus le vendredi saint ; ils les placen quatre coins de la grange et aspergent ces q coins d'eau bénite du samedi saint et du s veille de la Pentecôte. Après cela, ils mette croix les deux premières gerbes de la mo qui rentre et font le tas avec croyance qu souris ne pourront manger que ces deux g mises en croix.

Souterrains (démons), démons dont Psellus, qui, du vent de leur haleine, re aux hommes le visage bouffi, de manière sont méconnaissables.

« En Norvége, comme dans d'autres pay croit à des génies qui habitent sous terre. dit un écrivain anglais, ce qui me fut ra très-sérieusement sur ces êtres surnaturel la maîtresse de la maison où je logeais : « J' me dit-elle, un oncle que l'on destinait à la fession des armes. Un jour, dans sa jeun allant aux champs avec son père, il laissa ber un couteau avant de sortir du logis, et, gré les recherches les plus exactes, il ne retrouver. Peu de temps après, il partit po pays étrangers. Au bout de quinze ans, il en Norvége. Un soir qu'il se rapprochait de lui, se trouvant encore à dix lieues de la m de son père, il se sentit fatigué, et entra une cabane peu éloignée du chemin, qui, e endroit, traversait une forêt. Il n'y avait l'habitation qu'une vieille femme, qui l'acc bien ; il était assis depuis peu d'instants lor aperçut sur la table un couteau absolument blable à celui qu'il avait perdu quinze ans ravant. Il raconta le fait à la vieille et lu « Si cette maison n'était pas aussi éloignée mienne, je croirais que ce couteau est le — En effet, repartit la vieille, c'est lui : lo vous l'avez laissé tomber, il coupa la jam ma fille, qui, dans ce moment, sous la d'une taupe, courait sous la terre ; je vous

ors de le retrouver en le changeant en terre que ma fille emporta. »
oncle s'aperçut qu'il était dans la com- un être souterrain qui, dans cette occa- t pris la figure humaine. Quand il vou- pour continuer sa route, la petite femme ur qu'il restât jusqu'au lendemain ma- urant que ce retard ne lui ferait pas e minute, parce que, s'il voulait lui pro- vache rousse avec les belles clochettes rtait à son collier, elle le transporterait sans qu'il bougeât de place. « Mais, n oncle, voilà quinze ans que je suis t j'ignore s'il y a chez nous des vaches. a sept, mon digne monsieur. — Je ne vous promettre, puisque s'il y a des lles ne m'appartiennent pas; cependant s à passer la nuit ici. » Le lendemain, qu'il déjeunait avec la vieille, on enten- tement d'une clochette. « Oh ! s'écria e en se levant de surprise, cette clo- e rappelle les jours de mon enfance; de la vache rousse dont vous parliez 'est fort possible, car je lui ai ordonné ci ce matin. »
éjeuner fini, mon oncle dit adieu à la t en sortant de la cabane, il se trouva du jardin de son père.
it que ces êtres surnaturels n'ont pas le le transformer un animal en un autre; nt seulement diminuer la taille des ani- n de les emporter plus facilement sous me contenterai de raconter à ce sujet ire à laquelle on ajoute généralement rvége, et qui même y a donné naissance be : « Souvenez-vous du bétail de l'é- Drontheim. » On l'emploie souvent pour qu'il faut veiller attentivement sur ce ssède. En voici l'origine.
a bien longtemps qu'un jour d'été un e Drontheim envoya ses bestiaux pâtu- la montagne; c'étaient les plus beaux de Norvége. A leur départ, le prélat recom- xpressément aux gardiens d'avoir con- t l'œil sur les animaux et de ne pas les e vue, attendu que beaucoup d'êtres ns habitaient dans l'intérieur des mon- e Rœraas. L'injonction de ne pas les e vue se rapportait à la croyance qu'aussi s que les yeux d'un homme sont fixés nimal les génies souterrains n'ont au- voir sur lui. Un jour, pendant que les paissaient dans les montagnes, et que urs, assis dans différents endroits, n'en ient pas leurs regards, un élan d'une raordinaire passa. Aussitôt les yeux des teurs se portèrent du bétail sur l'élan, rent un moment fixés sur lui; quand ils 'ent sur le troupeau, ils aperçurent les réduits à la dimension de petites souris. Ces animaux, au nombre de trois cents, descendaient la montagne en courant, et avant que leurs gardiens pussent les atteindre, ils les virent tous entrer par une petite fente dans la terre, où ils disparurent. Ainsi, l'évêque de Drontheim perdit son bétail. »

Southcott (Jeanne), visionnaire anglaise du dernier siècle, qui se fit une secte avec des cérémonies bizarres. De temps à autre on entend encore parler de cette fanatique. Une centaine de sectaires se sont réunis dans un bois, il y a une trentaine d'années, auprès de Sydenham, et ont commencé leur culte superstitieux par le sacrifice d'un petit cochon noir, qu'ils ont brûlé pour répandre ses cendres sur leurs têtes. Ces fous disent et croient que Jeanne Southcott, qu'ils appellent la *fille de Sion*, est montée au ciel, et qu'elle reviendra avec le Messie. Elle avait annoncé qu'elle accoucherait d'un nouveau Messie; mais elle est morte sans avoir rempli sa promesse; ce qui n'empêche pas ses crédules disciples d'attendre sa résurrection, qui sera suivie de l'accouchement tant désiré. Les sectateurs de cette prétendue prophétesse portent, dans leurs processions, des cocardes blanches et des étoles en ruban jaune sur la poitrine. Le ruban jaune est, selon eux, la couleur de Dieu; leur Messie se nommera le Shelo.

Souvigny. Une tradition populaire attribue aux fées la construction de l'église de Souvigny. Au milieu de la délicieuse vallée qu'arrose la petite rivière appelée la Queune, une laitière vit surgir cette église d'un brouillard du matin, avec ses aiguilles dentelées, ses galeries festonnées, et son portail à jour, à une place où la veille encore s'élevaient de beaux arbres et coulait une fontaine. Frappée de stupeur, la pauvre femme devint pierre; on montre encore sa tête placée à l'angle d'une des tours. Il y a bien, en effet, quelque chose de féerique dans l'église de Souvigny. Un jour qu'il allait s'y livrer à ses études, M. Achille Allier y découvrit un curieux support de nervure ogivique; c'était une femme d'une délicatesse de formes presque grecque, qui se tordait et jouait avec une chimère; il lui sembla voir l'intelligence de l'artiste créateur de ce temple fantastique aux prises avec son caprice[1].

Sovas-Munusins (empoisonneurs et suceurs de sang), espèce de vampires, chez les Quojas; esprits ou revenants qui se plaisent à sucer le sang des hommes ou des animaux. Ce sont les broucolaques de l'Afrique.

Spectres, sorte de substance sans corps, qui se présente sensiblement aux hommes, contre l'ordre de la nature, et leur cause des frayeurs. La croyance aux spectres et aux revenants, aussi ancienne que les sociétés d'hommes, est une preuve de l'immortalité de l'âme, et en même

[1] Jules Duvernay, *Excursion d'artiste* en 1841.

temps un monument de la faiblesse de l'esprit humain, abandonné à lui-même. Olaüs Magnus assure que, sur les confins de la mer Glaciale, il y a des peuples, appelés Pylapiens, qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les spectres. Ælien raconte qu'un vigneron, ayant tué d'un coup de bêche un aspic fort long, était suivi en tous lieux par le spectre de sa *victime!*

Suétone dit que le spectre de Galba poursuivait sans relâche Othon, son meurtrier, le tiraillait hors du lit, l'épouvantait et lui causait mille tourments. *Voy.* Apparitions, Fantomes, Flaxbinder, Philinnion, Polycrite, Revenants, Vampires, etc.

Spectriana, *recueil* mal fait *d'histoires et d'aventures surprenantes, merveilleuses et remarquables de spectres, revenants, esprits, fantômes, diables et démons; manuscrit trouvé dans les catacombes.* Paris, 1817; 1 vol. in-18.

Spéculaires, nom que l'antiquité donnait aux magiciens ou devins qui faisaient voir dans un miroir les personnes ou les choses qu'on désirait connaître.

Spée. Leibniz remarque que le P. Spée, jésuite allemand, auteur du livre intitulé *Cautio criminalis circa processus contra sagas,* déclarait qu'il avait accompagné au supplice beaucoup de condamnés comme sorciers et sorcières; mais



qu'il n'avait trouvé aucun de ces misérables qui fût vraiment en commerce avec le diable, ni qui fût allé véritablement au sabbat. Il ne faut pas s'imaginer pour cela que ces gens fussent injustement punis; car ils avaient fait du mal. Seulement, on leur appliquait des peines trop sévères.

Sper, en patois de Liége, revenant ou plutôt esprit; de *spiritus.*

Sphinx, monstre fabuleux, auquel les anciens donnaient ordinairement un visage de femme avec un corps de lion couché. Il devinait les énigmes.

Spina (Alphonse), religieux franciscain, auteur du livre intitulé *Fortalitium fidei,* in-4 imprimé à Nuremberg en 1494, et ailleurs. Il cite des femmes de la Gascogne et du Dauphiné qui se réunissaient la nuit dans des lieux déserts pour adorer le bouc (le diable) qui recevait un culte entouré de flambeaux. Spina était un juif converti au milieu du quinzième siècle.

Spinello, peintre, né à Arezzo, dans la Toscane, au quatorzième siècle. A l'âge de soixante dix-sept ans, il s'avisa de peindre la chute des mauvais anges. Il représenta Lucifer sous la forme d'un monstre tellement horrible, qu'il en fut lui même frappé. Une nuit, dans un songe, il crut apercevoir le diable tel qu'il était dans son tableau, qui lui demanda d'une voix menaçante où il l'avait vu, pour le peindre si effroyable. Spinello, interdit et tremblant, pensa mourir d'effroi; il eut toujours, depuis ce rêve, l'esprit troublé, la vue égarée; et il se crut jusqu'à sa mort poursuivi par Lucifer.

Spirinx (Jean), astrologue belge du quinzième siècle, qui prédit à Charles le Téméraire que s'il marchait contre les Suisses, il lui en arriverait mal; à quoi le duc répondit que la force de son épée vaincrait les influences des astres: que lui, son épée et toute sa puissance ne purent pas faire, puisqu'il s'ensuivit sa défaite et sa mort.

Spiritisme. C'est la découverte que l'on croit récente des communications avec les esprits. On a publié là-dessus beaucoup d'ouvrages. De la plupart, il est sage de se défier. Nous nous bornerons à citer ici des emprunts à quelques journaux transatlantiques, reproduits dans plusieurs feuilles françaises. Un ou deux de ces fragments suffiront au lecteur pour comprendre.

Remontons aux premiers bruits que fit aux États-Unis le spiritisme. On lisait le 4 décembre 1850, dans la *Voix de la Vérité:*

Une société de magnétiseurs *illuminés,* établie à New-York, prétend avoir avec Swedenborg des relations suivies. Nous allons, grâce à un correspondant américain du *Journal du magnétisme,* les initier aux révélations *ultramondaines* qui se sont manifestées à quelques croyants de l'état de New-York en 1846.

Chez un M. John Fox, qui habitait à cette époque un petit village, des coups très-légers, comme si quelqu'un frappait sur le parquet, se faisaient entendre assez souvent la nuit, à ce point qu'il n'y eut plus moyen de dormir dans la maison. Pendant longtemps il fut impossible de découvrir la cause de ces coups mystérieux, lorsque, dans la nuit du 31 mars 1847, les jeunes filles de M. F. tenues en éveil par ces coups, se mettent, pour se distraire, à les imiter en faisant claquer les

eur grand étonnement, les coups ré- chaque claquement. Alors la plus jeune vérifier ce fait surprenant ; elle fait un t, on entend un coup ; deux, trois, etc. ; être invisible rend le même nombre de e des autres filles dit en badinant : nt, faites ce que je fais; comptez un, s, quatre, cinq, six, etc., » en frap- ue fois dans sa main le nombre indi- coups la suivirent avec la même préci- s, ce signe d'intelligence alarmant la , elle cessa bientôt son expérience. fut madame Fox qui dit : « Comptez ur-le-champ dix coups se font entendre. : « Voulez-vous me dire l'âge de Ca- une de ses filles) ; » et les coups frap- isément le nombre d'années qu'avait nt.

Fox demanda ensuite si c'était un être i frappait ces coups? Point de réponse. dit : « Si vous êtes un esprit, je vous apper deux coups, » et deux coups se ndre. Elle ajoute : « Si vous êtes un uel on a fait du mal, répondez-moi de 'açon, et les coups répondent de suite. manière on lia conversation, pour ainsi ientôt madame Fox parvint à savoir t l'esprit d'un homme ; qu'il avait été cette maison plusieurs années aupara- il était marchand colporteur, et que le qui habitait la maison à cette époque pour s'emparer de son argent.

se bien que cette affaire n'en resta pas courut de toutes parts pour causer avec , qui, à ce qu'il paraît, se firent en- ns d'autres localités. On imagina de se l'alphabet, et un coup se faisait en- la lettre voulue. On fit tout si bien, on en vint à des expériences publiques, uelles les incrédules usèrent de tous les pour s'assurer qu'il n'y avait là nulle ie.

r que plusieurs personnes étaient réu- entendre les coups, les voilà qui de- l'alphabet, et qui disent à l'assemblée : vez tous un devoir à remplir. Nous vou- e vous donnassiez plus de retentissement que vous examinez. » Cette demande inattendue, on se mit à en discuter les , le ridicule, l'incrédulité qu'il faudrait n attirant l'attention du public sur ce rre. « Tant mieux, répondent les coups, omphe n'en sera que plus éclatant. » oir reçu de longues communications de ocuteur invisible, une foule d'indications e qu'il fallait faire, et les assurances les tives que les coups se feraient entendre 'audience, et que tout irait au mieux, onnes se décidèrent enfin à louer une alle déjà désignée par les coups, pour y faire entendre ces phénomènes au public, les coups insistant sur la nécessité d'une pareille manifestation, qui devait préparer les esprits à l'établissement d'un nouvel ordre de rapports entre les deux mondes, lequel aurait lieu à une époque prochaine.

Quelques magnétiseurs, entre autres un M. Capron, qui depuis a publié un livre sur la matière, donnèrent à ces faits un grand retentissement. On se passionna pour et contre. On consulta les somnambules sur le degré de confiance qu'on pouvait accorder aux révélations des coups, et, à ce qu'il paraît, aucune rivalité haineuse ne s'établit entre ces concurrents d'une nouvelle espèce. On demanda entre autres à un jeune garçon *clairvoyant* s'il pouvait voir ce qui faisait ces bruits. Il dit que oui. « Quelle est l'apparence de ces êtres? — Ils ressemblent à la lumière, ils sont comme de la gaze ; je vois tout à travers leur corps. — Eh bien ! comment s'y prennent-ils pour faire ces bruits ; est-ce qu'ils frappent ? — Non, ils ne frappent pas du tout. » Puis, ayant paru regarder avec une grande attention pendant quelques instants, il ajoute : « Ils veulent ces bruits, et ces bruits se font partout où ils les désirent. »

Enfin, le 26 février 1850, le *Rochester Daily Magnet* publia sur ces faits le récit surprenant d'une entrevue qu'aurait eue la famille Fox avec l'esprit de Benjamin Franklin, qui désigna, dans une première conversation au moyen des *coups*, quelles personnes il fallait convoquer pour une séance solennelle, fixée au 20 février. A l'heure convenue (nous traduisons le récit du journal américain), on se réunit chez M. Draper ; mais quelques-uns se firent un peu attendre. On demanda d'abord les instructions de Benjamin Franklin, qui répondit : « Hâtez-vous ; faites tout de suite magnétiser madame Draper. » M. Draper la magnétisa, et elle ne fut pas plutôt endormie, qu'elle nous dit : « Il nous reproche d'être en retard ; il nous pardonne pour cette fois, mais il faut que nous soyons plus exacts à l'avenir. »

Alors la société se divise en deux groupes. MM. Jervis et Jones, mesdames Fox, Brown et mademoiselle Catherine s'installèrent dans une pièce éloignée, ayant deux portes fermées entre eux et le salon, où restaient mesdames Draper et Jervis, MM. Draper et Willet, et mademoiselle Margaretta. Bientôt des bruits télégraphiques se firent entendre dans les deux pièces, mais cette fois si forts, que mademoiselle Fox, tout effrayée, demande à la voyante : « Mais que veut dire tout ceci ? » Madame Draper, la figure radieuse d'animation, répond : « Il essaye les batteries. » Bientôt le signal demande l'alphabet, et on nous dit : « Maintenant, mes amis, je suis prêt. Il y aura de grands changements dans le cours du dix-neuvième siècle. Les choses qui vous paraissent maintenant obscures et mysté-

rieuses deviendront claires à vos regards. Des merveilles vont être révélées. Le monde sera illuminé. Je signe : BENJAMIN FRANKLIN.

» N'allez pas dans l'autre pièce. »

Nous attendions depuis quelques instants, lorsque M. Jervis se présenta dans le salon, et nous dit que les coups lui avaient ordonné de s'y rendre pour comparer ses notes avec les nôtres. Alors il lut ces notes, qui étaient comme il suit :

Nous demandons : « Est-ce tout comme vous le voulez ? — Oui. » Nous entendons le signal pour faire réciter l'alphabet, et on nous dit : « Il y aura de grands changements dans le cours du dix-neuvième siècle. Des choses qui vous paraissent maintenant obscures et mystérieuses deviendront claires à vos regards. Des merveilles vont être révélées. Le monde sera illuminé. Je signe : BENJAMIN FRANLIN.

» Allez dans le salon, et comparez vos notes avec celles des autres. »

Cette comparaison faite, M. Jervis retourne à son groupe, et alors, par l'alphabet, on leur dit : « Maintenant, allez tous dans le salon. » Ce qui fut fait ; et enfin la lecture générale des notes fut faite en présence de tous.

Après cette lecture, nous demandâmes : « Le docteur Franklin a-t-il encore quelque chose à nous dire ? — Il me semble que je vous ai donné bien assez de preuves pour aujourd'hui. — Ne faut-il pas garder le secret sur cette expérience ? — Non, il faut en mettre le récit dans les journaux. — Dans quels journaux ? — Dans le *Démocrat* ou le *Magnet*. — Qui doit rédiger ce compte rendu ? — George Willet. »

Alors on nous fixa l'heure et le lieu d'un prochain rendez-vous, en nous indiquant encore deux autres individus qui devaient y assister avec nous.

On sait que les esprits ont causé avec les humains, au moyen des tables tournantes. Ensuite sont venus les mediums, personnages favorisés par les esprits qui font d'eux leurs organes. Nos journaux reproduisaient en janvier 1862 plusieurs nouvelles du spiritisme, venues aussi des relations américaines. En voici une :

« Le général Scott avait pour principal conseiller un beau guéridon en palissandre. D'après le *Journal de Mayfield*, ce n'est plus une table que consulte Beauregard, mais un medium en chair et en os, une jeune Hindoustani, nommée Elzur Bahoor.

» Cette fille de Brahma a commencé, dit-on, par être bayadère au service du fameux Nana-Sahib. Après le massacre de Cawnpore, elle resta dans cette ville assiégée par les Anglais, et tomba aux mains du général Havelock, qui l'envoya à Londres. Là elle fut douée de la faveur spirite, devint medium, connut M. Home et partit avec un riche planteur pour la Nouvelle-Orléans. Elle y émerveilla Beauregard, qui se l'attacha et s'abandonna entièrement à ses avis. Ce n'est qu'après sur ses conseils qu'il a bombardé Sumter. Il lui doit la bataille de Bull-Run. Elle lui a prédit qu'il entrerait un jour vainqueur dans Washington. Sa puissance comme medium est si grande qu'elle évoque qui elle veut, vivant ou mort. On prétend même qu'elle a fait apparaître M. Lincoln à Jefferson Davis, abusant d'un moment où le président, abdiquant sa volonté, était endormi à la Maison-Blanche. On raconte que M. Lincoln a révélé tous ses secrets à son adversaire, a fait trois fois le tour de la chambre en voltigeant puis s'est évanoui par la cheminée. On conçoit qu'après de pareilles preuves de puissance, Beauregard ait confiance dans Elzur Bahoor. »

En tout cela, nous ne jugeons pas ; c'est l'affaire de l'Église. Le P. Matignon, dans un admirable petit livre [1], éclaire les âmes prudentes sur ces faits du spiritisme. Il voit Paris conserver ce propos des séances hebdomadaires où l'on est reçu dès qu'on est *sympathique* aux esprits ; il voit, dans la plupart de nos grands centres, des réunions d'hommes influents évoquer les morts et ne recevoir des esprits trompeurs que leur répondent que des illusions ou des fourberies. Dieu a condamné les évocations des morts ; les esprits qui se donnent des noms ne sont donc que ces puissances de l'air qui nous circonviennent pour nous entraîner. *Voy.* TABLES.

Spodomantie ou **Spodanomancie**, divination par les cendres des sacrifices, chez les anciens. Il en reste quelques vestiges en Allemagne. On écrit du bout du doigt, sur la cendre exposée à l'air, ce que l'on veut savoir ; on laisse la cendre ainsi chargée de lettres à l'air de la nuit, le lendemain matin, on examine les caractères qui sont restés lisibles, et on en tire des oracles. Quelquefois le diable vient écrire la réponse. *Voy.* CENDRES.

Spranger (Barthélemi), peintre d'Anvers qui se rendit célèbre au seizième siècle par un tableau connu sous le nom de tableau des sorciers.

Sprenger (Jacques), dominicain qui, avec son confrère Henri Institor, écrivit, d'après leurs propres expériences dans les affaires de sorcellerie, un livre qui a fait assez de bruit, sous le titre de *Malleus maleficorum*, Lyon, 1484, et imprimé plusieurs fois en divers formats et dans diverses collections, à Cologne, à Nuremberg, à Francfort, etc.

Spunkie, démon qui protége en Écosse les maraudeurs et les bandits. Il est errant et assez redouté [2].

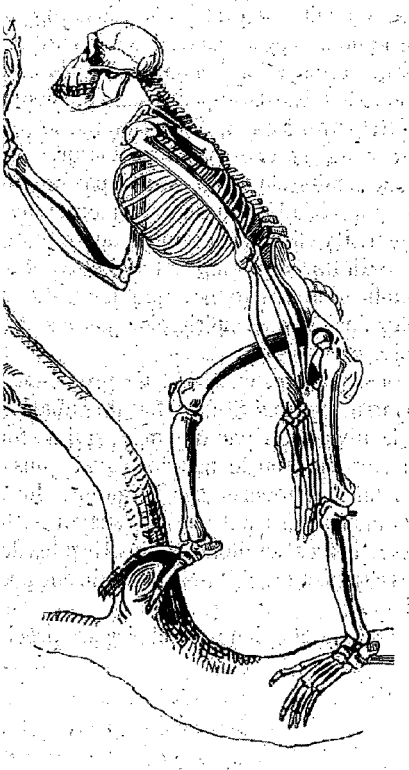
Spurina. Suétone assure que l'astrologue Spurina prédit à César que les ides de mars lui seraient

[1] *Les morts et les vivants*, entretiens sur les communications d'outre-tombe, petit in-12.

[2] Voyez la légende du Spunkie dans les *Légendes des esprits et démons*.

César se moqua de lui et fut assassiné urnée.

tte. Un chirurgien qui était au service ierre le Grand avait un squelette qu'il ans sa chambre auprès de sa fenêtre.



tte se remuait toutes les fois qu'il faisait Un soir que le chirurgien jouait du luth tre, le charme de cette mélodie attira strelitz, gardes du czar, qui passaient s s'approchèrent pour mieux entendre ; ne ils regardaient attentivement, ils vi- le squelette s'agitait. Cela les épouvanta ue les uns prirent la fuite hors d'eux- tandis que d'autres coururent à la cour, tèrent à quelques favoris du czar qu'ils u les os d'un mort danser à la musique rgien.... La chose fut vérifiée par des l'on envoya exprès pour examiner le uoi le chirurgien fut condamné à mort. tre exécuté, si un boyard qui le proté- qui était en faveur auprès du czar n'eût pour lui, et représenté que ce chirur- e servait de ce squelette et ne le con- ans sa maison que pour s'instruire dans par l'étude des différentes parties qui nt le corps humain. Cependant, quoi que eur pût dire, le chirurgien fut obligé nner le pays, et le squelette fut traîné ues, et brûlé publiquement.

us, chiromancien qui, du temps de , exerçait son art en public. Ayant un conduit devant le roi, il dit au prince que tous les pendus avaient une raie au pouce comme la marque d'une bague. Le roi voulut s'en assurer, et ordonna qu'on visitât la main d'un malheureux qui allait être exécuté ; n'ayant trouvé aucune marque, le sorcier fut regardé comme un imposteur et logé en prison [1].

Staffirs, spectres dangereux qui se montrent en formes de femmes blanches dans la Moldavie et la Valachie.

Stagirus, moine hérétique qui était souvent possédé. On rapporte que le diable, qui occupait son corps, apparaissait sous la forme d'un pourceau couvert d'ordure et fort puant [2].

Stalkers, lutin méchant qui hante les pays flamands.

Stanoska, jeune fille de Hongrie dont on raconte ainsi l'histoire. Un défunt nommé Millo était devenu vampire ; il reparaissait les nuits et suçait les gens. La pauvre Stanoska, qui s'était couchée en bonne santé, se réveilla au milieu de la nuit en s'écriant que Millo, mort depuis neuf



semaines, était venu pour l'étrangler. Sa mère accourut et la soigna ; mais de ce moment elle languit et mourut au bout de trois jours. Ce vam-

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. III, p. 487.

[2] Saint Jean Chrysostome.

pirisme pouvait bien n'être que l'effet d'une imagination effrayée? *Voy.* VAMPIRES.

Stauffenberger, famille allemande qui compte parmi ses grand'mères une ondine, ou esprit des eaux, laquelle s'allia au treizième siècle à un Stauffenberger.

Stéganographie ou **Sténographie,** art d'écrire en chiffres ou abréviations d'une manière qui ne puisse être devinée que par ceux qui en ont la clef. Trithème a fait un traité de sténographie, que Charles de Bouelles prit pour un livre de magie et l'auteur pour un nécromancien. On attribuait autrefois à la magie tous les caractères qu'on ne pouvait comprendre; et beaucoup de gens, à cause de son livre, ont mis le bon abbé Trithème au nombre des sorciers.

Steiner (Véronique). Nous extrairons l'histoire de cette pauvre fille du chapitre XIII du livre VII de *la Mystique* de Görres : « Elle demeurait au château de Starenberg en Autriche, chez les seigneurs de Taxis, lorsqu'en 1574 on la reconnut évidemment possédée de plusieurs démons. On la soumit aux exorcismes. Quatre de ces esprits sortirent d'abord en exhalant une telle puanteur que quelques personnes présentes tombèrent en défaillance. Mais elle n'était pas délivrée. Les exorcistes ordonnèrent aux démons d'éteindre chacun une lumière, à mesure qu'ils sortiraient. On entendit alors un bruit inexplicable dans le corps de la jeune fille. Son visage, sa poitrine et son cou s'enflèrent énormément; son corps se ramassa en pelote, et trente démons sortirent, en éteignant tous les cierges, l'un après l'autre. La possédée resta quelque temps comme morte; mais elle se releva délivrée.

Steinlin (Jean). Le 9 septembre 1625, Jean Steinlin mourut à Altheim, dans le diocèse de Constance. C'était un conseiller de la ville. Quelques jours après sa mort, il se fit voir pendant la nuit à un tailleur nommé Simon Bauh, sous la forme d'un homme environné de flammes de soufre, allant et venant dans la maison, mais sans parler. Bauh, que ce spectacle inquiétait, lui demanda ce qu'on pouvait faire pour son service; et le 17 novembre suivant, comme il se reposait la nuit dans son poêle, un peu après onze heures du soir, il vit entrer le spectre par la fenêtre, lequel dit d'une voix rauque : — Ne me promettez rien, si vous n'êtes pas résolu d'exécuter vos promesses. — Je les exécuterai, si elles ne passent pas mon pouvoir, répondit le tailleur. — Je souhaite donc, reprit l'esprit, que vous fassiez dire une messe à la chapelle de la Vierge de Rotembourg; je l'ai vouée pendant ma vie, et ne l'ai pas fait acquitter; de plus, vous ferez dire deux messes à Altheim, l'une des défunts et l'autre de la sainte Vierge; et comme je n'ai pas toujours exactement payé mes domestiques, je souhaite qu'on distribue aux pauvres un quarteron de blé.

Le tailleur promit de satisfaire à tout. L'esp
lui tendit la main, comme pour s'assurer de
parole, mais Simon, craignant qu'il ne lui arriv
quelque chose, présenta le banc où il était assi
et le spectre, l'ayant touché, y imprima sa mai
avec les cinq doigts et les jointures, comme si
feu y avait passé et y eût laissé une impressi
profonde. Après cela, il s'évanouit avec un
grand bruit qu'on l'entendit à trois maisons pl
loin. Ce fait est rapporté dans plusieurs recuei

Sternomancie, divination par le ventre. Ai
on savait les choses futures lorsque l'on contr
gnait un démon ou un esprit à parler dans le cor
d'un possédé, pourvu qu'on entendît distinct
ment. C'était ordinairement de la ventriloquie

Stiffels. Nous empruntons cette anecdote à u
publication anonyme, que les petits journau
d'ordinaire plus spirituels que les grands, c
mise en lumière :

« Il y avait, en 1544, un prédicant rauque
bourru, nommé Stiffels, fou de cabale et croya
à la divination par la magie, qui se fourra da
la cervelle que le monde n'avait plus que pc
un an à demeurer sur le globe, dont nous
sommes après tout que les locataires. Il consu
les nombres, les étoiles, et les virgules de la Bib
les astres et les chiffres s'entendirent pour le m
tifier.

» Il monta donc en chaire et prêcha. Il a



En attendant la fin du monde.

nonça la septième trompette de l'Apocalyps
le triomphe de la bête à deux cornes : c'était
siblement Charles-Quint. La conviction se p
pagea dans les alentours : on se prépara pou

nde. Ce devait être le 15 août 1545, à
li sans faute.
; toutes les passions éclatèrent à la fois.
tive de l'absolution, que les ministres
ts donnaient avec facilité, encouragea
re. Les villages de la Saxe devinrent une
kermesse, où l'on but au jugement der-
grand branlebas de l'univers, à l'espoir
rouver frais et vermeils dans le paradis.
laboureurs brisèrent les charrues; les vi-
se chauffèrent avec les échalas; on avait
blé pour vivre jusque-là, assez de vin
griser au jour le jour. La propriété de-
chimère. Il n'y avait plus qu'à s'en don-
e par-dessus les oreilles, sauf à se faire
nt absoudre au moment préfix. On s'en
rme.
ndant le jour arriva. On fit alors un feu
le ses meubles, on lâcha les bestiaux
plaines; et, sur la fin de cette dernière
il devait être suivie de ce qu'on appela
rs le grand quart d'heure de Rabelais,
écipita dans le temple, où Stiffels distri-
bénédictions en masse.
oup de midi, voilà de grands nuages qui
nblent de tous les points de l'horizon,
de pâles éclairs et de roulements si-
e jour s'efface, les ténèbres gagnent. Il
Une immobilité menaçante se répand
les objets, ciel, terre, arbres; le vent
se tait. L'air est allumé par des exha-
rdentes et souterraines qui se dégagent
ailles du sol, comme des âmes échap-
la tombe. Pas une feuille ne bouge, pas
n ne bat de l'aile, pas un souffle ne ride
; tout est noir et tout est lumineux à la
bientôt le firmament s'affaisse lui-même,
une voûte que le reflet d'une étincelle
Une psalmodie commence à la lueur
ges qui flambent avec timidité. Stiffels seul
rage d'élever la voix. A cette voix, des
ions effroyables répondent; c'est la foudre
ie de concert avec le glas des clochers
ıblent et qui sonnent le tocsin sans que
uche. Le vitrail de l'église, assiégé par la
lie et se brise avec fracas : des tourbil-
feuilles, de grêlons et de poussière étei-
s cierges, aveuglent les pécheurs épou-
leur foule tombe à genoux sous le vitrail
ıragan éparpille à travers le parvis, au
es femmes et des enfants qui se répandent
affreux. Le monde est à l'agonie!...
is minutes après, il faisait un temps ma-
. Un arc-en-ciel immense se dressa sur
dont la colère parcourait la Saxe. A ce
la miséricorde céleste, les premiers pay-
revinrent de leur frayeur, en reprenant
crédulité, demandèrent à Stiffels ce que
auvaise plaisanterie voulait dire. Le pré-
essaya de leur démontrer que la cabale
était formelle, le pronostic d'une certitude mathématique; mais après avoir écouté en hochant la tête, furieux d'avoir gaspillé leur patrimoine, et de s'en être donné de façon à se trouver dans la misère la plus profonde, ils se mirent à vouloir pendre le démonstrateur qui ne voulait pas en avoir le démenti. Stiffels épouvanté se sauva de son mieux à Vittemberg, non sans gourmades, il raconta l'histoire à Luther.

» — Ah! lui dit Luther, s'il y avait quelque chose de certain, je ne serais pas fâché de l'apprendre moi-même. Prédire est bon, mais il faut prédire sans se compromettre. Pourquoi, d'avance, ne pas vous être porté fort d'essayer de désarmer la colère du ciel? Vous avez gâté le métier, mon ami. Apprenez la fin du métier avant de vous mêler de prédire la fin du monde. — Stiffels trouva juste le raisonnement de l'hérétique et mourut fou à l'hôpital » (à Iéna en 1567). Il avait 58 ans.

Stoffler, mathématicien et astrologue allemand, qui florissait vers la fin du quinzième siècle. Il annonça qu'il y aurait un déluge universel au mois de février 1524; Saturne, Jupiter, Mars et les Poissons devaient être en conjonction. Cette nouvelle porta l'alarme dans l'Europe : tous les charpentiers furent requis pour construire galiotes, nacelles et bateaux; chacun se munissait de provisions, lorsque le mois de février 1524 arriva. Il ne tomba pas une goutte d'eau; jamais il n'y avait eu de mois plus sec. On se moqua de Stoffler; mais on n'en fut pas plus raisonnable : on continua de croire aux charlatans, et Stoffler continua de prophétiser[1]. Il précédait Stiffels.

Stoïchéomancie, divination qui se pratiquait en ouvrant les livres d'Homère ou de Virgile, et prenant oracle du premier vers qui se présentait. C'est une branche de la rhapsodomancie.



Stolas, grand prince des enfers, qui apparaît

1 M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 88.

sous la forme d'un hibou ; lorsqu'il prend celle d'un homme et qu'il se montre devant l'exorciste, il enseigne l'astronomie, ainsi que les propriétés des plantes et la valeur des pierres précieuses. Vingt-six légions le reconnaissent pour général [1].

Stolisomancie, divination par la manière de s'habiller. Auguste se persuada qu'une sédition militaire lui avait été prédite le matin, par la faute de son valet, qui lui avait chaussé le soulier gauche au pied droit.

Stollenwurms, énormes serpents noirs qui ont deux, quatre ou six pattes, une tête de griffon, avec crête couleur de feu. Personne ne les a jamais vus. Mais l'on vous dira, dans l'Oberland bernois, qu'ils viennent la nuit teter les vaches dans les prairies, et que la présence d'un coq blanc les écarte.

Strasite, pierre fabuleuse à laquelle on attribuait la vertu de faciliter la digestion.

Stratagèmes. On lit dans *les Récréations mathématiques et philosophiques d'Ozanam* (tome IV, page 177) un trait qui prouve que l'usage du phosphore naturel ne fut pas entièrement inconnu aux anciens. Kenneth, deuxième roi d'Écosse, monta, en 833, sur le trône de son père Alpin, tué indignement par les Pictes révoltés.

Voulant soumettre ces montagnards farouches, ennemis de toute domination, il proposa à toute sa noblesse et à son armée de les combattre. La cruauté des Pictes et leurs succès dans la dernière guerre épouvantaient les Écossais ; ils refusèrent de marcher contre eux. Pour parvenir à les résoudre, il fallut que Kenneth recourût à la ruse. Il fait inviter à des fêtes, qui devaient durer plusieurs jours, les principaux gentilshommes du royaume et les chefs de l'armée. Il les reçoit avec la plus grande bienveillance, les comble de caresses, leur prodigue les festins et les jeux, l'abondance et la délicatesse.

Un soir que la fête avait été plus brillante et le festin plus somptueux, le roi, par son exemple, invite ses convives aux douceurs du sommeil, après l'excès des vins les plus généreux. Déjà le silence régnait par tout le palais ; tous dormaient profondément, quand des hurlements épouvantables retentissent. Étourdis par le vin, par le sommeil et par un bruit si étrange, tous sautent en bas du lit et chacun court à sa porte. Ils aperçoivent le long des corridors des spectres imposants, affreux, tout en feu, armés de bâtons enflammés et soufflant dans une grande corne de bœuf, pour pousser des beuglements terribles et pour faire entendre ces paroles : Vengez sur les Pictes la mort du roi Alpin ; nous sommes envoyés du ciel pour vous annoncer que sa justice est prête à punir leurs crimes.

Comme il ne fut pas difficile d'en imposer à des gens assoupis par le sommeil et par le vin, épouvantés par un spectacle d'autant plus effrayant qu'il se présentait à des hommes qui n'étaient rien moins que physiciens, le stratagème eut tout l'effet que le roi s'en était promis. Le lendemain, dans le conseil, ces seigneurs se rendent compte de leur vision ; et, le roi assurant avoir entendu et vu la même chose, on convient d'une voix unanime d'obéir au ciel, de marcher contre les Pictes, qui, vaincus en effet trois fois de suite, sont passés au fil de l'épée. L'assurance de la victoire que l'on avait en marchant au combat eut beaucoup de part à ces succès. Ainsi Kenneth sut mettre à profit la connaissance qu'on lui avait donnée des phosphores naturels. Tout ce manége consistait à avoir choisi de grands hommes couverts de peaux de grands poissons dont les écailles luisent extraordinairement la nuit, et à les avoir munis de grands bâtons de bois pourri, appelé communément bois mort, lequel est resplendissant au milieu des ténèbres.

Strauss, écrivain allemand qui voit des mythes dans les faits de l'histoire les plus solidement établis. Un savant du même pays et du même nom (est-ce le même ?) prétend, au moyen d'aliments et de condiments spéciaux, faire penser les ours, parler les chiens, chanter les poissons ; en un mot, spiritualiser (c'est son mot) ces pauvres êtres en qui Descartes ne voyait que des machines. Les amis de cet homme ont publié son portrait que nous donnons page 637, en faisant observer que le nom de Strauss, en vieil allemand, signifie menteur.

Stryges. C'étaient de vieilles femmes chez les anciens. Chez les Francs, nos ancêtres, c'étaient des sorcières ou des spectres qui mangeaient les vivants. Il y a même dans la loi salique un article contre ces monstres : « Si une stryge a mangé un homme, et qu'elle en soit convaincue, elle payera une amende de huit mille deniers qui font deux cents sous d'or. » Il paraît que les stryges étaient communes au cinquième siècle, puisqu'un autre article de la même loi condamne à cent quatre-vingt-sept sous et demi celui qui appellera une femme libre *stryge* ou *prostituée*. Comme ces stryges sont punissables d'amende, on croit généralement que ce nom devait s'appliquer, non à des spectres insaisissables, mais exclusivement à des magiciennes. Il y eut, sous prétexte de poursuites contre les stryges, de excès qui frappèrent Charlemagne. Dans les Capitulaires qu'il composa pour les Saxons, ses sujets de conquête, il condamne à la peine de mort ceux qui auront fait brûler des hommes ou des femmes accusés d'être *stryges*. Le texte se sert des mots *stryga vel masca ;* et l'on croit que ce dernier terme signifie, comme *larva,* un spectre, un fantôme, peut-être un loup-garou. On peut remarquer, dans ce passage des Capitulaires [1]

[1] Wierus, in *Pseudom. dæmon.*

[1] *Capitul. Caroli Mag. pro partibus Saxoniæ* cap. VI.

une opinion reçue chez les Saxons
ait des sorcières et des spectres (dans
vampires) qui mangeaient ou suçaient
es vivants; qu'on les brûlait, et que,
éserver désormais de leur voracité, on
la chair de ces stryges ou vampires.
nose de semblable s'est vu dans le trai-
tement du vampirisme au dix-huitième siècle. Ce qui doit prouver encore que les stryges des anciens étaient quelquefois des vampires, c'est que, chez les Russes, et dans quelques contrées de la Grèce moderne où le vampirisme a exercé ses ravages, on a conservé aux vampires le nom de stryges. *Voy.* VAMPIRES.



Strauss. — Page 636.

(Frédéric). Sous Rodolphe de Habsy eut en Allemagne un magicien qui faire passer pour le prince Frédéric ec le secours des diables, il avait tellenié les soldats que les troupes le suimoindre signal, et il s'était fait aimer ıscinant les yeux. On ne doutait plus fût le vrai Frédéric, lorsque Rodolphe, s brigandages que ce sorcier exerçait, uerre. Le sorcier avait pris la ville de mais, ayant été contraint de se réfuıtzlar, il y fut assiégé; et comme les ient aux dernières extrémités, Rodolphe fit déclarer qu'on eût à lui livrer le faux prince pieds et poings liés, et qu'il accorderait la paix. La proposition fut acceptée : l'imposteur fut conduit devant Rodolphe, qui le condamna à être brûlé comme un sorcier [1].

Stumf (Pierre), misérable qui, uni vingt ans à un démon succube, en avait obtenu une ceinture au moyen de laquelle il prenait tout à fait la forme d'un loup. Il avait, sous cette forme, égorgé quinze enfants, mangé leur cervelle, et

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, p. 303.

il allait manger deux de ses belles-filles lorsqu'il fut exécuté à Bibourg, en Bavière [1].

Styx, fontaine célèbre dans les enfers des païens.

Succor-Bénoth, chef des eunuques de Belzébuth, démon de la jalousie.

Succubes, démons qui prennent des figures de femmes. On trouve dans quelques écrits, dit le rabbin Élias, que, pendant cent trente ans, Adam fut visité par des diablesses, qui accouchèrent de démons, d'esprits, de lamies, de spectres, de lémures et de fantômes. Sous le règne de Roger, roi de Sicile, un jeune homme, se baignant au clair de la lune avec plusieurs autres personnes, crut voir quelqu'un qui se noyait, courut à son secours, et ayant retiré de l'eau une femme, en devint épris, l'épousa et en eut un enfant. Dans la suite, elle disparut avec son enfant, sans qu'on en ait depuis entendu parler, ce qui a fait croire que cette femme était un démon succube. Hector de Boëce, dans son histoire d'Écosse, rapporte qu'un jeune homme d'une extrême beauté était poursuivi par une jeune démone, qui passait à travers sa porte fermée et venait lui offrir de l'épouser. Il s'en plaignit à son évêque, qui le fit jeûner, prier et se confesser, et la beauté d'enfer cessa de lui rendre visite. Delancre dit qu'en Égypte, un honnête maréchal ferrant étant occupé à forger pendant la nuit, il lui apparut un diable sous la forme d'une belle femme. Il jeta un fer chaud à la face du démon, qui s'enfuit.

Les cabalistes ne voient dans les démons succubes que des esprits élémentaires. *Voy.* INCUBES, ABRAHEL, etc.

Sucre. Les Grecs ont, à la vérité, connu le sucré, mais seulement comme un article rare et précieux, et Théophraste, le premier, en fait mention. On l'appelait le *sel indien*. Cependant les Chinois connaissaient déjà l'art de le raffiner. De la Chine, le sucre fut porté vers l'Inde occidentale, où il reçut le nom qu'il porte encore aujourd'hui, *succar*. Parmi les peuples européens du moyen âge, ce furent les Portugais qui connurent les premiers le sucre dans les ports de l'Inde.

Les Indiens racontaient des merveilles de la vertu du sucre; ils cherchèrent à induire les Portugais en erreur sur son origine. Mille contes fabuleux avaient couru à ce propos en Europe. Les savants l'appelaient *miel de l'Orient*. Cependant on objectait qu'on le découvrait dans le miel ordinaire. Les théoriciens répondaient qu'il ne fallait pas s'en laisser imposer par les praticiens, et que ce miel était une espèce de *manne* qui tombe du ciel en Inde. Il n'y avait rien à opposer à cet argument : la blancheur, la pureté, la suavité extraordinaire de ce remarquable produit, sem blaient donner de l'appui à cette assertion.

La chimie s'occupa de l'analyse de la nouve manne, et conclut que c'était la résine qui s' coule d'un tronc d'arbre à la manière de la r sine du cerisier. C'est ainsi qu'on extravagu sur l'origine du sucre; le vulgaire ne manqu pas d'y ajouter du romanesque; il regardait sucre comme un ouvrage des sorcières indie nes, qui le tiraient des cornes de la lune penda son premier quartier. Enfin Marco Polo vi étonner le monde européen lorsque, de reto de ses voyages, il entra dans Venise la canne sucre en main, et expliqua le secret de prépar le sucre.

La culture de la canne à sucre fut introdu en Arabie; de là, comme le café, on la trar planta dans les régions méridionales, en Égypt en Sicile, à Madère, à Hispaniola, au Brésil, e

Suceurs (démons). Quoique immortels, Görres, les démons sont appauvris dans le être et cherchent ailleurs ce qui leur manq Ils le trouvent en partie dans l'homme; celui-ci ne peut perdre malgré lui ce qu'il a re comme portion de son être. Mais si les déme parviennent à obtenir son consentement, exercent un empire absolu sur le domaine q leur a cédé, et le froid de la mort se réveill la chaleur de la vie. Or la vie est dans le sa C'est donc en suçant le sang de l'homme que démons se nourrissent de la vie [1]. Ils appara sent quelquefois en vampires; et si on lit l mère, on voit, dans les sacrifices d'Ulysse a enfers, combien les ombres et les dieux inf naux étaient avides de sang.

Sueur. On dit qu'un morceau de pain pl sous l'aisselle d'une personne qui transp devient un poison mortel, et que, si on le dor à manger à un chien, il devient aussitôt enra C'est une erreur. La sueur de l'homme ne pas plus que sa salive.

Summanus, souverain des mânes dans l'a cienne mythologie.

Sunnyass, fanatiques de l'Inde. *Voyez* S PERSTITIONS.

Supercherie. Henri Estienne raconte que son temps un curé de village répandit pend la nuit, dans le cimetière des écrevisses sur dos desquelles il avait attaché de petites bougi A la vue de ces lumières errantes, tout le vill fut effrayé et courut chez le pasteur. Il fit tendre que c'étaient sans doute les âmes du p gatoire qui demandaient des prières. Mais n heureusement on trouva le lendemain une écrevisses que l'on avait oublié de retirer, l'imposture fut découverte.

Ce petit conte de Henri Estienne est une ces inventions calomnieuses que les protesta ont prodiguées en si grand nombre.

[1] Delrio, *Disquisitionum magicarum* lib. II, p. 190. Edition de Mayence, 1612.

[1] *Mystique*, liv. VIII, ch. xxx.

titions. Saint Thomas définit la su- : un vice opposé par excès à la reli- écart qui rend un honneur divin à qui s dû ou d'une manière qui n'est pas e chose est superstitieuse 1° lorsqu'elle pagnée de circonstances que l'on sait cune vertu naturelle pour produire les n en espère; 2° lorsque ces effets ne tre raisonnablement attribués ni à Dieu ture; 3° lorsqu'elle n'a été instituée ni i de l'Église; 4° lorsqu'elle se fait en n pacte avec le diable. La superstition i loin que cette définition, qui est du rs, est très-incomplète. Il y a des gens t la crémaillère hors du logis pour beau temps; d'autres mettent une épée le mât d'un vaisseau pour apaiser la les uns ne mangent point de têtes d'a- pour n'avoir jamais mal à la tête; les chent avec les dents une dent de pendu de mort, ou mettent du fer entre leurs ndant qu'on sonne les cloches le samedi ur guérir le mal de dents. Il en est qui ontre la crampe un anneau fait pendant nte la Passion; ceux-ci se mettent au noyaux d'avelines joints ensemble dislocation des membres; ceux-là met- l filé par une vierge ou du plomb fondu sur un enfant tourmenté par les vers. it qui découvrent le toit de la maison sonne malade lorsqu'elle ne meurt pas lement, que son agonie est trop longue désire sa mort; d'autres enfin chassent hes lorsqu'une femme est en travail de crainte qu'elle n'accouche d'une tains juifs allaient à une rivière et s'y t en disant quelques prières; ils étaient s que si l'âme de leur père ou de leur t en purgatoire, ce bain la rafraîchirait. liverses opinions superstitieuses. Mal- qui chausse le pied droit le premier. Un donné coupe l'amitié. Il ne faut pas s couteaux en croix ni marcher sur des sés. Semblablement, les fourchettes croi- d'un sinistre présage. Grand malheur u'un miroir cassé, une salière répandue, retourné, un tison dérangé!... Certaines mpent un balai dans l'eau pour faire

dre de la fiente de vache est très-sacrée Indiens; ils s'en mettent tous les ma- ront et à la poitrine; ils croient qu'elle âme.

, chez nous, une femme est en travail , on vous dira, dans quelques provin- elle accouchera sans douleur si elle met e de son mari. — Pour empêcher que les ne viennent manger les poules d'une , il faut faire, dans les environs, une de bouillon d'andouille le jour du car- naval. — Quand on travaille à l'aiguille les jeudis et samedis après midi, on fait souffrir Jésus-Christ et pleurer la sainte Vierge. Les chemises qu'on fait le vendredi attirent les poux... Le fil filé le jour du carnaval est mangé des souris.



On ne doit pas manger de choux le jour de saint Étienne, parce qu'il s'était caché dans des choux. Les loups ne peuvent faire aucun mal aux brebis et aux porcs, si le berger porte le nom de saint Basile écrit sur un billet et attaché au haut de sa houlette. A Madagascar, on remarque, comme on le faisait à Rome, les jours heureux et les jours malheureux. Une femme de Madagascar croirait avoir commis un crime impardonnable si, ayant eu le malheur d'accoucher dans un temps déclaré sinistre, elle avait négligé de faire dévorer son enfant par les bêtes féroces, ou de l'enterrer vivant, ou tout au moins de l'étouffer.

On peut boire comme un trou, sans crainte de s'enivrer, quand on a récité ce vers :

Jupiter his alta sonuit clementer ab Ida.

Presque tous les articles de ce livre mentionnent quelque croyance superstitieuse. Nous citerons encore, avec un peu de désordre, plusieurs petits faits. Voici des notes de M. Marmier sur la Suède :

« Quand on enterre un mort, on répand sur le sentier qui va de sa demeure au cimetière des feuilles d'arbre et des rameaux de sapin.

C'est l'idée de résurrection exprimée par un symbole. C'est le chrétien qui pare la route du tombeau. Quand vient le mois de mai, on plante à la porte des maisons des arbres ornés de rubans et de couronnes de fleurs, comme pour saluer le retour du printemps et le réveil de la nature. Quand vient Noël, on pose sur toutes les tables des sapins chargés d'œufs et de fruits, et entourés de lumières : image sans doute de cette lumière céleste qui est venue éclairer le monde. Cette fête dure quinze jours, et porte encore le nom de *jul*. Le jul était l'une des grandes solennités de la religion scandinave. A cette fête, toutes les habitations champêtres sont en mouvement. Les amis vont visiter leurs amis, et les parents leurs parents. Les traîneaux circulent sur les chemins. Les femmes se font des présents; les hommes s'assoient à la même table et boivent la bière préparée exprès pour la fête. Les enfants contemplent les étrennes qu'ils ont reçues. Tout le monde rit, chante et se réjouit, comme dans la nuit où les anges dirent aux bergers : Réjouissez-vous, il vous est né un sauveur. Alors aussi, on suspend une gerbe de blé en haut de la maison. C'est pour les petits oiseaux des champs qui ne trouvent plus de fruits sur les arbres, plus de graines dans les champs. Il y a une idée touchante à se souvenir, dans un temps de fête, des pauvres animaux privés de pâture, à ne pas vouloir se réjouir sans que tous les êtres qui souffrent se réjouissent aussi.

» Dans plusieurs provinces de la Suède, on croit encore aux elfes qui dansent le soir sur les collines. Dans quelques autres, on a une coutume singulière. Lorsque deux jeunes gens se fiancent, on les lie l'un à l'autre avec la corde des cloches, et on croit que cette cérémonie rend les mariages indissolubles. »

Un nouveau voyage dans l'Inde nous fournit sur les superstitions de ces contrées de nombreux passages; nous n'en citerons que quelques-uns.

« Lorsqu'un Indien touche à ses derniers moments, on le transporte au bord du Gange; étendu sur la berge, les pieds dans l'eau, on lui remplit de limon la bouche et les narines; le malheureux ne tarde pas à être suffoqué et à rendre le dernier soupir. Alors, ses parents, qui l'environnent, se livrent au plus frénétique désespoir; l'air retentit de leurs cris; ils s'arrachent les cheveux, déchirent leurs vêtements et poussent dans le fleuve ce cadavre encore chaud et presque palpitant, qui surnage à la surface jusqu'à ce qu'il devienne la proie des vautours et des chacals...

» Après avoir traversé plusieurs villes et villages, me voici devant Bénarès, la ville sainte des Hindous, le chef-lieu de leurs superstitions, où plusieurs princes ont des maisons habitées par leurs représentants, chargés de faire au nom de leurs maîtres des ablutions et les sacrifices prescrits par leur croyance.

» Le soleil n'est pas encore levé que les degrés du large et magnifique escalier en pierre de taille qui se prolonge jusqu'à l'eau, et qui à lui seul est un monument remarquable, sont chargés d'Hindous qui viennent prier et se baigner dans le Gange. Tous sont chargés de fleurs; à chaque strophe de leurs prières, ils en jettent dans l'eau, dont la surface, au bout de quelques moments, est couverte de camellias, de roses, de mongris; hommage que tous les sectateurs de Brahma rendent chaque jour au roi des fleuves.

» En parcourant les rues, qui sont toutes fort étroites, je vis une foule nombreuse se diriger vers une large avenue de manguiers, qui aboutissait à l'une des Payades. C'était un jour de grande solennité. Je parvins avec peine près de ce temple, où les plus étranges scènes s'offrirent à mes regards. Je me crus un moment entouré de malfaiteurs subissant la peine de leurs crimes ou bien certainement de fous furieux; les uns, véritables squelettes vivants, étaient depuis vingt années renfermés dans des cages de fer d'où ils n'étaient jamais sortis; d'autres, insensés, suspendus par les bras, avaient fait vœu de rester dans cette position jusqu'à ce que ces membres, privés de sentiment, eussent perdu leur jeu d'articulation. Un de ces fanatiques me frappa par son regard sombre et farouche, qui décelait l'horrible angoisse qu'il éprouvait en tenant son poing constamment fermé, pour que ses ongles en croissant, entrassent dans les chairs et finissent par lui percer la main. Chez ce peuple idolâtre, il existe des préjugés, des superstitions plus affreuses encore, entre autres l'horrible barbare sacrifice des femmes sur le bûcher de leur mari défunt. Les lois sévères et l'influence morale des Anglais, à qui appartient une grande partie de cette immense contrée, ne diminuent pas vite ces coutumes absurdes et révoltantes. Mais ces sacrifices odieux ont encore lieu en secret et le préjugé est tel que la malheureuse victime qui s'arrache au bûcher est rejetée de sa caste, maudite de sa famille, et traîne les jours qu'elle a voulu sauver dans l'ignominie, la misère et l'abandon.

» Chez tous les peuples qui n'ont pas reçu la lumière de l'Évangile et parmi les Indiens plus que partout ailleurs, une femme est regardée pour si peu de chose que les plus durs traitements, les travaux les plus pénibles lui sont réservés. Aussi s'habituent-ils difficilement à voir les femmes européennes entourées d'hommages et de respect.

» Bénarès, comme toutes les villes indiennes, offre le singulier mélange de toutes les superstitions des divers peuples de l'Orient. A leurs traits beaux et réguliers, à leurs membres musculeux, à leurs turbans blancs et à leurs larges pan-

connaît les sectateurs d'Ali et de Maho-
listingue les brahmes, adorateurs de
à leur démarche grave et hautaine, à
ue, aux lignes blanches, jaunes et
ils portent sur le front, et qu'ils renou-
s les matins à jeun; à leurs vêtements
pés avec art sur leurs épaules; enfin,
le la plus distinctive de leurs fonctions
s, le cordon en écharpe qu'ils portent
à droite, et qui se compose d'un
éterminé de fils, que l'on observe
ement. Il est filé sans quenouille, et
n même des brahmes. Le cordon des
initiés à trois brins avec un nœud; à
ouze ans, on leur confère le pouvoir
leurs fonctions; ils reçoivent alors le
nposé de six brins avec deux nœuds.
ndous sont divisés en quatre castes : la
st celle des brahmes ou prêtres; la se-
des guerriers; la troisième celle des
s; la quatrième celle des artisans. Ces
peuvent manger ni s'allier ensemble.
ite la caste la plus basse, la plus mé-
plus en horreur à tous les Hindous :
des parias, qui sont regardés comme
s, parce qu'ils ont été chassés il y a
peut-être des castes auxquelles ils
ent. Cette infamie se transmet de père
siècle en siècle. Quand un Hindou de
net à un paria de lui parler, celui-ci
de tenir une main devant sa bouche,
on haleine ne souille pas le fier et or-
Bengali.

mbre des parias est si considérable que
ent sortir de l'opprobre où on les tient,
ient devenir oppresseurs à leur tour.
le milieu de la journée, dit ailleurs
que nous transcrivons, nous arrivâmes
vaste plaine, où se trouvaient réunis
nombre d'Hindous. Au centre s'éle-
ait ayant à son sommet une longue
nsversale fixée par le milieu. Quelques
pesant sur l'un des bouts de la perche,
près du sol, tandis que l'autre extré-
ait en proportion contraire. Un corps
était suspendu; il paraissait nager dans
s nous approchâmes du cercle formé
ectateurs, et je vis avec le plus grand
it que ce malheureux n'était retenu
sition que par deux crocs en fer.
omme ayant été descendu et décroché,
placé par un autre sunnyass; c'est sous
'on désigne cette sorte de fanatiques.
nner des signes de terreur, il s'avança
et avec assurance au lieu du supplice.
s'approcha de lui, marqua la place où
nfoncer les pointes de fer; un autre,
frappé le dos de la victime, avait in-
crocs avec adresse, juste au-dessous de
. Le sunnyass ne parut point en res-
sentir de douleur. Il plana bientôt au-dessus des têtes, prit dans sa ceinture des poignées de fleurs qu'il jeta à la foule en la saluant de gestes animés et de cris joyeux.

» Le fanatique paraissait heureux de sa position; il fit trois tours dans l'espace de cinq minutes. Après quoi on le descendit, et les cordes ayant été déliées, il fut ramené à la pagode au bruit des tam-tams et aux acclamations du peuple.

» Que penser d'une religion qui veut de tels sacrifices? Quels préjugés! quel aveuglement! On éprouve un sentiment douloureux au milieu de ce peuple privé de ces vérités consolantes, de ces pratiques si douces et si sublimes de la religion du Christ. Hâtons de nos vœux le moment où celui qui a dit au soleil : « Sortez du néant et » présidez au jour, » commandera à sa divine lumière d'éclairer ces peuples assis à l'ombre de la mort.

» Tous les riches habitants de Madras possèdent de charmantes maisons de campagne entourées de jardins d'une immense étendue; c'est un véritable inconvénient pour les visiteurs, qui sont souvent obligés de parcourir un espace de trois milles pour aller d'une maison à l'autre. En revenant un soir d'une de ces délicieuses propriétés fort éloignée de la ville, j'entendis des cris déchirants partir d'une habitation indienne devant laquelle je passais; ils furent bientôt couverts par une musique assourdissante : le son si triste du tam-tam prévalait sur tout ce tumulte. Je sortis de mon palanquin, et montant sur une petite éminence qui se trouvait à quelques pas de la maison, je pus jouir tout à mon aise de l'étrange spectacle qui s'offrit à ma vue.

» Je vis sortir de cette habitation des musiciens deux à deux, et, dans le même ordre, suivaient une trentaine d'Indiens, tous coiffés d'un mouchoir en signe de deuil; ils déroulèrent dans toute sa longueur une pièce d'étoffe blanche d'environ trente pieds, qu'ils étendirent avec soin sur le milieu de la route. Puis venait un groupe d'hommes paraissant chargés d'un lourd et précieux fardeau qu'ils portaient sur leurs épaules; ils marchaient sur le tapis jonché de fleurs, que de jeunes filles jetaient à mesure qu'ils approchaient. Le fardeau était une jeune fille morte, richement parée, que l'on conduisait à sa dernière demeure. Le voyageur eut le bonheur d'entendre les chants de l'Église sur la fosse; car on rendait à la terre les restes d'une chrétienne malabare.

On voit dans le même chapitre comment sont enterrés les Indiens sans honneur. Tippoo-Sahib dut sa perte surtout à la perfidie. Son premier ministre, soupçonné d'avoir trahi sa cause, fut massacré par les soldats et enterré sous des babouches (souliers); ce qui, dans l'Orient, est la plus grande marque de mépris.

Sureau. Quand on a reçu quelque maléfice de

la part d'un sorcier qu'on ne connaît point, qu'on pende son habit à une cheville, et qu'on frappe dessus avec un bâton de sureau : tous les coups retomberont sur l'échine du sorcier coupable, qui sera forcé de venir, en toute hâte, ôter le maléfice.

Surtur, génie qui doit, selon les Celtes, revenir, à la fin du monde, à la tête des génies du feu, précédé et suivi de tourbillons enflammés; il pénétrera par une ouverture du ciel, brisera le pont Bifrost, et, armé d'une épée plus étincelante que le soleil, combattra les dieux, lancera des feux sur toute la terre, et consumera le monde entier. Il aura pour antagoniste le dieu Frey, qui succombera. *Voy.* Bifrost.

Sustrugiel, démon qui, selon les *Clavicules de Salomon*, enseigne l'art magique et donne des esprits familiers.

Suttée. C'est le nom qu'on donne dans l'Inde au sacrifice d'une veuve par le feu. Ces sacrifices sont rarement volontaires. Un voyageur anglais écrivait en 1836 :

« Une tentative de *suttée* a eu lieu le mois dernier (avril) hors des murs de Jeypore. J'en ai été averti à temps, et je vis un grand concours de peuple qui se portait de la ville à Murda-Haida. J'appris que ces gens allaient voir une *suttée*. La femme était sur le bûcher. Dès que les flammes l'y gagnèrent, elle s'en élança et y fut rejetée. Elle s'en arracha une seconde fois. On la replongea de nouveau dans le feu, elle s'en sauva une troisième fois. La police de Jeypore intervint alors, et renvoya l'affaire au Rawul, qui ordonna de ne plus employer la force. La veuve fut sauvée en conséquence, et puis se réfugia dans un de nos hôpitaux; sans quoi elle eût été chassée du district. C'est, entre beaucoup d'autres preuves, une preuve nouvelle que le sacrifice est, dans un grand nombre de circonstances, un meurtre prémédité de la part des parents de la victime... »

Swedenborg (Emmanuel), célèbre visionnaire suédois.

« Nous ne savons guère, en France, qu'une chose de Swedenbord, dit M. Émile Souvestre, c'est que, dînant un jour de bon appétit dans une taverne de Londres, il entendit la voix d'un ange qui lui criait : « Ne mange pas tant ! » et qu'à partir de cet instant il eut des extases qui l'emportèrent régulièrement au ciel plusieurs fois par semaine. Selon quelques auteurs, l'illuminé suédois fut un des savants les plus distingués des temps modernes, et celui qui, après Descartes, remua le plus d'idées nouvelles. Ce fut Swedenborg qui, dans un ouvrage intitulé *Opera philosophica et mineralia*, publié en 1737, entrevit le premier la science à laquelle nous avons donné depuis le nom de géologie. La seconde partie de son livre contient un système complet de métallurgie, auquel l'Académie des sciences a emprunté tout ce qui a rapport au fer et à l'aci dans son *Histoire des arts et métiers*. Il compo aussi plusieurs ouvrages sur l'anatomie (ce q est un nouveau trait de ressemblance entre lui Descartes), et sembla même indiquer, dans chapitre sur la pathologie du cerveau, le systèn phrénologique auquel le docteur Gall dut pl tard sa célébrité. Il publia enfin, sous le titre *Dædalus hyperboreus*, des essais de mathém tiques et de physique qui fixèrent l'attention ses contemporains.



» Il parlait les langues anciennes, plusie langues modernes, les langues orientales, et p sait pour le plus grand mécanicien de son siè Ce fut lui qui fit amener par terre, au siége Frédérick-Hall, en se servant de machines son invention, la grosse artillerie qui n'avait être transportée par les moyens ordinaires.

» Loin d'être écrits dans un langage mystiq comme on le croit communément, la plupart traités religieux de Swedenborg se recommand par la méthode, l'ordre et la sobriété. Ils p vent se partager en quatre classes, que l'on n' rait jamais dû confondre : la première renfer les livres d'enseignement et de doctrine ; la conde, les preuves tirées de l'Écriture sainte troisième, les arguments empruntés à la mé physique et à la morale religieuse ; enfin, la q trième, les révélations extatiques de l'auteur. ouvrages compris dans cette dernière catég sont les seuls qui affectent la forme apocal tique, et dont l'extravagance puisse choquer

Swedenborg fit toutefois, dans sa mysticité, religion, comme en font tous les illuminés. même qu'il avait devancé les savants dans q ques découvertes mathématiques, il a été aus précurseur des philosophes d'aujourd'hui.

réunir toutes les communions en un
icisme où toutes elles trouveront sa-
D'après lui, « le principe de tout
ns un premier détachement de soi
ı monde. Cet état constitue le bon-
t et futur, *c'est le ciel*. L'amour exclu-
ıême et du monde constitue au con-
nnation, *c'est l'enfer*. »
e une nouvelle révélation de l'Esprit,
e Christ d'un christianisme régénéré,
t présentement quelques professeurs
hie. En même temps, Swedenborg
communication avec des intelligences
et avec les âmes de certains morts
s. Ceux qui le copient aujourd'hui
nêmes avantages ?
ıcie, divination par les feuilles de
écrivait sur ces feuilles les questions
tions sur lesquelles on voulait être
feuille séchait-elle après la demande
in par les curieux, c'était un mauvais
un heureux augure si elle tardait à

r, *Voy.* ASMODÉE.
omme il entrait à main armée en Ita-
dans l'air, en plein jour, deux grands
s qui se battaient, et qui, après s'être
haut, s'abaissèrent à quelques pieds
t disparurent en fumée. L'armée de
vantait de ce prodige, quand on lui
er que ces prétendus boucs n'étaient
ages épais formés par les exhalaisons
. Ces nuages avaient une forme qu'on
rouver semblable à celle du bouc, et
it pu comparer également à celle de
animal. On dit encore que Sylla avait
d'Apollon à laquelle il parlait en pu-
avoir les choses futures.
, esprits élémentaires, composés des
tomes de l'air, qu'ils habitent.
plein d'une innombrable multitude de
e figure humaine, un peu fiers en ap-
lit le comte de Gabalis, mais dociles
rands amateurs des sciences, subtils,
ıx sages, ennemis des sots et des igno-
's femmes et leurs filles sont des beau-
telles qu'on dépeint les Amazones.
s sont les sylphes. On trouve sur eux
le contes. *Voy.* CABALE.
re II. Gerbert, élevé sur la chaire de
e, sous le nom de Sylvestre, en 999,
s plus grands papes. Ses connaissances
ıis si fort au-dessus de son siècle, que
ques, ne pouvant nier sa grandeur,
ıt l'étendue de son savoir à quelque
le diable. Il faisait sa principale étude,
sciences sacrées, des sciences mathé-
les lignes et triangles dont on le voyait
urent à des yeux ignorants une espèce
re et contribuèrent à le faire passer
pour un nécromancien. Ce ne fut pas seulement le peuple qui donna dans cette idée absurde. Un auteur des vies des papes a dit sérieusement que Sylvestre, possédé du désir d'être pape, avait eu recours au diable, et avait consenti à lui appartenir après sa mort, pourvu qu'il lui fît obtenir cette dignité ; ce qui est un mensonge infâme. Lorsque, par cette voie détestable, ajoute le même auteur stupide, il se vit élevé sur le trône apostolique, il demanda au diable combien de temps il jouirait de sa dignité ; le diable lui répondit par cette équivoque digne de l'ennemi du genre humain : « Vous en jouirez tant que vous ne mettrez pas le pied dans Jérusalem. » La prédiction s'accomplit. Ce pape, après avoir occupé quatre ans le trône apostolique, au commencement de la cinquième année de son pontificat, célébra les divins mystères dans la basilique de Sainte-Croix, dite en Jérusalem, et se sentit attaqué aussitôt après d'un mal qu'il reconnut être mortel. Alors il avoua aux assistants le commerce qu'il avait eu avec le diable et la prédiction qui lui avait été faite, les avertissant de profiter de son exemple et de ne pas se laisser séduire par les artifices de cet esprit malin. Nous n'avons pas besoin de faire observer que nous rapportons des contes impudemment menteurs, jusque dans leurs moindres circonstances. Puis il demanda, poursuivent les calomniateurs niais de ce grand pape, qu'après sa mort son corps fût coupé en quartiers, mis sur un chariot à deux chevaux, et inhumé dans l'endroit que les chevaux désigneraient en s'arrêtant d'eux-mêmes. Ses dernières volontés furent ponctuellement exécutées. Sylvestre fut inhumé dans la basilique de Latran, parce que ce fut devant cette église que les chevaux s'arrêtèrent...

Martinus Polonus a conté encore que Sylvestre II avait un dragon qui tuait tous les jours six mille personnes... D'autres ajoutent qu'autrefois son tombeau prédisait la mort des papes par un bruit des os en dedans, et par une grande sueur et humidité de la pierre au dehors. On voit, par tous ces contes ridicules, qu'autrefois comme de nos jours, l'Église et ses plus illustres pontifes ont été en butte aux plus sottes calomnies.

Symandius, roi d'Égypte, qui, possesseur du grand œuvre, au dire des philosophes hermétiques, avait fait environner son monument d'un cercle d'or massif, dont la circonférence était de trois cent soixante-cinq coudées. Chaque coudée était un cube d'or. Sur un des côtés du péristyle d'un palais qui était proche du monument, on voyait Symandius offrir aux dieux l'or et l'argent qu'il faisait tous les ans. La somme en était marquée, et elle montait à 131,200,000,000 de mines[1].

Sympathie. Les astrologues, qui rapportent

[1] *Charlatans célèbres*, de M. Gouriet, t. I, p. 195.

tout aux astres, regardent la sympathie et l'accord parfait de deux personnes comme un effet produit par la ressemblance des horoscopes. Alors tous ceux qui naissent à la même heure sympathiseraient entre eux; ce qui ne se voit point. Les gens superstitieux voient dans la sympathie un prodige dont on ne peut définir la cause. Les physionomistes attribuent ce rapprochement mutuel à un attrait réciproque des physionomies. Il y a des visages qui s'attirent les uns les autres, dit Lavater, tout comme il y en a qui se repoussent. La sympathie n'est pourtant quelquefois qu'un enfant de l'imagination. Telle personne vous plaît au premier coup d'œil, parce qu'elle a des traits que votre cœur a rêvés. Quoique les physionomistes ne conseillent pas aux visages longs de s'allier avec les visages arrondis, s'ils veulent éviter les malheurs qu'entraîne à sa suite la sympathie blessée, on voit pourtant tous les jours des unions de cette sorte aussi peu discordantes que les alliances les plus sympathiques en fait de physionomie.

Les philosophes sympathistes disent qu'il émane sans cesse des corpuscules de tous les corps, et que ces corpuscules, en frappant nos organes, font dans le cerveau des impressions plus ou moins sympathiques ou plus ou moins antipathiques.

Le mariage du prince de Condé avec Marie de Clèves se célébra au Louvre le 13 août 1572. Marie de Clèves, âgée de seize ans, de la figure la plus charmante, après avoir dansé assez longtemps et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, passa dans une garde-robe, où une des femmes de la reine mère, voyant sa chemise toute trempée, lui en fit prendre une autre. Un moment après, le duc d'Anjou (depuis Henri III), qui avait aussi beaucoup dansé, y entra pour raccommoder sa chevelure, et s'essuya le visage avec le premier linge qu'il trouva : c'était la chemise qu'elle venait de quitter. En rentrant dans le bal, il jeta les yeux sur Marie de Clèves, la regarda avec autant de surprise que s'il ne l'eût jamais vue; son émotion, son trouble, ses transports, et tous les empressements qu'il commença de lui marquer étaient d'autant plus étonnants, que, depuis six mois qu'elle était à la cour, il avait paru assez indifférent pour ces mêmes charmes qui dans ce moment faisaient sur son âme une impression si vive et qui dura si longtemps. Depuis ce jour, il devint insensible à tout ce qui n'avait pas de rapport à sa passion. Son élection à la couronne de Pologne, loin de le flatter, lui parut un exil; et quand il fut dans ce royaume, l'absence, au lieu de diminuer son amour, semblait l'augmenter; il se piquait un doigt toutes les fois qu'il écrivait à cette princesse, et ne lui écrivait jamais que de son sang. Le jour même qu'il apprit la nouvelle de la mort de Charles IX, il lui dépêcha un courrier pour l'assurer qu'elle serait bientôt reine de Fran et lorsqu'il y fut de retour, il lui confirma c promesse et ne pensa plus qu'à l'exécuter; m peu de temps après, cette princesse fut attaq d'un mal violent qui l'emporta. Le désespoi Henri III ne se peut exprimer; il passa plusie jours dans les pleurs et les gémissements, ne se montra en public que dans le plus gr deuil. Il y avait plus de quatre mois que la p cesse de Condé était morte et enterrée à l'abb de Saint-Germain des Prés, lorsque Henri en entrant dans cette abbaye, où le cardinal Bourbon l'avait convié à un grand souper, sentit des saisissements de cœur si violents, qu fut obligé de transporter ailleurs le corps de c princesse. Enfin il ne cessa de l'aimer, quelq efforts qu'il fit pour étouffer cette passion n heureuse[1]. Quelques-uns virent là un sortilé

On raconte qu'un roi et une reine d'Arra (dans l'Asie, au delà du Gange) s'aimaient ép dument; qu'il n'y avait que six mois qu'ils étai mariés, lorsque ce roi vint à mourir; qu'on br son corps, qu'on en mit les cendres dans urne, et que toutes les fois que la reine al pleurer sur cette urne, ces cendres devenai tièdes...

Il y a des sympathies d'un autre genre : a Alexandre sympathisait avec Bucéphale; Augu chérissait les perroquets; Néron, les étourneau Virgile, les papillons; Commode sympathi merveilleusement avec son singe; Héliogab avec un moineau; Honorius, avec une poule[2], *Voy.* Antipathie, Clef d'or, etc.

Syrènes. Vous ne croyez peut-être pas aux syrènes qu'aux géants, qu'aux dragons. pendant il est prouvé aujourd'hui qu'il y a eu dragons et des géants; et dans un appendi très-attachant qui suit la légende de saint O (sixième siècle) dans le recueil de M. Amé

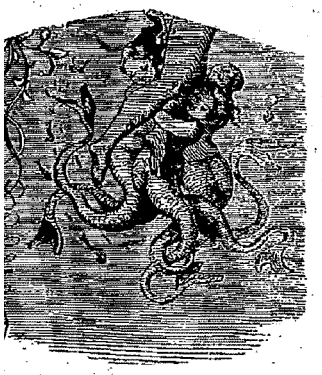
[1] Saint-Foix, *Essais*.

[2] Les antipathies ne sont pas moins singulières certains cas que les sympathies. On a vu à Calais homme qui entrait en fureur malgré lui lorsqu'il tendait crier des canards. Il les poursuivait l'ép la main. Cependant il en mangeait avec plaisir : tait son mets favori.

Helvétius raconte ce petit trait :

« Le duc de Lorraine donnait un grand repa toute sa cour. On avait servi dans le vestibule, c vestibule donnait sur un parterre. Au milieu du s per, une femme croit voir une araignée. La peu saisit; elle pousse un cri, quitte la table, fuit c le jardin et tombe sur le gazon. Au moment de chute, elle entend quelqu'un rouler à ses côtés; tait le premier ministre du duc. — Ah! monsi que vous me rassurez et que j'ai de grâces à v rendre! Je craignais d'avoir fait une impertinence Hé! madame, qui pourrait y tenir? Mais, dites-m était-elle bien grosse? — Ah! monsieur, elle était freuse. — Volait-elle près de moi? — Que voulez-v dire? Une araignée voler? — Hé quoi! reprend ministre, pour une araignée vous faites ce train Allez, madame, vous êtes folle; je croyais, moi, c'était une chauve-souris. »

titulé *le Perroquet de Walter Scott*, ouve, par une multitude de faits et de s, qu'il y a eu des syrènes en Bre-



pays on les appelle les chanteuses des marins disent avoir entendu le sifflesyrène : ce mot, chez eux, indique é de la nature par laquelle l'air pressé rend un son ; elle existe dans le ciel, sur la terre, dans les mers ; elle produit l'harmonie des sphères, le sifflement des vents, le bruit des mers sur le rivage. Le peuple se représente la faculté dont il s'agit comme une espèce de génie auquel il applique la forme d'une femme, d'une cantatrice habitante des airs, de la terre et des mers. De là les syrènes des anciens ; ils leur donnaient la figure d'une femme, et le corps d'un oiseau ou d'un poisson. Zoroastre appelait l'âme syrène, mot qui en hébreu signifie chanteuse[1].

Syrrochite, pierre précieuse dont, au rapport de Pline, les nécromanciens se servaient pour retenir les ombres évoquées.

Sytry ou **Bitru**, grand prince aux enfers ; il apparaît sous la forme d'un léopard, avec des ailes de griffon. Mais lorsqu'il prend la forme humaine, il est d'une grande beauté. C'est lui qui enflamme les passions. Il découvre, quand on le lui commande, les secrets des femmes, qu'il tourne volontiers en ridicule. Soixante-dix légions lui obéissent[2].

T

est, dans les traditions de Tahiti, le
toutes choses. C'est lui qui fixa la
en appela les éléments, qui arrangea
qui produisit les premières créatures
sa ressemblance....

Nicot, ambassadeur à Lisbonne, est le
i ait fait connaître le tabac en France ;
de Sainte-Croix l'introduisit en Italie ;
Drack en Angleterre. Jamais la naduit de végétaux dont l'usage se soit
ssi rapidement ; mais il a eu ses ad-
Jn empereur turc, un czar de Russie,
Perse, le défendirent à leurs sujets,
de perdre le nez ou même la vie. Il
permis dans l'origine d'en prendre à
même, à cause des éternuments qu'il
on ne le prenait pas dans les réunions
e la cour. Jacques Ier, roi d'Angleposa un gros livre pour en faire condangers. La faculté de médecine de
ntenir une thèse sur les mauvais effets
ante, prise en poudre ou en fumée ;
teur qui présidait ne cessa de prendre
ndant toute la séance.

tants de l'île de Saint-Vincent croient,
le tabac était le fruit défendu du patre.

tournantes. De même que le magnéa cent ans et le somnambulisme au
nent de ce siècle, la divination par
ournantes et les esprits frappeurs occupe aujourd'hui bien des têtes, et fait, depuis quelques années, le mystérieux entretien des



causeries. Cette évocation toute magique n'est pourtant pas nouvelle. Toutes les époques philosophiques ont fini par là. A ceux qui repoussent Dieu, athées ou panthéistes, pour exalter la matière, Dieu laisse aller le diable et ses légions ; et dès lors il n'est plus possible de ne pas s'incliner devant ce que dit saint Paul, que nous devons lutter contre les puissances invisibles qui circulent dans notre atmosphère. Tertullien parle des tables tournantes que l'on consultait de son temps ; mais il y avait alors d'autres tables divi-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère.*
[2] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

natoires. L'auteur du savant livre *Des esprits*, M. de Mirville, cite, du livre XXIX d'Ammien Marcellin, un passage que nous reproduisons ici :

« Patricius et Hilarius, traduits devant un tribunal romain pour crime de magie, se défendirent ainsi :

» Hilaire parla le premier : Nous avons fait, dit-il, avec des morceaux de laurier, à l'imitation du trépied de Delphes, la petite table (*mensulam*) que vous voyez ici. Puis, *l'ayant consacrée*, suivant l'usage...., nous nous en sommes servis.... Nous la posons au milieu de la maison, et plaçons proprement dessus un bassin rond fait de plusieurs métaux. Alors un homme vêtu de lin récite une formule de chant et fait un sacrifice au dieu de la divination, puis il tient suspendu au-dessus du bassin un anneau en fil de lin très-fin et consacré par des moyens mystérieux. Cet anneau saute successivement, mais sans confusion, sur plusieurs des lettres gravées et s'arrête sur chacune; il forme aussi des vers parfaitement réguliers..., et ces vers sont les réponses aux questions qu'on a faites. Nous demandions un jour qui serait le successeur de l'empereur actuel...., l'anneau sauta et donna les deux syllabes *Théo*.... Nous ne poussâmes pas plus loin, nous trouvant suffisamment avertis que ce serait *Théodore*. Les faits démentirent plus tard les magiciens, mais non la prédiction, car ce fut *Théodose*. »

Voilà bien, vous en conviendrez, tout ce qui se passe aujourd'hui. C'est la *mensula* qui joue le premier rôle; c'est elle qui est consacrée; le prêtre remplace notre *medium* (intermédiaire entre l'esprit évoqué et le curieux); et l'anneau tient lieu du *crayon*; puis au-dessus de ces trois organes plane le *dieu de la divination*....

Le secret des tables divinatoires ne s'est jamais perdu. On lisait, il n'y a pas longtemps, dans *l'Abeille de Saint-Pétersbourg*, que les lamas, prêtres de la religion de Bouddha dans l'Inde, se servaient de tables pour deviner depuis un temps immémorial. Voici un extrait de cet article, signé Alexis de Valdemar :

« Une personne vient-elle s'adresser au lama et lui porter sa plainte avec prière de lui découvrir l'objet qui lui a été volé, il est rare que le lama consente sur-le-champ à acquiescer à la demande. Il la renvoie à quelques jours, sous prétexte de préparations à son acte de divination.

» Quand arrive le jour et l'heure indiqués, il s'assied par terre devant une *petite table carrée*, place sa main dessus, et commence à voix basse la lecture d'un ouvrage thibétain. Une demi-heure après, le prêtre se soulève, détache sa main de la table, élève son bras, tout en lui conservant, par rapport à son corps, la position qu'il avait en se reposant sur la table; celle-ci s'élève aussi suivant la direction de la main. Le lama se place alors debout, élève sa main au-dessus de sa tête, et la table se retrouve au niveau de ses yeux.

» L'enchanteur fait un mouvement en av la table exécute le même mouvement; il c la table le précède avec une rapidité telle q lama a peine à la suivre. Après avoir suiv verses directions, elle oscille un peu dans et finit par tomber.

» De toutes les directions qu'elle a suivie en est une plus marquée, c'est de ce côté l'on doit chercher les objets volés.

» Si l'on prêtait foi aux récits des gen pays, on les retrouverait à l'endroit où tom petite table.

» Le jour où j'assistai à cette expérience, avoir parcouru dans l'air un trajet de pl 80 pieds, elle est tombée dans un endroit vol n'a pas été découvert. Toutefois, je avouer, en toute humilité, que le même jo paysan russe, demeurant dans la direction quée, s'est suicidé. Ce suicide a éveillé des çons; on s'est rendu à son domicile, et o trouvé tous les objets volés.

» Par trois différentes fois cette expér échoua en ma présence, et le lama déclar les objets ne pouvaient être retrouvés. Mais assistant pour la quatrième fois, j'ai été t du fait que je viens de vous rapporter. C passait aux environs du bourg Élane, da province actuelle de Zabaïkal.

» N'osant pas me fier aveuglément à mes je m'expliquais ce fait par un tour d'adress ployé par le lama prestidigitateur. Je l'ac de soulever la table au moyen d'un fil inv aux yeux des spectateurs. Mais après un ex plus minutieux, je n'ai trouvé aucune tra supercherie quelconque. De plus, la *table vante* était en bois de pin et pesait une li demie.

» A l'heure qu'il est, je suis persuadé c phénomène se produisait en vertu des n principes qui font mouvoir *les tables, les peaux, les clefs*, etc. »

Nous avons rapporté, à l'article *Spiri* l'origine et les progrès de la divination p esprits, au moyen surtout des tables tourn Cette nouveauté éclata comme une cont Au bout de deux ans, on comptait aux Unis cinq cent mille personnes en co nication avec les esprits. Il se publia là des livres; et des journaux furent consa cette science, qui ouvrait aux curieux des nouvelles. Les tables tournantes furent h interrogées en Europe, et, depuis 1850, o est occupé partout. Nous pourrions citer de incontestables. Des hommes sérieux les on diés et n'ont vu en résumé, dans ces e que les démons dont saint Paul nous ra que nous vivons entourés.

Et cependant, les savants de nos acad se refusent à l'évidence, dès qu'elle g contrarie tant soit peu leur doctrine, con

Mirville. Il ajoute : « On aura peine à
ire un jour le degré d'acharnement
par les docteurs en sciences médicales
ite idée surnaturelle ; on dirait vraiment
nt pas d'autres ennemis, pas d'autres
à combattre.
entendez, par exemple, M. le docteur
écrier que : « Tout homme qui s'avise de
un esprit doit être immédiatement ren-
Charenton. » — « Dans nos temps mo-
dit à son tour le docteur Lelut, sous
'être pris pour un fou halluciné, on ne
plus se prétendre en communication
cun agent surnaturel, quel qu'il soit... »
octeur Parchappe est encore moins poli
simples qu'il attaque : « Graduellement
de siècle en siècle, le surnaturalisme,
a été *définitivement chassé* du domaine
ience, dès la fin du siècle dernier, et
peine aujourd'hui s'il se trouve encore
té chez un petit nombre d'individus
enant aux classes *les plus infimes et les*
norantes de nos sociétés civilisées... »



ne répondrons pas impolitesses pour
étés. Nous ne dirons pas (ce serait ici
) qu'il y a, chez les savants surtout,
mes qui ont des yeux pour ne pas voir
ntelligence pour ne pas comprendre ;
es enfermerons pas à Charenton, comme
y poussent. En renvoyant le lecteur à
irville, à M. Des Mousseaux, à la *Table*
, nous reviendrons aux coups frappés
sprits frappeurs.
oyen de ces coups, et à l'aide de la réci-
e l'alphabet, les êtres invisibles qui les
nt sont parvenus à faire des signes affir-

fait mention de coups semblables dans une
istoires de revenants, de maisons hantées,
nonnayeurs supposés, de *Klopf* et de *Polter*
tc.
rappelle aussi cette prière que l'Église répè-
les exorcismes qui précédaient la bénédic-
édifices : « Mettez en fuite, Seigneur, tous les
nalins, tous les fantômes, et tout Esprit qui
Spiritum percutientem). » Quel jour jeté sur
on !

matifs et négatifs, à compter, à écrire des phrases et des pages entières. Mais c'est loin d'être tout. Non-seulement ils battent des marches, suivent le rhythme des airs qu'on leur indique ou que l'on chante avec eux, et imitent toutes sortes de bruits, tels que celui de la scie, du rabot, d'une navette, de la pluie, de la mer, du tonnerre ; mais on les a entendus, dans certains cas, jouer des airs sur des violons ou guitares, sonner des cloches, et même exécuter, sans qu'aucun instrument soit présent, de magnifiques morceaux de musique militaire.

D'autres fois, et c'est là le genre de phénomènes qui a le plus de rapport avec ce qui se passe en ce moment, on voit, sans cause connue, ou sur la simple demande des assistants et sans que personne les touche, des meubles ou autres objets de toute nature et de toute dimension se mettre en mouvement, tandis que d'autres, au contraire, prennent une telle adhérence au plancher, que plusieurs hommes ne peuvent les ébranler. D'énormes tables parcourent les appartements avec une rapidité effrayante, bien qu'elles soient chargées de plusieurs centaines de livres ; d'autres s'agitent et s'inclinent de plus de 45 degrés, sans que les menus objets qui les couvrent se renversent ; d'autres sautent sur un pied et exécutent une véritable danse, malgré le poids de plusieurs personnes qu'elles entraînent. Des hommes eux-mêmes sont transportés tout d'un coup d'un bout d'une chambre à un autre, ou bien sont élevés en l'air et y demeurent quelques instants suspendus. Là, des mains sans corps se laissent voir et sentir, ou bien elles apposent, sans qu'on les voie, des signatures appartenant à des personnes décédées, ou d'autres caractères sur des papiers dont nul ne s'est approché. Ici, on aperçoit des formes humaines diaphanes, dont on entend même quelquefois la voix. Dans d'autres endroits, des porcelaines se brisent d'elles-mêmes, des étoffes se déchirent, des vases se renversent, des bougies s'éteignent et se rallument, des appartements s'illuminent et rentrent tout à coup dans l'obscurité, des fenêtres sont brisées à coups de pierres, des femmes sont décoiffées.. Enfin, on n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tous les faits étranges, fantastiques et souvent grotesques qui sont très-sérieusement rapportés dans les relations américaines.

Sans doute, parmi tous ces faits, il doit y en avoir un certain nombre d'inexacts, de faux ou même de controuvés ; mais dans une pareille matière la critique est inhabile à faire un choix, et dès l'instant où l'on entre dans le champ du surnaturel, la raison n'a plus le droit de s'arrêter à un point plutôt qu'à un autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que beaucoup des faits que nous avons indiqués, et les plus importants, sont établis d'une manière si positive et si authentique qu'il est impossible de les révoquer en doute,

sans attaquer le caractère et la bonne foi des nombreux témoins qui les attestent, et parmi lesquels se trouvent des hommes honorables et éclairés, tels que des magistrats, des médecins, des professeurs.

Quelles sont les conditions nécessaires pour le développement de ces manifestations?... La seule dont on ait pu jusqu'à présent se rendre compte, mais qui paraît indispensable, est la présence de certaines personnes, qui sont des intermédiaires obligés entre les hommes et les auteurs de ces phénomènes, et que, pour cette raison, on désigne sous le nom de *médium*. Mais du reste ces *médium* ne peuvent être reconnus d'avance par aucun caractère physique ou moral. Ils se révèlent d'eux-mêmes ou sont indiqués par les *médium* déjà développés, et il s'en rencontre au moment où on s'y attend le moins parmi les personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, croyants ou incrédules. Ainsi, dans les trente à quarante mille *médium* que l'on prétendait exister aux États-Unis au commencement de cette année (1854), on voit des hommes graves, instruits, entourés de l'estime et de la considération publique, parmi lesquels on compte un juge de la cour suprême et plusieurs ministres de différentes sectes, des femmes distinguées appartenant à la classe supérieure de la société, et à côté d'eux des gens du peuple tout à fait illettrés, des sauvages, et même des individus d'un caractère notoirement immoral et dépravé.

On ne sait pas encore si les *médium* se rencontrent plus fréquemment parmi les sujets magnétiques que parmi les autres, et, bien que cela paraisse probable, on trouve à cet égard des opinions contradictoires dans les différents ouvrages qui traitent de ces questions.



Certains *médium* très-développés, étant en rapports constants avec les esprits, obtiennent presque toujours, partout où ils se trouvent, qu'ils se manifestent à leur volonté. Mais la méthode suivie habituellement pour provoquer ces manifestations consiste à former des *cercles spirituels* qui, au dire des esprits, servent singulièrement à faciliter leurs rapports avec les vivants. Pour cela, quelques personnes ayant, autant faire se peut, la même manière de voir sur questions, et bien disposées, c'est-à-dire pr à servir aux esprits d'instruments passifs, se nissent autour d'une table, de préférence en c pagnie d'un ou de plusieurs *médium*, s'il trouve dans la localité : là elles attendent, e tenant ou non par la main, et en fixant leur sée commune sur ces questions, par des lect ou des chants, ou simplement en gardant le lence, que les esprits manifestent leur prés de façon ou d'autre. Souvent ce n'est qu'a plusieurs séances, de plusieurs heures chac que de très-légers coups, qui se font enten sur la table ou ailleurs, annoncent que leur d est exaucé. Quelquefois aussi, et cela paraît pendre surtout de l'état physique ou moral personnes qui composent le cercle, ou m simplement de celles qui sont présentes, auc manifestation ne s'obtient, quelque temps l'on prolonge les séances; et l'on voit fréqu ment les esprits refuser de rien faire ou dire qu'à ce qu'une personne qui leur déplaît sortie de l'appartement. Dans d'autres cas contraire, la présence des esprits s'est, grande frayeur des assistants, manifestée sul ment par des coups terribles, dans des cer formés par des incrédules et par façon de santerie.

Mais depuis que ces manifestations se sont tipliées, les esprits ont adopté différents au modes de communication beaucoup plus simp pour lesquels les *médium* eux-mêmes leur ser d'instrument direct.

Indépendamment des *rapping médium*, c'e dire de ceux en présence desquels des coup font entendre, on en voit qui, sous l'influ des esprits, tombent subitement dans des nerveux tout à fait semblables à ceux que pro souvent le magnétisme, et qui deviennent de véritables automates, des membres et de ganes desquels les esprits disposent à volo Dans cet état, les *médium* répondent aux q tions verbales ou même mentales adressées esprits par des mouvements spasmodiques e volontaires, soit en frappant des coups ave main, soit en faisant des signes de tête o corps, soit en indiquant du doigt sur un alph des lettres successives avec une rapidité qu'il est souvent difficile de les suivre.

D'autres, les *writing médium*, sentent to coup leur bras saisi d'une roideur tétanique armés d'une plume ou d'un crayon, ils ser aux esprits d'instruments passifs pour écrir dessiner les choses qu'ils veulent faire conna et parfois des volumes entiers, sans que la part du temps leur intelligence soit en jeu.

Il est des esprits qui, par l'intermédiair leurs *médium*, décrivent les maladies, en voient les crises, en indiquent le traitemen

t la guérison par l'imposition des mains, es passes magnétiques, comme le font mbules clairvoyants.

s ont donné, sur des faits anciens et ou- sur des faits récents ignorés de toutes nes présentes, ou encore sur des choses ssaient à des distances telles qu'ils ne pas en avoir naturellement connais- es détails suivis et circonstanciés qui e sont trouvés d'une exactitude in-

en est assez sur ces redoutables ma- i ont donné lieu à beaucoup d'ouvrages à une revue spéciale : *la Table par-* erminons en rappelant aux chrétiens se a formellement condamné et rigou- t interdit ce dangereux commerce avec ns, seuls meneurs de ces tours.

rnité. Le diable jette souvent sur ses n sort que l'on appelle le *sort de taci-* es sorciers qui en sont frappés ne peu- ndre aux demandes qu'on leur fait dans ès. Ainsi Boullé garda le silence sur ce erchait à savoir de lui, et il passa pour u le sort de taciturnité [2].

ins, espèce de fées chez les mahomé- irs fonctions répondent quelquefois à s Parques chez les anciens. Elles secou- habituellement les hommes contre les et leur révèlent l'avenir. Les romans leur donnent une grande beauté, avec comme celles des anges.

pied (Noël), mort en 1589. On lui doit *é de l'apparition des esprits*, à savoir, s séparées, fantômes, etc., in-12, sou- primé. Il admet dans ce livre beaucoup s de revenants. Il a laissé de plus les *uther et de Carlostadt*, Paris, 1577, in-8°; *gé de la philosophie d'Aristote*, 1583, e *Histoire de l'État et la république des* eubages, saronides, bardes, depuis le jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ, -8°, livre plein de fables et d'idées sin-

troux (Jeanne), femme de Pierre Bon- sorcière que l'on accusa, à Montmoril- litou (année 1599), d'avoir été au sabbat. ua dans son interrogatoire que, son mari contrainte de se rendre à l'assemblée in- elle y fut et continua d'y aller pendant q ans; que la première fois qu'elle vit , il était en forme d'homme noir; qu'il présence de l'assemblée : *Saute! saute!* elle se mit à danser; que le diable lui un lopin de sa robe et une poule, etc. cue par témoins d'avoir, au moyen de charmes, maléficié et fait mourir des personnes et des bestiaux, elle fut condamnée à mort, ainsi que son mari.

Taingairi, esprits aériens chez les Kalmouks. Ils animent les étoiles, qui passent pour autant de petits globes de verre. Ils sont des deux sexes.

Talapoins, magiciens qui servent de prêtres aux habitants du royaume de Lao, en Asie, et qui sont très-puissants.

Les Langiens (peuples de Lao) sont fort entêtés pour la magie et les sortiléges. Ils croient que le moyen le plus sûr de se rendre invincible est de se frotter la tête d'une certaine liqueur composée de vin et de bile humaine. Ils en mouillent aussi les tempes et le front de leurs éléphants. Pour se procurer cette drogue, ils achètent des talapoins la permission de tuer. Puis ils chargent de cette commission des mercenaires qui en font leur métier. Ceux-ci se postent au coin d'un bois et tuent le premier qu'ils rencontrent, homme ou femme, lui fendent le ventre et en arrachent le fiel. Si l'assassin ne rencontre personne dans sa chasse, il est obligé de se tuer lui-même, ou sa femme, ou son enfant, afin que celui qui l'a payé ait de la bile humaine pour son argent.

Les talapoins profitent avec adresse de la crainte qu'on a de leurs sortiléges, qu'ils donnent et qu'ils ôtent à volonté, suivant les sommes qu'on leur offre.

On lit dans Marini beaucoup d'autres détails, mais la plupart imaginaires, l'auteur ayant voulu faire quelquefois assez méchamment, sous le manteau des talapoins, des allusions misérables aux moines chrétiens.

Talismans. Un talisman ordinaire est le sceau, la figure, le caractère ou l'image d'un signe céleste ou autre, faite, gravée ou ciselée sur une pierre, par un ouvrier qui ait l'esprit arrêté et attaché à l'ouvrage, sans être distrait ou dissipé par des pensées étrangères, au jour et à l'heure de la planète, en un lieu fortuné, par un temps beau et serein et quand le ciel est en bonne disposition, afin d'attirer les influences.

Le talisman portant la figure ou le sceau du soleil doit être composé d'or pur sous l'influence de cet astre, qui domine sur l'or. Le talisman de la lune doit être composé d'argent pur, avec les mêmes circonstances. Le talisman de Mars doit être composé d'acier fin. Le talisman de Jupiter doit être composé du plus pur étain. Le talisman de Vénus doit être composé de cuivre poli et bien purifié. Le talisman de Saturne doit être composé de plomb raffiné. Le talisman de Mercure doit être composé de vif-argent fixé. Quant aux pierres, l'hyacinthe et la pierre d'aigle sont de nature solaire. L'émeraude est lunaire. L'aimant et l'améthyste sont propres à Mars. Le béryl est propre à Jupiter, la cornaline à Vénus, la chalcédoine et le jaspe à Saturne, la topaze et le porphyre à Mercure.

nie en un volume in-8°, chez Henri Plon, à yez aussi *Bortisme*.

ules Garinet, *Hist. de la magie en France*,

Les talismans furent imaginés, dit-on, par les Égyptiens, et les espèces en sont innombrables. Le plus célèbre de tous les talismans est le fameux anneau de Salomon, sur lequel était gravé le grand nom de Dieu. Rien n'était impossible à l'heureux possesseur de cet anneau, qui dominait sur tous les génies.

Apollonius de Tyane mit à Constantinople la figure d'une cigogne qui en éloignait tous les oiseaux de cette espèce par une propriété magique. En Égypte, une figure talismanique représentait Vénus couchée, et servait à détourner la grêle.

On faisait des talismans de toutes les matières ; les plus communs sont les talismans cabalistiques, qui sont aussi les plus faciles, puisqu'on n'a pas besoin pour les fabriquer de recourir au diable ; ce qui demande quelques réflexions.

Les talismans du soleil, portés avec confiance et révérence, donnent les faveurs et la bienveillance des princes, les honneurs, les richesses et l'estime générale. Les talismans de la lune garantissent des maladies populaires : ils devraient aussi garantir des superstitions. Ils préservent les voyageurs de tout péril. Les talismans de Mars ont la propriété de rendre invulnérables ceux qui les portent avec révérence. Ils leur donnent une force et une vigueur extraordinaires. Les talismans de Jupiter dissipent les chagrins, les terreurs paniques, et donnent le bonheur dans le commerce et dans toutes les entreprises. Les talismans de Vénus éteignent les haines et donnent des dispositions à la musique. Les talismans de Saturne font accoucher sans douleur ; ce qui a été éprouvé avec un heureux succès, disent les écrivains spéciaux, par des personnes de qualité qui étaient sujettes à faire de mauvaises couches. Ils multiplient les choses avec lesquelles on les met. Si un cavalier est botté et qu'il porte un de ces talismans dans sa botte gauche, son cheval ne pourra être blessé. Les talismans de Mercure rendent éloquents et discrets ceux qui les portent révéremment. Ils donnent la science et la mémoire ; ils peuvent guérir toutes sortes de fièvres, et, si on les met sous le chevet de son lit, ils procurent des songes véritables dans lesquels on voit ce que l'on souhaite de savoir : agrément qui n'est pas à dédaigner [1]. *Voy.* Talys, Theraphim, Thomas d'Aquin, Crocodiles, Pantacles, etc.

Talissons, prêtres des Prussiens aux siècles de l'idolâtrie. Ils faisaient l'oraison funèbre du mort, puis, regardant au ciel, ils criaient qu'ils voyaient le mort voler en l'air à cheval, revêtu d'armes brillantes, et passer en l'autre monde avec une grande suite.

Talmud. *Voy.* Thalmud.

Talys, talismans employés dans les mariages chez les Indiens. Dans quelques castes, c'est un petite plaque d'or ronde, sans empreinte ni figure ; dans d'autres, c'est une dent de tigre ; y en a qui sont des pièces d'orfévrerie matérielle et informes.

Tambour magique. C'est le principal instrument de la magie chez les Lapons. Ce tambou est ordinairement fait d'un tronc creusé de pi ou de bouleau. La peau tendue sur ce tambou est couverte de figures symboliques que les La pons y tracent avec du rouge. *Voy.* Lapons.

Tamaracunga, jeune Péruvien qui, à la suit de l'entrée des Espagnols dans le Pérou, voul recevoir le baptême. Il fut à ce sujet cruellemer harcelé par les démons, qui jusqu'alors avaier régné dans cette contrée. Mais il eut la grâce d triompher d'eux. Ses luttes contre l'ennemi soi racontées avec de curieux détails dans l'histoi du Pérou de Pierre Cieça de Léon, ouvrage es timé [1]. On y voit que les démons, moitié furieu moitié baladins, ne négligeaient rien pour cor server leur proie.

Tamis (divination par le). *Voy.* Cosquino mancie.

Tamous, enfer général des Kalmouks. D diables à tête de chèvre y tourmentent les dan nés, qui sont sans cesse coupés par morceau sciés, brisés sous des meules de moulin, pu rendus à la vie pour subir le même supplic Les bêtes de somme y expient leurs fautes so les plus pesants fardeaux, les animaux féroc se déchirent entre eux sans cesse, etc.

Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien. El était habile dans la science des augures ; on co servait à Rome sa ceinture, à laquelle on attr buait de grandes vertus.

Tanchelm ou **Tanchelin.** De 1105 à 112 cet hérétique dissolu fut en si grande vénératio à Anvers et dans les contrées voisines, qu'o recherchait ses excréments comme des prése vatifs, charmes et phylactères [2].

Taniwoa, le Neptune des naturels de la No velle-Zélande.

Tanner. Le cardinal Sfrondrate raconte qu le P. Tanner, pieux et savant jésuite, allant d Prague à Inspruck pour rétablir sa santé à l'a natal, mourut en chemin dans un village do on ne dit pas le nom. Comme la justice du lie faisait l'inventaire de son bagage, on y trou une petite boîte que sa structure extraordinai fit d'abord regarder comme suspecte, car el était noire et composée de bois et de verre. Ma on fut bien plus surpris lorsque le premier q regarda par le verre d'en haut se recula en d sant qu'il y avait vu le diable. Tous ceux qui r gardèrent après lui en firent autant. Effectiv ment ils voyaient dans cette boîte un être anim

[1] *Le Petit Albert.*

[1] Imprimé à Séville en 1555, in-folio.

[2] Voyez son histoire dans les *Légendes des pèch capitaux.*

e taillé, noir, affreux, armé de cornes.
homme qui achevait son cours de phi-
fit observer à l'assemblée que la bête
e dans la boîte, étant infiniment plus
ie la boîte elle-même, ne pouvait être
natériel, mais bien un esprit comprimé
forme d'un animal. On concluait que
portait la boîte avec lui ne pouvait être
rcier et un magicien. Un événement si
ie fit grand bruit. Le juge qui présidait
taire condamna le mort à être privé de
ure ecclésiastique, et enjoignit au curé
er la boîte pour en faire sortir le dé-
multitude, sachant que le défunt était
lécida de plus que tout jésuite commer-
e le diable; ce qui est la manière de
s masses ignorantes. Pendant qu'on pro-
i conséquence, un philosophe prussien,
par ce village, entendit parler d'un jé-
cier et du diable enfermé dans une boîte.
beaucoup, alla voir le phénomène et re-
que c'était un microscope, que les villa-



connaissaient pas. Il ôta la lentille, et
rtir un cerf-volant, qui se promena sur
et ruina ainsi tout le prodige. Cela n'em-
as que beaucoup de gens par la suite,
du P. Tanner, ne faisaient mention que
ression produite d'abord, et s'obstinaient
ir qu'ils avaient vu le diable et qu'un
st un sorcier [1].

ou **Gaap**, grand président et grand prince
ers. Il se montre à midi lorsqu'il prend
e humaine. Il commande à quatre des
ux rois de l'empire infernal. Il est aussi
que Byleth. Il y eut autrefois des nécro-
s qui lui offrirent des libations et des
stes; ils l'évoquaient au moyen d'artifices magiques qu'ils disaient composés par le très-sage roi Salomon; ce qui est faux, car ce fut Cham, fils de Noé, qui le premier commença à évoquer les esprits malins. Il se fit servir par Byleth et composa un art en son nom, et un livre qui est apprécié de beaucoup de mathématiciens. On cite un autre livre attribué aux prophètes Élie et Élisée, par lequel on conjure Gaap en vertu des saints noms de Dieu renfermés dans les *Clavicules de Salomon*.



Tap.

Si quelque exorciste connaît l'art de Byleth, Gaap ou Tap ne pourra supporter la présence dudit exorciste. Gaap ou Tap excite à l'amour, à la haine. Il a l'empire sur les démons soumis à la puissance d'Amaymon. Il transporte très-promptement les hommes dans les différentes contrées qu'ils veulent parcourir. Il commande à soixante légions [1].

Tarentule. On prétend qu'une seule piqûre de la tarentule suffit pour faire danser. Un coq et une guêpe piqués de cette sorte d'araignée ont dansé, dit-on, au son du violon et ont battu la mesure. Si l'on en croit certains naturalistes, non-seulement la tarentule fait danser, mais elle danse elle-même assez élégamment. Le docteur Saint-André certifie qu'il a traité un soldat napolitain qui dansait tous les ans quatre ou cinq jours de suite, parce qu'une tarentule l'avait piqué. Ces merveilles ne sont pas encore bien expliquées.

Tarni, formules d'exorcisme usitées chez les Kalmouks. Écrites sur du parchemin et suspendues au cou d'un malade, elles passent pour avoir la vertu de lui rendre la santé.

Taroataihetomeo, Dieu suprême des indigènes d'Otahiti; sans doute le même que Taaroa et aussi qu'Étua.

Tarots ou Cartes tarotées. C'est le nom

[1]. Bonaventure Giraudeau, *Paraboles*.

[1] Wierus, in *Pseudom. dæm.*, p. 823.

qu'on donne aux cartes égyptiennes, italiennes et allemandes; le jeu se compose de soixante-dix-huit cartes, avec lesquelles on dit la bonne aventure d'une manière plus étendue que par nos cartes ordinaires. Il y a dans ce jeu vingt-deux tarots proprement dits. Dans les cartes italiennes, les tarots sont les quatre éléments (vieux style), l'Évangile, la mort, le jugement dernier, la prison, le feu, Judas Iscariote, etc.; dans les cartes allemandes, les tarots sont le fou, le magicien, l'ours, le loup, le renard, la licorne, etc. Il y a ensuite cinquante-six cartes, savoir : quatre rois, quatre dames, quatre cavaliers, quatre valets; dix cartes depuis l'as jusqu'au dix pour les bâtons (ou trèfles); dix pour les épées (ou piques); dix pour les coupes (ou carreaux); dix pour les pièces d'argent (ou cœurs).

Il serait trop long de détailler ici l'explication de toutes ces cartes. Elle ressemble beaucoup à la cartomancie ordinaire. Cependant elle donne infiniment plus d'oracles.

Tartara! C'est le cri que poussaient les prophètes du Dauphiné en allant à la bataille. Ce cri devait, disaient-ils, leur assurer la victoire et mettre leurs ennemis en déroute. Le contraire arriva[1].

Tartare, enfer des anciens. Ils le plaçaient sous la terre, qu'ils croyaient plate, à une telle profondeur, dit Homère, qu'il est aussi éloigné de la terre que la terre l'est du ciel. Virgile le dépeint vaste, fortifié de trois enceintes de murailles et entouré du Phlégéton. Une haute tour en défend l'entrée. Les portes en sont aussi dures que le diamant; tous les efforts des mortels et toute la puissance des dieux ne pourraient les briser... Tisiphone veille toujours à leur garde et empêche que personne ne sorte, tandis que Rhadamanthe livre les criminels aux furies. L'opinion commune était qu'il n'y avait plus de retour pour ceux qui se trouvaient une fois précipités dans le Tartare. Platon est d'un autre avis: selon lui, après qu'ils y ont passé une année, un flot les en retire et les ramène dans un lieu moins douloureux.

Tartini. Le célèbre musicien Tartini se couche ayant la tête échauffée d'idées musicales. Dans son sommeil lui apparaît le diable jouant une sonate sur le violon. Il lui dit: « Tartini, joues-tu comme moi? » Le musicien, enchanté de cette délicieuse harmonie, se réveille, court à son piano et compose sa plus belle sonate, celle du diable.

Tasso (Torquato). Il croyait à l'astrologie judiciaire. « J'ai fait considérer ma naissance par trois astrologues, dit-il dans l'une de ses lettres, et, sans savoir qui j'étais, ils m'ont représenté d'une seule voix comme un grand homme dan les lettres, me promettant très-longue vie et très haute fortune; et ils ont si bien deviné les qua lités et les défauts que je me connais à moi-même soit dans ma complexion, soit dans mes habitudes que je commence à tenir pour certain que je de viendrai un grand homme. » Il écrivait ce en 1576. On sait quelle fut sa haute fortune sa très-longue vie! Il mourut en 1595, âgé cinquante-deux ans. Il se disait doté d'un espr familier.

Tatien, hérétique du deuxième siècle, ch des encratites, qui attribuaient au démon plantation de la vigne et l'institution du mariag

Taupe. Elle jouait autrefois un rôle importa dans la divination. Pline a dit que ses entraill étaient consultées avec plus de confiance qu celles d'aucun autre animal. Le vulgaire attribu encore à la taupe certaines vertus. Les plus me veilleuses sont celles de la main *taupée*, c'est-à dire qui a serré une taupe vivante jusqu'à qu'elle soit étouffée. Le simple attouchement cette main encore chaude guérit les douleurs d dents et même la colique. Si on enveloppe u des pieds de la taupe dans une feuille de laurie et qu'on la mette dans la bouche d'un cheva il prendra aussitôt la fuite, saisi de peur. Si o la met dans le nid de quelque oiseau, les œu deviennent stériles.

De plus, si on frotte un cheval noir avec l'eau où aura cuit une taupe, il devien blanc[1]...

Tauses. En pays allemands, les tauses so des esprits malins qui donnent le cauchemar s'appuyant sur les bonnes gens pendant le son meil.

Tavides, caractères que les insulaires d Maldives regardent comme propres à les garan des maladies. Ils s'en servent aussi comme d philtres, et prétendent, par leur moyen, insp rer de l'amour.

Taymural, roi de Perse qui, dans les tem fabuleux, relégua les génies dans le Ginnista *Voy.* GÉNIES.

Tée, génie protecteur, que chaque famil otahitienne adore, et qui passe pour un des aïeu ou des parents défunts. On attribue à ces espri le pouvoir de donner ou de guérir les maladie

Tehuptehuh, génie auquel les Boutanie attribuent la construction d'un pont de chaîn de fer qui se trouve dans les montagnes Boutan.

Tell. Dans une des montagnes sauvages de Suisse, auprès du lac Waldstœtten, il y a u grotte où les habitants croient que reposent l trois sauveurs de la Suisse, qu'ils appellent l *trois Tell.* Ils portent encore les anciens vêt ments, et reviendront une seconde fois au s

[1] Voyez les prophètes du Dauphiné, dans les *Légendes infernales.*

[1] *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, p. 11

leur pays quand il en sera temps. L'en-
ur grotte est très-difficile à trouver. Un
ger racontait à un voyageur qu'un jour
en cherchant à travers les rochers une
u'il avait perdue, était descendu par
ns cette grotte, et avait vu là dormir
hommes, qu'il savait être les trois Tell.
ix, se levant tout à coup pendant qu'il
lait, lui demanda : « A quelle époque
vous dans le monde? » Le berger, tout
lui répondit, sans savoir ce qu'il disait :
midi. — Eh bien ! s'écria Tell, il n'est
s encore que nous reparaissions. » Et il
rmit.

rd, lorsque la Suisse se trouva engagée
guerres assez périlleuses, le vieux ber-
it aller réveiller les trois Tell; mais il
mais retrouver la grotte.

s (Gabriel), plus connu sous le nom de
Molina, auteur du *Diable prédicateur*,
ns le génie espagnol. A cinquante ans,
dramatique renonça au théâtre et se fit
de l'ordre de la Merci. Nous faisons
narque parce qu'à propos de quelques
ries un peu libres semées dans ses piè-
critiques philosophes l'ont traité de
encieux, oubliant qu'il n'était pas moine
écrivait pour la scène.

érature. Les Grecs avaient des prêtres
Galazophylaces, dont les fonctions con-
à observer les grêles et les orages, pour
rner par le sacrifice d'un agneau ou
let. Au défaut de ces animaux, ou s'ils
ient pas un augure favorable, ils se dé-
t le doigt avec un canif ou un poinçon,
ent ainsi apaiser les dieux par l'effusion
ropre sang. Les Éthiopiens ont, dit-on,
lables charlatans, qui se déchiquètent le
coups de couteau ou de rasoir pour ob-
luie ou le beau temps. Nous avons des
s qui prédisent la température pour
jours de l'année; prenez toutefois un
quand Matthieu Laensberg annonce plein

êtes. On croit, sur les bords de la Bal-
u'il y a des sorciers qui, par la force de
chantements, attirent la tempête, soulè-
flots et font chavirer la barque du pê-
Voy. Éric, Finnes, Jacques Ier, etc.

liers. Vers l'an 1118, quelques pieux
rs se réunirent à Jérusalem pour la dé-
saint sépulcre et pour la protection des
. Le roi Baudouin II leur donna une mai-
tie aux lieux que l'on croyait avoir été
par le temple de Salomon; ils prirent
nom de templiers et appelèrent temple
aison de leur ordre.

l'origine, ils ne vivaient que d'aumônes,
s nommait aussi les pauvres de la sainte
ais ils rendaient tant de services que les
rois et les grands s'empressèrent de leur donner des biens considérables. Ils firent les trois vœux de religion. En 1128, au concile de Troyes, saint Bernard leur donna une règle [1]. En 1146, le pape Eugène détermina leur habit, sur lequel ils portaient une croix.

Cet ordre se mutiplia rapidement, fit de très-grandes choses, et s'enrichit à tel point qu'à l'aurore du quatorzième siècle il possédait, en Europe seulement, neuf mille seigneuries. L'opulence avait amené la corruption; les templiers s'étaient laissés entraîner dans l'hérésie albigeoise et leurs mœurs faisaient scandale. Il s'éleva bientôt contre eux cinq griefs : on les accusait d'hérésie, de blasphèmes, de mépris de la foi chrétienne, de reniement de Jésus-Christ et d'impuretés contre nature. On leur reprochait en même temps la magie, l'idolâtrie, l'adoration du diable, qui présidait à leurs réunions secrètes sous la forme d'une tête dorée montée sur quatre pieds et connue sous le nom de tête de Bophomet [2].

Philippe le Bel, qui les redoutait et qui, selon quelques opinions, voulait s'emparer de leurs richesses, les fit arrêter tous en France dans l'année 1307, et les mit en jugement. Le pape s'opposa à cette procédure comme revenant au Saint-Siége, attendu que ces chevaliers étaient un ordre religieux. Cent quarante templiers avaient, à Paris, confessé les crimes qu'on leur imputait. Le pape (c'était Clément V) en interrogea à Poitiers soixante-douze; ils avouèrent pareillement. Un concile fut donc convoqué à Vienne pour juger cette affaire. L'ordre des templiers y fut aboli et proscrit.

Cependant Clément V avait absous le grand maître et ceux des chevaliers qui s'étaient confessés avec repentir; mais Philippe voulut que Jacques de Molay, le grand maître, fît sa confession publique avec amende honorable devant les portes de Notre-Dame; et comme il s'y refusa, il y fut brûlé avec un autre des hauts chevaliers le 18 mars 1314.

Il n'est pas vrai que Jacques de Molay ait ajourné le roi et le pape, comme on l'a dit, pour produire un effet de théâtre. Lui et ses compagnons infortunés se bornèrent à invoquer vaine-

[1] Cette règle consistait en soixante-douze articles, qui disaient en substance que ces religieux militaires porteraient l'habit blanc; qu'ils entendraient tous les jours l'office divin; que lorsque le service militaire les en empêcherait, ils seraient tenus d'y suppléer par d'autres prières spécifiées dans les constitutions; qu'ils feraient maigre quatre jours par semaine, et que l'exercice de la chasse leur serait absolument interdit.

[2] Des aveux établirent que, dans un des chapitres de l'ordre tenu à Montpellier, et de nuit, suivant l'usage, on avait exposé une tête (*Voy.* Tête de Bophomet); qu'aussitôt le diable avait paru sous la figure d'un chat; que ce chat, tandis qu'on l'adorait, avait parlé et répondu avec bonté aux uns et aux autres; qu'ensuite plusieurs démons étaient venus, etc.

ment une vengeance mystérieuse contre leurs juges.

Telle est la vérité sur les templiers.

Il reste dans la maçonnerie symbolique un ordre dit des templiers, qui prétendent remonter à l'ordre condamné.

Temzarpouliet, lutin domestique en Bretagne. Toujours malicieux, il se présente sous diverses formes, de chien et d'autres bêtes. A Morlaix, on voit, au carrefour de la Dame de la Fontaine, une croix que l'on dit avoir été plantée là pour écarter le temzarpouliet.



Supplice du grand maître des Templiers.

Ténare, soupirail des enfers chez les anciens; il était gardé par Cerbère.

Ténèbres. On appelle les démons puissances des ténèbres, parce qu'ils ne souffrent pas la lumière. On comprend aussi pourquoi les enfers sont nommés le séjour ténébreux.

Tentations. *Voy.* DÉMONS, PACTES, DÉVOUEMENT, etc. — Voici sur ce sujet un passage emprunté à l'*Esprit de Nicole* et composé d'extraits textuels de ses divers écrits :

« Les démons sont des anges qui ont été créés, comme les bons, dans la vérité, mais qui, n'y ayant pas demeuré fermes, sont tombés par orgueil et ont été précipités dans l'enfer; et quoique Dieu, par un secret jugement, permette qu'avant le jugement dernier ils n'y soient pas entièrement attachés et qu'ils en sortent pour tenter les hommes, ils portent néanmoins leur enfer partout. Quoique toujours disposés à nuire aux hommes, ils n'en ont néanmoins aucun pouvoir à moins que Dieu ne le leur donne, et alors c'est ou pour punir les hommes, ou pour les éprouver, ou pour les couronner.

» Les méchants sont proprement les escla

; ils les tient assujettis à sa volonté; ns les piéges du diable, qui les tient ır en faire ce qu'il lui plaît. Dieu moins le pouvoir du démon, et ne t pas d'en user toujours à sa vo- s il y a cette différence entre les mé- es bons, qu'à l'égard des méchants il ieu borne le pouvoir que le diable a ıe sur eux, pour l'empêcher de les utes sortes d'excès; au lieu qu'à l'é- ons il faut, afin que le diable puisse nter, que Dieu même lui en donne la qu'il n'aurait pas sans cela.

e monde est rempli de démons qui, s lions invisibles, rôdent à l'entour de e cherchent qu'à nous dévorer. Les ont si vains dans leur aveuglement, nt un honneur de ne pas les craindre de ne pas y croire.

ne faiblesse d'esprit, selon plusieurs, aux démons quelque effet, comme t dans le monde pour n'y rien faire, et quelque apparence que Dieu, les ayant issés agir, il les ait maintenant réduits ère impuissance. Mais cette incrédu- ucoup plus supportable quand il ne des effets extérieurs. Le plus grand 'il y a peu de personnes qui croient nt que le diable les tente, leur dresse et rôde à l'entour d'eux pour les per- ıe ce soit ce qu'il y a de plus certain. croyait, on agirait autrement; on ne as au démon toutes les portes de son tes par la négligence et les distrac- e vie relâchée, et l'on prendrait les ssaires pour lui résister.

bien rare de trouver des gens frappés ıte des démons, et qui aient quelque garantir des piéges qu'ils leur ten- la chose du monde à quoi on tient le ıte cette république invisible d'esprits ni nous, qui nous voient et que nous point, et qui sont toujours à nous excitant ou en enflammant nos pas- fait pas plus d'impression sur l'esprit ırt des chrétiens que si c'était un conte ımère. Notre âme, plongée dans les t touchée que par les choses sensibles. ıe craint point ce qu'elle ne voit point; nnemis n'en sont pas moins à craindre e pas craints. Ils le sont, au contraire, plus, parce que cette fausse sécurité orce et favorise leurs desseins. C'est eux avoir fait de grands progrès que s les hommes dans cette disposition. sont des esprits de ténèbres, leur et est de remplir l'âme de ténèbres et ıer. Hors les âmes qui vivent de l'es- us-Christ, les démons possèdent toutes

» Le démon ne parle pas par lui-même, mais il parle par tous les hommes qu'il possède et à qui il inspire les sentiments qu'il voudrait faire passer dans notre cœur. Il nous parle par tous les objets du monde, qui ne frappent pas seulement nos sens, mais qui sont présentés à notre esprit sous une fausse image de grands biens et d'objets capables de nous rendre heureux. Il nous parle par nos propres sentiments et par ces mouvements qu'il excite dans notre âme, qui la portent à vouloir jouir de ces biens sensibles et à y chercher son bonheur. Ainsi nous sommes dans une épreuve continuelle de ces impressions des démons sur nous.

» Le démon, ne pouvant parler immédiatement au cœur et ne devant pas se manifester à nous, emprunte le langage des créatures et celui de notre chair et de nos passions, et il nous fait entendre par là tout ce qu'il désire. Il nous dit, par les discours d'un vindicatif, qu'il est bon de se venger; par ceux d'un ambitieux, qu'il est bon de s'élever; par ceux d'un avare, qu'il est bon de s'enrichir; par ceux d'un voluptueux, qu'il est bon de jouir du monde. Il les fait parler en agissant sur leur imagination et en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles, et il joint en même temps à cette instruction extérieure le langage de nos désirs qu'il excite. Celui des exemples des personnes déréglées lui sert encore plus que celui de leurs paroles. Et enfin, la seule vue muette des objets du monde qu'il nous présente lui sert encore d'un langage pour nous dire que le monde est aimable et qu'il est digne d'être recherché.

» La malice et l'artifice du démon ont bien plus pour but en cette vie de rendre les hommes criminels que de les accabler de misères et de maux. Il espère bien se dédommager en l'autre vie de tous les ménagements dont il use en celle-ci. Mais comme il sait qu'il n'a de force et d'empire sur eux qu'à proportion qu'ils sont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de pouvoir les dominer et tourmenter plus cruellement et plus à son aise. Il prend donc pour l'ordinaire, dans cette vie, le parti d'exciter et de féconder les passions. Il tâche de procurer aux siens des richesses et des plaisirs, et de les faire réussir dans leurs injustes desseins. Il s'applique particulièrement à empêcher qu'ils ne lui échappent, et à éloigner d'eux tout ce qui pourrait les réveiller de leur assoupissement. Il emploie toutes sortes d'adresses et d'artifices pour les retenir dans ses liens. Il les environne de gens qui les louent et qui les autorisent dans leurs dérèglements, qui leur en ôtent le scrupule en leur proposant une infinité de mauvais exemples, qui les y confirment. Il les amuse et les entretient d'espérances trompeuses. Il les accable d'emplois, d'occupations, de desseins, de divertissements qui les empêchent de penser à eux; et comme,

selon les diverses personnes et dans les diverses circonstances, il a besoin de divers moyens, il se sert aussi quelquefois des calamités et des maux de la vie pour les accabler de tristesse, les réduire au désespoir et les empêcher, par la multitude de leurs maux, d'avoir le temps de penser à se convertir; enfin, tout lui est bon pour se conserver l'empire de ceux qu'il tient en sa possession, se réservant en l'autre vie de leur faire sentir la dureté de son joug. »

Téphramancie, divination pour laquelle on se servait de la cendre du feu qui, dans les sacrifices, avait consumé les victimes.

Tératoscopie, divination qui tire des présages de l'apparition de quelques spectres vus dans les airs, tels que des armées de cavaliers et autres prodiges dont parlent les chroniqueurs.

Terragon. Dans un pamphlet contre Henri III, qui parut en 1589 sous le titre de *Remontrances à Henri de Valois sur les choses horribles envoyées par un enfant de Paris*, on lisait ce qui suit : « Henri, lorsque vous donnâtes liberté à tous sorciers et enchanteurs et autres divinateurs de tenir libres écoles aux chambres de votre Louvre et même dans votre cabinet, à chacun d'iceux une heure le jour, pour mieux vous instruire, vous savez qu'ils vous ont donné un esprit familier, nommé Terragon. Vous savez qu'aussitôt que vous vîtes Terragon, vous l'appelâtes votre frère en l'accolant... » On ajoutait sur ce démon familier des choses détestables. « Vous savez, Henri, que Terragon vous donna un anneau, et que dans la pierre de cet anneau votre âme était figurée... »

Ces singularités ne viennent que d'un pamphlet. Mais toutefois Henri III était fort superstitieux et s'occupait de magie. *Voy.* HENRI III.

Terre. Félix Nogaret a exploité une opinion bizarre de quelques philosophes dans un petit ouvrage intitulé *La terre est un animal*, in-16. Versailles, an III. Lyon possède un astronome qui met en avant une autre théorie. Il prétend que la terre est une éponge qui se soulève et qui s'abaisse chaque jour au-dessus et au-dessous du soleil, de manière à former les jours et les nuits. Les éclipses sont impossibles, d'après son système, puisque les astres sont immobiles. Nous oublions de dire que, selon lui, la terre respire à la manière des éléphants : les volcans sont ses narines. Par le temps de professions de foi qui court, disait l'*Union catholique* [1], il ne serait peut-être pas déplacé que l'illustre auteur de cette belle découverte formulât son système de la terre-éponge.

Les Orientaux disent que l'herbe est la chevelure de la terre et le zéphyr le peigne qui la démêle.

Terrestres ou souterrains, espèce de démons que les Chaldéens regardaient comme menteurs, parce qu'ils étaient les plus éloi de la connaissance des choses divines. *Voy.* TERRAINS.

Terreurs paniques. Un cavalier pariait irait, la nuit, donner la main à un pendu. camarade y court avant lui, pour s'en assu Le cavalier arrive bientôt, tremble, hésite ; s'encourageant, prend la main du pendu salue. L'autre, désespéré de perdre la gage lui donne un grand soufflet, tellement que ci, se croyant frappé du pendu, tombe à la verse et meurt sur la place. *Voy.* RETZ, FRAY REVENANTS, etc.

Terrier, démon invoqué dans les litanie sabbat.

Tervagant, démon fameux au moyen comme protecteur des Sarasins.

Tervilles, démons qui habitent la Nor avec les drolles. Ils sont méchants, fourbes discrets et font les prophétiseurs [1].

Tespesion, enchanteur qui, pour mo qu'il pouvait enchanter les arbres, comman un orme de saluer Apollonius de Tyane; ce l'orme fit d'une voix grêle [2].

Tête. M. Salgues cite Phlégon, qui rap que, un poëte, nommé Publius, ayant été dé par un loup, qui ne lui laissa que la tête, tête, saisie d'un noble enthousiasme, art vingt vers qui prédisaient la ruine de l'em romain. Il cite encore Aristote, qui atteste qu prêtre de Jupiter ayant été tué, sa tête, sép de son corps, nomma son meurtrier, lequ arrêté, jugé et condamné sur ce témoign *Voy.* POLYCRITE.

Tête de Bophomet. M. de Hammer a pu en 1818, une découverte intéressante pour toire des sociétés secrètes. Il a trouvé, da cabinet des antiquités du Muséum impéri Vienne, quelques-unes de ces idoles nom *têtes de Bophomet* que les templiers adora Ces têtes représentent la divinité des gnostic nommée *Mété* ou *la Sagesse*. On y trouv croix tronquée ou la clef égyptienne de la v de la mort, le serpent, le soleil, la lune, l'é du sceau, le tablier, le flambeau à sept brar et d'autres hiéroglyphes de la franc-maçonn M. de Hammer prouve que les templiers, les hauts grades de leur ordre, abjuraien christianisme et se livraient à des superst abominables. Les templiers et les francs-ma remontent, selon lui, jusqu'au gnosticisme, moins certains usages ont été transmis pa gnostiques aux templiers, et par ceux-ci francs-maçons.

On garda longtemps à Marseille une de têtes dorées, saisie dans un retrait de temp lorsqu'on fit leur procès.

[1] 16 juillet 1842.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions*, liv. VI, p. 329.

[2] Jacques d'Autun, *l'Incrédulité savante*.

mort. Un roi chrétien, voulant con- ıoment et le genre de sa mort, fit ve- :romancien, qui, après avoir dit la *diable*, fit couper la tête d'un jeune dix ans, préparé pour cet effet; en- t cette tête sur l'hostie noire, et, après :onjurations, il lui commanda de ré- a demande du prince; mais la tête ne jue ces mots: *Le ciel me vengera*[1]... t le roi entra en furie, criant sans *:z-moi cette tête!* Peu après il mourut

saint Jean. Un devin s'était rendu ns le dix-septième siècle par la ma- il rendait ses oracles. On entrait dans bre éclairée par quelques flambeaux. sur une table une représentation qui tête de saint Jean-Baptiste dans un :vin affectait quelques cérémonies ma- conjurait ensuite cette tête de répon- qu'on voulait savoir, et la tête répon- voix intelligible, quelquefois avec une :actitude. Or, voici la clef de ce mys- ıble, qui se trouvait au milieu de la était soutenue de cinq colonnes, une à n et une dans le milieu. Celle du mi- m tuyau de bois; la prétendue tête de était de carton peint au naturel, avec ouverte, et correspondait, par un trou ans le plat et dans la table, à la cavité ne creuse. Dans la chambre qui se ı-dessous, une personne, parlant par oix dans cette cavité, se faisait enten- stinctement: la bouche de la tête avait ndre ses réponses.

le serpent. Passant par Hambourg, :ore fort jeune, donna une preuve de en découvrant qu'un fameux serpent es, qui appartenait au bourgmestre et qu'on regardait comme un prodige, une pure supposition. A la première , le docte naturaliste s'aperçut que six s, malgré l'art avec lequel on les avait taient des museaux de belettes, cou- e peau de serpent.

rammaton, mot mystérieux employé ıpart des conjurations qui évoquent le

sorte de mirage qui a lieu en Écosse, onne qui en est frappée croit voir pas- ıvoi funèbre ou ce qu'ils appellent un nt. Elle se dérange pour ne pas en ée.

pouliet ou **Temzarpouliet.** *Voy.* ce

génie bienfaisant révéré dans le Fi- est vêtu de blanc et d'une taille gigan-

nal porte : *Vim patior.*
Démonomanie des sorciers.

tesque, qui croît quand on l'approche. On ne le voit que dans les carrefours, de minuit à deux heures. Quand vous avez besoin de son secours contre les esprits malfaisants, il vous sauve sous son manteau. Souvent, quand il vous tient enveloppé, vous entendez passer avec un bruit affreux le chariot du diable, qui fuit à sa vue, qui s'éloigne en poussant des hurlements épouvantables, en sillonnant d'un long trait de lumière l'air, la surface de la mer, en s'abîmant dans le sein de la terre ou dans les ondes [1].

Teutatès, le Pluton des Gaulois. On l'adorait dans les forêts. Le peuple n'entrait dans ces forêts mystérieuses qu'avec un sentiment de terreur, fermement persuadé que les habitants de l'enfer s'y montraient, et que la seule présence d'un druide pouvait les empêcher de punir la profanation de leur demeure. Lorsqu'un Gaulois tombait à terre, dans une enceinte consacrée au culte, il devait se hâter d'en sortir, mais sans se relever et en se traînant à genoux, pour apaiser les êtres surnaturels qu'il croyait avoir irrités [2].

Thalmud, livre qui contient la doctrine, les contes merveilleux, la morale et les traditions des Juifs modernes. Environ cent vingt ans après la destruction du temple, le rabbin Juda-Haccadosch, que les juifs appelaient *notre saint maître*, homme fort riche et fort estimé de l'empereur Antonin le Pieux, voyant avec douleur que les Juifs dispersés commençaient à perdre la mémoire de la loi qu'on nomme orale ou de tradition, pour la distinguer de la loi écrite, composa un livre où il renferma les sentiments, les constitutions, les traditions de tous les rabbins qui avaient fleuri jusqu'à son temps. Ce recueil forme un volume in-folio; on l'appelle spécialement la *Mischna* ou seconde loi. Cent rabbins y ont joint des commentaires, dont la collection se nomme *Gémare*. Le tout embrasse douze volumes in-folio.

Les Juifs mettent tellement le Thalmud au-dessus de la Bible qu'ils disent que Dieu étudie trois heures par jour dans la Bible, mais qu'il en étudie neuf dans le Thalmud.

Thamus, pilote qui annonça la mort du grand Pan. *Voy.* PAN.

Thamuz, démon du second ordre, inventeur de l'artillerie. Ses domaines sont les flammes, les grils, les bûchers. Quelques démonomanes lui attribuent l'invention des bracelets que les dames portent.

Théagènes. *Voy.* ORACLES.

Théantis, femme mystérieuse. *Voy.* OPÉREIT.

Thème céleste. Ce terme d'astrologie se dit de la figure que dressent les astrologues lorsqu'ils tirent l'horoscope. Il représente l'état du ciel à un point fixe, c'est-à-dire le lieu où sont en ce moment les étoiles et les planètes. Il est composé

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère.*
[2] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 3.

de douze triangles enfermés entre deux carrés; on les appelle les douze maisons du soleil. *Voy.* ASTROLOGIE.

Thémura, l'une des trois divisions de la cabale rabbinique. Elle consiste : 1° dans la transposition et le changement des lettres; 2° dans un changement de lettres que l'on fait en certaines combinaisons équivalentes.

Théoclimène, devin qui descendait en ligne directe de Mélampus de Pylos, et qui devinait à Ithaque en l'absence d'Ulysse.

Théodat *Voy.* ONOMANCIE.

Théodoric, roi des Goths. Sous son règne, les deux plus illustres sénateurs, Symmaque et Boëce, son gendre, furent accusés de crimes d'État et mis en prison. Boëce était chrétien. Il fut mis à mort l'an 524, et son beau-père eut le même sort l'année suivante. Un jour, les offi-



Boëce.

ciers de Théodoric ayant servi sur sa table un gros poisson, il crut voir dans le plat la tête de Symmaque, fraîchement coupée, qui le regardait d'un air furieux; il en fut si épouvanté qu'il en prit un frisson : il se mit au lit et mourut au désespoir.

Théodose. *Voy.* ALECTRYOMANCIE.

Théomancie, partie de la cabale des Juifs qui étudie les mystères de la divine majesté et recherche les noms sacrés. Celui qui possède cette science sait l'avenir, commande à la nature, a plein pouvoir sur les anges et les diables, et peut faire des prodiges. Des rabbins ont prétendu que c'est par ce moyen que Moïse a tant opéré de merveilles; que Josué a pu arrêter le soleil; qu'Élie a fait tomber le feu du ciel et ressuscité un mort; que Daniel a fermé la gueule des lions; que les trois enfants n'ont pas été consumés dans la fournaise, etc. Cependant, quoique très-experts aussi dans les noms divins, les rabbins juifs ne font plus rien des choses opéré chez leurs pères.

Théophile, économe de l'église d'Adana, Cilicie, au sixième siècle. Il marchait dans l voies de la justice et de la charité, lorsque, s les rapports calomnieux de rivaux jaloux, s évêque le renvoya de ses fonctions. L'orgue qui jusque-là dormait en lui, s'éveilla au point le dominer bientôt. Pour se venger, il se ven au démon. Son pacte, célèbre dans tout l'Orie est exposé avec ses suites dans un poëme la de la pieuse et illustre Rosvitha. Il eut le bo heur de se repentir et de rentrer en grâce force de prières et de constance. *Voy.* cette h toire (qui n'a jamais pu être contestée) dans *Légendes infernales*.

Théraphim. Selon rabbi Aben-Esra, les ido que les Hébreux appelaient théraphim étai des talismans d'airain, en forme de cadran laire, qui faisaient connaître les heures prop à la divination. Pour les faire, on tuait le p mier-né de la maison, on lui arrachait la tê qu'on salait de sel mêlé d'huile; puis on écriv sur une lame d'or le nom de quelques mauv esprits; on mettait cette lame sous la langue l'enfant; on attachait la tête coupée à la r raille, et, après avoir allumé des flambeaux vant elle, on lui rendait à genoux de gra respects. Cette figure répondait aux questi qu'on avait à lui faire; on suivait ses avis, et traçait sur ses indications les figures du thé phim. Selon d'autres rabbins, les théraph étaient des mandragores.

Thermomètre. L'abbé Chappe, né à Mau en Auvergne, en 1722, de l'Académie des sc ces, s'est immortalisé par ses deux voyag l'un à Tobolsk, dans la Sibérie, en 1761, l'a en 1769, en Californie, où il est mort. Dan premier de ces voyages, il arriva un jour q près s'être livré au sommeil, auquel la fati l'avait fait succomber, il se trouva, en s'év lant au milieu de la nuit, abandonné par ses g seul dans son traîneau, au milieu d'un déser glaces, sans vivres et loin de toute espèce d bitation. Il ne perd point courage; il march hasard, s'abîme dans un trou rempli de ne s'en tire par miracle, aperçoit dans le loi une faible lumière, la suit, arrive, retrouve gens, les réveille, leur pardonne et poursui route. Il approche enfin de Tobolsk; il ne re que trois rivières à passer : mais tout anno le dégel; on voyait l'eau partout. Les postil refusent le service. Il les enivre d'eau-de-vi traverse les deux premières.

A la dernière, il n'éprouve que des refus in montables. Indigné, il entre chez le maîtr poste en tenant à la main son thermomètre, la chaleur du poêle fait monter, au grand é nement des spectateurs. L'abbé, qui s'en a çoit, saisit la circonstance. Il leur fait dire

rète qu'il est un grand magicien, que
nt qu'il porte l'avertit de tous les dan-
si le dégel était à craindre, l'animal
erme, étant exposé au grand air, ne
it pas; mais que si la glace était en-
, il descendrait au-dessous d'une ligne
ue avec le doigt. Il sort alors : tous le
foule, et le thermomètre de descen-
s de surprise et d'admiration, les pos-
hâtent d'obéir, et la rivière est traver-
é la glace fléchissant sous le poids du
et menaçant à chaque instant de se
de l'engloutir avec les voyageurs.

sius, citoyen de Cilicie, connu de Plu-
'était un mauvais sujet qui exerçait
tes de friponneries, et se ruinait de
ur de fortune et de réputation. L'oracle
prédit que ses affaires n'iraient bien
sa mort. En conséquence, il tomba du
sa maison, se cassa le cou et mourut.
s après, lorsqu'on allait faire ses funé-
revint à la vie, et fut dès lors le plus
plus pieux et le plus homme de bien de
. Comme on lui demandait la raison
hangement, il disait qu'au moment de
son âme s'était élevée jusqu'aux étoiles,
avait admiré la grandeur immense et
rprenant; qu'il avait vu dans l'air un



mbre d'âmes, les unes enfermées dans
oillons enflammés, les autres pirouettant
ens; celles-ci très-embarrassées et pous-
gémissements douloureux; celles-là,
mbreuses, s'élevant en haut avec rapi-
se réjouissant avec leurs semblables. Il
tous les supplices des scélérats dans
ie, et il ajoutait que, pour lui, une âme
nnaissance lui avait dit qu'il n'était pas
nort, mais que, par la permission des
on âme était venue faire ce petit voyage
r; et qu'après cela il était rentré dans
s, poussé par un souffle impétueux[1].

[1] z ce récit tout entier dans les *Légendes de onde.*

Mais vous, lecteur, croyez-moi, n'attendez pas la mort pour bien vivre.

Thessaliennes. La Thessalie possédait un si grand nombre de sorciers, et surtout de sorcières, que les noms de *sorcière* et de *Thessalienne* étaient synonymes.

Théurgie, art de parvenir à des connaissances surnaturelles et d'opérer des miracles par le secours des esprits ou génies que les païens nommaient des dieux et que les Pères de l'Église ont appelés avec raison des démons. Cet art imaginaire a été recherché et pratiqué par un grand nombre de philosophes. Mais ceux des troisième et quatrième siècles, qui prirent le nom d'éclectiques ou de nouveaux platoniciens, tels que Porphyre, Julien, Jamblique, Maxime, en furent principalement entêtés. Ils se persuadaient que, par des formules d'invocation, par certaines pratiques, on pouvait avoir un commerce familier avec les esprits, leur commander, connaître et opérer par leur secours des choses supérieures aux forces de la nature. Ce n'était, dans le fond, rien autre chose que la magie, quoique ces philosophes en distinguassent deux espèces, savoir : la magie noire et malfaisante, qu'ils nommaient *goétie*, et dont ils attribuaient les effets aux mauvais démons, et la magie bienfaisante, qu'ils appelaient *théurgie*, c'est-à-dire opération divine par laquelle on invoquait les bons esprits.

Comment savait-on, ajoute Bergier, que telles paroles ou telles pratiques avaient la vertu de subjuguer ces prétendus esprits et de les rendre obéissants? Les théurgistes supposaient que les mêmes esprits avaient révélé ce secret aux hommes. Plusieurs de ces pratiques étaient des crimes, tels que les sacrifices de sang humain; et il est établi que les théurgistes en offraient. *Voy.* JULIEN, MAGIE, ART NOTOIRE.

Thiers (Jean-Baptiste), savant bachelier de Sorbonne, professeur de l'Université de Paris, et ensuite curé de Vibraye, dans le diocèse du Mans; né à Chartres en 1638, mort à Vibraye en 1703; auteur un peu janséniste de plusieurs ouvrages curieux, parmi lesquels on recherche toujours le *Traité des superstitions*, 4 vol. in-12. Il y rapporte une foule de petits faits singuliers.

Thomas (Saint). On lit dans les démonomanes que saint Thomas d'Aquin se trouvait incommodé dans ses études par le grand bruit des chevaux qui passaient tous les jours sous ses fenêtres pour aller boire. Comme il était habile à faire des talismans, il fit une petite figure de cheva qu'il enterra dans la rue; et depuis, les palefreniers furent contraints de chercher un autre chemin, ne pouvant plus à toute force faire passer aucun cheval dans cette rue enchantée.

C'est un conte comme un autre. *Voy.* ALBERT LE GRAND.

Thomas. On lit dans plusieurs conteurs ce qui suit : « Un moine nommé Thomas, à la suite

d'une querelle qu'il eut avec les religieux d'un monastère de Lucques, se retira tout troublé dans un bois, où il rencontra un homme qui avait la face horrible, le regard sinistre, la barbe noire et le vêtement long. Cet homme vint au moine et lui demanda pourquoi il allait seul dans ces lieux détournés. Le moine répondit qu'il avait perdu son cheval et qu'il le cherchait. « Je vous aiderai, » dit l'inconnu. — Comme ils allaient ensemble à la poursuite du prétendu cheval égaré, ils arrivèrent au bord d'un ruisseau entouré de précipices. L'inconnu invita le moine, qui déjà se déchaussait, à monter sur ses épaules, disant qu'il lui était plus facile de passer à lui qui était plus grand. Thomas, fasciné par son compagnon, quoiqu'il en eût peur, y consentit. Mais lorsqu'il fut sur le dos de l'inconnu, il s'aperçut qu'il avait les pieds difformes d'un démon. Il commença à trembler et à se recommander à Dieu de tout son cœur. Le diable aussitôt se mit à murmurer, et s'échappa avec un bruit affreux en brisant un grand chêne qu'il arracha de terre. Quant au moine, il demeura étendu au bord du précipice, et remercia son bon ange de l'avoir ainsi tiré des griffes de Satan [1]. »

Thor, dieu de la foudre chez les anciennes races germaniques, qui l'armaient d'un marteau.

Thou. Il arriva en 1598 une aventure assez singulière au président de Thou. Il se trouvait depuis peu de temps dans la ville de Saumur. Une nuit qu'il était profondément endormi, il fut réveillé tout à coup par le poids d'une masse énorme qu'il sentit se poser sur ses pieds. Il secoua fortement ce poids et le fit tomber dans la chambre... Le président ne savait encore s'il était bien éveillé, quand il entendit marcher tout auprès de lui. Il ouvrit les rideaux de son lit, et comme les volets de ses fenêtres n'étaient pas fermés et qu'il faisait clair de lune, il vit distinctement une grande figure blanche qui se promenait dans l'appartement... Il aperçut en même temps des hardes éparses sur des chaises auprès de la cheminée. Il s'imagina que des voleurs étaient entrés dans sa chambre ; et voyant la figure blanche se rapprocher de son lit, il lui demanda d'une voix forte : « Qui êtes-vous ? — Je suis la reine du ciel, » répondit le fantôme d'un ton solennel.

Le président, reconnaissant la voix d'une femme, se leva aussitôt ; et, ayant appelé ses domestiques, il leur dit de la faire sortir, et se recoucha sans demander d'éclaircissement. Le lendemain, il apprit que la femme qui lui avait rendu une visite nocturne était une folle, qui, n'étant pas renfermée, courait çà et là et servait de jouet au peuple. Elle était entrée dans la maison, qu'elle connaissait déjà, en cherchant un asile pour la nuit. Personne ne l'avait aperçue, et elle s'était glissée dans la chambre du président, dont elle avait trouvé la porte ouverte. Elle s'était déshabillée auprès du feu et avait étendu ses habits sur des chaises. Cette folle était connue dans la ville sous le nom de la *Reine du ciel* qu'elle se donnait elle-même.

Thuggisme. C'est le nom qu'on donne dans l'Inde à l'assassinat ou au meurtre qui se commet par un principe dit religieux, c'est-à-dire pour plaire à l'une des affreuses divinités de l'Hindoustan, à Devi, appelée aussi *la Noire*, *Dévorante*, *la Mangeuse d'hommes*, etc. Celui qui assassine en ce sens se cache sur le chemin du voyageur, lui jette un lacet et l'étrangle, croit par là mériter. Ces assassins, que nous nommons étrangleurs, s'appellent dans l'Inde les thugs.

Thurifumie, divination par la fumée de l'encens.

Thymiamata, parfums d'encens qu'on employait chez les anciens pour délivrer ceux qui étaient possédés de quelque mauvais esprit.

Thyrée (Pierre), jésuite, auteur d'un livre sur les démoniaques, les maisons infestées et les frayeurs nocturnes [1].

Tibalang, fantômes que les naturels des Philippines croient voir sur la cime de certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils se les figurent d'une taille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des ailes très étendues et le corps peint.

Tibère. Cet empereur romain voyait clair dans les ténèbres, selon Cardan, qui avait la même propriété. *Voy.* TRASULLE.

Ticho-Brahé, astronome suédois. Il croyait que sa journée serait malheureuse et s'en retournait promptement si, en sortant de son logis, la première personne qu'il rencontrait était une vieille ou si un lièvre traversait son chemin.

Tieck (Louis), auteur allemand d'un livre qui, sous forme de roman, donne dans un esprit hostile à l'Église l'histoire de la vauderie en Artois au quinzième siècle. Il a été traduit en français sous ce titre : *le Sabbat des sorcières ;* in-

Tigre (Le grand). *Voy.* LIÈVRE.

Tintement. Lorsque nous sentons une chaleur à la joue, dit Brown, ou que l'oreille nous tinte, nous disons ordinairement que quelqu'un parle de nous. Ce tintement d'oreille passait chez nos pères pour un très-mauvais augure.

Tiphaine. Nos anciennes chroniques soupçonnaient de féerie ou de commerce avec les fées toutes les femmes dans l'histoire desquelles on trouvaient du merveilleux. La Pucelle d'Orléans fut accusée d'avoir eu commerce avec les fées auprès d'une fontaine de son pays, que l'on

[1] Wierus, *De præst.*, etc.

[1] *Dæmoniaci, cum locis infestis et terriculamentis nocturnis.*

re la fontaine des Fées ou des Dames.
e chronique de Duguesclin dit que
aine, femme de ce héros, était regar-
ie une fée, parce qu'elle était fort
qu'elle prédisait à son mari tout ce
lui arriver.

mcie, divination par le fromage. On
ait de diverses manières que nous ne
is pas.

a, reine des fées. *Voy.* OBERON.

On trouve raconté dans un vieux re-
traditions juives que Titus prétendit
ieu le Dieu des Juifs à Jérusalem. Alors
terrible se fit entendre, qui dit : « Mal-
c'est la plus petite de mes créatures
bera de toi. » En effet, un moucheron
dans le nez de l'empereur et parvint
n cerveau. Là pendant sept années, il
de cervelle d'empereur, sans qu'au-
cin pût le déloger. Titus mourut après
s souffrances. On ouvrit sa tête pour
était ce mal contre lequel avaient
us les efforts de la médecine, et on
moucheron, mais fort engraissé. Il était
la taille d'un pigeon. Il avait des pattes
une bouche de cuivre [1].

nom sous lequel les habitants de la Flo-
ent le diable, c'est-à-dire l'auteur du

aux. Chez plusieurs nations idolâtres
quité, l'usage était d'aller dormir sur
aux, afin d'avoir des rêves de la part
, de les évoquer en quelque sorte et de
oger. *Voy.* MONTS.

gobbe, le vieux du grenier, lutin sué-
famille des Gobelins.

l. Un soldat nommé Tondal, à la suite
on, raconte qu'il avait été conduit par
lans les enfers. Il avait vu et senti les
s qu'on y éprouve. L'ange l'avait con-
les diverses contrées de cet abîme ; et
avoir fait subir les horreurs du froid et
ur du soufre, expier le vol d'une vache
reprochait et comprendre les dangers
mal réglée, il lui fit entrevoir le para-
ses splendeurs, et le ramena ensuite
lit. Dès lors il se leva pour mener dé-
ne vie toute chrétienne [2].

rre. Le tonnerre a été adoré en qualité
Les Égyptiens le regardaient comme le
le la voix éloignée, parce que de tous
c'est celui qui se fait entendre le plus
qu'il tonne, les Chingulais se persuadent
il veut leur infliger un châtiment, et que
les âmes des méchants sont chargées de diriger les coups pour les tourmenter et les punir de leurs péchés. En Bretagne on a l'usage, quand il tonne, de mettre un morceau de fer dans le nid des poules qui couvent [1], comme préservatif du tonnerre. *Voy.* CLOCHES, ÉVANGILE DE SAINT JEAN, etc.

Topielnitsys, malins esprits qui dansent sur les eaux en Russie et en Pologne.

Toqui. Le grand Toqui est le dieu suprême des Araucaniens. Il a pour ennemi Guécuba, qui est le démon.

Torngarsuk. Les Groënlandais ne font ni prières ni sacrifices et ne pratiquent aucun rite; ils croient pourtant à l'existence de certains êtres surnaturels. Le chef et le plus puissant de ces êtres est *Torngarsuk*, qui est invoqué surtout par les pêcheurs, et qu'ils représentent tantôt sous la



forme d'un ours, tantôt sous celle d'un homme avec un bras, tantôt enfin sous celle d'une créature humaine grande au plus comme un des doigts de la main.

C'est auprès de cette divinité que les anguekkoks sont obligés de se rendre pour lui demander conseil, quand un Groënlandais tombe malade. Indépendamment de ce bon génie, qui est invisible à tout le monde, excepté à l'anguekkok, il en est d'autres qui, par l'entremise de l'anguekkok, enseignent ce qu'on doit faire ou ce qu'on doit éviter pour être heureux. Chaque anguekkok a en outre son esprit familier, qu'il évoque et qu'il consulte comme un oracle.

Torquemada (Antoine de), auteur espagnol de l'*Hexameron* ou six journées, contenant plusieurs doctes discours, etc.; avec maintes histoires notables et non encore ouïes, mises en français par Gabriel Chappuys, Tourangeau ; Lyon, 1582, in-8° ; ouvrage plein de choses prodi-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 16.

[1] tradition rapportée par Alph. Karr, *Voyage mon jardin*, lettre XIe.

sii Carthusiani, art. 49. — *Hæc prolixius ur in libello qui visio Tondali nuncupatur.* Voyages de Tondal, dans les *Légendes de nde.*

gieuses et d'aventures de spectres et de fantômes.

Torreblanca (François), jurisconsulte de Cordoue, auteur d'un livre curieux sur les crimes des sorciers [1].

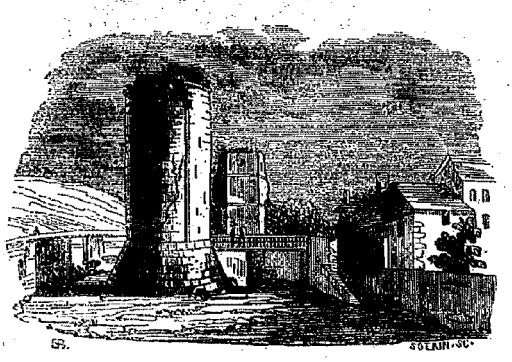
Torture. Quand on employait la torture contre les sorciers et que les tourments ne les faisaient pas avouer, on disait que le diable les rendait insensibles à la douleur.

Totam, esprit qui garde chaque sauvage de l'Amérique septentrionale. Ils se le représentent sous la forme de quelque bête, et, en conséquence, jamais ils ne tuent, ni ne chassent, ni ne mangent l'animal dont ils pensent que leur totam a pris la figure.

Toupan, esprit malin qui préside au tonnerre chez les naturels brésiliens.

Tour de force. Delrio rapporte cette histoire plaisante. Deux troupes de magiciens s'étaient réunies en Allemagne pour célébrer le mariage d'un grand prince. Les chefs de ces troupes étaient rivaux et voulaient chacun jouir sans partage de l'honneur d'amuser la cour. C'était le cas de combattre avec toutes les ressources de la sorcellerie. Que fit l'un des deux magiciens? Il avala son confrère, le garda quelque temps dans son estomac, et le rendit ensuite par où vous savez. Cette espièglerie lui assura la victoire. Son rival, honteux et confus, décampa avec sa troupe et alla plus loin prendre un bain et se parfumer.

Tour de Montpellier. Il y a sans doute en-



core à Montpellier une vieille tour que le peuple de cette ville croit aussi ancienne que le monde; sa chute doit précéder de quelques minutes la déconfiture de l'univers.

Tour des Rats. *Voy.* HATTON II.

Tour de Wigla, tour maudite de la Norvége, où le roi païen Vermund fit brûler les mamelles de sainte Ethelrède avec du bois de la vraie croix, apportée à Copenhague par Olaüs III. On dit que depuis on a essayé inutilement de faire une chapelle de cette tour maudite; toutes les croix qu'on y a placées successivement ont été consumées par le feu du ciel [1].

Tourterelle. Si on porte le cœur de cet oiseau dans une peau de loup, il éteindra tous les sentiments. Si on pend ses pieds à un arbre, l'arbre ne portera jamais de fruit. Si on frotte de son sang, mêlé avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire une taupe, un endroit couvert de poils, tous les poils noirs tomberont [2].

Traditions populaires. « C'est sur la fatalité et l'antagonisme du bien et du mal, dit un habile écrivain, dans le *Quarterly Magazine*, que se fonde la philosophie des traditions du peuple. Cette base se retrouve dans le conte le plus trivial où l'on introduit un pouvoir surnaturel; et la nourrice qui fait son récit au coin de la cheminée rustique a la même science que les hiérophantes de la Grèce et les mages de la Perse. Le principe destructeur étant le plus actif dans ce bas monde, il reparaît dans toutes les croyances superstitieuses sous une variété infinie de formes, les unes sombres, les autres brillantes; on retrouve partout les mêmes personnifications d'Oromase et d'Arimane et l'hérésie des manichéens. La vague crédulité du village ignorant s'accorde avec la science mythologique des anciens sages. Des peuples que l'Océan sépare sont rapprochés par leurs fables; les hamadryades de la Grèce et les lutins de la Scandinavie dansent une ronde fraternelle avec les fantômes évoqués par le sorcier moderne; celui qui compose ses philtres, comme Canidie, avec la mandragore, la ciguë, les langues de vipère et les autres ingrédients décrits par Virgile et Horace. A la voix des sorciers modernes, comme celle des magiciens de Thessalie, on entend encore le hibou crier, le corbeau croasser, le serpent siffler, et les ailes noires des scarabées s'agiter. Toutefois, le Satan des légendes n'a jamais revêtu de la sombre dignité de l'ange déchu; c'est le *diable*, l'*ennemi*, méchant par essence, de temps immémorial. Sa rage est souvent impuissante, à moins qu'il n'ait recours à la ruse : il inspire la peur encore plus que la crainte. De là vient cette continuelle succession de caprices bizarres et de malices grotesques qui le caractérise; de là cette familiarité qui diminue la terreur causée par son nom. Les mêmes éléments entrent dans la composition de toutes les combinaisons variées du mauvais principe qui engendra la race nombreuse des lutins sortis de l'enfer. Si le rire n'est pas toujours méchant et perfide, il exprime, assez bien du moins, la malice et la perfidie. C'est de l'alliance du rire et de la malice que sont nés tous ces moqueurs canonisés par les mythologues au rang des divinités. Tels sont le Momus des Grecs et le Loki des Scandinaves.

[1] *Epitome delictorum, sive de Magia, in qua aperta vel occulta invocatio dæmonis intervenit*, etc., editio novissima. Lugduni, 1679, in-4°.

[1] Victor Hugo, *Han d'Islande*, ch. XII.
[2] *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, p.

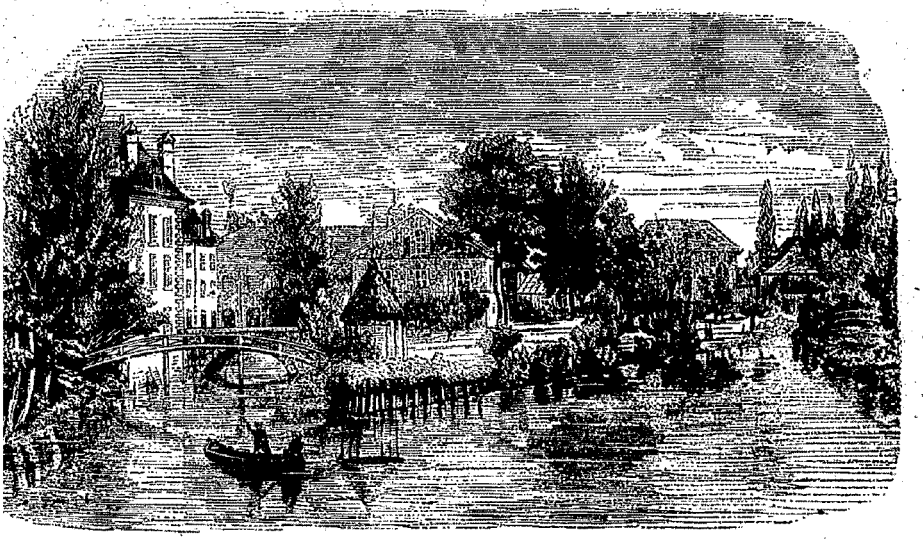
l'un bouffon de l'Olympe, l'autre bouf-
anquets du Valhalla. » Les traditions
s se conservent sous mille formes.
nstitions et tous les articles des esprits
s.

oici une tradition du Pas-de-Calais que
munique un savant de la contrée.

les environs de Béthune, près de Beu-
rives des marais qui avoisinent cette
, était une fontaine assez remarquable,
tourbillonnaient sans cesse et offraient
ntre un vaste entonnoir qui engouffrait,
jamais le laisser reparaître, tout ce qui
int par les rayons de ce tourbillonne-
inement on a cherché la profondeur du
la sonde n'a jamais pu en atteindre le
les habitants prétendaient que cette fon-
it traversée par un fleuve souterrain,
flots emportaient le plomb de la sonde
minaient le tourbillonnement des eaux
à leur surface. Les vieillards, dit M. Félix Lequien, conservent, sur cette fontaine, de nombreuses légendes. Nous citerons la plus répandue :

» Dans des temps que bien des siècles séparent de nous, au milieu des marais de Beuvry, alors appelé Beury, était un castel. Ses noires murailles dominaient la vaste plaine d'eau qui les entourait. Une étroite chaussée, coupée de distance en distance par des ponts mobiles, formait le seul accès de cette habitation.

» Quel motif avait déterminé le châtelain qui s'était retiré là à choisir pour demeure un séjour si sauvage? Personne ne le savait. Nul n'avait pu même l'entrevoir, depuis vingt ans qu'il s'y tenait renfermé; nul n'avait pénétré dans ce château ni aux bâtiments extérieurs, où, nuit et jour, veillaient des étrangers dont on ne comprenait pas le langage et qui n'entendaient pas plus celui du pays.



crainte superstitieuse en éloignait d'ail-
ıcun. Le château et son châtelain avaient
et des conjectures de tous; mais la dis-
subite de ceux qui avaient trop haute-
ıis leur opinion là-dessus faisait qu'on
ılus, dans l'intimité même des veillées,
lu mystérieux manoir. Chacun supposait
ıtelligences avec les esprits infernaux; et
rtain que, tous les ans, dans la nuit qui
le saint jour de Noël, il se passait dans
au des choses extraordinaires. De la
des maisons de Beuvry, une oreille atten-
ıvait saisir les derniers sons, affaiblis par
ıce, de mille voix confuses, proférant
et des gémissements mêlés d'éclats de
minuit, tout rentrait dans le calme ordi-
e lendemain, pas un seul de ceux que les
ents avaient effrayés n'aurait osé dire
ait entendu le moindre bruit; et vaine-
ı serait-on préoccupé de pénétrer ce mystère. Parmi ceux qui, dans les combats, avaient bravé la mort, nul n'aurait été assez hardi pour s'approcher des marais de Beuvry dans la nuit de la veille de Noël.

» Cet état de choses durait depuis vingt ans, quand, à l'aube de ce jour dont la nuit venait d'être troublée d'une manière encore plus extraordinaire que les années précédentes, ceux qui se hasardèrent à jeter un coup d'œil furtif et inquiet sur le château ne le découvrirent plus. Ce fut aussi vainement que des yeux ils cherchèrent une seconde, une troisième fois, cette masse de bâtiments au milieu des eaux qui, la veille encore, faisaient contraster sa sombre couleur avec la blancheur de l'onde et l'azur des cieux. Au plein jour seulement, quand le castel et ses accessoires n'apparurent pas davantage sur l'horizon, on osa se communiquer cet étrange événement. Chacun n'y voulut croire qu'après s'en être assuré par ses yeux. Rien n'apparaissait au

milieu de la vaste plaine d'eau... pas le moindre vestige. L'étroite chaussée seule était restée intacte, comme pour rendre plus apparente la disparition des bâtiments auxquels elle avait abouti. Cependant on se hasarda, mais ce ne fut que plus d'un mois après, à s'avancer dans le marais; on risqua quelques pas sur la chaussée. On parvint à son extrémité, et, à la place du castel, on trouva cette effroyable fontaine avec ses eaux tourbillonnantes et sa bouche incessamment béante. Elle reçut et conserva le nom que sa première vue inspira : on l'appela et on l'appelle encore la *Fontaine hideuse*.

» Ce qu'était, ce que devint le châtelain avec ses serviteurs, nul ne put jamais le savoir. La justice céleste avait puni de grands forfaits, disait-on; mais on le conjecturait. Ce qu'on savait dans le pays, ce qu'on y croit encore, c'est que chaque année, dans la nuit de la veille de Noël, vers la douzième heure, on entend toujours sortir du fond de cette fontaine des cris, des gémissements et de sinistres éclats de rire. »

Traire par charmes. *Voy.* Blokula.

Trajan, empereur romain qui, selon Dion Cassius, se trouvant à Antioche lors de ce terrible tremblement de terre qui renversa presque toute la ville, fut sauvé par un démon, lequel se présenta subitement devant lui, le prit entre ses bras, sortit avec lui par une fenêtre et l'emporta hors de la ville.

On a écrit que Trajan ne rebâtit pas la ville d'Italica, où ses ancêtres étaient nés, parce qu'un mathématicien devin lui avait prédit qu'autant cette ville croîtrait en maisons, autant son empire décroîtrait en provinces.

Transmigration des âmes. Plusieurs anciens philosophes, comme Empédocle, Pythagore et Platon, avaient imaginé que les âmes, après la mort, passaient du corps qu'elles venaient de quitter dans un autre corps, afin d'y être purifiées avant de parvenir à l'état de béatitude. Les uns pensaient que ce passage se faisait seulement d'un corps humain dans un autre de même espèce. D'autres soutenaient que certaines âmes entraient dans les corps des animaux et même dans ceux des plantes. Cette transmigration était nommée par les Grecs métempsycose et métensomatose. C'est encore aujourd'hui un des principaux articles de la croyance des Indiens. Ce dogme absurde, enfanté par le panthéisme, leur fait considérer les maux de cette vie, non comme une épreuve utile à la vertu, mais comme la punition des crimes commis dans un autre corps. N'ayant aucun souvenir de ces crimes, leur croyance ne peut servir à leur en faire éviter aucun. Elle leur inspire de l'horreur pour la caste des parias, parce qu'ils supposent que ce sont des hommes qui ont commis des forfaits affreux dans une vie précédente. Elle leur donne plus de charité pour les animaux même nuisibles que pour les hommes, et une aversion invincible pour les Européens, parce qu'ils tuent les animaux. Enfin, la multitude des transmigrations leur fait envisager les récompenses de la vertu dans un si grand éloignement qu'ils n'ont plus le courage de les mériter [1].

Transport des sorcières. Quelques-unes se transportent au sabbat enlevées par les airs comme Simon le magicien et sans monture mais, en France surtout, les sorcières considérables, lorsqu'elles emportaient au sabbat quelque enfant, étaient transportées et ramenées à domicile par un bouc qui voyageait dans le vide comme un oiseau.



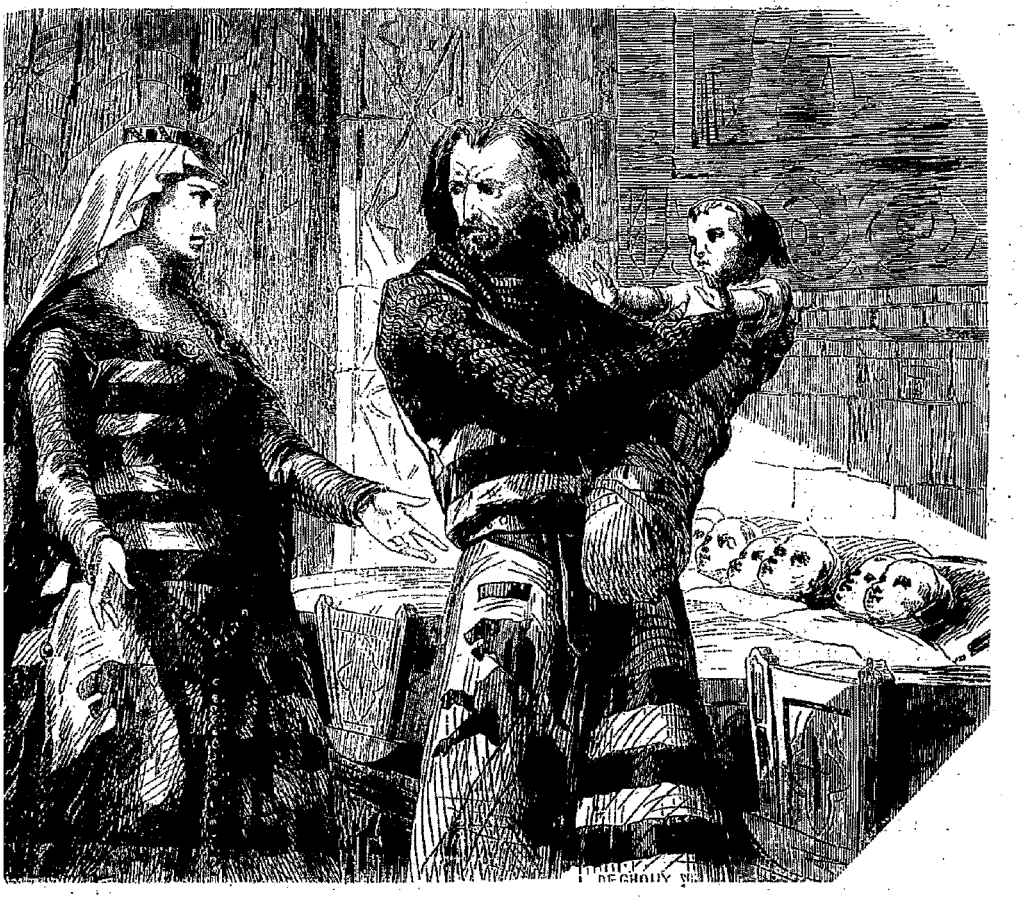
Trasulle. Tibère, étant à Rhodes, voulut satisfaire sa curiosité relativement à l'astrologie judiciaire. Il fit venir l'un après l'autre tous ceux qui se mêlaient de prédire l'avenir; il les attendait sur une terrasse élevée de sa maison au bord de la mer. Un de ses affranchis, d'une taille haute et d'une force extraordinaire, les lui amenait là à travers les précipices; et si Tibère reconnaissait que l'astrologue n'était qu'un fourbe, l'affranchi ne manquait pas, à un signal convenu, de le précipiter dans la mer.

Il y avait alors à Rhodes un certain Trasulle, homme habile dans l'astrologie, disait-on, mais incontestablement d'un esprit très-adroit. Il fut conduit comme les autres à ce lieu écarté, assura à Tibère qu'il serait empereur et lui prédit beaucoup de choses futures. Tibère lui demanda ensuite s'il connaissait ses propres destinées et s'il avait tiré son propre horoscope. Trasulle, qui avait eu quelques soupçons, car il n'avait vu parvenir aucun de ses confrères, et qui sentit redoubler ses craintes en considérant le visage de Tibère, l'homme qui l'avait amené et qui ne le quittait point, le lieu élevé où il se trouvait, le précipice qui était à ses pieds, regarda le ciel

[1] Bergier, *Dictionnaire de théologie*.

ır lire dans les astres ; bientôt il s'é- ι et s'écria épouvanté qu'il était me- mort instante. Tibère, ravi d'admira- ua à l'astrologie ce qui n'était que de ; d'esprit et de l'adresse, rassura Tra- ɔmbrassant, et le regarda comme un

Trazégnies, famille belge illustre à de justes et nombreux titres. Un conte populaire se rattache à cette noble maison. On dit que son chef fut père, d'une seule couche de sa femme, de treize fils ; qu'il voulut reconnaître l'aîné à son retour d'une course, mais que la mère, qui les aimait tous, les avait si bien mêlés dans treize berceaux



s que personne ne put distinguer l'aîné. onna donc à tous part égale dans le ıage, et ils devinrent les chefs de treize nilles.

s, lutins espagnols, de l'espèce des ι des Kobolds.

à quatre feuilles. Herbe qui croît ibets, arrosée du sang des pendus. Un la cueille après minuit le premier jour , et la porte sur soi avec révérence, gagner à tous les jeux.

ourie. Les nécromanciens du moyen ent surtout leur renom d'habileté en ι faculté qu'ils possédaient de produire ns d'optique, faculté connue alors sous ɔ trégitourie. Godwin, dans son *Histoire nanciens*, donne de curieux exemples merveilleux produits à l'aide de la tré- ar Agrippa, le docteur Faust et d'au- mes célèbres. La lanterne magique, si triviale, était leur grand instrument, et elle a conservé le nom qui la faisait regarder autrefois comme quelque chose de surhumain.

Treize. Nos anciens regardaient le nombre treize comme un nombre fatal, ayant remarqué que de treize personnes réunies à la même table, il en meurt une dans l'année ; ce qui n'arrive jamais quand on est quatorze...

Un premier président du parlement de Rouen, ne pouvant se résoudre à se mettre à table parce qu'il se trouvait le treizième, il fallut adhérer à sa superstition et faire venir une autre personne, afin qu'on fût quatorze. Alors il soupa tranquillement ; mais à peine sorti de table, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie dont il mourut sur-le-champ.

Tremblements de terre. Les Indiens des montagnes des Andes croient, quand la terre tremble, que Dieu quitte le ciel pour passer tous les mortels en revue. Dans cette persuasion, à peine sentent-ils la secousse la plus légère qu'ils sortent tous de leurs huttes, courent, sautent et

frappent du pied en s'écriant : Nous voici ! nous voici [1].

Certains docteurs musulmans prétendent que la terre est portée sur les cornes d'un grand bœuf ; quand il baisse la tête, disent-ils, il cause les tremblements de terre [2].

Les lamas de Tartarie croient que Dieu, après avoir formé la terre, l'a posée sur le dos d'une immense grenouille jaune, et que toutes les fois que cet animal prodigieux secoue la tête ou allonge les pattes, il fait trembler la partie de la terre qui est dessus [3].

Trésors. On croit dans l'Écosse qu'il y a sous les montagnes des trésors souterrains gardés par des géants et des fées ; en Bretagne, on croit qu'ils sont gardés par un vieillard, par une vieille, par un serpent, par un chien noir ou par de petits démons, hauts d'un pied. Pour se saisir de ces trésors, il faut, après quelques prières, faire un grand trou sans dire un mot. Le tonnerre gronde, l'éclair brille, des charrettes de feu s'élèvent dans les airs, un bruit de chaînes se fait entendre ; bientôt on trouve une tonne d'or. Parvient-on à l'élever au bord du trou, un mot qui vous échappe la précipite dans l'abîme à mille pieds de profondeur. — Les Bretons ajoutent qu'au moment où l'on chante l'évangile des Rameaux, les démons sont forcés d'étaler leurs trésors en les déguisant sous des formes de pierres, de charbons, de feuillages. Celui qui peut jeter sur eux des objets consacrés les rend à leur première forme et s'en empare [4]. *Voy.* ARGENT.

Tribunal secret. C'est un de nos princes qui a fondé ce tribunal célèbre des francs-juges (des frey graves), qui retentit si puissamment dans tout le moyen âge, qui plane, si imposant et si mystérieux, sur la Germanie et le nord de la vieille Gaule et dont l'institution, le but, les actes ont été appréciés jusqu'à présent d'une manière si incomplète et souvent si fausse.

Il est possible qu'on s'étonne du point de vue sous lequel nous considérons la cour vehmique ; mais c'est après de mûres recherches que nous croyons avoir rencontré la vérité ; et nous pensons que notre façon de voir jettera sur l'histoire un jour nouveau, sur cette histoire des siècles écoulés qui est tout entière à refaire, non plus avec les vaines théories de ces hommes qui parlent et ne savent pas faire autre chose, tristes eunuques de sérail dont nous sommes assaillis, mais avec l'étude profonde des faits à reproduire, si animés, si vivants, si variés, si dramatiques.

Le nom de tribunal secret se comprend ; celui de cour vehmique est plus obscur : il vient du mot saxon vehmen, qui veut dire *condamnate* et non de *væ mihi*, comme l'ont dit ceux qu' appelle les doctes. Jamais une cour de justice s'est donné un nom injurieux ou absurde. L'h toire, cette muse si pauvre et tant abusée, nous a conservé, sur le tribunal secret de We phalie, que des notions peu satisfaisantes, pa que les francs-juges qui le composaient s'eng geaient par un serment terrible au silence le p absolu, qu'on osait à peine prononcer le nom ce tribunal redouté, et que les écrivains se c tentaient, plus qu'aujourd'hui, de saisir les perficies.

On lit dans le tome III, page 624, du *Rec des historiens de Brunswick*, publié par Leibn que Charlemagne, vainqueur pour la dixième f en 779, des Saxons, peuples indomptables, n'avaient leur plaisir que dans le sang, leur chesse que dans le pillage, et qui honorai leurs dieux avec des victimes humaines, env un ambassadeur au pape Léon III (qui ne régn pas alors) pour lui demander ce qu'il devait fa de ces rebelles qu'il ne pouvait soumettre, et pourtant il ne voulait pas exterminer. Le sai père, ayant entendu le sujet de l'ambassade, leva sans répondre un mot et alla dans son jard où ayant ramassé des ronces et de mauva herbes, il les suspendit à un gibet qu'il ve de former avec des bâtons. L'ambassadeur à retour raconta à Charlemagne ce qu'il avait et le roi, car il n'était pas encore empereur, stitua le tribunal secret, pour contraindre païens du Nord à embrasser le Christianis Tous les historiens ont répété ce récit alt Bientôt, poursuivent-ils, toute la Germanie remplit de délateurs, d'espions et d'exécute Le tribunal secret connut de tous les gra crimes, et son autorité s'étendit sur tous ordres de l'État ; les électeurs, les princes, évêques mêmes y furent soumis, et ne pouva être relevés de cette juridiction, dans cert cas, que par le pape ou par l'empereur. Né moins, dès le treizième siècle, les ecclésiasti et les femmes n'étaient plus recherchés pa cour vehmique.

Les francs-juges, c'est le nom qu'on don généralement aux membres du tribunal sec étaient ordinairement inconnus. Ils avaient usages particuliers et des formalités cachées juger les malfaiteurs, et jamais, dit Æneas vius, il ne s'est trouvé personne parmi eux à la crainte ou l'argent ait fait révéler le se Ils parcouraient les provinces pour connaître criminels, dont ils prenaient les noms ; ils accusaient ensuite devant le tribunal invisi on les citait ; on les condamnait ; on les in vait sur un livre de mort ; et les plus je étaient chargés d'exécuter la sentence. Tou membres faisaient cause commune ; lors m qu'ils ne s'étaient jamais vus, ils avaient po

[1] *Voyages au Pérou faits en* 1791, 1794, par les PP. Manuel Sobre, Viela et Barcelo.
[2] *Voyages à Constantinople*, 1800.
[3] *Voyage de J. Bell d'Antermoni*, etc.
[4] Cambry, *Voyage au Finistère*, t. II, p. 15.

un moyen qui est encore pour nous
C'étaient des mots d'ordre en saxon :
, *grass*, *grein*, et quelques autres qui
n n'être que des conjectures. Du reste
gardait si étroitement, que l'empe-
me ne savait pas, dit Mœser, pour
s le tribunal secret vehmique faisait
coupable.
linaire, quand la cour vehmique avait
accusé, tous les francs-juges avaient
poursuivre ; et celui qui le rencon-
le tuer. S'il était trop faible pour ce
ourreau, ses confrères, en vertu de
uts, étaient tenus de lui prêter secours.
ns toujours la masse des historiens,
s détails au moins sont exacts. Par-
t aux pieds toutes les formes judi-
tribunal secret condamnait un accusé
, sans l'entendre, sans le convaincre,
naire on le sommait de comparaître,
citations. Ceux qui étaient chargés de
sé épiaient, dans les ténèbres, le mo-



rable pour clouer à sa porte la som-
ette pièce portait d'abord le nom du
écrit en grosses lettres ; puis le genre
mes vrais ou prétendus, ensuite ces
ous, les secrets vengeurs de l'Éternel,
mplacables des crimes, et les protec-
nnocence, nous te citons d'ici à trois
nt le tribunal de Dieu. Comparais;
! »
nne citée se rendait à un carrefour où
nt quatre chemins. Un franc-juge,
couvert d'un manteau noir, s'appro-
ment en prononçant le nom du cou-
cherchait, il l'emmenait en silence et
ur le visage un voile épais, pour l'em-
reconnaître le chemin qu'il parcourait.
ces se rendaient toujours à l'heure de
n'était point de lieu qui ne pût servir
s du tribunal secret, tout caché qu'il
était et à l'abri de toute surprise : c'était souvent une caverne. L'accusé y descendait, et on lui découvrait le visage ; il voyait alors ces justiciers qui étaient partout et nulle part, et dont les bras s'étendaient partout, comme la présence de l'Éternel. Mais tous ces juges étaient masqués, ils ne s'exprimaient que par signes, à la lueur des torches. Quand l'accusé avait parlé pour sa défense, et que l'heure du jugement était venue, on sonnait une cloche ; de vives lumières éclairaient l'assemblée, le prévenu se voyait au milieu d'un cercle nombreux de juges noirs. La cour qui condamna ainsi Conrad de Langen était composée de trois cents francs-juges, et un jour que l'empereur Sigismond, de la maison de Luxembourg, présidait le tribunal secret, mille juges siégeaient autour de lui.

Pour les crimes avérés, pour les longs brigandages, on ne citait point, parce que le coupable, dès qu'il savait que la cour vehmique avait les yeux sur lui, se hâtait de fuir devant les poignards de cette justice inévitable ; il abandonnait pour jamais la terre rouge ; c'est le nom que les invisibles donnaient à la Westphalie, siége de leurs séances, centre de leurs pouvoirs.

Quand les juges chargés d'exécuter les sentences du tribunal secret avaient trouvé et saisi le condamné, ils le pendaient, avec une corde faite de branches d'osier tordues et tressées, au premier arbre qui se rencontrait sur le grand chemin. S'ils le poignardaient, selon la teneur du jugement, ils attachaient le cadavre à un tronc d'arbre et laissaient dans la plaie le poignard, au manche duquel était attachée la sentence, afin que l'on sût que ce n'était pas là un meurtre, ni un assassinat, mais une justice des francs-juges.

On ne pouvait rien objecter aux sentences de ce tribunal ; il fallait sur-le-champ les exécuter avec la plus parfaite obéissance. Chaque juge s'était obligé, par d'épouvantables serments, à révéler tous les crimes qui viendraient à sa connaissance, dût-il dénoncer son père ou sa mère, son frère ou sa sœur, son ami ou ses parents sans exception. Il avait juré aussi de donner la mort à ce qu'il avait de plus cher, dès qu'il en recevrait l'ordre.

On cite ce mot du duc Guillaume de Brunswick, qui était initié au tribunal secret : « Il faudra bien, dit-il un jour tristement, que je fasse pendre le duc Adolphe de Sleswig, s'il vient me voir, puisque autrement mes confrères me feront pendre moi-même. »

Un prince de la même famille, le duc Frédéric de Brunswick, qui fut élu empereur un instant, ayant été condamné par les invisibles, ne marchait plus qu'entouré d'une garde nombreuse. Mais un jour qu'une nécessité le força à s'éloigner de quelques pas de sa suite, le chef de ses gardes, le voyant tarder à reparaître, l'alla joindre à l'entrée du petit bois où il s'était arrêté, le

trouva assassiné, avec sa sentence pendue au poignard; il vit le meurtrier qui se retirait gravement et n'osa pas le poursuivre.

C'était en l'année 1400. Il y avait alors cent mille francs-juges en Allemagne, et le tribunal vehmique était devenu si puissant, que tous les princes étaient contraints à s'y affilier. Sigismond, comme nous l'avons dit, le présida quelquefois. L'empereur Charles IV, pareillement de la maison de Luxembourg, trouva dans l'assistance des francs-juges une partie de sa force. Sans eux, l'odieux Wenceslas n'eût pu être déposé; et de graves chroniques leur attribuent la mort de Charles le Téméraire.

Nous avons rapporté sommairement tout ce qui peut donner une idée de la vieille cour vehmique, en nous conformant aux récits de tous les historiens. Il paraît certain que cette institution est due à Charlemagne, mais non pas pour opprimer par la terreur, pour protéger au contraire le faible contre le fort. Lorsqu'il fonda ce tribunal tout-puissant, il établit à côté un refuge : la sentence était signifiée; et tout criminel condamné par les *frey graves*, si c'était pour un délit religieux ou politique, pouvait, en vertu d'une loi formelle, éviter la mort en s'exilant. Le pays ainsi était délivré du coupable.

Dans la suite, toujours fidèles à leur mission de protéger la faiblesse et l'innocence, les francs-juges ne furent l'effroi que des hommes puissants. Un seigneur féodal qui tuait ou pillait ses sujets tombait bientôt sous le poignard des francs-juges. Un brigand s'arrêtait devant le sentier du crime, parce qu'il savait qu'en le parcourant il trouverait le tribunal des secrets vengeurs de l'Éternel. Les souverains, qui n'étaient pas exempts de la même crainte, repoussaient en tremblant les tentations de la tyrannie. Et, remarquez-le, dans les pays où le tribunal secret s'est étendu, les iniquités féodales sont bien plus rares. Vous ne trouverez ni en Allemagne, ni dans le nord des Gaules, les sanglantes horreurs qui rendent l'histoire d'Angleterre si épouvantable au moyen âge. L'affreux despotisme seigneurial, qui pesait sur la France du milieu, fut généralement léger au Nord. Les communes se formèrent, le commerce s'établit parce qu'il y avait une puissance occulte qui protégeait le peuple et qui atteignait les nobles voleurs de grand chemin.

Pour frapper vivement les grossières imaginations des temps barbares, il fallait bien que cette puissance fût mystérieuse et terrible. Un baron guerroyeur n'eût pas craint une petite armée; il pâlissait au seul nom des francs-juges. Il savait qu'on n'évitait pas aisément leur sentence.

Quelquefois il arriva qu'un franc-juge, rencontrant un de ses amis condamné par le tribunal secret, l'avertit du danger qu'il courait, en lui disant : On mange ailleurs aussi bon pain qu'ici; mais dès lors les francs-juges, ses confrè étaient tenus, par leurs serments, de pendr traître sept pieds plus haut que tout autre minel condamné au même supplice. C'est fallait, nous le répétons, que cette justice fût vitable. Les foudres de Rome étaient le seul des hommes qui pensaient; le tribunal secret seule terreur des hommes matériels.

A la fin du quinzième siècle, les francs-j devinrent moins nécessaires. Alors donc ce bunal, dont la vaste étendue occupée par mille juges faisait ombrage aux souverains, il pouvait être dangereux, attira leur attent ils cherchèrent à le supprimer. Celui qui se parvint fut l'époux de Marie de Bourgogne. M milien, élevé à l'empire, abolit à jamais, en 1 le tribunal vehmique. Charles-Quint, son p fils et son successeur, maintint cette aboli dont il ne resta que quelques vestiges imp sants.

Nous avons voulu, dans les notes qu'on v de lire, mettre les savants sur une voie velle relativement à la cour vehmique. P être un investigateur plus habile montrera dans l'histoire les services immenses qu'el rendus.

Trithème (Jean), savant abbé de l'ordr Saint-Benoît, qui chercha à perfectionner la ganographie ou l'art d'écrire en chiffres. On ses livres pour des ouvrages magiques; et déric II, électeur palatin, fit brûler publiquen les manuscrits originaux qui se trouvaient sa bibliothèque. Mort en 1516.

M. Audin, à qui l'histoire vraie doit d beaux, de si consciencieux et de si savants vaux, a publié, dans ses études sur les couve une étude très-remarquable de Trithème, reg dans le Rhingau comme un magicien de l'es de Faust, évoquant les morts et faisant des diges.

Trodds, petits lutins danois, qui sont touj habillés de gris et coiffés d'un chapeau roug

Troian, roi de Servie, dans les temps curs. Sa légende a été célébrée dans un kl ou chant populaire de la Servie, que la *Revu Nord* a publié[1]. Ce roi ne pouvait supporte soleil et ne se sentait vivre que la nuit. Il alla nuit à ses rendez-vous et avait grand soin de trer avant le jour dans son palais, sans lumi Mais un matin, oubliant l'approche de l'auror prolongea sa visite malgré l'appel réitéré de fidèle serviteur. Lorsqu'il se remit en route, rore s'emparait du ciel; il eut beau presser cheval pour regagner sa demeure avant les miers rayons du soleil, il en fut atteint à mi- min, sauta à bas de son cheval, s'étendit s terre humide et ordonna à son serviteur d couvrir d'un épais manteau. Le fidèle varlet o

[1] Livraison de mai 1837.

xpliquer au palais la cause de l'absence
. Pendant ce temps, des pâtres qui
leurs troupeaux aux prairies arrivent
u ; ils l'enlèvent, et Troian crie : « Cou-
du manteau ; gardez-moi du soleil. »
prières sont inutiles ; les rayons du so-



nt à son visage. Il se tait subitement ;
ses deux yeux se sont écoulés en deux
a tête se fond ; bientôt le cou, la poi-
corps entier se change en eau. Et le
viteur, revenu auprès de son maître, ne
us que le manteau.

Les anciens crachaient trois fois dans
pour détourner les enchantements. En
, un bruit qui se fait entendre trois fois
un malheur. On sait aussi que trois
x allumés dans la même chambre sont
is présage.

Échelles, sorcier de Charles IX, qui
er à la fin pour avoir joint aux sortiléges
isonnements et les meurtres. Il avoua
interrogatoire que le nombre de ceux
emps qui s'occupaient de magie passait
mille. Bodin raconte le tour suivant de
r : En présence du duc d'Anjou, depuis
, il attira les chaînons d'une chaîne d'or
in, et les fit venir dans sa main ; après
haîne se trouva entière. Naudé parle de
elles, dans le chapitre III de son *Apologie
ds personnages* soupçonnés de magie.
ait que c'était un charlatan, un escamo-
n fripon.

-Rieux. *Voy.* Macrodor.

man, magicien chez les Scandinaves.
ROLD.

en, esprits follets qui, selon Leloyer, se
omme domestiques dans le Nord, en ha-
'emme ou d'homme, et s'emploient aux
les plus honnêtes de la maison. Ce sont
es que les drolles.

: d'arbre. Le diable prend quelquefois
me au sabbat.

nonius. *Voy.* Songes.

du château de Carnoët. J'ai visité, dit
dans son *Voyage du Finistère*, les ruines
massives de l'antique château de Carnoët, sur la rive droite du Laïta (c'est le nom que l'Isole et l'Ellé prennent après leur réunion) ; les pans de murs, couverts de grands arbres, de ronces, d'épines, de plantes de toute nature, ne laissent apercevoir que leur grandeur ; des fossés remplis d'une eau vive l'entouraient, des tours le protégeaient. C'était sans doute un objet de terreur pour le voisinage ; il y paraît par les contes qu'on nous en rapporte.

Un de ses anciens propriétaires, type de la Barbe-Bleue, égorgeait ses femmes dès qu'elles étaient grosses. La sœur d'un saint devint son épouse. Convaincue, quand elle s'aperçut de son état, qu'il fallait cesser d'être, elle s'enfuit ; son barbare époux la poursuit, l'atteint, lui tranche la tête et retourne dans son château. Le saint, son frère, instruit de cette barbarie, la ressuscite et s'approche de Carnoët : on lui refuse d'en baisser les ponts-levis. A la troisième supplication sans succès, il prend une poignée de poussière, la lance en l'air ; le château tombe avec le prince, il s'abîme dans les enfers. Le trou par lequel il passa subsiste encore. Jamais, disent les bonnes gens, on n'essaya d'y pénétrer sans devenir la proie d'un énorme dragon.

Troupe furieuse. En Allemagne la superstition a fait donner ce nom à certains chasseurs mystérieux qui sont censés peupler les forêts. *Voy.* Monsieur de la Forêt, Veneur, etc.

Troupeaux. *Garde des troupeaux.* — Les bergers superstitieux donnent le nom de *gardes* à certaines oraisons incompréhensibles accompagnées de formules. Ce qui va suivre nous fera comprendre. Le tout est textuellement transcrit des grimoires et autres mauvais livres de noirs mystères. Nous pensons que la stupidité de ces procédés les combat suffisamment. Les recueils ténébreux donnent ces *gardes* comme capables



de tenir toute espèce de troupeau en vigueur et bon rapport.

Le château de Belle, garde pour les chevaux. — Prenez du sel sur une assiette ; puis, ayant le dos tourné au lever du soleil et les animaux devant vous, prononcez, la tête nue, ce qui suit : « Sel qui es fait et formé au château de Belle, je te conjure au nom de Gloria, d'Orianté et de

Galliane, sa sœur ; sel, je te conjure que tu aies à me tenir mes vifs chevaux de bêtes cavalines que voici présents sains et nets, bien buvant, bien mangeant, gros et gras; qu'ils soient à ma volonté; sel dont sel, je te conjure par la puissance de gloire et par la vertu de gloire, et en toute mon intention toujours de gloire. » Ceci prononcé au coin du soleil levant, vous gagnez l'autre coin, suivant le cours de cet astre, vous y prononcez ce que dessus. Vous en faites de même aux autres coins; et étant de retour où vous avez commencé, vous y prononcez de nouveau les mêmes paroles. Observez, pendant toute la cérémonie, que les animaux soient toujours devant vous, parce que ceux qui traverseront sont autant de bêtes folles. Faites ensuite trois tours autour de vos chevaux, faisant des jets de votre sel sur les animaux, disant : « Sel, je te jette de la main que Dieu m'a donnée; Grapin, je te prends, à toi je m'attends. » Dans le restant de votre sel, vous saignerez l'animal sur qui on monte, disant : « Bête cavaline, je te saigne de la main que Dieu m'a donnée; Grapin, je te prends, à toi je m'attends. » On doit saigner avec un morceau de bois dur, comme du buis ou poirier; on tire le sang de quelle partie on veut, quoi qu'en disent quelques capricieux qui affectent des vertus particulières à certaines parties de l'animal. Nous recommandons seulement, quand on tire le sang, que l'animal ait le cul derrière vous. Si c'est par exemple un mouton, vous lui tiendrez la tête dans vos jambes. Enfin, après avoir saigné l'animal, vous faites une levée de corne du pied droit, c'est-à-dire que vous lui coupez un petit morceau de corne du pied droit avec un couteau ; vous le partagez en deux et en faites une croix. Vous mettez cette croisette dans un morceau de toile neuve, puis vous la couvrez de votre sel ; vous prenez ensuite de la laine, si vous agissez sur les moutons ; autrement vous prenez du crin, vous en faites ainsi une croisette que vous mettez dans votre toile sur le sel, vous mettez sur cette laine ou crin une seconde couche de sel ; vous faites encore une autre croisette de cire vierge pascale ou chandelle bénite, puis vous mettez le restant de votre sel dessus, et nouez le tout en pelote avec une ficelle; frottez avec cette pelote les animaux au sortir de l'écurie, si ce sont des chevaux. Si ce sont des moutons, on les frottera au sortir de la bergerie ou du parc, prononçant les paroles qu'on aura employées pour le jet; on continue à frotter pendant un, deux, trois, sept, neuf ou onze jours de suite. Ceci dépend de la force et de la vigueur des animaux. Notez que vous ne devez faire vos jets qu'au dernier mot : quand vous opérez sur les chevaux, prononcez vivement ; quand il s'agira de moutons, plus vous serez long à prononcer, mieux vous ferez.

Toutes les *gardes* se commencent le matin du vendredi, au croissant de la lune; et, en cas pressant, on passe par-dessus ces observations. Il faut avoir soin que vos pelotes ne prennent pas d'humidité, parce que les animaux périraient. On les porte ordinairement dans un gousset ; mais, sans vous charger de ce soin inutile, faites ce que font les praticiens experts : placez-les chez vous en quelque lieu sec, et ne craignez rien. Nous avons dit ci-dessus de ne prendre de la corne que du pied droit pour faire la pelote ; la plupart en prennent des quatre pieds, et en font conséquemment deux croisettes, puisqu'il en ont quatre morceaux. Cela est superflu et ne produit rien de plus. Si vous faites toutes les cérémonies des quatre coins au seul coin du soleil levant, le troupeau sera moins dispersé. Remarquez qu'un berger mauvais, qui en veut à celui qui le remplace, peut lui causer bien des peines et même faire périr le troupeau : premièrement par le moyen de la pelote qu'il coupe en morceaux et qu'il disperse sur une table ou ailleurs ; ensuite par le moyen d'une taupe ou d'une belette; enfin par le moyen d'une grenouille ou raine verte, ou queue de morue qu'il met dans une fourmilière, disant : Maudition, perdition. Il y laisse durant neuf jours, après lesquels il la relève avec les mêmes paroles, la mettant en poudre et en semant où doit paître le troupeau. Il se sert encore de trois cailloux pris en différents cimetières, et, par le moyen de certaines paroles que nous ne voulons pas révéler, il donne des courantes, cause la gale et fait mourir autant d'animaux qu'il souhaite.

Autre garde. — « Astarin, Astarot qui es Bahol, je te donne mon troupeau à ta charge et à ta garde; et pour ton salaire je te donnerai bête blanche ou noire, telle qu'il me plaira. Je te conjure, Astarin, que tu me les garde partout dans ces jardins, en disant hurlupapin. » Vous agirez suivant ce que nous avons dit au château de Belle, et ferez le jet, prononçant ce qui suit : « Gupin férant a failli le grand, c'est Caïn qui te fait chat. » (Vous les frotterez, avec les mêmes paroles.)

Autre garde. — « Bête à laine, je prie Dieu que la saignerie que je vais faire prenne et profite à ma volonté. Je conjure que tu casses et brises tous sorts et enchantements qui pourraient être passés dessus le corps de mon vif troupeau de bêtes à laine que voici présent devant Dieu et devant moi, qui sont à ma charge et à ma garde. » Voyez ci-dessus ce que nous avons dit pour opérer au château de Belle, et vous servez pour le jet et frottement des paroles qui suivent :

« Passe flori, tirlipipi. »

Garde contre la gale, rogne et clavelée. — « Ce fut par un lundi au matin que le Sauveur du monde passa, la sainte Vierge après lui, monsieur saint Jean, son pastoureau, son ami, qui cherche son divin troupeau. Mon troupeau se

qui est sujet à moi. Je prie madame ...ève qu'elle m'y puisse servir d'amie, ...in claviau ici. Claviau banni de Dieu, ...nde que tu aies à sortir d'ici, et que ...ndre et à confondre devant Dieu et ..., comme fond la rosée devant le so... je te conjure de la part du grand ... que tu me puisses servir à ce que je ...ue tu me puisses préserver et garder ...au de rogne, gale, pousse, de pous... ...es et de mauvaises eaux. » Avant ...s, à cette garde (rédigée, ainsi que ...par quelque paysan), ayez recours au ...Belle et faites le jet et les frottements, ... quelques formules.

...ntre la gale. — « Quand Notre-Sei... ...a au ciel, sa sainte vertu en terre ..., Collet et Herve; tout ce que Dieu a ...n dit. Bête rousse, blanche ou noire, ... couleur que tu sois, s'il y a quelque ...ne sur toi, fût-elle mise et faite à neuf ... terre, il est vrai qu'elle s'en ira et ...Vous vous servirez pour le jet et pour ...ents des mots suivants, et aurez re... ... que nous avons dit au château de ..., je te jette de la main que Dieu m'a ...*lo et vono Baptista Sancta Aca latum*

...ur empêcher les loups d'entrer sur le ...sont les moutons. — Placez-vous au ...leil levant et prononcez cinq fois ce ...re. Si vous ne le souhaitez prononcer ..., vous en ferez autant cinq jours de ...ns, bête à laine, je te garde. Va droit, ..., à gris agripeuse; va chercher ta ...ps et louves et louveteaux; tu n'as ...air à cette viande qui est ici. » Ceci ...u coin que nous avons dit, on conti...e de même aux autres coins; et, de ...'on a commencé, on le répète de nou...z pour le reste le château de Belle, ... le jet avec les paroles qui suivent : ...*es,* attaquez sel *soli.*

...our les chevaux. — « Sel, qui es fait ... l'écume de mer, je te conjure que tu ... bonheur et le profit de mon maître; ...re au nom de Crouay, Rou et Rou...ns ici, je te prends pour mon valet ... le sel). (Gardez-vous de dire Rouvaye.) ...e tu feras, je le trouverai bien fait. » ...e est forte et quelquefois pénible, dit ...*Voy.* Oraison du loup. (Une variante.) ... esprits qui, dans l'opinion des habi...es Shetland, résident dans les cavernes ... des collines. Ils sont habiles ouvriers ...en toutes sortes de métaux précieux. ...uns, Montagnards, etc.

Les juges laïques de la prévôté de Pa...ient très-ardents, firent brûler en 1466 ...lart et sa truie, pauvre charlatan qui avait simplement appris à sa pauvre truie l'art de se redresser et de tenir une quenouille. On l'appelait *la truie qui file,* et une enseigne a conservé son souvenir. On voyait là une œuvre du diable. Mais il fallait qu'il y eût encore là-dessous quelque horreur.

« Rien de plus simple, dit alors M. Victor Hugo (*Notre-Dame de Paris*), qu'un procès de sorcellerie intenté à un animal. On trouve dans les comptes de la prévôté pour 1466 un curieux détail des frais du procès de Gillet-Soulart et de sa truie, exécutés pour leur démérites à Corbeil. Tout y est : le coût des fosses pour mettre la truie, les cinq côtrets pris sur le port de Morsang, les trois pintes de vin et le pain, dernier repas du patient, fraternellement partagé par le bourreau, jusqu'aux onze jours de garde et de nourriture de la truie, à huit deniers parisis chacun. »

La truie a ses fastes dans l'antiquité. Les Grundules étaient des espèces de dieux lares établis par Romulus en l'honneur d'une truie qui avait porté trente petits. *Voyez* Porcs.

Tschouwasches. L'irich ou jerich est un faisceau sacré devant lequel les Tschouwasches, peuplade de Sibérie, font leurs prières. Ce faisceau est composé de jets choisis du rosier sauvage, au nombre de quinze, d'égale grosseur, et longs d'environ quatre pieds, qu'on lie par le milieu avec une bande d'écorce, à laquelle on pend un petit morceau d'étain. Chaque maison en a un pareil à soi. Il n'est permis à personne de le toucher jusqu'en automne. Alors, lorsque toutes les feuilles sont tombées, on va en cueillir un nouveau et jeter dévotement l'ancien dans une eau courante.

Tullie. Vers le milieu du seizième siècle, on découvrit un tombeau près de la voie Appienne. On y trouva le corps d'une jeune fille nageant dans une liqueur inconnue. Elle avait les cheveux blonds, attachés avec une boucle d'or; elle était aussi fraîche que si elle n'eût été qu'endormie. Au pied de ce corps, il y avait une lampe qui brûlait et qui s'éteignit dès que l'air s'y fut introduit. On reconnut à quelques inscriptions que ce cadavre était là depuis quinze cents ans, et on conjectura que c'était le corps de Tullie, fille de Cicéron. On le transporta à Rome; on l'exposa au Capitole, où tout le monde courut en foule pour le voir. Comme le peuple imbécile commençait à rendre à ces restes les honneurs dus aux saints, on le fit jeter dans le Tibre. *Voy.* Lampes merveilleuses.

Turlupins, secte de libertins qui allaient tout nus, et qui renouvelaient en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas, au quatorzième siècle, les grossièretés des anciens cyniques. Ils disaient que la modestie et les mœurs étaient des marques de corruption, et que tous ceux qui avaient de la pudeur étaient possédés du diable.

Turpin, archevêque de Reims, mêlé dans toutes les chroniques de Charlemagne à la vie ou plutôt aux légendes de ce grand homme. On a conservé sous son nom une vision qu'il aurait eue, étant à Vienne, en Dauphiné, d'une troupe de démons qui s'en allaient vivement se saisir de l'âme de Charlemagne ou qui du moins se flattaient de cet espoir. Mais peu après il les vit s'en revenant l'oreille basse de n'avoir pas réussi[1].

Tvardowski, magicien polonais qui semble un type du Faust allemand.

Tybilenus, nom du mauvais génie chez les Saxons.

Tylwyth-Teg (la belle famille). On donne ce nom dans le pays de Galles à une peuplade de petites fées qui viennent la nuit dans les fermes et rendent de bons offices aux ménages où il y a de l'ordre et de la propreté. Elles ont pour opposés les Ellyllons, lutins malicieux qui font des tours aux maisons mal tenues et aux mauvais serviteurs.

Tympanites, variété des vampires. *Voy.* HUET.

Tympanon, peau de bouc dont les sorci font des outres où ils conservent leur bouill *Voy.* SABBAT.

Tyre, sorte d'instrument dont les Lapons servent pour leurs opérations magiques. Schef nous en fournit la description : Cette tyre n' autre chose qu'une boule ronde, de la grosse d'une noix ou d'une petite pomme, faite du p tendre duvet, polie partout, et si légère qu'e semble creuse. Elle est d'une couleur mêlée jaune, de vert et de gris ; le jaune y domi On assure que les Lapons vendent cette ty qu'elle est comme animée, qu'elle a du mou ment ; en sorte que celui qui l'a achetée la p envoyer en qualité de maléfices sur qui il plaît. La tyre va comme un tourbillon. S'il rencontre en son chemin quelque chose d'anim cette chose reçoit le mal qui était préparé p une autre.

U

Ukobach, démon d'un ordre inférieur. Il se montre toujours avec un corps enflammé ; on le



dit inventeur des fritures et des feux d'artifice. Il est chargé par Belzébuth d'entretenir l'huile dans les chaudières infernales.

Universités occultes. « Il existait un homme à qui Catherine de Médicis tenait autant qu'à ses enfants : cet homme était Cosme Ruggieri, qu'elle logeait à son hôtel de Soissons et dont elle avait fait un conseiller suprême, chargé de lui dire si les astres ratifiaient les avis et le bon sens de conseillers ordinaires. De curieux antécéde justifiaient l'empire que ce Ruggieri conserva sa maîtresse jusqu'au dernier moment. Un plus savants hommes du seizième siècle fut cer le médecin de Laurent de Médicis, duc d'Urbi père de Catherine. Ce médecin fut appelé Ru gieri le vieux (*vecchio Ruggier*, et *Roger l'Anc* chez les auteurs français qui se sont occu d'alchimie), pour le distinguer de ses deux fi Laurent Ruggieri, nommé *le grand* par les teurs cabalistiques, et Cosme Ruggieri, l'ast logue de Catherine, également nommé Roger plusieurs historiens français. Ruggieri le vie était si considéré dans la maison de Médecis les deux ducs, Cosme et Laurent, furent les p rains de ses deux enfants. Il dressa, de conc avec le fameux mathématicien Bazile, le thè de nativité de Catherine, en sa qualité de mat maticien, d'astrologue et de médecin de la m son de Médecis ; trois qualités qui se confondai souvent.

» A cette époque, les sciences occultes se c tivaient avec une ardeur qui peut surprendre esprits incrédules de notre siècle si souverai ment analyseur ; mais peut-être verront-ils po dre dans ce croquis historique le germe sciences positives, épanouies au dix-neuviè siècle, sans la poétique grandeur qu'y portai les audacieux chercheurs du seizième siècle ; l quels, au lieu de faire de l'industrie, agranc saient l'art et fertilisaient la pensée. L'univers

[1] Voyez cette vision dans les *Légendes de l'autre monde*.

accordée à ces sciences par les souve-
temps était d'ailleurs justifiée par les
créations de tous les inventeurs, qui
le la recherche du grand œuvre pour
des résultats étonnants. Aussi jamais
ains ne furent-ils plus avides de ces
Les Fugger, en qui les Lucullus mo-
connaîtront leurs princes, en qui les
reconnaîtront leurs maîtres, étaient
calculateurs difficiles à surprendre;
es hommes si positifs, qui prêtaient
x de l'Europe aux souverains du sei-
le endettés aussi bien que ceux d'au-
ces illustres hôtes de Charles-Quint,
tèrent les fourneaux de Paracelse.
mmencement du seizième siècle, Rug-
ieux fut le chef de cette université
où sortirent les Nostradamus et les
ui, tour à tour, furent médecins des
in tous les astronomes, les astrologues,
istes qui entourèrent à cette époque les
la chrétienté, et qui furent plus par-
ent accueillis et protégés en France par
de Médicis. Dans le thème de nativité
èrent Bazile et Ruggieri le vieux, les
événements de la vie de Catherine
dits avec une exactitude désespérante
qui nient les sciences occultes. Cet
annonçait les malheurs qui, pendant
e Florence, signalèrent le commence-
sa vie, son mariage avec un fils de
avénement inespéré de ce fils au trône,
ce de ses enfants et leur nombre. Trois
devaient être rois chacun à son tour,
s devaient être reines; tous devaient
os postérité.

ème se réalisa si bien, que beaucoup
os l'ont cru fait après coup. Mais cha-
ue Nostradamus produisit, au château
ont, où Catherine se trouvait lors de
ation de la Renaudie, un homme qui
le don de lire dans l'avenir. Or, sous le
François II, quand la reine voyait ses
s en bas âge et bien portants, avant le
l'Élisabeth de Valois avec Philippe II,
gne, avant celui de Marguerite de Va-
Henri de Bourbon, roi de Navarre,
nus et son ami confirmèrent toutes les
ces du fameux thème. Cet homme,
doute de seconde vue, et qui apparte-
grande école des infatigables chercheurs
œuvre, mais dont la vie secrète a
à l'histoire, affirma que ce dernier en-
onné mourrait assassiné.

s avoir placé la reine devant un miroir
où se réfléchissait un rouet sur une des
uquel se dessina la figure de chaque
astrologue imprimait un mouvement au
la reine comptait le nombre de tours
ait; chaque tour était pour un enfant
une année de règne. Henri IV, mis sur le rouet,
fit vingt-deux tours. L'astrologue dit à la reine
effrayée que Henri de Bourbon serait en effet roi
de France et régnerait tout ce temps; la reine
Catherine lui voua une haine mortelle en ap-
prenant qu'il succéderait au dernier des Valois
assassiné.

» Curieuse de connaître son genre de mort, il
lui fut dit de se défier de Saint-Germain. Dès ce
jour, pensant qu'elle serait renfermée ou violen-
tée au château de Saint-Germain, elle n'y mit
jamais le pied, quoique ce château fût infiniment
plus convenable à ses desseins, par sa proximité
de Paris, que tous ceux où elle alla se réfugier
avec le roi durant les troubles. Quand elle tomba
malade, quelques jours après l'assassinat du duc
de Guise aux états de Blois, elle demanda le nom
du prélat qui vint l'assister; on lui dit qu'il se
nommait Saint-Germain : *Je suis morte!* s'écria-
t-elle. Elle mourut le lendemain, ayant d'ailleurs
accompli le nombre d'années que lui accordaient
tous ses horoscopes. Cette scène, connue du car-
dinal de Lorraine, qui la traita de sorcellerie, se
réalisait peu à peu. François II n'avait régné
que ses tours de rouet; Charles IX accomplissait
en ce moment son dernier. Si Catherine a dit ces
singulières paroles à son fils Henri partant pour
la Pologne : — *Vous reviendrez bientôt!* il faut les
attribuer à sa foi dans les sciences occultes et non
à son dessein d'empoisonner le roi. Marguerite de
France était reine de Navarre, Élisabeth, reine
d'Espagne, le duc d'Anjou était roi de Pologne.

» Beaucoup d'autres circonstances corrobo-
rèrent la foi de Catherine dans les sciences oc-
cultes. La veille du tournoi où Henri II fut blessé



Henri II.

à mort, Catherine vit le coup fatal en songe. Son
conseil d'astrologie judiciaire, composé de Nos-
tradamus et des deux Ruggieri, lui avait prédit

la mort du roi. L'histoire a enregistré les instances que fit Catherine pour engager Henri II à ne pas descendre en lice. Le pronostic et le songe engendré par le pronostic se réalisèrent.

» Les mémoires du temps rapportent un autre fait non moins étrange. Le courrier qui annonçait la victoire de Moncontour arriva la nuit, après être venu si rapidement qu'il avait crevé trois chevaux. On éveilla la reine mère, qui dit : *Je le savais.* En effet, la veille, dit Brantôme, elle avait raconté le triomphe de son fils et quelques circonstances de la bataille. L'astrologue de la maison de Bourbon déclara que le cadet de tant de princes issus de saint Louis, que le fils d'Antoine de Bourbon serait roi de France. Cette prédiction, rapportée par Sully, fut accomplie dans les termes mêmes de l'horoscope, ce qui fit dire à Henri IV qu'à force de mensonges ces gens rencontraient le vrai. Quoi qu'il en soit, si la plupart des têtes fortes de ce temps croyaient à la vaste science appelée *magisme* par les maîtres de l'astrologie judiciaire et *sorcellerie* par le public, ils étaient autorisés par le succès des horoscopes. Ce fut pour Cosme Ruggieri, son mathématicien, son astronome, son astrologue, son sorcier, si l'on veut, que Catherine fit élever la colonne adossée à la halle au blé, seul débris qui reste de l'hôtel de Soissons. Cosme Ruggieri possédait, comme les confesseurs, une mystérieuse influence dont il se contentait comme eux ; d'ailleurs, il nourrissait une ambitieuse pensée supérieure à l'ambition vulgaire. Cet homme, que les romanciers ou les dramaturges dépeignent comme un bateleur, possédait la riche abbaye de Saint-Mahé en basse Bretagne, et avait refusé de hautes dignités ecclésiastiques ; l'or, que les passions superstitieuses de cette époque lui apportaient abondamment, suffisait à sa secrète entreprise, et la main de la reine, étendue sur sa tête, en préservait le moindre cheveu de tout mal [1]. »

Uphir, démon chimiste, très-versé dans la connaissance des simples. Il est responsable aux enfers de la santé de Belzébuth et des grands de sa cour. Les médecins matériels l'ont pris pour leur patron depuis le discrédit d'Esculape.

Upiers. *Voy.* VAMPIRES.

Urda. *Voy.* NORNES.

Urgande, bonne fée des temps chevaleresques. Elle avait pour ennemie Mélye la Mauvaise. Voici une de ses aventures : La fée Urgande, qui protégeait si généreusement Amadis, avait donné au jeune Esplandian, fils de ce héros, une épée enchantée qui devait rompre tous les charmes. Un jour qu'Esplandian et les chevaliers chrétiens se battaient en Galatie, aidés de la fée Urgande, ils aperçurent la fée Mélye, leur ennemie implacable, sous la figure la plus hideuse. Elle était assise à la pointe d'un rocher, d'où elle protégea les armes des Sarasins. Esplandian courut à el pour purger la terre de cette furie (car, bie qu'immortelles de leur nature jusqu'au jugeme dernier, les fées n'étaient pas à l'épreuve d'un bo coup d'épée, et pouvaient comme d'autres recevo la mort, pourvu qu'elle fût violente). Mélye évita coup en changeant de place avec la plus grand agilité ; et comme elle se vit pressée, elle pari s'abîmer dans un antre qui vomit aussitôt de flammes. Urgande reconnut Mélye au portrait qu les chevaliers lui en firent ; elle voulut la voir ; el conduisit donc Esplandian et quelques chevalie dans une prairie, au bout de laquelle ils trou vèrent Mélye assise sur ses talons et absorbé dans une profonde rêverie. Cette fée possédai un livre magique dont Urgande désirait depu longtemps la possession. Mélye, apercevant U gande, composa son visage, accueillit la fée, rivale, avec aménité, et la fit entrer dans grotte. Mais à peine y avait-elle pénétré, qu s'élançant sur elle, la méchante fée la renver par terre en lui serrant la gorge avec violenc Les chevaliers, les entendant se débattre, entr rent dans la grotte : le pouvoir des enchant ments les fit tomber sans connaissance ; le se Esplandian, que son épée charmée garantiss de tous les piéges magiques, courut sur Mélye retira Urgande de ses mains. Au même insta Mélye prit celui de ses livres qui portait le no de *Médée*, et forma une conjuration ; le ci s'obscurcit aussitôt : il sortit d'un nuage noir chariot attelé de deux dragons qui vomissaie des flammes. Enlevant lestement Urgande, Mél la plaça dans le chariot et disparut avec el Elle l'emmena dans Thésyphante et l'enfer dans une grosse tour, d'où Esplandian parvint la tirer quelque temps après.

Urine. L'urine a aussi des vertus admirable Elle guérit la teigne et les ulcères des oreille pourvu qu'on la prenne en bonne santé. E guérit aussi de la piqûre des serpents, des aspi et autres reptiles venimeux. Il paraît que l sorcières s'en servent pour faire tomber la plu Delrio conte que, dans le diocèse de Trèves, paysan qui plantait des choux dans son jard avec sa fille, âgée de huit ans, donnait des élog à cette enfant sur son adresse à s'acquitter de petite fonction. « Oh ! répondit l'enfant, j' sais bien d'autres. Retirez-vous un peu, et ferai descendre la pluie sur telle partie du jar que vous désignerez. — Fais, reprend le pays surpris, je vais me retirer. » Alors la petite fi creuse un trou dans la terre, y répand son urin la mêle avec la terre, prononce quelques mo et la pluie tombe par torrents sur le jardin.

« Qui t'a donc appris cela ? s'écrie le pays étourdi. — C'est ma mère, qui est très-hab dans cette science. » Le paysan effrayé fit m ter sa fille et sa femme sur sa charrette,

[1] M. de Balzac, *Le secret des Ruggieri.*

ville, et les livra toutes deux à la

parlerons de la médecine des urines emarquer qu'elle est un peu moins ue les autres spécialités de la même s railleurs présentaient une fiole d'u- val à un docteur de ce genre qu'ils ystifier; il l'inspecta et la rendit en onnez de l'avoine et du foin au ma-

tiens disaient qu'Hermès Trismégiste le jour en douze heures et la nuit it, sur l'observation d'un animal con-

sacré à Sérapis, le Cynocéphale, qui jetait son urine douze fois par jour, et autant la nuit, à des intervalles égaux.

Urotopégnie, chevillement. Delancre dit qu'il y a un livre de ce nom dans lequel on voit que les moulins, les tonneaux, les fours, etc., peuvent être liés ainsi que les hommes. *Voy.* LIGATURES.

Uterpen. *Voy.* MERLIN.

Utésetare, espèce de magie pratiquée chez les Islandais; on en fait remonter l'usage jusqu'à Odin. Ceux qui se trouvent la nuit hors de leur logis s'imaginent converser avec des esprits, qui communément leur conseillent de faire le mal.

V

. Quand l'inoculation s'introduisit à n ministre anglican la traita en chaire n infernale, de suggestion diabolique, que la maladie de Job n'était que la le que lui avait inoculée le malin [1]. pasteurs anglais ont traité pareillement des médecins français ont écrit que la nnerait aux vaccinés quelque chose de vine, que les femmes soumises à ce s'exposaient à devenir des vaches *Voy.* les écrits des docteurs Vaume, napon, etc.

Cet animal est si respecté dans l'Hin- que tout ce qui passe par son corps a, lindous, une vertu sanctifiante et mé-



es brahmes donnent du riz aux vaches, cherchent les grains entiers dans leurs s, et font avaler ces grains aux ma- suadés qu'ils sont propres à guérir le purifier l'âme. Ils ont une vénération pour les cendres de bouse de vache. rains ont à leur cour des officiers qui t d'autre fonction que de présenter le eux qui viennent saluer le prince un es cendres détrempées dans un peu courtisan plonge le bout du doigt dans r, et se fait sur différentes parties du

gues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., 4.

corps une onction qu'il regarde comme très-salutaire. *Voy.* VAÏCARANI.

Chez les Hébreux, on sacrifiait une vache rousse, pour faire de ses cendres une eau d'expiation destinée à purifier ceux qui s'étaient souillés par l'attouchement d'un mort. C'est de là sans doute que vient, dans le Midi, l'opinion qu'une vache rousse est mauvaise.

Vade. La légende de Vade ou Wade et de son fils Véland le Forgeron est célèbre dans la littérature scandinave. La voici telle que MM. Depping et Francisque Michel, guidés par les monuments de la Suède et de l'Islande, l'ont exposée dans leur *Dissertation sur une tradition du moyen âge*, publiée à Paris en 1833 :

« Le roi danois Wilkin, ayant rencontré dans une forêt, au bord de la mer, une belle femme, qui était une *haffru* ou femme de mer, espèce d'êtres marins qui, sur terre, prennent la forme d'une femme, s'unit avec elle, et le fruit de cette union fut un fils géant, qui fut appelé Vade. Wilkin lui donna douze terres en Seelande. Vade eut à son tour un fils appelé *Veland* ou *Vanlund*. Quand ce dernier eut atteint l'âge de neuf ans, son père le conduisit chez un habile forgeron du Hunaland, appelé Mimer, pour qu'il apprît à forger, tremper et façonner le fer. Après l'avoir laissé trois hivers dans le Hunaland, le géant Vade se rendit avec lui à une montagne appelée Kallova, dont l'intérieur était habité par deux nains qui passaient pour savoir mieux forger le fer que les autres nains et que les hommes ordinaires. Ils fabriquaient des épées, des casques et des cuirasses; ils savaient aussi travailler l'or et l'argent, et en faire toute sorte de bijoux. Pour un marc d'or, ils rendirent Veland le plus habile forgeron de la terre. Néanmoins ce dernier tua ses maîtres, qui voulaient profiter d'une tempête dans laquelle Vade avait péri pour mettre à mort

leur élève. Veland s'empara alors des outils, chargea un cheval d'autant d'or et d'argent qu'il pouvait en porter, et reprit le chemin du Danemark. Il arriva près d'un fleuve nommé Visara ou Viser-Aa ; il s'arrêta sur la rive, y abattit un arbre, le creusa, y déposa ses trésors et ses vivres, et s'y pratiqua une demeure tellement fermée que l'eau ne pouvait y pénétrer. Après y être entré, il se laissa flotter vers la mer.

» Un jour, un roi de Jutland, nommé Nidung, pêchait avec sa cour, quand les pêcheurs retirèrent de leur filet un gros tronc d'arbre singulièrement taillé. Pour savoir ce qu'il pouvait contenir, on voulut le mettre en pièces ; mais tout à coup une voix, sortant du tronc, ordonna aux ouvriers de cesser. A cette voix, tous les assistants prirent la fuite, croyant qu'un sorcier était caché dans l'arbre. Veland en sortit ; il dit au roi qu'il n'était pas magicien, et que, si on voulait lui laisser la vie et ses trésors, il rendrait de grands services. Le roi le lui promit. Veland cacha ses trésors en terre et entra au service de Nidung. Sa charge fut de prendre soin de trois couteaux que l'on mettait devant le roi à table. Le roi, ayant découvert l'habileté de Veland dans l'art de fabriquer des armes, consentit à ce qu'il luttât avec son forgeron ordinaire. Celui-ci fit une armure qu'il croyait impénétrable, mais que Veland fendit en deux d'un seul coup de l'épée d'or qu'il avait fabriquée en peu d'heures. Depuis lors, Veland fut en grande faveur auprès du roi ; mais ayant été mal récompensé d'un message pénible et dangereux, il ne songea plus qu'à se venger. Il tenta d'empoisonner le roi, qui s'en aperçut et lui fit couper les jarrets. Furieux de cette injure, Veland feignit du repentir ; et le roi consentit à lui laisser une forge et les outils nécessaires pour composer de belles armures et des bijoux précieux. Alors le vindicatif artisan sut attirer chez lui les deux fils du roi ; il les tua, et offrit à leur père deux coupes faites avec le crâne de ses enfants. Après quoi il se composa des ailes, s'envola sur la tour la plus élevée, et cria de toutes ses forces pour que le roi vînt et lui parlât. En entendant sa voix, le roi sortit. « Veland, dit-il, est-ce que tu es devenu oiseau ?

» — Seigneur, répondit le forgeron, je suis maintenant oiseau et homme à la fois ; je pars, et tu ne me verras plus. Cependant, avant de partir, je veux t'apprendre quelques secrets. Tu m'as fait couper les jarrets pour m'empêcher de m'en aller ; je m'en suis vengé ; je t'ai privé de tes fils, que j'ai égorgés de ma main ; mais tu trouveras leurs ossements dans les vases garnis d'or et d'argent dont j'ai orné ta table. »

» Ayant dit ces mots, Veland disparut dans les airs.

» Ce récit est la forme la plus complète qu'ait reçue la légende de Vade et de son fils dans les monuments de la littérature scandinave. Le cha de l'*Edda*, qui nous fait connaître Veland, diffè dans plusieurs de ses circonstances. Là, Velar est le troisième fils d'un roi *alfe*, c'est-à-di d'espèce surnaturelle. Ces trois princes avaie épousé trois valkiries ou fées qu'ils avaient re contrées au bord d'un lac, où, après avoir d posé leur robe de cygne, elles s'amusaient à fil du lin. Au bout de sept années de mariage, l valkiries disparurent, et les deux frères de Velar allèrent à la recherche de leurs femmes ; ma Veland resta seul dans sa cabane, et s'appliq à forger les métaux. Le roi Niduth, ayant e tendu parler des beaux ouvrages d'or que V land faisait, s'empara du forgeron pendant qu dormait ; et, comme il faisait peur à la rein celle-ci ordonna qu'on lui coupât les jarrets. V land, pour se venger, accomplit les actions di férentes que nous avons rapportées. »

Cette histoire de Wade et de son fils a été so vent imitée par les anciens poëtes allemands anglo-saxons. Les trouvères français ont pa plusieurs fois de Veland, de son habileté à fo ger des armures. Ils se plaisaient à dire que l pée du héros qu'ils chantaient avait été tremp par Veland.

Vafthrudnis, génie des Scandinaves renomm pour sa science profonde. Odin alla le défier da son palais, et le vainquit par la supériorité ses connaissances.

Vagnoste, géant, père d'Agaberte. *Voy.* mot.

Vaïcarani, fleuve de feu que les âmes doive traverser avant d'arriver aux enfers, selon doctrine des Indiens. Si un malade tient en ma la queue d'une vache au moment de sa mort, passera sans danger le fleuve Vaïcarani, par que la vache dont il a tenu la queue se présente à lui sur le bord du fleuve ; il prendra sa que et fera doucement le trajet par ce moyen.

Vaisseau-fantôme. *Voy.* VOLTIGEUR HOLLA DAIS.

Valafar ou **Malafar**, grand et puissant d de l'empire infernal. Il paraît sous la forme d' ange, quelquefois sous celle d'un lion avec tête et les pattes d'une oie et une queue de li vre. Il connaît le passé et l'avenir, donne génie et de l'audace aux hommes, et comman trente-six légions [1].

Valens, empereur arien. « Curieux de sav le nom de son successeur, il eut recours a voies extraordinaires et défendues ; et comme démon l'eut informé [2] qu'il le connaîtrait a lettres *théod*, il fit mourir Théodore, Théodule, et sans penser à Théodose, qui lui succéda.

» Cette histoire, ajoute Chevreau, est peut-ê plus connue que la suivante. Pierre-Louis, c de Parme, étant averti par Lucas Gauric d'u

[1] Wierus, in *Pseudomonarch. dæmon.*
[2] Par l'alectryomancie. *Voy.* ce mot.

m contre lui, se mit en tête de savoir
s conjurés par l'évocation des esprits.
lui répondit, se voyant pressé, que
garde à sa monnaie, il trouverait ce
ndait. Comme la réponse était obscure,
r l'entendre il fallait être aussi diable
ble même, il s'en moqua, quoiqu'elle
e véritable par l'événement, puisque
de la vieille monnaie de Farnèse était
ARM. ET PLAC. DUX. Par ces quatre let-
qui signifient *Placentiæ*, il lui décou-
u et le nom des conjurés. Chaque lettre
marquait la première du nom des
nilles qui exécutèrent leur entreprise :
icini ; L, *Landi ;* A, *Anguiscioli ;* C,
ri. »

in, hérésiarque, originaire d'Égypte,
na sa doctrine peu de temps après la
ernier des apôtres. Il admettait un sé-
el de lumière, qu'il nommait *plérôma*
de, dans lequel habitait la Divinité. Il
les *Eons* ou intelligences immortelles,
e de trente, les uns mâles, les autres
il les distribuait en trois ordres, les
nés les uns des autres, leur donnait
et faisait leur généalogie. Le premier
os, la profondeur, qu'il appelait aussi
r père, *propator*. Il lui donnait pour
noïa, l'intelligence, qu'il appelait en-
lence, *Sigé*. Jésus-Christ et le Saint-
ient les derniers nés de ces Eons.
ine à concevoir que Valentin ait eu de
disciples et que plusieurs sectes soient
t doctrine ; mais l'esprit humain four-
ssi ses prodiges.

in (Basile). *Voy.* BASILE-VALENTIN.

-Maxime, écrivain qui florissait sous
e premier livre de son *Recueil des ac-*
s paroles mémorables roule principale-
les prodiges et les songes merveilleux.

ies. *Voy.* WALKIRIES.

res. Ce qu'il y a de plus remarquable
toire des vampires, c'est qu'ils ont par-
les philosophes, ces autres démons,
d'étonner et de troubler le dix-hui-
ɛle ; c'est qu'ils ont épouvanté la Lor-
Prusse, la Silésie, la Pologne, la Mora-
riche, la Russie, la Bohême et tout le
'Europe, pendant que les démolisseurs
ɛterre et de la France renversaient les
s en se donnant le ton de n'attaquer que
's populaires.

e siècle, il est vrai, a eu ses modes ;
ays, comme l'observe D. Calmet, a eu
ntions et ses maladies. Mais les vam-
nt point paru avec tout leur éclat dans
barbares et chez les peuples sauvages :
t montrés au siècle des Diderot et des
dans l'Europe, qui se disait déjà civi-

On a donné le nom d'*upiers oupires*, et plus généralement *vampires* en Occident, de *broucolaques* (vroucolacas) en Morée, de *katakhanès* à Ceylan, — à des hommes morts et enterrés depuis plusieurs années, ou du moins depuis plusieurs jours, qui revenaient *en corps et en âme*, parlaient, marchaient, infestaient les villages, maltraitaient les hommes et les animaux, et surtout qui suçaient le sang de leurs proches, les épuisaient, leur causaient la mort [1]. On ne se délivrait de leurs dangereuses visites et de leurs infestations qu'en les exhumant, les empalant, leur coupant la tête, leur arrachant le cœur, ou les brûlant.

Ceux qui mouraient sucés devenaient habituel-



lement vampires à leur tour. Les journaux publics de la France et de la Hollande parlent, en 1693 et 1694, des vampires qui se montraient en Pologne et surtout en Russie. On voit dans le *Mercure galant* de ces deux années que c'était alors une opinion répandue chez ces peuples que les vampires apparaissaient depuis midi jusqu'à minuit ; qu'ils suçaient le sang des hommes et des animaux vivants avec tant d'avidité, que souvent ce sang leur sortait par la bouche, par les narines, par les oreilles. Quelquefois, ce qui est plus fort encore, leurs cadavres nageaient dans le sang au fond de leurs cercueils.



On disait que ces vampires, ayant continuellement grand appétit, mangeaient aussi les linges qui se trouvaient autour d'eux. On ajoutait que, sortant de leurs tombeaux, ils allaient la nuit embrasser violemment leurs parents ou leurs amis, à qui ils suçaient le sang en leur pressant la gorge

[1] C'est la définition que donne le R. P. D. Calmet.

pour les empêcher de crier. Ceux qui étaient sucés s'affaiblissaient tellement qu'ils mouraient presque aussitôt. Ces persécutions ne s'arrêtaient pas à une personne seulement : elles s'étendaient jusqu'au dernier de la famille ou du village (car le vampirisme ne s'est guère exercé dans les villes), à moins qu'on n'en interrompît le cours en coupant la tête ou en perçant le cœur du vampire, dont on trouvait le cadavre mou, flexible, mais frais, quoique mort depuis très-longtemps. Comme il sortait de ces corps une grande quantité de sang, quelques-uns le mêlaient avec de la farine pour en faire du pain : ils prétendaient qu'en mangeant ce pain ils se garantissaient des atteintes du vampire.

Voici quelques histoires de vampires.

M. de Vassimont, envoyé en Moravie par le duc de Lorraine Léopold Ier, assurait, dit D. Calmet, que ces sortes de spectres apparaissaient fréquemment et depuis longtemps chez les Moraves, et qu'il était assez ordinaire dans ce pays-là de voir des hommes morts depuis quelques semaines se présenter dans les compagnies, se mettre à table sans rien dire avec les gens de leur connaissance, et faire un signe de tête à quelqu'un des assistants, lequel mourait infailliblement quelques jours après.

Un vieux curé confirma ce fait à M. de Vassimont et lui en cita même plusieurs exemples, qui s'étaient, disait-il, passés sous ses yeux.

Les évêques et les prêtres du pays avaient consulté Rome sur ces matières embarrassantes ; mais le saint-siége ne fit point de réponse, parce qu'il regardait tout cela comme des visions. Dès lors on s'avisa de déterrer les corps de ceux qui revenaient ainsi, de les brûler ou de les consumer en quelque autre manière, et ce fut par ce moyen qu'on se délivra de ces vampires, qui devinrent de jour en jour moins fréquents. Toutefois ces apparitions donnèrent lieu à un petit ouvrage composé par Ferdinand de Schertz, et imprimé à Olmutz, en 1706, sous le titre de *Magia posthuma*. L'auteur raconte qu'en un certain village, une femme, étant morte munie des sacrements, fut enterrée dans le cimetière à la manière ordinaire. On voit que ce n'était point une excommuniée, mais peut-être une sacrilége. Quatre jours après son décès, les habitants du village entendirent un grand bruit et virent un spectre qui paraissait tantôt sous la forme d'un chien, tantôt sous celle d'un homme, non à une personne seulement, mais à plusieurs. Ce spectre serrait la gorge de ceux à qui il s'adressait, leur comprimait l'estomac jusqu'à les suffoquer, leur brisait presque tout le corps et les réduisait à une faiblesse extrême ; en sorte qu'on les voyait pâles, maigres et exténués. Les animaux mêmes n'étaient pas à l'abri de sa malice : il attachait les vaches l'une à l'autre par la queue, fatiguait les chevaux et tourmentait tellement le bétail de toute sorte, qu'on n'entendait partout que mu gissements et cris de douleur. Ces calamités du rèrent plusieurs mois : on ne s'en délivra qu'e brûlant le corps de la femme vampire.

L'auteur de la *Magia posthuma* raconte ur autre anecdote plus singulière encore. Un pâtu du village de Blow, près la ville de Kada en Bohême, apparut quelque temps après s mort avec les symptômes qui annoncent le vam pirisme. Le fantôme appelait par leur nom cer taines personnes, qui ne manquaient pas d mourir dans la huitaine. Il tourmentait ses an ciens voisins, et causait tant d'effroi que le paysans de Blow déterrèrent son corps et fichèrent en terre avec un pieu qu'ils lui passè rent à travers le cœur. Ce spectre, qui parla quoiqu'il fût mort, et qui du moins n'aurait pu dû le faire dans une situation pareille, se mo quait néanmoins de ceux qui lui faisaient souffr ce traitement.

« Vous avez bonne grâce, leur disait-il, en ou vrant sa grande bouche de vampire, de me don ner ainsi un bâton pour me défendre contre le chiens? » On ne fit pas attention à ce qu'il p dire, et on le laissa. La nuit suivante, il bri son pieu, se releva, épouvanta plusieurs per sonnes et en suffoqua plus qu'il n'avait fait ju qu'alors. On le livra au bourreau, qui le mit su une charrette pour le transporter hors de la vil et l'y brûler. Le cadavre remuait les pieds et le mains, roulait des yeux ardents et hurlait comm un furieux. Lorsqu'on le perça de nouveau av des pieux, il jeta de grands cris et rendit d sang très-vermeil ; mais quand on l'eut bie brûlé, il ne se montra plus...

On en usait de même, dans le dix-septièm siècle, contre les revenants de ce genre ; et da plusieurs endroits, quand on les tirait de terr on les trouvait pareillement frais et vermeils, l membres souples et maniables, sans vers et sa pourriture, mais non sans une très-grande pua teur.

L'auteur que nous avons cité assure que d son temps on voyait souvent des vampires da les montagnes de Silésie et de Moravie. Ils app raissaient en plein jour, comme au milieu de nuit, et l'on s'apercevait que les choses qui le avait appartenu se remuaient et changeaient d place sans que personne parût les toucher. seul remède contre ces apparitions était de co per la tête et de brûler le corps du vampire.

Vers l'an 1725, un soldat qui était en garn son chez un paysan des frontières de la Hongr vit entrer, au moment du souper, un incon qui se mit à table auprès du maître de la m son. Celui-ci en fut très-effrayé, de même que reste de la compagnie. Le soldat ne savait qu' juger et craignait d'être indiscret en faisant d questions, parce qu'il ignorait de quoi il s'ag sait. Mais le maître du logis étant mort le lend

hercha à connaître le sujet qui avait
t accident et mis toute la maison dans
. On lui dit que l'inconnu qu'il avait
et se mettre à table, au grand effroi
lle, était le père du maître de la mai-
était mort et enterré depuis dix ans,
enant ainsi s'asseoir auprès de son fils,
apporté la mort. Le soldat raconta ces
on régiment. On en avertit les officiers
qui donnèrent commission au comte
as, capitaine d'infanterie, de faire infor-
ce fait. Cabréras s'étant transporté sur
vec d'autres officiers, un chirurgien et
ur, ils entendirent les dépositions de
ens de la maison, qui attestèrent que
nt n'était autre que le père du maître
et que tout ce que le soldat avait rap-
t exact : ce qui fut aussi affirmé par la
s habitants du village. En conséquence,
r de terre le corps de ce spectre. Son
fluide et ses chairs aussi fraîches que
n homme qui vient d'expirer. On lui
tête, après quoi on le remit dans son
On exhuma ensuite, après d'amples in-
, un homme mort depuis plus de trente
tait revenu trois fois dans sa maison à
repas, et qui avait sucé au cou, la
fois, son propre frère; la seconde, un
; la troisième, un valet de la maison.
en étaient morts presque sur-le-champ.
vieux vampire fut déterré, on le trouva,
premier, ayant le sang fluide et le
s. On lui planta un grand clou dans la
nsuite on le remit dans son tombeau.
de Cabréras fit brûler un troisième
qui était enterré depuis seize ans, et
sucé le sang et causé la mort à deux
ls. — Alors enfin le pays fut tran-

, dans tout ce qui précède, que géné-
lorsqu'on exhume les vampires, leurs
aissent vermeils, souples, bien conser-
ndant, malgré tous ces indices de vam-
on ne procédait pas contre eux sans
diciaires. On citait et on entendait les
n examinait les raisons des plaignants,
érait avec attention les cadavres : si tout
un vampire, on le livrait au bour-
le brûlait. Il arrivait quelquefois que
es paraissaient encore pendant trois ou
urs après leur exécution; cependant
s avait été réduit en cendres. Assez
n différait d'enterrer pendant six ou
ines les corps de certaines personnes
. Lorsqu'ils ne pourrissaient point et
membres demeuraient souples, leur
e, alors on les brûlait. On assurait que

met déclare qu'il tient ces faits d'un homme
les tenait de M. le comte de Cabréras.

les habits de ces défunts se remuaient et changeaient de place sans qu'aucune personne les touchât. L'auteur de la *Magia posthuma* raconte que l'on voyait à Olmutz, à la fin du dix-septième siècle, un de ces vampires qui, n'étant pas enterré, jetait des pierres aux voisins et molestait extrêmement les habitants.

Dom Calmet rapporte, comme une circonstance particulière, que, dans les villages où l'on est infesté du vampirisme, on va au cimetière, on visite les fosses, on en trouve qui ont deux ou trois, ou plusieurs trous de la grosseur du doigt; alors on fouille dans ces fosses, et l'on ne manque pas d'y trouver un corps souple et vermeil. Si on coupe la tête de ce cadavre, il sort de ses veines et de ses artères un sang fluide, frais et abondant. Le savant bénédictin demande ensuite si ces trous qu'on remarquait dans la terre qui couvrait les vampires pouvaient contribuer à leur conserver une espèce de vie, de respiration, de végétation, et rendre plus croyable leur retour parmi les vivants; il pense avec raison que ce sentiment, fondé d'ailleurs sur des faits qui n'ont rien de réellement constaté, n'est ni probable ni digne d'attention.

Le même écrivain cite ailleurs, sur les vampires de Hongrie, une lettre de M. de l'Isle de Saint-Michel, qui demeura longtemps dans les pays infestés, et qui devait en savoir quelque chose. Voici comment M. de l'Isle s'explique là-dessus :

« Une personne se trouve attaquée de langueur, perd l'appétit, maigrit à vue d'œil et, au bout de huit ou dix jours, quelquefois quinze, meurt sans fièvre et sans aucun autre symptôme de maladie que la maigreur et le desséchement. On dit, en Hongrie, que c'est un vampire qui s'attache à cette personne et lui suce le sang. De ceux qui sont attaqués de cette mélancolie noire, la plupart, ayant l'esprit troublé, croient voir un spectre blanc qui les suit partout, comme l'ombre fait le corps.

» Lorsque nous étions en quartiers d'hiver chez les Valaques, deux cavaliers de la compagnie dont j'étais cornette moururent de cette maladie, et plusieurs autres, qui en étaient attaqués, seraient probablement morts de même, si un caporal de notre compagnie n'avaient guéri les imaginations en exécutant le remède que les gens du pays emploient pour cela. Quoique assez singulier, je ne l'ai jamais lu nulle part. Le voici :

» On choisit un jeune garçon, on le fait monter à poil sur un cheval entier, absolument noir; on conduit le jeune homme et le cheval au cimetière; ils se promènent sur toutes les fosses. Celle où l'animal refuse de passer, malgré les coups de cravache qu'on lui délivre, est regardée comme renfermant un vampire. On ouvre cette fosse, et on y trouve un cadavre aussi beau et

aussi frais que si c'était un homme tranquillement endormi. On coupe, d'un coup de bêche, le cou de ce cadavre; il en sort abondamment un sang des plus beaux et des plus vermeils, du moins on croit le voir ainsi. Cela fait, on remet le vampire dans sa fosse, on la comble, et on peut compter que dès lors la maladie cesse et que tous ceux qui en étaient attaqués recouvrent leurs forces peu à peu, comme des gens qui échappent d'une longue maladie d'épuisement..... »

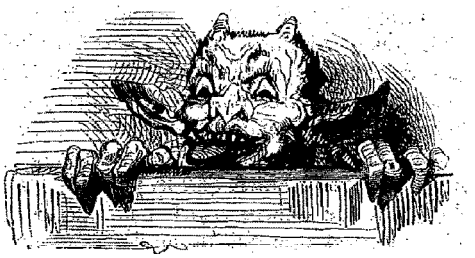
Les Grecs appellent leurs vampires broucolaques; ils sont persuadés que la plupart des spectres d'excommuniés sont vampires, qu'ils ne peuvent pourrir dans leurs tombéaux, qu'ils apparaissent le jour comme la nuit, et qu'il est très-dangereux de les rencontrer.

Léon Allatius, qui écrivait au seizième siècle, entre là-dessus dans de grands détails; il assure que dans l'île de Chio les habitants ne répondent que lorsqu'on les appelle deux fois, car ils sont persuadés que les broucolaques ne les peuvent appeler qu'une fois seulement. Ils croient encore que quand un broucolaque appelle une personne vivante, si cette personne répond, le spectre disparaît; mais celui qui a répondu meurt au bout de quelques jours. On raconte la même chose des vampires de Bohême et de Moravie.

Pour se garantir de la funeste influence des broucolaques, les Grecs déterrent le corps du spectre et le brûlent, après avoir récité sur lui des prières. Alors ce corps, réduit en cendres, ne paraît plus.

Ricaut, qui voyagea dans le Levant au dix-septième siècle, ajoute que la peur des broucolaques est générale aux Turcs comme aux Grecs. Il raconte un fait qu'il tenait d'un caloyer candiote, lequel lui avait assuré la chose avec serment.

Un homme, étant mort excommunié pour une faute qu'il avait commise dans la Morée, fut enterré sans cérémonie dans un lieu écarté et non en terre sainte. Les habitants furent bientôt effrayés par d'horribles apparitions qu'ils attribuèrent à ce malheureux. On ouvrit son tombeau au bout de quelques années, on y trouva son corps enflé, mais sain et bien dispos; ses veines étaient gonflées du sang qu'il avait sucé : on reconnut en lui un broucolaque. Après qu'on eut délibéré sur ce qu'il y avait à faire, les caloyers furent d'avis de démembrer le corps, de le mettre en pièces et de le faire bouillir dans le vin; car c'est ainsi qu'ils en usent, de temps très-ancien, envers les broucolaques. Mais les parents obtinrent, à force de prières, qu'on différât cette exécution; ils envoyèrent en diligence à Constantinople, pour solliciter du patriarche l'absolution dont le défunt avait besoin. En attendant, le corps fut mis dans l'église, où l'on disait tous les jours des prières pour son repos. Un matin que le caloyer faisait le service divin, o entendit tout d'un coup une espèce de détonatio dans le cercueil : on l'ouvrit, et l'on trouva corps dissous, comme doit l'être celui d'un mo enterré depuis sept ans. On remarqua le mome où le bruit s'était fait entendre; c'était précis ment l'heure où l'absolution accordée par le p triarche avait été signée.....



Les Grecs et les Turcs s'imaginent que l cadavres des broucolaques mangent pendant nuit, se promènent, font la digestion de ce qu' ont mangé, et se nourrissent réellement (*V.* M TICATION). Ils content qu'en déterrant ces va pires, on en a trouvé qui étaient d'un colo vermeil, et dont les veines étaient tendues par quantité de sang qu'ils avaient sucé; que, lo qu'on leur ouvre le corps, il en sort des ru seaux de sang aussi frais que celui d'un jeu homme d'un tempérament sanguin. Cette opini populaire est si généralement répandue que t le monde en raconte des histoires circonsta ciées.

L'usage de brûler les corps des vampires très-ancien dans plusieurs autres pays. Guillau de Neubrige, qui vivait au douzième siècle, conte [1] que, de son temps, on vit en Angleter dans le territoire de Buckingham, un spectre apparaissait en corps et en âme, et qui v épouvanter sa femme et ses parents. On ne défendait de sa méchanceté qu'en faisant gra bruit lorsqu'il approchait. Il se montra mêm certaines personnes en plein jour. L'évêque Lincoln assembla sur cela son conseil, qui lui que pareilles choses étaient souvent arrivées Angleterre, et que le seul remède que l'on c nût à ce mal était de brûler le corps du spect L'évêque ne put goûter cet avis, qui lui pa cruel. Il écrivit une cédule d'absolution; elle mise sur le corps du défunt, que l'on tro aussi frais que le jour de son enterrement depuis lors le fantôme ne se montra plus. même auteur ajoute que les apparitions de genre étaient alors en effet très-fréquentes Angleterre.

Quant à l'opinion répandue dans le Lev que les spectres se nourrissent, on la trouve

[1] Wilhelm. Neubrig., *Rerum anglicarum* lib. cap. XXII.

s plusieurs siècles dans d'autres con-
a longtemps que les Allemands sont
que les morts *mâchent comme des porcs*
s tombeaux, et qu'il est facile de les
grogner en broyant ce qu'ils dévorent [1].
Therius, au dix-septième siècle, et Mi-
t, au commencement du dix-huitième,
e publié des traités sur les morts qui
lans leurs sépulcres [2].
voir parlé de la persuasion où sont les
qu'il y a des morts qui dévorent les
tout ce qui est à leur portée, même
re chair, ces écrivains remarquent
lques endroits de l'Allemagne, pour
les morts de mâcher, on leur met dans
une motte de terre sous le menton;
on leur fourre dans la bouche une
ce d'argent et une pierre, et que d'au-
serrent fortement la gorge avec un
Ils citent des morts qui se sont dévo-
mêmes dans leur sépulcre.
s'étonner de voir des savants trouver
hose de prodigieux dans des faits aussi
Pendant la nuit qui suivit les funérailles
Henri de Salm, on entendit dans l'é-
abbaye de Haute-Seille, où il était en-
cris sourds que les Allemands auraient
e pris pour le grognement d'une per-
mâche; et le lendemain, le tombeau
ayant été ouvert, on le trouva mort,
ersé et le visage en bas, au lieu qu'il
inhumé sur le dos. On l'avait enterré
n doit attribuer à une cause semblable
rapportée par Raufft d'une femme de
ui, en 1345, mangea dans sa fosse la
son linceul sépulcral.
le dernier siècle, un pauvre homme
inhumé précipitamment dans le cime-
entendit pendant la nuit du bruit dans
eau; on l'ouvrit le lendemain, et on
u'il s'était mangé les chairs des bras.
me, ayant bu de l'eau-de-vie avec
ait été enterré vivant.
emoiselle d'Ausbourg tomba dans une
argie qu'on la crut morte; son corps fut
un caveau profond, sans être couvert
on entendit bientôt quelque bruit dans
au, mais on n'y fit point attention. Deux
ns après, quelqu'un de la même famille
on ouvrit le caveau, et l'on trouva le
la demoiselle auprès de la pierre qui
ait l'entrée; elle avait en vain tenté de
cette pierre, et elle n'avait plus de

nciens croyaient aussi que les morts man-
On ne dit pas s'ils les entendaient mâcher;
t certain qu'il faut attribuer à l'idée qui con-
ux morts la faculté de manger l'habitude
s funèbres qu'on servait, de temps immé-
t chez tous les peuples, sur la tombe des

nasticatione mortuorum in tumulis.

doigt à la main droite, qu'elle s'était dévorée de désespoir.

Tournefort raconte, dans le tome Ier de son *Voyage au Levant*, la manière dont il vit exhumer un broucolaque de l'île de Mycone, où il se trouvait en 1701.

« C'était un paysan d'un naturel chagrin et querelleur, circonstance qu'il faut remarquer dans de pareils sujets; il fut tué à la campagne, on ne sait ni par qui, ni comment. Deux jours après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyait la nuit se promener à grands pas, et qu'il venait dans les maisons renverser les meubles, éteindre les lampes, embrasser les gens par derrière et faire mille tours d'espiègle. On ne fit qu'en rire d'abord. Mais l'affaire devint sérieuse lorsque les plus honnêtes gens commencèrent à se plaindre. Les papas (prêtres grecs) convenaient eux-mêmes du fait, et sans doute ils avaient leurs raisons. Cependant le spectre continuait la même vie. On décida enfin, dans une assemblée des principaux de la ville, des prêtres et des religieux, qu'on attendrait, selon je ne sais quel ancien cérémonial, les neuf jours après l'enterrement. Le dixième jour, on dit une messe dans la chapelle où était le corps, afin de chasser le démon que l'on croyait s'y être renfermé. La messe dite, on déterra le corps et on se mit en devoir de lui ôter le cœur; ce qui excita les applaudissements de toute l'assemblée. Le corps sentait si mauvais, que l'on fut obligé de brûler de l'encens; mais la fumée, confondue avec la mauvaise odeur, ne fit que l'augmenter et commença d'échauffer la cervelle de ces pauvres gens : leur imagination se remplit de visions. On s'avisa de dire qu'il sortait une épaisse fumée de ce corps. Nous n'osions pas assurer, dit Tournefort, que c'était celle de l'encens. On ne criait que *Vroucolacas* dans la chapelle et dans la place. Le bruit se répandait dans les rues comme par mugissements, et ce nom semblait fait pour tout ébranler. Plusieurs assistants assuraient que le sang était encore tout vermeil; d'autres juraient qu'il était encore tout chaud; d'où l'on concluait que le mort avait grand tort de n'être pas mort, ou, pour mieux dire, de s'être laissé ranimer par le diable. C'est là précisément l'idée qu'on a d'un broucolaque ou vroucolaque. Les gens qui l'avaient mis en terre prétendirent qu'ils s'étaient bien aperçus qu'il n'était pas roide, lorsqu'on le transportait de la campagne à l'église pour l'enterrer, et que, par conséquent, c'était un vrai broucolaque. C'était le refrain. Enfin, on fut d'avis de brûler le cœur du mort, qui, après cette exécution, ne fut pas plus docile qu'auparavant. On l'accusa encore de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes, de déchirer les habits et de vider les cruches et les bouteilles. C'était un mort bien altéré. Je crois, ajoute Tournefort,

qu'il n'épargna que la maison du consul chez qui nous logions. Mais tout le monde avait l'imagination renversée; c'était une vraie maladie de cerveau, aussi dangereuse que la manie et la rage. On voyait des familles entières abandonner leurs maisons, portant leurs grabats à la place pour y passer la nuit. Les plus sensés se retiraient à la campagne. Les citoyens un peu zélés pour le bien public assuraient qu'on avait manqué au point le plus essentiel de la cérémonie. Il ne fallait, disaient-ils, célébrer la messe qu'après avoir ôté le cœur du défunt. Ils prétendaient qu'avec cette précaution on n'aurait pas manqué de surprendre le diable, et sans doute il n'aurait pas eu l'audace d'y revenir; au lieu qu'ayant commencé par la messe, il avait eu le temps de rentrer, après s'être d'abord enfui. On fit cependant des processions dans toute la ville pendant trois jours et trois nuits; on obligea les papas de jeûner; on se détermina à faire le guet pendant la nuit, et on arrêta quelques vagabonds qui assurément avaient part à tout ce désordre. Mais on les relâcha trop tôt, et deux jours après, pour se dédommager du jeûne qu'ils avaient fait en prison, ils recommencèrent à vider les cruches de vin de ceux qui avaient quitté leur maison la nuit. On fut donc obligé de recourir de nouveau aux prières.

» Un matin que l'on récitait certaines oraisons, après avoir planté quantité d'épées nues sur la fosse du cadavre, que l'on déterrait trois ou quatre fois par jour, suivant le caprice du premier venu, un Albanais qui se trouvait à Mycone s'avisa de dire, d'un ton de docteur, qu'il était ridicule de se servir, en pareil cas, des épées des chrétiens. Ne voyez-vous pas, pauvres gens, ajouta-t-il, que la garde de ces épées, faisant une croix avec la poignée, empêche le diable de sortir de ce corps? Que ne vous servez-vous plutôt des sabres des Turcs? L'avis ne servit de rien; le broucolaque ne fut pas plus traitable, et on ne savait plus à quel saint se vouer, lorsqu'on résolut, d'une voix unanime, de brûler le corps tout entier: après cela ils défiaient bien le diable de s'y nicher. On prépara donc un bûcher avec du goudron, à l'extrémité de l'île de Saint-Georges, et les débris du corps furent consumés le 1er janvier 1701. Dès lors on n'entendit plus parler du broucolaque. On se contenta de dire que le diable avait été bien attrapé cette fois-là, et l'on fit des chansons pour le tourner en ridicule.

» Dans tout l'Archipel, dit encore Tournefort, on est bien persuadé qu'il n'y a que les Grecs du rite grec dont le diable ranime les cadavres. Les habitants de l'île de Santonine appréhendent fort ces sortes de spectres. Ceux de Mycone, après que leurs visions furent dissipées, craignaient également les poursuites des Turcs et celles de l'évêque de Tine. Aucun prêtre ne voulut se trouver à Saint-Georges quand on brûla le corps, de peur que l'évêque n'exigeât une somme d'argent pour avoir fait déterrer et brûler le mort sans sa permission. Pour les Turcs, il est certain qu'à la première visite ils ne manquèrent pas de faire payer à la communauté de Mycone le sang de ce pauvre revenant, qui fut, en toute manière, l'abomination et l'horreur de son pays. »

On a publié, en 1773, un petit ouvrage intitulé [1] *Pensées philosophiques et chrétiennes sur les vampires*, par Jean-Christophe Herenberg. L'auteur parle, en passant, d'un spectre qui lui apparut à lui-même en plein midi : il soutient en même temps que les vampires ne font pas mourir les vivants, et que tout ce qu'on en débite ne doit être attribué qu'au trouble de l'imagination des malades. Il prouve par diverses expériences que l'imagination est capable de causer de très grands dérangements dans le corps et dans les humeurs. Il rappelle qu'en Esclavonie on empalait les meurtriers, et qu'on y perçait le cœur du coupable avec un pieu qu'on lui enfonçait dans la poitrine. Si l'on a employé le même châtiment contre les vampires, c'est parce qu'on les supposait auteurs de la mort de ceux dont on disait qu'ils sucent le sang.

Christophe Herenberg donne quelques exemples de ce supplice exercé contre les vampires, l'un dès l'an 1337, un autre en l'année 1347, etc. Il parle de l'opinion de ceux qui croient que les morts mâchent dans leurs tombeaux, opinion dont il tâche de prouver l'antiquité par des citations de Tertullien, au commencement de son livre de la *Résurrection*, et de saint Augustin livre VIII de la *Cité de Dieu*.

Quant à ces cadavres qu'on a trouvés, dit-on, pleins d'un sang fluide, et dont la barbe, les cheveux et les ongles se sont renouvelés,—avec beaucoup de surveillance on peut rabattre les trois quarts de ces prodiges; et encore faut-être complaisant pour en admettre une partie. Tous ceux qui raisonnent connaissent assez comment le crédule vulgaire et même certains historiens sont portés à grossir les choses qui paraissent extraordinaires. Cependant il n'est pas impossible d'en expliquer physiquement la cause. On sait qu'il y a certains terrains qui sont propres à conserver les corps dans toute leur fraîcheur : les raisons en ont été si souvent expliquées qu'il n'est pas nécessaire de s'y arrêter.

On montre encore à Toulouse, dans une église, un caveau où les corps restent si parfaitement dans leur entier, qu'il s'en trouvait, en 1781, qui étaient là depuis près de deux siècles, et qui paraissaient vivants. On les avait rangés debout contre la muraille, et ils portaient les vêtements avec lesquels on les avait enterrés.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les

[1] *Philosophicæ et christianæ cogitationes de vampiriis*, a Joanne Christophoro Herenbergio.

i met de l'autre côté de ce même ca-
nnent, deux ou trois jours après, la
vers. Quant à l'accroissement des
; cheveux et de la barbe, on l'aperçoit
it dans plusieurs cadavres. Tandis qu'il
e beaucoup d'humidité dans les corps,
a de surprenant que pendant un cer-
on voie quelque augmentation dans
qui n'exigent pas l'influence des es-
t. Pour le cri que les vampires font
orsqu'on leur enfonce le pieu dans le
n'est plus naturel. L'air qui se trouve
ans le cadavre, et que l'on en fait sor-
lence, produit nécessairement ce bruit
par la gorge : souvent même les corps
üisent des sons sans qu'on les touche.
ore une anecdote qui peut expliquer
ns des traits du vampirisme, que nous
lons pourtant pas nier ou expliquer
e. Le lecteur en tirera les conséquences
vent naturellement. Cette anecdote a
ée dans plusieurs journaux anglais, et
ment dans le *Sun* du 22 mai 1802.
nencement d'avril de la même année,
Alexandre Anderson, se rendant d'El-
ow, éprouva un certain malaise, et
une ferme qui se trouvait sur sa route,
ndre un peu de repos. Soit qu'il fût
qu'il craignît de se rendre importun,
oucher sous une remise, où il se cou-
lle, de manière à n'être pas aperçu.
sement, après qu'il fut endormi, les
ferme eurent occasion d'ajouter une
ntité de paille à celle où cet homme
eveli. Ce ne fut qu'au bout de cinq
u'on le découvrit dans cette singulière
Son corps n'était plus qu'un squelette
lécharné; son esprit était si fort aliéné,
nnait plus aucun signe d'entendement:
ait plus faire usage de ses jambes. La
avait environné son corps était réduite
re, et celle qui avait avoisiné sa tête
avoir été mâchée. Lorsqu'on le retira
spèce de tombeau, il avait le pouls
teint, quoique ses battements fussent
es, la peau moite et froide, les yeux
, très-ouverts, et le regard étonné. —
on lui eut fait avaler un peu de vin, il
suffisamment l'usage de ses facultés
et intellectuelles pour dire à une des
qui l'interrogeaient que la dernière
ce qu'il se rappelait était celle où il
i qu'on lui jetait de la paille sur le
is il paraît que, depuis cette époque,
u aucune connaissance de sa situation.
sa qu'il était constamment resté dans
délire, occasionné par l'interception
par l'odeur de la paille, pendant les
ines qu'il avait ainsi passées, sinon
rer, du moins en respirant difficilement,
et sans prendre de nourriture que le peu de substance qu'il put extraire de la paille qui l'environnait et qu'il eut l'instinct de mâcher.

« Cet homme vit peut-être encore. Si sa résurrection eût eu lieu chez des peuples infectés d'idées de vampirisme, en considérant ses grands yeux, son air égaré et toutes les circonstances de sa position, on l'eût brûlé avant de lui donner le temps de se reconnaître; et ce serait un vampire de plus. » *Voy.* Paul, Harpe, Plogojowits, Polycrite, Katakhanès, Gholes, Huet, etc.

Van-Dale (Antoine), médecin hollandais, mort en 1708. Il a publié une ***Histoire des oracles***, très-inexacte, qui a été abrégée par Fontenelle.

Vanlund. *Voy.* Vade.

Vapeurs. Les Knistenaux, peuplade sauvage du Canada, croient que les vapeurs qui s'élèvent et restent suspendues au-dessus des marais sont les âmes des personnes nouvellement mortes[1]. Les vapeurs sont prises chez nous, lorsqu'elles s'enflamment, pour des esprits follets.

Vapula, grand et puissant duc de l'enfer; il paraît sous la forme d'un lion, avec des ailes de griffon. Il rend l'homme très-adroit dans la mécanique et la philosophie, et donne l'intelligence aux savants. Trente-six légions lui obéissent[2].

Varonnin, dieu de la lumière chez les Indiens. C'est le soleil. Il est monté sur un crocodile et armé d'un fouet d'argent.

Vaudois; hérétiques, sectateurs de Pierre Valdo, qui, égarés par une fausse humilité, se séparèrent de l'Église et allèrent bien vite très-loin. Ils niaient le purgatoire et l'efficacité des prières pour les morts; mais ils évoquaient les démons et faisaient de la magie. Naturellement, ils rejetèrent la messe, saccagèrent les églises et les couvents, troublèrent la société par le fanatisme en se mêlant aux Albigeois, et sont comptés parmi les précurseurs de la prétendue réforme.

Vaulx (Jean de), de Stavelot, dans le pays de



Liége, sorcier renommé qui présidait le sabbat

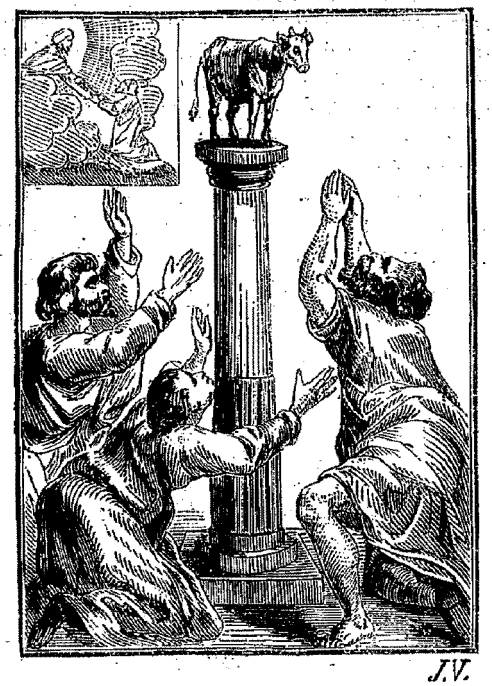
[1] Mackensie, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, 1802.

[2] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

dans plusieurs loges. C'est le nom qu'il donnait aux lieux de ces assemblées occultes.

Vauvert. Saint Louis, ayant fait venir des chartreux à Paris, leur donna une habitation au faubourg Saint-Jacques, dans le voisinage du château de Vauvert, vieux manoir bâti par le roi Robert, mais depuis longtemps inhabité, parce qu'il était infesté de démons (qui étaient peut-être des faux monnayeurs). On y entendait des hurlements affreux; on y voyait des spectres traînant des chaînes, et entre autres un monstre vert, avec une grande barbe blanche, moitié homme et moitié serpent, armé d'une grosse massue, et qui semblait toujours prêt à s'élancer, la nuit, sur les passants. Il parcourait même, disait-on, la rue où se trouvait le château, sur un chariot enflammé, et tordait le cou aux téméraires qui se trouvaient sur son passage. Le peuple l'appelait le diable de Vauvert. Les chartreux ne s'en effrayèrent point et demandèrent le manoir à saint Louis; il le leur donna avec toutes ses appartenances et dépendances, et les revenants ni le diable de Vauvert n'y revinrent plus. Le nom d'Enfer resta seulement à la rue, en mémoire de tout le tapage que les diables y avaient fait[1].

Veau d'or. Le rabbin Salomon prétend que le veau d'or des Israélites était vivant et animé. Le



J.V.

Koran dit qu'il mugissait. Plusieurs rabbins pensent qu'il fut fabriqué par des magiciens qui s'étaient mêlés aux Israélites à la sortie d'Égypte. Hur avait refusé de le faire; et on voit dans les vieilles légendes que les Hébreux, irrités de ce refus, crachèrent si fort contre lui qu'ils l'étou fèrent sous ce singulier projectile[1].

Veau marin. Si l'on prend du sang de poisson avec un peu de son cœur, et qu'on mette dans de l'eau, on verra à l'entour u multitude de poissons; et celui qui prendra morceau de son cœur et le placera sous ses a selles surpassera tout le monde en jugement en esprit. Enfin, le criminel qui l'aura rend son juge doux et favorable[2]. *Voy.* Mérovée.

Veland le Forgeron. *Voy.* Vade.

Velleda, druidesse qui vivait du temps Vespasien, chez les Germains, au rapport Tacite, et qui, moitié fée, moitié prophétess du haut d'une tour où elle siégeait, exerçait loin une puissance égale ou supérieure à ce des rois. Les plus illustres guerriers n'entrepr naient rien sans son aveu et lui consacraient u partie du butin.

Vendredi. Ce jour, comme celui du mercre est consacré, par les sorcières du sabbat, à représentation de leurs mystères. Il est regar par les superstitieux comme funeste, quoiq l'esprit de la religion chrétienne nous appren le contraire[3]. Ils oublient tous les malheurs q leur arrivent les autres jours, pour se frapp l'imagination de ceux qu'ils éprouvent le vendre Néanmoins, ce jour tant calomnié a eu d'illust partisans. François Ier assurait que tout lui réu sissait le vendredi. Henri IV aimait ce jour-là préférence. Sixte-Quint préférait aussi le ve dredi à tous les autres jours de la semaine, par que c'était le jour de sa naissance, le jour de promotion au cardinalat, de son élection à papauté et de son couronnement.

Le peuple est persuadé que le vendredi est jour *sinistre, parce que rien ne réussit ce jour-* Mais si un homme fait une perte, un autre f un gain; et si le vendredi est malheureux po l'un, il est heureux pour un autre, comme to les autres jours.

Cette superstition est très-enracinée aux Éta Unis. A New-York, on voulut la combattre il quelques années; on commanda un navire q fut commencé un vendredi; on en posa la p mière pièce un vendredi; on le nomma un ve dredi; on le lança à la mer un vendredi; on fit partir un vendredi, avec un équipage qu' avait éclairé. Il ne revint jamais... Et la crai du vendredi est à New-York plus forte que jama

Les chemises qu'on fait le vendredi attirent poux[4] dans certaines provinces.

Veneur. L'historien Mathieu raconte que roi Henri IV, chassant dans la forêt de Fontai

[1] Saint-Foix, *Essais sur Paris.*

[1] Bayle, *Dictionnaire critique;* Aaron, note A.
[2] *Admirables secrets d'Albert le Grand*, p. 110.
[3] La mort de Notre-Seigneur, la rédemption genre humain, la chute du pouvoir infernal, doiv au contraire sanctifier le vendredi.
[4] Thiers, *Traité des superstitions.*

endit, à une demi-lieue de lui, des
s de chiens, des cris et des cors de
et qu'en un instant tout ce bruit, qui
rt éloigné, s'approcha à vingt pas de
, tellement que, tout étonné, il com-
comte de Soissons de voir ce que
comte s'avance; un homme noir se
ns l'épaisseur des broussailles, et dis-
riant d'une voix terrible : *M'entendez-*

sans et les bergers des environs dirent
un démon, qu'ils appelaient *le grand*
la forêt de Fontainebleau, et qui chas-
nt dans cette forêt. D'autres préten-
c'était la chasse de Saint-Hubert,
stérieuse de fantômes d'hommes et de
de chiens, qu'on entendait aussi en
eux. Quelques-uns, moins amis du
x, disaient que ce n'était qu'un com-
chassait impunément les bêtes du roi
asque protecteur d'un démon; mais
doute la vérité du fait :
it à Paris, en 1596, deux gueux qui
oisiveté s'étaient si bien exercés à con-
son des cors de chasse et la voix des
t'à trente pas on croyait entendre une
les piqueurs. On devait y être encore
pé dans des lieux où les rochers ren-
nultiplient les moindres cris. Il y a toute
qu'on s'était servi de ces deux hommes
nture de la forêt de Fontainebleau, qui
ée comme l'apparition véritable d'un

vain anglais, dans un remarquable tra-
s traditions populaires, publié par *le*
Magazine, cite ce fait avec des acces-
l n'est pas inutile de reproduire :
, dit-il, ordonna au comte de Soissons
découverte; le comte de Soissons obéit
nt, ne pouvant s'empêcher de recon-
il se passait dans l'air quelque chose de
: quand il revint auprès de son maître :
ii dit-il, je n'ai rien pu voir, mais j'en-
mme vous, la voix des chiens et le son

n'est donc qu'une illusion! dit le roi.
alors une sombre figure se montra à
s arbres et cria au Béarnais :
ous voulez me voir, me voici! »
istoire est remarquable pour plusieurs
Mathieu la rapporte dans son *Histoire de*
des choses mémorables advenues pendant
es de paix du règne de Henri IV, ou-
blié du temps de ce monarque à qui il
Mathieu était connu personnellement
IV, qui lui donna lui-même plusieurs
ments sur sa vie.
pposé que ce spectre était un assassin
et que le poignard de Ravaillac aurait
cé par l'inconnu de Fontainebleau, si le
roi avait fait un pas de plus du côté de l'apparition.

Quel que soit le secret de cette histoire, il est clair que Henri IV ne la fit nullement démentir. « Il ne manque pas de gens, dit Mathieu, qui



auraient volontiers relégué cette aventure avec les fables de Merlin et d'Urgande, si la vérité n'avait été certifiée par tant de témoins oculaires et auriculaires. Les bergers du voisinage prétendent que c'est un démon qu'ils appellent le *grand veneur*, et qui chasse dans cette forêt; mais on croit aussi que ce pouvait bien être la chasse de Saint-Hubert, prodige qui a lieu dans d'autres provinces.

» Démon, esprit, ou tout ce qu'on voudra, il fut réellement aperçu par Henri IV, non loin de la ville et dans un carrefour qui a conservé la désignation de « la Croix du Grand Veneur! » A côté de cette anecdote, nous rappellerons seulement l'apparition semblable qui avait frappé de terreur le roi Charles VI, et qui le priva même de sa raison.

Ventriloques, gens qui parlent par le ventre, et qu'on a pris autrefois pour des démoniaques ou des magiciens. *Voy.* Cécile, etc.

Vents. Les anciens donnaient à Éole plein pouvoir sur les vents; la mythologie moderne a imité cette fable en donnant une pareille prérogative à certains sorciers. *Voy.* Finnes, Éric, etc.

Il y avait dans le royaume de Congo un petit despote qui tirait des vents un parti plus lucratif. Lorsqu'il voulait imposer un nouveau tribut à son peuple, il sortait dans la campagne par un temps orageux, le bonnet sur l'oreille, et obligeait à payer *l'impôt du vent* ceux de ses sujets sur les terres desquels tombait le bonnet.

Le vent violent est, chez les Slaves, un méchant esprit qui habite les ruines et cherche à en faire. Il s'attaque aux cheminées et les secoue.

Il se montre quelquefois sous la forme d'un hibou.

A Quimper, en Bretagne, les femmes qui ont leur mari en mer vont balayer la chapelle la plus voisine et en jeter la poussière en l'air, dans l'espérance que cette cérémonie procurera un vent favorable à leur retour [1]. Dans le même pays, une femme ne souffre pas qu'on lui passe son enfant par-dessus la table ; si dans ce passage un mauvais vent venait à le frapper, il ne pourrait en guérir de la vie [2].

Vépar ou **Sépar,** puissant et redoutable duc du sombre empire. Il se montre sous la forme d'une syrène, conduit les vaisseaux marchands et afflige les hommes de blessures venimeuses, qu'on ne guérit que par l'exorcisme. Il commande vingt-neuf légions.

Vérandi. *Voy.* NORNES.

Verdelet, démon du second ordre, maître des cérémonies de la cour infernale. Il est chargé du transport des sorcières au sabbat. « Verdelet prend aussi le nom de *Jolibois,* ou de *Vert-Joli,* ou de *Saute-Buisson,* ou de *Maître Persil,* pour allécher les femmes et les faire tomber dans ses piéges, dit Boguet, par ces noms agréables et tout à fait plaisants. »

Verdung (Michel), sorcier de la Franche-Comté, pris en 1521 avec Pierre Burgot et le Gros-Pierre. Wierus a rapporté les faits qui donnèrent lieu au supplice des trois frénétiques [3]. Tous trois confessèrent s'être donnés au diable. Michel Verdung, qui se vantait d'avoir un esprit nommé Guillemin, avait mené Burgot près du Château-Charlon, où chacun, ayant à la main une chandelle de cire verte qui faisait la flamme bleue, avait offert des sacrifices et dansé en l'honneur du diable. Après s'être frotté de graisse, ils s'étaient vus changés en loups. Dans cet état, ils vivaient absolument comme des loups, dirent-ils.

Burgot avoua qu'il avait tué un jeune garçon avec ses pattes et dents de loup, et qu'il l'eût mangé, si les paysans ne lui eussent donné la chasse. Michel Verdung confessa qu'il avait tué une jeune fille occupée à cueillir des pois dans un jardin, et que lui et Burgot avaient tué et mangé quatre autres jeunes filles. Ils désignaient le temps, le lieu et l'âge des enfants qu'ils avaient dérobés. Il ajouta qu'ils se servaient d'une poudre qui faisait mourir les personnes. Ces trois loups-garoux furent condamnés à être brûlés vifs. Les circonstances de ce fait étaient peintes en un tableau qu'on voyait dans une église de Poligny. Chacun de ces loups-garoux avait la patte droite armée d'un couteau [4].

Verge. On donne quelquefois témérairement le nom de verge de Moïse à la baguette divinatoire. *Voy.* BAGUETTE.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. III, p. 35.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. III, p. 48.
[3] Liv. VI, ch. XIII.
[4] Boguet, p. 364.

Sans doute aussi le lecteur a entendu parler la *verge foudroyante,* avec laquelle les sorc faisaient tant de prodiges. Pour la faire, il acheter un chevreau, le premier jour de la lu l'orner trois jours après d'une guirlande de veine, le porter dans un carrefour, l'égorger a un couteau neuf, le brûler dans un feu de blanc, en conservant la peau, aller ensuite cl cher une baguette fourchue de noisetier sauva qui n'ait jamais porté fruit, ne la toucher ce jo là que des yeux, et la couper le lendemain tin, positivement au lever du soleil, avec la m lame d'acier qui a servi à égorger la victime dont on n'a pas essuyé le sang. Il faut que c baguette ait dix-neuf pouces et demi de longu ancienne mesure du Rhin, qui fait à peu près demi-mètre. Après qu'on l'a coupée, on l' porte, on la ferre par les deux extrémités d fourche avec la lame du couteau ; on l'aima on fait un cercle avec la peau du chevreau q cloue à terre au moyen de quatre clous qui a servi à la bière d'un enfant mort. On trace a une pierre ématite un triangle au milieu d peau ; on se place dans le triangle, puis on les conjurations, tenant la baguette à la mair ayant soin de n'avoir sur soi d'autre métal de l'or et de l'argent. Alors les esprits paraiss et on commande.... Ainsi le disent du moins grimoires.

Verge d'Aaron. Quelques esprits pointu propos de ces paroles du chapitre VIII de *l'Ex* où l'on voit qu'Aaron ayant étendu sa verge les fleuves, les rivières et les étangs, t l'Égypte fut remplie de grenouilles, en ont c clu que cette verge avait une puissance suprê divine ou magique, et qu'elle était la cause ces prodiges. Mais Benjamin Binet leur a répo non : Aaron était le ministre et sa verge le s bole que Dieu employait.

Verre d'eau. On prédit encore l'avenir c un verre d'eau, et cette divination était sur en vogue sous la régence du duc d'Orléans. V comment on s'y prend : on se tourne vers l'ori on prononce *Abraxa per nostrum ;* après quo voit dans le vase plein d'eau tout ce q veut : on choisit d'ordinaire pour cette opéra des enfants qui doivent avoir les cheveux lo

A côté de la divination par le verre d'eau, la coupe, qui était usitée en Égypte du temp Joseph, et qui se pratique encore avec dive cérémonies, par la carafe, comme l'exerçait gliostro, on pourrait placer d'autres divinat qui ont pour élément un corps liquide. M. L de Laborde donne le détail de scènes produ au Caire [1] par un Algérien réputé sorcier, le prenait l'enfant qu'on lui présentait, le magn sait par des incantations, lui traçait dans la m certaines figures, plaçait sur cette main un

[1] *Revue des Deux Mondes,* août 1833.

prononçant de mystérieuses paroles
ait voir dans ce pâté d'encre tout ce
piquer la curiosité des assistants. Les
es morts y paraissaient. Shakspeare y
sieurs autres. L'auteur d'un vol tout
même découvert ainsi. S'il est vrai,
sure M. Léon de Laborde, que ce récit
, c'est fort singulier. *Voy.* Cagliostrie, Harvis, Hydromancie, etc.

. On peut se délivrer des verrues, dit
lbert, en enveloppant dans un linge
pois qu'on a de verrues, et en les
un chemin, afin que celui qui les
prenne les verrues et que celui qui
it délivré. Cependant voici un remède
able pour le même objet : c'est de cou-
d'une anguille vivante, de frotter les
les porreaux du sang qui en découle;
terrera la tête de l'anguille, et, quand
ourrie, toutes les verrues qu'on a dis-

siognomonistes, Lavater même, voient
errues du visage une signification et un
On ne trouve guère, dit Lavater, au
un homme vraiment sage, d'un carac-
et calme, une de ces verrues larges et
e l'on voit si souvent aux hommes
cillité décidée. Mais si par hasard vous
z une pareille à un homme d'esprit,
uvririez bientôt que cet homme a de
absences, des moments d'une stupi-
lète, d'une faiblesse incroyable. Des
mables et de beaucoup d'esprit peuvent
ront ou entre les sourcils, des verrues
it ni fort brunes, ni fort grandes, n'ont
noquant, n'indiquent rien de fâcheux;
us trouvez une verrue forte, foncée,
lèvre supérieure d'un homme, soyez
anquera de quelque qualité très-essen-
il se distinguera au moins par quelque
ital.

glais du commun prétendent au con-
c'est un signe heureux d'avoir une
visage. Ils attachent beaucoup d'im-
à la conservation des poils qui naissent
nent sur ces sortes d'excroissances.

On voit dans le livre des *Admirables se-
bert le Grand* que les vers de terre,
appliqués sur des nerfs rompus ou
es rejoignent en peu de temps.

Dans les îles Britanniques, on croit que
t la couleur que les fées affectionnent

oli. *Voy.* Verdelet.

ne, herbe sacrée dont on se servait
yer les autels de Jupiter. Pour chasser
ns les malins esprits, on faisait des as-
l'eau lustrale avec de la verveine. Les
urtout ne l'employaient qu'avec beau-
superstitions : ils la cueillaient à la ca-
nicule, à la pointe du jour, avant que le soleil
fût levé. Nos sorciers ont suivi le même usage,
et les démonographes croient qu'il faut être cou-
ronné de verveine pour évoquer les démons.

Vespasien. On raconte qu'étant en Achaïe
avec Néron, il vit en songe un inconnu qui lui
prédit que sa bonne fortune ne commencerait
que lorsqu'on aurait ôté une dent à Néron. Quand
Vespasien se fut réveillé, le premier homme qu'il
rencontra fut un chirurgien, qui lui annonça qu'il
venait d'arracher une dent à l'empereur. Peu de
temps après, ce tyran mourut; mais Vespasien
ne fut pourtant couronné qu'après Galba, Othon
et Vitellius.

Vesta, déesse du feu chez les païens. Les ca-
balistes la font femme de Noé. *Voy.* Zoroastre.

Vêtements des morts. Ménasseh-ben-Israël
dit que Dieu les conserve. Il assure que Samuel
apparut à Saül dans ses habits de prophète;
qu'ils n'étaient point gâtés, et que cela ne doit
point surprendre, puisque Dieu conserve les vê-
tements aussi bien que les corps, et qu'autrefois
tous ceux qui en avaient les moyens se faisaient
ensevelir en robe de soie, pour être bien vêtus
le jour de la résurrection.

Vétin. Un moine du neuvième siècle nommé
Vétin, étant tombé malade, vit entrer dans sa
cellule une multitude de démons horribles, por-
tant des instruments propres à bâtir un tombeau.
Il aperçut ensuite des personnages sérieux et
graves, vêtus d'habits religieux, qui firent sortir
ces démons; puis il vit un ange environné de lu-
mière qui vint se présenter au pied de son lit, le
prit par la main et le conduisit par un chemin
agréable sur le bord d'un large fleuve, où gémis-
saient un grand nombre d'âmes en peine, livrées
à des tourments divers, suivant la quantité et
l'énormité de leurs crimes. Il y trouva plusieurs
personnes de sa connaissance, entre autres un
moine qui avait possédé de l'argent en propre,
et qui devait expier sa faute dans un cercueil de
plomb jusqu'au jour du jugement. Il remarqua
des chefs, des princes et même l'empereur Char-
lemagne qui se purgeaient par le feu, mais qui
devaient être délivrés dans un certain temps. Il
visita ensuite le séjour des bienheureux qui sont
dans le ciel, chacun à sa place selon ses mérites.
Quand Vétin fut éveillé, il raconta au long toute
cette vision, qu'on écrivit aussitôt. Il prédit en
même temps qu'il n'avait plus que deux jours à
vivre; il se recommanda aux prières des reli-
gieux, et mourut en paix le matin du troisième
jour. Cette mort arriva, le 31 octobre 824, à
Aigue-la-Riche [1], et la vision de ce bon moine a
fourni des matériaux à ceux qui ont décrit les
enfers.

Veu-Pacha, enfer des Péruviens.

Viaram, espèce d'augure qui était en vogue

[1] Longlet-Dufresnoy.

dans le moyen âge. Lorsqu'on rencontrait en chemin un homme ou un oiseau qui venait par la droite et passait à la gauche, on en concluait mauvais présage, et au sens contraire passable augure [1].

Vidal de la Porte, sorcier du seizième siècle, que les juges de Riom condamnèrent à être pendu, étranglé et brûlé pour ses maléfices, tant sur les hommes que sur les chiens, chats et autres animaux.

Vid-Blain, le plus haut des elfs.

Vieille. Bien des gens superstitieux croient encore que dans certaines familles une vieille apparaît et annonce la mort de quelqu'un de la



maison. Cardan conte que, dans un palais de Parme appartenant à une famille noble et distinguée, on voyait toujours, quand quelqu'un devait mourir, le fantôme d'une vieille femme assis sous la cheminée. *Voy.* Femmes blanches, Mélusines, etc.

Villain (l'abbé), auteur de l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme*, in-12. Paris, 1761, livre assez recherché.

Villars (l'abbé de), littérateur de Limoux, assassiné, en 1673, sur la route de Lyon. Il était, dit-on, de l'ordre secret des Rose-Croix. Il a beaucoup écrit sur la cabale, et de manière qu'on ne sait pas très-bien découvrir s'il y croyait ou s'il s'en moquait. On a de lui : le *Comte de Gabalis*, ou *Entretiens sur les sciences secrètes*, in-12, Londres, 1742; les *Génies assistants*, in-12, même année, suite du *Comte de Gabalis*; le *Gnome irréconciliable*, autre suite du même ouvrage; les *Nouveaux Entretiens sur les sciences secrètes*, troisième suite du *Comte de Gabalis*. Nous avons cité souvent ces opuscules, aujourd'hui peu recherchés. *Voy.* Cabale, etc.

Villiers (Florent de), grand astrologue, qui dit à son père qu'il ne fallait pas qu'il lui bâtît une maison, parce qu'il saurait habiter en divers lieux et toujours chez autrui. En effet, il alla à Beaugency, de là à Orléans, puis à Paris, en Angleterre, en Écosse, en Irlande; il étudia la médecine à Montpellier; de là il fut à Rome, à Venise, au Caire, à Alexandrie, et revint auprès du duc Jean de Bourbon. Le roi Louis XI le prit à son service; il suivit ce prince en Savoie pour étudier les herbes des montagnes et les pierres médicinales. Il apprit à les tailler et à les graver en talismans. Il se retira à Genève, puis à Saint-Maurice en Chablais, à Berne en Suisse, et vint résider à Lyon; il y fit bâtir une étude, où il avait deux cents volumes de livres singuliers qu'il consacra au public. Il se maria, eut des enfants, tint ouverte une école d'astrologie, où le roi Charles VII se rendit pour écouter ses jugements. On l'accusa d'avoir un esprit familier parce qu'il répondait promptement à toutes questions.

Vine, grand roi et comte de la cour infernale. Il se montre furieux comme un lion; un chien noir lui sert de monture. Il tient une vipère à la main, bâtit des maisons, enfle les rivières, connaît le passé. Dix-neuf légions lui obéissent.

Vipère. On trouve sans doute encore en Espagne et en Italie de prétendus parents de saint Paul qui se vantent de charmer les serpents et de guérir les morsures de vipère. *Voy.* Sali.

Virgile. Les hommes qui réfléchissent s'étonnent encore de la légende des faits merveilleux de Virgile, tradition du moyen âge, que tous les vieux chroniqueurs ont ornée à l'envi, et qui nous présente comme un grand magicien celui qui ne fut qu'un grand poëte. Est-ce à cause de l'admiration qu'il inspira? Est-ce à cause de sa quatrième églogue, qui roule sur une prophétie de la naissance de Jésus-Christ? N'est-ce pas plutôt l'aventure d'Aristée et les descriptions magiques du sixième livre de l'*Énéide?* Des savants l'ont pensé. Mais Gervais de Tilbury, Vincent de Beauvais, le poëte Adenès, Alexandre Neeckam, Gautier du Pont, Gauthier de Metz et cent autres racontent de lui de prodigieuses aventures, qui semblent une page arrachée aux récits surprenants des *Mille et une Nuits.*

Il attrape le diable, après lui avoir escamoté tous les secrets de la magie, et cela à peine sorti des écoles. Il a appris qu'on a dépouillé sa mère de ses domaines; il en fait enlever toutes les récoltes par des esprits qui sont à ses ordres, et les fait apporter chez lui. Il se fait bâtir un château immense, où il a une armée de domestiques qui ne sont que des démons; mais il les domine. L'empereur de Rome vient pour le prendre dans son château; Virgile l'a entouré d'un brouillard où personne ne peut se reconnaître, et les soldats de l'empereur, sous l'empire d'une fascination prodigieuse, se croient les pieds dans l'eau.

L'empereur a ses magiciens, qui essayent vainement de lutter contre Virgile. Il rend tous ceux qui cherchent à l'investir immobiles comme des statues, et force l'empereur à capituler.

[1] Michel Scott, *De physiogn.*, ch. LVI.

[1] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

ılors le favori de l'empereur, il lui
ues enchantées, au moyen desquelles
rmé de tout mouvement d'insurrec-
dans les provinces les plus éloignées
uis l'enchanteur opère d'autres mer-
ime la ville de Naples; il la protége
les mouches qui l'infestent. Elles ne
lus y entrer, arrêtées par une grosse
irain qu'il a placée sur une des portes.
pour l'empereur des bains merveil-
te maladie quelconque trouve sa gué-
diate. Il délivre les eaux de Rome du
angsues, en plaçant dans un de ses
angsue d'or dont il a fait un talisman.
u milieu de Rome un fanal qui brûlera
ans et qui éclairera la grande cité
s ses moindres carrefours.
il paraît que ces merveilles ne sont
e du grand poëte, que c'est à tort
ui attribue; que le vrai magicien Vir-
n chevalier des Ardennes, plus ancien
ur de l'*Énéide*, et que son histoire
e a sa source dans un vieux roman
que du moyen âge [1].
, évêque de Salzbourg. *Voy.* ANTI-

. Il y a plusieurs sortes de visions,
art ont leur siége dans l'imagination
Aristote parle d'un fou qui demeurait
ır au théâtre, quoiqu'il n'y eût per-
que là il frappait des mains et riait de
œur, comme s'il avait vu jouer la co-
lus divertissante.
ıe homme, d'une innocence et d'une
vie extraordidaires, étant venu à mou-
de vingt-deux ans, une vertueuse
en songe plusieurs serviteurs de Dieu
nt un palais magnifique. Elle demanda
on le préparait; on lui dit que c'était
eune homme qui était mort la veille.
ısuite dans ce palais un vieillard vêtu
qui ordonna à deux de ses gens de
ıne homme du tombeau et de l'amener
Trois jours après la mort du jeune
son père, qui se nommait Armène,
iré dans un monastère, le fils apparut
moines et lui dit que Dieu l'avait reçu
e des bienheureux, et qu'il l'envoyait
ıon père. Armène mourut le quatrième

es traits d'un autre genre. Torquemada
un grand seigneur espagnol, sorti un
aller à la chasse sur une de ses terres,
onné lorsque, se croyant seul, il s'en-
ıeler par son nom. La voix ne lui était
nue; mais comme il ne paraissait pas
, il fut appelé une seconde fois et re-

[1] cette grande légende dans les *Légendes* de l'évêque Evode à saint Augustin.

connut distinctement l'organe de son père, décédé depuis peu. Malgré sa peur, il ne laissa pas d'avancer. Quel fut son étonnement de voir une grande caverne ou espèce d'abîme dans laquelle était une longue échelle! Le spectre de son père se montra sur les premiers échelons, et lui dit que Dieu avait permis qu'il lui apparût, afin de l'instruire de ce qu'il devait faire pour son propre salut et pour la délivrance de celui qui lui parlait, aussi bien que pour celle de son grand-père, qui était quelques échelons plus bas; que la justice divine les punissait et les retiendrait jusqu'à ce qu'on eût restitué un héritage usurpé par ses aïeux; qu'il eût à le faire incessamment, qu'autrement sa place était déjà marquée dans ce lieu de souffrance. A peine ce discours eut-il été prononcé que le spectre et l'échelle disparurent, et l'ouverture de la caverne se referma. Alors la frayeur l'emporta sur l'imagination du chasseur; il retourna chez lui, rendit l'héritage, laissa à son fils ses autres biens et se retira dans un monastère, où il passa le reste de sa vie.

Il y a des visions qui tiennent un peu à ce que les Écossais appellent la seconde vue. Boaistuau raconte ce qui suit :

« Une femme enchanteresse, qui vivait à Pavie du temps du règne de Léonicettus, avait cet avantage qu'il ne se pouvait rien faire de mal à Pavie sans qu'elle le découvrît par son artifice, en sorte que la renommée des merveilles qu'elle faisait par l'art des diables lui attirait tous les seigneurs et philosophes de l'Italie. Il y avait en ce temps un philosophe à qui l'on ne pouvait persuader d'aller voir cette femme, lorsque, vaincu par les sollicitations de quelques magistrats de la ville, il s'y rendit. Arrivé devant cet organe de Satan, afin de ne demeurer muet et pour la sonder au vif, il la pria de lui dire, à son avis, lequel de tous les vers de Virgile était le meilleur. La vieille, sans rêver, lui répondit aussitôt :

Discite justitiam moniti et non temnere divos.

» Voilà, ajouta-t-elle, le plus digne vers que Virgile ait fait. Va-t'en, et ne reviens plus pour me tenter. Ce pauvre philosophe et ceux qui l'accompagnaient s'en retournèrent sans aucune réplique et ne furent en leur vie plus étonnés d'une si docte réponse, attendu qu'ils savaient tous qu'elle n'avait en sa vie appris ni à lire ni à écrire...

» Il y a encore, dit le même auteur, quelques visions qui proviennent d'avoir mangé du venin ou poison, comme Pline et Edouardus enseignent de ceux qui mangent la cervelle d'un ours, laquelle dévorée, on se croit transformée en ours. Ce qui est advenu à un gentilhomme espagnol de notre temps à qui on en fit manger, et il errait dans les montagnes, pensant être changé en ours.

» Il reste, pour mettre ici toutes espèces de visions, de traiter des visions artificielles, lesquelles, ordonnées et bâties par certains secrets et mystères des hommes, engendrent la terreur en ceux qui les contemplent. Il s'en est trouvé qui ont mis des chandelles dans des têtes de morts pour épouvanter le peuple, et d'autres qui ont attaché des chandelles de cire allumées sur des coques de tortues et limaces, puis les mettaient dans les cimetières la nuit, afin que le vulgaire, voyant ces animaux se mouvoir de loin avec leurs flammes, fût induit à croire que c'étaient les esprits des morts. Il y a encore certaines visions diaboliques qui se sont faites de nos jours avec des chandelles composées de suif humain; et pendant qu'elles étaient allumées de nuit, les pauvres gens demeuraient si bien charmés, qu'on dérobait leur bien devant eux sans qu'ils sussent se mouvoir de leurs lits; ce qui a été pratiqué en Italie de notre temps. Mais Dieu, qui ne laisse rien impuni, a permis que ces voleurs fussent appréhendés; et, convaincus, ils ont depuis terminé leurs vies misérablement au gibet. » *Voy.* MAIN DE GLOIRE.

Nous reproduirons maintenant quelques pièces curieuses et rares :

Discours épouvantable d'une étrange apparition de démons en la maison d'un gentilhomme de Silésie, en 1609, tiré de l'imprimé à Paris, 1609.

« Un gentilhomme de Silésie, ayant convié quelques amis, et, à l'heure du festin venue, se voyant frustré par l'excuse des conviés, entre en grande colère, et commence à dire que, puisque nul homme ne daignait être chez lui, tous les diables y vinssent! Cela dit, il sort de sa maison et entre à l'église, où le curé prêchait, lequel il écoute attentivement. Comme il était là, voici entrer dans la cour du logis des hommes à cheval, de haute stature et tout noirs, qui commandèrent aux valets du gentilhomme d'aller dire à leur maître que les conviés étaient venus. Un des valets court à l'église avertir son maître, qui, bien étonné, demande avis au curé. Icelui, finissant son sermon, conseille qu'on fasse sortir toute la famille hors du logis. Aussitôt dit, aussitôt fait; mais de hâte que les gens eurent de déloger, ils laissèrent dans la maison un petit enfant dormant au berceau. Ces hôtes, ou, pour mieux dire, ces diables (c'est le sentiment du narrateur) commencèrent bientôt à remuer les tables, à hurler, à regarder par les fenêtres, en forme d'ours, de loups, de chats, d'hommes terribles, tenant à la main ou dans leurs pattes des verres pleins de vin, des poissons, de la chair bouillie et rôtie. Comme les voisins, le gentilhomme, le curé et autres contemplaient avec frayeur un tel spectacle, le pauvre père se mit à crier : « Hélas! où est mon pauvre enfant? »

» Il avait encore le dernier mot à la bouche, quand un de ces hommes noirs apporta l'enfan aux fenêtres et le montra à tous ceux qui étaien dans la rue. Le gentilhomme demanda à un d ses serviteurs auquel il se fiait le mieux : « Mo ami, que ferai-je? — Monsieur, répond le servi teur, je recommanderai ma vie à Dieu; après quoi j'entrerai dans la maison, d'où, moyennan son secours, je vous rapporterai l'enfant. — A l bonne heure! dit le maître; Dieu t'accompagne t'assiste et te fortifie! »

» Le serviteur, ayant reçu la bénédiction de so maître, du curé et des autres gens de bien, entr au logis, et, approchant du poêle où étaient ce hôtes ténébreux, se prosterne à genoux, se re commande à Dieu et ouvre la porte. Voilà le diables en horribles formes, les uns assis, le autres debout, aucuns se promenant, autres ram pant sur le plancher, qui tous accoururent contr lui, criant ensemble : « Hui! hui! que viens-t faire céans? » Le serviteur, suant de détresse néanmoins fortifié de Dieu, s'adresse au mal qui tenait l'enfant et lui dit : « Çà, baillez-m cet enfant. — Non, répond l'autre, il est mien va dire à ton maître qu'il vienne le recevoir. »

» Le serviteur insiste et dit : « Je fais la charg que Dieu m'a commandée, et sais que tout c que je fais selon icelle lui est agréable; partan à l'égard de mon office, en vertu de Jésus-Chris je l'arrache et saisis cet enfant, lequel je rap porte à son père. » Ce disant, il empoigne l'e fant, puis le serre entre ses bras. Les hôtes noi ne répondent que par des cris effroyables et p ces mots : « Hui! hui! méchant; hui! garnemen laisse, laisse cet enfant; autrement nous te d piécerons. » Mais lui, méprisant ces menace sortit sain et sauf et rendit l'enfant au gentilhomm son père; et quelques jours après tous ces hor mes s'évanouirent, et le gentilhomme, deve sage et bon chrétien, retourna en sa maison. »

Le grand feu, tonnerre et foudre du ciel, adve sur l'église cathédrale de Quimper-Corentin avec la vision publique d'un très-épouvanta démon dans le feu, sur ladite église. Jouxte l'i primé à Rennes, 1620.

« Samedi, premier jour de février 1620, il a riva un grand malheur et désastre en la ville Quimper-Corentin. Une belle et haute pyrami couverte de plomb, étant sur la nef de la gran église, fut brûlée par la foudre et feu du c depuis le haut jusqu'à ladite nef, sans que l' pût y apporter aucun remède. Le même jou sur les sept heures et demie, tendant à huit matin, se fit un coup de tonnerre et d'éclair t rible. A l'instant fut visiblement vu un dém horrible, au milieu d'une grande ondée de grê se saisir de ladite pyramide par le haut et a dessous de la croix, étant ce démon de coul verte, avec une longue queue. Aucun feu ni fum n'apparut sur la pyramide que vers une hei

, que la fumée commença à sortir du
le et dura un quart d'heure ; et du
oit commença le feu à paraître peu à
gmentant toujours ainsi qu'il dévalait
bas ; tellement qu'il se fit si grand et
able que l'on craignait que toute l'é-
t brûlée, et non-seulement l'église,
la ville. Les trésors de ladite église
hors, les processions allèrent à l'en-
alement on fit mettre des reliques
la nef de l'église, au-devant du feu.
lu chapitre commencèrent à conjurer
t démon que chacun voyait dans le
bleu, vert ou jaune. Ils jetèrent des
dans icelui et près de cent cinquante
l'eau, quarante ou cinquante charre-
nier, et néanmoins le feu continuait.
ère ressource, on fit jeter un pain de
uatre sous, puis on prit de l'eau bé-
u lait d'une femme nourrice de bonne
cela jeté dedans le feu, tout aussitôt
ut contraint de quitter la flamme, et
rtir il fit un si grand remue-ménage,
mblait être tous brûlés et qu'il devait
église et tout avec lui ; il ne s'en alla
ures et demie du soir, sans avoir fait
Dieu merci, que la totale ruine de
mide, qui est de douze mille écus au
méchant étant hors, on eut raison du
de temps après on trouva encore le-
seigle en essence, sans être endom-
que la croûte était un peu noire ; et
ou neuf heures et demie, après que
fut éteint, la cloche sonna pour amas-
le, afin de rendre grâces à Dieu. Mes-
apitre, avec les choristes et musiciens,
un *Te Deum* et un *Stabat Mater* dans
de la Trinité, à neuf heures du soir.
ieu, il n'est mort personne ; mais il
ossible de voir chose plus horrible et
le qu'était ce dit feu. »

rencontre apparue proche le château nan, en Poitou, aux soldats de la garlieu et à quelques habitants de ladite nuit du mercredi 22 *juillet* 1620. A ez Nicolas Robert, rue Saint-Jacques ;

du mercredi 22 juillet, apparurent entre de Lusignan et la Fare, sur la rivière, mes de feu extrêmement puissants, outes pièces, dont le harnais était en- ec un glaive en feu dans une main et flambante dans l'autre, de laquelle du sang. Ils se rencontrèrent et se nt longtemps, tellement qu'un des essé, et en tombant fit un si horrible veilla plusieurs habitants de la haute ille et étonna la garnison. Après ce rut comme une souche de feu qui passa la rivière et s'en alla dans le parc, suivie de plusieurs monstres de feu semblant des singes. Des gens qui étaient allés chercher du bois dans la forêt rencontrèrent ce prodige, dont ils pensèrent mourir, entre autres un pauvre ouvrier du bois de Galoche, qui fut si effrayé qu'il eut une fièvre qui ne le quitta point. Comme les soldats de la garnison s'en allaient sur les murs de la ville, il passa sur eux une troupe innombrable d'oiseaux, les uns noirs, les autres blancs, tous criant d'une voix épouvantable. Il y avait des flambeaux qui les précédaient et une figure d'homme qui les suivait faisant le hibou. Ils furent effrayés d'une telle vision, et il leur tardait fort qu'il fût jour pour la raconter aux habitants. — Voici (ajoute le narrateur) l'histoire que j'avais à vous présenter, et vous me remercierez et serez contents de ce que je vous donne pour vous avertir de ce que vous pouvez voir quand vous allez la nuit dans les champs. »

Description d'un signe qui a été vu au ciel le cinquième jour de décembre dernier en la ville d'Altorff, au pays de Wurtemberg, en Allemagne ; imprimée à Paris, rue Saint-Jacques, à l'Éléphant, devant les Mathurins, 1678, avec privilége du roi.

« Guicciardin écrit en son histoire italique que sur la venue du petit roi Charles VIII à Naples, outre les prédictions du frère Hiérôme Savonarole, tant prêchées au peuple que révélées au roi même, apparurent en la Pouille, de nuit, trois soleils au milieu du ciel, offusqués de nuages à l'entour, avec force tonnerres et éclairs ; et vers Arezzo furent vues en l'air de grandes troupes de gens armés à cheval, passant par là avec grand bruit et son des tambours et trompettes ; et en plusieurs parties de l'Italie, maintes images et statues suèrent, et divers monstres d'hommes et d'animaux naquirent, de quoi le pays fut épouvanté. On vit depuis la guerre qui advint au royaume de Naples, que les Français conquirent et puis perdirent. — En la ville d'Altorff, au pays de Wurtemberg, en Allemagne, à une lieue de la ville de Tubingue et aux environs, on a vu, le cinquième jour de décembre 1577, environ sept heures du matin, que le soleil commençant à se lever n'apparaissait pas en sa clarté et splendeur naturelle, mais montrait une couleur jaune, ainsi qu'on voit la lune quand elle est pleine, ressemblait au rond d'un gros tonneau, et reluisait si peu qu'on le pouvait regarder sans s'éblouir les yeux. Bientôt après il s'est montré à l'entour autant d'obscurité que s'il s'en fût suivi une éclipse, et le soleil s'est couvert d'une couleur plus rouge que du sang, tellement qu'on ne savait pas si c'était le soleil ou non. Incontinent après, on a vu deux soleils, l'un rouge, l'autre jaune, qui se sont heurtés et battus : cela a duré quelque peu de temps, où l'un des soleils s'est évanoui, et on

n'a plus vu que le soleil jaune. Peu après s'est apparue une nuée noire de la forme d'une boule, laquelle a tiré tout droit contre le soleil et l'a couvert au milieu, de sorte qu'on n'a vu qu'un grand cercle jaune à l'entour. Le soleil ainsi couvert, est apparue une autre nuée noire, laquelle a combattu avec lui, et l'un a couvert l'autre plusieurs fois, tant que le soleil est retourné à ladite première couleur jaunâtre. Un peu après est apparue derechef une nuée longue comme un bras, venant du côté du soleil couchant, laquelle s'est arrêtée près dudit soleil. De cette nuée est sorti un grand nombre de gens habillés de noir et armés comme gens de guerre, à pied et à cheval, marchant en rang, lesquels ont passé tout bellement par dedans ce soleil vers l'Orient, et cette troupe a été suivie derrière d'un grand et puissant homme beaucoup plus haut que les autres. Après que cette troupe a été passée, le soleil s'est un peu obscurci, mais a gardé sa clarté naturelle et a été couvert de sang, en sorte que le ciel et la terre se sont montrés tout rouges, parce que sont sorties du ciel plusieurs nuées sanglantes et s'en sont retournées par-dessus, et ont tiré du côté de l'Orient, tout ainsi qu'avait fait avant la gendarmerie. Beaucoup de nuées noires se sont montrées autour du soleil, comme c'est coutume quand il y a grande tempête, et bientôt après sont sorties du soleil d'autres nuées sanglantes et ardentes ou jaunes comme du safran. De ces nuées sont parties des réverbérations semblables à de grands chapeaux hauts et larges, et s'est montrée toute la terre jaune et sanglante, couverte de grands chapeaux, lesquels avaient diverses couleurs, rouge, bleu, vert, et la plupart noirs; ensuite il a fait un brouillard et comme une pluie de sang, dont non-seulement le ciel, mais encore la terre et tous les habillements d'hommes se sont montrés sanglants et jaunâtres. Cela a duré jusqu'à ce que le soleil eut repris sa clarté naturelle, ce qui n'est arrivé qu'à dix heures du matin.

» Il est aisé de penser ce que signifie ce prodige : ceci n'est autre chose que menaces, » dit l'auteur.— Quant à nous, comme il n'y a dans le pays d'Altorff aucun témoignage qui appuie ce merveilleux récit, nous n'y verrons qu'un puff du dix-septième siècle.

Signe merveilleux apparu en forme de procession, arrivé près la ville de Bellac, en Limousin. Imprimé à Paris en 1621.

« Il n'y a personne qui, ayant été vers la ville de Bellac, en Limousin, n'ait passé par une grande et très-spacieuse plaine nullement habitée. Or en icelle, quantité de gens dignes de foi et croyance, même le sieur Jacques Rondeau, marchand tanneur de la ville de Montmorillon, le curé d'Isgre, Pierre Ribonneau, Mathurin Cognac, marchand de bois, demeurant en la ville de Chanvigné, étant tous de même compagnie m'ont assuré avoir vu ce que je vous écris 1° trois hommes vêtus de noir, inconnus de tou les regardants, tenant chacun une croix à l main ; 2° après eux marchait une troupe d jeunes filles, vêtues de longs manteaux de toil blanche, ayant les pieds et les jambes nus, por tant des chapeaux de fleurs, desquels pendaier jusques aux talons de grandes bandes de toil d'argent, tenant en leur main gauche quelque rameaux et de la droite un vase de faïence d'o sortait de la fumée ; 3° marchait après celles- une dame accoutrée en deuil, vêtue d'une longu robe noire qui traînait fort longue sur la terre laquelle robe était semée de cœurs percés d flèches, de larmes et de flammes de satin blanc et ses cheveux épars sur ses vêtements ; elle t nait en sa main comme une branche de cèdre et ainsi vêtue cheminait toute triste ; 4° ensui marchaient six petits enfants couverts de longu robes de taffetas vert, tout semé de flammes d satin rouge et de gros flambeaux allumés, et leu têtes couvertes de chapeaux de fleurs. Ceci n'e rien encore, il marchait après une foule de peu ples vêtus de blanc et de noir, qui cheminaie deux à deux, ayant des bâtons blancs à la mai Au milieu de la troupe était comme une déess vêtue richement, portant une grande couron de fleurs sur la tête, les bras retroussés, tena en sa main une belle branche de cyprès, rempl de petits cristaux qui pendaient de tous côtés. l'entour d'elle, il y avait comme des joueurs d'i struments, lesquels toutefois ne formaient aucu mélodie. A la suite de cette procession étaie huit grands hommes nus jusqu'à la ceintur ayant le corps fort garni de poil, la barbe ju qu'à mi-corps et le reste couvert de peaux chèvres, tenant en leurs mains de grosses masse et, comme tout furieux, suivaient la troupe loin. La course de cette procession s'étendait to le long de l'île, jusqu'à une autre île voisine, tous ensemble s'évanouissaient lorsqu'on voul en approcher pour les contempler. Je vous pri à quoi tend cette vision merveilleuse, vous aut qui savez ce que valent les choses?... »

Nous transcrivons le naïf écrivain. Nous ajo terons que la mascarade qu'il raconte eut lieu l'époque du roman de l'Astrée, et que c'était u société qui se divertissait à la manière des hé de Don Quichotte.

Grandes et merveilleuses choses advenues dans ville de Besançon, par un tremblement de ter imprimé à Château-Salins, par maître Jacq Colombiers, 1564.

« Le troisième jour de décembre, environ n heures du matin, faisant un temps doux et beau soleil, l'on vit en l'air une figure d'un hom de la hauteur d'environ neuf lances, qui dit tr fois : « Peuples, peuples, peuples, amend

u vous êtes à la fin de vos jours. » Et un jour de marché, devant plus de personnes, et, après ces paroles, la s'en alla en une nue, comme se reti- au ciel. Une heure après, le temps t tellement, qu'à vingt lieues autour de ne voyait plus ni ciel ni terre. Il y eut de personnes qui moururent; le pauvre mit à prier Dieu et à faire des proces- in, au bout de trois jours, vint un beau ume auparavant, et un vent le plus cruel ne saurait voir, qui dura environ une demie, et une telle abondance d'eau, blait qu'on la jetait à pipes, avec un ux tremblement de terre, tellement que ondit, comprenant quatorze lieues de de large, et n'est demeuré qu'un clo- clocher et trois maisons tout au milieu. t en un rondeau de terre assises comme it; on voit quelques portions des murs , et dans le clocher et le château, du village appelé des Guetz, on voit comme gnes et étendards qui pavolent; et n'y aller. Pareillement on ne sait ce que fie, et n'y a homme qui regarde cela à eveux ne dressent sur la tête; car c'est merveilleuse et épouvantable. »

on sur les visions et les apparitions, où uve que les morts peuvent revenir, avec s règles pour connaître si ce sont des eureuses ou malheureuses, par un pro- en théologie. Lyon, 1675.

re très-crédule, l'auteur de ce petit ou- net les apparitions et reconnaît que les nent du démon, les autres de Dieu. Mais bue beaucoup à l'imagination. Il raconte d'un malade qui vit longtemps dans sa un spectre habillé en ermite avec une arbe, deux cornes sur la tête et une rrible. Cette vision, qui épouvantait le ns qu'on pût le rassurer, n'était, dit le r, que l'effet du cerveau dérangé. *Voyez* ATIONS.

que les morts peuvent revenir, à cause rition de Samuel; et il dit que les âmes toire ont une figure intéressante et se it en se montrant de gémir et de prier, e les mauvais esprits laissent toujours quelque supercherie et quelque malice. ARITIONS.

ions les visions par le fait suivant, qu'on livers recueils d'anecdotes.

itaine anglais, ruiné par des folies de n'avait plus d'autre asile que la maison ien ami. Celui-ci, obligé d'aller passer mois à la campagne, et ne pouvant y le capitaine, parce qu'il était malade, aux soins d'une vieille domestique, qu'il de la garde de sa maison quand il s'ab- sentait. La bonne femme vint un matin voir de très-bonne heure son malade, parce qu'elle avait rêvé qu'il était mort dans la nuit; rassurée en le trouvant dans le même état que la veille, elle le quitta pour aller soigner ses affaires et oublia de fermer la porte après elle.

Les ramoneurs, à Londres, ont coutume de se glisser dans les maisons qui ne sont point habitées, pour s'emparer de la suie, dont ils font un petit commerce. Deux d'entre eux avaient su l'absence du maître de la maison; ils épiaient le moment de s'introduire chez lui. Ils virent sortir la vieille, entrèrent dès qu'elle fut éloignée, trouvèrent la chambre du capitaine ouverte, et, sans prendre garde à lui, grimpèrent tous les deux dans la cheminée. Le capitaine était en ce moment assis sur son séant. Le jour était sombre; la vue de deux créatures aussi noires lui causa une frayeur inexprimable; il retomba dans ses draps, n'osant faire aucun mouvement. Le docteur arriva un instant après; il entra avec sa gravité ordinaire et appela le capitaine en s'approchant du lit. Le malade reconnut la voix, souleva ses couvertures et regarda d'un œil égaré, sans avoir la force de parler. Le docteur lui prit la main et lui demanda comment il se trouvait. — Mal, répondit-il; je suis perdu : les diables se préparent à m'emporter, ils sont dans ma cheminée... Le docteur, qui était un esprit fort, secoua la tête, tâta le pouls et dit gravement : — Vos idées sont coagulées; vous avez un *lucidum caput*, capitaine... — Cessez votre galimatias, docteur : il n'est plus temps de plaisanter, il y a deux diables ici... — Vos idées sont incohérentes; je vais vous le démontrer. Le diable n'est pas ici : votre effroi est donc...

Dans ce moment, les ramoneurs, ayant rempli leur sac, le laissèrent tomber au bas de la cheminée et le suivirent bientôt. Leur apparition rendit le docteur muet; le capitaine se renfonça dans sa couverture, et, se coulant aux pieds de son lit, se glissa dessous sans bruit, priant les diables de se contenter d'emporter son ami. Le docteur, immobile d'effroi, cherchait à se ressouvenir des prières qu'il avait apprises dans sa jeunesse. Se tournant vers son ami pour lui demander son aide, il fut épouvanté de ne plus le voir dans son lit. Il aperçut dans ce moment un des ramoneurs qui se chargeait du sac de suie; il ne douta pas que le capitaine ne fût dans le sac. Tremblant de remplir l'autre, il ne fit qu'un saut jusqu'à la porte de la chambre, et de là au bas de l'escalier. Arrivé dans la rue, il se mit à crier de toutes ses forces : — Au secours! le diable emporte mon ami! La populace accourt à ses cris; il montre du doigt la maison, on se précipite en foule vers la porte, mais personne ne veut entrer le premier... Le docteur, un peu rassuré par le nombre, excite tout le monde. Les ramoneurs, en entendant le bruit qu'on faisait dans la rue, posent leur sac dans l'escalier, et,

de crainte d'être surpris, remontent quelques étages. Le capitaine, mal à son aise sous son lit, ne voyant plus les diables, se hâte de sortir de la maison. Sa peur et sa précipitation ne lui permettent pas de voir le sac, il le heurte, tombe dessus, se couvre de suie, se relève et descend avec rapidité ; l'effroi de la populace augmente à sa vue : elle recule et lui ouvre un passage ; le docteur reconnaît son ami et se cache dans la foule pour l'éviter. Enfin un ministre, qu'on était allé chercher pour conjurer l'esprit malin, parcourt la maison, trouve les ramoneurs, les force à descendre, et montre les prétendus diables au peuple assemblé. Le docteur et le capitaine se rendirent enfin à l'évidence ; mais le docteur, honteux d'avoir, par sa sotte frayeur, démenti le caractère d'intrépidité qu'il avait toujours affecté, voulait rosser ces coquins qui, disait-il, avaient fait une si grande peur à son ami.

Vocératrices. Lorsqu'un homme est mort, en Corse, particulièrement lorsqu'il a été assassiné, on place son corps sur une table ; et les femmes de sa famille, à leur défaut des amies ou même des femmes étrangères connues par leur talent poétique, improvisent devant un auditoire nombreux des complaintes en vers, dans le dialecte du pays. On nomme ces femmes *voceratrici*, ou, suivant la prononciation corse, *buceratrici*, et la complainte s'appelle *vocero*, *buceru*, *buceratu*, sur la côte orientale ; *ballata* sur la côte opposée. Le mot *vocero*, ainsi que ses dérivés *vocerar*, *voceratrice*, vient du latin *vociferare*. Quelquefois plusieurs femmes improvisent tour à tour, et fréquemment la femme ou la fille du mort chante elle-même la complainte funèbre[1].

Voile. Chez les Juifs modernes, c'est une tradition qu'un voile qu'on se met sur le visage empêche que le fantôme ne reconnaisse celui qui a peur. Mais si Dieu juge qu'il l'ait mérité par ses péchés, il lui fait tomber le masque, afin que l'ombre puisse le voir et le mordre.

Voisin (la), devineresse qui tirait les cartes, faisait voir tout ce qu'on voulait dans un bocal plein d'eau et forçait le diable à paraître à sa volonté. Il y avait un grand concours de monde chez elle. Un jeune époux, remarquant que sa femme sortait aussitôt qu'il quittait la maison, résolut de savoir qui pouvait ainsi la déranger. Il la suit donc un jour et la voit entrer dans une sombre allée ; il s'y glisse, l'entend frapper à une porte qui s'ouvre, et, content de savoir où il peut la surprendre, il regarde par le trou de la serrure et entend ces mots : — Allons, il faut vous déshabiller ; ne faites pas l'enfant, ma chère amie, hâtons-nous... La femme se déshabillait ; le mari frappe à la porte à coups redoublés. La Voisin ouvre, et le curieux voit sa femme, une baguette magique à la main, prête à évoquer le diable....

[1] Prosper Mérimée, *Colomba*.

Une autre fois, une dame très-riche était venue la trouver pour qu'elle lui tirât les cartes. La Voisin, qui à sa qualité de sorcière joignait les talents de voleuse, lui persuade qu'elle fera bien de voir le diable, qui ne lui fera d'ailleurs aucun mal ; la dame y consent. La bohémienne lui dit d'ôter ses vêtements et ses bijoux. La dame obéit et se trouve bientôt seule, n'ayant qu'une vieille paillasse, un bocal et un jeu de cartes. Cette dame était venue dans son équipage ; le cocher, après avoir attendu très-longtemps sa maîtresse, se décide enfin à monter, monte et la trouve au désespoir. La Voisin avait disparu avec ses hardes ; on l'avait dépouillée. Il lui met son manteau sur les épaules et la reconduit chez elle.

On cite beaucoup d'anecdotes pareilles. Voici quelques détails sur son procès, tirés des relations contemporaines.

Vers l'an 1677, la fameuse Voisin s'unit à la femme Vigoureux et à un ecclésiastique apostat nommé Lesage, pour trafiquer des poisons d'un Italien nommé Exili, qui avait fait en ce genre d'horribles découvertes. Plusieurs morts subites firent soupçonner des crimes secrets. On établit à l'Arsenal, en 1680, la chambre des poisons, qu'on appela la chambre ardente. Plusieurs personnes de distinction furent citées à cette chambre, entre autres deux nièces du cardinal Mazarin, la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, et enfin le célèbre maréchal de Luxembourg.

La Voisin, la Vigoureux et Lesage s'étaient fait un revenu de la curiosité des ignorants, qui étaient en très-grand nombre ; ils prédisaient l'avenir ; ils faisaient voir le diable. S'ils s'en étaient tenus là, il n'y aurait eu que du ridicule et de la friponnerie chez eux, et la chambre ardente n'était pas nécessaire.

La Reynie, l'un des présidents de cette chambre, demanda à la duchesse de Bouillon si elle avait vu le diable. Elle répondit : — Je le vois dans ce moment ; il est déguisé en conseiller d'État, fort laid et fort vilain.

Ce procès dura quatorze mois, pendant lesquels la comtesse de Soissons se sauva en Flandre. Le maréchal de Luxembourg fut acquitté, comme tous les personnages de condition impliqués dans cette affaire[1]. La Voisin et ses deux complices

[1] Les grands personnages, dans ce procès, où ils se trouvaient mêlés à une canaille infâme, y allaient toutefois d'un ton fort dégagé. Madame de Bouillon, assignée pour répondre par-devant les commissaires de la chambre des poisons (en 1680), s'y rendit accompagnée de neuf carrosses de princes ou ducs ; M. de Vendôme la menait. M. de Bezons lui demanda d'abord si elle n'était pas venue pour répondre aux interrogations qu'on lui ferait. Elle dit que oui ; mais qu'avant d'entrer en matière elle lui déclarait que tout ce qu'elle allait dire ne pourrait préjudicier au rang qu'elle tenait, ni à tous ses priviléges. Elle ne voulut rien dire ni écouter davantage que le greffier

ndamnés par jugement de la Chambre
être brûlés en place de Grève.
ailleurs que la Voisin, par ses relations
liable, sut son arrêt, chose assez extra-
, quatre jours avant son supplice. Cela
écha pas de boire, de manger et de faire
. Le lundi, à minuit, elle demanda du
mit à chanter des chansons indécentes.
i, elle eut la question ordinaire et extra-
; elle avait bien dîné et dormi huit
Elle soupa le soir et recommença, toute
'elle était, à faire débauche de table. On
t honte; on lui dit qu'elle ferait bien
e penser à Dieu et de chanter un *Ave*
lla ou un *Salve*. Elle chanta l'un et l'autre
ntant et dormit ensuite. Le mercredi se
même en débauche et en chansons; elle
e voir un confesseur. Enfin le jeudi on
t lui donner qu'un bouillon; elle en
disant qu'elle n'aurait pas la force de
ces messieurs....
int en carrosse de Vincennes à Paris. On
t faire confesser; il n'y eut pas moyen
'enir. A cinq heures on la lia, et avec
he à la main elle parut dans le tombe-
abillée de blanc; on voyait qu'elle re-
le confesseur et le crucifix avec violence.
re-Dame, elle ne voulut jamais prononcer
ende honorable; à la Grève, elle se dé-
ntant qu'elle put de sortir du tombereau.
tira de force; on l'a mit sur le bûcher,
liée avec des chaînes; on la couvrit de
à elle jura beaucoup, repoussa la paille
six fois; mais enfin le feu monta et on
t de vue.

ire du diable. On vit pendant plusieurs
ans un faubourg de Paris, au commence-
dix-septième siècle, une voiture noire,
par des chevaux noirs, conduite par un
également noir, qui passait au galop des
, sans faire le moindre bruit. La voiture
it sortir tous les soirs de la maison d'un
mort depuis peu. Le peuple se persuada
ne pouvait être que la voiture du diable
ortait le corps. On reconnut par la suite
te jonglerie était l'ouvrage d'un fripon,
lait avoir à bon compte la maison du gen-
e. Il avait attaché des feutres autour des
e la voiture et sous les pieds des chevaux,
nner à sa promenade nocturne l'appa-
'une œuvre magique.

rit cette déclaration préliminaire. M. de Be-
questionna sur ce qu'elle avait demandé à la
Elle répondit « qu'elle l'avait priée de lui faire
sibylles »; et après huit ou dix autres ques-
aussi peu d'importance, sur lesquelles elle
toujours en se moquant, M. de Bezons lui
lle pouvait s'en aller. M. de Vendôme lui don-
nain, sur le seuil de la porte de cette cham-
s'écria « qu'elle n'avait jamais ouï dire tant
ses d'un ton si grave ».

Voix. Boguet assure qu'on reconnaît un possédé à la qualité de sa voix. Si elle est sourde et enrouée, nul doute, dit-il, qu'il ne faille aussitôt procéder aux exorcismes.

Sous le règne de Tibère, vers le temps de la mort de Notre-Seigneur, le pilote Thamus, côtoyant les îles de la mer Égée, entendit un soir, aussi bien que tous ceux qui se trouvaient sur son vaisseau, une grande voix qui l'appela plusieurs fois par son nom. Lorsqu'il eut répondu, la voix lui commanda de crier, en un certain lieu, que le grand Pan était mort. A peine eut-il prononcé ces paroles dans le lieu désigné, qu'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'une multitude de personnes affligées par cette nouvelle [1]. L'empereur Tibère assembla des savants pour interpréter ces paroles. On les appliqua à Pan, fils de Pénélope, qui vivait plus de mille ans auparavant; mais, selon les versions les plus accréditées, il faut entendre par le grand Pan le maître des démons, dont l'empire était détruit par la mort de Jésus-Christ.

Les douteurs attribuent aux échos les gémissements qui se firent entendre au pilote Thamus; mais on n'explique pas la voix.

Cette grande voix, dit le comte de Gabalis, était produite par les peuples de l'air, qui donnaient avis aux peuples des eaux que le premier et le plus âgé des sylphes venait de mourir. Et comme il s'ensuivrait de là que les esprits élémentaires étaient les faux dieux des païens, il confirme cette conséquence en ajoutant que les démons sont trop malheureux et trop faibles pour avoir jamais eu le pouvoir de se faire adorer; mais qu'ils ont pu persuader aux hôtes des éléments de se montrer aux hommes et de se faire dresser des temples; et que, par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'élément qu'il habite, ils troublaient l'air et la mer, ébranlaient la terre et dispensaient les feux du ciel à leur fantaisie : de sorte qu'ils n'avaient pas grand'peine à être pris pour des divinités.

Le comte Arigo bel Missere (Henri le bel Missere) mourut vers l'an 1000. Il avait combattu les Maures qui envahissaient la Corse. Une tradition prétend qu'à sa mort une voix s'entendit dans l'air, qui chantait ces paroles prophétiques :

È morto il conte Arigo bel Missere,
E Corsica sarà di male in peggio [2].

Saint Clément d'Alexandrie raconte qu'en Perse, vers la région des mages, on voyait trois montagnes, plantées au milieu d'une large campagne, distantes également l'une de l'autre. En approchant de la première, on entendait comme des voix confuses de plusieurs personnes qui se

[1] Eusèbe, après Plutarque.
[2] Prosper Mérimée, *Colomba*.

battaient; près de la seconde, le bruit était plus grand; et à la troisième, c'étaient des fracas d'allégresse, comme d'un grand nombre de gens qui se réjouissaient. Le même auteur dit avoir appris d'anciens historiens que, dans la Grande-Bretagne, on entend au pied d'une montagne des sons de cymbales et de cloches qui carillonnent en mesure.

Il y a, dit-on, en Afrique, dans certaines familles, des sorcières qui ensorcellent par la voix et la langue, et font périr les blés, les animaux et les hommes dont elles parlent, même pour en dire du bien. — En Bretagne, le mugissement lointain de la mer, le sifflement des vents, entendu dans la nuit, sont la voix d'un noyé qui demande un tombeau [1].

Volac, grand président aux enfers; il apparaît sous la forme d'un enfant avec des ailes



d'ange, monté sur un dragon à deux têtes. Il connaît la demeure des planètes et la retraite des serpents. Trente légions lui obéissent [2].

Volet (Marie). Vers l'année 1691, une jeune fille, de la paroisse de Pouillat en Bresse, auprès de Bourg, se prétendit possédée. Elle poussait des cris que l'on prit pour de l'hébreu. L'aspect des reliques, l'eau bénite, la vue d'un prêtre, la faisaient tomber en convulsions. Un chanoine de Lyon consulta un médecin sur ce qu'il y avait à faire. Le médecin visita la possédée; il prétendit qu'elle avait un levain corrompu dans l'estomac, que les humeurs cacochymes de la masse du sang et l'exaltation d'un acide violent sur les autres parties qui le composent étaient l'explication naturelle de l'état de maladie de cette fille. Marie Volet fut envoyée aux eaux minérales; le grand air, la défense de lui parler du diable et de l'enfer, et sans doute le retour de quelque paix dans sa conscience troublée, calmèrent ses agitations; bientôt elle fut en état de reprendre ses travaux ordinaires [1].

Vols ou **Voust,** de *vultus,* figure, effigie. On appelait ainsi autrefois une image de cire, au moyen de laquelle on se proposait de faire périr ceux qu'on haïssait; ce qui s'appelait envoûter. La principale formalité de l'envoûtement consistait à modeler, soit en cire, soit en argile, l'effigie de ceux à qui on voulait mal. Si l'on perçait la figurine, l'envoûté qu'elle représentait était lésé dans la partie correspondante de sa personne. Si on la faisait dessécher ou fondre au feu, il dépérissait et ne tardait pas à mourir.

Enguerrand de Marigny fut accusé d'avoir voulu envoûter Louis X. L'un des griefs de Léonora Galigaï fut qu'elle gardait de petites figures de cire dans de petits cercueils. En envoûtant, on prononçait des paroles et on pratiquait des cérémonies qui ont varié. Ce sortilége remonte à une haute antiquité. Platon le mentionne dans ses *Lois :* « Il est inutile, dit-il, d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus qu'ils ne doivent point s'inquiéter des petites figures de cire qu'on aurait mises ou à leur porte, ou dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancêtres, et de les exhorter à les mépriser, parce qu'ils ont une foi confuse à la vérité de ces maléfices. — Celui qui se sert de charmes, d'enchantements et de tous autres maléfices de cette nature, à dessein de nuire par de tels prestiges, s'il est devin ou versé dans l'art d'observer les prodiges, qu'il meure! Si, n'ayant aucune connaissance de ces arts, il est convaincu d'avoir usé de maléfices, le tribunal décidera ce qu'il doit souffrir dans sa personne ou dans ses biens. » (Traduction de M. Cousin.)

Ce qui est curieux, c'est qu'on a retrouvé la même superstition chez les naturels du nouveau monde. Le père Charlevoix raconte que les Illinois font de *petits marmousets* pour représenter ceux dont ils veulent abréger les jours, et qu'ils les percent au cœur. *Voy.* ENVOUTEMENT.

Volta. C'est une ancienne tradition de l'Étrurie que les campagnes furent désolées par un monstre appelé Volta. Porsenna fit tomber la foudre sur lui. Lucius Pison, l'un des plus braves auteurs de l'antiquité, assure qu'avant lui Numa avait fait usage du même moyen, et que Tullus Hostilius, l'ayant imité sans être suffisamment instruit, fut frappé de ladite foudre [2]...

Voltaire. L'abbé Fiard, Thomas, madame de Staël et d'autres têtes sensées le mettent au nombre des démons incarnés.

Voltigeur hollandais. Les marins de toutes les nations croient à l'existence d'un bâtiment hollandais dont l'équipage est condamné par la

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère.*
[2] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France,* p. 255.
[2] Pline, liv. II, ch. XXXIII.

vine, pour crime de pirateries et de abominables, à errer sur les mers jusn des siècles. On considère sa renmme un funeste présage. Un écrivain ours a fort bien décrit cette croyance scène maritime que nous transcrivons : vieux père m'a souvent raconté, lorspetit, il me berçait dans ses bras, pour mer au roulis, et il jurait que c'était la pure vérité, qu'étant un jour ou plutôt une nuit dans les parages du cap de Bonne-Espérance, un malavisé de mousse jeta par-dessus bord un chat vivant qu'il avait pris en grippe, et qu'aussitôt, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, un affreux coup de vent assaillit le navire, lequel, ne pouvant supporter une seule aune de toile, fut obligé de fuir à sec devant la bourrasque, avec la vitesse d'au moins douze nœuds.



Études d'Hubert sur la tête de Voltaire.

ient dans cette position, lorsque, vers virent tout à coup, à leur grand étonun bâtiment de construction étrangère it dans le lit du vent, qui était cependans sa plus grande violence. Pendant minaient ce singulier navire, dont les daient en lambeaux, et dont les œules étaient recouvertes d'une épaisse coquillages et d'herbes marines, comme pas été nettoyé depuis de longues an-



nées, il s'en détacha une barque qui semblait plutôt voler que flotter sur cette mer orageuse; laquelle ayant bien accosté, il en sortit un homme ayant la barbe longue, le teint pâle et les yeux fixes et creux comme ceux d'un cadavre. Glissant sur la lisse et puis sur le pont, sans faire le moindre mme si c'eût été une ombre, il alla se pied du mât d'artimon, et engagea, nt, les matelots à recevoir un paettres qu'il tenait dans sa main osseuse lle d'un squelette, ce que le capitaine gne de refuser.

» J'avais oublié de vous dire, continua le narrateur en baissant la voix, tandis que ses auditeurs terrifiés se serraient de plus en plus les uns contre les autres, qu'aussitôt que l'épouvantable apparition eut posé les pieds sur le pont, toutes les lumières s'étaient éteintes, même celle qui éclairait la boussole dans l'habitacle, et qu'au même instant aussi, chose non moins étrange, le navire commença à marcher à reculons avec une étonnante rapidité, contre le vent et les vagues, tandis que des milliers de petites flammes se jouaient dans les cordages, et jetaient une étrange lueur sur les visages des matelots frappés de terreur.

» — *Au nom de Dieu tout-puissant*, je l'ordonne de quitter mon bord! s'écria enfin le capitaine, en s'adressant au spectre. A peine ces mots eurent-ils été prononcés, qu'un cri long et aigu, tel que mille voix humaines n'auraient pu en produire un semblable, domina le bruit de la tempête, qu'un horrible coup de tonnerre ébranla le bâtiment jusqu'à sa quille... »

Le navire eut le bonheur d'échapper; ce qui est rare.

On dit encore que ceux qui ont reçu les lettres que les matelots-fantômes du navire appelé *le Volligeur hollandais* envoyaient à leurs parents et amis ont vu qu'elles étaient adressées à des personnes qui n'existent plus depuis des siècles.

Vondel, poëte hollandais célèbre, auteur du drame de *Lucifer*.

Vouivre. *Voy.* WIVRE.

Voyages des sorcières. Si elles vont au sabbat portées par un bouc ou par un mouton noir ou par un démon, dans leurs autres excursions elles ne voyagent généralement qu'à cheval sur un manche à balais.

Vroucolacas ou **Broucolaques.** *V.* Vampires.

Vue. Il y a des sorcières qui tuent par leu regard ; mais, en Écosse, beaucoup de femme ont ce qu'on appelle la seconde vue, c'est-à-dir le don de prévoir l'avenir et de l'expliquer, et d connaître par une mystérieuse intuition ce qui s passe au loin. *Voy.* Yeux.

W

Waeter-Elves (fées des eaux). On les trouve dans les récits des marins, qui croient se les rendre favorables en leur sifflant des airs monotones.

Wakeman (Rhoda), illuminée qui a fait grand bruit à New-Haven, il y a quelques années. Elle se disait envoyée de Dieu sur la terre pour annoncer la venue prochaine du Christ, et y ouvrir le *Millenium*. Elle se vantait de recevoir quelquefois la visite du Saint-Esprit, et d'être honorée de temps en temps des révélations de Dieu. Ces prétentions, disent les journaux qui nous guident, ne lui ont encore attiré, quoiqu'elle prêche en Amérique, que dix à douze disciples, mais quels disciples!... Suivons maintenant les feuilles publiques :



Voyages des sorcières.

« La petite congrégation a l'habitude de se réunir pour prier et pour divaguer chez la prophétesse Wakeman. Mathews était un des adeptes les plus fervents de cette église; toutefois, on avait remarqué que, depuis quelque temps, il était moins assidu aux réunions, et la femme Wakeman lui avait persuadé qu'il était possédé de l'esprit malin, du *vieil homme* dont parle l'Écriture. Cet *esprit*, disait-elle, agissait aussi sur elle-même, la tourmentait, lui faisait éprouve de vives douleurs, et il était en même temps u obstacle au commencement immédiat du *Mille nium*. Il était à craindre qu'il la fît mourir..., c qui amènerait de suite le jugement dernier, san aucune espèce de *Millenium!*

» Voilà la folie; voici comment elle a p s'exalter jusqu'au crime.

» On est parvenu à persuader à Mathews qu' fallait, par tous les moyens possibles, faire sorti ce malin esprit de son corps. Il se rendit donc u dimanche soir chez la vieille Wakeman, afin d se soumettre à tout ce que pourraient tenter le adeptes de cette singulière croyance. Il y arriv vers onze heures et y trouva, qui attendaient so arrivée, d'abord la vieille prophétesse, puis le époux Sanford, qui sont son beau-frère et s sœur; Julia Davis, sœur de Sanford; Abigail Sables; un homme de couleur nommé Josia Jackson, Hersey, Wooding et Samuel Sly, frèr utérin de la femme Wakeman. Ils étaient tous e prières quand il arriva.

» Sa sœur, la femme Sanford, vint au-devar de lui et le conduisit dans une autre chambr dans laquelle on avait préparé du feu pour le re cevoir. Il s'assit, ôta ses bottes pour se chauffe et une longue conversation s'engagea entre l et sa sœur sur l'objet de sa visite; il exprima u ardent désir d'être débarrassé de l'esprit mali qui l'obsédait et qui agissait sur les autres, notamment sur la digne mistress Wakeman. Il s laissa bander les yeux avec un mouchoir, et a tacher les mains derrière le dos avec une petit corde. Cette double opération fut faite par s sœur, qui lui dit que c'était afin d'avoir plus d pouvoir sur l'esprit et d'empêcher Mathews d'o pérer des enchantements par les yeux. On l laissa dans cette situation jusque vers deux heure du matin, et pendant ce temps il reçut la visit de plusieurs de ses coreligionnaires, qui venaien le supplier de faire déguerpir l'esprit malin.

» De temps en temps on lui criait de la chambr du haut, où se tenait le cénacle, que l'*esprit* ol sédait la femme Wakeman, qu'il la frappait, que, s'il ne le chassait pas, l'*esprit* allait la tue On lui disait aussi qu'il vaudrait mieux qu'

l'on ne pouvait en venir à bout d'une
ire, et s'il n'y avait que ce moyen de
mort de la femme Wakeman et la
diate du jugement dernier. Quelques
déclaré que Mathews aurait dit qu'il
olontiers à faire le sacrifice de sa vie.
ères se continuèrent encore pendant
Sanford et sa femme visitèrent encore
thews; Wooding et Sly étaient avec
ioment, Jackson cria du haut de l'es-
si l'on n'emmenait pas Mathews, l'es-
illait certainement tuer la femme Wa-
quatre visiteurs quittèrent aussitôt la
anford et sa femme remontant l'es-
prendre leurs effets, dans l'intention
idre pour ramener Mathews chez lui,
Sly entrant dans une chambre con-
e où était resté Mathews.
it à peine écoulé quelques minutes,
ntendit en haut des cris et le bruit
partant de la chambre du bas. San-
me et mistress Davis se précipitèrent
hambre, dont ils trouvèrent la porte
intérieur; ils tentèrent de l'enfoncer
t y réussir. A ce moment Wooding et
nt vus par personne en dehors de
re.
l partit de suite pour Hamden, résî-
famille Mathews, et il revint le matin
de ce malheureux fanatique. Ils pé-
ans la chambre, sans difficulté cette
ouvèrent Mathews étendu sur le par-
horriblement coupé, déchiqueté par
blessures béantes, et le ventre percé
itres blessures qui paraissaient avoir
vec une fourchette qu'on retrouva sur
ne large mare de sang couvrait le mi-
hambre, dont la porte principale était
née à l'aide de coins de bois placés
iet.
ce fut immédiatement avertie, et tous
s de cette funeste maison furent ar-

résumé des aveux qui ont été faits
ant le jury d'enquête.
mmencé par déclarer qu'il était seul
u meurtre de Mathews. Cependant,
de ses déclarations, il a semblé dési-
n et miss Hersey comme l'ayant as-
ant rendus ses complices.
ite que sa sœur, la femme Wakeman,
lement de l'*esprit* ou du *pouvoir* qui
hews, qu'il a pensé, lui, qu'il y avait
ose à faire pour l'en délivrer. A cet
'est consulté avec Jackson sur l'effet
ne produirait sur Mathews un bâton
, et il s'en était procuré un depuis
urs, dans la prévision qu'une opéra-
genre deviendrait nécessaire. Il pen-
r l'enchantement en combinant ce
moyen avec une infusion d'écorce de coudrier et d'aune dans du thé. Le bâton qu'il s'est procuré a un pouce de diamètre et un pied et demi de longueur. Il l'avait placé dans la chambre voisine de celle où était Mathews. Jackson et miss Hersey étaient là quand il est venu prendre cette arme.

» Quand il a compris que Sanford et sa femme se disposaient à emmener Mathews, il est rentré dans la chambre, dont il a fermé la porte. Il s'est approché de Mathews, qui avait toujours les yeux bandés et les mains liées, et lui a porté sur la tempe droite un coup de bâton si violent qu'il l'a renversé de sa chaise sur le parquet. Il a continué à le frapper; puis, tirant son couteau de sa poche, il lui a fait les blessures du cou. Mathews a crié, mais il n'a pas prononcé une parole après le premier coup porté. Sly, prenant alors la fourchette dont il a été parlé, lui a fait ensuite les blessures constatées au ventre. Il dit qu'il n'avait d'abord l'intention d'user que de son bâton, mais qu'ensuite il a été poussé par une influence qu'il ignore à se servir de son couteau et de la fourchette.

» Il est resté là, renfermé pendant une demi-heure, après laquelle il est rentré dans l'autre chambre, où était miss Hersey; il tenait d'une main son bâton sanglant, et une lumière de l'autre main. C'est devant elle qu'il a lavé ses mains et qu'il a arraché et brûlé les manches de sa chemise, qui étaient ensanglantées. Il a ensuite brisé en trois morceaux le bâton dont il s'était servi et il a jeté ces morceaux, avec son couteau, dans les lieux d'aisances. »

Nous ne savons pas quel jugement a couronné cette procédure.

Walhalla, Paradis des guerriers chez les anciens Scandinaves. Pour y entrer, il fallait être mort en combattant. On y buvait de la bière forte dans une coupe qui ne se vidait jamais. On y mangeait des grillades d'un sanglier vivant, qui se prêtait à la chose et qui était toujours entier.

Walkiries, fées des Scandinaves. Elles ont, comme la mythologie dont elles dépendent, un caractère très-sauvage. *Voy.* VADE.

Wall, grand et puissant duc du sombre empire; il a la forme d'un dromadaire haut et terrible; s'il prend figure humaine, il parle Égyptien; il conaît le présent, le passé et l'avenir; il était de l'ordre des puissances. Trente-six légions sont sous ses ordres.

Walter. Jacques Ier, roi d'Écosse, fut massacré de nuit, dans son lit, par son oncle Walter, que les historiens français ont appelé Gauthier, et qui voulait monter sur le trône. Mais ce traître reçut à Édimbourg le prix de son crime; car il fut exposé sur un pilier, et là, devant tout le monde, on lui mit sur la tête une couronne de fer qu'on avait fait rougir dans un grand feu, avec cette inscription : *Le roi des traîtres.* Un astrologue lui avait promis qu'il serait couronné pu-

publiquement, dans une grande assemblée de peuple...

Walter-Scott. L'illustre romancier a publié sur la démonologie et les sorciers un recueil de lettres qui expliquent et qui éclaircissent certaines particularités mytérieuses, croyances et traditions populaires dont il a fait usage si souvent et si heureusement dans ses romans célèbres. Il est fâcheux que les opinions religieuses de l'auteur anticatholique aient déteint dans son esprit un peu trop de scepticisme. Il est trop enclin à ne voir dans les matières qui font le sujet de ses lettres que les aspects poétiques; et s'il est agréable de le suivre dans des recherches piquantes, il faut recommander de le lire avec toute réserve; car il est là, comme dans ses romans, opposé en toute occasion à l'Église romaine.



Wall.

Dans la première lettre, il établit que le dogme incontestable d'une âme immatérielle a suffi pour accréditer la croyance aux apparitions.

Dans la deuxième, il s'arrête à la tradition du péché originel; il y trouve la source des communications de l'homme avec les esprits. Il reconnaît que les sorciers et magiciens, condamnés par la loi de Moïse, méritaient la mort, comme imposteurs, comme empoisonneurs, comme apostats; et il remarque avec raison qu'on ne voyait pas chez les Juifs et chez les anciens, dans ce qu'on appelait un magicien ou un devin, ce que nous voyons dans les sorciers du moyen âge, sur lesquels, au reste, nous ne sommes encore qu'à demi éclairés.

La troisième lettre est consacrée à l'étude de la démonologie et des sorciers chez les Romains, chez les Celtes et chez les différents peuples du Nord. Les superstitions des anciens Celtes subsistent encore en divers lieux, dit l'auteur, et les campagnards les observent sans songer à leur origine.

La quatrième et la cinquième lettre sont cor sacrées aux fées.

La sixième lettre traite principalement des es prits familiers, dont le plus illustre était le célèbr Puck ou Robin Goodfellow, qui chez les sylphe jouait en quelque sorte le rôle de fou ou d bouffon de la compagnie. Ses plaisanteries étaier du comique à la fois le plus simple et le plu saugrenu : égarer un paysan qui se rendait che lui, prendre la forme d'un singe afin de fair tomber une vieille commère sur son derrière lorsqu'elle croyait s'asseoir sur une chaise, étaier ses principales jouissances. S'il se prêtait à fair quelque travail pour les gens de la maison pen dant leur sommeil, c'était à condition qu'on l donnerait un déjeuner délicat.

La septième, la huitième et la neuvième lettr s'occupent des sorciers et de la sorcellerie. L dernière est consacrée aux devins et aux reve nants. Tout ce dictionnaire est parsemé de fai et de documents pour lesquels nous avons puis et cité en leur lieu tout ce qui, dans ce livre d démonologie, peut intéresser le lecteur.

Wattier (Pierre). Il a publié, au dix-septièm siècle, la *Doctrine et interprétation des songe* comme traduite de l'arabe de Gabdorrhaman fils de Nosar; in-12, Paris, 1664.

Wechselbalg. La wechselbalg est, dans l'î de Man, une fée ou un lutin qui mange tout c qui se trouve sous sa main dans les maisons qu ou qu'elle hante.

Welz (André), bourgeois de Dottingen, do la maison, en 1689, fut hantée par un espr frappeur. Il se montra une fois en oiseau gri une autre fois en vieille femme laide, une aut fois en chat et fit divers tours.

Wenham (Jane), Anglaise qui se tuait à faire passer pour sorcière au commencement d dix-huitième siècle. On l'amena au juge Powe qui était un homme éclairé. Des témoins étaie là qui juraient l'avoir vue voler en l'air. Jean se gardait bien de les démentir. Le juge lui de manda s'il était vrai qu'elle eût ce pouvoir, la pauvre femme en convint naïvement. — E bien, dit Powel, je ne vois rien dans la loi q vous empêche de vous donner ce plaisir. Alle vous-en à vos affaires; et Jeanne Wenham s retira triste de voir tomber sa réputation d sorcière.

Wesley, fondateur de la secte des méth distes. Sa maison fut visitée aussi par un espr frappeur. Il se montra un jour sous la forme d'u basset, un autre jour sous celle d'un petit lapi qui disparut lorsqu'on voulut le toucher avec d pincettes.

Wiclef. On croit qu'il fut étranglé par diable.

Wierus ou **Wier** (Jean), célèbre démon graphe brabançon, élève d'Agrippa, qu'il a d fendu dans ses écrits. On lui doit les cinq livr

ges des démons, traduits en français
re : *Cinq livres de l'imposture et trom-
diables, des enchantements et sorcelle-*
du latin de Jean Wier, médecin du
ves, et faits français par Jacques Gre-
lermont. Paris, in-8°, 1569.
ge de Wierus est plein de crédulité,
zarres, de contes populaires, d'imagi-
et riche de connaissances. C'est ce même écrivain qui a publié un traité curieux des lamies et l'inventaire de la fausse monarchie de Satan (*Pseudomonarchia Dæmonum*), où nous avons trouvé de bonnes désignations sur presque tous les esprits de ténèbres cités dans ce dictionnaire.

Wilis. Dans quelques contrées de l'Allemagne, toute fiancée qui meurt avant le mariage, « pour peu que de son vivant elle ait un peu trop aimé



devient après sa mort une *wili*, c'est-
fantôme blanc et diaphane, qui s'aban-
aque nuit à la danse d'outre-tombe.
se des morts ne ressemble en rien à la
restre : elle est calme, grave, silen-
pied effleure à peine la fleur chargée
La lune éclaire de son pâle rayon ces
mnels : tant que la nuit est au ciel et
re, la ronde poursuit son chemin dans
sur les montagnes, sur le bord des
s. Avez-vous rencontré, à la fin d'une
ournée de voyage, quand vous allez au
oin des chemins tracés, ces flammes
ui s'en vont çà et là à travers les joncs
ocages? Malheureux voyageur, prenez
e sont les wilis qui dansent, c'est la
ernale qui vous provoque de ses fasci-
puissantes. Prenez garde, n'allez pas
, ou vous êtes perdu. Les wilis, ajoute
in, que nous copions ici, sautent jus-
tinction complète de leur partner mor-
y. Courils.

neroz (Guillaume), sorcier en Franche-
ers l'an 1600. Son fils, âgé de douze
reprocha d'avoir été au sabbat et de l'y
né. Le père, indigné, s'écria : « Tu nous perds tous les deux!... » Il protesta qu'il n'avait jamais été au sabbat. Néanmoins, on prononça son arrêt, parce qu'il y avait cinq personnes qui le chargeaient; que d'ailleurs sa mère avait été suspecte, ainsi que son frère, et que beaucoup de méfaits avaient été commis par lui.

Comme il fut démontré que l'enfant ne participait pas à la sorcellerie, il fut élargi [1].

Wivre, monstre du moyen âge, à qui on a donné des formes fantastiques.

« Sur le plateau de Haute-Pierre, dans la Franche-Comté, on a vu quelquefois passer une autre Mélusine, un être moitié femme et moitié serpent. C'est la wivre; elle n'a point d'yeux, mais elle porte au front une escarboucle qui la guide comme un rayon lumineux le jour et la nuit. Lorsqu'elle va se baigner dans les rivières, elle est obligée de déposer cette escarboucle à terre, et si l'on pouvait s'en emparer, on commanderait à tous les génies; on pourrait se faire apporter tous les trésors enfouis dans les flancs des montagnes. Mais il n'est pas prudent de ten-

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 164.

ter l'aventure; car, au moindre bruit, la wivre s'élance au dehors de la rivière, et malheur à celui qu'elle rencontre! Un pauvre homme de Moustier, qui l'avait suivie un jour de très-loin, et qui l'avait vue déposer son escarboucle au bord de la Loue et plonger ses écailles de serpent dans la rivière, s'approcha avec précaution du bienheureux talisman; mais à l'instant où il étendait déjà la main pour le saisir, la wivre, qui l'avait entendu, s'élance sur lui, le jette par terre, lui déchire le sein avec ses ongles, lui serre la gorge pour l'étouffer; et si ce n'était que le malheureux avait reçu le matin même la communion à l'église de Lods, il serait infailliblement mort sous les coups de cette méchante wivre; mais il rentra chez lui le visage et le corps tout meurtris, se promettant bien de ne plus courir après l'escarboucle [1]. »

Woden, dieu suprême des anciens Germains, le même qu'Odin. On laissait dans les moissons des épis pour ses chevaux, et dans les bois du gibier pour sa chasse. Les chercheurs ont trouvé que Woden, dont les races germaniques ont fait God, en se convertissant au christianisme, a de l'analogie avec le Bouddha des Indiens [2].

Wolotys, monstres épouvantables qui, selon le récit de Lomonosoff, étaient chez les Slavons comme les géants chez les Grecs.

Woodward. Un médecin empirique, James Woodward, surnommé le *Docteur noir* à cause de son teint, est mort en 1844 à Cincinnati, laissant une fortune considérable. On a été surpris de trouver chez lui, dans une grande armoire vitrée, une immense quantité de petites fioles de diverses dimensions, les unes pleines et les autres vides, et portant sur leurs étiquettes les noms et demeures de personnages habitant les différents États de l'Union. Il y en avait aussi du Canada, des Antilles et du Mexique. Voici quel en était l'usage : le Docteur noir se vantait de découvrir le diagnostic de toutes les maladies par des émanations des consultants, à quelque distance qu'ils fussent de lui. Le malade devait tremper son doigt pendant une heure dans une fiole remplie de l'eau la plus pure, et lui envoyer ensuite cette fiole soigneusement bouchée. L'eau se trouvant ainsi imprégnée des sueurs du malade, était soumise à une analyse chimique. Le Docteur noir, sans autre indication, répondait au malade qu'il était attaqué ou menacé de phthisie, de péripneumonie, de goutte, de rhumatisme, etc., et il faisait ses prescriptions en conséquence. Quand il rencontrait juste, on était émerveillé de sa science profonde, et l'on demandait une consultation nouvelle, payée plus cher que la première. Les registres du docteur ont constaté qu'il avait répondu avec les plus grands détails à un grand nombre de ses malades, sans prendre la peine d'analyser leurs émanations, car les fioles étaient encore hermétiquement fermées.

Wortigern, roi d'Angleterre. *Voy.* MERLIN.

Wulson de la Colombière (Marc). On lui doit le *Palais des curieux*, où, entre autres sujets, il est question des songes, avec un traité de la physionomie. Orléans, 1660.

X

Xacca, philosophe indien, né à Sica, mille ans avant notre ère, et regardé par les Japonais comme leur législateur. Il leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisait de prononcer souvent ces mots : *nama, mio, foren, qui, quio.* Jusqu'ici, aucun interprète n'a pu deviner le sens de ces paroles. Ce fut Xacca qui introduisit au Japon le culte d'Amidas [3].

Xaphan, démon du second ordre. Quand Satan et ses anges se révoltèrent contre Dieu Xaphan se joignit aux mécontents, et il en fu bien reçu, car il avait l'esprit inventif. Il proposa aux rebelles de mettre le feu dans le ciel mais il fut précipité avec les autres au fond de l'abîme, où il est continuellement occupé à souffler la braise des fourneaux avec sa bouche et ses mains. Il a pour emblème un soufflet.

Xeirscopie. Voici sur ce sujet de charmants extraits d'un spirituel écrit de M. Munier de Closeaux :

« *Xeirscopie*, de *xeir*, main, et *scopeô*, j'examine. Les lecteurs sont priés de supposer que les deux mots *xeir* et *scopeô* sont écrits en langue grecque, ainsi qu'ils ont droit de l'être; nous avons mille raisons pour les écrire en lettre

[1] Xavier Marmier, *Souvenirs de voyages et traditions populaires*, p. 72.

[2] Voyez M. Ozanam, *Recherches sur l'établissement du christianisme en Allemagne.*

[3] Il paraît, d'après la description que les disciples d'Amidas, idole japonaise, font de ce dieu, que c'est l'Être suprême; car dans leur idée c'est une substance indivisible, incorporelle, immuable, distincte de tous les éléments. Il existait avant la nature; il est la source et le fondement de tout bien, sans commencement et sans fin, infini, immense, et créateur de l'univers. Il est représenté sur un autel, montant un cheval à sept têtes, hiéroglyphe de sept mille ans, avec une tête de chien, et tenant dans ses mains un anneau en cercle d'or qu'il mord. Cet emblème a beaucoup d'analogie avec le cercle égyptien, que l'on regarde comme un emblème du temps.

s; la première et la meilleure de ces
ons, c'est celle qui fait qu'on ne tire
non dans les villes qui n'ont pas de

ignification positive de *xeirscopie* est
nen de la main; mais il en est du mot
comme du mot *cranioscopie*, qui signifie
nt examen, inspection du crâne, et
extension, veut dire aussi art de re-
le développement des parties du cer-
s organes particuliers, ou des conditions
es de l'intelligence, d'après la configu-
térieure du crâne. *Xeirscopie* ne veut
seulement examen, inspection de la
signifie encore l'art de connaître le ca-
es hommes d'après la conformation de
.



Xaphan.

eirscopie est donc un système de phy-
e à ajouter au système de Lavater et à
Gall.

premier coup d'œil, nous avons consi-
eirscopie comme une plaisanterie; il a
re de même des doctrines de Lavater et
leur origine. On en a ri beaucoup avant
lever à l'état de science ou de quasi-
mais un examen attentif nous a prouvé
enteur de la nouvelle doctrine prend la
sérieux; c'est très-sérieusement qu'il
rouver dans les différentes parties dont
ose une main des indications aussi nom-
aussi variées, aussi certaines que peut
ir la configuration d'un crâne plus ou
ssué.

venteur de la nouvelle doctrine a des
doivent inspirer la confiance, les voici
noms et prénoms : W.-F. Sargenkœnig,
en médecine de l'université de Wurtz-
onseiller et professeur de physiognomo-
l'université d'Iéna, membre de toutes
les académies d'Allemagne et de plusieurs autres sociétés savantes. Après cela, croyez si vous voulez. Au fait, nous ne voyons pas pourquoi des passions qui se trahissent sur la boîte osseuse qui leur sert de domicile ne viendraient pas aussi révéler leur existence par quelques modifications dans la conformation de l'organe qui leur sert d'agent principal et plus habituel.



» Dans notre siècle de lumières, on ne croit plus aux sorciers; on traite de fables ridicules les prédictions faites par des sorciers d'une autre époque, au moyen d'un examen attentif de la paume de la main. Il est prouvé pourtant, à en croire les almanachs, que beaucoup de prédictions de ce genre se sont réalisées.

» Ainsi, la mulâtresse qui, après avoir examiné la main de la belle et gracieuse créole de la Martinique, lui prédit qu'elle serait un jour plus que reine, c'est-à-dire impératrice des Français, reine d'Italie, et, par alliance, protectrice de la confédération du Rhin et médiatrice de la confédération suisse, n'était pas, comme on l'a toujours dit, une vieille sorcière tannée, mais bien une xeirscope naturelle, possédant la xeirscopie par intuition. Au train dont vont les choses, bien d'autres mystères seront certainement éclaircis. On ne s'est pas arrêté à Lavater, Gall est venu à son tour; on ne s'est pas arrêté à la phrénologie; voici venir le savant docteur W.-F. Sargenkœnig; on ne s'arrêtera pas à la xeirscopie. Un petit os de quelques lignes suffisait à Cuvier pour recomposer un animal antédiluvien; un jour peut-être il suffira d'un fragment d'os pour faire, en ce qui concerne l'homme et sous le rapport moral, ce que Cuvier n'a jamais prétendu faire que pour les animaux, et seulement au physique. Quel siècle que notre siècle!

» Le docteur Sargenkœnig prend pour point de départ une passion bien commune, presque

générale ; la colère ; en latin *ira* ou *furor brevis*. Qu'est-ce que la colère? C'est une passion violente dont les caractères les plus saillants sont l'accélération du cours du sang et de la respiration, une coloration très-vive de la face, avec des yeux étincelants joints à l'expression menaçante de la voix et des gestes (n'oublions pas *et des gestes*) ; ou bien, pâleur de visage, tremblement involontaire, altération de la voix, etc., etc. Tous ces phénomènes sont l'effet de l'état d'excitation violente dans lequel est entré le cerveau, à l'occasion d'une cause quelconque. Cette définition de la colère est toute médicale. Suivant les crânioscopes, l'état d'excitation violente dans lequel entre le cerveau, s'il se prolonge ou s'il se renouvelle fréquemment, produira à la longue une bosse au crâne. Quelle bosse? Nous n'en savons vraiment rien, mais enfin nous acceptons la bosse. Mais dans la colère, il y a expression menaçante de la voix et du geste; quel est l'organe principal du geste? n'est-ce pas la main? Dans la colère, la main ne se crispe-t-elle pas? L'homme en colère ne ferme-t-il pas la main, ne roidit-il pas le poing comme s'il voulait frapper quelqu'un ou quelque chose? Ces données admises, et elles ne peuvent pas ne pas l'être, l'homme qui aura fait une étude particulière de la main ne pourra-t-il pas découvrir dans la conformation de cet organe chez une personne



si elle se met habituellement en colère? En ce qui concerne la colère, il saute aux yeux de tout le monde que la xeirscopie offre des indications bien autrement certaines, bien autrement saisissables que la crânioscopie.

» Maintenant et pour l'utilité d'application, le docteur Sargenkœnig prouve sans peine que la xeirscopie laisse bien loin derrière elle son aînée. Jadis, avant de se lier avec une personne, on prenait la peine d'étudier son caractère, ses mœurs, ses habitudes; tout cela est maintenant inutile; la nature a pris soin de nous tout révéler; si nous sommes trompés, c'est que nous le voulons bien. Et pourtant on ne peut guère dire à une personne avec laquelle on veut former une liaison : Je me sens disposé à vous aimer; vous avez, suivant Lavater, une physionomie fort heureuse; mais pour être plus sûr de mon fait, permettez que je vous tâte le crâne; si vous n'avez aucune protubérance fâcheuse, je vou accorderai mon estime et vous demanderai votr amitié. Avec la xeirscopie, il suffit d'une poi gnée de main artistement donnée.

» Vous voulez vous marier. En pareil cas, d part et d'autre, on dissimule le plus habilemer possible ses défauts; le jeune homme est préve nant, affectueux; la demoiselle fait patte de ve lours avec infiniment de grâce. Dans une pareil circonstance, impossible encore de tâter mutue lement le crâne; mais il est toujours permis a fiancé de prendre la main de sa fiancée; il peu sans manquer aux règles de la décence, explore doucement la face palmaire, l'éminence thénar l'éminence hypothénar, la face dorsale, etc., et Il y a tel signe auquel on peut infailliblement r connaître que l'un des deux époux sera égratigr avant la fin de la lune de miel.

» Les préjugés ne sont pas tous menteurs. C croit généralement que dans la cérémonie c mariage, si la jeune ou vieille épouse, au m ment où le marié lui passe l'anneau au doi annulaire, ou au quatrième des prolongemer de l'extrémité du membre pectoral, parvient fermer le doigt assez tôt pour que l'anneau



franchisse pas la dernière phalange, elle se maîtresse de la maison. Ce préjugé n'en est p un. Ce mouvement instinctif du fléchisseur quatrième prolongement de l'extrémité du mer bre pectoral est très-clairement expliqué comr effet physique d'une cause morale dans le tra de xeirscopie du docteur Sargenkœnig. En h pages, le docte professeur démontre que ce action rapide du fléchisseur particulier du qu

;t prouve une grande fermeté de ca- beaucoup d'énergie et d'obstination onté.

e étude, la crânioscopie est auprès de ie un enfantillage. On peut devenir e sans connaître le moins du monde ; la besogne d'ailleurs est toute mâ- : une tête de carton verni sur laquelle ıées des cases soigneusement marquées méros, on peut tout apprendre. Il n'en même en xeirscopie ; c'est une étude tiente, qui nécessite des connaissances es. Dans la pratique, il faut de l'apti- ıucoup de tact. En s'intitulant phréno- ; crânioscopes ont quelque peu étendu inc, mais en définitive tout chez eux des bosses plus ou moins prononcées. hées de la science, les docteurs, les s ont pu éprouver le besoin de pénévant dans les mystères, d'assigner une ncte à chaque passion, à chaque pen- haque sensation ; mais cette besogne e terminée, la science s'est trouvée entière ; elle a été livrée sans réserve ue. Quelle différence en ce qui con- ain ! là, pas de bosses, pas de cavernes, létails infinis à étudier. C'est à ce point sommes contraint d'avouer qu'en li- rage, trop savant selon nous, du doc- enkœnig, nous nous sommes perdu au milieu de ses descriptions anato- es crânioscopes auront beau faire, ils au prendre des crânes monstrueux et lier les divisions, ils n'arriveront ja- lacer toutes les opérations, bonnes ou , de l'intelligence humaine. Dans une contraire, il y a place pour tout.

z la paume de la main, ou, pour parler ent, la face palmaire. Cette partie de ıi se termine à son extrémité supérieure : des premières phalanges, à son extré- ieure à l'articulation corpo-brachiale, à l'éminence thénar, de l'autre à l'émi- othénar, n'a pas, chez les hommes les ıléennement constitués, plus de trois rrés d'étendue, et elle contient un monde ıs, de désirs, de penchants vertueux ou L'éminence thénar seule, c'est-à-dire seur qui a le pouce pour prolongement, ouze muscles au moins qui viennent s'y et s'y confondre. Un de ces muscles, aillie imperceptible à l'œil, mais recon- au toucher d'une main exercée, révèle i qui peut offrir cet heureux indice le loquence au plus haut degré. Comment e va-t-elle se nicher là? Pour vous l'ex- l faudrait vous conduire à travers un e inextricable, dans lequel nous nous erdu le premier : nous aimons mieux ager à croire le docteur Sargenkœnig sur sa parole. D'ailleurs, des planches sont jointes au texte du livre ; et quand vous aurez vu l'éminence thénar de Pitt mise à nu, et que vous l'aurez comparée à celle d'un homme ordinaire, il vous sera loisible, comme à nous, de croire sans comprendre.

» Le docteur Sargenkœnig a enrichi, à ce qu'il paraît, le musée de l'université d'Iéna d'une nombreuse collection xeirscopique ; il a fourni des mains prises dans toutes les conditions sociales ; nous regrettons que celle de Napoléon manque ; nous aurions aimé à voir expliquer par le professeur comment cette main si blanche, si douce, aux muscles si peu accusés, pouvait indiquer une aussi grande puissance de volonté, tant de génie, tout ce que les phrénologues enfin ont trouvé dans la tête du grand homme. Le docteur s'en serait tiré, nous n'en doutons pas, car il se tire de tout à sa satisfaction. Mais il n'hésite pas à le déclarer, les mains reproduites en plâtre ne lui fournissent que des indications fort incertaines. La xeirscopie ne s'exerce avec avantage que sur la main naturelle et vivante ; pour elle, les secrets de la nature doivent être pris sur le fait ; elle laisse à la crânioscopie les bosses permanentes.

» On comprend que dans un pareil livre les exemples invoqués doivent être nombreux. Les exemples prouvent beaucoup, mais c'est quand ils sont eux-mêmes prouvés, et pour ajouter foi à ce que le docteur fournit à l'appui de son système, il faut être déjà prédisposé à croire. Un jour, par exemple, le docteur reçoit la visite d'un individu qui se présentait à lui avec une lettre d'introduction. C'était, lui disait-on, un savant distingué qui désirait se perfectionner auprès de lui. M. Sargenkœnig tend la main à son visiteur qui la lui serre avec effusion. Tout à coup le docteur retire sa main comme si un fer rouge l'eût brûlée. Fuyez, malheureux, lui dit-il, ma maison ne peut pas servir d'asile à un meurtrier. L'individu se trouble, pâlit, tombe aux genoux du professeur et avoue son crime. On rencontre vingt ou trente événements de ce genre dans *le Traité de xeirscopie*. Nous sommes trop poli et nous savons trop bien ce que nous devons à un savant étranger pour révoquer sa sincérité en doute, mais tout le monde pensera avec nous qu'il faudra encore bien des exemples, et des exemples bien authentiques, pour que l'on se décide à substituer la xéirscopie à l'épreuve de la cour d'assises.

» Nous avons cherché avec soin dans le livre du professeur allemand quelques indications propres à établir que certains proverbes relatifs à la main, et nous professons un grand respect pour les proverbes, sont fondés en raison. Ainsi on dit ordinairement des personnes dont les veines de la main sont saillantes et très-visibles : *qui voit ses veines voit ses peines*. Nous n'avons rien trouvé. Cette particularité s'explique tout natu-

rellement et sans le secours d'aucune influence morale. Les veines sont saillantes chez les sujets pléthoriques, elles sont visibles chez les sujets à peau délicate, chez ceux dont le chorion manque de densité. Le chorion est la partie la plus épaisse du tissu de la peau.

» On prétend que les Normands ont les doigts crochus. Généralement les Normands ont le caractère processif et quelque peu rapace. Autrefois, dit-on encore, quand un enfant normand venait au monde, on le lançait contre un mur; s'il parvenait à s'y accrocher, il était déclaré bon Normand et digne enfant de la famille; s'il tombait, on le laissait, sans pitié, se casser la tête. Nous avons demandé au livre du docteur Sargenkœnig quels sont les indices d'un caractère processif et d'un penchant à la rapacité. Nous avons trouvé que les individus dont les phalanges dépassent le volume ordinaire sont naturellement difficultueux; difficultueux peut bien être accepté comme synonyme de processif. Quant à la rapacité, elle est signalée par une grande élasticité des fléchisseurs. Les doigts crochus ne signifient donc absolument rien.

» Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de suivre le docteur allemand dans le développement de sa théorie, et cela, comme nous l'avons dit déjà, faute de connaissances préliminaires suffisantes, nous nous bornerons à ces principes généraux et d'application usuelle.

» Une main potelée, douce, molle, avec les doigts effilés et leur surface dorsale un peu saillante, dénote un caractère facile, timide et faible. Une main large, d'une largeur qui n'est pas en proportion avec la constitution physique de l'individu, si la surface palmaire ne forme pas cavité, si, en d'autres termes, la main ouverte et renversée ne laisse qu'à peine apercevoir les deux éminences, annonce un caractère absolu, tranchant et de la sécheresse de cœur. La rigidité des extenseurs externes est généralement une indication fâcheuse; c'est la preuve d'un caractère qui manque de franchise; c'est aussi le signe de l'avarice.

» Il y a ici quelque chose qui semble se rapporter à une locution assez usitée. On dit : *avoir le cœur sur la main.* Quand on prononce cette phrase, il semble que l'on voie une main toute grande ouverte; la main d'une personne qui ne sait rien refuser. La rigidité des extenseurs s'oppose à ce que la main s'ouvre avec facilité. L'aisance dans les fléchisseurs, au contraire, est un indice de générosité. Le volume disproportionné de l'éminence thénar, si la face dorsale de la main est potelée, révèle des passions généreuses. S'il arrive, ce qui est peu ordinaire, que l'éminence hypothénar l'emporte en volume sur l'autre éminence, c'est la plus déplorable de toutes les indications. L'individu colère a l'attache des premières phalanges très-marquée. La surface dorsale des doigts grasse et couverte d'un léger duvet dénote un individu voluptueux. La main sèche et plate, avec les doigts carrés à leur extrémité, est l'indication d'un cerveau propre à l'étude des sciences exactes.

» La xeirscopie est une science à l'état d'enfance. On se moquera probablement du docteur Sargenkœnig, comme on s'est moqué de Gall lorsqu'il a mis son système en avant. Qui sait pourtant si la xeirscopie n'est pas destinée à faire son chemin comme la crânioscopie a fait le sien! Au surplus, comme nous l'avons dit, on ne s'arrêtera pas là. Nous connaissons déjà un homme très-sérieux, employé supérieur au ministère de la guerre en France, qui ne demande que deux lignes de l'écriture d'une personne pour reconnaître si elle a eu, ou si elle aura des garçons ou des filles. Auprès de ces sorciers-là, les crânioscopes et les xeirscopes, si le docteur Sargenkœnig n'est pas le seul de sa bande, font certainement triste figure. »

Xerxès. Ayant cédé aux remontrances de son oncle Artaban, qui le dissuadait de porter la guerre en Grèce, il vit dans son sommeil un jeune homme d'une beauté extraordinaire qui lui dit : — Tu renonces donc au projet de faire la guerre aux Grecs, après avoir mis tes armées en campagne?..... Crois-moi, reprends au plus tôt cette expédition, où tu seras dans peu aussi battu que tu te vois élevé aujourd'hui. Cette vision se répéta la nuit suivante. Le roi étonné envoya chercher Artaban, le fit revêtir de ses ornements royaux, en lui contant la double apparition qui l'inquiétait, et lui ordonna de se coucher dans son lit, pour éprouver s'il ne se laissait point abuser par l'illusion d'un songe. Artaban, quoiqu'il craignît d'offenser les dieux en les mettant ainsi à l'épreuve, fit ce que le roi voulut, et lorsqu'il fut endormi, le jeune homme lui apparut et lui dit :

« J'ai déjà déclaré au roi ce qu'il doit craindre s'il ne se hâte d'obéir à mes ordres; cesse donc de t'opposer à ce qui est arrêté par les destins. » En même temps il sembla à Artaban que le fantôme voulait lui brûler les yeux avec un fer ardent. Il se jeta au bas du lit, raconta à Xerxès ce qu'il venait de voir et d'entendre et se rangea de son avis, bien persuadé que les dieux destinaient la victoire aux Perses; mais les suites funestes de cette guerre démentirent les promesses du fantôme.

Xezbeth, démon des prodiges imaginaires des contes merveilleux et du mensonge. Il serait impossible de compter ses disciples.

Xitragupten. Les Indiens appellent ainsi le secrétaire du dieu des enfers; il est chargé de tenir un registre exact des actions de chaque homme pendant sa vie.

Lorsqu'un défunt est présenté au tribunal du juge infernal, le secrétaire lui met en main le

ıi contient toute la vie de cet homme; mémoire que le dieu des enfers règle

ncie, divination par le bois. On la particulièrement en Esclavonie.
art de tirer des présages de la position ıux de bois sec qu'on trouvait dans son chemin. On faisait aussi des conjectures non moins certaines pour les choses à venir sur l'arrangement des bûches dans le foyer, sur la manière dont elles brûlaient, etc. C'est peut-être un reste de cette divination qui fait dire aux bonnes gens, lorsqu'un tison se dérange, *qu'ils vont avoir une visite.*

Y

aba, monstre décrit dans les vieux ses sous les traits d'une femme hor- r, d'une grandeur démesurée, de la squelette, avec des pieds décharnés, nain une massue de fer, avec laquelle ıler la machine qui la porte (espèce ède). Elle paraît remplir l'emploi de de quelque autre divinité infernale.
s. *Voy.* MANGTAAR.
nt-y-tan, espèce de démon qui cir- t dans le Finistère. Il porte cinq chan-



ses cinq doigts, et les tourne avec la l'un dévidoir. Sa rencontre est d'un ugure pour les Bretons.
Le même que Yesdhoon.
ı-bonawgs, bœufs monstres qui hantent ɜnes de l'Écosse, que l'on ne voit jamais t assez forts pour fendre au besoin leur et la déplacer. Leurs mugissements, ɜnd quelquefois, sont épouvantables et ɔler les vitres à dix lieues.
ıng, roi de l'enfer chez les Chinois. Il ɜ châtiments terribles sur ceux qui n'ont offrir.
ɔon. Le missionnaire hébraïsant Wolff s'entretint, à Ispahan, avec des adorateurs du feu, sectateurs de Zoroastre; nous leur donnons le nom de Guèbres, ils s'appellent entre eux Bedhin. Ils adorent un dieu unique qu'ils désignent par le mot d'Yesdoon-Urmuzd (Ormusd) et auquel ils attribuent mille et un noms (ce nombre de 1,001 a toujours passé en Orient comme doué d'une vertu mystique); ils rendent de plus un culte à trois anges qui protégent l'un le feu, l'autre l'eau, le troisième les arbres et les moissons. Ils entretiennent, avec du bois d'aloès et de santal, un feu constamment allumé et dont ils n'approchent qu'avec une extrême vénération. Une de leurs légendes raconte que Zoroastre entra dans un brasier ardent, s'y promena tout à son aise, y coucha, y dormit, en sortit frais comme un homme qui vient de se plonger dans les flots limpides d'un torrent.

Ces sectaires prétendent être en possession du livre Yashd, dont voici la propriété : celui qui se sert de ce livre pour faire ses prières meurt, il est vrai, tout comme un autre, mais, après son trépas, son cadavre répand un parfum délicieux. Les exemplaires du livre Yashd sont d'une rareté insigne. Les Bedhin croient que le monde doit finir par être réduit en cendres; ils avouent ne pas savoir quand, mais ils n'ignorent point que dès qu'il aura été détruit, Dieu en refera un autre et que cette création nouvelle se reproduira dix-huit mille fois de suite. Un Bedhin reçoit à l'âge de sept ans une ceinture qu'il ne doit jamais quitter une seule minute; cette ceinture est garnie de quatre boutons; c'est un emblème des quatre prières à faire par jour. Si sa maison devient la proie d'un incendie, il se garde bien de faire quoi que ce soit pour essayer d'éteindre le feu; il se prosterne et regarde brûler[1].

Yermoloff, général russe contemporain, savant très-spirituel. Il a placé dans ses *Mélanges*, qui sont charmants, un récit très-curieux d'une *maison hantée*. Cette maison est à Moscou.

Yeux. Boguet assure que les sorcières ont

[1] Mémoires et correspondance de Wolff, analysés dans la *Quotidienne*.

deux prunelles dans un œil. Les sorcières illyriennes avaient la même singularité dans les deux yeux. Elles ensorcelaient mortellement ceux qu'elles regardaient et tuaient ceux qu'elles fixaient longtemps.

Il y avait dans le Pont des sorcières qui avaient deux prunelles dans un œil et la figure d'un cheval dans l'autre. Il y avait en Italie des sorcières qui, d'un seul regard, mangeaient le cœur des hommes et le dedans des concombres... On redoute beaucoup, dans quelques contrées de l'Espagne, certains enchanteurs qui empoisonnent par les yeux. Un Espagnol avait l'œil si malin qu'en regardant fixement les fenêtres d'une maison, il en cassait toutes les vitres. Un autre, sans même y songer, tuait tous ceux sur qui sa vue s'arrêtait. Le roi, qui en fut informé, fit venir cet enchanteur et lui ordonna de regarder quelques criminels condamnés au dernier supplice. L'empoisonneur obéit; les criminels expiraient à mesure qu'il les fixait. Un troisième faisait assembler dans un champ toutes les poules des environs, et sitôt qu'il avait fixé celle qu'on lui désignait, elle n'était plus [1].

Les Écossais redoutent beaucoup, dans ce sens, ce qu'ils appellent le mauvais œil. Parmi leurs superstitions les plus vulgaires, celle qui attribue au regard de certaines personnes la faculté de produire de fâcheux effets est la plus généralement répandue. Dalyel raconte qu'il y a peu d'années, un domestique de sa famille étant mort de la petite vérole, la mère de ce dernier soutint qu'il avait péri victime d'un mauvais œil. Il ajoute que, maintenant encore, il existe dans les plaines une femme dont le regard, au dire de ses voisins, suffit pour aigrir le lait, rendre les chèvres stériles et quelquefois même pour faire périr les troupeaux. Une cheville de fer rouillée peut seule détourner le maléfice. Les Irlandais ont des sorcières qui, par des contre-charmes, paralysent l'effet du mauvais œil.

Dans le Péloponnèse, à peine le nouveau-né a-t-il vu le jour, que la sage-femme le couvre d'un voile et lui étend sur le front un peu de boue prise au fond d'un vase où l'eau a longtemps séjourné. Elle espère ainsi éloigner de lui l'esprit malin, autrement dit mauvais œil, dont les Grecques croient voir partout la funeste influence.

Un soldat, dans l'expédition du maréchal Maison, faisait des sauts de force, mangeait des étoupes et rendait de la fumée par la bouche. On le prit pour le mauvais œil ou esprit malin [2].

On a prétendu que l'on devenait aveugle lorsqu'on regardait le basilic. *Voy.* ce mot.

A Plouédern, près de Landerneau, dans la Bretagne, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parents est menacé de cesser d'être [1].

Le mauvais œil est un des maléfices les plus reprochés aux gitanos ou bohémiens. Le docteur Géronimo d'Alcala en parle comme il suit :

« Dans la langue des gitanos, *querelar nazula* signifie *jeter le mauvais œil*, c'est-à-dire rendre quelqu'un malade par la simple influence du regard. Les enfants sont surtout exposés à cette influence perfide. Une corne de cerf est regardée comme un préservatif. On rencontre encore en Andalousie plus d'un enfant au cou duquel pend une petite corne montée en argent et attachée à un cordon fait avec les crins d'une jument blanche. Heureusement, si les gitanos peuvent, de leur propre aveu, jeter le *mauvais œil*, ils ont aussi dans leur pharmacie le remède du mal qu'ils font : quant à moi, je n'y aurais pas grande confiance; ce remède, à ma connaissance, étant la même poudre qu'ils administrent aux chevaux malades de la morve.

» La superstition du mauvais œil se retrouve en Italie et en Allemagne; mais elle vient originairement d'Orient; les rabbins en parlent dans le Thalmud. Si vous vous trouvez avec des juifs ou des mahométans, évitez de fixer trop longtemps vos regards sur leurs enfants; ils croiraient que vous voulez leur jeter le mauvais œil. L'effet du mauvais œil est d'altérer d'abord les organes de la vision par lesquels il se commu-

[1] *Voyage de Dumont*, liv. III.

[2] Mangeart, *Souvenirs de la Morée*, 1830.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. I, p. 170. Il y a encore des gens qui, à l'heure qu'il est, et tout près de Paris, croient au mauvais œil, aux donneurs de sort, etc. Nous empruntons ce récit à un journal parisien : la nommée X..., fille d'un cultivateur des environs, en est un exemple; seulement cette pauvre fille se croit le don fatal de porter malheur à ceux qu'elle affectionne, et voici pourquoi : Il y a trois ans, la jeune paysanne était sur le point de se marier avec un de ses cousins. Accordailles, dispenses, publications de bans, tout était fini, lorsque son fiancé est atteint de la fièvre typhoïde, et meurt en trois jours : premier deuil et en même temps premier doute sur la mauvaise chance attachée à sa personne. Un an après, un autre prétendu se présente, sa demande est accordée, les préparatifs se font de nouveau, mais quatre jours avant celui fixé pour le mariage, il est frappé tout à coup d'aliénation mentale, on est obligé de l'enfermer, et six mois plus tard il était mort. « Décidément, se dit-on dans le pays, Marianne n'a pas de chance avec ses *marieux!* » et il n'y eut désormais que les moins poltrons pour oser la faire danser. Pourtant, comme Marianne est très-jolie, il finit par se présenter un troisième prétendant, dont la demande est encore acceptée, et cette demande était faite il y a trois mois. Cette fois encore ont lieu tous les préparatifs nécessaires; époque est prise pour un jour du mois d'avril; et le jeune homme part pour son pays, afin d'en ramener certains parents qu'il désire avoir à sa noce; mais la veille de ce jour tant désiré, le père de Marianne reçoit une lettre qui lui annonce la mort de son futur gendre : le malheureux jeune homme était allé tirer quelques lapins qu'il voulait rapporter, son fusil était parti à l'improviste et l'avait atteint dans le côté gauche; il était mort presque sur le coup.

cerveau. On prétend aussi que le mau-
été par une femme est plus funeste que
vous jette un homme. Voici comment
idie est traitée chez les juifs de Bar-

ju'ils se sentent frappés, ils envoient
le médecin le plus renommé pour cette
cas. En arrivant, le docteur prend son
ou sa ceinture, fait un nœud à chaque
ure trois palmes avec sa main gauche,
eud à chaque mesure, et se ceint trois
de la ceinture ou du mouchoir, en pro-
eraka ou bénédiction : ***Ben porat Josef, ali ain*** (Joseph est un rameau fécond,
près d'une source) ; puis il se remet à
ceinture ou le mouchoir, et s'il trouve
ies et demie au lieu de trois qu'il a me-
paravant, il pourra vous nommer la per-
a jeté le mauvais œil. La personne étant
la mère, la femme ou la sœur du pa-
en prononçant à haute voix le nom du
elle ramasse un peu de terre devant
le sa maison et un peu encore devant
a chambre à coucher ; on lui demande
sa salive le matin avant son déjeuner;
ercher au four sept charbons ardents
nt dans l'eau du bain des femmes. Ces
grédients, la terre, la salive, les char-
u, étant malaxés dans un plat, le pa-
vale trois gorgées, et le reste est en-
quelqu'un qui fait trois pas à reculons
nt : « Puisse le mauvais œil être ense-
terre! ». Voilà comment on procède si
le est connu; mais dans le cas con-
prend un verre, on se tient sur la
l'on force tous les passants de jeter
verre un peu de salive. Le mélange
harbon et l'eau du bain a lieu ensuite,
plique la mixtion à l'œil du patient, qui
s'endormir sur le côté gauche : le len-
natin il se réveille guéri.

être cette superstition comme beau-
tres est-elle fondée sur une réalité phy-
i observé que l'on croit surtout au
eil dans les pays chauds où la lune et
nt un rayonnement très-éclatant. Que
ure, ce livre merveilleux, où l'on
éclaircir tous les mystères? « Ni le so-
frappera le jour, ni la lune la nuit. »
1, 6.) Que ceux qui veulent éviter le
eil, au lieu de se fier aux amulettes,
nes et aux antidotes des gitanos, se
u soleil, car il a un mauvais œil qui
s fièvres cérébrales; qu'ils ne dorment
découverte sous les caressants rayons
e, car elle a aussi un regard empoi-
i altère la vision et frappe même de

e, roi de Gothie et de Suède, qui mou-
bord de la mer où il se promenait,
frappé des cornes d'une vache que l'on pensa être certainement une sorcière convertie en icelle, laquelle se voulait venger de cette manière de ce roi pour quelque tort qu'elle avait reçu de lui [1].

Yormoungandour, serpent monstrueux des mythologies scandinaves, tellement grand qu'il peut entourer la terre de ses replis.

Youf (Marie-Anne), grosse paysanne qui se fit traiter il y a quelques années par un sorcier, avec les circonstances que voici, qui se sont exposées devant le tribunal correctionnel de Saint-Lô.

Elle avait mal au genou; les médecins n'y faisant rien, elle apprend qu'elle peut être guérie par un sorcier d'Ecramville nommé Lebrun. Elle va trouver Marie Ledezert, qui est l'intermédiaire habituelle de cet homme, lui donne de l'argent, des denrées de toute espèce, et la supplie d'aller consulter ce grand docteur, ce savant sorcier qui guérit tous les maux. Marie Ledezert se laisse toucher; accompagnée de mademoiselle Lamare, que ses trente-six ans auraient dû rendre plus sage, on va consulter le devin. La justice, jalouse de ses succès, le tenait alors sous les verrous, dans la prison de Coutances, comme prévenu d'avoir causé la mort d'une fille en lui administrant des drogues pernicieuses. On se rend à Coutances, on régale le sorcier dans sa geôle; on en revient avec une précieuse consultation qui doit, avant trois mois, *désanchiloser* le malheureux genou. Le remède du reste n'était pas difficile à composer : de l'if, du lierre terrestre, de la fumeterre, quelque peu d'arsenic, et... quelqu'autre chose que nous ne pouvons désigner qu'en nous servant de l'expression des témoins, ***de la boue de blé;*** le tout était bien et dûment pilé dans un mortier emprunté chez un pâtissier, qui entendait énumérer à l'audience, au milieu du rire général, les curieux ingrédients dont on aime à croire que sa pâtisserie n'a rien emprunté.

Tout ceci semble bien vulgaire, mais l'efficacité du remède consistait dans ce qui suit. Avant le lever du soleil, il fallait qu'une branche de sureau fût coupée par une jeune fille vierge; on en mettait ensuite un morceau sur chaque croisée et sous chaque porte; tous les gens de la famille portaient au cou un petit sachet rempli de sel bénit, avec une conjuration et le nom de celui que l'on soupçonnait du maléfice; puis, en médicamentant le malade, on lui faisait tenir un cierge, et Marie Ledezert récitait à haute voix la conjuration suivante (nous respectons l'orthographe et le style) :

« O Dieu de la mystérieuse cabale, gouverneur des astres, présidant au premier mouvement de tes disciples! quel mal a fait Marie-Anne

[1] Torquemada, *Hexameron*, p. 428.

Youf, pour la retenir sous ton pouvoir diabolique? Père de tous les astres, si saint et si pur, mets, ô grand Dieu, Marie-Anne Youf dans les renforts, afin que ses ennemis ne *peuvent* jamais l'atteindre, *Agla, Ada, Manisite, Jofi et Jofil;* couvre Marie-Anne Youf de tes boucliers.

» *Gresus*, que le mal qu'on veut faire à Marie-Anne Youf retombe sur celui ou celle qui ont des intentions perfides et illicites. Je me dévoue à jamais au désir de faire le bien. Secourez, Seigneur, la plus honnête et la plus soumise de vos servantes. *Tabat* tabac tabat Sabaoth! que ses ennemis soient confondus et renversés pour l'éternité par la vertu du grand Jéova; je te conjure de quitter le corps de Marie-Anne Youf au nom d'Abra et d'Anayaa et d'Adoni.

» Alla machrome arpayon alamare, bourgosi serabani veniat a lagarote. »

On joignit à cela des sangsues et d'excellents déjeuners, suivis de dîners semblables. Les témoins ont dit que Marie Ledezert était traitée *comme une princesse, et encore qu'elle n'était pas contente;* mais le mal était plus opiniâtre que le remède, et comme la bourse baissait et que la guérison n'avançait pas, la confiance diminua et finit par s'éteindre, non pas tout à fait dans le sorcier, mais dans son émissaire. Marie Ledezert n'ayant pas eu l'esprit de se taire, des reproches en étant venue aux injures, le procureur du roi, qui paraît ne pas aimer les sorciers, finit par provoquer une instruction; et une citation en police correctionnelle amena Marie Ledezert à se justifier d'une accusation d'escroquerie. La prévention a été soutenue avec force par M. Lecampion, substitut. Le tribunal, reconnaissant sans doute la nécessité de combattre par une condamnation exemplaire le préjugé qui fait croire aux sorciers, a prononcé six mois d'emprisonnement.

Mais il faut remarquer bien haut que les sorciers vont, comme les vampires, avec les philosophes; et que les misérables qui consultent les sorciers ne fréquentent pas les sacrements et ne vont guère à la messe.

Youma. Dans le gouvernement de Cazan, les Tchérémisses adorent un Dieu suprême, auquel ils donnent le nom de *Youma* et qu'ils supposent présent partout. C'est ainsi probablement que tous les peuples d'origine finnoise appelaient jadis le Dieu le plus puissant de leur Olympe; du moins voit-on que les Finnois des rives de la mer Baltique invoquent encore aujourd'hui le Dieu des chrétiens sous le nom de *Youmala* emprunté à leur ancien culte. Le pouvoir du Youma des Tchérémisses n'est pas illimité, il le partage avec son épouse, *Youman-Ava,* et avec une foule d'autres divinités, enfants de ce couple, qui n'ont ni les mêmes noms ni les mêmes attributs dans toutes les communes. Différant sous ce rapport de presque tous les autres païens, les Tchérémisses n'ont point d'images, ni de leurs dieux, ni du génie du mal qui, d'après leur mythologie, habite au fond des eaux, et qui est puissant et dangereux surtout à midi, au moment où le soleil est à son apogée. Du reste, ce peuple, bien que fort attaché à sa religion, n'a cependant que très-rarement recours à ses dieux, et à l'exception des grandes fêtes célébrées de temps en temps, quelquefois après plusieurs années d'intervalle, ce n'est guère que dans les cas d'une grande calamité qu'on songe à apaiser leur courroux, ou à se les rendre propices.

Dans ces cas, lorsqu'une épidémie qui ravage le pays, ou une sécheresse prolongée qui menace de détruire les moissons, réveille en eux la crainte de leurs dieux, plusieurs familles, quelquefois tous les habitants d'un village, se réunissent pour préparer un sacrifice. Tout homme qui veut prendre part à la prière est obligé de présenter quelque victime, quelque offrande propre, d'après leurs idées, à être présentée aux dieux; que ce soit un poulain, une vache, un mouton, un canard, une poule, ou bien une certaine mesure de miel ou de bière; même quelques gâteaux sont jugés nécessaires. Tout étant ainsi préparé, on se rend au bois sacré, au pied de quelque vieux chêne, autour duquel on a eu soin d'égaliser le terrain en le débarrassant des broussailles et des pierres qui pouvaient s'y trouver jusqu'à une distance assez considérable. Un vieillard, auquel on donne le titre de *youmlane*, est chargé des rites; chacun de ceux qui y assistent apporte un bâton fait d'une branche de noisetier, au bout duquel il a attaché un cierge. Au moment où la cérémonie commence, on fixe ces bâtons dans la terre de manière à former un cercle autour du chêne; en même temps, le *youmlane* orne le tronc de l'arbre sacré de rubans d'écorce de tilleul; il suspend à une de ses branches un petit morceau d'étain muni à ce effet d'une anse; quatre petites branches de sapin et deux de tilleul réunies en faisceau et aux quelles le *youmlane* a fait un nombre d'entailles égal à celui des personnes qui ont contribué au sacrifice, sont également attachées à l'arbre sacré. Au moment où le *youmlane* immole une des victimes, on éteint les cierges pour les allumer de nouveau lorsque l'animal frappé par lui a expiré, pendant que le prêtre frotte du sang du poulain ou de la vache qu'il vient de tuer les rubans d'écorce dont il a décoré le chêne. Ensuite, on fait bouillir la chair des victimes immolées dans des chaudières suspendues à de espèces de chevalets autour de l'arbre; les cierges, éteints pendant ce temps, sont derechef allumés lorsque le festin commence; on jette dans un grand feu allumé à cet effet au pied du chêne le premier morceau tiré de chaque chaudière, ainsi que les os; le reste est partagé entre les convives, et chaque fois qu'on rallume les cierges, le *youmlane* prononce des prières

squelles il a soin de faire expressément
ı du motif qui amène les suppliants dans
consacrée aux dieux. Le repas fini, cha-
oigne; les bâtons fixés dans la terre au-
l'arbre ainsi que le lingot d'étain et les
d'écorce restent à leurs places; on n'em-
ıe les restes des cierges.
grandes fêtes célébrées, tantôt à un an,
deux, trois et même quatre années d'in-
, sont désignées sous le nom de *Vou-
iram*, et les prêtres ont toutes sortes de
de deviner l'époque à laquelle il convient
un pareil hommage aux dieux. Une des
s les plus usitées de consulter le sort
jeter des fèves par terre, et les prêtres
d'après la manière dont elle tombent, si
ent est favorable ou non. Les rites du
-*Bairam* diffèrent de ceux des sacrifices
res que nous venons de décrire, surtout
ıu'on allume alors dans la forêt sacrée
sept feux, dont le premier est consacré
ı, le second à Youman-Ava, et les autres
inités inférieures. Chacun de ces feux est
ous la garde d'un *kort*, d'un *mouschane*
ou d'un *oudsché* : noms sous lesquels sont désignés les prêtres de différents degrés.

Quelquefois aussi, surtout lorsque quelqu'un de la famille est dangereusement malade, on se réunit pour apaiser le *Schaïtane*, le génie du mal, par un sacrifice. En conduisant à la forêt la victime qu'on a choisie, et qui est toujours un poulain, on se fait un devoir de le battre, de le maltraiter de toutes les manières, et aussitôt qu'on arrive sur les lieux consacrés à cet usage, on enferme le poulain dans une espèce de petite caisse quadrangulaire qu'on couvre de bois, de broussailles et de paille, et, après y avoir mis le feu de tous les côtés à la fois, tout le monde s'enfuit en poussant des cris. Quelque temps après on revient pour arracher du corps de la victime étouffée ainsi trois côtes et le foie qu'on donne à manger au malade. Le reste est enterré sous les cendres. Nous ajouterons encore que le nom de *kérémet*, que les Tchérémisses donnent aux forêts sacrées, a pour eux quelque chose de terrible; prêts à jurer par leurs dieux, ils ne peuvent jamais se résoudre à jurer par le kérémet.

Z

lon, démon qui possédait une sœur laie
un.

arie. Revenant prétendu. *Voy.* Bietka.

um, arbre de l'enfer des mahométans,
fruits sont des têtes de diables.

os, grand comte des enfers. Il a la figure



au soldat monté sur un crocodile; sa tête
ée d'une couronne ducale. Il est doux de
ce.....

Zagam, grand roi et président de l'enfer. Il a l'apparence d'un taureau aux ailes de grifon. Il change l'eau en vin, le sang en huile, l'insensé en homme sage, le plomb en argent et le cuivre en or. Trente légions lui obéissent [1].

Zahuris ou **Zahories.** Les Français qui sont allés en Espagne racontent des faits très-singuliers sur les zahuris, espèces de gens qui ont la vue si subtile qu'ils voient sous la terre les veines d'eau, les métaux, les trésors et les corps privés de vie. On a cherché à expliquer ce phénomène par des moyens naturels. On dit que ces hommes reconnaissaient les lieux où il y avait des sources par les vapeurs qui s'en exhalaient, et qu'ils suivaient la trace des mines d'or et d'argent ou de cuivre par les herbes qui croissaient sur la terre dont elles étaient recouvertes. Mais ces raisons n'ont point satisfait le peuple espagnol; il a persisté à croire que les zahuris étaient doués de qualités surhumaines, qu'ils avaient des rapports avec les démons, et que, s'ils le voulaient, ils sauraient bien, indépendamment des choses matérielles, découvrir les secrets et les pensées qui n'ont rien de palpable pour les grossiers et vulgaires mortels. Au reste les zahuris ont les yeux rouges, et, pour être zahuri, il faut être né le vendredi saint.

[1] Wierus, *Pseudomonarchia dæmon.*

Zairagie (Zairagiah), divination en usage parmi les Arabes; elle se pratique au moyen de plusieurs cercles ou roues parallèles correspondantes aux cieux des planètes, placés les uns avec les autres, et marqués de lettres que l'on fait rencontrer ensemble par le mouvement qu'on leur donne selon certaines règles.

Zapan est, dans Wierus, l'un des rois de l'enfer.

Zariatnatmik, personnage inconnu, mais très-puissant. *Voy.* VERGE.

Zazarraguan, enfer des îles Mariannes, où sont logés ceux qui meurent de mort violente, tandis que ceux qui meurent naturellement vont jouir des fruits délicieux du paradis.

Zédéchias. Quoiqu'on fût crédule sous le règne de Pépin le Bref, on refusait de croire à l'existence des êtres élémentaires. Le cabaliste Zédéchias se mit dans l'esprit d'en convaincre le monde; il commanda donc aux sylphes de se montrer à tous les mortels. S'il faut en croire l'abbé de Villars, ils le firent avec magnificence. On voyait dans les airs ces créatures admirables, en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes; tantôt sur des navires aériens d'une structure merveilleuse, dont la flotte volante voguait au gré des zéphirs. Mais ce siècle ignorant ne pouvait raisonner sur la nature de ces spectacles étranges; le peuple crut d'abord que c'étaient des sorciers qui s'étaient emparés de l'air pour y exciter des orages et pour faire grêler sur les moissons. Les savants et les jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple; les empereurs le crurent aussi, et cette ridicule chimère alla si loin que le sage Charlemagne et après lui Louis le Débonnaire imposèrent de graves peines à ces prétendus tyrans de l'air..... Mais nous ne connaissons qu'un coin de la superficie de ces faits.

Zeernébooch, dieu noir, dieu de l'empire des morts chez les anciens Germains.

Zépar, grand-duc de l'empire infernal, qui pourrait bien être le même que Vépar ou Sépar. Néanmoins, sous ce nom de Zépar, il a la forme d'un guerrier. Il pousse les hommes aux passions infâmes. Vingt-huit légions lui obéissent.

Ziganis. *Voy.* ZINGALIS.

Zigheuners. On rencontre souvent en Allemagne, tantôt marchant par bandes avec leurs charrettes disloquées et leurs haridelles boiteuses, tantôt bivouaquant en dehors des villages, des familles de gens déguenillés, au teint de cuivre, au regard sauvage, et dont le physique vulturien, encadré de longs cheveux noirs, contraste autant que leur saleté sordide avec cette population germanique si propre, si blonde et à physionomie si cordialement ouverte.

Ces voyageurs, que l'on nomme zigheuners (vagabonds) dans le pays, sont des bohémiens dont les hideuses caravanes parcourent encore l'Europe orientale et pénètrent même quelquefois jusqu'en France par les parties boisées de nos frontières; mais elles ne tardent pas alors à être obligées de rebrousser chemin. Ces tribus errantes, que l'on nomme dans le Levant *nids de bohémiens*, paraissent descendre des *sudders* ou parias de l'Inde, qui, dans les premières années du quinzième siècle, ont quitté leur patrie pour échapper à la férocité des Tartares de Timour-Beg, et cette opinion semble être confirmée par le caractère de leur physionomie, leurs mœurs, et surtout par leur préférence marquée pour la viande des bêtes mortes de maladie. « La viande d'un animal que Dieu a fait mourir, disent-ils, doit être meilleure que celle d'un animal tué par la main de l'homme. »

Depuis plus de quatre siècles donc, ces peuplades n'ont jamais pu s'accoutumer à la vie sédentaire; l'hiver, néanmoins, les bohémiens se bâtissent des cabanes où ils gîtent tant que dure la saison rigoureuse; mais dès que les grenouilles commencent à coasser, ils se mettent à jeter bas ces huttes et reprennent gaiement leur volée.

Les zigheuners exercent tous le métier de forgerons et de rétameurs ambulants. « Cinquante bohémiens, cinquante forgerons, » dit un proverbe hongrois. Leurs femmes disent la bonne aventure et leurs enfants vont mendier. Mais le vol est aussi une de leurs ressources, et il leur arrive même quelquefois de commettre ce crime à main armée; toutefois il faut que l'aubaine soit bonne et l'occasion facile, car la bravoure n'est pas leur fait, comme on peut en juger par ce dicton transylvain : « On peut chasser devant soi cinquante bohémiens sans avoir d'autre arme qu'un torchon mouillé. »

Les Hongrois et les Allemands leur attribuent le pouvoir de jeter des sorts, l'art de guérir les animaux malades, et surtout la science divinatoire : aussi n'est-il merveille que l'on ne raconte là-dessus; mais la naïveté de ceux qui les consultent nous semble bien plus merveilleuse encore que la science prophétique de ces éternels voyageurs. Une femme veuve, qui faisait valoir avec son fils une petite ferme aux environs de Troppau, dans la Silésie autrichienne, étant allé un matin pour traire sa vache, fut grandement surprise de ne plus la trouver à l'étable. Aussitôt la paysanne et son fils de chercher partout mais nulle part la moindre trace de la bête fugitive. Enfin, après avoir inutilement battu les environs, la fermière se décide à aller consulter des bohémiens qui avaient pris leurs quartiers d'hiver à quelques kilomètres de là, et la bonne femme fut vraiment au comble de la joie lorsque ayant demandé le signalement de sa bête, celui à qui elle s'était adressée lui promit que, moyennant dix florins payables après réussite, elle trouverait le lendemain matin sa vache attachée au loquet de sa porte.

ıdemain, en effet, dès le petit jour, l'a- ıtait à l'endroit désigné, et quelques ılus tard, le devin s'étant présenté pour la somme convenue, la veuve allait s'em- de la lui remettre, quand son fils l'en ɜ et dit d'un air goguenard : « Puisque ıs sorcier, mon cher, vous devez aussi e le larron : allez donc le trouver de ma dites-lui de vous remettre les dix florins. Hanz, reprend la paysanne mécontente, st pas juste : toute peine mérite salaire, ait si cet homme pourra rattraper le vo- Sois donc tranquille, réplique le fils, le 'est pas si loin que tu penses, n'est-ce ı bonhomme? » Et le bohémien de s'en ns demander son reste, bien que le nt n'eût pas l'air d'être tout à fait de son

ılis. C'est le nom qu'on donne aux bo- ɜ en Orient. Les auteurs de la *Revue ique*, qui nous ont enrichis de tant de ıements précieux, ont traduit dans leur en juin 1841, des fragments étendus 'e spécial, composé par Georges Barrow, ;incalis. Georges Barrow a passé cinq an- Espagne, distribuant des Bibles. Il dé-



ıe les gitanos[1] l'ont toujours secondé dans istribution; mais il ne se dissimule pas eu peu de succès, lorsqu'il a tenté de les ir. On le prenait pour un enfant de la famille nomade; ce titre seul rappro- s gitanos de lui. Ils lui supposaient quelque dans l'intérêt de leur race : ils le servaient ant servir l'intérêt commun, et se li- à lui comme à un frère. Ayant pu voir rès ce peuple mystérieux, il a dû sur- ɜ quelques-uns de ses secrets; il avoue toujours eu du penchant pour les zincalis,

ıt le nom qu'on donne en Espagne aux bohé- gypsys, gitanos, bohémiens, comme il vous plaira de les appeler. « Les gypsys, auxquels j'ai communiqué cette sensation, dit-il, n'ont pu l'expliquer qu'en supposant que l'âme, qui anime aujourd'hui mon corps, aurait jadis, dans le laps des siècles, animé un corps de gypsy. Ils croient à la métempsycose, et, comme les sectateurs de Bouddha, ils prétendent que leurs âmes, à force de passer d'un corps dans un autre, acquièrent à la longue une pureté assez grande pour jouir de cet état de parfait repos ou de quiétude, seule idée qu'ils se soient formée du paradis.

» J'ai vécu dans l'intimité avec les gypsys, je les ai vus en divers pays, et je suis arrivé à cette conclusion que partout où ils se trouvent, ce sont toujours les mêmes mœurs et les mêmes coutumes, quoique modifiées par les circonstances; partout c'est le même langage qu'ils parlent entre eux, avec certaines variantes plus ou moins nombreuses, et enfin partout encore leur physionomie a le même caractère, le même air de famille, et leur teint, plus ou moins brun, suivant la température du climat, est invariablement plus foncé, en Europe du moins, que celui des indigènes des contrées qu'ils habitent, par exemple, en Angleterre et en Russie, en Allemagne et en Espagne.

» Les noms sous lesquels on les désigne diffèrent dans les divers pays. Ainsi on les appelle ziganis en Russie, zingarri en Turquie et en Perse, Zigheuners en Allemagne; dénominations qui semblent découler de la même étymologie, et qu'on peut, selon toute vraisemblance, supposer être une prononciation locale de *zincali*, terme par lequel, en beaucoup de lieux, ils se désignent eux-mêmes quelquefois, et qu'on croit signifier les *hommes noirs* de *Zind* ou de l'*Inde*. En Angleterre et en Espagne on les connaît généralement sous le nom de *gypsys* et de gitanos, d'après la supposition générale qu'ils sont venus d'Égypte; en France, sous le nom de bohémiens, parce que la Bohême fut le premier pays de l'Europe civilisée où ils parurent, quoiqu'ils eussent antérieurement erré assez longtemps parmi les régions lointaines de la Slavonie, comme le prouve le nombre de mots d'origine slave dont abonde leur langage.

» Mais plus généralement ils se nomment *rommany* : ce mot est d'origine sanscrite et signifie les *maris*, ou tout ce qui appartient à l'homme marié, expression peut-être plus applicable que toute autre à une secte ou caste qui n'a d'autre affection que celle de sa race, qui est capable de faire de grands sacrifices pour les siens, mais qui, détestée et méprisée par toutes les autres races, leur rend avec usure haine pour haine, mépris pour mépris, et fait volontiers sa proie du reste de l'espèce humaine.

» On trouve les *ziganis* dans toutes les parties de la Russie, à l'exception du gouvernement de

Saint-Pétersbourg, d'où ils ont été bannis. Dans la plupart des villes provinciales, ils vivent en un état de demi-civilisation ; ils ne sont pas tout à fait sans argent, sachant en soutirer de la crédulité des moujiks ou paysans, et ne faisant aucun scrupule de s'en approprier par le vol et le brigandage, à défaut de bêtes à guérir et de gens curieux de se faire dire la bonne aventure.

» La race des rommanys est naturellement belle ; mais autant ils sont beaux dans l'enfance, autant leur laideur est horrible dans un âge avancé. *S'il faut un ange pour faire un démon,* ils vérifient parfaitement cet adage. Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais l'aspect d'un vieil attaman ziganskie ou capitaine de ziganis, et de son petit-fils, qui m'abordèrent sur la prairie de Novogorod, où était le campement d'une horde nombreuse. L'enfant eût été en tout un ravissant modèle pour représenter Astyanax ; mais le vieillard m'apparut comme l'affreuse image que Milton n'a osé peindre qu'à moitié ; il ne lui manquait que le javelot et la couronne pour être une personnification du monstre qui arrêta la marche de Lucifer aux limites de son infernal domaine.

» Les *chinganys* sont les Égyptiens hongrois.

» Il n'est que deux classes en Hongrie qui soient libres de faire tout ce qu'elles veulent, les nobles et les Égyptiens ; ceux-là sont au-dessus de la loi ; ceux-ci en dessous. Par exemple, un péage est exigé au pont de Pesth de tout ouvrier ou paysan qui veut traverser la rivière ; mais le seigneur aux beaux habits passe sans qu'on lui demande rien ; le chingany de même, qui se présente à moitié nu avec une heureuse insouciance et riant de la soumission tremblante de l'homme du peuple. Partout l'Égyptien est un être incompréhensible, mais nulle part plus incompréhensible qu'en Hongrie, où il est libre au milieu des esclaves et quoique moins bien partagé en apparence que le pauvre serf. La vie habituelle des Égyptiens de Hongrie est d'une abjection abominable ; ils demeurent dans des taudis où l'on respire l'air infect de la misère ; ils sont vêtus de haillons ; ils se nourrissent fréquemment des plus viles charognes, et de pire encore quelquefois, si l'on en croit la rumeur populaire. Eh bien, ces hommes à demi nus, misérables, sales et disputant aux oiseaux de proie leur nourriture, sont toujours gais, chantants et dansants. Les chinganys sont fous de la musique, il en est qui jouent du violon avec un vrai talent d'artiste.

» Comme tous les enfants de la race égyptienne, les chinganys s'occupent des maladies des chevaux ; ils sont chaudronniers et maréchaux par occasion ; les femmes disent aussi la bonne aventure ; hommes et femmes sont très-pillards. Dans une contrée où la surveillance de la police parque les autres habitants, les chinganys vont et viennent comme il leur plaît. Leur vie vagabonde leur fait souvent franchir les frontières, et ils reviennent de leurs excursions riches de leurs rapines ; riches, mais pour dissiper bientôt cette richesse en fêtes, en danses et en repas. Ils se partagent volontiers en bandes de dix à douze, et se rendent ainsi jusqu'en France et jusqu'à Rome. S'ils ont eu jamais une religion à eux, ils l'ont certainement oubliée ; ils se conforment généralement aux cérémonies religieuses du pays, de la ville ou du village où ils s'établissent, sans trop s'occuper de la doctrine....

» L'impératrice Marie-Thérèse et Joseph II firent quelques efforts inutiles pour civiliser les chinganys. On en comptait en Hongrie cinquante mille, d'après le recensement qui eut lieu en 1782. On dit que ce nombre a diminué depuis.

» Il y a trois siècles environ que les gypsys arrivèrent en Angleterre, et ils furent accueillis par une persécution qui ne tendait à rien moins qu'à les exterminer complétement. Être un gypsy était un crime digne de mort ; les gibets anglais gémirent et craquèrent maintes fois sous le poids des cadavres de ces proscrits, et les survivants furent à la lettre obligés de se glisser sous la terre pour sauver leur vie. Ce temps-là passa. Leurs persécuteurs se lassèrent enfin ; les gypsys montrèrent de nouveau la tête, et, sortant des trous et des cavernes où ils s'étaient cachés, ils reparurent plus nombreux ; chaque tribu ou famille choisit un canton, et ils se partagèrent bravement le sol pour l'exploiter selon leur industrie. Dans la Grande-Bretagne aussi les gypsys du sexe mâle sont tout d'abord des maquignons, des vétérinaires, etc. Quelquefois aussi ils emploient leurs loisirs à raccommoder les ustensiles de cuivre et d'étain des paysans. Les femmes disent la bonne aventure. Généralement ils dressent leurs tentes à l'ombre des arbres ou des haies dans les environs d'un village ou d'une petite ville sur la route. La persécution qui fit autrefois une si rude guerre aux gypsys se fonda sur diverses accusations : on leur reprochait entre autres crimes le vol, la sorcellerie et l'empoisonnement des bestiaux. Étaient-ils innocents de ces crimes ? Il serait difficile de les justifier d'une manière absolue. Quant à la sorcellerie, il suffisait de croire aux sorciers pour condamner les gypsys ; car ils se donnaient eux-mêmes pour tels. Ce ne sont pas seulement les gypsys anglais, mais tous les Égyptiens, qui ont toujours prétendu à cette science ; ils n'avaient donc qu'à s'accuser à eux-mêmes s'ils étaient poursuivis pour ce crime.

» C'est la femme gypsy qui exploite généralement cette partie des arts traditionnels de la race. Encore aujourd'hui elle prédit l'avenir, elle prépare les philtres, elle a le secret d'inspirer l'amour ou l'aversion. Telle est la crédulité de toute la race humaine, que, dans les pays les plus éclai-

lumières de la civilisation, une devine-
it encore de grands bénéfices.
accusait autrefois les gypsys de causer la
et la mort des bestiaux. Cette accusation
rtes fondée, lorsque nous voyons encore
dix-neuvième siècle les rommanys, en
rre et ailleurs, empoisonner réellement
maux, dans le double but de se faire payer
s guérir ou de profiter de leurs cadavres.
surpris jetant des poudres pendant la nuit
s mangeoires des étables. Ils ont aussi des
à l'usage des porcs et les leur font ava-
ntôt pour les faire mourir subitement,
our les endormir : ils arrivent ensuite à
e et achètent les restes de l'animal, dont
ourrissent sans scrupule, sachant bien que
son n'a affecté que la tête et ne s'est nul-
infiltré dans le sang et les chairs.
zingarris ou *Égyptiens d'Orient* gagnent
comme les autres, à soigner les chevaux,
les sorciers, à chanter et danser. C'est en
qu'on les trouve en plus grand nombre,
à Constantinople, où les femmes pénè-
uvent dans les harems, prétendant guérir
nts du *mauvais œil* et interpréter les rêves
lisques. Parmi les zingarris, il en est qui
a fois le commerce des pierres précieuses
oisons : j'en ai connu un qui exerçait ce
trafic, et qui était l'individu le plus re-
ble que j'aie rencontré parmi les zincalis
e ou d'Orient. Il était né à Constanti-
t avait visité presque toutes les contrées
de, entre autres presque toute l'Inde; il
les dialectes malais; il comprenait celui
, cette île plus fertile en substances vé-
s que l'Iolkos et l'Espagne. Il m'apprit
i achetait bien plus volontiers ses drogues
pierreries, quoiqu'il m'assurât qu'il n'était
e pas un bey ou un pacha de la Perse et
rquie auquel il n'eût vendu des deux. J'ai
ré cet illustre nomade en bien des pays,
raverse le monde comme l'ombre d'un
La dernière fois, ce fut à Grenade, où il
nu après avoir rendu visite à ses frères
s des présides (galères) de Ceuta.
st peu d'auteurs orientaux qui aient parlé
garris, quoiqu'ils soient connus en Orient
les siècles. Aucun n'en a rien dit de plus
que Arabschah, dans un chapitre de sa
Timour ou Tamerlan, un des trois ou-
classiques de la littérature arabe. Je vais
ce passage : « Il existe à Samarcande
breuses familles de zingarris, les uns lut-
s autres gladiateurs, d'autres redoutables
lat. Ces hommes avaient de fréquentes
ons, et il en résultait de fréquentes ba-
Chaque bande avait son chef et ses offi-
balternes. La puissance de Timour les
de terreur, car ils savaient qu'il était
de leurs crimes et de leurs désordres.
Or, c'était la coutume de Timour, ayant de partir pour ses expéditions, de laisser un vice-roi à Samarcande; mais à peine avait-il quitté la ville, que les bandes de zingarris marchaient en armes, livraient bataille au vice-roi, le déposaient et prenaient possession du gouvernement; de sorte qu'à son retour, Timour trouvait l'ordre troublé, la confusion partout et son trône renversé. Il n'avait donc pas peu à faire pour rétablir les choses et punir ou pardonner les coupables. Mais dès qu'il partait de nouveau pour ses guerres ou pour ses autres affaires, les zingarris se livraient aux mêmes excès. Voilà ce qu'ils firent et recommencèrent trois fois, jusqu'à ce qu'enfin Timour arrêta un plan pour les exterminer. Il bâtit des remparts et appela dans leur enceinte tous les habitants grands et petits, distribua à chacun sa place, à chaque ouvrier son devoir, et il réunit les zingarris dans un quartier isolé; puis il convoqua les chefs du peuple, et remplissant une coupe, il les fit boire et leur donna un riche vêtement. Quand vint le tour des zingarris, il leur versa aussi à boire et leur fit le même présent; mais à mesure que chacun d'eux avait bu, il l'envoyait porter un message dans un lieu où il avait fait camper une troupe de soldats. Ceux-ci, qui avaient leurs ordres, entouraient le zingarri, le dépouillaient de son habit et le poignardaient, jusqu'à ce que le dernier de tous eût ainsi répandu *l'or liquide de son cœur dans le vase de la destruction.* Ce fut par cette ruse que Timour frappa un grand coup contre cette race, et depuis ce temps-là il n'y eut plus de rébellions à Samarcande. »

» Que faut-il croire de cette histoire ou de ce conte d'Arabschah? Comment le mettre d'accord avec ceux qui veulent que les Égyptiens actuels soient les descendants des familles hindoues qui s'exilèrent de l'Inde pour fuir les cruautés de Timour? Si c'est un conte, toutes les autres traditions peuvent lui survivre; mais si ce récit est fondé lui-même sur une tradition historique plus ou moins vraie, nous y voyons les zingarris à l'état de peuple, établis dans Samarcande à une époque de la vie de Timour où il n'avait pas encore envahi l'Inde. D'un autre côté, si les zingarris réunis en Occident étaient les débris fugitifs du peuple égorgé à Samarcande, comment ont-ils eux-mêmes laissé ignorer ce malheur de leur race, au lieu de s'en servir pour exciter la sympathie? En dernière analyse, il est plus facile de prouver qu'ils viennent de l'Inde que de Samarcande.

» Les zincalis ne sont pas seulement appelés, en Espagne, *gitanos* ou Égyptiens, on les appelle encore *Nouveaux Castillans*, *Allemands*, *Flamands*, termes à peu près synonymes dans la langue populaire, quant aux derniers du moins, et devenus également méprisants, quoiqu'ils aient pu servir primitivement à désigner leur origine, sans aucune intention outrageante.

» Entre eux, les gitanos se nomment zincalis, et abréviativement cales et chai.

» Ce ne fut guère que dans le quinzième siècle que les zincalis se montrèrent en France. On lit dans un auteur français, cité par Pasquier : « Le 17 avril 1427, on vit à Paris douze pénitents d'Égypte, chassés par les Sarasins. Ils amenaient avec eux cent vingt personnes, et se logèrent dans le village de la Chapelle, où l'on allait en foule les visiter. Ils avaient les oreilles percées et portaient des anneaux d'argent. Leurs cheveux étaient noirs et crépus. Leurs femmes étaient horriblement sales et disaient la bonne aventure en vraies sorcières. » Ces hommes, après avoir traversé la France et franchi les Pyrénées, se répandirent par bandes dans les plaines de l'Espagne. Partout où ils avaient passé, leur présence avait été regardée comme un fléau, et non sans motif. Ne voulant ou ne pouvant s'imposer aucune occupation, encore moins aucun métier fixe, ils venaient comme des essaims de frelons s'abattre sur les fruits du travail d'autrui, et bientôt une ligue générale se forma contre eux. Armés de lois terribles, les agents de la justice se mirent à leur poursuite ; le peuple irrité, secondant de lui-même la sévérité de la législation, ou la devançant, leur courait sus et les pendait au premier arbre, sans autre forme de procès.

» Parfois donc, quand ces sauterelles humaines avaient dévasté un canton, la vengeance des habitants suppléait à la connivence des agents de la justice ; mais souvent les gitanos n'attendaient pas que cette vengeance vînt les surprendre, et ils levaient leur camp sans tambour ni trompette. Leurs ânes, chargés des femmes et des enfants, marchaient les premiers, et à l'avant-garde les plus hardis de la troupe, armés d'escopettes, tenaient en respect la police rurale qui osait les poursuivre. Malheur alors au voyageur qui tombait au milieu de cette bande en retraite ! Les gitanos ne se contentaient pas toujours de sa bourse, ils laissaient maintes fois un cadavre sanglant sur les limites du canton qu'on les forçait de quitter en ennemis déclarés.

» Chaque bande ou famille de gitanos avait son capitaine, ou, comme on le désignait généralement, son comte. Don Juan de Quinones, qui, dans son volume publié en 1632, a donné quelques détails sur leur genre de vie, dit : « Pour remplir les fonctions de leur chef ou comte, les gitanos choisissent celui d'entre eux qui est à la fois le plus fort et le plus brave. Il doit joindre à ces qualités la ruse et l'intelligence, pour être propre à les gouverner. C'est lui qui règle leurs différends, même là où existe une justice régulière ; c'est lui qui les guide la nuit, lorsqu'ils vont voler les troupeaux ou détrousser les voyageurs sur la grande route : le butin se partage entre eux, après avoir prélevé pour le comte un tiers du tout. »

» Ces comtes, étant élus pour faire le bien de la troupe ou de la famille, étaient exposés à être dégradés s'ils ne contentaient pas leurs sujets. L'emploi n'était pas héréditaire, et, quels que fussent ses avantages et ses priviléges, il avait ses inconvénients et ses périls. Au comte le soin de préparer une expédition et de la faire réussir. Si elle échouait, s'il ne parvenait pas à rendre la liberté à ceux des siens qui restaient prisonniers, si surtout il les laissait périr, sur lui retombait tout le blâme, et il se voyait nommer un nouveau chef qui succédait à tous ses droits. Le seigneur comte des gitanos avait une sorte de privilége féodal : c'était celui de la chasse au chien et au faucon. Naturellement il en jouissait à ses risques ; car on pense bien qu'il ne chassait que sur la terre d'autrui : or le seigneur gitano pouvait fort bien rencontrer le vrai seigneur du domaine. Une ballade traditionnelle nous apprend l'histoire d'un comte Pépé qui, ayant voulu s'opposer au droit de chasse d'un chef gitano, n'y parvint qu'en le tuant. La veuve du mort, en franche Égyptienne, dérobe alors le fils du vainqueur et l'élève parmi les gitanos. Avec le temps, le fils du comte Pépé, nommé comte, veut, comme son père putatif, chasser sur les terres de son véritable père, et tue celui-ci sur la place même qui avait vu tomber le chef, vengé ainsi par un parricide.

» Voici ce qu'on lit dans les *Disquisitions magiques* de Martin del Rio : « Lorsqu'en l'année 1581 je traversais l'Espagne avec mon régiment, une multitude de gitanos infestait les campagnes. Il arriva que la veille de la Fête-Dieu, ils demandèrent à être admis dans la ville pour y danser en l'honneur de la fête, selon un antique usage. Ils l'obtinrent ; mais la moitié du jour ne s'était pas écoulée, qu'un grand tumulte éclata à cause du grand nombre de vols commis par les femmes de ces misérables ; là-dessus, ils sortirent par les faubourgs et se rassemblèrent près de Saint-Marc, magnifique hôpital des chevaliers de Saint-Jacques, où les agents de la justice, ayant voulu les arrêter, se virent repousser par la force des armes. Cependant, je ne sais comment cela se fit, mais tout à coup tout s'apaisa. Ils avaient, à cette époque, pour comte un gitano qui parlait l'espagnol aussi purement qu'un natif de Tolède ; ce comte connaissait tous les ports de l'Espagne, tous les chemins et passages des provinces, la force des villes, le nombre des habitants, leurs propriétés à chacun ; bref, il n'ignorait rien de ce qui concernait le secret de l'Etat, et il s'en vantait publiquement. » Evidemment, aux yeux de del Rio, ce gitano était une espèce de sorcier ; car, à cette époque, tous les gitanos étaient considérés comme des étrangers, et il ne lui paraissait pas naturel qu'ils fussent capables de parler purement l'idiome castillan.

ouve encore, dans les *Didascalia* de
) de Cordova, une anecdote qui prouve
itanos ne craignirent pas d'empoison-
dant la nuit, toutes les fontaines de
Cette horrible machination fut décou-
r un libraire qui avait autrefois vécu
, et qui la dénonça au curé de la ville.
épidémie pestilentielle régnait parmi
ants; mais il leur resta assez de force
ssacrer les gitanos, lorsqu'ils venaient
rs maisons sans attendre qu'ils fussent
ts.

mblerait, dit un auteur espagnol, que
os et les gitanas n'ont été envoyés dans
e que pour y être voleurs; ils naissent
ils sont élevés parmi les voleurs; ils
nt à être voleurs, et ils finissent par
urs, allant et venant pour faire des
'amour du vol et la pratique de la vole-
en eux des maladies constitutionnelles
es quittent plus jusqu'au jour de leur
'el est l'exorde de la *Gitanilla ou la
ptienne*, nouvelle de Cervantes, qui in-
nsuite son héroïne en ces termes : « Une
rcière de cette nation, qui avait certai-
ris ses grades dans la science de Cacus,
me jeune fille dont elle se disait la
ère et qu'elle appelait Preciosa, etc. »

ni les nombreuses anecdotes qui se rat-
à la vie et aux ouvrages de Cervantes,
te que, sous le règne de Philippe III, il
ns la rue de Madrid une fille égyptienne
illa comme un météore : elle dansait et
en compagnie d'autres gitanas, mais si
re à toutes par sa beauté, sa grâce et
que la foule se pressait partout autour
ne pluie d'or et d'argent exprimait l'en-
ne des spectateurs. Le roi lui-même fut
le la voir; les meilleurs poëtes du temps
ssaient des vers, trop heureux si elle
les chanter; plusieurs seigneurs devin-
is d'elle, et enfin un jeune homme de
abandonnant sa famille, se fit gitano
plaire. On découvrit plus tard que cet
beauté était la fille d'un noble corrégi-
ée à son père, dans son enfance, par la
rcière qui se disait sa grand'mère. Elle
on fidèle adorateur. Telle est l'anecdote,
aussi le sujet de la nouvelle de Cer-
qui n'est pas la meilleure de ses œuvres,
a popularité. Il n'y a pas que son héros
éroïne qui ne sont pas de la vraie race
ne : tous ses autres gitanos sont des
chrétiens) déguisés, parlant comme ja-
mo véritable n'aurait parlé, alors même
crivent assez exactement la vie nomade
race. Cervantes connaissait mieux les
et les ventas de l'Espagne que les camps
os.

; il existe dans la langue espagnole un roman intitulé *Alonso, le valet de plusieurs maîtres*, composé par le docteur Geronimo de Alcala, natif de Ségovie, qui écrivait au commencement du dix-septième siècle. Cet Alonso sert toutes sortes de maîtres, depuis le sacristain d'un obscur village de la vieille Castille jusqu'au fier hidalgo de Lisbonne, et tous ces maîtres le congédient à cause de son caractère bavard et de son incorrigible manie de critiquer leurs faiblesses. Enfin, il tombe entre les mains des gitanos. Je suis tenté de croire que l'auteur lui-même avait vécu parmi cette race, tant la description qu'il en donne est vivante et colorée. En voici quelques extraits :

« Je cheminais depuis plus d'une heure à travers ces bois, lorsque, à peu de distance de l'endroit où j'étais, je vis s'élever une grosse fumée : concluant, en vrai philosophe, qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et que s'il y avait du feu il devait y avoir des gens pour l'allumer, je me mis à diriger mes pas de ce côté, car il commençait à faire nuit et il régnait un air assez froid. Je n'avais pas marché beaucoup, lorsque je me sentis saisir par les épaules, et tournant la tête, je me vis accosté de deux hommes, pas tout à fait aussi beaux que des Flamands ou des



Anglais, vrai teint de mulâtre, mal vêtus et de mauvaise mine. Je leur dis qu'ils étaient les bienvenus (Dieu sait avec quelle anxiété de cœur), en leur demandant ce que je pouvais faire pour leur service. Mais eux, avec le bredouillement des gitanos, me dirent de les suivre à leur campement (*aduar*), où était le señor comte. Me voici en bonnes mains, me dis-je en moi-même; cela ne peut que bien aller; je dois m'attendre à une bonne nuit. Mais enfin, faisant de nécessité vertu, je leur répondis : *Vamos, senores :* allons, messieurs, où vous voudrez. Ils me conduisirent à travers le plus épais du bois, me tenant entre deux pour ne pas me perdre de vue, non sans m'avoir demandé où était ma monture et où je l'avais laissée. Elle vient toujours à moi, répondis-je; très-dévot à saint François, je suis très-mauvais cavalier, et par économie je voyage à pied. En devisant ainsi, nous arrivâmes au campement de la confrérie, où l'on nous attendait, grâce au coup de sifflet de mes deux guides, qui avaient ainsi averti les leurs de notre

approche. A une portée de pierre, deux filles et deux garçons vinrent à notre rencontre avec grande joie, en s'informant si nous n'avions pas d'autres voyageurs après nous. « Il est seul, dirent mes guides, et s'il eût tardé un peu plus longtemps, nous quittions le poste et revenions les mains vides. »

» Curieux de savoir quel sort m'était réservé, je me trouvai bientôt entouré d'une bande de quarante hommes et femmes, sans parler d'enfants de tout âge qui couraient au milieu d'eux, nus comme dans l'état de nature. Ils me menèrent devant le señor comte, personnage qu'ils respectent tous et qui était le juge et le gouverneur de cette république désordonnée. Le señor comte m'accueillit avec complaisance et me fit dépouiller jusqu'à ma chemise, me laissant comme lorsque j'étais sorti du sein de ma mère. Mes habits furent partagés entre les garçons nus et mon petit pécule entre eux tous... J'aurais voulu garder au moins un peu du manteau usé dont je me garnissais l'estomac quand je me sentais malade; mais une vieille me l'arracha en me disant : « Voyons, voyons, ce sera pour abriter le ventre du petit Antonio qui se meurt de froid.... » Maudite gitana, qui avait lu peut-être cet apophthegme d'Avicenne : *Etiam in vilibus summa virtus inest,* et qui voulait soigner l'estomac de son marmot aux dépens du mien... A la voix du chef parut Isabel, avec une moitié de chèvre (l'autre moitié, comme je l'appris plus tard, ayant été mangée le matin), volée, selon l'habitude, à des bergers du voisinage. Sans que personne s'avisât de demander de quelle mort elle était morte, ou si elle était tendre, les gitanos la traversèrent d'un bâton en guise de broche, et tous, aidant à apporter du bois, dont il y avait abondance, ils firent un grand feu. La chèvre fut bientôt rôtie; on ne s'inquiéta pas d'y ajouter des sauces savoureuses, mais ceux qui découpaient servirent à chacun sa portion dans des plats de bois; alors la troupe s'assit autour d'un drap de lit étalé par terre et servant de nappe. Quoique la nuit fût noire, point n'était besoin de lumière, la flamme du feu suffisant bien pour éclairer trois fois plus de monde. Voyant qu'on soupait, j'allai me montrer à un coin pour ne pas forcer les convives à m'inviter, et là-dessus une gitana, prenant une ou deux côtes, m'appela en disant : « Prends ce morceau de viande et ce morceau de pain, afin que tu ne nous dises pas : Grand mal vous fasse! » Je fus reconnaissant de ce régal, car, à vrai dire, à mesure que je me réchauffais au voisinage du feu, l'appétit commençait à m'agacer et la faim, à m'incommoder. Je m'escrimai donc sur mes côtes; mais, quoique j'eusse de bonnes dents, je ne pus y mordre, et le meilleur lévrier d'Irlande n'aurait pu les entamer, tant elles étaient dures. Quant à mes compagnons, sans faire plus de façon, ils mangeaient leur part de chèvre ou de bouc comme si c'eût été le plus gras et le plus tendre chapon, avalant de temps en temps quelques gorgées d'eau, car le vin n'était pas en usage dans cette troupe, qui le trouvait trop cher. Je levai les yeux au ciel et remerciai le Seigneur, en voyant que ce que je ne pouvais manger était si savoureux pour ces misérables : qu'importait que leur viande fût charogne, que le repas arrivât tard, qu'au lieu de vin ils n'eussent qu'une eau dure et saumâtre, capable de faire crever le plus robuste animal! Tous ces gens-là, jeunes et vieux, femmes et enfants, étaient vigoureux et d'un excellent teint, comme si leur santé avait toujours été soignée avec une sollicitude particulière... Il était déjà plus de minuit lorsque les gitanos pensèrent à dormir, les uns s'adossant aux pins du bois, les autres s'étendant sur le peu de vêtements qu'ils pouvaient avoir. Pour moi, assiégé de maintes et diverses imaginations, je servis de sentinelle, entretenant le feu de peur qu'il ne vînt à s'éteindre, car, sans sa bienfaisante chaleur, je me serais bientôt senti mourir. Je m'occupai ainsi pendant plus de cinq heures, jusqu'à ce que le jour parut, et sa lumière sembla bien paresseuse à mon attente. Je me réjouis de voir s'en aller la nuit, et le ciel se colorer des teintes de l'aube : cherchant alors quelque chose pour couvrir ma pauvre chair, je trouvai, grâce à Dieu, quelques peaux de mouton, dont je m'entourai le corps, la laine en dedans, de manière à être pris pour un anachorète.

» Déjà le soleil rayonnait sur les plus basses montagnes lorsque ces barbares se réveillèrent. Providence divine! il avait plu pendant près de onze heures, ils n'avaient rien pour se protéger contre l'inclémence de l'air, et cependant ils avaient dormi comme sur de bons matelas; tant il est vrai que l'habitude devient une seconde nature. Les enlever à cette vie eût été leur donner la mort. Voyant que je m'étais accoutré comme un autre saint Jean-Baptiste, n'ayant plus que les bras et les jambes à découvert, ils rirent de bon cœur et louèrent mon industrie; mais tous ces compliments sur mon talent à m'accommoder aux circonstances me servirent de peu, car une des gitanas poussant des cris et m'accablant d'injures me commanda de quitter mon nouveau costume, qui était le lit sur lequel elle dormait. Je vis que je m'étais emparé du bien d'autrui, et me dépouillant pour l'acquit de ma conscience, je me retrouvai nu comme tout à l'heure. Ainsi restai-je deux jours pleins, et je serais resté bien davantage encore sans la mort d'un gitano, infirme et vieux, qui ne put se dispenser de payer sa dette à la nature, le premier peut-être de sa race qui mourût ainsi naturellement, tant il est d'usage que ces gens-là meurent à la potence. Deux gitanos creusèrent une

ils déposèrent le défunt, le corps dé- ensevelissant avec lui deux pains et pièces de monnaie, comme s'il en avait pour le voyage de l'autre monde. Alors ièrent les gitanas, toutes échevelées et ant le visage à qui mieux mieux; ve- suite les hommes invoquant les saints t le grand saint Jean-Baptiste, pour le- nt une dévotion particulière, lui criant un sourd de les écouter et d'obtenir nort le pardon de ses péchés. Quand ils enroués à crier, ils allaient rejeter la s la fosse, mais je les priai d'attendre sse dit deux mots; on m'accorda ma et moi, du ton le plus humble, je dis à : « Votre compagnon est déjà allé jouir de Dieu, car il faut bien l'espérer de e vie et de sa bonne mort. Vous avez os obligations en le recommandant au et en lui donnant la sépulture; mais enterré vêtu ou nu, peu lui importe à lis qu'il peut m'être à moi d'un grand le profiter de ses habits. Si vous voulez en permettre que je m'en empare et isse, je me souviendrai toujours, dans sons, de ce bienfait accordé à ma misère nudité. » Ce discours parut fort raison- t j'eus le bonheur de ne pas être contre- me dirent de faire ce que je désirais. et me voilà cette fois vêtu en vrai gitano, avoir encore l'esprit et les mœurs. Je corps du mort à sa sépulture, et l'ayant rt de terre, je le laissai là jusqu'au jour nent, où il reparaîtra, comme nous tous, ıdre ses comptes. »

d'autres anecdotes :

ırles-Quint, en venant prendre posses- trône d'Espagne, amena à sa suite une trangers, Flamands la plupart, qui ré- ıt bientôt l'orgueil castillan. Charles lui- jeune, mais tourmenté d'une vaste am- et rêvant déjà l'empire d'Allemagne, t trouver ses sujets de la Péninsule trop de lui payer les frais de son élection. Il beaucoup de l'opposition des cortès il fut question de voter les impôts; mais le se rendre auprès des électeurs germa- il partit pour Worms, laissant à ses mi- le soin de résister aux comuneros. Cette omprenait l'alliance de tous les intérêts ıs : elle voulait une souveraineté natio- imposait à Charles de choisir entre la ıe d'Espagne et celle d'Allemagne.

voit dans l'histoire les luttes de Juan de et de sa vaillante épouse, dona Maria de ; mais le mystère de cette ligue ne s'ex- que par les traditions des gitanos. On ıédit à dona Maria qu'elle serait reine. es épîtres familières, Guevarra lui écri- « On sait, madame, que vous avez auprès de vous une sorcière qui vous a promis qu'en peu de jours vous seriez appelée haute et puissante dame et votre mari altesse. » Cette sorcière était une gitana. Dans une des ballades traditionnelles des gitanos, on trouve ces mots : « Je donnerai un de ses fromages magiques à Maria Padilla et aux siens. » Disons d'abord qu'il ne peut être ici question de la première Maria Padilla, femme du roi don Pedro, puisque les gitanos n'étaient pas encore en Espagne sous le règne de ce prince. Il paraît que dona Maria Pacheco ou Padilla, car elle est désignée tantôt par un de ces noms, tantôt par l'autre, s'échappa de Tolède avec sa sorcière, déguisée elle-même en gitana. Cette sorcière était attachée à sa personne depuis longtemps et l'abusait par les apparences, sans doute aussi par les flatteries de son affection perfide; elle lui persuada que les gitanos de sa tribu la transporteraient en Portugal avec son plus jeune fils, son or et ses bijoux. Les gitanos l'attendaient en effet dans la montagne; mais, pour s'emparer de cet or et de ces bijoux, ces misérables assassinèrent la mère et l'enfant.

» Si cette tradition espagnole est vraie, jamais action plus odieuse n'a été commise par les gitanos. *Los gitanos son muy malos :* Les gitanos sont de bien méchantes gens. Cette phrase proverbiale est de bien vieille date en Espagne. Selon les Espagnols, les gitanos ont toujours été des escrocs, des voleurs, des sorciers; et ils ajoutent, chose plus difficile à prouver, heureusement : *Los gitanos mangent de la chair humaine.* Mais il est un autre crime qu'il est impossible de nier : *Los gitanos son muy malos ; llevan niños hurtados a Berberia,* : Les gitanos sont très-méchants; ils transportent les enfants volés en Barbarie... afin de les vendre aux Maures. Il paraît évident que les gitanos ne cessèrent jamais d'entretenir des relations avec les Maures d'Afrique depuis leur expulsion d'Espagne. Les gitanos, n'ayant pas plus de sympathie pour un peuple que pour l'autre, devaient vendre des enfants espagnols aux Barbaresques, comme ils auraient vendu des enfants barbaresques aux Espagnols, si ceux-ci en eussent voulu acheter. Bien mieux, par leurs rapports avec les pirates, ils leur devaient souvent servir d'espions lorsque ceux-ci méditaient quelque invasion sur les côtes d'Espagne. Voilà comment ils ont pu paraître plus Maures que chrétiens. Aussi ne démentirai-je pas l'anecdote de Quiñones qui raconte que, lors du siége de Mamora, deux galères espagnoles ayant échoué sur un récif de la côte d'Afrique, les Maures firent esclaves les chrétiens des équipages, délivrèrent les Maures enchaînés à la rame et traitèrent également comme une race amie tous les gitanos à bord des deux bâtiments. » *Voy.* Bohémiens.

Ziton. Pendant les noces de Venceslas, fils de

l'empereur Charles IV, avec la princesse Sophie de Bavière, le beau-père, qui savait que son gendre prenait plaisir à des spectacles ridicules et à des enchantements, fit amener de Prague une charretée de magiciens. Le magicien de Venceslas, nommé Ziton, se présente pour faire assaut avec eux. Ayant la bouche fendue de part et d'autre jusqu'aux oreilles, il l'ouvre et dévore tout d'un coup le bouffon du duc de Bavière, avec tous ses habits, excepté ses souliers, qui étaient sales et qu'il cracha loin de lui. Ensuite, ne pouvant digérer un telle viande, il va se décharger dans une grande cuve pleine d'eau, rend son homme par le bas et défie ses rivaux de l'imiter.

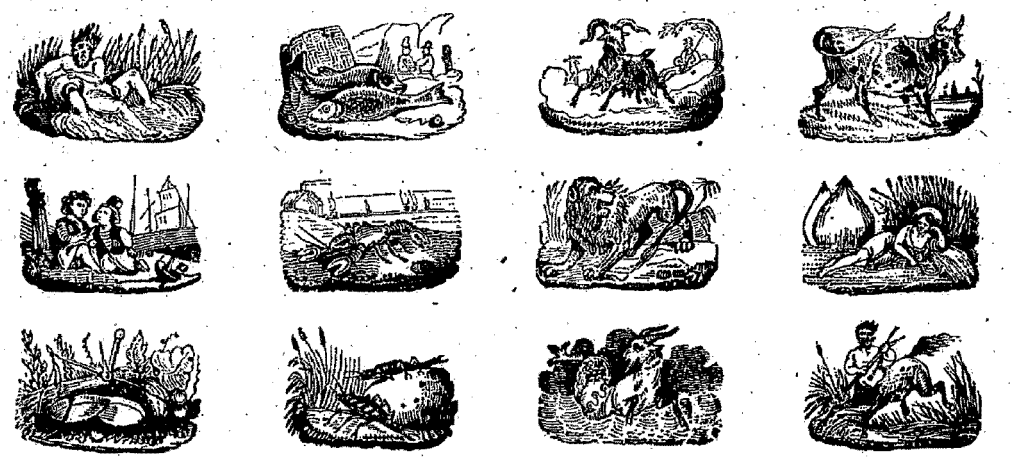
Nos vieilles chroniques et nos contes de fées offrent encore des traits semblables. Ce même Ziton changeait quelquefois, dans des festins, les mains des conviés en pieds de bœuf, af qu'ils ne pussent rien toucher des mets qu'(leur servait, de sorte qu'il avait loisir de prend pour lui la meilleure part. Voyant un jour d gens à des fenêtres, attentifs à regarder un spe tacle qui excitait leur curiosité, il leur fit ver au front de larges cornes de cerf, pour les en pêcher de se retirer de ces fenêtres quand ils voudraient.

Ziwick, dieu des Polonais avant leur conve sion. Il présidait à la vie et à la mort.

Zizis. C'est le nom que donnent les juifs m dernes à leurs phylactères.

Zoaphité. *Voy.* Monstres, à la fin.

Zodiaque. Les douze signes du zodiaq ont une influence diverse sur les horoscop *Voy.* Horoscopes et Astrologie.



Signes du zodiaque.

Les influences du firmament se trouvaient très-favorables, disent les astrologues, à la naissance de Louis XIV; nous en avons le système généthliaque dans l'une des médailles qui appuient l'histoire de son fastueux règne; l'Académie royale des inscriptions y a marqué (sans rien donner aux incertitudes de l'astrologie) la position précise des planètes au moment où Dieu accorda à la France ce monarque que ses grandes actions ont rendu si célèbre.

On voit autour de cette curieuse médaille les douze signes du zodiaque formant les douze maisons de ce système; les sept planètes y paraissent dans les positions qu'elles occupaient alors; le soleil occupe le milieu du ciel; Mars, seigneur de l'ascendant, se trouve en réception avec Jupiter, le protecteur de la vie, et ce qu'on nomme la fortune majeure. Saturne, qui est hostile, se voit là placé dans les dignités (en argot d'astrologue), ce qui le rend moins maléfique; la lune est en conjonction avec Vénus, et Mercure, dans son domicile de prédilection, à dix degrés du soleil, hors de combustion, éclairé par ses rayons, ce qui donne une supériorité de génie dans les plus difficiles et les plus importantes entreprises; son carré avec Mars n'est pas capable de l' baisser.

La naissance du roi était figurée dans le n lieu de la médaille par un soleil levant, et le r est placé dans le char de l'astre, avec cette l gende : *Ortus solis gallici;* le lever du soleil la France. L'exergue contient ces autres parole *Septembris quinto, minutis* 38, *ante meridie* 1638.

Ajoutons ici une remarque curieuse, c'est q les objets sur lesquels les augures exerçaie leur science se réduisaient à douze chefs, l'honneur des douze signes du zodiaque : 1° l'e trée dans une maison des animaux domestiqu ou sauvages; 2° la rencontre subite de quelq animal sur le chemin; 3° la foudre, l'incen d'une maison ou de quelque autre objet; 4° rat qui rongeait des meubles, un loup qui e portait une brebis, un renard qui mangeait u poule, et tout événement de cette espèce; 5° bruit qu'on entendait dans la maison et que l' croyait produit par quelque esprit follet; 6° oiseau qui tombait sur le chemin et se laiss prendre, un hibou qui chantait, une cornei qui criait, toutes circonstances qui étaient

l'augure; 7° un chat qui, contre la
ntrait dans la chambre par un trou;
, il était pris pour un mauvais génie,
out autre animal qui se présentait de
anière; 8° une chandelle ou un flam-
s'éteignait de lui-même, ce que l'on
fait de quelque démon; 9° le feu qui
s anciens croyaient là entendre parler
0° le feu qui étincelait extraordinaire-
le feu qui bondissait d'une manière
les anciens s'imaginaient que les lares
12° enfin, une tristesse subite et tout
fâcheux que l'on apprenait contre
te.

tenant dans ce livre, où nous démas-
es les erreurs, autant que le permet-
umbles lumières, ne dirons-nous rien
lles singulières qui se sont élevées à
zodiaque de Denderah et de quelques
liaques égyptiens? Les philosophes,
fanté tous les égarements de l'esprit
omme il ne serait pas difficile de le
, ont reçu de nos jours bien des
s en recevront encore jusqu'à ce qu'ils
ent, si c'est possible, dans les condi-
leur pauvre orgueil, qu'on ne trouve
vérité hors des enseignements de
es luttes contre le Pentateuque n'ont
s ses adversaires que des vaincus. Les
combattants étaient deux astronomes,
la science est moins fixée peut-être
gnétisme, aux bases si incertaines. Ces
s, Bailly et Dupuis, comme les Titans
nt promis d'escalader le ciel, ont en-
adoxes sur systèmes, conjectures sur
ons, suppositions sur bévues, induc-
fantômes, aberrations sur mauvais vou-
asseoir un piédestal à une antiquité
qui pût contredire les livres divins.
rut démontrer que le zodiaque de Den-
uit antérieur au déluge; Dupuis, plus
car ce n'était là ni la hardiesse ni l'in-
la science, Dupuis s'épuisa en longues
n travaux ardus, qui lui ont coûté assu-
ien des sueurs, pour établir que le zo-
gyptien était antérieur de treize mille
us-Christ. Pauvre homme qui se frottait
d'un tel triomphe!

s savants sérieux sont venus bientôt,
ts sans passion, les savants qui recher-
vérité. Les Visconti, les Testa, les
lion, les Letronne ont ramené la ques-
faits réels; ils ont prouvé de la manière
ncontestable que les Égyptiens ni les
n'avaient inventé le zodiaque, qu'ils
reçu des Grecs, lesquels le tenaient
eux; que le zodiaque e Denderah était
ge du règne de Néron, et que les inter-
s astronomiques au moyen desquelles
dans le fatras indigeste et infâme qu'il a
intitulé *Origine de tous les cultes*, a voulu *démolir* nos dogmes, n'ont pas le moins du monde l'antiquité qu'il leur prête, n'ayant été imaginées que par Macrobe et ses contemporains, lorsque le paganisme, honteux, devant les premiers chrétiens, de sa grossière théogonie, chercha à la colorer de ce vernis pour en rougir un peu moins [1].

Zodiaque de Jacob. Un jeune savant anglais, Arthur Lumley Davids, trop tôt enlevé aux sciences et aux lettres, nous a légué une observation ingénieuse sur les connaissances astronomiques des anciens Hébreux. Le songe de Joseph et la bénédiction de Jacob, dit-il, ne laissent aucun doute de la connaissance du zodiaque parmi les anciens Hébreux. Le songe de Joseph est exprimé par les images du soleil, de la lune et des onze constellations qui s'inclinent devant lui, la douzième. Ces constellations ainsi réunies ne peuvent signifier que les signes du zodiaque dans les limites desquelles se retrouvent toujours le soleil et la lune. L'historien sacré nous dit qu'après le récit de son fils, Jacob en garda le souvenir, et rien ne le prouve mieux que les dernières paroles du saint patriarche à ses fils.

Les images dont Jacob s'est servi pour exprimer les destinées diverses de sa postérité sont prises de ces mêmes signes du zodiaque auxquels Joseph avait fait allusion, avec cette seule différence qu'ici les signes eux-mêmes sont nommés et décrits. *Ruben* comparé à l'eau inconstante est le *Verseau*; *Siméon* et *Lévi* sont réunis ensemble avec l'observation qu'ils sont *frères*, et figurent les *Gémeaux*; Judas est le *Lion*; Zabulon, qui habite les ports de mer, en représente la production : le *Cancer*; Issachar est probablement le *Taureau*, les Septante l'ont même traduit par *Aner Georgos*, le *cultivateur du sol*. Les signes appliqués à *Dan* montrent évidemment l'identité de nos signes du zodiaque avec ceux des anciens Hébreux; les trois signes dans lesquels *Dan* est représenté se suivent dans la même position que dans nos zodiaques. La *Balance* est l'attribut de Dan, en sa qualité de juge, puis comme *Scorpion* : « Il mord le talon du cheval et le cavalier est renversé. » C'est exactement la position de notre Scorpion à l'égard du *Centaure*, qui représente le Sagittaire. *Gad* l'archer est le Sagittaire. *Asher*, aux mets succulents, représente les *Poissons*; Nephthali est le *Bélier*; Joseph, la vigne féconde, est la *Vierge*; Benjamin enfin est comparé au loup qui dans l'antiquité occupait la place du *Capricorne*; même dans des temps plus récents on voit à ce signe un Pan avec une tête de loup. Les Hébreux auraient ainsi connu la sphère plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne. Il y a peu de doute

[1] Voyez M. Letronne, *Sur l'origine grecque des prétendus zodiaques égyptiens*. Voyez aussi la brochure de M. Testa sur les zodiaques.

que le zodiaque hébreu ne soit le *Massanoh* dont parle Job dans son allusion astronomique aux constellations célestes. (*Archives israélites.*)

Zoroastre, le premier et le plus ancien des magiciens. Sextus Sinensis reconnaît deux enchanteurs de ce nom : l'un roi de Perse et auteur de la magie naturelle; l'autre roi des Bactriens et inventeur de la magie noire ou diabolique. Justin dit que Zoroastre régnait dans la Bactriane longtemps avant la guerre de Troie; qu'il fut le premier magicien et qu'il infecta le genre humain des erreurs de la magie.

Voici, dit Voltaire, ce que l'Anglais Hyde rapporte sur Zoroastre, d'après un historien arabe : « Le prophète Zoroastre étant venu du paradis prêcher sa religion chez le roi de Perse Gustaph, le roi dit au prophète : « Donnez-moi un signe. » Aussitôt le prophète fit croître devant la porte du palais un cèdre si gros et si haut, que nulle corde ne pouvait l'entourer ni atteindre sa cime. Il mit au haut du cèdre un beau cabinet où nul homme ne pouvait monter. Frappé de ce miracle, Gustaph crut à Zoroastre. Quatre mages ou quatre sages (c'est la même chose), gens jaloux et méchants, empruntèrent du portier royal la clef de la chambre du prophète pendant son absence et jetèrent parmi ses livres des os de chiens et de chats, des ongles et des cheveux de mort, toutes drogues avec lesquelles les magiciens ont opéré de tout temps. Puis ils allèrent accuser le prophète d'être un sorcier et un empoisonneur. Le roi se fit ouvrir la chambre par son portier. On y trouva les maléfices, et voilà Zoroastre condamné à être pendu.

» Comme on allait pendre Zoroastre, le plus beau cheval du roi tombe malade; ses quatre jambes rentrent dans son corps, tellement qu'on ne les voit plus. Zoroastre l'apprend; il promet qu'il guérira le cheval, pourvu qu'on ne le pende pas. L'accord étant fait, il fait sortir une jambe du ventre et dit au roi : « Sire, je ne vous rendrai pas la seconde jambe que vous n'ayez embrassé ma religion.

» — Soit, dit le monarque. » Le prophète, après avoir fait paraître la seconde jambe, voulut que les fils du roi se fissent zoroastriens; et les autres jambes firent des prosélytes de toute la cour. On pendit les quatre malins sages au lieu du prophète, et toute la Perse reçut sa foi.

» Bundari, historien arabe, conte que Zoroastre était Juif, et qu'il avait été valet de Jérémie; qu'il mentit à son maître; que Jérémie, pour le punir, lui donna la lèpre; que le valet, pour se décrasser, alla prêcher une nouvelle religion en Perse et fit adorer le soleil.

» Le voyageur français qui a écrit la vie de Zoroastre, après avoir observé que son enfance ne pouvait manquer d'être miraculeuse, dit qu'il se mit à rire dès qu'il fut né, du moins à ce que disent Pline et Solin. Il y avait alors un grand nombre de magiciens très-puissants; ils savaient qu'un jour Zoroastre en saurait plus qu'eux et qu'il triompherait de leur magie. Le prince des magiciens fit amener l'enfant et voulut le couper en deux; mais sa main se sécha sur-le-champ. On le jeta dans le feu, qui se convertit pour lui en bain d'eau rose. On voulut le faire briser sous les pieds des taureaux sauvages, mais un taureau plus puissant prit sa défense. On le jeta parmi les loups; ces loups allèrent incontinent chercher deux brebis qui lui donnèrent à teter toute la nuit. Enfin, il fut rendu à sa mère, Dogdo, ou Dodo, ou Dodu. » Bérose prétend que Zoroastre n'est autre que Cham, fils de Noé. Les cabalistes ont de Zoroastre une opinion toute différente; mais, si les démonomanes le confondent avec Cham, les cabalistes le confondent avec Japhet. Ainsi, les uns et les autres s'accordent à le faire fils de Noé. « Zoroastre, autrement nommé Japhet, dit le comte de Gabalis, était fils de Vesta, femme de Noé. Il vécut douze cents ans, le plus sage monarque du monde; après quoi il fut enlevé. Cette Vesta, étant morte, fut le génie tutélaire de Rome; et le feu sacré, que des vierges conservaient avec tant de soin sur un autel, brûlait en son honneur. Outre Zoroastre, il naquit d'elle une fille d'une rare beauté et d'une grande sagesse, la divine Égérie, de qui Numa Pompilius reçut toutes ses lois. Ce fut elle qui engagea Numa à bâtir un temple en l'honneur de Vesta, sa mère. Les livres secrets de l'ancienne cabale nous apprennent qu'elle fut conçue en l'espace de temps que Noé passa sur les flots réfugié dans l'arche cabalistique. »

Zoubdadeyer. En l'an 408, le roi de Perse Cabadès apprit, dit Théophanes, qu'il y avait aux frontières de ses États un vieux château appelé Zoubdadeyer, plein de richesses gardées par des démons. Il résolut de s'en emparer mais les magiciens juifs qu'il employa pour mettre en fuite les bandes infernales n'y réussirent pas. Un évêque chrétien put seul dissiper les prestiges du château ensorcelé.

Zoureg, serpent mystérieux, long d'un pied que les Arabes disent habiter le désert, où il est doué d'une puissance qui lui permet, dans ses courses, de traverser sans se détourner les plus rudes obstacles, un rocher, un mur, un arbre un homme. L'homme que le zoureg traverse en passant meurt aussitôt. On ne peut tuer ce petit serpent qu'en lui coupant la tête pendant qu'il dort.

Zozo, démon qui, accompagné de Mimi et de Crapoulet, posséda en 1816 une jeune fille du bourg de Teilly en Picardie. *Voy.* Possédés.

Zundel, capitaine des bohémiens. *Voy.* Bohémiens.

Zwingle, était curé de Notre-Dame des Ermites à Einsiedeln, lorsque Luther donna le si

te révolte effroyable qu'on a appelée

comme lui se rendre indépendant. Mais
n'avait pas entièrement perdu la foi,
précis de la consécration : *Ceci est*
l'embarrassaient.
on, peut-être celui qui avait enseigné
ıt à lui et lui dit : « Lâche, que ne
à ce propos ce qui est écrit dans

ıeau est la Pâque, pour dire qu'il en
e? »
de lumière venu d'en bas suffit à Zwin-
postasia, et qui, quelque temps après,
ore 1531, à l'une des batailles qui ont
ts amers de la Réforme, y fut tué mi-
ıt en combattant contre l'Église.

Dans ce dédale immense d'erreurs, d'illusions et d'égarements, dont nous venons de rassembler les croquis monstrueux ou grotesques, on ne perdra pas de vue ce grand fait, — que tout ce qui est faux et coupable est dans tous les temps le fruit des insurrections de l'esprit humain, et que ces écarts et ces rebellions n'ont pu être produits que par les hardiesses d'une fausse philosophie qui a constamment répandu ses rêves sous des masques divers ; mais il est une lumière, la seule vraie, qui brille au milieu de ces ténèbres, quoique le grand nombre ferme les yeux pour ne la point voir : — ***Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.*** — Cette vraie lumière n'est nulle part entière que dans l'Église romaine, centre unique de la liberté et de la vérité, — où Dieu nous maintienne !

